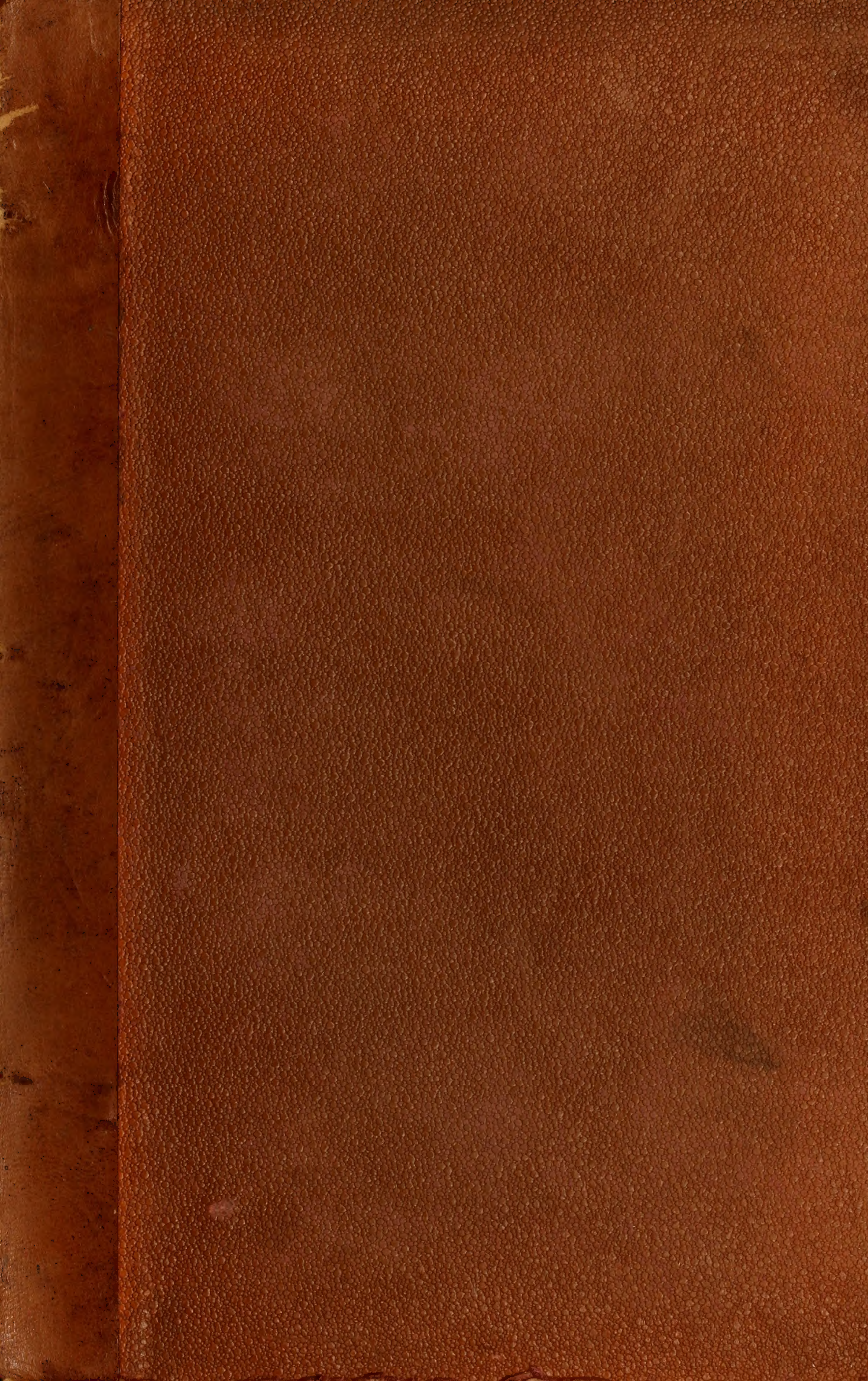
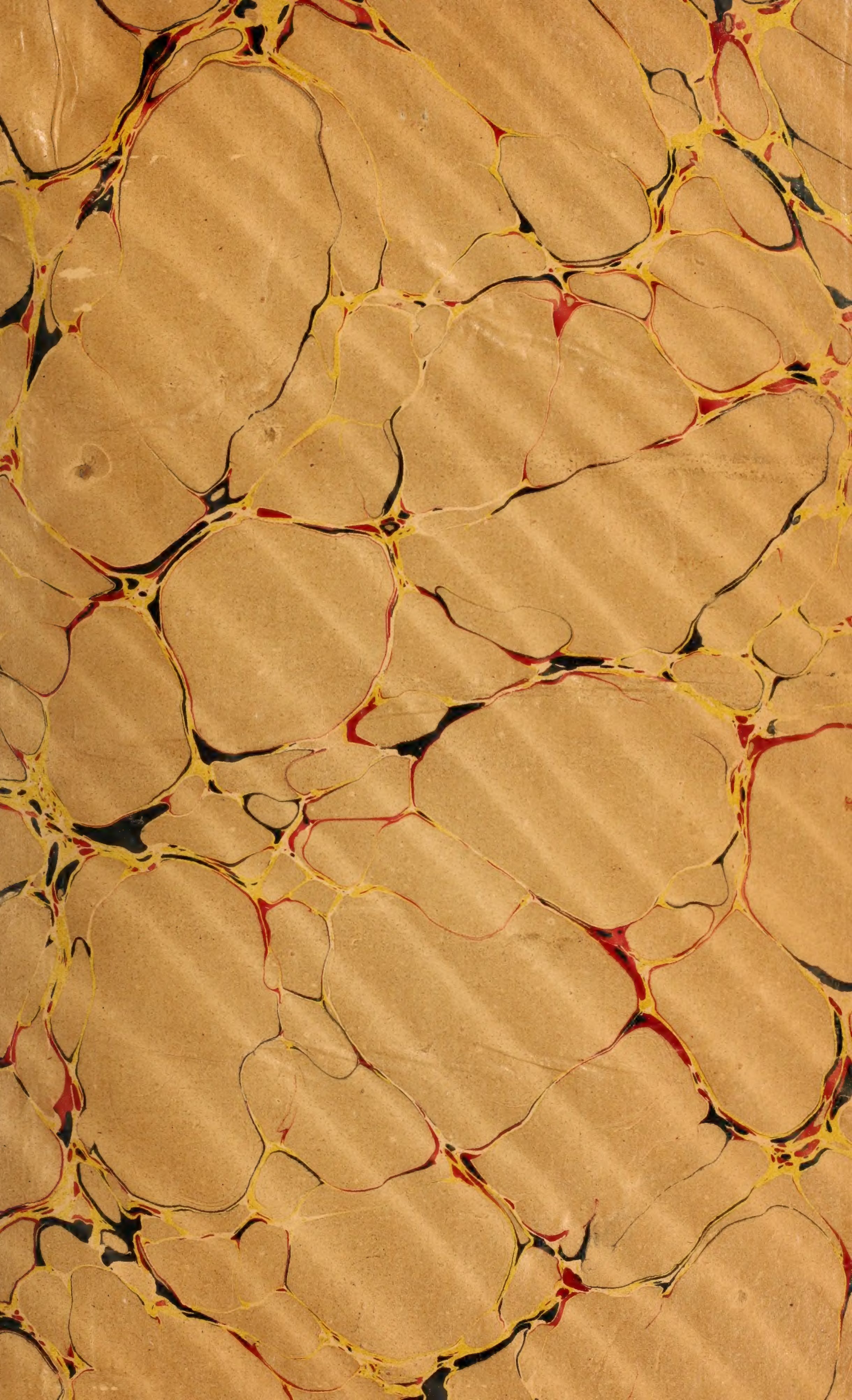






COLLECTION

# INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES

# ORATEURS SACRÉS

## DU PREMIER ORDRE

SAVOIR : BOURDALOUE, BOSSUET *, FÉNELON *, MASSILLON *;

COLLECTION ÉGALEMENT INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES ORATEURS SACRÉS DU SECOND ORDRE,

SAVOIR : DE LINGENDES, LEJEUNE, JOLY, DE LA COLOMBIÈRE, CHEMINAIS, GIROUST, D'ARGENTRÉ, D'ORLÉANS, MASCARON, BOILEAU *, ANSELME *, FLÉCHIER *, RICHARD ( L'AVOCAT ), LAROCHE, HUBERT, MABOUL, HONORÉ GAILLARD, LES DEUX TERRASSON, DE LA RUE, DE NESMOND *, MATTH. PONCET DE LA RIVIÈRE, DU JARRY, DE LA BOISSIÈRE, DE LA PARISIÈRE, J.-B. MOLINIER, SOANEN, BRETONNEAU, PALLU, DUFAY, MONGIN *, BALLET, SÉGAUD, SURIAN *, SENSARIC, CICÉRI *, SÉGUY *, PÉRUSSEAU, TRUBLET *, PERRIN, DE LA TOUR DU PIN, LAFITAU, D'ALÈGRE, CLÉMENT, CLAUDE DE NEUVILLE, DOM VINCENT, DE LA BERTHONIE, GRIFFET, COUTURIER, LE CHAPELAIN, POULLE, CAMBACÉRÈS, ÉLIZÉE, GÉRY, BEURRIER, DE BOISMONT *, MAROLLES, MAURY *

ENFIN COLLECTION INTÉGRALE, OU CHOISIE,

DE LA PLUPART DES ORATEURS SACRÉS DU TROISIÈME ORDRE,

SAVOIR : CAMUS, COTON CAUSSIN, GODEAU, E. MOLINIER, CASTILLON, DE BOURZEIS *, BIROAT, TEXIER, NICOLAS DE DIJON, SENAULT, FRANÇOIS DE TOULOUSE, TREUVÉ, G. DE SAINT-MARTIN, BRETTEVILLE, HOUDRY, DE FROMENTIÈRES, DE LA CHAMBRE *, MAIMBOURG, SIMON DE LA VIERGE, LE BOUX, MASSON, AUGUSTIN DE NARBONNE, LA PESSE, CHAUCHEMER, DE LA VOLPILIÈRE, BERTAL, DAMASCÈNE, SÉRAPHIN, QUIQUERAN DE BEAUJEU, DE LA CHÉTARDIE, CHAMPIGNY, LORIOT, JÉROME DE PARIS (GEOFFRIN), RENAUD, BÉGAULT, BOURRÉE, HERMANT, MICHEL PONCET DE LA RIVIÈRE, CHARAUD, DANIEL DE PARIS, INGOULT, POISSON, PACAUD, PRÉVOT, DE LATOUR, DE TRACY, PRADAL, DU TREUL, ASSELIN, COLLET, JARD, CH. DE NEUVILLE, PAPILLON, GIRARDOT, RICHARD (L'ABBÉ), GEOFFROY, BAUDRAND, DE L'ÉCLUSE DES LOGES, FOSSARD, TALBERT, BARUTEL, TORNÉ, FAUCHET, FELLER, ROQUELAURE *, VILLEDIEU, ASSELINE,

( LES ORATEURS MARQUÉS D'UNE * ÉTAIENT MEMBRES DE L'ACADÉMIE, )

ET BEAUCOUP D'AUTRES ORATEURS, TANT ANCIENS QUE CONTEMPORAINS, DU SECOND COMME DU TROISIÈME ORDRE, DONT LES NOMS NE POURRONT ÊTRE FIXÉS QUE POSTÉRIEUREMENT ;

PUBLIÉE SELON L'ORDRE CHRONOLOGIQUE,

AFIN DE PRÉSENTER, COMME SOUS UN COUP D'ŒIL, L'HISTOIRE DE LA PRÉDICATION EN FRANCE, PENDANT TROIS SIÈCLES, AVEC SES COMMENCEMENTS, SES PROGRÈS, SON APOGÉE, SA DÉCADENCE ET SA RENAISSANCE;

## PAR M. L'ABBE MIGNE,

**ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,**

OU DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

---

60 VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE ; 6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL ORATEUR EN PARTICULIER.

---

## TOME CINQUANTE ET UNIÈME,

CONTENANT LES ŒUVRES COMPLÈTES DE DOM SENSARIC, LES ŒUVRES COMPLÈTES DE CICERI, LES ŒUVRES COMPLÈTES DE PÉRUSSEAU.

---

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

185[illegible]



# SOMMAIRE

## DES MATIERES CONTENUES DANS CE VOLUME.

DOM SENSARIC.



CICÉRI.



LE P. PÉRUSSEAU.





Imprimerie MIGNE, au Petit-Montrouge.

# NOTICE SUR DOM SENSARIC,

## BÉNÉDICTIN DE LA CONGRÉGATION DE SAINT-MAUR,

### PRÉDICATEUR DU ROI.

Dom Jean-Bernard Sensaric naquit en 1709 à la Réole, petite ville du diocèse de Bazas, à huit lieues de Bordeaux. Après avoir achevé le cours de ses premières études, il prit l'habit de Saint-Benoît à l'âge de quinze ans, et fit profession le 2 janvier 1725, dans le monastère de la Daurade à Toulouse.

Comme il fit éclater de bonne heure un goût décidé pour la prédication, ses supérieurs l'appelèrent à Paris. Il ne fut point déplacé sur ce grand théâtre. Les chaires les plus distinguées de la capitale s'empressèrent à l'envi de le posséder. Il y parut tour à tour avec le succès le plus flatteur et le mieux soutenu. C'est à sa réputation justement acquise, c'est à ses talents réels, non à l'intrigue ni à la protection, qu'il dut l'honneur de prêcher à Versailles pendant le carême de 1753.

Il ne nous appartient pas de prononcer sur le mérite de ses compositions oratoires. Nous nous contenterons de dire que dom Sensaric, peu jaloux de chercher de l'esprit et d'en montrer, ne se détournait pas pour en cueillir, si l'on peut parler ainsi; qu'il allait à son but par la voie noble et sévère de la religion et de la raison ; que son éloquence est simple, naturelle, forte et persuasive; qu'il faut que son cœur ait senti ce qu'il dit si bien, ou qu'il ait eu beaucoup de génie pour dire si bien ce qu'il n'aurait pas senti. Le caractère qui distingue ses ouvrages était celui de son âme : nulle morgue, nulle emphase, nul amour-propre, nulle prétention. Ses mœurs étaient douces, honnêtes, pures ; ses exemples inspiraient la vertu avec autant de pouvoir et de charme que ses prédications.

Dans les intervalles que lui laissait l'art de la parole, dom Sensaric cultivait les lettres, qu'il aimait passionnément. C'est à lui que nous sommes redevables de l'édition des *Oraisons funèbres* de l'abbé Le Prévot, chanoine de Chartres. Il composa lui-même un ouvrage intitulé : l'*Art de peindre à l'Esprit*, c'est une espèce de rhétorique très-bien faite, dans laquelle les préceptes sont confirmés par des exemples tirés des orateurs et des poëtes français les plus célèbres. Cet écrit n'a paru qu'après sa mort; il fut imprimé en 1758 chez Lottin l'aîné, rue Saint-Jacques, en trois volumes in-8°. Ses *Sermons* ont été publiés en 1771 (4 vol. in-12; Paris, Desaint) par dom Ansart, Bénédictin de la congrégation de Saint-Maur et membre de l'académie d'Arras. Ils sont remarquables par des vues neuves dans le choix des sujets, une sage économie dans les plans, une composition soignée, un style auquel on pourrait désirer plus de nerf et de profondeur.

Les travaux apostoliques et littéraires de dom Sensaric dérangèrent de bonne heure sa santé, qui devint faible et languissante. Dans le cours de sa longue maladie, sa piété, sa soumission aux ordres du ciel, sa confiance dans cette religion qu'il avait prêchée avec tant de zèle et de succès, ne l'abandonnèrent jamais et ne firent que redoubler à mesure qu'il approchait des bornes de sa carrière. Il la termina le 10 avril 1758, d'autres biographes disent 1756. Il mourut le même jour que le célèbre dom Vaissette, auteur de l'*Histoire générale de Languedoc*. Tous deux furent inhumés dans la grande chapelle de la Vierge de l'abbaye de Saint-Germain des Prés.

# SERMONS COMPLETS

DE

# DOM SENSARIC.

## AVENT.

### SERMON I^er^.

#### POUR LE JOUR DE LA TOUSSAINT.

Mementote operum patrum quæ fecerunt in generationibus suis, et accipietis gloriam magnam. ( I *Mach.*, II. )

*Rappelez les actions que vos pères ont faites dans leur temps, et vous recevrez une grande gloire.*

Ce sont les paroles que le sage Mathatias adressait autrefois à ses enfants, qui, dans leurs jours, furent le soutien et l'ornement d'Israël. Inspiré de l'Esprit-Saint, ce vénérable Pontife leur recommande le souvenir des grands hommes qui les avaient précédés, et, les parcourant lui-même d'âge en âge, il leur cite un Abraham, un Elie, un Phinéès; il leur remet devant les yeux tous les justes qui, chacun dans leur état, s'étaient signalés par les plus sublimes vertus; l'un, par la fermeté de sa foi, l'autre par la patience dans les traverses; celui-ci par l'ardeur de son zèle, tous par leur attachement au vrai Dieu et à sa loi. Ce sont là, leur dit-il, vos modèles, méditez souvent quelle fut leur conduite, et tâchez d'y conformer la vôtre : *Et ita cogitate per generationem et per generationem*. (I *Mach.* II.) Voyez cette renommée florissante, ces héritages immenses, cette vénération universelle qu'ils ont acquise, et comprenez par ces avantages qu'ils se sont assurés par leurs œuvres, que ceux qui espèrent au Seigneur et qui le servent, ne sont point confondus, *et cogitate, quia qui sperant in eum, non infirmantur.* (*Ibid.*)

Il estimait, ce grand homme, ne pouvoir, en mourant, donner à ses chers enfants une dernière leçon plus digne d'être gravée dans leur cœur, et plus capable de les animer à soutenir la loi déjà chancelante et leur patrie alors éplorée sous la tyrannie de l'impie Antiochus. En effet, mes frères, comme il n'est rien de plus persuasif que les grandes actions, ni rien de plus attrayant que la gloire qui les accompagne et qui les suit, on ne peut proposer aux hommes ni de motif plus pressant, ni de consolation plus douce que les vertus et les récompenses de ceux qui les ont précédés.

C'est sans doute dans cet esprit que l'Eglise, toujours attentive à nos besoins et à nos dispositions, voyant d'une part les travaux onéreux que nous avons à soutenir, et de l'autre notre lâcheté à les supporter, a institué l'auguste solennité que nous célébrons, où, nous mettant devant les yeux les actions merveilleuses des saints et vous les laissant voir en même temps sur la sainte montagne, elle nous rappelle en quelque sorte ces mémorables paroles : Rappelez les actions de vos pères pour les imiter, et comme eux vous acquerrez une grande gloire : *Mementote operum patrum, et accipietis gloriam magnam.* (*Ibid.*) Elle les expose tous à notre vénération, afin que la vie et la gloire de tous fassent une plus vive impression sur nos cœurs. Elle nous montre des mille milliers d'esprits célestes devant le trône de l'Ancien des jours, tous en joie, tous chantant la sainteté de Dieu. Elle honore les patriarches de l'Ancien Testament qui, par leur foi, furent chrétiens avant l'Evangile, et dont l'occupation éternelle est de se jeter eux et leurs couronnes aux pieds de l'Agneau, en lui répétant sans cesse qu'il est digne d'un tel honneur; les apôtres qui comme des nuées légères, ont parcouru tout le monde, et dont les noms immortels sont écrits sur les douze portes de la céleste Jérusalem ; la multitude innombrable des martyrs qui, après avoir traversé la mer des tribulations et de leur propre sang, suivent, la couronne en tête et la palme à la main, l'Agneau mis à mort avant l'origine des temps ; les chastes vierges, lesquelles, après avoir conservé leurs robes blanches parmi les souillures du siècle, chantent, à la suite de l'Epoux céleste, un sacré cantique qu'elles seules peuvent chanter; les pieux anachorètes qui, étant morts mille fois par une longue pénitence, revivent à toute heure par une continuelle succession de pures délices. Enfin, elle nous les montre tous, dit saint Augustin, afin que nous apprenions à suivre sans peine des hommes qui furent tout ce que nous pouvons être. Elle nous propose la gloire de tous, dit saint Grégoire, afin que la vue de leur félicité que nous

recevions, dissipe la crainte que peut nous inspirer la vue des travaux que nous devons soutenir à leur exemple. En un mot, elle nous propose leur vie pour notre instruction, et leur gloire pour notre consolation. Nous recevons donc de la solennité de ce jour, 1° l'instruction la plus importante ; 2° la consolation la plus douce et la plus solide. *Ave*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

L'instruction la plus importante et la plus salutaire pour nous, chrétiens auditeurs, c'est celle qui est plus conforme à nos besoins ; et, si jamais il en fut de conforme à nos besoins, c'est sans doute celle que l'Église nous donne en nous proposant en ce jour l'exemple des saints que nous honorons. Séduits par la sagesse réprouvée de la chair et du monde qui tâche d'obscurcir les vérités du salut, nous avons besoin d'une instruction claire qui nous découvre d'une manière évidente ce que nous devons faire, afin de parvenir à l'éternité bienheureuse. Faussement prévenus que dans certains états et certaines circonstances de la vie, on ne saurait agir conformément à l'Evangile, nous avons besoin d'une instruction générale qui nous apprenne et la manière et les moyens de devenir saints dans toute sorte d'états. Lâchement effrayés des difficultés qui naissent dans la voie du salut, nous avons besoin d'une instruction victorieuse de nos vaines frayeurs, et qui confonde l'impossibilité prétendue que nous opposons au précepte de devenir saints. Telle est, Messieurs, l'instruction importante que nous recevons aujourd'hui : 1° instruction claire qui dissipe nos doutes ; 2° instruction générale qui confond nos prétextes ; 3° instruction victorieuse qui calme nos vaines frayeurs. Un peu d'attention à tout ceci.

1° C'est une instruction claire : oui, dit saint Basile, plus éclatante que la lumière même, elle éclaire tous les hommes qui chérissent la vérité, ceux qui cherchent à s'égarer dans les ténèbres, elle leur montre, malgré leurs résistances affectées, ce qu'ils sont, ce qu'ils ne sont pas, et ce qu'ils devraient être. Leur vie, dit saint Bernard, est plus persuasive que les discours les plus étudiés, leurs actions plus convaincantes que les plus solides raisons, et, dans leur conduite, il n'est personne qui ne trouve celle qu'il doit tenir, toute tracée. C'est pourquoi, continue le saint docteur, l'Église nous les donne pour nos maîtres, parce qu'ils nous enseignent sans énigmes le droit chemin de la vie : *Vobis traditi sunt in magistros, quia notas nobis fecerunt vias vitæ.*

En effet, chrétiens, quel est l'homme si borné dans ses lumières, si corrompu dans ses mœurs, si opiniâtre dans ses préjugés, qui, considérant la conduite des saints et la trouvant irréprochable, exempte d'ignorance, d'intérêt temporel et de toute recherche humaine, conforme à l'Evangile, réglée selon la droite raison, approuvée de toute l'Eglise, applaudie de tous les siècles, honorée dans tous les lieux, avouée par les chrétiens, respectée des impies mêmes, inspirée de Dieu et couronnée de sa main, n'avouera qu'une telle conduite est la voie sûre qui conduit infailliblement au salut? Après cet aveu nécessaire, cet homme ne conviendra-t-il pas encore que, n'ayant ni d'autre nature qu'eux, ni d'autres lois, ni d'autres maximes, ni d'autres promesses, ni d'autres termes, ni d'autre chef, ni moins de secours, ni moins de moyens, ni plus de priviléges, ni plus de dispenses qu'eux, nous devons agir, combattre, entreprendre et soutenir les mêmes choses qu'eux ; que nous devons en un mot, nous comporter comme eux, si nous voulons être couronnés avec eux ? Après ce second aveu, aussi nécessaire que le premier, il ne lui restera plus qu'à considérer de près quelle est la conduite de ces saints, marquée de si beaux caractères et si bien récompensée, pour connaître en même temps quelle doit être la nôtre : or c'est ce qu'il connaîtra bientôt. Pour peu qu'il étudie la vie de ces bienheureux, il verra sans effort que, pénétrés de l'importance du salut, mais bien plus animés de l'amour de Dieu, ils ont cherché son royaume préférablement à toute chose, et la gloire de Dieu plus encore que son royaume ; que, instruits de leur dépendance à l'égard de leur Créateur, ils lui ont rapporté généralement toutes leurs actions et toutes leurs entreprises ; que, éclairés sur leurs véritables intérêts, et connaissant ce qui produit la véritable félicité, ils ont dédaigné les fades douceurs de la terre, choisissant pour leur partage les peines et les souffrances que l'exemple de Jésus-Christ avait consacrées, et dont les passions auxquelles ils étaient sujets leur imposaient l'inévitable nécessité, il verra que doux envers leurs frères, estimant tous les hommes, et se méprisant eux-mêmes, ils ont fait voir jusqu'où peut aller la charité fraternelle et l'humilité chrétienne. Il a donc reconnu, comme il n'a pu s'y refuser, que nous devons faire ce qu'ont fait les saints : il est sans doute, dira-t-il avec saint Bernard, que si les saints ont rapporté toutes leurs actions à Dieu, s'ils l'ont aimé sur toute chose, nous devons l'aimer souverainement, et n'agir uniquement que pour lui ; si les saints ont chéri leurs frères jusqu'à sacrifier les commodités de la vie, jusqu'à se sacrifier eux-mêmes pour leur salut, nous devons chercher le salut et l'avantage de notre prochain, jusqu'à renoncer à nos biens, jusqu'à nous livrer nous-mêmes pour lui s'il le fallait. Si les saints ont fui le monde, ses joies, ses plaisirs, ses honneurs ; s'ils ont été mortifiés en tout, pénitents jusqu'à l'excès ; s'ils ont fait de leurs corps des victimes vivantes et mortifiées ; s'ils ont mis leur gloire dans les humiliations, et leur joie dans les souffrances, nous devons redouter les divertissements et les plaisirs du siècle, les fuir, les déserter avec eux, embrasser comme eux la pénitence avec ses

rigueurs, nous consolant dans la croix, comme ils s'en sont glorifiés avec Jésus-Christ : conséquence juste et naturelle qu'on ne peut s'empêcher de tirer, et qui nous apprend que les saints sont pour nous une instruction très-intelligible aux moins éclairés et aux plus obstinés. *Hi nobis dati sunt in magistros, quia nobis notas fecerunt vias vitæ.*

Instruction plus capable de faire impression sur nos esprits et sur nos cœurs, que ni les préceptes, ni les raisons, ni l'autorité. Les préceptes peuvent être trop concis : mais ici tout est dans sa juste étendue. Les raisons, tout le monde n'est pas souvent en état d'en sentir toute la force : mais ici tout est dans son jour et à la portée de tous les hommes. L'autorité déplaît, révolte, surcharge : mais ici on ne saurait se refuser à ce qu'on voit par soi-même. Qu'ajouterai-je encore ? Cette solennité a plus de force sur nos cœurs, que ni l'exemple des saints qu'on nous propose journellement, ni l'exemple même de Jésus-Christ. Ce divin Sauveur, disons-nous, était Dieu, par conséquent parfait de sa nature, par conséquent au-dessus de notre portée. Nous rapporte-t-on l'exemple d'un saint particulier ? C'était, pour ainsi dire, son humeur, son sentiment, son état, l'usage des temps ou du lieu où il vivait : mais ici ce sont tous des hommes comme nous, de différentes inclinations, de différents temps, de différents pays, qui, sans exception, ont agi tous uniformément, au moins quant au fond. Il n'est donc point d'obscurité qui nous empêche de découvrir nos devoirs dans leurs actions : il n'est donc point de réplique qu'on puisse opposer aux leçons qu'ils nous donnent. *Nobis traditi sunt in magistros, quia notas nobis fecerunt vias vitæ.*

2° Les exemples des saints sont encore une instruction générale qui confond tous ces lâches prévaricateurs, qui couvrant du prétexte de leur état les désordres de leur vie, soutiennent qu'il est des circonstances et des conditions où l'on ne peut vivre conformément à l'Evangile. Que faut-il pour convaincre une telle iniquité de mensonge, qu'exposer à leurs yeux cette multitude innombrable de saints que nous honorons ? Parmi tous ceux-là, certains ont été puissants, quelques-uns ont été riches, plusieurs ont été pauvres ; les uns ont eu de grandes qualités d'esprit, les autres n'ont eu que des dehors méprisables ; ceux-ci ont gémi sous le poids des traverses, et ceux-là dans le tumulte des affaires ; et l'on peut dire à leur sujet, ce que Tertullien disait autrefois aux païens par rapport aux premiers chrétiens : la plupart n'ont pas habité les forêts, *non sumus silvicolæ ;* ils n'ont pas été sans lieu fixe, sans état, sans emploi, sans fonction dans la vie civile : *non sine foro, non sine macello, non sine domo, non sine officiis.* Ils ont eu chacun leur état, mais ils ont conservé ou réparé leur innocence dans ces différentes conditions, *sed innocentiam a perfecto magistro docti custodimus.* Ils ont voyagé, vendu, acheté, bâti, commercé, porté les armes, établi leur maison, servi leur patrie : *Navigamus, militamur, rusticamus, mercamur, negotia gerimus ;* mais dans toutes ces situations différentes, ils se sont fait de leurs soins et affaires temporelles des moyens de sanctification et de salut, qu'ils préféraient à tout le reste : *sed in his omnibus sanctitatem appetimus, saluti nostræ maxime consulimus.* Qui nous empêche, dit saint Augustin, d'en faire autant qu'eux ? Et si d'un côté vous êtes retenus par votre corruption naturelle, animez-vous de l'autre par l'exemple qu'ils vous ont donné dans les mêmes états où vous êtes, et les exemples ne sont pas rares : *si deficis in præcepto, confortate in exemplo ; sed etiam exemplum ad te multum est.*

Ont-ils été distingués par leur rang et par leur dignité ; se sont-ils vus élevés sur la tête des peuples, établis les défenseurs de leurs biens et les vengeurs de leurs crimes ; persuadés que le monde est plus dangereux lorsqu'il nous flatte que lorsqu'il nous traverse, ils ont veillé sur eux-mêmes avec un soin qui répondait à leur haute fortune : ils se sont plutôt prêtés aux bienséances de leurs conditions, que livrés à ses douceurs. Menacés de l'orgueil qu'inspirent d'ordinaire les prospérités, ils ont gémi profondément ; humiliés sous le poids de leur grandeur, ils n'ont employé l'autorité dont ils étaient revêtus qu'à défendre le pauvre du puissant, qu'à faire régner la justice et la vérité par la sagesse de leurs ordonnances et par la force de leurs exemples : *sed in his omnibus sanctitatem appetimus, saluti nostræ consulimus.* Tels furent un David, un Josué, une Esther, dont vous pourrez apprendre, ô grands de la terre, l'usage que vous devez faire de vos grandeurs pour votre sanctification : *si deficis in præcepto, confortate in exemplo ; sed etiam exemplum ad te multum est.*

Se sont-ils vus paisibles possesseurs des riches héritages de leurs pères : s'élevant vers le souverain dispensateur des biens, qui distribue à son gré toutes choses, mais toujours pour sa gloire, ils se sont regardés non comme les maîtres, mais comme les dépositaires de leurs richesses. Ils les ont consacrées à retirer de l'indigence leurs frères languissants, à soutenir, à rétablir les maisons du Seigneur : *sed in his omnibus sanctitatem appetimus, et saluti nostræ maxime consulimus.* Tels furent un Josias, un Ezéchias, un Zachée, qui vous apprennent, ô riches, souvent avares et impitoyables, quels secours vous devez retirer de vos richesses périssables, d'ailleurs si dangereuses pour le salut : *Confortate in exemplo, sed etiam exemplum ad te multum est.* Se sont-ils trouvés chargés d'emplois, engagés dans des affaires temporelles : au milieu de ces soins tumultueux, leur esprit élevé vers Dieu, leurs yeux fixés aux choses d'en haut, n'ont été ni dissipés, ni remplis avec excès de ces biens fragiles ; envisageant le Seigneur en toutes choses, et prenant sa vo-

lonté divine pour règle de leur conduite, ils ont trouvé leur sanctification dans ces objets dissipants qui sont des écueils pour tant de chrétiens de nos jours : *sed in his omnibus sanctitatem appetimus, et saluti nostræ consulimus.* Ainsi se sont comportés un Joseph, un Judas Machabée, un centenier, qui peuvent vous servir de modèles, hommes chargés d'emplois et de soins terrestres, qui vous détournent peut-être de l'importante affaire du salut : *confortate in exemplo, sed etiam exemplum ad te multum est.*

Quelles instructions encore nous donnent ceux qui, dans l'humiliation et dans la pauvreté, se sont vus méprisés des hommes et châtiés du ciel, privés des biens de la terre et des nécessités mêmes de la vie; jetant les yeux sur leurs iniquités passées, s'ils en étaient coupables, ils se servaient, comme Manassès, d'une disgrâce forcée pour faire une satisfaction volontaire à Dieu qui les châtiait en père, pour ne pas les punir en juge. Considérant ce qu'ils étaient avant leur naissance, envisageant l'empire absolu de celui qui les avait formés, comme Job ils lui rendaient d'égales actions de grâces, et pour les biens qu'il leur distribuait dans sa miséricorde, et pour les fléaux dont il les frappait dans sa justice : *sed in his omnibus sanctitatem appetimus ;* conduite pleine d'équité, sur laquelle vous devez vous mouler, victimes de la pauvreté, dont l'humiliation et l'indigence sont le partage, comme elles le furent de ces grands hommes : *confortate in exemplo, sed etiam exemplum ad te multum est.*

Les saints vous instruisent encore, enfants de Zabulon, filles de Babylone, qui, dans un âge où tout vous rit, où tout vous flatte, où le monde que vous adorez, et dont vous êtes l'idole, vous prodigue ses charmes les plus attrayants, pensez faussement qu'il ne vous sied pas de travailler à votre sanctification comme dans un âge plus avancé : les Tobie, les Susanne, les Samuel, dont les vertus prématurées ont surpassé l'âge tendre, vous prouvent le contraire, et devaient triompher de vos pernicieuses maximes.

Enfin, mes frères, dans quelque état que les bienheureux se soient trouvés, dans la robe ou dans l'épée, sous le dais ou dans la poussière, dans les emplois ou dans la retraite; quelque poste qu'ils aient occupé, dans quelques conditions qu'ils aient été, ils en ont évité les écueils, ils en ont pratiqué les vertus, ils en ont rempli les devoirs d'une manière louable devant Dieu et devant les hommes ; appliqués principalement aux obligations indispensables à tout chrétien, dans quelque état ou dans quelque lieu qu'il se trouve ; c'est-à-dire priant toujours, rappelant sans cesse les vérités éternelles et les mystères que la foi nous propose, soupirant après les biens du ciel, prêts à quitter ceux de la terre, veillant sur eux-mêmes, réprimant leurs passions, faisant leurs délices de la loi de Dieu : *sed in his omnibus sanctitatem appetimus, saluti nostræ maxime consulimus.*

D'où vous concevez facilement, chrétiens, que sans sortir des voies communes, sans vous proposer une autre fin que celle qui vous est marquée par l'état présent où vous êtes, il dépend de vous, avec le secours de la grâce, de vous sanctifier dans votre état comme dans un autre, de vous perfectionner par le moyen que vous avez, comme par un autre, en vivant partout selon Dieu, en agissant en tout pour Dieu, en consultant surtout la volonté de Dieu ; en sorte que votre état, que vos soins, que vos travaux subordonnés à Dieu, n'aient rien de contraire à la religion et à la piété chrétienne ; mais qu'ils soient dirigés, sanctifiés, réglés par cette religion et cette piété dont vous devez faire profession, et que vous pouvez apprendre de l'exemple de tant de saints ; *confortate in exemplo, sed etiam exemplum ad te multum est.*

Mais que de difficultés à vaincre! Que d'obstacles à surmonter pour accomplir tous ces devoirs! J'en conviens, mes chers auditeurs : mais que s'ensuit-il? Qu'on ne peut parvenir à la sainteté, qu'on ne peut y persévérer? Conséquence impie, dont le libertinage et la lâcheté se couvrent vainement ; conséquence fausse, et que le seul exemple des saints détruit de fond en comble.

3° Car supposé qu'il y ait eu des saints, comme la foi nous l'apprend et comme la solennité de ce jour nous le confirme; supposé même qu'il ne s'en soit trouvé qu'un seul qui ait marché dans la pénible carrière qui conduit à la vie, dès lors il n'est plus impossible de la suivre, dès lors, comme lui, nous pouvons la suivre; et dès lors, dit saint Augustin, si nous ne la suivons pas, et si nous n'y persévérons avec lui, notre lâcheté se trouve déjà condamnée par son exemple. Mais lorsque chaque lieu, chaque âge, chaque état nous en fournissent, continue le saint docteur, quelle est notre excuse, et de quel prétexte couvrirons-nous notre lâche frayeur? *Te talem non invenientem quid excuset, dum exemplorum multitudo circumdat?* Alléguerons-nous la bizarrerie de notre humeur, l'ardeur de notre cupidité, la violence de nos passions, les attraits du monde, les persécutions et les traverses? Mais les saints n'ont-ils pas trouvé les mêmes obstacles? Combien vous en nommerais-je que leur inclination portait plus que nous à la mollesse, aux plaisirs des sens, à l'amour profane, et qui néanmoins ont su se vaincre et se réduire à la mortification évangélique ; et si vous ne vous y réduisez de même, n'êtes-vous pas tous condamnés par leur conduite : *te talem non invenientem quid excuset?*

La concupiscence qui nous travaille n'a-t-elle pas également exercé sa tyrannie sur eux? Que veut dire saint Paul, lorsqu'il parle de cet ange de Satan qui se servait de lui-même pour le traverser? Qu'entend-il par cette loi de péché qu'il ressentait dans ses membres s'opposer à la loi de Dieu? Quelles impressions le monde n'eût-il pas

fait sur l'esprit et le cœur de certains de ces bienheureux, s'ils ne s'y fussent pas dérobés par une fuite précipitée? Ah! chrétiens, issus d'un père coupable tout comme nous, pétris d'un même limon que nous, aussi faibles, mais plus vigilants que nous, ils ne doivent, après la grâce, qu'à des précautions infinies le bonheur dont ils jouissent dans le ciel. Apprenons, dit saint Ambroise, qu'ils n'ont point été d'une nature plus élevée que la nôtre, mais qu'ils ont été beaucoup plus fervents que nous; qu'ils n'ont point été préservés des passions, mais qu'ils ont su les réprimer : *Discamus non naturæ præstantioris, sed observantiæ majoris, nec vitia nescisse, sed emendasse.*

Vous vous plaignez des tentations violentes qui vous agitent, des occasions dangereuses qui vous assiégent, des abus établis qu'il vous faut suivre, de la corruption générale qui vous environne et qui, comme un torrent fougueux, absorbe tout, entraîne tout; mais la corruption est-elle plus générale de nos jours que du temps de Noé? Cependant que nous dit l'Ecriture de ce saint patriarche? Comment résista-t-il pendant un siècle entier? Comment se roidit-il contre les mauvais exemples? Comment s'éleva-t-il au-dessus des raisons et des persécutions des impies? Notre foi a-t-elle encore été mise à l'epreuve rigoureuse de celle d'Abraham? Exige-t-on de nous le sacrifice d'un objet aussi cher qu'un fils unique obtenu par miracle? Quels combats a-t-on livrés à votre pureté? Ont-ils été pareils à ceux dont le chaste Joseph a triomphé? A-t-on encore exercé votre patience comme la sienne pour vous retenir en Egypte; pour vous attirer vers le monde, a-t-on fait luire à vos yeux le sceptre et la couronne qu'on offrait à Moïse? Cependant toutes les tentations diverses, toutes les occasions dangereuses furent pour ces grands hommes autant de victoires. Qu'aurez-vous à répondre si vous ne triomphez comme eux : *te talem non invenientem quid excuset, cum exemplorum multitudo circumdat?* Voulez-vous voir encore des combats plus rudes surmontés, et des tentations plus violentes vaincues? Paraissez ici, glaives, croix, verges brisées, bourreaux, échafauds sanglants, supplices cruels, spectacles tragiques que les saints ont supportés; paraissez ici, premiers hommes du christianisme, montrez vos corps chargés de chaînes, vos membres déchirés et sanglants, arrachés avec violence, et confondez par ce spectacle les lâches chrétiens de nos jours.

Jetons les yeux sur nos frères aînés, et nous les verrons toujours constants dans leur religion, malgré les empereurs en courroux qui faisaient tonner leur colère contre ces innocentes victimes, jusqu'à inonder de leur sang les villes et les provinces entières; nous y verrons ces premiers fidèles haïs, méprisés, proscrits, persécutés, jusqu'à ne pouvoir obtenir à grand prix les nécessités de la vie; nous y verrons le glaive toujours suspendu sur leurs têtes, encore tout dégouttant du sang de leurs frères, prêt à les immoler comme les premiers; et eux toujours fermes et toujours fidèles au Seigneur, ne rien redouter, braver les tyrans, défier les bourreaux, affronter les chevalets et les échafauds, ne craindre ni l'activité du feu, ni le tranchant des épées, ni la gueule des lions, ni l'obscurité des prisons, ni la longueur de l'exil, ni la solitude des cavernes de la terre : rien ne les effraye, lorsqu'il s'agit des intérêts du Seigneur, et de leur propre sanctification.

Qu'apprenons-nous de là, chrétiens? que puisque les saints ont surmonté ces difficultés, il n'en est plus d'insurmontables pour nous; que puisqu'ils en ont vaincu de si terribles, nous pouvons en vaincre de beaucoup moindres, telles que sont les nôtres; que puisque les saints, faibles comme nous, tentés comme nous, portés au plaisir comme nous, sollicités par le monde comme nous, persécutés comme nous, et plus que nous, sont néanmoins sortis victorieux du combat, nous ne pouvons qu'être condamnés sans excuse, si nous ne triomphons de même. *Te talem non invenientem quid excuset, cum exemplorum multitudo circumdat?* Nous devons en conclure que, pour éviter une telle condamnation, nous devons nous animer et nous roidir comme ces bienheureux. C'est l'avertissement qu'ils nous donnent dans ce grand jour. Il n'en est pas un qui ne nous dise du haut du ciel : Soyez ce que j'ai été, parce que j'ai été ce que vous êtes : *Estote sicut ego, quia ego sicut vos.* Combattez comme moi, puisque vous avez les mêmes difficultés que j'ai trouvées; travaillez comme moi, puisque vous n'êtes pas d'une autre nature que moi : *Estote sicut ego, quia ego sicut vos.* Usez des mêmes moyens que moi, puisque vous n'en avez pas de différents. Tout faibles, tout enclins au mal que vous êtes, vous pouvez remporter une victoire que j'ai remportée, faible et fragile comme vous : *Estote sicut ego, quia ego sicut vos.*

Voilà, mes frères, les instructions importantes que nous recevons de l'exemple des saints. Quelle excuse nous restera-t-il si nous n'en profitons pas : *te talem non invenientem quid excuset, cum exemplorum multitudo circumdat?* Nous ne pouvons plus nous excuser sur notre ignorance, sur notre état, sur les difficultés et le défaut des moyens; vous ne pourrez plus, gens du monde, accuser la fatalité de votre condition, la destinée de votre sexe, la vivacité de votre âge, la délicatesse de votre complexion, l'infirmité de votre nature; non, on ne pourra plus accuser en vous que le défaut de courage, que le défaut de bonne volonté, un malheureux amour de ce siècle, une coupable indifférence pour le salut; oui, on sera forcé de dire que vous refusez de travailler à votre salut. Mais que faites-vous donc dans le monde, si vous ne tendez vers Dieu, si vous ne travaillez à le posséder? Vous êtes un poids inutile de la terre, contre qui toute la nature indignée se récrie.

Si vous ne travaillez à votre sanctification, que faites-vous donc? à quoi tendez-vous? où comptez-vous aller? que prétendez-vous devenir? quel sera votre sort éternel? Pouvez-vous ne pas faire quelquefois ces réflexions, et pouvez-vous les faire sans être saisis d'effroi? Qu'est-ce donc qui vous retient? craignez-vous que vos efforts manquent de récompense? Ah! mes frères, celle que Dieu vous promet surpassera toujours infiniment vos travaux, et celle que les saints possèdent en est une preuve convaincante. C'est pourquoi l'Eglise, après nous avoir proposé dans ce jour leur vie pour notre instruction, nous propose encore leur gloire pour notre consolation.

SECONDE PARTIE.

Se renoncer sans relâche, se roidir contre les inclinations les plus naturelles, se refuser aux plus douces impressions du monde, je l'avoue, mes frères, c'est ce qui paraît d'abord bien effrayant; c'est néanmoins ce qui n'a pas effrayé les saints, et c'est aussi ce qui ne doit pas nous effrayer. Pourquoi? Parce qu'une récompense infiniment supérieure à nos peines nous est réservée, comme elle est accordée aux saints que nous honorons. Je dis infiniment supérieure à nos peines; car en quoi consistent les peines que les saints ont souffertes, et que nous devons souffrir avec eux? Elles consistent, dit saint Bernard, à renoncer, du moins intérieurement, aux biens et aux plaisirs du monde, et à embrasser volontairement les travaux d'une vie chrétienne. Or en quittant les biens et les plaisirs du monde, l'homme ne peut quitter que des biens frivoles par leur qualité, par leur nombre et par leur durée: il ne peut également supporter que des maux toujours légers, toujours bornés, toujours passagers; et pour ces biens méprisés, et pour ces peines souffertes, qu'est-ce que Dieu lui donne, continue le saint docteur? Des biens 1° infinis par leur excellence; 2° infinis par leur diversité; 3° infinis par leur éternité.

1° C'est la récompense dont les saints jouissent à présent dans le ciel, et que l'Eglise veut que nous envisagions en ce jour, afin de nous consoler et de nous animer dans la vie pénible que nous devons mener à leur exemple. Elle veut que nous comparions ce qu'ils ont sacrifié et ce qu'ils ont souffert, avec le riche héritage qu'ils possèdent; afin que nous apprenions, dit Salvien, combien est méprisable ce qu'ils ont donné, et ce que nous donnons, auprès de ce qu'ils possèdent, et de ce que nous espérons: *ut videamus quam vile quod datur, ubi tam grande quod accipitur.*

Qu'est-ce, encore une fois, que les saints ont sacrifié pour Dieu? des plaisirs, des richesses, des honneurs. Mais que sont tous ces avantages temporels que le monde regarde avec tant de complaisance? On les recherche avec peine et souvent sans fruit. Les a-t-on obtenus? on les possède avec inquiétude, et toujours avec crainte de les perdre. En jouit-on paisiblement? bientôt ils ennuient, ils rebutent; mille traverses dont ils sont accompagnés, mille soucis dont ils sont suivis les rendent de jour en jour insipides et dégoûtants: incapables par eux-mêmes de remplir la vaste étendue du cœur humain, ils l'accablent et le surchargent en le laissant toujours vide et toujours affamé. Ne m'en croyez-vous pas, mes frères? Honneurs, plaisirs, richesses, rassemblés sur une même tête, parlez-nous donc vous-mêmes, non plus par la bouche d'un prédicateur, et d'un philosophe, mais par la bouche du roi Salomon, qui goûta toutes vos délices. J'ai cherché, dit-il, tout ce qui pouvait me satisfaire, et j'ai vu que tout était vanité, *et vidi quia omnia vanitas.* (*Eccle.* I.) J'ai essayé des joies et des délices, et je les ai traitées de folie et d'aveuglement. J'ai dit en mon cœur: Edifions des palais, plantons des vergers, donnons à nos yeux tout ce qu'ils désirent: je leur ai tout accordé, et j'ai vu que tout cela n'était que vanité. J'ai dit encore: Cherchons du moins dans les sciences le plaisir que tout le reste nous refuse; je m'y suis appliqué, j'en ai sondé les secrets et les mystères; j'ai couru sans cesse après l'évidence sans y parvenir, et ce que j'en ai retiré de plus certain, c'est que tout est vanité. En un mot, après avoir banni de mes états les guerres et les alarmes, j'ai choisi, j'ai rassemblé les richesses et les voluptés de toute la terre, pour en extraire ce qu'elles ont de plus délicieux; et plus j'en ai goûté, plus j'ai reconnu que tout est vanité et affliction d'esprit: *et vidi quia omnia vanitas, et afflictio spiritus.*

Voilà donc ce que le monde nous vante si fort et ce que les saints ont sacrifié pour Dieu. C'est cependant de ce sacrifice qu'a dépendu leur première et principale peine. Le reste n'a consisté qu'à veiller sur eux-mêmes, à combattre le démon, à réprimer leurs passions; travail, il est vrai, toujours effrayant aux yeux des lâches, mais travail toujours doux à ceux qui vous aiment, ô mon Dieu! parce qu'outre les douceurs ineffables dont vous les comblez, il suffit qu'ils vous aiment pour que rien ne leur paraisse pénible.

Accordons cependant que les saints aient vraiment souffert, quelles récompenses possèdent-ils dans le ciel? quelle félicité reçoivent-ils de la main de Dieu? Une récompense infiniment grande, telle que Dieu la promit à Abraham; une félicité qui les inonde comme un torrent dans lequel ils sont plongés, dit l'Ecriture; une félicité qui seule est le chef-d'œuvre de la magnificence de Dieu, dit Isaïe; une félicité dont jouissent tous les esprits célestes, qui, depuis le moment de leur création, adorent dans un profond respect le Roi de tous les siècles; une félicité telle qu'un Dieu plein de bonté, de sagesse et de puissance, peut donner à des hommes qu'il chérit avec tendresse et qu'il veut récompenser d'une manière digne de lui; une félicité dont Dieu jouit lui-même et qui n'est autre que Dieu même; une félicité, dit saint Bernard, qui consiste à voir Dieu, à vivre avec Dieu, à

vivre de Dieu, à demeurer dans Dieu, à le posséder dans soi-même, à en jouir d'une manière parfaite, à le voir, dit saint Jean, et le connaître tel qu'il est, à voir cette majesté si douce, cette beauté ancienne et nouvelle, cette sainteté sans tache, cette justice plus élevée que les montagnes, cette sagesse plus profonde que les abîmes, cette bonté plus étendue que la terre et les cieux. Le voir ainsi tel qu'il est, c'est lui devenir semblable, dit le même apôtre, c'est participer en quelque sorte à ses perfections; mais surtout à ses connaissances, à ses lumières, à sa gloire, à son bonheur; c'est voir toutes choses en Dieu, être glorifié en Dieu, être glorifié de sa gloire, heureux de son bonheur, réjoui de ses plaisirs; en sorte que tout ce qui le glorifie, qui l'honore, qui lui plaît, honore, glorifie, réjouit ceux qui le voient, comme il est honoré, glorifié, réjoui lui-même. Ici, mes frères, vous comprenez que nous aurions beau recourir aux transports comme Moïse, aux exclamations comme David, aux ravissements comme saint Paul; qu'en vain nous ajouterions dans notre esprit grandeurs à grandeurs, richesses à richesses, délices à délices : on a tout dit de l'excellence de cette gloire, lorsqu'on a dit avec saint Bernard, qu'elle consiste à posséder Dieu selon l'étendue de ses désirs ,et selon le goût ineffable qu'on trouve en lui : *Habere Deum ad voluntatem, ad voluptatem, ad jucunditatem.*

Voilà des biens véritables, solides, excellents, dignes de l'homme, dignes d'un Dieu : biens si sublimes et si grands par eux-mêmes, que l'homme libre de se choisir un bonheur à son gré, n'eût osé ni le choisir ni l'espérer; biens qui élèvent l'homme à un point qui fait s'écrier le Roi-Prophète : *O Dieu! vos amis sont trop honorés, et leur gloire excessive me saisit d'étonnement.* (*Psal.* CXXXVIII.) Aussi, que pensait-il des biens de la terre et des souffrances d'ici-bas en comparaison des douceurs ineffables du Dieu des vertus! Il aimait mieux passer un seul jour dans sa maison, que mille années sous les plus magnifiques pavillons des pécheurs, et la dernière place de cet heureux séjour lui paraissait plus désirable que le rang élevé qu'il tenait, que les trésors immenses qu'il possédait, parce que les biens de la céleste Sion surpassent infiniment les biens et les maux de cette vie, non-seulement par leur excellence, mais encore par leur diversité.

2° Oui, chrétiens, cherchez toutes les satisfactions que les passions poursuivent; rassemblez toutes les douceurs que la terre présente; accumulez toutes les dignités que le monde promet; toujours frivoles de leur nature, vous ne les trouverez pas moins bornées par leur nombre. Personne n'est en état de les goûter toutes, moins encore toutes ensemble, et moins encore toutes en même temps. On voit même ceux qui s'étudient à les rassembler avec plus de soin, éprouver ce que dit l'Ecriture : plus ils en ramassent, plus ils en perdent; plus ils en sèment, moins ils en recueillent : *Seminastis multum, et retulistis parum.* (*Agg.*, I.) Plus ils en désirent, moins ils en possèdent; plus ils en cherchent, moins ils en trouvent : *Respexistis ad amplius, et ecce factum est minus.* (*Ibid.*) Les saints n'ont donc renoncé qu'à très-peu de biens et de plaisirs; disons même, après l'Ecriture, qu'ils n'ont supporté que peu de peines suivies d'une infinité de faveurs : *in paucis vexati, in multis bene disponentur.* (*Sap.*, III.) Tout leur est donné selon la multitude et la bonté de leurs œuvres; tout ce qu'ils ont perdu, tout ce qu'ils ont sacrifié leur est rendu au centuple; selon le degré de leur dépouillement, ils reçoivent les biens du Seigneur dans la terre des vivants; selon la pesanteur de leur croix, ils reçoivent un plus grand poids de gloire dans l'éternité; selon que leurs combats ont été plus fréquents, leur couronne est plus précieuse; ils n'ont rien fait, rien supporté qui ne soit compensé par de plus abondantes richesses et de plus douces consolations. Pour la cendre dont ils ont couvert leur tête, je les ornerai d'une couronne de gloire, dit Dieu par son prophète Isaïe; pour les larmes qu'ils ont versées en ma présence, je répandrai sur eux une huile de joie et je les comblerai de louanges pour l'humiliation dans laquelle ils ont vécu. Ainsi a parlé le Très-Haut, ainsi l'a-t-il promis, et la chose s'accomplira selon sa promesse, que dis-je ? elle s'accomplit déjà dans le ciel, et cette multitude de saints que l'Eglise enfante, en ressent dès à présent les heureux effets; il n'en est pas un qui ne puisse dire par sa propre expérience : Seigneur, que le nombre de faveurs que vous réservez à ceux qui vous craignent est prodigieux! que l'abondance de vos consolations compense amplement ce que nous avons souffert pour vous plaire ! *Secundum multitudinem dolorum meorum in corde meo, consolationes tuæ lætificaverunt animam meam.* (*Psal.* XCIII.)

Que ne puis-je ici, Messieurs, vous dépeindre et vous montrer cet assemblage de biens et de délices dont jouissent les heureux habitants de la cité du Dieu saint! Mais si nos expressions sont trop faibles, puisque celles de saint Paul et de saint Augustin étaient elles-mêmes insuffisantes, montons, montons en esprit dans le ciel avec le disciple bien-aimé. Portes éternelles du lumineux empire, ouvrez-vous, exhaussez-vous, élargissez-vous, laissez-nous contempler à loisir les biens infinis renfermés dans le séjour délicieux des vivants.

Ah! chrétiens, quel spectacle s'offre aux yeux de notre foi! Là, dans cette cité sainte que vit l'apôtre saint Jean, parée d'un or très-pur, entourée de murailles de jaspe, enrichie de pierres précieuses, traversée d'un fleuve de paix, s'élève un trône éclatant sur lequel est assis celui qui gouverne le monde; là se présente une multitude infinie de bienheureux de toutes les nations, de tous les âges, de toutes les conditions,

qui, revêtus de robes blanches, couronnés d'un diadème de gloire et tenant des palmes incorruptibles en leurs mains, contemplent celui devant lequel les chérubins effrayés voilent de leurs ailes leur visage respectueux; là, l'Agneau qui paraît immolé, les éclaire lui-même, essuie les larmes de leurs yeux, les venge hautement de leurs injustes persécuteurs, remplit les désirs de leurs cœurs, les inclinations de leurs âmes et leur tient lieu de toutes choses. Là, pour la solitude qu'ils ont gardée, ils ont pour compagnie ce nombre d'hommes choisis et d'esprits célestes qui sont les plus beaux ouvrages de l'Eternel et les chefs-d'œuvre de sa grâce toute-puissante. Là, pour les opprobres qu'ils ont essuyés en défendant la vérité, ils reçoivent des honneurs d'autant plus éclatants, dit saint Augustin, qu'ils ne sont accordés qu'au vrai mérite, et qu'ils seront sans cesse refusés à ceux qui n'en seront pas dignes : marqués sur le front du sceau de l'Agneau et de son Père éternel, ils voient, dit Isaïe, les nations courbées à leurs pieds et les enfants de ceux qui les ont humiliés, prosternés sur le visage, les reconnaître et leur rendre hommage au jour de leur triomphe. Là, pour les persécutions qu'ils ont souffertes de la part des impies, le Dieu de toute consolation les console lui-même; tel, dit Isaïe, qu'une mère pleine de tendresse essuie dans son sein les larmes d'un fils chéri.

Enfin, dans cet heureux séjour, au lieu des peines que leur causait autrefois l'incertitude de la mort, le nombre de leurs fautes, inséparables de l'homme vivant sur la terre, la violence des tentations qui les pressaient, des passions qui les agitaient, des périls qui les menaçaient, au lieu de ces chagrins amers que leur causait la vue des attentats commis contre Dieu, au lieu de cette guerre intestine de l'esprit contre la chair et de la chair contre l'esprit, ils voient la mort absorbée dans la vie, le péché détruit dans sa cause et dans ses effets, la concupiscence changée en vertu, les passions transformées en autant de saints mouvements : dans le ciel ils voient que toute sainteté véritable, toute justice abondante, toute religion parfaite, que tout est assujetti à Dieu, tout obéit à sa grâce, tout coopère à sa gloire, tout retentit de son nom, tout publie sa grandeur, tout célèbre sa vérité, tout chante sa justice, tout exalte ses miséricordes. Dans le ciel, leur esprit d'accord avec leurs cœurs, Dieu au milieu de leur âme, Satan sous leurs pieds et toutes ses armes brisées, victorieux du monde et d'eux-mêmes, ces bienheureux jouissent de la paix de Dieu, de cette paix qui surpasse tout sentiment, de cette paix que le monde promet, mais qu'il ne donne pas; que les passions recherchent, mais qu'elles ne trouvent pas; que la piété ressent, mais qu'elle ne goûte qu'imparfaitement et par intervalles; de cette paix, qui, sans être un pur repos ni une véritable action, renferme, dit saint Augustin, toutes les douceurs de l'un et tous les agréments de l'autre; ils possèdent, dis-je, tous ces biens qui surpassent infiniment l'esprit humain, ils les possèdent et les posséderont à jamais. Troisième avantage des biens du ciel sur ceux de la terre qui ne peuvent durer que peu de temps.

3° Tel, dit l'Ecriture, qu'un oiseau qui fend les airs à tire d'aile, qu'un vaisseau qui vogue à pleines voiles, qu'un courrier qui court à perte d'haleine, ils disparaissent en un instant et vont se perdre sans retour; une fleur qui brille le matin et qui sèche le soir, une légère fumée qui se dissipe en s'élevant, une écume inconstante dont la tempête se joue, une ombre, un songe, un éclair suffisent à peine pour nous en exprimer l'étonnante rapidité. Après avoir si vite passé par nos mains, ils passent à d'autres qui sont également trompés, n'ont que peu de jours à les posséder, et longtemps à n'en jouir plus. Les peines que souffrent les justes en cette vie ne sont pas de plus longue durée : saint Paul les appelle des travaux d'un moment, et ce sont ces peines si courtes qui doivent, selon le même Apôtre, être suivies d'un poids immense d'une gloire éternelle, qui serait défectueuse, dit saint Augustin, sans l'assurance de n'en être jamais privé, et c'est cette assurance que les saints ont dans le ciel. Cohéritiers de Jésus-Christ, leur héritage comme le sien doit subsister éternellement, *et hæreditas eorum in æternum erit.* Toujours en présence du Dieu de leur salut, ils le verront et le posséderont avec un désir toujours nouveau de le contempler et de goûter combien il est doux à ceux qui l'aiment. Sûrs de Dieu et d'eux-mêmes, ils ne redoutent ni le changement qui dissipe tout, ni la succession qui divise tout; ils savent, et le sauront de la part de Dieu qui les couronne, qu'il leur sera toujours permis de jouir des mêmes biens et qu'il ne leur sera pas même possible ni de les perdre, parce qu'ils sont incorruptibles, ni de ne pas les aimer, dit un Père, parce qu'ils ont tout ce qui plaît, et qu'ils ne pourraient rien avoir de ce qui ne plaît pas; loin par conséquent de cet heureux séjour ces alternatives de tristesse et de joie, ces vicissitudes inquiétantes, ces humeurs différentes des uns et des autres, et qui font si souvent soupirer ici-bas après un nouvel état; un jour toujours serein, toujours tranquille, toujours égal à lui-même, toujours rempli du même objet et des mêmes douceurs, voilà l'éternité de la gloire des saints. Les rois de la terre tomberont de leur trône comme les feuilles et se briseront comme l'argile; leurs sceptres échapperont à leurs mains défaillantes et se perdront dans le tombeau; leurs couronnes seront emportées de dessus leurs têtes par le temps, comme de la menue paille que dissipe un vent du midi; la terre disparaîtra comme une cabane de bergers, ses habitants périront, les siècles s'enfuiront, les générations se succéderont et disparaîtront,

les vastes projets se formeront et s'évanouiront, mais la gloire des saints ne souffrira pas une altération; ils commenceront à en jouir à chaque heure : *Cum consummaverit, tunc incipiet.*

Telle est la gloire des saints que l'Eglise expose à nos yeux, et voici la double consolation que l'Eglise veut que nous en retirions. En nous montrant leur félicité, l'Eglise nous fait espérer; que dis-je? elle nous promet de la part de Dieu que nous y parviendrons, si nous imitons la conduite des saints, qui n'ont eu ni d'autre nature, ni d'autres moyens, ni d'autres promesses que nous. En nous découvrant cette félicité telle qu'elle est, c'est-à-dire, infinie par son excellence, par son étendue et par sa durée, l'Eglise nous fait comprendre combien les commodités de la terre que nous devons sacrifier, combien les peines de la vie que nous devons supporter, sont inférieures à cette gloire, et combien, par conséquent, loin d'aimer et de plaindre les unes, loin de fuir et de redouter les autres, nous devons nous estimer heureux d'acquérir à si peu de frais un bonheur si digne de nos soins et de nos efforts.

Entrons donc aujourd'hui, mes frères, dans les sentiments de saint Augustin. Je compare, dit ce saint docteur, ce que j'espère avec ce que je souffre : *Apprehendo quod exspecto, contra id quod patior;* je pèse d'une part ce que je crois, et de l'autre ce que je sens : *Apprehendo quod credo, contra id quod sentio ;* et, trouvant que ce qu'on me promet surpasse infiniment ce que j'endure, rien ne m'est difficile, et tout s'aplanit devant moi. Car après tout, continue-t-il, ou je pourrai supporter ces peines, ou je ne le pourrai pas : *quod patior aut vinci potest, aut vinci non potest ;* si je puis les vaincre, j'en triompherai aisément : *si vinci potest facile exstinguitur ;* si je ne puis les surmonter, j'y succomberai, j'y mourrai ; mais cette mort avantageuse ne fera qu'accélérer la gloire qui m'est réservée : *si vinci non potest, vitam non adimit, sed accelerat.* D'où je conclus que je dois embrasser généreusement tout ce que la religion exige de moi.

Plaise à Dieu, mes chers auditeurs, vous animer de la sorte par sa grâce ; plaise à sa divine bonté répandre dans vos âmes un esprit d'intelligence, qui vous fasse discerner avec sagesse ce qu'on vous ordonne et ce qu'on vous promet : *Det vobis spiritum sapientiæ, ut sciatis quæ sit spes vocationis ejus.* Puissiez-vous ne jamais séparer l'un de l'autre, méditer également la conduite des saints pour vous servir de modèle, et leur gloire infinie pour vous servir de motif et de consolation : ces deux grands objets sont des plus propres à vous sanctifier et à vous rendre participants de leur bonheur éternel. Ainsi soit-il.

## SERMON II.

### POUR LE JOUR DES MORTS.

Exsultabunt Domino ossa humiliata. (*Psal.* XXX.)

*Les ossements humiliés se réjouiront dans le Seigneur.*

Voilà, mes frères, la foi de l'Eglise, la consolation des vivants, l'espérance des morts et le fondement légitime des honneurs qu'on rend à leur mémoire. La piété d'Abraham, qui prépare une sépulture honorable aux dépouilles de Sara ; celle de Joseph, qui conduit son père au tombeau, accompagné des principaux seigneurs de l'Egypte, celle de Moïse, qui transporta les mêmes ossements avec tant de cérémonie ; celle de Tobie, qui préféra les périls de la mort à la douleur de voir le corps de son frère sans sépulture ; ces honneurs funèbres, que tous les peuples de concert ont rendus de tous temps aux cendres de leurs proches, et ceux que l'Eglise rend à ses enfants au milieu des prières et des sacrifices : que signifie tout cela, si ce n'est que ces ossements humiliés et réduits en poudre portent en eux-mêmes un germe de résurrection qui les rendra triomphants de la mort et supérieurs à ses lois : *Exsultabunt Domino ossa humiliata.* Ce germe de résurrection future, c'est l'étroite liaison qui se trouve entre leurs cendres et l'esprit qui les anima ; ils ne sont séparés que pour un temps, et, tandis que le corps, dans le sein de la terre, subit l'arrêt irrévocable prononcé contre tous les enfants d'Adam, l'âme est placée dans le sein d'Abraham, ou purifiée dans un lieu d'expiation.

Les honneurs que nous rendons aux dépouilles des morts ont donc un rapport essentiel à leur âme. Leur âme doit donc nous être infiniment plus chère; et, si tout nous porte à traiter leurs corps avec distinction, la foi doit nous porter à traiter leurs âmes avec une charité sincère qui leur procure tous les secours qu'elles peuvent attendre de nous.

Il en est qui n'attendent rien de nous, parce que leur gloire est complète ; il en est d'autres qui n'ont plus d'espérance, parce que leur réprobation est consommée ; mais celles dont le bonheur est retardé jusqu'à l'expiation parfaite de leurs fautes, attendent de nous des secours et des suffrages que tout nous invite à leur accorder. Les biens qu'elles nous demandent ne sont ni supérieurs à notre état, ni sujets à des difficultés insurmontables; ils sont dans nos mains et ne dépendent que de notre bonne volonté pour nos frères. Ce ne sont pas des marques arbitraires d'honneur et de bienséance, dont la concession ou le refus importe peu à leur bonheur ; ce sont des gages de notre amour et de notre charité, d'où dépendent ou la prolongation de leurs tourments, ou l'avancement de leur éternelle félicité, et, pour le dire en un mot, nous pouvons et nous devons les soulager. 1° Nous le pouvons, je le prouverai dans la première partie; 2° nous le devons, je le ferai voir dans la seconde.

Mais que la charité que nous leur devons ne vous fasse pas oublier celle que nous nous devons à nous-mêmes. En pensant à eux, pensons à nous, et, nous souvenant des morts, souvenons-nous que nous mourrons à notre tour, et prévenons notre mort en y pensant sérieusement. *Ave, Maria,* etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Nous pouvons soulager les morts dont les âmes sont purifiées dans le lieu d'expiation. Pour en être convaincus, distinguons d'abord deux sortes de pouvoirs : pouvoir général, pouvoir particulier. J'appelle pouvoir général la situation favorable où nous sommes pour soulager les âmes souffrantes, tandis qu'elles ne peuvent pas se soulager elles-mêmes. J'appelle pouvoir particulier la facilité des moyens les plus propres à procurer leur soulagement et leur délivrance. Or, nous avons également ces deux sortes de pouvoirs : 1° l'état où nous sommes par rapport aux âmes souffrantes, l'état où elles sont par rapport à nous, nous rend capables de les soulager; 2° la facilité des moyens que nous avons en main nous fournit abondamment de quoi les soulager : par conséquent, il n'est point d'obstacle qui nous empêche de le faire.

1° Ne nous regardons pas, chrétiens, comme séparés de nos frères morts dans le Seigneur. Le dernier coup qui dissout les liens de leurs corps ne saurait briser ceux de la charité essentielle qui les unit à nous et à l'Eglise. Eloignés de nous par tout l'espace qui se trouve entre la vie et la mort, ils sont encore avec nous par la liaison intime que nous avons tous en Jésus-Christ. Cette douce qualité de frères, dont les chrétiens s'honorent mutuellement, subsiste entre eux et nous; ces tendres liaisons du sang, qui nous rendaient enfants des uns, époux des autres, ne sont ni détruites ni anéanties. La mort n'a changé que leur état; ils nous sont tout ce qu'ils nous furent autrefois; nous leur sommes tout ce que nous leur étions avant leur trépas, et nous serons bientôt nous-mêmes tout ce qu'ils sont aujourd'hui.

S'il est vrai qu'ils nous sont tout ce qu'ils nous furent pendant leur vie; s'il est vrai qu'ils forment encore avec nous un même corps dont Jésus-Christ est le chef; s'il est vrai qu'ils font partie de l'Eglise, comme ses légitimes enfants, il est également vrai que nous pouvons les secourir, si elles sont dans un état d'expiation. Or, il est un état d'expiation où les âmes de plusieurs de nos frères sont purifiées. En vain le libertinage et l'hérésie se réunissent pour s'élever de concert contre cet état d'expiation, que nous appelons purgatoire; en vain nous opposent-ils le silence des Ecritures ou l'obscurité des textes qu'on en cite, je ne leur oppose aujourd'hui que l'autorité de l'Eglise et de la tradition. Cette tradition nous l'apprend et se soutient de siècle en siècle. L'Eglise en fait un point essentiel de sa doctrine et foudroie de ses anathèmes quiconque ose le révoquer en doute. La justice de Dieu, qui ne laisse rien entrer d'impur dans le ciel; la triste condition de l'homme, qui, dans ses vertus même, porte jusque sur le bord du tombeau des traits d'imperfection et de faiblesse qui doivent être expiés, c'en est assez pour me déterminer à croire ce que tous les chrétiens croient sur cet article; et comme c'est à des chrétiens que je parle, j'y suppose la même docilité. Ce principe une fois posé, il ne s'agit plus que d'examiner plus au long si nous pouvons contribuer au soulagement des âmes détachées du corps, qui languissent dans un état d'expiation. Nous l'avons déjà dit, chrétiens, la même union qui se trouve entre nos frères vivants se trouve entre nous et nos frères morts dans le Seigneur. Enfants de l'Eglise comme les autres, ils forment encore le même corps sous le même chef et dans le même esprit : or, qui doute que nous ne puissions rendre nos frères vivants participants de nos saintes œuvres? Ne pouvons-nous pas obtenir la correction des pécheurs, contribuer à la persévérance des justes, satisfaire à Dieu pour les uns, attirer sa grâce sur les autres? Pourquoi n'en sera-t-il pas de même par rapport à nos frères défunts, puisque la même union et la même relation règnent entre eux et nous? Ne pouvons-nous pas mériter pour eux, souffrir pour eux, satisfaire pour eux? Nous dira-t-on qu'il faut ici quelque autorité qui nous détermine? Nous pouvons produire une nuée de témoins; et le premier qui se présente pour appuyer ce raisonnement, c'est saint Cyrille.

Je sais, dit le saint docteur, qu'il en est plusieurs qui disent : de quoi servent à l'âme sortie de ce monde avec des péchés, les suffrages offerts en sa faveur? Ils produisent, continue le saint docteur, le même effet que produiraient auprès d'un roi les sollicitations puissantes d'un puissant favori, dont il aurait exilé le proche parent : les prières et les satisfactions que lui offriraient des courtisans accrédités ne fléchiraient-elles pas sa colère? C'est ainsi que nous adressons à Dieu des prières pour ceux qui sont morts avec des taches qui leur restent à expier, afin que ce Dieu leur devienne propice. Ces exilés, ce sont les âmes de nos frères disgrâciés pour un temps; incapables de mériter et de solliciter par elles-mêmes, elles peuvent mériter et solliciter par notre ministère, parce que nous sommes encore dans l'état où nous pouvons le faire avec succès pour elles et pour nous. Ainsi le pensait un prince Machabée, lorsque, fidèle à la mémoire de ses frères tués dans un combat soutenu pour la défense de la loi, il ordonna des sacrifices pour le soulagement de leurs âmes. Dès lors, on ne doutait pas que les suffrages des vivants ne fussent salutaires pour les morts, comme le remarque l'écrivain sacré. Le sentiment de l'Eglise s'accorde sur ce point avec la créance de la Synagogue, et ce consentement du judaïsme et du christianisme est, selon saint Thomas, une espèce de démonstration.

Peut-être rejettera-t-on l'autorité du livre des *Machabées*; peut-être traitera-t-on d'opinion nouvelle l'idée de l'Eglise sur les suffrages pour les morts. Il faut donc aussi convaincre de mensonge les docteurs les plus respectables; il faut donc révoquer en doute la sincérité de saint Augustin,

nous assure que le livre des *Machabées* était regardé de son temps comme canonique et comme révélé. Il faut donc, avec les hérétiques des derniers temps, accuser ce grand homme d'illusion sur ce qu'il dit, qu'indépendamment de l'autorité du livre des *Machabées*, le consentement unanime de l'Eglise sur ce point est seul capable de nous déterminer.

Appuyons-nous, s'il le faut, sur une autorité plus ancienne, c'est celle de Tertullien, qui précéda saint Augustin de deux siècles: *Nous offrons*, dit-il, *à Dieu des suffrages pour les morts, et si vous en demandez la raison, nous nous contenterons d'alléguer la tradition et la coutume;* ce qui fait voir que dès l'origine de l'Eglise, c'était un usage communément reçu, sur lequel personne ne formait aucun doute; usage aussi capable de nous convaincre que toutes les autorités, et que nous voyons se soutenir et se perpétuer de siècle en siècle, non-seulement parmi le commun des chrétiens, où des abus populaires pourraient s'introduire, mais parmi les hommes les plus saints et les plus respectables de tous les lieux et de tous les temps. Je vois en Italie un saint Ambroise rendre à son frère Satyre tous les devoirs de la tendresse et du sang, dont la mort n'avait pu rompre les liens, et reconnaître par ses prières et ses sacrifices, la confiance et l'amitié dont trois empereurs l'avaient honoré pendant leur vie.

En Afrique, j'entends la fidèle Monique demander instamment à son fils un souvenir salutaire à l'autel, après que son corps aurait été abandonné à la terre. Nous y voyons le tendre Augustin s'intéresser pour elle avec effusion de larmes, prescrire aux fidèles qui lui sont confiés, de pieuses pratiques pour le soulagement des morts.

Je vois en Palestine le judicieux Jérôme conduire au tombeau les serviteurs de Dieu, y pratiquer les mêmes cérémonies que nous pratiquons, et faire intervenir pour leur repos les pauvres comme de puissants intercesseurs auprès de Dieu. J'aperçois dans la Cappadoce la sainte et nombreuse famille d'Emilie, où se trouvent saint Basile et saint Grégoire de Nysse, s'assembler au tour du sépulcre de cette pieuse mère, célébrer ses obsèques par de longues prières, les animer par l'auguste sacrifice et les terminer par d'abondantes aumônes. Ce que saint Grégoire de Nazianze fit envers son père dans les mêmes contrées, le diacre Ephrem le faisait dans la Mésopotamie pour ses frères, et la conduite que tenait Ephrem était celle des solitaires de la Thébaïde et de l'Egypte, et tout ce qu'on faisait alors on le fait aujourd'hui sous nos yeux.

De tout ceci, mes frères, il est aisé de conclure que si l'Ecriture et la tradition, si les conciles, si l'unanimité des Pères, si la conduite des saints, si celle de l'Eglise autorisent les suffrages pour les morts, nous pouvons les soulager, parce que nous sommes leurs frères et qu'ils sont les nôtres. Nous sommes leurs frères : par conséquent nos offrandes pour eux sont acceptées de notre père commun; ils sont nos frères : par conséquent ils peuvent mériter dans nous, lorsqu'ils ne peuvent plus mériter par eux-mêmes; ils sont nos frères : par conséquent nous pouvons souffrir en eux par compassion; nous sommes leurs frères : par conséquent ils peuvent satisfaire en nous par participation; enfin nous pouvons les soulager, parce que nous en avons un pouvoir général considéré du côté de leur état et du nôtre. Nous en avons encore un pouvoir particulier considéré du côté des moyens qui nous sont fournis pour leur délivrance.

2° Tout ce que présente l'Evangile et tout ce qu'inspire la piété chrétienne, tout ce qui peut sanctifier les âmes et satisfaire à la justice de Dieu, prières, aumônes, sacrifices de propitiation, austérités, indulgences, offices de charité, en un mot, tout ce que ne peuvent plus faire nos frères morts, nous pouvons le faire pour leur soulagement : généralement tout le bien qui dépend de nous, ce sont les moyens que nous avons en main pour leur délivrance; c'est la doctrine de l'Eglise clairement exprimée dans le concile de Trente. La même facilité que nous avons de répandre notre cœur devant Dieu pour nos propres besoins, nous l'avons pour les besoins de nos frères. Que notre prière soit une adoration de la majesté du Très-Haut ou une action de grâce de ses bienfaits; qu'elle soit un aveu de notre faiblesse ou de sa toute-puissance; que ce soit une sollicitation de sa miséricorde ou une confession sincère de nos fautes, elle est également utile aux âmes disgrâciées pour qui nous nous intéressons. Nous tenons leur place, et nous pouvons dire pour elles avec succès tout ce qu'elles diraient elles-mêmes si la liberté leur en était accordée; si nous exposons à Dieu l'amour qu'il a pour l'ouvrage de ses mains, quelle est son inclination à pardonner à ce qu'il sait lui-même être fragile : si nous lui présentons le sang de Jésus-Christ répandu pour toute créature humaine, et surabondamment capable d'expier et de purifier toutes les taches, sa bonté ne pourra plus se retenir, ni sa justice se défendre. Pour le souvenir de tout ce qui peut fléchir sa colère, il n'a que faire de toutes les images que nous pouvons lui présenter; il sait mieux que nous ce qui peut le toucher, et tout lui est également présent; mais il veut que nous agissions comme s'il ne s'en souvenait pas; il veut être adoré, pressé, sollicité pour les âmes captives comme il veut que nous l'adorions, que nous le pressions, que nous le sollicitions pour nous-mêmes, et lorsque nous nous réunirons à le prier, à le bénir, à lui rendre avec l'Eglise tous les hommages qu'elle lui rend pour les morts, nous ferons à Dieu cette agréable et sainte violence à laquelle il ne résiste pas. Mais nous rendrons toujours nos prières plus efficaces lorsque nous y joindrons la voix du pauvre soulagé par nos aumônes.

Les pauvres, si nous en croyons les écri-

tures, font en quelque sorte de Dieu tout ce qu'ils veulent : ils l'irritent contre celui dont ils se plaignent ; ils l'apaisent en faveur de celui pour lequel ils prient ; ils lui font étendre son bras sur ceux qui leur sont inhumains : ils détournent sa main vengeresse de dessus ceux qui leur sont bienfaisants. Le pauvre est presque toujours exaucé de Dieu, parce qu'il réside dans sa personne : c'est pourquoi, comme rien n'est plus propre au salut des vivants, rien aussi n'est plus propre au soulagement des morts que l'aumône.

Nous voyons de tout temps les pauvres appelés aux funérailles des chrétiens ; quelque chose d'essentiel y manque lorsqu'on n'y voit pas les amis de Dieu.

Leur présence change l'appareil funèbre en un spectacle de religion ; l'aumône répandue dans leur sein pousse vers le ciel un cri de supplication plus agréable à l'oreille du Seigneur, et plus salutaire à l'âme du défunt que les cantiques funèbres dont retentissent les temples.

C'est pourquoi l'Ecriture nous recommande de mettre du pain et du vin sur le tombeau du juste, entendant par là qu'ils soient employés pour son soulagement à la subsistance des pauvres.

C'est pourquoi le concile de Trente parle de l'aumône faite en faveur des morts. C'est pourquoi les anciens chrétiens faisaient si souvent des repas de charité sur le tombeau de leurs ancêtres où les pauvres étaient appelés, et toujours abondamment pourvus des nécessités de la vie. C'est pourquoi nous entendons saint Paulin se répandre en louanges sur la pieuse magnificence de l'illustre Pammaque qui, privé par la mort d'une épouse fidèle et tendrement chérie, avait orné ses obsèques d'une multitude innombrable de pauvres rassemblés de toute la ville de Rome. *Vous avez*, dit-il, *parfaitement satisfait à ce qu'exigeait de votre tendresse l'âme et la dépouille mortelle de votre épouse, arrosant l'une de vos larmes, enrichissant l'autre de vos aumônes ; vous avez tendrement pleuré son corps réduit en poudre, et vous avez utilement aidé son âme vivante. Les pauvres d'une main recevaient vos largesses, de l'autre les présentaient à Dieu pour son repos éternel.* Ainsi, mes frères, pouvons-nous acheter par l'aumône des voix suppliantes pour les morts, et toujours exaucées.

Reconnaissons cependant qu'il est encore un moyen plus efficace dont tous les autres tirent tout leur mérite et leur effet, c'est le sang de Jésus-Christ tous les jours offert sur nos autels pour les vivants et pour les morts.

Jésus-Christ, offert en sacrifice, fait toute notre confiance pour nous et pour eux ; c'est en lui que nous méritons, et que nous satisfaisons pour nous et pour nos frères défunts. Nos œuvres de pénitence et de piété tirent leur force de lui, et sont offertes par ses mains au Père céleste. Que pouvons-nous donc faire de plus utile à ceux qui nous ont précédés que d'offrir ou de faire offrir le sacrifice adorable en leur faveur ? Que ne pouvons-nous pas attendre pour leur repos, de ce sacrifice, où le sang de Jésus-Christ coule encore aux yeux de son Père ? C'est un sacrifice de paix, de réconciliation, d'expiation. Encore une fois, que ne pouvons-nous pas procurer aux morts, puisque nous avons en main une telle rançon pour acheter leur délivrance ? Il n'est donc point d'impuissance ni de prétexte qui nous empêchent de témoigner à nos frères notre bonne volonté pour eux. Si elle est sincère, cette sincérité même sera la meilleure disposition à la prière que nous adresserons au ciel pour leur repos.

Ne pouvons-nous pas témoigner à Dieu l'ardeur que nous avons de les voir affranchis ? Ne pouvons-nous pas prononcer avec l'Eglise ces cantiques de supplications où sont exprimés les plus ardents désirs qu'a une âme d'aller à Dieu ? La dissipation de notre esprit, la légèreté de nos pensées, la tiédeur de nos cœurs nous empêchent-elles de prier ? Nous pouvons faire suppléer la voix des pauvres à la nôtre, et rendre leur voix plus perçante par de plus abondantes aumônes : plus nous en répandrons dans leur sein, mieux ils se feront écouter en faveur de nos frères, et si nous voulons témoigner à ces derniers combien leur repos nous intéresse, nous ne pouvons le leur prouver plus efficacement. Que leurs tombeaux soient sans ornement, que leurs obsèques se fassent avec une simplicité chrétienne, leurs âmes n'en seront ni plus affligées, ni plus heureuses : mais que les richesses qui sont inutilement employées à porter leurs corps en terre avec plus de pompe, à couvrir leurs sépulcres avec plus d'ostentation, que ces mêmes richesses soient consacrées à substanter les membres de Jésus-Christ ; c'est ce qui ne peut que les soulager et les consoler efficacement. Les secours temporels que vous accorderez aux uns, seront changés en trésors de miséricorde pour les autres.

Accordez donc ici la piété avec la piété : mais que l'essentiel ait toujours la préférence sur ce qui n'est qu'arbitraire. Honorez, si vous le pouvez, les restes de leurs dépouilles mortelles : ce sont des membres qui, toute poussière qu'ils sont, ne laissent pas d'être consacrés à Jésus-Christ ; mais n'oubliez pas la plus noble portion d'eux-mêmes qui n'éprouvera pas les horreurs du tombeau. Ce que vous accorderez à leurs corps n'est que pour la bienséance ; ce que vous procurerez à leurs âmes est pour la nécessité. Si vos fonds ne peuvent suffire à tous les deux, hâtez-vous de donner tout aux besoins de l'éternité, parce que c'est le seul nécessaire. Votre indigence ne vous laisse-t-elle pas la ressource de l'aumône, recourez aux ministres à qui le sacrifice de Jésus-Christ est confié. Ne pouvez-vous pas ou ne voulez-vous pas le faire offrir en votre nom, venez aux pieds des autels, et vous unissant aux prêtres qui le célèbrent, offrez à Dieu,

pour vos frères morts, la pureté de vos intentions, et le ciel vous deviendra favorable.

Jamais la commémoration des morts ne fut omise dans le sacrifice. Après les louanges prononcées à l'honneur des saints consommés dans la gloire, l'Église y fait mémoire des âmes souffrantes. Après avoir célébré les mérites des premiers, elle prie pour le soulagement des seconds : l'Église demande qu'ils soient bientôt participants de la gloire des autres, que Dieu les établisse par sa miséricorde dans le lieu de rafraîchissement, de lumière et de paix, c'est-à-dire dans le ciel. Lors donc qu'au pied de l'autel nous nous unissons à l'Église qui fait toutes ses demandes à Dieu dans son sacrifice, nous demandons avec elle pour nos frères tout ce qu'elle demande pour eux, et nous devons nous flatter d'être exaucés avec elle, si nous sommes animés de la charité dont elle est animée : car il est essentiel que la charité règne dans nos cœurs pour que nous puissions nous intéresser pour les morts avec succès. Dès que nous offrirons à Dieu nos suffrages avec cette condition, nous ne devons pas douter qu'ils ne soient acceptés et qu'ils ne soient utiles aux âmes affligées pour qui nous prions. Rien ne manque de leur côté pour les rendre efficaces, pourvu que du nôtre nous n'y formions point d'obstacles. Je dis que rien ne manque de leur côté. Lorsque nous prions pour des hommes vivants, il n'arrive que trop souvent qu'ils n'en retirent aucun fruit : les uns opposent à la grâce une volonté rebelle, les autres irritent actuellement le ciel, tandis qu'on y lève des mains suppliantes pour leur conversion ; mais pour ceux qui sont morts dans le Seigneur et dont sa justice retarde la félicité, il n'en est pas de même. Une charité dominante les met en état de recevoir toutes les grâces qu'on s'efforce de leur mériter ; un désir ardent de posséder Dieu seconde les prières qu'on fait pour leur délivrance ; la tendresse que Dieu conserve pour eux est toujours prête à se manifester en leur faveur. Travaillons donc à les soulager, parce que nous le pouvons, et ce qui doit encore plus nous animer, c'est que nous le devons : c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Dieu, le prochain, nous-mêmes, voilà, mes frères, autant de motifs de secourir les morts selon notre pouvoir. 1° Dieu s'en trouve glorifié, donc nous leur devons ces honneurs. 2° Nos frères morts s'en trouvent soulagés, donc nous leur devons cette charité. 3° Nous en recueillons nous-mêmes de solides avantages, donc nous nous devons ce moyen de sainteté. Parcourons en abrégé toutes ces preuves.

1° Entrons d'abord dans les dispositions de Dieu à l'égard de nos frères morts dans sa grâce. Ce sont des âmes que Dieu a aimées de toute éternité, et dont il a fait dès lors l'objet de ses miséricordes ; ce sont des justes, ses amis et ses tendres enfants ; ce sont ses élus pour qui tout est fait : la grâce et le ciel dont Dieu même sera le partage. Il afflige ces justes, parce que c'est l'ordre de sa justice ; mais si Dieu pouvait souffrir, il souffrirait d'affliger ainsi ceux qu'il aime ; ce sont des serviteurs qu'il tient éloignés de sa maison, mais qu'il ne pense qu'à faire revenir, parce qu'ils doivent contribuer à la décoration de cette maison admirable. S'il les punit, ce n'est ni pour toujours, ni d'une manière infinie ; s'il les reprend, ce n'est pas dans sa fureur ; s'il les corrige, ce n'est pas dans toute l'étendue de sa colère. Le souffle de sa bouche les brûle, mais, c'est pour les purifier ; sa main les frappe, mais comme des pierres qu'on taille pour les placer dans un magnifique édifice ; c'est une sévérité de père qui ne cherche qu'à s'apaiser, qui ne demande qu'à voir retenir sa main vengeresse ; le cœur de Dieu se partage entre l'amour et la colère, à l'égard des âmes qu'il est obligé de traiter avec sévérité. D'une part, il en fait l'objet de sa tendresse ; mais s'il les épargne, sa justice n'est pas satisfaite ; de l'autre il en fait l'objet de sa justice ; mais s'il les frappe ,son amour en est attendri. Dans cet état il me semble l'entendre encore se plaindre par la bouche de ses prophètes, que personne ne s'offre à servir de médiateur entre ces âmes chéries et lui. Que faisons-nous donc lorsque nous offrons des suffrages pour nos frères morts? Nous tirons Dieu, si j'ose le dire, de cet état de violence, en lui fournissant de quoi satisfaire à son amour et à sa justice. A sa justice, que nous exerçons sur nous-mêmes, et dont nous portons le poids ; à son amour, en lui donnant en quelque sorte la liberté d'agir, à quoi sa justice s'opposait pour un temps. Nous mettons Dieu même en état de faire plus tôt à des âmes chéries un bien qu'il ne pouvait que leur faire plus tard.

Ainsi, le bien que nous faisons à nos frères devient la gloire et la joie de Dieu même ; nous les enlevons à sa colère qu'il exerçait à regret, nous les restituons à son amour qu'il suspendait avec peine. Est-il rien de plus propre à satisfaire le cœur d'un Dieu miséricordieux et charitable? Jugeons-en par l'exemple de Moïse, qui s'offre pour médiateur entre Dieu et les Israélites. La colère semblait parler seule dans le cœur de Dieu, son bras était levé, la foudre était suspendue sur le peuple ingrat, et ses infidélités journalières ne pouvaient que précipiter sa perte. Dieu même interdit à son ministre des sollicitations importunes qu'il semble être prêt à rejeter. Cependant les rejette-t-il effectivement lorsqu'elles lui sont faites? Regarde-t-il Moïse d'un œil moins favorable? Il lui devient plus cher par cet acte de charité : combien plus sera-t-il touché des justes efforts que nous ferons pour des âmes qu'il aime, et dont le malheur l'intéresse !

Jugeons encore par tout ce que nous dit Jésus-Christ de la miséricorde envers les pauvres. N'assure-t-il pas que tout le bien qu'on leur fait, il le tient fait à lui-même?

Ne déclare-t-il pas qu'il réside dans leurs personnes, et qu'une gloire éternelle sera la récompense des secours qu'ils auront reçus de nous? Combien plus réside-t-il dans les âmes choisies, destinées à le posséder, qui demeurent en lui, et dans lesquelles il demeure par la charité! Croyons donc que nous devons à Dieu cet honneur; mais croyons encore que nous devons à nos frères même cette charité.

2° Nous le devons à nos frères : par quel endroit le leur devons-nous, ou plutôt par quel endroit ne le leur devrions-nous pas? Compassion, reconnaissance, charité, grandeur d'âme, tous ces sentiments que la nature, l'honneur et la religion peuvent inspirer, contribuent de concert à nous prescrire ce devoir, dès là que la foi nous découvre ce qu'elles sont, ce qu'elles souffrent, et ce que nous pouvons pour leur soulagement. La noblesse jointe au malheur : quoi de plus propre pour toucher un cœur généreux, et quoi de plus noble et de plus malheureux que les âmes affligées qui sollicitent aujourd'hui votre charité? Chéries de Dieu, cohéritières de Jésus-Christ, marquées du sceau des élus; telle est leur dignité. Toutes les grandeurs de la terre n'ont rien qui leur soit comparable; l'éternité bienheureuse et la gloire de Dieu même, c'est le seul bien digne d'elles, et qui les attend. Leur malheur néanmoins est si accablant, et leur douleur si vive, qu'il n'est que les tourments de l'enfer au-dessus des peines qu'elles endurent : je ne parle ici ni des supplices, ni des flammes, ni des tortures, ni des remords, je n'envisage que la seule privation de Dieu, et le retardement de leur félicité.

Sentons-nous, chrétiens, pouvons-nous même comprendre comme il faut, ce que c'est que d'être éloigné de Dieu, quand on l'aime ardemment, quand on est fait pour lui, quand on est affranchi des liens du corps qui ralentissent toujours ceux qui nous attirent vers le souverain bien? Diverses pensées qui nous occupent, mille soins différents qui nous partagent, émoussent ici-bas le sentiment que nous avons de Dieu; mais les âmes que la justice de Dieu purifie n'ont que cette pensée, n'ont que cette douleur. Uniquement attachées à cet objet, elles sentent leur privation et leur éloignement, sans que rien affaiblisse ou suspende le sentiment qu'elles en ont. Elles se sentent séparées de Dieu, de Dieu qu'elles connaissent, qu'elles aiment, qu'elles désirent; de Dieu, qui est leur bien, leur unique bien, tout autre bien leur étant interdit avec toute autre consolation; de Dieu dont elles ont une soif ardente, et dont elles sont séparées avec violence; dont elles ont la grâce, et dont elles supportent la disgrâce; dont elles sont en même temps rappelées et rebutées, attirées et retenues : attirées par la vivacité de leur amour, retenues par le poids de leurs fautes.

Ce qui pourrait soulager leurs peines, c'est que la durée en est limitée; mais aussi ce qui les leur rendrait insupportables, sans l'espérance qui leur reste, c'est qu'elles en ignorent les limites. Oh! qu'un temps de désirs et de souffrances coule lentement, lorsqu'on n'en sait ni la durée ni la fin!

Le Prophète-Roi, qui déplorait nuit et jour la longueur de son exil; l'épouse des *Cantiques*, qui d'une course rapide parcourait les champs et franchissait les montagnes pour trouver son bien-aimé; la mère de Tobie à qui l'éloignement d'un fils chéri coûta tant de larmes et de regrets; Israël captif en Babylone, qui suspendait ses instruments de joie sur les rives de l'Euphrate, et qui, dans le souvenir de sa chère Sion, faisait retentir les échos voisins de ses cris douloureux; ce ne sont que de faibles images des vœux et des soupirs que les âmes captives poussent dans la vivacité de leurs désirs et dans l'amertume de leur douleur.

Mais quelles sont ces âmes souffrantes, quel rapport ont-elles avec nous, mes chers auditeurs? Je pourrais vous dire qu'elles sont de même nature que nous, qu'elles nous tiennent de près par les liens de la ressemblance, et c'en serait assez pour exciter les sentiments de l'humanité pour elles. Je pourrais vous dire qu'elles portent le même caractère que nous, imprimé par le baptême; qu'elles furent élevées dans la même Eglise, nourries des mêmes sacrements, éclairées de la même foi, animées d'un même esprit; que sous Jésus-Christ notre chef elles composent un même corps avec nous, et c'en serait assez pour réveiller les sentiments de charité : mais lorsque je vous dis que c'est un père, une mère, un frère, une sœur, un parent, un ami quelquefois plus tendrement chéri que les plus proches : ah! la nature, le sang et la tendresse filiale commencent à s'expliquer chez vous; il me semble entendre vos soupirs, voir couler vos larmes et lire dans vos yeux les sentiments d'un cœur qui s'attendrit. Déjà vous rappelez cet amour paternel à qui votre présence était si douce, à qui votre éducation était si chère, à qui votre heureux établissement a coûté tant de sollicitudes, à qui vos maux ont causé tant d'alarmes, et les biens que vous possédez tant de sueurs. Vous rappelez ces tendres adieux que vous avez reçus de leur bouche mourante : il vous semble les entendre vous dire encore qu'ils ne tenaient à rien dans le monde qu'à vous; que le seul regret qu'ils avaient, était de vous quitter, et leur seule consolation, celle de vous laisser abondamment pourvus par leurs soins, des biens et des douceurs de la vie. Vous rappelez tout cela.

C'est aujourd'hui le temps de leur témoigner efficacement votre tendresse et votre reconnaissance, ou plutôt de leur prouver la sincérité de l'une et de l'autre dont vous vous piquez. Ils ont besoin de votre secours, plus que vous n'en eûtes jamais du leur. Du fond de leurs cachots ils le réclament avec instance : pour peu que vous prêtiez une oreille attentive, vous les entendrez vous dire avec plus de sujet

que le saint homme Job ne le disait dans l'excès de son indigence : *O vous, qui êtes mes amis, ayez pitié de moi, parce que la main du Seigneur m'a frappé.* (*Job*, XIX.) Je suis abandonné à la discrétion de votre tendresse, comme vous étiez autrefois à la discrétion de ma vigilance : montrez-moi la sincérité de vos sentiments par l'abondance de vos secours, et faites connaître après ma mort si c'était moi que vous aimiez dans moi. Vous ne rappelez ma mémoire qu'avec regret, vous ne prononcez mon nom qu'avec éloge; mais ce ne sont ni des larmes ni des louanges que je demande ; des prières et des œuvres, c'est ce que j'attends de vous dans la triste situation où je suis : celles-ci prouveront que vous cherchez mes intérêts, puisqu'elles contribueront à mon soulagement; les autres prouveront tout au plus que vous cherchez votre propre satisfaction dans l'épanchement de votre douleur. Les unes feront voir que vous m'aimiez, parce que je vous étais cher; les autres feront connaître que vous ne m'aimiez que parce que je vous étais utile.

Telles seraient les paroles que vous adresseraient vos proches, si leur voix pouvait parvenir jusqu'à nous. Telles sont celles qu'ils vous adressent aujourd'hui par mon ministère ; et si votre charité, votre tendresse y sont insensibles, quel jugement peut-on porter de l'un et de l'autre? Ne bornons pas cependant à nos proches nos prières et nos suffrages; souvenons-nous que les autres sont nos frères en Jésus-Christ, et que la charité nous prescrit à leur égard ce que la nature nous inspire envers les autres. Prions pour tous, puisque nous tenons à tous, et puisque tous ont besoin de nos secours. Plus notre prière pour eux sera universelle, et plus nous soulagerons nos proches mêmes ; plus le Seigneur en sera touché, plus nous contribuerons à la délivrance de plusieurs, plus nous travaillerons pour nous-mêmes; car nous nous devons ce moyen de salut et de sainteté.

3° Donner aux vivants par intérêt, c'est se dépouiller; donner aux morts par charité, c'est s'enrichir des mérites dont on s'efforce d'enrichir les autres. Je m'explique : Lorsque je fais l'aumône pour les âmes souffrantes, je leur procure le mérite d'une aumône faite aux pauvres, et j'acquiers moi-même le mérite d'une œuvre de miséricorde exercée envers les âmes souffrantes. Lorsque j'adresse à Dieu ma prière en leur faveur, je plais à Dieu sous deux rapports, par l'hommage que je lui rends, et par la charité que j'exerce; et, pour le dire en un mot, toute bonne œuvre nous est utile, à proportion de son excellence. Or les suffrages pour les morts ont une excellence particulière, soit qu'on ait égard à la tendresse que Dieu conserve pour eux, ou aux maux dont ils sont délivrés, ou aux biens qui leur sont procurés, ou à la charité qui s'exerce à leur égard, et qui est la plus excellente des vertus. Nous nous devons donc ce moyen de salut à nous-mêmes, si nous sommes jaloux de faire des œuvres méritoires qui nous obtiennent la miséricorde que nous espérons du Seigneur; nous ne pouvons l'attirer plus efficacement qu'en travaillant à procurer à nos frères les secours qu'ils sont hors d'état de se procurer, quand même il ne nous resterait aucun mérite des suffrages qu'ils attendent de nous ; ils nous les rendront au centuple, lorsque placés entre les bienheureux, ils se souviendront qu'ils nous doivent l'avancement de leur bonheur: alors ils nous rendront prières pour prières, intercession pour intercession; assurés de leur salut, ils seront à leur tour occupés du nôtre. Pour des œuvres imparfaites, pour quelques prières tièdes que nous aurons offertes pour eux, ils offriront pour nous des prières plus puissantes, puisque la dignité de leur personne en relèvera le mérite; plus ferventes, parce qu'elles seront épurées par la charité; plus attentives, parce qu'elles seront soutenues de la présence de Dieu : et qui doute que de telles prières n'aient un heureux succès? Joignons-nous donc à l'Église, qui, couverte aujourd'hui de deuil, toute baignée de larmes, et souffrante dans ses membres souffrants, s'efforce de faire au ciel une sainte violence pour leur délivrance; n'épargnons rien pour le soulagement des âmes que les liens du sang et de la charité doivent nous rendre chères ; l'impuissance où elles sont de contribuer à leur propre soulagement, l'honneur que Dieu nous fait de vouloir bien accepter notre médiation, tout nous y porte, et la charité de Jésus-Christ nous en presse.

Ce devoir vous regarde singulièrement, ministres du Seigneur, à qui le salut des hommes est confié pendant leur vie et après leur mort. Pendant leur séjour sur la terre, ils vous donnent leur confiance, ils vous demandent vos lumières, vous veillez à la conservation de leur innocence, ou vous travaillez à leur retour vers Dieu; mais après leur avoir fermé les yeux, ne vous croyez pas encore quittes envers eux : vous devez les suivre en esprit jusque dans le triste lieu de leur exil et de leur expiation. Vous devez partager leurs peines par la compassion, les abréger par vos continuelles supplications devant les autels, et n'être jamais pleinement tranquilles sur le sort de ces âmes.

Tels étaient les sentiments particuliers de saint Ambroise à l'égard de deux empereurs, qui, comme nous avons dit au commencement de ce discours, l'avaient honoré de leur confiance et de leur amitié. Je n'aurai jamais de repos, disait-il à son peuple, que les âmes de Théodose et de Valentinien ne soient placées dans le ciel. S'il faut jeûner pour elles, je jeûnerai; s'il faut passer pour elles la moitié de mes jours au pied des autels, je les y passerai. De toutes mes larmes je demanderai pour elles miséricorde et je l'obtiendrai : que ce soient là vos sentiments et votre conduite. Ce temple, ce tombeau, cet appareil funèbre si souvent

renouvelé sous vos yeux, tout vous le prêche: que ce ne soit donc pas en vain que vous respiriez à l'ombre du temple fondé par leurs largesses, et soutenu par leurs oblations; que ce ne soit pas en vain que vous assistiez à leur trépas, que vous présidiez à leurs obsèques, que vous fouliez leurs cendres à vos pieds, que vous jouissiez de leurs bienfaits, et que vous acquittiez les fondations de leur prévoyante piété. Ne soyez pas insensibles à tous ces objets qui sollicitent vos prières, et que ce soit du fond du cœur que vous prononciez cette prière si souvent répétée: O Dieu! donnez-leur un repos éternel, et que votre miséricorde se hâte de leur procurer pour toujours la lumière de votre visage. Quelle consolation pour vous de prévenir par vos élans le temps de leur affranchissement, et quel avantage n'en recevrez-vous pas? Après vous avoir eus pour bienfaisants, vous vous en ferez des amis, qui vous recevront dans les tabernacles éternels. Ainsi-soit-il.

## SERMON III.

### *Pour le premier dimanche de l'Avent.*

#### SUR LE JUGEMENT DERNIER.

Tunc videbunt Filium hominis venientem cum potestate magna et majestate. (*Luc.*, XXI.)

*Alors ils verront venir le Fils de l'homme avec une grande puissance et une grande majesté.*

Il viendra donc ce Dieu fait homme, il viendra donc une seconde fois, juger le monde comme il est déjà venu pour le sauver. Nous le verrons dans sa majesté suprême; et sa justice enfin vengera les outrages si souvent faits à sa grandeur. Vos discours licencieux seront donc démentis, impies, et votre prétendue force d'esprit sera confondue. Il viendra vous juger dans sa fureur, pécheurs, qui n'êtes touchés ni de sa bonté ni de sa justice. Vous devez donc frémir dans l'attente du redoutable arrêt qu'il médite contre vous. Il viendra juger les justices mêmes, éclairé de la lumière pénétante de la sagesse. Vous devez donc trembler, chrétiens indolents, qui tous les jours vous pardonnez tant de fautes grossières. Il viendra juger tous les hommes, de tous les états, de tous les âges. Vous devez donc tous vous disposer, chers chrétiens qui m'écoutez, puisque vous paraîtrez tous devant lui dépouillés de vos titres, de vos grandeurs et de vos richesses, pour n'y porter que vos cœurs, vos consciences et vos œuvres. Sans cette disposition et cette vigilance, que deviendrons-nous dans le grand jour? Confondus avec les pécheurs et devenus leurs complices, nous serions enveloppés dans le malheur, et tout ce qui s'offrirait à nos yeux contribuerait à nous effrayer, à nous accabler, à nous perdre avec eux.

Car telle sera leur déplorable situation, que, soit du côté de Dieu, soit du côté des créatures, ils n'envisageront que des objets effrayants armés pour leur perte.

Majesté qu'ils auront méprisée, bonté qu'ils auront méconnue, autorité qu'ils auront rejetée, lumière qui découvrira tous leurs désordres, vérité qui les exposera dans tout leur jour, justice prête à les punir selon leur énormité, puissance qui fera tout exécuter pour leur supplice: C'est ce qu'ils verront en Dieu. *Tunc videbunt.*

Anéantissement de leurs biens, renversement de leurs espérances, peinture de leurs anciennes iniquités, complices de leurs crimes, témoins, juges, accusateurs, exécuteurs de la justice divine: c'est ce qu'ils verront dans les créatures. J'aurai donc achevé la peinture anticipée de ce terrible jugement qui nous attend, et j'en aurai rassemblé les traits les plus effrayants, lorsque j'aurai fait voir dans la première partie de ce discours, ce que les pécheurs auront à supporter de la part de Dieu: et dans la seconde, ce qu'ils auront à supporter de la part des créatures.

O! vous qui nous ordonnez aujourd'hui d'annoncer à votre peuple vos jugements et vos vengeances, Dieu tout-puissant, joignez-vous à ce faible ministre, et tonnez du haut du ciel, tandis qu'ici je parlerai de votre part. Insensibles aux effets de votre amour, indociles à l'autorité de vos lois, les chrétiens ne peuvent presque plus être ramenés que par la crainte: pénétrez-les donc vous-même de cette crainte salutaire qui produit en eux des œuvres de justice ou de dignes fruits de pénitence, qui détournent les traits de votre colère. Nous vous le demandons par Marie. *Ave, Maria.*

#### PREMIÈRE PARTIE.

Pourquoi, chrétiens, le jour du Seigneur est-il appelé le jour du jugement par excellence? parce que alors Dieu rentrera dans tous ses droits, dont les pécheurs l'avaient comme dépouillé sur la terre; parce qu'il y vengera ses attributs divins, si souvent déshonorés par les coupables mortels. Or, les attributs dont Dieu se glorifie et que les pécheurs ont méprisés avec audace, sont sa souveraineté, sa sainteté, sa bonté. Comme souverain, il est l'unique objet légitime de notre soumission et de nos hommages. Comme saint, il est notre modèle et nous devons l'imiter. Comme bon, il est notre Sauveur, et nous devons reconnaître ses grâces en les mettant à profit par notre fidélité. Ce sont autant de droits que le Seigneur exige et que le pécheur lui refuse. C'est pourquoi, dit saint Augustin, Dieu s'armera contre le pécheur au dernier jour en qualité de vengeur de sa souveraineté méprisée, de ses exemples négligés, de ses bienfaits méconnus. *Necesse est ut hominem ille discutiat qui creavit, ille discernat quos divinitatis virtute formavit, ille judicet qui redemit.* D'où je conclus que le pécheur se verra confondu par Dieu, 1° pour avoir refusé l'hommage qu'il devait à Dieu; 2° pour s'être éloigné par sa conduite de la sainteté de Dieu; 3° pour avoir méconnu par ingratitude les plus signalés bienfaits de la bonté de Dieu. Reprenons et suivons-nous avec ordre.

Qui porte les pécheurs à s'éloigner de leur

Dieu légitime pour chercher ailleurs de quoi satisfaire leurs désirs criminels? C'est un caractère d'excellence et de perfection qu'ils trouvent ou qu'ils se proposent faussement de trouver dans les créatures; c'est ce qui leur fait ériger en divinité tout ce qui flatte leurs inclinations dépravées. Je me les représente à la vue des objets qui captivent leur cœur comme ces Israélites insensés, qui, le dos tourné vers la sainte montagne où leur Dieu prescrivait actuellement des lois, se prosternèrent devant le veau d'or qu'avaient forgé leurs mains, en s'écriant : Voilà tes dieux, Israël, voilà ceux qui t'ont donné les biens, la vie et la liberté, et qui feront le bonheur de tes jours: *Hi sunt dii tui, Israel.* (I *Reg.*, IV.) Ainsi se comportent les pécheurs, c'est-à-dire presque tous les hommes insensibles au caractère de la divinité gravée dans leur cœur ; rebelles à la dépendance que la souveraineté de Dieu leur impose, ils ne reconnaissent d'autre autorité que celle de leurs passions et de leurs vices, les uns plus, les autres moins. Chacun selon ses goûts et selon ses vues s'érige une divinité dont il dépend et pour laquelle il agit. Et leur Créateur et leur Dieu véritable se trouve ainsi méconnu, désobéi, méprisé dans tous les siècles et presque sur toute la terre.

Mais le souverain de l'univers, dont tout a reçu l'être et la vie, sera-t-il méconnu pour jamais ? n'aura-t-il pas enfin son jour auquel il reprendra les droits violés de sa souveraineté, et ne se réserve-t-il pas un temps auquel il manifestera sa gloire et son empire.

Oui, chrétiens, oui, nous dit le Seigneur lui-même, il arrivera ce grand jour, où Dieu revêtu de sa puissante majesté donnera de sa souveraineté les preuves les plus frappantes, et s'attirera de la part des pécheurs des hommages d'autant plus accablants pour eux et plus glorieux pour lui, qu'ils seront plus tardifs et plus forcés.

D'abord avec la même autorité qui rendit le néant docile à sa voix, il fera concourir le monde entier à sa destruction générale. Comme il dit autrefois, *que la lumière soit faite, et la lumière parut ; que la terre se sépare des eaux*, et elle en fut séparée; *que la terre se couvre de fruits* et elle en fut couverte; *que les générations se multiplient*, et elles se multiplièrent (*Gen.*, I); que tout s'établisse dans l'ordre, et tout fut régulièrement ordonné : avec un pareil empire il dira, que la lumière s'éclipse, que la terre soit confondue avec les eaux, que tout périsse et disparaisse, que toutes les générations sortent du sein de la mort, que l'univers rentre dans le néant dont je l'ai tiré. Et avec la même docilité le soleil s'éclipsera, les astres se couvriront de sang, les cieux s'écrouleront, la terre sera submergée par les mers, tous les éléments armés et furieux s'entre-détruiront. Les cendres de tous les mortels ensevelis depuis tant de siècles dans un profond oubli, seront animés du souffle de l'Eternel, et tous les hommes enfermés dans les entrailles immenses de la terre, paraîtront sans distinction d'emplois, de dignités, de richesses, ne portant avec eux d'autre titre que celui de leurs bonnes ou mauvaises œuvres.

Ainsi le voudra le Tout-Puissant; et dans un moment, dans un coup d'œil, au son d'une trompette tout s'exécutera selon ses volontés. Alors, les pécheurs qui refusent aujourd'hui d'ouvrir les yeux et de reconnaître la souveraineté de Dieu, le verront sans pouvoir en distraire leur esprit, *tunc videbunt*. Ce Dieu assis sur une nuée éclatante, revêtu de lumière, environné de ses anges, armé de sa puissance, régnant, agissant, commandant à l'univers attentif à ses ordres, leur démontrera par tout cet appareil quelle est sa souveraineté. Il leur dira par tous ces prodiges conçus, exécutés et réunis dans un même moment, ce qu'il disait autrefois par la bouche de son serviteur Moïse : Aveugles mortels, qui, si souvent et si longtemps m'avez substitué de fausses divinités, voyez, voyez, et confessez malgré vous-mêmes qu'il n'est point d'autre Dieu que moi : *Videte quod ego sim solus et non est alius præter me.* (*Deut.*, XXXII.)

Tous ces objets frivoles dont vous étiez enchantés, cette gloire mondaine dont vous étiez enivrés, les richesses périssables dont vous étiez affamés, toutes les créatures fragiles à qui vous prostituiez vos soins et vos affections, peuvent-elles vous abaisser ou vous élever, vous sauver ou vous perdre? C'est ce que je puis faire, et vous le voyez : je fais vivre ou mourir à mon gré; je frappe et je guéris sans que rien s'oppose à mes desseins : *Ego occidam et vivere faciam ; percutiam, et ego sanabo : et non est qui de manu mea possit eruere.* (*Ibid.*) Vous le voyez et l'éprouvez à ce jour fatal ; concluez-en donc, qu'étant le seul arbitre, vous voilà plongés dans la plus amère tribulation; adressez vos vœux à quelqu'une de ces divinités à qui vous défériez si servilement vos hommages. Où sont-ils ces dieux que vous adoriez et que vous me préfériez indignement? *Ubi sunt dii in quibus habebatis fiduciam.* (*Ibid.*) Invoquez-les au jour de votre affliction, et priez-les de vous prêter leur assistance : *Surgant et opitulentur vobis, et in necessitate vos protegant.* (*Ibid.*) Réclamez l'autorité de ce grand dont toutes les volontés vous furent sacrées et dont les vices mêmes vous furent chers. Employez ce crédit cultivé par tant d'artifices ; ayez enfin recours à ce monde où vous étiez si respectés. Lorsqu'il s'est agi de se déclarer pour un Dieu, vous avez reconnu leur excellence préférablement à la mienne : lorsqu'il a fallu recevoir des lois, vous avez respecté les leur préférablement aux miennes. Il est juste qu'ils récompensent aujourd'hui votre fidélité par leur secours : *Surgant et opitulentur vobis.* Ah! mais ce grand humilié comme le peuple, ce crédit anéanti, cette gloire éclipsée devant moi, vous disent assez haut combien sont inutiles les déférences que vous leur avez rendues, et combien est criminelle l'usurpation que vous m'en avez faite. *Videte quod ego sim solus.*

Que répondront-ils à cette démonstration

si sensible de l'autorité de Dieu et du néant des créatures? ils en conviendront alors, mais trop tard, *tunc videbunt*; ils en conviendront avec la confusion et le repentir de l'avoir méconnu, *turbabuntur*; ils le verront et ne pourront comprendre l'aveuglement et la fureur qui le leur avait fait mépriser, *mirabuntur;* ils le verront avec la frayeur qu'excitera dans leur âme la vue de ces prodiges subits qui leur annonceront déjà les supplices qui les attendent, *arescentibus hominibus præ timore.* Surprise, confusion, frayeur, dignes du mépris criminel qu'ils ont fait de Dieu, qui vengera sa souveraineté méprisée, et qui vengera encore sa sainteté contre ceux qui auront refusé de la prendre pour modèle.

Loin de nous, mes frères, cette croyance pleine d'illusion et de mensonge, qu'une vie imparfaite et rampante peut être la vie d'un chrétien. Dès là qu'un Dieu a voulu devenir notre modèle, il n'est plus de sagesse et de perfection trop sublime pour nous, et toute vertu qui n'aura pas attiré nos désirs et nos efforts, nous attirera l'examen le plus exact et la plus sévère punition de la part de notre Dieu. Or, que ce Dieu se soit proposé pour notre modèle, il ne faut, pour s'en convaincre, qu'écouter sa voix qui nous crie de toutes parts d'être parfaits comme il est lui-même parfait. Pour nous rendre ses perfections plus visibles et plus sensibles, il a livré son Fils aux regards de toute la terre, pour que ses actions et ses démarches réglassent la conduite de tous ceux qui portent son nom et son sacré caractère. En sorte, dit saint Augustin, qu'il n'est pas un trait de sa vie qui ne soit un exemple auquel nous devons nous conformer exactement. D'où le saint docteur conclut que ce divin modèle confrontera tous les chrétiens à lui-même, et qu'il condamnera, comme des infidèles et des perfides, tous ceux dont les actions n'auront point de rapport avec les siennes : *Subsannatoribus et derisoribus geminum servatur judicium, et pro Dei subsannatione, et pro qualitate peccati.*

A cet examen, mes frères, quelle sera la juste indignation de ce Dieu saint, et quelle sera l'accablante confusion des pécheurs au dernier jour, lorsque les comparant à lui-même il les trouvera si différents ! Car, qu'y verra-t-il de conforme, ou plutôt que n'y verra-t-il pas et que ne leur fera-t-il pas voir de différent? Ce divin Sauveur a vécu dans une privation entière des plaisirs sensibles, victime de la pénitence qu'il prêchait, immolé journellement sur une croix, non moins rigoureuse que celle qu'il attendait à la mort; et que verra-t-il dans la vie de tant de chrétiens qui auraient dû l'imiter? Un enchaînement de parties mondaines et de fêtes profanes; une avidité pour les plaisirs que rien ne pouvait assouvir, à laquelle ils ont sacrifié leur santé par les excès, leur réputation par la licence, leurs biens par leur folle dépense, leur raison par le renversement des lois les plus sacrées. Depuis le jour de sa naissance jusqu'à la consommation de son ministère, Jésus-Christ a pratiqué l'humilité la plus profonde : caché dans le secret de la face de Dieu son Père, soumis aux empereurs de la terre, se dérobant aux honneurs de la royauté, couvrant, quand il le fallait, ses plus glorieuses actions du voile du silence ou du secret : et que verra-t-il dans tant de chrétiens obligés de l'imiter? Un orgueil allant toujours croissant, qui ne trouvera jamais rien au-dessus de soi; une succession perpétuelle de pensées superbes et de désirs ambitieux. Jésus-Christ dans les jours de sa chair n'eut que des entrailles de miséricorde et de bonté pour tous les hommes, qu'il regarda comme ses frères; compatissant à leur faiblesse, défendant l'innocence, excusant même le crime, lorsqu'il a mérité quelque excuse; et que verra-t-il dans la vie de tant de chrétiens obligés à l'imiter? des haines invétérées, nourries du levain empoisonné de l'envie, fomentées par des querelles portées jusqu'à la fureur, suivies de médisances atroces portées jusqu'à la calomnie.

Enfin, Jésus-Christ nous a appris, par son exemple, à dompter les passions de l'homme à combattre les maximes du monde, à mépriser les biens de la terre, à soupirer après ceux du ciel, à vivre dans le siècle présent avec tempérance, avec justice et avec piété, et il verra que tant de chrétiens obligés à l'imiter, ont regardé les passions du monde comme leur félicité, ses biens comme leur unique partage, ses maximes comme leurs lois : qu'en un mot, ce qu'il a voulu, ils l'ont rejeté; ce qu'il a fait, ils l'ont détruit; ce qu'il a aimé, ils l'on haï; ce qu'il a méprisé, ils l'ont recherché; ce qu'il a enseigné, ils l'ont contredit; ce qu'il a pratiqué, ils s'en sont moqués. Vrais déserteurs de son service, vrais contradicteurs de sa doctrine, vrais ennemis de leur maître, vrais antagonistes de leur modèle; alors cette opposition monstrueuse, dont l'enchantement du siècle nous dérobe les horreurs, paraîtra dans tout son jour. La sainteté de Jésus-Christ, comparée à tant d'œuvres d'iniquité, ne pourra qu'ajouter à leur noirceur naturelle ; et les chrétiens, si différents de leur modèle, se verront confondus, et sur ce que leur conduite a d'injuste et sur ce qu'elle a de contraire au divin modèle qui leur sera proposé: *Subsannatoribus et derisoribus geminum servatur judicium.*

Dans cette vie passagère, la force de ses divins exemples, ni les conséquences que nous devons en tirer, ne nous touchent pas ; mais alors une lumière surnaturelle rompant le charme qui nous aveugle, Jésus-Christ fera voir aux pécheurs que l'ayant eu pour chef en qualité de chrétiens, ils n'ont pu s'éloigner de ses exemples sans sacrilége; que ne les ayant donnés que pour eux, ils n'ont pu les négliger sans injustice; que ne les ayant donnés que pour les rendre heureux, ils n'ont pu s'en éloigner sans ingratitude ; que les ayant donnés d'une manière si sensible et si frappante, ils n'ont pu s'en éloigner que par une ignorance affectée, qui ne saurait les

garantir de la punition réservée aux perfides : *geminum servatur judicium.*

Sur cette règle et sur ce modèle seront encore condamnés non-seulement tous les pécheurs visiblement criminels, mais encore tant de chrétiens fondés sur des vertus apparentes et superficielles. Tout ce que les actions de Jésus-Christ eurent d'accompli, tout ce que ses motifs eurent d'élevé, tout ce que ses dispositions eurent de sublime, fera la condamnation de tant de négligences affectées dans la pratique du bien; de tant de motifs humains qui l'ont produit, de tant d'amour-propre qui l'a défiguré, de tant de caprices qui l'ont tantôt quitté, tantôt repris par humeur. Ah ! chrétiens, qui comptez à présent sur quelques bonnes œuvres, à la faveur desquelles vous prétendez acheter le droit de négliger tout le reste, qui vous contentez d'une exactitude imposante qu'absorbe une foule de vices cachés, que vous serez terriblement surpris, lorsque, comparés à Jésus-Christ, vous verrez votre âme si différente de l'image flatteuse que vous en fait une imagination séduite! Il en est tels parmi vous qui se croient justes dans la vue des actions religieuses qu'ils pratiquent, et qui seront condamnés pour celles qu'ils auront omises; tel qui compte pour beaucoup de n'avoir pas opprimé le faible, se verra condamné pour ne l'avoir pas secouru ; tel qui s'applaudit de sa dévotion, se verra convaincu d'ostentation; tel qui s'appuie sur sa sagesse, se verra convaincu de fierté ; tel qui se sent bon gré de son zèle, se verra rejeté pour son inquiétude ; tel qui se fonde sur la longueur et l'assiduité de ses prières, se verra réprouvé pour avoir donné des paroles à Dieu, et des œuvres au monde; pour avoir adoré Dieu dans le temple, et cherché pour soi-même des adorateurs dans les cercles; pour avoir obéi dans ce qui flattait leur inclination, et transgressé ce qui combattait leur passion; pour avoir fait tantôt un pas vers Dieu, tantôt une démarche vers Baal; pour avoir divisé Jésus-Christ et ne l'avoir imité qu'à demi, ce qui est ne pas l'imiter du tout, ce qui mérite le même châtiment des téméraires et des perfides qui se sont ri de ses exemples : *subsannatoribus geminum servatur judicium.* En vain allégueront-ils leur faiblesse ; Jésus-Christ s'étant mis à leur portée, cette excuse leur devient inutile. En vain répliqueront-ils qu'ils ont manqué de grâces ; Jésus-Christ leur montrera les biens et les secours infinis qu'ils ont reçus de sa main : et c'est en cela qu'en qualité de Sauveur il confondra les pécheurs sur l'abus qu'ils ont fait de sa bonté : ***necesse est ut judicet qui redemit.***

Avoir reçu la reconnaissance de Dieu sans le glorifier ; porter son sacré caractère, et le déshonorer; être racheté de son sang et le fouler aux pieds ; rendre inutile la mort et le sacrifice du Fils unique de Dieu ; s'opposer aux tendres efforts de sa grâce, mépriser ses instructions, rejeter ses inspirations, s'endurcir à ses instances, et refuser obstinément le salut qu'il nous offre par toutes sortes de voies, n'est-ce pas se préparer au redoutable trésor de colère, signer autant de sentences de condamnation qu'on a reçu de bienfaits? Et se rendre d'autant plus inexcusable, que les faveurs sont plus nombreuses et plus précieuses ? Or, n'est-ce pas ce qu'ont fait les mauvais chrétiens pendant leur vie ? et c'est aussi ce qui dans le dernier jour enflammera la colère de Jésus-Christ, devenu sévère vengeur, de médiateur pacifique ; et Juge inflexible, de Sauveur tendre et compatissant qu'il était. Instruit par son expérience de ce que coûte et de ce que vaut le salut qu'il nous a mérité, et que les pécheurs ont négligé, il viendra vers eux avec toute l'indignation produite par une tendresse dédaignée ; vengeur de ses travaux et de son sang, il tirera les plus redoutables traits de sa colère du trésor abondant de ses anciennes miséricordes, et l'excès de son amour mettra le comble à sa fureur ; les grâces qu'il a prodiguées seront changées en autant d'arrêts de mort, et le détail de ses bienfaits en un reproche accablant de la plus monstrueuse ingratitude de la part des pécheurs, et en une terrible menace des châtiments qui vont tomber sur eux : reproches et menaces que Jésus-Christ ne leur épargnera pas. C'est pourquoi, dit saint Augustin, il paraîtra revêtu de la chair qu'il a prise et couvert des plaies qu'il a souffertes pour notre rédemption, portant gravées dans son livre éternel les grâces qu'il nous a données pour notre rédemption ; et remettant devant les yeux des mauvais chrétiens tous ces objets, il accompagnera cette vue de ces redoutables paroles : pour vous, perfides; pour vous, ingrats, je me suis comme anéanti moi-même en me revêtant de votre nature, afin de vous revêtir de la mienne ; et loin de vous élever et de vous tenir à moi, vous m'avez en quelque sorte dégradé moi-même en déshonorant par les plus honteux excès cette même nature dont je m'étais revêtu pour vous. Souverainement riche de moi-même, je me suis fait pauvre pour vous enrichir, et dédaignant des trésors incorruptibles que je vous offrais, vous avez porté vos regards avides sur des biens périssables que vous leur avez préférés. Impassible comme mon Père, immortel de mon essence divine, je n'ai pas laissé de subir les supplices et la mort pour vous en épargner une éternelle, et vous avez méprisé un Dieu dans un homme, votre vie dans ma mort, votre retour dans mes démarches, votre remède dans mes douleurs, votre gloire dans mes humiliations, votre salut dans mes plaies.

Reconnais donc, ingratitude humaine, quelle fut ma bonté et quelle est la noirceur de ton procédé : *Agnosce, impietas humana, quæ pro te pertuli.* Après tout ce que j'ai fait pour ton salut, qu'as-tu fait pour ma gloire, ou que n'as-tu pas fait contre mes intérêts? Lumières de l'esprit, affections du cœur, forces du corps, facultés de l'âme, tu as tout tourné contre moi dont tu as tout reçu. Tout aussi de mon côté va

se tourner contre toi; tout, et les choses mêmes qui devaient l'être les plus favorables. Vois ces plaies, vois ce sang dont tu as abusé; rends-moi le prix de tous ces bienfaits, sois privé pour jamais du prix de mes souffrances; recevez, malheureux, pour votre partage éternel, ce que vous m'avez indignement préféré : ***Reddite mihi sanguinem, reddite mihi vitam meam; ecce quid elegistis, tenete.***

Vous avez rejeté les lumières divines, allez dans les ténèbres extérieures; vous avez choisi la mort, soyez donc des enfants de perdition; vous avez suivi mon ennemi mortel, que son malheureux sort soit le vôtre; vous avez refusé de prêter l'oreille à mes avertissements, écoutez donc à présent mes arrêts. J'étais venu pour vous; j'avais dit : Venez à moi, vous tous qui gémissez sous le poids de vos iniquités; et je vous dis dans le dernier jour : ***Retirez-vous de moi, maudits*** (*Matth.*, XXV, 41); et je vous le dis avec d'autant plus de colère que je vous ai chéris plus tendrement; et je le fais avec d'autant plus de justice que vous, ô pécheurs chrétiens! avez profané des dons plus précieux que les autres hommes.

En effet, mes frères, les premiers hommes qui se sont livrés au crime après la chute de notre père commun, n'ont profané que l'image de Dieu gravée en eux; ils n'ont abusé que des biens naturels, ils n'ont rejeté que de faibles lumières que leur fournissait presque la seule raison humaine. Les Juifs, qui leur ont succédé, ont abusé des vérités qui leur furent révélées, de la loi qui leur fut donnée et des promesses qui leur furent faites. Cependant les uns seront condamnés sévèrement, les autres seront condamnés plus rigoureusement encore pour avoir refusé d'écouter Moïse, pour avoir violé les lois et profané le sang de l'Ancien Testament. Quelle sera donc, dit saint Paul, la condamnation des chrétiens qui auront rejeté un ministre autant supérieur à Moïse que le maître l'emporte sur son serviteur; pour avoir souillé le sang de la nouvelle alliance, dont le sang des anciennes victimes n'était que la figure? (*Hebr.*, X.)

Ah! comme Jérusalem sera traitée plus sévèrement que Tyr et Sidon, la nouvelle Sion que composent les chrétiens sera plus sévèrement punie que l'ancienne Jérusalem. La loi naturelle s'élèvera contre l'infidèle et le gentil; la loi gravée sur la pierre criera contre le juif, mais, contre le chrétien, ce sera la loi de grâce, écrite dans nos cœurs par le Saint-Esprit; ce sera la mort de Jésus-Christ qui l'a fondée; ce sera son sang qui a cimenté son alliance avec nous. Eh! qui peut, sans frémir, se représenter la voix de ce sang de l'Agneau, qui criera plus haut que celui d'Abel? Mugissement du taureau, cris de la femme en travail, rugissement du lion, toutes les images que les prophètes nous en donnent sont imparfaites; et qui peut se représenter les sentiments et les dispositions des pécheurs à cette voix! Horreurs, indignations, transports de fureur contre eux-mêmes, tous ces termes lugubres qu'emploient les mêmes prophètes, sont au-dessous de ce qui en sera, parce que, en effet, rien ne peut exprimer la triste situation d'une âme rebelle à la souveraineté de Dieu, indocile aux exemples de Dieu, insensible aux volontés de Dieu, à qui le même Dieu démontrera sa souveraineté, sa sainteté, sa bonté. Si cette situation sera si violente, et si nous sommes menacés de nous y trouver nous-mêmes, il faut donc le prévenir, en commençant aujourd'hui, que nous en avons le temps, à ne plus confier nos espérances au monde, mais à consacrer tous nos soins et tous nos efforts à notre Dieu véritable, qui saura se faire rendre un jour des hommages si inutiles pour les pécheurs. Si Jésus-Christ doit examiner si soigneusement la conformité de notre vie avec la sienne et en punir si sévèrement la différence, il faut donc commencer à régler notre vie sur sa conduite et ne plus consulter ni les usages du monde, ni les inclinations de la nature. Si les bienfaits que nous avons reçus seront exactement rappelés, et si l'abus en sera terriblement vengé, il faut donc mettre à profit ces inestimables trésors confiés à notre fidélité, crainte d'être jetés dans les ténèbres extérieures, faute d'avoir fait profiter les talents que nous avons reçus; sans cela, nous ne saurions éviter l'indignation et la colère que les pécheurs auront à supporter de la part de Dieu, comme nous l'avons déjà vu. Voyons ce qu'ils auront à supporter de la part des créatures : c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Il est de la justice de Dieu de préparer au pécheur un supplice dans les créatures dont il a abusé et contre lesquelles il a péché. Or, le pécheur a péché contre lui-même, en rejetant ou les lumières de sa raison, ou les reproches de sa conscience; il a péché contre les autres hommes, en insultant à leurs vertus ou en occasionnant leurs crimes; il a péché contre les êtres inanimés, en les détournant de leur destination naturelle pour les faire contribuer à ses iniquités: c'est pourquoi, dit l'Ecriture, les impies, au dernier jour, trouveront leur supplice. 1° En eux-mêmes, ***in cogitationibus impii interrogatio erit.*** (*Sap.*, I.) 2° Dans les autres hommes, ***stupebit ad proximum suum.*** 3° Dans les êtres inanimés armés contre eux, ***et pugnabit orbis terrarum contra insensatos.*** (*Sap.*, V.) Commençons.

En vain le pécheur indocile aux lois de la sagesse et de la vérité s'efforce-t-il de se dissimuler ses vices et ses égarements; il porte en lui-même un juge incorruptible : c'est sa conscience qui, le dépeignant à lui-même, malgré lui-même, le reprend de ses erreurs et de ses défauts, le convainc de ses égarements et de ses crimes, l'avertit de ses devoirs et de ses dangers. Qu'arrive-t-il cependant? Ennuyé de ce censeur importun, il en rejette les conseils, il en dédaigne les reproches comme des ennemis

de son repos, et, par une punition divine, il est d'ordinaire assez malheureux pour que cette conscience se prête à ses aveugles désirs Si souvent contredite, elle parle plus rarement et plus faiblement; étouffée de jour en jour avec plus d'audace, elle ne se fait plus entendre que de loin en loin, avec plus de réserve, et souvent elle substitue un silence mortel à ses répréhensions officieuses. Mais c'est en conservant toujours ses droits et se réservant de parler un jour d'autant plus sévèrement qu'on l'a forcée à se taire plus longtemps. Or, c'est au jugement de Dieu qu'elle vengera sur le pécheur son silence forcé par des reproches sanglants et par l'exposition odieuse de tout ce que le pécheur aura fait de criminel. Alors elle parlera, non pour l'avertir, mais pour le punir; non pour le détourner du crime, mais pour l'en reprendre, non pour lui découvrir les moyens de salut, mais pour lui reprocher l'abus qu'il en a fait; non pour le porter au bien, mais pour le convaincre de l'avoir omis. C'est ainsi, dit saint Augustin, que, par des remords cuisants et sans fin, elle punira ceux qui rejettent à présent ses répréhensions pour ne pas se faire quelque violence : *Ut stimuli memoria pungat ad pœnam quos aculeus nequitiæ stimulavit ad culpam.* Et c'est cette conscience irritée, et, pour ainsi dire, déchaînée contre eux-mêmes, qui les rendra insupportables à eux-mêmes, odieux à eux-mêmes, bourreaux d'eux-mêmes, parce que cette conscience fait partie d'eux-mêmes, est au dedans d'eux-mêmes, n'est autre que leur esprit et leur cœur.

Tout ce qui pourra les troubler et les confondre, ils se le reprocheront par son ministère; la lumière de cette conscience, lors trop éclairée pour leur malheur, leur mettra devant les yeux toute l'injustice de leur conduite, leur fera remarquer ce qu'ils ont toujours refusé d'apercevoir, leurs passions si souvent préférées à leurs devoirs, les mouvements de la grâce si souvent sacrifiés à ceux de la cupidité; en un mot, tout ce qu'ils ont fait et qu'ils ne devaient pas faire de mal, tout ce qu'ils n'ont pas fait et qu'ils ont dû faire de bien ; les moyens et les motifs qu'ils ont eus pour se garantir de l'un ; les secours et les occasions qu'ils ont eus de pratiquer l'autre : rappelez-leur, dira-t-elle, cette répugnance naturelle et cette horreur secrète que vous ressentiez à la vue de cette action honteuse; souvenez-vous des obstacles qu'une main bienfaisante vous a suscités pour suspendre ces injustes projets; rappelez ces dégoûts favorables qu'une passion assouvie ou frustrée vous a donnés du crime ; souvenez-vous de ces revers salutaires, si propres à vous détacher du monde, et considérez en même temps que, malgré cette horreur secrète, vous l'avez faite, cette action ; que ces obstacles vous les avez vaincus pour commettre cette injustice ; que ces dégoûts, vous les avez surmontés pour persévérer dans le crime, que, malgré tant de revers, vous avez aimé le monde avec toute sa malice. De là, que d'artifices ! que d'intrigues ! que de corruption ! quelle chaîne de désordres a suivi vos premières résistances et vos premières démarches ! Que pouvez-vous accuser de tout cela ? Serait-ce le défaut de lumière? Mais cette pénétration de génie qui vous rendait si vains, mais cette solidité de jugement qui concluait si juste sur les affaires temporelles, ne suffisaient-elles pas à vous faire comprendre les desseins de Dieu mis à la portée des esprits les plus bornés? Est-ce le défaut de la grâce? Mais combien de fois, par mon ministère, vous a-t-elle appelés sans que vous ayez daigné lui répondre? Combien de fois avez-vous traité ses reproches de vains scrupules ? Est-ce le temps qui vous a manqué? Vous en avez demandé ; il vous a été accordé. Vous avez différé, et la patience de Dieu s'est, en quelque sorte, prêtée à vos délais ; enfin, les grâces, se succédant et se multipliant, vous ont averti que la fin était proche, et vous avez attendu votre jugement dans une tranquille sécurité. Le voilà donc arrivé ce jugement, auquel les plus cruels remords vont commencer à punir sans fin des résistances poussées jusqu'à la fin de vos jours : *Stimulus memoriæ punget ad pœnam quos aculeus nequitiæ stimulavit ad culpam.*

Que pourront-ils opposer à ces témoignages rendus par leur propre conscience, ou plutôt par eux-mêmes? Que pourront-ils faire? que se condamner, que se désespérer, que de solliciter la mort auprès de toutes les créatures. *Montagnes*, s'écrieront-ils, *tombez sur nous;* collines, accablez-nous ; *dérobez-nous à la colère de l'Agneau* (*Apoc*, IV), et à notre propre repentir. Mais les montagnes, inflexibles à leurs demandes, la mort, sourde à leurs sollicitations, les abandonneront à leurs propres regrets, aussi bien qu'aux reproches accablants des autres hommes.

Avoir pour témoins de ses désordres les plus cachés l'univers assemblé, devenu plus éclairé sur le bien et sur le mal ; avoir pour témoins d'une vie criminelle et d'un cœur corrompu, justes et pécheurs, proches et étrangers, amis et ennemis; essuyer les mépris, les reproches et les accusations de tous, sans pouvoir échapper aux regards d'un seul : c'est une confusion qu'on peut à peine exprimer, et c'est ce que prépare le jour de la révélation du Seigneur et de la manifestation des pécheurs. A ce jour, dit saint Paul (*Rom.*, II), il faut que nous soyons tous manifestés aux yeux de toute la terre, pour y recevoir l'honneur ou l'ignominie dont nous serons dignes. Que pourront donc recevoir les pécheurs des autres hommes? que l'opprobre qu'ils se seront attiré ; ils verront dans chacun un ennemi ; leur présence sera pour eux un poids accablant, parce que, dit l'Ecriture, ils seront forcés d'avouer leur iniquité et les fruits mortels qu'ils en ont recueillis : *Respiciet homines, et dicet, peccavi, nec mihi utile fuit.*

Ah ! que cette manifestation et cet arrêt

forcé vengeront hautement les justes du mépris et des railleries sanglantes qu'ils essuient de la part des pécheurs sur la terre! Contempteurs audacieux de la loi divine, non contents d'en secouer le joug, ils insultent à ses plus fidèles observateurs selon leurs pensées superbes : le mérite est souvent un crime ; une plus grande exactitude, un plus légitime préjugé d'hypocrisie ; les plus pures démarches, de bizarres effets du caprice, et la modestie la plus sincère, une voie plus sûre et moins battue pour parvenir aux honneurs : ce sont leurs pensées, ce sont leurs discours, et, trop souvent, leur conduite à l'égard des justes répond à leurs sentiments insensés. Mais lorsqu'ils seront eux-mêmes dévoilés aux yeux de ces mêmes justes dont ils condamnent aujourd'hui la conduite, ils seront devant eux confus, interdits et tout couverts de l'opprobre de leur péché, n'ayant de voix que pour confesser leurs égarements : *Respiciet homines, et dicet, peccavi, nec mihi utile fuit.* Les justes, de leur côté, rentrés dans les droits que la sagesse acquiert sur l'estime des hommes, s'élèveront avec une grande force contre ceux qui les auront indignement traités : *Tunc stabunt justi in magna constantia adversus eos qui se angustiaverunt.* (*Sap.*, V.) Placés sur des trônes éclatants pour juger toutes les tribus d'Israël, ils prendront sur les hommes impies toute l'autorité que Dieu leur aura confiée ; ils leur reprocheront et leurs égarements et leurs injustes mépris, et leur feront essuyer à leur tour toute la confusion qu'ils ont méritée.

Rappelez ici, chrétiens, l'histoire tragique du perfide Aman, livré sur un infâme gibet aux insultes de tout Israël, dont il avait juré la ruine; c'est l'image imparfaite des pécheurs destinés à relever le triomphe des justes. Témoins de leur orgueil confondu, ils leur reprocheront leur humiliation avec les paroles accablantes que l'Ecriture leur met à la bouche, ils diront : voilà donc ces hommes qui se glorifiaient dans leur iniquité, qui, au mépris du Seigneur et des secours qu'ils doivent en attendre, n'ont mis leur confiance que dans leurs richesses, et se sont prévalus de leur vain pouvoir.

Ainsi les justes rendront-ils mépris pour mépris à ceux qui leur ont ravi leur gloire ; ainsi se laveront-ils dans le sang des pécheurs qui se sont nourris de leurs larmes ; ainsi fouleront-ils à leurs pieds ces basilics qui voulaient leur donner la mort par un seul de leurs regards ; ainsi cette humble épouse de Jésus-Christ jugera-t-elle cette femme si hautaine sur laquelle elle n'ose lever les yeux ; ainsi cet homme altier sera-t-il jugé par le pauvre humilié, sur lequel il ne lui échappe aucun regard d'humanité ; ainsi ce qui se voit aujourd'hui de grand, d'élevé, de distingué, pour la naissance, pour les richesses et pour l'esprit, anéanti, dégradé, confondu, sera à la merci de ce que nous voyons de plus vil, de plus abject, de plus méprisable, sans que les grands et les puissants, s'ils sont pécheurs, puissent opposer qu'un silence forcé, qui sera lui-même une véritable accusation : *Respiciet ad homines, et peccavi, nec mihi utile fuit.*

Le croiriez-vous cependant, chrétiens ! le poids le plus accablant pour les pécheurs sera la vue des autres pécheurs comme eux, et de ceux-là surtout dont ils auront occasionné on fomenté le désordre. Là les flatteurs de Joas ne pourront soutenir sa vue, ni les Joas celle de leurs flatteurs; les Achabs y verront avec horreur les Jésabels, et les Jésabels seront les ennemies des Achabs ; les Absalons fuiront les yeux des Architophels, et les Architophels détourneront leurs regards des Absalons. Le crime des uns accusera celui des autres; la chute de cette femme accusera les sollicitations de cet homme, et les sollicitations de cet homme accuseront les artifices et la lâcheté de cette femme. Les débordements de ce fils accuseront les scandales donnés par le père, et le père accusera la criminelle facilité de ce fils. L'impiété de cet ami accusera les discours licencieux de cet autre, et les discours impies de cet autre accuseront la folle crédulité de son ami. Ces deux victimes d'une passion réciproque, qui, mutuellement se sont portés les plus vives atteintes; ces deux esclaves d'un amour impur qui se sont embrasés à l'envi d'un feu profane et criminel; ces deux complices de la médisance, dont l'un débitait et l'autre écoutait les plus atroces détractions; tant de personnes qui s'aveuglent, qui se corrompent, qui se précipitent mutuellement, liront leurs crimes et leurs supplices sur les fronts des compagnons de leurs peines et de leurs iniquités ; et s'accusant et se condamnant réciproquement, sans pouvoir ni se dissimuler, ni s'éviter, ils se diront avec un égal désespoir : Votre crime fait le mien et le mien fait le vôtre ; notre supplice est commun, comme nos fautes sont communes : *Respiciet ad homines, et dicet, peccavi, nec mihi utile fuit.* De là la haine, la rage, la discorde et la fureur qui les animeront et qui ajouteront le trouble de leur esprit et de leur cœur à celui de tous les êtres inanimés armés contre eux : *Et pugnabit orbis terrarum contra insensatos.*

Ennemi du souverain Etre, le pécheur en l'attaquant par le crime, insulte à toute la nature, et, pervertissant l'usage qu'il doit faire des créatures, il les force, contre leur destination naturelle, à seconder les outrages qu'il fait à la Divinité. Gémissant sous le poids d'une telle tyrannie, elles soupirent, dit saint Paul, après le jour qui doit les affranchir de ce joug insupportable. C'est pourquoi, dit saint Augustin, dès cette vie même tous les éléments conjurés demandent à Dieu qu'il leur confie la punition des pécheurs : *Vis, eamus et occidamus?* Voulez-vous que je le consume et que je l'embrase, demande le feu, *vis, eamus et occidamus?* Voulez-vous que, m'ouvrant sous leurs pieds, je les engloutis-

se, demande la terre? Voulez-vous que, rompant mes digues, je l'abîme dans mes flots, demande la mer? Voulez-vous que, m'appesantissant sur eux je les étouffe, demande l'air : *Vis, eamus et occidamus?* Mais, le Seigneur suspend les effets de son courroux jusqu'à la consommation de sa patience et des iniquités de la race humaine; alors le cours de sa colère arrivé, il donnera, non-seulement un champ libre à l'indignation de toute la nature, mais il l'armera lui-même pour sa vengeance et pour le châtiment de ses ennemis : *Armabit creaturam ad ultionem inimicorum* (*Sap.*, V); et l'on verra tout ce qui compose l'univers, selon ses qualités et selon les ordres de Dieu, combattre contre les insensés et les impies : *Et pugnabit cum illo orbis terrarum contra insensatos.* (*Ibid.*) Alors les paroles d'Isaïe et de Jésus-Christ s'accomplissant, on verra le soleil éclipser sa lumière pour livrer les coupables mortels à des ténèbres éternelles; la lune se couvrir de sang pour leur annoncer leur malheureuse destinée, les astres tomber du ciel comme pour les accabler, le ciel s'armer de foudres et les lancer sur leurs têtes, la mer répandre contre eux sa vague irritée, et les fleuves se déborder avec fureur; la flamme dévorer tous leurs ouvrages et réduire la terre en un affreux désert; et tous les éléments confondus qui se disputeront la gloire de les punir, leur faire essuyer toutes les horreurs de la crainte et toutes les frayeurs de la mort. *Arescentibus hominibus præ timore.* (*Luc.*, XXI.)

Heureux encore dans leur malheur tous les coupables mortels, si les éléments furieux et conjurés terminaient leurs jours et leurs alarmes! mais ce ne seront, dit Jésus-Christ, que les commencements de leurs douleurs, suivies des plus affreux supplices. Lorsque tous les trésors de la vengeance de Dieu, rassemblés dans les flammes qu'il a préparées, s'adressant aux réprouvés, il leur dira : *Allez, maudits, allez dans les flammes éternelles* (*Matth.*, XXV). A cette voix représentez-vous, chrétiens, tout l'univers frémissant, les cieux qui s'écroulent, la terre qui se retire sur elle-même, qui s'entr'ouvre et qui présente aux réprouvés les gouffres immenses de l'abîme dans lequel ils se précipiteront eux-mêmes pour se dérober à la colère divine, qui les poursuivra jusque dans les antres les plus reculés de l'enfer. Ils verront cet enfer, après avoir dilaté ses entrailles, fermer sur eux ses portes pour jamais, pendant que mille voix affreuses leur répéteront : voici votre séjour pour le siècle des siècles: plus de temps, plus de remède, plus de miséricorde de la part de Dieu ; plus d'objets séduisants, plus de douceurs, plus de plaisirs de la part du monde : mais des tourments de toute espèce, tourments sans fin, sans intervalle, sans diminution, sans consolation, sans espérance. Voilà où courent se précipiter ensemble une foule de mondains qui vivent sans règle et sans réflexion; voilà le sort rigoureux qu'ils se préparent pour le jour de la vengeance. Il n'est pas encore arrivé, ce jour redoutable : nous pouvons donc non-seulement en prévenir les malheurs, mais encore nous le rendre favorable. Notre conscience nous parle encore; nous pouvons donc, en nous rendant dociles à ses conseils, en prévenir les remords accablants. Nous pouvons donc éviter la confusion de la part des hommes, en remplissant notre vie des actions saintes qui nous sont prescrites. Nous pouvons donc nous garantir des supplices préparés aux crimes, en gémissant sur ceux dont nous sommes coupables, en éviter les occasions qui pourraient encore les faire naître.

Et comment cela? En pratiquant le salutaire conseil que Jésus-Christ nous donne après la peinture effrayante qu'il nous a faite de ses jugements. Veillez, nous dit-il, en tout temps, pour prévenir ces malheurs : *Vigilate ut digni efficiamini fugere omnia ista quæ futura sunt.* (*Luc.*, XXI.) Veillez, parce que le Fils de l'homme vous surprendra dans le moment où vous vous défierez le moins. Veillez, parce que c'est le moyen le plus propre à vous précautionner contre votre faiblesse et votre malignité. Veillez dans tous les temps, parce que le moment où vous manquerez de vigilance sera peut-être celui de votre chute et de votre surprise. Veillez et priez : *vigilate et orate*, parce que, sans la prière, votre vigilance serait une présomption, et sans la vigilance, votre prière serait une lâcheté. Veillez, parce que c'est le moyen d'obtenir l'effet de votre prière; priez, parce que c'est le moyen de soutenir votre vigilance et la grâce qui, vous rendant utile l'un et l'autre, vous fera trouver un jugement favorable qui vous introduira dans le céleste séjour. Je vous le souhaite, etc.

## SERMON IV.

### *Pour le jour de la Conception de la sainte Vierge.*

#### GRANDEURS DE MARIE.

Beatam me dicent omnes generationes, quia fecit mihi magna qui potens est, et sanctum nomen ejus. (*Luc.*, I.)

*Toutes les générations m'appelleront bienheureuse; parce que le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses, et son nom est saint.*

Il n'appartient qu'aux saints de louer dignement les grandes choses que le Très-Haut opère en eux. L'esprit de Dieu, qui les conduit et les fait parler, connaît seul le prix et le mérite des grâces dont il les comble ; c'est pourquoi l'éloge que Marie fait ici d'elle-même, nous donne de sa grandeur et de sa sainteté l'idée la plus juste. Les plus rares faveurs et les dons les plus singuliers qu'elle a reçus, elle les exprime en disant que le Très-Haut a fait en elle de grandes choses : *fecit mihi magna qui potens est.* Par ce peu de mots, tout abrégés qu'ils sont, elle en dit assez; et par ce témoignage, tout glorieux qu'il est, elle n'en dit pas trop; il se trouve parfaitement justifié dans tout le cours de sa vie

mystérieuse. Pureté sans tache, justice parfaite, priviléges uniques, dignités augustes, union avec Dieu, puissance sur l'enfer, autorité dans le ciel, souveraineté universelle sur la terre; ce sont autant de grandeurs qu'elle a reçues du Très-Haut : *fecit mihi magna qui potens est.*

Comme elle a célébré les dons du Très-Haut en peu de mots, elle découvre aussi ses propres sentiments et ses dispositions en peu de paroles, en disant que le nom du Seigneur est saint : *et sanctum nomen ejus.* Ce n'est pas en vain qu'elle l'a prononcé, c'est une effusion de son cœur et une vive expression de sa conduite. En tout elle a fait connaître combien elle était persuadée de la sainteté de Dieu, et cette vive persuasion a produit en elle de nouvelles grandeurs. Adoration profonde de la majesté de Dieu, tendre reconnaissance de ses bienfaits, sincère aveu de sa propre bassesse, humilité profonde qui redoute ses propres honneurs, vigilance perpétuelle sur elle-même, attention journalière à faire croître la grâce, fidélité constante à y répondre; autant de traits qui prouvent combien elle respecta la sainteté de Dieu, combien elle travailla à se rendre digne de l'union qu'il avait faite avec elle : *et sanctum nomen ejus.*

Il est donc vrai que sous quelque rapport que nous considérions cette auguste Vierge, ou dans sa conception privilégiée, ou dans sa naissance glorieuse, ou dans sa consécration solennelle dans le temple, ou dans sa maternité divine, ou dans son assomption triomphante, nous la voyons toujours grande par les dons du ciel et par ses dispositions particulières, parce que la grâce du Seigneur et sa propre fidélité l'accompagnent partout. Entretenons donc aujourd'hui notre piété des grandeurs de cette auguste mère de Dieu; et, pour suivre l'idée que nous en avons d'abord conçue, considérons ses grandeurs du côté de ce qu'elle a reçu, et du côté de ce qu'elle a fait. Elle est grande, parce que le Seigneur a fait en elle de grandes choses. Elle est grande, parce qu'elle a fait de grandes choses pour Dieu. Marie grande par les grâces de Dieu : Marie grande par sa propre fidélité; c'est tout le partage de ce discours.

### PREMIÈRE PARTIE.

C'est de Dieu que part toute grandeur; c'est donc en lui qu'il faut en aller chercher la source, et c'est à lui qu'il faut en attribuer la gloire. Ce principe incontestable, par rapport à tous les hommes, se montre d'autant plus vrai, par rapport à Marie, que toutes ses grandeurs sont d'un ordre supérieur à celui de la nature. Elevons donc nos regards jusqu'à Dieu même, et nous trouverons que Marie est d'autant plus grande, qu'elle a plus de rapport avec Dieu et qu'elle a reçu de sa grâce une portion plus abondante. Préférablement choisie sur tout ce qui paraît de plus élevé : 1° Elle est la mère d'un Dieu; 2° elle est la coopératrice de Dieu; 3° elle fait les délices de Dieu. Marie est donc grande, par ce que Dieu fait en elle, puisqu'il l'élève à la dignité la plus sublime, et que par une conséquence nécessaire il l'orne de toutes les grâces qui peuvent l'en rendre digne. Cherchons-en les preuves dans ce que la religion nous apprend de cette auguste Vierge.

Servir non-seulement d'instrument utile, mais de moyen nécessaire à l'incarnation du Verbe, fournir à Jésus-Christ un corps, une âme et tout ce qui compose l'humanité dont il veut se revêtir, tel est l'auguste privilége de Marie; quelle est donc sa grandeur et son élévation! Jugeons-en par l'union étroite qu'elle contracte avec un Dieu. Ce n'est pas une simple union d'affinité, de société, mais de consanguinité, qui la rend une même chair, un même sang avec Jésus-Christ; union si étroite que, comme un fils appartient tout à sa mère, Jésus-Christ appartient tout entier à Marie; comme un fils est une partie de sa mère, il est une portion de Marie; comme on ne peut concevoir un fils sans une mère, on ne peut se représenter Jésus-Christ sans Marie. A quoi saint Grégoire ajoute : Qu'on n'a qu'à se représenter un Dieu pour concevoir quelle est sa mère; que l'un étant infini, nous laisse croire que l'autre ne peut approcher plus près de Dieu, à moins que d'être Dieu même; puisque non-seulement elle partage sa substance avec Jésus-Christ, mais qu'elle participe à la plus auguste qualité de Dieu. Cette qualité, la plus auguste qui soit en Dieu, c'est d'engendrer son Fils unique; or, ce Fils unique, Marie l'a conçu, l'a enfanté; elle est devenue si parfaitement sa mère, qu'elle a sur lui les mêmes droits que le Père éternel. Comme le Père adorable, dit à Jésus Christ : *Vous êtes mon Fils, que j'ai engendré avant l'étoile du matin* (*Psal.* II; CIX), Marie peut lui dire avec autant de vérité : Vous êtes mon fils, mon propre fils, que j'ai conçu dans la plénitude des temps de la même manière que votre Père vous engendre *dans la splendeur des saints* (*Psal.* CIX). En effet, chrétiens, si le Père éternel engendre Jésus-Christ de sa substance, Marie le conçoit de son propre sang; si le Père éternel l'engendre dans son sein, Marie le conçoit dans le sien; si le Père éternel l'engendre par la connaissance de ses grandeurs, Marie le conçoit par l'aveu de son néant; si le Père éternel l'engendre semblable à lui-même, Marie l'a conçu semblable à elle et à son père; si le Père éternel l'engendre d'une manière ineffable, Marie l'a conçu par une voie miraculeuse; si le Père éternel ne partage qu'avec Marie les droits qu'il a sur Jésus-Christ, Marie ne partage qu'avec le Père éternel les droits incontestables qu'elle a sur son fils unique!

Ecrions-nous ici, mes frères, sur cette grandeur de Marie, dans les mêmes sentiments d'admiration que saint Paul exprimait autrefois par rapport à Jésus-Christ : *Qui est celui d'entre les anges*, disait cet

Apôtre, *que le Seigneur ait appelé son fils?* (*Hebr.*, I.) Disons également de Marie : Quelle est la créature distinguée à qui Dieu le Père ait communiqué les droits qu'il a sur Jésus-Christ? Anges du ciel, il vous a communiqué sa pureté ; prophètes, il vous a communiqué ses lumières; rois de la terre, il vous a communiqué sa grandeur et sa majesté ; héros et conquérants, il vous a communiqué sa puissance ; mais il n'est que Marie participante de sa divine paternité. Anges du ciel, vous fûtes les envoyés de Jésus-Christ ; prophètes, vous fûtes ses hérauts ; justes de l'ancien peuple, vous fûtes ses figures ; rois de Juda, vous fûtes ses ancêtres ; Marie, plus distinguée que vous tous ensemble, est devenue sa propre mère. Une seule parole qui lui fut adressée de la part de Dieu réunit et surpassa tous vos priviléges; une seule parole de soumission que prononça sa bouche, accomplit tous vos désirs et remplit toutes vos espérances ; à peine a-t-elle dit avec humilité qu'il me soit fait selon la parole du Seigneur, que tout change de face dans l'ordre de la nature. Dieu descend de son trône , le Très-Haut s'humilie, l'infini s'abrège, le Créateur reçoit un être qu'il n'avait pas, l'Eternel est conçu, le Verbe est fait chair, le sein d'une Vierge devient aussi lumineux que le sein du Père des lumières ; l'ange admire, l'homme adore, l'enfer frémit, le ciel s'étonne, tout l'univers applaudit à Marie devenue la mère de son Dieu pour toujours. Après ce grand événement, que dirai-je donc de vous et de vos grandeurs, divine Marie? Vous appellerai-je un ciel? vous êtes plus élevée. Vous comparerai-je aux anges? vous les surpassez tous. Fille de rois, vous régnez sur eux; fille de patriarches, c'est de votre sang qu'ils se glorifient. Vous appellerai-je l'épouse du Saint-Esprit, l'image de la Divinité? J'ai publié tout cela de vous, en vous appelant mère de Jésus-Christ. Oui, chrétiens, par cette seule prérogative, Marie devient comme participante aux qualités des trois personnes divines : du Père, dont elle partage la dignité ; du Fils, dont elle a conçu l'humanité; du Saint-Esprit, dont elle a reçu de quoi concevoir le Fils et de quoi s'unir au Père.

Autant de grandeurs exprimées dans la mère de mon Dieu, autant de préjugés légitimes de la sainteté sublime à laquelle elle est élevée. Les ouvrages du Seigneur ne sont jamais imparfaits, il leur donne lui-même les qualités et les mérites conformes aux grandes choses auxquelles il les destine pour sa gloire. Lorsqu'il a choisi Marie pour être la mère de son Fils, il l'a sanctifiée à proportion qu'il l'a glorifiée. Intéressé à la gloire de son Fils chéri, il l'a séparée de la masse corrompue des enfants d'Adam, afin que le Verbe divin assez humilié déjà par son incarnation, ne rougît pas en quelque sorte d'avoir pour mère selon la chair, celle dont le démon eut été le maître selon l'esprit. Il a voulu que sans perdre son intégrité virginale, elle conçut et mit au monde celui qui est la pureté même, afin qu'il se trouvât quelque proportion entre le temple et celui qui devait l'habiter, entre Jésus et Marie. Il a versé sur elle une mesure de grâces pleine, pressée et surabondante, afin de ne découvrir que des richesses de sa miséricorde dans la plus parfaite image de ses grandeurs. Toute l'auguste Trinité a concouru à sanctifier cette glorieuse Vierge, pour que la sainteté dont elle serait comblée, remplît autant qu'il se pourrait l'espace immense qui se trouve entre une créature et son Dieu. Qui pourra donc s'élever jusqu'à la puissance du Créateur du ciel et de la terre, jusqu'à l'industrie de la sagesse éternelle, jusqu'à la magnificence de l'esprit sanctificateur, pourra seul exprimer le prix, le nombre et l'étendue des grâces que Marie a reçues en qualité de mère de Dieu? C'est à ces grâces, à cette pureté sans tache, à cette sainteté presque sans bornes préparée à Marie de toute éternité; c'est à ces traits que nous devons reconnaître ce Dieu souverainement saint, souverainement jaloux de sa gloire, infiniment attentif à ne s'unir qu'à ce qui est pur, qu'à ce qui est saint; mais pouvons-nous reconnaître cette vérité, mes frères, et ne pas rougir de nous-mêmes et ne pas trembler pour nous-mêmes? Misérables et destitués de tout, nous ne sommes rien, nous n'avons rien si Dieu n'habite en nous. Il n'y fera sa demeure qu'autant que nous serons purs, que nous serons saints ; et néanmoins peu jaloux de le devenir, nous en négligeons tous les moyens, uniquement occupés d'objets tout profanes et tout mondains, mille fois plus propres à nous faire déchoir de la sainteté, si nous y étions parvenus, qu'à nous y conduire, lorsque nous en sommes si fort éloignés. Ah! qu'il est à craindre que Marie, toujours fidèle, ne soit notre accusatrice devant Dieu, au lieu d'intercéder pour nous, comme semble l'exiger la qualité de coopératrice des œuvres de Dieu.

Qu'il est vrai, chrétiens, que lorsqu'on parle de Marie, des prodiges toujours nouveaux, des priviléges toujours plus singuliers se présentent à nos yeux. Qui n'eût pensé d'abord, qu'en la choisissant pour être la mère de son Fils, Dieu ne pouvait lui préparer de nouvelles grandeurs? Cependant par le ministère de coopératrice dont il l'anoblit, il l'élève, le dirai-je, à une dignité aussi éminente que la première. Car enfin, que Marie soit mère de Jésus-Christ, c'est un prodige; mais cette Vierge étant mère, ne pouvait l'être que de Jésus-Christ parce que, dit saint Ambroise, comme un Dieu qui voulait naître ne pouvait naître que d'une vierge, de même une vierge qui conçoit ne peut enfanter qu'un Dieu. Mais être coopératrice d'un Dieu dans un ouvrage qui seul appartient à Dieu, dans l'ouvrage de la réconciliation de l'homme avec Dieu, dans le chef-d'œuvre de la sagesse et de la puissance de Dieu : c'est un privilége, je le répète, qui, quoique renfermé dans le premier, en renferme lui-même toutes les grandeurs et les excellences : tel est le ministère que

Marie a exercé sur la terre. Depuis le commencement de l'incarnation de son fils, il a agi de concert avec elle, elle a agi de concert avec Jésus-Christ dans la réconciliation de l'homme avec Dieu.

Si Jésus-Christ a pris une chair semblable à la nôtre, Marie a fourni la substance de cette chair; si Jésus-Christ a voulu subir la peine honteuse imposée à tous les descendants d'Abraham, on a vu Marie présider à cette douloureuse opération ; si Jésus-Christ dans son enfance s'est présenté à son père dans le temple, Marie, supérieure aux pontifes dont elle était issue, représentant les anciens justes qui l'ont précédée et les saints de la nouvelle alliance qui l'ont suivie, a prêté son ministère et ses mains pour offrir au Père éternel l'hostie pacifique qui faisait l'espérance de l'ancienne loi et qui fait la consolation de la nouvelle ; si, pour réparer l'indépendance affectée de nos premiers pères, Jésus-Christ a voulu s'assujettir aux lois d'une obéissance exacte, c'est l'empire de Marie qu'il a reconnu : si, pour étendre son royaume, il a voulu, pour la première fois, manifester son empire sur les éléments, c'est à la prière de Marie qu'il l'a manifesté ; si le corps de Jésus-Christ fut percé de clous pour notre salut, l'âme de Marie fut percée d'un glaive de douleur pour la même cause ; si Jésus-Christ nous lava dans le sang qui coule de ses plaies, Marie nous purifia dans les larmes qui coulèrent de ses yeux; si Jésus-Christ porta la peine de nos crimes sur son corps, Marie la porta dans son cœur ; et joignant une douleur commune, ils offrirent un même sacrifice, dit saint Augustin, l'un l'arrosant du sang de sa chair, l'autre l'arrosant du sang de son cœur : *Ambo idem holocaustum offerentes, Christus in sanguine carnis; Maria, in sanguine cordis.* Si Jésus-Christ a envoyé son Esprit-Saint à son Église, Marie a attiré cet Esprit-Saint par sa prière; si Jésus-Christ anima ses disciples par sa parole, Marie les soutint par ses exemples. Ainsi, conformément aux desseins de Dieu, les travaux, les prières, les sacrifices de Marie ont contribué au grand ouvrage de la miséricorde de Dieu envers les hommes.

Qu'un zèle peu discret et peu sensé ne s'alarme pas ici vainement, et ne prenne pas ceci pour une comparaison ingénieuse et un parallèle outré. Je sais que c'est de Jésus-Christ seul que nous avons tout reçu, que de ses mérites nous tenons la vie, la grâce et le salut; mais je sais aussi qu'il n'est rien de plus fréquent aux saints docteurs lorsqu'ils parlent de Marie, que de lui donner les titres glorieux de réparatrice du péché avec l'Homme-Dieu, de principe du salut, de source de la grâce, d'arbre de vie, de porte du ciel, de rédemptrice avec le rédempteur, de médiatrice avec le médiateur, de victime avec l'Agneau sans tache.

De là ils tirent cette conséquence que nous devons tirer avec eux, que celui qui l'a appelée à ces hauts ministères étant le même Dieu qui demandait tant de pureté dans les pontifes et les ministres de l'ancienne loi, l'a par sa grâce ornée et revêtue d'une pureté digne des sublimes fonctions qu'elle a exercées, digne en un mot d'être associée aux augustes fonctions de Jésus-Christ notre pontife. Or, elle ne pouvait mériter d'être associée à ce pontife adorable, qu'en participant à la sainteté de son sacerdoce; il faut donc convenir que comme, selon saint Paul, Jésus-Christ fut un pontife pur, saint, innocent, séparé des pécheurs, et plus élevé que le ciel; de même, le Seigneur a voulu que Marie fût, avec proportion et par grâce, ce que Jésus-Christ fut sans mesure et sans état, sainte, séparée de la masse corrompue des hommes, supérieure aux habitants du ciel, et pouvant se proposer à tous comme un parfait modèle de sainteté.

Il était convenable, en effet, pour la gloire de ce divin Sauveur, d'admettre à l'exécution de ses mystères une créature capable de les égaler, autant qu'il se peut, par l'éminence de sa grâce; il était convenable qu'on n'eût rien à reprocher à celle qui venait avec son fils écraser la tête de l'ancien serpent et renverser son empire; il était convenable qu'elle fît admirer en elle-même le règne de la grâce et de la piété qu'elle venait établir avec Jésus-Christ son Fils ; il était convenable enfin qu'il se trouvât quelque proportion de sainteté entre Jésus-Christ et Marie, comme il se trouve entre eux un rapport mutuel de ministère. Comme Jésus-Christ est la source, la plénitude et le modèle de la sainteté, Marie devait être la plus parfaite image, le plus prochain écoulement, la plus fidèle expression de la sainteté de Jésus-Christ; aussi depuis le premier moment de son origine, toute la vie de cette auguste Vierge représente parfaitement celle de son Fils. Séparation de la masse corrompue des hommes, affranchissement de l'empire de l'enfer, exemption d'une importune cupidité, obéissance de la nature à la grâce ; soumission du corps à l'esprit, paix inaltérable entre l'esprit et le cœur, dévouement parfait de son cœur à la volonté de Dieu, éminente sainteté dans son enfance ; sainteté plus sublime dans un âge plus avancé; sainteté consommée dans la consommation de sa course; en un mot, sainteté digne de Jésus-Christ au ministère duquel elle était associée : c'est ce qu'on a toujours vu dans Marie. Ce que Jésus-Christ a pu dire par une suite de sa nature divine, Marie a pu le dire par un effet de la grâce : *Qui de vous me reprendra de péché?* (*Joan.*, VIII.) Tout, jusqu'aux démons, a dit de Jésus-Christ, vous êtes le Saint de Dieu, et tout dans l'Eglise chante de Marie qu'elle est une Vierge unique, sur qui l'enfer n'eut point d'empire. Telle devait être et telle fut Marie pour coopérer à l'œuvre de Dieu et pour faire les délices de Dieu. Nouveau trait de grandeur pour Marie.

L'homme, sorti des mains de son Créateur quoiqu'il ne fût pétri que de cendre et d'argile, était néanmoins un vase d'honneur formé pour faire les délices de celui dont il avait reçu l'être. Déchu de la splendeur de

son premier état, il devint aux yeux de Dieu un objet de colère et d'indignation avec tous ses descendants, malheureux complices de son crime et de sa disgrâce. Il avait juré, ce Dieu saint, qu'il ne ferait plus sa demeure dans les enfants des hommes, parce qu'ils ne sont que chair et sang. Si dans la suite il a jeté les yeux sur eux, ce furent plutôt des regards de compassion et de miséricorde que de tendresse et de complaisance. Il avait cependant résolu de se choisir un lieu de délice sur la terre. Il avait désigné par ses prophètes une créature privilégiée qu'il épouserait dans la justice et dans la foi, dans laquelle il mettrait sa joie et sa complaisance; il avait dit qu'elle recevrait un nom nouveau, qu'elle s'appellerait sa bien-aimée, qu'elle serait comme une couronne de gloire dans sa main et comme le diadême d'honneur de son Dieu et de son roi.

Est-il besoin de nommer celle que regardent des promesses si magnifiques? N'est-ce pas Marie qui en a reçu l'heureux accomplissement? n'est-ce pas elle que tous les Pères assurent être les délices du Seigneur? n'est-elle pas le jardin émaillé des plus brillantes fleurs de la justice et scellé du sceau de la sainte Trinité, comme dit un saint docteur? N'est-elle pas cette fille du ciel que le céleste époux appelle si souvent son unique, sa bien-aimée, dans laquelle il admire son propre ouvrage et dont il parle avec une espèce de ravissement? Or, que devons-nous penser des trésors célestes dont le Seigneur a paré ce tabernacle précieux, dans lequel il s'est proposé de prendre son repos et ses délices? Je me représente ce Dieu saint, recueillant ce qu'il a répandu de plus éclatant dans les autres créatures pour le réunir dans Marie et pour en faire un temple où reluisent la charité des chérubins, le zèle des séraphins, la foi des patriarches, la pureté des anges; où l'art et les richesses se disputent la magnificence, où les ornements extérieurs répondent à la beauté intérieure, où tandis que le dedans sera rempli de la charité la plus ardente, des motifs les plus épurés et des sentiments les plus élevés, les dehors seront ornés de sagesse, de douceur et de majesté, qui feront dire à tous ceux qui y porteront leurs regards : voilà le tabernacle de Dieu avec les hommes, dans lequel il se propose de prendre son repos et ses délices : voilà l'épouse descendue du ciel, parée et brillante pour célébrer ses noces avec le roi de gloire: voilà l'ouvrage singulier que Dieu s'est préparé dans sa magnificence, dans lequel il veut être honoré et qui seul est digne de lui parmi les créatures. Oui, chrétiens, telle est la gloire de Marie, qu'elle seule est digne de Dieu et que Dieu seul est digne d'elle. Elle seule est digne de Dieu, parce que dans elle seule, Dieu peut contempler une fidèle image de ses adorables perfections; Dieu seul est digne d'elle, parce que dans Dieu seul, elle trouve la plénitude de ses vertus.

Nous admirons sans doute avec justice tous ces traits de grandeur dans Marie; mais réfléchissons-nous sur les nôtres? Considérant les richesses dont la grâce du Très-Haut l'a comblée, considérons-nous celles que nous avons reçues et l'usage que nous devons en faire? Si cette vierge est choisie pour être la mère de son Dieu, nous sommes élus pour être les frères de Jésus-Christ et les enfants adoptifs du Père céleste; en conséquence, il nous a prédestinés dans son Fils pour être saints; il nous a communiqués dans le baptême l'innocence et la justice de cet Homme-Dieu, avec les grâces et les secours nécessaires pour nous maintenir dans la sainteté de ses voies. Si Marie est la coopératrice de Dieu, par rapport au salut général de tous les hommes, nous sommes les coopérateurs de Dieu par rapport à notre salut particulier; il nous est ordonné d'y travailler conjointement avec sa grâce et les moyens nous en sont offerts tous les jours dans nos temples et sur nos autels. Si Marie fait les délices de Dieu, nous en sommes les temples vivants; en un mot, nous participons aux grandeurs de Marie. Comme elle, nous avons reçu des grâces proportionnées aux desseins de Dieu sur nous; à quoi tient-il donc que nous n'en fassions un usage légitime? espérons-nous répondre à ses desseins sans aucun effort de notre part? Dieu seul sera-t-il chargé d'un ouvrage dont nous devons seuls recevoir la récompense? Téméralrement fondés sur la grâce de Dieu, qui nous a prédestinés selon ses vues, ferons nous des richesses de sa bonté le sujet d'une négligence criminelle, et serons-nous lâches à son service, parce qu'il est trop libéral en notre faveur? Est-ce ainsi qu'en usa Marie? instruite des grandes choses que le Très-Haut a opérées en elle, on l'a vu sans cesse attentive à conserver la grâce, constante à la défendre, fidèle à la suivre, avide de l'augmenter, répondant aux desseins de Dieu sur elle; en sorte qu'étant grande par les choses que Dieu fit en elle, elle est encore grande par les choses qu'elle a faites pour Dieu; c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Recevoir beaucoup de grâces sans y répondre avec beaucoup de fidélité, c'est s'avilir d'autant plus qu'on est plus favorisé. Soutenir une haute destination et reconnaître de précieux bienfaits par une correspondance qui leur soit proportionnée, c'est être vraiment grand et se montrer, autant qu'il se peut, digne des faveurs et des prérogatives qu'on a reçues. C'est sous ces traits de correspondance et de fidélité que nous allons admirer de nouvelles grandeurs dans Marie. 1° Choisie pour faire les délices du Seigneur, elle se rendit un tabernacle digne de lui par une pureté sans tache. 2° Elevée à la suprême dignité de mère de Dieu, elle l'a reconnue cette grâce, par un sincère aveu de son néant et par une humilité profonde. 3° Associée au ministère de Jésus-Christ, elle s'en acquitte par une ardente charité pour tous les hommes. C'est ce qui doit at-

tirer d'autant plus notre attention, que tout est ici propre à notre instruction et à la réforme de nos mœurs.

Qui dit un Dieu, dit un être infiniment pur et par conséquent infiniment jaloux de la pureté de tout ce qui l'approche. Les cieux même ne sont pas assez purs en sa présence, dit l'Ecriture. Quelle pureté ne fallait-il donc pas à Marie pour faire les délices du Seigneur? Instruite par son esprit de tout ce qu'il exige d'une créature à laquelle il vient s'unir, Marie, dès le premier moment de son origine, détourna son cœur de ce qui pourrait en ternir l'éclat, afin de le fixer tout entier à l'objet éternel qui pouvait le purifier de plus en plus par sa grâce. Prévenue dès son entrée dans le monde d'une lumière anticipée qui lui fait connaître son Dieu lorsque les autres ne se connaissent pas eux-mêmes, du fond de son berceau elle perce déjà les cieux pour y contempler le vrai soleil de justice et pour en faire l'unique objet de son amour. Rabaisse-t-elle ses regards sur les objets de la terre et du monde, c'est pour en mépriser le néant et pour en redouter la corruption.

Afin de s'y soustraire avec plus d'assurance, je la vois, surpassant ses années par sa ferveur, voler du berceau dans le temple et du sein de sa mère à l'autel, se hâter de se cacher à l'ombre du sanctuaire, pour n'avoir d'autre héritage que le Seigneur, d'autre demeure que sa maison, d'autre emploi que son service. Dire que dans ce temple auguste, au milieu de l'oraison la plus fervente et du recueillement le plus profond, elle conserva sa virginité sans tache, qu'elle fut pure de corps et d'esprit, qu'elle sut interdire à ses sens tout ce qui peut blesser, même légèrement, une vertu qui ne vit que de précautions, ce serait affaiblir par de médiocres louanges la haute idée que vous avez déjà conçue de son éclatante pureté. Disons donc quelque chose de plus glorieux pour elle, que s'ouvrant une nouvelle route, elle a fait à Dieu le vœu solennel d'une éternelle virginité, dont elle n'avait pu prendre le modèle que dans le ciel et dont tout semblait devoir la détourner sur la terre. Qu'y voyait-elle en effet capable de l'y déterminer? Avait-elle entendu le Fils de Dieu fait homme donner la préférence à cet état, par ses éloges, après l'avoir consacré dans sa personne? Avait-elle vu des mille milliers de vierges chanter à la suite de l'Agneau sans tache un sacré cantique qu'elles seules peuvent chanter? Avait-elle entendu les plus grands hommes célébrer cet état par leurs paroles et le placer à côté du martyre? Elle voyait, au contraire, les filles d'Israël regarder le célibat comme un opprobre et se parer d'une postérité nombreuse comme d'un titre de gloire. Elle voyait toutes les tribus, surtout celle de Juda, dont elle était issue, soupirer après les alliances des hommes, dans l'espérance de donner un Sauveur au genre humain. Qu'est-ce donc qui la détermine à la virginité? Elle y trouve un détachement parfait du monde et de sa corruption, une pleine liberté d'être à Dieu, un heureux loisir de s'occuper de ses grandeurs et de mener la vie des anges dans un corps mortel; c'est ce qui l'élève au-dessus des inclinations de la nature, lui fait mépriser les pensées du vulgaire, les jugements de sa nation; l'alliance d'un homme mortel, la gloire d'une postérité nombreuse, et c'est cela même qui, attirant sur elle des regards de prédilection de la part de Dieu, qui la rend la plus glorieuse des mères et la plus bénie d'entre toutes les femmes; c'est cela même qui attire vers elle un ange du ciel, qui par sa présence et sa parole donne une nouvelle idée de la vigilance et de la circonspection de cette auguste Vierge.

La vue d'un esprit céleste, revêtu d'une figure humaine, alarme sa pureté virginale, accoutumée à ne se relâcher jamais sur les plus exactes bienséances; elle redoute un entretien qui semble leur donner atteinte. C'est le propre des vierges de s'effrayer aisément, dit saint Ambroise, et plus elles chérissent le trésor précieux qui suit leur gloire, plus elles se plaisent dans la retraite et le silence qui font leur sûreté. Jugeons donc de l'amour que Marie a pour l'intégrité de son cœur par le trouble religieux qui l'agite et croyons que cet amour est d'autant plus fort et plus sincère, qu'il s'alarme plus aisément d'un objet plus propre à la rassurer. Il est tel, son amour pour la virginité, que choisie pour être mère de Dieu, elle préfère sa virginité à la maternité divine, et prête à refuser l'une, s'il faut l'acheter au prix de l'autre, elle répond généreusement qu'elle ne vit jamais l'homme et qu'elle est résolue de n'en point connaître. En vain lui représente-t-on que celui qu'elle concevra sera le Fils du Très-Haut et le désiré des nations, le Sauveur d'Israël; en vain lui fait-on entendre que c'est le faîte de la gloire où peut parvenir une créature mortelle; que dès lors elle sera souveraine de l'univers, appelée bienheureuse par toutes les générations; tous ses titres magnifiques ne la flattent pas autant que celui de vierge. Comment s'accomplira tout ce qu'on me promet, dit-elle une seconde fois? par le vœu de virginité que j'ai fait, toute alliance avec un homme mortel m'est interdite; par conséquent toute conception m'est impossible, Dieu n'est pas contraire à lui-même, il ne consentira pas que je viole un vœu sacré que j'ai fait par son inspiration; et jamais, en un mot, je ne cesserai d'être vierge, dussai-je être la mère de son propre Fils.

Non, Vierge sans tache, ce titre chéri ne vous sera jamais ôté; épouse et mère, vous ne cesserez ni d'être pure ni d'être vierge, parce que votre époux sera le Saint-Esprit, et votre fils sera le Fils de Dieu, plus jaloux l'un et l'autre de votre virginité que vous-même

Précieuse récompense de son amour pour la pureté. Marie devient vierge et mère tout ensemble; vierge sans stérilité, mère sans perdre sa virginité; vierge par choix et par inclination, mère par obéissance et par sou-

mission ; vierge qui conçoit corporellement le Fils de Dieu, mère qui ne le devient que par l'Esprit de Dieu ; vierge qui consacre sa maternité, mère qui relève sa virginité ; vierge qui n'eut jamais de modèle, mère qui n'aura jamais de semblable; vierge et mère, en un mot, qui se rend le digne sanctuaire du Dieu vivant.

Convenons, mes chers auditeurs, qu'il était singulièrement réservé à Marie de faire les délices du Seigneur et d'être le lieu de son repos. Mais rappelons en même temps qu'il a dit dans ses Ecritures, qu'il prenait ses délices avec les enfants des hommes; qu'en qualité de chrétiens, nous sommes ses temples vivants dont il a pris possession par le baptême, et dans lesquels il habite par son esprit. Nous devons donc aussi l'honorer et le conserver en nous par une parfaite pureté qui retient nos sens dans une vigilance continuelle, et nos cœurs dans un détachement entier de tout ce qui ne se rapporte pas à Dieu. Que Marie se soit conservée sans tache me direz-vous, rien de plus aisé, puisqu'elle était confirmée en grâce; mais comment nous soutiendrons-nous dans la sainteté, nous, fragiles mortels qu'une concupiscence toujours renaissante attire et pousse également vers des écueils presque inévitables? Arrogance humaine qui osez vous en prendre à Dieu! quoi donc, ignorez-vous que le sacrement de la régénération spirituelle que nous avons reçu communique au chrétien une grâce habituelle capable, avec les secours ordinaires, de surmonter les plus redoutables assauts de la cupidité? Ignorez-vous que pour cela même vous devez vous revêtir des armes spirituelles recommandées dans les livres saints, pour résister aux jours mauvais; que vous devez employer la prière, la vigilance, la mortification de ce corps de péché; et les employez-vous? Si vous éprouvez la violence de cette cupidité, si de tristes expériences vous ont appris ce qu'elle peut sur vous-mêmes, pourquoi l'irritez-vous et lui prêtez-vous des armes, en lui fournissant tout ce qui peut aigrir vos plaies et hâter vos chutes? Pourquoi courir à ces spectacles infâmes où tout ce qui tombe sous les sens inspire le crime ou le fomente par les réflexions ou par les exemples? Pourquoi vous trouver dans ces assemblées corrompues et corruptrices, où chacun apportant ses mauvais désirs et ses mauvaises dispositions ne peut qu'en inspirer de semblables ou de pires? Pourquoi suivre en tous lieux ce monde corrompu jusque dans sa prétendue probité, ce monde qui est une tentation universelle qui partout offre à nos lèvres cette coupe empoisonnée d'où regorge le triple venin que saint Jean désigne par la concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux et l'orgueil de la vie? Pourquoi vous exposer au péril, lorsque tout vous crie que vous y périrez? C'est donc bien témérairement que vous vous plaignez de ce que comme Marie, vous n'êtes pas affranchis de la concupiscence commune à tous les hommes, puisque vous ne savez vous prescrire aucune des précautions dont se nourrit l'innocence; puisque Marie elle-même toute privilégiée qu'elle était, sûre d'elle-même et de la grâce du Très-Haut, n'a jamais osé confier au commerce du siècle une sainteté cultivée à l'ombre du sanctuaire; puisque pour s'en assurer la conservation, elle a pris la vie obscure pour son partage, disant au silence, vous êtes ma force; à la retraite: vous êtes ma défense; au recueillement, vous êtes ma vertu chérie qui me ferez vivre de Dieu au dedans de moi-même. Une telle vigilance fut le fruit de son humilité profonde; et son humilité fut la disposition par laquelle elle reconnut la dignité de mère de Dieu.

Que la gloire du monde enfle le cœur humain, c'est ce qui se voit tous les jours et ce qui se connaît aisément, parce que la vanité qu'elle renferme ne peut produire que de la vanité dans ceux qui la possèdent. Mais la gloire qui vient de Dieu et qui ne se rapporte qu'à Dieu, fait naître une humble reconnaissance qui nous abaisse autant à nos propres yeux, qu'elle nous élève aux yeux de l'Être suprême ; c'est l'hommage qu'il exige de ses bienfaits, et lui-même l'a recommandé dans ses Ecritures. Plus vous serez élevés par ma grâce, dit-il, plus je veux vous voir humbles en toutes choses. Qui jamais pratiqua plus parfaitement ce précepte que l'auguste Vierge que nous honorons? Rien de plus sublime après la Divinité que sa maternité divine : Mère d'un Dieu! c'est donner l'être à celui qui le donne à toutes choses; c'est avoir droit de commander à celui dont relève tout l'univers; c'est à quoi toutes les filles de Juda aspiraient depuis tant de siècles; c'est une gloire que Marie ne pouvait ni se dissimuler, ni se refuser à elle-même; c'était une gloire attachée à sa personne et qui la suivait partout; c'est enfin une gloire que Dieu seul est capable de comprendre, comme il est seul capable de la donner. Et au milieu de cette gloire, dans le même moment qu'elle reçoit tout l'éclat de cette gloire, elle fait paraître une humilité qui n'eut et qui n'aura jamais d'exemple. Reconnue pleine de grâce, elle considère sa bassesse. Comblée de louanges, elle ne pense qu'à glorifier le Très-Haut. Elevée au faîte de la gloire, elle s'abaisse jusqu'au centre du néant; et peu jalouse de sa propre gloire, elle ne s'intéresse qu'à la volonté du Seigneur; et se confesse sa servante, tandis qu'on la reconnaît pour sa mère. Oui, « lui fait dire saint Ambroise, je vois bien que Dieu ne m'a choisie préférablement, que parce qu'il a vu moins de dispositions en moi que dans les autres filles d'Israël. Il a pris plaisir à déployer sa puissance sur ma faiblesse; il a regardé ma pauvreté comme un moyen propre à faire éclater sa magnificence; dans le dessein qu'il avait de s'anéantir, rien n'a pu l'attirer en moi que la vue de mon néant; il ne m'a choisi pour sa mère que pour porter plus loin l'excès de ses humiliations : qu'il me soit donc fait selon sa parole. »

Des sentiments, Marie passe aux effets de l'humilité la plus profonde. Au jour de sa purification, tous ces titres glorieux ne l'empêchent pas de s'assujettir à l'observation humiliante d'une loi dont tout contribue à la dispenser. Toutes ces distinctions oubliées, elle ne se souvient que de son obéissance; et le même temple qui l'a vue promettre au Seigneur une éternelle virginité, la voit se confondre avec des femmes impures, qui n'ont rien de commun avec elle que le titre de mère. La même humilité qui règle ses actions, règne sur ses lèvres. Quoi de plus humble, en effet, que le profond silence qu'elle garde sur les grandes choses qu'il a plu au Seigneur d'opérer en elle? Pas un mot n'échappe à sa bouche là-dessus. Elisabeth et Joseph les apprennent, mais ce n'est pas par son ministère: l'un les apprend d'un ange, l'autre de l'esprit de Dieu. Pour Marie, elle ne sait ce que c'est que de parler la première de sa maternité divine: elle ne sait non plus ni s'en élever, ni en exiger des prérogatives dans le royaume de Jésus-Christ son Fils. Bien différente de cet orgueilleux séraphin qui, charmé d'un éclat qu'il tenait de Dieu seul, disait dans son cœur ingrat et superbe : *Je monterai, je m'élèverai, je placerai mon trône sur les astres, à côté de celui du Très-Haut ;* Marie regarde en tremblant l'éminente dignité qui l'approche plus près de Dieu que l'ange superbe; en sorte que plus elle se trouve élevée par grâce, plus elle s'abaisse, s'humilie par reconnaissance; elle ne fait pas une démarche qui puisse trahir le secret de son humilité. Ravie de demeurer dans l'humiliation, elle désire seulement que la gloire de Jésus-Christ son Fils soit connue dans tout le monde; fidèle aux desseins de Dieu qui lui assigne le silence pour son partage, elle laisse aux apôtres la conquête de l'univers, et ne se réserve que la prière qui doit obtenir leurs victoires. En un mot, jamais vie ne fut plus sainte devant Dieu, jamais vie ne fut moins éclatante devant les hommes: une vie qui ne fut remarquable que par des vertus cachées que le monde ne remarque pas, ce fut la vie de Marie; elle s'y accomplit, elle l'aima : preuve la plus sensi- et la moins équivoque de son humilité.

L'union étroite de Marie à Jésus-Christ n'est pas si particulière à cette auguste Vierge, que nous n'y participions nous-mêmes. La gloire, la grande gloire de Marie, c'est d'être mère de Jésus-Christ; et la nôtre, c'est d'être ses frères. La chair que Jésus-Christ a prise dans le sein de Marie, est une chair semblable à la nôtre, ou plutôt, c'est celle dont nous sommes composés nous-mêmes : nous sommes donc la chair de sa chair, les os de ses os, les membres de ses membres, et, par conséquent, ses frères; nous pouvons appeler Dieu notre père, parce que, en se faisant fils de l'homme, Jésus-Christ nous a rendus enfants de Dieu; sa naissance humiliante est le gage et le sceau de notre adoption divine. Toutes les proportions qui se trouvent entre les grandeurs de Marie et les nôtres, sont pour nous autant de motifs d'imiter son humilité sincère. Comme elle, nous devons soutenir notre éminente dignité par de bas sentiments de nous-mêmes, qui nous abaissent autant par reconnaissance que nous sommes élevés par grâce. Si nous ajoutons à cela que nous sommes pécheurs dans notre origine et dans notre vie, ce que n'était pas Marie; si nous ajoutons le commandement exprès de devenir enfants et petits à nos propres yeux, quels nouveaux motifs d'humilité! Vainement alléguerions-nous de vaines distinctions du siècle, plus propres à nous faire trembler qu'à nous énorgueillir. Elles sont si frivoles devant Dieu que, quelque précieuse que Marie fût à ses yeux, il semble avoir renversé l'ordre des choses pour l'en priver. Quoique descendante des rois et des pontifes, il veut qu'elle naisse d'une maison déchue de sa primitive splendeur par une humiliante pauvreté, à laquelle Marie n'a jamais cherché à se soustraire par un effet de son humilité profonde. Ainsi s'est-elle montrée grande; et soutenant sa dignité par de bas sentiments d'elle-même, elle s'est encore montrée digne coopératrice de Dieu par son amour pour nous, et son zèle pour notre salut.

Une charité sincère pour tous les hommes, un désir ardent de leur salut éternel, c'étaient les dispositions les plus propres pour répondre à la qualité de coopératrice des œuvres de Dieu; c'est ainsi qu'y répondit Marie. Tout le temps qu'elle fut avec Jésus-Christ, elle répandit son cœur devant Dieu pour le salut des pécheurs; et conjointement avec son Fils, elle exerça son zèle et sa charité pour l'Eglise et pour tous les chrétiens qui la composent. Pieuse Esther, elle s'intéresse sans relâche à leur obtenir miséricorde; mais c'est surtout dans le ciel qu'elle exerce son zèle et sa charité pour l'Eglise et pour tous les chrétiens qui la composent : pieuse Esther, elle n'oublie pas son peuple dans le sein de son bonheur; placée à la droite du Roi de gloire, elle se regarde comme redevable de son crédit à ceux qui réclament sa protection. Comme Jésus-Christ est dans le ciel pour nous préparer des places, Marie est auprès de lui pour nous les obtenir : comme Jésus-Christ et Marie n'ont été sur la terre que pour enfanter l'Eglise, ils sont dans le ciel pour la couronner. Ils ont travaillé de concert à notre réconciliation éternelle; ils sont occupés dans le ciel à la maintenir. Jésus-Christ auprès de son Père, Marie auprès de Jésus-Christ; Jésus-Christ entre son Père et Marie, Marie entre l'Eglise et Jésus-Christ; en sorte que Jésus-Christ agit pour l'Eglise auprès de son Père, à proportion que Marie s'intéresse pour cette Eglise auprès de Jésus-Christ son Fils. Là ce chef adorable offre son sang répandu pour purifier l'Eglise; mais Marie lui présente à lui-même le sein virginal qui l'a porté : là ce médiateur de la nouvelle alliance fait valoir, en faveur de l'Eglise, le bois sanglant auquel il fut suspendu; mais

Marie fait valoir le glaive meurtrier qui perça son âme au pied de la croix ; là cet Agneau sans tache se montre à son Père comme toujours égorgé, mais c'est Marie qui, par son intercession, nous fait participer aux mérites de la victime innocente : enfin, comme Dieu le Père ne peut rien refuser à son Fils, Jésus-Christ ne refuse rien à Marie ; et comme Jésus Christ ne cesse d'intercéder pour l'Eglise auprès de son Père, Marie ne met point de bornes aux prières qu'elle adresse pour l'Eglise à Jésus-Christ son fils. L'Eglise possède donc dans Marie un second chef auprès du premier, une médiatrice auprès du médiateur, une dispensatrice libérale auprès du trésor immense des miséricordes divines : aussi quelles richesses répandues sur l'Eglise par l'intercession de Marie! Jugeons-en par les événements les plus récents et les plus personnels. Voyez nos lis s'accroître, s'élever et refleurir visiblement à l'ombre de son trône, depuis que le plus juste de nos rois l'a choisie pour protectrice particulière de sa personne et de son empire : entendez tous les peuples de ce royaume confesser que la France est redevable à son intercession du plus grand de ses rois, et par conséquent du digne monarque qui, sous ses lois paisibles, nous donne et nous promet les jours les plus tranquilles : reconnaissons encore que l'hérésie des derniers temps, réduite aux abois par la vigilance de l'un, que la religion florissante par le zèle de l'autre, sont autant de miracles et de faveurs de Marie, et que l'Eglise de France en particulier, peut lui dire avec autant de fondement que l'Eglise universelle : Vierge sainte, nous vous devons notre prospérité temporelle et notre salut éternel ; vous nous avez procuré l'un et l'autre par votre puissante protection.

Je ne suis donc plus surpris si l'Eglise appelle Marie sa consolation, son refuge, son espérance et sa vie. Si dans tous ses besoins particuliers et publics, inespérés et ordinaires, elle réclame son assistance, c'est ce qui doit nous porter nous-mêmes à recourir à cette auguste Vierge dans tous les moments critiques qui menacent notre innocence. En devenant la mère de Jésus-Christ elle est devenue aussi la nôtre ; elle a pris pour nous des entrailles de charité qui la portent à s'intéresser à tout ce qui nous regarde, et jamais elle ne cessera de solliciter les grâces de son Fils, et de répandre sur nous celles qu'il aura réunies entre ses mains.

Justifiez aujourd'hui notre confiance, ô Vierge sainte, et les paroles consolantes que j'adresse à ce peuple chrétien qui vous est dévoué, qui vous est consacré, qui vous est, si je l'ose dire, affilié : ne souffrez pas qu'il s'y trouve des enfants ingrats et dénaturés, qui par une vie profane et criminelle, dégénèrent et vous déshonorent. Assurée de votre bonheur, n'oubliez pas nos intérêts : retirée de ce triste exil, attirez-nous après vous : glorifiée sur toutes les créatures, votre gloire fait notre confiance, et votre félicité fait notre joie. Que ces sentiments sincères de nos cœurs nous tiennent lieu de mérite auprès de vous : montrez-vous notre mère par votre secours, comme nous nous montrons vos enfants par notre amour ; faites-nous part de l'héritage que Jésus-Christ nous a mérité, et dont vous pouvez nous obtenir la possession, afin que nous vous honorions avec lui dans le séjour de sa gloire : je vous la souhaite.

## SERMON V.

### *Pour le deuxième dimanche de l'Avent.*

#### SUR LE SERVICE DE DIEU.

Euntes renuntiate Joanni quæ audistis et vidistis ; cæci vident, claudi ambulant, mortui resurgunt, pauperes evangelizantur. (*Matth.*, XI.)

*Allez raconter à Jean ce que vous avez entendu et ce que vous avez vu ; les aveugles voient, les boiteux marchent, les morts ressuscitent, l'évangile est annoncé aux pauvres.*

Ces signes authentiques de la divinité de Jésus-Christ et de sa mission, ne le sont pas moins de ses miséricordes pour tous les hommes. Si, d'une part, ses miracles nous apprennent combien il est juste de l'écouter et de le servir, ils nous apprennent en même temps combien sont précieux les avantages qu'on recueille à son service. Par ces avantages, je n'entends pas seulement le bonheur infini que nous attendons dans l'éternité bienheureuse, je n'envisage ici que celui que goûtent dans cette vie même ceux qui servent le Seigneur avec une fidélité constante. On m'alléguera peut-être qu'il faut observer des préceptes rebutants, qu'il faut s'imposer des devoirs gênants, qu'il faut se sevrer de plaisirs attrayants, lorsqu'on s'attache au service de Dieu ; je n'en concluerai pas moins que soit pour l'esprit, soit pour le cœur, soit pour le temps, soit pour l'éternité, rien n'égale les avantages attachés au service de Dieu ; que s'il n'a rien de doux pour certains hommes, c'est faute d'en observer les conditions. Il est donc important aujourd'hui de nous instruire sur ce que le service de Dieu a d'avantageux, et sur les moyens d'en recueillir les avantages : c'est ce que nous ferons voir dans ce discours. Avantages attachés au service de Dieu : première partie : les moyens de les recueillir, c'est de le servir sans cesse : seconde partie.

#### PREMIÈRE PARTIE.

L'erreur la plus ordinaire du monde, c'est de se former une idée basse et austère du service de Dieu. D'une part, il n'y voit rien de grand ; de l'autre, il y trouve tout rigoureux. De là ses blasphèmes contre les justes, et son éloignement de la vertu. Dissipons ces préventions insensées, et prouvons-lui, s'il se peut, d'abord, non-seulement qu'il est grand et glorieux de servir Dieu, mais qu'il n'est rien de plus grand et de plus glorieux sur la terre. Prouvons, en second lieu, non-seulement qu'il est doux et consolant de servir Dieu, mais qu'il n'est rien de plus doux et de plus consolant dans la vie. S'il en est ainsi, combien sont à plaindre ceux qui s'éloignent de Dieu !

Quelle idée vous formez-vous, mes frères, de la gloire et de la grandeur? Vous êtes trop éclairés pour la placer dans les titres et les dignités de la terre. S'il est grand par soi-même de jouir sans autre mérite d'une autorité sans bornes, de voir tout plier sous ses lois, de pouvoir d'une seule parole décider de la vie et de la mort, de répandre d'un seul regard l'espérance ou l'effroi : commençons par dégrader Jésus-Christ et les Apôtres qui choisirent une vie obscure, et dressons des autels à tant d'hommes odieux qui n'occupèrent les premiers rangs que pour le malheur de la terre et pour la honte de l'humanité. Mais s'il est une grandeur indépendante du rang et de la naissance, de la fortune et de tout événement humain, qui réunisse l'approbation de Dieu, les suffrages des hommes, l'admiration de ceux mêmes qui n'osent y aspirer : ne conviendrez-vous pas que c'est la grandeur la plus solide, la plus personnelle, la plus respectable qui soit sur la terre. Convenez donc aussi que rien n'est plus grand qu'un serviteur de Dieu, puisque rien n'égale la dignité de ses actions, la noblesse de ses sentiments, et la sublimité de ses motifs.

Faire le détail de ses devoirs, c'est faire celui de ses actions : parcourir toutes les perfections de Dieu, c'est exprimer tous les différents hommages qu'il lui rend; c'est dire qu'il n'aime que Dieu, qu'il ne craint que de ne pas l'aimer assez, qu'il ne désire que de l'aimer davantage. Tous les différents liens qui l'unissent aux autres hommes font éclater, sous des jours différents, toutes ses vertus : sa sagesse, s'il gouverne; sa justice, s'il commande; sa soumission, s'il obéit. Tous les changements de situation où peut le placer la Providence ne changeront rien à la disposition de son cœur; il sera modeste dans la prospérité, tranquille dans l'adversité, patient dans les douleurs : la mauvaise conduite des autres ne pourra rien faire sur la sienne : qu'on lui manque, il ne manquera à personne, ni à lui-même; il sera toujours fidèle dans ses promesses, modéré dans ses discours, droit avec ceux qui ne le sont pas, pacifique avec ceux qui haïssent la paix; il saura même allier les devoirs qui paraissent les plus opposés, l'autorité avec l'humanité, la politique avec la sincérité, l'élévation avec l'humilité, l'application aux affaires avec les exercices de la piété. Parcourez à présent tous les divers genres de gloire dont le monde flatte la vanité des hommes. Voyez si tous ensemble ils peuvent atteindre au moindre degré de grandeur où la foi élève l'homme de bien, et décidez ensuite s'il est plus glorieux de suivre brutalement les impressions de l'ambition et de la volupté, que de servir Dieu comme lui dans la sincérité du cœur. Ne vous bornez pas à ses actions : étudiez ses sentiments et pénétrez jusqu'à son cœur. Point de générosité supérieure à la sienne; point d'intérêt qui le touche que celui de son salut; point de péril qui l'alarme que celui de perdre son Dieu; point de difficulté qu'il ne surmonte dès qu'il s'agit d'assurer son bonheur éternel. Détaché des richesses qu'il méprise, embarrassé des honneurs qu'il redoute, plus grand que le monde entier, qu'il regarde comme un vil amas de poussière, il est inaccessible aux offres, aux promesses, aux menaces qui pourraient le faire mollir sur le droit. Proposez-lui une injustice, une prévarication, et vous verrez la fermeté de son âme : parlez-lui de l'autorité des hommes, il la respecte, et ne la craint pas; menacez-le des persécutions, il les regarde comme un gage de son bonheur à venir : montrez-lui la mort prochaine, c'est l'objet de ses désirs; tous les coups qu'on peut lui porter ne sauraient atteindre jusqu'à son cœur; toute la nature ne saurait affaiblir son courage : ne pas reconnaître en cela la véritable grandeur, c'est n'en avoir jamais eu l'idée.

Nous en serons encore plus convaincus, si nous examinons les motifs des serviteurs de Dieu. Ils ne suivent ni leur humeur, puisqu'ils la mortifient en tout, ni l'intérêt, puisqu'ils sont détachés de tout; ni le désir de se distinguer, car ils ne sont pas vertueux pour le spectacle, mais pour la vertu même; ils n'agissent que sous les yeux de Dieu seul, et comme s'il n'y avait plus d'hommes sur la terre : ou plutôt, le juste voit Dieu dans tous les hommes, dans ses supérieurs, dans ses amis, dans ses proches, dans toutes les créatures, dans les services qu'il leur rend, dans les devoirs dont il s'acquitte; dans toute sa conduite il a Dieu seul pour objet : la volonté de Dieu est sa règle, la justice de Dieu son conseil, la loi de Dieu sa lumière, la puissance de Dieu son appui, la grâce de Dieu sa richesse, l'amour de Dieu son bonheur, la gloire de Dieu, Dieu lui-même l'objet de son espérance. Il est plus grand encore dans ses motifs que dans ses œuvres, dans la réalité que dans l'espérance; il surpasse le jugement qu'on en porte; il surpasse la peinture que j'en fais : tout ce que j'en dis ne le définit pas encore.

Quelque grands, quelque sublimes que je présente les vrais serviteurs de Dieu, quelque rares qu'ils soient parmi les hommes, il en faut, il en est et il en sera dans tous les lieux, dans tous les temps et dans toutes les conditions. Vous en voyez, vous en connaissez dont l'exemple seul est capable de vous confondre et de vous condamner, si vous ne les imitez pas. Malgré les défauts que vous leur prêtez, malgré le ridicule que vous affectez de répandre sur leurs vertus, vous les admirez en secret et vous êtes forcés de leur applaudir. C'est le propre de la vertu de réunir tous les suffrages; elle a sur tous les cœurs un droit inaliénable; elle met tôt ou tard dans ses intérêts une raison droite, saine et épurée; elle enlève l'estime et les hommages de ceux mêmes qui s'efforcent de les lui refuser. Peut-être en est-il qui par système ou par état censurent la piété des justes, ou plutôt qui les soupçonnent ou les accusent d'une fausse

piété; mais qui sont ces personnes si peu équitables ? Une jeunesse folle et dépravée, qui ne sait ni pourquoi ni comment elle juge aussi prête à blâmer qu'à louer, selon ses caprices, aussi destituée de raison que de religion, aussi méprisable qu'odieuse; aussi méprisée que détestée; disons mieux, des hommes de tous les âges élevés à l'école des vices et de l'impiété qui s'efforcent de couvrir les horreurs de leur vie, en diminuant le nombre des justes et en grossissant celui des coupables: comme si l'affreuse opinion qu'ils ont du genre humain pouvait effacer leur opprobre particulier. Ah! il est glorieux aux serviteurs de Dieu d'avoir pour ennemis et pour censeurs des hommes de ce caractère. La vertu se croirait flétrie, elle aurait à rougir des éloges qui passeraient par des bouches aussi impures.

Non, la vertu n'a rien à craindre de leurs mépris; sa grandeur est même indépendante de tous les hommes. La gloire du juste réside essentiellement dans les sentiments que Dieu lui inspire. Ecouter et suivre des sentiments si hauts et si nobles, c'est le plus grand honneur que l'homme puisse faire à sa religion; mais inspirer et donner des sentiments plus élevés, c'est le plus grand honneur que la religion puisse faire à l'homme. La piété seule peut en effet illustrer les hommes les plus vulgaires: elle décore l'obscurité des noms et relève la bassesse de la naissance: mais elle répand un éclat plus frappant sur les gens du monde, comme les gens du monde donnent un nouvel éclat à la piété. Quel honneur pour la religion, lorsqu'elle peut montrer dans leur personne, qu'elle sait former des justes dans les états les plus périlleux; des hommes qui sont comblés d'honneur sans en être éblouis, entourés de richesses sans en être passionnés, sollicités par les plaisirs sans en être tentés, qui possèdent tout comme ne possédant rien plus grands que leur fortune et plus distingués devant Dieu que devant les hommes. Exposés aux regards publics, leurs exemples deviennent aussi éclatants que leurs noms; ils répandent l'amour de la vertu et la bonne odeur de Jésus-Christ parmi tous ceux qui les connaissent, parmi même ceux qui ne les connaissent pas. Ils rendent la religion respectable à proportion qu'ils sont respectés eux-mêmes; mais la religion leur rend avec usure tout l'éclat qu'elle reçoit d'eux. L'éclat qu'elle reçoit d'eux, joint à leur rang, les rend doublement les images de Dieu. La sagesse, peuvent-ils dire avec Salomon, m'attire des éloges de mes égaux et l'admiration des peuples.

On voit en effet avec un étonnement mêlé de respect, un grand qui peut n'avoir d'autre règle que celle de ses désirs, et qui renferme tous ses désirs dans la loi de Dieu; entouré de tous les attraits du vice, et qui ne se déclare que pour la vertu. Il n'a qu'à se montrer pour être applaudi; on retient à peine les sentiments de vénération que sa présence inspire, et les hommages qu'on lui rend ne sont pas adressés au rang et à l'autorité: on les accorde à la vertu et à la vérité.

S'il était, après tout, des hommes assez injustes pour refuser à la vertu l'estime et le respect qu'elle mérite, les serviteurs de Dieu porteront toujours en eux le témoignage de leur conscience qui ne les fera jamais rougir; et saint Paul nous déclare que le témoignage d'une conscience pure est la véritable gloire d'un chrétien. Alors, ces âmes vraiment grandes peuvent dire avec saint Paul: vous nous méprisez, aveugles mondains; et pourquoi? parce que nous ne courons pas vers la fortune avec l'avidité qui vous dévore; parce que nous ne soupirons pas comme vous après les honneurs qui se refusent si souvent à vos empressements; parce que nous savons nous interdire des plaisirs aussi mortels à notre honneur que funestes à notre salut. Mais nous attirons les regards de complaisance de Dieu, des anges et des hommes éclairés. En cela nous sommes plus connus et plus révérés que vous: *quasi incogniti, et cogniti.* (II *Cor.*, VI.) Il est vrai qu'ensevelis avec Jésus-Christ, nous menons une vie crucifiée telle que l'Evangile nous la prescrit; mais nous vivons en Dieu de la vie de la grâce, et c'est la seule qui soit digne de nous: *quasi morientes, et ecce vivimus.* (*Ibid.*) Notre éloignement de vos cercles tumultueux, de vos spectacles licencieux, de vos assemblées profanes, vous fait croire que la plus amère tristesse fait notre partage; mais nous goûtons la joie du Saint-Esprit, et notre joie ne nous sera jamais ravie, *sicut tristes, semper autem gaudentes.* (*Ibid.*) Parce que nous ne faisons pas des dépenses pour la vanité, des dépenses pour la volupté, des dépenses pour la sensualité, vous nous soupçonnez d'avarice ou d'indigence; mais nos frères soulagés, leurs larmes essuyées et leurs besoins remplis vous diront combien notre magnificence surpasse la vôtre: *semper egentes, multos autem locupletantes.* (*Ibid.*) Applaudissez-vous donc, aveugles, de vos titres, de vos dignités et de votre faste: gonflez-vous dans les frivoles objets de votre vain orgueil, enfants de la terre; et tandis que votre cœur prononcera contre vous des arrêts humiliants qui ne peuvent que vous confondre, nous nous applaudirons, sous les yeux de Dieu, du témoignage de nos consciences et de la gloire de notre destinée. On trouve donc la gloire au service de Dieu Mais on y trouve encore la paix, la consolation et le repos, plus que dans toute autre situation de la vie.

Et pour vous en convaincre, mes frères, examinons ce qui peut altérer ou procurer la paix et le repos. Le désordre de l'âme et le tumulte des passions altèrent la pure source de la paix et le repos, dit saint Grégoire, tandis qu'on goûte l'un et l'autre, lorsqu'on sait réprimer ses passions et les soumettre à la volonté de Dieu : *Qui iræ servit, qui luxuriæ, qui superbiæ innumerabilem exercitum inter se patitur.*

Recourons à l'expérience, et confirmons-nous dans la vérité. Quelle agitation dans les hommes de chair et de sang, qui prostituent leurs services au monde et leurs cœurs à toutes les passions qui les agitent ! Avides de ce qu'ils n'ont pas, dégoûtés de ce qu'ils ont, froids pour ce qui s'offre à leurs désirs, ardents pour ce qui se refuse à leurs empressements, ils ont beau multiplier les objets et les plaisirs, ils ne font que s'accabler au lieu de se satisfaire, parce que leurs passions s'irritent de ce qu'ils leur accordent pour les assouvir. D'ailleurs, tyrannisés de tout côté par l'orgueil et l'avarice, par la crainte et l'amour du plaisir, ce qu'ils accordent à l'une, l'autre le leur reproche; s'ils donnent dans le luxe, l'avarice s'en alarme; s'ils écoutent l'avarice, ils entendent murmurer leur vanité. Se livrent-ils aux plaisirs : la crainte tourmente leurs cœurs. Se livrent-ils à la crainte : l'amour du plaisir en frémit : chacune crie, chacune presse, chacune veut être la plus forte et régner seule aux dépens de ceux qui les flattent. C'est ce qui les prive de leur repos dont leurs remords implacables sont seuls capables de les priver. Saül, livré à lui-même et à ses fureurs, ne peut plus supporter le poids de sa conscience, et la contradiction de ses passions ; il se tourne de tout côté, et rien ne peut calmer les agitations de son cœur; il cherche à se séduire, et il ne le peut pas ; il se fuit partout, et partout il se trouve. Loin d'adoucir par des plaisirs l'amertume de son âme, il répand cette amertume sur les plaisirs qui pouvaient l'adoucir: ainsi l'éprouvent tous ceux qui préfèrent leurs passions à leur devoir. Hélas! une épreuve si triste et si générale peut-elle encore laisser vivre le vice dans le cœur des hommes?

S'il est donc vrai que le désordre de l'âme et le tumulte des passions altèrent la pure source de la paix, et du repos, il est également incontestable que l'on goûte l'un et l'autre, lorsqu'on sait réprimer ses passions et les soumettre à la volonté de Dieu : *Contra qui omnia ista contemnit, magna mentis tranquillitate perfruitur*. Or, n'est-ce pas l'heureuse situation de l'homme qui sert Dieu? Obligé par les ordres de ce Dieu qu'il respecte, de commander à ses désirs corrompus, il les réprime et bientôt ils restent dans le devoir. Ces passions obstinées peuvent bien l'inquiéter par leurs cris tumultueux, mais elles ne le déchireront point par leurs morsures cruelles. Enchaînées, elles s'efforcent de briser les liens qui les captivent; mais elles ne troublent pas le cœur de celui qui ne les flatte pas; remplacées chez le juste par une humble soumission aux lois divines, elles laissent tout le calme que produit le bon ordre et la soumission au souverain Etre. Tout étant dans cet ordre, le corps soumis à l'esprit, l'esprit d'accord avec le cœur, le cœur entre les mains de Dieu, Dieu le principe de ses actions; sa vie est une joie toujours renaissante, dit l'Ecriture, et son âme est plongée dans un fleuve de paix : *Magna mentis tranquillitate perfruitur*. Ajoutez l'onction secrète dont la grâce inonde l'âme de ceux qui servent fidèlement le Seigneur, en récompense des plaisirs défendus qu'ils s'interdisent, et des devoirs pénibles qu'ils s'imposent, cette onction d'en haut à laquelle les douceurs d'ici-bas n'ont rien de comparable ; cette attente si consolante des biens à venir qu'ils se proposent, et qu'ils espèrent; le témoignage intérieur, que leurs œuvres sont acceptées comme un encens d'agréable odeur, et qu'elles leur produiront un poids immense de gloire, comme des semences de bénédiction pour l'éternité.

Tout cela ne vous touche pas, aveugles mondains; mais est-ce à vous, hommes terrestres et grossiers, à juger des choses spirituelles qui surpassent les sens? Avec des yeux collés à la terre, pouvez-vous pénétrer le voile mystérieux qui couvre les opérations de Dieu sur le cœur de ses élus? Sans avoir essayé le joug du Seigneur, pouvez-vous juger de sa pesanteur? Sans avoir marché dans ses voies, pouvez-vous les accuser d'être rudes et difficiles? Prononcez, à la bonne heure, sur la vie du monde, sur le vide et l'amertume de ses plaisirs, sur l'inconstance de ses biens et sur la fausseté de ses promesses; décriez ou exagérez les inquiétudes et les dégoûts inséparables des passions, vous pouvez en décider. Une épreuve, hélas! trop longue et trop frappante, vous a mis en état de nous en instruire; mais pour la vie chrétienne, ce n'est pas à vous à parler de ses rigueurs, ce n'est pas à vous à nier ses douceurs; elle vous est étrangère et par conséquent inconnue. Non, ce n'est ni aux Amorrhéens, ni aux Chananéens à prononcer sur les consolations d'Israël. Les vrais Israélites qui dans le désert se nourrissent de la manne peuvent seuls nous dire combien cet aliment céleste renferme de goût et de délices ; combien le pain mystérieux qu'on reçoit au pied de la montagne communique de force et de résolution pour surmonter les dégoûts d'une vie austère; combien en un mot le bonheur et le repos des justes sont parfaits.

Bonheur, repos, qu'un revers de fortune ne dissipe pas, que la crainte de les perdre n'altère pas, dont la durée ne fatigue pas, que les accidents de la vie n'interrompent pas. Ils peuvent bien affliger les serviteurs de Dieu, ces accidents inévitables dans la vie, mais ils ne sauraient altérer leur repos. Détachés des biens de la terre, ils en ressentent moins la privation; de cette privation même, ils font un sacrifice à Dieu qui leur rend au centuple ce que la malice des hommes ou l'ordre de la Providence leur enlève au dehors. Ainsi, qu'on les déchire, ou qu'on les persécute, qu'on les dépouille et qu'on insulte à leur patience, que des revers accablants les précipitent dans la poussière, que l'envie verse son noir poison sur leur conduite, que les douleurs les plus aiguës déchirent leurs

corps, que les éléments furieux s'arment contre leurs jours ; ils triomphent dans leurs tribulations, sachant avec saint Paul que la tribulation opère la patience, que la patience produit l'espérance, et que l'espérance ne les confondra point, parce qu'elle est animée de la charité que le Saint-Esprit a répandue dans nos cœurs : *Magna mentis tranquillitate perfruitur*. Joseph perd tout à la fois sa réputation et sa liberté ; mais sa vertu se voit opprimée sans être abattue ; si les hommes l'abandonnent, l'onction de la grâce ne l'abandonne pas. *L'esprit de Dieu*, dit l'Ecriture, *descend dans son cœur ;* la sagesse ne le délaisse point dans ses liens; une main invisible porte dans son âme le repos et la sérénité. Eh ! quelles larmes ne sont pas adoucies lorsqu'on les répand dans le sein du Seigneur ; et pourquoi faut-il que la prévention du monde attache une triste destinée à la vertu, qui seule nous tend la main dans nos malheurs, et qui dans cet exil est la plus douce diversion à nos peines.

Il est sans doute des peines dans la pratique de la vertu, des peines même indépendantes des accidents ordinaires de la vie. Ce n'est pas en vain que Jésus-Christ a prononcé que le royaume du ciel souffre violence, et si c'est là ce qui vous en détourne, mes frères, reconnaissez ici combien l'erreur et la prévention grossissent à vos yeux les rigueurs de la vertu, pour vous déguiser les désavantages d'une vie profane. Il est des peines dans la vertu, je l'avoue, mais n'en est-il pas dans le monde ? N'en est-il pas dans le vice ? N'en est-il pas dans le crime ? Et les épines qui naissent dans le chemin de la vertu sont-elles comparables à celles dont les voies de l'iniquité sont parsemées ? Les violences volontaires qui nous assurent le royaume de Dieu sont-elles comparables à l'humiliation d'une préférence, aux agitations de l'avarice, aux assujettissements de l'ambition, aux dégoûts, aux factions, aux fureurs d'un engagement profane ? La tristesse apparente de la pénitence, est-elle proportionnée aux remords dévorants d'une conscience criminelle, à la honte d'une vie déréglée, à l'affreux pressentiment d'un avenir éternellement malheureux ? Dans l'inévitable nécessité de souffrir, ou d'une vie profane, ou d'une vie chrétienne, n'est-il pas plus sage, pour cette vie même, de préférer des rigueurs que la foi console, que l'espérance soutient, que la charité adoucit, contre qui personne ne réclame ; de les préférer, dis-je, à des peines que rien ne partage, dont rien ne dédommage, dont la fin ne peut être que funeste, et qui si souvent vous coûtent, vous arrachent des regrets, et des plaintes amères ?

Nous vous entendons en effet, aveugles esclaves du monde et des passions; nous vous entendons tous les jours vous plaindre de votre destinée ; mais avez-vous entendu des âmes vraiment chrétiennes déplorer leur sort, et regretter les engagements de la vertu ? Demandez-leur si elles envient votre condition. Elles vous répondront qu'elles vous regardent comme dignes de compassion, elles vous diront qu'elles ne changeraient pas leur tristesse apparente pour toutes vos prétendues félicités; en un mot, elles se réunissent avec vous pour convenir que le monde ne fait que des malheureux ; et vous, vous êtes forcés de vous réunir souvent avec elles, pour convenir que la vertu seule fait la consolation et la joie de l'homme sur la terre; et cet aveu qui vous échappe comme malgré vous-mêmes, cet aveu si glorieux pour les justes, vous ne l'accordez ni à l'usage ni au préjugé ; c'est votre cœur qui vous le dicte, lors même que votre bouche affecte de le contredire; c'est un cri de la nature, c'est un sentiment intime auquel vous ne sauriez vous refuser. Vous êtes quelquefois assez équitable pour y conformer vos paroles, et vous êtes toujours assez lâches pour n'oser y conformer votre conduite. Malheureux, et dignes de l'être, vous soupirez dans vos chaînes, et vous n'osez les rompre. Vous savez où est le vrai bonheur, vous le voyez, vous y touchez, il est sous vos yeux et sous votre main, et vous ne sauriez vous déterminer une fois à le choisir ; vous craignez une vie triste en vous approchant de Dieu, et vous ne voyez pas et vous ne sentez pas que c'est votre éloignement de Dieu qui vous ôte la paix et qui commence dès cette vie même votre éternel malheur ; et c'est ici l'article décisif, l'article uniquement intéressant pour vous. Oui, je veux qu'une vie chrétienne excite votre effroi, quoiqu'elle vous laisse, après tout, tranquille au milieu de vos amis et de vos proches, sans crainte pour votre vie et pour votre fortune. Je consens que vous dédaigniez les douceurs de la vertu, que vous renonciez à ses récompenses sensibles et que vous doutiez des récompenses qui lui sont accordées sur la terre. Mais ouvrez au moins les yeux, voyez l'alternative où vous êtes placés, voyez le précipice que vous creusez sous vos pieds ; demandez-vous à vous-mêmes ce que vous allez devenir, si vous ne vous déterminez pour le service de Dieu. Pouvez-vous oublier qu'en renonçant à la piété, vous choisissez l'enfer pour votre partage, que le vice ou la vertu décideront nécessairement de votre sort éternel ? Est-il rien de plus affreux que de vous représenter que chaque pas vous avance vers le dernier des malheurs ? Est-il rien de plus consolant au contraire, que de penser que chaque moment nous unit plus étroitement à Dieu, nous approche plus près de lui, nous donne un droit plus certain à sa gloire ? C'est votre situation, ô pécheurs qui vivez éloignés de Dieu comme si vous n'en aviez point. Quoi de plus capable de vous ramener à lui ? C'est votre situation, ô justes qui m'écoutez, qui faites de la loi de Dieu vos plus chères délices ; continuez donc de goûter combien le Seigneur est doux à ceux qui l'aiment ; continuez à l'aimer et à le servir, mais ne le servez pas lâchement, parce qu'on ne recueille les avantages attachés au service de Dieu, qu'en le servant sans réserve.

SECONDE PARTIE.

Dieu n'accepte pas les sacrifices imparfaits. Les avantages attachés à son service ne sont pas faits pour les lâches; ce n'est pas trop de tout nous-mêmes pour les mériter et les obtenir : or, ces avantages, vous vous les rappelez aisément, consistent dans la gloire et dans le repos.

Apprenons donc ici, 1° qu'on ne jouit de cette gloire, 2° qu'on ne goûte ce repos, qu'autant qu'on sert Dieu sans réserve. Venons-en aux preuves.

Est-il glorieux de servir Dieu d'une manière contraire à ses desseins, contraire à ses défenses? d'une manière qui nous expose à sa colère, qui nous attire ses menaces, qui le surcharge et qui le dégoûte? Non, sans doute; de tels services n'ont rien de glorieux pour celui qui les rend à Dieu : or c'est l'état de ceux qui servent le Seigneur avec réserve. Ils le servent d'une manière contraire à ses intentions. Il nous apprend, par son interprète Moïse, qu'il veut être servi de tout notre cœur et de toutes nos forces. Ils le servent d'une manière contraire à ses défenses; il nous interdit, tantôt de mêler un encens étranger à celui qu'on lui présente, tantôt de partager nos adorations entre sa majesté suprême et des divinités étrangères, tantôt de lui présenter des victimes estropiées, tantôt enfin, il nous déclare qu'on ne peut servir deux maîtres. Ils le servent d'une manière qui les expose à sa colère. Le cœur et le service de ce peuple sont divisés, dit-il; qu'il périsse et qu'il soit anéanti tout à l'heure. Ils le servent d'une manière qui le surcharge et qui le fatigue: parce que vous êtes tièdes, dit-il, je suis prêt à vous vomir de ma bouche.

A n'en juger, en effet, que par les lumières de la raison, aidée des lumières de la foi, user de réserve envers Dieu, qui n'en connaît point lorsqu'il s'agit de nous faire du bien; le mettre en parallèle avec de viles créatures, et leur donner souvent la préférence; lui abandonner à regret quelques mouvements de son cœur, qu'on arrache, pour ainsi dire, à l'avidité de ses passions; traiter ainsi cet Etre suprême, dont les services de tous les hommes et de tous les anges ne sauraient reconnaître ni les bienfaits, ni les perfections : en faut-il davantage pour se rendre l'opprobre du ciel et de la terre, de Dieu et des hommes? Oui, des hommes; car ils méprisent souverainement les lâches serviteurs de Dieu, qui prescrivent des bornes à leur piété, qui se plaignent à Dieu de leurs services, qui traînent ennuyeusement son joug, qui cherchent à se dédommager auprès des créatures des efforts qu'ils se font pour honorer leur Créateur.

C'est sur de tels hommes que le monde décoche ses traits les plus malins; c'est d'eux qu'il fait des railleries sanglantes, lorsqu'il les voit, tantôt aux pieds des autels, tantôt dans des assemblées profanes; tantôt fréquenter les sacrements, tantôt se mêler dans des parties de plaisir; perdre le soir ce qu'ils ont recueilli le matin; démentir demain la conduite régulière d'aujourd'hui; faire un monstrueux mélange de piété et de mondanité, de retenue et de liberté, de dévotion et d'amusement tout mondains. Il n'épargne pas davantage ceux qui mettent leur humeur et leur caprice à l'abri des exercices de la religion; qui cherchent à se faire de la piété même un titre de mollesse et d'oisiveté, d'entêtement et de singularité; qui donnent à des prières déplacées un temps qu'ils doivent à la charité; qui cherchent dans une oisive retraite à se soustraire aux devoirs de la société : tous ceux, en un mot, qui négligent leurs obligations véritables pour des obligations arbitraires; qui, fidèles sur un article et prévaricateurs de l'autre, prétendent servir Dieu à leur gré, et par conséquent ne le servir qu'à demi. Content d'accorder son approbation aux véritables serviteurs de Dieu, le monde n'a garde de l'accorder aux autres; et si l'on se plaint aujourd'hui que la dévotion est méprisée, ne nous en prenons pas tant au monde, tout injuste et tout blasphémateur qu'il est, qu'à la dévotion même, telle qu'on la voit dans plusieurs. On l'y voit défigurée par des défauts si visibles et quelquefois si révoltants, que pour les supporter ou les accuser, on a besoin d'une indulgence et d'une charité dont le monde ne fait pas profession.

S'il ne censurait encore que les défauts qui trop souvent obscurcissent la piété, ses discours et ses jugements pourraient être quelquefois véritables, quoique toujours répréhensibles; mais, incapable de modération et de réserve, il s'en prend à la piété même; il accuse les justes de se jouer de Dieu et des hommes, de donner à la terre le vain spectacle d'une vertu dont ils n'ont que le fantôme et l'apparence. Ces discours qui vous font horreur, nous avons la douleur de les entendre tous les jours parmi nous; et vous-mêmes qui en frémissez, c'est vous qui, sans y penser et sans le vouloir, les mettez dans la bouche de l'impie. C'est votre lâcheté dans le service de Dieu, dit saint Paul, qui fait tenir des propos si injurieux à Dieu, et pour vous-mêmes: *Per vos blasphematur nomen Dei inter gentes* (*Rom.*, II). Profitez, donc, mes frères, vous qui par des mœurs, chrétiennes vous déclarez pour Dieu, profitez, dis-je, des paroles qu'ajoute saint Paul; vivez en sorte que les ennemis de la vertu ne trouvent en vous rien de répréhensible : *ut qui ex adverso est, vereatur, nihil habens malum dicere de vobis.* (*Ibid.*)

Que l'Eglise soit déshonorée par la corruption et la licence des grands pécheurs, qui ne restent encore dans son sein que pour l'outrager de plus près; elle en gémit, mais elle s'y attend : mais se voir déshonorée par ceux-mêmes dont elle attend sa décoration et son lustre, c'est ce qui fait sa confusion, et c'est ce qui fait singulièrement la vôtre. Souvenez-vous donc que sa gloire et ses intérêts sont entre vos mains. Formez-vous une haute idée de ce que la religion exige de vous; dès que vous vous déclarez haute-

ment serviteurs de Jésus-Christ, vous contractez l'engagement solennel d'une innocence à toute épreuve. Soutenez avec majesté la gloire de la vertu et les regards de ceux qui la méprisent. Achetez le droit d'être insensibles à leurs censures en n'y donnant point de lieu. Forcez le monde d'estimer ce qu'il ne saurait aimer. Otez-lui la joie cruelle de trouver en vous des faiblesses à reprendre. Désarmez sa malice; qu'il ne lui reste de sa critique que la honte de l'impudence et de l'imposture : *ut qui ex adverso est, vereatur, nihil habens malum dicere de vobis.*

Sans cela, vous êtes privé de ce que le service de Dieu peut avoir de plus grand et de plus honorable, qui est l'édification des fidèles, la conversion des impies. Oui, mes frères, de la part des chrétiens qui se sont une fois dévoués à la piété, il n'est presque point de milieu entre l'édification et le scandale : s'ils n'encouragent pas au bien, ils le détruisent; si leurs mœurs ne sont pas un modèle, elles deviennent un écueil; si leur conduite n'annonce pas la vertu, elle inspire, elle autorise, elle multiplie le vice. Une démarche peu mesurée de leur part suffit quelquefois pour étouffer des semences de vertu qui restaient encore dans le cœur des libertins, toujours prêts à justifier leurs excès. Hélas! mes frères, peut-être est-ce la lâcheté de notre vie qui jette sur leur esprit et sur leur cœur un voile impénétrable à la vérité; peut-être leur conversion naissante a-t-elle mille fois échoué contre nos mauvais exemples; peut-être la contradiction de nos mœurs, tantôt bonnes, tantôt mauvaises, met-elle plus d'obstacles à leur retour vers Dieu, que les rigueurs prétendues qu'ils se représentent à son service.

Epargnons-nous la honte de ce reproche humiliant; procurons-nous la douce et glorieuse consolation de contribuer, s'il se peut, à l'accroissement du royaume de Dieu; que nos mœurs soient une leçon continuelle de vertu et une censure publique du vice; qu'elles soutiennent la piété chancelante; qu'elles ôtent au pécheur tout prétexte d'endurcissement, et qu'il ne puisse accuser de sa persévérance dans le désordre que sa propre obstination et sa mauvaise volonté : *ut qui ex adverso est, vereatur, nihil habens dicere de vobis.* Comprenez-le donc, vous qui servez le Seigneur lâchement et à demi, que son service n'aura pour vous rien d'honorable ni de doux, qu'autant que vous le servirez sans réserve : je dis encore que vous n'y trouverez ni consolation, ni douceur.

Notre cœur de sa nature n'est pas infini. Tout ce qui le partage le déchire, parce qu'il ne peut s'étendre à plusieurs objets différents; et plus les objets qu'il aime et qu'il recherche séparément sont opposés entre eux, plus notre cœur est divisé, plus par conséquent il est déchiré. Or, quoi de plus opposé que Dieu et les objets du monde qui ne se rapportent pas à lui? quoi, par conséquent, de plus capable de déchirer notre cœur, que ce contraste bizarre dont il est lui-même la victime? Qu'une personne s'efforce de concilier dans son cœur l'amour et le service du monde avec l'amour et le service de Dieu; quelle agitation! Dieu l'attire d'un côté, le monde l'attire de l'autre. Suit-elle la volonté de Dieu; ce n'est qu'avec répugnance. Ecoute-t-elle la voix du monde; ce n'est qu'avec de cruels remords. Toutes ses démarches se ressentent de cette opposition; tous ses plaisirs sont détrempés de cette amertume : n'agissant pas toujours pour le monde, parce qu'elle n'ose pas; n'agissant pas toujours pour Dieu, parce qu'elle ne le veut pas: elle ne goûte pas les plaisirs impuissants de l'un, qui l'afflige par malignité, ni les plaisirs ineffables de l'autre, qui les lui refuse par justice. Assez retenue pour ne pas abandonner entièrement le Seigneur; assez lâche pour chercher quelque autre chose que lui, elle éprouve tout à la fois ce que les tentations ont de violence, et ce que la grâce a de reproches.

Esclave de deux maîtres, elle porte tout le poids de deux jougs différents; royaume divisé, elle se sent foulée par deux prétendants; infortunée Rebecca, elle porte dans son sein deux peuples opposés qui se combattent et s'entre-détruisent, et il faut qu'elle essuie toute la rigueur des coups qu'ils se portent mutuellement. Contradiction éternelle qui ne la laisse jamais à elle-même; opposition fatale de ses sentiments à ses sentiments, de ses désirs à ses désirs, de ses actions à ses actions; gênes cruelles qui ne lui laissent ni paix ni trêve.

Malheur donc à l'âme infidèle, dit saint Augustin; malheur à cette âme audacieuse qui rend à la créature des services usurpés au Créateur : elle se tourmente et se travaille, sans trouver de consolation nulle part. S'appuie-t-elle sur elle-même, elle s'accable de son propre poids; s'appuie-t-elle sur une créature étrangère, ce faible roseau se brise et la perce de ses épines. De quelque côté qu'elle se tourne, à quelque objet qu'elle prostitue ses services, elle trouve la douleur inévitable à celui qui se propose quelqu'autre chose que Dieu.

Cessez donc de vous plaindre, serviteurs infidèles, et rendez-vous enfin justice. Lorsque vous avez servi le Seigneur avec la ferveur et l'intégrité qu'il mérite, n'avez-vous pas éprouvé que rien n'égale les douceurs que l'on goûte autour de lui? D'où vient donc qu'aujourd'hui vous ne trouvez sous vos pas que des épines et des tribulations amères? Ne viendraient-elles pas de vos passions trop écoutées, trop ménagées, trop suivies, qui, comme un venin secret, empoisonnent la source de vos consolations? Remontez à l'origine, et vous verrez que ce n'est pas le joug du Seigneur qui est devenu plus pesant, c'est votre courage qui s'est ralenti. Ce n'est pas son calice qui est devenu plus amer, c'est votre goût qui est plus dépravé.

Vos dégoûts et vos inquiétudes sont la punition de vos partages injustes, et l'accomplissement de la menace que Dieu vous fait par son prophète Ezéchiel. Après m'a-

voir choisi, vous avez encore jeté des regards de complaisance sur le monde; après m'avoir juré de ne vivre que pour moi, vous avez aussi voulu vivre pour lui; après avoir marché dans mes voies, vous avez marché dans celles de Samarie votre sœur : *In via sororis tuæ Samariæ ambulasti.* (*Ezech.*, XXIII.) Je vous déclare que vos jours, qui d'abord furent pour vous si purs et si sereins, seront, comme les siens, des jours de deuil et de tristesse, Vos voies, où vous marchiez autrefois sur des fleurs, ne produiront que des ronces et des épines. Vous participez aux infidélités de Samarie, vous participerez à ses ennuis; vous partagez son esprit, vous partagerez son calice : *Replebe-ris calice mœroris et tristitiæ, calice sororis tuæ Samariæ.* (*Ibid.*) Vous serez même plus sévèrement traité, vous serez plus affligé que le monde et ses adorateurs; aucune de ses amertumes ne vous sera épargnée, vous boirez le calice jusqu'à la lie; il ne sera détrempé de pas une consolation : ni ma grâce, ni vos passions ne vous laisseront tranquille. Vos passions vous reprocheront votre timidité, ma grâce vous reprochera votre infidélité; vous ne serez en paix ni avec le ciel, ni avec le monde, ni avec vous-même : *Bibens bibes illum, et epotabis usque ad fœces.* (*Ibid.*)

Ainsi vous ne pensez pas, chrétiens, que tout ce que vous accordez aux passions les irritent; que tout ce que vous ravissez à Dieu, vous le prenez sur vos propres consolations. Vous voulez chercher dans l'amusement et dans la dissipation de quoi charmer ce que les exercices de piété vous offrent de triste et de languissant, et vous prenez ainsi pour un remède le poison qui vous tue. Ecoutez donc, chrétiens, également aveugles et infidèles, écoutez ce que vous dit le Roi prophète : Voulez-vous avoir la vie en vous? voulez-vous être heureux pendant le temps et pendant l'éternité? Ne ménagez rien avec Dieu; ne craignez pas de donner trop en donnant tout; jetez-vous, les yeux fermés, entre les bras du Dieu des miséricordes. Plus vous ferez pour Dieu, plus Dieu fera pour vous; plus votre sacrifice sera complet, plus il sera consolant : plus il sera méritoire, plus il sera salutaire.

Car, faut-il vous dire ici que votre salut dépend de votre fidélité; que vos progrès, dans les voies de la grâce, dépendent de vos efforts; que lorsque vous cessez d'aimer Dieu sans réserve, vous risquez de ne plus l'aimer du tout; qu'en prescrivant des bornes à vos vertus, vous risquez de perdre même celles qui vous restent; qu'en refusant de vous enrichir de nouveau, vous risquez de tomber dans une indigence entière. Faisant à présent une action pour Dieu, un moment après une action pour la créature; vous retenant sur une chose, vous livrant à vous-même dans une autre; suivant aujourd'hui l'impression de la grâce, agissant demain par les mouvements de la créature : vous faites un pas vers Dieu, un autre vers les objets de la terre; vous vous trouvez à la même place, parce que vous reculez à mesure que vous avancez; vous vous trouvez également défigurés parce que vous vous souillez à mesure que vous vous purifiez; vous ne jetez jamais de profondes racines, parce que vous êtes ébranlés à mesure que vous vous affermissez. Accoutumés à suivre vos désirs corrompus dans les petites choses, bientôt vous les écouterez dans les plus grandes; le monde que vous ne rougissez pas de compromettre avec Dieu, vous présentant dans la suite quelqu'objet trop flatteur, qui sait si vous ne lui donnerez pas enfin la préférence? Vous méritez que Dieu vous la laisse faire enfin, cette indigne préférence, en vous abandonnant à vous-même, et qui vous a dit qu'il ne le fera pas? Dieu nous traite comme nous le traitons nous-mêmes. On se relâche, il se refroidit; on s'éloigne de lui, il s'éloigne de nous; on lui plaint ses services, il retient ses secours : encore une fois, il nous récompense comme nous le servons.

Hé! qu'importe, après tout, de s'attirer ses disgrâces par une révolte déclarée ou par une négligence insensible? Qu'importe de se damner par le crime ou par la tiédeur, si l'on perd également son salut et son âme pour l'éternité? Ah! faut-il recourir à de si redoutables motifs pour fixer votre inconstance et pour affermir la fidélité que vous devez à Dieu, vous à qui il a été donné de connaître plus particulièrement les mystères de son royaume, qui avez goûté les douceurs de son commerce intime, qui sentez enfin le prix de sa grâce et de son amour! Non, chrétiens, nous ne nous bornerons pas à exciter vos terreurs et vos alarmes; mais, pour réveiller de plus nobles sentiments, que la religion a dû vous donner, nous vous demanderons, avec le prophète Elie : Convenez-vous que Dieu seul mérite d'être servi? Si vous hésitez un moment à faire cet aveu, vous n'eûtes jamais de Dieu l'idée que la religion nous en donne; vous ne connaissez ni Dieu, ni vous-même, ni ses droits, ni vos devoirs. Mais si vous convenez que Dieu seul a des droits inaliénables sur vos cœurs et sur vos actions, jusqu'à quand, vous dirai-je avec le même prophète, jusqu'à quand balancerez-vous entre deux partis incompatibles? *Usquequo claudicatis in duas partes?* (III *Reg.*, XVIII.) Si le Seigneur est véritablement votre Dieu, pourquoi n'êtes-vous pas uniquement et invariablement à lui? *Si Dominus est, sequimini eum.* (*Ibid.*) Pourquoi seriez-vous tantôt à lui, tantôt à vous-mêmes? Pourquoi tiendrez-vous à Dieu d'une main, et de l'autre au monde? Pourquoi prétendriez-vous unir le Dieu d'Israël avec Baal, et faire habiter sous un même toît l'arche d'alliance avec Dagon? *Usquequo claudicatis in duas partes?*

Avez-vous quelque chose à reprocher à l'amour de votre Dieu? ne vous a-t-il pas donné tout? ne s'est-il pas donné tout lui-même à vous? ne vous promet-il pas tout ce qu'il possède? avez-vous reçu quelque chose d'une autre main que de la sienne? recon-

naissez-vous quelqu'être qui lui soit supérieur ou qui lui soit égal? Eh! s'il n'y a donc que lui qui soit souverainement bon, souverainement grand, essentiellement le maître, n'ayez donc d'amour, de soin et d'empressement que pour lui : *Sequimini eum, si Dominus est.* Lorsque vous méditerez bien ces vérités, mes frères, lorsque vous vous ressouviendrez de ce que Dieu vous est, de ce que vous lui êtes, de ce qu'il vous a donné, de ce que vous lui devez, de ce qu'il vous promet, de ce dont il vous menace, vous jouiriez du monde entier et de toutes ses délices, que vous ne balanceriez pas un moment à les sacrifier à son amour et à l'espérance de sa gloire dans l'éternité, etc.

## SERMON VI.

### *Pour le troisième dimanche de l'Avent.*

#### SUR LES AFFLICTIONS.

Ego vox clamantis in deserto. (*Joan*, I.)
*Je suis la voix de celui qui crie dans le désert.*

Celui qui dit ici n'être qu'une voix, est, au jugement de la sagesse éternelle, revêtu de l'esprit d'Elie, plus que prophète, le plus grand de ceux qui étaient nés de femmes, par ses lumières, par sa sainteté, par sa fidélité à remplir son ministère, par son zèle et sa fermeté apostoliques. Il avait mérité d'être rempli de ces dons et de ces vertus par les pratiques constantes de la pénitence la plus austère, par un éloignement et un entier détachement du monde, et il est affermi et consommé par les persécutions et la mort même que le monde lui fait souffrir. Telle est, mes frères, la loi portée contre l'homme pécheur, qu'il ne puisse mériter les lumières, les vertus, les secours et les consolations dont il a besoin, que par les souffrances volontaires, ou en se rendant propres, par une parfaite résignation, celles qu'une providence bienfaisante lui envoie. Reconnaissez donc aujourd'hui, pécheurs trop lâches pour vous imposer une vie pénitente et mortifiée, que puisque les souffrances sont pour vous un moyen nécessaire de salut, celles qu'il plaît à Dieu de vous ménager sont un bienfait de sa miséricorde sur vous, et que vous devez baiser avec reconnaissance sa main paternelle quand elle vous frappe. Oui, c'est une vérité souvent répétée dans les livres saints, que les afflictions qui tous les jours travaillent les enfants d'Adam, renferment des biens infinis sous des maux apparents; qu'elles sont une source de mérite pour nos âmes, quoiqu'elles n'offrent que des amertumes aux yeux de la chair; qu'elles sont aussi avantageuses à l'homme spirituel qu'elles paraissent fâcheuses à l'homme terrestre.

Cependant, ingénieux à se tromper eux-mêmes, la plupart des hommes se forment une idée toute contraire des adversités. Ils reçoivent les afflictions avec murmure, ils souffrent sans mérite, vivent sans consolation, et perdent le fruit de leurs souffrances, qui n'en deviennent que plus dures; se faisant ainsi un funeste poison du remède le plus salutaire, et une occasion de chûte de ce qui devait servir à leur sanctification.

Il importe donc de leur apprendre les avantages des souffrances, et les raisons puissantes qu'ils ont de les souffrir chrétiennement.

Pour cet effet, mes frères, descendons jusqu'aux nécessités de l'homme; puis, remontant jusqu'aux desseins de la Providence, tâchons de découvrir pourquoi Dieu se plaît à répandre tant de traverses dans le monde.

L'homme est un aveugle qui se forme des idées fausses de ce qu'il devrait le mieux connaître : il a donc besoin d'être instruit. Le chrétien incertain languit dans une crainte continuelle sur son état présent et sur sa future destinée : il a donc besoin d'être rassuré. Dieu, qui nous regarde comme hommes et comme chrétiens, veut nous secourir sous ces deux qualités, et conformément à nos différents besoins. Mais n'agissant d'ordinaire que par les voies les plus simples, il emploie les afflictions, qui sont, pour l'homme aveugle, une source de lumières, et pour le chrétien timide une source de consolations. Considérons donc, dans les deux parties de ce discours, les afflictions comme des instructions très-claires et très-importantes pour l'homme : première partie; comme des sujets de consolations très-solides pour le chrétien : seconde partie. *Ave, Maria.*

#### PREMIÈRE PARTIE.

Dans quelles épaisses ténèbres vivent ensevelis les hommes enchantés de la prospérité du siècle! prévenus de mille principes erronés, il n'est rien dont ils ne portent un jugement faux; uniquement sages à leurs propres yeux, ils ne savent rien moins que ce qu'ils devraient le mieux connaître. Ils ignorent également et le monde qu'ils voient, eux-mêmes qui vivent dans le monde, et le maître souverain de l'univers qui mérite toutes leurs adorations. Eblouis par l'éclat des faux biens qui les environnent, ils les estiment dignes de tous leurs empressements; livrés à l'orgueil qu'inspirent d'ordinaire les richesses d'iniquité, ils ne se jugent que sur l'idée flatteuse qu'ils ont conçue d'eux-mêmes; occupés de pensées toutes profanes, ils ne pensent point à l'Etre suprême qui les gouverne, et moins encore à lui rendre les hommages légitimes que la religion leur prescrit.

Qui les retirera de cet abîme ténébreux? qui dessillera les yeux de ces aveugles volontaires? L'affliction opérera ce prodige, nous dit l'Ecriture : *Vexatio dabit intellectum.* (*Isa.*, XXVIII.) Elle est cette main souveraine qui déchire le voile imposteur qui nous aveugle; elle est ce flambeau luisant qui ramène les égarés dans la voie de la vérité : elle convainc, en un mot, que les biens du monde sont faux, et que le monde lui-même est un trompeur; que nous ne sommes que néant et que vanité; que Dieu seul mérite nos soins et notre empresse-

ment. Connaissance du monde, connaissance de nous-mêmes, connaisance de Dieu, c'est ce que nous procure l'affliction. Est-il instruction plus salutaire et plus intéressante?

Avez-vous jamais considéré, chrétiens auditeurs, quelqu'un de ces heureux du siècle à qui tout rit et prospère? Distingué par sa naissance, son rang, son crédit, ses richesses, ses amis, les talents qu'on lui reconnaît ou qu'on lui prête, rien ne le trouble. Le passé honorable lui plaît, le présent gracieux le rassure et lui promet un avenir encore plus heureux. Il vit tranquille, cet homme fortuné, il dort au milieu de son opulence, l'encens de ses flatteurs rend son sommeil plus paisible et plus profond, ses ennemis qui voudraient le troubler tremblent ou sont trop écartés, les plaisirs qui l'environnent repaissent son esprit d'agréables rêveries. Dans cet état, il défie l'univers entier d'altérer sa félicité : non, dit-il en lui-même, je ne serai jamais ébranlé : *Dixit enim in corde suo, Non movebor a generatione in generationem sine malo.* (*Psal.* X.) Combien se croit-il donc heureux! quelle idée avantageuse ne se forme-t-il pas du monde qui lui prodigue tant de faveurs! quelle estime ne conçoit-il pas pour ses biens, dont la jouissance lui plaît si fort! quels soins ne croit-il pas devoir employer pour augmenter ou conserver ceux qu'il possède! N'entreprenez point de lui parler de leur fragilité, ce langage importun l'irriterait; ne tentez pas de le détromper, il n'a de bouche que pour démentir la vérité, il n'a des yeux que pour contempler la figure passagère du monde; ni les lumières de la foi, ni celles de la raison, ni celles de l'expérience ne suffiraient à lui persuader que les avantages du siècle sont vains et fragiles : pourquoi? parce que jusqu'alors il y trouve sa félicité. Dès-là, prévenu que cette félicité en est inséparable, instruit par son expérience qu'ils procurent une tranquille douceur, il les regardera toujours, quoi qu'on lui dise, comme une source de plaisirs solides. Pour le détromper, il faut le convaincre; et comment le convaincre sensiblement et par lui-même? En faisant disparaître ces biens frivoles, en troublant ce léthargique repos; c'est ce que fait admirablement l'adversité.

Cet heureux du siècle en ressent-il les salutaires atteintes, il s'éveille, et le voilà détrompé. Est-il dégradé de ce rang, destitué de cette charge, il se reconnaît, et revient enfin à soi, et ne trouvant rien entre ses mains, ne voyant autour de lui qu'ennemis redoutables, qu'amis corrompus, que parents éplorés, que privations, que pertes, qu'amertumes, les écailles tombent de ses yeux, il commence à juger sainement du monde et de ses délices; il cesse de croire ce qu'il a toujours cru, il commence à voir ce qu'il n'a jamais vu. Ce qui faisait le sujet de son estime devient l'objet de son mépris; ce qui lui donnait tant d'admiration, le remplit de confusion; il se fait en lui comme une révolution générale de ses pensées, de ses jugements, de ses désirs. Cet homme abusé qui s'était formé des idées si magnifiques de ce que le monde donne et de ce qu'il promet, qui n'avait écouté ni la raison, ni l'expérience, est convaincu que les avantages prétendus, pour lesquels il était si prévenu, sont des amusements frivoles, dont les dehors imposants ne renferment et n'enfantent après tout que le repentir cruel de les avoir trop recherchés. Il s'étonne d'avoir pu se résoudre à courir après un fantôme toujours prêt à s'évanouir; il avoue que sa folie a été déplorable de former tant de desseins, de bâtir tant de projets sur un fondement aussi ruineux; c'est ce que lui dicte l'adversité qui le frappe : elle lui parle d'une manière bien différente de ces langues vénales qui ne s'énonçaient que pour lui plaire, qui craignaient également ou de le contrister ou de l'humilier, qui jetaient des ombres ingénieuses sur tout ce qui pouvait lui découvrir la vanité du monde. L'affliction lève tous ces voiles trompeurs de grandeur, d'autorité, d'opulence, et ne lui laisse voir que vide et que néant dans tout ce qui lui imposait le plus; elle l'instruit de ce vide et de ce néant des biens du monde avec plus de force et d'efficace que toutes les autres leçons qu'il aurait pu recevoir : pourquoi cela? Parce que les autres instructions, tombant sur le général, laissent à chaque particulier la liberté de s'y soustraire; mais l'adversité, renfermant une conviction intime et particulière, force enfin de céder à la vérité qu'elle rend palpable. Les autres instructions peuvent persuader, celle-ci touche et convainc : les autres sont vraisemblables; celle-ci sensible et démonstrative : pareille à cette petite pierre détachée de la montagne qui, venant à frapper le pied de la statue d'or, convainquit les spectateurs qu'elle n'était soutenue que sur de l'argile; semblable à ces vents d'aquilon qui, renversant l'édifice somptueux, font voir à l'imprudent architecte qu'il n'a édifié que sur un sable mouvant : tel encore que ce reptile sorti du sein de la terre qui, venant à piquer le lierre touffu qui faisait les délices de Jonas, et faisant sécher cet arbre dans le même moment, apprit au prophète le peu de fond qu'on peut faire sur tout ce qui est périssable.

Les biens et les dignités ne sont pas les seuls avantages que le monde offre à ses aveugles adorateurs; il leur promet toujours et leur procure quelquefois le crédit, la réputation, les amis, comme des suites naturelles de ce qu'il appelle fortune; mais ce crédit est-il bien solide? cette réputation est-elle bien fondée? ces amis sont-ils bien sincères? Rapportons-nous-en à l'adversité, c'est elle qui nous l'apprendra, dit saint Grégoire : allons à son école, et, pour cet effet, ne perdons point de vue l'exemple déjà proposé. Tandis que cet homme était en place, qu'il était élevé, qu'il était puissant, quel essaim de flatteurs assidus l'entourait et lui prodiguait à l'envi un encens imposteur! A les entendre, point de mou-

vements qu'ils ne fussent prêts à se donner, point de services qu'ils ne fussent prêts à lui rendre, point de péril auquel ils ne se dévouassent, point d'intérêt si cher qu'ils ne sacrifiassent pour lui plaire : soins, vigilance, fatigues, assiduités, protestations d'un dévouement éternel, rien n'était épargné. Mais la disgrâce a-t-elle renversé leur idole, tous ces adorateurs se dissipent : le même coup qui la frappe les disperse, et, semblables à ces oiseaux de passage qui recherchent nos climats dans les jours sereins du printemps, et qui l'abandonnent dans la triste saison des frimas, ils deviennent les ennemis de celui qui n'a plus d'amorce pour les attirer et les retenir : les uns regardent son désastre avec une complaisance secrète, et les autres avec une joie manifeste : ceux-ci lui insultent, ceux-là achèvent de l'accabler : les plus humains se contentent de l'abandonner, sans penser à le consoler, moins encore à le secourir.

Or, quelles réflexions cette vue n'est-elle pas capable de lui inspirer, et quelles lumières ne lui fournissent point de pareilles réflexions? C'est un Jacob qui, éprouvant la duplicité de Laban, apprend à s'en défier : c'est un Job qui connaît ses faux amis et le peu de fond qu'on doit faire sur eux : c'est un homme qui voit et qui confesse que dans le monde on ne trouve que faux dehors, que tout y respire la perfidie, que le crédit n'est pas plus solide que les richesses, que les hommes n'ont pas plus de solidité que la fortune, puisqu'ils ne se conduisent que par ses caprices ; qu'en un mot, loin de s'élever des vaines marques d'estime et de distinction, on doit s'humilier plus profondément dans l'attente de se voir un jour le jouet de ceux-mêmes qui semblent nous adorer avec le plus de sincérité. Instruit ainsi par son expérience, cet homme est plus convaincu qu'il ne l'eût été par les prédications, par les lectures, par les méditations, par les miracles. Le voilà désormais en garde pour le reste de ses jours; s'il reste encore dans l'indigence et la bassesse, il se confirmera de plus en plus dans la vérité qu'il a déjà connue; elle sera désormais sa consolation et son appui : s'il vient à se relever, il ne se confiera plus tant à des objets qui l'ont déjà séduit, et conservera dans leur possession le détachement qu'il doit en avoir.

Faut-il toujours un renversement entier de fortune pour opérer ces heureux effets? Non. Souvent une injure reçue, une parole piquante, un air dédaigneux, le mauvais succès d'une entreprise, un concurrent plus heureux que nous, suffisent pour répandre une amertume salutaire sur toutes les douceurs dont on était épris, et c'est alors, surtout, qu'on reconnaît, si vous voulez, encore mieux, le prestige du monde, dont tous les charmes ne peuvent rassurer contre un léger mécontentement dont la seule raison est capable de triompher.

La seconde instruction que Dieu se propose de donner à l'homme, c'est la connaissance de soi-même. Combien en est-il qui, fondés sur quelques dehors de piété, souvent équivoques, qui, s'appuyant sur quelques bonnes œuvres extérieures, peut-être démenties dans le secret, se placent sans façon au rang des parfaits, et se couronnent de leurs propres mains, tandis qu'ils rampent encore dans les voies de la justice? qui, semblables à cet évêque dont il est parlé dans l'*Apocalypse*, pensent n'avoir besoin de rien tandis qu'ils languissent dans une honteuse indigence; qui croient avoir en partage la douceur et l'humilité, et qui sont remplis d'orgueil et d'amertume ; qui pensent ne tenir à rien d'ici-bas, tandis qu'ils sont tout courbés vers les biens périssables. Que leur faudra-t-il pour les détromper? Un prophète les avertira-t-il de leurs défauts : mais en croiraient-ils un prophète? Leur représentera-t-on les véritables vertus : mais ne croiraient-ils pas voir l'image des leurs propres? Leur persuadera-t-on de faire un sérieux examen sur eux-mêmes : mais cet examen les peindra-t-il à leurs yeux tels qu'ils sont? Non, chrétiens, non ; l'adversité seule pourra leur donner et leur donnera la juste idée qu'ils doivent avoir d'eux-mêmes. Humiliés par un mauvais succès, déchirés par une langue médisante, ils sentiront par le soulèvement de leur cœur combien l'humiliation leur est insupportable, et combien par conséquent l'humilité dont ils se flattaient était fausse, puisqu'elle n'aimait que les distinctions et les honneurs : les chagrins, les airs de hauteur, les rebuts, les paroles dures qu'ils feront essuyer à ceux qui les approchent leur apprendront que jusqu'alors ils n'ont été doux que parce que tout leur prospérait, parce que l'intérêt à ménager les esprits, l'attention à se concilier l'estime des hommes les soutenait. Privés des commodités que leur fournissait une condition aisée, ils comprendront, par l'avidité qu'ils auront à les recouvrer, par la peine qu'ils auront à s'en passer, combien ils en étaient épris, et combien peut-être ils les préféraient à leurs obligations essentielles : cette affliction distinguera l'apparent d'avec le solide ; ce qui était dans l'imagination abusée d'avec ce qui est dans le cœur corrompu. A l'aide de ce flambeau lumineux, ce qu'ils avaient pris pour vertu leur paraîtra de vrais défauts ; ce qu'ils avaient estimé de l'or et du pur froment, leur semblera de l'argile et de l'ivraie. Je vous affligerai donc, dit le Seigneur, afin que vous ne paraissiez pas innocent à vos propres yeux : *Castigabo te in judicio, ne videaris tibi innoxius.* (*Jerem.*, XXX.)

Mais si ces personnes ont besoin de l'affliction pour se connaître, combien plus est-elle nécessaire à ces esprits fiers et hautains qui, tandis que tout leur rit, se croient des dieux sur la terre, les auteurs de leur élévation et les artisans de leur fortune. De tels hommes se perdent facilement de vue au milieu du riant appareil qui les environne. La quantité de leurs richesses décide dans leur esprit de l'excellence de leur mérite ; ils prennent l'excès de leur dépense pour l'étendue de leur pouvoir, et l'heureux

succès de leurs affaires pour des fruits légitimes de leur industrie. Eblouis des objets brillants qui les frappent, ils oublient volontiers ce qu'ils sont pour ne faire attention qu'à ce qu'ils ne furent jamais : ils oublient qu'ils sont des hommes comme les autres, et peut être fort inférieurs aux autres par leurs défauts, et ne se souviennent, sinon qu'ils sont grands, riches, puissants, et des divinités sur la terre, devant qui tout doit fléchir. Un abus si déplorable vient, dit le Roi Prophète, de ce qu'ils n'éprouvent point les traverses des autres hommes : *In labore hominum non sunt, ideo tenuit eos superbia.* (*Psal.* LXXII.)

Je me suis fait moi-même, et j'ai mis l'Egypte dans l'état florissant où on la voit aujourd'hui, disait un superbe roi du Nil. Enivré de sa gloire, comment parlait l'orgueilleux Nabuchodonosor? Cette ville si florissante, cette grande Babylone, qui donne des lois à tout l'Orient, n'est-ce pas moi qui l'ai fondée dans ma force et dans la splendeur de ma gloire : *Nonne est Babylon magna quam ædificavi in robore fortitudinis meæ et in gloria decoris mei?* (*Dan.*, IV.) Occupé de cette superbe pensée, à quoi ne prétend-t-il pas, à quoi n'aspire-t-il pas? Il ose affecter les honneurs divins; il ordonne qu'on les lui défère, et que les peuples humiliés se prosternent servilement devant sa statue monstrueuse. Où allaient-ils se perdre, ces deux insensés, et quelle folle idée avaient-ils conçue d'eux-mêmes! C'était la prospérité qui la leur inspirait : *In labore hominum non sunt, ideo tenuit eos superbia.*

Oh bien ! pour les désabuser et leur montrer leur faiblesse, voici ce que je ferai au roi d'Egypte, dit Dieu par son prophète Ezéchiel : Je l'arracherai de son trône, je livrerai son royaume au glaive des ennemis: alors il verra ce qu'il est, et si c'était de lui que provenait la splendeur de son empire.

Pour le roi de Babylone, ainsi lui parlait le Seigneur par son serviteur Daniel : O prince téméraire, tu tomberas de ce trône qui t'élève et qui t'enfle si fort : chassé par tes sujets, et devenu l'opprobre de l'humanité, tu brouteras l'herbe des champs avec les animaux stupides à qui tu deviendras semblable.

Cette humiliante prédiction accomplie, quel heureux changement vit-on dans cet homme altier et superbe ! quelle profonde humilité ! quels bas sentiments de lui-même! quel sincère aveu de sa faiblesse ! Alors il reconnut son néant et son orgueil mal fondé: il confessa qu'ayant perdu l'usage de sa raison dans son état florissant, son humiliation lui en avait rendu l'usage : *Et sensus meus redditus est mihi.* (*Ibid.*)

C'est ce qui se passe encore à l'égard de tous les hommes, dit saint Chrysostome, et c'est ce que plusieurs d'entre vous ont peut-être éprouvé, mes chers auditeurs. Lorsque tout secondait vos désirs et flattait vos penchants, combien de fois avez-vous pensé que vos bons succès provenaient de votre propre fond ; que vos biens étaient les fruits de votre prudence ; que votre réputation était le juste prix de vos talents ; que vos amis ne vous étaient attachés qu'en considération de votre mérite, et qu'après tout, vous aviez en vous-même de quoi vous passer de tout le monde ? De là l'idée de votre propre excellence, l'avidité pour les déférences, le mépris des autres hommes, les yeux altiers et dédaigneux que Dieu réprouve : *In labore hominum non sunt, ideo tenuit eos superbia.* Qu'est-il arrivé? Vos affaires ont décliné de jour en jour, votre crédit est tombé, vos biens ont dépéri, votre réputation s'est éclipsée, une vie triste et languissante a succédé aux jours sereins de joie et de plaisir. N'avez-vous pas alors rabattu de ces idées flatteuses qui vous élevaient. Ah ! l'affliction rompant le charme qui vous aveuglait, vous vous êtes vu réduit à un si petit pied, effacé par tant d'endroits, oublié de tant de monde, que vous avez été surpris de n'avoir pas toujours reconnu dans vous un homme impuissant et rempli de faiblesse ; vous avez été convaincu que tous vos efforts ne sauraient vous soustraire à l'indigence, ni vous garantir du mépris inévitable qu'elle attire, et que par conséquent l'abondance qui l'avait précédée ne venait point de votre fond, puisque celui qui ne peut se dérober à l'affliction, qui ne peut conserver un bien qu'il possède, qui ne peut le recouvrer après l'avoir perdu, était bien éloigné de l'acquérir par ses propres forces, lorsqu'il ne l'avait jamais possédé. Alors vous avez porté de vous-même un jugement plus juste et plus exact, parce que l'adversité vous a rendu l'usage de la raison : *Et sensus meus redditus est mihi.* Vous vous êtes connu et vous avez connu le Seigneur : *Sensus redditus est mihi, et benedixi Altissimo.*

Les afflictions, ayant déjà démontré le néant des créatures et la bassesse de l'homme, ne tardent guère à lui découvrir un Dieu créateur dont la prospérité n'efface que trop souvent l'image sacrée ; ce qui faisait dire au Prophète Roi : Seigneur, voyez ces hommes fortunés dont l'abondance surpasse les désirs, dont les filles sont parées comme des autels, dont les greniers et les pressoirs regorgent des libéralités de la terre; voyez comment ces mêmes hommes vous méconnaissent, ou du moins comment ils vous oublient, comment leurs pieds sont prompts à s'éloigner de vous et à courir vers l'injustice; comme ils ne prononcent votre nom adorable que pour le blasphémer. Affligez-les, humiliez-les, couvrez-les d'une confusion salutaire, afin qu'ils apprennent que vous êtes le seul Dieu de qui relève toute la terre : *Imple facies eorum ignominia, ut cognoscant quia nomen tibi Dominus, tu solus altissimus in omni terra.* (*Psal.* LXXXII.) Il savait, ce saint roi, je dirai même, par sa propre expérience, que l'affliction indique une main souveraine qui frappe pour se faire reconnaître ; qu'elle retire nos regards de la terre pour les tourner vers l'arbitre de nos destinées ; qu'elle nous apprend qu'il est la source de tous les biens et le maître des événements, et qu'elle nous

découvre dans son sein une ressource que les créatures nous refusent et qu'elles ne sauraient même nous accorder : *Imple facies eorum ignominia, et quærent nomen tuum, Domine.* Ouvrons les livres sacrés ; quels exemples touchants y trouverons-nous de cette vérité !

J'y vois d'abord les Israélites inconstants, qui, sans égard à tout ce qu'ils ont reçu de Dieu, ne pensent ni à lui ni à son service : le Seigneur les frappe et les afflige; les voilà qui reviennent à lui, qui tombent à ses pieds, et qui réclament sa miséricorde : *Et clamaverunt ad Dominum cum tribularentur.* (*Psal.* CVI.) Engraissés de la manne, éclairés d'une colonne de feu, victorieux de leurs ennemis, bientôt ils oublient les prodiges sans nombre opérés en leur faveur : *Obliti sunt Deum qui salvavit eos.* (*Psal.* CV.) Déchirés des serpents, frappés de maladies, menacés de la mort, ils se souviennent que Dieu fut leur libérateur, et qu'il les retira de l'Egypte dans sa puissance : *Et clamaverunt ad Dominum cum tribularentur, et rememorati sunt quia Deus excelsus redemptor eorum est.* (*Psal.* LXXVII.) Recouvrent-ils une santé précieuse, triomphent-ils de leurs ennemis, ils se révoltent dans le désert, ils murmurent contre Moïse, ils oublient la loi de Dieu : *Obliti sunt Deum qui salvavit eos.* Dieu, pour punir leur rechute, appesantit de nouveau son bras, redouble ses fléaux et les traits de sa vengeance : humiliés et prosternés, ils implorent son secours avec encore plus d'instance et plus de ferveur : *Et clamaverunt ad Dominum cum tribularentur* : en un mot, fidèles ou révoltés, selon qu'ils étaient traités avec rigueur ou avec clémence, plus le Seigneur les favorise, plus ils l'oublient, plus ils s'égarent; plus le Seigneur les afflige, plus ils le reconnaissent, plus ils le cherchent : *Cum occideret eos, quærebant eum et revertebantur, et diluculo veniebant ad eum.* (*Ibid.*)

A ces traits, mes frères, reconnaissez le caractère et la conduite de plusieurs chrétiens. Qu'ils jouissent d'une santé parfaite, qu'ils soient dans une abondance entière, qu'ils se sentent appuyés de la protection d'un grand, ils ne connaissent ni règle ni retenue; ils ne donnent à leurs passions ni frein ni relâche; ce n'est que dissolution dans leurs voies, que désordre dans leur conduite, qu'impiété dans leurs discours : *Obliti sunt Deum qui salvavit eos.* Mais une langueur mortelle leur dérobe-t-elle cette force et cette fraîcheur; la perte d'une entreprise échouée leur enlève-t-elle le plus clair de leur revenu, renverse-t-elle leurs espérances, ce grand les éloigne-t-il de sa personne; vous les voyez recourir à Dieu comme à leur refuge, confesser que c'est à lui qu'il faut s'attacher uniquement, implorer avec ardeur sa miséricorde : *Et clamaverunt ad Dominum cum tribularentur.* Sans cette disgrâce, quand est-ce qu'ils seraient revenus ? et quand est-ce que reviennent à lui la plupart de ceux qui s'en éloignent, que lorsque la tribulation les éprouve ?

Quand est-ce que Manasses reconnaît le Dieu de ses pères? Lorsque, gémissant dans les fers, il n'est plus ébloui de ses heureux succès : *Postquam coangustatus est Manasse, cognovit quod Dominus ipse est Deus.* (II *Par.* XXXIII.) Quand est-ce que l'infidèle Jonas reconnut l'obéissance qu'il devait au Seigneur? Lorsqu'il eut dérobé sa tête à l'orage, et qu'il eut deux fois lutté contre la mort : *Postquam coangustatus est.* Quand est-ce que l'enfant prodigue se ressouvint de retourner vers son père? Lorsque, réduit à la plus extrême indigence, il cherchait en vain les plus vils aliments pour assouvir la faim cruelle qui le dévorait : *Postquam coangustatus est.* Quand est-ce qu'on a fui le théâtre? dit saint Chrysostome; quand est-ce qu'Antioche s'est tournée vers Dieu? Lorsque la tribulation eut pressé ses coupables habitants : *Postquam coangustatus est.* Quand est-ce que les personnes, autrefois livrées aux désirs déréglés de leur cœur, ont gémi sur leurs égarements et se sont jetées entre les bras de la divine miséricorde? Lorsque la mort, ou l'indifférence, ou la confusion, ont enfin brisé de coupables nœuds; lorsque le monde, fatigué lui-même, leur a frayé par ses mépris, ses perfidies, la voie de la retraite et de la conversion.

Ah! qu'il est donc vrai que l'affliction instruit puissamment l'esprit, qu'elle touche efficacement le cœur! Qu'il en est aujourd'hui qui lui sont redevables de leurs lumières et de leur conversion, et qui disent à Dieu, dans toute la sincérité de leur cœur : Oui, mon Dieu, ces jours tristes où vous avez étendu votre bras sur nous, ces mêmes jours de trouble et d'humiliation nous paraissent les plus heureux de notre vie, parce qu'ils nous rappellent le moment favorable où nous vous avons connu : *Testati sumus pro diebus quibus nos humiliasti, annis quibus vidimus mala.*

Avouons-le cependant, mes frères, et confessons-le en gémissant, quelque puissantes que les afflictions soient par elles-mêmes, pour nous détromper du monde et pour nous ramener à Dieu, il est encore bien des chrétiens qui les rendent infructueuses par leur faute. Toujours affligés et toujours plus épris des vanités du siècle, ils semblent retirer de leurs humiliations et de leurs revers un nouveau goût pour les biens périssables, et de nouvelles forces pour se sacrifier à leur poursuite. Leurs passions semblent renaître de leurs malheurs, et leur cupidité s'accroître sur les débris de leur fortune; mais malheur à ceux qui s'aveuglent ainsi, rejetant la lumière et les secours que l'affliction leur présente; car voici la terrible menace que Dieu leur fait par son prophète Amos : Je vous ai privés des fruits de la terre et des rosées du ciel; j'ai désolé vos campagnes par le souffle d'un vent brûlant; j'ai mis en usage le fer et le feu pour vous instruire et pour troubler votre trompeuse tranquillité; et néanmoins, endurcis que vous êtes, vous avez fermé les yeux à cette lumière si pure, vous avez rejeté des avertissements

si salutaires : préparez-vous à paraître devant ma face, il n'est plus de remède pour vous. Mettons-nous à couvert d'un châtiment si redoutable, en mettant à profit les fléaux ou les traverses dont le Seigneur daigne encore se servir pour nous instruire, et, après avoir considéré les afflictions comme une instruction très-importante pour l'homme, voyons comme elles sont une très-solide consolation pour le chrétien.

SECONDE PARTIE.

Qu'est-ce qui produit d'ordinaire les sollicitudes et les alarmes d'un chrétien qui soupire ardemment après le salut éternel? N'est-ce pas la crainte que ses péchés ne lui soient pas remis, que ses vertus défectueuses soient réprouvées, et qu'il ne soit rejeté lui-même du nombre des élus de Dieu? Or, les afflictions épargnent au chrétien tous ces sujets de crainte, et lui fournissent les plus justes motifs de bien espérer, puisqu'elles sont le moyen le plus propre à satisfaire Dieu, à purifier et perfectionner nos vertus, à découvrir les desseins de miséricorde que le Seigneur a sur nous : 1° Expiation complète ; 2° épreuve non suspecte; 3° gage assuré de prédestination. Est-il de consolation plus douce et plus solide?

Vous n'ignorez pas, mes frères, ce grand principe de saint Augustin, que tout péché doit être puni dans le temps ou dans l'éternité, parce qu'il faut nécessairement que la justice de Dieu soit satisfaite autant qu'il le veut et qu'il l'a résolu. Il nous importe donc surtout de l'apaiser dans ce monde, et de ne pas attendre en un temps où la peine ne sera plus une satisfaction méritoire, mais un supplice forcé : il nous importe, dis-je, de nous punir nous-mêmes, mais il nous importe encore plus que Dieu nous punisse par l'affliction. De nous-mêmes nous pouvons et nous devons nous punir; mais il arrive souvent qu'on jeûne sans que le Seigneur en soit touché, qu'on s'humilie sans que le Seigneur semble s'en apercevoir : *Jejunavimus et non aspexisti*. Pourquoi? Parce que notre propre volonté se trouve dans nos jeûnes, ou parce que nous ne nous affligeons pas à mesure que nous avons péché, ou que nous ne faisons pas une pénitence qui réponde à la nature de nos crimes; mais, dans les afflictions que Dieu nous ménage, il n'en est pas de même, et nous avons un juste sujet d'espérer qu'elles désarmeront notre juge, quelque inflexible qu'il nous paraisse. Epurées de toute propre recherche, ce sont des peines que nous n'aurions jamais choisies, et qu'il n'eût pas même dépendu de nous de choisir : proportionnées à nos crimes, et plus opposées encore à nos inclinations, elles nous affligent quelquefois davantage que la plus austère pénitence que nous aurions pu nous imposer, et sont d'ordinaire conformes à la nature des péchés que nous avons commis. Je m'explique par l'exemple suivant, qui servira de preuve et d'éclaircissement à la vérité que j'avance.

David, assez fragile pour se laisser prendre par ses yeux, ravit l'épouse de son serviteur Urie, et, au scandale de tout Israël, il répand le sang innocent de cet infortuné. Afin de le punir d'une manière salutaire, que fait Dieu? Il permet que le propre fils de ce roi prévaricateur souille le lit paternel, poursuive son père coupable, et s'efforce de l'arracher de son trône. Il veut encore que l'enfant qui fut le fruit infortuné d'un si grand forfait périsse presque aussitôt qu'il est né : c'est l'arrêt qui lui fut prononcé par le prophète Nathan; c'est une peine très-conforme à la nature de son crime, et qui le touche dans la partie la plus sensible de son âme. Aussi est-ce en considération de cette peine religieusement acceptée, que Dieu lui devient propice. Nous lisons bien que David a jeûné, qu'il s'est humilié, qu'il a arrosé son lit de ses larmes; mais nous n'apprenons nulle part que sa pénitence ait attiré des regards aussi favorables que l'humble acceptation de cette peine que Dieu choisit sur toutes, afin de le punir par les mêmes endroits qu'il avait péché : *per quæ quis peccaverit, per hæc et punietur*. C'est la juste loi que Dieu s'est en quelque sorte imposée à lui-même lorsqu'il s'agit de punir l'homme coupable.

Jetez à présent les yeux sur vous-mêmes, chrétiens, sur qui le Dieu juste appesantit sa main, et faites-vous l'application de ces vérités. Vous avez prostitué vos richesses au faste, à la mollesse et peut-être au désordre. Dieu permet que cet héritage vous soit enlevé, que cette terre soit ravagée, que vos campagnes trompent vos espérances; voilà de quoi réparer tant de dépenses superflues et peut-être criminelles, que vous aviez faites dans les jours de votre opulence. Lorsque vous jouissiez d'une santé parfaite, vous en avez fait un instrument d'iniquité; ingrat, vous avez employé ce bienfait contre celui dont vous l'aviez reçu; à présent Dieu vous ôte cette santé si dangereuse et si fatale pour vous, et ce n'est que par l'infirmité qu'il lui substitue, qu'il veut vous faire expier vos premiers égarements. Vous que la nature avait ornée de qualités attrayantes, vous en avez fait un trophée à votre vanité; vous l'avez portée, cette vanité, jusqu'à vouloir faire de votre personne des esclaves et des adorateurs, dont peut-être vous n'avez pas rougi de flatter les criminelles espérances; un accident imprévu effacera ces grâces, tarira ces couleurs brillantes et leur substituera des rides affreuses, une pâleur mortelle, qui écarteront vos fades adulateurs, et vous réduiront à une salutaire retraite. Voilà de quoi expier votre ridicule vanité, vos soins empressés d'attirer sur vous tous les regards et tous les suffrages, l'ambition aveugle d'être adorée ou la folie de vous adorer vous-même.

Or, n'est-ce pas une grande miséricorde de la part de Dieu de fournir de quoi l'apaiser? n'est-ce pas une preuve qu'il est

déjà presque apaisé, de nous affliger ainsi lui-même, dit le célèbre Judas Machabée; et ne serait-ce pas une injustice criante en nous, de recevoir de pareils secours avec murmure, avec dépit; de refuser à Dieu la satisfaction qu'il nous demande; de rejeter des moyens si doux et si propres de nous le rendre si favorable? Je dis si doux, mes frères, car enfin, quelle proportion ont ces afflictions bornées et passagères avec les supplices de l'enfer que nous avons mérités, avec les rigueurs de la pénitence que nous devrions nous imposer? Pourrions-nous habiter éternellement parmi des feux dévorants? avons-nous le courage de nous punir selon l'énormité de nos crimes? Dieu, plein de tendresse, supplée pour nous; encore une fois, n'est-ce pas une grande miséricorde de sa part? Ah! si nous en connaissions l'importance, nous lui dirions, avec le grand Augustin : frappez, Seigneur, redoublez vos coups, et ne m'épargnez pas dans le temps, pourvu que vous me regardiez d'un œil propice dans l'éternité : traverses, disettes, travaux, persécutions, venez m'accabler pour me punir et me soulager en même temps au dernier jour. Nous penserions ainsi, mes frères, si nous comparions les peines passagères de la vie présente avec les supplices sans fin que Dieu prépare aux prévaricateurs de ses lois, et, touchés des afflictions qu'il nous enverrait, comme d'autant de marques de tendresse, prosternés sur le visage, nous lui dirions encore avec Daniel : oui, mon Dieu, c'est avec équité que vous nous frappez, parce que nous n'avons ni consulté vos desseins, ni pratiqué vos lois.

Mais, direz-vous peut-être, un usurpateur avide m'enlève l'héritage que mes pères avaient si légitimement acquis, et dont je fis toujours un bon usage; la calomnie répand son poison sur moi qui ne troublai jamais personne; une douleur mortelle captive tous mes membres que je consacrai toujours à un pénible travail; comment ai-je donc mérité ces traitements rigoureux, puisque je n'ai péché par aucun de ces endroits? Sans vous dire ici, mon cher auditeur, qu'aveugles et suspects dans notre propre cause, nous sommes toujours portés à nous flatter, et qué le souverain scrutateur des cœurs découvre de l'imperfection et de l'injustice où les faibles mortels ne voient que de la piété, ignorez-vous que par les afflictions Dieu veut purifier et perfectionner vos vertus, et que ce vous doit être un nouveau sujet de consolation?

L'éternelle vérité l'a prononcé plus d'une fois, que la vertu s'accroît, se perfectionne et se manifeste dans l'adversité; qui osera le révoquer en doute? Si vous m'êtes sincèrement attachés, et si vous portez des fruits de justice, dit Jésus-Christ à ses disciples, mon Père vous fera passer par les larmes des afflictions, par le fer et le feu des persécutions, afin que vous portiez des fruits plus abondants et plus parfaits.

Vous ne souffrez, dit saint Pierre aux premiers fidèles, qu'afin que vos vertus, plus précieuses que l'or, soient épurées et purifiées comme on éprouve ce métal par le feu. C'est le langage de toute l'Ecriture; et la seule raison, aidée de la lumière de la foi, suffit pour nous en convaincre; car, mes frères, n'est-ce pas avec vérité que saint Léon assure qu'au milieu des douceurs et des commodités de la vie, les cœurs les plus purs perdent quelque chose de leur éclat; les souillures ne deviendraient-elles pas monstrueuses et ne se multiplieraient-elles pas sans nombre si la tribulation ne les effaçait de temps en temps, et n'en arrêtait les dangereux progrès?

Dailleurs la vertu ne se soutiendra jamais, encore moins se perfectionnera-t-elle sans la foi qui en est le fondement, sans la prière qui en est l'appui, sans un désir continuel de l'éternité bienheureuse, qui en est le motif, sans la patience et la fermeté qui en sont la preuve la moins équivoque. Or, qui ne sait que lorsque tout seconde nos inclinations et nos désirs, on ne prie point avec cette ferveur qui fait une sainte violence au ciel, on ne soupire point après la céleste patrie avec cette sainte ardeur qui mérite de l'obtenir, on ne sert point le Seigneur avec le désintéressement et la constance qui donnent le prix à nos actions. C'est pour remédier à tous ces défauts, dit saint Augustin, que le Seigneur envoie des traverses très-propres à ranimer notre foi : *tribulationem immittit ut fervescat fides;* c'est ce qu'éprouva le Centenier; ce sont-elles qui rendent nos oraisons ferventes et dignes de l'attention de Dieu : *ut exerceatur oratio.* C'est l'effet qu'elles produisent dans Anne, mère de Samuel; c'est par leur secours que nous soupirons plus ardemment après les tabernacles éternels : *ut incipiamus quærere veram requiem;* c'est l'avantage qu'en retirait le Prophète-Roi. Enfin, ce sont-elles qui opèrent la patience, dit saint Paul; et la patience, dit saint Jacques, produit et manifeste la véritable piété : *patientia opus perfectum habet.* (*Jac.*, I.)

Qu'est-ce en effet qu'une vertu sans épreuve, et qu'en coûte-t il de servir le Seigneur lorsque tout nous prospère? Samarie dans l'abondance dit aussi bien qu'Israël : béni soit le Seigneur de ce que nous sommes riches; bénédictions frivoles lorsqu'elles n'ont point d'autre principe; actions de grâce intéressées et suspectes d'amour-propre, qu'il ne coûte rien à l'impie de prononcer avec le juste. Mais lorsque la verge d'Assur s'appesantit sur nous, et que, malgré ses coups, on persévère à craindre, à servir le Dieu sévère qui nous frappe, qu'on dise sans hésiter que la vertu est parfaite, puisque la patience et la fermeté la soutiennent : *patientia opus perfectum habet.*

C'est dans son affliction que Tobie se montre plus grand que lorsque, à la faveur des ténèbres, il ensevelissait les morts et soulageait ses frères indigents; c'est dans sa disgrâce humiliante et une indigence universelle, que la fermeté de Job le rendit digne de l'admiration de tous les siècles et des éloges de Dieu même, parce que cette



patience donne le prix à tout le reste : *Patientia opus perfectum habet.*

Croyez donc, mes frères, que lorsqu'un esprit envieux empoisonnera vos paroles les plus innocentes, lorsqu'une langue envenimée répandra son venin sur vos actions les plus saintes, lorsque, par des bruits calomnieux, on flétrira votre nom, on décriera votre conduite, quoique irréprochable; lorsqu'on traitera votre retenue de timidité, votre retraite de mélancolie, votre prière d'hypocrisie, vos aumônes d'ostentation; croyez que voilà le temps de moissonner pour l'éternité; que c'est le moment favorable pour perfectionner ces vertus qu'on défigure injustement. Lorsque la cruelle mort moissonnera ce fils chéri, seul appui de votre maison; lorsque cet ami fidèle, puissant protecteur de votre fortune chancelante, vous sera ravi dans vos plus pressants besoins; lorsque cet aimable époux, la plus douce consolation de votre vie, disparaîtra dans la fleur du bel âge, et que vous supporterez ce coup accablant avec fermeté; croyez, mais sans vous en élever, que vos vertus sont épurées ou qu'elles ne tarderont pas à l'être; croyez qu'elles seront bientôt exemptes des défauts qui les obscurcissent d'ordinaire, parce qu'à l'ombre de la croix se pratiquent les plus pures vertus : *Patientia opus perfectum habet, ut sitis perfecti et integri, in nullo deficientes.*

Enfin les croix et les traverses sont une marque de prédestination, par conséquent, un légitime sujet de consolation.

Comme les prospérités de ce monde sont presque toujours, dit saint Grégoire, un signe funeste de réprobation, les afflictions sont un présage, en quelque sorte assuré, de la félicité céleste, parce qu'il est très-certain que, soit pauvre, soit riche, personne n'entrera dans le ciel que par plusieurs tribulations : *Per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum cœlorum.*

N'est-ce pas ce que nous représente parfaitement l'exemple du mauvais riche et du pauvre Lazare? L'un regorgeant de biens et de délices, enseveli dans l'enfer après sa mort : *Mortuus est dives, et sepultus est in infernum* (*Luc.*, XVI): l'autre couvert de plaies et triste rebut de la nature, se voit retiré de la poussière pour être placé dans le sein d'Abraham; et ce qui doit bien plus vous alarmer, riches du siècle, et ce qui doit bien plus vous consoler, vous que le monde persécute, c'est que l'Ecriture n'allègue point d'autre raison d'une destinée si différente, sinon que l'un avait joui de toutes sortes de biens sur la terre, et que l'autre en avait essuyé les plus dures traverses : *Recordare quod bona recepisti in vita tua, Lazarus similiter mala.* (*Ibid.*)

Que nous disent autre chose les livres saints? Ils nous montrent partout ceux que le monde appelle fortunés, ils nous en parlent comme de victimes parées et couronnées pour le jour de la colère, destinées à porter tout le poids des célestes vengeances: ils nous représentent tous ceux qui sont parvenus au céleste héritage, comme des hommes souffrants et persécutés en mille manières.

Cherchez, en effet, chrétiens, parcourez toutes les histoires saintes, vous y verrez, dit saint Ambroise, un Abel innocent massacré par son frère, un fils unique attendant la mort de la main paternelle, des prophètes précipités dans la fosse aux lions, des justes jetés dans des fournaises ardentes; ceux-ci traînés en exil, ceux-là livrés aux plus cruels supplices. Sous la loi évangélique les persécutions et les souffrances se multiplient, les villes entières nagent dans le sang des chrétiens, le glaive des tyrans immole les uns, écarte les autres, poursuit, égorge, disperse le sacré troupeau de Jésus-Christ : vous ne voyez que solitaires persécutés, que vierges mortifiées, que docteurs contredits, qu'évêques exilés. Les apôtres, ces hommes confirmés en grâce, sont les plus maltraités, parce qu'ils sont les plus chéris de Dieu, et qu'une gloire plus abondante leur est réservée.

Ce qui est décisif, mes frères, c'est ce que nous dit saint Paul, que ceux que le Seigneur a prévus il les a prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, frère aîné de tous les élus. Otez d'un chrétien cette ressemblance, il n'a plus que l'ombre d'un grand nom; que cette conformité s'y trouve, il est comme assuré du bonheur éternel qui nous est promis. Or Jésus-Christ fut un homme de douleurs, livré aux travaux dès ses plus jeunes ans; il faut donc souffrir pour lui ressembler, pour régner avec lui. Que le monde se révolte, que la nature s'en effraye, que les grands et les riches contredisent cette doctrine, leurs fausses maximes ne la détruiront jamais, et il sera toujours vrai que boire le calice de Jésus-Christ, être rassasié d'amertumes comme lui, c'est le prix auquel le royaume de Dieu nous sera donné; que se réjouir avec le monde, être participant de sa vaine gloire, c'est un titre fatal pour être exclu de la salle du festin céleste.

De là, mes chers auditeurs, il est très-naturel de conclure avec saint Grégoire, que plus nous goûtons de douceurs, moins nous ressemblons au Fils de Dieu, moins nous devons nous flatter d'obtenir son royaume, plus nous devons gémir sur notre bonheur prétendu; et qu'au contraire plus nous essuyons de traverses, plus l'image du Sauveur reluit en nous, plus nous avons sujet d'espérer que nous serons glorifiés avec lui, plus nous avons lieu de nous applaudir des afflictions que nous distribue sa main bienfaisante : *tristemur lætitia tristitiæ parente, lætemur tristitia gaudii genitrice.* Conséquence que je tire encore des paroles du Fils de Dieu même : Malheur à vous à qui tout prospère dans ce monde, parce que viendra le jour où vous répandrez des larmes amères; et vous qui gémissez sur la terre, réjouissez-vous et tressaillez d'allégresse, parce qu'une récompense éternelle vous est réservée.

Ah! chrétiens, après tant de considérations, si nous ne recevions pas avec joie les traverses de la vie, que nous serions insensés, puisque nous mépriserions notre salut : car enfin, n'est-ce pas le mépriser que de se plaindre de ce qui nous le procure, que de se récrier sur ce que Dieu nous marque du caractère de son Fils ? Que nous serions téméraires ! car n'est-ce pas une témérité que de prétendre être mieux traités que notre Chef et que tous les élus qui nous ont précédés? Ne soyons pas si déraisonnables, mes frères; ou renonçons au christianisme que nous professons, ou ne rougissons pas d'en porter les glorieuses marques; ou ne désirons pas d'être éternellement heureux, ou recevons sans peine le gage précieux du bonheur que nous espérons.

Après tout, dit saint Paul, les traverses de cette vie n'ont nulle proportion avec la gloire qui nous est réservée ; le temps passe, et nos peines passent avec le temps ; mais les biens à venir sont infinis par leur excellence et par leur durée.

Confessons donc avec saint Jacques qu'heureux est l'homme que le Seigneur afflige, parce qu'après l'avoir éprouvé dans ce corps mortel, il le couronnera d'une gloire éternelle, que je vous souhaite, etc.

## SERMON VII.

### *Pour le quatrième dimanche de l'Avent.*

#### SUR LA PÉNITENCE.

Parate viam Domini, rectas facite semitas Dei nostri. (*Luc.*, III )

*Préparez la voie du Seigneur, rendez droits ses sentiers.*

Ce sont les paroles que le prophète Isaïe adressait autrefois au peuple d'Israël, pour le préparer à l'avénement de Jésus-Christ. Ce sont les paroles qu'après lui Jean-Baptiste adressait à leurs descendants, pour leur annoncer un avénement plus prochain, dont il était le précurseur ; ce sont ces mêmes paroles que, dans tout le cours de ces saints jours, l'Eglise a si souvent adressées à ses enfants par la voix de ses ministres, et qu'elle répète en ce jour avec plus de force et d'énergie, pour nous faire entendre que Jésus-Christ si souvent promis, et si longtemps attendu, est prêt à venir dégager sa parole et combler nos désirs en s'unissant à notre nature, en nous élevant à la sienne. Le voilà, nous dit-elle, ce Sauveur des Nations si désiré qui vient à vous ; préparez-lui des voies droites qui le conduisent à vous, et qui vous conduisent à lui : *Parate viam Domini, rectas facite semitas Dei nostri.*

Mais que devons-nous entendre par ces voies détournées qu'on nous ordonne de redresser, pour recevoir dignement Jésus-Christ naissant? Ce sont nos consciences, tantôt abusées, tantôt criminelles. Et comment devons-nous les redresser et les purifier? L'Eglise nous l'apprend par les mêmes paroles de Jean-Baptiste : Faites de dignes fruits de pénitence : *Facite fructus dignos pœnitentiæ.* (*Matth.*, III.) Il donnait, ce saint Précurseur, un baptême stérile et figuratif, qui ne faisait que prédire et désigner d'une manière imparfaite le sacrement de Pénitence, où l'Eglise fait couler de nouveau le sang de Jésus-Christ, qui nous lave et nous purifie de nos iniquités. C'est là que ses satisfactions diminuent les nôtres, que le prix de sa mort nous est appliqué, lorsque nous observons tout ce qu'il exige de nous dans le sacrement qu'il a solennellement institué; car, quelque abondants, quelque efficaces que soient ses mérites, l'application ne nous en est point faite, si nous n'avons des dispositions proportionnées à l'énormité de nos crimes et à la majesté de Dieu qu'ils ont attaquée.

D'autre part, quelque saintes, quelque proportionnées que soient nos dispositions, elles ne nous justifient point sans l'application des mérites et du sang de Jésus-Christ. Il faut donc, pour effacer nos péchés, unir la vertu de pénitence au sacrement de pénitence ; l'une donne de la force à l'autre. La vertu de pénitence fait recueillir les fruits du sacrement ; le sacrement dans la nouvelle loi rend efficace la vertu de pénitence. Ainsi, nécessité de la vertu de pénitence dans le sacrement : première partie. Nécessité du sacrement avec la vertu de pénitence : seconde partie. Demandons les lumières de l'Esprit-Saint. *Ave, Maria.*

#### PREMIÈRE PARTIE.

Il n'appartient qu'à Jésus-Christ de dire qu'il est sans péché. Son humanité sainte, inséparable de la divinité, pouvait bien l'asservir à nos faiblesses, mais jamais à nos excès. Pour nous, mes frères, enfants d'un père coupable, et corrompus avant que de naître, il n'en est pas de même : si nous disons que nous sommes exempts de péché, dit saint Jean, nous nous séduisons et nous mentons à Dieu. Ne nous affligeons pas cependant avec excès sur le malheur de notre état, et ne désespérons pas du remède. Si nous péchons, ajoute l'Apôtre, nous avons Jésus-Christ pour avocat et pour réconciliateur, qui a satisfait non-seulement pour nos crimes, mais pour ceux de tout le monde. Comme avocat, il intercède pour nous dans le ciel auprès de son Père : comme réconciliateur, il est auprès de nous dans la personne de ses ministres, pour nous absoudre par ses mérites et nous purifier par son sang dans le sacrement de la pénitence.

Quelle idée vous formez-vous, mes frères, du sacrement de la réconciliation? Regardez-vous nos sacrés tribunaux comme un asile à l'impunité, et les ministres qui y président comme les fauteurs de vos prévarications ? C'est le jugement que vous devriez en porter, si le sacrement de pénitence opérait en vous la grâce sans la vertu de pénitence ; mais ne vous y trompez pas, c'est un tribunal de miséricorde et de justice tout ensemble. Jésus-Christ y préside comme Sauveur et comme juge : comme Sauveur, il y applique ses mérites ; comme juge, il veut que sa justice soit satisfaite. Son sang

qu'il fait couler de nouveau sur les têtes humiliées, c'est ce sang même qui lui rappelle, pour ainsi dire, toute l'énormité du péché qu'il a fallu expier par un si haut prix, et qui lui crie de ne pas en prodiguer le mérite et les effets. Ce ne sera donc pas indépendamment de vos dispositions que vous serez absous ; et quoique l'absolution sacramentelle n'emprunte pas originairement sa force des dispositions du pénitent, mais des mérites du Fils de Dieu, elles y sont cependant essentielles ; et jamais, en un mot, dit le concile de Trente, vous ne recevrez le fruit du sacrement sans la vertu de pénitence. Pour mieux sentir la nécessité de la vertu de pénitence dans le sacrement, voyons en quoi consiste cette vertu? Le même concile qui l'a prescrite la définit : C'est, nous dit-il, une vive douleur de ses crimes passés, une ferme résolution de ne plus pécher à l'avenir : *Contritio est animi dolor de peccato præterito cum proposito non peccandi de cætero.* Douleur vive qui désavoue le péché et qui punisse le péché pour l'effacer; ferme propos qui prévienne et qui combatte le péché pour l'éviter : qualités si essentielles à la vertu de pénitence, qu'elles sont la pénitence même.

Douleur et brisement de cœur : *Contritio est animi dolor;* c'est par le cœur qu'on commet le péché, c'est par le cœur que doit commencer la pénitence ; il s'est éloigné de Dieu par un plaisir criminel, il faut qu'il s'en rapproche par un repentir salutaire. C'est pourquoi les saints Pères appellent la pénitence un baptême laborieux où le pécheur se lave dans ses larmes, où il renaît et se reproduit dans les douleurs de l'enfantement. Des réflexions superficielles, et même sérieuses, ne suffisent donc pas pour être réconcilié : on peut se condamner sans se corriger, et rougir sans se convertir, par conséquent ce ne sont pas des pensées, mais des sentiments ; ce n'est pas l'esprit, mais le cœur, et un cœur contrit et humilié, qu'on exige ; un cœur renouvelé par de nouvelles dispositions, qui porte désormais son amour pour Dieu jusqu'à la haine de soi-même, comme il a porté l'amour de soi-même jusqu'à la haine de Dieu ; qui ne trouve rien de grand que le salut, rien de nécessaire que la vertu, rien de vrai que l'Evangile, rien d'aimable que son Dieu, rien de consolant que les larmes qu'il répand dans son sein, et qui redoute toute autre consolation comme l'écueil de la pénitence. C'est à ce renouvellement de sentiments formés par la contrition que nous exhorte l'Ecriture, lorsqu'elle nous dit : Revenez de vos voies corrompues et renoncez à vos iniquités passées ; formez-vous un cœur nouveau qui déteste ce qu'il aimait autrefois; c'est en considération de ces dispositions qu'il ressent en lui, que David demande à Dieu le pardon de ses crimes : Effacez, dit-il, ô mon Dieu, toutes mes iniquités; et pourquoi? parce que je sens tout l'excès de mon égarement, parce que je suis accablé sous le poids de mon péché, parce que votre colère n'est pas à l'épreuve d'un esprit humilié, comme l'est le mien ; d'un cœur contrit par des sentiments pareils à ceux que je ressens.

C'est par l'exposition de sa douleur et de son humilité sincère, qu'il demande grâce et qu'il espère de l'obtenir; et ce ne sera qu'au prix de pareilles dispositions que vous l'obtiendrez vous-mêmes, ô chrétiens! qu'on verra dans ces jours saints assiéger les tribunaux de la pénitence. Votre repentir, ou le défaut de votre contrition, feront votre justification ou votre condamnation : que dis-je! le degré, l'étendue, le motif de votre repentir décideront de votre sort, et vous ne serez justifiés qu'autant que votre douleur sera proportionnée au malheur de votre péché, à la multiplicité de vos péchés, à la grièveté de votre péché.

Proportionnée au malheur de votre péché. Vous avez péché, mon frère ; gardez-vous, dit le Sage, de dire en vous-même, en insultant à la patience de Dieu : j'ai péché, que m'en est-il arrivé de désastreux? La mort a-t-elle menacé mes jours? l'indigence ou la faim ont-elles traversé le bonheur de ma vie? Je pourrais répondre que vous avez perdu, peut-être votre fortune, peut-être votre réputation, immanquablement le repos et la paix de votre âme. Je pourrais ensuite vous demander avec saint Paul, quels fruits avez-vous recueillis de vos iniquités? où sont les douceurs que vous avez poursuivies avec tant d'ardeur, et que vous avez payées si chèrement? Mais les malheurs que le péché vous a causés sont d'un ordre bien supérieur et bien plus digne de vos regrets et de vos larmes. Vous avez péché, par là s'est accomplie en vous la terrible menace que Dieu fait par son prophète Ezéchiel : *Votre alliance est rompue avec votre Dieu; toutes vos œuvres de justice sont oubliées et tous vos mérites perdus.* C'est ainsi qu'un jour, une heure, un moment vous ont changé : il faut donc que votre douleur soit surnaturelle. Si c'était le renversement de vos projets, ou la simple difformité de vos crimes, ou la crainte seule de leur suite funeste, qui fissent couler vos pleurs, ce serait une douleur humaine, et par conséquent insuffisante : vos larmes hypocrites seraient rejetées comme celles du profane Esaü, qui pleurait bien plus la perte de ses vastes héritages que la disgrâce du Seigneur, encourue par un trafic sacrilége.

Douleur proportionnée à la multitude de vos péchés. Vous avez péché, mon frère, et dans quels lieux, dans quels temps, et sur quelles matières n'avez-vous pas péché! Ne pouvez-vous pas dire avec autant et plus de fondement que le Roi-Prophète : Mes iniquités se sont aggravées sur mon dos, et mes péchés se sont multipliés comme les cheveux de ma tête? Comme Saül, vous avez violé les ordres de Dieu ; comme Pharaon, vous avez défié sa vengeance ; comme Baltassar, vous avez profané son temple; comme David, vous avez porté vos regards et vos désirs sur des objets corrupteurs; comme Caïn, vous avez tué votre frère, ou

par le glaive de votre fureur, ou par les traits de votre langue; vous n'avez connu d'autre loi que celle de vos penchants; vous pourriez compter les articles de la loi de Dieu par le nombre de vos prévarications; vos jours et vos moments par celui de vos chutes. Il faut donc que votre douleur soit universelle, et qu'elle s'étende à toutes les iniquités que vous pouvez vous reprocher, sur celles que vous connaissez et sur celles que vous ne connaissez pas, soit celles de votre esprit ou celles de vos sens, soit celles qui flattent votre passion, ou celles qui répugnent à vos inclinations, de quelque nature qu'elles soient, elles sont toujours opposées à Dieu. Le même sujet qui doit vous faire haïr les unes, doit vous faire détester les autres; si sur cent péchés que vous accusez, repentant de tous les autres, vous en dérobez un seul à votre repentir, soit que vous le fassiez expressément ou tacitement, vous en devenez plus criminel : vous ressemblez à l'infidèle Saül, qui, pour avoir mis à mort toute l'armée d'Amalec, n'en fut pas moins réprouvé, pour avoir épargné le roi, qui devait être enveloppé dans la ruine générale.

Douleur proportionnée à l'énormité de votre péché. Vous avez péché, mon frère, et quel mal avez-vous commis? jugez-en par la majesté de Dieu qui en est offensée, et par la bassesse de l'homme qui ose l'attaquer; jugez-en par ce que vous dit l'Ecriture, que le péché transporte Dieu de colère, qu'il lui fait oublier ce qu'il nous est et ce que nous lui sommes; que d'une divinité bienfaisante il en fait un Dieu terrible, qui porte la mort et l'horreur devant lui. Jugez-en par les vengeances exercées sur l'homme pécheur: le même moment qui le vit coupable, le vit malheureux: jugez-en par l'assemblage de tous les maux réunis pour toujours, et au souverain degré, dans ces lieux affreux destinés à la punition du péché; pour en juger, voyez le Fils de Dieu chargé par composition et par bonté du péché de l'homme, méconnu par son Père, traité de lui comme un anathème, abandonné à l'inhumanité de ses ennemis, écrasé comme un ver, rassasié d'opprobres, expier enfin sur la croix le péché par le reste de son sang, déjà presque épuisé par les autres supplices. Votre péché est donc un souverain mal, puisque Dieu le déteste souverainement: votre douleur doit donc être souveraine et supérieure à toute autre douleur. Si quelque affliction vous accable davantage que votre péché, si quelque objet vous est aussi odieux et même plus odieux que votre péché, votre douleur n'est, ni digne de Dieu, ni proportionnée à votre péché: ni digne de Dieu, qui, comme souverain bien, demande un amour souverain; ni proportionnée à votre péché qui, comme souverain mal, demande une haine souveraine.

C'est donc Dieu, c'est sa majesté divine, ce sont ses droits violés, c'est son amour trahi, qui doivent nous toucher et nous attrister, pour que votre douleur ait toutes les qualités propres à votre sanctification. Sans cela, ce ne sera qu'une pénitence d'hypocrite, d'esclave et de désespéré. Saül déplore sa désobéissance, Antiochus son impiété, Judas sa perfidie, et pas un ne déplore son crime comme il faut. Saül est un hypocrite qui cherche à sauver les apparences; Antiochus est un esclave qui cherche à se soustraire au châtiment; Judas un désespéré qui succombe à ses remords. Leur pénitence est rejetée comme insuffisante, parce qu'elle n'est ni éclairée par la considération d'un Dieu méprisé, ni purifiée par son amour, ni soutenue par sa grâce. C'est au contraire parce que la pénitence de David, du publicain et de l'enfant prodigue, a toutes ces qualités, qu'elle est favorablement acceptée. Il est dit à David que son crime est effacé; pourquoi? parce qu'il a dit lui-même qu'il n'a péché que contre Dieu seul. Il est dit du publicain, qu'il retourna dans sa maison justifié; pourquoi? parce qu'en s'accusant devant Dieu, comme pécheur, il lui avait demandé de lui devenir propice. Il est dit de l'enfant prodigue, qu'on le revêtit d'une robe de joie; pourquoi? parce qu'aux pieds de son père il a confessé qu'il a péché contre le ciel et contre lui.

Une telle pénitence ne se borne pas à la douleur seulement, elle ne croit pas qu'il suffise de pleurer le crime sans l'expier : elle sait qu'après avoir imploré la miséricorde, il faut apaiser la justice de Dieu. C'est pourquoi David se charge du poids de la pénitence, pour se décharger de celui du péché: son lit est arrosé de ses larmes; le jeûne et le cilice ne lui coûtent plus rien au milieu même des délices et de la pompe de sa royauté. C'est pourquoi le publicain s'humilie, et sait exercer une sainte cruauté contre lui-même; il approche de Dieu, mais de loin; il entre dans le temple, mais il se tient à la porte; il sollicite sa grâce avec confiance, mais il frappe sa poitrine avec rigueur. L'enfant prodigue ne fait pas une démarche qui ne porte le caractère de la pénitence : il n'ose plus prendre le noble titre de fils, il se contente de la qualité de serviteur : son père se jette à son cou, mais lui se jette aux pieds de son père : toute sa maison est en fête, lui seul est dans le deuil, également touché de la faute qu'il a faite, et de la grâce qu'il a reçue. Telle sera votre douleur, si elle est sincère. Vous exprimerez en vous l'homme pénitent, que saint Augustin nous dépeint comme un homme en colère contre lui-même; vous vous regarderez comme chargés des droits du ciel; vous frapperez sur vous-même les coups qu'il a droit de vous porter; vous ne redouterez plus ni la salutaire confusion d'un humiliant aveu, ni la religieuse fermeté d'un ministre fidèle; loin de lui disputer une satisfaction légère, vous préviendrez son zèle, et vous enchérirez sur sa sévérité. Sans ce désir de satisfaire à Dieu par des œuvres pénibles, votre douleur ne peut être que chimérique et infructueuse.

Je dis chimérique, parce que tous les Pères et le concile de Trente nous assurent que la satisfaction est tout à la fois et la preuve sensible et la condition essentielle de la pénitence; que les grands crimes doivent être expiés, non-seulement par des larmes, mais par des larmes abondantes; non-seulement par des prières, mais par des cris redoublés; non-seulement par des mortifications, mais par des macérations.

Je dis infructueuse, parce que, quoiqu'il soit vrai que Jésus-Christ par sa mort ait surabondamment satisfait pour nos crimes, il est également vrai que l'Eglise a foudroyé quiconque oserait soutenir que nous sommes dispensés de satisfaire à Dieu par la pénitence. Nos satisfactions, sans celles de Jésus-Christ, n'ont nul mérite devant Dieu, et les satisfactions de Jésus-Christ sans les nôtres, quoique d'un prix infini devant Dieu, sont sans effet pour nous. Il faut donc que nos satisfactions soient sanctifiées par celles de Jésus-Christ; mais il faut aussi que les souffrances de Jésus-Christ nous soient appliquées par nos propres satisfactions. Cette satisfaction doit donc se trouver dans la douleur nécessaire à la vertu de pénitence. Mais il faut une autre condition qu'exige le saint concile; c'est un ferme propos de ne plus pécher à l'avenir : *propositum non peccandi de cætero.*

Que devons-nous entendre par ce propos de ne plus pécher? Est-ce un désir vague d'être meilleur, et qui ne descend jamais aux moyens nécessaires pour le devenir? Non, c'est une résolution ferme, courageuse, inébranlable, qui bannisse toute volonté de pécher, dit le concile de Trente, *quod voluntatem peccandi excludat :* sans cela point de vertu de pénitence. La pénitence, si vous le rappelez, est un cuisant regret du péché, une souveraine horreur du péché, en vue de Dieu qui s'en tient offensé : or les péchés futurs, ou pour mieux dire possibles, ne sont pas moins opposés à Dieu que les premiers, parce que, si vous venez à les réitérer, Dieu n'en sera pas moins offensé qu'il l'a été des précédents. Il faut donc que les sentiments d'aversion qui détestent les uns comme déjà commis, détestent également les autres comme pouvant encore l'être. Or les détester de la sorte, c'est n'avoir plus la volonté de les commettre; c'est la condition essentielle à laquelle nous nous sommes engagés dans le traité de notre réconciliation avec Dieu. Oui, dans le traité de notre réconciliation avec Dieu, et c'est Dieu même qui me fournit cette expression dans les Ecritures qu'il a dictées. Lorsque vous venez aux pieds des tribunaux chercher votre justification, Dieu s'engage avec vous, et vous vous engagez avec lui. Dieu s'engage, dis-je, et à quoi? à désarmer son bras, à oublier vos péchés, à les regarder comme n'étant jamais arrivés. Vous vous engagez vous-même, et à quoi? à ne plus violer ses lois, à ne plus retomber dans vos fautes passées, quelque inclination qui vous y porte, quelque péril qui vous menace, puisqu'il est de foi que le propos de p nitence doit l'emporter sur tous les désirs et toutes les craintes dont la volonté peut être naturellement touchée. Manquez-vous de former un pareil propos; refusez-vous de promettre un divorce éternel avec le péché, quelque pénible qu'il soit à vos penchants; ou faites-vous une pareille promesse du bout des lèvres, c'est-à-dire sans une ferme volonté de l'accomplir, sans avoir essayé par de généreux efforts de la mettre en pratique : dès lors vous manquez à votre condition; dès lors Dieu rentre dans tous les droits de sa justice; dès lors les engagements de sa miséricorde sont oubliés; Dieu n'est plus pour vous un Dieu propice, parce que vous n'êtes plus devant lui un pénitent mais un hypocrite, qui ajoute à ses premiers crimes l'obstination et le sacrilége, qui les confesse sans promettre de s'en corriger, ou qui le promet sans sincérité.

Voulez-vous donc que Dieu vous conserve ses desseins de miséricorde? observez vous-même les conditions et les engagements de votre pénitence; prenez de justes mesures pour rendre votre volonté propre, inébranlable dans la fuite du péché; remontez à la source de vos désordres et proposez vous de mettre tout en œuvre pour en arrêter les progrès; rappelez quels sont les objets qui vous ont fait de plus mauvaises impressions, et commencez par vous les interdire; mesurez vos forces avec les tentations qui vous menacent, et que vous pouvez prévoir; préparez d'avance les armes que vous savez pouvoir être employées avec avantage; prenez enfin de si fermes résolutions, et de si justes mesures, que vous puissiez avec saint Paul défier l'univers entier de vous séparer désormais de la justice et de la charité de Jésus-Christ, auquel vous allez être réuni par le sacrement, en sorte que vous puissiez, sans vous séduire, et sans lui mentir, dire à Dieu : Oui, mon Dieu! je suis aussi certain que ma fragilité me permet de l'être, qu'avec la grâce que je vais recevoir au pied de votre tribunal, et avec les autres secours que me promet votre bonté, rien ne me séparera de vous et de votre amour; ni les puissances, parce que je ne reconnaîtrai que la vôtre; ni l'autorité, parce que je n'écouterai que celle de votre loi; ni le plaisir, parce que je n'en goûterai d'autre que celui d'être à vous; ni la crainte, parce que je ne redouterai d'autre mal que celui de vous déplaire. Oui, j'en crois le témoignage de mon cœur, j'en crois la confiance que vous m'inspirez en vos miséricordes; je serai désormais tout à vous, et j'y serai constamment.

Voilà ce qu'il faut que vous puissiez dire, et dire dans la vérité; une telle assurance, une telle persuasion ne sera pas une témérité. La témérité sera de vous présenter à Dieu sans pouvoir lui faire cette protestation avec sincérité, sans avoir devers vous une assurance morale de votre cœur, qui consiste à vous dire à vous-même, dans le silence des passions : quels combats ai-je

livrés. quelle violence me suis-je faite? quelle occasion ai-je évitée? quelle passion ai je domptée? sur quelle résistance, et sur quelle victoire puis-je fonder mon assurance pour l'avenir? Cependant, que vais-je faire aux pieds du prêtre, ou plutôt de Jésus-Christ qui m'attend? Tout est-il prêt, tout est-il conclu pour la réforme de ma vie? Mon cœur me promet-il assez de fermeté pour résister au penchant qui m'entraîne? Quand la passion viendra se montrer à moi sous de riantes couleurs, saurai-je me refuser à ses attraits? serai-je fidèle à mes résolutions, et saurai-je sacrifier ma satisfaction à mes devoirs? Interrogez-vous ainsi votre cœur, et vous rendez-vous compte à vous-même de la fermeté de vos résolutions? Oui, peut-être vous consultez-vous un moment; peut-être vous vous animez, mais faiblement : également trompés sur vos recherches et sur vos promesses, vous vous en imposez à vous-même, et tout sert à vous en imposer.

Les passions ralenties par le sérieux de l'action, les objets éloignés par la biensćance des temps, les sentiments de religion émus par la majesté du lieu; tout cela vous persuade aisément, et presque toujours faussement, que vous êtes déterminé au bien, parce que vous sentez la nécessité de l'être: vous vous flattez de renoncer désormais à vos passions, parce que vous rougissez pour le moment présent; vous prenez votre honte pour une pénitence, vos remords pour des regrets, et vos velléités équivoques pour des résolutions sincères.

Vous vous persuadez ainsi les événements tels que vous vous les figurez, et, par une erreur aussi funeste qu'elle est commune, vous jugez de l'avenir sur le présent, au lieu de juger de l'avenir sur le passé. Abusé de la sorte, vous venez avec confiance au tribunal mentir au ministre, après avoir menti à vous-même.

Ouvrez cependant les yeux : dans quel lieu êtes-vous? de quel tribunal approchez-vous? devant quel juge vous accusez-vous? Pensez-vous que c'est à Jésus-Christ même que vous allez jurer un éternel divorce avec le péché? Pensez-vous quelle est la vivacité de ses regards pour découvrir la fausseté ou la sincérité de vos protestations? Pensez qu'autant prêt qu'il est à répandre les fruits de son sang sur ceux qui reviennent sincèrement à lui, autant il est prêt à venger ce sang précieux sur ceux qui viennent le profaner par des protestations contrefaites. Si vous n'y pensez pas, ne soyez pas surpris de trouver au tribunal des ministres qui y pensent pour vous, qui, médiateurs entre Jésus-Christ et vous, ménagent sa gloire et vos intérêts. Ne soyez pas surpris, si chargés de sa gloire et de vos intérêts, nous vous refusons une réconciliation dont vous êtes indignes, qui d'un seul coup déshonorerait Jésus-Christ, vous rendrait plus coupables, et nous rendrait nous-mêmes complices de votre crime et de votre impénitence.

A travers le voile hypocrite dont vous couvrez vos irrésolutions, nous jugeons de la fausseté de vos protestations, et de la duplicité de votre cœur; et par où en jugeons-nous? par une expérience fondée sur vos confessions précédentes. Après avoir formé, comme aujourd'hui, et conçu de vagues désirs de conversion; après avoir délibéré longtemps sans rien résoudre, ou après avoir résolu sans rien exécuter, vous vous êtes présentés pour être réconciliés, et bientôt vos projets de réforme se sont évanouis: après quelques jours d'intervalle, les anciennes idées se sont renouvelées, les mêmes occasions se sont offertes, le feu, qui n'était que couvert, s'est rallumé : de là, nous concluons que vous n'avez jamais sincèrement voulu ce que vous aviez toujours affecté de vouloir; ou que vous n'avez voulu qu'une partie de ce que vous auriez dû vouloir entièrement. Jusqu'à ce que vous ayez donné des preuves d'une résolution plus sincère, d'une épreuve plus sérieuse, d'efforts plus constants et plus efficaces, nous vous croirons toujours impénitents, toujours trompeurs, toujours trompés; et, dépositaires que nous sommes du sang de Jésus-Christ, nous n'irons pas le prodiguer à des incorrigibles tels que vous êtes.

Quelque impression d'humiliation et de tristesse que puissent faire en vous notre résistance et notre fermeté, nous serons inébranlables, nous compatirons à votre douleur, nous applaudirons à vos efforts, nous nous réjouirons de vos victoires, quoique légères, quoiqu'insuffisantes pour être absous; nous vous exhorterons à les rendre plus complètes et plus constantes; nous vous en indiquerons les moyens; nous vous en ferons sentir la nécessité; mais nous répéterons et nous tâcherons de vous convaincre qu'il y a bien loin entre retomber plus rarement et se relever sincèrement; entre des efforts de conversion, et la conversion même qui doit précéder l'absolution. Vous savez vous-mêmes ce qu'a dit le concile de Trente, que le commencement d'une vie nouvelle, nécessaire au sacrement, ne s'obtient que par des prières ferventes, et des efforts assidus. Là-dessus, vous vous défierez d'une précipitation indiscrète; vous frapperez à la porte d'une église, mais vous ne la romprez pas; vous demanderez la paix et la réconciliation, mais vous ne l'arracherez pas par la force, et vous ne la surprendrez pas par l'artifice; vous ferez intercéder vos larmes pour vous, mais votre docilité sera le plus sûr garant de la sincérité de vos demandes. Travaillez donc efficacement à vous rendre à vous-mêmes un témoignage non équivoque d'une douleur sincère du passé, d'un ferme propos pour l'avenir. L'un et l'autre sont essentiels à la vertu de pénitence, nécessaire elle-même quant au sacrement. C'est le sujet de la seconde partie.

### SECONDE PARTIE.

Il dépendait de Dieu de nous justifier, et d'appliquer le prix de son sang à la seule vertu de pénitence; mais il était de sa sa-

gesse d'exiger avec la vertu de pénitence le sacrement de la confession ; pourquoi? parce que tout ce qui se pratique dans ce sacrement est infiniment propre à satisfaire à sa justice et aux besoins du coupable. Tout y est propre à satisfaire à la justice de Dieu : le pécheur et le prêtre y prennent en main la cause et les intérêts de Dieu; le pécheur se juge lui-même en présence de Dieu; le prêtre le juge ensuite comme tenant la place de Dieu.

Le pécheur, se jugeant en présence de Dieu, trouve dans ce jugement de quoi se confondre, et se déplaire à lui-même.

Le pécheur, étant jugé par le prêtre comme tenant la place de Dieu, trouve dans ce jugement de quoi se précautionner contre l'avenir.

Tout est donc salutaire au pécheur, lorsque ces deux jugements s'y exercent comme il faut. Or, ils ne peuvent s'exercer comme il faut, qu'en observant tout ce qu'exige le concile de Trente de la part du pécheur: un examen exact sur lui-même, *diligens sui discussio;* un témoignage fidèle contre lui-même, *integra peccatorum confessio*. 1° Examen exact sur lui-même qui lui fasse connaître son état pour se juger; 2° témoignage fidèle contre lui-même qui le fasse connaître au prêtre pour en être jugé.

Examen exact sur lui-même, *diligens sui discussio.* Que faisons-nous lorsque nous voulons nous approcher du sacrement de pénitence? Nous instruisons notre procès contre nous-mêmes, afin de prononcer contre nous-mêmes un jugement de condamnation qui prévienne la condamnation de Dieu. Il faut donc que nous nous confondions, que nous nous accusions dans le tribunal secret de notre conscience, afin que Dieu ne nous confonde pas, et ne nous accuse pas dans celui de sa justice. Il dépend donc de nous de nous soustraire ou de nous exposer à toute la rigueur des jugements de Dieu ; de nous y soustraire, en nous jugeant dans l'exactitude et dans la vérité, parce que dès lors la justice de Dieu n'a plus d'action sur nous; de nous y livrer, en nous jugeant mal, parce que dès lors la justice de Dieu subsiste à notre égard dans tous ses droits. C'est Dieu même qui nous l'apprend dans ses Ecritures, et particulièrement par saint Paul. Sachez, mes frères, dit l'Apôtre, que si nous voulions bien nous juger nous-mêmes, nous ne serions jamais jugés de Dieu ; parole qui paraissait à saint Bernard si décisive et si formelle, qu'il y fondait en quelque sorte toutes ses espérances. Oui, disait-il dans les transports de son amour et de son humilité, je veux, quoique pécheur, quoique chargé d'iniquités, me présenter devant mon juge; mais je veux m'y présenter déjà tout jugé, afin qu'il ne trouve plus rien à juger en moi, parce que je sais très-bien, et qu'il m'a lui-même assuré, qu'il ne jugera plus ce qui aura été une fois jugé.

Cela supposé, n'ai-je pas raison de dire, après le concile de Trente, qu'il faut porter au tribunal un jugement exact et sévère? Car, quelle place tient Jésus-Christ alors, et quels droits y soutient Jésus-Christ contre moi-même? les droits de Dieu. Je dois donc faire, ou m'efforcer de faire ce que Dieu fera quand il me jugera. Et que fera-t-il alors? Un jugement sévère de ma vie, qui ne pourra être obscurci par l'erreur, ni affaibli par la passion, ni corrompu par l'intérêt; un jugement où Dieu portera ses regards perçants sur toutes mes actions et sur tous mes sentiments; un jugement où Dieu me confrontera avec ses lois, avec mes devoirs, avec mes promesses. Il faut donc, pour tenir la place de Dieu d'une manière avantageuse pour moi-même, que je procède à mon égard, comme Dieu doit y procéder; que j'exerce mes jugements, comme il doit les exercer ; que j'examine mes voies, comme il doit les examiner; que je ne consulte par conséquent, ni les maximes du monde, ni les préjugés de mon état, ni les exemples de la multitude; que je m'examine, non à la lueur des usages et des prétendues bienséances du siècle, car cette lumière n'est que ténèbres ; non avec les précautions qu'inspirent l'amour-propre, l'intérêt et les engagements des passions, car tout y parle à l'avantage du péché ; que je prenne en main, non la balance des enfants des hommes, car elle est trompeuse, mais celle du sanctuaire, qui est celle de l'équité : avec une telle perquisition de moi-même, je me rendrai présent et visible tout ce que je dois condamner en moi ; je prononcerai bientôt contre moi le jugement de condamnation qui doit m'obtenir un arrêt de justification de la part de Dieu ; je le trouverai dans le tribunal, ce Dieu propice, déjà tout prêt à prononcer en ma faveur, parce que j'aurai devers moi d'avoir prévenu la sévérité de ses jugements. Alors j'éprouverai l'effet et la douceur de ces paroles de grâce et d'abolition que lui fait prononcer saint Augustin : pardonnons à ce pécheur, parce qu'il ne se pardonne pas à lui-même : dissimulons ses fautes, parce qu'il ne se les dissimule pas : il s'est tourné vers moi par le jugement sévère qu'il en a fait; je vais me tourner vers lui par l'oubli volontaire que j'en ferai moi-même.

Ainsi, mes frères, trouverez-vous Dieu disposé, si pour travailler à vous juger vous-mêmes vous n'écoutez que votre foi, votre conscience, votre religion seule. Mais, si jusque dans le sacré tribunal vous vous flattez vous-mêmes ; si vous usez de dissimulation envers vous-mêmes; si vous êtes d'intelligence avec vos passions ; si vous ne portez sur vos cœurs que des regards indulgents et rapides; si vous cherchez à vous dérober la noirceur de vos vices, et à diminuer l'énormité de vos péchés, donnant à ceux-ci l'apparence d'une droite intention, couvrant ceux-là du prétexte d'une malheureuse nécessité ; si vous expliquez vos doutes à votre avantage ; si vous évitez une discussion nécessaire pour écarter un trouble fâcheux, mais salutaire, loin de trouver

un Dieu propice dans le sacrement, vous y trouverez un Dieu sévère qui jugera, selon sa menace, vos examens, vos justices, vos jugements aveugles et flatteurs que vous aurez portés de vous-mêmes. Et c'est ce qui doit vous faire trembler, chrétiens, sur la plupart de vos confessions à venir. Car il n'est que trop journalier parmi vous, que dans la perquisition de ses fautes, et dans le jugement qu'on porte de soi-même, ou l'on s'abuse, ou l'on cherche à s'abuser.

On s'abuse; comment? En se croyant innocent, tandis qu'on ne l'est pas. Parce qu'on aura su s'interdire certains vices grossiers qui portent leur anathème sur le front, on ne comptera pour rien le fiel de la raillerie dans les discours, la légèreté des jugements sur la conduite de ses frères, les artifices de la fraude dans la poursuite d'un procès, la noirceur de la médisance contre ses adversaires, la malignité des rapports, la fureur des divisions excitées entre les proches par des paroles indiscrètes; tout cela, dis-je, sera compté pour rien. Dans un emploi lucratif, comme une avide sangsue, on se sera rassasié du sang et de la substance des peuples; dans un rang distingué, comme un Achab oppresseur, on aura fait plier les lois sous le faix de la violence et de l'autorité; dans un ministère public, juge mercenaire, on aura jugé de la bonté d'une cause par la puissance des solliciteurs, ou par l'abondance des largesses; dans l'union conjugale, époux divisés, on n'aura rien ménagé pour se dissimuler l'indifférence, la froideur, et quelquefois l'aversion mutuelle; à la tête d'une famille, père lâche, mère dissipée, on aura laissé croupir des enfants dans la plus grossière ignorance des devoirs de la religion et de la société; dans le sein de l'opulence, riche réprouvé, on aura laissé sous ses yeux languir et périr l'indigent affamé; et parce qu'on aura d'abord donné à l'aveugle dans les excès, parce qu'on a gagné sur soi de n'en être pas frappé, on s'examinera sans les rappeler; on se jugera, sans se les reprocher; on se confessera, sans les accuser. Ces désordres ne seront peut-être que trop criants et trop publics; tout un quartier, toute une ville en parlera; le pénitent et le confesseur seront les seuls à les ignorer.

Si l'on ne s'abuse pas, on cherche à s'abuser; et comment? On craint, en approfondissant les plaies de son âme, d'entrevoir un amas de corruption, qui forcerait enfin à réformer le plan de sa vie, ou à se condamner à des alarmes éternelles. Pour s'épargner une réforme gênante, ou des remords accablants, on porte sur soi-même des regards superficiels et rapides, ou l'on cherche dans de vaines maximes la justification de ses penchants. On ne manque ni de lumière, ni d'instruction : oui, mais on manque de droiture et de bonne volonté; c'en est assez pour qu'on renonce à l'attention nécessaire pour se corriger : ainsi on sent bien quelquefois que ces conversations libres, que ces propos clandestins, que les réponses étudiées qui ne sont ni assez claires pour être décisives, ni assez mystérieuses pour n'être pas entendues, peuvent blesser l'innocence; oui, on en convient; mais on dit que c'est un usage, un amusement passager qui n'aura pas de tristes conséquences, parce qu'on ne croit pas avoir des intentions criminelles ; là-dessus on se rassure. On sent bien qu'on ne sort guère du spectacle et des autres assemblées mondaines, sans en remporter des impressions dangereuses; que par conséquent, il est téméraire de s'y trouver; que quand même elles seraient tolérables, elles devraient être interdites à des personnes aussi susceptibles qu'on se trouve l'être : mais on se dit que, sans ces amusements, dont on s'est fait une habitude, la vie deviendrait une mort anticipée, à laquelle on ne saurait se condamner à l'âge où l'on est, dans les circonstances où l'on se trouve; là-dessus on se rassure : ainsi on fait décider sa cause au tribunal de ses passions; ses penchants, ses habitudes sont les seuls casuistes qu'on consulte, et on ne consulte son cœur que pour y répandre de nouvelles ténèbres, et l'endormir dans une plus aveugle sécurité : on vient ainsi aux pieds du prêtre faire au hasard quelques accusations éludées, et le ministre est tout étonné de trouver des chrétiens et des saints dans des mondains et des profanes. On s'abuse donc, ou l'on cherche à s'abuser; mais on ne saurait surprendre la lumière de Dieu, ni sa justice, qui reprendra tous les titres de sa colère, puisque nous refusons de la prévenir par un jugement équitable à l'égard de nous-mêmes. Il est bien vrai, dit le concile de Trente, que Dieu pardonnera ces péchés échappés à une perquisition sérieuse; mais pour ceux qu'on s'efforce de se déguiser, il les punira plus sévèrement, parce qu'il faut non-seulement s'examiner et se juger, mais encore rendre un témoignage fidèle de soi-même, pour être jugé : autre condition qu'exige le saint concile : *integra peccatorum confessio.*

Tout ce que vous lierez et tout ce que vous délierez sur la terre, sera lié et délié dans le ciel. C'est le pouvoir que Jésus-Christ donne aux ministres de la pénitence : sur quoi je vous prie de remarquer qu'il est des péchés à remettre et des péchés à retenir. Est-il à présumer que le prêtre retiendra les uns et remettra les autres au hasard et sans discernement? Or, comment fera-t-il le discernement des uns et des autres, s'il ne les connaît pas; et comment les connaîtra-t-il si on ne les accuse pas? Ce n'est donc pas seulement une perfection, mais un devoir essentiel de la pénitence, après avoir pleuré le péché, de le soumettre aux clefs de l'Eglise. Ce que nous disons ici, ou plutôt ce que l'Eglise dit en général de la déclaration des péchés, nous pouvons et nous devons le dire en particulier de l'ordre, du nombre, de la grossièreté des péchés, parce que dans un tribunal où domine la suprême sagesse et la souveraine justice, chacun doit être jugé selon son état

et selon son ordre. Le prêtre qui y préside doit discerner entre la lèpre et la lèpre, entre ceux qui sont déjà sains et ceux qui sont encore languissants. C'est à lui qu'il appartient de connaître de tous vos péchés, d'en mesurer l'énormité, d'en peser toutes les circonstances, parce que tout cela doit le conduire dans le jugement qu'il doit porter de nous; et comme par son ministère, il n'a de votre état d'autre connaissance que celle qu'il reçoit de votre déposition, il faut qu'il apprenne de vous tout ce qui vous regarde, vous et vos péchés; et si vous gardez sur quelque article que ce soit un silence artificieux ou timide, vous mériterez, dit saint Augustin, par une dissimulation affectée, une condamnation que vous eussiez évitée par un aveu sincère..... *Damnaberis tacitus, qui posses liberari confessus.*

Rendez donc un témoignage fidèle sur tout ce qui regarde votre situation et votre péché; témoignage fidèle sur la nature de votre péché, qui sous des expressions vagues et générales n'en déguise pas des singularités odieuses; qui donne au péché tous les degrés de malice que Dieu y connaît, et que vous devez y reconnaître. Car si vous accusez une simple usurpation, tandis que vous avez porté vos mains sacriléges sur des choses saintes; des libertés criminelles, tandis que vous n'avez rien refusé à vos yeux et à vos désirs : votre accusation est imparfaite, parce qu'elle est trop vague, et vous êtes d'autant plus coupable, que vous avez voulu le paraître moins. *Damnaberis tacitus.*

Témoignage fidèle sur les circonstances du péché, qui ne laisse échapper volontairement rien de ce qui peut en relever la noirceur : car si vous dissimulez, et les dispositions que vous avez ressenties, et les motifs que vous vous êtes proposés, et les artifices que vous avez employés, et les lois que vous avez violées pour parvenir au crime, et les funestes effets qu'il a produits; si vous n'insistez sur aucun de ces articles, vous n'aurez fait qu'un abrégé de confession, et vous aurez déchargé votre mémoire sans décharger votre conscience : *Damnaberis tacitus.*

Témoignage fidèle sur la source et sur l'occasion du péché, qui n'attribue pas à la nécessité ce qu'on ne doit imputer qu'à la malignité du cœur : car si vous cherchez à vous couvrir du prétexte de surprise ou d'inadvertance, si vous accusez les engagements de votre condition et la fatalité des conjonctures, tandis que vous ne devriez accuser que votre emportement et votre obstination; si vous faites entendre que le péché est allé vous chercher, tandis que vous êtes allé chercher le péché, vous ferez une apologie plutôt qu'une confession, vous ferez du prêtre qui vous écoute le jouet de votre artifice, et non le ministre de votre pénitence; et tandis qu'il vous absoudra par compassion, Dieu vous condamnera par justice : *Damnaberis tacitus.*

Témoignage fidèle sur l'habitude et la continuité du péché, qui ne réduise pas à quelques actes passagers une continuité de désordres : car si vous faites entendre que par occasion et par fragilité vous avez suivi les accès d'une violente passion, tandis qu'elle est née avec vous, que vous l'avez nourrie dans votre sein, qu'elle s'est accrue avec vos années, qu'elle a surpris presque tous vos désirs, qu'elle a causé presque toutes vos chutes; que les premiers et les derniers moments du jour vous en trouvent occupés; qu'elle fait la joie ou la douleur de votre vie, à proportion qu'elle est plus ou moins satisfaite, vous rapporterez du tribunal les mêmes plaies et la même langueur, parce que le ministre n'aura pu proportionner le remède au mal qu'il n'aura pas connu : *Damnaberis tacitus.*

Témoignage fidèle sur l'étendue et la multiplicité des péchés : car si vous vous contentez de faire connaître la faute, sans exposer tous les maux qu'elle a comme nécessairement produits; si vous dites que vous vous êtes emportés, sans ajouter que votre colère porte le trouble dans votre maison, l'amertume dans le cœur d'une épouse, le scandale dans l'esprit de vos proches; si vous dites que vous avez joué sans modération, sans ajouter que vous en avez fait votre occupation de tous les jours et de presque toutes les heures du jour; que les pauvres, que vos enfants, que vos créanciers en ont souffert : si vous n'ajoutez tout cela, vous pourrez bien surprendre la crédulité d'un homme mortel qui vous écoute, mais vous n'échapperez pas à la sévérité du Juge invisible qui préside à nos tribunaux : *Damnaberis tacitus, qui posses liberari confessus.*

Tout cela supposé, mes frères, que devons-nous juger de vos confessions, et que devez-vous en juger vous-mêmes? Que sont-elles d'ordinaire, ces confessions, que sont-elles? Une subtile accusation des uns, une dissimulation des autres; l'apologie de vos passions, la justification de votre conduite; des tours étudiés, soutenus d'un ton imposteur, qui glissent aisément sur des circonstances essentielles, qui savent exposer favorablement des injustices criantes, qui jettent des ombres ingénieuses sur les dispositions les plus criminelles, sur les occasions les plus prochaines, sur les liaisons les plus suspectes, sur les périls les plus évidents. Il semble que, comme la femme artificieuse de Roboam, qui par un déguisement affecté défiait autrefois la pénétration du prophète Elie; il semble, dis-je, que vous ne veniez aux pieds du ministre que pour mettre à l'épreuve toute la vivacité de ses lumières : ces mêmes lumières qu'il se propose d'employer à vous instruire, vous le forcez à les employer à découvrir des maux que vous affectez de cacher; son zèle, qu'il devrait exercer à vous inspirer des sentiments de douleur, il faut qu'il l'épuise à surmonter votre duplicité. C'est une espèce de combat et d'assaut, où l'un s'efforce de se dissimuler, et l'autre de découvrir ce qu'on affecte de lui cacher. Si

l'expérience et la dextérité du ministre l'emportent sur vos artifices, vous êtes démasqués; si sa subtilité n'égale pas la vôtre, vous restez inconnus, comme avant la confession, et vous vous en applaudissez comme d'une espèce de triomphe. Ne croyez pas cependant remporter un grand avantage en trompant nos lumières. Si vous vous montrez à nos yeux moins coupables que vous n'êtes, vous vous montrez tels que nous vous souhaitons : la consolation de notre ministère est de vous voir saints et chrétiens.

Plus nous désirons de vous trouver innocents, plus il vous sera facile de nous en imposer par une fausse innocence. Ah! sans doute il doit vous en coûter peu pour abuser des esprits et des cœurs déjà prévenus en votre faveur par leur tendresse et par leur charité; mais immanquablement il vous en coûtera au tribunal de votre conscience, plus encore au tribunal de Dieu, d'avoir joué notre ministère par un si lâche artifice, tandis que vous pouviez vous délivrer de vos crimes, par une humiliation prompte et passagère. Car nous le savons, et vous le dites, c'est cette humiliation, c'est cette confusion qui retient dans votre bouche la vérité captive, et qui fait expirer vos paroles sur vos lèvres. Déplorables pécheurs! voyez comment la passion se joue de vous. Quand elle vous présente le fruit défendu, elle ôte la honte, et déguise l'horreur du péché : le fruit est-il dévoré, le crime reparaît avec toute son ignominie et toutes ses noires couleurs. Quand il faut suivre vos penchants, vous savez vous faire un front d'airain : faut-il confesser vos excès, vous rougissez, et la honte étouffe votre aveu. Ah! il fallait rougir, lorsque vous formâtes le premier désir du péché, lorsque vous en conçûtes la détestable pensée; il était temps alors de penser à votre gloire; alors il fallait rappeler la gravité de votre ministère, l'honneur de votre sexe, la dignité de votre état; il fallait peser la bassesse des sentiments qui vous animaient; il fallait envisager toute l'indignité de votre procédé; ç'eût été pour lors un souvenir salutaire, suivi peut-être d'un généreux effort : mais vous taire dans un tribunal établi pour vous accuser, c'est vous montrer toujours également lâches; c'est après avoir eu la lâcheté d'étouffer une honte salutaire, avoir la lâcheté de céder à une honte criminelle. Elle n'est criminelle pour vous, cette dernière confession, que parce que vous refusez de vous y soumettre. Rougissez, à la bonne heure, de votre péché; malheur à vous, si vous n'en rougissez pas! mais, encore une fois, faites-en un aveu sincère; c'est à cette confusion humiliante qu'est attachée en partie votre justification.

Dans les tribunaux ordinaires, dit saint Augustin, vous êtes condamnés dès que vous êtes convaincus; dans le tribunal secret de Jésus-Christ, vous êtes innocents dès que vous vous déclarez coupables; et Dieu cesse d'être votre juge dès que vous devenez votre accusateur. Pourquoi cela? parce que rien n'est plus propre à fléchir la colère du ciel que l'humiliation, et rien n'est plus propre à nous humilier que la confession de nos péchés. Je ne dis pas une confession vague et superficielle, mais une confession circonstanciée, qui nous livre à toute la sévérité du jugement du prêtre, et à tout ce que l'ardeur de son zèle peut lui dicter.

Doit-on conclure de là que la confession tout humiliante qu'elle est, donne par elle-même la grâce de la justification, indépendamment de la contrition et de la douleur? Non; mais c'est le propre d'une confession sincère dans ses aveux et pure dans ses motifs, d'exciter en nous la douleur et la contrition du péché. Elle se forme, cette douleur, par une vue actuelle de sa malice et de sa difformité : or, l'expérience nous apprend que nous ne comprenons jamais mieux cette malice du péché, que lorsque nous en faisons la déclaration au tribunal de la pénitence; c'est alors que le péché qui nous paraissait comme un atome, s'offre à nos yeux comme un monstre; ce fardeau, qu'on portait comme en se jouant, commence à se faire sentir comme un poids accablant, et nous concevons une sainte horreur de nous-mêmes.

Hâtez-vous donc de venir puiser dans les fontaines du Sauveur, c'est lui qui vous en presse, c'est lui qui vous en sollicite; vous, dont les faiblesses journalières désignent les vertus, vous y trouvez un puissant appui contre votre fragilité naturelle. Vous qui gémissez sous le poids habituelle de l'iniquité, vous y trouverez de quoi vous soustraire au joug infâme qui vous accable; s'il vous reste quelque confusion du crime, si quelque inclination pour la liberté, si quelque désir du salut vous touchent encore, ces dispositions se perfectionneront aux pieds du prêtre. Souvenez-vous de ce feu sacré qui fut trouvé par Néhémie : d'abord il parut sous la figure d'un limon épais et corrompu; mais, lorsque les prêtres l'eurent présenté au soleil, il en sortit une flamme vive et lumineuse qui consuma les holocaustes. Tel deviendra votre cœur, consacré par le baptême, et, dans les jours de votre innocence, animé du feu de la charité; une succession malheureuse d'excès l'ont abruti, défiguré, corrompu; ce sont des sentiments terrestres, des inclinations criminelles, des passions qui l'asservissent encore; mais, quand vous le présenterez au prêtre, que le prêtre le présentera à Dieu, par les prières qu'il adressera pour vous au ciel, par les exhortations qu'il vous adressera à vous-mêmes, par l'application qu'il vous fera du sang de Jésus-Christ, vous éprouverez dans vous mêmes un changement heureux qui fera votre consolation sur la terre, et votre félicité dans l'éternité bienheureuse. Je vous la souhaite, etc.

## SERMON VIII.

### POUR LE JOUR DE NOEL.

*Verbum caro factum est, et habitavit in nobis, et vidi-*

mus gloriam ejus, gloriam quasi unigeniti a Patre, plenum gratiæ et veritatis. (*Joan.*, I.)

*Le Verbe s'est fait chair, et il a demeuré parmi nous, et nous avons vu sa gloire, comme du Fils unique du Père, plein de grâce et de vérité.*

Que nos soupirs, que nos gémissements, que nos larmes cessent enfin, et que nos demandes aujourd'hui se changent en actions de grâces. Quittons, quittons les vêtements de deuil, renonçons désormais aux larmes de notre servitude ; nous ne serons plus nommés le peuple abandonné, mais nous serons appelés de Dieu même la paix de la justice et la gloire de la piété. Les vœux de nos pères sont exaucés; le Seigneur s'est souvenu de ses anciennes miséricordes : il a dégagé la parole qu'il avait donnée à Jacob, il a fait distiller les cieux sur son héritage, il a fait germer la terre, et elle a produit le Sauveur qui va réparer et renouveler toutes choses. La paix est annoncée, elle est accordée aux hommes de bonne volonté : le ciel s'unit à la terre, la terre s'unit au ciel par un lien éternel. Dieu devient homme, et l'homme devient Dieu : le Très-Haut s'abaisse jusqu'à nous et nous élève jusqu'à lui. *Verbum caro factum est, et habitavit in nobis.*

Ce que la philosophie ne peut croire, ce que la raison humaine ne peut comprendre, ce que la puissance de Dieu ne peut surpasser, ce qui étonne le ciel, ce qui met le comble à la bonté du Seigneur et à la félicité de l'homme, nous le voyons en ce jour : le Fils unique de Dieu, participant de la gloire de son Père, est revêtu de notre nature, et notre nature est devenue la sienne : *Vidimus gloriam ejus, gloriam quasi unigeniti a Patre.*

Mais, ce qui fait surtout notre joie dans ce concours de merveilles que le mystère de ce jour expose aux yeux de notre foi, ce sont les iniquités de la terre effacées, tous nos besoins remplis, notre gloire rétablie, notre nature réparée, parce que nous y voyons le Verbe fait chair plein de grâce et de vérité : *Plenum gratiæ et veritatis ;* grâce et vérité qui nous élèvent plus haut que nous n'étions tombés, et qui réparent d'une manière surabondante et digne de Dieu les malheurs où nous avait précipités la chute d'un père coupable.

La séditieuse présomption du premier homme qui le porta jusqu'à ambitionner la grandeur et la science de l'Etre éternel, qui, par un châtiment digne d'une témérité pareille, changea la grandeur de l'homme en bassesse et sa lumière en aveuglement; ce châtiment, transmis à toute la race humaine, avait fait de tous les hommes autant de vases d'ignominie et de colère qui traînaient en tous lieux les tristes débris de leur grandeur primitive ; autant d'aveugles et d'ignorants qui, confondant le bien et le mal, prenaient la lumière pour les ténèbres et les ténèbres pour la lumière.

Comme l'excès de nos malheurs consistait dans cette bassesse et cet opprobre qui nous rendaient indignes des tendres regards de Dieu, et dans cet aveuglement et ces ténèbres qui nous rendaient incapables de retourner à Dieu, le comble de notre bonheur consistait à nous relever de cette bassesse et à sortir de ces ténèbres. Pour cet effet, il nous fallait une grâce toute-puissante qui nous rétablît et une lumière surnaturelle qui nous éclairât; et c'est, mes frères, l'avantage que nous recevons aujourd'hui de Jésus-Christ naissant. Il paraît au milieu de nous plein de grâce : *Plenum gratiæ;* et dès lors l'élévation, la noblesse, la justice, la sainteté, la paix avec Dieu, la paix avec nous-mêmes, la supériorité sur les autres créatures nous sont acquises. Jésus-Christ paraît plein de vérité, qu'il nous montre par ses exemples, et dès lors la connaissance nous est donnée de nous-mêmes, des vrais biens, des vrais maux, de nos devoirs. En un mot, Jésus-Christ, naissant plein de grâce, rétablit la grandeur de notre nature : première partie. Jésus-Christ, naissant plein de vérité, dissipe nos ténèbres et nous éclaire par ses exemples : c'est la seconde partie. *Ave, Maria.*

## PREMIÈRE PARTIE.

Deux choses faisaient la grandeur de l'homme, sa noblesse et sa justice, sa noblesse qui le rendait la parfaite image de Dieu, sa justice qui l'unissait intimement à Dieu ; l'une lui attirait le respect de toutes les créatures, l'autre l'amour et la complaisance du Créateur. Mais, lorsque, séduit par les artifices de l'enfer, il osa se soustraire à l'obéissance qu'il devait à son Dieu, au même moment il déchut de sa grandeur primitive en perdant ensemble sa noblesse et la justice; dès lors, il n'eut plus de ressemblance avec Dieu, il ne fut plus l'objet de la tendresse, mais de l'indignation de Dieu. C'est pour réparer tout cela que Jésus-Christ se revêt aujourd'hui de notre chair, parce que : 1° revêtu de cette chair, il rend à la nature sa première noblesse en lui communiquant de sa propre grandeur; 2° devenu médiateur de l'homme, il le rétablit dans la justice en expiant ses péchés sur lui-même, et c'est ainsi que, par l'incarnation du Verbe, la noblesse et l'innocence sont rendues à l'homme d'une manière que le ciel et la terre admireront éternellement et qui ne sera jamais assez admirée.

Pour que la nature humaine recouvrât sa noblesse, il fallait, ou que l'homme montât jusqu'à Dieu, ou que Dieu descendît jusqu'à l'homme. Remonter jusqu'à Dieu, c'est ce dont l'homme était incapable, parce que son impuissance était une suite de sa bassesse; dans le dessein de le rétablir et de le relever, que fait donc Dieu ? dit saint Augustin. Il descend jusqu'à l'homme, il devient homme, il se revêt de la nature de l'homme, et par là l'homme s'élève jusqu'à Dieu, il devient Dieu, il participe à la nature de Dieu : *Deus factus est homo, ut homo fieret Deus.* Dieu, dis-je, descend jusqu'à l'homme, non simplement pour le visiter, pour le réformer, pour le ramener, mais pour s'unir à lui d'une

union d'affinité, de consanguinité, qui le rend d'une même nature, d'une même chair, d'un même sang que l'homme; *Verbum caro factum est;* d'où l'on conclut aisément que la nature et la chair de l'homme, étant devenues par cette union la nature et la chair d'un Dieu, cet homme ne fait qu'un même tout avec Dieu, c'est homme est élevé jusqu'à la dignité de Dieu, puisque ce Dieu descend jusqu'à la bassesse de l'homme : *Deus homo factus est, ut homo fieret Deus.*

Car, il n'a seulement pas pris ce que l'homme peut avoir de grandeur et de qualités, il s'est chargé de tout ce que la nature humaine a de faiblesses excepté le péché; du reste, besoins, douleur, défaillance, assujettissements aux temps, aux saisons, aux nécessités de la vie, il a pris tout cela sur lui-même dès lors qu'il a pris notre chair : *Verbum caro factum est.* Il est donc parfaitement semblable à nous; il a pu et il a daigné nous appeler ses frères, dit l'Ecriture. Si nous sommes ses frères, il est donc aussi le nôtre; si nous avons un Dieu pour frère, nous sommes donc aussi les frères d'un Dieu; si nous avons un Dieu pour frère et que nous soyons les frères d'un Dieu, nous sommes donc des dieux nous-mêmes dans la personne d'un Dieu fait homme : pourquoi? Parce que Jésus-Christ nous communique tout ce qu'il est, et que, dans le temps même qu'il participe aux faiblesses de l'homme, il conserve toute la dignité divine. Faible en qualité d'homme, tout-puissant en qualité de Dieu, soumis au temps selon l'humanité; éternel, immuable selon la divinité; humilié par la nature humaine, infiniment relevé par sa nature divine; fils de l'homme, conversant avec les hommes par une suite de sa naissance temporelle; inséparable de son Père par le privilége de sa génération éternelle; Fils de l'homme selon la chair et toujours Fils de Dieu selon la divinité; ce qui fait que, comme toutes nos faiblesses et toutes nos humiliations sont en lui, tous ses priviléges et toutes ses grandeurs sont en nous; comme il est uni à l'homme, nous sommes unis à Dieu; comme il est frère de l'homme, nous sommes frères d'un Dieu; comme il est fils de l'homme, nous sommes enfants de Dieu : *Deus factus est homo, ut homo fieret Deus.*

C'est ce que saint Jean veut nous faire comprendre lorsqu'il dit : Il leur a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu : *Dedit eis potestatem filios Dei fieri;* et la raison qu'il en apporte n'est autre que l'incarnation du Verbe : *Verbum caro factum est, et habitavit in nobis.* Comme s'il disait : ne soyez pas surpris du titre honorable d'enfant de Dieu que je vous donne, après le titre humiliant du Fils de l'homme que Dieu veut bien prendre; en vous donnant un Dieu pour frère, le Verbe incarné vous donne encore un Dieu pour père : la nature de l'homme ne diffère pas davantage de la nature de Dieu, que la nature de Dieu diffère de celle de l'homme; cependant sa grandeur ne l'a pas empêché de naître de l'homme et d'avoir une femme pour mère, comme l'homme; croyez donc que votre bassesse ne vous empêchera pas d'être enfants de Dieu et d'avoir un Dieu pour père comme le Verbe : *Deus factus est homo, ut homo fieret Deus.*

C'est ainsi que par son incarnation Jésus-Christ non seulement rétablit l'homme dans sa primitive grandeur, mais lui en communique une infiniment supérieure. En effet, mes frères, le premier homme, sorti des mains de son Créateur, était, à la vérité, la plus parfaite image de Dieu; il porte sur son front la plus vive empreinte de son adorable majesté; mais, après tout, cet homme n'était qu'une image, qu'un symbole de ses grandeurs et qu'un ouvrage de ses mains; après l'Incarnation, l'homme en Jésus-Christ n'est plus simplement l'image de Dieu, c'est son essence; ce n'est plus simplement l'ouvrage de Dieu, c'est sa personne; ce n'est plus un limon animé du souffle de Dieu, c'est Dieu même : *Verbum caro factum est.* Le premier homme, quoique très-élevé, était d'une nature inférieure à celle des anges; mais, après le mystère de ce jour, il leur est infiniment supérieur. On conviendra, s'il le faut, que leur nature est plus parfaite dans sa création; mais celle de l'homme est plus noble dans sa réparation. Ils n'ont jamais péché dans le premier homme, mais ils n'ont jamais satisfait dans un homme Dieu; ils ont persévéré dans la grâce, mais un Dieu ne s'est jamais fait leur réparateur; ils sont de purs esprits et nous sommes revêtus d'un corps, mais c'est un corps divinisé par le Verbe : *Verbum caro factum est.* Ils sont affranchis du poids de notre chair, mais cette chair fait que, tandis qu'ils s'estiment heureux d'être prosternés devant le trône de Dieu, l'homme est lui-même le trône de la Divinité : *Deus homo factus est, ut homo fieret Deus.*

Qu'on n'insulte donc plus à la nature humaine; depuis son union à celle d'un Dieu, elle mérite, non des mépris, mais des hommages; qu'on ne nous dise plus pour nous humilier, vous êtes poudre, vous retournerez en poudre; nous répondrons toujours avec confiance, que cette poudre, qui compose ma chair est le fondement de ma gloire, parce que le Verbe s'est fait chair : *Verbum caro factum est.* Dès lors, composés nous-mêmes de cette chair consacrée et divinisée par le choix que le Verbe en a fait, nous sommes des êtres divinisés, des êtres en qui réside la Divinité : *Deus homo factus est, ut homo fieret Deus.* Reconnais donc, ô chrétien! quel est ta dignité, dit saint Léon, et devenu participant de la nature de Dieu, conforme tes sentiments et tes actions à l'élévation que ce Dieu saint te communique.

En effet, mes frères, si nous portons en nous la chair d'un Dieu, ne devons-nous pas la respecter; si nous sommes participants de la nature d'un Dieu, ne devons-nous pas épouser ses sentiments, ses pensées et ses dispositions, comme ses enfants, comme ses frères, comme ses membres?

Or, comment respecter en nous cette chair d'un Dieu? En respectant la nôtre propre, parce que la nôtre est celle de Jésus-Christ. Et comment la respecter? en lui refusant l'accomplissement de ses honteux désirs, en la captivant sous le joug d'une inviolable pureté, en lui épargnant les circonstances dangereuses et les occasions de chute où nous engage si souvent notre témérité.

Car, n'en doutons pas, mes frères, lorsque nous livrons nos corps à la dissolution qui les dégrade, nous souillons Jésus-Christ même habitant en nous, et les outrages que nous faisons à notre chair, sont d'horribles sacriléges contre la chair adorable du Fils unique de Dieu; ce qui fait dire à saint Paul, que l'assouvissement d'une passion honteuse transforme les membres de Jésus-Christ en ceux d'une infâme prostituée : *Tollens membra Christi, faciam membra meretricis.* (*I Cor.*, VI.) Or, quelle horreur et quelle noire ingratitude envers Jésus-Christ fait homme, et fait homme pour nous faire des dieux! n'est-ce pas faire servir ses plus signalés bienfaits pour lui faire essuyer le plus sanglant outrage. Où sont cependant ceux qui n'ont rien à se reprocher sur cela? et, parmi ceux même à qui la plus exacte vigilance a conservé la pureté du corps, en est-il beaucoup dont la noblesse des sentiments et l'élévation des pensées honorent le choix que Jésus-Christ a fait de l'âme et de l'esprit de l'homme? Car, il n'est pas moins vrai que, comme nous devons respecter par une pureté sans tache la chair de Jésus-Christ unie à la nôtre, nous devons également honorer notre esprit et notre âme, en élevant l'un et l'autre au-dessus des idées et des sentiments vulgaires, en portant nos désirs et nos pensées au-dessus de la terre, en soupirant de toute l'ardeur de nos cœurs vers la Jérusalem d'en haut, d'où sont notre origine et notre fin. C'est le moyen sûr de conserver l'éminente dignité dont nous sommes honorés, et c'est ce que l'Ecriture veut nous faire comprendre lorsqu'elle dit : Depuis que Jésus-Christ est descendu jusqu'à nous, nous sommes participants de sa grandeur, si cependant nous savons nous y maintenir *: Participes Christi effecti sumus, si tamen initium substantiæ ejus usque ad finem retineamus.* (*Hebr.*, III.) Nous sommes donc en quelque sorte dégradés et déchus de la grandeur et des prérogatives que l'Incarnation de Jésus-Christ nous procure, lorsque nous ne les soutenons pas par la pureté de nos corps et de nos âmes, ou plutôt nous les possédons encore, mais à notre honte et à celle de Jésus-Christ, parce qu'alors nous unissons une dignité sublime avec une bassesse rampante, une chair divinisée avec des membres prostitués, Jésus-Christ avec Bélial, le nouvel Adam avec l'ancien; mélange monstrueux qui nous rabaisse autant que Jésus-Christ nous élève, qui l'outrage autant qu'il nous favorise, qui nous éloigne enfin de la réconciliation et de la justice que Jésus-Christ nous procure par ce mystère.

Ce n'était pas dans la noblesse et l'excellence de sa nature que consistait principalement la véritable grandeur de l'homme; sa grandeur consistait bien plus dans la justice et la sainteté qu'il reçut à sa création, parce que cette justice et cette sainteté attiraient sur lui les plus tendres regards de la Divinité. Mais, s'étant dépouillé de son innocence par sa rébellion, il fut frappé d'un anathème soudain, et devint sur le champ ennemi de son Dieu, l'objet de son indignation, marqué du sceau de sa colère, destiné à porter éternellement le poids de sa vengeance, traînant en tous lieux les tristes effets du crime, une conscience noircie, un esprit abusé, un cœur perverti, un éloignement obstiné de tout bien, une inclination violente à toute sorte de mal; inclination malheureuse qui, lui faisant ajouter de nouveaux crimes au premier, et le rendant de jour en jour plus coupable, allumait de plus en plus l'inimitié mortelle excitée entre son Créateur et lui.

Heureux encore dans son malheur, d'en gémir, d'en ressentir le poids et d'en solliciter le remède, qui ne demandait pas moins qu'un Dieu.

Oui, mes frères, il le fallait à nos besoins, ce Dieu, et c'est lui que les prophètes invoquaient de toutes leurs forces, lorsqu'ils conjuraient le ciel de répandre sur la terre une salutaire rosée : c'était ce Dieu que les anciens justes, autant qu'ils pouvaient l'être alors, désiraient et demandaient, lorsqu'ils disaient au Seigneur : Envoyez, ô Eternel! celui que vous devez envoyer; montrez à nos yeux votre miséricorde et nous accordez le salut depuis si longtemps promis. C'était le cri de toute la nature et de tous les siècles, jusqu'à ce que le Seigneur se souvînt enfin de dégager sa parole, si souvent donnée à nos pères, en nous réconciliant à lui, et nous justifiant à ses yeux. Telle est sa bonté pour le genre humain, bonté singulièrement admirable par la manière dont il nous justifie et nous réconcilie. Car, je l'ai déjà dit, pour être justifiés et réconciliés, il nous fallait un Dieu et un Dieu homme : il fallait un Dieu qui conservât toute sa grandeur, pour avoir accès auprès de son Père, et un homme qui fût revêtu de notre chair, pour tenir notre place; un Dieu dont l'innocence devînt la nôtre pour nous enrichir; un homme qui fît, pour ainsi dire, de nos péchés les siens, pour nous en purifier; un Dieu dont le mérite obtînt tout en notre faveur, et un homme sur qui la justice de Dieu pût exercer tous ses droits; un Dieu qui relevât l'action de l'homme; un homme qui agît d'une manière digne de Dieu; un Dieu enfin qui, renfermant en lui deux natures différentes, les réconciliât ensemble dans une même personne; et c'est ce que Jésus-Christ exécute à notre égard par son Incarnation.

Les hommes, revêtus d'une chair, s'étaient dépouillés de la justice et détournés de Dieu : pour cela même, dit l'Ecriture, Dieu participe à cette chair pour les revêtir de

sa propre justice et les réconcilier à son Père, en ménageant les intérêts des uns et la gloire de l'autre. Il est Dieu et préside aux actions de l'homme, et c'est en cela qu'il ménage la gloire divine ; il est homme et il souffre dans sa chair mortelle, et c'est en cela qu'il ménage les intérêts de l'homme. Chargé de nos infirmités, il prend ce qui appartient à l'homme, nous revêtant de son innocence, il nous donne ce qui est de Dieu, et c'est ainsi que, conformément à la prophétie de David, la miséricorde et la vérité, la paix et la justice se donnent un baiser mutuel aujourd'hui dans la personne de Jésus-Christ incarné. La miséricorde divine s'y manifeste, puisqu'elle nous donne un Dieu ; la justice s'y manifeste, puisqu'elle s'exerce sur un homme Dieu : la miséricorde s'y manifeste, puisqu'elle nous communique l'innocence et la sainteté d'un Dieu ; la justice s'y manifeste, puisqu'elle ne nous justifie qu'au prix de l'immolation d'un Dieu.

Oui, mes frères, dès son entrée dans le monde, Jésus-Christ s'immole à notre justification ; dès lors il dit à son Père : Seigneur, les victimes qui, jusqu'à présent vous furent offertes, furent insuffisantes à vos yeux; pour y suppléer, vous m'avez revêtu d'un corps mortel qui doit vous être immolé; le voici devenu la victime de votre justice et de la réconciliation des hommes. Nous voyons, mes frères, ce Dieu fait homme, dans un état de souffrance et d'expiation, auquel Dieu le Père ne saurait refuser son indulgence.

Nous voyons ses membres enfantins, tremblants et glacés par la rigueur de la saison, ses yeux baignés de larmes, sa bouche ouverte aux sanglots; il souffre déjà ce que nous méritons, mais il le souffre en Dieu, et d'une manière la plus propre à nous attirer la miséricorde de Dieu, et qui le rend infiniment supérieur aux autres enfants des hommes. Les autres pleurent par infirmité, celui-ci gémit par charité ; les autres réclament du secours par leurs cris, celui-ci nous en donne par ses plaintes; dans les autres c'est la nature qui gémit, dans celui-ci c'est la bonté qui compatit ; dans les autres, les larmes sont un soulagement de la faiblesse humaine, dans celui-ci, les pleurs sont des effusions de la grâce qui, par ses yeux comme de sacrés canaux, se répand sur tous les hommes, les rétablit dans la justice et les réconcilie avec Dieu. Heureux effets, dit saint Augustin, que tous les hommes éprouvent en ce saint jour : le captif y recouvre sa liberté, le malade y trouve son remède, le coupable son pardon, le persécuté son assurance, le pécheur son innocence, la nature humaine enfin y trouve une source de vie, de sainteté et de bonheur, parce qu'elle y trouve son Sauveur et son Dieu, qui, selon les anciennes promesses, rompt la muraille de séparation élevée entre Dieu et nous, détruit les anciennes inimitiés, pacifie ce qui est dans le ciel et sur la terre, sèche les yeux, précipite la mort pour toujours, et nous rend propres à toutes sortes de bonnes œuvres.

C'est donc aujourd'hui, mes frères, que nous avons sujet de publier ce que le prophète Isaïe prévoyait autrefois que dirait le peuple nouveau : Voilà vraiment celui qui est notre Dieu, nous l'avons attendu et il nous sauvera ; nous l'avons attendu longtemps et maintenant nous sommes ravis d'allégresse, nous sommes remplis de joie dans le salut qu'il nous a donné. Publions-le donc, mes frères, publions-le à jamais avec tous les transports de la plus vive reconnaissance ; joignons nos faibles voix à celles des anges, qui glorifient le Très-Haut; appuyons par nos chants ceux des bergers qui se félicitent de la paix qui leur est annoncée ; invitons, avec les prophètes, invitons les fleuves et les montagnes à se joindre à nous : que les voix réunies de toute la nature forment un concert commun autour du sacré berceau ; que les voûtes de nos temples et celle du firmament retentissent de ces paroles mille fois répétées : Nous voyons aujourd'hui celui que nous avons si longtemps attendu; nos cœurs sont remplis d'allégresse à cause de la justice et du salut qu'il nous a donnés.

Applaudissons-nous ainsi, mes frères, de notre justice et de notre réconciliation, acquises dans Jésus-Christ fait homme ; mais souvenons-nous qu'elles ne nous dispensent pas de travailler nous-mêmes ; qu'elles nous en sont un plus pressant motif et qu'elles nous rendront plus coupables si nous y répondons avec lâcheté ; non, jamais nous n'en retirerons les fruits, qu'autant que de notre côté nous renoncerons au malheureux penchant qui reste en nous, même après tout ce que Jésus-Christ a fait pour nous réformer.

Sans ce renoncement à la loi du péché qui règne en nous, sans une vigilance exacte à réprimer les saillies séditieuses de la concupiscence, l'Incarnation du Fils de Dieu, loin de nous être un sujet de salut et de sanctification, précipitera notre ruine et notre perte, parce que toute l'Ecriture nous apprend que la grâce d'un Dieu nous est offerte à condition que nous renoncerons à l'impiété du monde et à nos appétits déréglés ; que nous vivrons dans le siècle présent avec tempérance, avec justice, avec piété ; que nous glorifierons dans nos corps et dans nos âmes celui qui nous a rachetés à un si haut prix ; que nous serons intérieurement transformés et que nous deviendrons de nouvelles créatures en Jésus-Christ.

Ne négligeons donc pas la grâce qui nous est offerte en ce jour, en négligeant les moyens de nous la rendre profitable ; travaillons de concert avec elle à notre salut avec Jésus-Christ, qui rétablit la grandeur de l'homme. Voyons à présent comment il l'instruit de la vérité par ses exemples. C'est la seconde partie.

### SECONDE PARTIE.

Quelles épaisses ténèbres aveuglaient l'es

prit de l'homme et de quels préjugés erronés était-il préoccupé! Tout ce qui le flattait, il l'adorait; tout ce qui l'égarait, il le recherchait; tout ce qui le corrompait, il l'aimait; tout ce qui faisait son malheur, il le regardait comme la source de sa félicité. Les honneurs, les louanges, les distinctions, les prééminences, voilà ce que d'un côté l'orgueil lui faisait envisager comme l'objet le plus propre à remplir la vaste étendue de son cœur. La graisse de la terre, l'abondance des biens et des richesses, voilà ce que la cupidité lui montrait; de l'autre, comme l'unique moyen de goûter les douceurs et les plaisirs dont il était avide. C'est en abrégé les erreurs et les faux préjugés qui l'aveuglaient.

L'instruire et le détromper, qui pourrait se flatter de l'entreprendre avec succès! La raison, sous le nom de philosophie, avait tenté de le désabuser des richesses; mais, dissipant une erreur par une autre plus dangereuse, elle combattait en lui la cupidité par l'orgueil, et ne le détachait des biens périssables que pour le faire soupirer plus ardemment après l'approbation publique.

L'ancienne loi, par son autorité, le portait à s'abaisser et à s'anéantir sous le joug de l'obéissance et de la soumission; mais, en déracinant ainsi l'orgueil, elle fomentait la cupidité en promettant pour récompense, à sa fidélité, cette abondance et ces richesses dont l'homme n'était déjà que trop épris. A Jésus-Christ lumière du monde et principe de toute vérité, à lui seul était réservé de détromper l'homme et de l'instruire efficacement sur ces deux articles, en lui donnant une leçon qui ne lui laissât ni prétexte, ni réplique; et telle est celle que Jésus-Christ donne dans sa naissance.

Dépouillé de sa gloire, et réduit à l'humiliation la plus profonde, malgré sa divinité, il y apprend à l'homme que les honneurs ne sont point son partage sur la terre, et que l'humilité doit faire son étude.

Privé non-seulement des richesses, mais des commodités que la nature ne refuse pas aux hommes les plus vulgaires, il y apprend que les richesses doivent être redoutées comme une source d'iniquité. Suivons tous les points de ces deux leçons que nous donne le divin enfant, et nous verrons qu'il n'en est point de plus touchantes.

L'orgueil, avec ses désirs ambitieux, est le vice et l'erreur de notre origine; comme nos ancêtres l'avaient puisé du premier homme, nous l'avons hérité de nos pères, et tout homme est conçu dans l'orgueil, enflé d'orgueil, pétri d'orgueil; il s'y plaît, il s'y entretient, il s'évanouit dans son orgueil. En vain, l'Etre infini, en vain les créatures, en vain le témoignage intérieur qu'il entend au-dedans de lui-même lui crient-ils: Cendre, poussière, homme sujet à la vanité, sujet à la mort, humilie-toi, dépouille-toi d'un orgueil si mal fondé; sourd à toutes ces voies réunies, l'homme se retranche dans l'idée de sa prétendue excellence, et se confirme dans son orgueil. Mais, lorsque Dieu lui-même vient se mettre aux pieds de l'homme, dit saint Augustin, lorsqu'à ses yeux ce Dieu s'humilie et s'anéantit, que peut-il répondre? Il voit ce qu'il y a de plus grand réduit à ce qu'il y a de plus bas, c'est-à-dire le Verbe fait chair : *Verbum caro factum est.*

Le Verbe, qui était au commencement, qui n'eut point de commencement, conçu en Dieu, né en Dieu, demeurant en Dieu, égal à Dieu, Dieu lui-même, d'une même éternité, d'une même majesté, d'une même substance que Dieu, son Fils unique, l'empreinte de sa gloire, l'éclat qui l'annonce, qui le montre et qui le contient tel qu'il est; le Verbe, c'est-à-dire la sagesse de Dieu, qui réside en Dieu de toute éternité, comme l'idée originale de tout ce qui devait se faire et de tout ce qui s'est fait, qui règle toute chose selon l'ordre, la justice et l'équité; le Verbe, c'est-à-dire la parole de Dieu, que le néant a entendue, la force de Dieu à laquelle le néant s'est rendu docile; le Verbe assis à la droite de Dieu, aussi élevé au-dessus des anges, qu'il a reçu un nom plus excellent que le leur, ce Verbe de Dieu se fait chair; et dès lors, quel est l'excès de son humiliation! Celui qui n'eut point de commencement est sujet au temps; celui qui est conçu en Dieu naît d'une femme; celui qui est égal à Dieu devient égal à sa créature; celui qui est d'une même substance que Dieu devient d'une même nature avec l'homme.

Cette lumière et cette gloire de Dieu qui l'annoncent et qui le découvrent, sont éclipsées sous le voile d'une chair infirme qui ne nous montre qu'un enfant d'un jour; cette sagesse de Dieu, qui préside à la création de tous les êtres, reçoit elle-même un être qu'elle n'avait pas; cette parole de Dieu, qui d'un souffle anima le néant, est réduite au silence, ou ne s'explique que par des gémissements.

Cette force de Dieu, qui élève ou qui renverse à son gré, ne montre que de la faiblesse et de l'infirmité. Ce Fils unique de Dieu, supérieur aux anges, leur est inférieur en qualité d'homme, n'ajoute-t-il pas à cet abaissement, tout prodigieux qu'il est, les circonstances les plus humiliantes? Malgré son enfance, et l'infirmité de ses membres, il pourrait laisser éclater quelques traits de sa gloire, qui le fissent reconnaître pour le Fils de Dieu; mais il paraît semblable au commun des enfants des hommes.

Il pourrait, selon le caractère de Messie, naître à l'ombre du trône, ou, comme roi d'Israël, s'attirer dès son berceau les hommages de tout son peuple; les prophètes semblaient l'annoncer, les juifs l'attendaient. Hérode le craignait, tout contribuait à confirmer cette croyance publique; cependant, il naît sujet d'un prince de la terre, obligé bientôt à fuir devant un tyran de la terre.

Il devait, selon les prophètes, sortir de la tige royale de David; il en naît, il est

vrai, mais lorsque cette maison est déchue de sa primitive splendeur, ou de la branche la plus obscurcie par une humiliante pauvreté. Il aurait pu naître dans un lieu couvert, mais il veut que l'ordre d'un prince le fasse naître dans une retraite étrangère; cette retraite, il eût pu du moins la choisir conforme aux usages de l'homme, mais c'est celle des animaux, et qui n'est même plus propre à les retirer.

Grand Dieu! nous succombons ici à la vue d'un pareil abaissement de votre part; nos esprits se troublent, nos pensées se confondent; nous avons peine à vous reconnaître sous ces excessives humiliations, et nous pouvons à peine ne pas vous dire que vous en faites trop. Qui pourra reconnaître le Roi de gloire sous ces dehors humiliants! qui pourra se résoudre à vous adorer dans une crèche! Sera-ce sur ce trône qu'on viendra vous rendre hommage? est-il digne de votre puissance? Mais il est digne de votre amour, et cela vous suffit; il est digne de votre amour et de notre reconnaissance, et cela doit nous suffire. Une sagesse qui connaît l'étendue de nos maux, une puissance qui sait allier la bassesse avec la majesté, une bonté qui se prête à nos besoins, qui, en opérant notre salut, nous apprend comment nous devons l'espérer nous-mêmes; un Sauveur qui nous rend méprisables toutes les grandeurs d'ici-bas, en les rejetant comme il fait; qui nous rend l'orgueil odieux par l'éloignement qu'il en a; qui nous montre le besoin que nous avons de l'humilité par l'ardeur avec laquelle il l'embrasse; qui nous rend les humiliations précieuses par le choix qu'il en fait et par la préférence qu'il leur donne.

Non, Messieurs, après cette leçon et cet cet exemple de Jésus-Christ, nous n'avons plus besoin qu'on vienne nous détromper des grandeurs humaines et nous prêcher l'humilité chrétienne. Un Dieu, fait homme, un Dieu, sujet à nos besoins et réduit à l'état le plus humiliant, nous parle plus haut que tout le reste, et tout le reste ne ferait aucune impression sur ceux qui seraient insensibles à ces instructions si touchantes données de la part d'un Dieu.

S'il est donc encore des chrétiens, comme il n'en est que trop, qui cherchent encore à s'élever, à se distinguer, à dominer; s'ils font paraître une insatiable avidité pour la gloire mondaine, et s'ils ont recouru à mille lâches artifices pour se la disputer et se l'arracher mutuellement, qu'ils soient regardés comme les ennemis déclarés de la naissance humiliante de Jésus-Christ, comme des contradicteurs manifestes de ses leçons et de ses exemples.

Tous ces excès d'orgueil, quelque criminels qu'ils soient en eux-mêmes, souffriront quelque excuse avant l'Incarnation du Fils de Dieu; mais, après l'accomplissement de ce mystère, qui foudroie si solennellement toute marque d'ostentation et de fierté, s'applaudir de ses talents, se glorifier de son mérite, s'enfler de ses succès, faire parade de ses richesses, se faire valoir par tout ce qu'on est, et souvent par ce qu'on n'est pas; ah! dit saint Bernard, c'est ce que Dieu ne saurait supporter après les profondes humiliations du Verbe incarné, parce que cette humiliation ne laisse aux hommes ni prétexte, ni réplique. Que peuvent-ils alléguer en effet? serait-ce la noblesse du sang, l'élévation du rang, l'assemblage de tous les talents? Mais quoi de plus noble, de plus élevé, de plus parfait que le Verbe divin? Cependant, avec cette noblesse, cette élévation, ces perfections, il s'humilie jusqu'à l'anéantissement, selon saint Paul. Se fonderaient-ils sur la grandeur qui nous est communiquée par ce mystère? Mais une grandeur qui nous est acquise par l'humiliation d'un Dieu, peut-elle être dignement reconnue et dignement soutenue, que par l'humilité volontaire de l'homme? D'ailleurs, mes frères, si vous pensez que ce soit ici une de ces grandeurs mondaines propres à flatter la vanité, c'est une erreur grossière qui ne peut être inspirée que par la chair et le sang.

Il est vrai que nous sommes très-élevés par l'Incarnation du Verbe; mais je puis toujours, avec le Prophète royal, dire aux chrétiens orgueilleux : Vous êtes grands, et les enfants du Très-Haut; mais vous êtes mortels, et vous portez toutes les faiblesses de la mortalité. ***Ego dixi : Dii estis, et filii Excelsi omnes; vos autem sicut homines moriemini.*** (***Psal.*** **LXXXI.**) Si vous considérez votre naissance divine, vous êtes des dieux et les enfants de Dieu : *ego dixi : Dii estis;* mais si vous m'alléguez, grands du monde, ces nobles aïeux, ces titres illustres qui n'ajoutent rien à votre être réel, je vous dirai que vous êtes vils et méprisables, parce que la mort anéantira tous ces titres superbes : ***vos autem sicut homines moriemini.***

Si vous considérez votre chair comme unie au Verbe divin qui s'en est revêtu, je vous dirai que vous êtes des dieux et les frères d'un Dieu : *ego dixi : Dii estis;* mais si vous m'alléguez, femmes mondaines, cette beauté fragile dont vous êtes idolâtres; si vous m'alléguez, hommes efféminés, cette force et cette bonne grâce qui vous rendent si fiers, je vous dirai que vous n'avez pas sujet de vous en élever, parce que toutes ces grâces extérieures, semblables à la fleur des champs, sécheront et s'évanouiront dans la nuit du tombeau : ***vos autem sicut homines moriemini.***

Si vous considérez votre âme et votre esprit comme honorés par le Fils unique de Dieu qui a participé à tout ce que nous sommes, je vous dirai que vous surpassez les plus pures intelligences du ciel; mais si vous m'alléguez, esprits estimés supérieurs, cette vivacité de génie, cette pénétration et cette élévation qui vous flattent si fort, je vous dirai que vous ne devez pas pour cela vous préférer aux autres, parce toutes ces vives lumières et ces connaissances acquises s'éclipsent et se dissipent à la mort qui nous

égalera aux esprits qui furent les plus grossiers et les plus bornés : *vos autem sicut homines moriemini.*

Vous voyez donc, mes frères, que, de quelque côté que nous nous considérions, nous trouvons des sujets d'humilité : sujets d'humilité dans ces grandeurs passagères qui ne sont que néant, sujets d'humilité dans notre grandeur réelle, qui nous étant acquise par l'humiliation d'un Dieu, ne peut être, je le répète, ni dignement reconnue, ni dignement soutenue que par l'humilité de l'homme.

Humilions-nous donc comme Jésus-Christ nous l'apprend, et détachons-nous encore des biens de la terre, conformément à la seconde leçon qu'il nous donne dans sa naissance.

S'enrichir, et jouir des fruits de ses richesses, c'est une passion aussi ancienne et aussi commune que l'orgueil, parce qu'elle en naît et qu'elle l'entretient : de là voyons-nous dans tout le monde intérêt sordide, allant toujours croissant dans tous les siècles, qui d'abord se contenta des fruits de la terre, qui fouilla dans la suite cette même terre pour en arracher le précieux métal que la Providence lui avait confié, traversa les mers, brava les tempêtes, mit enfin tous les hommes en mouvement pour accumuler des trésors et pour acquérir des héritages, comme le moyen le plus propre à s'attirer les hommages des hommes et à goûter les délices de la vie.

Mais ce qu'on regarde comme l'avantage des richesses, est cela même qui les rend toujours dangereuses, souvent criminelles, quelquefois même onéreuses. Un orgueil dont on se trouve bientôt pénétré ; un amour excessif de soi-même, avec un audacieux mépris pour les autres; un attachement immodéré à la terre, le déréglement des mœurs, les vices de la chair, les vices de l'esprit, une iniquité universelle sortent, dit un prophète, de la graisse des richesses. Accoutumé à se voir adoré, on parvient à s'adorer soi-même; attiré par les douceurs de son état, on voudrait y fixer sa destinée; assuré de ne pas trouver de la résistance à ses désirs, on ne leur refuse rien ; trop ingénieux à justifier ses penchants, on se persuade que tout est permis dès qu'il est agréable, et dès-lors le crime devient nécessaire, parce que la facilité de le commettre l'a rendu habituel. Le monde cependant n'a point de divinité plus chère que les richesses, source de tant de maux et de tant de crimes. Il appelle heureux ceux qui les possèdent, et prudents ceux qui les recherchent. C'est à leur conservation qu'il rapporte ses soins et ses efforts; c'est à leur possession qu'il invite ses partisans et ses sectateurs; et, pour les attirer à elles plus sûrement, il étale à leurs yeux de superbes palais, des campagnes riantes, des équipages magnifiques, un crédit redouté, des hommages assidus, des plaisirs toujours renaissants dont jouissent les riches : voilà, dit-il, le bonheur et les délices que vous offrent les richesses, et qu'elles vous procureront, si vous les acquérez.

Artifice malheureux qui ne réussit que trop à sa malice, mais que Jésus-Christ renverse entièrement aujourd'hui par un trait digne de sa sagesse.

Car, tandis que d'un côté le monde fait parler son faste et sa magnificence, de l'autre, dit saint Bernard, Jésus-Christ fait parler encore plus haut son étable, sa crèche, ses langes, sa disette, sa suite composée de bergers : et les jugements du monde sont contredits, renversés, convaincus de mensonge par ce nouveau langage ; car que nous dit le monde par son luxe et par son éclat, et que nous dit Jésus-Christ par son dépouillement et par sa pauvreté ?

Le monde nous dit : apportez, apportez, entassez, entassez richesses sur richesses, héritages sur héritages, *affer, affer* (*Prov.* XXX) ; et Jésus-Christ nous dit par la pauvreté de sa naissance : renoncez, renoncez à tous les biens frivoles, arrachez-les de vos cœurs, et, s'il le faut, éloignez-les de vos yeux : *detrahe spolia.*

Le monde nous dit : quiconque n'est point abondamment pourvu des biens de la fortune, ne saurait paraître avec honneur dans le monde; et Jésus-Christ dans sa chrèche nous dit : qui ne sacrifie du moins dans son cœur tout ce qu'il possède, ne saurait être mon disciple. Le monde dit : les richesses sont une source de plaisirs, et la pauvreté ne peut être que honteuse; et Jésus-Christ nous dit dans sa crèche, que les richesses sont une source de crimes, et que la pauvreté ne peut être que glorieuse après qu'il l'a consacrée.

Le monde dit : applaudissez-vous, riches, dont tout prévient les désirs, parce que vous êtes sûrs de ne manquer de rien sur la terre; et Jésus-Christ nous dit dans sa crèche : malheur à vous, riches à qui tout rit dans le siècle présent, parce que vous répandrez des larmes amères dans le siècle à venir ! Le monde dit : que vous êtes à plaindre, pauvres, dont la misère est le triste partage ! et Jésus-Christ nous dit dans sa crèche : bénissez votre sort, vous qui gémissez dans l'indigence, parce qu'elle vous rend conformes à moi : encore êtes-vous mieux que moi; vous avez une retraite, sinon magnifique, du moins habitable, et je n'ai pas où reposer ma tête. En un mot ce que les mondains aiment, Jésus-Christ le décrie; ce qu'ils recherchent, Jésus-Christ l'évite : biens, commodités, abondances, richesses, délices, voilà les cris que le monde pousse dans son aveuglement ; renoncement, détachement, privations, mortifications, efforts violents pour entrer dans le royaume des cieux, voilà ce que crient, ce que prêchent, ce que publient la crèche, la pauvreté, l'abandonnement de Jésus-Christ : *clamat stabulum, clamant panni pœnitentiam.*

Jésus-Christ et le monde tenant un langage si contraire, ayant des sentiments visiblement si opposés, il faut nécessairement que l'un ou l'autre se trompe : *aut fallitur Christus, aut mundus ipse fallitur.*

Est-ce Jésus Christ? Tout en lui prouve invinciblement qu'il ne se trompe pas, et que la pauvreté mérite la préférence, dès lors qu'il la lui donne par son choix. Jésus-Christ ne se trompe pas dans sa conduite, et dans les conséquences qu'il nous apprend à en tirer; il faut donc que ce soit le monde qui se trompe : *non Christus fallitur, fallitur ergo mundus*. Ceux qui suivent le monde, et qui le préfèrent à Jésus-Christ, se trompent donc avec le monde, contredisent donc Jésus-Christ avec le monde, se damnent donc avec le monde.

Or, qui sont ceux qui, sur l'article des richesses et de la pauvreté, préfèrent le monde à Jésus-Christ, et contredisent par conséquent Jésus Christ avec le monde? Sont-ce ceux qui, sortis d'une tige illustre, conservent l'héritage de leurs pères avec prudence, et le dispensent avec sagesse? Est-ce celui qui, privé des commodités d'une condition aisée, met à profit les talents qu'il a reçus du ciel? Non, chrétiens, Jésus-Christ ne condamne, ni la possession, ni l'acquisition légitime des richesses; ainsi, ceux qu'il en a pourvus, et qui s'en servent avec modération; ou ceux qu'il en a privés, et qui s'efforcent d'en acquérir avec équité, ne combattent ni ses desseins, ni sa conduite. Mais, comme il en codamne le désir excessif, et la recherche immodérée; comme il réprouve la dépense fastueuse et l'emploi qu'on en fait pour les délices : ceux-là le contredisent qui ne sont occupés que de leurs trésors, qui les dévorent des yeux, qui se nourrissent de leur vue, qui s'engraissent de leur accroissement, qui ne s'en éloignent qu'à regret, et qui ne les quittent pendant quelques moments que pour les rendre plus sûrs et plus nombreux. Ceux-là le contredisent, dont toutes les pensées se portent aux biens de la terre, qui ont l'esprit toujours tendu pour prévenir des occasions de gain, des yeux toujours ouverts pour les apercevoir, les pieds toujours en mouvement pour y courir; qui ont un autel à toute heure dressé à la fortune, toujours prêt à lui sacrifier la probité, à qui toute voie de s'enrichir paraît bonne dès qu'elle paraît sûre. Ceux-là le contredisent, dont les regards avides dévorent tout ce qu'ils voient, dont l'insatiable cupidité soupire après tout ce qu'ils ne possèdent pas, dont la noire jalousie déteste tous ceux qui les surpassent, dont le cœur irrité se déchire lui-même par la vivacité de ses désirs frustrés, dont la bouche impie maudit mille fois la condition où le ciel les a fait naître.

Ceux-là le contredisent, dont l'extérieur altier et dédaigneux annonce la complaisance qu'ils ont en leurs richesses, et les sentiments superbes qu'elles leur inspirent; qui font gémir l'indigence par l'appareil importun d'une magnificence fastueuse, et qui, par un éclat déplacé, détient les premières têtes d'un État, tandis qu'une même année les a vus ramper et s'élever. Ceux-là le contredisent, qui prostituent à leur mollesse, et souvent au désordre, des fonds dont la Providence assigne le superflu aux membres d'un Dieu pauvre et né dans le sein de l'indigence.

Tous ceux-là, dis-je, contredisent avec le monde Jésus-Christ naissant dans la pauvreté. Ah! qu'il est vrai, ce que nous dit saint Jean, que la lumière est venue dans le monde pour éclairer tous les hommes, et que les hommes indociles ont préféré les ténèbres à la lumière. Ah! qu'il est vrai, que cet enfant qui, dès sa naissance, trouve tant de contradicteurs, paraît aujourd'hui pour la ruine de plusieurs, qui par leur faute trouvent un Juge redoutable dans un Sauveur plein de clémence.

Serons-nous de ce nombre, mes chers auditeurs, et ferons-nous de ce moyen de salut que Dieu nous offre dans sa miséricorde, un sujet de perte par notre résistance et notre révolte! Ah! quel malheur pour nous, si, tandis que toute la terre voit le Christ du Seigneur et son salut, notre ingratitude nous prive de l'un et de l'autre!

Ne le permettez pas, Verbe adorable, et que votre bonté prévienne en cela des dispositions qui ne nous sont que trop naturelles.

Otez-nous ces yeux infidèles et ingrats qui en voyant ne voient pas, et donnez-nous les yeux soumis et dociles de ceux qui en vous voyant vous aiment, vous suivent et vous imitent; que le fruit que nous retirerons de vos exemples s'accroisse et se multiplie de jour en jour, et nous fasse marcher dans une justice et une sainteté qui soient dignes de vous et qui nous conduisent à vous. Je vous le souhaite, etc.

## SERMON IX.

### POUR LE JOUR DE LA PRÉSENTATION DE JÉSUS-CHRIST AU TEMPLE, ET DE LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE.

Postquam impleti sunt dies purgationis Mariæ, secundum legem Moysi, tulerunt Jesum in Jerusalem ut sisterent eum Domino. (*Luc.*, II.)

*Les jours de la purification de Marie étant accomplis, selon la loi de Moïse, on porta Jésus dans Jérusalem, afin de l'offrir au Seigneur.*

Quel nouveau sacrifice dans Juda! quelle nouvelle hostie dans Jérusalem! Le prêtre, la victime, les cérémonies, les assistants, tout nous annonce les plus hauts et les plus sublimes mystères. J'y vois un Dieu, dit saint Cyrille, offert comme un des enfants des hommes : celui dont Moïse reçut la loi sur la montagne sainte, subit cette même loi qu'il a donnée. J'y vois une fille chérie du ciel, qui, sans murmurer, se dépouille en quelque sorte du fruit béni de ses entrailles, et remet entre les mains d'un pontife celui que le Père éternel a remis dans son sein. Je vois cette Vierge sans tache, humblement confondue avec une multitude impure, subir la loi humiliante de la purification, dont sa virginité miraculeuse et sa dignité sublime la dispensent également. Ce que le ciel et la terre virent jamais de plus élevé, Jésus et Marie ne paraissent aujourd'hui distingués que par les excès de leurs humiliations.

Mais à travers leurs abaissements mystérieux, ils brillent l'un et l'autre d'un éclat céleste et divin. Il n'appartenait qu'à Jésus-Christ d'offrir le sacrifice qu'il offre en ce jour : à lui seul il était réservé d'accomplir les figures et les promesses, de succéder à Moïse et aux prophètes, de substituer un culte spirituel à des cérémonies vides, de réconcilier le ciel avec la terre, et d'éclairer tous les peuples assis dans les ténèbres de la mort.

Il était réservé à Marie d'offrir au Seigneur ce qu'il y a de plus cher, de représenter les justes de l'ancienne et de la nouvelle alliance; de donner à tous les hommes un modèle parfait de soumission et d'obéissance, et de leur apprendre à recueillir les fruits de la rédemption par une conformité parfaite avec le Rédempteur.

C'est aujourd'hui que Jésus et Marie exercent ces augustes fonctions dans le temple; c'est donc aujourd'hui pour eux un jour particulier de gloire et de triomphe, jour heureux célébré par la présence et le transport des justes, où l'on entend les mots consolants de salut des nations, de gloire d'Israël, de lumière des gentils; jour mystérieux qui couvre tout cet éclat sous les dehors humiliants d'abaissement, d'obéissance, de mort, de sacrifice, et qui renferme en abrégé les plus célèbres événements de la vie de Jésus et de Marie, l'accomplissement de notre rédemption et toute l'économie de la nouvelle alliance.

C'est cette gloire de Jésus et de Marie, confondue avec les humiliations de l'un et de l'autre, qui m'a paru la plus propre à nous remettre devant les yeux tout l'esprit, toutes les circonstances de ce mystère. Nous y trouvons un fonds inépuisable de consolation et d'instruction : de consolation de la part de Jésus-Christ, d'instruction de la part de Marie; de consolation de la part de Jésus-Christ, qui dans son oblation nous donne les gages les plus précieux et les plus authentiques de notre gloire et de notre salut; d'instruction de la part de Marie, qui dans sa purification nous apprend le moyen infaillible de nous assurer la grâce et la gloire acquise par Jésus-Christ. En un mot, les caractères de Jésus-Christ dans son oblation, motifs de notre reconnaissance et de notre confiance : première partie. La conduite de Marie dans la purification, objet de notre imitation et modèle de notre correspondance à l'égard de Jésus-Christ : seconde partie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Si nous regardons l'oblation de Jésus-Christ sous des apparences sensibles, nous n'y verrons qu'un enfant ordinaire de Juda offert à Dieu comme victime et soumis à la loi comme serviteur. Mais si nous savons nous élever jusqu'aux mystères du royaume de Dieu, si nous considérons les hautes destinées de celui qu'on offre aujourd'hui dans le temple, nous verrons qu'offert à Dieu comme victime, il nous réconcilie à son Père comme notre Sauveur; que soumis à la loi comme serviteur, il en établit une nouvelle comme notre chef. Or ce sont ces glorieux caractères de Sauveur et de chef que Jésus-Christ porte dans son oblation qui sont pour nous les plus puissants motifs de reconnaissance et de confiance. Méditons donc des mystères si sublimes, qui répandent tant de majesté sur notre religion, et capables de répandre tant de consolations dans nos cœurs.

Il était résolu dans les décrets éternels de Dieu et de son Fils Jésus-Christ que ce Fils adorable serait un jour immolé pour notre salut. Dans le sein de Marie, ce divin Sauveur se regarda toujours comme une victime publique chargée de nos crimes et de leur expiation : dès son entrée dans le monde il se dévoua de nouveau pour être notre justice, notre sanctification et notre propitiation dans son propre sang. Quelque libre et quelque suffisant que fût ce premier acte de soumission, il a voulu le ratifier par une oblation solennelle de sa personne, qui fût comme un engagement irrévocable de sa vie, de son sang et de tout lui-même. C'est ce qu'il fait aujourd'hui dans le temple aux yeux de son Père, entre les bras de sa mère, en présence d'un pontife et de tous les assistants. Vous avez dédaigné le sang des taureaux et des béliers, lui fait dire son prophète; vous avez regardé d'un œil indifférent les holocaustes multipliés dont on a chargé vos autels : ô mon Dieu! une victime plus noble et plus auguste vous était réservée; pour qu'elle vous fût offerte dans ma personne, vous m'avez revêtu d'un corps passible et mortel; je l'ai reçu, Seigneur, avec cette destination qu'il vous serait offert pour jamais; le voici, je vous le présente pour satisfaire à votre gloire et pour accomplir tous vos desseins: *Tunc dixi, ecce venio.* (*Psal.* XXXIX.) Vengez-vous, Seigneur, votre gloire le demande, et voici de quoi vous rendre toute celle que l'homme criminel vous a ravie; frappez et lavez dans le sang d'un Dieu les outrages que vous avez reçus. Si le temps n'est pas encore venu de frapper le dernier coup, la victime est toute prête, et ce sera pour le moment que votre sagesse a déterminé : *Tunc dixi, ecce venio.*

Ce moment, quoique éloigné, ne laisse pas d'être présent à Jésus-Christ avec toutes ses circonstances. Déjà se présentent à lui des fatigues sans nombre et sans bornes, un travail ingrat et pénible; l'envie et la contradiction armées contre ses jours, un peuple ingrat et furieux demandant sa mort et son supplice; il entrevoit déjà des épines meurtrières enfoncées et comme perdues dans sa tête sacrée, sa chair déchirée et mise en lambeaux sous des coups redoublés, une croix ignominieuse teinte et dégouttante de son sang : mais tous ces objets lugubres ne l'effrayent pas. Descendu du ciel pour réconcilier l'homme criminel avec son Père, il en saisit avec joie tous

les moyens, et prévenant, dit saint Grégoire de Nazianze, prévenant par la disposition de son cœur la fureur du peuple juif qui doit le livrer à la mort, il se couvre en esprit de cette couronne ignominieuse qu'on lui destine, il s'attache de cœur au bois cruel sur lequel il doit épouser son Eglise, il se familiarise avec les douleurs qui doivent assurer notre salut. Victime perpétuelle, dit Tertullien, immolée dès sa plus tendre enfance, il imprime à son cœur les mêmes douleurs auxquelles il offrira son corps, et dès lors le sacrifice de ce jour égale par son prix le dernier de sa vie, et ne lui cède en rien que par les circonstances du temps et de l'appareil extérieur. L'un, dit saint Bernard, sera le sacrifice du soir, celui-ci est le sacrifice du grand matin; l'un offert dans la plénitude de son âge, celui-ci dans les premiers jours de son enfance; mais l'un et l'autre offerts dans les mêmes dispositions, également utiles à l'Eglise, également agréables à Dieu et glorieux à son Fils Jésus-Christ.

Quelle gloire en effet pour Jésus-Christ d'être le Sauveur et réconciliateur de son peuple, tel que Siméon le reconnaît aujourd'hui! N'est-ce pas le nom propre d'un Dieu, le grand titre de Jésus-Christ, son nom par excellence, ce nom admirable, ce nom nouveau que le Seigneur a lui-même prononcé de sa bouche? Or si ses souffrances à venir sont la source de cette gloire et de notre salut, Jésus-Christ ne donne-t-il pas à ces mêmes souffrances leur mérite, par l'acceptation solennelle qu'il en fait aujourd'hui? Il ne sera moqué, crucifié, mis à mort que parce qu'il l'aura voulu, dit l'Ecriture : c'est aujourd'hui qu'il déclare solennellement accepter et vouloir tout. C'est donc par cette oblation volontaire qu'il est fait victime pour le péché, qu'il devient notre Sauveur et qu'il nous obtient la paix et la miséricorde, objet des vœux de tous nos pères, parce que cette préparation à verser son sang n'est pas moins efficace que l'effusion effective de son sang même, et qu'elle exige d'avance la grâce et le salut de tous les hommes.

Ainsi Jésus-Christ et son Père s'engagent mutuellement pour notre cause et pour notre salut. Jésus-Christ accepte le calice d'amertume que lui destine son Père; et ce Père adorable accepte les satisfactions surabondantes que lui présente Jésus-Christ. Jésus-Christ se charge auprès de son Père de nos péchés et de leur expiation; et le Père consent à nous regarder désormais comme revêtus de la justice de Jésus-Christ et de ses mérites. Jésus-Christ promet son sang et sa vie pour nous, et sur un tel gage il obtient tout ce qu'il demande en notre faveur. En un mot, dans cette oblation solennelle de Jésus-Christ, le traité de notre réconciliation éternelle est conclu: Jésus-Christ en est la caution, sa mort en est la condition, notre salut en sera l'accomplissement et le prix.

Aussi est-ce là cette oblation de Jésus-Christ dans le temple, si solennellement célébrée par les prophètes comme la source et l'origine de notre réconciliation et de notre paix. Ainsi l'a désigné le Seigneur par son prophète Aggée, lorsque les Juifs, affranchis de la captivité de Babylone, édifièrent un nouveau temple à son nom. Qui de vous, dit-il, touchant presque au terme de sa course, a vu dans sa jeunesse la splendeur de mon premier temple? Ne vous semble-t-il pas que cette nouvelle maison qu'on m'édifie n'a rien de grand en comparaison de l'autre? Cependant armez-vous de constance, reste précieux de mon peuple; encore un peu de temps et j'exciterai toutes les nations à se rendre en foule dans ma sainte maison.

Le Désiré des nations y paraîtra; par sa présence je remplirai d'un éclat éternel cette maison que je me suis consacrée; elle sera témoin d'un événement qui fera la joie de tous les siècles; ce sera dans ce lieu saint que je donnerai la paix et la miséricorde, si souvent promises et si longtemps attendues.

Que la religion et la foi nous conduisent donc dans le temple de Jérusalem; quels mystères consolants y réveillent nos espérances! Nous y voyons la paix conclue entre le ciel et la terre; la justice de Dieu réconciliée avec sa miséricorde, parce qu'il y reçoit une victime qui adore et qui mérite d'être adorée, occupant en même temps l'Autel et le trône; qui s'immole en qualité d'homme, et qui nous sauve en qualité de Dieu. Voilà le grand spectacle que le temple de Jérusalem offre à notre foi : spectacle qui nous remet devant les yeux le désir sincère que le ciel a de nous sauver, et qui nous prêche hautement la ferme confiance avec laquelle nous devons attendre le salut : spectacle qui nous retrace tout le sens de ces paroles de saint Paul. Dieu m'a aimé jusqu'à se livrer pour moi : *Dilexit me et tradidit seipsum pro me.* (*Ephes.*, V.) C'est ce que tous les hommes doivent s'appliquer personnellement en ce jour. Je vois, devons-nous dire, un Dieu qui désire si sincèrement mon salut, qu'il le préfère à sa propre vie. Il ne balance pas un moment entre la croix et ma rédemption. Pour me racheter il faut mourir : le voilà prêt à la mort. L'engagement irrévocable qu'il fait de sa vie est un engagement authentique à me sauver. Comme il n'est point de plus haut prix que lui-même, c'est lui-même qu'il dévoue à mes intérêts éternels; en sorte que dans ses desseins de miséricorde, il se trouve une proportion mystérieuse entre mon salut et la vie de l'Homme-Dieu; et qu'il est aussi vrai que Dieu veut me sauver, qu'il est vrai qu'il veut se livrer pour moi : *Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me.*

Sur des témoignages si formels de son amour, ne sommes-nous pas fondés à vous assurer que Dieu veut vous sauver et qu'il ne veut pas vous perdre? Ah! chrétiens, non, sans doute, Dieu ne veut pas vous perdre.

Croyez-en le dévouement solennel que Jésus-Christ fait de lui-même; croyez-en les prières et les instances qu'il fait à son Père; coyez-en ses mérites infinis offerts en votre faveur; croyez-en ces flots de sang qu'il s'engage de répandre, qu'il répand en esprit dès sa plus tendre enfance, qui déjà coulent aux yeux de son Père, et dont il inondera le Calvaire au jour de sa mort. Si malgré tous les gages de la bonne volonté de Dieu, pour vous, vous périssez néanmoins pour l'éternité, ce sera vous-mêmes qu'il faudra seul accuser; c'est vous qui voulez périr et qui le voulez obstinément. Je ne vous cite d'autre témoin que votre propre cœur; c'est vous qui méprisez les richesses de la bonté de Dieu, qui tarissez dans sa main la source de ses bienfaits, et qui dictez à sa justice l'arrêt qui doit vous foudroyer; parce que vous refusez de vous prêter aux opérations de sa grâce, de marcher dans la voie de ses commandements, et d'observer les justes conditions auxquelles votre salut est attaché. Pensez-vous, en effet, que Jésus-Christ, en se livrant pour vous, ait prétendu vous obtenir le droit de vivre au gré de vos désirs? Ecouter une pareille présomption, ce serait renoncer Jésus-Christ, dit l'apôtre saint Jude, et faire de sa grâce une source d'iniquité : *Gratiam Dei transferentes in luxuriam, et solum Jesum-Christum negantes.* (*Jud.*, IV.) Et voilà néanmoins ce qui vous rassure pour la plupart, et ce qui vous enhardit dans le désordre ou dans l'inutilité. Vous ne croyez en Jésus-Christ qu'en espérant qu'il couvrira vos crimes à mesure qu'il vous plaira de les multiplier. Vous ne reconnaissez en lui qu'une clémence qu'on peut mettre à toute épreuve. Vous vous déchargez sur lui de la violence qu'il faudrait vous faire pour entrer dans le royaume de Dieu, et vous cherchez en lui la dispense de vos devoirs et le motif de vos nouvelles prévarications. Vous regardez la rédemption de Jésus-Christ comme un titre d'impénitence et d'impunité, à l'abri de son sang et de ses mérites. Vous croyez pouvoir vivre dans les plaisirs et dans la mollesse; et c'est le blasphème secret que renferme une telle conduite, qui l'oblige à venger sur vous l'outrage que vous faites à sa grâce et à la sainteté de son nom : *Gratiam Dei transferentes in luxuriam, et solum Jesum-Christum negantes.* Voulez-vous donc, mes frères, voir accomplir en vous les desseins de salut que Dieu vous conserve? Appuyez-les par vos bonnes œuvres; appliquez-vous les mérites de Jésus-Christ par l'accomplissement de ses lois, et par votre parfaite conformité avec lui. C'est la condition à laquelle il a dépendu de lui d'attacher votre salut; acceptez-la, remplissez-la, vous pouvez l'accomplir puisque Dieu vous l'impose. En un mot, consentez à ne vouloir pas périr et vous êtes sauvés. Jésus-Christ a fait ce qu'il a dû pour vous sauver, faites de votre côté ce que vous pouvez; Jésus-Christ ne vous manquera pas, ne vous manquez pas à vous-mêmes; car de prétendre que Dieu vous traitera comme un être inanimé, qui n'a ni sentiment ni liberté, qu'il vous sauvera sans vous-mêmes et comme malgré vous-mêmes, c'est ce que la religion et la raison désavoueront toujours. Refusez-vous de joindre vos efforts aux souffrances de Jésus-Christ? ah! le Seigneur est trop juste pour ne pas vous abandonner à votre malheureuse destinée, ou plutôt à votre obstination. Voulez-vous concourir avec Jésus-Christ à votre salut? ah! il l'a payé trop cher pour vous le refuser. Prêtez-vous donc à ses desseins de miséricorde, et vous trouverez en lui votre Sauveur et votre Chef; car c'est encore le caractère qu'il porte dans le temple en se soumettant à la loi.

Je vois, en effet, Jésus-Christ auteur et consommateur de la loi, soumis à ses préceptes, lui qui par tant de titres devait en être dispensé.[1]

Vous le savez, mes frères, lorsque l'Egypte endurcie refusa de se rendre aux prodiges les plus marqués de la main de Dieu, lorsqu'insensible aux fléaux divers qui l'affligeaient, aux ténèbres épaisses qui la couvraient, au nombre infini d'insectes qui dévoraient ses moissons et désolaient ses campagnes, elle osa persister à retenir Israël dans l'esclavage; le Seigneur irrité leva son bras vengeur et l'appesantit enfin sur cette malheureuse contrée, en faisant égorger dans une seule nuit tous les premiers-nés des Egyptiens. Les seuls enfants d'Israël furent dérobés à cet horrible massacre; en mémoire de ce signalé bienfait, le Seigneur ordonna que les premiers-nés des Israélites lui seraient désormais consacrés. Or quel besoin avait Jésus-Christ de subir cette loi de servitude? devait-il se reconnaître redevable de sa vie, lui qui l'avait conservée aux autres; lui qui, conduisant la main de l'ange exterminateur, avait détourné l'épée meurtrière de dessus la tête de ceux qui furent épargnés; lui dont le sang précieux, qui devait être un jour répandu, avait sauvé la vie des autres enfants, à la faveur d'un sang impur qui n'était que la figure du sien? Devait-il rendre cet hommage, lui qui devait le recevoir? devait-il témoigner sa dépendance, lui dont tout relève dans l'univers? Non, chrétiens, Jésus-Christ n'était pas compris dans cette loi. Les prophètes avaient écrit, ils avaient parlé de sa soumission et de sa dépendance; ils avaient dit que la loi de Dieu serait gravée dans son cœur et qu'il ne s'en départirait jamais; il devait dire un jour lui-même qu'il n'était pas venu pour anéantir la loi, mais pour l'observer; aussi s'y soumet-il en ce jour d'une manière digne d'un Dieu descendu sur la terre pour obéir.

Mais sous cette forme humiliante de serviteur, il paraît aux yeux de son Père; et il doit paraître à nos yeux avec le caractère de notre chef. Extérieurement soumis à la figure, dit saint Augustin, il nous donne la vérité si souvent promise; dans l'instant même qu'il accomplit la loi de Moïse, il en établit une plus parfaite que l'ancienne

annonçait; et supérieur à Moïse, comme le maître de la maison surpasse celui qui tient sa place, il se forme un nouveau peuple, plus noble, plus saint, plus éclairé; parce que Jésus-Christ, devenant le chef de ce peuple nouveau, lui communique ses grandeurs, ses perfections et ses lumières.

Jésus-Christ, comme notre chef, nous communique ses grandeurs; il nous unit à lui et nous rend une même chose avec lui; il épouse nos humiliations et nous ennoblit de ses titres augustes; il veut que tout soit commun entre nous et lui, comme tout est commun entre le chef et les membres; il s'efforce de remplir l'espace qui se trouve entre son élévation et notre faiblesse, et d'y mettre toute l'égalité que sa grâce et son amour peuvent rendre possible. Je leur ai donné, dit-il, ô mon Père, la gloire que vous m'avez donnée, afin qu'ils soient un avec moi, comme je suis un avec vous. Il demande à ce Père adorable, qu'il jette sur nous et sur lui les mêmes regards de tendresse, comme sur des objets inséparables; il veut demeurer en nous, comme nous demeurons en lui; il veut que son nom nous distingue, que ses mérites soient les nôtres, que son héritage nous appartienne, que nous soyons les enfants de Dieu, comme il est lui-même son Fils unique; et quand je parle de nous, mes frères, je n'entends pas un peuple borné, renfermé dans une étroite contrée, tel que le peuple ancien soumis à Moïse. Jésus-Christ reçoit aujourd'hui toutes les nations pour son héritage; il les réunit comme la pierre angulaire. De dessus l'autel, où on l'offre en ce jour, il voit toutes les générations et tous les peuples se rassembler sous ses ailes, il porte ses yeux de toutes parts, il pénètre jusqu'aux derniers âges et remonte jusqu'aux premiers; il appelle ceux qui sont à droite et à gauche, ceux qui sont loin et ceux qui sont près; il reçoit, s'associe et s'incorpore tous ses sujets dispersés; il se présente à son Père à la tête de tous, tel qu'Isaïe le vit et l'entendit autrefois en esprit. Me voici, dit-il, ô Seigneur, avec tous les enfants que vous m'avez donnés en témoignage, comme le signe de ma gloire et de la leur, à la face du Dieu des armées qui habite sur la montagne de Sion.

Non-seulement Jésus-Christ, comme notre chef, nous communique ses grandeurs, il nous communique encore sa sainteté. La loi qu'il établit en nous, c'est la justice même qu'il porte dans son cœur; les sentiments qu'il nous inspire sont ceux de la charité dont il est animé; nos prières, c'est lui qui les forme par son esprit et qui nous donne la confiance d'appeler Dieu notre Père. Tout ce que nous faisons d'agréable à ses yeux, c'est lui qui l'opère en nous par sa grâce et par le prix de son oblation; pour rendre notre sainteté parfaite, conforme à la sienne, il fait succéder la grâce à la loi, l'amour à la crainte, l'esprit qui vivifie à la lettre qui tue, des sacrements efficaces à des cérémonies vides, son sang à celui des animaux, et son sacerdoce à celui d'Aaron. A son sacerdoce auguste il associe tous ses membres réunis à lui par le même esprit, ils ont tous part au sacrifice de Jésus-Christ, ils l'offrent conjointement avec lui: l'amour est le glaive qui fait cette commune immolation, et la charité le brasier dans lequel ils sont tous consumés. Ainsi Dieu le Père avoue les mérites de son Fils unique dans chacun de ses membres, et toutes leurs actions consacrées par le divin chef deviennent dignes de Dieu et de ses récompenses éternelles. C'est sous ces traits de sanctificateur de son peuple, que les prophètes annoncèrent autrefois Jésus-Christ, et que le prophète Malachie le désigne dans la solennité que nous célébrons. Le voici, dit-il, qui s'annonce dans son saint temple, ce dominateur que vous attendez et le chef de l'alliance que vous désirez; il purifiera la maison de Lévi comme de l'argent: un nouveau peuple se formera sous ses yeux, et les sacrifices auxquels il présidera, seront favorablement acceptés du Seigneur.

Enfin, Jésus-Christ, comme notre chef, nous communique ses lumières, la doctrine qu'il a reçue de son Père, qu'il nous donne, dit-il lui-même; ce qu'il voit dans le ciel, c'est ce qu'il nous apprend pendant son séjour sur la terre. Il ne nous laisse rien ignorer de ce qu'il faut pour aller à Dieu: ses paroles et ses actions sont également des leçons de sagesse et de salut; la seule conduite qu'il tient aujourd'hui dans le temple nous fait voir en lui l'exemple et la lumière du monde, et si nous pouvions nous y méprendre, les seules paroles de Siméon devraient nous le faire reconnaître. Il semble en effet que le Seigneur ait prolongé les jours du saint vieillard pour rendre aujourd'hui témoignage à son Fils unique, et qu'il inspire ce nouveau prophète pour annoncer Jésus-Christ comme la lumière des nations: *Lumen ad revelationem gentium.* (*Luc.*, II.) Eclairé d'un rayon céleste, il reconnaît son Sauveur et son Dieu, il voit dans cet astre naissant, encore presque éclipsé sous les nuages de l'enfance, le soleil nouveau qui vient éclairer toutes les nations. Je reçois, dit-il, enfin la consolation de voir l'objet désiré de tous nos pères, je puis désormais mourir en paix; mon âme, déjà fugitive sur le bord de mes lèvres, n'attendait, pour briser ses liens, que l'heureux jour qui nous éclaire; je le vois dans la joie de mon cœur: il ne me reste que d'aller recueillir les fruits de la rédemption qui nous est accordée. Pour vous, nations, profitez des leçons et des exemples que cet enfant vous donne et vous prépare: Dieu vous le donne pour être votre Docteur, votre lumière et votre gloire: *Lumen ad revelationem gentium, et gloriam plebis tuæ Israel.*

Jusqu'ici tout est consolant dans les discours de Siméon; mais les paroles qu'il ajoute annoncent la vie et la mort; elles portent l'espérance et l'effroi. Cette lumière d'Israël sera, dit-il, un objet de contradiction: *Erit signum cui contradicetur.* (*Ibid.*) C'est pourquoi, continue-t-il, l'enfant divin

que vous voyez sera la ruine et la résurrection de plusieurs en Israël: *Positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel.* (*Luc.*, II.) Cettecontradiction, nous avons vu les chefs de la Synagogue s'en rendre coupables; ce sont eux qui se sont ouvertement déclarés contre Jésus-Christ; ils ont traité sa doctrine de folie, ses mystères de scandale, sa conduite d'hypocrisie, ses miracles de prestige, sa mission de mensonge, et ses discours de révolte: *Erit in signum cui contradicetur.* Aussi Jésus-Christ est-il devenu leur ruine et les a-t-il écrasés dans sa colère. Dispersés dans tous les lieux du monde et devenus l'opprobre des hommes, ils ont vérifié la menace de Siméon : *Positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel.* Ils voient la terre de leurs pères foulée sous les pieds des nations, leur temple ruiné, leur sanctuaire profané, leur feu perpétuel éteint, les idoles de leurs impies vainqueurs placées dans le lieu saint, et les trophées de la gentilité érigés sur les débris du Temple où le vrai Dieu fut si longtemps adoré. Aveuglés sur leurs crimes et sur leurs châtiments, vivant sans roi, sans prêtre, sans autel, sans sacrifice; portant jusque sur leur front les traits les plus marqués de la colère céleste, ils nous montrent la moitié de cette prophétie accomplie: craignons que le reste ne s'accomplisse sur nous, puisque plus favorisés et plus ingrats que ce peuple perfide, nous contredisons Jésus-Christ à notre tour: *Erit in signum cui contradicetur.* L'opposition ordinaire de nos mœurs à ses maximes, et de notre conduite à la sienne, ces passions effrénées qui ne connaissent rien de criminel de ce qui leur paraît utile, ce déluge de crimes qui se disputent l'énormité, ces vices détestables devenus des usages communs, et qui, de jour en jour, perdent à nos yeux leur timidité, leur nom et leur honte; la corruption du cœur et l'incrédulité de l'esprit, qui se donnent la main, ne sont-ce pas autant de traits auxquels on peut reconnaître parmi nous, comme parmi les Juifs, plusieurs contradicteurs de Jésus-Christ: *Erit in signum cui contradicetur.*

Mais aussi leur histoire tragique ne va-t-elle pas devenir la nôtre, et les malheureux auxquels le ciel les a livrés ne sont-ils pas les funestes présages de ceux qui nous menacent, et qui déjà commencent à nous frapper? Cette audacieuse liberté d'attenter à la religion sacrée de nos pères, de réduire en problème ses augustes mystères, d'affaiblir sa morale austère, d'étouffer ses miracles éclatants, de substituer une probité mondaine à la perfection qu'elle exige, d'autoriser les passions qu'elle condamne, et de chercher enfin dans l'espérance du néant la liberté dejouir en paix des plaisirs et du crime; en un mot, cet esprit d'irréligion et d'impiété, dont la vigilance et les exemples de punition ralentissent à peine les affreux progrès : n'est-ce pas une preuve que plusieurs d'entre nous n'ont reçu Jésus-Christ que pour leur ruine, et qu'il les a livrés à l'aveuglement de leur cœur, pour avoir refusé de marcher à la lumière de son visage: *Positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel.*

Il en est cependant, et il en est plusieurs, ajoute Siméon, dont Jésus-Christ sera la résurrection et la vie : *Positus est... in resurrectionem.* De ce nombre furent tant de grands hommes qui nous précédèrent, qui, dans tous les états, dans les places les plus éminentes, dans les situations les plus périlleuses, dans les fonctions les plus tumultueuses, écoutèrent la parole de Jésus-Christ, la méditèrent dans le secret de leur cœur, l'exprimèrent dans toutes leurs actions; et qui, par cette conduite fidèle, s'unirent à Jésus-Christ, s'approprièrent ses mérites, et se rendirent dignes de trouver en lui leur résurrection et leur vie : *Positus est hic in resurrectionem.* La même conduite nous assure le même sort; honorons Jésus-Christ par la docilité que nous lui devons comme à notre maître, par l'imitation que nous lui devons comme à notre modèle, par la charité que nous lui devons comme à notre chef; et nous verrons ses desseins de miséricorde en nous, et nous grossirons le nombre de ceux dont il est dit que Jésus-Christ est leur résurrection et leur vie : *Positus est hic in resurrectionem.* C'est ainsi que les caractères que Jésus-Christ porte dans son oblation, sont les motifs de notre reconnaissance et de notre confiance. Marie, dans sa purification, est l'objet de notre imitation et le modèle de notre correspondance à l'égard de Jésus-Christ : c'est la seconde partie.

### SECONDE PARTIE.

Si Jésus-Christ est sacrifié comme notre victime, nous devons nous sacrifier avec lui comme faisant partie de son sacrifice ; si Jésus-Christ fait un même corps avec nous, comme notre chef, nous devons, comme ses membres, nous unir et nous conformer à lui par le même esprit : c'est un devoir que notre reconnaissance et notre intérêt nous présentent ensemble, et que l'exemple de Marie nous prêche plus hautement dans le mystère de ce jour. 1° Elle s'offre avec Jésus-Christ; 2° elle s'offre dans l'esprit de Jésus-Christ. S'offrant avec Jésus-Christ, elle nous apprend que le moyen infaillible de recueillir les fruits de la rédemption du Fils de Dieu, c'est de faire de nous une même victime avec lui; s'offrant dans l'esprit de Jésus-Christ, elle nous apprend que les dispositions, pareilles à celles de Jésus-Christ, notre chef, sont les véritables liens qui nous unissent intimement à lui. Suivons ces instructions que Marie nous donne, nous y trouverons les devoirs essentiels de la religion.

Qu'est-ce qui conduit aujourd'hui Marie dans le temple? Vierge par état, mère par miracle, décorée d'une sainteté nouvelle, par la naissance d'un Homme-Dieu, vient-elle chercher l'expiation de ses fautes, lors-

que la grâce l'en a préservée? Peut-elle se proposer autre chose que de glorifier Dieu par son Fils Jésus-Christ? Pénétrée de la grandeur du Dieu de ses pères, elle en reconnaît le domaine absolu; mais, convaincue de son propre néant, elle cherche dans Jésus-Christ à relever l'homme qu'elle fait d'elle-même. J'avoue, dit-elle, ô mon Dieu, l'autorité souveraine que vous avez sur moi: vos yeux sont témoins du dévouement sincère de mon cœur à votre majesté sainte; mais que suis-je pour attirer vos regards et pour mériter vos bienfaits? Que ce Fils adorable que vous m'avez donné supplée à mon insuffisance. Seul il est digne de vous, parce qu'il vous égale; que l'encens de mon sacrifice, confondu avec le sien, monte en odeur de suavité jusque devant votre trône; heureuse d'avoir dans sa personne sacrée de quoi rendre un culte qui réponde à votre grandeur infinie. Ainsi Marie présente à Dieu son Fils unique; mais, à l'ombre et sous les auspices de cet Homme-Dieu, elle s'offre elle-même de glorifier le Très-Haut et de solliciter ses grâces; mais elle offre de son côté tout ce qui peut l'honorer et l'attendrir : elle fait précéder Jésus-Christ pour première victime; mais elle fait une même oblation avec lui : elle nous montre par là que notre consécration doit être inséparable de celle de Jésus-Christ, et que comme son sacrifice doit précéder et relever le nôtre, le nôtre doit accompagner et combler le sien.

Profitons d'une telle instruction, mes frères, unissons-nous à Jésus-Christ notre Sauveur, et que l'unité de notre consécration et de la sienne commence, dès cette vie même, ce concert dont parle l'Apôtre, cet admirable concert où Dieu sera tout en Jésus-Christ, Jésus-Christ sera tout en nous, et nous serons tout en Dieu : *Vos Christi, Christus autem Dei.* (I *Cor.*, III.) Ce n'est pas ici, chrétiens, une de ces pratiques arbitraires de piété, c'est l'essence du vrai culte, c'est la substance de la religion, c'est une disposition essentielle à l'accomplissement de tous les devoirs du christianisme.

S'agit-il en effet de rendre gloire à Dieu? Corrompus de nous-mêmes et jusque dans le fond de notre être, comment pourrions-nous lui faire accepter nos hommages? Mais les présentons-nous avec Jésus-Christ ? ah ! Dieu nous regardant alors à travers son Fils bien-aimé, ne voit en nous qu'un même objet de complaisance. Ainsi saint Paul nous recommande d'adorer et de rendre grâce au nom et dans l'unité de Jésus-Christ.

S'agit-il d'attirer sur nous les grâces et les faveurs du Père céleste : c'est par Jésus-Christ que nous avons accès auprès du trône de la grâce ; son nom et son crédit nous sont donnés pour appuyer nos vœux; et nos vœux, soutenus de ses demandes et de ses mérites, ne peuvent avoir qu'un succès heureux. Aussi saint Paul nous assure-t-il que c'est en Jésus-Christ et par Jésus-Christ que le Père des miséricordes nous comble de bénédictions spirituelles pour le ciel.

S'agit-il de sanctifier nos actions, d'avancer dans la justice et de prospérer aux yeux de Dieu pour l'éternité, unissons-nous à Jésus-Christ, principe de tout bien pour le salut; marchons avec Jésus-Christ, qui est la voie, la vérité, la vie, sans lequel on ne peut aller à son Père ; consacrons toutes nos actions à Dieu par Jésus-Christ, appuyons notre consécration de la sienne, accompagnons la sienne de la nôtre, prenons dans notre propre cœur, dans tout ce qui nous touche et dans tout ce qui nous environne, la matière de notre sacrifice; offrons-nous avec Jésus-Christ, nous et tout ce qui dépend de nous, nous et nos pensées, nos paroles et nos œuvres, nous et toutes les affections de nos cœurs, et tous les actes de notre volonté, et tous les mouvements de notre âme ; nous et notre vie, et tous les usages qu'on en peut faire; notre vie et tous les âges qui la composent, et tous les moments qui s'y succèdent ; notre vie et les prospérités qui l'accompagnent, et les disgrâces qui la traversent, et les diverses occupations qui la remplissent, et les différents mouvements qui la partagent : alors toutes nos entreprises, toutes nos œuvres, émanées de Jésus-Christ, perdant leur bassesse et leur imperfection naturelle, seront marquées du sceau de Jésus-Christ, et relevées par le mérite et par la dignité de sa personne, pourvu cependant que d'ailleurs nos dispositions et nos œuvres soient dignes de Jésus-Christ et de la religion.

Car, enfin, quelles actions pourriez-vous offrir avec Jésus-Christ? Seraient-ce ces mouvements empressés, dirigés par l'ambition, soutenus par des vues de fortune? Seraient-ce ces tours artificieux employés pour renverser un concurrent et pour s'élever sur ses ruines? Serait-ce cette application éternelle à tout accorder à vos sens, à diversifier les amusements de votre loisir, à disputer à quelque autre la variété, le choix et l'assortiment des plaisirs? Serait-ce cette assiduité constante à ces spectacles contagieux, à ces assemblées profanes, à toutes ces fêtes tumultueuses où tout respire la corruption? Seraient-ce ces entrevues libres et fréquentes qu'une prétendue bienséance vous déguise, et dont une chute inévitable vous découvrira peut-être bientôt le crime et le péril? Seraient-ce de pareilles actions que vous oseriez offrir à Dieu, conjointement avec Jésus-Christ? Eh! qu'y verrait le Seigneur qui n'allumât son indignation et ne sollicitât ses foudres? Mais encore, dans quelles dispositions vous offririez-vous avec Jésus-Christ? Serait-ce avec un cœur déchiré par l'envie, dévoré par l'ambition, abruti par la volupté, avili par un intérêt sordide, devenu le jouet de toutes les passions, auxquelles vous l'avez volontairement asservi? Quoi! vous voudriez faire un même sacrifice, un même corps avec Jésus-Christ, étant obstinément son ennemi! Vous voudriez tenir à Jésus-Christ d'une main, et tenir au crime de l'autre! Est-il de société, dit saint Paul, entre la lumière et les ténèbres, entre Jésus-

Christ et Satan? Ah! n'attendez de Jésus-Christ qu'un désaveu formel de sa part: vous ne vous unissez à lui que pour le déshonorer; il ne sera près de vous que pour vous accuser. Il est disposé néanmoins à vous associer à lui, si vous condamnez en vous ce qu'il y condamne; si vous êtes prêts à secouer l'iniquité, qui est dans vos mains et dans vos cœurs; si le repentir amer du passé, si le désir sincère d'un avenir plus saint sont le premier hommage que vous lui présentez, vos dispositions de pénitence vous ouvriront le chemin de son cœur: il se souviendra de l'alliance qu'il a contractée avec vous, il se souviendra qu'il vous a solennellement adoptés, qu'il s'est chargé de vos intérêts et de votre cause; il ne se refusera pas à être votre propitiation et votre justice. Quelque coupables, quelque indigents que vous soyez d'ailleurs, vous serez enrichis de sa plénitude, de sa rédemption avec les justes, qui, par eux-mêmes, n'ont d'autre ressource et d'autre fond assuré que les mérites inépuisables de Jésus-Christ. Nous n'avons rien, mais nos biens sont en lui; nous ne faisons rien de bien, mais en agissant avec lui, tout devient parfait pour nous; notre vie est stérile pour l'éternité, mais, unie à la sienne, elle est pleine et abondante. Nous prenons en lui tout ce qui nous manque, et notre indigence devient sans doute un titre de condamnation pour nous, puisqu'il est si facile de nous enrichir.

Si l'Eglise elle-même brille aux yeux de Dieu d'une sainteté toujours constante, c'est qu'elle a soin de faire concourir Jésus-Christ à tous ses desseins, et de le faire intervenir à toutes ses demandes; elle ne se conduit que par ses lois, elle ne marche que sous ses yeux, elle n'agit qu'en son nom, elle ne compte que sur ses mérites; Jésus-Christ est l'âme de tout ce qu'elle fait. Marie n'est la plus sainte des créatures, que parce qu'elle est la plus intimement unie à Jésus-Christ; elle participe plus abondamment aux mérites de son sacrifice, parce qu'elle l'imite plus fidèlement; elle offre dignement Jésus-Christ, parce qu'elle fait une victime avec lui, parce qu'elle se conforme plus exactement à ses dispositions; car non-seulement Marie s'offre avec Jésus-Christ, mais elle s'offre encore dans l'esprit de Jésus-Christ: nouvelle instruction que Marie nous donne dans ce mystère.

Jésus-Christ étant le chef qui nous anime, il faut, dit saint Augustin, que son esprit soit le principe qui nous conduise; il faut que nous soyons ses images comme nous sommes ses membres, et que nous agissions par sa vertu comme nous vivons de sa vie; que nous ne consultions pas nos sentiments, mais que nous épousions les siens; que nous ne suivions pas notre raison naturelle, mais les lumières de son esprit. Marie, comme la plus noble portion de ce Chef adorable, fut l'expression la plus fidèle de ses dispositions divines: offerts ensemble sur le même autel, et pour la même cause, ils sont guidés par les mêmes vues, et soutenus par les mêmes motifs. Il suffit en un mot d'étudier la conduite de Marie dans la solennité de ce jour, pour y reconnaître tout l'esprit de Jésus-Christ.

L'esprit de Jésus-Christ est un renoncement, de souffrance et de mort. Les peines réservées à nos crimes sont les premiers exercices de son amour: c'est dans cet esprit que s'offre Marie. Elle tient tout de Jésus-Christ; elle ne connaît qu'en lui les biens et les maux, les liens de la charité l'unissant plus étroitement à lui que ceux de la nature. Elle l'aime d'autant plus ardemment, qu'en aimant son Fils elle aime son Dieu; et ce Fils unique, elle le dévoue à la mort ignominieuse qu'on lui destine; elle entend Dieu même qui prononce l'arrêt terrible, elle voit le glaive de la justice qui s'appesantit sur sa tête sacrée, et dès lors elle en porte le contre-coup dans son cœur. O précieux et divin enfant, dit-elle, que vous allez coûter cher à mon amour! je ne vous possède donc que pour vous porter du berceau sur l'autel, et vous voir passer de l'autel sur la croix! Ces sentiments, même tout naturels, tout légitimes qu'ils sont, à peine les écoute-t-elle, bientôt elle les fait rentrer dans les ordres de celui qu'elle adore. Elle entend la justice de Dieu qui demande le sang de son Fils; c'en est assez pour qu'elle impose silence à sa propre tendresse; c'en est assez pour qu'elle se dispose à nous sacrifier le véritable Isaac, sans que son amour arrête le bras qui va frapper. Exemple qui confond tant de lâches chrétiens qui prétendent servir Dieu sans intéresser leurs penchants, qui lui disputent les plus légers sacrifices, à qui tout coûte pour le salut, et à qui tout ce qui coûte devient impraticable. Vils esclaves de la mollesse, qui ne connaissent d'autre douleur que celle qui naît de la satiété des plaisirs ou de la difficulté d'y suffire; qui traitent de lois injustes les violences auxquelles l'Evangile promet le ciel, et qui, confondant la nature avec la grâce, regardent la croix de Jésus-Christ comme un scandale ou comme un objet étranger à la piété.

L'esprit de Jésus-Christ est un esprit de soumission et de dépendance. Il est venu, non pour abolir la loi, mais pour l'accomplir; faire la volonté de son Père, c'est le plus doux aliment de son cœur: c'est dans cet esprit que Marie entre dans le temple. Fille de David, consacrée au Seigneur dès ses plus jeunes ans; Vierge privilégiée et, pour dire encore plus, mère d'un Dieu, elle ne se distingue des autres femmes de Juda que par une observation plus exacte de la loi de Dieu. Le temps, le lieu, les prières et les offrandes, rien n'est omis dans la cérémonie de sa purification. Exemple qui confond tant de chrétiens prévaricateurs, qui comptent tous les articles de la loi de Dieu par la variété des prétextes qu'ils y opposent; qui, loin de se régler sur la loi, prétendent régler la loi sur eux-mêmes; au lieu de réformer dans leur situation ce qu'elle a de contraire à la

loi, ils entreprennent de supprimer dans la loi ce qu'elle a d'incommode à la situation; ils s'efforcent de faire prendre à la loi tous les plis qu'ils ont pris eux-mêmes; ils la regardent sous des jours faux, et pour ainsi dire à la lueur de leurs passions; ils y cherchent des dispenses qui n'y furent jamais; à force de les chercher ils se flattent de les avoir trouvées; à force de désirer qu'elles y soient, ils se persuadent enfin qu'elles y sont. Tantôt c'est une bienséance, tantôt c'est une nécessité; tantôt la loi n'est pas claire dans cet endroit, tantôt elle renferme un autre sens; tantôt le précepte ne paraît pas essentiel, tantôt il ne paraît pas personnel. Bien ou mal fondées, ces raisons spécieuses ont la force d'imposer, et de laisser vivre sans remords une infinité de prévaricateurs.

L'esprit de Jésus-Christ est un esprit d'humilité : il s'anéantit, dit saint Paul, et se montre à tout un peuple, et sous la forme d'esclave. Il s'humilie dans le secret de son cœur, et se soumet à toute l'ignominie de la croix. C'est dans cet esprit que Marie subit toute l'humiliation d'une loi qui la dégrade en quelque sorte, et qui la confond avec une multitude impure. Ni la virginité miraculeuse qu'elle a conservée, ni la maternité divine dont elle est décorée, ni les expressions mêmes de la loi qui l'ont exceptée, ne lui paraissent des titres suffisants pour la dispenser d'accomplir toute justice. Elle oublie sa qualité de Vierge pour ne se souvenir que de celle de mère. L'équité de la loi, dit saint Augustin, respecte la virginité de Marie, parce qu'elle est pure; et la docilité de Marie respecte l'autorité de la loi, parce qu'elle est humble; elle ne s'applaudit d'être honorée, que parce qu'elle peut mettre plus de dignité aux pieds du Seigneur, et lui rendre un hommage plus digne de lui. Exemple qui confond tant de grands du siècle, qui, non-contents d'exiger que le monde lise sur leur front leur naissance et leurs titres, osent se mesurer avec Dieu; qui voudraient commander à la loi même, et qui semblent entreprendre de dominer l'auteur de la loi; qui mettent leurs infractions à l'abri de leur naissance et de leur rang; qui regardent comme un droit honorable celui de désobéir à Dieu plus impunément que les autres hommes : comme si Dieu les regardait des mêmes yeux dont ils se regardent eux-mêmes, comme si le grand absorbait le chrétien, comme si Dieu ne voyait pas dans tous les hommes un même néant animé de son souffle, comme si son empire et ses lois ne réunissaient pas sous un même joug les grands et les petits, le courtisan et l'homme vulgaire.

L'esprit de Jésus-Christ est un esprit de force : le même esprit paraît aujourd'hui dans Marie. Elle s'élève au-dessus des jugements désavantageux qu'on peut porter sur sa propre virginité, et sur la divinité de son fils. Contente d'accomplir la volonté du Seigneur, elle se repose sur lui du soin de sa gloire. Exemple qui confond tant de chrétiens qui ne tiennent à la vertu qu'autant que la vertu les honore; qui mollissent sur le devoir, dès qu'ils se voient exposés à la censure, et qui, loin de se reprocher leur lâcheté, la prennent pour une prudence. Ah! qu'ils apprennent de Marie que la piété sincère, quoique amie du secret et du silence, sait marcher quand il le faut au grand jour et à visage découvert : que l'injustice du monde ne l'intimide point, qu'elle se contente du témoin invisible qui la regarde du haut du ciel. Elle ne défère qu'à la vérité, elle ne ménage que la charité, elle n'envisage que l'éternité.

Enfin, l'esprit de Jésus-Christ, avec tous ses caractères, tous ses dons et toutes ses grâces, fut l'esprit dont toute la conduite de Marie fut animée : toutes ses actions furent marquées de l'esprit de Jésus-Christ; en sorte qu'on peut dire, avec saint Augustin, qu'elle fut autant sa mère selon l'esprit que selon la chair. C'est en cela qu'elle s'est montrée la digne mère d'un Dieu. Une attention pareille à conserver cet esprit de Jésus-Christ, à le consulter, à le suivre, à s'y conformer, nous rendra vraiment chrétiens, dignes d'entrer en société avec Jésus-Christ, notre chef, et de partager sa gloire et ses mérites. C'est du moins à ces traits que saint Paul reconnaît les chrétiens : Pour nous, dit-il, nous n'avons pas reçu l'esprit du monde, mais l'esprit de Dieu et de son Fils Jésus-Christ, c'est-à-dire qu'un chrétien qui porte ce nom à juste titre ne voit rien et ne juge de rien que par l'esprit de Jésus-Christ, n'agit que par l'impression de cet esprit, n'entreprend rien que de concert avec cet esprit : c'est cet esprit qui règle ses désirs, qui réforme ses jugements, qui dirige ses vues; en un mot, cet homme n'est plus à lui, pour ainsi dire, il est à celui qui le remplit et qui le possède.

Quelque magnifique que vous paraisse cette peinture, c'est la vôtre que j'ai faite, mes frères; ou vous n'appartenez pas à Jésus-Christ, ou vous n'êtes pas chrétiens. Car l'Apôtre ne connaît pas d'union entre Jésus-Christ et ceux qui n'ont pas son esprit : *Qui non habet spiritum Christi, hic non est ejus.* (*Rom.*, VIII.) C'est là-dessus que vous devez juger de vous-mêmes et décider si votre état est chrétien ou profane, innocent ou criminel; développez les secrets replis de vos cœurs; parcourez vos démarches et vos actions; reconnaissez-vous dans vos désirs, dans vos sentiments, dans vos joies, dans vos alarmes, dans vos agitations, dans vos entreprises, y reconnaissez-vous l'esprit de Jésus-Christ? si vous n'y trouvez rien de conforme, ni sa charité, ni son détachement, ni son opposition aux maximes du monde, ni son dévouement entier aux volontés de son Père céleste, vous n'appartenez pas à Jésus-Christ : *Qui non habet spiritum Christi, hic non est ejus.* S'il vous reste donc quelque désir de tenir à lui, de recueillir les fruits de ses mérites et d'obtenir une portion de son héritage, il faut donc vous déterminer à vous conduire

désormais par son esprit, et vous dire à vous-mêmes, dans toutes les circonstances de la vie : qu'a fait Jésus-Christ et que m'a-t-il ordonné? que me prêchent ses exemples et que me prescrit son Evangile? C'est à tout cela que je puis reconnaître quel est son esprit; c'est donc tout cela qui doit me diriger et me conduire.

Voilà la règle de nos mœurs et de nos sentiments : règle infaillible, avec laquelle on ne saurait s'égarer; règle commune au prince comme au peuple, à l'homme du monde comme au solitaire; règle universelle, qui s'étend à tout, qui résout toutes les difficultés et qui décide toutes les discussions; règle constante, contre laquelle les changements et les usages ne prévaudront jamais; règle utile à tout, et qui, remplie d'équité, de sagesse, de charité, de sublimité, ne peut que former des juges intègres, des ministres éclairés, des dispensateurs fidèles, des princes accomplis; et l'on peut dire de l'esprit de Jésus-Christ ce que la sagesse éternelle dit d'elle-même dans les Ecritures.

Travaillons donc, mes frères, à former, à fixer en nous cet esprit de Jésus-Christ : demandons à Dieu que du haut de son trône il l'envoie dans nos cœurs, et qu'il l'y conserve jusqu'à la fin. Pour l'obtenir plus sûrement, demandons-le par la médiation de Jésus et de Marie, à leur exemple et sous leurs auspices; offrons-nous au Père céleste, qui est aussi le nôtre, pour n'avoir désormais d'autre volonté que la sienne, d'autre règle que ses lois, d'autre amour que celui de sa personne adorable, d'autre motif que sa gloire, d'autre fin que ses récompenses ineffables dans l'éternité bienheureuse.

---

# CAREME.

## SERMON Ier.

### POUR LE MERCREDI DES CENDRES.

Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris. (*Gen.*, III.)

*Souvenez-vous, ô homme! que vous êtes poussière, et que vous retournerez en poussière.*

Il n'en fallait pas moins, mes frères, pour dissiper les idées profanes dont vous êtes encore tout préoccupés, il ne fallait pas moins que le triste souvenir que l'Eglise rappelle à votre mémoire, pour vous rappeler vous-mêmes à vos cœurs. Heureux si ces lugubres paroles opèrent sur vous cet effet salutaire! c'est du moins celui que l'Eglise se propose et qu'elle se promet de vos réflexions et de votre docilité. Elle se flatte et s'efforce d'obtenir, au moins à son tour, des sentiments de componction et de pénitence, comme le monde a su vous inspirer tant de déférence pour ses maximes et tant d'avidité pour ses plaisirs; c'est à vous de justifier ses espérances et de seconder ses efforts. Dans ces jours malheureux dont nous sommes sortis, le monde, vous le savez, a rassemblé tous ses traits pour vous corrompre; les spectacles les plus riants, les fêtes les plus pompeuses, une succession et une diversité de plaisirs, qui ne donnaient d'autre embarras que celui du choix, et d'autre crainte que la difficulté d'y suffire : ce sont les armes qu'il a réunies pour attaquer plus sûrement votre innocence. Votre cœur, d'intelligence avec lui, n'a fourni que trop à sa malice de quoi s'applaudir des avantages qu'il a remportés sur vous. L'Eglise prétend aujourd'hui dissiper le charme dont le monde a su vous aveugler, et faire renaître en vous, par un seul mot, les sentiments de religion, peut-être entièrement étouffés par la contagion du siècle. O homme! qui que vous soyez, souvenez-vous que vous mourrez, dit-elle, et, par cette seule réflexion, elle nous remet devant les yeux la bassesse de notre origine, l'humiliation de notre fin, l'éternité qui nous attend, la vanité de tout ce qui nous impose; enfin, tout ce qui peut nous rappeler à nous-mêmes, nous ramener à Dieu, nous faire marcher avec ferveur dans la carrière de pénitence qui s'ouvre aujourd'hui devant nous, tout cela se trouve renfermé dans cette parole : Souvenez-vous que vous êtes poussière et que vous retournerez en poussière : ***Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris.***

Quel est en effet le sens de cette parole que l'Eglise nous adresse? Pourquoi et comment veut-elle que nous pensions à la mort? Pourquoi? Non pour la prévenir par des ménagements étudiés; non pour nous attrister d'une dissolution humiliante et pénible; non pour en conclure avec le libertin qu'il faut donc se hâter de saisir les doux moments qui restent à nos plaisirs; mais pour la prévenir par la vigilance, pour nous y préparer par toutes sortes de bonnes œuvres. Comment veut-elle que nous pensions à la mort? Non comme un philosophe qui ne porte pas ses vues au delà du tombeau, mais comme un chrétien qui, en méditant toutes les vérités que renferme le souvenir de la mort, y trouvera tous les motifs les plus propres à le réformer et à l'animer, comme si elle disait : préparez-vous à la mort en vous y préparant, préparez-vous à la mort en y pensant. Y penser sans vous y préparer, ce serait une réflexion stérile; vous y préparer sans y penser, ce serait une préparation qui deviendrait lâche. Mais vous y préparer en y pensant, c'est recueillir ce que cette pensée a de salutaire; y penser en vous y préparant, c'est rendre votre préparation fervente et solide; voilà l'explication de cette

parole de l'Eglise, et qui va faire la division de ce discours. Préparons-nous à la mort pour y penser avec fruit; pensons à la mort pour nous y préparer avec succès. Nécessité de se préparer à la mort pour bien mourir: première partie; nécessité de penser à la mort pour s'y préparer : c'est la seconde. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il faut se préparer à la mort; et voici les preuves sur lesquelles je m'appuie : parce que bien mourir est de toutes les affaires la plus importante, et que le succès de la mort dépend d'une longue et soigneuse préparation; parce que rien n'est plus difficile qu'une heureuse mort, lorsqu'elle n'a pas été précédée d'une sérieuse préparation; parce qu'une mauvaise mort ne peut être réparée par aucune préparation. J'établis donc la nécessité de se préparer à la mort, 1° sur l'importance d'une bonne mort; 2° sur la difficulté d'une bonne mort, lorsqu'elle est imprévue; 3° sur l'impossibilité de réparer une mauvaise mort, lorsqu'elle est arrivée.

Nécessité de se préparer à la mort fondée sur l'importance d'une bonne mort. Rien de plus décisif pour notre bonheur ou notre malheur que la mort; a-t-elle un heureux succès, tout est gagné pour nous ; soyez nés dans une vile condition, ayez vécu dans l'indigence, dans le mépris, dans le travail, vous n'en serez pas plus malheureux, si vous mourez dans de saintes dispositions. Formez-vous au contraire l'idée du sort le plus riant, tracez-vous une route à votre gré, et marchez-y jusqu'à la fin ; que tout conspire à rendre votre état digne d'envie ; si la mort dans le péché termine de si beaux jours, vous n'en êtes que plus infortunés ; tous vos trésors ne vous affranchiront pas d'une servitude éternelle ; toute votre autorité ne fera pas révoquer l'arrêt terrible prononcé contre vous; tous vos titres d'honneur n'effaceront pas l'opprobre imprimé sur votre front ; toutes vos délices passées n'éteindront pas l'activité des flammes où vous serez précipité. Mais si vous mourez dans le Seigneur, quelque triste qu'ait été votre vie, cette mort précieuse vous dédommagera pleinement de tous les mépris, de tous les travaux, de toutes les souffrances du monde. De quelle importance est donc ce moment fatal, qui doit décider si souverainement de l'excès de notre bonheur ou de notre disgrâce ? Combien nous importe-t-il donc de nous y préparer, puisque le succès dépend de la préparation que nous y aurons apportée? N'en doutons point, c'est Jésus-Christ même qui nous l'apprend : heureux, dit-il, le serviteur attentif que son maître trouvera vigilant, lorsqu'il le rappellera de ce monde ; je vous dis, en vérité, qu'il le rendra participant de tous ses biens. Malheur à celui qui s'endort sur un avenir incertain ! qui, sourd aux avertissements de son maître, ne pense ni à prévenir son arrivée, ni à régler ses propres comptes! Viendra le moment terrible où, surpris dans son indolence, il subira le sort de l'hypocrite et de l'impie. En faut-il davantage pour nous faire comprendre que le bonheur de notre mort dépendra de la préparation de notre vie? Un moment si terrible, et dont les suites sont éternelles, ne demanderait-il pas une éternité de préparation, si elle était possible ! Mais comme il n'est point de temps comparable à l'éternité, comme la plus longue vie est courte, pour en mériter les biens et pour en éviter les maux, concluons donc que nous ne saurions nous y disposer, ni trop tôt, ni trop longtemps, ni trop sérieusement.

Si la loi du trépas souffrait quelque exception, peut-être pourrions-nous nous reposer sur l'indulgence de la mort et colorer notre lâcheté d'une espérance incertaine; mais l'arrêt porté contre tous les hommes est également inévitable à tous. Une expérience de tous les âges nous apprend qu'il suffit d'être homme pour être mortel. Dans notre origine, on voit déjà notre destinée et notre fin, et nous mourrons aussi sûrement que nous sommes nés. Il n'est donc pas un de nous qui ne doive se dire à lui-même ce que le prophète Isaïe disait au roi Ezéchias : *Mettez ordre à vos affaires, parce que vous mourrez.* (*Isa.*, XXXVIII.) Tant de santé qu'il me plaira, tant de ménagement, tant de précautions que je me prescrirai, ne me garantiront pas de la mort. N'est-il donc pas de ma sagesse d'employer à prévenir la mort les mêmes soins que je consacre à prolonger mes jours? Dès que la mort m'aura retranché du nombre des vivants, la sentence sera portée en ma faveur, ou contre moi, selon que j'aurai pris soin ou que j'aurai négligé de me préparer. Qu'ai-je donc à faire que de sanctifier tout le cours de ma vie, afin qu'elle soit suivie d'une heureuse mort ?

Si nos jours étaient prolongés au gré de nos désirs, ou si leur durée, toute courte qu'elle est, nous était connue, quelque important qu'il soit de se préparer toujours, de se préparer longtemps, nous pourrions nous réserver certains jours et certains temps pour nous préparer d'une manière spéciale et propre à réparer la négligence précédente. Nous savons que la mort se fait une loi de n'avertir personne, et que sa règle est de n'en avoir aucune, ni pour le temps, ni pour le lieu, ni pour la manière. Comme elle achève de consumer l'homme infirme et défaillant, elle abat l'homme sain et robuste. Souvent, laissant languir ceux qui l'attendent depuis plusieurs années, elle va saisir celui qui l'entrevoit dans un long avenir : Du même coup qui donne à l'un une santé plus vigoureuse, elle précipite l'autre dans le tombeau ; quelquefois elle ne se laisse braver que pour frapper ensuite plus sûrement. Tantôt elle menace sans frapper, tantôt elle frappe sans menacer; rien de certain en tout cela que son incertitude. Vous le voyez tous les jours vous-mêmes, vous l'entendez et vous le dites : Si jeune, sitôt, lui qui semblait devoir

vivre un siècle! Elle à qui cet établissement si désiré semblait prêter de nouvelles grâces et promettre de si heureux jours ! peut-on, après cela, compter sur la vie ! Ainsi vous entend-on parler après ces tristes événements tous les jours renouvelés à vos yeux; mais malheur à vous si vous n'en retirez d'autre fruit ; ce ne sont pas des réflexions stériles, mais une circonspecte préparation que doit produire en vous l'incertitude de la mort. Car, enfin, si nous sommes placés au milieu du même torrent qui les a emportés, si nous sommes exposés au tranchant de la même épée qui vole indifféremment à droite et à gauche, si nous pouvons mourir demain, si nous pouvons mourir aujourd'hui, s'il est enfin assuré que nous serons surpris, l'unique parti qui nous reste, c'est de nous tenir sur nos gardes à chaque moment, comme pouvant être le dernier de notre vie ; c'est de tenir nos comptes prêts, comme devant les rendre incessamment. Non-seulement la sagesse nous inspire de nous préparer ainsi tous les jours ; mais encore d'être tous les jours prêts, parce qu'il ne nous a pas dit: Préparez-vous lorsque le Fils de l'homme viendra, mais soyez disposés alors, et, pour cela, soyez-le toujours, parce qu'il viendra sans vous avertir ; veillez, et pour cela ne vous abandonnez pas à l'emportement de vos passions, crainte que le dernier moment ne vous surprenne au milieu de vos excès ; ceignez vos reins comme des hommes prêts à partir, crainte que vous n'en receviez l'ordre lorsque vous serez plongés dans la mollesse ; tenez vos lampes allumées par la charité, crainte qu'elles ne soient éteintes lorsque l'époux viendra.

Avec de telles précautions nous nous armons contre les surprises de la mort; nous ôtons à la mort tout ce que son incertitude peut avoir d'effrayant et de funeste pour nous. Dès que nous sommes préparés, peu nous importe de savoir l'heure de notre mort, puisque nous l'attendons à toute heure ; peu nous importe de savoir le lieu de notre mort, puisque partout nous sommes en garde contre ses piéges ; peu nous importe de savoir le genre de notre mort, puisque nous avons pris des mesures immanquables pour qu'elle ne soit pas imprévue et funeste ; je dis des mesures immanquables, car il n'en est pas de celles qu'on prend pour se préparer à la mort, comme de celles qu'on prend pour s'assurer un heureux succès dans le monde; une occasion mal prise, un incident imprévu suffisent pour renverser les projets les mieux concertés ; mais on ne travaille jamais en vain à se préparer à la mort, lorsque cette préparation est telle qu'elle doit être. Ainsi se préparer à la mort à chaque instant, c'est s'assurer une bonne mort, et par conséquent une heureuse éternité ; manquer un seul moment d'être prêt à la mort, c'est confier à un moment l'éternité tout entière; témérité de toutes la plus aveugle et la plus monstrueuse. Ainsi nécessité de se préparer à la mort, fondée sur l'importance d'une bonne mort; nécessité de se préparer à la mort, fondée sur la difficulté de bien mourir, lorsqu'on ne s'est pas préparé pendant la vie.

Est-il aisé de dresser exactement ses comptes au moment qu'il faut les rendre? Est-il aisé de remplir la carrière de toute la vie dans l'étroit espace d'une maladie mortelle? Est-il aisé de voir un édifice à son faîte le même jour qu'on a placé la première pierre ? Est-il aisé de payer ses dettes, lorsqu'on n'a plus de temps ni de fonds pour y fournir? Est-il aisé d'échapper au naufrage, lorsqu'on n'a rien préparé pour résister à la tempête? Est-il aisé de défendre une place, lorsqu'on ne l'a pas munie contre les efforts de l'ennemi? Quelles que soient ces difficultés, plus fortes et plus nombreuses encore sont celles de bien mourir lorsqu'on ne s'est pas préparé pendant la vie. Partout j'aperçois des obstacles, sans entrevoir presque de ressources nulle part. S'il en est de puissantes dans le secours et les sacrements de l'Eglise, combien de difficultés empêchent de les recevoir avec fruit!

Difficulté du côté du temps qui manque si souvent aux pécheurs ; plus de la moitié des hommes sont tout à coup précipités dans le tombeau ; les uns, surpris dans la chaleur du crime par quelque accident tragique, les autres subitement étouffés par des maux violents. A-t-on une sûre caution contre les événements si communs à notre condition mortelle? Quand même on pourrait, sans témérité, se promettre un genre de mort plus lent et plus tranquille, n'arrive-t-il pas souvent que les premiers jours qu'on se sent frappé sont inutilement perdus à se soulager ou à se rassurer ? qu'au lieu de courir aux remèdes de l'âme, on s'arrête à disputer un reste de vie animale, et que la mort enfin se déclare lorsqu'on n'a pas seulement soupçonné ses approches?

Difficulté du côté du corps : encore plus souvent arrive-t-il que l'excès de la douleur épuise les opérations de l'esprit et les facultés de l'âme ; quelquefois même l'excès du mal, commençant par offusquer la raison avant que d'éteindre la chaleur naturelle, ôte d'abord le moyen de se convertir en ôtant la liberté d'agir, de vouloir, et le pouvoir de se connaître.

Difficulté du côté de l'esprit : je veux qu'une douleur sourde et peu sensible lui laisse toute la liberté dont il est capable, quel usage en fait-il d'ordinaire? Cette liberté d'esprit, qu'on devrait employer à se purifier, on l'emploie à consulter, à chercher dans les yeux et dans les discours des autres de favorables augures d'une plus longue vie, on ignore son état, et l'on trouve des complices meurtriers de cette funeste ignorance, qui, d'une légère apparence, font une réalité; qui cachent les trésors les plus sûrs et font valoir les conjectures les plus équivoques; qui soutiennent que tout va bien lorsqu'il est évident que

tout va mal : ce qui fait qu'on est déjà mort lorsqu'on pensait devoir vivre encore longtemps. User de la liberté de son esprit, pour réfléchir sur son état et sur ses dangers, n'est quelquefois pas moins funeste : on se forme une si vive image des jugements de Dieu, qu'on oublie sa miséricorde; on s'occupe si fort de ses péchés, qu'on ne pense pas au remède, et le repentir se change en un affreux désespoir. Ainsi la liberté d'esprit ou la stupidité, le souvenir ou l'oubli de son état, tout devient souvent funeste à la dernière heure lorsqu'on a vécu sans la prévenir.

Difficulté, mais plus grande difficulté du côté du cœur : pour bien mourir, il faut que le cœur renonce à ses attachements criminels; or, qui ne sait que les attachements deviennent plus violents à mesure qu'on est plus près de perdre les objets qu'on a trop chéris. Si jamais une injustice vous a dépouillés de quelque bien, si jamais une nécessité pressante vous a séparés de quelque objet passionnément aimé, vous savez quels regrets et quels combats il vous en a coûté, vous avez senti renaître, augmenter et réunir toutes vos affections. Tel est l'état d'un cœur à qui la mort va ravir tout ce qui le captive : tout ce qu'il peut faire alors, c'est de céder, en gémissant, à la force supérieure qui le dépouille pour jamais. Accordons cependant qu'un reste d'attachement à la créature puisse s'accorder avec une bonne mort, pourvu cependant que la charité pour Dieu soit la disposition dominante. Croyez-vous, je vous le demande, que dans un moment, dans quelques heures, il soit fort aisé d'aimer souverainement ce qu'on n'a presque jamais aimé du tout, et de haïr sincèrement ce qu'on a toujours recherché comme son unique bien? Le jour a son aurore, son matin et son midi; l'homme a son enfance, son adolescence et la plénitude de son âge : ainsi la grâce forme-t-elle d'ordinaire ses ouvrages par succession de temps, et l'on n'est pas sitôt juste après avoir été si longtemps pécheur. Un repentir sincère peut, à la vérité, justifier dans un moment; mais il s'agit ici si le repentir est sincère dans la plupart de ceux qui remettent à se répentir à la mort. Quoi! des personnes qui conservent aujourd'hui la plus grande affection pour le monde et pour le crime y renonceront sincèrement demain, parce qu'elles se trouveront aux prises avec la mort! Renoncer au péché lorsqu'on n'est plus en état de le commettre, est-ce un renoncement assez libre pour le croire sincère? Non, dit saint Augustin, ils ne quittent pas le péché, c'est le péché qui les quitte; ils ne renoncent pas au monde, c'est le monde qui les abandonne : le danger a fait naître leur pénitence; avec le danger, elle est prête à s'évanouir, et j en ai pour preuve une expérience journalière.

Mais n'en est-il pas qui gémissent, qui reconnaissent leurs fautes, qui les confessent, qui s'efforcent de les réparer, qui sollicitent la divine miséricorde et qui mettent tout en usage pour la fléchir? Que conclure de là? Qu'ils craignent l'enfer, après n'avoir pas craint de pécher; qu'ils se repentent d'avoir été pécheurs, à peu près comme un homme qu'on abandonne à la sûreté publique se repent d'avoir été malfaiteur. Ainsi tout ce que nous voyons dans ceux qui ne pensent à se préparer à la mort qu'à l'heure de la mort même, ce n est qu'un amour-propre effrayé, qui, dans une douleur affectée, cherche un asile contre le glaive de la justice divine; c'est une tristesse de ne plus vivre, plutôt qu'un regret d'avoir mal vécu; c'est une crainte qui pourrait conduire à la justification, mais qui n'est pas la justification même : on ne meurt pas sans confession, mais on meurt sans pénitence.

Difficulté de la part de Dieu; je m'explique : comme une main industrieuse fait prendre à des eaux dociles le cours qu'elle leur donne, Dieu tourne à son gré le cœur des hommes; sa puissance en cela n'a d'autres bornes que sa volonté; mais il s'agit si sa volonté, dirigée par sa justice, se résout aisément de faire grâce lorsqu'on l'a méprisée jusqu'à la mort : presque tout nous dicte qu'il ne le fera pas. Pourquoi? parce qu'il ne l'a pas promis. S'il le fait, il fera donc plus qu'il ne s'est engagé de faire; il s'est même engagé de rejeter des vœux et des regrets si tardifs : s'il ne les exauce pas, il ne fera donc qu'exécuter précisément ce qu'il a promis. Or, lui fera-t-on aisément changer de parole? On criera vers lui, mais écoutera-t-il? On se confessera, mais absoudra-t-il? On implorera sa miséricorde, mais exaucera-t-il? S'il le fait, il fera plus qu'il ne s'est engagé de faire; et s'il le refuse, il accomplira précisément ce qu'il a promis.

Si nous réunissons donc, mes frères, toutes les difficultés que nous avons dépeintes, nous verrons qu'elles sont et si fortes et si fréquentes qu'il est comme impossible de ne pas être arrêté à la mort par quelqu'une d'entre elles, lorsqu'on a négligé de les prévenir pendant la vie. Ainsi, j'ose dire qu'il est difficile de faire une bonne mort lorsqu'on attend à se préparer à la dernière heure, même lorsqu'on diffère de jour en jour. Comme on se fait une habitude de différer plus que de tout le reste, après avoir différé jusqu'aujourd'hui, on diffère encore à demain; un nouveau projet qu'on a conçu fait différer jusqu'à son exécution, se fondant toujours sur un avenir incertain et sur des résolutions encore plus incertaines. L'heure dernière arrive où l'ange du Seigneur dit d'une voix terrible : il n'y a plus de temps : *tempus non erit amplius*. (*Apoc.*, X.) Travaillons donc tandis que nous l'avons; conséquence que je tire de tout ceci, et dont l'évidence est assez frappante pour n'y plus insister. Ainsi, nécessité de se préparer à la mort, fondée sur la difficulté de faire une bonne mort lorsqu'on ne s'y est pas préparé; nécessité de se préparer à la mort, fondée sur l'impossibilité de réparer

une mauvaise mort lorsqu'elle est arrivée. C'est ce qui me reste à prouver.

Tout ce qui ne se fait qu'une fois ne peut être réparé quand il est mal fait : or, on ne meurt qu'une fois, et l'on est irrévocablement jugé sur son état présent dans le moment même de la mort : telle que sera notre mort, telle sera pour nous toute l'éternité qui doit la suivre. La mort est une nuit où l'on ne peut plus travailler, le tombeau une terre d'oubli où l'iniquité est consommée. Après la mort et le tombeau, il ne reste plus pour le pécheur que l'étang de soufre inaccessible à la miséricorde, où le crime règne seul avec la justice divine qui le punit sans interruption. A la mort, l'espérance de l'impie tombe et s'évanouit avec ses jours ; il sent alors, mais inutilement, la folie de ses délais téméraires ; il entre dans des sentiments de regret : mais son repentir est sans fruit, parce qu'il est hors de saison ; sa pénitence est inutile, parce qu'elle n'est pas une satisfaction, mais un supplice, et que son regret n'est pas une pénitence, mais un désespoir.

Puisque la mort décide de notre sort pour jamais et sans retour, quelle attention ne devons-nous pas avoir pendant la vie pour que notre heure dernière nous transfère dans un état de bonheur immuable ? Si nous ne pouvons pas être sages par expérience, ne devons-nous pas être sages par précaution ? Aussi sensibles que nous le sommes à nos intérêts, tenterons-nous une expérience où notre éternité se trouve compromise ? Voudrons-nous essayer jusqu'où peut aller la patience de Dieu, et confierons-nous au hasard notre éternité tout entière ?

Si le même moment qui dissipera nos ténèbres nous laissait profiter des lumières qui nous seront alors acquises, il serait moins insensé de l'attendre sans précaution ; mais la mort, en nous éclairant sur nos devoirs, nous met dans l'impuissance de les accomplir ; et, dans le temps qu'elle nous fait condamner notre lâcheté, elle nous montre que nous la condamnons trop tard pour la réparer. Non, alors il ne sera plus temps de dire : rien n'était plus sincère que mes désirs ; j'avais résolu de de me préparer, et j'aurais accompli mes résolutions si j'en avais eu le temps. C'est pendant qu'on peut trouver le Seigneur qu'il faut le chercher ; c'est pendant qu'il est proche qu'il faut l'invoquer ; c'est pendant les jours de salut qu'il faut travailler. Lorsqu'il a fermé sur nous la porte de la vie, en vain criet-on : *Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous ;* il répond : *Je ne vous connais plus.* (*Matth.*, XXV.) Cette porte n'est pas encore ouverte, le temps et les moyens ne sont pas encore ravis. Profitons donc de l'avis du Sage : tout ce que vous pouvez faire pour votre salut, faites-le dès à présent, parce qu'il n'y aura plus de ressource ni dans la sagesse, ni dans la science, ni dans la raison, après la mort où vous vous hâtez d'arriver. Faites donc encore une fois, dès à présent, ce que vous avez à faire, parce que vous risquez de ne le faire jamais, si vous ne le faites incessamment.

Négliger de se préparer dans le temps présent, et prendre la résolution de se préparer dans un autre temps qu'on se propose, c'est abandonner le certain pour l'incertain, dans l'affaire uniquement importante ; c'est laisser échapper le temps qu'on a pour se reposer sur un temps que peut-être on n'aura pas ; c'est dire en soi-même, je veux me sauver, si j'ai le temps que je me promets, et je consens à me perdre, si le temps que j'espère vient à me manquer ; c'est faire une résolution absolue, d'une part, et conditionnelle de l'autre. Je veux me préparer à mourir, voilà le dessein formé ; je veux me préparer à tel temps, voilà la condition, et si cette condition, de toutes la plus incertaine, me manque, je suis perdu sans ressource. Peut-on de sang froid soutenir une telle pensée, et se résoudre si témérairement ? Ah ! peut-on prendre trop de sûretés, lorsqu'il s'agit de tout perdre ou de tout gagner ? Un éternel avenir est-il donc si peu redoutable, pour vouloir froidement en courir tous les risques ?

Laissons l'impie tenter cet avenir dont il se vante de douter ; le moment s'avance où cet avenir, rendu trop évident pour lui, va le détromper, mais trop tard ; ses yeux ne seront pas encore fermés, qu'on l'entendra démentir et condamner hautement les doutes et les blasphèmes dont il fait trophée aujourd'hui ; on le verra, par un frissonnement et par un effroi mortel, reconnaître et venger en même temps la vérité qu'il a si longtemps outragée. A la vue d'un Dieu crucifié, dont l'image aigrira son désespoir, il justifiera la vérité d'un enfer, par les supplices intérieurs dont son âme sera tourmentée par avance ; pour la consolation des fidèles et pour la honte du libertin on l'entendra faire à la religion une satisfaction aussi authentique que tardive, qu'arrachera de sa bouche l'évidence de la vérité. Qu'il attende donc ce dernier moment, que jusque-là son audace se joue de ce qu'il y a de plus terrible ; nous l'attendons lui-même à cette heure dernière, et nous verrons si sa témérité tiendra contre cet ennemi inévitable. Pour nous, mes frères, qui respectons ce que la foi nous en apprend, préparons-nous-y soigneusement, parce que la même foi nous apprend encore que cet ennemi ne peut nous être avantageux, si nous ne le prévenons par notre préparation. Il est donc nécessaire de se préparer pour bien mourir ; il est encore nécessaire de penser à la mort pour s'y bien préparer c'est la seconde partie.

### SECONDE PARTIE.

Penser à ses disgrâces pour les aigrir, c'est le malheur du monde ; penser à la mort, et par là même se la rendre heureuse, c'est la consolation de la religion ; parce que la pensée de la mort, lorsqu'elle est telle qu'elle doit être, lève tous les obstacles qui peu-

vent empêcher de faire une bonne mort, et qu'elle nous fournit tous les moyens d'en faire une salutaire. Nos erreurs, nos passions, notre lâcheté dans l'accomplissement de nos désirs, ce sont les obstacles qui s'opposent à une bonne mort : or, la pensée de la mort encore une fois lève tous ces obstacles. 1° Elle corrige nos erreurs; 2° elle réprime nos passions; elle anime notre zèle pour nous faire pratiquer de bonnes œuvres. C'est ainsi que la pensée de la mort est efficace et nécessaire pour nous conduire à une bonne mort.

Rien dans le monde qui ne contribue à corrompre nos idées; nos sens nous en imposent, nos désirs nous abusent, nos espérances nous jouent, et la jouissance nous aveugle. Nous n'avons de Dieu qu'une idée faible; de nous-mêmes nous en avons une fausse, des biens du monde une trop haute, de nos devoirs une confuse. Nous appelons le mal un bien, et le bien un mal, permis ce qui est défendu, sage ce qui est insensé; nous prenons l'accessoire pour l'essentiel, et l'essentiel pour l'accessoire : voilà l'abrégé de nos erreurs. Il est vrai que les Ecritures peuvent corriger nos erreurs sur tout cela; elles nous apprennent que Dieu seul est grand, et combien il est grand; elles nous disent que tout homme vivant n'est que néant, et que ce qui l'environne n'est que vanité; elles nous font envisager les biens du monde comme dangereux, et ses disgrâces comme salutaires; elles traitent de folie la plupart des amusements des hommes; elles appellent essentiel ce qu'ils s'obstinent à négliger; elles nous crient que le salut doit passer avant la fortune, et l'âme avant le corps ou plutôt que tout doit se rapporter à l'éternité, que ce qui peut nous la rendre heureuse est le seul nécessaire. Mais, préoccupés de ce qui nous frappe, nous ne faisons qu'une légère attention à ces vérités.

Pensons donc à la mort, et nous nous confirmerons dans ce que la foi nous apprend de la grandeur de Dieu; nous verrons un Dieu qui, pour un péché d'un moment et d'un seul homme, se venge sur la vie de de toutes les générations; la sentence portée contre le père coupable, devenir l'héritage de tous ceux qui succèdent à son iniquité; un poison mortel couler dans nos veines avec le sang qu'il nous a transmis. Pour avoir voulu s'égaler à Dieu, Dieu le réduit en poudre, avec tout ce qui lui succède, sans qu'un seul ait échappé à cet arrêt irrévocable. Les uns ont fait un peu plus de bruit, mais, comme les autres, ils dorment dans la poussière; d'autres ont laissé après eux un glorieux souvenir, mais leur gloire ne les a pas garantis de la loi commune; certains ont régné, triomphé, fait trembler la terre, qui s'est tue devant eux, mais avec la même facilité qu'il frappe l'homme vulgaire, le Très-Haut a renversé ces hommes fameux. Ainsi le souvenir de la mort nous fait voir un Dieu qui crée les êtres et qui les détruit, un Roi immortel de tous les siècles, auquel tout aboutit, dont tout procède, à qui tout honneur est dû, devant qui tout est petit, et auquel rien ne doit être comparé.

Souvenons-nous de la mort, et nous aurons de nous-mêmes l'idée que la foi nous en donne : nous y verrons l'homme errant sur la face de la terre, y décroître aussitôt qu'il est parvenu à sa maturité, à laquelle il atteint même rarement; y traîner une vie misérable, renfermée dans l'étroit espace de peu de jours, traversée par une infinité de douleurs et d'ennuis, et soutenir ses jours avec peine; chaque moment lui en emporte une portion, qui ne reviendra jamais, et par une continuité de défaillance et de morts redoublées, courir sans discontinuer à son dernier moment, y parvenir enfin par une dissolution aussi cruelle que son origine est humiliante; jamais assuré de sa fin, obligé de trembler sur chaque instant qu'il respire, et sans cesse dépendant de Dieu, qui tient en ses mains la trame de ses jours, sans l'avertir du temps précis auquel il doit en trancher le fil.

Souvenons-nous de la mort, et nous aurons des biens du monde l'idée que la foi nous en donne : elle nous fera voir cette révolution éternelle des choses; la scène du monde toujours changeante; ces terres qui changent tous les jours de maîtres; ces palais qui changent tous les jours de nom; ces empires qui changent tous les jours de souverain; ces enfants qui s'élèvent tous les jours à la place de leurs pères; ces charges qui passent et repassent tous les jours à des hommes nouveaux; ces richesses qui se transmettent de main en main; cette gloire toujours errante, qui s'arrête à peine un seul jour sur les mêmes têtes et sur les mêmes maisons : comment ne pas en conclure le néant du siècle, dont la gloire s'efface sitôt pour les uns, et naît pour si peu de temps pour les autres?

Pensons à la mort, et nous n'appellerons plus permis ce que l'Ecriture appelle défendu : nous verrons les choses dans le juste point de vue où nous les envisagerons au dernier moment : nous discernerons par avance ce qui nous troublera, et ce qui nous consolera; nous cesserons d'approuver tant de faux principes, que nous sentirons bien devoir damner au dernier moment. Alors toutes nos fausses subtilités, toutes nos illusions disparaîtront à la lumière de la mort.

Souvenons-nous de la mort, et nous cesserons d'appeler un bien ce que l'Ecriture appelle un mal : nous verrons que les biens, les honneurs et les plaisirs sont une source d'amertumes, de remords et d'alarmes pour le dernier moment auquel ils s'évanouissent; toute cette forme riante que le monde leur prête s'effacera par ce souvenir. Dans cet instant de réflexion sur ce qui suit la vie la plus longue et la plus florissante, rien ne nous paraît plus redoutable que de posséder ce qui par lui-même est également attrayant et dangereux, ce qu'il faut quitter, ce qu'il faut haïr, ce qu'il faut même détester à la

mort, si on l'a trop aimé pendant la vie : nous voyons alors le pécheur périr avec ses désirs impies; le mondain disparaître avec ses joies, aussi mal fondées que ses tristesses, si nous sommes nous-mêmes de ces grands et de ces heureux du siècle.

Pensons à la mort, et nous cesserons d'appeler un mal ce que l'Ecriture appelle un bien : nous verrons dans l'indigence, dans l'humiliation et dans les disgrâces la dispense de rendre compte à la mort sur l'opulence et l'élévation dont on aurait joui; des regrets épargnés, des remords prévenus, bien des passions étouffées, que la prospérité ne fait qu'irriter; et nous préférerons, comme Salomon, le pauvre au riche, et l'âme affligée à celle qui nage dans la joie de son cœur.

Pensons à la mort, et nous cesserons d'appeler essentiel ce que l'Ecriture n'appelle qu'accessoire : nous verrons qu'au dernier moment tout périt pour nous ; un abandon général ne nous laisse plus voir de soutien sur la terre; le monde entier croule sous nos pieds ; l'homme ne voit plus sur la terre qu'un affreux sépulcre ; parents, amis, tout le quitte et le laisse seul devant le redoutable tribunal; ce qu'il a le plus aimé lui échappe, et ses consolateurs mêmes l'effrayent. En méditant tout cela, nous conclurons combien sont insensés ceux qui mettent leur soin principal à acquérir des biens qui les abandonneront, des connaissances qui se dissiperont, des amis qui nous oublieront : toutes les flatteuses pensées des savants, les profondes pensées des sages et des politiques, les tumultueuses pensées des riches et des ambitieux nous paraîtront comme ces fantômes que la nuit enfante, et que le réveil détruit, pour y substituer un deuil amer, et peut-être inutile, pour en avoir fait trop longtemps l'objet de ses désirs et de ses empressements. Et si jusqu'à présent nous avons négligé l'unique nécessaire, pour vaquer à des soins superficiels, nous nous ferons le juste reproche que Jésus-Christ fait à ceux qui nous ressemblent : Insensé ! tu prépares à ton corps les délices et l'abondance; et ton âme, tu la condamnes à l'indigence, comme si elle t'était indifférente, ou étrangère, ou ennemie. Tu préviens tout, tu veilles à tout, tu pourvois à tout; et ton âme, tu l'oublies comme si tu l'avais reçue en vain; tu vas la présenter devant son juge, vide de bonnes œuvres, et peut-être chargée d'iniquités.

Pensons à la mort, et nous cesserons de regarder comme accessoire ce que l'Ecriture regarde comme essentiel : nous verrons qu'à la mort les richesses, le crédit, loin d'être de quelque usage et de quelque consolation, sont presque toujours un juste sujet d'alarme et de repentir; que nos bonnes œuvres seules nous y suivent, nous y servent et nous y consolent : et nous conclurons que le salut doit ici nous occuper uniquement avec l'éternité ; qu'il faut recueillir dans cette vie des trésors qui ne nous quittent pas, et qui nous suivront dans le siècle futur, où rien ne périra pour nous de ce que nous aurons mérité sur la terre.

Telles sont les vérités que nous dictera la pensée de la mort, que nous pouvons appeler la dépositaire de la vérité par son évidence. C'est à elle qu'il appartient de nous montrer la vérité, parce qu'elle en est la démonstration la plus sensible, la preuve la plus évidente et la plus proportionnée à tout le monde. Il est des vérités obscures que tout homme ne peut pas entendre; d'équivoques, dont les uns conviennent, et les autres disputent; de mystérieuses, qu'on n'apprend qu'après de longues perquisitions : mais les vérités que nous apprend la mort bien méditée sont sensibles à tous génies sublimes; esprits simples, savants et ignorants, personne ne peut se refuser à leur évidence. Heureux ceux qui se rendent disciples assidus de la mort; ils pensent dans le temps conformément à l'éternité, et tout ce qui sera vrai dans l'éternité est également vrai dans le temps : tout ce qu'ils croient est la vérité même.

Connaître la vérité dans tout son jour, avoir une juste idée de toutes choses du monde, c'est un commencement de sagesse qui n'éclaire que l'esprit, pour régler ses décisions et ses jugements, mais qui ne passe pas encore au cœur, pour en réprimer les sentiments et les désirs déréglés. Ainsi la pensée de la mort, qui ne nous apprendrait que ce que nous devons faire, ne contribuerait que peu à nous préparer à la mort, si elle ne réprimait en même temps nos passions, en nous détachant de tous les objets qui les irritent. Or, c'est à quoi la pensée de la mort contribue efficacement, parce que ce souvenir ne nous fournit pas seulement une idée générale, mais personnelle et particulière à chacun de nous. Lorsque je pense à l'instabilité de la fortune, à la perfidie naturelle des hommes, à toutes les révolutions journalières qui menacent mes possessions et mon repos, je puis me faire des exceptions flatteuses, et quelquefois bien fondées; je puis me trouver dans une situation si favorable, qu'elle ne me laisse craindre ni revers, ni décadences, quelque ordinaires qu'elles soient. Mais lorsque je pense à la mort, je ne puis douter que la loi commune ne me soit particulière; tout ce que la mort nous dicte en général, sur la vanité du monde et sur la fragilité de ses biens, me paraît relatif immédiatement à moi-même, sans me laisser entrevoir aucune espérance d'exception particulière sur laquelle je puisse me retrancher. Non-seulement je me représente toute chair courant à la mort, la terre avide qui se hâte d'engloutir ses habitants, mais j'entends encore mon propre tombeau qui m'appelle moi-même; je le vois qui s'ouvre devant moi, qui reçoit ma dépouille mortelle, et qui se ferme sur moi pour jamais. Alors je comprends non-seulement que le monde est une ombre qui passe, une poussière qui se dissipe, une fleur qui sèche sur la prairie, une feuille légère que le vent emporte, mais

je comprends encore que je suis moi-même cette poussière qui se dissipe dans les airs, cette fleur qui tombe le soir, après avoir brillé le matin, et cette feuille emportée par les vents; dès lors quelque vives, quelque indociles que soient mes passions, il faut qu'elles se ralentissent et qu'elles tombent avec le frêle appui qui les soutient. J'ai beau me dire, pour les flatter et les étayer, je suis grand, je suis noble, je suis riche, je suis heureux, je suis considéré, j'ai tout au gré de mes désirs; dès que j'ajoute en chrétien, je dois mourir; à ce seul souvenir échouent orgueil, avarice, volupté, tous les sentiments passionnés qui dominent dans mon cœur. Enfin dire, je suis grand, je suis riche, je suis considéré, mais je dois mourir, c'est dire, j'ai tous ces avantages, mais à des conditions si tristes, si dures, si humiliantes, que c'est comme si je n'étais ni grand, ni riche, ni considéré. Je dois donc soutenir mon rang comme devant le quitter, posséder mes richesses comme devant m'être enlevées, considérer mes qualités personnelles comme devant être effacées; je dois, en un mot, user du monde comme n'en usant pas; et en user avec ce détachement, c'est en user sans passion.

Car, qu'est-ce dire, je suis noble, je suis grand, et je dois mourir? C'est dire, je reconnais que ma fin inévitable et prochaine nous égalera tous; que les titres superbes dont on est si jaloux sont effacés par la mort, qui n'en laisse aucun vestige que sur la superficie des tombeaux, qui, en marquant tout ce qu'on a été, disent encore plus hautement qu'on ne l'est plus; que toutes les distinctions qui nous flattent pendant la vie, et qui ne nous suivront pas à la mort, sont étrangères et hors de nous; mais que l'égalité de notre condition avec les hommes les plus abjects consistera dans nos cendres et dans ces misérables restes de nous-mêmes, abandonnés à la voracité des vers. Pourquoi donc m'élever si fièrement sur les autres, à qui la cendre et la poussière du tombeau m'égaleront un jour? Dire, je suis riche, je suis heureux, mais je dois mourir; c'est dire, je serai dépouillé de tout ce qui me flatte; j'avoue l'impuissance de mes richesses pour détourner le coup inévitable dont je suis menacé; je me vois confondu par avance avec le pauvre et l'indigent, pour n'avoir avec lui qu'une même terre pour demeure, et pour héritage qu'un sépulcre, où l'on nous reléguera comme des objets odieux dont on purgera le monde. Pourquoi donc consacrerai-je tous mes jours à cueillir si âprement des biens dont la confiscation est assignée au dernier moment, qui sera peut-être bientôt? Dire, je suis considéré, tout me rit et m'invite à la joie, mais je dois mourir; c'est dire, viendra le jour, et peut-être j'y touche de près, où la mort effacera les grâces et les vives couleurs pour y substituer ses horreurs et ses traits effrayants; et dès lors ces amis qui m'environnent, ces flatteurs qui m'adorent, détourneront les yeux de mon cadavre hideux; mes plus proches n'auront d'autre marque de tendresse à me donner que de me porter dans une terre d'oubli, où seul je dormirai dans la poussière, à moins que quelque révolution de mes cendres n'expose mes ossements arides et mon crâne décharné à l'effroi des passants. Pourquoi donc donnerai-je tous mes soins à conserver et décorer cette maison d'argile, qui doit bientôt être détruite et pulvérisée?

Telle est l'impression que la pensée, ou plutôt la présence de la mort, fait sur ceux que la mort même assiége et menace de près. A ce terrible moment, ce n'est plus ce mondain qui plaçait son bonheur dans un usage délicieux de la vie; il ne se trouve malheureux que pour avoir fourni une trop douce et trop brillante carrière : ce n'est plus ce grand, si fier et si vain de ses titres; c'est un homme qui, pour la première fois, s'écrie avec douleur : Que sert-il de paraître avec plus ou moins d'éclat dans le monde, si l'on vient à perdre son âme? Ce n'est plus ce riche avide, qui avait toujours les yeux ouverts pour entrevoir des occasions de gain, et les pieds toujours en mouvement pour y courir : c'est un homme qui maudit des richesses fatales, achetées au prix de son éternité; ce n'est plus cet esclave du plaisir, qui avait pour principe de mettre à profit les jours qu'il a coulés sur la terre; c'est un homme qui traite les ris de folie, et qui dit à la joie : Pourquoi m'avez-vous trompé si vainement? Sincère, authentique, mais trop tardive condamnation de ses passions; leçon encore plus souvent infructueuse et stérile, qu'écoutent froidement des spectateurs pleins de vie, comme le mourant l'a peut-être écoutée dans une pareille circonstance. Mais que les spectateurs soient touchés ou non, il est vrai que les impressions en sont très-vives sur l'esprit et sur le cœur des mourants : pourquoi? parce qu'ils considèrent la mort, non pas dans un éloignement chimérique, mais dans un point de vue fixe, prochain et personnel.

Or, que faisons-nous, lorsque nous pensons à la mort comme il faut y penser? Nous anticipons ce dernier moment qui nous attend; nous nous mettons, pour ainsi dire, à la place de ceux qui n'attendent plus que le coup décisif; nous entrons dans leurs dispositions; nous entrons dans les dispositions de terreur, de regret dont sont agités ceux qui vont mourir; nous détestons ce qu'ils détestent; nous faisons les résolutions qu'ils pourraient prendre, si leurs jours étaient prolongés. Or, le moyen que les passions les plus fougueuses tiennent contre un souvenir accompagné de toutes ces conditions. Quelque tumultueux et turbulents que soient les accès d'une passion, n'en arrêtera-t-on pas l'activité lorsqu'on se dira à soi-même : cette satisfaction criminelle que je veux me permettre sera peut-être la dernière de ma vie, après quoi je vais trouver la mort, un juge, un enfer. Si je suis

surpris sans pénitence, je suis perdu pour jamais ; si mes jours sont prolongés, il faudra, par un repentir amer, expier la passion que je flatte, ou subir éternellement la juste peine que j'aurai méritée : je vais donc satisfaire cette inclination déréglée à la dure condition, ou d'en concevoir un regret plus cruel que le plaisir ne sera doux, ou que j'éprouve pendant toute une éternité tout ce que la foi m'apprend de la sévérité d'un Dieu vengeur. Soutenir de sang-froid une telle pensée, et pécher avec cela, c'est ce qui paraît si difficile au Sage, que, pour nous faire éviter le crime, il ne nous donne pas d'autre avis que de nous souvenir de la fin qui nous attend, et de l'éternité qui doit la suivre. Pensons donc à la mort, surtout dans les moments critiques où le crime, d'intelligence avec nos cœurs, se montre à nous sous des couleurs riantes. Dans l'heure de la tentation, ne considérez pas le riche couvert de pourpre et de fin lin ; considérez-le plutôt mort et précipité dans l'enfer, aux yeux de Lazare qu'il avait dédaigné. Ne vous occupez pas de tant d'objets magnifiques et séducteurs qui peuvent éblouir vos yeux et surprendre vos désirs ; arrêtez-vous plutôt à ces spectacles lugubres et journaliers, où la mort fait porter comme en triomphe, au milieu de nos places, les malheureuses victimes qu'elle a faites parmi nous. C'est par de pareils spectacles qu'on guérissait autrefois les catéchumènes des passions qu'ils avaient puisées dans le paganisme : parmi les tombeaux et dans les régions de la mort, on leur faisait prendre les premières leçons de la vie chrétienne. Non-seulement les catéchumènes s'occupaient de cette pensée, mais les plus saints et les plus parfaits s'en sont entretenus avec succès, parce qu'il n'est rien encore de plus capable de nous animer à de saintes actions.

La pratique du bien a toujours coûté beaucoup à la lâcheté de l'homme, et, pour s'y porter efficacement, il a besoin des plus pressants motifs ; ce n'est qu'en ne les perdant pas de vue qu'il se soutient dans ses combats et dans ses bonnes œuvres. Or, de tous les motifs, il n'en est ni de plus fort, ni de plus pressant que le souvenir de notre fin dernière, qui nous remet devant les yeux le moment décisif de la récompense ou du châtiment de notre vie. Cette idée seule nous dépeignant l'éternité tout entière, où nos œuvres nous suivront, où leur souvenir fera notre consolation ou notre désespoir, nous courons, nous travaillons, nous agissons avec courage, avec succès, avec plaisir : à chaque jour, à chaque moment nous aimons à ajouter à ce trésor de sainteté qui fera notre richesse après le siècle présent. L'espace immense de l'éternité qui suit la mort abrége dans notre esprit la longueur de la carrière qui nous reste à fournir : le prix de la couronne que nous espérons, ou la rigueur des châtiments que nous craignons, diminue le poids du travail qui nous est imposé, et nous fait courir avec dans la voie de Dieu, parce que, lorsque nous pensons à la mort comme il faut y penser, nous voyons un temps à peine suffisant pour acquérir assez de biens et de trésors pour n'être pas trouvés légers dans la balance du souverain Juge. Nous regardons le temps qui nous reste, non-seulement comme un point imperceptible, comparé à l'éternité, mais nous le trouvons encore en lui-même très-court et très-rapide : des flots qui se poussent les uns les autres, une courte apparition sur la terre, une fleur délicate qui se fane en s'épanouissant, une vapeur qui s'exhale en s'élevant, un songe, une ombre, un éclair ; ces images, toutes vives qu'elles sont, expriment à peine la rapidité de nos jours. Nous en voyons incessamment les preuves sous nos yeux. Dites-le-nous, mes frères, depuis le même jour où, pour la dernière fois, vous entendîtes ici les mêmes vérités, combien de fois, dans cette seule année, les avez-vous vues s'accomplir ? Je ne dis pas dans toute cette grande ville, mais parmi vos amis, vos proches, vos alliés. Parmi ceux que vous vîtes dans ce temple même, à vos côtés, dans les mêmes places que vous occupez, écoutant parler de la mort peut-être avec la même froideur que vous l'écoutez, et la regardant pour eux dans le même éloignement où vous la voyez ; combien, dis-je, ont été frappés dans si peu de temps, et combien d'entre vous l'éprouveront peut-être dans un si étroit espace? Or, les réflexions que je vous fais faire ici ce sont celles qu'inspire la pensée de la mort, et dont on ne peut que tirer de justes conséquences qui nous animent à la pratique des bonnes œuvres. Nous ne pouvons que nous dire : dès qu'il nous reste un long travail à faire dans un espace fort court, il faut saisir tous les moments, et n'en laisser échapper que le moins qu'il est possible : nous ne saurions fixer les instants fugitifs de notre vie, que notre empressement à les mettre à profit égale la vitesse avec laquelle ils s'écoulent : encore quelques jours et viendra le moment où nous ne pourrons plus travailler. Imitons donc la prudence de l'avide moissonneur qui se hâte de recueillir des fruits que menace la tempête précédée d'un temps nébuleux ; le torrent fuit et tarit, puisons-y sans tarder ; il va disparaître à nos yeux. Conséquence parfaitement conforme au précepte que nous donne Jésus-Christ : Le Fils de l'homme est à la porte, veillez et priez pour n'être point surpris (*Matth.*, XXIV, XXVI) ; le voilà qui vient vous demander un compte rigoureux, faites valoir incessamment le talent qu'il vous a confié ; il s'avance avec ses châtiments et ses récompenses, prévenez son arrivée en vivant dans la tempérance, dans la justice, dans la piété ; bientôt il vous interrogera sur le passé, sur le présent et sur le peu de jours qui vous restent : réparez le passé par la pénitence, profitez du présent par l'abondance de vos bonnes œuvres, préparez-vous à l'avenir par la sincérité de vos désris et de vos résolutions ; suppléez enfin au peu de temps qui vous

reste par toutes les bonnes œuvres qu'on pratiquerait dans le cours de plusieurs années.

C'est ainsi que la pensée de la mort nous instruit, nous retient et nous anime; c'est ainsi que la mort bien méditée nous prépare à la mort même, et que cette idée, tout effrayante qu'elle est, devient pour nous une source de souvenirs consolants au moment de la mort. Pourquoi donc, loin de nous la rendre familière, la détourner de l'esprit avec tant de soin? Est-ce parce qu'elle n'offre que de noires images? Mais le voile funèbre qui la couvre et qui nous effraye, c'est cela même qui nous éclaire et qui nous détrompe; l'amertume dont elle détrempe nos plaisirs, c'est ce qui nous en détache pour nous faire rechercher des objets plus solides; après l'avoir longtemps oubliée et nous être longtemps étourdis sur ses approches, nous ne serons plus accablés de la pensée de la mort, quand nous serons arrivés sur le bord du tombeau. Au contraire, lorsque, pendant l'étroit espace qui nous reste, nous aurons sérieusement médité ce que la mort a d'affreux et de terrible nous la trouverons plus douce ou moins effrayante à ses approches. La proximité qui fait le désespoir de celui qui ne l'a jamais méditée, fera notre consolation au dernier moment et notre salut dans l'éternité bienheureuse, etc.

## SERMON II.

### *Pour le vendredi après les Cendres.*

#### SUR LE PARDON DES ENNEMIS.

Ego autem dico vobis, diligite inimicos vestros, benefacite his qui oderunt vos. (*Matth.*, V.)

*Et moi je vous dis, aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent.*

Après qu'un Dieu s'est énoncé sur ce ton, avec cette précision et cette clarté, est-il besoin d'expliquer encore ses intentions et ses desseins? Peut-on s'attendre à trouver des prévaricateurs parmi les chrétiens lorsque le précepte est exprimé si formellement? Et peut-on se persuader que la haine et le ressentiment donnent des restrictions à la loi, lorsque du premier coup elle découvre toute son étendue? Tel est néanmoins le désordre répandu dans le christianisme. Un Dieu commande; depuis qu'il a parlé, ses ministres s'efforcent d'appuyer son précepte et d'en exposer la nécessité; ils combattent l'illusion de ceux qui prétendent pouvoir s'y soustraire, et néanmoins la haine, le ressentiment et la vengeance règnent toujours avec la même licence et la même fureur. Tandis que les autres vices craignent de se montrer, celui-ci va tête levée et semble, aux yeux du monde, porter avec soi sa justification.

Ne vous y trompez pas néanmoins, chrétiens: ce ne seront ni les préjugés du vulgaire qui justifieront les prévaricateurs de ce précepte, ni les illusions de l'amour-propre qui nous serviront d'excuse, lorsque nous en aurons négligé l'esprit; quiconque aura violé cette loi, quoi qu'en dise le monde, sera condamné, et quiconque aura négligé l'esprit de cette loi, quelles que soient ses erreurs, sera censé avoir violé la loi tout entière. Il est donc important de vous entretenir sur ces deux points, et c'est à quoi je destine ce discours.

Je ferai sentir d'abord quel est le poids et la force de cette loi: je ferai voir ensuite quel est l'esprit et l'étendue de la loi: 1° Force de la loi à laquelle tout doit céder. 2° Etendue de la loi à laquelle tout ce qui dépend de nous doit se rapporter. Demandons, etc. *Ave, Maria.*

#### PREMIÈRE PARTIE.

Pardonner, c'est une loi contre laquelle s'élèvent également le monde, la nature et l'intérêt personnel; mais telle est cependant la force de cette loi qu'il faut nécessairement que tout lui cède et que tout plie devant elle; 1° parce que toutes les maximes du monde ne sauraient prescrire contre l'autorité de cette loi; 2° parce que toutes les révoltes de la nature doivent être sacrifiées à l'équité de cette loi; 3° parce que tous les prétendus avantages de la vengeance n'ont rien de comparable aux avantages réels que procure l'observation de cette loi.

Un principe clairement exprimé dans les anciennes Ecritures, hautement publié par Jésus-Christ, prononcé d'un ton de maître, qui n'excepte personne, qui n'exclut aucun temps, dont l'accomplissement est plus essentiel que les hommages et les sacrifices, dont l'omission efface en nous le sacré caractère du Fils de Dieu, dont l'observation fixe sur nous les regards de la Divinité: quelle autorité pareille à celle de ce précepte! Or, voilà précisément l'autorité du précepte de pardonner.

Il est clairement exprimé dans les anciennes Ecritures: *Gardez-vous de méditer des sentiments de vengeance*, est-il dit dans le *Lévitique* (c. XIX), *et ne conservez pas le souvenir des injures que vous avez reçues.* Vainement dirait-on donc que le pardon des ennemis n'appartient qu'à la loi évangélique. Quand on disait aux Juifs: vous aimerez votre prochain et vous haïrez votre ennemi, ce n'était pas Dieu qui le disait, remarque saint Augustin, mais ceux qui interprêtaient mal la loi de Dieu; ce n'était pas une tradition de Moïse, mais une tradition des pharisiens qui corrompaient la loi de Moïse. Mais que fait Jésus-Christ? Ce précepte presque effacé du cœur humain par sa corruption; ce précepte, altéré par de fausses interprétations, je le publie hautement; et moi je vous dis: aimez vos ennemis: *Ego autem dico vobis, diligite inimicos vestros.* Les docteurs aveugles qui vous ont séduits, se sont efforcés d'anéantir ce précepte, et moi je le rétablis dans sa force: peut-être le temps et la séduction en avaient-ils effacé le souvenir, et moi je vous le rappelle d'une manière à ne jamais l'oublier: peut-être les paroles sous lesquelles il était exprimé vous laissaient-elles encore quelque obscurité; mais je lève

vos doutes et je vous dis clairement et distinctement, aimez vos ennemis. Ainsi s'explique-t-il, et le ton absolu qu'il prend nous marque d'une manière formelle quelle est sa volonté; que les anciens vous aient prescrit des lois à leur gré, je les révoque et je rétablis la véritable. Ce n'est pas ici Moïse qui vous parle, ce n'est pas un prophète, c'est moi, dont Moïse n'était que la figure, et les prophètes que les hérauts; moi qui réunis tous les droits de vous commander et de me faire obéir, je vous dis, aimez vos ennemis; et, si vous me rendez l'obéissance que j'attends de vous indispensablement à cet égard, plus d'amertumes, plus de haines, plus de divisions, plus de vengeance parmi vous : quoi qu'il vous arrive, et quelque injustice qu'on vous ait faite, vous pardonnerez, telle est la loi que je vous impose; c'est ce qui marque une supériorité à laquelle tout doit céder: *Ego autem dico vobis, diligite inimicos vestros.* Loi dont Jésus-Christ veut qu'on regarde l'observation comme plus importante que les hommages et les sacrifices. *Si votre frère a quelque sujet d'aigreur contre vous*, dit-il, *quittez l'autel, laissez-y votre victime, allez avant toute chose vous réconcilier avec votre frère.* C'est l'hostie de paix qui sera précieuse à mes yeux, et toute autre disposition sans celle-là déshonorerait mon sanctuaire.

Loi qui s'étend à tout le monde, aux justes comme aux pécheurs, aux pauvres comme aux riches; à ceux qu'on a persécutés, comme à ceux qu'on n'a fait que menacer; à ceux qui sont dans un état élevé, comme à ceux qui rampent dans la poussière; à ceux qu'on a sans sujet opprimés, comme aux premiers agresseurs: loi dont rien ne dispense, et dont pas un prétexte ne peut dispenser personne. Il est des lois dont le défaut de richesses ou de santé est une dispense légitime; mais pour celle-ci nul état, nulle situation, nulle extrémité ne peuvent en justifier l'omission, parce qu'il ne faut que le cœur, le consentement et la volonté pour pardonner : *Omnibus dico.* (*Marc.* XIII.)

Loi qui s'étend à tous les temps: pardonnez aujourd'hui, pardonnez encore demain, pardonnez sept fois, pardonnez septante fois sept fois, aussi souvent que Dieu vous a pardonné; autant de fois que vous voulez qu'il vous pardonne encore, autant de fois pardonnez à votre ennemi : *septuagies septies.*

Loi dont l'observation fait le caractère des disciples de Jésus-Christ : Aimer ceux qui vous aiment, dit-il, les païens en font autant; faire du bien à ceux dont vous en avez reçu, c'est le propre des infidèles; mais aimer vos frères lorsqu'ils vous persécutent, les combler de biens lorsqu'ils vous accablent de maux, c'est à ces traits héroïques que je vous reconnaîtrai pour mes disciples.

Voilà tout ce que dit Jésus-Christ pour établir le précepte du pardon des ennemis, et pour lui donner de l'autorité. Là-dessus que vous dit le monde? Le monde vous dira qu'un outrage ne doit pas demeurer impuni, qu'il faut en avoir raison à quelque prix que ce soit; qu'il n'y faut épargner ni son crédit ni sa vie; que si l'injure est sanglante, il faut mourir ou tuer ; que si l'offense est légère, il faut vivre soi-même dans l'humiliation ou confondre son ennemi. Or là-dessus je vous demande qui, de Jésus-Christ ou du monde, doit l'emporter? Le monde a-t-il droit de vous commander? Avez-vous raison de lui obéir? Qui, du monde ou de Jésus-Christ, mérite la préférence? Auquel des deux devez-vous la soumission? Qui des deux vous a retiré du néant, vous a retiré de la mort? A qui des deux vous êtes-vous dévoué? A qui des deux avez-vous juré d'obéir? De qui des deux attendez-vous votre châtiment ou votre récompense? Si vous ne devez la soumission au monde par aucun de ces titres, pourquoi donc voulez-vous que ses violentes maximes l'emportent sur le précepte de Jésus-Christ le plus formel et le plus authentique? Quels motifs si forts et si décisifs le monde oppose-t-il au pardon des ennemis, pour vous déterminer à vous venger au mépris de l'autorité divine? Est-ce la honte et le déshonneur de laisser un affront impuni? Mais cette tache flétrissante qu'il a plu au monde d'imprimer au pardon des ennemis, ne serait-ce pas une de ces vieilles erreurs à qui la passion et l'emportement ont donné quelque apparence de vérité, et qu'il suffit d'examiner sans préoccupation pour en apercevoir le prestige? Est-il bien vrai que pardonner soit une bassesse, et que laisser un outrage impuni soit un déshonneur? Ou plutôt savoir commander à sa colère, se faire une étude de prévenir à propos celui qui se fait un plaisir de vous provoquer sans sujet, faire valoir les bonnes qualités d'un homme qui nous en suppose de mauvaises; renoncer à sa vengeance lorsqu'on la tient en sa main, lorsqu'elle serait non pas difficile mais aisée, lorsqu'elle serait non-seulement impunie mais louée ; ne serait-ce pas une grandeur d'âme et une élévation de sentiments que le monde n'appelle bassesse que parce qu'il se sent incapable d'y atteindre ? Ainsi, du moins, l'a pensé le Sage inspiré de Dieu ; ainsi l'ont pensé plusieurs sages éclairés de la seule raison humaine.

Après tout, grandeur ou bassesse, gloire ou confusion, que le monde nous blâme ou nous applaudisse, que l'ennemi triomphe de sa malice ou rougisse de notre modération, c'est Dieu, c'est Jésus-Christ qu'il faut écouter; c'est son empire, c'est sa volonté qu'il faut respecter. Ce ne sera pas le monde qui nous vengera s'il le faut dans l'éternité ; ce n'est pas lui qui tient en main nos destinées, c'est Jésus-Christ qui s'engage à nous accorder tous les biens, pourvu qu'en pardonnant nous respections l'autorité de sa loi. Ainsi toutes les maximes du monde ne sauraient prescrire contre l'autorité de cette loi, et toutes les révoltes de la nature ne

doivent pas être écoutées auprès de l'équité de cette loi.

Je suis le Seigneur, c'est à moi qu'appartient la vengeance, pour rendre à chacun ce qu'il a mérité, dit Dieu dans ses Ecritures : *Mihi vindicta, et ego retribuam.* (*Hebr.*, X.) Respectez, mortels, la parole et les droits de votre Dieu; gardez-vous de toucher à ce qu'il se réserve avec tant de justice. Souverain de ses créatures, n'a-t-il pas droit de prononcer sur leurs intérêts? S'il prend sur lui de punir le coupable et de venger l'innocent, n'est-il pas juste de s'en rapporter à son équité? Confiez-lui vos douleurs, portez vos plaintes dans son cœur; seul il a tout ce qu'il faut pour vous faire une justice exempte de reproches; ses yeux perçants sondent les cœurs et les reins, par conséquent il a la lumière suffisante pour découvrir la malignité des intentions de votre adversaire; son trône est appuyé sur sa puissance, par conséquent il a le pouvoir de punir selon la grièveté de l'offense; son sceptre est un sceptre de droiture et d'équité, par conséquent il peut tenir la balance égale et vous dédommager pleinement du tort que vous avez reçu; lui seul a la sainteté par état, par conséquent il peut vous venger sans passion et sans emportement. N'est-ce donc pas avec justice qu'il se réserve la vengeance? *Mihi vindicta, et ego retribuam.*

N'est-ce pas avec autant de justice qu'il vous interdit la vengeance à vous-même? Avec autant de justice sans doute, parce que, comme il a tout ce qu'il faut pour l'exercer avec équité, vous avez tout ce qu'il faut pour l'exercer avec un emportement passionné. Aveuglé par la prévention, vous prêterez de mauvaises intentions à votre adversaire, vous grossirez au gré de votre ressentiment des traits d'imprudence et de légèreté; d'une apparence vous en ferez une réalité, d'un défaut d'attention un défaut de probité, d'une parole maligne un attentat insupportable: séduit par votre amour-propre, vous ferez valoir vos droits à l'infini, vous les redemanderez avec une hauteur féroce; votre âge, votre rang, tout fournirait des titres à votre colère et des armes à votre vengeance; animé par la passion, vous ne trouverez pas de satisfaction suffisante; pour un mot déplacé vous vomirez mille injures; pour un mauvais procédé d'un moment, vous passerez votre vie entière à poursuivre un malheureux; pour perdre votre ennemi, vous n'épargnerez ni le sacré ni le profane; ni l'artifice ni la fraude ne vous coûteront rien, pourvu que votre ennemi soit confondu; son sang même, vous l'exigerez pour éteindre vos fureurs. C'est à ce prix qu'Absalon crut devoir venger sur son frère Ammon l'injure faite à sa sœur Thamar; ce ne fut que dans le sang des Sichémites que Siméon et Lévi lavèrent l'opprobre dont on avait flétri leur sœur. C'était à ce prix que le démon de la discorde vidait autrefois parmi nous les différends qui s'élevaient entre les nobles; et plût au ciel que les sévères arrêts de nos rois eussent entièrement étouffé cette brutale fureur! tant il est vrai que la passion porte toujours la vengeance à l'excès; tant il est vrai que sans la défense expresse de Dieu, la malice et la délicatesse étant inévitables, nos villes, composées de chrétiens, deviendraient des assemblées de furieux qui, sans cesse acharnés les uns contre les autres, n'offriraient à nos yeux que des spectacles sanglants et des scènes tragiques La vengeance dans nos propres mains étant inséparable des emportements et des excès, n'est-ce pas avec justice que Dieu se la réserve? *Mihi vindicta, et ego retribuam.*

L'audace ne connaîtra donc plus de frein, direz-vous, et les plus violents affronteront impunément les plus pacifiques. Mais n'avez-vous pas des tribunaux établis de Dieu même, pour terminer vos différends et pour réprimer les violences? Représentez-y vos droits, c'est là qu'il vous est permis de les défendre avec un esprit de paix et de charité: car prenez garde d'ailleurs que la passion ne dicte vos sollicitations et ne conduise vos démarches; vous pourriez paraître coupable aux yeux de Dieu, tandis que vous seriez innocent aux yeux des hommes; vous gagneriez votre cause à leur tribunal, et vous la perdriez devant celui du souverain Juge, qui pèserait moins vos droits violés que votre vengeance satisfaite. Dans certaines circonstances avec certaines précautions et à certaines conditions, il vous est permis de vous défendre; mais dans quelque situation, dans quelque rang et sous quelque prétexte que ce soit, il ne vous est permis de vous venger; c'est sur quoi vous devez bien éviter de vous séduire. O vous qu'un pouvoir despotique établit sur la tête de vos frères, vous êtes les juges de leur conduite et constitués pour veiller au règlement de leurs mœurs; mais le zèle et l'amour de l'ordre doivent animer vos répréhensions et vos châtiments, et jamais, à cet égard, vous ne devez consulter des aversions et des animosités que depuis long-temps vous devriez avoir bannies. Vous êtes les arbitres des intérêts des peuples, mais ce n'est pas pour soumettre leur honneur et leur fortune à vos haines particulières et à vos mécontentements personnels. Vous portez le glaive en main; mais si vous frappez par colère et par ressentiment, vous accordez à la malignité de votre cœur ce que vous prétendez donner au bien public. Si la passion se glisse jusque dans vos tribunaux, si elle préside à vos jugements, si elle dicte vos arrêts, si votre malice nous tend un piége où nous devons trouver un asile, et si de juges vous devenez oppresseurs, vous trahissez en même temps et votre ministère, et votre christianisme, et la patrie, et la religion. Vous êtes nobles, vous êtes d'un sang et d'un état qu'on doit respecter; si l'on vous refuse des soumissions et des égards qui vous sont dus, gardez-vous, sous prétexte de soutenir vos droits, d'assouvir votre passion; vengez votre rang et ne vengez pas votre personne, ou plutôt sacrifiez et votre personne et votre rang à votre

christianisme, parce que Dieu consent bien que vous souteniez vos prétentions; mais il ne vous confie point votre propre vengeance, il se la réserve et ne la cède à personne : *Mihi vindicta, et ego retribuam.*

Que toutes les répugnances de la nature cèdent donc à la justice de Dieu, qui se réserve la vengeance; que tous les prétextes de votre état, de vos droits, de vos emplois, prétextes frivoles de la nature révoltée contre le précepte, que tout cela cède à l'équité de cette loi. Ne vous dites pas, aveuglé par votre animosité, que le pardon d'une injure est impossible, ce serait avancer que Dieu n'est pas juste, et qu'il ordonne quelque chose au-dessus de nos forces. N'ajoutez pas, mais du moins ce pardon est bien dur : dur ou commode, facile ou difficile, il est nécessaire, et dès lors il ne s'agit plus d'examiner s'il en coûte pour s'y résoudre. Mais c'est un effort au-dessus de la nature, et l'humanité ne va pas jusque-là. Aussi ne devez-vous pas compter sur vos propres forces, mais sur la grâce, avec laquelle vous pouvez tout. Mais je pardonnerais toute autre chose à toute autre personne, dans toute autre circonstance. Il faut pardonner tout, en tout temps, à toutes sortes de personnes, et vous avez sous les yeux l'exemple de Jésus-Christ, qui réunit tous les devoirs, qui pardonne, et quels outrages! les calomnies, les supplices, la mort. Mais à qui pardonne-t-il! aux faux témoins qui l'ont accusé, au juge inique qui l'a condamné, aux bourreaux inhumains qui l'ont crucifié. Mais dans quelles circonstances pardonne-t-il? Lorsqu'il vient de combler ses ennemis de bienfaits; lorsque par toutes ses grâces il n'a fait que les endurcir et les obstiner; au moment même qu'il est près d'expirer sous leurs coups. Un tel exemple triomphera-t-il de vos ressentiments? faudra-t-il encore vous exhorter à la clémence? Mais quels motifs plus puissants alléguerons-nous? Serez-vous plus sensibles à vos avantages qu'à l'équité du précepte? J'ajoute donc que les prétendues satisfactions de la vengeance n'ont rien de comparable aux avantages réels de l'observation de cette loi.

Quelle est donc cette satisfaction si douce que vous espérez de la vengeance, et qui vous y fait courir en furieux, au mépris des lois les plus inviolables? Est-ce de voir votre adversaire hors d'état de vous nuire, et qu'il ne saurait vous nuire impunément? Oui, c'est-là le charme séduisant dont votre orgueil et votre fierté goûtent à longs traits tout le venin. Vous voulez qu'un ennemi sache que vous êtes supérieur à lui, que vous avez de quoi vous faire craindre; qu'il sente, par sa douleur et son humiliation, que c'est à tort qu'il s'est joué de vous, et que, par son expérience, il ne puisse se dissimuler la folie de son procédé. Eh bien, je veux que vous la goûtiez tout entière, cette satisfaction : voilà votre ennemi confondu; voilà, par vos artifices, ses projets renversés et sa fortune ruinée; le voilà, par vos calomnies, devenu le jouet de ses proches et l'opprobre de la société, et, pour comble de sa confusion, vous le voyez à vos pieds brisé des coups que vous avez su lui porter; vous jouissez de toute son humiliation et de toute votre supériorité; vous pouvez insulter à sa douleur et vous repaître à loisir de ses larmes, d'autant plus qu'il n'ignore pas la main qui les lui fait répandre : c'en est assez, sans doute, et vous goûtez toute la satisfaction dont un cœur animé peut être avide. Mais, sans vous dire ici que rarement on en obtient une aussi complète, sans vous dire combien elle est outrageuse à la religion, et combien révoltante pour l'humanité, représentez-vous, si vous pouvez, dit saint Chrysostome, à quel prix il faut l'acheter, de combien d'amertumes, de soins et de sollicitudes elle est précédée.

Tandis que vous portez dans votre cœur le fiel de la haine, et que vous poursuivez le dessein de la vengeance, vous traînez partout l'image odieuse d'un ennemi, qui se retrace de jour en jour dans l'esprit sous de plus noires couleurs : s'il est heureux, quel dépit! s'il est honoré, quel désespoir! s'il est tranquille jusque dans la bassesse et l'indigence, on lui envie jusqu'à son obscure tranquillité. Ainsi le perfide Aman ne peut soutenir, sans pâlir, la vue de Mardochée, lors même qu'il est encore ignoré. Vous avez nuit et jour le cœur abreuvé d'amertume : vous ne pouvez rencontrer l'objet de votre ressentiment, sans être déconcerté : vous êtes sans cesse attentif à le prévenir, ou dans la crainte d'en être prévenu; les noires passions se dépeignent jusque dans votre extérieur sombre et embarrassé. Ainsi le malheureux Caïn n'a pas plutôt conçu son dessein sanguinaire contre Abel, qu'une morne tristesse s'empare de son âme et défigure son front. Des obstacles inévitables à la vengeance, la crainte d'échouer dans ses projets emportés, un secret pressentiment de ses suites funestes, le présent et l'avenir, tout trouble également le repos de vos jours, et votre malice vous repaît le premier du poison qu'elle prépare aux autres. Ainsi le cruel Esaü, déchaîné contre son frère Jacob, compte impatiemment les jours de son père Isaac; il en attend amèrement la fin comme le terme de sa vengeance, et jusqu'alors il mène une vie errante et vagabonde. Tels sont les soucis et les chagrins qu'attirent et que renferment la haine et le dessein de la vengeance. Or, en pardonnant à votre ennemi, dans un moment vous vous épargnerez toutes ces cuisantes sollicitudes, et le Dieu de paix répandra dans votre âme une source de consolation, qui vous dédommagera pleinement de la violence que vous vous serez faite, et des torts que vous aurez reçus. Ne sont-ce pas des avantages plus solides que toutes les cruelles satisfactions de la vengeance?

Mais des motifs plus élevés, et des avantages plus dignes de la religion et d'un chré-

tien, doivent vous déterminer, et vous les trouverez tous dans le pardon sincère d'un ennemi. Vous êtes coupables et vous êtes imparfaits. Coupables, vous avez besoin de pardon : imparfaits, vous avez besoin de vertus. Pardonnez, et tous ces biens vous sont accordés. Vous êtes coupables, vous le savez, vous le reconnaissez, et votre plus grand malheur serait de ne pas en convenir, de ne pas en gémir, de ne pas en frémir. Qu'opposerez-vous donc à la justice de Dieu pour les crimes que vous avez à vous reprocher, et pour détourner le châtiment qui vous menace? Le remède est entre vos mains : pardonnez et l'on vous pardonnera ; remettez une dette, et l'on vous en remettra mille. Parole expresse de Jésus-Christ, où tout est précis et formel : promesse qui n'admet aucune exception ni restriction, ni pour la gravité de l'offense, ni pour le nombre des péchés, ni pour le temps du pardon. Tous vos péchés, toutes sortes de péchés vous seront pardonnés ; et quand? au même moment que vous pardonnerez vous-mêmes, En sorte que pardonner sincèrement, en vue de Dieu, c'est obtenir soi-même un pardon, aussi certain que Jésus-Christ est véritable dans sa parole, et fidèle dans ses promesses. Non-seulement vous êtes coupables, mais encore imparfaits et bien éloignés de la sainteté d'un chrétien ; mais, si vous pardonnez généreusement et pour Dieu, cet acte seul suppléera à l'imperfection de votre justice : pourquoi? parce que la charité supplée à tout, et que c'est ici le témoignage le plus authentique d'une vive charité, non-seulement pour le prochain, mais encore pour Dieu. Oui, dès le moment que vous remettez une injure, comme Dieu l'exige, vous pouvez vous flatter d'aimer Dieu ; vous agissez alors pour lui et pour lui seul. La nature ne vous l'inspire pas, elle est révoltée : le monde ne vous y porte pas, il a des maximes tout opposées : Dieu seul en est donc le principe ; aussi Jésus-Christ nous assure-t-il qu'à ces traits héroïques on nous reconnaîtra pour les enfants du Père céleste, et pour les imitateurs de ses adorables perfections. Pardonnez donc, ô vous que tant d'iniquités rendent si redevables à la justice divine ! et, par un effort d'un moment, rachetez toutes vos dettes, sans quoi vous en serez accablés. Pardonnez donc, ô vous dont tant de faiblesses défigurent les vertus, sans quoi votre piété ne sera qu'un airain sonnant et une cymbale retentissante. Pardonnez enfin, vous tous qui prétendez au salut, sans quoi ni le baptême, ni la pénitence, ni le sang même de Jésus-Christ, ne pourront vous sauver. Mais ne vous bornez pas à la lettre du précepte ; prenez-en l'esprit, et concevez-en l'étendue : c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Pardonner, ou simplement ne pas se venger, c'est une modération louable, mais ce n'est pas une charité chrétienne. C'est contenir sa main, et ne pas commander à son cœur : c'est prendre le parti le plus sage, et non le parti le plus saint, qui est celui qu'inspire l'esprit de Jésus-Christ. Car quel est l'esprit de Jésus-Christ? Il est marqué dans les propres paroles du précepte : Aimez vos ennemis, dit-il ; faites du bien à ceux qui vous persécutent. 1° Il faut donc les aimer sincèrement, en leur donnant tous les sentiments de tendresse que nous devons à nos frères. 2° Il faut donc les aimer efficacement, en leur faisant tout le bien qui dépend de nous. Voilà l'esprit et l'étendue de la loi; faisons-en l'application.

Il faut aimer ses ennemis, et du fond du cœur; pourquoi? parce que, supposé qu'ils aient tout ce qui peut les rendre odieux à notre délicatesse, ils ont en même temps tout ce qui doit nous les rendre chers, selon la religion. Un homme, pour être notre ennemi, n'en est pas moins l'ouvrage de Dieu, ne porte pas moins l'image de sa ressemblance et les traits de sa divinité ; par conséquent nous ne devons pas moins aimer Dieu dans sa personne. Un homme, pour être notre ennemi, n'en est pas moins racheté du sang de Jésus-Christ, honoré de son nom auguste, et participant de ses mérites; par conséquent il ne mérite pas moins notre amour comme acquis au prix du sang de Jésus-Christ. Un homme, pour être notre ennemi, n'en est pas moins enfant de l'Eglise, il ne forme pas moins avec nous un même corps, il n'en participe pas moins au même esprit; par conséquent nous devons former avec lui un même cœur et une même âme, par la charité. Enfin, mes frères, quoique votre ennemi, Dieu ne réside pas moins en lui, ce qui doit vous le rendre aimable selon toutes les lumières de la religion. Oui, Dieu est dans cet homme et la foi ne saurait l'y méconnaître: il y est par l'amour qu'il lui a porté de toute éternité ; il y est peut-être par un amour qui durera toute l éternité; peut-être est-ce un de ces vases d'élection, sur lequel il a résolu de faire éclater ses plus grandes miséricordes. Que votre ressentiment ne vous aveugle donc pas, dit saint Augustin. Vous croyez détester un réprouvé, et peut-être c'est un prédestiné que vous haïssez et que vous tuez dans votre cœur; car celui qui n'aime pas est un homicide qui donne la mort à son âme propre, et qui la donne, autant qu'il le peut, à celle de son frère. Mais enfin, soit juste, soit pécheur, soit prédestiné, soit réprouvé, non-seulement vous devez le supporter, puisque Dieu le supporte; mais encore vous devez l'aimer, puisque Dieu le chérit encore et le comble de ses bénédictions. C'est ainsi que de l'amour que Dieu porte à nos frères, saint Jean conclut l'obligation de les aimer sincèrement : *Si sic Deus dilexit nos, debemus alterutrum diligere.* (I *Joan.*, IV.) Ce qui me fournit ici, mes frères, une réflexion bien capable de vaincre votre haine, et d'obtenir votre amour en faveur de votre ennemi. Dieu nous a tous aimés, dit saint Paul : et quand? Lorsque nous n'avions par nous-mêmes rien qui pût contribuer à sa gloire, rien qui méritât son amour, rien qui ne dût provoquer sa colère; lorsque, en un mot, nous étions ses

ennemis. Il nous aime encore, et malheur à nous s'il cessait un instant de nous aimer : et dans quelles circonstances? Lors même que nous lui désobéissions, lorsque nous l'irritons, lorsque nous le provoquons : Eh! de quel front pouvons-nous donc haïr notre frère, et de quel prétexte pouvons-nous couvrir, je ne dis pas notre haine, mais notre indifférence? Et quelle est donc notre ingratitude envers Dieu, si nous n'aimons pas nos frères, parce qu'ils nous ont offensés, puisque Dieu nous a toujours aimés, puisqu'il nous aime toujours, quoique ses ennemis, et puisqu'il ne nous demande d'autre reconnaissance que d'aimer les nôtres, quelque odieux qu'ils nous paraissent. Il est donc vrai qu'ils ont en eux tout ce qui doit nous les rendre chers, selon la religion; mais, je dis plus : souvent ils n'ont rien qui doive nous les rendre odieux, selon la raison même; et si vous examinez sans prévention, mon cher auditeur, la haine que vous portez à votre ennemi prétendu, vous verrez que le plus souvent, c'est injustice ou caprice de votre part.

Un homme qui, n'ayant reçu de vous aucun mécontentement, n'a jamais pensé à vous en donner, vous le regarderez comme votre ennemi : pourquoi? Parce qu'une parole peu mesurée est échappée à son attention; parce que dans une dispute, indifférente par elle-même, il aura contredit votre avis avec une vivacité dont il aura rougi; vous réalisez l'aversion que vous lui prêtez à votre égard là-dessus, vous lui refusez votre bienveillance : n'êtes-vous pas le jouet de votre imagination?

Un homme qui vous a comblé de bienfaits, vous le comptez au nombre de vos ennemis: pourquoi? Parce que vous n'avez pas su distinguer en lui la mauvaise humeur de la mauvaise volonté; parce qu'au lieu d'adoucir l'aigreur d'une parole, vous avez envenimé l'intention; parce que vous avez confondu une imprudence avec un mauvais coup; et là-dessus vous lui refusez les sentiments non-seulement de reconnaissance, mais de charité : n'est-ce pas une faiblesse?

Un homme qui, par tous les titres, mérite votre estime et vos égards, vous le regardez comme un ennemi : pourquoi? Parce qu'il partage avec vous des suffrages que vous voudriez réunir vous seul ; parce que ses qualités reconnues l'ont placé sur votre tête; parce qu'enfin vous êtes forcé de l'admirer vous-même, et pour cela vous ne pouvez soutenir sa vue : n'est-ce pas une basse jalousie? Un homme que vous n'aviez jamais connu, vous le comptez au nombre de vos ennemis, et pourquoi? Parce que, fidèle à son ministère, il a refusé de se prêter à vos injustes projets; parce qu'il a desservi votre passion pour tendre la main à l'innocence; parce qu'il a traversé de téméraires entreprises qui blessaient l'équité naturelle; et depuis ce temps-là vous ne pouvez penser à lui sans indignation : n'est-ce pas une injustice?

Un homme qui n'a pour vous que de la charité, vous le comptez parmi vos ennemis, et pourquoi? Parce que son humeur n'assortit pas à la vôtre ; parce que votre antipathie répand un air de ridicule sur tout ce qui vient de sa part; parce que les soins et les empressements dont il tâche de vous prévenir, partant d'une main odieuse, irritent votre aversion : n'est-ce pas une bizarrerie?

Un homme que vous avez provoqué le premier, vous le mettez au rang de vos ennemis, et pourquoi? Parce que, fatigué de vos airs offensants et de vos traits satiriques, il vous a fait sentir qu'il avait de quoi se faire redouter; et. loin de rentrer en vous-même, vous le regardez avec horreur : n'est-ce pas une obstination? Si c'est pour des sujets si minces, et si souvent imaginaires, que vous refusez à vos frères les sentiments de charité que vous leur devez, encore une fois, n'est-il pas vrai que vous choquez la raison, et qu'un peu de réflexion devrait suffire pour vous ramener? Mais si vous n'avez que de trop légitimes sujets de détester un implacable ennemi, si c'est un perfide qui, aux dépens de votre honneur et de votre fortune, a trompé votre confiance, si c'est un cruel armé contre vos jours, si c'est un oppresseur violent, qui se prévaut d'une autorité tyrannique pour usurper l'héritage de vos pères; ah! mon cher auditeur, je compatis à votre douleur, je partage avec vous votre infortune, et, à ne consulter que la nature et la raison, je comprends combien vous devez détester l'auteur de vos disgrâces : aussi ne sera-ce pas la raison que je ferai valoir ici; ce sera la religion, ce sera le plus grand objet de la religion, ce sera Jésus-Christ même. Voyez-le, ce Dieu sauveur, couvert de sang et d'un sang versé pour vous réconcilier avec son Père; entendez-le vous dire pour vous toucher : non, l'ingrat qui vous poursuit ne mérite point de grâce, mais je l'ai méritée pour lui, et je la demande en son nom; voilà mon sang, voilà le prix auquel j'ai payé votre pardon auprès de mon Père, et voilà le prix auquel je veux acheter auprès de vous la grâce de votre ennemi; ne considérez pas ce qu'il vous est, considérez ce que je vous suis; n'ayez pas égard à ce que vous lui devez, ayez égard à ce qui m'est dû, je me mets à sa place, je le mets à la mienne; je prends sur moi les outrages qu'il vous a faits, je mets sur lui les biens dont je vous ai comblé; les coups que vous lui porterez retomberont sur moi, ce sera moi-même que vous haïrez dans sa personne, moi que vous devez aimer par tant de titres; ce sera mon sang, ce seront mes bienfaits que vous foulerez aux pieds, puisque c'est moi qui répond pour lui. Gardez-vous donc de haïr un homme à qui je cède mes droits, et qui me représente; gardez-vous de haïr un homme en qui vous devez m'aimer, et que vous devez aimer en moi. Votre cœur sera-t-il à l'épreuve d'une telle prière, mon cher auditeur? rejetterez-vous un pareil médiateur, qui se place entre vous et votre ennemi? vous rendrez-vous insen-

sible aux vœux, aux tendres instances de Jésus-Christ, votre Sauveur; de Jésus-Christ, votre espéranc; de Jésus-Christ, votre amour; de Jésus-Christ, votre récompense infiniment grande. Vous demande-t-il trop en vous demandant tout votre amour, lorsqu'il vous rappelle tout le sien pour vous? Sa prière et son sang ont obtenu de son Père son amour pour tous les hommes coupables; sa prière et son sang seront-ce des sollicitations impuissantes pour attendrir votre cœur en faveur de votre frère?.... Ah! je crois, au contraire, voir éteindre tout votre ressentiment, et votre cœur s'ouvrir à la plus sincère amitié: quelle consolation allez-vous donner à la religion! Mais rendez-la parfaite, en ajoutant, selon l'esprit de Jésus-Christ, les bienfaits à la tendresse pour votre ennemi.

En vain vous flatteriez-vous d'aimer vos ennemis, si vous n'avez pour eux la charité que Jésus-Christ a pour nous et que vous avez pour vous-même; c'est-à-dire, une charité qui ne se borne ni à des affections stériles, ni à des démonstrations équivoques, mais qui se porte à des effets véritables et salutaires à ceux qui vous ont offensé.

Charité par conséquent attentive et vigilante, qui n'attend pas que les besoins de votre ennemi viennent frapper vos yeux, mais qui les étudie avec une sainte curiosité, qui les prévient par un religieux empressement. Car, attendre qu'il s'humilie devant vous, après vous avoir offensé; qu'il vienne porter ses prières à vos pieds, et s'abandonner à la merci de votre compassion, ce serait vouloir jouir de son humiliation, et mettre d'une main le comble à sa douleur, tandis que vous le soulageriez de l'autre.

Charité ardente et généreuse, qui consacre son accès et son crédit auprès des grands, pour détourner un mauvais coup qui menace un ennemi; qui n'épargne ni les sollicitations, ni les mouvements, pour lui conserver ou lui procurer les biens et les emplois d'où dépendent sa fortune et le repos de sa vie: car le laisser froidement combattre contre sa mauvaise destinée, tandis que, par une parole dite ou une démarche faite à propos, on peut lui procurer un meilleur sort, est-ce l'aimer sincèrement, puisqu'on lui refuse un bien dont on est, en quelque sorte le maître?

Charité douce et officieuse, qui donne à un ennemi tous les témoignages extérieurs d'estime et de cordialité, qui le salue, qui lui parle, qui converse avec lui sans cet air de réserve et de défiance, tristes indices d'un ressentiment mal éteint: car prétendre l'aimer, et ne lui permettre ni commerce ni accès, loin de l'aimer comme soi-même, ce n'est seulement pas lui rendre les devoirs les plus indispensables, et garder les dehors les plus ordinaires de la société.

Charité prudente et retenue, qui respecte la réputation d'un ennemi jusque dans le récit de l'injure qu'on a reçue; qui ne la raconte pas en historien passionné; qui n'en relève pas la noirceur par des circonstances odieuses, mais qui l'excuse, la diminue, ou la couvre d'une intention droite ou moins maligne: car en parler le premier, vouloir que personne ne l'ignore, et mendier en quelque sorte à tout le monde des reproches et des invectives contre celui qui nous a offensés, c'est lui rendre au centuple le mal qu'il vous a fait; et vous devez lui rendre le bien pour le mal.

Charité tendre et compatissante, qui s'afflige des maux d'un ennemi, qui se réjouisse de ses succès, qui désire leur accroissement, qui s'efforce de l'obtenir par la prière; car s'attrister de ses avantages, voir d'un œil sec ses douleurs et ses disgrâces, si ce n'est pas ressentiment, c'est indifférence ou froideur, et vous lui devez une charité de frère.

Charité telle que notre Père céleste l'a pour nous: quoique nous soyons des enfants indociles et rebelles, quels biens ne nous prodigue-t-il pas, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grâce? Dans l'ordre de la grâce il nous supporte; malgré nos rébellions; non content de nous supporter, il nous prévient; ce n'est pas assez de nous prévenir, il nous attend: en nous attendant, il nous invite; après nous avoir invités, il nous reçoit au moment que nous voulons rentrer en grâce avec lui; il oublie tous nos égarements, et ne se souvient que de ses miséricordes; refusons-nous de courir entre ses bras, pendant ce temps même ne nous comble-t-il pas de bienfaits dans l'ordre de la nature? les secours qu'il accorde au juste, il ne les refuse pas au pécheur, et notre indignité n'est pas un obstacle à sa libéralité; sa main bienfaisante verse la rosée qui rafraîchit le champ de l'impie, et dirige les rayons du soleil qui mûrissent ses moissons; jamais nos crimes ne tarissent la source de ses bienfaits.

Voilà votre modèle, chrétiens, et Jésus-Christ ne le trouve pas trop au-dessus de vous, puisqu'il vous le propose: que dis-je? Jésus-Christ ne l'avait pas encore proposé au monde, et déjà des hommes, chrétiens, avant l'Evangile, l'avaient imité. Joseph, loin de rejeter des frères dénaturés, n'usa de son pouvoir absolu que pour porter plus loin les effets de sa générosité; après avoir donné des armes à leur malheur, il leur épargne l'aveu pénible de leur ingratitude, et s'empresse de prévenir leurs besoins; il ne se souvient que de l'unité fraternelle, et la manière de leur accorder des grâces surpasse les grâces mêmes qu'il leur accorde. N'était-ce pas un homme comme nous, et capable du même ressentiment que nous? Ne sommes-nous pas des hommes comme lui et capables de la même charité que lui? Combien d'exemples pareils nous en fournissent les fastes de l'Eglise. Transportez-vous dans les siècles heureux de sa naissance, vous entendrez nos frères aînés dire à leurs persécuteurs par la bouche de Tertullien, qui nous a transmis leurs sentiments et leur conduite: Vous nous opprimez, vous nous déchirez, mais vous n'éteindrez pas dans nos

cœurs notre amour pour vous ; vous chargez nos mains de chaînes, et ces mains enchaînées nous les levons au ciel en votre faveur ; vous ne nous laissez que la liberté de faire des vœux, et nous n'en faisons que pour votre prospérité.

De tels hommes, animés de tels sentiments, pouvaient sans doute appeler Dieu leur père, ils pouvaient se dire ses enfants, puisqu'ils en avaient l'esprit, puisqu'ils en imitaient les perfections ; ils pouvaient lui présenter leurs prières, puisqu'ils faisaient tout ce qu'il fallait pour les rendre efficaces; ils pouvaient lui demander son royaume, puisqu'ils offraient le prix auquel il est accordé. Mais pour vous, chrétiens vindicatifs, qui refusez de pardonner, ou qui ne pardonnez qu'à demi ; ou qui, renonçant à vous venger, refusez cependant d'aimer; ou qui, sans cesser d'aimer, à ce que vous dites, ne faites pas du bien lorsque vous le pouvez ; ou qui, sans cesser de faire bien, refusez de voir, d'accueillir, de traiter avec douceur ceux qui vous ont offensés, de quel front appellerez-vous Dieu votre père? de quel front lui adresserez-vous des vœux, et quel fruit devez-vous en attendre? Point d'autre, sans doute, point d'autre que votre condamnation, que la privation entière des grâces divines, et que la séparation entière de votre Dieu: et cet arrêt de condamnation, tout redoutable qu'il est, c'est vous-mêmes qui le prononcez, lorsque vous adressez à Dieu la prière solennelle que nous a dictée son Fils Jésus-Christ.

Votre bouche trahit et condamne votre cœur, lorsque vous dites à Dieu, pardonnez-nous comme nous pardonnons; parce que pardonner sincèrement, aimer et aimer efficacement, c'est à cette condition que vous demandez grâce vous-mêmes. La condition manquant de votre côté, il faut donc que votre demande soit rejetée du côté de Dieu. Vous faites plus, vous demandez que Dieu vous pardonne, à mesure et à proportion que vous pardonnez: ainsi, par votre propre aveu, vous consentez non-seulement que Dieu vous déteste, si vous détestez votre frère; que Dieu travaille à votre perte, si vous travaillez à celle de votre frère ; que Dieu vous couvre de confusion si vous voulez en couvrir votre frère ; que Dieu conserve pour vous un dessein de vengeance, si vous en conservez pour votre frère; mais encore, si, sous prétexte que vous lui pardonnez, vous ne l'aimez, pas, jusqu'à prendre part à ce qui le regarde, jusqu'à lui faire du bien lorsque vous le pouvez, jusqu'à le prévenir par votre douceur, jusqu'à le voir, jusqu'à traiter avec lui autant que son état et les circonstances le permettent; vous consentez que Dieu vous abandonne, qu'il ne prenne aucune part à vos intérêts, qu'il vous prive de sa tendresse et de sa vigilance, de tout bien, de tout secours dans cette vie et dans l'autre; vous y consentez, dis-je ; vous le demandez, et malheureusement pour vous, vous l'obtiendrez.

Oui, dès cette vie même, ces autels, ces sacrifices ne sont plus pour vous, puisque, par vos sentiments vous combattez la victime de paix qu'on y présente à Dieu ; cette table sacrée, ce festin céleste, vous en êtes exclus, puisque vous n'êtes plus animés de l'esprit d'unité, qui ne fait de nous tous qu'un même corps; ce tribunal de justice et de miséricorde n'est plus pour vous un tribunal de réconciliation, puisqu'il n'est point de rémission pour qui ne veut point en faire ; enfin, tous les effets de la bonté de Dieu, qui sont des gages de la félicité du ciel, vous n'y avez plus de droit, le ciel même est fermé pour vous, tandis que votre cœur est fermé pour votre frère; et si la mort vous surprend dans votre dureté, vous en êtes banni pour jamais. Le croyez-vous ? si vous le croyez, y pensez-vous ? si vous y pensez, pourquoi n'en êtes-vous pas effrayé? si vous êtes effrayé, pourquoi, mon frère, pourquoi ne prévenez-vous pas votre malheur? pourquoi n'allez-vous pas vous réconcilier et jurer à votre ennemi une éternelle amitié? pourquoi tardez-vous, qu'attendez-vous encore? Ah ! courez, au sortir de ce temple, adorer Jésus-Christ dans sa personne, fléchir Jésus-Christ dans sa personne, et mériter un pardon éternel pour celui que vous accorderez. Allez, et que le soleil ne se couche plus sur votre colère. La démarche est dure, sans doute, mais les fruits en sont doux ; pour une violence passagère, vous obtiendrez une paix désormais solide sur la terre, et un bonheur éternellement durable dans le ciel, etc.

## SERMON III.

### *Pour le premier dimanche de Carême.*

#### SUR LA VIGILANCE CHRÉTIENNE.

Ductus est Jesus in desertum ut tentaretur. (*Matth*, IV.)
*Jésus fut conduit dans le désert pour y être tenté.*

Un Dieu tenté par l'esprit de ténèbres, attaqué, pressé, sollicité jusqu'à trois fois par de nouveaux artifices et de nouveaux efforts, quel spectacle surprenant à remettre sous les yeux des chrétiens; mais quelles leçons importantes à leur salut et à leur sûreté! Tout y est instructif, quoique tout n'y soit pas imitable. Je dis que tout n'y est pas imitable, parce que Jésus-Christ est tenté volontairement, qu'il permet la tentation, et que, selon ses vues divines, il la recherche : tout y est instructif, parce que tout nous y prêche la vigilance, la précaution et la défiance de nous-mêmes. Tout n'y est pas imitable, parce que Jésus-Christ étant Dieu pouvait se livrer à la tentation, dont il était assuré de triompher ; et que nous, étant des hommes fragiles, ne pouvons nous y livrer sans témérité : tout y est instructif, parce que Jésus-Christ étant homme, et notre modèle, nous apprend par sa conduite à combattre et à vaincre nos ennemis. Ils en veulent surtout à la grâce et à l'innocence qui font notre gloire; disputons-leur un si précieux avantage, en veillant sans relâche sur nos démarches. Voyons donc d'abord quelle est l'obligation de la vigilance chrétienne ;

voyons ensuite en quoi consiste la vigilance chrétienne; l'une pour nous animer, l'autre pour nous instruire: en un mot, pourquoi devons-nous veiller? comment devons-nous veiller? *Ave, Maria.*

### PREMIÈRE PARTIE.

Je trouve deux motifs de vigilance bien pressants et bien solides, dans une seule parole de saint Paul. Nous portons, dit l'Apôtre, un trésor précieux dans un vase fragile ; il faut donc marcher avec circonspection comme des hommes sages. Ce trésor précieux, c'est la grâce; ce vase fragile, c'est nous-mêmes. C'est perdre tout que de perdre un si riche trésor; il faut donc veiller à sa conservation, à proportion de son prix. Nous sommes fragiles, par conséquent toujours prêts à le perdre : il faut donc veiller sur nous-mêmes à proportion de notre fragilité.

Ainsi, 1° d'un côté, le prix et l'excellence de la grâce ; 2° de l'autre, la difficulté de la conserver, et le danger de la perdre : c'est ce qui doit nous obliger à veiller sans cesse.

Concevez-vous, mes frères, ce que vaut la tendresse d'un Dieu, ce que valent les sueurs, les travaux, le sang et la mort d'un Dieu? C'est ce que vaut la grâce; c'est à ce prix qu'elle vous a été méritée; car si de toute éternité Dieu s'est proposé de donner son Fils au monde, s'il l'a prédit par ses prophètes et s'il l'a livré dans la plénitude des temps, c'est pour vous donner la grâce et l'innocence. Si, par sa naissance temporelle, Jésus-Christ s'est asservi volontairement à toutes les infirmités humaines; si par délibération et par choix il s'est livré pendant sa vie à ce que l'envie a de plus noir et à ce que la calomnie a de plus flétrissant, à ce que la haine a de plus inhumain; s'il a voulu se charger du poids du péché ; si dans un jardin fatal il en a voulu porter toute l'ignominie aux yeux de son Père, qui l'abandonna à toutes les agitations d'un cœur abreuvé d'amertume; s'il s'est offert aux plus cruels supplices ; s'il a vu, sans s'émouvoir, ses chairs déchirées, ses veines épuisées, ses mains percées, sa tête couronnée d'épines; s'il embrasse sa croix amoureusement, s'il s'y attache volontairement, s'il s'y plaint inutilement, s'il y est insulté par les hommes, s'il y est abandonné de son père, si tous les carreaux de la colère céleste y sont lancés sur sa tête, s'il y épuise la coupe d'amertume préparée à tous les pécheurs de la terre, s'il accepte tout cela, s'il offre au ciel tout cela, c'est pour nous obtenir la grâce et l'innocence.

Oui, mes frères, Jésus-Christ n'a pas poussé un soupir que pour nous mériter d'obtenir la grâce dans le baptême ou de la recouvrer dans la pénitence. Cette grâce et cette innocence valent donc la vie, le sang et tous les mérites d'un Dieu; lorsque j'ai le bonheur d'être en état de grâce, je porte donc en moi-même un trésor qui équivaut à un Dieu, puisqu'il ne fallait pas moins qu'un Dieu pour le payer. Puisqu'un Dieu, souverain et parfait estimateur de toute chose, ne s'est pas épargné lui-même et s'est en effet livré pour l'obtenir, je dois donc veiller à la garde de ce trésor précieux, avec l'attention et l'assiduité qu'un Dieu même n'a pas trouvé au-dessous de lui pour me le procurer. Il me l'a procuré sans que je l'eusse demandé; il me l'a procuré, non pas à peu de frais, non pas légèrement et à la hâte, mais dès le commencement de sa vie, mais pendant toute sa vie, mais au prix de sa vie, sans nul intérêt de sa part, sans nul mérite de la mienne, sans autre vue que mon salut, sans autre sollicitation que son excessive tendresse, et cette grâce que tous les hommes et tous les anges sacrifiés ne sauraient mériter, que tous les trésors et tous les empires réunis ne peuvent égaler, que tous les efforts humains et naturels ne sauraient recouvrer; cette grâce, achetée si chèrement, donnée si gratuitement, j'irais, pour ne pas me contraindre, j'irais l'exposer au souffle empoisonné de l'esprit corrupteur; je la mettrais en parallèle avec un vil intérêt; je la sacrifierais brutalement à une satisfaction passagère ; j'irais la faire échouer contre un plaisir insipide et grossier ! Ah! quand il n'y aurait ni promesses, ni menaces dans l'Evangile; quand il n'y aurait ni récompense à recevoir après l'avoir conservée, ni châtiments à craindre après l'avoir perdue ; ce qu'a fait Jésus-Christ pour me la mériter devrait seul m'engager à la défendre, à la conserver avec toute la circonspection, et par toutes les voies que peuvent m'inspirer et me fournir la raison, la prudence, la religion et le zèle, sans redouter ni gêne, ni contrainte, ni privation, ni sacrifice. Mais je sais, hélas! que rarement la grâce trouve en nous un cœur assez tendre et assez généreux pour l'aimer et la conserver, par la seule considération de son prix et de son excellence. Il nous faut un intérêt plus marqué, plus relatif à nous-mêmes pour obtenir nos sentiments, et pour exciter notre vigilance. Oubliez donc, chrétiens, oubliez, s'il se peut, pour un moment, tout ce que vous devez à Jésus-Christ, et tout le prix de sa grâce, dont sa mort et ses souffrances vous ont enrichis: oubliez encore que cette grâce conservée vous acquitte de tout ce que vous devez à son amour et à sa gloire; qu'elle fixe sur vous les tendres regards de la Divinité; qu'elle vous assure et vous perpétue le titre auguste d'enfants de Dieu, qui vous donne droit à toutes les effusions de sa tendresse: oubliez tout cela, ne consultez ici que votre amour-propre, cet amour de vous-mêmes, si vif sur ses intérêts, si âpre à se procurer l'avantageux et l'utile, si ingénieux à détourner le triste et le funeste; remettez-vous devant les yeux tout ce qui peut l'intéresser le plus sensiblement: pour cet effet, élevez-vous en esprit dans cette cité sainte, où Dieu même, se livrant tout entier aux désirs enflammés des bienheureux, les comble, par sa seule présence, de tous les biens et de toutes les délices qui

peuvent satisfaire leurs cœurs pour jamais. Conservez-vous jusqu'à la fin la grâce et l'innocence; ce bonheur ineffable vous est assuré. Descendez en même-temps dans les lieux affreux où le pécheur boit sans interruption et sans espérance la coupe inépuisable de la colère d'un Dieu vengeur: perdez-vous la grâce et l'innocence sans retour, vous allez partager pour jamais sa malheureuse destinée; voilà la terrible alternative. Or, encore une fois, que vous dicte là-dessus l'amour de vous-même, et le désir de votre propre bonheur? Faites-les prononcer, écoutez-les, et remarquez s'ils ne vous disent pas que votre bonheur ou votre malheur éternel dépendent de la conservation ou de la perte de la grâce. Il est donc pour vous de la dernière importance d'y donner non-seulement vos plus grands soins, comme à ce qui vous importe le plus, mais d'y réunir encore tous vos soins, comme à ce qui vous importe uniquement. Il est vrai que vous pouvez recouvrer la grâce après l'avoir perdue; par conséquent il vous reste une ressource, mais ressource incertaine et pénible, ressource qui peut bien enhardir, mais jamais justifier votre témérité. C'est cette ressource, qui, quoique avouée par la religion, quoique fondée sur les mérites de Jésus-Christ, quoique salutaire à tant de pénitents, peuple la terre de tant de prévaricateurs, et l'enfer de réprouvés. Sur quoi, je vous prie, mes frères, de considérer un moment la fausseté de vos jugements et la folie de vos démarches, lorsque, faute de vigilance, vous exposez, ou vous perdez volontairement la grâce et l'innocence, sous prétexte que vous pouvez et que vous voulez la recouvrer. Je ne vous dis pas d'abord combien il est ingrat et dénaturé d'être mauvais, parce que le Seigneur est bon; de chercher dans les mérites de Jésus-Christ et dans l'espérance de ses miséricordes, des motifs de nouveaux outrages qu'on lui prépare; vous sentez vous-même combien il est indigne de mesurer ainsi votre malice sur ses bontés. Je ne m'arrête donc pas à la témérité de vos espérances, lorsque vous hasardez ou que vous perdez la grâce.

Pour la recouvrer, cette grâce, il faut une grâce aussi précieuse, aussi gratuite que la première. Elle est, comme la première, un don parfait et divin, qui ne dépend ni de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de celui qui fait miséricorde à qui il veut faire miséricorde. Or, cette grâce, sur quoi vous flattez-vous de l'obtenir? Est-ce sur la bonne volonté de Dieu que vous provoquez gratuitement, dont vous méprisez visiblement les plus précieux bienfaits, que vous défiez, pour ainsi dire, d'oser éteindre à votre égard les feux de son amour? Pensez-vous donc qu'il n'ait pas à sauver les droits de sa justice? L'exemple de tant de pécheurs, qui perdent pour une seule fois la grâce sans retour, ne suffit-il pas pour intimider votre présomption? Peut-être la justice de se relâchera-t-elle à votre égard. Mais quoi! vous osez vous rassurer sur un peut-être, sur un peut-être qui dépend d'un ennemi puissant, d'un ennemi qui vous menace de vous surprendre, d'un ennemi dont vous méprisez tout à la fois la gloire, la tendresse et les menaces; sont-ce là des précautions que se prescrit la sagesse, lorsqu'il s'agit de tout perdre ou de tout gagner?

Je veux cependant que vous l'obteniez, cette précieuse grâce, et que vous fléchissiez enfin la justice de Dieu. A quel prix la fléchirez-vous? Ce sera par la pénitence: mais quelle pénitence! Pénitence vive, sévère, implacable, qui porte la division entre l'esprit et les sens, qui vous arme contre vous-même, et vous fasse payer au centuple le vain plaisir du péché: pénitence continuée et persévérante, que rien ne puisse interrompre, ni la durée de la vie, ni les horreurs de la mortification chrétienne, ni toute la sévérité de la loi. Vous allez donc exposer ou perdre votre innocence à la terrible, mais juste condition, ou de ne la recouvrer jamais, et de vous perdre pour l'éternité, ou de vous préparer pour le temps, des regrets et des pleurs amères, que vous pourriez vous épargner par une attention et une vigilance chrétiennes. Ah! qu'il est bien plus sage de porter son âme entre ses mains, que de la risquer ainsi brutalement sur la foi d'une pénitence douteuse, plus pénible que la vigilance dans sa rigueur, et toujours plus incertaine dans ses succès. Si vous êtes donc touché du prix de la grâce, et de l'innocence des avantages que vous en recevez et que vous devez en attendre, vous veillerez à sa conservation, d'autant plus que vous êtes plus fragiles et plus prêts à la perdre.

Qu'est-ce en effet que l'homme? je ne dis pas l'homme abandonné à la malheureuse destinée des enfants d'Adam, qui ne connaît ni loi, ni baptême, ni vie future, ni Jésus-Christ, ni ses mérites, ni ses promesses; je ne dis pas non plus l'homme pécheur, l'homme dépravé, l'homme visiblement criminel, mais l'homme chrétien, l'homme juste, l homme saint ou qui s'efforce de le devenir. Qu'est-ce que l'homme? une feuille légère que le vent emporte, un frêle vaisseau dont le vent se joue, un édifice ruineux que sapent les grandes eaux. Ce sont les noms que l'Ecriture lui donne. A tout moment il est près de quitter le bien, et de se tourner vers le mal, parce que le bien lui étant comme étranger, et le mal comme naturel, il pratique l'un avec violence, et l'autre par goût et par inclination. Le vice croît en lui comme dans son centre, et s'y soutient par ses propres forces; la vertu n'y entre que par une grâce qu'il ne mérite pas, et ne s'y soutient qu'à force de contre-poids, et par un perpétuel miracle. Sa vertu s'endort dans le calme, et risque tout dans la tempête; elle ne se garantit que par les sollicitudes, et ne se nourrit que de précautions; et, malgré ces sollicitudes et ces précautions, elle est toujours prête à lui échapper; d'un moment à un autre, sans autre raison que le caprice qui le joue, elle se ralentit ou se dément entièrement; aujourd'hui, plein de

vigueur, il court à grands pas dans les voies de Dieu; demain, le courage abattu, il s'arrête ou il recule: souvent, après avoir franchi les plus affreux dangers, il succombe à ce qui semblait à peine mériter son attention; quelquefois, sur le terme d'une pénible course, il vient échouer au port; toujours capable d'être vaincu, tandis qu'il peut être encore attaqué, toujours prêt à périr, tandis qu'il reste des périls qui le menacent.

Qui cause donc à l'homme cette fragilité? C'est la cupidité, germe funeste du péché, germe toujours renaissant, que le sang et la grâce de Jésus-Christ peuvent bien affaiblir, mais qu'ils ne détruiront jamais, pour nous laisser le mérite du combat et de la vigilance. Cupidité générale, universelle, qui s'arme contre toutes les vertus, en faveur de tous les vices: vous ne savez souvent quelle passion vous domine, tant il s'en trouve à la fois qui se disputent l'empire de votre cœur. Tantôt elles agissent de concert, tantôt elles se combattent mutuellement; tantôt elles se réunissent, tantôt elles se succèdent. L'orgueil cesse-t-il de vous élever? le plaisir commence à vous flatter: le plaisir perd-il ses attraits? la haine ranime ses fureurs: d'intelligence avec toutes les passions, la cupidité les appelle au besoin, et toutes s'offrent à la servir selon ses vues. Cupidité toujours renaissante, et qui se soutient dans tous les temps; mille fois elle recommence le combat: chaque jour, chaque moment aigrit sa malice, ou redouble ses efforts: souvent elle ne suspend une guerre ouverte, que pour vous endormir dans une fausse paix. Cupidité toujours présente et qui nous suit dans tous les lieux; elle offre des tentations partout où elle offre des objets, partout où vous vous portez vous-même.

Si la cupidité vous menace sur tout, vous menace en tout temps, vous menace en tous lieux, veillez donc sur toutes choses; veillez en tous lieux, veillez sur tout, parce que l'article que vous négligerez sera celui que vous violerez, et qu'un article violé vous rendra coupable de tout le reste, parce que tous les mouvements de la cupidité doivent être réprimés: il faut lui disputer tout, et ne lui faire grâce sur rien; veillez en tout temps, parce que le moment où vous cesserez de veiller sera celui de votre surprise, et celui de votre surprise celui de votre défaite. Veillez en tous lieux, parce que votre ennemi vous suit partout, et que nulle part vous ne serez en sûreté que par la vigilance. Changez d'état, changez de lieux, changez d'occupation, changez de manière de vivre, reprenez ce que vous avez quitté, quittez ce que vous avez repris; habitez au milieu du monde, fuyez la société des hommes; tournez-vous et retournez-vous de tous les côtés, roseau fragile et sans cesse agité, vous serez renversé, vous serez brisé, si vous ne veillez sur vous-même.

C'est la plus sûre ressource que nous donne l'Ecriture pour assurer notre salut, en assurant notre innocence. *Gardez votre cœur*, dit le Sage, (*Prov.*, IV) et n'épargnez rien pour en conserver l'innocence et l'éclat; *veillez en tout temps*, nous dit Jésus-Christ, *et joignez la prière à la vigilance* (*Luc.*, XXI; *Marc.*, XIII); *veillez* en tous lieux, nous dit saint Pierre, *parce que votre ennemi vous suit partout pour vous dévorer.* (I *Petr.*, V) C'est tout le monde que ce précepte s'adresse: à c'est ce qui le distingue de plusieurs autres qui ne regardent que des particuliers. Lorsqu'il est dit, faites l'aumône, ce n'est point à nous qu'on parle, si nous sommes pauvres; protégez les faibles, ce n'est pas nous qu'on désigne, si nous sommes dans une condition obscure; corrigez votre frère qui manque, ce devoir ne nous regarde pas, si nous sommes inférieurs: mais, lorsqu'on nous dit, veillez sur vous-mêmes, c'est à tout le monde, sans exception de situation et d'état, que Jésus-Christ s'adresse, parce qu'en fait de salut, rien ne supplée à la vigilance: ni la prière seule; Jésus-Christ avait prié pour Pierre, Pierre ne veille pas, il ne connaît plus son maître: ni les lumières; Salomon était le plus sage et le plus éclairé de tous les hommes, il ne veille pas, et il devient idolâtre: ni la sainteté; David a coulé ses jours dans l'innocence et l'amour du Seigneur, il ne veille pas, les plus grands crimes n'ont plus rien qui l'effraye: ni l'austérité de la vie; Samson s'est interdit les délices dès sa plus tendre jeunesse, il ne veille pas, il se rend aux attraits d'une perfide: ni la fermeté des résolutions; Eve se propose de respecter l'ordre du Seigneur, elle ne veille pas, elle porte des regards curieux sur le fruit défendu, bientôt elle y porte une main rebelle: ni la droiture des intentions; Dina se permet une indiscrète curiosité, elle devient la proie dn roi de Sichem: ni la force et les préjugés de l'éducation; Joas, élevé dans le temple et nourri dans la loi de Dieu, tous les jours expliquée par le grand prêtre Joïada; Joas ne veille pas, il laisse l'idolâtrie renaître de ses ruines où il l'avait lui-même ensevelie.

Pourquoi rien ne supplée-t-il à la vigilance? parce que Dieu s'est fait une loi de mesurer à notre égard sa protection sur notre circonspection. Peu de vigilance, peu de protection; beaucoup de vigilance, beaucoup de protection. Il vous donne la grâce le premier, sans exiger vos désirs; mais les secondes grâces nécessaires pour conserver la première, il ne les promet qu'à votre fidélité. Soyez fidèle à toutes les règles d'une exacte et sévère vigilance, ne craignez pas que la grâce manque à vous soutenir, croyez qu'à mesure que se multiplieront les occasions critiques, où vos devoirs et vos emplois pourront vous engager, Dieu multipliera pour vous ses grâces et ses secours, parce que, lorsque Dieu voit une âme fidèle et soigneuse, qui se prescrit toutes les précautions nécessaires à sa sûreté, la bonté de Dieu se trouve inviolablement engagée à seconder les efforts impuissants de sa créature. Mais lorsque vous vivrez au hasard, sans porter sur vos désirs et sur vos démar-

ches un œil attentif et circonspect, n'attendez de Dieu qu'un sévère abandon à votre propre faiblesse; il est trop jaloux de l'ordre établi par sa providence, auquel vous refusez de vous soumettre.

Voulez-vous donc, mes frères, assurer et conserver la grâce et l'innocence, cette grâce acquise par le sang d'un Dieu, dont la conservation vous importe si fort? Profitez de l'avis que vous donne saint Ambroise: Qui que vous soyez, dit le saint docteur, dans quelque situation que vous vous trouviez, pensez à vous, *attende tibi;* à vous, dis-je, non à vos revenus, à vos héritages, à vos espérances mondaines, *tibi, non possessionibus tuis*; à vous, non point aux aises et aux commodités de la vie, *tibi, non viribus corporis.* Si vous pensez à quelqu'autre chose, que ce soit pour subordonner ces soins étrangers à l'objet principal; si vous pensez à d'autres objets, que ce soit avec tant de détachement et de liberté, que vous ne perdiez pas de vue la noble portion de vous-même, qui doit réunir toute votre attention: *attende tibi.* N'y épargnez rien, n'y négligez rien, ni les nœuds les plus chers, ni les engagements les plus naturels, s'il faut les sacrifier; n'y négligez rien, tout y est de conséquence, tout peut vous être écueil s'il est négligé; on ne manque à rien pour vous surprendre, ne manquez à rien pour vous maintenir; rien ne vous touche de plus près; que rien ne vous occupe davantage; c'est pourquoi nous devons veiller: voyons comment nous devons veiller. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Autant de sujets différents qui peuvent nous faire perdre la grâce, autant de manières de veiller et de se précautionner; or, nous avons également à craindre la présomption et la lâcheté; la présomption, qui nous engage dans le péril sans nécessité; la lâcheté, qui nous endort habituellement dans un repos stérile.

La vigilance consiste donc, 1° à s'interdire tout ce qui, par lui-même ou par accident, peut nous dépouiller de la grâce; 2° à étudier et à saisir tous les moyens d'augmenter la grâce.

S'interdire tout ce qui par lui-même peut nous dépouiller de la grâce; nous portons en nous-mêmes un cœur toujours prêt à perdre cette grâce précieuse. Soyez résolus de la conserver tant qu'il vous plaira; la présomption et l'occasion seront toujours plus fortes que vos résolutions les plus sincères. Comment en effet soutiendrez-vous sans péril la présence et l'impression des objets dangereux, vous qui si souvent êtes prêts à succomber, lorsque rien d'extérieur ne vous attaque et ne vous sollicite? Comment oseriez-vous tenter le péril, vous qui le portez déjà dans votre sein? Quoi! tandis que la solitude vous voit combattre avec effort le fantôme enchanteur que vous offre une imagination vagabonde, vous irez familiariser vos yeux avec un objet réel, et vous permettrez à votre bouche l'expression de vos sentiments dans des entretiens clandestins? Quoi! tandis que votre esprit n'est déjà que trop rempli, tandis que votre cœur n'est que trop imbu des maximes profanes et mondaines, vous irez sur un infâme théâtre vous repaître encore de discours profanes et corrupteurs, que l'action, le geste et l'appareil rendent plus insinuants et plus frappants? Quoi! tandis que les jours et les années accroissent l'activité de vos passions, tandis que vous comptez presque tous vos moments par les différents combats qu'elles vous livrent, vous irez encore les nourrir et les fomenter par la lecture de ces livres empoisonnés, écrits pour les inspirer et les justifier? Tandis que les occupations les plus sérieuses, que les exercices de la religion les plus édifiants, sont pour vous de faibles remparts, vous vous rendrez encore dans ces assemblées profanes, où tout rit à vos passions, où tout invite au plaisir, où l'on se donne en spectacle les uns aux autres, pour se pervertir mutuellement, où chacun, apportant ses mauvais désirs et ses mauvaises dispositions, ne peut qu'en inspirer de semblables ou de pires; vous vous présenterez vous-même aux coups, vous serez attaqué au dedans et au dehors, tout sera contre vous, rien ne sera pour vous, et vous vous croirez en sûreté!

Sur quoi vous fonderiez-vous donc? Sur vos précautions et sur vos résolutions? Sur vos dispositions? Ah! quelque saintes qu'elles fussent alors, ces dispositions, elles s'affaibliraient et se dissiperaient bientôt; la grâce même, la grâce, supposé que Dieu la donnât à des téméraires, seriez-vous disposé à l'entendre, à la recevoir, à la suivre? Elle appellerait, elle presserait, elle promettrait, elle menacerait, elle tonnerait, que vous seriez insensible à sa voix, à ses avis, à ses promesses, à ses menaces. Non, il n'est pas temps de veiller sur soi dans le péril volontaire; la vigilance consiste à éviter tout ce qui, par lui-même, peut nous dépouiller de la grâce. La vigilance va plus loin; elle évite, autant qu'il est permis, tout ce qui peut nous en dépouiller, même par occasion. Qu'entends-je par là, mes frères? J'entends tout commerce du monde non nécessaire, et surtout d'un certain monde tumultueux et profane; tout y est dangereux et la vigilance l'évite; tout y est dangereux, les usages y sont presque tous des abus; les bienséances, des prévarications; les plaisirs, des crimes; les modes, des scandales; et les passions, les liens de la société. Qu'y irez-vous faire, chrétiens? Irez-vous les condamner par des répréhensions indiscrètes? Craignez, si vous êtes jaloux de votre sûreté, craignez bien plutôt de participer à ses œuvres de ténèbres; vous ne tiendrez pas longtemps contre des exemples contagieux; l'inclination qui vous porterait à rechercher le monde indiquerait en vous un désir secret de l'imiter; dès que vous ne pourriez vous passer de lui, vous seriez déjà disposé à vivre comme lui; ses mœurs deviendront les vôtres, dès que son commerce cessera

d'alarmer votre piété. Le peuple de Dieu ne tarda pas d'imiter les mœurs des Chananéens, dès qu'il eut contracté avec eux des liaisons que Moïse leur avait défendues. Ce peuple indocile se mêla parmi les nations, dit l'Ecriture, il en prit les œuvres impies; il y trouva un sujet de scandale, et bientôt il les imita : *Commisti sunt inter gentes, et didicerunt opera eorum.* (*Psal.* CV).

Ainsi, chrétiens, l'éprouverez-vous dans le monde, si votre vigilance ne sait vous y soustraire à propos. Vous y trouverez partout des occasions de scandale et des leçons de péché. Dans les discours, on y fait le procès à la vertu pour intimider l'innocence, et pour enhardir le vice; on y fait l'apologie du monde et l'on s'efforce d'ériger en lois inviolables ses maximes et ses abus. Dans les objets, des émissaires de l'enfer s'arment de traits indécents et lascifs, le luxe et la magnificence irritent la soif des richesses et le désir immodéré de briller. Dans les exemples, on voit courir en furieux vers le crime, arborer l'étendard de la dissolution, et sauver à peine les bienséances de la condition et de l'état. Vous ouvrirez vos oreilles et vos yeux à ces discours séduisants, à ces objets enchanteurs; bientôt vous y familiariserez votre esprit, vous ne tarderez guère d'y familiariser votre cœur, et vous parviendrez enfin à y conformer votre vie : *Commisti sunt inter gentes, et didicerunt opera eorum.*

Ne vous rassurez pas, au reste, sur les premières impressions d'horreur que vous pourriez en concevoir; les Israélites conçurent, sans doute, une horreur pareille, au premier aspect des abominations de Chanaan, et de ses sacrifices inhumains; ils ne laissèrent pas cependant de les imiter. Ils commencèrent, dit l'Ecriture, à former des liaisons illégitimes avec les femmes de cette nation étrangère et proscrite, *fornicati sunt* (*Ibid.*); ils continuèrent par adorer leurs idoles, *et servierunt sculptilibus eorum* (*Ibid.*); enfin, ils n'eurent pas horreur d'arroser leurs autels du sang innocent de leurs propres enfants, *immolaveruut filios suos et filias suas dæmoniis.* (*Ibid.*) Ils inondèrent la terre de leurs abominations et de leurs impiétés : *Contaminata est terra in operibus eorum* (*Ibid.*); et cela, parce que, dès le commencement, ils ne furent pas assez vigilants pour s'interdire un commerce que Moïse, plus précautionné, leur avait interdit de la part de Dieu : *Commisti sunt inter gentes, et didicerunt opera eorum.*

C'est donc une des premières précautions que se prescrit la vigilance chrétienne, et une des plus essentielles à la conservation de l'innocence, de se bannir du monde tumultueux, où la nécessité n'appelle pas. C'est à cette précaution que Judith dut la conservation de ses vertus et l'éclat de sa gloire. Quoiqu'une beauté rare, une naissance illustre, une brillante fortune, lui promissent dans le monde le sort le plus riant, inaccessible, au faîte de sa maison, elle coule le reste de ses jours dans le recueillement et le silence.

De là saint Chrysostome prend occasion de nous dire que la vigilance chrétienne sait encore distinguer le commerce du monde que nous imposent nos devoirs, d'avec un commerce de pure dissipation et de pure curiosité. Il est des engagements de condition que Dieu nous prescrit, il en est que nous y ajoutons nous-mêmes : la Providence nous engage dans les uns, nous nous ingérons dans les autres; c'est ce que la vigilance chrétienne sait discuter avec une exacte sévérité. Vous devez par conséquent examiner si c'est l'utilité de la patrie qui vous engage dans le monde : si Dieu sera plus glorifié, si le prochain sera plus édifié, si les abus seront réformés. Si c'est pour faire des protecteurs de la vérité, des asiles à l'innocence, que vous vous montrez dans le monde, allez avec confiance, le Seigneur sera avec vous, parce que vous serez où sa loi vous veut; mais si vous voyez que l'ambition, l'inquiétude, la curiosité, l'amour du monde et de ses œuvres conduisent vos démarches, ce que vous apercevrez aisément par le caractère de ceux que vous fréquenterez et par la nature des plaisirs que vous vous permettrez; si vous vous apercevez, dis-je, que vous suivez là-dessus votre inclination et non votre devoir, pour peu que vous sentiez le prix de votre âme, pour peu que la grâce vous soit chère, pour peu que vous connaissiez la facilité de la perdre, ah! que vous retrancherez d'amusements mondains, de visites inutiles et de prétendues bienséances! ah! que vous trouverez de motifs, et que vous trouverez encore de temps et d'intervalles pour vous séparer d'un monde profane, dont le commerce le plus permis est toujours dangereux, lors même qu'il est indispensable! Ainsi le pratiquait David. Jamais prince ne fut accablé de plus de soins et de devoirs, jamais prince ne s'en acquitta mieux; et cependant, sans négliger les fonctions royales, il trouvait le secret de s'y soustraire, pour adorer le Seigneur sept fois le jour. Quoique redevable à tout le monde, et quoique d'un facile accès à tout le monde, il savait se ménager des moments favorables pour chercher dans la retraite un asile contre les écueils qui avoisinent la cour et le trône. Ayant renouvelé ses forces, et prévenu ses dangers dans le secret de la face du Seigneur, il revenait aux affaires de l'Etat avec plus de précaution et de circonspection sur lui-même.

Car c'est encore un devoir essentiel à la vigilance chrétienne de savoir, au milieu du monde, où l'ordre du Seigneur nous attache, se garantir des écueils en les prévoyant et en les détournant : plus on est exposé, plus on a de mesures à prendre. Or, quelque fondé, quelque nécessaire que soit pour vous le commerce du monde, vous entendrez les mensonges s'élever arrogamment contre la vérité; veillez donc sur votre esprit, pour n'être pas séduit par l'homme men-

teur, et pour dire comme David à Dieu : *Les impies m'ont raconté des fables* (*Psal.* CXVIII), les mondains m'ont débité leurs vaines maximes, ô mon Dieu! mais elles ne prévaudront pas en moi contre vos vérités éternelles. Malgré les alarmes de votre piété, vous verrez des objets séducteurs qui joignent l'artifice aux attraits de la nature; veillez donc sur vos sens, et, comme le saint homme Job, faites un pacte avec vos yeux, pour ne les poser jamais sur ce qu'il n'est pas permis de désirer. Votre rang vous attirera des hommages, votre prospérité rassemblera les délices et le faste autour de vous; veillez donc sur votre cœur, pour ne pas vous en faire des idoles, et pour pouvoir dire dans la vérité, comme la pieuse Esther : Vous savez, ô mon Dieu! que c'est dans la sincérité de mon âme que je réclame en secret la pénitence et la simplicité chrétienne; que le dégoût et l'ennui me suivent de près dans ces assemblées où la nécessité m'entraîne, qu'ils empoisonnent pour moi ces plaisirs importuns, et que votre servante, ô Dieu de mes pères! n'a placé qu'en vous sa douceur et sa joie. La vigilance chrétienne consiste donc à s'interdire, d'effet et de cœur, tout ce qui, par lui-même ou par occasion, peut nous faire perdre la grâce.

Oui, mes frères, il faut veiller à augmenter la grâce pour ne la pas perdre; on la perd, dès lors que dans sa conduite on ne se conforme pas aux desseins de Dieu : or, lorsqu'on manque de veiller et de travailler à l'accroissement de la grâce, on manque essentiellement aux desseins de Dieu, parce que Dieu nous impose une perfection et nous prescrit une sainteté à laquelle toute notre vigilance, toute notre attention de tous les instants de notre vie ne pourront jamais suffire. Dieu veut que nous soyons formés à l'image de celui qui nous a créés, qui est lui-même; que nous approchions, par la pureté de nos âmes, de la nature des saints glorifiés; que nous soyons transformés en Jésus-Christ, et que nous soyons en lui de nouvelles créatures; il veut enfin que nous soyons saints comme il est saint, et parfaits comme il est parfait. Il est donc évident que, d'un côté, ne pouvant jamais être parfaits comme Dieu même, que, de l'autre, étant obligés de tendre toujours à la perfection de Dieu même, il est évident, dis-je, que, dans aucun moment de notre vie, nous n'aurons jamais épuisé nos devoirs, que notre application à croître dans la gloire du Seigneur doit être continuelle, et que le moment qui nous trouve sans vigilance et sans attention nous trouve coupables et dignes de perdre la grâce. Que le désir de notre perfection croisse à mesure de l'obligation que nous avons d'être parfaits, et que notre application à le devenir réponde à la vivacité de nos désirs.

C'est sur cette application assidue que nous jugeons de l'empressement qu'ont les enfants du siècle pour les objets frivoles qui peuvent satisfaire leurs passions; ils sont ingénieux et subtils à ne laisser échapper aucune occasion favorable à leur cupidité; ce qui fait dire à Jésus-Christ, que les enfants du siècle sont plus prudents et plus vigilants sur leurs intérêts temporels. que les enfants de lumière ne le sont sur leurs intérêts éternels : *prudentiores.* Quelque humiliant que soit pour nous l'avantage qu'ils ont à cet égard, prenons-les pour modèles à l'égard d'un objet plus sublime, et tâchons de faire avec succès pour Dieu, ce qu'ils font souvent si inutilement pour le monde.

Les enfants du siècle veillent à l'avancement, ou au décroissement de leur fortune; ils se rendent compte à eux-mêmes de leurs pertes pour les réparer, ou de leurs gains pour les augmenter; s'ils s'aperçoivent qu'ils déclinent, ils se raniment et se hâtent; s'ils remarquent qu'ils avancent, ils s'encouragent à de nouveaux projets; leur décadence et leur succès attirent également leur attention et leur vigilance. De même les enfants de lumière doivent veiller sur l'état présent de leur conscience, sur le degré actuel de leur grâce et de leur sainteté; faire un sérieux examen de leur conduite et de leurs œuvres; interroger leur cœur sur les dispositions présentes pour les purifier et les perfectionner; discuter mûrement ce qu'ils font pour Dieu, ce qu'ils font contre Dieu, quelles passions les dominent, quelles vertus leur manquent, quelles vertus leur conviennent, quels progrès ils ont fait, quelle carrière leur reste à fournir. C'est le précepte que donne saint Paul à tous les chrétiens. Que chacun, dit l'Apôtre, examine son ouvrage et son état : *Opus suum probet unusquisque.* (*Galat.*, VI.)

Les enfants du siècle veillent aux moyens de s'avancer et de s'élever; ils en étudient les voies les plus sûres et les plus courtes; ils savent tourner les événements à leurs avantages, ils ont des ressources toutes prêtes; ils savent parer à tout et prévenir tout; ils veulent fortement leur fortune; dès lors rien n'échappe à leur vigilance de ce qui peut en assurer l'accroissement. De même les enfants de lumière ne doivent rien donner à l'incertitude; ils doivent par conséquent ne prendre conseil que de la loi de Dieu, y mesurer toutes leurs démarches, y puiser toutes leurs résolutions, et se dire en eux-mêmes, dans le secret et le silence : le Seigneur sera-t-il honoré de cette action? contribuera-t-elle à sa gloire? contribuera-t-elle à ma perfection?

Tout ce qui leur paraît propre à les unir à Dieu, à les remplir de sa grâce, doit leur paraître aimable : prières, sacrements, instructions saintes, aumônes, œuvres de pénitence et de miséricorde, ils doivent s'y porter avec joie, et les embrasser comme autant de moyens qui les avancent vers le terme heureux de leurs désirs. C'est l'avis que nous donne saint Paul : Veillez tous, dit-il, agissez avec courage, que pas un moyen de salut n'échappe à vos empressements : *Vigilate, state in fide, viriliter agite.* (*I Cor.*, XVI.) La vigilance des enfants du siècle pour leur fortune ne se relâche pas et ne se borne pas;

ils désirent toujours, parce qu'il manque toujours quelque chose à leur avidité; s'ils n'ont pas tout ce qu'ils désirent, ils comptent pour rien tout ce qu'ils ont. Sont-ils nés dans la poussière, ils n'oublient rien pour sortir de l'obscurité; ont-ils obtenu le nécessaire, ils visent à l'utile; ont-ils acquis l'utile, il faut penser au commode; jouissent-ils du commode, il faut y ajouter l'éclat, il faut soutenir les honneurs par les richesses, ennoblir les richesses par les honneurs; il faut obtenir pour le présent, pour l'avenir, pour soi-même, pour ses proches, pour égaler celui-ci, pour surpasser celui-là : chaque jour voit naître de nouveaux désirs et de nouveaux efforts. Tant qu'ils voient quelque chemin à faire, ils ne sauraient s'en tenir à ce qu'ils ont déjà fait; quand ils sont arrivés jusqu'où leurs yeux, leurs espérances pouvaient s'étendre, ils découvrent de nouveaux espaces qui raniment leurs prétentions; ils ne s'arrêtent jamais, parce qu'ils voient toujours du chemin à faire. De même les enfants de lumière ne doivent point donner des bornes à leur vigilance et à leur application. Nés dans l'indigence des biens de la grâce, toujours menacés d'en être privés, toujours obligés d'en acquérir de nouveaux, toujours assurés de n'en avoir jamais assez, ils visent à la pratique des bonnes œuvres, non-seulement prescrites à tous les chrétiens, mais propres à leur état particulier; à l'acquisition des vertus, et de toutes les vertus, et non-seulement des vertus naissantes, mais des vertus consommées, des vertus dans toute la plénitude, des vertus dignes de la grâce que nous avons reçue, dignes de la gloire que nous attendons, dignes de notre vocation, et de celui qui nous a appelés à son admirable lumière. Ainsi saint Paul oublie tout ce qu'il a fait, dès qu'il voit qu'il lui reste quelque chose à faire.

Les enfants du siècle ne s'étonnent de rien, dès qu'il s'agit de parvenir; s'ils sont nés fiers, ils savent commander à leur fierté naturelle, et mériter par la souplesse une protection mille fois sollicitée; ardents pour le plaisir, ils savent prendre sur leurs aises, et se dérober des moments précieux qui leur promettent mille douceurs; jaloux de leur santé, ils couleront néanmoins leurs jours dans les sueurs et les périls; amateurs de la liberté, nés francs et sincères, ils sauront contraindre leur humeur aux égards et aux bienséances qu'exigent leurs intérêts; ils n'auront point de sentiments à eux, ils ne parleront que d'après les plus forts, ils auront des suffrages toujours prêts; les dispositions de ceux qu'ils approchent décideront de celles qu'ils feront paraître; souvent, sous un front sérieux, ils déguiseront un cœur qui nage dans l'amertume, et quelquefois ils cacheront une joie secrète sous un chagrin contrefait; ils s'étudieront et se réduiront à ces pénibles efforts, parce qu'ils leur sont utiles. De même la vigilance des enfants de lumière ne se rebute pas des difficultés, et le nombre des obstacles rallume leur activité; ils savent que le premier pas qu'on doit faire au service de Dieu, c'est le sacrifice de ses penchants; aucune rigueur ne leur coûte, parce qu'ils y sont résolus; aucune tentation ne les étonne, parce qu'ils s'y sont attendus; aucun plaisir interdit ne les attire, parce qu'ils y ont renoncé; ce n'est pas sur les révoltes de la nature, mais sur l'autorité de la loi qu'ils règlent leurs dispositions.

Sous lequel de ces traits viens-je de vous dépeindre, mes frères, et dans quelle classe faut-il vous mettre? Est-ce dans celle des enfants du siècle? est-ce dans celle des enfants de lumière? est-ce l'accroissement de la grâce ou de la fortune qui attire votre vigilance et vos efforts? Ah! si vous ne donnez, au moins, à votre salut et à votre perfection, les attentions et les soins que la prospérité du siècle enlève à ses aveugles adorateurs, ils s'élèveront eux-mêmes contre vous, ils opposeront au dernier jour leurs précautions et leurs soins à votre froideur et à votre lâcheté; leurs reproches seront d'autant mieux fondés de leur part et d'autant plus accablants pour vous, que les objets qu'ils se proposent sont plus inférieurs à ceux que vous devez vous proposer. Il s'agit pour eux, dit saint Paul, d'une fortune toujours vaine, toujours trompeuse, qui n'emprunte son prix que de l'illusion et de l'erreur, qui même, toute réelle et toute solide qu'on la pourrait supposer, périt enfin à la mort? *Illi quidem corruptibilem coronam.* (I *Cor.*, IX.) Il s'agit pour vous des richesses dont un Dieu même est le dispensateur, qui vous approchent, autant qu'il se peut, de sa ressemblance et de sa grandeur, et qui trouveront leur perfection et leur récompense à la fin de votre course : *Nos autem incorruptam.* (*Ibid.*) Il s'agit pour eux d'un bien toujours incertain, toujours au-dessous de leurs espérances, toujours au-dessous de leurs efforts, et qui, très-souvent encore se refuse à leurs désirs. Il s'agit pour vous d'un bien aussi certain qu'il est véritable dans ses promesses; d'un bien qui surpasse l'idée que nous en avons, qui surpasse la recherche que nous en faisons, et qui toujours est infailliblement le prix d'une volonté sincère L'autre différence qui se trouve entre les biens que se proposent les enfants du siècle, et ceux que nous devons nous proposer, c'est que souvent ils les obtiennent ou les manquent, ils les conservent ou les perdent par un bizarre concours de circonstances auxquelles ils n'ont point de part : au lieu que le chrétien décroît nécessairement, lorsqu'il ne veille pas à sa perfection; comme il y fait immanquablement d'heureux progrès, lorsqu'il y veille et qu'il y travaille constamment. Heureux, dit la Sagesse éternelle, heureux qui veille à ma porte dès le grand matin, et qui me cherche avec assiduité; ses soins ne seront pas inutiles; je prodiguerai mes richesses à son empressement, il puisera dans mon sein la consolation et la vie, la perfection et le salut. Cette sagesse

éternelle nous avertit elle-même qu'elle veille dès le grand matin à la porte de notre cœur. Quelle bonté de sa part, et quelle lâcheté de la nôtre de ne veiller pas! La sagesse veille sur nous pour nous garder, l'esprit de ténèbres veille lui-même pour nous surprendre. Tout veille pour nous, ou contre nous; serons-nous les seuls qui ne veillerons pas, quoique nous soyons les seuls intéressés à veiller? Veillons donc, et ne nous endormons sur rien, quelque pénible, quelque gênante que soit une circonspection continuelle. Tout ce qu'il s'agit de perdre ou de gagner ne le mérite-t-il pas? Songeons qu'à ces sollicitudes passagères succédera pour jamais une tranquillité parfaite, dont nous jouirons dans le sein de Dieu même, lorsque nous serons associés à sa gloire dans l'éternité bienheureuse, etc.

## SERMON IV.

*Pour le jeudi de la première semaine de Carême.*

### SUR LA PRIÈRE.

O mulier! magna est fides tua, fiat tibi sicut vis. (*Matth.*, XV.)

*O femme! que votre foi est grande, qu'il vous soit fait selon vos désirs.*

Douterons-nous encore de l'efficacité de la prière et de l'obligation de prier? Une femme étrangère, qui, par sa naissance et son état, n'avait nulle part aux promesses d'Israël, voit remplir ses désirs, parce qu'elle prie avec instance: que ne doivent pas attendre des chrétiens, à la prière desquels tout est promis par un Dieu qui peut tout exécuter? Qui pourrait donc, après cela, leur faire négliger la prière? L'abandonneraient-ils aux peuples étrangers? se flatteraient-ils d'avoir un droit si fort acquis sur les biens du Seigneur, qu'ils leur seront accordés sans être demandés? Une telle illusion ne saurait les séduire, après le commandement exprès que Jésus-Christ leur fait de demander, de désirer et de chercher ce qu'ils veulent obtenir de la grâce. Pourquoi donc, encore une fois, tant de chrétiens qui ne prient point du tout, et tant d'autres qui prient de façon à faire rejeter leur prière?

Un abus si déplorable vient sans doute de ce que nous ne sentons pas la force des motifs qui doivent nous porter à prier, ou que nous ignorons les dispositions essentielles pour prier avec fruit. Il est donc à propos d'apprendre aux uns quelle est l'obligation de la prière, et aux autres quelles doivent en être les qualités. C'est ce que j'entreprends de faire dans ce discours, où je montrerai d'abord l'obligation de la prière, fondée sur notre état et sur nos devoirs; ce sera la première partie. Je ferai voir ensuite les conditions de la prière, fondées sur la nature et sur la fin de la prière même; ce sera la seconde. Pour en parler avec fruit, prions nous-mêmes par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

### PREMIÈRE PARTIE.

Sous quelque rapport que nous nous considérions, partout nous trouverons une obligation indispensable de prier. Nous sommes les images de Dieu; nous lui devons donc l'hommage et l'adoration. Nous sommes des hommes indigents et fragiles; nous devons donc chercher les secours les plus propres à nous enrichir et à nous soulager. Nous sommes enfants de l'Eglise, qui nous glorifions d'être membres de son corps; nous devons donc lui donner les secours qui dépendent de nous, et que ses besoins exigent de notre tendresse. Or je dis que rien n'est plus propre à nous faire accomplir ces devoirs que la prière, et que par conséquent elle est d'une obligation indispensable pour nous. 1° Par son moyen nous rendons à Dieu l'hommage et l'adoration que nous lui devons. 2° Nous nous procurons les secours que nous nous devons à nous-mêmes. 3° Nous nous acquittons envers l'Eglise de ce que ses besoins et sa tendresse exigent de nous. Commençons par ce que nous devons à Dieu.

Qu'est-ce que la prière! C'est, dit Tertullien, un tribut spirituel que l'âme rend à Dieu du fond de son cœur. C'est un hommage spirituel: c'est donc le plus digne d'être offert à Dieu, et le seul vraiment digne de Dieu. Dégagé de cette portion grossière qui nous environne, le Père céleste demande des adorateurs en esprit et en vérité, dont les hommages intérieurs et sincères répondent à la spiritualité de ses perfections. Pur esprit de sa nature, il n'exige proprement que l'esprit et le cœur de l'homme qu'il a fait à sa ressemblance; et n'est-ce pas une justice qu'il les exige? Ne devons-nous pas honorer Dieu de ce qu'il y a de plus élevé, de plus épuré dans nous-mêmes? Or c'est l'esprit et le cœur qui caractérisent proprement l'homme, qui le distinguent des êtres sans raison et sans intelligence; c'est ce qui le rend plus semblable à Dieu, plus digne des tendres regards de Dieu; c'est donc aussi ce qu'il doit à Dieu dans la prière pour rendre hommage à sa majesté suprême. Hé! quel autre hommage peut-il rendre à Dieu, que ce Dieu saint ne méprise en comparaison de la prière? Je suis las, dit-il, je suis fatigué des holocaustes dont vous chargez mes autels: attendez-vous que je me rassasie de leur chair, et que je m'abreuve de leur sang? ce sang impur, répandu devant moi, suppléera-t-il au culte religieux que vous me devez? Ah! répandez plutôt votre cœur en ma présence par une fervente prière, adressez-moi vos vœux, offrez à mon nom un sacrifice de louanges, et le prompt secours dont votre prière sera suivie vous répondra de la gloire que j'en aurai reçue: *Immola Deo sacrificium laudis, et redde Altissimo vota tua. Eruam te, et honorificabis me* (*Psal.* XLIX.)

Est-il, en effet, quelque perfection de Dieu qui ne soit honorée par une humble prière? Que fais-je, dit Tertullien, lorsque je m'a-

dresse à Dieu pour lui représenter mes besoins, et pour en recevoir le remède? Je reconnais en lui l'assemblage de ce qui me manque, et la source de ce que je demande : *illi deputamus quod petimus*. Je confesse mon impuissance à me secourir moi-même, et j'adore le pouvoir souverain qui réside en Dieu. Je proteste à ses yeux que les créatures qui m'environnent sont incapables de fournir à mon indigence, et que Dieu seul est assez riche pour me combler de biens, sans rien perdre de sa plénitude. Je reconnais que, quand même les créatures seraient en état de me secourir, je ne trouverais pas en elles une charité libérale, étendue, constante comme celle de mon Dieu. Telle était la gloire que les Israélites rendaient autrefois à Dieu, lorsqu'ils lui disaient dans l'excès de leurs maux : Si vous nous manquez, Seigneur, à qui aurons-nous recours ? Les nations étrangères nous accablent de toutes parts, nous levons vers vous nos mains suppliantes ; levez-vous vous-même, divin protecteur d'Israël, et faites-nous sentir, aussi bien qu'à ceux qui ont juré notre perte, que comme sans vous nous ne pouvons rien contre eux, sans vous ils ne peuvent eux-mêmes rien contre nous. Ainsi glorifions-nous le Seigneur, lorsque, pour des biens plus nobles et plus dignes de sa magnificence, nous invoquons son saint nom : lorsque, prosternés devant sa face, nous lui demandons la victoire des passions qui nous dominent, les vertus qui nous conviennent, le bonheur qu'il nous promet, nous le reconnaissons pour le vainqueur du péché, la source de la grâce et le consommateur de notre gloire : *illi deputamus quod petimus*.

Apportez donc, enfants des hommes, apportez l'honneur et la gloire au Seigneur, dit le Prophète. (*Psal.*, XXVIII.) Et comment veut-il que nous lui payions ce tribut de gloire? Venez, ajoute-t-il, adorez-le dans son saint temple, prosternez-vous en sa présence, reconnaissez, par vos supplications et vos vœux, qu'il est le Seigneur qui nous a formés, notre protecteur et notre père, et que nous sommes ses enfants chéris et son peuple privilégié. Telle était la conduite de ce saint roi d'Israël : Quelles actions de grâces rendrai-je au Seigneur? disait-il en lui-même. Quelle oblation assez pure présenterai-je à ses yeux, pour reconnaître son empire et ses bienfaits? (*Psal.*, CXV.) Descendrai-je de mon trône pour confesser qu'à lui seul appartient toute gloire? déposerai-je le sceptre et la couronne à ses pieds? ferai-je rougir les autels du sang de mille victimes? Non, Seigneur, je découvre un moyen plus facile et plus capable d'honorer vos perfections divines, je vous offrirai un sacrifice de louanges, j'invoquerai votre nom adorable, et je vous adresserai mes vœux dans votre saint temple; cette humble invocation de votre pouvoir et de votre miséricorde sera l'aveu le plus sincère et le plus authentique de ma dépendance et de votre divinité : *in quacunque die invocavero te... ecce cognovi quoniam Deus meus es*. (*Psal.*, LV.) C'est dans ces dispositions qu'il prévenait la face du Seigneur dès le grand matin ; qu'il réitérait cet hommage sept fois le jour, et qu'il le terminait le soir par une oraison plus fervente, qu'il priait le Seigneur de recevoir en odeur de suavité, comme un encens exquis brûlé devant son trône ; il ne mettait point de bornes à ses prières, parce qu'il n'en mettait point à la foi qui lui faisait reconnoître un Dieu sur sa tête : *in quacunque die invocavero te... ecce cognovi quoniam Deus meus es*.

Et nous, mes frères, et nous, si favorisés du Seigneur, si spécialement consacrés à son culte; nous, ses enfants chéris, nous, les cohéritiers de son Fils unique, nous ne donnons à la prière que quelques moments interrompus et rapides, dont la dissipation et l'ennui nous ravissent encore la meilleure part, comme si quelque chose devait nous paraître plus important que d'adorer Dieu, que de chercher dans l'oraison un remède infaillible à nos maux et à nos faiblesses.

Plus nos besoins sont pressants, plus nous devons en chercher le remède; c'est ce qu'exige l'amour que nous nous devons à nous-mêmes. Or quels besoins plus pressants et plus nombreux que les nôtres, et quel moyen de les soulager plus facile et plus efficace que la prière ! Que nos besoins soient nombreux et pressants, il suffit d'être raisonnable pour les reconnaître, et d'être chrétien pour en gémir. Indigence, aveuglement, corruption, indifférence pour le bien, inclination pour le mal, voilà les hommes : triste situation où tout contribue à notre perte ! Où trouverons-nous la force et le courage pour nous soustraire à tant de maux, et pour échapper à tant de périls? sera-ce dans nous-mêmes ? Depuis longtemps notre impuissance n'est plus contestée. Sera-ce dans les créatures? que peuvent faire ces faibles roseaux, que se briser et nous percer de leurs épines? A qui donc nous adresser, si ce n'est à Dieu ? à quoi recourir, si ce n'est à la prière? C'était la ressource ordinaire du saint roi David : J'ai vu, dit-il, (*Psal.*, XVII) j'ai senti les douleurs de la mort, je n'ai trouvé sous mes pas que trouble et confusion ; mes ennemis audacieux insultaient à mes malheurs, et s'efforçaient de les multiplier; mes maux étaient près de m'accabler et de me dérober un reste de vie languissante. J'ai crié vers le Seigneur, je vous ai dit : Dieu secourable, délivrez mon âme, ô vous qui êtes pleins de miséricorde ! Et voici, mes frères, l'heureux succès de sa prière : son âme est délivrée de la mort qui le menaçait, ses pas sont affermis, ses ennemis dissipés et ses larmes taries.

Telle doit être notre ressource dans les maux qui nous pressent et dans les périls qui nous menacent; mais notre prière sera-t-elle exaucée comme celle de ce saint roi? N'en doutons pas, mes frères, la parole de Jésus-Christ est expresse; tout ce qui peut nous convaincre de l'efficacité de notre prière, ce divin Sauveur le met en usage : Demandez, dit-il, et l'on vous donnera; frappez, et l'on

vous ouvrira ; cherchez, pressez jusqu'à l'importunité et vos désirs seront accomplis. Promesses consolantes, dont les effets ont soulagé tous les hommes qui, jusqu'à présent, ont invoqué le Seigneur avec confiance. Moïse prie, et d'un rocher aride sort une source d'eau vive. Israël érige une idole ridicule, le Seigneur tient déjà la foudre suspendue pour l'anéantir; Moïse prie et la foudre vengeresse tombe des mains du Seigneur. Josué prie, et le soleil arrête sa course rapide. Elie prie et le feu vengeur descend du ciel; il prie encore, et la pluie salutaire se répand sur la terre aride. Il ne tient qu'à nous de rendre nos prières aussi puissantes; non, si vous voulez, pour renverser les lois de la nature, mais pour opérer le changement de nos cœurs. Croyons comme ces grands hommes, espérons comme eux, et nous serons exaucés de même, parce que Jésus-Christ ne borne à rien sa promesse : De tout ce que vous demanderez, dit-il, rien, sans exception, ne vous sera refusé. (*Matth.*, XXI.) Comme par le moyen de la prière seront opérés les prodiges les plus éclatants, par elle aussi seront soumises les passions les plus indociles. Il est donc d'une obligation indispensable de prier, puisqu'il est d'une obligation indispensable d'employer les moyens propres à nous purifier, à nous soutenir, à nous animer.

Mais il est d'une obligation plus étroite encore, ou plutôt il est d'une absolue nécessité de prier, si la grâce n'est donnée que par la prière; or la grâce n'est promise et n'est donnée qu'à la prière : il est donc aisé de conclure que comme la grâce est absolument nécessaire pour le salut, la prière est absolument nécessaire pour obtenir la grâce qui conduit au salut. C'est donc vouloir être privé de la grâce, vouloir être privé du salut, vouloir souscrire à sa damnation, que de ne vouloir pas prier; comme c'est s'attirer la grâce, s'assurer le salut et mériter une heureuse éternité, que de prier souvent, ou pour mieux dire, toujours. Oui toujours : car comme il n'est ni circonstance, ni situation, ni temps, ni lieu où nous n'ayons besoin de la grâce, ou pour éviter le mal ou pour pratiquer le bien ; il n'est aussi ni circonstance, ni temps où nous ne devions prier. Etes-vous tristes, dit saint Jacques, (c. V) priez, pour éviter une tristesse qui opère la mort. Etes-vous dans la joie, priez, crainte que votre esprit ne se dissipe par une joie profane. Etes-vous tentés, priez pour ne pas succomber. Jouissez-vous de la paix, priez pour vous y maintenir. Enfin priez toujours, nous dit le Fils de Dieu, et ne vous lassez pas d'une supplication continuelle d'où dépend votre sûreté. Priez pour ne pas faire le mal, priez après l'avoir évité ; priez pour faire le bien, priez après l'avoir opéré ; priez toujours, parce que vos besoins sont continuels : *Oportet semper orare et nunquam deficere.* (*Luc.*, XVIII.)

Est-ce trop exiger des hommes, que de les assujettir à demander toujours ce dont ils ne peuvent jamais se passer? et n'est-ce pas une infinie miséricorde en Dieu de leur accorder ses grâces à si peu de frais? Comme sans la foi nous ne pouvons ni l'invoquer ni le prier, il nous donne la grâce de la foi, sans exiger ni nos désirs, ni nos prières; sa clémence nous prévient en nous accordant cette faveur; mais il veut, dit saint Augustin, que nous le prévenions à notre tour, en lui demandant les autres grâces. Sa miséricorde nous les prépare, mais il attend que notre prière les obtienne; il ne veut les donner qu'à ceux qui les lui demandent, crainte de les donner à ceux qui les refusent; et nous devons conclure que l'emportement de nos passions, l'inconstance de nos bons desseins et la fragilité dont nous faisons la triste épreuve dans les diverses occasions qui se présentent viennent de notre négligence à prier.

Comme nous n'engageons pas le Seigneur à nous protéger, Dieu nous abandonne à nous-mêmes ; nous vivons sans recourir à lui, il nous laisse sans veiller sur nous ; prenons-nous-en donc à nous-mêmes si la grâce nous est refusée ou accordée avec réserve. Peu de prières, peu de grâces; beaucoup de prières, beaucoup de grâces ; voilà le pacte fait entre Dieu et nous, et dont Dieu ne s'écarte que dans des occasions rares, sur lesquelles il est téméraire de compter.

La Chananéenne se convertit, mais c'est après avoir prié; le publicain se convertit, mais c'est après s'être humilié devant Dieu ; la Samaritaine fait pénitence, mais c'est après avoir demandé l'eau qui jaillit à la vie éternelle. Dieu, je le répète, fait le premier pas vers nous en nous appelant, nous devons faire le second vers lui en priant. Jusque-là l'homme s'efforce toujours inutilement; et prie-t-il comme il faut, il peut tout, parce qu'il obtient la grâce, la grâce qui opère la conversion, la grâce qui fait vaincre la tentation, la grâce qui fait observer les commandements. Que tout nous détourne du bien dans nous-mêmes et dans le monde, nous le disons avec vérité; mais que nous ne puissions vaincre les difficultés qui viennent du monde et de nous-mêmes, c'est une fausseté, parce qu'avec la prière nous pouvons tout, et que nous pouvons sans cesse prier; c'est pourquoi j'ai dit que la prière est d'une obligation indispensable par rapport à nous. Nouvelle obligation de la prière par rapport à l'Eglise.

Nous devons tous aimer l'Eglise, parce que nous devons tous aimer Dieu. Ces deux obligations sont fondées sur un même principe, et l'une est une suite nécessaire de l'autre. Jésus-Christ et son Église sont inséparables, dit saint Thomas, l'Eglise est le lien qui nous unit à Dieu : il est donc impossible d'aimer Dieu comme il faut, sans aimer l'Eglise comme ses légitimes enfants : et quand même l'amour que nous devons à Dieu ne nous ferait pas une loi de celui que nous devons à l'Eglise, le tendre caractère de ses membres devrait seul nous porter à prendre part à ce qui la regarde, à ses gains, à ses pertes, au triomphe de sa doctrine, au

violement de ses preceptes, à la sainteté de ses enfants, à la perfection de ses ministres, au salut de tous ses membres. Pouvons-nous nous intéresser à tout cela, sans lui fournir tous les secours qui dépendent de nous? Or quels secours peuvent lui procurer le commun des chrétiens? Il en est peu qui, par autorité, puissent réprimer les scandales et réformer les abus; il en est peu qui, faute d'occasion et de lumière, puissent instruire et corriger; les leçons ne conviennent pas toujours, les corrections révoltent souvent, le zèle importune d'ordinaire; une seule chose ne peut déplaire à personne, convient à tout le monde, et est toujours bien reçue de Dieu, c'est la prière; c'est presque l'unique ressource qui reste au commun des fidèles, pour prouver à l'Eglise leur amour pour elle et leur zèle pour son accroissement. S'il est donc vrai que nous soyons obligés d'aimer l'Eglise et de lui prouver notre amour par nos secours, il est donc pour nous d'une obligation indispensable de prier pour les princes qui la protégent, pour les pontifes qui la gouvernent, pour les lévites qui la servent, pour les fidèles qui l'édifient, pour les pécheurs qui la déshonorent, pour les impies qui la déchirent par leur révolte contre ses vérités. Que servent d'ordinaire tous les autres moyens que peut employer le commun des fidèles? qu'à aigrir les plaies de l'Eglise et à les multiplier.

A quoi servent tant de propos peu mesurés contre les têtes augustes qui gouvernent les différents empires? Respectons leurs desseins, sans vouloir les sonder, et du reste prions l'esprit de sagesse de présider à leurs conseils. Ainsi nous le recommande saint Paul : *Je vous conjure*, dit-il, *sur toutes choses, de prier pour les princes, afin que nous menions une vie paisible et tranquille.* (*I Tim.*, II.)

A quoi servent ces traits malins contre les ministres de l'Eglise, qui, trop souvent, couvrent d'opprobre le ministre et le ministère? pourquoi déchirer le pontife, le lévite et le solitaire par des discours injurieux, dont Dieu même se sent blessé? Soutenez-nous par vos prières, si nous manquons à vous soutenir par nos exemples; si notre vie est moins édifiante qu'elle devrait l'être, vous acquiert-elle pour cela le droit de nous déchirer? ne doit-elle pas vous porter au contraire à prier d'autant plus pour nous, que de notre sainteté dépend, en quelque sorte, la vôtre? Vos prières nous profiteront plus que vos censures, disait saint Augustin aux donatistes; vos censures ne feront qu'ajouter les traits de votre malice à la lâcheté de notre vie; et peut-être, par vos prières, obtiendrez-vous des prêtres fidèles, revêtus de la justice et doués de la sainteté si convenable à la maison de Dieu. Ainsi l'espérait saint Paul, et demandait-il aux fidèles de son temps le secours de leurs prières pour le succès de ses travaux et pour l'accroissement de l'Evangile.

A quoi bon, épouse infortunée, ces reproches amers contre un époux infidèle. A quoi bon, mère affligée, ces éclats et ces emportements contre des enfants indociles. Moins de paroles et plus de prières, moins de plaintes aux oreilles de vos proches, et plus de larmes dans le sein du Seigneur. C'est lui qui tient les cœurs dans sa main, et qui les change à son gré; priez-le d'émouvoir par sa grâce ceux que la nature et la religion doivent vous rendre si chers. Ainsi les supplications assidues de Monique enfantèrent Patrice à Jésus-Christ, et donnèrent à l'Eglise Augustin pour défenseur.

A quoi sert, ministres de l'Eglise, votre indignation contre des mondains qui ne vous écoutent pas, ou qui se rient de vos leçons. Les abandonnerez-vous à la dépravation de leur cœur, et ne vous souviendrez-vous plus de l'intérêt que vous devez prendre à leur salut? Recourez plutôt à celui dont vous n'êtes que l'organe, et priez-le de donner, par sa parole intérieure, l'accroissement et le succès aux efforts de votre zèle. Ainsi Samuel, autrefois rejeté des Juifs, leur disait avec une compassion paternelle : A Dieu ne plaise que je commette jamais un aussi grand crime, que celui de cesser de prier pour vous, quelque sujet que vous me donniez de vous oublier. (I *Reg.*, XII.)

A quoi bon ces déclamations perpétuelles sur les besoins de l'Eglise, sur la dépravation des mœurs, sur l'irréligion et l'impiété, qui, dans le dernier âge, se sont emparés de tant d'esprits, et qui font baisser la tête à la foi timide et chancelante de tant d'autres? Intéressons, par nos cris et nos prières, celui dont la gloire est intéressée à les exaucer; prions-le de soutenir son ouvrage, et de regarder en pitié son peuple choisi. Ainsi, dans la primitive Eglise, chaque particulier priait pour le bien commun; et le commun des fidèles priait pour les besoins de chaque particulier; tantôt un particulier obtenait le salut de tout le corps, comme Ananie; tout le corps de l'Eglise obtenait le salut d'un particulier, comme la délivrance de saint Pierre.

Nous éprouverions encore aujourd'hui de pareils secours, s'il était des âmes fidèles qui levassent au ciel des mains pures pour le salut de leurs frères en Jésus-Christ. Mais nous pouvons réitérer aujourd'hui la même plainte que le prophète Isaïe adressait autrefois à Dieu : Personne ne se présente, Seigneur, pour implorer votre protection sur votre peuple : *Non est qui invocet nomen tuum.* (*Isa.*, LXIV.) Il n'en est point qui s'élève contre votre colère, et qui prévienne les desseins de votre vengeance : *non est qui consurgat.* (*Ibid.*) Il n'en est point qui retienne votre bras et qui lie les mains à votre justice : *non est qui teneat te.* (*Ibid.*) La plupart de ceux qui, par état ou par piété, sollicitent les miséricordes du Seigneur, trop occupés de leurs besoins personnels, oublient presque les besoins communs de l'Eglise, ou ne donnent à la prière qu'ils leur doivent, qu'une ardeur épuisée à des demandes particulières, ne pensant pas que c'est manquer à Dieu, manquer à l'Eglise, manquer à soi-même. Ne croyez-vous pas,

dit saint Ambroise, qu'en privant vos frères du fruit de votre oraison, vous vous privez vous-même du fruit de celle de tous vos frères. Si vous priez pour tous, tous les autres prieront pour vous; si vous ne priez que pour vous seul, vous n'aurez pour vous que votre seule prière. Et savez-vous si, séparée de celle de vos frères, elle aura la force de parvenir jusqu'à Dieu?

J'avoue, mes frères, que l'obligation de prier pour l'Eglise nous regarde singulièrement, nous qui, chargés de ses fonctions et de son ministère, devons nous intéresser plus que les autres à sa gloire et au salut de ses enfants; mais, pour la prière, qui consiste à demander à Dieu ses secours journaliers et pressants, pensez-vous, gens du monde, qu'elle vous soit moins nécessaire qu'à nous? Faut-il vous écouter lorsque vous la traitez d'occupation stérile? Etes-vous excusables, lorsque, la regardant comme incompatible avec votre état, vous la renvoyez au solitaire et au lévite? Ah! c'est à vous qu'elle est indispensable, à vous à qui tant d'obstacles contestent le salut, à vous qui, plus faibles et plus attaqués, avez d'autant plus besoin du secours du ciel, que vous trouverez plus d'écueils et moins de secours dans votre état.

Occupés, distraits, partagés par vos sollicitudes et vos emplois, tant qu'il vous plaira, rien de tout cela ne vous dispense de la prière, parce que dans aucune de ces occupations vous n'obtiendrez sans la prière la grâce de vous vaincre, et de vaincre le monde. Heureux si, libres des soins qui vous partagent, vous pouviez mener dans un corps mortel la vie des anges, dont l'occupation est une adoration éternelle! mais nous savons qu'il faut qu'il y ait dans le monde des Josué qui combattent, et des Moïse qui prient; ne sauriez-vous cependant partager votre temps entre le travail et la prière, être pieux, sans devenir oisifs, être occupés, sans devenir dissipés, joindre Marthe à Marie, travailler, parce que le travail est la peine du péché, prier, parce que la prière en est le remède. Si l'un était incompatible avec l'autre, il vous resterait quelque excuse; mais au milieu de vos soins temporels, vous pouvez prier avec mérite et avec succès, tous les temps y sont bons, tous les lieux y sont propres, parce que nous portons notre cœur partout, et que partout où est notre cœur nous pouvons prier. Je suppose que la majesté de Dieu présent, ni l'intérêt de votre propre salut ne puissent toucher votre cœur, ni captiver votre esprit; condamnez au moins devant Dieu votre infidélité, rougissez devant lui de votre faiblesse, désirez en sa présence que votre esprit soit moins léger, votre cœur moins insensible, et témoignez-lui la sincérité de ce désir; ce sera une excellente prière, si elle est humble, qui suffira pour vous rendre Dieu favorable, et le salut aisé. Si nous pouvions vous persuader une bonne fois une pratique si salutaire, nous nous flatterions de faire bientôt de vous de parfaits chrétiens. Mais comme il importerait peu de prier, sans prier comme il faut, voyons quelle condition doit avoir notre prière : c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Jésus-Christ promet tout à la prière; il est cependant beaucoup de prières qui ne sont point exaucées; il est donc bien des prières bien défectueuses. Puisque les promesses de Dieu sont infaillibles, il est donc aussi important d'apprendre la condition de la prière, que l'obligation de prier. C'est pourquoi je dis que la prière, pour être exaucée, doit être accompagnée de l'attention de l'esprit, de la pureté de la conscience, de la sincérité du cœur. 1° Attention de l'esprit, penser à soi-même et à celui qu'on prie. 2° Pureté de la conscience, être exempt de crime ou d'affection au crime. 3° Sincérité du cœur, désirer ardemment d'obtenir ce qu'on demande; conditions essentielles qui rendront notre prière efficace, et sans lesquelles notre prière deviendrait un péché.

La religion et la piété chrétiennes exigent que l'homme, dans toutes ses actions, ait une attention religieuse au Dieu qu'il reconnaît et qu'il adore. Mais si jamais la religion exigea ce devoir de nous, c'est sans doute pendant la prière, où l'homme parle à Dieu, où Dieu se communique à l'homme, où l'homme, prosterné devant Dieu, le reconnaît pour son souverain, où Dieu, sensible aux besoins de l'homme, le traite comme l'ouvrage chéri de ses mains. C'est alors, surtout, c'est dans ce saint exercice que l'homme doit rendre à Dieu le profond respect qu'il mérite. Or serait-ce le traiter avec ce profond respect, que de lui parler avec un esprit dissipé, rempli de mille idées étrangères et profanes, qui ne se rapportent ni à sa gloire, ni à notre salut? Se présenter à lui dans de telles dispositions, serait-ce, je ne dis pas mériter d'être exaucé, mais même se proposer de l'être? Prétendrait-on que Dieu nous écoutât, lorsque nous ne nous écouterions pas nous-mêmes, et qu'il se souvînt de nous, lorsque nous l'oublierions, même en sa présence? Prier sans cette attention et ce respect, c'est crier et se taire en même temps, dit saint Grégoire, et se contredire ainsi soi-même; ce n'est pas honorer Dieu, mais lui insulter. Or lui insulter, en faisant semblant de l'honorer, est-ce se mettre en état de le fléchir en notre faveur, ou n'est-ce pas le forcer, en quelque sorte, à nous rejeter au visage la corruption de nos prières, comme il s'explique lui-même en parlant de ceux qui l'honorent du bout des lèvres, et dont le cœur est éloigné de lui? Mais à quoi bon insister sur les preuves d'une vérité si naturelle, et dont personne ne doute. Il en est de ce point comme de plusieurs autres de la morale chrétienne, tout le monde en convient, et presque personne ne s'y conforme. Car entrons dans nos temples aux jours que l'Eglise célèbre avec le plus de solennité: parmi cette mul-

titude qui assiège nos autels, j'en vois plusieurs dont l'extérieur scandaleux révolte la piété des fidèles ; j'en découvre d'autres qui, sous un air plus réservé, ne pensent ni à prier, ni à se recueillir ; j'en aperçois certains qui prient, ce semble, avec ferveur : mais parmi ceux-là mêmes, en est-il beaucoup qui prient avec l'attention inséparable du profond respect qu'on doit à Dieu ?

O Jacob ! nous dit Dieu du haut de son trône, vous ne m'avez pas encore invoqué comme il faut : *Non invocasti me, Jacob.* (*Isa.*, XLIII.) Vous m'avez adressé des vœux, vous vous êtes rendu assidûment à mon temple; vous avez célébré mes solennités, vous avez couvert mes autels de vos dons, il est vrai ; mais avec vos vœux et vos sacrifices, vous n'avez rien fait pour ma gloire, ô Israël ! puisque vous n'avez su fixer ni la légèreté de votre esprit, ni l'inconstance de votre cœur : *Non laborasti in me, Israel.* (*Ibid.*) Fut-il jamais de reproche mieux fondé, mes frères ? votre propre cœur ne vous le fait-il pas, lorsque vous portez à la prière la dissipation et l'oubli de votre Dieu ? Pouvez-vous ne pas vous dire à vous-mêmes : Quoi ! l'esprit de Dieu m'élève jusqu'à son trône, et je laisserai ramper honteusement mon esprit sur la terre ! je viens lui rendre mon hommage, et lorsqu'il se présente avec bonté pour le recevoir, je m arrêterai à d'insipides amusements ! La grandeur de sa majesté suprême, la vivacité de ses jugements, la multitude de mes besoins, la diversité de mes devoirs, les sublimes objets de mes espérances, tout cela s'effacera de mon esprit dans le moment même où je viens expressément m'en occuper avec Dieu ! Dans l'acte même de ma prière, j'oublierai tout à la fois et moi-même qui parle à Dieu, et Dieu même qui me fait la grâce de m'écouter ! Combien de fois votre cœur vous a-t-il fait ces reproches ! pourquoi donc ne l'écoutez-vous pas? Pourquoi n'êtes-vous pas plus vigilants sur vous-mêmes, et plus attentifs à votre Dieu? Vous direz peut-être que la légèreté de votre esprit triomphe de tous vos efforts, et de l'intention sincère que vous avez d'être plus attentifs et plus appliqués. Entrez donc dans votre maison, qui n'est autre que votre cœur : fermez-en l'entrée à tout objet profane, et dans cette disposition de recueillement, priez en secret votre Père céleste. Perdez de vue le monde et sa vanité; élevez-vous au-dessus de vous-même ; transportez-vous avec le prophète jusque dans le sanctuaire adorable où le Seigneur est placé sur un trône de feu et de flammes, d'où partent, selon nos mérites, ou les foudres vengeurs de sa justice ou les rayons bienfaisants de sa miséricorde. Vous resterez immobiles en voyant les esprits célestes pénétrés de respect et de frayeur devant l'Agneau. Vous sentirez toutes les puissances de votre âme saisies d'une sainte horreur ; vous adorerez dans le silence, et rien alors ne pourra suspendre le cours de vos adorations ni la ferveur de votre prière. Avec de telles précautions vous prierez avec attention et avec succès : mais il faut surtout purifier votre cœur par un renoncement absolu à tous les objets de vos passions.

Silence, bouches impures, dit un prophète ; hommes corrompus et vendus à l'iniquité, taisez-vous : il ne s'agit point ici d'agiter vos lèvres, de lever les yeux et les mains au ciel pour vous le rendre propice : si vous voulez qu'il écoute favorablement vos vœux commencez vous-mêmes par purifier vos cœurs; effacez-en les taches, ajoute le Sage, avant de parler à Dieu, parce que Dieu n'écoute pas les pécheurs : *Convertere ad Dominum, relinque peccata tua et precare. Deus peccatores non audit.* (*Eccli.*, XVII.) Pour honorer Dieu dans la prière et pour obtenir ses grâces, il faut au moins n'être pas ennemi de Dieu : or comment sans un cœur pur être ami du Dieu de pureté ? Comment un cœur encore fumant de mille affections désordonnées est-il regardé de ce Dieu saint ? Comment oserait-on lever vers le ciel des mains encore dégoûtantes du sang de ses frères, ou trempées des larmes des malheureux ? Non, dit Dieu, lorsque vous étendrez vos mains vers moi, je ne vous regarderai pas ; lorsque vous vous prosternerez, je détournerai mes yeux de dessus vous; lorsque vous crierez avec force, je boucherai mes oreilles; et si vous me demandez raison de cette conduite sévère, je vous dirai que vos iniquités ont mis une barrière impénétrable entre vous et votre Dieu ; qu'il ne vous écoute pas parce que vos mains sont dégoûtantes de sang : votre bouche est le séjour du mensonge, votre langue distile le fiel de la médisance et le noir poison de la calomnie. Rougissez donc d'approcher du Seigneur, pécheurs à qui la conscience reproche tant de désordres ; rougissez de votre prière, si vous devez rougir de vous-mêmes, dit Tertullien : *Si erubescit conscientia, erubescat oratio.*

Mais quoi ! n'est-il plus permis aux pécheurs d'approcher de Dieu, venu principalement pour les sauver ? Ne leur est-il plus permis de prier leur Père et leur libérateur, toujours prêt à recevoir les enfants ingrats et prodigues ? Ah ! chrétiens, ils le doivent, sans doute, et prier d'autant plus qu'ils sont plus pécheurs ; mais qu'ils n'aient garde de se présenter devant Dieu sans un désir sincère de se convertir ; qu'ils ne s'y présentent qu'après avoir quitté l'affection à leurs désordres. Sans cette disposition auraient-ils la témérité de se présenter à ce Dieu redoutable devant qui les cieux ne sont pas assez purs ? Sans le dessein de devenir meilleurs, quelle espèce de prière pourraient-ils offrir à Dieu ? Serait-ce une adoration ? serait-ce une action de grâce ? serait-ce une supplication ? Mais desobéir à Dieu, persister et vouloir même persévérer dans sa rébellion, est-ce adorer Dieu ? Serait-ce une action de grâce ? Mais s'en prendre à Dieu, méditer l'affreux dessein de l'outrager dans la suite, aimer, désirer, rechercher ce qui l'offense, tout cela peut-il subsister avec la reconnaissance qui doit accompagner l'action de grâce?

Ce ne peut être non plus une supplication ; car je vous le demande, pécheurs affectionnés à vos désordres, quelle supplication pourriez-vous faire à Dieu ? que pourriez-vous lui demander ? La rémission de vos péchés ? Mais quoi ! vous porteriez l'audace jusqu'à demander à Dieu qu'il vous pardonnât les outrages qu'il a reçus de vous, lors même que vous lui en préparez de nouveaux et de semblables ? Serait-ce la victoire sur vos passions, lors même que vous prétendez la leur livrer toute entière et sans résistance? Seraient-ce les vertus qui vous conviennent, lors même que vous êtes résolus de prendre une voie toute opposée ? Quelle prière faites-vous donc à Dieu ? Il me semble vous entendre lui tenir ce langage, également bizarre et sacrilége : Seigneur, pardonnez-moi mes crimes, et pour obtenir plus sûrement votre miséricorde, je vais encore les commettre ; je vous rends grâce de vos bienfaits, et pour mieux les reconnaître, je vais les employer et les tourner contre vous-mêmes ; accordez-moi votre secours, et pour me l'assurer, je vais fouler aux pieds vos lois les plus sacrées. Telle et plus détestable encore est la prière d'un pécheur qui ne gémit pas, au moins, sous le poids ignominieux qui l'accable et qui ne se propose pas de s'y soustraire de toutes ses forces. Celui-là savait prier comme pécheur, et rendit sa prière agréable à Dieu comme juste, qui, pénétré de l'horreur de son état, se prosternait à la porte du temple et priait le Seigneur de lui être propice. C'est par où doit commencer tout homme qui a péché ; quand même sa douleur ne serait pas d'abord parfaite, la préparation de son cœur engagerait le Très-Haut à lui montrer un visage moins sévère, et si cet homme restait encore coupable à regret, bientôt ses gémissements obtiendraient du Seigneur une grâce qui le rendrait innocent.

Mais lorsque tout couverts de péchés, vous lui demandez toute autre chose que votre conversion, savez-vous ce que vous demandez, dit saint Ambroise ? des grâces impossibles et chimériques, des grâces qui vous sauvent sans vous et malgré vous ; des grâces de salut sans conversion ; la grâce de bien mourir sans avoir bien vécu ; la grâce de triompher sans avoir combattu ; la grâce d'être récompensé sans l'avoir mérité ; la grâce d'être saint sans marcher dans la voie de la sainteté, des grâces qui ne conviennent ni à Dieu, ni à vous, ni à sa gloire, ni à votre salut.

Commencez donc, pécheurs, par demander avant tout la conversion de votre cœur; mais demandez-la avec un désir sincère de l'obtenir : car ce désir est encore une condition essentielle à la prière.

La prière est, de sa nature, si inséparable d'un sincère désir, qu'il semble d'abord superflu d'avertir les chrétiens qu'ils doivent désirer sincèrement ce qu'ils demandent à Dieu. Cependant une triste expérience nous apprend qu'il n'est guère de disposition dont on doive les entretenir avec plus de soin, parce qu'il n'en est peut-être point de plus négligée dans la prière. On demande à Dieu sa grâce et son secours, la conversion de son cœur et l'affranchissement de ses passions ; mais comment les demande-t-on ? comme Augustin encore pécheur : en craignant d'être exaucé, en redoutant les secours qu'on sollicite avec un cœur secrètement ennemi des biens qu'on semble poursuivre ; avec un attachement opiniâtre aux passions dont on demande l'affranchissement.

Or je dis, mes frères, que pour prier d'une manière efficace, digne de Dieu, avantageuse pour vous-mêmes, vous devez bannir de vos cœurs cette hypocrite duplicité. La prière, dit saint Augustin, est la manifestation du désir; le désir doit la produire, comme la cause produit son effet. Sans désir la prière ne peut subsister et n'est qu'un pur pharisaïsme dont l'ostentation, imposante aux yeux des hommes, ne fait que blesser les yeux de Dieu. Vérité par essence, il n'écoute pas, encore moins exauce-t-il des prières que le cœur dément en secret. Ce Dieu saint est si favorable à ceux qui le cherchent dans la simplicité de leur cœur, qu'il habite auprès d'eux, dit le Roi-Prophète, afin d'être, pour ainsi dire, plus à portée de les écouter et de les secourir. Mais pour ceux dont les dispositions intérieures démentent les paroles, il est près d'eux ; mais pourquoi ? Pour les maudire, eux et leur prière ; pour les traiter comme des hommes qui viennent se jouer de sa patience jusque dans les hommages qu'ils rendent à sa grandeur ; comme des hommes qui veulent et qui ne veulent pas en même temps une même chose, qui demandent et qui craignent d'obtenir l'objet de leurs vœux, puisqu'ils ne font rien pour en hâter l'accomplissement, et qui font au contraire tout ce qu'il faut pour en retarder le succès.

Car quelle preuve donnez-vous de la sincérité de votre prière, vous que depuis tant d'années on voit aux mêmes heures et dans les mêmes lieux payer un même tribut d'oraisons et de formules exactement répétées? Je vois l'humiliation de votre extérieur, le mouvement de vos lèvres, et j'entends presque l'articulation des mots qu'elles prononcent. Mais que vois-je qui me prouve la sincérité de votre désir? Lorsque avec tant d'importunité vous demandez à Dieu la rosée du ciel, le succès de vos entreprises, une fortune riante, en un mot l'accomplissement de vos désirs séculiers, je comprends aisément avec quelle ardeur et quelle sincérité vous les demandez, parce que je vois d'ailleurs les moyens que vous employez et les ressorts que vous remuez pour parvenir à l'accomplissement de vos demandes. Rien ne vous coûte, efforts et sacrifices, vous savez tout employer pour soutenir votre prière. Mais lorsque vous demandez les biens d'où dépend le salut, en usez-vous de même ? en écartez-vous les obstacles, en embrassez-vous les moyens, en évitez-vous les périls ? est-il dans votre conduite quelque précaution ou quelque mesure prise qui garantisse la sincérité de votre prière ? Qui me répondra

donc que vous priez sincèrement et que vous désirez d'être exaucé ?

Peut-être le courage vous manque-t-il plus que la sincérité ; peut-être exigez-vous que Dieu fasse tout de son côté, sans que vous fassiez rien du vôtre. Eh bien ! Dieu va vous exaucer. Vous que l'amour du monde possède et que la volupté séduit, bientôt la douleur et l'infirmité vont vous mettre hors d'état de poursuivre des plaisirs pernicieux, pour vous faire soupirer après des délices plus pures et plus dignes d'un chrétien : vous que l'orgueil domine et que l'ambition agite, vous verrez tomber ce puissant protecteur, dont la faveur nous enorgueillit, et sur laquelle, comme sur un bras de chair, vous fondez de superbes espérances ; voulez-vous que Dieu vous exauce à ce prix? votre prière est sincère. Votre cœur refuse-t-il ce secours ? Où est donc votre désir; que devient donc votre prière ? Vous demandez le salut; et néanmoins, également lâches et rebelles, vous ne voulez ni en prendre les moyens vous-mêmes, ni souffrir que Dieu les prenne pour vous. Fut-il jamais une pareille contradiction ! Voulez-vous donc que le Seigneur ait pour vous des grâces d'un ordre différent de celles qu'il accorde au commun des hommes ? Voulez-vous qu'il fasse des miracles et qu'il change pour vous seul les voies ordinaires de sa providence? Il opérera un miracle, sans doute, et bien éclatant, ce sera de rendre votre cœur sincère, si vous le lui demandez avec humilité, si vous commencez votre prière en détestant à ses yeux l'hypocrite duplicité qui jusqu'à présent les a défigurés ; il vous donnera lui-même le désir qui doit les rendre efficaces, parce que tout, jusqu'à nos demandes, nous vient de lui par Jésus-Christ; c'est pourquoi nous devons employer dans nos prières le nom et la médiation de Jésus-Christ, comme une condition essentielle pour être exaucés. C'est lui qui prie en nous, c'est en lui que nous prions son Père, et toutes nos prières finissent par son auguste nom, parce qu'il n'y a point d'autre nom qui puisse nous sauver, et que c'est par la seule abondance de ses mérites que nous pouvons attendre quelque grâce de Dieu. Lorsque nous nous unissons à Jésus-Christ dans la prière, il prie pour nous, il prie en nous, il prie avec nous. Il prie pour nous comme notre médiateur auprès de son Père, il prie en nous comme notre Chef, qui porte la parole pour ses membres; il prie avec nous comme notre Pontife, qui présente nos vœux devant l'autel de la Divinité. Prions donc au nom de Jésus-Christ, et prions comme Jésus-Christ; ne perdons jamais de vue dans nos prières, ni ses mérites, ni ses dispositions. Souvenons-nous de ses mérites, pour offrir avec confiance nos prières à son Père, et méditons ses dispositions, afin d'y conformer les nôtres. Lorsque nous prions, lorsque nous prononçons la divine prière qu'il nous a lui-même dictée, ne perdons jamais de vue la soumission, la persévérance et l'humilité profonde avec laquelle il a poussé vers son Père de hauts cris, qui nous ont mérité la grâce d'être exaucés. Nos prières, accompagnées de ces dispositions, trouveront un cœur de père dans notre Dieu, qui, fléchi par nos supplications, nous accordera ses bénédictions dans le temps, et sa gloire dans l'éternité bienheureuse. Je vous la souhaite.

## SERMON V.

### *Pour le Vendredi de la première semaine de Carême.*

SUR LE CHRÉTIEN.

Est autem Jerosolymis piscina probatica. (*Joan.*, V.)

*Il y avait à Jérusalem une piscine probatique.*

Tout est mystérieux, mes frères, dans cette piscine salutaire dont parle notre évangile. Cette multitude de malades qui languissent autour d'elle depuis si longtemps, nous représente le genre humain gémissant depuis plusieurs siècles sous la servitude du péché ; cet ange secourable qui descend du ciel, revêtu de la vertu de Dieu, nous marque Jésus-Christ qui , dans la plénitude des temps, nous a visités pour nous secourir dans sa grande miséricorde; le mouvement subit dont ces eaux sont agitées désigne la grâce de Jésus-Christ communiquée à l'homme par l'eau du baptême ; le paralytique guéri figure le chrétien affranchi du crime et d'une mort éternelle : tout enfin y est une parfaite image de ce qui se passe dans le sacrement de la régénération, avec cette différence qu'on ne trouvait la santé dans la piscine qu'une fois l'année, et que dans le baptême on est purifié tous les jours; que dans la piscine on ne pouvait guérir en une fois qu'un seul homme, et que le baptême peut donner la vie à tout le genre humain ; que la piscine n'ajoutait rien aux qualités essentielles de ceux qu'elle guérissait, et que le baptême, en nous rendant chrétiens, nous élève au plus haut degré d'honneur où puissent parvenir des créatures mortelles.

Oui, mes frères, les grandeurs, les distinctions et les dignités de la terre, les sceptres, les couronnes et les empires que le vulgaire admire et que le monde entier prise si fort, sont très au-dessous de la dignité d'un chrétien. Choisis, adoptés, consacrés par Dieu même, nous sommes son peuple, ses enfants, ses épouses, les frères de son Fils, les images de sa beauté, les cohéritiers de sa gloire; rois, prêtres, souverains, semblables aux anges de Dieu, brillants de sa splendeur et tout environnés de sa lumière comme d'un vêtement, en un mot l'abrégé de ce qu'un Dieu peut faire de beau, de magnifique sur la terre.

Mais plus cette dignité est éminente, plus les devoirs en sont étendus; plus notre gloire est éclatante, plus nous devons y répondre par une sainteté qui lui soit proportionnée. Instruisons-nous donc aujourd'hui de cette sainteté d'un chrétien, et pour cet effet considérons-en 1° l'obligation; 2° les caractères. L'obligation, afin de

ne pas nous y méprendre. C'est ce que je vais vous montrer dans les deux parties de ce discours, après avoir salué Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Comprenons-nous notre dignité, mes frères, avons-nous une assez haute idée de l'auguste qualité de chrétien que nous portons? Etre chrétien, c'est appartenir à Dieu par le titre et le droit le plus sacré, qui est celui d'une consécration solennelle; c'est être uni à Jésus-Christ par les liens les plus étroits, et ne faire, en quelque sorte, qu'un même tout avec lui; c'est être enfants de l'Eglise, digne épouse du Fils unique de Dieu. Voilà la grandeur et l'éminence de notre dignité, qui nous découvre en même temps l'obligation et la mesure de notre sainteté. 1° Nous sommes très-élevés, parce que nous sommes solennellement consacrés à Dieu; nous devons donc être d'autant plus saints, que notre consécration est plus solennelle. 2° Nous sommes très-élevés, parce que nous sommes étroitement unis à Jésus-Christ; nous devons être d'autant plus saints, que notre union est plus étroite. 3° Nous sommes très-élevés, parce que nous sommes enfants de l'Eglise; nous devons donc être d'autant plus saints, que notre affiliation est plus spéciale. Suivons ceci avec quelque attention.

Une cérémonie publique où Dieu nous choisit, où nous le choisissons; où Jésus-Christ nous marque de son sang, où l'Eglise nous offre en son nom; où le Saint-Esprit se répand dans nos âmes, où nos âmes sont séparées de tout ce qui est profane; est-il de consécration plus solennelle? Telle est la nôtre que nous avons reçue dans le baptême, où nous avons été faits chrétiens. A cet heureux moment, à la face du ciel et de la terre, dans le temple, séjour glorieux de sa majesté divine, Dieu nous a solennellement adoptés et marqués de son sceau, comme lui appartenant; il s'est insinué dans toute notre substance, il s'est réservé, il s'est approprié notre esprit, nos sens, nos cœurs, nos membres; il n'a rien laissé dans nous sans le marquer de ce titre glorieux et respectable; c'est ici l'héritage, c'est ici la portion choisie du Dieu vivant. Or qui doute, mes frères, que ce que Dieu se consacre et se réserve, ne doive être saint pour être digne de lui? Qui peut douter, par conséquent, que nous ne devions être infiniment saints, puisque nous lui sommes consacrés d'une manière si solennelle, et que nous ne devions être encore plus saints, s'il est possible, étant consacrés à lui pour de si saints et de si nobles usages? Car qu'est-ce qu'il se propose, lorsqu'il nous choisit et qu'il nous consacre à lui? Il veut, dit saint Paul, que nous soyons son temple et le lieu de ses délices, son peuple et ses enfants chéris, son image et la bonne odeur de son nom parmi les nations. (II *Cor.*, VI; *Rom.*, VIII; II *Cor.*, II.) Si nous lui sommes donc consacrés comme son temple, il faut que nous soyons saints, comme étant la demeure de Dieu; si nous lui sommes consacrés comme son peuple et ses enfants, il faut que nous soyons saints comme devant ressembler à Dieu; il faut que nous vivions, que nous parlions, que nous agissions, comme étant à lui, et comme étant séparés de tout ce qui n'est pas lui; comme étant à lui par un effet de sa bonté; comme étant à lui par notre choix volontaire et si souvent ratifié; comme étant à lui pour l'honorer; comme étant à lui pour le porter en nous; comme étant à lui pour lui plaire et pour vivre selon ses intentions. Or quelles sont ses intentions? Que nous soyons saints; et ces intentions nous les apprenons clairement, tantôt de son serviteur Moïse qui nous dit, dans la personne des Israélites, que Dieu nous a choisis pour son peuple particulier, afin que nous soyons un peuple saint : *Elegit te Dominus ut sis populus sanctus Domini Dei tui* (*Deut.*, VII); tantôt par son Apôtre qui nous déclare que Dieu nous appelle à la sainteté par l'acte seul de son élection; qu'il nous a séparés des nations étrangères, et consacrés par l'aspersion du sang de Jésus-Christ, afin que nous le glorifiions dans nos corps et dans nos âmes, par une pureté sans tache et par toutes sortes de bonnes œuvres; tantôt nous l'apprenons de son Fils unique, et tantôt il nous l'apprend expressément lui-même. Soyez saints, dit-il, parce que je suis saint : *Sancti estote, quoniam sanctus sum.* (*Levit.*, XXI.) J'exigeai de tout temps que ce qu'on consacre à mon culte, les vases, les temples, les autels, les victimes, les prêtres et les ministres soient saints; soyez-le donc vous qui m'êtes uniquement dévoués et plus spécialement consacrés; qu'on reconnaisse, à la régularité de votre vie, que vous appartenez au Dieu de toute sainteté; justifiez le choix honorable que j'ai fait de vous, par votre exacte attention à vous rendre dignes de moi, et ne déshonorez pas, par une conduite basse et rampante, mon nom et mon sacré caractère, empreints sur votre front : *Sancti estote, quoniam sanctus sum.* Et ne pensez pas, chrétiens, qu'en cela Dieu nous impose une sainteté arbitraire ou bornée. Non, il a prévenu toute lâche méprise à l'égard de cette sainteté qu'il nous prescrit; il nous en trace lui-même le plan, la mesure et le modèle sur la sienne propre : Apprenez de moi, dit-il, combien vous devez être saints, et soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait : *Estote perfecti, sicut Pater vester cœlestis perfectus est.* (*Matth.*, V.) Saint dans ses pensées, dans ses jugements et dans ses ouvrages; saint dans son amour, parce qu'il aime sans passion; saint dans sa haine, parce qu'il hait sans colère; saint dans ses châtiments, parce qu'il punit avec justice; saint dans ses récompenses, parce qu'il donne par bonté; saint lorsqu'il parle, parce que ses paroles sont dites avec vérité; saint lorsqu'il agit, parce que ses ouvrages sont faits dans la sagesse; saint lorsqu'il se renferme dans l'intime de sa grandeur; saint lorsqu'il se manifeste dans ses créa-

tures; saint, infiniment saint dans tout lui-même, il n'est pas un genre de sainteté dont il ne possède la plénitude; il n'est par conséquent aucun genre de sainteté qu'il ne nous prescrive, puisqu'il propose à notre imitation toute celle qu'il possède : *Estote perfecti sicut Pater vester cœlestis perfectus est.* Nous ne répondrons donc à ses intentions et à nos devoirs, qu'autant que nous ne mettrons d'autres bornes à notre sainteté, que celles qu'y met la faiblesse de notre conduite mortelle; qu'autant que nous exprimerons dans tout nous-mêmes ces adorables perfections, comme il a dépeint en nous l'image de sa grandeur; qu'autant que nous représenterons par l'élévation de nos pensées la profondeur de ses jugements; par l'ardeur de notre amour, les richesses de sa bonté; par la pureté de nos intentions, la sagesse de ses desseins; par la régularité de nos mœurs, l'immutabilité de ses voies : *Estote perfecti sicut Pater vester cœlestis perfectus est.* Nous ne répondrons à ses intentions, qu'autant que dans les emplois ou dans la vie privée, dans le grand monde ou dans la solitude, nous imiterons en tout et dans tout temps la sainteté de Dieu; parce que, dit saint Paul, soit riches, soit pauvres, soit dans les occupations du siècle ou dans les exercices de la religion, nous sommes au Seigneur, et que, dès lors que nous sommes au Seigneur, nous sommes obligés d'en représenter les perfections dans toutes nos œuvres : *Estote perfecti sicut Pater vester cœlestis perfectus est.*

Vous reconnaissez-vous à cette peinture, mes frères? Est-ce l'idée qu'on a des obligations du chrétien? Est-ce la conduite qu'on tient en conséquence de notre consécration à Dieu? Hélas! disons en gémissant : Il suffit à la plupart de ceux mêmes qui passent pour les plus réglés, de pouvoir être plus mauvais pour se croire suffisamment saints; le degré de malice qu'ils n'ont pas décide dans leur esprit du degré de perfection qu'ils croient avoir, et tout ce qu'ils craignent dans une si humiliante médiocrité, c'est d'excéder dans la piété chrétienne. Séduits par cette déplorable illusion, ils se persuadent aisément qu'accomplir quelques devoirs en négligeant tous les autres; que croire superficiellement quelques mystères, et ne pas abjurer de vive voix sa religion; que se parer de quelques vertus superficielles qu'absorbent une foule de vices, c'en est plus qu'il n'en faut pour être saints aux yeux de Dieu : comme si l'on pouvait à la fois être saint sur un article et corrompu sur les autres; comme si la pratique d'une vertu nous achetait la dispense de négliger le reste. Certains, plus attentifs à l'état qu'ils ont embrassé dans le monde qu'à l'éminente dignité qui les distingue aux yeux de Dieu, font une monstrueuse séparation de leur propre personne. Saints et chrétiens extérieurement dans les temples; mondains et libertins dans les cercles; saints et chrétiens dans les jours de dévotion; déréglés et sans frein dans les parties de plaisir; fréquentant les sacrements selon Dieu, et les spectacles profanes selon le monde, comme s'ils étaient composés de deux hommes différents; comme s'ils avaient deux âmes qui dussent être jugées séparément; comme s'ils appartenaient à deux maîtres, l'un bon et l'autre mauvais; comme si l'homme saint et chrétien pouvait se sauver, tandis que l'homme mondain et débauché, qu'ils portent en eux, se damnera. Ah! mes frères, ce n'est pas la sainteté que notre consécration à Dieu nous impose, moins encore celle qu'exige notre union à Jésus-Christ.

Quoi de plus étroit, et quoi de plus glorieux pour nous que notre union à Jésus-Christ? Composés de la même chair, nous sommes transformés en lui comme il est transformé en nous, et nous approchons autant de la divinité qui réside en lui, dit saint Augustin, qu'il participe à l'humanité qu'il a prise de nous : *Ipse tantum Deus efficior, quantum Christus homo est.* Animés du même esprit, nous sommes régénérés dans la piscine salutaire; du même esprit qui l'a formé dans le sein de Marie, nous recevons la qualité de chrétien par la même grâce qui fit Jésus-Christ homme. Nourris du même aliment, sa vie est la nôtre, et nous vivons de la sienne : conduits par la même volonté, nous participons aux mérites de ses travaux comme il se glorifie de la sainteté de nos œuvres; ennoblis de ses priviléges, c'est son Père que nous reconnaissons pour le nôtre; c'est son héritage que nous attendons; c'est son nom que nous portons; c'est son sacerdoce et sa royauté qui nous distinguent; c'est sa gloire qui nous environne tout entière, comme il le dit lui-même : Je leur ai donné, dit-il, ô mon Père! la gloire que vous m'avez donnée; (*Joan.*, XVII) c'est-à-dire que nous sommes grands de la même grandeur, nobles de la même noblesse, enrichis des mêmes richesses que Jésus-Christ; c'est-à-dire que nous sommes si étroitement unis à lui que nous ne composons qu'un même corps, que nous sommes Jésus-Christ même, et que nous ne faisons avec lui ni nombre, ni différence, comme dit Tertullien : *Christi facti sumus, cum Christo numerum non componimus.* C'est-à-dire qu'il faut juger du chrétien par Jésus-Christ; que qui voit le chrétien voit Jésus-Christ même, et qu'il suffit de reconnaître notre Sauveur pour avoir une juste idée de nous, qui sommes ses frères et ses membres : *Cum Christo numerum non componimus.*

O chrétien! comprends donc ici quelle est ta dignité : admire et sois saisi d'étonnement à la vue de ta propre grandeur : mais aussi considère et sois animé d'une généreuse ardeur à la vue des obligations étroites que t'impose un degré d'honneur si sublime; reconnais sincèrement (et pourrais-tu ne pas le reconnaître?) que ta propre élévation décide de ta sainteté; que si l'une est infinie, l'autre doit être sans bornes; que si l'une te rend égal à Jésus-Christ, l'autre doit te rendre pur comme lui dans toutes tes voies.

Ainsi le concevait l'Apôtre : Quiconque se

dit chrétien doit se comporter comme Jésus-Christ : *Qui dicit se in Christo manere, debet quomodo Christus ambulavit et ipse ambulare.* (I *Joan.*, II.) Or quelle éminente sainteté Jésus-Christ ne fit-il pas éclater dans sa conduite! Sorti du sein de son Père pour le glorifier et pour nous racheter, toute sa vie répondit à ces commencements. Humble au milieu des applaudissements des uns; doux et charitable, malgré les persécutions des autres; appliqué à la prière, quoique auteur et maître de la grâce; exact à tous les points de la loi, quoique son réformateur; obéissant à son Père céleste, quoique égal à lui; soumis aux empereurs de la terre, quoique leur créateur; uniforme dans sa conduite, toujours également jaloux de la gloire de Dieu; saint, en un mot, et séparé des pécheurs; plus élevé que le ciel par ses sentiments, par ses motifs et par sa conduite : voilà quel fut Jésus-Christ, Dieu et homme, notre chef, notre modèle et notre frère aîné. C'est donc à ces mêmes traits qu'on doit nous reconnaître : *Qui dicit se in Christo manere, debet quomodo Christus ambulavit et ipse ambulare.*

Un amour de Dieu vif, agissant, désintéressé; une charité pour nos frères, ardente, sincère, universelle, qui s'étende à tous, aux méchants comme aux bons, aux persécuteurs comme aux amis; une pureté d'intention qui ne se borne ni aux désirs, ni aux paroles, qui produise des œuvres et des fruits abondants de justice, et qui ne se propose dans le bien que le bien même, doivent donc faire notre caractère. Ceindre ses reins par une exacte retenue; porter des lampes dans ses mains par une vigilance assidue; étouffer jusqu'aux désirs, jusqu'aux pensées d'une cupidité subtile; prendre à cœur les intérêts de Dieu; vivre dans l'attente de ses biens à venir; marcher en sa présence par la prière; adorer sa grandeur par la soumission; reconnaître sa bonté par l'amour; régler sa conduite sur ses lois; s'humilier dans la prospérité; se modérer dans les richesses; se rassurer dans les traverses; élever ses pensées et ses désirs au-dessus des biens méprisables : tout cela est donc d'une obligation indispensable pour nous, par cette même raison que ç'a été la conduite de Jésus-Christ, que c'est en cela qu'a consisté sa sainteté, et que sa sainteté doit être la nôtre, afin qu'en qualité de chrétiens nous ne fassions qu'un avec Jésus-Christ par l'imitation de ses vertus, comme nous ne faisons qu'un avec lui par la participation à ses grandeurs; afin qu'en qualité de chrétiens nous vivions si parfaitement de la vie de Jésus-Christ, que nous puissions dire avec saint Paul : Ce n'est plus moi qui vit, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi. (*Galat.*, II.) En sorte que, comme, en nous voyant, on peut dire que nous sommes Jésus-Christ par notre étroite union avec lui, on puisse dire aussi que nous sommes Jésus-Christ même par la conformité de notre vie avec la sienne; et qu'ainsi nous ne soyons pas, à sa honte, ses frères, la chair de sa chair et les membres de ses membres.

Or c'est ce qui nous arriverait, mes chers auditeurs, si nous n'exprimions en nous la sainteté de Jésus-Christ; nous ferions la honte de ce chef adorable, et comment cela? En le souillant et le déshonorant dans nous-mêmes, en donnant à ce chef divin des membres vicieux et corrompus, qui ne formeraient avec lui qu'un corps monstrueux et difforme. Si nous négligions, par exemple, son humilité profonde qui lui a fait éviter les grandeurs et les distinctions du siècle, ne lui donnerions-nous pas des membres ambitieux et superbes? Si nous négligions d'imiter son détachement et sa pauvreté volontaire, ne lui donnerions-nous pas des membres avares et dévorés par l'insatiable soif de l'or? Si nous n'imitions de lui cette aimable vertu qui le fait appeler le chaste époux des vierges, ne lui donnerions-nous pas des membres souillés par la volupté, dégradés par la plus honteuse des passions? Et n'est-ce pas ce qu'entendait l'apôtre, lorsqu'il nous disait qu'on fait des membres de Jésus-Christ les membres d'une prostituée? N'est-ce pas ce qu'on peut dire à proportion de tous les autres vices, dans lesquels on tombe nécessairement dès qu'on s'éloigne de la sainteté de Jésus-Christ, dont on devient par conséquent l'opprobre?

Je dis plus : s'éloigner de sa conduite et de sa sainteté, c'est un opprobre pour nous-mêmes. C'est ce que dit saint Augustin, parlant au chrétien : Si vous portez le nom de Jésus-Christ sans en pratiquer les œuvres, vous vous abusez et vous vous déshonorez : *Deprehenderis et detegeris, o Christiane, quando Christum geris in nomine et aliud demonstras in opere.* Que sert-il de se parer de ce nom glorieux et de s'avilir par une conduite toute opposée : *Quid nomen frustra sortitur, qui Christum minime imitatur?* Quelle gloire trouvez-vous à être appelé ce que vous n'êtes pas : *Quid tibi prodest vocari quod non es?* Si vous aimez tant à vous appeler chrétien, vivez donc comme Jésus-Christ et vous porterez alors son nom à juste titre : *Si Christianum te esse delectat, quæ Christi sunt gere, et merito tibi Christiani nomen assume.* Mais si vous voulez être son disciple sans lui ressembler, quoi de plus honteux qu'une telle dissimulation! *Si non esse sed vocari desideras, hoc sordidum et miserabile.* Alors vous n'êtes plus un chrétien, mais un sacrilége, qui se rit insolemment du Seigneur et qui mérite par conséquent d'être puni comme trompeur de Dieu, comme infracteur de ses lois, comme indigne enfant de l'Eglise, qui nous impose l'obligation d'être saint à proportion qu'elle est elle-même sainte et distinguée.

Dire que de toute éternité le Fils de Dieu s'est choisi une épouse digne de lui, qu'il en a fait, par ses prophètes, les plus riches et les plus brillantes peintures, qu'il l'a désignée sous le nom honorable de sa bien-aimée, qu'après l'avoir acquise au prix de son sang, il l'a rendue dépositaire de ses grâces

et de son pouvoir, interprète de ses desseins et de ses secrets; qu'il l'a enrichie des trésors de sa miséricorde, ennoblie de ses titres et de ses priviléges; qu'il l'a revêtue d'une riche robe d'or, relevée d'une agréable variété de couleurs, symbole naturel de toutes les vertus qui la distinguent; qu'admirant en elle l'excellence de son propre ouvrage, l'Epoux céleste se récrie lui-même sur sa beauté qu'il compare à la splendeur de l'astre lumineux qui nous éclaire : c'est vous donner une idée de la dignité et de la sainteté de l'Eglise, notre mère, et c'est vous représenter en même temps combien nous devons être saints, nous qui sommes les propres enfants de cette Eglise si sainte et si privilégiée.

En effet, mes frères, c'est nous qui composons l'Eglise, en qualité de ses enfants, c'est en nous que résident ses grandeurs. Il est donc évident qu'en nous doit éclater sa sainteté. N'est-il pas juste, dit saint Léon, que notre vie réponde à notre origine : or notre origine est la plus haute et la plus sainte qui soit jamais; nous sommes nés de l'union ineffable de Jésus-Christ avec son Eglise, et cette Eglise, aussi pure que Marie, nous a conçus dans le Saint-Esprit, sans rien perdre de son intégrité; elle nous a enfantés dans la grâce et dans la sainteté; elle nous a nourris du lait de la foi et de la vérité. Etre enfant de l'Eglise et mener une vie sainte, conclut saint Augustin, ne doit donc être qu'une même chose. N'est-ce pas ce que saint Pierre nous fait comprendre, lorsque s'adressant aux fidèles, il fait aller de pair leur grandeur et leur sainteté, comme étant inséparables : *Vous êtes*, dit-il, *la race choisie, le royal sacerdoce et la nation sainte.* (*I Petr.*, II.) Saint Paul estime la sainteté si propre et si naturelle aux enfants de l'Eglise, qu'il ne leur donne d'autre titre que celui de saints. Ecrit-il aux fidèles de Rome, salue-t-il ceux de Corinthe, parle-t-il de ceux d'Ephèse, fait-il mention de leurs assemblées : c'est, dit-il, aux saints qu'il écrit, ce sont les saints qu'il salue, ce sont des saints dont il parle; à l'entendre, leurs assemblées sont des sociétés de saints.

Et certes, mes frères, qu'on fasse attention à la charité qui les unissait, à la piété qui les distinguait, à la pénitence qui les crucifiait, au zèle ardent qui les dévorait, à la ferveur qui les animait, à la perfection évangélique à laquelle ils s'élevaient par les plus généreux efforts; qu'on fasse attention à la droiture, à la sagesse, à l'équité qui les conduisaient en tous lieux et dans toutes leurs démarches, et l'on conviendra que saint Paul ne leur prêtait rien en les appelant des saints; et l'on conviendra de même qu'étant aussi bien enfants de l'Eglise qu'eux, que composant l'Eglise comme eux, nous devons être aussi saints qu'eux, et nous animer d'une noble émulation, pour nous rendre de nos jours irréprochables et saints comme ils le furent dans leur temps. Je dis, nous animer d'une noble émulation; car en voyant la sainteté de ces premiers fidèles, n'est-il pas naturel de nous dire avec le saint homme Tobie? *Nous sommes les enfants des saints;* (*Tob.*, II) ne dégénérons pas d'une sainteté qui nous est héréditaire, et conservons par notre fidélité le sacré dépôt de sainteté qu'ils nous ont transmis. Nous rougirions de démentir la noblesse de nos ancêtres par une conduite basse et servile; nous tâchons d'ajouter de jour en jour à la gloire qu'ils nous ont communiquée, et nous portons quelquefois là-dessus notre attention jusqu'à l'excès : pourquoi n'en ferions-nous pas de même à l'égard de nos pères selon l'esprit? Piquons-nous religieusement de transmettre à nos descendants les mêmes vertus qui distinguèrent nos frères aînés, et que l'Eglise sainte, notre commune mère, ait sujet de nous appeler, comme eux, sa consolation, sa joie et sa couronne.

Combien devons-nous être sensibles à cette joie de l'Eglise, et combien attentifs à la lui procurer! Mais comment pourrons-nous la lui procurer, si ce n'est par notre sainteté? De toutes les qualités qui la distinguent, il n'en est ni de plus glorieuse, ni de plus avantageuse pour elle que sa sainteté; c'est elle qui donne le prix à ses autres prérogatives; ce qui l'unit à Dieu, ce qui la rend épouse de Jésus-Christ et digne de ses tendres regards : elle est donc jalouse de sa sainteté sur toutes choses. Or notre sainteté relève la sienne, fait partie de la sienne, est une extension de la sienne : c'est donc aussi notre sainteté qui la touche plus sensiblement, qui la flatte plus agréablement; et c'est, à proprement parler, notre sainteté qu'elle exige uniquement, en reconnaissance des biens dont elle nous comble, et de l'honneur qu'elle nous a communiqué en nous recevant dans son sein.

En effet, mes frères, lorsque sur ses fonts sacrés elle nous a solennellement inscrits au nombre de ses enfants, elle ne nous a fait promettre autre chose, sinon que nous serions saints comme elle est sainte; condescendante à la faiblesse de notre âge, elle a bien voulu recevoir alors nos serments par une bouche étrangère, à la juste condition que nous les ratifierons nous-mêmes, non par un simple aveu de parole, non par un consentement équivoque de l'esprit, mais par une régularité de conduite qui lui garantît la sincérité de nos cœurs, qui répondît à la glorieuse qualité de ses enfants, et qui l'obligeât à nous regarder comme tels. Violons-nous ces conditions si solennellement acceptées, elle nous rejette de son sein comme des avortons profanes et monstrueux, ou plutôt tels que des rameaux arides et noircis tiennent au tronc de l'arbre, sans être nourris de sa fertile séve, ni couverts de son riche feuillage : tels nous sommes encore unis à l'Eglise, mais privés du fruit de ses prières et de la grâce de ses sacrements, morts enfin à son égard, et le triste sujet de ses gémissements et de ses larmes.

Oui, mes frères, que les enfants dénaturés de cette tendre Rachel, qui s'éloignent

de la sainteté qui fait sa gloire et qui fait leur vie ; et que, par ce funeste éloignement, ils meurent et périssent à ses yeux ; c'est ce qui multiplie ses pleurs sans mesure : c'est ce qui lui fait remplir tout Rama de ses cris douloureux : *Vox in Rama audita est, Rachel plorans filios suos.* (*Matth.*, II.) Elle déplore la mort de ces malheureux enfants qui ne lui ressemblent pas; elle la déplore dans les chaires par la voix de ses ministres, dans ses chants lugubres au milieu de ses temples, au pied de ses autels par la voix de ses prêtres, entre le vestibule et l'autel ; dans les villes et dans les places, par la voix de ceux qui lui restent fidèles : *Vox in Rama audita est : ploratus et ululatus multus.* (*Ibid.*) Si les soins qu'elle a pris pour leur sanctification eussent été moins assidus, moins salutaires et moins abondants; si son amour eût été moins sincère et moins tendre, elle trouverait quelque soulagement à sa douleur; mais voir qu'elle n'a rien omis pour conserver et pour accroître leur vie et leur sainteté; mais les avoir élevés si soigneusement, les avoir nourris si délicieusement, les avoir chéris si tendrement, et les voir périr si malheureusement par leur faute, au milieu de tant de secours ; voilà ce qui lui fait refuser toute consolation : *Et noluit consolari quia non sunt.* (*Ibid.*)

Connaissons, chrétiens, par cette vive douleur de notre mère, jusqu'où va l'excès de son amour pour nous, et tâchons de lui prouver le nôtre, en essuyant ses larmes par une conduite irréprochable. Aimons, dit saint Augustin, une telle mère, et montrons-nous dignes de sa tendresse : *Filii boni, amate talem matrem.* Aimons une mère si respectable, et qui s'intéresse si fort à ce qui nous regarde : *Amate tantam matrem, amate amantem.* Evitons de la déchirer, comme des enfants ingrats, par des mœurs contraires aux siennes : *Non eam operibus macerate ut filii pessimi.* Elle désire et s'efforce de nous rendre agréables à Dieu par la sainteté, secondons ses désirs et ses efforts par les nôtres : *Patri dignos assignare contendit, ejus desideria piis conatibus complete.* Rendons-nous sensibles à ces paroles, mes frères, honorons par notre sainteté Dieu qui nous a consacrés; Jésus-Christ, auquel nous sommes si étroitement liés, et l'Eglise, à laquelle nous sommes incorporés : dès qu'il s'agit de nous sanctifier et de les glorifier, ne consultons ni les répugnances de la nature, ni les préjugés des lâches, ni les discours séducteurs des impies ; n'écoutons que cette voix divine qui nous crie de toutes parts : Soyez saints, soyez saints, parce que je suis saint. (*Levit.*, XI.) Mais, afin de ne pas nous méprendre dans la sainteté qui nous est imposée, voyons-en les caractères marqués. C'est la seconde partie.

## SECONDE PARTIE.

Il serait difficile de se méprendre sur les caractères de notre sainteté, puisque nous les trouvons tous marqués dans ce qui fait la grandeur et l'élévation du chrétien. Nous avons déjà remarqué que notre dignité consiste dans notre consécration à Dieu, dans notre union à Jésus-Christ, dans notre affiliation à l'Eglise. Or cette consécration à Dieu exige, 1° un caractère de séparation du monde ; 2° cette union à Jésus-Christ exige un caractère de crucifiement; 3° cette affiliation à l'Eglise exige un caractère d'édification pour son âme.

En nous choisissant, Dieu nous a séparés lui-même de ce monde réprouvé : La grâce de notre élection est une grâce de séparation, dit saint Paul; et la fin de notre consécration suffit seule pour nous le persuader. Car pourquoi Dieu nous a-t-il consacrés à lui? Pour que nous n'appartenions plus qu'à lui. Il est donc évident que nous ne devons plus appartenir au monde, puisque nous sommes tout à Dieu; il est donc évident aussi que nous devons nous séparer du monde, puisqu'il n'a pas un droit sur nous. Si l'on pouvait concilier le monde avec Dieu, les maximes du monde avec les lois de Dieu, peut-être pourrions-nous encore tenir à l'un, sans cesser d'appartenir à l'autre. Mais il n'en est pas ainsi; il règne une telle opposition entre Dieu et le monde, qu'il suffit, selon saint Jacques, d'aimer le monde pour se déclarer ennemi de Dieu : *Quicumque voluerit amicus esse hujus sæculi, inimicus Dei constituitur, quia amicitia hujus mundi inimicitia Dei est.* (*Jac.*, IV.) Pour comprendre la raison de cette opposition mutuelle, on n'a qu'à considérer les différentes qualités qui les distinguent. Qu'est-ce que Dieu? C'est un Etre souverainement parfait, infiniment éloigné de toute iniquité, essentiellement saint dans tout lui-même. Quest-ce que le monde? Apprenez ici, mes frères, à le connaître, ce monde si détesté de Dieu, si étranger au chrétien.

Le monde, c'est une région malheureuse où tout respire la corruption, où tout inspire le crime, où tout séduit l'esprit, où tout enchante les sens, où tout corrompt le cœur, où les passions inquiètes et déchaînées règnent avec empire, dominent avec fierté, triomphent avec insolence. C'est une mer agitée où l'on ne voit que des hommes enflés par l'orgueil, enchantés par l'amour, rongés par l'envie, ennoblis par la volupté ; qui s'attachent au présent, qui négligent l'avenir ; qui n'ont pour règle que leurs passions, pour objet que leurs intérêts, pour fin que leurs plaisirs ; qui, trop ignorants sur ce qu'ils devraient savoir, et trop éclairés sur ce qu'ils devraient ignorer, appellent le mal un bien et le bien un mal ; qui, séduits par ces fausses idées qu'ils se forgent, s'éloignent de Jésus-Christ par leur vie, le contredisent dans ses maximes, le méprisent dans ses mystères, l'abandonnent dans ses lois, l'outragent dans ses serviteurs et le crucifient dans eux-mêmes. Le monde, c'est une assemblée de jeunes libertins qui se font une gloire infâme de blasphémer ce qu'ils ignorent, de censurer ce qui leur déplaît, et de se signaler en impiété; c'est une assemblée de femmes aussi vaines que la

vanité ; qui, dans les temples comme ailleurs, s'offrent aux sacriléges hommages de leurs insensés adorateurs; et qui, se glorifiant également de s'armer de plaies et d'en recevoir, ne rougissent pas plus d'être séduites que de séduire à leur tour. C'est une assemblée de gens oisifs qui charment leur ennui, souvent par celui qu'ils causent, et qui tâchent d'enlever aux autres, par des discours malins, une réputation qu'ils ont eux-mêmes justement perdue ; de vains politiques, qui n'ont d'autre mérite que de savoir déguiser adroitement ce qui les regarde, et raisonner au hasard sur ce qui ne les regarde pas ; d'hypocrites raffinés qui règlent leur religion sur leurs intérêts, et qui se réjouissent en secret de l'effort qu'ils se font en public. Le monde, enfin, c'est un amas confus de gens de différents états, de différents goûts, de différents caractères, qui, réunissant leurs préjugés, leurs passions et leurs vices, se disputent le prix infâme du crime, et ne conviennent qu'en cela seul, qu'ils seront en tout opposés à la loi divine, appliqués à se perdre, et plus encore à perdre ceux qui les approchent.

Après ce que vous venez d'entendre, jugez, mes frères, si Dieu n'a pas un légitime sujet de haïr et de maudire ce monde détestable ; jugez si, consacrés à ce Dieu saint, nous pouvons nous dispenser de faire un divorce éternel avec un monde si contraire à Dieu, dont nous sommes le peuple et les enfants, dont il nous est si naturel d'épouser les sentiments et les intérêts, par rapport aux outrages que le monde lui fait ; jugez si nous ne devons pas fuir de toutes nos forces d'en être les témoins et les complices : témoins, puisque nous ne saurions nous dérober la vue de ses désordres, qu'il se pique de publier comme Sodome ; complices, puisque nous ne pourrions les voir quelque temps, sans y participer bientôt nous-mêmes. Marcher dans une région de ténèbres sans s'égarer, vivre dans une terre de perdition sans se perdre, respirer un air infecté sans périr, manier de la poix sans se souiller, porter du feu dans son sein sans se brûler, c'est être du monde sans se corrompre avec lui, sans s'opposer à Dieu comme lui ; c'est-à-dire que l'un et l'autre sont également impossibles. Comment, en effet, corrompus de nous-mêmes, susceptibles de ce qui frappe nos sens, naturellement avides de tout ce qui les flatte, sans cesse entraînés vers la volupté ; comment ne pas nous livrer à ce monde profane dont les abords sont si riants. Proportionné à nos dispositions ordinaires, il y fait des impressions continuelles ; revêtu de mille agréments, il rend ces impressions pénétrantes ; ce qu'il dit, ce qu'il fait, ce qu'il promet, ce qu'il donne, ce qu'il vante, ce qu'il étale, la pompe qui l'accompagne, le plaisir qui le suit ; tout attire également. Eh ! le moyen de n'être pas attiré par ce qui en attire tant d'autres. Il faudrait donc n'avoir ni des yeux pour voir, ni des oreilles pour entendre, ni un cœur pour s'attacher : sans cela, comment avoir sans cesse devant les yeux tant d'exemples qui nous séduisent, et ne pas en suivre l'attrait ? comment être frappé d'objets attrayants et n'en être pas charmé ? comment vivre sans cesse parmi des personnes qui ne pensent, qui ne débitent, qui ne suivent que des maximes corrompues ; et ne pas s'accoutumer à penser, à se comporter comme eux ? Concevez donc, mes frères, que le soin que vous devez prendre de votre sainteté, en conséquence de votre consécration à Dieu, vous interdit lui seul tout commerce avec le monde, supposé même que ce Dieu vous le permît d'ailleurs.

Mais il n'a garde, chrétiens, de vous permettre un commerce si mortel à vos intérêts et si contraire à sa gloire. Après nous avoir dit par ses apôtres, de ne pas rechercher le monde, de ne pas aimer le monde et tout ce qui est dans le monde, de ne pas nous conformer au monde, parce que nous n'avons pas reçu l'esprit de ce monde ; il ne parle que de haine, que de séparation, que de fuite, que de divorce éternel avec le monde. Sortez, nous dit-il, sortez de Babylone, vous qui êtes mon peuple, *exite* (II *Cor.*, IV) ; nul séjour, nulle liaison avec elle, *separamini* (*Ibid.*) ; nul engagement, nul ménagement dans votre séparation, *recedite* (*Ibid.*) ; fuyez même loin d'elle, crainte d'être retenu par ses charmes, *fugite* (*Ibid.*) ; ne l'honorez ni de vos regards, ni de votre souvenir, *nolite tangere* (*Ibid* ) ; alors vous serez vraiment mon peuple, *tunc eritis mihi in populum* (*Ibid.*) ; je serai votre père, et vous serez mes enfants, *ego ero pater, et vos filii* (*Ibid.*) ; vous serez mes enfants chéris, parce que vous serez purs et sanctifiés, parce que vous serez séparés du monde et de ses œuvres : *Religio munda et immaculata est custodire se ab hoc sæculo.* (*Jac.*, I.)

Comprenons-le donc une bonne fois, mes frères, qu'un chrétien, pour être saint, doit n'être pas du monde, et que, s'il est du monde, il n'est ni saint ni chrétien ; que s'il cherche ses joies et ses pompes, il cherche à n'être ni saint, ni chrétien ; que dire : Je suis d'un rang et d'un état qui m'obligent à vivre selon le monde, à me conformer au monde, c'est s'accuser de ne pas être saint ni chrétien ; que dire : Je suis dans un âge et dans une situation où, pour m'établir et pour me placer, il faut que je suive et que je fréquente le monde, c'est dire : Pour m'établir et pour me placer, il faut que je ne sois ni saint, ni chrétien ; que dire : Je suis d'un âge et dans une saison, où pour me former et pour plaire aux personnes de bon goût, je dois étudier les usages du monde, les suivre et me conformer à ses modes, c'est dire : Je suis d'un âge où je ne veux être ni saint ni chrétien. Ainsi l'ont pensé tous les saints docteurs. Que si malgré leur consentement unanime, vous persistez encore à rechercher ce monde profane, à vous plaire dans ses parties, à fréquenter ses assemblées, à courir après ses spectacles, à vous entêter de

ses pompes, à vous conduire par son esprit, à vous régler par ses maximes, je ne puis plus que vous dire avec saint Augustin : Déterminez-vous et prenez enfin parti sur deux choses incompatibles : *Ut quid claudicatis in duas partes.* Si Dieu, qui vous a choisis et consacrés à lui, vous paraît digne d'être servi, suivez-le et servez-le au préjudice du monde : *Si Deus est, ite post illum.* Si le monde, au contraire, vous paraît plus digne de vos hommages et de vos recherches, ne pensez plus à Dieu et donnez-vous tout entier au monde : *Si mundus est, ite post illum.* Mais aussi, si vous choisissez Dieu, que le monde ne vous soit plus rien : *Si Deus eligitur, serviatur illi, soli.* Si vous préférez le monde, que Dieu n'ait plus de part à votre cœur : *Si mundus eligitur, cor fictum Deo non accommodetur.* Allez, rétractez hautement les vœux solennels que vous avez prononcés ; courez, soupirez après les pompes et les vanités du monde, auquel vous avez promis de renoncer ; rompez l'alliance qui vous unit au Seigneur et secouez hardiment son joug ; arrachez votre promesse de la main des anges qui en sont les dépositaires ; effacez le sang de Jésus-Christ dont elle est scellée ; démentez le témoignage de toute l'Eglise qui s'est engagée pour vous. Mais si tous ces excès vous font horreur, renoncez sincèrement au monde pour être saints, et crucifiez-vous avec Jésus-Christ, comme l'exige l'union étroite que vous avez avec lui.

Nous l'avons dit, mes frères, et la seule raison, aidée des lumières de la foi, nous le dicte, qu'un chrétien, en qualité de membre de Jésus-Christ, doit être saint comme lui, que sa sainteté doit avoir les mêmes caractères, porter les mêmes traits, être pratiquée aux mêmes conditions et par les mêmes moyens que celle de Jésus-Christ. Or Jésus-Christ fit éclater principalement sa sainteté par sa vie crucifiée ; partout l'Ecriture nous le représente comme un homme de douleur, quittant le sein de Dieu son Père, se revêtant d'une chair infirme, souffrant l'inclémence des saisons à sa naissance, les travaux et la pauvreté dans sa jeunesse, la faim et la soif dans le désert, les discours injurieux dans Jérusalem, les épines et la croix sur le Calvaire, glorifiant ainsi son Père par ses souffrances, et se sanctifiant lui-même, comme il le dit, par ses travaux. Après nous l'avoir ainsi représenté, l'Ecriture tire elle-même cette juste conséquence, que, devant être saints et parfaits comme lui, nous devons nous crucifier et vivre dans les douleurs à son exemple ; conséquence répétée fréquemment dans les Ecritures, conséquence dont Jésus-Christ nous fait un précepte si exprès, qu'il méconnaît, dit-il, pour ses disciples ceux qui ne portent pas leur croix à sa suite.

En effet, mes frères, pour être saint comme Jésus-Christ, il faut pratiquer les vertus qu'il a pratiquées ; pour cet effet, il faut nous faire une violence perpétuelle pour entrer dans son esprit ; il faut, par le glaive de la mortification évangélique, retrancher toutes les productions de l'amour-propre ; pour édifier en nous l'homme nouveau, il faut détruire tout ce qui tient encore de l'ancien Adam. Etrangers à la vertu par un effet du péché de notre origine ; infiniment éloignés de la sainteté de Jésus-Christ par la corruption qui fait, pour ainsi dire, partie de notre être, pouvons-nous parvenir à cette perfection, à cette sainteté qui nous est prescrite, sans nous dépouiller de nous-mêmes pour nous revêtir de Jésus-Christ ? et pouvons-nous faire ce changement et cette transformation sans de pénibles et dangereux efforts ? pouvons-nous, en un mot, être chrétiens, et par conséquent saints comme Jésus-Christ, sans nous renoncer, sans nous crucifier nous-mêmes ?

C'est ce que veut dire saint Paul, lorsqu'il assure que ceux qui appartiennent à Jésus-Christ crucifient leur chair avec leur concupiscence : *Qui sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis* (*Galat.*, V) ; lorsque, se proposant à notre imitation, il se vante d'être crucifié avec Jésus-Christ, et de ne se glorifier que dans sa croix. Nous donne-t-il une autre idée des chrétiens de son temps, lorsqu'il nous les représente mortifiés en tout, pénitents jusqu'à l'excès, épuisant sur eux-mêmes toute la sévérité du christianisme ? C'est donc à cette vie crucifiée qu'on reconnaît le véritable chrétien : *Qui sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis.*

Et certes, mes frères, quel nouveau genre de disciples seraient ceux qui se feraient un supplice de ce qui fit les délices de leurs maîtres ? Quel monstre dans la religion que des membres voluptueux sous un chef couronné d'épines ; que des hommes qui marcheraient dans un chemin semé de fleurs, tandis que Dieu ne leur a laissé que des vestiges sanglants à suivre ? Hé ! quels hommages pourraient-ils lui rendre, avec une conduite et des dispositions si différentes des siennes ? Adoreront-ils dans sa personne des douleurs et des supplices supportés pour eux, tandis que dans leur propre personne ils sont idolâtres de leurs commodités et de leurs aises ? Le remercieront-ils de s'être crucifié pour leur salut, tandis qu'ils refuseront de se crucifier pour sa gloire ? S'occuperont-ils des mystères de ce Dieu souffrant, l'esprit encore tout plein de joies et de fêtes profanes ? Le prieront-ils de les rendre participants de ses mérites, tandis qu'ils s'éloigneront de ce qui l'a rendu notre Sauveur ? Lui demanderont-ils une place dans son héritage céleste, tandis qu'ils rejettent une légère portion de son calice ? Pourront-ils espérer en sa grâce, se voyant si contraires à lui ? Pourront-ils l'aimer sincèrement, le voyant si contraire à eux ? Non, disent saint Jean et saint Paul, bien loin d'aimer Jésus-Christ, ils sont ses ennemis, puisqu'ils le sont de sa croix ; vrais

Juifs, vrais antéchrists, qui seront multipliés sans mesure dans ces siècles malheureux : *Et nunc antichristi multi facti sunt inimici crucis Christi, quorum Deus venter est.* (I *Joan.*, II; *Philip.*, III.)

Pour vous en convaincre, mes frères, ne faites qu'envisager ce qui se passe dans le monde. Sur quoi se gêne-t-on? A quoi reconnaît-on des chrétiens mortifiés comme Jésus-Christ? On voit tout, on entend tout, sans précaution, sans défiance, sans retenue, mais non pas toujours sans crime. Le travail paraît-il odieux, on mène une vie oisive, autant que l'intérêt et le plaisir le permettent; le jeûne paraît-il incommode, on l'adoucit ou plutôt on le retranche; l'abstinence nuit-elle à la fraîcheur d'un teint dont on est follement jaloux, on s'en fait dispenser, ou, sans façon, on s'en dispense; la pénitence est-elle rebutante, on y renonce, on regarde avec pitié ceux qui la pratiquent, on traite avec mépris ceux qui la conseillent; à peine pardonne-t-on à ceux qui la prêchent : *Et nunc antichristi multi facti sunt inimici crucis Christi, quorum Deus venter est.*

Pour les plaisirs et pour la mollesse, les recherche-t-on jamais avec plus de fureur? On leur rapporte tout. C'est pour le plaisir qu'on traverse les mers, qu'on brave les périls, qu'on passe les nuits et qu'on dévore tant de fatigues; on n'a point d'affaire plus importante que le plaisir; on le préfère à tous les autres. On se fait du plaisir une étude, une occupation, un état fixe, une fin dernière et souvent unique? On lui donne tout son temps; le jour paraît trop court, on le prolonge bien avant dans la nuit, on lui consacre toute sa vie. On ne distingue pas autrement les mois, les années et les jours que par une diversité de plaisirs, sans examiner s'ils sont contagieux ou même criminels. Festins, assemblées, spectacles, fêtes profanes, tout est admis, tous ces plaisirs se succèdent et rien n'est oublié pour les rendre plus délicieux. On veut du plaisir dans tout ce qui nous environne. Pour goûter plus de plaisir, on emploie une infinité de personnes dont on épuise les soins, l'art et l'industrie. On pervertit ainsi les dons de Dieu par l'abus criant qu'on en fait : on fait violence à toute la nature qui ne peut y fournir et qui demande, dit saint Paul, l'affranchissement d'une telle tyrannie. On viole toutes les lois de la bienséance pourvu qu'on se satisfasse. Des hommes si contraires à Jésus-Christ ne sont-ils pas ses mortels ennemis : *Et nunc antichristi multi facti sunt, inimici crucis Christi quorum Deus venter est.*

Et qu'on ne dise pas que bien des gens du monde ne donnent pas dans ces excès; leur avidité à prendre ceux qu'ils peuvent se procurer montre qu'ils ne s'abstiennent des autres que parce que ou l'indigence, ou leur âge avancé les leur interdisent? Retenus par des liens si souvent détestés, vous les entendez soupirer après les voluptés que leur état leur refuse, nommer heureux ceux à qui leur condition les accorde. Les obstacles levés, on les voit surpasser bientôt en mollesse ceux dont ils enviaient le bonheur prétendu. Or n'est-ce pas se déclarer également ennemi de Jésus-Christ et de sa croix? *Et nunc antichristi multi facti sunt.*

O mon Sauveur! que d'ennemis secrets vous attaquent et vous combattent, couverts de votre nom adorable! Mais non, ce n'est plus secrètement qu'ils vous font la guerre, ils se font gloire d'opposer hautement à l'étendard de votre croix celui de leur mollesse et de leur volupté criminelle : *Et nunc antichristi multi facti sunt inimici crucis Christi.*

Qu'on dise que notre piété doit être intérieure, que notre sainteté consiste principalement dans l'intérieur, nous en conviendrons et nous le prêcherons hautement; mais nous n'en publierons pas moins que notre sainteté doit porter un caractère d'édification, et par conséquent se manifester au dehors par de bonnes œuvres, pour la gloire et l'accroissement de l'Eglise dont nous sommes les enfants. Choisie pour attirer les yeux de tous les peuples; placée, comme dit un prophète, sur une haute montagne, afin de publier la grandeur de son Epoux, il faut qu'un éclat extérieur la fasse connaître; il faut qu'un appareil de la piété la décore et la découvre telle qu'elle est, c'est-à-dire toute pure et toute sainte, qu'autant qu'en qualité de ses enfants, nous annoncerons sa sainteté par nos bonnes œuvres et par une vie édifiante : comme on juge de l'arbre par les fruits, on jugera de la sainteté de l'Eglise par la nôtre, on la croira pure selon que nos mœurs seront irréprochables. Etre toute belle et sans tache, c'est ce qu'elle tient de Dieu; être regardée comme parfaite, c'est ce qu'elle attend de nous, parce que, encore une fois, notre sainteté sera le témoignage authentique de la sienne, et que nos bonnes œuvres extérieures seront la preuve de notre sainteté.

C'est pourquoi saint Paul recommande si fort aux premiers fidèles de se rendre irrépréhensibles dans toute leur conduite extérieure, et d'ôter par là tout sujet de reproche aux infidèles, persuadé que rien ne relève davantage la gloire de l'Eglise. Pourquoi les exhortait-il encore à faire éclater leur modestie, à pratiquer le bien, non-seulement devant Dieu, mais devant les hommes, si ce n'est afin que l'honneur en rejaillît sur tout le corps de l'Eglise? Pourquoi tous les Pères, après lui, se sont-ils efforcés d'entretenir dans ceux qu'ils instruisaient, l'innocence des mœurs et la régularité de leur vie, si ce n'est pour rendre l'Eglise plus respectable? Nous avons donc entre nos mains sa gloire ou son opprobre; il dépend donc de nous qu'elle paraisse sainte ou dépravée aux yeux des hommes.

Je dis plus, c'est qu'il dépend de nos bonnes œuvres extérieures de la rendre plus sainte et plus parfaite aux yeux mêmes de Dieu. Pourquoi? Parce que plus nous com-

muniquerons de ferveur et de piété aux autres fidèles, plus nous contribuerons à la sanctification de l'Eglise tout entière : or rien ne contribuera plus à faire régner la ferveur et la piété parmi les autres fidèles que nos bonnes œuvres extérieures. Frappés de ces dehors édifiants, ceux qui vivent déjà saintement s'animeront à se perfectionner de jour en jour; arrêté par ce spectacle touchant, le libertin se sentira couvert d'une salutaire confusion; le mondain se reprochera sa vie relâchée; le pécheur renoncera d'autant plus aisément au péché, pour vivre désormais selon Dieu, que notre bon exemple aura fait plus d'impression sur son esprit et sur son cœur. C'est ce que v ut Jésus-Christ, lorsqu'il nous ordonne d'exposer nos bonnes œuvres aux yeux des hommes, afin qu'ils glorifient notre Père céleste en nous imitant; c'est ce que l'Eglise se propose elle-même en nous faisant pratiquer publiquement de saints exercices, en nous ordonnant, à certains jours, tantôt d'assister aux saints mystères, et tantôt d'y participer, en nous appelant à de pieuses assemblées, tantôt pour y prier, et tantôt pour écouter ses divins cantiques et ses salutaires instructions.

Comment répondons-nous sur cela, mes chers auditeurs, aux intentions de l'Eglise, et quelle conduite tenons-nous pour lui témoigner notre zèle pour son accroissement et pour sa gloire? Hélas! sans parler de ceux qui redoutent toute œuvre de piété comme un titre odieux de dévotion; qui, pour garder les plus communes bienséances de la religion, se cachent avec plus de soin que pour en violer toutes les lois; qui se défendent d une bonne œuvre qui leur est échappée avec plus de chaleur qu'ils ne se justifieraient sur un crime qu'ils n'auraient pas commis : combien en est-il d'autres qui, sous le nom usurpé de bons chrétiens qu'ils portent à peu de frais, en négligent tous les dehors; qui, se retranchant sur une piété intérieure qu'ils ont intérêt et soin de vanter, n'en ont ni les réalités ni les apparences? Dans les états inférieurs, on se décharge sur les riches du devoir de secourir les indigents; et les grands, sans accomplir ce devoir essentiel de charité qu'on leur renvoie, rejettent sur la populace le soin d'assister au divin service. Combien, parmi ceux qui se montrent encore dans nos saintes assemblées, les changent en des lieux d'amusement, par la manière dont ils y assistent, en des lieux d'iniquité, par les desseins qu'ils y apportent, en des lieux de profanation, par les postures et les propos qu'ils y tiennent? Combien d'autres chez qui l'on chercherait en vain de la retenue dans les démarches, de la réserve dans les paroles, de la décence dans les parures, de la tempérance dans les repas, de la modération dans la dépense? Il ne faut que parcourir nos rues, entrer dans vos maisons, fréquenter vos cercles pour se convaincre que vous manquez de ces vertus extérieures qu'inspire la seule probité païenne; il suffit de voir l'iniquité répandue dans tous les états et qui se communique réciproquement dans toutes les conditions, pour connaître combien une telle vie cause de désordre au dedans de l'Eglise, et combien elle la couvre de confusion au dehors. Ah! on peut bien vous dire ce que saint Augustin disait à de mauvais chrétiens de son temps qui le méritaient moins que vous : Vous faites l'opprobre de l'Eglise et le scandale de la religion chrétienne : *Patitur in vobis Ecclesia opprobrium, et religio Christiana detrimentum.*

Car, quels discours injurieux à l'Eglise ses ennemis ne tiennent-ils pas en voyant des mœurs si corrompues dans ses enfants? Que ne disent-ils pas, et que ne peuvent-ils pas dire, quand ils vous voient changer nos temples augustes en des théâtres profanes, où, par vos regards et par vos gestes, représenter des passions non plus feintes, mais trop réelles? Que peuvent-ils dire, sinon que dans l'Eglise catholique on n'épargne pas même les lieux sacrés, que toute nation respecte?

Lorsqu'ils voient parmi vous les maisons les plus distinguées ouvertes à tous les libertins d'une ville; des maisons qui, par tout ce qui s'y fait et qui s'y dit, sont l'écueil de ceux qui les fréquentent et l'effroi des personnes chrétiennes; que peuvent-ils dire, sinon que dans l'Eglise tout favorise la licence et tout rit au désordre? Lorsqu'ils entendent parler parmi vous du vice odieux dont saint Paul nous interdit le nom, sur le ton libre dont vous en parlez publiquement aujourd'hui, regarder l'innocence conservée comme une marque d'imbécillité, un dessein criminel manqué comme un malheur, une séduction poussée jusqu'au bout comme un triomphe; que peuvent-ils dire, sinon que dans l'Eglise on a secoué le joug de la pudeur, et qu'on n'a pas même conservé la bienséance des discours? Lorsque dans vos parties de plaisirs ils vous voient étaler en un seul repas la subsistance de plusieurs familles gémissantes; égayer ces fêtes profanes par la médisance et la satire, y noyer votre raison dans le vin, y ruiner votre santé par d'autres excès honteux, y rendre une espèce d'hommage aux dieux du paganisme, par des chants consacrés à célébrer leurs crimes; que peuvent-ils dire, sinon que la dissolution qui caractérisait autrefois les idolâtres revit aujourd'hui dans l'Eglise? En voyant si peu de bonnes mœurs, ou plutôt des mœurs si dépravées au milieu de nous, que peuvent-ils dire, sinon qu'on prête à l'Eglise une sainteté qu'elle n'a pas? En vous voyant enfin sans règle et sans retenue, aussi corrompus que notre religion est sainte, peut-être aussi méchants que des hommes peuvent l'être, et ne différant des nations barbares que par un raffinement de vice et de volupté, que peuvent-ils dire, sinon que cette Eglise est une Babylone prostituée? Ces blasphèmes font horreur; et c'est vous, enfants ingrats, c'est vous, mauvais chrétiens, qui y donnez oc-

casion : *Patitur in vobis Ecclesia opprobrium, et religio Christiana detrimentum.*

C'est ainsi que vous couvrez l'Eglise de confusion ; pensez-vous qu'elle soit insensible à l'outrage, et qu'elle ne s'en vengera pas ? Non, mes frères : bien différente de la Synagogue sévère, qui punissait d'une mort subite ceux qui la déshonoraient, elle ne se vengera que par ses bienfaits à notre égard ; mais Dieu lui-même prendra en main sa vengeance. Jaloux de la gloire de son Epouse, il la vengera, il vengera son Fils et se vengera lui-même : il se vengera de notre attachement au monde ; il vengera son Fils de notre éloignement pour sa croix ; il vengera son Eglise de l'opprobre dont nous la couvrons, mais ce sera toujours à regret : c'est-à-dire qu'il désire bien plus ardemment notre conversion que notre punition. Profitons donc, chrétiens, de cette favorable disposition de notre Dieu pour revenir à lui sincèrement, pour tendre à la sainteté, que la dignité de chrétien nous prescrit, et parvenir heureusement au terme glorieux qu'elle nous propose. Je vous le souhaite.

## SERMON VI.

### *Pour le second dimanche de Carême.*

### SUR LE DÉLAI DE LA CONVERSION.

Hic est Filius. (*Matth.*, XVII.)

*C'est ici mon Fils.*

Adorer Jésus-Christ comme Dieu, l'écouter comme la vérité éternelle, c'est le fruit que le Père céleste veut que les apôtres retirent de la transfiguration de son Fils, et celui que nous devons en retirer nous-mêmes. Ce Fils adorable nous parle tous les jours par sa grâce et par ses inspirations secrètes ; il nous rappelle de nos égarements, il nous sollicite de revenir à lui ; et loin de l'écouter, nous opposons une résistance éternelle à ses tendres sollicitations ; si nous ne refusons pas entièrement de nous rendre à ses instances, nous différons au moins notre conversion, et nous ajoutons à nos premiers crimes l'abus de la grâce et la présomption de nous-mêmes. C'est en quoi nous manquons le plus ordinairement de l'écouter, et c'est aussi ce que je me propose de combattre dans ce discours. En attaquant le délai de la conversion, je n'envisage pas ici, mes frères, ce que ce délai de la conversion a d'injurieux pour Dieu, je me bornerai à ce qu'il a de dangereux et de funeste pour nous-mêmes. Vous comptez sur Dieu, et vous comptez sur vous-mêmes ; mais si Dieu se lasse enfin de vous attendre, si vous vous lassez aussi de désirer votre conversion, n'est-il pas vrai qu'il n'y a plus de salut pour vous ? Or c'est le malheur qu'entraînent infailliblement vos délais ; vous risquez que Dieu change ses dispositions ; vous risquez de perdre vos désirs de conversion ; en un mot vous risquez que Dieu vous manque ; vous risquez de vous manquer à vous-mêmes : c'est tout le plan de ce discours. *Ave, Maria.*

### PREMIÈRE PARTIE.

Quoiqu'il soit toujours insensé de mener une vie qu'on se propose de pleurer un jour, une telle conduite serait moins téméraire si l'on pouvait sûrement se promettre le temps et la grâce ; mais ces deux conditions, absolument nécessaires à la conversion, Dieu en est tellement le maître, que l'homme ne peut les attendre que de sa main. Il faut que Dieu ménage au pécheur et le temps de se connaître et la grâce de se convertir ; si l'un ou l'autre lui manque, sa conversion est désespérée : or, je soutiens que de toutes les prétentions du pécheur la plus mal fondée, sans doute, est celle de compter sur le temps et sur la grâce, et qu'il se trouve ordinairement surpris de l'un, dépourvu de l'autre, et c'est ainsi que Dieu lui manque.

Dieu seul est l'arbitre de nos jours, il en a mesuré l'étendue, il en a fait la durée courte, le terme incertain, et souvent même sa justice se hâte d'en resserrer les bornes. Quelle si vaste carrière pouvez-vous en effet vous promettre, vous qui renvoyez votre conversion à des temps où vous ne parviendrez peut-être jamais ? Regardez derrière vous où sont vos premières années, vous croyez y toucher encore, tandis qu'elles sont déjà loin de vous ; vos jours à venir n'auront pas plus de consistance que ceux qui se sont écoulés ; les années paraissent longues dans l'éloignement ; arrivées, elles nous échappent dans un instant ; à peine aurez-vous tourné la tête, que vous vous trouverez entraîné, comme par un torrent, au terme fatal qui vous paraissait si loin et ne devoir jamais arriver. Que deviendront alors vos désirs de conversion ? Croyez-vous qu'un moment de frayeur sera capable alors d'effacer vos crimes, de réformer votre cœur, et d'apaiser votre Dieu ? Eh ! que ne commencez-vous donc aujourd'hui ? Craignez-vous de vous y prendre trop tôt ? Trop heureux si vous êtes encore à temps à réparer vos malheurs. Quoi ! vous voyez que votre arrêt va vous être prononcé, vos crimes rendent votre condamnation certaine, on vous donne encore quelques jours pour changer la rigueur de votre sentence éternelle, et ce court intervalle vous le disputez à Dieu, vous le disputez à vous-mêmes ; et loin de saisir ces moments rapides, non-seulement vous les perdez à différer, mais vous en abusez encore, pour combler vos excès et la patience de votre Dieu ! Ah ! viendra un jour où vous demanderez en vain ces moments précieux, et ce jour est peut-être plus proche que vous ne pensez ; du moins est-il toujours bien incertain, et c'est ce qui rend votre péril et vos délais plus téméraires.

Si nous portions en effet le nombre et le terme de nos jours imprimés sur le front, ce point de vue fixe et certain laisserait quelque excuse à votre présomption ; mais vous ne savez ni le lieu, ni le moment qui verra finir votre destinée ; vous ne savez si l'heure où vous respirez sera suivie d'une autre ; vous en convenez, vous le dites, et

vous osez renvoyer votre conversion, c'est-à-dire la décision de votre salut et de votre éternité, vous osez la renvoyer à un âge où, de votre propre aveu, il est fort douteux que vous puissiez atteindre : ne sommes-nous pas fondés à vous dire que le temps vous manquera? Ne sommes-nous pas fondés à soupçonner tous vos désirs prétendus de conversion, et à vous accuser de ne vouloir ni de conversion, ni de salut? Car enfin, quand on veut sincèrement assurer le succès d'une entreprise importante, on saisit les moments décisifs, et l'on ne donne rien à l'incertitude des événements. Votre conversion à laquelle est essentiellement lié votre salut, vous l'abandonnez à tous les périls qui menacent la fragilité de vos jours : la conversion et le salut vous laissent donc toute votre indifférence, puisque vous ne prenez aucune mesure nécessaire pour y réussir, et que vous faites, au contraire, tout ce qu'il faut pour échouer. Supposons, en effet, que vous ayez formé le dessein désespéré de consommer votre réprobation, agiriez-vous autrement que vous ne faites? Vous connaissez tous les désordres de votre vie ; vous savez que si vous ne réformez vos mœurs il n'y a point de salut pour vous; vous savez que le moment présent est le seul dont vous puissiez disposer; vous savez qu'en différant d'en profiter on est presque toujours surpris : la constitution fragile de nos corps vous l'apprend, l'expérience journalière vous le confirme, la parole de Jésus-Christ même vous en assure. Sourds à tous ces avertissements naturels et divins, comme s'ils ne vous regardaient pas, vous vivez froidement dans les mêmes délais et les mêmes crimes : vous vous comportez donc visiblement comme ne voulant ni conversion, ni salut; vous voulez donc être surpris, et vous le serez; vous voulez mourir dans l'impénitence, et vous y mourrez; vous voulez obstinément périr, et vous périrez : Dieu lui-même hâtera le moment de votre surprise. Ce n'est pas en vain qu'il tient la foudre, et si sa clémence la suspend pour un temps, s'il n'a point encore exécuté les arrêts de mort que chacun de vos crimes a mérités, il donnera tout à coup un libre cours à sa colère; il coupera sans pitié le fil de vos jours, de ces jours que vous ne désirez de voir prolonger que pour prolonger vous-mêmes une vie criminelle. Oui, telle est votre ingratitude, que, non contents d'avoir abusé du passé, vous anticipez l'avenir pour en abuser encore : ces jours que vous espérez de la bonté de Dieu, vous les profanez d'avance par des projets criminels : Puisque Dieu me laisse encore du temps, dites-vous, je puis encore en accorder à mes passions, j'en trouverai toujours assez pour rentrer en grâce; et c'est cette disposition impie qui hâte les moments de la colère divine. Le temps que je vous accorde pour vous convertir ne fait que vous endurcir; c'est pourquoi, dit Dieu par ses prophètes, je me lasserai d'être spectateur tranquille de vos désordres, et de laisser à votre audace la facilité de m'outrager : je lèverai mon bras, je l'appesantirai sur vous, et je dirai : Reconnais enfin que je suis le Seigneur. En vain aurez-vous fait un pacte avec la mort, en vain aurez-vous dit à l'enfer : Ne vous ouvrez pas subitement sous mes pieds; je saurai rompre vos conventions imaginaires : *Delebitur pactum vestrum cum morte, pactum vestrum cum inferno non stabit.* (*Isa.*, XXVIII.) En vain comptez-vous sur votre rang, sur votre jeunesse, sur vos précautions : je vous choisirai dans un rang élevé, pour faire de vous une instruction publique; je permettrai que les emportements de votre jeunesse vous creusent un tombeau, que les objets de vos plaisirs deviennent les écueils de votre vie, que les précautions qui vous rassurent appellent le péril et avertissent la mort du côté où elle doit frapper : *Delebitur pactum vestrum cum morte.* Combien de fois le Seigneur a-t-il vérifié sa menace? Combien de pécheurs dont il a terminé les crimes en terminant leurs jours? Jésabel, précipitée le jour même qu'elle avait choisi pour se montrer avec ostentation; Hérode, frappé subitement au milieu des applaudissements d'un peuple insensé; Balthazar, expirant auprès d'une table somptueuse; Zambri, qui trouva une mort honteuse dans les tentes des filles de Madian; l'avare de l'Evangile, à qui l'on demande son âme, lorsqu'il s'encourage à jouir de ses richesses dans un repos oisif, ne sont-ce pas autant de monuments de la colère de Dieu contre l'impénitence? Sans remonter si haut, combien avez-vous vu de vos proches et de vos complices, qui n'ont fait qu'un pas du crime au tombeau, et qui n'ont porté devant Dieu que des regrets trop tardifs? Il vous semble les entendre maudire encore leurs retardements insensés, et les voir expirer en se maudissant eux-mêmes : leur malheur sera-t-il pour vous une instruction stérile? Voulez-vous attendre que Dieu vous choisisse vous-même pour répandre parmi nous l'épouvante et l'effroi? Que dis-je? peu s'en est fallu que vous ne soyez devenu pour nous un exemple tragique : vous avez vu les portes de l'éternité s'ouvrir devant vous; vous avez lu l'arrêt de votre mort dans les yeux interdits de ceux qui vous observaient, et celui de votre condamnation dans votre conscience criminelle; le saisissement où vous a jeté le péril vous a fait dire à Dieu, comme le saint homme Job : Accordez-moi quelque temps encore pour pleurer dans l'amertume de mon cœur, avant que je descende dans cette terre de ténèbres où habitent le désordre et l'horreur. La voix de votre affliction a monté jusqu'au trône de Dieu; il a daigné suspendre le dernier coup qu'il allait frapper; plus touché de votre salut que des intérêts de sa justice, il s'est contenté, pour cette fois, de vous avoir fait trembler. Mais pensez-vous donc que la patience de Dieu soit inépuisable, et que, après vous avoir redonné la vie, il ne saura pas vous la retirer? Ne se lassera-t-il pas enfin de se voir bravé, et ne vous ôtera-t-il pas même le temps de vous reconnaître! Vous avez beaucoup plus sujet de

craindre que d'espérer. Après tout, je suppose l'incertitude égale, dit saint Chrisostome ; songez qu'il s'agit de votre âme, et que vous délibérez sur son sort éternel : *Cogita quod de anima deliberas.* Si l'objet était moins important, il serait toujours imprudent de risquer une alternative si douteuse; mais souvenez-vous, encore une fois, qu'il y va de votre âme; qu'en la perdant vous perdez tout ce qu'il y a dans le monde et tout ce qu'il y a hors du monde, tout ce qu'il y a dans le temps et tout ce qu'il y a dans l'éternité; que vous perdez Dieu, que vous vous perdez vous-mêmes, que vous renoncez à l'unique félicité, que vous vous préparez l'excès et l'assemblage de tous les malheurs; que le malheur, une fois arrivé, sera sans remède; qu'un moment doit en décider, que ce moment vous manquera, que quand même il ne vous manquerait pas, vous risquez, en différant, que la grâce vous manque.

Oui, vous risquez que Dieu, un jour, ne vous refuse la grâce, parce que vous en présumez et que vous en abusez. C'est en présumer que d'attendre contre l'ordre de Dieu, qui vous commande de le chercher lorsque vous pouvez le trouver, et de l'invoquer lorsqu'il est proche. C'est en présumer que de l'attendre contre la défense et la menace de Dieu, qui vous dit expressément de ne pas différer de jour en jour de revenir à lui, parce que sa colère éclatera tout d'un coup. C'est en présumer que de l'attendre au mépris de la souveraineté de Dieu ; rien ne met un chaos plus immense entre l'âme criminelle et la miséricorde de Dieu, que de marquer des jours et des moments à sa grâce et à son esprit, qui souffle où il veut et quand il veut. Rien n'est plus propre à éloigner un si précieux bienfait, que la témérité qui l'exige : réduirez-vous le Seigneur à suivre vos volontés, tandis que vous méprisez les siennes? Doit-il se soumettre à vos caprices et subir la loi que vos passions voudront bien lui prescrire? C'est présumer de la grâce que de l'attendre aux dépens de la gloire de Dieu; or, c'est attaquer sa gloire que de prétendre consacrer au monde et aux plaisirs vos premières années, et d'abandonner le reste à Dieu comme une saison stérile, pour qui la piété seule devient une ressource, et la régularité des mœurs une bienséance : prétendre que Dieu vous réserve alors des grâces de prédilection et de choix, c'est vouloir qu'il autorise l'indigne partage que vous lui faites. C'est en présumer que d'abuser de la bonté de Dieu : cette bonté qui devrait attendrir votre cœur ne fait qu'enhardir votre audace; vous voulez continuer d'être mauvais, parce qu'il continue d'être bon; parce qu'il ne se lasse pas de vous supporter, vous ne vous lassez pas de l'outrager. Sa grâce, que vous regardez comme devant être un jour le remède de vos péchés, devient pour vous un attrait au péché même; du moyen qu'il vous ménage pour retourner à lui, vous en faites un motif de vous en éloigner davantage : si vous attendiez une prompte punition de la part de Dieu, vous hâteriez votre conversion; mais parce qu'il suspend sa colère, vous différez votre pénitence, preuve évidente de l'abus que vous faites de sa bonté. Vous différez, parce que vous croyez la grâce toujours prête à se répandre, et vous n'attendriez pas un moment si vous la croyiez prête à s'épuiser pour vous. Puisque ce sont là vos dispositions, hâtez-vous donc aujourd'hui même de saisir la grâce qui vous est offerte; car ne pensez pas que Dieu la prodigue toujours à ceux qui, comme vous, prétendent en jouir impunément et s'en faire un nouveau motif d'impénitence. Le Seigneur est bon, sans doute, et peut-être la plus grande preuve de sa bonté c'est de vous supporter encore, de vous appeler encore et de vous attendre encore. Oui, le Seigneur est bon, sa miséricorde éclate sur toutes ses œuvres; les mérites de Jésus-Christ sont infinis, et sa grâce plus abondante que notre malice; mais parce que le Seigneur est bon, est-il insensible à l'abus le plus marqué de sa bonté? sa miséricorde peut-elle anéantir sa justice? N'est-ce que pour l'appareil et pour inspirer un vain effroi, qu'il porte le titre redoutable du Dieu des vengeances? Parce que les mérites de Jésus-Christ sont infinis, parce qu'il a mérité la grâce aux pécheurs, peut-on pécher toujours, et suffira-t-il de dire : Pardonnez-moi, Seigneur, parce que Jésus-Christ, votre Fils, nous a mérité votre grâce. S'il en était ainsi, mes frères, la grâce du Seigneur ouvrirait la porte à tous les crimes; Jésus-Christ serait descendu du ciel, il aurait répandu son sang, non pour se former un peuple saint, mais un peuple corrompu; non pour nous corriger de nos vices, mais pour nous encourager dans nos désordres! Il ne serait plus notre Sauveur, mais notre complice, et la grâce ne serait plus la ressource du pécheur, mais l'invitation au péché.

Enfin, c'est présumer de la grâce que de l'attendre sans la demander et sans s'y disposer : or, cette grâce, la demandez-vous, la désirez-vous seulement? Vous seriez fâchés qu'elle vînt rompre des chaînes que vous aimez encore : vous ne cessez de vous élever contre votre bienfaiteur, vous portez toujours dans le cœur l'affreux dessein de continuer à l'outrager. Si vous la désiriez, cette grâce, vous vous y disposeriez; et, au contraire, vous ne changez rien à vos mœurs, à vos liaisons ni à vos plaisirs. Est-ce dans une succession de moments amusants, au milieu d'une diversité d'objets divertissants, dans des agitations violentes, multipliées exprès pour vous étourdir et vous arracher à vous-mêmes, que la grâce viendra vous prévenir? Est-ce dans le centre du plaisir et de la volupté, capables non-seulement d'éloigner la grâce, mais encore d'étouffer les lumières de la raison? Si c'est ainsi que vous demandez la grâce et que vous vous disposez à la recevoir, vous éprouverez ce que dit saint Augustin que, après avoir refusé de recourir à Dieu lorsque vous le pouvez, vous ne le pourrez plus lorsque vous le

voudrez; vous éprouverez ce que Dieu même dit dans ses Ecritures: après que vous aurez rejeté ses avertissements, il vous punira par son silence; après que vous aurez refusé de l'entendre, il refusera de vous écouter; il vous refusera sa grâce, parce que vous en présumez pour l'avenir, et parce que vous en abusez pour le présent; souvent elle fait luire dans votre esprit son admirable lumière, elle excite dans votre cœur des mouvements qui le portent vers son Dieu, et vous vous roidissez contre ses invitations. Pouvez-vous ignorer, dit saint Paul, que la patience de Dieu vous appelle à la pénitence: *An ignoras quoniam patientia Dei ad pœnitentiam te adducit?* (*Rom.*, II.) Ces vives sollicitations sont sans doute des grâces de Dieu, et vos résistances, vos délais éternels, des abus persévérants de ces grâces précieuses. Est-ce donc ainsi, vous crie l'Apôtre, que vous méprisez les richesses de la bonté de Dieu? *An divitias bonitatis Dei contemnis?* (*Ibid.*)

Pour faciliter votre conversion, tantôt Dieu vous a ménagé des succès pour vous gagner, tantôt des disgrâces pour vous détromper. Sa providence a substitué aux liaisons dangereuses que vous aviez des engagements graves et sérieux; elle a traversé vos passions par tous les obstacles qui pouvaient déconcerter vos projets injustes: ne sont-ce pas autant de grâces extérieures, propres à vous faire rentrer en vous-mêmes? *An ignoras quoniam patientia Dei ad pœnitentiam te adducit?* Vous avez rendu inutiles toutes ces grâces; leur diversité n'a fait que diversifier les effets de votre ingratitude; les succès vous ont enflés, les disgrâces vous ont révoltés, les bienséances de votre état ont été de faibles remparts que les passions ont bientôt franchis; tout a changé pour vous, sans que vous ayez changé vous-mêmes; on vous reconnaît toujours à vos anciens déréglements: vous méprisez donc toutes les richesses de la bonté de Dieu: *An divitias bonitatis Dei contemnis?* Rentrez en vous-mêmes, vous y trouverez des preuves de dons encore plus excellents. Ces remords cuisants qui vous suivent partout, et dont vous ne sauriez vous défendre; une honte secrète de persévérer dans le désordre; un désir toujours renaissant d'y renoncer un jour; des regards jaloux portés sur le bonheur des justes; les soupirs continuels qui vous échappent malgré vous pour la vertu; un affreux pressentiment des malheurs qui vous attendent dans l'éternité; qu'est-ce que tout cela, sinon la grâce d'un Dieu qui vous appelle? *An ignoras quoniam patientia Dei ad pœnitentiam te adducit?* Avez-vous mieux profité de ces grâces intérieures? Ces remords, vous les avez étouffés; ces inspirations, vous les avez rejetées; cette honte secrète, vous l'avez dévorée; ces désirs de salut, vous les avez négligés; ces vérités qui s'offraient à vous, vous les avez retenues captives dans l'injustice; ces traits de lumière, sortis du sein du Très-Haut et répandus dans votre âme, n'ont été que comme des lueurs qui n'ont pu vous réformer; en un mot, les grâces dont Dieu vous a comblés deviennent pour vous la matière de nouveaux crimes et d'une plus grande condamnation: *Divitias bonitatis Dei contemnis.* Sachez donc, conclut saint Paul, que votre impénitence amasse contre vous un trésor de colère pour le jour de la révélation: *Secundum impœnitens cor thesaurizas tibi iram in die revelationis.* (*Ibid.*) La vigne stérile, quoique souvent arrosée, devient enfin l'anathème du ciel; Babylone, corrigée sans succès, se voit abandonnée à son malheureux sort; l'Assyrie, menacée jusqu'à trois fois, n'est plus épargnée à la quatrième; Jésus-Christ n'a plus que des larmes à donner à Jérusalem, qui méconnaît le jour de sa visite: ainsi, les grâces que vous recevez en vain vont tarir dans le cœur de Dieu la source de ses bienfaits et grossir le trésor de sa colère: *Secundum impœnitens cor thesaurizas tibi iram in die revelationis.* (*Ibid.*) Craignez donc que ces inspirations secrètes qui vous sollicitent à la pénitence ne soient les dernières grâces que Dieu vous accordera, si vous les méprisez, et comme le dernier souffle de l'esprit de vie qui va vous abandonner. Pensez que vous risquez enfin que Dieu vous manque, et plus encore que vous vous manquez à vous-mêmes. C'est la seconde partie.

## SECONDE PARTIE.

Dieu, qui nous a faits sans nous, ne nous convertit pas sans nous, selon la pensée de saint Augustin. Il faut par conséquent, pour vous convertir, que vous en ayez la volonté et le pouvoir; la volonté, qui met en œuvre le pouvoir que vous conservez; le pouvoir, qui seconde la volonté que vous en avez. Vous en êtes si convaincus, que vous différez votre conversion par la seule espérance de le vouloir un jour plus ardemment et de le pouvoir plus facilement: c'est ce qui vous rassure; et je prétends, au contraire, fondé sur l'expérience et sur la foi, qu'à l'avenir vous le voudrez et vous le pourrez encore moins, et que, par conséquent, vous vous manquerez à vous-mêmes.

Pourquoi refusez-vous de rentrer aujourd'hui dans les voies de la justice, et qu'y trouvez-vous qui vous en éloigne? C'est, dites-vous, une horreur insurmontable pour la violence qu'il faut se faire, pour les précautions qu'il faut se prescrire, pour la vie sérieuse qu'il faut mener, en un mot, pour tous les sacrifices qu'exige et que suppose une conversion sincère. Sur quoi, je vous demande, vos délais affaibliront-ils vos répugnances, ou plutôt ne les augmenteront-ils point? Car la persévérance dans le crime, loin d'aplanir les voies de la vertu, en détourne de plus en plus; loin de fortifier une faible volonté, achève de l'éteindre et de la décourager. Plus vous différez, plus vous donnez le temps à l'imagination de s'effrayer, au cœur de se révolter, à la raison de s'aveugler; plus vous différez, plus vous donnez de temps aux passions de s'enraciner,

aux tentations de se multiplier, aux résolutions de s'affaiblir; plus vous différez, moins vous serez disposés à concevoir ce que le crime a d'accablant, et ce que la justice a de consolant pour vous. Profitez donc du temps où vous connaissez encore toute l'horreur de l'état où vous vivez, où vous sentez les amertumes qu'il répand sur toute votre vie. Amertumes du côté des remords d'une conscience criminelle: également malheureux de ne vouloir pas vaincre vos penchants déréglés, et de ne pouvoir étouffer vos remords importuns, vous êtes votre premier accusateur; emportés par vos faiblesses, et rappelés par vos lumières, vous êtes forcés de vous reprocher le crime où vous ne cessez de tomber. Amertumes dans les différents mouvements d'un cœur agité : vos vices devenus vos maîtres deviennent vos tyrans, et se disputent la préférence aux dépens de votre repos; ce qui contente l'un révolte l'autre; une passion assouvie enfante mille nouveaux désirs; vos projets les plus spécieux, que l'imgination n'embellit que pour endormir, vos peines les réveillent et les aigrissent. Amertumes dans les obstacles qui contredisent vos passions : tantôt il faut sacrifier vos penchants à des intérêts plus forts, tantôt prendre sur vos plaisirs pour satisfaire aux bienséances, tantôt se surmonter, tantôt se contrefaire, et souvent encore voir échouer ces projets. Amertumes du côté du dégoût et de l'ennui : ces joies profanes qui coûtent si cher à votre repos, et peut-être à votre fortune, laissent dans votre âme un vide affreux que rien ne peut remplir; vous sentez malgré vous que votre cœur, fait pour une félicité infinie, peut bien s'amuser, mais ne saurait se fixer dans ces biens apparents; en vain vous variez vos plaisirs, vous n'en éprouvez que mieux leur vide et leur insuffisance; rendus à vous-mêmes, il ne vous reste que le regret de vos crimes; c'est pour être heureux que vous refusez de revenir à Dieu, et c'est parce que vous persévérez dans votre éloignement de Dieu que vous êtes malheureux.

Amertumes enfin du côté des alarmes sur le salut et sur l'éternité : l'ivresse des passions et la succession des plaisirs ne peuvent calmer vos alarmes sur l'avenir; vous ne sauriez vous dissimuler vos excès, ni la peine qui leur est réservée; vous vous sentez comme investis de la colère de Dieu qui semble partout vous poursuivre : je me vois, pouvez-vous dire, entre mes crimes et l'enfer; tout me parle d'une vie future; la même foi qui me dépeint les supplices éternels, m'apprend que je les ai mérités, que je les subirai, si je ne réforme ma vie, que je ne la réformerai jamais si je suis surpris, et la raison me convainc que plus je différerai, plus je risque d'être surpris. Vivez dans le tumulte tant qu'il vous plaira, ces réflexions accablantes vous suivront jusque dans le contre des amusements et des plaisirs. Est-il concevable que vous ayez tant de peine à vous déterminer à sortir d'un état si triste et si douloureux! Hélas! peut-être êtes-vous déjà dans un âge, où dégoûté du monde et de ses usages serviles, vous ne trouvez plus que le dégoût de vos crimes et de vous-mêmes; peut-être êtes-vous dans une situation où, n'offrant plus au monde qu'un extérieur incommode, il vous avertit par ses mépris qu'il est temps de vous faire des occupations plus sérieuses que les siennes. A la onzième heure du jour, le père de famille vous appelle encore à sa vigne; il vous promet de récompenser vos travaux de la pénitence, quoique si courts et si tardifs; et vous hésitez de vous rendre à ses charitables invitations! Malgré tant et de si pressants motifs, vous ne pouvez vous résoudre à quitter vos voies iniques pour embrasser celles de la piété, parce qu'elles vous paraissent pleines de ronces et d'épines. Revenez de vos préjugés, et vous conviendrez bientôt de la vérité de ce que dit saint Bernard, que ceux-là ne connaissent pas le Seigneur qui refusent de se convertir à lui : *Dico omnes ignorare Dominum, qui nolunt converti ad Dominum.* Ils se représentent comme un Dieu cruel celui qui est la bonté même : *Imaginantur crudelem qui pius est.* Ils regardent comme un maître dur celui qui est le meilleur de tous les pères : *Imaginantur crudelem qui suavis est.* Ah! si vous revenez sincèrement à lui, qu'un peu d'expérience dissipera bientôt vos fausses préventions! Entrez à son service, et vous verrez que le Seigneur est plein de douceur. Il vous donnera des secours qui vous adouciront son joug, et vous aplaniront ses voies. Vous serez forcés de convenir que la vertu n'a contre elle que le préjugé des passions ; que la conversion ne paraît redoutable que dans l'éloignement; que refuser de revenir à Dieu, c'est ne pas le connaître : *Dico omnes ignorare Dominum, qui nolunt converti ad Dominum.* Mais ne l'avez-vous pas déjà éprouvé? Les jours que vous passâtes dans l'innocence ne coulèrent-ils pas dans la paix? A mesure que la vertu croissait en vous, elle versait dans votre cœur des douceurs toujours nouvelles, et vous n'avez, pour ainsi dire, vécu que lorsque vous avez vécu avec Dieu. Peut-être pensez-vous qu'il n'en est pas de même après un long égarement; mais voyez le Père de famille favoriser l'enfant prodigue, presque plus que l'enfant fidèle. Ecoutez Jésus-Christ dépeindre la joie du ciel et ses grâces répandues sur un pécheur pénitent. Consultez des âmes sincèrement converties, elles vous diront qu'elles regardent le moment de leur conversion comme l'époque de leur bonheur; leur seule peine est d'avoir résisté si longtemps à un Dieu si plein de bonté, et de s'être si longtemps privées de la douceur de son service, et que si vous ne comprenez pas leur bonheur, elles comprennent encore moins que vous puissiez persister dans votre état bien réellement malheureux.

Ah! ce n'est donc pas le retour à Dieu qui doit vous paraître si pénible, c'est de vivre dans la situation où vous êtes, c'est de fermer toujours l'oreille à la voix du ciel qui

vous appelle, à la voix de votre conscience qui vous condamne, de vous supporter enfin vous-mêmes, et d'éloigner de plus en plus un changement qui seul peut vous rendre heureux, même dès cette vie. Mais, dussiez-vous souffrir des peines et des dégoûts, pensez que ce retour est indispensable pour votre salut, et que plus vous le différerez, plus il vous deviendra difficile. Si vos passions, aujourd'hui moins ardentes, vous coûtent tant à subjuguer, que sera-ce lorsqu'elles seront fortifiées par une plus longue habitude? Devenues alors plus impérieuses, elles vous subjugueront vous-mêmes, et vous ôteront jusqu'à la volonté de secouer leur joug; vous en portez déjà dans vous-mêmes de trop funestes présages; le temps, dont vous attendiez la fin de vos désordres, en a fait l'accroissement; à mesure que vos années ont avancé, vos projets de changement ont été toujours en s'affaiblissant. Vous comptiez que l'âge vous ramènerait au devoir, et l'âge, en diminuant vos forces, n'a fait que fortifier vos vices. Vous attendiez le loisir d'une situation plus tranquille pour revenir à Dieu, le loisir est venu, et vous ne l'avez employé qu'à chercher de nouvelles occasions de péché. Après le succès d'une entreprise, vous deviez penser sérieusement à votre salut; tout est conclu pour votre fortune et pour le salut vous êtes encore à commencer. Certains engagements finis devaient terminer une vie criminelle, ces engagements sont rompus, et vos passions vous enchaînent encore. Que le passé vous instruise donc sur l'avenir; si vous différez ainsi de jour en jour, vous serez jusqu'à la fin le jouet de vos vaines espérances; vos désirs inefficaces ne feront que vous endormir sur le bord du précipice, et vous y tomberez. Vous attendrez du temps des ressources et des facilités de pénitence, et c'est le temps même qui vous ôtera celles qui vous restent; il vous ôtera la volonté de vous convertir, il vous en ôtera même le pouvoir: réflexion plus effrayante.

Il n'est jamais impossible de se convertir, parce que la liberté ne manque jamais entièrement à l'homme; mais lorsqu'on n'en a plus ni le courage, ni le désir, lorsqu'on n'est point touché des motifs, qu'on n'en connaît pas les moyens, on peut regarder cet état comme une impuissance morale, impuissance qui ne justifie pas le pécheur, mais qui le retient dans son péché. Toutes les réflexions, toutes les alarmes, tous les désirs de salut, toutes les lumières d'en haut et tous les mouvements salutaires qui le touchent et l'ébranlent encore se dissiperont. Vous serez vous-mêmes étonnés, pécheurs, de l'intervalle immense que chaque jour aura mis entre le salut et vous; vous éprouverez en vous un nouvel esprit, un nouveau cœur, une nouvelle âme, un nouvel être; vous serez méconnaissable à vous-mêmes. Aujourd'hui vous n'êtes dominés que par une passion; viendra le temps que vous serez le jouet de toutes tour à tour. Elles se tiennent et se produisent mutuellement; quelque opposées qu'elles paraissent, elles se concilient et se réunissent dans le besoin. Enclins à la volupté, mais d'ailleurs doux, tranquilles, droits et sincères, vous serez surpris de vous trouver un jour emportés et violents, oppresseurs et perfides, si la violence, si la dissimulation, l'oppression et la perfidie sont nécessaires pour assurer vos plaisirs; ainsi pour un vice que vous avez à dompter à présent, vous aurez à combattre un monde d'iniquités. Aujourd'hui vous gémissez sur votre état et vous soupirez après une vie plus chrétienne. Viendra le temps où vous ne verrez rien qui vous alarme et que vous ne croirez pas même avoir besoin de conversion. Rappelés par les années de vos premiers égarements, sans les avoir pleurés, vous substituerez aux excès du premier âge les vices d'un âge plus avancé que vous pleurerez encore moins. A la vie licencieuse de la jeunesse succéderont les douceurs de la mollesse ou les mouvements de l'avarice; vous ne ferez que varier vos passions et mettre les plus tranquilles à la place des plus tumultueuses; vous accorderez plus aux bienséances, mais vous ne donnerez pas davantage à la religion; vous affecterez la vertu sans la pratiquer, vous pallierez le vice sans l'abandonner, vous serez plus réguliers sans être plus chrétiens; vos mœurs devenues plus graves sans être plus saintes, vous laisseront dans un état d'assurance et de tranquillité plus dangereux que le crime même. Aujourd'hui chaque crime vous coûte des remords, vous portez le péché comme un poids qui vous accable et vous le regardez comme le fléau de votre vie; vous y tenez moins par obstination que par faiblesse; viendra le temps où la conscience usée s'endurcira contre toutes les terreurs qui l'ébranlent, l'usage du crime en ôtera insensiblement l'horreur; le temps, qui augmente la douleur et l'ennui des autres maux, diminuera le poids et l'amertume de celui-ci; tout vieillit dans l'homme, excepté le péché; l'âge, qui affaiblit son esprit, affermit ses passions; à force de s'habituer au péché, il s'identifie avec le péché; ainsi le péché, qui dans ses commencements vous paraissait insupportable, vous paraîtra plus léger dans ses progrès, et vous trouverez un jour une sorte de bonheur dans l'état criminel que vous regardez encore comme votre supplice.

Aujourd'hui vous conservez l'espérance de vous convertir et de rentrer en grâce, et si cette espérance enhardit votre audace, elle nourrit au moins les désirs de conversion qui vous restent; viendra le temps où vous prendrez l'affreux parti de ne plus compter sur votre salut et de regarder comme inutile une pénitence qui vous paraîtra comme impossible; après avoir outragé la justice de Dieu par la présomption, vous insulterez à sa bonté par le désespoir; votre vie vous paraîtra trop criminelle pour être réparée; vous vous ferez un système de la continuer tranquillement; tout ce qu'on vous disait autrefois pour vous porter à vous convertir plus tôt, vous en abuserez alors

pour vous déterminer à ne plus vous convertir.

Aujourd'hui vous conservez encore la foi; viendra le temps que vous y renoncerez pour calmer votre désespoir, car l'impiété n'est qu'un désespoir déguisé : les impies sont des furieux, qui, refusant ou désespérant de fléchir la justice divine, s'en vengent en insultant à sa vérité. Vous n'êtes pas encore de ce nombre, vous respectez en secret ce Dieu même que vous outragez, vous croyez encore des vérités que votre conduite désavoue, vous redoutez les supplices que vous bravez, votre foi n'a pas encore fait naufrage avec vos autres vertus; mais craignez qu'enfin le crime ne l'étouffe, la foi devient suspecte dès qu'elle devient incommode; on se lasse d'avoir sans cesse à soutenir les intérêts de ses plaisirs contre ceux de sa conscience. Il faut opter entre la conversion et la damnation; la conversion révolte, la damnation effraye, et comme on refuse de devenir pénitent, on se détermine à devenir incrédule. Eh! plût au ciel que les preuves en fussent moins communes! Mais le nombre de ceux qui, sans examen, sont devenus incrédules, parce qu'ils étaient libertins, ne se multiplie que trop sous nos yeux. Cette défection est d'ailleurs dans l'ordre de la justice de Dieu. La foi est un pur don de sa bonté; lorsqu'on s'obstine à s'éloigner de lui de plus en plus, il est naturel qu'il se retire de nous et qu'il nous livre entièrement à nos ténèbres. Craignez, pécheurs, ce dernier abandon; il mettrait le sceau à votre réprobation; mais hâtez-vous de le prévenir. Vous marchez dans les voies que vous savez en avoir conduit une multitude dans l'infidélité; si vous n'en sortez, vous tomberez dans le même malheur. Vous chercherez insensiblement à vous défaire d'un censeur importun, qui prend sans cesse au dedans de vous le parti de la vertu contre vous-mêmes; fatigués de vos remords, vous appellerez l'irréligion au secours de vos passions. Que dis-je! n'auriez-vous pas déjà commencé à douter des vérités qui vous condamnent? N'avez-vous pas secrètement envié la tranquillité de tant d'autres que le crime laisse plus paisibles que vous? N'avez-vous pas enfin essayé d'assurer votre repos aux dépens de votre foi? Ah! si cela est, vous êtes déjà sur le penchant du précipice : saisissez promptement la main puissante qui vous retient encore. Criez avec les apôtres : Seigneur, sauvez-nous, nous périssons! Si ce cri est sincère, il vous délivrera; mais ne différez pas d'aller vers lui, marchez tandis que vous avez encore la lumière, de peur qu'enfin les ténèbres ne vous surprennent : *Ambulate dum lumen habetis, ut non vos tenebræ comprehendant*. (*Joan*. XII.) Dieu daigne parler à votre cœur; c'est lui qui tantôt vous intimide, et tantôt vous invite à écouter sa voix et à ne pas endurcir votre cœur : Venez, poursuit-il, prosternez-vous devant votre Dieu, pleurez devant le Seigneur qui vous a créés et qui, malgré votre ingratitude et vos offenses, est encore votre Seigneur et votre Dieu, qui vous aime comme les brebis qu'il veut conduire dans ses pâturages. Ah! mes frères, laissez-vous conduire dans ces lieux écartés du monde pour lesquels ce Père des miséricordes vous inspire déjà de l'attrait. Les larmes de repentir que vous y répandrez seront pleines de douceurs. Dieu aplanira lui-même toutes les difficultés. Les rigueurs de la pénitence vous paraîtront légères, la grâce changera votre cœur et vous fera triompher de toutes vos passions, la prière fera vos délices : en opérant le grand œuvre de votre conversion, vous sentirez s'accroître en vous la confiance d'être du nombre de ceux que Dieu veut faire participants de sa gloire dans l'éternité. Je vous la souhaite.

## SERMON VII.

*Pour le jeudi de la seconde semaine de Carême.*

SUR L'ENFER ET SUR LE MAUVAIS RICHE.

Crucior in hac flamma. (*Luc.*, XVI.)

*Je suis cruellement tourmenté dans ces feux.*

Si jamais vous avez douté des vengeances célestes qui vous attendent, esprits prétendus forts, voici la réponse à vos objections licencieuses : Vous demandez, dites-vous, un homme qui vous apprenne ce qui se passe dans les enfers; et voici, dit saint Chrysostome, celui qui, se citant lui-même, vous dit en élevant sa voix effrayante, que des feux ardents le dévorent : *Crucior in hac flamma.* Si jamais vous vous êtes flattés, ô pécheurs et pécheresses de la terre, que Dieu dissimulerait vos iniquités, parce qu'il est trop bon pour les punir aussi rigoureusement qu'on vous l'annonce, voici ce riche qui renverse vos téméraires espérances par le récit tragique de ses tourments, et qui, couché dans des brasiers éternels, vous apprend, par son exemple, combien il est terrible de tomber entre les mains d'un Dieu vivant, après l'avoir outragé : *Crucior in hac flamma.* Si jamais vous avez traité la morale évangélique d'excessive sévérité, si vous avez pensé qu'une vie de plaisir n'eût rien que d'innocent, ô gens du monde! voici ce riche qui dément vos préventions erronées et vos pernicieuses maximes. On ne lui reproche rien de criant à vos yeux, le faste et la mollesse semblent faire tout son crime; et cependant il brûle dans les flammes éternelles : *Crucior in hac flamma.* Si vous avez cru, chrétiens trop insensibles, que l'idée de l'enfer ne doit pas vous occuper, ce riche plongé dans des brasiers sans fin, déchiré sans interruption d'un ver rongeur, exclu sans espérance du céleste séjour, vous apprend que jamais rien ne mérita davantage vos réflexions les plus sérieuses.

Faisons-les donc aujourd'hui, mes frères, ces réflexions sérieuses sur les supplices qui font gémir le riche réprouvé, et qui menacent tant de ses semblables; contemplons-le avec des yeux saintement effrayés,

qui nous fassent redouter sa cruelle destinée. Mais, pour ne pas la contempler et la redouter en vain, contemplons également ce qui l'a précipité dans le gouffre de malheurs qui l'accablent, et, réfléchissant sur nous-mêmes, examinons si nous ne suivons pas la même voie et si nous ne risquons pas d'arriver au même terme.

C'est pour vous faciliter ces réflexions que je ferai voir d'abord, par l'exemple du mauvais riche, quelles sont les peines des réprouvés que nous devons craindre; ce sera la première partie. Ensuite, examinant la vie du mauvais riche, je montrerai ce qui conduit à la réprobation que nous devons éviter, et ce sera la seconde. 1° La peine de la réprobation; 2° la voie de la réprobation feront tout le sujet et tout le partage de ce discours.

Joignez-vous à ce faible ministre, ô grand Dieu! tonnez du haut du ciel, tandis que je parle ici de votre part; pénétrez de votre crainte le cœur de votre peuple, tandis que j'exposerai à leurs yeux les rigueurs de votre justice. Insensibles à votre amour, ingrats pour vos bienfaits, inaccessibles à la tendresse filiale, indociles à l'autorité suprême, ils ne peuvent presque plus être ramenés que par la terreur; prêtez donc à ma faible voix une voix de tonnerre, qui les consterne et qui les brise de douleur; que les riches surtout, qu'on a principalement en vue dans cet évangile, apprennent à trembler sous votre puissante main et parmi les écueils de leurs richesses. Nous vous demandons tous cette grâce. *Ave, Maria.*

## PREMIÈRE PARTIE.

Il est de la sagesse de Dieu, lorsqu'il exerce sa justice, de proportionner le supplice au crime et de punir le pécheur dans toutes les parties de lui-même qu'il a fait contribuer au péché. C'est ce qu'il exécute à l'égard du riche réprouvé, dont la peine nous retrace celle de tous ceux qui sont et qui doivent être enveloppés dans sa malheureuse destinée. Il avait péché dans son esprit en le détournant des vérités éternelles, et Dieu l'afflige par les souvenirs les plus affligeants : *Recordare.* Il avait péché dans son cœur par son attachement excessif à la terre, et Dieu permet qu'il soit déchiré par des désirs ardents et frustrés, et par les passions les plus furieuses : *Pater Abraham, mitte Lazarum.* Il avait péché dans son corps en le prostituant aux délices, et Dieu le tourmente par l'activité d'un feu dévorant qui ne s'éteindra jamais : *Crucior in hac flamma.* 1° Souvenirs cruels; 2° passions furieuses; 3° supplices affreux. O vous tous, qui menez la vie criminelle du riche malheureux, voilà ce qui vous attend, si, plus sages que lui, vous ne mettez à profit l'histoire tragique que l'Evangile nous rapporte et que nous allons parcourir pour votre conversion!

Souvenez-vous, dit Abraham au riche de notre évangile, que vous avez été comblé de biens sur la terre et que Lazare éprouva les plus rudes traverses; c'est pour cela que vous êtes dans les tourments, tandis qu'il est dans la joie : *Recordare quia bona recepisti in vita tua; Lazarus similiter mala : hic autem gaudet, tu vero cruciaris.* Pourquoi lui remet-on ainsi devant les yeux son infortune présente et son bonheur passé? N'est-ce pas assez pour lui d'être en proie dans des flammes, sans que l'idée de son supplice et des biens qu'il a perdus vienne le travailler encore? Non, ce n'est pas assez au gré de la vengeance divine : il faut qu'il contemple toute l'horreur de sa vie passée et tout le malheur de son état, afin que ce triste souvenir afflige sans interruption un esprit autrefois occupé de toute autre chose que de Dieu; c'est pourquoi Dieu lui-même fixe les yeux des réprouvés sur tous ces objets affligeants pour qu'ils en conçoivent plus de douleur.

Tous les biens de la fortune, ils se les rappellent, *recordare :* les riches héritages dont ils ont joui, cette gloire mondaine qui les a fait briller, le crédit redouté qui les a rendus puissants, passent et repassent incessamment dans leur esprit, *recordare.* Combien tout cela leur paraît-il frivole! Combien regrettent-ils les soins superflus qu'ils ont prodigués à les acquérir, à les défendre, à les conserver! Insensés, disent-ils, pourquoi nous fatiguer, comme nous avons fait, à la poursuite de ces avantages fugitifs? Que nous ont-ils servi? L'oiseau qui s'envole, après avoir échappé de l'esclavage; le vaisseau qui fend les flots à pleines voiles, et le courrier qui court à perte d'haleine, disparaissent avec moins de rapidité que ces objets enchanteurs qui nous ont abusés : *Nos insensati! quid nobis profuit superbia, aut divitiarum jactantia quid contulit nobis!* (*Sap.*, V.)

Ils ne se bornent pas à la seule idée de ce que les biens eurent en même temps de gracieux et de frivole, ils rappellent encore ce qu'ils eurent de salutaire et de propre à leur procurer des biens éternels : *recordare.* Ils reconnaissent qu'avec ces richesses ils eussent pu soulager l'indigence et souvent prévenir le crime, soutenir une vertu chancelante et fermer les voies au libertinage; qu'avec cette gloire qui les a fait briller, ils auraient pu contribuer à celle du Créateur, en la lui rapportant, en lui en faisant un hommage sincère; qu'avec le crédit ils eussent pu réprimer le vice, soutenir la vertu, seconder les bonnes intentions, et qu'ils ne l'ont pas fait : de là de nouveaux reproches succèdent aux premiers. Insensés! nous pouvions, au prix de ces biens périssables, acquérir des trésors inestimables dans le ciel : *nos insensati.* Nous en avons négligé lâchement un si saint usage : *Virtutis quidem nullum signum voluimus ostendere.* (*Ibid.*) Nous avons fait plus, nous les avons changés en autant d'instruments d'iniquité. Réflexion cuisante, à laquelle ils ne peuvent se refuser; souvenir plus désespérant, qui leur montre combien ils sont plus coupables : *recordare.* Ils se souviennent que

ces richesses ils les ont prostituées à faire briller superbement leur personne, à tout accorder à leurs corps, à nourrir une foule de parasites oisifs et corrupteurs, à faire gémir l'indigence par la vue de leur ostentation, à payer souvent des crimes et la matière de leurs crimes; que le crédit, ils l'ont employé mille fois à corrompre l'innocence, à protéger la violence, à récompenser des vices agréables et trop heureux. Eh! quel surcroît de reproches et de repentirs amers! insensés! *nos insensati!* Nous avons donc indignement prostitué ces biens à nos désordres; il ne nous ont donc servi que pour notre perte et notre ruine : *Quid profuit nobis! In malignitate nostra consumpti sumus.*

Ces tristes souvenirs leur seraient moins cruels, si les secours de la grâce leur eussent manqué, ou s'ils pouvaient oublier tous ces secours qu'ils ont reçus. Mais c'est à quoi la justice divine fixera plus particulièrement les yeux de leur esprit : *recordare.* L'un rappelle ces connaissances étendues, ces lumières sublimes, cette pénétration d'esprit si propre à lui découvrir la vérité, dont néanmoins l'orgueil et la vanité ont été le funeste fruit; l'autre, ce naturel doux et flexible vers le bien, et qu'il a néanmoins abruti, perverti, déréglé par mille désordres honteux; celui-là, ces instructions assidues qu'il a reçues, ces exemples touchants qu'il a vus, ces réflexions judicieuses qu'on lui a fait faire et qu'il n'a payées que de mépris ou de négligence : tous rappellent les grâces spirituelles faites au genre humain, la divinité du Verbe cachée pour eux sous la forme d'un homme, le sang d'un Dieu livré pour prix de leur rédemption, tant de sacrements institués pour leur sanctification, tant de moyens fournis pour leur perfection, tant de saints mouvements qui leur furent donnés pour leur conversion et devenus inutiles par leur obstination : confus d'un abus si criant, insensés, disent-ils, *nos insensati*, quel usage avons-nous fait de tant de grâces? *Quid profuit nobis!* Nous avons reçu des lumières divines, et nous n'avons fait que des actions profanes; nous n'avons reçu que des faveurs de notre Dieu, et nous ne l'avons payé que d'ingratitude; tout contribuait à nous sauver, et nous avons fait tout ce qu'il faut pour nous perdre : *In malignitate nostra consumpti sumus.*

Ajoutez à cela le souvenir de la gloire qu'ils ont perdue et l'idée du malheur dans lequel ils se sont précipités. Comme le riche réprouvé, ils portent des regards furieux sur le bonheur des prédestinés : *recordare quia hic gaudet.* Ils voient par une permission divine, qui ne tend qu'à les rendre plus malheureux, l'aimable cité dont ils sont à jamais bannis; cette vénérable société de saints, dont ils sont à jamais exclus; la majesté d'un Dieu souverainement désirable, dont la présence leur est à jamais interdite : ils voient dans le céleste séjour tant de personnes qu'ils méprisaient autrefois; peut-être ce parent dont ils censuraient la conduite régulière; peut-être cet ami dont la piété leur déplaisait; peut-être ce pauvre qu'ils ont laissé périr à leur porte sans secours. Alors, dit l'Ecriture, ils gémissent, pressés par la violence de leur douleur: insensés que nous sommes, *nos insensati!* voilà ceux pour qui nous avions un indigne mépris : nous traitions de folie la régularité de leurs mœurs, et la fin qu'ils se proposaient comme un vain fantôme; ils sont cependant placés entre les enfants de Dieu et pour jamais agrégés aux saints; nous nous sommes donc bien abusés, nous nous sommes donc bien égarés, puisque, avec les mêmes moyens qu'ils avaient, nous pouvions nous assurer le même sort; puisque, avec les sollicitudes données à la poursuite des biens du monde, nous pouvions acheter un bonheur éternel, et que nous n'avons fait que nous préparer une éternité de supplices : autre idée qui leur est toujours présente, l'horreur de leur état et des malheurs qui les accablent : ***Recordare..... tu vero cruciaris.***

Oui, sans cesse ils se disent à eux-mêmes : Non-seulement, mon Dieu, je ne vous verrai qu'armé d'indignation contre moi; non-seulement, céleste séjour, je ne me souviendrai de toi que pour te regretter, mais encore je n'ai pour partage que l'enfer; l'enfer est la maison de mon éternité, ***Infernus domus mea est;*** des brasiers ardents sont le lieu de mon repos, mille coudées de flammes me servent de lit, de cruels bourreaux sont ma compagnie, des tourments horribles sont mon héritage. Déplorable destinée! étais-je né pour te subir! tu seras cependant la mienne, et je ne puis le reprocher qu'à moi-même, parce que je suis le seul auteur de mes malheurs : ***Infernus domus mea est.*** (*Job* XVII.) *In malignitate nostra consumpti sumus.* De ces idées lamentables et de ces souvenirs cruels naissent les désirs violents et les passions furieuses qui les agitent et qui rendent leur supplice plus affreux : *Pater Abraham, mitte Lazarum.*

Vouloir toujours ce qui ne sera jamais, ne vouloir jamais ce qui sera toujours, demander sans cesse ce qu'on ne peut obtenir, et n'obtenir que ce qu'on déteste; aimer et haïr en même temps une même chose, aimer sans pouvoir posséder, haïr sans pouvoir se venger, quelle situation! dit saint Bernard; en est-il de plus affreuse? C'est celle du riche réprouvé, qui prie Abraham d'envoyer Lazare vers lui pour rafraîchir sa langue : *Pater Abraham.* Et c'est encore celle de tous les réprouvés dans l'enfer. Ils sentent et voient, dit le Prophète, le malheur de leur destinée, et, pénétrés de douleur, ils frémissent de rage, ils soupirent après un meilleur sort, et leurs désirs s'évanouissent sans fruit : ***Peccator videbit et irascetur, dentibus suis fremet et tabescet : desiderium peccatorum peribit.*** (***Psal.*** CXI.)

De toute l'activité de leurs désirs, de toute l'inclination de leur cœur, ils s'élèvent vers cette troupe de prédestinés, qu'ils voudraient rejoindre, et qu'ils s'efforcent inutilement

de fléchir : Soyez, disent-ils, soyez sensibles à nos malheurs, et ne nous refusez pas un léger secours. Mais vains efforts ; un chaos immense, leur répond-on, nous sépare et nous interdit tout commerce. De là leur envie contre les bienheureux, et le désir qui les presse de les voir anéantis; mais désirs également frustrés : *Desiderium peccatorum peribit*. Combien soupirent-ils alors après ces biens, ces honneurs, ces plaisirs dont ils jouissaient sur la terre. Ah ! quelque frivoles et détrempés d'amertume que vous fussiez, compagnies, festins, parties trop attrayantes, si nous vous possédions encore, vous nous referiez en partie de notre perte. Mais non. Disparaissez de devant nos yeux, maudits plaisirs, douceurs enchanteresses ; vous fûtes le fatal écueil de notre innocence et la source funeste de notre perte ; que les jours où nous vous avons recherchés soient effacés du nombre des jours : *Peccator dentibus fremet et tabescet*. Vœux encore inutiles. Comme il est vrai que ces plaisirs leur seront toujours refusés, il sera toujours également vrai qu'ils les ont recherchés au prix de leur salut : *Desiderium peccatorum peribit*.

La jouissance de ces plaisirs qui les berçaient autrefois, un essaim de flatteurs qui repaissaient agréablement leur vanité, un bonheur imaginaire qu'ils goûtaient sur la terre leur dérobaient l'idée de Dieu, éteignaient son amour dans leur cœur ; au lieu que dans l'enfer, séparés de tous ces objets enchanteurs, ils se sentent portés vers Dieu avec une impétuosité que rien n'égale, charmés de ses perfections, attachés à lui par les liens étroits formés entre une âme et son Créateur ; attirés à lui par l'inclination naturelle que le crime même ne peut interrompre, ils tendent à Dieu, tandis que Dieu les rejette et se refuse à leurs désirs avec toute l'indignation dont il est capable : *Desiderium peccatorum peribit*. Rejetés de la sorte, ils voudraient du moins n'avoir point de Dieu, ou ne sentir aucune inclination pour Dieu. Mais il n'en est pas ainsi ; ils ont un Dieu, mais un ennemi dans Dieu ; ils ont une inclination pour Dieu, mais qui ne leur attire jamais l'amitié de Dieu. Ils ont un Dieu, mais pour en être à jamais privés ; ils ont une inclination vers Dieu, mais pour en être toujours déchirés. Ils ont un Dieu, mais pour voir en lui ce qu'ils ont perdu ; ils ont une inclination vers Dieu, mais pour regretter de ne l'avoir pas suivie quand ils l'ont pu. Ils ont un Dieu, mais qui ne sera jamais le leur, parce qu'il les a rejetés ; ils ont une inclination vers Dieu, mais qui ne sera jamais satisfaite dans ses désirs, parce que ses désirs seront forcés : *Desiderium peccatorum peribit*.

Ils n'ont pas voulu de Dieu lorsque ce Dieu les appelait, et Dieu ne veut plus d'eux lorsqu'ils l'appellent et qu'ils le désirent. C'est ce qui, par un contraste le plus affreux et le plus violent, change leur inclination en fureur contre Dieu, et entretient leur fureur dans leur inclination, sans pouvoir satisfaire ni l'une ni l'autre : désirant Dieu, sans goûter les douceurs de ce désir ; le haïssant également, sans ressentir la triste consolation que donne quelquefois la haine. Arrêtés dans leur inclination, contraints dans leur fureur, attirés par leur nature, retenus par leurs crimes, sans cesse ils aiment Dieu dans leur ennemi, comme ils haïssent leur ennemi dans Dieu. Dans le désespoir de le posséder, ils font mille efforts inutiles pour s'en prendre à lui ; rebelles, ils élèvent une voix audacieuse, impie; ils vomissent d'horribles imprécations contre le ciel : *Peccator dentibus suis fremet et tabescet*. Insensés ! ils conçoivent mille désirs extravagants contre la majesté du Très-Haut ; ils voudraient la détruire et l'anéantir, mais ils sentent bien que, malgré leurs désirs, elle subsistera toujours pour leur supplice : *Desiderium peccatorum peribit*.

Toutes ces passions furieuses n'empêchent pas de remarquer qu'ils ont tort de s'en prendre à Dieu ; que ce Dieu, souverainement équitable, ne leur fait point injustice; qu'il ne les rejette de la sorte qu'après les avoir avertis, appelés, attirés, menacés, et qu'ils ne peuvent accuser qu'eux-mêmes de leur malheur ; de là la rage et la fureur contre eux-mêmes : *Peccator dentibus suis fremet et tabescet*. Ils appellent la mort, et la mort est sourde à leur voix ; ils la cherchent, elle fuit devant eux ; ils soupirent après leur anéantissement, et ils subsistent toujours. Il me semble les voir, dans cette extrémité, devenir leurs propres bourreaux, courir après de nouveaux supplices, enchérir sur la malice et la cruauté des démons, se précipiter dans les gouffres les plus brûlants pour s'y anéantir ou s'y soustraire à eux-mêmes par la violence de la douleur ; mais ils ne font que se tourmenter davantage, sans se détruire et sans échapper à leurs remords : *Desiderium peccatorum peribit*. Que faut-il encore pour rendre leur supplice plus horrible, que de vives douleurs corporelles ajoutées à leurs peines intérieures ; c'est ce que souffrent encore les réprouvés dans l'enfer.

*Crucior in hac flamma*. Je suis cruellement dévoré dans ces feux, s'écrie le riche malheureux. Il borne la description de ses supplices, quelque nombreux, quelque cruels qu'ils soient, il les borne à la seule idée du feu ; il croit en dire assez par cette seule parole, *crucior in hac flamma*. En effet, mes frères, être investi de feu, nourri de feu, servir d'aliment au feu, être transformé en feu, n'est-ce pas un supplice assez rigoureux? n'en est-ce pas assez pour que les damnés s'écrient : je suis horriblement tourmenté : *crucior in hac flamma?*

Si l'on ajoute à cela ce que la foi nous apprend, que ce feu sagement discret redouble son activité selon les sujets sur lesquels il l'exerce; que ce feu s'entretient par la toute-puissance d'un Dieu vengeur, qui l'allume par le feu de sa colère ; que ce feu renferme en lui-même toutes sortes de tourments, et qu'il est accompagné de tout ce

qui peut rendre un supplice insupportable ; que doit-on en penser ? Or c'est ce que nous apprennent les saints docteurs. Ils nous disent que ce feu dévore si cruellement les réprouvés, qu'ils sont changés en feu ; qu'il est leur nourriture et leur élément ; que ce feu se proportionne à la multiplicité des crimes ; qu'il a toute l'activité que peut lui donner un Dieu, qui, selon l'étendue de sa toute-puissance, veut venger sa gloire outragée : *Crucior in hac flamma.* Vengeur légitime de ma gloire, dit Dieu, punis-les selon qu'ils sont coupables ; ils m'ont offensé sans mesure, dévore-les sans ménagement ; ils ont multiplié leurs crimes, multiplie leurs douleurs ; ils ont employé toute leur puissance à m'offenser, que toutes leurs facultés éprouvent ta cuisante activité ; ils m'ont outragé jusqu'à la fin de leur vie, consume-les sans les détruire pendant toute l'éternité.

Oui, chrétiens, pendant toute l'éternité ces malheureuses victimes de la colère céleste en ressentiront le redoutable poids ; sans cesse immolés à cette colère, et toujours renaissants à leur supplice ; toujours enflammés, et jamais consumés ; réparés par la puissance divine, à mesure qu'ils sont dévorés par l'activité des flammes ; ne manquant jamais à la vie, pour ne manquer jamais à la douleur, ils vivent d'une vie qui porte toutes les horreurs de la mort ; ils meurent d'une mort qui conserve toute la sensibilité de la vie ; ils vivent toujours, parce qu'ils n'éprouvent rien de ce que la mort a de désirable pour des malheureux ; ils meurent toujours, parce qu'ils ne goûtent pas une douceur de la vie ; morts à toutes les consolations, vivants à tous les supplices, morts pour le temps, vivants pour une malheureuse éternité, vivants pour crier toute l'éternité : Je suis tourmenté, je suis dévoré dans ces feux : *Crucior in hac flamma.*

Que ne puis-je ici, mes frères, évoquer devant vous quelques-unes de ces âmes infortunées, non plus pour parler au patriarche Abraham, mais pour vous montrer leurs corps embrasés et étincelants de feux, et vous crier à tous d'une voix assez forte, pour vous consterner et vous effrayer ; mortels, stupides mortels, voyez comme je suis dévoré dans ces flammes vengeresses qui vous menacent : *Crucior in hac flamma.* Ah ! que d'instructions salutaires elles nous donneraient ! L'une dirait à ce riche : Riche superbe, rien n'égale ton faste, et tu le fais aller de pair avec celui des premières têtes ; j'étais superbe et magnifique comme toi ; table splendide, meubles somptueux, équipages magnifiques, riches habits, tout éclatait chez moi ; et pour tout cela je n'ai que des flammes qui me dévorent : *Crucior in hac flamma.* L'autre dirait à cette femme : Femme mondaine, tu ne refuses rien à tes sens ; couchée dans le sein de la mollesse, tu n'as d'autre soin que le choix des plaisirs ; comme toi, j'ai su tout accorder à mon corps ; je l'ai flatté, je l'ai adoré, j'en ai fait ma divinité ; à cette vie délicieuse a succédé pour jamais le supplice du feu : *Crucior in hac flamma.* Celui-ci dirait à ce vieux avare : Vieux avare comme toi, je me formai des entrailles de fer et des oreilles sourdes aux cris des malheureux ; tous les jours de ma vie je rendis hommage à mon argent, et jusque sur le bord du tombeau, je rassasiai mes yeux du sang des pupilles transformé en or : à la mort mon cœur resta parmi mes richesses, et mon corps fut enseveli dans les enfers, où je brûle encore : *Crucior in hac flamma.* Celui-là dirait à ce jeune libertin : Jeune libertin, tu ris de nos sacrés mystères, j'en riais comme toi ; tu traites l'enfer de chimère et d'épouvantail pour les esprits faibles, je le regardais de même ; mais la plus cruelle expérience ne m'apprend que trop la réalité de ses flammes : *Crucior in hac flamma.*

Voilà, mes frères, ce qui serait à désirer et ce qui ne nous est pas donné ; la foi doit ici nous conduire comme sur tout le reste ; et, faute de pouvoir nous en instruire par l'affreux aspect des réprouvés évoqués des enfers, descendons-y, dit saint Bernard, descendons-y pendant la vie en esprit, crainte de nous y voir précipités après la mort.

Descendez-y donc en esprit, mes frères, contemplez-y des yeux de la foi cette mer immense de soufre embrasé : il se présente à nos regards épouvantés une innombrable multitude d'hommes comme nous, dont plusieurs sont moins coupables que nous, qu'investissent des flammes dévorantes, qu'étourdit un bruit horrible, que désespère un désordre universel, que consume une soif ardente, qu'abreuve le fiel des aspics et des dragons ; entendez quels cris, quels hurlements, quels blasphèmes sortent de leurs bouches ; voyez quels ministres cruels exercent sur eux leur fureur ; voyez mille coudées de flammes qui s'élèvent sur leur tête, qui leur servent de toit, de lit, de vêtement ; répondez-moi donc à présent, et dites-moi qui de vous pourra habiter ces cachots embrasés ? qui de vous pourra demeurer dans ces lieux étincelants : *Quis ex vobis poterit habitare cum igne devorante?* (*Isa.*, XXXIII.) Sera-ce vous que le nom de pénitence effraye ? sera-ce vous que la moindre douleur déconcerte ? sera-ce vous à qui la privation du plaisir est un supplice ? sera-ce vous qui ne refusez rien à vos désirs ? sera-ce quelqu'un de vous, mes frères ? en est-il d'entre vous qui se sente assez de force et de résolution pour vivre éternellement dans les flammes : *Quis ex vobis poterit habitare cum igne devorante?* Vous ne vous la sentez pas sans doute cette force, mes frères ; mais si je vous fais la seconde question que nous fait Isaïe, sera-t-elle aussitôt résolue ? qui de vous habitera parmi des flammes éternelles : *Quis ex vobis habitabit cum ardoribus sempiternis?* (*Ibid.*) Qui seront ceux-là ? Ah ! qu'il est à craindre que ce ne soit la plus grande partie d'entre vous ! Vous vivez comme le riche réprouvé : vous mourrez de même et vous aurez le même sort. Pour vous pénétrer de la crainte que vous devez

en concevoir, examinons ce qui l'a précipité dans l'enfer, et voyons si, dans le monde, on ne tient pas la même conduite que la sienne. C'est la seconde partie.

### SECONDE PARTIE.

Cessons, mes frères, d'imprimer une tache honteuse à la mémoire du mauvais riche, ou condamnons donc la conduite de plusieurs chrétiens, et surtout de la plupart des riches du monde, puisqu'elle ressemble parfaitement à celle du riche de notre évangile. J'ajoute même qu'elle est condamnable et plus digne par là des supplices éternels. Que reproche-t-on à cet infortuné, dont parle aujourd'hui Jésus-Christ? de n'avoir pas soulagé Lazare : *Nemo illi dabat ;* de s'être magnifiquement vêtu, de s'être splendidement traité : *Induebatur bysso, et epulabatur quotidie splendide.* Que serait-ce s'il avait avec cela commis plusieurs crimes? Or, voilà ce qu'on peut reprocher à plusieurs chrétiens, et surtout aux riches de notre siècle. L'omission des bonnes œuvres, la magnificence des habits et de la table, et des crimes peut-être inconnus aux premiers temps : 1° Vie inutile, 2° vie voluptueuse, 3° vie criminelle. Concluez ce qu'ils doivent attendre.

Vie inutile et destituée de bonnes œuvres, ce sont eux que le Prophète a désignés, lorsqu'il a dit : Ils se sont rendus inutiles, il n'en est pas un qui fasse le bien : *Omnes inutiles facti sunt : non est qui faciat bonum.* (*Psal.* XIII.) Uniquement occupés d'une félicité temporelle, c'est à sa conservation ou à sa jouissance qu'ils bornent leurs désirs et leurs efforts. Périsse le pauvre, gémisse l'indigent, ils y sont insensibles. Accoutumés à goûter les délices de la vie, ils ne croient pas, ou du moins ils oublient que la nécessité presse les autres hommes, et le soin qu'ils prennent de détourner du pauvre leurs regards inhumains, entretient en eux cet oubli volontaire. De là se forment ces entrailles cruelles, qui resserrent leurs mains pour n'en rien laisser échapper au soulagement des nécessiteux, et l'on pourrait en nommer tels, qui, parmi les richesses entassées et mille dépenses énormes, n'ont pu se résoudre à livrer les débris de leurs tables à l'indigence affamée. Tout occupés d'idées profanes, pensez-vous qu'ils élèvent leurs yeux vers le ciel pour y reconnaître, par une humble prière, l'Etre suprême qui les a formés? Loin d'eux cette pratique gênante du cloître, c'est là qu'ils les renvoient avec mépris. Estiment-ils digne de leur état d'assister aux religieuses assemblées de l'Eglise? C'est aux chrétiens vulgaires qu'ils abandonnent cette édifiante pratique; et si, dans des jours d'éclat, ils se montrent au divin service, c'est pour y remplir, s'il se peut, tout le temple de la pompe de leurs personnes et de l'embarras de leur suite. Voilà donc la vie des riches destitues de bonnes œuvres : *Inutiles facti sunt : non est qui faciat bonum.* Quel sera donc leur sort, quel sera celui du mauvais riche? Il négligea de faire un bon usage de ses richesses, il mourut et fut enseveli dans l'enfer. Riches, inutiles poids de la terre, et peut-être un de ses plus grands fléaux, voilà quelle sera votre destinée ; semblables à des arbres infructueux, vous sucez la graisse de la terre, et vous vous abreuvez inutilement de la rosée du ciel ; vous serez coupés, dit l'Ecriture, arrachés et jetés dans les flammes comme des bois de rebut : *Omnis arbor quæ non facit fructum bonum, excidetur et in ignem mittetur.* (*Matth.*, VII.)

Mais sont-ce les seuls riches qui mènent cette vie inutile, ou n'est-ce pas plutôt la vie générale d'un certain monde? qu'y fait-on pour Dieu du matin jusqu'au soir? Languir dans la mollesse du sommeil jusque bien avant dans le jour, remplir ce jour d'affaires tumultueuses ou d'inutilités puériles ; aller, venir, peupler les places, remplir les rues, voir, être vu, s'ennuyer ou se pervertir mutuellement ; quitter l'un, aborder l'autre, risquer sa fortune dans des jeux mondains, son argent dans une académie, et perdre sa réputation dans des maisons suspectes; du reste, nul retour vers Dieu, nulle pensée de salut, quelque œuvre de piété arrachée par des remords ou accordée à la coutume ; presque personne qui puisse à la fin de sa vie se rendre le témoignage d'en avoir rempli la plus petite partie de quelque œuvre méritoire pour l'éternité : *Omnes inutiles facti sunt : non est qui faciat bonum.* Quelle récompense peuvent-ils donc attendre? Celle de l'arbre infructueux : *Omnis arbor quæ non facit fructum bonum, in ignem mittetur.*

En effet, mes frères, point de milieu entre le salut et la damnation, entre le paradis et l'enfer; qui ne parvient pas à l'un est nécessairement précipité dans l'autre. Or, le salut ne s'assure que par les bonnes œuvres, c'est une couronne qui s'obtient par les combats, c'est une récompense qui s'accorde aux mérites, c'est une rétribution qu'on gagne par le travail de tout le jour : qui ne s'assure donc pas le salut par ses bonnes œuvres, qui ne gagne pas cette couronne par les combats, cette récompense par ses mérites, cette rétribution par ses travaux, ne l'obtiendra jamais ; et, s'il ne l'obtient pas, quel sera donc son partage? l'enfer avec tous ses supplices : *In ignem mittetur.*

La justice de notre Dieu ne peut se refuser à elle-même cette punition d'une vie inutile ; une vie qui va directement contre la fin que Dieu s'est proposée dans notre création, où il n'entrevoit rien pour sa gloire et pour son amour, ne s'en rendra-t-il pas le vengeur? Quoi! nous aurait-il placés dans le monde pour en être le fardeau, pour y jouir d'une oisive tranquillité, pour nous y nourrir brutalement des sueurs de l'ouvrier épuisé? Tous les êtres même insensibles contribuant aux desseins de Dieu, nous seuls, être intelligents et rai-

sonnables; serions-nous, par rapport à lui sur la terre, comme si nous n'y étions pas, et il le souffrirait impunément? Eh! que deviendrait donc le commandement exprès qu'il nous fait de l'aimer et de le servir de toutes nos forces, de veiller et de travailler sans relâche? à quoi bon les redoutables exemples du serviteur condamné pour n'avoir pas mis à profit les talents qui lui furent confiés? à quoi bon la parabole du figuier stérile, maudit à cause de sa stérilité? Ah! quand il n'y aurait dans la vie inutile que l'abus de sa grâce et de ses inspirations, que la connaissance stérile de ses lois et de ses mystères, que le mépris odieux de sa gloire et de notre salut, c'en serait toujours assez pour le déterminer à la punir éternellement, quand même il ne nous en avertirait pas d'ailleurs. Mais l'arrêt est prononcé, et cet arrêt s'exécutera sur vous, serviteurs inutiles, comme il s'exécute sur tant d'autres qui vous ont précédés. Tout arbre qui ne porte pas du fruit sera jeté dans les feux éternels : *In ignem mittetur.*

Si nous regardons à présent la vie voluptueuse du monde, peut-il se promettre d'être mieux traité que le riche réprouvé de notre évangile? Non, sans doute, puisqu'on y enchérit sur ses voluptés et ses délices. Il s'habillait de pourpre et de fin lin, et se traitait tous les jours splendidement : *Induebatur purpura et bysso, et epulabatur quotidie splendide.* Voilà ce que l'Evangile dit de lui, et voici les paroles d'un prophète qu'on peut appliquer à tous les chrétiens. Ils sont dans les fêtes et les plaisirs, et coulent leurs jours dans les délices et la volupté : *Tenent tympanum et citharam, gaudent in sonitum organi, ducunt in bonis dies suos.* (*Job*, XXI.) S'enrichir, se réjouir, se distinguer de la foule par les excès de la dépense et des plaisirs, c'est sur quoi roulent dans le monde tous les discours, c'est à quoi tendent tous les mouvements qu'on s'y donne, et toutes les mesures qu'on y prend; tous les moments qu'on n'emploie pas à cela paraissent perdus : *Ducunt in bonis dies suos.*

De là ce luxe monstrueux, qui consterne la pauvreté, souvent après l'avoir causée; qui ruine les maisons, après les avoir corrompues; qui fait rougir la sagesse, après l'avoir méprisée. Habits, maisons, ameublements, équipages de toutes saisons et de toutes les façons, rien n'est épargné pour assouvir l'insatiable avidité de paraître. Le beau, le riche, le rare, le précieux, il faut le trouver, il faut l'épuiser, se ruiner, s'accabler, plutôt qu'être effacé par quelque autre. Ni la bassesse de son origine qu'on oublie, et que les autres n'oublient pas, ni les cris du public indigné qu'on n'écoute pas, ni le dérangement de ses affaires qu'on se dissimule, et que des créanciers frustrés ne dissimulent pas, ne peuvent suspendre cette ardeur immodérée de briller : les plaisirs mêmes, on les sacrifierait s'il était nécessaire; mais on trouve le malheureux secret de concilier le luxe avec la volupté, ou plutôt on se refait des soucis déchirants que cause l'un, par les douceurs meurtrières de l'autre; et où ne les cherche-t-on pas, ces douceurs, et quels moyens n'emploie-t-on pas pour les goûter? Repas splendides, où la nature et l'art épuisés et forcés n'ont rien d'assez exquis et d'assez recherché, où les préceptes de la sensualité, mis exactement en pratique, émoussent les goûts à force de les satisfaire : assemblées profanes, où des sons harmonieux et des voix mollement flexibles ravissent des sens déjà révoltés, où les ris et les jeux succèdent aux excès de la table : parties de plaisir, où la magnificence des lieux, la passion mutuelle des personnes, les tendres entretiens et les ris immodérés tiennent dans une espèce de ravissement et d'enchantement : spectacles licencieux, où se réunit ce que le monde et les passions ont de plus imposant. Voilà de quoi les riches et les gens du monde remplissent leur vie, jusqu'à être chargés et fatigués de plaisirs : *Ducunt in bonis dies suos.*

Heureux encore si le dégoût qu'ils en conçoivent quelquefois pouvait les en sevrer: mais, non; ennuyés des plaisirs ordinaires, ils raffinent sur les agréments de la vie; le dégoût des plaisirs journaliers les fait soupirer après des voluptés inouïes dont les richesses leur aplanissent les voies; ces dernières goûtées, ils tendent à s'en procurer d'autres, ou reviennent aux premières. C'est ainsi qu'ils deviennent des monstres de mollesse qui font rougir la nature; c'est ainsi que se forme un cercle de plaisirs et de satisfactions brutales, qui ne laisse presqu'aucun intervalle dans leur vie; ces intervalles eux-mêmes ne se ressentent-ils pas de leur avidité pour le plaisir? S'ils sacrifient quelques moments à leurs affaires, c'est dans ces siéges que la mollesse a préparés, dans ces réduits inaccessibles aux incommodités des saisons. S'ils cherchent à s'instruire par la lecture, c'est dans ces livres contagieux où tout rit à la passion en la dépeignant. S'ils se trouvent dans nos temples, ils y sont attirés ou par la pompe du spectacle, ou par l'harmonie d'un chant longtemps préparé. S'ils écoutent la divine parole, ce n'est qu'autant qu'elle flatte leur imagination et leurs oreilles. S'ils assistent au redoutable Sacrifice, certains s'y roulent sur l'or et sur le duvet pour prier plus mollement et plus noblement. Tout enfin se ressent en eux de cette mollesse inconnue à nos pères, incroyable à nos descendants, onéreuse à toute la terre : *Ducunt in bonis dies suos.*

Voyez-vous, riches et gens du monde, votre vie bien exprimée dans celle du mauvais riche? Lisez de même votre condamnation dans la sienne. Après avoir bien brillé par sa magnificence, après avoir bien tiré parti de la vie par les plaisirs dont il s'y rassasia, il eut l'enfer pour sa sépulture : *Sepultus est in infernum.* Après avoir épuisé les richesses de tous les pays pour fournir

à vos dépenses énormes ; après avoir extrait la substance de tous les plaisirs, vous descendrez, ajoute l'Ecriture, dans un moment aux enfers : *Ducunt in bonis dies suos, et in puncto ad inferna descendunt.*

Et voici quelle est la justice de cet arrêt terrible. Dans cette vie voluptueuse vos passions sont toutes vivantes, logées dans des palais, nourries des plus excellents mets, servies par l'intérêt, endormies dans la mollesse, bercées par la complaisance, encensées par la flatterie, favorisées par la commodité de se satisfaire ; comment ne prendraient-elles pas le dessus sur la raison et sur le devoir? Quelle force et quelle véhémence ne conservent-elles pas où tout les flatte et les fomente? Or que peut attendre un homme dont toutes les passions sont vivantes? que peut-il attendre d'un Dieu qui veut qu'on les réprime, qu'on les sacrifie, qu'on leur refuse tout? qu'en peut-il attendre, je le répète, qu'une vengeance terrible? et si c'est là votre état, est-il d'autre lieu pour vous que la sépulture du mauvais riche? *Ducunt in bonis dies suos, et in puncto ad inferna descendunt.*

Il nous est ordonné d'aimer Dieu sur toutes choses, de ne pas obéir aux désirs de la nature, de ne pas écouter la voix de la concupiscence, de mortifier nos membres qui sont sur la terre, de ne pas nous conformer au monde, et de porter notre croix à la suite de Jésus-Christ. Or, est-ce aimer Dieu sur toutes choses, que de s'aimer si fort soi-même, qu'on ne se refuse rien pour Dieu? est-ce ne pas obéir aux désirs de la nature que d'en suivre tous les penchants? est-ce mortifier ses membres que de les engraisser par les délices et de les révolter par les excès? est-ce ne pas se conserver au monde, que de faire tout ce que font les mondains, et s'efforcer même d'enchérir sur les autres? est-ce porter sa croix à la suite de Jésus-Christ, que de courir partout où la voix du plaisir vous appelle, et de se faire des divinités de toutes ses aises? Si c'est là votre situation, riches du monde, encore une fois, que pouvez-vous attendre que ce que méritent ceux qui flattent leurs corps, qui suivent leurs aveugles désirs, qui refusent de suivre les vestiges sanglants de Jésus-Christ; et que méritent-ils? l'enfer avec ses supplices : *Ad inferna descendunt.*

Ah! si l'on pouvait, avec cette vie voluptueuse, se soustraire aux peines éternelles, ce serait donc en vain que les jeûnes et les austérités eussent fait le partage de tous les saints? Ce serait en vain qu'on nous prêcherait tous les jours la mortification et la pénitence. En vain Jésus-Christ nous aurait-il dit que le royaume du ciel souffre violence, et que la porte en est étroite. En vain des prophètes se seraient-ils écriés : Malheur à vous qui êtes riches en Sion, et qui vous confiez en la montagne de Samarie; et Jésus-Christ ajouterait vainement : Malheur à vous, riches, à qui rien ne manque sur la terre. En vain produirait-il encore le redoutable exemple que l'Evangile rapporte du riche; et s'il n'est pas capable de vous ramener, riches du monde, il ne vous reste plus qu'un sort pareil, puisque votre conduite est pareille à la sienne : *Ad inferna descendunt.*

Semez donc, aveugles mondains, troupeau stupide et sans frein, qui, le bandeau sur les yeux, courez tous vous précipiter ensemble dans le même gouffre; semez donc vos malheureux plaisirs : viendra le jour où vous moissonnerez les larmes et les grincements de dents. Essayez de vous étourdir par la multiplicité des fêtes, vous en serez accablés dans les enfers. Ajoutez délices à délices, couronnez vos têtes de roses, engraissez vos corps, dilatez vos cœurs, que pas un genre de sensualité n'échappe à votre mollesse : à la fin de votre course, dans peu d'années, et peut-être même cette nuit, on vous demandera votre âme pour l'associer à celle du riche réprouvé. *Ducunt in bonis dies suos, et in puncto ad inferna descendunt.* Je dis que vous serez associés au mauvais riche ; et j'ajoute que vous serez beaucoup plus rigoureusement traités que lui, parce qu'on ne lui reproche qu'une vie inutile et voluptueuse, et que vous y ajoutez une vie criminelle.

En effet, mes frères, il est dit du riche infortuné qu'il ne donnait rien à Lazare, qu'il s'habillait magnifiquement, et qu'il se nourrissait de même; mais il n'est pas dit qu'il fût un injuste oppresseur, un intempérant, un calomniateur, un incontinent, et l'on peut dire de la plupart de vous, riches du monde, ces paroles d'un prophète : le mensonge et le blasphème, l'homicide, l'oppression et l'adultère, comme un déluge de crimes, ont inondé vos palais : *Maledictum et mendacium et homicidium et furtum et adulterium inundaverunt.* (*Osee*, IV.) Reprenons et prouvons que nous n'avançons rien sans fondement.

Il est dit du riche qu'il se traitait splendidement; mais est-il dit que la satire, la médisance et d'autres discours honteux fissent l'assaisonnement de ses repas? C'est ce qu'on peut dire de la plupart des vôtres. A peine êtes-vous rangés pour assouvir votre intempérance, qu'il en a déjà coûté la réputation à plusieurs de vos frères; chacun, comme de concert, semble payer son écot par le tribut de quelque nouvelle flétrissante, ou de quelque réflexion maligne; sacré, profane, proches, étrangers, personne n'est épargné pour fournir à la joie publique : *maledictum.* C'est encore là que se débitent ces discours dissolus qui feraient rougir la pudeur, ces décisions impies qu'on ose récompenser par des applaudissements sacriléges : *maledictum et mendacium.* Il est dit du mauvais riche qu'il se traitait splendidement; mais est-il dit qu'il passa les bornes de la tempérance. C'est ce qu'on peut dire de la plupart de vous. On ne croit pas à vos tables s'être nourri, si l'on ne s'est accablé; s'être désaltéré, si l'on ne s'est abruti; s'être bien traité, si l'on ne s'est ruiné. Il est dit du riche qu'il était opulent;

mais est-il dit qu'il se fût élevé sur les ruines d'un concurrent, qu'il se fût engraissé du sang et de la substance du peuple? Et l'on peut dire de certains d'entre vous que de ce poste qu'ils occupent avec tant de complaisance ils en ont forcé les avenues par la fraude et l'artifice : *furtum;* et que si l'on pressait leur or, leur argent, leurs habits somptueux, le sang de la veuve et de l'orphelin en ruissellerait de toutes parts, *homicidium.* Il est dit du riche qu'il s'habillait superbement; mais est-il dit que ce fût aux dépens de l'ouvrier, du domestique et de la famille? C'est ce qu'on peut dire de plusieurs d'entre vous : l'ouvrier épuisé, languit frustré du fruit de ses sueurs; le domestique contristé, gémit du refus réitéré que vous lui faites de son salaire; une épouse désolée déplore des dépenses ruineuses; tous les livres de compte sont grossis de votre nom et de vos dettes; les créanciers souvent renvoyés voient leurs espérances et peut-être leur subsistance s'évanouir en fumée entre vos mains : *furtum et homicidium.* Il est dit du riche qu'il était magnifique; mais est-il dit que des objets séduisants et honteux relevassent la magnificence de ses appartements? C'est ce qu'on peut dire de plusieurs d'entre vous : lorsque nous entrons dans vos salles, mille fois il nous faut baisser les yeux de ces peintures lascives et scandaleuses que la flamme devrait dévorer, et que vous n'aimez que parce qu'elles entretiennent la flamme impure qui vous consume. Mille fois il nous faut suspendre notre jugement à la vue de ces personnes que leur figure, leur audace, et l'indigne familiarité qu'elles ont avec vous ne rendent que trop suspectes : *adulterium.*

Vous croyez, sans doute, mes frères, qu'on ne dit tout cela qu'avec peine; mais enfin il faut le dire, puisqu'on le fait; et le peu d'expérience que j'ai du monde peut vous faire comprendre que j'en dis bien moins que vous n'en savez, que vous n'en faites, et que vous n'en publiez vous-mêmes. Oui, riches et gens du monde, sur vos discours et sur votre témoignage, on peut tous les jours reconnaître une grande partie d'entre vous pour coupables des excès dont le riche de notre évangile est innocent : *Maledictum, mendacium, furtum, adulterium et homicidium inundaverunt.*

Mais votre témoignage est-il également recevable, lorsque vous dites que c'est là votre état, que Dieu pardonnera tout cela, qu'il est trop bon pour le punir éternellement; qu'il faudrait qu'il damnât donc tout le monde, ce qu'il ne fera pas, parce qu'il ne nous a pas créés pour nous perdre? Non, votre témoignage n'est pas ici recevable, parce qu'il est contraire à celui de l'Ecriture? Et que nous apprend-elle cette Ecriture? Que l'étang de soufre et de feu sera le partage des injustes, des mondains et des homicides: *Fornicatoribus et omnibus mendacibus pars illorum erit in stagno ardenti, igne et sulphure.* (*Apoc.*, XXI.) S'il est donc vrai que vous soyez, pour la plupart, ces injustes, ces voluptueux, ces fornicateurs et ces mondains, que pouvez-vous espérer, que l'étang de soufre et de feu, que nous appelons l'enfer? *Pars illorum erit in stagno ardenti.*

Qu'opposerez-vous à tout cela, riches coupables? Qu'opposerez-vous à ces redoutables menaces, chrétiens criminels, qui, sans être riches, suppléez par les plus brutales passions aux délices des riches, que votre état vous refuse? Recourant à des objections usées, grossirez-vous le nombre des impies et des incrédules; vous déterminerez-vous à braver l'éternité, ou nierez-vous l'existence d'un enfer, parce que vous avez intérêt qu'il n'existe jamais? Effacez donc dans votre cœur l'image innée d'une divinité vengeresse et souverainement équitable; dégradez donc dans votre esprit la noble portion de vous-mêmes qui vous anime, et mettez-vous honteusement au niveau de la pierre et de la brute; démentez donc le témoignage de tous les hommes qui furent jusqu'à nous, et qui dans les religions même les plus monstrueuses n'ont pu se refuser à la croyance d'un Dieu vengeur: étouffez donc, si vous le pouvez, ces remords implacables qui suivent le crime, et qui vous crient si souvent : Tu te damnes, tu te perds; niez donc l'expérience journalière, qui nous montre l'impie saisi d'horreur et d'effroi sur le bord du tombeau, et qui maudit mille fois les doutes affectés à la vue anticipée des supplices inévitables qui l'attendent: ou si déférant à ce que la nature et la religion nous dictent sur ces terribles vérités, vous en êtes vivement pénétrés; tirez-en donc de salutaires conséquences, qui consistent encore plus dans vos actions que dans vos réflexions. On vous apprend combien il est terrible de tomber entre les mains d'un Dieu vivant, qui précipite l'âme et le corps dans des flammes éternelles: vous devez donc éviter ce qui peut vous attirer une telle vengeance. Or la même autorité, qui vous assure que ces flammes éternelles subsistent et vous menacent, vous apprend qu'une vie, non-seulement criminelle, mais voluptueuse, non-seulement voluptueuse, mais inutile, y conduit: nous devons donc conclure que pour nous en garantir il faut éviter non-seulement les vices grossiers, non-seulement les plaisirs immodérés, mais encore remplir notre vie d'actions saintes et méritoires, dont nous puissions recueillir les fruits dans le céleste héritage, que je vous souhaite. Ainsi-soit-il.

## SERMON VIII.

*Pour le vendredi de la seconde semaine de Carême.*

### SUR LA FOI.

Homo erat paterfamilias qui plantavit vineam, et locavit eam agricolis. (*Matth.*, XXI.)

*Un père de famille planta une vigne, et en confia la culture à des vignerons.*

Ce père de famille c'est Dieu : cette vigne,

c'est la foi ; ces vignerons, c'est nous-mêmes; cette haie, cette muraille posée pour la défense, ce sont les livres saints, la doctrine de l'Eglise. C'est par ses secours que nous devons entretenir et perfectionner en nous cette foi précieuse. Cependant, comment la soutenons-nous et la cultivons-nous, cette foi ? On l'entretient, on la nourrit par la pratique des œuvres saintes qu'elle nous prescrit; sans les œuvres elle est morte et stérile aux yeux de Dieu : peut-être avons-nous jusqu'ici conservé notre foi; mais la suivons-nous fidèlement? Nous avons encore la foi; mais vivons-nous selon la foi? nous avons une foi spéculative ; mais avons-nous une foi pratique? C'est pour vous pénétrer de la nécessité de cette foi pratique, que je vais vous remettre sous les yeux les plus pressants motifs que nous avons de conformer notre vie à notre créance. Considérons d'abord l'obligation que nous avons de soutenir notre foi de nos œuvres : ce sera la première partie. Considérons ensuite le danger de perdre une foi qui n'est pas soutenue des œuvres : ce sera la seconde partie. L'une touchera les cœurs droits qui se rendent aisément à l'évidence des devoirs. L'autre réduira les lâches que la vue des châtiments est encore capable d'effrayer. L'une et l'autre contribueront à nous édifier. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Honorer Dieu, nous sanctifier nous-mêmes pour l'éternité, voilà les deux grands objets qui nous sont proposés, par la révélation que Dieu nous a faite des vérités et des mystères de la foi. L'un est conforme à la justice, l'autre regarde nos intérêts personnels. Nous devons donc soutenir notre foi de nos œuvres, 1° par justice à l'égard de Dieu; 2° par intérêt à l'égard de nous-mêmes.

Par justice, elle exige que nous usions de la foi conformément à la foi, selon les desseins et aux conditions auxquelles Dieu nous l'a donnée. Or, quel est le dessein de Dieu lorsqu'il nous a donné la foi? est-ce de satisfaire notre curiosité et d'entrenir notre esprit de spéculations sèches et stériles sur l'excellence de son être et sur la grandeur de ses ouvrages? n'est-ce pas pour nous porter à le glorifier dans tout nous-mêmes ? n'est-ce pas l'unique fin qu'il se propose? ne nous l'apprend-il pas à chaque page des livres saints dictés par son esprit? à chaque article de la foi qu'il nous a donnée? n'y reconnaissons-nous pas nous-mêmes l'usage qu'il faut en faire, que Dieu nous prescrit pour sa gloire et pour le règlement de notre conduite? De l'existence d' un Dieu souverainement parfait, ne concluons-nous pas aisément la nécessité de l'adorer, de l'aimer et de n'adorer, de n'aimer que lui? De l'incarnation d'un Dieu, devenu notre frère, notre modèle et notre Sauveur, au prix de ses humiliations et de ses souffrances, ne concluons-nous pas nécessairement l'obligation de nous humilier et de nous crucifier avec lui, d'aimer et de servir tous les hommes devenus nos frères en Jesus-Christ? De tous les autres articles de notre foi, ne sommes-nous pas comme forcés d'en tirer également des conséquences qui leur soient conformes?

Quand même, ou par ignorance, ou par prévention, quelqu'un de nous pourrait se se refuser à leur évidence, Dieu n'y supplée-t-il pas par le secours de cette même foi qu'il nous a donnée? Ce qu'elle nous propose à croire est partout soutenu par ce qu'elle nous propose à pratiquer.

Si elle me dépeint les supplices préparés au crime, elle m'indique la pénitence, ou pour me purifier si je suis pécheur, ou pour me soutenir si je suis juste. Si elle me découvre la cité bienheureuse promise à la vertu persévérante, elle m'apprend que, pour y parvenir, je dois faire une violence continuelle à mes inclinations dépravées. Si elle offre à mes yeux le sang d'un Dieu qui coule pour ma rédemption, elle m'ordonne de glorifier, par toute sorte de bonnes œuvres, celui qui m'a racheté à un si haut prix. Si elle m'annonce la grâce d'un Dieu fait homme, elle déclare que je n'y participerai qu'en vivant dans le siècle présent avec tempérance, avec justice, avec piété. Si elle m'entretient de la victoire que Jésus-Christ a remportée sur la mort par une résurrection glorieuse, elle me fait conclure que je dois ressusciter du crime à la grâce, et que, si je suis juste, je dois prendre part au triomphe de mon Sauveur en me confirmant dans la sincérité, dans la justice et dans la vérité. Ainsi, cette foi m'apprend non-seulement tout ce que je dois connaître par rapport à la spéculation, mais encore tout ce que je dois savoir par rapport à la pratique. Non-seulement elle m'apprend que mon amour-propre ne peut que me corrompre, que ma propre volonté ne peut que m'égarer, que mon propre esprit ne peut que me séduire, ce qui suffirait pour me porter à m'en dépouiller; mais elle exige de moi que je renonce à mes propres lumières, que je réprime mes penchants, que je me perde moi-même pour me retrouver heureusement dans l'éternité. Non-seulement elle me dépeint sous les plus affreuses couleurs les biens et les honneurs du monde, elle me rend suspects tous les attachements humains; elle me fait un crime de la jouissance de mes biens, si je ne la subordonne à Dieu; ce qui suffirait pour m'obliger à m'en défier : mais encore elle me conseille de les éloigner de moi, d'y renoncer au moins de cœur, et de les posséder comme ne les possédant pas. Elle me fait envisager les humiliations comme un titre de gloire, les afflictions comme un préjugé de félicité, les contradictions comme un profit certain; ce qui suffirait pour me les rendre précieuses : mais elle m'ordonne encore de m'humilier moi-même, de m'affliger moi-même, et de chérir ceux qui me suscitent des persécutions. Les lois que Dieu nous impose vont toujours à la suite des mystères qu'il nous révèle : ses vérités et ses

volontés se montrent à nous sous le même jour pour diriger nos voies comme pour éclairer nos esprits; et comme il n'a rien omis des vérités qui peuvent nous le faire connaître, il n'a rien omis aussi des actions qu'il pouvait nous prescrire et qui doivent nous conduire à lui. Tout ce qu'on a jamais discuté sur les devoirs de la vie, les vérités qui nous sont proposées s'étendent à tout cela; elles embrassent tous les arts et toutes les conditions; elles fournissent des préceptes pour tous les temps et toutes les conjonctures; elles interdisent tous les vices; elles prescrivent toutes les vertus; elles règlent toutes les actions et tous les sentiments; en un mot, Dieu, par leur moyen, ne semble se proposer que de nous conduire à lui par les bonnes œuvres : elles ne parlent que de cela, elles ne renferment que cela, elles ne tendent qu'à cela. Il est donc aussi juste de réduire en pratique ces vérités par nos œuvres, que de respecter leur autorité par la soumission de notre esprit. Il est donc aussi juste d'agir que de croire, puisque Dieu nous commande autant l'un que l'autre, et qu'il ne nous commande même de croire qu'afin que nous agissions, que nous le glorifions et que nous nous sauvions par la sainteté de notre vie. Ces vérités nous sont révélées pour diriger nos voies; c'est donc une injustice de ne pas les pratiquer, comme ce serait une rébellion de ne pas s'y soumettre. Dieu nous les a confiées comme un talent que nous devons faire profiter : c'est donc une injustice de le négliger, comme ce serait une présomption de ne pas le recevoir.

C'est un juge que Dieu nous a donné pour consulter; c'est donc une injustice de ne pas exécuter ses arrêts, comme ce serait un mépris criminel de ne pas écouter ses décisions. Dieu nous les a données pour conduire nos pas; c'est donc une injustice de ne pas marcher dans les sentiers qu'elles nous marquent, comme ce serait une obstination de ne pas ouvrir les yeux à leurs rayons. Le Seigneur enfin nous a donné sa foi comme une émanation de sa sagesse et de sa vérité, qui doit être conservée dans une sainteté digne de son origine, et qui la rende vénérable à tous les peuples : donc c'est une injustice, non-seulement de la tenir captive dans l'iniquité, mais encore de ne pas lui rendre et lui attirer par nos bonnes œuvres l'honneur et la vénération qu'elle mérite : injustice qui la défigure, qui la dépouille de ses plus beaux droits et de ses plus glorieuses prérogatives. Sortie du sein du Très-Haut, elle participe à sa glorieuse fécondité, répandue dans nos cœurs comme une semence divine. Son caractère est d'y faire germer toutes les vertus, d'y produire des fruits de toutes les bonnes œuvres. Mais, lorsque nous n'agissons pas avec elle, nous la privons de cette fécondité glorieuse qui fait son caractère; nous la détournons de sa destination naturelle, qui est de sanctifier les âmes qu'elle éclaire; nous lui faisons violence en nous opposant à ses opérations dans nous; nous la retenons captive en la renfermant dans notre esprit, sans la laisser passer dans nos actions; nous la retenons captive et captive dans l'injustice. Car conserver cette foi qui, selon la nature et les desseins de Dieu, doit être agissante, la conserver sans être plus exacts sur nos devoirs, plus purs, plus tempérants, plus charitables, plus circonspects dans nos actions et dans nos démarches, négliger enfin de pratiquer les vertus qu'elle inspire, c'est se précipiter comme nécessairement dans les vices qu'elle interdit, et la conserver dans une âme vicieuse, c'est la faire habiter avec le vice, désigné par le nom général d'injustice; c'est faire habiter cette foi, de sa nature agissante, dans une âme lâche et négligente; cette foi toute sainte dans une âme criminelle, cette foi pure comme l'argent éprouvé, dans une âme voluptueuse et toute charnelle : outrage plus sanglant que nous puissions lui faire au-dedans de nous-mêmes et aux yeux des autres hommes. Destinée à publier la gloire et la sainteté de son auteur, il faut que des dehors éclatants la fassent reconnaître en nous comme émanée du Dieu de toute sainteté. Si vous la dépouillez de ces dehors éclatants, qui sont de bonnes œuvres, qui la reconnaîtra pour ce qu'elle est? C'est une lumière élevée sur le chandelier pour éclairer vos frères; si vous la cachez sous le boisseau par une vie inutile, sur qui se répandra sa splendeur? C'est un astre dont les rayons lumineux publient la grandeur du Très-Haut, et donnent l'accroissement aux ouvrages de sa grâce; si vous l'obscurcissez et l'éclipsez par le vice et le désordre, qui sera frappé de son éclat et qui ressentira les effets de ses bénignes influences? Ah! loin de glorifier le Seigneur à la vue d'une foi que nous n'appuyons pas de nos bonnes œuvres, ceux qui nous voient et nous approchent en prennent trop souvent occasion d'insulter et à notre foi et à celui qui nous l'a donnée. Eh! qui prend ainsi sujet d'insulter à la foi et à son auteur? le fidèle et l'impie. Le fidèle par sa conduite, l'impie par ses pensées et ses discours. Le fidèle par sa conduite, qui, voyant en nous une foi sans œuvres, s'en fait un prétexte de relâchement et souvent une source d'égarements et d'erreurs; qui conclut qu'on peut embrasser les vérités de pure spéculation et négliger celles qui sont de pratique; qu'on peut donner son esprit à Dieu par la soumission, et son cœur au monde par l'assouvissement de ses passions; qu'on peut se sauver, quoi qu'on fasse, pourvu que d'ailleurs on adhère aux vérités révélées. L'impie, par ses pensées et ses discours, charmé de trouver l'occasion de justifier son impiété, confond le chrétien avec la foi, les œuvres avec la créance, et fait retomber sur la foi ce qui est la faute du chrétien; il en conclut ou qu'on ne croit pas, puisqu'on vit différemment de ce qu'on croit, ou que cette foi n'a rien de grand dans son origine, puisqu'elle ne produit rien de grand dans ses effets.

Ainsi nous opposons-nous aux intentions de Dieu, ainsi le frustrons-nous de son at-

tente, ainsi dépouillons-nous la foi de ses droits les plus sacrés, ainsi lui ravissons-nous sa gloire et son éclat faute de la soutenir par de bonnes œuvres, comme la justice l'exige ; ainsi, par une conduite si peu équitable, agissons-nous contre nous-mêmes ; car nous devons encore soutenire notre foi par nos œuvres, par un principe d'intérêt.

Que notre foi nous fasse croître dans la grâce du Seigneur et dans l'espérance de ses biens à venir, qu'elle soit avantageuse pour notre sanctification dans le siècle présent, et pour l'accomplissement de notre félicité dans l'éternité bienheureuse, n'est-ce pas à quoi notre intérêt nous oblige de travailler de toutes nos forces? Or, notre foi n'aura pour nous rien d'avantageux ni dans le temps, ni dans l'éternité; bien plus elle ne peut que nous être funeste, si nous ne l'animons par nos bonnes œuvres. Si nous sommes donc touchés de ce qui nous intéresse le plus, qui est notre sanctification et notre salut, nous mènerons une vie conforme à notre créance, et nous produirons des actions dont la sainteté réponde à la dignité de notre foi ; sans cette condition, je le répète, il n'est pour nous aucun des avantages de la foi ; car lorsqu'il est dit que la foi nous rend agréables à Dieu, nous unit à sa majesté suprême, nous fait croître dans sa grâce, nous fait vivre de sa vie, nous fait avancer de vertu en vertu, nous fait triompher du monde, nous obtient l'accomplissement des promesses, et nous comble de consolation et de joie pendant cette vie même, est-ce d'une spéculation sèche et d'une créance stérile qu'on doit l'entendre? Cette foi, sans les œuvres, a-t-elle encore sauvé quelqu'un, demande saint Jacques ? *Si quis opera non habeat, nunquid poterit fides salvare illum.* (*Jac.*, II.) Il est vrai, continue l'Apôtre, que la foi est la première et la plus précieuse des grâces; mais, si nous n'y répondons par des actions, nous rend-elle meilleurs et plus parfaits? Il est vrai qu'elle est le fondement de toutes les vertus ; mais, si l'on ne bâtit sur ce fondement, quand est-ce que s'élèvera l'édifice de notre sanctification? Il est vrai que la foi nous rend vainqueurs du siècle présent; mais triompherons-nous de sa malice sans ses actes héroïques de résistance contre nous-mêmes? Il est vrai que la foi nous justifie et nous obtient l'accomplissement des promesses ; mais sera-ce sans les avoir acquises au prix de nos sueurs et de nos efforts ? *Si quis opera non habeat, nunquid poterit fides salvare illum?*

Abraham et tant d'autres grands hommes, furent justifiés et glorifiés par leur foi ; mais quelle fut leur foi, et quel usage en firent-ils? En faisant des actions conformes à ce que leur foi leur inspirait dans les diverses circonstances où ils se trouvèrent, c'est ce qui la leur rendit méritoire. Abraham crut un Dieu, souverain maître de ses biens et de ses enfants, à qui l'obéissance la plus prompte et la plus entière était due ; en conséquence de cette foi, au premier ordre du Seigneur, il fut prêt à sacrifier ses plus flatteuses espérances dans la personne de son fils unique, et c'est ce sacrifice généreux qui le justifia. Moïse crut que l'affliction d'Israël, conduite par la main du Seigneur, était préférable à la félicité de l'Egypte, où régnaient le crime et l'idolâtrie ; en conséquence il méprisa la pourpre et les richesses d'une terre étrangère, pour conduire ses frères dans la terre promise ; et ce fut cette préférence qui le justifia. Abel crut que le Dieu créateur qu'il adorait était digne des plus précieuses victimes ; en conséquence de cette foi, il immolait tous les jours l'élite de ses troupeaux; et c'est cet hommage, journellement réitéré, qui le justifia. Gédéon, David, Samuel, crurent que les ennemis de Dieu devaient être réprimés. Ils se crurent constitués de Dieu sur son peuple pour le gouverner avec équité, et pour représenter, par la sagesse de leur conduite, celui dont ils tenaient la place; en conséquence de cette foi ils se livrèrent à tous les périls des combats, ils soumirent au Seigneur les nations ennemies de son nom, ils réprimèrent le vice, ils prêchèrent la vertu par leurs exemples, et ce furent ces combats livrés, ces périls bravés, ces nations subjugées, ces exemples donnés, ces vertus pratiquées, qui les justifièrent. Les prophètes et les justes crurent qu'une récompense infiniment grande leur était préparée, et qu'on leur proposait une cité permanente, infiniment supérieure à toutes les délices de la terre ; en conséquence ils se regardèrent comme des étrangers, dégagés de tout attachement terrestre et de tout intérêt temporel : ils ont cherché sans cesse, par les vœux de leur cœur et par le mérite de leurs œuvres, cette cité céleste que la foi leur faisait envisager de loin ; pour l'obtenir, ils n'ont rien négligé : prières, aumônes, jeûnes, austérités, ils ont tout employé : injures, persécutions, prisons, exils, activité des flammes, tranchant des épées, horreur des supplices, ils ont tout supporté ; et ce sont ce détachement de la terre, cette ardeur à tout embrasser, cette patience à tout supporter, qui les ont justifiés : non que la soumission de leur esprit n'ait contribué à leur justification, puisqu'il faut la supposer dans toute œuvre méritoire pour le salut ; mais, dit saint Jacques, la pratique de cette foi a rendu leur justice parfaite, et leur a fait recueillir les véritables avantages de la foi : *Ex operibus fides consummata est.* (*Jac.*, II.) Reconnaissez donc, conclut l'Apôtre, que les œuvres, et non la foi seule, nous justifient: *Videte quoniam ex operibus justificatur homo, non ex fide tantum.* (*Ibid.*) Ah! si l'on pouvait recueillir les avantages et les récompenses de la foi sans les œuvres, ce serait donc en vain que les plus grands hommes se seraient fait une violence continuelle pour vivre dans la justice, et pour en pratiquer les actes les plus héroïques. En vain le grand apôtre eût-il exhorté les premiers fidèles à se perfectionner, à mériter les biens éternels par leur conduite ; il n'avait qu'à leur recommander de conserver inviolablement leur foi. Vai-

nement, dit saint Augustin, Dieu nous eût-il imposé des lois, en vain eût-il mis ses grâces et son royaume au prix de l'observation de ces mêmes lois, il n'avait qu'à nous prescrire la soumission aux vérités qu'il nous a révélées : cependant il ne promet sa grâce, son amour et ses récompenses qu'aux bonnes œuvres, il menace de sa haine, de sa disgrâce, de ses châtiments éternels, ceux qui les auront omises : il est donc incontestable que la pratique fidèle des vérités divines nous procure les biens promis à la foi, et qu'une spéculation stérile, loin de nous y conduire, nous expose à des maux infinis.

Et c'est encore ce qui doit souverainement nous toucher, et nous porter, pour notre propre intérêt, à soutenir notre créance par notre conduite, puisqu'une conduite contraire à notre créance nous attire autant de maux que la pratique des vérités éternelles nous procure de biens. Tandis que l'une nous unit à Dieu, nous justifie à ses yeux, nous donne part à l'héritage céleste, l'autre nous sépare de Dieu, parce qu'elle rompt les liens de la charité, qui seuls nous unissent véritablement à lui; alors nous ne tenons plus à lui par le cœur et par la volonté, nous n'entrons dans la composition de son corps mystique que par les liens extérieurs; il n'est point en nous, nous ne sommes point en lui; sa vertu ne repose point en nous, parce que nos œuvres ne parviennent pas jusqu'à lui; tandis que l'une nous perfectionne et nous sanctifie, l'autre nous souille et nous défigure, parce qu'elle aveugle ceux qu'elle n'éclaire pas; elle endurcit ceux qu'elle ne touche pas, elle enfonce plus avant dans le crime ceux qu'elle n'en retire pas, elle éloigne plus des voies de Dieu ceux qu'elle n'y ramène pas, elle rend plus mauvais ceux qu'elle ne rend pas meilleurs; elle rend en quelque sorte pécheurs ceux qu'elle ne rend pas des saints. Tandis que l'une nous donne part à l'héritage du Seigneur, l'autre nous en exclut, parce qu'il est écrit que ceux qui ne mettent pas à profit ce précieux talent, seront précipités dans les ténèbres extérieures, pour s'être rendus inutiles, pour avoir étouffé les lumières que la foi leur présentait, pour avoir dédaigné les motifs qu'elle leur fournissait, pour l'avoir confessée de bouche et l'avoir reniée par leur vie; pour l'avoir déshonorée, en la dépouillant de la sainteté qui doit l'accompagner; pour l'avoir déshonorée, en l'exposant aux insultes de l'impie. Tandis enfin que l'une fait notre consolation et notre joie sur la terre, l'autre nous y cause des douleurs et des alarmes, parce qu'elle nous montre un Dieu sévère sur nos têtes, un enfer ouvert sous nos pieds, une énorme contradiction de mœurs et de créance : nous ne conservons, pour ainsi dire, cette foi, que pour nous accuser, pour nous juger, pour nous condamner, pour nous effrayer sur notre état présent et sur notre future destinée; nous représentant maintenant comme pécheurs, dans la suite comme réprouvés; maintenant des objets d'horreur et d'exécration aux yeux de Dieu, dans la suite de tristes victimes de sa colère et de sa vengeance; elle nous fait croire comme des démons, en tremblant, en nous effrayant, en nous détestant nous-mêmes.

Heureux encore dans notre malheur, heureux si cette foi nous trouble, nous afflige, nous déchire si vivement, qu'elle nous porte à mettre en usage ce qu'elle nous révèle! c'est encore une miséricorde ineffable de Dieu de nous presser ainsi par les aiguillons de notre foi : si nous négligeons cette dernière ressource, craignons d'épuiser sa clémence, tremblons de perdre ce précieux reste de foi, comme tant d'autres qui vivent avec nous, parce qu'on risque infiniment de perdre une foi qui n'est pas soutenue des œuvres. Nous en allons voir les dangers dans la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

L'eussiez-vous pensé, mes frères, que la justice et l'intérêt qui, comme nous l'avons vu, doivent nous porter à conformer notre conduite à notre créance, nous font perdre, d'ordinaire, une foi qui n'est pas soutenue des œuvres? Comment cela, et comment devons-nous la considérer? C'est, ce me semble, du côté de Dieu et du côté de l'homme : du côté de Dieu, qui, légitimement irrité de l'abus que nous faisons de la foi qu'il nous a donnée, exerce la justice la plus sévère, en nous ôtant cette foi dont nous lui refusons obstinément les fruits : du côté de l'homme, qui, fatigué d'une foi qui ne lui promet rien d'avantageux, s'efforce de l'étouffer et de la détruire en lui-même. Si nous ne soutenons notre foi par nos œuvres, nous risquons donc, 1° que Dieu ne nous ôte le don de la foi; 2° nous risquons de secouer nous-mêmes le joug de la foi, et par conséquent de la perdre.

D'abord, du côté de Dieu, rien de plus légitime que de nous priver d'une foi dont nous abusons. Qui se rend indigne de la fin, et qui refuse d'y tendre, se rend indigne des moyens qui lui sont fournis pour y parvenir. La foi nous est donnée pour glorifier Dieu par nos œuvres, pour nous sanctifier dans la justice, et pour nous assurer une éternité bienheureuse; quiconque s'éloigne de cette fin par la négligence et l'inutilité, à plus forte raison par une vie criminelle, mérite donc d'être privé des moyens, qui sont les lumières de la foi.

Quelque naturelle que soit cette fin, peut-être ceux qui s'en écartent mériteraient quelque indulgence, s'ils l'ignoraient et s'ils pouvaient se dissimuler les conditions auxquelles ils ont reçu la foi; mais un chrétien, instruit de sa religion, ignore-t-il qu'il a reçu la connaissance des vérités éternelles pour porter des fruits de justice? Peut-il se dissimuler qu'elle ne lui profitera qu'autant qu'il s'y conformera; qu'il l'a lui-même acceptée à ces justes conditions; que lorsqu'il fut initié dans nos sacrés mystères, il promit solennellement d'en observer les préceptes et d'en suivre l'esprit : et s'il a

lui-même reconnu ces conditions, s'il les a volontairement et librement acceptées, et qu'il les viole par sa conduite, n'est-il pas juste que Dieu lui manque de son côté, par la soustraction de sa lumière?

Il est d'autant plus juste que le Seigneur exerce un châtiment si sévère sur ceux qui ne gardent pas les conditions de leur foi, qu'ils se déclarent des étrangers à son égard, et même ses ennemis; toutes les fois qu'ils agissent d'une manière contraire à leur créance, chaque article qu'ils en violent, chaque moyen qu'ils en négligent, sont autant d'outrages qu'ils font à Dieu, ce sont autant de traits d'ingratitude à l'égard de Dieu, dont ils profanent le plus précieux bienfait. Et ce Dieu, qui connaît tout le prix des bienfaits qu'il répand sur nous, qui se déclare jaloux de sa gloire et de l'honneur qu'on doit lui rendre, ne sera-t-il pas comme forcé d'enlever à ses ennemis une grâce qu'il accorde spécialement à son peuple pour le distinguer des nations étrangères? Si ce peuple privilégié, semblable aux nations les plus barbares, suit aveuglément les désirs de son cœur, agit au hasard et sans réflexion; s'il n'a ni règle dans ses démarches, ni retenue dans ses passions; si l'on ne remarque dans sa conduite rien qui le distingue des hommes ordinaires; ah! il n'est que trop légitime que Dieu le laisse retomber avec les autres dans les ombres de la mort, dont sa main bienfaisante l'avait retiré : il est juste, en un mot, que Dieu prive des lumières de la foi ceux qui ne la soutiennent point par leurs œuvres. Il est juste que Dieu le fasse; s'ensuit-il qu'il le fait toujours? Non, parce que sa bonté surpasse en cela sa justice; mais comme il faut qu'il sauve au moins les droits de sa justice, il arrive qu'il le fait souvent, et j'en ai pour garant sa parole expresse.

Pour peu que je parcoure les livres saints, j'y lis avec effroi cette terrible vérité répétée en tous lieux. Ici c'est Moïse, qui, parlant au peuple d'Israël, le menace d'un aveuglement éternel, s'il continue à se refuser à la lumière qui doit le diriger. Là c'est Dieu lui-même, qui, par la bouche d'Isaïe, déclare qu'il ôtera son flambeau divin à ceux qui ne marcheront pas à sa splendeur. Ailleurs c'est le Prophète royal, qui, lui servant d'interprète, nous avertit qu'il détruira jusqu'aux fondements une foi sur laquelle on n'élève pas l'édifice des bonnes œuvres. Tantôt c'est Jésus-Christ même qui prononce que le royaume de Dieu sera enlevé à ceux qui n'en font pas usage, et que le serviteur négligent sera précipité dans les ténèbres pour avoir enfoui son talent, qui n'est autre chose que la foi. Tantôt ce sont des figures mystérieuses, comme d'un chandelier d'or ôté de sa place, comme d'une terre maudite à cause de sa stérilité, comme un arbre desséché pour avoir produit des feuilles sans fruit, comme une vigne abandonnée, pour avoir trompé les espérances du père de famille; et dans toutes les histoires saintes je trouve l'accomplissement ou des paroles expresses du Seigneur, ou des figures mystérieuses sous lesquelles il s'explique.

Salomon, tombé du faîte de la sagesse au comble du désordre, et de là dans l'apostasie, me montre le chandelier ôté de sa place dans le peuple d'Israël; devenu idolâtre après avoir été rebelle, je vois la vigne abandonnée et privée de la rosée du ciel. Dans les Juifs révoltés contre la doctrine de Jésus-Christ, et persévérant obstinément dans leur erreur, j'admire en tremblant l'accomplissement de cette parole de Jésus-Christ : le royaume de Dieu vous sera ôté; c'est-à-dire la lumière et la vérité capables de vous conduire à ce royaume céleste. Je comprends ce que signifient l'arbre maudit et le champ frappé d'anathème, à la vue de ces contrées voisines devenues le refuge et le séjour de l'erreur, à la vue de tant d'impies, chefs de parti, qui, après avoir commencé par les désirs de la chair, ont fini par l'aveuglement de l'esprit; à la vue de tant d'esprits prétendus forts qu'un libertinage opiniâtre a conduits enfin au comble de l'irréligion. Voilà, dis-je, en les voyant, cette opération d'erreur que Dieu, selon l'Apôtre, envoie si souvent à ceux qui se montrent rebelles à ses desseins. Je la reconnais, cette opération d'erreur, non-seulement ou dans les incrédules déclarés qui blasphèment nos mystères, ou dans les apostats secrets, qui n'ont qu'une foi de politique, mais encore dans ce nombre prodigieux de chrétiens, qui se font un Dieu selon leur goût, une loi selon leurs vues, des principes selon leurs inclinations, et une créance conforme à leur conduite. Sommes-nous moins criminels qu'eux, mes frères, nous dont les œuvres diffèrent si fort de la foi! qu'est-ce qui nous rassure? pouvons-nous attendre de nous voir traités avec plus d'indulgence? Leur malheur nous menace de près; le Seigneur semble se préparer à nous frapper dans sa colère, en nous livrant à l'esprit d'erreur; peut-être n'avons-nous plus qu'un pas à faire pour nous précipiter dans l'abîme que tant d'autres se sont creusé; peut-être sommes-nous près de voir éteindre notre foi. Craignons donc, encore une fois, que par un châtiment terrible elle ne nous soit ôtée de la part de Dieu; craignons encore plus du côté de nous-mêmes; craignons, dis-je, que nous ne secouions le joug d'une foi que nous ne soutenons pas de nos œuvres.

Il est vrai, comme l'a décidé le concile de Trente, que la foi spéculative peut subsister avec des mœurs corrompues; mais il faut convenir en même temps, avec saint Augustin, qu'il se trouve une telle liaison entre la foi et les œuvres, que l'une ne va guère sans les autres. La foi soutient les œuvres, parce qu'elle leur sert de motif; les œuvres soutiennent la foi, parce qu'elles lui servent d'aliment. La foi porte l'homme à pratiquer les œuvres en lui montrant les biens qu'il doit en attendre; les œuvres confirment l'homme dans la foi, parce qu'il y trouve

des biens infinis pour le temps et pour l'éternité : de sorte qu'elles s'aident si fort mutuellement, que sans la foi les œuvres tombent et languissent, et sans les œuvres la foi dépérit et souvent s'éteint dans le chrétien. Ce ne sera pas au premier crime qu'il commettra, à la première action commandée qu'il omettra; ce ne sera pas le premier jour qu'il cessera de vivre en chrétien, ni peut-être la première année qu'il continuera de vivre en pécheur; mais, par une continuelle négligence du bien, par une réitération habituelle du mal, insensiblement la foi s'affaiblit, parce qu'on ne la soutient point par l'exercice : affaiblie de plus en plus dans l'esprit, elle tombe encore plus visiblement dans la conduite, et cette mauvaise conduite continuée donne de nouvelles atteintes à la créance; il faut presque nécessairement que cette foi, qui n'a plus d'appui, ni dans le cœur, ni dans l'esprit, ni dans les œuvres, tombe et périsse entièrement; c'est un flambeau dont vous ôtez la matière qui nourrit sa lumière; un souffle léger va bientôt éclipser sa faible lueur : c'est une foi dont vous supprimez l'exercice qui l'entretient et qui l'anime : encore une passion trop ménagée, encore un mépris de ses devoirs, encore une lecture contagieuse, encore quelques propos impies entendus ou tenus, encore un doute, encore une action défendue, commise malgré quelque reste de remords étouffés, et vous allez voir éteindre cette foi déjà mourante.

Comment pourrait-elle tenir et subsister longtemps dans celui qui néglige de la mettre en pratique? Elle y trouve tout conjuré contre elle : la chair, le monde, l'esprit de ténèbres, les plaisirs et les passions, tout chez lui contribue à l'étouffer; lui-même est le premier à la combattre et à lui porter les plus funestes coups. Ainsi, par un intérêt le plus aveugle et le plus mal entendu, on s'efforce de secouer le joug de la foi. Gêné par ses lumières importunes, qui ne montrent que du déréglement dans le présent et que des châtiments dans l'avenir, on s'arme à son tour contre une foi qu'on sent toujours armée contre soi-même. Comme elle combat les mauvais chrétiens, ils la combattent; comme elle les poursuit, ils la fuient; comme elle les déchire par de cuisants remords, ils l'étouffent en eux par de séditieux efforts : ainsi, par d'insensibles progrès ils parviennent au comble de l'infidélité; je dis par d'insensibles progrès, et les voici :

D'abord, c'est une résistance obstinée aux vérités connues; à la résistance succède une dissipation volontaire; à la dissipation volontaire le désir; au désir les doutes affectés; aux doutes affectés les recherches curieuses, le mépris, les faux principes; au mépris la haine de la vérité; à la haine de la vérité le déchaînement contre elle; au déchaînement contre la vérité une tranquille indifférence sur tout ce qui regarde la religion.

Résistance obstinée aux vérités connues : on conserve encore de la soumission dans l'esprit et de la crainte dans le cœur, mais on a des inclinations dépravées qu'on veut satisfaire, et des habitudes criminelles où l'on veut persévérer. La foi, pour détourner des unes et des autres, fait briller ses rayons, mais on détourne ses yeux des rayons de la foi; la crainte des supplices éternels resserre le cœur, mais l'amour du plaisir le dilate; l'esprit parle encore, mais on écoute la chair; les vérités sucées avec le lait retiennent sur le bord de l'abîme, mais la passion trop violente y précipite; on croit encore, mais on pèche; on voudrait ne pas aimer le péché, mais on y persévère; et, pour le commettre avec moins de frayeur, on s'en dissimule et l'énormité et les châtiments.

Dissipation volontaire : comme la résistance obstinée est un continuel supplice, il faut chercher à s'y soustraire; pour cet effet, on évite avec soin tout ce qui peut rappeler les vérités éternelles qui gênent, on recherche avec empressement tout ce qui peut en écarter ou en affaiblir les idées sévères. Solitude qui nous laisse à nos propres réflexions; lectures pieuses qui nous rappellent à nos cœurs; instructions chrétiennes qui nous apprennent nos devoirs : on éloigne tout cela comme autant d'ennemis de son repos. Spectacles qui enchantent, lectures qui amusent, occupations qui partagent, visites qui dissipent : on s'en fait comme un rempart contre la vérité qu'on redoute. Ainsi l'esprit, vide de tout ce qui n'est pas Dieu, se remplit d'objets étrangers et profanes qui l'occupent tout entier.

Désirs : on ne parvient pas néanmoins sitôt à cet entier oubli qu'on se propose; un caractère de vérité gravé dans le cœur trouble encore quelquefois, et poursuit jusqu'au milieu des plaisirs, jusque sur les scènes les plus amusantes du monde. De là naît un désir secret qu'elles fussent ou moins assurées, ou moins sévères : qu'il serait doux, dit-on en soi-même, de vivre tranquille au gré de ses désirs, mais qu'il est dur de ne se satisfaire jamais impunément! Que je serais heureux si je n'entrevoyais un avenir redoutable! Que je suis à plaindre de le croire, ou de ne pas l'éviter!

Doutes affectés pour satisfaire ce désir : on s'efforce de le flatter, on se forme des difficultés sans nombre, et l'on se sait bon gré de ne pouvoir les résoudre ou de les expliquer en faveur de ses inclinations. Est-il possible, dit-on, que Dieu soit aussi sévère qu'on nous l'annonce? Une éternité de peines, peut-on la comprendre? Un Dieu qui perd tant de créatures qu'il a formées, cela se conçoit-il? Suivre un penchant qui nous est naturel, est-ce un si grand mal? Un enfer nous menace : qui nous en a parlé par son expérience? Tant d'obscurité dans nos mystères, n'est-ce pas un légitime sujet d'en douter? Tant d'austérité dans la morale, est-ce une règle bien sûre?

Recherches curieuses : les doutes calment, si vous voulez, en partie les remords, mais enfin ils ne les étouffent pas entièrement; le doute laisse toujours l'incertitude, et l'incertitude ne va jamais sans l'inquiétude. Ainsi, pour achever de se calmer, on con-

sulte un cœur corrompu, qui donne des réponses conformes à sa corruption; on lit des écrits empoisonnés de l'esprit du libertinage, et l'on y puise des armes contre la foi; on fréquente des docteurs d'impiété, et l'on apprend à penser comme eux : de là les faux principes. Refusant de s'élever jusqu'au sublime de la religion, on abaisse cette religion jusqu'à la bassesse de ses propres pensées; d'une religion toute céleste comme la nôtre on en fait une toute charnelle, comme celle des païens, en l'accommodant, d'une part, à tout ce qui flatte les sens; en y supprimant, de l'autre, ce qui les gêne; en admettant un Dieu, si vous voulez, mais en le dépouillant de ses perfections les plus augustes; admettant un Dieu, mais qui n'est que ce qu'ils veulent le faire, qui ne fait que ce que ferait l'homme à la place de Dieu; un Dieu aussi patient que leurs passions le demandent; un Dieu qui ferme les yeux au crime et qui tolère le vice, qui n'exige ni vertu ni retenue; un Dieu qu'on ne peut ni croire, ni se figurer, sans renoncer aux premiers principes de la droite raison.

Haine de la vérité : dès lors on s'applaudit de ses ténèbres volontaires; on dit au mensonge : Vous me conduirez désormais; on le regarde comme le conservateur de son repos et le défenseur de sa liberté; tout ce qui l'attaque devient odieux et suspect : nourri de fables agréables, on s'interdit tout retour à la vérité, parce qu'elle reprend, qu'elle juge, qu'elle condamne, et qu'on ne veut être ni repris, ni jugé, ni condamné. Ainsi se forme cette haine de la vérité dont parle saint Paul : *Viendra le temps*, dit cet apôtre, *temps déjà venu pour plusieurs, auquel on ne pourra supporter la saine doctrine; on cherchera des docteurs d'iniquité qui flattent d'injustes désirs; on refusera son oreille à la vérité pour donner son attention à des fables.* (*II Tim.*, III.)

Déchaînement contre la vérité : du cœur la haine passe trop souvent sur les lèvres; ni les préceptes, ni les mystères ne sont épargnés; également révoltés contre les uns qui gênent, et contre les autres qui humilient, on les blasphème également par d'injurieux discours qui prouvent jusqu'où s'emporte l'homme que la religion ne tient plus.

Tranquille indifférence sur la religion : après avoir secoué le joug de la foi par corruption de cœur, on se persuade de l'avoir fait par un excès de discernement; on prend les effets de sa malice pour des preuves de sa raison; on se croit sage par principe, et l'on s'applaudit d'avoir acheté, au prix de sa religion, la liberté de vivre au gré de ses désirs; on se regarde comme désabusé, parce qu'on est plus aveugle, et l'on croit n'avoir plus rien à craindre, parce qu'on est parvenu à ne plus craindre rien : le cœur ayant séduit l'esprit, l'esprit est d'accord avec le cœur; la correspondance est si parfaite entre les pensées et les œuvres, qu'on ne saurait se condamner, parce qu'on n'agit plus que comme on pense, et qu'on ne pense plus que comme on agit. La volonté suit sans contrainte ce que dicte l'esprit, parce que l'esprit ne dicte plus que ce que la volonté désire, ce qui fait vivre dans une paix d'autant plus funeste qu'elle est plus profonde; d'autant plus à craindre dans cette tranquillité brutale, qu'on se pique d'avoir une religion comme les autres, de la raison comme les autres, du mérite et de la vertu pour le moins autant que les autres, tandis qu'on n'a que l'ombre seule d'une fausse religion, tandis qu'on sape les principes de la droite raison, tandis enfin qu'on s'est efforcé de parvenir à cet état précisément pour n'avoir ni vertu, ni mérite, et qu'on n'y a réellement ni mérite, ni vertu véritable.

Je n'ignore pas que l'impiété murmure ici et qu'indignée des justes reproches qu'on lui fait, elle ose réclamer les droits de la vertu dont elle voudrait encore conserver la réputation. Je sais même que par un dernier trait d'imposture, on a bien encore la force de dire dans le monde que ceux qui ne croient pas ne refusent de croire que parce qu'ils ne peuvent comprendre ce qu'on leur propose; que les mauvaises mœurs n'ont pas de part à l'incrédulité; on ajoute même que plusieurs, malgré l'incrédulité, tiennent une conduite innocente qui porte tous les caractères de la vertu; mais de la part de la religion dont l'honneur m'est confié, je soutiens et il est vrai, qu'on ne cesse de croire que lorsqu'on cesse de bien vivre, et qu'on ne saurait concilier une vie pure avec une révolte obstinée contre les vérités de la religion.

Qu'on me nomme, si l'on peut, ceux qui par faiblesse ou par orgueil, ont sécoué le joug de la foi sans être corrompus : pour un dont l'exemple pourra nous frapper, je citerai cette multitude de libertins qui, après avoir commencé par des mœurs brutales, ont fini par l'abrutissement de l'esprit et par un renoncement secret à toute religion; tandis que cette religion promettait des récompenses à leur fidélité, jusqu'alors ils l'ont respectée; tandis qu'acharnés à des passions chéries ils n'ont vu dans la religion que des supplices préparés à leurs crimes, ils ont pris le parti de ne plus les croire pour ne plus les craindre; et l'on viendra nous dire encore qu'il se trouve souvent de la vertu au milieu de l'incrédulité.

Eh! que peut-on attendre d'un homme qui n'attend rien de lui-même après sa mort; qui ne sait si son âme est faite pour survivre à son corps; qui la regarde comme une vile poussière qui se dissipera comme un composé d'atomes que le temps dissoudra? Quel noble effort pourra faire sur lui-même et sur ses inclinations les plus chères, un homme qui ne se croit destiné qu'au néant, et qui le regarde comme le terme le plus avantageux pour lui? Quel frein le retiendra? qu'elle autorité le contiendra? quel motif l'animera, cet homme qui ne distingue ni bien ni mal, ni vice ni vertu, que par rapport à la société qui n'a d'autres lois que celles qu'il s'est prescrites.

qui n'a d'autres principes que ceux qu'il s'est forgés, qui ne reconnaît d'autre Dieu qu'une divinité fantastique, vaine chimère de la passion et du caprice ? Peut-on attendre de lui d'autres vertus que quelques vertus civiles et politiques, au défaut desquelles on se hâterait de le sacrifier à la tranquillité publique? Encore même mettez-les à l'épreuve, ces vertus civiles, fermez les tribunaux et que le crime cesse d'être puni ; promettez-leur qu'ils ne seront ni méprisés, ni détestés dans la société ; attaquez seulement leur orgueil, intéressez leur avarice, ce masque de vertu tombera bientôt, et vous ne verrez plus que l'impie.

Accordons, si vous voulez, que quelques vertus inutiles pour le salut se trouvent chez un homme qui s'est soustrait à la foi ; il est toujours également vrai qu'un chrétien, qui, par des mœurs corrompues, a longtemps outragé sa religion, cherche d'ordinaire son repos dans le naufrage de sa foi, et qu'après l'avoir perdue, cette foi, il surpasse en iniquité ceux qui ne l'ont jamais reçue; c'est pourquoi nous voyons en gémissant l'infidélité parmi nous s'accroître sans mesure, parce que la corruption inonde presque tout: et réciproquement la corruption n'est si générale, que parce que la foi véritable est aujourd'hui si rare. A ce triste spectacle armons-nous de tout le zèle qu'il doit nous inspirer, ministres du Seigneur ; crions et ne nous lassons pas; aujourd'hui plus que jamais élevons nos voix dans Sion comme de bruyantes trompettes pour annoncer à Jacob ses crimes et l'infidélité, peut-être générale, qui le menace.

Pour vous, mes frères, plus fidèles et plus dociles, piquez-vous de consoler l'Eglise de l'infidélité des autres par un inviolable attachement aux maximes et aux mystères de la foi : détournez vos oreilles de l'impiété, devenue plus puissante et plus hardie à parler; croyez, soyez stables dans la foi : mais, pour la conserver, élevez sur le fondement de votre religion l'édifice de toutes les vertus chrétiennes, priant dans le Saint-Esprit, vous conservant dans l'amour de Jésus-Christ qui, étant l'auteur de notre foi, en sera le consommateur par sa grâce, et le rémunérateur par sa gloire, que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

## SERMON IX.

### *Pour le troisième dimanche de Carême.*

#### SUR L'AMOUR DE DIEU.

Beati qui audiunt verbum Dei, et custodiunt illud. (*Luc.*, XI.)

*Heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la pratiquent.*

L'homme charnel n'estime que ce qui frappe les sens, ou qui porte l'empreinte de la puissance et de la grandeur. Jésus-Christ chasse le démon du corps d'un homme qu'il rendait muet, et qui recouvre aussitôt la parole : tout le peuple est saisi de crainte, d'admiration et de respect : *Et admiratæ sunt turbæ.* Quelques-uns ayant dit qu'il chassait les démons par Béelzébut, d'autres lui demandant un prodige dans l'air, il confond le blasphème de ceux-là et la curiosité de ceux-ci par des raisons pleines de force et de sagesse. Une femme s'écrie dans l'étonnement : *Heureux le ventre qui vous a porté, et les mamelles que vous avez sucées!* Jésus-Christ dissipe ces fausses idées d'un seul mot, et nous apprend en quoi consiste le vrai bonheur. Dites plutôt, répond-il : Heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu, et qui la pratiquent: *Quinimo beati qui audiunt verbum Dei, et custodiunt illud.* Celle même qui m'a porté n'est heureuse que parce que sa fidélité parfaite à pratiquer la parole de Dieu l'a rendue digne du rang sublime qui l'élève au-dessus de toutes les créatures. C'est donc dans l'exacte observation de la loi divine que consiste la grandeur de l'homme et sa vraie félicité : et cette observation, quelque étendue qu'elle soit, n'est point difficile. Mon joug est doux, dit le Sauveur; prenez-le sur vous, et vous trouverez le repos de vos âmes. Que faut-il, en effet, pour porter ce joug avec joie? L'amour de Dieu; car cet amour, qui renferme nécessairement celui du prochain, est l'accomplissement de toute la loi : or, est-il rien de si doux que d'aimer le souverain bien, et ne serait-ce pas le souverain malheur que de ne pas l'aimer? Puis donc que l'amour de Dieu peut seul nous rendre heureux dans cette vie comme dans l'autre, apprenons combien nous devons l'aimer, et comment nous devons l'aimer, afin de comprendre toute l'obligation et toute l'étendue du précepte; comment nous devons l'aimer, afin de connaître toutes les règles et toutes les conditions du précepte. Je ferai donc voir d'abord que nous devons aimer Dieu sans réserve; ensuite à quels traits nous reconnaîtrons si nous l'aimons sans réserve ; en un mot nous devons aimer Dieu sans réserve : première partie ; nous devons l'aimer uniquement : seconde partie. *Ave, Maria.*

#### PREMIÈRE PARTIE.

Je dis, chrétiens, que, pour accomplir le grand précepte d'aimer Dieu, nous devons l'aimer uniquement et sans réserve, et j'en tire les preuves de l'autorité de celui qui le commande, de l'objet que nous devons aimer, du sujet où doit se trouver cet amour. L'auteur du commandement, c'est Dieu qui parle en souverain ; l'objet de ce précepte, c'est Dieu infiniment parfait; le sujet qui qui doit produire cet amour, c'est notre cœur, très-borné de sa nature : or ce Dieu souverain exige un amour unique, ce Dieu très-parfait le mérite : le repos de notre cœur borné en dépend. Que peut-on opposer à ces motifs invincibles?

Dieu l'exige; écoutons-le parler : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit, de toutes vos forces. Que nous ordonne-t-il par là, dit saint Augustin? de ne point partager notre cœur entre la créature et lui, mais de le lui consacrer tout entier, comme

à notre souverain bien, avec lequel rien ne doit entrer en concurrence. C'est ce que le Seigneur a voulu nous répéter à chaque page des livres saints avec la même force, et dans les mêmes termes, afin, dit le saint docteur, de nous ôter tout prétexte d'obscurité sur ce point essentiel ; afin que partout nous sentions également la même obligation de lui sacrifier tout notre cœur, en ne soupirant que pour lui seul ; tout notre esprit, en ne pensant qu'à ce qui le regarde; toute notre âme, en ne désirant que sa gloire; toutes nos forces, en les consacrant uniquement à son service. Que le monde et les objets de la terre s'efforcent de nous ravir une partie de notre amour ; souvenons-nous, dit saint Augustin, que Dieu ne permet pas qu'un seul de nos sentiments s'échappe vers la créature : *Nullam partem irrepere sinit.* Il ne souffre rien qui puisse balancer son amour, et qu'on puisse rechercher à son préjudice : *Nihil quod delectationem erga Deum excludat;* rien qui diminue, même pour un temps, l'amour parfait que nous lui devons : *Nihil quod dilectionem minuat;* rien qui dissipe et qui transporte ailleurs nos affections et nos désirs : *Nihil quod dilectionem alio transferat.* Il défend que pas un ruisseau ne sorte de cette source pour s'écarter et se répandre sur une terre étrangère : *Nullum a se rivum extra duci patitur.* Et, lorsqu'il le permet, il veut que ces ruisseaux remontent vers leurs sources et leur véritable origine.

Je dis, lorsqu'il le permet : car remarquez, chrétiens, qu'en vous ordonnant de l'aimer de tout votre cœur, Dieu ne vous interdit pas les sentiments légitimes de tendresse et de bienveillance qu'inspire le sang, le mérite et la reconnaissance : il veut, il ordonne même que nous aimions nos frères et jusqu'à nos ennemis; mais il veut seulement que vos amitiés et vos affections soient tellement épurées par son esprit et tellement dirigées par la charité, qu'elles se rapportent et se réunissent au centre de la dilection, qui est Dieu même. Il n'interdit pas l'amour réglé de nous-mêmes, l'attachement modéré aux biens de la terre, le soin d'une réputation dignement établie ; il veut, il ordonne même que nous aimions sincèrement, que nous désirions l'accroissement légitime de nos avantages temporels, que nous travaillions à nous faire un nom respectable parmi les fidèles ; mais il faut seulement, dit saint Augustin, que vous l'envisagiez en tout cela comme votre unique et dernière fin, dont tout procède, auquel tout doit aboutir : *Quidquid diligendum occurrit, illuc rapiatur.* Il s'ensuit de là qu'en aimant vos biens, vos proches, vos emplois pour Dieu, et selon Dieu, ce sera Dieu même que vous aimerez dans vos biens, dans vos proches, dans vos emplois; et qu'au contraire les objets que vous aimerez, que vous rechercherez pour eux, ou pour vous-mêmes, ou par plaisir, ou passion ; en un mot sans vous proposer Dieu pour fin et pour motif, sont autant de violements de notre alliance avec Dieu, autant d'infractions du précepte d'aimer Dieu. Pourquoi cela, mes frères? Jésus-Christ lui-même va nous l'apprendre: c'est, dit-il, que nous ne pouvons servir deux maîtres, et que l'amour de l'un suppose ou renferme la haine et le mépris de l'autre; c'est que tout ce qui ne tend pas à Dieu ne peut procéder que de l'esprit de ténèbres, et qu'*entre Jésus-Christ et l'esprit de ténèbres il n'y eut jamais de société*, dit saint Paul. (*II Cor.* VI.)

Peut-être le monde, peut-être l'esprit de ténèbres se contenteraient-ils d'une partie de notre cœur, persuadés que l'autre, affaiblie par une telle division, serait bientôt sous leur empire; peut-être semblables à cette mère envieuse qui, devant le tribunal de Salomon, contestait malicieusement le fruit d'un sein étranger, demandent-ils que notre cœur soit divisé, parce qu'ils n'ont sur lui aucun droit légitime ; mais Dieu, semblable à sa véritable mère, dit saint Jérôme, n'a garde de consentir à cet injuste partage : il choisit de l'abandonner à son ennemi, plutôt que de ne pas le posséder tout entier, parce que lui seul en est le maître, et que tout partage le déshonore.

Rendons-nous justice en effet, et rendons-le à notre Dieu, ce Dieu souverain. Convient-il qu'il se borne à la portion que nous voudrions bien lui faire ? Ce Dieu, qui s'appelle le Dieu jaloux, se contenterait-il de quelques sentiments passagers, de quelques mouvements interrompus, tandis que le monde et les objets de la terre absorberaient tout le reste ? Il n'aurait de nos cœurs que quelques misérables restes que nous arracherions à nos passions, et que nous lui abandonnerions encore à regret. Non, mes frères, ce Dieu juste ne peut, sans trahir ses droits, souffrir impunément cet indigne partage ; il s'en plaint, il s'en irrite, il le réprouve, il le condamne ; de là ces figures mystérieuses si souvent réitérées dans ses Ecritures, et qui désignent clairement l'horreur qu'il a d'une pareille division ; de là ces défenses expresses qu'il fait par ses prophètes de lui présenter des holocaustes estropiées et des victimes défigurées ; de là ces menaces effrayantes faites contre ceux qui mêlent un feu profane au feu sacré qui doit brûler sans cesse sur ses autels ; de là ces punitions formidables qu'éprouvent les enfants d'Aaron pour avoir mis un feu étranger dans l'encensoir du Seigneur; de là enfin ce terrible anathème prononcé par son prophète Osée : Le cœur de ce peuple est divisé, qu'il périsse et qu'il soit anéanti tout à l'heure : *Divisum est cor eorum, nunc interibunt.* (*Osee*, X.)

Que de justice dans cette colère de votre part, ô mon Dieu! mais que j'y vois en même temps de tendresse et de bonté pour nous ! Vous ne vous contentez pas de nous honorer jusqu'à ce point, de vouloir être aimé de nous, et de vouloir que nous vous aimions de tout notre cœur ; vous témoignez cette volonté par un commandement exprès et vous menacez notre indifférence de vos plus terribles châtiments. Ah ! ne sommes-

nous pas assez punis de ne pas vous aimer comme nous le devons? Non, Seigneur, notre dureté nous ferait peut-être aimer une pareille punition : vous voulez, par la crainte, nous conduire à l'amour et nous faire mieux sentir l'honneur que vous nous faites d'accepter, d'exiger même toutes les affections de nos cœurs, et c'est ainsi que plus vous les exigez plus vous les méritez.

Elevez ici vos pensées, ô chrétiens! formez des sentiments plus nobles, plus hauts, plus dignes du nom que vous portez et du Dieu que vous adorez ; ne vous le représentez plus avec son autorité suprême, la menace à la bouche et la foudre à la main, vous prescrire lui-même l'étendue et le degré d'amour que vous lui devez; ne cherchez plus d'autre raison de votre amour pour lui que son amabilité même; il mérite d'être uniquement aimé, que cela vous suffise pour l'aimer sans partage. Faut-il vous dire ici combien il le mérite? Souvenons-nous seulement de son nom, dit Tertullien, et nous comprendrons tout ce que nous lui devons : *Tantum in te recordemur nominis tui.* Lorsque je prononce ce nom admirable, je sens en moi-même une vertu secrète qui m'excite à m'écrier avec le Prophète : Seigneur, qui est semblable à vous? Vertu, sagesse, puissance, justice, grandeur, vérité, tout réside en vous comme dans son centre. Le néant entend votre voix et s'y soumet; toute créature respecte vos ordres et les exécute. La paix, la justice, le jugement et l'équité précèdent votre face, et vous annoncent en tous lieux; en vous je vois le merveilleux assemblage de toutes les perfections, et nous y voyons une bonté qui surpasse tous vos autres ouvrages : personne ne peut se refuser à cette idée, que nous portons tous gravée dans le fond de notre être, et cette idée qui nous représente Dieu souverainement et seul parfait, nous prêche et nous dicte en même temps que lui seul mérite notre amour, puisque lui seul renferme tout ce qui est digne de l'attirer. Nous n'avons donc qu'à nous représenter que Dieu subsiste tel qu'il est et tel que nous le concevons, pour comprendre qu'il est seul digne d'être aimé : *Tantum in te recordemur nominis tui.*

Mais combien ce Dieu si parfait nous paraîtra-t-il plus digne de tout notre amour si nous considérons sa bonté? Elle est telle qu'elle lui a fait employer toutes ses perfections en notre faveur; c'est ce qu'il a fait et ce qu'il continue de faire tous les jours : Dieu, dit saint Ambroise, vous est tout, il vous offre tout, il vous donne tout : *Omnia tibi Deus est, omnia sistit, omnia tribuit.* Par sa puissance, il nous a retirés du néant et nous conserve l'être qu'il nous a donné; par sa sagesse, il a tout disposé pour nos besoins et même pour notre bonheur; par sa lumière, il nous a découvert la vérité et nous a doués d'une raison capable de le connaître; sa grandeur, il nous en a fait participants en nous couronnant de gloire, et nous établissant sur les ouvrages de ses mains; sa sainteté, il nous la communique par sa parole et par sa grâce. Ce Dieu mérite donc tout notre amour, puisqu'il possède toutes les perfections, et que son amour le porte à mettre toutes ses perfections en usage pour nous : *Omnia tibi Deus est.*

Mais si ce Dieu, tout grand, tout parfait, tout infini qu'il est, s'est encore livré pour nous tout entier et sans réserve, notre cœur fût-il infini par son étendue et par l'activité de son amour, pouvons-nous lui en disputer une partie sans la plus criante injure? Or, ce Dieu souverainement parfait s'est livré pour nous de la manière la plus tendre et la plus entière; touché de nos malheurs, il s'est fait homme pour nous; enfants de colère, trop dignes objets de son couroux, et par nous-mêmes sujets incapables de contribuer à sa gloire, pour nous retirer de l'abîme profond où nous gémissons, il a subi le supplice cruel qui nous était réservé; il n'a consulté pour cela ni les répugnances de la nature humaine, ni les lois de la modération; nulle réserve, nul partage, lorsqu'il s'est agi de se livrer pour nous : *Omnia tibi Deus est.* A quel prix n'a-t-il donc pas acheté tout notre amour, et par combien de titres ne le lui devons-nous pas tout entier?

Peut-être, hommes ingrats et légers, les eussiez-vous oubliés ces titres; peut-être eussiez-vous perdu de vue ces inestimables bienfaits; mais sa charité surabondante y a pourvu en les renouvelant sans cesse, ou pour vous toucher, ou du moins pour vous confondre : à quelque endroit que vous portiez vos pas, quelque part que vous portiez vos regards, partout vous vous voyez investis et comme accablés des bontés de votre Dieu. Sans aller plus loin, tout dans ce temple nous parle de ses bontés et de l'abondance de ses grâces; ici c'est le bain précieux, où la mort et la résurrection de Jésus-Christ vous furent appliquées, où ses mérites devinrent les vôtres, où son caractère auguste fut imprimé sur votre front, où son royaume vous fut promis comme votre héritage : là c'est le tribunal de justice et de miséricorde tout ensemble, où le sang de Jésus-Christ vous purifie et vous rétablit journellement dans vos premiers droits perdus par le péché : sur cet autel la foi vous montre encore votre Sauveur immolé pour vous jusqu'à la consommation des siècles, vous nourrissant de lui-même, comme s'il craignait de ne vous être pas assez intimement uni; toujours présent dans ce sanctuaire adorable, comme pour être plus à portée d'écouter vos vœux et de les exaucer. Sortez-vous du temple, vous trouvez encore votre Dieu avec tous ses bienfaits : ce soleil qui vous éclaire, cette terre qui vous soutient, cet air que vous respirez, ces riantes campagnes qui fournissent à votre subsistance, c'est la bonté de votre Dieu diversifiée en votre faveur; ces succès qui secondent vos désirs, cette solidité d'esprit qui dirige vos entreprises, ces heureuses

inclinations pour le bien, ces crimes dont vous êtes préservés, cette justice que vous pratiquez; ces vanités dont vous êtes revenus, ces dégoûts que vous éprouvez au milieu du monde, ces remords, ces alarmes qui vous troublent après le crime, et pendant le crime même, si vous êtes assez malheureux pour vouloir y persévérer : cette voix intérieure qui vous rappelle à la vertu, qui vous rappelle vers le souverain bien dont vous vous êtes éloignés; c'est votre Dieu, c'est sa grâce, c'est son amour qui vous prévient, qui vous suit, qui s'offre à vous, qui ne saurait consentir à votre perte, qui vous sollicite de ne pas vouloir périr : *Omnia tibi Deus est.* Enfin, vous comprendrez aussitôt la grandeur et l'immensité de Dieu même, que vous compterez les bienfaits infinis dont il vous a comblés, et dont il continue de vous combler dans sa bonté; il vous les prodigue, il vous presse de les puiser dans son sein et les répand sur vos pas; il vous en accable, pour ainsi dire, malgré vous-mêmes : *Omnia tibi Deus est.* Osez, hommes dénaturés, osez, après cela, nier que Dieu mérite tout l'amour dont vous êtes capables; osez, ingrats, osez lui disputer et lui ravir une partie de votre cœur, pour l'abandonner à la créature. Oui, je n'en vois que trop de ces chrétiens insensibles qui font cet indigne partage, et qui prétendent encore le justifier. Il est bien dur, disent-ils, et bien gênant de se captiver et de se contraindre jusqu'à borner toutes ses affections à Dieu seul. Il est dur, dites-vous, il est dur de n'aimer qu'un Dieu seul, qui ne vous a faits que pour lui; il est dur de n'aimer qu'un Dieu, qui renferme tous les biens et toutes les perfections; il est dur de n'aimer qu'un Dieu qui vous a tout donné, qui s'est donné lui-même tout entier. Ah! durs de cœur que vous êtes, cet amour unique de Dieu fait le bonheur des saints et vous vous en faites un supplice! Notre plus grande gloire est qu'un Dieu soit jaloux de notre cœur jusqu'à l'exiger tout entier, et vous en rougissez? Cet amour sans partage est le prix que Jésus-Christ vous demande de son sang versé pour vous, et vous le lui refusez! Pour cet amour sans réserve, il vous promet des biens infinis et éternels, et vous hésitez et vous différez! Où sont donc cette équité, cette générosité, cette reconnaissance dont vous vous piquez à l'égard des hommes? Ne les ressentirez-vous que pour eux? Et ces nobles sentimens seront-ils oubliés, seront-ils effacés de votre cœur dès qu'il s'agira de votre Dieu? Les aurez-vous moins pour lui, parce qu'il les mérite davantage? Pensez-vous que rien n'est plus humiliant pour votre cœur qu'une telle dureté? Pensez-vous que rien n'est plus avantageux pour votre cœur qu'un amour de Dieu sans partage? Oui, de cet amour sans partage dépend le repos de notre cœur.

Notre cœur, de sa nature, n'est pas infini; il est dans un état violent lorsqu'il est partagé, parce qu'il ne peut sans douleur s'étendre à plusieurs objets différents; ces portions que chaque objet lui ravit ne l'affaiblissent pas seulement, mais le déchirent; il a besoin, pour son propre repos, de rassembler et de réunir toutes ses affections divisées, sans cela l'amertume le saisit et ne le quitte plus.

Mais plus les objets qu'il aime séparément sont opposés entre eux, plus le cœur est partagé, plus par conséquent il est déchiré : or, quoi de plus opposé que Dieu et les choses que nous aimons à son préjudice, qui sont d'ordinaire des amusements frivoles que la cupidité sait nous déguiser sous de riantes couleurs? Quoi par conséquent de plus affligeant et de plus cruel pour notre cœur que le contraste bizarre dont il est lui-même la victime? Voyez cette personne, qui dans son cœur entreprend de concilier l'amour de Dieu et du monde, quelle agitation! Dieu l'attire d'un côté, le monde de l'autre : suit-elle la volonté de Dieu, ce n'est qu'avec répugnance; écoute-t-elle la voix du monde, ce n'est qu'avec de cruels remords; toutes ses démarches se ressentent de cette opposition, tous ses plaisirs sont détrempés de cette amertume; n'agissant pas toujours pour le monde, parce qu'elle ne l'ose pas; n'agissant pas toujours pour Dieu, parce qu'elle ne le veut pas, elle ne ressent ni les plaisirs imposants de l'un qui l'afflige par malignité, ni les douceurs ineffables de l'autre qui les lui refuse par justice; assez retenue pour ne pas abandonner entièrement le Seigneur, assez lâche pour chercher quelque autre chose que lui, elle éprouve tout ce que les tentations ont de violence et tout ce que la grâce a de reproches; esclave de deux maîtres, elle porte tout le poids des deux jougs différents; royaume divisé, elle se sent foulée par deux prétendants; infortunée Rébecca, elle porte dans son sein deux peuples opposés qui se combattent, et il faut qu'elle essuie toute la rigueur des coups dont ils se frappent mutuellement. Contradiction éternelle qui ne lui permet jamais d'être d'accord avec elle-même; opposition fatale de ses sentiments à ses sentiments, de ses actions à ses actions, de ses devoirs à ses devoirs; gênes cruelles qui ne lui laissent jamais ni paix ni trêve.

Malheur donc à l'âme infidèle, dit saint Augustin, malheur à cette âme audacieuse qui donne à la créature des sentiments usurpés à Dieu; elle s'agite et se travaille sans trouver de consolation nulle part; s'appuie-t-elle sur elle-même, elle s'accable davantage de son propre poids; s'appuie-t-elle sur une créature étrangère, ce frêle roseau se brise et la perce de ses épines; de quelque côté qu'elle se tourne, à quelque objet qu'elle se prostitue, elle trouve la douleur inévitable à tous ceux qui chérissent quelqu'autre chose Dieu.

Ouvre-t-elle les yeux, cette âme infidèle, et commence-t-elle à se donner à Dieu tout entière, alors elle est vraiment heureuse par l'unité de ses affections et par la bonté de son objet; elle n'est pas déchirée, parce

qu'elle n'est plus divisée ; elle est remplie de consolation, parce qu'elle possède en elle-même la source d'une joie pure et sans mélange.

Vous goûteriez de pareilles consolations, ô chrétiens ! si vos affections se réunissaient dans le Seigneur, et si vous êtes privés de ces délices et de ce repos, qui devez-vous en accuser que l'empressement insensé qui vous a fait courir vers des créatures incompatibles avec l'amour de votre Dieu ? Vous en avez successivement éprouvé le vide et le néant ; pas une n'a pu jusqu'à présent remplir le vide d'un cœur que Dieu n'occupe pas tout entier. Toutes vous ont dit par leur inconstance et leur peu de solidité : nous ne sommes pas votre Dieu, cherchez en lui votre repos, seul il peut suppléer à ce qui vous manque. Les plaisirs vous l'ont dit, par les amertumes dont ils sont détrempés ; les honneurs vous l'ont dit, par les soucis et les défiances qui les accompagnent ; les richesses vous l'ont dit, par les alarmes et les revers qui les suivent ; la dissipation et l'amusement vous l'ont dit, par le dégoût et l'ennui qui leur sont inévitables. Vous avez, pour ainsi dire, mendié le plaisir et le repos auprès de toutes les créatures, et vous les avez entendues vous dire uniformément : nous ne sommes pas votre Dieu, cherchez en lui seul votre consolation ; nous ne sommes pas faites pour votre cœur, il est trop haut, trop élevé pour vous ; nous sommes trop viles et trop grossières pour lui. Que vous reste-t-il donc, chrétiens, que de faire la salutaire réflexion que faisait saint Augustin, après une pareille expérience. Lorsque je vous serai parfaitement uni, ô mon Dieu ! ma vie sera parfaitement une vie, parce qu'elle sera tout occupée de vous. Jusqu'à présent ma vie a moins ressemblé à la vie qu'à la mort même, parce qu'elle n'a jamais été bien remplie de vous, parce qu'elle a été le jouet de mille objets fugitifs qui ne se rapportaient pas à vous ; mais, lorsque je ne vivrai que pour vous, je vivrai véritablement, parce que vous êtes la source de la vie et de tous les biens qui la rendent solidement heureuse.

Vous seul m'occuperez donc désormais, vous serez l'unique objet de mes vœux, puisque vous êtes l'unique principe de mon bonheur. Prenons sincèrement cette résolution, mes chers auditeurs, et l'accomplissons fidèlement et efficacement. Est-ce trop pour un Dieu qui est notre tout, qui nous demande tout, qui mérite tout de notre part ? Aimons-le donc sans réserve, tout nous y porte.

### SECONDE PARTIE.

Si pour aimer le Seigneur sans réserve il ne suffisait que de s'élever à lui par des réflexions rapides et de ressentir dans son cœur des mouvements d'une affection momentanée, les âmes les plus lâches et les plus mondaines pourraient se flatter d'aimer Dieu comme il le mérite. Mais que cet amour unique que nous devons à Dieu nous impose des obligations plus étendues et qui coûtent bien plus à la cupidité ! Aimer le Seigneur uniquement (ne perdez rien de ceci ; c'est 1° rapporter toutes ses actions à Dieu, 2°, renoncer à tout ce qui ne peut se concilier avec Dieu ; 3° faire tout ce qui dépend de nous pour glorifier Dieu. Jugeons là-dessus de notre amour, et nous trouverons de quoi nous instruire et nous confondre.

Rapporter toutes ses actions à Dieu, ce précepte de saint Paul est trop exprès et trop souvent répété pour pouvoir s'en dissimuler l'autorité : Que toutes vos œuvres, dit l'Apôtre, soient faites dans la charité ; que vos actions les plus communes, dès là qu'elles sont libres et volontaires, soient rapportées à la gloire de Dieu dont tout dépend et tout relève. Voilà, dit saint Thomas, l'explication ou plutôt l'extension de l'amour de Dieu sans réserve, qui nous est ordonnée : d'où le saint docteur conclut que rapporter à Dieu ses actions, c'est accomplir le précepte d'aimer Dieu, et que manquer de les lui rapporter, c'est manquer au devoir essentiel que nous avons d'aimer Dieu de tout notre cœur. Pourquoi ? parce que, si j'aime Dieu sans réserve, je ne me proposerai que Dieu ; et, si je me propose quelque autre chose que Dieu, ou qui ne soit pas agréable à Dieu, il sera vrai de dire que quelque autre chose que Dieu me fait agir et par conséquent partage mon amour ; et, si j'ai souvent en vue de ces objets étrangers, si dans ma conduite ordinaire je me propose tantôt l'un tantôt l'autre de ces objets qui ne se rapportent pas à Dieu, il faudra convenir que mon amour est souvent partagé entre plusieurs objets, et que tous ces divers objets enlevant chacun une partie de mes actions et de mes affections, il n'en reste que peu ou point du tout pour Dieu. J'établis sur ce principe de saint Augustin, que nous ravissons à Dieu tout ce que nous faisons pour la créature : *Quidquid alteri damus, Deo subtrahimus.*

Ainsi, mes frères, si dans des occasions d'éclat j'agis pour obtenir de vains applaudissements et un nom distingué, sans rapporter à Dieu ces applaudissements et cette estime que je désire, c'est ma réputation que j'aime, puisqu'alors j'agis pour elle ; je n'aime donc plus le Seigneur uniquement comme je dois l'aimer : *Deo subtrahimus.* Si, pour enrichir et pour élever ma maison je m'agite et me travaille sans rapporter à Dieu les sollicitudes et les soins que je me donne, ce n'est plus Dieu que j'aime alors, mais les richesses et l'élévation qui me font agir : *Deo subtrahimus.* En un mot, autant d'actions que je ne rapporte pas à Dieu, au moins par la disposition de mon cœur, autant de preuves que j'aime d'autres objets que Dieu : *Quidquid alteri damus, Deo subtrahimus.* S'il est donc incontestable que nous ne devons aimer d'autres objets que Dieu, que nous ne devons au moins en aimer aucun que par rapport à Dieu, il est également incontestable que dans toute notre conduite nous devons agir pour son

amour, que sa gloire doit être la fin de tout, sa grâce le principe de tout, sa volonté la règle de tout, et sa charité l'âme et la vie de tout.

C'est là-dessus que vous devez juger de vous-mêmes et de votre amour pour Dieu. Voyez quelle est votre fin, voyez quels sont vos motifs dans les affaires que vous entreprenez, dans les démarches que vous faites, dans les procès que vous soutenez, dans les liaisons que vous entretenez, dans les assemblées que vous fréquentez. Si c'est l'intérêt, l'amusement et le plaisir, l'intérêt, l'amusement et le plaisir partagent donc votre cœur, vous n'accomplissez que très-imparfaitement le grand précepte d'aimer Dieu. Si, sans vous séduire, vous voyez que le Seigneur en est le principe et la fin, rendez gloire à sa grâce. La charité de Dieu habite dans vos cœurs. Je dis, si vous le voyez sans vous séduire; parce qu'il n'est que trop ordinaire, dans les actions mêmes qui paraissent irréprochables aux yeux des hommes, d'y chercher et de s'y proposer quelqu'autre fin que Dieu. Vous écoutez avec respect la parole sainte, vous assistez assidûment aux sacrés mystères, vous consacrez chaque jour à la prière un temps déterminé, vous participez aux sacrements les jours les plus solennels, vous fournissez à l'indigence une portion de vos biens; mais le Seigneur en est-il l'unique fin et le principal motif? Elevés dans une famille chrétienne, excités à ces pratiques chrétiennes par l'exemple d'un père religieux, ne serait-ce pas ou la coutume ou le respect humain qui vous ferait agir? l'humeur et le caprice n'entreraient-ils pour rien dans ces actions édifiantes? Pourquoi donc les abandonnez-vous si souvent sans des sujets légitimes? pourquoi donc les pratiquez-vous quelquefois, lorsque des points plus essentiels à certains temps vous rappellent ailleurs? Le désir de soutenir la réputation d'homme juste, d'imposer au peuple qui fixe ses regards sur vous et qui cherche des exemples dans des personnes de votre rang et de votre état, n'y aurait-il pas beaucoup de part et ne serviriez-vous pas le Créateur, pour captiver l'estime et les suffrages des créatures? Si des motifs si rampants dégradent ces actions, elles restent toujours bonnes, toujours louables, toujours saintes en elles-mêmes; mais votre cœur viole le précepte de l'amour, en ne les rapportant point à Dieu. Vous devez les faire ces actions, et vous seriez encore plus coupables en ne les faisant pas; mais, en les faisant pour une autre fin que pour Dieu, vous manquez à Dieu, non parce que vous faites l'action, mais parce que vous ne la faites pas comme vous devez.

Conclure de là que toute action, qui n'est pas faite par un pur motif de charité, devient dès lors injuste et mauvaise aux yeux de Dieu, ce serait confondre la perfection du précepte avec le précepte même; il serait à souhaiter qu'on n'eût que le pur amour de Dieu pour principe et le désir de lui plaire pour unique fin; mais, lorsqu'on agira par la crainte de Dieu, pourvu que la crainte ne soit pas servile, l'action ne cessera pas d'être agréable à Dieu, parce que la crainte de Dieu réglée ne fut jamais destituée de son amour. Lorsque, par un principe de probité, on traitera ses frères comme on désire d'en être traité, pourvu que la probité ne soit pas purement humaine et naturelle, semblable à celle dont l'impiété se couvre et se vante aujourd'hui, cet acte de justice et de droiture ne laissera pas d'être agréable à Dieu, parce que l'amour du bon ordre et de l'équité, loin d'être contraire à l'amour de Dieu, n'est autre que l'amour de Dieu même, qui est la souveraine justice. En un mot, chrétiens, il suffit que le fond de votre intention soit de tout rapporter à Dieu : que votre disposition ordinaire et dominante soit de rechercher en tout le bon plaisir de Dieu, pour que Dieu soit le principe et la fin de toutes vos actions; et pour renfermer toute cette instruction dans un mot, aimez, dit saint Augustin, et faites tout ce qu'il vous plaira : *Dilige, et fac quod vis.* Aimez, et toutes vos actions porteront un caractère d'amour; aimez, et toutes vos vertus et toutes vos œuvres seront un amour de Dieu diversifié sous des actes différents; aimez, et tous les ruisseaux de cette source seront purs et tous les fruits de cette racine seront parfaits. Abel et Caïn offrent tous les deux des sacrifices; l'amour consacre, sanctifie et fait accepter ceux du premier; la cupidité souille, dégrade et fait réprouver ceux du second.

Si votre œil est pur, dit Jésus-Christ, c'est-à-dire, si vos intentions et les dispositions de votre cœur sont droites, tout le corps de vos actions sera louable et favorablement regardé de Dieu : ainsi la sincérité de l'amour donne aux actions un caractère de sainteté qui les consacre, et la sainteté des actions entretient dans le cœur des dispositions d'amour qui le conservent dans la sainteté jusqu'à la fin; ne nous abusons point néanmoins et ne croyons pas que notre amour pour Dieu puisse justifier nos passions et nos caprices; c'est pourquoi j'ajoute que, pour aimer Dieu sans réserve, il faut renoncer à ce qui ne se rapporte pas à lui.

Nous l'avons déjà remarqué, mes frères : notre fin doit être unique, et cette unique fin ne peut être que Dieu; il est donc évident que tout ce que Dieu n'approuve pas, que tout ce qu'on ne peut lui rapporter et lui déférer sans outrage, doit être sacrifié, comme nous détournant de la fin unique et légitime où nous devons tendre sans relâche. L'amour, et surtout l'amour sans partage, tient à tout ce qui tient à son objet; tout ce qui nous sert auprès de cet objet, tout ce qui lui est agréable, nous le chérissons; tout ce qui lui déplaît et qui nuit à son égard, nous le haïssons; c'est la règle générale que saint Augustin rapporte à l'amour, et qui se trouve justifiée par l'expérience. S'il est donc des objets, qui, par leur nature, par les circonstances ou par nos dispositions particulières, ne puissent être rapportés à Dieu, que je ne

puisse accorder avec l'amour de mon Dieu, que je ne puisse aimer et rechercher, sans partager, sans refroidir, sans risquer même de perdre l'amour que je dois à Dieu, n'est-il pas pour moi d'une obligation étroite d'y renoncer et de les sacrifier? C'est pourquoi Jésus-Christ nous ordonne de nous détacher intérieurement des richesses, des emplois, des biens de la terre, et de renoncer toujours, même extérieurement, au monde, aux plaisirs du monde, à l'esprit du monde, parce que son amour souffrirait d'un pareil partage; et lorsque les objets, même les plus permis et les plus innocents, combattent dans certaines circonsances, l'amour de mon Dieu, je ne dois pas balancer à en faire le sacrifice. Lorsqu'en pratiquant les devoirs de ma religion, je risque de perdre l'estime du monde, je dois renoncer à cette estime du monde plutôt qu'aux devoirs de ma religion; c'est ce que j'appelle renoncer à ma réputation que je ne puis accorder avec l'amour de mon Dieu. Lorsqu'en refusant d'entrer dans un mauvais parti, je perds les protecteurs de qui j'attends ma fortune, je dois persévérer à soutenir les intérêts de l'équité, plutôt que de ménager ces protecteurs corrompus, c'est ce que j'appelle sacrifier un crédit que je ne puis rapporter à la gloire de Dieu. Lorsque, par une triste expérience, je sais que cet emploi m'expose à violer la justice par un défaut de lumière et de fermeté, je dois abandonner cet emploi, plutôt que de continuer à trahir mon ministère. Lorsque dans ces assemblées je suis sujet à concevoir des idées dangereuses ou criminelles, à tenir des propos qui blessent l'innocence ou la charité, je dois renoncer à ces assemblées profanes, plutôt que de m'exposer à éteindre l'amour de Dieu dans mon cœur; si, lorsque je refuserai d'y renoncer dans des occasions importantes et décisives, je perds malheureusement l'amour de mon Dieu, et lorsque je refuserai d'y renoncer dans des occasions même légères, ce sera du moins une preuve que je n'aime pas Dieu sans réserve et je risque bientôt de ne l'aimer plus du tout. Mais si, dans ces circonstances particulières, l'amour unique que nous devons à Dieu demande que nous renoncions à des objets, même permis de leur nature, combien plus exigera-t-il en tout temps que nous renoncions à cette vie molle et sensuelle, à cette vie toute plongée dans les embarras de la terre, à ces spectacles profanes, à ces entretiens séduisants, à ces entrevues scandaleuses, à ces spectacles licencieux, à ces modes mondaines, à tant de folies, à tant de vanités, à tant de passions de ce siècle, puisque tout cela, par lui-même, nous détourne de Dieu, bien loin de se rapporter à lui; car peut-on dire à Dieu sans lui mentir et sans lui insulter : c'est pour vous que je mène cette vie de plaisir, que je me vois interdite à chaque page des livres saints; c'est pour votre gloire que je fréquente cette personne dont la vue m'est un piége, c'est pour vous plaire que j'assiste à ce spectacle, où l'on ne croit avoir bien réussi qu'autant qu'on a su davantage émouvoir mes passions; c'est pour vous que je parais revêtu de ces ajustements mondains, qui, jusque dans le temple même, sont autant d'amorces à ma propre vanité, et à la cupidité des autres. Non, sans doute, vous ne porterez pas l'audace jusqu'à tenir à Dieu des propos si injurieux : tout ce que vous pouvez dire et que vous alléguez toujours si vainement, c'est que le monde autorise, exige même ces sortes d'usages. Mais si c'est le monde qui les exige et que Dieu les réprouve, c'est donc en cela que vous suivez le monde, c'est donc en cela que vous aimez le monde, vous donnez donc à ce monde réprouvé votre amour et votre affection au préjudice de Dieu, à qui vous le devez tout entier. Direz-vous que le monde, que ces objets du monde, auxquels vous refusez de renoncer, n'enlèvent à Dieu qu'une partie de votre amour, et qu'il règne toujours en souverain dans votre cœur? Mais quoi! être dans l'habitude de partager son amour comme vous le partagez, refuser de renoncer à ce qui divise vos affections, se faire une loi de suivre des usages qu'on n oserait rapporter à Dieu, appelez-vous cela ne donner au monde qu'une partie de son amour? N'est-ce pas plutôt n'en conserver plus pour Dieu? Supposons cependant qu'un tel attachement volontaire à tous ces objets profanes n'éteigne pas en vous l'amour dominant que vous vous flattez de conserver encore pour Dieu, qui vous a dit, répond saint Augustin, qu'irrité de cet indigne partage, Dieu ne vous abandonnera pas bientôt à la dépravation de votre cœur? Qui vous a dit qu'affaibli par tant de divisions précédentes, que retenu par tant d'objets passagers que vous refusez de sacrifier aujourd'hui, vous ne refuserez pas encore d'y renoncer dans des occasions pressantes et décisives, où l'amour dominant que tout chrétien doit au Seigneur en exigera le sacrifice? N'est-il pas à craindre que vous ne les préfériez alors à votre Dieu, à votre conscience, à votre salut, comme il est déjà trop à présumer que vous le faites?

Qui étaient ceux, selon saint Cyprien, qui, durant la persécution, renonçaient Jésus-Christ devant les tyrans? Ces hommes, qui, comme vous, aimaient le monde avec passion, qui suivaient ses usages avec exactitude, qui couraient à ses plaisirs avec empressement, et qui, cependant, se flattaient d'aimer encore le Seigneur; des hommes, qui, par mille préférences journalières pareilles aux vôtres, s'étaient insensiblement frayé autant de voies à l'apostasie; ils se flattaient, dit le saint docteur, d'avoir pour le Seigneur une inviolable fidélité; mais l'épreuve a dévoilé leur hypocrisie et fait cesser le prestige; le feu de la persécution a consumé toute cette paille qu'on regardait comme de l'or. Ainsi l'éprouvez-vous tous les jours, chrétiens, après vous être vainement flattés que Dieu régnait en souverain dans vos cœurs : l'occasion de l'abandonner se présentant, un reste de fidélité se soutient, la tentation presse, vous résistez; un second

assaut vous trouve encore fermes, mais enfin le cœur, affaibli par la division de ses affections, cède, se rend et succombe : destinée trop ordinaire de ceux qui veulent concilier leurs penchants déréglés avec l'amour du Seigneur. Il faut donc renoncer à tout ce qui ne se rapporte pas à Dieu ; il faut encore faire tout ce qui dépend de nous pour glorifier Dieu.

Oui, dit saint Jean, en vain se flatte-t-on d'aimer Dieu, si l'on n'observe la loi; et vainement, dit saint Jacques, se flatte-t-on d'observer sa loi, si l'on omet un seul point de ce qu'elle prescrit. Non, dit saint Augustin, l'amour sans réserve que nous devons à Dieu ne peut rester oisif; il ne connaît point de bornes, et s'il est sincère, il se porte toujours à de grandes choses : *Amor vacare non potest, magna operatur si est.*

Sublime dans son essor, sans s'arrêter servilement à la lettre du précepte, il vise généreusement à sa perfection : non content de faire ce qu'il peut, il essaye même de faire ce qu'il ne peut pas; il se trouve partout où la gloire du Seigneur l'appelle; il le cherche dans toutes les créatures, et s'en sert comme d'autant d'instruments pour l'honorer : il ne craint que de n'en pas faire assez, il ne désire que d'en faire davantage; ses lampes sont des lampes de feu et de flammes, toujours en mouvement et tirant une nouvelle activité de leur action même : *Magna operatur si est.* Aveuglément soumis, il n'admet dans la pratique des préceptes aucune exception; il embrasse toutes les obligations présentes, futures et possibles.

Fort comme la mort, il ne se rebute pas de la difficulté de l'exécution : rien ne l'arrête, rien ne le rebute ; il souffre le mal et ne le fait pas ; il résiste à tout, et aux importunités de l'amour-propre plus qu'à tout le reste; toujours le même dans les épreuves différentes, plus fort que lui-même dans les grandes tentations, il se propose de rendre souffrances pour souffrances à l'objet de son amour, de mourir avec lui sur une même croix, pour vivre à jamais en lui dans une même gloire : *Magna operatur si est.*

Il porte et renferme en lui-même un dévouement entier aux volontés du Seigneur; il ne connaît ni les dispenses abusives, ni ces interprétations captieuses, indices malheureuses, mais trop ordinaires d'une crainte servile, ou d'une charité mourante : *Magna operatur si est.*

Fervent observateur, il ne cherche pas à s'étourdir sur la légèreté de l'omission, il ignore les lâches réflexions d'un cœur flottant et partagé, qui dispute à Dieu son obéissance et ses services; il n'a garde de refroidir son Dieu, sous prétexte qu'il ne le trahit pas ; toute transgression, même légère, lui paraît un outrage, et tout ce qui contribue à la gloire de Dieu, dès là qu'il dépend de lui, lui devient une loi : *Magna operatur si est.*

A ces traits reconnaissons la sincérité de notre amour pour Dieu, ou déplorons plutôt l'erreur et la séduction qui nous font croire que nous l'aimons sincèrement, lorsque peut-être nous ne l'aimons pas. Ce qui n'est souvent qu'affection naturelle, nous le prenons pour un mouvement de la grâce ; ce qui n'est qu'un mouvement passager de la grâce, nous le regardons comme un effet de notre fidélité ; nous confondons l'inspiration qui nous porte à aimer Dieu avec l'amour de Dieu même, et ce que Dieu opère en nous par des mouvements subits, et qui n'est souvent qu'un reproche de notre indifférence, nous nous en applaudissons, comme si c'était tout ce que Dieu demande. Ainsi, nous croyons aimer Dieu, tandis que nous faisons paraître des dispositions qui disent trop hautement que nous ne l'aimons pas ; dispositions qui, à la faveur de l'observation de quelques préceptes qui coûtent peu, nous font acheter la dispense des autres préceptes qui gênent trop ; dispositions qui nous font essayer de contredire la loi de Dieu, de l'adoucir, de l'affaiblir, de la courber, de la plier, pour ainsi dire, afin de l'ajuster à nos penchants ; dispositions qui nous partagent sans cesse entre le conseil et le précepte, pour rétrécir et restreindre les ordres de Dieu, et pour prescrire à notre piété les bornes les plus étroites. Ah! confondons-nous d'un amour qui ressemble si fort à l'indifférence, qui avoisine de si près la haine, et qui semble appeler l'indignation et la vengeance de Dieu sur nous; confondons-nous, dis-je devant le Seigneur, confessons à ses pieds que nous ne l'avons jamais aimé comme il faut, et lui disons avec saint Augustin : O beauté éternelle et sans nuage! je vous ai trop tard aimée; je reconnais avec confusion combien ce retardement est injuste, et je me le reproche avec un sincère repentir. Hélas! je m'étais vainement flatté de vous aimer, en cela peut-être moins coupable qu'aveugle, ou plutôt également aveugle et coupable, parce que mes ténèbres procédaient de ma cupidité; mais aujourd'hui que par réflexion me voilà désabusé, et pleinement instruit de ce que votre amour exige de moi, je vais consacrer le reste de mes jours à vous aimer, non autant que vous le méritez, mais autant que je le pourrai. Pour les affections que j'ai prostituées à la créature, je vous dévouerai tous les sentiments de mon cœur; mon indignation contre moi-même ne fera qu'allumer et qu'exciter le feu de mon amour; mon cœur sera plus à vous qu'il n'a été à moi-même ; il y sera pleinement, il y sera constamment, il y sera sans partage, jusqu'à ce qu'il y soit sans danger et pour toujours dans votre gloire. Ainsi soit-il.

## SERMON X.

### *Pour le jeudi de la troisième semaine de Carême.*

#### SUR LA CONFIANCE EN DIEU.

Socrus tenebatur magnis febribus..... Stans super illam, imperavit febri, et dimisit illam. (*Luc.*, IV.)

*La belle-mère de Simon avait une grosse fièvre.... Jésus, se tenant debout auprès d'elle, commanda à la fièvre de la quitter, et la fièvre la quitta.*

La fièvre qu'avait cette femme, le mouve-

ment contre nature, l'agitation violente qu'elle causait dans son sang, n'étaient qu'une faible image de l'état funeste où est tombé l'homme par le péché. Du moment que l'esprit a voulu secouer le joug de l'obéissance qu'il devait à son Dieu, la chair s'est révoltée contre l'esprit; la concupiscence a excité des désirs contraires aux siens, et ses mouvements impétueux le forcent à des combats qui portent audedans de lui le trouble et le désordre. Son corps, en attendant qu'il subisse l'arrêt de mort prononcé contre lui, est sujet à mille besoins, exposé à mille infirmités, qui tiennent l'âme dans un état d'inquiétude et de souffrance. Le démon, après l'avoir engagé dans sa chute, tourne autour de lui nuit et jour pour le rendre l'imitateur de sa malice et de sa corruption, et le compagnon éternel de son supplice. Le monde, d'intelligence avec ses passions, le tente continuellement par les plaisirs des sens, par la cupidité des richesses et de toutes les curiosités vaines et criminelles, par l'amour du luxe et des honneurs, de ses faux biens et de ses douceurs trompeuses. Depuis le berceau jusqu'au tombeau, la vie de l'homme n'est qu'un tissu de misères et de toutes sortes de maux spirituels et corporels; et les piéges, semés sous ses pas pour le détourner de son salut, sont si multipliés, qu'il semble ne devoir terminer une vie si déplorable, que pour tomber dans une mort éternelle.

Quelle autre ressource au milieu de tant de maux et de périls, que celle de crier sans cesse: Seigneur, sauvez-nous, nous périssons. Mais cette ressource sera toujours efficace, si c'est avec une ferme confiance que nous recourons au Seigneur. Si nous allons nous présenter avec confiance devant le trône de la grâce, nous y trouverons tous les secours dont nous avons besoin. Jésus-Christ commandera à nos passions avec la même autorité qu'il commanda autrefois aux vents et à la mer, et le calme le plus profond succédera à leurs mouvements tumultueux. Il commandera au démon avec cet empire qu'il a acquis sur lui par sa mort, et il éloignera de nous ce puissant ennemi de notre salut. Quelque séduisantes que soient les tentations du monde, quelque violentes persécutions qu'il nous prépare, ayons confiance en Jésus-Christ; il nous fera surmonter les unes et mépriser les autres, car il a vaincu le monde. Soit que nous manquions des choses nécessaires à la vie, soit que nous soyons menacés des événements les plus fâcheux, ou que nous éprouvions les souffrances et les afflictions les plus dures, une confiance qui exclut toute hésitation nous délivrera de ces maux, ou nous les fera supporter avec une patience qui les fera servir à notre bonheur.

La confiance chrétienne est donc le remède à tous les maux, tant de la vie présente que de la vie future. Il est donc d'une obligation indispensable pour le chrétien de se confier en Dieu; et c'est ce que j'entreprends de prouver dans ce discours. Dieu nous commande d'attendre également son secours, et pour notre félicité temporelle, et pour notre salut éternel. Nous devons nous confier en lui par rapport aux maux de cette vie: première partie; par rapport au salut éternel: seconde partie. *Ave, Maria.*

### PREMIÈRE PARTIE

Si la prudence chrétienne nous permet de compter sur des promesses sincères, sur un pouvoir absolu, sur une providence universelle, quels sujets n'avons-nous pas de nous confier en Dieu dans les maux qui nous accablent ou qui nous menacent; puisque ce Dieu, 1° promet son secours à notre confiance, et que ses promesses sont infaillibles; 2° puisque ce Dieu veut signaler son pouvoir en notre faveur, et que son pouvoir est infini; 3° puisque ce Dieu connaît tous nos besoins, et que sa providence y pourvoit abondamment?

Dieu promet son secours à ceux qui se confient en lui; et pour l'ignorer, il faudrait ou n'avoir jamais lu les livres saints, ou n'avoir jamais connu le fond de la religion. A chaque page de ces livres sacrés, dictés pour notre consolation, comme dit saint Paul, les mêmes promesses y sont faites et réitérées dans les termes les plus touchants. Mettez votre confiance en votre Dieu, dit-il, et je serai à votre droite pour diriger vos pas, pour détourner de dessus votre tête les fléaux qui vous menacent; souvenez-vous du titre de protecteur et de père que je prends à votre égard, et de celui de mes serviteurs et de mes enfants dont je veux bien vous honorer, et que ces caractères consolants que je porte et que vous portez, vous fassent espérer que la tribulation n'approchera point de vous, ou qu'elle ne vous pressera que pour peu de temps; à peine aurez-vous réclamé ma protection avec fermeté, qu'elle couronnera votre confiance par un prompt secours

Telles sont les promesses du Seigneur, et ces promesses, mille fois répétées ailleurs, ne peuvent être qu'infaillibles, puisqu'elles nous sont faites par un Dieu. Soit qu'il veuille élever nos esprits à la créance de ses mystères, ou s'assujettir nos cœurs par les attraits de ses promesses, jamais il ne ment ni à nous, ni à lui-même, dit saint Paul. Maître absolu de ses dons, il peut laisser sur nos yeux le voile de l'ignorance, mais il ne peut nous séduire après avoir parlé; il est libre de nous faire espérer son secours, mais il ne peut le faire attendre en vain après l'avoir promis. L'ordre de la nature sera donc renversé, les fondements de l'univers seront ébranlés, le ciel et la terre anéantis, plutôt qu'une seule promesse de Dieu manque d'avoir son accomplissement: c'est, dit le Roi-Prophète, ce que nos pères ont éprouvé dans mille circonstances différentes.

Ils ont espéré contre toute espérance, parce que le Seigneur avait parlé; supérieurs aux obstacles, ils ont mis en lui leur con-

fiance, et ils ont été secourus, et ils ont été délivrés : autant de secours que leur accorde la miséricorde du Seigneur, autant de gages de la fidélité de ses promesses. Le Seigneur avait promis à son serviteur Abraham que sa postérité, semblable aux étoiles du ciel, deviendrait innombrable; cependant, ce patriarche touche depuis longtemps à l'extrémité de sa vie, sans qu'un seul enfant lui garantisse la promesse du Seigneur : reçoit-il enfin un fils sur ses vieux jours, ce même fils, il se voit obligé de l'immoler de ses mains; ne dirait-on pas que cette nombreuse postérité qu'il espère va s'éteindre dans le sang de ce fils unique? Non, chrétiens, la promesse du Seigneur aura son effet, et la ferme confiance avec laquelle ce père fidèle obéit, devient la source et le principe de la nombreuse postérité qu'il attend. Josaphat, obligé de combattre contre les enfants de Moab et d'Ammon, entend le Seigneur qui lui promet en secret la victoire; en vain les barbares l'emportent sur lui par le nombre des troupes et l'avantage du lieu, le chef d'Israël paraît en leur présence, le cantique du Dieu des armées à la bouche, et l'ennemi furieux tourne ses armes contre lui-même : ainsi s'accomplirent autrefois les promesses du Seigneur. A quoi tiendra-t-il qu'elles ne s'accomplissent à notre égard, si nous sommes animés d'une pareille confiance au milieu des besoins qui nous pressent? Nos infidélités et nos crimes rendront-ils vaines les promesses du Seigneur, et pourront-ils en anéantir les effets? Ne le croyons pas, chrétiens. Non, notre malice ne saurait l'emporter sur la fidélité de notre Dieu. Israël est prévaricateur, il est ingrat, il est idolâtre, que semble-t-il devoir attendre du ciel, que des foudres et des anathèmes? Mais le Seigneur a promis d'être son Dieu, de le reconnaître et de le protéger comme son peuple; c'en est assez pour que, malgré les crimes multipliés de ce peuple ingrat, il le retire d'une honteuse servitude. Il le dérobe au glaive de son persécuteur, il ouvre pour lui le sein des mers, il le guide dans ses entreprises, il le soutient dans ses combats, et, l'ayant comblé d'honneur et de gloire, il le rend paisible possesseur de la terre fertile de Chanaan.

Que dirons-nous après de pareils exemples? Dirons-nous que le Seigneur ne nous promet pas une telle protection? Mais apprenons que c'est de tous les hommes qu'il est dit : Heureux celui qui met sa confiance dans le Seigneur, elle ne sera jamais confondue; apprenons du Prophète que les yeux de toutes les créatures doivent se tourner vers Dieu, pour espérer en sa miséricorde, parce qu'il s'est engagé à ouvrir sa main libérale et à l'étendre sur tous les humains, afin de les soustraire aux malheurs qui les accablent, afin de relever ceux qui sont tombés, de soutenir ceux qui chancellent, de garder la veuve, de protéger l'orphelin, de venger l'opprimé, lorsqu'ils mettront en lui leur confiance.

Heureux donc l'homme à qui Dieu fait de pareilles promesses, dit Tertullien; mais trop coupable cet homme de peu de foi, s'il hésite à s'appuyer sur les promesses de son Dieu; car que fera-t-il au milieu de ses maux, s'il ne se confie en ce Dieu saint? Vivra-t-il sans espérance? Mais ce désespoir sera le plus fatal de ses maux. Se confiera-t-il en lui-même? Faible roseau, il succombera sous son poids et se percera de ses propres épines. Mettra-t il son espoir dans les promesses des autres hommes comme lui? Mais le mensonge et la duplicité font leur caractère; vains adorateurs d'une élévation chimérique, ils n'ont que du mépris pour ceux qu'ils voient dans une fortune médiocre, et leurs promesses sont oubliées dès que cette fortune nous est contraire et qu'elle leur est favorable : ainsi, cet officier de Pharaon, qui, dans sa disgrâce, cultivait Joseph, l'oublie aussitôt qu'il est rentré dans son emploi. Esclaves de leurs intérêts, ils ne rougissent pas de sacrifier à quelque avantage temporel leur parole solennellement engagée : ainsi Laban ne tient qu'après quatorze ans de service une promesse qu'il devait accomplir à l'égard de Jacob après sept ans. Trompeurs dans leurs paroles, souvent ils ont à la bouche des promesses que leur cœur dément en secret : ainsi, le perfide Absalon se transporte en Ebron, afin, dit-il, d'offrir des sacrifices pour son père, tandis qu'il se propose d'y former un parti pour lui ravir sa couronne. Bizarres dans leurs passions, ils changent à toute heure de dessein : ainsi, Saül refuse à David une princesse promise plus d'une fois solennellement. Faibles dans leurs efforts, souvent ils ne peuvent exécuter leurs promesses, au lieu que le Seigneur peut nous fournir toutes sortes de secours, parce qu'il est infiniment puissant. Nouveau motif de confiance.

Le Seigneur est tout-puissant, c'est son nom par excellence : il est tout-puissant, il domine sur la mer et dompte l'impétuosité de ses flots; le ciel et la terre sont à lui, les mers et les aquilons sont sortis de ses mains, les montagnes de Thabor et d'Hermon tremblent de frayeur en sa présence; qu'il élève ou qu'il abaisse sa droite, tout tremble, tout fléchit dans l'univers et rien ne résiste à sa parole. Il appelle ce qui est, et tout s'arrange selon ses desseins; il appelle ce qui n'est pas, et le néant devient docile à sa voix; veut-il que ses créatures vivent, elles subsistent; ordonne-t-il leur destruction, elles rentrent dans le néant. Arbitre des événements, c'est lui qui fait triompher les armées, ou qui les livre au glaive de l'ennemi; c'est lui qui tient en sa main les cœurs des rois, et qui les conduit, selon ses vues, comme des eaux dociles, qui prennent le cours qu'on leur donne. Que sont en sa présence les conquérants les plus vantés? des tisons fumants, qui ne font qu'obscurcir l'air pendant quelques heures. Qu'est un seul homme, armé de sa protection et destitué des secours humains? le maître et le dieu des Pharaons, qui les fait pâlir jusque sur

le trône. Enfin, le Seigneur est le Tout-Puissant, qui humilie les superbes comme des hommes blessés à mort, et qui place les humbles parmi les princes de son peuple; c'est lui qui frappe et qui guérit, qui élève et qui abaisse, qui choisit ou qui rejette à son gré, sans que rien retarde seulement pour un temps l'exécution de ses décrets.

Disparaissez donc, vaines frayeurs, la droite du Seigneur est magnifique dans son pouvoir, et ce qui semble devoir lui résister s'évanouit en sa présence : tempêtes, disettes, persécutions, traverses, vous ne me troublerez plus, puisque le Seigneur, arbitre souverain des événements, peut dérober ma tête aux périls qui me menacent et aux douleurs qui m'affligent. Dieu règne, Dieu gouverne, Dieu décide, Dieu commande; c'en est assez pour assurer mon repos et pour triompher de mes alarmes. Dieu règne dans le ciel, qui est son trône : il peut donc aisément changer en rosées salutaires les foudres qui nous menacent, comme il le fit à la prière d'Elie. Dieu domine sur l'enfer, qui est le lieu de ses vengeances : il peut donc facilement confondre les complots qui s'y trament contre nous, comme il réprima les efforts de l'esprit impur en faveur du saint homme Job. Dieu commande sur la terre, qui est son marche pied : il peut donc lui rendre sa fertilité naturelle, lorsqu'elle l'a perdue, remplir nos greniers et faire regorger nos pressoirs, comme il le promet à son peuple. Dieu règne sur les vastes mers : il peut donc me garantir du naufrage, comme il en garantit les apôtres, ou me retirer du fond des eaux, comme il en retira Jonas par le ministère d'un poisson officieux. Le Seigneur est le Dieu des armées : il peut donc me soustraire au glaive de l'ennemi, quoique supérieur en nombre, comme il défit autrefois l'armée de Sennachérib par la main de l'ange exterminateur. Dieu tient en sa main le cœur des grands : il peut donc changer les dispositions du persécuteur qui m'opprime, comme autrefois il changea le cœur d'Assuérus, irrité contre Israël. Enfin, le pouvoir du Seigneur est infini : je dois donc rendre hommage à ce pouvoir suprême par une confiance infinie, s'il se peut, et qui me fasse attendre des secours proportionnés à cette puissance et à mes malheurs. A quelque extrémité que je sois réduit, je dois donc reconnaître ce pouvoir, en croyant, sans hésiter, qu'il m'en retirera, s'il est avantageux pour mon salut et pour la gloire de mon Dieu.

Tels étaient les sentiments des grands hommes qui nous ont précédés; tels étaient, dis-je, leurs sentiments en considération de ce pouvoir infini de Dieu. David, exposé à tous les revers qui pouvaient troubler le repos de sa vie, défie la terre ébranlée jusque dans ses fondements, les cieux prêts à s'écrouler sur sa tête, les montagnes transportées dans le sein des mers, d'ébranler son courage. Job, affligé dans son corps, attaqué dans sa réputation, dépouillé de ses biens, rebuté de ses proches, répète avec une égale ardeur que, dans le centre même de l'enfer, il n'oubliera jamais la confiance qu'il doit avoir en la vertu du Très-Haut; vainement tous les fléaux réunis sur sa tête semblent-ils déposer contre l'excès de sa confiance; vainement une épouse indiscrète l'accuse-t-elle de faiblesse et de simplicité : le Seigneur est tout-puissant, c'en est assez pour raffermir son espérance, et c'en est assez pour lui mériter la fin de ses disgrâces, avec une prospérité désormais constante.

Oui, le Seigneur fait dépendre si visiblement les biens et les succès qu'il nous promet, de la vive et ferme persuasion qu'on a de son pouvoir absolu, qu'il suffit presque de chanceler dans la foi pour être frustré de son secours, comme il suffit de se reposer sur sa puissance pour être assuré du succès. Moïse, familiarisé, pour ainsi dire, avec les miracles, frappe d'abord en vain un rocher aride, parce qu'il le frappe en hésitant. Gédéon mène au combat trois cents Israélites, contre une multitude innombrable de Madianites; il mène ses troupes à la victoire, parce qu'il ne doute pas de la puissance du Dieu des combats. C'est le propre d'une ferme confiance au pouvoir de Dieu, de nous faire participer au pouvoir de Dieu même; croire que Dieu peut tout, et le croire comme il faut, c'est pouvoir tout soi-même, dit Jésus-Christ, et jamais ce divin Sauveur ne demanda d'autre disposition de la part de ceux qui s'adressèrent à lui dans l'excès de leurs maux. Croyez-vous que je puisse vous éclairer, disait-il aux aveugles qui lui demandaient la lumière? Nous le croyons, répondaient-ils, et ils voyaient dès qu'ils croyaient. Enfin le plus grand des miracles, la résurrection de Lazare, est accordé à la ferme confiance de Marthe en la puissance du Seigneur; tant il est vrai ce que dit le Sauveur du monde, que tout est possible à celui qui croit que tout est possible à Dieu.

Jusqu'à quand verra-t-on donc en nous les mêmes alarmes, les mêmes perplexités et les mêmes frayeurs, aux approches des dangers qui menacent notre bonheur ou notre repos? Le bras du Seigneur est-il raccourci par la durée des siècles? Le même Dieu qui gouvernait autrefois le monde, ne règne-t-il plus sur nos têtes? Jusqu'à quand nous verra-t-on marquer nos jours de tribulation et nos moments d'épreuve par des défiances, des plaintes et des murmures, comme des infidèles qui n'ont point d'espérances, nous que l'honneur d'appartenir à Jésus-Christ, et d'en être les frères, devrait rassurer contre les plus redoutables revers? Ah! si Jésus-Christ reproche à ses disciples, de ce que, prêts à périr sous les flots, ils ne se rassurent point par la considération de son pouvoir, combien est-il irrité contre nous, lorsqu'il voit les malheurs ordinaires de la vie nous abattre et presque nous désespérer, sans que nous soyons rassurés, ni par la vue de son pouvoir suprême, auquel rien ne résiste, ni par sa providence attentive, à laquelle pas un de

nos besoins n'échappe. Nouveau motif de confiance.

Que la crainte de manquer de nourriture ou de vêtement ne vous trouble pas, disait Jésus-Christ à ses disciples, parce que votre Père céleste connaît tous vos besoins et qu'il est toujours prêt à y pourvoir. Cette parole nous regarde, mes frères, et nous devons nous l'appliquer dans toutes les traverses de la vie. Non, ne dites pas que je vous oublie, dit Dieu par son prophète, une mère peut-elle oublier son enfant? Mais l'oubliât-elle par une dureté sans exemple, je n'en ferai pas de même à votre égard; je vous porte dans mes mains pour ne pas vous perdre de vue, et qui pourra vous soustraire à mes regards? (*Isai.*, XLIX.) On verra plutôt un père dénaturé donner à son fils des pierres pour du pain (*Matth.*, VII), on verra plutôt une mère insensible laisser dévorer son fils aux ours des forêts, sans s'opposer à leur rage, qu'on ne me verra vous refuser les secours que vos besoins exigent de ma tendresse. Ainsi parle notre Dieu, mes frères, ainsi nous dépeint-il son attention [et ses soins pour tout ce qui nous regarde; pourquoi notre confiance ne se réglerait-elle pas sur ses paroles, puisque sa conduite y répond si parfaitement? Infiniment plus éclairé sur nos malheurs que nous-mêmes, il en découvre mieux que nous la cause, les effets et les remèdes; et par des voies secrètes dont nous ne comprenons pas la sagesse, mais dont nous éprouvons les douceurs, il nous console et nous soutient; se réservant le soin pour lui-même, il ne nous laisse que les fruits de son attention et ne nous demande que notre confiance.

Quoique les miracles ne soient pas prodigués par notre Dieu, les événements n'en sont pas moins ménagés par sa providence, et les effets de sa vigilance paternelle ne sont pas moins consolants, que les prodiges de sa droite sont admirables; les voies les plus simples ne sont ni moins dignes de lui, ni moins avantageuses pour nous. Or, combien emploie-t-il de semblables moyens pour délivrer et pour soutenir ses serviteurs! Esaü s'avance contre Jacob; ce frère irrité semble ne respirer que la vengeance; déjà le voilà qui l'atteint et qui se joint à lui; par quel miracle Jacob échappera-t-il à sa fureur? Ce sera sans miracle. Soit crainte, soit tendresse, soit politique, Esaü, qui le suit pour le perdre, oubliera tous ses ressentiments et lui jurera une éternelle amitié. Qui délivrera Mardochée du supplice qui le menace, et qui menace avec lui tout Israël? Aman a déjà demandé sa tête, et l'a obtenue; quelle puissance opposera-t-on à la volonté du prince? Les seules grâces d'une reine pieuse détourneront la foudre de dessus le juste, pour la faire éclater sur son impie persécuteur.

Peut-être sera-ce par des moyens semblables, mes frères, que Dieu vous rendra le calme et le repos dont vous êtes privés. Un juge injuste et mercenaire est-il prêt à vendre à d'autres la justice qu'il vous doit, il suscitera un Chusaï qui s'opposera à l'injustice de cet Achitophel. Un homme puissant vous menace-t-il de décharger sa colère sur vous, ou sur vos proches, il inspirera un Daniel de solliciter pour vous auprès de ce Darius. Vous accuse-t-on comme Susanne d'un crime supposé, dont la punition ignominieuse ensevelira votre réputation avec vous dans un même tombeau, il éclairera encore un Daniel qui confondra l'imposture de vos accusateurs. Etes-vous, pour les intérêts de Dieu, livré aux horreurs de l'indigence et de la captivité, il conduira vers vous un Habacuc, qui, par sa présence et ses largesses, adoucira le poids de vos chaînes et les amertumes de votre pauvreté.

Certes, mes frères, si nous pouvions connaître tous les mauvais desseins qu'on a formés, toutes les mesures qu'on a prises contre nous sans effet, tous les périls évités, toutes les difficultés surmontées par des ressorts secrets que Dieu seul a ménagés, et dont la dissipation de notre esprit, ou la dureté de notre cœur nous a dérobé la connaissance ou le souvenir, combien d'exemples multipliés trouverions-nous dans nous-mêmes des soins et de l'attention de Dieu pour tout ce qui nous regarde? Or, s'il nous a favorisés alors de sa protection, n'avons-nous pas sujet d'espérer que, dans les maux qui nous accablent aujourd'hui, il usera de la même miséricorde? Qu'est-ce qui pourrait nous en faire douter? Serait-ce le retardement du secours? Ce fut un pareil retardement qui fit chanceler dans la foi les habitants de Béthulie. Mais qui êtes-vous, leur dit Judith, pour assigner à Dieu le moment précis auquel il doit vous secourir? Tout ce que nous avons à faire, c'est de nous conformer à cet avis du Prophète : Attendez le Seigneur, et agissez avec courage : *Exspecta Dominum, et viriliter age.* (*Psal.* XXVI.) Le Seigneur a ses temps et ses heures, il n'est pas besoin de les supputer, mais il est important de les attendre; il exauce selon ses desseins, et non pas selon nos désirs; s'il diffère selon notre impatience, il ne tarde pas trop pour nos intérêts : il faut donc, encore une fois, attendre le Seigneur avec confiance, et agir nous-mêmes avec courage; attendre le Seigneur et se reposer principalement sur lui, pour éviter la présomption; agir de son côté par les voies humaines et permises, pour éviter la lâcheté; peut-être n'éprouvez-vous pas le secours du Seigneur, par le défaut de l'une ou de l'autre de ces deux dispositions. S'appuyer trop sur les secours humains, ou négliger lâchement de les employer, contribuent également à prolonger nos maux, et même à les aigrir. Saül, dévoré de chagrins, consulte la Pythonisse pour les soulager, et précipite par là ses malheureuses destinées. Ochosias, travaillé d'une fièvre brûlante, emploie des remèdes défendus, et rend son mal incurable. Israël, pour s'être trop confié sur le roi d'Egypte, tombe entre les mains du roi des Assyriens, et le Seigneur menace d'abandonner et de punir ceux qui regardent les puissants de la terre comme des divinités, en

mettant en eux toute leur confiance; vous avez réclamé leur secours au commencement de votre tribulation, leur dit-il, vous avez mis tout votre espoir dans l'autorité de cet homme mortel, ou dans vos propres artifices; lassés d'employer en vain la flatterie, la fraude et l'injustice, vous ne me portez que des vœux mille fois rejetés par les hommes, et vous ne m'offrez que les restes d'une espérance frustrée : allez, retournez à ces divinités impuissantes, et qu'elles vous assistent dans le besoin.

D'un autre côté, chrétiens, une lâche négligence à mettre en œuvre les moyens humains que Dieu nous fournit, n'est pas moins outrageuse au Seigneur et moins opposée à nos intérêts. Si les Israélites ne regardent pas le serpent d'airain, ils ne guériront pas de leurs blessures; si Nathan ne se baigne pas trois fois dans le Jourdain, il ne sera pas purifié de sa lèpre; si la veuve de Sarepta ne sollicite le prophète Elisée, il ne rendra pas la vie à son fils: après tout, mes frères, que savons-nous si les mêmes malheurs qui nous accablent ne seront pas, conformément aux desseins de Dieu, la source de notre félicité? Jacob perd son fils, et ce fils qui semble perdu, le nourrit dans sa vieillesse et fait subsister sa famille indigente: Joseph est vendu par ses frères, et son esclavage le conduit au premier poste de l'Egypte. Ruth, obligée d'abandonner sa patrie ravagée par la famine, trouve, dans la personne de Booz, un consolateur opulent qui la comble de biens et de gloire par son alliance. C'est ainsi que Dieu, qui tire les créatures du néant pour sa gloire, sait tirer le bien du mal pour notre avantage.

Quand même Dieu ne nous accorderait pas des secours temporels, ne renonçons pas pour cela à la confiance que nous lui devons, ne la regardons pas comme frustrée, et ne nous regardons pas nous-mêmes comme privés de la protection de notre Dieu; il fera de nos maux et de nos disgrâces des instruments de gloire et de mérite pour nous; sa protection n'éclate pas moins en nous donnant la force de souffrir qu'en nous dérobant aux souffrances. La constance des Machabées, qui désespéra le cruel Antiochus, n'est pas moins une grâce que la délivrance des trois enfants Hébreux, qui confondit l'orgueilleux Nabuchodonosor. Tout est triomphe pour nous lorsque le Seigneur est avec nous; et lorsque nous nous confions en sa clémence, il est toujours avec nous ou pour nous délivrer ou pour nous soutenir.

Laissons-nous donc pénétrer de cette confiance en notre Dieu; aimerions-nous mieux nous abandonner à notre désespoir qu'à sa clémence? Croirons-nous les créatures plus fortes pour nous accabler, que Dieu n'est puissant pour nous protéger? Trouverons-nous plus de satisfaction à nous troubler inutilement qu'à l'invoquer avec courage? Préférerons-nous les soins superflus de la crainte au souvenir salutaire de sa bonté paternelle? Souffrir pour souffrir, ne vaut-il pas mieux le faire en espérance, puisque notre confiance devient une vertu qui, avec nos souffrances, contribue à notre salut? Voyons à présent quelle confiance nous devons avoir en Dieu par rapport au salut éternel. C'est la seconde partie.

## SECONDE PARTIE.

Le défaut de bonne volonté dans Dieu, l'inefficacité des moyens que nous avons, l'énormité de nos crimes et la malice de nos ennemis, voilà, chrétiens, tout ce qui peut exciter notre crainte par rapport au salut éternel. Or je dis que nous trouvons autant de motifs de confiance qui surpassent ces motifs de crainte, et qui doivent nous consoler et nous rassurer. Pour ce qui regarde la volonté de Dieu, 1° Dieu veut sincèrement notre salut, puisqu'il nous en donne les gages les plus assurés. 2° Pour ce qui regarde les moyens, Dieu nous en fournit en très-grand nombre et des plus infaillibles. 3° Pour ce qui regarde l'énormité et la malice de nos ennemis, le Seigneur est toujours prêt à nous purifier des uns et à nous protéger contre les autres. Pourrions-nous nous défendre de nous confier en lui?

Dieu veut notre salut, mes frères, il nous en assure par son apôtre saint Paul; il nous en assure par sa parole expresse; mais il nous en assure d'une manière bien plus authentique, par les gages précieux qu'il nous en a donnés. Mille obstacles nous contestaient le salut pour lequel nous craignons; nos crimes criaient vengeance, et notre impuissance à nous en purifier nous annonçait une perte inévitable; toute la nature indignée déposait contre nous et sollicitait à grands cris notre condamnation; le ciel que nous avions irrité, la terre que nous avions souillée, l'enfer que nous avions ouvert, s'armaient à l'envi pour venger l'outrage fait à leur Créateur, et sa justice criait encore plus haut, lorsque sa miséricorde prévalut et nous retira de la mort d'une manière que le ciel et la terre admireront éternellement. Ce ne sont pas en effet des richesses périssables, telles que l'or et l'argent, qu'il a données pour notre salut; ce n'est pas un don qu'on puisse estimer, qu'on puisse louer, qu'on puisse mériter, c'est un don qui épuise Dieu de richesses, qui l'épuise d'amour, qui l'épuise de magnificence; c'est son Fils, son Fils unique : ce même Fils il le livre pour nous, tant il désire sincèrement notre salut. Insensibles à ce salut qui nous regarde uniquement, nous n'y pensions pas, nous ne le demandions pas, nous nous en rendions de plus en plus indignes; pour nous y faire penser, ce Dieu saint avait mis en usage tout ce que peut inventer sa sagesse : instructions, promesses, bienfaits, il avait employé tout; il lui restait un seul Fils, et ce Fils unique il ne se l'est pas réservé, et ce cher Fils il nous l'a donné; mais encore à quelles conditions l'a-t-il donné? afin qu'il fût immolé pour nous, ingrats et rebelles qui devions être immolés nous-mêmes à sa justice.

Après avoir mis notre salut en parallèle

avec la vie de son Fils, il a préféré notre salut; après avoir pesé ce qu'il en coûterait à ce Fils pour nous sauver, et ce que nous supporterions nous-mêmes, si nous étions condamnés, il a mieux aimé voir mourir son Fils que de nous voir périr; il l'a chargé de nos crimes plutôt que de les laisser sur nos têtes; il a choisi de le sacrifier une fois sous la forme de pécheur plutôt que de nous traiter comme de vrais coupables pendant toute l'éternité; il l'a frappé dans sa justice, plutôt que de nous perdre dans sa colère. Après cette preuve presqu'incroyable de sa tendresse, après ce gage précieux du sincère désir qu'il a de notre salut, peut-il entrer dans notre esprit et dans notre cœur quelque sentiment de défiance par rapport au salut éternel? Dieu ne nous l'a-t-il pas donné en nous donnant Jésus-Christ? Ce salut n'est-il pas comme achevé par la mort de son Fils? Il a fait le principal; doutons-nous qu'il n'achève ce qu'il y a de moins à faire? Toute la conduite qu'il a tenue sur son Fils tendait à notre salut, oublierait-il ses desseins? négligerait-il à présent la fin qu'il s'est proposée? Voudrait-il que son sang, ce sang précieux, fût inutilement répandu? N'est-il pas de sa gloire qu'il soit fécond en grâces, et qu'il produise une abondante moisson de prédestinés! *Il nous a donné son Fils, comment ne nous donnera-t-il pas toutes choses en lui*, dit saint Paul? (*Rom.*, VIII.) Qu'avons-nous donc encore à craindre? Après nous avoir donné son Fils et la vie de son Fils, continue saint Paul, ses desseins de miséricorde sur nous sont découverts: son Fils fait homme et son sang répandu pour prix de notre délivrance, tout nous dit que Dieu n'a plus sur nous que des pensées de paix: le gage le plus précieux et le plus authentique nous est donné, ne doutons plus de l'accomplissement de la promesse qui nous est faite.

Cependant, comme si ce premier gage de sa bonne volonté ne suffisait pas, il nous en donne un autre qui est une suite du premier et qui nous découvre encore plus visiblement sa clémence à notre égard: après nous avoir donné son Fils, il nous a rendu les frères de ce Fils adorable, il nous a marqués du sceau de sa ressemblance, il a gravé son image dans nos âmes comme se les étant destinées, comme se les étant consacrées, comme s'engageant à les sauver pour l'éternité, continue saint Paul. Nous ayant choisis, nous rejettera-t-il pour toujours? Nous renoncera-t-il après nous avoir solennellement adoptés? Nous rejettera-t-il après nous avoir marqués du caractère de son Fils? Non, chrétiens, il ne veut pas plus nous rejeter qu'il a rejeté son Fils, parce que, avec le caractère de Jésus-Christ, son Fils, il nous a donné ses mérites, il nous a rendus participants de ses victoires, il nous a incorporés à lui, il nous a rendu tous ses biens propres et comme personnels à chacun de nous; sa gloire est même la nôtre, ajoute saint Paul; nous sommes déjà dans le ciel par la meilleure partie de nous-mêmes, et nous sommes tous glorifiés dans Jésus-Christ notre Chef, en qualité de ses membres: *Consedere nos fecit in cœlestibus in Christo Jesu.* (*Ephes.*, II.)

Cette gloire, tout acquise qu'elle nous est par les mérites de Jésus-Christ, par notre étroite union avec lui, par la possession qu'il en a prise en notre nom, pourrait encore nous échapper, si Jésus-Christ ne nous la conservait; mais ce divin Sauveur, assuré de son bonheur, n'oublie pas le nôtre; après avoir été notre gage et notre victime sur la terre, il est dans le ciel notre médiateur et notre avocat, qui nous donne accès auprès de son Père, qui lui recommande nos intérêts par toute la tendresse qu'il a pour lui; sans cesse il se présente devant Dieu avec son sang, et continuant en notre faveur l'unique oblation de lui-même, qui a tout expié, qui a tout mérité, qui a tout amassé, qui a tout acquis, qui a donné le salut au peuple saint, et qui seule l'achèvera. Or que ne devons-nous pas espérer d'une telle médiation, toujours continuée et toujours soutenue de tous les mérites d'un Dieu? Saint Paul l'estime si puissante, qu'il nous regarde déjà comme citoyens du ciel, et toute la raison qu'il en apporte n'est autre que la médiation de Jésus-Christ auprès de son Père; Jésus-Christ est notre avocat (*I Joan.*, II), dit-il, et nous donne accès auprès de Dieu (*Rom.*, II; *Ephes.*, II); vous n'êtes donc plus des étrangers et des habitants de la terre, mais des citoyens du ciel.

Levons donc les yeux au ciel, membres affligés, et considérons-nous-y sauvés en espérance, sauvés en Jésus-Christ et par Jésus-Christ; et si Jésus-Christ, donné pour gage de notre salut, livré pour prix de notre rédemption, devenu notre frère et nous rendant ses cohéritiers, placé dans le ciel pour nous l'assurer, toujours intercédant pour nous afin de l'obtenir plus sûrement, si tout cela ne suffit pas pour calmer nos frayeurs, Dieu, tout Dieu qu'il est, ne peut faire davantage pour animer notre confiance: si tout cela ne nous fait pas attendre le salut avec fermeté, nous ne connaissons ni ce que Jésus-Christ nous est, ni ce que nous lui sommes, ni le prix de son sang, ni la puissance de sa médiation.

Il est vrai, chrétiens, que nous ne recevrons l'accomplissement du salut, qu'après que nous l'aurons, en quelque sorte, acheté par la pratique de nos devoirs, et par l'imitation des vertus que Jésus-Christ notre Chef nous a tracées dans sa vie; mais le Seigneur nous en fournit une infinité de moyens qui doivent encore animer notre confiance. Cherchons, parcourons, examinons tout ce qui nous environne, partout nous trouvons que Dieu nous a ménagé des moyens de salut; au dedans et au dehors ils nous accompagnent, ils nous suivent, ils nous précèdent, ils nous préviennent, ils sont sans nombre et sans mesure; les richesses et la pauvreté, l'affliction et la prospérité, la maladie et la santé, l'élévation et l'abaissement, l'honneur et le mépris, tout cela, qu'on regarde comme étranger au sa-

lut, nous fournit autant de moyens puissants. Moyen dans les richesses qu'on peut employer à se faire des amis qui nous recevront dans les tabernacles éternels, après que nous les aurons soulagés dans l'infirmité de leur chair; moyen dans la pauvreté, lorsque, destitué des biens de la fortune, on détache encore plus son cœur des vanités du monde, pour obtenir un héritage éternel dans la cité permanente; moyen dans l'élévation, lorsqu'élevé sur la tête des hommes, on s'humilie sous la puissante main de Dieu, on se dresse, en quelque sorte, soi-même un trône incorruptible qui subsistera dans toute l'éternité; moyen dans l'abaissement, lorsqu'on le sanctifie par la résignation et l'humilité de cœur; on change dit saint Paul, cette humiliation passagère en un poids immense de gloire dans le ciel (II *Cor.*, IV); moyen dans la santé, où nous pouvons servir nos frères; moyen dans la maladie, où nous pouvons souffrir avec Jésus-Christ; moyen dans la retraite, où nous pouvons sans cesse adorer Dieu; moyen dans le grand monde, où nous pouvons le faire connaître; moyens, mais plus abondants et plus excellents encore, dans la religion.

Tant d'instructions saintes, où s'expliquent nos mystères, où s'apprennent nos devoirs, où s'insinuent les vertus; tant de livres saints écrits pour nous faire connaître Dieu, pour nous le faire aimer, pour nous découvrir les périls qui nous menacent et les précautions que nous avons à prendre; les Tribunaux sacrés toujours ouverts pour nous purifier, pour nous redresser, pour nous corriger et nous ramener à Dieu; la table sacrée toujours dressée pour nous nourrir, pour nous fortifier, pour nous unir à Jésus-Christ et nous remplir de sa grâce; le sacrifice de propitiation toujours offert pour honorer Dieu, pour acquitter nos dettes, pour nous obtenir les secours nécessaires; des cantiques sacrés, dont nos Temples retentissent à toute heure, pour nous animer, pour nous embraser, pour nous faire soupirer après l'heureux séjour qui nous attend : ne sont-ce pas autant de moyens propres, faciles, présents, conformes à toutes nos situations?

Il est vrai qu'il faut un moyen plus efficace encore, et sans lequel tous les autres seraient inutiles : c'est la grâce de notre Dieu; mais cette grâce, Jésus-Christ ne l'a-t-il pas méritée pour nous ? Lui coûte-t-il plus de la donner qu'il ne lui en a coûté de la mériter? Ne l'a-t-il pas achetée assez cher pour qu'elle ne nous soit pas épargnée? N'en est-il pas le dispensateur? Nous la refusera-t-il, lorsqu'il ne l'a gagnée que pour nous? Nous la donnera-t-il avec réserve, après l'avoir surabondamment acquise? Non, la mesure de sa grâce sera réglée, à notre égard, sur la mesure de son amour; il nous a chéris sans bornes, concluons ce que nous devons attendre de sa grâce. Le trésor est tout formé, les richesses sont tout acquises, il ne faut plus que des cœurs qui se dilatent pour les recevoir ; elles sont près de nous, elles nous sont offertes, et toute notre religion consiste à les estimer, à les demander, à les accepter, à les conserver. Tous les justes qui nous ont précédés se sont enrichis de sa plénitude, serons-nous les seuls qui ne retirerons rien de ce fonds inépuisable, et serons-nous plus indigents que Jésus-Christ n'est riche en grâces et en mérites ?

Si nous devions attendre la grâce de nos mérites, nous devrions être inconsolables dans notre indigence ; notre espérance nous confondrait si nous l'établissions sur notre fonds, sur nos vertus, sur nos efforts ; mais on nous dit de nous quitter nous-mêmes, de regarder comme perdu ce qui ne viendrait que de nous ; on nous dit de puiser, et de puiser au gré de nos désirs, dans le sein inépuisable de Jésus-Christ ; c'est lui qui donne, c'est lui qui soulage, c'est lui qui délivre, c'est lui qui fortifie, c'est lui qui mène à la vie par la voie de la vérité, qui est lui-même la voie, la vérité, la vie; c'est lui qui nous est tout en toutes choses : espérons donc, espérons, encore une fois, qu'après avoir commencé son ouvrage en nous par le prix de son sang, il l'achèvera par l'efficace de sa grâce, et qu'après nous avoir donné les moyens de salut, il nous donnera les dispositions propres à les mettre à profit ; sans cette espérance nous ne pouvons que donner dans les travers inévitables au découragement ; avec cette espérance nous ne pouvons que faire les heureux progrès qu'opère une vive persuasion que Dieu nous aime. C'est parce que les impies n'attendent rien de la grâce, qu'ils se livrent à la fureur de leurs passions, dit saint Paul ; c'est parce que le commun des fidèles en attend peu qu'il avance peu ; c'est parce que les saints conservent dans leur cœur la gloire de l'espérance qu'ils avancent beaucoup, dit saint Jean : ayons la même confiance, et nous ferons les mêmes progrès.

Ce qui peut encore nous effrayer, c'est le nombre et l'énormité de nos péchés ; mais si le Seigneur nous les a pardonnés, qui pourra nous les imputer? Si Jésus-Christ les efface, qui pourra les faire revivre ? Si Jésus-Christ nous justifie, qui pourra nous condamner? Or Jésus-Christ a lavé nos crimes par son sang : Dieu propice, il est toujours prêt à pardonner les péchés qu'on déteste, parce qu'il ne hait aucun de ses ouvrages ; eussions-nous, comme Pierre, renié sa personne adorable, il nous regardera des yeux de sa tendresse ; eussions-nous, comme Paul, persécuté ses membres, il nous appellera dans sa bonté ; eussions-nous, comme Thomas, douté de sa parole, il compatira à notre faiblesse; eussions-nous, comme la femme infidèle, profané son temple dans nous-mêmes, il sera le premier à nous absoudre ; eussions-nous, comme David, trempé nos mains dans le sang du juste, il se souviendra qu'il est notre père ; eussions-nous, comme Madeleine, scandalisé tout un peuple par nos excès, il essuiera nos larmes dès que nous retournerons sincèrement à lui ; et, pour le dire en un mot, sa miséri-

corde va si loin à l'égard du pécheur, que, quelque indigne qu'il soit de l'attention de son Dieu, ce Dieu propice ne le prive jamais entièrement de son amour. Moins irrité de nos rébellions qu'attendri sur nos malheurs, on dirait qu'il fait dépendre son repos de notre félicité; tantôt pasteur inconsolable d'une brebis égarée, il court après elle avec empressement, et la charge avec joie sur ses épaules; tantôt tendre père, loin de rebuter un fils indocile et prodigue, il arrose son visage de ses larmes, et célèbre son retour par des fêtes et des concerts; et sous quelqu'une de ces images que nous l'envisagions, partout nous remarquons un cœur plein de bonté qui compatit à nos maux, qui désire notre retour, qui se réjouit de notre conversion, un cœur qui cherche à vaincre, par sa tendresse, l'ingratitude et la dureté du nôtre.

Il est vrai qu'en plusieurs endroits il paraît rempli d'une sévérité capable de nous faire trembler, et qu'il nous menace souvent de tout le poids de son indignation; mais cela même ne nous donne-t-il pas une plus haute idée de son amour? Userait-il de fréquentes menaces à notre égard, s'il ne voulait bien nous sauver et nous faire éviter les châtiments qu'il réserve aux pécheurs obstinés? Dans ses menaces mêmes ne laisse-t-il pas échapper des traits de bonté capables de nous rassurer? En vain nous expose-t-il toutes les rigueurs de sa justice, la tendresse de son cœur le trahit en quelque sorte; sous la sévérité d'un juge, il cache toute la clémence d'un père, il laisse entrevoir la miséricorde à travers la foudre qu'il tient suspendue. Veut-il punir Israël de son idolâtrie, il en avertit Moïse, afin que ce législateur s'oppose au cours de sa justice; menace-t-il Jacob de l'exterminer par le feu, il l'apprend à son serviteur Amos, et une parole de ce prophète suffit pour l'apaiser; s'irrite-t-il de la négligence d'un créancier qui lui doit de grosses sommes, il lui remet toutes ses dettes dès qu'il s'humilie; reproche-t-il à des ouvriers paresseux l'oisiveté de tout un jour, il ne laisse pas de récompenser abondamment le travail qu'ils ont fait pendant une heure : tant il est vrai que lors même qu'il prétend nous effrayer par ses reproches et ses menaces, il cherche encore plus à nous attirer par les charmes de sa miséricorde.

Laissons donc aux impénitents et aux endurcis le découragement et la frayeur : que ceux-là ne s'abusent pas d'une vaine espérance, tandis qu'ils voudront obstinément persévérer dans leurs désordres; à ceux-là nous dirons qu'on ne se joue pas de Dieu, que les jours de sa vengeance succéderont au temps de sa miséricorde; nous leur montrerons le Seigneur armé de la foudre et prêt à les perdre pour jamais, après les avoir inutilement appelés à la pénitence; nous leur ferons voir le trésor de colère accumulé sur leur tête, et le terrible moment où la grâce va s'épuiser pour eux; mais pour nous, qui gémissons d'avoir irrité notre Dieu, qui nous proposons d'écouter et d'observer désormais sa parole, allons à lui sans cette frayeur inquiète, laissons-nous pénétrer d'une ferme confiance en sa bonté, qui s'engage à nous pardonner nos crimes, à nous défendre contre nos ennemis et à nous soutenir dans nos périls.

Je sais combien ils sont grands, ces périls, et combien pressants; je sais quelle est notre faiblesse pour le bien, et quel est notre penchant pour le mal; quelle est la malignité de l'esprit impur qui nous séduit, quel est l'enchantement du monde qui nous corrompt; mais en tout cela s'agit-il de perdre le temps à déplorer notre sort et à nous occuper de tristes réflexions, qui ne se terminent qu'à l'abattement? Tout ce que nous avons à faire est de recourir à Jésus-Christ, car c'est toujours à Jésus-Christ qu'il faut en revenir; il est assez puissant pour nous délivrer de nos faiblesses, parce qu'il a été assez bon pour vouloir les ressentir à notre place. Oui, chrétiens affligés, chrétiens éprouvés, chrétiens agités, chrétiens exposés aux plus périlleuses circonstances, remettez-vous devant les yeux, si vous le pouvez, le détail immense des péchés qui ont été commis, et des maux qui en sont la suite; pénétrez l'abîme infini de calamités, de désordres et d'épreuves qui affligent ou qui peuvent affliger non-seulement la terre en général, mais chacun de nous en particulier; Jésus-Christ a tout vu, tout prévu, tout senti, tout éprouvé, hors le péché; il a pris sur cela tous les sentiments convenables pour préparer des secours à tous les états, et pour nous mériter une délivrance parfaite, en sorte qu'il n'est ni combat, ni affliction, ni désolation, ni extrémité, quelle qu'elle puisse être, pour laquelle nous ne trouvions en Jésus-Christ un secours proportionné, parce qu'en effet il n'est aucun de ces états pour lequel Jésus-Christ n'ait prié, pour lequel il n'ait souffert, pour lequel il n'ait offert à son Père une rédemption entière et complète, et ce que je vous adresse ici n'est qu'une explication exacte et littérale de la doctrine de saint Paul. Gardons-nous donc de perdre courage, parce que Jésus-Christ combat avec nous; retirés sous l'ombre de ses ailes comme dans un asile assuré, associés à son triomphe, participants de la victoire qu'il a remportée, et revêtus de la force qu'il nous promet, nos ennemis se dissiperont, et nous serons délivrés, et nous serons déjà sauvés en espérance.

Après tous ces gages de la bonté de Dieu pour nous, et du désir sincère qu'il a de notre salut, qu'est-ce qui pourra donc encore nous faire manquer le salut? Ce sera notre présomption ou notre défiance : notre présomption, lorsque nous croirons qu'il suffit de nous confier en Dieu sans renoncer à nos habitudes criminelles; nous serons confondus dans notre espérance, parce que, dit saint Paul, Jésus-Christ n'est pas le ministre du péché, ni le ministre de nos désordres, plutôt que le Sauveur de nos âmes (*Galat.*, II); notre défiance, parce que l'outrage

le plus sanglant pour Jésus-Christ, et qui nous rend le plus indignes de ses grâces, c'est la crainte servile qui nous confond avec l'ancien peuple, et qui nous dérobe à la vue de ses miséricordes. Evitons donc également ces deux excès; agissons et espérons en même temps. Agissons, parce que sans nos efforts notre confiance est une lâcheté; espérons, parce que sans notre espérance nos efforts sont une témérité. Mais notre espérance, accompagnée de nos actions, et nos actions soutenues de nos espérances, nous feront recueillir le fruit de nos désirs dans l'éternité bienheureuse, que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

## SERMON XI.

### *Pour le vendredi de la troisième semaine de Carême.*

#### SUR LA GRACE.

Si scires donum Dei. (*Joan.*, IV.)

*Si vous connaissiez le don de Dieu.*

C'était faute de connaître la grâce que la Samaritaine en parlait fort mal; c'est faute de connaître la grâce que nous en parlons beaucoup. Si nous connaissions bien la grâce, nous saurions que Dieu ne l'a pas soumise à nos examens, à nos censures, et encore moins aux décisions de toutes sortes de personnes. Si nous connaissions bien la grâce, nous saurions qu'elle s'obtient et se conserve dans le secret, dans le silence et dans l'humilité. Si nous connaissions bien la grâce, nous saurions, à la vérité, qu'elle est gratuite, conformément à son nom; qu'elle n'est pas donnée à nos mérites, mais accordée par les mérites de Jésus-Christ; qu'elle est toute-puissante sur nos cœurs; qu'avec cette grâce nous pouvons tout; que sans cette grâce nous ne pouvons rien pour le salut, parce qu'elle opère en nous le vouloir et le faire : nous saurions tout cela, mais nous saurions aussi que toute-puissante qu'elle est, elle demande notre coopération, que comme nous n'agissons pas sans elle, elle n'agit pas sans nous; que toute gratuite qu'elle est, on s'y dispose par la pratique des bonnes œuvres, par la sincérité de ses désirs et par l'assiduité à la prière; et c'est ce que nous apprend Jésus-Christ, lorsqu'il dit à la Samaritaine : Si vous connaissiez le don de Dieu, vous le demanderiez avec instance. Enfin, mes frères, si nous connaissions bien la grâce, au lieu de perdre le temps à l'examiner, nous l'emploierions à la mériter; au lieu de disputer sur la manière dont elle opère en nous, nous travaillerions à coopérer avec elle; au lieu d'en faire l'objet de notre curiosité, nous en ferions un moyen de salut; au lieu de nous plaindre que nous n'avons pas assez de grâce, nous nous appliquerions à augmenter celle que nous avons, à y correspondre, à nous conformer à ses desseins, qui se rapportent tous à notre salut. C'est ici l'article le plus essentiel, et malheureusement le plus négligé; et c'est aussi celui que je propose à votre piété dans ce discours, où tout ce que nous dirons de la grâce ne sera qu'une instruction solide sur le salut; instruction que nous fourniront les paroles de Jésus-Christ, et la conduite de la Samaritaine. On se plaint d'ordinaire qu'on n'a pas assez de grâce pour opérer son salut, ou bien on néglige de profiter de la grâce qui nous est donnée pour le salut. C'est injustice dans les plaintes des uns, c'est lâcheté dans la conduite des autres; aux uns il faut opposer les paroles de Jésus-Christ, qui nous apprennent combien la grâce est abondante; aux autres il faut opposer la conduite de la Samaritaine, qui nous apprend comment il faut répondre à la grâce; en un mot, dans tous les états, nous avons assez de grâce pour opérer notre salut; c'est ce que prouvent les paroles de Jésus-Christ à la Samaritaine : première partie. Comment, dans tous les états, doit-on répondre à la grâce pour faire son salut? c'est ce que nous apprend la conduite de la Samaritaine à l'égard de Jésus-Christ : c'est la seconde partie. *Ave, Maria.*

#### PREMIÈRE PARTIE.

Les différentes conditions où on est engagé dans le monde, la diversité des obstacles qu'on trouve dans soi-même, la difficulté de les vaincre, causée par notre faiblesse, ce sont les prétextes ordinaires dont nous couvrons notre lâcheté par rapport au salut; et ce sont les mêmes prétextes que la Samaritaine oppose aux desseins de Jésus-Christ. Par les mêmes paroles que Jésus-Christ adresse à cette femme étrangère, il nous instruit tous ensemble avec elle. 1° Il lui fait comprendre d'abord que la grâce du salut est commune à tous les états, et que par conséquent il n'est point de condition où l'on n'ait assez de grâce pour opérer son salut. 2° Il lui fait comprendre ensuite, que quelque vives que soient nos passions, et quelque déplorable que soit notre faiblesse, nous avons une grâce assez puissante pour vaincre les obstacles qui dans nous-mêmes s'opposent au salut. Profitons d'une instruction si solide et si importante pour nous.

Depuis longtemps tout commerce était interdit entre les Juifs et les Samaritains; Jérusalem regardait Samarie d'un œil de mépris, comme une ville proscrite, indigne des faveurs du ciel; et c'est par là que la Samaritaine commence à se défendre d'entrer dans les voies de salut que lui ouvre Jésus-Christ. Quels nouveaux usages venez-vous nous proposer, dit-elle? Ignorez-vous l'opposition constante des Juifs aux Samaritains? Avez-vous oublié que nous sommes séparés de votre société? Ne nous regardez-vous pas comme exclus des grâces réservées à Juda? *Non coutuntur Judæi Samaritanis.* A cela que répond Jésus-Christ? Si vous connaissiez le don de Dieu, vous le lui demanderiez : *si scires donum Dei.* Si vous connaissiez celui qui vous parle, toutes vos défiances tomberaient, vous sauriez que c'est lui qui est venu pour réunir toutes les na-

tions ; que depuis qu'il a paru dans le monde, sa grâce s'est manifestée à tous les hommes; que les vrais adorateurs seront désormais partout ; que ni Jérusalem, ni la montagne de Jacob ne seront plus des lieux privilégiés : *Venit hora in qua neque in monte hoc, neque in Jerosolymis adorabitis Patrem.* (*Joan.*, IV.) Comme le Rédempteur est venu mériter le salut à tous les hommes, tous les hommes doivent attendre la grâce du salut.

Ainsi vous répondons-nous, mes frères, lorsque excusant votre lâcheté sur le salut, vous nous dites que parmi le tumulte des affaires et les sollicitudes qui vous partagent, vous n'avez pas la facilité ni la liberté de vaquer à votre salut; que les grâces nécessaires pour l'opérer sont réservées à des états plus heureux et plus tranquilles ; nous vous opposons les paroles de Jésus-Christ à la femme de Samarie, et nous les appuyons par la doctrine de saint Paul, qui confirme si parfaitement celle de son divin Maître.

Non, dit saint Paul, il n'est point d'acception des personnes dans Dieu ; il n'est point devant lui de distinction entre le Juif et le Gentil, entre le Grec et le Scythe, entre le riche et le pauvre ; il est le Père et le Seigneur commun de tous : *Idem Dominus omnium.* (*Rom.*, X.) Il est riche en miséricordes envers tous ceux qui l'invoquent : *Dives in omnes qui invocant illum.* (*Ibid.*) Le salut, ajoute l'Apôtre, est assuré à tous ceux qui réclament comme il faut son saint nom : *Omnis enim quicunque invocaverit nomen Domini, salvus erit.* (*Ibid.*) Ce que l'Apôtre disait de toutes les nations, je le dis de toutes les conditions; dès là qu'elles sont légitimes et dans l'ordre de Dieu, il n'en exclut point le salut; ou plutôt il y attache le salut de tous les chrétiens que ses ordres y ont engagés, et par conséquent il y attache des grâces et des secours capables de les conduire au salut.

En effet, mes frères, dès là qu'une condition est légitime, elle est dans l'ordre : dès lors qu'elle est dans l'ordre de Dieu, Dieu même en est l'auteur; dès lors qu'il en est auteur, il veut y trouver sa gloire; dès lors qu'il veut y trouver sa gloire, il veut que dans cette condition on l'honore, on le serve, on pratique ses lois, on aspire à ses récompenses éternelles : or, comme on ne peut lui rendre tous ces différents hommages que par un secours abondant de sa grâce, il faut donc nécessairement qu'il accorde à chaque condition les grâces nécessaires pour y recevoir la gloire qu'il se propose et les hommages qu'il exige : *dives in omnes qui invocant illum.* (*Rom.*, X.)

Non-seulement Dieu veut trouver sa gloire dans tous les états; mais encore il nous ordonne de travailler à notre salut, dans quelque état que nous soyons; c'est à tous les chrétiens, de quelque condition qu'ils soient, que Jésus-Christ ordonne de porter leur croix, de marcher dans la voie étroite, d'être parfaits comme leur Père céleste est parfait : or Dieu se contredirait lui-même d'imposer à toutes les conditions des devoirs si pénibles, sans leur donner la grâce de les accomplir; il faut donc conclure ou que ceux qui ne reçoivent pas ces grâces y mettent une opposition volontaire, ou qu'elles sont immanquablement accordées à ceux qui les demandent, et qui s'efforcent de s'en rendre dignes : *dives in omnes qui invocant illum.*

A ne consulter même que la nature de la grâce, nous trouverons qu'elle n'est particulière à pas un état, préférablement à un autre. Qu'entendons-nous par la grâce, et comment la définit saint Thomas? C'est un secours divin et surnaturel par lequel Dieu nous pousse à vouloir le bien et à le pratiquer: *Divinum auxilium quo nos movet Deus ad bene volendum et agendum.* Et quel est ce secours divin et surnaturel? C'est une inspiration qui éclaire l'esprit, et un sentiment qui touche le cœur; c'est tantôt un remords qui ébranle la conscience ; un mouvement, tantôt de regret qui afflige l'âme, tantôt de frayeur qui l'alarme, tantôt d'espérance qui la console, tantôt d'amour qui l'attendrit et qui l'émeut. Or est-il plus particulier à un état qu'à un autre, d'éprouver ces lumières, ces sentiments, ces remords, ces terreurs, ces espérances? Je vous le demande à vous tous, mes frères, quelque rang qui vous distingue, quelque fonction qui vous occupe, quelques sollicitudes qui vous partagent, quelques soins qui vous absorbent, en un mot, quelle que soit la condition où Dieu vous ait placés, ne réfléchissez-vous jamais sur les malheurs d'une vie déréglée, sur les douceurs d'une vie chrétienne, sur la fragilité des biens du monde, sur la certitude des biens et des maux à venir? Dans quelque état que vous soyez, ne tremblez-vous jamais sur votre destinée? ne vous reprochez-vous jamais vos crimes? n'en craignez-vous jamais les suites funestes? ne vous rappelez-vous jamais les bontés de votre Dieu? ne sentez-vous jamais votre cœur s'attendrir au souvenir de ses bienfaits? ne vous animez-vous jamais à le servir par l'espérance de sa gloire? Dans quelque état que vous soyez, Dieu ne s'est-il pas montré à vous sous ces différentes faces ; d'un côté comme un Juge qui menace, de l'autre comme un père qui invite; aujourd'hui dans tout l'éclat de sa majesté, un autre jour sous les attraits de sa bonté, faisant étinceler la foudre d'une main, et briller la couronne de l'autre? Dans quelque état que vous soyez, ne portez-vous pas au dedans de vous-mêmes un censeur secret de la vie mondaine que vous menez, un apologiste perpétuel de la vertu que vous abandonnez? N'entendez-vous pas une voix intérieure, qui, tantôt condamne vos excès, qui, tantôt applaudit à vos bonnes œuvres, qui, tantôt vous intimide et tantôt vous encourage? Ne sont-ce pas autant de grâces pour le salut, tendant au salut, capables de vous conduire au salut, si vous voulez y correspondre? Les grâces ne manquent donc pas dans votre état : si vous

ne vous sauvez pas dans votre état, ce n'est donc pas un défaut de grâce de la part de Dieu, c'est un défaut de fidélité de votre part. Ce Dieu saint, je le répète, n'exclut de sa grâce aucune condition légitime; sa grâce a formé des saints dans toutes les conditions, elle y en forme encore tous les jours : vous trouverez vous-mêmes la grâce et le salut dans la vôtre, il ne s'agit que de vouloir l'y servir dans la sincérité de votre cœur; ne manquez pas à Dieu, Dieu ne vous manquera point : *dives in omnes qui invocant illum.*

Je conviens avec vous que chaque condition à ses écueils, mais convenez aussi que chaque condition a ses grâces particulières. Comme les chrétiens ont différents devoirs à remplir et différents obstacles à vaincre, la grâce, dit saint Paul, a différentes formes et différents secours à donner : *multiformis sapientia Dei.* (*Ephes.*, III.) Dieu ne destine jamais la fin sans préparer les moyens pour y parvenir; en vous marquant à tous les divers états où il veut que vous opériez votre salut, il attache à ce choix des secours propres et particuliers, capables de vous faire accomplir les obligations de votre état, capables de vous assurer contre toutes les occasions, toutes les tentations, tous les dangers de votre état, capables de vous sanctifier dans votre état par votre état même : *multiformis sapientia Dei.*

Je dis capables de vous sanctifier par votre état même; car il est dans les trésors de la miséricorde divine des grâces de magistrature et de sacerdoce, d'homme public et de personne privée; il ne s'agit plus que d'entrer dans les desseins de Dieu, si vous êtes dans quelqu'un de ces états; de vous revêtir de l'esprit de zèle qu'exige l'un, de l'esprit d'équité qui convient à l'autre; de la patience et de la soumission nécessaires à un état d'infériorité, de la condescendance et de la douceur qui doivent tempérer la supériorité; c'est la grâce particulière que vous devez attendre, demander et seconder dans votre état. Si vous savez la seconder et vous y prêter, vous nourrirez votre piété des occupations mêmes qui semblaient devoir l'éteindre. Sont-elles pénibles, ces occupations, vous en ferez la matière de votre pénitence; sont-elles honorables, vous en glorifierez celui à qui tout honneur est dû; sont-elles périlleuses, vous implorerez la protection d'en haut; vous donnent-elles de l'autorité, vous réprimerez le vice, vous protégerez l'innocence, vous ferez respecter la religion. Or je vous demande si tant de soins à prendre, tant de ménagements à garder, tant de violences à se faire, soit contre son humeur, soit contre son inconstance, aux dépens de son repos, aux dépens de son inclination, n'est-ce pas de quoi vous sanctifier, et n'est-ce pas de quoi Dieu vous rend capables au milieu du monde où sa providence vous a placés? La retraite forme plus de saints, il faut en convenir : mais si les chrétiens du siècle voulaient vivre en vrais chrétiens, selon la mesure de grâce qu'ils ont reçue et qu'ils peuvent recevoir, peut-être pourraient-ils envier la paix et la sûreté des solitaires, tandis que ceux-ci leur envieraient, avec justice, plus de courage, plus de mérite et plus de fermeté.

D'où vous concevez facilement, chrétiens, que sans sortir des voies ordinaires, sans vous proposer d'autre fin que celle qui vous est marquée dans l'état où vous êtes, il dépend de vous, avec la grâce qui vous est offerte, de vous sauver, dans votre état comme dans un autre, de vous sanctifier par les moyens que vous avez en main, comme par d'autres, en vivant toujours pour Dieu, en agissant toujours selon Dieu, et consultant en tout la volonté de Dieu; en sorte que votre état, que votre situation, que vos emplois subordonnés à Dieu, n'aient rien de contraire à la religion, à la piété chrétienne, mais qu'ils soient dirigés, sanctifiés, réglés par cette religion, par cette piété dont vous devez faire profession : vous avez assez de grâce pour le faire dans le monde, et pour vaincre les obstacles qui s'y rencontrent.

Mais que de difficultés encore, direz-vous, à vaincre en nous-mêmes! que d'obstacles à surmonter! comment en triompher avec la faiblesse qui nous est propre, avec la fragilité qui nous est naturelle, avec les passions qui nous assiégent tour à tour! Ainsi parlait la femme de Samarie : le puits est profond, disait-elle à Jésus-Christ, vous n'avez rien pour y puiser L'entreprise est impossible, irai-je tenter d inutiles efforts, et me repaître d'une espérance vaine : *Puteus altus est, neque in quo haurias habes.* Mais Jésus-Christ dissipe ses frayeurs et ses plaintes indiscrètes. L'eau que je vous promets, dit-il, n'a rien de commun avec cette eau matérielle qui n'éteint la soif que pour un temps; loin d'exiger des peines et des travaux pour la puiser, elle tarit la source des douleurs et des inquiétudes, elle donne une force surnaturelle, elle jaillit à la vie éternelle : *Aqua quam dedero, fiet ei fons aquæ salientis in vitam æternam; qui biberit ex hac aqua, non sitiet in æternum.* Figure bien sensible de la grâce puissante qui nous est promise pour triompher de nos faiblesses, de nos passions et de tous les obstacles qui s'opposent à notre salut.

Vous avez, à la vérité, beaucoup de vertus à pratiquer, beaucoup de devoirs à remplir, beaucoup de violence à vous faire, beaucoup d'inclination pour le mal, beaucoup d'opposition pour le bien, beaucoup de faiblesse naturelle à surmonter. J'avoue, mes frères, que c'est une situation bien capable de nous alarmer sur le salut; c'est néanmoins la vôtre, la mienne, celle de tous les hommes; et si nous n'avions de ressource qu'en nous-mêmes, nous pourrions regarder notre salut comme manqué pour toujours; mais si tout corrompus, tout pécheurs, tout fragiles que nous sommes, nous pouvons nous promettre une grâce supérieure à nos crimes, à nos passions, à nos tentations, à notre fragilité, n'est-il pas vrai que dans notre état, quelque déplorable qu'il puisse

être, nous avons un secours abondant pour opérer notre salut, et que si nous n'obtenons pas ce salut, nous ne pouvons en accuser que nous-mêmes? Or c'est le précieux avantage que nous avons en Jésus-Christ et par sa grâce.

En Jésus-Christ et par Jésus-Christ, dit saint Paul, Dieu nous comble de toutes sortes de grâces spirituelles pour le ciel. Nous pouvons vous dire ici, mes frères, dans quelque extrémité que vous ait jetés l'excès de vos passions, dans quelque état de langueur que vous ait laissés votre faiblesse naturelle, jointe à votre lâcheté volontaire, nous pouvons vous dire de la grâce de Jésus-Christ ce que saint Ambroise dit de Jésus-Christ même; car après tout, la grâce de Jésus-Christ n'est autre chose que l'esprit de Jésus-Christ, la lumière de Jésus-Christ, la parole de Jésus-Christ, la force de Jésus-Christ qui luit en nous, qui parle en nous, qui agit en nous avec nous-mêmes; nous pouvons donc vous dire que la grâce vous est pour le salut, et pour tout ce qui regarde le salut. Si le péché vous a fait des plaies mortelles, elle a la vertu secrète de vous guérir: *Si vulnus curare desideras, medicus est.* C'est la grâce de la réconciliation; qui vous empêche de la chercher aux pieds de nos tribunaux? Si vos iniquités vous ont dépouillés de vos vertus et de vos mérites, elle a le pouvoir de vous revêtir de la justice: *Si gravaris iniquitate, justitia est.* C'est la grâce de la justification; qui vous empêche de la chercher dans la pénitence? Si votre cupidité multiplie les tentations qui vous assiégent, elle a la force de vous soutenir et de vous défendre: *Si auxilio indiges, virtus est.* C'est la grâce de protection: qui vous empêche de la chercher dans la prière? Si les objets du monde offrent autant d'écueils mortels à votre innocence, elle a le pouvoir de vous conserver la vie: *Si mortem times, via est.* C'est la grâce de préservation: qui vous empêche de l'attirer par la vigilance? Si les préjugés du monde ont répandu d'épaisses ténèbres dans votre esprit, elle est la lumière qui peut vous éclairer: *Si tenebras fugis, lux est.* C'est la grâce d'illustration: qui vous empêche de la chercher dans la lecture et dans la méditation des livres saints? Si vous voulez parvenir au ciel, elle est la voie pour vous y conduire: *Si cœlum desideras, via est.* Ah! continue le saint docteur, la grâce se multiplie selon nos besoins; elle vous suit, elle vous précède, elle vous accompagne, elle naît, pour ainsi dire, sous vos yeux et sous vos pas, il ne s'agit que de la saisir, de la conserver et d'y répondre,

Malheur donc à nous, lorsque nous rejetons notre éloignement du salut sur les répugnances invincibles de la nature, sur l'emportement de nos passions et sur la fatalité de notre destinée! Malheur à nous lorsque nous disons: Mes penchants sont plus forts que moi, je ne saurais me vaincre sur cet article, je ne saurais me déterminer à ce genre de vie: *Infelicissimum humanum genus, qui peccata excusamus dicentes: Victus sum a natura!*

Pouvez-vous ignorer, insensés, qu'il n'est point d'obstacle que la grâce ne surmonte, et qu'elle ne change même quand il lui plaît en moyens de salut? Pouvez-vous oublier, ingrats, les instances et les sollicitations fréquentes qu'elle a faites à votre dureté? Pouvez-vous dissimuler, rebelles que vous êtes, qu'elle vous presse actuellement de penser à vos intérêts éternels, qu'elle vous en offre tous les moyens, qu'elle vous en fait sentir la nécessité, qu'elle vous fait convenir qu'il ne tient qu'à vous, avec son secours, d'y travailler avec succès? Sentez-vous l'outrage que vous faites à la grâce, lorsque vous dites: je suis trop faible pour accomplir ce que le salut exige de moi? Pensez-vous que parler de la sorte, c'est faire dépendre le salut de vos seules forces? Pensez-vous que c'est nier ouvertement la parole de Jésus-Christ, qui déclare que rien n'est impossible à Dieu de ce qui paraît impossible à l'homme, et que sa grâce peut faire, des pierres mêmes, des enfants d'Abraham?

Vous êtes trop faibles! Hélas! il faut bien que vous l'ayez été, le cours déplorable de vos désordres nous l'apprend assez. Mais si vous avez éprouvé votre faiblesse pour le mal, l'avez-vous éprouvée pour le bien? Vous êtes faibles! mais avez-vous seulement essayé vos forces? les avez-vous éprouvées contre le péché? avez-vous tenté quelque effort pour vous en retirer? avez-vous soulevé le joug du Seigneur, vous qui l'accusez d'être accablant? n'aimez-vous pas vous supposer faibles, de peur d'employer vos forces contre vos penchants? Vous êtes faibles! est-ce que le salut et l'éternité ne méritent aucun effort? Faut-il satisfaire vos passions, la difficulté devient pour vous un attrait. S'agit-il du salut, le moindre obstacle vous déconcerte; vous n'exagérez votre faiblesse que pour déguiser votre lâcheté. Vous voudriez qu'en continuant de vivre dans une molle indolence, l'ouvrage de votre salut fût tout à coup parfait; que l'homme chrétien se formât en vous au milieu du repos et des délices; que vos chaînes, comme celles de Pierre, se brisassent pendant votre sommeil; qu'une main invisible vous fît passer sans efforts, de l'esclavage du péché à la liberté des enfants de Dieu, et qu'en un mot la grâce opérât en vous le salut sans vous-mêmes. Vous êtes faibles, vous pouvez le dire sans doute; mais dites-le sous les yeux de Dieu, dans un esprit de gémissement, d'humiliation et de prière. Nous pouvons et nous devons le dire; tous les saints l'ont dit et l'ont pensé d'eux-mêmes: mais en ont-ils conclu qu'ils devaient abandonner l'ouvrage de leur salut? Cette idée de leur faiblesse les a-t-elle jetés dans un lâche découragement? Ils se sont défiés d'eux-mêmes, il est vrai, mais ils ne se sont jamais défiés de Dieu; ils ont cru qu'il était plus fort pour nous sauver que nous ne sommes faibles

pour nous perdre, et c'est ce qui les soutenait et les encourageait. Je connais ma fragilité, disait saint Paul, mais, tout faible que je suis, je puis tout en celui qui me fortifie : *Omnia possum in eo qui me confortat.* (*Philip.*, IV.) Tout faible que je suis, j'ai néanmoins rempli les plus pénibles devoirs, et j'ai soutenu les plus grands travaux, parce que je n'ai pas travaillé seul, mais la grâce de Dieu avec moi : *Non ego solus, sed gratia Dei mecum.* (*Ibid.*)

A son exemple, mes frères, détournez de temps en temps les yeux de dessus votre propre faiblesse pour les élever vers le ciel, d'où vous vient votre secours; voyez la main puissante qu'on vous tend, et dites-vous à vous-mêmes : si mon impuissance naturelle décidait de mon salut, je devrais désespérer du succès; mais Dieu se charge de le faire réussir par sa grâce : je n'y travaillerai pas seul, Dieu veut bien y travailler avec moi : *Non ego solus, sed gratia Dei mecum.* Il me reste une pénible carrière à fournir, bien des péchés à expier, bien des passions à dompter, bien des vertus à pratiquer, bien des liens à briser, bien des obstacles à surmonter, bien des précautions à me prescrire; mais je réussirai à m'acquitter de tous ces devoirs, et les voies les plus âpres s'aplaniront sous mes pas; pourquoi ? parce que la grâce de Jésus-Christ sera auprès de moi, avec moi, dans moi, pour me seconder, pour me diriger, pour me fortifier. Ainsi quand mes péchés se seraient multipliés comme les cheveux de ma tête, quand ma consience n'offrirait à mes yeux que des abîmes, quand je serais possédé de toutes les passions, assailli de toutes les tentations, j'agirai avec courage, je combattrai avec avantage, je persévérerai jusqu'à la fin; et d'où partira cette force? de la grâce de Jésus-Christ : *Gratia Dei mecum.* Son attrait et sa vertu me rendront tout possible; c'est trop peu dire, elle me rendra tout facile, tout doux, tout aisé; car cette grâce, après tout, fait mener une vie réglée; mais dans cette vie réglée elle fait couler mille consolations; elle engage à de pénibles efforts, mais elle porte avec elle la force et l'onction; elle détourne des plaisirs profanes, mais elle procure des plaisirs secrets qui dégoûtent de tous les autres; elle fait quelquefois verser des larmes, mais ces larmes sont essuyées par la main de Dieu; elle combat toutes les passions, mais elle donne un repos que toutes les passions ne trouvent pas; elle traverse quelquefois nos prospérités temporelles, mais elle donne la paix du cœur, qui surpasse toute la félicité du siècle; elle sait enfin captiver toutes nos volontés par sa douceur, les soumettre sans les contraindre, et les gagner par un attrait qui ne nécessite pas, mais qui se fait suivre librement. Pourquoi ne me déterminerais-je pas à la suivre? Pourquoi ne tenterais-je pas des efforts que Dieu s'engage d'appuyer et d'adoucir tout à la fois par sa grâce : *Non ego solus, sed gratia Dei mecum.*

Mais je vous entends me répondre au fond de votre cœur, que tout ce que je dis est bon pour ceux en qui cette grâce opère, qui l'éprouvent et qui la sentent en eux-mêmes; mais que pour vous, vous savez bien, à la vérité, que la grâce vous a été méritée par Jésus-Christ; que néanmoins votre cœur n'est point touché, que votre volonté n'est point émue; qu'elle est toujours rampante, qu'elle ne sent ni vie ni action ni attrait pour la vertu; qu'en un mot, vous n'avez point la grâce, et surtout cette grâce puissante, cette grâce de salut après laquelle vous soupirez. Vous nous direz.... hélas ! que nous direz-vous qui ne vous condamne? Que pourrez-vous dire qui n'accuse votre ingratitude et votre lâcheté? Vous n'avez pas la grâce : mais ne rougissez-vous pas de vos excès? Ne tremblez-vous pas sur votre destinée? Vos plaisirs criminels ne vous coûtent-ils point de remords? En un mot, mille mouvements secrets qui troublent votre âme ne vous démentent-ils pas, lorsque vous dites que vous n'avez pas la grâce? Mais vous n'avez pas, au moins, cette grâce puissante à laquelle doivent céder vos passions. Et pourquoi ne l'avez-vous pas? parce que vous négligez tous les moyens de l'obtenir. Pourquoi ne l'avez-vous pas? Parce que vous abusez des grâces plus communes, et que, par vos résistances obstinées, vous en empêchez le dernier et plein effet. Pourquoi ne l'avez-vous pas? Parce que vous attendez tranquillement et sans effort qu'elle vous prévienne. Mais Dieu, dit saint Augustin, ne veut aider que celui qui cherche à être aidé : *Nec adjuvari potest nisi qui sponte aliquid conatur.* Si vous voulez que la grâce lève les obstacles que votre cœur met à votre salut, commencez vous-mêmes à lever les obstacles que votre vie met à la grâce. Si vous voulez qu'elle vous attire, commencez à l'attirer vous-mêmes par de bonnes œuvres; commencez, dit le Seigneur, par suspendre le cours de vos excès; donnez un frein à vos passions, pratiquez des œuvres de miséricorde et de justice, faites d'abord ce qui dépend de vous pour désarmer ma colère et pour fléchir ma clémence, et si je refuse mes secours à votre persévérance, accusez ma rigueur si vous l'osez : *Venite et arguite me.* Si la conversion de Saul s'opéra dans un moment, celle d'Augustin fut le fruit de ses efforts : la grâce ne nous manquera pas pour le salut, si nous ne manquons pas à la grâce. Voyons donc la manière d'y répondre.

SECONDE PARTIE.

Répondre à la grâce, mes frères, c'est se conformer aux desseins que Dieu se propose lorsqu'il nous la donne. Or, que ce propose Dieu lorsqu'il nous donne sa grâce? Il se propose de manifester sa bonne volonté pour nous, et le désir sincère qu'il a de nous sauver : car s'il ne voulait pas nous sauver, il ne nous donnerait pas sa grâce. Il se propose encore de nous exciter nous-mêmes à

travailler à notre salut, conjointement avec lui : car sans cela nous n'aurions aucun mérite. Pour répondre à la grâce il faut donc de notre part, 1° une foi vive, qui nous fasse croire avec fermeté que Dieu veut sincèrement notre salut. 2° Il faut en même temps des violences et des efforts qui montrent que nous le voulons sincèrement nous-mêmes : foi vive, violences salutaires, dont nous voyons un parfait modèle dans la Samaritaine. D'une part elle se confie en Jésus-Christ, qu'elle regarde comme son Sauveur : de l'autre, elle se détermine aux plus pénibles efforts pour obéir à Jésus-Christ, qu'elle regarde comme son maître.

A peine la grâce de Jésus-Christ a-t-elle ouvert les yeux à la femme de Samarie, à peine s'est-il fait connaître, non-seulement pour un prophète, mais pour le Messie attendu dans Israël, qu'elle espère de lui l'eau qui jaillit à la vie éternelle. Je vois bien, dit-elle, que vous êtes un prophète, donnez-moi de cette eau précieuse que vous m'offrez si gratuitement, afin que je n'aie plus soif : *Domine, ut video, propheta es tu : da mihi hanc aquam, ut non sitiam in æternum.* Ce ne sont plus ces difficultés frivoles et ces objections captieuses qu'elle opposait d'abord à la charité de son Sauveur; on ne voit point d'hésitation dans sa prière; elle ne dit point, comme celui qui demandait la guérison de son fils : si vous le pouvez, aidez-moi; elle ne dit pas, comme le disait un lépreux : si vous le voulez, vous pouvez me guérir; elle ne doute ni du pouvoir ni de la volonté du Fils de Dieu, elle sollicite sa bonté comme sûre d'en obtenir les effets; elle le voit presque succombant sous le poids du jour et de la chaleur, pour saisir le moment de l'instruire et de la convertir, l'écoutant avec douceur, la supportant avec patience, lui répondant avec bonté; à ces traits elle ne peut méconnaître un Dieu qui veut la sauver, et cette disposition de confiance et de foi est le premier pas qu'elle fait dans la voie du salut : c'est ce qui me fait dire que pour opérer notre salut, conjointement avec la grâce de Dieu, nous devons croire que Dieu veut nous sauver nous-mêmes personnellement. J'ajoute que cette espérance et cette foi sont des dispositions essentielles au salut, et je commence par le premier article. Oui, mes frères, c'est un devoir à l'égard de Dieu et de nous-mêmes de croire que Dieu veut nous sauver, et nous personnellement; devoir fondé sur l'ordre de Dieu, qui nous commande d'espérer en lui. Espérez en moi, dit-il par son prophète, et soyez assurés de mon secours. Espérez en Dieu, dit-il ailleurs, et faites le bien; vous tous enfin qui craignez le Seigneur, espérez tout de sa miséricorde : en un mot, il est de foi que Dieu nous ordonne à tous d'espérer en lui, comme il nous ordonne de croire en lui et de l'aimer. L'espérance en Dieu est donc pour nous d'une obligation étroite, comme la foi et comme l'amour de Dieu : or, être obligé d'espérer en Dieu, c'est être obligé d'espérer le royaume de Dieu, la possession éternelle de Dieu, le bonheur des élus de Dieu; en sorte qu'il ne nous est jamais permis, tant que nous vivrons sur la terre, de nous entretenir dans la pensée et dans la créance formelle que nous serons du nombre des réprouvés. Pourquoi? parce que dès lors nous violerions expressément le commandement et la vertu d'espérance; et renoncer à la vertu d'espérance, c'est un des plus énormes péchés, ou plutôt c'est le comble de tous les péchés.

Devoir fondé sur les promesses de Dieu. Je ne veux pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive, dit le Seigneur. Il a plu au Père céleste de vous donner son royaume, dit Jésus-Christ. Dieu s'est engagé de nous sauver, dit saint Paul, il a confirmé sa parole par serment, et pour gage de son serment, il nous a donné son Fils unique. A qui croirons-nous donc, si nous ne croyons à la parole expresse de Dieu, scellée et confirmée si solennellement? Ce serait faire injure à Dieu de douter de la vérité de ce qu'il a dit; n'est-ce pas lui faire un pareil outrage de révoquer en doute l'accomplissement de ce qu'il a promis?

Devoir fondé sur la conduite de Dieu. Lorsque nous étions ses ennemis, il nous a recherchés le premier, et nous a réconciliés à lui par la mort de Jésus-Christ. C'est là-dessus que saint Paul disait aux premiers fidèles : celui qui a commencé en vous l'ouvrage de votre salut, ne cessera de le perfectionner jusqu'au jour de son accomplissement; et il est juste, ajoute l'Apôtre, que j'aie ce sentiment de vous tous : *Justum est mihi hoc sentire de omnibus vobis.* (*Philip.*, I.) Car enfin, continue-t-il, et c'est la conséquence que nous devons tirer pour nous-mêmes : si lorsque nous étions les ennemis de Dieu, nous avons été, contre toute espérance et contre toute apparence, réconciliés à lui par la mort de son Fils, à plus forte raison nous accordera-t-il désormais et maintenant le salut, pour la vie et la mort de ce même Fils : *Multo magis reconciliati salvi erimus in vita ipsius.* (*Rom.*, V.)

Devoir fondé sur les mérites de Jésus-Christ. A ce mot, mes très-chers frères, ne sentez-vous pas renaître et se ranimer toutes vos espérances? Ne vous rappelez-vous pas tout ce que Jésus-Christ a fait pour vous? Ne vous représentez-vous pas tous les états où son amour l'a réduit pour votre salut? Ne vous dites-vous pas à vous-mêmes, qu'il s'est revêtu de votre chair; qu'il a pris sur lui vos infirmités pour vous communiquer sa force; qu'il s'est chargé de vos iniquités pour vous associer à sa justice; qu'il a souffert la mort pour vous donner la vie; qu'il s'est mis à votre place pour vous mettre à la sienne; qu'il n'a rien fait que pour votre salut; que ses souffrances, ses satisfactions, ses adorations, ses actions, le prix de son sang sont des richesses qui vous sont acquises; que ses mérites sont les vôtres; que Dieu ne voit en vous que son

Fils unique, et qu'il ne saurait vous regarder un moment sans vous voir tout couverts de son sang? Eh! que vous demande-t-on ici pour reconnaître tout cela? Est-ce quelque chose au-dessus de vos forces, quelque chose de révoltant, quelque chose qui répugne à vos sentiments naturels? Non : c'est de croire que Dieu vous a aimés, qu'il vous aime et qu'il veut vous sauver, non par vos mérites, mais par les mérites de Jésus Christ : c'est de vouloir bien vous souvenir que tous les mérites de Jésus-Christ vous sont propres et personnels; qu'il vous est tout en toutes choses, pour le temps et pour l'éternité. Il est vrai que vous n'avez rien par vous-mêmes; mais vous êtes riches en Jésus-Christ, vos mérites sont ceux de Jésus-Christ : vous n'en êtes donc pas dépourvus, puisque Jésus-Christ en est comblé; vous n'avez aucun droit au ciel, mais il vous a cédé le sien; et ne pas croire après cela que Dieu veut vous sauver, c'est nier tous les droits de Jésus-Christ, méconnaître le prix de sa rédemption, de sa satisfaction, de sa médiation; et comprenez-vous l'atrocité d'un tel crime?

Devoir fondé sur la grâce de notre adoption. Vous tous qui avez été baptisés en Jésus-Christ, dit saint Paul, vous avez acquis un pouvoir spécial de devenir enfants de Dieu. Ce Dieu saint veut que nous l'appelions notre Père; il nous appelle ses enfants, et Jésus-Christ lui-même nous appelle ses frères : nous ayant acquis et associés à lui par son propre sang, avant même que nous fussions au monde : que dis-je! avant l'origine du monde, le Seigneur a prédestiné Jésus-Christ pour être notre premier-né; il nous a nous-mêmes élus gratuitement pour être ses membres vivants : nous sommes donc, encore une fois, les enfants de Dieu et les frères de Jésus-Christ. Or, tous les enfants ont droit à l'héritage du père, les frères de Jésus-Christ sont les co-héritiers de sa gloire : par conséquent, en qualité d'enfants de Dieu et de frères de Jésus-Christ, nous devons attendre avec fermeté le royaume de Dieu; nous le devons, dis-je, et c'est là, selon saint Paul, la vraie manière de soutenir dignement le titre auguste de notre adoption divine. Vous êtes la maison de Dieu, dit l'Apôtre, vous êtes son peuple et ses enfants, si toutefois vous conservez jusqu'à la fin l'espérance et la foi que vous lui devez; nous faisant entendre par là que le défaut d'espérance est seul capable de nous dégrader et de nous perdre.

Sur quoi j'établis la seconde proposition que j'ai avancée, c'est que le succès de notre salut dépend de la vive persuasion que Dieu veut nous sauver. Sans cette vive persuasion nous tomberons dans les excès de tant d'autres dont parle saint Paul, qui, renonçant à toute espérance, s'abandonnent à la corruption de leurs désirs : ***Desperantes semetipsos, tradiderunt in operationem immunditiæ omnis.*** (*Ephes.*, IV.)

En effet, mes frères, du moment que la volonté de Dieu touchant mon salut me devient douteuse et incertaine, la mienne devient indéterminée et chancelante : toute ma ferveur s'éteint, tout mon zèle s'amortit; plus de pénitence, plus de bonnes œuvres, parce que je ne sais si tout cela doit contribuer à mon salut. Dès lors toutes mes passions se réveillent, tous les plaisirs s'offrent à moi comme pour me consoler; le crime n'a plus rien qui m'alarme, parce que je suis prêt à renoncer à mon salut, dès que je m'imagine que Dieu n'y pense pas : ***Desperantes semetipsos, tradiderunt in operationem immunditiæ omnis.*** Pour me rappeler à mon cœur et pour me ramener de mes égarements, on a beau m'exposer les vérités les plus terribles de la religion, me dépeindre les jugements de Dieu, ses arrêts, ses vengeances, et tous les tourments de l'enfer; et moi je dirai : Que sais-je s'il est en mon pouvoir de l'éviter, cet enfer, puisque je ne sais si Dieu veut me sauver. On me représentera la gloire du ciel, le bonheur des saints, leurs récompenses éternelles, et moi je dirai : Que sais-je si je suis appelé à cette gloire, à ce bonheur, puisque je ne sais si Dieu veut me sauver. On me rappellera la mort de Jésus-Christ, son sacrifice toujours subsistant, l'abondance de ses mérites et le prix infini de son sang, et moi je dirai : Que sais-je si ce sang est le prix de ma rédemption, puisque je ne sais si Dieu veut me sauver. Avec de si déplorables dispositions, me voilà prêt à tout quitter, à tout abandonner, et à suivre au hasard et sans précaution ma bonne ou mauvaise destinée : ***Desperantes semetipsos, tradiderunt in operationem immunditiæ omnis.***

Par une règle toute contraire, quand je puis, pour ainsi dire, me répondre de Dieu, et compter sur les desseins de sa bonté; quand je fais réflexion qu'il a pensé à moi de toute éternité, qu'il y pense présentement encore; qu'il est sans cesse attentif à consommer l'ouvrage de mon salut comme il l'a commencé; quand, au pied des autels et dans le silence des passions, mon cœur me dit secrètement que le Dieu que j'adore tient ses yeux attachés sur moi, qu'il me tend les bras, qu'il me prévient, qu'il me recherche, qu'il m'ouvre toutes les voies, qu'il me fournit tous les moyens de me sauver; mon âme à cette pensée se réveille et s'encourage; la reconnaissance m'anime, l'espérance me soutient : je redouble mon travail, parce que je sais qu'il ne sera pas sans fruit; je me hâte, je cours, parce que je sais que je ne cours pas en vain; je cherche à m'enrichir de toutes les vertus, j'ajoute bonnes œuvres sur bonnes œuvres, mérites sur mérites, persuadé que je sers un maître auprès duquel tout a son prix; j'apprends à aimer mon Dieu, par la connaissance certaine qu'il m'a aimé, qu'il m'aime encore, et qu'il veut m'aimer pendant toute l'éternité; et c'est, je le répète, cette connaissance, cette vive persuasion qui consomment la sanctification et le salut. Aussi l'apôtre saint Jean croit-il avoir suffisamment dépeint les

plus parfaits chrétiens, lorsqu il a dit qu'ils sont pleinement convaincus que Dieu les aime : *Et nos cognovimus et credidimus charitati quam habet Deus in nobis.* (I *Joan.*, III.) C'est tout dire. En effet, tout le fond de la religion, et, par conséquent, tout le succès de notre salut, dépend de notre amour pour Dieu ; on ne peut croire l'amour que Dieu a pour nous, sans être pénétré de confiance, de reconnaissance et d'amour pour lui : on aime nécessairement dès qu'on a compris combien on est aimé. Comprenons donc à quel point Dieu nous aime, et nous l'aimerons à proportion : si nous l'aimons, nous accomplirons toute la loi : si nous accomplissons toute la loi, notre salut est assuré. J'ai donc dit avec vérité que pour correspondre à la grâce et pour opérer notre salut, il faut croire que Dieu veut sincèrement nous sauver; ce qui n'est point opposé aux paroles de l'Apôtre, qui nous recommande d'opérer notre salut avec crainte et tremblement. Oui, nous devons trembler, mais sur nous-mêmes; nous devons nous défier, non de Dieu, mais de nous-mêmes; nous devons craindre, non les dispositions de Dieu, mais les nôtres. Dieu est bon par lui-même : s'il est sévère, c'est nous-mêmes qui lui mettons les armes à la main contre nous-mêmes. Assurons-nous une bonne fois de nous-mêmes, et soyons sûrs de notre Dieu. C'est pourquoi j'ajoute que Dieu voulant sincèrement notre salut, nous devons nous faire une violence continuelle, qui prouve que nous le voulons sincèrement nous-mêmes.

Ainsi l'a pratiqué la Samaritaine. Elle a fait plus : elle s'est fait une généreuse violence pour obéir à Jésus-Christ et pour coopérer à son salut avec la grâce. J'appelle d'abord une violence pénible, la confession humiliante qu'elle fait de sa conduite honteuse : comme elle n'hésite pas à s'avouer coupable devant Jésus-Christ, elle ne rougit pas de son changement devant les hommes; elle ne connaît point ces timides précautions que le respect humain oppose à la censure du monde ; après avoir quitté sa cruche, figure de ses désirs terrestres et périssables, elle court réparer ses scandales et former dans la ville de Sichar de nouveaux disciples à Jésus-Christ; en un mot, en croyant que Jésus-Christ veut sincèrement son salut, elle donne toutes les preuves qu'elle le veut sincèrement elle-même.

En est-il ainsi de nous, mes frères? voulons-nous efficacement notre salut? Usons-nous de tous les moyens nécessaires pour le faire réussir; des moyens mêmes les plus pénibles et les plus rigoureux, dès que nous savons qu'ils sont certains? Ces moyens les plus certains et les plus infaillibles, ce sont ceux que Dieu nous prescrit; et qu'est-ce que Dieu nous prescrit essentiellement par rapport au salut? La violence contre nous-mêmes.

Jésus-Christ n'a rien omis pour nous le faire comprendre; il a mille fois insisté sur ce point, et la force des expressions dont il se sert nous montre que rien n'est plus important que cette vérité. S'il parle de la voie du salut, il s'écrie, avec une espèce d'étonnement, qu'elle est étroite et difficile; s'il parle du royaume que son Père nous a préparé, il nous avertit que l'on ne l'emporte que par la violence; s'il emploie des comparaisons et des images, elles servent à montrer que le salut est difficile. Ici, c'est un festin où Jésus-Christ invite tout le monde, mais il faut tout quitter pour s'y trouver. Là, c'est une pierre précieuse qui nous est offerte, mais il faut tout vendre pour l'acheter. Ailleurs, c'est un royaume à conquérir; mais il faut soutenir des combats, livrer des assauts pour le posséder. Dans un autre endroit, c'est une moisson qui nous est promise, mais il faut cultiver le champ du père de famille pour la recueillir : c'est une récompense qui nous est proposée, mais il faut porter le poids du jour et de la nuit pour l'obtenir. Tantôt c'est un édifice dont la structure coûte des frais immenses; tantôt c'est une vigne dont on chasse tout ouvrier paresseux; tantôt c'est un héritage qu'on ne possède qu'après avoir bu le calice de Jésus-Christ. Que conclut Jésus-Christ de tout cela? C'est qu'il faut donc nous faire violence, c'est qu'il faut donc faire des efforts constants et laborieux pour entrer dans le royaume de Dieu : *Contendite intrare. Violenti rapiunt illud.* (*Luc*, XIII.)

Ce qui nous rend cette violence si nécessaire, c'est d'un côté la perfection qui nous est prescrite, et de l'autre l'opposition naturelle que nous avons à cette perfection. D'un côté, la perfection qui nous est prescrite; on exige de nous un amour pour Dieu supérieur à tout, prêt à tout sacrifier; je ne dis pas plutôt que de renoncer à sa religion, mais plutôt que de violer le moindre des commandements de Dieu; un amour pour le prochain, qui, non-seulement pardonne du fond du cœur les injures les plus atroces, mais qui fasse du bien à ceux qui nous font les plus indignes traitements : une foi qui non-seulement nous fasse croire les vérités les plus supérieures à la raison, mais qui nous rende prêts à les signer de notre sang; une pureté qui non-seulement évite toute souillure, mais qui s'arrache l'œil même qui peut être un sujet de scandale; une humilité, qui non-seulement n'ambitionne pas la première place, mais qui choisisse préférablement la dernière; un désintéressement, qui non-seulement n'attente pas au bien d'autrui, mais qui sache, dans l'occasion, sacrifier le sien propre; une mortification sévère, qui s'interdise tout ce qui n'est que pour le plaisir; une ferveur toujours renaissante, qui n'aspire pas moins qu'à l'imitation de Dieu même; une pureté d'intention, qui ne se propose que la gloire de Dieu ; une faim et une soif de la justice, qui nous dégoûtent de tout ce qui ne se rapporte pas à Dieu. C'est la sublimité de ces devoirs, qui, d'un côté, nous rend la violence nécessaire, et de l'autre, ai-je ajouté, c'est l'opposition naturelle que nous avons à ces devoirs.

La corruption qui nous est naturelle

courbe notre volonté vers la terre, lui fait redouter tout ce que Dieu prescrit, et rechercher tout ce que Dieu condamne. Si l'homme entreprend de se tourner vers le bien, l'inconstance d'un jour à l'autre, la variété de ses dispositions le rendent méconnaissable à lui-même ; il veut le bien, la chair ne le veut pas; la foi l'élève vers le ciel, le poids de la nature l'entraîne vers la terre; saint Paul lui-même dit qu'il ressent une loi réprouvée qui contredit la loi de Dieu. Or, cet homme que je dépeins ici, c'est nous-mêmes; c'est nous qui sommes cet ennemi de tout bien, cet ennemi de notre propre salut, qui portons dans nous-mêmes l'ennemi le plus à craindre par rapport au salut. C'est donc contre cet ennemi que doivent se réunir toutes nos violences et tous nos efforts, parce que nul ennemi, quel qu'il soit, ne peut nous faire autant de mal que nous-mêmes. Que toutes les puissances de l'enfer se liguent contre moi, elles pourront me tenter, me presser, me solliciter ; mais elles ne me feront jamais succomber, si je ne le veux bien moi-même. Que tout l'éclat du siècle, tous les attraits de la volupté, tous les objets séduisants de la terre conjurent ma perte, et s'offrent à moi sous les jours les plus riants pour m'enlever mon innocence, avec le secours d'en haut je la conserverai si je veux, et je ne la perdrai que parce que je voudrai bien la perdre. Tous leurs assauts ne me vaincront pas malgré moi, et ne me perdront jamais sans moi ; d'où il s'ensuit que je suis donc plus redoutable pour moi, que tout le reste du monde visible ou invisible, puisqu'il ne tient qu'à moi de m'exclure du royaume du ciel, puisque je puis moi seul me fermer les voies du salut, et que je suis tous les jours prêt à m'attirer en cela le dernier de tous les malheurs, d'autant plus redoutable, que je suis toujours présent à moi-même, parce que je me porte partout moi-même, et avec moi toutes mes passions, toutes mes mauvaises inclinations. Ainsi, quand je pense à me défendre de mes ennemis, je dois penser à me défendre surtout de moi-même ; je dois me comporter avec moi-même comme je me comporterais avec un ennemi que j'aurais sans cesse à mes côtés, dont tous les desseins tendraient à ma perte, et sur lequel je devrais de mon côté prendre toutes mes sûretés et tous mes avantages, pour prévenir et détourner tous les coups qu'il voudrait me porter. Point de salut pour nous, si nous ne savons ainsi nous haïr et nous combattre nous-mêmes ; c'est dans ce sens que Jésus-Christ nous dit que celui qui aime son âme dans ce monde la perdra pour l'autre, et que celui qui la hait pour la vie présente, la sauvera pour la vie éternelle.

Tout cela est bien rigoureux, je l'avoue, mais tout rigoureux qu'il est, c'est la doctrine de Jésus-Christ, à laquelle il ne nous est permis de rien retrancher, de rien adoucir. Tout cela est bien rigoureux, mais tout rigoureux qu'il est c'est ce qu'ont pratiqué tous les saints qui nous ont précédés. Tout cela est bien rigoureux, mais, tout rigoureux qu'il est, il est indispensable. Jésus-Christ a mis le salut à ce prix ; il donne son royaume aux conditions qu'il lui plaît; c'est au maître de commander et aux disciples de se soumettre. Tout cela est bien rigoureux; il faut donc conclure que c'est une étrange illusion de prétendre allier une vie molle et sensuelle avec le salut, une vie sans gêne, sans bonnes œuvres, sans mortification et sans vigilance avec le salut, l'amour du monde et de nous-mêmes avec le salut. Tout cela est rigoureux ; mais tout rigoureux qu'il est, il n'est ni impossible, ni impraticable, puisque Dieu nous conserve sa bonne volonté, qu'il nous promet sa protection, qu'il nous prodigue ses secours, qu'il nous accorde ses grâces, et qu'il nous fournit tous les moyens de salut. Tout cela est rigoureux; mais, tout rigoureux qu'il est, celui qui refuse de s'y soumettre se condamne lui-même, parce qu'il dépend d'un chacun, avec le secours de Dieu, de le pratiquer; en sorte qu'il est de foi que nous ne serons jamais damnés, que parceque nous n'aurons pas voulu notre salut, et que celui d'entre nous qui le voudra constamment, sincèrement, efficacement, peut se flatter de l'obtenir certainement.

Etes-vous de ce nombre, mes frères? voulez-vous vous sauver, et sentez-vous toute la force et toute l'étendue de la demande que je vous fais? Le voulez-vous efficacement, et de façon à ne rien épargner pour cela? Je ne vous demande pas si vous voulez être sauvés, tout le monde veut être sauvé ; mais je vous demande si vous voulez vous sauver, et c'est ce que plusieurs ne veulent pas ; c'est pourquoi plusieurs ne le sont pas. Le voulez-vous? Si vous le voulez, vous vous sauverez, parce qu'on fait tout ce qu'on veut lorsqu'il est possible, et qu'il vous est possible de vous sauver. Assurez-vous donc de vous-mêmes pour le temps, et soyez sûrs de Dieu, de ses miséricordes et de sa gloire pour l'éternité bienheureuse que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

## SERMON XII.

### *Pour le quatrième dimanche de Carême.*

SUR L'AUMÔNE.

Accepit Jesus panes ; et cum gratias egisset, distribuit discumbentibus. (*Joan.*, VI.)

*Jésus-Christ prit les pains; et après avoir rendu grâces, il les distribua aux assistants.*

Admirable effet de la charité de Jésus-Christ ! Pressé lui-même de la faim, nous l'avons vu se refuser un miracle pour son propre soulagement ; et, témoin de la nécessité d'une multitude affamée, nous le voyons aujourd'hui renverser les lois de la nature pour subvenir à leur besoin. Il nous apprend par là que la compassion est son caractère, et qu'elle doit faire celui de ses disciples. Par ce seul trait, il la leur prêche d'une manière qui ne laisse ni prétexte ni réplique aux riches qui sont le plus en état de l'exercer. S'il ne leur accorde pas le don des miracles, il leur fournit l'abondance

des biens dont il les établit dispensateurs. S'il leur ôte le pouvoir de multiplier les richesses de sa providence, il les leur donne toutes multipliées, pour qu'ils en communiquent une partie à leurs frères indigents; et, lorsqu'il leur en destine plus qu'au commun des hommes, son intention n'est autre que de fournir aux riches un moyen de salut dans la miséricorde qu'ils exerceront envers les pauvres, et d'assigner un soulagement à leurs besoins, dans les secours qu'ils recevront des riches.

Combien est-il donc essentiel aux riches de seconder les intentions de Dieu par leurs aumônes, et combien sont à plaindre la plupart des riches, puisqu'ils s'y montrent d'ordinaire si rebelles. Quels biens ne se procurent-ils pas lorsqu'ils y sont fidèles, et de quels maux ne sont-ils pas menacés s'ils en sont prévaricateurs.

Providence de Dieu justifiée, gloire rendue à son nom, préceptes de sa loi accomplis, source de grâce et de bénédiction répandue dans leur âme, toutes les vertus de leur état pratiquées dans une seule, leurs péchés expiés, des récompenses éternelles assurées, de puissants intercesseurs occupés à prier pour eux, des amis reconnaissants qui les recevront dans les tabernacles éternels; c'est ce que les riches se procurent par l'aumône. Blasphèmes contre la providence divine, murmures contre la sainteté de son nom, opposition à ses desseins, désobéissance à ses préceptes, crimes inséparables d'une dépense excessive, usurpation de la substance des pauvres, malédictions de leur part, anathème de la part de Jésus-Christ qui réside en eux, refus de sa miséricorde, en punition de celle qu'ils ont refusée aux autres; ce sont les malheurs que s'attirent la plupart des riches, parce qu'ils s'éloignent presque tous des desseins de Dieu par rapport à l'aumône.

Il est donc aisé de conclure que rien n'est plus propre au salut du riche que l'aumône faite selon les intentions de Dieu, et selon les besoins du pauvre : première partie. Rien qui contribue plus à la damnation de la plupart des riches, que le défaut de l'aumône selon les intentions de Dieu et selon les besoins du pauvre; c'est la seconde partie. Et, pour le dire en un mot, bien faire l'aumône, c'est le salut du riche. Ne pas faire l'aumône, ou la faire mal, c'est ce qui damne communément les riches. *Ave, Maria*, etc.

### PREMIÈRE PARTIE.

Conserver son innocence ou la réparer, se sanctifier ou se purifier, se concilier la tendresse ou la miséricorde de Dieu, ce sont les deux moyens uniques de salut, et la religion n'en admet point d'autres. Or, ce sont ceux que l'aumône fournit au riche. 1° Est-il juste, et veut-il se sanctifier : il se sanctifie par l'aumône, en rendant honneur à Dieu dans la personne du pauvre. 2° Est-il pécheur, et veut-il se purifier : il se purifie par l'aumône, en exerçant la miséricorde envers le pauvre en vue de Dieu. Ainsi, dans quelqu'un de ces deux états que le riche se trouve, il n'est rien de plus propre à son salut que l'aumône.

Le riche se sanctifie par l'aumône, en rendant honneur à Dieu dans la personne du pauvre. On se sanctifie par des œuvres saintes, et les œuvres sont d'autant plus saintes, qu'elles honorent davantage Dieu. Or, l'aumône de la part du riche est une des œuvres dont Dieu se tient le plus honoré; l'obéissance que le riche y rend à son autorité suprême en relève d'abord infiniment le prix. Il ordonne aux riches, ce Dieu saint, de fournir de leurs biens à ceux que sa providence en a privés; il veut même qu'on consacre à leur subsistance les prémices des revenus; et ses ordres sur cet article sont si précis, qu'ils ne laissent aucun doute. Que fait donc le riche lorsqu'il assiste le pauvre? il reconnaît d'une manière expresse le souverain empire de Dieu. Qu'il lui en coûte ou qu'il ne lui en coûte pas, qu'il suive son propre penchant ou qu'il surmonte sa cupidité naturelle, il donne à Dieu les plus sensibles preuves de sa soumission. S'il lui en coûte, c'est un homme qui sait sacrifier à Dieu ses penchants et ses intérêts temporels : s'il ne lui en coûte pas, c'est un homme qui, par déférence pour Dieu, s'est fait une sainte habitude de respecter ses intentions et ses desseins. Il fait plus, dit l'Ecriture, il offre au Seigneur un sacrifice d'hommage et de louange : *Offert sacrificium qui facit misericordiam inopi.* (*Eccli.*, XXXV.) Persuadé que tous les biens de la terre viennent de Dieu; qu'il est l'arbitre des succès et des revers; que les richesses ou l'indigence sont entre ses mains; qu'il verse l'abondance dans nos champs, ou qu'il les frappe de stérilité : le riche le reconnaît comme premier propriétaire de tous ses biens, auquel il doit l'hommage et le tribut de tout ce qu'il possède. Il regarde les pauvres comme substituts de Dieu, pour recevoir les droits et le tribut qui doivent lui revenir. Il se regarde lui-même comme tributaire à Dieu dans la personne des pauvres : ce qui fait que, lorsque le riche assiste ses frères indigents, il professe sa propre indigence aux yeux de Dieu. Il rend à Dieu l'hommage de tout ce qu'il possède : il confesse devant Dieu que tout ce qu'il a vient de lui, qu'il n'a rien qui ne relève de lui, qu'il ne possède rien pour lui. Hommage d'autant plus agréable à Dieu, qu'il est plus libre et moins forcé, plus sensible et moins équivoque, plus particulier au riche, et plus conforme au dessein que Dieu s'est proposé lorsqu'il l'a fait riche.

Car, quelles ont été les vues de Dieu, lorsque, laissant une troupe d'infortunés dans l'indigence et la poussière, il a comblé les autres de richesses et de prospérités? Ç'a été, dit saint Paul, pour établir ces derniers, ministres de sa providence, et les dispensateurs de ses biens à l'égard des premiers; afin que l'abondance du riche suppléât à la disette du pauvre, afin que le pau-

vre sentît qu'il a un père dans le ciel qui veille à ses besoins par le ministère des riches; afin qu'entre le pauvre et le riche il se formât une dépendance mutuelle, qui fait que le riche a besoin des travaux du pauvre, et le pauvre a besoin des secours du riche, afin que par là s'entretînt cette sage proportion et cette équitable égalité qui fait que celui qui a beaucoup n'a rien de trop, parce qu'il donne, et que celui qui a peu ne souffre point, parce qu'il reçoit. Voilà l'intention de Dieu dans l'inégale distribution qu'il a faite des conditions et des fortunes. Et dès lors que le riche communique au pauvre de son abondance, dès lors tous les desseins de Dieu sont accomplis: plus de confusion, plus de désordre dans le monde, partout s'entretiennent la dépendance et la subordination, partout règnent l'abondance et la paix. Le pauvre et le riche sont unis par les liens mutuels de la dépendance de l'un et de la charité de l'autre. Tout le monde est dans son rang, et personne ne souffre. Le riche ne diffère du pauvre que parce qu'il donne; le pauvre ne diffère du riche que parce qu'il reçoit. Le pauvre, qui ne possède rien, a néanmoins de quoi subsister, parce que le riche le lui fournit; et le riche, qui possède beaucoup, n'a rien au delà du pauvre, parce qu'en sa faveur il se dépouille de ce qu'il a de trop. Ainsi l'un et l'autre ont à peu près de quoi fournir à leurs besoins, sans que le pauvre ose néanmoins se comparer au riche, parce que sa dépendance le retient dans son état d'infériorité, et sans que le riche se trouve rabaissé au niveau du pauvre, parce que le droit de dispenser ses propres biens lui conserve la supériorité qu'il a sur lui.

Admirable secret de la providence de Dieu, dont le riche charitable devient le ministre immédiat, et comme le héraut qui par sa conduite en publie la sagesse et l'équité. Trop souvent nous entendons l'impie blasphémer cette divine providence, et attribuer aux caprices du hasard l'inégale distribution des biens de la terre. Où est le Dieu de ces hommes abandonnés, dit-il avec audace? s'il est le Créateur du pauvre et du riche, pourquoi cette bizarre acception des personnes? S'il est le conservateur et le père des pauvres, pourquoi les laisse-t-il combattre tristement contre leur mauvaise fortune? Trop souvent nous entendons le pauvre lui-même maudire la main divine qui l'a formé, méconnaître le Dieu qui le dirige, et l'accuser des maux qui l'accablent. Mais donnez-moi des riches qui fassent avec les pauvres un équitable partage de leurs richesses, ils confondront les propos impies des uns, ils suspendront les murmures séditieux des autres, ils concilieront à Dieu l'adoration de tous. Ils feront convenir l'impie, qu'il est un Dieu dans la nature qui veille aux besoins de tous ceux qui s'appellent ses enfants, un Dieu riche envers ceux qui l'invoquent, un Dieu qui est la sagesse même dans tout ce qu'il fait, et la vérité même dans tout ce qu'il dit; ils justifieront ainsi dans l'esprit de l'impie la providence de Dieu de l'aveugle indifférence dont il l'accuse, ils la justifieront encore, cette providence, dans l'esprit des pauvres. Ils la justifieront plus invinciblement par leurs largesses que par les raisonnements les plus solides. En vain, les ministres sacrés leur prêchent-ils la confiance en un Dieu qui ne refuse pas son attention aux oiseaux du ciel; tous nos discours ne font aucune impression sur les hommes grossiers, tandis qu'ils se sentent défaillir dans le sein de leur misère; mais lorsqu'un charitable Habacuc pourvoit à la faim dévorante de cet étranger abandonné, lorsqu'un nouvel Elie multiplie le pain de cette veuve désolée; mais lorsqu'un riche, inopinément envoyé de Dieu, vient essuyer les larmes de ces captifs délaissés, ces secours inespérés triomphent de leur peu de foi; la parole sainte trouve en eux des cœurs dociles, et c'est le riche charitable qui, par ses bienfaits, impose silence à leurs murmures et les force à condamner leur défiance. Ils adorent un Dieu vigilant à leur subsistance; ils conviennent qu'il n'abandonne jamais les siens, ils l'adorent, ils le bénissent, ils le servent. Dieu, dit saint Paul, en recueille une abondante moisson de louange et d'actions de grâce: et cette gloire il l'impute au riche qui fait l'aumône, parce que c'est lui qui la procure à Dieu.

De là quelle abondante moisson de biens et de grâces pour la sanctificat on du riche! Comme le riche fait concourir ses richesses à la gloire de Dieu, Dieu fait concourir ces richesses à la sainteté du riche; comme il consacre à Dieu ses richesses par l'hommage qu'il lui en fait, Dieu les consacre lui-même par la malédiction dont il les délivre, et par les grâces qu'il y attache. Je dis la malédiction dont il les délivre; vous le savez, mes frères, après les terribles anathèmes dont Jésus-Christ a si souvent frappé les richesses, toute la piété s'alarme au seul nom d'un homme riche. L'état de Jésus-Christ sur la terre, si différent de celui des riches, l'opposition ordinaire de leurs maximes aux vérités de l'Evangile, la facilité de faire ce qu'il leur plaît, si souvent suivie de l'omission de ce qu'ils doivent faire, tout fait trembler sur leur éternité. Mais le riche charitable se trouve presqu'à couvert de tous ces obstacles. Jésus-Christ, dit saint Chrysostome, est trop fidèle pour laisser le sceau de sa malédiction sur des richesses dont on l'honore, et qu'on partage avec lui; s'il a fait entrevoir, s'il a fait savoir aux hommes que l'aumône est la plus sûre ressource pour les riches, il ne laissera pas sa parole sans effet, et il fera trouver dans l'aumône la justice et la sainteté qu'il y fait attendre; parce que, nous l'avons déjà dit, Jésus-Christ attache des grâces particulières aux richesses consacrées par la charité, soit pour surmonter les tentations ordinaires à l'état des riches, soit pour pratiquer les vertus nécessaires à l'état de chrétien.

Irréligion, indépendance, luxe, mollesse,

orgueil, dureté, ce sont les écueils que les riches trouvent sur leurs pas, et dont l'aumône les garantit pour leur faire pratiquer des vertus contraires. Plus d'irréligion, puisqu'ils adorent Dieu dans le pauvre; ce qui fait partie de leur foi : plus d'indépendance, puisqu'ils reconnaissent la souveraineté de Dieu par l'hommage volontaire de leurs biens; ce qui fait leur soumission : plus de luxe, puisque, donnant au pauvre leur superflu, ils se bornent aux seules bienséances de leur état; ce qui fait leur modération : plus de mollesse, puisqu'ils donnent à la charité ce qu'ils accordaient à la cupidité; ce qui fait leur mortification : plus d'orgueil, puisqu'ils ne se regardent que comme dépositaires d'un bien dont ils sont responsables; ce qui fait leur humilité : plus de dureté, puisqu'ils accordent à leurs frères des secours efficaces; ce qui fait leur charité. C'est pourquoi l'Ecriture, après avoir exhorté les riches à l'aumône, promet à leur libéralité toutes les grâces et tous les secours qui font les saints. *Respectez votre propre chair dans vos semblables*, leur dit Isaïe; *partagez votre pain avec l'indigent et conduisez l'étranger dans votre maison; ne refusez ni votre compassion, ni votre secours à l'âme affligée, et la lumière ira vous chercher jusque dans les ténèbres; la gloire du Seigneur vous environnera, la force de sa grâce vous protégera, la splendeur de sa justice vous ornera comme un diadème de gloire; vous deviendrez féconds comme un jardin toujours arrosé et comme une source d'eau vive qui ne tarira jamais.* (*Isa.*, LVIII.)

Sur la foi de ces sacrés oracles, saint Chrysostome nous assure que les richesses, toutes dangereuses, toutes maudites qu'elles sont, n'entrent pas moins dans l'ordre de la prédestination du riche charitable que la pauvreté, toute bénie et toute consacrée qu'elle est, entre dans l'ordre de la prédestination du pauvre soumis : l'un et l'autre trouvent des moyens de sanctification semblables dans leurs effets, quoique différents dans leur origine. L'un se sanctifie par la patience, l'autre se sanctifie par la charité; l'un par ses souffrances est conforme à Jésus-Christ, qui n'eut pas où reposer sa tête; l'autre, par ses largesses, est semblable à Jésus-Christ, qui faisait du bien à tout le monde. Ces moyens sont également à la portée de l'un et l'autre : le pauvre n'a qu'à souffrir ce qu'il ne peut éviter, le riche n'a qu'à donner ce dont il peut se passer. Si les moyens du pauvre sont plus durs, ils sont aussi plus assurés; si les moyens du riche sont moins sûrs, ils sont aussi plus aisés : ainsi l'aumône est le moyen le plus propre à sanctifier le riche, et j'ajoute qu'elle est encore le plus propre à le purifier.

C'est un grand effet de la miséricorde de Dieu, dit saint Chrysostome, d'avoir préparé dans les richesses des remèdes contre le péché, dont elles sont trop souvent la source. Une iniquité universelle sort, dit un prophète, de la graisse des richesses. Flatté de se voir adoré dans son opulence, on parvient à s'adorer soi-même; attiré par les douceurs de son état, on voudrait y fixer sa destinée; accoutumé à ne trouver aucune résistance à ses désirs, on ne leur refuse rien; on se persuade que tout est permis dès qu'il est agréable, et dès lors le crime devient presque nécessaire, parce que la facilité de le commettre l'a rendu habituel. Il en est cependant qui possèdent de grands biens avec une plus grande modération, qui n'en usent que comme n'en usant pas pour le monde et pour leurs plaisirs; mais le nombre en est rare, et l'on peut dire que la multitude s'en fait un instrument d'iniquité. Ceux mêmes qui savent le mieux se soustraire à ce qu'elles occasionnent de criminel, échappent rarement à ce qu'elles ont de contagieux; et parmi plusieurs bonnes œuvres qu'ils font, ils peuvent compter encore plus de fautes à expier. C'est pourquoi, continue saint Chrysostome, Dieu attache à l'aumône qu'ils peuvent aisément faire, le mérite et la force d'effacer toutes leurs souillures, et de laver toutes leurs iniquités. Donnez l'aumône, dit Jésus-Christ, et tout sera pur pour vous : *Date eleemosynam, et omnia munda sunt vobis.* (*Luc.*, XII.)

Ce qui donne à l'aumône ce mérite et cette force contre le péché, c'est l'excellence de l'action considérée du côté de la vertu qui la produit, du côté des personnes qu'elle soulage, ou du côté des biens qu'elle procure. Excellence de l'action, considérée du côté de la vertu qui la produit : c'est la charité qui, étant la première et la plus précieuse vertu, couvre aux yeux de Dieu la multitude des péchés. Lorsque Dieu voit un riche sensible aux besoins de ses frères, qui dérobe à ses plaisirs ce qu'il consacre à leur secours, la bonté de Jésus-Christ se retrace à ses yeux; il voit en lui l'image de son Fils. Et pourrait-il n'être pas attendri en sa faveur? lui refuserait-il une miséricorde qu'il exerce lui-même? Quand même il tiendrait la foudre suspendue pour le perdre, la charité qu'il exerce n'arrêterait-elle pas son bras vengeur?

Excellence de l'action, considérée du côté des personnes. Ce sont leurs frères que soulagent les riches charitables; ce sont leurs frères, rachetés du même sang, unis par la même foi, par les mêmes sacrements, par la même espérance, par le même Dieu, par le même Jésus-Christ. Que dis-je! c'est Jésus-Christ même qu'ils assistent, et c'est lui qui nous en assure. Refusera-t-il sa miséricorde à ceux qui ne lui refusent pas leur secours, et rendra-t-il vaine sa parole qui leur promet de les traiter comme ils l'auront traité dans la personne de ses membres souffrants?

Excellence de l'action, considérée du côté des biens qu'elle procure. Car, que pensez-vous faire, ô chrétiens! lorsque vous étendez vos mains libérales sur les indigents? Vous entretenez la soumission d'un homme qui, lassé de traîner tristement ses malheureux jours, est prêt d'abandonner le reste de sa vie aux noirs accès du chagrin et du

désespoir ; vous arrêtez sur un mauvais pas un homme qui, fatigué d'une probité stérile, cherche à tenter la fortune par quelque crime heureux ; vous assurez l'innocence d'une personne placée entre le crime et l'indigence, et qui chancelle déjà sur le choix ; vous consolez et vous soulagez enfin des malheureux qui, sous le poids des maux qui les accablent, ne savent ce qu'ils doivent pleurer davantage, ou la privation des biens de la terre, ou la conservation d'une languissante vie; parce que, si la privation des uns excite leurs regrets, la conservation de l'autre perpétue leur infortune ; qui, privés et d'un soulagement actuel et de l'espérance d'un meilleur sort, rassemblent tout à la fois les maux présents et les maux à venir; qui, liés par les liens les plus étroits à d'autres infortunés comme eux, ajoutent à la douleur de souffrir eux-mêmes celle de voir souffrir ce qui leur est de plus cher.

Oui, quelque légères que soient vos libéralités à leur égard, vous soutenez leur confiance chancelante, et vous répandez dans leur sein une source de consolations. Qu'un charitable Israélite abandonne à la vertueuse Ruth les épis échappés à la main du moissonneur, un si mince secours ne laisse pas de la pénétrer de la plus sensible joie, qu'elle manifeste au dehors par les plus sincères actions de grâce : Que vous avez, dit-elle, efficacement touché le cœur d'une pauvre étrangère, qui, manquant de tout dans un pays éloigné, se voyait comme livrée à la vivacité de ses regrets ! vous l'avez consolée et soutenue, en daignant partager ses peines et soulager ses maux : *Locutus es ad cor ancillæ tuæ, et consolatus es me.* (*Ruth.*, II.) Ainsi ressentent les pauvres un soulagement, quoique léger, que vous leur procurez ; une aumône venue à propos essuie leurs larmes qui coulaient depuis plusieurs jours, et suspend les craintes qu'il ressent pour l'avenir : *Locutus es ad cor ancillæ tuæ, et consolatus es me.*

Mais les pauvres ainsi consolés ne se bornent pas à des actions de grâce stériles ; ils élèvent leur voix plus haut, et s'adressent à Dieu même; ils sollicitent sa grâce et sa miséricorde pour leur consolateur ; ils ne demandent pour lui rien moins que le centuple, et la même misericorde pour l'éternité qu'ils en ont reçue sur la terre. Quest-ce qui pourrait nous faire douter du succès d'une telle prière? serait-ce le défaut d'innocence ou de bonne volonté de la part des pauvres? Non, chrétiens; leur crédit auprès de Dieu ne dépend ni de leurs dispositions ni de leurs vertus ; ils intercèdent pour ceux qui les soulagent, sans parler, sans agir, sans y penser, sans même le vouloir. Pourquoi? parce que ce n'est pas proprement le pauvre, mais l'aumône renfermée dans le sein du pauvre qui prie pour le riche secourable : *Conclude eleemosynam in sinu pauperis, et ipsa exorabit pro te.* (*Eccli.*, XXIX.) Si l'on approfondissait ici la source de la conversion de plusieurs riches, on découvrirait que leurs aumônes ont fait au Seigneur une sainte violence ; que du sein du pauvre elles ont poussé vers son trône une voix victorieuse, contre laquelle toute la rigueur de sa justice n'a pu tenir. Ainsi nous l'apprend l'exemple du Centenier, qui, tout infidèle et tout païen qu'il était, se fraye par ses aumônes une voie sûre à la religion chrétienne.

Doit-on inférer de là que l'aumône achète au riche la dispense de ses autres devoirs, et qu'à l'abri de ses largesses il lui sera permis d'attendre dans une lâche indifférence la grâce de la conversion? Ce n'est pas ainsi : l'aumône ne dispense les riches, ni de prier, ni de s'humilier, ni d'offrir des sacrifices pour l'expiation de leurs crimes et pour l'accomplissement de leur conversion ; mais elle dispose Dieu à écouter leurs prières qu'il aurait dédaignées, à accepter leurs sacrifices qu'il aurait autrement rejetés, à se laisser fléchir par leurs larmes, dont il n'aurait peut-être pas été touché. Que les riches cessent donc de pécher en faisant l'aumône, et l'aumône leur obtiendra la grâce de ne pas retomber dans le péché ; qu'ils détestent leurs crimes en faisant l'aumône, et l'aumône leur obtiendra la grâce de les quitter; qu'ils fassent l'aumône en quittant le péché, et l'aumône leur obtiendra la grâce de l'expier. Je dis même plus, ils expieront leur péché par l'aumône ; car il n'est presque que cette voie pour achever de purifier le riche.

N'est-il pas vrai, riches du monde, qu'à peine est-il permis aux ministres sacrés de vous parler d'autre pénitence? Prier, vous n'en avez, dites-vous, ni le temps, ni l'usage; jeûner, vous n'en avez ni les forces, ni la facilité ; mater vos corps par d'autres genres de macération, ce serait vous parler un langage étranger, et qui peut-être exposerait les vérités saintes à votre risée. Mais pour faire l'aumône, il n'en coûte ni des exercices pénibles, ni des efforts laborieux ; ni votre santé, ni votre condition n'y sont intéressées. Quoi de plus facile, et en même temps quoi de plus salutaire? c'est pourquoi le prophète Daniel, exhortant Nabuchodonosor à la pénitence, ne lui prescrit ni le jeûne, ni le cilice; mais voici ce qu'il lui dit : *Vous avez armé le ciel contre vous, ô prince, et vous le voyez prêt à venger le sang innocent que vous avez répandu : rachetez vos péchés par vos aumônes, et tâchez par votre miséricorde de fléchir le ciel en votre faveur.* (*Dan.*, IV.) Il connaissait, ce saint prophète, que l'aumône est le moyen le plus propre à l'expiation des péchés des riches; et ses v es là-dessus étaient conformes à tout ce que les Ecritures nous apprennent ailleurs. Elles nous disent que, comme le feu s'éteint par l'eau, les péchés s'effacent par les aumônes ; qu'elles purifient l'âme de ses iniquités, et qu'elles la délivrent de la mort. Enfin les Ecritures nous disent à peine quelque chose de plus fort sur l'efficacité des sacrements que sur les effets de l'aumône. Il semble que Jésus-Christ fasse aller de pair l'aumône

avec le baptême, lorsqu'il nous dit : *Faites l'aumône, et tout sera pur pour vous ; donnez, et vous recevrez ; ce que vous ferez au plus petit des miens, je le tiendrai fait à moi-même.* (*Luc.*, XII; *Matth.*, VII, XXV.)

Quel est donc la bonté de Dieu pour vous, ô riches ! d'avoir préparé dans vos richesses mêmes le contre-poison le plus souverain contre la malignité qui leur est naturelle. Que vous êtes heureux ! malgré les malheurs qui menacent votre condition, puisque vous avez un moyen si propre de les détourner de vos têtes ; tandis que les autres doivent acheter le ciel, et racheter leurs péchés par les larmes et les austérités de la pénitence, vous pouvez vous assurer une éternité bien heureuse par le moyen de quelques biens périssables, que la rouille et la poussière peuvent corrompre, et qui ne descendraient pas avec vous dans le tombeau. Si vous connaissiez le prix de vos aumônes et les biens éternels qu'elles peuvent vous obtenir, nous n'aurions plus besoin de vous y porter ; nous serions plus occupés à modérer votre libéralité qu'à l'exciter; vous seriez plus attentifs à prévenir les nécessités des pauvres, qu'ils ne sont empressés à vous les exposer, parce que vous croiriez gagner plus qu'eux à leur soulagement, comme en effet ils vous sont plus nécessaires dans leur pauvreté que vous ne leur êtes utiles dans votre abondance. Vous servez au pauvre pour le retirer de la misère ; et le pauvre vous sert pour vous retirer du péché; vous pouvez lui procurer la paix et la tranquillité sur la terre, et il peut vous assurer la possession de la gloire dans le ciel ; vous le délivrez de l'indigence des biens de la fortune, et il vous délivre de l'indigence des biens de la grâce: il risque, si vous ne le secourez, de perdre une languissante vie ; et vous risquez, en ne le secourant pas, de perdre votre salut éternel. Ce n'est donc pas tant la cause des pauvres que nous défendons aujourd'hui que vos propres intérêts, et nous ne tâchons d'exciter votre miséricorde pour eux que par une véritable charité pour vous.

Nous ne chercherons donc pas de surprendre votre tendresse naturelle par l'exposition de leur état déplorable ; nous ne vous remettrons pas devant les yeux les visages exténués, les corps affaiblis de tant de malheureux consumés par la disette et par l'infirmité, qui peuvent à peine vous tendre la main, et qui semblent moins vous demander l'aumône que la sépulture; nous ne vous ferons pas entendre les lamentables aveux d'une multitude de bouches affamées, qui dans les termes les plus touchants vous pressent d'abandonner à leur subsistance de plusieurs semaines le superflu d'une seule de vos journées; nous n'intéresserons pas votre cupidité par les promesses des biens temporels réservés à l'aumône; nous ne vous dirons pas qu'en donnant aux hommes vous prêtez à usure à Dieu même; que vous recueillerez au centuple dans vos champs ce que vous sèmerez dans le sein des pauvres; qu'en donnant aujourd'hui de votre superflu vous ferez passer vos richesses multipliées jusque chez vos dernières générations ; qu'en soulageant les misères vous vous faites des protecteurs de tous ces misérables auprès de celui qui donne des jours heureux et de longues années; nous n'entreprendrons pas de flatter votre amour-propre, en vous disant que rien n'est plus flatteur pour une âme bien née que de faire des heureux; qu'il est plus magnifique d'essuyer des larmes que de briller par un éclat extérieur; que les hommes ne sauraient refuser leur admiration et leurs éloges à des cœurs généreux ; non, mes frères, nous ne ferons pas valoir tous ces motifs humains, quelque louables et quelque pressants qu'ils soient d'ailleurs ; mais recueillant tout ce que nous avons exposé sur les intérêts de votre éternité, nous vous réitérerons les assurances consolantes que vos aumônes expieront vos fautes journalières, rachèteront vos iniquités passées, suppléeront à l'imperfection de votre justice, vous mériteront la grâce de la conversion, vous délivreront au jour mauvais, mettront votre Dieu au nombre de vos débiteurs, et votre juge au nombre de vos amis. J'ajoute que le défaut de l'aumône sera capable lui seul de vous attirer le plus sévère jugement : c'est la seconde partie.

### SECONDE PARTIE.

Contredire les desseins et transgresser les ordres de Dieu, c'est exposer son propre salut; mais négliger l'unique ressource qui reste pour fléchir sa justice, s'en faire même un nouveau sujet de crime et de malédiction, c'est rendre sa perte assurée; c'est ce que font la plupart des riches touchant le précepte de l'aumône. Rebelles à l'autorité divine, ils refusent à Dieu l'hommage de leurs biens, et s'attirent sa colère par leurs désobéissances. Insensibles aux besoins de leurs frères, ils violent à leur égard les plus pressants devoirs de la charité chrétienne ; et, loin de s'en faire des intercesseurs officieux qui leur concilient la miséricorde du Seigneur, ils s'en font des ennemis implacables qui sollicitent la vengeance. Quelle espérance leur reste-t-il donc, puisqu'ils ont contre eux : 1° Dieu qui doit les juger; 2° et les pauvres toujours prêts à les accuser.

Dieu demande à chacun le superflu de sa condition, et j'appelle superflu de la condition tout ce qui, selon les règles de la modération chrétienne, n'est pas nécessaire pour soutenir son état, et pour s'entretenir avec bienséance dans le rang où l'on est né. C'est, dit Jésus-Christ, ce superflu que le Seigneur exige d'un chacun pour le soulagement des pauvres ; et laissant à part toutes les preuves et toutes les autorités différentes qu'on peut apporter, je me contente du précepte que Dieu nous donne par saint Paul. Que votre abondance, dit cet apôtre, c'est-à-dire votre superflu, supplée à l'indigence de vos frères, afin que l'égalité soit établie parmi vous : *Vestra autem abundantia illorum inopiam suppleat, ut fiat æqualitas in vo-*

*bis*. (II *Cor.*, VIII.) La raison et l'autorité garantissent assez ce précepte de la contradiction pour qu'on n'ose l'attaquer de front; mais on en élude la force en renfermant le superflu dans le nécessaire, ou en se faisant des nécessités qui absorbent le superflu, qui ne sont par conséquent inspirées que par la cupidité qu'elles maintiennent, qu'on n'adopte que pour violer plus impunément le précepte, et comme pour se dérober à l'autorité de Dieu. Telles sont les différentes nécessités dont on étaye son avarice ou ses autres désirs déréglés : nécessités de caprice, nécessités de passion, nécessités imaginaires, nécessités criminelles, nécessités fausses, nécessités outrées, nécessités qui n'ont lieu que pour certaines personnes, ou pour certains temps; nécessités qui n'empêchent pas qu'on ne puisse fournir au besoin des pauvres ; nécessités, je le répète, qui ne servent qu'à déguiser l'orgueil ou la mollesse, dont Dieu saura bien discerner le prestige et punir la fausseté; nécessités enfin dont il suffit de faire le détail pour montrer que ceux qui les allèguent se rendent rebelles au précepte de l'aumône, et sourds aux lois de l'humanité.

Nécessités de caprice. Il suffit d'apercevoir quelque nouvel appareil de vanité pour qu'on n'épargne plus rien afin d'en obtenir un semblable. Chaque nouvel objet dont on est frappé fait naître de nouveaux désirs et de nouvelles dépenses. Ainsi, pour obtenir une chose dont on est avide aujourd'hui, dont on se dégoûtera demain, à laquelle, le jour suivant, succédera quelque autre bizarrerie, on sacrifie à son inconstante cupidité des richesses qui, bien ménagées, eussent fait subsister plusieurs familles indigentes.

Nécessités de passion. Parce qu'on fait son occupation ordinaire et son étude unique d'un jeu ruineux, il faut qu'on livre le plus clair de ses revenus aux caprices du hasard. Parce qu'on ne saurait vivre en paix avec ses proches, il faut dévorer toute sa substance en procès. Parce qu'on s'est proposé d'obtenir pour soi-même ou pour ses proches un poste brillant dont la bassesse ou l'insuffisance interdisent les avenues, il faut en franchir les barrières à force d'argent.

Nécessités imaginaires. Parce qu'on en voit d'autres s'épuiser en dépenses superflues, dès lors on se fait un devoir de les imiter; le superflu de son état, le nécessaire des pauvres, son propre nécessaire, on se dépouille de tout pour s'épargner le dépit humilant de se voir effacé par ses égaux, et ponr se donner, s'il se peut, le plaisir ambitieux de les surpasser soi-même.

Nécessités criminelles. Je parle de ces richesses consacrées à parer les idoles de la volupté, à payer les ministres de ses passions, à se repaître de spectacles profanes, à se procurer tout ce qui par lui-même détourne du salut.

Nécessités fausses. Car je vous le demande, riches insatiables, toute cette somptuosité, tout cet assemblage de choses rares et précieuses, dont le profane détail doit à peine être entendu dans des discours chrétiens, sont-ce des nécessités pour vous, ou plutôt ne serait-ce pas pour vous une nécessité réelle d'en supprimer la meilleure partie ? Si c'est pour vous une nécessité d'imiter le faste et la mollesse de ceux qui vous ressemblent, je comprends que loin de donner, il faudra que, tout riches que vous êtes, vous receviez de toutes parts, et que, loin de faire des charités, vous serez capables de faire des injustices. Non-seulement je ne vous connais plus alors de superflu, je ne vois pas même que vous ayez encore un nécessaire suffisant; si vous avez à peine le nécessaire, vainement Jésus-Christ vous prescrit-il de donner le superflu; s'il ne se trouve pas de superflu chez vous, c'est donc en vain que Dieu, dans la disposition de sa providence, a ménagé le nécessaire des pauvres sur le superflu des riches. On peut donc l'accuser impunément d'une injuste distribution des biens de ce monde. Or, il est impie de dire que Jésus-Christ ait prescrit de donner le superflu sans le supposer chez les riches ; il est impie de dire qu'il ait supposé du superflu chez les riches, sans qu'il s'en trouve réellement ; il est également impie d'accuser la Providence de la prodigalité des riches et de la misère des pauvres. Il se trouve donc du superflu chez les riches; et s'ils se font des nécessités de ce superflu, ce sont donc de fausses nécessités.

Nécessités outrées. Nous conviendrons que dans certains états il est des bienséances qui deviennent des nécessités et même des devoirs; mais ces bienséances n'ont-elles ni d'autres bornes ni d'autres règles que les vastes projets de l'orgueil ? Si vous l'entendez de la sorte, il n'est pas de nécessités outrées pour vous; mais il faut l'entendre comme l'entend la religion. Elle appelle bienséances et nécessités de condition tout ce qui est nécessaire à un état pour être rempli dignement et d'une manière utile au public : or est-il nécessaire au public que vous paraissiez à ses yeux avec cette magnificence, peut-être prise sur ces contributions levées au désaveu du prince? Il est nécessaire, si vous voulez, que vous fassiez une dépense proportionnée à votre condition; mais il est nécessaire aussi que vous fassiez des aumônes proportionnées à vos biens : et si vous n'êtes magnifique dans vos aumônes à proportion que vous l'êtes dans vos autres dépenses que vous appelez nécessaires, ces autres dépenses ne sont-elles pas des nécessités outrées, puisqu'elles ôtent la proportion qui doit se trouver entre vos biens et vos aumônes? Il est juste, il est nécessaire que vous mettiez à profit le reste de vos revenus pour acquitter vos dettes, pour terminer vos affaires domestiques et pour assurer à vos enfants un établissement honorable ; mais ne trouveriez-vous pas encore des fonds pour obliger Dieu par vos charités à répandre ses bénédictions sur vos entreprises et sur l'héritage de vos enfants? N'en trouvez-vous pas pour continuer ce jeu ruineux et pour

fournir à tant d'autres dépenses superflues? Sur quoi donc prenez-vous ces derniers? est-ce sur votre superflu ou sur votre nécessaire? Si c'est sur votre superflu, c'est donc la portion des pauvres que vous dissipez; si c'est sur votre nécessaire, c'est donc la substance de vos créanciers et l'espérance de vos enfants que vous sacrifiez. Vous ne vous justifiez donc d'un crime qu'en vous chargeant d'un plus grand; il ne vous reste donc qu'à choisir entre les titres, ou d'inhumains envers les pauvres, ou de dissipateurs du bien d'autrui?

Nécessités qui n'ont lieu que pour certaines personnes. On accordera la magnificence et l'éclat à ces têtes augustes, nées à l'ombre du trône, qui l'environnent, et qui en font la splendeur comme leurs pères en firent l'appui; mais parce que vos artifices ou ceux de vos pères ont accumulé des richesses immenses dont on veut bien ne pas approfondir l'origine, il vous sera permis de faire autant et plus de dépense que les plus qualifiés d'un Etat, parce que vous avez de quoi la faire comme eux? Non, vous n'avez que la dispensation de la plupart de ces biens; et si, fidèles aux desseins de la religion, vous en faisiez une ressource pour le public, peut-être ne feriez-vous que lui rendre, sous le nom de charité, ce qu'il aurait droit d'exiger à titre de justice.

Nécessités qui n'ont lieu qu'en certains temps. Tandis que le ciel regardera la terre d'un œil propice, tandis que la terre, produisant ses moissons ordinaires, fournira suffisamment aux dépenses du riche et à la subsistance du pauvre, accordez alors à votre naissance tout l'éclat dont vous êtes si jaloux; mais lorsque le ciel irrité ne pleuvra sur nous que des fléaux; lorsque nos champs avares rendront à peine le peu qu'on leur a confié; tandis que le pauvre ne pourra trouver, ni dans ses fonds, ni dans ses sueurs, de quoi subsister, toutes les nécessités de votre état doivent être retranchées en faveur des pauvres, ou dès lors elles deviennent des nécessités criminelles, parce que le pauvre doit vous être plus cher que les nécessités de votre état.

Nécessités enfin qui ne doivent pas empêcher que le pauvre ne soit soulagé. Soyez sensibles à sa misère, ou ne le soyez pas; soyez d'un rang distingué, ou soyez confondus avec le vulgaire; que les temps soient favorables ou mauvais, voici une autre maxime sur laquelle vous devez vous déterminer. Le nécessaire de la condition du riche ne doit jamais absorber le nécessaire du pauvre : Dieu veut que le pauvre soit soulagé avant de vouloir que le riche soit magnifique; ainsi dès là que les dépenses du riche le mettent hors d'état de fournir aux vrais besoins du pauvre, dès lors les riches sont convaincus d'injustice et d'inhumanité. Or, il est une infinité de pauvres qui manquent des secours les plus pressants : il est donc bien des riches injustes aux yeux de Dieu qui s'opposent aux desseins de Dieu, qui sous de spécieux prétextes transgressent les ordres de Dieu : il est donc bien des riches qui se rendent coupables du sang des pauvres par les prétendues nécessités qu'ils s'imposent à eux-mêmes : ces nécessités prétendues ne les excuseront donc pas devant Dieu, ou plutôt elles attireront sur eux toute l'indignation de Dieu, parce que ce sont des nécessités fausses dont ils se dissimulent la fausseté, qu'ils affectent de couvrir d'un voile de vérité. D'où je conclus qu'ils s'exposent à la damnation éternelle, non-seulement parce qu'ils désobéissent à Dieu, en lui refusant ce qu'il exige d'eux dans la personne des pauvres, mais encore parce que, par une conséquence infaillible sur laquelle le temps ne nous permet pas d'insister, ils en font un abus criant, en le consacrant à des excès réprouvés par la loi de Dieu. Quand même ils mèneraient d'ailleurs une vie exempte de crimes, le défaut de miséricorde sera seul capable de les perdre, parce qu'il les rendra coupables des malheurs et de la mort de tous ceux qui périront par un effet de leur dureté.

S'instruire des nécessités du pauvre et les prévenir; le traiter avec compassion et le consoler, autant par la douceur que par des largesses; lui fournir, quand on le peut, un secours assez abondant pour subvenir à ses besoins : ce sont les règles que la seule miséricorde se prescrit, lorsqu'elle est telle qu'elle doit être, et ce sont les règles que l'Ecriture prescrit à la charité des chrétiens pour qu'ils obtiennent à leur tour miséricorde, comme ils l'auront eux-mêmes exercée envers leurs frères. S'ils n'exercent pas leur charité dans toute cette étendue, avec toutes ces conditions, combien de pauvres dont l'indigence et le malheur, allant toujours croissant, précipiteront les jours, et dont la mort prématurée accusera les riches qui les auront négligés? Car, n'en doutez pas, riches insensibles, dit saint Ambroise, Dieu vous demandera le sang de tous les pauvres qui périront : bien plus, quand même ils ne périraient pas, vous serez censés les avoir mis à mort, dès lors que vous ne les aurez pas secourus. Ils conserveront encore une languissante vie, mais vous porterez à ses yeux la tache mortelle d'homicide : *Quos non pavisti, occidisti : illi quidem vivunt, tu vero homicida es.* De quelle importance est-il donc pour vous de veiller à leur subsistance, de vous instruire du nombre des nécessiteux et de la qualité de leurs besoins? Car combien en est-il qui, faute de cette vigilance de votre part, succomberont sous le poids de leur infortune et dont Dieu vous demandera le sang?

Combien d'indigents arrêtés sur le lit de leur douleur, dont l'épuisement et la caducité les empêchent de traîner leurs défaillances animés sous les yeux du public. Bientôt un abandon général, joint à l'infirmité qui les accable, va leur fermer les yeux pour jamais : à qui s'en prendre de leur mort,

qu'à votre peu de vigilance: *Quos non pavisti, occidisti.*

Combien d'indigents qui dans le fond des cachots gémissent moins sous le poids des chaînes que sur l'impuissance de s'assurer et à leurs enfants une légère subsistance par un pénible travail. Si la tristesse et le délaissement abrégent leurs jours, qui peut-on en accuser, que l'insensibilité de ceux qui les abandonnent à leur triste destinée : *Quos non pavisti, occidisti.*

Combien d'indigents qui sous un air aisé traînent un corps affaibli par un jeûne forcé, un cœur rongé par tout ce qu'une pauvreté secrète a de plus accablant; qui dans ce triste état n'ont d'autre ressource que la dissimulation de leur misère; qui craignent moins de la ressentir que de la découvrir, crainte qu'étant découverte elle n'achève de ruiner un reste de crédit chancelant. Si vous ne leur tendez une main secourable, une décadence entière achèvera de les précipiter; et quand ils seront parvenus à ce comble d'infortune, n'est-ce pas à votre négligence qu'il faudra s'en prendre? *Quos non pavisti, occidisti.*

Combien d'indigents qui vivaient autrefois dans l'opulence et qui tout à coup ont comme disparu du milieu du monde; qui, s'étant eux-mêmes proscrits et rendus inaccessibles, dévorent leur douleur dans le secret, déterminés à préférer les horreurs de la mort à la honte de solliciter la charité du public, dont ils excitaient autrefois l'envie. Si les yeux d'une compassion vigilante perçaient leurs tristes réduits, et si l'on prévenait dans le secret les pénibles démarches auxquelles ils ne peuvent se résoudre par une seule aumône, on exercerait une double miséricorde, en les délivrant tout à la fois des rigueurs de leur sort et de la peine qu'ils ont à les découvrir. Mais si la confusion qu'ils redoutent les porte aux dernières extrémités, à qui s'en prendre, qu'à ceux qui négligent de déterrer leurs misères : *Quos non pavisti, occidisti.*

Peut-être les malheureux échapperont-ils à la mort dont ils sont menacés; mais vous n'en serez pas moins coupables d'homicide, parce qu'il ne tient pas à vous qu'ils ne traînent une languissante vie qui leur fait entrevoir toutes les horreurs de la mort; parce qu'il ne tient pas à vous qu'ils ne la trouvent réellement dans le sein de leur misère : *Illi quidem vivunt, tu vero homicida es.*

Or, comment les riches suspendront-ils le cours de ces misères secrètes, et comment se justifieront-ils des tristes effets qu'elles produisent, s'ils les ignorent? et comment ne les ignoreront-ils pas, puisqu'ils ne s'en informent pas, puisqu'ils n'y pensent seulement pas. Tout occupés de leurs plaisirs ou de leurs soins temporels, ils écartent l'idée d'un malheur étranger, et peuvent à peine se persuader que les autres souffrent, parce qu'ils sont accoutumés à ne pas souffrir eux-mêmes. Enivrés d'une prospérité mondaine, ils n'iront pas descendre dans le triste détail de la douleur et de l'humiliation d'autrui. Que la veuve désolée manque de pain pour le détremper de ses larmes; qu'elle n'oppose que des pleurs stériles aux cris d'une troupe d'enfants affamés; que le pauvre essuie toutes les rigueurs de l'indigence et des saisons : les riches ont d'autres objets dont ils se repaissent; pour les nécessités du pauvre, ils les ignorent; qu'on ne leur en fasse pas une lugubre peinture, ils ne veulent ni les connaître ni souvent même les croire, crainte de s'attendrir et de souffrir de cet attendrissement, ou crainte qu'il ne leur arrache quelque secours à force d'accuser leur dureté.

Cœurs inhumains, faut-il donc pour vous toucher que le pauvre vienne expirer à vos yeux? vos yeux mêmes, les en croirez-vous, lorsqu'ils vous représenteront son état accablant? Cet état même fera-t-il sur votre âme une assez vive impression pour vous déterminer à le secourir? Le voilà donc qui s'offre sur vos pas, ce pauvre, cet ami de Dieu, qui, semblable à l'Israélite qui descendait de Jérusalem en Jéricho, fait parler ses membres languissants comme autant de bouches éloquentes; et, comme le Lévite inhumain, vous passez sans daigner l'envisager : il va jusqu'à votre porte, triste Lazare rebuté; et comme le mauvais riche, vous le laissez languir sans secours : il s'adresse à vous, et par les plus humbles prières il sollicite votre tendresse; non-seulement vous ne le consolez pas comme les lois de la miséricorde vous le prescrivent, mais vous l'accablez encore par des airs de hauteur mille fois plus cruels que les refus que vous lui faites. Non content de le laisser combattre contre sa mauvaise destinée, vous ajoutez au malheur de sa condition l'amertume où vous replongez son âme; autant de paroles dures que vous proférez contre lui, autant de plaies renouvelées pour son cœur déjà noyé dans l'affliction. Eh! quels reproches ne leur faites-vous pas pour colorer votre dureté. Ce sont des gens oisifs, dites-vous, qui cherchent à surprendre votre compassion aux dépens de ceux qui la méritent. Mais le vieillard accablé sous le poids des années prétend-il vous en imposer par une défaillance contrefaite? Cet homme, qui vous présente ses mains avides et desséchées par l'excès du travail, et de l'infirmité, trouve-t-il d'autre ressource à la conservation de ses jours que les services et les demandes?

Que vous insultiez cependant à leur misère, ils s'en consoleront; pourvu que vous la soulagiez, ils oublieront sans peine vos hauteurs en faveur de vos secours : mais, je le répète en gémissant, vos refus accompagnent vos reproches, et votre main est aussi avare que vos paroles sont dures; et ce qui leur rend vos refus encore plus insupportables, ce sont les vains prétextes dont vous les couvrez; prétextes qui remettent sous les yeux des pauvres toute l'amertume de leur état, et les consolations du vôtre; car, que leur dites-vous, lors même que vous

leur parlez avec plus d'humanité? Que les temps sont mauvais; que vous avez à peine de quoi fournir aux besoins de votre condition, loin de pouvoir fournir à la nécessité des autres. Quelle désespérante impression ne fait pas sur leur cœur une excuse si bizarre, et que ne vous diraient-ils pas dans l'excès de leur désespoir, si quelque reste de crainte ne le retenait. Les temps sont mauvais! pourraient-ils dire. Que j'entre chez vous pour le justifier : j'y vois d'abord des appartements pour toutes les saisons, où tout, jusqu'aux pavés, m'y parle de votre magnificence. Un nombreux domestique n'attend que vos ordres pour les exécuter; des trésors accumulés ne vous font trouver aucun prix excessif; vos tables splendidement servies nourriraient encore plusieurs familles de leurs débris; l'art et les richesses se réunissent pour vous couvrir magnifiquement; vous jouissez enfin de toutes les commodités, de toutes les délices de la vie : sont-ce là des preuves que les temps sont mauvais? Venez, venez ailleurs vous convaincre des malheurs des temps; pénétrez le sombre réduit qui révoltera d'abord votre délicatesse, où néanmoins, homme et chrétien comme vous, je coule mes tristes jours; portez-y vos yeux de toutes parts, et jugez, non parce que vous y voyez, mais pour tout ce que vous n'y voyez pas, qu'il ne me reste que la voix et des paroles pour réclamer votre assistance. Voilà, voilà l'image complète des temps mauvais; et si dans le sein de votre opulence vous pouvez en apercevoir le malheur, combien dois-je le ressentir dans ce dénûment universel où vous me voyez réduit! Ainsi nous parleraient les pauvres s'ils l'osaient; mais s'il n'ose vous adresser ses plaintes, il les adresse à Dieu; et comme nous avons dit ailleurs que la prière du pauvre attire la miséricorde divine sur celui qui l'a secouru, j'ajoute ici que de la bouche du pauvre abandonné s'élèvent les plus terribles imprécations contre le riche cruel, et les plus funestes pour son âme.

Le prophète David les entendit autrefois, ces imprécations, et l'Esprit de Dieu par son ministère les a fait passer jusqu'à nous, telles que le pauvre dans son cœur les prononce contre le riche insensible. Que vos malédictions, dit-il, ô Seigneur! tombent sur cet homme cruel, et que toutes vos bénédictions s'éloignent de lui, parce qu'il ne s'est pas souvenu des sentiments de miséricorde qu'il me devait : *Pro eo quod non est recordatus facere misericordiam, et persecutus est hominem mendicum.* (*Psal.* VIII.) J'ai attendu qu'il prît part à ma douleur, et il ne l'a pas fait; j'ai cherché chez lui quelque consolation, et je n'en ai point trouvé; il a ajouté l'amertume de ses refus à ma douleur; il m'a couvert de confusion lorsque vous m'avez frappé. Vous l'avez vu, et vos yeux ont été témoins de son invincible dureté; répandez votre colère sur lui, et que la fureur de votre indignation le surprenne; que la lumière de ses yeux s'éclipse, qu'il ajoute iniquité sur iniquité, qu'il n'entre jamais dans les voies de la justice, que ses crimes vous soient toujours présents, que son nom soit effacé du livre de vie, que la malédiction soit imprimée sur son âme, qu'elle l'entoure comme un vêtement, et qu'elle lui devienne propre comme la moelle de ses os, parce qu'il a méprisé les grâces que pouvait lui procurer la miséricorde qu'il eût exercée envers moi : *Pro eo quod non est recordatus facere misericordiam, et persecutus est hominem inopem et mendicum.*

Telle est la redoutable prière qu adresse à Dieu le pauvre contre le riche inhumain; et ne vous flattez pas que ses désirs ne soient pas exaucés, ils montent jusqu'au ciel, dit l'Ecriture, et Dieu se glorifie de les accomplir : *Maledicentis tibi in amaritudine animæ exaudietur deprecatio illius.* (*Eccli.*, IV.) Comment le Seigneur ne les exaucerait-il pas? c'est Jésus-Christ lui-même qui se plaint; c'est lui qui demande vengeance par la bouche du pauvre, quand même le pauvre se tairait, parce que c'est Jésus-Christ qui est méprisé, qui est négligé, qui est refusé dans la personne du pauvre abandonné. Dieu refusera-t-il cette vengeance à son Fils unique? disons plutôt qu'il lui remet en main sa propre vengeance, et que le divin Sauveur l'exercera lui-même avec une indignation qu'il semble réserver tout entière à la dureté envers les pauvres. Vous m'avez vu souffrant sans me soulager; vous m'avez vu dans l'affliction sans me consoler, et dans la disette sans m'assister : allez, maudits, aux feux éternels. En vain lui diront-ils : Quand est-ce, Seigneur, que nous vous avons vu dans l'affliction et dans la disette? si nous en avions été témoins, nous n'aurions eu garde de vous refuser nos secours. Vous avez vu les pauvres réduits à ce triste état, leur répondra-t-il; c'est moi qui souffrais en eux, et c'est moi que vous avez rebuté dans la personne du plus petit des miens; j'avais promis mes grâces les plus précieuses à votre charité; j'avais menacé de mes plus terribles malédictions votre dureté; également insensibles aux unes et aux autres, vous avez tout refusé à mes membres souffrants : allez, maudits, et soyez abandonnés de nous dans toute l'éternité, comme vous m'avez délaissé dans les jours de votre prospérité temporelle : *Ite, maledicti.* (*Matth.*, XXV.) Eh bien! mes frères, à quoi vous déterminez-vous? Des biens infinis d'un côté, des malheurs éternels de l'autre, qui dépendent, ou de la dissipation charitable, ou de la lâche réserve d'une légère partie de vos biens; y a-t-il à délibérer pour vous? Votre sort est, pour ainsi dire entre vos mains : choisirez-vous la malédiction dont Dieu menace la dureté pour les pauvres? Non, j'augure mieux de votre sagesse; j'aime à me persuader que vous tâcherez désormais d'employer des richesses fragiles et périssables, à vous faire des amis qui vous reçoivent dans les tabernacles éternels. Je vous le souhaite, etc.

## SERMON XIII.

### *Pour le vendredi de la quatrième semaine de Carême.*

#### SUR LE PÉCHÉ D'HABITUDE.

Fremuit spiritu, turbavit seipsum et lacrymatus est Jesus. (*Joan.*, XI.)

*Jésus frémit en lui-même, il s'émut et pleura.*

Que Lazare eût payé le tribut que nous devons tous à la mort, était-ce là, mes frères, de quoi contrister un Dieu, de quoi le troubler et faire couler ses larmes? Sans doute, sous cette mort figurative et passagère, il déplorait une mort plus funeste et bien plus digne d'attendrir et d'émouvoir le rédempteur du genre humain. Dans le tombeau ténébreux de Lazare, Jésus-Christ voit l'abîme de l'habitude que le pécheur s'est creusé par ses péchés multipliés : il le voit gisant dans cette terre de perdition et d'oubli, où l'on ne chante plus les miséricordes du Seigneur, où l'on n'annonce plus ses justices, où l'on rejette sa mémoire, où, réciproquement, on est effacé de son souvenir, où l'on est tombé de sa main, où l'on est ôté de son cœur, où les ténèbres de la mort, environnant le pécheur de toutes parts, lui dérobent la vue de ses devoirs et de ses dangers, de son Dieu et de lui-même.

Dans le cadavre hideux de Lazare, il voit la difformité de ces âmes insensiblement endurcies aux crimes et aux sacriléges, aux menaces et aux coups, aux disgrâces et aux bienfaits, à la honte secrète et à la confusion publique : leurs remords étouffés, leurs bons sentiments effacés, leur indifférence sur un avenir heureux ou malheureux, leur haine pour le bien, leur crainte de la conversion, leur obstination à mal faire, leur illusion à croire qu'un Dieu, toujours provoqué, ne se vengera pas. Toutes ces dispositions que l'habitude forme dans un plus haut ou moindre degré, selon le caractère d'un chacun, et selon qu'on a plus ou moins persévéré dans le vice; c'est tout cela qui fait couler les larmes de Jésus-Christ, qui jette le trouble dans son âme, pour tant de pécheurs qui ne se plaignent pas eux-mêmes: *Fremuit spiritu, turbavit seipsum et lacrymatus est Jesus.*

Nous concevrions la même horreur et le même effroi du péché d'habitude, si, comme Jésus-Christ, nous en sentions l'énormité; si, comme lui, nous en connaissions les funestes effets, les malheureux progrès et les terribles punitions. Il est donc à propos de vous entretenir aujourd'hui du péché d'habitude, d'une manière qui puisse en inspirer une salutaire frayeur. Nous n'avons pour cet effet qu'à suivre l'esprit de notre évangile, dont toutes les circonstances sont capables d'effrayer les justes et les pécheurs; les justes, parce que tout nous y dit qu'il est aisé de tomber dans l'habitude; les pécheurs, parce que tout nous y dit qu'il est difficile de sortir de l'habitude. Rien que d'effrayant dans tout cela, mais en même temps rien de désespérant et rien qui n'y soit instructif pour les uns et pour les autres. Il est aisé de tomber dans l'habitude : Justes, veillez donc sur vous-mêmes, sans quoi bientôt vous serez associés aux plus grands pécheurs. Il est difficile de sortir de l'habitude : Pécheurs, hâtez-vous donc de faire les plus généreux efforts, de crainte qu'en différant vous ne persévériez dans le crime jusqu'à la fin. 1° Facilité de tomber dans l'habitude, motif de vigilance pour les uns. 2°. Difficulté de sortir de l'habitude; motif d'un prompt retour pour les autres; c'est tout le partage de ce discours. *Ave, Maria.*

#### PREMIÈRE PARTIE.

Une langueur qui, dégénérant en infirmité, conduit à la mort, et de là précipite dans le tombeau : tels sont les rapides progrès que l'Evangile nous fait remarquer dans la maladie de Lazare. D'abord, c'est une langueur, *languens*; bientôt après c'est une douleur mortelle: *Infirmatur.... et mortuus est.* Enfin, c'est un homme enseveli, livré depuis quatre jours aux horreurs du tombeau : *quatriduanus est.* La même facilité qu'a le corps de parvenir de la langueur à la mort, et de la mort à la sépulture, l'âme l'éprouve par rapport à l'habitude. Pour peu qu'elle néglige de remédier à quelque inclination déréglée, cette inclination négligée dégénère en passion; pour peu qu'on flatte la passion, elle conduit à la mort, et si l'on ne se hâte de revenir à la vie, on est bientôt plongé dans l'habitude, figurée par la sépulture. Il est donc aisé de tomber dans l'habitude, parce que, 1° le penchant négligé conduit au crime et l'on y tombe par fragilité; 2° après être tombé dans le crime par fragilité, une fatale douceur y rappelle et l'on y retombe par plaisir; 3° après y être retombé par plaisir, une malheureuse nécessité y captive et l'on s'y fixe par habitude. Si ce n'est pas l'ordre invariable, c'est au moins l'ordre ordinaire, et si quelques-uns entendent ici des choses qui leur sont étrangères, combien d'autres pourront s'y reconnaître, et combien, pouvant s'y reconnaître, ne s'y reconnaîtront peut-être pas.

Frappés, dès notre origine, d'un trait envenimé porté par notre premier père, nous n'avons dans notre âme aucune partie saine; quoique régénérés dans le sang de Jésus-Christ, nous traînons toujours une langueur secrète, répandue dans tout nous-mêmes. Imagination séduite, sens révoltés, cœur accessible à la passion; voilà les hommes. Chaque objet de la terre peut être leur écueil, parce qu'ils sont capables de s'attacher immodérément à tous; chaque passion peut les conduire aux derniers excès, parce qu'ils sont susceptibles de toutes. Outre cette langueur commune à tous les hommes, chacun a la sienne particulière, qui le détermine à certains vices, préférablement à d'autres. Avec la source de toutes les passions, chacun porte dans son cœur une passion dominante, qui est proprement sa maladie et sa langueur. Si quelque chose doit le précipiter dans l'habitude du crime, ce sera cette passion qui l'y précipitera. L'avare pourra bien se

livrer quelquefois à la volupté ; le voluptueux pourra bien céder à certains accès de colère; il est même des monstres dans la nature, chez qui tous les crimes se disputent la supériorité; mais il est d'ordinaire un vice qui prédomine en nous, auquel se rapportent l'humeur, l'inclination, le tempérament, la manière de penser, auquel même semblent se plier les autres passions pour le servir et pour le satisfaire : c'est celui-là qui cause presque toutes nos chutes, si nous ne savons lui livrer de perpétuels combats.

Comme la passion ne se dessaisit presque jamais d'un cœur qu'elle a surpris dans ses jeunes ans, ce serait surtout alors qu'il faudrait prévenir sa domination tyrannique; et c'est alors que, faute d'attention, on subit le joug à l'aveugle, et qu'on donne tête baissée dans tout ce qui flatte ses penchants. Laissons cette jeunesse effrénée qui, sans éducation ou sans honneur, vole par ses désirs au-devant du crime, avant même de pouvoir le commettre, et qui n'indique son adolescence que par un surcroît d'iniquité qui, s'aveuglant sur ses démarches insensées, court au péril certain, et de là se porte dans la débauche consommée. Je ne parle que de ceux mêmes qui, remplis de principes d'honneur et de maximes chrétiennes, comptent encore l'innocence pour quelque chose, et regardent sa conservation comme un avantage. Combien est-il ordinaire et facile, à ceux-là même, de flatter un penchant qui entraîne, qui cache toujours une partie de ses dangers, et qui souvent se montre sous les voiles de la bienséance. A cet âge, où l'on ne tire aucun secours de l'expérience, où l'on en tire peu de la foi, où l'on n'écoute guère la raison, où l'on prévoit encore moins les suites de ses démarches, on se commet à sa propre fragilité, et bientôt on éprouve le châtiment de sa présomption.

On ne se propose pas toujours de donner une libre carrière à ses passions, on se flatte de les retenir dans les bornes que l'on s'est prescrites, et qu'on les accoutumera de bonne heure à connaître le frein de la modération. On se dit à soi-même que, avec ce qu'on a de raison et de principes, on saura prévenir les écueils où tant d'autres se sont brisés. Belles résolutions, si elles étaient efficaces! mais le seront-elles, dès qu'on ne les forme que pour s'étourdir et pour composer avec ses penchants? Ah! qu'on menace la passion d'un frein rigoureux ou d'un divorce éternel, si elle vient à s'écarter, peu lui importe, pourvu qu'on commence à l'écouter et à lui ménager une première issue. Quand même elle ne se porterait pas d'abord à ces excès criants, en ira-t-elle moins à ses fins? Elle aura ses objets qu'elle se proposera, ses voies pour y atteindre et pour vaincre ses obstacles; elle ne manquera plus de prétextes pour justifier les plus honteux emportements. On s'appuie néanmoins sur de si frêles fondements, et l'on fait dépendre sa force de ses résolutions si équivoques; on laisse ses pensées s'égarer partout, on ne se défie point de ses sens, on les croit en état de tout voir et de tout entendre sans péril; cependant la passion, se prévalant de l'indulgence qu'on a pour elle, et des secours que l'âge, les objets et la témérité lui fournissent, attire doucement, entraîne violemment, séduit misérablement. Comme on l'a écoutée dans sa naissance, on la suit dans ses progrès, et l'occasion se présentant de mal faire, on est déjà tombé qu'à peine on a prévu sa chute. On cherche son innocence, et on ne la trouve plus, on rappelle ses anciens principes et ses belles résolutions; et l'on se convainc, mais trop tard, qu'une langueur négligée n'est pas loin de la mort.

Ce n'est pas toujours dans la vivacité des premières années qu'on néglige ou qu'on fomente la langueur et qu'on trouve la mort pour prix de sa négligence. Tous les jours on en voit qui, après avoir franchi les dangers et surmonté toute l'impétuosité d'un âge critique, échouent dans la saison la plus calme et démentent ainsi leur piété si constamment soutenue parmi les tempêtes et les orages. A l'abri de ses premières victoires, on se repose dans une téméraire nonchalance; on oublie qu'on peut être vaincu, parce qu'on ne se sent pas vivement attaqué; on regarde comme mort un ennemi qui n'est qu'assoupi; on se croit libre des passions qui n'attendent qu'un moment favorable pour se révolter et se dédommager avec avantage de la longue contrainte où on les a retenues. On se relâche et l'on se rassure en même temps. Aujourd'hui, sur une raison spécieuse on quitte la prière ; demain, sous un autre prétexte, on se retire de quelque exercice de piété. Un peu moins de prière, un peu moins de sacrements, un peu moins de vigilance, c'est-à-dire un peu moins de nourriture, un peu moins de repos, un peu moins de remèdes : c'est ainsi qu'on parvient à la langueur. Un peu de dissipation où l'on se livre, un peu de curiosité pour le monde, un peu de goût pour ses maximes; c'est-à-dire un peu de poison, un peu de fer, un peu de flamme, un peu de contagion : c'est ainsi que la mort se joint à la langueur. D'un côté, moins de secours et de précautions; de l'autre, plus de fautes et de témérité : d'un côté, moins de moyens pour attirer la grâce; de l'autre, plus d'obstacles pour la détourner : d'un côté un éloignement insensible du bien ; de l'autre, des progrès successifs vers le mal : avec une langueur qui s'accroît, avec des passions qui se réveillent, avec des occasions qui se succèdent : tout cela concourt à conduire à la mort une âme languissante, qui se flatte encore d'une étincelle de vie; et tandis qu'elle se rassure, à proportion que ses dangers augmentent, tandis que de jour en jour elle se dit, avec une sécurité plus effrayante, ceci ne va pas à la mort, cette légère étincelle est éteinte par un souffle imprévu, et voilà un pécheur, et voilà un mort. On ne l'eût pas cru, ellemême ne l'eût pas pensé : c'est ce qui prouve que la pente au crime est si insensible, et prend quelquefois de si loin, qu'on

est au comble de l'abîme sans presque avoir aperçu ses avenues. La perte comme la conservation de l'innocence tient à si peu de chose, que peut-être, de tous ceux qui l'ont perdue, pas un ne serait en état de dire quels sont les mouvements primitifs qui la leur ont ravie. On tombe donc dans le crime par fragilité, mais c'est une fragilité volontaire qui n'excuse pas, parce qu'on a volontairement négligé sa langueur : c'est une fragilité, mais qui n'en a pas des effets moins funestes, parce que, après que la langueur a conduit au crime, une fatale douceur y rappelle, et l'on y retombe par plaisir.

Telle est la malignité du cœur humain : dès qu'il a commencé à suivre son penchant, de s'y livrer avec complaisance ; d'un péché d'abord commis par surprise, et qu'il trouve conforme à sa pente, d'en faire ensuite son péché favori, avec lequel il se familiarise. Tel est d'autre part le malheureux charme du péché, d'exciter dans un cœur dont il a surpris le consentement, une soif ardente pour les funestes douceurs dont il l'a d'abord enivré. Une conscience pure et timorée, dit saint Bernard, est-elle menacée d'une chute énorme, elle regarde le péché comme un poids insupportable ; et si malheureusement elle vient à se souiller par le crime, elle en a d'abord de cruels remords : *Videtur importabile.* Bientôt elle s'y accoutume et le trouve plus léger : *Post, leve judicat.* Ensuite elle parvient à le trouver doux et délicieux : *In brevi spatio dulce fit et placet.* Après les premières alarmes de l'innocence perdue, le crime reparaît sous de riantes couleurs, et le cœur de son côté sent renaître un nouvel attrait pour le crime, surtout s'il est conforme à son penchant naturel. Il se forme ainsi entre le cœur et le crime une liaison insensible que leur conformité mutuelle rend comme indissoluble. Le cœur s'attache au crime, parce qu'il y trouve la douceur ; le crime s'insinue dans le cœur, parce qu'il y trouve un penchant favorable ; le penchant du cœur ajoute à la douceur du crime ; la douceur du crime ajoute au penchant du cœur. Lorsque le cœur a été tenté de se livrer pour la première fois au crime, il y cherchait une douceur imaginaire : lorsqu'il est tenté de s'y livrer une seconde fois, il est attiré par une douceur d'expérience qui ne fait qu'irriter la soif qui le dévore ; la satisfaction qu'il en a reçue lui paraît l'emporter sur le trouble qu'elle lui a causé ; et après s'être laissé d'abord arracher son consentement, il est prêt ensuite de le donner de lui-même. La première chute a coûté, parce qu'elle effrayait ; la second une coûte plus autant, parce qu'elle plaît ; du crime à l'amour du crime, il n'y a qu'un pas, et il fut toujours plus aisé d'observer ses démarches, que de retirer son pied d'un abîme où l'inclination naturelle à conduit. Ah ! si la pente qui nous entraîne vers un crime qui flatte notre humeur est si violente, quelle rapidité ne lui donne-t-on pas, en l'aplanissant par une chute volontaire ! Si l'on a tant de peine à se roidir contre le péché lorsqu'on n'en a pas goûté les charmes séduisants, que sera-ce lorsqu'on aura lâché la bride à sa cupidité ! Si l'on a bien pu tomber dans le crime lorsqu'un reste de crainte en inspirait de l'horreur, s'en abstiendra-t-on aisément lorsque la délectation et le plaisir en auront donné du goût et diminué la frayeur ? Je dis diminué la frayeur ; car l'expérience nous apprend qu'il n'est que trop ordinaire, qu'après le crime une fois commis, on parvienne à lui ôter les noires couleurs sous lesquelles en l'envisageait avant que de le commettre. Ce n'est plus alors ce monstre énorme dont l'idée effrayait autrefois, et dont on redoutait les abords ; ce n'est plus cet écueil si funeste au salut, et ces excès si hautement condamnés par la loi de Dieu : on le traite de faiblesse pardonnable dont l'âge et les circonstances guériront un jour ; on le regarde sous ce qu'il y a de doux et d'attrayant, et l'on se dit à soi-même qu'après tout on est homme, et que chacun a ses défauts. Si avec ces idées séduisantes on conserve encore de la crainte et de la droiture, on perd au moins cette honte et cette retenue qui fait rougir, et qui est comme la fleur de l'innocence ; et si la conscience parle encore, le crime fait parler encore plus haut ses douceurs et ses attraits.

Je veux bien convenir qu'une chute seule n'éteint point les lumières, n'étouffe pas les remords, ni ne calme une conscience timide. Je veux bien convenir encore qu'il en est dont les chutes ne font qu'exciter la vigilance, et qui se servent des mêmes armes dont ils ont été vaincus, pour remporter à leur tour des plus signalées victoires ; mais dans le cours ordinaire, n'est-il pas vrai que lorsqu'on a tant fait que de céder à la passion, qui par ses importunités annonçait depuis long-temps que c'était d'elle qu'il fallait se défier de tout le reste ; n'est-il pas vrai que, après l'avoir assouvie, elle livre des combats et plus fréquents et plus violents pour être satisfaite encore ; N'est-il pas également vrai que trop souvent la conscience se laisse ébranler avec toutes ses prétendues résistances ? Autrefois l'horreur du péché l'emportait sur ses attraits ? après l'avoir conçu, commis et enfanté, ses charmes l'emportent sur les alarmes de la conscience, ou les contre-balancent si fort, que, après avoir hésité long temps, on ne sait après tout si l'on est resté victorieux ou vaincu.

Si la conscience encore alarmée excite de cruels remords, la passion irritée forme de violents désirs : si la conscience représente les dangers du plaisir, la passion retrace la douceur ; si la conscience presse d'y renoncer, la passion sollicite de s'y fixer.

Chcun dispute ses droits, quelquefois la conscience l'emporte ; mais souvent la passion triomphe de tout, et des lumières et des remords et des résistances. Pourquoi cela ?

parce qu'une première chute énerve le cœur, l'amollit et le dispose à subir le joug plus lâchement, et rend en même temps la passion plus forte et plus impérieuse. Cédez-lui un étroit espace, bientôt elle usurpera tout le terrain ; ouvrez-lui une libre carrière, bientôt vous serez étonné de ses funestes progrès. Son caractère est d'excéder, de franchir toutes les bornes, et de ne dire jamais c'est assez.

Est-il impossible de lui résister après l'avoir une fois satisfaite? non sans doute ; mais c'est que la passion n'obéit guère à ceux qui n'ont pas su lui commander à propos. Qu'on vante la liberté de l'homme, qu'on s'appuie sur sa bonne volonté tant qu'on voudra ; cette liberté lui reste, la foi nous l'apprend, mais c'est une liberté affaiblie, une volonté demi-vaincue, avec laquelle on peut résister, avec laquelle certains résistent, avec laquelle néanmoins la plupart ne résistent pas. Saül, aigri contre David, après avoir une fois suivi les accès de son emportement, n'y tient plus et ne ménage plus rien : il rend sa fidélité suspecte par des discours malins ; il ne pense plus qu'à lui tendre des piéges, il attente enfin à sa vie ; contre la foi des serments, il renouvelle ses attentats secrets, et bientôt ils sont suivis d'une persécution ouverte. Si l'on se plaît à donner ainsi successivement dans tous les travers d'une passion triste, noire et affligeante, lorsqu'on n'en a pas réprimé les premières saillies, comment se gardera-t-on des charmes de ces passions douces, tendres, attrayantes, qui ne présentent que des ris, des grâces et des fleurs, vers lesquelles le torrent de la coutume entraîne, auxquelles le monde se pique d'applaudir. Ah ! c'est à l'égard surtout de ces vices engageants, qu'après avoir une fois avidement avalé le poison, on tombe d'égarement en égarement. Cela devient une fureur, avec laquelle, après avoir respecté certaines choses, on franchit toutes les bornes ; après avoir craint quelques objets de la religion, on ne respecte plus ni la religion ni l'honneur ; il faut alors des crimes, et on se les rend nécessaires. Après être tombé dans le péché par plaisir, une malheureuse nécessité y retient, et l'on s'y fixe par habitude.

Oui, mes frères, l'habitude s'établit par les péchés multipliés ; tandis qu'on ne refuse rien au péché, le cœur s'associe avec lui par les victoires réitérées qu'on lui accorde : on lui laisse prendre le dessus; autorisé par les contentements journaliers qu'on lui donne, il exerce un empire tyrannique sur ceux qui ont eu pour lui une lâche déférence.

Lorsqu'on ajoute péché sur péché, il se fait un enchaînement de désordres qui se lient et se suivent naturellement, comme autant d'anneaux entrelacés dont le pécheur est chargé. Tel s'est dépeint saint Augustin dans un pareil état. *Je soupirais*, dit-il, *sous le poids des fers que je m'étais forgés moi-même. Mon inclination au mal commença mon malheur; obéissant à cette inclination déréglée, je contractai une mauvaise habitude; ne résistant pas à cette habitude mauvaise, je tombai dans une espèce de nécessité de pécher. Après avoir souvent voulu ce que je ne devais pas, lorsque je pouvais ne pas vouloir, le péché m'a fait vouloir, comme malgré moi, ce que je semblais ne plus vouloir commettre.*

Voilà comme le péché, commis d'abord par fragilité, réitéré dans la suite par plaisir, devient enfin un péché d'entêtement et de fureur, qui porte toujours les choses aux dernières extrémités. Un péché de faiblesse, nous le détestons sans peine; un péché de passion auquel on s'est accoutumé, nous le flattons, nous craignons d'y toucher, et comme il est devenu notre péché, nous nous attachons tellement à lui, qu'il semble dormir avec nous, selon l'expression de l'Ecriture : non-seulement il dort avec nous, mais il agit en nous, nous agissons avec lui• il devient si visiblement le principe de nos actions, que par la conduite qu'il nous fait tenir dans le temps présent, il est comme une prédiction tacite de la conduite qu'il nous fera tenir dans l'avenir. Le péché d'hier annonçait celui d'aujourd'hui; celui d'aujourd'hui est un pronostic comme assuré de celui de demain, parce que dès qu'on a fomenté la passion, l'habitude se rend maîtresse du cœur, et l'habitude devenue la maîtresse ne connaît ni loi ni frein; elle fait pécher sans ménagement, sans égard, sans rien écouter de ce qu'on peut devoir ou à la gloire de son nom, ou aux bienséances de son état, ou aux jugements du public.

Lors donc qu'on se sent languissant, si l'on ne prévient les fruits de cette funeste langueur, lorsqu'on est tombé, si l'on ne se relève promptement, le poids du péché précipitera plus dangereusement encore ; parce que, dit saint Grégoire, si le péché n'est effacé par la pénitence, s'il n'est arraché du cœur par un désaveu sincère et par un renoncement entier à ses appas mortels; par une malheureuse fécondité qui lui est propre, il en enfantera un autre plus monstrueux ; et ce dernier ne manquera pas d'en produire plus rapidement un qui lui sera conforme: ainsi, à l'infini. On aura beau dire comme Samson : Déjà plus d'une fois j'ai brisé mes liens, et tous les artifices de l'ennemi n'ont pu me réduire à un entier esclavage ; je briserai de nouveau mes fers, et je jouirai, quand il me plaira, d'une pleine liberté. Je ferai des efforts pour m'affranchir de cette passion qui me captive : accordons encore quelques jours à sa violence; lorsqu'elle sera ralentie par le temps, il me sera plus aisé d'en triompher. Viendra le jour où, comme ce malheureux en perdra la force et le courage, on voudra se relever, et l'on sera tout étonné de ne trouver en soi-même qu'un homme différent de ce qu'il était autrefois, parce que l'habitude l'aura transformé.

O vous ! que les précieuses semences d'une éducation chrétienne ont soutenus longtemps

dans le bien, et qu'une passion flattée a conduits si avant dans le mal, n'en êtes-vous pas les plus tristes et les plus effrayants témoignages? Vous déploriez autrefois le sort de ces âmes infortunées qui vivent sous la tyrannie du crime, qui s'y nourrissent et s'y retranchent comme dans leur centre: dans l'éloignement où vous les voyiez, vous redoutiez leur état plus que les supplices et la mort; vous ne pouviez comprendre l'aveuglement et l'insensibilité qui les retenaient sous un joug si déplorable, et qui leur faisaient baiser des liens si honteux. Aujourd'hui vous voilà plongés dans le même précipice, et devenus peut-être plus coupables que les malheureux que vous regardiez en pitié du haut de votre innocence. Comment êtes-vous tombés jusque dans le fond de l'abîme, vous qui vous éleviez jusqu'au ciel? Comment êtes-vous devenus un piége à la maison d'Israël, vous qui prêchiez la modestie et la retenue par vos paroles et par vos exemples? Comment faites-vous trophée de votre iniquité, jusqu'à rendre votre commerce contagieux, vous qui répandiez la bonne odeur de Jésus-Christ, et qui faisiez l'édification publique? Hélas! une faute négligée sous prétexte qu'elle n'irait pas à la mort, un premier crime commis et réitéré dans l'espérance d'en revenir, des rechutes multipliées avec la même présomption: voilà la source et les progrès de la servitude ignominieuse où je vous vois réduits. Vous êtes morts au premier jour de votre chute: vous avez été ensevelis au second, renfermés dans la grotte au troisième; et au quatrième vous avez déjà répandu une odeur de mort. En entrant dans les sentiers de la perdition, vous avez été attaqués; plus loin, vous avez été vaincus. Au commencement votre vertu vous a abandonnés, dans la suite les vices vous ont environnés: les premiers crimes vous ont coûté, les seconds vous ont flattés, et les derniers vous ont fixés dans le crime. Déplorable, mais ordinaire destinée de ceux qui pèchent pour un temps dans l'espérance d'un retour à venir; et s'il en est d'excepté de cette loi terrible, le nombre en est si petit, qu'il est plus capable d'intimider que de fortifier la présomption.

Tremblez donc, ô vous dont une langueur volontaire et des occasions funestes ont entamé l'innocence! tremblez, et qu'une salutaire frayeur vous porte à prévenir, par un prompt retour, des excès qui par eux-mêmes vont toujours croissant, jusqu'à ne laisser presque plus de ressource. Veillez, ô vous tous, dont les jours ont coulé dans l'amour de la religion et l'observation de ses lois! parce que, faute de vigilance, viendra le moment fatal qui vous ravira le fruit de votre première sagesse et de votre fidélité primitive. Veillez enfin, ô justes! parce qu'il est aisé de tomber dans l'habitude. Faites les plus généreux efforts, ô pécheurs! parce qu'il est difficile de sortir de l'habitude. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Lazare, qui dans sa langueur, sa mort et sa sépulture, désigne si parfaitement les degrés insensibles par où l'on parvient à l'habitude, ne figure pas moins la difficulté d'en sortir par les circonstances et les obstacles de sa résurrection. Il est dit d'abord qu'il était corrompu, et qu'il sentait déjà mauvais, *jam fetet.* Il dit ensuite qu'une pierre d'un poids énorme bouchait l'entrée de son sépulcre, et l'empêchait d'en sortir: *Lapis superpositus erat.* On nous le dépeint enfin comme enveloppé de suaires et de liens dont il ne pouvait se débarrasser, *ligatus manibus et pedibus.* Figures simples et naturelles du pécheur plongé dans l'habitude, et des obstacles qui s'opposent à son retour, il est corrompu dans son âme, comme Lazare l'était dans son corps, *jam fetet.* Il est accablé sous le poids de son péché, comme Lazare l'était sous le poids d'une pierre, *lapis supersitus erat.* Il est embarrassé dans les liens qui le captivent, comme Lazare était enveloppé dans des suaires, *ligatus manibus et pedibus.* Il a donc bien des difficultés à vaincre pour son retour à Dieu. 1° Difficulté du côté de l'excès de la corruption. 2° Difficulté du côté du poids du péché. 3° Difficulté du côté des liens du péché. Suivons avec ordre toutes ces circonstances.

Difficulté du côté de l'excès de la corruption. Tout homme est corrompu de lui-même; l'homme pécheur l'est encore davantage; mais le pécheur d'habitude l'est incomparablement plus: il est particulier au péché, non-seulement d'anéantir en nous les dons de la grâce, faute desquels nous retombons dans notre première corruption, mais de diminuer encore, souvent même de détruire en nous les dons naturels et les heureux penchants avec lesquels nous sommes nés; de métamorphoser, pour ainsi dire, toutes les puissances de notre âme, d'en faire des instruments de crime et des sources d'iniquité. David après sa chute avoue que la corruption a pénétré jusque dans la moëlle de ses os, et qu'il en est pénétré, qu'il en est investi. Cependant, ni son crime ne fut trop longtemps continué, ni sa pénitence trop longtemps différée: un assez étroit espace le vit pécheur et pénitent. Mais lorsque ce sont péchés sur péchés, pensées sur pensées, désirs sur désirs, actions sur actions: lorsque depuis plusieurs années la passion s'est rendue la maîtresse, elle qui ne vit que d'emportements et d'excès: quel horrible amas de corruption, puisque chaque crime particulier en a, pour ainsi dire, formé sa part! Il n'est dans un pécheur de cette espèce, aucune partie saine; cœur, sentiments, esprit, raison, tout se ressent en lui de la corruption dont l'habitude est d'infecter ceux qu'elle captive. Que son cœur soit naturellement ferme ou sensible, il s'attache au crime avec une égale opiniâtreté. S'il est naturellement ferme, il s'endurcit et s'obstine, et se sachant bon

gré d'une dureté qui fait partie de son caractère, il se rit des menaces que la religion lui fait, et des frayeurs qu'elle s'efforce de lui inspirer. Il n'éprouve ni trouble, ni tristesse, mais plutôt il ressent un nouveau goût et une nouvelle complaisance pour le crime. Ou cet endurcissement se forme tout à coup; et alors quel préjugé de réprobation donne-t-il! ou il se forme à force de résistances et de victoires sur la grâce; et alors quelle espérance de conversion peut-il rester! Est-ce un cœur naturellement sensible? il ne perd pas sitôt la répugnance pour le mal et l'inclination pour le bien; mais sa propre sensibilité le rend capable de s'attacher au mal comme à tout le reste. Le cœur sensible a été l'écueil de l'innocence, il sera l'écueil de la conversion: la sensibilité du cœur a causé les premières chutes: la même sensibilité confirmera dans l'habitude: successivement touché de la beauté de la vertu et des attraits du vice; prêt à s'attendrir pour Dieu comme pour la passion; répandant en même temps des larmes de pénitence et poussant des soupirs d'iniquité, ses dispositions changeant au gré des premières expressions qui le frappent; tout l'émeut et rien ne le fixe: c'est un désordre continuel et néanmoins interrompu: retour successif du crime au repentir, et du repentir au crime, qui, sans laisser assez de corruption pour s'applaudir du désordre, y laisse assez de faiblesse pour y persévérer jusqu'à la fin.

L'esprit et la raison, ressource spécieuse de tant de pécheurs abusés, ne se ressentent que trop du levain de corruption que l'habitude mêle ordinairement partout. Pour pacifier son cœur, souvent on s'efforce de séduire son esprit; au lieu que la raison devrait commander à la passion en souveraine, on lui fait obéir la raison en esclave, on la rend complice des mêmes excès qu'elle avait d'abord condamnés, et loin de détourner du crime, elle ne sert plus qu'à en aplanir le chemin; en sorte que plus on a d'esprit et de raison, plus d'ordinaire, on fait de progrès dans la voie de l'iniquité. Avec cet esprit et cette raison, on n'est plus pénétrant et plus intelligent que pour se faire des peintures plus vives et plus flatteuses des douceurs et des plaisirs qu'on goûte et qu'on se propose de goûter dans le vice; on n'a plus de pénétration et plus d'adresse que pour inventer plus de moyens de parvenir à ses fins criminelles et d'en prévenir les honteux éclats; on n'a plus de vivacité, plus de légèreté, que pour trouver plus promptement de quoi fournir à ses desseins et de quoi tromper les yeux importuns qui nous éclairent; on n'a plus d'esprit et plus de raison que pour saisir plus avidement les sentiments et les maximes du monde favorables au désordre dont on est esclave; on n'a plus d'esprit et plus de raison que pour examiner la religion plus subtilement, et pour y trouver des prétextes de ne rien croire. On n'a plus d'esprit et plus de raison que pour se nourrir de pensées plus noires et d'une tristesse plus sourde, qui cherche à calmer les remords à force de grands crimes. D'un autre côté, le défaut de lumière et de pénétration dans un pécheur d'habitude se change quelquefois en une stupide et brutale fureur qui pèche sans ménagement, sans réflexion, sans égards aux suites, aux conséquences qu'il ne prévoit pas et qu'il peut à peine prévoir. Telle est la corruption que le pécheur d'habitude porte en lui-même, corruption qui se communique jusqu'aux remèdes dont il pourrait user, et qui, souvent par sa faute, se changent en poisons funestes.

Un humble éloignement de l'autel, accompagné d'une prudente circonspection et de larmes amères, est un moyen propre à revenir des plus grands égarements; d'autre part, un aveu sincère et fréquent de ses fautes, suivi de réflexions sérieuses sur soi-même et des sages avis d'un ministre éclairé, c'est un frein efficace pour contenir et dompter les passions les plus indociles. Cependant, que de deux pécheurs attachés à la même habitude, l'un s'éloigne des sacrements et que l'autre les fréquente, ils se confirment presque également dans leur excès et quelquefois ils se portent à de plus grands. L'un ne se propose ni ne promet point de changer et ne change pas en effet; l'autre propose, promet, commence tout et n'exécute rien. L'un se fixe dans le vice par une détermination absolue; l'autre se flatte dans son mal par de vains désirs et de vagues espérances. L'un rend ses plaies incurables faute de courir aux remèdes; l'autre rend les remèdes stériles à force de les appliquer inutilement. L'un ne réfléchit pas, et faute de réfléchir, il oublie ce qui pourrait le toucher; il ne considère pas son état, il n'en comprend ni les dangers ni les horreurs; il ne se déplaît pas à lui-même et il s'endurcit; il ne considère pas les vérités saintes et souvent il les méconnaît, quelquefois même il les nie; l'autre allie l'erreur avec la vérité et il s'abuse, il participe aux sacrements et il les profane, il modère ses passions pour un temps et les irrite dans un autre, il se familiarise avec les secours de la religion et il les concilie avec une conscience criminelle. L'un ne voit ni ne veut voir ce qu'il faut éviter; l'autre veut le connaître, le connaît et ne l'évite pas. L'un à force d'oublier Dieu devient insensible et quelquefois impie; l'autre à force de se tourner tantôt vers Dieu, tantôt vers le vice, évite d'être impie et n'en devient pas plus chrétien.

Par où la grâce s'insinuera-t-elle dans leurs cœurs pour les ramener? L'un évite les occasions et les lieux où Dieu pourrait lui parler avec avantage; l'autre à force d'avoir accoutumé ses passions à tous les efforts de la grâce a, pour ainsi dire, émoussé tous ses traits. L'un et l'autre ont fait différemment un pacte avec l'iniquité. Il y eut autrefois des jours précieux où ils ressentaient encore quelques impressions divines, où l'esprit réfléchissait, où le cœur

s'ébranlait, où la conscience parlait. L'empire du péché n'était pas tellement affermi qu'il ne pût être détruit avec quelques efforts. Si Dieu n'était pas dans la place, il la tenait investie, et quelquefois il y trouvait entrée. Mais à présent que l'ennemi a porté le poison et le feu partout, que l'esprit est rempli de fausses maximes, le cœur de sentiments corrompus; que les remords sont étouffés par la cupidité, et qu'au milieu de cette corruption, la passion ordonne et régit tout à son gré, n'y a-t-il pas plus sujet de craindre qu'on ira toujours croissant dans le crime, que d'espérer qu'on se retirera d'un abîme si profond? Il est donc difficile de sortir de l'habitude par l'excès de la corruption. Nouvelle difficulté du côté du poids du péché.

J'appelle poids du péché cette violente inclination, qui perpétuellement entraîne une âme vers le crime; qui, supérieure aux réflexions, aux remords, aux disgrâces, aux dégoûts mêmes, emporte avec une force impérieuse à commettre ce qu'elle regarde comme mauvais, comme indigne, comme ruineux.

Courbé sous ce poids ignominieux, on a beau vouloir le secouer, on est surchargé, on en est accablé; il faut porter le joug. Que ce soit avec plaisir, que ce soit avec contrainte, dès qu'une fois il s'est appesanti jusqu'à un certain point, on s'agite, on s'efforce, on rappelle toute sa vigueur pour se soustraire à sa servitude, et avec tous ces efforts réitérés, on demeure toujours esclave. Ce n'est plus simplement une inclination, c'est une espèce de nécessité qu'on s'est imposée et dont on ne peut plus se passer; nécessité néanmoins qui, par une fatalité particulière, laisse la liberté d'agir, sans laisser dans un sens agir avec liberté. Elle laisse la liberté puisqu'elle n'ôte pas l'usage de la raison; elle ne laisse pas en un sens agir avec liberté, parce qu'elle préoccupe la raison par une impression si vive, qu'on ne se possède presque plus. C'est ainsi, dit saint Bernard, que l'habitude rend l'homme également inexcusable et incorrigible; inexcusable, parce que, après tout, il a toujours le pouvoir de ne pas pécher lorsqu'il pèche; incorrigible, parce que le pouvoir qu'il a de ne pas pécher est contre-balancé par un poids accablant qui l'attire. S'il le voulait sincèrement, il reviendrait sans doute, et se retirerait enfin de l'abîme qu'il s'est creusé; mais le poids de l'habitude captive son cœur et sa volonté pour ne plus leur laisser aimer et vouloir la justice comme il faut l'aimer et la vouloir.

Lors donc que nous entendons ces pécheurs nous dire qu'ils gémissent à regret sous le poids de leurs habitudes, assurer qu'ils veulent sincèrement s'y soustraire, ne les en croyons pas. Chez eux ce sont deux hommes différents dont l'un veut et l'autre ne veut pas; deux volontés se combattent ici mutuellement, volonté pour Dieu, volonté pour le vice. Volonté pour Dieu, plus faible et moins efficace, parce qu'elle est énervée par les progrès de l'habitude; volonté pour le vice, plus forte et plus impérieuse, parce que le poids de l'habitude la détermine et la fortifie. Volonté pour Dieu, qui s'en tient à des velléités superflues; volonté pour le vice, qui se porte à des effets trop réels. Volonté faible pour Dieu, parce qu'elle s'y porte avec répugnance; volonté forte pour le vice, parce qu'elle s'y porte avec avidité.

L'habitude, et surtout l'habitude conforme au tempérament, comme elle l'est d'ordinaire, s'enracine si profondément dans toutes les facultés de l'âme, qu'elle devient une seconde nature; ce n'est pas assez dire, elle devient la nature même et supérieure à la nature. L'homme, esclave de l'habitude, se passera plutôt d'une partie de ses plus pressants besoins, que des objets de sa passion; que tout lui rie d'ailleurs, que tout abonde pour son repos et pour la douceur de sa vie, tout lui manque si les plaisirs auxquels il s'est accoutumé viennent à lui manquer. S'il ne fallait qu'un coup d'éclat pour secouer le joug honteux qui l'accable, peut-être aurait-il le courage de s'y résoudre; mais après une résistance, il faut se préparer à de nouveaux combats, qui tous les jours se succèdent et se multiplient. Il aura déjà remporté plusieurs victoires, qu'encore il entendra dans son cœur une voix impérieuse qui le rappellera vers le crime, ou qui le menacera d'une rechute prochaine. C'est pourquoi tant de pécheurs abandonnent l'ouvrage de leur conversion, et c'est pourquoi tant d'autres l'entreprennent sans succès.

Combien en voit-on, en effet, qui, s'irritant quelquefois contre eux-mêmes, s'arment de résolution pour se surmonter et se vaincre? C'en est fait, disent-ils, plus d'égard pour la passion; qu'elle presse, qu'elle sollicite, tout lui sera constamment refusé; à les voir, tout promet un parfait retour: fuite des occasions, perquisition de leur vie, aveu sincère de leurs fautes, humble docilité pour le ministre, pénitences pratiquées, prières répandues devant le Seigneur, ainsi dure, pour quelques jours, cette réforme superficielle, jusqu'à ce qu'un souffle léger de tentation les renverse et les convainque de l'impuissance de leurs efforts. Pourquoi cela? parce que le fond du cœur a toujours été le même. Ils ont réformé les mœurs, mais ils n'ont pas changé les sentiments; ils se sont inquiétés et ne se sont pas déterminés, ils se sont agités et ne se sont pas affranchis, ils se sont débattus et ne se sont pas déchargés du poids du péché.

Tandis que ce poids du péché subsistera dans le cœur, tandis qu'avec sa violence ordinaire il inclinera sa volonté, on pourra se dégoûter du crime, on pourra déplorer son état, on pourra se détester soi-même, on pourra maudire le moment fatal où fut entamée son innocence; et, avec tout cela, il sera vrai de dire qu'on ne pourra ni souffrir son crime, ni moralement le quitter. On sera en guerre avec soi-même, et le cœur

combattra contre le cœur; on voudra et on ne voudra pas; on demandera, et on craindra d'obtenir; les bons désirs se trouvant tantôt plus forts, on avancera; tantôt plus faibles, on reculera; on passera les années, quelquefois même la vie tout entière, à former des projets et à les rompre, à commencer et à ne pas finir, à se relever et à retomber. Tandis qu'on porte dans soi-même ce poids funeste, il faut que tout plie et que tout succombe sous lui. Les autres passions seront réprimées, elles céderont sans peine, parce qu'elles ne domineront pas; mais, de leurs débris, se fortifiera celle qui s'est rendue la maîtresse. On fuira dans la retraite, mais on s'y portera soi-même, et l'on y traînera son malheureux joug. On ne s'exposera pas, parce qu'on se croira faible, mais on trouvera la tentation parce qu'on la portera dans son sein avec sa propre fragilité. On ne courra pas au péril, mais le péril s'offrira comme étant toujours prochain; on ne se hâtera pas de s'exposer, mais on se lassera de résister. Les objets, sans être les mêmes, remporteront les mêmes avantages; sans avoir les mêmes charmes, ils feront les mêmes impressions. La passion leur prêtera des attraits assez puissants pour y faire trouver des douceurs qu'on trouvait autrefois dans les plus agréables, et l'on ne rapportera peut-être, de tant de précautions, que la honte secrète d'avoir été vaincu par de plus faibles armes.

L'âge, dernière ressource de la sagesse humaine, peut bien ôter le moyen de certains crimes, mais non pas anéantir le poids du péché; les forces peuvent manquer, mais non pas les désirs. Souvent, sous un front ridé, l'imagination vagabonde court après les plaisirs qui se refusent à l'activité du cœur; et, faute de pouvoir satisfaire des passions toutes vivantes dans un corps presque mourant, on se donne la misérable satisfaction, tantôt de raconter ce qu'on a fait, tantôt de rêver à ce qu'on aimerait encore à faire. Si l'habitude est même d'une espèce que puisse supporter un âge chancelant, on la verra se soutenir jusqu'au tombeau, s'accroître en quelque sorte avec le déclin des années, consommer la réprobation du vieillard endurci, et s'éteindre enfin aux portes de l'éternité, tant est asservissant le poids de l'habitude, tant la conversion est difficile, considérée du côté du poids du péché, plus difficile encore du côté des liens du péché.

Chaque iniquité du pécheur, dit le Sage, forme des liens imperceptibles qui l'attirent vers un autre; autant qu'il ajoute d'iniquités à la première, autant se forme-t-il de chaînes nouvelles qui l'accablent; et lorsque ce lien est triple, ajoute l'auteur sacré, c'est-à-dire lorsqu'on a réitéré le crime jusqu'à trois fois, ce lien ainsi fortifié se brise difficilement. Mais lorsque pendant un long espace on a, pour ainsi dire, compté ses jours par ses chutes, et qu'ainsi l'on a multiplié ses liens à l'infini, il est infiniment difficile de les rompre, parce que ces liens ont acquis, avec le temps, des qualités ou des défauts qu'il suffit de parcourir, pour sentir tous les obstacles d'une pareille dissolution. Ce sont alors des liens qui portent avec eux tout ce qui peut les rendre indissolubles.

Liens du péché, liens spécieux, ce qui attache et ce qui lie au péché; c'est un labyrinthe d'affaires, de liaisons, de relations, de commerce, où l'on ne sait par où commencer et par où finir. Ici c'est la protection d'un grand, dont la faveur journalière et des bienfaits réitérés ont acquis un empire absolu; il faudrait s'attirer sa disgrâce, perdre avec sa bienveillance l'espérance de sa fortune. Là, c'est un emploi qu'il faudrait sacrifier, et par là se condamner désormais à tous les ennuis d'une vie obscure. Ailleurs ce sont des restitutions, des réparations, des séparations qui coûteraient trop, et dont on sent bien néanmoins qu'on ne peut se dispenser; quelquefois même on est retenu par tous ces liens ensemble. Presque toujours ce sont des sociétés avec des amis mondains, des assiduités auprès de personnes trop chères, des occasions qui sont comme inséparables de l'état où l'on est. C'est une vie molle, un éloignement du travail, un dégoût insurmontable de tout ce qui est sérieux; il faudrait changer, pour ainsi dire, d'état, réformer tout le plan de sa vie, se refondre, n'être plus le même et changer en soi jusqu'aux apparences. Ce sont des éclats qu'on veut éviter; ce serait une gêne, une mort anticipée, plus cruelle que la mort même. On en prévoit toutes les horreurs, on en sent par avance toutes les amertumes, et l'on ne saurait s'y résoudre

Liens du péché, liens flatteurs : on a beau les détester pendant quelques moments comme la source de ses infortunes, bientôt on rétracte ces mouvements subits d'une haine passagère, et l'on regarde de nouveau l'objet de son péché comme la joie de sa vie. Un accident imprévu force-t-il le pécheur de se séparer de l'objet chéri qui l'attache au péché, pensées noires, tristesse profonde, ennui continuel, tout annonce le vide de son cœur et la violence qu'il souffre. S'offre-t-il une lueur d'espérance de recouvrer l'objet chéri qui le captive, vous voyez sur son front renaître la joie, parce qu'il se promet déjà d'obtenir ce qui le flatte. Il sent, dès qu'il en est séparé, qu'il ne peut plus se suffire à lui-même; il semble qu'avec le plaisir du crime tout va l'abandonner. Accoutumé à l'ivresse et au tumulte de la passion, le repos et la liberté lui deviennent à charge. Au moindre effort qu'il fait pour s'éloigner du péché, il sent comme une main invisible qui le retient et qui l'arrête; il entend comme une voix insinuante qui lui reproche sa dureté pour lui-même, et qui lui dit : Avez-vous donc oublié nos douceurs? Pouvez-vous vous passer de nos plaisirs? Pouvez-vous désormais vivre sans nous? Ainsi la passion parlait autrefois à Augustin, et néanmoins il triompha de ce

langage flatteur; ainsi parle-t-elle à tant de pécheurs qui s'efforcent de secouer son joug; mais rarement en triomphent-ils comme Augustin, parce que rarement veulent-ils aussi sincèrement et poursuivent-ils aussi constamment leur entreprise.

Liens du péché, liens importuns, comme un homme qui traîne les tristes marques de son esclavage, quelque place qu'il choisisse, de quelque côté qu'il se tourne, dans quelque situation qu'il se mette, en est également fatigué, de même le pécheur porte partout les liens qu'il s'est forgés. Tout lui rappelle l'idée du crime avec lequel il s'est familiarisé; ce qui attire à peine l'attention des autres fait sur lui de vives impressions; chaque objet est un aiguillon qui le presse, une voix qui l'appelle, une amorce qui l'attire. Tous les temps lui sont égaux, et tous les lieux sont le théâtre de ses combats ou de ses défaites; la solitude et le grand monde, le travail ou l'oisiveté lui sont des écueils différents, mais presque toujours également funestes. Est-il seul, il n'en est que plus libre pour rêver aux penchants de son cœur, et pour enfanter cette morne tristesse qui, selon saint Jacques, opère la mort. Est-il dans le grand monde, la dissipation le fait égarer dans ses idées et surprend, presque malgré lui-même, des consentements et des désirs criminels. Est-il occupé, l'opiniâtreté du travail irrite la passion et la rend plus furieuse pendant le repos. Est-il oisif, le voilà livré à lui-même, et par conséquent à tous les égarements d'un esprit et d'un cœur dépravés.

Liens du péché, liens séducteurs, qui laissent entrevoir une espérance de conversion, où l'on ne devrait voir qu'un terrible préjugé d'une réprobation prochaine. Illusion fatale dont se laissent fasciner tant de pécheurs qui, se sentant pressés de retourner à Dieu, prennent les remords naturels du crime pour les préludes d'une grâce puissante qu'ils attendent cependant dans une infâme continuité de désordres. Sous prétexte que le cœur n'est pas encore achevé de pervertir, sous prétexte que la bonté de Dieu n'est pas encore épuisée pour eux, ils comptent qu'ils se dégoûteront un jour du péché. Ne portent-ils pas encore l'audace jusqu'à s'applaudir de leurs dispositions monstrueuses, et jusqu'à se savoir bon gré de leur état, parce qu'ils ne sont pas encore parvenus aux dernières horreurs du libertinage et de l'impiété. Aveugles, ils ne voient pas que l'abus de la grâce et le mépris de ses avertissements réitérés, sont les seules marques qui les distinguent des autres pécheurs auxquels ils osent se préférer; ils ne sentent pas que bientôt ils seront au comble de leurs désordres; qu'après le premier qu'ils commettront, il n'y aura plus de retour pour eux; que les remords qui les agitent encore, sont autant de voix qui leur disent que leur condamnation est proche, qu'ils doivent se hâter de la prévenir, et que leur supplice se prépare.

Liens du péché, liens désespérants. Comme l'espérance qu'ils inspirent est une présomption, la crainte qu'ils excitent est un désespoir, et c'est d'ordinaire le dernier excès auquel ils conduisent le pécheur. Après s'être abusé pour un temps, après avoir tenu contre les remords, après avoir fait quelques efforts superficiels, qui n'ont jamais été suivis d'un amendement solide, on se lasse enfin d'être toujours en guerre contre soi-même. Quand on vient à penser aux reproches de la grâce, auxquels on a résisté, aux secours réitérés dont on a si souvent abusé; lorsqu'on rappelle la stérilité de ses bons désirs, la fausseté de ses protestations, l'inutilité de ses efforts, la multitude de ses rechutes; le moyen, dit-on en soi-même, que j'arrache de mon cœur une passion dont rien n'a pu triompher lorsqu'elle était encore moins vive? Combien de fois l'ai-je entrepris sans en venir à bout! Serai-je désormais plus en état de l'exécuter? Mes résolutions seront-elles plus solides, les moyens seront-ils plus efficaces? Changerai-je de naturel? Recevrai-je plus de grâce? Trouverai-je Dieu plus propice? Il n'est plus temps, je n'ai plus désormais qu'à suivre ma malheureuse destinée. Là-dessus on prend le parti de persévérer au hasard dans l'iniquité. Déplorable extrémité dont parle saint Paul, lorsqu'il dit, qu'ayant perdu toute espérance, on se plonge en furieux dans les plus abominables excès.

Que faut-il donc pour triompher de tant d'obstacles? Il faut un de ces coups extraordinaires de la main de Dieu, qu'il n'accorde d'ordinaire qu'à des cris redoublés et qu'à des prières assidues. C'est ce que nous prouve la conduite mystérieuse de Jésus-Christ à l'égard de Lazare. Dans les autres résurrections il se contente de prononcer une parole, et la mort obéit à ses premiers commandements. Mais ici nous le voyons prier, gémir, se troubler, s'effrayer, crier à haute voix : Lazare, sortez de votre tombeau, afin de nous marquer les efforts et les instances qu'il faut faire pour fléchir un Dieu, las de prodiguer inutilement ses grâces au pécheur. Que vous reste-t-il donc, ô pécheurs! chez qui l'espérance et la foi ne sont pas éteintes? que vous reste-t-il, que de crier sans relâche du fond de l'abîme où vous êtes plongés? Ne perdez ni le désir ni le courage de la conversion : toutes les difficultés que nous avons dépeintes pour effrayer quiconque voudrait vous imiter, ne prouvent après tout qu'une vérité constante, que la conversion est l'ouvrage de la grâce. Oseriez-vous dire que vous ne l'avez pas cette grâce et qu'elle vous manque entièrement? Encore au moment que je vous parle, ne se fait-elle pas entendre à vous? Hâtez-vous de la saisir et de la conserver comme vous devez et je vous réponds de tout. Au moment qu'elle vous appelle, rendez-vous sans délai, parce qu'il en est plus péri pour avoir différé que pour avoir entièrement refusé. Quelque chose qu'elle exige de vous, accordez-le sans réserve, parce qu'elle récompense un léger sacrifice par une grâce plus abondante;

ne la négligez pas quoique peut-être elle paraisse faible, parce qu'un faible commencement de grâce est un précieux commencement de salut; parce qu'un commencement négligé hasarde la conversion tout entière, et si vous vous rendez justice, c'est pour avoir souvent négligé de pareils commencements que vous êtes encore à recommencer. Ne la négligez pas, sous prétexte d'une disposition de cœur qui fait espérer d'autres secours; parce qu'on vous offre la grâce aujourd'hui, dit saint Augustin, et l'on ne vous la promet pas demain. Dès ce jour commencez à rompre ces habitudes serviles sous lesquelles vous gémissez depuis si longtemps. Il vous en coûtera sans doute : la nature s'alarmera, la passion s'irritera, les tentations se multiplieront, mille fois l'esprit de ténèbres reviendra à la charge; mais après tout, il faut se déterminer une bonne foi, il faut faire une fin, et se souvenir qu'une éternité nous attend. Plus les combats seront rudes, plus vos victoires seront glorieuses : vos résistances feront votre mérite : vos efforts seront les justes satisfactions de vos crimes passés, et le sujet de vos récompenses à venir. Je vous les souhaite, etc.

## SERMON XIV.

### *Pour le dimanche de la Passion.*

#### SUR LES GRANDEURS DE JÉSUS.

Amen, amen dico vobis, antequam Abraham fieret, ego sum (*Joan.*, VIII.)

*En vérité, en vérité je vous le dis : j'étais avant qu'Abraham fût fait.*

Quelle charité de Jésus-Christ pour les hommes ! Lorsque les hommes lui préparent les supplices les plus cruels, la mort la plus ignominieuse, c'est alors même que, pour les prévenir contre le scandale de sa croix, il s'applique à les convaincre par les preuves les moins équivoques, qu'il est Dieu, et qu'il ne sera livré que parce qu'il le voudra, et au moment qu'il le voudra. Nous l'avons vu, il y a peu de temps, pour affermir la foi de ses disciples, manifester sa gloire à trois d'entre eux sur le mont Thabor, leur découvrir sa grandeur et sa divinité par le concours de divers prodiges mystérieux; leur faire entendre la voix du Père céleste, qui l'appelle son Fils bien-aimé, en qui il met toutes ses complaisances, qui le reconnaît pour sa sagesse éternelle, pour la vérité par essence, en ordonnant de l'écouter et de le suivre; leur faire voir Moïse et Elie qui figurent la loi et les prophètes, s'entretenant avec lui pour marquer qu'il est la fin et le terme de la loi, la lumière, le conducteur, l'objet des prophètes et l'accomplissement des prophéties; leur apprendre enfin, par l'entretien qu'il a avec Moïse et Elie sur ce qu'il doit souffrir à Jérusalem, que loin de se scandaliser de ses souffrances, ils doivent en conclure qu'il est véritablement le Sauveur attendu sous sa loi, promis par les prophètes, désigné par les anciennes figures, donné dans la plénitude des temps.

Aujourd'hui ce n'est plus à l'écart et à trois disciples seulement, mais au milieu du temple et à tout Israël qu'il expose les preuves de ses perfections, de ses grandeurs, de l'excellence de son ministère, en un mot, de sa divinité. Il les prouve d'abord par son impeccabilité, en défiant les Juifs de le convaincre du péché; par sa personnalité de Fils unique de Dieu, en l'appelant formellement son Père, qu'il honore, et qui également recherche sa gloire et lui fait justice; par sa qualité de vérité essentielle, de parole éternelle du Père, qui lui donnait droit d'être écouté et d'être cru de ceux à qui il daignait parler, et qui ne pouvaient, sans se rendre coupables, mépriser les vérités qu'il leur annonçait; par sa mission divine, en disant qu'il est celui dont Abraham a désiré avec ardeur de voir le jour, et dont la vue, seulement en esprit et par l'espérance, l'a comblé de joie. Enfin, par l'éternité de son existence dans le sein de Dieu en déclarant que, quoiqu'il n'eût paru que depuis peu d'années sur la terre, il était avant qu'Abraham fût fait : *Amen, amen dico vobis, antequam Abraham fieret, ego sum.*

Est-ce sans dessein que l'Eglise, dans ce saint temps, nous met coup sur coup sous les yeux toutes ces preuves des grandeurs, des perfections sublimes de Jésus-Christ? Non sans doute, mes frères; elle veut que nous nous en occupions d'une manière particulière, avant que d'entrer dans ces jours destinés à nous rappeler les humiliations de ce divin Sauveur. Conformons-nous donc aux vues de cette mère tendre et si éclairée sur nos besoins. Il est doux, il est grand, il est consolant de s'occuper de notre divin Sauveur, sous les divers points de vue de sa gloire et de ses abaissements. Il réunit lui seul le ciel et la terre, Dieu et l'homme, le temps et l'éternité; la vérité que nous devons croire, la majesté que nous devons adorer, la bonté que nous devons aimer, et la grâce que nous devons attendre

Mais comment réunir tous les objets de sa grandeur dont nous devons nous occuper aujourd'hui? C'est, ce me semble, en considérant Jésus-Christ dans son essence et dans ses fonctions. Dans son essence, nous connaîtrons ce qu'il est en lui-même. Dans ses fonctions, nous connaîtrons ce qu'il est par rapport à nous. Sous l'un et sous l'autre de ces rapports, il nous paraîtra toujours également grand. En un mot : 1° Jésus-Christ grand dans sa personne; 2° Jésus-Christ grand dans son ministère : c'est le partage de ce discours. Implorons les lumières du Saint-Esprit. *Ave, Maria.*

#### PREMIÈRE PARTIE.

Qui dit Jésus-Christ dit un Dieu, qui dit Jésus-Christ dit un homme : mais qui l'appelle simplement Dieu et simplement homme ne le définit qu'à demi. Il faut l'appeler un Dieu, l'appeler un homme, l'appeler un Dieu homme, et c'est ainsi que je vais réunir tous les traits de Jésus-Christ, et vous le faire voir : 1° grand dans sa divinité; 2° grand

dans son humanité ; 3° grand dans l'union de sa divinité et de son humanité.

Au commencement était le Verbe et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Ainsi, saint Jean, porté jusque dans le sein de Dieu même, nous parle de la divinité de Jésus-Christ : ainsi d'un seul trait nous fournit-il un fond inépuisable de réflexions et d'admiration sur l'essence et la personne du Fils de Dieu. Il était au commencement, non au commencement du monde, puisque le monde fut fait par lui ; non au commencement des siècles, puisque tous les siècles sont devant lui comme une heure : non au commencement de l'éternité, puisqu'il existe de toute éternité. Il est donc éternel, il est donc Dieu, puisque l'éternité ne convient qu'à Dieu seul. Aussi saint Jean nous dit-il qu'il était en Dieu et qu'il était Dieu, parce que comme rien, hors Dieu, ne peut être Dieu, tout ce qui est en Dieu ne peut être que Dieu : *Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum.* (*Joan.*, I.) Il est en Dieu, il est de Dieu, il est Dieu, parce qu'il est le Fils de Dieu, et comment est-il le Fils de Dieu? Est-ce par quelque adoption singulière ? Une telle adoption ne convient qu'à la créature, mais Jésus-Christ est le propre Fils de Dieu, sorti de son sein avant l'aurore du matin. Est-ce par une surabondance de grâce et de prédilection ? Non ; c'est ainsi que nous sommes les enfants de Dieu ; mais Jésus-Christ est le Fils de Dieu par nature, engendré de la même substance, et renfermant la même essence que son Père. Est-ce par une abondante participation à la puissance et à la majesté de Dieu ? Non ; c'est ainsi que les rois et les grands de la terre sont ses images : mais Jésus-Christ reçoit de son Père, avec l'être divin, tout ce qu'il est, tout ce qu'il a, tout ce qui le constitue Dieu. Est-ce par le concours de quelque être étranger ? Non ; c'est ainsi que sont engendrés les enfants des hommes : mais Jésus-Christ est engendré de son Père et dans son Père seul fécond par lui-même, vrai Dieu de vrai Dieu, Fils parfait d'un Père parfait, qui ne fait qu'un avec lui, parce qu'il est son éclat et sa gloire, sa pensée et son idée originale, l'éternelle et perpétuelle connaissance qu'il a de lui-même. Est-ce par une communication de nature qui laisse au Père la supériorité du temps et des qualités personnelles ? Non ; c'est ainsi que sont encore engendrés les enfants des hommes qui succèdent à leurs pères qui souvent n'en reçoivent pas le mérite, et qui jamais n'en prennent l'ancienneté : mais Jésus-Christ est le Fils de Dieu, non par une simple participation du nom de Dieu, de l'essence de Dieu, de la substance de Dieu, mais dans la plénitude de la divinité, de l'indépendance et de l'éternité de Dieu. Dans la plénitude de toutes les perfections divines, possédant si pleinement la lumière, la sagesse, la toute-puissance divine, qu'il est appelé la lumière, la parole, le conseil, la force de Dieu, et qu'il en exerce toutes les fonctions. Ainsi nous l'apprend saint Jean, après la sublime image qu'il nous a fournie du Verbe éternel : au commencement il était en Dieu et toutes choses ont été faites par lui ; c'est lui qui, comme sagesse de Dieu, a tout conçu, tout disposé, tout arrangé selon les desseins de Dieu, étant lui-même la pensée et le conseil de Dieu : *Omnia per ipsum facta sunt.* (*Ibid.*) C'est lui qui, comme force de Dieu, a rendu tout docile à sa voix : qui de rien a formé tout ce qui vit et qui respire ; qui fait croître et multiplier toutes choses, selon sa nature et son espèce : qui forme et qui détruit, qui élève et qui abaisse ; qui conserve ou qui anéantit, parce qu'il est la parole et la force de Dieu : *Sine ipso factum est nihil quod factum est.* (*Ibid.*) Comme le principe de la vie, c'est lui qui ordonne notre subsistance ou notre destruction temporelle, qui nous fait vivre après le trépas à sa justice ou à sa miséricorde, parce que tout ce qu'il a fait est demeuré dans sa main pour le régir et le conserver pour en régler le mouvement, le repos ou le changement : pour en faire ce qu'il voudra, jusqu'à ce qu'il renouvelle et qu'il change tout, sans jamais changer lui-même : *In ipso vita erat.* (*Ibid.*) Comme lumière de Dieu, c'est en lui que Dieu voit tout dans le présent et dans le futur : c'est par lui que Dieu se connaît, se contemple et s'aime lui-même ; c'est par lui qu'il éclaire les anges et les hommes, qu'il se manifeste aux uns par la gloire, et qu'il se découvre aux autres par la révélation : c'est par lui qu'il a parlé aux prophètes, qu'il s'est expliqué aux législateurs ; c'est avec lui que le Seigneur a formé ses décrets éternels sur les enfants des hommes ; c'est de lui que les enfants des hommes puisent l'esprit, la raison et l'intelligence qui caractérisent l'homme, et la foi, la soumission et la docilité, qui caractérisent le chrétien : *Et vita lux hominum* (*Ibid.*) : parce qu'il est la lumière éternelle, parce qu'en lui sont renfermés tous les trésors de la science et de la sagesse de Dieu, parce que, sans rien affaiblir ni diminuer dans Dieu, il en a pris tous les traits : faisant la gloire et le bonheur de son Père, comme son Père fait sa gloire et son bonheur ; grand, parfait et souverainement parfait avec lui et comme lui dans tous les temps et dans tous les jours de l'éternité : *Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum.* (*Ibid.*)

Quels sont ici nos sentiments, ô chrétiens, à la vue de ces grandeurs ineffables que la foi nous découvre dans le Verbe de Dieu ? Humiliés par notre impuissance à les comprendre, imiterons-nous tant d'esprits superbes qui font de la sublimité de ces divins objets autant de motifs d'incrédulité ? Ah ! plutôt apprenons de ces vérités impénétrables quelle est la grandeur du Dieu que nous adorons ; confirmons-nous d'autant plus dans la foi de ses mystères, qu'ils sont plus supérieurs à notre intelligence ; apprenons-y que rien n'est plus propre à Dieu que d'être au-dessus de la portée de l'homme ; apprenons-y

que rien n'est plus propre à l'homme que l'humilité, l'adoration et le tremblement. Rendons à Jésus-Christ Dieu ce légitime hommage de notre esprit et de nos cœurs, et disposons-nous à le contempler sous de nouvelles grandeurs, en qualité d'homme.

Etre, avant l'origine des siècles, prédestiné à devenir Fils unique de Dieu, à être conduit, animé, dirigé par le Verbe de Dieu, à ne faire qu'un même tout avec le Verbe de Dieu, à remplir les plus hauts desseins de la justice et de la miséricorde de Dieu, et recevoir dans la plénitude des temps tous ces titres glorieux et tous les effets d'une haute destination : voilà, dit saint Paul, le grand mystère qui s'est accompli dans l'humanité de Jésus-Christ. Quelle gloire pour cette humanité sainte! quels traits de grandeur découvrons-nous dès lors dans Jésus-Christ homme! Je le vois, par la lumière de la révélation, faire de toute éternité l'objet de la complaisance de Dieu, qui le chérit comme étant son Fils; je le vois séparé de la masse corrompue des enfants des hommes, quoiqu'il ait reçu la même chair et la même nature qu'eux. Par une conséquence de cette séparation, j'apprends qu'il est conçu par l'opération de l'Esprit-Saint, né d'une Vierge sans tache, aussi pure après qu'avant son enfantement, reconnu dès son entrée dans le monde pour le propre Fils de Dieu, qui lui dit : Vous êtes mon Fils et je suis votre Père, vous êtes mon Fils et je vous ai engendré aujourd'hui; qui l'élève d'autant plus au-dessus des anges, qu'il lui donne un nom plus excellent que le leur, et qu'il leur ordonne de se prosterner devant lui, dès son entrée dans le monde; qui l'élève d'autant plus au-dessus des patriarches, qu'il l'établit héritier de toutes choses, tandis qu'ils n'étaient héritiers que d'un pays et d'un coin de la terre; qui l'élève d'autant plus au-dessus des prophètes, que Jésus-Christ sait tout et pour toujours, tandis qu'ils n'étaient éclairés que sur quelques vérités et pour un temps; qui l'élève d'autant plus au-dessus des législateurs, qu'il est le chef d'une alliance plus parfaite, et qu'il est maître de la maison, dont les autres n'étaient que les serviteurs; qui l'élève d'autant plus au-dessus des pontifes, que la victime qui lui est confiée est plus noble et plus précieuse que les taureaux et les béliers, puisqu'elle n'est autre que lui-même; qui l'élève d'autant au-dessus des rois, qu'ils ne commandent qu'à des peuples particuliers, et que Jésus-Christ est roi de l'univers; qu'ils ne sont rois que pour un temps, et que Jésus-Christ est établi pour tous les siècles, parce qu'il lui a été dit : le ciel et la terre périront, mais vous demeurerez, ils seront changés, mais pour vous, vous serez toujours le même, et vos années ne finiront point; tandis enfin que les rois ordinaires doivent leur couronne aux succès de leurs armes, à l'élection des hommes, ou aux priviléges de la naissance, Jésus-Christ la doit à ses vertus pratiquées dans la nature humaine, comme Dieu son Père le lui dit : Vous avez aimé la justice, et vous avez haï l'iniquité, c'est pourquoi Dieu, votre Dieu vous a sacré d'une huile de joie, d'une manière plus excellente que tous ceux qui participeront à votre gloire.

Oui, mes frères, c'est par son amour pour la justice, par sa sagesse et ses vertus humaines qui, selon l'Ecriture, croissaient et se manifestaient de plus en plus aux yeux de Dieu et des hommes; c'est par son obéissance à son Père, par la soumission à ses ordres, et par l'observation de ses lois, que Jésus-Christ homme a mérité les titres glorieux qu'il a reçus. Il s'est humilié, dit l'Apôtre, et s'est rendu obéissant jusqu'à la mort de la croix; c'est pourquoi Dieu l'a exalté et lui a donné un nom au-dessus de tout nom, auquel tout fléchit au ciel, sur la terre et dans les enfers. Voilà l'humanité de Jésus-Christ bien désignée dans son exaltation et dans ses récompenses; car, que Jésus-Christ comme Dieu, soit élevé sur tout ce qui vit et qui respire, que tout dans l'univers respecte son pouvoir et son empire absolu, c'est une suite nécessaire de sa divinité. Il s'en suit donc que l'élévation et les récompenses dont parle ici saint Paul, tombent sur son humanité sainte, puisque c'est son humanité qui pouvait recevoir de nouveaux degrés de gloire, et mériter cette gloire à titre de récompense. On peut et l'on doit dire, remarquez ceci, mes frères, on peut et l'on doit dire que dans Jésus-Christ un Dieu a été exalté, un Dieu a été récompensé, un Dieu a mérité, un Dieu a reçu un nom au-dessus de tout nom; comme on peut et l'on doit dire aussi que dans Jésus-Christ un Dieu s'est humilié, un Dieu s'est soumis, un Dieu a souffert; mais comme on ne peut pas dire que l'homme en Jésus-Christ est engendré de toute éternité, est de même substance que son Père, produit le Saint-Esprit avec son Père, a créé le monde avec son Père : de même on ne peut pas dire que la divinité dans Jésus-Christ a commencé d'être glorieuse, a reçu des récompenses de ses mérites, et des marques de distinction qu'elle ne possédait pas. Il faut donc conclure une seconde fois, que c'est en qualité d'homme que Jésus-Christ reçoit un nom au-dessus de tout nom, un sacerdoce, un royaume, un ministère, une gloire qui l'élèvent au-dessus de tout, et que c'est en qualité d'homme qu'il est grand par son affiliation divine, grand par sa naissance surnaturelle dans le temps, grand par ses vertus humaines et méritoires, grand par son empire sur toutes les nations, grand par son ministère qui l'élève au-dessus de Moïse, grand par son sacerdoce qui l'élève au-dessus d'Aaron, grand par son nom qui l'élève au-dessus des anges, grand enfin par son étroite union à la divinité, qui le rend une même personne avec le Verbe.

Autant de grandeurs exprimées dans Jésus-Christ, autant de grandeurs qui nous sont communiquées par notre étroite union avec lui. En lui, nous sommes prédestinés à être enfants de Dieu, en lui nous sommes nés enfants de Dieu, en lui nous avons été con-

sacrés rois, prêtres, souverains pour notre Dieu ; en lui nous sommes aussi élevés, dit saint Augustin, qu'il est rabaissé en nous : *Ipse tantum Deus efficior, quantum Christus est homo.* Or comprenons-nous quels devoirs immenses nous impose un tel honneur, quel respect nous devons à Jésus-Christ incorporé dans nous, quelle pureté doit éclater dans une chair divinisée par le choix qu'il en a fait, quelle horreur ce serait de la souiller par des excès honteux qui feraient en quelque sorte rougir Jésus-Christ de son alliance avec nous : nous profanerions son humanité, nous outragerions sa divinité qui, réunies l'une et l'autre, donnent de nouveaux traits à la grandeur de sa personne: c'est pourquoi nous allons encore considérer Jésus-Christ en qualité de Dieu homme.

On peut être grand, ou par la perfection de son être, ou par la dignité de ses fonctions, ou par les biens abondants qu'elles produisent, ou par les circonstances glorieuses qui les accompagnent, ou par les succès heureux qui les suivent, ou par la fin glorieuse qui les couronne. Mais on est grand, on est infiniment grand, lorsqu'en soi-même on reconnaît toutes ces grandeurs au plus haut point et par rapport à l'objet le plus sublime. Tel et plus grand encore est Jésus-Christ Dieu et homme, en lui même et dans ses œuvres. En lui est renfermé le grand mystère dont parle saint Paul, ou plutôt il est lui-même ce profond mystère que l'Apôtre nous dépeint par ces paroles : C'est ici le grand mystère de la piété, manifesté dans la chair, justifié par l'esprit, montré aux anges, prêché aux hommes, reçu du monde, et consommé dans la gloire.

Mystère de la piété qui satisfait à la grandeur de Dieu, auquel il donne un adorateur digne de lui ; qui l'adore comme inférieur, en qualité d'homme; qui l'honore comme égal en qualité de Dieu ; qui satisfait à la justice de Dieu, auquel il donne une victime qui porte toute la rigueur de ses coups, comme couverte de la forme de pécheur, et qui nous attire sa clémence, comme étant l'innocence et la sainteté même ; qui satisfait à la miséricorde de Dieu, en lui fournissant de quoi l'exercer, sans déroger à sa justice ; qui satisfait à tous nos besoins en soulageant notre infirmité sans laisser notre indignité impunie ; qui réconcilie le ciel avec la terre, en conservant les droits de l'un, en payant les dettes de l'autre dans sa propre personne : *Magnum pietatis sacramentum.* (I *Tim.*, III.)

C'est dans la chair qu'il a prise de nous, que Jésus-Christ accomplit les hauts et profonds mystères, et cette chair dont il est revêtu, loin de le déprimer à nos yeux, nous le montre plus grand, parce qu'elle nous le fait voir plus admirable : admirable, parce que, sans perdre et sans dégrader la nature de Dieu, il s'est fait homme sans faire perdre à l'homme sa nature et son essence humaine ; si parfaitement distinct de l'homme, en qualité de Dieu, que la divinité conserve en lui tous ses droits ; si parfaitement semblable à l'homme, en qualité d'homme, que la nature humaine conserve en lui toutes ses opérations ; si intimement uni à l'homme que de Dieu et de l'homme il ne fait qu'une même personne ; Dieu homme, homme Dieu, tellement Dieu qu'il est homme, tellement homme qu'il est Dieu; Fils de Dieu et Fils de l'homme, aussi réellement Fils de Dieu qui l'engendre de toute éternité que Fils de Marie qui l'a conçu dans le temps; Fils de Dieu et pouvant dire par conséquent avec vérité qu'il est égal à son Père; Fils de l'homme et disant par conséquent avec vérité que son Père est plus grand que lui ; souverain comme son Père et disant avec vérité qu'il fait toutes choses avec lui; serviteur de Dieu son Père et disant avec vérité qu'il n'est pas venu faire sa volonté, mais celle de celui qui l'a envoyé ; éternel comme Dieu et disant avec vérité qu'il était avant Abraham; sujet au temps comme homme et disant avec vérité qu'Abraham s'était réjoui de voir en esprit sa naissance temporelle; fils de David et tirant son origine, selon la chair; maître de David et la source de ses grandeurs et de ses prérogatives, selon la divinité; conservant en un mot toutes ses qualités divines avec ses qualités humaines; faisant tantôt des actions de Dieu et tantôt des actions de l'homme, et nous montrant sous toutes les formes et de toutes les façons un composé divin qu'on ne peut assez adorer, assez admirer, assez aimer sous le voile de notre chair : *Manifestatum in carne.* (*Ibid.*)

Tel autrefois, sous de diverses formes et sous les mêmes traits de grandeur, l'a désigné l'Esprit de Dieu par la bouche de ses prophètes et par les actions figuratives des plus grands hommes de l'ancien peuple. Dans tous les livres saints je le reconnais et l'adore comme fils de l'homme et comme Fils unique de Dieu, plein de grâce et de vérité. Ici c'est David qui nous le représente comme un homme accablé sous le poids des traverses, criant vers son Père le jour et la nuit, se plaignant d'en être abandonné, sollicitant ses anciennes miséricordes et le priant d'en user du moins à son égard comme il l'exerça sur ses pères dans les jours de leur tribulation. Ailleurs il nous le dépeint comme le Seigneur assis à la droite du Seigneur, dans une même gloire, dans une même sainteté, dans un même empire, asservissant à son joug tous les peuples, voyant tomber à ses pieds tous les mortels, adoré des rois ses ennemis, obligés de fléchir devant lui leurs têtes superbes pour lui servir de marchepied. Là, c'est Isaïe qui nous en parle comme d'un homme sujet à nos faiblesses, si humilié qu'il n'est pas reconnaissable, qu'il ressemble à un homme frappé de Dieu. Ailleurs il nous dit que son bras domine sur toute la terre, qu'il punit et qu'il récompense à son gré, qu'il est la lumière du monde et qu'il règne sur toutes les nations. Dans un autre endroit, c'est le même prophète qui, réunissant des traits de l'humanité et de la divinité de Jésus-Christ, s'écrie avec une

joie toute sainte : Un enfant nous est né, un enfant nous a été donné ; il portera sa principauté sur son épaule ; il sera appelé l'admirable, le conseiller, le Dieu fort, le père du siècle futur et le prince de la paix ; son empire se multipliera sans bornes, et son règne n'aura pas de fin. Si je consulte les histoires saintes, j'y vois également Jésus-Christ homme désigné sous les plus beaux jours; David, persécuté par ses proches, méconnu par ses sujets, contredit dans ses œuvres, me montre Jésus-Christ homme ; dans Salomon couvert de gloire, recevant le tribut de toutes les nations, faisant les délices et le bonheur de tout son peuple, je reconnais Jésus-Christ Dieu. Dans Melchisédech, dont on ignore la généalogie et la parenté, j'adore Jésus-Christ Dieu et homme qui, comme homme, a paru sur la terre, conversant avec les hommes comme un d'entre eux ; qui, comme Dieu, n'a d'autre origine que lui-même, et d'autre commencement que l'éternité. Tout enfin, la loi, les prophètes, les patriarches, les prêtres, le temple, les victimes, les cérémonies, tout me parle de Jésus-Christ, tout me l'annonce comme le saint Israël, le Sauveur de son peuple, le désiré des nations, la vérité de tout, le principe de tout, la fin de tout, au ciel, sur la terre et dans toute l'éternité : c'est l'esprit de Dieu qui me montre Jésus-Christ dans tout cela : *Justificatum spiritu.* (I *Tim.*, III.)

Cet esprit de Dieu l'a lui-même appris aux anges du ciel qui, successivement honorent Jésus-Christ comme homme et comme Dieu. A sa conception ils l'annoncent comme leur maître; à sa naissance, ils l'adorent comme leur Créateur ; dans le désert, ils le soulagent comme un homme infirme; dans le jardin des Olives, ils le consolent comme sujet à nos faiblesses ; à sa résurrection, ils chantent sa victoire ; à son ascension, ils célèbrent le triomphe de son humanité divinisée. *Quod apparuit angelis.* (*Ibid.*)

Mais le salut des hommes, et non des anges, était la fin pour lequelle Jésus-Christ s'était fait homme; il fallait que l'Homme-Dieu fût principalement annoncé aux hommes, et Jésus-Christ lui-même s'est annoncé à eux par tout ce qui pouvait lui concilier leur admiration avec leur adoration. S'il paraît à leurs yeux revêtu d'une forme humaine, il fait éclater à travers les voiles de sa chair, un air de douceur et de majesté supérieures à l'homme ; s'il parle et s'il converse avec les hommes, il sort de sa bouche des paroles de grâce et de vie qui font dire que jamais homme n'a parlé de la sorte ; si les pharisiens lui contestent la qualité de maître, si ses disciples hésitent dans la foi, si les peuples lui disputent la qualité de Dieu, il appelle toute la nature en témoignage, et le ciel, la terre, les enfers, la mer, la maladie, et la mort même, se hâtent de rendre hommage à sa grandeur, en se montrant dociles à sa voix : les vents et les tempêtes se calment à ses ordres, la mer devient solide sous ses pas ; dans ses mains la boue devient principe de lumière; dans sa bouche, la parole est une source de santé pour les malades et de vie pour les morts : avec la même facilité qu'il rend la vie temporelle, il ressuscite les âmes à la grâce, et pour prouver qu'il a le pouvoir de remettre les péchés, il commande à un paralytique de marcher, et le paralytique marche. Ainsi s'annonce Jésus-Christ, toujours en maître de la nature, toujours en souverain des cœurs, toujours en Sauveur, toujours en Dieu : *Prædicatum est gentibus.* (*Ibid.*)

Mais ce qui relève infiniment la grandeur de Jésus-Christ fait homme, c'est qu'il se fait adorer de tout le monde, par lui-même et de son autorité particulère. Il ferme le temple de Jérusalem ; il abolit la religion ancienne et tout devient nouveau par ses mains; nouveaux articles de créance, nouveau culte, nouveaux commandements et tout cela presque également ennemi des sens, également étranger à l'esprit humain ; et malgré l'esprit humain et les sens révoltés, malgré le judaïsme irrité, malgré le paganisme armé de toute la force humaine, Jésus-Christ est adoré dans le monde et reconnu pour vrai Dieu. Il est vrai que ç'a été principalement par le ministère des apôtres ; mais reçurent-ils de secours et d'autorité que de Jésus-Christ? Allez, dit-il, baptisez, donnez le Saint-Esprit, remettez les péchés, prêchez l'Evangile à toute créature humaine, et les miracles, pour confirmer vos paroles, marcheront à votre suite. D'où je conclus que si les apôtres ont prêché, c'est par la mission de Jésus-Christ; s'ils ont opéré des prodiges, c'est par la vertu de Jésus-Christ ; s'ils ont surmonté des obstacles, c'est par la force de Jésus-Christ; s'ils ont persuadé les peuples, c'est par la lumière de Jésus-Christ ; s'ils ont baptisé, s'ils ont remis les péchés, c'est au nom de Jésus-Christ; s'ils ont planté, s'ils ont arrosé, s'ils ont donné l'accroissement, c'est par l'onction de Jésus-Christ ; s'ils ont plus ou moins annoncé l'œuvre de Dieu, c'est par un secours plus ou moins abondant de la grâce de Jésus-Christ, parce que Jésus-Christ présidant à tout, disposant de tout, étant la source de tout dans l'Eglise, donne sa grâce à qui veut, dans la mesure qu'il veut, pour être connu et pour être adoré : *Creditum est mundo.* (*Ibid.*)

Ce Dieu homme, sorti du ciel, né de la terre, n'était pas pour résider toujours parmi les enfants des hommes, il lui fallait un séjour digne d'un Dieu pour y consommer ses grandeurs et sa gloire. Ouvrez-vous donc, portes du ciel, exhaussez-vous, élargissez-vous pour recevoir le Roi de gloire ; et vous terre, accourez au dernier spectacle qu'il va vous donner, et recevez la dernière preuve de son humanité jointe à sa divinité. Voyez-le s'élever sur les astres par sa propre vertu, parce qu'il est Dieu, et se manifester encore visiblement à vos yeux, parce qu'il est homme. Voyez-le avec transport, porter dans le sein de son Père la même nature qu'il a prise de nous, recevoir sur un même trône, avec l'Ancien des jours, la gloire, la divinité, les bénédictions, et avec la même charité

qu'il exerça sur la terre, régir son Eglise du haut du ciel, la garder, la soutenir, l'enrichir, lui être tout en toutes choses jusqu'à la consommation des siècles. *Consummatum est in cœlis.* (I *Tim*, III.)

Eh bien! mes frères, quelles idées avez-vous à présent de Jésus-Christ? quelles idées avez-vous de vous-mêmes? Ne vous applaudissez-vous pas de lui appartenir? trouvez-vous que tout ce qu'on nous vante de grand, de beau, de magnifique sur la terre, égale la gloire qui nous est acquise en lui et par lui? Ah! que ceux qui méditent attentivement de si sublimes objets méprisent les chimériques honneurs qui si souvent surprennent ici-bas notre admiration; qu'ils trouvent viles et méprisables les richesses inconstantes dont se repaît notre cupidité! Non, chrétien, nous n'avons plus besoin qu'on nous décrie les biens de la terre pour nous en détacher; nous n'avons plus besoin que par de longs discours on entreprenne d'élever nos sentiments et nos désirs. Méditons attentivement Jésus-Christ, comprenons bien quelle est l'étroite union qui se trouve entre nous et lui. Rien de plus propre à nous élever au-dessus de nous-mêmes, à contenter notre raison, à consoler, à pacifier notre cœur. Faisons donc de Jésus-Christ notre étude la plus assidue, nous y trouverons les plus pressants motifs de ne nous glorifier qu'en lui. Mais pour bien étudier Jésus-Christ, après l'avoir contemplé dans sa personne, considérons-le encore dans son ministère.

SECONDE PARTIE.

Ce n'est que pour le salut des hommes que Jésus-Christ a exercé son ministère, et c'est au salut des hommes que se rapporte aussi tout le ministère de Jésus-Christ. Pour conduire les hommes au salut, il fallait leur découvrir les lumières de la vérité, leur montrer les voies de la sainteté, leur obtenir le prix d'une heureuse éternité. C'est ce qu'a fait Jésus-Christ d'une manière digne de lui, et c'est ce qui le rend à jamais grand par sa doctrine, grand par ses exemples, grand par ses mérites. 1° Jésus-Christ docteur; 2° Jésus-Christ modèle; 3° Jésus-Christ Sauveur; voilà ce qu'il nous est par son ministère. Disciples dociles, imitateurs fidèles, enfants reconnaisants, voilà ce que nous devons être par notre conduite.

Que de qualités pour être premier docteur en fait de religion! aussi, jusqu'à Jésus-Christ, ne s'était-il trouvé aucun docteur parfait et dont la doctrine ne se fût ressentie de la faiblesse de l'esprit humain. Bornés dans leurs lumières, les uns sont parvenus jusqu'à la connaissance de certaines vérités, et par des erreurs grossières ils ont montré qu'ils ignoraient toutes les autres. Ceux-ci, aveuglés par des ténèbres naturelles ou volontaires, ont donné dans autant de travers qu'ils ont traité d'articles; ceux-là, voulant prescrire des règles, ont irrité les passions en s'efforçant de les réprimer; quelques-uns, en donnant des lois, les ont vu violer sous leurs yeux parce qu'ils n'en faisaient connaître ni la cause ni la fin. Tous ont différé les uns des autres dans leurs idées et leurs principes; preuve incontestable de leur égarement commun, puisque la vérité n'admet ni partage ni différence. Celui-là seul mérite donc le titre de docteur, qui joint à la sublimité des lumières l'étendue des connaissances et la clarté des discours pour les exposer, qui, libre des préjugés causés par les passions, établit des principes sûrs, prescrit des règles équitables qui maintiennent le bon ordre, propres à tous les hommes, à tous les états, à toutes les circonstances, à la portée de tous les esprits, capables de conduire à la plus haute perfection; qui fassent aimer leur propre autorité en faisant sentir, d'un côté, quels maux elles guérissent, et, de l'autre, quelles récompenses elles assurent. Telle et plus parfaite encore est la doctrine de Jésus-Christ.

Sorti du sein du Père des lumières, formé dans le sein d'une Vierge par le dispensateur de la lumière, né dans le monde pour en être la lumière; à peine y paraît-il, qu'il porte écrit sur son front, je suis la lumière du monde.

Il parle, et tout ce qu'il dit est lumière; il vit au milieu des hommes, et tout ce qu'il fait est lumière; il rend en mille façons témoignage à la lumière, et la lumière rend en mille manières témoignage à Jésus-Christ. Ainsi rempli de la lumière la plus sublime, ou plutôt étant la lumière même par excellence, il nous apprend les plus belles, les plus grandes, les plus hautes vérités: vérité de l'être divin, essence de l'être divin, trinité de l'être divin, égalité des trois personnes divines, en perfection, en puissance, en éternité. Il nous apprend à connaître le père et le culte que nous lui devons, qui est une adoration en esprit et en vérité; il s'est fait connaitre lui-même, et le besoin que nous en avions, en nous disant qu'on ne peut aller à son Père que par lui; il nous a fait connaître son Esprit divin, et l'usage que nous devons en faire, en nous avertissant d'être dociles à sa voix et fidèles à sa grâce. Pour l'étendue des connaissances, quelle multiplicité nous en donne-t-il! Qu'on cherche, qu'on parcoure tout ce qui peut être avantageux, tout ce qui peut être nuisible, quelles sont les véritables vertus, quels sont les caractères reconnaissables des vices; ce qui nous conduit à Dieu, ce qui nous en éloigne, ce que nous devons rechercher, ce que nous devons éviter, tout se trouve expliqué dans la doctrine de Jésus-Christ d'une manière si bien circonstanciée, qu'il ne nous reste que le regret de ne pouvoir en parcourir les articles. En est-il quelqu'un qui, par l'évidence et la clarté qui l'accompagne, trouve de l'obscurité que dans l'orgueil et l'amour-propre? Rien qui dépende de l'interprétation arbitraire ou passionnée, rien qui ne détruise tout le langage des passions, rien qui ne s'explique par lui-même, rien qui

ne soit à la portée de tout le monde. Aimer Dieu, dont nous avons tout reçu, qui possède tout, et dont nous espérons tout; lui consacrer tout notre cœur, toutes nos forces et toutes les puissances de notre âme; chérir nos frères jusqu'à donner nos vies pour eux s'il le fallait, leur accorder tout ce que nous désirons de leur part, leur épargner les traitements que nous craindrions pour nous-mêmes; quel est l'homme si borné dans ses lumières, qui ne comprenne ces deux grandes maximes auxquelles se réduit en quelque sorte tout l'Evangile? ne les trouve-t-il pas gravées dans son propre cœur? n'est-ce pas ce que toute la nature lui crie au dehors et au dedans? Aussi cette doctrine s'étend-elle à tout; elle embrasse tous les arts, toutes les conditions; elle fournit des préceptes pour tous les temps et toutes les conjonctures; elle règle jusqu'aux mouvements du cœur, jusqu'aux pensées de l'esprit; elle ordonne toute la vie de l'homme et de tous les hommes. Oui, formez-vous l'idée de la république la mieux ordonnée; rappelez, si vous voulez, la vie des enfants de l'Eglise naissante; représentez-vous, si cela ne suffit pas, les apôtres assemblés après la descente du Saint-Esprit; pénétrez le ciel, s'il est possible, et remettez-vous devant les yeux le céleste séjour; qu'on me montre une société de chrétiens dociles et fidèles à la doctrine de Jésus-Christ, nous y verrons le même ordre, la même paix. Plus de haine, plus de vengeances, plus de passions écoutées, parce que l'amour-propre y sera sacrifié à la charité commune; c'est ce qui rend la doctrine de Jésus-Christ aussi parfaite qu'elle peut l'être. On en avait trouvé qui condamnaient l'usurpation d'un bien étranger, la violence et l'emportement contre ses semblables; mais quelle doctrine, avant celle de Jésus-Christ, avait condamné l'orgueil et la complaisance en soi-même, la haine et la vengeance contre un ennemi? Quelle autre avant la sienne, nous apprend à redouter les honneurs, à s'affliger des louanges, à reconnaître le mal par le bien, à se faire un crime d'un désir, d'une seule pensée contraire à l'innocence? Une telle perfection ne peut que rendre cette doctrine austère à la nature; aussi nous oblige-t-elle à désavouer presque tous nos penchants, à nous prescrire une vigilance gênante, à bénir les disgrâces qui nous accablent. Mais en nous prescrivant cette vie de mortification et de combats, ne nous en apprend-elle pas la raison et la justice? La vérité de Dieu qui marche à côté de ses préceptes, m'apprend que je suis corrompu dès mon origine; que presque tous mes penchants tendent au mal; que je suis redevable à la justice de Dieu; que les plaisirs du monde sont vains; que l'amertume de l'Evangile est salutaire; dès lors, je vois que c'est avec raison qu'on m'oblige à me gêner, à me contraindre, à me mortifier; et si j'ai de la foi pour les vérités de Dieu, si je prends même à cœur ma perfection, s'il est seulement en moi quelque équité naturelle, il ne me coûte plus de me déterminer à la pratique de ces devoirs gênants, parce que je comprends qu'on ne me contraint que pour me soutenir, qu'on ne me fortifie que pour me rendre heureux et me faire vivre éternellement.

A la vue de cette fin bienheureuse qu'on me propose, et qui donne les derniers traits à la doctrine de Jésus-Christ, non-seulement j'embrasse avec soumission, mais avec joie tout ce qu'on m'impose. Dès qu'on m'assure d'une récompense infiniment grande, et qui renferme tous les biens, dès qu'on ne me promet rien moins que de partager le bonheur de Dieu même, dès qu'on me parle d'habiter dans sa maison et d'être glorifié de sa propre gloire; quoi que je souffre, quoi qu'il m'en coûte, quoi que je sacrifie, je dis, avec l'Apôtre : ***Je souffre,*** il est vrai, ***mais je ne suis point confondu,*** parce que j'ai placé mes espérances en un Dieu infiniment riche en miséricordes et qui m'en promet les plus magnifiques effets pour prix de mes travaux. A la vue de cette doctrine si parfaite dans sa sublimité, dans son étendue, dans sa justesse, dans son équité, dans la fin qu'elle me propose, je m'écrie avec saint Pierre, en m'adressant à Jésus-Christ : Vous avez, Seigneur, les paroles de la vie éternelle; tout ce que vous nous apprenez est esprit et vie; à quel autre pourrions-nous aller pour être instruits? qui pourrions-nous écouter préférablement à vous? Ainsi pensent, ainsi s'expriment les vrais chrétiens qui respectent la doctrine de Jésus-Christ et qui l'honorent. Mais où sont-ils aujourd'hui, ces chrétiens véritables qui respectent la doctrine de Jésus-Christ et qui l'honorent? Les uns regardent cette doctrine venue du ciel comme impraticable sur la terre, les autres la reçoivent d'esprit et la rejettent de cœur. Froids admirateurs et lâches disciples dont la conduite dément les paroles du Verbe éternel. Ah! si ceux qui méprisèrent la doctrine de Moïse furent rejetés de Dieu, comment seront traités ceux qui méprisent les maximes de son propre Fils? Pourront-ils échapper au plus sévère jugement? Non, sans doute, parce que Jésus-Christ ne leur laisse aucun prétexte, qu'il joint son exemple à sa doctrine et qu'il est non-seulement le docteur le plus éclairé, mais encore le plus parfait modèle.

En vain se proposerait-on de persuader une doctrine qu'on ne soutiendrait pas par son exemple: ce serait montrer la voie sans la frayer, et la rendre impraticable. On pourrait tout au plus s'attirer une admiration stérile, mais on n'obtiendra jamais une docilité parfaite. C'est l'écueil où se sont brisés les chefs de tant de différentes sectes, qui s'efforçaient de se surpasser à l'envi par la sagesse de leurs lois et l'équité de leurs maximes. Docteurs sublimes lorsqu'il ne fallait que prononcer, lâches prévaricateurs, lorsqu'il s'agissait de pratiquer; rien de plus grand que leurs discours, rien de plus bas que leurs actions. Aussi n'ont-ils

forme que des disciples qui leur ressemblaient, panégyristes perpétuels de la sagesse, ennemis véritables de la solide vertu. Les plus grands hommes d'Israël étaient eux-mêmes des modèles imparfaits, parce qu'ils étaient des hommes distingués par quelques vertus particulières qui dominaient en eux, humiliés par quelques défauts inséparables de l'humanité. A Jésus-Christ seul il était réservé d'être un modèle parfait des vertus les plus pures, des vertus les plus fermes, des vertus les plus étendues, des vertus les mieux soutenues, en un mot, des vertus qu'il avait prêchées, et telles qu'il les avait recommandées.

Qu'on examine tout ce qu'il a recommandé : détachement des richesses, fuite des honneurs, éloignement du monde, renoncement aux plaisirs, ardeur pour les souffrances, patience dans les persécutions, condescendance pour les pécheurs, charité pour tous les hommes, soumission aux souverains, obéissance à son Père, prière, zèle, humilité, on trouvera tout cela parfaitement exprimé dans tout le cours de sa vie.

Veut-il naître parmi les hommes, c'est au milieu de l'indigence la plus révoltante pour la nature humaine. Se choisit-il une mère, confie-t-il le soin de son enfance à un homme, c'est dans un état vulgaire qu'il va les chercher. S'associe-t-il des disciples et des coopérateurs de ses œuvres, ce sont des hommes grossiers et méprisables. Prêche-t-il sa doctrine dans Israël, ce n'est ni chez les riches chez qui se trouvent les plaisirs, ni chez les grands et les savants chez qui se trouvent les honneurs. Est-il dévoué dans les conseils de son Père à la mort la plus douloureuse, elle fait l'objet de ses plus ardents désirs et le sujet de ses plus doux entretiens. Les pharisiens se déclarent-ils ses ennemis, toujours également équitable, il reprend leurs vices en leur présence et maintient leur autorité devant les peuples. L'accuse-t-on injustement, il se tait avec modestie. L'interroge-t-on avec insulte, il répond avec sagesse. Le sacrifie-t-on à l'envie, il n'éclate ni en reproches contre les hommes, ni en murmures contre son sort ; il ne porte à la mort ni la fierté qui la brave, ni la faiblesse qui la craint. Dans le cours de sa vie mortelle jette-t-il les yeux sur les misères humaines : son cœur compatissant en est attendri et sa main bienfaisante les soulage. Lui présente-t-on des pécheurs pour les condamner, sa douceur les excuse et sa miséricorde les absout. Le consulte-t-on sur les tributs qu'on doit payer aux princes, il assure leurs droits par sa réponse et respecte leur souveraineté par sa déférence. Faut-il obéir à son Père en qualité d'homme : il n'agit que pour sa gloire et conformément à ses ordres. Quelque conformes que ses exemples soient aux diverses situations de tout le monde, il a néanmoins voulu les diversifier encore davantage, et c'est par là que s'expliquent et que se concilient entre elles tant d'actions différentes en apparence dont il a donné le spectacle au monde.

On l'a vu, tantôt s'ensevelir dans la solitude, pour nous apprendre à nous précautionner contre le monde ; tantôt se montrer au peuple et l'instruire, pour nous apprendre à concilier le zèle pour le salut de nos frères avec le soin de notre propre sanctification. On l'a vu, tantôt se dérober à la malice de ses ennemis, pour nous apprendre les règles d'une sage précaution, et tantôt se livrer aux traits de leur fureur, pour nous apprendre à les supporter avec générosité. On l'a vu, tantôt tenir ses miracles secrets, pour nous apprendre à ne pas chercher notre propre gloire, et tantôt les rendre publics, pour nous apprendre à glorifier le Père céleste quand il le faut. C'est donc notre instruction, c'est donc notre sanctification que Jésus-Christ s'est principalement proposée dans sa conduite : car, quoique ce divin Sauveur se soit humilié, se soit interdit les plaisirs, se soit dévoué aux souffrances pour opérer notre salut, il avait également en vue de former des disciples sur ses exemples. C'est pourquoi nous l'entendons si souvent nous dire que, pour lui appartenir, il faut l'imiter ; que ceux qui ne suivent pas ses vestiges ne sont pas dignes de lui ; c'est pourquoi saint Paul nous recommande, sous tant de termes différents, d'imiter Jésus-Christ, lorsqu'il nous dit d'être la bonne odeur de Jésus-Christ, de nous revêtir de Jésus-Christ, de manifester en nous la vie de Jésus-Christ, d'imprimer en nous les caractères de Jésus-Christ, de ne vivre que de Jésus-Christ et comme Jésus-Christ, parce qu'étant ses membres, nous devons opérer notre salut par les mêmes moyens qui l'ont rendu notre Sauveur. Nouveau caractère de grandeur dans son ministère.

Jésus-Christ est grand, parce qu'il est notre Sauveur : jugeons de la grandeur du médecin par l'excellence du remède, et de l'excellence du remède par l'excès des maux où nous étions plongés. Dépouillés de la grâce originelle, dégradés de l'auguste qualité d'enfants de Dieu, destitués de tout droit à l'héritage céleste, marqués du sceau de la colère divine et destinés à porter toute la rigueur de ses coups, esclaves de l'enfer et dominés par toutes les passions, n'ayant en eux ni hors d'eux-mêmes, ni espérance, ni ressource, et ne pouvant, par conséquent, que resserrer les liens de leur esclavage et précipiter, par des crimes toujours nouveaux, les effets de la réprobation à laquelle ils étaient condamnés : tels étaient les hommes depuis la chute de notre père commun,

Pour nous retirer de cet état affreux, il ne fallait pas moins que la toute-puissance d'un Dieu, que toute l'innocence d'un Dieu, que l'incarnation et la mort d'un Homme-Dieu, qui, réunissant en lui-même sa nature divine et notre nature humaine, nous réconciliât dans la sienne et satisfît dans la nôtre. C'est ce que Jésus-Christ a fait dans la plénitude des temps. Touché des malheurs de son peuple, sur lequel il eut toujours

des pensées de paix, il s'est fait notre frère; il nous a rendus les siens et nous a sauvés de la mort éternelle qui nous menaçait. Conservant toute sa grandeur sous les voiles de notre bassesse, il a accès auprès de son Père et se fait exaucer à cause de la révérence qui lui est due. Revêtu de notre nature, sans perdre ses qualités divines, il tient notre place et satisfait pour nous à la justice de Dieu. Participant de notre nature, il fait, pour ainsi dire, de nos péchés les siens pour les expier. Dieu saint et parfait par lui-même, il fait de son innocence la nôtre pour nous en revêtir. Participant de notre nature, il subit la mort qu'il ne pouvait pas subir en qualité de Dieu. Conservant sa grandeur divine, il donne à ses souffrances un mérite infini, mérite d'un Dieu qui fait monter son sang vers le ciel en odeur de suavité et qui le fait descendre sur la terre en pluie de bénédiction; qui le fait accepter du ciel comme un sacrifice de justice; qui le fait fructifier sur la terre comme un sacrifice de miséricorde; qui le fait accepter de Dieu comme satisfaisant à tous ses droits; qui le rend salutaire aux hommes comme satisfaisant à tous leurs besoins; qui rend à Dieu la gloire; qui donne à l'homme la grâce; qui le rend toujours présent à Dieu pour solliciter ses bienfaits; qui le rend toujours utile à la terre en y perpétuant les bénédictions du ciel.

Voilà la grande gloire de Jésus-Christ, qui ne sera jamais affaiblie par les douleurs et les humiliations qu'il a souffertes pour notre salut; car s'il est humiliant de naître, comme a fait Jésus-Christ, dans une maison oubliée, de s'asservir à toutes les infirmités humaines, de subir toutes les rigueurs de la pauvreté, d'être accusé comme séducteur, condamné comme coupable et puni de mort avec des criminels, il est toujours glorieux pour lui de n'avoir été humilié que parce qu'il l'a voulu; d'avoir porté toutes ses grandeurs au dedans de lui-même, sans avoir besoin d'un éclat étranger. Mais il est encore plus glorieux d'avoir exécuté dans soi-même et par ses humiliations le plus grand ouvrage de Dieu et le plus digne de sa grandeur; d'avoir pacifié le ciel et la terre; d'avoir éteint les anciennes inimitiés dans son sang; d'avoir détruit l'empire du péché, désarmé l'enfer, purifié les hommes, ouvert la source de la grâce et la voie de l'immortalité; d'être, enfin, devenu le Sauveur et le réconciliateur de son peuple, en triomphant également et de la malice des hommes, qui couraient à leur perte, et de la justice de Dieu, prête à les frapper pour jamais.

Aussi est-ce en qualité de Sauveur qu'il est appelé grand par excellence; c'est en qualité de Sauveur qu'il reçoit un nom admirable, un nom nouveau, que le Seigneur lui-même a prononcé de sa bouche; c'est en qualité de Sauveur qu'il attire des regards continuels de la part de son Père, devant lequel il paraît comme toujours égorgé; c'est en qualité de Sauveur qu'il reçoit les hommages et les bénédictions de tout ce qui est au ciel et sur la terre : bénédictions dans le ciel de la part des anges, dont des mille de milliers chantent à haute voix l'Agneau qui a répandu son sang et qui est digne de recevoir la vertu, la divinité, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire et la bénédiction; bénédictions de la part des patriarches de l'ancienne alliance, qui jettent leurs couronnes d'or à ses pieds, qui, répandant devant lui des parfums, qui sont les prières des saints, lui disent : Vous êtes digne, Seigneur, d'ouvrir le livre sacré, parce que vous avez été mis à mort et que vous nous avez rachetés par votre sang; bénédictions de la part de tous les saints de la nouvelle alliance, qui, revêtus de robes blanches et tenant des palmes en leurs mains, disent debout devant son trône : L'honneur de notre salut vous soit rendu, parce que vous nous avez rachetés de toute tribu, de toute langue, de tout peuple, et vous nous avez faits rois et sacrificateurs pour notre Dieu; bénédictions sur la terre de la part de l'Eglise, qui l'adore comme son Dieu, qui le chérit comme son époux, qui l'invoque comme son protecteur, qui n'agit que par son esprit, qui ne prie qu'en son nom, qui n'espère qu'en sa grâce; bénédictions de la part des justes, parce que toutes leurs vertus empruntent leur vérité de Jésus-Christ Sauveur; bénédictions de la part des pécheurs pénitents, parce qu'ils n'obtiendront leur pardon que par la mort de Jésus-Christ Sauveur : bénédictions de la part de ceux qui gémissent dans les traverses, parce qu'elles ont été consacrées pour le salut par Jésus-Christ Sauveur; bénédictions de la part de tous les chrétiens, parce qu'ils savent que Jésus-Christ Sauveur est tout leur bien présent et toute leur attente pour l'avenir, l'objet et le principe de leur foi, le lien et le terme de leur charité, le fondement et la force de leur espérance, la source et l'origine de la grâce qu'ils reçoivent, le prix et le gage de la gloire qu'ils attendent.

Oui, mes frères, Jésus-Christ Sauveur nous est tout cela, par la continuation de sa bonne volonté pour nous, par les gémissements ineffables qu'il pousse incessamment vers son Père en notre faveur, par la ratification continuelle qu'il fait de son premier sacrifice, par l'application journalière qu'il nous fait de sa mort et de ses mérites, par le désir ardent qu'il a de notre salut et par les secours infinis qu'il nous procure pour y parvenir. Animons-nous donc d'une ferme confiance en Jésus-Christ, puisqu'en lui nous avons un chef, un conservateur, un médiateur, un pontife, en un mot, un Sauveur qui regarde notre salut comme son ouvrage et comme sa gloire, qui le veut si sincèrement, qu'il l'a préféré à sa propre vie. Mais souvenons-nous que notre confiance ne peut être que stérile et téméraire, si nous n'agissons avec Jésus-Christ et comme Jésus-Christ par rapport à notre salut éternel. Comme nous participons aux mérites

de sa rédemption, nous participons aux devoirs de sa satisfaction; comme il a été victime pour nous, nous devons être victimes avec lui, sacrifiés sur le même autel et avec les mêmes dispositions que les siennes. Or, ces dispositions, nous les apprenons par sa doctrine, nous les lisons dans ses exemples, nous pouvons les obtenir par ses mérites. Ecoutons donc sa doctrine avec docilité; suivons ses exemples avec fidélité; sollicitons sa grâce avec instance, et nous obtiendrons enfin une abondante participation à sa gloire, etc.

## SERMON XV.

### *Pour le vendredi de la semaine de la Passion.*

#### SUR LA CROIX.

Expedit vobis ut moriatur unus homo pro populo, ne tota gens pereat. (*Joan.*, XI.)

*Il vous importe qu'un homme meure pour le peuple, afin que toute la nation ne périsse pas.*

C'est ici, mes frères, un blasphème affreux inspiré par la plus violente passion et en même temps un oracle sacré dicté par l'Esprit-Saint, et c'est l'Evangile lui-même qui l'a remarqué. Selon la politique ambitieuse des Juifs, il fallait que Jésus-Christ fût sacrifié à leur sûreté; selon les vues de la religion il fallait qu'il fût immolé pour notre salut. Il a fallu que cet Homme-Dieu mourût, et mourût sur une croix, et cette croix, tout ignominieuse qu'elle paraît, est tout à la fois le principe et la fin de notre religion, qui justifie tout, qui confirme tout, qui accomplit tout, selon l'Apôtre. Croix glorieuse et glorifiante, par laquelle le Seigneur a voulu se glorifier lui-même, glorifier son Fils unique et nous glorifier tous avec lui. C'est cette gloire de la croix que je propose en ce jour à votre piété, pour la préparer aux humiliations de la croix, dont nous entendrons dans peu de jours la triste description. Nous pourrons alors méditer les douleurs et les opprobres que notre salut a coûtés à Jésus-Christ, et nous abandonner à tous les sentiments que la tendresse et la reconnaissance pourront nous inspirer; mais il s'agit ici d'approfondir le mystère de la croix, d'y adorer les desseins de Dieu, d'y trouver l'établissement de notre foi, d'apprendre à nous en glorifier, d'y trouver la gloire de Dieu et la nôtre propre, car l'une et l'autre s'y réunissent.

Les outrages faits à la sainteté de Dieu y sont surabondamment réparés, les hommages dus à sa majesté suprême lui sont solennellement rendus, ses bienfaits hautement reconnus, sa justice et sa miséricorde pour jamais reconciliées et toutes ses perfections visiblement manifestées.

Le plus précieux trésor du chrétien se trouve également dans la croix : elle est notre salut, notre vie et notre résurrection; la grâce en naît comme de sa source, la sainteté s'y trouve comme dans son centre, la gloire céleste nous y est promise comme dans le gage de nos plus solides espérances. Nous devons donc nous glorifier dans la croix, puisque, encore une fois, la gloire de Dieu s'y réunit avec la nôtre et la nôtre avec la sienne. En un mot, nous devons nous glorifier dans la croix; pourquoi? Parce que la croix est la plus grande gloire de Dieu; première partie. Parce que la croix est la plus grande gloire du chrétien; c'est la seconde partie, *Ave, Maria*

#### PREMIÈRE PARTIE.

Dieu trouve sa gloire en lui-même, mes frères, par la connaissance de ses perfections; il la trouve en nous lorsque ces mêmes perfections nous sont manifestées; c'est dans ce sens que le mystère de la croix devient la plus grande gloire de Dieu, parce qu'il nous donne la plus haute idée : 1° de la sainteté de Dieu; 2° de la sagesse de Dieu; 3° de la puissance de Dieu.

La sainteté de Dieu décide de son opposition au péché, et nous jugeons de son opposition au péché par la satisfaction infinie qu'exige sa justice. Or le mystère de la croix nous montre un Dieu que tous les hommes condamnés à la mort, tous les fléaux rassemblés sur leur tête, tous les éléments conjurés contre leurs jours n'ont pu désarmer. La terre arrosée des pleurs de ses habitants, les villes dévorées par les flammes, des contrées noyées dans le sang, des nations entières détruites par le fer, ne suffisent pas à sa justice irritée par le péché; il va prendre sa victime à ses côtés, sur son trône, dans son sein : c'est son Fils unique, revêtu de la nature humaine et couvert de la forme de pécheur, qui porte toute la rigueur de ses coups. Il met en parallèle la mort de son Fils avec le péché, et il préfère la mort de son Fils à l'impunité du péché; quelque cher que lui soit son Fils unique, il ne le connaît plus que pour l'immoler dès qu'il le voit chargé des iniquités de la terre; il met dès lors sur lui nos malédictions et nos anathèmes; il exige de lui, à la rigueur, tout ce que son inexorable sainteté eût en vain exigé de nous pendant l'éternité tout entière; il le punit comme un coupable dès qu'il tient la place de ceux qui le sont; il lui fait boire jusqu'à la lie la coupe d'amertume préparée à tous les pécheurs de la terre; ni les douleurs, ni les opprobres, rien ne lui est épargné de tout ce qui peut opérer une satisfaction complète. Les entrailles de sa tendresse paraissent fermées tandis que la victime respire encore, et la foudre ne tombe de ses mains qu'après la consommation du sacrifice qui devait l'apaiser : c'est à ce prix que la sainteté de Dieu a mis la réparation de sa gloire.

En effet, chrétiens, la sainteté de Dieu, souverainement offensée, devait être infiniment satisfaite; le même homme qui s'était rendu coupable de l'offense infinie, était incapable d'une satisfaction proportionnée, parce qu'il était infiniment borné. Il fallait donc qu'un Dieu même, revêtu de la nature de l'homme, portât toute la peine du pé-

ché pour en effacer toute l'injure. Il fallait qu'il souffrît en qualité d'homme et qu'il méritât en qualité de Dieu; que son humanité fournît la victime et que sa divinité donnât le prix au sacrifice; il le fallait, dis-je, et Dieu soumet sur la croix son Fils unique à cet arrêt sanglant. Rien par conséquent qui publie plus hautement la sainteté de Dieu que le mystère de la croix; c'est là que notre foi nous montre Dieu aussi grand et aussi saint qu'il est; nous y reconnaissons un être pour la gloire duquel il a fallu qu'un Homme-Dieu fût humilié jusqu'à la croix; un être devant lequel un Dieu s'anéantit et s'immole pour reconnaître tout ce qu'il est; un être devant lequel toute autre satisfaction que celle d'un Dieu devient insuffisante; et voilà, chrétiens, ce qui résout tant de doutes affectés et tant de vaines objections que nous opposions tous les jours à l'énormité naturelle du péché, tantôt à l'éternité d'nn enfer, et tantôt à la sévérité de la morale chrétienne.

Vous nous demandez en quoi consiste l'énormité naturelle de tant de péchés, qui ne sont après tout que des faiblesses de l'âge: allez l'apprendre au Calvaire, vous dirai-je, voyez-y Jésus-Christ expier le péché sur un bois infâme; voyez-y le Père céleste se repaître du sang de son Fils, jouir de ses douleurs, s'honorer de ses humiliations ; et par la grandeur de la réparation, jugez de l'énormité de l'offense.

Téméraires censeurs des arrêts de Dieu! vous osez demander raison de cette éternité de peines que sa justice prépare aux réprouvés dans l'enfer; étudiez le mystère de la croix, un Dieu sacrifié pour le péché vous apprendra la proportion d'une peine éternelle avec une offense infinie. Quoi! Dieu n'épargne pas son propre Fils, il lui fait payer de sa vie le péché dont il s'est rendu responsable; et ce péché nous le ferons revivre en nous impunément, nous irons rallumer de nos propres mains le feu de division éteint dans le sang de Jésus-Christ; et l'éternité nous paraîtra trop longue pour punir une pareille ingratitude! Regardez Jésus-Christ sur la croix, et que ce spectacle vous fasse trembler. Il est fait pour rassurer les justes ou ceux qui veulent sincèrement le devenir; mais pour ceux qui prétendent y chercher l'asile de leurs passions et le motif de leur impénitence, ils y verront leur condamnation écrite et scellée du sang même de Jésus-Christ. Vous nous accusez encore d'une rigueur excessive lorsque nous vous prêchons le renoncement au monde, le détachement de soi-même, la mortification de vos passions : la croix, Jésus-Christ sur la croix, voilà notre réponse : faites attention que celui que vous y voyez expirer est votre maître et que vous êtes ses disciples; que sa conduite est votre modèle, que ses actions sont pour vous des préceptes, et concluez si nous pouvons adoucir notre morale. Jésus-Christ ne se dévoua-t-il donc à la croix que pour vous acheter le droit de vivre dans la mollesse? Prétend-il vous faire trouver dans ses souffrances la dispense de vos devoirs? *Par l'effusion de son sang il s'est acquis un peuple saint*, dit l'Apôtre (*Act.*, XX) : si vous effacez en vous les traits de sa sainteté, il ne vous connaît plus. Par la croix il a sanctifié le monde, et c'est ainsi que la croix nous donne la plus haute idée de la sagesse de Dieu.

Détromper les hommes de leurs erreurs et les guérir de leurs passions; leur apprendre toutes les vérités, pour toujours, dans un moment, d'une manière invincible et par une facile leçon toujours subsistante, c'est ce qui n'appartient qu'à la sagesse de Dieu, c'est à ces traits que Dieu s'est proposé de faire reconnaître sa sagesse par le mystère de la croix. La terre entière était peuplée d'aveugles et de coupables qui ne différaient entre eux que par la diversité de leurs erreurs et de leurs excès, et ne se ressemblaient que par leur opposition commune à la vérité et à la vertu. Comment détromper et ramener tous ces hommes à la fois, dont les uns tiennent à la volupté, les autres à la cupidité; ceux-ci sont injustes, ceux-là sont superbes ; certains sont liés à leurs passions par habitude et les autres par préjugés, tous par leur corruption naturelle?

Quel maître pourra leur parler d'une voix assez forte, leur donner des leçons assez touchantes, assez efficaces, qui soient à la portée de tous les esprits et conformes à tous les caractères? Ce sera Jésus-Christ crucifié ; donné en spectacle à toutes les nations, il en devient l'instruction générale et le remède universel, qui se diversifie selon les besoins. Sa seule vue décide tout, on n'a qu'à méditer attentivement son renoncement, son dépouillement, ses humiliations et ses douleurs; il suffit d'ajouter à cela qu'il souffre volontairement et qu'il est Dieu, pour voir expirer au pied de sa croix toutes les complaisances de l'amour-propre, tous les désirs de l'avarice, tous les projets de l'ambition, tous les attraits du plaisir, tous les mouvements passionnés qui se jouent successivement de nos cœurs. On y découvre un nouvel ordre de choses; on y voit que les biens de la terre sont indignes de nous, puisqu'un Dieu s'en dépouille jusqu'à n'avoir pas où reposer sa tête ; que la gloire du monde est une décoration trompeuse, puisqu'un Dieu même y renonce jusqu'à vouloir être traité comme le dernier des hommes; que les plaisirs sont des appâts redoutables, puisqu'un Dieu leur préfère les plus cruels supplices. Point d'homme si borné dans ses lumières, si dominé par ses passions, qui ne tire cette conséquence et qui ne se dise à lui-même : ou celui que je vois choisir la croix se trompe, ou jusqu'à présent je me suis moi-même abusé; ou c'est à tort qu'il méprise ce que j'estime, ou j'estime sans raison ce qu'il a cru devoir mépriser. Il ne s'est pas trompé puisqu'il est Dieu, c'est donc à moi de réformer

mes jugements sur les siens et de conformer mes actions à ses exemples.

C'est ainsi que le spectacle de la croix réforme nos idées; c'est ainsi qu'un regard porté, une réflexion faite sur la croix, porte le coup mortel à toutes les passions; je dis à toutes les passions, car Jésus-Christ crucifié ôte toutes ressources à la cupidité, il n'en épargne aucune: bien différent de ce remède qu'offrait une vaine philosophie, plus capable d'aigrir le mal que de le guérir, qui ne combat une passion que par une autre, qui ne réprime la volupté que par l'orgueil, qui laisse dans l'homme une affection secrète pour le vice, parce qu'il ne lui montre aucun motif solide de vertu. Il n'en est pas de même de la croix de Jésus-Christ: outre qu'elle condamne toutes les passions elle nous fournit les plus puissants motifs de les condamner nous-mêmes, elle fait sentir l'opprobre des passions en nous montrant le prix de notre âme et la nécessité de les combattre en nous découvrant l'importance du salut. Oui, dans les souffrances de Jésus-Christ nous apprenons de quelle dignité nous sommes devant Dieu, et quel rang nous tenons parmi les ouvrages de Dieu; nous y voyons l'homme tout entier avec la noblesse de son origine et la grandeur de ses destinées; et cela seul est capable de nous retirer de la bassesse de nos pensées, et de nous inspirer des sentiments dignes de Dieu et de nous-mêmes. Un objet plus intéressant encore et que nous découvre le mystère de la croix, c'est notre salut, c'est-à-dire un bien si grand et si sublime, qu'un Dieu ne refuse pas de se sacrifier et de prodiguer son sang pour nous l'obtenir; un bien dont il faut mesurer le prix sur tout le mérite d'un Dieu. Du haut de la croix s'élève une voix touchante et pathétique: ô hommes! reconnaissez enfin la gloire qui vous est proposée, nous dit-elle, comprenez-en l'excellence par tout ce qu'elle coûte à votre Dieu: le sacrifice de vos passions peut vous en ouvrir l'entrée; voyez si vous aimez mieux les ménager, et vous exclure de cette gloire pour toujours.

Voilà, mes frères, tout ce que nous apprend le mystère de la croix et tout ce qu'il nous importe de savoir. La croix renferme toutes les lumières qui peuvent nous réformer et nous sanctifier, nous instruire et nous animer; en sorte qu'un chrétien qui sait Jésus-Christ crucifié, sait davantage que les plus savants qui l'ignorent: il connaît Dieu en lui-même, les vrais biens et les vrais maux, les voies de la sagesse et le chemin de la gloire. Aussi saint Paul croyait tout savoir en sachant Jésus-Christ crucifié, il croyait tout posséder en possédant Jésus-Christ crucifié, il répondait à tout en alléguant Jésus-Christ crucifié, il croyait pouvoir persuader toutes sortes de vérités en faisant adorer Jésus-Christ crucifié. C'est ce qui me fait dire avec le même Apôtre, que la croix est la plus vive expression de la sagesse de Dieu; car il n'appartient qu'à un Dieu d'instruire tous les hommes pour toujours, par une seule et unique leçon, et de leur donner tout à la fois une souveraine horreur pour leurs passions, un goût de préférence pour les vertus, une exacte idée de Dieu, un désir sincère de leur salut.

Mais à qui la croix donne-t-elle ces hautes idées de la sagesse de Dieu? C'est aux élus, dit saint Paul, et aux véritables chrétiens: *Ipsis autem electis Dei, sapientiam.* (I *Cor.*, I.) Mais aux yeux de tant d'âmes dissipées et mondaines qui regrettent une attention momentanée que la bienséance les force d'accorder quelquefois à nos mystères; aux yeux de tant de sages du siècle, qui prétendent disputer de raison avec Dieu même, l'appeler en jugement et l'interroger sur ses voies, la croix est un livre fermé: loin d'être éclairés de ses rayons, ils sont opprimés de sa gloire; pas un d'entre eux, continue l'Apôtre, n'en connaît les adorables secrets, parce qu'ils osent porter des regards profanes sur des choses saintes qui les éblouissent: *Sapientia quæ abscondita est, quam nemo principum hujus sæculi cognovit.* (I *Cor.*, II, 7.) Mais s'ils ne connaissent pas la sagesse de Dieu dans le mystère de la croix, ils y reconnaîtront au moins sa puissance, les traits en sont trop frappants pour pouvoir s'y refuser.

Ne mesurons pas, chrétiens, la puissance de Dieu sur celle des hommes: ceux-ci montrent leur faiblesse naturelle en multipliant les moyens nécessaires à l'accomplissement de leurs projets; Dieu prouve sa force invincible par la faiblesse des moyens employés à l'exécution de ses desseins. C'est ce que nous apprend saint Paul, lorsqu'il dit que Dieu choisit les plus vils instruments pour confondre la force par la faiblesse. Comparons donc ici la force et la diversité des obstacles vaincus avec la faiblesse des moyens employés à les vaincre, et jugeons là-dessus de la puissance de Dieu dans le mystère de la croix. Que se proposait Dieu dans la croix de Jésus-Christ? Non-seulement d'effacer le crime et de racheter les hommes, mais encore d'établir un culte véritable et de se former un peuple parfait. Quels obstacles s'opposaient à ses décrets éternels? C'était l'idolâtrie consacrée, pour ainsi dire, par son ancienneté, soutenue des artifices de l'enfer, des préjugés des nations, appuyée des lois des empires et de l'autorité des empereurs.

Pour triompher de tout cela, Dieu n'a besoin que de la croix, avec ce faible instrument il va bientôt tout conquérir et tout soumettre. C'est là qu'il a renfermé son pouvoir et la sûreté de ses succès: ses mains captives et clouées sur ce bois infâme auront la force d'ébranler tout l'univers. Ainsi l'a prédit le prophète Habacuc: *Au milieu des temps se manifestera le grand ouvrage du Seigneur; je le vois qui s'avance du côté du midi: sa force réside dans ses mains, c'est là que sa puissance est cachée, la mort disparaîtra devant sa face, et le démon fuira devant lui. Il a mesuré la terre de ses yeux, il a fait fondre les nations comme de la cire, et les collines du monde se sont abaissées sous ses pieds.*

(*Habac.*, III.) Paroles que l'Eglise a toujours appliquées, et qu'il suffit de parcourir pour retracer les triomphes que Jésus-Christ, par sa croix, a remportés sur l'enfer, sur l'idolâtrie, sur les nations et sur les rois de la terre.

La mort disparaîtra devant sa force, et l'enfer fuira devant lui. Les idoles dont la terre était couverte étaient autant de démons, dit le Roi-Prophète : *Omnes dii gentium dæmonia.* (*Psal.* XCV.) En les multipliant dans les différentes contrées, l'enfer avait multiplié son empire parmi les hommes; à l'aspect de la croix de Jésus-Christ l'idolâtrie s'ébranle, s'écroule et se renverse sur elle-même; les idoles devenues muettes, se couvrent de rouille et de poussière; leurs autels sont abandonnés par leurs propres prêtres, leurs temples demeurent déserts, leur solennité tombe dans le mépris, et le séducteur du genre humain n'enlève plus aux crédules mortels des vœux et des hommages qui les conduisaient à la mort : *Ante faciem ejus ibit mors, et egredietur diabolus ante pedes ejus.* (*Habac.*, III.)

Il a mesuré la terre de ses yeux, il a fait fondre les nations comme de la cire. Du haut de sa croix, comme du centre de son empire, Jésus-Christ parcourt toutes les nations que le Seigneur lui a données pour héritage : il marque à chaque peuple le temps de son assujettissement à l'Evangile, il met un ordre et une suite dans la succession de ses conquêtes; et l'on voit en effet les peuples les plus policés comme les plus féroces, les plus rebelles comme les plus dociles, venir les uns après les autres, chacun à son rang et selon le temps de leur vocation, venir, malgré leurs préjugés et leurs résistances, abjurer leur ancienne impiété, et subir le joug de la croix, attirés par la force secrète de celui qui l'a consacrée : *Stetit et mensus est terram, aspexit et dissolvit gentes.* (*Ibid.*)

Il a réduit en poudre les montagnes du siècle, et les collines du monde se sont abaissées sous ses pieds. Que signifient, selon l'Ecriture, ces montagues du siècle? Ce sont les puissances de la terre, devant qui tout s'abaisse et tout fléchit ici-bas. Or quelle proportion apparente se trouve-t-il entre celui qu'on livre au supplice et celui qui donne des lois aux deux extrémités de la terre, entre la croix et le trône, entre Jésus-Christ qui meurt sur le Calvaire et Tibère qui règne dans Rome ? Le plus grand et le plus puissant des deux, c'est cependant cet homme crucifié, c'est lui qui va régner sur ces empereurs romains qui comptent des rois parmi leurs sujets, ils n'ont porté leur gloire si haut que pour en faire un hommage plus solennel à Jésus-Christ crucifié, ils n'ont rendu Rome la maîtresse du monde, que pour en faire le centre de la religion chrétienne, ils n'ont asservi tant de peuples que pour former à la croix plus d'adorateurs : adorateurs eux-mêmes de la croix, ils la feront monter avec eux sur le trône, et la croix placée sur leurs édifices, arborée sur leurs étendards, imprimée sur leur front, déposera qu'ils lui soumettent leur empire, leurs armes et leurs personnes. Ils feront plus, ils céderont le trône impérial au siége apostolique, ils uniront les lois de l'empire aux lois de l'Evangile, et cessant de régner à Rome, pour y mettre Jésus-Christ à leur place, ils crieront du haut du Capitole : c'est Jésus-Christ qui règne, c'est Jésus-Christ qui gouverne, c'est lui qui a triomphé et qui triomphera par sa croix : *Incurvati sunt colles mundi ab itineribus æternitatis ejus.* (*Ibid.*)

L'espace que Jésus-Christ a mis entre sa mort et ses succès, n'ôte rien à la gloire de sa croix; tout est accompli devant Dieu, quand tout commence aux yeux des hommes : au moment que le sang de la victime est accepté, la puissance de la croix est assurée; aussi Jésus-Christ prêt à monter sur le Calvaire regarde-t-il son sacrifice prochain comme l'époque de ses triomphes. C'est à présent, dit-il, que le jugement du monde va être prononcé, que le prince du monde va être chassé, et qu'élevé en haut je vais tout attirer à moi : nous faisant entendre par là que la croix allait le mettre en possession d'une puissance à laquelle ni l'enfer déchaîné, ni les nations révoltées, ni les rois armés, ne pourront résister avec tous leurs efforts : je dis avec tous leurs efforts, car ne pensez pas que, spectateurs tranquilles de leur défaite, les ennemis de Jésus-Christ aient cédé la victoire sans la disputer. Jamais plus de résistance de la part de l'enfer, qui sut soulever toute la terre contre la croix de Jésus-Christ, jamais plus d'opposition de la part des peuples, qui regardaient toute religion nouvelle comme un prélude de leur ruine prochaine; jamais plus de violence de la part des empereurs, à qui le titre de chrétien paraissait un crime, et qui épuisaient tous les supplices pour le punir; jamais moins de facilités apparentes de la part de ceux qui prêchaient la croix de Jésus-Christ; point d'artifice, la simplicité faisait leur caractère; point d'éloquence, la vérité formait tout l'ornement de leurs discours; point d'avantages temporels à proposer, se renoncer soi-même, c'est le fond de leur morale. Serait-ce de pareilles voies que choisiraient les hommes pour assurer leurs succès ? Et si des moyens si faibles en apparence, si contraires aux pensées des hommes, si opposés aux lois naturelles, ont établi l'empire de la croix, n'est-il pas vrai qu'un tel événement était réservé à la puissance de Dieu, et que saint Paul l'appelle, avec raison, la force de Dieu même : *Dei virtutem?* (II *Tim.*, I.)

Ah ! faut-il qu'une preuve si frappante de notre religion laisse encore dans leur obstination tant d'esprits indociles et rebelles, qui, quoique initiés dans nos sacrés mystères, et nourris dans le sein de l'Eglise, osent démentir les premiers actes de leur foi ; et plus coupables que les anciens païens, regardent la croix de Jésus-Christ comme une folie, et l'encens que nous portons aux pieds de Jésus-Christ crucifié, comme un

encens perdu? Vous réserviez ce triste spectacle à notre siècle, ô mon Dieu, pour nous faire comprendre combien la corruption du cœur avoisine l'incrédulité de l'esprit. Que la rigueur de leur châtiment nous intimide, mais ne les sacrifiez pas pour toujours à notre instruction : leurs égarements nous ont assez appris combien on peut s'éloigner de vous; que la sincérité de leur conversion nous apprenne comment on peut y revenir! faites-leur sentir l'opprobre dont ils se couvrent, de ne plus tenir à la foi de leurs pères, qu'ils rougissent enfin d'être au milieu de nous sans être des nôtres! que les larmes que l'Eglise répand sur eux vous fléchissent! que les mystères que nous célébrons raniment leur religion éteinte, que le sang de votre Fils sollicite votre grâce, que votre lumière éternelle perce le bandeau fatal dont ils affectent de s'aveugler! qu'après avoir prouvé votre justice, ils prouvent votre miséricorde, qu'ils reconnaissent avec nous que la croix de Jésus-Christ est non-seulement la gloire de Dieu, mais la gloire du chrétien!

ECONDE PARTIE.

Un ministère qui nous communique la grandeur, la force et le bonheur de Jésus-Christ même, quoi de plus glorieux pour nous? Ce sont les précieux avantages que nous tirons de la croix. 1° Elle nous associe à ses dignités; 2° à ses victoires; 3° à ses récompenses. La croix fait donc la gloire du chrétien, et saint Paul a donc dit avec raison que nous devons nous en glorifier.

Reconnaître Dieu pour notre père, et mériter d'être appelés ses enfants, le porter en nous, et demeurer en lui par la grâce et l'innocence : c'est un caractère d'autant plus auguste, qu'il nous unit plus étroitement à Dieu même. Le premier homme fut d'abord comblé d'un pareil honneur. Le Seigneur avait imprimé sur son front l'image glorieuse de sa divinité : il l'anima d'un esprit de vie; il l'orna des dons lumineux de la science, de la justice et de la sainteté. Seul de toutes les créatures visibles, il avait le droit de s'élever jusqu'à Dieu, de parler à son Seigneur, et d'entretenir un commerce familier avec lui; en un mot, Dieu couronna tous ses ouvrages par la création de l'homme; il en fit l'objet de ses complaisances, parce qu'il le regarda comme son chef-d'œuvre. Mais l'homme succomba bientôt sous le poids de gloire et de bonheur : il se rendit l'esclave des créatures dont il était le maître. La mort et le péché prirent la place de l'innocence et de l'immortalité; son alliance avec Dieu fut rompue; sa ressemblance avec lui fut effacée. De tous ces titres il ne lui restait que ceux d'ingrat et de rebelle.

Cependant Dieu n'oublia pas le plus parfait ouvrage de ses mains : sa miséricorde fournit à l'homme dégradé une ressource plus glorieuse pour lui que tous les avantages dont il était déchu. Son Verbe éternel descend du sein de sa gloire, pour s'unir à notre nature; revêtu de notre nature, il se charge de ses crimes; chargé de ses crimes, il en devient la victime, devenu la victime de nos péchés, il en fait une satisfaction surabondante sur la croix, et le mérite de son expiation se répand sur tous les hommes; l'effusion de son sang efface l'anathème imprimé dans notre âme, il y substitue les traits de sa ressemblance; la nature humaine monte dès lors avec lui à la droite de la majesté divine; le sang de Jésus-Christ une fois épanché sur la croix, fait entrer tous les hommes dans les droits de sa filiation éternelle. Par le prix de son sacrifice il nous acquiert le titre glorieux de ses frères, et il n'est que notre premier-né. Il a demandé à son Père, en allant à la croix, que nous fussions unis à ce Père adorable comme il l'est lui-même, et sa mort a mérité l'accomplissement de sa demande. Par sa croix, il a rempli autant qu'il est possible l'espace immense qui se trouve entre Dieu et nous; la grâce que nous y avons reçue, fait reposer sur nous, dit saint Pierre, l'honneur, la gloire, et la puissance de Dieu même: *Quod est honoris, gloriæ et virtutis Dei, super vos requiescit.* (II *Petr.*, I.) Comme Jésus-Christ a reçu de sa soumission à la mort, un nom auquel tout fléchit, au ciel, sur la terre et dans les enfers, nous recevons de sa croix un caractère auguste, qui nous élève au-dessus des principautés et des puissances; et la croix en devenant pour nous la source de la grâce, est devenue aussi pour nous le principe de toute gloire.

La croix, qui fut d'abord la source de la grâce, en est jusqu'à la fin l'écoulement intarissable; elle produit et perpétue tout à la fois les biens et les avantages acquis par la mort de Jésus-Christ. C'est par la croix que nous sont communiquées toutes les grâces nécessaires pour la conservation et l'accroissement de la justice qui nous unit à Dieu; la croix et la grâce se réunissent partout. Aussi, dit saint Chrysostome, la croix entre-t-elle dans tout ce que la religion a de plus saint. Si nous sommes régénérés dans les eaux du baptême, si nous recevons l'Esprit de force dans la confirmation, si nous sommes réconciliés à Dieu dans le tribunal de la pénitence; si nous participons au corps du Seigneur dans l'Eucharistie, on emploie le signe de la croix, pour nous marquer sans doute que toutes les grâces nous viennent de la croix, pour marquer que la croix donne à tous la vie et la sainteté, la fécondité; qu'elle est le lien indissoluble de notre union, de notre alliance avec Dieu; que c'est le sceau mystérieux dont Dieu marque ses élus, pour les distinguer d'un peuple profane.

De là, mes frères, la vénération de tous les chrétiens pour la croix de Jésus-Christ, l'image et l'abrégé de merveilles opérées pour notre salut. Sa seule vue nous trace l'amour de Jésus-Christ et les bienfaits que nous en avons reçus. Nous nous représentons, en la voyant, l'auteur de la vie qui l'a consacrée par sa mort; nous nous représentons son sang adorable qui se répand sur

nos consciences, pour les purifier des œuvres mortes; nous nous souvenons qu'en portant Jésus elle nous a tous portés dans ses bras, que nous avons pris une nouvelle vie dans son sein, et que nous sommes devenus enfants de Dieu, parce que nous sommes devenus enfants de la croix.

La reconnaissance n'est pas le seul motif de notre culte. L'union étroite que Jésus-Christ contracte avec la croix nous porte à lui rendre des hommages solennels. Ce Dieu fait victime ne s'est pas en effet contenté de la porter dans son cœur, et d'aller au-devant d'elle par ses désirs; il l'a gravée dans sa chair, il se l'est en quelque sorte incorporée; partout je vois la croix suivre les destinées de Jésus-Christ, naître avec lui, croître avec ses années, arrosée de son sang dans sa passion, couronnée de gloire dans son triomphe; remplie de grâce dans son Eglise, destinée à lui servir de tribunal au grand jour de sa justice; en un mot, je ne trouve jamais ni Jésus-Christ sans la croix, ni la croix sans Jésus-Christ.

N'hésitons donc pas, mes frères, à nous prosterner devant ce bois sacré; Jésus-Christ ne pourra désavouer nos adorations; il en sera l'objet, et les acceptera pour lui-même. Souvenons-nous, dit saint Augustin, que ce n'est que par un amour digne du sien que Jésus-Christ crucifié se trouve parfaitement adoré. L'amour est le culte suprême, sans lequel on fléchit en vain les genoux; et l'amour pour Jésus-Christ est imparfait, si l'on ne le préfère à tout, si l'on ne souffre tout pour lui, comme il a tout souffert pour nous. J'avoue qu'il faut pour cela se renoncer soi-même, se refuser aux plus douces impressions du monde, se roidir contre ses penchants, réprimer ses passions, commander aux mouvements de son cœur, se préparer à des combats continuels, s'armer d'une force supérieure pour remporter tant de victoires : mais cette force victorieuse nous la trouvons dans la croix de Jésus-Christ, qui nous associe à ses triomphes.

Où sont en effet les lâches que l'exemple d'un Dieu ne soutienne pas? Lorsqu'on le voit élevé sur une croix, et rassasié d'opprobres, non pour son intérêt, mais pour le nôtre, qui osera se plaindre de l'amertume de son calice? qui trouvera désormais le salut trop cher en comptant le prix que l'a payé Jésus-Christ? Qui pourra refuser le sacrifice du monde entier à celui qui ne nous refuse pas le sacrifice de sa propre vie? *Je suis assuré*, disait saint Paul, *que ni le ciel, ni la terre, ni la vie, ni la mort, ne pourront me séparer de la charité de Jésus-Christ.* (*Rom.* VIII.) Que la gloire du monde et ses plaisirs me sollicitent, je saurai les mépriser; que les persécutions et les périls me menacent, je suis prêt à les braver; je suis sûr d'en triompher. Ainsi parlait cet Apôtre. (*Ibid.*) Où puisait-il cette héroïque fermeté? C'était dans la croix de Jésus-Christ. Je triomphe de tout cela, disait-il, animé par celui qui nous a chéris, jusqu'à se livrer pour nous : *Sed in his omnibus superamus propter eum qui dilexit nos.* (*Ibid.*) Le même objet inspirait le même courage aux martyrs. Armés de cette pensée : Jésus-Christ a souffert pour nous sur la croix, ils attendaient constamment les supplices qui venaient trop tard à leur gré; ils n'osaient s'accorder même en passant, des consolations que leur offrait une condition aisée. Le désir empressé de rendre à Jésus-Christ souffrance pour souffrance les dégoûtait de toutes les douceurs de la terre, et leur adoucissait toutes les amertumes d'une vie austère; les persécutions redoublaient leurs forces; les lois de l'humanité oubliées à leur égard, tous les éléments employés à les tourmenter les trouvaient également intrépides. Cette invincible fermeté, c'était Jésus-Christ crucifié, qui non-seulement la leur inspirait par son exemple, mais qui la leur donnait par sa grâce et la vertu de sa croix.

Par la croix en effet, Jésus-Christ a reçu le pouvoir de nous communiquer sa constance et de nous associer à ses victoires. Il a passé, dit saint Paul, par de rigoureuses épreuves; c'est pourquoi, conclut l'Apôtre, il est puissant pour fortifier les siens dans les combats qu'ils ont à soutenir : *in quo passus est ipse, potens est eis qui tentantur auxiliari.* (*Hebr.*, II.)

Sur la même croix où Jésus Christ a pris le pouvoir de nous accorder les secours nécessaires à notre faiblesse, il a puisé les sentiments de compassion qui l'intéressent à nos maux, à nos combats, à nos périls. *Nous n'avons pas un pontife incapable de compatir à nos faiblesses*, dit l'Apôtre (*Hebr*, IV), il a voulu s'y soumettre lui-même pour s'en instruire immédiatement; sa propre expérience a pu l'attendrir sur nos douleurs. Les larmes qu'il a répandues lui font partager l'amertume de nos gémissements : en se mettant à notre place, il a jugé de la violence qu'il en coûte pour dompter les sens et la nature, il a mesuré les tentations avec nos forces; il a jugé là-dessus de la nécessité des secours qu'exige notre fragilité; il a préparé des remèdes proportionnés aux besoins; en sorte que nous savons qu'il n'est aucune grâce, aucune consolation, aucun secours, qui ne soit entre ses mains pour nous être distribués à propos; en un mot, son pouvoir et son amour se sont réunis sur la croix, ils se perpétuent dans son cœur, ils se manifestent selon les circonstances; ils se diversifient selon les besoins, et avec de pareilles armes, la victoire ne nous est-elle pas assurée ?

Parcourez donc, mes frères, tous les malheurs qui peuvent vous abattre, tous les objets qui peuvent vous séduire, tous les périls qui peuvent vous alarmer avec Jésus-Christ crucifié, vous allez triompher de tout.

Vous êtes surchargés de peines, vous ne respirez que pour souffrir. Chaque jour annonce quelque nouveau sujet de désolation; tous les appuis vous sont ôtés et vous laissent seul avec votre douleur et votre accablement? Mais si tout le reste vous manque

les ressources de la croix ne vous manqueront pas; sur la croix, Jésus-Christ a fait une alliance particulière avec les âmes affligées; il s'est engagé à demeurer avec elles par préférence, les afflictions leur deviennent un titre pour l'invoquer avec succès et leur donnent un droit plus authentique aux effusions de sa tendresse et de sa grâce; il a d'ailleurs adouci la croix en la choisissant le premier. Lorsqu'elle n'avait rien que d'horrible il l'a prise pour lui-même; après l'avoir décorée et consacrée, il vous en fait part comme à ses autres disciples et il s'engage à la porter avec vous.

Votre cœur agité par les passions, ne vous laisse aucun repos et ne vous promet de douceur que dans le crime; une tentation ne se dissipe que pour faire place à une autre, et tant d'assauts qui se succèdent ne peuvent après tout aboutir qu'à une défaite humiliante? Ne la croyez pas, chrétiens, et que Jésus-Christ crucifié dissipe vos alarmes. *Ayez confiance*, disait-il à ses disciples, *parce que j'ai vaincu le monde.* Sur la croix il a vaincu le monde pour vous et pour lui comme son ennemi et comme le vôtre; il a mis en vous une force secrète pour clouer à la croix l'amour-propre et la volupté, les plaisirs et les passions; profitez de vos avantages, consentez à combattre à l'ombre de la croix et soyez assuré de la victoire. Vos chutes réitérées ont éteint en vous la grâce du Seigneur et fortifié les liens de vos habitudes criminelles; le péché vous est devenu comme nécessaire et toute voie de retour vous est fermée; mais souvenez-vous de ce que vous dit saint Paul, que par sa seule oblation sur la croix Jésus-Christ a tout consommé pour les justes et pour les pécheurs; qu'il a mérité pour vous les prix d'adoption et de liberté; qu'il a rendu sa prière efficace pour les plus indignes, pour les plus inexcusables, pour les plus éloignés du royaume de Dieu; que l'effet de cette prière s'étend à vous en particulier et proportionnément à vos malheurs. Faites-le seulement souvenir de son amour. Souvenez-vous-en vous-même; que la reconnaissance et la foi vous les rendent présents et vous verrez tomber vos chaînes et les voies de la justice s'aplaniront devant vous. Les crimes que vous retrace votre vie passée sont d'une nature à vous ôter toute espérance; vous avez à vous reprocher des horreurs qui révoltent et des noirceurs inouïes pour qui l'enfer semble être fait? Comparez-les cependant à Jésus-Christ attaché sur la croix, renferment-ils plus d'énormité que Jésus-Christ n'a de mérite? Est-il d'iniquité sur la terre qu'il n'ait pas noyée dans son sang et qui soit échappée au déluge de grâce sorti de son côté percé? L'entrée de son cœur est encore libre pour vous; l'amour qui l'a ouvert ne peut consentir à se renfermer : un repentir sincère vous y fera trouver un asile assuré; cherchez-y votre refuge et vous l'y trouverez, si vous le cherchez sincèrement. Qu'opposerez-vous encore, que la croix de Jésus-Christ ne puisse surmonter? Sera-ce votre faiblesse et votre fragilité naturelle? Si l'on vous disait de compter sur vous-mêmes, vous auriez raison de trembler; mais si la force de Jésus-Christ est la vôtre, s'il vous l'a transmise par sa croix, si pour en être revêtu, vous n'avez qu'à l'invoquer avec foi, comment pourrez-vous justifier vos alarmes? Or saint Paul vous apprend qu'incapable de tout par vous-même, vous pouvez tout en celui qui vous fortifie, qui, est Jésus-Christ. Serait-ce les esprits de ténèbres? Eh! que peuvent-ils contre vous après que Jésus-Christ les a publiquement attachés à sa croix? Comment oseront-ils vous attaquer, si vous leur opposez la croix de Jésus-Christ? Non-seulement la vertu de la croix les a domptés, mais l'image, le signe seul de la croix les déconcerte et les disperse. En l'imprimant sur notre front, nous nous rendons redoutables à ces ennemis obstinés, nous leur montrons celui qui les a vaincus et le trophée de sa victoire, nous attirons sur nous la protection et la grâce dont sa croix est la source : connaissez-en donc les biens et les avantages. Sachez donc, mes frères, estimer comme il faut tout ce que vous possédez dans Jésus-Christ crucifié; connaissez l'abondance et la sûreté des ressources qui vous y sont offertes; recourez-y dans vos peines, dans vos perplexités, dans vos désolations et dans toutes les différentes épreuves qui peuvent affliger votre vie et menacer votre innocence. Tenez-vous au pied de la croix, réclamez-y Jésus-Christ sans vous lasser, sans vous décourager, sans jamais l'oublier. Essayez-le; et si vous n'êtes pas secourus, si vous n'êtes pas soutenus de sa force, si vous ne triomphez pas de tout, dites que nous en imposons à votre crédulité, à moins que votre cœur ne désavoue vos prières et que votre conduite ne démente votre conscience. Car nous ne promettons rien ni à l'obstination ni à l'hypocrisie, nous ne leur promettons ni la victoire dans le temps, ni la gloire dans l'éternité quoique selon les desseins de Jésus-Christ, sa croix nous associe à ses récompenses et nous introduise dans sa gloire.

*Jésus-Christ, souverain pontife des biens à venir*, dit saint Paul, *nous ayant acquis une rédemption éternelle, s'est ouvert à lui-même et à tous les siens l'entrée du sanctuaire véritable, non par un sang étranger, mais par son propre sang.* (*Hebr.*, IX.) Sa mort est notre bonheur éternel, l'effusion de son sang et l'acquisition de sa propre gloire sont donc pour nous une même chose, et Jésus-Christ les rend inséparables, lorsque la veille de sa mort, il dit qu'il va livrer sa vie pour nous, il va nous donner la vie éternelle. Avant de consommer son sacrifice, il adresse à son Père ses dernières demandes; et il nous signifie ses dernières volontés; il fait avec son Père et avec nous un traité solennel; il y met les conditions et il les signe de son sang. L'heure est venue où votre Fils va vous glorifier par la croix, daignez le glorifier et sanctifier, et faites que mes disciples et ceux qui m'appartiennent, participent à

ma gloire. Voilà les paroles que Jésus-Christ adresse à son Père, et son Père y souscrit en acceptant son sacrifice. Ainsi nous pouvons dire qu'il est aussi certain que la gloire de Jésus-Christ nous est acquise par la croix qu'il est vrai que Jésus-Christ est mort pour nous, puisqu'il n'est mort qu'à cette condition. Il ne s'agit plus, pour obtenir la gloire que Jésus-Christ nous a méritée, que d'observer les conditions qu'il nous a prescrites. Quiconque veut être mon disciple, qu'il prenne sa croix, qu'il la porte tous les jours, et qu'il me suive. Voilà le prix auquel Jésus-Christ a mis sa gloire. Tout acquise qu'elle nous est déjà par son sang, il nous traite comme il s'est traité lui-même : il veut que tout soit commun entre nous et lui, et que la croix soit notre partage sur la terre, comme la gloire sera notre héritage dans le ciel. Nous ne saurions changer les conditions du traité qu'il a fait avec nous : elles sont immuables, le temps ni la coutume ne peuvent nous en dispenser : Jésus-Christ lui-mêm ne peut ni rétracter ses lois, ni désavouer son exemple, ni ouvrir une autre voie que celle qu'il a suivie.

Qui que vous soyez, mes frères, quelque titre qui vous distingue aux yeux des hommes, quelques avantages que vous offre le monde, si vous voulez arriver au terme de la gloire, marchez donc dans le chemin de la croix. Hélas ! sans recourir même aux austérités de la pénitence, si nécessaires d'ailleurs à votre fragilité; sans vous prescrire ces mortifications sévères, si fréquentes dans les premiers siècles, et si recommandées dans la vie chrétienne ; vous trouvez des croix à chaque pas, et nous ne demandons presque de votre religion que de les sanctifier par la patience, de les unir à celle de Jésus-Christ, de les offrir en expiation de vos offenses, de les faire valoir comme le prix de votre rédemption qu'on vous met en main. Dieu les ménage à votre sanctification, n'en perdez pas le fruit. Si vous n'avez pas le courage de les choisir vous-même, ayez au moins la soumission de les accepter lorsque Dieu les choisit pour vous. Que la croix de Jésus adoucisse la vôtre, que son exemple soutienne votre constance, que sa gloire anime vos espérances. Songez que du haut de son trône il est spectateur de vos combats ; que la couronne à la main il voit couler vos larmes, qu'il compte vos soupirs, qu'il met les tribulations que vous souffrez pour lui en dépôt dans ses tabernacles éternels, et qu'il ne vous marque aujourd'hui du caractère de ses disciples, que pour vous associer à ses élus dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

## SERMON XVI.

### *Pour le dimanche des Rameaux.*

SUR LA COMMUNION PASCALE.

Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus. (*Matth.*, XXI.)

*Voici votre Roi qui vient à vous plein de douceur.*

C'est ainsi, mes frères, que Jésus-Christ dans ces jours saints vient chez les chrétiens, disposés à le recevoir dignement : plein de douceur et de clémence, il les rend participants de sa grâce et de sa gloire. Mais je puis dire, sans être prévaricateur, et je serais prévaricateur de mon ministère si je ne le disais pas, qu'il entre plein de fureur et de colère chez cette multitude de chrétiens profanes et criminels qui portent à la table sainte une conscience souillée, qui, par l'affection qu'ils conservent pour le crime, prétendent allier la sainteté de Jésus-Christ avec les abominations d'un cœur corrompu. Quel abus déplorable du plus précieux bienfait de Jésus-Christ ! Ils empruntent des armes et des traits pour lui faire essuyer le plus sanglant de tous les outrages. Ils changent contre eux-mêmes une table en un tribunal, un festin en un supplice, une source de grâce en un trésor de colère et de malédiction.

C'est ce qui prouve que, comme le plus criant de tous les crimes est de communier indignement, le plus grand de tous les biens est d'éviter une communion indigne et d'en faire une sainte. Il est donc important, pour éviter une communion indigne, d'en concevoir toute l'horreur et toute la frayeur qu'elle mérite : pour faire une communion sainte et salutaire, il est juste de s'instruire des dispositions que nous devons y apporter : c'est ce que nous allons exposer dans ce discours, où je ferai voir d'abord quelle est l'énormité d'une indigne communion, ensuite ce qu'il faut observer pour éviter une indigne communion et pour en faire une bonne.

Les motifs les plus forts et les plus intéressants, les objets les plus saints et les plus respectables, c'est ce que l'indigne communion méprise par autant de crimes réunis, multipliés.

D'autre part, nous ne voyons que trop de chrétiens qui, semblables aux pharisiens, tels que l'Evangile de ce jour nous les dépeint, se troublent, s'attristent et s'effrayent de l'arrivée prochaine de Jésus-Christ, qui, regardant la loi de la communion comme un arrêt fatal auquel ils ne pensent qu'à se soustraire, et qui, plutôt que de faire un généreux effort sur leurs passions, choisissent de s'excommunier et de se bannir du festin mystérieux où tous les fidèles sont appelés, manquant ainsi tout à la fois à Jésus-Christ, à l'Eglise et à eux-mêmes. Nous tâcherons de leur faire comprendre dans la suite de ce discours, le mépris criminel qu'ils font de Jésus-Christ, le prix des grâces dont ils se privent, et la désobéissance formelle dont ils se rendent coupables envers l'Eglise. Mais comme il est plus énorme et plus funeste encore de manger sans discernement le corps de Jésus-Christ; comme il est plus ordinaire de s'endurcir ou de s'étourdir sur ses dispositions, et de manger son jugement faute de s'éprouver sincèrement soi-même, nous insisterons principalement sur la communion indigne, sur tout ce qui peut nous en donner de la frayeur, et nous faire éviter le sacrilége pour en inspirer de la frayeur.

Je ferai donc voir d'abord ce qu'a d'affreux l'indigne communion, pour nous faire éviter le sacrilége ; j'exposerai ensuite les dispositions qu'exige une digne communion ; en un mot, 1° l'énormité d'une indigne communion ; 2° les moyens de prévenir une indigne communion, et d'en faire une salutaire : c'est tout le plan de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Tous les objets et tous les motifs qui doivent détourner un chrétien de la profanation du corps de Jésus-Christ, ce sont ceux mêmes que méprise l'indigne communion par autant de crimes multipliés ; Jésus-Christ qui le comble de biens ; l'Eglise qui l'invite à l'honorer lui-même, qui pour son propre salut devrait le respecter. Jésus-Christ qui nous comble de biens dans l'Eucharistie, mérite toute la reconnaissance de nos cœurs ; et l'indigne communion le traite avec la plus noire ingratitude. L'Eglise qui nous invite à la table sacrée de son divin Epoux, exige une disposition convenable pour en approcher ; et l'indigne communion abusant de ses ordres, la trompe et la déshonore par son hypocrisie. Notre propre intérêt nous dicte de travailler à nous rendre la communion salutaire, et l'indigne communion se la rend funeste par sa profanation. 1° Ingratitude la plus noire à l'égard de Jésus-Christ; 2° hypocrisie détestable à l'égard de l'Eglise; 3° fureur insensée à l'égard de lui-même. Parcourons toutes ces idées, elles renferment un assemblage d'iniquité, digne de toute notre indignation et de toute notre frayeur.

Ingratitude la plus noire à l'égard de Jésus-Christ. Pour en juger, comparons ce que Jésus-Christ fait pour nous avec ce que l'indigne communion fait contre lui. Je ne parle pas ici de son incarnation, de sa vie sacrifiée pour notre rédemption, de la gloire qu'il nous a méritée, et des secours qu'il nous fournit pour y parvenir : laissant à part les autres sacrements institués pour notre sanctification et pour notre salut, arrêtons-nous seulement à ce qu'il fait pour nous dans l'Eucharistie. Dieu secourable, il dresse devant nous une table où nous trouvons de quoi nous défendre contre nos ennemis ; Dieu magnifique, il nous associe aux anges en nous distribuant le pain céleste dont la seule vue fait toute leur félicité : père tendre, il nous communique toutes ses richesses ; ami bienfaisant, il prévient tous nos besoins ; victime innocente, hostie pacifique, il apaise son père irrité contre nous. Tels sont les témoignages de sa tendresse. Et que font les indignes communiants contre lui?

Tandis que ce Dieu secourable leur prodigue les plus précieux bienfaits, ils en font l'usage le plus profane. Ce ne sont pas ici des sacriléges tels que l'Ecriture nous en dépeint ailleurs, et qu'elle nous apprend avoir été commis par des hommes impies. Le chrétien qui reçoit Jésus-Christ indignement, ne place pas l'arche auprès de Dagon comme les Philistins ; mais il confond Jésus-Christ avec Bélial ; il ne porte pas une main impie sur les richesses du temple comme Antiochus, mais il attente sur le Seigneur même qu'on adore dans le temple. Il ne se sert pas d'un vase sacré dans un festin comme Balthazar ; mais il unit la sainteté même à l'excès de l'iniquité ; il souille autant qu'il est en lui la souveraine justice, par l'alliance monstrueuse qu'il en fait avec tous les vices qui le dominent : *Deum quantum in se est polluit.* Oui, pécheurs, qui que vous soyez, quels que soient les crimes que vous commettez, vous voulez faire lorsque vous assistez à nos tables sacrées sans renoncer à vos désordres, vous voulez faire de Jésus-Christ un même corps avec tous les vices que vous avez contractés et qui vous plaisent : *Quantum in se est polluit.*

Or, je reprends et je dis : si Dieu se sentit si fort outragé des sacriléges des Philistins, de ceux d'Antiochus, de Balthazar, de Nabuchodonosor ; combien est-il indigné contre celui qui les renouvelle, qui les réunit et qui les surpasse tous? S'il regarde comme un crime la profanation d'un vase destiné à contenir le sang de son Fils ; comment, dit saint Augustin, regarde-t-il la profanation de ce sang même ; s'il ne put supporter qu'on plaçât des animaux immondes dans l'ancien temple, verra-t-il sans horreur, introduire Jésus-Christ même dans un lieu d'abomination tel qu'une âme criminelle? de quel œil ce Fils lui-même se voit-il si indignement traité? Ecoutez, écoutez, ô profanateurs! comment il s'en explique par son prophète Ezéchiel : Ces impies, dit-il, n'ont point distingué le saint d'avec l'immonde, le sacré d'avec le profane : *Inter sacrum et profanum non habuerunt distantiam et coinquinabar in medio eorum.* (*Ezech.*, XXII.)

Tandis que ce père tendre nous communique toutes ces richesses, le profanateur le méprise indignement : *Filios enutrivi et exaltavi; ipsi vero spreverunt me.* (*Isa.*, I.) Car, n'est-ce pas, ô profanateurs! un indigne mépris que la conduite que vous tenez à l'égard de Jésus-Christ? Sans avoir gémi devant Dieu, sans avoir détesté les crimes qui vous ont attiré sa disgrâce, vous venez dans nos temples ; bien plus, vous pénétrez jusque dans le sanctuaire ; vous osez soutenir la présence de ce Dieu redoutable, et vous montrer à lui tout couvert de vos souillures ; vous lui présentez une tête ennemie qui semble encore défier sa vengeance, et ce qu'on ne peut entendre sans horreur, vous donnez le baiser de paix à ce Dieu qui vous déteste ; vous forcez les ministres à vous donner le pain des enfants, tout infidèles et dénaturés que vous êtes ; vous vous unissez enfin à ce Dieu qui vous déteste, vous l'introduisez dans ce cœur profane où triomphe le vice son ennemi. Voilà, dit saint Cyprien, le comble de l'iniquité. Eussiez-vous commis tous les crimes dont la nature humaine est capable, une telle irrévérence leur est supérieure. Qui sont cependant ceux qui s'en rendent coupables?

sont-ce des Scythes, des Mèdes, quelqu'une de ces nations barbares qui ne connaissent ni le Seigneur, ni son Christ? Non, ce sont des chrétiens bien instruits de nos mystères, qui font à Dieu cet outrage, et qui le lui font à la face de ses autels et dans nos jours les plus solennels.

Tandis que cette hostie pacifique renouvelle actuellement son sacrifice pour apaiser son Père irrité contre nous, le profanateur lui donne la mort une seconde fois. Ce n'est pas ici une exagération, c'est une vérité que saint Paul nous apprend, lorsqu'il dit : *Quiconque mange ce pain et boit ce sang indignement, se rend coupable du sang de Jésus-Christ* (I Cor ,XI), comme s'il l'avait répandu de ses propres mains. Et cet apôtre nous l'explique, lorsqu'il ajoute que toutes les fois qu'on participe à l'Eucharistie on représente la mort de Jésus-Christ. Ce qui se passe à l'autel est donc une vive image de ce qui se passa sur le Calvaire. Là les élus immolaient Jésus-Christ dans leur cœur, en l'unissant à ses desseins et à son sacrifice, tandis que les bourreaux s'immolaient à leur fureur. De même à l'autel, les chrétiens dignement disposés, participent aux mérites de la mort de Jésus-Christ en la renouvelant selon ses intentions; et les indignes communiants la renouvellent pour la honte de leur Sauveur. Ils en sont les meurtriers, qui prostituent son corps et son sang; ils ne tiennent plus d'autre rang à l'autel que celui du disciple perfide qui le trahit, ou des bourreaux inhumains qui le crucifièrent. Encore même, que de circonstances contribuent à excuser les premiers, et à rendre nos profanateurs plus coupables. Là c'était un agneau qui s'offrait lui-même à la mort, et qu'on n'égorgeait que parce qu'il le voulait bien ; ici c'est une victime suffisamment rachetée par son propre sang, et qu'on dévoue malgré ses cris aux plus honteux de tous les supplices. Dans les desseins de Dieu, la mort de Jésus-Christ sur le Calvaire était un sacrifice ; et la mort de Jésus-Christ dans le cœur du mauvais chrétien est un déicide. En commettant un crime, les Juifs accomplissaient un mystère ; et les mauvais chrétiens en célébrant à l'extérieur un mystère, en anéantissent le fruit. Les Juifs croyaient sacrifier un imposteur à la vérité de leur religion; et l'indigne communiant sacrifie la divinité de Jésus-Christ à l'emportement de ses passions : n'est-il donc pas plus coupable et plus inhumain que les Juifs puisque connaissant Jésus-Christ, que les Juifs ne connaissaient pas, il lui fait de sang-froid les mêmes traitements, après son exaltation et la fin de ses souffrances?

O chrétien ! n'étais-tu donc né, n'étais-tu donc incorporé à Jésus-Christ que pour renouveler ses opprobres! Quoi! l'horreur d'une action si noire n'arrête point vos pas, ne suspend point les fonctions de vos sens, ne ferme pas cette bouche impie où vous ensevelissez Jésus-Christ! Quoi! son sang qui fume sur ces autels, sa voix qui crie miséricorde pour tout le genre humain, ne vous touchent pas! vous courez le livrer à ses ennemis, le livrer à la mort, sachant ce qu'il est, connaissant ce qu'il peut, éprouvant ce qu'il fait en votre faveur! Lorsque tout contribue à vous en détourner, lorsqu'un reste de religion, un reste de respect, je dis moins, un reste de tendresse naturelle suffisent pour vous retenir, vous ne vous retenez pas! Que vous succombiez à l'amour du plaisir, que vous écoutiez la voix de la vengeance, que vous tâchiez de vous élever aux dignités de la terre ; à Dieu ne plaise que je vous autorise et que je trahisse ici mon ministère par une si lâche condescendance ; je puis néanmoins convenir que la faiblesse, la tentation, la passion qui vous presse, vous laissent encore quelque excuse. Mais ici, qu'est-ce qui vous autorise, et que prétendez-vous? honorer l'Eglise et lui prouver votre dépendance? Ah! lâches, vous la trahissez par une telle hypocrisie.

Ouvrez-vous à nos yeux, cœurs sacriléges, découvrez-nous ici vos énormes projets, ô profanateurs du corps de mon Sauveur! lorsque vous assistez à nos tables sacrées, que prétendez-vous faire? Honorer Dieu, mais vous n'ignorez pas que loin de l'honorer, vous l'outragez par une communion indigne. Espérez-vous en recevoir des grâces? Mais vous n'êtes pas à savoir que vous ne devez en attendre que la malédiction inséparable de votre crime? Serait-ce pour goûter la vaine satisfaction d'avoir fait une bonne œuvre ; mais l'expérience que vous avez des remords qui suivent le crime, suffit pour vous détromper. Qu'avez-vous donc en vue?, l'estime et l'approbation des hommes? Oui, c'est l'approbation des hommes qu'y cherche cet homme distingué, dont une réputation intègre importe à la place qu'il occupe. C'est l'approbation des hommes qu'y cherche cette personne, qui, jusqu'aux pieds des autels, vient encenser l'idole de la fortune. C'est l'approbation des hommes qu'y cherchent ces esprits indociles qui choisissent de traîner à la sainte table une conscience souillée plutôt que de subir aux yeux de ceux qui les éclairent la salutaire humiliation d'un sage retardement. C'est l'approbation des hommes qu'y cherchent tant de chrétiens qui communient pour faire comme les autres, pour n'être pas remarqués, pour avoir le plaisir de dire qu'ils ont communié, et qu'on les y a vus. Voilà l'hypocrisie bien marquée ; et qui peut dire combien elle est détestable?

Faire de bonnes œuvres par orgueil et pour surprendre l'estime des hommes, c'est ce que faisaient les pharisiens ambitieux, et c'est l'hypocrisie que Jésus-Christ leur reproche. Mais ajouter aux bonnes œuvres extérieures l'attentat le plus criant pour se faire applaudir, est-il de langue humaine qui puisse exprimer une telle hypocrisie : c'est celle dont vous vous rendez coupables, ô profanateurs! Vous achetez de vains applaudissements au prix du corps et du sang de Jésus-Christ ; vous prostituez la personne du Fils unique de Dieu au plus honteux de

tous les usages; et jamais il n'a pu dire avec autant de vérité qu'à vous : Vous me faites servir à votre iniquité, *servire me fecisti iniquitati tuæ.* (*Isai.*, XLIII.) Sans la participation à mon sacrement vous ne croiriez pas obtenir ce que vous désirez. Vous me prenez, vous me recevez, comme un moyen propre à parvenir à vos fins criminelles. Vous me faites donc servir à votre iniquité, *servire me fecisti iniquitati tuæ.*

Mais l'Église l'ordonne; elle en fait un commandement exprès. Quoi! l'Eglise ordonne qu'on approche de Jésus-Christ dans des dispositions criminelles! Quoi! l'Eglise, cette épouse du Fils de Dieu, dirigée par l'Esprit de Dieu, sensible à tout ce qui touche Dieu, autoriserait, supporterait, commanderait un tel attentat contre son bien-aimé, son Seigneur et son Dieu? Cette Eglise qui, sous les parvis de ses temples, retenait autrefois les pécheurs pénitents, des quinze, des vingt années de suite pour des crimes quelquefois moins énormes, moins fréquents, moins invétérés que les vôtres; cette Eglise, autrefois si soigneuse, devenue aujourd'hui insensible, commanderait qu'on approchât de son divin Epoux les mains encore dégouttantes de mille crimes récents, le cœur encore fumant de mille passions mal éteintes? Le croiriez-vous, mes frères, et feriez-vous cet outrage à l'Eglise? elle veut, (et c'est ainsi qu'elle s'en est expliquée dans le concile de Trente) elle veut qu'après avoir détesté vos désordres, après en avoir gémi devant Dieu, après les avoir quittés d'effet et d'affection, vous approchiez alors de son divin Epoux, toujours prêt à recevoir ceux qui reviennent sincèrement à lui. Voilà ses intentions, et vous ne les ignorez pas. Mais comme d'un côté, sollicités par vos passions, vous craignez de renoncer à des crimes qui vous sont chers, et que de l'autre, jaloux d'une vaine réputation, vous craignez de la perdre si vous ne faites à l'extérieur ce que l'Eglise prescrit; vous prenez le parti de sauver du moins les apparences en approchant indignement du Dieu de pureté, sans considérer ce que vous lui devez et ce que vous vous devez à vous-même. Qu'est-ce autre chose qu'une hypocrisie détestable, qui couvre également le désordre et la vanité du prétexte spécieux d'exactitude? Qu'est-ce autre chose, qu'affliger et tromper l'Eglise en voulant la rendre complice et comme responsable d'un crime qui la plonge dans la plus amère douleur, et qui combat si ouvertement ses intentions?

Car, ne pensez pas, encore une fois, ô profanateurs, satisfaire au précepte de l'Eglise par une communion sacrilége. Non, dit saint Cyprien, ce n'est pas une obéissance que vous rendez à l'Eglise, c'est une guerre que vous lui faites : *Non est pax sed bellum.* Vous ne vous unissez point à l'Eglise dès que vous vous séparez de Jésus-Christ : *Nec Ecclesiæ jungitur qui ab Evangelio separatur.* L'Eglise vous recevrait-elle de son côté, tandis que Jésus-Christ vous rejetterait du sien. Quoi! Jésus-Christ lancera sur vous ses foudres, et l'Eglise les détournera de dessus votre tête! Jésus-Christ vous regardera comme un profanateur, et l'Eglise vous traitera comme un enfant docile! Ah! si, participante à la lumière du Seigneur, elle pouvait pénétrer le voile hypocrite qui couvre les horreurs dont vos cœurs sont noircis, elle vous rejetterait de son temple, comme un loup ravissant qui cache toute sa fureur sous la toison des brebis, mais parce qu'elle ne peut pénétrer l'intérieur, parce que sa maison est également ouverte à tout le monde, parce qu'il est libre à tous d'assister à son sacré banquet, sans qu'il lui soit permis de parer les coups que ses enfants perfides peuvent lui porter en secret; vous viendrez hardiment vous mêler avec ses enfants fidèles pour communiquer avec eux et avec Jésus-Christ, vous vous autoriserez des ordres mêmes de l'Eglise, et vous croirez lui obéir. Non, encore une fois, ce n'est pas une obéissance que vous lui rendez, c'est une guerre que vous lui faites. Pourquoi donc, continue saint Cyprien, nommera-t-on soumission ce qui n'est qu'une véritable révolte? *Quid injuriam beneficium vocant.* Pourquoi regardera-t-on comme une marque de piété ce qui la détruit de fond en comble : *Quid impietatem vocabulo pietatis appellant?* Nommons donc cette obéissance prétendue, révolte, sacrilége, ingratitude, hypocrisie; jugeons-en comme le Seigneur en juge; quel jugement en portera ce grand Dieu, et quelle vengeance en prendra le Dieu que l'Ecriture nous représente le bras levé, la main armée d'un fer étincelant, brisant, écrasant, renversant les contempteurs de ses lois? Ah! jaloux de sa gloire outragée, il vengera le sang profané de son Fils, il le vengera de manière la plus terrible, c'est la vengeance que s'attire l'indigne communion par une aveugle fureur contre lui-même.

*Quiconque mange le corps et boit indignement le sang de Jésus-Christ,* dit saint Paul, *boit et mange son jugement.* (*I Cor.*, XI.) Jugement de privation, qui détourne de dessus le sacrilége les grâces, les secours, les saints mouvements qui le retenaient encore dans le bien, et qui le détournaient du mal. Ainsi Judas après sa perfidie n'est plus touché ni des bontés, ni des menaces de Jésus-Christ; il l'a reçu dans une conscience criminelle, le voilà confirmé dans sa révolution violente. Après la profanation des choses saintes, il n'est plus le maître de son âme, Satan s'en est emparé sans retour : *Post buccellam introivit in eum Satanas.* (*Joan.* XIII.) Ainsi, dit saint Cyprien, ces pécheurs qui portaient en tremblant leurs crimes à l'autel, vont désormais s'y complaire et s'en applaudir : *Ante scelus improvidi, post facinus obstinati.* Ce ne sera plus une communion indigne, une confession sacrilége, ce seront des confessions, des communions, des profanations ajoutées les unes aux autres, et suivies de mille désordres horribles; ce ne sera plus

un péché que l'occasion aura fait naître, ce sera une chaîne de désordres affreux commis sans retenue et par plaisir ; ce ne seront plus des infidèles qui fléchissaient quelquefois les genoux devant Baal, ce seront de vrais idolâtres qui brûleront tout leur encens sur les autels de Moloch; ce ne seront plus des enfants indociles dans la maison de leur père, ce seront des prodigues qui passeront chez les étrangers pour y consommer leurs biens en débauches; ce ne seront plus des intéressés qui retenaient l'argent de leur maître, ce seront des perfides, qui livreront leur maître pour de l'argent, ce seront des pécheurs obstinés et tranquilles dans leur crime et dans leur sacrilége : *Ante scelus improvidi, post facinus obstinati.*

En voulez-vous quelques exemples? Considérez la conduite de ces chrétiens qui se confessent, qui communient après leurs confessions. Après leurs communions, ils reviennent à leurs désordres, et quand? Venant de participer aux saints mystères, et comment? Sans retenue et sans précaution, et combien de fois? Aussi souvent, et même plus souvent qu'auparavant. Voilà d'un commun aveu des marques infaillibles qu'ils ont profané les choses saintes; et voici comment ils se comportent après cette profanation. Avaient-ils des sentiments de vengeance? Ils s'y confirment; ils déchiraient la personne qui faisait l'objet de leur haine, à présent ils la poursuivent. Ils entretenaient des liaisons dangereuses? ils étaient dans des occasions prochaines de péché; leurs libertés en deviennent plus grandes et leurs entrevues plus fréquentes; il semble qu'ils retirent de ce pain céleste un nouveau goût pour le crime, et de nouvelles forces pour le commettre. Cependant ils fréquentent toujours les sacrements sans défiance; toujours des confessions, et toujours de plus grands crimes, toujours des communions, et toujours de plus grands sacriléges, toujours des remèdes, ou plutôt des poisons, et toujours des maux plus dangereux, toujours la même vie, toujours les mêmes actions, qui, si elles ne sont suivies de plus mauvaises, c'est parce que l'occasion de les commettre leur manque; se présente-t-elle cette occasion, vous les voyez s'y livrer sans retenue. Ils ont commis le plus grand de tous les crimes, rien n'est plus capable de les effrayer; ils ont trahi leur Dieu, ils sont prêts à le trahir encore; ils n'ont pas écouté la voix du sang de Jésus-Christ, n'attendez pas qu'ils écoutent la voix de leur conscience. Comme il ne faut qu'un coup héroïque pour nous affermir dans la vertu, il ne faut aussi quelquefois qu'un premier effort criminel pour affermir dans le crime; quand une fois on a pu surmonter l'horreur qu'inspire une communion sacrilége, quand on a pu réussir à se former un front capable de braver Jésus-Christ dans sa propre personne; le frein est rompu, la barrière est levée, et rien n'étonne plus; on a sapé l'édifice par les fondements, il faut qu'il croule pour ne jamais se relever : *Ante scelus improvidi, post facinus obstinati.*

Jugement de condamnation et de réprobation. Saint Paul nous le déclare : *Quiconque mange et boit indignement le corps et le sang de Jésus-Christ boit et mange son jugement ;* celui qui commet cet attentat est déjà jugé, il est déjà condamné, il porte sur lui-même le caractère de réprouvé, il s'incorpore la malédiction attachée à son crime, il en est pénétré, il en est rempli, elle lui est propre comme la moelle de ses os. Si ce jugement de mort et de malédiction était écrit sur des tables de bronze, il pourrait être effacé; mais qui pourra détruire les traits mortels d'un jugement formidable, qui s'est insinué dans toutes les parties du pécheur, qui, en passant avec le corps de Jésus-Christ, s'est mêlé avec sa propre substance, est devenu, pour ainsi dire, une même chose avec lui? Le sang de Jésus-Christ qui pourrait effacer ce jugement, c'est le sang même qui le scelle, qui le confirme, pour venger sa propre profanation.

Voilà, ô profanateurs! dit saint Cyprien, comme quoi nos autels de vie deviennent pour vous des autels de mort où votre âme est sacrifiée à la justice vengeresse de Dieu : *Ipse ad aras hostia, ipse victima venisti.* Le même trait d'audace qui vous affermit dans le crime, fixe sur votre tête le bras vengeur de votre Dieu. Le même sacrement qui donne la vie aux autres devient votre mort et votre ruine. C'est l'arche d'alliance qui comble de bénédictions la maison d'Obédédon, et qui répand la désolation et le ravage dans le camp ennemi. C'est une nuée bienfaisante sur la montagne de Sion, et qui éclate en grêle et en tonnerre sur la montagne de Gelboe. C'est le pain mystérieux qui promet l'abondance à Gédéon, et qui n'annonce qu'une défaite mortelle aux adversaires d'Israël. C'est enfin pour vous le sceau de la colère céleste, et d'autant plus ineffaçable, qu'il est imprimé par le sang même de Jésus-Christ : *Ipse ad aras hostia, ipse victima venisti.*

Que vous dirai-je donc, ô vous qu'un témoignage trop véritable de vos consciences convainc d'un si grand forfait : si vous n'avez mille fois tremblé pendant ce discours, je n'ai rien à vous dire pour votre consolation. Quelque parole d'espérance que je puisse vous donner, votre mortelle insensibilité la démentirait. Mais si une salutaire frayeur vous pénètre et vous consterne, n'ajoutez pas à votre premier crime un plus funeste désespoir. Des larmes amères peuvent fléchir un Dieu, devant lequel il n'est point de crime irrémissible : trop heureux d'avoir cette ressource pour obtenir de ce crime un pardon qu'il accorde plus rarement que l'on ne pense. Pour vous, chrétiens, qui vous disposez à recevoir Jésus-Christ dans son sacrement, et qui vous efforcez de vous y préparer, je vais vous montrer quelles doivent être vos dispositions pour éviter une communion indigne et pour en

faire une salutaire. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Les pécheurs se trouvent en ces saints jours dans la triste alternative des malédictions de Jésus-Christ, ou des anathèmes de l'Eglise. Un précepte leur impose une double obligation; celle de ne pas communier indignement, et celle de communier, mais saintement : toutes les deux sont également pressantes, et les infracteurs de l'une ou de l'autre sont menacés d'un châtiment rigoureux. S'ils communient indignement, ils sont maudits de Jésus-Christ; s'ils négligent de communier, ils sont séparés de l'Eglise. S'ils mangent sans discernement le corps du Seigneur, ils mangent leur jugement : s'ils refusent de participer à sa chair adorable, ils n'auront point la vie en eux. Le seul parti qui lui reste, est donc de communier, mais avec des dispositions convenables; et pour ne pas nous y méprendre, instruisons-nous aujourd'hui sur ces dispositions. Nous n'irons pas remonter à ces temps rigoureux où les épreuves étaient si longues et si austères. Nous ne prescrirons pas les dispositions sublimes que les Pères prescrivaient autrefois à ceux qui participaient au pain des anges, nous nous souviendrons que nous parlons pour la multitude et dans un siècle où les seuls devoirs indispensables doivent être proposés, et ce serait beaucoup s'ils étaient observés. Ces dispositions indispensables et essentielles pour ne pas communier indignement, sont 1° la douleur du péché; 2° le renoncement à ce qui rappelle au péché; 3° le commencement d'une vie chrétienne.

Douleur du péché : vous le savez, mes frères, le Dieu que nous recevons dans la communion est le Dieu de sainteté, auquel il est aussi essentiel d'être ennemi du péché que d'être Dieu, par une relation entre cette lumière éternelle et les ténèbres de l'iniquité. Point de société entre cet Agneau sans tache et Bélial : tout en lui annonce son horreur pour le péché. C'est lui qui, comme le Saint des saints, est venu attaquer le péché, expier le péché sur lui-même. Or quelle doit être la pureté d'un cœur qui doit recevoir un Dieu si saint? Il faut que notre éloignement pour le péché, réponde à l'horreur infinie qu'en a le Dieu que nous allons recevoir.

L'Eglise qui nous ordonne d'en approcher, au moment qu'elle est prête de nous admettre à ses sacrés mystères, nous apprend qu'elle doit être alors la pureté de nos âmes. *Les choses saintes sont pour les saints*, dit-elle; lavez-vous, purifiez vos cœurs, ne montez pas à la montagne sainte, pour vous y nourrir de la chair du Seigneur, si vos consciences ne sont pures. C'est ici le pain de vie auquel la mort et l'iniquité ne sauraient participer. Il faut donc, être purifié du péché pour recevoir Jésus-Christ dans l'Eucharistie, sans encourir ses anathèmes. Or, on ne peut se purifier du péché dont on est coupable, que par les larmes et la douleur. Comme un plaisir désordonné nous a fait commettre le crime, il faut qu'une douleur surnaturelle l'expie; pour les affections qu'on a prostituées à la créature, il faut donner des larmes, un repentir; et si ces larmes ne sont que superficielles, si cette douleur n'est proportionnée à l'énormité du crime, on restera dans l'iniquité. Il faut donc répandre des larmes capables d'effacer tant de haines détestables, tant d'amours insensés qu'on peut se reprocher; se tenir longtemps prosterné devant le Seigneur, avant que d'approcher de son sanctuaire, pleurer devant son trône avant de s'asseoir à sa table, gémir sous le poids de ses iniquités et plus encore sous le poids de sa douleur, apporter au Seigneur et à ses autels l'esprit humilié du centenier et le cœur contrit du publicain, et faire succéder à des années de désordre au moins un temps proportionné de douleur et de pénitence; car serait-il possible que dans le court espace d'un examen superficiel ou d'une confession précipitée, on conçut la douleur proportionnée, je ne dis pas à des crimes multipliés sans mesure, mais même à quelques transgressions des préceptes de la loi de Dieu. Des hommes, à qui les idées de Dieu sont comme étrangères, à qui toutes les flatteuses peintures du péché sont encore présentes, ne peuvent se former dans des moments rapides une assez vive idée de la sainteté de Dieu, pour détester aussi souverainement qu'il le faut les offenses dont ils se sont rendus coupables. Le repentir sincère du passé, le ferme propos d'un avenir plus saint et plus exact, le renouvellement de tout l'homme, en un mot, la conversion entière du cœur de l'homme; cet ouvrage si difficile, et qui coûte si fort à ceux-mêmes qui s'éprouvent le plus sérieusement et le plus longtemps, ce serait pour des mondains dissipés et profanes l'affaire de quelques réflexions superficielles et de quelques formules froidement répétées. Après avoir prolongé sa vie criminelle jusqu'à la veille d'une confession presque imprévue, on viendra hardiment demander à Jésus-Christ sa chair et son sang pour nourriture, parce qu'on aura surpris une absolution hasardée? Ah! si l'on n'a pris d'autres mesures, on pourra bien avoir confessé ses désordres au prêtre, mais aura-t-on laissé ses affections désordonnées à ses pieds? On pourra bien avoir fait des aveux sincères, mais aura-t-on rapporté du tribunal un cœur renouvelé? On en sortira bien absous; mais en sortira-t-on justifié? Non : l'absolution qu'on donne au pécheur doit être le prix de la douleur dont il est pénétré, et non le prélude de la pénitence qu'il doit pratiquer : elle doit mettre le sceau à la conversion, et non pas en commencer l'ouvrage; et communier lorsqu'on ne devrait que rougir, c'est, dit saint Augustin, s'exposer à communier indignement par ce renversement téméraire.

Quand est-ce donc que par les gémissements et les larmes on aurait dû commencer à se purifier de ses crimes, pour approcher

dignement de Jésus-Christ? Dans tout le cours de ces temps de jeûne et d'abstinence, où le corps, humilié par la rigueur des austérités, dispose le cœur à la contrition et au renouvellement. C'est pour vous y porter que vous avez entendu l'Eglise vous exhorter si souvent par notre ministère, et que vous l'avez vue redoubler à vos yeux les exercices édifiants de la religion. Il l'eût fallu dans un temps assez long pour répondre à l'énormité de vos crimes, à la dureté de votre cœur et à l'obstination de votre volonté. Si, fidèles aux intentions de l'Eglise, convaincus dès lors du désordre de votre vie, vous eussiez, par une prévoyance chrétienne, soumis vos consciences à son tribunal, tout serait prêt aujourd'hui de votre part, et faute d'une douleur et d'une épreuve suffisantes, vous ne vous trouveriez pas réduit à la triste alternative de ne pas communier ou de communier dans un état douteux. Si vous n'eussiez pas alors été en état de participer au corps de Jésus-Christ, on vous y aurait disposé; si vous eussiez été trop faibles, avec le temps et les remèdes on vous aurait fortifiés; si vous eussiez été chancelants, on vous aurait confirmés dans le bien. C'était au prix de ces larmes anticipées et de cette prudente préparation que vous deviez acheter la grâce de la réconciliation avec Jésus-Christ, et de la participation à son corps. Mais, par une impatience orgueilleuse, vous voulez vous asseoir à sa table sans être réconciliés avec lui, ou vous prétendez être réconciliés sans avoir pris devers vous le temps et les mesures propres à rendre votre réconciliation sincère et solide: que vous arrivera-t-il? Ce qu'Absalon éprouva par rapport à David.

Ce prince coupable, ennuyé de se voir privé longtemps de la présence d'un père irrité, se hâta d'obtenir une réconciliation précipitée, et bientôt il s'attira une nouvelle disgrâce par une faute plus énorme. S'il eût plus longtemps porté le poids de son exil et de sa douleur, peut-être cette salutaire séparation eût été la source d'une fidélité désormais constante. De même, chrétiens, il vous tarde de recevoir le baiser du Seigneur dans la communion: peut-être séparé plus longtemps de la participation à son sacrement, feriez-vous sur vous-mêmes des retours plus sérieux et suivis d'une conversion véritable; mais parce que vous êtes trop empressés à recevoir le gage de la tendresse de votre Dieu, peut-être vous verra-t-on bientôt irriter de nouveau ce Dieu propice, peut-être même porterez-vous à l'autel une disposition prochaine à l'irriter au premier jour. J'en juge par les autres communions que vous a fait précipiter d'autres fois un empressement indiscret et téméraire. Après un court intervalle de dévotion et de retenue, le masque tombe, et l'on revoit en vous le pécheur et le mondain; à peine quelques jours sont écoulés depuis vos communions, et vous recommencez à vivre dans le désordre, vous flattant de l'espérance d'y mourir à la communion prochaine. C'est toujours une vie et des jours profanes où les plaisirs et les crimes se reproduisent et se succèdent et quoique nourris souvent du pain des anges, vous êtes toujours également injustes et toujours plus coupables par de nouveaux sacriléges, et tout cela, faute d'avoir répandu des larmes assez amères et assez longtemps continuées pour vous conduire à l'autel purifiés et sanctifiés. Il faut donc, pour communier dignement, répandre des larmes amères sur le péché; mais il faut encore renoncer à tout ce qui peut renouveller le péché.

Toute douleur sincère du péché renferme nécessairement un renoncement entier à tout ce qui peut l'occasionner et l'entretenir; or, il faut porter à la communion une sincère douleur du péché, pour ne pas recevoir Jésus-Christ indignement: il faut donc renoncer sans retour et sans réserve à ce qui peut occasionner le péché. Quelque dur que soit ce renoncement, il est indispensable; il faut se résoudre, se renouveler, s'arracher, pour ainsi dire, soi-même à soi-même; sans cela, point de justification, point de réconciliation avec Jésus-Christ, point de part à son sacrement, point d'union avec lui. Eussiez-vous donc déclaré vos désordres avec toute la sincérité qu'exige la majesté de Dieu présente dans le tribunal; eussiez-vous répandu des larmes amères et donné les plus sensibles témoignages de repentir, si vous continuez à suivre la même vie, qui n'est pas le crime même, mais qui en porte tous les préjugés, qui en renferme toutes les occasions, qui en indique l'inclination, qui en prédit en quelque sorte le retour prochain, c'est une forte conjecture que le cœur n'est pas renouvelé, que le sacrement de Jésus-Christ sera profané si vous le recevez dans cette disposition, parce que, dit saint Augustin, qui se contente de pleurer le crime sans réformer l'ordre et le plan de sa vie, reçoit autant d'arrêts de mort qu'il reçoit de communions: *Qui non mutat vitam, non sanatur, sed occiditur.*

Si vous me demandez, mes frères, qui sont ceux qui, après une scrupuleuse perquisition de leurs fautes, après une ferme résolution de s'en abstenir, s'approchent de l'autel pour leur condamnation, je vous répondrai que ce sera vous tous, qui continuez de mener la même vie, contents de vous soustraire aux désordres criants. Ce sera vous, riches du monde, si vous ne renoncez à ce faste énorme qui fait gémir l'indigence et qui la multiplie, qui absorbe le salaire de l'ouvrier épuisé ou de vos créanciers frustrés: quand même vous supprimeriez tant d'injustices visibles dont vous pourriez vous accuser, vous mangerez votre jugement en recevant Jésus-Christ: *Qui non mutat vitam, non sanatur, sed occiditur.* Si vous ne renoncez, hommes voluptueux, non-seulement à ces commerces criminels, mais encore à cette vie molle, sensuelle, voluptueuse, qui n'ignore et qui ne laisse échapper aucun plaisir, qui ne s'occupe que du soin de les rassembler et de les rendre plus vifs et plus

doux, vous ne trouverez que la mort dans votre communion : *Qui non mutat vitam, non sanatur, sed occiditur.* Si, sans craindre d'effacer le lustre de votre maison, non-seulement vous ne restituez ce bien suspect dans son acquisition, si vous ne rompez ces projets enfantés par l'avarice ou conçus par l'ambition, mais encore si vous ne renoncez à ce jeu ruineux dont toute votre maison se ressent pour le présent et frémit pour l'avenir, vous ne trouverez à la table sacrée qu'un funeste poison : *Qui non mutat vitam, non sanatur, sed occiditur.* Si vous ne renoncez, ô vous qui vous dites chrétiennes, non-seulement à ces liaisons qui n'ont ni l'apparence, ni la réalité de l'innocence; si vous ne dites à cette personne si assidue : Je ne vous vois plus, je ne vous écoute plus; mais encore si vous ne vous sevrez de tant d'assemblées mondaines, où vous vous nourrissez de l'esprit du monde, où si souvent échouent vos bons desseins; si vous ne mortifiez ce désir immodéré de plaire, cette furieuse avidité de tout voir et de tout entendre au hasard, de tout penser et de tout concevoir, vous ne trouverez dans votre communion que la mort destinée aux sacriléges : *Qui non mutat vitam, non sanatur, sed occiditur.* Enfin, vous tous qui portez encore, pour ainsi dire, les livrées du vice, vous ne devez point en approcher que vous n'ayez dépouillé, selon votre pouvoir, tout ce qui lui appartient. Tout ce qui accompagne le crime le désigne et le suppose; et celui qui porte les traits et les caractères du vice doit passer avec justice pour vicieux; d'où je conclus que, portant en vous-mêmes les traits les plus reconnaissables, vous, de la volupté, vous, de l'intempérance, vous, de l'avarice, vous, de l'emportement, quand même vous ne persisteriez pas depuis un temps à donner dans les derniers excès de ces passions, vous devez être regardés et vous regarder vous-mêmes comme des coupables et des profanes dont elles occupent le cœur, et sur lequel elles exercent toute leur activité. Or, que dit saint Chrysostome de tous ceux-là ? Loin de nos autels tout Judas, tout avare, tout voluptueux, tout vindicatif, tout homme qui porte encore les marques volontaires de sa servitude; qui, s'abusant lui-même, se croit justifié avec tous les dehors du pécheur et tous les indices du péché. C'est là-dessus que vous devez vous examiner vous-mêmes, vous qui prétendez participer à la table des justes.

Voyez si toutes les sources volontaires du crime sont taries chez vous, si les pierres de scandale où vous avez si souvent échoué sont levées. Est-il résolu que tout ce qui, dans votre conduite ou dans votre personne, vous fut ou peut vous être une occasion de chute, sera retranché? Spectacles, lectures, indécences des habits, propos libres, entretiens clandestins, injustes poursuites d'un ennemi, tout cela sera-t-il supprimé? En avez-vous pris le dessein, avez-vous commencé à l'exécuter? Si votre parti n'est pas pris là-dessus, que l'Eglise ne vous voie donc pas vous asseoir témérairement à sa table ; ou nous réunirons nos voix pour vous crier avec plus de force : loin, profanes, loin, injustes, loin, voluptueux ; allez ailleurs porter vos dispositions criminelles : que venez-vous faire à une table si sainte? Y venez-vous sacrifier la sainteté du Seigneur à votre réputation, et allumer contre vous la foudre jusque dans le gage le plus signalé de sa miséricorde? S'il est de vrais disciples, qu'ils en approchent, ajoute saint Chrysostome : *Si quis est discipulus, accedat ;* ce qui revient à ce que nous avons dit d'abord, que, pour recevoir dignement Jésus-Christ dans l'Eucharistie, il faut commencer à mener une vie chrétienne.

Oui, mes frères, pour communiquer au corps et au sang de Jésus-Christ, il faut être chrétien, et que devons-nous entendre par être chrétien? Est-ce de conserver au hasard un reste de foi comme un préjugé d'éducation? Est-ce, après avoir reçu le baptême sans connaissance, paraître quelquefois par bienséance dans nos temples? Est-ce croire superficiellement quelques mystères et négliger réellement tous les préceptes? Est-ce, à la faveur de quelques œuvres saintes qu'on pratique, prétendre acheter la dispense de tout ce qui gêne et la permission de tout ce qui plaît? Non ; pour participer au corps de Jésus-Christ, il faut porter en soi-même les traits du chrétien, de l'inclination à la prière, du zèle pour les bonnes œuvres, quelque désir de la vie bienheureuse, de l'attention à se sanctifier de jour en jour; sans cela, non-seulement on n'est pas digne de communier de toute l'année, mais on ne le mérite pas même à Pâques. Pour recevoir Jésus-Christ et pour s'unir à lui aussi étroitement qu'on le fait à l'autel, il faut avoir avec lui de la ressemblance pour les sentiments et pour la conduite ; car quelle société difforme que celle où la vie et les actions de l'un seraient un désaveu perpétuel des maximes et des dispositions de l'autre! Et, pour finir en peu de mots, qui me paraissent décisifs, voici ce que j'ajoute : pour communier sans sacrilége, il faut être en état de grâce et de salut : or, il est certain que l'inutilité de la vie et le défaut de bonnes œuvres n'est pas un état de grâce, mais un état digne des anathèmes de Jésus-Christ ; il est donc essentiel, pour communier dignement, de mener une vie chrétienne, non-seulement exempte de crime, mais remplie d'œuvres saintes; et celui qui se présente à l'autel sans avoir gémi de sa lâcheté, sans avoir commencé de se montrer chrétien par ses œuvres, risque de sortir de l'autel en réprouvé.

C'est sur l'omission de tant d'œuvres chrétiennes qu'il faudrait s'examiner, ou consulter ceux qu'on choisit pour juges de son état et de sa conscience. Mais qu'arrive-t-il? Après s'être abusé soi-même, on s'efforce d'abuser celui qu'on a pris pour guide, et de surprendre sa faiblesse ou sa timidité. Instruit des obligations de son ministère, et effrayé de la profanation prochaine du sang

de Jésus-Christ, en vain s'écrie-t-il avec Pilate : Ne répandez pas ce sang innocent; ne faites pas violence au Fils de Dieu; gardez-vous de le livrer à la mort une seconde fois, en le recevant dans l'état où vous êtes. Avec le Juif inhumain, on prend le crime sur soi-même : Je m'en charge, dit-on, s'il y a du sacrilége je veux bien en porter la peine moi seul; je connais mes dispositions, je sais combien je suis éloigné de faire violence au corps de Jésus-Christ : *Sanguis ejus super nos.* (*Matth.*, XXVII.) On se charge ainsi de tout ce que peuvent avoir de terrible les suites d'un sacrilége, et, pourvu qu'on obtienne une absolution hasardée, on veut bien courir tous les risques de la profanation du corps de Jésus-Christ : *Sanguis ejus super nos.* Oui, ce sang tombe sur tant de téméraires et venge sa propre profanation, et par un genre de punition d'autant plus redoutable qu'elle est plus cachée. Etre couvert d'épaisses ténèbres pour avoir osé persécuter les apôtres du Fils de Dieu; être frappé de mort pour avoir porté une main hardie sur l'arche du Seigneur; voir en caractères effroyables sa condamnation écrite sur les murs d'un palais, pour avoir profané les vases du temple : ce sont des châtiments effrayants aux yeux des hommes, et qui ne sont cependant que des écoulements de la colère céleste. Mais être frappé d'un aveuglement spirituel qui nous dérobe la connaissance de nos crimes et de nos dangers; être endurci dans son péché sans se soucier ni de le pleurer ni d'en sortir; être effacé du livre de vie et frappé d'un anathème éternel, c'est le grand châtiment de Dieu, d'autant plus redoutable qu'il est moins redouté ; et c'est celui que vous devez craindre, ô vous qui approchez de l'autel sans détester le péché, sans renoncer aux occasions de pécher, sans mener une vie chrétienne. De tout ceci, ne concluez pas faussement que le plus sûr est de ne pas communier. Votre éloignement de l'autel, dans les jours saints, est également injurieux à Dieu et funeste à vous-même : injurieux à Dieu, dont vous méprisez les intentions et les bienfaits; funeste à vous-même, puisque vous vous séparez de la communion de vos frères, et que vous vous privez des grâces qui leur sont accordées et qui vous sont offertes. Le plus sûr est donc de renoncer au péché et de vivre en chrétien. Tout est lié dans la religion : il faut communier et bien communier. Sans la communion, point de secours suffisants pour vivre saintement; sans une vie sainte, point de dispositions convenables pour communier dignement. Il faut donc vivre avec sainteté pour faire de dignes communions ; il faut donc faire des communions pour pouvoir persévérer dans la sainteté. Ne saurait-on communier sans communier indignement? Ne saurait-on s'éprouver soi-même sans renoncer à communier? Lorsque saint Paul nous dépeint, sous les plus noires couleurs, la profanation du corps de Jésus-Christ, ordonne-t-il de s'en éloigner? Lorsque l'Eglise nous prescrit d'y participer, nous ordonne-t-elle de le profaner? Le commandement de l'Eglise est-il un piége? Veut-elle nous placer entre l'anathème et le sacrilége? Veut-elle nous obliger d'être prévaricateurs ou profanateurs? Rien ne se contredit dans ses lois; la contradiction ne se trouve que dans la fausseté de vos raisonnements et dans la lâcheté de votre conduite. Vous renoncez, dites-vous, à la communion, parce que votre vie n'est pas chrétienne, tandis que vous devriez dire : je ne mène pas une vie chrétienne, tout obligé que je suis à la communion ; je veux donc réformer ma vie criminelle, rompre mes habitudes, mes liaisons, mes engagements, écarter les obstacles, vaincre mes passions, me réduire à la pratique des bonnes œuvres, pour satisfaire ensuite au précepte de la communion. Je ne veux pas renoncer à la communion, parce que je n'y suis pas disposé, mais changer de conduite, afin de m'y disposer : je le veux pour honorer Jésus-Christ, pour édifier mes frères, pour obéir à l'Eglise.

Cette Eglise sainte n'exige pas absolument l'innocence conservée, elle se contente de l'innocence réparée : elle n'invite pas les seuls justes, elle leur associe les pénitents; elle imite le saint roi Ezéchias qui, pour célébrer avec plus de solennité la Pâques dans Jérusalem, ne se contenta pas d'appeler les seuls enfants de Juda qui furent toujours fidèles, mais aussi ceux des autres tribus qui s'étaient éloignés du Seigneur et de son sanctuaire. *Ils n'avaient pas tous*, dit l'Ecriture, *toute la perfection et toute la sainteté requises pour célébrer la Pâque, mais Ezéchias pria pour eux en disant : Le Seigneur qui est bon aura pitié de ceux qui cherchent de tout leur cœur le Dieu de leurs pères, et ne leur imputera pas de ce qu'ils ne sont pas assez purs.* (II *Paral.*, XXX.) Telles sont les dispositions de l'Eglise à votre égard : elle voudrait, à la vérité, trouver en vous l'innocence, la piété convenable aux sacrés mystères où vous devez participer; elle sait que vous en êtes éloignés, mais elle veut que vous vous en rendiez dignes : vous êtes pécheurs, elle veut que vous deveniez justes ; vous êtes dans des engagements criminels, elle veut que vous en sortiez; et, pourvu que vous détestiez sincèrement vos crimes, que vous y renonciez absolument, et que vous aimiez sur toutes choses la souveraine justice qui est Dieu même, elle ne refusera pas de vous faire asseoir à sa table, et vous y trouverez une force surnaturelle avec le gage d'une éternelle félicité, etc.

## SERMON XVII.

*Pour le vendredi saint.*

### SUR LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST.

Vulneratus est propter iniquitates nostras : attritus est propter scelera nostra : disciplina pacis nostræ super eum. (*Isa.*, LIII.)

*Il a été percé de plaies pour nos iniquités, il a été brisé pour nos crimes : le châtiment qui devait nous procurer la paix est tombé sur lui.*

Quels objets funèbres frappent aujourd'hui

nos sens, chrétiens auditeurs, et pourquoi tout ce lugubre appareil? pourquoi ces autels dépouillés de leurs ornements, et les ministres revêtus de deuil? pourquoi ce morne silence et ces épaisses ténèbres? pourquoi cette secrète horreur répandue sur vos visages? pourquoi tout ce bouleversement; que nous dit-il, que nous apprend-il? Le jour du jugement est-il donc arrivé? Oui, le jugement, la condamnation et la mort d'un Dieu jugé, condamné, mis à mort par son peuple et pour des pécheurs. Voilà ce que nos temples, ce que nos autels, ce que leurs ministres pleurent. Ce sombre silence nous apprend que celui qui prononçait les paroles de la vie éternelle ne parle plus; ces épaisses ténèbres nous enseignent que la lumière du monde est éteinte; cette sainte horreur nous découvre la tristesse gravée dans le cœur des chrétiens; cette confusion répandue de toutes parts annonce que le Dieu de la nature est mort; et je parais moi-même dans cette chaire pour traiter un si lamentable sujet, et ma faible voix doit animer toute cette triste décoration. Si jamais il fut de matière abondante et de sujet sublime, c'est, sans doute, le récit tragique que je dois vous faire en ce jour; mais cette abondance même de la matière, et l'élévation du sujet, qui trouble et déconcerte les ministres évangéliques, vous-mêmes, mes frères, vous mêmes nous prévenez et nous surpassez aujourd'hui; car, qui de nous se représentant comme il le doit, dit saint Augustin, que le méchant pèche et que le juste est châtié, que le coupable manque, et l'innocent est puni; que le maître paye les dettes de l'esclave, que Dieu porte les péchés de l'homme et qu'il les expie d'une manière si rigoureuse: qui de vous, dis-je, faisant ces tristes et naturelles réflexions, ne prévient pas et ne surpasse pas tout ce que nous pourrions lui dire de plus touchant? qui de vous se forme une juste idée d'un si profond mystère? Non, mon Dieu, l'esprit de l'homme est trop borné, ses pensées trop grossières pour comprendre jusqu'où s'étend aujourd'hui votre amour pour lui, votre justice sur votre Fils, et votre haine contre le péché; jamais nos paroles n'exprimeront que très-faiblement le grand mystère de la mort de Jésus-Christ, et de la réparation du péché de l'homme: nous ferions mieux, dans ce jour de trouble et de douleur, d'écouter seulement dans un profond silence la voix de ces pierres qui se brisent, de ces sépulcres qui s'ouvrent, de ces cadavres qui se raniment, de ce voile qui se déchire, de ce soleil qui s'éclipse, de cette terre qui s'agite, de toute la nature qui se déconcerte; nous ferions mieux, dis-je, d'écouter ces voix lamentables et de nous y conformer, de briser nos cœurs, de gémir, de nous troubler au dedans de nous-mêmes, parce que c'est notre Créateur qui vient d'expirer en ce jour, et d'expirer pour nous qui sommes des ingrats et des pécheurs: *Attritus est propter scelera nostra.*

Mais que dis-je, chrétiens? Tous les jours on vous instruit sur les mystères de la religion, quelqu'élevés et sublimes qu'ils soient; celui-ci serait-il le seul sur lequel nous garderions le silence, et demeurerions-nous sans parole parce que le sujet est inépuisable? Non, mes frères, ce n'est ni le dessein de l'Eglise, ni celui de Jésus-Christ. Parlons donc de la mort, parlons des douleurs, parlons de la passion du Fils de Dieu, mais que nos soupirs se fassent entendre encore plus que nos paroles, puisque c'est nous, puisque ce sont nos crimes qui l'ont causée; puisque Jésus-Christ porte aujourd'hui tout le faix de nos iniquités dans son âme et sur son corps: *Attritus est propter scelera nostra.*

Arrêtons-nous à ces dernières paroles qui vont faire tout le partage de ce discours. Jésus-Christ souffre dans son âme toutes les peines dues à nos péchés: ce sera la première partie. Jésus-Christ porte sur son corps les châtiments que méritaient les pécheurs: ce sera la seconde. Apprenons dans l'une et dans l'autre à détester le péché, à le fuir, à le combattre, à le punir sur nous-mêmes: c'est le fruit que nous devons retirer du tragique spectacle que je vais présenter aux yeux de votre foi. Jetons-nous, pour l'obtenir, au pied de la croix qui doit être aujourd'hui notre ressource; humblement prosternés devant elle, demandons-lui qu'elle nous enseigne la doctrine qu'elle contient, et la véritable manière d'honorer dignement la passion de Jésus-Christ notre Sauveur. *O Crux, ave*, etc.

## PREMIÈRE PARTIE.

Comme il est de l'essence de Dieu de haïr le péché, comme il est de sa sagesse de le poursuivre, il est de sa justice de le punir d'une manière proportionnée à la malice qu'il renferme, et qui réponde autant qu'il se peut aux principes malheureux qui l'ont produit. Or, qu'est-ce qui produit le péché dans l'homme? C'est un plaisir désordonné qu'il se propose de chercher et de goûter dans la créature; c'est un dégoût criminel qu'il conçoit pour Dieu et qui le porte à se séparer de lui; c'est un orgueil secret qui lui fait méconnaître l'autorité légitime de son souverain pour s'arroger une indépendance étrangère à son être. En punition de ce plaisir désordonné, l'homme pécheur doit être plongé dans une profonde tristesse; pour s'être éloigné de Dieu, il mérite que Dieu l'abandonne et s'éloigne de lui; pour avoir osé, par orgueil, contester à Dieu son autorité souveraine, il faut qu'il soit couvert de confusion à la face de toutes les créatures. Voilà ce que mérite le pécheur, et voilà les peines intérieures que Jésus-Christ supporta dans sa passion: 1° tristesse au dedans de lui-même; 2° abandon de la part de Dieu son père; 3° mépris et confusion de la part des hommes. *Attritus est propter scelera nostra.*

Cherchons les preuves de ces vérités dans la simple exposition de l'Evangile, qu'il serait indigne de vouloir relever par des ornements empruntés.

Le souper mystérieux est achevé, le sacrement adorable institué, l'heure fatale est arrivée où le Fils de l'homme sera livré entre les mains des pécheurs. Tout se dispose pour sa mort : les soldats se préparent pour le prendre ; lui-même, prenant avec soi trois de ses disciples, sort du cénacle pour les prévenir, et s'avance vers le jardin des Olives, le cœur serré, les pas chancelants, le visage abattu, les yeux baignés de larmes, commençant enfin, dit le texte sacré, à ressentir toutes les amertunes d'une profonde tristesse : *Tunc cœpit pavere et tædere.* Alors, s'étant séparé de ses disciples, l'horreur de la nuit, la solitude du lieu, la proximité de son heure dernière, l'éloignement de tout autre objet, mille idées lugubres qui se présentent, mille affreuses images qui s'offrent tour à tour à son esprit, jettent son âme dans le trouble. Mais ce qui met le comble à sa douleur, c'est la représentation affreuse qu'il se fait, et la connaissance exacte qu'il a de la grièveté du péché qu'il doit expier dans cette nuit lamentable.

Nous ne comprenons pas, aveugles mortels, ce que c'est que ce péché qu'on multiplie chaque jour sans mesure et sans retenue. Bornés dans l'idée que nous avons de la grandeur de Dieu qu'il offense, et de la bassesse de l'homme qui le commet, comment pourrions-nous en connaître l'énormité ? Mais Jésus-Christ qui l'envisage avec les yeux de la sainteté par essence, qui connaît son père, qui se connaît lui-même, et qui connaît notre néant, en découvre d'un seul regard toute la malice et toute l'horreur : cette malice et cette horreur se montrent à lui dans le jardin des Olives dans toute leur étendue ; il considère le péché comme la suprême ingratitude de la part de ses enfants, la plus monstrueuse révolte de la part de ses sujets, la perfidie même de la part de ses amis, la dernière infidélité de la part de ses serviteurs, le plus indigne mépris de sa grâce, le plus sensible outrage fait à sa majesté. Il le considère d'autre part, comme la destruction de l'homme, son plus parfait ouvrage comme la perte, le malheur et l'opprobre de cet homme formé à son image, pour une gloire et une félicité éternelle.

A cette vue générale du péché, il en ajoute une particulière et distincte de chaque crime pris séparément, et c'est un surcroît de douleur pour son âme. Pas un n'échappe à ses regards ; tout ce que le monde et l'enfer, les siècles passés et les temps à venir renferment d'horreur s'offre à lui dans ce triste moment. Alors combien voit-il de meurtres aussi cruels que celui de Caïn : combien d'abominations aussi détestables que celles de Sodome : combien d'idolâtries aussi injurieuses que celles d'Achab : combien de scandales aussi criants que celui de Roboam : combien de sacriléges aussi impies que celui de Balthazar : combien de révoltes aussi monstrueuses que celle d'Absalon : combien d'adultères aussi criminels que celui de David : combien de perfidies, hélas ! le dirai-je, égales à celle de Judas. Parcourant tous les siècles, il voit d'abord la chute du premier homme, les alliances monstrueuses de ses descendants, les idolâtries et les révoltes des Israélites, les hérésies et les persécutions dans l'Eglise naissante : mais que voit-il, ô ciel ! dans le siècle malheureux où nous vivons, dans la terre fatale que nous habitons ! que de crimes, et quels crimes ! que d'abus, et quels abus ! quels usages, quels scandales, quel luxe, quelle mollesse, quels spectacles, quelles assemblées, quel rafinement de volupté, quel surcroît de désordres, si fréquents, si communs, si peu détestés, si autorisés ; disons même si fort applaudis, compensés par si peu de bien, fait souvent par force, par humeur, par hypocrisie, repris et quitté par fantaisie, mêlé de tant de défauts, gâté par tant d'amour-propre ?

Ah ! Seigneur, disait autrefois David, j'ai vu les prévaricateurs de votre loi, et cette vue m'a fait tomber en défaillance : *Vidi prævaricantes, et tabescebam.* (*Psal.* XVIII.) Si David, toujours borné dans ses lumières, tout prophète qu'il était ; si David, qui ne voyait que les pécheurs de son temps, que les pécheurs qui l'environnaient, que les pécheurs scandaleux et publics, était saisi d'une telle douleur, quelle dut être celle de mon Sauveur, lui dont les yeux sondent les replis des cœurs, découvrent tous les sentiments et tous les désirs de tous les prévaricateurs de tous les temps ? Je me le représente ici, chrétiens, comme le patriarche Joseph qui, touché du malheur de ses frères, arrosa leurs visages de ses larmes et pleura sur chacun d'eux en les embrassant : *Inter amplexus flevit super unumquemque eorum.* (*Gen.*, XLVI.) Il suit des yeux chaque pécheur, et chacun fait à son cœur une plaie d'autant plus profonde, que son crime est plus énorme : *Flevit super unumquemque eorum.* Ici, il en voit emprunter l'obscurité des ténèbres pour couvrir des infamies que les pierres et les voûtes semblent leur reprocher ; là, il en voit un autre acheter, par des présents perfides, l'innocence d'une personne séduite ; ailleurs, il voit celui-ci mettre en œuvre l'intrigue et la duplicité, pour édifier sa maison sur celle de la veuve et de l'orphelin. Il entend le blasphémateur ouvrir sa bouche impie contre le ciel ; cette langue envenimée distiller son venin sur la vie du juste, cette infâme séductrice couvrir la malice de ses paroles sous les fleurs trompeuses d'une douce flatterie. Dans le même moment s'ouvrent à ses yeux ces cœurs corrompus avec toutes leurs malheureuses productions ; tant de désirs honteux qui font rougir la pudeur ; tant de désirs violents qui font gémir la justice ; tant de désirs ambitieux qui font outrage à la raison ; tant de dispositions impies qui combattent la religion et la foi. Et ces cœurs dépravés qui ne se plaignent pas à eux-mêmes, qui ne se connaissent pas eux-mêmes, qui s'applaudissent en eux-mêmes, sont autant de traits perçants qui déchirent son

âme et qui font couler les larmes de ses yeux : *Flevit super unumquemque eorum.*

Envisager le péché dans toute sa noirceur, connaître l'énormité, les circonstances et l'étendue de tous les crimes de l'univers, s'attendrir et s'attrister sur tous ceux qui les ont commis ou les commettront : voilà sans doute, mes frères, de quoi pénétrer Jésus-Christ d'une douleur bien vive; mais se sentir chargé de tous ces crimes innombrables avec toute leur horreur et leur opprobre, c'est de quoi l'accabler et le réduire à la mort; et c'est ce qu'il éprouve dans le jardin fatal : tout ce monstrueux assemblage de forfaits, le Seigneur l'en a chargé : *Posuit in eo Dominus iniquitates omnium nostrum.* (*Isa.*, LIII.)

Rappelez ici, chrétiens, l'histoire tragique d'Acham, immolé pour le salut de tout Israël. Voyez dans la personne de cet infortuné contre lequel neuf cent mille mains s'armèrent de pierres meurtrières, et une image imparfaite de Jésus-Christ devenu la victime du péché. Voyez dans cette effroyable multitude d'Israélites qui le lapidèrent, tous les enfants d'Adam décharger sur Jésus-Christ tous leurs crimes et tous leurs désordres, plus nombreux en chacun d'eux que les sables de la mer. Quel poids immense pour cet adorable Rédempteur! Eh! combien l'éloignement infini que de sa nature il a pour le crime, en augmente-t-il la pesanteur, d'elle-même si accablante! Quelle douleur pour cet Agneau sans tache de se sentir chargé de vos abominations et de vos débauches, pécheurs et pécheresses de la terre! Quelle douleur pour ce Dieu saint, de se voir chargé de vos vanités et de vos folies, âmes mondaines! Quelle douleur pour ce Dieu, auteur de notre sainte religion, de se voir chargé de vos impiétés et de vos sacriléges, jeunes libertins, aussi destitués de raison que de religion! Quelle confusion pour le Verbe de Dieu, séparé des pécheurs, plus élevé que le ciel et la pureté même, de se voir tout à coup couvert des péchés, confondu avec le péché, pénétré du péché, abîmé dans le péché, devenu le péché même selon l'expression de saint Paul! *Factus pro nobis peccatum.* (*Gal.*, XIII.) Ah! il se sent si surchargé de ce poids infâme, qu'il se plaint par un prophète que les pécheurs ont aggravé sans mesure leurs iniquités sur son dos, et qu'aujourd'hui même il assure ses disciples qu'il est prêt de succomber par l'excessive tristesse qu'il en conçoit : *Tristis est anima mea usque ad mortem.* (*Matth.*, XXVI; *Marc.*, XIV.)

O pécheurs que nous sommes tous, la tristesse du Fils unique de Dieu est donc notre ouvrage; et nous l'augmentons à l'infini par l'effroyable tribut de crimes que chacun de nous lui porte. Joignons-y donc du moins notre douleur, joignons une tristesse de pénitence à sa tristesse de compassion; joignons le trouble de nos consciences au trouble de son âme; mêlons nos larmes avec les siennes; tremblons, gémissons, affligeons-nous avec un Dieu qui n'éprouve tout cela dans lui-même que parce qu'il veut bien le supporter pour nous. Mais quoi! rien ne s'ébranle dans nos cœurs insensibles! Jésus-Christ se trouble à la vue de nos crimes, et nous les regardons avec froideur : Jésus-Christ s'en attriste jusqu'à la mort, et souvent nous les confessons sans regret : Jésus-Christ les pleure avec des larmes de sang, et il ne nous coûte pas un soupir : plusieurs ne peuvent vivre sans les commettre, tandis que Jésus-Christ ne peut y penser sans mourir de tristesse : *Tristis est anima mea usque ad mortem.*

La tristesse n'est pas la seule peine intérieure que mérite le pécheur, il doit encore être puni par un juste abandon de Dieu qui réponde à l'abandon volontaire qu'il a fait lui-même de son Créateur : et c'est ce qu'éprouve encore Jésus-Christ dans le jardin des Olives.

Accablé de tristesse, troublé de la vue de nos crimes, effrayé même des supplices qui l'attendent, en vain il approche de son Père éternel pour le prier et chercher quelque consolation dans son sein, il n'y trouve qu'un juge inexorable, qu'un Dieu courroucé qui détourne de lui ses tendres regards. Infiniment éloigné du péché par sa nature, ce Père inflexible ne voit en quelque sorte dans ce Fils si chéri, si saint, si soumis qu'un objet de colère et d'indignation, parce qu'il le voit chargé des péchés de tout l'univers : *Posuit in eo Dominus iniquitates omnium nostrum;* et pour cela seul il le rejette comme une victime publique qui doit porter toute la rigueur de ses coups; il l'abandonne à lui-même, comme le monde entier qu'il représente mérite d'être abandonné.

Livré dès lors à toutes les passions, à toutes les faiblesses de l'humanité, conformes aux tristes circonstances où il se trouve, le trouble, la crainte, la frayeur, s'emparent de son cœur et le déchirent tour à tour. La mort, l'affreuse mort, se dépeint à lui non-seulement avec toutes les horreurs qu'elle renferme d'ordinaire, mais accompagnée d'une légion formidable de peines, de larmes, de supplices, de sang, d'opprobres et d'ignominies; et son imagination frappée, faisant l'office de tous les bourreaux, lui fait essuyer une passion anticipée, qui renferme tout ce qu'il doit souffrir successivement. Point de tourment dont il n'essuie par avance toute la rigueur : point d'instrument de cruauté qu'il n'envisage et qui ne le fasse frémir. Ces verges qui doivent se briser sur sa chair déchirée, il les sent déjà s'appesantir sur lui : cette couronne hérissée de pointes meurtrières, il l'enfonce en esprit sur sa tête : cette croix énorme qu'on lui prépare, il la traîne avec effort; il s'y attache lui-même; il y reçoit le coup de lance, il y entend des blasphèmes, il y goûte du fiel, il s'y plaint, il y languit, il y expire mille fois avant de mourir pour la dernière.

Le croiriez-vous cependant, chrétiens mes frères, un spectacle plus affreux et plus lamentable vient le frapper et le troubler; c'est l'enfer avec ses feux allumés,

avec l'activité de ses flammes, avec la diversité de ses supplices, avec l'éternité de sa durée; il y voit descendre par mille voies différentes une infinité de chrétiens quoique trempés du sang qu'il va répandre pour eux, et ce sang précieux les rendre plus criminels, et devenir par leur ingratitude le sceau de leur condamnation éternelle. Cette vue, jointe à celle de son supplice prochain, met le comble à sa douleur, si j'ose le dire, et le fait se jeter aux pieds de son Père céleste.

Père juste, dit-il, Père saint, vous voulez que je meure; mais quel fruit retirera-t-on de mon sang? *Quæ utilitas in sanguine meo.* (*Psal.* XXIX.) Tant d'infidèles périront sans me connaître; tant d'hérétiques nieront la vérité de mes mystères; tant de chrétiens abuseront de ma mort et de mes mérites, que ce sera inutilement que je mourrai pour la plupart des hommes, et que j'emploirai ma force en leur faveur. *In vacuum laboravi, et vane fortitudinem meam consumpsi.* (*Isa.*, XLIX.) Faites donc que la mort ignominieuse que vous me préparez s'éloigne de moi: *Transeat a me calix iste.* (*Matth.*, XXVI.) Je ne me défends pas de racheter les hommes, ils me sont trop chers; ni d'expier leurs crimes, ils vous font trop d'outrages, ni de me sacrifier à votre gloire, elle me tient trop à cœur; mais puisque je puis vous glorifier, sauver les hommes et laver leurs crimes par une seule larme, et que déjà j'en ai si longtemps trempé la terre, daignez accepter cette satisfaction surabondante, et me dispenser de boire le calice amer qui m'est préparé: *Transeat a me calix iste.* Tout ce qui peut fléchir ce Père adorable il le met en usage; sa tendresse paternelle, il l'intéresse par cette parole, *Pater;* sa toute-puissance, il la lui rappelle pour le prier d'en user à son égard, *omnia tibi possibilia sunt* (*Marc.*, XIV); son autorité souveraine, il lui fait remarquer la parfaite déférence qu'il a pour elle: *non mea voluntas, sed tua fiat* (*Luc.*, XXII); il allègue l'exemple de ses anciennes miséricordes: Nos pères, dit-il, par un prophète, vous ont invoqués dans leur tribulation, et vous les avez exaucés, faites-en donc de même à l'égard de votre Fils, et permettez que ce calice s'éloigne de lui: *Transeat a me calix iste.*

Vains efforts! la voix de ses péchés, car nos péchés sont devenus aujourd'hui les siens, étouffe la voix de sa prière; toutes ces paroles de tendresse, de soumission et de respect, sont surmontées par les cris tumultueux de révolte, de haine, d'aliénation que les iniquités dont il est chargé poussent vers le ciel, et lui attirent un nouvel abandon et de nouveaux refus, plus rudes encore que les premiers.

Nouvel abandon de la part de Dieu, nouvelles faiblesses de la part de l'humanité de Jésus-Christ; et, comme d'abord il a ressenti le trouble, la tristesse et la crainte, il fait paraître ici l'inquiétude, l'incertitude et l'inconstance. Représentez-vous, chrétiens, un vaisseau qui vogue à la merci des flots et que deux vents contraires agitent également: porté par l'un sur le rivage, par l'autre relancé dans la mer: celui-ci l'avance, celui-là le recule; c'est l'image naturelle, mais imparfaite de Jésus-Christ dans son agonie. La partie inférieure de son âme combattant avec la supérieure; l'une respecte l'ordre de son Père, et l'autre en frémit; l'une l'accepte, l'autre la rejette; l'une triomphe en un temps, et l'autre un moment après devient la plus forte: tantôt il soupire après la croix, tantôt il frissonne à sa seule pensée; tantôt il se console à la vue des biens que causera sa mort, et tantôt il s'afflige des maux qu'il souffrira lui-même; tantôt il se glorifie de mourir en qualité de Sauveur, et tantôt il redoute le trépas en qualité d'homme. L'émotion de ses sens répondant au trouble de son âme, de combien de mouvements est-il agité au dehors? Il s'avance, il s'arrête, il se prosterne, il se relève, il laisse couler ses larmes, il les essuie, il prie, il cesse de prier, il va vers ses apôtres, et les quitte; il leur reproche leur sommeil, ensuite il les y exhorte: on dirait qu'il ne sait où il est, où il va, ni ce qu'il doit faire. Enfin, triste, confus, agité, effrayé, déchiré, combattu par tant de mouvements contraires, il tombe comme hors de lui-même: une pluie de sang succède alors à cet orage et s'ouvre un chemin inouï à travers ses membres défaillants; elle trempe ses habits, elle inonde la terre, et ne laisse voir à nos yeux qu'un corps sanglant et défiguré, triste objet où triomphe la colère d'un Dieu vengeur.

Accourez à ce terrible spectacle, ô vous tous qui cherchez à douter si le péché est un aussi grand mal qu'on le dit; et connaissez comment Dieu le punit sur son Fils unique, comme il se rend anathème pour le péché, parce qu'il s'est fait péché, pour nous; et comprenez, par ce châtiment redoutable, ce que vous devez attendre pour vos crimes. Concluez que, puisque le bois vert est si rigoureusement traité, le bois sec ne le sera pas plus favorablement; puisque l'innocence, revêtue de l'ombre du péché, se voit rejetée, le pécheur véritable, qui veut continuer à l'être, ne peut être que maudit; puisque l'arbre chargé de bons fruits est mis au feu d'une tribulation si cuisante, l'arbre sauvage, qui ne porte que des fruits de mort, ne peut être que jeté dans les flammes d'une désolation éternelle. Et vous, justes, venez, approchez de votre Sauveur, et lui donnez la consolation que son Père irrité lui refuse; mais non, retirez-vous tous mortels, il n'est point de justes aujourd'hui parmi vous; votre présence ne ferait qu'aigrir ses plaies que vos crimes ont ouvertes. C'est à vous, anges du ciel, qui jamais n'avez offensé ses yeux, c'est à vous à venir recueillir ce sang précieux, essuyer ce visage adorable qui fera en partie votre félicité; soutenir ces membres défaillants qui soutiennent le monde, et consoler, par votre ministère, ce Dieu saint que vous adorez. Mais, hélas! que vois-je? l'ange du Seigneur descendu du ciel, après avoir con-

firmé l'arrêt irrévocable contre mon Sauveur, s'éloigne et l'abandonne entre les mains de ses cruels ennemis, qui vont lui faire essuyer les humiliations et les opprobres que méritent nos crimes : *Vere languores nostros ipse tulit.* (*Isa.*, LIII.)

N'appellerons-nous pas une humiliation, ou plutôt un outrage bien sensible pour le Fils de Dieu, l'exécrable conduite de Judas, dont le nom odieux alarme la piété chrétienne. Judas, dis-je, ce disciple perfide, qui avait estimé un parfum trois cents pièces d'argent, vend son maître et le dévoue à la haine publique pour trente deniers. Oui, dit-il aux pharisiens envieux, je vous le livre pour trente deniers. Ah! traître, il ne te reste que de l'immoler de tes propres mains. Quoi! malheureux! l'éternelle ignominie dont tu vas flétrir ta mémoire ne te retient pas? L'horreur d'une action si noire n'arrête point tes pas? Connaissant quel est cet homme, instruit de sa justice et de sa sainteté, peux-tu te résoudre....? Mais que ne peut pas l'argent sur un cœur avare? Le perfide, attiré par cette honteuse amorce, est insensible, rien ne peut toucher son âme sordide. Déjà je le vois qui s'avance, qui s'approche du Sauveur, qui lui parle, qui le salue, et qui lui donne le baiser sacrilége qui doit servir de signal à ses cruels ennemis.

Il n'est point de chrétien, dit un Père, qui ne se révolte intérieurement contre ce traître; cependant il n'en est que trop, et j'ajoute il en est peut-être plusieurs parmi vous qui ne craignent point de l'imiter, malgré l'horreur apparente qu'ils en conçoivent : *Sunt qui hodie scelus Judæ exhorrent, nec tamen timent.* De ce nombre sont ceux qui souillent nos tables sacrées par les dispositions criminelles qu'ils y apportent. Ceux qui s'approchent ainsi des saints mystères trahissent le Fils de l'homme par un baiser : *Tradis osculo Filium hominis.* (*Luc.*, XXII.) Or, combien en est-il, dans ces jours saints, qui se rendent coupables d'un tel sacrilége : *Sunt qui hodie scelus Judæ exhorrent, nec tamen timent.* Tous ceux qui, s'abusant eux-mêmes, se flattent de détester leurs péchés, refusent d'ailleurs d'éviter les occasions de rechute, qui refusent de restituer un bien mal acquis, qui n'osent éloigner de leurs yeux un objet séducteur, qui n'osent s'éloigner eux-mêmes des lieux qui virent périr leur innocence, et s'approchent ainsi des saints autels, livrent le Fils de l'homme par un baiser : *Tradis osculo Filium hominis.* Tous ceux qui ne font de bonnes œuvres que pour acheter à ce prix l'estime et l'approbation des hommes, qui ne se rendent dans nos temples que comme à un spectacle profane dont ils prétendent faire partie; qui cherchent des yeux et du cœur d'autres objets de leurs adorations que le Dieu qui y réside, sont des imitateurs de Judas; on peut leur dire, comme à ce disciple perfide : Vous trahissez le Fils de l'homme par un baiser : *Tradis osculo Filium hominis.* Or, combien en est-il parmi nous qui détestent sa conduite, et qui l'imitent : *Sunt qui hodie scelus Judæ exhorrent, nec tamen timent.*

Mais poursuivons les humiliations de mon Sauveur : le traître l'a remis entre les mains des soldats qui, tels que les lions rugissants, fondant sur leur proie, se jettent sur Jésus; et, l'attachant de liens ignominieux, accomplissent ces paroles du Prophète : *Facta est mihi hæreditas mea qu si leo in silva : Funes extenderunt mihi in laqueum.* (*Psal.* CXXXIX.) Quelle confusion pour Jésus-Christ innocent, qu'un traitement si honteux! Hélas! il en est si vivement touché qu'il reproche à ses gardes leur conduite inhumaine : Vous êtes venus vers moi, dit-il, armés d'épées pour me prendre comme un malfaiteur public : *Tanquam ad latronem existis cum gladiis et fustibus comprehendere me.* (*Matth.*, XXVI.) Tous ses disciples l'abandonnent; alors se vérifie la plainte qu'il a faite par son prophète, qu'en vain il a cherché quelqu'un qui s'affligeât avec lui, qui le consolât ou qui le secourût : *Circumspexi, et non erat auxiliator; quæsivi, et non fuit qui adjuvaret.* (*Isa.*, LXIII.) Comme s'il était la honte de sa nation, le déshonneur de ses proches, l'opprobre de l'humanité, toutes les mains s'arment contre lui, toutes les langues le blasphèment, tous les cœurs se ferment à la compassion. Marie seule, cette tendre mère, prend part à sa douleur, et ne fait en même temps que l'aigrir. Pierre entreprend de le défendre, et nous verrons bientôt ce que deviendra ce faux courage. Livré entre les mains des soldats, il est conduit chez Caïphe, où se trouvent les pharisiens; suivons-le en esprit dans cette assemblée. Mais qu'entends-je? quelle est cette voix qui proteste ne point connaître cet homme? Ah! mes frères, c'est Pierre qui renonce son Maître, et qui, au renoncement ajoute le parjure, au parjure les imprécations, à l'apostasie l'anathème. Combien ce renoncement fut-il sensible au cœur de Jésus-Christ! Que Judas le trahisse, il fait son œuvre; que les pharisiens poursuivent sa mort, il connaît leur envie contre lui, que la populace s'arme contre ses jours, elle est séduite par ses ennemis; que ses autres disciples l'abandonnent, c'est l'effet de leur faiblesse. Mais que Pierre, cet apôtre privilégié, à qui il a révélé plus particulièrement sa gloire et sa divinité, qui l'a confessée hautement devant les autres, qui est établi le chef visible de l'Eglise, le renonce publiquement, après tant de protestations de fidélité, quel surcroît d'ignominie devant les hommes pour Jésus-Christ, mais quel sujet de réflexions pour nous!

Cette étoile du ciel est tombée; ce cèdre du Liban s'est ébranlé; cette colonne de l'Eglise est renversée à la voix d'une femme méprisable à tous égards; que ne dois-je donc pas craindre de ma faiblesse et de ma fragilité; combien dois-je me précautionner contre les écueils qui m'environnent! Je

porte un trésor précieux dans un vase d'argile ; avec quel soin dois-je éviter les pierres de scandale qui naissent sous mes pas ! Je suis un faisceau de bois aride et ensoufré, comme dit saint Chrysostome, combien dois-je m'éloigner des feux et des flammes qui m'environnent ! Un souffle, un air malsain peut me faire périr ; combien dois-je donc fuir ces lieux pestiférés, où l'air contagieux du siècle se respire dans toute sa corruption, où l'esprit infernal exhale son venin par les yeux et par la bouche de nouveaux serpents, d'autant plus redoutables, qu'ils se montrent sous une forme plus attrayante ! Cependant, combien de fois me suis-je exposé sans précaution ; aussi, combien de fois ai-je marqué de quelque chute humiliante les démarches de ma témérité ? Heureux encore si je pleurais amèrement comme Pierre, au premier regard intérieur de Jésus-Christ !

Tandis que le Sauveur rappelle ainsi son apôtre, les prêtres et les anciens du peuple assemblés contre le Seigneur et contre son Christ, placés sur leurs tribunaux, vont juger le Juge souverain des vivants et des morts; des bouches impies portent de faux témoignages contre lui, et attaquent ses divines perfections ; sa vérité, en le traitant de séducteur ; sa sagesse, en criant qu'il trouble le peuple ; sa justice, en l'accusant de défendre que l'on paye le tribut à César. Le Verbe éternel est réduit au silence ; interrogé, sommé de répondre, il le fait avec une sagesse adorable ; et elle est punie subitement ; une main téméraire et sacrilége fait rougir du plus sanglant outrage cette face adorable dont tout l'univers emprunte son éclat. On vit autrefois un bras moins sacrilége sécher subitement pour s'être élevé sur un serviteur de Dieu, et des enfants devenir la proie d'un ours pour avoir outragé le prophète Elie; mais c'est aujourd'hui le jour de la puissance des ténèbres ; toute la vengeance que l'Homme-Dieu tire de ces outrages, c'est de confondre leur malice par une réponse digne de sa sagesse. Caïphe déchirant ses habits, l'accuse de blasphème, prononce un arrêt de mort contre lui, et l'assemblée applaudit à ce jugement inique. L'innocent est traîné de tribunal en tribunal, exposé à la fureur des pharisiens, à la cruelle politique de Pilate, aux indignes mépris d'Hérode. Ce roi, mécontent de ne pas voir les miracles qu'il attendait de Jésus-Christ, le renvoie de sa cour comme un insensé.

Anéantissons-nous ici, pécheurs, accusons-nous et nous confondons de l'orgueil qui nous domine, qui nous fait éviter le mépris avec tant de soin, qui nous fait recevoir les injures avec fureur, qui nous fait poursuivre sans relâche les honneurs. Confondons-nous, dis-je, et apprenons à nous anéantir aux pieds de Jésus-Christ que nous voyons aujourd'hui si fort humilié, qui ne se contente pas de souffrir dans son âme la tristesse, le délaissement et l'humiliation, mais qui supporte encore sur son corps toutes les peines extérieures que nous avons méritées. C'est la seconde partie que nous poursuivrons après avoir encore salué la croix

SECONDE PARTIE.

Suffit-il à l'homme pécheur d'être affligé dans son âme, et cette douleur intérieure expie-t-elle pleinement son crime? Non, dit Tertullien, il faut encore que le pécheur souffre dans ses membres la juste peine qu'ils ont méritée, par la part qu'ils ont prise au péché. La malheureuse postérité d'Adam était condamnée à expier son péché dans les enfers par des douleurs inexprimables, par des douleurs sans nombre, par des douleurs qui ne devaient jamais finir, parce que jamais elles ne pouvaient satisfaire à la justice divine. Jésus-Christ, pour racheter les hommes de ces peines, souffre dans son corps, 1° les douleurs les plus cruelles, 2° les douleurs les plus multipliées, 3° la mort, passagère à la vérité, parce qu'elle est pleinement satisfactoire, mais la plus amère et la plus humiliante. *Vere languores nostros ipse tulit.* (*Isa.*, LIII.)

Après avoir essuyé pendant la nuit tout ce que l'insolence la plus effrénée put suggérer aux soldats qui le gardaient, Jésus-Christ est conduit dès le matin devant Pilate. Ce juge païen lui demande quels crimes il a commis, le Sauveur demeure dans le silence ; mais une populace aveugle, animée par les Scribes et les Pharisiens, crie à diverses reprises, qu'il est digne de mort, *reus est mortis.* (*Matth.*, XXVI.) Tel est l'effet de l'envie ; cette basse passion réalise les fantômes les moins apparents, elle change en crimes les actions les plus louables, et en vices les vertus les moins équivoques : ni les mortifications, ni les douleurs de celui qui l'irrite ne peuvent assouvir sa rage : sa mort même ne peut la désarmer ; elle le poursuit jusqu'au delà du tombeau, et s'efforce d'effacer sa réputation et sa mémoire de dessus la terre. Pilate instruit que c'est cette passion furieuse qui porte les Juifs à solliciter la mort du Juste qu'ils lui ont livré ; obligé, à l'occasion de la solennité qui approche, de délivrer un criminel, leur donne le choix entre Jésus-Christ et un infâme, perdu de crimes, nommé Barabbas. *Qui voulez-vous délivrer de ces deux*, leur dit-il ? *lequel voulez-vous que je fasse mourir?* (*Matth.*, XXVII.) Ce peuple insensé délibère, et bientôt il donne la préférence à l'homme coupable de meurtres et de sédition, sur Jésus-Christ qui l'a comblé de biens. Crucifiez, s'écrie ce peuple forcené, crucifiez Jésus de Nazareth, et que Barabbas soit délivré. (*Ibid.*) Cette préférence vous fait horreur, chrétiens ; combien de fois néanmoins nous arrive-t-il d'en faire d'aussi criminelles. Toutes les fois que Dieu nous parle par sa grâce et que nous refusons de l'entendre pour écouter le monde, qui nous séduit ; toutes les fois qu'agités de remords à la vue de la noirceur du crime, nous ne laissons pas de nous y livrer, au mépris des lois et de notre

conscience; toutes les fois en un mot, que nous préférons la créature au Créateur, nos plaisirs à nos devoirs, nos passions à la volonté de Dieu, nous faisons à Jésus-Christ le même traitement que le peuple Juif. Or, si cela est ainsi, faisons-en l'humiliant aveu, combien de fois avons-nous renouvelé le crime de ce peuple ingrat, qui rejette le Messie si long-temps attendu par ses pères, si souvent annoncé par les prophètes!

Cependant Pilate cherche à délivrer Jésus-Christ; mais par quel indigne moyen! Pour toucher de compassion les ennemis qui s'obstinent à demander sa mort, il le condamne au fouet, qui était le supplice des esclaves. Des bourreaux le dépouillent aussitôt, et lui font subir la plus cruelle flagellation. Son corps n'est plus qu'une plaie; son sang ruisselle de toutes parts. Vous l'entrevîtes dans cet état, grand Prophète, et il vous parut dépouillé de toute sa beauté et de tout son éclat, comme un homme de douleur dont vous ne pûtes soutenir l'aspect: vous en détournâtes les yeux, et vous vous écriâtes: il s'est véritablement chargé de nos langueurs, et il a porté nos douleurs: *Vere languores nostros ipse tulit, et dolores nostros ipse portavit.* (*Isa.*, LIII.) Approchez, sensuels, voluptueux, considérez le Sauveur à cet infâme poteau où votre mollesse l'a attaché, et où il expie vos plaisirs criminels par cette grêle de coups qui déchirent son corps.

Loin que ce spectacle qui fait frémir la nature, et dont nous avons peine à soutenir la pensée, attendrisse les Juifs, ils demandent avec plus de fureur que Jésus soit mis à mort.

Mais reconnaissons-le, chrétiens, ce sont bien moins les Juifs que nos péchés, qui sollicitent la mort de ce divin Sauveur. Il s'est offert comme une victime pour satisfaire à la justice de son Père; et cette justice ne veut être satisfaite que par sa mort; et par une mort accompagnée de toutes les circonstances les plus douloureuses et les plus ignominieuses. Toutes les lois de la justice qui protégent les criminels contre la licence des particuliers, vont être violées à son égard: tout va se tourner en mépris, en humiliations, en opprobres contre lui.

Livré à la barbarie des soldats, ils lui ôtent ses habits et le revêtissent d'un manteau d'écarlate, lui mettent sur la tête une couronne d'épines entrelacées, un roseau à la main droite; et se mettant à genoux ils se moquent de lui, en disant: *Je vous salue, roi des Juifs.* (*Matth.*, XXVII.) Enfin ils crachent contre lui, lui couvrent le visage d'un voile, le frappent à la tête avec son roseau, et demandent qui est-ce qui l'a frappé. Ici, chrétiens, la foi étonnée ne peut que se confondre, s'anéantir et adorer, à la vue d'un Dieu maître souverain de l'univers, insulté par ses créatures comme un roi de théâtre; à la vue de la sagesse éternelle et substantielle, tournée en dérision comme folie et imbécillité; à la vue de cette face que les anges n'osent regarder et devant laquelle ils se prosternent en tremblant, couverte d'opprobres et d'infamie. Grands de la terre, Jésus-Christ a voulu expier, par le mépris de sa toute-puissance, l'abus que vous faites de votre autorité pour opprimer le pauvre et l'innocent, et soutenir les injustices de favoris insolents. Philosophes orgueilleux, il a voulu, par les dérisions faites à sa sagesse, satisfaire pour les blasphèmes que vous vomissez contre nos divins mystères, et mériter aux âmes simples la grâce de la foi nécessaire pour le mettre en garde contre les scandales de votre vaine philosophie. Femmes mondaines, ces ignominies dont la tête, le visage et tout le corps de l'Homme-Dieu sont couverts, condamnent ces parures plus qu'indécentes qui servent de piéges au démon pour faire tomber les âmes pures, et avec lesquelles vous venez dans nos temples disputer à Dieu même l'adoration des mortels.

Pilate, effrayé de la menace qu'on lui fait de n'être plus l'ami de César s'il ne crucifie un homme qui se disait roi des Juifs, amène Jésus devant le peuple, afin qu'on sache qu'il ne trouve en lui aucun crime; et il leur dit: voilà l'homme: *ecce homo.* (*Joan.*, XIX.)

Non, Seigneur, vous n'aviez aucun crime qui vous fût propre, vous êtes la sainteté même: mais vous étiez chargé de tous les nôtres; et ce sont eux qui crient par la bouche des Juifs, qu'il soit crucifié: *crucifigatur.* (*Matth.*, XXVII.)

Eh, dans quel état vous ont-ils déjà réduit! voilà, chrétiens, voilà l'Homme-Dieu. Voyez ce qu'il lui en coûte déjà pour être notre Sauveur; mais pensez que c'est dans cet état qu'il doit être aussi notre modèle: *Ecce homo.* (*Joan.*, XIV.) Vous avez promis de garder ses préceptes et de suivre ses exemples: quelle conformité voit-on entre vous et lui? Le voilà devenu comme un ver de terre, l'opprobre des hommes, et l'objet du mépris de son peuple, couvert de plaies par un excès d'amour pour vous: que faites-vous pour lui témoigner le vôtre? *Ecce homo*: Voilà cet homme qui prêche si hautement les souffrances; quelle docilité faites-vous paraître pour de telles leçons: *Ecce homo.* Voilà cet Homme, venez tous le reconnaître sous son diadème ignominieux. *Egredimini et videte;* contemplez-le, femmes mondaines, approchez et voyez cette tête couronnée d'épines pour expier la vanité des ornements étudiés dont vous couvrez vos têtes superbes. Voyez ce visage sanglant, livide et défiguré pour expier l'invention de ces couleurs artificieuses dont vous prêtez l'éclat à vos visages pour séduire l'innocent: *egredimini et videte.* Approchez, hommes voluptueux, qui dites dans vos jours de fêtes et dans vos parties de plaisirs, couronnons-nous de roses, et qu'il n'y ait point de délices que nous ne goûtions; voyez le Sauveur sous son diadème de douleur, et confondez-vous. Approchez, orgueilleux, vindicatifs, ambitieux, et considérez dans l'Homme-Dieu le plus parfait modèle de l'humilité, de la patience, du mépris et des grandeurs humaines.... *Egredimini et videte.*

Approchez enfin, profanateurs du sang de Jésus-Christ dans le Sacrement de son amour, et apprenez par l'exemple des Juifs les terribles punitions que vous avez à craindre de vos sacriléges. Le peuple insensé, pour déterminer un juge politique à faire mourir celui dont il a reconnu l'innocence, consent que son sang retombe sur lui et sur ses descendants : *Sanguis ejus super nos et super filios nostros* (*Matth.*, XXVII) ; et dès lors ce peuple choisi est rejeté ; il est frappé d'un aveuglement qui étonnera les païens eux-mêmes : proscrit, errant dans tout l'univers, les vengeances que la justice divine tirera de son déicide, forceront les moins clairvoyants de reconnaître une main toute-puissante qui le poursuit. Lui seul ne le verra point, parce que, l'endurcissement de son cœur ne pourrait être guéri que par les mérites de ce sang précieux qu'il a rejeté avec tant d'obstination. O mon Dieu ! que ce sang adorable tombe sur nous ; mais que ce soit pour nous laver de nos péchés, pour nous pénétrer de la plus vive douleur de les avoir commis, pour nous donner la force de participer aux souffrances par lesquelles vous avez bien voulu satisfaire pour nous à la justice de votre Père.

Jésus est enfin livré pour être crucifié, non pas parce que la crainte arrache à son juge cet inique arrêt, mais il est livré parce qu'il l'a voulu, *traditus est quia ipse voluit ;* parce que son amour pour nous le porte à donner jusqu'à la dernière goutte de son sang pour notre rançon, *traditus est quia ipse voluit*. Déjà le véritable Isaac est chargé du bois sur lequel il doit être immolé. Malgré l'épuisement de ses forces, il avance vers la montagne sainte où doit s'accomplir son sacrifice. Couvert de blessures, succombant sous le poids qui l'accable, il n'est point occupé de ses maux, mais de ceux qui doivent tomber sur la ville ingrate qu'il a comblée de biens et qui a demandé sa mort. De saintes femmes qui l'accompagnent sur le Calvaire pour recueillir ses derniers exemples, répandent des larmes sur ses souffrances, et il leur dit de ne point pleurer sur lui, mais sur elles-mêmes et sur leurs enfants, qui doivent périr sous la ruine des murs de Jérusalem. Il avait pleuré lui-même sur le malheur de cette ville, de n'avoir pas connu le temps auquel le Seigneur l'avait visité par l'envoi du Messie, qui seul pouvait lui donner la paix, et au moment même qu'elle le rassasie de douleurs, son cœur ne paraît touché que des châtiments qui vont fondre sur elle. Vindicatifs ! oserez-vous encore alléguer des prétextes pour justifier vos ressentiments ?

Mais son cœur n'est pas moins affligé du malheur de tant de lâches chrétiens, qu'il prévoit devoir refuser de porter leur croix et de le suivre, et rendre inutile pour eux, par leur éloignement des souffrances, tout ce qu'il va lui-même souffrir à leur place.

Le divin Sauveur, victime adorable, seule capable de satisfaire à la justice de son Père pour tous les péchés du monde, arrive enfin sur le lieu où il doit être immolé : quelles sont ses pensées, tandis qu'il est cloué sur l'infâme bois où il va offrir son sacrifice ? Il laisse son humanité éprouver toutes les angoisses de la mort la plus cruelle ; il refuse la boisson destinée à rendre les sens moins susceptibles des douleurs du dernier supplice ; mais le sentiment qui domine en lui, c'est la satisfaction de se voir au moment du baptême sanglant dont il devait être baptisé. Il en avait manifesté son empressement à ses disciples : Je dois être, leur avait-il dit, baptisé d'un baptême, et combien me sens-je pressé jusqu'à ce qu'il s'accomplisse ! Dans tous les moments de sa vie mortelle, il avait eu présent ce sacrifice qui devait établir le règne de son Père, tirer les hommes de l'esclavage du péché et du démon, réconcilier le ciel avec la terre ; et les approches de la mort qui font frissonner la nature, mettent le comble à ses vœux.

O Jésus ! jetez dans nos cœurs une étincelle de ce feu sacré qui vous dévore ; qu'il nous consacre à Dieu en vous et avec vous ; qu'il nous purifie de nos péchés par l'amour de la pénitence, des afflictions et des adversités ; qu'il nous fasse saisir les occasions de boire dans votre calice avec autant d'ardeur que nous les avons évitées jusqu'à ce jour.

Jésus-Christ est attaché à la croix, et il y attache avec lui le décret de notre condamnation, il abolit entièrement en effaçant de son propre sang la cédule qui en était écrite de notre main et qui rendait témoignage contre nous. Mais souvenons-nous, mes frères, que cette cédule de colère, de mort et de malédiction, demeurera écrite sur notre chair, si nous ne nous attachons nous-mêmes à la croix du Sauveur par une vie toujours mortifiée, par un combat continuel contre nos passions, par une fidélité constante à accomplir la loi de Dieu, malgré la loi du péché qui est en nous et qui nous sollicite sans cesse de lui obéir. Qu'il serait honteux pour nous de nous laisser vaincre par ses attraits, par les efforts du monde et du démon ! En ce jour, notre Sauveur a vaincu tous ses ennemis par sa croix ; de ses veines il sort avec des flots de sang une abondance de grâces qu'une vraie confiance peut faire tomber sur nous, et munis de ce secours divin, nous sortirons toujours victorieux des combats que nous aurons à soutenir contre toutes ces puissances. Et comment pourrions-nous n'avoir pas cette vive confiance ? Chacun de nous peut et doit se dire : il m'a aimé jusqu'à donner sa vie pour moi, pourrais-je, sans ingratitude, douter qu'il ne m'accorde la grâce qui en est le prix, lorsque je la lui demanderai avec un cœur sincère ? Mais si notre cœur indocile ose encore hésiter, écoutons le Sauveur qui du haut de sa croix daigne nous rassurer ; il nous crie que son cœur brûle d'une soif ardente pour le salut des pécheurs, *sitio*. (*Joan.*, XIX.) Oui, souverain pasteur de nos âmes, notre salut vous est infiniment cher, puisque vous l'achetez à un prix in-

fini; que le premier prix de vos souffrances soit de guérir notre aveuglement et notre insensibilité!

Mais si nous ne pouvons douter de sa bonne volonté, il manifeste son pouvoir d'une manière non moins éclatante. En maître souverain du cœur du juge même qui l'a condamné, il se fait déclarer roi par l'inscription que ce juge fait mettre sur sa croix comme sur son trône, et de ce lit de douleur, il exerce en effet la puissance la plus souveraine. Cette inscription, mise en trois langues, annonce qu'il va réunir les peuples qui les parlaient et qui remplissaient presque tout l'univers connu, sous l'empire qu'il s'est acquis par l'ignominie même de la croix, et que l'opprobre dont ses ennemis ont voulu le couvrir fera le principe de sa royauté et de sa gloire. Déjà il en exerce l'autorité. Placé entre deux criminels, comme s'il l'était plus qu'eux, il prélude au jugement qu'il doit un jour prononcer sur tous les hommes, et qui décidera irrévocablement de leur sort pour l'éternité; il opère dans le cœur de l'un par sa grâce toute-puissante une justification aussi parfaite qu'elle est subite, et lui promet qu'il entrera dès ce jour même dans la jouissance du bonheur dont il le rend digne. Il laisse l'autre souffrir en désespéré, blasphémer en souffrant et accroître le nombre des crimes qui doivent perpétuer ses supplices pendant toute l'éternité.

Jésus-Christ attaché à la croix exerce les fonctions non-seulement de la royauté, mais du souverain sacerdoce; il y enfante son Eglise et trace les caractères qui doivent la distinguer de toutes les autres sociétés : sa sainteté, par la charité qui le porte à prier son Père pour ses ennemis, et qui doit tellement unir tous ses membres, qu'ils ne fassent qu'un seul corps dont il est le chef; son unité par la robe sans couture qui demeure sans partage; son universalité, par la division de ses autres vêtements en quatre parties, pour désigner que les quatre parties du monde devaient y entrer. Mais par la nudité dont vous voulez souffrir la honte sur la croix, vous nous apprenez, Seigneur, que nous ne devons prétendre au bonheur d'être de vrais membres de ce corps qui seul doit louer votre Père dans l'éternité, si nous ne nous dépouillons de tout attachement aux biens, aux honneurs et aux plaisirs de ce monde. Opérez en nous ce dépouillement par la grâce que le vôtre nous a méritée.

A quel excès le portez-vous, ce dépouillement, dans votre âme comme sur votre corps? Ce n'est pas assez que toute la nature se soit élevée pour vous couvrir d'opprobres et d'humiliations; vous voulez encore être privé de toute consolation et éprouver un entier abandon de la part de votre Père. Ames privilégiées que Dieu s'unit dès cette vie par l'amour le plus intime, vous seules pouvez sentir toute l'horreur de ce délaissement par lequel il plaît à votre divin époux d'éprouver quelquefois votre fidélité. Mais pour en juger, il nous suffit d'observer qu'après que l'Homme-Dieu a supporté en paix et dans le silence toutes les souffrances dont l'exposé seul nous fait frémir, la douleur que lui cause cet abandon lui arrache ce cri lamentable : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? En voyant le Père céleste abandonner ainsi ce fils bien-aimé en qui il a mis toutes ses complaisances, concevons, chrétiens, s'il est possible, l'énormité de nos péchés dont ce fils adorable s'était chargé et la sévérité de la justice divine à laquelle il s'est livré pour nous y soustraire.

Il ne manquait plus, pour satisfaire pleinement à cette justice rigoureuse, que de faire souffrir à la langue de Jésus-Christ son supplice particulier, pour expier les crimes que nous commettons par la nôtre, les blasphèmes, les calomnies, les médisances, les mensonges, ces délicatesses si recherchées dans le boire et dans le manger; et c'est pour cela qu'il accepte le vinaigre mêlé de fiel qu'on lui présente : *cum accepisset acetum.* (*Joan.*, XIX.)

Tout est consommé, dit alors le divin Sauveur, *consummatum est.* J'ai exécuté pleinement, mon Père, tout ce qui était écrit de moi à la tête de votre livre, par une obéissance parfaite à votre volonté, quelle qu'en ait été la rigueur : la rédemption du genre humain est donc consommée, *consummatum est.* (*Ibid.*) Je n'ai plus qu'à remettre mon âme entre vos mains, à subir l'arrêt de mort porté contre tous les pécheurs dont je tiens la place; j'en veux éprouver toute l'horreur, tout l'excès des douleurs qui doivent la causer, pour mériter aux hommes la force de vous faire de leur vie un sacrifice volontaire si fort au-dessus des forces de leur nature. C'est cette grâce de persévérance, chrétiens, cette grâce qui couronne toutes les autres, qui décide de notre éternité, que Jésus-Christ demande par un grand cri après lequel il expire : *clamans voce magna... et emisit spiritum :* (*Matth.*, XXVII.) A la vue d'un Dieu mourant d'une telle mort, par un tel amour, l'âme absorbée ne peut plus que s'anéantir et adorer. O mon Dieu! que l'impression qu'elle fait sur nous y demeure si profondément gravée, qu'elle ne s'efface jamais de nos cœurs. Que les instructions renfermées dans le mystère de votre croix, toujours présentes à notre esprit, soient la règle de tous nos désirs, de toutes nos actions et de toute notre conduite. Que l'objet de tout notre amour soit un Dieu qui nous a aimé jusqu'à se livrer lui-même pour nous, et que cet amour, après lui avoir consacré tous les moments de notre vie, nous conduise enfin à le louer et à le posséder pendant toute l'éternité. Ainsi soit-il.

## SERMON XVIII.

### POUR LE JOUR DE PAQUES.

Surrexit, non est hic. (*Marc.*, XVI.)
*Il est ressuscité ; il n'est plus ici.*

Il est consolant pour nous, mes frères, de

vous avoir dit que Jésus-Christ est mort, lorsque nous pouvons ajouter aujourd'hui qu'il est ressuscité; *surrexit*. Il est consolant pour nous de le dire; il est consolant pour vous de l'entendre; il est consolant pour l'Eglise de le publier. C'est ce qu'elle fait en ce jour : elle en compose tous ses cantiques; elle en fait retentir ses temples, presque sans interruption; elle répète qu'il faut en louer Dieu, et que dans ce grand jour que le Seigneur a fait, il ne nous est plus permis de nous livrer à la tristesse. Tout en effet dans ce jour saint nous invite à la joie: victorieux de la mort, Jésus-Christ laisse dans son tombeau l'humiliation et la douleur, pour n'en rapporter que la gloire et l'immortalité.

Cette gloire n'est point particulière à Jésus-Christ, tous les chrétiens la partagent avec lui, nous sortons triomphants du même tombeau. Sa résurrection répand dans nos cœurs une surabondance de consolation et de joie, parce qu'elle répand sur notre religion un éclat qui nous en découvre toute la solidité et tous les avantages, et qui par là ranime tout ensemble notre foi et notre espérance.

C'est aujourd'hui que les opprobres de Jésus-Christ sont effacés, ses travaux couronnés, ses mystères confirmés; que son innocence est justifiée, sa doctrine scellée, sa parole dégagée, et sa divinité visiblement manifestée : quoi de plus capable de ranimer notre foi?

C'est aujourd'hui que la promesse de Jésus-Christ est accomplie, que notre justification est consommée, que l'immortalité nous est assurée, qu'une destinée pareille à celle de Jésus-Christ nous est proposée : quoi de plus capable de ranimer notre espérance?

En un mot, 1° la résurrection de Jésus-Christ nous fournit les preuves les plus constantes de notre religion; c'est ainsi qu'elle est le fondement de notre foi; 2° la résurrection de Jésus-Christ nous donne les gages les plus consolants de notre bonheur; et c'est ainsi qu'elle est le fondement de notre espérance.

### PREMIÈRE PARTIE.

Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, dit saint Paul, notre foi est vaine ; mais s'il est ressuscité, notre foi se trouve solidement établie. Or, Jésus-Christ est vraiment ressuscité, sa résurrection est un miracle qui prouve invinciblement sa divinité. La résurrection de Jésus-Christ devient donc le fondement inébranlable de notre foi ; 1° par la vérité du miracle; 2° par la qualité du miracle.

Un miracle prouvé par ceux-mêmes qui se sont efforcés de l'empêcher, de le nier et de le combattre ; un miracle sur lequel ceux qui l'ont publié n'ont pas pu se tromper eux-mêmes, sur lequel ils n'ont pas voulu tromper les autres, sur lequel ils n'auraient pas pu tromper quand même ils l'auraient voulu, sur lequel ils ont été crus par les personnes les moins disposées à le croire : n'est-il pas visible qu'un tel miracle porte toutes les démonstrations de la vérité? Telles sont les preuves de la résurrection de Jésus-Christ.

Ce miracle est prouvé par les efforts mêmes qu'on a faits pour l'empêcher et pour le combattre. A peine Jésus-Christ est-il enseveli, que le tombeau se trouve investi par une troupe de soldats, et scellé du sceau public, pour prévenir également la violence et l'artifice, et malgré cette double précaution, à peine le troisième jour est-il arrivé, que le corps de Jésus-Christ ne se trouve plus dans le tombeau. Qu'est-il donc devenu ? Ou il est ressuscité, ou les disciples de Jésus-Christ l'ont enlevé, en vain les Juifs m'opposent-ils qu'en effet les disciples de Jésus-Christ l'ont enlevé, j'aurai toujours de quoi les confondre par ce solide raisonnement de saint Augustin : les soldats à qui vous aviez confié la garde du sépulcre veillaient-ils ou dormaient-ils? s'ils veillaient, que n'empêchaient-ils une telle violence? S'ils dormaient, comment peuvent-ils assurer qu'on l'a exercée? Comment se persuader d'ailleurs que les disciples de Jésus-Christ, ces hommes faibles et timides, dont le petit nombre était incapable de résistance, soient venus au hasard de leur vie et sans apparence de succès, surprendre la vigilance d'une garde nombreuse, capable de résister par elle-même, ou de rassembler bientôt le peuple pour la soutenir. Quand même les disciples de Jésus-Christ eussent osé tenter une entreprise si vaine, tous les gardes de concert dormaient-ils si profondément, que pas un ne pût s'éveiller au bruit qu'il fallait nécessairement faire pour lever la pierre du sépulcre, pour en emporter le corps? En supposant un sommeil si général et si peu naturel, doit-on écouter des témoins endormis, et leur témoignage est-il recevable? Non, encore une fois, les juifs et le magistrat romain, s'étant chargés de la sûreté du sépulcre, deviennent responsables de tous les événements. Leur prévoyance ingénieuse se tourne en preuve de la vérité. Plus ils ont rassemblé de gardes sur le tombeau de Jésus-Christ, plus ils nous fournissent de témoins, dont le mensonge même dépose en faveur de Jésus-Christ ressuscité.

Miracle sur lequel ceux qui l'ont publié ne se sont pas trompés, et n'ont pu se tromper. Pas un principe d'erreur ne s'est trouvé dans les apôtres touchant la résurrection de Jésus-Christ : ni les préventions ; ils avaient perdu toute espérance; ils avaient regardé sa mort comme le terme de ses promesses; en le voyant dans le tombeau, ils croyaient y voir leur salut enseveli avec lui : ni l'incapacité d'en juger ; il ne faut ni raisonnements abstraits, ni discussions pénibles; il s'agit d'un fait dont les yeux sont des arbitres suffisants ; il s'agit de distinguer un homme vivant d'avec un homme mort; il s'agit de reconnaître après quelques jours d'absence un homme avec lequel on a longtemps vécu, il est impossible de s'y

méprendre; Jésus-Christ ne leur apparaît pas au milieu des airs, où le prestige serait probable; c'est au milieu d'eux, mangeant et conversant avec eux, se laissant voir de leurs yeux et toucher de leurs mains : ni la singularité; ce n'est pas à un seul que Jésus-Christ se manifeste, il est des esprits plus crédules que d'autres; il se manifeste à tous en commun, et à plusieurs en particulier; ce n'est pas dans un seul jour, mais pendant quarante jours; non pas dans un même lieu, mais en divers lieux. Or, peut-on se tromper si souvent, si généralement?

Miracle sur lequel ceux qui l'ont écrit et ceux qui l'ont publié, et les évangélistes et les apôtres n'ont pas voulu tromper. D'où leur serait venu ce bizarre et téméraire dessein de séduire l'univers? Etait-ce un projet concerté avec Jésus-Christ pendant sa vie, ou l'ont-ils formé de leur chef après sa mort? Mais Jésus-Christ aurait-il conçu un projet frauduleux dont la première condition eût été pour lui la mort la plus cruelle et la plus ignominieuse; et cette mort enfin n'eut-elle pas été le terme et l'écueil de ce projet insensé? Encore moins les apôtres se sont-ils déterminés de leur chef à publier faussement la résurrection de leur maître? Que pouvaient-ils se proposer en cela? Est-ce la gloire de Jésus-Christ? Est-ce leur propre intérêt? Mais que leur importe la gloire ou l'infamie d'un homme dont l'imposture leur est connue s'il n'est pas ressuscité? Quels liens les attachent encore à la mémoire d'un homme qui pendant sa vie s'est joué de leur crédulité, et qui les laisse après sa mort exposés à la risée publique? S'ils ne l'ont pas fait pour Jésus-Christ et pour sa gloire, ils l'ont encore moins fait pour eux-mêmes et pour leur intérêt. Quel intérêt leur revient-il de leur imposture? Celui d'être traîné devant les tribunaux, conduits sur les échafauds, exilés des villes, exposés aux plus sanglantes persécutions? C'est ce que doivent attendre les apôtres. Or, sont-ce de pareils ressorts qui remuent le cœur des hommes? Sacrifie-t-on son repos et ses jours à la folle envie d'accréditer une fable dont on connait toute la fausseté? On en voit (remarquez ici, mes frères, cette différence), on en voit qu'une fausse persuasion en matière de religion, élève au-dessus des craintes et des périls, parce qu'ils regardent l'erreur sous le visage de la vérité; mais qu'il se trouve un homme, plusieurs hommes, des milliers d'hommes assez désespérés pour aller de sang-froid et sans objet, sans qu'un seul se démente et se rétracte, braver les roues et les flammes pour débiter un fait qu'ils croient eux-mêmes fabuleux; c'est un genre de fureur et d'extravagance plus incroyable que les prodiges même que l'impiété nous conteste.

Miracle enfin sur lequel ceux qui l'ont publié n'ont pu tromper personne, quand même ils auraient voulu tromper. Tout prouve, de la part des apôtres, leur impuissance à tromper; soit leur caractère, c'étaient des hommes sans artifice et sans éloquence, par conséquent incapables d'en imposer par leurs talents naturels; soit leur état, c'étaient des hommes sans crédit, sans autorité, sans richesses, par conséquent ils ne pouvaient se faire des sectateurs par des récompenses temporelles : soit les temps et les lieux qu'ils choisissent; Jérusalem encore teinte du sang de Jésus-Christ est le premier théâtre de leurs prédications; ils dressent un trophée à sa mémoire sur le lieu même de son supplice; ses juges et ses meurtriers sont les premiers auxquels ils adressent la parole; par conséquent ils ne craignent ni l'examen, ni les perquisitions, ni les discussions des faits et des circonstances; en un mot, ils ne se défient pas de la justice de leur cause : soit enfin la qualité des preuves dont ils appuient leur témoignage, ce sont les miracles. Après avoir prêché la résurrection de Jésus-Christ, soit aux Juifs, soit aux Gentils, soit à leurs frères, soit aux peuples les plus éloignés; après leur avoir cité ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont entendu, ils prennent toute la nature à témoin, et l'obligent à déposer en leur faveur. Comme s'ils disaient : nos preuves vous paraissent-elles insuffisantes? En voici d'autres. Levez-vous, boiteux, et marchez; aveugles, ouvrez les yeux et jouissez de la lumière; malades, reprenez la santé; et vous morts, sortez de vos tombeaux et revenez à la vie; et les aveugles éclairés, les malades guéris, les morts ressuscités, ont confirmé leur parole : l'imposture s'explique-t-elle ainsi? Le ciel avoue-t-il le mensonge et l'autorise-t-il par des prodiges? Peut-on en imposer avec de telles démonstrations? Ainsi se sont expliqués les apôtres; et c'est à des traits si frappants que le monde a cru la résurrection de Jésus-Christ, à moins qu'on ne dise que l'univers l'a crue sans miracle, ce qui devient alors le plus éclatant de tous les miracles.

Fondé sur des preuves si certaines de la résurrection de Jésus-Christ, sur des circonstances si frappantes, sur l'intégrité des témoins, sur l'autorité de leurs dépositions, je sens ranimer toute ma religion, dont la résurrection de Jésus-Christ est le fondement. Tout ce que la foi m'apprend de ses mystères, toutes ses maximes, toutes ses promesses acquièrent à mes yeux une évidence à laquelle je ne puis me refuser. Dans les transports de ma joie, je m'adresse à Jésus-Christ triomphant de la mort, et je lui dis sans hésiter, comme Marthe près de voir ressusciter son frère Lazare : oui, Seigneur, oui, je crois que vous êtes le Fils du Dieu vivant, qui êtes venu dans le monde: *Utique, Domine, credidi quia tu es Christus Filius Dei vivi quo in hunc mundum venisti.* (*Joan.*, XI.) Je le dis et je le confesse avec une pleine conviction, avec une assurance parfaite, parce que dès là qu'il est vrai que Jésus-Christ est ressuscité par sa propre vertu, dès lors il est incontestablement Dieu: tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a dit, tout ce qu'il a promis est la vérité.

Pour s'en convaincre plus sûrement, il suffit de parcourir les qualités du miracle de sa résurrection: nouveau fondement de notre foi.

Un miracle qui distingue essentiellement Jésus-Christ de tout ce qui n'est pas Dieu, prouve invinciblement sa divinité, la vérité de sa religion, et la sagesse de notre foi. Or, la résurrection de Jésus-Christ le distingue essentiellement de tout ce qui n'est pas Dieu; elle l'élève au-dessus des plus grands prophètes, au-dessus de tout ce qu'il avait paru lui-même jusqu'alors, parce que, dit saint Augustin, il y réunit tous les traits de sa divinité qu'il n'avait manifestée que successivement et par degré: *Surrexit, non est hic.* (*Marc.*, XVI.)

Elle l'élève au-dessus des plus grands héros. Que j'approche du tombeau du héros le plus vanté, j'y vois d'abord un marbre précieux qui s'élève comme un autel, où l'art et la nature se réunissent pour couvrir richement sa dépouille mortelle: pour fixer autant qu'il se peut sa gloire fugitive, on a gravé sur le bronze les traits les plus frappants; j'y lis le sang illustre qui l'anima, les royaumes qu'il gouverna, les peuples qu'il subjugua; jusque-là j'admire et j'applaudis à sa grandeur, mais lorsque j'en viens à la triste époque de sa mort, lorsque je lis cette funèbre inscription : Ici repose cet homme qui remplit toute la terre du bruit de son nom, je rétracte mes sentiments d'admiration, et je me retire confus. Il est mort, dis-je en moi-même, et la mort l'a frappé pour toujours: qu'avait-il donc de si supérieur à nous? Il était, il n'est plus; il a fait beaucoup de bruit, mais ce bruit s'est évanoui; son origine était illustre, mais dans sa fin, comme les autres, il a dit aux vers et à la poussière, vous êtes mon père, vous êtes ma mère, vous êtes mon frère, vous êtes ma sœur. Que la foi me conduise au sépulcre de Jésus-Christ, de quel appareil différent suis-je frappé? je n'y vois plus que les marques de sa épulture; au lieu d'y lire cette funèbre inscription, il repose dans ce lieu, j'entends un esprit céleste qui me dit: il n'est plus ici. Alors je comprends combien la gloire de mon Sauveur l'emporte sur celle du plus grand des héros. Au tombeau échoue la gloire de l'un; au tombeau se rehausse la gloire de l'autre. L'un y termine ses victoires par la plus honteuse défaite, l'autre par une défaite volontaire y remporte le plus signalé de tous les triomphes, et toute l'humiliation de l'un, et toute la gloire de l'autre est renfermée en deux mots: de l'un, il est dit qu'il repose, et qu'il repose pour toujours, *hic jacet:* de l'autre, il est dit qu'il est absent pour jamais, *non est hic.* L'un ensevelit dans son tombeau les titres pompeux de très-haut, de très-grand, de très-puissant Seigneur, pour ne conserver que celui de l'homme mort; et l'autre ensevelit dans son tombeau ses douleurs, ses opprobres, ses ignominies, pour en rapporter le titre glorieux de vainqueur de la mort et de Dieu ressuscité; et voilà ce qui distingue Jésus-Christ des plus grands héros de la terre. En vain l'adulation et la flatterie ont voulu diviniser les plus célèbres, la corruption de leurs tombeaux a démenti les honneurs de leur apothéose; leurs cendres, confondues avec celles du vulgaire, ont déposé qu'ils furent tributaires de la mort, et qu'ils seront soumis à ses lois jusqu'à la consommation des temps; mais Jésus-Christ montre par sa résurrection qu'il est entré dans le royaume de la mort, non comme son sujet, mais comme son Sauveur, non comme son esclave, mais comme son vainqueur; non pas comme dépendant de ses lois, mais comme parfaitement libre, comme portant sur le front, même après sa mort et dans son tombeau, ces paroles qu'un prophète a dites de lui: Je parais confondu avec les autres morts; mais au milieu d'eux je jouis d'une parfaite liberté, pour reprendre ma vie quand il me plaira: *Factus sum sicut homo sine adjutorio inter mortuos liber.* (*Psal.* LXXXVII.)

Sa résurrection l'élève au-dessus des plus grands prophètes: toute la nature avait reconnu Jésus-Christ pour fils de Dieu par sa soumission à ses ordres: la mort même avait respecté sa voix sur le tombeau de Lazare; mais les Elie, les Elisée avaient opéré de pareils prodiges. Il fallait à Jésus-Christ un miracle qui nous montrât que la puissance de ces prophètes était émanée de la sienne; un miracle qui rendît témoignage à la vérité de tous les autres; un miracle qui les réunît, en les surprenant tous également. Or, en quoi consistait ce grand miracle? C'était à se ressusciter soi-même; c'était à montrer que le Fils de l'homme avait le pouvoir de reprendre son âme, comme il avait eu la volonté de la quitter. Dans les autres résurrections, celui qui ressuscite et celui qui est ressuscité sont différents; mais ici celui qui ressuscite et celui qui est ressuscité est le même. C'est un Dieu qui ressuscite; et c'est un homme qui est ressuscité; et ce Dieu et cet homme ne font qu'une même personne, qui reprend volontairement la vie qu'elle avait volontairement quittée: et c'est cette résurrection unique et singulière, qui distingue Jésus-Christ des prophètes qui l'avaient précédé, et des apôtres qui doivent le suivre: *Surrexit, non est hic.*

Enfin, sa résurrection l'élève au-dessus de tout ce qu'il avait paru lui-même jusqu'alors; elle surpasse, et les miracles qu'il avait opérés, et ceux qu'on lui avait demandés. Rendre tantôt la vue, tantôt la santé à ceux que sa providence en avait privés, c'étaient les miracles qu'il avait opérés; mais il semble moins les accorder à sa gloire qu'à la gloire de son Père; il y paraît tantôt en qualité de Dieu, tantôt en qualité d'homme. Si dans la guérison d'un paralytique il veut montrer qu'il a le pouvoir de remettre les péchés comme Dieu; dans la résurrection de Lazare, il semble témoigner, en invoquant son Père céleste, qu'il attend toute sa puissance de lui, comme homme. De là, les peuples et ses disciples prenaient ses œuvres miracu-

leuses, moins pour des preuves de sa divinité, que pour des signes d'une mission extraordinaire: le silence même qu'il exigeait souvent sur ses miracles, insinuait qu'il s'en réservait un qui serait décisif et qui suppléerait à tout le reste. Or, ce grand miracle qu'il veut qu'on publie, qu'il veut qu'on n'attribue qu'à lui seul, et qu'il tient de lui seul, c'est de s'être ressuscité lui-même, par lui-même et par sa propre vertu; et c'est là, dit saint Pierre, la preuve authentique et comme la proclamation solennelle de sa divinité: *Declaratur Filius Dei ex resurrectione mortuorum.*

Aussi est-ce à ce miracle que Jésus-Christ a toujours renvoyé les Juifs. Nation incrédule, leur disait-il, vous demandez des miracles, j'en ai fait, et vous n'en êtes pas plus dociles; mais désormais on ne vous accordera d'autre prodige que celui que Jonas a figuré: comme il fut renfermé pendant trois jours dans le sein d'une baleine, ainsi le Fils de l'homme sera renfermé pendant le même espace de temps dans le sein de la terre, pour en sortir glorieux et ressuscité. Ce miracle, en effet, réduit les Juifs au silence, ou du moins intimide leur obstination: sans rien opposer aux apôtres qui reprochent le sang de Jésus-Christ à leur assemblée, qui lui exposent les circonstances de sa résurrection, dont ils se disent les témoins, elle se contente de leur défendre de prononcer son nom. Gamaliel, un de leurs chefs, craignant d'accélérer la foudre suspendue sur leur tête, détourne les coups qu'on veut porter aux disciples de Jésus-Christ: peut-être, dit-il, ces hommes ont-ils Dieu de leur parti, craignons que le ciel ne se déclare en leur faveur contre nous.

C'est à ce miracle que Jésus-Christ renvoie ses disciples chancelants dans la foi. Vous voyez à présent mes opprobres; mais lorsque je serai ressuscité, vous me verrez vous précéder en Galilée, et votre cœur se réjouira. A ce miracle, en effet, les apôtres éperdus se rassurent, les disciples dispersés se rassemblent; les plus endurcis se rendent.

C'est ce miracle que les apôtres allèguent comme une preuve sans réplique de leur mission. A les entendre, il semble que c'était le seul article qui rendait leur prédication invincible. Trouvez-nous des incrédules qui s'élèvent contre les vérités que vous annoncez? disait saint Paul à Timothée, opposez-leur la résurrection de Jésus-Christ et prenez-en le ciel à témoin. Successeurs des apôtres et dépositaires de leur doctrine, c'est à ce miracle aussi que nous renvoyons tant d'esprits audacieux, qui, quoique initiés dans nos sacrés mystères, osent, dans le centre du christianisme, contester à la religion de leurs ancêtres l'authenticité confirmée par l'acquiescement et la soumission de tant de siècles. Détruisez, si vous pouvez, leur dirons-nous, les témoignages de la résurrection de Jésus-Christ, votre maître et le nôtre; prouvez qu'il est possible que les apôtres aient été séduits ou séducteurs, qu'ils aient pu plusieurs fois, et plusieurs ensemble, s'aveugler sur un fait qui ne demande que des yeux; prouvez qu'ils ont eu quelque intérêt temporel à prodiguer leur sang pour une imposture qui leur était connue; prouvez que l'univers entier s'est rendu, sans prévention et sans examen, le jouet de l'illusion et de l'extravagance, et nous conviendrons alors que la vérité s'est réfugiée chez vous. Mais, s'il faut réunir toutes ces absurdes suppositions, si, pour les admettre, il faut renverser toutes les notions de l'esprit et du cœur humain, convenez que l'autorité sur laquelle nous appuyons notre foi vaut bien les nouvelles inspirations d'une affreuse philosophie.

C'est à ce miracle que nous renvoyons, avec saint Paul, les chrétiens les plus fermes dans la foi, parce que, dans ce miracle, ils trouvent de quoi nourrir, consoler et perfectionner leur foi en la rendant agissante; ils y voyaient les promesses de Jésus-Christ accomplies pour sa propre gloire et prêtes à s'accomplir pour notre propre bonheur; et c'est ainsi que sa résurrection est le fondement de notre espérance. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE

Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, dit saint Paul, nous sommes les plus misérables de tous les hommes, parce que nous n'avons point d'espérance; mais Jésus-Christ étant ressuscité, rien n'égale notre bonheur, parce que nous trouvons dans sa résurrection les gages les plus certains de notre résurrection future et de notre résurrection pour la gloire. 1° Celui qui a ressuscité Jésus-Christ d'entre les morts nous ressuscitera avec lui, continue saint Paul : voilà le gage de notre résurrection future. 2° Comme Jésus-Christ est mort pour nos péchés, il est ressuscité pour notre justification, ajoute l'Apôtre : voilà le gage de notre résurrection pour la gloire. Quoi de plus capable d'animer et de soutenir nos espérances

Oui, chrétiens, puisque Jésus-Christ est ressuscité, nous ressusciterons nous-mêmes. Il est notre chef et nous sommes ses membres; comme chef, il nous précède; comme membres, nous le suivons. L'union sacrée qui nous associe à lui ne serait pas entière, si notre résurrection n'était pas la suite de la sienne et si la sienne n'était pas le prélude de la nôtre. Jésus-Christ ne ressusciterait pas tout entier si nous manquions de ressusciter avec lui. Saint Paul va même plus loin; il assure que Jésus-Christ n'est point ressuscité du tout, si nous ne devons pas ressusciter nous-mêmes : *si resurrectio non est, neque Christus resurrexit.* (I *Cor.*, XV.) Il nous fait entendre par là que ces deux articles de notre religion sont tellement inséparables, qu'on ne saurait en admettre un sans les admettre tous deux, parce que l'un est une preuve convaincante de l'autre.

En effet, chrétiens, dès là que nous voyons Jésus-Christ commencer à vérifier sa pro-

messe, nous avons droit de conclure qu'il accomplira dans sa perfection, et qu'il pourra pour nous, à la fin des temps, ce qu'il peut aujourd'hui pour lui-même : la même chose est également facile à la même puissance. N'écoutons pas une orgueilleuse philosophie, déterminée à contester un Dieu créateur; elle n'admettra pas sans doute un Dieu restaurateur de nos corps. Mais nous, qui nous croyons l'ouvrage de ses mains, qui nous glorifions de porter sur notre front, et plus encore dans nos cœurs, l'empreinte sacrée de sa majesté divine; nous, à qui la religion donne encore de plus hautes idées de nous-mêmes; nous, qui composons un même corps avec Jésus-Christ, qui sommes revêtus d'une même chair, qui pouvons l'appeler le premier d'entre nos frères, nous croyons qu'il pourra nous rendre la vie comme il a pu nous la donner; qu'il pourra nous retirer du tombeau comme il nous a tirés du néant; qu'il ne trouvera pas plus d'obstacles à notre résurrection qu'il en a trouvé pour notre existence. Nous croyons que sa puissance suprême ira, jusque dans les entrailles de la terre, recueillir les restes de nous-mêmes que la mort avait dissipés, rassembler des quatre vents nos cendres dispersées, et, tout insensibles qu'elles seront, leur faire entendre sa voix, les ranimer de son souffle et les revêtir de son immortalité; nous croyons, dis-je, non-seulement qu'il le pourra, mais qu'il le voudra, qu'il le fera, parce qu'il l'a promis. Nous attendons de partager l'éclat de sa gloire et d'être dédommagés de nos peines, comme il est lui-même dédommagé des rigueurs de sa mort.

Il rapporte du sein de la terre toute la gloire qu'il semblait avoir laissée dans le sein de son Père. Une majesté nouvelle le décore et le rend terrible aux soldats qui gardaient le sépulcre : semé dans l'infirmité, son corps ressuscité, revêtu de la force et de la vertu de Dieu, sa chair refleurie et renouvelée dans la nuit du tombeau, n'éprouvera plus ni le fer, ni le feu, ni la justice de Dieu, ni la malice des hommes; ni l'infirmité, ni les années, n'auront plus de prise sur elle. Aussi légère que lumineuse, elle pourra fouler les eaux de la mer sans être submergée, se frayer dans le cénacle un chemin inconnu, parcourir dans un moment tout le monde habitable. Participante de toutes les qualités des esprits, elle n'aura à craindre ni à désirer rien de terrestre et de passager, et la mort enfin se confessera vaincue par le triomphe même qu'elle a paru remporter sur lui : *absorpta est mors in victoria.* (I *Cor.*, XV.)

De la gloire de Jésus-Christ ressuscité, tirons les plus doux présages de celle qui nous attend à la résurrection future, car la nôtre sera mesurée sur la sienne. Il a demandé à son Père que nous soyons revêtus de sa splendeur au dernier jour, comme il fut revêtu, dans le temps, de notre chair mortelle; que nous partagions ses récompenses comme nous aurons partagé ses douleurs, et que nous soyons participants de sa victoire comme nous l'aurons été de ses combats. C'est l'espérance de la religion, dit saint Paul, et nous vivons dans l'attente de Jésus-Christ notre Sauveur, qui va réparer les outrages que la mort aura faits à nos corps en les rendant conformes à son propre corps glorifié : *configuratum corpori claritatis suæ.* (*Phil.*, III.)

Vous n'avez donc, mes frères, qu'à vous représenter tout ce qu'a de pompeux le triomphe de votre Sauveur : voilà, pouvez-vous dire sans présomption, puisque vous êtes fondés sur sa parole, voilà l'image de mon propre triomphe. Je gémis à présent sous le poids d'un corps fragile; je le sens assiégé par une foule de maux qui se succèdent dans tous les âges et qui se multiplient avec les années ; frêle édifice qui s'écroule par un endroit à mesure qu'on l'étaie par un autre. Bientôt je le verrai, trompant toutes mes précautions, se détruire et se pulvériser par une dissolution aussi cruelle que son origine est humiliante ; mais viendra le jour heureux où, transformé en celui de Jésus-Christ, ce corps, aujourd'hui chancelant et corruptible, aura la même incorruptibilité, la même impassibilité, la même immortalité que celui de l'Homme-Dieu. Je n'aurai plus à craindre ni la douleur, ni la mort, ni le péché; je serai un même Christ avec lui ; sa joie sera en moi, et ma joie sera parfaite : *configuratum corpori claritatis suæ.*

Douces et sublimes espérances, mes frères, qui doivent nous rendre insipides toutes les joies d'une vie mondaine et nous adoucir toutes les peines de la vie chrétienne. Car vous n'ignorez pas que les voies de la piété sont presque partout semées d'épines ; le monde, ou notre propre corruption, nous y dispute le salut à chaque pas. Il faut y soutenir des combats de la part de presque tous les objets qui nous environnent; il faut en livrer sans cesse à son propre cœur d'intelligence avec ce qui peut nous perdre ; il faut se prescrire des sacrifices continuels, s'imposer une vigilance gênante, se disputer des satisfactions que tant d'autres se permettent. Le ciel même se joint souvent même à nous pour nous affliger, et la Providence ajoute à notre pénitence des disgrâces qu'elle ménage à notre sanctification. Or, quoi de plus propre à nous soutenir dans toutes ces différentes épreuves, que de se dire à soi-même : Je travaille dans la retraite et dans la peine, il est vrai, mais ce n'est pas en vain : après avoir travaillé quelque temps, je moissonnerai dans la joie et je brillerai dans la gloire. Je sens tout le poids de ma faiblesse et toute la violence de mes efforts ; mais puisque Jésus-Christ m'afflige maintenant, plus je crucifie mon corps pour le soumettre à l'esprit, plus je le mets en état de jouir d'une heureuse immortalité. Les humiliations et les disgrâces troublent le repos du peu de jours qui me restent ; les événements et les saisons semblent agir de concert pour renverser ma

projets et pour affaiblir une santé déjà chancelante; mais la mesure de mes afflictions mettra le comble à celle de mes consolations lorsque la résurrection que j'attends me rendra conforme à Jésus-Christ glorifié : *configuratum corpori claritatis suæ.*

Ainsi, le saint homme Job, animé par ce puissant motif, soutenait en paix la perte de ses biens, la perfidie de ses amis, les insultes de ses proches et les langueurs d'une infirmité mortelle. Je sais, disait-il, que mon Rédempteur est vivant; que, par sa puissance, je ressusciterai moi-même au dernier jour dans cette même chair que je sens se dissoudre, et que je verrai mon Sauveur et mon Dieu de ces mêmes yeux qu'inonde à ce moment un torrent de larmes. Voilà l'espérance qui repose dans mon sein, et cette espérance tempère l'excès de mes malheurs : *reposita est hæc spes mea in sinu meo.* (*Job*, XIX.)

Une pareille espérance adoucissait aux premiers chrétiens les outrages, les persécutions, les exils et les supplices. Uniquement occupés de l'avénement du Seigneur et de son royaume, ils se représentaient sans cesse Jésus-Christ s'avançant vers eux au milieu des airs; ils croyaient déjà le voir à leur tête, les introduisant avec lui dans la cité sainte; ils allaient eux-mêmes au-devant de lui par leurs désirs, et son retardement ne faisait qu'accroître leur ardeur. Dans ces dispositions saintes, les plus cruels événements leur paraissaient supportables; les douceurs du monde leur étaient insipides; ils regardaient ses honneurs comme des décorations d'un moment, indignes d'occuper une âme dont le bonheur de Dieu même devait faire le partage éternel. En un mot, ils ne tenaient pas à la terre, parce que le cœur était dans le ciel; ils ne tenaient pas à la vie, parce qu'ils en attendaient une meilleure et permanente : l'attente d'une résurrection heureuse, qui devait les rendre participants de la vie nouvelle de Jésus-Christ, leur tenait lieu de tout et les élevait au-dessus de tout.

Dépositaires des mêmes espérances, pourquoi ne sommes-nous pas animés du même courage? J'avoue que nous avons tout à craindre de notre faiblesse et de notre corruption naturelle; que notre résurrection future peut nous être funeste, comme elle sera favorable pour les justes; car il est bien vrai que nous ressusciterons tous, dit saint Paul, mais nous ne serons pas tous changés : *sed non omnes immutabimur* (I *Cor.*, XV.) Ce sera pour les uns une résurrection de triomphe et de vie; pour les autres une résurrection de jugement et de mort. Terrible alternative, mes frères, mais à laquelle la résurrection de Jésus-Christ ôte tout ce qu'elle a d'effrayant pour nous; car la résurrection de Jésus-Christ est un gage de notre résurrection pour la gloire,

La résurrection de Jésus-Christ est un gage que nous ressusciterons pour la gloire, parce qu'elle est un gage que nous vivrons et que nous mourrons dans la grâce. Vivre et mourir dans la grâce est une condition essentielle à notre résurrection pour la gloire : c'est ce que nous apprend saint Pierre. Jésus-Christ, dit l'Apôtre, ayant détruit la mort, nous demande le témoignage d'une bonne conscience, afin que nous soyons les héritiers de la vie éternelle qu'il nous a méritée par sa résurrection.

Il est donc évident que l'innocence et la sainteté de notre vie décideront de la gloire et du bonheur de notre résurrection future. Mais Jésus-Christ par sa résurrection nous a mérité toutes les grâces, et nous procure tous les moyens de vivre et de persévérer, si nous le voulons, dans la justice et dans la sainteté chrétienne. Il a été livré pour nos crimes, dit saint Paul, et il est ressuscité pour notre justification. A sa mort il a détruit l'empire du péché; à sa résurrection il a établi celui de la grâce; à sa mort il a préparé le remède, dans sa résurrection il nous l'applique; à sa mort il a détourné les foudres de nos têtes, à sa résurrection il nous comble de bénédictions célestes : dans sa mort nous trouvons la cause de notre réconciliation, à sa résurrection nous en éprouvons les effets; à sa mort il s'est fait victime de notre salut; à sa résurrection il en est devenu le consommateur et l'arbitre : c'est alors, nous dit-il, que toute puissance lui a été donnée au ciel et sur la terre, dans tous les temps et dans tous les lieux, pour la sanctification et le salut de ceux qu'il s'est acquis par son sang. Puissance sur l'enfer, il y désarme les esprits de ténèbres, il les amène publiquement en triomphe, dit saint Paul; il enchaîne l'ancien serpent, il lui ravit l'autorité qu'il avait usurpée, il attache à son char de victoire la captivité sous laquelle nous gémissons tous. Puissance sur le monde, pour nous délivrer de sa condamnation, pour nous préserver de sa contagion, pour nous garantir de ses prestiges, pour y tourner les événements à notre avantage, aplanir toutes les voies, écarter tous les obstacles et faire tomber à droite et à gauche tous nos ennemis. Puissance dans l'Eglise, pour y rendre tout fécond pour notre salut, pour y consacrer des dépositaires de ses grâces, pour y faire entendre la vraie parole de sa vérité, pour nous y réconcilier dans le tribunal de sa miséricorde, pour y renouveler sans cesse les effusions de son esprit. Puissance dans le ciel auprès de son père, pour nous obtenir de sa part une réconciliation parfaite, pour appuyer tous nos vœux de sa médiation, pour nous y ménager un accès favorable, pour faire valoir en notre Sauveur le prix infini de son sang, pour obtenir en un mot la fin principale de sa résurrection, qui est, selon saint Paul, de nous faire marcher dans ses voies, et de nous faire asseoir avec lui dans les hauts lieux.

Quelle ressource pour notre faiblesse, que cette puissance donnée à Jésus-Christ ressuscité! quel nouveau gage de la sanctification de nos âmes, et de la consommation de notre félicité! Si cette félicité nous est refusée, ne sera-ce pas notre lâcheté qu'il

faudra seule en accuser? Bénissons donc, dit l'apôtre saint Pierre, bénissons à jamais le père de Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui, selon l'étendue de sa grande miséricorde, nous a fortifiés par la résurrection de Jésus-Christ, d'une vive espérance de ce riche héritage, où rien ne pourra ni se détruire, ni se corrompre. Bénissons donc le Seigneur, et joignons nos transports à ceux de toute l'Église qui triomphe de la gloire de son chef, et du bonheur de ses membres. Mais ne nous bornons pas à des actions de grâces stériles, et que notre espérance ne nourrisse pas notre lâcheté; que l'immortalité glorieuse qui nous est acquise en ce jour nous anime aux plus généreux efforts. Dieu l'a mise à ce prix, et les lâches ne sauraient y prétendre; que les grands objets de notre foi diminuent à nos yeux les frivoles objets de nos passions. S'il est en effet une autre vie, pourquoi nous inquiéter de celle-ci? S'il est des biens immenses que Dieu nous a préparés dans son amour, pourquoi nous passionner pour des biens fragiles qui périront demain? Si Dieu même doit être notre bonheur immuable, pourquoi nous former ici-bas un bonheur chimérique au hasard de perdre pour jamais le souverain et l'unique bonheur? Qu'une gloire pareille à celle de Jésus-Christ ressuscité, ne nous soit donc pas aujourd'hui proposée en vain. Appelés à son héritage céleste, le possédant déjà en espérance, assurés qu'il nous a mérité tous les secours nécessaires pour y parvenir, ne pouvant le manquer que par notre froideur et notre mépris, portons-y tous nos vœux, rapportons-y toutes nos œuvres, réunissons-y tous nos soins, travaillons constamment à l'obtenir, la demandant avec instance; travaillons à l'obtenir, parce que c'est une récompense; demandons-là en même temps, parce que c'est une récompense par Jésus-Christ. Que ce soit là le fruit de cette auguste solennité qui renferme toutes les autres, qui confirme tous les mystères, qui réunit sous un point de vue toute la religion, et qui doit réveiller en nous tous les sentiments que cette religion nous inspire, pour notre sanctification dans le temps, et pour notre félicité dans l'éternité bienheureuse.

---

# MYSTÈRES.

## SERMON PREMIER.

### POUR LE JOUR DE L'INCARNATION DU VERBE.

Ecce concipies et paries filium : hic erit magnus, et Filius Altissimi vocabitur. (*Luc.*, II.)

*Vous concevrez un fils qui sera grand, et qui se nommera le Fils du Très-Haut.*

Enfin, mes frères, les vœux de nos pères sont accomplis; le Seigneur s'est souvenu de ses anciennes miséricordes, il a dégagé sa parole donnée à Jacob, il a fait distiller les cieux sur son héritage; la terre a germé le Sauveur, le ciel s'unit à la terre, la terre s'unit au ciel par un lien éternel. Dieu devient homme, l'homme devient Dieu : le Très-Haut s'abaisse jusqu'à nous, et nous élève jusqu'à lui.

Toutes ces merveilles réunies aux yeux de notre foi, c'est une Vierge qui en est le glorieux instrument et la dépositaire fidèle; en elle s'accomplissent en ce jour les plus hauts desseins de Dieu, parce qu'elle conçoit un Fils grand par excellence, et qui est le Fils même du Très-Haut : ***Ecce concipies et paries Filium*: *hic erit magnus et Filius Altissimi vocabitur.***

La grandeur et la sainteté du Fils est la preuve la plus infaillible de la grandeur et de la sainteté de la Mère, parce que ce Fils adorable élève et sanctifie tout ce qu'il approche, et qu'il rend digne de son choix tout ce qu'il choisit et qu'il préfère.

Ne croyons pas néanmoins que le ciel ait travaillé seul à rendre Marie digne de la préférence qu'elle reçoit : elle sait de son côté soutenir dignement tout ce que le Très-Haut opère en elle de grand et de mystérieux; en sorte qu'en considérant l'honneur que Marie reçoit, et la manière dont elle y répond, nous apprenons combien nous sommes élevés nous-mêmes, et comment nous devons nous comporter dans ce mystère.

Qu'il nous suffise donc d'arrêter nos regards sur cette auguste fille du ciel, nous apprendrons d'elle nos grandeurs et les sentiments qu'elles doivent nous inspirer, nos devoirs et la manière de les accomplir.

Écoutons les seules paroles que l'ange adresse à Marie, et dès lors nous connaîtrons quels prodiges s'opèrent en elle pour notre salut; et nous ne pourrons qu'admirer, adorer, aimer et reconnaître les miséricordes ineffables de notre Dieu. Considérons les seules paroles que cette auguste Vierge répond à l'ange, et nous concevrons ce que nous devons être, ce que nous devons faire, et nous serons animés à l'innocence du cœur, à la pureté des mœurs, à l'humilité de l'esprit, à la sanctification de tout nous-mêmes. En un mot : 1° Voyons dans les avantages que Marie retire du mystère de l'incarnation, ceux que nous retirons nous-mêmes d'un Dieu fait homme : première partie. 2° Voyons dans les dispositions que Marie fait éclater dans ce mystère, la manière avec laquelle nous devons y répondre : c'est la seconde partie. *Ave, Maria.*

#### PREMIÈRE PARTIE

Une dignité supérieure à tout ce qui n'est pas Dieu, une sainteté digne de l'habitation

d'un Dieu; voilà, chrétiens, les avantages que Marie retire du mystère de l'incarnation; or, ces avantages ne les retirons-nous pas nous-mêmes? Ne sommes-nous pas infiniment élevés, puisque le Verbe de Dieu s'unit à nous? Ne sommes-nous pas sanctifiés par la grâce, puisque son auteur nous enrichit de sa plénitude et de ses mérites? J'ai donc dit avec vérité que les avantages que Marie retire du mystère de l'incarnation, représentent parfaitement ceux que nous en retirons nous-mêmes, puisque nous sommes: 1° élevés, et 2° sanctifiés à proportion qu'elle est elle-même élevée et sanctifiée.

Servir non-seulement d'instrument utile, mais de moyen nécessaire à l'incarnation du Verbe; fournir à Jésus-Christ un corps, une âme, un esprit, tout ce qui compose l'humanité dont il veut se revêtir; telle est l'auguste privilége dont Marie jouit en ce jour. Quelle est donc sa gloire et son élévation? Jugeons-en, chrétiens, par l'étroite union qu'elle contracte avec Jésus-Christ: ce n'est pas une simple union d'affinité, de société, mais de consanguinité, qui la rend d'une même chair, d'un même sang, d'une même substance avec Jésus-Christ; union si étroite, que comme un fils appartient tout entier à sa mère, Jésus-Christ appartient tout entier à Marie: comme un Fils est une portion de sa mère, Jésus-Christ est une portion de Marie; comme on ne peut se représenter un fils sans mère, on ne peut concevoir Jésus-Christ sans Marie. D'où saint Grégoire conclut que Marie ne voit rien au-dessus de soi que Dieu même, puisque, non-seulement elle partage sa substance avec Jésus-Christ, mais qu'elle retrace autant qu'il est possible la plus glorieuse perfection qui soit en Dieu. Cette perfection, la plus glorieuse qui soit en Dieu, c'est d'engendrer son Fils unique; or, ce Fils unique, Marie le conçoit en ce jour, et devient si parfaitement sa mère, qu'elle a sur lui les mêmes droits que le Père éternel. Comme ce père adorable dit à Jésus-Christ: Vous êtes mon Fils que j'ai engendré avant l'étoile du matin, Marie peut lui dire avec autant de vérité: Vous êtes mon Fils, mon propre Fils que j'ai conçu dans la plénitude des temps, de la même manière que votre Père céleste vous engendra dans la splendeur des saints. C'est pour soutenir cette comparaison sublime, que saint Bernard nous transporte jusque devant le trône de Dieu, pour y contempler, selon l'esprit de la foi, la génération éternelle de son Verbe. Voyez, nous dit le saint docteur, la proportion admirable qui se trouve entre la divine fécondité du Père éternel et la maternité mystérieuse de Marie. Si le Père éternel engendre Jésus-Christ de sa substance, Marie le conçoit de son sang; si le Père éternel l'engendre par la connaissance de ses grandeurs, Marie le conçoit par l'aveu de son néant; si le Père éternel l'engendre d'une manière ineffable, Marie le conçoit d'une manière miraculeuse; si le Père éternel l'engendre semblable à lui-même, Marie le conçoit semblable à elle et à son Père; si le Père éternel ne partage qu'avec Marie les droits qu'il a sur Jésus-Christ, Marie ne partage qu'avec le Père éternel les droits incontestables qu'elle a sur son Fils unique.

Entrons ici, mes frères, dans les mêmes sentiments d'admiration que saint Paul exprimait autrefois par rapport à Jésus-Christ. Qui est celui d'entre les anges, disait cet apôtre, que le Seigneur ait appelé son Fils? Disons également de Marie: quelle est cette créature si privilégiée, à qui le Seigneur a communiqué les droits qu'il a sur son Fils unique? Anges du ciel, il vous a communiqué sa pureté; prophètes, il vous a communiqué ses lumières; rois de la terre, il vous a communiqué sa majesté; héros et conquérants, il vous a communiqué sa puissance; il n'est que Marie qui partage avec lui la divine fécondité. Anges du ciel, vous qui fûtes envoyés de Jésus-Christ; prophètes, vous fûtes ses hérauts; justes de l'ancien peuple, vous fûtes ses figures; rois de Juda, vous fûtes ses ancêtres; Marie, plus privilégiée que vous tous ensemble, est sa véritable mère. Une seule parole qu'on lui adresse de la part de Dieu réunit ou surpasse toutes vos dignités; une seule parole que sa bouche prononce accomplit tous vos désirs et comble toutes vos espérances: qu'il me soit fait selon la parole du Seigneur, dit-elle; à ces mots tout change de face dans l'univers; Dieu descend de son trône, le Très-Haut s'humilie, l'infini s'abrége, l'Eternel est conçu, le Créateur reçoit un être qu'il n'avait pas, le Verbe est fait chair, le sein d'une vierge devient aussi lumineux que le sein du Père des lumières; l'ange admire, l'homme adore, tout le ciel s'étonne, l'enfer frémit, toute la terre applaudit à Marie devenue la mère de son Dieu.

Joignons ici nos applaudissements à ceux de toute la nature, sur la gloire dont le mystère de ce jour a décoré Marie; mais n'oublions pas la nôtre, elle a des rapports essentiels à la sienne. La gloire, la grande gloire de Marie, c'est d'être mère de Jésus-Christ; et la nôtre, c'est d'en être les frères; la chair que Jésus-Christ a prise dans le sein de Marie est une chair semblable à la nôtre, ou plutôt c'est celle dont nous sommes composés nous-mêmes: *Verbum caro factum est.* (*Joan.*, I.) Nous sommes donc la chair de sa chair, les os de ses os, les membres de ses membres, et par conséquent ses frères, et par conséquent des dieux comme lui, dit saint Augustin, puisqu'il est homme comme nous, *Deus factus est homo, ut homo fieret Deus.* Dire simplement qu'en se revêtant de notre chair, le Verbe divin l'a relevée, ennoblie, décorée: ce n'est pas assez exprimer sa grandeur; il faut dire qu'il l'a consacrée, qu'il l'a divinisée, qu'il l'a transformée en lui-même: *Verbum caro factum est.* Il s'est rendu notre chair propre, personnelle, inaliénable et désormais inséparable de son corps; en se revêtant de notre nature et de notre chair, Jésus-Christ n'a pas seulement pris ce que l'homme peut

avoir de qualités et de grandeurs, il a pris encore tout ce qu'il y a d'humiliations et de faiblesses; excepté le péché ; du reste, besoins, douleur, défaillance, assujettissements aux temps, aux saisons, aux nécessités de la vie, il a pris cela sur lui-même dès là qu'il s'est fait homme : *Verbum caro factum est.* Il est donc parfaitement semblable à nous : parfaitement semblable à nous il a pu et il a daigné nous appeler ses frères; s'il a pu, s'il a daigné nous appeler ses frères, nous sommes donc les frères d'un Dieu ; si nous sommes les frères d'un Dieu, et si nous avons un Dieu pour frère, nous sommes donc des dieux nous-mêmes; pourquoi cela? Parce que Jésus-Christ nous communique tout ce qu'il est, et que dans le temps qu'il participe à notre bassesse, il conserve toute sa grandeur divine. Faible en qualité d'homme, tout-puissant en qualité de Dieu ; sujet au temps selon l'humanité, immuable et éternel selon la divinité ; Fils de l'homme et conversant avec les hommes par une suite de sa naissance temporelle ; inséparable de Dieu son père par un privilége de sa génération éternelle : toujours Fils de l'homme selon la chair, toujours Fils de Dieu selon la divinité : ce qui fait que, comme toutes nos humiliations sont en lui, toutes ses grandeurs sont en nous; comme il est uni à l'homme, nous sommes unis à Dieu ; comme il est frère de l'homme, nous sommes frères de Dieu, comme il est Fils de l'homme, nous sommes enfants de Dieu : *Deus factus est homo, ut homo fieret Deus.*

C'est ce que saint Jean veut nous faire comprendre lorsqu'il dit : Il leur a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu : *Dedit eis potestatem filios Dei fieri* (*Joan.*, I); et toute la raison qu'il en apporte n'est autre que l'incarnation du Verbe : *Verbum caro factum est*; comme s'il disait : Ne soyez pas surpris du titre honorable d'enfants de Dieu, après le titre humiliant de fils de l'homme que Jésus-Christ a bien voulu prendre. La nature de l'homme ne diffère pas davantage de la nature de Dieu, que la nature de Dieu ne diffère de la nature de l'homme ; cependant sa grandeur ne l'a pas empêché de devenir homme et d'avoir une femme pour mère : croyez donc que votre bassesse ne vous empêchera pas de devenir des dieux, et d'avoir un Dieu pour père : *Deus factus est homo, ut homo fieret Deus.*

Ici, mes frères, qui ne conviendra que personne, après Marie, n'est plus honoré que nous ? Quelles autres créatures pourront nous disputer la supériorité ? Seront-ce les esprits célestes qui sont dans la gloire? Ah ! j'avoue que leur nature est plus parfaite dans la création, mais la nôtre est plus noble dans la réparation. Ils n'ont jamais péché dans le premier homme, mais ils n'ont jamais satisfait dans un Homme-Dieu : ils ont persévéré dans la grâce, mais le Verbe ne s'est pas incarné pour eux. Dieu ne les appela jamais ses ennemis, mais jamais il ne les appela ses enfants et ses frères. Ils sont de purs esprits, et nous sommes revêtus d'un corps, mais c'est un corps déifié par le Verbe : *Verbum caro factum est.* Ils sont affranchis du poids de notre chair : mais cette chair sait que tandis qu'ils s'estiment heureux d'être humblement prosternés devant le trône de Dieu, nous sommes nous-mêmes le trône de la Divinité : *Deus factus est homo.*

Comprenons-nous cette dignité, mes frères ? si nous la comprenons, l'estimons-nous ce qu'elle vaut ? Si nous l'estimons ce qu'elle mérite, la préférons-nous à tout le reste, ou plutôt ne lui préférons-nous pas les titres et les honneurs du monde, frivoles amusements de notre vanité ? Hélas ! souvent nous sacrifions à cette gloire mondaine les biens suréminents dont la libéralité de notre Dieu nous a comblés en Jésus-Christ, accomplissant ainsi la parole du Prophète, qui dit que l'homme au faîte de l'honneur n'a pas compris son élévation : *Homo cum in honore esset, non intellexit*, (*Psal.* XLVIII.)

Marie comprit cet honneur, lorsque dans les transports de sa reconnaissance, elle s'écria que le Tout-Puissant avait fait en elle de grandes choses : *Fecit mihi magna qui potens est.* (*Luc.*, I.) Elle n'a en vue ni cette nombreuse suite de rois dont elle était descendue, ni ces applaudissements glorieux que lui donneront un jour les générations, mais le choix libre et gratuit que le Seigneur avait fait d'elle pour être la mère de son Fils. Elle ne juge de sa gloire que comme Dieu en juge; et ce qui met le comble à sa gloire, c'est la grâce et la sainteté qu'elle reçoit dans ce mystère.

Il est de la sagesse de Dieu, dit saint Thomas, d'élever une créature en sainteté, à proportion de la dignité qu'il lui communique. Sur ce principe, les saints docteurs nous apprennent que les vertus de Marie l'approchent autant de Dieu que sa divine maternité. C'est encore sur ce principe, qu'après avoir assuré que dans la création de cette auguste Vierge, Dieu l'a comblée des grâces dignes de ses hautes destinées, ils ajoutent que dans ce jour, également glorieux pour elle et pour nous, Dieu surpasse à son égard la magnificence dont il usa d'abord en sa faveur. Tel, disent-ils, que l'astre du jour répand plus de lumière et plus d'ardeur sur son midi que sur son aurore, tel Jésus-Christ, vrai soleil de justice, communique à Marie plus de grâce et de sainteté lorsqu'il entre dans son sein, que lorsqu'il la disposait simplement à l'y recevoir. C'est, dit saint Bernard, cette surabondance de dons célestes que l'ange honore et reconnaît dans Marie, lorsqu'il la nomme pleine de grâce par excellence. *Propter abundantioris gratiæ plenitudinem ideo dicitur gratia plena.* Il est des justes à qui l'Ecriture donne des titres pareils ; elle appelle les uns pleins de grâce, comme saint Etienne; et les autres remplis du Saint-Esprit, comme le saint vieillard Siméon : mais ces hommes, célèbres

par leur sainteté, recevaient par degrés le don de Dieu, et Marie le reçoit dans toute sa plénitude. En eux, c'étaient des écoulements de la grâce : dans Marie c'est la source même de la grâce ; c'est Jésus-Christ, auteur de toute grâce et de toute sainteté.

Pendant tout le cours de sa vie mortelle, ce divin Sauveur porta des bénédictions particulières partout où il porta ses pas : le salut et la conversion dans la maison de Zachée, la résurrection et la vie dans celle de Lazare, la sanctification de saint Jean-Baptiste dans celle de Zacharie, l'ardeur et la charité dans les disciples d'Emmaüs, le courage et la foi dans les cœurs incrédules et chancelants des autres disciples. Quelles impressions de grâce et de sainteté n'opère-t-il pas dans Marie ! Il ne s'y communique pas par une présence d'un moment ; c'est par une union intime et permanente : il n'y répand pas des bénédictions rapides comme il le faisait sur les lieux de son passage, il y répand ses richesses avec profusion comme dans le lieu de sa demeure et de ses délices, il épuise les trésors de sa miséricorde, et déploie la force de son bras pour former dans le sein de Marie un sanctuaire digne de lui. Pour comprendre la grâce surabondante dont le moment de l'Incarnation comble Marie, il faut comprendre combien puissant est le Verbe éternel, et combien il est jaloux de sa propre gloire. C'est là-dessus que nous décernons à Marie le titre glorieux de la plus sainte des créatures ; que pour l'honneur de Dieu même, nous publions qu'elle a surpassé les vertus de tous les justes, qu'elle a recueilli la grâce de tous les états ; qu'en un mot nous l'appelons, avec l'ange, pleine de grâce, comme réunissant sous ce titre tous les dons surnaturels dont un Dieu peut favoriser une créature mortelle : *Propter abundantioris gratiæ plenitudinem ideo dicitur gratia plena.*

Je reviens à présent à nous, chrétiens, pour considérer la grâce et la sainteté qui nous sont acquises par le mystère de l'Incarnation. Il n'en était pas de nous comme de Marie, sanctifiée dès les premiers moments de son origine, perfectionnée de jour en jour par de nouveaux accroissements de grâce et de fidélité : elle était déjà très-sainte, lorsqu'elle reçut la plénitude de la sainteté en concevant le Verbe divin dans son sein. Les hommes, au contraire, criminels avant que de naître, corrompus de plus en plus par de trop rapides progrès dans les voies de l'iniquité, avaient mis le comble à l'erreur et à l'impiété lorsque le Seigneur daigna les visiter d'en haut. On voyait d'une part le gentil stupide adorer sous la rouille et sous la poussière, des divinités sans mouvement et sans parole; supplier, l'encensoir à la main, les plantes et les reptiles d'être sensibles à ses vœux : accompagner ce culte insensé de mœurs encore plus détestables, et célébrer, par d'abominables mystères, les fêtes de certains dieux que leurs crimes avaient placés au rang des démons; multiplier ses divinités et ses passions, se faire des dieux de tout, excepté de Dieu même. On voyait, de l'autre, le juif superstitieux borner sa justice aux seules cérémonies légales, dont il s'éloignait néanmoins souvent par une idolâtrie sacrilége, adorant tantôt le vrai Dieu par contrainte, et tantôt le veau d'or par inclination, sans être ni juif ni païen qu'à demi. Tels étaient les hommes, tels Isaïe et saint Paul nous les représentent, aveuglés, corrompus, esclaves de l'enfer, asservis à leurs passions, ennemis de Dieu et d'eux-mêmes, fatigués de leurs égarements, brisés de leur chute, et tout infectés des morsures de l'ancien serpent.

Mais au moment heureux où le chaste sein d'une vierge devient le sanctuaire du Dieu vivant, l'erreur et l'impiété sont proscrites, la grâce et la vérité surabondent où le crime et l'iniquité avaient abondé; parce que la grâce et la vérité de Jésus-Christ nous sont acquises dans Jésus-Christ. La grâce et la vérité de Jésus-Christ deviennent les nôtres, parce que nos dettes et nos infirmités deviennent les siennes. Dès le premier instant qu'il se revêt de la nature de l'homme, il épouse nos intérêts, il devient notre caution, il supplée à tout ce qui nous manque par l'abondance de ses mérites. Dès lors, chargé de répondre pour nous, il accepte en esprit, dit l'Ecriture, les humiliations et les souffrances qui doivent être le prix de notre salut. Ainsi, le premier état de Jésus-Christ est un état de victime ; le premier mouvement de son cœur est un acte de sacrifice : c'est la première pensée de son esprit, la première disposition de son âme, sa volonté première ; volonté qui va régler toutes ses volontés, tous ses désirs, toutes ses actions ; volonté qui par avance répare la gloire de Dieu, efface les iniquités de la terre, obtient le salut des hommes ; volonté qui est la source de toute grâce, de toute vertu, de toute sainteté ; volonté dans laquelle nous sommes tous compris, tous sanctifiés, dit saint Paul : *In qua voluntate sanctificati sumus.* (*Hebr.*, X.)

C'est cette disposition du Verbe incarné qui nous rend propres et personnels sa grâce et sa sainteté, ses biens et ses mérites. Dès ce moment, Dieu nous voit tous en lui ; en lui nous sommes appelés à la lumière, sanctifiés par la grâce, prédestinés à la gloire. Par ce Dieu fait homme, nous obtenons tout ; ce Dieu fait homme nous est lui-même tout en toutes choses. C'est ce que saint Jean veut nous faire comprendre, lorsqu'il dit que Jésus-Christ nous est tout à la fois notre justice et notre juste, notre sagesse et notre sage, notre sanctificateur et notre sainteté ; parce que, comme il prend tout ce qui nous appartient, il nous communique tout ce qu'il est : *de plenitudine ejus accepimus.* (*Joan.*, I.)

Entrons donc, mes frères, dans les sentiments d'applaudissement et de triomphe que nous prescrit un prophète à la vue du grand mystère de ce jour, qui fit l'attente

de tous les siècles précédents, et qui fera la gloire de tous les siècles à venir. Tressaillez d'allégresse, nous dit-il, peuple fortuné de Sion, parce que le Dieu saint d'Israël réside au milieu de vous : *Exsulta et lauda, habitatio Sion, quia magnus in medio tui sanctus Israel.* (*Isai.*, XII.) Comptez, si vous pouvez, tous les biens qui vous sont acquis par un Dieu fait homme; célébrez sa bonté par un cantique nouveau ; que tous les peuples apprennent de votre bouche quelles sont les richesses de sa miséricorde : *Cantate Domino, quoniam magnifice fecit; annuntiate hoc in universa terra.* (*Psal.* XII.) L'auguste Vierge que nous honorons nous donne un parfait modèle de cette joie produite par une vive reconnaissance. Mon âme glorifie le Seigneur, dit-elle, et mon esprit se réjouit en Dieu qui est mon Sauveur. Favorisés de la même grâce, partageant les mêmes transports, n'oublions jamais le moment heureux où Jésus-Christ s'unissant à nous, partage notre nature et nous fait partager ses mérites. Que son nom soit toujours dans notre bouche, son exemple devant nos yeux, son amour dans nos cœurs, ses bienfaits présents à notre esprit; et pour mieux les reconnaître, ces bienfaits précieux, voyons quelles dispositions Marie fait éclater dans ce mystère pour y conformer les nôtres.

## ECONDE PARTIE

Comme .e mystère de l'Incarnation est le plus grand ouvrage que puisse faire un Dieu, les dispositions de Marie sont aussi parfaites que peuvent l'être celles d'une créature. Car, quoi de plus digne d'un Dieu très-saint qu'une pureté sans tache? quoi de plus capable d'honorer un Dieu fait homme, qu'une humilité profonde ? Or, c'est cette pureté et cette humilité que Marie fait éclater en ce jour d'une manière qui mérite, en un sens, dit saint Bernard, que Dieu la choisisse pour sa mère : *Virginitate placuit, humilitate concepit.* D'où je conclus qu'étant à proportion favorisés comme Marie dans ce mystère, nous devons, 1° par une inviolable pureté honorer un Dieu qui devient notre frère; 2° et reconnaître, par une humilité profonde, l'humiliation d'un Dieu qui s'abaisse jusqu'à se revêtir de notre nature.

Dire que Marie conserva sa virginité sans tache, qu'elle fut pure de corps et d'esprit, qu'elle sut interdire à ses sens tout ce qui peut blesser une vertu qui ne vit que de précautions, ce serait affaiblir par de médiocres louanges la haute idée que vous avez déjà conçue de son éclatante pureté. Arrêtons-nous donc à quelque chose de plus glorieux pour elle : disons qu'ouvrant une nouvelle carrière, elle a la première promis au Seigneur une éternelle virginité, dont elle ne pouvait avoir pris le modèle que dans le ciel, et dont tout semblait devoir la détourner sur la terre. Qu'y voyait-elle, en effet, capable de l'engager à la virginité? Avait-elle entendu Jésus-Christ fait homme célébrer cet état par des éloges après l'avoir consacré dans sa personne? avait-elle entendu, avec saint Jean, des mille milliers de vierges chanter à la suite de l'Epoux céleste un sacré cantique, qu'elles seules peuvent chanter? Elle voyait au contraire toutes les filles d'Israël regarder la virginité comme un opprobre, et se parer d'une nombreuse postérité comme d'un titre de gloire ; elle voyait toutes les tribus, et surtout celle de Juda dont elle était issue, soupirer après les alliances des hommes, dans l'espérance de donner un Sauveur au genre humain. Que voit-elle donc qui la détermine préférablement à la virginité? elle y voit un détachement entier du monde et de sa corruption, un précieux loisir de ne s'occuper que de Dieu, une heureuse liberté de mener la vie des anges dans un corps mortel. Et c'est ce qui, l'élevant au-dessus des inclinations de la nature et des jugements de sa nation, lui fait mépriser l'alliance d'un homme mortel et la gloire d'une postérité nombreuse ; et c'est cela précisément qui, attirant sur elle des regards de prédilection de la part de Dieu, la rend la plus bénie entre les femmes et la plus glorieuse entre les mères ; c'est ce qui attire vers elle un ange du ciel, dont la présence alarme sa virginité jalouse des plus austères bienséances. N'en soyons pas surpris, dit saint Ambroise, c'est le propre des vierges de s'effrayer aisément; et plus elles chérissent le trésor précieux qui fait leur gloire, plus elles se plaisent dans la retraite et le silence, qui font leur sûreté. Jugeons donc de l'amour que Marie a pour l'intégrité de son cœur par le trouble religieux qui l'agite, et croyons que cet amour est d'autant plus sincère qu'il s'alarme plus aisément d'un objet plus propre à le rassurer.

Il est tel que, choisie pour être la mère de son Dieu, Marie préfère sa virginité à la maternité divine; et, prête à refuser l'une s'il faut l'acheter au prix de l'autre, elle répond généreusement que le titre le plus glorieux n'a rien de flatteur pour elle s'il en coûte à son cœur le moindre partage entre la créature et son Dieu. En vain lui représente-t-on que celui qu'elle concevra sera le Fils du Très-Haut, le désiré des nations, le Sauveur d'Israël : comment cela s'accomplira-t-il, répond-elle une seconde fois ? par le vœu de virginité que j'ai fait, toute alliance m'est interdite, et toute conception m'est naturellement impossible; Dieu n'est pas contraire à lui-même, il ne permettra pas que je viole un vœu sacré que j'ai fait par son inspiration; et jamais, en un mot, je ne cesserai d'être vierge, parce que l'amour de mon Dieu me suffit et me tient lieu de tout.

Non, Vierge sainte, ce titre chéri ne vous sera jamais ravi; épouse et mère, vous ne cesserez ni d'être pure ni d'être vierge, parce que votre époux sera le Saint-Esprit; et votre fils, le Fils de Dieu, plus jaloux de votre virginité que vous-même

Voilà donc Marie vierge et mère tout ensemble; vierge sans stérilité, vierge mère sans perdre sa virginité; vierge par choix et par inclination, mère par obéissance et par soumission; vierge qui conçoit corpo-

rellement le Fils de Dieu, mère qui ne le devient que par l'esprit de Dieu ; vierge qui consacre sa maternité, mère qui décore la virginité; vierge qui n'eut jamais de modèle, mère qui n'aura jamais de semblable; vierge et mère comme Jésus-Christ est Dieu et homme; vierge et mère qui honore dignement le mystère que le Saint-Esprit opère dans son sein. Car, comme une vierge ne peut avoir qu'un Dieu pour Fils, de même un Dieu ne peut avoir qu'une vierge pour mère.

Ainsi devons-nous, mes frères, par une inviolable pureté de corps et d'esprit, honorer Jésus-Christ habitant dans nos corps et dans nos cœurs. C'est ce que saint Léon veut nous faire comprendre lorsqu'il dit : *Reconnais, ô chrétien, quelle est ta dignité, et devenu participant de la nature de Dieu, conforme tes actions et tes sentiments à l'élévation que ce Dieu saint te communique.* En effet, mes frères, si nous sommes revêtus de la chair d'un Dieu, ne devons-nous pas la respecter en nous-mêmes? Si nous sommes participants de la nature de Dieu, ne devons-nous pas épouser ses pensées, ses sentiments et ses dispositions, comme ses enfants, ses frères et ses membres? Or, comment respecter la chair d'un Dieu? en respectant la nôtre propre. Et comment respecter la nôtre? en lui refusant l'accomplissement de ses honteux désirs, en la captivant sous la loi d'une inviolable pureté, en lui épargnant les circonstances dangereuses où nous engage souvent notre témérité : car, n'en doutons pas, mes frères, lorsque nous livrons nos corps à la dissolution, nous outrageons Jésus-Christ même résidant en nous ; et les attentats commis contre notre chair sont d'horribles sacriléges contre la chair adorable du Fils de Dieu. Or, quelle horreur et quelle noire ingratitude envers un Dieu fait homme, et fait homme pour nous faire des dieux! N'est-ce pas emprunter du plus signalé de ses bienfaits des armes et des traits pour lui faire essuyer le plus sanglant de tous les outrages? Quoi! dit saint Augustin, l'Incarnation vous a rendus membres de Jésus-Christ, et vous ne rougissez pas de vous livrer à l'esprit immonde, pour être honteusement foulés à ses pieds! *Factus es corpus Christi, et das te diabolo conculcandum?* Ah! si vous ne vous respectez pas vous-mêmes, respectez au moins Jésus-Christ résidant en vous : *Parce saltem, parce in te Christo.* Fouillez, cherchez dans tout vous-mêmes, vous vous trouverez tout enduits du sang de Jésus-Christ : que cette vue vous porte à lui épargner l'outrage de le confondre avec le vice infâme qui vous domine : *Parce saltem, parce in te Christo.*

En vain allégueriez-vous votre fragilité, puisque vous ne savez vous prescrire aucune des précautions dont se nourrit l'innocence, tandis que Marie dégagée des sens, arbitre de tous les mouvements de son cœur, sûre de la grâce et d'elle-même, n'ose confier au commerce du siècle une vertu cultivée à l'ombre du sanctuaire. Cette précaution fut le fruit de son humilité, et c'est par son humilité qu'elle honore encore l'Incarnation du Verbe.

Il n'est pas surprenant que la gloire du monde enfle le cœur humain ; le propre de la vanité qu'elle renferme est d'inspirer la vanité à ceux qui la possèdent ; mais la gloire qui ne vient que de Dieu, et qui ne se rapporte qu'à Dieu, nous inspire une humilité profonde, qui nous abaisse autant à nos propres yeux qu'elle nous élève aux yeux de l'Etre suprême. Quels traits merveilleux n'en remarque-t-on pas dans Marie? Rien de plus sublime, après la divinité que la maternité divine. Etre mère de Dieu, c'est donner un être à celui qui le donne à toutes choses ; c'est avoir droit de commander à celui dont tout relève dans l'univers ; c'est ne rien voir au-dessus de soi que Dieu même ; c'est enfin une dignité que Dieu seul est capable de connaître, comme Dieu seul est capable de la donner ; c'est une dignité personnelle à Marie, que Marie ne peut ni se refuser ni se dissimuler à elle-même. Au milieu de cette gloire, et dans le moment même qu'elle reçoit tout l'éclat de cette gloire, elle laisse à douter si l'on doit admirer davantage ou sa grandeur ou son humilité. Appelée mère de Dieu, elle se confesse sa servante ; reconnue pleine de grâce elle considère sa bassesse ; comblée de louanges, elle ne pense qu'à glorifier le Très-Haut, et peu touchée de sa propre gloire, elle ne consulte que la volonté du Seigneur dans la réponse respectueuse qu'elle fait à l'ange. Oui, lui fait dire saint Ambroise, je vois bien que Dieu ne m'a préférablement choisie que parce qu'il a vu moins de dispositions en moi que dans les autres filles d'Israël. Il a pris plaisir à déployer sa puissance sur ma faiblesse ; il a regardé ma pauvreté comme un moyen propre à faire éclater sa magnificence. Dans le dessein qu'il avait de s'anéantir, rien n'a pu l'attirer en moi que la vue de mon néant : il ne m'a choisie pour sa mère, qu'afin de porter plus loin l'excès de ses humiliations. Qu'il me soit donc fait selon la parole du Seigneur.

Mais l'humilité de Marie ne se borne pas à des paroles, elle se porte à des effets plus conformes au mystère de ce jour. Quoi de plus humble en effet que le profond silence qu'elle se prescrit sur les grandes choses qu'il a plu au Seigneur d'opérer en elle? pas un mot n'échappe à sa bouche là-dessus. Elisabeth et Joseph les apprennent, mais ce n'est pas par son ministère ; l'un l'apprend par un ange, l'autre par l'esprit de Dieu. Pour Marie, elle ne sait ce que c'est que de parler la première de sa maternité divine : elle ne sait non plus ni s'en glorifier ni en exiger des prérogatives dans le royaume de Jésus-Christ son Fils. Bien différente de cet orgueilleux séraphin, qui dans son cœur ingrat et superbe, dit : Je placerai mon trône au-dessus des astres, à côté de celui du Très-Haut, Marie regarde d'un œil timide et tremblant la dignité qui l'approche bien plus de Dieu que l'ange superbe; en sorte que plus elle

est élevée par grâce, plus elle s'abaisse et s'humilie par reconnaissance.

Apprenons de là, mes frères, que de quelques titres glorieux que nous soyons revêtus sur la terre, une humilité sincère est conforme au mystère de ce jour, et que l'orgueil serait déplacé devant un Dieu fait homme. Serait-il naturel en effet, que tandis qu'un Dieu descend du sein de sa gloire pour venir chercher l'humiliation au milieu de nous, l'homme sortît de son centre pour affecter une grandeur étrangère? Quelque criminels que soient en eux-mêmes ces excès d'orgueil, ils pouvaient souffrir quelque excuse avant l'Incarnation du Verbe; mais après l'accomplissement de ce mystère, qui foudroie si hautement toute marque d'ostentation et de fierté, chercher à se faire valoir par tout ce qu'on est, et souvent par tout ce qu'on n'est pas, voilà, dit saint Bernard, ce que Dieu ne saurait supporter, parce que les humiliations de son Verbe ne laissent à l'orgueil ni ressource ni prétexte.

Que pourrait-on alléguer en effet? Serait-ce l'élévation du rang, la noblesse du sang, l'assemblage de tous les talents? Mais quoi de plus noble, de plus élevé, de plus parfait que Jésus-Christ? Serait-ce la grandeur qui nous est acquise par le mystère de ce jour? Mais une grandeur qui nous est acquise par l'humiliation d'un Dieu, peut-elle être ni dignement reconnue ni dignement soutenue que par l'humilité volontaire de l'homme? D'ailleurs, mes frères, si vous vous figurez ici une grandeur mondaine, capable d'enfler le cœur humain, c'est une erreur grossière qui ne peut être inspirée que par la chair et le sang, et je puis dire, avec le Prohète, à tous les chrétiens orgueilleux : vous êtes très-nobles, sans doute, vous êtes très-élevés, vous êtes les enfants du Très-Haut; mais vous êtes mortels, et vous portez en vous-mêmes tous les traits humiliants de la mortalité : *Ego dixi, dii estis, et filii excelsi omnes; vos autem sicut homines moriemini.* (*Psal.* LXXXI.) Si vous considérez votre adoption divine, je vous dirai que vous êtes très-élevés, et les enfants d'un Dieu : *Ego dixi, dii estis;* mais si vous m'opposez, grands du monde, ces nobles aïeux, ces titres illustres, qui n'ajoutent rien à votre être réel, je vous répondrai que vous ne devez point vous enorgueillir, parce que la mort anéantira tous ces titres superbes : *Vos autem sicut homines moriemini.* Si vous considérez votre chair comme unie au Verbe divin qui a voulu s'en revêtir, je vous dirai que vous êtes très-élevés, et les frères d'un Dieu : *Ego dixi, dii estis;* mais si vous m'opposez, vaines idoles du siècle, cette beauté fragile, je vous répondrai que vous ne devez point vous en estimer davantage, parce que toutes ces grâces extérieures, semblables à la fleur de l'herbe, sécheront et s'évanouiront dans la nuit du tombeau : *Vos autem sicut homines moriemini.* Si vous regardez votre esprit comme une portion de Jésus-Christ, qui a voulu prendre tout ce qui nous appartient, je vous dirai que vous êtes très-élevés, et que vous surpassez les plus nobles intelligences du ciel : *Ego dixi, dii estis ;* mais si vous m'opposez, esprits estimés supérieurs, cette vivacité de génie, cette élévation, cette pénétration qui vous rend si vains, je vous répondrai que toutes ces vives lumières seront éclipsées par la mort qui vous égalera aux hommes qui furent les plus grossiers et les plus bornés : *Vos autem sicut homines moriemini.* Vous voyez donc, mes frères, que si nous savons nous rendre justice, nous trouvons des motifs d'humilité de toutes parts. Motifs d'humilité dans ces grandeurs mondaines, qui par elles-mêmes ne sont que néant et vanité ; motifs d'humilité dans nos grandeurs réelles qui, nous étant acquises par l'humiliation d'un Dieu, ne peuvent être ni dignement reconnues ni dignement soutenues que par l'humilité volontaire de l'homme. Donnez-nous vous-même, ô Verbe incarné, l'humilité que vous nous prêchez et la pureté que vous exigez. Sans votre grâce, vos exemples sont impuissants et ne servent qu'à nous rendre plus condamnables. Ajoutez donc aux premiers effets de votre grâce celui de nous y rendre sensibles, et ne permettez pas que nous vous recevions pour notre ruine. Et vous, Vierge sainte qui, en devenant la mère de Jésus-Christ, devenez aussi la nôtre, qui nous servez de modèle et de protectrice, ajoutez aux exemples touchants que vous nous donnez, de puissantes intercessions auprès de Jésus-Christ, afin qu'après avoir recueilli sur la terre les fruits précieux de son Incarnation, nous recevions la récompense de notre fidélité dans l'éternité bienheureuse, etc.

## SERMON II.

### *Pour le jour de la Pentecôte.*

#### SUR LES DEUX ALLIANCES.

Feriam domui Israel, et domui Jacob fœdus novum, dabo legem meam in visceribus eorum, et ero eis in Deum, et ipsi erunt mihi in populum. (*Jer.*, XXXI.)

*Je ferai une nouvelle alliance avec la maison d'Israël et la maison de Jacob : j'imprimerai ma loi dans leurs cœurs, je serai leur Dieu, et il seront mon peuple*

Enfin, mes frères, la voilà consommée et ratifiée cette alliance nouvelle si solennellement promise et si longtemps attendue. Tous les bienfaits et tous les miracles prodigués en faveur d'Israël n'étaient que les préliminaires et les ébauches du pacte éternel que le Seigneur fait avec nous aujourd'hui.

Par les traits de grandeur qui caractérisèrent la première alliance, comprenons la supériorité de la nôtre qui lui succède. Celle-ci l'emporte autant sur l'autre que la vérité surpasse la figure. Jugeons par là combien nous sommes préférés ; jugeons-en par les merveilles qu'expose à nos yeux le mystère de ce jour.

Combien diffère l'appareil du cénacle de celui de Sina, et combien ce qui s'accomplit dans l'un diffère-t-il de ce qui se passa dans

l'autre. Là, se faisaient entendre les éclats de tonnerre ; ici, on entend ce souffle mystérieux qui, selon le prophète Ezéchiel, annonce la présence du Seigneur; là, Moïse est instruit de ce qu'il doit apprendre au peuple juif; ici, le peuple chrétien est instruit immédiatement par l'esprit de Dieu même; là, des éclairs et des foudres inspirent la crainte ; ici, des feux célestes, miraculeusement répandus, marquent l'amour ardent dont les disciples sont embrasés ; là, les articles de la loi sont gravés sur la pierre; ici, la perfection de l'Evangile est imprimée dans les cœurs.

Gage infaillible que les miséricordes du Seigneur sont arrivées à leur comble et qu'il s'est souvenu de sa parole, qui nous promet une alliance nouvelle : *Feriam Domui Israel, et Domui Jacob fœdus novum.* Si tout est grand de la part de Dieu dans cette solennité, tout est grand aussi de la part des disciples bienheureux sur qui l'Esprit du Seigneur opère.

Foi vive, docilité parfaite, charité sincère, zèle généreux ; en un mot, ils se montrent dignes de la nouvelle alliance que Dieu contracte avec nous dans leur personne. C'est ce qui nous apprend que dans cette alliance nous devons être fidèles à Dieu, comme Dieu se montre magnifique à notre égard, parce que nous nous engageons avec lui pour être son peuple, comme il s'engage avec nous pour être notre Dieu.

Faisons donc aujourd'hui de ces deux grands objets la matière de notre instruction, comme ils sont les sujets de cette solennité. Considérons d'abord ce que Dieu fait de son côté pour nous élever au-dessus des Juifs. Considérons ensuite ce que nous devons faire du nôtre pour surpasser ce peuple auquel nous sommes préférés. Dans le premier point, nous nous occuperons uniquement de nos grandeurs, sans réfléchir sur nos devoirs. Dans le second, nous nous instruirons de nos devoirs, sans oublier nos grandeurs. En un mot, 1° excellence de la nouvelle alliance, considérée du côté de ce que Dieu fait pour le chrétien ; 2° excellence de la nouvelle alliance, considérée du côté de ce que le chrétien doit y faire pour Dieu. *Ave, Maria*, etc.

### PREMIÈRE PARTIE.

Une alliance où toutes les promesses s'exécutent, toutes les figures s'accomplissent, tous les biens attendus sont donnés avec abondance; une telle alliance doit l'emporter sur celle qui n'était destinée qu'à prédire, qu'à promettre, qu'à figurer : et l'alliance faite avec l'ancien peuple n'était destinée qu'à prédire, à promettre et à figurer : elle était comme l'enfance et comme l'ébauche de la religion, dont la nouvelle devait être la perfection et l'accomplissement. C'est pourquoi l'alliance que le Seigneur a faite avec nous est supérieure à celle qu'il fit avec l'ancien peuple. Du côté du chef auquel nous sommes unis, c'est Jésus-Christ dont nous sommes les membres ; du côté des moyens qui nous sont fournis, c'est la grâce méritée par Jésus-Christ ; du côté des objets qui nous sont proposés, c'est le ciel, avec les biens infinis qu'il renferme. 1° Jésus-Christ, au lieu de Moïse; 2° la grâce, au lieu de la loi; 3° le ciel; au lieu de la terre : telle est la supériorité de la nouvelle alliance sur l'ancienne.

Rendons d'abord à Moïse la gloire que méritent ses vertus et son ministère : pour ne rien dire qui puisse en affaiblir les traits, tirons toutes nos paroles des livres saints. Il fut aimé de Dieu, il fit les délices des hommes. Sauvé miraculeusement pour être le libérateur de son peuple, sa vie fut un tissu de prodiges, qui le rendirent formidable aux ennemis d'Israël et aux monstres de la terre. Glorieux instrument des merveilles du Seigneur, et fidèle dépositaire de ses volontés sacrées, il fut glorifié devant les rois et devint le Dieu de Pharaon. Choisi sur un peuple innombrable pour être admis aux secrets du Seigneur, il entendit la voix de son Dieu, et son Dieu ne dédaigna pas d'écouter la sienne; il lui révéla ses lois et ses préceptes ; il le chargea d'enseigner à Jacob les voies de la justice et de la vie; il l'établit ministre de ses jugements, médiateur de son alliance, chef et conducteur de son peuple, pour l'établir dans la terre promise. Mais, après tout, c'était un homme qui, par lui-même, ne pouvait ni soulager les besoins de ses frères, ni guérir leurs maux ; qui n'avait d'autre ressource pour leur salut que les larmes qu'il répandait assidûment devant la face du Seigneur, ou les discours que trop souvent il adressait inutilement à son peuple. Triste spectateur de leurs révoltes et de leur ingratitude, sans pouvoir leur communiquer ni sa foi ni sa soumission ; souvent il était le sévère vengeur des mêmes crimes dont il avait sollicité le pardon. Chef de son peuple pour un temps et par commission; ministre de la maison, et figure imparfaite de Jésus-Christ, qui en était le maître souverain, et qui devait en prendre une possession entière dans la plénitude des temps.

Tout ce que Moïse était à l'ancien peuple d'une manière imparfaite et figurative, Jésus-Christ l'est au peuple nouveau dans toute la perfection et dans toute la vérité. Tout ce que Moïse n'était pas, et tout ce qu'il ne pouvait pas être ; tout ce qu'il ne faisait pas et tout ce qu'il ne pouvait pas faire pour le salut et pour la gloire d'Israël, Jésus-Christ l'est à l'Eglise nouvelle et le fait en sa faveur, parce qu'il en est le véritable Chef. Dieu, dit saint Paul, l'a donné pour Chef à l'Eglise qui est son corps : *Ipsum dedit caput super omnem Ecclesiam quæ est corpus ejus.* (*Ephes.*, I.) Revêtu de ce titre également auguste pour lui et glorieux pour nous, il ne rougit pas, dit saint Paul, de nous appeler ses frères, parce que le Chef qui sanctifie forme un même tout avec les membres qui sont sanctifiés ; il participe à notre bassesse et nous rend participants de ses grandeurs : il prend ce qui nous appartient, et nous communique ce qu'il est ; il est Dieu avec

son Père, il est homme avec nous ; de lui, comme notre Chef, dérivent sur nous des grâces et des bénédictions infinies, et quand même il n'aurait, ni par le choix de son Père, ni par une suite de son Incarnation le titre de Chef de l'Eglise, il l'aurait acquis, et surabondamment payé par les faveurs dont il l'a comblée, et par les mérites dont il l'enrichit.

Touché de ses malheurs, il ne s'arrête pas à répandre sur elle des larmes stériles; mais il se charge de ses dettes et s'en fait la salutaire caution. Plusieurs années d'une vie austère ne suffisent pas à son amour. Mille contradictions dévorées dans l'exercice d'un ministère pénible, ne satisfont pas son zèle. Il entend la justice de son Père qui demande son sang, et sa tendresse brûle de le répandre. Devenu victime volontaire de son peuple, l'heure de son supplice tarde à l'ardeur qu'il a de s'immoler. Le moment arrive, et si souvent prévenu par ses désirs; le voilà qu'il se dévoue à toutes les horreurs d'un supplice infamant ; le Chef adorable frappé fait le salut des membres ; le châtiment de nos crimes exercé sur lui nous attire la miséricorde et la paix ; son sang une fois épanché sur la croix, l'aspersion s'en fait sur tout le corps de l'Eglise pour la sanctification du peuple. C'est donc en lui que l'Eglise est devenue sans tache et sans ride : c'est en lui que nous nous sommes approchés de Dieu, nous qui en étions si loin ; c'est en lui que nous avons reçu la paix, et la propitiation dans son sang ; c'est en lui que nous avons payé tout ce que nous devions à Dieu, parce que tout ce qu'il a fait, nous l'avons fait en lui. Ainsi, non-seulement dans sa mort nous avons satisfait en lui pour nos crimes, mais dans tous ses mystères nous avons agi dans sa personne par un effet de notre étroite union avec lui. Dans sa naissance nous sommes nés en lui ; dans son oblation au temple nous avons été offerts avec lui , à sa mort nous avons été sacrifiés avec lui ; ensevelis avec lui dans sa sépulture , ressuscités avec lui dans sa résurrection , glorifiés avec lui dans son ascension; parce que tout ce qu'il fait, l'Eglise le fait avec lui, comme tout ce qu'il possède l'Eglise le possède avec lui. Ses grâces, elle en est la dépositaire; sa puissance, elle en est l'instrument ; sa vérité, elle en est l'organe; le même pouvoir qu'a Jésus-Christ de remettre les péchés, de réprimer l'enfer, d'élire des ministres, de lier et de délier, de condamner et d'absoudre, de perpétuer son sacrifice, de changer le pain et le vin en son corps et en son sang, il a tout communiqué à son Eglise. Séparé d'elle par tout l'espace qui est entre le ciel et la terre, il est encore avec elle aussi parfaitement uni qu'il l'était dans les jours de sa chair ; il est même monté dans le ciel une fois avec son sang, à titre de conducteur et d'introducteur à la véritable terre promise, afin que l'entrée en fût ouverte aux siens pour toujours. Avec une charité que la distance des lieux ni le changement de son état ne refroidiront jamais, il intercède auprès de son Père, auquel il répète sans cesse les mêmes paroles qu'il lui adressait autrefois: Je vous demande, ô mon Père, que ceux que vous m'avez donnés soient où je suis, et qu'ils soient participants de la gloire que j'ai reçue, et que je leur ai méritée. Il ne goûtera même pleinement le fruit de ses victoires, que lorsque sa gloire aura reçu son accomplissement dans la personne des siens: jusque-là participant des travaux et des combats de son Eglise, il souffre dans ses membres souffrants, il est persécuté dans ceux qu'on persécute pour la justice, il combat dans ceux qu'on attaque. Ainsi Jésus-Christ, comme chef de l'Eglise, est encore souffrant et glorieux ; il règne dans le ciel avec son Père, il gémit sur la terre avec son peuple ; il triomphe dans les saints glorifiés, il combat avec les martyrs tourmentés; il est riche dans le sein de sa gloire, il est indigent dans la personne des pauvres ; il est assis à la droite de son Père, comme victorieux pour lui-même , il est debout devant son Père, comme ayant à nous faire vaincre. Par une suite nécessaire, dit saint Augustin, l'Eglise, quoique indigente dans ses membres, est riche dans son Chef ; quoique faible, quoique chancelante, quoique imparfaite dans ses membres, elle est toute-puissante, inébranlable et parfaite dans son Chef. Avec un tel chef, rien ne lui manque; du haut du ciel, il répand sur elle des bénignes influences, et, par des effusions salutaires de ses dons et de ses grâces il lui forme des prophètes qui sont sa lumière, des athlètes qui sont sa force, des docteurs qui sont sa défense. Parmi même le commun des fidèles, il appelle les uns, il reçoit les autres ; il éprouve ceux-ci, il console ceux-là ; il est toute chose en tous, selon les vues de sa sagesse et les richesses de sa miséricorde.

Que saint Paul attribue ces dernières opérations au Saint-Esprit, c'est toujours de Jésus-Christ que l'Eglise en reçoit les faveurs, parce que cet Esprit-Saint, Jésus-Christ le lui a envoyé comme le gage le plus signalé de son amour. C'est parce que l'Eglise a Jésus-Christ pour Chef, qu'elle a le Saint-Esprit pour époux. Jésus-Christ, dit saint Thomas, est le Chef de l'Eglise, et le Saint-Esprit en est le cœur; Jésus-Christ la conduit, le Saint-Esprit l'anime ; Jésus-Christ lui donne la vie, le Saint-Esprit le mouvement ; Jésus-Christ rassemble ses membres dans un même corps, le Saint-Esprit les réunit par les mêmes sentiments ; Jésus-Christ a donné son sang, le Saint-Esprit en fait recueillir les mérites; Jésus-Christ a rempli le trésor, le Saint-Esprit en est le dispensateur; Jésus-Christ nous rend enfants de Dieu, le Saint-Esprit nous donne la confiance d'appeler Dieu notre Père ; Jésus-Christ a mérité l'accomplissement de nos prières, le Saint-Esprit prie en nous par des gémissements ineffables. Le Saint-Esprit est le consommateur de notre alliance, de notre salut et de notre sanctification ; mais comme Jésus-Christ en est l'auteur, la source et le

principe, comme il en a mérité et comme il en sollicite tous les jours les fruits et les effets, c'est lui principalement que l'Eglise réclame, c'est en son nom qu'elle prie, c'est sur sa protection qu'elle s'appuie, c'est par ses lois qu'elle se gouverne, c'est sa gloire qu'elle se propose; c'est de ses titres, c'est de son alliance avec lui qu'elle se glorifie.

Elle s'en glorifie sans doute avec fondement. C'est de là, comme de leur centre, que partent tous les rayons de la gloire qui la distingue de l'ancien peuple.

Nous conviendrons et nous devons convenir que, sous l'ancienne alliance, Jésus-Christ fut le Chef des justes : frère aîné de tous les prédestinés, il agissait en eux avant de paraître sur la terre, il leur donnait la grâce qu'il devait un jour mériter à tout le monde; la foi même et l'espérance qu'ils avaient de son avénement futur étaient un fruit anticipé de sa mort dont il les rendait participants par avance; mais il a été singulièrement le Chef de l'Eglise depuis son incarnation et sa mort. Nouvel Adam, il a formé sa nouvelle Eve de son côté percé pendant son sommeil mystérieux sur la croix; il a accompli en sa faveur (je le répète) tout ce qui sous Moïse s'était fait en figure. Celui-ci n'a délivré le peuple que des fers de Pharaon, Jésus-Christ nous a affranchis de la servitude du péché. L'un conserve la vie des Israélites, à la faveur d'un sang impur imprimé sur les portes des maisons; l'autre scelle de son propre sang le cœur de ses fidèles pour les soustraire à la malice de l'enfer. L'un couvre son peuple d'une nuée mystérieuse; l'autre nous protége de sa main toute-puissante. Ainsi dans la nouvelle alliance nous avons pour Chef Jésus-Christ, au lieu de Moïse, et nous avons encore pour moyen la grâce au lieu de la loi.

Lorsqu'on parle de la loi, loin de nous cette impie présomption de certains esprits téméraires, qui, blasphémant ce qu'ils ne comprennent pas, osent la condamner et s'en prendre même à la sagesse de Dieu qui l'a donnée. Juste, sainte, irrépréhensible, elle mérite nos respects, Dieu même en est l'auteur; sa puissance en a jeté les fondements, sa sagesse en a prescrit tous les articles, et sa miséricorde en a récompensé les observateurs. Les choses mêmes, qui paraissent les moins dignes de Dieu dans la religion des Juifs, étaient sagement prescrites par rapport aux circonstances où ils se trouvaient : elles servaient à former le peuple aux mêmes mœurs, à le réunir dans le même esprit, à l'attacher au même culte qui était celui du vrai Dieu; à le séparer des autres peuples qui étaient les ennemis de la véritable religion. Tout ce qu'il faut conclure de la faiblesse et de l'imperfection de la loi, c'est que nous devons nous applaudir de notre affranchissement de l'ancien joug et de notre établissement sous l'empire de la grâce, qui fait dire à saint Paul : Vous n'êtes plus sous la loi, mais sous la grâce : *Non estis sub lege, sed sub gratia.* (*Rom.*, VI.) Nous sommes le peuple heureux à l'égard duquel se sont accomplies en Jésus-Christ et par Jésus-Christ, les paroles consolantes qui nous promettent un cœur de chair au lieu d'un cœur de pierre; l'esprit de Dieu, à la place de l'esprit de l'homme; des préceptes que l'amour rendra doux, au lieu des commandements que la crainte rendait redoutables. En ce temps-là, dit le Seigneur, je ferai avec la maison d'Israël un pacte nouveau, différent du premier que j'ai fait avec leurs pères, et qu'ils ont si souvent violé; j'imprimerai ma loi dans le fond de leurs âmes, et j'en graverai les articles dans le fond de leurs cœurs; je répandrai mon esprit au milieu d'eux; je ferai qu'ils marcheront dans mes voies et qu'ils observeront mes préceptes. Nous ne serons pas surpris des avantages distinctifs et des biens infinis que cette grâce nous procure, si nous considérons qu'elle est la plus pure expression des mérites de Jésus-Christ, le fruit précieux de sa mort, l'objet désiré de toutes les prières qu'il a si souvent adressées à son Père.

Nous ne serons pas surpris non plus de l'abondance avec laquelle la grâce de faire le bien nous est donnée, tandis qu'elle était si rare chez le commun des Juifs; nous ne serons pas surpris, dis-je, de notre richesse comparée à leur indigence, si nous considérons qu'ils vivaient dans le temps des promesses et que nous sommes dans celui de l'accomplissement; qu'ils participaient aux mérites d'un Sauveur attendu, et que nous recueillons les fruits actuels de la rédemption d'un Sauveur accordé. Ils espéraient un Dieu, mais nous le possédons; ils étaient près de Dieu, mais nous sommes en lui; ils étaient les serviteurs, nous sommes les enfants et les frères; ils tenaient à Jésus-Christ par l'espérance et par la foi, nous tenons à lui par l'union et par la proximité : nous sommes son bien, son héritage, sa conquête, le prix et la récompense de sa mort. Ils demandaient et recevaient quelquefois une portion anticipée des trésors de Jésus-Christ, mais par notre association à son corps mystique nous avons acquis par le baptême un droit sur Jésus-Christ, et surtout Jésus-Christ, sur la rédemption et sur le rédempteur; c'est à nous à qui il est dit : Venez, enrichissez-vous, achetez sans argent le lait et le vin : on ne demande pour prix que la sincérité de vos désirs, et vous serez riches à proportion de votre avidité pour les richesses qui vous sont offertes. C'est de nous qu'il est dit : Vous puiserez dans les fontaines du Sauveur avec la joie qu'inspire l'abondance. Les sources fécondes qui coulent de son cœur et de son côté percé, fertilisent tout le champ de l'Eglise; et par combien de sacrés canaux parviennent-elles jusqu'à nous?

Régénération spirituelle, où la mort et la résurrection de Jésus-Christ nous sont appliquées; onction sacrée, où l'Esprit de Dieu nous communique sa force et sa vertu, comme à ses temples vivants; piscine salutaire où s'effacent nos crimes et nos fautes

journalières, où notre Dieu nous est rendu tout entier; festin mystérieux, où notre âme s'engraisse de Jésus-Christ, où notre cœur est érigé en sanctuaire du Dieu vivant, où il demeure en nous, et nous demeurons en lui; sacrifice de propitiation et d'impétration, où Jésus-Christ, prêtre et victime, perpétue dans l'Eglise l'immolation du Calvaire et les mérites qui en sont décorés; réunion de vœux et de prières, où les fidèles rassemblés par une charité réciproque, font une sainte violence à Dieu pour le salut et la sanctification de tout le corps. Telles sont les sources du Sauveur, où nous pouvons puiser la grâce tous les jours, à toutes les heures, selon l'étendue de nos besoins; dans quelque situation que nous soyons, innocents ou coupables, faibles ou forts, nous y trouvons des secours différents: les uns nous fournissent des armes pour vaincre, les autres des ressources quand nous sommes vaincus; ceux-ci préviennent nos chutes, ceux-là nous en relèvent. Sommes-nous morts, ils nous vivifient; sommes-nous vivants, ils accroissent en nous l'esprit de vie. Enfin, qui pourra compter les diverses formes sous lesquelles la grâce nous est donnée, trouvera que, comparés à l'ancien peuple, nous sommes un tissu de bienfaits, un assemblage de dons, un composé de grâces et de merveilles.

Aussi, chrétiens, combien sont différents les effets qu'on a vus dans l'ancienne alliance, de ceux qu'on voit dans la nouvelle! Que fallait-il au commun du peuple juif pour lui faire abandonner le Dieu de ses pères? Un caprice léger, quelques exemples contagieux suffisent pour lui faire encenser une divinité ridicule; et toute l'autorité des empereurs en courroux, tous les efforts d'une industrieuse cruauté ne peuvent conduire les chrétiens aux pieds des idoles qu'ils détestent. Plutôt que de leur rendre un indigne hommage, on les verra s'offrir aux plus cruels supplices; on les entendra bénir les coups meurtriers qui leur épargnent un sacrilége; pour souffrir et pour vaincre, on verra la vieillesse ranimer ses anciennes forces, et la jeunesse prévenir le courage d'un âge plus avancé; tout nagera dans le sang chrétien, et le chrétien sera toujours fidèle à son Dieu. Pour triompher de l'innocence d'Israël, Balaam n'a qu'à lui tendre un piége dans la personne des filles de Madian, et bientôt la dissolution et l'incontinence se communiqueront de rang en rang, et bientôt les coupables ne respecteront ni la sainteté des lieux, ni les circonstances des temps. Que le siècle offre aux chrétiens des délices et des voluptés déjà consacrées par l'usage, vous en verrez certains faire servir leurs tentations à leurs vertus, et changer en moyens de salut les obstacles qui naissent sous leurs pas; vous en verrez une multitude aller chercher leur sûreté dans les antres et les cavernes de la terre, où victimes et défenseurs de leur innocence, ils sacrifient tout à sa conservation. Voyez cet ancien peuple, toujours murmurateur, toujours inquiet, toujours impatient sous le joug, jamais plus sourd que lorsque ses prophètes lui parlent avec plus de force, jamais plus ingrat que lorsque son Dieu l'accable de plus de bienfaits, jamais plus rebelle que lorsque tout devait davantage l'engager à la fidélité. Voyez d'autre part le peuple nouveau s'accroître par les persécutions, s'applaudir des disgrâces, servir le Seigneur dans l'une et l'autre fortune avec une fidélité toujours égale, usant de ce monde, comme n'en usant pas, insensible aux objets passagers, uniquement touché de ce qui ne finit pas. Vous en remarquerez sous la loi, qui par leurs vertus ont prévenu la perfection de l'Evangile, et que l'Eglise nouvelle se glorifierait d'avoir produits, mais, outre qu'ils n'étaient justes que par une grâce anticipée, qu'est-ce que leur petit nombre comparé à cette nuée de saints, qui d'abord couvrit la terre de Jérusalem, qui de là se répandit dans l'Orient, qui gagna jusqu'aux extrémités de la terre, qui, croissant avec les siècles, changea la face de l'univers, et fit respecter le nom chrétien parmi même les ennemis du christianisme. Heureux à jamais les yeux qui virent ces temps de fécondité, où le sang encore fumant de Jésus-Christ répandait avec plus d'abondance sa grâce et sa vertu! Malheur à nous qui vivons dans des siècles où la sainteté semble prête à défaillir sur la terre! Mais est-ce le défaut des secours que nous pouvons accuser? n'est-ce pas nous-mêmes? Nous avons comme nos pères, Jésus-Christ pour Chef, la grâce pour moyen, le ciel pour objet: troisième avantage de la nouvelle alliance sur l'ancienne.

Que plusieurs grands hommes dont parle saint Paul, se soient regardés, sous l'ancienne loi, comme étrangers sur la terre; qu'indifférents pour leur patrie, ils s'en soient proposé une éternelle; qu'ils l'aient saluée de loin par leurs désirs, et qu'ils se soient efforcés d'en mériter l'entrée par les œuvres; il est également vrai que la nation juive n'avait qu'une faible idée d'un bonheur à venir, soit que leur cœur terrestre et grossier bornât toutes ses espérances à la terre, soit que les Ecritures couvrissent d'une espèce de voile ce qu'elles leur apprenaient sur l'éternité, soit enfin que les promesses et les menaces des biens et des maux temporels, si souvent répétées à leurs oreilles, et si souvent exécutées à leurs yeux, les eussent accoutumés à ne reconnaître d'autre félicité que celle du siècle présent; et cette dernière raison est peut-être la plus forte.

Abondance de moissons, fécondité des troupeaux, alliances honorables, postérité florissante, victoire sur les ennemis, gloire aux yeux des peuples voisins, vie douce et tranquille, glorieux souvenir après la mort: c'étaient les récompenses partout promises à leur fidélité. Désolations des campagnes, meurtres des habitants, extinction d'une famille nombreuse, dispersions dans une terre étrangère, les fureurs de la guerre, les horreurs de la peste, les ravages de la famine,

les chaînes, le fer et le feu; de plus affreux désastres, s'il en était encore, c'étaient les châtiments dont on menaçait leur rébellion, sans qu'il paraisse qu'on leur proposât presque d'autre motif pour soutenir leur fidélité. Ces paroles, si souvent répétées, si souvent confirmées par l'expérience, les avaient accoutumés à ne considérer dans les choses mêmes les plus hautes et les plus spirituelles, que des choses basses et temporelles, propres à irriter leurs cupidités.

Dans le Messie qui leur est promis, ils attendent un libérateur magnifique, qui surpassera l'éclat de Salomon, qui les rendra victorieux de leurs ennemis, et supérieurs à tous les peuples. Le trône éternel, sur lequel doit s'asseoir Jésus-Christ, la mère des enfants de Zébédée le prend pour le trône héréditaire à la maison de David, et la prière ambitieuse faite en faveur de ses enfants n'a pour objet qu'une gloire mondaine. Les apôtres eux-mêmes, que le Saint-Esprit n'avait pas encore éclairés, demandent à Jésus-Christ s'il ne rendra pas bientôt au royaume d'Israël sa primitive splendeur.

C'étaient des pensées et des sentiments dignes des enfants d'Agar, à qui la terre était réservée comme aux esclaves. Il n'appartient qu'aux enfants de Sara, figure de la nouvelle Eglise, de porter leurs pensées et leurs désirs plus haut. Aussi, dans toute la loi de Moïse, n'est-il parlé du royaume du ciel qu'obscurément et en énigme, tandis que l'Evangile en retentit à chaque avertissement. C'est la première nouvelle que le saint précurseur annonce; c'est par là qu'il commence sa glorieuse fonction : Voici, dit-il, le royaume des cieux qui s'approche. C'est par où Jésus-Christ a commencé ses prédications, et par où il veut que ses disciples commencent les leurs : Prêchez, dit-il, à tous les peuples, et dites-leur : Voici le royaume du ciel qui approche. Jésus-Christ nous déclare ailleurs que c'est le motif de sa mission et de son ministère public : *Oportet me evangelizare regnum Dei, et ideo missus sum.* (*Luc.*, IV.) C'est le sujet ordinaire de ses instructions, le sens de toutes ses paraboles, l'abrégé de toute sa doctrine, le propre caractère de ses récompenses, la première et la plus douce espérance qu'il propose à nos désirs dans l'oraison dominicale, la seule matière dont il entretient ses disciples après sa résurrection. Enfin, Jésus-Christ même a proposé la différence des deux alliances, en les opposant entre elles sur ce point. La loi et les prophètes, dit-il, ont duré jusqu'à Jean-Baptiste; depuis ce temps-là le royaume du ciel est annoncé, et chacun fait effort pour y entrer.

Tout préférés, tout élevés que nous sommes au-dessus de l'ancien peuple, on ne nous promet pas comme à lui la rosée du ciel, la graisse de la terre, la supériorité des armes, les douceurs et les consolations d'une vie tranquille, parce que, dit saint Paul, nous n'avons pas ici-bas de cité permanente; mais nous en attendons une meilleure qui doit durer éternellement. Crainte même que nous ne fixions à la terre nos pensées et nos désirs, dont le ciel doit être le seul objet, on ne nous promet pendant cette vie que des disgrâces et des humiliations. Pourquoi le peuple le plus chéri serait-il le plus durement traité, si les récompenses n'étaient d'un plus haut prix que ce qui frappe les sens? Non, mes frères, les récompenses de l'Evangile ne sont pas visibles comme celles de la loi. Nous sommes nés pour de plus grandes choses, et la foi qui fait le caractère du chrétien, nous les montre comme présentes, et nous fait aller au-devant d'elles par la vivacité de nos désirs. Le ciel, avec une éternelle félicité, le ciel, avec la jouissance d'un bien infini, qui n'est autre que Dieu même : c'est là notre espérance, et je ne vous en donne point d'autre; elle est digne de Jésus-Christ; elle est digne de nous; elle est digne de l'alliance nouvelle, et ne nous distingue pas moins avantageusement que tous les autres traits que nous avons déjà remarqués.

Laissons donc le juif mettre sa confiance dans la circoncision, dans son culte extérieur et dans son partage d'esclave; pour nous, glorifions-nous de nos avantages sur lui, concevons un noble et religieux orgueil de notre préférence et de notre supériorité; sachons estimer ce qu'elles valent en les méditant avec attention, en les soutenant avec dignité, en pratiquant fidèlement les devoirs qu'elles nous imposent. La circoncision obligeait à toute la loi, le baptême oblige à tout l'Evangile; l'une sépare les Juifs des autres nations, l'autre doit nous séparer du Juif et du gentil, par nos sentiments et par notre conduite; les autres devaient porter le caractère des descendants de Jacob et des disciples de Moïse; et nous, nous devons nous montrer dignes membres de Jésus-Christ et véritables enfants de la nouvelle alliance : c'est la deuxième partie.

SECONDE PARTIE.

Autant d'avantages qui dans la nouvelle alliance nous élèvent au-dessus des Juifs, autant de caractères de sainteté qui doivent nous distinguer de lui. Ainsi, 1° comme nous avons Jésus-Christ pour chef, au lieu de Moïse, nous devons avoir en nous l'amour pour disposition, au lieu de la crainte qui faisait agir le commun des Juifs; 2° comme nous avons la grâce au lieu de la loi, nous devons rendre à Dieu pour culte, l'adoration en esprit et en vérité, au lieu des cérémonies extérieures des temps anciens; 3° comme nous avons le ciel pour objet au lieu de la terre, nous devons avoir pour motif de nos actions une éternité bienheureuse, au lieu de la félicité de la terre, que l'on se proposait communément dans l'Ancien Testament. Tout est ici digne de votre attention, et propre à vous édifier.

Nous avons Jésus-Christ pour Chef : donc l'amour de Dieu doit faire notre caractère. Tous les autres motifs d'aimer Dieu, quelque puissants, quelque fondés qu'ils soient en eux-mêmes, ne font pas autant d'impression sur nous. Que Dieu soit notre créateur;

prêts à confondre ce qui nous vient d'un père coupable, avec ce que nous avons reçu de l'Auteur de nos jours, à peine nous sentons-nous redevables à sa bonté de nous avoir donné une vie traversée de tant d'infortunes. Qu'il soit la sagesse, la sainteté même, qu'il renferme toutes les perfections; corrompu jusque dans le fond de son être, et déréglé dans ses penchants, l'homme n'aimera ni une sainteté, ni une sagesse si supérieure à ses pensées. Que Dieu nous fasse un commandement exprès de l'aimer, qu'il menace notre indifférence des plus cruels supplices; intimidé, sans être attiré, l'homme ne concevra qu'une crainte servile pour un Dieu dont il ne verra que la sévérité. Mais, lorsque Jésus-Christ devient notre Chef par son union avec nous, et par notre union avec lui, il n'est plus personne qui, sans renoncer aux sentiments les plus naturels, puisse se défendre de l'aimer. C'est l'admirable secret qu'a trouvé la sagesse de Dieu, dit saint Augustin. Voyant que les préceptes et les instructions ne pouvaient rien sur le cœur de l'homme, il a abrégé sa doctrine dans la personne de son Verbe fait homme. Devenu semblable à nous, il réunit, dès lors, en lui-même, tous les motifs et tous les attraits qui peuvent captiver nos cœurs. Dès lors, par son état, par tout ce qu'il fait, par tout ce qu'il offre à nos yeux, il nous prêche l'amour. Je vous ai aimé, nous dit-il, et j'exige que vous m'aimiez, c'est toute ma doctrine; et, pour vous y rendre sensibles, ne faites que considérer ce que je vous suis: vous voyez à quoi je me réduis pour vous, jusqu'où je vous élève avec moi; défendez-vous de m'aimer, si vous le pouvez; pour moi, je vous chéris, jusqu'à devenir ce que vous êtes, et le premier d'entre vous. Ce n'est plus ici cette majesté si haute et si supérieure à vos pensées, c'est un Dieu qui se familiarise avec vous. Vous n'osez venir jusqu'à moi, je suis descendu jusqu'à vous; et, par mon union avec vous, je vous achète le droit de vous élever à moi, pour vous porter à m'aimer. Je ne vous rappelle pas à vos cœurs, ce serait trop pour des hommes charnels; apprenez de vos sens, de vos propres intérêts les sentiments que vous me devez; vous aimez les objets sensibles et corporels, je suis devenu sensible et corporel par condescendance et par bonté; vous n'aimez que vous-mêmes et vos propres intérêts, je deviens un autre vous-même, ma gloire est la vôtre, vos intérêts sont les miens; par là je deviens cher à votre amour-propre; par là je rends comme inséparable l'amour que vous vous portez et l'amour que vous me devez; par là je vous mets dans l'heureuse nécessité de m'aimer ou de ne pas vous aimer vous-mêmes.

Après cela, mes frères, pouvons-nous nous dispenser d'aimer un Dieu qui nous en fournit tant, et de si pressants motifs? Si cependant ces motifs n'étaient que généraux et communs, ils pourraient perdre à notre égard une partie de leur force; mais ils nous sont personnels, et propres à chaque particulier. Il est chef de chaque membre de l'Eglise, comme il est chef de tout le corps en général. Il n'est pas un de nous qui ne puisse dire avec saint Paul: Dieu m'a aimé jusqu'à s'unir à moi, jusqu'à m'élever à lui. Il ne s'agit plus entre mon Seigneur et moi, de la liaison nécessaire qui se trouve entre la créature et le Créateur; il s'agit de l'union la plus étroite, de la communication la plus intime. Quelque étroite que soit cette union, quelque intime que soit cette communication, peut-être exigerait-elle moins d'amour et moins de reconnaissance de notre part, si Jésus-Christ en retirait des avantages proportionnés à ceux que nous en retirons nous-mêmes; mais toute la gloire et tous les biens sont pour nous, tous les travaux et toutes les humiliations sont pour lui; toute la bassesse, toute la faiblesse, qui nous sont propres, il s'en charge pour nous; tout ce qu'il est, tout ce qu'il possède, il nous le communique, dès là qu'il est notre Chef. A-t-il la sagesse, la justice, la sainteté par lui-même? il est notre sage, notre juste, notre sanctificateur et notre saint. A-t-il un esprit? il nous fait vivre de sa vie. A-t-il la lumière et la science de toute chose? il nous apprend tout ce que nous devons savoir. A-t-il le ciel pour héritage? il nous fait ses propres cohéritiers. A-t-il en main le trésor de la grâce? il en fait l'instrument de notre sanctification.

Mais à quel prix nous a-t-il acquis ces biens inestimables? Venez, venez l'apprendre par vos yeux, peuple nouveau; suivez votre Sauveur et votre Chef; suivez-le à la trace de son sang, jusque sur la montagne sainte, où sa charité va l'immoler pour vous; contemplez-le, sur un bois cruel, victime et docteur de l'amour, vous prouver par sa mort jusqu'à quel excès il vous aime, et jusqu'à quel point vous devez l'aimer; pénétrez-y ses sentiments et ses désirs; écoutez tout ce qu'il y demande en votre faveur; comptez, si vous pouvez, toutes les grâces qu'il vous obtient, et défendez-vous de l'aimer, si vous l'osez. C'est à ce mont sacré, c'est au pied de la croix, où Jésus-Christ signe de son sang l'amour qu'il a pour ses membres, que saint Paul nous appelle. C'est là qu'il nous apprend quel esprit et quels sentiments doivent nous distinguer du Juif ingrat et timide. Souvenez-vous, nous dit-il, que vous ne vous êtes pas approchés d'une montagne redoutable, d'un fer brûlant, d'un nuage obscur et ténébreux, du son d'une trompette, et d'une voix si terrible, que ceux qui l'entendirent supplièrent qu'on ne leur parlât plus; mais vous vous êtes approchés de la montagne de Sion, de l'assemblée des premiers nés qui sont écrits dans le ciel, des esprits célestes qui sont dans la gloire de Jésus médiateur de la nouvelle alliance, et de ce sang précieux qui parle plus avantageusement que celui d'Abel; comme s'il disait: C'était au Juif de trembler, lui à qui la loi fut donnée sur

la montagne de Sinaï, parmi les éclairs et les tonnerres, lui sur la tête duquel la foudre était toujours suspendue, et le bâton de Moïse toujours levé; mais pour vous, chrétiens, tout est autrement consolant et digne de votre reconnaissance: au lieu d'une alliance confirmée sur la montagne de Sinaï parmi les éclairs menaçants, vous en avez reçu une sur la montagne du Calvaire, une scellée du sang de Jésus-Christ. Si les foudres y sont lancées, c'est sur sa tête, pour ménager la nôtre; la loi n'y est pas donnée avec de redoutables menaces contre les prévaricateurs; mais la grâce y est méritée avec de consolantes promesses pour les âmes fidèles. Au lieu d'une voix terrible qui saisit de crainte, on n'y entend que la voix paternelle de notre unique médiateur, qui demande le pardon de tous les hommes, et même de ses ennemis. Que le Juif tremble donc encore une fois: c'est son caractère; pour vous, vous devez aimer à proportion que vous voyez qu'un Dieu vous aime: c'est votre esprit, c'est votre partage.

Cette différence qui doit se trouver entre nous et le Juif, le même apôtre l'enseigne ailleurs, lorsqu'il dit: ***Vous n'avez pas reçu l'esprit de servitude pour vous conduire encore par la crainte; mais vous avez reçu l'esprit d'adoption qui nous fait appeler Dieu notre Père.*** Il faut donc, comme ses légitimes enfants, l'aimer en Jésus-Christ notre Sauveur; et c'est encore ainsi que saint Paul nous apprend à l'honorer d'une manière digne de l'alliance qu'il a faite avec nous. ***Soyez***, dit-il, ***les imitateurs de Dieu comme ses enfants chéris, et conduisez-vous avec amour, comme Jésus-Christ nous a aimés en se livrant pour nous.*** Mais en quoi consiste l'amour que nous devons à Dieu dans Jésus-Christ? C'est à pratiquer ses préceptes; c'est à vous détacher de tout ce qui ne se rapporte pas à lui; c'est à porter, sans rougir et sans murmurer, sa croix sur notre front et dans nos cœurs; c'est à préférer l'accomplissement de ses lois aux objets les plus attrayants que le monde nous offre; c'est à pouvoir défier le ciel, la terre, le plaisir, la douleur, la vie, la mort, de nous séparer de la charité de Jésus-Christ. Cet amour supérieur à tout doit être la disposition dominante d'un chrétien à l'égard de Dieu; et l'adoration en esprit et en vérité est le culte qu'il doit lui rendre.

Dieu est esprit, dit le Sauveur du monde, et pour l'honorer, pour l'apaiser, pour obtenir tout de sa grâce, il faut l'adorer en esprit et en vérité. De tout temps il a demandé de pareils adorateurs. Qui me donnera, dit-il, des hommes qui me craignent, qui m'obéissent, et qui me servent dans la sincérité de leurs cœurs. Dans l'ancienne loi nous l'entendons se plaindre du défaut de ce culte spirituel, nous le voyons rejeter avec indignation des sacrifices où le cœur n'avait point de part, regarder avec dédain des solennités dont l'appareil extérieur faisait tout le mérite, détourner ses regards d'un temple où le cœur n'adorait point, dédaigner des prières qui ne passaient pas les lèvres, être insensibles à des jeûnes dont l'amour-propre était le principe. Il paraît impatient d'abolir une loi qui ne corrige point le cœur; il semble vouloir hâter les moments qu'il a déterminés pour renouveler une alliance, où il doit écrire sa parole dans les cœurs. Ce moment arrivé, Jésus-Christ, son Verbe et sa parole, nous annonce le culte intérieur comme l'abrégé de sa doctrine, comme le caractère de ses disciples, comme l'objet de sa mission. L'heure est venue, dit-il, et voici le temps où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. Plus de ces montagnes privilégiées où les adorations étaient préférablement acceptées; le succès des prières ne dépendra que de la sincérité de ceux qui les répandront devant Dieu. Plus de ces sacrifices matériels où le sang d'un vil animal ne purifiait pas l'âme de celui qui l'offrait; mais on acceptera le sacrifice d'un cœur contrit et humilié.

Aussi ce divin Sauveur s'est-il proposé principalement de réformer et de perfectionner l'intérieur. Le pays éloigné qu'il est venu conquérir, c'est le cœur de l'homme; tous les mouvements libres de notre volonté, c'est ce qu'il soumet à sa juridiction : réprimer les passions du cœur, c'est la fin de ses lois; sa parole qui parle au cœur, et sa grâce qui le meut, ce sont ses armes. Triompher de nos volontés, c'est sa victoire; régner sur les cœurs, et s'en attirer tous les mouvements, s'introduire jusque dans les replis de l'âme, en diriger tous les penchants, tous les désirs, toutes les vues, c'est la gloire de son empire. Il restreint si fort à l'intérieur le culte qu'il exige de nous, qu'à peine trouve-t-on quelque observance extérieure qu'il nous prescrive, et lorsqu'il en institue, il s'applique davantage à l'effet intérieur qu'elles doivent produire, qu'à la forme qu'on y doit observer. Scrutateur des cœurs, juge des pensées et des consciences, en tout et sur toutes choses, c'est un hommage intérieur qu'il exige, c'est de l'obéissance du cœur qu'il est souverainement jaloux.

En vain nous flatterions-nous donc de lui plaire et de l'honorer préférablement à l'ancien peuple, si notre intérieur ne lui est entièrement et sincèrement dévoué; en vain sans l'intérieur nous flatterions-nous d'être innocents, et d'éviter le mal à ses yeux. Les crimes ne l'offensent qu'autant que le cœur les conçoit avant qu'ils soient commis; ce n'est pas la main qui se retient, mais le cœur qui contient la main, qui prévient sa colère; et ce qui nous dégrade devant sa majesté suprême, dit-il, ce sont les haines, les envies, les projets coupables, et tous les mouvements criminels qu'enfante un cœur corrompu.

En vain sans l'intérieur nous flatterions-nous d'être justes et de pratiquer de bonnes œuvres à ses yeux; on exige que nous soyons religieux dans le cœur, que l'ordre qui règne dans les actions soit une suite de

celui qu'on a mis dans ses sentiments et ses pensées. Toutes les vertus qu'on nous prescrit sont reconnaissables à ces traits. Lorsqu'on nous parle de pauvreté, c'est une pauvreté d'esprit; lorsqu'on nous prêche l'humilité, c'est l'humilité du cœur; lorsqu'on nous exhorte à la pénitence, on exige surtout un repentir intérieur; lorsqu'on nous ordonne d'aimer nos ennemis, on nous dit de leur pardonner du cœur: c'est au cœur, c'est à la volonté que tout s'adresse.

En vain sans l'intérieur nous flatterions-nous de participer à la grâce de plusieurs sacrements; leur effet propre est d'opérer dans le cœur ce qu'ils signifient, de porter leur vertu jusque dans la moelle et les jointures de l'âme, comme dit saint Paul, et c'est pour cela qu'en parlant du baptême, le Sauveur nous dit: ce qui est né de l'esprit est esprit. Lorsqu'il nous parle de la participation à son corps, quoique toutes ses paroles doivent s'entendre à la lettre, il nous avertit que toutes ses paroles sont esprit et vie; si l'on ne participe à ce corps avec une charité dominante, avec un désir sincère de vivre de sa vie et de son esprit, c'est un sacrilége digne de ses foudres, et qui nous associe au plus perfide de tous les hommes. Si dans le sacré tribunal, le cœur n'est pas renouvelé, s'il n'est brisé de douleur sous le poids de ses iniquités, s'il ne désire sincèrement d'entrer en grâce, et s'il n'en embrasse ardemment tous les moyens; quelque beaux dehors dont on se pare, quelque tristesse qu'on affecte, c'est un pur pharisaïsme, c'est un masque vide, sans fonds et sans réalité, on demeure comme le juif hypocrite dans l'injustice et la condamnation.

En vain sans l'intérieur, nous flatterions-nous d'offrir à Dieu des sacrifices et des hommages qui lui soient agréables, si l'ardeur de le posséder ne forme nos prières, si la foi ne préside à toutes nos adorations, les paroles que nous prononçons et les formules que nous répétons sont un airain sonnant et des cymbales retentissantes. Dans l'exercice de la religion, où l'Eglise nous appelle, en vain composons-nous nos visages, en vain unissons-nous nos voix pour célébrer les louanges du Très-Haut, en vain répondons-nous à ce qui se chante en son honneur, si nos cœurs ne sont aussi souples que nos corps, si nos esprits ne sont aussi recueillis que nos yeux sont abattus, si nos sentiments n'en disent autant que nos lèvres en prononcent: vaine religion, piété que Dieu n'accepte pas. Je l'entends qui répète sur nous les paroles de dédain et de mépris qu'il adressait à l'autre peuple: Je suis fatigué de vos solennités; vos prières me rebutent dès que votre cœur est éloigné de moi.

Conclure de là l'inutilité du culte extérieur, traiter de vaines superstitions les cérémonies respectables de l'Eglise, en prendre sujet de secouer le joug des observances qu'elle nous impose, et donner au hasard dans tous les caprices d'une religion arbitraire: conséquence impie que le libertinage adopte, et que l'Eglise foudroie; autant qu'elle déteste la superstition pharisaïque, autant exige-t-elle de ses enfants une humble docilité pour toutes les pratiques qu'elle ordonne; il en est de nécessaires pour l'intégrité de son sacrifice, et pour la validité de ses sacrements; d'autres, qui paraissent moins essentielles, ne sont pas moins saintes, parce qu'elles contribuent à nous réunir dans le même esprit, à nous élever par les choses sensibles aux objets spirituels. Ainsi s'attacher à la lettre qui tue, et négliger l'esprit qui vivifie, c'est être juif; sous prétexte de se borner à l'intérieur, négliger l'extérieur que l'Eglise prescrit, c'est être impie; mais s'élever aux plus sublimes mystères, à mesure qu'on s'assujettit aux signes sensibles qui nous les représentent, c'est se montrer chrétien, et digne enfant de la nouvelle alliance, dans laquelle nous devons encore agir par des motifs surnaturels, puisqu'on nous propose pour objet des biens que les sens ne connaissent pas.

Devenus enfants de Dieu, frères et membres de Jésus-Christ, tout autre partage que le ciel, tout autre bonheur que la possession de Dieu même, est au-dessous de nous; mais aussi toute autre chose que le ciel et la possession de Dieu, ne mérite jamais d'exciter les désirs de nos cœurs et de servir de motif à nos œuvres. Elevés à de plus hautes pensées, nés pour de plus hautes vertus, destinés à de plus hautes récompenses, peuple nouveau, chrétiens en un mot, ce n'est plus un bien passager, un nom de gloire, une ombre de félicité qu'on vous propose pour prix d'une fidélité constante. Dieu lui-même, et tout bien avec lui, Dieu lui-même possédé pour toute l'éternité : voilà qui seul répond à la dignité de votre élection, à la sublimité de votre vocation, et voilà ce qu'on vous propose pour couronner votre sainteté. Désirer le ciel en travaillant à l'acquérir; désirer le ciel et s'efforcer de l'obtenir, quoi qu'il en coûte; désirer le ciel, quels que soient les liens qui nous attachent à la terre; vivre dans l'espérance, dans la justice, dans la piété purement en vue du ciel et de celui nous qui l'a promis; user du siècle comme n'en usant pas, posséder ses biens comme ne les possédant pas, dans l'espérance d'en obtenir d'infinis et de permanents, se prêter aux choses du monde par bienséance et comme en passant, pour fixer son cœur aux choses du ciel, livrer aux travaux son corps mortel, dans l'attente de le voir revêtu de la clarté du corps glorifié de Jésus-Christ; prier en un mot, souffrir, agir, soulager ses frères, pratiquer la piété chrétienne en vue du ciel; c'est le caractère d'un chrétien à qui le ciel est promis pour héritage.

Quel autre motif peut l'animer qui ne le dégrade, qui ne le rende indigne de son origine et de sa fin? Se proposera-t-il pour prix de sa justice la gloire de la justice même? Le voilà confondu avec ces orgueilleux sectateurs d'une vertu purement humaine, à qui le masque de la vertu pèse

plus que la vertu même ne coûte aux autres. Se proposera-t-il la paix et la douceur que procure la vie tranquille, exempte des grands vices et des passions violentes? le voilà semblable aux Juifs charnels, dont les vues ne s'élevaient jamais au-dessus de la terre. Se proposera-t-il l'estime et la réputation d'hommes vertueux? le voilà devenu pharisien hypocrite qui reçoit sa récompense ici-bas, et qui se prive de celle de l'éternité. Périssent donc à jamais des motifs si rampants, qu'ils soient le malheureux partage, ou de l'impie qui nie un avenir, ou du commun des Juifs grossiers et charnels qui n'y pensent pas.

Si nous examinons cependant ceux qui nous font agir d'ordinaire, les trouverons-nous fort différents de ceux qui faisaient agir le Juif? Peut-être encore les trouverons-nous plus bas et plus criminels. Si nous en faisons ici le parallèle, ne sera-t-il pas trop humiliant pour la religion? mais ne fera-t-il pas aussi sentir vivement la bassesse de nos sentiments et l'injustice de notre conduite?

Le Juif observait sa loi pour des récompenses temporelles, et nous violons la nôtre pour le moindre avantage passager; il cherchait dans sa soumission une frivole félicité, et nous cherchons les plaisirs dans nos prévarications; il se soumettait, parce qu'il était intéressé, mais cependant il obéissait, et nous affectons une orgueilleuse indépendance qui nous rend doublement prévaricateurs; il obéissait, mais en esclave, et nous n'obéissons ni en esclaves, ni en enfants; il se bornait à la lettre et négligeait l'esprit, et nous ne respectons ni l'esprit, ni la lettre; la crainte des châtiments temporels lui faisait faire le bien, et la crainte des supplices éternels ne peut nous faire éviter le mal; une timide circonspection retenait sa main, sans corriger son cœur, et aucune considération ne retient ni nos cœurs, ni nos mains. Hélas! combien ce parallèle est-il humiliant pour la religion; mais combien fait-il sentir vivement la bassesse de nos sentiments et l'injustice de notre conduite! Ne serait-il pas plus humiliant pour la religion, si ces reproches, trop bien mérités, n'opéraient pas plus d'effet sur nous que sur ces Israélites inconstants, qui s'assemblaient une fois chaque année pour lire la loi, qui répandaient ensuite quelques larmes stériles sur leurs prévarications, et qui reprenaient inconsidérément leur première vie. Détestons une légèreté pareille, et prenons pour modèles les autres Israélites qui vivaient sous le saint roi Josias. Salutairement effrayés de l'énorme disproportion qu'un prophète leur fit voir entre leurs œuvres et leur loi, ils s'écrièrent tous de concert: *Nous sommes coupables, et nous avons agi injustement.* Aussitôt confus et repentants, ils renouvellent l'alliance qu'ils avaient faite avec le Seigneur. Ils l'observèrent même, dit l'Ecriture, avec une fidélité conforme à la sincérité de leur repentir. Que ce soit-là notre conduite dans ce grand jour de renouvellement et de réforme. Après avoir gémi sur le violement de notre alliance avec le Seigneur, renouvelons-en toutes les promesses et commençons dès ce moment à les mettre fidèlement en pratique. Consacrons-nous à lui de nouveau devant ses autels, prions l'Esprit Saint d'allumer lui-même le feu de notre sacrifice, et de purifier nos cœurs qui doivent en être l'holocauste. Prions-le d'être par sa grâce le consommateur de nos bons desseins, pour que Jésus-Christ soit par sa gloire le rémunérateur de nos bonnes œuvres. C'est ce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

## SERMON III.

### POUR LE JOUR DE L'ASSOMPTION.

Egressus est rex in occursum ejus, positusque est thronus matri regis quæ sedit ad dexteram ejus. (III *Reg.*, II.)

*Le roi se leva pour aller au-devant de sa mère, et l'on dressa un trône pour la mère du roi, laquelle s'assit à sa droite.*

Si nous savons au travers de la figure pénétrer la vérité qu'elle renferme, nous nous élèverons aujourd'hui jusqu'au ciel, et nous y verrons un roi plus sage et plus magnifique que Salomon, faire un accueil digne de sa magnificence à une mère, et plus auguste et plus chérie de lui que Berzabée ne le fut jamais de son fils. Nous y verrons le Roi des rois recevant pour jamais dans son sein celle qui pendant neuf mois le porta dans le sien; revêtant de son éternelle clarté celle qui le revêtit d'une chair mortelle; nourrissant de l'aliment divin de sa personne celle qui lui fournit autrefois une nourriture périssable; préparant lui-même un trône incorruptible à celle qui fut son temple animé pendant les jours de sa vie passagère. Nous y verrons Marie qui, victorieuse de la mort, s'élève de la terre, parée comme l'aurore, et qui va prendre place auprès de Jésus-Christ, son Fils, dont elle représente le plus fidèlement la sainteté, comme elle fut le plus parfait ouvrage de sa grâce.

Là, abondante en délices, éclatante comme le soleil, elle accroît le bonheur et la joie de la céleste Jérusalem, et donne un nouvel éclat à ses fêtes éternelles. Terrible comme une armée rangée en bataille, elle trouble et déconcerte l'enfer frémissant; appuyée sur son Bien-aimé, dont elle obtient tout ce qu'elle désire, elle comble de grâces et de faveurs tous ceux qui dans cette vallée de larmes implorent avec foi son assistance.

Telle est, Messieurs, la gloire dont Marie entre en possession aujourd'hui: honneur égal à sa dignité; récompense proportionnée à ses mérites; union éternelle à son divin Epoux; participation ineffable au bonheur de son Fils; crédit, autorité, distinction dans le ciel; respects, hommages, vénération sur la terre rien ne manque à son triomphe.

C'est l'état glorieux où l'Eglise, cette fille de Sion, voit la mère de son roi: c'est ce qui l'oblige à se récrier sur son bonheur, à l'appeler la plus heureuse des femmes de

son peuple, et ce qui la comble de joie dans ce grand jour de solennité.

Que les afflictions de Marie soient terminées, que l'obscurité de sa vie et de sa mort soit relevée, que sa dignité soit avantageusement reconnue, que les vertus soient abondamment récompensées, qu'elle soit toute-puissante auprès de son Fils, et qu'elle n'emploie cette autorité que pour notre salut; voilà, je le répète, ce qui du triomphe de Marie fait le triomphe de l'Eglise même. C'est donc un double triomphe qui fait le sujet de cette solennité, et qui doit être celui de notre instruction. Triomphe de l'Eglise, triomphe de Marie. Triomphe de Marie dans la gloire dont elle est couronnée, triomphe de l'Eglise dans la gloire de Marie. 1° Triomphe de Marie, qui nous apprend à ne chercher de véritable gloire et de vraie félicité que dans le ciel; 2° triomphe de l'Eglise, qui nous apprend les sentiments de vénération et de confiance que nous devons avoir pour Marie. Ce seront les deux parties de ce discours. *Ave, Maria*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Ne jugeons pas, chrétiens, du triomphe de Marie comme de ceux des rois de la terre : la gloire fugitive de ceux-ci, n'empruntant son éclat que d'une funeste apparence, n'a d'ordinaire ni solidité ni réalité, parce que c'est le propre de ce qui se voit sous le soleil. Mais le triomphe de Marie dans le ciel est d'autant plus magnifique, que le principe en est plus élevé, et d'autant plus solide, dit saint Bernard, qu'il est conforme à la grâce dont elle fut remplie sur la terre : *Quantum gratiæ in terris adepta est præ cœteris, tantum et in cœlis obtinet gloriæ singularis.* Or, nous devons, selon le même docteur, distinguer deux sortes de grâces dont Marie fut prévenue sur la terre; grâce d'élection que Dieu fit de cette pure créature pour être la mère de son Fils; grâce de sanctification dont il la combla dès le premier moment de son origine, et tous les jours de sa vie mortelle. Ces deux grâces, dis-je, sont la mesure de la gloire et de la félicité que Marie reçoit aujourd'hui dans le ciel. Comme mère de Dieu, elle y reçoit les honneurs les plus éclatants : *Decoratur honore celsitudinis, quia mater Domini est.* Comme la plus sainte des créatures, elle y reçoit la récompense la plus abondante : *Amplissimis cumulatur beneficiis, quia sanctissima Virgo.* 1° Marie vraiment reconnue et honorée comme mère de Dieu; 2° Marie pleinement récompensée de ses vertus et de ses mérites : jugeons là-dessus de sa gloire et de son triomphe.

Depuis le jour glorieux où Jésus-Christ s'éleva dans le ciel pour accomplir toutes choses, quels étaient les sentiments de Marie? Hélas! privée de la vue sensible de ce Fils chéri, toutes ses pensées et tous ses désirs se tournaient vers le ciel, se regardant sur la terre comme dans un triste lieu d'exil; sans cesse elle lui répétait par les vœux de son cœur : O vous, qui êtes l'objet immuable de mon amour, montrez-moi le lieu de votre repos et de vos pâturages éternels, afin que je vous y voie et que jamais je ne m'y sépare de vous. Déjà les apôtres, revêtus de la force d'en haut, s'étaient répandus dans tout le monde pour instruire toutes les nations de l'univers qui commençait à prendre une nouvelle face, et le royaume de Dieu s'étendait au loin dans les contrées les plus reculées. Marie avait achevé l'ouvrage que le Seigneur lui avait confié, et l'Eglise naissante avait intérêt de la voir placée auprès de son Fils, lorsque ce Fils adorable, touché des tendres empressements d'une mère si chère et si longtemps retenue parmi les habitants de Cédar, lui fit enfin entendre ces paroles si douces et si longtemps désirées : *Levez-vous, ma bien-aimée : hâtez-vous de venir, ô la plus belle des créatures! les rigueurs de l'hiver ont cessé, les pluies et les frimas ont disparu; les fleurs ont étalé la richesse de leurs couleurs, elles ont répandu leurs doux parfums dans notre terre; venez, recevez une une couronne éternelle, et soyez à jamais honorée comme mère de votre Dieu.*

Mère de Dieu! quelle auguste dignité! Que de prérogatives sont renfermées sous ce grand nom! Etre mère d'un Dieu, c'est participer à la même chair que lui; c'est avoir droit de commander à celui dont tout relève dans l'univers; c'est approcher de sa grandeur autant qu'une créature peut en être capable; c'est ne rien voir au-dessus de soi que Dieu même; c'est mériter la vénération de tout ce qui vit et respire; c'est enfin une dignité que Dieu seul est capable de connaître, comme Dieu seul est capable de la donner. A ces traits, Messieurs, ne vous formez-vous pas quelque idée de la gloire de Marie? Ne concevez-vous pas qu'une créature si fort supérieure au commun des hommes pendant le cours de sa vie, leur est infiniment supérieure dans les circonstances de sa mort. Ne concevez-vous pas qu'elle succombe à son dernier jour sous les efforts victorieux de sa charité, comme les autres succombent sous la violence de la douleur; que le feu de l'amour divin consume seul le précieux holocauste, tandis que les autres sont emportés par le torrent du temps et la rapidité des années? Faudrait-il encore d'autres raisons pour vous convaincre que son corps virginal, ce tronc incorruptible de la Divinité, n'éprouve au jour de son trépas ni la corruption ni la poussière destinées aux autres enfants d'Adam, et qu'affranchi des horreurs du tombeau, la clarté du corps ressuscité de Jésus-Christ l'environne et l'élève au-dessus de tous les esprits célestes qui sont autour du trône de Dieu? Je me représente la magnificence de cette entrée triomphante; il me semble voir les portes éternelles du lumineux empire s'ouvrir, s'élargir, s'exhausser à l'aspect de la mère de mon Dieu. Oui, je vois, je vois toute la cour céleste réunir autour d'elle ses soins empressés et respectueux; j'entens d'ici mille cris de joie au milieu de la cité rachetée; j'aperçois venir au-devant de la fille de

Sion, la ville sainte, la nouvelle Jérusalem, triomphante et parée comme le jour de ses noces avec l'Agneau ; l'Agneau lui-même est à la tête, le vrai roi d'Israël, le tendre Salomon s'avance pour recevoir et pour conduire sa mère chérie et respectée : *Egressus est Rex in occursum ejus.*

Comprendrons-nous jamais, dit saint Bernard, avec quelle effusion de cœur un tel Fils vit une telle mère ; avec quel amour chaste et une vénération profonde une mère si respectueuse vit un Fils si grand et si majestueux ? Comprendrons-nous encore quelle est la gloire qu'un Fils si magnifique et si puissant donne en ce jour à une mère si distinguée et si privilégiée ? Oui, Messieurs, nous nous en formerons une idée si nous examinons avec soin ce que saint Bernard nous en apprend. Jésus-Christ, dit ce Père, revêt Marie de sa splendeur, comme Marie le revêtit d'une chair mortelle ; il la place dans son sein, comme Marie le plaça dans le sien ; et Marie dans le sein de son Fils reçoit autant de gloire et d'élévation, que ce Fils adorable voulut souffrir d'humiliation et de bassesse dans le sein de sa mère. Suivons toujours cette pensée, nous y trouverons les degrés de gloire que Marie reçoit aujourd'hui en qualité de mère de Dieu.

Jésus-Christ, par son incarnation dans le sein de Marie, est devenu, dit un prophète, semblable au dernier des hommes et à la balayure du peuple ; Marie, au jour de son exaltation, est, dans le sein de Jésus-Christ, l'objet de la vénération de tout l'univers : les riches et les puissants courent en foule après l'odeur de ses parfums, et portent au pied de ses autels l'hommage volontaire de leurs titres et de leurs grandeurs. Jésus-Christ, par son incarnation, s'est abaissé au-dessous des anges, dit saint Paul ; Marie au jour de son Assomption est placée sur les têtes des bienheureux esprits, qui la regardent avec admiration et l'honorent à l'envi, comme leur souveraine. Jésus-Christ, par son incarnation, s'est anéanti lui-même, selon l'Apôtre, le voile de son humanité dérobant l'éclat de sa divinité aux yeux des hommes ; Marie, au jour de son Assomption, est si fort élevée par la participation à la dignité de son Fils, que ce qu'elle tenait de la nature humaine est comme effacé, comme absorbé par la divinité de Jésus-Christ. Enfin le Sauveur, en naissant de Marie, s'est assujetti à l'obéissance, à ses parents, selon la chair, à la dépendance des empereurs et de ses maîtres selon le monde ; Marie, auprès de son Fils, participe à l'empire de l'Homme-Dieu, règne avec lui sur tous les habitants de la terre et de la céleste Jérusalem ; en sorte que Marie dans le sein de Jésus-Christ accomplit parfaitement en elle le grand prodige que le disciple bien-aimé vit dans le ciel, d'une femme revêtue du soleil, tenant la lune sous ses pieds et couronnée de brillantes étoiles ; elle est revêtue du soleil, Jésus-Christ Dieu et homme la revêt tout entière de la splendeur de son corps glorifié ; la lune est au-dessous de ses pieds ; tout ce qui est au dessous de Dieu, l'Eglise avec tous ceux qui la composent, lui est soumis ; les anciens justes et les saints du Nouveau Testament lui forment un double diadème d'honneur, et reçoivent bien plus de gloire de cette auguste Vierge qu'ils ne lui en prêtent.

Puissante Reine du ciel, vous renversez donc aujourd'hui tout l'ordre de la terre ! Fille des rois, vous régnez sur eux ; fille des prophètes, c'est vous qui les éclairez ; fille des patriarches, c'est de votre sang qu'ils se glorifient. Mais vous gardez en même temps tout l'ordre dans le ciel, où vous ne voyez sur votre tête que votre père, votre fils et votre époux, qui composent toute l'auguste Trinité ; gloire vraiment proportionnée à la sublime qualité de mère de Dieu que vous avez reçue.

A ce que vous venez de voir, mes frères, ce n'est donc que dans le ciel que Marie est vraiment honorée comme mère de Dieu, parce que rien sur la terre n'était digne de cette auguste mère. Quelles marques de distinction eût-elle pu recevoir dans le monde? Le rang, l'autorité, l'estime des hommes? Eh ! qu'avait tout cela de comparable aux augustes qualités de mère de Dieu, d'épouse du Saint-Esprit, de fille du Père éternel? Si ce rang, si cette autorité, si cette génération eussent mérité ses vœux et ses regards, lui eût-il été difficile de les obtenir?

Issue de la noble tribu de Juda, fille de David, de Josias et de tant d'autres rois célèbres qui régnèrent avec gloire dans Israël, descendante de patriarches et de pontifes si distingués dans leur nation, à quel rang sa naissance n'eût-elle pas pu prétendre? Consacrée au service du temple dès ses plus jeunes ans ; choisie pour apporter le Consolateur et le Désiré des nations, quelle estime et quelle vénération ne pouvait-elle pas s'assurer, si elle eût manifesté les trésors précieux dont la nature et la grâce l'avaient comblée comme à l'envi? Mais, persuadée que son auguste maternité s'élevait au-dessus du monde entier, elle conçut un généreux mépris pour toutes les distinctions passagères que le monde peut donner; Dieu même, jaloux de cette épouse chérie, des grâces dont il l'avait prévenue, de la gloire dont il l'avait comblée et qu'il lui destinait, en déroba la vue aux profanes mortels, comme incapables de l'honorer selon ses grandeurs ; nous apprenant en même temps, mes frères, que comme toutes les grandeurs passagères étaient indignes de Marie, elles sont également très au-dessous d'un chrétien ; car, enfin, quelle est notre dignité, mes frères, la comprenons-nous? Si Marie est mère du Fils de Dieu, selon la chair, nous sommes ses frères selon l'esprit : si Marie est la Fille du Père éternel, nous sommes ses enfants adoptifs ; si Marie est épouse du Saint-Esprit, nous sommes ses temples animés, et en cette qualité, quoique très-inférieurs, nous ne laissons pas d'être très-élevés et destinés à une gloire qui véritablement n'égalera pas la

sienne, mais qui ne laissera pas d'y avoir des proportions infinies dans leurs prix. Marie, avons-nous dit, est élevée sur la tête des anges, et nous leur serons égalés, nous serons même établis leurs juges, selon saint Paul. Marie est assise à la droite de Jésus-Christ, et nous serons pour jamais placés en sa présence; elle participe à tous les priviléges de son Fils, et nous lui deviendrons semblables, dit l'Ecriture, parce que nous le verrons face à face et que nous le contemplerons tel qu'il est. Jugeons, après cela, mes frères, si les honneurs de la terre méritent bien nos empressements; sont-ils comparables à notre dignité, sont-ils proportionnés à la gloire que nous attendons; et persuadés que cette gloire nous est destinée, est-il possible que nous courions après les faux honneurs avec l'avidité de ceux qui n'ont point d'espérance, que nous usions de tant d'artifices pour surprendre l'estime et l'admiration des hommes, que nous fassions jouer tant de ressorts pour parvenir à des honneurs fugitifs, nous qui devons éternellement régner avec notre Dieu et notre Père? Ah! chrétiens, aimons la gloire, à la bonne heure, mais aimons la véritable; soupirons après celle qui ne finit pas, courons après elle sans relâche, et surtout employons les moyens propres à l'obtenir et ne doutons pas que nous ne soyons traités selon nos œuvres, comme Marie est aujourd'hui pleinement récompensée de ses vertus et de ses souffrances : *Amplissimis cumulata beneficiis, quia Virgo sanctissima.*

Entreprendrais-je ici, chrétiens, de décrire les rares et sublimes vertus de Marie? Mais, si j'empruntais le langage des anges, y suffirais-je, serais-je encore en état de dépeindre avec succès des vertus qui furent le chef-d'œuvre de la grâce, qui répondirent à l'éminente dignité de mère de Dieu, et qui méritèrent en un sens cet auguste privilége? Non, Messieurs; il n'est que l'Esprit-Saint, esprit de lumière et de vérité, qui puisse donner à de telles vertus de justes louanges, parce que lui seul en connaît l'éclat et l'étendue, comme lui seul en est la source et le principe. Ne suivons donc que ce que cet esprit saint nous en apprend dans les écritures qu'il a dictées.

J'y vois d'abord une vierge issue de l'illustre maison de David, qui la première entre les autres, s'élevant au-dessus des inclinations de la nature et des jugements de sa nation, se montre insensible à l'amour d'un homme mortel et à la gloire d'une postérité nombreuse. Choisie pour remplir l'attente d'Israël, elle s'humilie à proportion de son élévation; appelée mère de Dieu, elle se confesse sa servante; reconnue pleine de grâce, elle considère sa bassesse; comblée de louanges, elle ne pense qu'à glorifier le Très-Haut, et peu touchée de sa propre gloire, elle ne consulte que la volonté du Seigneur dans la réponse respectueuse qu'elle rend à l'ange.

Ce fut cet adorable volonté qui fit toujours son étude, ses délices et la règle de toute sa conduite : c'est ce qui la rendit toujours unie de cœur à Dieu, toujours dépendante de Dieu, toujours agissante pour Dieu. De là cette fidélité à suivre tous les mouvements de la grâce, à répondre à toutes ses inspirations, à ne sortir jamais des voies que la Providence lui marquait. De là cet empressement à visiter Elisabeth, à se rendre à Bethléem, à se réfugier en Egypte selon les ordres du Seigneur. Dans de si saintes dispositions que n'eût-elle pas entrepris, que n'eût-elle pas souffert, que n'eût-elle pas sacrifié. Mais, que dis-je! A quoi ne consentit-elle pas, que ne supporta-t-elle pas, que ne sacrifia-t-elle pas. Sang répandu de mon Sauveur, supplices cruels, traitements ignominieux, bois sanglant, spectacle tragique, puis-je ici rappeler votre souvenir et mêler vos noires et funèbres images à la brillante peinture du triomphe glorieux que nous célébrons? Oui, je le puis et je le dois, afin de montrer, d'une part, l'étendue de votre charité pour nous, ô mon Dieu, et, de l'autre, l'aveugle soumission de Marie à vos ordres absolus. Digne fille d'Abraham, non-seulement elle fut prête à l'ordre de Dieu, à voir sacrifier le véritable Isaac, mais elle présida même à ce sacrifice douloureux et resta ferme au pied de la croix jusqu'à la consommation de l'hostie qu'elle avait déjà immolée dans son cœur.

Si Marie fit éclater sa soumission et sa dépendance en voyant sacrifier la vie de son Fils, elle n'a pas donné de moindres preuves de ces vertus, en souffrant le rigoureux retardement de sa propre mort. Attirée dans le ciel par désir et par amour, retenue sur la terre par obéissance et par nécessité, que de combats sa résignation ne coûta-t-elle pas à son cœur? L'ardeur qui l'attirait vers Dieu, elle la faisait céder au respect qu'elle avait pour ses ordres. L'amour dont elle était embrasée étouffa mille fois en elle les mêmes mouvements qui l'avait fait naître, et pour le dire en un mot, cette heureuse Vierge se rendit obéissante jusqu'à vivre autant que son Fils le voulut, comme elle se rendit obéissante jusqu'à voir mourir ce même Fils à l'heure que son Père avait déterminée. Respect, amour, patience, charité, soumission, fermeté, tout éclate de la manière la plus parfaite dans cette conduite et ces dispositions de Marie.

Quelles récompenses étaient donc préparées à cette créature si parfaite? Quelles récompenses reçoit-elle aujourd'hui de son Fils, qui chérit ses ennemis jusqu'à donner sa vie pour eux, qui compte jusqu'aux désirs et qui couronne la seule volonté de bien faire. Saint Bernard nous donne une juste idée de cette récompense, lorsqu'il nous dit qu'elle est digne d'être donnée par un fils comme Jésus-Christ et d'être reçue d'une mère telle que Marie. Représentez-vous donc, chrétiens auditeurs, un Dieu souverainement puissant, infiniment magnifique, qui, selon l'étendue de son pouvoir

et de sa magnificence, veut récompenser une créature qu'il s'est efforcé d'enrichir des dons les plus abondants et les plus précieux de sa grâce. C'est une faible image des récompenses que Marie reçoit de Jésus-Christ, qui, connaissant le mérite de ses actions et le prix de ses souffrances et de ses vertus, les honore toutes de quelque privilége particulier.

Quelles riches peintures nous en font les auteurs sacrés, lorsque, avec cette majestueuse simplicité propre à l'Esprit-Saint, qui les inspirait, ils empruntent de toute la nature mille images vives et brillantes.

D'abord, pour nous exprimer la clarté de ce corps glorieux, qui fut toujours exempt de toute tache honteuse et comparé par sa pureté à la blancheur des lis des vallées, ils nous le représentent brillant comme le soleil, revêtu d'une robe d'or, ornée de pierreries les plus vives et les plus précieuses. Ici, pour nous faire comprendre que du centre d'une vie humble et obscure Marie est élevée au faîte de la gloire, ils la comparent à un tendre rejeton produit dans un désert aride, qui s'accroît ensuite, qui s'étend, qui s'élève, qui s'égale aux plus hauts cèdres du Liban, et qui porte sa tête superbe au-dessus des cyprès de la montagne de Sion.

Là, pour nous donner une idée de la puissance et de l'autorité dont le Seigneur a voulu couronner sa soumission et sa dépendance, ils nous disent qu'elle s'est affermie dans Sion, qu'elle a trouvé son repos dans la cité sainte; que sa puissance s'est établie dans Jérusalem; qu'elle a poussé des branches longues et touffues comme le palmier de Cadès, afin de couvrir de son épais feuillage ceux que dévorent les brûlantes ardeurs de l'été.

Ailleurs, pour nous découvrir les liens étroits qui l'unissent pour jamais à son Dieu, ils nous la dépeignent se reposant dans le sein du Très-Haut, goûtant de chastes délices entre les bras de son Bien-aimé, qui se communique à elle sans mesure comme elle s'est donnée à lui sans réserve; lui découvrant ses pensées et ses desseins, comme elle lui rapportait ses actions et ses entreprises; partageant avec elle son bonheur, comme elle prit part à ses souffrances; la faisant entrer dans toutes les vues de sa sagesse, comme elle se soumit à tous les ordres de sa providence. Eclairée des plus vives lumières de cette sagesse, elle ne croit plus simplement comme autrefois, mais elle voit à découvert et sans voile les supplices de son Fils adorable changés en autant de trophées; elle voit ses plaies devenues autant de sources de grâce pour les chrétiens et de gloire pour les élus; elle voit que ces plaies salutaires ont englouti le monde et le péché; que par le sang qu'elle vit répandre avec tant de douleur, Jésus-Christ a purifié l'Eglise, qu'il s'est acquis lui-même un nom admirable, un nom nouveau, un sacerdoce éternel, une puissance absolue sur ce qui fut et sur ce qui sera dans tous les siècles des siècles. Enfin, quelque éclatant et quelque distingué que fût le mérite de cette auguste Vierge, elle reçoit en ce jour une récompense qui surpasse encore de bien loin ses vertus et ses souffrances : je dis ses souffrances; car, malgré la sainteté dont fut ornée cette prudente fille de Sion, elle éprouva mille rigueurs pendant sa vie mortelle : partout des traverses, partout des épreuves, partout des humiliations, partout des rigueurs; nulle consolation sur la terre, nulle douceur de la part des hommes, nul plaisir pour elle que dans le Dieu de son salut.

Quelle instruction pour nous, mes chers auditeurs et quelle plus forte condamnation des fausses maximes dont nous faisons la règle trop ordinaire de notre conduite. Il n'est point de plaisir que nous ne désirions, que nous ne nous permettions et que nous ne recherchions de toutes nos forces. Altérés des satisfactions les plus grossières et quelquefois les plus brutales, nous les criblons, comme dit saint Grégoire, pour en extraire ce qu'elles ont de plus délicieux. Aussi aveugles que les impies, dont il est parlé dans la *Sagesse*, nous alléguons la brièveté de la vie, pour autoriser l'insatiable avidité d'en goûter les douceurs; aussi grossiers que l'ancien peuple, nous regardons comme des récompenses de la vertu les joies profanes que Jésus-Christ abandonne au monde en punition de ses crimes; et, malgré tout ce que nous disent les livres saints, nous ne comprenons pas que le bonheur temporel est presque toujours un préjugé funeste de réprobation; que les hommes, destinés au céleste héritage, sont d'ordinaire privés de la félicité du ciel, que si la terre leur offre quelques avantages temporels, ils en usent comme n'en usant pas, ils les possèdent comme ne les possédant pas; persuadés que la figure de ce monde est indigne d'être considérée attentivement par des yeux chrétiens, qui doivent un jour contempler Jésus-Christ dans sa gloire; que ce Dieu saint, qui doit être notre récompense infiniment grande, nous interdit toute autre chose que lui ou qui ne tend pas à lui; qu'il nous a donné l'exemple d'un pareil détachement, qu'il l'a toujours inspiré à tous ses élus, qu'il n'a jamais permis que l'heureuse Vierge que nous honorons goûtât d'autre plaisir que celui de lui appartenir, reçût d'autres distinctions et d'autres récompenses que celles qu'elle reçoit aujourd'hui : distinctions, récompenses qui sont le triomphe de Marie, triomphe qui fait celui de l'Eglise

SECONDE PARTIE.

Si l'Eglise n'avait des sentiments plus élevés et des lumières plus pures que le commun des hommes, loin de triompher à la vue de l'exaltation de Marie, elle s'affligerait de son départ et de son absence, comme les apôtres se livraient autrefois à la tristesse lorsque Jésus-Christ était prêt de retourner vers son Père. Mais, pénétrée pour Marie d'un amour bien plus parfait que n'était ce-

lui que les apôtres, encore grossiers, avaient pour Jésus-Christ, et plus éclairée sur ses propres intérêts, que les apôtres, alors inconsidérés, ne l'étaient sur les leurs, elle trouve son triomphe dans celui de Marie, dit saint Bernard, par un effet de l'amour tendre et respectueux qu'elle lui porte, et par la considération consolante des secours abondants qu'elle en reçoit et qu'elle en espère : *Eam diligimus, et Deo congratulamur quia vadit ad Filium. Ipsa nos diligit, et ideo gaudemus, quia gratiarum impetu copioso lætificat civitatem Dei.* 1° Triomphe de l'Eglise, causé par l'intérêt sincère qu'elle prend à la gloire de Marie. 2° Triomphe de l'Eglise, fondé sur la ferme espérance des grâces qu'elle attend de Marie glorifiée. Suivons ceci avec quelque attention.

L'Eglise, cette épouse du Fils de Dieu, dirigée par son esprit, éclairée de sa lumière, animée de ses sentiments, se conforme en tout à ses jugements, à ses pensées, à ses dispositions. Elle aime ce qu'il chérit, elle honore ce qu'il approuve, elle révère ce qu'il estime. Or, Jésus-Christ fut toujours pénétré d'une tendresse infinie pour Marie; il s'est fait comme une loi de la choisir pour sa mère, il s'est fait un bonheur de la combler de grâces, il s'est fait une gloire de la placer à sa droite. Douterons-nous donc que l'Eglise n'ait pour cette auguste mère les plus vifs sentiments de tendresse et de vénération, et que par conséquent elle ne se réjouisse de son bonheur, elle n'applaudisse à son triomphe?

Si la chair de Marie est la même chair de Jésus-Christ au sentiment de tous les Pères, si les perfections de Marie sont une parfaite image des perfections de Jésus-Christ, si les liens les plus étroits de la nature et de la grâce les unissent, l'Eglise peut-elle s'intéresser si fort à la gloire du Fils, sans être sensible au bonheur de la mère; et n'a-t-elle pas en quelque sorte une égale joie de voir Marie assise à la droite de Jésus-Christ et de contempler Jésus-Christ sur un même trône que son Père.

L'Eglise sait que Jésus-Christ lui a été donné pour son Sauveur, son époux, sa vie et son tout; mais elle n'ignore pas qu'elle tient cet inestimable bienfait de Marie, dont Dieu le Père s'est servi pour donner son Fils au monde. L'Eglise sait que Jésus-Christ est un présent de l'excessive charité de Dieu, mais elle reconnaît qu'elle n'eût jamais reçu un Sauveur si puissant, si Dieu n'eût jeté les yeux sur une créature aussi parfaite que Marie. L'Eglise sait que le Père éternel a livré son Fils, que ce Fils lui-même s'est livré à la mort pour nous; mais elle confesse aussi que Marie a souscrit à cet arrêt, et qu'elle n'a pris soin de l'enfance de Jésus-Christ, qu'afin que dans la plénitude de l'âge il fût immolé pour notre réconciliation. L'Eglise a donc toujours regardé cette auguste Vierge, après l'Homme-Dieu, comme la réparatrice du péché, le principe du salut, la source de la grâce, la porte du ciel, et comme son chef très-respectable : peut-elle conserver cette haute idée de la mère de mon Dieu, et se refuser aux plus doux transports de joie à la vue de son exaltation? La parfaite reconnaissance qu'elle conserve lui permet-elle de voir d'un œil indifférent la souveraine félicité d'une si chère bienfaitrice, dont elle a reçu tant d'inestimables faveurs. Peut-elle révérer Marie comme sa mère, comme son chef après Jésus-Christ, et ne pas regarder la gloire de cette Vierge comme la sienne propre? Ah! n'en doutons pas, chrétiens, elle se croit aujourd'hui glorifiée dans la meilleure partie d'elle-même.

Aussi dans ce jour elle oublie ses pertes, elle oublie son triste état, elle oublie qu'elle est sur la terre veuve et désolée, obligée souvent de s'y nourrir de ses larmes jusqu'à l'avénement de son Epoux; elle oublie tout cela pour se souvenir seulement que Marie est heureuse, comblée de gloire; et cette seule pensée la pénètre de consolation et de joie : *Gaudet de Maria quia diligit eam, et quia vadit ad Filium*

De là les chants d'allégresse dont elle fait aujourd'hui retentir ses temples, les trésors de grâce qu'elle ouvre abondamment à ses enfants, les paroles de consolation et de joie qu'elle met dans la bouche de ses ministres; de là les efforts et les pressantes exhortations qu'elle fait pour inspirer à tous ses enfants les sentiments d'une joie vive et sincère. Ce jour heureux nous luit, dit-elle, jour vraiment heureux, où Marie victorieuse est entrée dans le ciel. Bannissez de vos cœurs le trouble et la douleur, que tous s'empressent à célébrer son triomphe : tressaillez tous d'une sainte allégresse, parce qu'elle règne à jamais avec son Fils : *Hodie Maria Virgo cœlos ascendit; gaudete, quia cum Christo regnat in æternum.* Je sais quels sujets vous avez de gémir, je sais que, pressés de toutes parts, il ne vous reste que des larmes pour pleurer votre servitude et pour hâter votre délivrance; mais qu'aujourd'hui toutes ces tristes images s'effacent de votre esprit : Marie, notre reine et notre mère, règne dans le ciel avec Jésus-Christ son Fils; que cela seul vous occupe à présent, et que ce grand objet vous console et vous rassure : *Gaudete, quia cum Christo regnat in æternum.*

Jugeons, Messieurs, de la sincérité des sentiments de l'Eglise par rapport à Marie, par les soins assidus qu'elle s'est donnée pour défendre l'honneur et pour étendre le culte de cette auguste Vierge. Quels anathèmes n'a-t-elle pas prononcés contre les impies qui s'efforçaient d'attaquer sa divine maternité, son inviolable pureté, sa perpétuelle virginité. Combien de solennités a-t-elle instituées en son honneur. Combien de ministres a-t-elle consacrés à son culte, combien dans cette seule ville d'autels dressés en son nom, combien dans ce seul empire de temples érigés sous ses auspices! Monuments éternels de la gloire de Marie, monuments éternels des sentiments de l'Eglise pour elle, et des hommages sincères qu'elle s'est toujours proposée de lui rendre.

Témoins de tous ces hommages, en sem-

mes-nous, mes frères, plus dévoués à Marie, et plus ardents pour son service? Ce sont néanmoins les pieux sentiments que l'Eglise se propose de nous inspirer : sentiments bien justes et bien équitables. Mère de notre Roi, de notre Dieu, cette auguste Vierge ne mérite-t-elle pas les plus profonds respects de notre part, et la tendresse la plus vive et la plus sincère? Avec tous nos efforts reconnaîtrons-nous jamais suffisamment les bienfaits que nous tenons de sa main libérale? honorerons-nous assez dignement les sublimes vertus dont elle est ornée, les augustes priviléges dont elle est ennoblie, le rang élevé qu'elle tient dans le ciel? répondrons-nous à la glorieuse qualité de ses enfants, au désir qu'a Jésus-Christ de la voir révérée dans tous les siècles des siècles?

Peut-être fondés sur quelques vœux intéressés, sur quelques prières équivoques, sur quelques louanges superficielles, pensez-vous, chrétiens, lui rendre les devoirs légitimes qu'exigent l'Eglise, la religion et la piété; mais qu'il est à craindre que ce ne soient ici de beaux dehors que le cœur dément en secret, puisque vous êtes si froids sur son culte, puisque vous voyez quelques-uns de ses temples dépourvus de tout, sans y consacrer une légère portion de ces richesses surabondantes qu'absorbent le jeu, le luxe, la mollesse, et tant d'autres dépenses superflues et criminelles; puisqu'enfin vous négligez si fort d'imiter ce qui l'a rendue sainte et glorieuse.

Car n'en doutez pas, mes frères, on n'honore la plus sainte des créatures que par une vie conforme à la sienne; l'imitation de ses vertus est la preuve la moins équivoque de notre vénération pour sa personne; elle n'accepte les hommages que de ceux qui suivent, ou qui du moins s'efforcent d'imiter ses exemples. Comment, en effet, une vierge détachée de tout ce qui n'est pas Dieu, écouterait-elle les soupirs d'un cœur avare; comment cette mère de miséricorde recevrait-elle les offrandes d'une main sanguinaire; comment le miroir de justice écouterait-il les louanges d'une bouche vendue à la calomnie; de quel œil cette mère du saint amour, éclatante par sa pureté comme le lis des vallées, verrait-elle au pied de ses autels des victimes d'un amour désordonné, consumées intérieurement par un feu profane et criminel; comment enfin, cette mère de Jésus-Christ serait-elle sensible aux vœux de tous ces chrétiens qui méprisent et foulent aux pieds son Fils chéri, par une vie toute mondaine et toute païenne? Ah! des honneurs de la part de ces ingrats lui sont à dégoût, elle est prête à rejeter sur leur face audacieuse l'impureté de leur encens et de leurs hommages. Mais comment revenir de nos voies, comment obtenir d'honorer dignement le Fils et la mère par une conduite chrétienne? Ce jour heureux nous fournit les plus justes sujets d'espérer cette grâce, puisque Marie, élevée dans le ciel, va demander et obtenir toutes les grâces de son Fils; nouveau sujet de triomphe pour l'Eglise : *Diligit nos, et ideo gaudemus, quia impetu copioso gratiæ lætificat civitatem Dei.*

Voir ligués contre soi les empereurs et les maîtres du monde, être contredite par ses propres enfants, et persécutée par de faux sages, troublée au dedans par la crainte, agitée au dehors par les combats; c'était la triste situation de l'Eglise, lors même que Jésus-Christ eut envoyé son Esprit-Saint pour la régir et la conduire. La voluptueuse Babylone insultait encore à la sainte Sion; l'idolâtrie et l'hérésie, répandues de toutes parts, ne laissaient à l'empire du Christ que quelques villes privilégiées, encore même les chrétiens tremblants comme des colombes timides, y étaient-ils effacés par la multitude des Juifs et des païens leurs ennemis. Les orages et les tempêtes menaçaient la barque de Pierre d'un naufrage assuré : Jésus-Christ cependant semblait s'endormir sur ses besoins, il attendait pour répandre ses grâces avec plus d'abondance, dit saint Bernard, que la Vierge privilégiée, qui l'avait porté dans son sein, vînt elle-même les solliciter et les obtenir. L'Eglise affligée, ne voit-elle donc pas avec une joie incroyable l'heureux moment auquel cette fille du roi s'élève dans le ciel, toute-puissante, et s'avance vers son Fils adorable, qui lui dit : Demandez, ô mère respectée, tout ce qu'il vous plaira pour mon peuple, et toutes vos demandes seront exaucées.

Fondée sur cette consolante parole, l'Eglise croit que comme Jésus-Christ est dans le ciel, afin de nous préparer des places, Marie y est entrée pour nous les obtenir; que comme Jésus-Christ et Marie n'étaient sur la terre que pour enfanter l'Eglise, ils sont dans le ciel pour la soutenir et la couronner. Ici-bas ils ont travaillé de concert à notre réconciliation éternelle, qu'ils ont heureusement terminée : dans le ciel, ils sont occupés à la maintenir, à la perfectionner; Jésus-Christ auprès de son Père, Marie auprès de Jésus-Christ; Jésus-Christ entre son Père et Marie, Marie entre l'Eglise et Jésus-Christ : en sorte que Jésus-Christ n'agit pour l'Eglise auprès du Père céleste qu'autant que Marie s'intéresse pour cette Eglise auprès de son Fils Jésus-Christ. Là ce Chef adorable offre son sang répandu pour purifier l'Eglise; mais ce n'est qu'autant que Marie lui présente à lui-même le sein virginal qui l'a porté. Là ce Médiateur de la nouvelle alliance fait valoir, en faveur de l'Eglise, le bois sanglant auquel il fut suspendu; mais ce n'est qu'autant que Marie fait briller à ses yeux le glaive meurtrier qui perça son âme au pied de la croix. Là cet agneau sans tache se montre à son Père comme toujours égorgé; mais c'est Marie qui nous fait participer aux mérites de la victime, comme l'ayant formée de sa substance. Enfin, comme Dieu ne peut rien refuser à son Fils, il ne peut rien refuser à sa mère; et comme Jésus-Christ ne cesse d'intercéder pour l'Eglise auprès de son Père, Marie ne met point de bornes aux prières qu'elle adresse pour l'Eglise à Jésus-Christ son Fils. Elle

en fait une de ses fonctions ordinaires, et j'ose dire une partie de sa félicité.

L'Eglise acquiert donc aujourd'hui un second chef auprès du premier, une médiatrice auprès du médiateur, une dispensatrice libérale auprès du trésor immense des miséricordes divines : aussi quelles richesses répandues sur l'Eglise ! de quelle nouvelle splendeur brille-t-elle à nos yeux depuis que Marie est assise à la droite de son Fils !

Les temps changent, tout s'accroît, tout se fortifie, tout est rendu digne du Dieu que nous adorons. Les césars courbent leur tête altière sous le joug évangélique ; les maîtres du monde respectent la qualité d'enfants de l'Eglise ; les empereurs païens qui s'étaient nourris de son sang, deviennent ses protecteurs et ses pères ; leurs bras, ces mêmes bras où brillait un fer étincelant toujours prêt à la déchirer, ne sont occupés qu'à la soutenir et qu'à l'étendre. Cette Eglise, si humiliée, prend une nouvelle forme, un appareil pompeux la décore, un peuple sans nombre court se placer parmi ses enfants ; l'idolâtrie renversée tombe dans un opprobre éternel ; l'hérésie frappée d'un coup mortel, voit son obstination confondue : et c'est à Marie, placée dans le ciel, que l'Eglise se confesse redevable de tant de succès heureux. Oui, dit-elle, ô puissante Reine du ciel, en ce jour glorieux, vous avez sauvé le monde d'une ruine entière : *Singulari tuo ascensu mundo succurristi perdito*. C'est vous qui nous avez ouvert le ciel, vous qui triomphez aujourd'hui parmi les anges : *Paradisi portæ per te nobis apertæ sunt, quæ hodie gloriosa cum angelis triumphas.*

Faut-il, mes frères, remettre devant vos vos yeux des spectacles plus récents ? rappelez tant de victoires remportées en Europe, par l'entremise de Marie, tantôt sur terre, tantôt sur mer ; tantôt sur de téméraires perturbateurs de la paix publique, tantôt sur de barbares ennemis du nom chrétien. Voyez nos lis s'accroître et s'élever visiblement à l'ombre de son trône, depuis que le plus juste de nos rois l'eut choisie pour protectrice particulière de sa personne et de son empire ; entendez tous les peuples de ce royaume, publier que la France lui est redevable du plus grand de ses rois, et par conséquent du digne monarque qui sous son gouvernement, nous donne et nous promet des jours si fortunés. Reconnaissons encore que l'hérésie réduite aux abois par la vigilance et la juste sévérité de l'un, que l'Eglise et l'Etat florissants par le zèle et la piété de l'autre, sont autant de miracles et de faveurs de Marie ; et que l'Eglise de France en particulier, peut dire avec autant de fondement que l'Eglise universelle : Vierge sainte, nous vous devons et notre prospérité temporelle et notre salut éternel ; vous nous avez procuré tout cela au jour glorieux de votre exaltatation. *Singulari tuo ascensu mundo succurristi perdito, paradisi portæ per te nobis apertæ sunt quæ hodie gloriosa cum angelis triumphas.*

Je ne suis donc plus surpris si cette Eglise appelle Marie sa consolation, son refuge, son espérance et sa vie ; si dans ses besoins particuliers ou publics, imprévus ou ordinaires, elle réclame son assistance ; mais ce qui devrait nous saisir d'étonnement, c'est qu'il se trouvât des chrétiens qui ne recourussent pas à cette Mère de miséricordes, au milieu des besoins qui les pressent de toutes parts. Je comprends aisément que leur faiblesse et leur cupidité naturelle, sont des obstacles à leurs autres devoirs ; mais que leur en coûte-t-il de recourir à Marie, et que craignent-ils ? Croient-ils qu'elle n'ait rien à leur donner ? Ah ! dit saint Bernard, elle répand en ce jour les grâces et les faveurs les plus abondantes sur ceux qui les sollicitent : *Ascendens in altum Virgo beata, dabit ipsa dona hominibus.* Eh ! que ne peut-elle pas donner : elle ne manque ni de bonté ni de puissance ; elle est la Mère de miséricorde, c'est le nom que l'Eglise lui donne à juste titre ; elle est la mère du Seigneur, et quelle autorité ne reçoit-elle pas de cette éminente dignité ! Peut-être la qualité de Juge redoutable que Jésus-Christ joint à celle de Sauveur des hommes nous effraye-t-elle : mais auprès de Marie, qu'est-ce qui pourrait nous effrayer ; ou plutôt, qu'est-ce qui peut ne pas nous consoler, et ne pas nous rassurer ? Approchons donc aujourd'hui de son trône avec confiance, et joignons nos prières à nos acclamations. Entrons dans des sentiments encore plus vifs et plus tendres que ceux qu'exprimait le prophète Elisée, à la vue du glorieux ravissement de son maître Elie. *Mon père,* disait le prophète qui restait sur la terre, *mon père*, criait-il à haute voix, *protecteur d'Israël et sa lumière, ne m'abandonnez pas.* Disons également en voyant Marie ravie dans le ciel : Jouissez, Vierge sainte, de la gloire qui vous est si légitimement acquise ; mais souvenez-vous de nous dans le jour de votre règne. Assurée de votre bonheur, n'oubliez pas nos intérêts ; retirée de ce triste exil, attirez-nous après vous ; exaltée sur la tête des esprits célestes, votre exaltation fait notre joie, votre félicité fait notre gloire, votre grandeur fait notre confiance. Que ces sentiments sincères de nos cœurs nous tiennent lieu de mérite auprès de vous, et nous attirent votre puissante intercession. Dans ce jour saint où nous vous offrons plus particulièrement nos hommages, répandez plus abondamment sur nous vos faveurs et vos grâces ; dans ce jour saint, où cet empire vous fut solennellement dévoué, prenez-le sous votre protection ; remplissez le monarque qui le régit et qui vous honore, de cet esprit de sagesse et d'intelligence que Salomon demandait pour gouverner heureusement son peuple : éloignez d'une tête si précieuse l'Ange sévère qui naguère semblait menacer ses jours : conservez-nous son auguste postérité. Que tous les ministres de cet État se ressentent de vos faveurs ; destinez-en surtout une portion abondante à cet illustre père de la province, qui depuis si longtemps

est le sujet légitime de nos bénédictions et de nos actions de grâces, qui nous édifie par sa piété, qui nous console par sa présence, qui soulage les peuples par sa charité, et qui se fait bien plus reconnaître par les nobles traits, que par la puissance et l'autorité royale confié à ses mains. Faites, enfin ressentir à tout ce peuple, ce que vous pouvez auprès de Jésus-Christ, afin qu'après avoir recueillis les fruits de votre triomphe, nous puissions y participer nous-mêmes dans le ciel. Ainsi soit-il,

## SERMON IV.

### POUR LE JOUR DE LA PRÉSENTATION DE LA SAINTE VIERGE.

Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei, et hæreditas mea præclara est mihi. (*Psal.*, XV.)

*J'ai choisi le Seigneur pour mon héritage, et cet héritage m'est infiniment avantageux.*

Qu'un prince comme David, élevé sur le premier trône du monde, insensible aux objets les plus flatteurs et les plus imposants qui l'environnent, choisisse le Seigneur pour son unique partage, qu'il s'applaudisse hautement de ce choix légitime, et qu'il le conserve fidèlement, c'est un acte héroïque digne de nos louanges; mais qu'un enfant à qui la tendresse de l'âge laisse à peine la liberté d'user d'elle-même, s'arrache aux tendres embrassements d'une mère chérie, s'interdise tout commerce avec les hommes pour se consacrer à Dieu seul; c'est un prodige de la grâce qui ne peut qu'exciter notre admiration. Tel est, chrétiens auditeurs, le ravissant spectacle que l'Eglise offre en ce jour aux yeux de notre piété. Elle nous montre Marie, qui du berceau vole dans le temple, du sein de sa mère, à l'autel; qui, perçant les nuages de l'enfance, adore le vrai Dieu dès l'aurore de sa vie; qui, prenant en main le glaive sacré d'une abnégation parfaite, rompt généreusement tous les liens qui pourraient l'attacher à la terre, se hâte de se cacher à l'ombre du sanctuaire, pour n'avoir d'autre héritage que le Seigneur, d'autre passion que son service, d'autre demeure que sa maison, d'autre douceur que son amour, d'autre espérance que sa gloire: *Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei.*

Un dévouement si généreux, un sacrifice si parfait, ne pouvaient que lui procurer des avantages infinis : c'est pourquoi dès le jour même qu'elle choisit le Seigneur pour son héritage, elle dit dans le fond de son cœur ce que le roi d'Israël disait à la face de tous les hommes, que son héritage lui est infiniment avantageux : *Et hæreditas mea præclara est mihi.* Quels biens, en effet, n'acquiert-elle pas en ce jour ? Eloignement du monde, dégoût de ses faux biens, justice parfaite, priviléges augustes, alliance avec Dieu, lumières de la vérité, chastes délices de son amour, douceurs ineffaçables de son Esprit-Saint, vertus, mérites, récompenses, tout ce qui peut orner, enrichir, perfectionner une âme, elle l'acquiert par la consécration qu'elle fait d'elle-même au Seigneur, et par la communication réciproque que Dieu lui fait de ses grâces: *Et hæreditas mea præclara est mihi.*

Que c'est donc avec justice, âmes religieuses, que vous avez choisi ce jour solennel pour ratifier votre engagement à Dieu ! Tout ce qui peut vous le faire renouveler avec ferveur, vous le trouvez dans cette solennité : le modèle, vous le lisez dans la conduite de Marie ; les avantages, vous les apprenez de ceux qu'elle retire ; les motifs de reconnaissance, vous y rappelez le moment favorable auquel le Seigneur vous retira de l'Egypte, et le jour heureux auquel il prépara cet asile à votre innocence ; asile que tant de vierges chrétiennes ont sanctifié, que vous sanctifiez vous-mêmes, fidèles imitatrices de celles qui vous y ont précédées, et dignes modèles de celles qui doivent vous suivre.

Ces considérations vous les avez sans doute faites avec moi, et vous n'avez pas besoin que j'ajoute ici ma faible voix à vos pieuses réflexions. Mais puisque vous m'avez confié le soin d'entretenir aujourd'hui votre piété, d'exciter celle du peuple chrétien, et de célébrer les louanges du sacrifice de Marie, je vais recueillir dans ce discours ce qui pourra le plus contribuer à notre édification et à la gloire de cette auguste Vierge. Pour cet effet, je dis que nous apprenons aujourd'hui de Marie les avantages attachés au service de Dieu et le moyen véritable de recevoir ces avantages : et voici tout mon dessein. Marie consacrée au Seigneur et comblée de grâce, nous apprend quel est le bonheur de servir Dieu : première partie. Marie ne recevant tous ses biens que par une consécration parfaite, nous apprend que nous ne retirons les avantages attachés au service de Dieu, qu'autant que nous le servons sans réserve : c'est la seconde. Deux vérités qui n'exciteront sans doute pas la curiosité des mondains, mais qui ne peuvent qu'édifier les véritables chrétiens, et surtout les âmes religieuses pour qui je parle. Demandons à Dieu par Marie de le faire avec fruit. *Ave, Maria*, etc.

### PREMIÈRE PARTIE.

*Heureux*, dit l'Ecriture, *qui cherche le Seigneur de toutes ses forces, et qui le sert dans toute la sincérité de son cœur, il jouira d'une gloire éclatante, d'une paix profonde et de trésors abondants.* Ce sont, mes frères, les dons que Marie reçoit dans sa consécration à Dieu : une gloire éclatante, elle est supérieure à celle des rois ; un repos profond, rien n'est comparable aux chastes délices qu'elle y goûte ; des richesses abondantes, elles consistent dans les mérites et les vertus éminentes qu'elle y acquiert. Dans tous les avantages de Marie consacrée au temple, reconnaissons ceux de l'homme juste qui sert sincèrement le Seigneur, et concluons que 1° l'honneur, 2° le repos, 3° des mérites inestimables sont les avantages attachés au service de Dieu.

Quelle gloire pour Marie de paraître aux yeux de Dieu plus précieuse que le temple même et les autels, de s'y montrer supérieure aux prêtres dont elle vient de res-

pecter l'autorité, de l'emporter par le mérite de son sacrifice sur les victimes légales qu'on offrait tous les jours ! Telle est, chrétiens auditeurs, la gloire dont cette divine enfant brille aujourd'hui. Elle est offerte en ce jour, dit un Père, elle est offerte dans le temple du Seigneur; mais plus sacrée que le temple matériel, parce qu'elle est un temple animé, elle paraît devant l'arche de l'ancienne alliance plus précieuse, parce qu'elle est la véritable arche du Testament nouveau, où le Saint des saints doit établir sa demeure; supérieure aux prêtres qui la reçoivent dans leurs bras, parce qu'elle doit porter dans son sein celui dont ils ne font que figurer les divines fonctions. Plus agréable aux yeux de Dieu que le pompeux appareil des sacrifices, elle attire seule ses plus tendres regards et les plus éclatants rayons de sa gloire; elle y renouvelle le dévouement solennel qu'elle fit à Dieu d'elle-même dès son entrée dans le monde ; et Dieu de son côté ratifie à son égard les magnifiques promesses faites de toute éternité. Elle se consacre au Très-Haut en la présence des prêtres et des lévites, comme elle s'offrit autrefois dans le sein de sa mère ; et Dieu l'adopte pour son épouse à la face de tous les anges, comme il l'avait déjà choisie dans le secret de ses décrets éternels.

Marie trouve donc une gloire infinie dans sa consécration à Dieu, et si l'homme chrétien ne trouve pas autant d'honneur au service de Dieu, du moins ai-je avancé, toujours avec raison, que ce service lui est très-honorable. Être au service des hommes, c'est souvent un opprobre, ce n'est jamais une grande gloire; mais servir Dieu, c'est régner au lieu de s'avilir, dit l'Écriture; d'où saint Grégoire de Nazianze conclut que rendre à Dieu de sincères et fidèles services, c'est s'élever et s'agrandir : *Hæc servitus non onerat, sed honorat, abstergit servitutis maculam non inurit.* Servir Dieu, c'est porter le caractère de ses enfants, être membre de Jésus Christ son Fils et le temple animé de son Esprit-Saint. Il est vrai que les chrétiens qui ne le servent pas, portent également ces sacrés caractères, mais souvent à leur honte, à leur condamnation; tandis que ceux qui servent le Seigneur en sont illustrés, et les portent comme des trophées glorieux de leurs victoires, des anciens gages de leur fidélité, des récompenses de leurs services : *Hæc servitus non onerat, sed honorat.* Servir Dieu, c'est combattre pour ses intérêts, contribuer à l'accomplissement de ses desseins, répandre en tous lieux sa bonne odeur, faire admirer en soi-même la sainteté de ses lois et la sagesse de ses préceptes. Or, si l'on se fait honneur de servir un grand, quoique notre semblable, quoique grand dans l'idée trompeuse du vulgaire; si l'on se fait honneur de contenter souvent ses caprices, si l'on s'applaudit de s'accommoder à ses humeurs, et de trouver le secret de lui plaire et de prévenir ses désirs, combien est-il plus honorable de contribuer à la gloire de celui qui n'a besoin que de lui-même pour être glorifié ; de concourir à l'accomplissement des desseins d'un Dieu qui se suffit à lui-même pour les exécuter, d'accomplir les desseins de celui qui commande aux monarques, qui les élève et les renverse à son gré : puisque c'est ce que font les serviteurs de Dieu, nous pouvons dire avec vérité que leur servitude est plus glorieuse que les sceptres et les couronnes : *Hæc servitus non onerat, sed honorat.* Servir Dieu, c'est se plier soi-même à l'observance de ses préceptes; c'est réprimer ses passions pour les faire céder au devoir, c'est combattre en soi-même la loi de corruption qui s'oppose à l'accomplissement de la loi de Dieu, c'est s'élever au-dessus des objets frivoles qui nous abusent et qui nous tentent. Or est-il rien de plus glorieux que de régner ainsi sur soi-même, de commander à ses penchants, d'imposer à des mouvements furieux, à qui tant d'autres cèdent lâchement la victoire? et si c'est la conduite des serviteurs de Dieu, les services qu'ils lui rendent ne peuvent que tourner à leur gloire : *Hæc servitus non onerat, sed honorat.* Lorsque l'Écriture célèbre la mémoire des grands hommes, d'où fait-elle dépendre leur grandeur ? de leur attachement au service de Dieu; c'est la louange immortelle qu'elle donna à Job, à Tobie, à Joseph, à Anne la prophétesse : *Serviebat Domino die ac nocte.*

Les serviteurs de Dieu peuvent donc dire dans le secret de leur cœur ce que saint Paul disait autrefois de lui-même : mon exactitude à mettre en pratique la loi du Seigneur, à prêcher son Évangile, à travailler à son service, me couvre de gloire en Jésus-Christ. *Habeo gloriam in Christo Jesu ad Deum.* (*Rom.*, XV.) En effet, mes frères, un état peut passer pour le plus honorable, qui nous fait le plus estimer parmi les hommes. Or, qui sont ceux qu'on estime le plus sincèrement dans le monde même tout corrompu qu'il est ? Sont-ce les grands? Obligé de ramper devant eux en public, on les méprise en secret, comme pour se refaire des hommages désavoués qu'on leur a rendus. Sont-ce les riches ? Avide de profiter de leur superflu, on les flatte en face, et on les déchire derrière : on réserve son estime pour ceux qui sont droits dans leurs intentions, constants dans leurs démarches, fidèles dans leurs promesses ; qui, dociles à la voix de leur conscience, marchent uniformément dans la voie de Dieu : c'est eux qu'on loue publiquement, c'est en eux qu'on se fie sincèrement, c'est dans leur sein qu'on répand les amertumes de son âme, ce sont leurs conseils qu'on sollicite, leurs exemples qu'on cite, leur conduite qu'on approuve, leur approbation qu'on ambitionne ; et si l'humilité d'un certain nombre de justes leur permettait de se rendre un témoignage glorieux, ils nous apprendraient eux-mêmes que leur attachement à Dieu leur a procuré les marques de distinctions les plus flatteuses pour une grande âme : *Habeo gloriam in Christo Jesu ad Deum.*

Peut-être en est-il qui ne payent leur sagesse et leur droiture que d'un injuste mépris. Mais quelles sont les personnes si peu équitables? Une jeunesse folle et dépravée, qui ne sait ni pourquoi ni comment elle juge, aussi prête à louer qu'à blâmer, selon ses caprices, aussi destituée de raison que de religion, aussi déréglée dans ses principes que dans sa conduite, aussi méprisable qu'odieuse, aussi méprisée que détestée; et s'il arrivait, après tout, que les hommes n'estimassent pas celui qui sert son Dieu, il aura toujours le témoignage fidèle de sa conscience, qui ne le fera jamais rougir; et saint Paul nous déclare que ce témoignage d'une conscience pure est la véritable gloire du chrétien. Etre applaudi des hommes et se reprocher en secret mille désordres, c'est un réel opprobre; être censuré de l'aveugle vulgaire, lorsqu'on se refait en secret par la voix paisible d'une conscience innocente, c'est se sentir d'autant plus honoré qu'on l'est alors de Dieu même: *Habeo gloriam in Christo Jesu ad Deum.*

Il importe peu d'être honoré des hommes, lorsqu'on l'est ainsi de la part de Dieu. Comme la gloire que Marie reçoit aujourd'hui dans le temple n'en est ni moins pure ni moins éclatante, parce qu'elle ne frappe pas les yeux des mortels; il lui suffit que le Seigneur en soit le témoin, comme il en est l'auteur: en lui seul elle trouve une grandeur solide et des délices ineffables.

Dieu, dit saint Bernard, introduit aujourd'hui cette jeune épouse, dont celle des cantiques n'était que la figure, il l'introduit dans son cellier et le lieu de ses parfums, pour l'enivrer à longs traits de ce vin céleste qui réjouit l'âme et qui la transporte. Résolu de toute éternité de s'incarner dans le sein de cette auguste Vierge, il la dispose par un épanchement de douceur et de joie à le recevoir, comme autrefois une douce rosée précédait la chute de la manne et préparait la terre sur laquelle elle devait tomber. Lumières sublimes, qui lui montrent l'invisible comme présent! admiration profonde de sa grandeur, qui la ravit et la transporte! repos inaltérable, qui lui fait mener déjà sur la terre la vie bienheureuse qu'on mène dans le ciel, rien ne manque aux pures délices de son âme.

Telle est à peu près la douceur et le repos qu'on goûte au service de Dieu.

Pour vous en convaincre, mes frères, examinons qu'est-ce qui peut troubler ou procurer la paix et le repos.

Le désordre de l'âme et le tumulte des passions altèrent cette paix et ce repos, dit saint Grégoire, tandis qu'on goûte l'un et l'autre lorsqu'on sait commander aux mouvements de sa cupidité et les soumettre aux lois de la justice et de la sagesse: *Qui iræ servit, qui luxuriæ, qui superbiæ innumerabilem exercitum intra se patitur; et contra vir bonus qui omnia ista contemnit, magna mentis tranquillitate perfruitur.* Recourons à l'expérience et confirmons-nous dans la vérité. Quelle agitation dans ces hommes de chair et de sang, qui consacrent leurs services au monde, et leur cœur à toutes les passions diverses qui les agitent? Ont-ils un moment paisible auquel ils puissent dire, je jouis de moi-même et du repos? Il s'en trouve sans doute qui le disent et qui le publient, mais à faux, dit un prophète: *Dicentes: Pax, et non erat pax,* (*Jerem.*, IV.) Avides de ce qu'ils n'ont pas, dégoûtés de ce qu'ils ont, froids pour ce qui s'offre à leurs désirs, ardents pour ce qui se refuse à leurs empressements, ils ont beau multiplier les objets et les plaisirs, ils ne font que s'accabler sans se satisfaire, parce que leurs passions s'irritent de ce qu'ils leur accordent pour les assouvir. D'ailleurs, ce qui contente l'un mortifie l'autre: tyrannisés tout à la fois par l'orgueil et l'avarice, par la crainte et par l'amour du plaisir, ce qu'ils accordent à l'une, l'autre le reproche; s'ils donnent dans le luxe, l'avarice s'en alarme; s'ils écoutent la dernière, ils entendent murmurer leur vanité; s'ils suivent les fougues de la volupté, la crainte resserre leur cœur; s'ils obéissent à la crainte, l'amour du plaisir en frémit; chacun crie, chacun presse, chacun veut être le plus fort et régner seul, chacun se révolte et veut faire valoir ses droits aux dépens de celui qui les flatte: c'est ce qui les prive du repos et de la paix dont leurs remords implacables seraient seuls en état de les priver: *Qui iræ servit qui luxuriæ, qui superbiæ, innumerabilem exercitum intra se patiatur.*

Aveugles esclaves du monde, n'est-ce pas là votre situation cruelle, et le témoignage sincère que vous êtes forcés de vous rendre quelquefois à vous-mêmes? ne confirme-t-il pas invinciblement tout ce que j'avance?

S'il est donc vrai que la révolte et l'assouvissement des passions tarissent la source pure de la paix et du repos, il est également incontestable qu'ils se trouveront chez tous ceux qui les répriment et qui les immolent à Dieu: *Econtra vir bonus, qui omnia ista contemnit, magna mentis tranquillitate perfruitur.*

Or, n'est-ce pas l'heureuse situation de l'homme qui sert Dieu? Obligé par le commandement de ce Dieu saint qu'il respecte, de commander à des désirs corrompus, il les étouffe, et bientôt ils restent dans le devoir; les passions peuvent bien l'inquiéter encore par leurs cris tumultueux, mais elles ne le déchirent point par leurs morsures cruelles; enchaînées, elles s'efforceront de briser les chaînes qui les captivent, mais elles ne troubleront jamais un cœur qui ne les flatte pas; remplacées chez le juste, par une humble soumission aux lois divines, elles laissent tout le calme que produisent le bon ordre et la soumission au souverain Etre. Tout étant dans cet ordre, le corps soumis à l'esprit, l'esprit d'accord avec le cœur, le cœur entre les mains de Dieu, Dieu le principe de ses actions, sa vie est un festin continuel, dit l'Ecriture, son cœur surnage dans un fleuve de paix, et son esprit éclairé des plus vives lumières que procure une pure conscience, ne lui laisse voir que des objets

consolants qui le charment et qui l'animent: *Vir bonus magna tranquillitate perfruitur.*

Ajoutez les effusions secrètes dont la grâce inonde l'âme de ceux qui servent fidèlement le Seigneur, en récompense des plaisirs défendus qu'ils s'interdisent, et des devoirs pénibles qu'ils s'imposent. Cette onction d'en haut à laquelle toutes les douceurs d'ici-bas n'ont rien de comparable; cette attente si consolante des biens éternels qu'ils se proposent et qu'ils espèrent; le témoignage intérieur que leurs œuvres sont acceptées comme un encens d'agréable odeur; quelles leur produiront un poids immense de gloire, comme des semences de bénédiction pour l'éternité: tout cela ne vous touche pas, esclaves du monde, accoutumés à ne pas goûter les choses de Dieu: c'est tout cela cependant qui concourt au repos et au bonheur des serviteurs de Dieu: *Vir bonus magna tranquillitate perfruitur.* Bonheur, repos qui ne s'envolent pas comme les joies de ceux qui servent le monde; bonheur qu'un revers de fortune ne dissipe pas, que la jouissance ne diminue pas, que la crainte de le perdre n'altère pas, dont la durée ne fatigue pas, que les accidents de la vie n'interrompent pas: ils peuvent bien assiéger les serviteurs de Dieu, ces accidents inévitables dans la vie, mais ils ne sauraient troubler leur repos. Détachés des objets de la terre, ils n'en ressentent que faiblement la privation; et de cette privation même ils en font un sacrifice à Dieu, qui leur rend intérieurement au centuple ce que la malice des hommes ou l'ordre de la Providence leur enlève au dehors. Qu'on les déchire et qu'on les persécute, qu'on les dépouille et qu'on insulte à leur patience, que des revers accablants les précipitent dans la poussière, que l'envie verse son noir poison sur leur conduite, que les douleurs les plus aigües déchirent leurs corps, que les éléments furieux s'arment contre leurs jours, ils triomphent dans le Seigneur comme David au milieu de la révolte, comme saint Paul dans les chaînes, comme les apôtres devant les tyrans: *Vir bonus magna tranquillitate perfruitur.*

C'est cette douceur et ce repos inaltérable qu'on goûte au servic de Dieu, qui faisait dire au Roi-Prophète: Que le Seigneur est doux à ceux qui le servent! que leurs consolations compensent abondamment leurs peines! qu'il m'est avantageux de m'attacher à son service et de mettre en lui toutes mes espérances!

C'est ce qui fait dire aujourd'hui à Marie, je m'applaudis d'avoir trouvé mon bien-aimé, je l'ai choisi, je ne l'abandonnerai pas, parce que dans sa consécration, non-seulement elle goûte des délices ineffables, mais parce qu'elle y acquiert encore des richesses inestimables de vertus et de mérites.

Oui, dit saint Jean Damascène, sortie d'une maison consacrée par une piété héréditaire, cette divine enfant, comme un jeune olivier de grande espérance, est transplantée dans le temple, pour s'accroître et s'élever autour des autels du vrai Dieu; là arrosée des eaux de la grâce, engraissée de l'onction du Saint-Esprit, échauffée des rayons divins du vrai soleil de justice, elle porte les fruits abondants des plus sublimes vertus, et s'enrichit d'un immense trésor de mérites, d'une pureté sans tache, d'un amour ardent, d'une humilité profonde, en un mot de toutes les qualités convenables à la mère d'un Dieu. C'est l'idée que David nous donne des mérites qu'on acquiert au service de Dieu.

Heureux l'homme, dit ce prophète, qui, sourd aux conseils des impies, s'est éloigné de leurs voies, qui ne s'est pas assis dans la chaire contagieuse de l'iniquité; qui s'est fait une étude de servir le Seigneur, de conformer ses volontés à ses lois, qui les a méditées jour et nuit, et qui les a pratiquées dans toute sa conduite; il deviendra comme un arbre planté le long des eaux, qui portera des fruits dans son temps: *Erit quasi lignum quod plantatum est secus decursus aquarum, quod fructum suum dabit in tempore suo.* (*Psal.* I.) Ses feuilles ne seront point emportées par la tempête; ses moindres actions ne seront point perdues, et tout ce qu'il fera, marqué du sceau de la justice, prospérera pour son salut aux yeux de Dieu: *Et folium ejus non defluet, et omnia quæcunque faciet prosperabuntur.* (*Ibid.*)

En effet, mes frères, un homme qui fait une profession constante de servir Dieu, ne passe presque point de moment sans acquérir quelque degré de mérites; sa piété répand sur le corps de ses actions un caractère de sainteté qui les consacre; les occupations ordinaires réglées sur la loi de Dieu, s'attirent des regards propices de la part du Très-Haut; ses désirs eux-mêmes et ses pensées, tout contribue à l'enrichir. Conduit par une sainte habitude à rechercher le Seigneur en toute chose, il avance de vertu en vertu, de mérite en mérite; un devoir accompli l'encourage à l'accomplissement d'un autre; une œuvre de piété pratiquée lui procure un grâce plus abondante pour en pratiquer une plus héroïque; et celle-là plus méritoire encore, et par conséquent plus précieuse, le fait avancer de lumière en lumière, jusqu'à la clarté d'un jour parfait: c'est une chaîne mystérieuse dont tous les anneaux se communiquent une force réciproque, c'est un fleuve majestueux qui s'accroît et s'embellit dans sa longue course, c'est un arbre dont des eaux intarissables baignent les racines, entretiennent la fraîcheur et la fécondité: *Et folium ejus non defluet, et omnia quæcunque faciet prosperabuntur.*

Voilà, chrétiens, les avantages attachés au service de Dieu, qui ne laisse jamais sans récompense l'honneur et l'hommage qu'on rend à sa majesté suprême.

Mais si le commun des chrétiens qui servent Dieu les reçoivent et les goûtent dans le monde, ces avantages, combien plus, vierges chrétiennes, les trouve-t-on dans la vie religieuse que vous avez embrassée! Quelle est la gloire de cet état privilégié! On y porte non-seulement le caractère de Dieu, mais ses livrées; on y est non seule-

ment de ses enfants, mais de ses épouses; on y vit non-seulement dans son Eglise, mais dans son sanctuaire : destinés par état à répandre la bonne odeur de son nom, regardés comme les anges de la terre, appelés l'héritage et la portion choisie du Dieu vivant, qu'elle en est la paix et le repos! Dégagé des sollicitudes temporelles auxquelles les plus saints dans le monde ne peuvent se soustraire, on est à couvert de tous les ennuis qu'elles causent ; caché dans le secret de la face du Seigneur, on y jouit du précieux loisir de contempler ses adorables perfections; sevré des fades délices du siècle, on recueille dans ce désert avec les Israélites, la manne qui a toutes sortes de goûts, et l'on s'y nourrit avec Elie, d'un pain de force et de salut qui rassure contre les dégoûts ennuyeux qui pourraient surprendre une constance chancelante. Quel en est encore le mérite! Un sacrifice général y dépouille de tout attachement à la terre, une obéissance parfaite immole jusqu'aux plus subtiles productions de l'amour-propre : tout y est subordonné à Dieu, parce que tout s'y fait par ses ordres; tout lui est également agréable et méritoire pour l'âme religieuse. Aussi n'est-il point d'état où la sainteté soit plus commune, qui en fournisse plus de moyens, et qui en produise plus d'exemples.

Qu'il est donc digne de votre reconnaissance, ô chastes épouses de Jésus-Christ, qu'il est digne de votre reconnaissance et de votre piété, de renouveler publiquement aujourd'hui votre consécration à Dieu, de lui rendre, à la suite de Marie, de solennelles actions de grâces du choix qu'il lui a plu faire de vous, et qu'il vous a fait faire de lui! Par cette pieuse cérémonie vous lui rendez un second hommage, en quelque sorte plus glorieux que le premier; puisque dans celui-ci, confirmées par l'expérience, vous déclarez que vous ne vous êtes point méprisés dans le choix que vous avez fait de lui; puisque vous déclarez hautement que votre héritage vous est infiniment avantageux. Il ne reste qu'à le faire avec une nouvelle ferveur, avec un nouvel attachement pour votre état, avec un nouveau désir d'en remplir tous les devoirs; et c'est à quoi je vous exhorterais fortement si la régularité de votre conduite ordinaire ne me garantissait la sincérité de vos dispositions présentes.

C'est à vous que j'adresse ma voix, malheureux esclaves du monde, qui lui prostituez lâchements vos lumières, vos affections et vos services. Rien ne vous touchera-t il aujourd'hui ; ni l'exemple de Marie, ni celui de ces vierges chrétiennes, ni tout ce que j'ai dit, après les Ecritures, des avantages attachés au service de Dieu; rien de tout cela ne sera-t-il capable de vous y déterminer? Doutez-vous que ces avantages se trouvent auprès de Dieu? Ah! secouez le joug honteux qui vous accable; chargez-vous de celui du Seigneur, et vous éprouverez combien il est léger. Essayez de le connaître par vous-mêmes, et vous saurez nous dire que le Seigneur est doux à ceux qui le servent : *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus : Beatus vir qui sperat in eo.* (*Psal.* XXXIII.) Mais ne le servez pas lâchement, parce qu'on ne goûte les avantages attachés au service de Dieu, qu'autant qu'on le sert : nous l'allons voir dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE

Une gloire éclatante, un repos profond, des mérites abondants, vous vous le rappelez aisément mes frères, ce sont les avantages que je vous ai montrés au service de Dieu, par l'exemple de Marie présentée au temple. Et je prétends ici vous convaincre par l'exemple de cette même Vierge : 1° qu'on ne reçoit cette gloire, 2° qu'on ne goûte ce repos, 3° qu'on n'acquiert ces mérites qu'en servant Dieu sans réserve. Venons aux preuves.

Si Marie se fût présentée dans le temple, sans renoncer absolument aux plaisirs de la terre, à l'amour d'un homme mortel, à l'espérance d'une postérité nombreuse, en un mot, à tout ce qui flattait les désirs des autres filles de Juda; n'est-il pas vrai que Dieu ne l'eût point choisie alors pour sa bien-aimée, qu'il n'eût pas ratifié les promesses qu'il lui avait faites de la donner pour mère à son Fils, et pour épouse à son Esprit-Saint? Il est donc vrai que sa consécration ne lui fut si glorieuse, que parce qu'elle fut sans réserve; d'où je conclus aussi que le service de Dieu ne sera glorieux au chrétien, qu'autant qu'il servira Dieu sans partage.

Est-il glorieux de servir Dieu d'une manière contraire à ses intentions, contraire à ses défenses, d'une manière qui nous expose à sa colère, qui nous attire ses menaces, qui le surcharge et qui le fatigue? Non, sans doute, de tels services n'ont rien de glorieux pour celui qui les rend. Or, c'est l'état de ceux qui servent le Seigneur avec réserve; ils le servent d'une manière contraire à ses intentions; il nous apprend par son interprète Moïse, qu'il veut être servi de tout notre cœur et de toutes nos forces. Ils le servent d'une manière contraire à ses défenses; il nous interdit tantôt de mêler un encens étranger à celui qu'on lui offre, tantôt de partager nos adorations entre lui et des divinités étrangères, tantôt de lui présenter des victimes estropiées; tantôt enfin, il nous déclare qu'on ne peut servir deux maîtres. Ils le servent d'une manière qui les expose à sa colère : le cœur et les services de ces peuples sont divisés, dit-il, qu'ils périssent et qu'ils disparaissent de devant ma face. Ils le servent d'une manière qui le surcharge et le fatigue; parce que vous êtes tièdes dit-il, je suis prêt à vous vomir de ma bouche.

A n'en juger même que par la raison aidée des lumières de la foi, user de réserve envers Dieu qui n'en connaît point lorsqu'il s'agit de nous faire du bien; le mettre en parallèle avec les viles créatures et leur donner même la préférence; lui abandonner à regret quelques actions de sa vie et quelques mouvements de son cœur, qu'on

arrache à l'avidité de ses passions; traiter ainsi cet être souverainement saint, dont tous les services de tous les hommes ne sauraient reconnaître ni les services ni les perfections; en faut-il davantage pour se rendre l'opprobre du ciel et de la terre, de Dieu et des hommes?

Oui, des hommes, car ils méprisent souverainement ces lâches serviteurs de Dieu, qui prescrivent des bornes à leur piété, qui lui plaignent lâchement leurs services, qui traînent ennuyeusement son joug, qui cherchent à se dédommager auprès des créatures des efforts qu'ils se sont faits pour honorer leur créateur. C'est sur de tels hommes que le monde décoche ses traits les plus malins : c'est d'eux qu'il fait des railleries sanglantes, lorsqu'il les voit, tantôt au pied des autels, tantôt dans des assemblées profanes ; tantôt fréquenter les sacrements, tantôt épier des parties de plaisir, perdre le soir ce qu'ils ont ramassé le matin; démentir demain la conduite régulière d'aujourd'hui ; faire un monstrueux mélange de piété et de mondanité, de retenue et de liberté, de dévotion et d'amusements mondains. Content d'accorder son approbation aux véritables serviteurs de Dieu, il n'a garde de la prodiguer aux autres ; et, si l'on se plaint aujourd'hui que la dévotion est méprisée, ne nous en prenons pas tant au monde, tout injuste et tout philosophe qu'il est, qu'à la dévotion telle qu'il la voit dans plusieurs ; elle y est défigurée par tant de défauts si nuisibles et si révoltants, que pour l'excuser et l'approuver, on a besoin d'une douceur et d'une charité dont le monde ne fait pas profession. Comprenez-le donc, ô vous qui vous divisez comme si vous étiez composés de deux hommes différents! Comprenez-le, que tandis que vous servirez ainsi le Seigneur, son service n'aura pour vous rien d'honorable, ni rien de doux, parce qu'on ne goûte encore le repos attaché au service de Dieu, qu'autant qu'on le sert sans réserve, comme Marie se consacre à lui sans partage. Que les autres se contentent de chercher le Seigneur au printemps de leur âge, Marie le cherche dès l'aurore de sa vie ; que les autres se bornent aux préceptes de l'ancienne loi, Marie prévient les conseils de la nouvelle ; que les autres aient leurs heures pour le monde et leurs heures pour Dieu, Marie n'a de moments que pour plaire au Seigneur; c'est pour cela que le céleste Epoux ne lui laisse rien à désirer de ses faveurs ; c'est pour cela que dès le grand matin, il la couvre de l'ombre de ses aîles et la place dans son sein pour y goûter les plus pures et les plus chastes délices. Apprenez de là, chrétiens, je le répète, qu'un cœur ne goûte de repos, au service de Dieu, qu'autant qu'il n'est point partagé.

Notre cœur n'est point infini de sa nature, il est dans un état violent lorsque nous partageons notre amour et nos services, parce qu'il ne peut s'étendre à plusieurs objets divers ; les portions et les mouvements que chaque objet nous ravit ne l'affligent pas seulement, mais le déchirent ; plus les objets aimés et que nous servons séparément sont opposés entre eux, plus ce cœur est partagé, plus par conséquent il est déchiré, plus il est troublé. Or, quoi de plus opposé que Dieu et les choses qu'on aime et qu'on recherche hors de lui, qui ne sont que de frivoles amusements; et quoi par conséquent de plus cruel et de plus affligeant pour notre cœur, que le contraste bizarre dont il est lui-même la victime ? Qu'une personne veuille, par exemple, concilier l'amour et le service du monde avec l'amour et le service de Dieu, l'amour du monde l'attire d'un côté, Dieu l'attire de l'autre. Suit-elle la volonté de Dieu, ce n'est qu'avec répugnance; écoute-t-elle la voie du monde, ce n'est qu'avec de cruels remords; toutes ses démarches se ressentent de cette opposition; tous ses plaisirs sont détrempés de cette amertume. N'agissant pas toujours pour le monde, parce qu'elle ne l'ose pas; ne se donnant pas tout entière à Dieu, parce qu'elle ne le veut pas, elle ne goûte ni les plaisirs imposants de l'un, qui la tourmentent par malignité, ni les douceurs ineffables de l'autre qui les lui refuse par justice. Assez retenue pour ne pas abandonner entièrement le Seigneur, assez lâche pour se proposer quelque chose hors de lui, elle éprouve à la fois tout ce que les tentations ont de violence et ce que la grâce a de reproches. Esclave de deux maîtres, elle soutient tout le poids de deux jougs différents ; royaume divisé, elle se sent foulée et déchirée par deux prétendants ; infortunée Rebecca, elle porte dans son sein deux peuples opposés, deux naturels différents qui s'entrechoquent et se combattent, et il faut qu'elle essuie toute la rigueur des coups qu'ils se portent mutuellement. Contradiction éternelle, qui ne lui permet jamais d'être d'accord avec elle-même ; opposition fatale de ses sentiments à ses sentiments, de ses actions à ses actions, gênes cruelles qui ne lui laissent ni paix ni trêve.

Malheur donc à l'âme infidèle, dit saint Augustin, malheur à l'âme audacieuse qui rend à la créature des services usurpés à Dieu ; elle se trouble et se tourmente sans trouver de consolation nulle part. S'appuie-t-elle sur elle-même, elle s'accable davantage de son propre poids. Cherche-t-elle une créature étrangère, ce faible roseau se brise et la perce de ses épines. De quelque côté qu'elle se tourne, à quelque objet qu'elle prostitue ses services, elle trouvera la douleur inévitable à tous ceux qui recherchent quelque autre chose que Dieu: *Quoquo se verterit anima hominis, ad dolores figitur præterquam in te.* Il est donc vrai de dire qu'on ne goûte de paix et de repos au service de Dieu qu'autant qu'on le sert sans réserve. Ajoutons encore que ce n'est qu'à cette condition qu'on acquiert de vrais trésors de mérites, et tenons-nous-en toujours à l'exemple de Marie.

Pourquoi cette auguste Vierge parvient-

elle à ce haut degré de perfection, que le ciel et la terre admirent? Parce que, dit saint Jérôme, présentée dans le temple elle a travaillé sans relâche à glorifier le Seigneur, à se sanctifier elle-même; appliquée à la prière dès les premières heures du jour, elle ne l'interrompt que pour travailler à la décoration du temple, dont elle ne suspend encore les travaux que pour terminer le jour par une oraison plus fervente. C'est ce qui fait qu'elle s'avance à grands pas dans les voies du Seigneur, qu'elle est déjà grande aux yeux de Dieu, quoiqu'elle ne paraisse qu'un enfant aux yeux des hommes : *Nondum plene verba formabat, et jam gressu maturo incedebat, non infantula putabatur, sed grandæva.*

Ce que saint Jérôme nous dit ici de cette divine enfant, saint Paul nous l'apprend de tous ceux qui servent le Seigneur. Ceux-là, dit-il, s'acquièrent de grands trésors de mérites en Jésus-Christ, qui servent le Seigneur comme il faut et comme il l'exige: *Qui bene ministraverint, gradum bonum sibi acquirent in Christo Jesu.* (*Tim.*, III) Ce ne seront pas ceux qui ne servent le Seigneur qu'à demi, qui ne craignent pas de le faire entrer en concurrence avec mille objets frivoles, qui font de leur vie une alternative continuelle d'actions saintes et d'œuvres profanes ; mais ceux qui le servent comme il l'exige, qui le servent comme il le mérite, qui le servent comme ils désirent d'être servis eux-mêmes, s'enrichiront de vertus et de mérites puisés dans le sein de Jésus-Christ : *Qui bene ministraverint, bonum gradum sibi acquirent in Christo Jesu.*

Sans cela, dit le Sage, leurs œuvres sont presque inutiles et comme sans fruit : *Vacua spes illorum, et labores sine fructu.* (*Sap.* III.) Leurs œuvres les plus saintes partant d'un cœur divisé, portent un caractère d'imperfection, qui les rend presque toujours légères dans la balance du souverain Juge. Faisant à présent une action pour Dieu, un moment après une action pour la créature; se retenant en une chose, se livrant eux-mêmes dans une autre; suivant aujourd'hui l'impression de la grâce, agissant demain par les mouvements de la nature, ils font un pas vers Dieu, un autre vers les objets de la terre; ils se trouvent à la même place, parce qu'ils reculent à proportion qu'ils avancent; ils se trouvent toujours également pauvres, parce qu'ils dispersent à mesure qu'ils recueillent; ils se trouvent également défigurés, parce qu'ils se souillent à mesure qu'ils se purifient : *Fructus eorum inutiles, acerbi ad manducandum.* (*Sap.* IV.) Ils ne pousseront jamais de profondes racines, continue le Sage, parce qu'ils s'ébranlent à mesure qu'ils s'affermissent : *Non dabunt radices altas.* (*Ibid.*) Agités si souvent, ils risquent encore de ne pas se soutenir longtemps : *A nimietate ventorum eradicabuntur.* (*Ibid.*) Il ne faut à ces serviteurs négligents qu'une tentation violente pour triompher d'un faible reste de fidélité. Insensiblement accoutumés à suivre des désirs corrompus dans les petites choses, bientôt ils les écouteront dans les plus grandes; le monde qu'ils ne rougissent pas de compromettre avec Dieu, leur présentant dans la suite quelque objet trop flatteur pour leur amour-propre, qui sait s'ils pourront s'y refuser, et s'ils ne lui donneront pas enfin une criminelle préférence : *A nimietate ventorum eradicabuntur.*

Revenons à nous, vierges chrétiennes ; faisons sur notre état des réflexions pareilles à celles que nous avons déjà faites, et considérons ensemble que si l'on ne reçoit de gloire, si l'on ne goûte de repos, si l'on n'acquiert de mérites au service de Dieu, qu'autant qu'on le sert sans réserve, cette vérité s'accomplit surtout dans la vie religieuse.

Quelle gloire en retirerait-on, si l'on n'y servait le Seigneur sans réserve! On y serait regardé de lui comme un homme qui met la main à la charrue, et qui porte derrière soi des regards inquiets et repentants; comme un vil murmurateur, qui, nourri de la manne dans le désert, soupire après les mets insipides de l'Egypte; comme une vierge folle qui veille toute la nuit inutilement, faute de remplir son cœur de l'huile d'une ardente charité. On serait regardé des séculiers malins, comme cette femme insensée qui, retirée miraculeusement de Sodome, ne laissa pas de souiller ses yeux par l'aspect de cette ville criminelle; comme cette vierge faible qui pleurait dans la solitude une virginité désavouée; comme cet architecte imprudent qui jette les fondements d'une haute tour, et qui, faute d'avoir consulté ses forces, abandonne son ouvrage. Quel repos pourrait-on y goûter? le cœur agité de mille désirs y soupirerait vainement après des plaisirs frustrés qui le fuiraient; et Jésus-Christ de son côté se refuserait à des épouses infidèles, et les laisserait frapper sans leur ouvrir. Privées ainsi des consolations de Dieu qui ne communique ses douceurs qu'à ceux qui ne lui plaignent pas leurs services, et des frivoles satisfactions du siècle que les seules bienséances leur interdisent, leur état n'aurait plus qu'une ennuyeuse amertume que la multiplicité des exercices et la longueur des années rendrait insupportable. Pour des mérites, hélas! comment les recueillerait-on en violant ses engagements, en s'éloignant des voies de la grâce, dans un état où les chutes, même légères, sont d'autant plus funestes qu'on tombe de plus haut, où les fautes reçoivent un nouveau degré de malice de la sainteté de la profession; dans un état où un seul cheveu dérangé sur la tête de l'épouse refroidit le céleste époux.

S'il est donc arrivé, ce que je ne présume pas, s'il est arrivé, vierges chrétiennes, que par une fragilité trop secondée, vous ayez servi Dieu dans l'état religieux d'une manière indigne de lui; si vous avez plus obéi selon la lettre que selon l'esprit; si vous avez livré à la créature une portion d'un cœur où Dieu seul a des droits incontestables: voici le jour d'en gémir devant lui; voici le jour où tout vous engage à prendre une résolu-

tion ferme et sincère de ne plus lui ravir une partie de vous-mêmes, de ne plus agir que pour sa gloire, de ne plus avoir en vue que votre perfection. Mettez donc à profit ce jour heureux; que ce ne soit pas en vain que vous ayez aujourd'hui ratifié vos promesses; et que, touchées de l'exemple de Marie, que vous vous proposez, vous le mettiez fidèlement en pratique.

Oui, Vierge sainte, je me le promets et je l'espère de votre protection et de leur piété : aujourd'hui vont s'accomplir en vous et en elles cette magnifique prophétie de David. Des vierges marcheront sur vos pas et seront présentées avec vous dans le temple du Roi de gloire : *Adducentur virgines post eam.* (*Psal.* XLIV.) Elles y seront présentées et comblées d'une joie toute sainte de vous voir à leur tête : *Adducentur in lætitia et exsultatione, adducentur in templum regis.* (*Ibid.*) A la place de ces parents que vous quittez, de cette nombreuse postérité à laquelle vous renoncez au pied des autels, vous aurez pour enfants spirituels cette troupe choisie de vierges que vous élèverez par votre protection sur les têtes les plus respectables: *Pro patribus tuis nati sunt tibi filii, constitues eos principes super omnem terram.* (*Ibid.*) Sensibles aux grâces qu'elles tiennent de vous, elles n'oublieront ni votre nom, ni vos exemples: *Memores erunt nominis tui in omni generatione et generationem.* (*Ibid.*) Et les peuples frappés de tant de merveilles opérées en elles, par votre médiation, vous béniront dans tous les siècles des siècles: *Propterea populi confitebuntur tibi in æternum et in sæculum sæculi.* (*Ibid.*) Le voilà devant vos autels, tout ce peuple chrétien qui vous bénit et vous révère; bénissez-le à votre tour, et rendez-le participant de la grâce que vous méritez aujourd'hui. Présentée dans le temple matériel du Seigneur, chargez-vous de nous présenter, comme dit l'Eglise, dans le véritable temple de la gloire éternelle. Je vous la souhaite, etc.

# PANEGYRIQUES.

## PANÉGYRIQUE I^er^

### SAINTE AGNÈS, VIERGE ET MARTYRE.

Proposui sapientiam adducere mihi ad convivendum, et habebo propter hanc claritatem ad turbas, et in conspectu potentium admirabilis ero. (*Sap.*, VIII.)

*J'ai résolu de prendre la sagesse pour la compagne de ma vie. Elle me rendra illustre parmi les peuples, et je serai honoré des vieillards.*

Ainsi par une noble inclination, et par une heureuse expérience, parlait autrefois cet homme célèbre, dont la sagesse et les lumières firent l'admiration d'Israël; et c'est ainsi qu'après lui pensa la bienheureuse Agnès, en qui, dans un âge tendre, furent réunies toutes les vertus du christianisme. Ainsi, dis-je, pensa cette vierge illustre, dont le nom seul est un éloge; ainsi pensa-t-elle, ainsi le pratiqua-t-elle, ainsi parvint-à cette gloire durable, qui semble s'accroître de jour en jour dans l'Eglise: *Proposui sapientiam adducere mihi ad convivendum.* Affranchie des préjugés du vulgaire, elle estima la sagesse éternelle, qui n'est autre que Dieu même, seule digne de ses empressements. Ni les plaisirs du premier âge, ni les attraits d'une fortune brillante, ni la violence d'une persécution injuste, ne purent la séparer de cette admirable sagesse qu'elle avait choisie. Elle s'en servit pour lui faire autant de sacrifices, pour lui donner autant de preuves de son amour, et pour laisser à la postérité la plus reculée autant d'exemples de fidélité, dignes d'être célébrés par les sages de génération en génération: *Proposui sapientiam adducere mihi ad convivendum.*

Attentive à reconnaître un amour si tendre et si sincère, la sagesse divine éclaira ses pas, et la dirigea dans ses démarches; elle la rendit supérieure à la faiblesse de son âge, à la timidité de son sexe, et par la force héroïque dont elle la revêtit d'en haut, elle la rendit célèbre dans toute la terre: *Et habebo propter hanc claritatem ad turbas, et in conspectu potentium admirabilis ero.* En un mot, Agnès aima la sagesse, et la sagesse aima Agnès. Agnès aima la sagesse, en s'y consacrant toute entière: la sagesse aima Agnès, en la rendant recommandable dans tous les siècles. Je ferai donc voir dans la première partie de ce discours, l'amour que sainte Agnès eut pour la sagesse évangélique; et dans la seconde, la gloire dont la sagesse a couronné sainte Agnès dans l'Eglise. *Ave Maria*, etc.

#### PREMIÈRE PARTIE.

Tous les traits dont Salomon caractérisait son amour pour la sagesse, tous ces traits sont marqués dans les dispositions et dans la conduite de la célèbre Agnès. 1° Elle aima la sagesse, et la rechercha dès ses plus jeunes ans. *Hanc amavi a juventute mea.* (*Sap.*, VIII.) 2° Plutôt que d'affaiblir son amour pour la sagesse, elle méprisa les objets les plus attrayants. *Super salutem et super speciem dilexi illam.* (*Ibid.*) Ferveur, courage, fidélité persévérante, tout se trouve, et tout instruit dans la vie d'une sainte que Dieu ne fait que montrer au monde.

Quoiqu'il soit toujours glorieux d'aimer dans un âge tendre la sagesse et la vertu, convenons néanmoins qu'il est moins rare et moins pénible de s'y livrer, lorsqu'elle se livre elle-même à nos premiers regards, et qu'on la trouve en naissant justifiée par l'exemple de ses pères et de ses proches. Tels étaient les premiers siècles de l'Eglise, où le sang de Jésus-Christ, encore fumant, répandait avec plus d'abondance sa grâce et

sa vertu sur son héritage. Les chrétiens attentifs et vigilants, portaient d'ordinaire du berceau leur innocence jusqu'au tombeau. Liés par une charité réciproque, animés des mêmes motifs, soutenus des mêmes espérances, distingués par les mêmes vertus, ils formaient tous ensemble un peuple saint et choisi, dont les mœurs pures et irréprochables, après les avoir sanctifiés eux-mêmes, favorisaient encore leur postérité par l'attrait de l'édification, et par la force du bon exemple. Ce fut le précieux avantage que Dieu prit soin de ménager à l'illustre Agnès. Née, non dans le sein de la gloire, mais dans le sein de la piété, elle ne recueillit de ses pères qu'une succession d'innocence et de candeur; au lieu de l'éclat de l'opulence, elle ne vit dans sa maison paternelle que l'éclat des vertus chrétiennes. Ainsi loin d'y concevoir du goût pour les richesses du siècle, elle y puisa l'amour de la sagesse, le détachement de la vie, et le désir du martyre.

L'exemple des autres chrétiens, qui faisaient presqu'autant de saints qu'ils formaient de sujets dans le christianisme, fortifièrent ces dispositions heureuses, et l'esprit de Dieu se hâta de les perfectionner. Ce ne peut être, en effet, que sous un aussi grand maître, que la jeune Agnès put faire d'aussi rapides progrès dans le voies de la sagesse et de la sainteté. A peine laisse-t-elle entr'ouvrir les rayons d'une raison naissante, qu'elle montre une foi prématurée, capable de tout supporter. Les sentiments de la religion prévinrent en elle ceux de la nature, et les œuvres de sa piété devancèrent le cours de ses années. Dès lors, dit saint Ambroise, on découvrit en elle une pureté supérieure à son âge, et un courage au-dessus de son sexe. *Devotio supra naturam, virtus supra ætatem.* Son nom même, continue l'éloquent docteur, était un présage du martyre, et ses amusements annonçaient ses grandes destinées. Semblable à ce grain évangélique, qui, dans sa mystérieuse petitesse, laisse entrevoir ces espérances d'accroissement qui doivent l'élever sur les plus hautes plantes, et dont les branches sacrées doivent même un jour préparer un asile aux oiseaux du ciel.

Mais, que dis-je, chrétiens? Lorsqu'il s'agit de ses vertus, on ne trouve point d'enfance dans sa vie. Elle surpasse les autres, dès qu'elle est capable de les imiter. Dans la saison du premier âge, elle porte tous les fruits d'un âge mûr; elle devient un modèle, dès qu'elle commence à vivre, dit saint Ambroise; elle donne des exemples, lorsque naturellement elle ne devrait recevoir que des leçons: *magisterium virtutis implevit, quæ prejudicium vehebat ætatis.* Et à qui donnait-elle ses exemples, mes frères? A l'Eglise naissante: c'est-à-dire, à une société composée de saints déjà consommés dans la pratique des vertus évangéliques; à des chrétiens dont la foi vive méprisait tous les biens présents, et ne soupirait qu'après les biens à venir. Elle montre une foi incapable de craindre les hommes, et capable de tout vaincre pour Dieu, à des chrétiens brûlants d'une charité divine, que l'Esprit-Saint a répandue sur son Eglise; elle montre une charité qui ne brûle que de voir Dieu, qui ne respire que de souffrir quelque chose pour lui, qui ne demande que d'être attachée à la croix avec lui, pour ne se séparer jamais de lui à la vie et à la mort, à des assemblées précédées d'instructions saintes, animées par la prière, et terminées par d'autres exercices de piété; à ces assemblées, où chacun portait un esprit tranquille, avec un cœur occupé de Dieu, où personne ne dépouillait la gravité des mœurs chrétiennes, à ces assemblées, elle portait toute la candeur d'un âge tendre, toute la dignité d'un âge mûr, toute la joie d'une âme innocente, avec toute la décence d'une austère vertu: elle portait, en un mot, dans l'assemblée des justes, toute l'édification qu'elle venait y chercher, et ne leur laissait d'autre soin que celui d'imiter, d'admirer et d'applaudir.

Avouons, mes frères, que, s'il est plus facile de se sanctifier parmi les saints, il est aussi plus difficile et plus glorieux de les surpasser en sainteté jusqu'à leur servir de modèle; et c'est à l'enfance de notre illustre martyre que cette gloire était réservée: *Magisterium virtutis implevit, quæ prœjudicium vehebat ætatis.*

Venez nous dire ensuite, mes frères, que l'innocence de la vie et la gravité des mœurs n'assortissent pas avec une brillante jeunesse. Venez nous dire qu'il est une saison pour les passions, et que la retenue ne devient une vertu que lorsque la succession des années en a fait une bienséance. Rougirez-vous déjà d'être chrétiens lorsque vous venez d'en recevoir le titre? La foi ne vous a-t-elle donc consacrés à Jésus-Christ que pour donner au démon les prémices d'une vie qui doit être toute à Dieu? Parce que vous êtes encore jeunes, votre vie ne doit-elle pas être plus pure, votre foi plus vive, votre amour pour Dieu plus tendre, le souvenir de vos engagements plus présent à votre esprit? Le Dieu que vous servez ne mérite-t-il donc que les tristes restes de vos passions; et serez-vous dignes de lui lorsque vous aurez vieilli sous le joug du monde? Ah! c'est le véritable temps de se donner à Dieu, dans cet âge encore susceptible du bien, où les premières mœurs décident presque toujours des mœurs de toute la vie. Ah! c'est le véritable temps d'étouffer dans leur origine et dans leur primeur des passions qui, faute d'être réprimées, ne se dessaisissent presque jamais d'un cœur qu'elles ont saisi dans ses jeunes ans; c'est le temps de s'essayer à des combats plus violents que prépare le reste de la vie. Par ces premières victoires on se dispose à de plus glorieuses; et c'est ainsi qu'Agnès aimant d'abord la sagesse la préféra ensuite à toutes les douceurs et à toutes les richesses du siècle: *Super salutem, et super speciem dilexi illam* (*Sap.*, VII.).

Douée de toutes les grâces extérieures qui pouvaient servir d'ornement à ses vertus et qui pouvaient éblouir les yeux profanes, à peine Agnès attire-t-elle les yeux du monde, qu'il ose se proposer d'en faire la conquête. Il a coutume, ce monde imposteur, de regarder l'adolescence comme la saison des plaisirs, et comme un temps propre à corrompre les jeunes cœurs. C'est alors qu'aux yeux d'une jeunesse légère et crédule il ouvre une brillante carrière parsemée de fleurs : dans le lointain il fait entrevoir la douceur de ses fêtes, la pompe de ses spectacles, l'éclat de ses honneurs, l'abondance de ses richesses; et il promet de donner tout cela pour prix des adorations serviles qu'il exige. C'est alors que trop souvent de jeunes cœurs, qui semblaient d'abord formés pour la piété, se livrent indiscrètement à ce qui peut les corrompre; que le monde, vu sous de plus riantes couleurs, leur paraît plus aimable; que les passions, mûries par les années, font entendre leurs voix avec plus d'empire; que les premières vues changent, que les désirs vertueux s'affaiblissent, qu'on étouffe les premiers attraits de la grâce pour suivre les vaines lueurs de fortune et de plaisir.

Ce piége redoutable, où se prennent tant d'âmes innocentes, fut adroitement tendu à la sainte par un jeune Romain, dont les yeux attentifs et vigilants découvrirent en elle des attraits qui s'ignoraient eux-mêmes, et qui voulaient encore plus être ignorés. La vue de l'illustre vierge allume sa passion; l'espérance la flatte; les obstacles l'irritent sans la rebuter: il espère trouver, dans le titre de fils du gouverneur de Rome, de quoi surprendre l'ambition de la sainte; et bientôt il vient à ses pieds appuyer l'offre de son cœur par celle de sa fortune. Tout ce que l'amour a de plus tendre, tout ce que les grandeurs ont de plus éblouissant, tout ce que l'autorité a de plus impérieux est mis en usage pour obtenir son consentement; mais, vains efforts! son parti est pris, son choix est décidé : elle n'oppose qu'une sainte fierté à des empressements profanes. « Mon cœur est à Jésus-Christ, dit-elle; j'ai pour objet de mes vœux celui dont le père est Dieu, dont la mère est vierge, dont le ciel est la demeure, dont l'univers est l'empire, dont la noblesse est plus ancienne que les siècles, et dont les perfections sont infinies. »

Quel sacrifice! quelle persévérance! Combien de circonstances en augmentent la rigueur et, par conséquent, en relèvent le prix! A quoi se condamne-t-elle par le refus des offres qu'on lui fait? D'un côté, tout le brillant de sa jeunesse passée dans les douceurs d'une tendre union, de l'autre, tous ses attraits ensevelis dans la tristesse et dans l'obscurité; d'un côté, tous les grands de Rome à ses pieds, tous les honneurs qui préviennent ses désirs, de l'autre, l'ignominie dont on flétrissait alors le christianisme, et les proscriptions dont on punissait les chrétiens; d'un côté, l'opulence et les plaisirs, de l'autre, l'indigence et les rigueurs d'une fortune obscure. On a soin de lui faire sentir tout ce qu'a d'intéressant une pareille alternative. La sévérité du christianisme convient-elle à la délicatesse de votre âge? lui dit-on; pouvez-vous penser à mourir lorsque vous ne faites que commencer à vivre? Ces attraits dont le ciel vous a pourvue sont-ils faits pour être ensevelis, et ne devez-vous pas chercher, dans un établissement honorable, à réparer les caprices d'une aveugle fortune? Mais Agnès trouve, dans son amour pour la sagesse et dans son inviolable attachement pour la foi, de quoi confondre tous ces propos séduisants. « Ma jeunesse, dit-elle, a trouvé dans le baptême la plénitude de l'âge de Jésus-Christ : l'âge du chrétien se mesure sur ses vertus, et non sur ses années. Je ne me pique que de plaire à Jésus-Christ, et je ne serai jamais plus agréable à ses yeux, que lorsque la pénitence ou les tourments m'auront rendue plus conforme à lui. Pour la noblesse qu'on me vante et qu'on me propose, je n'en connais d'autre que celle de la charité qui m'unit à Dieu, d'autre éclat que celui de la vérité qui m'éclaire, d'autre héritage que les vertus de mes pères, d'autre titre glorieux que celui de chrétienne, d'autre grandeur, enfin, que celle du sang de Jésus-Christ, imprimée sur mon front. Lui seul suffit à mon amour, et quand même je pourrais posséder tout le reste avec lui, j'aime à sacrifier tout le reste pour lui. Ce n'est pas assez pour moi de ne pas lui déplaire, je veux lui être chère autant qu'il est en moi; ce n'est pas assez de lui être agréable, je veux lui être conforme. Offrez-moi donc des délices, je les foule à mes pieds; préparez-moi des supplices, je suis prête à les braver, parce qu'en aimant Jésus-Christ je deviens plus innocente; en m'unissant à lui je deviens plus pure : son union sacrée met le sceau à ma virginité : *Cum amavero casta sum, cum tetigero sancta sum, cum osculatus fuero virgo sum.* »

Quelque sublimes que soient de pareilles dispositions, ne croyez pas, mes frères, qu'elles n'aient rien d'imitable pour nous. On ne vous dit pas, il est vrai, faibles chrétiens, on ne vous dit pas de renoncer à tout commerce du monde et de vous ensevelir dans une retraite éternelle, mais on vous dit de ne pas affecter de rechercher un monde tumultueux et profane, de ne pas consacrer vos premiers regards à étudier ses modes, vos premiers efforts à réunir ses suffrages. On ne vous dit pas de refuser d'honorables établissements que votre situation rend peut-être nécessaires, et que des dispositions chrétiennes pourraient rendre salutaires; mais on vous dit de ne pas mendier des regards curieux, de ne pas inspirer des sentiments profanes, de ne pas suppléer aux grâces de la nature par les artifices de la séduction; on vous dit de ne pas arracher des désirs et des sentiments par des avances honteuses, souvent funestes à l'innocence des autres, et souvent funestes à votre propre fortune, plus capables de faire avorter vos projets que d'en assurer le succès; on ne

vous dit pas, chrétiens (car il faut que chacun trouve ici son instruction), on ne vous dit pas de vivre dans une lâche oisiveté, inutiles à vous-mêmes, à vos familles et à votre patrie. Prenez des dignités et des fonctions qu'exigent votre rang ou vos talents; mais on vous dit de ne pas les briguer par des sollicitations rampantes, de ne pas les arracher aux autres par de lâches perfidies, de ne pas les rechercher par des voies iniques, et de les rechercher avec le détachement et la liberté de cœur dignes d'un chrétien dont le ciel est la patrie et dont Dieu doit être la couronne. On ne vous dit pas d'oublier vos intérêts temporels pour ne vaquer qu'à ceux du salut, mais on vous dit de réunir et de rapporter à Dieu et au salut vos travaux, vos desseins et vos désirs : on vous dit d'user du monde comme n'en usant pas, de posséder ses biens comme ne les possédant pas; c'est de ne vous attacher qu'à ce qui doit demeurer éternellement, et de ne soupirer qu'après les biens permanents, supérieurs aux caprices du sort et que personne ne pourra jamais vous ravir; c'est ce qu'on vous a déjà dit si souvent et ce qu'on vous répète aujourd'hui, ce que vous prêche l'illustre martyre que nous honorons. Aimez la sagesse comme elle, chacun selon votre état et la mesure de votre grâce, et vous serez aimés de la sagesse à proportion que vous l'aurez aimée. Elle aima la sagesse, elle a tout fait pour elle; la sagesse a aimé sainte Agnès, elle a tout fait pour sa gloire; *Et habebo propter hanc claritatem ad turbas;* c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Heureux, dit la Sagesse elle-même dans le livre sacré de son nom, heureux celui qui m'aime et qui me cherche dès le grand matin. Je récompenserai son amour par toutes les effusions de ma tendresse, je prodiguerai mes richesses à son empressement et je le comblerai de gloire dans les siècles à venir. Telles sont les marques authentiques d'amour que la Sagesse éternelle a données à l'illustre Agnès; car est-il rien de plus glorieux pour une vierge naturellement faible et timide, que d'avoir fait éclater le courage le plus héroïque? Est-il rien de plus glorieux pour une vierge que sa naissance et son état condamnaient à l'obscurité, que de recevoir sans interruption les applaudissements et les hommages de tous les peuples chrétiens? Telle fut, encore une fois, la gloire dont la sagesse la couronna. 1° Force dans son martyre qui l'élève au-dessus des plus grands héros : *In bello videbor fortis* (*Sap.*, VIII.); 2° hommages dans le culte qu'on lui rend depuis tant de siècles, et qui l'élèvent au-dessus des plus grands rois : *Et habebo propter hanc claritatem ad turbas* (*Ibid.*). Rien de plus grand et de plus glorieux selon les hommes et selon les pensées de Dieu même.

La force et le courage furent toujours nécessaires pour remplir les obligations du chrétien; mais, dans les premiers siècles, elles étaient même nécessaires pour en porter le nom, qui seul etait un crime parmi les païens; ils se faisaient une religion de persécuter les disciples de Jésus-Christ; les détruire et les anéantir c'était un cri général dans tout l'empire. Le sang le plus pur, le sang le plus noble, le sang le plus cher n'est pas épargné; on va le chercher jusque dans les palais des princes; on le répand jusque sous les yeux des empereurs. L'époux traîne son épouse devant les juges; le père conduit au supplice son fils unique, et se refuse à peine d'en être le bourreau. Tout cède à l'horreur de voir des Chrétiens, et toute main s'arme contre leurs jours. Il n'est point assez de supplices pour eux, et rien ne suffit à la haine qu'on leur porte; partout le fer, partout le feu, partout les croix et les tortures; les villes nagent dans le sang chrétien; les ruisseaux en sont grossis, la terre en est abreuvée, et l'univers presque inondé. Quelle extrémité pour les chrétiens! Ils se voient réduits à perdre la vie ou la foi, à mourir innocents, ou à vivre criminels, à donner de l'encens aux idoles, ou leur sang à Jésus-Christ, à ne trouver d'autre asile que l'autel des faux dieux, d'autres juges que leurs persécuteurs et d'autre justification que l'apostasie. Des échafauds dressés, des bûchers allumés, des bourreaux irrités, les avertissent de chercher un asile? Mais qui était-ce qui le trouvait, cet asile? quelques chrétiens inconnus qui cherchaient leur sûreté dans les antres et les cavernes de la terre; mais, pour les pontifes, pour les lévites, pour les vierges chrétiennes, il n'était ni retraite, ni sûreté; les yeux vigilants des persécuteurs savaient découvrir partout le mérite et la sainteté. Vainement Agnès eût-elle voulu se soustraire aux regards des ennemis, ses grâces naturelles et ses vertus chrétiennes auraient trahi sa précaution; il ne lui restait pour défense que son courage invincible, et c'est aussi tout ce qu'elle sut opposer aux promesses et aux menaces qu'on mit successivement en usage pour l'ébranler.

Les réponses de la sainte ayant déconcerté les intrigues du juge barbare, il fit succéder aux paroles les effets de sa cruauté. Eh! quels supplices attendez-vous ici, mes frères? Ce ne sont ni les chaînes, ni les flammes, ni les glaives, qui ne seront pas épargnés dans le cours de son martyre; c'est l'opprobre et l'ignominie, dont on s'efforce en vain de flétrir sa jeunesse, parce qu'une puissance supérieure la garantit par des prodiges qui relèvent la gloire de la sainte, et qui mettent le comble à l'aveuglement du tyran. Endurci par le miracle, il fait enchaîner la jeune vierge, dont le tendre corps, et à demi-formé, ne peut, dit saint Ambroise, suffire à des chaînes, qui ne furent jamais destinées à un âge si faible. Où trouvera donc le tyran un supplice suffisant à sa cruauté? L'activité du feu vient s'offrir à sa vengeance, et je vois la tendre Agnès précipitée dans les flammes,

soutenir, sans s'émouvoir, l'aspect des brasiers qui lui sont destinés. Mais, tels qu'on vit autrefois les enfants de Babylone trouver dans la fournaise un lieu de rafraîchissement, tel je vois le corps de la chaste Agnès vivre sur son bûcher embrasé, recevoir un nouvel éclat du feu qui l'environne; et, toujours égale aux trois victimes de Nabuchodonosor, elle fait de son bûcher un temple, un autel sur lequel elle offre au Seigneur un sacrifice de louange et d'actions de grâces.

Faut-il donc une succession de supplices pour ébranler cette enfant! Faut-il donc que toute la nature s'arme contre la foi de la jeune Agnès, et qu'elle boive jusqu'à la lie la coupe d'amertume que Jésus-Christ distribue goutte à goutte à ses autres élus? N'y a-t-il rien à craindre pour sa constance dans les différentes épreuves dont la seule description révolte notre délicatesse? Non! chrétiens, ne craignez rien pour l'illustre martyre; celui qui, du haut du ciel, lui prépare ces divers combats, combat lui-même pour sa cause; ce n'est pas elle qui souffre, c'est Jésus-Christ en elle. La vue de ce Dieu, spectateur de sa constance, la soutiendra, la confirmera, la perfectionnera jusqu'à la fin. Ainsi que les supplices se succèdent, que les spectacles effrayants se renouvellent, que la douleur se diversifie, qu'on fouille jusque dans le fond de ses veines, qu'on s'efforce de trouver en elle un endroit faible, toujours égale à elle-même, sa vertu renaîtra avec les tourments; elle ne changera pas de sentiments; en changeant de croix, la victime changera de face, elle ne changera pas de cœur. Vivre pour Jésus-Christ, c'est sa gloire; mourir pour lui, c'est son gain. Qu'on coupe, qu'on brise, qu'on brûle, qu'on déchire, tout lui est bon; et, ce qui l'unira plus promptement à son Dieu, sera le meilleur. Dans ces dispositions, elle offre au fer qui l'immole enfin, une tête innocente; doublement martyre, dit saint Ambroise, de la foi et de la pureté; heureuse de les avoir conservées, plus heureuse d'avoir mérité l'admiration des enfants de l'Eglise; plus heureuse encore, j'ose le dire, si elle attire leur imitation.

Oui, mes frères, imiter les vertus des saints, c'est ce qui met le comble à leur bonheur, et c'est ce qui justifie notre véritable vénération envers eux. Pour rendre à l'illustre martyre un hommage sincère, il faut que les combats qu'elle vient, pour ainsi dire, de livrer devant nous, nous portent désormais à combattre plus généreusement contre ce qui s'oppose à notre salut; que le sang de cette innocente vierge, que ce sang qui vient de couler en quelque sorte à nos yeux, excite notre paresse et notre langueur, qu'il produise en nous des effets et non de simples désirs du martyre, Je dis des effets; car il est un martyre de foi, comme il est un martyre de sang; quoique les persécutions aient fini, tout fidèle n'en est pas moins obligé d'être un témoin de Jésus-Christ; la paix de l'Eglise, qui n'ôte rien à la foi, n'ôte rien non plus à ses obligations. La vie chrétienne est toujours une vie de combats, de tentations et de souffrances; le chrétien est toujours un martyr, qui doit chaque jour mourir pour Jésus-Christ; il faut en tout temps qu'il perde son âme pour la gagner. Je dis encore ne pas nous borner à de simples désirs du martyre. Vous enviez quelquefois le bonheur de ceux qui ont répandu leur sang pour Jésus-Christ; il vous paraît heureux d'acheter à ce prix et par un moment de souffrances, un royaume éternel, et vous croiriez déjà le tenir, s'il s'offrait une occasion favorable de livrer votre vie pour la foi; mais apprenez que votre cœur se fait illusion, pour s'endormir plus paisiblement dans une fausse tranquillité. Vous n'avez pas le courage de vivre en chrétien, et vous croyez avoir le courage de mourir martyr? Non! le martyre est la récompense d'une mortification continuelle. C'est par des combats journaliers que les martyrs ont préludé à leur triomphe. Montrez-moi des chrétiens qui aient fait succéder à une vie lâche et mondaine, une confession généreuse de leur foi devant les tyrans. Pour un, dont l'exemple pourra nous frapper, je citerai, moi, cette multitude de demi-chrétiens, dont parle saint Cyprien, qui voyaient échouer leur foi contre les supplices, et qui, par une vie pareille à la vôtre, s'étaient insensiblement frayé une voie secrète à l'apostasie. Voulez-vous donc rendre vos désirs et vos dispositions sincères devant Dieu? acceptez avec soumission les peines que sa providence vous ménage; accomplissez avec fidélité les lois qu'il vous impose. Ce n'est pas le sacrifice de votre corps, mais celui de vos passions qu'il demande dans le moment présent; ce n'est pas votre vie, mais votre cœur qu'il veut aujourd'hui; c'est par le sacrifice de votre cœur que vous vous disposerez à sacrifier votre vie, s'il le faut. C'est ainsi que s'y disposa sainte Agnès, et c'est ce qui lui attire les hommages et le culte des chrétiens: *Et habebo propter hanc claritatem ad turbas.*

Une tradition équitable de respect et de vénération s'est perpétuée jusqu'à nous dans l'Eglise pour les premiers chrétiens qui l'édifièrent par leurs exemples. Plus ils sont éloignés de nous, et plus ils avoisinent le siècle des apôtres, plus leur mémoire nous est chère et vénérable. Ils nous paraissent plus respectables encore, lorsqu'ils ont fait une profession plus particulière d'une piété sublime, telle que l'ont faite les vierges de Jésus-Christ; mais lorsqu'ils ont couronné leurs vertus par le martyre, et qu'après avoir soutenu leur foi par leurs œuvres, ils l'ont scellée de leur sang, l'Eglise n'a point d'honneurs suffisants à leur rendre, elle croit avoir épuisé ses éloges, et mis le comble à leur gloire en les appelant martyrs: *Prædicavi martyrem, laudavi satis.* C'est par tous ces titres que l'Eglise décerne à sainte Agnès des honneurs d'au-

tant plus solennels et plus légitimes, qu'elle tient un rang plus distingué parmi les premiers chrétiens, parmi les vierges et parmi les martyres. Rome, qu'elle illustra par sa naissance, par ses vertus et par sa mort, s'efforça d'abord de lui rendre la gloire qu'elle en avait reçue ; elle rendit honneur à tout ce qui appartenait à la sainte, à son nom, à sa mémoire, à ses paroles devant les tyrans, à ses cendres, et à tout ce qui avait reçu quelque impression de son martyre. Sur le théâtre de ses combats et de ses victoires, les chrétiens élevèrent un temple, qui fut le premier monument de leur vénération, et qui fut à l'univers entier comme le premier signal des honneurs qu'il devait rendre à la sainte. Bientôt de Rome le culte de l'illustre martyre se répandit dans tout l'Orient, de l'Orient dans tout le monde chrétien. Le jour de son martyre devint pour l'Eglise un jour particulier de triomphe. Chaque contrée se disputa la gloire de l'honorer davantage. Les plumes les plus savantes furent consacrées à son histoire; les bouches les plus éloquentes à son éloge. C'est saint Jérôme qui nous apprend que de son temps il n'était point de lieu sur la terre où Jésus-Christ fût adoré, et où le nom de sainte Agnès n'eût pénétré à la suite de celui de Jésus-Christ. C'est saint Ambroise qui nous apprend que de son temps sa fête était solennelle dans toutes les églises; c'est lui qui, dans les magnifiques éloges qu'il en a faits, la propose à tous les états comme un modèle de toutes les vertus; et, sur les paroles de saint Ambroise, tous les hommes et tous les états, tous les âges et tous les sexes dans le christianisme se sont réunis à glorifier sainte Agnès. Malgré la révolution des années qui altère tout, les mêmes sentiments pour la sainte se sont conservés ; ceux qui nous ont précédés nous les ont transmis ; nous les avons, et nous en ferons part à ceux qui viendront après nous, afin qu'ils les fassent passer eux-mêmes aux autres qui les suivront jusqu'à la dernière consommation des temps

Avec les siècles s'est accru le culte de la sainte ; avec la vénération se sont multipliées ses solennités, avec ses solennités se sont multipliés ses temples et les monuments de sa gloire. Mais un des plus augustes, sans doute, c'est cette paroisse vénérable, déjà célèbre par son ancienneté, par son étendue, par la majesté du culte divin, par la piété de ses peuples, par l'intégrité de ses administrateurs, par la régularité de son clergé, par le zèle et l'érudition héréditaires des pasteurs qui l'ont successivement gouvernée, et dont les lumières et les vertus revivent et se réunissent dans le pieux pasteur qui vous régit et qui vous édifie aujourd'hui.

Oui, mes frères, si les saints sont encore sensibles à ce qui se passe sur la terre, si l'illustre martyre que vous honorez ensemble daigne du sein de sa gloire jeter les yeux sur ce temple, où vous êtes assemblés en son honneur, elle regardera, sans doute, avec complaisance les honneurs que vous rendez ici à sa sainteté. Continuez-lui donc des honneurs si bien mérités, et bien plus avantageux pour vous que glorieux pour elle. Mais souvenez-vous, dit saint Chrysostome, qu'il faut ou ne pas honorer les saints, ou les imiter; qu'il faut cesser d'applaudir à leur gloire, ou aspirer à la mériter. Quand je dis aspirer à la mériter, je n'entends pas précisément cette gloire durable et passagère, tout à la fois, qu'on leur rend sur la terre. Peu nous importe, après tout, qu'on écrive notre histoire dans les fastes publics, pourvu que nos bonnes œuvres soient marquées dans le livre de vie. Si nos noms et nos cendres sont ensevelis dans l'oubli, si les hommes refusent à notre mémoire le tribut de vénération qu'ils accordent aux saints reconnus, Dieu saura nous dédommager au grand jour de la révélation; mais la gloire à laquelle nous devons aspirer, c'est le ciel même, où Dieu daignant partager la sienne avec les bienheureux, les comble par sa seule présence de tous les biens et de toutes les délices qui pourront satisfaire leur cœur pour jamais. Travaillez à vous l'assurer, mes frères, selon les exemples et sous les auspices de l'illustre Agnès : selon ses exemples, puisque Dieu vous la propose aujourd'hui pour modèle ; sous ses auspices, puisque vous l'avez choisie, et que Dieu vous l'a donnée pour patronne et pour protectrice. Imitez ses vertus, pour vous rendre dignes de sa protection ; et servez-vous de sa protection, pour vous mettre en état de bien imiter ses vertus. Que chaque année qui ramènera cette même solennité ranime votre ferveur et votre fidélité, et chaque année ramènera pour vous un accroissement de grâce et de sanctification, jusqu'à ce que réunis avec elle dans le sein de Dieu même, après avoir partagé de cœur sa gloire sur la terre, nous la partagions réellement dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

## PANÉGYRIQUE II.

### SAINT VINCENT, DIACRE ET MARTYR.

Magnificabitur Christus in corpore meo, sive per vitam, sive per mortem. (*Philip.*, I.)

*Jésus-Christ sera glorifié dans mon corps, soit par ma vie, soit par ma mort.*

Dieu nous a tout donné pour sa gloire, mes frères, l'âme et le corps, la vie et la santé, les talens naturels et les dons de la grâce ; nous avons tout reçu pour le glorifier dans tous les temps, c'est le devoir essentiel de l'homme et du chrétien ; en sorte que glorifier Dieu dans tout, ou se rechercher soi-même, c'est ce qui distingue le juste de l'impie. Saint Paul n'a donc pu, pour l'édification de l'Eglise, donner une plus haute idée de lui-même, qu'en assurant que Jésus-Christ était glorifié dans son corps, soit à la vie, soit à la mort; et je ne puis moi-même vous peindre sous des traits plus nobles et plus ressemblants l'illustre martyr que nous honorons, qu'en lui prêtant les sentiments de l'apôtre, qu'il a parfaitement

exprimés par une vie et par une mort également glorieuse à Jésus-Christ. *Magnificabitur Christus in corpore meo, sive per vitam, sive per mortem.* Quoi de plus glorieux en effet à Jésus-Christ, qu'une vie dont les premières années coulèrent dans l'innocence, dont tous les jours furent marqués par de nouveaux accroissements de sainteté, dont tous les moments ne furent distingués que par une diversité de bonnes œuvres; qu'une vie où les ennemis de Jésus-Christ trouvèrent de quoi se confondre, ses ministres de quoi s'édifier, le commun des fidèles de quoi se confirmer dans la foi? telle fut la vie de saint Vincent. Il a donc glorifié Jésus-Christ par sa vie: *Magnificabitur Christus in corpore meo per vitam.* Quoi de plus glorieux à Jésus-Christ qu'une mort où tout paraît supportable pour lui, où les plus affreux supplices réunis n'inspirent que de la joie, où toute la rage du paganisme échoue contre la force divine puisée dans le sein de Jésus-Christ; qu'une mort où la religion trouve un défenseur invincible, les chrétiens un modèle accompli, Dieu même une victime pure, l'Eglise un héros supérieur aux héros du siècle: les Augustin, les Prudence, une source inépuisable d'éloges qu'ils ont fait passer jusqu'à nous?

Telle fut la mort de saint Vincent. Il a donc glorifié Jésus-Christ par sa mort: *Magnificabitur Christus in corpore meo per mortem.* Si saint Vincent a vécu, c'est pour le service de Jésus-Christ et de l'Eglise; s'il est mort, c'est pour sa cause et sa défense: c'est par là qu'il a glorifié Jésus-Christ, c'est par là que nous allons le louer lui-même. En un mot: 1° Vincent a glorifié Jésus-Christ par une vie digne des hauts ministères qu'il a exercés dans l'Eglise; 2° Vincent a glorifié Jésus-Christ par une mort digne de la cause qu'il défendait: c'est tout mon dessein. *Ave Maria,* etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Chaque chrétien trouve dans son état, avec les obligations générales du christianisme, des devoirs particuliers à remplir: plus l'état où Dieu l'appelle est élevé, plus il exige d'innocence et de lumière, de zèle et de fidélité. C'est ce principe qui décida de toute la vie de saint Vincent. 1° Destiné dès ses plus jeunes années aux services de l'autel, il pratiqua toutes les vertus, et cultiva tous les talents qui pouvaient le rendre digne et capable d'un si haut ministère. 2° Elevé dans la suite à l'éminente dignité du Diaconat, il en exerça les fonctions avec le zèle et la fidélité qui pouvaient les rendre glorieuses à l'Eglise et utiles à ses frères. C'est ainsi qu'il a glorifié Jésus-Christ par sa vie: *Magnificabitur Christus.*

Quoiqu'il soit toujours glorieux d'aimer et de pratiquer dans un âge tendre la sagesse et la vertu, convenons qu'il est moins rare et moins pénible de s'y livrer, lorsqu'elle se livre elle-même à nos premiers regards, et qu'on la trouve en naissant justifiée par l'exemple de ses parents et de ses proches, tels étaient les premiers siècles de l'Eglise, où le sang encore fumant de Jésus-Christ répandait avec plus d'abondance sa grâce et sa vertu sur son héritage. Les chrétiens attentifs et vigilants, portaient d'ordinaire du berceau leur innocence jusqu'au tombeau. Liés par une charité réciproque, animés des mêmes motifs, soutenus des mêmes espérances, distingués par les mêmes vertus, ils formaient tous ensemble un peuple saint et choisi, dont les mœurs pures et irréprochables, après les avoir sanctifiés eux-mêmes, sanctifiaient encore leur postérité par l'attrait de l'édification, et par la force du bon exemple. Ce fut le précieux avantage que Dieu prit soin de ménager à l'illustre Vincent. Né dans le sein de la gloire, de l'opulence et de la piété tout ensemble, il dédaigne l'éclat et la fortune de ses pères, pour n'en recueillir qu'une succession d'innocence et de candeur. Ainsi loin de se laisser éblouir par l'opulence qu'il trouva dans sa maison paternelle, il ne fut frappé que des exemples édifiants qu'on lui donna. Il n'y puisa que l'amour de la sagesse, le détachement de la vie, et le désir du martyre. L'exemple des autres chrétiens qui faisaient autant de saints qu'ils formaient de sujets dans le christianisme, fortifièrent ces dispositions heureuses, et l'esprit de Dieu se hâta de les perfectionner. Ce ne peut être en effet que sous un aussi grand maître que le jeune Vincent eût fait d'aussi rapides progrès dans les voies de la grâce et de la sainteté. A peine laissa-t-il entrevoir les premiers rayons d'une raison naissante, qu'il montra une foi prématurée, capable de tout entreprendre et de tout supporter. Son nom même, dit saint Augustin, est un présage de victoire, et, jusqu'à ses amusements, tout annonce ses hautes destinées. Semblable à ce grain évangélique, qui dans sa mystérieuse petitesse, laisse entrevoir des espérances d'un accroissement qui doit l'élever au-dessus des plus hautes plantes, et dont les branches sacrées doivent même un jour préparer un asile aux oiseaux du ciel, de si beaux commencements attirent les regards de tous ceux qui chérissent la vertu; l'éclat en rejaillit sur toute l'Eglise de Saragosse. L'évêque Valère lui-même, cet homme apostolique en fut frappé à travers les voiles de l'enfance; il vit dans Vincent un courage héroïque qui promettait à l'Eglise un défenseur invincible. Comme un nouvel Héli, Valère se charge d'élever la jeunesse de ce nouveau Samuel. Il cultiva cette jeune plante, avant que le souffle du siècle ne l'eût flétrie; il édifia dans son cœur docile les vertus ecclésiastiques, sur la grâce et l'innocence baptismale qu'il avait conservée à l'ombre du sanctuaire: il répandit dans son âme encore tendre de précieuses semences de lumière, de sagesse et de fermeté, dont les fruits abondants devaient fructifier et consoler Israël dans les jours de sa tribulation. Valère ne tarda pas à changer ses leçons en actions de grâces; il comprit aisément que la sagesse éternelle l'avait prévenu, et que

son nouveau disciple, devenu celui de Dieu même, ne lui donnerait désormais d'autre soin que celui d'admirer et d'applaudir.... En effet, chrétiens, tout ce que les hommes ne peuvent pas donner, tout ce qui ne se voit point dans un âge tendre, et qu'on trouve rarement dans un âge avancé, on le vit avec joie dans le jeune Vincent : de grandes actions produites par des principes encore plus grands; un désir sagement curieux de tout connaître, avec une grande facilité de tout apprendre; une docilité parfaite à faire tout ce qu'on lui prescrit, avec un goût de préférence pour tout ce qui porte le caractère de la vertu; toute la vivacité du premier âge, avec toute la solidité d'un âge mûr; toute la simplicité de l'enfance, avec toute la prudence d'une vieillesse expérimentée : en un mot, un esprit, un cœur, des dispositions et des talents que Dieu communique à ces âmes d'élite, qu'il se plaît de montrer quelquefois au monde pour l'édifier et pour l'instruire, pour l'orner et le surprendre. Quelle consolation pour le saint prélat ! dès-lors il regarda Vincent non-seulement comme sa joie et sa couronne, mais encore comme le coopérateur de son ministère et l'appui de sa vieillesse chancelante. Vincent de son côté regarda Valère comme son maître et son père en Jésus-Christ. Valère reconnut tout le prix des vertus de Vincent; Vincent lui seul ne les aperçut pas : car ne croyez point, chrétiens, que la facilité de son génie et l'abondance de la grâce aient enflé son orgueil ou favorisé sa paresse. Ses progrès dans les vertus chrétiennes et dans les lettres saintes ne firent qu'acroître son amour pour la perfection et pour la science ecclésiastique; toujours même assiduité à l'étude, toujours même docilité pour son maître, toujours même application à la prière. Il eut toujours présente cette parole de l'Apôtre : que les ministres de Dieu doivent conserver les mystères de Dieu dans une confiance pure; que celui qui est saint se sanctifie encore de plus en plus; que celui qui est debout craigne une chute humiliante, parce qu'il porte un trésor précieux dans un vase fragile : c'est ce qui le rendit toujours vigilant sur lui-même, précautionné contre le monde, toujours propre, en un mot, à confondre cette jeunesse insensée, qui, par ses premiers égarements et ses premières folies, se prépare un reste de vie honteux, suivi d'une éternité plus malheureuse. Venez nous dire ensuite, mes frères, que l'innocence de la vie, et la gravité des mœurs, n'assujettissent point une brillante jeunesse. Venez nous dire qu'il est une saison pour les passions, et que la retenue ne devient une vertu que lorsque la succession des années en a fait une bienséance. Ah ! le Dieu que vous servez ne mérite-t-il donc que les tristes débris de vos passions ! et serez-vous plus dignes de lui, lorsque vous aurez plus longtemps vieilli sous le joug du monde? Ah ! c'est le véritable temps de se donner à Dieu dans cet âge encore susceptible du bien, où les premières mœurs décident presque toujours des mœurs de toute la vie : c'est le véritable temps d'étouffer dans leur origine des passions, qui, faute d'être réprimées à propos, ne se désaisissent presque jamais d'un cœur qu'elles ont surpris dans ses jeunes ans. C'est le temps de s'essayer à des combats plus violents que prépare le reste de la vie : c'est le temps de se préparer par l'étude de ses devoirs aux divers ministères que la Providence nous destine. Quels que soient les emplois qu'on doive remplir un jour dans l'Église ou dans l'Etat, dans la retraite ou dans le grand monde, ils ont chacun leurs écueils et leurs devoirs particuliers : on n'évitera ces écueils, et on ne remplira ces devoirs dignement, ni selon Dieu ni selon les hommes, si l'on ne s'y dispose par la sagesse et par la vertu. Si la pureté des intentions et l'innocence des mœurs ne sont les premiers degrés qui vous conduisent à des ministères respectables, attendez-vous à les souiller par le crime, et à les dégrader par la lâcheté. Soutenu par la vertu, vous serez supérieurs à vos emplois; affaiblis par le vice, vous les trouverez au-dessus de vos forces, vous y succomberez infailliblement. C'est parce que saint Vincent porte au diaconat une jeunesse pure, qu'il en remplit les sublimes fonctions avec un zèle et une fidélité qui les rendent glorieux à Jésus-Christ et utiles à ses frères.

Dans les premiers siècles de l'Eglise, il n'en était pas comme de nos jours; l'honorable, le riant, le commode et souvent le magnifique se trouvent aujourd'hui réunis dans les dignités ecclésiastiques : pour les obtenir, il ne faut quelquefois que l'artifice; pour les posséder en paix, un grand amour de soi-même; et pour les désirer, une grande témérité. Au contraire, l'Eglise eût rougi de consacrer, par ses dignités, la mollesse des lâches, ou l'orgueil des ambitieux. Elle n'avait garde d'ériger en maîtres dans les voies du salut, des hommes qu'elle n'eût pas reconnu pour des modèles; elle eût regardé comme des ministres imparfaits ceux qui n'auraient pas été de parfaits chrétiens. C'est donc faire un grand éloge d'un homme, de dire qu'il était diacre dans ces jours heureux. Sa place ne faisait pas son mérite, mais le supposait infailliblement; parce qu'une application infatigable au travail, un détachement entier des douceurs de la vie, un généreux mépris de la mort, étaient les seuls degrés par où l'on y montait. Ce fut à ces qualités éprouvées et reconnues dans Vincent, que Valère accorda la dignité de diacre dans l'Eglise de Saragosse. Si c'est une gloire pour Vincent d'avoir été jugé digne d'un si haut ministère, c'est en même temps un courage héroïque à lui, d'avoir accepté ce même ministère, qui ne lui promettait que des sollicitudes, des travaux et des périls; ce sont ces travaux, ces périls qui décident de sa soumission, et qui déterminent son zèle. Il voit dans les fonctions dont il est chargé, l'obligation de soulager, de consoler les fidèles, sans autre consola-

tion pour lui-même que d'être utile à l'Eglise. Dans cette disposition, je le vois porter ses pas partout où les besoins de ses frères l'appellent, recueillir avec empressement les richesses de l'Eglise confiées à ses mains, en user lui-même avec une scrupuleuse économie, et les distribuer aux autres avec une prudente libéralité. Car, vous le savez, mes frères, l'Eglise n'a de richesses que pour la subsistance des pauvres : ce n'est qu'à titre de pauvres que les ministres eux-mêmes peuvent prendre en tremblant de quoi soutenir une vie simple et frugale, qui partout doit retracer la vie de Jésus-Christ, qui n'eût pas où réposer sa tête. C'est pour la dispensation de ses richesses que furent d'abord établis les lévites. Ils sont proprement par état les pères de tous les fidèles, les économes des pauvres, les consolateurs des affligés. Plus les besoins et les afflictions se multiplient dans l'Eglise, plus ils doivent multiplier leurs sollicitudes et leurs soins. Jugeons là-dessus, chrétiens, du zèle et de l'activité de Vincent, dans un temps où les chrétiens, partagés entre la frayeur et l'indigence, placés entre le glaive et la faim, n'avaient pour dépositaires de leurs larmes, ou que les antres de la terre qui leur servirent d'asile, ou les prisons publiques où leur attachement à la foi les avait conduit. Quelle application, et quelle dextérité fallait-il pour faire venir jusques-là les secours nécessaires! Mais la charité peut tout, et le saint lévite en est embrasé. Point de retraites si obscures qui dérobent quelqu'indigent à sa vigilance ; point de besoins si pressans, où le secours soit venu trop tard ; point de chrétien proscrit et dépouillé, qui trouve l'écueil de sa foi dans le débris de sa fortune. De tendres pressentiments de son cœur annoncent au saint lévite les besoins les plus secrets; il sait opposer de pieux artifices aux ordres violents du persécuteur. Malgré les défenses d'un Achab, je le vois, nouvel Abdias, prendre, à la faveur des ténèbres, la route de ces sombres retraites, où cent prophètes du Seigneur se sont cachés. Je le vois entrer dans ces demeures ténébreuses, portant avec lui les rafraîchissements et l'abondance, répandant la joie et la vie dans ces séjours de tristesse et de mort, essuyant les larmes amères des uns, soutenant la foi chancelante des autres, se rendant participant des souffrances de tous, pourvoyant à leur salut, comme à leur subsistance temporelle ; n'en sortant enfin qu'après les avoir tous consolés, tous rassurés, tous raffermis dans la foi. Ce qu'il fait aujourd'hi, il se propose de le faire demain ; ce qu'il fait dans un lieu, il se dispose à l'aller faire dans un autre; ce qu'il fait dans les cavernes, il trouve le secret de le faire dans les prisons; il ose le faire dans la ville et dans les maisons de Saragosse. Ses aumônes, comme un fleuve intarissable, coulent partout, la seule impossibilité peut en suspendre le cours ; et pour savoir tout ce qu'il a fait, il suffit de savoir tout ce qu'il a dû et tout ce qu'il a pu faire.

Sorti de ces sombres retraites, va-t-il attendre dans une paisible demeure que la nuit le rappelle vers ses frères proscrits ? non, chrétiens, ce n'est ni pour un temps de persécution, ni pour un cœur comme le sien, que sont faits le repos et la tranquillité. Le jour ne le ramène dans Saragosse, que pour y porter aux pieds des autels, les vœux et les larmes des fidèles qu'il a soulagés, pour accompagner Valere à la célébration des saints mystères, ou pour annoncer la parole sainte que l'Evêque avait confiée à sa bouche plus éloquente et plus diserte que celle du saint vieillard. Les plus légitimes préjugés nous donnent lieu de croire qu'il remplit ce ministère avec tout le succès et la dignité qu'on devait en attendre. Instruit par un homme apostolique, il reçut la plénitude de son esprit; appliqué, dès ses plus jeunes ans, à l'étude des Livres saints, il en possède toute la doctrine; appuyant ses paroles de ses exemples, il ne pouvait que produire des fruits abondants. Car n'en doutons pas, mes frères, lorsque les mœurs assortissent la doctrine, les discours trouvent dans les cœurs une voie toute frayée à la persuasion. C'est ce qui conciliait à saint Vincent la soumission et la docilité des peuples de Saragosse.

Qu'il serait à souhaiter pour l'Eglise, qu'elle pût aujourd'hui compter plusieurs ministres pareils, qui d'une part fissent honneur à l'Evangile par la sainteté de leur vie, qui de l'autre portassent pour eux-mêmes des mains circonspectes et timides sur les revenus ecclésiastiques, et des mains libérales et prodigues pour les pauvres! Mais, que dis-je! grâces au ciel, il en est encore, et nous les connaissons. Ne nourrissons donc pas ici notre malignité naturelle : n'armons pas la censure et la critique contre les ministres sacrés dans le lieu même destiné à inspirer le respect qui leur est dû, à la face du Sanctuaire. N'en découvrons pas les humiliations ; tournons nos réflexions sur nous-mêmes : apprenons à profiter des ressources que Dieu laisse encore à notre religion.

Oui, mes frères, il est encore parmi les ministres sacrés, de fidèles dispensateurs des biens de l'Eglise, qui répandent leurs cœurs par une vertu bienfaisante : mais si les besoins se multiplient malgré leurs pieux efforts, si les effusions de leur charité ne répondent pas aux tendres sentiments de leurs cœurs; c'est vous-mêmes, mes frères, qu'on doit en accuser.

Dans la primitive Eglise, les oblations des fidèles opulents, étaient la ressource des fidèles indigens ; elles ne faisaient que passer par les mains des pasteurs et des lévites, qui faisaient rentrer dans la charité ce qui venait de la charité, et qui, juges par état des vrais besoins, donnaient à propos et avec discernement, selon les circonstances et les temps. Successeurs de la foi des premiers fidèles, soyez donc aussi les imitateurs de leur charité; commencez par vous interdire toutes dépenses superflues et mondai-

nes; confiez-en le prix à des ministres fideles, qui n'ont souvent à donner à l'affliction et à l'indigence que des consolations et des larmes stériles : eux seuls peuvent parfaitement les connaître et les discerner; mais eux seuls, avec les plus sincères désirs, ne peuvent entièrement les soulager. Dieu bénira sans doute la disposition secrète de leur cœur; mais il réprouvera la dureté du vôtre, qui tarit la source de leurs bienfaits. La même instruction qu'on vous donne ici par rapport aux dispensateurs des biens de l'Eglise, on peut vous la donner à l'égard des prédicateurs de sa doctrine. Si l'Eglise n'a plus de Vincent pour annoncer la parole sainte, elle a néanmoins des ministres évangéliques qui la prêchent dans toute sa pureté. Le relâchement des mœurs n'a jamais prévalu sur l'autorité de la morale chrétienne; nous parlons comme dans les premiers siècles, et nous supposons que vous croyez de même. La tiédeur même et la lâcheté de notre vie ne retiennent point dans notre bouche la vérité captive, et ne doivent pas suspendre ses effets sur vos esprits et sur vos cœurs. Ce ne seront pas nos actions, mais nos paroles qui vous jugeront; ce n'est pas notre vie, mais notre doctrine que nous vous proposons; une doctrine après tout qui nous confond n'en est que plus frappante dans notre bouche, parce qu'elle est moins suspecte de prétention et d'intérêt. En vain vous rejetteriez-vous encore sur la bassesse de nos motifs, ou sur le défaut de nos talents. Que ce soit le zèle ou la gloire humaine qui nous anime, nous vous dirons toujours la vérité; ni la supériorité, ni la médiocrité des talents n'ajoutent ni n'ôtent rien aux maximes de Jésus-Christ: qu'elles soient énervées par des ornements affectés, ou dégradées par une basse négligence; qu'elles soient revêtues d'une écorce brillante ou grossière, elles sont assez sensibles et assez frappantes pour vous instruire et pour vous confondre. Après tout, mes frères, voulez-vous rendre notre ministère plus utile? Rendez-le par votre conduite et par vos dispositions plus consolant pour nous-mêmes. Ne portez point à nos discours un esprit distrait et un cœur envenimé, ou une indiscrète curiosité, ou une critique maligne. Voulez-vous contribuer à former de dignes ministres à l'Eglise? cessez d'affliger leur vertu par des exemples scandaleux : cessez d'affliger leur foi par les propos impies que vous osez tenir jusqu'en leur présence; cessez de leur faire baisser les yeux jusqu'aux pieds des autels, par l'affectation de votre indécence, et de votre mondanité; cessez de leur déprimer les avantages solides de leur état, et de leur vanter les douceurs réprouvées du vôtre; cessez d'attirer sur eux, par des mœurs corrompues, la malédiction de Dieu, qui vous menace de vous donner dans sa colère des prêtres et des ministres qui vous ressembleront, lorsque vous ressemblerez vous-mêmes aux nations les plus profanes. Souvenez-vous enfin, que comme les saints ministres font les peuples fidèles; les peuples fidèles font de saints ministres. C'est à la sainteté des chrétiens de Saragosse que Vincent fut accordé : c'est par un effet de leurs prières qu'il glorifia Jésus-Christ par sa vie, et qu'il l'a aussi glorifié par sa mort. C'est ma seconde partie.

### SECONDE PARTIE.

Que les serviteurs de Dieu combattent pour sa gloire, ou que Dieu travaille pour la gloire de ses serviteurs, il est toujours glorifié en eux. C'est ainsi, mes frères, que Dieu fut glorifié dans la mort de saint Vincent. 1° Dans le cours de son martyre il fit éclater une force invincible pour Jésus-Christ. 2° Après la mort du saint martyr, Dieu fit rendre à sa mémoire les honneurs les plus éclatants, qui n'ayant que Dieu même pour objet principal, concourent également à sa gloire : *magnificabitur Christus in corpore meo per mortem.*

La force et le courage furent toujours nécessaires pour remplir les devoirs de Chrétiens; mais dans les premiers siècles, ils étaient même nécessaires pour en porter le nom, qui seul était un crime chez les païens. Ils se faisaient une religion de persécuter les disciples de Jésus-Christ, de les détruire et les anéantir; c'était un cri général dans tout l'empire. Le sang le plus pur, le sang le plus noble, le sang le plus cher n'était pas épargné; tout cède à l'horreur de voir des chrétiens; il n'est point assez de supplices pour eux, et rien ne suffit à la haine qu'on leur porte : partout le fer, partout le feu, partout les croix et les tortures. Les villes nagent dans le sang des crhétiens, les ruisseaux en sont grossis, la terre en est abreuvée, et l'univers presque inondé. Quelle extrêmité pour les chrétiens! Ils se voient réduits à perdre la vie ou la foi, à mourir innocents ou à vivre criminels, à donner de l'encens aux idoles ou leur vie à Jésus-Christ, à ne trouver de sûreté que près des autels des faux-dieux; d'autres Juges que leurs persécuteurs, et d'autres justifications que l'apostasie. Des échafauts dressés, des bûchers allumés, des bourreaux irrités les avertissaien de chercher un asile; mais qui étaient ceux qui trouvaient cet asile? quelques chrétiens obscurs et inconnus qui se retiraient dans les antres et les cavernes de la terre. Mais pour les pontifes, les prêtres et les lévites, il n'était ni retraite ni sûreté. Les yeux vigilans du persécuteur savaient découvrir partout le mérite et la sainteté. Vainement Vincent eût-il voulu se soustraire aux regards ennemis : sa place et ses vertus eussent bientôt trahi sa précaution. Il ne lui restait que son courage invincible, et jamais martyr n'en eût tant de besoin, parce que jamais martyr n'eut tant d'épreuves à soutenir.

Chacun des justes dont parle saint Paul dans l'*Epître aux Hébreux*, a livré de violents combats pour la défense de la foi. Les uns, dit l'Apôtre, *furent chargés de chaînes, les autres enfermés dans les cachots; ceux-ci*

*déchirés par les verges, ceux-là disloqués sur les chevalets; certains percés par le fer, certains autres livrés aux flammes.* L'histoire de l'Eglise nous retrace de pareils supplices dans la personne de plusieurs de ses martyrs, qui les supportèrent séparément; mais elle nous les montre tous réunis et rassemblés dans l'invincible Vincent : et comme saint Paul a dit sans témérité de lui-même qu'il avait travaillé plus que tous les autres apôtres, nous pouvons aussi sans rien accorder à la prévention et sans rien ajouter à la vérité, dire que Vincent a souffert plus que tous les autres martyrs. On en a vu couverts d'ignominie pour la foi, mais sans passer par les supplices; on en a vu supporter des supplices, mais adoucis par une mort prompte et rapide; on en a vu supporter des supplices rigoureux, mais non pas nombreux, mais non pas plusieurs supplices réunis ensemble, moins encore plusieurs supplices prolongés pendant un long espace. Il était réservé à l'illustre Vincent de supporter avec toute la constance, toute la fermeté, toute la liberté que peut donner l'esprit de Dieu, un martyre uniquement singulier, commencé par les ignominies, continué par les supplices, augmenté par la succession des supplices, surpassé par la réunion des supplices, consommé par la durée des supplices et qui lui fait donner avec justice le titre glorieux de victime universelle. *Multiplex Christi victima.*

Martyre commencé par l'ignominie des supplices : arraché des bras des chrétiens de Saragosse, qu'il consolait, il est conduit à Valence, chargé de chaînes et commis à la garde de soldats barbares, gagés pour l'outrager. Mais les chaînes qui captivent son son corps, ne sauraient captiver son esprit: sous ces marques honteuses de servitude, règne encore une âme libre, un cœur généreux qui brave Dacien même jusque devant son tribunal. En vain le tyran emploie-t-il les reproches et les menaces; en vain le traite-t-il de rebelle et d'ennemi de l'Etat; le généreux martyr ne cède pas ainsi aux préludes des combats. Digne successeur des apôtres, incapable comme eux de rougir de l'Evangile, le saint lévite se rejouit d'être jugé digne d'essuyer des opprobres pour le nom de Jésus-Christ, *Ibant gaudentes a conspectu concilii.* (*act.*, V.)

Martyre continué par la rigueur des supplices. Représentez-vous, chrétiens, le martyr étendu sur le chevalet; la force des bourreaux et celle des machines se réunir pour disloquer son corps, Au milieu d'un silence sombre et féroce, sous les efforts redoublés, on entend en frémissant, les os se briser, se déboîter. Les spectateurs frissonnent et sont saisis d'horrenr. Les païens mêmes qui n'ont rien à craindre en sont effrayés; un seul est tranquille, un seul conserve un visage riant et serein. Peut-être pensez-vous que c'est le tyran qui s'applaudit des efforts de sa cruauté contre le saint martyr? Non, chrétiens, c'est le martyr lui-même qui applaudit au tyran et qui lui rend de sincères actions de grâces. « Vous seul, lui dit-il, avez su combler mes vœux : ne vous lassez pas de me tourmenter, que je ne me lasse moi-même de souffrir. Vous aurez plus tôt épuisé vos supplices, que vous n'aurez épuisé ma constance. »

Martyre augmenté par la succession des supplices. Le saint lévite ne survit à un tourment que pour renaître à un autre. A peine a-t-il respiré après le déboîtement de ses os, qu'il faut qu'il reprenne des forces pour offrir ses côtés aux peignes et aux ongles de fer. Inondé de son sang et déchiré de toutes parts, son corps qui n'est bientôt qu'une plaie, se dissout et tombe en lambeaux; mais son âme, dit saint Augustin, se fortifie de la faiblesse de son corps. Les forces des bourreaux sont épuisées et la constance du martyr ne l'est pas. On fouille jusque dans le fond de ses veines, jusque dans les replis de son cœur, quelqu'endroit faible qui chancelle et qui se démente et l'on n'en trouve pas. On étudie quelque moment, quelque situation où sa sensibilité se manifeste, et le martyr est en tout et partout toujours égal à lui-même. Les bourreaux se succédent et se relèvent, les tourments changent et se diversifient, le martyr ne change point de cœur.

Martyre surpassé par la réunion des supplices. Vous voyez ici le fer, le feu, les lames ardentes, les grils embrasés, la douleur et la mort sous mille formes différentes, agir ensemble et de concert contre le saint martyr. Jeté sur un lit de feu, il est déchiré par les pointes meurtrières dont ce lit est hérissé. Les pointes de fer ne suffisent pas; un brasier est allumé sous lui pour le consumer. Les flammes n'exercent-elles leur activité que sur un côté, des lames ardentes sont appliquées sur l'autre. Soupçonne-t-on quelque partie de son corps, d'échapper aux tourments, le sel jeté sur le feu, rejaillit dans ses plaies et y porte mille traits brûlants qui les renouvellent. C'est un assaut général qu'on livre à la foi du martyr; mais la foi du martyr suffit à tout et sait faire face à tout. Vous croiriez, dit saint Augustin, qu'il y a plusieurs corps qui se succèdent, ou plutôt que ses chairs une fois arrachées ou consumées renaissent et se reproduisent pour éprouver encore le fer et le feu. Ah! continue le saint docteur; est-ce un homme? est-ce un ange? est-ce une créature d'un ordre supérieur? Ce n'est ni un homme, ni un ange; c'est un Dieu, c'est Jésus-Christ même qui souffre dans le martyr et qui l'arme de sa force toute puissante : c'est lui que le martyr voit au plus haut des cieux; c'est à lui qu'il adresse un cantique de louanges; c'est vers lui qu'il porte des regards enflammés, comme pour tracer à son âme la route qu'elle doit tenir. Il semble qu'elle va briser ses liens, pour se réunir à son Dieu; mais il faut auparavant que ses mérites soient comblés par un martyre couronné par la longueur des supplices.

C'est ainsi que j'appelle cette mort lente qu'on lui prépare dans une obscure prison.

semée de pointes et de fers aigus, où, de quelque côté qu'il se tourne, quelque situation qu'il choisisse, il se trouve assiégé par la douleur, ne changeant de place que pour changer de tourment. Ce ne sera cependant pas là qu'il terminera ses jours. Le lieu même qui doit rouvrir et multiplier ses plaies, les voit guérir et fermer toutes par le secours d'en-haut, et ce ne sera que dans les délices que le martyr terminera ses combats.

Oui, mes frères, un lit dressé pour la mollesse et la volupté, c'est le dernier théâtre de ses combats et de ses victoires. Unique et singulier dans le cours de son martyre, il est également distingué dans les circonstances de sa mort. Les autres meurent par l'excès de leurs tourments; celui-ci meurt par la crainte des plaisirs. Les autres meurent lorsque les forces du corps leur manquent; celui-ci meurt lorsque les supplices manquent à son courage. Vincent n'a plus à souffrir, Vincent n'a plus à vivre. Or, ne pouvoir mourir dans les tourments, ne pouvoir vivre dans les délices, l'un et l'autre sont également glorieux, et l'un et l'autre se réunissent dans notre illustre martyr.

Ne me reprochez pas en secret, mes frères, d'avoir trop longtemps fixé votre attention sur des objets sanglants et terribles : plus le saint martyr a soutenu de supplices, plus il est de notre ministère de les faire valoir, parce que sa gloire et ses mérites se mesurent sur ses combats et sur ses triomphes. Il n'en est pas, dit saint Basile, de ceux qu'on sacrifie à la religion chrétienne, comme de ceux qu'on abandonne à la sûreté publique. Le crime de ceux-ci répand l'opprobre et l'horreur sur leur mort; mais les martyrs de Jésus-Christ décorent leurs tourments par leur vertu. Nous mêlons leurs souffrances à leurs louanges; nous regardons leur mort comme leur couronne, nous battons des mains pour leur applaudir pendant leurs combats. Nous nous réjouissons et nous trésaillons de joie sur leur tombeau, nous recueillons les débris de leur martyre, comme de précieuses dépouilles. Des liens brisés, de glaives émoussés, des verges usées, des ongles de fer forcés sur leurs corps défigurés, nous en érigeons des trophées, nous leur dressons des autels. C'est dans cet esprit, mes frères, que les premiers chrétiens se retraçaient les souffrances de ceux qui les avaient précédés dans la confession de la foi. Dans leurs assemblées, pendant les sacrés mystères, ils lisaient et relisaient les actes de leur martyre : et tant de supplices supportés, loin de les affliger, les consolaient; loin d'amortir leur courage, le ranimaient. Ils se sentaient saisis d'un saint transport qu'il fallait souvent modérer : ils appelaient la mort par leurs vœux; les ordres seuls de l'Eglise les empêchaient de l'aller chercher. Ils bravaient les tyrans dans leur cœur; ils affrontaient les tourments lorsqu'ils s'offraient : s'ils ne pouvaient obtenir d'expirer pour Jésus-Christ, ils étaient déterminés du moins à ne vivre que pour lui, et à remplacer par leur ferveur et leur fidélité, le martyre qui manquait à leurs désirs. Et voilà les dispositions que doit produire en vous le spectacle qu'on vient d'exposer à votre piété. Il faut que les combats que saint Vincent vient, pour ainsi dire, de livrer, devant nous, nous portent à combattre désormais plus généreusement contre ce qui s'oppose à notre salut; que le sang de cette illustre victime qui vient de couler à nos yeux, excite notre paresse et notre langueur, qu'il produise en nous des effets, et non de simples désirs du martyre. Je dis des effets : car il est un martyre de foi, comme un martyre de sang. Quoique les persécutions aient fini, tout fidèle n'en est pas moins obligé d'être un témoin de Jésus-Christ. La paix de l'Eglise n'ôte rien à la foi, non plus qu'à ses obligations. La vie chrétienne est toujours une vie de combat, de tentation et de souffrance. Le chrétien est toujours un martyr qui doit mourir chaque jour pour Jésus-Christ; il faut en tout temps qu'il perde son âme pour la gagner. Je dis encore de ne pas nous borner à de simples désirs du martyre. Vous enviez quelquefois, mes frères, le bonheur de ceux qui ont répandu leur sang pour Jésus-Christ; il nous paraît heureux d'acheter par des tourments rapides, un royaume éternel; et vous croiriez déjà le tenir, s'il s'offrait une occasion favorable de livrer votre vie pour la foi. Mais apprenez que votre cœur se fait illusion pour s'endormir plus paisiblement dans une fausse sécurité. Quoi! vous n'avez pas le courage de vivre en chrétien, et vous croyez avoir le courage de mourir en martyr? Non, le martyre est la récompense d'une mortification continuelle. C'est par des combats journaliers, que les martyrs ont préludé à leur dernier triomphe. Montrez-moi des chrétiens qui aient fait succéder à une vie lâche et mondaine une confession généreuse de leur foi. Pour un dont l'exemple pourra nous frapper; je citerai, moi, cette multitude de demi-chrétiens dont parle saint Cyprien, qui, par une vie pareille à la nôtre, s'étaient insensiblement frayé une voie secrète à l'apostasie. Voulez-vous donc rendre vos dispositions sincères devant Dieu? recevez avec soumission les disgrâces qu'il vous ménage; accomplissez avec fidélité les devoirs rigoureux que ses lois vous imposent. Ce n'est pas le sacrifice de votre vie, mais de vos passions qu'on exige pour le moment présent. Par ce sacrifice de vos passions, vous vous disposerez à sacrifier votre vie, s'il le faut : c'est ainsi que s'y disposa saint Vincent, et c'est ce qui lui attire le culte et l'hommage des chrétiens, qui se rapportent essentiellement à Dieu, le glorifiant dans son martyr.

Une tradition de respect et de vénération s'est perpétuée jusqu'à nous dans l'Eglise, pour les premiers chrétiens qui l'édifièrent par leurs exemples; plus ils sont éloignés de nous, plus ils avoisinent les temps des apôtres, et plus leur mémoire nous est chère et vénérable. Ils nous paraissent plus respectables encore, lorsqu'ils ont fait une

profession plus particulière d'une piété sublime; mais lorsqu'ils ont couronné leur vertu par le martyre, et qu'après avoir soutenu leur foi par leurs œuvres, ils l'ont signée de leur sang, l'Eglise n'a pas d'honneurs suffisants à leur rendre; elle croit avoir épuisé ses éloges et comblé leur gloire en les appelant martyrs : *Predicavi martyrem, laudavi satis.* C'est par tous ces titres que l'Eglise décerne à saint Vincent des honneurs d'autant plus solennels, qu'il tient un rang plus distingué parmi les chrétiens, parmi les lévites et parmi les martyrs. Valence qu'il décora par sa mort, s'efforça d'abord de lui rendre la gloire qu'elle en avait reçue. Elle rendit honneur à tout ce qui appartenait au martyr, à son nom, à sa mémoire, à ses paroles devant le tyran, à ses cendres, à tout ce qui avait reçu quelqu'impression de son martyre. Sur le théâtre de ses combats et de ses victoires, les chrétiens élevèrent un temple qui fut le premier monument de leur vénération. Saragosse qui le vit naître, devint bientôt l'émule de Valence qui l'avait vu mourir; ces deux villes célèbres se disputèrent longtemps la gloire de l'honorer davantage. De ces deux villes d'Espagne, son culte se répandit dans tout le monde chrétien. Le jour de son martyre devint pour l Eglise universelle un jour particulier de triomphe. Les plumes les plus savantes furent consacrées à son histoire et les bouches les plus éloquentes à son éloge. C'est saint Augustin qui, dans les magnifiques éloges qu'il en a faits, nous apprend que de son temps, dans tous les lieux de la terre où Jésus-Christ était adoré, le nom de saint Vincent y avait pénétré à la suite de celui de Jésus-Christ. C'est lui qui le propose à tous les états comme un modèle accompli de toutes les vertus, et conformément aux paroles de saint Augustin, tous les hommes de tous les états, tous les âges et tous les sexes, dans le christianisme, se sont réunis à glorifier saint Vincent. Malgré la révolution des années qui altère tout, les mêmes sentiments se sont conservés pour le saint martyr; ceux qui nous ont précédés, nous les ont transmis; nous les avons, et nous en ferons part à ceux qui viendront après nous, afin qu'ils les fassent passer eux-mêmes à ceux qui les suivront, jusqu'à la dernière consommation des temps. Avec les siècles s'est accru le culte du saint lévite; avec son culte se sont multipliées ses solennités; avec ses solennités se sont multipliés les monuments de sa gloire. Un des plus augustes, sans doute, c'est le temple célèbre que les premiers siècles de la monarchie virent élever; le sacerdoce et la royauté s'y réunirent pour honorer de concert la mémoire du saint martyr : Childebert y consacra sa puissance et Germain son ministère. Pour que les vertus et les lumières de Vincent se perpétuassent avec les siècles, ils destinèrent à son culte des hommes éclairés et religieux, capables de retracer dans leurs mœurs et dans leurs écrits la foi que le martyr avait soutenue par sa constance, et grâce à votre miséricorde, ô mon Dieu, les vœux du prince et du prélat n'ont pas été frustrés. Ainsi le Seigneur est-il honoré dans son invincible martyr, non-seulement par le zèle de ceux qui servent ses autels, mais encore par la piété de tous ceux qui vivent à l'ombre de son temple, où nous les voyons rassemblés pour lui rendre à l'envi de sincères hommages.

Oui, mes frères, si les saints sont encore sensibles à ce qui se passe sur la terre, si l'illustre martyr que vous honorez ensemble, daigne du sein de sa gloire jeter les yeux sur ce temple où vous êtes assemblés en son honneur, il regardera, sans doute, avec complaisance l'encens que vous brûlez sur ses autels et les fleurs que vous répandez devant une partie de ses cendres. Continuez-lui donc des honneurs si bien mérités et bien plus avantageux pour vous que glorieux pour lui. Mais souvenez-vous, dit saint Chrysostôme, qu'il faut s'abstenir d'honorer les saints, ou qu'il faut s'efforcer de les imiter; qu'il faut cesser d'applaudir à leur gloire ou aspirer à la mériter. Quand je dis aspirer à mériter leur gloire, je n'entends pas précisément cette gloire durable et passagère tout à la fois qu'on leur rend sur la terre. Peu nous importe, après tout, qu'on grave nos noms dans les fastes publics, pourvu qu'ils soient écrits dans le livre de vie. Mais la gloire à laquelle nous devons aspirer, c'est le ciel, où Dieu même daignant partager la sienne avec les bienheureux, les comble par sa seule présence de tous les biens et de toutes les délices qui peuvent satisfaire leur cœur pour jamais. Travaillez à vous l'assurer, mes frères, selon les exemples et sous les auspices de l'illustre Vincent; selon ses exemples, puisque Dieu vous le propose aujourd'hui pour modèle; sous ses auspices, puisque Dieu vous l'a donné pour protecteur. Imitez ses vertus pour vous rendre dignes de sa protection, et servez-vous de sa protection pour vous mettre en état de bien imiter ses vertus et d'obtenir sa récompense dans l'éternité bienheureuse que je vous souhaite. Ainsi soit il.

## PANÉGYRIQUE III.

### SAINT THOMAS D'AQUIN.

Proposui sapientiam adducere mihi ad convivendum, et habebo propter hanc claritatem ad turbas, et in conspectu potentium admirabilis ero. (*Sap.*, VIII.)

*Je me suis proposé de prendre la sagesse pour compagne de ma vie ; elle me rendra illustre parmi les peuples, et je ferai par son moyen l'admiration des grands.*

Ainsi par une noble inclination et par une heureuse expérience, parlait autrefois cet homme fameux dont la sagesse et la lumière firent l'admiration d'Israël; et c'est ainsi qu'après lui pensa le célèbre Thomas, en qui furent réunies toutes les vertus chrétiennes et religieuses, toute la science divine et profane; qui, par le mélange le plus brillant de lumière et de sainteté, fut dans ses jours l'ornement de l'Eglise, la gloire de l'ordre de Dominique, l'Ange de l'école, la

merveille des derniers temps, le modèle des siècles à venir. Ainsi, dis-je, pensa ce grand homme dont le nom seul est un éloge; ainsi le pratiqua-t-il, ainsi parvint-il à cette gloire immortelle qui semble s'accroître de jour en jour: ***Proposui sapientiam adducere mihi ad convivendum, et propter hanc habebo claritatem ad turbas.***

Affranchi des préjugés du vulgaire, il estima la sagesse seule digne de ses empressements. Ni les plaisirs du premier âge, ni les dignités d'une naissance illustre, ni la violence d'une injuste persécution, ni les attraits d'une volupté séduisante, ni les exercices laborieux d'une pénitence austère, ni les applaudissements de l'univers étonné ne purent le séparer de cette aimable sagesse qu'il avait choisie. Il se servit de tous ces objets divers pour lui faire autant de sacrifices, pour lui donner autant de preuves de la sincérité de son amour et pour laisser à la postérité la plus reculée autant d'exemples de fidélité, dignes d'êtres célébrés par les sages de génération en génération : ***proposui sapientiam adducere mihi.*** Attentive à reconnaître un amour si tendre et si constant, la sagesse divine dirigea ses pas et l'éclaira dans ses recherches; elle ouvrit en sa faveur les trésors précieux de science et de vérité qu'elle semble recéler pour les autres hommes. Secrets de la nature, mystères de la religion, élévation de pensées, pureté de lumière, force de raisonnement, elle en enrichit abondamment l'esprit de Thomas. Elle le rendit capable de fournir aux conciles leurs décisions, à l'Eglise ses prières, aux fidèles la règle de leur croyance, aux écoles leurs sentiments; et, par toutes ces glorieuses prérogatives, elle le rendit illustre dans toute la terre : ***et propter hanc habebo claritatem ad turbas et in conspectu potentium admirabilis ero.***

En un mot, Thomas aima la sagesse, et la sagesse aima Thomas. Thomas honora la sagesse en s'y consacrant tout entier, et la sagesse honora Thomas en le rendant célèbre par sa doctrine. Nous verrons donc, dans la première partie de ce discours, l'amour de Thomas pour la sagesse évangélique, et dans la seconde, la gloire dont il éclate dans l'Eglise, par la doctrine que lui communiqua la sagesse éternelle. ***Ave, Maria.***

### PREMIÈRE PARTIE.

S'il fallait juger des saints par des prédictions glorieuses ou pronostics favorables, je parlerais du portrait prophétique qu'un solitaire respecté fit de la grandeur future de Thomas encore renfermé dans le sein de sa mère. Je parlerais de cette circonstance mémorable où on le vit comme Ezéchiel se nourrir avidement de la sainte parole et se l'incorporer avec le lait comme un germe d'immortalité qui le fît croître en grâce aux yeux de Dieu, à mesure qu'il avancerait en âge aux yeux des hommes. Je rapporterais d'autres faits surprenants et miraculeux et je vous demanderais : Que pensez-vous, mes frères, d'un enfant qui, dès l'aurore de sa vie, donne de lui-même des préjugés si favorables?

Mais des objets plus glorieux pour lui et plus instructifs pour nous doivent attirer ici votre attention. Ce ne sont pas de simples pronostics que nous devons admirer, mais un amour pour la sagesse dont tous les traits nous sont marqués dans l'Ecriture par le doigt de Dieu même. 1° Amour pour la sagesse qu'il a cherchée dès l'âge le plus tendre : ***Hanc amavi et exquisivi a juventute mea.*** (*Sap.*, VIII.) 2° Amour pour la sagesse, qui se soutient avec force, malgré les attraits et les persécutions du siècle : ***Super speciem et salutem dilexi illam.*** (*Ibid.*) 3° Amour pour la sagesse, qui tend et qui parvient à sa plus haute perfection : ***Et venit in me spiritus sapientiæ.*** (*Ibid.*) Ferveur, courage, fidélité persévérante, tout se trouve et tout nous instruit donc dans la conduite de saint Thomas dont nous honorons aujourd'hui la mémoire.

Issu de l'illustre maison des comtes d'Aquin, il reçut, en naissant, des qualités conformes à la noblesse de son sang et à la grandeur de ses destinées. Son corps est à peine formé qu'il laisse entrevoir, à travers les nuages de l'enfance, de nobles inclinations, qui, cultivées par une éducation chrétienne, devinrent dans peu saintes et religieuses. Car ne pensez pas, messieurs, qu'aveuglé par une tendresse indiscrète, ou entraîné par des exemples pernicieux, le comte d'Aquin ait élevé le jeune Thomas comme on élève parmi nous les enfants d'une certaine naissance; à peine les a-t-on remis entre les mains du ministre qui les consacre à Jésus-Christ par le baptême, qu'on le lui enlève pour les immoler au démon par une éducation tout profane : on les rend impies selon l'Evangile, pour les rendre polis selon le monde. C'est son amour qu'on leur insinue; ce sont ses maximes qu'on leur apprend; et trop content d'une teinture superficielle de religion, qu'on leur donne par bienséance, on répand dans leurs cœurs encore tendres, de funestes semences d'orgueil, d'amour propre et de mollesse, qui, croissant et pullulant avec leur âge, ne finissent, hélas! trop souvent qu'avec leur vie.

Ce ne fui pas, dis-je, a conduite insensée du comte d'Aquin à l'égard de Thomas. Tremblant pour l'innocence de ce fils chéri, il se hâte de le dérober à la malice du siècle et de le cacher à l'ombre du sanctuaire. Plus jaloux de voir en lui une religieuse simplicité qu'une politesse mondaine, ce nouvel Elcana se prive avec joie de son jeune Samuel pour le remettre entre les mains fidèles d'un autre Héli, qui, sur la fameuse montagne de Cassin, formait au Seigneur un peuple saint et parfait. Que ce lieu saint fut favorable au jeune Thomas, et qu'il y fit de rapides progrès dans la connaissance et l'amour de la sagesse! L'antiquité vénérable de ce célèbre monastère; le souvenir récent de tant de grands hommes, qui, par leurs

vertus, avaient consacré cette montage, et l'avait illustrée par leur savoir; leurs cendres précieuses, qui d'une voix muette, mais éloquente, prêchaient sans cesse la science et la piété; l'exemple journalier de plusieurs saints religieux, dignes successeurs de leurs Pères, et dignes modèles de ceux qui devaient les suivre, étaient pour le saint enfant autant de portes par où la sagesse éternelle s'insinuait dans son cœur, et autant de motifs pressants dont il se servait lui-même pour s'exciter à l'amour de cette adorable sagesse. Quelles preuves convaincantes donne-t-il de cet amour, et de l'ardeur avec laquelle il la désirait, lorsque, dégoûté des frivoles amusements de son âge, il cherche, tantôt dans les livres saints, et tantôt dans la bouche de ses maîtres la connaissance de Dieu, de la religion et de ses mystères! lorsque, prosterné sur le pavé du temple, il consacre à cette sagesse les prémices de son cœur et de ses actions; qu'il la réclame avec instance pour être la compagne de sa vie, la lumière de ses pas, l'âme de ses résolutions, le principe de ses actions, la fin unique de ses entreprises! Il ne fut pas frustré de son attente, messieurs : cette sagesse d'en haut, qui inspire les bons desseins et qui les couronne, répondit à l'empressement qu'il avait pour elle; elle combla les vœux du saint enfant, et les rendit plus ardents et plus sincères en les exauçant. Aussi ne fallut-il à son égard ni gêne, ni contrainte, ni ces manières, tantôt flatteuses et tantôt austères; toutes ces diverses formes qu'il faut prendre à propos pour l'éducation des autres enfants, furent superflues dans celle de Thomas. Ses maîtres, obligés de changer leurs leçons en actions de grâce, comprirent aisément que leur nouveau disciple, devenu celui de Dieu même, ne leur donnerait désormais d'autre soin que celui d'admirer et d'applaudir.

En effet, Messieurs, ce que les maîtres ne peuvent que cultiver, ou ce qui ne se voit pas dans les autres enfants, et qui se trouve rarement dans un âge avancé, ils le virent avec joie dans le jeune Thomas. Des actions de vertu pratiquées avec constance; des occupations utiles et sérieuses, soutenues sans inquiétude; une insatiable avidité pour le bien, un désir sagement curieux de tout connaître, un esprit supérieur aux difficultés, un goût de préférence pour tout ce qui porte le caractère de la vertu, une docilité qui écoute tout, une pénétration qui découvre tout, une mémoire qui retient tout, des interrogations sensées, et des réflexions judicieuses, toute la vivacité du premier âge avec la solidité d'un âge mur, toute la simplicité de l'enfance, avec la prudence d'une vieillesse expérimentée; en un mot, un esprit, un cœur, des dispositions et des talents que Dieu communique aux âmes d'élite, qu'il se plaît à montrer quelquefois au monde, pour l'édifier et l'instruire, pour l'orner et le surprendre.

Rappelé pour un temps dans la maison de son père, afin d'en être la consolation et la joie, le voit-on se démentir dans sa conduite et se relâcher de sa première piété? Non, Messieurs : même ardeur pour la prière, même application à l'étude, même retenue dans ses démarches, même régularité dans ses mœurs ; enfin, même empressement à rechercher la sagesse éternelle. Si quelque chose paraît en lui de nouveau, ce sont les effusions d'une industrieuse charité qui le porte à soulager la faim et l'indigence par de pieux larcins que la main du Seigneur autorise ensuite par des prodiges. Rassuré par le signe céleste, et secondé par la volonté d'un père compatissant, il fait de ce charitable exercice le délassement de ses études et de ses prières : laissant à ses frères le soin d'amasser des biens périssables, il prend celui de les distribuer en aumônes; et leur abandonnant les plaisirs de leur âge, il ne se réserve pour lui que le droit de consoler les affligés, de nourrir les faméliques, et de soulager les misérables.

Après avoir vu de si saintes dispositions, ne craignez pas, Messieurs, pour la vertu du saint jeune homme, lorsque vous le verrez au milieu de Naples distingué des grands, honoré des savants, respecté de tout le peuple; attendez-vous à l'y voir devenir le juge et le censeur du siècle plutôt que la victime de sa malice et de sa corruption. En vain le monde corrompu le flatte-t-il; il dédaigne ses fades douceurs : en vain la calomnie le déchire-t-elle; il dissimule sa malice : ses maîtres applaudissent-ils à ses talents? il rejette leurs louanges : les impies lui content-ils des fables? il leur oppose la solidité de la loi de Dieu : les mauvais exemples frappent-ils ses yeux? il en détourne ses regards : l'étude assidue déssèche-t-elle son cœur? il va puiser l'onction du Saint-Esprit dans une fervente prière : se sent-il ébloui par le flambeau de sa propre science? il se confond à la vue de sa corruption et de son néant. Ainsi se comporte Thomas dans un âge où l'on ne s'occupe que de ses divertissements et presque jamais de ses devoirs ; dans des écoles publiques où la dissolution se montre à découvert, et presque avec gloire, où la dissipation paraît nécessaire, la volupté permise, la vanité bienséante, l'ambition glorieuse; dans le lieu dangereux où mille objets criminels semblaient à chaque pas lui disputer le salut. Ainsi se comporta Thomas, toujours appliqué à la sagesse, toujours attentif à ses devoirs, toujours vigilant sur lui-même, toujours propre, en un mot, à confondre par sa conduite cette jeunesse insensée, qui, par ses premiers désordres et ses premières folies, se prépare un reste de vie honteux, suivie d'une éternité plus malheureuse.

Avançons, Messieurs, de lumière en lumière, et considérons sous un nouveau jour l'amour de Thomas pour la sagesse, qui s'y soutient avec courage malgré les attraits et les persécutions du siècle : *Super speciem et super salutem dilexi illam.* Peut-être, chrétiens,

ne serez-vous pas surpris de son courage après les preuves qu'il en a déjà données; mais vous serez sans doute étonnés du sujet de ses tentations et de ses traverses, plus encore de la part dont elles lui sont suscitées.

Détrompé depuis longtemps des objets passagers de la terre, Thomas, pour s'unir plus étroitement à la sagesse, se dérobe aux grandeurs mondaines qui l'attendent, et s'ensevelit avec elles dans l'obscurité d'un cloître de Dominique, qui remplissait alors toute la terre du bruit de son nom et de ses prodiges. La nouvelle de cet événement portée chez la comtesse d'Aquin changea bientôt en alarmes la joie qu'elle devait en concevoir, et déjà je la vois inquiète, agitée, courir vers le saint jeune homme pour le séduire et le détourner de son pieux dessein, lorsque, guidé par une sage défiance, il se prépare à chercher dans Paris un asile contre les injustes efforts de sa mère éplorée. Mais, hélas! prévenu lui-même par cette femme artificieuse et puissamment secondée, Thomas n'échappe aux poursuites d'une tendre mère, que pour tomber entre les mains de deux frères violents.

Représentez-vous ici, Messieurs, tout ce qu'ose entreprendre une humeur altière, qui se voit contredite et qui se sent appuyée; tout ce qu'une aveugle tendresse peut inspirer de violent pour seconder les desseins d'une mère éperdue; tout ce que l'orgueil ridicule de ne pas tenter en vain une entreprise, peut exécuter de plus barbare; c'est ce que les frères de Thomas mirent en usage pour vaincre sa constance. Mais représentez-vous en même temps un arbre planté le long des eaux, qui porte sa tête jusques dans les nues, et qui tient à la terre par de profondes racines : les flots qui le battent, loin de le renverser, ne font qu'entretenir la fraîcheur de ses feuilles; les aquilons et les flots qui l'agitent ne font rien que l'affermir sur son centre, et pas un de ses rameaux ne cède à la violence de la tempête. C'est la fidèle image de Thomas, persécuté par ses frères et combattu par ses proches. Couvert d'opprobres, il les supporte avec joie; dépouillé de ses habits par une violence sacrilége, il se revêt de leurs lambeaux comme d'un vêtement de gloire. Enfermé dans une étroite prison, il se console par la lecture des livres saints. Que les assauts se multiplient, que les agresseurs se succèdent, qu'on change de batteries, Thomas ne change pas de cœur. Que tantôt un parent cherche à l'attendrir par la consternation de sa famille; que tantôt une mère en pleurs baigne son visage de ses larmes; qu'aujourd'hui des frères en faveur lui dépeignent les dignités du monde qui l'attendent; que demain des sœurs artificieuses exagèrent les rigueurs de l'état qu'il embrasse : tous leurs efforts sont, à son égard, comme des flèches décochées contre un rocher par la main d'un enfant. Toujours également inflexible, il voit couler des larmes sans en être amolli; il entend des prières sans en être fléchi; il reçoit des caresses sans s'en être attiré; il essuie des outrages sans en être ébranlé; il voit sous ses yeux des plaisirs sans être ébloui ; il prévoit les rigueurs d'un nouveau genre de vie sans en être effragé.

Mais ce ne sont plus des larmes, des prières, des injures, des violences et des prisons qu'il te faut vaincre, ô Thomas! de nouveaux combats, de nouveaux aggresseurs t'attendent, et tu dois combattre aujourd'hui contre les puissances de l'air et des ténèbres, armées de ce que la chair et le sang ont de plus flatteur; hâte-toi donc de ceindre tes reins et de t'armer d'un bouclier de justice, afin de repousser, dans ce jour mauvais, les traits d'un ennemi d'autant plus terrible qu'il va se montrer sous une forme plus attrayante. Que pensez-vous, Messieurs, que soit cet ennemi si redoutable? C'est une de ces personnes qu'on ne redoute pas assez, et qu'on ne recherche souvent que trop; c'est une de ces personnes qu'un long usage du mal, beaucoup d'audace et quelques traits d'une beauté vénale rendent habiles dans l'art infâme de séduire, et capables de renverser la vertu même; c'est, dis-je, une de ces femmes à jamais détestables, qui, gagnée par l'argent et conduite par le vice, s'introduit et s'enferme dans la chambre du jeune Thomas, dans l'espoir et dans le dessein de lui ravir le plus précieux ornement de sa jeunesse.

A ce spectacle, que fera Thomas? Fuira-t-il comme Joseph? Mais de fortes barrières lui interdisent la fuite. Criera-t-il comme Suzanne? Mais ceux qui pourraient l'entendre agissent de concert avec son ennemie. Détournera-t-il ses regards et ses pensées de l'objet détestable qui cause son effroi? Mais l'impudique qui le tente décoche contre lui les traits les plus perçants de l'amour profane. Enfin, il ne lui reste plus de ressource. Ah! c'en est donc fait, sa perte est assurée.

Arrête, esprit humain! suspends tes jugements précipités, et comprends au moins une fois la fausseté de tes conjectures, lorsque tu présumes de juger de la force de la grâce et de la vertu des saints. Non, Thomas n'est pas défait; il n'est pas même ébranlé. S'il se trouble, c'est par une juste indignation. S'il ne peut recourir à la fuite, il recourt à Dieu dans le fond de son âme. S'il est privé de l'assistance des hommes, Dieu le revêt de la force d'en-haut pour repousser le démon impur du midi, pour écraser l'aspic, pour fouler à ses pieds le dragon. Je le vois plus ferme que Joseph, plus hardi que Suzanne, aussi chaste que l'un et l'autre, combattre un excès d'effronterie par un excès de fermeté, armer ses mains victorieuses d'un glaive de feu, poursuivre et repousser son infâme ennemie, remporter ainsi le plus signalé de tous les triomphes, lorsqu'on pense à l'asservir sous le plus honteux de tous les liens.

Admirez-vous froidement le spectacle, pécheurs voluptueux, ou si vous rougissez de vous-mêmes? Et comment ne rougiriez-

vous pas? tout dépose ici contre vous : prétextes de jeunesse, de tempérament, de faiblesse, d'occasion, de violence, tout ce que vous alléguez si souvent se trouve confondu par la généreuse résistance de Thomas; tout vous accuse et vous condamne, et peut-être, hélas! rien ne vous y touche; et peut-être rien ne sera capable de triompher de la passion d'ignominie qui vous perd, qui scandalise vos frères et qui pénètre de douleur l'Eglise et la religion. Mais consolez-vous, Eglise sainte, et s'il en est de vous comme de Dieu, qui fait autant de cas d'un seul élu que de tout un monde, jetez les yeux sur Thomas d'Aquin, et vous essuierez vos larmes en le voyant, par sa fidélité, parvenir au faîte de la sagesse : *Et venit in me spiritus sapientiæ.*

Prendre en tout les desseins de Dieu pour règle et pour modèle; donner à chaque action le caractère de sainteté qui lui convient; proportionner sa conduite aux circonstances et prendre diverses formes selon les divers temps; embrasser les grandes choses avec courage; relever les médiocres par de grands motifs et les soutenir toutes avec une égale fidélité, c'est, dit saint Augustin, la perfection de la sagesse, et c'est où parvint le célèbre Thomas que nous honorons. Sous quelque rapport et dans quelque lieu que je le considère, l'histoire de sa vie me le représente comme un homme qui, par la pureté de ses motifs, l'ardeur de son amour, l'abondance de sa justice et la perfection de ses œuvres, se distingue parmi les sages et s'avance de lumière en lumière jusqu'à la clarté d'un jour parfait. Si je l'examine dans ses actions particulières, j'y vois un amour de Dieu, une haine pour son propre corps, qui le porte à l'épuiser par de longues veilles, à l'exténuer par des jeûnes fréquents, à l'accabler par des macérations effrayantes. Si je le suis dans son cloître et dans les exercices de religieux, j'admire une soumission aveugle qui lui fait respecter des supérieurs bien au-dessous de son mérite, qui lui fait écouter sans amertume des reproches sans justice, qui lui fait exécuter sans répugnance des ordres dignes de censure; un amour pour ses frères qui compatit à tous leurs maux, qui se prête à tous leurs besoins, qui supporte tous leurs défauts et qui se dissimule toutes leurs faiblesses; un silence profond, que le soupçon injurieux de stupidité ne peut interrompre; une oraison assidue, qui, dédaignant un sommeil nécessaire, ne cherche qu'à se reposer dans le sein de Dieu. Si je le contemple sur ses livres et dans ses travaux littéraires, combien suis-je édifié de ses études commencées par la prière, sanctifiées par la pureté des motifs, continuées malgré la fatigue et l'infirmité, soutenues par une humble déférence pour les anciens Pères, animées d'un esprit de paix qui redoute les divisions et les disputes, bornées par une prudente retenue, qui respecte les limites sacrées prescrites à la curiosité de l'homme, accompagnées d'une attention exacte à former le saint avant le savant, à puiser la lumière dans la charité, à porter dans ses mains le flambeau de l'une et de l'autre, afin d'édifier ses frères par ses exemples, en les instruisant par ses écrits. Le suis-je dans les temples et aux pieds des autels? Il m'y paraît animé de tous les sentiments que peut inspirer la foi la plus vive et la plus respectueuse : il s'abaisse avec Moïse, il adore avec Jacob, il aime avec l'épouse, il glorifie avec David, il contemple avec saint Paul.

C'est sans doute dans cette adoration assidue qu'il puisait cette humilité profonde, qui, dans un homme aussi distingué, est la preuve la plus convaincante d'une sagesse consommée. Non, Messieurs; que Thomas chaque jour célèbre avec un religieux tremblement les sacrés mystères, et qu'il assiste avec un pareil respect au même sacrifice qu'il vient d'offrir; qu'il passe plus de temps au pied des autels que sur les livres; que la majesté des rois ne puisse interrompre son recueillement ni suspendre son attention à Dieu, jamais il ne nous paraîtra ni plus sage ni plus grand que lorsqu'il gémit sous le poids de sa propre réputation, lorsqu'il désavoue dans le secret de sa conscience ce que la renommée publie à son avantage, et qu'il cherche dans l'examen de ses défauts à se refaire des applaudissements qu'il est forcé de recevoir; lorsqu'il souffre avec joie la grossièreté d'un frère rustique, dont il eût pu s'attirer les hommages par une seule parole; lorsqu'enfin il s'obstine à refuser le bonnet de docteur, dont le seul espoir en fait pâlir tant d'autres sur les livres. Ici, Messieurs, on a peine à reconnaître sa soumission et sa dépendance accoutumées; il s'oppose, il résiste, il sollicite ses amis, il presse ses supérieurs, il importune le ciel même pour détourner loin de lui cet honneur; forcé de l'accepter enfin, il faut du moins qu'il fasse éclater sa modestie en cédant la préséance au grand Bonaventure, qui, pénétré des mêmes sentiments, gardera la même conduite à l'égard de Thomas, donnant l'un et l'autre l'édifiant et rare spectacle de deux savants qui se défèrent la supériorité du mérite, et qui, respectant un maître dans un égal, remportent chacun de leur dispute l'inestimable prix d'une parfaite humilité.

Sa modestie forcée dans cette occasion, qu'on ne s'attende pas à la vaincre une seconde fois. Non, sacré pontife, ne pensez plus à récompenser son mérite par la pourpre et les prélatures : écoutez, et voyez-le aux pieds de Jésus-Christ, et vous comprendrez par sa prière et sa réponse que cet archevêché que vous lui destinez est sans attrait pour un cœur comme le sien. Que voulez-vous, Thomas, pour récompense de vos travaux? lui dit le Fils de Dieu. Que vous soyez mon héritage et mon salut, répond le disciple désintéressé. Quelle serait votre réponse, après des offres pareilles, chrétiens qui m'écoutez? Peut-être aussi grossiers que l'ancien peuple, demanderiez-vous la rosée du ciel pour fertiliser vos

campagnes, la graisse de la terre pour entretenir votre mollesse, les richesses de l'Egypte pour fournir à votre luxe, une postérité nombreuse pour flatter votre ambition ; enfin, comme vous ne désirez que la terre, vous ne demanderiez que des biens périssables ; et, comme la demande de Thomas est une preuve qu'il est déjà parvenu au faîte de la sagesse, les vôtres ne prouveraient que trop le peu de progrès que vous avez faits dans ses voies.

Mais jusqu'à quand, mes frères, jusqu'à quand retenus par la vanité, négligerez-vous cette sagesse évangélique, qui seule mérite tout votre empressement ? Qu'est-ce qui vous retient : craignez-vous les obscurités qui la voilent ? mais elle éclate d'une lumière étincelante à laquelle on ne peut se méprendre : *Clara est et facile invenitur ab his qui quærunt illam.* (*Sap.*, VI.) Craignez-vous pour la trouver qu'il en coûte trop à la nature ? mais celui qui veille pour elle dès le grand matin, ne supporte aucun travail : *Qui de luce vigilaverit ad illam, non laborabit.* (*Ibid.*) Hésitez-vous encore à faire le premier pas ? elle vous prévient, elle vous ouvre son sein : *Præoccupat qui se concupiscunt.* (*Ibid.*) Redoutez-vous la gêne et les rigueurs qu'il faut essuyer à son service ? mais sa conversation n'a point d'amertumes : *Nec habet amaritudinem conversatio illius.* (*Sap.*, VIII.) Les jugements insensés du monde vous détournent-ils de cette divine sagesse ? mais laissez dire ce monde réprouvé, et croyez à l'Ecriture qui nous dit que le désir de la sagesse est lui seul une prudence consommée : *Cogitare de illa sensus est consummatus.* (*Sap.*, VI). Croyez-vous ne pas trouver assez d'avantages auprès d'elle ? mais elle conduit au royaume éternel : *Deducit ad regnum perpetuum.* (*Ibid.*) Désirez-vous des richesses ? tout l'or du monde est méprisable à son égard : *Omne aurum in conspectu ejus arena exigua.* (*Sap.*, VII.) Soupirez-vous après les honneurs ? il n'en est point de plus solide que ceux qu'elle procure : *Innumerabilis honestas per manus ejus* (*Ibid.*) Et l'illustre Thomas dont nous honorons la mémoire, en est une preuve convaincante ; après avoir aimé la sagesse avec ardeur, elle l'a rendu célèbre par sa doctrine parmi les grands et les peuples : *Et habebo propter hanc claritatem ad turbas.*

## SECONDE PARTIE.

S'il est quelque chose capable d'illustrer un homme dans le monde et dans l'Eglise, c'est sans doute, Messieurs, une doctrine qui s'étend à tout, qui parle sainement de tout, et qui seule est capable de combattre tout ce qui s'oppose à la vérité. Telle est, Messieurs, la gloire dont la sagesse divine couronna saint Thomas. Elle l'orna d'une science universelle : *Dedit mihi omnium quæ sunt scientiam veram.* (*Sap.*, VII.) Elle lui donna une doctrine pure : *Acutus inveniar in judicio et in multitudine videbor bonus* (*Sap.*, VIII) ; une doctrine victorieuse de l'erreur : *In bello videbor fortis, et sermocinante me ori suo manus imponent.* (*Ibid.*) 1° Doctrine universelle ; 2° doctrine pure ; 3° doctrine victorieuse. Est-il rien de plus glorieux selon les hommes et selon les pensées de Dieu même ?

Qu'un homme excelle dans une science, c'est ce qu'on voit rarement, et ce qu'on admire toujours. Qu'un homme les possède toutes dans un degré supérieur, c'est ce qu'on aurait à désirer et ce qui n'arrive presque jamais. Enveloppés de ténèbres épaisses, et forcés d'aller à pas chancelants dans la plupart de nos recherches, il faut malgré nous-mêmes borner notre attention à très-peu d'objets, et si par une curiosité trop avide nous voulons étendre nos vues plus loin, nous risquons de tout ignorer en voulant tout apprendre.

Thomas, le seul Thomas, paraît exempt de cette humiliante loi. Eclairé de la sagesse d'en-haut, il porte ses regards sur tout ce que la nature se plait à nous voiler ; tout ce que cette sagesse elle-même a formé, il en découvre l'ordre, les causes, les progrès et les effets divers : *Dedit mihi omnium quæ sunt scientiam veram* (*Sap.*, VII.) Disposition du monde : *Dispositionem orbis terrarum* (*Ibid.*); vertus des éléments, vicissitude des saisons, révolutions des années, situation des astres, variété des plantes, instinct des animaux : c'est ce qu'il lit comme dans un livre par la lumière de la sagesse : *Quæcunque sunt omnium artifex docuit me sapientia* (*Ibid.*) ; c'est ce qu'il nous découvre et nous explique dans ses livres de physique, où le philosophe grec si vanté, reçoit un nouveau jour et de nouveaux ornements. Pensées des hommes, *cogitationes hominum*; leurs vices et leurs vertus, leurs passions et leurs crimes, le mérite ou le défaut de leurs œuvres, leur faiblesse et leur pouvoir soutenu de la grâce : c'est ce dont il nous instruit dans son *Traité des actes humains*, où tout ce qui regarde l'intérieur de l'homme est développé. Prudence dans les actions, sagesse du gouvernement, politique du ministère *Operum scientia et disciplina* : c'est ce qu'on admire dans ses livres de morale et dans les conseils salutaires qu'il donne aux rois, où tout respire le bon ordre et la vertu, où tout tend à la gloire des princes et à la félicité des peuples, où les secrets ressorts de la politique sont découverts, comme s'il eût toujours fréquenté les cours ; où la jurisprudence est mise dans tout son jour, comme s'il en eût fait son unique étude. Mais, lorsque dédaignant la terre, il s'élève aux sublimes mystères de notre religion, quelle multiplicité de connaissances fait-il éclater à nos yeux ? Est-il rien de caché pour lui de ce qui regarde les créatures spirituelles ? est-il quelqu'une de leurs qualités ou de leurs fonctions dont il ne soit en état de nous instruire ? Qu'est-il dans la Divinité que l'homme puisse envisager, qu'il n'ait pénétré ? Que ne nous apprend-il pas de la nature de Dieu, de ses attributs, de ses opérations, de la génération éternelle de son Verbe, de la procession de son esprit

et de son indivisible unité, dans la distinction réelle des trois personnes ; de sa grâce toute-puissante dans nos cœurs, et de ses diverses operations sur nos volontés; de ses décrets et de leur infaillible exécution ; de sa justice et de sa bonté, réglée l'une et l'autre par sa sagesse ?

Ouvre-t-il les divines Ecritures : il dévore ce livre saint, il le change en sa propre substance, et le faisant passer par sa bouche, il le rend plus doux que le miel ; vous diriez que l'Agneau mis à mort lève en sa faveur les sceaux de ce livre adorable que personne n'ouvre et ne ferme que lui. Point de liqueur cachée sous cette manne qu'il ne nous fasse goûter, point de nourriture couverte de l'écorce de la lettre dont il ne nous repaisse abondamment ; Job, David, Jérémie, Salomon, saint Paut sont tour à tour dévoilés dans ce commentaire : point de science en un mot dont on ne trouve les principes, la source et même la plénitude dans ses ouvrages, qu'on peut comparer à cet arbre de l'*Apocalypse*, dont les fruits pouvaient fournir à la subsistance de toutes les nations et dont les feuilles même n'étaient pas inutiles. Non, Messieurs, dans les volumes immenses sur lesquels les savants blanchissent avant que de les avoir parcourus, il n'est pas un genre de doctrine et d'érudition, où les curieux ne trouvent de quoi assouvir la plus insatiable avidité de savoir ; rien qui ne soit traité, de ce qui peut dignement intéresser l'esprit humain ; rien qui ne soit décidé de ce qui peut l'être prudemment; rien qui ne soit expliqué pour celui qui se met en état de le comprendre, et rien dans cette multitude presque infinie de vérité, de principes, de raisonnements, d'autorités, de questions, de conséquences, d'objections, de réponses ; rien, dis-je, qui ne porte avec soi son agrément et son utilité, parce que l'ordre et la justesse y brillent partout, parce que partout il joint une brièveté sententieuse avec une incroyable fécondité, par un effet de l'éloquence et du bon goût, qui font encore son caractère, et dont nous avons un si bel abrégé dans l'office du saint Sacrement. Oui, divins cantiques, dont les voûtes de nos temples retentissent annuellement ; hymnes sacrés que l'Eglise emploie à célébrer la présence réelle de son époux et de son Dieu, vous serez les monuments éternels de l'éloquence et de l'élévation du saint docteur que je loue ; c'est là qu'avec des sons harmonieux qui ravissent également l'esprit et le cœur, il décrit tous les anciens prodiges renfermés dans le mémorial de toutes les merveilles, et que par un enthousiasme divin, pareil à celui de Moïse, il montre toutes les figures de l'ancien peuple accomplies en faveur du peuple nouveau.

Quelle vaste étendue de connaissances, dont une seule pourrait illustrer une vie ! Ne pensez pas néanmoins, chrétiens, que tout soit ici dans l'ordre de la nature : dire que saint Thomas ait tout appris de lui-même, ce serait vouloir lui donner un génie au-dessus de l'humanité ; mais dire aussi qu'il ait acquis cette science universelle, sans étude et sans efforts, ce serait vouloir s'abuser soi-même. Croyons donc, conformement à l'histoire de sa vie, qu'il a souvent passé les nuits sur les livres, et qu'il a dévoré tous les dégoûts d'une étude rebutante et laborieuse : c'en est assez pour condamner l'indigne oisiveté de certains ministres des autels qui, sans redouter les anathèmes que Dieu par ses prophètes prononce contre les prêtres ignorants, rejettent loin d'eux la science divine dont leurs lèvres doivent être les dépositaires ; qui, par leur indolence affectée, mangent dans le sanctuaire un pain qu'ils n'y gagnent pas, se mettent hors d'état de servir l'Eglise qui les nourrit, ou s'exposent à la servir indignement, en dispensant ses mystères pour la ruine des âmes, en annonçant la parole contre ses intentions, en débitant leurs propres idées à la place des pensées de Dieu en enseignant une doctrine toute humaine au lieu de cette doctrine pure que saint Paul nous recommande et qui se trouve surtout dans les œuvres du grand saint Thomas : *In multitudine videbor bonus, et acutus inveniar in judicio.* (*Sap.*, VIII).

Qu'il est difficile, Messeurs, d'écrire sur tant de matières, et de parler correctement sur toutes ! de suivre tant de voies obscures sans s'égarer dans aucune ; de marcher sur tant de pas glissants sans heurter contre un écueil. Eh ! qui ne sait qu'entre les astres les plus brillants, les uns ont souffert des éclipses et les autres n'ont pas été exempts de quelque tache? Loin de Thomas ces éclipses et ces taches humiliantes ; tel que l'étoile du matin perce le nuage qui l'environne ; tel que la lune dans son plein dissipe les ténèbres d'une nuit obscure ; tel que le soleil, sur son midi, se montre pour le bien de la terre ; tel ce nouveau Simon éclaire tout le temple du Dieu vivant ; les roses qui dans la sérénité du printemps étalent la richesse de leur parure ; les lis qui fleurissent, plantés le long d'une onde claire ; l'encens qui découle dans les jours ardents de l'été, ou qui se consume doucement dans le feu, exhalent une odeur moins pure que celle que la doctrine de ce grand homme répand parmi les véritables enfants d'Aaron.

Doué d'un esprit vif pour percer les ténèbres de l'erreur ; d'un jugement solide pour séparer les prestiges du mensonge d'avec la candeur aimable de la vérité, on ne voit point en lui ces tours de souplesse employés pour faire valoir un sentiment particulier ; point de ces sophismes spécieux dont on sent bien le faible, lors même qu'on ne peut l'indiquer ; point de raisonnements captieux dont on habille adroitement une proposition douteuse, et dont on reconnaît trop tard le prestige après en avoir d'abord avalé le poison ; point de ces conséquences mauvaises tirées d'un bon principe mal expliqué ou mal établi ; point de ces belles et séduisantes paroles, d'une sagesse mondaine dont se défiait saint Paul ; mais par-

tout on découvre la lumière, la sagesse et la vérité que communique l'esprit de Dieu, parce que Thomas se fit un point essentiel de consulter cet esprit saint dans les écritures qu'il a dictées.

Saintement avide de puiser dans les plus pures sources les eaux salutaires qu'il devait lui-même répandre dans les places et parmi les peuples, cet homme sage étudiait avec soin la doctrine de tous les anciens, et vaquait assidument à la lecture des prophètes. Les ouvrages des hommes recommandables par leur savoir, étaient les modèles qu'il consultait, et par leur secours il perçait l'obscurité mystérieuse des sentences et des paraboles. Ainsi nourri de la substance des écritures, dont tous ses ouvrages sont parsemées, il pouvait, avec saint Paul, attester les grands et les petits qu'il n'avait jamais rien annoncé que sur l'autorité des prophètes et des apôtres du Seigneur. Disciple assidu des saints docteurs qui l'avaient précédé, et surtout du grand Augustin, dont toutes les paroles lui furent sacrées, après en avoir recueilli l'esprit et les sentences éparses, il les a changées en sa propre substance, et de tout cet assemblage lumineux de doctrine renfermé dans son sein, il en a rassasié toute la terre comme d'un fruit incorruptible; semblable à un père de famille qui tire de son trésor des richesses anciennes et nouvelles; anciennes par leur solidité, nouvelles par l'heureuse application qu'il en fait. Qu'il serait à souhaiter, Messieurs, qu'affranchi des lois rigoureuses du discours, je pusse ici développer tous les points de sa doctrine pour en faire remarquer la pureté! Mais si la brièveté du temps nous réduit à l'impuissance de parcourir ses œuvres, jugeons du moins de tout le reste par l'exactitude et la profondeur avec lesquelles il traite les sujets les plus élevés de notre religion.

Comment parle-t-il de ce mystère redoutable qui faisait trembler saint Paul? Que pense-t-il de la prédestination des saints? Ne la croit-il pas indépendante des mérites de l'homme, uniquement gratuite de la part de Dieu, qui fait de nous à son gré des vases d'honneur ou d'ignominie? Que nous dit-il de la réprobation des méchants, à quoi l'attribue-t-il, qu'à leurs crimes? Comment parle-t-il de la grâce de Jésus-Christ, n'assure-t-il pas qu'elle est absolument nécessaire pour faire le bien, qu'il faut qu'elle nous prévienne pour toute bonne œuvre, qu'elle est donnée par une pure miséricorde, et qu'elle ne nous est refusée que par justice; qu'elle est efficace dans nos cœurs, et qu'elle y produit infailliblement par elle-même ce que Dieu se propose d'y produire? Or, fut-il jamais de sentiment plus conforme aux Ecritures et à la religion? Donner à Dieu l'honneur et la gloire de tout, laisser à l'homme l'adoration et le tremblement; est-il rien de plus digne de Dieu et qui réponde mieux à l'idée que la foi nous en donne?

Qu'on ne pense pas néanmoins que, pour trop donner au Créateur, il ait privé l'homme de ses véritables prérogatives. Toujours sublime dans ses pensées, mais toujours réservé dans son élévation même, infini dans ses découvertes, mais toujours prudent dans ses recherches il a si bien concilié les droits de l'homme avec la souveraineté de Dieu, qu'en exigeant la grâce de l'un pour opérer le bien, il exige aussi la coopération de l'autre pour l'exécuter; et qu'en attribuant à la grâce une force toute puissante qui se fait obéir, il reconnaît en l'homme un consentement volontaire qui se soumet sans contrainte et sans nécessité. Aussi éclairé sur le reste, il en parle avec la même lumière et la même élévation. Soit qu'il pénètre les plus secrets replis du cœur humain, ou qu'il s'élève jusqu'aux plus sublimes perfections de la Divinité, soit qu'il découvre les plaies de la nature, ou qu'il assigne les remèdes de la grâce; soit qu'il parle de la chute du premier homme, ou de la réparation du nouveau; soit qu'il conduise les opérations de l'esprit par ses raisonnements, ou qu'il règle les mouvements du cœur par sa morale : c'est toujours Thomas qui parle, Thomas conforme aux écritures, dirigé par l'ésprit de Dieu, toujours pur dans sa doctrine, toujours en état de régler la nôtre, toujours avoué de l'Eglise, toujours respecté des chrétiens, toujours digne de notre admiration et toujours au-dessus de nos éloges.

De là le zèle des universités pour la doctrine de ce grand docteur : de là le soin qu'elles prennent chaque jour de conformer leurs thèses à ses décisions, de les éclaircir par ses preuves, de les appuyer de son autorité : de là les témoignages honorables rendus par les souverains Pontifes qui semblent se disputer la gloire de lui rendre des témoignages plus magnifiques. Rapporterai-je ici, Messieurs, les éloges de tant de Papes; l'appellerai-je avec Jean XXII, le Docteur des docteurs, *Doctorem doctorum*; dirai-je avec le même, que tous les articles de sa *Somme* sont autant de prodiges, *tot articuli miracula* : l'appellerai-je avec Clement VII, le plus fidèle interprète des secrets de Dieu. Mais il me reste un témoignage et plus respectable et plus authentique encore, c'est celui de Jésue-Christ même. Thomas, vous avez bien écrit de moi : *Bene scripsisti de me, Thoma* : Vous avez bien écrit de la grâce et de la liberté, des anges et des hommes, des vices et des vertus, de la nouvelle et de l'ancienne loi, de l'Eglise et des sacrements, de mes mystères et de tout ce qui regarde ma religion : *Bene scripsisti de me, Thoma.*

Après cet éloge, il ne nous reste plus que, d'apprendre pour notre édification, comment il acquit une doctrine si pure et si sainte. C'est, Messieurs, nous dit-il lui-même, dans le sein de Jésus-Christ que comme le disciple bien-aimé, il puisa des connaissances si sublimes. Il reçut les lumières d'un docteur au pied du même bois où nous avons reçu la dignité de chrétien. Que Jésus-Christ crucifié soit donc, ô ministres du Seigneur, notre étude la plus assidue et notre Livre le plus chéri; nous y

trouverons bien plus qu'ailleurs les résolutions de nos doutes, l'éclaircissement de nos difficultés, les desseins de nos ouvrages; des idées justes, des mouvements pathétiques, et, avec les lumièrss d'une doctrine pure, les armes d'une doctrine victorieuse, comme celle de notre saint docteur: *In bello videbor fortis, et sermocinante me, ori suo manus imponent.* (*Sap.* VIII.)

Un docteur de la loi, dit saint Augustin, ne doit pas se contenter d'être la lumière de l'Eglise par la pureté de sa doctrine, il doit encore en être l'appui par la solidité de sa parole et la force de son discours. Tel fut, Messieurs, l'incomparable Thomas. Semblable à la tour de David, munie d'armes et de boucliers, il ne servit pas seulement de décoration à la sainte Sion, il en fut encore le rempart et la défense. Avant lui l'hérésie artificieuse s'était comme sauvée à la faveur des sophismes et des raisonnements captieux dont elle se couvrait: Thomas aussi subtil pour défendre la vérité que ses ennemis le sont pour la combattre, les poursuit pied à pied jusque dans leurs derniers retranchements, et par des raisonnements suivis et sans replique, il les perce comme d'autant de flèches aigues, qui pareilles à celles du jeune Jonathas, ne frappent jamais en vain: *Sagitta Jonathæ nunquam rediit inanis.* (*II Reg.* I.) Ne pouvons-nous pas dire, Messieurs, que par cette nouvelle manière de combattre et d'attaquer, il remporte autant de triomphes qu'il a paru d'hérésies, et qu'il fournit à l'Eglise des armes invincibles pour terrasser toutes celles qui paraîtront jusqu'à la fin du monde? Qu'on les examine ces hérésies, et qu'on lise les œuvres de notre saint docteur, quelles preuves sensibles y trouvera-t-on de cette vérité!

Faut-il convaincre les athées de l'existence d'un Créateur et prouver aux idolâtres l'unité d'un premier Etre? Il va puiser jusque dans le fond de la nature, des raisons et des preuves dont il compose une chaîne mystérieuse, sous laquelle il captive leur opiniâtreté. Après les avoir appelés au témoignage de tous les êtres, il leur fait entendre la voix de leur propre cœur, et combattant leurs paroles par leurs sentiments, il les force à confesser la nécessité d'un premier principe, ou à garder un honteux silence: *Et sermocinante me, ori suo manus imponent.* Faut-il combattre les superbes pensées où les philosophes se sont évanouis: il emprunte les armes de la philosophie pour venger et soutenir l'Evangile contre la philosophie même; et recueillant les opinions de Platon et d'Aristote, il dissipe les préjugés de leur raison par les lumières de leur propre raisonnement. Qu'il parle de l'Incarnation du Verbe et des attributs de l'Homme-Dieu; les preuves des Cyrille et des Léon, devenues plus brillantes après avoir passé par son esprit, et plus fortes après avoir passé par sa plume, renversent encore les nestoriens et les eutychiens. Qu'il dépeigne la chute d'Adam et ses malheureux progrès, la grâce d'un Dieu Sauveur et son absolue nécessité, les Célestiu et les Pelage sont désarmés à sa parole, comme ils le furent par les écrits des Augustin et des Jérôme. Qu'il parle de notre impuissance au bien sans le secours d'en-haut; des actions dont il n'est pas le principe et le motif; les demi pélagiens anciens et nouveaux se sentent frappés des mêmes coups que leur portent les Fulgence et les Prosper. Qu'il explique les prodiges infinis renfermés dans le saint sacrement de nos autels, les Béranger et les Calvin tombent confondus à ses pieds. Faut-il proscrire et punir ce dernier avec les Luther et les Wiclef: le concile de Trente emprunte de la *Somme* de saint Thomas les redoutables foudres qu'il lance sur leurs têtes altières, et fonde toutes ses décisions sur l'inébranlable autorité de notre saint docteur, dont tous les coups enfin sont si redoutables à l'hérésie, que forcée de le reconnaître pour son vainqueur, elle s'écrie dans sa rage impuissante: ôte-le, qu'il disparaisse, et bientôt j'aurai renversé l'Eglise: *Tolle Thomam, et dissipabo Ecclesiam.* O désirs sacriléges! ô souhaits impies, vous ne serez pas exaucés! Non, Seigneur, vous ne permettrez pas que le saint docteur, digne présent de votre droite nous soit ravi; et tandis qu'on verra subsister cette Eglise que vous avez fondée, Thomas tonnera dans nos chaires, décidera dans nos tribunaux, prononcera dans nos universités et vaincra dans nos écoles, ainsi que l'assura le grand homme qui fit l'ouverture du concile de Lyon, où notre saint était appelé. Une mort imprévue, dit-il, a privé cette auguste assemblée de la présence du divin Thomas; mais il vit encore par la meilleure partie de lui-même, et il triomphera partout, jusqu'à la consommation des siècles: *Verum ecce superstes in æternum victurus.* Oui, mes frères, dans nos jours et dans la postérité la plus reculée, Thomas vivra, régnera et vaincra dans nos écoles. Heureux, ô mon Dieu, tous ceux dont il triomphe! heureux s'ils confessaient humblement leur défaite: cet aveu sincère, loin de diminuer la gloire qu'ils cherchent ailleurs, ne ferait que les rendre participants du nom immortel que Thomas communique à ceux qui suivent ses traces: *Et nomen æternum relinquam his qui me secuturi sunt.* Quels traits de cette gloire héréditaire ne remarque t-on pas dans cet ordre fameux dont saint Thomas est le plus riche ornement? Et d'où tire-t-il cette gloire immortelle, si ce n'est d'une inviolable exactitude à suivre la doctrine de notre saint docteur?

Si ces hommes apostoliques brillent dans les universités par la profondeur de leur érudition; s'ils se distinguent dans nos chaires par la solidité de leurs descours; s'ils ramènent les brebis égarées dans les sacrés tribunaux; si la vénération des peuples précéde leurs pas et les suit en tous lieux; si le grand pontife qui régit aujourd'hui l'Eglise, donne la préférence à la doctrine qui s'enseigne dans leurs écoles: n'est-ce pas parce qu'ils suivent eux-mêmes avec fidélité

celle du grand Thomas? *Et nomen æternum relinquam his qui me secuturi sunt.*

Si la celèbre université de cette ville s'égale aux premières de l'univers; si de toutes les parties du monde on vient y puiser la science et la religion; si les disciples qu'elle élève sont regardés ailleurs comme des maîtres; si parmi les membres qui la composent on voit une noble émulation qui s'efforce d'atteindre à la gloire de leurs pères et qui les surpasse en voulant les égaler : n'est-ce pas parce qu'ils se sont rendus dociles à la voix du pape Urbain V, qui leur recommanda de soutenir et d'étendre de toutes leurs forces la doctrine de notre saint docteur, dont ils honorent aujourd'hui si religieusement les précieuses reliques?

Ici, Messieurs, vous me prévenez sans doute, et vous entrez avec moi dans tous les sentiments de joie, de louanges et d'actions de grâce, que doivent exciter en vous la vue et la possession de ces dépouilles sacrées qui furent l'instrument de tant de merveilles; de ce corps pur et mortifié, qui fut jusqu'au moment de sa dissolution le temple chéri du Saint-Esprit; de cette tête vénérable, blanchie sur les livres saints, et qui fut si longtemps l'organe de la vérité. Heureux les yeux qui peuvent se repaître d'un objet si respectable; mais plus heureuses encore les oreilles dociles qui se prêtent avec attention aux salutaires instructions qu'il nous donne; car tout mort qu'est ce grand saint, il nous parle encore assez haut pour être entendu de toute la terre : *Defunctus adhuc loquitur.* (*Hebr.*, XI.) Ces membres que la mort a glacés, nous prêchent encore la pénitence qu'ils ont pratiquée, et la piété qui les a rendus dignes d'être révérés sur nos autels et revêtus au dernier jour de la splendeur du corps glorifié de Jésus-Christ : *Defunctus adhuc loquitur.* Mais en vain nous parlerez-vous, ô glorieux Thomas, si vous ne nous obtenez la grâce de profiter de vos leçons! Daignez donc, puisque vous pouvez tout auprès de Jésus-Christ, intercéder pour les chrétiens que vous avez instruits, pour l'Eglise que vous avez défendue, pour ses Ministres que vous avez édifiés : faites que tous recueillent les fruits de vos ouvrages et plus encore de vos exemples; afin qu'après avoir suivi votre doctrine et vos vertus sur la terre, ils participent à votre gloire dans le ciel. Ainsi soit-il.

## PANÉGYRIQUE IV

### SAINT AUGUSTIN.

Dominus implebit splendoribus animam tuam, et eris quasi hortus irriguus, et quasi fons aquarum cujus non deficiunt aquæ. (*Isa.*, XXXIV.)

*Le Seigneur remplira votre âme de ses splendeurs, et vous deviendrez comme un jardin toujours arrosé, et comme une fontaine dont les eaux ne tarissent jamais*

Quel est cet homme miraculeux, en qui doivent s'accomplir les magnifiques promesses que l'esprit de Dieu fait ici par la bouche de son prophète? Pourrions-nous le méconnaître, Messieurs? Cette lumière d'en haut qui doit éclater en lui comme l'aurore, la justice parfaite qui doit précéder ses pas, la gloire du Seigneur qui doit l'environner, la force de sa grâce qui doit le protéger, cette brillante splendeur qui doit se répandre dans son âme, cette source féconde de lumière qui doit jaillir au loin dans tout le monde entier, fertiliser les déserts arides, éterniser la vérité parmi les hommes : tous ces traits prophétiques qui dépeignent et qui rassemblent tant d'éminentes qualités réunies, qui nous représentent un prodige de science et de sainteté, ne nous disent-elles pas que c'est Augustin?

La plus légère connaissance de sa vie et de ses œuvres ne suffit-elle pas pour nous donner l'idée d'un des plus fidèles adorateurs du Père céleste, d'un des plus zélés pasteurs de l'Eglise, du plus ardent défenseur de la vérité, du plus sublime des docteurs, d'une des plus glorieuses conquêtes de la grâce, d'un objet d'étonnement pour tous les siècles; en un mot, d'un des plus parfaits ouvrages du Tout-Puissant, soit qu'on le considère du côté du cœur, ou du côté de l'esprit. Car, l'un et l'autre sont également remplis de la splendeur du Très-Haut; également dignes de notre admiration, également supérieurs à nos éloges : *Dominus implebit splendoribus animam tuam.* (*Isa.*, LVIII.)

Quels feux divins embrasèrent ce cœur héroïque! quel amour pour le Createur! quel parfait attachement pour ce qu'il chérit! quel zèle pour ses intérêts! quelle reconnaissance pour ses bienfaits! quel ardeur pour son service!

Dans cet esprit, quelles vives lumières, quelle pénétration, quelles connaissances, quelles productions infinies qui surprennent tout le monde, qui l'instruisent et qui l'édifient! Puisque ce cœur et cet esprit d'Augustin renferment tant de sujets d'admiration et de louange, puisqu'ils sont les plus propres à donner une juste idée de ce grand homme, faisons-en donc tout le sujet et tout le partage de cet éloge, et considérons dans la première partie de ce discours, un cœur brûlant des plus vives et des plus saintes ardeurs : admirons dans la seconde, un esprit éclairé des plus brillantes lumières.

Ici, Messieurs, vous ne sauriez me refuser ni votre attention ni l'indulgence que je vous demande. Les grands objets que je dois exposer à vos yeux portent avec eux leur principal ornement et la justification de mon insuffisance. Tout ce que je dirai d'Augustin sera grand, et tout ce que je dirai de grand sera toujours au-dessous et de ce qu'il est et de ce que vous en pensez vous-mêmes. Pour peu que j'en parle, j'en dirai beaucoup, et lorsque j'en aurai beaucoup parlé, j'en aurai dit fort peu de chose. Offrons donc aujourd'hui, devant ses autels, un encens de louange, moins pour contribuer à sa gloire que pour satisfaire notre piété. Répandons des palmes et des fleurs sur son tombeau, plutôt pour lui rendre hommage que pour relever son mérite, et demandons à Dieu, par Marie, de le faire avec fruit,

et pour notre édification. *Ave, Maria*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

C'est par le cœur qu'on connaît l'homme; c'est par son amour qu'on connaît son cœur. C'est par son objet qu'on connaît la noblesse de son amour; c'est par ses œuvres qu'on en connaît l'ardeur et l'étendue. Selon ce principe, disons aujourd'hui, Messieurs, sans hésiter, qu'Augustin fut un des plus grands hommes et des plus grands saints, puisque son cœur brûla de la plus vive ardeur pour Dieu, pour l'Eglise, pour la vérité, qui sont les plus dignes objets de l'amour de l'homme. 1° Pour Dieu qu'il aima sans réserve. 2° Pour l'Eglise qu'il servit avec zèle. 3° Pour la vérité qu'il rechercha sans relâche.

Lorsque je dis qu'Augustin aima Dieu sans réserve, peut-être vous récrierez-vous en vous-mêmes, Messieurs, et m'opposerez-vous en secret les années d'égarement et de désordre, qui d'abord obscurcirent les premiers rayons de cet astre brillant, dont la lumière devait être un jour si pure, et la course si glorieuse. Il est vrai qu'un amour étranger usurpa les prémices de ce cœur tendre, et trop susceptible des premières impressions; et qu'attiré par l'appât trompeur du plaisir, Augustin lui sacrifia trop longtemps son amour, cet amour unique qu'il ne devait qu'à Dieu seul. Mais le croirez-vous cependant? jusque dans ses désordres même, jusque dans le sein des voluptés charnelles, jusqu'aux pieds des créatures mortelles, dont les attraits enchanteurs enlevaient son encens, Augustin aima son Dieu sans le servir, et lui rendit hommage sans le connaître. Un dégoût secret du plaisir au milieu du plaisir même, un déchirement cruel qui lui rend insipide ce qu'il a recherché jusqu'alors avec le plus d'avidité, des épines aigües cachées sous les fleurs dont il a soin de se couronner, des larmes amères dont il arrose les liens flatteurs qui le captivent; le trouble continuel qui l'agite, qui fait de son cœur l'affreux théâtre de mille contrastes bizarres, de mille combats divers et de mille desseins différents qui s'entrechoquent et s'entredétruisent successivement : ne sont-ce pas autant de preuves authentiques d'une sainte ardeur qui le consume intérieurement; ne sont-ce pas autant d'hommages rendus aux perfections du souverain bien qu'il désire et qui l'attire plus puissamment que les créatures qui l'abusent?

Ne sont-ce pas autant de preuve authentiques qu'une sainte ardeur le consume intérieurement, qui semblable aux feux renfermés dans les entrailles de la terre, excite des tremblements et des tempêtes pour se faire jour au travers des obstacles qui la retiennent?

Il triomphe enfin, et se manifeste ce feu divin à la faveur d'une voix céleste qui l'excite et le réveille; et dès lors, maître unique du cœur d'Augustin, il y réprouve un amour étranger, il y réunit toutes ses affections divisées pour en faire un entier et perpétuel sacrifice au vrai Dieu qui l'a rendu victorieux. Car, il n'en est pas de sa conversion comme de celle du commun des pécheurs : dans ceux-là la crainte commence leur conversion et l'amour l'achève; dans Augustin, c'est l'amour qui la commence, qui la soutient, qui la perfectionne; le même moment qui le vit renoncer au crime, le vit brûler de l'ardeur la plus vive, la plus forte et la plus entière. Touché tour à tour des perfections du créateur et de ses propres défauts, il tire des unes et des autres les plus pressants motifs de l'aimer; plus il contemple cette beauté ancienne et nouvelle, plus il s'irrite contre soi-même de lui avoir si longtemps refusé son amour; plus il repasse les jours malheureux auxquels il l'a oublié, plus il s'efforce de l'aimer désormais sans mesure; sa douleur s'accroît par la connaissance de ce Dieu souverainement aimable, et son amour pour Dieu tire de nouvelles forces de sa douleur. Les pleurs se multiplient à mesure que son cœur s'embrase, et le feu de sa charité s'allume dans les larmes de sa pénitence. Tout amour faible lui paraît une injure faite à la grandeur de Dieu; tout amour partagé lui semble une ingratitude envers sa miséricorde; il estime un amour sans réserve seul digne d'honorer un Etre souverainement parfait et dont la plus grande perfection est la charité par excellence.

De là ces efforts continuels pour croître de jour en jour en charité; cette attention assidue à fuir tout ce qui, par de légères distractions, pourrait partager son amour et son cœur. De là, ce doux attrait pour la solitude, cette sévère mortification de ses sens, cet éloignement exact pour les emplois, ces larmes si souvent répandues sur l'inévitable nécessité de commercer avec les hommes. De là, ces prières ferventes, où dégagé de tout, il se perdait amoureusement dans le sein de Dieu; ces douceurs ineffables qu'il goûtait dans le chant des divins cantiques et dans la contemplation des vérités éternelles; ces tendres retours vers Dieu; ces désirs empressés d'aller à lui; ces instances pressantes qu'il lui fait de le consumer tout entier de ses feux sacrés et d'absorber en lui toutes les pensées et tous les désirs qui tiennent encore de l'homme : *Totum cor meum flamma tui amoris accendat, nihil in me relinquatur mihi*. Comment s'efforce-t-il de seconder sa prière par sa conduite et d'obtenir par ses soins et sa fidélité la perfection de la charité qu'il demande! Comment les yeux vigilants de sa timide conscience grossissent-ils les plus petits manquements! Comment les déplore-t-il devant Dieu; comment s'en accuse-t-il devant les hommes; comment les expie-t-il sur lui-même; comment enfin par des efforts continuels et des larmes assidues, parvient-il à ne perdre jamais de vue l'objet, l'unique objet de son amour!

Tout ce qu'il voit, tout ce qu'il étudie,

tout ce qu'il médite, lui rappelle et lui retrace l'idée de Dieu. Partout il l'envisage et le contemple, et, sous mille formes différentes, il le bénit, il l'adore, il l'aime avec une ardeur si vive, si sensible et si sincère, que seul après le prince des apôtres, il a pu lui dire sans hésiter : Oui, Seigneur, je vous aime et je ne m'abuse point : *Certa conscientia amo te.*

Nouvel Ezéchiel, après avoir rempli son sein du feu sacré pris devant l'Arche, je le vois en remplir encore ses mains et le répandre au loin sur toute la cité sainte. Deux livres composés pour exciter les hommes à l'amour du Seigneur ne suffisent pas au désir violent qu'il a de le voir aimé; il a soin d'inspirer et de prêcher cet amour à chaque page des volumes immenses qu'il a mis au jour; tout y respire l'ardente charité dont il brûle, il la place partout, il l'insinue partout, il l'exige dans tout, il ne reconnaît, ni efficace dans les sacrements, s'ils ne sont reçus dans la charité, ni mérite dans les actions si elles ne sont le fruit de la charité, ni sainteté dans la religion, si elle n'est animée de la charité; quoi qu'il traite, quoi qu'il écrive, il y sème les traits les plus touchants de l'amour divin qui le dévore; aux plus sublimes mystères de la théologie, il joint les plus dévotes réflexions; les matières les plus sèches et les plus abstraites, il les accompagne des sentiments les plus tendres; partout le cœur y parle avec l'esprit; l'onction s'y communique avec l'instruction; la piété va de pair avec la science, et l'ardeur avec la lumière. Encore cet homme divin croit n'en dire pas assez, encore assure-t-il que sa louange ne suffit pas aux sentiments de son cœur.

Pieux sentiments d'Augustin, amour qui l'embrasâtes de vos feux sacrés, qu'êtes-vous devenus de nos jours! Avez-vous disparu pour jamais de dessus la terre ? Vous a-t-il ensevelis dans son sépulcre; ou vous a-t-il enlevés avec lui dans le ciel, puisqu'on ne reconnaît plus de vos vestiges et que vous n'habitez plus parmi les enfants des hommes? Non, je me trompe, on en voit encore et le Seigneur s'en est réservé, surtout parmi les fidèles disciples d'Augustin, qui ne fléchissent point les genoux devant Baal, qui refusent leur encens à l'idole du monde et qui le brûlent tout entier sur l'autel du vrai Dieu. Mais, hélas! quelle foule d'autres chrétiens, qui faisant de leurs cœurs et de leurs adorations un sacrilége partage, sacrifient tantôt sur la montagne de Sion et tantôt sur celle de Garizim; qui prétendent allier un culte incompatible, servir deux maîtres opposés, concilier Jésus-Christ avec le monde, et qui par cette injurieuse duplicité choquent directement le Créateur, qui les ayant formés tout entiers pour sa gloire ne peut souffrir en eux aucune réserve. Oui, mes frères, chaque fois que vous osez soustraire à Jésus-Christ une partie de votre amour, ni vous n'honorez sa grandeur, ni vous ne répondez à ses intentions, parce que cette unité d'amour est la plus belle fleur du sacrifice, la plus pure fumée de l'holocauste, la plus excellente portion de la victime qu'il exige de vous; les autres objets que vous aimez le privent de tout cela, à moins que ces objets ne lui soient chers et ne se rapportent à lui, comme l'Eglise sainte son épouse qu'Augustin aima sincèrement et qu'il servit toujours avec zèle.

Il l'a chérie jusqu'à se livrer pour elle: c'est ainsi que saint Paul exprime l'amour que Jésus-Christ eut pour l'Eglise; et c'est ainsi, Messieurs, que nous pouvons dire qu'Augustin aima cette fidèle épouse du Fils de Dieu. Biens, honneurs, estime du monde, talents, études, travaux, repos, veilles, santé, sa vie même qu'il prodigua plus d'une fois, il a tout sacrifié pour elle et ne s'est rien réservé qu'il n'ait consacré à soutenir, à défendre, à décorer cette sainte Sion. Toutes les affaires de l'Eglise étaient les siennes, ou plutôt il n'en eut jamais d'autres et jamais on ne le vit en négliger aucune. Une hérésie qui s'élevait avec audace; une secte qui se formait dans le secret; une opinion moins sûre qu'on débitait sourdement, un homme dangereux qui remuait; c'est ce qui le toucha, c'est ce qui l'occupa tous les jours, tous les moments de sa vie; c'est ce qu'il s'efforça de dissiper de vive voix et par écrit, par lui-même et par un secours étranger; c'est ce qui ne lui donnait point de repos jusqu'à ce qu'il eût ôté ce scandale de la maison de Dieu.

Qui déshonora cette Eglise par ses mœurs, sans qu'il l'en ait repris? Qui la déchira par ses erreurs, sans qu'il l'ait confondu? Qui fut ignorant dans cette Eglise, sans qu'il l'ait instruit? Qui fut chancelant dans le bien, sans qu'il l'ait raffermi ? Qui s'éloigna des intentions de cette Eglise, sans qu'il l'ait redressé? Quels biens lui a-t-on procurés, sans qu'il y ait contribué? Quel abus y a-t-on introduit, sans qu'il ait élevé sa voix? Quel besoin, en un mot, eut cette Eglise, sans qu'il y apportât du secours? Et quels soins ne se donna-t-il pas pour multiplier ses biens à l'infini?

Un grand du siècle s'élève-t-il contre cette Eglise qui n'a d'autres armes que la justice et la vérité ? avec quel courage le réprime-t-il, et de quelles noires couleurs lui dépeint-il ses téméraires entreprises! Faut-il maintenir des usages déjà consacrés par une vénérable antiquité? avec quelle respectueuse fermeté s'adresse-t-il à des pontifes respectables qui semblaient vouloir leur donner atteinte. Se plaint-on d'un évêque, dont la vie licencieuse déshonore son siége; avec quelle charitable sévérité va-t-il le trouver jusqu'au milieu de ses plaisirs! Un ministre des saints autels, placé de sa propre main dans le sanctuaire, avilit-il sa personne et son ministère par des mœurs indignes de l'un et de l'autre; avec quelle ardeur sollicite-t-il sa déposition, jusqu'à souffrir d'être lui-même anathème plutôt que de voir da-

vantage les choses saintes livrées à des mains impures! Veut-on introduire dans l'Eglise par le baptême, des hommes corrompus qu'il connaît en devoir souiller la pureté par leurs crimes : comment élève-t-il sa voix contre ce désordre, et force-t-il les impies et les profanes à se retirer tous de la Salle sainte, où ne doivent paraître que des hommes purs, ou qui veulent sincèrement le devenir? si tous ses efforts n'étaient pas suivis de l'effet qu'ils en attendaient, quels autres moyens manqua-t-il d'employer? Ne conjura-t-il pas, quand il en fut besoin; ne s'abaissa-t-il pas, oubliant ce qu'il pouvait; n'usa-t-il pas de douceur, quand il le fallut. Ne se roidit-il pas avec vigueur, quand il l'a cru nécessaire. Attentif et vigilant, pour ne mettre aucun obstacle au bien de l'Eglise, et pour y ramener tout, vous le voyez se multiplier, selon les besoins, et se transformer, en quelque sorte, selon les circonstances: tantôt sortir de mesure, comme dit l'Apôtre, et tantôt se borner, pouvant aller plus loin; tantôt résister, tantôt condescendre; tantôt exciter son zèle, tantôt le retenir; toujours le régler selon la science et la piété, le purifier par ses motifs, l'animer par la prière, le soutenir par de grands exemples, et l'étendre à tous les membres de l'Eglise, auxquels il se croyait redevable. comme au corps tout entier.

Oui, Messieurs, comme rien n'échappe à son attention, rien n'échappe aussi à son zèle; et comme il porte tous les enfants de l'Eglise dans son cœur, il n'en est pas un qui ne retire des fruits de son attention et de sa vigilance : l'un, par ses savants écrits, est retiré de l'hérésie; l'autre, par ses pressantes exhortations, est retiré du crime: celui-ci, par ses douces consolations, échappe à l'affreux désespoir qui le porte à s'ôter la vie; celui-là, par ses leçons instructives, renonce à des dévotions superstitieuses; ici, il réveille le zèle de ce ministre, là, il anime la vigilance de cet évêque : ailleurs, il relève cette vierge tombée; en cet endroit, il console cette veuve affligée; en cet autre, il encourage ce serviteur de Dieu qui se relâche : ailleurs encore, il réconcilie des ennemis qui se déchirent : partout il avertit, il instruit, il console, il réprime les esprits inquiets, il supporte les faibles, il humilie les superbes, il confond les factieux, poursuivant le vice avec force et constance, entretenant et conservant la paix, la discipline et la sainteté de l'Eglise; plus encore, en quelque sorte, son unité, si longtemps déchirée par les donatistes.

Agités d'un orgueil inquiet et turbulent, ces hommes détestables commencent d'abord à se séparer de leur chef légitime; séparés ensuite de tous les fidèles, divisés enfin entre eux, et composant une société monstrueuse, ils ajoutent au schisme le plus scandaleux les plus extravagantes erreurs, et les crimes les plus criants; la licence et le mépris des lois fait leur règle : la fureur et la cruauté, leur caractère; les larmes et les malheurs de l'Eglise, leur joie et leur félicité.

Que ne devait-on pas attendre de tels hommes, et que n'éprouvèrent pas de leur rage les Eglises d'Afrique, et surtout celle d'Hippone. Le fils sacrifié sur le corps palpitant de son père, l'épouse immolée dans les bras sanglants de son époux, le citoyen brûlé dans sa maison embrasée par leurs mains, le tendre fils égorgé dans le sein de sa mère, et les chastes vierges devenues la proie de leur brutalité, ne suffisent pas à leur fureur, ils la portent jusque dans le sanctuaire dont ils ensanglantent les autels par le meurtre des prêtres qui les servent; les temples, respectables asiles, nagent dans le sang de leurs ministres, et la sainteté de ces lieux vénérables est un frein inutile pour ces impies, qui, tout souillés du sang innocent de leurs frères, l'offrent encore au Seigneur, comme un encens agréable à ses yeux. Cependant ils élèvent leurs voix contre l'Eglise qu'ils déchirent, et l'accusent des crimes dont ils sont coupables, imputant à ses évêques les erreurs qu'ils débitent, et les scandales qu'ils causent eux-mêmes; ils sollicitent à grands cris leur condamnation, séduisent les simples et les ignorants assez crédules pour prêter l'oreille à leurs calomnies.

Quelle digue opposera-t-on à ces furieux? qui combattra ces ennemis violents? qui réduira ces opiniâtres? qui ramènera ces égarés? Ce sera celui qui sent plus vivement les maux de l'Eglise par l'amour sincère qu'il lui porte; ce sera celui qui lui désire plus ardemment la paix et la tranquillité; celui qui jusqu'alors n'a rien omis pour la soutenir et la défendre; et cet homme, c'est Augustin. C'est lui qui fera valoir tout ce que le zèle soutenu de la science, tout ce que la force conduite par la prudence, tout ce que l'application secondée par l'expérience, ont de plus efficace. Voyez comme il s'arme d'abord contre eux du glaive de la parole, qu'il a soin d'annoncer à son peuple, qu'il gouvernait d'ailleurs avec tant de tendresse, de vigilance et de piété; comme il écrit de toutes parts pour raffermir les fidèles chancelants, et pour relever ceux qui sont tombés; comme, par ses instances, il réclame la protection des puissances séculières; comme, par ses avertissements, il excite le zèle des prélats. Entendez comme il invite ceux qui servent le Seigneur et l'Eglise à se joindre à lui : comment il confond les schismatiques dans les disputes, et comment il les terrasse dans ses écrits. Voyez quels mouvements il se donne pour faire assembler jusqu'à trois conciles contre eux, comment il supporte leurs délais et leurs résistances, pour prévenir leurs plaintes et leurs calomnies; comme il se prête, en quelque sorte, à leur bizarrerie, pour assurer leur conversion; comme il s'adresse aux empereurs pour obtenir le châtiment des plus coupables, et comment ensuite il fait rétracter l'arrêt déjà prononcé contre eux, afin de les gagner par la douceur, après les avoir intimidés par la

sévérité : comment, pour faciliter leur retour, il consent que leurs prêtres et leurs évêques soient rétablis dans leurs dignités et dans leurs siéges ; comme, après les avoir combattus en général, il s'adresse aux particuliers ; comme il attire les plus rebelles, par l'exemple des plus traitables ; comme il ramène les plus endurcis par ses larmes et par ses prières ; comme il apaise les plus furieux par sa modération et par sa patience ; comme il touche par ses vertus et ses exemples ceux qu'il n'a pu ramener par sa parole et par sa doctrine. Voyons-le enfin les calmer, les toucher, les ramener après tant de soins, et délivrer par là toute l'Afrique de leur oppression ; renouveler la face de son Eglise en particulier, et combler l'Eglise universelle d'une joie toute sainte.

Voyons, dis-je, ce grand homme, prouver à l'Eglise son amour par tant de travaux et de services ; et, nous récriant dans une juste admiration, appliquons-lui ces nobles et magnifiques paroles consacrées par l'Esprit-Saint : Voilà ce fidèle pontife qui, dans ces jours, a tenu la maison du Seigneur, et rétabli son culte, delivré son peuple saint, et fortifié le temple, après l'avoir embelli ; qui, comme l'arc lumineux qui brille dans le ciel, a dissipé les orages et les tempêtes ; et qui, tel qu'une rosée féconde, fertilisera jusqu'au dernier moment les vastes campagnes d'Israël. Rendons, dis-je, au célèbre Augustin ce glorieux témoignage à la face des saints autels ; c'est celui que lui rendront à jamais une infinité de païens éclairés, les tertullianistes et les ébulomiens convertis, de saints religieux établis par ses soins, tous les états de l'Eglise réformés, tant de saints ministres formés par ses mains ; c'est le témoignage que rendront de lui les nobles peintures qu'il fait de la discipline et de la sainteté de l'Eglise, dans deux traités composés à sa gloire ; le titre privilégié qu'il prenait en tout lieu de serviteur de l'Eglise : *Augustinus servus Dei et Ecclesiæ :* Tout cela nous répond de son amour tendre et sincère pour l'Eglise, et nous n'avons pas de moindres témoignages de son amour pour la vérité.

Le dirai-je, Messieurs, et le croirez-vous, l'amour de la vérité se hâta de naître avec Augustin. Le désir ardent de la connaître prévint en lui tout autre désir, et la lui fit rechercher dès sa plus tendre enfance ; l'accroissement de sa raison ne fit qu'accroître cette première ardeur ; et si la séduction et le mensonge l'aveuglèrent d'abord, s'il suivit tour à tour Manès et les académiciens, s'il fut pour un temps le triste jouet de leurs erreurs et de leurs extravagances, il y fut entraîné par une avidité mal réglée de tout connaître, qui contribua d'autant plus à l'aveugler qu'il cherchait davantage à s'éclairer ; semblable au voyageur inconsidéré qui, séduit par la clarté trompeuse des feux volages que la terre enfante pendant la nuit, s'égare d'autant plus parmi les écueils et les précipices, qu'il croit faire plus de progrès dans le droit chemin, en suivant la lueur perfide qui l'abuse ; mais comme ce dernier reprend la véritable voie dès que l'aurore officieuse lui découvre son égarement, de même Augustin abandonne l'erreur et se livre tout entier à la vérité, dès qu'elle se montre à lui dans son éclat.

A peine averti par une voix céleste, a-t-il jeté des yeux dociles sur le livre sacré que le Saint-Esprit lui présente, qu'il le dévore par son empressement et qu'il le transforme, pour ainsi dire, en sa propre substance par son amour. Ce n'est plus alors cet homme agité, comme une nuée légère parmi les vents contraires de plusieurs doctrines différentes ; ce n'est plus cet Augustin inquiet, flottant, indéterminé, sans cesse en proie au doute et à l'incertitude d'un esprit peu satisfait de ses découvertes : c'est un cœur qui, charmé des caractères aimables de la vérité, qu'il a vainement cherchée partout ailleurs, et qu'il a heureusement trouvée dans les Ecritures, s'applaudit de son bonheur, le préfère à toutes les délices de la terre, les dépeint à ses amis avec les termes les plus vifs et les plus passionnés, ne pouvant contenir sa joie, elle s'exhale au dehors par des soupirs et des larmes de tendresse : *Eliquebatur veritas tua in cor meum, et inde oriebantur affectus pietatis et currebant lacrymæ.*

Se défiant avec sagesse de ses propres lumières, dont une fatale expérience lui avait découvert l'abus et le prestige, il ne consulte plus que l'Esprit de Dieu dans les mêmes Ecritures qui l'avaient d'abord éclairé ; c'est là qu'il se nourrit à loisir de cette vérité si précieuse à son cœur, et qu'il apprend à la manifester aux autres par ses ouvrages, dont l'exactitude et la noble simplicité qui les distinguent apprendront à la postérité la plus reculée combien le grand Augustin fut jaloux de la vérité.

On y reconnaît, en effet, partout un homme droit dans ses vues, et juste dans sa manière de penser ; qui discerne le vrai, et qui le suit ; qui sent le faux, et qui le rejette ; qui goûte le bon, et qui le choisit ; qui distingue le meilleur, et qui le préfère ; un homme qui saisit le point dont il s'agit sans le perdre de vue, qui le suit avec exactitude et qui le traite avec méthode ; qui n'en dissimule point les difficultés, mais qui les éclaircit ; qui ne se préoccupe point dans ses sentiments, mais qui les pèse ; qui raisonne par principe, et qui s'exprime avec netteté ; qui, soit à l'égard des mystères ou de la morale, soit dans les controverses ou dans les questions épineuses, n'outre ou n'affaiblit jamais la vérité. A l'égard des mystères que la foi nous révèle, il expose ce qu'ils ont de grand, sans dissimuler ce qu'ils ont de caché ; il fait céder les lumières de la raison à la force de l'autorité, il préfère la vérité, quoique obscure, à l'évidence quoique plus agréable.

Par rapport à la morale, on ne l'entend pas, réformateur célèbre, outrer les lois et les préceptes, ni les adoucir par une condescendance relâchée ; il les réduit à leurs

justes règles, en préférant toujours l'esprit qui vivifie, à la lettre grossière qui tue. Dans les leçons qu'il donne aux infidèles sur la religion chrétienne, il n'en couvre pas adroitement les apparences rebutantes, mais il relève avec sincérité ce qu'elle paraît avoir d'abject et d'effrayant, parce qu'elle a de doux et de sublime; donnant en même temps du jour à ce qu'elle renferme de profond et d'incompréhensible, par ce qu'elle a de simple et d'intelligible. Dans ses ouvrages de controverse, écrits contre les ennemis de l'Eglise, il ne grossit point leurs erreurs avec artifice, il n'élude point leurs objections avec timidité; mais il confond les unes par la force de ses raisons, et il détruit les autres par la vivacité de son génie; évitant avec soin les discours injurieux et les réflexions satiriques, dont le mensonge a coutume de s'armer et que l'Eglise interdit avec sagesse, comme capables d'anéantir ou de suspendre les fruits des plus solides discours, et comme indignes de ses ministres et de ses défenseurs, dont la douceur et la charité doivent être le caractère. Dans les questions épineuses qu'on lui proposa, ou qu'il se fit à lui-même, il ne consulta ni la curiosité, ni le désir naturel de se distinguer de la foule, jusque dans les points mêmes qui laissent un libre champ aux recherches humaines; jamais personne ne suivit plus humblement les sages règles de la précaution et de la retenue; bien éloigné de courir alors après de vaines imaginations, il restait dans un silence habile qu'une science parfaite inspire quand il le faut.

Ecueil fatal de la vérité, fruit mortel de l'orgueil, passion trop commune aux savants, malheureux amour de la nouveauté, tu fus toujours la plus forte aversion de ce saint docteur; et loin de t'écouter, au hasard de s'égarer, il sut poursuivre dans les autres jusqu'à tes apparences.

Telle fut la conduite zélée qu'il tint à l'égard du célèbre Jérôme qui, blanchi dans l'étude des langues et de l'Ecriture, a transmis à l'Eglise la plus exacte interprétation des livres sacrés. A peine ce grand homme prête-t-il à saint Pierre une pieuse feinte, que les siècles précédents n'ont pas connue, qu'Augustin s'élève respectueusement en faveur du premier vicaire de Jésus-Christ. En vain, pressé par les raisons solides de son équitable adversaire, Jérôme laisse-t-il échapper à sa plume quelques gouttes de fiel, Augustin, satisfait de voir la vérité triomphante et la nouveauté proscrite, dissimule une vivacité passagère qu'on substitue quelquefois à la solidité des preuves.

Que d'instructions, mes frères, que d'instructions importantes renfermées dans la conduite de ces deux grands hommes! Ne les négligeons pas, et tâchons de nous les appliquer aujourd'hui. Apprenez-y, gens du monde, qui, sans connaître la charité, sans en avoir l'esprit et sans en pratiquer les œuvres, vous récriez si témérairement qu'on viole la charité dans les disputes de la religion, apprenez, dis-je, à pardonner quelque chose au zèle pour la vérité qu'on défend, et craignez que votre froideur sur ce qui regarde l'Eglise ne vous fasse prendre pour division et pour inimitié ce que vous n'auriez pas la force de pratiquer vous-mêmes. Et vous, ministres du Très-Haut, qui, chargés par vos talents ou par vos emplois du sacré dépôt de la foi, vous endormez néanmoins lâchement sur ce qui la regarde, vous que, pour cela, l'Ecriture appelle, à juste titre, des chiens muets, apprenez qu'étant les dépositaires de la vérité, vous devez en être les défenseurs; que vous la trahissez chaque fois que vous dissimulez, et que, par conséquent, il est pour vous indispensable de la défendre lorsqu'on l'attaque; évitant en même temps d'irriter les cœurs en éclairant les esprits, de changer le zèle en fureur et les disputes de religion en des différents personnels. Vous, enfin, hommes du siècle, mais enfants de l'Eglise, apprenez que vous devez vous intéresser pour la vérité, non en la soutenant par vos écrits, mais en la respectant par votre silence; non en élevant vos voix devant les peuples, mais en répandant vos cœurs devant le Seigneur, afin qu'il nous la conserve toute pure et sans altération. C'est ainsi, mes frères, que nous devons témoigner notre amour pour la vérité, inséparable de l'amour de Dieu et de l'Eglise, qui fait le caractère du cœur d'Augustin. Voyons quel fut le caractère de son esprit.

SECONDE PARTIE.

Un esprit fécond, un esprit profond, un esprit, je puis le dire, éternel par la durée de ses productions; c'est un tel esprit, qui, joint à un grand cœur, donne l'idée d'un homme des plus illustres et des plus accomplis. Or, un tel esprit, Messieurs, fut celui d'Augustin, parfaitement dépeint dans les paroles de mon texte : 1° *Eris quasi hortus irriguus* (*Jerem.*, XXXI): voilà son étendue et sa fécondité ; 2° *Quasi fons aquarum* (*Isa.*, LVIII): voilà sa profondeur et sa pénétration; 3° *Cujus non deficient aquæ* (*Ibid.*): voilà la durée et la solidité de ses productions.

Lorsqu'on parle de l'étendue et de la fécondité de l'esprit d'Augustin, il ne faut pas attendre un détail exact et circonstancié de ses connaissances, de ses découvertes et de ses ouvrages. Non, Messieurs, il ne faut parler ici que de sciences accumulées, que d'un assemblage parfait des plus rares connaissances, que des productions sans nombre, dont plusieurs hommes ensemble pourraient à peine être capables. Il faut se réduire à dire, en un seul mot, qu'il n'est rien de compréhensible au ciel et sur la terre, rien dans l'homme et hors de l'homme, rien de créé et d'incréé, rien de profane et de sacré, rien dans la nature et la religion qu'Augustin n'ait pénétré, qu'il n'ait enseigné, qu'il n'ait expliqué; et lorsqu'on a rendu de lui ce témoignage glorieux et surprenant, on ne peut être longtemps accusé d'ajouter à

à la vérité, puisqu'on n'a, pour le justifier, qu'à produire les volumes immenses que ce saint docteur a mis au jour. Qu'on les parcoure ces volumes, où l'esprit humain s'épuise et se perd, on y verra tout ce qui regarde le monde visible, son origine et sa nature, sa matière et sa forme, les éléments divers qui le composent et les secrets ressorts qui l'animent, les créatures qui le remplissent et les productions qui le diversifient. On y verra tout cela parcouru, tout cela expliqué dans ses livres sur la *Genèse* : la nature de l'homme, sa création et son union au corps humain, ses passions et ses affections, ce qui les cause, ce qu'elles produisent, ce qui les modère, ce qui les irrite ; l'esprit de l'homme, comment il conçoit, comment il raisonne, comment il diffère de l'esprit de l'ange, comment il n'est pas également épuré dans tous les hommes; c'est ce qu'on peut apprendre dans ses *Conférences contre les académiciens*, où tout ce qui regarde l'intérieur de l'homme est épuisé. Qu'on lise ses livres *Du Vrai bonheur*, on y découvrira les causes secrètes de ce qui nous afflige, qui ne sont autres que nos passions et nos crimes ; on y reconnaîtra tous les moyens de nous rendre heureux, qui consistent dans la pratique de nos devoirs et dans la connaissance de la vérité. Veut-on s'instruire de la manière d'étudier? qu'on lise les règles qu'il a données sur toutes sortes de sciences, comme les possédant en maître. Veut-on connaître s'il possédait l'histoire? qu'on ouvre ses deux premiers livres de la *Cité de Dieu;* c'est là que toute celle des Juifs et des Romains est détaillée avec un ordre, avec une exactitude qui ferme la bouche à la critique la plus envenimée.

Curiosité de l'homme, insatiable avidité de tout connaître ! veux-tu te satisfaire et t'assouvir? Consulte, lis et relis ses réponses à cent quatre-vingt questions les plus obscures et les plus épineuses, résolues avec tant de lumière et d'étendue, qu'on peut plutôt les nommer des traités entiers que de simples décisions.

Mais je m'aperçois, Messieurs, que vous désirez connaître la fécondité de cet esprit sur les matières de la religion, et j'applaudis à ce juste empressement. C'est, en effet, sur la religion qu'Augustin est inépuisable, en quelque sorte, comme la religion même. Parcourir tous ses points et tous ses articles, c'est rappeler autant d'ouvrages qu'Augustin a composés; examiner tout ce qu'on peut dire sur les perfections de Dieu, sur l'incarnation de son Fils, sur son union avec son Père, sur le caractère de sa personne, sur l'excellence de son ministère, sur sa puissante médiation, sur son élévation au-dessus de tout, sur son alliance avec l'Eglise, sur la différence de l'ancienne et de la nouvelle loi, sur les préceptes, sur les sacrements, sur l'esprit et sur la fin de l'une et de l'autre, c'est dire en abrégé tout ce qu'Augustin a traité en détail; nommer toutes les hérésies qui s'élevèrent ou se renouvelèrent de son temps, c'est publier autant de victoires qu'Augustin a remportées; opposer des difficultés, former des objections, chercher des éclaircissements sur la religion, c'est ce qu'Augustin a prévenu, renversé, décidé : aussi quelle était sa réputation et l'idée qu'on avait de son savoir! On avouait publiquement de son temps, dit saint Paulin, que tout ce que ne savait pas Augustin n'était pas de la loi de Dieu : *Cum ad antistitem Augustinum devenitur, legi Dei deest quidquid contigerit ignorari, quia omne scibile scivit.* On appelait les évêques aux conciles œcuméniques par une lettre générale, et l'on invitait Augustin par une lettre particulière; les autres évêques prononçaient comme pasteurs de l'Eglise, Augustin décidait comme son oracle; on consultait les autres sur certains points et certaines sciences qu'ils possédaient; mais, pour Augustin, on s'adresse à lui sur toutes choses, dans la persuasion qu'il n'ignore rien de ce qu'on peut savoir, ou que ce qu'il ignore ne peut être su d'un autre: *Quia omne scibile scivit.*

Lors donc, Messieurs, que j'ai parlé de la fécondité de son esprit, j'aurais mieux fait de l'appeler, en un mot, un esprit universel ; car que faut-il pour mériter ce titre également glorieux et singulier? Ecrire sur toutes sortes de sujets au milieu des affaires et des emplois les plus dissipants? Augustin en fut comme accablé : ne perdre point de vue la matière qu'on traite, et cependant répondre à mille personnes différentes? Augustin était consulté de toutes parts et répondait à tout le monde : interrompre un ouvrage pour en commencer un autre; travailler quelquefois à plusieurs ensemble, selon la diversité des circonstances; être toujours prêt à défendre la vérité dans des conférences ou dans des écrits, souvent sans préparation et sans étude, quelquefois épuisé de travaux et d'infirmités, toujours occupé d'autres soins particuliers ou publics? C'est ce que fit Augustin tous les jours de sa vie. Quelle fut donc l'étendue et la fécondité de son esprit! Mais quelle en fut encore la profondeur et la pénétration! *Et eris quasi fons aquarum viventium.*

S'il s'agissait ici, Messieurs, et si le temps nous permettait de porter toutes les preuves que nous avons de la profondeur et de la pénétration de l'esprit d'Augustin, je rappellerais encore une fois tous ses sublimes écrits, et j'y ferais remarquer les points les plus abstraits et les plus obscurs éclairés, les endroits de l'Ecriture les plus mystérieux et les moins intelligibles, tels que saint Jean et l'*Epître aux Romains*, approfondis; ce que la religion a de moins proportionné à l'esprit humain, traité préférablement à tout le reste. Je vous le ferais voir élevé jusqu'au ciel, nous en décrivant la magnificence et les délices dans le livre de la *Cité de Dieu.* J'exposerais à vos yeux quinze livres composés sur l'adorable Mystère de la Trinité, et ce que la foi nous en apprend, réduit même en dialogue familier,

tant il possédait à fond cette matière incompréhensible et presque inexplicable. Mais je me borne aux seules disputes qu'il eut avec Pélage, aux seuls écrits composés contre cet ennemi de la grâce, et qui, j'ose le dire, fut, en un sens, le plus digne adverversaire d'Augustin et le plus capable de manifester toute la profondeur et la pénétration de ce grand docteur.

Tout était embarrassant dans cet homme détestable, et tout de sa part demandait un génie profond pour lui répondre : les erreurs qu'il avançait, la manière dont il les soutenait, l'éloquence dont il les accompagnait, le crédit dont il les appuyait, les beaux dehors dont il les couvrait, l'esprit avec lequel il les débitait, l'orgueil humain qu'elles flattaient, mais plus encore la matière qu'elles regardaient et les points de la religion qu'elles attaquaient. C'était le péché originel qu'il niait; la grâce de Jésus-Christ, dont il rejetait la nécessité pour y substituer l'instruction et la loi ; le libre arbitre qu'il élevait sans mesure ; le salut de l'homme qu'il faisait dépendre de l'homme même; les mérites humains qu'il mettait à la place des dons de Dieu; la liberté de l'homme, qu'il mettait en parallèle avec la volonté divine. Du reste, versé dans les Ecritures, il profitait avec soin des endroits qui semblaient favorables à son erreur. Subtil dans ses discours, il employait les raisons les plus spécieuses; orné des apparences de la vertu, il insinuait son venin dans les âmes les plus pieuses ; favorisé par la difficulté de la matière, il dogmatisait à son gré, sans trouver presque personne qui lui résistât. Flatté de ses premiers succès, il s'attendait à répandre au loin son poison imperceptible ; il pensait tout soumettre et tout asservir à ses pernicieux sentiments ; mais il ne pensait pas à l'adversaire que Dieu lui réservait ; il ne pensait pas qu'un homme plus profond, plus subtil, plus versé que lui dans les Ecritures, l'attendait, lorsqu'il le trouva tout à coup dans la personne d'Augustin, pour qui, connaître ses erreurs, les combattre et les confondre ne fut qu'une même chose.

A peine en a-t-il découvert le danger et l'artifice, que paraissent ses ouvrages admirables, où tant de mystères profonds sont pénétrés et dévoilés d'une manière qui ne laisse rien à désirer au chrétien, rien à répliquer à l'hérésie, et qui donne tout à admirer à l'homme ingénieux et raisonnable. On y voit d'abord, prouvée par l'Ecriture et par la raison, la participation fatale que tous les hommes ont au péché originel transmis de génération en génération, par leur premier père, comme une semence empoisonnée qui communique son venin secret à tous les fruits qu'elle produit; par là sont expliqués cette corruption qui nous défigure, cette pente violente qui nous entraîne, ces passions furieuses qui nous assiégent, ces fléaux divers qui nous accablent, ces crimes monstrueux qui couvrent la terre, ces chutes fréquentes qui font gémir les justes même. Là, par une suite naturelle, et avec la pénétration la plus profonde, sont résolues les questions et les difficultés si souvent formées sur l'origine du mal et sur le libre arbitre. Le Très-Haut y est vengé des esprits téméraires qui le soupçonnent d'être auteur du mal répandu dans le monde. J'y vois le péché, seul mal dans la nature, attribué au libre arbitre qui suit volontairement la cupidité que Dieu n'a pas formée dans l'homme. J'y reconnais, il est vrai, que Dieu permet le péché, mais que c'est sans choquer sa justice, puisqu'il ne doit rien à l'homme, puisqu'il a pu le former moins parfait que l'ange, puisque enfin la permission du péché ne laisse pas de produire un avantage qui est de rendre l'homme plus vigilant, plus humble et plus capable de mériter par les combats qu'il est obligé de livrer et de soutenir.

Là, sont traitées la loi et la grâce ; là, sont assignées les qualités différentes qui les distinguent. Cette loi tant vantée n'y paraît plus que comme une écorce grossière, comme une impuissante figure, comme un joug accablant, comme une lettre vide et sans force, qui instruit, qui exhorte, qui presse, qui promet, qui menace, mais qui par elle-même ne fait pas exercer ce qu'elle commande. Tout de suite est dépeinte la grâce d'un Dieu Sauveur; le chaos immense des difficultés et des ténèbres, dont l'orgueil humain s'était efforcé de l'obscurcir, est dissipé, et nous y voyons dans tout son jour ce don parfait du Père des lumières. A l'aide d'Augustin nous connaissons le pouvoir bienfaisant de cette précieuse grâce, qui fait vouloir le bien et qui le fait faire; qui fait connaître la vertu, et qui la fait aimer; qui s'insinue dans le cœur et qui l'attire ; qui l'attire sans le contraindre, qui lui fait choisir le bien librement, et qui le fait mériter par ce choix volontaire. De là nous remarquons avec lui son absolue nécessité pour commencer toute bonne œuvre, pour la continuer et pour y persévérer et pour surmonter tous les ennemis qui nous en détournent. Là même, il nous apprend, ô mortels ! à trembler, à nous humilier en vue de cette grâce qui, gratuite de sa nature, et conformément à son nom, n'est due ni à vos désirs ni à vos mérites ; qui, vous étant accordée, doit exciter votre reconnaissance comme une pure miséricorde; qui, vous étant refusée exige vos profondes adorations comme une exacte justice exercée sur vous. Et toi, livre redoutable, où sont écrites nos destinées éternelles, Augustin a levé les sceaux sacrés qui te ferment. Participant de la lumière de l'Agneau mis à mort, il a pénétré, dans un sens, le terrible mystère de la prédestination que tu contiens; il a porté sur toi ses regards sublimes, jusqu'où les yeux d'un mortel peuvent atteindre ; et, le premier, entre les saints docteurs, il a traité d'une manière expresse des décrets irrévocables de Dieu ; nous apprenant au long que le Très-Haut choisit ses élus, non en considération de leurs œuvres à venir, mais en conséquence de ses desseins éternels, non par rapport à leurs mérites,

mais par rapport à sa volonté souverainement indépendante, qui leur donne à son gré les moyens sûrs pour le salut; en sorte que leurs bonnes œuvres sont son ouvrage; leurs victoires, ses triomphes; leurs mérites, ses dons; et leur récompense infiniment grande, le prix de sa grâce infiniment gratuite.

Scrutateur respectueux, il sait à propos baisser des yeux soumis, et s'aveugler volontairement sur ce qui le passe; semblable à la colonne de feu qui conduisait les Israélites, il éclipse ou fait éclater sa lumière quand il le faut, gardant un humble silence sur ce dont Dieu se réserve la connaissance, et s'expliquant en même temps avec une clarté toujours uniforme sur ce que Dieu lui révèle.

Loin donc de nous cette parole injurieuse à la mémoire d'Augustin, loin de nous ceux qui l'accusent d'avoir parlé si diversement de la grâce et de la prédestination gratuite, qu'on peut à peine discerner au vrai ce qu'il a pensé sur cette importante matière. Ah! si l'on pouvait à juste titre le soupçonner d'une variation si bizarre, ce serait donc en vain que les conciles et les papes nous l'auraient donné pour conducteur et pour modèle sur la grâce et la prédestination. Ce serait en vain que les saints docteurs que je nommerai quand il le faudra l'ont pris pour leur chef et pour leur maître: ce serait en vain que, dans les fastes de l'Eglise, et dans tous les cœurs chrétiens, il porterait le glorieux titre de Docteur de la grâce, acquis par le témoignage le plus unanime, et consacré par la plus respectable antiquité.

Mais à quoi m'arrêté-je, et ne vous fais-je point injure, messieurs, de justifier Augustin en votre présence? Comme s'il avait besoin que je prêtasse auprès de vous ma faible voix à son apologie. Non, non, le plus célèbre des docteurs, votre mémoire ne sera jamais flétrie chez les véritables enfants de l'Eglise, et les productions de votre génie se perpétueront avec gloire de génération en génération : *et erit quasi fons aquarum cujus non deficient aquæ.*

Ecrire beaucoup, ce n'est pas toujours travailler pour les siècles à venir; de même transmettre ses écrits à la postérité la plus reculée, ce n'est pas toujours une gloire pour les auteurs, moins encore un avantage pour les peuples. Comme on voit des sources à demi desséchées s'ensevelir et se perdre dans les sables arides, ou comme des torrents bourbeux et rapides infectent l'air et ravagent les terres des régions malheureuses qu'ils traversent; tels ces ouvrages contagieux dictés par l'esprit de malice et de mensonge se sont évanouis dès leur naissance, ou, s'ils sont parvenus jusqu'à nous, ils n'ont fait que séduire l'esprit des simples, et s'attirer les mépris des sages; dignes fruits et digne récompense de la corruption et de la vanité de leurs auteurs.

Mais écrire beaucoup et avec sagesse et avec vérité, c'est se frayer une voie glorieuse à la postérité; c'est s'en assurer à jamais l'estime et l'applaudissement; c'est en être la lumière et la consolation; tel est, messieurs, l'incomparable Augustin que je me représente comme cette source abondante et délicieuse du paradis terrestre qui, partagée en quatre fleuves majestueux, apporte dans les temps et dans toutes les parties du monde l'abondance et la fertilité: *Et erit quasi fons aquarum viventium, cujus non deficient aquæ.*

Sortis de l'Afrique qui les vit naître, ses ouvrages divins se répandirent bientôt dans toutes les églises, dans tout le monde, dans tous les états, dans tous les siècles; et loin de rien perdre de leur prix par leur multitude ou par leur antiquité, ils en ont produit des fruits plus abondants, ils ont acquis une vénération plus profonde, ils se sont attiré une estime plus universelle. Philosophes, théologiens, directeurs, ministres évangéliques, plumes savantes, âmes pieuses, docteurs, évêques, papes, conciles, tous ont puisé dans cette mer immense; tous se sont enrichis de ses trésors, et tous se sont glorifiés de tenir leur science d'Augustin, dont le privilége honorable est de ne devoir sa science qu'à Dieu même: et comme il est dit dans l'Ecriture, qu'après que le temple eut été réparé par le roi Cyrus, les prêtres et les lévites chantaient par les mains et la bouche de David, quoique mort depuis longtemps; de même nous pouvons dire que tous les docteurs et les savants, venus après Augustin, ont écrit par sa plume et parlé par sa bouche, quand ils ont bien écrit et bien parlé : *Et cantabant omnes per manus David.* (I *Esdr.*, III.)

Ainsi cette multitude de papes qui, pour le maintien de la discipline et l'accroissement de la foi, se sont fait entendre si souvent à toute l'Eglise, ont puisé leurs bulles et leurs décrets dans les écrits d'Augustin. Tels sont Grégoire le Grand qui nous exhorte à le lire sans relâche, et Pie II qui lui rend le témoignage de n'avoir rien ignoré.

Ces docteurs sublimes qui se sont élevés aux plus hauts mystères n'ont mérité d'être les maîtres en Israel, qu'autant qu'ils ont été plus fidèles disciples d'Augustin; tels les Prosper et les Thomas d'Aquin, qui confessent l'un et l'autre avoir partout étudié et suivi son esprit; les conciles nationaux et généraux ont fondé leurs décrets et leurs canons sur son témoignage irrévocable; tels les conciles d'Orange et de Trente : *Et cantabant omnes per manus David.*

Si les interprètes de la foi forment des difficultés et des doutes sur l'observation de ses préceptes, c'est Augustin qu'ils consultent, c'est avec lui qu'ils décident; si les écrivains moraux veulent instruire, édifier, toucher, ce sont ses maximes qu'ils étudient, son éloquence qu'ils imitent, ses propres paroles qu'ils usurpent; si les ministres évangéliques veulent convaincre, ébranler, convertir dans les chaires sacrées, c'est sur Augustin qu'ils tonnent et qu'ils effrayent : *et cantabant omnes per manus David.* Si dans les écoles on veut s'expliquer sainement, et

suivre sincèrement l'exacte vérité, c'est à la doctrine d'Augustin qu'on s'attache; doctrine contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront jamais, parce que c'est la pure doctrine de l'Eglise. Ce que je dis ici, messieurs, c'est le sentiment du concile de Trente, de Célestin I[er], de Benoit XIII de glorieuse mémoire, des Fulgence, des Paulin, des Jérôme, mais surtout de Saint-Bernard qui veut bien, dit-il, se tromper, pourvu qu'il ne se trompe qu'avec Augustin; c'est, dis-je, le témoignage de tous ces grands hommes qui, par leur exactitude à suivre notre saint docteur, et par tous les éloges magnifiques qu'ils lui donnent, forment un admirable concert de louanges, infiniment supérieur à nos paroles, et vérifient à son égard ce que l'Ecriture dit de l'homme-sage, qui pour avoir fait son étude des livres saints, et pour en avoir pénétré les paraboles obscures, pour y avoir cherché des vérités solides, et pour s'en être nourri; pour avoir médité les secrets de Dieu, et pour en avoir reçu l'intelligence; qui pour avoir mis sa gloire dans la loi du Seigneur, et pour avoir répandu les paroles de la sagesse comme une pluie fertile, acquiert plus de réputation que mille autres, verra son nom triompher de la durée des siècles, et percer les ténèbres de l'oubli, sa sagesse publiée dans les places publiques, ses louanges célébrées dans l'assemblée des saints, ses productions se perpétuer d'âge en âge, et se communiquer dans toute leur pureté.

C'est l'avantage que nous avons dans notre siècle, Messieurs, et nous le devons à des plumes également exactes et savantes, qui nous ont fait voir de nos jours, dans tout leur éclat et toute leur pureté, les ouvrages inestimables de ce grand homme, aussi distingué parmi les docteurs, que les docteurs sont élevés sur le commun des fidèles.

Permettez donc ici, chrétiens auditeurs, qu'en achevant ce discours, je vous adresse, par rapport aux ouvrages du grand Augustin, les mémorables paroles que le sage fils de Sirach adressait autrefois aux enfants d'Israël, au dernier chapitre du livre de l'*Ecclésiastique* : Venez, ô vous tous qui voulez et qui devez vous instruire, assemblez-vous dans la maison de science et de discipline : *Appropiate ad me indocti, et congregate vos in domum disciplinæ.* (*Eccli.*, LI.) Puisque vos âmes sont pressées d'une extrême soif, pourquoi tardez-vous à venir l'éteindre chez moi? *Quid tardatis? Animæ vestræ sitiunt vehementer.* (*Ibid.*) Ah! rendez seulement votre âme susceptible d'instruction, elle ne vous coûtera rien à recevoir, puisque je la donne par mes paroles : *Aperui os meum, et locutus sum, in proximo est invenire eam.* (*Ibid.*) Jetez donc loin de vous, ô chrétiens! ces livres curieux, pernicieux et profanes, qui ne vous repaissent que de fumée, de mensonge et de corruption. Ouvrez et parcourez, encore une fois, les ouvrages du saint docteur que nous honorons, ou de ceux qui, s'en étant nourris, ont parlé par son esprit, vous y apprendrez tout ce que vous pourriez apprendre de bon ailleurs : *Doctrinam scientiæ et disciplinæ scripsi in codice isto* (*Ibid.*); rien ne sera comparable à votre bonheur, si vous vous nourrissez de ses bonnes et vivifiantes paroles, et si vous les gravez profondément dans vos cœurs : *Beatus qui in istis versatur bonis et ponit illa in corde suo.* (*Eccli.*, L.) La sagesse et la lumière qui vous conduiront en tout vous rendront capables de connaître et de pratiquer toutes les choses saintes et louables, parce que la splendeur de Dieu dirigera vos pas : *Sapiens erit, semper ad omnia valebit, quia lux Dei vestigium ejus est.* (*Ibid.*) Je vous le souhaite.

## PANÉGYRIQUE V.

### SAINTE THÉRÈSE.

Fiducialiter agam, et non timebo, quia fortitudo mea, et laus mea Dominus. (*Isa.*, XII.)

*J'agirai avec confiance, et je ne craindrai point, parce que le Seigneur est ma force et ma gloire.*

Lorsqu'on n'a pour appui que sa propre force, avec quelle confiance peut-on agir, et quelle gloire peut-on espérer? Quelque justes mesures qu'on prenne, des accidents imprévus peuvent les renverser, et nous convaincre malgré nous-mêmes de la faiblesse qui nous est propre. Mais lorsqu'on a la puissance de Dieu pour fondement de ses projets, quels objets ne peut-on pas se proposer, et quels succès n'en doit-on pas attendre. Comme sans lui toute la force humaine n'est que faiblesse; dans sa main la faiblesse même devient la force de Dieu, qui triomphe de tous les obstacles. Qui justifia plus clairement cette vérité que l'illustre Thérèse, à qui nous rendons aujourd'hui des honneurs si légitimes? Traversée par tout ce qui peut vaincre la vertu la plus constante, elle a soutenu ces différentes attaques avec un courage que la philosophie payenne n'a su que feindre, que tout l'héroïsme du siècle ne saurait égaler.

Si, dans les combats qu'elle eut à livrer, et dans les entreprises qu'elle eut à soutenir, elle ne se fut appuyée que sur elle-même, bientôt elle eût éprouvé la faiblesse inséparable d'un bras de chair, et la confusion inévitable à la témérité. Mais ayant mis sa force dans le Seigneur, elle a agi avec un courage qui fit son caractère pendant sa vie, et un succès qui fera sa gloire jusqu'à la fin des siècles : *Fiducialiter agam, et non timebo, quia fortitudo mea, et laus mea Dominus.*

Le courage dont elle anima sa confiance en Dieu, la protection dont Dieu récompensa son courage, concourent donc à faire de sainte Thérèse un prodige dans l'ordre de la nature et de la grâce; l'une et l'autre nous la montrent comme un sujet unique entre les vierges. On loue dans les autres la circonspection et la vigilance qui les retiennent dans les bornes de leur état; on voit dans celle-ci toute la générosité du christia-

nisme, qui d'un front intrépide soutient et repousse les plus redoutables assauts, qui sait également se soustraire au péril, et le braver quand il le faut, triompher des mauvais desseins des hommes et de la malice de l'enfer. Tandis que, dans les autres, on loue le silence, la retraite et le recueillement qui couvrent leur obscure sainteté du même voile qui la conserve, on admire dans celle-ci les entreprises les plus hautes, les succès les plus inouis, toutes les vertus d'éclat qui feraient honneur aux premières colonnes de l'Eglise. J'aurai donc achevé son éloge, lorsque j'aurai fait voir comment le Seigneur fut sa force et sa gloire. Le Seigneur fut sa force : *Fortitudo mea Dominus*; c'est pourquoi nous voyons un courage héroïque dans une âme dont la faiblesse et la timidité devaient faire le caractère naturel. Le Seigneur fut sa gloire : *Laus mea Dominus;* c'est pourquoi des succès éclatants ont rendu célèbre dans l'Eglise une vierge dont la retraite et l'obscurité semblaient devoir être le partage. En un mot, courage de Thérèse dans ses combats; gloire de Thérèse dans ses succès, courage qui confond notre lâcheté, succès qui confondent notre défiance. C'est tout le partage de ce discours. *Ave, Maria*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Nous devons juger de la grandeur du courage, par la grandeur des entreprises et par la diversité des obstacles dont on triomphe; soit que ces obstacles viennent de nous-mêmes, ou de la part des autres hommes, c'est ce qui nous donne la plus haute idée du courage de Thérèse. Rien de plus généreux que ses entreprises, rien de plus invincible que les obstacles qu'elle eut à surmonter. Rien de plus généreux que ses entreprises; elle se proposa la sainteté la plus éminente; elle s'efforça d'y conduire les autres avec elle. Rien de plus invincible que les obstacles qu'elle eut à surmonter, dans elle-même et du côté des autres. 1° Dans elle-même, elle eut à vaincre des inclinations et des répugnances également capables de la rebuter de la sainteté qu'elle se proposait. 2°. Du côté des autres, elle eut à vaincre les contradictions et les révoltes les plus propres à lui faire abandonner l'ouvrage de leur sanctification. Voyons-la combattre tout cela par son courage, et que sa force et ses combats confondent notre lâcheté, qui n'entreprend rien ou qui se rebute de tout.

Tout ce qui peut flatter les passions, et les irriter, distinction du rang, abondance de richesses, grâces de la nature, vivacité de l'esprit, Thérèse en fut heureusement pourvue. Exempte des soucis et des agitations qui assiégent les places les plus éminentes, en état de goûter toutes les douceurs que procure une noble et tranquille médiocrité de naissance et de fortune, on peut dire qu'en entrant dans le monde, elle reçut tout ce qu'il faut pour s'y perdre. Mais Dieu, qui pour ses élus proportionne les forces aux obstacles, la pourvut dans ses bénédictions de tout ce qu'il faut pour se soustraire à la malice du siècle. A peine laisse-t-elle entrevoir les premiers rayons d'une raison naissante, qu'elle montre une foi prématurée, capable de tout surmonter et de tout entreprendre; les sentiments de la religion prévinrent en elle ceux de la nature, et les œuvres de la piété devancèrent le cours de ses années. Ses premiers mouvements furent pour Dieu ; ses premiers vœux furent formés pour le ciel; ses premières pensées se rapportèrent à l'éternité; la lecture des actes des saints fut l'amusement de son enfance, l'ardeur de les imiter fut toute son ambition, et la première passion qu'on aperçut en elle fut le désir du martyre. Les premiers chrétiens fuyaient devant le glaive des persécuteurs, contents d'y présenter leur tête lorsqu'on la demanderait; les plus fervents croyaient faire beaucoup, d'attendre la mort avec confiance, et les apôtres mêmes s'y sont exposés sans la prévenir. Thérèse, dès son enfance, a le courage de l'appeler par ses vœux, et dans l'impuissance de la trouver dans sa terre natale, elle va la chercher sous un ciel étranger. Elle sent avec impatience couler dans ses veines un sang innocent qu'elle peut répandre pour Jésus-Christ; elle use à regret d'une vie dont le sacrifice volontaire peut hâter la jouissance du ciel; elle porte une sainte envie à ceux qu'une mort glorieuse a couronnés, et la gloire qu'ils ont acquise à ce prix lui paraît une grâce plutôt qu'une récompense; elle trouve moins de peine à se sacrifier par des tourments rapides, qu'à se dévouer au martyre journalier qu'exige l'Evangile.

Que ses idées fussent en cela conformes à la vérité, ou qu'elles tinssent de la faiblesse de son âge, elles se sont singulièrement vérifiées en sa personne. Ses combats contre la mort n'eussent jamais été si violents que ceux qu'elle livra dans la suite contre elle-même; le glaive des tyrans n'eût jamais exercé sur son corps autant de cruautés, que l'amour de Jésus-Christ lui fit supporter de souffrances. Sa vie une fois sacrifiée par le martyre eût moins coûté à ses inclinations, que la pénitence qui l'immola jusqu'à la fin de ses jours, et, pour le dire en un mot, elle n'échappa une fois à la mort, que pour mourir sans cesse à elle-même, et pour revivre tous les jours à de nouvelles douleurs.

Mais qui l'eût pensé, mes frères; cette généreuse Thérèse qui avait l'intrépidité de mourir martyre n'a pas le courage de vivre vigilante; ce même cœur, qui défiait les supplices dès l'âge le plus tendre, ne se défie pas des périls qui menacent son innocence dans un âge plus avancé, et je la vois prête à donner dans tous les piéges que le monde tend à quiconque a le malheur de lui plaire; il a coutume, ce monde imposteur, de regarder l'adolescence comme la saison des plaisirs, et comme le temps fatal d'entamer l'innocence; c'est alors qu'aux

yeux d'une jeunesse légère et crédule, il ouvre une brillante carrière parsemée de fleurs. Dans le lointain il fait entrevoir la douceur de ses fêtes, l'abondance de ses richesses, l'éclat de ses honneurs, la pompe de ses spectacles, promettant de donner tout cela pour prix des adorations criminelles qu'il exige. Ce langage séducteur, il le fit entendre à Thérèse par le ministère de quelques-uns de ses proches déjà remplis de l'esprit du monde, et trop capables de l'inspirer. La même attention que la première femme osa prêter à la voix du serpent, Thérèse eut la faiblesse de la prêter aux discours du mensonge; des lectures contagieuses continuèrent de l'abuser, et la peinture des passions adroitement feintes et déguisées lui en inspirèrent bientôt de véritables. La figure du monde palliée de riantes couleurs lui parut aimable. Elle se crut elle-même au gré du monde; elle ne refusa pas de plaire à ce qui lui sembla mériter sa complaisance, et si le charme eût duré plus longtemps, son cœur, ce cœur héroïque, que vous verrez désormais uniquement occupé de Dieu, allait devenir la proie malheureuse du monde, et de la créature.

Mais vous veillâtes sur elle du haut du ciel, ô mon Dieu! et la main paternelle, qui prit soin de la cacher à l'ombre du sanctuaire, ne fut qu'un faible instrument et qu'une figure imparfaite de votre grâce, qui préparait un asile à son innocence. Soutenue de cette grâce, et du courage qu'elle inspire, Thérèse s'élève autant au-dessus d'elle-même, qu'elle a paru céder à ses penchants, et ses faiblesses passagères, échappées à la vivacité d'un âge critique, ne servent qu'à faire éclater l'ascendant qu'elle sut prendre ensuite sur elle-même. Ces attraits, dont elle s'aperçut, et dont d'autres furent touchés, elle les ensevelit dans la solitude; pour ces moments qu'avaient enlevés des entretiens profanes, elle consacre tous les autres à la prière; ce cœur dont le monde avait surpris quelques mouvements passagers, elle le livre tout entier à l'amour divin.

Mais des vertus ordinaires de sa part ne répondaient pas aux desseins de Dieu sur elle; un sacrifice entier de ses désirs les plus innocents et des objets les plus légitimes, un abandon général de ses biens et de ses proches, une mort anticipée qui ne lui permet plus de vivre que pour Dieu, c'est à quoi l'appelle une voie intérieure à laquelle elle ne peut se refuser.

Heureuses les âmes privilégiées à qui le joug du Seigneur s'offre avec toutes ses douceurs! elles n'aperçoivent que l'onction de la croix, sans en entrevoir les rigueurs; elles l'embrassent avec une joie toute sainte, qui les fait tressaillir dans les voies du Seigneur. Mais, plus estimables les âmes généreuses qui marchent d'un pas égal dans le chemin de la perfection, quoiqu'il ne leur présente que les épines dont il est parsemé! Jésus-Christ porte la croix des premières; celles-ci la portent pour Jésus-Christ, et leurs dispositions sont plus conformes aux siennes. Tel fut l'état de Thérèse, prête à se consacrer à Dieu dans le cloître.

Une mer agitée par deux vents contraires qui s'entrechoquent est la plus fidèle image des contradictions et des combats qu'elle ressentit au dedans d'elle-même; elle se sent appelée d'un côté par la voix de l'Epoux, elle se sent retenue de l'autre par la voix de son père. La solitude lui présente toutes ses délices, le monde offre à ses yeux tous ses charmes; tantôt le désir du salut triomphe de son cœur, tantôt l'horreur des souffrances devient la plus forte: vous diriez que la grâce et la nature disputent chacune leurs droits. Deux craintes et deux amours semblent vouloir s'exclure mutuellement: crainte des supplices éternels, crainte des rigueurs du cloître; amour de Jésus-Christ, amour du monde. Laquelle de ces inclinations écoutera-t-elle? Chacune crie, chacune presse, chacune veut être plus forte et régner seule dans le cœur de Thérèse; autant de pensées qui se présentent, autant de mouvements qui la partagent. Renoncer à tout, quelle gêne! S'exposer à se perdre, quelle témérité! Etre toute à Dieu, quelle gloire! N'être plus à soi-même, quel supplice! Croix de mon Dieu, tu seras mon partage; monde imposteur, tu ne me seras plus rien. Mais cette croix est bien pesante. Mais ce monde est-il donc si dangereux? Telles furent les rigoureuses épreuves où fut livrée la généreuse Thérèse. L'appareil du sacrifice est tout prêt, et la victime n'est pas encore rassurée: son immolation coûte si fort à la nature, que son âme fugitive est prête d'abandonner son corps; le déboîtement de ses os, ses membres arrachés avec violence, sont les expressions les plus propres à nous dépeindre son agitation et son tourment. Mais toutes ces frayeurs ne l'abattent pas; tous ces combats servent à relever sa victoire; ses inquiétudes même affermissent sa constance. Elle n'a trouvé le calice plus amer que pour avoir le mérite de le boire jusqu'à la lie. Elle s'unit à Jésus-Christ sans y chercher le Dieu de toute consolation, elle épouse l'homme de douleur: ses douleurs et ses souffrances furent toujours le partage de Thérèse, et Thérèse n'en fut jamais moins fidèle.

L'assurance de plaire à Dieu, qui nous afflige, est une onction ineffable qui seule adoucit toutes les amertumes de l'âme; mais cette unique consolation des âmes affligées est encore refusée à notre illustre vierge. En vain s'est-elle raidie contre ses répugnances naturelles, en vain a-t-elle fait consentir son cœur au plus généreux de tous les sacrifices, elle ne peut encore acheter à ce prix le paisible témoignage que Dieu la regarde d'un œil propice. Le cherche-t-elle par la voie des exercices les plus saints et les plus pénibles? il lui semble qu'elle s'y traîne d'un pas languissant et qu'elle doit être rejetée pour sa tiédeur. Se prosterne-t-elle à ses pieds pour l'adorer? une ima-

gination vagabonde la repaît de fantômes qui lui dérobent la présence de son Dieu; elle ne sait s'il se cache à son amour ou s'il se refuse à son indignité, s'il éprouve sa constance ou s'il punit ses égarements, si c'est elle qui manque à son Dieu ou si c'est son Dieu qui lui manque. Répand-elle son cœur dans le sein de ses consolateurs sur la terre? leurs résolutions incertaines augmentent ses défiances, l'esprit qui l'anime leur devient suspect; ils ajoutent une indiscrète sévérité aux amertumes de son âme, et la rigueur de leurs reproches à la pesanteur de sa croix. Commence-t-elle à goûter les douceurs d'une oraison sublime? des douleurs aigües, qui captivent ses sens, viennent suspendre les opérations de l'esprit et la conduisent aux portes de la mort. Il semble que la consolation et la douleur agissent de concert, l'une, pour l'abandonner, l'autre, pour la tourmenter. Les amertumes de son calice, que Jésus-Christ fait distiller goutte à goutte sur les autres élus, il les réunit et les répand à torrents dans le cœur de Thérèse. Les plus dures épreuves, soit au dedans, soit au dehors, soit du côté de l'esprit, soit du côté du cœur, elle les ressent successivement, et quelquefois toutes ensemble. Faire l'histoire de sa vie, c'est faire un détail des souffrances; mais aussi, faire le détail de ses souffrances, c'est faire celui de ses triomphes. Si tout lui manque, jamais elle ne se manque à elle-même. Si tout assiégea sa constance, son courage invincible fit face à tout.

Si ses directeurs condamnent sa conduite, sans résister à l'esprit de Dieu qui l'anime. elle en devient plus précautionnée et plus vigilante; si sa vertu leur paraît suspecte, sans en abandonner les œuvres, elle s'humilie plus profondément à ses propres yeux; si la tiédeur lui semble accompagner ses oraisons; sans les rendre moins assidues, elle les rend plus ferventes. Si Jésus-Christ, pour l'éprouver, se refuse à ses empressements et l'abandonne à l'aridité de son âme, elle adore ses jugements avec la même docilité qui lui fait bénir ses miséricordes. Son éloignement ne fait qu'augmenter l'ardeur qu'elle a de le posséder, et ses ténèbres lui font rechercher plus constamment la souveraine lumière. Moins je le vois, dit-elle, plus je l'adore; moins je le ressens en moi, plus je le désire : qu'il me soit doux ou sévère, je l'aime et je le cherche également, parce qu'il est toujours mon Dieu.

Qu'un tel courage confond notre lâcheté, chrétiens! hélas! une vierge faible par état, et peut-être, disons-le à sa gloire, d'un tempérament aussi emporté que peut l'être le nôtre, ne trouve rien d'insurmontable dans la voie du salut, tandis que Dieu s'étudie, pour ainsi dire, à la lui rendre plus épineuse; et nous regardons avec frayeur cette voie sainte, dont tout concourt à nous aplanir les sentiers. Y sommes-nous entrés: nous nous y traînons avec paresse. Y trouvons-nous des rigueurs; chaque moment nous voit jeter derrière nous des regards repentants. Les tentations surviennent-elles: une lâche désertion, ou quelque chute humiliante en sont bientôt le fruit. Eh! si nous n'avons pas le courage de nous sanctifier, comment aurions-nous celui de sanctifier nos frères? Si nous ne surmontons pas les obstacles qui s'opposent à notre propre salut, comment aurions-nous la force de vaincre ceux qui s'opposent à la sanctification des autres, comme fit notre incomparable Thérèse?

Un zèle ardent la dévore pour le salut de ses frères: tous ceux d'entre les hommes qui périssent sont autant de plaies à son cœur: tous les forfaits qu'elle apprend, tous ceux qu'elle se représente, tirent les larmes de ses yeux. Les peuples les plus barbares qui gémissent dans les ténèbres de la mort, attirent sa compassion, et deviennent le sujet de ses prières. Mille fois elle a gémi sur la faiblesse et les bienséances qui retenaient son zèle captif: dans l'impuissance de faire entendre sa voix dans des contrées éloignées, elle a joint ses oraisons et ses désirs aux travaux apostoliques de ceux qui portèrent leurs pas dans des climats étrangers. Tandis qu'ils étaient exposés sur les flots, l'oraison de Thérèse pénétrait les nues, pour détourner les tempêtes; tandis qu'ils prêchaient à des peuples aveugles, Thérèse implorait la lumière du Saint-Esprit. Mais elle ne se borne ni à des désirs, ni à des pensées: elle devait, avec le secours du ciel, exécuter les plus hauts desseins; elle devait être l'apôtre des conseils de l'Evangile, comme les autres le sont de ses préceptes; et faire pour la perfection des âmes religieuses ce que les autres font pour le salut des autres hommes. C'est dans cette vue qu'elle se propose la réforme de l'ordre du Carmel, où la grâce du Seigneur l'avait appelée.

A ce mot de réforme, qu'on ne se figure rien de désavantageux à l'ordre du Carmel. Fidèle observateur d'une règle pleine de sagesse et de sainteté, il était alors, comme de nos jours, un des riches ornements de l'Eglise qu'il édifiait par ses vertus, et qu'il éclairait par ses lumières. Mais il n'est pas d'état si saint qui ne puisse l'être davantage. On y trouve toujours à ajouter, et l'on ne dit jamais, c'est assez, lorsqu'on est animé d'une ferveur et d'une charité supérieure, comme l'était celle de Thérèse. Elle entend l'apôtre nous dire avec Jésus-Christ, que celui qui est saint, se sanctifie de plus en plus: elle entend saint Bernard dire à toutes les âmes religieuses, vous n'êtes point simplement engagées à la sainteté, mais à la perfection de la sainteté: elle entend Dieu lui-même qui l'inspire d'ajouter à son ordre un nouveau degré de perfection, et c'en est assez pour la confirmer dans son généreux dessein. Si le relâchement eût été frappant et sensible, pour rétablir la discipline primitive, il ne fallait qu'un zèle ordinaire, et tous à l'envi se seraient efforcés d'en se-

conder les effets: mais entreprendre d'ajouter un nouveau lustre à ce qui brillait déjà suffisamment par lui-même, c'est donner des preuves d'autant plus sensibles d'un courage héroïque, que c'est s'exposer plus visiblement à la critique même du sage. C'est ce que Thérèse sut prévoir, et c'est ce qu'elle ne craignit pas.

A peine eut-on découvert ses intentions, qu'un esprit d'aigreur et d'animosité se répand jusqu'aux extrémités de l'Espagne. Les plus sages entraînés par les moins modérés la censurent par piété, comme les autres la censurent par passion. Ceux-ci croyaient lui faire grâce en ne l'accusant que d'erreur; et ceux-là croient lui rendre justice, en la décriant au gré de leurs préventions. Bientôt elle se voit la fable du monde; bientôt les mémoires les plus sanglants et les plus injurieux se répandent contre elle: les conversations particulières et les assemblées publiques retentissent de son nom insulté sans ménagement. Orgueil, hypocrisie, inquiétude d'esprit, désir de dominer dans la religion, en s'y distinguant par quelque coup d'éclat: ce sont les moindres griefs dont on la charge, et c'en est assez pour qu'on s'oppose à ses desseins. Thérèse n'ignore ni les jugements odieux qu'on forme sur sa conduite, ni les injustes efforts qu'on emploie pour la traverser. Mais loin de se déconcerter, elle regarde la contradiction des hommes, comme un préjugé du secours de Dieu. Tout ce qu'elle craint, c'est de craindre quelque chose; lorsqu'il s'agit de sa cause, jamais plus sûre d'être secourue, que lorsqu'elle manque de secours; jamais plus active, que lorsque tout contribue à l'abattre. Envain prend-on ses généreux desseins pour des productions chimériques, ou d'une ambition démesurée, et d'un esprit préoccupé: ce ne seront ni l'approbation, ni le respect des hommes qui détermineront son zèle. Elle sait par la lumière de l'esprit de Dieu qui l'anime, qu'on recueille dans la joie ce qu'on sème dans les larmes. Elle consent à perdre dans le monde le fruit et les succès de ses travaux, pourvu que le Père céleste soit satisfait de sa soumission et de son ardeur pour sa gloire. Cependant le Seigneur semble lui donner des présages de sa complaisance et de sa protection. Déjà Thérèse voit concourir à l'accomplissement de ses desseins les âmes les plus pieuses, et bientôt les puissances ecclésiastiques appuient ses entreprises de leurs suffrages et de leur autorité: insensiblement s'élèvent des maisons de prières, où de parfaites adoratrices adorent le Père en esprit et en vérité.

L'enfer en frémit, et sa rage portée à son comble va désormais tout tenter pour renverser un ouvrage si funeste à son empire. Thérèse n'a, ce semble, entrevu quelques lueurs d'espérance, que pour être replongée dans de nouvelles alarmes et de plus cruelles sollicitudes. Jusqu'ici les murmures, les préjugés, et les discours injurieux ont été les seuls obstacles qu'il a fallu vaincre. Ici, révolte de villes entières, persécutions des puissances séculières, abandon de la part de ses amis, obstination de la part de ses frères, froideur de la part de ceux qui la soutenaient, reproches de la part de ses propres directeurs, oppositions de la part des puissances ecclésiastiques, défiance d'elle-même: tout concourt à la déconcerter.

C'en est donc fait. Voilà le terme de cette haute entreprise, et ses pieux projets vont enfin s'évanouir. Déjà je la vois qui s'alarme sur sa propre conduite, et qui se défie de la pureté de ses intentions. N'est-il pas d'ailleurs convenable de préférer les lumières réunies de toute l'Espagne, à ses propres sentiments? N'est-il pas temps de céder à l'orage, lorsqu'on ne peut lui opposer que des désirs impuissants? Ne vaut-il pas mieux du moins attendre des temps plus paisibles? Pourquoi sacrifier inutilement sa réputation et ses soins? Pourquoi donner cet avantage aux ennemis de la vertu, et faire ainsi triompher l'iniquité par le défaut du succès? Dieu ne se contente-t-il pas d'un cœur sincère? Les oppositions de ses ministres, si souvent réitérées, ne sont-elles pas des voix intelligibles par lesquelles il s'explique pour désapprouver l'ouvrage?

Lâches sentiments d'un cœur qui cède à lui même, je ne reconnais pas en vous l'héroïque Thérèse! Raisons spécieuses d'une sagesse humaine, vous ne fîtes sur elle aucune impression: plus vous êtes séduisantes, plus elle se défie de vous, et mieux elle a su vous prévenir. Non, ce courage invincible que n'épouvantèrent pas autrefois les horreurs de la mort, ne fléchira pas sous des traverses passagères. Qu'elles naissent les unes des autres, qu'elles se multiplient de jour en jour, que tantôt elles se succèdent, que tantôt elles se réunissent: Thérèse conserve une constance toujours égale dans les inégalités des événements. La diversité des obstacles qui naissent sous ses pas sert à diversifier sous des jours plus éclatants son zèle, sa force, et sa prudence. Grandeur d'âme que rien n'étonne; prévoyance à laquelle rien n'échappe, confiance en Dieu que rien n'ébranle, activité que rien ne ralentit: toutes ces vertus différentes, qui furent les fruits de ses traverses, nous forcent de reconnaître et d'avouer qu'il est plus glorieux pour elle, plus avantageux pour l'Eglise, plus édifiant pour nous, que ses pieux desseins aient été traversés par les hommes.

Plus glorieux pour elle, parce que sa fermeté nous fait admirer tout l'héroïsme d'un cœur mâle dans une âme dont la faiblesse semblait devoir être le partage: un apôtre dans une vierge; un nouveau Paul dans Thérèse qui, comme lui, se montre en tout digne de contribuer à l'œuvre de Dieu, dans la patience et dans les tribulations, dans les besoins et dans les persécutions, dans les travaux et dans la douleur; qui comme lui revêtue de la vertu de Dieu.

combat à droite et à gauche avec les armes de la justice; qui fait servir à l'œuvre du Seigneur la gloire et le mépris, les bonnes et les mauvaises dispositions des hommes; qui n'abandonne jamais son ouvrage, soit qu'on traite ses paroles de mensonges ou de vérités, soit qu'elle ait sujet de s'applaudir de ses succès ou de déplorer ses disgrâces; qui comble de bénédictions ceux qui la décrient, qui prie pour ceux qui la persécutent.

Plus avantageux pour l'Eglise, parce que par son courage elle justifie dans toute sa conduite cette confiance que l'Ecriture nous prêche si souvent: elle nous fait voir ce que nous apprennent les livres saints que le nom du Seigneur est un boulevard inébranlable; que le juste l'invoque, et qu'il y trouve toute sa force; qu'après avoir résisté pendant un temps en Jésus-Christ, Dieu couronnera son œuvre et le rendra plus parfait.

Plus instructif pour nous, parce qu'à la vue de son invincible fermeté, nous ne pouvons que nous reprocher notre lâcheté, que nous dire à nous-mêmes, lâches que tout effraie, et qui ne connaissons les obstacles que pour leur céder; pour qui les tentations sont une défaite, qui, loin de remporter la victoire, connaissons à peine les armes de l'Evangile et les combats de la vertu! avons-nous encore résisté contre les puissances des ténèbres d'une manière qui puisse justifier notre courage? Encore un peu de temps, et nos efforts seraient couronnés; et cependant nous oublions les paroles de consolation qui nous promettent le secours du Très-Haut. Faut-il que, dans un sexe faible et fragile, nous trouvions si fort de quoi nous confondre, et que cette confusion encore nous devienne indifférente ou inutile! C'est ainsi que Thérèse confond notre lâcheté par son courage. Voyons encore comment elle confond notre défiance par ses succès. C'est la seconde partie.

### SECONDE PARTIE.

Quel homme a mis sa confiance dans le Seigneur sans en être secouru, dit l'Ecriture? Il a ses jours de retardement pour éprouver la foi de ses élus, et ses jours d'accomplissement pour récompenser leur espérance. Plus il fait acheter les richesses de sa miséricorde par de longues épreuves, plus il les répand avec abondance au moment qu'il a déterminé. C'est ce qui se justifie parfaitement dans la personne de sainte Thérèse. 1° Eprouvée pour un temps par des dégoûts et des amertumes, elle parvient à la sainteté la plus éminente. 2° Traversée par les obstacles et les contradictions dans l'ouvrage de sa réforme, elle la voit fleurir et s'étendre jusqu'aux extrémités de la terre. C'est ainsi que ses succès, surpassant ses traverses, confondent notre défiance.

Tous les chrétiens ont leur grâce particulière, et le degré de leur sainteté dépend de la fidélité qu'ils ont à suivre leur attrait. Celui de Thérèse fut l'oraison, une intime communication entre elle et son Dieu fut la voie marquée pour sa justification; et son ardeur à y marcher fut la source des faveurs singulières qu'elle reçut, et de l'éminente sainteté à laquelle nous la verrons parvenir. Plus elle fut séparée du monde, plus elle fut unie à Dieu; plus elle le connut, plus elle l'adora; plus elle tendit à la sainteté, plus elle pria: mais quelle fut sa manière de prier?

Lorsqu'on parle de son oraison, il ne faut pas se représenter ici des efforts d'imagination, des règles étudiées, quelque sujet préparé dont les âmes vulgaires peuvent se servir avec succès, et dont elle se servit quand il le fallut. Jésus-Christ fut son livre; son amour, son raisonnement; son oraison même, toute son étude. Que les autres prononcent des formules, méditent les mystères, sollicitent des grâces, captivent leur imagination, excitent leur volonté: quelque saintes que soient ces prières, l'oraison ordinaire de Thérèse est d'un ordre supérieur. Chez elle ce n'est point une pensée de l'esprit, c'est une inclination de cœur; ce n'est point une réflexion recherchée, c'est un dévouement parfait d'elle-même; ce n'est point une protestation vocale, c'est une étroite union à Dieu qui réunit en lui tous les désirs et tous les mouvements de son âme, qui, se représentant toutes les perfections de Dieu, les honore toutes par un seul hommage; et, pour le dire en un mot, le modèle de son oraison fut dans le ciel; sa manière d'adorer et de prier fut celle des séraphins dont elle partage le nom. Sans adorer comme Moïse, sans s'abaisser comme Jacob, sans désirer comme l'épouse, sans glorifier comme David, sans contempler comme saint Paul, elle considère Dieu même dans son essence, et toute absorbée dans cette idée sublime, elle s'acquitte de tous ces devoirs ensemble par un seul mouvement de son cœur, qui fut le mouvement continuel de sa vie. Je dis le mouvement continuel de sa vie, parce que sa vie fut une oraison non interrompue.

On loue les autres de leurs prières assidues: on dit de ceux-ci qu'ils y passaient plusieurs heures; de ceux-là, qu'ils y passaient plusieurs jours: de certains qu'ils passaient les nuits dans la contemplation, et qu'ils reprochaient au soleil la rapidité de sa carrière qui suspendait trop tôt le cours de leurs adorations. Il n'en est pas de même de Thérèse; tous les temps et tous les lieux lui sont égaux pour prier, tous les objets lui parlent de Dieu, ou plutôt pas une occasion qui ne le lui rappelle, parce qu'elle l'a toujours présent: son cœur est un autel où le feu de son sacrifice n'est jamais interrompu; l'action ou le recueillement n'augmentent ni ne suspendent sa contemplation: semblable, si j'ose le dire, aux esprits bienheureux qui président au salut des hommes et des royaumes, sans perdre de vue le trône de Dieu.

S'il se trouve une proportion parfaite entre la prière et la charité, que devons-nous

penser de l'amour que Thérèse eut pour son Dieu ? Dans cette oraison fervente et continuelle, elle ressentit les plus doux et les plus ardents transports de l'amour divin ; mais son cœur en fut embrasé, son âme en fut remplie jusqu'à ne pouvoir plus contenir sa plénitude. Dans le sein de Dieu, vers lequel, comme un aigle mystérieux, elle prenait son essor, elle puisa l'amour divin avec toute sa force, avec toute sa douceur, avec tous ses feux ; elle y puisa cet amour qui dirigea toutes ses démarches, qui lui rendit douces toutes ses disgrâces, qui se fait sentir dans tous ses écrits, qui coula toujours sur ses lèvres, qui la distingue d'entre les vierges, et qui l'égale aux martyrs, qui lui mérita le nom de Séraphique, qui la rendit la gloire de son siècle, et l'admiration des siècles à venir : elle y puisa cet amour consommé qui bannit la crainte des hommes, qui tempère la crainte de Dieu, qui ne craint que de ne pas aimer assez, qui ne désire que d'aimer davantage, qui ne soupire qu'après la dissolution de son corps mortel, pour se réunir au seul objet de ses désirs, qui ne se dédommage de l'impuissance de s'unir à lui par sa gloire, qu'en s'efforçant de s'unir à lui par les souffrances. Ou souffrir, ou mourir, dit-elle : *aut pati, aut mori!* Je ne puis pleinement posséder mon Dieu que par la mort ; mourons donc, et que désormais rien ne me sépare de lui. Ses ordres me condamnent encore à la vie : souffrons donc, puisque sa croix est son plus précieux héritage sur la terre : s'il diffère à me donner le dernier gage de son amour, je veux cependant lui donner la plus sensible preuve du mien, je ne puis être la proie de la mort ; je serai la victime de la douleur : glorieux ou crucifié, il faut qu'il soit mon partage : je ne puis encore le posséder glorieux dans le ciel, j'imprimerai dans moi-même l'image de mon Sauveur crucifié sur la terre : *Aut pati, aut mori!*

Ces sentiments de Thérèse pour Jésus-Christ étaient trop héroïques pour que ce divin Sauveur n'y répondît pas. Son amour pour Thérèse fut conforme à celui que Thérèse avait pour lui ; une intime union avec cette illustre vierge en fut le fruit ; sa croix en fut le lien ; les douleurs de sa passion en furent le gage : il imprima dans le cœur de Thérèse les mêmes douleurs qu'il supporta lui-même dans son âme et sur son corps ; et Thérèse par cette grâce spéciale, fut la parfaite image de l'homme de douleurs, comme elle en fut l'épouse fidèle ; elle souffrait en lui, ce qu'il avait souffert pour elle ; en sorte que, de cette communication mutuelle de souffrances, on peut dire avec proportion, ce que saint Augustin a dit de Jésus-Christ et de l'Eglise : ils furent tous les deux dans un même supplice : *Fuerunt duo in passione una.* Par le rapport des douleurs de Thérèse avec celles de Jésus-Christ, celles de Jésus-Christ lui deviennent personnelles. Tous les hommes ont souffert dans Jésus-Christ par justice : Thérèse souffre avec Jésus-Christ par amour. Jésus-Christ a souffert pour nous sauver : Thérèse souffre avec Jésus-Christ pour le glorifier. Jésus-Christ rassasié d'opprobres représentait les pécheurs : Thérèse souffrante avec Jésus-Christ représentait Jésus-Christ même : *Fuerunt duo in passione una.* Ainsi comme Thérèse ne se console de l'absence de Jésus-Christ, qu'en partageant son calice : Jésus-Christ ne dédommage Thérèse du retardement de sa gloire, que par une plus abondante participation à sa croix et à ses lumières ; à ses lumières, dis-je, qui sont le fruit ordinaire de son amour.

Oui, mes frères, l'amour divin est le plus grand maître ; il éclaire l'esprit en parlant au cœur ; il communique l'instruction avec l'onction, et l'intelligence avec la piété : il répand un jour serein dans l'âme, en dissipant le nuage des préjugés et des passions du monde : il fait comprendre en un moment ce qui souvent échappe aux efforts les plus laborieux de l'étude ; parce que, dans l'étude, c'est l'esprit qui cherche ; dans l'amour, c'est le cœur qui trouve : dans l'étude, c'est l'homme qui acquiert ; dans l'amour, c'est Dieu qui donne, et les dons de Dieu surpassent toujours les acquisitions des hommes. Ainsi David assure-t-il que son amour pour Dieu l'a rendu plus intelligent que les sages et les savants ; ainsi l'éprouva la séraphique Thérèse : comme son amour fut sans bornes, ses lumières furent sans obscurité ; grandeur immense de Dieu, union ineffable des trois personnes divines, charité de Jésus-Christ pour tous les hommes, excellence de sa grâce, supériorité de ses récompenses, sincérité des services qu'il exige, caractère de l'adoration qu'on doit lui rendre, Thérèse les connut, et fut en état de les faire connaître par ses écrits : écrits divins où tout brille de la lumière puisée dans l'amour divin, où tout est plein de Jésus-Christ, et de sa charité, où tout parle de la sainteté du chrétien, et de l'espérance du christianisme ; écrits divins qui élèvent l'âme, qui embrasent le cœur, qui plaisent à l'esprit ; qu'on lit également pour le plaisir et pour l'instruction ; où se trouvent réunies, avec les grâces et la délicatesse de l'esprit humain, toute l'élévation et la sublimité de l'esprit de Dieu ; où la lumière et la sainteté se rendent un témoignage mutuel, toujours également glorieux à la séraphique Thérèse. J'avoue que la curiosité de l'homme n'y trouvera pas de quoi se repaître, et que ces ouvrages de lumières seront une nuit obscure aux yeux de la chair et du sang. Comme c'est la charité qui les a dictés, c'est la charité qui doit les lire ; il faut même être animé de cette charité pour comprendre les opérations de la grâce sur notre sainte. Ne voyez-vous pas que Jésus-Christ est en vous par son amour, dit saint Paul aux fidèles de son temps. Ne voyez-vous pas que Jésus-Christ n'est point en vous par un effet de votre tiédeur, pouvons-nous dire à plusieurs chrétiens de nos jours : en quelqu'état que je vous considère, il est absent de vous, sa volonté n'est pas la règle de votre conduite ;

ni ses maximes, celles de vos jugements; en tout vous mettez une différence infinie entre vous et lui; c'est pourquoi vous n'entendez rien à ses mystères; mais prêtez-vous aux opérations de sa grâce, souffrez qu'il grave son image dans vos cœurs, faites de son amour et de l'accomplissement de sa loi vos plus chères délices; vous comprendrez ce qu'il peut faire dans des âmes d'élite, par ce qu'il opérera dans la vôtre. Thérèse a compris Jésus-Christ, parce qu'elle le portait en elle: son propre cœur lui servit d'interprète; et pour méconnaître Jésus-Christ, il eût fallu qu'elle se fût en quelque sorte méconnue elle-même. Sa sainteté produisit ses lumières, ses lumières perfectionnèrent sa sainteté. Comme ses lumières furent sublimes, sa sainteté fut éminente, sans doute parce qu'elle fut exempte des imperfections qui trop souvent se glissent dans les âmes les plus pures.

Il en est qui semblent faire un pacte avec Dieu pour se pardonner tout ce qui leur plaît, qui, à la faveur de leurs prières et de leurs œuvres de piété, veulent acheter le droit d'oublier Dieu dans d'autres choses et dans d'autres temps. Thérèse, toujours attentive sur elle-même, se précautionna contre les mouvements même involontaires que la nature pouvait lui surprendre. Tout ce qui ne porta pas le caractère de l'esprit de Dieu lui parut suspect. Les amitiés les plus épurées la firent trembler: les yeux vigilants de sa timide conscience entrevirent de l'imperfection où ses directeurs ne voyaient que des vertus, et son amour courageux sut immoler en elle tout ce qui ne contribuait pas à la rendre plus parfaite.

Il en est qui rendent à Dieu la gloire de leurs vertus, mais qui s'aperçoivent trop de la préférence que Dieu leur donne sur les autres; qui cherchent à se distinguer dans la dévotion, et qui veulent qu'on les respecte, sous prétexte de respecter les dons de la grâce. Thérèse, comblée des faveurs les plus singulières, les regarda comme des appuis de sa faiblesse, et n'oublia jamais qu'elle en était indigne. Tout le monde la crut sainte, elle seule crut ne l'être pas; la réputation de sa vertu fit gémir sa vertu même; du jugement favorable de ses amis, elle en appela au tribunal rigoureux de sa conscience. Prompte à s'enfuir d'Avila, pour se dérober à l'estime publique, plus prête à recevoir des avis qu'à donner des instructions, plus disposée à brûler ses ouvrages qu'à les publier, plus avide de confesser ses fautes que de raconter ses faveurs: jamais plus sincère que lorsqu'elle s'accuse, jamais plus soumise que lorsqu'on la reprend, jamais plus contente que lorsqu'on la méprise.

Il en est qui, contentes d'une oisive prière, tiennent toujours leurs mains élevées vers le ciel, sans jamais les consacrer à l'action, ou qui, consacrées à l'action, laissent échapper leur cœur, et peuvent à peine le retrouver quand il faut reprendre la prière. Thérèse, prête à tout, se prépare à la prière par l'action, et s'anime à l'action par la prière ou plutôt elle agit en priant; elle prie en agissant, parce que le même Dieu qu'elle trouve dans la prière, elle le porte en elle dans l'action. Solitaire sans oisiveté, occupée sans dissipation, toujours à Dieu, toujours au prochain; attentive aux progrès de son ordre, comme si elle en était uniquement chargée, vigilante sur elle-même, comme n'ayant à travailler qu'à son propre salut; il semble qu'elle est animée de plusieurs esprits à la fois; mais c'est l'esprit de Dieu qui se manifeste en elle sous diverses formes.

Il en est qui, dans le recueillement, contractent une humeur sauvage qui, par un commerce austère, font payer aux autres la violence que la piété leur coûte, et qui, sous prétexte de renoncer aux inclinations humaines, se refusent aux plus légitimes sentiments de l'humanité. Thérèse porta toujours sur son front la joie du Saint-Esprit et resserrant dans son âme, ou son recueillement ou ses amertumes, elle ne laissa dans son extérieur que la sérénité d'une conscience pure, la tendresse naturelle de son cœur, purifiée par la charité divine, n'en devint que plus vive pour ses amis, et les saillies de son esprit, épurées aux rayons de l'éternelle vérité, n'en devinrent que plus brillantes; elle sut former en elle l'amie avec la sainte, concilier l'enjouement avec la contemplation, et forcer le monde à convenir qu'une piété solide et sincère a des charmes plus purs et plus doux que toute la politesse étudiée du siècle.

Oubliez donc, mes frères, oubliez, s'il se peut, tout ce que nous avons dit à sa gloire; ne pensez pas à d'autres traits de sa sainteté, que le temps ne nous permet pas de parcourir. Laissez l'avenir présent à ses yeux, les consciences dévoilées devant elle, les maladies forcées de céder à sa prière; ne vous occupez que de ses vertus, si constamment soutenues dans des états si différents; rien n'est plus propre à vous donner une juste idée de sa sainteté, rien n'est plus propre à corriger les défauts de notre piété, tantôt inconstante, tantôt oisive, tantôt bizarre, tantôt orgueilleuse, tantôt intraitable, toujours imparfaite, et peut-être, hélas! détestable aux yeux de Dieu, s'il l'examinait dans toutes les rigueurs de sa justice. Espérons cependant que Dieu la rendra parfaite selon ses vues pourvu que nous répondions fidèlement à sa grâce. C'est la confiance que doivent nous inspirer les succès de Thérèse, parvenue à la plus éminente sainteté, et qui voit l'ouvrage de sa réforme fleurir, et s'étendre jusqu'aux extrémités de la terre.

Opposons ici les succès aux contradictions essuyées dès le commencement. Pour cet effet, rappelez, chrétiens, la triste situation à laquelle Thérèse fut réduite: combats au dehors, crainte au dedans; peu de succès, moins de secours; secondée pour un temps, abandonnée enfin à sa seule bonne volonté; pouvant dire comme autrefois le prophète Elie: Seigneur je brûle de zèle pour votre gloire et je suis abandonnée seule. Thérèse

pouvait le dire et le dit en effet au Seigneur; non, avec l'esprit d'abattement et de découragement où l'Ecriture nous représente le prophète, mais avec toute la soumission et la confiance qu'inspire une foi vive en la vertu de Dieu : « il est temps, Seigneur, dit elle, il est temps de couronner un zèle qui ne respire que votre gloire. Envoyez ceux que vous devez envoyer, et faites que vos serviteurs apprennent par mon exemple, que ce n'est jamais en vain que l'on espère en votre nom. » C'en est fait : ses vœux s'accomplissent, et les mêmes promesses que Dieu fit au prophète Elie, il les adresse au cœur de Thérèse : *Je vous prépare entre ceux que je me suis réservés une âme d'élite, capable de seconder vos desseins.* Le même secours qu'Elie trouva dans Elisée, Thérèse le trouva dans la personne de Jean de la Croix. On admira dans l'un et dans l'autre la même conformité qu'on vit autrefois entre les deux prophètes : même patience, même courage, même activité, même confiance, même ardeur pour la perfection du Carmel. Ils réunissent leurs vertus et leurs efforts pour l'accomplissement de l'œuvre du Seigneur. Thérèse priait, Jean agissait; Jean sollicitait la protection des hommes, Thérèse implorait le secours d'en haut; Thérèse perfectionnait les vierges du Carmel, Jean édifiait les solitaires du même ordre; Thérèse formait des projets dans la solitude, Jean les exécutait au dehors; Thérèse consultait l'esprit de Dieu, Jean consultait l'esprit de Thérèse pour en suivre les conseils.

Sous la conduite de ces deux grandes âmes, tout prospère; tout s'accroît et se perfectionne. Les disciples de Thérèse se multiplient dans toutes les villes d'Espagne. Les rois, pour me servir des termes de l'Ecriture, deviennent leurs nourriciers, et ceux qui leur furent les plus opposés respectent les vestiges de leurs pieds; à peine la voix suffit-elle à suivre la rapidité de ces succès, et à nombrer les maisons qui s'élèvent de toutes parts. Bientôt la France, l'Italie, la Sicile envient à l'Espagne ces nouveaux sanctificateurs des royaumes. Henri le Grand de triomphante mémoire croit ne pouvoir donner au ciel de plus sensible preuve de son sincère retour à l'Eglise, qu'en multipliant dans ses Etats les disciples que Thérèse a formés dans l'un et l'autre sexe. Il regarde, avec vérité, la présence de ces âmes choisies, comme une source de bénédictions sur ses provinces et d'édification pour l'Eglise de France. Telle est la gloire de Thérèse, qui semble avoir été dépeinte par le prophète Isaïe, lorsqu'il a dit : *La gloire du Liban et la beauté du Carmel seront son héritage, sous ses auspices la solitude refleurira et se réjouira dans le Seigneur* (*Isa.*, XXXV); paroles parfaitement accomplies dans les filles de Thérèse, qui sont entre les vierges ce que les vierges sont entre le commun des chrétiens. Ce mot est seul capable d'exprimer ma vénération particulière et répondre à l'idée que toute l'Eglise en a conçue.

Ministres du Très-Haut, auxquels d'ordinaire est réservé l'honneur des nouveaux établissements ou de la décoration des anciens, n'envions pas une pareille gloire à l'illustre vierge que nous honorons. La lecture des livres saints a dû ôter le préjugé de faiblesse et d'impuissance pour les grandes choses dont on accuse celles de son sexe; nous avons dû voir une Judith, qui, par ses vertus plus que par son courage, prévient la ruine de son peuple : une Debora dont la sagesse et les conseils réformèrent les jugements des sages d'Israël, une Esther qui consacra ses grâces et son crédit au salut des siens. Les fastes de l'Eglise ont pu nous apprendre ce que de saintes femmes firent ou supportèrent dans les premiers siècles pour la gloire de l'Evangile; elles ne furent jamais les colonnes qui soutinrent l'Eglise; mais souvent elles ont appuyé les colonnes mêmes chancelantes; elles n'ont pas défendu la vérité par leurs écrits, mais très-souvent elles l'ont signée de leur sang; elles n'ont pas prêché l'Evangile dans la Judée, mais en suivant Jésus-Christ et les apôtres, elles leur ont épargné le soin importun de leur subsistance; par le secours qu'elles fournissaient autrefois aux confesseurs de Jésus-Christ, elles déconcertaient la malicieuse politique des tyrans; elles ont fait plus de martyrs par leurs soins officieux, que les persécuteurs n'ont fait d'apostats à force de supplices; elles ont enfin contribué selon leur état à la propagation de l'Evangile; saint Paul lui même leur rend ce glorieux témoignage, il les associe à ce haut ministère en les appelant ses coopératrices. Ce n'est pas seulement dans la solitude et dans les premiers siècles, qu'on trouve de pareils exemples; on en voit même aujourd'hui de placées sur les trônes et d'autres qui l'avoisinent, travailler conjointement avec les rois à la prospérité de la religion et de l'empire; tandis que les uns vont la foudre à la main venger les droits du trône et du sanctuaire, les autres lèvent des mains pures vers le Dieu des armées, et Israël est vainqueur d'Amalech. Tandis que les uns déploient dans leurs assemblées tous les secrets de la politique, les autres réclament la lumière d'en haut, et la sagesse préside aux conseils de nos princes; tandis que les uns veillent à la sûreté des peuples, les autres sollicitent celui qui ne dort ni ne sommeille, et Israël repose en paix; tandis que les uns dictent des arrêts pour maintenir les lois et réformer les mœurs, les autres les confirment par leurs vertus et par leurs exemples, et le libertin ne trouve plus de prétexte à sa révolte. Je ne vous renvoie pas ici, mes frères, aux premiers siècles de l'Eglise, je ne demande que le témoignage de vos yeux qui vous offrent tous les jours des objets si consolants et si respectables. Il est aisé de conclure, mes frères, qu'on peut dans tous les états servir l'Eglise et concourir à la gloire du Seigneur, non-seulement on le peut, mais on le doit, dit saint Augustin. Etes-vous dans des postes élevés qui vous mettent en main la défense de la religion et

les intérêts des peuples? Soutenez la vertu comme des colonnes de fer et comme des murs d'airain; résistez aux efforts de l'injustice : *prosit multis*. Etes-vous dans un état moins éclatant, mais qui vous fournit encore assez d'occasions d'exercer votre zèle à l'égard de vos proches, veillez à la conservation de l'innocence de ceux que la nature et la religion ont commis à vos soins, et prêchez-leur la vertu plus encore par vos exemples que par vos paroles : *Prosit proximis*. Une vie privée vous laisse-t-elle à vous-mêmes, et vous décharge-t-elle du pénible emploi de veiller sur les autres ; glorifiez le Seigneur par votre zèle pour votre propre salut, et travaillez d'autant plus efficacement à vous l'assurer, que vous pouvez y réunir tous vos efforts : *Prosit saltem sibi*. Retraçons enfin chacun selon notre état et la mesure de notre grâce, la vie et les actions de l'illustre vierge que nous honorons ensemble. Heureux, si par tous nos efforts, nous pouvons réussir à la suivre, même de loin, et parvenir avec elle à l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

## PANÉGYRIQUE VI.

### SAINT CHARLES BORROMÉE.

Repletus sum fortitudine Spiritus Domini, ut annuntiem Jacob scelus suum, et Israel peccatum suum (*Mich.*, IX.)

*Je suis rempli de la force de l'Esprit de Dieu, pour annoncer à Jacob ses crimes et à Israël ses iniquités.*

C'était dans un temps où les princes de Jacob et les juges d'Israël avaient en abomination la justice et l'équité, dans un temps où les prophètes mettaient à prix leurs décisions, et les juges leurs arrêts, où la violence et l'intérêt décidaient de tous les droits, dans un temps où l'erreur et la dissolution marchaient d'un pas égal, où la vertu timide n'osait plus se montrer, où le crime seul était applaudi ; c'était dans ce temps, à jamais déplorable, que parut le prophète Michée avec la noble fermeté qu'exigeaient les besoins de son peuple et la sublimité de son ministère. Il trouva toutes les puissances armées contre son zèle; mais plus fort que toute la force humaine, il défia par sa parole l'audace et l'artifice. Vous m'opposez en vain, dit-il, la persécution et les menaces, je suis revêtu de la force et de l'Esprit du Seigneur : *Repletus sum fortitudine Spiritus Domini*.

Ce fut dans un temps pareil, et avec des dispositions semblables, que parut dans l'Eglise nouvelle l'illustre pontife dont la solennité vous assemble. L'hérésie, presque triomphante, avait porté partout la contagion sur la doctrine et sur les mœurs; la superstition et la mollesse défiguraient au moins ce qu'avaient épargné l'erreur et le crime. La lâcheté des ministres sacrés répondait à la dissolution des peuples, et s'il se trouvait encore assez de piété pour déplorer de si grands maux, on désespérait presque de trouver désormais assez de zèle pour les réparer. Mais Dieu qui proportionne les ressources aux besoins de son Eglise, tirera des trésors de sa miséricorde un homme égal aux anciens prophètes, qu'il revêtit, comme eux, de sa force et de son esprit, pour travailler avec succès à la réforme d'Israël. *Repletus sum fortitudine Spiritus Domini.*

Cet esprit de force, en effet, dans l'Eglise plus encore que dans le siècle, a fait de tout temps le caractère distinctif des grands hommes, formés pour donner au monde de grands spectacles. Oubliez votre faiblesse, et reposez-vous sur la puissance que je vous communiquerai, disait le Seigneur à Moïse, en l'envoyant vers Pharaon. Ne redoutez point le visage irrité de mes ennemis, disait-il à Jérémie, en l'envoyant vers les princes obstinés de Juda. Tout s'applanira devant vous, et tout cédera à vos efforts, disait-il à ses apôtres en les envoyant à la conquête de l'univers, tant il est vrai que l'esprit de force caractérise les hommes apostoliques. Comme saint Charles eut à soutenir les mêmes combats, il fut revêtu de la même force.

Ne pensez pas, néanmoins, que cette force soit si propre aux hommes apostoliques, qu'elle soit étrangère au commun des chrétiens, elle est nécessaire à la violence contre soi-même ; et la violence contre soi-même est absolument nécessaire au salut. C'est pourquoi saint Charles commença par exercer sa force contre les ennemis de son propre salut, et continua de l'exercer contre les ennemis de l'Eglise. En combattant les obstacles qui s'opposaient à son salut, il travailla pour sa sanctification, et il fit le devoir de chrétien. En combattant les ennemis de l'Eglise, il travailla à la sanctification des autres, et il y fit le devoir d'un évêque, et il fit l'un et l'autre par la force de l'esprit de Dieu. En un mot, 1° force chrétienne; 2° force épiscopale. C'est le partage de ce discours et le sujet de son éloge. *Ave Maria, etc.*

### PREMIÈRE PARTIE.

C'est avec justice que le saint homme Job appelle la vie de l'homme un combat perpétuel. Partout il faut se vaincre, partout il faut s'élever au-dessus de soi-même. D'un côté, le monde nous attire par ses charmes et nous impose par ses maximes ; il faut donc y résister. D'autre part, les passions frémissant au milieu de nous s'efforcent de soumettre nos cœurs à leur joug; il faut donc les réprimer. Les hommes avec qui nous vivons nous inquiètent également par leurs besoins et par leurs défauts ; il faut donc les secourir et les supporter pour se sanctifier soi-même. S'acquitter de tous ces devoirs, et livrer avec courage toutes ces sortes de combats, c'est ce que saint Augustin appelle une force chrétienne : *Ille vere fortis est et invictus, cui mundus nihil est, ut habeat Deum; qui habenas voluntatis sub freno jacere cogit, qui in omnibus officiosis laboribus non frangitur*. Cherchons des preuves de cette force chrétienne dans la conduite de saint Charles, et voyons

comme il la fait éclater pour sa propre sanctification. 1° Au milieu du grand monde, il sait résister à ses attraits et à ses coutumes par une exacte vigilance : *Cui mundus nihil est, ut habeat Deum.* 2° Sujet aux mêmes passions que nous, il sait les réprimer par une mortification sévère : *Habenas voluptatis sub fræno jacere cogit.* 3° Il sait enfin exercer à l'égard des hommes les plus gênants et les plus pénibles devoirs : *In omnibus officiosis laboribus non frangitur.*

Malheureux, selon l'esprit de l'Evangile, ceux qui, sortis d'une tige illustre, ne trouvent dès leur naissance que des fleurs sous leurs pas, des plaisirs sous leurs yeux, des richesses sous leurs mains! Environnés de tous les objets capables d'irriter leurs passions et de flatter leur cupidité naissante; assiégés d'ordinaire de fades adulateurs qui se font un devoir d'encenser leurs défauts, d'exagérer les avantages du monde, et de leur en procurer les douceurs; qu'il est à craindre que leurs cœurs encore tendres ne consacrent au monde les prémices de leurs affections, et que bientôt ils ne se livrent tout entiers au monde, qui n'offre à leurs premiers regards que des délices et de l'éclat. Ce fut le premier écueil qui menaça l'innocence du jeune Charles. Issu d'une des premières familles d'Italie, en entrant dans le monde, il y trouva tout ce qu'il faut pour se perdre, parce qu'il y trouva tout ce qui plaît. Mais Dieu l'arma d'une force et d'une résolution à l'épreuve de toute la malice du siècle. Il fut dès sa naissance doué d'une âme noble et généreuse, qui sentit d'abord tout le faux d'un éclat extérieur, qui sentit tout le vrai de la sagesse et de la vertu. Ses premiers regards ne tombèrent sur un objet flatteur que pour en concevoir un mépris chrétien, gage infaillible d'un cœur mâle et d'un courage héroïque. Semblable au jeune Daniel, qui vécut au milieu des délices des Babyloniens sans goûter les viandes et le vin de Babylone, Charles fut environné des plaisirs et ne les goûta pas; il usa du monde comme n'en usant pas; il posséda des richesses comme n'en possédant pas.

Comme il imita l'innocence et le détachement du jeune Daniel, il en reçut le discernement et la sagesse, qui le rendirent comme lui capable de donner aux vieillards d'utiles conseils, dans un âge où l'on est à peine capable d'en recevoir soi-même. Je parle de cette généreuse liberté qui, sans étouffer la déférence filiale, sut défendre les intérêts de l'Eglise et combattre la profanation de ses revenus, jusque dans la personne d'un père. Il sait déjà que les richesses du temple n'ont qu'une destination sacrée, et que le patrimoine de Jésus-Christ doit être une ressource à la misère de ses membres; donnant à connaître par là que si l'abus du siècle a prévenu le temps prescrit, en confiant à son enfance les biens de l'Eglise, Dieu sembla suppléer au défaut de ses années, en le remplissant par avance de l'esprit ecclésiastique. Tout, en effet, dans sa personne, annonce un prêtre, un évêque, un apôtre. S'il parle, c'est sur la religion; s'il se cache, c'est pour prier; s'il se montre, c'est pour édifier; s'il se délasse, c'est en imitant les cérémonies de l'Eglise.

Une piété soutenue sous les yeux paternels ne se démentira-t-elle pas, lorsqu'au milieu de la contagion du siècle et de la licence des écoles, elle sera confiée à elle-même? Se soutiendra-t-elle contre des railleries insensées, contre des exemples contagieux, contre des spectacles séduisants, contre des piéges expressément tendus pour le perdre? Tels et plus grands encore furent les obstacles que le monde sut opposer à sa vertu pendant son séjour à Pavie. Mais autant d'assauts de la part du monde, autant de résistances et de victoires de la part de saint Charles. Il sut mettre tant de distance et tant de remparts entre le vice et lui, que cet ennemi mortel ne triompha jamais de sa faiblesse. A tous les genres de tentation il opposa des précautions si sévères, qu'il se réduisit enfin à n'avoir d'autre spectacle que le ciel, d'autre conversation que la prière, d'autre délassement que l'étude. Toujours précautionné contre le monde, toujours vigilant sur lui-même, toujours propre, en un mot, à confondre cette jeunesse insensée, qui, par ses premiers égarements et ses premières folies, se prépare un reste de vie honteuse, suivie d'une éternité plus malheureuse. Avec les années notre saint croît en force et courage; avec la force et le courage, se multiplient les tentations et les écueils. C'est ainsi que j'appelle les dignités et les honneurs que lui prépare l'excessive tendresse d'un oncle honoré du souverain pontificat. La grandeur et l'élévation de l'un décida de la fortune et de l'autorité de l'autre. Archevêché de Milan, pourpre du cardinalat, grande pénitencerie de Rome, bénéfices multipliés, rien n'est épargné par un tel oncle pour un tel neveu; richesses temporelles, dignités de l'Eglise, distribution des grâces et des faveurs, tout est entre ses mains. Quel attrait pour l'avarice! Quelle occasion d'orgueil, dans une cour surtout qui, toute sainte qu'elle devrait être, avait adopté le faste et la mollesse, qui, selon Jésus-Christ, ne doivent se trouver que dans les palais des rois! Cependant Charles se brisa-t-il contre quelqu'un de ces écueils? Fut-il quelqu'un de ces biens et de ces honneurs dont il ne fît l'usage le plus légitime et le plus saint. Riche, il soulage l'indigence et lui bâtit des asiles; il fonde des monastères. Elevé par son rang, il édifie par ses vertus, il prêche par ses exemples, il combat les abus de son siècle par la réforme de sa vie. Accrédité par ses emplois, il protége la vertu opprimée, il produit le mérite ignoré, il récompense les services oubliés; tout passe par ses mains, sans qu'il retienne rien pour lui-même. Il a pris le Seigneur pour son partage, Dieu seul suffit à son amour

Quelle preuve n'en donne-t-il pas, lorsque la mort d'un frère unique le laisse seul dé-

positaire des biens et des espérances de la maison de Borromée. On crut d'abord qu'il allait abandonner l'état ecclésiastique, pour courir relever les ruines de cette illustre maison : tentation en effet bien délicate pour les grands, si avides d'éterniser leur nom ; mais tentation qui, quoique soutenue des sollicitations du monde, de ses amis et de ses proches, fut impuissante sur son cœur. Au premier pas qu'il fit en entrant dans l'Eglise, il avait dit avec nous tous, ministres du Très-Haut, il avait dit avec le Roi-Prophète : Le Seigneur est mon héritage et l'unique objet de mes vœux : ***Dominus pars hæreditatis meæ, et calicis mei.*** (***Psal.*** XV.) Dans l'occasion présente, il ratifie son engagement, et il ajoute avec le prophète : les liens qui m'attachent au Seigneur me sont trop précieux pour les briser : ***Funes ceciderunt mihi in præclaris.*** (***Ibid.***) Le monde ne peut offrir à mes désirs que des biens périssables et des honneurs fugitifs qui s'écoulent avec le temps ; mais l'héritage que m'assure mon attachement à Dieu demeure éternellement comme Dieu même : ***Et hæreditas mea præclara est mihi.*** (***Ibid.***) Dans ces dispositions, il s'ôte à lui-même la liberté de changer d'état, et l'ordre de prêtrise qu'il reçoit lui impose l'heureuse nécessité de n'avoir que Dieu pour partage : ***Et hæreditas mea præclara est mihi.*** Peut-être le croyez-vous assez dédommagé par les hommages d'une cour attentive à lui plaire, et par la complaisance secrète d'ordonner et de régir tout à son gré dans l'Eglise? Détrompez-vous, chrétiens, et voyez-le s'arracher à la tendresse du pape; aux vœux, aux instances de toute la cour de Rome, pour aller dans Milan, où l'attendaient tous les malheurs et tous les travaux capables d'alarmer sa sollicitude pastorale. N'est-ce pas là, mes frères, savoir se raidir contre le monde, loin de suivre ses maximes, écouter sa voix et céder à ses charmes. Quelque héroïque, cependant, que soit un tel courage, saint Charles n'a fait que ce qu'il a dû faire, que ce que nous devons faire tous. Les engagements de notre baptême ne sont pas moins étroits pour nous que pour lui; comme lui, nous avons dit anathème aux maximes du monde ; comme lui, nous avons juré une guerre éternelle à nos passions. Heureux si nous les combattons comme il les a combattues : ***Habenas voluptatis sub freno jacere cogit.***

Pour être séparé du monde, il ne reste pas moins d'ennemis à combattre : une volonté propre, un orgueil enraciné, le désir d'être applaudi, les saillies d'une chair rebelle, qui souvent change en poison ce qu'on accorde à sa faiblesse. Voilà, chrétiens, ce qu'on porte partout avec soi et ce qu'il faut mortifier sans relâche, ou périr sans ressource? Qui jamais fut plus pénétré de cette maxime que le saint que je loue.

Pour commencer par le vice le plus enraciné dans l'homme, qui est l'orgueil, qui sut mieux en réprimer les saillies et les désirs indiscrets? Ni de rares talents, ni des vertus solides, ni des emplois distingués, ni les succès éclatants, ne purent lui persuader qu'il était supérieur aux autres hommes. Il sut toujours accorder l'humilité du publicain avec des sujets bien plus capables de l'enfler que ceux dont se glorifiait l'orgueilleux pharisien. Ce n'était seulement pas dans votre saint temple, Seigneur, aux pieds de vos autels et de votre trône qu'il s'abaissait; il s'humiliait encore devant tous les hommes : et jusqu'où ne porte-t-il pas ces humiliations? Si Dieu frappe son peuple d'un fléau terrible, il accuse ses crimes d'avoir armé la main de Dieu, et il se charge de toute la satisfaction qu'exige sa colère. Pour ôter à l'orgueil toutes ses ressources, il renonce aux armes et aux titres de son illustre maison; il paraît à Rome sans suite, à pied et simplement vêtu ; il supprime dans sa personne et dans sa maison ce que semble exiger sa dignité. Qu'un tel homme tient peu aux biens de la terre! Aussi quel fut son détachement des richesses! L'héritage de son opulente maison solennellement refusé; quarante mille écus distribués dans un seul jour, la démission de tous ses bénéfices, faite pour obéir à l'esprit de l'Eglise, en seront des témoignages éternels, toujours plus admirés qu'imités.

Une vie si pure semblerait dispenser des mortifications et de la pénitence chrétienne. Ainsi pense-t-on dans le siècle, ainsi pense-t-on trop souvent dans le sanctuaire même; mais que saint Charles pense bien différemment! Vous diriez qu'il habite un corps étranger, à voir les rigueurs qu'il exerce sur lui. Ce n'est pas un simple renoncement à la chair, c'est une guerre implacable qu'il lui déclare. La faim, la soif, la nudité ne sont qu'une portion de son calice : se regardant et se traitant lui-même comme une victime publique, il se dévoue à un long et pénible travail, il essuie toutes les rigueurs des saisons, il s'accoutume de bonne heure à de longues veilles. Oui, chrétiens, il supporta tout cela : mais quels furent son travail, ses veilles, ses abstinences? Son travail, plusieurs personnes robustes eussent succombé ; ses veillées étaient poussées bien avant dans la nuit et commencées longtemps avant le jour; ses abstinences supprimaient jusqu'à l'ombre des délices qui règnent à la table des grands. Il eût pu sans doute adoucir ou modérer ses mortifications excessives : mais le parfait disciple de la croix ne connaît point d'adoucissement, et bientôt s'accusant de trop d'indulgence, il ajouta en secret des austérités que notre mollesse regarderait comme impossibles. Quatre heures de sommeil lui paraissaient trop longues, il n'en accorde plus que trois à son extrême faiblesse ; une natte lui paraît trop délicieuse, il n'a plus que des ais raboteux pour refaire son corps exténué ; du lait et des herbes insipides lui semblent une délicatesse excessive, il ne vit plus, une partie de l'année, que de pain et d'eau pris une fois le jour. En vain lui représente-t-on l'excès de ses jeûnes; il répond qu'un évê-

que ne saurait jeûner assez pour lui-même et pour son peuple. Les froids piquants d'un climat glacé ne mortifient pas sa chair à son gré, il ajoute un rude cilice dont il ne se dépouille que pour macérer son corps par de rudes coups, qu'il n'interrompt que lorsque la terre est inondée de son sang. Grand Dieu! si c'est à ce prix que le juste ravit le ciel, que doit-on penser, je ne dis pas de vous, hommes voluptueux qui sacrifiez vos jours à la sensualité, qui dévorez la graisse de la terre, et qui vous êtes rendu la seule privation du plaisir insupportable : mais de vous-mêmes, chrétiens, qui passez pour réguliers, et chez qui la mortification des sens passe pour une vertu de surérogation impraticable dans le monde; que doit-on penser de vous, sinon qu'étant si différents du saint que nous honorons, vos noms seront écrits bien loin du sien, et votre habitation éternelle bien éloignée de la place qu'il occupe? En vous beaucoup de péchés et beaucoup de mollesse, en lui peu de fautes et beaucoup de pénitence : une voie si différente peut-elle aboutir au même terme? Une abondance d'œuvres de charité pourrait y suppléer; mais on ne vous voit faire aucun effort pour servir vos frères, tandis que saint Charles accomplit à l'égard du prochain les plus pénibles devoirs de la charité chrétienne : *In omnibus officiosis laboribus non frangitur.*

Si l'on réduit les devoirs de la charité chrétienne à des démonstrations équivoques de bienveillance, à un commerce de flatteries étudiées, et, si vous voulez, même à quelques services accordés par la tendresse naturelle, ou sollicités par l'importunité, j'avoue qu'il ne faut pas de grands efforts pour s'en acquitter : mais si l'on donne aux devoirs de la charité l'étendue que leur donne saint Augustin; si l'on aime et si l'on cherche à secourir tout le monde : *utitur omnibus ad benevolentiam;* si l'on étudie les maux d'un chacun, et les moyens les plus propres pour les soulager : *utitur omnibus ad beneficentiam;* si l'on supporte avec patience, et même avec douceur, leurs défauts et jusqu'à leurs outrages : *utitur inimico ad patientiam;* et cela sans se lasser et se raidir : vous comprendrez sans doute qu'il faut une force divine. Or vous ne tarderez point à convenir que cette force éclata dans saint Charles d'une manière admirable. Qui est infirme, pouvait-il dire avec l'Apôtre, sans que je le sois avec lui? Quel genre de nécessités et de maux n'ai-je pas ressentis pour mes frères? Qui est-ce que je ne me suis point efforcé de secourir? pouvait-il dire encore avec le saint homme Job. Je me suis revêtu de miséricorde comme d'un vêtement : le pauvre prêt à périr trouva en moi sa ressource; l'étranger abandonné, son refuge; le boiteux et l'estropié, sa consolation et sa vie.

Et ne croyez pas, chrétiens, qu'il attendît que les besoins de ses frères frappassent ses yeux pour courir à leur secours. L'envie de les connaître et de les soulager tenait toujours ses yeux ouverts, ses pieds en mouvement, son esprit toujours tendu, pour que pas un n'échappât aux efforts de sa charité. Tant de hameaux où s'ensevelissent ensemble la honte et l'indigence, Charles y fait parvenir les fruits de sa libéralité; tant de cachots ténébreux où gémissent les tristes victimes de leurs passions ou de celles des autres, Charles les pénètre et les rend supportables par l'abondance de ses aumônes; tant de larmes, d'autant plus amères qu'elles n'osent couler que dans le secret, Charles les essuie, et souvent sans découvrir la main bienfaisante qui les tarit. Tant de malheureux que l'excès de leurs maux fait abandonner dans les lieux même destinés à leur soulagement, n'ont rien d'assez rebutant pour l'empêcher de porter sur leurs plaies des yeux curieux et des mains secourables. Il croit, avec saint Ambroise, qu'après l'honneur de toucher sur l'autel le corps adorable de Jésus-Christ, il n'en est pas de plus grand que celui de le soulager dans ses membres souffrants; et cette dernière considération le porte à prodiguer mille sortes de services auxquels il a le courage de se résoudre, et que vous n'auriez peut-être pas la force d'entendre; mais au moins entendez avec une complaisance mêlée d'admiration les soins et les travaux auxquels Charles se dévoua pour sauver et soulager les victimes que la justice de Dieu se sacrifia, lorsqu'il appesantit sa main sur la ville de Milan. Vous le savez, chrétiens, et l'époque marquée de caractères de sang en est trop récente et trop souvent répétée devant vous pour l'avoir si tôt oubliée. Vous savez, dis-je, quel fut le fléau redoutable dont Dieu frappa cette ville infortunée. L'ange exterminateur, qui porte en sa main la coupe des célestes vengeances, en répandit le poison dans les airs, qui furent bientôt infectés d'exhalaisons homicides. Déjà la mort, triomphante et supérieure aux remèdes, s'étend au loin dans les maisons et les places publiques, en moissonnant indifféremment faibles et robustes, jeunes et vieillards. Elle fait de cette grande ville un vaste tombeau : ceux qui restent, éperdus ou frappés, se refusent aux plus tendres sentiments de la nature; tremblants pour eux-mêmes, ils ne pensent à ceux qui périssent que pour pleurer leur sort ou pour le redouter. Le fils craint les approches de son père, et l'épouse le souffle meurtrier de son époux. Les uns, victimes du salut des autres, sont traînés dans des lieux écartés, où, sans secours et presque sans espérance, ils attendent, en gémissant, plutôt la fin de leur vie que la délivrance de leurs maux. C'est là surtout, c'est sur ce théâtre lugubre que la mort exerce son empire terrible, et qu'elle frappe à son gré, sans que personne détourne ses coups. Quel spectacle pour un évêque, pour un tendre père! Se bornera-t-il à des larmes stériles, et confiera-t-il à des mains étrangères les secours qu'il prépare à son peuple? C'étaient les lâches conseils que lui donnait une sagesse

timide, plus jalouse de sa vie que de sa gloire ; mais Charles n'écoute d'autre casuiste que son devoir et la tendresse de son cœur. « Taisez-vous, dit-il, tentateur, vous ne connaissez-pas les devoirs d'un évêque; non, je ne verrai pas périr mon peuple, tandis que je jouirai d'une honteuse sécurité. » Il dit, et sans autre guide que sa foi, sans autre précaution que son espérance, il court, il vole, il perce la foule des morts et des mourants, il soulage les uns, il encourage les autres; tout ce qu'inspire une ingénieuse charité, il l'exécute ; et je puis dire que dans cette occasion, il exécute à la lettre cette parole d'un saint docteur : *Totus charitate compactus et armatus*, il est tout pétri, tout armé de charité. Son cœur est attendri sur les maux de ses frères; son esprit étudie les remèdes qui leur conviennent, ses yeux veillent à leurs besoins, sa langue les console, ses pieds courent à leur soulagement. Il est consacré tout entier à la guérison de leurs corps, ou au salut de leurs âmes. *Totus charitate compactus et armatus.*

Cependant ni la justice de Dieu n'est apaisée, ni la charité de saint Charles n'est épuisée. Autant de coups nouveaux frappés sur son peuple, autant de plaies nouvelles dans le cœur du saint cardinal. Telles furent les vives impressions de douleur et d'amertume que fit autrefois sur le cœur d'Aaron la plaie mortelle dont Dieu frappa l'ancien peuple dans le désert. Lorsqu'Aaron, dit l'Ecriture, vit les monceaux de morts et de mourants qui tombaient les uns sur les autres, qui se multipliaient à chaque instant, revêtu de ses habits sacerdotaux, les genoux en terre, et l'encensoir à la main, il se place entre ses frères et le ciel qui les frappait, il oppose à sa justice le bouclier de son ministère et la force de sa prière; il arrêta l'exterminateur par sa parole, il lui représenta l'alliance qu'il avait faite avec eux ; alors le feu s'éteignit, l'exterminateur ayant cédé à l'ardeur de ses vœux et à la majesté de son appareil. Ce que fit autrefois le grand prêtre d'Israël, je le vois renouvelé sous des traits nouveaux par le grand archevêque de Milan. L'appareil est différent, mais l'esprit et le succès sont les mêmes. Avec empressement il rassemble ceux de son peuple qui ont échappé au fléau redoutable, et leur ayant communiqué ses sentiments de componction et de pénitence, il se met à leur tête, pour faire une sainte violence au ciel : *Cum acervatim cecidissent mortui super alterutrum, properans deprecari, proferens servitutis suæ scutum.* (*Sap.*, XVIII.) Au lieu de la tiare dont Aaron orna sa tête vénérable, Charles couvre la sienne de cendre et de poussière ; au lieu d'encens, il offre des larmes; au lieu d'étole sacerdotale, il porte une corde à son cou comme une victime publique; au lieu d'encensoir dans ses mains, il porte une croix sur ses épaules, qu'il présente à Dieu comme le gage de la réconciliation et de la miséricorde qu'il espère ; au lieu de rappeler à Dieu ses promesses faites à Abraham et à Jacob, il lui rappelle les engagements de sa tendresse contractés avec nous dans la personne de son Fils crucifié, dont il tient en main l'image adorable : *Juramenta parentum, et testamentum commemorans.* (*Ibid.*) Voilà, dit-il, ô Seigneur ! l'autel sacré sur lequel vous nous avez juré une alliance éternelle en faveur de la victime pacifique qui y fut immolée : cet objet attendrissant vous trouvera-t-il inflexible, et ne vous souviendrez-vous plus des mérites de votre Fils unique? Ses mérites sont devenus les nôtres, c'est en lui que reposent les bénédictions que vous nous avez promises. Si nos crimes ont épuisé votre clémence, voici de quoi ranimer vos entrailles paternelles : *Deprecatus est, juramenta parentum et testamentum commemorans.*

Après ces tendres instances dictées par un cœur contrit et humilié, les vœux du saint prélat s'accomplissent, l'exterminateur est frappé d'un tel spectacle : *His autem cessit, et hæc extimuit.* (*Sap.*, XVIII.) L'épée du Seigneur, enivrée de sang, rentre dans le fourreau ; le feu de la contagion suspend son activité, un air pur et serein succède aux influences malignes, et montre à l'univers que Charles est le véritable serviteur de Dieu, et le libérateur de son peuple : *Restitit iræ, finem imposuit necessitati, ostendens quia famulus est tuus, Domine.* (*Ibid.*)

Ce n'est pas encore, le croirez-vous, chrétiens? non, ce n'est pas encore en quoi consistent les plus généreux efforts de la charité chrétienne; c'est à supporter, sans se plaindre et sans s'aigrir, les outrages d'un injuste ennemi : *Si inimico ad patientiam.* Reconnaissez cet héroïsme dans le saint archevêque : tantôt l'audace s'en prend à sa vie, il sollicite la grâce de son meurtrier ; tantôt une main sacrilége s'appesantit sur sa tête respectable, il n'oppose à cette ignominie que la douceur et la patience. Venez ici vous confondre, chrétiens vindicatifs, lisez sur ce front serein, image d'une âme pacifique, lisez-y la réponse à tous les vains prétextes qu'oppose la vengeance. Alléguerez-vous l'injustice de l'injure? Qui la mérite moins que le saint cardinal? Alléguerez-vous le poste que vous occupez? Mais Charles est revêtu de l'épiscopat et de la pourpre. Porterez-vous pour excuse la noblesse de votre origine? La sienne était des plus illustres. Direz-vous qu'il faut se faire trop de violence? C'est la ressource ordinaire de votre lâcheté. Vous parle-t-on de résister au monde? Il est trop attrayant. Vous exhorte-t-on à mortifier vos passions? Elles sont trop vives. Vous dit-on de supporter les défauts de vos frères? Ils sont trop odieux. Partout, enfin, il faut se faire trop de violence, et par un aveuglement qui peuple les enfers, vous ne voulez jamais vous la faire, cette violence.

Cependant, dit Jésus-Christ, c'est à ce prix qu'on ravit le ciel, c'est par cette violence que tous les élus se sont sanctifiés. C'est dans cette violence que consiste la force chrétienne que saint Charles a fait éclater pour sa sanctification. Voyons maintenant sa force épiscopale dans la sanctification des autres. C'est ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

L'ouvrage essentiel d'un évêque, c'est la conversion et la sanctification des âmes commises à ses soins. C'est donc aussi, dit saint Ambroise, le ministère qui demande le plus de force et de courage. Il s'agit d'étouffer des passions et d'abolir des abus; il faut donc une force agissante pour le travail: *Fortis ad labores.* Il s'agit d'essuyer des persécutions et de vaincre des obstacles; il faut donc une force qui ne s'étonne ni des contre-temps, ni des périls: *Fortis ad pericula.* Il s'agit de veiller sans relâche, et d'entretenir par une assiduité constante le bien qu'on a déjà établi; il faut donc une force qui ne connaisse point de repos et point de relâche: *Et ea quæ summa sunt usque ad perfectum prosequatur.* Voilà l'image parfaite de la force épiscopale de saint Charles.

1° Force à entreprendre les plus grands ouvrages; 2° force à vaincre les obstacles; 3° force à persévérer dans ses travaux et à les perfectionner.

Force à entreprendre les ouvrages les plus importants et les plus pénibles; de ce nombre est sans doute la réforme de son diocèse. Quel affreux spectacle offrait-il à sa tendresse, et quel vaste champ ouvrait-il à son zèle? Il y voit l'hérésie triomphante, la catholicité tombée dans l'opprobre, l'ignorance aveuglant tous les esprits, la dissolution corrompant tous les cœurs; il y voit un mélange déplorable d'athées impies, de calvinistes obstinés, de catholiques infidèles, qui se communiquent leurs vices et leurs erreurs, et qui s'efforcent de s'y surpasser. Le sel de la terre était affadi, les filles de Sion avaient perdu leur éclat, le sacerdoce sa dignité, le peuple la docilité, le culte divin sa majesté; le prêtre était semblable au peuple, le peuple était semblable aux nations; tout le monde faisait impunément tout ce qu'il voulait; partout le devoir cédait aux plaisirs, et les plaisirs étaient des crimes. Charles voit d'un coup d'œil le mal universel, et bientôt une visite générale l'instruit à fond des maux particuliers: tout devient l'objet de son zèle, parce que tout a besoin de réforme; il commence par la réforme de sa maison, il continue par celle du sanctuaire. Sur un trop grand nombre de prêtres endurcis, il en trouve quelques-uns dociles à sa voix, il s'en sert pour ramener les autres; mais qu'était un petit nombre de ministres éclairés et fidèles, pour instruire et ramener une multitude de clercs et de peuples, dont l'ignorance égalait la corruption et le déréglement? Cependant sept à huit hommes évangéliques animés et conduits par notre archevêque entreprennent de cultiver avec lui ce champ rempli de ronces et d'épines: il partage avec eux ses travaux, et se réserve les plus importants; il leur confie l'étude et la perquisition des désordres, il se réserve l'application des remèdes; il se réserve les plus grandes fatigues, les sollicitudes et les disgrâces.

Quels mouvements et quels soins ne se donne-t-il pas? Point de masure si reculée où il n'ait porté ses pas; point de précipice si escarpé, point de vallon si enfoncé où il n'ait pénétré; point de brebis égarée après laquelle il n'ait couru même sur les montagnes les plus escarpées: jamais ses infirmités ne l'empêchèrent de se prêter aux besoins de son peuple. Comme Jacob, il veille jour et nuit sur les brebis de son maître; comme saint Paul il se consacre à tout moment pour les âmes qui lui sont confiées; non content des journées entières passées dans le tribunal, il attaque l'erreur par écrit. Non content des écrits, il dispute de vive voix; ce que n'ont pu faire les écrits, les disputes, les entretiens secrets, il l'achève par des instructions publiques, qui multipliées jusqu'à trois fois en un jour, soutenues de l'esprit de Dieu qui l'anime, et de l'attention respectueuse du peuple qui l'écoute, dissipent les ténèbres de l'ignorance et le venin de la corruption, et font prendre enfin à ce vaste diocèse une nouvelle face, qui console le saint évêque, qui édifie toute l'Eglise, et réjouit le ciel même.

Telle était, chrétiens, la force et l'efficace des paroles du saint prélat: soit qu'il parlât en particulier ou en public, il touchait, il confondait, il attendrissait, il convertissait; la parole divine, ornée dans sa bouche d'une aimable simplicité, animée d'une noble hardiesse, accompagnée d'une onction pénétrante, dépouillée de tous ornements étudiés, ne manquait jamais de porter son fruit. Mais ce qui donne plus de poids à la parole du saint évêque, c'est son exemple. Partout il se montre précédé de ses aumônes, dépouillé du faste du siècle; son air apostolique, son visage abattu, cette brillante suite de vertus et de bonnes œuvres qui l'accompagne, sont plus touchants que les plus éloquents discours. Est-il surprenant qu'ils gagnent tant d'âmes à Jésus-Christ, et que les prédicateurs de nos jours en gagnent si peu. Car ne rougissons pas de le dire, ministres du Seigneur, ne craignons pas de l'avouer publiquement, puisqu'après tout, c'est une voix publique. Nous combattons trop souvent notre doctrine par notre conduite; nous condamnons le monde avec chaleur, et nous l'aimons peut-être avec passion; nous prêchons la nécesssité de mortifier sa chair, et trop souvent nous étudions les moyens de flatter la nôtre: toujours prêts à rétrécir la voie du salut pour les autres, toujours prêts à l'élargir pour nous-mêmes; tonnant en public contre la lâcheté des chrétiens, lâches nous-mêmes dans l'exercice de notre ministère, nous prescrivons à ce ministère les bornes les plus étroites, tandis que saint Charles multiplie ses soins, ses entreprises et ses travaux au delà même de ses forces.

Son diocèse, tout vaste qu'il est, ne suffit pas à son zèle; il voit presque toutes les brebis d'Israël errantes, sans pasteur, et il devient le pasteur de toutes. Comme saint Paul, il porte dans son sein les sollicitudes de toutes les Eglises, et c'est pour l'accrois-

sement et la sanctification de toutes, qu'il travaille à la conclusion du concile de Trente. Quel ouvrage immense que la conclusion de ce concile! quel courage pour l'entreprendre! La lâcheté des uns, la témérité des autres, les intérêts des princes, les intrigues de l'hérésie, la diversité des sentiments, les vastes prétentions des grands, les murmures audacieux des petits, le zèle outré des uns qui ne veulent rien relâcher, la molle condescendance des autres qui veulent tout accorder; tous ces obstacles, qui déjà deux fois avaient interrompu le concile, s'opposaient plus que jamais à sa consommation. Pour conduire une pareille entreprise à sa fin, il fallait un homme d'un génie supérieur, d'un courage inébranlable, d'une naissance illustre, puissant par son crédit, respecté par ses vertus, distingué par sa place, inaccessible à l'intérêt, insensible aux considérations humaines et redoutable à la malice par sa religieuse fermeté. Cet homme, tel que nous l'avons dépeint, l'Eglise le trouva dans la personne de saint Charles. Jusqu'à ce moment il avait oublié sa naissance, son rang, son crédit, ses alliances, et l'autorité que sa place lui donnait dans toute l'Europe; mais alors il s'en sert avec avantage pour les intérêts de l'Eglise. Sous le nom de Pie IV, son oncle, il appelle tous les évêques, il obtient la protection des souverains; il cultive les heureuses dispositions des uns, il prévient ou déconcerte les mauvaises intentions des autres, il réunit les esprits, ménage la paix, assure la liberté: le concile est conclu, l'hérésie est frappée d'anathème, la doctrine catholique enseignée dans sa pureté, la discipline ecclésiastique rétablie dans sa première splendeur; dignes fruits du zèle et des travaux du saint cardinal, toujours digne de notre admiration, et toujours au-dessus de nos éloges, soit que tout cède à son zèle, soit qu'il trouve de la résistance. Périls du côté de la nature, périls de la part des hommes, il en fut menacé de toutes parts, mais la force épiscopale lui fit envisager, sans pâlir, tout ce qui pouvait alarmer un cœur moins généreux que le sien: *Fortis ad pericula.*

Lorsque je parle des périls qui du côté de la nature menacèrent la vie du saint évêque, représentez-vous des vallons étroits, entrecoupés de torrents enflés et de marais impraticables, des montagnes couvertes de neige et de frimas, entourées de profonds abîmes, où chaque pas semble offrir une mort inévitable. Ajoutez à cette première idée l'inclémence des saisons, le défaut des logements, la disette des vivres, des forces épuisées, une santé presque ruinée: c'est ce que saint Charles eut à vaincre dans le cours de ses visites. Traîner son corps exténué sur les neiges et sur les glaces, marcher sur ses genoux tremblants, et s'appuyer avec peine sur ses mains défaillantes, envisager la mort sous mille formes différentes; c'est ce qu'il appelle le glorieux apanage d'un évêque, et la récompense de son épiscopat; c'est ce qu'il regarda comme les plus heureux temps de sa vie: c'est du moins celui auquel il trouva des périls et des obstacles moins sensibles à son cœur paternel, parce qu'il n'avait à combattre que la nature. Dans les autres temps, il faut qu'il soutienne les plus redoutables assauts de l'enfer, et les plus malignes oppositions de la part des hommes. Tantôt la calomnie répand son venin sur ses démarches les plus pures; tantôt il est outragé dans les fonctions de son ministère. Il eût pu sans doute s'épargner ses outrages par une lâche condescendance; mais en se conciliant l'amour du siècle il eût perdu celui de son Dieu.

Ami tendre, père de tous ses peuples, il est l'ennemi de tous les vices, et son front héroïque ne rougit point des ignominies qui accompagnent la liberté sacerdotale. Les abus et les désordres, quelque publics, quelque autorisés qu'ils soient par la protection et par l'usage, le trouvent toujours également inflexible et inexorable. Telles sont ces fêtes insensées, qu'un reste impur de paganisme consacre annuellement à une joie profane et à une dissolution scandaleuse. Milan avait adopté cette tradition de scandale et de volupté: les derniers jours qui précèdent un temps sacré de pénitence offraient de toutes parts des occasions de crimes; à des repas splendides succédaient des jeux licencieux; les places retentissaient de chants lascifs et des cris d'une joie fougueuse et turbulente; une succession et une diversité de plaisirs ne laissaient d'autre soin que le choix et la difficulté d'y suffire. Telle que fut l'indignation de Moïse, lorsque descendant de la montagne sainte, il vit dans la plaine le peuple d'Israël oublier le Dieu de ses pères, pour s'occuper de danses et de festins, et prostituer au veau d'or ses acclamations et ses hommages: telle fut la douleur du saint cardinal, lorsqu'il vit son peuple oublier qu'il était chrétien, pour retracer les abominations des nations étrangères. Mais il ne se borna point à des larmes stériles; ce n'est pas pour un cœur comme le sien que sont faits ni le repos oisif, ni les lâches ménagements. Entendez-le tonner contre le scandale, combattre par les lois sacrées les lois profanes du siècle, opposer ses défenses à l'usage, et menacer enfin l'indocilité des foudres redoutables que Jésus-Christ a confiées à son Eglise. L'amour de la discipline, et la docilité chrétienne ne firent jamais le caractère des mondains, encore moins des grands, accoutumés à traiter d'audace et d'imprudence la liberté sacerdotale. Aussi les saints statuts et les religieuses défenses du saint prélat ne trouvèrent-ils que de la rébellion parmi son peuple, et principalement dans la personne du gouverneur de Milan. Bientôt le saint pasteur est menacé lui-même par le gouverneur endurci, qui ne rougit pas de mettre le scandale à couvert d'une autorité destinée à le proscrire.

Mais vous ignorez donc, puissances du siècle, dit saint Cyprien, qu'un prêtre armé de l'Evangile est plus fort que vous, parce qu'il est soutenu de Jésus-Christ, plus fort que tous les empires : il peut être persécuté mais non pas confondu ; il peut être mis à mort, mais il ne saurait être vaincu : il sait que craindre Dieu dans la vérité, c'est cesser de craindre le monde ; il sait qu'un évêque ne saurait être sans périls, et que sa gloire consiste à les mépriser. A cette peinture que saint Cyprien fait d'un évêque, vous reconnaissez, chrétiens, le saint évêque que je loue. Digne successeur du grand saint Ambroise, il en eut toute la constance et tout l'héroïsme : comme Ambroise sut interdire l'entrée du temple à un empereur coupable, mais docile, Charles frappe d'anathème un gouverneur indocile dont il méprise les menaces, dès qu'il s'agit des intérêts de l'Eglise. Il me semble l'entendre alors exprimer les nobles sentiments que son prédécesseur Ambroise exprimait en pareille occasion. Non, rien ne m'arrêtera dans l'accomplissement de mes devoirs: vous pouvez tout sur ma vie, mais vous ne pouvez rien sur mon cœur ; les armes d'un prêtre sont la prière et les larmes, je n'en opposerai point d'autres à la violence dont on me menace : *Adversus arma et milites, arma mea lacrymæ sunt.*

Vous pensez peut-être, mes frères, que le gouverneur ou le peuple vont céder à cette fermeté sacerdotale ; détrompez-vous. Le gouverneur lui fait auprès du prince un crime d'état d'une fonction épiscopale : son peuple ingrat l'abandonne au seul bruit de la foudre qui gronde sur sa tête. Que fait cependant le saint prélat, que je vois se renfermer dans son palais, et ne se montrer que par intervalles et avec réserve? S'abandonne-t-il à de lâches frayeurs, ou recueille-t-il en secret les consolations de quelque ami d'élite? Non, chrétiens, il imite la tendresse paternelle de Moïse, comme il en a d'abord imité le zèle généreux. Comme lui d'abord il a publiquement éclaté contre le scandale ; comme lui dans le secret il se couvre de cendre et de cilice, le visage contre terre, prosterné devant la face du Seigneur, il s'offre d'être anathème pour ses frères : il promet à Dieu qu'il ne cessera ni de prier, ni de gémir en sa présence, qu'il n'ait obtenu la conversion de son peuple, et le triomphe de la vérité dans tous les esprits. Les vœux formés par une charité si ardente ne pouvaient manquer d'être accomplis ; bientôt on vit le prince désabusé, le peuple ramené, le gouverneur soumis, le scandale proscrit, le zèle du saint prélat triomphant, parce qu'il sut mettre le ciel de son parti.

Apprenons de là, ministres du Seigneur, à n'oublier jamais cette vigueur sacerdotale qu'a dû nous communiquer l'onction sainte qui nous a fait prêtres de Jésus-Christ : que les scandales et les abus ne trouvent jamais en nous une lâche condescendance, d'autant moins excusable aujourd'hui, que l'autorité royale, loin de contredire notre zèle, s'arme elle-même contre le libertinage et contre l'impiété. Mais souvenons-nous de joindre des prières ferventes à nos efforts, et ne nous lassons pas dans nos entreprises. La grande gloire du saint évêque que je loue, c'est d'avoir poursuivi les siennes jusqu'à la fin : *Et ea quæ summa sunt ad perfectum prosequatur.*

Faire succéder quelques années de repos à plusieurs de sollicitude ; suspendre ses fonctions pour un temps, afin de les reprendre avec plus de zèle ; respirer dans une paisible retraite, pour fournir de nouveau une pénible carrière, c'est ce que dicte la faiblesse humaine ; c'est ce qu'autorise quelquefois la religion ; et c'est ce que saint Charles ne connut jamais. Non content d'avoir édifié son peuple, réformé son clergé, instruit l'ignorance des enfants, soulagé la misère des pauvres, introduit la science ecclésiastique, et rétabli la majesté du culte divin, il n'oublie rien pour conduire son ouvrage à sa perfection. Ses soins et ses travaux couronnés par le succès me rappellent ici la noble et magnifique peinture que l'Ecriture nous fait du grand prêtre Simon. Comme lui, il a soutenu le temple du Seigneur, et l'a décoré d'un nouvel éclat. *In vita sua suffulsit domum, et in diebus suis corroboravit templum.* (*Eccli.*, L.) Persuadé que la piété des peuples est liée à celle des prêtres, et que celle des prêtres dépend des premières impressions de grâce et de lumières faites dans leurs âmes encore tendres, il établit dans tout son diocèse des séminaires qui sont la ressource et l'espérance de la religion et de l'Eglise, où la vocation des jeunes clercs est examinée, leurs qualités sont pesées, leurs talents cultivés. De là, comme d'un cénacle nouveau, ils sortent remplis de la lumière et de la force de l'esprit de Dieu, pour joindre leurs efforts à ceux du pieux prélat qui préside à leurs travaux et qui dirige leur zèle : *Circa illum steterunt quasi rami palmæ, et omnes filii Aaron in gloria sua.* (*Ibid.*) Crainte que cet esprit ne s'affaiblisse insensiblement, il a soin de le ranimer par des assemblées annuelles et des conciles provinciaux déjà prescrits par le concile de Trente. Dans ces assemblées ecclésiastiques, où chacun apportait ses réflexions et ses lumières, aucun abus ne se dérobe à la censure, aucun règlement n'échappe à la prévoyance, chacun s'en retourne plus saint et plus éclairé, répand sur le public des torrents de doctrine et de piété : *In diebus ipsius emanaverunt putei aquarum, et quasi mare adimpleti sunt supra modum.* (*Ibid.*) Pour rendre les fonctions sacerdotales plus douces au clergé, plus augustes au peuple, et plus glorieuses à Dieu, il dresse sur un nouveau plan l'ordre, le temps, la mesure du culte divin. Un appareil pompeux le décore, des cérémonies décentes le soutiennent, des chants mélodieux remplissent les temples, et portent dans tous les cœurs le respect et le recueillement : *Amplificaverunt psallentes in vocibus suis, et in magna*

*domo auditus est sonus suavitatis plenus.* (*Eccli.*, L.) Témoins des désordres qu'avaient multipliés l'ignorance et la lâcheté qui régnaient dans le sacré tribunal, il ne confia qu'à lui-même le rétablissement de la pénitence : il composa un corps nouveau de canons pénitentiaux, où se lisent des lois également éloignées d'une indigne mollesse et d'une indiscrète sévérité, qui conservent les droits de la justice de Dieu, sans accabler le pécheur; lois si bien reçues de l'Eglise, si universellement autorisées, si souvent renouvelées, et qui montrent enfin que saint Charles fut destiné de Dieu dans des jours de péché, pour rétablir la pénitence, et pour ranimer un reste de piété chancelante : *Ipse directus est divinitus in pœnitentiam gentis, et in diebus peccatorum corroboravit pietatem.* (*Eccli.*, XLIX.) Un peuple de misérables avait déjà ressenti les effets de sa compassion paternelle; il n'avait refusé aucun genre de secours à aucune espèce de malheureux; mais il veut encore pourvoir à leur soulagement après sa mort. On peut dire de lui qu'il n'a pas seulement soulagé les misères présentes, mais les futures. Il a entendu les gémissements de ceux qui n'avaient pas encore de voix pour se plaindre; il a essuyé les larmes de ceux qui n'avaient pas encore des yeux pour pleurer; il a retardé la mort de ceux à qui la nature n'avait pas encore donné la vie. Je parle de ces pieux établissements, dont les uns sont destinés à soulager dans tous les siècles les infirmités et la vieillesse, les autres à instruire l'ignorance, et à prévenir, par l'éducation gratuite, le déréglement de la jeunesse indigente : *Curavit gentem suam et liberavit eam a perditione.* (*Eccli.*, L.)

De tels exemples furent bientôt suivis de tous les évêques et de toutes les Eglises : tout fut bientôt renouvelé partout ailleurs, comme il le fut dans Milan. Les fruits de cette réforme ont passé jusqu'à nous; partout on voit des maisons destinées à instruire l'ignorance, à cultiver la jeunesse, à répandre la lumière. S'il y a de l'ordre et de la majesté dans le culte divin, de la régularité dans le clergé, du zèle dans les pasteurs, de la piété parmi les peuples, Eglise sainte, c'est à l'illustre Borromée que vous le devez; c'est vous-même qui lui rendez cette gloire, et qui nous prescrivez de dire en son honneur : Voilà ce grand homme qui a décoré la maison du Seigneur, et qui l'a soutenue pendant sa vie : *Sacerdos magnus qui in vita sua suffulsit domum, et in diebus suis corroboravit templum.* (*Ibid.*)

Nous bornerons-nous, mes frères, à recueillir le fruit de ses bienfaits et de ses pieux établissements? Nous contenterons-nous d'une admiration et d'une reconnaissance stériles, et ne recueillerons-nous rien de ses exemples? Nous l'attirerons nous pour juge, tandis que nous pouvons avoir dans sa personne un modèle et un intercesseur? Ah! non, mes frères, recueillons quelque chose d'une vie si sainte, soit pour la réforme de nos mœurs, soit pour l'accroissement de notre piété, soit pour l'édification de l'Eglise, soit enfin, ce qui doit être le principal motif, pour honorer notre Dieu, et pour mériter ses récompenses dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

## PANÉGYRIQUE VII.

### SAINT FRANCOIS-XAVIER.

Me insulæ exspectant, et naves maris, ut adducam filios tuos de longe, nomini Domini sancto Israel. (*Isa.*, LX.)

*Les îles, les nations et les vaisseaux de la mer m'attendent pour ramener de loin vos enfants au Dieu saint d'Israël.*

Un homme en qui résident la lumière et la sagesse, pour qui la terre et ses trésors n'ont point d'attraits, mort aux plaisirs et à lui-même, sensible aux larmes des malheureux et à la perte du pécheur et de l'infidèle; c'est un tel homme après qui les nations étrangères soupiraient depuis longtemps : *Me insulæ exspectant.* Un homme capable de connaître le temps et de s'y conformer, prêt à tout entreprendre pour instruire l'ignorant et pour convertir le coupable; ferme pour soutenir le travail sans murmurer, et pour envisager la mort sans pâlir; prêt enfin à payer de sa vie le salut des peuples qui lui sont confiés; c'est un tel homme qui devait ramener au Dieu saint d'Israël les enfants et les peuples égarés : *Ut adducam filios tuos de longe nomini Domini sancto Israel.*

C'est un tel homme que les nations ont trouvé dans le célèbre Xavier, qui fait la gloire de notre nation, la lumière du nouveau monde, et l'étonnement de toute la terre. Elevé par l'esprit de Dieu même, instruit à son école, François fit admirer en lui tout ce que la science de Dieu a de sublime, tout ce que la charité a d'ardeur, tout ce que la pénitence a d'austère, tout ce que le zèle a de généreux, tout ce que l'esprit apostolique a de grand; en un mot, tout ce que les nations étrangères pouvaient attendre de lui.

Choisi pour porter le nom du Seigneur devant les rois et les peuples les plus reculés, il fit voir que ni la distance des lieux, ni l'étendue des empires, ni l'évidence des périls, ni les rigueurs du travail, ni les horreurs de la mort, ni les puissances du siècle, n'étaient capables d'amortir les ardeurs du zèle qui le dévorait. Supérieur à tous ces obstacles effrayants, il porta ses pas où l'avarice n'avait pas encore porté ses désirs; il étendit ses conquêtes évangéliques où les noms des Césars n'étaient point parvenus; il exécuta seul ce que les rois, avec toutes leurs forces, n'eussent osé entreprendre; il fit enfin tout ce qu'il fallait pour ramener les peuples et les enfants égarés à la connaissance du vrai Dieu.

Disons donc, sans suspendre plus longtemps votre attention, que Xavier mérita l'attente des nations par la plénitude de l'esprit apostolique dont il fut animé : *Me insulæ exspectant.* Xavier répondit à la dignité de l'apostolat par les travaux qu'il supporta, afin de ramener au Seigneur les

nations étrangères : *Ut adducam filios tuos de longe.*

1° Xavier rempli de l'esprit apostolique ; 2° Xavier supportant des travaux apostoliques, dignes des plus grands apôtres : c'est là le sujet de son éloge, et tout le partage de ce discours. *Ave, Maria*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

1° Esprit de lumière, 2° esprit de détachement, 3° esprit de charité pour les hommes : c'est selon saint Grégoire, le véritable esprit apostolique, et c'est ce qui distingue le célèbre Xavier, et ce qui le rendit digne de l'attente des nations étrangères.

Issu d'une maison distinguée, où la noblesse et la piété, l'esprit et les bonnes mœurs étaient héréditaires, il en quitta les biens passagers, pour n'en recueillir que l'esprit et la sagesse. Commis à des mains assez habiles pour cultiver son riche naturel, il fut bientôt l'étonnement de ses maîtres, la joie de ses parents, et la matière de leurs actions de grâces. Dans un âge où la raison gémit en esclave sous l'empire des sens, son esprit épuré, se faisant jour à travers les nuages de l'enfance, se montra dès lors avide de tout savoir et capable de tout entreprendre. Disciple assidu de la vérité, soigneux de la chercher et de la suivre, prompt à pénétrer les difficultés et à les résoudre, propre à concevoir les matières avec netteté, et à les exposer avec justesse, François parvint au plus haut point des sciences humaines, et les enseigna lui-même avec gloire, après les avoir apprises avec facilité. Déjà Paris, ce digne théâtre des grands hommes, le voyait avec joie remplir les chaires, régir les écoles ; et son université célèbre applaudissait à ses rares talents, lorsque le grand Ignace, doué de la discrétion des esprits, crut devoir ravir celui-ci aux sciences profanes, pour le consacrer désormais à la seule science de Dieu. Liaison, estime, prétexte du bien public, raisons spécieuses et frivoles, vous pûtes l'arrêter pour un temps ; mais il sut après tout vous maîtriser. En vain, retenu par les liens trop flatteurs d'une réputation déjà établie, il résiste d'abord, il se débat, il se refuse aux pieuses sollicitations d'Ignace ; il faut enfin qu'il subisse le joug, et ce docteur si renommé se dérobe aux applaudissements de toute une ville, pour devenir l'humble disciple d'un homme simple en apparence, mais profondément versé dans la science du salut, qui est la seule véritable. Prévenu des salutaires leçons d'un maître si éclairé, Xavier comprit aisément qu'il ne sert de rien à l'homme de conquérir l'univers entier, s'il vient à perdre son âme ; qu'en vain son nom vole de bouche en bouche, s'il n'est en bénédiction auprès de Dieu ; qu'en vain il sera marqué dans les fastes publics, s'il est effacé du livre de vie ; qu'en vain il cherche à s'établir sous le soleil, s'il n'obtient une place dans la cité permanente ; que la véritable sagesse consiste à chercher Dieu dans la sincérité du cœur, et la véritable science à se sauver pour l'éternité. Détrompé dès ce moment de la science profane des écoles, qui n'inspire que trop souvent une vanité criminelle, François ne pensa plus qu'à s'instruire de la doctrine de Jésus-Christ, dont la lumière pure et dégagée d'ostentation inspire la charité qui édifie, éclaire l'esprit sans l'éblouir, remplit le cœur sans l'enfler, rend l'homme savant sans le rendre superbe. Dans cette vue, il se propose d'en faire désormais l'objet unique de son amour et de son attention, de la chercher et de la méditer sans relâche ; de se l'associer, comme parle le Sage, et de la prendre pour compagne inséparable de sa vie.

Avec un esprit, un cœur, une pénétration, une ardeur pareille à la sienne, combien s'avance-t-il dans l'éminente science des saints ! Mais il y fit des progrès bien plus rapides, lorsqu'avide d'en pénétrer tous les secrets et d'en découvrir tous les mystères, il joignit à l'étude assidue de la théologie l'oraison la plus sublime et la plus fervente. Occupé tour à tour à parcourir les divines Écritures, et à consulter l'Esprit-Saint qui les a dictées ; également éclairé par l'intelligence des sacrés oracles, et nourri par les douceurs ineffables de la grâce, bientôt il put se passer de tous les secours humains, et se livrer aux seules impressions de l'esprit de Dieu qui l'inspire. Poussé par l'impétuosité de cet Esprit divin ami du repos et du silence, François vole dans une grotte obscure dont la situation affreuse avait prévenu ses dispositions et ses désirs.

C'est là qu'au milieu des rigueurs d'une pénitence austère et des pures délices de la contemplation, ces vérités divines se dévoilent à ses yeux, et se montrent à lui dans toute leur étendue. C'est là que la vérité parlant à son cœur, en même temps qu'elle éclaire son esprit, lui fait connaître tout ce qu'il doit savoir et tout ce qu'il doit enseigner. C'est là qu'elle le rend capable d'apprendre la doctrine de Jésus-Christ avec succès et de la justifier aux yeux des faux sages ; d'en convaincre les incrédules, et de l'insinuer aux âmes droites ; d'y affermir ceux qui chancellent et d'y ramener ceux qui s'en égarent ; d'y attirer par la force des raisons et par la clarté des preuves ceux qui s'en éloignent par la violence des passions, ou par les préjugés de la naissance.

C'est là qu'il s'est rendu capable d'enseigner dans une doctrine saine, et de confondre ceux qui la combattent : enfin, c'est dans ce lieu privilégié qu'il reçoit la plénitude de cet esprit de lumière propre au ministère apostolique qu'il doit exercer ; et je l'entend déjà surprendre le souverain Pontife par la solidité de ses réponses et par la profondeur de son savoir. Je le vois à Rome, à Venise, à Padoue, écouté, suivi, consulté des justes et des pécheurs ; édifier les uns, convertir les autres, et répandre chez tous la lumière, la science et la vérité, dont

il est devenu le maître, le docteur, et comme le dépositaire. Où sont les ministres évangéliques, où sont de nos jours ces dépositaires de la science de Dieu, qui s'en pénétrent, qui s'en remplissent avec soin, et qui se mettent en état de la distribuer avec succès? Peut-être en trouverons-nous encore plusieurs qui pâlissent sur les livres, et qui s'épuisent à la chercher dans la bouche des hommes; mais la puisent ils dans le sein de Jésus-Christ, où le Père éternel en a renfermé les secrets? Cherchent-ils dans une oraison fervente l'intelligence des vérités saintes qu'ils ne comprennent pas? Hélas! toute notre étude se borne souvent à ces disputes sans fin que saint Paul interdisait à Timothée, ou à des recherches curieuses que l'humilité chrétienne devrait nous interdire. De là ces instructions sèches et stériles, où la vanité parle à la curiosité, où l'orgueil déguisé combat le faste public, où la parole sainte est écoutée sans respect, comme elle est annoncée sans onction, ou l'auditeur révolté reproche au ministre un amour-propre lascif, une attache trop forte aux objets de la terre, tandis qu'il prêche la mortification et le détachement que la loi commande à tout chrétien, mais qui doit surtout faire le caractère d'un ministre évangélique.

Oui, dit saint Ambroise, un successeur des apôtres, qui exerce leurs fonctions, et qui prêche leur doctrine, doit s'élever dans une région supérieure, où les objets des sens ne puissent ni le troubler ni le distraire: il doit mourir à ses sens et à ses inclinations les plus indifférentes; son corps doit être dans une épreuve continuelle des souffrances, son cœur dans un dégagement total des plaisirs et des richesses, dans une disposition prochaine à la mort, par les austérités de sa vie.

Qui s'acquitta plus fidèlement de ce pénible devoir que le saint apôtre que je loue? qui porta plus loin le détachement et la mortification évangélique? Vous diriez qu'il habite un corps étranger, à voir la rigueur dont il use à son égard. Ce n'est pas un simple renoncement à sa chair, c'est une haine implacable qu'il lui porte, c'est une guerre ouverte qu'il lui déclare. La faim, la soif, la nudité ne font qu'une portion de son calice, et qu'une légère partie des rigueurs qu'il lui fait supporter. Touché des circonstances sanglantes de la passion de Jésus-Christ, il les retrace avec soin dans sa mémoire, et les imprime avec une sainte cruauté sur son corps.

Fidèle imitateur de ce Dieu fait homme, qui depuis les pieds jusqu'à la tête n'eut pas une partie exempte des tourments, François réduit tous ses membres en servitude en les serrant dans des liens rigoureux, qui s'ensevelissant tout entiers dans sa chair meurtrie et déchirée, n'en sortent que par des plaies nouvelles. Le sang qui découle de toute part est enfin arrêté par la ferveur de sa prière; mais toujours indocile à la voix de la modération, il n'abaisse ses mains élevées vers le ciel que pour les appesantir de nouveau sur son corps; ce corps exténué par des jeûnes de quatre jours, qu'il n'interrompt qu'avec des aliments plus dégoûtants que l'abstinence; ce corps surchargé de travaux accablants, qu'il ne suspend que par un léger et pénible sommeil, que l'infirmité dérobe à sa contemplation; ce corps dévoré par des fièvres brûlantes, auxquelles il n'apporte d'autre remède que la soumission et la patience.

Sainte sévérité de François, que tu confondras ces lâches chrétiens, qui fragiles de leur nature, exposés par état, et pécheurs par inclination, entretiennent par une mollesse endurcie les révoltes d'une chair de péché; qui, sous le faux prétexte d'une innocence prétendue, rejettent le moyen le plus propre à la conserver, ou qui, fondés sur une délicatesse trop ménagée, apportent pour excuse de leur impénitence la matière même de leur crime. Ah! chrétiens idolâtres de vos sens, je le répète, que Xavier sera pour vous un poids bien accablant au grand jour des vengeances, lorsqu'on exposera ses macérations à vos délices, la cendre de ses repas à la somptuosité des vôtres, le lieu de son pénible sommeil à vos lits préparés par la mollesse; ses travaux et ses fatigues à l'oisive tranquillité de votre vie; lorsqu'enfin vous paraîtrez avides de tout ce que la terre vous offre, et qu'on vous le fera voir détaché de tout ce qui peut flatter la nature et les passions humaines. Car ne pensez pas, Messieurs, qu'il ne fût si sévère à sa chair, que pour être plus indulgent aux passions de son cœur. Hélas! quelle marque d'amour-propre peut-on lui reprocher, ou plutôt quel genre d'abnégation et de détachement peut-on ne pas admirer en sa personne! Fut-il esclave de sa propre volonté; adora-t-il en secret ses actions et ses entreprises; préféra-t-il ses desseins et ses projets particuliers aux lumières et aux conseils de ses pasteurs légitimes? Mais pour concevoir ce soupçon odieux, il faudrait ignorer que toutes ses œuvres furent marquées du sceau de l'obéissance religieuse; qu'il n'annonça la divine parole qu'après que le souverain pontife eut comme délié sa langue, par l'ordre exprès qu'il lui en donna; qu'au milieu de ses travaux et de ses succès apostoliques, il fut prêt à sacrifier les fruits de son zèle à la moindre parole du grand Ignace. La gloire et les richesses flattèrent-elles son ambition ou son avarice? Mais qui ne sait que les honneurs et les distinctions furent les seules traverses qu'il craignit dans l'exercice de son ministère; qu'il opposa la fuite et les refus aux offres libérales des peuples et des rois, qui mirent plus d'une fois leurs trésors à ses pieds. Se montra-t-il jaloux de ses titres et de ses prérogatives? Peut-on l'accuser d'avoir soutenu ses droits au préjudice de l'humilité chrétienne? Mais on l'a vu (exemple rare) soumettre ses pouvoirs, son bref et sa personne à l'évêque de Goa, partager avec deux de ses frères sa puissance et sa dignité, se décharger sur un d'entre eux du titre honorable de supé-

rieur, afin de joindre au prix de ses travaux le mérite de l'obéissance. Fut-il plus sensible à l'amitié naturelle, et la tendresse filiale l'emporta-t-elle sur sa mortification? Mais on l'a vu se refuser aux embrassements d'une mère éplorée, fouler d'un pied indifférent sa terre natale, sans jeter un seul regard sur ses proches, dont il allait s'éloigner pour toujours. Non, rien de terrestre et de passager, de quelques belles couleurs qu'il fût revêtu, n'emplit ce cœur vraiment détaché de tout ce qui n'est pas Dieu. Son droit fut celui d'obéir, sa gloire de se soumettre, sa fortune de ne rien posséder, sa joie de tout souffrir pour Jésus-Christ, sa patrie les lieux où l'ordre du Seigneur l'appelait; ses frères et ses proches, les pauvres délaissés et les âmes égarées, auxquelles il sacrifia sa vie et son repos, par un effet de cette ardente charité qui fait le troisième caractère de son esprit apostolique.

En combien de manières, en combien de lieux, sous combien de formes différentes exerça-t-il cette aimable vertu que Jésus-Christ recommande si fort à ses véritables disciples? S'attendrir jusqu'aux larmes sur les malheurs de ses frères, parcourir les villes et les hameaux, pour retirer la misère et l'infirmité de leurs sombres réduits, percer ces sombres cachots ténébreux, où gémissent les tristes victimes de leurs passions ou de celles des autres, solliciter auprès de leurs ennemis ou de leurs juges leur affranchissement ou leur pardon, prêter ses bras et ses mains débiles à ceux que la défaillance ou l'âge privaient de leurs pieds, et devenir par là véritablement le pied du boiteux, l'œil de l'aveugle et le bras de l'estropié : c'est ce qu'il appelle sa joie et ses délices, son délassement, et son humilité profonde laisse échapper à sa bouche ce glorieux témoignage de lui-même. Une seule chose en tout cela l'inquiète et le travaille; c'est de n'en pouvoir secourir plusieurs à la fois, et c'est ce qui lui fait choisir pour sa résidence ordinaire ces lieux rebutants que l'amour-propre redoute, que la délicatesse abhorre, que la grossièreté des personnes, l'assemblage des maux, les larmes, les plaintes et l'image continuelle de notre mortalité, rendent le séjour de la tristesse et de l'horreur. Suivons-le, Messieurs, dans ces tristes lieux : qu'il est beau de le voir multiplier les œuvres de sa charité, et se multiplier lui-même pour les exercer; fournissant mille secours divers à ses frères languissants, s'informant avec une sainte inquiétude de leurs besoins et de leurs maux, leur distribuant les aumônes qu'il a reçues pour sa propre subsistance, leur donnant le pain qu'il achète plus d'une fois par des jeûnes austères, portant sur leurs plaies un œil curieux et des mains secourables, leur appliquant les remèdes dont il a besoin lui-même, domptant ses répugnances à leur égard par un nouveau genre de mortification qu'il a le courage d'embrasser, et que nous n'aurions pas l'effort d'entendre; plus attentif encore à leurs besoins spirituels qu'aux infirmités de leurs corps. Voyez comme il redouble ses soins par rapport à leur âme, comme il instruit leur ignorance, comme il soutient leur faiblesse, comme il les arrache à leurs passions, comme il les console dans leurs disgrâces, comme il les porte par la douceur de ses paroles à faire de leurs maladies forcées une expiation volontaire de leurs fautes, comme il préside à leur dernier moment, confessant l'un, communiant l'autre, recueillant le dernier soupir de tous, s'intéressant pour eux auprès de Dieu même après leur mort... Sort-il de ce triste séjour, c'est pour courir après quelque brebis égarée et la ramener malgré ses résistances, souvent même malgré les premiers outrages qu'il en reçoit; c'est pour aller attendre avec patience une Samaritaine effrontée, et, par tous les moyens qu'inspire une industrieuse charité, la ravir à ses désordres et à ceux des autres; c'est pour trouver quelque malade de trente-six ans et le plonger dans la piscine salutaire, après l'avoir retiré du lit habituel de son infirmité. S'en trouve-t-il qui refusent les remèdes et la santé : il exhorte, il supplie, il presse, il invite, il reprend à temps à contre-temps, il les attire par ses bienfaits, il les rassure par sa douceur, il les convainc par ses raisons, il les effraye par les menaces. Tous ses soins sont-ils inutiles : il se fait leur intercesseur et leur victime; intercesseur, pour leur obtenir la grâce de Dieu; victime, pour apaiser sa justice; intercesseur, pour opérer leur conversion; victime, pour accomplir leur pénitence. Quelles vives impressions doit faire sur vos cœurs une telle charité, ministres du Seigneur! Ah! pourriez-vous refuser votre admiration à de pareils exemples? Et vous, âmes dures, riches impitoyables, hommes engraissés de la substance de la terre, et peut-être du sang de ses habitants, ne vous confondez-vous pas à la vue des services assidus que Xavier rend aux membres souffrants de Jésus-Christ? Ne rougissez-vous pas de l'indigne délicatesse qui détourne vos regards du pauvre et de l'affligé, comme si vous appréhendiez de souiller vos yeux par leur aspect? Ne craignez-vous pas que, selon la menace de l'Ecriture, les corbeaux des torrents n'arrachent vos yeux altiers, que les aigles des champs ne dévorent vos entrailles insensibles, qu'un vent brûlant ne consume et ne disperse ces richesses que vous prodiguez par orgueil, ou que vous retenez par avarice, et que vous n'avez cependant reçues que pour exercer la miséricorde envers vos frères? Ne sont-ils pas votre propre chair? Ne sont-ils pas vos frères en Jésus-Christ, ornés des mêmes grâces que vous, rachetés du même sang, cohéritiers du même royaume, appelés à une même gloire? C'est cette dernière considération qui devrait surtout vous toucher; c'est leur salut que vous devriez principalement envisager; c'est ce qui fait une si vive impression sur le cœur de Xavier, qu'il se regarde comme redevable à tous les hommes et comme chargé de leurs âmes au jour du Seigneur. C'est ce qui

l'attendrit sur tant de peuples barbares, qui, dans les Indes, gémissent sous les ombres de la mort; c'est cette pensée, si présente à son esprit et si vivement imprimée dans son cœur, qui le fait gémir sous le poids d'un Indien qui lui demande du secours au nom de sa nation. C'est, enfin, ce qui lui fait entreprendre des travaux dignes des plus grands apôtres, pour ramener les enfants éloignés à la connaissance du Dieu saint d'Israël : *Ut adducam filios tuos de longe sancto Israel.*

## SECONDE PARTIE.

Si jamais un apôtre a pu dire de lui-même, après saint Paul, qu'il n'a pas moins, et qu'il a même plus travaillé que les autres, c'est sans doute, Messieurs, le célèbre apôtre du Nouveau-Monde que nous honorons en ce jour. Quelles régions lointaines n'a-t-il pas parcourues? Quelles traverses effrayantes n'a-t-il pas soutenues? Quels soins ne s'est-il pas donnés pour ramener au vrai Dieu les enfants égarés, et pour répondre à l'esprit apostolique dont le Seigneur l'avait rempli. 1° Animé de cet esprit apostolique, Xavier surmonte des travaux immenses par leur étendue. 2° Armé de l'esprit apostolique, Xavier surmonte des travaux insurmontables à l'homme par les difficultés qu'ils renferment. 3° Soutenu de l'esprit apostolique, il continue et il couronne les travaux les plus rebutants par les soins et la vigilance qu'ils exigent. Tout cela ne l'égale-t-il pas aux plus grands apôtres et ne l'élève-t-il pas au-dessus de tous nos éloges?

Qui sont ceux-ci, s'écrie un prophète, qui, prompts comme les vents, volent comme des nuées légères? A cette peinture, toute vive qu'elle est, ne reconnaissez-vous pas, Messieurs, l'ardeur et la promptitude avec laquelle Xavier s'avance vers les régions lointaines que Dieu réserve à son zèle? Affranchi des liens qui le retenaient en Europe, et guidé par la volonté du souverain pontife, tel qu'un fleuve qui rompt ses digues, il disparaît et court vers le ruisseau qui doit porter avec lui les richesses de l'Évangile dans les Indes. Dans un si vaste champ, je ne m'arrête pas, Messieurs, à relever les difficultés de l'entreprise et l'impossibilité apparente qu'un homme seul traversât tant de mers, tant de régions, sans périr; qu'il fît adorer à des peuples grossiers ce qu'ils détestaient, et qu'il les fît renoncer à ce qu'ils adoraient par une superstition héréditaire. Je laisse toutes les raisons spécieuses qu'allégua la folle sagesse du monde, et que la sage folie de la croix sut mépriser. Je supprime encore ce qui ferait l'éloge d'un autre : le vaisseau qui le porta changé par ses soins en un lieu de piété, le marchand avide affranchi de l'avarice; le soldat libertin devenu dévot, le matelot stupide retiré de l'ignorance, les tempêtes apaisées, les maladies contagieuses arrêtées, la cour de Portugal édifiée et convertie, la modestie introduite où le faste est autorisé, l'humilité révérée où l'ambition passe pour une vertu, la pénitence pratiquée où la mollesse s'appelle un bel usage, les sacrements fréquentés où l'impiété se voit canonisée, la vertu élevée sur les ruines de la grandeur où la religion est si souvent sacrifiée à la fortune. Je dérobe à sa gloire tant de faits éclatants, et je me hâte de suivre les pas rapides de ce saint apôtre. Que les pas de cet évangéliste sont beaux! Admirez-les avec moi, chrétiens, et vous, bénissez-les à jamais, îles et royaumes sur qui la lumière du Seigneur ne s'élevait plus; réjouissez-vous, peuples aveuglés et séduits; battez des mains en signe d'allégresse, nations profanes et stupides, qui dormiez dans l'enivrement de vos idoles, ensevelies sous les ombres de la mort; levez, levez vos têtes, parce que votre salut approche. Celui qui vous l'apporte de la part de Dieu s'avance. Le voilà au milieu de vous, prêtez une oreille attentive à sa voix. Le voilà au milieu de la moisson jaunissante, où tout doit tomber sous la tranchante faulx, et je le vois déjà prendre terre à Goa, qui offre une ample matière aux ardeurs de son zèle. Goa, que son port et son assiette rendaient le séjour de toutes les nations, était alors la véritable figure de cette ville abominable, que saint Jean nous représente dans son *Apocalypse*. Enivrée des abominations de la terre, un mélange confus de juifs endurcis, d'idolâtres aveuglés, de mahométans impurs, d'athées impies, de chrétiens infidèles, de marchands avares, de soldats sanguinaires, de matelots indociles, se communiquaient réciproquement leurs passions et leurs désordres, en réunissant ensemble les vices de tous les états, de toutes les nations. L'abord fréquent des étrangers rendait cette ville plus criminelle, à mesure qu'ils la rendaient plus opulente, et l'on peut dire que si, par l'affluence des peuples, elle était un abrégé de l'univers, elle était encore un égoût de l'enfer, par le monstrueux assemblage de crimes et de superstitions qu'elle renfermait. Qui n'eût pensé qu'une ville si aveuglée et si criminelle eût aimé ses crimes et ses ténèbres jusqu'à persécuter l'apôtre qui venait l'en retirer? Voici néanmoins un succès bien différent en apparence. François paraît dans ce lieu d'abomination, et le vice se cache; il parle, et l'impiété se tait; il agit, et le crime s'enfuit de devant sa face; il presse, il exhorte, et l'idolâtrie confuse n'ose plus se montrer. Cependant, malgré les ténèbres et le silence qu'il a choisis, le crime captive encore tous les cœurs et se commet dans le secret, avec autant de malice, quoique avec plus de réserve; mais avec tous ces beaux dehors, tu n'échapperas pas aux yeux perçants de Xavier, et tu n'esquiveras pas les coups redoublés qu'il va te porter. Attentif à tout, pour tout découvrir; appliqué à tout, pour ne rien négliger de ce qu'il a connu, cet homme apostolique étudie les maux et les remèdes, et se multiplie lui-même, suivant les circonstances différentes. D'abord, il a repris comme Paul, entendez-le menacer comme Jonas; aujourd'hui, la douceur sur

les lèvres, il exhorte avec tendresse; demain, l'ardeur et le feu dans les yeux, il éclatera avec une sainte colère : tantôt condescendant, il se prête à la faiblesse du pécheur; tantôt inflexible, il résiste comme un mur d'airain à l'obstination du coupable. A-t-il instruit les ignorants pendant le jour, il effraye les impies pendant la nuit; pour les uns, il se tient dans les temples; pour les autres, il parcourt les rues et les places publiques, qu'il fait retentir des menaces des jugements de Dieu. A-t-il, par ses soins et ses ferveurs, opéré la conversion des uns, il s'en sert pour ramener les autres. A-t-il détrompé quelques juifs, il s'en sert pour convertir l'idolâtre. A-t-il converti ce dernier, il l'oppose au chrétien infidèle. A-t-il répandu la lumière dans l'âme des enfants, il tire la louange de leur bouche, et il apprend la sagesse aux vieillards par leur ministère.

Après tant d'efforts qu'il soutient par les plus grands exemples, tout cède, tout s'ébranle et se renouvelle. Le crime, d'abord réduit au silence, parle ensuite, mais pour confesser sa honte; le vice, qui s'était caché, se montre, mais pour se confondre; le libertinage sort des ténèbres, mais pour courir à la lumière que le saint apôtre lui montre, et pour la suivre avec docilité. Piété, doctrine, bons exemples, saintes assemblées, cantiques de louanges, tout fleurit, tout édifie dans cette ville devenue une sainte Sion, d'une Babylone impure qu'elle était.

De plus grands objets se présentent encore à moi. Je vois tous les peuples, depuis Goa jusqu'à Comorin, instruits, touchés et convertis au Seigneur. Je vois tous les habitants de cette côte si étendue convertis au premier discours de Xavier. Tous les citoyens de trente villes tombent en foule à ses pieds et se disputent l'avantage de recevoir les premiers fruits de sa mission. L'apôtre suffit à peine à l'ardeur qui les anime, et quarante mille barbares, baptisés de ses mains en un seul jour, le font enfin succomber sous le poids de son ministère.

Sont-ce ici les prodiges de l'Eglise naissante, ou les progrès d'une mission particulière? Pierre prêchant convertit-il plus d'auditeurs par un discours et baptisa-t-il plus de néophytes en une seule fois? Que j'aimerais, Messieurs, à vous faire le parallèle de ces prodiges nouveaux avec les anciennes merveilles qu'on vit dans la cité sainte! Que j'aimerais à vous faire voir les peuples de Comorin renouvelés comme les habitants de la Jérusalem, remplis comme eux de l'Esprit-Saint et de sa grâce, n'ayant entre eux qu'un cœur et qu'une âme, prêts à donner leur vie pour leur foi, confessant publiquement leurs fautes, subissant des pénitences austères, et Xavier les animant par sa présence, les soutenant par ses discours, les confirmant par ses miracles, les édifiant par ses exemples! Mais à peine pouvons-nous le considérer dans une province, que l'esprit de Dieu l'enlève de nos yeux et l'entraîne impétueusement vers d'autres contrées et d'autres royaumes, où s'opèrent les mêmes conversions et les mêmes prodiges. Epargnez-moi, Messieurs, épargnez-vous à vous-mêmes le pénible détail des autres régions qu'il parcourt à pied, et que nous ne saurions parcourir en esprit; qu'il vous suffise d'apprendre que dans les vastes royaumes des Maures, de Travancor, de Meliapour et dans plusieurs autres, il renouvelle les prédications, les travaux et les prodiges de Comorin et de Goa. C'est en dire assez, et ce n'est pas en dire trop; c'est ménager votre attention; c'est ne rien dérober à sa gloire et c'est ne rien ajouter à la vérité.

Jusqu'à présent la docilité des peuples, la fertilité des pays, les commodités des vaisseaux, la protection des rois, un reste de christianisme gravé dans les cœurs ont secondé le zèle de notre apôtre. L'impiété s'est tue devant lui, les pécheurs se sont convertis, les peuples ont écouté; ils ont admiré, ils ont applaudi, ils se sont rendus à sa parole; partout les fleurs ont semblé naître sous ses pas, et les succès ont surpassé ses espérances et ses travaux mêmes, quoique immenses : mais ici préparez-vous à voir des travaux bien plus rigoureux, et d'autant plus dignes de notre admiration que François surmonte par la force de l'esprit apostolique des difficultés insurmontables à l'homme. Représentez-vous donc tout ce qu'ont d'affreux des montagnes escarpées, couvertes de neiges et de frimas, des vallons entrecoupés, des torrents enflés et des marais impraticables, des mers immenses agitées de tempêtes et hérissées de rochers et d'écueils, la disette des vivres et le défaut de logements, l'inclémence des saisons et l'impuissance d'avoir des secours : c'est ce que Xavier eut à vaincre. Traîner son corps exténué parmi les neiges et les glaces, marcher sur ses genoux tremblants, et s'appuyer avec peine sur ses mains défaillantes, transi de froid et épuisé par la faim, accablé de lassitude, chargé de quelques provisions plus propres à l'accabler sous leur poids qu'à fournir à ses besoins; marcher sans connaître la route et sans entendre la langue des habitants; vivre dans de continuelles alarmes, envisager la mort sous mille formes différentes, ou plutôt mourir tous les jours et en tous lieux, échapper trois fois au naufrage et n'éviter les périls de la mer que pour courir de nouveau les dangers de la terre : c'est ce qu'il eut à supporter, et c'est ce qu'il ne craignit pas, dans l'espace de treize cents lieues qu'il parcourut pour arriver à l'île des Maures. A ces mots, Messieurs, je tremble pour le saint apôtre, je frémis, lorsque je le vois au milieu de ces peuples également grossiers et cruels, accoutumés à ne connaître ni les lois de la sagesse, ni celles de la nature, toujours esclaves de leurs sens et dégouttants du sang humain; prêts à rejeter la doctrine du salut et à sacrifier celui qui la leur annonce. S'il échappe à leur fureur, comment se garantira-t-il des gouffres que la terre ouvre à toute heure par de violentes secousses, des feux qu'elle

pousse avec impétuosité vers le ciel et des foudres que le ciel semble renvoyer à la terre. Mais rassurons-nous, chrétiens, espérons tout, ou plutôt admirons tout ce que sa sagesse oppose à tous ces divers obstacles. Le ciel, la terre, les habitants semblent conjurés contre lui, et c'est le ciel, la terre et les habitants qu'il fait servir à l'accomplissement de l'œuvre de Dieu, Si les peuples sont féroces, ce n'est plus la force et la hardiesse, mais la douceur et la clémence qu'il met en usage. S'ils sont esclaves de leurs sens, il excite leur curiosité par la vue des croix qu'il élève de toutes parts et dont il leur explique la doctrine et le mystère : si le ciel, par ses feux, semble armé contre la terre, il confirme la doctrine de Jésus-Christ par des miracles, en faisant distiller les nuages remplis de foudres en une rosée salutaire; si la terre vomit des feux, il fait redouter aux peuples les supplices de l'enfer dont il leur montre l'image dans les flammes qu'ils voient; si la terre s'ébranle par ses tremblements, il montre par sa constance que le Dieu qu'il annonce est assez puissant pour le délivrer des plus grands périls; enfin par le secours d'en haut et par l'attention de son zèle, il fait des chrétiens de ces peuples qui étaient à peine des hommes, et leur terre, qui était un lieu d'horreur par les meurtres et les carnages, devient un séjour de sagesse et de piété, par les lumières qu'il y répand et par les vertus qu'il y inspire. Sorti de ces lieux barbares, pour pénétrer dans les îles du Japon, quels nouveaux obstacles s'offrent à lui? Dirai-je qu'ils sont égaux ou supérieurs aux précédents? Là c'étaient des hommes grossiers et cruels; ici ce sont des esprits présomptueux et superbes qui veulent tout comprendre, des hommes obstinés qui ne veulent rien écouter, des hommes déraisonnables, insensibles aux meilleures preuves, des hommes défiants qui soupçonnent le saint apôtre de prestige, des rois et des prétendus sages à qui la croix est un sujet de scandale et de risée, qui s'offensent de l'apparente simplicité du saint ministre, qui refusent de l'entendre et lui ferment honteusement leurs palais et leurs villes. Rois, peuples et nations, pourquoi frémissez-vous d'une rage impuissante? Pourquoi méditez-vous des choses vaines? Pourquoi vous armez-vous avec fureur contre le Seigneur et contre son œuvre, contre son Christ et son apôtre? Prêtez du moins, prêtez l'oreille à sa parole, examinez ses œuvres, et résistez si vous le pouvez, et refusez, si vous l'osez, de recevoir sa doctrine. La curiosité prévaut enfin sur l'injustice. Les rois l'écoutent et l'introduisent dans leurs palais. Eh! qu'entendent-ils, Messieurs? Un ange qui leur prêche les vérités du ciel, qui les expose avec clarté, qui les appuie par des raisons invincibles; et que voient-ils dans Xavier? Un Jérémie qui oppose un front d'airain à la majesté des rois, un Elie qui fait descendre le feu du ciel par sa prière; un Elisée qui tire du fond des eaux ce que la mer avait englouti; un Daniel qui se joue avec les lions et les tigres; un Jean-Baptiste qui prêche la pénitence et qui la pratique; un Paul qui ne désire ni l'or ni les richesses qu'on lui présente, qui dédaigne la table et les palais des princes; un véritable apôtre qui soutient ses paroles par ses actions, qui confirme les unes et les autres par ses prodiges.

A cette vue les rois, d'abord si difficiles, se rendent à des preuves si convaincantes, et ces peuples si obstinés se rendent aux exemples si touchants de leurs princes. Mais, que vois je, grand Dieu! et quel revers subit permet ici votre adorable providence? Une noire vapeur sortie du fond de l'abîme obscurcit l'esprit et envenime le cœur des bonzes, prêtres des idoles. Soit zèle, soit envie, il veulent punir les bonnes œuvres de Xavier par le fer ou le poison, et laver dans son sang innocent les prétendus outrages faits à leurs fausses divinités. Vous vous abusez, cruels, si vous pensez le punir en lui ravissant la vie. Vous ignorez donc que son âme brûle pour le martyre d'une soif plus ardente que vous n'en avez de son sang; que le désir de mourir pour Jésus-Christ lui fait ignorer les précautions, lui fait négliger les avis qu'on lui donne, le fait marcher sur les piéges qu'on lui tend. Si vous ignorez que ce sont les dispositions de son âme, allez, courez donc solliciter sa mort auprès des princes, et vous n'en obtiendrez que le pouvoir superflu de disputer avec lui publiquement, pour votre confusion et celle de vos idoles.

Arrêtez ici vos regards, chers auditeurs, tout se dispose à cette dispute célèbre; les rois, les grands, les bonzes, les peuples sans nombre, attendent en suspens qu'elle en sera l'issue.

Déjà paraissent dans l'assemblée l'humble François, et le bonze superbe qui triomphe en idée, et se couronne par avance de ses propres mains ; mais que ce triomphe imaginaire est de courte durée! En effet, chrétiens, en vain le chef de la secte impie fait-il valoir les plus forts préjugés de la superstition; vaincu lui-même par Xavier, il courbe devant lui sa tête humiliée, et sous les yeux des princes assemblés, il reçoit le baptême de la main de son vainqueur. Alors s'accomplit la prophétie du prophète Isaïe : alors tomberont les dieux des nations qui ne sont que des démons (*Psal.*, XCV) : *Bel s'est brisé, Nabo renversé, les simulacres regardés comme des bêtes immondes*, et rejetés même de ceux qui leur déféraient les honneurs divins. (*Isai.*, XLVI.) Bonzes superbes qui méprisez l'exemple de votre chef, vous seuls, vous resterez dans votre erreur, pour apprendre à la postérité que Dieu perd la sagesse des sages, qu'il résiste aux orgueilleux, et qu'il ne donne sa grâce qu'aux humbles.

Qu'attendez-vous maintenant, Messieurs, du saint apôtre que je loue? Pensez-vous qu'accablé sous le faix de tant de travaux, il en aille attendre la récompense dans une paisible retraite ? C'est ce que la nature ins-

pire, ce que la piété même autorise, mais qui ne s'accorde pas avec l'esprit apostolique dont il est animé. Soutenu de cet esprit, il continue et couronne ses travaux si rebutants par les périls qu'ils renferment, et par les soins qu'ils exigent. Tendre père, il engendre de nouveau tous les enfants de lumière qu'il a formés. Ces peuples innombrables qu'il a convertis, ils les porte tous dans son cœur, et il souffre à leur sujet les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit entièrement formé en eux. Présent, absent, de vive voix et par écrit, par lui-même et par ses envoyés, il les anime, les fortifie, et s'intéresse à tout ce qui les regarde. De là ces sollicitudes pour les Eglises qu'il a fondées; de là ces craintes que l'homme ennemi, profitant de son absence, ne sème son ivraie parmi le bon grain: de là enfin ces voyages entrepris de nouveau, malgré les périls de la terre et des mers. Qu'il y perde sa santé, qu'il y expose sa vie: c'est ce qui le touche peu. Que Jésus-Christ soit glorifié, que les néophytes s'avancent dans la piété chrétienne, que les abus soient réformés, que le royaume de Dieu s'accroisse et s'étende de plus en plus, c'est ce qui l'occupe tout entier. Tel que le soleil qui, ne se lassant jamais dans sa course, la renouvelle chaque jour pour le bien de la terre, tel Xavier parcourt jusqu'à trois fois les vastes contrées qu'il a conquises; et tel encore que cet astre bienfaisant, il donne l'accroissement et la vigueur aux jeunes plantes qu'il a fait naître. Ici il arrose et il cultive ce qu'autrefois il a semé; là il nourrit de lait et de miel ceux dont la faiblesse ne peut soutenir un aliment plus solide; ailleurs il achève par de nouveaux efforts des conversions qu'il n'avait qu'ébauchées; en cet endroit, d'un bonze son ancien ennemi, il en fait un admirateur et un disciple; dans cette Eglise il arrache les scandales de la maison de Dieu; dans cette autre il réforme des abus qu'un reste de paganisme avait introduits dans ce royaume; il réunit et revêt d'un nouveau lustre des chrétiens que la guerre avait comme desséchés et dispersés sur cette côte; il dissipe des ennemis cruels, et les met en fuite par sa prière, comme un vent brûlant dissipe la menue poussière qui couvre la surface de la terre. Partout il marque son séjour par les biens qu'il y répand; partout il communique le feu divin dont il est embrasé, et dont il voudrait embraser tout le monde. Oui, Messieurs, non content de quatre mille lieues parcourues jusqu'à trois fois, de cinquante royaumes convertis, d'un million d'idoles brisées, de mille temples élevés au vrai Dieu, de cent mille personnes baptisées de sa propre main: il soupire encore après d'autres travaux. Cet homme infatigable ne désire pas moins que de traverser le pays inculte des Tartares et les sables brûlants de l'Afrique; et déjà il se prépare à entrer dans tous ces lieux par le vaste empire de la Chine; mais, ô profondeur des jugements de Dieu, qui ne considère ni celui qui veut, ni celui qui court! une mort précipitée arrête les vastes projets du saint apôtre, et le Seigneur en réserve l'exécution aux imitateurs de son zèle. Allez donc, envoyés du Seigneur, dignes successeurs de Xavier, hommes destinés à porter le nom du Très-Haut devant les rois et devant les peuples, hâtez-vous de paraître au milieu d'une nation désolée qui vous attend. *Ite, angeli veloces, ad gentem convulsam et dilaceratam, ad gentem expectantem et conculcatam.* (*Isa.*, XVIII.) Ils partent, ils pénètrent les contrées lointaines sur les traces que Xavier leur a marquées, dans les voies qu'il leur a préparées. Comme lui, ils y répandent la bonne odeur de Jésus-Christ; ils y répandent la lumière de l'Evangile; ils y répandent leur propre sang, qui, semblable à celui des premiers martyrs, devient une semence de nouveaux chrétiens, tandis qu'en Europe je vois les autres cultiver avec soin de jeunes plantes qu'ils arrosent de leurs sueurs, et souvent de leurs larmes, instruire et ramener les brebis égarées de la maison d'Israël, remplissant ainsi l'un et l'autre monde des effusions de leur charité; plus jaloux de la gloire de Dieu, qu'ils se proposent pour motif, que sensibles à la gloire des hommes, qu'ils obtiennent par leurs services. Voilà ce que Xavier et ses charitables confrères ont fait pour le salut des hommes; et nous, chers auditeurs, que faisons-nous pour ceux avec qui nous vivons? Les animons-nous par nos instructions et par nos exemples? Dirons-nous que nous ne sommes pas appelés aux fonctions de l'apostolat, que nous ne sommes pas chargés de l'âme de nos frères, que nous ne sommes pas chargés de les corriger et de les instruire? Mais apprenons aujourd'hui du grand saint Augustin, que tout homme est obligé de profiter à plusieurs s'il le peut; sinon, de profiter à ses proches, et s'il ne peut leur être utile, du moins doit-il se profiter à lui-même: *Ab omnibus exigitur ut prosit hominibus, si fieri potest, multis, sin minus proximis, sin minus saltem sibi.* Vous, hommes constitués en dignité, vous devez résister comme un mur d'airain au crime et à l'injustice, soutenir comme une colonne de fer la sagesse et la piété persécutées: *Prosit multis.* Vous, pères de familles, vous devez reprendre les vices de ceux qui vous sont confiés, et leur apprendre la vertu, plus encore par vos œuvres que par vos paroles: *Prosit proximis.* Vous qui dans une vie privée n'avez à répondre que de vous-mêmes, vous devez, jaloux de votre salut, employer les plus sûrs moyens pour achever ce grand ouvrage: *prosit saltem sibi.* Enfin nous devons tous retracer, chacun dans notre état, et selon la mesure de notre grâce, les vertus et les travaux de l'homme apostolique que nous honorons, son ardeur pour la vérité, qui lui fit tout quitter pour elle, son union à Jésus-Christ crucifié, qui le détacha de tout le reste, son amour pour ses frères, qui lui fit tout entreprendre et tout supporter pour leur salut. Heureux si, par tous nos efforts, nous pouvons en gagner

un seul, et parvenir nous-mêmes à la gloire éternelle. Ainsi soit-il.

## PANEGYRIQUE VIII.

### DISCOURS POUR LE JOUR DE LA TRANSLATION DES RELIQUES DE SAINT MAUR.

Deus non est mortuorum, sed vivorum : omnes enim vivunt ei. (*Luc.*, XX.)

*Dieu n'est point le Dieu des morts, mais des vivants, parce que tous sont vivants devant lui.*

Non, mes frères, Dieu n'est point le Dieu de ceux qui, préférant l'esclavage du démon au doux empire de ses lois, passent cette vie et en sortent dans la mort du péché, et qui ne doivent ressusciter que pour mourir éternellement. Mais il est le Dieu de ceux qui, devenus les membres de son Fils par la régénération ou par la pénitence, ont vécu de son esprit et de la vie de sa grâce, et ont pu dire, comme l'Apôtre, que ce n'étaient pas eux qui vivaient, mais que c'était Jésus-Christ qui vivait en eux. Il est le Dieu de ceux qui, renonçant à Adam par qui la mort est venue, se sont donnés à Jésus-Christ, à son esprit, à sa nouvelle vie, ont travaillé sans relâche à se dépouiller du vieil homme, de ses inclinations, de sa corruption, ont détesté le monde, son luxe, ses biens, ses honneurs et ses plaisirs, pour marcher constamment dans les voies étroites tracées par leur divin chef, de l'humilité, de la pauvreté et de la pénitence. Il est le Dieu de ceux qui en cette vie sont morts au monde et à eux-mêmes, avec Jésus-Chist et en Jésus-Chist, pour revivre et ressusciter avec Jésus-Christ; qui ont fait porter à leur corps la mortification du corps mortel et souffrant de Jésus-Christ, pour lui faire mériter de devenir semblable au corps glorieux de Jésus-Christ. Comme ils se sont appropriés les mérites des souffrances de Jésus-Christ, en souffrant en lui et avec lui, il les a associés à sa gloire dans l'éternité ; et victorieux de la mort par Jésus-Christ, ils peuvent dire avec lui : *O mort ! où est ta victoire? ô mort ! où est ton aiguillon?* (*I Cor.*, XV.) Ils peuvent le dire, non-seulement quant à leur âme, déjà glorifiée dans le sein de Dieu, mais même quant à leur corps, quoiqu'encore assujetti à la poussière du tombeau. La part qu'il eut aux vertus, aux souffrances et aux œuvres saintes qui furent pratiquées par l'esprit qui l'anima, a laissé en eux un germe de vie qui le fera sortir de l'état d'humiliation où il est réduit, et le réunira à son âme, pour jouir avec elle de son triomphe et de son bonheur.

On peut donc dire absolument que ces saints hommes sont vivants devant Dieu : *Omnes vivunt ei;* parce que Dieu, à qui tous les temps sont présents, voit déjà leurs cendres mêmes ranimées et revêtues de sa gloire ; qu'impatient, pour ainsi dire, de les glorifier, il leur fait rendre les plus grands honneurs par son Eglise; et qu'il leur communique, en quelque sorte, sa puissance, en opérant les plus grands prodiges en faveur de ceux qui les honorent et qui les invoquent.

La solennité qui vous rassemble aujourd'hui dans ce saint temple met sous vos yeux la preuve de cette vérité. Saint Maur, depuis son enfance jusqu'au tombeau, n'a vécu que de la vie de Jésus-Christ, toujours mort au monde et à lui-même ; la vie de la charité alla toujours croissant en lui, jusqu'à ce qu'elle fût consommée en Dieu. Son âme glorieuse n'attend que le grand jour de la résurrection pour se réunir à son corps, et le rendre participant du bonheur qu'elle a mérité par la pénitence et les mortifications, dont il fut comme l'instrument. Dieu a daigné sortir de son secret, pour montrer par les miracles éclatants qu'il a opérés sur son tombeau, et par celui en particulier qu'il a fait sous vos yeux, il y a peu d'années, qu'il approuve le culte que l'on rend à ses saintes dépouilles, et la confiance que nous avons en elles. Je m'arrête donc à ces deux idées, et elles feront le partage de ce discours. Les reliques de saint Maur méritent notre vénération: premier point. Elles méritent notre confiance : second point. *Ave Maria*, etc.

#### PREMIERE PARTIE.

Dieu seul est souverainement honoré dans la religion : les hommages que nous rendons aux saints ont pour objet principal Dieu même qui les a sanctifiés, et comme c'est de lui qu'ils ont reçu tout le mérite que l'Eglise leur reconnaît, c'est à lui que se rapportent tous les honneurs qu'elle leur décerne. Plus ils ont eu d'union et de rapport avec Dieu, plus ils nous sont vénérables. Leurs cendres mêmes et leurs sacrées dépouilles doivent attirer notre vénération, parce qu'elles portent un double caractère de consécration à Dieu. Elles sont consacrées à Dieu par la grâce; elles sont consacrées à Dieu pour sa gloire. Consacrées à Dieu par la grâce, elles méritent notre vénération comme étant le temple du Saint-Esprit, qui pendant leur vie reposa dans leur sein : consacrées à Dieu pour la gloire, elles méritent notre vénération comme devant reposer dans le sein de Dieu pendant l'éternité. C'est ce qui nous rend précieuses toutes les reliques des saints ; et c'est ce qui doit nous rendre singulièrement recommandables les reliques de saint Maur. Pour peu que nous rappelions l'histoire de sa vie, nous verrons que ses ossements sacrés portent d'une manière singulière le double caractère de consécration. 1° Nous remarquons dans saint Maur une grâce abondante qui le prévient dès ses plus jeunes ans, qui l'anime et qui le soutient jusqu'à la fin : son corps fut donc d'une manière marquée le temple du Saint-Esprit. 2° Nous remarquons dans saint Maur une fidélité constante à la grâce qui lui fait entreprendre et supporter les travaux les plus héroïques et les plus pénibles pour la gloire de Dieu : son corps sera donc placé dans le ciel d'une manière distinguée, pour y jouir éternellement de Dieu, qui est la récompense des saints. Mesurons notre vénération sur de si hautes destinées.

Ne vous arrêtez pas, disait saint Chrysostome, à l'état humiliant où la mort a réduit les ossements des saints que vous voyez sous vos yeux : *Non attendas cineres sanctorum corporum, nec ossa consumpta temporibus*. Percez l'apparente obscurité dont leurs cendres précieuses sont environnées ; rappelez la mémoire des vertus dont elles furent l'instrument, des grandes actions dont elles furent le mobile. Vous les verrez briller de la splendeur de Dieu même, et vous sentirez renaître pour elles tous les sentiments d'amour et de respect qu'elles exigent de votre religion : *Aperi oculos fidei, et vide eos divina virtute amictos et charitate Dei radiantes*. Chrétiens, qu'une pareille cérémonie rassemble dans ce saint lieu, c'est à vous que s'adressent ici les paroles du saint docteur. Levez le voile obscur qui couvre ce corps saint exposé à vos yeux ; transportez-vous en esprit dans le temps de son séjour sur la terre ; retracez-vous les caractères de grâce et de sainteté dont toutes ses œuvres furent marquées ; regardez-le comme environné, comme décoré de toutes ses vertus ; et pour vous faire comprendre combien tout cela doit vous le faire honorer, et rendre précieuses ses sacrées dépouilles, je me hâte moi-même de vous l'exposer.

Retiré du monde avant de le connaître, Maur sut garantir sa jeunesse de tous les écueils dont une naissance illustre, soutenue de grandes richesses, pouvait menacer son innocence ; une résolution de retraite perpétuelle, qui n'est en nous que le fruit tardif des réflexions et de l'âge, fut la première impression que l'esprit de Dieu fit dans son âme. Sur les traces et sous la direction du célèbre Benoît, il alla puiser dans la solitude du mont Cassin les sentiments de pénitence et de charité qui font les saints. Benoît, obligé de changer ses leçons en actions de grâces, s'aperçut aisément que Maur, guidé par l'esprit de Dieu même, ne lui laisserait désormais d'autre soin que celui d'admirer et d'applaudir. Il reconnaît avec joie qu'au lieu de former un disciple, il donnait un modèle à son ordre naissant ; cet ordre fameux, qui comme le grain évangélique, faible et borné dans son origine, devait un jour étonner les nations par son accroissement et ses progrès immenses, était alors animé de cette ferveur primitive qu'inspirent le zèle et la présence d'un fondateur également saint et éclairé. On y comptait autant de saints que de sujets dont il était composé. Les exemples de religion et de piété qu'ils se donnaient mutuellement, à force de leur rendre la sainteté familière, la leur rendaient comme naturelle. Les vertus médiocres n'osaient s'y montrer, et la plus sublime perfection n'avait pour eux rien d'étonnant, parce qu'elle leur était ordinaire. C'est dans cette assemblée de saints que Maur trouva encore à se distinguer ; il les précède en essayant de les suivre ; il leur donne toute l'édification qu'il vient chercher dans leurs exemples ; à peine entré dans la carrière, il atteint à la plénitude de l'âge de Jésus-Christ : ainsi, dis-je, le jeune Maur, prévenu de la grâce, parut au milieu des saints, digne de leur être associé, capable de les surpasser, de les étonner et de les surprendre.

C'est sur de tels hommes, mes frères, que l'esprit de Dieu repose, c'est dans leur sein que la sagesse éternelle nous déclare elle-même qu'elle prend ses délices. C'est de tels hommes qu'on peut et qu'on doit dire avec saint Paul, que leurs corps sont les temples animés du Saint-Esprit, où Jésus-Christ réside avec d'autant plus de complaisance, qu'il trouve en eux une vie plus conforme à la sienne. Et voilà, mes frères, ce qui doit nous rendre à jamais précieux le corps vénérable qui fait le sujet de cette solennité. Sanctifié par la grâce, conservé dans l'innocence, purifié par la charité, réduit en servitude par la pénitence, exercé dans toutes les œuvres de justice, il eut tout ce qu'il fallait pour fixer sur lui l'esprit de Dieu ; il a donc aussi tout ce qui doit attirer nos hommages, puisque nous devons, selon le concile de Trente, honorer les reliques des saints à proportion de leur mérite.

Que ce pieux spectacle, qui frappe ici nos yeux, réveille donc toute notre tendresse et toute notre vénération. Que les dépouilles sacrées que nous voyons ici près excitent du moins en nous les mêmes sentiments que la seule idée des reliques de saint Paul excitait dans saint Chrysostome. Qui me donnera, disait le saint docteur, de me prosterner et de coller mes lèvres sur le tombeau de l'Apôtre des nations ; qu'il me serait doux de contempler les cendres de cette bouche diserte par laquelle Dieu prononçait ses oracles, et de ce cœur embrasé qui ne respirait que pour Jésus-Christ. Que je m'estimerais heureux de voir les débris de ce corps où la pénitence accomplissait ce qui manquait aux souffrances du Fils de Dieu ; de ce corps qui n'eut de mouvement que pour la propagation de l'Evangile, et qui fut enfin sacrifié pour la religion ! Ce qui fut refusé aux vœux du saint prélat, par rapport au corps de saint Paul, est aujourd'hui, mes frères, accordé à votre piété par rapport au corps de saint Maur. Au lieu que saint Chrysostome disait qu'il souhaiterait voir les cendres du Docteur des nations, vous pouvez dire que vous voyez ici les dépouilles précieuses d'un illustre confesseur de Jésus-Christ. Vous les voyez de vos yeux, vous les touchez de vos mains, vous pouvez vous repaître à loisir d'un si consolant spectacle. Je vois, pouvez-vous dire, ce corps soumis à l'esprit et qui porta le joug de Jésus-Christ dès ses plus jeunes ans ; je vois enfin les cendres animées autrefois par ce grand homme, qui dans ses jours fut l'émule de Benoît, l'Elisée de la nouvelle loi, la gloire de l'état cénobitique, que l'Italie place au nombre des plus grands saints qu'elle ait produits, et que la France solidement éclairée compte parmi ses apôtres.

Une faveur si précieuse vous trouvera-

t-elle insensible, mes frères? Pour nous, plus pénétrés que vous de cette grâce, parce que, après tout, elle nous est plus particulière et plus personnelle; pour nous qui voyons aujourd'hui combler nos vœux d'autant plus ardents qu'ils ont été plus longtemps frustrés, nous répandrons devant les autels nos cœurs en actions de grâce, nous ferons retentir ce temple de nos tendres et vives acclamations, comme autrefois les Israélites à la vue de l'arche recouvrée; nous nourrirons notre joie de ce sacré dépôt qui nous est confié et presque restitué; dans toutes les circonstances affligeantes ou favorables, nous lèverons vers lui nos mains suppliantes, et nous l'engagerons à porter lui-même le doux parfum de nos prières et de nos cantiques jusqu'au pied du trône de l'Agneau.

Que le monde s'étonne de l'excès de notre joie, nous savons qu'il ne comprend rien aux choses de Dieu, et qu'il n'appartient pas à Chanaan de prononcer sur les consolations d'Israël. Que l'impie tourne en dérision nos pieuses solennités, nous savons que, déchaîné contre Dieu même, il ne faut pas attendre qu'il épargne ses saints. Que l'hérétique blasphème le culte que nous rendons aux reliques, nous savons qu'il est foudroyé dans la personne de Vigilantius et de Calvin, par le second concile de Nicée et par le concile de Trente; nous savons que, selon saint Jérôme, honorer les reliques des saints, c'est honorer les saints mêmes, et qu'honorer les saints, c'est honorer Dieu même; nous savons que l'Eglise, dès son origine, a placé, par respect, les reliques des saints sous les autels, pour unir ces pures victimes de la religion avec la victime sans tache qui les a toutes sanctifiées; nous savons avec quel concours les premiers chrétiens s'assemblaient sur les tombeaux des martyrs, et avec quel pieux respect ils traitaient tout ce qui portait l'impression de leur martyre; nous savons quels furent les sentiments et la conduite des hommes les plus graves et les plus saints de l'Eglise; d'un saint Augustin à l'égard des reliques de saint Etienne, d'un saint Chrysostome à l'égard de celles de saint Babylas, d'un saint Ambroise à l'égard de celles de saint Gervais et de saint Protais. Les honneurs que nous décernons à ces cendres précieuses que vous voyez ici, ne sont qu'une faible image de la pieuse magnificence avec laquelle Ambroise honora les corps des deux martyrs, trouvés dans la basilique de Milan. Ces cantiques, ces éloges, ces cérémonies, ces flambeaux, ce concours, toutes ces expressions de vénération et de joie que nous faisons éclater à vos yeux, ne retracent que très-imparfaitement les acclamations de tout le clergé de Milan, de son peuple immense, de l'armée elle-même, qui tous en joie et en fête partageaient les pieux sentiments de leur père et de leur évêque. Ainsi, mes frères, se comportaient les saints à l'égard des reliques des saints qui les avaient précédés; nous tenons la même conduite, parce que nous avons les mêmes motifs; la consécration de leurs corps par la grâce, la consécration de leurs corps pour la gloire; nouvelle raison d'honorer les reliques des saints, et particulièrement celles de saint Maur.

La sainteté de la vie ne fut jamais un titre contre les droits de la mort. Les plus justes, dans le sein de la terre, subissent, avec le commun des mortels, l'arrêt irrévocable prononcé contre toute chair: *Vous êtes poussière, et vous retournerez en poussière.* Mais ce n'est pour les corps des saints qu'une humiliation passagère; et tandis que les pécheurs ne sortiront de la nuit du tombeau que pour passer à des ténèbres éternelles, les justes attendent dans l'espérance et dans la paix, que Jésus-Christ, leur Sauveur, répare les outrages que la mort a faits à leurs corps, en les revêtant, comme dit saint Paul, de la splendeur de son propre corps glorifié: *Configuratum corpori claritatis suæ.* (*Philip.*, III.) C'est ce que l'Apôtre explique ailleurs d'une manière plus propre à notre sujet. Je ne prétends pas, dit-il, mes frères, que vous ignoriez un grand mystère qui doit ranimer toutes vos espérances. Lorsqu'à la voix de l'ange et au son de la trompette fatale, Jésus-Christ descendra du ciel, porté sur les nues, ceux qui sont morts dans le Seigneur ressusciteront, iront au-devant de Jésus-Christ dans les airs, et demeureront éternellement avec lui. Là, chacun recevant une récompense proportionnée aux bonnes œuvres qu'il aura faites dans son corps, participera plus ou moins abondamment à la gloire de Jésus-Christ, à proportion qu'il aura plus ou moins glorifié Jésus-Christ sur la terre: *Ut referat unusquisque propria corporis, prout gessit.* (II *Cor.*, V.)

Représentez-vous donc, mes frères, ces cendres précieuses, ressuscitées, ranimées, revêtues de splendeur et d'immortalité, et placées dans le ciel avec Dieu même; c'est leur glorieuse destinée, c'est là le sort assuré qui les attend. Quelle vénération ne leur devez-vous pas, si vous considérez surtout qu'elles reçurent une gloire proportionnée à celle qu'elles ont rendue à Jésus-Christ: *Ut recipiat unusquisque propria corporis, prout gessit.*

Or, que n'a pas fait saint Maur pour y glorifier Jésus-Christ sur la terre? Non content d'offrir tous les jours au Seigneur le sacrifice d'un cœur pur et d'un corps humilié sous le poids de la pénitence toujours renaissante, de remplir la sainte montagne du Cassin de la bonne odeur de ses vertus; non content d'être dans le sanctuaire le zélé coopérateur de Benoît, comme il en est l'imitateur fidèle, il sacrifie son attrait pour cette chère solitude, il brise les tendres liens qui l'unissent à ses frères, pour écouter et pour suivre la voix de Dieu qui l'appelle dans un climat étranger. Que Paul et Barnabé soient séparés pour travailler à l'ouvrage que Jésus-Christ leur destine, dit autrefois l'esprit de Dieu parlant de ces deux grands apôtres: *Segregate mihi Saulum et Barnabam, in opus ad*

*quod assumpsi eos.* (*Act.*, XIII.) Que Maur se sépare de Benoît, dit encore l'esprit de Dieu, que Benoît soit l'oracle des conseils évangéliques, et que Maur en soit le propagateur; que Benoît sur le Cassin soutienne son ouvrage et perpétue son esprit, que Maur aille dans la France porter l'esprit de Benoît à la perfection de l'Evangile : *Segregate in opus ad quod assumpsi eos.*

Je me hâte, chrétiens, de suivre dans cette vaste carrière l'esprit de saint Maur accompagné de quelques autres disciples de Benoît, qui, comme les enfants de Jacob, devaient être un jour autant de patriarches. Je vois ce nouveau précurseur sorti du désert, la pénitence sur le front et le zèle dans le cœur, chercher, à travers les neiges et les précipices des Alpes, à préparer les voies du Seigneur dans nos heureuses contrées. A son air contrit et recueilli, aux paroles de grâce et de vie qui sortent de sa bouche, aux prodiges multipliés qui s'opèrent par ses mains, les peuples le prennent pour Elie ou pour quelqu'un des prophètes, et courent en foule au-devant de lui, pour recueillir les grâces et les bénédictions qui naissent sous ses pas. Sous des auspices si favorables, il arrive enfin sur les rives de la Loire, où les vœux d'un saint évêque l'avaient appelé pour sacrifier à Dieu dans le désert. Mais il est temps que Maur prouve, comme saint Paul, son apostolat, par sa patience et par son courage : *Signa apostolatus mei facta sunt super vos in omni patientia.* (II *Cor.*, XII.) A peine est-il arrivé dans la terre que Dieu lui destine pour héritage, que la mort inopinée de l'évêque, son protecteur, renverse ses projets et confond ses espérances; mais, que dis-je, chrétiens, non, son espérance ne fut ni affaiblie ni frustrée; il la vit même comblée et surpassée par un de ces succès éclatants que Dieu réserve à la ferme confiance de ses élus. Au défaut de la protection d'un particulier, il a celle de tout le royaume et du roi Théodebert lui-même, qui regarde la présence de Maur et de ses enfants comme une source de bénédictions sur ses Etats.

Sous les lois de saint Maur, par son application et par ses exemples, la solitude de Grandfeuil se réjouit dans le Seigneur; on voit le désert fleurir et se revêtir de gloire, les justes et les pénitents à l'envi le peupler et le sanctifier par la pureté de leur vie; des troupes de solitaires sortis de Grandfeuil se répandent dans le reste du royaume, élevant de nouveaux sanctuaires où le monde est condamné, où le Seigneur est adoré en esprit et en vérité; ainsi de jour en jour se répandait au loin l'esprit de Benoît que saint Maur avait apporté dans la France; ainsi le saint abbé présidait à la sanctification d'un peuple immense de solitaires qui étaient sa joie et sa couronne dans le Seigneur, les instruisant de vive voix et par écrit, tantôt compatissant à leurs disgrâces, tantôt louant Dieu de leurs succès, tantôt applaudissant à leurs progrès, partageant leurs sentiments, épousant leurs intérêts, toujours implorant sur eux l'esprit de Dieu, toujours appliqué à leur salut, toujours digne de notre admiration et toujours au-dessus de nos éloges.

Autant de travaux entrepris et soutenus pour la gloire de Jésus-Christ, autant de degrés de gloire préparés au corps de saint Maur; par conséquent autant de motifs pour nous d'égaler, s'il se peut, notre vénération à l'éclat dont il sera revêtu dans le ciel. C'est la vue anticipée de la gloire des saints qui, de tout temps, a déterminé la vénération de l'Eglise pour les reliques des saints. Que fais-je, dit saint Ambroise, lorsque je me prosterne devant le corps inanimé d'un serviteur de Dieu? J'honore des cendres marquées du sceau de la Divinité, et qui doivent, avec leur âme, être un jour cohéritiers de Dieu; j'honore en elles les sentences d'un bonheur éternel et le germe précieux de l'immortalité : *Honoro cohæredes Dei, honoro in cineribus semina æternitatis.* L'âme et le corps, continue le saint docteur, ont concouru aux mêmes actions de vertu; ce que l'âme a commandé, le corps l'a exécuté : *Anima ad imperium, caro ad ministerium.* Il est juste qu'ayant partagé la peine, ils partagent la récompense. Le temps de glorifier l'âme est déjà venu, le corps aura son tour, il en a tout le mérite et tous les droits, et ce sont ses droits et ses mérites que j'honore et que je révère : *Honoro in cineribus semina æternitatis.* Que de pareilles considérations, chrétiens, vous conduisent devant ce corps vénérable, que vos yeux ne soient pas ici les seuls arbitres de votre culte; si vous n'écoutez que leur témoignage, vous ne verrez ici que les tristes débris de la mort et les restes lugubres des vers et de la poussière; mais si la foi vous transporte sur le trône éclatant que des ossements humiliés occuperont au dernier jour; si votre esprit approche l'avenir du présent, vous découvrirez en eux tout ce qui doit attirer vos hommages. Ces cendres, direz-vous, n'ont à la vérité, pas un trait sensible qui les distingue des cendres vulgaires; mais ce sont les cendres d'un saint, qui doivent par conséquent être un jour glorifiées; la gloire dont son âme jouit en est le gage, ce corps est déjà glorifié dans son âme, il habite déjà dans le ciel par la plus noble partie de lui-même; séparés pour un temps, ils se réuniront pour toujours, et jouiront ensemble d'une récompense conjointement méritée. Il porte encore des traits qui le confondent avec tous les enfants d'Adam; mais un jour il sera marqué des caractères visibles de Jésus-Christ, du sceau de ses élus; le temps n'en est que différé; il en porte les gages, il en conserve les droits : gages d'autant plus assurés, droits d'autant plus incontestables, qu'il a plus constamment travaillé pour la religion et pour son Dieu; et ce sont ces gages et ces droits que je révère : *Honoro in cineribus semina æternitatis.*

Que cette gloire, dont les corps des saints seront revêtus dans l'éternité bienheureuse, ranime nos espérances, en excitant notre

vénération pour eux. Rappelons nos glorieuses destinées, et souvenons-nous que nous sommes faits pour partager la gloire des saints dans le ciel, après avoir partagé leur humiliation dans le sein de la terre. Travaillons à nous rendre dignes d'éprouver ces consolantes paroles de saint Paul : Lorsque Jésus-Christ votre vie paraîtra, vous paraîtrez vous-mêmes avec lui dans la gloire: *Cum apparuerit Christus vita vestra, vos apparebitis cum ipso in gloria.* (*Coloss.*, III.) Travaillons, dis-je, à le mériter. Car nous ressusciterons tous avec les justes, continue saint Paul; mais nous ne serons pas tous changés comme eux. Mais si nous ne ressuscitons pas tous pour la gloire, ce sera notre lâcheté seule que nous pourrons en accuser. Consacrés à Dieu comme les saints, dépositaires des mêmes promesses, favorisés des mêmes secours, éclairés des mêmes lumières, conduits par le même chef, participant des mêmes mérites, il ne tient qu'à nous de nous assurer le même bonheur, en marchant dans la même voie; ne mettons pas à présent de différence entre notre vie et la leur, et nous n'en trouverons pas alors entre leur sort et le nôtre : c'est l'instruction que nous donnent leurs cendres précieuses. Toutes froides, tout inanimées qu'elles sont, elles ne sont pas muettes, dit saint Chrysostome; elles parlent assez clairement pour être entendues de tout le monde; elles nous appellent à la gloire, en nous exhortant à nous en rendre dignes; elles nous apprennent tout ce que nous devons attendre, et tout ce que nous devons faire pour l'obtenir; et la vraie manière de les honorer dignement, c'est de mettre à profit de si salutaires leçons. C'est ce qui doit passer avant les vœux, les hymnes, les chants, les éloges que nous donnons à leurs cendres et à leur mémoire. Cessons donc de démentir notre vénération par notre conduite; montrons que nous honorons sincèrement leurs corps, en vivant dans le nôtre comme ils ont vécu dans le leur. Pour vaincre les obstacles que nous y trouvons, employons le crédit et la médiation de saint Maur, qui peut tout obtenir pour nous auprès de Dieu, et c'est par là que ses reliques méritent notre confiance : c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Pouvoir ce qu'on veut et vouloir ce qu'on peut, c'est à notre égard la disposition des saints dont nous honorons les reliques. Nous leur devons donc notre confiance, puisque rien n'est plus capable de l'animer que leur puissance accompagnée de leur bonne volonté, et leur bonne volonté soutenue de leur puissance. C'est par tous ces titres que nous devons à saint Maur une confiance entière et parfaite, quoique toujours subordonnée à Dieu. 1° Il peut tout nous accorder par ses reliques, parce qu'elles conservent un pouvoir proportionné à celui que le saint avait sur la terre. 2° Il veut nous accorder tout ce qu'il peut, par ses reliques, parce que les liens étroits qui l'unissent à nous, et qui nous unissent à lui, lui donnent toute l'inclination et toute la bonne volonté de nous combler de grâces : fut-il jamais motif de confiance mieux fondé?

Ne regardons pas, mes frères, les ossements des saints comme privés de la puissance et de la vertu de Dieu; elles descendent avec eux dans la poussière, et ne les abandonnent pas dans le tombeau. Privés de mouvement et d'action pour eux-mêmes, ils conservent un principe de vie et de salut pour nous. Comme saint Paul communique à sa ceinture une autorité redoutable aux enfers, comme saint Pierre communique à ses habits, à son ombre même, le pouvoir de guérir les infirmités invétérées, de même les autres saints impriment à leur dépouille mortelle une vertu capable de perpétuer leurs premiers prodiges. Ne nous en croyez-vous pas, mes frères, et nous soupçonnez-vous d'ôter à la vérité ce que nous accordons à la gloire des saints? Ecoutez, non un docteur nouveau, non un docteur sans autorité, mais un homme des plus graves, des plus judicieux, des plus respectables des premiers siècles: écoutez, comme parle saint Chrysostome. Non-seulement, dit-il, les ossements des saints, mais encore leurs cercueils et leurs tombeaux sont remplis et pénétrés de la grâce et de la puissance de Dieu : *Sanctorum non modo corpora, sed etiam loculi et monumenta divina virtute et spiritali gratia conferta sunt.*

C'est donc par un pur effet de sa clémence pour les hommes, continue le saint docteur, que Dieu laisse encore les corps des saints sur la terre; il consulte en cela tout à la fois son amour pour les saints, et son amour pour nous. Il place l'âme des saints dans la gloire; c'est en cela qu'il récompense leur mérite; il laisse leurs corps sur la terre, c'est en cela qu'il satisfait à nos besoins : ainsi les saints sont glorifiés sans que nous en soyons entièrement privés : ils sont avec Dieu, et ils sont avec nous; ils sont avec Dieu pour jouir de lui dans la terre des vivants; ils sont avec nous pour perpétuer en notre faveur la même puissance et la même autorité qu'ils exerçaient autrefois de la part de Dieu. Quelle confiance ne devons-nous donc pas avoir aux reliques de saint Maur? Jugeons-en par les miracles multipliés pendant son séjour sur la terre.

Pour remonter au commencement de ses prodiges, il faut remonter au commencement de ses années; il semble que dès lors Dieu même avait soumis les éléments aux volontés d'un enfant. Sa jeunesse méritait encore ce titre de candeur et d'innocence, lorsque, porté sur les ailes de son obéissance et de sa charité, nouveau Pierre il marche intrépidement sur les flots qu'il affermit par sa foi. Ce premier prodige ne fut que le prélude des autres, que Dieu réservait aux hommes par son ministère. Une vertu supérieure aux infirmités humaines l'environne et se répand sur tous ceux qui l'approchent; à sa prière la langue du muet se

délie, les yeux de l'aveugle s'ouvrent à la lumière, la résurrection et la vie marchent à ses côtés, et les fléaux n'arrivent en sa présence que pour manifester la gloire de Dieu; les accidents les plus tragiques n'ont plus de suites funestes, dès qu'il en est témoin, et sa main puissante change en miracles tous les malheurs. Rappeler un mort à la vie; arrêter un mourant sur le bord du tombeau, suspendre les coups de la mort, ou lui faire restituer sa proie, c'est ce qu'il exécute avec la même facilité. Qu'un seul trait supplée au long détail que la brièveté du temps nous interdit : trois fois la mort a successivement respecté ses ordres: c'est vous en dire assez et ce n'est pas vous en dire trop, c'est ménager votre attention, ne rien dérober à sa gloire, et ne rien ajouter à la vérité.

A ces traits ne reconnaissez-vous pas Elisée, mes frères? Rappelez donc aussi le prodige éclatant opéré par les ossements de ce prophète: le cadavre d'un homme est jeté par hasard dans la caverne où reposait en paix le corps d'Elisée : à peine, dit l'Ecriture, a-t-il touché les ossements du prophète, qu'il ressuscite, s'élève sur ses pieds, et reprend toutes les fonctions de la vie: *Cum tetigisset cadaver ossa Elisei, revixit homo et stetit super pedes suos.* (IV *Reg.*, XIII.) Ainsi, dit saint Cyrille, Elisée a ressuscité deux morts : lorsqu'il vivait, il ressuscita l'un ; lorsqu'il ne vivait plus, il ressuscita l'autre; il fit le premier miracle par la vertu de son âme, et le second par la vertu de son corps, afin, comme le dit le saint docteur, que dans la suite des siècles on ne doutât pas de la puissance des reliques des saints.

Successeur pendant sa vie de la puissance des prophètes, pourquoi saint Maur n'imprimerait-il pas comme eux la même vertu à sa dépouille mortelle? et pourquoi n'en attendrions-nous pas les plus signalés bienfaits pour notre prospérité temporelle et pour notre salut éternel? Les faveurs qu'en reçurent nos pères, tantôt à Grandfeuil, tantôt aux fossés, les démons chassés, les malades guéris, les fléaux détournés, les orages conjurés, tous les secours visibles si libéralement accordés par les reliques de saint Maur, ne sont-ce pas d'infaillibles garants de la protection réservée à notre confiance?

Parcourez donc, mes frères, les différents besoins qui peuvent intéresser votre repos ou votre salut. C'est ici, puis-je vous dire, comme saint Chrysostome le disait à son peuple, en parlant des reliques d'un autre saint; c'est ici que vous en trouverez le remède certain, la guérison de vos corps, la sanctification de vos âmes, la rémission de vos péchés, le triomphe de vos passions, tous les biens dont le Seigneur est le maître, et dont il confie la dispensation à ses saints. Animés par ces consolantes paroles, portez ici, chrétiens, le tribut journalier de vos demandes et de vos vœux; attendez-vous à les voir couronnés d'un heureux succès, si vous les accompagnez des dispositions et des sentiments dignes de la religion et des saints; si vous demandez ce que vous devez préférablement demander, et si vous le demandez comme vous devez le demander.

Si vous demandez, avant toutes choses, ce que vous devez préférablement demander. Car, hélas! quel est le premier et le plus ordinaire objet qui vous conduit sur le tombeau des saints? Ce sont des faveurs temporelles, la délivrance d'un péril qui vous alarme, d'une infirmité qui vous accable, le succès d'une entreprise importante, un ciel serein qui mûrisse vos moissons. Tous ces objets bas et rampants épuisent votre ferveur auprès de ces amis de Dieu, et les besoins de l'âme vous laissent immobiles et muets en leur présence. Commencez par demander premièrement la justice et le royaume de Dieu, et le reste comme par surcroît vous sera donné par leur médiation.

Mais n'oubliez pas de le leur demander comme il faut, c'est-à-dire, avec un cœur sincère et chrétien, vide de l'affection à l'iniquité.

Ah! si avec un cœur volontairement corrompu, si avec les mains encore dégoûtantes de mille crimes et qui vous sont encore chers, vous osiez présenter des vœux et des supplications devant ce corps vénérable consacré par l'innocence et par la charité, ces ossements se ranimeraient et se réuniraient; vous les entendriez vous reprocher votre audace et vous dire comme l'âme de Samuel, évoquée par Saül, le disait à ce roi réprouvé : Pourquoi venez-vous troubler mon repos : *Quare inquietasti me?* (I *Reg.*, XXVIII.) Pourquoi m'adressez-vous des prières que votre cœur dément, et pourquoi me demandez-vous des grâces que votre obstination vous rend incapables de recevoir? Pourquoi voulez-vous que je sois votre protecteur, tandis que vous êtes l'ennemi volontaire du nom de Dieu? *Quid me interrogas cum Dominus recesserit a te?* (*Ibid.*) Laissez mes cendres en paix, allez honorer les tombeaux des pécheurs comme vous, de ces hommes endurcis et consommés dans l'iniquité, dont les os, comme dit l'Ecriture, sont imbus et pénétrés de l'impureté de leur vie et de la corruption de leurs mœurs. Honorez-les, à la bonne heure, ils sont dignes d'hommages tels que les vôtres. Mais pourquoi me les adresser à moi, qui n'y trouve que de l'opprobre et de la confusion? *Quare inquietasti me?* C'est ainsi, mes frères, que nos dispositions criminelles tarissent dans le cœur des saints la source des bienfaits qu'ils seraient prêts à répandre sur nous. Car leur bras après tout, n'est pas raccourci, la succession des années n'a pas mis de bornes à l'étendue de leur puissance, comme osent nous le reprocher ces hommes impies, censeurs assidus de tout ce que l'Eglise croit et révère. Le crédit des saints n'est pas diminué, mais l'iniquité de plusieurs et l'incrédulité sont augmentées. Les saints nous sont ce qu'ils nous furent autrefois ; ils ont le pouvoir de nous protéger par leurs reli-

ques, ils en ont encore la volonté : nouveau motif de confiance qui nous est particulier à l'égard de saint Maur, par les liens étroits qui l'unissent à nous et qui nous unissent à lui.

C'est un principe reçu parmi les saints docteurs, reconnu par les fidèles et confirmé par l'expérience, qu'il est des peuples, des villes et des régions entières que les saints protégent plus visiblement, et ces lieux privilégiés sont d'ordinaire ceux qu'ils ont arrosés de leurs sueurs et de leur sang, qu'ils ont édifiés par leurs vertus et par leurs exemples, sur lesquels ils ont répandu la lumière ou la perfection de l'Evangile. Ainsi saint Chrysostome nous apprend que les peuples d'Antioche trouvaient une ressource assurée et perpétuelle dans les reliques de saint Ignace, martyr, qui fut un de ses premiers évêques. C'est par des titres pareils que nous devons une pleine confiance aux reliques de saint Maur, à qui cet empire fut toujours cher, parce qu'il fut suscité de Dieu pour y répandre la doctrine des conseils évangéliques. C'est ce qui lui fit regarder cette terre comme son héritage et son patrimoine en Jésus-Christ : il s'en déclara le patron et le protecteur : une vertu toute-puissante sortait de ses cendres précieuses, et guérissait tous les malades, convertissait même les pécheurs. Les faveurs qu'on en recevait accrurent le culte qu'on lui rendait, et l accroissement de son culte multiplia de jour en jour les grâces qu on obtenait de sa médiation : de là ce consentement unanime de nos aïeux à le regarder comme un des protecteurs de cet empire ; de là le zèle de nos rois pour la sûreté de ses reliques et pour la décoration de ses autels ; de là la pieuse confiance de Charles le Chauve, qui déposa son sceptre et ses drapeaux sur le tombeau du saint, comme attendant de lui la force et la victoire sur les ennemis de l'Etat ; de là le concours si constamment soutenu des habitants de cette ville royale, qu'on a vus jusqu'à présent se prévenir et se succéder en foule autour de ce corps vénérable, lors même que la distance des lieux et l'inclémence des saisons semblaient devoir suspendre ou ralentir leur ferveur et leur zèle. Mais aujourd'hui, citoyens fidèles, votre empressement n'aura plus à vaincre les mêmes obstacles ; les lieux et les événements d'accord avec votre piété le favorisent, en lui facilitant les moyens de se satisfaire. C'est par une protection particulière de Dieu sur vous, disait saint Chrysostome au peuple d'Antioche, qu'on a transporté le corps du martyr saint Babilas, du faubourg dans la ville. Vous serez désormais à portée de lui présenter des vœux plus assidus et moins pénibles, et vous serez sans doute inexcusables, si la facilité de lui rendre vos hommages en ralentit la ferveur et l'assiduité. La même occasion me donne lieu de vous adresser les mêmes paroles : regardez ce précieux dépôt renfermé dans vos murs, comme un nouveau gage de la bonté de Dieu pour cette capitale. C'est un nouveau protecteur qui vient se joindre aux Geneviève, aux Marcel, aux Germain, à vos premiers patrons, pour faire ensemble en votre faveur une sainte violence à Dieu qui depuis longtemps semble se préparer à nous frapper dans sa colère : peut-être par un dernier trait de sa miséricorde, Dieu l'envoie-t-il compléter le nombre des justes nécessaire pour suspendre la vengeance près d'éclater sur une ville criminelle. Eh ! pourrions-nous avoir trop d'intercesseurs dans un temps où toute chair a corrompu sa voie, où les crimes se disputent l'énormité, où le vice a perdu son nom et sa honte, où la corruption et l'impiété se donnent la main ? C'est dans des besoins aussi pressants qu'il faut des remèdes extraordinaires.

Quand est-ce que saint Ambroise découvre les sacrés ossements de saint Gervais et de saint Protais ? Lorsque son Eglise était livrée à la plus amère douleur et près de succomber sous l'excès de ses maux, lorsqu'on voyait l'arianisme sur le trône, la divinité de Jésus-Christ combattue, la vérité proscrite, l'erreur appuyée de toutes les forces de l'empire, le peuple de Milan placé entre la mort et l'apostasie. C'est alors que le saint pontife, favorisé visiblement du ciel, console sa foi et ranime celle de son peuple à l'aspect de ces cendres précieuses, encore teintes d'un sang répandu pour la religion. Voilà, dit-il, les présents que je vous fais, et les défenseurs que je vous donne. C'est à moi que Dieu les a confiés, c'est moi qui les offre à votre piété ; ce sont de tels protecteurs que j'ambitionne, c'est un pareil secours qui soutient mes espérances et qui doit ranimer les vôtres : *Tales ambio defensores, tales milites habeo, talia cupio præsidia.*

C'est dans un malheur aussi déplorable, quoique moins sensible et moins apparent, que l'illustre prélat, qui nous gouverne, procure à sa ville épiscopale un secours pareil ; c'est dans un temps où se sont multipliés des hommes audacieux, qui, débitant en secret les blasphèmes dictés par les passions, glissant imperceptiblement leur venin, répandent l'irréligion dans tous les états. Fléau plus funeste à l'Eglise que les plus sanglantes persécutions dont elle fut jamais affligée, puisque l'impie dans les cercles a pris la place des tyrans sur le trône : il y fait par l'artifice ce que les premiers faisaient par la violence. Son audace fait sa force, ses blasphèmes sont ses armes, et sa langue plus aiguë que le glaive des Dioclétien, fait tous les jours expirer la foi de quelques chrétiens exposés à ses discours licencieux. Dans ce temps malheureux notre religieux prélat nous donne le puissant défenseur que vous voyez. Voilà, peut-il nous dire, le précieux témoignage de mon attention et de ma vigilance pastorale. C'est à moi que vous devez, ô mon peuple, ce nouveau médiateur de votre salut : *Hunc ego acquisivi tibi, plebs sancta.* Je vous pro-

cure un secours qui répond aux périls dont l'impiété menace votre foi : *Eo tutiora patrocinia sunt, quo Ecclesia majora præsidia desiderat.* Partagez donc avec nous, mes frères, la reconnaissance que nous devons à la pieuse libéralité de ce digne pontife qui ne s'est pas glorifié lui-même, et qui ne s'est assis dans ce lieu d'honneur qu'en obéissant à la voix réitérée de Dieu qui l'a choisi comme Aaron. Soyons pénétrés pour lui de sentiments proportionnés au bienfait qu'il nous accorde; et pour les exprimer de la manière la plus flatteuse pour son cœur paternel, suivons ses intentions et ses desseins, nourrissons notre piété de l'aspect de ses cendres précieuses, ranimons ici notre foi, portons-y le tribut assidu de nos prières chrétiennes et des motifs de sanctification, faisons-nous-en un moyen de salut; c'est toute la reconnaissance qu'il exige, quoique ce ne soit pas toute celle qu'il mérite.

Acquittez-nous de tout ce que nous lui devons, ô vous ! en l'honneur duquel nous avons préparé cette pompe sacrée. Par le bienfait qu'il nous accorde en ce jour, il resserre les liens qui nous unissent à vous : obtenez-lui par votre médiation l'accroissement de la grâce et de la charité qui l'unissent à Dieu. Ce sont les vœux sincères que notre reconnaissance vous offre pour lui : exaucez aussi ceux que notre confiance vous offre pour nous-mêmes. Placé dans le centre d'une congrégation, qui dès son origine parut sous vos auspices, soyez-en plus que jamais le protecteur et le père. Nous sommes votre héritage et votre peuple, faites que nous soyons votre gloire comme vous êtes la nôtre; qu'en gardant précieusement votre corps, nous conservions encore plus fidèlement votre esprit, et que vos vertus nous distinguent plus que votre nom. Il n'est pas un de tous ceux qui empruntent ici ma faible voix, qui ne ratifie en secret les vœux que je vous adresse en public; mais il en est un surtout qui vous représente, et qui voit aujourd'hui non-seulement combler des désirs que nous avons partagés avec lui, mais couronner des soins et des efforts qui lui sont propres et personnels; il en est un pour qui nous implorons unanimement et de concert votre puissante protection. Nous vous adressons pour lui les mêmes paroles que saint Jérôme adressait autrefois pour lui-même à un autre saint qui l'avait précédé : Protégez du haut du ciel celui qui vous honore si dignement sur la terre : *Cultoris tui ultimam rege senectutem.* Que la longueur de ses années égale ses vertus, nos désirs et notre soin; et vous savez combien nous vous demandons de grâces dans une seule : *Cultoris tui ultimam rege senectutem.* Enfin, vous qui venez au nom du Seigneur, que votre entrée dans cette maison y porte le salut avec la joie ; que votre présence y conserve la sainteté jusqu'à la consommation des temps, afin que nous partagions votre gloire dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

---

# NOTICE SUR CICERI.

Paul César de Ciceri, abbé commendataire de l'abbaye de Notre-Dame de Basse-Fontaine, prédicateur du roi, et prédicateur ordinaire de la reine, membre de l'Académie française, naquit à Cavaillon, dans le comtat Venaissin, le 24 mai 1678, d'une famille originaire de Milan.

Il fit ses études au collége des Jésuites d'Avignon avec un succès qui présageait le talent. Il n'y a cependant rien de plus équivoque que de pareils signes, la mémoire et une certaine capacité d'attention y ont souvent plus de part que les dispositions. Aussi arrive-t-il ordinairement que le reste de la vie dément les progrès de l'enfance, et prouve que leur cause était fortuite et leurs promesses trompeuses.

La raison, si nécessaire pour se connaître et pour se conduire, n'eut chez lui ni sommeil ni faiblesses, il en fit usage dès qu'il en fut en possession ; les priviléges de la jeunesse, qui sont ceux des passions, ne le tentèrent point. Son goût pour l'étude et les belles connaissances, et une vive idée des devoirs du chrétien, lui montrèrent la place qu'il devait occuper dans la société. Ses parents l'aidèrent dans son choix.

Ciceri eut le bonheur d'apercevoir sa destination, et le bonheur plus rare encore de n'y trouver aucun obstacle : il embrassa l'état ecclésiastique, et il donna bientôt des preuves qu'il avait bien choisi. Ses essais dans le genre le plus difficile, quoique le plus exercé, mais où les succès sont rares, parce qu'on ne doit pas y être médiocre, ne furent point équivoques, ils annoncèrent sa réputation ; mais son évêque faillit l'enlever à la chaire, en le fixant dans sa patrie par un canonicat. La mort précipitée du prélat ayant anéanti les vues qu'il avait sur Ciceri, celui-ci chercha dans la capitale du royaume un plus vaste théâtre à son zèle, et il y trouva en même temps les lumières et les secours qui sont nécessaires au génie même, qu'il ne peut suppléer, et qu'on chercherait vainement ailleurs. Il se plaça d'abord au séminaire de Saint-Magloire, cette pépinière d'hommes vertueux, éclairés et modestes, cette école des mœurs, de la piété et du zèle, et là, dans le calme de la méditation et dans

la communication du goût et des connaissances, il épura et embellit son talent. Il parut bientôt digne des applaudissements de ce petit nombre d'hommes, arbitre du jugement public, et garant de celui de la postérité. Sa réputation ne fut point le fruit de l'intrigue, ou l'effet de la mode ; aussi fut-elle constante. L'Académie française le choisit, en 1721, pour faire le panégyrique de saint Louis, qui est un des meilleurs de ceux qu'on trouve dans son recueil. C'est à la beauté de son imagination, et à une facilité d'éloquence peu commune qu'il dut sa réussite dans l'art de louer, ce qui lui mérita d'être appelé le *Fléchier de son temps*, éloge aussi difficile à obtenir qu'à justifier. Des succès aussi flatteurs ne séduisirent point son amour-propre ; il sut se préserver de la trahison des louanges, par là il en fut digne.

Annoncé par les marques non équivoques de l'estime publique, il parut, en 1725, à la cour, sans faveur, sans sollicitations et sans bassesse ; il y prêcha le sermon de la Pentecôte, et il fut applaudi. Le courtisan, ennemi intéressé de la vérité, trouva cependant qu'il avait été trop hardi, parce qu'il avait fait son devoir : il s'en plaignit au cardinal de Fleury, qui répondit, *qu'il n'avait pas élevé le roi à la flatterie*. Les suffrages de la cour étaient alors le sceau de la réputation ; aussi l'abbé de Ciceri n'eut plus à recueillir que les honneurs qui en sont comme le revenu. Il prêcha successivement le Carême à Vincennes, devant la reine douairière d'Espagne, et l'Avent devant le roi. C'est alors que la reine le choisit pour son prédicateur ordinaire, charge qui n'avait point été remplie depuis quarante ans, et dont il s'acquitta de la manière la plus honorable. En 1733, il fut nommé à l'abbaye de Notre-Dame de Basse-Fontaine, diocèse de Troyes.

Il remplit ensuite (et cette circonstance n'est pas inutile à remarquer) les principales chaires de Paris avec des applaudissements non interrompus, qui faisaient toujours croire qu'il paraissait pour la première fois, et que c'était le talent qu'on voulait encourager, et non le mérite reconnu auquel on rendait justice. L'habitude de l'entendre ne nuisit jamais aux succès de l'Evangile qu'il annonçait; moraliste pratique, il était aussi éloquent par son exemple que dans ses discours.

Averti par l'âge et par l'épuisement, fruit du travail, du besoin qu'il avait d'un repos qu'on ne pouvait blâmer, en 1742, il retourna dans sa patrie, pour en jouir ; mais M. de Charency, évêque de Montpellier, l'en tira bientôt pour l'employer à une mission dans cette même ville, mission que les circonstances rendaient nécessaire, et qui fut utile. Ciceri ne fut pas un des moindres instruments du bien qu'elle produisit. Enfin, il crut ne pouvoir mieux finir ses travaux apostoliques, qu'en annonçant à ses concitoyens les vérités terribles et consolantes de la religion, et cette preuve de son attachement lui mérita leur amitié ; l'estime l'avait précédé; sa patrie ne pouvait lui refuser sans ingratitude de pareils sentiments, elle s'acquittait envers lui.

La vieillesse, ce temps de dégoût, de privation et de dépérissement, où l'on est, pour ainsi dire, placé entre la vie et la mort, pour appartenir à l'une par la crainte de mourir, et à l'autre, par les difficultés de l'existence, ne fut point aperçue en lui ; ses infirmités ne lui ôtèrent rien de la tranquillité de son esprit, elle était le résultat et l'image de celle de son âme, on peut dire même que ses infirmités furent utiles, car ayant perdu la vue, ce sens si capable de consoler de la privation des autres, et dont ils ne peuvent dédommager, il se rendit aux sollicitations de l'amitié, et se détermina à revoir ses discours, et à les tirer d'un chaos inintelligible où il n'était permis qu'à l'auteur d'apercevoir un ordre et des parties. Sa mémoire fut son guide, on juge par là qu'elle était prodigieuse. La modestie qui, poussée à un certain point, est un défaut dans les hommes de mérite, aurait sans doute fait ce vol à l'utilité publique, si une nécessité d'occupation ne lui avait tenu lieu d'amour-propre. Aussi disait-il souvent, *que s'il n'avait pas perdu la vue, ses discours n'auraient jamais vu le jour*. Il composa même alors le discours préliminaire, qui est à la tête de cette édition, où il établit les principes de l'art oratoire, et où il s'élève et combat avec force les innovations que la paresse ou le défaut de talent voulaient y introduire. Privé du bonheur de célébrer les saints mystères, il eut encore la consolation de réciter l'office divin avec le secours d'un ecclésiastique qui lui était attaché, autant par sentiment que par reconnaisance.

Accablé en 1758 d'un accident d'apoplexie qui l'enleva à la moitié de lui-même, il ne perdit point le calme de l'âme; les maux aigus qu'il souffrit, deux mois avant sa mort, n'altérèrent jamais cette patience de résignation, qu'on ne trouve que dans l'espérance d'un bonheur infini, et dans l'aveu favorable d'une conscience qui le réalise pour ainsi dire d'avance. C'est pourquoi il ne regarda cet instant de séparation, qui est un malheur pour la plupart des hommes, parce qu'il est l'écho de la vie, que comme un événement inévitable, parce qu'il pouvait se rendre le témoignage bien consolant d'avoir vécu de cette vie du chrétien, qui ne finit pas avec lui : il mourut le 27 avril 1759, âgé de quatre-vingt-un ans.

Son caractère ressemblait à son éloquence : il était doux, facile, sans inégalité et sans bassesse. L'amitié, ce sentiment rare, quoiqu'il paraisse commun, fit le charme de sa vie ; il sut en tirer les plus grands avantages, et lui donner toute l'étendue qu'elle peut avoir; parce que dans la tranquillité des passions, et dans le calme du tempérament, il en fit l'occupation de son cœur, occupation qui semble être la seule conforme aux intentions de la nature, puisqu'elle est

sans dégoût, sans crime et sans remords. Il n'eut d'autre ambition que celle de son zèle, et il fut indigné de ces démarches obscures qui conduisent aux dignités par l'ignominie. Il était attaché à la religion par réflexion, par état, et pour ainsi dire, par sentiment; mais il condamnait ces disputes malheureuses qu'on peut regarder comme une maladie qui la mine, et qui sont le prétexte du doute et les armes de l'incrédulité. Ami de l'humanité, il s'empressa toujours à soulager cette partie qui souffre ; elle trouvait dans son cœur des consolations, et dans sa bienfaisance, des secours. Il n'eut pas, à la vérité, de ces vertus de spectacle, qui sont ordinairement le masque des vices, le fruit et l'aliment de l'orgueil ; mais de ces vertus faciles, modestes, sûres, sans bruit et sans effort, qui ont leur principe dans la méditation de nos faiblesses et de nos devoirs : et ce sont celles qui coûtent le plus à acquérir. Aussi sa vie est-elle courte, il sut être sage, il fut heureux.

Les actions de ce panégyriste de la morale chrétienne, étant d'accord avec ces discours, elle ne pouvait qu'en acquérir un degré de force et d'instruction. On pourrait nous blâmer de n'avoir fait qu'un éloge, parce que nous n'avons rien dit de ses faiblesses. Mais Ciceri avait été élevé à l'école de la religion, il était pénétré des obligations qu'elle prescrit, et en lui le chrétien vainquit toujours l'homme.

Les *Sermons* de Ciceri ont été publiés en 1761 (Avignon, Jouve et Challiol, 6 vol. in-12) par l'abbé de Bassinet, et dédiés à la reine par la marquise de Puygiron-Ciceri, sœur de l'orateur dont nous avons cru nécessaire de reproduire toutes les œuvres, dans l'intérêt de notre *Collection.*

---

# SERMONS,

## PANÉGYRIQUES ET ORAISONS FUNÈBRES

COMPLETS

# DE P.-C. DE CICERI.

---

## AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

On s'étonnera peut-être que pour donner mes sermons au public, j'aie attendu qu'il m'ait oublié. Il semble que je devais me produire plutôt, ou me cacher pour toujours. Il est vrai aussi que j'avais d'abord pris le parti de m'ensevelir dans les ténèbres, n'osant me flatter que mes discours pussent avoir un mérite supérieur à la censure. Je m'appliquais à moi-même cette parole d'Horace : *In silvam ligna feras insanius*, etc. Il me paraissait qu'après les excellents sermons qui nous ont été donnés par les célèbres prédicateurs qui nous ont précédés, il était inutile de donner les miens, parce que je ne pouvais pas trop bien figurer auprès de ces grands hommes. C'est ce qui m'a fait persister jusqu'à présent, dans la résolution de ne pas faire lire mes ouvrages, et de me contenter d'avoir fait entendre ma voix : ayant d'autant plus lieu de craindre le grand jour qu'un particulier qui est isolé ne trouve personne qui prenne intérêt à le défendre, et que, pour enlever tous les suffrages, il fallait qu'il fût dans un degré d'excellence que je ne reconnaissais point en moi-même.

Mais après toutes ces réflexions, qu'on ne trouvera peut-être que trop bien fondées, j'en ai fait d'autres qui m'ont enfin déterminé à me rendre aux vives sollicitations de mes amis, qui me pressaient de hasarder l'impression. Il m'a paru que la crainte de la censure ne pouvait prendre sa source que dans l'amour-propre ; qu'il ne convenait point à un homme de mon caractère et de ma profession d'écouter un amour vicieux, qu'il s'est fait un devoir de combattre ; et que s'il est des lecteurs qui ne cherchent qu'à satisfaire une maligne curiosité, il en est aussi qui aiment ce qui peut servir à les instruire et à les édifier, et qui trouvent même une consolation à voir les différents tours que l'on peut donner aux maximes de l'Evangile.

Voilà le principal motif qui m'a déterminé à sortir de l'obscurité où l'âge et les infirmités m'avaient obligé de me renfermer. La perfection de la morale de l'Evangile est sans doute l'une des grandes preuves de notre sainte religion. Elle a fait l'admiration des païens. Les incrédules mêmes de nos jours ne peuvent lui refuser leur témoignage. Ils reconnaissent que cette morale est divine,

et par cet aveu, que la vérité leur arrache malgré eux, ils nous font bien sentir quel est leur aveuglement, de ne vouloir pas reconnaître en Jésus-Christ l'autorité d'un Dieu, dans les dogmes qu'il nous a révélés; tandis qu'ils reconnaissent en lui toute la sagesse d'un Dieu dans les lois qu'il nous a prescrites. Mais ce qui rend encore plus sensible la profondeur et l'élévation de cette morale, c'est la multitude des discours dont elle a fait le sujet. J'avoue que ces discours ne sont pas tous d'une égale force, quoiqu'ils traitent tous la même matière; mais ils servent au moins à faire voir qu'on trouve, dans les maximes de l'Evangile, un fonds inépuisable qui fournit toujours de nouvelles réflexions. C'est ce qui me fait espérer que ceux à qui Dieu a fait la grâce de demeurer attachés à la foi chrétienne, auront quelque indulgence pour moi, et qu'ils ne trouveront pas mauvais que je prenne la même liberté qu'un si grand nombre d'autres prédicateurs ont eue de donner leurs sermons au public.

Un autre motif qui m'a déterminé à vaincre la répugnance naturelle que j'avais pour l'impression, c'est que mon exemple peut servir à donner du courage à ceux qui voudront entrer dans la grande carrière de la prédication. Il en est quelquefois qu'une timidité naturelle arrête dès le premier pas. Je parle d'après ma propre expérience. Je m'imaginais qu'on avait tout dit, et qu'il n'y avait plus rien à dire. Il me semblait qu'il fallait copier les autres prédicateurs, ou se taire. Mais après quelques essais, je compris qu'à force de méditation et de travail, on pouvait s'ouvrir des routes différentes, et que si la matière n'était pas nouvelle, on pouvait au moins y donner des tours nouveaux. Ainsi les commençants pourront apprendre par mes petites productions, qu'ils ne doivent point se défier de leurs forces, et qu'après qu'un génie aussi médiocre que le mien a pu glaner après tant d'autres prédicateurs, ceux qui auront un esprit plus étendu et plus élevé pourront recueillir une abondante moisson.

Je me flatte donc, que si le public ne croit pas devoir donner son approbation à mes discours, il excusera au moins mon intention. Il usera sans doute du droit qu'il a de juger des ouvrages qu'on met sous ses yeux, et il en jugera selon ses lumières. Je sais qu'il est inutile de lui demander une indulgence qu'il n'est point obligé d'accorder, et qu'il refuse toujours quand un auteur ne la mérite pas. Je suis même persuadé que la critique a son utilité; elle forme le bon goût en corrigeant le mauvais, et si elle daigne relever mes défauts, elle apprendra aux autres à les éviter. Mais quoique je ne puisse pas présumer que la manière dont j'ai traité les vérités chrétiennes soit semblable à la manne, qui s'accommodait à tous les goûts, ces vérités sont néanmoins si respectables et si salutaires par elles-mêmes, que je les proposerai avec confiance aux âmes pieuses, qui lisent toujours avec satisfaction les ouvrages qui sont faits pour les porter à la vertu et pour leur inspirer l'amour de la religion.

C'est aussi en faveur de ces âmes chrétiennes que je crois devoir rendre compte de mon travail et marquer les règles que je me suis proposées. Le style m'a d'abord paru demander une attention particulière. Ce n'est pas qu'on doive l'assujettir à des règles qui ne serviraient qu'à le gêner. Il doit être libre, et chacun se le forme selon son génie. On le voit tout différent dans les plus grands orateurs, et malgré cette différence, on ne laisse pas de voir dans les uns et dans les autres de grandes beautés. Mais il y a des défauts contre lesquels on ne saurait être trop en garde. L'obscurité surtout est celui qu'on pardonne le moins, et qui est en effet le moins pardonnable, parce qu'on ne parle que pour se faire entendre. On doit par conséquent s'appliquer principalement à rendre le style clair, afin qu'il soit à la portée de tous les auditeurs. C'est pour cela que j'ai toujours cru que le style concis était préférable au diffus, et surtout pour les discours qui doivent être prononcés en public. Dans les ouvrages qui ne sont faits que pour être lus, les longues périodes sont plus intelligibles. Le lecteur a le temps d'en mesurer toute l'étendue, il a la liberté de relire pour en comprendre tout le sens. Mais l'auditeur n'a pas la même facilité dans les discours publics, où la rapidité de la déclamation ne lui permet pas de réfléchir et d'examiner à loisir. Les longues phrases lui paraissent embrarassantes. Il perd quelquefois à la fin ce qui a été dit au commencement. C'est ce qui demande de sa part une contention d'esprit qui le fatigue, ou ce qui lui cause une confusion qui le dégoûte. Il suit au contraire avec facilité un orateur qui lui présente un sens complet en peu de paroles, parce qu'il n'a pas besoin de mettre toute son attention à comprendre une phrase qu'il saisit d'abord tout entière. On ne doit pas craindre que le style, pour être concis, puisse être languissant, il semble, au contraire, qu'il devient plus fort et plus véhément à mesure qu'il est plus serré, comme on le voit dans Démosthènes, qui a toujours été regardé comme un grand modèle d'éloquence. La raison en est, que par un style coupé, on entasse, pour ainsi dire, en peu de mots, réflexions sur réflexions, preuves sur preuves, motifs sur motifs, et qu'ainsi le raisonnement en devient plus pressant et plus persuasif.

Le choix des termes m'a paru aussi mériter l'attention d'un orateur et surtout d'un prédicateur. Je crois que la véritable éloquence consiste à dire ce qu'il faut et à le bien dire. Une expression noble frappe et touche plus vivement, mais elle doit être en même temps simple et naturelle, sans quoi il n'est point de vraie beauté. Il est des auteurs qui ne croiraient pas bien parler, s'ils parlaient naturellement. Ils se font un art d'employer des expressions passées, pour ainsi dire, par l'alambic, et d'associer des

termes, *qui sont fort étonnés de se voir ensemble*, comme l'abbé de Bellegarde le dit dans ses réflexions sur l'élégance et la politesse du style. Mais un auteur judicieux, et surtout un prédicateur, doit rejeter un faux brillant, qui ne peut que mériter le mépris des gens sensés et ne saurait éblouir qu'un vulgaire grossier, qui n'admire rien tant que ce qu'il entend le moins, comme dit saint Jérôme : *quæ quidquid non intelligit plus miratur.* Ce serait une grande erreur de s'imaginer qu'on ne puisse point allier les beautés de l'éloquence avec la simplicité des termes. On voit dans Horace des pensées et des maximes admirables. Cependant il n'emploie que des expressions qui semblent être à la portée de tout le monde. L'*Epître de saint Paul à saint Philémon* a toujours été regardée comme un chef-d'œuvre, où les plus grands traits d'éloquence sont renfermés sous la plus grande apparence de simplicité. On ne voit point ces termes filtrés et mal assortis dans les grands auteurs du siècle de Louis le Grand, ce siècle qui a été en tout genre pour la France, le siècle d'Auguste. Ces grands hommes pensaient noblement, mais comme ils pensaient naturellement, ils s'exprimaient aussi de même. La véritable éloquence et surtout l'éloquence chrétienne ne peut point consister dans des mots hasardés. La beauté et la force d'un sermon consistent, au contraire, dans des raisonnements solides, dans des réflexions judicieuses, dans des détails bien amenés, dans des mouvements pathétiques, dans de grands sentiments de piété, en un mot, dans tout ce qui peut découvrir la duplicité du cœur humain et inspirer l'horreur du vice et l'amour de la vertu. Je ne crois pas même qu'il convienne à un prédicateur d'employer des termes de nouvelle création, parce qu'il doit éviter toute affectation, et que l'envie de briller par des façons de parler extraordinaires serait tout opposée au caractère d'un ministre évangélique, qui ne doit se proposer d'autre vue que celle d'instruire et de toucher ses auditeurs. Il semble qu'aujourd'hui le goût ait changé et qu'on n'aime que le frivole qui amuse. Mais un sage prédicateur ne doit pas oublier que le bon sens est le fondement de tout bon ouvrage, suivant la parole d'Horace, qui ne fut pas moins judicieux critique qu'excellent poëte, et qu'il n'y a que le vrai et le solide qui puisse satisfaire un cœur droit et un esprit raisonnable, et convenir à un ministère qui est vraiment apostolique : *scribendi recte sapere est et principium et fons.*

Je ne crois pas néanmoins qu'on puisse blâmer un orateur chrétien qui emploiera une certaine élégance et quelques traits ingénieux, pour fixer l'attention de ses auditeurs. Ce n'est pas que la parole de Dieu ait besoin de ces ornements. Mais ce qui n'est pas nécessaire, par rapport à sa dignité qui est indépendante des qualités de ceux qui l'annoncent, l'est presque toujours par rapport à la disposition de ceux qui l'écoutent. Il est peu de chrétiens qui aient une foi assez humble et assez docile pour la goûter, lorsqu'elle leur est proposée d'une manière insipide. L'expérience même nous apprend, qu'en flattant un peu agréablement l'oreille, on va plus sûrement au cœur; et qu'au contraire, ceux qui prêchent sans agrément, prêchent aussi sans fruit, parce que les auditeurs, loin de respecter la prédication, la regardent avec le même mépris qu'ils ont pour le prédicateur. Le sel attique ne doit point être banni absolument de la chaire évangélique. Il réveille les auditeurs, et en les rendant plus attentifs, il leur devient fort utile, parce qu'à la faveur de quelques traits d'esprit, on leur fait mieux goûter les raisonnements et les réflexions qui peuvent les convaincre et les toucher. Ces traits d'esprit doivent à la vérité être employés un peu sobrement. S'ils étaient trop fréquents, ils serviraient plutôt à amuser un auditeur qu'à l'instruire et à le persuader. Ils feraient même soupçonner un prédicateur d'avoir plutôt le dessein de faire briller son esprit, que de remuer le cœur de ceux qui l'écoutent. On ne doit pas non plus les faire consister dans des pensées trop subtiles, qui ne sont qu'un raffinement inutile, ni dans certaines paroles pompeuses qui ne signifient rien, mais plutôt dans une censure fine et délicate des mœurs et des usages du monde, et dans des observations judicieuses sur les détours de l'amour-propre : observations qui intéressent d'autant plus l'auditeur, qu'il rentre alors dans son intérieur, et qu'il reconnaît souvent en lui-même des vices subtils qu'il ne croyait pas avoir.

Une autre règle, que j'ai cru devoir suivre et qui m'a paru fort importante, c'est celle de diviser les discours et d'en subdiviser les parties pour former un plan qui donne d'abord aux auditeurs une idée générale du sujet que l'on traite. Je n'ignore pas qu'il est certains esprits qui, par un excès de délicatesse et de raffinement, n'approuvent point cette méthode; mais ils ont beau vouloir s'ériger en réformateurs de la chaire évangélique, je ne crois pas que leur autorité doive l'emporter sur celle des célèbres prédicateurs qui ont pratiqué cette méthode. L'exemple de ces grands maîtres a été une loi pour moi. Je me suis fait une gloire de m'être rendu, pour ainsi dire, leur disciple, et ne pouvant atteindre à leur force et à leur élévation, j'ai voulu suivre d'après eux un usage qui pouvait être à ma portée, et qui d'ailleurs était fondé sur de bonnes raisons. L'instruction et la conversion des auditeurs sont sans contredit la fin du ministère, et par conséquent la manière la plus propre à produire un fruit si salutaire doit être regardée comme la plus convenable. Or, le dessin d'un sermon fixe d'abord l'attention de l'auditeur, qui a la satisfaction d'en remarquer l'ordre, et il oblige en même temps l'orateur de se renfermer dans son sujet et de l'approfondir, en le traitant dans toute son étendue. J'ose même dire que l'auditeur ne remporte guère que le plan d'un discours.

C'est un canevas qui reste tracé dans sa mémoire et qui l'aide à se rappeler en gros tout ce qui a été dit. Il se remet dans l'esprit les membres qui composent le corps de la pièce. Il range sous chaque partie les preuves et les détails qui en coulent naturellement, et se prêche souvent lui-même en particulier par l'application qu'il en fait et à ses sentiments et à sa conduite. Ces raisons paraîtront solides à quiconque en jugera sans prévention, et je les rapporte d'autant plus volontiers que je ne suis point l'auteur de cette méthode. On ne peut pas me soupçonner de la défendre par amour-propre comme si elle était mon ouvrage. Je n'ai fait que marcher sur les traces de ces grands hommes que j'ai pris pour modèles, et je défends plutôt leur cause que la mienne propre.

On m'opposera sans doute qu'en divisant un discours en plusieurs parties, l'orateur ne peut point s'abandonner au feu et au mouvement qui font la grande éloquence, et qu'étant obligé de s'arrêter et de s'interrompre en quelque sorte lui-même, il ne va point jusqu'à ce pathétique qui seul peut frapper et toucher les auditeurs. Pour répondre à cette objection, je n'ai qu'à opposer les excellents sermons qu'on a donnés au public, et où l'on voit ce pathétique poussé jusqu'à la plus grande perfection. Tout y est ménagé avec beaucoup d'ordre et de sagesse. Si on y propose de sang-froid ce qui sert à instruire, on n'y traite pas moins avec vigueur et avec énergie ce qui sert à confondre et à émouvoir, et l'orateur sait se modérer et prendre feu si à-propos, qu'on sent bien que son discours a toujours été conduit par la raison. On ne doit donc pas prétendre que l'ordre puisse gêner l'esprit et refroidir l'imagination; il sert, au contraire, à régler l'un et l'autre. Je suis persuadé que ceux qui condamnent les divisions sont trop raisonnables pour vouloir faire consister l'éloquence dans une fougue impétueuse qui irait au hasard et ne manquerait pas de s'égarer. Ils veulent bien qu'il y ait un ordre dans le discours, mais ils veulent qu'on ne fasse pas sentir cet ordre. Or, je m'étonne qu'ils ne s'aperçoivent pas qu'ils semblent tomber par là en contradiction avec eux-mêmes; car, si l'orateur ne peut pas être gêné ou trop ralenti par un ordre qu'il juge nécessaire, il ne doit pas l'être non plus par des divisions qui ne font que marquer cet ordre. Qu'on le fasse sentir ou non, on le garde toujours, et, en le gardant dans un discours public, on le marque avec d'autant plus de succès, qu'il échapperait facilement à l'attention des auditeurs si on ne le marquait pas, parce qu'ils n'auraient pas, comme dans une lecture, tout le temps et toute l'application qu'il faudrait pour l'observer. Je puis donc conclure que les divisions qui font le plan, le dessin, l'ordre d'un sermon, ne rendent point l'éloquence moins vive, mais qu'elles la rendent plus sage et plus utile.

Je sais encore qu'on nous oppose l'exemple de Démosthènes, qui ne s'est point assujetti à la méthode dont nous parlons; mais j'ose dire qu'on l'oppose avec bien peu de réflexion, puisqu'on ne fait pas la moindre attention à la différence essentielle que les lieux, les personnes, les circonstances mettent entre l'orateur d'Athènes et les prédicateurs de l'Evangile. Démosthènes n'avait pas besoin de faire un discours arrangé pour persuader de faire la guerre au roi Philippe. Il parlait à un peuple qui était tout rempli d'un esprit de haine contre ce prince, et il n'avait qu'à ouvrir la bouche pour animer les Athéniens de la plus grande fureur. Les prédicateurs, au contraire, ont à parler à des auditeurs dont la plupart sont non-seulement portés au vice et indolents pour la vertu, mais encore fort ignorants sur leurs devoirs. C'est pour cela qu'ils sont obligés de donner à leurs discours un arrangement qui puisse servir à éclairer le commun des fidèles, et à leur faire sentir l'obligation où ils sont de vaincre leurs penchants vicieux et de pratiquer les lois de l'Evangile. Qu'on nous donne des chrétiens aussi ardents pour la vertu que les Athéniens le furent contre Philippe, et alors j'avouerai que nous n'aurons pas besoin de nous appliquer à former des plans pour instruire et toucher nos auditeurs, puisque le seul nom de vertu leur inspirera d'abord le désir de l'embrasser.

A l'exemple de Démosthènes nous pouvons en opposer un autre qui est de même espèce et qui ne sera pas d'une moindre force, c'est celui de nos célèbres avocats, à qui constamment on ne peut pas refuser le titre de grands orateurs. Ils ne manquent pas d'employer dans leurs plaidoyers les différents moyens qu'ils ont pour prouver la justice de la cause qu'ils défendent. Ces moyens approchent fort de nos divisions, puisqu'ils partagent, en quelque sorte, leurs discours. Cependant cette espèce de partage n'empêche point ces orateurs du barreau de donner à leurs plaidoyers tous les ornements et toute la force de la plus grande éloquence, pour persuader les magistrats éclairés qu'ils ont pour juges. Grand exemple, qui fait bien voir que la différence des sujets en met nécessairement une dans la manière de les traiter. Les avocats de nos jours ont à prouver le droit de leurs parties, et Démosthènes n'avait qu'à remuer dans le cœur de ses auditeurs une passion qui n'y était que trop enflammée.

J'avoue pourtant que dans les éloges funèbres on peut se dispenser des subdivisions comme on peut s'en servir, parce qu'il s'agit seulement de relever les grandes actions ou les vertus chrétiennes des illustres morts que l'on loue, et que pour rendre le discours digne de la chaire évangélique, il suffit de faire de temps en temps des réflexions morales qui puissent édifier et toucher les auditeurs. Pour finir sur cette matière, je n'ai plus qu'une réflexion à faire, c'est que les goûts sont différents, qu'il est bien difficile de les contenter tous; que ceux

qui annoncent l'Evangile ne doivent l'annoncer que dans des vues conformes à l'Evangile même; qu'il doit leur suffire de s'appliquer à travailler d'une manière qui puisse servir à l'instruction et à l'édification de leurs auditeurs, et que cet esprit de piété, qui est la qualité la plus nécessaire à quiconque exerce le saint ministère, doit leur faire regarder avec indifférence les jugements favorables ou désavantageux que l'on porte sur leurs talents.

On pourra remarquer en lisant mes sermons, que je me suis encore fait une loi de garder le silence, et de ne prendre aucun parti sur certains faits qui sont contestés, et qui ne peuvent point intéresser la foi, ni servir de règle pour les mœurs. J'ai cru que ces sortes de discussions ne convenaient point à la chaire, et qu'il faillait les laisser aux savants critiques, qui se sont appliqués si utilement à débrouiller l'antiquité. Que saint Denys, premier évêque de Paris, ait été ou non, le même, que saint Denys l'Aréopagite, il n'en a pas moins été grand apôtre et généreux martyr. L'éclaircissement de ce fait n'était point nécessaire pour toucher et édifier les fidèles, qui habitent la région où ce grand saint prêcha, et établit la foi; et, en leur faisant son éloge, il me suffisait de leur proposer, d'un côté ses vertus, comme des exemples à suivre, et de l'autre, ses travaux apostoliques, ses souffrances, son martyre, comme des motifs de gratitude et de zèle envers leur ancien apôtre. C'est aussi ce que j'ai observé au sujet de la femme pécheresse. Les uns la confondent avec sainte Marie-Madeleine, et les autres veulent qu'elle ait été une personne différente.

Mais sans entrer dans cette question, je me suis uniquement renfermé dans les bornes de l'Evangile, qui devait faire le sujet de mon discours, et qui rapporte la conversion de cette illustre pénitente, sans en marquer le nom. Je n'ai pas non plus examiné si saint Nicolas avait assisté réellement au premier concile de Nicée. Ce fait, qui est contesté, n'aurait rien ajouté à la gloire du saint, parce que ses travaux pour la foi font assez comprendre qu'il n'aurait pas manqué de concourir avec les autres Pères du concile pour foudroyer l'hérésie arienne. On peut dire encore que ce trait ne pouvait point servir de modèle au commun des fidèles, qui n'ont pas l'autorité de prononcer sur les matières de foi, et qui ne peuvent avoir d'autre mérite que celui d'une humble soumission aux jugements qui sont portés par l'Eglise universelle. On voudra peut-être interpréter mon silence sur ces faits, et l'on jugera, par exemple, qu'en ne disant point que saint Denys, premier évêque de Paris, ait été le même que saint Denys l'Aréopagite, j'ai cru en effet qu'il ne l'était pas. Mais, sans m'expliquer ici, il me suffira de dire, suivant la parole d'Horace, que sur des faits qui n'intéressent point, ni la foi, ni les mœurs, je suis en droit de demander qu'on me laisse la même liberté que je laisse aux autres, de choisir le sentiment qui leur paraît le plus probable :

*Hanc veniam petimus, damusque vicissim.*

J'ai cru aussi devoir donner mon attention à ne point prendre parti sur des questions qui sont débattues dans les écoles catholiques. Je n'ai véritablement adopté que les principes qui sont reçus, et par les unes, et par les autres, parce que ce sont là les principes qu'on ne peut raisonnablement contester. Il convient à un prédicateur de garder une exacte neutralité; il faut qu'il puisse dire, comme Horace, qu'il n'est assujetti à l'autorité d'aucun maître :

*Nullius addictus jurare in verba magistri.*

Il ne s'agit pas de rendre le commun des fidèles, disciples d'une telle ou telle école, mais seulement de les rendre disciples de l'Evangile. Les auditeurs peuvent être partagés dans leurs sentiments, et si un prédicateur veut prendre un parti, il flattera bien ceux qui penseront comme lui, mais il ne manquera pas d'irriter ceux qui penseront d'une manière différente, et qui seront en droit de se récrier, sur ce qu'il veut leur donner pour règle certaine, des principes qui, étant contestés, ne peuvent être que douteux. Ainsi, la méthode la plus sage, c'est de ne proposer aux auditeurs que des principes qu'ils ne puissent point contredire. Ils écoutent certainement avec plus de fruit ce qu'ils écoutent sans peine, et pour les porter à remplir les devoirs qu'on leur prescrit, il n'y a qu'à établir des règles, qu'ils soient obligés de reconnaître pour véritables.

De tout ce que je viens de dire, il est aisé de conclure que le ministère de la parole de Dieu demande une science d'une certaine étendue. On ne regarde ordinairement les grands prédicateurs que comme des hommes qui possèdent l'art de bien parler, et en leur attribuant le mérite de l'éloquence, on leur refuse celui de l'érudition. Cependant j'ose dire qu'on ne rend pas assez de justice à leur travail, puisqu'ils sont obligés de se donner, par leur application, un fonds considérable, pour remplir dignement leur ministère; et l'on en sera persuadé par le petit détail que j'en vais faire, pour indiquer aux commençants les sources où ils pourront puiser les lumières et les connaissances, qui leur serviront à faire des discours bien solides et bien remplis.

Il faut d'abord qu'un prédicateur possède bien l'Ecriture sainte, qui est le fondement de toutes les vérités chrétiennes, et qu'il s'attache surtout à en bien étudier le sens littéral, pour n'en pas faire de fausses applications. La lecture des Pères lui est aussi fort nécessaire; c'est dans leurs ouvrages, que l'on trouve, non-seulement les principes et les règles qui font la solidité d'un sermon, mais encore des sentiments et des réflexions admirables, qui en font l'ornement. Un prédicateur doit aussi posséder la théologie scholastique, pour parler exactement sur les dogmes; la théologie morale, pour ne

point outrer ou affaiblir les maximes de l'Evangile; je dis même la théologie mystique, pour parler convenablement de la vie intérieure et spirituelle, lorsque l'occasion s'en présente. Sainte Thérèse peut servir d'exemple. On ne peut bien faire l'éloge de cette grande sainte, sans entrer, pour ainsi dire, dans les mystères de la spiritualité. L'une des grandes règles pour le panégyrique, c'est de bien prendre le caractère du saint qu'on loue; l'on en fait en quelque sorte le portrait, et ce portrait doit être ressemblant, parce que le principal objet qu'on se propose, c'est de relever la grandeur de ceux qui ont mérité, par l'excellence de leurs vertus, d'être loués dans l'Eglise, qui est l'assemblée des saints : *Laus ejus in Ecclesia sanctorum.*

On peut à la vérité, et on doit même faire servir les exemples des saints à l'instruction et à l'édification des auditeurs, et en tirer des réflexions morales, qui puissent confondre les pécheurs, ou ranimer la ferveur des âmes justes. Je ne crois pas qu'on doive s'attacher uniquement à relever le mérite d'un saint, parce que le sermon en deviendrait moins utile aux auditeurs, ni qu'on doive trop s'étendre en réflexions morales, parce qu'on semblerait perdre de vue la gloire des saints, qui est le principal objet du panégyrique. Mais quoique le panégyrique doive servir à toucher les auditeurs, il est pourtant vrai qu'en louant un saint on doit le représenter par les traits qui le distinguent, et suivant cette règle, je dis que, pour bien prendre le caractère de sainte Thérèse, qui fut élevée à la plus haute perfection de la vie spirituelle, il faut nécessairement être instruit sur les différents états d'oraison, et bien posséder les principes de la saine spiritualité, soit pour confondre les illusions des faux mystiques, soit pour prescrire des règles sûres aux âmes pieuses, que Dieu voudrait conduire à l'état sublime de la contemplation.

La science d'un bon prédicateur n'est pas bornée aux différentes connaissances dont nous venons de parler. J'ai déjà fait entrevoir que la critique lui est nécessaire, pour ne pas marquer une ignorance grossière sur des faits qui sont reconnus pour faux, dans un siècle éclairé comme le nôtre, où l'on s'est appliqué à dissiper les ténèbres, que l'irruption des barbares avait répandues sur les siècles précédents, et à distinguer les vrais ouvrages des Pères d'avec ceux qui leur sont faussement attribués.

J'ajouterai ici qu'il est des sujets qu'il ne peut bien traiter, sans entendre la controverse contre les hérétiques, parce qu'en établissant les dogmes de l'Eglise catholique, on ne peut se dispenser de combattre les erreurs des protestants, et de confondre leur injustice à défigurer la doctrine de l'Eglise, pour la faire paraître fausse et odieuse. La controverse contre les incrédules ne doit pas non plus être indifférente à un prédicateur. L'irréligion n'est devenue que trop commune en ce malheureux temps, où elle a même la hardiesse de faire entendre hautement sa voix. Le penchant au libertinage, qui fait qu'on veut se livrer sans honte et sans scrupule aux plaisirs les plus infâmes; l'ambition, qui emploie pour une élévation passagère, les ressorts et les artifices les plus indignes de l'honnête homme; la cupidité, qui veut amasser des trésors, par les injustices les plus criantes : tous ces vices font secouer le joug d'une religion sainte, avec laquelle ils sont tout à fait incompatibles. Quiconque est asservi par l'une de ces passions criminelles, en fait, en quelque sorte, son Dieu : suivant le beau mot de Virgile :

*Sua cuique Deus fit dira cupido.*

Et tandis qu'il ne s'aperçoit pas que cette même passion n'est pour lui qu'un cruel tyran qui trouble le repos de son cœur, il porte souvent son aveuglement et sa témérité jusqu'à traiter d'esprit faible le vrai chrétien qui reconnaît l'obligation où nous sommes d'honorer et de servir un Dieu à qui nous devons tout ce que nous sommes, non-seulement dans l'ordre de la grâce, mais encore dans l'ordre de la nature. C'est pour cela que les ministres de l'Evangile sont obligés de prémunir les fidèles contre les discours empoisonnés des incrédules, et de faire sentir toute l'horreur de leur incrédulité.

J'ose encore assurer qu'un prédicateur doit s'appliquer à étudier les anciens canons, afin qu'il puisse les citer à propos, sur certains sujets qui l'obligeront de rappeler l'ancienne discipline de l'Eglise. La même raison doit le porter à posséder l'histoire ecclésiastique, où il trouvera de grands traits, dont l'application sera également et agréable et utile. Je lui conseillerais même de lire les ouvrages des sages païens. Ce n'est pas que je prétende qu'il doive s'appliquer à la lecture de l'antiquité, pour rapporter, comme font les prédicateurs d'une certaine nation, de grands traits de l'histoire profane, dont l'application ne peut pas faire grande impression sur l'esprit et le cœur d'un auditeur chrétien. C'est plutôt dans l'Ecriture sainte qu'il doit chercher ces beaux traits, qui peuvent également convenir au sujet, et édifier les auditeurs. Mais l'on trouve dans les sages païens des sentences et des maximes vraiment dignes du christianisme, et l'on peut les faire servir à confondre les mauvais chrétiens, qui, tout éclairés qu'ils sont des lumières de la foi, n'ont pas honte de se rabaisser par leurs sentiments et par leurs mœurs, au-dessous de ces anciens qui n'avaient pour guide que la lumière naturelle. Enfin, je dis qu'il doit bien connaître l'esprit du monde, les mœurs du siècle, et surtout le cœur humain, pour en bien développer les détours et les replis. Le vrai moyen de faire du fruit, c'est de percer et de fouiller dans l'intérieur de l'homme, parce que, suivant la parole de l'Ecriture, un pécheur n'est vivement frappé que lorsqu'il se reconnaît lui-même, et qu'il se sent

comme personnellement attaqué : *Non recipit stultus verba prudentiæ, nisi ea dixeris quæ versantur in corde ejus.* (*Prov.*, XVIII.)

On n'a maintenant qu'à ramasser tout ce que je viens de dire, et l'on comprendra sans peine quel doit être le travail d'un prédicateur qui veut traiter dignement toute sorte de sujets. Il lui faut, sans doute, une longue étude pour acquérir les lumières dont il a besoin, et une grande application, pour les employer d'une manière qui puisse instruire et toucher les auditeurs. Il n'a proprement que le mérite d'un travail, qui lui cause souvent du dégoût, mais ce travail peut lui être salutaire, en lui faisant sentir la faiblesse de l'esprit humain, et en l'obligeant de reconnaître que les dons naturels aussi bien que les surnaturels descendent du Père des lumières, suivant la parole de l'Apôtre, et qu'il ne peut s'attribuer à lui-même que la difficulté qu'il trouve à bien faire, pour ne pas dire l'impuissance où il est de faire aussi bien qu'il le voudrait. Ces sages réflexions lui font sentir en même temps que la science des saints est la plus grande de toutes les sciences, et qu'il doit mettre sa principale attention à l'acquérir par les secours de l'esprit divin, afin qu'en travaillant à la sanctification des autres, il ne néglige point la sienne propre. Je ne crains pas d'avouer que j'ai peut-être éprouvé, plus qu'aucun prédicateur, la peine qu'il y a à composer des sermons, qui puissent servir à l'instruction et à l'édification des fidèles. Je ne sais si j'y ai réussi, j'en laisse le jugement à mes lecteurs ; et je finis, en déclarant que si malheureusement, contre mon intention, il m'était échappé quelque chose qui fût contraire à la doctrine de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, je condamne, et rétracte d'avance tout ce qu'elle pourrait juger devoir être condamné dans mes écrits, me faisant une gloire, aussi bien qu'une obligation indispensable, d'avoir pour ses décisions, cette soumission d'esprit et de cœur qui fait, suivant la parole du Sage, le caractère des vrais enfants de cette Eglise sainte : *Filii sapientiæ ecclesia justorum et natio illorum obedientia et dilectio.* (*Eccli.*, III.)

---

# SERMONS.

## SERMON Ier.

### SUR LA MORT.

Pulvis es, et in pulverem reverteris. (*Gen.*, III.

*Vous êtes poudre, et vous retournerez en poudre*

Oui, mes frères, nous ne sommes que poussière et que cendre. C'est une vérité qui ne saurait être révoquée en doute par l'incrédule, ni regardée avec indifférence par le sage chrétien. Du fond de nous-mêmes s'élève, comme parle l'Apôtre, une réponse de mort, qui nous avertit que cette vie n'est qu'un instant rapide, qui commence un avenir éternel ; et quand même la foi ne nous apprendrait pas qu'un Dieu juste nous a condamnés à mourir, parce que nous sommes de la race des pécheurs, la raison seule nous dirait que nous ne saurions éviter la mort, parce que nous sommes au nombre des vivants. Vous servirez un jour de spectacle funèbre à ceux qui vous suivront, comme ceux qui vous ont précédés vous en ont servi. Et moi-même, indigne ministre de la parole de mon Dieu, je sais qu'à mon tour je rendrai à la vérité que je vous prêche, un témoignage muet qui sera invincible, et que cette bouche, qui élève maintenant une faible voix, pour vous annoncer avec le prophète, que tout homme vivant n'est que vanité, ne l'annoncera jamais avec plus de force que lorsqu'elle sera fermée pour toujours. Heureux encore serai-je en ce terrible moment, qui doit m'imposer un éternel silence, si je n'ai jamais cessé de me dire à moi-même ce que l'Eglise nous dit aujourd'hui : *Memento, homo, quia pulvis es et in pulverem reverteris.*

Il ne s'agit donc pas de se convaincre de la nécessité de mourir. Ce serait en vain que l'esprit séducteur nous dirait, comme à nos premiers parents : *Vous ne mourrez point.* Leur funeste expérience et celle de toute leur infortunée postérité ne nous permettraient pas de nous y laisser tromper. Il s'agit seulement de réfléchir sur notre destinée, et de travailler à nous rendre saints, en nous souvenant que nous sommes mortels. C'est là le fruit que l'Eglise prétend que vous tiriez de la considération de votre néant. Si elle vous rappelle en ce jour l'idée de la mort, c'est pour vous faire connaître que les choses de ce monde passeront pour vous, puisque vous passerez vous-mêmes ; c'est pour vous inspirer le désir de vivre dans l'éternité, puisque vous ne sauriez éviter de mourir dans le temps.

Mais hélas ! que vous êtes éloignés d'entrer dans l'esprit de cette Eglise sainte ! Qu'il en est peu parmi vous, qui ne ferment les yeux à l'image de la mort, ou qui la regardent d'un œil chrétien. Vous vivez, la plupart, comme si vous ne deviez jamais mourir, ou comme s'il n'y avait rien à espérer pour vous après la mort. Votre dernière fin est l'objet qui vous occupe le moins, ou qui vous afflige le plus. Vous n'y pensez point du tout, ou, si vous y pen-

sez, ce n'est qu'avec une cruelle et inutile frayeur; vraiment malheureux de craindre avec tant de faiblesse une mort que vous ne sauriez éviter, mais plus malheureux encore de vous préparer avec si peu de soin à une mort que vous avez lieu de craindre.

Mais, je viens aujourd'hui vous faire rentrer en vous-mêmes, et, pour suivre l'esprit de l'Eglise, je tâcherai d'abord de confondre vos prétextes, pour vous obliger de penser à la mort, et ensuite de ranimer votre foi, afin que vous y pensiez d'une manière chrétienne. Je dis donc : 1° que l'oubli de la mort est tout à fait inexcusable ; 2° que le souvenir de la mort doit nous paraître doux. Deux réflexions qui nous découvriront, et les véritables raisons qui vous la font regarder comme le sujet de votre crainte, et les injustes motifs qui doivent vous la faire regarder comme l'objet de votre consolation.

O, Esprit-Saint, qui instruisez et qui touchez tout ensemble, remuez en ce jour le cœur de mes auditeurs, afin que la nécessité de mourir leur inspire le désir de bien vivre. C'est la grâce que nous vous demandons par l'entremise de Marie que nous saluerons avec l'ange : *Ave, Maria.*

### PREMIER POINT.

La mort ne nous découvre pas seulement le fond de notre néant, elle nous développe encore les dispositions et pour ainsi dire les mystères de notre cœur. Dans le cours de la vie, les objets sensibles emportent nos réflexions aussi bien que nos désirs ; nous vivons dans une illusion ou dans une distraction perpétuelle, et, trop occupés de ce qui est hors de nous, nous nous éloignons de nous-mêmes. Mais à l'heure de la mort, l'homme se développe tout entier, dit le Sage ; il revient à son cœur, il monte sur le tribunal de sa conscience, il pèse le mérite de ses œuvres, il se représente à ses propres yeux, non tel qu'il parut par son opulence, par ses titres, par ses dignités, mais tel qu'il fut réellement par ses vices ou par ses vertus, et, se rappelant tout le passé, il sent bientôt s'il doit craindre ou espérer pour l'avenir : *in fine hominis denudatio operum illius.*

Or, mes frères, le souvenir de la mort produit à peu près le même effet en nous que la mort même. Car, dit saint Ambroise, cette mort emprunte de nous tous les traits qui en rendent l'idée ou aimable ou affreuse. Indifférente par elle-même, elle change de face selon que nous changeons de dispositions, et, quoiqu'elle ne s'offre à nous qu'en éloignement, il est pourtant vrai qu'elle nous paraît terrible, si nous sommes pécheurs, et salutaires si nous sommes justes : *Non ipsa mors terribilis est, sed opinio de morte.* Si donc, ajoute ce saint docteur, les hommes n'aiment point à s'occuper d'un si grand objet, c'est qu'ils n'en jugent que par les préjugés de l'amour-propre, et par l'état de leur conscience ; c'est que la mort leur ravit des biens qu'ils ne devraient point aimer, et qu'elle les expose à une punition qu'ils ont lieu de craindre : *Quam unusquis quepro suo affectu interpretatur, aut pro sua conscientia perhorrescit.* Donnons à ces deux réflexions de saint Ambroise toute l'étendue qu'elles méritent ; elles suffiront pour vous convaincre que l'oubli de la mort est tout à fait inexcusable. Car vous verrez que cet oubli a pour véritables causes : 1° votre amour pour le monde; 2° la multitude de vos crimes. J'aurai même ici ce triste avantage sur vous, que pour vous rendre cette vérité sensible, je ne prendrai mes idées que dans votre propre cœur.

Je dis, 1° que ce qui bannit loin de vous l'idée de la mort, c'est l'attachement que vous avez pour tout ce qui flatte vos sens, et il faut ici que votre propre conscience porte témoignage contre vous-mêmes. Je sais bien que la vie ne passe pas sans que l'on donne de temps en temps quelque coup d'œil sur la mort; car, il y a souvent des vides dans la journée, où l'on repasse les vanités du passé et l'incertitude de l'avenir ; il est des occasions où la mort s'offre à nos yeux pour nous instruire, puisque la fragilité de nos semblables nous annonce la nôtre ; il est des moments d'ennui et de chagrin où l'on peut dire avec Job, qu'on est à charge à soi-même, où l'on se sent dégoûté de tout et lassé de la vie, et où, parmi les mornes pensées qui nous assiégent, celle de la mort trouve sa place. Mais il est vrai aussi que ces moments sont rares, qu'on les passe à regret, comme un temps de tristesse, et qu'au lieu de pousser ses réflexions plus loin, on a l'adresse de sortir hors de soi-même, de se tourner vers des objets plus agréables, et de repousser l'idée de la mort, pour en éluder les impressions. (*Eccli.*, XI.)

Or, je vous demande, mes frères, d'où vient que vous ne pouvez pas soutenir longtemps la vue de la mort? Ah! c'est qu'alors vous sentez le trouble de vos passions, c'est que la mort vous fait une triste morale sur la vanité des choses de ce monde, c'est que vous voyez que tous vos projets s'évanouiront dans ce profond sommeil, où vous serez enseveli; c'est que vous vous représentez alors ces ossements, cette poussière, qui seront les pitoyables restes de vous-mêmes. Et, en effet, attachés comme vous êtes aux douceurs de cette vie passagère, comment pourriez-vous, sans frémir, vous dire à vous-mêmes que bientôt vous ne serez plus rien pour le monde, et que le monde ne sera plus rien pour vous; qu'au lieu de remplir ces maisons superbes, où vous vivez dans l'orgueil et dans la mollesse, vous habiterez, jusqu'à la fin des siècles, un sombre cachot où vous dormirez dans le silence, comme le reste des hommes ; qu'il n'y aura plus de plaisir pour des cendres inanimées, plus d'éclat pour un corps défiguré par la pâleur et par la pourriture, plus de distinction pour un cadavre, qui ne sera pas même respecté des plus vils insectes ; en un mot, qu'il ne vous restera

rien de ce que vous aimez en ce monde, puisqu'il ne restera pas même l'ombre de ce que vous y êtes?

Aussi voyons-nous tous les jours que le pauvre tremble bien moins que le riche aux approches de la mort. Quand il s'agit d'annoncer cette affligeante nouvelle aux grands et aux puissants du siècle, on est obligé de prendre des détours, par la crainte qu'on a de les troubler. Il faut qu'on affecte un air de tristesse, afin qu'ils devinent eux-mêmes la proximité de leur mort par le soupçon qu'on leur en donne. On n'ose pas, comme Isaïe, dire tout net à un Ezéchias, vous êtes mourant, votre sort est décidé pour ce monde, et il faut que vous vous prépariez à le faire décider heureusement en l'autre : *Morieris tu et non vives.* (*Isa.*, XXXVIII.) La courageuse liberté du prophète est bien rare, parce que l'humble docilité du prince l'est aussi. Le pauvre au contraire, qui ne met pas une grande différence entre la fosse et la cabane, regarde la mort sans trouble, parce qu'il quitte la terre sans regret. Mais que dis-je du pauvre? Hélas! On en voit même quelquefois parmi les puissants du siècle, pour qui la mort cesse d'avoir des horreurs, lorsque la vie cesse d'avoir des charmes pour eux. Car, sont-ils déchus par un revers imprévu, plongés dans une extrême affliction, tourmentés par une vive douleur? Ils envient l'insensibilité de ceux qui reposent dans les ténèbres d'un sépulcre. Ils regardent la mort comme leur seule ressource, elle leur paraît presque trop tardive, et ils semblent vérifier à la lettre la parole du prophète, qui a prédit que les hommes appelleraient la mort, et que la mort fuirait devant eux : *Et mors fugiet ab eis.* Tant il est vrai que ce sont les fausses douceurs de ce monde, qui donnent aux hommes le rebut qu'ils ont pour la pensée de la mort.

Ah! mon cher auditeur, si votre cœur n'était pas séduit par la trompeuse apparence des biens de la terre, vous ne seriez pas si fort alarmé au souvenir de cette mort qui doit vous les ravir, vous ne reculeriez pas si fort dans vos souhaits ce dangereux moment, qui vous accablera peut-être par surprise. Abraham fut comblé de richesses, et honoré dans le monde, mais comme sa foi, sa piété l'élevaient au-dessus des choses périssables, il reconnut sans peine qu'il n'était que poussière et que cendre, et, loin de vouloir se fixer sur une terre que Dieu lui-même lui avait assurée pour sa postérité, il n'y voulut avoir d'autre possession que celle d'un sépulcre, pour n'y avoir d'autre objet que la mort. Telles seraient aussi vos pensées si vous aviez à peu près le même détachement. Car, comme dit saint Jérôme, celui qui méprise les choses de ce monde, ne craint point de penser à la mort, et celui qui pense souvent à la mort, méprise facilement les choses de ce monde : *Facile contemnit omnia qui se semper cogitat esse moriturum.* Mais parce que vos passions vous font placer votre bonheur dans une prospérité passagère, ah! vous tâchez de vous tromper vous-même, en ne regardant votre dernière heure que dans l'éloignement d'un sombre avenir; vous vous promettez une longue vie, comme si vous pouviez en régler la durée, et sans mesurer une éternité pendant laquelle vous ne jouirez plus des douceurs et des avantages de ce monde, vous comptez pour beaucoup quelques années incertaines que vous vous flattez d'avoir pour en jouir.

En vain donc résistez-vous, lorsque pour vous désabuser des vanités du siècle, on veut vous mener quelquefois en esprit jusqu'au fond du tombeau; lorsque pour vous engager à faire le premier pas dans le chemin de la vertu, un sage directeur veut vous assujettir à quelques moments de réflexions sur la brièveté de vos jours. En vain renvoyez-vous cette occupation à certaines âmes, dont la simplicité fait le caractère, ou qui n'ont d'autre profession que celle de méditer; en vain prétendez-vous que ce serait avancer l'heure de votre mort, que d'avoir sans cesse devant les yeux le spectacle de la mort; en vain dites-vous que la vie étant si courte, vous ne devez point vous la rendre ennuyeuse par une si triste pensée. Oui, mes frères, c'est une triste pensée que celle de la mort, j'en conviendrai avec vous; mais si cette pensée est triste, ce n'est que pour un cœur qui tient à la terre par les liens de la chair et du sang, convenez-en aussi avec moi. C'est une triste pensée pour cet homme riche, qui jouit avec attachement et avec tranquillité d'une opulente succession, parce que la mort lui représente, comme à l'insensé de l'Evangile, qu'on viendra peut-être la nuit prochaine l'enlever au milieu de sa prospérité. C'est une triste pensée pour cet ambitieux, parce qu'il appréhende de trouver le précipice du tombeau sur le chemin de sa fortune. C'est une triste pensée pour cet homme puissant que son élévation remplit d'orgueil et de fierté, parce qu'il se voit dégradé par la mort, et confondu dans un amas de poussière avec les mortels les plus inconnus; c'est une triste pensée pour cette femme mondaine, uniquement occupée d'une fragile beauté, qui la rend l'idole du siècle, parce qu'elle voit toute sa future difformité dans les horreurs d'un tombeau, où ses aveugles adorateurs n'auront garde d'avoir l'empressement de la suivre. Enfin, c'est une triste pensée pour vous tous, dont le cœur est entièrement livré au monde et à ses vanités. Mais prétendez-vous par là que vous soyez dispensés de vous rappeler l'idée de la mort? Ah! c'est au contraire ce qui en rend l'oubli et tout à fait inexcusable et extrêmement funeste inexcusable, parce que c'est la corruption de votre cœur, qui vous fait vivre dans l'oubli de la mort; funeste, parce que l'oubli de la mort entretient à son tour la corruption de votre cœur : inexcusable, parce que c'est pour vous un devoir indispensable de vous détacher des faux biens qui vous font oublier la mort; funeste, parce que cet attachement pour les faux biens vous

conduira peut-être à la mort éternelle. Car, hélas! vos jours passent comme l'ombre, le temps du Seigneur approche, sans que vous pensiez à le prévenir, vous vous écoulez sur la terre, dit l'Ecriture, comme des eaux qui ne reviendront plus, et peut-être que précipités tout à coup dans l'abîme du sépulcre, vous tomberez dans celui de la perdition : *Omnes morimur, et quasi aquæ dilabimur*.(II *Reg.*, XIV.)

Ici, mes frères, les suites de la mort s'offrent à mon esprit, et, à cette idée, je découvre un nouveau sujet de crainte pour vous. Car, ce qui vous alarme au seul nom de la mort, ce n'est pas seulement la perte des biens dont vous jouissez en ce monde, c'est encore l'incertitude du sort que vous aurez en l'autre. On peut même dire que ce qui rend votre frayeur si vive, c'est que les suites de la mort vous remettent devant les yeux le déréglement de vos mœurs et le châtiment de vos crimes, et c'est ici ma seconde réflexion.

En effet, c'est au souvenir de la mort que vous ouvrez les abîmes de votre conscience et que vous pesez les vengeances du Seigneur. Alors, vous voyez d'un coup d'œil tout le cours d'une vie déréglée et toute l'étendue d'une éternité malheureuse ; alors vous regardez comme suspecte cette morale que vous vous faites maintenant au gré de vos passions ; alors vous n'osez plus justifier ces faiblesses, qui vous parurent toujours si dignes d'indulgence, et rapprochant de vos œuvres la règle de l'Evangile, vous prononcez presque vous-mêmes l'arrêt de votre condamnation. Ce jeune homme, qui se glorifie de l'infamie de ses désordres, ou qui les excuse sous le prétexte de l'âge, ne se rappelle pas plutôt l'idée de la mort, qu'il voit l'appareil de son supplice. Cette jeune personne, qui fait les charmes des compagnies par ses agréments, par sa vivacité, ne jette pas plutôt les yeux sur la mort, qu'elle craint d'être punie, pour ces libertés qu'elle accorde, pour cette immodestie qu'elle affecte, pour ce désir de plaire qui la possède, pour cette vaine complaisance qu'elle a pour elle-même et pour ces manières trop gracieuses qu'elle a pour les autres. Cet honnête homme, qui est canonisé dans le monde, sur une réputation de sagesse et de probité, mais qui pousse la bonne opinion qu'il a de lui-même jusqu'à l'entêtement de l'orgueil, sa prudence jusqu'aux artifices d'une politique ambitieuse, et sa délicatesse sur le point d'honneur jusqu'aux sentiments de la vengeance ; cet honnête homme, dis-je, ne peut point se représenter la mort sans reconnaître que l'approbation des hommes sera un suffrage inutile au tribunal du Seigneur, qu'une fausse vertu y sera un véritable crime, et qu'il sera condamné sans miséricorde pour ces vices subtils et pour ces passions délicates qu'il nourrit sans scrupule, parce qu'il peut les satisfaire sans honte. Cette femme mondaine, qui a déshonoré sa personne par ses crimes, et son sexe par ses scandales, qui ajoute l'impudence à son infamie, et peut-être l'irréligion à ses désordres, qui emploie tout son art à inspirer des passions, et tout son temps à concerter ses intrigues ; cette femme, dis-je, couverte d'opprobres, ne peut que pâlir à l'aspect de la mort, parce qu'elle croit entendre prononcer contre elle-même cette terrible parole qui fut adressée à la fameuse Jézabel : Précipitez-la dans les abîmes éternels, afin qu'elle y soit tourmentée avec une rigueur proportionnée à ses infâmes délices : *Præcipitate eam.* (IV *Reg.*, IX.) Cet homme puissant, cet homme dur et superbe, qui ne fait servir les emplois qu'à sa cupidité, l'élévation qu'à son orgueil, l'autorité qu'à toutes ses passions ; cet homme, dis-je, qui croit tout mépriser, tout écraser, n'envisage pas plutôt la mort, qu'il prend pour lui-même cette sentence qui fut prononcée d'en haut contre un roi pécheur : Coupez et jetez au feu éternel cet arbre funeste, qui a voulu porter sa tête orgueilleuse jusqu'au ciel, et étendre ses branches sur toute la terre : *Succidite arborem.* (*Dan.*, IV.) Enfin, cet impie a beau affecter une force d'esprit, il ne peut point se rassurer au souvenir de la mort, parce que sa philosophie n'est fondée que sur un doute extravagant et affreux, qui, lui laissant tout à craindre de la part d'un Dieu qui est, ne lui laisse rien à espérer de la part d'un Dieu qu'il dit n'être pas.

Si donc les hommes prennent tant de soin à écarter l'idée de la mort, ah ! c'est que la mort leur présente leur portrait fait au naturel, car, n'ayant pas vécu en saints, ils craignent d'être punis comme pécheurs ; et, semblables à Caïn, le premier des réprouvés, ils ne voient qu'horreur au dedans d'eux-mêmes, ils fuient devant la mort, la terreur s'empare quelquefois de tous leurs sens, comme s'ils devaient, à chaque pas, tomber sous le glaive d'une justice vengeresse, et ils ne se calment enfin qu'en prêtant l'oreille à la voix de l'amour-propre qui les flatte adroitement de l'espérance d'une longue vie, pour les endormir dans une fausse tranquillité.

Or, voilà, mes frères, ce qui doit achever de vous confondre. Car, en vain rejetez-vous l'idée de la mort, sous prétexte qu'elle est terrible, puisque si elle est terrible pour vous, ce n'est qu'à vous-mêmes que vous devez vous en prendre. Pourquoi, dit encore saint Ambroise, accusez-vous la mort d'être trop cruelle? Reprochez-vous plutôt à vous-mêmes que vous êtes trop coupables. Cette mort n'a rien de funeste par elle-même, elle conduit à la gloire, comme elle traîne au supplice. Ce qu'il y a de funeste pour l'homme, ce n'est pas proprement d'être condamné à la subir, c'est d'avoir été assez infidèle pour être obligé de la craindre. Il est vrai qu'elle décide du sort du pécheur, mais c'est le pécheur lui-même qui a rendu son sort malheureux. Si donc vous ne pouvez pas soutenir la vue de la mort, ne vous en prenez point aux horreurs de cette mort, mais à la corruption de votre cœur et aux

désordres de votre conscience; et, loin de prétendre que la qualité de pécheur soit un juste titre pour vous faire oublier celle de mortel, reconnaissez au contraire qu'il faut que vous vous souveniez que vous êtes mortels pour cesser d'être pécheurs.

Vous me direz, sans doute, mes frères, que, s'il fallait gémir et trembler toute la vie au souvenir de la mort, vous en seriez enfin accablés de tristesse, et que vous en perdriez même la raison. Mais dites plutôt que c'est manquer de raison que de ne vouloir point penser à la mort, et que ce faux raisonnement vous conduit à l'égarement le plus déplorable. Car, cette mort sera-t-elle moins à craindre pour vous, parce que vous n'oserez la prévoir? Sera-t-elle plus heureuse parce que vous risquerez qu'elle ne vous surprenne? Si vous raisonniez juste, vous diriez, au contraire, que c'est un prodigieux aveuglement que de s'endormir sur un moment décisif d'où dépend l'éternité, que plus le péril est grand, plus votre vigilance doit être exacte; et que la vie n'est pas assez longue, pour que votre préparation à la mort le soit trop.

J'avoue que, étant pécheurs, vous avez lieu de trembler. Mais faut-il que vos alarmes vous jettent dans le désespoir, et qu'elles vous renversent l'esprit? N'y a-t-il donc rien qui puisse modérer votre crainte et relever votre espérance? Ah! c'est ici que je veux vous confondre par vous-mêmes. Car, dites-moi, lorsque nous vous menaçons d'une impénitence finale, pour vous obliger de hâter votre conversion; quand nous vous disons que quelques larmes arrachées par la seule crainte d'une mort prochaine ne sauraient laver les iniquités d'une vie passée dans le crime, que nous répondez-vous alors? Hélas! vous paraissez pleins de confiance, et, loin d'ouvrir votre cœur à la crainte que nous tâchons de vous inspirer, vous vous flattez au contraire qu'à l'heure même de votre mort le Seigneur aura assez de clémence pour accepter votre repentir, et pour se payer d'une seule parole. Et pourquoi donc le même Dieu vous paraîtra-t-il moins miséricordieux dans un temps de vie et de santé, où votre pénitence étant plus libre, serait aussi plus sincère, et où les fruits de votre conversion pourraient parvenir à leur maturité? Quelle contradiction! c'est ainsi que vous vous portez jusqu'aux extrémités les plus opposées, tantôt troublés par une crainte injuste et tantôt endormis dans une confiance présomptueuse. Vous ne pouvez soutenir l'idée de la justice de Dieu, dans un temps où vous pouvez tout espérer de sa bonté, vous vous promettez tout de sa bonté, pour un temps où peut-être vous ne pourrez plus parer les coups de sa justice.

Détrompez-vous donc, mes frères, il n'est aucun de vos prétextes qui puisse rendre excusable l'oubli de la mort. La véritable raison qui vous la fait oublier, c'est que non-seulement vous êtes pécheurs, mais que vous ne voulez pas cesser de l'être. Je dis plus, les raisons mêmes que vous alléguez pour éloigner de votre esprit l'idée de la mort, sont précisément celles qui vous obligent le plus de vous en rappeler le souvenir! Car, loin que la peine que vous sentez à vous voir dépouiller des biens de ce monde vous dispense de penser à la mort, vous devez au contraire penser à la mort pour vous détacher de ces faux biens; loin, dis-je, qu'il vous soit permis de vous étourdir sur la mort, parce que vous avez lieu de craindre qu'elle ne commence votre supplice, vous devez au contraire vous la remettre sans cesse devant les yeux, afin qu'au moins la crainte vous arrête dans la voie du crime, et vous oblige de retourner à Dieu.

Oh! si vous alliez quelquefois en esprit remuer la poussière du tombeau, et vous entretenir avec les vers, à l'exemple de Job, combien de salutaires instructions n'en recevriez-vous pas? Là, vous verriez s'évanouir dans les ténèbres ce pompeux fracas, ces magnifiques vanités qui vous éblouissent. Là, vous sentiriez que la beauté de cette idole de chair qui règne dans votre cœur n'est qu'une peau colorée qui couvre un fonds de pourriture. Là, vous apprendriez à mépriser un corps de boue et de péché que vous traitez avec un ménagement si sensuel. Là, vous reconnaîtriez combien vous êtes insensés de sacrifier votre salut à une cupidité dont vous verriez passer les fruits à des inconnus, qui jouiront avec orgueil de ce que vous leur aurez acquis par bassesse, et peut-être à des ingrats qui recueilleront votre succession, sans vouloir reconnaître qu'ils vous doivent leur origine. Là, dis-je, vous verriez le grand et le petit réduits à la même humiliation, l'ambitieux déchu de sa fortune, le conquérant vaincu par la mort, le savant forcé au silence, l'impie privé de tout son bonheur; en un mot, toutes les choses de ce monde confondues dans un néant universel, et les hommes qui s'y attachent convaincus du plus grand de tous les égarements.

Or, à ces puissantes leçons vous sentiriez le danger qu'il y a à s'attacher au bonheur d'une vie fragile; vous comprendriez qu'il est de la dernière importance de prévenir le malheur dont il est suivi; vous reconnaîtriez que la véritable prudence consiste à s'arranger pour l'éternité; vous vous attacheriez à ce qui ne finit point; vous expieriez vos péchés par vos larmes, afin que Dieu ne fût point obligé de les punir par sa justice, et voyant que la mort abrége tout, nos biens et nos maux, nos peines aussi bien que nos plaisirs, vous ne seriez plus touchés des douceurs de ce monde, ni rebutés des austérités de la pénitence. Tels seraient les fruits de vie que la pensée de la mort produirait en vous. L'oubli de la mort vous rend sensibles aux attraits de ce monde, il vous cache le terme fatal où aboutissent les voies de l'iniquité et vous mène comme tout endormis jusqu'aux portes de l'enfer. Cette mort, au contraire,

méditée avec réflexion, vous obligerait de mettre une règle à vos mœurs; et parce qu'elle rendrait votre conscience plus tranquille, par une suite naturelle elle vous paraîtrait moins redoutable; que dis-je? Elle aurait même des attraits pour vous. Car si l'idée de la mort paraît affreuse à un cœur corrompu, le souvenir de la mort est au contraire bien doux, bien consolant pour un cœur chrétien, comme vous l'allez voir dans ma seconde partie.

SECOND POINT.

Je ne m'étonne pas que les païens aient regardé la mort comme un mal qui les privait de tous les biens. Comment n'auraient-ils pas eu du regret à quitter cette vie, puisqu'ils n'en reconnaissent point d'autre? Et quelle consolation auraient-ils pu trouver à ne finir leurs maux que par un anéantissement qui est lui-même un des plus grands maux; mais que les chrétiens, qui sont instruits des maximes de Jésus-Christ, ne rougissent point d'adopter, en quelque sorte, les sentiments des infidèles, c'est ce qui fait tout à la fois et notre étonnement et notre douleur.

C'est le grand caractère de notre sainte religion, de nous inspirer de l'estime et de l'amour pour la mort. La lumière de l'Evangile a réformé sur ce point les préjugés de la raison humaine. Elle nous apprend que tout le bonheur de cette vie consiste à mériter celui que la mort nous procure; l'impie croit, ou fait semblant de croire, qu'il meurt tout entier; mais le vrai chrétien ne fait que prendre son sommeil, selon le langage des Ecritures; son corps n'est pas détruit pour toujours par le trépas, mais il doit être renouvelé par la résurrection; son âme n'est pas réduite au néant, mais elle est dégagée de ses liens. La mort n'est pas un mal pour lui elle est au contraire la fin de tous les maux. Elle n'est pas la perte de la vie, mais le commencement d'une meilleure vie, et si elle est encore la punition du péché, elle est en même temps le sacrifice qui purifie le pénitent et qui consomme le juste.

Cependant ces grandes vérités de notre religion ne sont presque plus que des paradoxes pour la plupart des chrétiens. Il n'est plus cet heureux temps où tous ceux qui se glorifiaient du nom de disciples de Jésus-Christ gémissaient sur la terre comme dans un lieu d'exil, et ne soupiraient qu'après le ciel, qu'ils regardaient comme leur véritable patrie. La plupart des hommes se déclarent pour les agréments de cette vie, ceux mêmes qui ont de la religion et de la probité ne trouvent dans la mort aucun attrait qui les touche. Leur fait-on l'éloge de la mort chrétienne, ils regardent ce langage comme de belles paroles qui ne sont propres qu'à amuser les gens simples, ou qu'à consoler des malheureux. Ils prennent le mépris de la vie et le désir de la mort, ou pour les sentiments des grands saints, dont la vertu leur paraît inimitable, ou pour les vains discours d'un hypocrite, dont la sincérité leur paraît suspecte; et se pardonnant aisément la faiblesse qu'ils ont de craindre la mort, ils s'imaginent qu'ils ne laissent pas de vivre de la foi, comme les justes, quoiqu'ils souhaitent de vivre toujours dans cette chair, comme les infidèles.

Mais il faut aujourd'hui, chrétiens, ranimer votre foi et votre espérance depuis trop longtemps endormie. Et pour vous découvrir tous les avantages que la mort nous procure et tous les charmes qu'elle doit avoir pour nous, je n'ai qu'à vous dire : 1° qu'elle finit nos misères; 2° qu'elle commence notre vrai bonheur. Deux réflexions qui suffiront pour vous convaincre que vous n'êtes vraiment heureux que parce que vous êtes mortels

La mort finit nos misères : premier sujet de consolation pour nous. Car, vous le savez, mes frères, et vous vous en plaignez souvent vous-mêmes, que nos jours sont mauvais et que nous traînons une vie importune dans la langueur d'un triste bannissement. C'est un aveu, dit saint Cyprien, que nous faisons à notre naissance même. Nous déclarons toute notre misère par les larmes que nous répandons en entrant au monde; et comme nous sommes assez faibles pour la sentir avant même que d'être assez raisonnables pour la connaître, nous commençons notre vie par notre supplice, et les troubles, les disgrâces, les douleurs qui en partagent le cours, justifient assez le triste langage que nous tenons en naissant; et malgré l'envie que nous aurions de nous perpétuer sur la terre, nous sommes souvent forcés d'avouer que nous sommes ici-bas dans un état de condamnation, qu'à proprement parler l'homme le plus heureux en ce monde, c'est celui qui est le moins malheureux, et que notre situation serait bien cruelle si elle était plus durable.

Il est vrai que les croix dont Dieu se sert pour nous détacher des douceurs de cette vie sont plutôt des biens que des maux; il faut que nous les recevions avec soumission, parce qu'elles expient nos crimes, même avec amour, parce qu'elles forment en nous l'image de Jésus-Christ crucifié. Car, à Dieu ne plaise que nous hâtions dans nos désirs le moment où nous cesserons de vivre pour avancer celui où nous cesserons de souffrir. Mais il est vrai aussi, que la pensée de la mort adoucit le fiel de l'affliction, et que rien ne console tant une âme affligée que de pouvoir se dire à elle-même, comme Job, que cette vie n'est qu'un temps de travail et de pèlerinage; qu'un repos éternel succédera à des souffrances passagères, et que tôt ou tard la mort finira également les biens et les maux de ce monde : *Scio quia morti trades me ubi constituta est domus omni viventi.* (*Job*, XXX.)

Peut-être, mes frères, me dites-vous ici en secret que tous les hommes ne répandent pas la même mesure de larmes, et qu'il en est, qui, loin de gémir sous le poids

de l'affliction, ne goûtent au contraire que les agréments de la prospérité. Je pourrais vous dire que ce serait un sentiment indigne d'un chrétien que d'estimer une félicité qui aveugle, qui enivre l'homme et le fait vivre dans l'oubli de Dieu et du salut. Je pourrais encore examiner si les douceurs de ce monde sont assez pures pour n'être pas mêlées d'amertume et s'il peut y avoir une prospérité assez constante pour n'être pas sujette au changement: c'est ce qu'on aurait bien de la peine à me persuader; mais sans nous arrêter à toutes ces réflexions, il me suffira de vous faire observer qu'il n'est point de condition qui soit affranchie du péché et des suites du péché, et que nos faiblesses, nos passions, qui sont la plus grande misère de l'homme et la croix la plus sensible du chrétien, sont même plus à craindre dans le cours de la prospérité que dans celui de l'affliction.

En effet, qu'est-ce que c'est que l'homme, pour que nous l'appelions heureux en cette vie? Hélas! quelque renouvelé qu'il soit par la grâce, il retient toujours de sa première origine un poids accablant qui l'entraîne vers la terre; il lui reste un goût vif et piquant pour les objets sensibles, un levain malheureux qui aigrit et irrite les passions, un esprit de rébellion qui le révolte contre les maximes de l'Evangile, un fonds de mollesse et de sensualité qui lui rend insupportable le joug de la vertu. Comment donc souhaiterions-nous d'être éternellement pécheurs? Comment, ô mon Dieu, nous pourrions-nous fixer dans un état où nous sommes toujours exposés au malheur de vous déplaire? Certes, mes frères, à nous regarder nous-mêmes des yeux de la foi, il faut convenir, avec saint Hilaire, que la mort est plutôt une grâce qu'une punition, et que Dieu n'a pas moins exercé sa bonté que sa justice en nous condamnant à mourir, puisque notre malheur eût été éternel si cette vie n'eût été périssable : *Ne in pœnæ æternitate maneret.* Oui, dit saint Cyprien, il faut de la patience à un chrétien pour vivre, et toute son ambition consiste à vouloir mourir. Ecoutez parler un saint roi : tout élevé qu'il est au comble de la prospérité, il gémit de se voir dans la condition des vivants. *Malheur à moi*, s'écrie-t-il, *que mon pèlerinage est long parmi les habitants de Cédar! Que mon âme a été longtemps étrangère parmi les enfants du siècle!* (*Psal.* CXIX.) Ecoutez parler un grand apôtre : tout affermi qu'il est dans la perfection de la sainteté, il s'afflige de se voir sujet aux infirmités des pécheurs. *Hélas!* dit-il, *malheureux homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort*, de cette chair de péché? (*Rom.* VII.) Si donc nous vivons de l'esprit de la foi, nous ne pourrons que soupirer après notre délivrance. Nous sommes en ce monde dans une servitude plus dure que celle de l'Egypte, et il n'est aucun de nous qui du fond de sa misère ne doive s'écrier : Malheureux homme que je suis, quand serai-je dépouillé de cette chair corruptible qui est la prison de mon âme et la source de tous mes crimes? Quand sortirai-je de ce monde, où si le pécheur peut devenir juste, le juste aussi peut devenir pécheur; où l'on a pour la vertu le mépris qui est dû au vice et où l'on rend au vice l'honneur qui n'est dû qu'à la vertu? Oui, encore un coup, mes frères, si vous avez un reste de foi, il faut que vous goûtiez des sentiments si justes, ou si ces sentiments vous paraissent étrangers, il faut que l'amour du siècle ait bien affaibli en vous l'esprit de la foi.

Mais combien ces sentiments ne deviendront-ils pas plus vifs, combien le souvenir de la mort ne nous sera-t-il pas plus doux, si nous considérons encore que, en même temps qu'elle nous délivre du danger de perdre notre innocence, elle nous met en possession de notre vrai bonheur? Second motif de consolation.

Quant on considère quelle est en ce monde la situation des justes, on comprend bien que ce n'est point ici-bas qu'ils attendent de recevoir le prix de leur justice. Le temps de cette vie est, pour ainsi dire, le siècle des impies, et l'heure de la puissance des ténèbres. Les saints ne sauraient prendre part aux prospérités de ce monde, soit parce qu'ils n'auraient garde d'y vouloir parvenir par le crime, soit parce qu'ils ne sauraient en jouir avec attachement. Nous voyons même par une trop ancienne expérience qu'ils sont les plus exposés à la malice du monde, parce que le monde ne saurait souffrir qu'on le trouble par un juste zèle, ou qu'on le condamne par un bon exemple.

Quelle consolation leur reste-t-il donc, si ce n'est de jeter les yeux sur la mort, et de se rendre présent cet heureux jour où l'iniquité sera confondue, et leur fidélité récompensée? Voilà ce qui les comble de paix et de joie, au milieu des tentations de cette vie. *J'ai vu*, dit le Prophète, *j'ai vu l'impie élevé comme les cèdres du Liban.* (*Psal.* XXXVI.) Mais est-il tenté par cette prospérité apparente? Non, mes frères, il trouve au contraire cet impie vraiment malheureux de se borner à une félicité si courte dans sa durée, et si funeste par ses suites. *Je n'ai fait que passer*, ajoute-t-il, *et il n'était plus.* Il ne sépare presque pas le moment de sa chute de celui de son élévation; je n'ai fait que passer : *transivi* (*Ibid.*) ; car dit saint Jérôme, la vie même la plus longue n'est qu'un instant, si on la compare avec une éternité. Il n'envie donc pas ce que cet impie a été, mais il ne connaît qu'il n'est plus en ce monde, et qu'il ne peut être que malheureux, et éternellement malheureux en l'autre : *transivi, et ecce non erat.* (*Ibid.*) Pour lui, il prend le parti de l'innocence et de l'équité; il se croit heureux pourvu qu'il soit juste. Et pourquoi? parce que, dit-il, l'homme pacifique survit à lui-même, parce qu'il renaît de ses cendres avec un éclat immortel, parce qu'il a des restes précieux qui le sauveront

tout entier; parce que son affliction sera aussi passagère que la félicité des impies, et sa gloire aussi durable que leur humiliation : *Quoniam sunt reliquiæ homini pacifico.* (*Psal.* XXXVI.)

C'est ainsi que se consolait un juste de l'ancienne loi, dans un temps d'ombres et de figures; dans un temps où, selon l'excellente réflexion de saint Bernard, le tombeau avait encore des horreurs pour les saints, parce qu'on n'avait pas encore vu le salut du Seigneur; dans un temps où leur foi avait pour objet des mystères qui étaient encore cachés, comme ils l'avaient été aux siècles précédents; dans un temps où leur espérance n'était fondée que sur des promesses qui ne devaient s'accomplir que dans des siècles reculés; dans un temps où leurs âmes innocentes allaient habiter de sacrées ténèbres qui ne devaient être dissipées qu'à la venue de Jésus-Christ; enfin dans un temps où la mort les laissait encore soupirer après ce Sauveur futur, qui devait consacrer la mort des hommes par la sienne, et les faire entrer avec lui dans les tabernacles éternels.

Or, mes frères, si la mort eut des attraits pour les justes de l'ancienne alliance, combien plus n'en doit-elle pas avoir pour les justes de la nouvelle, puisque ceux-ci ont vu et entendu ce que les autres ont seulement cru et espéré; puisque ceux-ci meurent après Jésus-Christ, qui a été le vainqueur de la mort même; puisque cette mort leur ouvre la porte de la cité sainte où ils jouiront éternellement de la récompense de leur vertu? Oui, la mort a pour les enfants de l'Evangile des priviléges qu'elle n'avait pas pour les enfants de la Synagogue. La foi et l'espérance distinguaient la mort des Israélites de celle des païens; mais la possession de la vie éternelle distingue la mort des chrétiens, non-seulement de celle des païens, mais encore de celle des Israélites. Les Israélites craignaient la mort, comme la punition du premier Adam, mais les chrétiens aiment cette mort, parce qu'elle les fait participer au sacrifice et au triomphe du second Adam. Les Israélites souhaitaient de vivre, parce qu'ils en auraient plus tôt vu leur Sauveur, mais les chrétiens souhaitent de mourir, parce qu'ils en seront plus tôt unis à ce même Sauveur : *Cupio dissolvi et esse cum Christo* (*Philip.*, I), disait l'Apôtre.

Et en effet, mes frères, quelle consolation la pensée de la mort ne doit-elle pas donner à un chrétien qui croit fermement que ce sera après cette mort que sa foi sera consommée par la vue d'un Dieu, son espérance accomplie par la possession d'un Dieu, sa charité perfectionnée par son union avec un Dieu, et sa fidélité récompensée par une gloire et par une félicité qui est la même que celle d'un Dieu? Encore un coup, quelle consolation pour vous, âmes chrétiennes, qui gémissez dans cette vallée de larmes, qui servez Dieu dans la simplicité de votre cœur, et qui n'avez d'autre témoignage que celui de votre conscience! Jetez donc les yeux sur la mort, si vous voulez véritablement goûter la paix et la joie. Que l'impie frémisse à l'abord du tombeau, puisque son espérance meurt avec lui. Mais pour vous, embrassez la mort comme l'objet de vos désirs, puisqu'après cette vie vous serez plutôt revêtus de la splendeur des saints qu'absorbés dans les ombres du sépulcre. C'est vous qui, comme Job, pouvez dire aux vers, vous êtes mon père. Car la pourriture du tombeau est une semence d'immortalité pour ce corps que vous affligez par le jeûne et par la mortification. Il est vrai que vos ossements y seront humiliés par la puissance du Créateur, mais il est vrai aussi qu'ils s'y réjouiront en même temps en notre Rédempteur par l'attente de la résurrection, tandis que vos âmes, dépouillées d'un dangereux fardeau, s'envoleront dans le séjour de la paix, dans le sein de Dieu même, où elles n'auront plus ni la malice des hommes à éprouver, ni leur propre faiblesse à craindre : ***Exsultabunt Domino ossa humiliata.*** (***Psal.*** **L.**) Cette vie n'est pas moins pour le pécheur impénitent que pour vous le chemin qui conduit à la mort, mais la mort n'est que pour vous seul le retour à la vie, et à la véritable vie, qui est la vie immortelle.

O Mort! je ne t'appellerai donc plus cruelle, puisque tu ne saurais être cruelle à un chrétien qui méprise les biens que tu lui ravis et qui ne désire que les biens que tu lui procures, puisque les saints t'ont souhaitée avec ardeur et embrassée avec joie. Non, dit saint Bernard, les jours de cette vie ne peuvent être que l'objet de la malédiction des justes, qui vivent de la foi. Ce sont eux qui, dans l'ennui de leur exil, et dans le désir de leur délivrance, s'écrient du fond de leur cœur : Qu'il périsse ce jour qui est obscurci par les ténèbres du péché; ce jour qui est troublé par le tumulte du siècle; ce jour, qui ne reçoit qu'à travers des nuages la lumière de la justice; ce jour où nous sommes assez malheureux pour ne pas faire le bien que nous voulons, et pour faire le mal que nous ne voulons pas : ***Pereat dies, maledicta dies in qua natus sum.*** (***Job***, **III.**) Mais qu'il luise à nos yeux ce jour heureux qui doit consommer l'ouvrage de notre sanctification, ce jour éclatant qui dissipera les ombres de la terre, ce jour éternel qui ne souffre point d'éclipse, ce jour glorieux où Dieu ne nous donnera pas une récompense moindre que lui-même.

Ces sentiments, mes frères, ne doivent pas vous étonner, car les saints ne peuvent que maudire un jour qui les rendit pécheurs, et par conséquent ils ne peuvent que désirer un jour qui doit les rendre éternellement justes et heureux. Il faut plutôt s'étonner que la plupart des chrétiens soient assez aveugles pour aimer leur misère, et que l'attachement qu'ils ont pour la vie les porte à renoncer à la véritable vie. Car, comment pouvez-vous ignorer que ce serait une disposition criminelle devant Dieu de vouloir demeurer éternellement sur la terre? Comment, dis-je, vous flattez-vous d'être chré-

tiens, si vous ne désirez, si vous ne recherchez le royaume céleste? Et comment parviendrez-vous au royaume céleste, si ce n'est par le passage de la mort?

Reconnaissez donc ici, mes frères, quelle est votre erreur, votre injustice de ne vous dépeindre la mort que sous les plus affreuses couleurs. Puissiez-vous dorénavant méditer sans cesse, comme le Prophète, les années éternelles des siècles à venir, et en faire l'objet de votre foi et de votre consolation! Puissiez-vous avoir sans cesse présente à votre esprit cette grande parole de saint Ambroise, qu'on ne meurt véritablement que quand on ne vit que pour le péché : *Nemo gravius moritur quam qui peccato vivit!* N'enviez point un bonheur que la mort peut ravir en un moment au pécheur, mais désirez celui qu'elle assure pour toujours au juste. Il est vrai qu'une nature infectée par le péché ne peut être que très-sensible à sa punition, mais une nature réparée par la grâce ne doit pas moins l'être à son renouvellement. Il est vrai encore qu'une chair infirme répugne à sa destruction, mais l'esprit animé de la foi et de l'espérance doit relever notre faiblesse. Il est vrai enfin, que nous sommes trop pécheurs pour ne pas craindre la mort, mais nous devons, et par conséquent nous pouvons travailler à devenir assez saints pour la désirer.

Ainsi, mes frères, je le veux, craignez la mort, mais au moins rendez votre crainte toute chrétienne et salutaire; mais ne séparez jamais ce que la mort a de terrible d'avec ce qu'elle a de consolant. Que la crainte vous fasse éviter le péché, qui vous attirerait les maux dont la mort vous menace, mais que l'espérance et la charité vous portent en même temps à la pratique des vertus, qui nous méritent le bonheur dont la mort est suivie. Votre crainte même ne sera pas sans consolation : car si en craignant la mort, vous vous préservez du péché, ne sera-ce pas un sujet de consolation pour vous que de cesser d'être pécheurs? Enfin, mes frères, occupez-vous de la mort, selon l'esprit de l'Eglise. Souvenez-vous, ô enfants d'Adam! que votre corps n'est que poussière et que cendre, et apprenez à mépriser les biens périssables; mais souvenez-vous, ô enfants de Jésus-Christ! que votre âme a le privilége de l'immortalité, et goûtez dès à présent les biens éternels qui vous sont préparés et que je vous souhaite. *Au nom du Père*, etc.

## SERMON II.

### SUR L'AMOUR DES ENNEMIS.

Ego autem dico vobis : diligite inimicos vestros. (*Matth.*, V.)

*Pour moi je vous dis : aimez vos ennemis.*

Rien n'est plus injuste, mais rien n'est plus ordinaire, parmi les gens du siècle, que leur affectation à se plaindre de la perfection de l'Evangile. Comme ils ne cherchent qu'à se justifier à eux-mêmes leur peu de courage, au lieu de reconnaître de bonne foi que leurs inclinations sont trop corrompus, ils osent dire que les commandements de Dieu sont trop élevés, et, selon eux, s'ils ne sont pas saints, c'est qu'il leur est trop difficile de l'être. Pourquoi, disent-ils, la loi est-elle si parfaite; ou pourquoi l'homme est-il si fragile? Que n'avons-nous moins de penchant pour le mal, ou moins d'obligation à faire le bien? Illusion grossière, dit saint Jérôme. Un Dieu plein de sagesse et de bonté nous commande de grandes choses, mais il ne nous commande rien d'impossible; ses préceptes ne sont point trop pesants pour nous, ils sont seulement dignes de lui : sa loi est aussi douce à ceux qui l'observent qu'elle paraît dure à ceux qui ne l'observent pas.

Mais c'est principalement sur l'amour des ennemis qu'ils éclatent en murmures et qu'ils se rendent fertiles en prétextes. A les entendre il en coûte trop à notre cœur d'étouffer une sensibilité naturelle, de se donner un fonds de douceur et de charité pour ceux qui n'ont à notre égard qu'un fonds de malice; et de vaincre tout à la fois et la peine qu'on a à souffrir, et le plaisir que l'on trouve à se venger. Que dis-je? Cette erreur cruelle, qui les rend inflexibles sur les injures, n'est pas seulement fondée sur la répugnance d'un cœur aigri, elle semble encore être autorisée par les idées d'une aveugle raison qui se fait de fausses règles d'honneur, de bienséance, de justice. On fait valoir les maximes du monde qui attachent un caractère d'infamie au pardon d'une offense. On oppose même les sentiments de l'équité naturelle, qui semble se déclarer pour l'offensé; et quoiqu'il n'y ait pas de loi plus précise dans l'Evangile que celle qui nous oblige d'aimer nos ennemis, il n'en est pourtant aucune qui soit, non-seulement plus généralement violée, mais encore plus ouvertement combattue.

O mon Dieu! où en sommes-nous réduits? Faut-il que nous soyons obligés de justifier votre loi à des chrétiens qui en devraient faire leurs plus chères délices? Ah! mes frères, qu'il est triste pour nous d'être toujours dans la nécessité de vous confondre! Que n'est-il encore cet heureux temps où la ferveur des fidèles ne permettait aux ministres de Jésus-Christ que des paroles de consolation! Mais puisque les hommes ont l'audace de se révolter contre la loi d'un Dieu qui leur ordonne d'aimer leurs ennemis, tâchons de combattre cet esprit de haine et de vengeance dont ils sont animés : car c'est là le grand péché du monde, péché d'autant plus scandaleux et affligeant pour la religion qu'on ne rougit pas de le regarder comme honorable; péché d'autant plus dangereux et funeste pour les gens du siècle, qu'ils ne craignent pas d'y persévérer jusqu'à la mort; et, par conséquent, péché contre lequel nous ne saurions nous élever ni trop souvent, ni avec trop de force. Or, pour combattre les vindicatifs avec succès, je n'aurai qu'à les représenter eux-mêmes à eux-mêmes, parce que leur caractère est si détestable, qu'il le sera à leurs propres yeux. Je vous

ferai donc voir : 1° quelle est la mauvaise disposition d'un cœur à qui cette loi paraît dure; 2° quel est l'aveuglement d'une raison à qui cette loi paraît injuste. En deux mots, la vengeance ne peut paraître douce qu'à un mauvais cœur, elle ne peut paraître juste qu'à une raison tout à fait aveugle.

Donnons à ces deux réflexions l'étendue qu'elles méritent; mais enfin qu'elles produisent le fruit que nous souhaitons, implorons le secours de l'Esprit Saint, par l'entremise de Marie : *Ave Maria*, etc.

PREMIER POINT.

Aimer ses amis, c'est une charité purement humaine, dit saint Augustin : *charitas humana ;* c'est une loi écrite dans le cœur de tous les hommes ; c'est la vertu des païens et des publicains. Mais aimer ses ennemis, c'est une charité toute divine, c'est le grand effort de la générosité chrétienne ; c'est sacrifier tous les intérêts de l'amour-propre, qui se sent lésé par les injures, et ne se croit dédommagé que par la vengeance.

Ne pensez-donc pas, mes frères, que pour adoucir la rigueur de la loi, je veuille diminuer le mérite de la vertu. Je reconnais d'abord que l'amour des ennemis est tout opposé aux inclinations de la nature, et que ce précepte seul suffirait pour marquer dans Jésus-Christ l'empire d'un Dieu sur les cœurs, et pour prouver la perfection de l'Evangile. Mais je prétends en même temps que cet amour, tout parfait, tout héroïque qu'il est, n'est opposé qu'aux inclinations d'une nature corrompue ; et que la résistance de votre cœur sert bien moins à vous rendre innocents qu'à vous montrer plus coupables. Pourquoi ? c'est que cette résistance marque : 1° que vous êtes ouvertement révoltés contre l'autorité de votre Dieu : 2° que vous êtes pleins d'ingratitude envers un Rédempteur : 3° que vous avez perdu presque tous les sentiments du christianisme. Voilà, vindicatifs, ce qui va vous découvrir la véritable disposition de votre cœur.

Je dis que ce fonds de haine que vous conservez contre vos ennemis marque un véritable mépris de l'autorité de Dieu : et pour vous en convaincre, je n'ai qu'à vous faire observer ici que c'est lui-même qui a prononcé la loi, et qu'il l'a prononcée dans les termes les plus exprès. C'est moi, dit-il, qui vous parle, moi, qui suis le maître souverain du ciel et de la terre : *Ego autem dico vobis.* Et comment nous parle-t-il ? Les pharisiens imposteurs avaient osé corrompre la loi ancienne, qui ne donna jamais à l'homme la licence de haïr son ennemi ; faux interprètes des intentions d'un Dieu, ils resserraient la charité, ils autorisaient la vengeance, et par leurs fausses maximes ils réglaient l'usage de leur temps. Mais pour réparer l'injure qu'ils avaient faite à la loi, Jésus-Christ vient nous dire sans ambiguïté : *Aimez vos ennemis :* faites du bien à ceux qui vous haïssent : priez pour ceux qui vous persécutent : *diligite inimicos vestros.*

Or, je vous demande : ce Dieu si grand, si souverain, si puissant, n'a-t-il pas une pleine autorité sur des hommes qu'il a tirés du néant ? N'est-il pas en droit de disposer d'un cœur qu'il nous a donné ? Quoi, toutes les créatures plient sous ses volontés ; n'y aura-t-il donc que l'homme qui prétende se dérober à son empire ? Et tandis qu'il ne craint ni la gêne, ni la violence, ni la servitude pour s'assujettir aux bienséances du monde, osera-t-il murmurer contre la rigueur des lois d'un Dieu? Quelle injustice !

Telle est pourtant, vindicatifs, la disposition de votre cœur à l'égard d'un Dieu. Car, n'est-ce pas lui résister en face, n'est-ce pas mépriser ouvertement sa loi, ses menaces et ses promesses, que de refuser à vos ennemis cette charité qu'il vous a si expressément commandée ? N'est-ce pas vouloir usurper sur lui le droit de la vengeance, ce droit sacré qu'il s'est réservé, et dont il est si jaloux ? N'est-ce pas blâmer sa sagesse que de prétendre qu'il exige de vous l'impossible ? N'est-ce pas accuser sa bonté, que de vous plaindre qu'il vous fasse trop de violence. Voilà quel est le langage de votre cœur plein d'amertume pour votre prochain. Vous dites en termes clairs que vous ne voulez point obéir à Dieu, et par là, plus cruels envers vous-mêmes qu'envers vos ennemis, non-seulement vous vous ôtez la consolation de pouvoir dire que vous aimez votre Dieu, mais vous obligez votre propre conscience à vous reprocher que vous ne l'aimez pas.

En vain donc nous faites-vous valoir vos griefs, lorsqu'en ministres de paix nous voulons vous porter à une réconciliation, j'ose dire que vous vous trahissez vous-mêmes. J'avoue qu'on ne peut-être plus éloquents que vous l'êtes à représenter la malice, l'ingratitude, l'injustice de ceux qui vous ont offensés : les expressions les plus vives coulent rapidement de vos lèvres, personne n'entend mieux que vous l'art de dépeindre un ennemi sous des couleurs qui puissent le rendre un objet digne de mépris ou de colère. Mais que gagnez-vous par là ? Que prétendez-vous ? Que nous vous plaignions ? Hélas ! il est vrai, nous vous plaignons beaucoup. Mais pourquoi ? Est-ce parce que vous avez souffert l'injure ? Ah ! c'est plutôt parce que vous ne voulez point la pardonner. Car nous voyons avec douleur que votre ennemi ne réussit que trop à vous rendre malheureux, puisqu'il vous rend coupables ; et si nous condamnons en lui l'injustice, nous ne pouvons néanmoins excuser en vous la vengeance. Nous déplorons, au contraire, l'aveuglement où vous êtes de vous faire un grand crime auprès de Dieu par votre animosité, tandis que vous pourriez vous faire un grand mérite par la douceur, et tout ce que nous pouvons penser sur votre sujet, c'est que vous n'êtes si inflexibles envers vos ennemis que parce que vous êtes vous-mêmes les ennemis de Dieu.

Je sais bien que ce péché n'est pas le seul qui attaque la majesté de Dieu, il n'en est aucun qui ne nous rende rebelles à ses lois, et dignes de son courroux, mais je soutiens qu'il n'en est aucun qui attente plus ouvertement à son autorité que celui de la vengeance. Pourquoi? parce qu'il est plus directement opposé au commandement de la charité, commandement si noble et si essentiel que Jésus-Christ en a fait son propre commandement : *mandatum meum ;* parce que loin de rougir d'en être coupables, vous rougiriez plutôt de ne l'être pas ; parce que ce n'est point par fragilité qu'il vous échappe, mais qu'au contraire c'est avec dessein que vous y persévérez. Pour les autres crimes, vous vous contentez tout au plus de vous les dissimuler à vous-mêmes, ou de les excuser auprès des autres, mais pour celui-ci vous en prenez hardiment la défense, vous vous en faites une règle de justice, un point d'honneur, une maxime de votre condition. Pour les autres crimes, c'est votre faiblesse qui tombe, c'est l'occasion qui vous surprend: mais pour celui-ci, il remplit tout votre cœur, il se fixe dans votre âme, il vous occupe jusque dans vos fonctions, il vous agite jusque dans votre repos, il vous suit jusque dans nos temples, et, pour ainsi dire, il vous rend tout péché. Pour les autres crimes, il est des moments où vous en détestez l'infâmie et où vous en reconnaissez le danger. Il vient un temps qui en arrête le cours, et qui vous dispose au repentir, mais pour celui-ci nul moment d'interruption, nul projet de changement ; c'est le crime de toute la vie, il ne finit qu'avec vous-mêmes : que dis-je? Vous le perpétuez même en la personne de vos descendants, et ce sera avec justice que l'on vous imputera après votre mort les funestes suites que pourront avoir les sentiments de vengeance que vous leur inspirez pendant votre vie. Il est donc vrai que ce crime porte un caractère singulier de rébellion envers Dieu, puisque vous êtes révoltés contre sa loi par réflexion, par habitude, par état.

Oh ! que votre disposition paraît déjà affreuse ! Et en effet, combien n'êtes-vous pas corrompu ! Combien n'êtes vous pas injuste! Combien n'êtes-vous pas détestable, vile créature, vous qui prétendez faire valoir vos droits contre ceux d'un Dieu, vous qui ne craignez pas de mettre le monde au-dessus d'un Dieu même. Mais combien plus n'aurez-vous pas horreur de vous-mêmes, si vous considérez encore quelle est votre ingratitude envers votre Rédempteur.

Ici, remarquez d'abord que par votre rupture avec vos frères vous traversez les desseins de Jésus-Christ, que vous lui ravissez ses succès, que vous vous opposez ouvertement à sa gloire. Car, pourquoi se livra-t-il à la douleur et à la mort? si ce n'est pour établir le règne de la charité parmi les hommes. Toutes ses vues furent des vues de paix, et son grand souhait fut toujours que ses disciples fussent unis comme les citoyens d'un même royaume, comme les héritiers d'un même père, comme des frères engendrés d'un même sang et du sang d'un Dieu, comme les membres d'un même corps, en un mot, qu'ils n'eussent qu'un cœur et qu'une âme.

Mais vous, implacables vindicatifs, vous renversez tous ces beaux projets, vous déchirez son corps mystique par vos dissensions, vous allumez la discorde dans sa famille par vos haines, vous portez le trouble dans son empire par vos vengeances, vous défigurez la face de son Eglise par vos divisions, vous êtes le scandale de tous les vrais fidèles par vos inimitiés, et après que ce divin médiateur a si heureusement réussi à réconcilier les hommes avec Dieu, il semble que vous lui ôtiez le pouvoir de réconcilier les hommes avec les hommes mêmes. Ah ! dites, tant qu'il vous plaira, que sa loi vous paraît trop rigoureuse, et que vous ne pouvez point changer votre cœur, ni vaincre la nature. Pour moi, je dis, et je le dis hardiment, que si cette loi vous paraît trop dure c'est parce que votre fonds est trop mauvais; c'est parce que vous n'avez ni zèle pour sa gloire, ni reconnaissance pour ses bienfaits; c'est parce que vous êtes dans son Eglise comme des membres inanimés qui ne sentez point les douleurs que vous causez à son corps mystique; enfin, c'est parce que vous vous donnez la mort à vous-mêmes par les blessures que vous voulez faire aux autres.

Mais pour vous découvrir tout le fond de votre mauvais cœur, je pousse mes réflexions plus loin. Vous savez que le péché en général est une extrême ingratitude envers notre divin Rédempteur. Violer les lois de Jésus-Christ, c'est affliger son amour, c'est abuser de sa patience, c'est renouveler ses douleurs, c'est rouvrir ses plaies, c'est profaner son sang, c'est se plaire dans sa mort. Tout pécheur est un perfide plein de rage, qui porte une main meurtrière sur un Dieu de miséricorde qui s'est sacrifié pour nos péchés, et quelque affreux que soit un tel caractère, il ne saurait néanmoins, pécheur qui m'écoutez, vous faire mesurer au juste votre ingratitude, parce qu'elle est infinie. Puisse-t-il seulement vous la faire sentir, puisqu'elle est si horrible !

Mais, l'esprit de haine et de vengeance blesse bien plus particulièrement la charité que Jésus-Christ a eue pour nous. Pourquoi ? c'est que nous étions précisément à l'égard de Jésus-Christ ce que nos ennemis sont pour nous. Car, si on nous fait des outrages, il en a aussi reçu de notre part ; si on nous attaque par la médisance, nous l'avons noirci par la calomnie ; si on nous dépouille de nos biens, nous l'avons réduit à une extrême misère; si on flétrit notre honneur, nous l'avons couvert d'opprobres; si on en veut même à notre vie, nous lui avons enfin donné la mort. Tout est ici dans la proportion et dans l'égalité. Que dis-je ? Peut-il y avoir de l'égalité entre ce que les hommes peuvent faire contre les hommes et ce que les hommes ont fait contre un Dieu ?

Pardonnez, ô mon Sauveur! l'imprudence de mes paroles. Si j'ose faire un parallèle si imparfait, ce n'est pas pour diminuer l'excès de votre charité, c'est seulement pour faire comprendre aux vindicatifs quel est l'excès de leur ingratitude. Et en effet, chrétien, qui que vous soyez, oserez-vous mesurer votre dignité avec celle d'un Dieu? Oserez-vous comparer les offenses qu'on vous a faites avec celles qu'il vous pardonne? Mais, si vous sentez la différence qu'il y a entre de faibles mortels et un Dieu infini; si vous ne pouvez vous cacher à vous-même qu'il a exercé le premier envers vous la charité qu'il vous ordonne d'avoir pour vos ennemis, n'est-ce pas violer les lois les plus sacrées de la reconnaissance, n'est-ce pas étouffer tous les sentiments d'un bon cœur que de n'avoir aucun retour pour lui et de refuser aux autres la clémence qu'il a eue pour vous-même?

Mais encore qu'exige-t-il? Que votre générosité ne cède point à la sienne? qu'il vous en coûte aussi cher qu'à lui pour pardonner? Ah! non, puisqu'il n'appartient qu'à lui seul de porter son amour et sa miséricorde jusqu'à l'infini. Hélas! il exige seulement que vous aimiez sincèrement vos ennemis, que vous effaciez de votre souvenir les injures qu'ils vous ont faites, que vous soyez disposé à leur rendre vos bons offices, que vous les compreniez dans vos prières, que vous respectiez sa propre personne dans la leur, que vous les regardiez comme des créatures qu'il a formées à son image, comme des chrétiens qu'il a produits par son sang, comme des frères qu'il vous a unis par la foi, ou si vous voulez, comme des âmes égarées qui sont dignes de votre compassion, et que vous pouvez lui regagner par votre douceur, comme des pécheurs qui peut-être répareront un jour par leurs larmes le péché qu'ils ont commis contre lui, et par leur soumission le péché qu'ils ont commis envers vous. Est-ce donc trop que vous imitiez, selon vos forces, cette charité qu'il a eue pour vous sans mesure? et pouvez-vous lui opposer les raisons que vous prétendez avoir pour vous venger, tandis qu'il n'écoute point celles qu'il aurait pour vous perdre?

Mais que dis-je? Hélas! votre ingratitude me paraît toujours plus monstrueuse, parce que je ne puis m'empêcher de remarquer encore que ce fut sur l'arbre même de la croix, et au milieu des ombres de la mort, que Jésus-Christ nous donna à nous-mêmes l'exemple et le témoignage de la plus grande de toutes les miséricordes. Oui, ce fut alors qu'il pria pour ses ennemis qui avaient répandu son sang, et en priant pour eux, il pria proprement pour nous. Car, hélas! mes frères, c'est par nos propres mains qu'il a été crucifié, les Juifs ne furent que l'instrument de notre malice; mais tandis que nous consommions notre malice sur lui, il voulut consommer sa charité envers nous en priant son Père de pardonner à notre aveuglement un si sacrilége attentat : *Nesciunt quid faciunt.* (*Luc.*, XXIII.) Comment donc, un Dieu expirant d'amour pour vous n'attendrira-t-il pas votre cœur, comment, dis-je, pouvez-vous résister à la voix de tout son sang qui ne peut crier pour vous auprès de son Père, sans crier en même temps pour vos frères auprès de vous-mêmes?

Ah! vindicatifs, que répondrez-vous ici, pour vous laver du crime d'ingratitude, ce crime qui fut toujours si noir parmi les hommes? Nous opposerez-vous le point d'honneur, les maximes du monde? Quoi! votre honneur consistera-t-il dans la perfidie la plus sacrilége! Quoi! le monde justifiera-t-il l'ingratitude la plus affreuse? Quelle idée! Hélas! vous méprisez la patience du juste qui souffre sans émotion, qui pardonne avec amour, qui ne se venge que par le bien; mais apprenez qu'il a une force que vous n'avez point, qui est celle de se surmonter lui-même, et que, loin qu'il perde sa gloire par sa douceur, vous vous couvrez au contraire d'infamie par votre esprit de haine. Car, il faut ici révéler votre opprobre à la face du public, et puisque vous prétendez soutenir votre honneur aux dépens de celui d'un Dieu, nous vengerons l'honneur de ce Dieu aux dépens du vôtre. Oui, vindicatifs, vous n'êtes qu'un mauvais cœur dont la plus noire ingratitude fait le vrai caractère. En vain le monde donne-t-il des noms brillants à votre vengeance, pour nous, nous n'en trouvons pas d'assez affreux pour exprimer votre méchanceté, et tout ce que nous pouvons dire, c'est que vous n'êtes à nos yeux qu'un pécheur détestable, qui trahissez tous les sentiments de la foi, de la raison, de la nature même, non-seulement assez dure, pour résister à toute la tendresse d'un Sauveur, mais assez barbare pour être insatiable de son sang, digne de toute notre horreur par votre perfidie, et de toutes nos alarmes par votre aveuglement.

Après cela, il ne serait pas nécessaire de vous dire, en troisième et dernier lieu, que les sentiments du christianisme sont presque tous effacés dans votre cœur. Mais pour finir votre portrait, souffrez que je vous fasse voir d'un coup d'œil qu'en vous le chrétien n'est presque qu'un fantôme. Car, vous êtes enflés d'une vaine estime de vous-mêmes, et possédé du désir de celle des autres, ne pouvant rien souffrir qui vous humilie: donc vous êtes sans humilité. Votre cœur est toujours agité par la passion, votre esprit tout appliqué à la vengeance, et le feu qui vous enflamme et vous dévore au dedans toujours prêt à éclater au dehors: donc en vous, nul amour pour la paix, et non-seulement vous ne l'avez point avec les autres, mais vous ne sauriez l'avoir avec vous-même. Vous ne suivez que les mouvements de l'amour-propre, vous sacrifiez tout à vos intérêts, ne voulant rien souffrir pour Dieu, et voulant faire tout souffrir aux autres : donc il n'y a en vous ni détachement, ni mortification. Vous n'êtes qu'aigreur, que malice, que colère; n'ayant de l'indulgence

que pour vos propres défauts, exigeant toute sorte de ménagement pour vous, et n'en ayant pour personne, inflexibles dans votre ressentiment, implacables dans votre courroux, barbares, et presque féroces dans votre vengeance : donc en vous, nulle justice, nulle charité, et si nous exceptons une foi morte, nous ne trouverons en vous nulle vertu, nul trait qui vous donne la figure d'un chrétien.

Que vous êtes donc à plaindre, vindicatifs ! Que votre état est triste, et que vous avez mauvaise grâce à nous opposer la répugnance de votre cœur à pardonner une offense, puisque votre cœur se met dans la disposition la plus affreuse, lorsqu'il ne la pardonne pas !

J'avoue que le cœur se sent naturellement blessé par une injure, et que ce n'est que pour une haute vertu que l'humiliation peut avoir des attraits. Mais si vous n'avez pas assez de perfection pour aimer une injure, ne devez-vous pas avoir au moins assez de christianisme pour aimer celui qui vous l'a faite. Ah ! si vous avez un reste de foi, pouvez-vous détester vos ennemis? Eh ! que ne vous détestez-vous plutôt vous-mêmes. Car, pouvez-vous souffrir en vous un cœur si injuste envers votre Dieu, un cœur si dénaturé pour votre Sauveur, un cœur si éloigné de la sainteté de votre profession? Que direz-vous encore? Que cette loi vous paraît combattre l'équité naturelle, qui semble réclamer pour vous? c'est là en effet votre dernière ressource, mais je vais bientôt vous l'ôter, en vous faisant voir quel est l'aveuglement d'une raison, à qui cette loi paraît injuste : c'est le sujet de ma dernière partie.

### SECOND POINT.

Il n'est pas de pécheur plus difficile à guérir que celui qu'il faut encore détromper. Quand le jugement de sa raison condamne la disposition de son cœur, nous avons la moitié de lui-même contre lui-même ; et s'il a la faiblesse d'excuser son crime, nous pouvons espérer qu'ayant assez de bonne foi pour le reconnaître il n'aura pas assez d'obstination pour y persévérer.

Mais lorsque ses préjugés s'accordent avec ses inclinations, il se révolte tout entier. S'il approuve ses déréglements, parce qu'il les aime, il semble aussi qu'il ne les aime que parce qu'il les approuve, et, pour le corriger de son péché, il faut le faire convenir de son erreur.

Telle est la malheureuse disposition de la plupart des hommes, au sujet de la vengeance. Comme il y a de l'injustice à faire une injure, ils s'imaginent qu'il y en aurait aussi à ne pouvoir s'en venger ; et les obliger de pardonner, c'est presque les offenser. Cette loi, disent-ils, est opposée à notre sûreté, à notre honneur et à nos droits, et, sur ce faux principe, ils croient pouvoir mépriser cette loi, ou au moins être dispensés d'y obéir. Mais pour les détromper, je dis, au contraire que c'est précisément en voulant se venger qu'ils agissent, 1° contre leur propre repos, 2° contre leur véritable gloire, 3° contre leur plus grand intérêt ; et qu'ainsi c'est par un étrange aveuglement qu'ils se font de la vengeance le plus juste de leurs priviléges.

Je dis 1° contre leur propre repos. Car, si chacun avait le droit de se venger de ses propres mains, pourrait-on goûter les douceurs de la paix dans le commerce du monde ? N'y verrait-on pas plutôt la confusion la plus affreuse, les scènes les plus tragiques ? Hélas faudra-t-il vous rappeler ce temps sombre et funeste où l'esprit de vengeance autorise la fureur des duels ! Quelle fut alors la face de la patrie ! On voyait le sang des citoyens répandu par la main des citoyens mêmes. Le royaume était plus désolé par les querelles domestiques que par les guerres étrangères. Les hommes avaient étouffé dans leurs cœurs les sentiments de la justice et de l'humanité. La vengeance était un monstre dont on ne pouvait assouvir la cruauté. Elle se perpétuait de génération en génération, elle faisait comme la portion d'un héritage, comme la charge d'une succession, elle faisait passer le fer de la main des pères dans celle des enfants ; et les plus illustres familles pouvaient presque compter dans leur histoire le nombre des duels et des meurtres par celui de leurs ancêtres. En un mot la vengeance causait une si grande désolation dans la société civile, qu'il a fallu enfin que nos rois en aient arrêté la fureur par la sagesse et la sévérité de leurs édits.

Pourrez-vous donc, vindicatifs, vous déguiser l'horreur de vos maximes? Ne sentirez-vous pas combien elles doivent être odieuses à la société civile, combien elles seraient funestes au public, et par conséquent à vous-mêmes ? Car, déclarez-vous ici tout haut, voudriez-vous faire renaître les mêmes troubles parmi nous? Ah ! si cela est, il faut donc qu'on vous regarde comme les plus cruels ennemis de la tranquillité publique, comme des monstres d'inhumanité, dont le plaisir serait de remplir le monde de terreur et d'affliction, et d'innonder la terre de sang et de larmes. Mais si vous avez honte d'avouer un si horrible dessein, et de vous donner un caractère si affreux, reconnaissez donc combien vous êtes injustes, combien vous êtes aveugles, je dirai presque, insensés, de vous plaindre d'une loi qui étouffe les discordes dans leur source, qui réprime toutes les violences, qui par une seule parole prévient tous les excès de la vengeance, et qui faisant la sûreté du public fait aussi la vôtre.

Et en effet, il faut bien que les lumières de votre raison soient éteintes, lorsque vous voulez que l'ordre puisse être troublé par les lois d'une religion sainte qui veut lier tous les hommes ensemble par la charité : qui forme la douceur et la justice dans les souverains, la soumission et la fidélité dans les sujets, la bonté et la générosité dans les

grands, le zèle, et le respect dans les petits, la libéralité dans les riches, et la patience dans les pauvres, en un mot, par les lois d'une religion qui ne veut faire de tous les hommes qu'un seul corps, qu'une seule famille à qui elle donne un Jésus-Christ pour chef, et un Dieu pour père. Et ne dites pas qu'en obligeant les uns à la patience, elle semble autoriser la licence des autres. Car, si elle défend de venger une injure, elle ne défend pas moins de la faire; et si elle réserve à Dieu la punition de l'iniquité, elle met aussi les droits et l'autorité de Dieu entre les mains des princes et des magistrats, qui sont établis pour mettre un frein aux passions humaines, et qui, obligés par devoir de punir les crimes, font avec sagesse ce que vous ne feriez que par fureur, et avec équité, ce que vous feriez sans mesure.

Ah! si vous pouvez perdre la douceur du repos et de la sûreté, c'est plutôt par votre disposition à la vengeance. L'oubli d'une injure vous épargnerait le trouble de la colère, et maintiendrait le calme dans votre cœur. Mais le désir de vous venger, cette cruelle passion vous met dans des agitations perpétuelles, soit parce que vous en sentez toujours les mouvements, soit parce que vous en méditez sans cesse les projets. Votre douceur vous regagnerait peut-être votre ennemi; elle pourrait le faire rougir de son injustice, ou, au moins, elle ne lui permettrait pas de pousser sa malignité plus loin, elle serait comme la harpe de David qui endormirait la fureur de Saül; mais la haine que vous avez contre lui lui en donne contre vous; il vous regarde comme son ennemi, parce que vous le regardez comme le vôtre; il ne vous pardonne point, par la raison même que vous ne voulez point lui pardonner; et qui sait si, pour prévenir votre vengeance, il n'exécutera point contre vous les projets que vous formez contre lui?

Mais au moins me direz-vous, en second lieu, notre honneur n'est-il pas intéressé à réparer un affront? faudra-t-il que, pour être chrétiens, nous nous montrions lâches? faudra-t-il que nous nous donnions dans le monde un caractère d'infamie que nous ne pourrions jamais effacer?

Ah! mes frères, je vous l'avoue, c'est ce faux point d'honneur, c'est ce funeste préjugé du monde que vous nous opposez avec le plus de confiance, et que nous pleurons avec le plus d'amertume. Car, hélas! nous avons la douleur de voir que dans le monde, et surtout parmi ceux qui sont distingués dans le monde que nos amis, nos proches se font de cette prétendue réparation d'honneur un principe d'éducation, une règle d'état, une disposition fixe, une loi inviolable, nous voyons, que dis-je, que dans le monde on y contredit formellement l'Evangile, que ceux mêmes qui sont chrétiens sur tous les autres points nous déclarent ouvertement qu'ils ne sauraient l'être sur celui-ci; et qu'ainsi ils demeurent volontairement dans une situation de mort, dans des sentiments dignes de la réprobation éternelle. Encore un coup, je ne vous le dissimule point, cette réflexion s'offre souvent à mon esprit, parce que souvent on me donne lieu de la faire, et je ne puis la faire sans un scandale secret, sans la plus vive douleur.

Mais comment pouvez-vous faire consister votre honneur à vous entêter d'une folle et monstrueuse vanité? Comment pouvez-vous mettre votre gloire à suivre une maxime qui est également opposée et à la raison et à la foi, une maxime pleine d'horreur et d'injustice, une maxime qui n'est pas moins cruelle pour celui qui a reçu l'injure, que pour celui qui l'a faite? Et, en effet, quelle est cette maxime qui déshonore la valeur par l'usage le plus cruel et le plus injuste, faisant verser par le crime un sang précieux qui ne devrait couler que pour le service du prince et pour la défense de la patrie? Quelle est cette maxime qui ne met aucune proportion entre l'offense qui a été faite et la vengeance qu'elle ordonne; qui veut que le plus léger affront soit puni par la mort la plus tragique; qui oblige les vivants à venger les querelles des morts; qui enveloppe les innocents avec les coupables; qui inspire encore aujourd'hui, sous l'empire de Jésus-Christ, qui est la douceur et l'humilité même, une fureur semblable à celle des enfants de Jacob, voulant que le crime d'un seul Sichem ne puisse être réparé que par la perte de toute une nation, je veux dire, par la perte de toute la famille d'un ennemi? Quelle est enfin cette maxime qui ne termine les querelles que par des combats insensés, où le péril est égal de deux côtés, où souvent un injuste succès fait porter à l'innocent la peine du crime; où après avoir été déshonoré par l'offense, on l'est encore par sa défaite, où loin de laver un affront dans le sang d'un ennemi, on comble la satisfaction et la gloire d'un ennemi au prix de son propre sang? Et vous prétendez donc avoir de la raison, vous qui suivez une maxime si étrange? Et vous vous obstinerez à la défendre? Quel aveuglement!

Ah! non sans doute, cette maxime n'est point le conseil de la raison, elle est plutôt un reste de la barbarie de nos pères. Car, hélas! malgré cette douceur et cette politesse dont notre nation se pique, il est pourtant vrai qu'à sa grande honte, et à celle du christianisme, elle ne s'est point encore entièrement dépouillée de ces mœurs sauvages, qui furent insatiables de sang et de larmes. Oui, il faut le dire, à la honte des chrétiens, et peut-être encore plus à la honte des Français, nous ne trouvons ni chez les Grecs, ni chez les Romains, nulle trace, nul vestige de cette horrible maxime, qui est si hautement établie dans le monde. Nous voyons, au contraire, que les païens mêmes n'ont pu s'empêcher d'admirer et la sagesse du commandement que Jésus-Christ nous a fait d'aimer nos ennemis, et la générosité des premiers chrétiens, qui offraient leurs vœux pour ceux mêmes qui étaient altérés

de leur sang. Ces sages païens n'osèrent à la vérité prescrire un amour si généreux, parce que n'ayant pas, comme Jésus-Christ, le pouvoir de disposer du cœur des hommes, ils ne pouvaient point s'assurer de l'obéissance de leurs disciples. Mais la seule lumière naturelle leur fit aisément comprendre qu'il y avait plus de générosité, et par conséquent plus de gloire, à pardonner à un ennemi qu'à le perdre, qu'on était au-dessous de soi-même quand on n'était point au-dessus d'une injure; que la fureur ne convenait point à l'homme, parce qu'il n'y avait que la douceur qui convînt à l'homme sage; que l'envie de se venger marquait qu'on n'avait pas la force de se vaincre; et que de se livrer aux emportements de la passion, c'était se réduire au rang des bêtes, dont la férocité faisait le naturel, et la cruauté tout le plaisir.

Ne dites donc pas, vindicatifs, que la patience chrétienne vous couvrirait d'opprobres, mais dites au contraire que pour être jaloux d'un faux honneur vous perdez le véritable; dites que vous combattez toutes les lumières de la raison et tous les sentiments d'un grand cœur; dites, que non-seulement vous êtes indignes d'avoir succédé aux premiers chrétiens, dont la générosité fut si admirable, mais que vous ne méritez pas même d'être mis au rang des honnêtes païens, dont la morale n'eut rien de divin; dites, enfin, que vous déshonorez une nation aussi noble, aussi polie que la vôtre; qu'on ne peut reconnaître en vous que la brutale grossièreté des barbares, que vous approchez même de la nature des animaux féroces, et que pour ne vouloir pas être chrétiens, vous n'êtes presque pas hommes.

Mais notre honneur, que deviendra-t-il, direz-vous encore une fois? Quel nom nous donnera-t-on dans le monde, si nous ne marquons du ressentiment et du courage? Pitoyable défaite que je serais en droit de mépriser! Car, ce monde insensé, ce monde injuste, mérite-t-il que vous en craigniez les jugements? N'est-il pas plutôt lui-même digne d'un souverain mépris? Oseriez-vous opposer la censure du monde aux désirs d'un roi mortel? Comment donc oserez-vous l'opposer à la volonté d'un Dieu éternel et tout-puissant, qui peut dans un instant dissoudre ce monde tout entier, et le replonger dans le néant? Cependant, pour ménager votre faiblesse sur un vain point d'honneur, je veux bien vous donner un conseil qui pourra vous mettre à l'abri de la censure, mais un conseil qui est pourtant une obligation indispensable. Le voici, c'est de ne plus garder ce faux ménagement, par lequel vous tâchez de concilier Jésus-Christ avec le monde; c'est de pratiquer fidèlement tous les devoirs de la religion; c'est de prendre ouvertement le parti de la piété. Et alors on croira que vous ferez par vertu ce qu'autrement vous sembleriez ne faire que par lâcheté, votre douceur paraîtra toute noble dès qu'on ne pourra plus douter qu'elle ne soit toute chrétienne; et si vous avez lieu de craindre qu'à présent elle n'ait un air de timidité, ce n'est que parce qu'on ne reconnaît point en vous un caractère de sainteté.

Enfin, mes frères, quel est votre aveuglement de vous plaindre, en troisième et dernier lieu, que la loi qui vous oblige à aimer vos ennemis, blesse vos intérêts! Supposons, si vous voulez, qu'un envieux concurrent ait le cœur assez mauvais pour vous traverser par ses artifices, pour ruiner votre fortune, pour noircir votre réputation; malgré cela, je dis, que vous n'êtes pas moins obligé de l'aimer, et que cette obligation ne déroge point à vos droits. Car, cette loi vous oblige-t-elle d'abandonner votre honneur et de vous sacrifier entièrement à l'injustice? Non, sans doute. Elle vous ordonne seulement de purger votre cœur de toute aigreur, de toute rancune et de toute malignité, d'arrêter votre main et votre langue, de vous donner pour lui un fonds de charité, et d'être moins touché du mal qu'il vous fait que de celui qu'il se fait à lui-même. D'ailleurs, elle ne vous interdit point les moyens sages que la justice et l'autorité publique vous fournissent pour défendre votre innocence, ou pour conserver votre bien, et vous pouvez vous en servir, et avec honneur devant les hommes, et sans crime devant Dieu. Supposons même que la malice ait eu tout son succès, et que vous en soyez la victime infortunée, est-ce que vous devez regarder comme un vrai bien tout ce qu'on peut vous ravir en ce monde? Et si vous entendiez bien vos intérêts, trouveriez-vous une loi plus utile que celle qui attache à l'amour de vos ennemis le pardon et la rémission de tous vos crimes? Il est vrai que Jésus-Christ vous ordonne d'aimer du fond du cœur ceux qui vous font du mal: *De cordibus vestris.* Il ne se paye pas, dit saint Jérôme, d'une charité feinte, d'une réunion apparente, d'un dehors hypocrite: il veut un amour sincère, une charité effective, qui vous mette dans une véritable disposition à leur faire du bien; et cet avis est d'autant plus important, qu'il y a bien de l'illusion, pour ne pas dire de la mauvaise foi, dans la plupart des réconciliations qui se font parmi vous. Prenez-y garde, mes frères, et considérez bien que, si vous pouvez tromper les hommes, vous ne pouvez pas néanmoins tromper Dieu. Mais aussi Jésus-Christ nous dédommage bien par sa générosité, en nous promettant de mesurer sa clémence envers nous sur celle que nous aurons envers les autres. Il met, pour ainsi dire, entre nos mains, la décision de notre éternité, et pour l'obliger de nous pardonner, nous n'avons qu'à pardonner à nos frères.

Ainsi, ce sera nous-mêmes, oui, nous qui réglerons notre sort par les sentiments que nous aurons pour nos ennemis. Car, d'un côté, il nous pardonnera comme nous aurons pardonné; de l'autre, il nous menace de nous traiter sans miséricorde, si nous

sommes sans miséricorde. Il a même voulu que nous ne puissions lui demander miséricorde qu'en la faisant de notre côté à notre prochain, ayant compris cette condition dans cette oraison aussi excellente que familière qu'il nous a mise lui-même dans la bouche, afin que notre propre prière servît à nous absoudre ou à nous condamner nous-mêmes.

Voulez-vous donc, vindicatifs, voulez-vous demeurer inflexibles dans votre haine? Etes-vous toujours dans le dessein de vous venger? N'y a-t-il pas moyen d'adoucir votre cœur ulcéré? Eh bien! Seigneur, parlez dans votre fureur, appesantissez votre bras, accomplissez votre vengeance, tonnez, frappez, écrasez. Quelle prière, l'affreuse prière! Eh! mon cher frère, ce n'est pas mon cœur qui la fait, il est plein de tendresse pour vous; mais c'est du fond de votre propre cœur que part une si étonnante prière, car voilà le langage que vous tenez à Dieu lorsque vous lui demandez, pour les offenses que vous lui avez faites, un pardon que vous refusez à celles que vous avez reçues. Vous êtes le premier à provoquer sa colère, vous lui dictez vous-même l'arrêt de votre perte, et, en vous condamnant, il ne fait que ce que vous lui demandez.

Jugez donc vous-même s'il est un plus grand aveuglement que le vôtre; jugez si, au lieu de vous plaindre de la rigueur de la loi, vous ne devez pas plutôt sentir vivement la clémence d'un Dieu qui l'a faite; jugez si vous n'êtes pas incomparablement plus coupable envers un Dieu qu'on ne peut l'être envers vous, et si vous n'êtes pas infiniment heureux de pouvoir, à une condition si aisée, vous acquitter d'une dette infinie.

Ah! chrétiens, cette seule réflexion ne doit-elle pas vous ouvrir les yeux? Et ne suffira-t-elle pas pour vous persuader qu'on est plus malheureux de faire l'injure que de la souffrir; que vous êtes même redevables à la malice de vos ennemis, puisqu'aux dépens de leur propre salut ils assurent le vôtre. Mais, si vous considérez encore quelle est l'inhumanité de la vengeance, quel est le mérite de la générosité, quelle est la douceur de l'union fraternelle, ne sentirez-vous pas, comme Joseph, les entrailles de votre miséricorde s'émouvoir à la vue de vos frères? Et fussiez-vous animés de la fureur d'un Esaü, n'embrasserez-vous pas avec tendresse un Jacob que vous eussiez voulu sacrifier à votre ressentiment? Enfin, si vous vous représentez quelle est l'autorité d'un Dieu, la miséricorde d'un Rédempteur et la pureté de notre sainte religion, combien plus la justice, la reconnaissance, la piété, n'adouciront-elles pas votre cœur en faveur de vos ennemis? Faites donc un effort sur vous-mêmes pour leur pardonner avec générosité; prenez dès à présent la résolution de vous réconcilier avec eux sans déguisement; donnez à Jésus-Christ cette marque de votre soumission et de votre gratitude, et ne désavouez point la protestation que je vais lui en faire en votre nom.

Oui, ô mon Sauveur! il est juste que nous fassions miséricorde, puisque vous nous l'avez faite et qu'il vous en a coûté si cher pour nous la faire. Nous ne pouvons rien vous offrir qui puisse valoir tout votre sang. Quelque humiliante que soit l'offense que nous avons reçue, nous nous faisons un devoir de l'oublier pour vous obéir et une gloire de la pardonner pour vous imiter. Quelque méprisables que soient nos ennemis, il nous suffit que vous nous commandiez de les aimer, afin que nous les trouvions aimables. Nous ne considérons point ce qu'ils sont, mais ce que vous êtes; et, sensibles à ce que vous avez fait pour nous, nous ne saurions l'être à ce qu'ils ont fait contre nous. Peu nous importe qu'ils nous déshonorent par leurs outrages, pourvu que nous ne nous déshonorions point nous-mêmes par notre désobéissance. Nous remettons nos intérêts entre vos mains, trop heureux qu'en aimant nos ennemis nous puissions nous assurer que vous nous aimerez vous-même; trop heureux qu'un sacrifice, qui n'en est point un à l'égard du vôtre, puisse nous mériter la rémission de nos péchés et le bonheur de vous posséder dans l'éternité. C'est, mes frères, ce que je vous souhaite. *Au nom du Père*, etc.

## SERMON III.

### SUR LA TENTATION.

Tunc ductus est Jesus in desertum a spiritu ut tentaretur a diabolo. (*Matth.*, IV.)

*Alors Jésus fut conduit par l'esprit dans le désert, afin qu'il y fût tenté par le diable.*

Si l'esprit de Dieu n'eût conduit Jésus-Christ au désert que pour le ravir à un monde infidèle, je n'en serais pas surpris, mes frères; il eût été juste que ce divin Sauveur eût abandonné des hommes qui étaient assez aveugles pour ne le pas connaître, et qui devaient même être assez ingrats pour le persécuter. Mais que Jésus-Christ s'éloigne des hommes pour se commettre avec le démon, et que, malgré sa puissance et sa sainteté infinie, il s'humilie jusqu'à s'abandonner au pouvoir de l'esprit tentateur, c'est un spectacle, c'est un mystère bien digne de notre étonnement.

Cependant lorsque je considère qu'il devait être tout à la fois notre modèle et notre libérateur, loin de craindre pour l'honneur de sa divinité, j'admire, au contraire, l'étendue infinie de son amour. Le combat était inutile pour lui, mais il était nécessaire pour nous; et c'est ici qu'il me paraît véritablement tout Sauveur

Ce n'était pas, dit saint Chrysostome, une grande gloire au Fils de Dieu de vaincre un démon qu'il tenait déjà captif au fond des enfers; mais il était d'une grande importance qu'il en triomphât, comme Fils de l'homme, pour nous instruire par son exemple. Il avait pris la chair des pécheurs par son incarnation; il en avait sanctifié les remèdes par son baptême; il venait d'en pra-

tiquer la pénitence par son jeûne; il en prend maintenant l'apparence et, en quelque sorte, la faiblesse, par la tentation, afin que nous ne pussions pas nous plaindre qu'il se fût épargné la plus fâcheuse et la plus humiliante de toutes nos peines, et qu'en nous voyant dans la triste et continuelle nécessité de combattre, il ne nous eût point appris la manière de vaincre.

C'est donc à ce combat que je vous invite, chrétiens auditeurs, combat bien différent de celui que le démon osa livrer contre Dieu seul dans le ciel, où il fut vaincu par le Tout-Puissant; combat plus différent encore de celui qu'il livra contre l'homme seul dans le paradis terrestre, où il triompha de notre faiblesse. Ici Dieu et l'homme combattent ensemble pour nous instruire à la victoire. L'homme se laisse attaquer, quoiqu'il soit Dieu, pour nous inspirer la défiance que nous devons avoir de nous-mêmes; mais Dieu triomphe dans l'homme pour nous animer par la confiance que nous devons avoir en lui.

Je dis, mes frères, que Jésus-Christ nous inspire par sa tentation et une sage crainte et une juste confiance, parce que c'est là l'instruction la plus nécessaire aux chrétiens de nos jours; car les uns vivent tranquillement dans la dissipation du siècle, comme s'ils n'avaient aucune passion à réprimer, ni aucun tentateur à craindre; les autres, au contraire, perdent ou la patience ou le courage dans la pratique de la vertu, comme s'ils ne devaient point avoir d'obstacle à vaincre, ou comme s'ils n'avaient aucun secours à espérer. Or, pour combattre la fausse sécurité des premiers et la lâche défiance des seconds, je vous ferai voir, 1° combien la tentation est dangereuse pour ceux qui sont engagés dans le monde; 2° combien elle est utile à ceux qui pratiquent la vertu. Le péril, où les uns sont d'y succomber, et l'avantage que les autres ont à la souffrir, c'est ce que je recueillerai des circonstances de notre évangile. Mais, pour obtenir les lumières et les grâces qui nous sont nécessaires pour vaincre le démon, adressons-nous à la divine Marie, qui écrasa la tête du serpent infernal et qui devint la mère de Jésus-Christ, le vainqueur de notre ennemi, au moment qu'un ange lui eut dit, *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

Pour vous faire sentir, mes frères, le danger où vous êtes dans le monde, et pour vous inspirer en même temps cette sage crainte, avec laquelle l'apôtre veut que vous conduisiez l'affaire de votre salut, je vous prie de faire trois réflexions avec moi.

La première, c'est que le péché ayant rompu l'accord qu'il y avait entre les deux parties de nous-mêmes, il nous a réduit à combattre sans cesse contre nos passions révoltées et contre un démon toujours attentif à profiter de notre division intérieure. Et voilà la source de toutes les tentations.

La deuxième, c'est que dans un état si dangereux nous ne saurions éluder les attaques de nos ennemis que par la vigilance, par la prière, par le jeûne, par la mortification, enfin par une sage fuite ou par une courageuse résistance. Et voilà les armes que nous devons opposer à la tentation.

La troisième, c'est qu'il faut que Dieu nous soutienne par sa grâce et qu'il combatte avec nous, pour nous faire triompher par lui. Et voilà ce qui nous donne la victoire sur la tentation.

Voulez-vous donc savoir pourquoi les gens du monde ont si grand sujet de craindre la tentation ? En voici trois raisons que je tire de ces trois principes: 1° parce que c'est dans le monde qu'on est plus exposé à la tentation; 2° parce que c'est dans le monde qu'on néglige le plus les moyens de résister à la tentation; 3° parce que c'est dans le monde qu'on se rend plus indigne d'être secouru dans la tentation par la grâce. Suivez-moi, je vous prie

C'est dans le monde qu'on est plus exposé à la tentation: premier sujet de crainte. Quand nous lisons dans notre évangile que Jésus-Christ fut tenté dans un désert, il semble que l'ange des ténèbres ne se plaise qu'à troubler le repos des solitudes, ou qu'il n'ose poursuivre que ceux qu'il voit fuir. C'est aussi ce que vous pensez, gens du monde. Vous vous imaginez que dans la dissipation où vous vivez l'esprit est moins livré à ses inquiétudes, et, dans cette idée, vous regardez la retraite comme un sombre séjour, où l'homme ne peut s'occuper que de la peine qu'il se fait à lui-même, et où l'esprit tentateur a tout le loisir de disposer ses attaques.

Mais si Jésus-Christ est tenté dans un désert, il est vrai aussi, comme remarque fort bien saint Augustin, que le démon n'emploie contre lui que les tentations qui sont les plus ordinaires dans le monde. Il tâche d'abord de réveiller en lui les appétits des sens: il lui propose de changer les pierres en pain pour apaiser la faim qui le dévore, après un jeûne de quarante jours: *Dic ut lapides isti panes fiant.* (*Matth.*, IV.) Il veut ensuite lui inspirer un sentiment de vaine gloire: il le transporte sur le haut du temple de Jérusalem, et il lui conseille de se jeter en bas pour faire un essai de la protection de Dieu: *Mitte te deorsum, scriptum est enim quia angelis suis mandavit de te.* (*Ibid.*) Enfin il le tente par l'éclat de la puissance et des richesses du siècle, en lui montrant et en lui promettant les royaumes du monde: *hæc omnia tibi dabo.* (*Ibid.*) Après toutes ces attaques il demeure sans ressource et le combat finit. Car, comme remarque très-bien saint Ambroise, un autre évangéliste n'aurait pas dit que toute la tentation avait été consommée si le démon n'avait épuisé les moyens qu'il a pour perdre les hommes: *et consummata omni tentatione diabolus recessit ab illo.* (*Luc.*, IV.)

Or, mes frères, qui est plus exposé à tous ces traits empoisonnés que vous-mêmes, qui suivez avec tant d'imprudence le grand

cours du monde ? Avec quelle force le démon ne vous attaque-t-il pas, par l'amorce du plaisir, dans ces spectacles, où la volupté s'offre avec tous ses charmes; dans ces festins, où l'intempérance et la sensualité sont portées jusqu'à l'excès ; dans ces assemblées où les sens sont frappés de tant d'objets, où la dissipation vous enlève tout entiers à vous-mêmes, où il y a tant de passions que les yeux conduisent, et tant de crimes que le cœur enfante? Ah ! quand même il n'y aurait pas un démon pour vous tenter, ne seriez-vous pas vous-mêmes vos propres tentateurs? Car, n'avons-nous pas, comme dit l'apôtre, un fonds de concupiscence qui est pour nous une source inépuisable de tentations? *unusquisque a concupiscentia sua tentatur abstractus , et illectus.* (*Jac.*, I.)

Avec quel succès l'ennemi de votre salut ne vous attaque-t-il pas encore par l'amour de la gloire et des richesses ? Hélas ! le désir de l'élévation et l'avidité du bien n'ont pas même parmi vous le nom de tentation : puisque, par une erreur assez commune, vous ne prenez pour un sujet de tentation que certains excès grossiers, auxquels le monde même ne fait point de grâce. Ainsi le démon, pour vous faire donner dans le piége, n'a qu'à vous montrer, et à vous promettre, comme à Jésus-Christ : *ostendit* (*Matth.*, IV). A peine fait-il luire à vos yeux l'éclat d'une brillante fortune, que vous en faites l'objet de votre envie et la fin de vos travaux. Il n'a pas besoin de vous dire, jetez-vous en bas : *mitte te deorsum* (*Ibid.*) vous vous précipitez vous-mêmes, vous vous livrez à lui pour être transportés sur toutes les places élevées où votre ambition tourne vos regards ; vous vous prosternez, sinon devant lui, au moins devant tous ceux qui peuvent vous servir ou vous nuire par leur crédit ; et lorsque vous serez parvenus à un rang, à une opulence qui vous aura coûté mille artifices, mille bassesses, peut-être voudrez-vous être adorés à votre tour? peut-être vous adorerez-vous vous-mêmes?

Vous n'avez donc qu'à vous représenter votre état, vos penchants, vos occupations, ce qui est au dedans et au dehors de vous-mêmes, et vous verrez que vous êtes ouverts de tous les côtés aux attaques du démon. Mais je pousse mes réflexions plus loin ; et pour vous faire mieux sentir combien vous êtes exposés à ses tentations, je veux encore vous faire remarquer que c'est dans le monde qu'il a le champ libre pour vous prendre de toutes les manières, et pour faire réussir contre vous tous les artifices qu'il employa inutilement contre notre Sauveur.

En effet, combien de moyens n'a-t-il pas pour vous perdre? Faut-il vous prendre par adresse? votre dissipation lui laisse la liberté toute entière de s'approcher subtilement de vous comme de Jésus-Christ : *accedens tentator* (*Ibid.*), et de s'appliquer à découvrir ce que vous êtes pour vous attaquer par votre faible : *si Filius Dei es.* (*Ibid.*) Il vous ménagera au commencement, comme il ménagea le Sauveur, qu'il sembla ne vouloir tenter que du côté de la faim. Il ne vous conseillera pas d'abord les derniers excès, parce que votre conscience encore timide en serait toute effrayée; mais il vous fera entendre que les lois de votre condition ne vous permettent pas de vous refuser aux plaisirs du monde, et au commencement ce ne sera que nécessité, bienséance et récréation, vous ne rechercherez même, comme l'infortunée fille de Jacob, que la compagnie des personnes de votre sexe : *ut videret mulieres regionis illius* (*Gen.*, XXXIV); mais peut-être qu'à la fin ce sera attachement, dissipation, libertinage. Il ne vous proposera pas la société de ces femmes mondaines dont la conduite est odieuse et la réputation entamée, ce serait là pour vous un péril trop évident et un piége trop grossier; mais il en suscitera une dont la dévotion sera aisée et polie, qui parlera de la piété avec esprit, et contre le vice avec zèle, qui plaira aux yeux par sa modestie, et encore plus au cœur par sa douceur; qui semblera sanctifier toutes les grâces de son sexe, et au commencement ce ne sera qu'un sentiment d'estime, ce ne sera même qu'un goût de piété qui vous rendra assidu à la voir et attentif à lui plaire. Mais peut-être qu'insensiblement ses charmes seront d'autant plus vifs qu'ils vous paraîtront plus innocents; peut-être que sa pudeur, sa modestie, sa piété ne formeront pour vous qu'un vain fantôme, sous lequel l'esprit impur aura cherché à se travestir, pour vous éblouir et pour vous séduire.

Faut-il employer la violence pour vous abattre ? C'est dans le monde que le démon a la facilité de vous enlever comme il enleva Jésus-Christ : *assumpsit eum.* (*Matth.*, IV.) Hélas ! combien d'occasions imprévues, combien d'objets dangereux n'a-t-il pas pour réveiller votre imagination et vos sens, pour remuer, pour allumer toutes vos passions ? Peut-être ne consentirez-vous pas d'abord, mais vous ne saurez pas faire un juste discernement entre la suggestion, le plaisir et le consentement; et il ne lui en faudra pas davantage pour vous jeter dans le trouble, pour affaiblir votre résistance, et pour vous faire succomber par la crainte où vous serez de n'avoir succombé. Car souvent, et cet avis est très-important, souvent on se rend pécheur parce qu'on croit l'être déjà, et au lieu de revenir à soi, par prudence, on se décourage, on se rend par une espèce de désespoir.

Faut-il vous tromper sous une apparence de bien? C'est ce qu'il fit à l'égard de Jésus-Christ, lorsqu'il eut la malignité de vouloir lui imposer, par l'autorité des Écritures : *scriptum est.* (*Ibid.*) Et c'est ce qu'il fera encore plus aisément à votre égard. Il trouvera dans le monde mille voies qui vous paraîtront droites, mais qui vous conduiront à la mort, comme dit le Sage. Il vous donnera du goût pour des fonctions qui ne conviendront point à votre profession, il vous engagera dans un état où vous serez hors de votre place, il vous offrira des emplois qui

seront au-dessus de vos forces, il fera l'hypocrite avec vous, il se transformera en ange de lumière, il vous fournira des amusements de dévotion pour vous faire abandonner vos devoirs les plus essentiels, il vous animera d'un faux zèle qui vous fera blesser la charité, sous un prétexte de religion; il vous citera, comme à Jésus-Christ, les saintes Ecritures, qu'il tournera, qu'il interprétera à son gré: *Scriptum est;* car, plein de ruse, d'artifice, de mauvaise foi, il trouve l'art de tourner contre nous, non-seulement nos vices, mais nos vertus mêmes. Avez-vous, femmes chrétiennes, avez-vous du goût pour la dévotion? Il vous fera passer votre temps en visites, en conversations, en petits soins auprès d'un directeur, et vous fera trouver une trompeuse consolation dans des pratiques de piété incompatibles avec votre état, qui vous oblige de donner votre application à la conduite de votre famille et de votre domestique.

Faut-il vous solliciter ouvertement au crime? *Si cadens adoraveris me.* (*Matth.*, IV.) Hélas! en combien de manières ne le fera-t-il pas? Il vous offrira les agréments d'une vie mondaine, les douceurs du libertinage, le succès d'une criminelle ambition, le plaisir de la vengeance, le profit d'un commerce injuste, je dis même le calme apparent de l'impiété. Car, pour être voluptueux sans honte, concussionnaire sans scrupule, ambitieux sans ménagement, pour étouffer tous les remords qui vous arrêtent, vous écouterez avec plaisir ces maîtres de corruption et d'athéisme, qui ne veulent avoir ni un Evangile pour règle, ni une conscience pour accusateur, ni un Dieu pour juge; et c'est ainsi que vous adorerez le démon, parce que c'est en quelque sorte en faire son faux dieu que de ne vouloir pas reconnaître le véritable: *Si cadens adoraveris me.* (*Ibid.*)

Ce n'est pas tout, mes frères: faut-il redoubler la tentation contre vous, comme il la redoubla contre Jésus-Christ: *Iterum, assumpsit eum* (*Ibid.*); c'est principalement dans le monde qu'il en a le temps et le moyen. S'il ne peut pas vous vaincre par un vice, il lui est aisé de vous attaquer par un autre; et si vous résistez avec courage à la première tentation, peut-être que dans la suite il vous fatiguera par son importunité, et que vous lui céderez par lassitude.

Que si, au contraire, vous demeurez ferme, il a encore la ressource de différer la tentation et d'attendre le moment favorable. Il s'éloignera de vous pour un temps, comme il s'éloigna de Jésus-Christ: *Et consummata tentatione recessit ab illo usque ad tempus.* (*Ibid.*) Il attendra que votre situation change, que votre vertu s'affaiblisse, que l'occasion se présente. Et peu lui importe de vous vaincre un peu plus tôt ou un peu plus tard: en quelque temps et de quelque manière qu'il vous assujettisse, c'est assez pour lui que de vous assujettir.

Comment donc ne tremblez-vous pas, vous voyant si exposés aux attaques de ce puissant et artificieux ennemi? Comment ne comprendrez-vous pas ici la profonde sagesse de cette parole de l'Ecriture: Heureux l'homme qui est toujours dans la frayeur! *Beatus homo qui semper est pavidus.* (*Prov.*, XXVIII.) Pour moi, je vous l'avoue, je me suis souvent étonné qu'une fausse sécurité fasse le malheur de la plupart des chrétiens, et qu'il soit bien plus nécessaire que nous vous inspirions de la crainte que non pas que nous relevions votre confiance. Encore, si vous gardiez toutes les mesures que la prudence chrétienne exige de vous dans un état si dangereux! Mais, que vous êtes éloignés de prendre des précautions pour votre sûreté! Je remarque, au contraire, que vous ne négligez rien tant que les moyens de résister à la tentation, et c'est ici la seconde raison que j'ai avancée, pour vous faire comprendre combien la tentation est à craindre pour les gens du monde.

En effet, dites-moi, quelles mesures prenez-vous pour parer les coups de votre ennemi? Jésus-Christ nous en fournit plusieurs moyens par son exemple; mais y en aura-t-il un seul qu'on puisse reconnaître dans votre conduite? Sera-ce la retraite, je veux dire ce recueillement intérieur, cette solitude spirituelle, que vous pouvez vous faire au milieu du monde pour veiller, pour prier, pour méditer? *In desertum.* (*Matth.*, IV.) Mais, emportés par les joies du siècle, vous avez des sens trop vifs pour la modestie, un esprit trop dissipé pour la prière, un cœur trop sec pour la méditation. Votre intérieur ne vous offre que dégoût, que trouble, que tristesse. A peine y êtes-vous entrés, que vous cherchez à en sortir; et si, par occasion, par bienséance, par nécessité, vous êtes obligés de vous dérober quelquefois au monde, vous n'en êtes pourtant pas plus à vous-mêmes.

Sera-ce le jeûne et la mortification? *Cum jejunasset.* (*Ibid.*) Rien n'est plus efficace contre la tentation, souvent même rien n'est plus indispensable, Jésus-Christ l'a dit, qu'il y a une espèce de démons, c'est-à-dire certaines passions qu'on ne peut vaincre que par le jeûne. Mais est-il rien que vous pratiquiez moins que le jeûne et la mortification? Loin de vouloir souffrir la faim et la soif, comme Jésus-Christ, vous vous faites une loi de ne rien refuser à vos sens; il faut que l'esprit de l'homme s'épuise à raffiner sur les commodités de la vie et sur la délicatesse du goût, pour flatter votre sensualité. Vous regardez la mollesse comme la bienséance de votre rang, comme les plis de votre éducation, comme l'apanage de votre sexe, comme le privilége d'une vaine beauté, et peut-être d'une beauté criminelle. Vous avez toujours des prétextes pour vous dispenser de l'abstinence ordonnée par l'Eglise; vous voulez qu'on vous traite avec plus d'indulgence pendant le carême, par la raison même que vous pratiquez moins la pénitence pendant le reste de l'année; en un mot, il suffit que vous soyez riches, pour être sensuels et immortifiés. Peut-être que, pour parvenir à cette grande opulence dont

vous jouissez, vous avez su autrefois supporter la faim et la soif, les sueurs et les veilles dans un emploi vil et laborieux; mais à présent, vous êtes d'une complexion trop délicate, parce qu'il ne faut avoir que la pénitence pour mérite, et le salut pour objet.

Sera-ce la méditation de la parole de Dieu? *Sed de omni verbo quod procedit de ore Dei.* (*Matth.* IV.) Le sage et vaillant Machabée prépara autrefois ses troupes au combat par la lecture des livres sacrés. Ainsi devriez-vous prendre la parole de Dieu, comme un glaive à deux tranchants, pour vous défendre contre votre ennemi; là, vous trouveriez des règles propres à chaque état, des oracles positifs sur tous vos devoirs, des exemples pour vous animer à la vertu, des promesses pour soutenir votre foi et votre espérance. Mais qu'il en est peu parmi vous qui étudient la science du salut! Vous ne plaignez ni votre temps ni votre application, lorsqu'il faut arranger vos affaires, débrouiller les comptes d'un négoce, rechercher des contrats égarés, apprendre la politesse du langage et le choix des beaux termes; vous passerez les nuits entières sur de fades ou obscènes romans, vous ferez briller votre mémoire sur les lambeaux les plus pernicieux des pièces de théâtre. Mais faut-il vous faire jeter les yeux sur un livre qui vous instruirait de vos devoirs ou qui vous exciterait à la piété? Ah! vos sens s'assoupissent aussi facilement sur ces sortes d'ouvrages qu'ils se réveillent à des lectures empoisonnées qui corrompent le cœur et qui gâtent même la raison.

Sera-ce la fuite du péril? C'est le moyen que Jésus-Christ nous marque lorsqu'il répond au démon: Il est écrit: Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu: *non tentabis dominum Deum tuum.* (*Ibid.*) Oui, mes frères, commettre témérairement sa faiblesse, et vouloir par là faire l'expérience de la protection de Dieu, c'est vraiment tenter le Seigneur. Ainsi, voulez-vous échapper aux embûches de votre ennemi? Fuyez le péril, défiez-vous de votre fragilité. Je dis plus, étudiez vos penchants, votre disposition particulière; appliquez-vous à la connaissance de vous-mêmes, pour bien juger de ce qui est dangereux pour vous. Car il faut vous faire observer qu'il est des occasions qui ne seront pas des tentations pour un autre, mais qui en seront de très-fortes pour vous. Pourquoi? C'est que vous n'aurez pas la même mesure de forces; c'est qu'elles réveilleront une passion qui domine en vous; c'est que vous y serez contre l'ordre de Dieu.

Il y a dans l'Ecriture deux exemples célèbres qui peuvent nous rendre cette vérité sensible. Joseph, le jeune Joseph résiste à l'occasion la plus dangereuse; mais David, le saint roi, le sublime prophète, David cède à la tentation, ce semble, la plus légère. Les attaques les plus violentes ne peuvent pas donner la moindre atteinte à l'innocence de l'un, mais un simple regard suffit pour anéantir l'éminente sainteté de l'autre. Pourquoi? C'est que Joseph trouve le péril, malgré lui, dans un état où il est engagé par la Providence, et que David s'y expose par son imprudence à se relâcher dans la mollesse. Fuyez donc, mes frères, si vous voulez demeurer victorieux. Saint Jérôme dit, à la vérité, qu'il ne prétend pas s'attribuer la victoire, parce qu'il prend la fuite, mais qu'en prenant la fuite, il a seulement l'avantage d'éviter la défaite: *Non ideo vinco quia fugio, sed ideo fugio ne vincar.* Mais ce n'est là que le langage de sa modestie, et je ne crains pas de dire qu'on peut donner à la fuite l'honneur du triomphe; parce que c'est vaincre le démon que de n'en être pas vaincu. Mais hélas! loin de vous dérober au péril, vous le cherchez avec ardeur; vous auriez même un vrai chagrin d'en être arraché, et comment donc n'y périrez-vous pas?

Or, par une juste conséquence, vous aurez donc encore moins la force et le courage de repousser vigoureusement le démon, à l'exemple de Jésus-Christ: *Vade, Satana.* (*Matth.*, IV.) C'est ce que nous devons faire dans les tentations violentes et imprévues, mais surtout à l'égard d'un vice grossier, dont il serait dangereux de vouloir trop considérer la difformité, et dont il faut d'abord repousser l'idée loin de soi. Car alors, disent les maîtres de la vie spirituelle, être trop attentifs ou trop lâches, ménager le tentateur, raisonner avec lui, ce serait continuer la tentation, ce serait risquer une grande chute. Mais relancez-vous le tentateur avec indignation, lorsqu'il vous présente l'image et les appâts du vice? Votre imagination se sent-elle vivement offensée? Votre cœur en est-il ému, en est-il alarmé? Hélas! on voit, au contraire, qu'une scène impure vous charme à un spectacle, que les peintures les plus immodestes font l'ornement, ou, pour mieux dire, le scandale de vos maisons; que les familiarités les plus suspectes vous amusent dans vos compagnies; enfin, que vous nous donnez par vos paroles équivoques, par vos manières libres, par vos ajustements artificieux, toutes les marques d'une chasteté mal affermie et d'un cœur à demi corrompu, comme parle Tertullien: *Perituræ castitatis indicia.* Ah! il n'y a plus que l'aimable et craintive pudeur qui soit le rebut du monde; il l'a presque bannie de ses conversations et de ses sociétés; et, loin qu'il marque de l'horreur pour le vice, il semble n'en avoir que pour l'innocence et la simplicité des mœurs.

Voilà, mes frères, quelle est votre négligence sur une affaire si importante et si délicate. Il ne faut qu'un moment pour consentir à la tentation, et ce moment peut décider de votre éternité; cependant vous vous oubliez vous-mêmes, et vous ne prenez pas garde que c'est votre ennemi qui, pour vous assujettir, commence par vous désarmer; il fait à votre égard ce que les Philistins firent à l'égard des Hébreux: *Caverant Philistiin ne forte facerent Hebræi gladium aut lanceam.* (*I Reg.*, XIII.) Il vous ôte les

moyens de vous défendre, pour vous mettre dans la nécessité de succomber. Et, en effet, comment résisterez-vous sans armes contre un ennemi qui possède parfaitement l'art de vaincre et de séduire, et dont la puissance n'a point d'égale sur la terre, selon la parole de l'Ecriture?

Après cela, il ne faut pas douter que les gens du monde ne soient les plus indignes d'être secourus dans la tentation par la grâce, et je passerai légèrement sur cette troisième et dernière réflexion. Il est vrai que le Seigneur nous a promis qu'il ne nous laissera pas tenter au-dessus de nos forces, mais il ne veut pas que nous le tentions nous-mêmes, par notre témérité; et si nous nous exposons à un péril qu'il nous commande d'éviter, ou que nous ne prenions pas les précautions qu'il nous prescrit, ce n'est pas lui qui nous abandonne, c'est nous qui nous abandonnons nous-mêmes.

Ouvrez donc les yeux sur votre triste état, ô vous qui vivez dans les engagements du siècle. Loin d'ici le libertin sans pudeur, l'impie de profession, qui ose regarder le tentateur comme un ennemi imaginaire. Eh! faut-il s'étonner que le démon les laisse en repos, puisque leur corruption ne lui laisse rien à désirer de leur part. Pour nous, mes frères, qui sommes persuadés des vérités de la foi, reconnaissons que la plus dangereuse tentation, c'est celle d'être insensibles à la tentation même, et soyons au moins aussi attentifs à notre salut que le démon l'est à notre perte.

Mais, me direz-vous, nous aurons beau être sur nos gardes, eh! qui pourra échapper à tous les périls qui nous environnent? *Quis poterit salvus esse?* Ah! mes frères, si vous avez une sage circonspection sur vous-mêmes, si vous ne négligez rien pour défendre votre innocence, si vous craignez sincèrement d'offenser votre Dieu, si vous êtes véritablement fidèles à l'adorer, à le servir, à le prier, selon la parole de notre évangile: *Dominum Deum adorabis, et illi soli servies* (*Matth.*, IV), rassurez-vous. Le Seigneur est fidèle dans ses paroles, et c'est à vous qu'il a promis son secours dans la tentation; il la tournera même à votre avantage, selon la parole de l'Apôtre. Car, si la tentation est très-dangereuse et très-funeste pour les gens du monde, elle n'est pas moins utile ni moins avantageuse pour les gens de bien, comme vous l'allez voir dans ma dernière partie.

SECOND POINT.

Ce serait se tromper grossièrement que de s'imaginer que les saints soient dispensés de combattre. La différence qu'il y a entre le juste et le pécheur ne consiste que dans les différents succès des attaques du démon; et si Jésus-Christ voulut être tenté, ce ne fut point pour obtenir à ses serviteurs le privilége d'ignorer la tentation, mais pour leur mériter la grâce de n'y point succomber. Comme il n'est point de conquête qui cause plus de joie aux anges que celle d'un pécheur converti, il n'est point aussi, dit saint Hilaire, de victoire plus agréable au démon que celle qu'il remporte sur une âme innocente. Ainsi, quiconque s'engage au service de Dieu doit se préparer à la tentation, selon la parole du Sage. Car, après que nous avons été délivrés, comme les Israélites de la captivité de Babylone, nous ne pouvons relever les murs de Jérusalem, c'est-à-dire l'ouvrage de notre sanctification, qu'en tenant, comme eux, la truelle d'une main pour travailler à cet édifice spirituel, et en tirant l'épée de l'autre pour repousser les nations étrangères qui s'y opposent.

Je sais que, en parlant ici aux âmes fidèles, je ne parlerai malheureusement qu'au petit nombre: *Pusillus grex.* (*Luc.*, XII.) Mais elles nous sont d'autant plus chères qu'elles sont plus rares, et il est juste que nous parlions quelquefois pour leur consolation, puisqu'elles font la nôtre, dans la douleur que nous ressentons de voir le monde si corrompu. D'ailleurs, il ne faut pas que nos auditeurs aient lieu de se plaindre que nous cherchions bien moins à les édifier qu'à leur plaire; que nous fassions consister la sacrée éloquence plutôt à leur faire d'agréables peintures de leurs vices qu'à leur donner de solides instructions pour la vertu, et que nous négligions de traiter les matières spirituelles, comme si elles étaient ou inutiles pour eux, ou étrangères pour nous.

Remarquez donc que Jésus-Christ voulut être tenté aussitôt après son baptême: *Tunc ductus est.* (*Matth.*, IV.) Il passe d'abord des eaux du Jourdain au désert de la tentation, pour nous apprendre, dit saint Chrysostome, que nous ne sommes jamais plus exposés à la rage du démon que lorsque nous venons d'être sanctifiés par l'esprit de Dieu. Ce cruel Pharaon veut ôter la vie aux Israélites aussitôt qu'ils l'ont reçue, c'est-à-dire qu'il tâche d'étouffer nos saints désirs aussitôt qu'il les voit naître, et qu'il ne traverse jamais notre sanctification avec plus de force que lorsqu'elle n'est point encore bien affermie.

Voulez-vous donc, mes frères, vous laver dans les eaux de la pénitence, figurées par celles du Jourdain, et vous retirer, à l'exemple de Jésus-Christ, dans la solitude de votre cœur, pour écouter la voix de Dieu? Ah! ce sera alors, *Tunc*, ce sera alors que le démon s'efforcera de vous retenir par les engagements de vos premières sociétés, de vous entraîner par le poids de vos vieilles habitudes, de vous rebuter par les difficultés d'une vie nouvelle, et de vous déconcerter par les raisonnements d'un monde injuste. Ce sera alors qu'il suscitera parents et indifférents, amis et ennemis, pour vous faire céder par complaisance ou par crainte. Ce sera alors qu'il vous inspirera une humilité mal entendue, pour vous faire craindre mal à propos la gloire du bon exemple. Ce sera alors qu'il vous portera à des austérités indiscrètes pour abattre votre courage,

en épuisant vos forces; ce sera alors qu'il vous tourmentera par de vains scrupules, pour vous jeter dans le désespoir ou dans le dégoût; en un mot, ce sera alors qu'il se servira de toutes ses ruses et de tous ses artifices pour faire évanouir ce premier projet de conversion, ou pour vous arrêter dans le chemin de la vertu.

Ne pensez pourtant pas que sa malice se borne à ébranler une vertu encore naissante, ou que sa puissance ne s'étende que sur des âmes imparfaites. Il sait que les David mêmes peuvent tomber par faiblesse, et après qu'il a osé tenter Jésus-Christ, qui portait par sa sainteté le caractère de Fils de Dieu, *Si filius Dei es* (*Matth.* IV), quel autre juste respectera-t-il? C'est contre les âmes les plus saintes, dit saint Grégoire pape, que le démon emploie les tentations les plus subtiles et les plus malignes. Si elles entreprennent une bonne œuvre, il cherchera à l'empoisonner, ou au commencement par une intention déréglée, ou à la fin par un retour d'amour-propre. Il ne s'opposera point à l'attention qu'elles auront à se soutenir aux yeux du public, pourvu qu'elles cèdent à une indolence naturelle, lorsqu'elles n'ont pour témoins que les yeux de Dieu. Il ne les attaquera pas sur la fidélité qu'elles gardent dans les grandes choses, mais il leur en fera manquer dans les petites. Il profitera d'une négligence, d'une langueur, d'un dégoût pour les faire descendre par degrés du comble de la perfection à l'état de la tiédeur, et de la tiédeur dans l'abîme du vice.

S'il ne peut pas réussir par les tentations les plus subtiles, il emploiera les plus grossières. Il n'oubliera rien pour les dissiper dans le monde, ou pour les troubler dans la retraite. Il ne les épargnera point, ni dans l'action, ni dans l'oraison, ni dans le sommeil. S'il manque d'objet pour séduire les sens, il agira sur l'imagination par des fantômes. Cet esprit immonde se revêtira des images de la volupté, et se rendra d'autant plus opiniâtre, qu'il sait qu'une âme pure se sent déshonorée par la victoire même qu'elle remporte sur un vice si odieux. Il tâchera de les porter ou à la présomption par l'excellence de leur vertu, ou au désespoir par le souvenir de leurs péchés et par l'incertitude de leur salut. Enfin, elles seront fermes, mais il sera importun, et si elles sont assez heureuses pour résister jusqu'à la fin, il a encore la ressource de pouvoir tirer avantage de sa défaite, en leur inspirant de la vanité sur leurs victoires. Encore un coup, préparez-vous à la tentation, vous tous qui êtes entrés dans la voie étroite; vous marchez parmi les aspics et les basilics, et vous ne ferez aucun pas que vous ne remportiez une victoire, ou qu'il ne vous en coûte la liberté.

Mais, que dis-je? viens-je exagérer vos périls et vous intimider mal à propos? Ah! non. Rassurez-vous au contraire, consolez-vous, âmes chrétiennes; vous marchez sur les traces d'un chef victorieux qui vous anime au combat par son exemple, et qui vous donnera la victoire par sa grâce. Le pécheur négligent cède à la tentation la plus légère, mais le juste qui veille triomphe de la plus forte. Si Jésus-Christ fut conduit au désert de la tentation, il le fut par l'esprit de Dieu: *Ductus est Jesus a spiritu.* (*Ibid.*) Circonstance remarquable, qui vous apprend, par l'exemple de Jésus-Christ même, que s'il est de la malice du démon de vous tenter, il n'est pas moins de la sagesse de Dieu de permettre qu'il vous tente.

Pourquoi donc, mes frères, Dieu permet-il la tentation? En voici trois grandes raisons qui renferment pour vous trois grands avantages. 1° Il veut vous *éprouver* par la tentation, afin que vous parveniez à vous connaître vous-mêmes. Oui, mon cher auditeur, un état aisé et tranquille vous cacherait votre force ou votre faiblesse. Mais la tentation vous développe votre cœur; elle vous fait sentir si c'est vous qui avez renoncé au monde, ou si c'est le monde qui vous a congédié; si c'est par le désir de votre salut que vous avez pris le parti de la dévotion, ou si c'est par une raison d'intérêt que vous vous êtes donné un air de réforme; si vous aimez les consolations de Dieu, ou le Dieu des consolations; si vous avez fait du progrès dans la vertu, ou si vous avez encore quelque passion qui domine dans votre cœur; si c'est par un attachement sincère à la loi de Dieu que vous évitez le mal, ou si c'est seulement par respect humain que vous n'osez plus le commettre. La tentation est un feu qui purifie l'or, comme il consume la paille, et le fruit que vous tirerez d'une si grande épreuve, ce sera, ou de vous affermir toujours plus dans la piété, ou de vous rendre plus éclairé sur vos défauts.

2° Dieu veut vous humilier par la tentation. Telle est la corruption de l'homme, qu'il se glorifie de ses vertus, s'il n'est humilié par ses défauts. L'état même qui nous approche le plus de celui où nous serons dans le ciel devient une tentation pour nous, dit saint Augustin, parce que plus on est élevé en perfection, plus on est exposé à la vaine gloire. L'orgueil est un poison subtil qui s'attache à tout, il corrompt ce qu'il y a de bon en nous, comme il nous déguise ce qu'il y a de mauvais. Il est des vices, dit un Père, qui naissent des autres vices, mais l'orgueil semble naître des vertus mêmes, et le démon, pour nous rendre superbes, n'a qu'à nous persuader que nous sommes saints.

Il faut donc un contre-poids qui nous abaisse, lorsque l'orgueil veut nous élever, et la tentation est ce contre-poids. Eh! mon cher auditeur, si vos passions étaient entièrement mortes, si vous étiez inaccessible au tentateur, si Dieu n'avait pour vous que des caresses et des consolations, ah! vous seriez trop content de vous-même, vous regarderiez votre piété comme votre propre ouvrage, vous ne sauriez plus compâtir aux faiblesses de votre prochain, vous n'auriez à son égard qu'un ton de censeur, qu'un air de mépris; vous ne croiriez plus que vous pussiez

devenir pécheur, ni que les autres pussent devenir justes; et vous vous estimeriez comme un grand saint, en vous comparant avec des pécheurs, tandis que peut-être vous vous trouveriez très-criminel, si vous vous compariez avec les saints.

Mais sentez-vous dans votre cœur les mêmes penchants? Vous voyez-vous exposé aux mêmes chutes? Ah! c'est alors que vous sentez votre faiblesse, et que vous découvrez votre misère, c'est alors que vous rendez à la grâce la gloire qui lui est due, c'est alors que vous reconnaissez que c'est à la miséricorde d'un Dieu que vous devez le bonheur de vous soutenir, et que, gémissant sur vos infirmités et sur vos faiblesses, vous en triomphez par une humiliation qui vous rend d'autant plus grand aux yeux de Dieu, qu'elle vous fait paraître plus petit à vos propres yeux.

Ainsi, l'un des plus grands apôtres fut-il humilié par le démon de la chair. Il lui fallait un préservatif contre l'orgueil que des révélations sublimes auraient pu lui inspirer, et la malice de l'ange de Satan fut ce préservatif. Préservatif à la vérité bien humiliant, mais pourtant nécessaire! Exemple bien surprenant, mais bien consolant! Car, après qu'un saint Paul, cet homme du troisième ciel, fut livré à une tentation si honteuse, qui sera ou assez lâche pour se troubler, ou assez injuste pour se plaindre? Que dis-je? Après que Jésus-Christ, qui est la sainteté même, n'a pas dédaigné de souffrir la tentation pour nous, pourquoi ne la souffririons-nous pas avec lui?

Il est vrai qu'il y a un genre de tentation qui était incompatible avec la dignité d'Homme-Dieu, parce qu'il y a un vice si odieux, que Jésus-Christ n'aurait pu ni en éprouver la moindre atteinte, ni en souffrir la seule image, ni en permettre le moindre soupçon sans blesser son infinie pureté. Aussi, voyons-nous que le démon le tente par la faim, qui est une infirmité, et non un vice de notre nature, et que la calomnie, qui lui imputa tous les autres crimes, l'épargna toujours sur celui-ci. Mais il est vrai aussi, et cette réflexion est importante, il est vrai que, par rapport à son éminente sainteté, il a été infiniment plus humilié, en se laissant tenter par la nécessité la plus innocente, que les hommes ne le sont, lorsqu'ils sont tentés par les vices les plus détestables.

Enfin, mes frères, Dieu veut vous exercer par la tentation, troisième et dernier avantage. Car, si vous n'aviez point de guerre à soutenir dans le désert de ce monde, peut-être que vous voudriez vous arrêter dans le lieu de votre exil, et que vous renonceriez à la vraie terre promise. Si vous n'étiez jamais engagés dans le combat, vous ne mériteriez jamais le triomphe, et un calme continuel dégénérerait en langueur et en insensibilité. Mais le monde, qui vous fatigue par ses traverses et qui vous déchire par ses calomnies, vous donne auprès de Dieu le mérite de la patience et de la fidélité : mais les démons, mais vos passions, ces ennemis invisibles que vous avez à vaincre sur votre chemin, vous obligent à une vigilance plus exacte, à une prière plus ardente, et contribuent à votre gloire, en exerçant votre vertu.

Ne vous intimidez donc pas vous-mêmes, âmes fidèles, vous qu'une piété sincère fait gémir sous le poids de la tentation. Si vous êtes exposées aux attaques du démon, ce n'est que par un art de la sagesse de Dieu, qui veut que votre ennemi même serve à glorifier sa grâce et à orner votre triomphe. La tentation doit vous animer, au lieu de vous abattre, puisque vous en pouvez faire un si précieux usage. Plus elle sera humiliante et importune, plus vous aurez de mérite à la souffrir et de gloire à la surmonter. L'horreur même qu'elle vous cause doit vous remplir de consolation, puisque c'est cette sainte horreur qui vous donne lieu de présumer que vous avez refusé votre consentement et remporté la victoire. Vous n'avez qu'à la rejeter avec une vive indignation, ou à vous en détourner par un prudent mépris, et alors elle sera plutôt au dehors qu'au dedans de vous-mêmes. Si vous devez craindre votre ennemi, parce qu'il peut triompher de votre faiblesse, vous ne devez pas moins le mépriser, parce qu'en lui résistant vous découvrez la sienne. Il peut bien, dit excellemment saint Ambroise, vous conseiller, comme à Jésus-Christ, de vous jeter en bas, mais il ne peut précipiter que ceux qui veulent se précipiter eux-mêmes; et, nous marquant par là l'excès de sa malice, il nous montre en même temps les bornes de son pouvoir.

Enfin, mes frères, souvenez-vous que vous combattez dans la milice du Seigneur, qui regarde vos succès comme les siens. Suivez en tout l'exemple de Jésus-Christ, et comptez en même temps sur sa protection. Vous ne devez pas douter qu'il ne veuille vous accorder la grâce de vaincre le tentateur, puisque ce n'est que pour vous mériter cette grâce qu'il a voulu être tenté lui-même. Non-seulement il ne permettra pas que vous soyez tentés au-dessus de vos forces, mais il fera succéder la joie à la tentation. Il fut servi par les anges après avoir été attaqué par le démon : *Et ecce angeli accesserunt et ministrabant ei.* (*Matth.* IV.) Circonstance consolante, qui nous apprend que les anges ne prennent pas moins de part à nos victoires que le démon en prend à nos défaites; que, comme Dieu exerce la vertu par la tentation, pour empêcher qu'elle ne nous élève, il tempère aussi la tentation par la joie, pour empêcher qu'elle ne nous abatte, et que, après que nous aurons remporté la victoire en ce monde, nous jouirons d'une paix éternelle en l'autre, en la compagnie des anges et des saints; c'est ce que je vous souhaite. *Au nom du Père*, etc.

## SERMON IV.

### SUR LE JUGEMENT DERNIER.

Tunc sedebit super sedem majestatis suæ. Et congregabuntur ante eum omnes gentes (*Matth.*, XXV.)

*Alors le Fils de l'homme s'assoira sur le trône de sa gloire, et toutes les nations seront assemblées devant lui.*

Que Jésus-Chist doive venir un jour pour nous juger à la face de tout l'univers, c'est ce que la foi nous enseigne, mais c'est aussi ce que la raison nous persuade, parce qu'elle nous fait d'abord comprendre qu'il est de la gloire de Dieu de se réserver un jour pour manifester sa puissance et pour exercer sa justice. Si l'impie refuse de croire que ce jour sera, ce n'est que parce que sa corruption lui fait trouver son intérêt à se persuader qu'un jour si funeste ne sera pas ; la vérité le choque, malgré son évidence, parce que l'erreur le flatte, malgré tous ses périls. Mais si cette vérité est constante, combien n'est-elle pas terrible, et comment pouvons-nous si facilement l'oublier! Si nous ne sommes pas assez pécheurs pour mépriser un jugement si inévitable, sommes-nous assez justes pour pouvoir nous rassûrer sur un jugement si sévère? Hélas! si nous rentrons en nous-mêmes, nous entendrons une voix secrète, mais une voix sincère, qui nous déclarera coupables ; nous sentirons que, loin de pouvoir soutenir le jugement d'un Dieu, nous ne pourrions pas même nous défendre contre celui de notre propre conscience. Comment donc, encore un coup, sommes-nous si tranquilles sur une décision éternelle, qui fit trembler les saints, malgré leur attention à s'y préparer, et un païen même, suivant l'Ecriture, malgré sa peine à le croire? *Tremefactus Felix.* (*Act.*, XXIV.)

Ah! mes frères, quel aveuglement n'est-ce pas d'écarter de notre souvenir un jour que nous devrions nous remettre sans cesse devant les yeux, pour nous déterminer à la conversion, et pour nous affermir dans la piété! En effet, ce jour si lamentable viendra-t-il moins, parce que nous l'aurons oublié? Sera-t-il moins terrible, parce que notre dissipation même l'aura rendu plus funeste? Ne sentons-nous pas au contraire que la prudence nous oblige de le prévoir, afin que nous prenions nos mesures pour le prévenir? Hélas! nous craignons toujours d'être trop alarmés, et notre grand malheur est de l'être trop peu. Car, en vain tirons-nous un voile sur ce triste avenir pour nous en cacher les horreurs, nous savons tous que nous comparaîtrons au tribunal de Jésus-Christ pour y être jugés selon nos œuvres; que cet arbitre souverain des nations fera un juste discernement entre les bons et les méchants; qu'il assignera et aux uns et aux autres le partage qui leur sera dû pour l'éternité, et que l'un de ces deux partages sera le nôtre. Pouvons-nous donc nous trop purifier, pour comparaître devant un Dieu qui trouvera des taches jusque dans ses anges? Pouvons-nous craindre de nous rendre trop dignes du sort des élus? Pouvons-nous risquer tranquillement d'être mis au nombre des réprouvés? Ne voyons-nous pas que l'oubli du jour du jugement est la source de tous nos désordres, et que le vrai moyen de faire de dignes fruits de pénitence, c'est de nous en rappeler l'idée, et de nous dire sans cesse à nous-mêmes que le jour viendra, où nous verrons Jésus-Christ revêtu de toute sa majesté et armé de toute sa puissance, pour faire éclater sa justice? *Tunc sedebit super sedem majestatis suæ.*

C'est aussi pour produire en vous un effet si salutaire que je viens vous représenter ce grand spectacle. Vous verrez: 1° quelle sera la sévérité de Jésus-Christ; 2° quelle sera la confusion du pécheur. Vous verrez, dis-je, un juge sans miséricorde, et un criminel sans ressource. Heureux, si ces réflexions importantes font une vive impression dans notre esprit, et si pénétrés de la crainte d'un Dieu qui sera notre juge, nous profitons à présent de la clémence d'un Dieu qui s'est incarné pour être notre Sauveur. C'est la grâce que je lui demande par l'entremise de son auguste mère : *Ave Maria*, etc.

### PREMIER POINT.

Je ne m'étonne pas, mes frères, que le prophète ait appelé le jour du jugement le temps du Seigneur: *Tempus Domini.* Le temps présent semble être le jour de l'homme, l'heure de la puissance des ténèbres, le règne du prince du monde. Le pécheur a la liberté de se livrer à ses passions, l'impie même a celle de proférer ses blasphèmes. Dieu est lent à punir, et prompt à pardonner; il dissimule tout, il souffre tout, voulant montrer dans la grandeur même de nos crimes celle de sa patience; Tertullien dit tout en un mot: Dieu semble être réduit à rien : *Nullificatus est.* Mais le jour du jugement sera celui de sa puissance, de sa majesté, de sa vengeance. S'il attend maintenant les pécheurs, c'est que, étant éternel, il s'est réservé un jour pour punir le péché; il punira même avec d'autant plus de rigueur, dit saint Grégoire pape, qu'il aura attendu avec plus de patience. Maintenant, comme un David plein de douceur, il souffre le meurtrier Joab et le perfide Séméi; mais alors, comme un Salomon, assis sur le trône de sa gloire, il les accablera sous le poids de sa colère.

Or, pour nous former une juste idée de sa sévérité à l'égard des pécheurs, je n'ai qu'à vous le représenter: 1° comme un juge infiniment éclairé à qui rien ne pourra échapper; 2° comme un juge inexorable que rien ne pourra fléchir; 3° comme un juge tout-puissant à qui rien ne pourra résister : trois caractères qui le rendront bien redoutable.

Et 1° représentez-vous un juge pour qui l'obscurité la plus épaisse n'a point de voile, et dont la vue se porte dans tous les temps, dans tous les lieux, dans tous les cœurs. Oh! qui pourra se cacher en sa présence, et quel compte sévère n'exigera-t-il pas du pécheur? Ici, à la faveur des ténèbres s'opèrent des mystères d'iniquité qui semblent devoir être ensevelis dans un oubli éternel. Le magistrat prévaricateur cache aux yeux du public les présents qui servent à le séduire; l'homme perfide prend le voile de la

dissimulation ; l'hypocrite se couvre d'une apparence de vertu ; le voluptueux profite des ombres de la nuit ; l'ambitieux a des ressorts invisibles pour sa fortune, les plus coupables même paraissent quelquefois innocents, soit parce que les hommes ignorent les crimes, soit parce que Dieu les tolère. Mais au jour du jugement, Jésus-Christ fera la discussion de toute notre vie. Quelque secrets qu'aient été nos crimes, ils ne pourront point échapper à sa connaissance ; quelque nombreux qu'ils aient pu être, ils ne seront point effacés de son souvenir. Je porterai, dit-il, la lumière dans les lieux les plus sombres de Jérusalem, je visiterai dans ma colère ceux qui s'enfoncent dans les ténèbres les plus impénétrables, ceux qui se flattent de m'être aussi inconnus qu'ils le sont aux hommes, ceux qui disent que le Seigneur ne fera ni bien, ni mal ; je les visiterai tous, et leur ferai sentir enfin qu'ils n'ont pu ni échapper à mes regards, ni se soustraire à ma vengeance : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.* (*Sophon.*, I.)

Ici, le pécheur s'enveloppe souvent au dedans de lui-même. Trop content d'en imposer aux hommes par un dehors fardé, il néglige le fond de son propre cœur. Affections impures, idées obscènes, désirs ambitieux, jugements injustes, sentiments superbes, mouvements de vengeance, tous ces crimes intérieurs ne lui paraissent pas dignes de ses larmes, soit parce qu'il peut les dérober aux yeux des autres, soit parce qu'ils échappent souvent à ses propres réflexions. Il se flatte qu'il pourra soutenir dans l'autre monde la même apparence de justice qu'il s'est faite en celui-ci. Mais vaine confiance, erreur funeste. Rien n'est impénétrable à un Dieu qui sonde les cœurs et qui pèse les esprits. Il connaît mieux notre intérieur que nous ne le connaissons nous-mêmes. Il observe tous nos désirs, il compte toutes nos pensées, il démêle nos sentiments les plus profonds, il nous suit dans tous nos détours ; et au jour du jugement les pécheurs verront, mais trop tard, que leur propre cœur, qui fut un vrai mystère pour eux-mêmes, ne le fut jamais pour un Dieu.

Encore, si nous ne devions être jugés que sur ces œuvres criminelles qu'on ne pourra point couvrir, que sur ces affections corrompues qu'on ne pourra point déguiser ! Mais hélas, l'oserai-je dire ? ce seront les justices mêmes qui seront jugées : *Ego justitias judicabo* (*Psal.* 4), nous dit Dieu lui-même ; et ici, qui pourra s'assurer d'être à l'épreuve de son jugement ? Qui ne sentira pas sa conscience s'alarmer et son cœur frémir ? Hélas ! combien de chrétiens à qui Dieu pourra dire : Vous avez été pesés dans la balance, et vous avez été trouvés trop légers : *Appensus es in statera, et inventus es minus habens.* (*Dan.*, V.)

Oui, mon cher auditeur, vous avez un fonds de religion, vous avez même une grande apparence de piété, et peu s'en faut qu'on ne vous canonise dans le monde. Cependant, malgré tout cela, je crains que vous ne soyez point assez pur aux yeux d'un Dieu, et une seule parole de l'Apôtre me fait trembler pour vous et peut-être encore plus pour moi-même. Car, dit-il, quiconque viole la loi en un seul point est coupable, comme s'il l'avait violée tout entière. Parole importante, qui fut un grand sujet de réflexion pour saint Augustin et pour saint Jérôme, et qui doit l'être encore plus pour nous, puisqu'elle nous apprend qu'il ne suffit pas d'avoir gardé une partie, je dis même une grande partie de la loi, mais qu'il faut l'avoir accomplie tout entière, pour pouvoir comparaître avec sûreté au tribunal de Jésus-Christ.

Or, je vous demande, votre attention et votre exactitude ont-elles été assez grandes jusqu'à présent pour avoir accompli tous les points de la loi ? Ah ! il est vrai, on ne vous reprochera point les crimes énormes, ni les vices grossiers ; mais n'êtes-vous point avare, vindicatif, ambitieux, médisant ? Jugez-en vous-même. Il est vrai encore, vous avez certaines vertus extérieures et brillantes ; mais avez-vous cette humilité, ce détachement qui purifient le cœur de l'homme, cet esprit de foi et de piété qui fait d'un Dieu le principal objet de notre amour et de nos désirs ; en un mot, avez-vous ces vertus intérieures sans lesquelles les autres sont sans prix et ne servent que pour le spectacle ? Jugez-en vous-mêmes. Enfin, il est vrai, vous remplissez certaines obligations remarquables et aisées ; mais remplissez-vous tous vos devoirs, et surtout les devoirs de votre état ? Mettez-vous votre application à faire de vos enfants les enfants du Père céleste, qui les a créés pour sa gloire ; et de vos serviteurs, les serviteurs d'un Dieu, qui est votre maître comme le leur ? Jugez-en vous-mêmes, et voyez si vous n'avez point à craindre qu'un Dieu vous juge. Car vous serez examinés sur tous les points de la loi. Les vices dont vous aurez été exempts n'effaceront point ceux dont vous aurez été souillés. Les vertus dont vous paraîtrez ornés ne suppléeront point à celles dont vous serez dépourvus, les devoirs que vous aurez remplis ne compenseront point ceux que vous aurez négligés. En vain la voix du public vous aura-t-elle donné le nom de gens d'honneur et de probité, en vain la charité même des justes vous aura-t-elle donné le nom de vrais chrétiens, vous aurez à rendre compte à un Dieu infiniment éclairé, que nulle apparence ne peut tromper, à un Dieu infiniment juste, qui ne peut laisser aucun crime impuni ; et si vous avez violé un point de la loi, il vous rejettera, comme si vous aviez violé toutes les parties de la loi ; parce que par là vous aurez attenté à l'auteur même de la loi : *Offendat autem in uno, factus est omnium reus* (*Jac.*, II.).

Que le Prophète avait donc raison de dire que nul homme ne pourrait être justifié en présence d'un Dieu ! Que le saint homme Job avait raison de trembler pour toutes ses œuvres !

Que saint Augustin avait raison de s'écrier : Malheur à la vie même la plus innocente, si elle est jugée sans miséricorde ! Mais, si les saints ont tremblé, combien ne devons-nous pas trembler, nous qui sommes des pécheurs? Ah ! mes frères, c'est ici que nous voudrions nous-mêmes nous exprimer plutôt par nos soupirs et par nos larmes, que par nos paroles. Car, hélas ! nous le savons, et l'Apôtre l'a dit, que le jugement commencera par la maison du Seigneur; nous savons que, notre état étant plus saint, nos vertus doivent être plus parfaites; que nos fonctions, qui sont plus sacrées, demandent des intentions plus pures, et que, comme vous serez jugés par la parole que vous aurez entendue, nous le serons aussi, et même plus rigoureusement, par la parole que nous vous aurons annoncée.

Mais ce qui doit rendre, mes frères, nos alarmes encore plus vives, c'est qu'un juge si exact sera en même temps inexorable, et qu'il n'écoutera plus que son indignation contre les pécheurs, second trait de la sévérité de Jésus-Christ.

Il est vrai, et l'Ecriture nous le dit en mille endroits, que Dieu est à présent le Dieu de patience et de bonté. Loin de vouloir la mort des pécheurs, il ne cherche que leur conversion et leur salut. Il ouvre en leur faveur tous les trésors de sa miséricorde, parce qu'il n'en est aucun pour qui il n'ait versé tout son sang. Il les presse par sa grâce, il les exhorte par sa parole, il leur laisse du temps pour se repentir, et leur offre des sacrements pour se purifier. Il n'est point de crime qu'il ne pardonne ni de pécheur qu'il ne reçoive, et tout le temps de cette vie est un temps d'indulgence et de rémission pour les hommes. Mais, au jour du jugement, il n'aura plus ces entrailles de charité qui l'attendrissent aujourd'hui sur la misère des pécheurs. Il n'y aura ni prière qui puisse le fléchir, ni gémissement qui puisse le toucher, et comme sa miséricorde est maintent inépuisable, sa justice alors sera aussi inflexible. Non, c'en est fait, dira-t-il aux pécheurs, vous ne trouverez plus en moi aucun sentiment de compassion : *Non miserebor.* (*Ezech.*, V, VIII.) Vous avez rejeté tous les moyens que je vous avais donnés pour votre salut; vous avez méprisé ma patience, qui tolérait vos crimes; vous avez résisté à tous les traits de ma tendresse, qui me rendait sensible à votre perte; vous vous êtes fait de ma bonté même un titre pour m'offenser. Il est donc temps que je rétablisse mon empire et mon autorité sur vous par la punition de vos attentats : c'est la justice que je me dois à moi-même : *Non miserebor.*

Mais quoi, Seigneur, n'êtes-vous pas toujours ce même Sauveur aimable dont le cœur pria et soupira sans cesse pour les pécheurs? Avez-vous oublié vos anciennes miséricordes? Mépriserez-vous des larmes qui vous coûtèrent tout votre sang? Ne voyons-nous pas sur votre corps sacré ces cicatrices qui sont les signes éternels de l'amour que vous eûtes pour eux? Ne voyons-nous pas cette croix où vous expirâtes dans les douleurs et dans l'opprobre pour effacer l'arrêt de leur condamnation? Ah ! que dis-je? mes frères, rappeler en faveur de ces malheureux les bontés du Sauveur, c'est rendre encore plus implacable la colère d'un juge, puisque l'excès même de sa miséricorde ne servira qu'à faire voir en eux un abus infini de ses grâces, une profanation infinie de son sang, un mépris infini de ses bienfaits, et par conséquent une ingratitude infinie, digne d'une colère et d'une punition infinies.

Mais, me direz-vous, les pécheurs ne pourront-ils pas réparer leur ingratitude? Non, non, ils ne pourront plus la réparer; et, parce qu'elle ne pourra jamais être punie avec une égale proportion, il faudra qu'elle le soit dans toute l'éternité. Que dis-je, hélas ! ils ne voudront même pas la réparer, et c'est ici que la colère de Dieu, tout implacable qu'elle est, vous paraîtra néanmoins toujours plus juste, car le temps du repentir sera passé : plus de componction, plus de pénitence, plus de retour; leur ingratitude, à la vérité, aura été énorme, mais leur endurcissement sera consommé, et, loin de détester leurs offenses, ils ne détesteront, au contraire, que le Dieu même qu'ils auront offensé. Or, jugez vous-mêmes si un Dieu aura des sentiments de miséricorde pour des ingrats qui ne voudront pas prendre des sentiments d'équité pour lui, jugez s'il pardonnera des péchés qu'on ne voudra ni réparer, ni détester, qui subsisteront toujours et qu'on comblera encore par la haine qu'on aura pour ce Dieu même.

Mais au moins, direz-vous, les saints ne pourront-ils pas intercéder pour les pécheurs et désarmer la justice divine? Pleins de charité, seront-ils sans compassion pour leurs frères? Pleins de grâce, seront-ils sans crédit auprès de Dieu? Vaine ressource, espérance trompeuse ! Les saints ne seront plus les intercesseurs des réprouvés, ils n'en seront que les juges; l'Evangile nous les représente comme assis sur des trônes pour juger les tribus d'Israël : *Sedebitis super sedes judicantes duodecim tribus Israel.* (*Matth.*, XIX.) La charité qu'ils ont à présent pour nous les oblige de s'intéresser au salut des pécheurs, mais le zèle qu'ils auront alors pour Dieu les obligera de s'intéresser à la punition du péché. Ils élèveront même leur voix contre un monde qui aura versé leur sang ou déshonoré leurs vertus : *Usquequo non vindicas sanguinem nostrum?* (*Apoc.*, VI.) Ils se réjouiront en voyant la vengeance que Dieu prendra des impies : *Lætabitur justus cum viderit vindictam* (*Psal.* LVII.); et, à leur tour, ils laveront leurs mains dans le sang des pécheurs : *Manus suas lavabit in sanguine peccatoris.* (*Ibid.*) Leur joie, à la vérité, dit saint Augustin, n'aura pas pour principe le plaisir de leur propre vengeance, mais elle aura pour objet la gloire du Seigneur. Car, comme le Seigneur vengera l'injure que le monde aura faite aux élus, les élus souhaiteront aussi de voir réparer l'injure que le monde

aura faite à Dieu. Sensibles à l'honneur de leur maître, pénétrés de la grandeur de sa miséricorde et de son amour envers eux-mêmes, ils se réjouiront de l'accomplissement de ses desseins et de l'avénement de son règne ; leur grande consolation sera de voir le monde forcé de reconnaître que les justes furent les vrais sages, puisqu'ils auront recueilli les fruits de leur piété : *Et dicet homo si utique est fructus justo.* (*Ibid.*) Leur consolation, dis-je, sera pleine lorsque Dieu, jugeant les hommes, fera éclater et la punition du vice, et la récompense de la vertu : *Utique est Deus judicans eos in terra.* (*Ibid.*) Ils défendirent les droits d'un Dieu avec fermeté pendant leur vie, ils les soutiendront avec encore plus d'éclat et d'autorité au jour du jugement, et, loin d'accorder leur protection aux pécheurs contre la justice de Dieu, ils s'uniront, au contraire, à ce Dieu juste pour prononcer avec lui la condamnation irrévocable des pécheurs : *Judicantes duodecim tribus Israël.*

Il ne faut donc pas se flatter que rien puisse fléchir ce juge irrité. Aussi fera-t-il d'abord éclater son courroux par les effets les plus terribles de sa toute-puissance, à laquelle on ne pourra point résister. Troisième et dernier trait de la sévérité de Jésus-Christ. Le second avénement du Sauveur, dit saint Chrysostome, ne nous sera pas, comme le premier, renfermé dans un petit coin de la terre et dans l'obscurité d'un lieu tel que Bethléem. Lorsqu'il vint pour sauver les hommes, il parut tout homme, il vint avec toute la douceur d'un agneau destiné au sacrifice; mais lorsqu'il viendra pour les juger, il paraîtra tout Dieu ; il viendra comme un juge souverain dans tout l'appareil de sa puissance et de sa justice ; il paraîtra, nous dit-il lui-même, comme un éclair qui, dans un instant, brille de l'orient à l'occident ; et alors qu'arrivera-t-il? Hélas! le soleil obscurci, la lune teinte en sang, les étoiles précipitées, les puissances des cieux chancelantes, la mer agitée, l'univers ébranlé, toutes les nations consternées, voilà les signes formidables qui précéderont son jugement. Alors le Seigneur seul paraîtra grand, puissant, magnifique, redoutable : *Exaltabitur Dominus solus.* (*Isa.*, V.) Alors périra tout ce qui fait la grandeur et la puissance des hommes sur la terre. Richesses immenses, édifices énormes, jardins délicieux, ornements superbes, équipages pompeux, sceptres, couronnes, rangs, titres, dignités, tout sera effacé, tout sera détruit, tout sera enveloppé dans ce chaos effrayant qui marquera la sévérité d'un Dieu envers un monde souillé de crimes. Alors les riches comme les pauvres, les grands comme les petits, les monarques comme les sujets, le prêtre comme le peuple, les savants comme les ignorants, tous les pécheurs, sans distinction, seront avilis, dégradés, réduits à eux seuls, parce qu'alors la vertu seule fera toute la grandeur, et l'innocence seule toute la sûreté ; rien ne pourra tenir contre un Dieu qui viendra, accompagné de sa cour céleste, pour prononcer sur le sort éternel des pécheurs : *Exaltabitur Dominus solus.*

Mais pourquoi, me direz-vous, cet effroyable renversement de l'univers? Ah! mes frères, c'est qu'il faudra que la sévérité de Dieu soit marquée dans les mêmes créatures dont les pécheurs se sont servis pour l'offenser. Ici, dit l'Apôtre, les créatures sont dans la servitude et dans l'ignominie; elles sont dans un état violent, par l'usage criminel que l'homme fait d'elles contre l'ordre du Créateur; elles sont assujetties à la vanité malgré elles; l'homme les fait participer à sa corruption en les rapportant à lui-même; comme si les créatures étaient son Dieu, il en fait l'objet de son attachement; et comme s'il était le Dieu des créatures, il en fait l'instrument de ses passions. Il faut donc qu'après avoir servi à l'homme contre Dieu elles servent à Dieu contre l'homme. Elles entreront, dit le Sage, dans la querelle du Créateur, et, armées contre les insensés, elles leur apprendront quelle aura été leur folie d'avoir établi leur bonheur dans ce qui devait un jour faire leur punition : *Et pugnavit pro illo orbis terrarum contra insensatos.* (*Sap.*, V.)

Qu'il sera donc terrible, ce Juge souverain de l'univers! et que nous devons le craindre dès à présent! Car, hélas! comment ne pas trembler lorsque nous considérons que nous ne pourrons ni échapper à ses lumières, ni apaiser son courroux, ni résister à sa puissance. Comprenons-nous bien ce que c'est que d'avoir à soutenir tout le poids d'un Dieu, et d'un Dieu vengeur? Ah! mes frères, si nous nous rappelions de temps en temps le grand spectacle du jour du jugement, quel mépris n'aurions-nous pas pour le monde, quel dégoût pour le plaisir, quelle horreur pour le péché, quelle ferveur dans la pénitence, quelle fidélité pour Dieu, quelle charité pour notre prochain, quelle vigilance sur nous-mêmes! Ce que nous avons dit jusqu'à présent suffirait sans doute pour produire en nous un changement si heureux; j'ose même présumer que vous êtes déjà remués par un saint trouble. Mais ne précipitons pas nos réflexions, car, afin qu'une vérité si importante fasse une impression plus vive et plus salutaire, il faut la voir dans toute son étendue, et, après vous avoir montré quelle sera la sévérité de Dieu, je vais vous représenter quelle sera la confusion des pécheurs. C'est le sujet de ma dernière partie.

SECOND POINT.

La sévérité de Jésus-Christ peut nous faire voir d'un coup d'œil quel sera l'état des pécheurs. Nous n'avons qu'à mesurer l'impression qu'elle fera sur eux par celle qu'elle fait sur nous. Car, si nous pouvons à peine soutenir l'idée d'un Juge si redoutable, comment en soutiendront-ils la présence? Si nous tremblons au seul souvenir d'un jugement, dans le temps même que nous pouvons nous y préparer, hélas! combien n'en seront-ils pas accablés au moment qu'ils

seront obligés de le subir? Mais je dis plus, nous trouvons même dans chaque trait de la sévérité de Jésus-Christ un sujet de confusion et d'accablement pour les pécheurs. 1° Un juge infiniment éclairé publiera tous leurs péchés; 2° un juge inexorable rejettera toutes leurs excuses; 3° un juge tout-puissant leur ôtera toute espérance et toute ressource : la manifestation de leurs crimes, l'inutilité de leurs prétextes, l'excès de leur rage et de leur désespoir; trois réflexions bien dignes de votre attention

Et 1° quelle sera leur confusion et leur douleur lorsqu'ils verront leur conscience dévoilée à la face de tout l'univers! Hélas, si leurs crimes ne devaient paraître qu'aux yeux de Dieu, persuadés qu'il les aurait toujours vus, peut-être se mettraient-ils peu en peine qu'il les vît encore. Mais si Dieu doit appeler toutes les nations à son jugement, c'est qu'il veut leur révéler l'ignominie des pécheurs : *Revelabo ignominiam tuam.* (*Ezech.*, XVI.) Il appellera le ciel et la terre pour faire ce discernement éternel par lequel il séparera la paille d'avec le bon grain, les méchants d'avec les bons. En vain les pécheurs auront-ils cherché les ténèbres, en vain auront-ils pris le masque de l'hypocrisie, en vain auront-ils démenti au dehors la vérité qui les accusait au dedans, en vain auront-ils affecté de cacher ce qu'ils étaient, pour paraître ce qu'ils n'étaient pas, leur opprobre sera révélé, et on les verra d'autant plus mauvais qu'ils auront voulu passer pour bons. Le livre fatal, où tous les traits de leur vie seront marqués par des caractères ineffaçables, sera ouvert à tous les yeux, et ils auront le ciel et la terre, les élus et les réprouvés, les anges et les hommes pour témoins de leurs abominations et pour juges de leur indignité : *Advocabit cœlum desursum et terram discernere populum suum.* (*Psal.* XLIX.)

Comment donc soutiendront-ils les reproches de tout l'univers? Combien ne rougiront-ils pas de se voir si horriblement coupables, et si solennellement déshonorés ? Jugez-en par vous-mêmes, vous qui n'avez pas moins d'adresse à déguiser votre propre conduite que de malignité à observer celle des autres; vous qui prenez tant de soin à cacher vos faiblesses, pour ne laisser entrevoir que vos vertus; vous, qui êtes si jaloux de votre réputation, craignant toujours ou la vigilance des uns, ou la médisance des autres; vous dont la langue est si embarrassée, lorsqu'il s'agit de faire au pied du tribunal une confession humble et sincère, dont vous savez que le secret est inviolable, mettant presque un confesseur dans la nécessité de deviner, à travers une déclaration ambiguë, ce que vous n'osez ni tout à fait dire ni tout à fait cacher; vous tous enfin, qui êtes si sensibles à la censure du public, et si attentifs à vous ménager l'estime des hommes : jugez quelle serait votre confusion, si on venait à révéler à la face du ciel et de la terre ces crimes que vous avez multipliés jusqu'à l'infini, ces liaisons honteuses dont vous sentez tout l'opprobre, ces affections corrompues qui font tout votre cœur. Telle sera cependant l'humiliation des réprouvés, parce qu'au jour du jugement, tous les voiles seront levés, toutes les ténèbres dissipées, tous les masques arrachés, tous les crimes portés au plus grand éclat; alors, dis-je, le pécheur sera connu à fond, l'univers entier percera jusque dans les replis les plus cachés de son cœur; sa conscience même, sa propre conscience criera contre lui; elle l'accusera, elle le condamnera tout haut, et son opprobre montera jusqu'à un tel point, qu'il ne sera pas moins un objet d'horreur à ses propres yeux qu'à ceux des autres.

Mais combien la confusion des pécheurs n'augmentera-t-elle pas, lorsque voyant leurs crimes si hautement publiés, ils verront en même temps l'innocence des gens de bien si glorieusement reconnue, lorsqu'ils auront devant les yeux le triomphe de ceux mêmes qu'ils auront méprisés, haïs, et peut-être persécutés en ce monde. Ah! que ce spectacle sera accablant pour eux! Ici la vertu est si souvent affligée qu'elle paraît tout à fait malheureuse. Les uns se font un plaisir de la noircir, et les autres un intérêt de la proscrire; elle est d'autant plus exposée à la calomnie, à l'oppression, à l'injustice, à la malignité humaine, que, au lieu de les repousser par la vengeance, elle se fait un devoir de les souffrir avec douceur, et de les pardonner avec amour : méprisée, parce qu'elle est humble; odieuse, parce qu'elle est sincère, ou au moins négligée, parce qu'elle est modeste, elle n'a presque point de part à la faveur du siècle, ne voulant ni se plier jusqu'à une complaisance injuste pour la mériter, ni prendre des moyens criminels pour y parvenir, ni trouver son bonheur à s'y attacher; toute sa consolation c'est de se renfermer dans sa simplicité, et, si elle peut se dédommager de l'avilissement où elle est en ce monde, ce n'est que par les espérances qu'elle a pour l'autre. Les méchants, au contraire, semblent triompher sur la terre : ils coulent leurs jours dans les plaisirs, ils ne gênent aucune de leurs passions, rien ne les arrête dans la poursuite de leurs desseins, ils ne craignent pas d'opprimer le faible, de calomnier le juste, de dépouiller le pauvre. Peu leur importe d'être injustes pourvu qu'ils soient riches, d'être flatteurs pourvu qu'ils soient politiques, d'être artificieux, perfides, calomniateurs, pourvu qu'ils deviennent grands. C'est assez pour eux que l'opulence les fasse briller, que la puissance les fasse craindre, que l'élévation les fasse respecter! Car, leur prospérité, toute détestable qu'elle est, ne laisse pas d'être louée et enviée dans un monde dont les désirs sont tous terrestres, les maximes toutes fausses et les jugements toujours injustes. Que dirai-je encore! Hélas! il n'y a pas jusqu'à l'irréligion et l'impiété qui ne se fasse un triomphe de son impudence, elle se pare du nom de bel esprit, elle traite hardiment la religion de crédu-

lité, et la piété de faiblesse, et, parce qu'elle est agréable et aux grands dont elle flatte l'orgueil, et aux petits dont elle justifie les désordres, elle donne et tout son mépris aux chrétiens simples dont elle ne peut pas ébranler la foi, et toute sa haine aux chrétiens éclairés dont elle sent bien qu'elle mérite toute l'horreur.

Mais au jour du jugement la scène changera bien de face, ce sera alors le temps de la justice envers les bons et les méchants, et comme les uns se montreront dans tout l'éclat de leur innocence, les autres paraîtront avec l'opprobre éternel de leur injustice. Alors, dit le Sage, les justes s'élèveront avec une grande force contre ceux qui les auront accablés d'affliction, et les méchants, à cette vue, seront saisis d'une horrible frayeur, parce qu'ils compareront la gloire des justes avec l'excès de leur propre humiliation : *Tunc stabunt justi in magna constantia.* (*Sap.*, V.) Alors ce monde injuste qui fait de la vertu la victime de sa haine, de la piété l'objet de son mépris, et de la religion le sujet de ses railleries et de ses blasphèmes, ce monde sensuel, avare et superbe, dont toutes les maximes ne tendent qu'à faire aimer le plaisir, les richesses, la vaine gloire, ce monde tout profane, qui, non content de violer les règles de l'Evangile, ose encore les mépriser et les condamner, ce monde, dis-je, verra ses abominables mystères dévoilés aux yeux de ceux mêmes à qui il aurait le plus souhaité de les cacher, il verra que sa joie et sa prospérité passée n'auront d'autre fruit que des pleurs intarissables, et qu'au contraire la pureté, la patience, la mortification, le détachement, l'humilité des justes auront pour récompense des couronnes immortelles et une félicité inaltérable dans toute la suite des siècles.

Voilà quelle sera la confusion de tous ceux qui auront composé ce monde réprouvé. Hélas ! diront-ils à la vue des justes, quel sort ! quelle vicissitude ! Insensés que nous étions ! leur vie nous paraissait une folie, et leur mort un opprobre : *Nos insensati vitam illorum æstimabamus insaniam !* (*Ibid.*) Cependant, les voilà élevés au rang des enfants de Dieu, tandis qu'il ne nous reste que la honte de porter la noirceur ineffaçable de nos crimes, et d'être soumis au jugement de ceux mêmes que nous avions si fièrement et si injustement condamnés dans le nôtre : *Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei.* (*Ibid.*)

Mais quoi ? Seront-ils donc tout à fait sans consolation ? S'ils ne peuvent pas cacher leur crimes, ne pourront-ils pas au moins les excuser ? Ne trouveront-ils pas des prétextes, les uns dans l'obscurité de la foi, et les autres dans la fragilité de la nature ? Ah ! mes frères, vains détours, disons mieux, nouveaux sujets de confusion. Car un juge inexorable ne recevra point leurs excuses, et elles seront bientôt confondues. Deuxième réflexion.

Et en effet, que direz-vous, incrédules, pour colorer votre impiété ? Vous direz sans doute que vous eussiez voulu croire, mais que vous ne pûtes jamais. Mais quoi ? vous dira-t-on, élevés comme vous fûtes dans le sein de la religion, vous fut-il si difficile d'en reconnaître la grandeur et la vérité ? La gloire de Dieu, qui demandait qu'il y eût un temps pour sa justice envers les bons et les méchants, l'excellence d'une âme qui se sentait faite pour l'immortalité, la voix de la conscience, qui troublait votre faux calme, les afflictions mêmes, qui ne vous permettaient point de trouver votre parfait repos dans une vie passagère, tout cela ne dut-il pas vous faire sentir qu'il devait y avoir une autre vie qui serait éternelle ? Pouviez-vous bien vous persuader qu'un Dieu saint entrerait dans vos vues injustes, et que, pour flatter toutes vos passions, il ne serait autre chose que le protecteur du vice et le tyran de la vertu ? Pouviez-vous encore vous cacher à vous-mêmes que ce même Dieu, que vous reconnaissez pour votre Créateur, vous obligeait à l'adorer comme votre Maître, et que la religion chrétienne, étant la seule qui apprît à l'adorer d'une manière digne de lui, était aussi la seule digne de vous ?

Vous ne pûtes pas croire ? Mais quoi ? La vérité du christianisme ne vous fut-elle pas assez sensible dans l'antiquité de son origine, qui fut la même que celle du monde, dans l'accomplissement de ses oracles, qu'il tenait de la main même des Juifs, ses plus cruels ennemis, dans les merveilles de son établissement, qui ne put être traversé par la rage de ses persécuteurs, dans la profondeur et l'élévation de ses mystères, qui furent la matière de tant d'excellents ouvrages, enfin dans la sainteté de sa morale, à qui vous ne pûtes vous-mêmes refuser votre témoignage.

Vous ne pûtes pas croire ? Vous trouvâtes des difficultés ? Mais les vérités que vous ne pouviez pas contester n'étaient-elles pas des preuves assurées de celles que vous ne pouviez pas comprendre ? Ne deviez-vous pas reconnaître les bornes de votre esprit et respecter l'autorité de tant de siècles ? Était-il si difficile de voir que la sagesse de Dieu avait voulu qu'il y eût en même temps dans la religion et des choses assez claires pour fixer la raison, et d'assez obscures pour donner lieu à la foi et au mérite ?

Vous ne pûtes pas croire ? Mais pourquoi, après avoir cru, cessâtes-vous de croire ? Ah ! c'est que vous n'aviez pas eu d'abord le même intérêt que vous eûtes dans la suite à ne croire pas. Votre foi eût toujours été ferme si votre cœur eût toujours été pur, il ne vous parut trop difficile de penser en chrétien que parce qu'il vous parut trop dur de vivre en chrétien : vous vous êtes donc aveuglé volontairement, cherchant plutôt à combattre la religion pour vous calmer, qu'à l'approfondir pour vous instruire ; et, par conséquent, vous êtes doublement coupables, et par l'excès de votre corruption, et par l'audace de votre impiété.

Et vous, pécheurs, dont la raison fut tou-

jours docile et la foi sincère, quels seront vos prétextes? Vous alléguerez sans doute la faiblesse de la nature; mais en vain l'alléguerez-vous : car, vous dira-t-on, pourquoi fûtes-vous si faibles pour la vertu, tandis que vous fûtes si forts pour le plaisir, pour l'ambition, pour la cupidité, pour le crime même? Pourquoi ne pûtes-vous pas vous faire violence pour un Dieu, comme vous vous la fîtes pour le monde? Ah! quand il s'agissait de satisfaire vos passions, les sueurs et les veilles ne vous coûtaient rien, vous aviez la force de supporter toutes les fatigues et de braver tous les périls, vous saviez vous composer par bienséance et vous captiver par politique; vous dévoriez mille dégoûts, vous franchissiez tout obstacle, vous n'appréhendiez pas de sacrifier votre repos ni de hasarder votre réputation : comment donc eûtes-vous si peu de force et de courage pour votre salut? Etait-ce trop de réprimer vos penchants, de régler votre cœur, de vous abstenir du crime, de mépriser le monde, de souffrir quelques contradictions? Pourrez-vous dire qu'il vous en eût trop coûté pour votre salut? et surtout l'oserez vous dire à la vue de Jésus-Christ même, qui endura tout pour vous l'assurer? Ah! que son exemple sera fort contre vos excuses! car qu'aurez-vous à répondre lorsqu'il vous opposera ces prières continuelles qu'il offrit pour votre sanctification, ces fatigues qu'il essuya pour vous chercher, ces larmes qu'il versa sur vos égarements, ces exemples de pauvreté, de mortification, d'austérité qu'il vous donna pour votre instruction, ces tourments et ces opprobres qu'il souffrit pour expier vos crimes, ce sang qu'il prodigua pour votre rédemption, enfin cet excès de miséricorde et de tendresse qui l'obligea de passer toute sa vie dans la douleur et de la finir sur une croix? Ah! que répondrez-vous, encore un coup, à la vue d'un Juge, victime de charité, qui se sacrifia tout entier pour être votre Sauveur? Sa seule présence ne vous fermera-t-elle pas la bouche? Car, oserez-vous dire que c'eût été trop de faire pour lui au moins une partie de ce qu'il avait fait pour vous?

Mais peut-être vous plaindrez-vous que vous manquâtes de grâces et de secours? Ah! excuse frivole, puisque, suivant l'Apôtre, Jésus-Christ a voulu sauver tous les hommes et mourir pour tous les hommes; mais excuse encore plus injuste dans la bouche des chrétiens, puisque Jésus-Christ les avait sanctifiés par sa grâce; et que sa grâce, s'ils en avaient profité, aurait été pour eux la vie éternelle : *Gratia Dei vita æterna* (*Rom.*, VI), dit encore le même apôtre. Car, s'il est vrai, comme nous n'en devons pas douter, que les païens mêmes seront inexcusables de n'avoir pas cru en Jésus-Christ, par la seule raison, dit saint Augustin, qu'ils auront fermé les yeux à la lumière, *qui éclaire tout homme venant au monde* (*Joan.*, I), parce qu'ils auront repoussé les salutaires mouvements de la grâce : *Gratiam repellebant et in Christum propterea non credebant*; combien plus les chrétiens ne le seront-ils pas, eux qui avaient été appelés à la foi, régénérés par le baptême, instruits par la parole sainte, renouvelés et fortifiés par les sacrements; eux qui auraient pu recueillir si souvent et en tant de manières les fruits de la passion et du sacrifice de Jésus-Christ?

Ah! ce sera à eux principalement que Jésus-Christ adressera le terrible reproche que le même saint Augustin lui met dans la bouche : Oui, leur dira-t-il, je suis ce même homme que vous avez crucifié de vos propres mains; *Ecce hominem quem crucifixistis:* voyez ces plaies qui sont votre ouvrage; *videte vulnera quæ inflixistis:* reconnaissez ce côté que vous avez percé vous-mêmes; *agnoscite latus quod pupugistis:* s'il fut ouvert par votre crime, il le fut aussi pour votre rédemption; *quoniam et per vos et propter vos apertum est :* et cependant vous avez mieux aimé le fermer par votre impénitence que d'y entrer pour votre salut; *neque tamen intrare voluistis.* O chrétiens qui m'écoutez! sentez-vous bien, mesurez-vous bien toute la force d'un si sanglant reproche? Je ne sais si vous y avez jamais fait réflexion, mais pour moi, il me paraît que, dans un spectacle aussi effrayant que celui du jugement universel, il n'y aura rien de plus accablant pour les pécheurs que la vue de la personne et des plaies de Jésus-Christ. Car, comme Tertullien a dit que son exemple seul suffit à présent pour résoudre toutes nos difficultés, parce que rien ne rend la vertu plus douce, on peut dire aussi que son exemple seul suffira alors pour confondre tous les prétextes, parce que rien ne fera paraître le péché plus affreux et plus inexcusable : *Solutio totius difficultatis Christus.*

Mais enfin, ce qui mettra le comble à leur désolation, ce qui les jettera dans un désespoir inexprimable, ce sera la puissance d'un Dieu ennemi qu'on ne pourra jamais vaincre; ce sera la sentence d'un Juge vengeur qui ne voudra jamais changer. Troisième et dernière réflexion.

En effet, après avoir exposé leurs crimes, après avoir confondu leurs excuses, Jésus-Christ prononcera enfin sur leur destinée éternelle. Et comment prononcera-t-il? Ah! mes frères, tremblons, frémissons ici; et vous, ô cieux! soyez dans l'étonnement et dans le silence : *Obstupescite, cœli, super hoc.* Car voici les foudroyantes paroles, les paroles invariables qu'il leur adressera : Retirez-vous de moi, maudits, et allez au feu éternel, qui a été préparé pour le diable et pour ses anges. *Discedite* (*Matth.*, XXV), oui, retirez-vous pour toujours, vous n'avez plus de part à l'héritage céleste, vos noms sont effacés du livre des justes, vous êtes entièrement retranchés du corps de mon Eglise : *Discedite a me* (*Ibid.*) Retirez-vous de moi, qui suis la source du bonheur; de moi, qui fus votre Sauveur, et qui ne suis plus que votre ennemi; de moi, dont vous serez éternellement séparés par votre endurcissement, et qui ne me rapprocherai de vous que par ma vengeance : *Discedite a me maledicti* (*Ibid.*),

retirez-vous de moi, maudits, je n'ai plus que des foudres pour vous, ma malédiction tombera perpétuellement sur vos têtes; toujours je demeurerai inflexible, parce que toujours vous demeurerez coupables, et jamais vous ne cesserez d être punis, parce que jamais vous ne pourrez l'être assez. Non, vous ne serez plus appelés grands, nobles, puissants, politiques, savants, polis et agréables; vous ne serez plus nommés que maudits; maudits de votre Dieu, maudits de votre Sauveur, maudits de tous les anges, maudits de tous les saints, maudits du ciel, maudits de la terre, maudits de toute la nature, maudits des démons, maudits de vous-mêmes : *Maledicti in ignem æternum.* (*Ibid.*) Allez au feu éternel; ce feu qui durera autant que ma justice; ce feu qui vous dévorera sans cesse sans pouvoir vous consumer; ce feu où vous serez toujours mourants, sans pouvoir jamais mourir; ce feu où vous serez déchirés par les regrets les plus cruels, et toujours par les regrets les plus inutiles; ce feu qui est préparé pour le diable et pour ses anges; ce feu où vous aurez pour compagnon de votre supplice ce même tentateur dont vous suivîtes les conseils; ce feu où, bannis de la société des élus, vous formerez, vous augmenterez celle des démons, éternellement tourmentés comme eux et avec eux, sans la moindre espérance de retour, sans le moindre adoucissement à vos douleurs : *Qui paratus est diabolo et angelis ejus.* (*Ibid.*)

O paroles terribles, sentence éternelle! ô voix tonnante d'un Dieu irrité, qui ébranlerez la terre et les cieux! quelle consternation ne répandrez-vous pas sur tous les pécheurs! et combien ne perdez-vous pas de votre force en passant par un organe aussi faible que le mien! O anathème solennel! ô exil funeste! ô séparation d'avec Dieu! ô frémissement! ô désespoir! ô sort éternel des réprouvés! qui me donnera des termes assez forts pour vous faire comprendre? Ah! mes frères, il faut ici plus trembler que parler. Puissions-nous seulement les méditer à loisir, ces accablantes paroles! puissions-nous les regarder comme des menaces pour nous, afin que faisant à présent une vive impression sur nous, elles ne puissent pas tomber sur aucun de nous.

Mais, pécheurs comme nous sommes, quels moyens avons-nous pour détourner de dessus nos têtes une sentence de mort dont la seule idée fait frémir? Hélas! nous n'avons pas d'autre ressource que celle de laver nos péchés dans nos larmes, de satisfaire à la justice de Dieu dans le temps présent, afin qu'il ne soit pas obligé de la satisfaire lui-même pendant toute l'éternité. Voilà ce que nous devons faire, et ce qu'il faut faire sans retardement. Car, hélas! chaque instant nous rapproche de notre terme, nos jours passent comme l'ombre, et peut-être arriverons-nous bientôt, et sans y avoir pensé, à ce dernier jour, où le jugement particulier décidera du rang que nous aurons au jugement universel.

Mais pouvons-nous bien nous flatter qu'une vérité si terrible fera dans votre cœur une impression assez vive, ou au moins assez durable? Hélas! vous n'écoutez ordinairement les orateurs sacrés que dans la même disposition que le roi Balthasar écouta un Daniel. Le prophète déclare à Balthasar l'arrêt de sa condamnation écrit sur la muraille par une main invisible : *Numeravit Deus regnum tuum et complevit illud.* (*Dan.*, V.) Et ce prince l'écoute avec soumission, il le récompense même par des honneurs et par des présents dignes de la magnificence et de la générosité d'un grand roi : *Indutus est Daniel purpura* (*Ibid.*); cependant il n'en est pas moins obstiné dans son crime, ni plus attentif à éviter sa perte : *Eadem nocte interfectus est Balthasar.* (*Ibid.*) Ainsi les ministres de l'Evangile vous annoncent-ils un jugement qui doit décider de votre éternité? Hélas! tout se réduit de votre part à écouter les menaces et les reproches qu'ils vous font, à sentir un moment la terreur dont ils s'efforcent de vous remplir, et à louer le zèle qui les anime. Mais c'est ici que nous emprunterons la réponse du même prophète, pour vous dire à peu près comme lui : Donnez à des profanes vos applaudissements tout profanes : *Munera tua sint tibi et dona domus tuæ alteri da.* (*Ibid.*) Un éloge infructueux nous console bien moins qu'il ne nous afflige, nous y trouvons plutôt un motif de confusion qu'un sujet de gloire, car, si vous pouvez véritablement nous honorer, ce n'est que par les larmes et les fruits de votre conversion. Non, ce ne sont pas vos louanges que nous demandons, c'est votre propre personne, c'est votre salut seulement que nous cherchons, et si vous êtes sensibles à notre zèle, donnez-vous assez de ferveur pour nous en inspirer à nous-mêmes; nous n'en serons point jaloux, nous vous serons au contraire bien redevables si, à votre tour, vous nous faites par votre exemple la même exhortation que nous vous faisons par notre ministère

Ce que nous avons donc à faire, vous et moi, c'est d'entrer dans les sentiments dont le saint prophète fut pénétré en voyant la ruine de Jérusalem, qu'on peut regarder comme une image du renversement général qui arrivera au jour du jugement universel; c'est, dis-je, de nous exhorter mutuellement les uns les autres, et de nous dire à nous-mêmes : Examinons et redressons promptement nos voies, afin qu'au jour du jugement le Seigneur n'y trouve rien de criminel : *Scrutemur vias nostras* (*Thren.*, III), sondons et réglons notre cœur, afin qu'il n'y trouve rien d'impur : *Et quæramus.* (*Ibid.*) Retournons humblement à Dieu, qui ne tonne aujourd'hui à nos oreilles par la terreur de ses jugements que pour nous rappeler à lui : *Et revertamur ad Dominum.* (*Ibid.*) Elevons vers lui nos cœurs par la confiance pour honorer sa miséricorde, et nos mains par la prière pour apaiser sa justice : *Levemus corda nostra cum manibus ad Dominum.* (*Ibid.*) Enfin, renouvelons nos cœurs par la

componction, et notre conduite par la pénitence. Perfectionnons dans la suite, par les bonnes œuvres et par l'amour sacré, une conversion que nous aurons seulement commencée aujourd'hui par la crainte. Passons le reste de nos jours dans la sainteté; persévérons jusqu'à la fin dans la ferveur, et notre fidélité à le servir lui fera oublier notre ingratitude à l'avoir offensé. Car, s'il est vrai que les pécheurs ne sont dignes que de sa colère, il est vrai aussi que les vrais pénitents peuvent compter sur sa compassion et sur sa clémence : *Quia, si abjecit et miserebitur.* (*Ibid.*) Il est même assez riche en miséricorde pour les élever jusqu'à la pureté de l'innocence, jusqu'au rang des élus : *Secundum multitudinem misericordiarum suarum.* (*Ibid.*) Heureux, et mille fois heureux, si nous paraissons devant son tribunal, après avoir vécu dans de si saintes dispositions ! Alors nous n'aurons pas lieu de craindre qu'il nous rejette en juge inexorable, nous aurons au contraire la consolation de voir qu'il nous recevra comme un Sauveur miséricordieux, et qu'il nous bénira comme un Père tendre : *Venite, benedicti.* (*Matth.*, XXV.) Alors, dis-je, loin que sa puissance et sa justice nous paraissent trop terribles, elles nous paraîtront plutôt fort aimables, parce qu'elles nous seront salutaires. Car, mes frères, comme il sera infiniment juste et puissant contre les réprouvés, qu'il punira d'un supplice éternel, il le sera aussi en faveur des élus qu'il récompensera d'une gloire infinie que je vous souhaite. *Au nom du Père* etc.

—

Pour faire servir ce Sermon au premier dimanche de l'Avent, il n'y aura qu'à changer le texte et à mettre le suivant.

Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube cum potestate magna et majestate. (*Luc.*, XXI.)

*Alors ils verront le Fils de l'homme qui viendra sur une nuée avec une grande puissance et avec une grande majesté.*

## SERMON V.

### SUR LA PRIÈRE.

Ecce mulier Chananæa a finibus illis egressa clamavit, dicens ei : Miserere mei, domine, fili David. (*Matth.*, XV.)

*Alors une femme chananéenne étant sortie de ce pays-là s'écria en lui disant : Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi.*

L'évangile de ce jour nous propose, mes frères, un exemple bien propre à nous instruire et à nous consoler tout à la fois : nous y voyons d'un coup d'œil la nécessité de la prière dans une mère affligée qui vient demander à Jésus-Christ un secours qu'elle est assurée de trouver en lui, et qu'elle ne peut attendre que de lui ; l'excellence de la prière dans une femme étrangère qui, chargée en apparence des crimes et des anathèmes de sa nation, ne laisse pas de s'élever au-dessus des enfants d'Abraham, et de mériter l'admiration d'un Dieu même ; enfin la force de la prière dans un Sauveur miséricordieux qui fait, par une seule parole, la guérison de la fille, la consolation de la mère, la sanctification de toutes les deux.

Telle est en effet l'importance, la dignité, l'utilité de la prière, qu'elle est pour nous et un des plus grands devoirs de religion, et un des plus nobles exercices de piété, et un des plus puissants moyens de salut. C'est la prière qui fait la ressource du pécheur dont elle commence la conversion, la force du juste dont elle conserve l'innocence, la grandeur même du parfait qu'elle conduit aux dons les plus sublimes de la sainteté. C'est la prière qui rend à Dieu l'hommage le plus glorieux qui puisse lui être rendu par la créature, le reconnaissant pour auteur de tout bien, exprimant avec sincérité la corruption du pécheur, la faiblesse de l'homme, la dépendance du juste, et faisant par là une partie des plus essentielles de la vertu de religion, qui tient le premier rang entre les vertus morales. Enfin, c'est la prière qui a le pouvoir d'attirer les grâces du ciel ou d'en détourner les fléaux ; qui fait la consolation des particuliers et le bonheur du public, qui élève l'homme jusqu'à Dieu, et qui abaisse Dieu jusqu'à l'homme, liant entre eux un commerce également doux et sacré, qui fait le salut de l'un et la gloire de l'autre.

Mais, si la prière est si indispensable, si glorieuse, si salutaire pour nous, d'où vient donc qu'elle est ou si négligée, ou si infructueuse dans le monde ? Ah ! mes frères, c'est qu'il n'est rien qui soit tout à la fois et plus facile et plus difficile que la prière. Rien n'est plus facile, puisqu'il ne s'agit que de tourner les yeux vers le Seigneur, de lui exposer nos besoins et de lui adresser nos vœux. Mais rien n'est plus difficile que la prière, parce qu'elle doit être faite dans des dispositions qui la rendent digne et des grâces que nous demandons, et d'un Dieu à qui nous osons les demander. Or, c'est l'importance et la nécessité de ces conditions qui fait et le dégoût de ceux qui ne prient point, et l'illusion de ceux qui prient mal.

C'est pour cela que je viens vous proposer la femme de notre évangile, comme le vrai modèle d'une prière chrétienne. Je ne m'arrêterai point à établir la nécessité de la prière, je suis persuadé que vous en reconnaissez l'obligation ; car, prétendre que l'homme pût se suffire à lui-même et se passer du secours d'un Dieu, ce serait l'idée la plus insensée, ce serait un orgueil tout à fait impie. Mais, pour corriger les abus qui rendent la prière inutile, je vais suivre simplement notre évangile, et vous marquer les six principales conditions dont elle doit être revêtue pour être efficace. C'est tout le dessein que je me propose.

O mon Dieu ! vous nous avez promis par votre prophète que vous répandriez sur les fidèles un esprit de grâce et de prière, et c'est ici principalement que je dois vous le demander pour parler dignement et avec succès de la prière même. Mais, indigne

comme je suis de l'obtenir, je vous le demande humblement par l'entremise de la Vierge. *Ave Maria*, etc

PREMIER POINT.

La justice chrétienne, dit saint Augustin, consiste, suivant la parole du prophète, à éviter le mal, et à faire le bien; mais telle est l'illusion de la plupart des chrétiens, que le bien même qu'ils font devient presque un mal, par la manière dont ils le font. Car, on le fait au moins sans mérite quand on le fait dans des dispositions coupables, ou qu'on ne le fait pas dans des dispositions assez chrétiennes. C'est ce que l'on peut dire principalement au sujet de la prière; et pour vous en convaincre, nous n'avons, mes frères, qu'à comparer les dispositions de la femme de notre évangile avec les vôtres.

Je remarque 1°, avec saint Jérôme, que cette femme chananéenne quitta son pays pour s'approcher de Jésus-Christ : *A finibus illis egressa*. Expression mystérieuse, circonstance importante, qui nous marque la première démarche que cette femme devait faire pour se présenter à un Sauveur qui était la sainteté même. Car, issue d'une race criminelle et détestable que Dieu avait proscrite dans sa colère, comment eût-elle osé lui adresser sa prière, si elle eût été encore déshonorée par les abominations de son peuple? Il fallait donc, pour être digne d'être exaucée, qu'elle quittât une région couverte des ombres de la mort et du péché, qu'elle abandonnât le faux culte de ses pères, qu'elle renonçât aux mœurs corrompues de sa nation, et que, après avoir été engagée dans l'idolâtrie des Chananéens, par sa naissance, elle se donnât le privilége des Israélites par sa conversion et par sa foi : *A finibus illis egressa*.

Or voilà, mes frères, ce qui doit vous apprendre qu'afin que votre prière soit et agréable à Dieu, et utile pour vous, il faut d'abord qu'elle soit faite dans une disposition de piété: première condition.

Je ne vous dirai pas que l'innocence a toujours un libre accès auprès d'un Dieu qui la regarde comme l'objet de ses complaisances; que les âmes justes ont non-seulement le droit de demander des grâces pour elles-mêmes, mais encore assez de crédit pour en attirer sur les autres; et qu'il ne faut quelquefois qu'un seul Moïse pour sauver une multitude infinie. Oh! qui nous donnera que tous les fidèles de nos jours, ou au moins tous ceux qui nous écoutent, soient dans une si heureuse disposition! Que pourrions-nous souhaiter de plus consolant pour nous? Mais, hélas! l'innocence est à présent si rare que ce serait peut-être décourager la plupart des chrétiens que de leur en faire valoir les priviléges.

Je me borne donc à ce qui est absolument requis pour une prière chrétienne : et je dis que si l'encens de la prière ne peut point s'exhaler en vous du fond d'un cœur tout pur, il faut du moins qu'il soit offert dans les dispositions d'un cœur pénitent; et que, à l'exemple de la femme de notre évangile, vous sortiez de la région du péché : *A finibus illis egressa;* c'est-à-dire, que vous commenciez au moins à détester vos égarements, et que vous soyez dans le dessein d'interrompre et de réparer vos habitudes criminelles.

Mais est-ce là la disposition de votre cœur? Ah! il est vrai, vous semblez en apparence vous acquitter du devoir de la prière: mais vous n'en avez pas moins d'attachement pour un objet qui a asservi votre cœur; moins de malignité à déchirer votre prochain; moins de disposition à vous venger d'une offense; moins de tranquillité sur un bien que vous avez enlevé par l'usurpation, ou acquis par l'usure; moins d'ardeur pour un procès dont vous connaissez, et dont néanmoins vous ne craignez pas de soutenir l'injustice, dans l'espérance que vous avez de surprendre ou de séduire vos juges. Vous demeurez toujours dans le pays des Chananéens, et cependant vous osez approcher de Jésus-Christ par la prière, comme si votre disposition lui était inconnue, et que vos vœux lui pussent être agréables.

Or, mes frères, pourrez-vous bien vous cacher à vous-mêmes l'hypocrisie de vos prières? Quoi! lorsqu'il s'agit de faire tomber sur vous les grâces du prince, vous affectez une fidélité à toute épreuve, parce que vous êtes persuadés qu'il faut que vous méritiez par votre zèle ce que vous attendez de sa magnificence et de sa bonté; vous n'auriez garde de recourir à la médiation de ceux qui ont eu le malheur de s'attirer son courroux, vous vous tournez au contraire fort adroitement du côté de ceux qu'il juge dignes de sa bienveillance. Comment donc oubliez-vous si facilement votre fine politique, lorsqu'il s'agit d'un Dieu? Comment osez-vous solliciter ses grâces, tandis que vous avez la trahison et la perfidie dans le cœur, tandis que vous êtes chargés, non-seulement des crimes que vous avez commis, mais encore de ceux que vous voulez commettre?

Ah! loin que vous puissiez vous le rendre propice, en le priant avec un cœur impénitent, je dirais presque que votre prière est une nouvelle injure pour sa divinité tout entière. Injure pour sa sagesse, parce que vous croyez pouvoir lui cacher votre duplicité; injure pour sa sainteté, puisque vous ne craignez point de lui déplaire par vos crimes : injure pour sa bonté, parce que vous en abusez par votre impénitence : injure pour sa grandeur et pour sa puissance, parce que vous semblez la mépriser par votre témérité, enfin injure pour sa justice, parce que vous vous imaginez qu'il doive regarder d'un même œil le vice et la vertu, et répandre indifféremment ses bienfaits sur le pécheur aussi bien que sur le juste.

Aussi voyons-nous que le Sage déclare exécrable la prière de celui qui est assez malheureux pour vouloir s'obstiner dans la

péché, et renouveler le péché: *Qui declinat aurem suam ne audiat legem, oratio ejus erit exsecrabilis.* (*Prov.*, XXVIII.) Parole terrible, mais vérité constante, et si constante qu'elle a été reconnue par un païen même, (PLIN. in *Paneg.*), à qui la seule lumière naturelle a fait dire qu'on se rendait bien moins agréable à la divinité par une prière arrangée que par un cœur pur, et par une vie innocente. Je dis plus, il semble même que les pécheurs endurcis qui ne prient point du tout reconnaissent mieux cette vérité que vous ne la reconnaissez vous-mêmes, vous qui priez. Comment cela? C'est que voulant se livrer à leurs passions et croupir dans leur infamie, ils sentent bien que ce serait plutôt outrager qu'honorer un Dieu que de se présenter à lui par la prière, avec un cœur déterminé au crime. Ce n'est pas que les pécheurs qui ne prient point ne soient plus coupables et plus malheureux que ceux qui prient mal: abandonner la prière, c'est la marque la plus assurée de l'endurcissement du cœur; c'est la source funeste de tous les désordres; c'est un présage et un commencement de réprobation. Hélas! Comment le pécheur pourra-t-il se relever sans prière, puisque ce n'est que par la prière que le juste même peut se soutenir; mais quoique leur état soit plus déplorable, il semble néanmoins qu'ils pensent et qu'ils agissent plus conséquemment que vous. Car, vouloir être l'ennemi d'un Dieu, et prétendre l'avoir en même temps pour bienfaiteur, c'est la contradiction la plus grossière; ouvrir la bouche à la prière, et nourrir le péché dans le cœur, ce n'est pas demander son salut, c'est plutôt prononcer sa propre condamnation.

Et en effet, que croyez-vous demander dans l'oraison Dominicale, lorsque vous dites à Dieu que sa volonté soit faite? *Fiat voluntas tua.* (*Matth.* VI.) Ah! pécheur impénitent, c'est ici que l'on peut bien vous dire avec Jésus-Christ, que vous ne savez ce que vous demandez: *Nescitis quid petatis.* (*Marc.*, X.) Hélas! peut-être n'y avez-vous jamais fait réflexion, et je n'ose presque le dire, mais vous ne lui demandez pas autre chose, si ce n'est qu'il vous écrase sous le poids de sa vengeance; et en voici la raison: c'est que la volonté de Dieu est que ceux qui se fixent dans le crime y périssent par une juste punition. Il est vrai qu'il nous a déclaré par son prophète que loin de vouloir la mort du pécheur, il veut au contraire qu'il se convertisse, et qu'il revienne à la vie. Mais il est vrai aussi que, si ce pécheur ne veut point se convertir, Dieu veut alors qu'il soit frappé de mort; et par conséquent il est vrai que lorsque nous sommes pécheurs, si nous voulons qu'il change de disposition envers nous, il faut que nous en changions envers lui, par la raison que, s'il se plaît à exercer sa miséricorde par la rémission du péché, il exige en même temps que nous apaisions sa justice par la détestation du péché. Sa miséricorde et sa justice ne sont point opposées l'une à l'autre; elles se donnent au contraire le sacré baiser, suivant la parole du Prophète; et pour les concilier ensemble, il faut qu'en sollicitant sa miséricorde par la prière, nous désarmions sa justice par la pénitence.

Sortez donc de la région du péché à l'exemple de la Chananéenne: *A finibus illis egressa.* Commencez à détester le péché, renoncez au péché, et par ce commencement de pénitence vous serez dans cette disposition de piété qui est la première condition d'une bonne prière. Alors, loin qu'on puisse regarder votre prière comme un nouveau péché, je dis au contraire qu'elle sera d'autant plus utile pour vous que la prière est elle-même une grâce qui nous est donnée pour commencer l'ouvrage de notre conversion et de notre salut. Oui, mes frères, fussiez-vous coupables des impiétés d'un Manassès, si vous priez avec une douleur sincère, la miséricorde vous sera accordée, comme elle le fut à ce pécheur converti: *Oravit Deum suum, et egit pœnitentiam valde, et exaudivit orationem ejus.* (II *Paral.*, XXXIII.) Et au contraire eussiez-vous sur les lèvres la douleur apparente et les promesses hypocrites d'un Antiochus, si vous conservez son impiété dans le cœur, la miséricorde vous sera refusée, comme elle le fut à ce faux pénitent: *Orabat hic scelestus Dominum a quo non esset misericordiam consecuturus.* (II *Mach*, IX.)

Il s'agit maintenant de savoir quel doit être l'objet de votre prière: car, afin qu'elle ait son succès, il faut qu'elle soit faite non-seulement avec piété, mais avec sagesse, c'est-à-dire que vous ne demandiez que des grâces qu'il soit de la gloire de Dieu d'accorder et qu'il vous soit avantageux de recevoir. Deuxième condition, qui nous est bien marquée dans notre évangile, où nous voyons que la femme chananéenne ne demande à Jésus-Christ que la guérison de sa fille, qui est cruellement tourmentée par le démon. Prière toute conforme à la religion et à la charité, et, par conséquent, toute digne et de la sainteté d'un Dieu et de la bonté d'un Sauveur: *Filia mea male a dæmonio vexatur.*

Or, mes frères, si nous venons à peser vos prières, ne pourrons-nous pas vous dire avec Jésus-Christ que jusqu'à présent vous n'avez rien demandé: *Usque modo non petistis quidquam.* (*Joan.* XVI.) Pourquoi? c'est que vous ne demandez pas ce qu'il faut, et que vous ne demandez que ce qu'il ne faut pas. Double défaut, double erreur, qui rend vos prières tout à fait imprudentes.

Je dis d'abord que vous ne demandez pas ce qu'il faut, et une seule réflexion suffira pour vous en convaincre. C'est que le salut doit être notre principal objet, je dis même notre unique objet, parce qu'il fait la gloire de Dieu et notre vrai bonheur. Mais est-ce là l'objet de vos vœux? Demandez-vous au Seigneur les grâces qui opèrent le salut et

les vertus qui le méritent? Vous me répondrez sans doute, avec beaucoup de confiance, que vous ne manquez pas de prier pour votre salut; mais j'ose vous dire que votre réponse est tout à fait vaine, et que si vous ne voulez pas nous tromper, vous vous trompez au moins vous-mêmes. Comment cela? C'est qu'en demandant votre salut, vous ne voulez point vous assujettir à ce qui conduit au salut, non pas même pour vous détacher de ce qui éloigne du salut.

Oui, mon cher auditeur, j'en conviens, vous demandez quelquefois votre salut, mais vous n'en êtes pas plus exact à vos devoirs, plus régulier dans votre conduite, plus humble dans vos sentiments, plus retenu dans vos conversations, plus mortifié dans vos sens, plus charitable pour le prochain, plus généreux envers les pauvres, plus appliqué à la lecture, plus recueilli pour la méditation, plus affligé de vos péchés, plus fervent dans la vertu. Votre prière n'est ni précédée d'aucune sainte résolution, ni suivie d'aucun fruit salutaire, et comment donc demandez-vous sincèrement votre salut? Comment vous flattez-vous de l'obtenir, tandis que vous ne faites et que ne voulez rien faire pour le mériter? Quel aveuglement! Quelle présomption!

Mais que dis-je? Hélas! loin que vous preniez les mesures nécessaires pour le salut, je vois qu'au contraire vous prenez des voies opposées au salut, et c'est ici que votre illusion vous deviendra toujours plus sensible. Car, encore un coup, vous demandez bien votre salut, mais cette demande n'opère ni changement au dedans de vous-même, ni réforme au dehors; vous êtes toujours également mondain, sensuel et dissipé, toujours entêté de la vanité du siècle, ébloui de son faux éclat, ardent pour ses faux biens, attaché à ses maximes perverses, empressé pour ses divertissements profanes, paré de son luxe ruineux et de son immodestie scandaleuse, toujours lié avec les sociétés les plus criminelles, toujours avide des livres les plus impies ou les plus corrompus, toujours engagé dans des occasions funestes, où sachant que vous avez toujours péché, vous ne devez pas douter que vous ne péchiez encore. Or demandez-vous sincèrement votre salut, vous qui vivez d'une manière si incompatible avec le salut? Non, sans doute. J'avoue que vous le voulez en apparence, mais vous ne le voulez point dans le fond du cœur. Vous désavouez par vos sentiments et par votre conduite le langage que vous tenez à Dieu; votre prière n'est qu'illusion, que mensonge, qu'hypocrisie, que dérision; et c'est avec justice qu'on peut vous dire que vous ne demandez rien, puisque vous ne demandez pas ce qu'il faut: *Usque modo non petistis quidquam.*

Mais ce qui rend vos prières encore plus impures, c'est qu'en ne demandant pas ce qu'il faut, vous ne demandez sérieusement et précisément que ce qu'il ne faut pas; c'est que vous ne demandez que des faux biens, et que vous les demandez par une disposition corrompue et pour une fin criminelle.

En effet, que demandez-vous le plus souvent? Hélas! L'augmentation de votre bien, l'accroissement de votre fortune, les honneurs du siècle, la douceur du repos, l'abondance, l'élévation, la prospérité. C'est sur cela, je l'avoue, que vos prières sont sérieuses; elles ne le sont même que trop, puisque vous ne demandez que des biens d'autant plus faux qu'ils vous font oublier les véritables. Puisque tout occupé des biens terrestres, vous ne savez ce que c'est que de demander à Dieu qu'il vous rende humble, mortifié, pénitent, qu'il modère vos passions, qu'il règle vos désirs, qu'il rompe les liens qui vous attachent au monde, qu'il fortifie votre foi, qu'il ranime votre espérance, qu'il vous affermisse dans la charité. Ce ne sont pas là les objets de votre attention. Les grâces spirituelles et les biens éternels vous touchent fort peu. Il semble que vous réserviez tout votre crédit auprès de Dieu pour des faveurs temporelles, et en cela vous êtes d'autant plus aveugle, et d'autant plus digne de compassion, que vous ne demandez que des biens qui sont non-seulement faux, mais souvent funestes. Car on ne le voit que trop souvent, que la prospérité fait oublier le ciel, qu'elle dégoûte de la piété, qu'elle tourne le cœur vers le plaisir et les yeux vers la vanité. On ne le voit que trop, que les richesses font le succès de toutes les passions; qu'elles servent à nourrir l'orgueil, à flatter la sensualité; qu'elles plongent même dans les déréglements les plus honteux. Voilà ce que vous demandez dans votre prière, et ce que vous demandez de tout votre cœur; c'est-à-dire que vous demandez de nouvelles forces pour vos passions, de nouveaux obstacles pour la piété, de nouveaux dangers pour votre salut, de nouveaux instruments de péché, de nouveaux engagements au péché.

O mon Dieu! comment se peut-il que l'homme cherche en vous un autre bien que vous-même? Ah! trop aveugle celui qui ne vous désire pas, et trop injuste celui à qui vous ne suffisez pas! Pour moi, je n'aurais garde de vous adresser mes prières pour des biens passagers; car avec vous ils me seraient inutiles, et sans vous ils me seraient funestes. Mais assuré par la foi que j'aurai tout avec vous, et que sans vous je n'aurais rien, je vous demanderai uniquement votre grâce et votre amour sacré, qui fera que je n'aurai point le malheur ni de me séparer de vous dans le temps présent, ni de vous perdre pour l'éternité.

Je ne prétends pas néanmoins qu'on ne puisse demander des grâces temporelles, puisque l'Eglise elle-même les demande publiquement dans nos temples. On peut les demander et pour soi-même, pourvu que ce soit dans la vue du salut, selon l'intention de cette Eglise sainte, et pour les autres, pourvu que ce soit suivant l'esprit de la cha-

rité. Mais si vous demandez des grâces temporelles, vous ne le faites la plupart que par une disposition vicieuse, c'est-à-dire par le seul amour des choses temporelles; et ce qui est encore plus indigne de Dieu et plus funeste pour vous, c'est que vous ne vous proposez qu'une fin criminelle. Car, mes frères, comme ce sont vos passions qui forment votre prière, votre prière aussi ne tend qu'à contenter vos passions; et si vous voulez être sincères, vous nous avouerez sans doute que votre véritable motif est de satisfaire votre orgueil, votre vanité, votre ambition et votre cupidité.

Or jugez vous-mêmes si c'est honorer Dieu, que de vouloir qu'il fomente lui-même vos passions, jugez s'il peut écouter une prière qui ne tend qu'à le rendre complice de vos crimes. Ah! mes frères, cette seule réflexion ne doit-elle pas vous faire sentir qu'une des principales conditions d'une prière chrétienne, c'est qu'elle soit faite dans un esprit chrétien, c'est qu'elle ne se propose que des objets conformes à la piété chrétienne, c'est de demander, à l'exemple de la femme de notre évangile, d'être délivré de l'empire du démon, et non pas d'être asservi au démon même, comme vous semblez le demander, en ne demandant que ce qui peut flatter et nourrir vos passions; *Filia mea male a dæmonio vexatur.*

Mais pour mettre cette vérité dans tout son jour, je ne veux plus qu'une réflexion que me fournit saint Augustin. C'est que toute prière chrétienne doit être faite au nom de Jésus-Christ, *in nomine meo* (*Joan.*, XIV, XV, XVI), comme il le dit lui-même; c'est que nous ne méritons que par Jésus-Christ ce que nous ne pouvons obtenir que par Jésus-Christ. Or, dit saint Augustin, tout ce que nous demandons contre le salut, nous ne le demandons point au nom de Jésus-Christ, parce que nous ne pouvons emprunter le nom et les mérites d'un Rédempteur que pour ce qui sert à accomplir l'ouvrage de notre rédemption: *Jam dictum est non peti in nomine Salvatoris, quidquid petitur contra rationem salutis.*

Ne pensez pas cependant, mes frères, que ce soit assez d'avoir un commencement de pénitence, et de se proposer des grâces de salut, il faut encore considérer que nous avons à supplier un Dieu infiniment grand et infiniment saint, qui ne daigne écouter nos vœux que par un effet de sa miséricorde. C'est ce qui nous oblige d'accompagner nos prières d'un vrai sentiment d'humilité. Troisième condition dont la femme de notre évangile nous donne l'exemple le plus parfait. Si elle ose s'approcher de Jésus-Christ, ce n'est qu'en reconnaissant d'abord humblement qu'elle n'est qu'un objet digne de compassion: *Miserere mei;* et si Jésus-Christ la rebute et la mortifie en apparence, en lui disant qu'on ne doit pas donner aux chiens le pain des enfants, elle confesse son indignité; elle connaît même la justice d'un tel reproche, son humilité étant assez profonde au dedans, pour ne pas craindre l'humiliation au dehors: *Etiam, Domine.*

O exemple bien admirable dans une femme qui avait été païenne, mais exemple qui est bien peu imité parmi les chrétiens! Hélas, nous savons que nous allons nous mettre sous les yeux d'un Dieu de puissance et de majesté; nous savons que nous allons converser avec le Dieu de sainteté, et que nous sommes encore plus indignes de lui par nos crimes, que nous ne le sommes par notre néant; nous savons enfin que le juste même doit s'anéantir en sa présence, parce qu'il ne peut s'approprier que le péché et le mensonge, que ce n'est que de la miséricorde de Dieu qu'il tient sa justification, et que ce n'est que de la protection de Dieu qu'il doit attendre sa persévérance; cependant combien de chrétiens qui, tout coupables qu'ils sont, viennent se présenter fièrement à ce Dieu terrible, à ce Dieu saint, sans aucun sentiment de leur indignité, sans aucune confusion sur leurs crimes, portant jusque dans leurs prières ce cœur superbe qui ne les abandonne jamais, suppliant avec présomption, et demandant les grâces du Seigneur sans humilité, comme s'ils avaient le droit de tout exiger de lui, et qu'il n'eût rien à exiger d'eux?

Je sais bien qu'ils n'oseraient déclarer ouvertement par leurs paroles un orgueil si grossier, mais ils ne le manifestent que trop par leur conduite. Car, que pouvons-nous penser de tant de personnes mondaines qui viennent dans nos temples pour s'y donner en spectacle par leurs parures, pour y être un sujet de scandale par leur immodestie, pour s'y distinguer les uns par un air de fierté, et les autres par un air de mollesse; que pouvons-nous penser, si ce n'est qu'au lieu de s'humilier dans leurs prières, elles cherchent plutôt à soutenir dans nos temples cet orgueil et cette vanité qu'elles affectent dans le monde?

Je sais encore qu'il en est à qui les paroles humbles ne coûtent rien devant Dieu, que les gens du siècle, quelque élevés qu'ils puissent être, n'auront pas de peine à le reconnaître pour leur Seigneur; qu'ils avouent même qu'ils ne sont devant lui que néant, que péché. Mais ce n'est là, pour la plupart, qu'un langage de bienséance, qui ne change point la disposition de leur cœur. Leur orgueil n'en souffre point, parce que dans le rang même le plus sublime, il cède sans peine la supériorité au Tout-Puissant; il se concentre seulement dans le fond de l'âme, il ne fait que se masquer sous le voile d'une humiliation extérieure et passagère; et s'il semble plier devant Dieu, il se relève bientôt à l'égard des hommes: or, quand on n'est point humble à l'égard des hommes, on ne l'est certainement point aux yeux de Dieu.

Ah! mes frères, si nous considérons ce fond de bassesse qui est attaché à notre nature, et cette horrible difformité que nous nous sommes donnée par nos péchés; si nous nous représentons le prix infini des

grâces que nous demandons, et la grandeur immense de celui à qui nous osons les demander, dans quel anéantissement ne nous mettrons-nous pas? Abraham, tout élevé qu'il était par sa foi, n'osait parler au Seigneur qu'en reconnaissant qu'il n'était que poussière et que cendre; tous les saints généralement n'ont osé approcher de Dieu que dans les sentiments de la plus profonde humilité: avec combien plus de raison ne devons-nous pas nous humilier, et au dedans et au dehors dans la prière, nous qui ne sommes que des pécheurs; nous qui, loin d'avoir un titre sur les bienfaits du Seigneur, ne pouvons être que les objets de son courroux. Non, non, un Dieu saint, un Dieu juste, ne peut écouter en nous que la voix de l'humilité, parce que nous ne pouvons réclamer en lui que sa miséricorde. L'humilité, dit saint Augustin, est une espèce de mystère. Comme Dieu est infiniment au-dessus de nous, si nous nous élevons, nous ne pouvons point atteindre jusqu'à lui, mais si nous nous humilions, nous l'obligeons de descendre jusqu'à nous. En un mot, l'humilité est si nécessaire dans la prière, qu'elle fait toute la différence qu'il y a entre la prière du pharisien et celle du publicain. Car, comme dit saint Chrysostome, l'orgueil est si odieux qu'il ternit tout l'éclat de la vertu, et l'humilité, au contraire, est si aimable qu'elle efface toute la honte du crime.

Mais prenez garde, mes frères, que la véritable humilité ne consiste pas seulement dans la connaissance de notre néant, et dans l'aveu de notre indignité. Je dois ajouter ici pour votre instruction, qu'elle consiste encore dans une soumission sans réserve à la volonté de Dieu, afin qu'en lui demandant notre sanctification nous lui laissions le choix des moyens dont il voudra se servir pour nous sanctifier. Car souvent, au lieu de nous soumettre aux desseins de Dieu, nous voulons qu'il s'accommode lui-même à notre goût, à nos inclinations, à notre amour-propre; nous voulons nous sanctifier dans la prospérité, tandis qu'il veut nous sanctifier par les croix; et tandis qu'il veut nous sanctifier par les œuvres, nous voulons nous sanctifier par le repos. Illusion grossière, mais illusion commune, et illusion dangereuse, qui nous égare souvent hors de la voie que Dieu nous a marquée pour notre salut. Apprenez donc, mon cher auditeur, que votre humilité serait toute fausse, si elle n'était sans réserve; apprenez que, pour rendre votre prière efficace, il faut que vous y apportiez un esprit de soumission et de sacrifice qui reconnaisse les droits d'un Dieu, et que vous estimant trop heureux de pouvoir être saint, vous puissiez dire comme le Prophète que vous êtes tout préparé à la manière dont il veut que vous le soyez: *Paratum cor meum, Deus.* (*Psal.* LVI.) Heureux si vous êtes dans une si sainte disposition, parce qu'alors vous pourrez prier avec cette douce confiance qui est la quatrième condition d'une prière chrétienne, et dont je vous représenterai l'importance et la nécessité après que nous nous serons un peu reposés.

SECOND POINT.

Il est de la sagesse du chrétien de s'éloigner également des deux extrémités. Mais c'est la faiblesse de la plupart des hommes de n'éviter un vice que par un autre vice; et quoique les vérités chrétiennes ne soient point opposées entre elles, il est pourtant vrai qu'il en est qui semblent se combattre dans leur cœur, et que l'une ne peut presque faire son impression qu'aux dépens de l'autre. Ainsi, leur représente-t-on la rigueur de la justice de Dieu? la crainte affaiblit l'espérance qu'ils doivent mettre en sa miséricorde. Leur représente-t-on l'étendue de sa miséricorde? l'espérance dissipe entièrement la crainte qu'ils doivent avoir de sa justice; et au lieu que la crainte ne devrait servir qu'à réprimer leur présomption, et l'espérance qu'à relever leur courage, il arrive souvent que l'une ne sert qu'à les jeter dans le trouble, et l'autre qu'à les porter au relâchement.

Telle est aussi leur illusion au sujet de l'humilité et de la confiance qu'ils doivent apporter dans la prière. Il semble que nous ne puissions leur proposer l'une sans affaiblir l'autre. Leur disons-nous, pour les humilier, que les pécheurs ne méritent que les anathèmes d'un Dieu? ils oublient sa clémence: leur disons-nous, pour les ranimer, que Dieu est plein de clémence pour les pécheurs? ils oublient leur propre indignité; et par les fausses conséquences qu'ils tirent de ces deux principes, il arrive que leur confiance n'est que présomption, parce qu'ils n'ont pas assez d'humilité pour rougir de leurs péchés, et que leur humilité n'est que lâcheté, parce qu'ils n'ont pas assez de confiance pour vouloir entreprendre l'ouvrage de leur conversion. Mais j'ose vous dire que loin qu'il y ait la moindre opposition entre une véritable humilité et une véritable confiance, il y a au contraire une si grande liaison entre ces deux vertus qu'elles semblent naître l'une de l'autre. Car l'humilité sert de fondement à notre confiance, parce que nous savons par la foi quelle est la miséricorde d'un Dieu envers un pécheur humilié; et notre confiance, à son tour, est un nouveau motif pour l'humilité, parce qu'en nous faisant mieux sentir l'excès de la miséricorde de Dieu, elle nous rend en même temps plus confus de l'excès de notre ingratitude.

Cette vérité ne fut jamais plus sensible que dans l'exemple de la Chananéenne. Elle souffre d'abord avec humilité, et le mépris que Jésus-Christ semble lui marquer par son silence, et la dureté qu'il semble exprimer par ses paroles; mais c'est aussi parce qu'elle souffre cette humiliation avec amour, qu'elle sent son espérance se fortifier dans son cœur, assurée que Jésus-Christ ne résistera point à un cœur humilié. Elle l'appelle d'abord Fils de David, pour apaiser la clémence d'un Sauveur: *Miserere mei, fili Da-*

vid. Elle l'appelle ensuite son Seigneur, pour réclamer la toute-puissance d'un Dieu : *Domine, adjuva me.* Enfin elle marque une confiance si vive et si ferme qu'elle s'attire de la part de Jésus-Christ une admiration qui la met au-dessus de tous nos éloges : *O mulier, magna est fides tua!*

Pourquoi donc n'aurions-nous pas la même confiance en Jésus-Christ, nous que la foi a rendus comme les témoins des douleurs et des opprobres qu'il a voulu souffrir pour notre salut; nous qui voyons tous les jours couler sur nos autels le sang qu'il versa sur une croix pour laver nos crimes? Ne voyons-nous pas dans nos Ecritures les témoignages les plus éclatants de sa bonté, et les effets les plus consolants de la prière? Ne savons-nous pas qu'il prend le nom de Dieu de patience et de miséricorde? Ne nous dit-il pas en propres termes : *Frappez, et l'on vous ouvrira; demandez, et vous recevrez?* (*Matth.*, VII.) Comment donc pouvons-nous douter de sa tendresse jusqu'à nous défier de sa parole même? Comment pouvons-nous craindre qu'il refuse d'accomplir par sa libéralité des vœux et des prières qu'il forme par sa grâce? Ah! je ne crains pas de le dire, le prier avec défiance, c'est le traiter avec une extrême injustice, car c'est blesser sa bonté que de craindre qu'il ne s'endurcisse sur nos maux; c'est même soupçonner sa fidélité que de croire qu'il puisse manquer à ses promesses.

Cependant qu'il est peu de chrétiens qui soient animés de cette vive confiance que nous admirons dans la femme de notre évangile. Hélas! nous prions, mais sans nous rappeler notre foi; nous prions, mais sans réfléchir sur la force de la prière même; nous prions, mais en flottant toujours entre la crainte et l'espérance; nous faisons même céder l'espérance à la crainte, parce que la défiance faisant l'inutilité de nos prières, l'inutilité de nos prières sert aussi à augmenter notre défiance. Etrange contradiction : car, pourquoi recourons-nous à Dieu par la prière, si nous nous défions de sa bonté? ou comment nous défions-nous de sa bonté, tandis que nous recourons à lui par la prière?

Ne nous plaignons donc pas de ce que nos vœux ne sont point exaucés, puisque nous manquons à l'une des principales conditions, qui est celle d'une juste confiance. Ce n'est pas le Seigneur qui nous trompe, puisqu'il n'a promis qu'à ceux qui le prient avec confiance; mais c'est nous qui nous trompons nous-mêmes, si pleins de défiance nous croyons pouvoir obtenir. Nous avons un Dieu également plein de puissance et de tendresse, qui est toujours fidèle à sa parole; il la tient envers ceux qui se confient en lui, parce qu'il leur accorde les grâces qu'ils attendent, et il n'y manque point envers ceux qui se défient de lui, puisqu'il ne leur refuse que les grâces qu'ils n'attendent pas et qu'ils n'ont pas même lieu d'attendre.

On s'étonnera sans doute ici que notre confiance étant si bien fondée, la défiance soit pourtant si commune. Mais une belle et profonde parole de Tertullien va lever cette contradiction apparente. Dieu, dit-il, est bon de son propre fonds et juste du nôtre, c'est-à-dire que comme le soleil est bienfaisant de soi-même et ne forme des foudres que lorsque la terre lui en fournit la matière, de même Dieu, étant la bonté par essence, est toujours porté à répandre ses grâces, et n'exerce sa vengeance que lorsque nos crimes nous en rendent malheureusement les objets : *Dum discis tam optimum quam et justum : de suo optimum; de nostro justum.* (Tertul., *Lib. de resurrec. carnis*, cap. 14.) Ainsi rien n'est plus juste que notre confiance, parce qu'elle a un fondement solide dans la bonté de Dieu; mais souvent aussi rien n'est plus juste que notre défiance, parce qu'elle n'a que trop de fondement dans la mauvaise disposition de notre cœur. Rien n'est plus juste que notre confiance, parce qu'après qu'un Dieu nous a donné tout son sang, nous ne devons pas douter qu'il ne veuille nous combler de ses bienfaits : *Deum de suo optimum.* Mais rien n'est plus juste que notre défiance, parce qu'en lui demandant ses bienfaits avec un cœur tout mondain, tout profane, nous le forçons de nous les refuser par un juste mépris : *de nostro justum.* Rentrez donc, mon cher auditeur, rentrez dans votre cœur pour y corriger un déréglement qui est la source de votre défiance et de votre lâcheté. Car, comme dit l'apôtre, si notre cœur ne nous fait aucun reproche, nous nous confierons pleinement en Dieu : *Si cor nostrum non reprehenderit, nos fiduciam habemus ad Deum.* (I *Joan.*, III.) Il est d'autant plus important pour vous de vous mettre en état de goûter la douceur de la confiance, qu'elle donnera à vos prières cette ferveur qui est la cinquième condition et une des conditions les plus essentielles.

C'est aussi cette ferveur que la femme de notre évangile nous marque bien vivement dans son exemple. Affligée du cruel sort de sa fille, pressée du désir de la délivrer, elle supplie Jésus-Christ avec instance, elle le conjure avec ardeur, elle le presse jusqu'à l'importunité; et pour assurer encore mieux le succès de sa prière, elle a recours à l'intercession des disciples, les sollicitant avec vivacité jusqu'à les fatiguer par ses cris : *Dimitte eam quia clamat post nos.*

Oh! si nous étions assez heureux pour approcher au moins d'une ferveur si admirable, nous l'éprouverions bien aussi, qu'il n'est rien de plus puissant auprès du Seigneur que le cri de la prière. Dieu, dit saint Chrysostome, veut que nous exigions vivement de lui ce que nous lui demandons. Sa bonté est à la vérité notre seul titre, mais c'est un titre assuré; et loin que nous puissions lui être importuns, il s'offenserait au contraire, si nous ne l'étions pas. Car, suivant la parole de Tertullien, rien ne lui est plus agréable que la violence qu'on lui fait par la prière : *Hæc vis Deo grata est.*

Cependant, dit encore saint Chrysostome, nous n'avons point recours à Dieu dans l'esprit qu'il faut, ni dans les sentiments que nous lui devons; et à voir notre indolence et notre lâcheté, il semble que nous n'attendions rien de lui, ou que nous ne désirions pas d'obtenir. La prière demande au moins une certaine application pour être sérieuse, et même un certain désir pour être sincère; car les biens que nous demandons sont trop grands, trop importants, pour ne pas attacher l'esprit et intéresser le cœur. Mais nos prières sont si froides et si languissantes qu'on dirait que nous méprisons intérieurement les biens que nous demandons en apparence. Nous venons bien présenter notre corps dans le temple, mais notre esprit et notre cœur se portent partout ailleurs. On s'amuse aux objets que l'on voit, on se rappelle ceux qu'on ne voit pas; on se livre à une foule de vaines pensées, dont on s'entretient avec plaisir, ou qu'on ne repousse qu'avec peine. La bouche parle, mais le cœur est muet : on semble converser avec Dieu, mais on ne converse qu'avec soi-même ou qu'avec les autres, et toute la prière se réduit presque à prier du bout des lèvres et souvent même à ne prier qu'avec immodestie. Enfin, on vient à la prière avec si peu de préparation, on la commence avec tant de négligence, on la continue avec si peu de recueillement, on la finit avec tant de précipitation, qu'il ne faut pas s'étonner que la plupart s'en retirent avec si peu de fruit. Car, hélas! comment Dieu nous prêtera-t-il son attention, tandis que nous nous refusons la nôtre! Comment nous flattons-nous de lui être présents, tandis que nous sommes absents de nous-mêmes! Comment nous accordera-t-il des grâces que nous demandons avec tant d'indifférence? Comment sera-t-il touché de voir en nous des maux que nous regardons nous-mêmes avec tant d'insensibilité? Que dirai-je encore? mes frères: hélas! nous-mêmes, ministres sacrés, sommes-nous à couvert de l'accusation que nous portons contre vous? Mais, engagés par notre profession à prier et pour nous-mêmes et pour les autres, peut-être ne prions-nous ni pour les autres, ni pour nous-mêmes; peut-être ne faisons-nous des offices divins qu'une pure cérémonie, de nos chants sacrés qu'un son inutile, et de la prière publique qu'un poids accablant. Nous devrions sans doute offrir toujours avec joie le sacrifice des lèvres; mais je ne sais si au moins nous l'offrons toujours avec sagesse comme veut le Prophète : *Psallite sapienter*. (*Psal.* XLVI.) Car souvent nous commençons la prière publique par habitude, nous la continuons sans réflexion, et parce que nous nous en acquittons sans goût, nous nous en acquittons aussi sans mérite. Ah! mes frères, le défaut de ferveur dans la prière est d'autant plus à craindre qu'on le craint moins. C'est ce qui fait que souvent les justes, aussi bien que les pécheurs, ne prient point lors même qu'ils semblent prier; et comme j'ai dit qu'il n'est rien qui soit, et plus facile, et plus difficile que la prière, on peut dire aussi qu'il n'est rien qui soit plus commun et plus rare : rien n'est plus commun que la prière, parce qu'il n'est presque personne qui ne prie, mais rien n'est plus rare qu'une bonne prière, parce qu'il en est peu qui prient comme il faut.

Ici me direz-vous, sans doute, que vous voudriez bien avoir assez de ferveur pour pouvoir vous appliquer à la prière, mais que vous ne savez point prier; que votre esprit ne vous fournit aucune réflexion, ni votre cœur aucun sentiment; que vous vous trouvez toujours sec, et qu'il ne faut pas s'étonner si vous êtes si languissant, si dissipé.

Ah! mon cher auditeur, quel langage! quelle excuse! Vous ne savez pas prier, dites-vous, c'est-à-dire que vous ne savez ni sentir les maux dont vous êtes accablé, ni connaître les passions qui vous dominent, ni vous représenter les péchés dont vous êtes coupable, ni demander les vertus qui vous manquent, ni désirer les biens qui vous doivent être les plus chers, ni implorer le secours dont vous avez besoin, ni recourir à un Dieu pour les grâces qu'il peut vous faire, ni le remercier de celles qu'il vous a déjà faites.

Or, je vous demande, est-ce ignorance? Mais on ne peut pas vous soupçonner de manquer d'instruction et de lumières, vous qui avez été si éclairé, si poli par votre éducation. Et d'ailleurs eussiez-vous la simplicité pour caractère, vous auriez toujours la lumière de l'Esprit divin, qui ne manque point à un cœur chrétien; et cela est si vrai que les simples, qui ont des connaissances plus bornées, ont ordinairement pour Dieu des sentiments plus vifs. Est-ce donc insensibilité? Est-ce donc indévotion? Oui, sans doute, et loin que votre aridité dans la prière puisse servir à vous justifier, vous ne pouvez au contraire l'alléguer pour prétexte, sans vous condamner vous-même. Pourquoi? C'est, dit saint Augustin, que le silence du cœur ne vient que du refroidissement, je dirai presque de l'anéantissement de la charité. Oui, je le répète, si votre piété n'était pas tout à fait éteinte, votre prière serait, sans doute, plus fervente. Car la piété nous donne certainement du goût pour la prière, et le fruit d'une bonne prière, c'est d'augmenter en nous l'amour de la prière même : *Frigus charitatis silentium cordis est.* Eh! mes frères, nous nous inquiétons quelquefois du dégoût que nous éprouvons dans la prière; mais, au lieu de chercher à le justifier, reprochons-nous plutôt à nous-mêmes notre amour pour le monde, notre indifférence pour le salut, véritables causes de ce dégoût. J'ose dire qu'une foi vive et un cœur pur nous rendraient tout brûlants dans l'oraison, et que je me suis souvent étonné qu'étant chrétiens comme nous sommes, la sollicitude mondaine vienne nous distraire dans l'exercice de la prière, et que ce ne soient pas plutôt les sentiments et les affections de la prière qui viennent nous interrompre dans la sollicitude mondaine.

De là vient aussi qu'on se lasse bientôt

dans un si saint exercice, et qu'on ne prie point avec cette persévérance qui est la sixième et dernière condition, mais une condition d'autant plus essentielle, que c'est cette persévérance qui couronne la prière et qui triomphe en quelque sorte de Dieu même. La femme de notre évangile ne se rebute point, malgré la rigueur apparente de Jésus-Christ. Qu'il affecte un silence dédaigneux, ou qu'il n'ouvre la bouche que pour déclarer à cette étrangère qu'il n'a été envoyé qu'aux brebis de la maison d'Israël, et qu'elle ne doit point aspirer à manger le pain des enfants, toutes ces marques de mépris ne peuvent point abattre son courage ni ralentir sa prière. Si elle est mise au rang des chiens, elle trouve encore cette admirable réponse, que les chiens mangent au moins des miettes qui tombent de la table de leurs maîtres : *Nam et catelli edunt de micis quæ cadunt de mensa dominorum suorum.* Jésus-Christ, à la vérité, semble la rebuter, mais elle s'obstine; ses instances sont humbles, mais elles sont redoublées. Elle ne se lasse point de le prier, parce qu'elle ne désespère point de le fléchir. Aussi sa sainte opiniâtreté demeure-t-elle victorieuse, puisqu'enfin elle obtient la guérison de sa fille : *Sanata est filia ejus ex illa hora.* Il est même important de remarquer que ce miracle que le divin Libérateur opère par sa seule puissance, il semble néanmoins l'attribuer lui-même au désir de cette femme, c'est-à-dire à la force et à la constance de sa prière : *Fiat tibi sicut vis.*

Que ne prions-nous donc avec la même persévérance, pour remporter la même victoire! Nous sommes dans la prière comme des Jacobs, qui combattons contre Dieu, et assurés qu'il aime à se laisser vaincre, il faut que nous combattions jusqu'à ce qu'il soit vaincu : *Non dimittam te nisi benedixeris mihi.* (*Genes.*, XXXII.) Mais hélas! pleins de dégoût, nous regardons la prière comme un devoir fatigant, dont nous ne cherchons qu'à nous débarrasser ; pleins de présomption, nous croyons avoir le droit d'obtenir dans l'instant, et quoique nous n'ayons pas à craindre un refus, nous nous offensons presque d'un délai; pleins d'inquiétude et de mollesse, nous quittons par inconstance ou nous abandonnons par lassitude un exercice qui est notre grande ressource, et dont nous devrions même faire notre grande consolation : dégoût honteux, qui nous fait regarder comme un joug insupportable une obligation que nous devrions regarder comme le plus beau de nos priviléges; présomption aveugle que nous ne connaissons ni la dignité d'un Dieu que nous voulons assujettir à notre impatience, ni le prix de ses bienfaits que nous voulons acheter à si peu de frais; inquiétude funeste, qui l'oblige de nous marquer par son refus le même mépris que nous lui marquons par notre lâcheté.

Oh! quelle injure ne faisons-nous pas à un Dieu qui a pour nous la bonté de Père, lorsque nous marquons de l'ennui et du dégoût à converser avec lui, et à le supplier pour nos propres intérêts? Hélas! loin que nous puissions nous plaindre de ce que la prière nous est ordonnée, ne devrions-nous pas plutôt nous affliger si elle nous était interdite, puisqu'elle nous donne une si noble familiarité avec Dieu et une familiarité qui nous est si avantageuse! O mon Dieu! faut-il qu'on nous traîne par force pour nous faire approcher de vous? Eh! ne faudrait-il pas plutôt qu'on employât la violence pour nous tenir éloignés de vous, et pour nous arracher d'auprès de vous? Car est-il rien de plus consolant pour nous que de jouir de votre présence, rien de plus doux que de vous ouvrir notre cœur, rien de plus salutaire que d'éprouver l'amour que vous avez pour nous, et d'enflammer celui que nous devons avoir pour vous?

Sentez donc, mes frères, l'injure que nous faisons à Dieu par notre facilité à nous retirer de la prière; mais sentez aussi le tort que nous nous faisons à nous-mêmes par un défaut de persévérance qui nous ravit la consolation de goûter les douceurs de la prière et d'en recueillir les fruits. Ne savons-nous pas que la prière est une grâce d'autant plus digne d'être ménagée qu'elle est la source de toutes les autres grâces? Ne savons-nous pas qu'en faisant ce que nous pouvons, elle nous obtient ce que nous ne pouvons pas? Ne savons-nous pas que si Dieu diffère ses dons, ce n'est que pour éprouver notre fidélité, et qu'après avoir éprouvé notre fidélité, il la récompense par de plus grands dons? Ah! inépuisable dans ses trésors, il est en même temps si généreux par sa tendresse, que, lorsque nous persévérons dans la prière, il nous donne non-seulement ce que nous demandons, mais beaucoup plus que nous n'oserions demander; et c'est ici que, pour vous en convaincre, je voudrais vous parler des lumières et des communications ineffables que les âmes saintes reçoivent de lui par l'oraison. Mais ce n'est ordinairement que par degrés qu'on s'élève à cet état sublime, où l'âme est transformée en Dieu. Il n'est pas même donné à tous d'entrer dans les mystères d'une haute spiritualité. Je consentirai donc que vous vous borniez à une prière plus commune qui est non-seulement praticable, mais aisée et nécessaire à tout chrétien; et je finirai en vous assurant que si vous donnez à votre prière les conditions que je viens de vous prescrire, elle sera certainement exaucée. Rappelez-vous bien que toutes ces conditions, pour être accomplies avec fidélité, sont si liées entre elles, que l'une conduit à l'autre, et si importantes, que ce n'est que toutes ensemble qu'elles donnent un succès infaillible à la prière. Entrons d'abord dans des sentiments de pénitence pour prier avec piété, et la piété nous fera prier avec sagesse, parce qu'elle ne nous permettra pas de rien demander qui ne soit agréable à Dieu et utile au salut. La piété et la sagesse nous feront prier avec humilité, en nous faisant ouvrir les yeux sur notre néant, sur notre faiblesse, sur nos péchés. L'humilité

nous fera ensuite prier avec confiance, puisque nous ne pouvons jamais mieux nous confier en Dieu que lorsque nous nous confions moins en nous-mêmes. La confiance en même temps nous fera prier avec ferveur, en nous remplissant de consolation; la ferveur à son tour nous fera prier avec persévérance, parce qu'elle préviendra l'impatience et le dégoût; et enfin la persévérance nous fera prier avec succès, parce que le Seigneur ne pourra point rejeter une prière revêtue de toutes les conditions qu'il exige de nous. Car il ne cherche lui-même qu'à nous marquer l'excès de son amour par l'effusion de ses grâces, et si nous trouvons notre bonheur à les recevoir, il ne trouve pas moins sa gloire à les répandre, C'est lui-même qui forme dans notre cœur les gémissements ineffables de la prière. Enfin, c'est lui-même qui nous presse d'élever nos mains vers lui, parce que c'est par la prière qu'il veut nous sanctifier en ce monde pour nous couronner en l'autre. C'est, mes frères, ce que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

## SERMON VI.

### SUR LES DISPOSITIONS DE LA PLUPART DES CHRÉTIENS A L'ÉGARD DU BONHEUR ETERNEL.

Domine, bonum est nos hic esse. (*Matth.*, XVII.)

*eigneur, nous sommes bien ici.*

N'est-ce pas, ce semble, avec raison que saint Pierre veut fixer sa demeure sur cette montagne sainte, où il trouve dans le spectacle de la Transfiguration de Jésus-Christ et toute la gloire que son amour l'oblige de souhaiter à son divin Maître, et tout le bonheur que son propre intérêt peut lui faire désirer pour lui-même? *Domine, bonum est nos hic esse.* Mais ce n'est là qu'un disciple grossier qui parle, et Jésus-Christ a des pensées bien différentes. Il veut, à la vérité, que la vue de sa gloire affermisse la foi de ses disciples contre le scandale de ses faiblesses, et qu'un avant-goût de la vie bienheureuse leur en inspire le désir. Mais comme Pierre, à l'appât d'un objet si doux, semble oublier sa condition mortelle, ce divin Maître rappelle aussitôt l'idée de sa mort, dans l'éclat même de son triomphe, pour apprendre à Pierre, par son propre exemple, que ce n'est qu'à grands frais qu'on peut parvenir à être heureux, qu'une récompense éternelle n'est accordée qu'à un long travail, et que l'homme ne saurait arriver au séjour de la gloire qu'en passant par la voie de la souffrance: *Dicebant excessum ejus quem completurus erat in Jerusalem,* dit un autre évangéliste. (*Luc.*, IX.)

C'est ainsi, mes frères, qu'il nous instruit nous-mêmes en la personne de son disciple. Il étale d'abord aux yeux de notre foi sa grandeur et sa magnificence, pour nous montrer dans la gloire dont il est environné celle qu'il nous a préparée. Mais il nous rappelle aussitôt sa passion et sa mort, pour nous marquer, dans les moyens qu'il a pris pour entrer dans sa gloire, ceux que nous devons prendre nous-mêmes pour nous y élever.

Or je vous demande, mes frères, êtes-vous bien fidèles aux desseins de Jésus-Christ? Cette gloire qu'il vous propose, excite-t-elle vos désirs? Soutient-elle votre ferveur? Ranime-t-elle vos espérances? Mais, hélas! si nous examinons vos vraies dispositions, nous verrons, ou que vous ne désirez point le bonheur éternel, ou qu'en le désirant vous ne travaillez point à le mériter, ou qu'en travaillant à le mériter, vous semblez quelquefois désespérer d'y parvenir. Vous êtes la plupart ou insensibles aux récompenses de la vertu, ou rebutés par les obstacles que vous trouvez, lorsque vous voulez vous élever jusqu'à la sainteté, ou trop alarmés de l'incertitude du salut; et par conséquent vous péchez presque tous ou par un excès d'indévotion, ou par un fond de paresse, ou par un défaut de confiance.

Il faut donc vous ranimer, ou vous confondre en ce jour; et dans cette vue, je dis: 1° que votre indifférence pour votre bonheur éternel est pleine d'irréligion; 2° que votre lâcheté pour votre sanctification est pleine d'injustice; 3° que votre défiance sur votre salut est pleine d'illusion: trois vérités que je tâcherai de développer dans ce discours, pour vous prouver que vous devez désirer, mériter et espérer la gloire du ciel. Demandons les lumières du Saint-Esprit, etc.

### PREMIER POINT.

Ne vous étonnez pas, mes frères, si je dis que votre indifférence pour la gloire du ciel est une espèce d'irréligion. Je ne parle qu'après saint Ambroise: ce grand saint craignait comme nous, et peut-être avec moins de justice que nous, qu'il n'y eût des chrétiens insensibles à ce que la religion a de consolant ou de redoutable. Que je crains, mes frères, disait-il à ses auditeurs, qu'il ne faille vous appliquer cette parole de l'Evangile: *Nous avons chanté, et vous n'avez donne aucune marque de joie; nous avons pleuré, et vous n'avez donné aucune marque de tristesse.* Car nous vous représentons l'heureux jour de l'éternité, et votre cœur n'en ressent pas plus d'ardeur; nous vous annonçons le triste jour du jugement, et vos yeux n'en répandent pas plus de larmes. Or, ajoute ce saint docteur, regarder avec indifférence les choses spirituelles, sans se réjouir de ce qu'elles ont d'agréable, sans s'affliger de ce qu'elles ont de terrible, c'est une espèce d'infidélité: *Infidelitatis genus est in divinis rebus, nec gaudere prosperis, nec flere contrariis.* Mais pourquoi y a-t-il de l'irréligion à ne pas désirer les biens éternels? En voici deux raisons: 1° parce que cette indifférence vous fait renoncer à l'accomplissement des promesses de la foi; 2° parce qu'elle vous fait abandonner la sainteté de la religion: deux réflexions qui suffiront pour vous faire comprendre combien elle approche de l'impiété.

Oui, mes frères, ne point soupirer après

le bonheur du ciel, c'est renoncer à l'accomplissement des promesses de la foi. Rappelez-vous ici les idées de notre sainte religion. Qu'est-ce qu'elle vous apprend? C'est que Dieu nous appelle tous à l'héritage éternel; que Jésus-Christ nous a réconciliés par son sang, pour nous ouvrir la porte du ciel; qu'il nous sanctifie en ce monde par sa grâce, pour nous consommer en l'autre dans sa gloire; que le même corps qu'il immola pour l'expiation de nos crimes, il nous le donne aujourd'hui comme un gage de notre félicité; en un mot, qu'il veut nous rassembler dans le royaume de son Père, ce royaume éternel, où Dieu trouvera sa gloire en nous, et où nous trouverons notre bonheur en lui. Voilà quels ont été les desseins de Jésus-Christ; sa doctrine et ses exemples, ses souffrances et sa mort, tout ce qu'il a dit, tout ce qu'il a fait se rapporte à une fin si digne de lui et si heureuse pour nous.

Que faites-vous donc en demeurant dans le dégoût des biens éternels? Vous rendez inutile la vocation de Dieu qui vous les destine, le sang de Jésus-Christ qui vous les a mérités, l'Evangile qui vous les a promis, la grâce de l'Esprit-Saint qui doit vous y conduire: vous renoncez à la gloire d'être les citoyens des saints, les cohéritiers de Jésus-Christ et les enfants de Dieu: que dis-je? Vous renoncez à Dieu même, qui doit être votre récompense et votre félicité. Or, je le soutiens, c'est là une espèce d'irréligion, si ce n'est pas l'irréligion même.

Mais quoi! mes frères, avez-vous donc étouffé en vous tout sentiment de religion? Vous êtes-vous entièrement dépouillés du droit que vous avez sur l'héritage céleste? Avez-vous fait un éternel divorce avec votre Dieu? Non, mes frères, ce n'est pas là ce que je prétends; je suppose au contraire que vous avez encore du respect pour la foi et de l'horreur pour l'impiété; car, si vous étiez incrédules de profession, il faudrait vous combattre par d'autres principes, et commencer par vous prouver les vérités que vous ne voudriez pas reconnaître.

Mais que vous sert-il de croire au bonheur de l'autre vie, si vous n'en faites pas l'objet de vos vœux? Vous l'abandonnez, ce bonheur, par la seule raison que vous ne le désirez pas; car où trouverez-vous qu'une indifférence pleine de mépris soit un juste titre pour y prétendre? où trouverez-vous que Jésus-Christ se soit engagé à vous donner une récompense que vous n'aurez pas seulement souhaitée? Ne vous commande-t-il pas au contraire de chercher le royaume des cieux avant toutes choses, d'y établir votre trésor, et de vous efforcer de marcher dans la voie étroite qui doit vous y conduire? Ouvrez les livres sacrés, et partout vous trouverez ces importantes maximes: que nous n'avons point ici-bas de cité permanente, qu'il n'y a que la céleste Jérusalem qui soit notre véritable patrie, et que la gloire des saints doit faire également et la consolation des petits et l'ambition des grands. Tel est le langage de l'Esprit-Saint, et par conséquent il faut que le bonheur éternel soit votre grand objet, et que vous en fassiez le point de vue auquel tous vos projets aboutissent. Cependant il n'est peut-être rien que vous désiriez moins que la gloire immortelle; vous n'y donnez presque aucune réflexion; il vous faut des objets plus rapprochés des sens; et à peine votre attention se soutient-elle lorsque nous voulons élever votre esprit jusqu'à la joie ineffable des bienheureux.

Ne nous vantez donc pas ce reste de religion, qui ne produit en vous aucun désir pour l'éternité. Il n'en est pas moins vrai que, par votre indifférence pour le ciel, vous renoncez à l'accomplissement des promesses de la foi, et à la possession de Dieu même; et par conséquent, j'ai eu raison de dire que cette indifférence a un grand trait de ressemblance avec l'impiété, et que si vous n'êtes pas infidèles par l'esprit, vous l'êtes au moins par le cœur.

C'est pour cela que l'Apôtre nous exhorte à persévérer jusqu'à la fin, dans l'attente de la gloire céleste, de peur qu'une criminelle indifférence pour un si grand bonheur ne nous jette dans cette incrédulité qui porta les Juifs à s'éloigner du Dieu vivant: *Ne forte sit in aliquo vestrum cor malum incredulitatis discedendi a Deo vivo.* (*Hebr.*, III.) Il jugeait avec raison qu'un cœur indifférent pour Dieu devient bientôt infidèle. Et en effet, ne point aspirer à être éternellement uni à Dieu, c'est consentir à être éternellement séparé de Dieu; c'est mépriser également sa justice et sa miséricorde, ses menaces et ses promesses; c'est vouloir allier la foi du chrétien avec les dispositions de l'impie. Il est vrai que vous ne tenez pas le langage de cet insensé dont parle le Roi-Prophète, et que vous n'oseriez dire qu'il n'y a point de Dieu: *Non est Deus.* (*Psal.* XIII.) Mais il est vrai aussi que vous ne voulez pas que ce Dieu soit pour vous, puisque vous ne mettez point votre félicité en lui, et que vous la cherchez hors de lui, Vous le reconnaissez, et vous le rejetez en même temps; et cette espèce d'irréligion est peut-être d'autant plus dangereuse, qu'étant moins grossière, elle est aussi moins sensible.

Après cela, mes frères, il ne faut pas douter que vous ne renonciez encore à la sainteté du christianisme, et c'est ici ma seconde réflexion. En effet, nulle loi aussi parfaite que celle de l'Evangile, mais aussi nulle loi plus opposée aux inclinations d'une nature corrompue. Il faut humilier son esprit, mortifier sa chair, résister à ses plus doux penchants, combattre sans cesse contre soi-même, craindre la gloire, mépriser les richesses, embrasser la croix, pleurer ses péchés, veiller sur ses paroles, sur ses regards, sur ses pensées mêmes. Voilà en général les obligations du chrétien; mais les remplirez-vous avec fidélité, si le désir de votre salut ne l'emporte sur l'intérêt de

vos passions et de votre amour-propre? Eh! comment vous feriez-vous violence pour le royaume des cieux, vous qui n'en faites point l'objet de votre ambition? Comment auriez-vous assez de zèle pour servir le Seigneur en ce monde, vous qui comptez pour rien de l'aimer, et de l'adorer éternellement en l'autre? Comment, dis-je, seriez-vous fidèles aux lois de l'Evangile sans être touchés de la gloire du ciel, puisque ceux-là mêmes qui la désirent avec ardeur ne peuvent qu'avec peine pousser leur persévérance jusqu'au bout?

Ah! si vous pratiquiez à la lettre les devoirs du christianisme, vous seriez sans doute remplis de l'amour des biens éternels, soit parce que la sainteté ne peut avoir des attraits en ce monde que pour ceux qui veulent s'en faire un titre pour l'autre, soit parce qu'il ne vous en coûterait pas davantage de joindre le désir du salut à la pratique de la vertu; car, ne serait-ce pas un égarement prodigieux que de vouloir faire sans fruit et à pure perte tous les frais de la sainteté? Mais comme vous êtes indifférents pour votre salut, vous l'êtes aussi pour votre sanctification. De là votre cœur, qui ne saurait être oisif, se fait d'autres objets que ceux que la foi nous propose. Insensibles à la véritable félicité, vous en cherchez une fausse; vous donnez votre temps à des joies profanes, et vos soins à des biens périssables. Etes-vous élevés par votre naissance? vous bornez votre ambition à être grands; êtes-vous d'une condition médiocre? vous rapportez tous vos projets à devenir riches; votre vue ne se porte jamais au delà du siècle présent, vous la fixez uniquement sur la terre où vous aimez à ramper; et pourvu que vous soyez honnête homme, selon le monde, peu vous importe de l'être selon l'Evangile. Car, pour ce qui est de votre religion, ce n'est que coutume, bienséance politique. Vous gardez bien l'extérieur du christianisme, parce qu'il n'incommode point vos passions, mais le fond qui en est l'essentiel, loin de le mettre en pratique, vous l'abandonnez sans scrupule, peut-être même l'ignorez-vous sans honte. En vous nul goût pour la prière, nulle ferveur dans le service divin, nul temps marqué pour nos sacrements, nulle mortification, nulle pénitence, nulle bonne œuvre. Une foi morte fait tout votre mérite, et les marques de votre christianisme se réduisent presque toutes au seul nom de chrétien.

Telle est la funeste disposition où vous jette votre indifférence pour la gloire du ciel. Et voilà ce que je ne puis m'empêcher d'appeler une espèce d'irréligion, puisque vous démentez par vos œuvres cette foi que vous n'osez renoncer de bouche. Car, mes frères, se borner à croire simplement à l'Evangile, c'est ne retenir que la moitié du christianisme, et comme la sainteté n'est pas moins une partie essentielle à notre religion que la vérité, si vous abandonnez l'une, ce n'est que pour votre condamnation que vous conservez l'autre. Et que sais-je encore si tôt ou tard vous ne secouerez point le joug d'une foi importune qui combat vos désirs terrestres? Car, hélas! combien ne doit-on pas se défier d'un cœur qui ne fait aucun cas du salut éternel? C'est par là que l'impie a fait le premier pas dans la voie de son iniquité: il n'est descendu que par degrés dans le profond abîme, et le même égarement que vous condamnez en lui, vous avez lieu de le craindre pour vous-mêmes.

Qu'il est donc bien important pour vous, mes frères, de nourrir dans votre cœur les sentiments de l'espérance chrétienne, puisque votre indifférence pour le bonheur éternel peut vous mener si loin! Hélas! peut-être avez-vous été jusqu'à présent dans une si dangereuse disposition, sans vous en apercevoir; peut-être que votre cœur a toujours désavoué le souhait que vous semblez faire dans l'oraison dominicale, lorsque vous demandez à Dieu que son royaume vous advienne. Peut-être avez-vous d'abord été surpris de vous entendre taxer d'irréligion, et qu'une accusation si terrible vous a paru injuste, parce qu'apparemment une impiété si subtile ne vous fut jamais bien développée. Mais revenez aujourd'hui à vous-mêmes, vous voyant si écartés de la voie du ciel; et parce que vous ne sauriez vivre dans l'oubli des biens éternels, sans renoncer aux promesses de Jésus-Christ, sans abandonner les maximes de l'Evangile, désirez-la sur toutes choses, cette félicité céleste, afin que ce saint désir l'emporte sur tous les autres.

Aussi voyons-nous que les plus grands saints furent tous transportés du désir de la gloire éternelle. Avec quelle ardeur le saint roi David ne soupira-t-il pas après la céleste Jérusalem! Quelle fut l'impatience du grand Apôtre de quitter sa dépouille mortelle pour se réunir à Jésus-Christ? Avec quelle amertume tous les saints n'ont-ils pas gémi ici-bas, comme dans le lieu de leur bannissement? Quel fut leur mépris pour la prospérité du siècle présent, lorsqu'ils la comparèrent avec la félicité du siècle à venir? Ah! s'ils en jouissent dans le ciel, c'est qu'ils la désirèrent vivement sur la terre, et si nous voulons arriver au même bonheur, il faut que nous soyons animés des mêmes sentiments.

Après tout, mes frères, quel objet plus intéressant pour vous qu'une gloire immense dans sa plénitude et infinie dans sa durée? Quel autre avantage peut-il remplacer celui de régner éternellement avec les saints et de participer à la félicité de Dieu même? Que pouvez-vous perdre à consacrer les affections de votre cœur au bonheur de l'autre vie? C'est au contraire par là que vous vous en ferez un véritable pour celle-ci. Car si vous êtes dans l'affliction, dans la souffrance, est il rien de plus propre à vous consoler des maux présents que l'espérance des biens à venir? et si vous êtes dans l'élévation, dans la prospérité, est-il rien de plus doux pour vous que d'espérer que ce fragile bonheur, qui remplit les vœux de

l'impie et qui périt avec lui, ne sera, au contraire, pour vous qu'un moyen pour parvenir à un bonheur infini, et qu'après avoir été grands en ce monde, vous le serez encore plus en l'autre.

Ah! mes frères, que vous êtes cruels et injustes envers vous-mêmes, si la terre est votre choix, votre partage, votre bonheur! car, hélas! que ce bonheur est faux, qui nous fait perdre le véritable! Quoi! ne le sentez-vous pas, que votre cœur, qui est assez faible pour s'attacher aux choses créées, est néanmoins trop noble pour pouvoir s'en rassasier, toujours réduit à désirer, parce que jamais il ne trouve rien qui puisse le satisfaire? Non, non, l'univers tout entier ne saurait remplir la vaste capacité d'une âme qui est faite pour posséder un Dieu. A un cœur qui est insatiable, il faut un bien immense, et pour reconnaître quelle est la grandeur de notre destinée, nous n'avons, pour ainsi dire, qu'à sonder le fond de notre nature.

Que vous êtes donc à plaindre, mondains aveugles, cœurs rampants, âmes terrestres, vous qui n'estimez que les plaisirs, les richesses, les titres, les dignités, la gloire, la renommée! Peut-être poussez-vous votre orgueil et votre injustice jusqu'à mépriser le sage chrétien qui, animé de l'esprit de la religion, ne daigne pas jeter un regard sur vos brillantes vanités; vous ne le croyez pas fait pour les grandes choses, parce qu'il ne semble pas être fait pour les choses de ce monde. Mais apprenez qu'il a une âme incomparablement plus grande, puisqu'il se porte à des objets infiniment plus relevés, et qu'au contraire vous vous dégradez vous-mêmes par la faiblesse de vos penchants et par la bassesse de vos affections.

Ah! courez tant qu'il vous plaira après un fantôme éblouissant, qui n'a rien de réel que dans votre imagination séduite, et qui vous échappera au moment même que vous croirez le saisir; pour lui, plus sage que les philosophes, jugeant que ce qui se passe ne saurait rendre heureuse une âme qui ne passe point, non-seulement il méprise les faux biens, mais il s'assure les véritables. Plus prudent que ces rusés politiques, qui, pour vouloir gouverner les autres, ignorent l'art de se conduire eux-mêmes, il sait ménager avec succès l'affaire la plus importante et la plus délicate, qui est celle du salut. Plus magnanime que ces héros fameux qui domptèrent tout, hors leur propre cœur, il se rend le maître de ces mêmes passions dont ils ne furent que les vils esclaves : je dis même plus ambitieux que ces rapides conquérants, dont les vastes projets furent tous renfermés dans les bornes étroites de l'univers, et dont la puissance se brisa bientôt contre la pierre du sépulcre; plus ambitieux, dis-je, il aspire à un royaume immense, à une couronne immortelle; il ne veut point envahir la terre, mais il ne veut pas moins emporter que tout le ciel; il ne veut rien de tout ce que Dieu a fait de périssable, mais il ne veut pas moins que ce Dieu même qui a fait toutes choses.

Ne vous étonnez donc pas si ce sage chrétien regarde la terre comme un lieu d'exil où il ne peut vivre que dans les soupirs et dans l'attente. Placé par son détachement au-dessus de tout ce qui est terrestre, ce monde qui vous charme, qui vous possède, il le méprise comme un amusement indigne de son grand cœur qui embrasse un Etre infini. A vous, âmes viles et grossières, il abandonne ce qu'il y a d'imaginaire et de corruptible. Pour lui, plus juste et plus délicat dans son goût, il se réserve un Dieu tout entier, ce Dieu que vous semblez lui abandonner. Sa foi, son amour, son espérance, toutes ces vertus ensemble le tiennent ici-bas comme dans un état violent, et assis sur le bord des fleuves impurs de Babylone, il ne peut que répandre des torrents de larmes, parce qu'il se voit encore éloigné du seul objet de sa tendresse : *Super flumina Babylonis illic sedimus et flevimus.* (*Psal.* CXXXVI.) Telle est la noblesse de ses sentiments : sentiments que vous goûteriez sans doute, si vous aviez l'élévation de son esprit et de son cœur, disons mieux, si vous aviez un reste de religion et de droiture.

Ah! trop malheureux encore un coup, trop malheureux sont ceux qui ne se font que des espérances périssables! Mais nous, ô Sion, céleste Sion, Sion éternellement permanente, nous vous regarderons comme notre terme, notre patrie, notre centre, comme le lieu de notre vrai repos, et malheur à moi, si vous n'êtes pas toujours le principal sujet de ma joie : *Si non proposuero Jerusalem in principio lætitiæ meæ.* (*Ibid.*)

Oui, ô mon Dieu, vous qui faites tout l'éclat et toute la douceur de cette mystique Sion, beauté ineffable, grandeur infinie, bonté souveraine, vous qui êtes la récompense et la félicité des saints, vous êtes aussi le seul objet qui convienne à mon cœur. Pour peu qu'il se détourne de vous, il est comme absent de lui-même : hors de vous, il ne trouve que néant, qu'erreur, que misère; mais en vous, il trouve sa paix, sa consolation, l'accomplissement de tous ses désirs. Seul, vous pouvez faire mon bonheur, et tout sans vous ne serait rien pour moi. Je n'ai donc, comme votre Prophète, qu'une seule chose à vous demander, c'est la grâce de vous voir à découvert et de vous posséder pour toujours dans la société de vos élus. Je vous la demande avec d'autant plus d'ardeur et de confiance, qu'en désirant mon bonheur je ne désire pas moins votre propre gloire. Car, ô mon Dieu, si j'aspire à votre royaume, ce n'est pas seulement parce que vous serez tout à moi, c'est plus encore parce que je serai tout à vous.

Puissions-nous donc, mes chers auditeurs, avoir toujours ce grand objet devant les yeux pour le posséder ici-bas au moins par l'amour et par l'espérance. Mais prenez garde à ne pas vous borner à un vain souhait, à un stérile sentiment. Car, désirer le

bonheur éternel et ne vouloir pas se donner la peine de travailler à le mériter, c'est une lâcheté pleine d'injustice, comme vous l'allez voir dans ma dernière partie.

SECOND POINT.

Si pour arriver à la gloire du ciel il n'y avait qu'à la désirer, disons mieux, si le bonheur éternel pouvait être l'objet de la cupidité, il ne serait pas difficile de faire comprendre aux chrétiens de nos jours qu'ils doivent avoir pour les biens du ciel encore plus d'ardeur qu'ils n'en ont pour ceux de la terre. Je suis même persuadé, mes frères, que l'espérance chrétienne vous oblige la plupart de pousser de temps en temps quelques soupirs vers la véritable patrie. L'autorité de la foi, qui nous avertit qu'après cette vie il y en aura une qui ne passera point; la gloire de Dieu qui demande qu'il y ait un temps pour sa justice envers les bons et les méchants; l'excellence d'une âme qui se sent faite pour l'immortalité, les afflictions même de la vie présente qui ne nous permettent pas de trouver ici-bas notre parfait repos, tout cela vous persuade, sans doute, qu'il y a pour nous une éternelle félicité. Et comme la raison et la foi vous la rendent certaine, votre propre intérêt ne doit pas vous la rendre moins désirable.

Mais ce qui vous ralentit pour un si glorieux sort, c'est que vous ne pouvez y prétendre que par le titre de la sainteté; car le même Evangile qui nous annonce la grandeur de notre destinée, nous marque aussi les conditions qu'elle exige. Le ciel, à la vérité, est notre héritage, mais un héritage qui n'est dû qu'à nos travaux; c'est un royaume qui nous est destiné, mais un royaume qu'on ne peut emporter que par la violence; c'est la vie souveraine, c'est la véritable vie, mais une vie où l'on n'arrive que par la voie étroite; c'est une couronne de justice, mais une couronne qui n'est due qu'aux vainqueurs de leurs passions.

Or, mes frères, à ces idées vous voyez d'un coup d'œil tous les efforts que vous serez obligés de faire sur vous-mêmes. Les voies de la sainteté vous paraissent trop épineuses, et semblables aux rebelles Israélites, vous refusez d'entrer dans la terre promise, sous prétexte que vous auriez de trop rudes combats à soutenir. En un mot, vous voudriez bien vous rendre éternellement heureux, mais vous ne voulez pas vous donner la peine de devenir saints; et trop opposés à vous-mêmes, tandis que d'un côté vous avez assez de religion pour aspirer à la félicité céleste, de l'autre vous n'avez pas assez de ferveur pour travailler à la mériter.

C'est donc votre lâcheté qu'il faut attaquer ici, et pour vous en représenter l'injustice, je n'ai qu'à combattre les prétextes que vous nous alléguez pour vous justifier. Quelle est donc votre défaite, lorsque nous vous pressons de travailler à l'ouvrage de votre sanctification? Vous nous dites: 1° qu'il y a de trop grands obstacles dans le monde; 2° que la sainteté est trop élevée au-dessus de vous. Or à ces deux prétextes j'oppose ces deux réflexions: la première, c'est que ces obstacles ne viennent que du dérèglement de votre cœur; la seconde, c'est que la sainteté consiste principalement dans la disposition du cœur. Développons ces deux vérités et vos prétextes seront entièrement confondus.

Je dis d'abord que la plupart de vos obstacles prennent leur source dans la corruption de votre cœur; et, pour vous en convaincre, je suppose un grand principe qui est que de tous les états que Dieu a établis par l'ordre de sa providence, il n'en est aucun qu'il ait exclu des bienfaits de sa miséricorde. Je dis les états établis par l'ordre de la Providence; car, pour ce qui est de ces indignes professions où l'on n'a, comme dans celles du théâtre, que le honteux emploi de servir aux passions humaines, on sait qu'opposées à l'honneur de la religion et proscrites par les lois de l'Eglise, elles ne peuvent être mises qu'au rang des crimes. Je ne parle donc que des états que Dieu a établis pour le bien de la société et pour maintenir l'ordre parmi les hommes; or, je le répète, il n'en est aucun qui soit par lui-même incompatible avec notre vocation à la grâce et à la gloire. Pourquoi? C'est que Dieu ne fait point acception d'état, parce qu'il ne fait point acception de personne. Car, auteur de la nature, il ne saurait être opposé à lui-même comme auteur de la grâce; et comme il n'est point de condition qui ne soit soumise à ses lois et qui ne doive être jugée par sa justice, il n'en est point non plus qui ne puisse participer à sa grâce et prétendre à ses récompenses. Nous voyons, à la vérité, que Jésus-Christ n'a que des menaces pour les riches, et je n'aurais garde de les flatter ici aux dépens de mon ministère. Mais après tout, les richesses ne font point par elles-mêmes un état de condamnation. La pauvreté, dit saint Ambroise, n'est pas toujours sainte, ni la prospérité toujours criminelle; la sainteté peut briller dans le palais des grands, comme elle peut se cacher dans la cabane des pauvres; et l'Ecriture, qui doit être là-dessus la règle de nos sentiments, nous en fournit un grand exemple en la seule personne de Job, qui fut également un grand modèle de sainteté dans les deux états les plus opposés, je veux dire, et dans le plus grand éclat, par le saint usage qu'il fit de son pouvoir et de ses richesses, et dans la plus grande humiliation, par la paisible soumission qu'il marqua au milieu de ses souffrances.

Vous pouvez donc, mes frères, sans sortir des voies communes du monde, marcher dans les routes du ciel; vous pouvez allier les engagements de votre état avec les devoirs du christianisme, et de ce grand principe, qui est incontestable dans la morale chré-

tienne, je conclus que les obstacles dont vous vous plaignez, et que vous faites tant valoir, ne viennent la plupart que de vos passions, qui sont étrangères à votre état, et qui peut-être déshonorent votre état.

Non, ce n'est point précisément votre naissance, votre condition, votre sexe, qui vous détournent de la voie du salut; la cause de vos chutes est au dedans de vous-mêmes. Ce qui fait le danger de votre état, c'est cet orgueil dont vous êtes pleins dans votre élévation; cette ambition qui trouble votre repos, cette vanité qui vous porte à un luxe ruineux, cette envie qui fait que vous êtes l'ennemi secret de tous vos concurrents; c'est cette avidité insatiable qui étouffe tout scrupule pour vous rendre trompeurs et usuriers dans votre commerce, durs dans votre ministère, injustes dans l'usage de votre crédit; c'est cette mollesse, qui se révolte contre la sévérité de l'Evangile; ce penchant pour le plaisir, qui vous engage dans les sociétés les plus dangereuses; ce désir de plaire, qui viole sans honte les règles de la pudeur et de la modestie; en un mot, ce qui met de grands obstacles à votre sanctification, c'est cet esprit du monde, cet amour de vous-mêmes, qui possède tout votre cœur. Voilà ce qui vous rend inconstants dans la vertu, fragiles dans les occasions, infidèles à vos devoirs; et voilà en même temps ce qui rend vos prétextes injustes et votre lâcheté inexcusable.

Car, mes frères, comment osez-vous nous alléguer des obstacles que vous formez vous-mêmes et qu'il ne tient qu'à vous de lever? Quoi! serez-vous moins mauvais, parce que vous le serez de votre propre fonds? Serez-vous dispensés de vous élever à la sainteté, parce que vous ne voudrez pas vous faire la moindre violence pour combattre vos penchants? Quelle injustice! Ah! votre perte vient de vous-mêmes, dit un prophète : *Perditio tua, Israel.* (*Osee*, XIII.) N'accusez point votre état, votre condition, mais prenez-vous-en à vous-mêmes; ou plutôt commencez à vous corriger, et vous cesserez de vous plaindre; mortifiez vos passions, et vous aplanirez vos plus grandes difficultés; changez votre cœur, et le monde changera pour vous; car c'est votre corruption qui fait la force de ses attraits, c'est votre dissipation qui fait le succès de ses piéges, et s'il règne dans votre cœur, c'est que vous voulez bien le faire régner.

Peut-être, mes frères, me répondrez-vous en secret, que le monde est plein d'écueils, que la vertu y est souvent en péril et en souffrance, qu'il est bien difficile d'être assez ferme pour n'y jamais faire un faux pas, et qu'engagés dans le siècle par votre état, vous ne sauriez vous en éloigner pour votre sûreté.

Mais pourquoi, mon cher auditeur, le monde a-t-il des écueils pour vous? En voici la raison. C'est que, malgré la défense de l'Apôtre, vous voulez vous conformer à son esprit, à ses coutumes, à ses lois; c'est qu'au lieu de lui donner de bons exemples, vous aimez mieux suivre les mauvais qu'il vous présente; c'est que, d'un côté, un penchant criminel vous porte à ses plaisirs, et que, de l'autre, une fausse honte vous fait abandonner la piété. De là vient que le devoir vous paraît trop gênant, la vertu trop farouche et le vice moins odieux; de là vient que vous êtes entraîné par la complaisance, séduit par les objets et surpris par les occasions. Si donc vous avez tant de peine à être chrétien dans le monde, c'est que vous n'avez pas le courage de le paraître; c'est que, semblables aux Israélites prévaricateurs, vous aimez trop le commerce d'une nation profane pour n'en pas prendre l'esprit et en imiter les œuvres : *Commisti sunt inter gentes, et didicerunt opera eorum.* (*Psal.* CV.)

Ah! si vous aviez la force de vous déclarer hautement pour le Seigneur, si vous preniez le parti de donner au monde un exemple de christianisme, que vous surmonteriez aisément les obstacles que le monde met sur vos pas, obstacles que votre lâcheté seule grossit à vos yeux! Alors il cesserait de vous nuire, parce que vous cesseriez de le ménager. Que dis-je? Vous seriez beaucoup plus redoutable pour lui qu'il ne serait dangereux pour vous; car la présence des gens de bien lui est à charge, il ne saurait soutenir les reproches muets que lui fait une vie édifiante. et comme les Egyptiens endurcis se réjouirent à la sortie des Israélites, de même le monde, toujours ennemi de la piété, loin de vouloir vous attirer à ses assemblées profanes, chercherait plutôt à vous en éloigner : *Lætata est Ægyptus in profectione eorum; quia incubuit timor eorum super eos.* (*Psal.* CIV.)

Ne vous plaignez donc pas qu'il soit difficile pour vous d'être saints; ne vous en prenez point aux engagements de votre état et de votre condition; mais rentrez en vous-mêmes, et vous sentirez que c'est votre propre cœur qui est l'ennemi le plus dangereux de votre salut et qui forme les obstacles qui vous arrêtent; n'accusez pas même le monde; tout corrompu, tout décrié, tout plein de malice qu'il est, il ne peut vaincre que ceux qui aiment à se rendre à lui, et si vous n'étiez d'intelligence avec ce dangereux ennemi, tous ses coups porteraient à faux, car ses charmes perdent leur force contre ceux qui les méprisent, et pour découvrir sa faiblesse, vous n'auriez pour ainsi dire qu'à ne lui pas commettre la vôtre.

Ne vous plaignez pas non plus que la sainteté soit trop élevée au-dessus de vous; pour confondre ce dernier prétexte, aussi vain que le premier, il me suffit de vous faire observer, en second lieu, que la sainteté consiste principalement dans la disposition du cœur. En effet, ce que la sagesse incréée demande d'abord de nous, c'est que

nous lui donnions notre cœur : *Fili, præbe mihi cor tuum.* (*Prov.*, XXIII.) Car, en consacrant notre cœur à Dieu, nous lui donnons véritablement la préférence qui lui est due sur toute chose, et comme c'est du cœur que partent tous les crimes selon la parole du Sauveur, c'est aussi du cœur que coulent toutes les vertus. Ce qui fait donc le fonds de la sainteté et le caractère d'une âme juste, c'est un esprit de foi et de piété qui remplit le dedans et règle le dehors de nous-mêmes. Mais c'est aussi ce qui fait l'injustice de vos préceptes, puisqu'il n'est point de situation où vous ne puissiez avoir cette piété intérieure, qui ne peut nous être ravie que par notre propre cœur. La vertu, dit saint Clément Alexandrin, est un don de Dieu, et ne dépend que de Dieu, parce qu'il en est le principe ; mais cette même vertu, quand une fois elle a été répandue en nous par la miséricorde de Dieu, est aussi ce qui dépend le plus de nous, parce qu'il ne tient qu'à nous, et d'être fidèles aux grâces que Dieu nous donne pour la conserver, et d'être fermes contre les attaques qu'on peut employer pour nous en détourner. Car notre cœur n'est point soumis au pouvoir des hommes, et ils ne sauraient changer nos affections, si nous ne les changeons nous-mêmes.

Vous pouvez bien, dit saint Jérôme, nous opposer quelquefois que vous n'avez pas la force de soutenir les austérités de la pénitence, mais pouvez-vous dire qu'il ne tient pas à vous que vous n'ayez de la soumission pour Dieu, de l'amour pour la justice, de l'horreur pour l'iniquité, de la charité pour le prochain, des sentiments d'humilité pour vous-mêmes? Eh! mes frères, pourquoi ne pourriez-vous pas prendre cet esprit de foi et de piété, que tant de saints ont conservé dans les mêmes engagements dont vous vous plaignez, et peut-être dans des occasions plus délicates que celles où vous vous trouvez? Quel état plus opposé en apparence à la sainteté de la vraie religion, que celui d'une Esther, élevée au comble de la grandeur, environnée de l'éclat de la plus grande magnificence, épouse d'un roi, et d'un roi infidèle? Cependant quel attachement n'eut-elle pas toujours pour le Dieu de ses pères? Elle trouve l'art de cacher sous des grâces innocentes, et sous des parures royales, un cœur pur, humble, affligé; elle ne fut sensible aux avantages de son rang que lorsqu'elle put les faire servir à sa religion; et son élévation fut moins son propre bien que celui de tout son peuple.

Mais pourquoi m'arrêterais-je à vous prouver une vérité que vous faites si bien valoir vous-mêmes, lorsque nous vous représentons les dangers de l'élévation et de la prospérité? Alors, vous nous faites l'apologie de votre état, vous dites qu'on peut être chrétien au dedans, tandis qu'on paraît noble et magnifique au dehors; et rien ne vous révolterait tant qu'une censure indiscrète, qui mettrait indifféremment tous les grands et les riches dans une masse de réprobation; nous savons même qu'aimant à être flattés jusque dans la chaire évangélique, vous n'écoutez jamais les ministres sacrés avec plus de plaisir que lorsqu'ils prennent soin d'ajuster les bienséances du monde aux lois de l'Evangile. En vain donc vous plaignez-vous que la sainteté soit au-dessus de votre portée, puisqu'il suffit d'avoir une intention pure, un esprit droit, qui rend tout le reste aisé, puisque la sainteté consiste principalement dans la disposition du cœur, puisque vous convenez vous-mêmes qu'on peut se sanctifier au milieu du monde.

Je sais qu'une condition brillante vous met dans une situation fort délicate pour le salut, mais aussi quel secours n'avez-vous pas? Vous ne pouvez pas dire comme cet officier des *Actes des Apôtres*, que vous n'ayez personne pour vous dévoiler les mystères renfermés dans les livres sacrés: *Quomodo possum, si non aliquis ostenderit mihi.* (*Act.*, VIII.) Jamais siècle ne fût plus éclairé que le nôtre; nourris dans votre enfance du lait qui coule dans la terre promise, je veux dire des vérités de la religion, vous avez encore des prédicateurs, que Dieu a remplis de la force et de l'onction de son Esprit, pour vous exhorter en public, et s'il le fallait, vous auriez bientôt un Philippe pour vous instruire en particulier. Vous ne pouvez pas non plus vous plaindre, comme le paralytique de l'Evangile, que vous n'ayez personne pour vous jeter dans la piscine : *Hominem non habeo.* (*Joan.*, V.) Grâce au Seigneur, il y a des prophètes dans Israël, et pour un seul Naaman, on trouverait plus d'un Elisée. Une femme simple, confondue dans la foule, ne touchera peut-être qu'en tremblant la robe d'un ministre de Jésus-Christ; mais vous, que l'opulence, ou la noblesse élève au-dessus du commun des hommes, vous pouvez approcher avec confiance. Un zélé directeur sera toujours prêt à vous recevoir; votre heure sera la sienne, et s'il y a pour vous quelque chose à craindre de sa part, c'est seulement cette complaisance excessive et cette considération mal entendue, qui fait quelquefois que les ministres sacrés ne respectent que trop un illustre coupable qu'ils voient humilié à leurs pieds. Car, hélas! on trouve peu de Samuel, qui aient la force de rejeter un Saül endurci, peu de Jean-Baptiste, qui aient le courage de reprendre un Hérode scandaleux. On est souvent pleins d'égards et de respect humain, dans un tribunal où tout doit être pesé dans la balance du sanctuaire, et sous prétexte de ménager la délicatesse d'un grand, on ne se fait pas un scrupule de flatter les passions d'un pécheur.

Mais vous n'avez qu'à agir de bonne foi, et bientôt, comme Tobie, vous trouverez un ange visible, je veux dire un guide assuré qui vous conduira dans la voie du ciel; vous n'avez, dis-je, qu'à vous rendre dociles comme David, et le Seigneur vous enverra un sage et fidèle Nathan, qui, sans offenser votre dignité, vous fera confesser et pleurer vos crimes.

Car, ce n'est que parce que vous êtes rebelles que les ministres sacrés sont trop timides, et pour les rendre juges équitables, vous n'avez qu'à être vous-mêmes pénitents dociles. Le pieux Michée n'ose d'abord parler en prophète, lorsqu'il juge que l'impie Achab ne cherche qu'un flatteur : mais est-il pressé par le même Achab de parler selon la vérité, alors il ne craint point de lui déclarer la volonté du Seigneur, et il ne tient qu'à ce malheureux prince d'éviter le triste avenir qui lui est annoncé par une bouche fidèle. Je le répète donc, mes frères, ce n'est pas le moyen, c'est la volonté de vous sanctifier qui vous manque. Quelque sublime que soit la sainteté, quelque austère qu'elle vous paraisse, il ne tient qu'à vous d'y atteindre ; et loin qu'aucun de vos prétextes puisse justifier votre paresse affectée sur le salut, je crains au contraire que les facilités que vous avez pour le salut ne soient pour vous le juste titre d'une plus grande condamnation.

Mais, me direz-vous, qu'il est triste de renoncer à toutes les douceurs de la vie, de se condamner à toutes les rigueurs de la mortification, de prier, de souffrir, de pleurer sans cesse, sans savoir si tout cela sera mis en compte au jour du jugement, et si on en sera d'une condition plus heureuse pendant l'éternité! Mes frères, je l'avoue, il était de la sagesse de Dieu de nous laisser ignorer si nous sommes à présent dignes d'amour ou de haine, et si nous serons à l'avenir dignes de récompense ou de châtiment. C'est par là qu'il a voulu nous retenir dans la crainte, dans la vigilance et dans l'humilité. Car, dit saint Augustin, l'homme est si corrompu que la sûreté même de son salut serait pour lui une source de tentation. Sûr de sa persévérance, il serait plein d'orgueil, parce qu'il ne se défierait plus de sa faiblesse; sûr de son bonheur, il se porterait au relâchement, parce qu'il croirait avoir déjà mérité son sort. Mais que fait au contraire l'incertitude? D'un côté, elle le rend attentif sur lui-même, parce qu'il ne peut point compter sur ses propres forces, et de l'autre, elle l'oblige de travailler, parce qu'il ne peut se rassurer que par ses œuvres.

Mais quoi ! mes frères, faut-il pour cela que votre courage tombe et que vous renonciez à votre sanctification? Ah ! c'est cette malheureuse défiance que je m'étais proposée de combattre tout au long, mais comme je n'en aurais pas le temps, je me contente de vous dire en trois mots que cette défiance est véritablement la plus dangereuse, la plus grossière et la plus injuste de toutes les illusions.

Je dis en premier lieu la plus dangereuse, parce que cette défiance n'est propre qu'à vous refroidir pour la vertu ; car, ébranlés par une fausse terreur, vous deviendrez bientôt tout chancelants, vous ne regarderez la piété que comme un stérile devoir, et le goût d'un bonheur présent et sensible l'emportera enfin dans votre cœur, sur l'idée d'une félicité qui, étant invisible, vous paraîtra d'ailleurs trop incertaine. Voilà quel est le malheureux effet de cette cruelle défiance; ces fausses réflexions ne vous viennent inquiéter que pour vous faire pencher vers le crime. Remarquez-le bien, et vous y reconnaîtrez l'artifice de l'ennemi de votre salut.

Mais j'ajoute, en second lieu, qu'il n'est pas d'illusion plus grossière. Car, mes frères, en aurez-vous plus de sûreté pour votre salut, lorsque vous aurez moins de ferveur dans la piété? Est-ce ainsi que vous pensez dans les affaires temporelles où il y a peu d'apparence de succès? Ne sont-ce pas au contraire les obstacles que vous rencontrez qui vous rendent plus ardents dans vos poursuites et plus attentifs à découvrir les moyens de réussir? Et quelle erreur n'est-ce donc pas de se décourager dans le service de Dieu sous prétexte qu'on n'est pas assuré du bonheur de l'éternité? Ah ! ce ne fut pas ainsi que pensèrent les sages Ninivites. Le prophète leur annonce que Dieu a déjà le bras levé sur eux et que leur ville va être détruite : *Adhuc quadraginta dies et Ninive subvertetur.* (*Jonas*, III.) Cependant, quelque juste que paraisse le désespoir, après une menace si précise, ils ne laissent pas de ranimer leur confiance et de pleurer leurs crimes; ils n'ont garde de dire que leur conversion serait inutile, parce que leur perte est presque inévitable ; ils n'exigent pas que le Seigneur leur donne sa parole qu'il se laissera toucher à leur humiliation et à leur repentir, mais il leur suffit d'avoir quelque espérance du pardon pour prendre le parti de réparer leurs désordres par la plus austère pénitence : qui sait, disent-ils, si Dieu ne retournera point vers nous et ne changera point l'arrêt qu'il a donné pour nous perdre? *Quis scit si convertatur et ignoscat Deus*? (*Ibid.*) Ainsi devez-vous, mes frères, vous exhorter vous-mêmes. Rien n'est plus insensé que de se ralentir pour le salut, sous prétexte qu'il est incertain; la prudence exige au contraire que vous vous ranimiez par la seule raison que le salut vous est offert; l'incertitude même doit vous obliger de ramasser vos forces et de surmonter votre penchant à la négligence, afin que vous rendiez, comme dit l'Apôtre, votre élection assurée par vos œuvres.

Enfin, mes frères, combien, en troisième et dernier lieu, cette illusion n'est-elle pas injuste? Elle marque d'abord en vous un fond d'indifférence pour Dieu, et si je l'ose dire, un mépris de sa grandeur. Une âme juste, qui est vraiment pénétrée d'amour pour ce Maître suprême, n'a pas de crainte plus vive que celle de lui déplaire. Elle se dit à elle-même : quand il n'y aurait pas de récompense à espérer de ma fidélité à le servir, ce serait pour moi le plus grand de tous les avantages que de le servir; quand il n'y aurait pas de supplice à craindre pour l'avoir offensé, ce serait pour

moi le plus grand de tous les maux que de l'offenser. Non, ô mon Dieu, s'écriera-t-elle, la défiance n'ébranlera point en moi un cœur qui n'est fait que pour vous; si je suis juste, je ne dois point reculer dans les voies de la piété, et si je suis encore coupable, je ne dois point argmenter le nombre de mes crimes. Si vous m'avez accordé le pardon, la reconnaissance m'oblige de vous glorifier, et si vous l'avez différé, la justice ne m'oblige pas moins de vous satisfaire. Je vous obéirai donc, je vous servirai donc avec courage, avec générosité, et dans quelque état que je puisse me trouver, ma grande consolation sera d'être assurée par la foi que vous ne sauriez ni mépriser une âme que vous avez rachetée, ni me condamner pour une obéissance qui vous est due. C'est ainsi qu'elle se calme avec sagesse et avec amour, et qu'au lieu d'abandonner son salut par désespoir ou d'y renoncer par l'illusion d'une fausse spiritualité, elle rend au contraire son espérance et plus juste et plus ferme, parce qu'elle agit par des motifs plus purs et plus élevés.

Mais vous, trop lâche et trop timide serviteur, vous n'êtes point animé de ces nobles sentiments, vous n'aimez point le Seigneur pour lui-même, puisqu'une vaine défiance suffit pour vous déconcerter, puisque vous cherchez dans l'incertitude du salut un prétexte à vos relâchements.

Mais si au contraire, comme je le souhaite, vous aimez véritablement le Seigneur, quel tort ne lui faites-vous pas de vous le représenter comme un maître dépouillé de tout sentiment de miséricorde et de bonté? Quoi! ce Dieu, qui presse, qui sollicite les pécheurs, qui les attend avec patience, qui les reçoit avec tendresse, qui est plein de clémence pour ses ennemis mêmes, sera-t-il sans compassion pour ses fidèles serviteurs? Ah! je suis le Seigneur qui vous conserve, nous dit-il par son prophète : *Ego sum qui servo eam* (*Isa.*, XXVII); je ne me porte point de moi-même à la colère : *Indignatio non est mihi* (*Ibid.*), et la punition même du pécheur est une œuvre étrangère à ma bonté : *Peregrinum opus ab eo.* (*Isa.*, XXVIII.) Dieu, dit saint Augustin, ne nous abandonne point, si nous ne sommes les premiers à l'abandonner. Et comment voudrait-il que nous devinssions pécheurs lorsque nous sommes justes, lui qui nous a rendus justes, quoique nous fussions pécheurs? Si étant ennemis de Dieu, dit l'Apôtre, nous avons été réconciliés avec lui par la mort de son Fils, avec combien plus de raison, étant maintenant réconciliés avec lui, ne serons-nous pas sauvés par la vie de son même Fils?

N'écoutez donc plus ces sentiments, si injurieux à Dieu et si funestes pour vous-mêmes. Que ceux qui ne connaissent point notre Dieu se défient de lui, mais pour nous qui le connaissons si bien par la foi, nous savons que nous avons en lui un Père plein de tendresse, qui, loin de rejeter le fils obéissant, ne cherche qu'à retrouver l'enfant prodigue. Ranimez plutôt votre confiance pour ranimer votre ferveur; car, comme la défiance ne sert qu'à vous refroidir pour la vertu, rien aussi n'est plus propre à vous soutenir dans la pratique de la vertu que la douce espérance de la voir un jour couronnée. Travaillez à mériter le bonheur éternel et espérez en même temps de l'obtenir. Espérer sans travailler, ce serait une fausse présomption; travailler sans espérer, ce serait une injuste défiance; mais joindre l'espérance aux bonnes œuvres, c'est reconnaître également la justice et la bonté de Dieu, c'est le vrai moyen de parvenir à cette heureuse éternité que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

## SERMON VII.

### SUR L'AMBITION.

Ait illi : Dic ut sedeant hi duo filii mei, unus ad dexteram tuam, et unus ad sinistram, in regno tuo. (*Matth.*, XX.)

*La mère des enfants de Zébédée dit à Jésus-Christ : Ordonnez que mes deux fils que voici soient assis dans votre royaume, l'un à votre droite et l'autre à votre gauche.*

Il ne faut pas s'étonner, mes frères, que les disciples de Jésus-Christ osent aspirer à la grandeur, au moment qu'il venait de leur annoncer ses propres humiliations; ils sont encore si charnels, si grossiers, qu'ils n'ont que des pensées terrestres. Ils s'imaginent qu'aussitôt après le jour de la résurrection, le Sauveur se montrera dans toute la splendeur de son triomphe, confondant par erreur son premier avénement avec le second. Ils se le figurent comme un roi assis sur un trône pour s'établir sur la terre un empire temporel, et dans cette fausse idée, leur ambition les oblige de penser à leur propre élévation, tandis que peut-être leur zèle pour lui les oblige de souhaiter la sienne : *Dic ut sedeant hi duo filii mei*, etc.

Mais Jésus-Christ ne manque pas de confondre par sa réponse et un préjugé si éloigné de sa véritable grandeur, et une ambition si opposée à ses desseins. Pouvez-vous, leur dit-il, boire le calice dont je ne puis me dispenser moi-même? Parole admirable, par laquelle il leur apprend que son royaume n'est pas de ce monde, que sa gloire ne doit point consister à briller par la magnificence, ni son pouvoir à distribuer des richesses périssables, qu'il ne peut avoir en ce monde pour apanage que la pauvreté et pour trône qu'une croix, qu'il fait du mépris des biens de la terre la loi fondamentale de son empire, qu'il ne veut régner que par la charité, qu'il ne se propose que la conquête des âmes, que tous ses trésors sont dans le ciel, et que par conséquent, s'ils veulent participer à sa grandeur, à sa puissance, à sa gloire, il faut qu'ils prennent pour leur partage en ce monde le calice de ses humiliations et de ses souffrances : *Potestisne bibere calicem quem ego bibiturus sum?*

Mais s'il a voulu souffrir l'ambition dans

ses disciples, ce n'est pas seulement pour la réprimer en eux, c'est encore pour la guérir en nous, c'est pour nous apprendre à craindre l'élévation, et à rejeter la vaine gloire. Instruction bien importante pour le monde, et surtout pour le grand monde. Car, hélas! le détachement évangelique, l'humilité chrétienne, l'amour des biens célestes, toutes ces vertus ne sont presque connues que pour être méprisées. On les renvoie à ceux qui n'ont pas le courage de se produire, ou le talent de s'avancer. L'ambition s'est emparée de presque tous les cœurs. Eblouis de ce qui brille aux yeux de la chair, la plupart des hommes s'imaginent qu'il n'y a que les honneurs du siècle qui soient dignes d'eux. Toute leur grandeur d'âme, c'est d'y aspirer, toute leur habileté, c'est d'y parvenir. L'orgueil fait qu'on les désire pour soi, et l'envie qu'on ne peut les souffrir dans les autres. L'ambition règne avec d'autant plus d'empire, que le monde se fait un art d'en déguiser l'horreur, et que le succès semble en justifier tous les crimes. Elle se déclare avec hardiesse, parce qu'elle paraît toute noble, ou si elle se cache, ce n'est que pour être plus heureuse. Elle se glisse dans tous les états, elle s'allie même avec la dévotion, elle empoisonne quelquefois jusqu'aux œuvres les plus saintes, et Dieu veuille au moins que le zèle que nous marquons, et que nous devons marquer contre l'ambition, ne soit jamais animé par l'ambition même. Mais voulez-vous voir, mes frères, combien cette passion est dangereuse et criminelle? Vous n'aurez qu'à considérer: 1° quel est l'aveuglement de l'ambitieux, par rapport à lui-même; 2° quelle est son injustice, à l'égard des autres. Ce qu'il est avant de parvenir, et ce qu'il sera après être parvenu. C'est toute l'idée de ce discours. Implorons le secours de l'Esprit divin par l'entremise de Marie : *Ave, Maria*, etc

PREMIER POINT.

Le désir de l'élévation est le plus ancien de tous les vices, et le premier de tous les péchés. C'est ce désir qui fit l'apostasie des anges dans le ciel, et la chute du premier homme sur la terre. Les uns, suivant saint Chrysostome, ne voulurent point se soumettre à un Dieu qui devait s'incarner, et être leur chef, et l'autre voulut s'égaler à un Créateur qui était son souverain. De là vient que ce désir est si commun parmi nous. L'ambition coule si naturellement dans nos veines, avec le sang d'un père qui en fut infecté, que les petits n'ont pas moins d'ardeur pour les petites choses, que les grands n'en ont pour les grandes. Les objets sont différents, mais la passion est la même. Cette instruction convient donc et aux uns et aux autres; elle me paraît même d'autant plus nécessaire qu'elle est plus rare, et que d'ailleurs cette grande ville est le grand théâtre de l'ambition

Or je dis que ce n'est que par un grand aveuglement que les hommes se laissent prendre à l'éclat de la grandeur temporelle, et pour vous rendre cette vérité sensible, je vais vous faire voir : 1° que l'ambitieux n'y aspire que par une présomption inexcusable; 2° qu'il ne s'y élève que par des moyens criminels; 3° qu'il ne s'y propose que des vues toutes profanes : trois réflexions bien propres à vous découvrir la funeste disposition où il se met par rapport au salut.

Et, 1° à considérer la passion de l'ambitieux dans sa naissance, nous ne pouvons que nous étonner de la présomption qu'il y a dans les projets qu'il fait pour son élévation. Le sage chrétien craindrait avec raison de faire le moindre pas qui ne lui fût marqué par la main de Dieu. L'étroite liaison qu'il y a entre la vocation et le salut l'oblige de dire humblement à Dieu, comme le prophète : Seigneur, faites-moi connaître la voie par laquelle vous voulez que je marche : *Notam fac mihi viam in qua ambulem.* (*Psal.* CXLII.) Mais pour ce qui est de l'ambitieux, il ne connaît point, il ne veut pas même connaître un devoir si essentiel. Selon lui, consulter la volonté d'un Dieu, c'est une précauton inutile; craindre la méprise sur la vocation, c'est vain scrupule, c'est faiblesse d'esprit; sa présomption fait son titre, et la loi du siècle, toute sa règle. Il est établi parmi les enfants d'orgueil qu'il faut s'élever, et pourvu qu'il ait le monde pour lui, peu lui importe que tout l'Evangile soit contre lui.

Présomption injuste, qui veut usurper sur l'arbitre souverain de l'univers le droit qu'il a de disposer des honneurs et des emplois du siècle. Vous le savez, mes frères, c'est une des grandes maximes de la religion, que toute puissance vient de Dieu : *Non est potestas nisi a Deo*, dit l'Apôtre; c'est ce qui fait de l'autorité des uns un droit sacré, et de la soumission des autres un devoir indispensable. Mais si les rangs, les emplois sont établis par l'ordre de Dieu, il est vrai aussi qu'on n'y doit monter, et qu'on ne doit les exercer que selon l'ordre de Dieu, et que si on ne les a pas reçus de lui par le privilége du sang, on doit y être conduits par le choix de la Providence. Ces deux principes sont inséparables l'un de l'autre. Car, vous ne pouvez contester à Dieu le droit qu'il a de distribuer les dignités de la terre, sans ôter aux dignités de la terre les prérogatives qu'elles tirent de l'autorité d'un Dieu.

Cependant l'ambitieux ne craint pas de les regarder comme le juste partage de sa présomption, comme la proie de sa cupidité; et sans l'ordre de Dieu, souvent même contre l'ordre de Dieu, il les extorquera par son crédit, ou les emportera par ses richesses. Que dis-je? Son ambition ne lui permettra pas même de borner ses désirs, ni son impatience d'attendre son temps, l'élévation la plus monstrueuse lui paraîtra juste, pourvu qu'elle ne soit point impossible; sa folle passion redoublera par les succès, ou s'irritera par les obstacles; il voudra soumettre la fortune à son caprice; il fera plier toutes les lois sous ses volontés; et de là vient qu'on

voit souvent des hommes vains qui jugent, qui gouvernent les peuples, mais qui n'exercent pas ces fonctions par l'ordre du Seigneur, comme il s'en plaint lui-même par son prophète : *Ipsi regnaverunt, sed non ex me* (*Osee*, VIII) ; des hommes, dis-je, qui, pour avoir voulu être trop connus du public, sont pour ainsi dire inconnus à Dieu : *Principes exstiterunt et non cognovi.* (*Ibid.*)

Présomption insensée, qui ne permet point à l'ambitieux de mesurer ses forces ; car les emplois, les dignités, les magistratures ont de grands devoirs, qui demandent de grandes qualités, et ce qui sera pour les uns un moyen pour exercer utilement leurs talents, sera pour les autres un poids qui écrasera leur faiblesse. L'invincible Machabée a la gloire de renverser partout les ennemis d'Israël, parce qu'il a été appelé pour être le chef de son peuple; parce qu'il a reçu d'en haut la force et le courage pour les exploits de la guerre. Mais des Israélites vains et imprudents, jaloux de sa gloire, s'engagent-ils au combat par un esprit de présomption et de vanité : *Faciamus et ipsi nobis nomen* (I *Mach.*, V.); ils apprennent par leur funeste expérience qu'ils n'avaient point été choisis pour le salut d'Israël : *Ipsi autem non erant de semine virorum illorum per quos salus facta est in Israel.* (*Ibid.*) Telle est à peu près la présomption de l'ambitieux; car, en jetant les yeux sur les emplois, sur les dignités, examine-t-il s'il aura les qualités requises pour remplir son ministère, et avec mérite pour lui-même, et avec succès pour les autres? Non, non; il ne sait ce que c'est que de se connaître et de s'éprouver lui-même. Sa grande disposition n'est autre chose qu'une vanité aveugle, jalouse et impatiente, qui lui fait aimer l'élévation. Ses prétentions ne seront fondées tout au plus que sur une naissance qui lui donne bien l'éclat des dignités, des magistratures dont ses pères furent revêtus, mais qui ne lui donne pas les talents pour celles dont il veut se revêtir lui-même. Il s'imagine qu'il suffit d'être né illustre pour être grand homme. Selon lui, il suffit d'être le fils d'un homme en place pour avoir le droit de lui succéder, et se livrant aveuglément à l'ambition qui le domine, sans faire réflexion aux devoirs dont il sera chargé, il montera enfin sur un théâtre élevé, qui, loin de le rendre plus grand, ne servira au contraire qu'à le faire paraître plus petit.

Que dirai-je encore ? Hélas ! présomption souvent sacrilége, qui ne craint pas de s'emparer du sanctuaire, et de ravir à Dieu le choix de ceux qui doivent lui être particulièrement consacrés pour le service de ses autels. C'est la grande règle de la foi que les chefs de l'Eglise, les pasteurs des âmes, les sacrificateurs de l'hostie sainte, en un mot, que tous les ministres de la religion soient appelés comme Aaron: et cette règle est si conforme à la droite raison, que le monde même, qui est assez aveugle pour ne vouloir pas reconnaître que la vocation est nécessaire pour les autres états, n'oserait pas dire ouvertement qu'elle ne l'est point pour le sacerdoce. Cependant combien d'ambitieux, qui frappés des dignités de l'Eglise, ou avides des richesses de l'autel, se jetteront entre les bras de Satan pour être transportés sur le lieu le plus élevé du temple. L'un viendra chercher l'élévation dans l'Eglise où il devrait apprendre à la mépriser, parce qu'il n'aurait pas pu y parvenir dans le monde où il aurait paru lui-même trop méprisable; il s'ouvrira par l'intrigue une voie qui serait fermée à sa bassesse. Loin de vouloir soutenir la sainteté du sacerdoce par un esprit d'humilité, il ne cherchera qu'à se relever des humiliations de sa naissance par la noblesse du sacerdoce; et par là il ne vérifiera que trop cette belle parole de saint Jérôme : que l'Eglise gémit quelquefois de voir des hommes qui, après avoir été dans le monde enveloppés des ténèbres de l'indigence et de l'obscurité, viennent chercher dans son sein l'éclat de l'opulence et la splendeur des titres sacrés : *Ut Ecclesia suspiret divites, quos mundus tenuit ante mendicos.* L'autre regardera les rangs ecclésiastiques comme l'apanage d'un cadet illustre, et les bénéfices comme le patrimoine d'un cadet pauvre. Selon lui, il suffit pour le mérite d'être né distingué dans le monde, et pour la vocation d'être né le dernier dans sa famille; il suffit d'être d'un certain rang, dans une certaine place, pour avoir le droit de devenir dans l'Eglise opulent bénéficier ou puissant pontife : et peut-être aspireront-ils l'un et l'autre aux premières places du sanctuaire, malgré les crimes mêmes qui ne permettent pas d'en occuper la dernière.

Or, mes frères, ramassez tout ce que je viens de dire, et vous reconnaîtrez dans l'ambitieux une présomption bien aveugle, bien criminelle, et par conséquent tout à fait inexcusable. Car, à quel danger ne s'expose-t-il pas? Hélas! ceux mêmes que la Providence a fixés dans l'élévation par la naissance, ou qu'elle y a conduits par une disposition de sa sagesse, ne laissent pas d'avoir lieu de trembler, parce qu'ils peuvent se rendre infidèles à leur vocation, parce qu'il est à craindre qu'ils ne se dérobent à leurs devoirs par une négligence et par une dissipation qui les dérobera à eux-mêmes. Comment donc l'ambitieux, qui n'est poussé que par sa présomption, pourra-t-il s'assurer qu'il aura dans son élévation et les grâces dont il aura besoin pour en éviter les écueils, et les vertus qui lui seront nécessaires pour en remplir les devoirs? Ah! son aveuglement est d'autant plus grand qu'il est volontaire. C'est lui-même qui se ferme les yeux, pour se cacher le précipice qui est ouvert sur sa route, et nous ne pouvons faire que les plus affligeants présages sur son salut. Car, dès le premier pas, il court si loin hors de la voie du Ciel, qu'il ne nous laisse entrevoir dans l'avenir qu'une suite affreuse de prévarications, comme vous le verrez dans les moyens qu'il prendra pour s'élever : moyens criminels qui seront

la deuxième preuve de son aveuglement.

En effet, comme l'ambitieux fait lui-même sa vocation, et qu'il est bien éloigné de se laisser conduire par la Providence, n'attendez pas que le scrupule l'arrête, ni que le remords le fasse revenir. La même passion qui lui fait envisager la grandeur temporelle comme sa fin principale, lui fera bientôt prendre toutes sortes de voies pour y parvenir; et si nous venons à révéler les secrets de son art et les mystères de sa politique, peut-être serez-vous effrayés de l'horreur de son caractère, et de la multitude de ses crimes. Car, on peut dire en général qu'il n'y a ni règle ni mesure pour l'ambition; qu'elle ne laisse ni respect pour les lois, ni principes de religion, ni sentiment de probité; que loin de craindre les jugements d'un Dieu, elle ne craint pas même les jugements des hommes; que comme elle sacrifie la conscience à la politique, elle sacrifie aussi la réputation à la fortune; et que les ressorts les plus détestables lui paraissent honnêtes, pourvu que le succès les puisse couronner. Ainsi la voyons-nous meurtrière dans un Joab, à l'égard d'un Abner et d'un Amasa; perfide dans un Alcime, à l'égard de sa patrie; dénaturée dans un Jason, à l'égard de son propre frère, et d'un frère aussi saint qu'Onias; et plus affreuse encore dans un Absalon, à l'égard d'un père, et d'un père aussi tendre que David.

Vous me direz sans doute que ces exemples sont trop monstrueux pour un temps comme le nôtre, où les lois de la religion, les principes d'honneur, les règles de la politesse, les sentiments de l'humanité ont bien modéré la fureur de l'ambition. J'en conviens, mais quoique l'ambitieux n'ose aujourd'hui se porter à des excès si odieux, je dis néanmoins qu'il ne se rendra que trop digne de la réprobation éternelle. Car ne pensez pas qu'il examine les règles de la morale chrétienne, pour savoir ce qui est permis et ce qui est défendu; toute juste qu'elle est, cette morale, elle ne laisserait pas de lui paraître trop sévère, parce qu'elle condamne, non-seulement les stratagèmes dont on se sert pour parvenir aux honneurs et aux emplois, mais encore l'orgueil et la vanité qu'il y a à les désirer, et, pour contenter son ambition, il ne consultera que la morale du monde, qui regarde le désir de s'élever comme la passion des grandes âmes, et l'élévation comme le grand bonheur de la vie. Ne pensez pas non plus qu'il fonde ses prétentions et ses espérances sur le mérite et sur la vertu, il sait que ce sont là des titres bien inutiles, ou au moins des motifs bien faibles pour ce qui est si souvent ou arraché par l'importunité, ou surpris par artifice, ou emporté par la faveur, et toujours accordé comme grâce. Ce n'est pas qu'il veuille absolument renoncer à la gloire du mérite et de la vertu; s'il n'en a pas le fond, il s'en donnera les apparences, et ce qu'il ne trouvera point en sa propre personne, il le cherchera dans celle de ses pères. Mais encore un coup, il ne regardera pas le mérite et la vertu comme des moyens pour obtenir; il ne les alléguera que comme de prétextes pour demander. Vouloir s'élever par là, ce serait, selon lui, se former un projet imaginaire, ou au moins prendre un chemin trop long et trop difficile; et pour abréger le temps, ou pour assurer le succès, il aura recours aux ressorts de l'intrigue et de la cabale, et aux tours de la plus détestable politique.

Ainsi le verra-t-on écarter un concurrent par l'imposture, supplanter un ami par la trahison, se concilier la bienveillance d'un grand par la flatterie, se faire un mérite auprès d'un protecteur par des complaisances criminelles, abuser de la simplicité des uns par sa dissimulation; éluder l'attention, la pénétration des autres, par ses détours; abandonner ceux-ci par ingratitude, s'attacher à ceux-là par intérêt, surprendre la probité par ses artifices, gagner le vice même par ses largesses, cacher ses desseins par le mensonge, et sa perfidie par la politesse; se donner tantôt un air d'impudence pour en imposer, et tantôt un air de modestie pour séduire; enfin, prendre tour à tour et le parti de l'irréligion pour étouffer ses propres reproches, et le voile de l'hypocrisie pour se dérober à ceux des autres. Ah! mes frères, saint Jérôme a dit des hommes en général qu'ils jouent autant de personnages qu'ils ont de vices et de péchés: *Tot habemus personarum similitudines quot peccata.* Mais l'on peut dire de l'ambitieux qu'il jouera lui seul presque tous les personnages, parce qu'il rassemblera en sa personne presque tous les vices et tous les péchés. Car il sera ennemi cruel, ami perfide, serviteur infidèle, courtisan lâche, faux dévot et véritable impie; il n'aura ni pudeur, ni religion, ni probité. Voilà quels seront ordinairement les degrés de son élévation et les appuis de sa fortune; voilà ce qu'il appellera prudence, sagesse, habileté; voilà ce qui fait, selon lui, l'homme d'esprit et le fin politique; et voilà pourtant ce qui n'est que trop ordinaire dans le monde. Cependant, ô mon Dieu! quel caractère! quel monstre d'iniquité selon la foi! Et quand on est, quand on fait, je ne dis pas tout cela, mais seulement une partie de cela, pour s'ingérer dans le ministère sacré, quelle prévarication! quel sacrilége! quelle horreur!

Ah! mes frères, qu'il est donc dangereux d'ouvrir tant soit peu son cœur à une passion qui conduit insensiblement à de si grands excès! Et que les idées du monde sont fausses, comme remarque fort bien saint Grégoire pape, lorsqu'il admire, lorsqu'il envie certaines fortunes brillantes, qui ont souvent coûté tant de crimes! On m'opposera peut-être qu'il est peu d'ambitieux dont la conduite renferme tous ces artifices ensemble. Mais j'ose assurer qu'il n'en est point qui ne mérite au moins une partie de ces reproches. Et s'il se peut faire qu'il y en ait quelqu'un qui n'ait jamais passé les bornes de l'honnête homme, je dis encore

qu'il passera au moins celles du chrétien; qu'il sera tout possédé du désir de la grandeur, tout occupé des mesures de son ambition, qu'il oubliera, qu'il abandonnera pour cela les devoirs de la piété, et que, par là, il se mettra dans une disposition bien éloignée du salut. Car, représentez-vous ce qui se passe et au dedans et au dehors de lui, pour le rapprocher de l'Evangile, et jugez vous-mêmes si vous le trouverez bien rempli de l'esprit de sa religion, bien fidèle à en observer les règles, bien touché de cette gloire immortelle qui est l'objet de l'espérance chrétienne, objet que nous ne devons jamais perdre de vue; jugez si vous reconnaîtrez en lui ce détachement qui ne nous permet pas de mettre notre bonheur dans la prospérité du siècle; cette sincérité, cette humilité, qui nous réduit à la simplicité et à l'innocence des enfants; cette piété intérieure qui est le fruit de la pureté du cœur; ce goût pour les choses spirituelles qui fait la véritable consolation d'une âme juste; cette application à la prière qui nous obtient la victoire sur la tentation; cette vigilance qui conserve la grâce; cet esprit de pénitence qui répare le péché; en un mot, cette foi et cette piété qui font le caractère du vrai chrétien. Oh! si vous pénétrez jusqu'au fond d'un cœur ambitieux, que vous le trouverez éloigné de Dieu et opposé à l'Evangile! et que vous déplorerez son aveuglement, si vous n'êtes pas aveuglés comme lui!

De là vient qu'il ne se propose que des vues toutes profanes, troisième et dernière preuve de son aveuglement. Ici, mes frères, il faut d'abord établir ce grand principe, que Dieu a tout fait pour lui-même, suivant la parole du Sage. Il n'est point de rang qu'il n'ait établi pour sa gloire, et où les hommes ne doivent se conformer à ses desseins: ***Universa propter semetipsum operatus est Dominus.*** (*Prov.*, XVI.) Il faut encore établir cet autre principe, que, par rapport à nous-mêmes, le salut est notre véritable fin; que c'est pour la gloire du ciel qu'un Dieu nous a rachetés au prix de son sang; que cette vie n'est qu'un passage qui doit nous conduire à ce terme, et que, par conséquent, nous devons mettre notre grande ambition à être saints en ce monde et éternellement heureux en l'autre. Ainsi fidèle à ces maximes, le sage chrétien ne pense qu'à glorifier le Seigneur, dans le ministère que la Providence lui confie; s'il est dans l'élévation, c'est pour le bon exemple; s'il a l'autorité en mains, c'est pour la justice; s'il use de sa puissance et de son crédit, c'est pour la charité; et s'il exige le respect et l'obéissance, c'est pour le bon ordre. Peu sensible à ce qui flatte l'amour-propre, il rapporte tout au bien de la religion et de la société: il ne se réserve que le mérite du travail, et ne goûte tout au plus que la satisfaction d'être fidèle à Dieu, en se rendant utile au prochain. Comme il est parvenu aux honneurs et aux emplois sans ambition, il les possède aussi sans orgueil, il les exerce sans cupidité, et, par son application, son désintéressement, sa modération, sa sagesse, il fait bien voir qu'il met tout son bonheur à procurer celui du public, et toute sa gloire à mériter celle du ciel.

Mais sont-ce là les vues de l'ambitieux? Ah! s'il court avec tant d'ardeur dans les voies de la fortune, s'il prend des moyens si indignes et si criminels pour son avancement, ce n'est que pour satisfaire son goût pour la vanité et son avidité pour les faux biens! Loin de rapporter tout à un Dieu, il se fait en quelque sorte son Dieu lui-même; loin de se dévouer au service de la patrie, il veut que la patrie soit sacrifiée à son propre avantage: s'élever au-dessus des uns ou se rendre égal aux autres, avoir le moyen de briller ou l'occasion de s'enrichir, relever l'éclat de sa naissance ou couvrir l'obscurité de son origine, présider avec fierté ou dominer avec empire, calmer sa propre jalousie ou exciter celle des autres: voilà, en général, ce qu'il regarde comme l'accomplissement de sa félicité. Et voilà pourtant ce que le monde jugera bien digne de la foi, comme si un Dieu sauveur, qui nous a instruits par tant d'exemples d'humilité, et qui a racheté nos âmes au prix de tant d'opprobres, n'avait distingué des rangs dans le siècle qu'en faveur de l'orgueil et de la cupidité.

Ah! il ne faut pas douter que l'ambition ne méprise ouvertement les lois sacrées de l'Evangile, et l'aveuglement où elle met l'homme est d'autant plus surprenant, qu'elle lui fait abandonner les espérances de la foi pour des espérances mondaines qui sont si souvent trompeuses, pour de vains honneurs qui passent comme l'ombre, pour une grandeur empruntée qui sera toute hors de lui, et qui ne le changera au dedans qu'en le rendant plus mauvais.

Détournez donc, Seigneur, vous dis-je ici avec votre saint Prophète, détournez mes yeux, afin qu'ils ne regardent point la vanité: ***Averte oculos meos ne videant vanitatem.*** (*Psal.* CXVIII.) Je le sens, qu'il n'y a d'autre élévation que celle de l'innocence, d'autre humiliation que celle du péché, d'autre gloire que celle de l'éternité. Je le sens bien, que l'éclat de ce monde n'a rien que de faux, et puisqu'il y a tant de présomption à le désirer, tant de danger à y parvenir, tant d'illusion à s'en contenter, faites que mon cœur s'en détache parfaitement, qu'il ne mette sa consolation qu'à vous aimer, sa grandeur qu'à vous servir, son ambition qu'à vous posséder, et qu'affermi dans les sentiments de la foi et de l'espérance sainte, il préfère toujours une obscurité paisible où il puisse s'unir à vous, à une élévation dangereuse qui le séparerait peut-être de vous.

Quel fonds de réflexions, mes frères, ne trouverais-je pas encore dans les agitations perpétuelles où se jette l'homme ambitieux, et dans l'avilissement où il se réduit pour s'élever? Vous reconnaîtriez, avec saint Ambroise, que l'ambition est une passion lâche, inquiète et honteuse, qui cherche l'élévation

par la bassesse, la domination par la servitude, et un repos imaginaire par un véritable trouble : *Ut dominetur aliis, prius servit... et dum vult esse sublimior, fit remissior.* Vous reconnaîtriez encore, avec saint Augustin, qu'il est de l'ordre de la justice de Dieu que toute âme déréglée trouve son supplice dans son dérèglement même. Vous reconnaîtriez enfin, avec saint Bernard, que l'ambition est vraiment la croix des ambitieux, et leur aveuglement vous paraîtrait d'autant plus prodigieux, que cette folle et cruelle passion leur fait commencer, dès cette vie même, une punition qui ne finira jamais en l'autre. Mais je n'ai pas le temps de développer toutes ces réflexions, parce que l'ambition a une autre face encore plus effrayante qu'il ne vous faut point cacher. Car, mes frères, quelque déplorable que soit l'aveuglement de l'ambitieux par rapport à lui-même, vous allez voir, néanmoins, que son grand crime, et par conséquent son grand malheur, consiste dans l'injustice qu'il fait aux autres. C'est le sujet de ma dernière partie.

SECOND POINT.

C'est une vérité constante que l'offense de Dieu fait la grande énormité du péché, et qu'elle doit être le grand motif de la pénitence. Mais, quoique notre grand mal consiste à être coupables envers Dieu, on peut dire néanmoins que les péchés les plus funestes sont ordinairement ceux qui nous rendent encore coupables envers les hommes. Pourquoi ? C'est qu'on ne peut réparer l'injure que l'on a faite à Dieu sans réparer celle que l'on a faite au prochain ; que cette réparation est presque toujours, et tout à fait indispensable, et extrêmement difficile ; et qu'ainsi, par le mal que l'on fait aux autres, on s'en fait un grand à soi-même, par des perplexités qui jettent dans le trouble, et quelquefois par des embarras qui précipitent dans le désespoir.

Telles sont les suites fâcheuses des péchés qui blessent le prochain, je veux dire de la médisance qui le flétrit, de l'injustice qui le dépouille, de la haine qui l'outrage, mais plus encore de l'ambition, qui a cela de singulier qu'elle n'attaque pas simplement des particuliers, mais tout un public, et qu'elle ne lui fait pas un seul mal, mais plusieurs maux, et les plus grands maux, comme vous en serez convaincus par ces trois réflexions : la première que l'ambitieux ne remplira pas ses obligations, la deuxième qu'il abusera de son pouvoir, la troisième qu'il ravira à la vertu les places qu'elle occupera. Trois grandes preuves de son injustice envers les autres.

Et, 1° comment remplira-t-il ses obligations ? Pour s'en acquiter avec fidélité, il faudrait qu'il eût assez de lumières pour les connaître, mais l'ambition qui l'aveugle lui cache les vastes et pénibles devoirs des emplois et des dignités qu'elle fait briller à ses yeux, ou, si elle lui en fait entrevoir quelques-uns, ce ne sont que ceux qui flatteront sa vanité. Le sage chrétien n'ose prétendre à l'élévation, parce qu'il en mesure les devoirs; il ne faut donc pas douter que l'ambitieux n'en ignore les devoirs, puisqu'il ne la craint pas. Que dis-je ? Il affectera même de les ignorer ; car, en vain lui représentera-t-on qu'il sera chargé du bon ordre de la société, des droits de la justice, de la sûreté de l'innocence, et même du salut des âmes, en un mot, qu'il répondra de tout le bien qu'il ne fera pas et du mal qu'il laissera faire, cette vérité, toute redoutable qu'elle est pour la conscience, ne le touchera point, parce qu'elle est trop opposée à son ambition. Il se fera de faux principes sur ses devoirs, il cherchera de vains prétextes pour ses infidélités, il ne sera attentif qu'à certaines obligations qu'il ne pourra point se dissimuler, qu'à certaines prévarications grossières qu'il ne serait pas permis de lui pardonner, et pourvu qu'il soit assez fidèle pour se maintenir dans son rang, peu lui importera de l'être assez pour le mériter.

Je veux pourtant qu'il ait assez de lumières pour entrevoir ses obligations et assez de bonne foi pour les reconnaître ; mais aura-t-il les talents et les qualités nécessaires pour les remplir ? mais ne craindra-t-il pas la peine qu'il y aura à s'en acquitter ? Quelle prudence, quelle capacité, quel esprit, quel cœur, quel caractère au dedans, quelles manières au dehors, ne faut-il pas dans les emplois, et surtout dans les grands emplois, pour embrasser les plus grands objets, pour ménager les intérêts les plus délicats, pour gouverner les peuples avec sagesse, pour les juger avec justice, pour soutenir le rang et l'autorité sans affaiblir la confiance ? Mais vous l'avez vu, le désir de s'élever le remplit d'une aveugle présomption qui ne lui permet pas de mesurer ses forces, et, parce que la vanité aura surpassé ses forces, il ne sera élevé que pour sa propre perte et pour celle des autres, suivant la parole du prophète : *Quia fecit plus quam potuit, idcirco perierunt.* (*Jerem.*, XLVIII.) Quelle vigilance, quelle application, quel travail ne faut-il pas encore pour soutenir le poids d'un ministère ? Quelle gêne, quelle patience pour supporter les dégoûts, les embarras d'une charge ? Mais l'ambitieux ne se propose qu'un état brillant, qu'une vie douce et tranquille, qu'une mollesse honorable, et peu sensible aux maux qu'il causera par sa négligence, il ne comptera pour rien de laisser gémir les peuples, pourvu que leurs gémissements ne soient pas assez forts pour retentir jusqu'à l'oreille du prince.

Or, quelle sera alors sa ressource ? La mettra-t-il dans le père des lumières? Hélas! il est vrai, la prière nous doit être d'autant plus précieuse, d'autant plus familière, que par elle nous obtenons ce que nous ne pouvons pas. Il est même vrai que le sage et fidèle chrétien est en droit de dire à Dieu, comme Salomon : C'est vous, Seigneur, qui m'avez placé dans ce rang par votre choix, c'est donc à vous de m'y soutenir par votre grâce. Mais l'ambitieux pourra-t-il parler avec la même con-

fiance, aura-t-il le même titre pour réclamer l'assistance de son Dieu, lui qui se sera élevé contre la volonté de ce Dieu même? Que dis-je? Eh! pensera-t-il seulement à lever les mains au ciel pour en implorer le secours? Car, n'ayant jamais pensé à prier avant de parvenir, comment y pensera-t-il après être parvenu?

Cependant, mes frères, combien sa faiblesse, son indolence ne sera-t-elle pas injuste et cruelle pour les peuples? Hélas! combien d'abus tolérés, de scandales soufferts et de bonnes œuvres négligées! Combien de méprises funestes et de jugements injustes! Quelle liberté pour le vice! Quelle oppression pour l'innocence! Quelle dureté pour la misère! Quels désordres dans la société? Quels murmures dans le public!

Ah! mes frères, que pouvons-nous penser ici, si ce n'est que le péché de l'ambitieux est vraiment un péché ineffable, suivant l'expression de saint Augustin. Pourquoi? C'est qu'il attaque le public, et que tout péché qui attaque le public a des suites infinies. Et c'est à ces suites affreuses que vous devez faire une sérieuse attention, vous encore, grands et puissants du monde, vous qui étant peut-être sans ambition pour vous-mêmes, ne craignez pas de seconder l'ambition des autres; vous qui accordez votre protection sans discernement et sans choix, vous qui, malgré l'indignité des sujets, vous faites ou un faux devoir d'employer votre crédit en faveur du sang, ou une fausse générosité d'accorder vos bons offices à la force de l'amitié. Car, en vain vous flattez-vous, sous prétexte que vous n'êtes que l'instrument de l'ambition d'autrui, je dois vous donner ici cet avis important, que ce sera avec justice qu'on vous en imputera tous les maux, parce que ce sera à vous seuls que l'on en pourra attribuer le succès.

Vous me direz peut-être qu'il y eut des ambitieux qui furent grands par leur génie, industrieux par leur talents, infatigables dans leur application. Je le veux, mes frères, je vous l'accorde, mais je soutiens encore que quand même toutes ces qualités seraient rassemblées dans un ambitieux, son élévation ne laissera pas d'être funeste au public, et en voici une raison qui est sans réplique; c'est qu'il n'aura pas assez de courage et de fermeté pour être inébranlable sur le devoir, autre qualité bien essentielle. Et en effet, comment un homme qui ne se sera proposé dans son élévation que son élévation seule, et qui aura mis tout en œuvre pour réussir dans ses superbes desseins, comment dans certaines occasions délicates aurait-il la force de résister à tout penchant, à toute affection, à toute autorité, et de se mettre au-dessus de toute crainte, de toute espérance et de tout intérêt? Ah! il ne sera pas, si l'on veut, un Aman, pour enflammer la colère du prince contre un Mardochée, mais il ne sera pas aussi un Jonathas pour s'y opposer en faveur d'un David, et si le devoir s'oppose à la fortune, vous le verrez bientôt céder en homme faible, ou se plier en rusé politique. Oui, comme il aura méprisé les lois de la probité pour s'élever, il les méprisera aussi pour se soutenir. Je dis plus, vous verrez même qu'il abusera de son pouvoir, et que le public sera la grande victime de ses passions, et c'est ici la seconde preuve de son injustice.

Je ne vous dirai pas que les moyens les plus funestes au public sont quelquefois les plus utiles à l'ambition; qu'on a vu des ambitieux qui, après être nés dans la condition la plus vile, ont accumulé de grands trésors par l'injustice pour s'élever à de grandes dignités par leurs richesses, et que les peuples ont quelquefois la douleur de se voir soumis à la domination de ceux dont ils ont éprouvé l'insatiable avidité. Je ne m'arrête point à cette réflexion, soit parce que tous les ambitieux n'ont pas commencé par le néant, soit parce que je ne les veux considérer ici que dans leur élévation même.

Mais souvenez-vous que l'ambition est une passion démesurée; qu'elle semble même être formée de plusieurs autres passions, et qu'ayant différents objets, elle ne se borne pas à un seul crime. Non, ne vous figurez pas que l'élévation puisse combler les souhaits de l'ambitieux. La foi, la raison, l'expérience, tout nous apprend qu'insatiable dans ses désirs, le cœur de l'homme se porte toujours vers de nouveaux objets. Est-il arrivé à un certain rang, il veut d'abord monter à un rang plus sublime. Ne vous flattez pas non plus que la religion lui serve de frein. Hélas! ne la voyons-nous pas quelquefois démentie dans ceux mêmes qui l'ont toujours respectée? Et comment donc la religion arrêtera-t-elle un homme qui ne l'aura point écoutée, ni dans les mesures qu'il aura prises, ni dans les vues qu'il se sera proposées? Ah! il ne faut pas douter que comme il fut ambitieux sans religion, il ne demeure grand sans religion. J'ose même assurer qu'après s'être étourdi sur les moyens de parvenir, il s'étourdira encore plus sur la manière de gouverner; car, il est bien plus difficile de revenir à la religion, quand une fois on l'a abandonnée, que non pas de l'écouter quand on ne l'a point encore trahie. Au commencement de sa carrière, sa conscience, qui ne pouvait être muette, le rappelait à lui-même, elle lui représentait l'horreur des moyens dont il serait obligé de se servir, et lui faisait entrevoir la profondeur de l'abîme où il s'allait précipiter. Mais après qu'il aura étouffé la voix de la conscience, pour se livrer sans scrupule aux mouvements de l'ambition, il jouira dans l'endurcissement d'une fortune qu'il se sera procurée par le crime. Avant que de parvenir, il pouvait être dégoûté par l'incertitude, ou rebuté par les obstacles; mais après être parvenu, il ne sera touché que de la douceur de son état, et il ne pensera qu'à goûter les fruits de ses coupables travaux; le rang, la puissance, l'autorité, l'abondance seront de nouvelles tentations

pour son cœur profane; ses vices et ses passions en tireront de nouvelles forces, et le crime lui paraîtra d'autant plus doux qu'il pourra le commettre et avec moins de peine et avec plus d'impunité.

Ce ne sera donc pas seulement sa négligence et son incapacité qui feront gémir les peuples; ses vices et ses passions seront encore plus redoutables et plus funestes. Ce qu'on aura principalement à craindre de sa part, ce sera d'abord son orgueil qui sera flatté dans l'élévation. Car il voudra soutenir son rang par la fierté et en jouir dans la mollesse; il sera inaccessible à l'innocence et dur pour la misère; il craindra ou dédaignera la peine, par le mépris qu'il aura pour ses inférieurs et par la haute idée qu'il aura de lui-même; enfin, comme il eut la lâcheté d'être flatteur pour les autres, il aura aussi le malheur d'en trouver qui seront flatteurs pour lui; et ses fautes seront d'autant plus funestes, que la flatterie et l'amour-propre les rendront irréparables.

Ce que l'on aura encore à craindre de sa part, ce sera sa vanité, qui, lui faisant trop aimer l'appareil du rang, lui fera porter sa magnificence au-dessus de ses forces. Et si à cela vous joignez encore cette cupidité que le désir d'agrandir sa famille rendra insatiable, que pouvez-vous attendre de lui, si ce n'est qu'il sera prévaricateur dans son ministère, injuste dans l'exercice de son autorité, concussionnaire dans ses emplois. Car y a-t-il d'autres moyens pour assouvir la cupidité d'un homme qui voudra mettre sa postérité en état de soutenir la même splendeur, sinon par le même rang, au moins par les mêmes richesses et par la même dépense? Ah! mes frères, on est quelquefois surpris de voir dans des gens d'une naissance ou d'une fortune médiocre une opulence et une ostentation dont on ne connaît point la source; on les regarde comme des prodiges de la fortune, et il faut avouer que c'est une espèce de mystère. Mais c'est souvent un mystère semblable à celui qui fut imprimé sur le front impudent de cette mère d'abomination dont il est parlé dans l'*Apocalypse* (XVII): *In fronte ejus nomen scriptum mysterium.* Car s'il était permis de tirer le voile dont ce mystère est enveloppé, que verrions-nous? Hélas! peut-être l'abus du crédit, la tyrannie du gouvernement, les détours de la mauvaise foi, l'iniquité des jugements, la fraude, l'usure, les malversations, mille autres ressorts injustes et ignominieux, qui les ont mis dans cet éclat dont ils font le spectacle et l'étonnement du public: *Et in fronte ejus nomen scriptum mysterium.*

Que le monde prétende donc tant qu'il voudra que l'ambition est la marque d'un grand cœur, d'un grand génie, d'une grande âme, je soutiens, au contraire, que si nous ramassions les larmes qu'elle fait couler, on verrait qu'elle n'est pas moins affreuse aux yeux de la probité et de l'humanité qu'aux yeux de la religion; on sentirait, dis-je, que souvent et presque toujours le monde, qui loue, qui inspire si fort l'ambition, est bien sévèrement et bien justement puni par l'ambition même. Mais ce serait là un détail infini. Tout ce que je puis vous dire, c'est que la cruauté de l'ambition augmente à proportion du rang et de la puissance; que c'est dans les grands qu'elle cause les grands maux, mais que c'est surtout dans les souverains qu'elle cause des maux irréparables, lorsque ne voulant pas se borner à l'empire que Dieu leur a donné en partage, ils veulent envahir celui de leurs voisins. Nous pouvons parler hardiment sous un auguste monarque que sa religion, son équité, sa prudence rendent si tendre pour ses sujets et si pacifique envers les autres peuples; prince vraiment chrétien qui, après avoir fait extrêmement redouter sa justice et sa puissance par ses armes, n'a pas moins signalé sa modération par la paix; ayant généreusement renoncé à la gloire de conquérant quoiqu'il eût pleinement celle de vainqueur, parce qu'il a mieux aimé posséder l'amour et la confiance de ses ennemis que d'en être plus longtemps la terreur. Je ne crains donc pas de le dire, et je le dis après saint Augustin, ces rapides conquérants qui sont fameux dans l'histoire ne furent proprement que des monstres de cruauté, qui feront éternellement crier contre eux le sang et les larmes d'un nombre infini de malheureux qu'ils sacrifièrent à leur injuste ambition. Car en vain le monde les couronne-t-il comme les héros du siècle, la religion, la raison même ne laissera pas de les regarder comme les plus cruels ennemis du genre humain et comme les plus grands fléaux de l'univers.

Que si vous considérez encore que l'ambitieux ravira à la vertu les places qu'il occupera, combien sa passion ne vous paraîtra-t-elle pas plus funeste au public? Troisième et dernière preuve de son injustice.

Je pourrais d'abord remarquer ici que, par le succès de ses crimes, il renverse la vertu des faibles et qu'il ébranle au moins celle des forts. Car il est peu de chrétiens qui se regardent ici-bas comme citoyens du ciel, qui soient insensibles à l'appât de la félicité mondaine, et qui, trop contents d'être honorés devant Dieu, se mettent peu en peine de ne l'être pas devant les hommes. La prospérité des méchants fut toujours une grande tentation pour les gens de bien; cette tentation osa même attaquer le cœur des plus saints prophètes, et de là vient que si on ne recule pas lorsque l'on voit la vertu négligée, on chancelle du moins, parce qu'on se sent vivement affligé de ce qu'elle n'est pas plus heureuse. Ce n'est pas que je veuille, âmes chrétiennes qui m'écoutez, excuser en vous une tristesse trop humaine; je ne puis au contraire m'empêcher de vous reprocher ici la faiblesse de votre foi. Que n'abandonnez-vous à l'impie un faux éclat qui ne sert qu'à l'aveugler? Pourquoi enviez-vous à l'ambitieux une prospérité fugitive qui fera sa perte éternelle? Pourquoi vous affligez-vous de votre sort, tandis que vous savez que vous ne devez point borner vos espérances en ce monde? N'est-ce pas assez que vous ayez le

ciel pour votre royaume et Dieu pour votre partage? Cependant, mes frères, quelque inexcusable que soit la lâcheté de ceux dont la vertu se dément ou s'affaiblit à la vue de la prospérité des méchants, il est néanmoins vrai que c'est un mal, et un grand mal que la vertu se démente ou s'affaiblisse, et que ce mal doit d'être principalement imputé à l'ambitieux, puisque ce sont ses intrigues, ses ressorts et ses artifices détestables qui écartent les gens de bien, et qui font que le vice emporte les récompenses qui seraient dues à la vertu, et que la vertu est chargée du mépris qui serait dû au vice.

Mais ce qui fera encore mieux comprendre quelle est l'injustice de l'ambitieux, c'est que dans la place qu'il occupera il privera le public des services que lui aurait rendus un un homme de bien, qui aurait usé légitimement de son pouvoir et rempli fidèlement ses obligations. Oh ! si la probité, la religion, la piété seules étaient placées dans les emplois, dans les tribunaux, dans les ministères, si la société n'était gouvernée que par des hommes éclairés par leur sagesse, incorruptibles par leur intégrité, renfermés dans leurs devoirs, irréprochables dans leurs mœurs, zélés pour le bien, inflexibles sur le mal, justes envers les peuples, charitables à l'égard des pauvres, chrétiens pour tous leurs inférieurs; quel ordre aimable ne verrait-on pas dans le monde? Alors on verrait partout la vertu protégée, le vice puni, les abus réformés, la licence réprimée, tous les désordres bannis. Alors, dis-je, comme ceux qui auraient l'autorité commanderaient en chrétiens, ceux qui seraient dans la dépendance seraient aussi obligés de vivre en chrétiens; et comme la modération, la justice seraient la gloire des uns, le bon ordre et la paix seraient aussi la félicité des autres. Tel serait le bonheur de la société, si l'ambition, qui fait agir ses ressorts pour conduire les méchants à l'élévation, n'en éloignait pas les gens de bien, et à cette réflexion on reconnaît bien, suivant l'Ecriture, que c'est également et un effet de la miséricorde du Seigneur envers les peuples, lorsqu'il leur donne de sages conducteurs, et un effet de sa colère, lorsqu'il leur en donne de mauvais.

Or, mes frères, si vous vous représentez, d'un côté, les maux que l'ambitieux fera souffrir aux peuples, et de l'autre, les avantages qu'il leur ravira, si vous joignez tout ensemble, combien son injustice ne vous paraîtra-t-elle pas énorme? Mais en même temps combien son état ne vous paraîtra-t-il pas déplorable? Hélas! comment réparera-t-il les cruels effets de son ambition? Ah! voilà le grand embarras de sa conscience; voilà ce qui fera qu'on verra en lui si peu de sentiments de religion, si peu de goût pour nos Sacrements, si peu d'exemples de piété; voilà, dis-je, précisément ce qui mettra le sceau à la réprobation éternelle. Non, il ne faut pas s'imaginer que l'application aux affaires du public soit par elle-même un obstacle à l'affaire du salut. C'est au contraire servir Dieu que de servir le prince et la patrie; c'est remplir l'un des grands devoirs du chrétien que de remplir celui de fidèle sujet et de bon citoyen. Mais, comme l'ambitieux aura immolé tous les sentiments et toutes les lois au succès de ses entreprises, comme il se sentira chargé du sang des peuples dont il aura été l'oppresseur, ah! loin d'aimer les exercices de la piété, il écartera au contraire autant qu'il pourra l'idée d'une religion qui lui reprocherait son injustice, et parce qu'il désespérera de l'abîme où il se sera précipité, il méprisera tout, comme dit le Sage, et il cherchera un malheureux calme dans l'aveuglement et l'endurcissement de l'incrédulité, jusqu'à ce qu'enfin, après avoir fait gémir les autres dans le temps présent, il gémisse à son tour pendant une éternité tout entière : *Cum in profundum peccatorum venerit, contemnit.* (*Prov.* XVIII.)

Mais si l'ambition est si injuste, si criminelle, si funeste, que faut-il conclure de là? Si ce n'est qu'il n'est pas de passion dont on doive plus se défier. Elle est d'autant plus dangereuse, qu'elle a dans le monde un air de noblesse qui peut séduire les cœurs les plus élevés. Il est d'autres vices marqués à un caractère d'infamie qui peut en faire sentir l'horreur et en inspirer le dégoût; mais pour ce qui est de l'ambition, comme elle paraît toute brillante, on s'y livre sans scrupule, parce qu'on peut s'y livrer avec honneur. Prenez-y bien garde, mon cher auditeur. Hélas! Ce ne sera d'abord qu'un désir naturel de l'élévation, qu'un projet d'agrandissement qui ne blessera pas au moins considérablement les règles de la religion. Mais, peut être qu'aveuglé sur vos talents et sur vos qualités, vous présumerez trop de vos forces. Peut-être que vous n'étudierez pas assez votre cœur, et qu'au lieu de n'avoir en vue que le devoir et le travail, vous ne serez sensible qu'à l'éclat et à l'autorité. Peut-être qu'après vous être engagé dans les voies de la fortune, la honte de reculer ou l'impatience de parvenir vous fera oublier les règles de l'Evangile. Peut-être même que la jalousie qui naîtra à la vue d'un concurrent vous les fera violer; et si vous venez à les violer, hélas! que n'aura-t-on pas à craindre pour vous dans la suite ?

Or, ce que vous avez à faire pour ne pas vous écarter de la voie du salut, c'est de consulter la volonté du Seigneur dans la prière, et de vous soumettre à lui, comme à l'arbitre de votre sort : c'est de ne point vous appuyer sur votre propre prudence, comme dit le Sage, mais de prendre les conseils d'un guide sage et fidèle, qui vous tracera le chemin que vous devrez suivre : c'est surtout de rejeter absolument tous les moyens dont la conscience pourrait murmurer, et toutes les vues que la religion pourrait désavouer. Et si enfin, après ces sages précautions, le Seigneur vous conduit aux rangs et aux emplois, ah ! prenez encore garde à ne pas vous laisser éblouir à l'éclat, ni à vous amollir dans l'abondance et dans

sa prospérité. Mais, vous souvenant toujours que la gloire de ce monde est une légère vapeur qui se dissipe dans un instant, et que votre grand bonheur c'est d'être fait pour le ciel, où vous devez porter vos désirs, méprisez vous-même ce qu'on admirera et ce que peut-être on enviera en vous : soyez aussi humble devant Dieu que grand devant les hommes; fermez les yeux sur votre splendeur, pour ne les ouvrir que sur vos obligations. Appliquez-vous à votre travail, comme à l'exercice de votre pénitence : enfin, pour tout dire en deux mots, de tous les avantages de votre état, faites-en et des moyens de charité pour les autres, et des moyens de sanctification pour vous-même, afin qu'après être parvenu en chrétien vous vous souteniez aussi en chrétien, et que l'élévation où vous serez en ce monde ne soit qu'un degré pour vous conduire à celle de l'éternité, qui est la seule véritable, et que je vous souhaite. *Au nom du Père*, etc.

—

### EXORDE POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

Confessus est : quia non sum ego Christus. (*Joan.*, I.)

*Il confessa qu'il n'était pas le Christ*

C'est l'humble témoignage que Jean-Baptiste rend de lui-même aux Juifs de notre Evangile. Quelle gloire pour lui, qu'on le prenne pour le Messie même ! Quelles espérances, quels projets ne pourrait-il pas fonder sur le zèle des peuples, s'il était susceptible de cet orgueil qui inspire si naturellement aux hommes le désir de l'élévation ! Mais l'humilité, dit saint Augustin, est le plus précieux de ses dons, et par la raison même qu'il est le plus grand d'entre les enfants des hommes, il est aussi le plus humble. Faire connaître Jésus-Christ, et se cacher lui-même, c'est tout ce qu'il se propose. S'il attire les peuples dans le désert par l'éclat de son ministère, s'il enlève leur admiration par l'austérité de ses mœurs, il ne se sert de l'autorité qu'il s'est acquise que pour relever la grandeur du Sauveur d'Israël; et quelque grand qu'il paraisse devant les hommes, il déclare hautement qu'il ne saurait trop s'abaisser devant Jésus-Christ : *Cujus ego non sum dignus ut solvam ejus corrigiam calceamenti.*

C'est ainsi, mes frères, qu'il nous apprend à craindre l'élévation, et à rejeter la vaine gloire. Instruction bien importante pour le monde, et surtout pour le grand monde, etc. (*Allez à la col. 743 du premier exorde.*)

## SERMON VIII.

### SUR LE MAUVAIS USAGE DE LA GRANDEUR ET DE LA PROSPÉRITÉ.

Crucior in hac flamma. (*Luc.*, XVI.)

*Je souffre d'extrêmes tourments dans cette flamme.*

Un riche enseveli dans les flammes éternelles, après avoir coulé ses jours dans la splendeur et dans les délices, quel changement pour lui ! Quel spectacle pour nous ! Est-ce donc là que devait aboutir l'éclat de son opulence, la douceur de sa vie sensuelle, la noble figure qu'il faisait dans Jérusalem, tout ce qui le rendit grand, puissant et heureux selon le monde, tout ce qui semble faire dans notre temps la félicité des uns, l'objet de l'envie et de l'ambition des autres? Hélas ! nous n'osons presque le dire, mais notre évangile ne nous permet pas de le dissimuler.

Oui, mes frères, dans l'histoire de ce fameux réprouvé, nous ne voyons rien qu'on ne puisse reconnaître dans les brillantes conditions du siècle. L'Evangile à la vérité ne lui donne que le nom de riche : *Homo quidam erat dives.* Mais les richesses faisaient véritablement un état de grandeur parmi les Israélites, qui étaient tous enfants d'un même Abraham ; et l'opulence de cet infortuné était d'autant plus noble, que ses grands biens, loin de les avoir ou amassés par l'injustice, ou gagnés par la bassesse, ou accumulés par l'avarice, il n'avait fait que les recevoir des mains de la Providence, comme l'héritage de ses pères : *Fili. ... recepisti bona in vita tua.*

Aussi, pour nous faire comprendre que ce n'est point dans le fond de ses richesses qu'il faut chercher le titre de sa condamnation, l'Evangile nous le dépeint sous un air de faste et de mollesse qui lui en donne un de grandeur; et si Jésus-Christ ne nous prêtait lui-même ses paroles, pour instruire les personnes illustres du siècle par l'exemple du mauvais riche, peut-être serions-nous embarrassés entre les ménagements que nous devons à leur rang et l'intérêt que nous prenons à leur salut.

Mais quoi, l'élévation est-elle par elle-même un état coupable ? Non, mes frères, je n'aurais garde d'attaquer les rangs que la Providence a établis, et que la religion nous oblige de respecter. Je serais contredit par notre évangile même. Car, si nous y voyons un homme illustre dans les abîmes, nous y en voyons un autre dans le sein de la gloire, je veux dire un Abraham, qui fut comme *un grand prince* dans son temps, et qui mérita néanmoins par l'excellence de sa foi d'être le père de tous les fidèles : *Pater credentium.*

Mais quelque innocente que l'élévation et la prospérité soient en elles-mêmes, les hommes pourtant ne les rendent que trop souvent criminelles, par le mauvais usage qu'ils en font, et j'en trouve la preuve en la personne de notre riche. Car, d'un côté nous voyons qu'il ne pense qu'à vivre dans l'éclat et dans la sensualité, et de l'autre, qu'il laisse languir Lazare dans la misère et dans l'infirmité, sans se mettre en peine de le secourir. Voilà ce qui forme en lui le caractère d'un réprouvé. Dieu l'avait fait riche et puissant pour le bien des autres, et il ne voulut l'être que pour lui-même.

Terrible vérité, encore un coup, que nous n'osons presque déclarer à ceux que la naissance, les richesses, les emplois, les dignités distinguent dans le monde? Car hélas ! s'il en est parmi eux que l'on pourrait ranger du côté d'Abraham, peut-être aussi n'en

est-il que trop que l'on pourrait mesurer sur le mauvais riche.

Mais si dans cet auditoire il se trouvait malheureusement un pécheur de ce caractère, ne craignons pas de le représenter à lui-même tel qu'il est, pour le rendre tel qu'il doit être. Je sais que le zèle ne doit point nous faire oublier les égards qui sont dus au rang, et Jésus-Christ nous l'apprend lui-même, lorsque marquant le nom du pauvre souffrant, il passe sous silence celui du mauvais riche; mais il nous apprend aussi que le rang ne doit point intimider notre zèle, car, s'il épargne à dessein la mémoire d'un illustre réprouvé, il ne laisse pas néanmoins de nous exposer son crime, afin que le malheur d'un seul serve à l'instruction de tous les autres. Ainsi, pour me conformer aux vues de ce divin Sauveur, je vous ferai voir que l'iniquité du mauvais riche consiste : 1° A avoir été trop occupé de lui-même; 2° à l'avoir été trop peu du prochain : excès d'amour-propre et défaut de charité, c'est toute l'idée de ce discours.

Fasse le ciel que le mauvais usage qu'il fit de la grandeur et de la prospérité vous apprenne à en faire un bon. C'est la grâce que je demande à l'Esprit divin, par l'entremise de Marie. *Ave, Maria*, etc.

### PREMIER POINT.

Se haïr soi-même, déraciner les vices, combattre les passions, ce n'est pas seulement un moyen pour la perfection, c'est encore un devoir pour le salut. Mais si ce grand devoir est également imposé à tous, il n'est pourtant pas également aisé à tous de le remplir. Dans l'obscurité, dans l'indigence, dans l'affliction on a moins de peine à réprimer ses désirs, parce qu'on n'a pas le moyen de les satisfaire, on méprise facilement un monde dont on est méprisé, et tout occupé de la souffrance, on ne pense guère au plaisir. Mais dans l'élévation, dans l'opulence, ah ! qu'il est difficile de se défendre de l'amour-propre qui est flatté de tous les côtés, de faire violence à des penchants que rien ne gêne, de mépriser l'éclat dont on est environné, de rejeter les douceurs qui s'offrent chaque jour, et de ne pas se trop aimer soi-même, tandis qu'on est aimé, applaudi et presque adoré des autres !

Le riche de notre évangile en est une preuve bien sensible et bien triste tout à la fois. Son histoire est fort abrégée, mais nous y voyons en raccourci tous les déréglements de cet amour-propre qui fait le danger et les abus d'une position brillante. 1° L'Evangile lui reproche son luxe : *Induebatur purpura et bysso;* 2° sa bonne chère : *Epulabatur quotidie splendide.* Or, ces deux traits nous marquent et l'orgueil qu'inspire l'éclat, et la sensualité qui naît de l'abondance. Deux vices tout à fait incompatibles avec la sainteté de notre religion et particulièrement attachés à l'élévation et à la prospérité !

1° Le riche *était vêtu de pourpre et de lin*, et son luxe nous marque en lui un fonds d'orgueil, source malheureuse d'un nombre infini de crimes qu'il nous sera aisé d'entrevoir dans la suite de notre évangile. Ce n'est pas que la bienséance ne demande une marque de distinction pour certains rangs. Loin que nous voulions que toutes les conditions soient confondues par la simplicité, nous reconnaissons, au contraire, qu'il est de l'ordre de la Providence que l'extérieur annonce la diversité des conditions. Mais que les hommes sont éloignés de regarder les choses du côté de la foi ! S'ils sont dans l'éclat, c'est bien moins, pour la plupart, en humbles chrétiens qu'en mondains superbes. La vanité a inventé le luxe, et le luxe à son tour nourrit la vanité. L'orgueil de ce vice spirituel, tout renfermé qu'il est au dedans de l'homme, ne laisse pas de se manifester au dehors par la décoration qu'il se donne, et je ne m'étonne pas que Jésus-Christ nous ait marqué l'orgueil du riche par la splendeur de son faste : *Induebatur purpurea et bysso.*

Je n'accuserai point ce malheureux riche d'avoir composé sa magnificence des dépouilles de la veuve et de l'orphelin ; je ne dirai pas qu'il ait lassé la patience de ses créanciers, abusé de la confiance du marchand, excité les clameurs de l'ouvrier, ni qu'il ait cherché dans les honteux profits de l'industrie les fonds d'une énorme vanité. Les règles de l'équité ne nous permettent pas de le flétrir par des soupçons si odieux. Saint Bernard remarque fort bien qu'on ne lui reproche point l'injustice du bien usurpé, mais seulement le mauvais usage d'un bien légitime : *Recepisti, dixit, non rapuisti.*

Je ne dirai pas non plus qu'il ait fait porter à ses descendants la peine de sa vanité, je veux dire que par ses dépenses excessives il les ait réduits à traîner leur triste nom dans l'indigence et dans l'obscurité. Nous ne voyons pas que l'évangile lui donne une postérité, et par là il est à l'abri des reproches que l'on peut faire à la plupart des personnes de sa condition, sur l'éducation presque païenne qu'ils donnent à leurs familles. Il n'est parlé que de ses frères : *Habeo quinque fratres;* et il fallait qu'il leur eût laissé une opulente succession, puisqu'il craignait pour eux le mauvais usage dont il leur avait donné l'exemple : *Ne et ipsi veniant in hunc locum tormentorum.*

Enfin je ne dirai pas qu il ait voulu faire de sa parure un attrait pour le vice et un piége pour l'innocence; qu'il ait porté un air d'immodestie jusque dans le temple du Seigneur; qu'il ait emprunté des secrets de l'art, un faux éclat pour suppléer aux défauts des grâces de la nature, et que des deux parties de la journée il ait employé l'une à étudier ses ajustements et l'autre à inspirer des passions. Ce sont là des reproches qu'il faut réserver pour un autre sexe que le sien; et, d'ailleurs, il vivait dans un temps ou sous une loi bien moins parfaite ; le siècle avait néanmoins des modes bien

plus sages et la pudeur des règles bien plus sévères.

Mais sans vouloir charger notre malheureux riche de tous les excès du luxe, je dis que son grand goût pour la pompe et pour la magnificence le rend véritablement digne de la mort éternelle; car, à ce seul trait nous voyons un homme enivré de son éclat, qui dans une superbe mollesse ne s'occupe que des idées de sa grandeur, qui ne cherche qu'à éblouir le public, et qui, ébloui lui-même d'une fausse gloire, la prend pour la véritable. En lui nul sentiment d'humilité, nulle vue du ciel, nulle réflexion sur les desseins de la Providence, sur le néant de l'homme, sur la fragilité de la vie, sur la vanité des choses de la terre; nul amour de Dieu, nulle ambition pour le salut, nulle marque de religion et de piété. Il est tout possédé de l'amour de lui-même, il est tout orgueil. Triste caractère, tout à fait indigne d'un disciple de Moïse, et par conséquent plus indigne encore des disciples de Jésus-Christ.

Ne pensez pas néanmoins que ce soit là tout le déréglement de son cœur. Ah! que l'orgueil va loin dans une condition sublime quand il n'est pas retenu par les sentiments de la foi! De là cette fière vanité que l'on tire de la distinction de la naissance. Si notre riche eût consulté les oracles de sa religion, il eût appris que les titres les plus brillants n'effaçaient point la tache du péché qui infecte notre origine, et que le roi Salomon, quelque grand qu'il fût, avait reconnu lui-même qu'il était né mortel, infirme et coupable. Comme le moindre de ses sujets, il eût, dis-je, appris que le grand avantage de sa naissance, c'était qu'elle l'eût mis au nombre des enfants d'Abraham, dont la postérité était la race choisie. Mais héritier de la gloire et de la fortune particulière de sa famille, il s'en fait un titre d'orgueil, et non content d'être distingué dans les tribus d'Israël par l'éclat de ses ancêtres, il veut l'être encore plus par l'appareil de son luxe. Ce n'est qu'au milieu des flammes vengeresses qu'il se souvient d'avoir eu pour père un Abraham, dont il ne voulut point imiter la foi et la simplicité : *Pater Abraham, miserere mei.* Ce n'est que là qu'il reconnaît que la religion, la piété, le détachement, l'humilité, vertus qu'il regarda toujours comme indignes de son rang, que ces vertus, dis-je, font les véritables grands, puisque c'est par elles que Lazare l'est dans le sein d'Abraham et qu'il l'est pour l'éternité : *Vidit.... Lazarum in sinu ejus.* Exemple terrible! mais exemple qui n'a que trop d'imitateurs dans le siècle où nous vivons, siècle orgueilleux où l'exemple même d'un Dieu anéanti n'a pu corriger les idées d'un monde profane. Ah! je l'avoue, une noblesse, une grandeur héréditaire est un glorieux avantage, et je suis bien éloigné de vouloir la ravaler par erreur ou par malignité. Vous êtes d'une race illustre, disait le saint homme Tobie à un ange qu'il prenait pour un homme. L'Evangile même a voulu nous marquer la royale origine de Jésus-Christ selon la chair; mais si cet avantage est glorieux, c'est parce qu'il est un don de Dieu et qu'il entre dans les desseins de Dieu. Car c'est Dieu qui règle la naissance des hommes, et s'il tire les uns de la foule, c'est pour l'édification des autres, c'est pour élever leurs sentiments, pour ennoblir leur piété, pour faire briller leurs bons exemples. Cependant, infidèles à l'ordre de Dieu, les hommes superbes rapportent à leur propre gloire l'éclat de la naissance, et parce qu'ils le font servir à la vanité, ils le mettent au rang des vanités mêmes. Plus coupables qu'un réprouvé qui vécut sous une loi grossière et parmi un peuple charnel, ils sont si enflés de se voir illustres selon la chair, qu'ils oublient qu'ils sont encore plus illustres par leur baptême; et peut-être que par un orgueil sacrilége, la noblesse qu'ils tirent du sang des pécheurs leur fait mépriser celle qu'ils tirent du sang d'un Dieu.

Or, quelles suites n'aura pas encore, dans notre riche, cet entêtement de grandeur, cette vaine idée de lui-même? Je ne parlerai point de cette ambition insatiable qui fait qu'on voudrait accumuler sur sa tête tous les honneurs et toutes les dignités de l'Etat, et que sous le prétexte de la naissance on croit pouvoir avec justice enlever toutes les récompenses du mérite. L'Evangile ne nous fait point entrevoir en lui les mouvements et les inquiétudes de l'ambition. Il paraît seulement qu'il jouissait paisiblement de son opulence et de sa grandeur, et l'on peut croire qu'il était au comble de la fortune. Je ne dirai pas non plus qu'il ait eu en faveur de quelqu'un de sa famille cette présomption sacrilége, qui fait de la gloire des aïeux tout le mérite des enfants pour le sacerdoce. Hélas! le sacerdoce d'Aaron était bien inférieur au sacerdoce de Jésus-Christ. Mais attaché à la naissance et réservé à une seule tribu, il ne pouvait point être en proie à l'ambition et à la cupidité des autres tribus, et par la raison même qu'il était moins saint, il était aussi moins profané. Je ne parlerai pas non plus de cette impudence que l'on soutient dans le crime même, jusqu'à regarder le scandale comme la bienséance et le privilége du rang; ni de cette horrible délicatesse sur le point d'honneur, qui fait de la vengeance la grande maxime du monde. Laissons, laissons des mœurs et des maximes qui ne furent point celles des Israélites, qui ne se trouvent parmi les chrétiens que parce qu'ils en ont malheureusement hérité des païens ou des barbares.

Mais ce que je vois bien marqué dans notre Evangile, ah! c'est la haine de la sincérité, c'est l'amour de la flatterie; cruels effets de l'amour-propre, suites trop ordinaires de l'élévation du rang et de la naissance. Car, à la faveur du respect qui est dû à la condition et à la dignité, on en exige aussi pour ses vices et pour ses faiblesses; on ouvre le cœur au poison des fausses louanges; on se pare sans honte des fausses

vertus que l'on s'attribue; on se met peu en peine de passer dans le public pour tel que l'on est, pourvu qu'au milieu de ses adulateurs on paraisse tel que l'on veut être; on tient la vérité ou toujours éloignée, ou toujours captive, et loin de la souffrir dans la bouche d'un ami sincère, à peine veut-on l'entendre de la bouche de Dieu même, lorsqu'il l'annonce par l'organe de ses ministres. Oh! qu'il est rare que la vérité ose approcher de la personne des grands et s'expliquer en leur présence! Il faut, comme Nathan, se servir de détours et de paraboles pour reprendre les pécheurs illustres, et encore, je ne sais si l'on trouverait parmi eux la docilité d'un David. Grand malheur pour eux, puisqu'ils ne trouvent personne qui leur donne des avertissements salutaires, et tel fut le malheur du riche de notre évangile. Car pourquoi prie-t-il Abraham d'envoyer Lazare, afin qu'il avertisse ses frères? *Ut testetur illis.* Ah! c'est qu'il reconnaît, mais trop tard, que ce fut le grand malheur de son état de n'avoir eu personne pour lui reprocher sa vie criminelle, pour l'exhorter à la pénitence, et pour lui faire prévoir le cruel sort où il est réduit pour l'éternité.

Il se trompe néanmoins lorsqu'il pense que ses frères croiront à la parole de quelqu'un d'entre les morts; l'excès de son humiliation et de ses douleurs, lui faisant oublier quel fut autrefois son propre orgueil, ne lui permet pas de se représenter quel doit être aussi celui de ses frères? Car, lui répond Abraham, comment croiront-ils au témoignage d'un homme sorti du tombeau, s'ils n'écoutent ni Moïse, ni les prophètes? Et lui-même, en demandant, en faveur de ses frères, l'apparition d'un mort, ne nous donne-t-il pas à entendre par là qu'il n'avait compté pour rien l'autorité de Moïse et des prophètes, et que plein d'orgueil et d'impiété, il avait fièrement bravé les oracles de la religion et les anathèmes de la loi? ***Si Moysen et prophetas non audiunt, neque si quis ex mortuis resurrexerit, credent.***

Ah! jusqu'à quel excès ne se porte pas l'orgueil dans les grands, qui ne croient l'être que pour eux-mêmes! Il faut enfin qu'il se tourne en impiété. Bientôt un sentiment de fierté leur fait renvoyer au peuple les espérances et les terreurs de la foi. Il semble dans leur idée qu'un Dieu même doive craindre de les attaquer, ils s'imaginent au moins qu'il est du bel esprit et de l'esprit fort de s'affermir, disons mieux, de s'étourdir sur le risque affreux d'une éternité tout entière; la religion et la piété ne sont pour eux que des noms frivoles, que des idées populaires; l'affreuse incrédulité, l'incrédulité seule paraît avoir un air de raison et de sagesse; seule, elle a toujours l'entrée libre dans leurs palais sous le nom de philosophie ou de poésie; seule, elle possède leur bienveillance et leur faveur, parce qu'elle flatte leur orgueil et leurs passions. Car, pour se délivrer de tout remords importun, ils secouent témérairement le joug de la religion, et parce qu'ils vivent en libertins et en impies, ils meurent en impénitents et en réprouvés.

Ainsi, fier de sa grandeur, de sa puissance, et de sa prétendue force de génie, le riche de notre évangile croyait pouvoir tout mépriser; aveuglé par l'amour-propre, il ne voulait rien voir dans la religion, parce qu'il craignait d'y trop voir. Il s'imaginait que la foi d'Israël manquait de preuves et de solidité, et il ne s'apercevait pas qu'il manquait lui-même de jugement et de prudence. Il ne voulut pas croire, il ne voulut pas craindre, et il ne voulut pas éviter un enfer lorsqu'il le pouvait; il ne peut point s'en tirer à présent qu'il le voudrait, et il le voudra toujours, et toujours sans le pouvoir.

2° L'Evangile lui reproche sa bonne chère: *Epulabatur quotidie splendide.* L'orgueil est un vice qui se soutient mal. La chair est sans doute la moitié de nous-mêmes la plus méprisable. Elle est formée de boue, elle est destinée à la pourriture, elle rend comme captive, une âme qui tient de la nature des anges elle est la source des passions les plus humiliantes. Mais l'homme aveuglé par sa présomption néglige le soin d'une âme qui fait sa grande dignité, pour ne s'appliquer qu'à flatter une chair qui le rabaisse; et tandis que d'un côté il s'élève sans mesure, de l'autre il se dégrade sans honte.

Loin donc de vouloir mortifier sa chair, notre riche ne croyait jamais pouvoir trop faire pour la flatter. Tranquille dans sa prospérité, il goûtait toutes les douceurs d'une vie indolente, il faisait entrer les délices sensuelles, dans la bienséance de son rang, il s'imaginait qu'après avoir été élevé dans la mollesse et dans les plaisirs, il devait abandonner le travail et la mortification au reste des hommes qui n'étaient pas nés nobles et puissants comme lui. Il faisait bonne chère: ***Epulabatur***, c'est-à-dire qu'il s'était fait un grand nom dans Jérusalem par la délicatesse de sa table, qu'il regardait les repas délicieux comme tout l'agrément, toute la félicité de la vie, qu'il ne refusait rien à sa bouche intempérante, et que s'il se donnait quelquefois la peine de penser, c'était seulement pour faire de sa bonne chère son propre plaisir et celui des autres. La religion, la raison même nous dit que la mortification est un remède contre les atteintes du vice; que cette vertu, toute dure qu'elle est, ne laisse pas d'être une vertu nécessaire; que la sensualité fortifie un ennemi domestique contre nous; qu'il est dangereux d'avoir trop d'indulgence pour notre chair; que nous devons au contraire la traiter avec sévérité, ou parce qu'elle est déjà criminelle par ses passions, ou parce qu'elle peut aisément le devenir par sa fragilité. Mais pour lui, endormi dans le sein de la mollesse, il ne cherche qu'à contenter son goût sensuel par les mets les plus exquis, qu'à irriter les

app'tits des sens par la profusion et par la bonne chère : *Epulabatur.*

De là vient qu'il ne fait aucune distinction de temps, qu'il n'y a point d'interruption dans son intempérance, et qu'il se traite délicatement tous les jours : *quotidie.* Il sait bien qu'il y a des jours que l'ordre de Dieu a consacrés au jeûne et aux larmes, et que celui qui ne s'affligera point avec le peuple, dans ces jours de tristesse et de pénitence, sera soumis à l'anathème. Mais l'orgueil impie dont il est plein lui permet-il de respecter les lois divines ? Ah ! quand on est dans l'élévation sans foi, sans piété, on ne croit pas que l'autorité de l'Eglise, qui est celle de Dieu même, puisse s'étendre jusqu'à certains rangs ; on met au nombre de ses prérogatives le mépris de l'abstinence, et malgré l'ordonnance de Moïse, le riche sensuel fera de tous les jours de sa vie des jours de bonne chère : *Epulabatur quotidie.*

Encore si, dans le temps que tout Israël était dans le jeûne et dans l'affliction, il se fût retiré dans le secret de sa maison pour épargner au public la douleur du scandale ; s'il se fût réduit à la frugalité d'une nourriture toute simple, et s'il n'eût point cherché dans les viandes défendues une délicatesse agréable à la sensualité, mais seulement une qualité nécessaire à l'infirmité, on aurait pu croire que dans le fond du cœur il respectait les lois de sa religion, et qu'il ne s'en dispensait point par un orgueil impie, ni sous de faux prétextes.

Mais un homme superbe et impie se croit-il redevable au public et aux bienséances? Non, non, dans les jours mêmes les plus lugubres pour Israël, il n'y a rien de changé dans son plan de vie, et chaque jour l'on voit sa table chargée de tout ce que l'art peut composer de plus délicat, de tout ce que la magnificence peut fournir de plus somptueux : *splendide.* Et pourquoi toujours la même dépense? Ah! Ce n'est pas sans doute pour lui seul, c'est encore pour beaucoup d'autres qui lui ressemblent. Comme ce sont chaque jour mêmes festins, ce sont aussi mêmes compagnies; et si nous en jugeons par les exemples qu'on nous donne quelquefois, nous pouvons croire que les plus grands vices se rassemblaient à sa table pour faire tous ensemble le plaisir d'un homme seul : je veux dire la médisance pour sa malignité, l'adulation pour son orgueil, l'irréligion et le libertinage pour toutes ses passions brutales. S'il eût vécu dans un temps comme le nôtre, j'ajouterais la fureur du jeu, l'obscénité des conversations, l'assiduité aux spectacles, fruits pernicieux de l'intempérance et de l'oisiveté, amusements criminels, qui rendent les chrétiens encore plus charnels que ne le fût un juif, et un juif réprouvé. Mais pour vous montrer en lui le caractère d'un homme que l'amour de lui-même avait plongé dans la mollesse du cœur et dans les déréglements des sens, je n'ai qu'à vous redire ces trois paroles : *Epulabatur quotidie splendide.*

Oh ! que ce caractère est triste aux yeux de la foi ! Qu'une telle disposition est éloignée du salut ! Car, comment faire comprendre à un tel homme qu'il doit tourner ses désirs et ses espérances vers le ciel, tandis qu'il a tout à souhait sur la terre ? Comment lui persuader la nécessité de la pénitence au milieu de ses repas somptueux ? Comment un esprit tout occupé de l'idée du plaisir se résoudra-t-il à s'humilier, à gémir, à trembler devant Dieu ! Comment un cœur amolli par des délices continuelles ne craindrait-il pas les efforts que coûte l'austère vertu? Triste état, encore un coup, état bien déplorable où l'on est si porté au péché, et où on l'est si peu à la pénitence.

Ah ! il est trop heureux en ce monde pour prévoir l'affreuse destinée qui lui est préparée en l'autre. L'illusion de ses plaisirs mortels dure jusqu'au moment où il est précipité dans les enfers, et ce n'est que dans ce lieu de tourments qu'il lève les yeux vers cette cité bienheureuse qu'il ne crut pas digne du moindre de ses regards : *Elevans oculos suos cum esset in tormentis.* Alors il soupire après cette félicité céleste qui lui parut imaginaire : mais en vain soupire-t-il, elle est pour lui dans une distance infinie. Il ne voit que loin cet Abraham qu'il réclame d'une voix si lamentable : *Vidit Abraham a longe.* Il y a un abîme affreux qui rompt tout commerce, toute société entre les saints et les réprouvés : *Inter nos et vos chaos magnum firmatum est*, etc. Et s'il se représente le bonheur des élus, ce n'est que pour rendre plus vif le sentiment de ses maux. Car, quelle idée, quel regret, quelle douleur pour lui, de comparer aux plaisirs passagers qu'il a préférés cette gloire immortelle qu'il a perdue, et à cette même gloire qui lui avait été promise les cruels tourments qu'il éprouve, et qu'il éprouvera pendant des années infinies : *Cum esset in tormentis.*

O vous qui êtes dans les rangs sublimes ou dans la douce prospérité, considérez ici, et tremblez : *Attendite et videte.* Hélas ! à vous entendre, rien n'est plus heureux que l'état du riche de notre évangile. Passer la vie comme lui dans l'éclat, dans les plaisirs, c'est le grand bonheur de l'homme, suivant les maximes de ce monde, que vous formez vous-mêmes, c'est le grand agrément de cette ville célèbre, dont les délices sont vantées dans tout l'univers. Mais voilà précisément ce qu'Abraham reproche à son malheureux fils. Souvenez-vous, lui dit-il, que vous avez eu votre bonheur sur la terre : *Fili, recordare quia recepisti bona in vita tua :* souvenez-vous que Lazare n'y a eu que des maux : *Et Lazarus similiter mala;* et qu'ainsi il est juste qu'il goûte la consolation, et que vous soyez dans les tourments : *Nunc autem hic consolatur, tu vero cruciaris.* Et pourquoi cette vicissitude est-elle si juste? Ah ! c'est que le bonheur éternel est une récompense, une couronne qui n'est due qu'à l'exercice de la foi et de l'amour saint, qu'à la pratique de la mortification,

qu'à la pureté du cœur, qu'aux sentiments de l'humilité, qu'aux victoires que nous remportons sur nos passions, qu'à l'amour de la souffrance qui fait ou les matières de la pénitence, ou l'épreuve de la fidélité, ou la sûreté de l'innocence; c'est qu'on ne peut se laisser prendre à l'éclat et aux douceurs de ce monde sans renoncer à toutes les vertus, sans mettre en oubli le bonheur de l'autre vie, sans mépriser les devoirs les plus sacrés; enfin c'est que dans cette funeste disposition, loin de pleurer ses péchés passés, on se plonge sans cesse dans de nouveaux crimes, qui coulent d'une vie voluptueuse, comme de leur source naturelle.

Or, je vous demande, mes frères, ces vérités seront-elles moins certaines ou moins redoutables pour vous, qu'elles ne le furent pour un enfant de la Synagogue? Quoi, l'humilité, le détachement, la mortification, la pénitence, la prière, toutes les vertus vous seront-elles moins nécessaires qu'au mauvais riche, parce qu'elles vous sont plus expressément commandées dans l'Evangile? La sainteté des chrétiens doit-elle être moins parfaite que celle des juifs, parce que leur condition est plus sublime? L'orgueil et la sensualité, ces vices qui naissent si facilement de l'élévation et de la prospérité, seront-ils ou moins dangereux dans un temps où l'on ne trouve presque plus de simplicité dans les mœurs, ou moins criminels sous l'empire d'un Dieu crucifié, qui ne nous fait pas moins la loi par son exemple que par ses oracles? Quel raisonnement! Quelle idée!

Ah! s'il vous reste encore un sentiment de foi, si vous prenez quelque intérêt à votre salut éternel, représentez-vous bien à vous-même qu'on ne saurait accorder l'amour du faste et du plaisir avec cette croix qui est le partage du chrétien et la marque des élus; représentez-vous bien que sans de grandes précautions, l'orgueil et la sensualité vous portent jusqu'aux extrémités les plus affreuses, que c'est précisément dans la grandeur et dans l'opulence que ces deux vices sont plus à craindre, et que par conséquent c'est dans un tel état que l'on doit plus travailler à la mortification du cœur et au détachement de soi-même. Loin donc d'aimer un état si brillant et si tranquille, craignez plutôt un état si dangereux, et tâchez de le sanctifier par des sentiments humbles et par une modération chrétienne. Craignez, dis-je, car on ne peut dire que les grands et les riches ne sauraient être ni médiocrement bons, ni médiocrement mauvais. Pourquoi? C'est que le rang, la puissance, l'éclat, l'autorité, tout leur sert pour faire de grands biens ou de grands maux. Vérité que vous avez sans doute bien reconnue dans l'attachement que le mauvais riche eut pour lui-même, mais que vous reconnaîtrez encore mieux dans son défaut de charité envers le prochain: c'est le sujet de ma dernière partie.

SECOND POINT.

Les sentiments que les grands ont pour eux-mêmes sont ordinairement la règle de ceux qu'ils ont pour les autres. Le juste qui est plein d'humilité et de charité se plaît à regarder tous les hommes, mais plus encore les chrétiens, comme des frères qui sont sortis de la même origine, et destinés à la même fin; et persuadé que la Providence n'a fait des grands que pour l'avantage des petits, il semble être le seul à ne pas jouir de son élévation, parce qu'il ne cherche qu'à marquer à ses inférieurs, et une bonté qui le rend aimable et un pouvoir qui le rend utile. Le pécheur au contraire, qui est à l'égard de lui-même dans une disposition bien différente, ne peut avoir à l'égard du prochain qu'une conduite tout opposée. Trop occupé de son éclat, il ne saurait l'être de ses devoirs; trop attentif à son plaisir, il ne saurait l'être à des maux étrangers. Incapable par son orgueil de la condescendance de la bonté, et par la mollesse des saintes inquiétudes de la charité, il craint toujours de se tirer de la distance du rang, ou de la douceur du repos. Loin de croire qu'il n'est fait que pour les autres, il s'imagine que les autres ne sont faits que pour lui; et pour marquer en peu de mots la différence qu'il y a entre le juste et le pécheur, nous pouvons dire que celui-ci n'a du mépris et de la dureté que pour le prochain, et que l'autre n'en a que pour lui-même.

Voulez-vous, mes frères, être convaincus de cette grande vérité, vous n'avez qu'à vous rappeller le triste personnage que Lazare fait à la porte de notre riche. Lazare est couché par terre : *Jacebat*. Quelle humiliation! Il est couvert d'ulcères : *Ulceribus plenus*. Quelle souffrance! Or, vous allez voir : 1° quel est le mépris d'un homme superbe pour un pauvre; 2° quelle est la dureté d'un homme sensuel pour un pauvre souffrant : circonstances remarquables, qui nous fourniront des réflexions bien importantes pour les grands, les riches, les puissants du siècle.

Je dis, premièrement, son mépris pour Lazare, car un objet toujours présent peut-il échapper à sa vue? Un seul pauvre peut-il fatiguer son attention? Non, sans doute; mais à un homme de son orgueil et de sa fierté, convient-il de jeter un coup d'œil sur un homme que l'humiliation et la misère rendent le rebut du monde? Ah! il croirait se dégrader s'il étendait sa vigilance et sa sollicitude jusqu'à un objet si vil. Le souvenir d'un pauvre n'est pas digne d'occuper un grand, qui a la tête remplie des idées magnifiques de sa vanité; son unique affaire est de figurer dans le monde, et encore ne fera-t-il que prêter sa personne à la magnificence et aux plaisirs dont il est environné. Car, pour ce qui est du soin de sa parure, de sa bonne chère et de ses biens, il s'en reposera sur cette foule de serviteurs qui, dans leur licencieuse oisiveté, n'ont d'autre occupation que celle d'être attentifs à préve-

nir, je dirais presque à deviner les souhaits; et par conséquent un homme qui croirait déroger à son rang, s'il avait la moindre sollicitude pour ses propres besoins, daignera encore moins en avoir pour ceux des autres.

C'est ce qui fait que Lazare n'ose porter sa voix plaintive jusqu'aux oreilles d'un homme qu'il voit tout enveloppé de sa grandeur. Il faut qu'il étouffe ses gémissements et qu'il se réduise à souhaiter dans le fond de son cœur de se rassasier des miettes qui tombent de la table du riche; car, lui exposer ses maux, solliciter humblement un si petit secours, ce serait indiscrétion et témérité, ce serait s'approcher de trop près d'un grand de ce caractère, ce serait blesser sa délicatesse : *Cupiens saturari de micis quæ cadebant de mensa divitis.*

Ce n'est pas que, suivant la parole de notre évangile, cet homme superbe, tout distingué qu'il est, soit moins homme que ce Lazare qu'il méprise : *Homo quidam.* Hélas ! il est d'autant plus homme qu'il l'est par son orgueil et par sa sensualité, et peut-être par ses caprices et par ses faiblesses. Mais le même orgueil qui lui ferme les yeux sur la misère d'un pauvre ne lui permet pas de les ouvrir sur son propre néant. Il faut que Lazare se renferme entièrement dans son obscurité pour ne point exciter le courroux d'un homme si jaloux des droits du rang, et afin que sa misère ne paraisse point impudente, il la rend tout à fait muette : *Cupiens saturari de micis.*

Voilà, direz-vous ici vous-mêmes, mes frères, voilà un orgueil bien monstrueux, un mépris bien injuste. Mais, dites-moi, pourquoi Jésus-Christ a-t-il voulu perpétuer le souvenir d'un exemple si affreux, si ce n'est pour instruire ou pour confondre les grands de tous les siècles? J'avoue que notre sainte religion a bien corrigé dans ceux de nos jours les fausses idées de l'orgueil humain; je suis même persuadé que cette politesse, qui fait la gloire de notre nation, donne à la plupart de nos grands un caractère de douceur et d'affabilité, caractère qui leur gagne les cœurs et qui inspire d'autant plus de respect pour leur rang qu'il inspire plus de zèle pour leur personne.

Mais, malgré tout cela, peut-être en est-il encore aujourd'hui qui se font une bienséance de cette fierté qui ôte aux grands la la douceur et aux petits la confiance; composant leur extérieur, et mesurant leurs paroles plutôt par vanité que par sagesse; craignant toujours de manquer de grandeur et ne craignant jamais de manquer de bonté. Peut-être aussi en est-il qui, entêtés de leur rang, ou jaloux de leur autorité, se font une justice et presque un devoir de commander avec hauteur et d'affecter un empire souverain : n'ayant que des paroles dures sur les lèvres; exigeant une soumission sans réserve, aussi bien qu'un respect sans bornes; méprisant la gloire de se faire aimer et ne trouvant leur plaisir qu'à se faire craindre; voulant que tout cède à leurs prétentions, que tout plie sous leurs volontés; se servant avec arrogance des droits qu'ils ont; s'attribuant même par vanité ceux qu'ils n'ont pas; tous possédés de cet esprit de domination que Jésus-Christ a voulu renvoyer aux princes des nations infidèles. Que dirai-je encore? Hélas! Dieu veuille au moins que nous n'ayons jamais la douleur de voir renouveler les exemples de ces pécheurs, qui portèrent leur mépris pour un sexe respectable jusqu'à s'imaginer qu'ils comblaient d'honneur les malheureuses victimes de leurs passions brutales : pécheurs également superbes et insignes, qui prétendaient qu'on dût respecter jusqu'à leurs crimes; qui méprisaient non-seulement ce petit nombre d'inférieurs qui les approchaient, mais encore tout un public qui les observait : se donnant en spectacle par l'infamie; ne craignant pas d'offenser les yeux de tout l'univers par leurs scandales; se mettant au-dessus de la censure du monde, au-dessus même des lois de l'Eglise; car en vain un fidèle pasteur aurait-il osé élever sa voix contre de tels pécheurs : ils auraient pris la liberté de son zèle pour un attentat, et, parce qu'ils s'imaginaient qu'un ministre sacré ne pouvait avoir trop de respect pour leur rang, ils auraient cru aussi ne pouvoir trop mépriser son ministère.

Ah ! mes frères, je n'entrerai pas dans un plus long détail; mais au moins je puis dire qu'il en est peu parmi les grands qui prennent pour eux les lois de l'humilité chrétienne; peu qui s'appliquent à considérer ce qu'ils sont par la nature et ce qu'ils doivent être selon la foi; peu qui reconnaissent avec sincérité que si le titre de chrétiens ne dispense pas les petits de respecter le rang et l'autorité des grands, le rang et l'autorité en permettent pas non plus aux grands d'oublier l'égalité que les petits ont avec eux par la qualité de chrétiens. Ils se laissent facilement éblouir à l'éclat et emporter à la vanité, soit qu'ils aient eu le bonheur de se mettre au-dessus des autres, ou qu'ils aient eu la satisfaction de voir toujours les autres au-dessus d'eux : car l'amour des honneurs, des distinctions et des préférences, est peut-être la grande passion de l'homme. Ce vice est même tout noble, selon les idées du monde : c'est, selon lui, ce qui fait les grandes âmes; et je ne m'étonne pas si les grands, qui sont revêtus de ces brillants avantages, en jouissent avec orgueil à l'égard des petits, puisque les petits, qui en sont dépouillés, les regardent avec envie dans les grands.

Ce qu'il y a de plus triste, mes freres, c'est qu'à force de regarder le prochain avec fierté, on vient enfin à le regarder sans compassion; car on méprise facilement les maux de ceux dont on croit pouvoir mépriser la bassesse; et d'ailleurs, comme la mollesse n'est pas moins le fruit des grandes richesses que l'orgueil celui d'une grande élévation, on se rend d'autant plus insensible aux souffrances des autres qu'on ne

s'applique qu'à flatter sa propre sensualité.

Aussi voyons-nous, en second lieu, que le mauvais riche n'a pas moins de dureté que de mépris pour Lazare; car quel inhumanité de laisser languir à sa porte un pauvre tout couvert d'ulcères, sans lui donner le moindre secours? *Et nemo illi dabat.* Si Lazare se retient dans le silence, ses plaies ne parlent-elles pas assez haut pour exprimer la rigueur de ses souffrances? Oui, sans doute. Mais une voix si forte ne peut point percer jusqu'au cœur d'un riche sensuel, qui ne veut pas que rien puisse altérer la douceur de sa vie voluptueuse. Un sentiment de compassion lui paraîtrait trop triste; il lui faut des idées plus agréables, et peu lui importe que le pauvre souffre, parce que, selon lui, le pauvre n'est fait que pour souffrir.

Vous demanderez, sans doute, si, parmi cette foule de serviteurs qu'il a plutôt pour la splendeur que pour la nécessité, il n'en est aucun qui ait le cœur assez humain pour lui représenter une misère si touchante. Mais peut-être qu'ils ont été ou intimidés par sa fierté, ou rebutés par ses refus; peut-être aussi qu'ils ont pris eux-mêmes les sentiments et les manières d'un tel maître; car on sait bien que chez les grands de ce caractère, loin que les maîtres s'appliquent, comme ils doivent, à réprimer les vices de leurs serviteurs et à leur faire remplir les devoirs de chrétiens, les serviteurs, au contraire, se font un faux honneur de prendre les vices de leurs maîtres, et quelquefois une fausse politique de seconder leurs passions criminelles, sinon par un zèle affecté, au moins par une lâche obéissance. Mais enfin, sans nous arrêter à des conjectures, nous voyons dans notre évangile qu'il n'y a que les animaux domestiques que cet homme sensuel nourrit pour son plaisir, qui accourent à ce pauvre infirme pour le soulager en leur manière : *Sed et canes veniebant et lingebant ulcera ejus.* Pour lui, plus cruel que les bêtes, il n'est point touché de leur exemple, et, tandis qu'il nage dans une affluence de délices, il laisse consumer Lazare dans la douleur et dans la pourriture, sans lui faire rendre le moindre office de charité : *Et nemo illi dabat.*

Ainsi la mollesse et la sensualité vous endurcissent-elles encore aujourd'hui, riches et puissants du siècle. Car, dites-moi, combien de pauvres ne laissez-vous pas gémir sous vos yeux dans l'enceinte de vos paroisses, pour ne vouloir pas diminuer les fonds de vos plaisirs et de votre bonne chère en faveur de la charité? Combien encore de misérables sur qui vous appesantissez trop le joug de votre domination dans l'étendue de vos domaines? Ne savez-vous pas que la qualité de seigneurs vous oblige à être leurs protecteurs et leurs pères; que l'autorité que vous avez sur eux est une portion et un écoulement de celle du souverain, qui veut que vous ayez pour vos vassaux les tendres sentiments qu'il a lui-même pour ses sujets, et que vos habitants ne trouveraient pas moins criant qu'un seigneur fût un tyran pour eux que vous ne le trouveriez vous-mêmes, si un prince l'était pour vous? Cependant, je ne sais si, malgré les plus grandes calamités, vous n'avez pas toujours la même sévérité à exiger le tribut de leur servitude, et si ces infortunés ne sont pas obligés de souffrir la faim, la soif et toutes les rigueurs de la plus affreuse misère, pour contribuer aux frais de votre intempérance et de votre sensualité.

Enfin, combien ne vous rendez-vous pas coupables à l'égard du prochain dans l'exercice de vos emplois. Je ne parle pas de cette immense cupidité que rien ne peut assouvir, qui forme des cœurs de fer, qui opprime le pauvre et l'innocent, qui abuse du nom de souverain pour écraser des peuples infinis sous le poids de la tyrannie, et qui fait que sous les meilleurs princes, l'on voit quelquefois les plus malheureux sujets. Mais sans nous rappeler ces barbares injustices, dont grâces au Seigneur nous n'avons pas lieu de nous plaindre, et dont, par conséquent, on ne peut point vous soupçonner, je puis dire néanmoins que votre indolente mollesse et votre excessive sensualité ne vous rendent que trop durs envers le prochain par la négligence qu'elle vous donne dans vos emplois. Car, si vous êtes élevés aux honneurs et revêtus de l'autorité, ce n'est sans doute que pour le bien du public. La royauté même n'est, à proprement parler, que le plus vaste, le plus pénible, le plus délicat de tous les ministères; et c'est pour cela que Salomon implora le secours de la sagesse, afin qu'elle vînt le diriger dans son travail, jugeant avec raison que, si un prince ne peut empêcher les petits maux, parce qu'il ne peut pas tout voir, il causerait les plus grands s'il ne voulait rien voir. Vous donc, qui êtes d'un rang bien inférieur à celui d'un roi, vous devez encore moins vous imaginer que vous ne soyez élevés aux dignités que pour jouir de vous-mêmes dans l'inaction de la mollesse. Vous n'êtes que des hommes établis pour servir d'autres hommes, et pour les servir avec zèle, avec intégrité dans les différents ministères de la république. Voilà ce que vous êtes, non-seulement selon l'ordre d'un Dieu, dont vous ne vous appliquez guère à observer les desseins, mais encore selon l'intention du prince, dont vous êtes si attentifs à vous attirer la faveur.

Cependant, combien parmi vous, qui consument dans les plaisirs un temps qui devrait être consacré à leurs devoirs? Combien, qui font lire sur leur front le chagrin de leur mollesse, qui s'alarme au seul nom d'affaire? Combien, qui rebutent avec dureté des malheureux que l'oppression rend industrieux à trouver le moment de les surprendre pour leur parler à la hâte? Combien parmi vous, qui, chargés des plus importants ministères, aiment mieux laisser tout un public en souffrance que de se tirer d'une table somptueuse, où ils s'ôtent par

la longueur du repas le loisir de vaquer à leurs fonctions, et peut-être par les excès de l'intempérance la liberté de s'y appliquer? Combien qui, honorés de la magistrature, se livrent à la dissipation et aux plaisirs, et font acheter un jugement par de longs et ruineux délais, qui font, pour ainsi dire, que la justice même est injuste? Ah! mes frères, combien parmi vous qui se croient peut-être fort innocents, et qui serviraient néanmoins à faire ici un parallèle bien avantageux au mauvais riche, puisque son crime n'est pas tant d'avoir fait des misérables que de n'avoir pas soulagé la misère?

Comment donc ne rougirez-vous pas de voir son caractère retracé sur votre front? Mais si vous n'êtes pas frappés d'une si odieuse ressemblance, tremblez du moins à la vue du sort qui est préparé à tous ceux qui ne craignent pas de se la donner. Car, enfin, le pauvre mourut, dit l'Evangile: *Factum est autem ut moreretur mendicus;* et le riche mourut aussi: *Mortuus est autem et dives.* Mais, quelle différence entre l'un et l'autre au jugement d'un Dieu juste! Oui, le pauvre est porté par les anges dans le sein d'Abraham, où il reçoit la couronne immortelle de sa foi et de sa patience: *Et portaretur ab angelis in sinum Abrahæ.* Mais, hélas! le riche n'a pour sépulcre qu'un abîme de feu; et le voilà à présent, qui demande à grands cris une goutte d'eau à ce même Lazare, à qui il refusa ses miettes: *Ut refrigeret linguam meam;* mais le voilà qui crie, et qu'il criera éternellement en vain, parce qu'il est juste qu'on lui refuse pour sa punition un secours qu'il refusa par une extrême inhumanité. Le voilà, dis-je, enfoncé dans les enfers, dévoré par les flammes, plongé dans les ténèbres, entouré de démons, tourmenté par la présence d'un Dieu vengeur, et peut-être encore plus par l'absence, ou la privation d'un Dieu aimable, déchiré par ses regrets au souvenir du passé, poussé jusqu'à la rage par les douleurs du présent, livré au désespoir à la vue de l'avenir, souffrant tous ces supplices à la fois; toujours réduit à recommencer, et toujours trop assuré de ne pouvoir jamais finir: *Et sepultus est in inferno.* O mon Dieu! quel retour! quelle vicissitude! quelle situation! Est-ce donc là cet homme dont la vie fut si brillante et si délicieuse! Oui, mes frères, et pour ramasser tout ce discours en peu de mots, voilà quel est le fruit de la grandeur et de la prospérité, lorsqu'on n'en règle pas l'usage par la foi, lorsqu'au lieu de la rendre utile par la charité on la rend criminelle par l'amour-propre.

Oh! que n'ai-je le temps de vous représenter les horreurs d'un enfer, et de mesurer la durée d'une éternité! J'ébranlerais, sans doute, vos cœurs par une terreur salutaire. Mais, prêtez seulement l'oreille à la voix lugubre que le riche pousse du fond de l'abîme éternel. Allez dans le secret de vos maisons pour peser à loisir cette seule parole si propre à fendre les cœurs les plus endurcis: *Crucior in hoc flamma.* Pesez-la bien, cette effrayante parole, et je m'assure que vous reviendrez bientôt du songe fatal qui vous amuse. Car, hélas! pourrez-vous frémir sur le malheur du mauvais riche, sans être alarmés de votre propre péril?

Heureux donc ceux qui, loin d'aimer un éclat qui passe, et de se livrer à des plaisirs trompeurs qui sont suivis d'un repentir éternel, n'occupent les dignités et les emplois que pour remplir les desseins de la Providence: qui savent s'élever à Dieu par la foi; s'abaisser vers le prochain par la bonté; se régler, se posséder eux-mêmes par la modération; qui font par leur pouvoir le bonheur du public, de leurs richesses la ressource des pauvres, de leurs bons exemples la règle de leurs inférieurs; fidèles au prince par religion, gouvernant les peuples avec douceur, sanctifiant leur élévation par l'humilité, leur temps par le travail, leur crédit par la charité, leur autorité par la justice, les bienséances mêmes de la société civile par la piété! Heureux, dis-je, et mille fois heureux! Car ils sont et plus agréables à Dieu par les sacrifices qu'ils lui font, et plus chers aux peuples par les services qu'ils leur rendent. Disons tout en deux mots, ils sont d'autant plus grands qu'ils sont au-dessus de la grandeur même, et que par le saint usage qu'ils font de leurs avantages temporels, ils mériteront d'être un jour associés à Abraham dans la gloire immortelle, où nous conduisent tous, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, etc.

## SERMON IX.

### *Pour le troisième Dimanche de Carême.*

#### SUR L'ESPRIT DU MONDE.

Qui non est mecum, contra me est, et qui non colligit mecum, dispergit. (*Luc.*, XI.)

*Celui qui n'est point avec moi, est contre moi, et celui qui n'amasse point avec moi, dissipe.*

C'est le malheur de la plupart des hommes, dit saint Bernard, de ne vouloir point se connaître à fond, pour se juger avec sincérité; et parce qu'ils n'examinent que la superficie de leur âme, il arrive souvent que l'illusion porte les pécheurs à se croire justes, comme l'humilité oblige les justes de se croire pécheurs.

Tel est votre aveuglement, vous qui, sous un dehors de religion et de probité, ne craignez pas de conserver l'esprit du monde, et d'en faire la règle de vos sentiments et de votre conduite. Vous vous flattez de pouvoir allier l'Evangile avec un monde où la vie s'écoule dans l'oisiveté et dans les plaisirs, et où l'on accorde tout à l'ambition et à la cupidité. Vous croyez que ce soit faire beaucoup pour votre Dieu, que de vous abstenir de certains vices grossiers qui offensent l'honneur et la réputation, et de vous retrancher à certaines vertus qui n'incommodent point votre mollesse, et qui peut-être flattent votre vanité. Entendez-vous parler d'endurcissement, de réprobation? Vous ne croyez point que ces funestes paroles puissent tomber sur votre personne, vous vous donnez, au contraire, une attes-

tation de bonne conscience, et vous jetez les yeux sur ces pécheurs décriés qui sont les ennemis de la pudeur, qui violent la bonne foi, qui font profession d'impiété. Vous êtes les premiers à crier qu'il faut une justice pour punir leurs excès, vous leur faites moins de grâce même que ne leur en fait le vrai chrétien qui déteste véritablement le péché, mais qui ne laisse pas que d'aimer le pécheur; qui reconnaît humblement, dans le mal que les autres font, celui qu'il est capable de faire, et qui, gémissant sur leurs désordres, prie pour leur conversion, et n'ose désespérer pour leur salut.

Cependant, j'ose vous dire que la grande idée que vous avez de vous-mêmes n'est qu'une agréable erreur; que le fond de la véritable justice vous manque, que vous ne marchez point dans ce droit chemin qui est le chemin du Seigneur, suivant la parole de l'Evangile; qu'il n'y a qu'illusion dans votre esprit, que duplicité dans votre cœur; que l'esprit du monde, qui ne vous permet pas de vous déclarer ouvertement pour Jésus-Christ, vous rend rebelles à Jésus-Christ; et que vous devez craindre les anathèmes de ce divin maître, par la raison même que vous ne les craignez pas. Pour vous en convaincre, je n'ai qu'à vous faire entendre sa propre voix qui vous dit dans notre évangile, que, n'étant point avec lui, vous êtes contre lui, et que vous ne faites que dissiper, par la seule raison que vous n'amassez point avec lui. Terrible sentence qui nous apprend qu'on ne peut point se partager entre le monde et Jésus-Christ, et que de n'être chrétien qu'à demi, ce n'est l'être que pour la damnation éternelle.

Tâchons donc de vous détromper sur votre prétendue justice, et pour former mon dessein sur les paroles de mon texte, je vous ferai voir : 1° combien l'esprit du monde est opposé à l'Evangile : *Qui non est mecum contra me est;* 2° combien il est dangereux pour le salut : *Et qui non colligit mecum dispergit.* Esprit criminel, esprit funeste, mais esprit répandu dans tous les Etats. Serai-je donc assez heureux pour le combattre avec succès! Ah! Seigneur, c'est vous seul qui pouvez changer l'esprit des hommes, en leur donnant par votre grâce un esprit nouveau. C'est aussi ce que je vous demande humblement, par l'entremise de la Vierge. *Ave, Maria,* etc.

PREMIER POINT.

C'est en vain qu'on se flatte dans le monde de pouvoir donner certains adoucissements à la morale de Jésus-Christ, sous prétexte qu'on prescrit certaines bornes à la cupidité. Comme ce divin maître est la sagesse même, il nous a parlé sans équivoque, lorsqu'il nous a marqué nos devoirs; et les païens mêmes ont admiré dans son Evangile un caractère singulier qui ne le rend pas moins proportionné à l'intelligence des simples qu'élevé au-dessus de la sagesse des philosophes. Il n'y a donc qu'à examiner de bonne foi quel est l'esprit de Jésus-Christ, pour se convaincre qu'on ne saurait le concilier avec l'esprit du monde, et que si l'on s'y trompe, c'est parce que l'on veut bien s'y tromper.

Le premier caractère d'opposition consiste dans l'amour que l'esprit du monde nous inspire pour les honneurs, pour les plaisirs, pour les richesses, ces faux biens que Jésus-Christ nous commande de regarder avec mépris, ou au moins de posséder sans attachement. Rien n'est plus hautement réprouvé dans l'Evangile. Jésus-Christ parle sans distinction de temps, d'âge, de personnes, sans ambiguïté, sans ménagement; car, non-seulement il lance à pleines mains des anathèmes contre ceux qui s'attachent à la gloire, aux plaisirs, à la prospérité du siècle, mais il ne reconnaît pour ses disciples que ceux qui portent la croix après lui.

Et pourquoi nous a-t-il interdit si rigoureusement l'amour des choses de la terre? Ah! mes frères, en voici une raison que vous n'avez peut-être jamais bien comprise, mais qui nous découvre bien la profonde sagesse d'un Dieu législateur : c'est que, connaissant à fond le cœur de l'homme, il voyait que tous nos penchants nous portaient vers les biens sensibles, que ces biens passagers étaient l'objet de toutes nos passions, la source de tous nos désordres; qu'ainsi il fallait nous en détacher, pour couper le mal dans sa racine, et que cette seule loi nous ferait accomplir sans peine toutes les autres.

Cependant, mes frères, quel est l'esprit du monde? Quel est le jugement du monde? Selon lui, se procurer ces faux avantages par toutes sortes de voies, c'est la grande habileté de l'homme; en jouir, c'est tout le bonheur de la vie. Il donne à une prospérité criminelle le nom de fortune, aux projets de l'ambition, celui de grandeur d'âme; il fait d'un ton décisif l'apologie des spectacles, du luxe, du jeu, de l'immodestie et de l'intempérance; et, si on lui oppose les oracles divins, ces oracles invariables, il oppose de son côté mille faux prétextes, je veux dire, celui de la prévoyance, pour l'avarice; celui de l'honneur, pour l'ambition; celui de la noblesse, pour l'orgueil; celui de la jeunesse, pour le plaisir; celui de la complexion, pour la mollesse; celui de la mode, pour des parures indécentes; celui de la politesse, pour des manières libres et engageantes; celui de la bienséance, pour des joies toutes profanes; celui de la société, pour une dissipation perpétuelle. Voilà quel est l'esprit du monde, et quand je dis l'esprit du monde, je dis l'esprit de ceux mêmes qui ont dans le monde le nom de gens d'honneur et de probité, mais qui désirent, qui jugent, qui parlent, qui agissent, qui se règlent par cet esprit dans toute la vie.

Or, voulez-vous voir combien cet esprit est opposé à l'Evangile; combien il est criminel par sa nature? Vous n'avez qu'à vous représenter les passions qu'il allume, les maximes perverses qu'il établit, les usages

dangereux qu'il autorise et les crimes mêmes qu'il semble justifier.

En effet, n'est-ce pas cet esprit du monde, qui fait que vous regardez avec les yeux d'un Caïn la prospérité d'un Abel; que vous ne comptez point l'aumône parmi les devoirs du christianisme; que, dans une affaire douteuse, vous consultez plutôt votre avidité pour le profit que les règles de la justice; et que vous décidez de la vocation de vos enfants par des vues d'intérêt et de politique, regardant le sanctuaire, selon la parole du prophète, comme un héritage et une proie pour vos familles, et ne donnant des épouses à Jésus-Christ que parce qu'il est l'époux le moins intéressé? N'est-ce pas cet esprit du monde, qui fait que vous regardez la duplicité comme prudence et la vengeance comme une juste satisfaction; que vous cherchez à faire votre cour par la flatterie et votre fortune par des bassesses; et que vous portez votre magnificence au delà de la modestie de votre état, ou de la portée de votre bien! N'est-ce pas cet esprit du monde, qui assaisonne vos conversations par la médisance, qui anime votre jeu par la cupidité, et qui vous rend si assidus à un spectacle contre lequel toute la religion réclame! Enfin, n'est-ce pas cet esprit du monde qui vous donne tant d'empressement, tant de goût pour ces assemblées toutes profanes, où l'on voit, sans s'effrayer, tout ce qu'il y a de plus dangereux pour la vertu, et de plus approchant du crime, disons plus, tant d'indulgence pour le crime même? Car, hélas! dans le monde même le plus poli, on se fait un art de plaire, et presque une gloire de séduire; le vice même le plus digne de l'horreur d'un cœur chrétien semble être revêtu de toutes les grâces de la politesse; on le regarde comme bienséance dans un certain âge, et comme le privilége d'un certain sexe; il est hautement applaudi dans les uns, et, s'il n'est pas tout à fait pardonné dans les autres, on leur permet au moins d'inspirer les passions qu'on leur défend de prendre.

La mode semble avoir prescrit contre les lois de la modestie, et il n'y a pas jusqu'aux parents insensés qui ne croient pouvoir accommoder leur religion avec le funeste soin qu'ils prennent de former leurs enfants suivant les maximes du siècle, et avec cette complaisance criminelle qu'ils ont à voir, dans les uns, un mérite et un succès qui triomphe de la pudeur, et dans les autres, un objet propre à faire des yeux coupables. Or, mes frères, si vous avez un reste de christianisme, ne sentirez-vous pas ici que c'est contre l'esprit et les maximes de l'Evangile, que l'esprit du monde vous engage à fréquenter ces assemblées mondaines où votre cœur, qui est tout ouvert à la joie, est si mal gardé contre les piéges que l'on tend à son innocence? Car, sans vouloir interpréter ces discours équivoques, ces libertés indiscrètes, cette affectation de parure, cet air d'immodestie qu'on n'y remarque que trop; sans vouloir deviner quels sont les objets de vos regards, de vos pensées et de vos désirs, dont je laisse à Dieu le jugement, j'ose vous dire néanmoins, suivant la parole du sage, que vous êtes d'autant plus exposés au péril que vous semblez l'aimer : *Qui amat periculum, in illo peribit.* (*Eccli.*, III.)

Ah! mes frères, qui pourrait vous représenter tous les tristes fruits de l'esprit du monde? Non-seulement il approuve le vice, mais il corrompt la vertu même. Car, souvent on règle son christianisme, sa dévotion, selon l'esprit du monde, et de là combien de cœurs faux, qui ne paraissent bons que parce qu'ils ne sont pas tout à fait mauvais, et qui font mal, même dans le bien qu'ils semblent faire? Combien, dis-je, de faux chrétiens qui sont réguliers pour le spectacle, généreux par ostentation, officieux par intérêt, attachés au prince pour la fortune, servant la patrie pour l'ambition; dont le zèle n'est que politique, la douceur que dissimulation, le courage que vaine gloire; qui n'ont pour toutes vertus que des passions mieux déguisées, que des vices plus subtils, ou tout au plus que des défauts plus nobles! Que dirai-je encore? Hélas! cet esprit pervers, ce pernicieux esprit se glissera jusque dans le sanctuaire; car il arrive quelquefois qu'on ne regarde les richesses et les dignités du sacerdoce que selon l'esprit du monde; on y prétend par des titres tout profanes, on y aspire dans des vues toutes mondaines; et tandis que le siècle aura ses élus qui se dépouilleront de l'esprit du monde, dans les rangs mêmes les plus sublimes, peut-être, peut-être l'Eglise aura-t-elle ses prévaricateurs qui porteront, qui conserveront cet esprit criminel jusque dans les professions les plus saintes et les plus sacrées.

Faut-il donc s'étonner que l'esprit de Jésus-Christ soit si opposé à l'esprit du monde, puisque le monde ranime toutes vos passions, et qu'il vous conduit comme des aveugles au précipice? Aussi, mes frères, la reconnaissez-vous souvent vous-mêmes cette triste vérité, malgré l'intérêt que vous auriez à vous la dissimuler? Car, si l'on vous reproche vos passions, vos faiblesses, vos égarements, que répondez-vous? Vous nous opposez d'abord qu'il est difficile de vivre en saints dans le monde, que vous êtes asservis sous la tyrannie de ses lois, qu'il n'est point en votre pouvoir de changer des règles établies parmi les honnêtes gens; vous nous faites les plus vives peintures de la corruption du siècle; vous enviez le bonheur des solitaires qui opèrent leur salut loin du tumulte et des occasions; diminuant ainsi le prix de leur vertu pour excuser votre fragilité; vous nous dites rondement qu'il faut se reléguer dans un cloître, si l'on veut se faire violence jusqu'à un certain point : si l'on veut, par exemple, souffrir un certain affront, parce qu'il y a une certaine patience que le monde a notée d'infamie. Enfin, vous vous plaignez d'une

manière si touchante que vous semblez vouloir nous porter à la compassion, et, en effet, vous nous faites compassion; car, quel est votre aveuglement d'exiger que nous ayons une injuste complaisance pour vos déréglements, sous prétexte que vous êtes engagés dans le monde, au lieu de juger, par votre expérience, que le monde est vraiment l'ennemi de Jésus-Christ, et qu'il ne tend qu'à renverser les maximes de l'Evangile.

Mais pour vous rendre encore plus sensible l'antipathie qu'il y a, pour ainsi dire, entre l'esprit du monde et l'esprit de Jésus-Christ, je pousse mes réflexions plus loin, et j'ajoute que, comme Jésus-Christ condamne les biens que le monde estime, le monde de son côté refroidit l'ardeur que vous devez avoir pour les biens que Jésus-Christ vous propose : second caractère d'opposition.

Oui, mes frères, Jésus-Christ est venu pour nous tirer de la misère du péché, pour nous distribuer les richesses de sa grâce, pour nous faire porter nos prétentions jusqu'au ciel; ce sont là les seuls biens dignes de lui et de nous, les seuls biens qui marquent sa magnificence et qui font notre vrai bonheur. Il faut donc au moins que, dans notre cœur, l'amour des biens spirituels l'emporte sur l'amour des biens périssables, et, pour parler avec précision sur une vérité si profonde et si cachée, sur une matière où il est si aisé de se méprendre et si difficile de décider, je vous prie de remarquer avec moi que nous avons en nous deux hommes qui se livrent sans cesse le combat; je veux dire l'homme selon la chair, et l'homme selon l'esprit ; mais il faut observer en même temps qu'ils se surmontent l'un l'autre sans se détruire. C'est ce qui met un schisme fâcheux au dedans de nous-mêmes. C'est ce qui fait que les justes éprouvent quelquefois la révolte des passions, et que les pécheurs sentent à leur tour les attraits de la vertu; et par conséquent ce qui nous fait craindre l'erreur dans le jugement que nous pouvons porter sur nos dispositions intérieures, c'est que nous n'avons pas lieu de nous flatter, quoique nous ayons de bonnes inclinations, parce qu'elles peuvent se trouver dans les pécheurs ni de nous condamner absolument, quoique nous en ayons de mauvaises, parce qu'elles peuvent se trouver dans les justes. Cependant, mes frères, quoique notre cœur soit vraiment un abîme, dont il nous est bien difficile de sonder les profondeurs, il n'est pourtant pas impossible d'en démêler les vrais sentiments. Nous n'avons qu'à examiner ce qui nous occupe le plus; car l'amour, dit saint Augustin, est un poids qui nous porte vers ce que nous aimons; et, par conséquent, ce qui est le principal objet de nos désirs est aussi ce qui décide de l'état de notre cœur. Voilà une règle importante qui doit servir à consoler les justes et à détromper les pécheurs; car les uns reconnaîtront sans peine que c'est la perte de la grâce qu'ils craignent le plus, et les autres, que c'est le don de la sainteté qu'ils désirent le moins.

Or, mes frères, si nous appliquons cette règle générale à votre disposition particulière, ne conviendrez-vous pas avec moi que l'esprit du monde, qui tourne votre cœur vers les objets qui flattent les sens, ne le détache en même temps des biens invisibles, qu'on n'aperçoit que des yeux de la foi? Hélas! comment vous rendrez-vous sensibles aux promesses du Seigneur dans un monde où l'on n'entend louer que la vanité et le mensonge, dans un monde où ce serait une espèce d'impolitesse de faire rouler l'entretien sur le bonheur des âmes justes, et de s'animer les uns les autres par les sentiments de la foi et de l'espérance chrétienne? Comment le monde vous conseillera-t-il d'user du monde même, comme n'en usant pas, de le mépriser comme une figure qui passe, et de passer vous-mêmes comme des étrangers qui ne sauraient s'arrêter dans le lieu de leur exil, pressés par l'impatience d'arriver à leur patrie? J'en atteste ici votre propre cœur; car, dites-moi, y reconnaissez-vous un sentiment bien vif pour les dons sacrés de l'Esprit-Saint? Votre plus vive affliction est-elle d'avoir perdu la grâce? Votre plus douce joie est-elle d'avoir réparé votre innocence? Prenez-vous bien des mesures pour votre sanctification? Sollicitez-vous souvent la bonté du Seigneur dans la prière? Comprenez-vous bien qu'il n'est rien de plus important que de travailler à l'œuvre du salut? Donnez-vous ce conseil aux autres? Le prenez-vous pour vous-mêmes? Ah! je souhaiterais fort que vous pussiez vous rendre ce témoignage, mais je ne suis que trop persuadé que votre conscience le désavoue en secret.

Vous me répondrez, sans doute, que l'esprit du monde ne vous occupe pas jusqu'à un tel point, que vous ne donniez quelques réflexions à votre salut, quelques moments à la piété, et que c'est même dans l'espérance de l'autre vie que vous conservez les mœurs de l'honnête homme. Je le veux, mes frères, je conviendrai sans peine avec vous que vous avez votre bel endroit, et que la flatterie ne serait point embarrassée sur votre sujet, puisque ce ne sont point les crimes grossiers ni les pécheurs scandaleux que je me suis proposé d'attaquer ici; mais, en vous accordant que vous avez un reste de piété, une apparence de vertu, je ne vous accorde rien. Car, encore un coup, je n'ai point prétendu que vous eussiez le cœur entièrement vide de l'amour du bien. Vous avez vu, au contraire, que j'ai d'abord établi pour principe, que l'homme était composé de deux parties opposées, et que nous étions, pour ainsi dire, un mélange de bien et de mal. Il s'agit donc seulement d'examiner si, étant pleins du monde, vous aimez les biens spirituels préférablement aux biens périssables, selon l'esprit de Jésus-Christ; voilà ce qui fait à la lettre le fond de la justice chrétienne, et voilà précisément le point

de notre contestation. Or, je ne crains pas de le dire, que l'esprit du monde vous fait mépriser la grâce et abandonner le salut; qu'il vous remplit de l'amour des biens du siècle, que les affections terrestres sont vos affections dominantes, et que vos spécieuses raisons ne servent qu'à vous déguiser un attachement criminel qui vous met dans une situation de mort, mais qui échappe à votre prétendue délicatesse de conscience, parce qu'il demeure caché au fond de votre cœur.

Car, je vous demande avec saint Augustin, si vous pouviez convenir avec le Seigneur qu'il subsistuât les délices des sens à celles de l'éternité, et que, se réservant le ciel pour son partage, il vous laissât la terre pour le vôtre, selon l'expression du Prophète, quel parti prendriez-vous? Ah! dit saint Augustin, si vous vous alarmez à une telle proposition, l'amour de Dieu et de votre salut est sans doute votre amour dominant : *si pavisti, amasti.* Mais avouez-le, mes frères, vous céderiez, sans balancer, le droit que vous avez sur le bonheur du ciel, pour vous assurer celui de la terre. Et, en effet, comment n'embrasseriez-vous pas de tout votre cœur la trompeuse, l'indigne félicité des sens, si vous pouviez la rendre permanente, puisque vous en êtes si entêtés, si enivrés, quoiqu'elle ne soit que passagère; puisque rien ne vous afflige tant que la fragilité de la vie, puisque vous souhaiteriez, de tout votre cœur, de pouvoir vous affranchir du tribut de la mort, puisque les idées mondaines remplissent votre esprit, puisque la prospérité temporelle est la fin de tous vos souhaits, de toutes vos conversations, de toutes vos démarches et de tous vos projets?

Peut-être trouverez-vous que je vous presse un peu trop; je sais même qu'il y en a qui prétendent qu'il est dangereux de s'éprouver par de semblables suppositions, et un grand cardinal (1) veut qu'on les laisse aux âmes parfaites; mais, pour moi, je ne doute point qu'on puisse les proposer au commun des fidèles, puisque saint Augustin lui-même les a proposées. Je suis encore persuadé que, loin d'être dangereuses pour le commun des chrétiens, c'est au contraire au commun des chrétiens qu'elles sont plus nécessaires. Pourquoi? C'est que, quand on a moins de ferveur, moins de recueillement, moins de régularité, on a aussi plus de sujet de se défier des dispositions que l'on a dans le cœur, et plus d'intérêt à les découvrir. Car il est beaucoup plus dangereux de les ignorer que de les connaître, si elles sont criminelles. Quant aux gens de bien, ils doivent encore moins craindre une pareille discussion, et, pour les calmer, je veux remarquer en passant les différents mouvements que l'examen du cœur produit ordinairement dans les justes et dans les pécheurs; dans les uns, ce n'est tout au plus qu'une sainte inquiétude, mais dans les autres c'est un véritable trouble; dans les uns, c'est la conscience qui s'alarme, mais dans les autres c'est la conscience qui accuse; dans les uns, c'est une sage défiance qui les oblige de se ranimer pour l'avenir, et c'est ce qui doit les consoler, mais dans les autres c'est une espèce de découragement, et c'est précisément ce qui doit les obliger à revenir sur le passé pour le réparer. Ainsi je crois qu'il est bon, qu'il est utile de s'éprouver et de se sonder soi-même. Cet avis est même très-important. Car, ordinairement, mes frères, lorsque vous vous rendez compte à vous-mêmes, vous ne faites que charger votre mémoire du détail de vos actions; vous récitez à un ministre sacré l'histoire de votre vie, mais vous ne pensez point à approfondir ni à régler votre cœur; je puis même ajouter ici qu'on a bien dans une cour tout l'esprit, toute la délicatesse qui est nécessaire pour l'agrément de la société, tout le génie qu'il faut pour les grandes affaires du siècle, mais la disposition du cœur échappe aux plus clairvoyants, on ne se met guère en peine de le former, selon l'Evangile, et c'est pourtant dans le cœur que l'on doit chercher et qu'il faut trouver le chrétien.

Ce serait donc une fausse charité, mes frères, que de ne vouloir pas vous troubler dans un faux calme. Et pour vous convaincre d'une manière à n'en pas douter, que l'esprit du monde vous rend tout à fait rebelles à la parole de Jésus-Christ, j'ajoute à tout ce que je viens de dire, qu'il vous révolte contre la sévérité de l'Evangile: troisième et dernier caractère d'opposition.

En effet, comment faire entendre aux gens du monde, et surtout du grand monde, qu'il faut veiller, prier, souffrir, porter sa croix, renoncer à soi-même, aimer ses ennemis, se rendre conforme à la vie et à la mort de Jésus-Christ? Comment leur persuader que la vraie grandeur d'âme consiste à surmonter les passions; la vraie sagesse, à mépriser la vanité; le vrai bonheur, à mériter les couronnes du ciel; que, selon l'ordre de Dieu, l'élévation n'est point un état d'orgueil, de mollesse, de dissipation; que les grands le sont moins pour eux-mêmes que pour les autres, et qu'ils ne sont point dispensés de la pénitence s'ils sont pécheurs, ni de la mortification et de l'humilité s'ils veulent être chrétiens? Hélas! l'esprit du monde leur tiendra un langage bien différent, et ce sera le seul langage qu'ils écouteront. Ah! C'est à présent plus que jamais que les fausses maximes ont prévalu sur l'esprit des hommes. C'est à présent que la piété est un sujet de raillerie, que la pudeur passe pour timidité; la modestie, pour impolitesse; la droiture, pour simplicité; la délicatesse de conscience, pour scrupule; la patience, pour lâcheté. C'est à présent qu'on regarde la mortification comme un usage impraticable dans le monde, et l'humilité comme un sentiment indigne d'un haut

(1) Tolet.

rang; en un mot, c'est à présent que les hommes ont perdu non-seulement le goût, mais encore l'estime de la vertu. A les entendre, c'est folie que de la pratiquer, c'est presque un crime que d'y applaudir; et comme Jésus-Christ s'est déclaré contre eux en condamnant leurs maximes, ils semblent vouloir se venger de lui en condamnant les siennes.

O mon Dieu! est-il possible que l'erreur se soit si fort emparée des esprits, que les hommes osent combattre votre Evangile, et qu'ils prétendent réformer les lois de votre sagesse? Quoi, mes frères, ne pourrons-nous pas vous inspirer au moins de l'estime et du respect pour les maximes et les exemples de votre Sauveur? faudra-t-il que, non contents de n'avoir pas le courage de les suivre, vous ayez encore la témérité de les condamner?

Que direz-vous donc pour justifier une opposition si manifeste, une opposition si injuste, qui contredit un Evangile que les païens mêmes ne purent s'empêcher d'admirer, une opposition si scandaleuse, qui fait qu'on ne reconnaît presque plus le christianisme dans le christianisme même; direz-vous que nous aimons à exagérer? Ah! c'est l'injuste reproche que vous nous faites quelquefois. Mais c'est ce reproche même qui sert à nous justifier et à vous confondre, puisqu'il marque et notre fidélité à vous exposer la morale de Jésus-Christ et votre répugnance à vous y soumettre.

Direz-vous qu'il y aurait trop de perfection à prendre l'esprit de Jésus-Christ? Mais l'Apôtre ne vous déclare-t-il pas que, si vous n'avez pas l'esprit de Jésus-Christ, vous ne sauriez appartenir à Jésus-Christ? *Si quis non habet spiritum Christi, hic non est ejus.* (*Rom.*, VIII.) C'est sur cette règle que vous devez vous juger, dit saint Grégoire, pape, et sera-ce trop que d'exiger de vous que vous pensiez au moins comme votre souverain législateur? Car, remarquez bien que c'est uniquement cette opposition de sentiments, de maximes et de désirs, que je combats ici. Il est vrai que de l'obligation d'aimer et d'estimer la morale de Jésus-Christ vous en tirez par une juste conséquence l'obligation de la mettre en pratique, et que, ne voulant pas la mettre en pratique, vous ne voulez pas en faire votre règle. Mais voilà ce qui rend cette opposition de sentiments encore plus criminelle, puisque par une suite naturelle elle est liée à une opposition de mœurs et de conduite.

Mais je vous entends. Quoi donc? dites-vous. Faut-il que nous rompions brusquement avec le monde, et que nous allions nous ensevelir dans un désert? Eh! mes frères, ne croyez pas qu'un tel raisonnement nous embarrasse. Je pourrais vous dire avec Jésus-Christ même, que ses serviteurs n'auront point la paix avec le monde, et qu'au contraire ils seront l'objet de sa haine, parce qu'il sera l'objet de leurs mépris. Mais, afin que vous ne pensiez pas que je veuille attaquer une certaine bienséance qui convient à votre état, je me contente d'exiger une condition aisée qui ne dépend que de vous, c'est que, sans vous interdire le commerce du monde, vous conserviez dans votre cœur les maximes de Jésus-Christ, et que, suivant la parole du Prophète, vous gardiez attentivement la loi du Seigneur dans le secret de votre âme, pour vous préserver au dehors de tout péché: *In corde meo abscondi eloquia tua, ut non peccem tibi.* (*Psal.* CXVIII.)

Il ne s'agit donc pas de vous faire descendre de votre rang, ce serait faire injure à la Providence qui l'a établi; il ne s'agit pas de vous faire éclipser dans les ténèbres, ce serait disputer à la grâce le pouvoir de vous sanctifier dans votre état; il ne s'agit pas de vous interdire les fonctions honorables ou utiles qui sont attachées à vos dignités ou à vos emplois, vous mériteriez au contraire nos reproches si vous ne les remplissiez pas. Mais, sans trop changer le dehors, il s'agit seulement de réformer le dedans, il s'agit de prendre un esprit différent, d'être chrétien dans le cœur, et d'avoir de l'estime et du respect pour les maximes de votre Sauveur.

Or, je vous le demande, est-ce trop que vous ayez avec lui une conformité de sentiment? Non, sans doute, et j'ose m'assurer que vous aurez vous-mêmes assez de justice pour en convenir avec moi. Mais, aussi pour vous faire voir que de notre côté nous avons de la condescendance pour vous, je vous dirai à mon tour que ce sera assez. Pourquoi? Ah! c'est que, quand vous aurez changé d'esprit et de maximes, vous changerez bientôt de langage et de conduite: *Muta cor tuum et mutabitur opus*, dit saint Augustin. Après tout, il est bien de votre intérêt d'en changer, car l'esprit du monde est encore bien dangereux pour le salut, et c'est ce que je tâcherai de vous faire voir dans la dernière partie de ce discours.

SECOND POINT.

Si l'esprit du monde n'était mauvais que par son opposition à l'esprit de Jésus-Christ, peut-être serait-ce là pour la plupart des chrétiens une faible raison pour le leur faire détester, ou tout au moins un faible motif pour le leur faire craindre. Rien n'est plus juste, rien n'est plus nécessaire, mais rien n'est plus rare que cette piété solide qui nous attache à Dieu pour Dieu même. Ils ne sont la plupart sensibles qu'aux menaces, ils ne reconnaissent d'autre mal dans le crime que le châtiment qui en est la suite, et ils compteraient pour peu d'être infidèles s'ils pouvaient l'être avec impunité.

Je souhaite, mes frères, que vous ayez un cœur plus tendre, plus généreux, plus équitable pour votre Dieu; mais, s'il faut encore vous prendre par votre propre intérêt, afin que l'amour que vous devez avoir pour vous-mêmes vous conduise à celui que vous devez avoir pour votre Dieu, souffrez que je vous représente les différents caractères de réprobation que l'esprit du monde imprime sur votre front

Le premier consiste dans votre indocilité à la parole de Jésus-Christ, car il ne faut pas s'imaginer que ce soit seulement aux Juifs qu'il ait adressé cette terrible parole : Si vous ne croyez point en moi, vous mourrez dans votre péché : *Si non credideritis quia ego sum, moriemini in peccato vestro.* (*Joan.*, VIII.) Il a voulu vous marquer par là le rapport d'infidélité que vous avez avec eux, lorsque, bornant votre soumission à recevoir les vérités de l'Evangile qui n'exigent de vous qu'une simple créance, vous vous révoltez sans scrupule contre celles qui combattent vos passions.

En effet, comme les règles qu'il nous a prescrites ne sont pas moins appuyées sur l'infaillibilité de sa parole que le sont les mystères qu'il nous a révélés, l'infidélité du cœur qui vous fait contester les unes n'est guère moins criminelle que l'infidélité de l'esprit qui ose combattre les autres. En vain croyez-vous à Jésus-Christ, lorsqu'il vous dit qu'il est le Fils de l'Eternel et le Rédempteur de tous les hommes, si vous ne l'écoutez avec la même docilité, lorsqu'il vous dit que vous devez faire pénitence, mortifier vos passions, suivre ses exemples et porter votre croix. Il est en droit de vous dire qu'en rejetant les lois de son Evangile vous le rejetez lui-même.

Si vous me demandez à présent comment est-ce que cette indocilité peut vous conduire jusqu'à l'impénitence, jusqu'à la réprobation, je vous réponds que ce sera par la voie d'une illusion volontaire et presque invincible, je veux dire par une fausse paix dans laquelle vous demeurerez endormis jusqu'à ce que la mort vous arrache le bandeau fatal qui vous empêche de voir clair dans l'Evangile. Car, mes frères, comme vous ne prenez pas pour vous les pratiques austères que Jésus-Christ a imposées à tous ses disciples, vous vous en dispensez sans remords, vous faisant un système de conscience par lequel, au lieu de régler vos mœurs sur l'Evangile, vous voulez à toute force accommoder l'Evangile à vos mœurs. Si nous étions, dites-vous, comme les publicains et les femmes pécheresses, alors nous nous reconnaîtrions pécheurs, et nous ne reculerions pas pour devenir pénitents. Si nous étions solitaires de profession et consacrés par notre état aux larmes et aux austérités, alors il faudrait être gens d'honneur et de parole envers le Seigneur, et nous porterions sans murmure un joug que nous nous serions imposé nous-mêmes par choix. Mais nous ne sommes point coupables des péchés des uns, ni liés par les engagements des autres, et pourquoi donc nous condamne-t-on à veiller, à prier, à nous mortifier sans cesse.

Ainsi, mes frères, on a beau vous représenter que la vie d'un chrétien doit être une pénitence continuelle, que le monde est l'ennemi déclaré de la vertu, que votre froideur dans le service de Dieu est une marque certaine du peu d'amour que vous avez pour lui ; que vous ne vivez dans la dissipation que pour vous dérober la connaissance de vous-mêmes, et que, si vous aviez un fonds de piété, vous auriez plus de goût pour les saintes pratiques de la religion. Toutes ces vérités font peu d'impression sur votre esprit, parce qu'elles sont fort opposées aux préjugés que l'on se fait dans le monde, et sous prétexte qu'on ne peut pas vous reprocher ces crimes grossiers que le monde même condamne, vous croyez avoir accompli tout ce que Jésus-Christ vous ordonne. Rien ne saurait vous ébranler dans vos principes, ni la fragilité des sens, ni le danger de votre état, ni l'incertitude du salut, ni l'exemple de Jésus-Christ, ni l'autorité expresse de sa parole ; rien ne vous persuadera que vous ayez besoin de réforme, rien ne vous fera sentir la nécessité de la vigilance, de la mortification, de la prière, et, loin de craindre que vous ayez votre part aux anathèmes de Jésus-Christ, vous croyez au contraire lui faire beaucoup de grâce en ne passant point jusqu'à l'abomination, jusqu'au scandale.

Or, c'est cette illusion qui vous conduit à la perte éternelle. Pour vous en convaincre, je pourrais vous dire que, malgré toutes vos subtilités, les obligations de l'Evangile n'en sont pas moins indispensables, et que votre seule témérité à les mépriser ou au moins à les négliger serait un juste titre de condamnation. Je pourrais vous dire encore, comme je l'ai déjà observé, que, si vous ne faites pas des œuvres de péché, vous demeurez du moins dans un état ou une disposition intérieure de péché, dans un état où l'amour des biens périssables l'emporte dans votre cœur sur l'amour des biens éternels, dans un état où vous voudriez pouvoir vous fixer sur la terre, et renvoyer au delà de tous les siècles le jour qui doit vous conduire à un Dieu dont la possession doit être le principal objet de vos désirs. Mais j'aime mieux vous confondre par vos propres sentiments. Car, n'est-il pas vrai que vous dites vous-mêmes qu'il faut être ou tout à fait à Dieu ou tout à fait au monde ? N'est-il pas vrai que vous formez de mauvais présages sur ces personnes ambiguës qui se partagent entre l'un et l'autre. Soit que vous vouliez satisfaire le chagrin que vous avez de voir qu'elles ne font pas tout le mal que vous faites, ou que vous cherchiez un prétexte pour vous dispenser de pratiquer le peu de bien qu'elles font, vous prononcez hardiment qu'elles ne se reposent que sur une innocence fort douteuse; vous semblez même augurer plus avantageusement des grands pécheurs, parce qu'ils peuvent tirer du fonds de leurs désordres des motifs de confusion et de pénitence. Cependant, toute la grâce qu'on peut vous faire, c'est de vous passer que ces dévots imparfaits, et peut-être trop mitigés, ne soient pas plus justes que vous, et vous devez nous accorder que vous êtes tout au moins aussi coupables qu'eux, puisque vous avouez vous-mêmes que vous ne vous piquez pas de ferveur et de zèle. Vous n'êtes donc pas plus en sûreté que ceux

qui ne sont pas plus méchants que vous.

Ah! que vous devez craindre en effet que les publicains et les femmes pécheresses ne vous précèdent dans le royaume de Dieu, suivant la parole de l'Evangile, puisque, selon vous-mêmes, ils ont dans les reproches de leur conscience une ressource que vous n'avez pas. Il est pourtant vrai, et il ne faudrait pas s'y tromper, il est vrai que leur état est plus funeste, leur conversion plus rare et leur punition plus rigoureuse, parce que leurs déréglements sont plus criminels. Mais si c'est un plus grand malheur pour eux d'être plus pécheurs que vous, c'est aussi un malheur pour vous de vous croire plus justes qu'eux. J'avoue que vous ne répandrez pas, comme ferait un torrent d'iniquité, le bruit du scandale, mais vous croupirez comme des eaux dormantes dans la tranquillité d'une fausse justice. Car vous n'examinez que la surface de votre vie, parce qu'il n'y a que certaines passions grossières qui vous paraissent dignes de votre vigilance et de vos regrets; cependant vous négligez certains péchés moins criants, qui sont très-difficiles à éviter dans votre état et dont un seul peut ruiner tout l'ouvrage de votre sanctification; votre cœur est tout entier à ce qui fait votre trésor et votre attachement, je veux dire au soin de vos affaires, aux mesures de votre ambition, aux amusements de votre oisiveté; vous vivez dans l'indifférence pour Dieu, et dans l'oubli de vos devoirs et de votre salut; enfin, vous vous trouverez sur le point de mourir sans avoir seulement pensé que ce n'était que pour Dieu que vous deviez vivre.

Dans cet état d'illusion, mes frères, il n'y a que la présence de Jésus-Christ qui puisse vous guérir de votre aveuglement, et vous avez grand besoin de le retenir auprès de vous, comme firent les disciples d'Emmaüs, afin qu'il vous ouvre les yeux. Mais hélas! je remarque au contraire que vous vivez dans un grand éloignement de Jésus-Christ: 2° Caractère de réprobation.

Pour vous en convaincre, je vous prie de remarquer, avec un Père, que Jésus-Christ se rend moralement présent aux hommes en deux manières, ou par l'exemple de ses imitateurs, ou par les inspirations de sa grâce. Or, je dis d'abord qu'il ne se rend point visible parmi vous par l'exemple de ses imitateurs. Car, mon cher auditeur, animé comme vous êtes de l'esprit du monde, opposé autant que vous l'êtes aux sentiments de Jésus-Christ, pouvez-vous être pris pour Jésus-Christ lui-même. Jésus-Christ a-t-il eut le goût, l'estime, la passion que vous avez pour les honneurs, pour les richesses, pour les plaisirs, pour la sensualité, pour la mollesse? Ou plutôt, aimez-vous la pauvreté, l'humilité, la mortification, la souffrance comme lui? Eh! mes frères, il est si vrai que ses fidèles imitateurs se tiennent loin de vous, qu'ils se feraient un scrupule de s'associer avec vous. Que dis-je? Vous seriez vous-mêmes choqués de voir dans vos assemblées et dans vos parties de plaisirs une personne de votre état, qui se serait donné un caractère de piété. Vous êtes les premiers à dire hautement que, quand une fois on s'est tourné à la dévotion, on doit soutenir cette démarche; et si cette personne se familiarisait un peu trop avec vous, vous prendriez sa vertu pour hypocrisie, ou du moins sa condescendance pour un relâchement. Tant il est vrai qu'il y a pour ainsi dire interdiction de commerce entre les partisans du monde et les imitateurs de Jésus-Christ, et que l'éloignement de Jésus-Christ vous fait porter un grand caractère de réprobation.

Vous me direz peut-être qu'il ne manque pas d'honnêtes gens parmi vous, qui ont du respect pour l'Evangile, dont la probité est reconnue et la conduite louable, et qui donnent bien des marques de religion. Mais voilà peut-être ce qu'il y a de plus séduisant pour vous. Oui, ce sont précisément ces faux exemples qui vous éblouissent et qui vous empêchent de vous rapprocher de Jésus-Christ. Car, si le monde n'était rempli que de scélérats de profession, vous en auriez de l'horreur, et il ne vous serait pas difficile de rompre avec lui, pour vous ranger du côté des disciples de notre divin Maître. Mais parce qu'il en est parmi vous qui ont un dehors de religion, l'esprit du monde qui vous fait craindre l'austérité de l'Evangile, vous fait prendre ce christianisme apparent, ces vertus aisées, pour une véritable piété, et c'est ce qui fait que vous demeurez dans un état d'affaiblissement et de langueur où vous êtes sans vertu comme sans vice; dans un état où, si vous n'êtes pas assez pécheurs pour être scandaleux, vous n'êtes pas néanmoins assez fidèles pour être justes, et où, suivant la parole de l'Evangile, vous mériterez d'être jetés au feu éternel, comme un arbre stérile qui n'aura porté aucun fruit de justice. Dieu envoie au roi Jéroboam un prophète à qui il défend de manger dans la ville de Béthel, et le prophète se rend inflexible lorsque ce roi impie l'invite à sa table; mais est-il pressé par un homme qui se dit prophète comme lui, il se laisse séduire, il viole le commandement, et il est frappé de mort. Ainsi, mes frères, marchez-vous d'un pas ferme dans la voie large, parce que vous vous y voyez en bonne et honnête compagnie. S'il y a quelque exemple digne d'un chrétien, ou il échappe à votre attention, parce qu'il ne vous est point présent, ou il vous paraît au-dessus de votre portée, parce que l'esprit du monde vous le représente comme trop parfait. Pour ce qui est des pécheurs déclarés, vous croyez briller auprès d'eux, vous regardez leurs vices comme vos vertus, suivant la parole de saint Jérome: *Aliorum vitia, suas virtutes putant.* Vous vous estimez fort bons, parce que vous êtes moins méchants que beaucoup d'autres; et pleins de cette idée vous ne pensez point à entrer dans la voie étroite qui est pourtant la seule voie des élus.

Je dis encore qu'il est bien difficile et bien rare que Jésus Christ se rende présent

à vous par les inspirations de sa grâce. Car, mes frères, comment conversera-t-il avec une âme que l'esprit du monde livre tout entière au tumulte du siècle, à la sollicitude de la cupidité, à la dissipation des plaisirs ? Ah ! il ne peut point se reposer dans un cœur agité; le bruit du monde vous rend sourds à sa voix ; ce n'est que dans le calme de la solitude, c'est-à-dire dans la paix de l'âme, dans la vigilance, dans la prière, qu'il instruit le cœur, et encore faut-il veiller et prier avec ferveur et avec persévérance.

Je sais bien que vous ne pouvez pas vous plaindre de Jésus-Christ, puisqu'il vous donne les grâces nécessaires pour votre salut. Je sais qu'il vous sollicite souvent, et il le fait à présent même par la bouche de l'indigne ministre qui vous parle. Mais hélas! il n'est pas moins vrai que les coups de sa grâce sont tout autant de coups perdus, et que, lorsqu'il se présente à la porte de votre cœur, vous ne lui donnez pas le temps d'y prendre place pour y habiter. S'il vous propose le plan d'une vie plus réglée, vous le renvoyez à un âge plus avancé. S'il emploie les dégoûts et les afflictions pour vous faire sentir le néant de ce monde, vous vous tournez d'abord vers les consolations de la terre. Vous craignez même de converser longtemps avec lui, parce que vous prévoyez bien qu'il ne peut vous donner d'autre conseil que celui de regarder avec mépris ce que l'esprit du siècle vous fait aimer avec passion; et s'il vous presse dans des moments favorables, au lieu de recueillir aves soin ces fruits précieux de sa grâce, vous les allez étouffer dans ces compagnies mondaines où vous ouvrez votre cœur aussi bien que vos oreilles aux inspirations de la vanité, de la médisance et de l'impureté. Or, voilà, mes frères, la cause de votre endurcissement et de votre impénitence. Car, l'abus que vous faites des grâces de Jésus-Christ l'oblige souvent à les retirer, ou au moins à les diminuer; en retirant ou diminuant ses grâces, il vous laisse dans votre aveuglement; il s'éloigne de vous comme vous vous éloignez de lui, et enfin vous n'ouvrirez les yeux à la lumière de la vérité que lorsque la mort vous obligera de les fermer pour toujours à la figure du monde.

Mais, me direz-vous, le temps viendra où enfin nous embrasserons le christianisme dans toute son étendue, et où nous nous donnerons à Jésus-Christ sans réserve. Ah! mes frères, je le souhaite ; mais ordinairement on ne voit parmi vous que projets inutiles, que désirs imparfaits, que réforme suspecte, que faibles démarches. Troisième et dernier caractère de réprobation. Projets inutiles, parce que souvent ils sont renversés par une mort prématurée; désirs imparfaits, parce que vous en reculez toujours l'exécution; réforme suspecte, parce qu'elle n'est souvent que dans le dehors. Car, hélas! combien en est-il dont l'âge ne change point les affections? Cette femme, qui a perdu les agréments du bel âge, ne fait plus le plaisir du monde, mais le monde fait encore son plaisir; elle a réformé ses profanes ajustements, mais ce n'a été que pour se conformer à la mode établie pour son âge; elle garde une certaine régularité, mais c'est pour marquer du bon sens; ses yeux ne lancent plus certains traits vifs et dangereux, mais les larmes n'en coulent pas pour réparer les crimes qu'ils firent commettre, et la complaisance qu'elle prend à se rappeler ses charmes passés et ses anciens succès, marque bien moins la douleur qu'elle devrait sentir d'avoir été un objet funeste, que le regret qu'elle a de ne l'être plus. Cet honnête homme a pris le parti de la retraite, mais ce n'a été que pour goûter le repos. Il a renoncé aux plaisirs du grand monde, mais ce n'est que pour ménager une santé qu'il a usée, et s'il répare les folles dépenses de son luxe et de sa jeunesse, ce n'est qu'aux dépens de la charité et par l'industrie de l'avarice qui est le vice de son âge. C'est ainsi qu'on change de figure sans pourtant changer d'esprit. Il est vrai qu'il est des passions que l'âge amortit, mais pour ce qui est du cœur, il ne s'use pas de même; il conserve toujours ses affections qui ne paraissent être changées que parce qu'elles sont un peu moins vives, et cela est d'autant plus à craindre pour vous, que vous ne vous en faites point un crime et que vous n'y donnez pas même la moindre attention.

Je veux pourtant que votre projet soit plus sérieux et que vous prétendiez vous donner entièrement à Jésus-Christ dans un âge plus avancé. Malgré cela vous n'en serez peut-être pas plus en sûreté, et je dis encore que vous ne ferez que de faibles démarches pour aller à lui. Car, je vous le demande, un corps languissant, un esprit affaibli sera-t-il plus propre à l'exercice de la pénitence et à la pratique de la vertu? Hélas! N'est-ce pas au contraire dans les dernières années que la piété même la plus fervente semble s'éteindre? Ne me rejetez pas, ô mon Dieu! disait le saint Prophète, ne me rejetez pas dans le temps de ma vieillesse où ma force m'abandonne: *Ne projicias me in tempore senectutis, cum defecerit virtus mea.* (*Psal.* LXX.) Telle devrait être aussi votre crainte, mon cher auditeur ; car, que serez-vous, que ferez-vous dans ce triste avenir où vous serez surchargé du poids de vos années, et où la vie sera mêlée des ombres de la mort? Vous serez moins ardent pour la vertu, par la raison même que vous le serez moins pour le plaisir. Votre cœur sera vraiment refroidi pour tout. Votre attention sera tout entière à conserver un reste de vie que vous sentirez s'échapper. Il vous sera trop difficile de vous plier pour prendre de nouvelles habitudes. Votre esprit appesanti ne pourra plus prendre son vol pour s'élever jusqu'à Dieu. Vos pieds chancelants ne feront que de faux pas dans la voie pénible qui conduit au ciel. Vos yeux obs-

curcis seront comme impénétrables à la divine lumière. Vos oreilles seront fermées à cette parole sainte que vous négligez maintenant d'entendre. Les choses spirituelles vous paraîtront, ou trop sérieuses, ou trop sublimes; il vous faudra presque les amusements de l'enfance pour soulager l'ennui de la vieillesse ou pour en calmer les douleurs. Vous serez dans la retraite, sans action dans l'infirmité, sans patience dans nos Eglises, par oisiveté; votre prière ne sera presque plus que sur le bout de vos lèvres tremblantes, votre dévotion ne consistera qu'en certains exercices qui ne vous coûteront aucun effort; vous ne ferez plus le mal, mais vous vous ferez un plaisir de raconter celui que les autres font. Vous serez sévère par chagrin et régulier par humeur; souvent incommode aux autres et quelquefois insupportable à vous-même; toujours assez bizarre pour aimer à reprendre et trop indocile pour aimer à être repris; faisant valoir l'autorité de l'âge pour être impitoyable dans votre critique et pour être respecté jusque dans vos défauts. Enfin l'illusion où vous aurez été pendant toute votre vie, vous suivra jusqu'au tombeau; car vous croyant moins pécheur, vous vous croirez aussi moins obligé à être pénitent, et comme il n'y aura, pour ainsi dire, en vous que la moitié de l'homme, il n'y aura aussi que la moitié du chrétien, je veux dire un chrétien demi-bon et demi-mauvais, qui ne sera plus mondain pour lui-même, mais qui le sera pour sa famille; qui n'aura plus de penchant pour le crime, mais qui sera sans ferveur pour la piété; qui regrettera le passé, mais qui ne saura pas employer le présent; dont les passions seront plutôt éteintes qu'assujetties, dont les péchés seront plutôt interrompus que réparés. Ah! vous vous y prendrez trop tard pour faire votre amas de bonnes œuvres et pour parcourir la voie des élus. Il ne sera plus temps de travailler lorsque la proximité de la mort répandra autour de vous les ténèbres de la nuit. Il est vrai que vous n'aurez pas fait le mal et que vous aurez accompli la moitié de la loi; mais vous n'aurez pas fait le bien, et je crains fort que vous ne soyez condamné pour cet autre moitié que vous n'aurez point accomplie.

Souvenez-vous donc, mes frères, vous dirai-je avec le Sage, souvenez-vous de votre Créateur dans les beaux jours de votre jeunesse. Prévenez ce temps de langueur, d'abattement et de dégoût, où votre vertu, loin de se renouveler, s'affaiblira plutôt avec le corps. Nous vous en conjurons d'autant plus vivement que ce fond de religion et ces principes de droiture que vous conservez nous inspirent quelque estime pour vous et nous rendraient plus sensibles à votre perte. Car, si nous conservons une tendre charité pour ces pécheurs mêmes, qui remplissent le monde du bruit de leurs désordres, qui déshonorent le christianisme, qui méprisent notre ministère, qui s'offensent même de notre tendresse; avec combien plus de justice ne devons-nous pas nous intéresser pour vous qui respectez la foi, pour vous, qui gardez une certaine règle dans vos mœurs, pour vous qui venez écouter nos exhortations et à qui nous n'avons à reprocher que cet esprit du monde qui vous fait rejeter les plus pures maximes de l'Evangile, et qui vous rend les ennemis de Jésus-Christ, sans que vous pensiez l'être.

Après tout, de quoi s'agit-il? Déjà vous avez de grandes avances pour la sainteté. Cette régularité que vous gardez dans votre conduite, cette horreur que vous sentez pour le vice, cette estime que vous conservez pour la vertu, cette intégrité que vous marquez dans vos emplois, cette douceur que vous avez envers vos frères, cette compassion qui vous attendrit sur les malheureux; ce sont-là d'heureuses dispositions qui vous approchent de la sainteté. Il s'agit donc seulement de faire encore un effort sur vous-mêmes, pour vous élever un peu plus haut et pour embrasser la loi dans toute son étendue. Il s'agit de changer d'esprit, de prendre l'Evangile pour votre règle, et d'ajouter aux bonnes qualités que nous remarquons en vous, la prière, la mortification, l'humilité, le mépris des biens de ce monde, l'amour de la croix, les œuvres de miséricorde, la fréquentation des sacrements, en un mot, tout ce qui peut rendre votre piété sincère au dedans, édifiante et utile au dehors. Fasse le ciel que ce soit là le fruit que vous retirerez de ce discours, afin que votre fidélité à suivre les maximes de Jésus-Christ vous donne le droit de participer à sa gloire éternelle que je vous souhaite, au nom du père, etc.

## EXORDE POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

Rectas facite semitas ejus. (*Luc.*, III.)

*Rendez droits les sentiers du Seigneur.*

C'est le malheur de la plupart des hommes, dit saint Bernard, de ne vouloir pas se connaître à fond pour se juger avec sincérité, et parce qu'ils n'examinent que la superficie de leur âme, il arrive souvent que l'illusion porte les pécheurs à se croire justes, comme l'humilité oblige les justes de se croire pécheurs.

Tel est votre aveuglement, vous qui, sous un dehors de religion et de probité, ne craignez pas de conserver tout l'esprit du monde et d'en faire la règle de vos sentiments et de votre conduite. Si, comme Jean-Baptiste, le plus illustre des prédicateurs, nous venons vous exhorter à redresser le chemin par où vous prétendez aller au Seigneur : *Rectas facite semitas ejus;* si nous vous disons qu'il n'y a qu'illusion dans votre esprit, que duplicité dans votre cœur, que vous avez pris, comme dit le

Sage, une voie qui vous paraît droite, mais qui conduit au précipice éternel, vous ne croirez pas que cette parole puisse tomber sur vous, car vous vous flattez qu'on peut allier l'Evangile avec un monde où la vie s'écoule dans l'oisiveté et dans les plaisirs, et où l'on accorde tout à l'ambition et à la cupidité. Vous croyez que ce soit beaucoup faire pour votre Dieu de vous abstenir de ces vices grossiers qui offensent l'honneur et la réputation, et de vous retrancher à certaines vertus qui n'incommodent point votre mollesse et qui flattent peut-être votre vanité. Entendez-vous parler d'endurcissement, de réprobation? Vous jetez les yeux sur ces pécheurs décriés, qui sont les ennemis de la pudeur, qui violent la bonne foi, qui font profession d'impiété; vous vous montrez même plus sévère à leur égard que ne l'est le vrai chrétien qui déteste véritablement le péché, mais qui aime le pécheur, qui reconnaît humblement dans le mal que les autres font celui qu'il est capable de faire, et qui, gémissant sur leurs désordres, prie pour leur conversion et n'ose désespérer de leur salut.

Cependant, j'ose vous dire que la grande idée que vous avez de vous-même n'est qu'une agréable erreur, que vous n'êtes point dans ce droit chemin qui est le chemin du Seigneur, suivant la parole de notre Evangile; que l'esprit du monde, qui partage votre cœur, le ravit tout entier à Jésus-Christ, et que vous devez craindre les anathèmes de ce divin Maître, par la raison même que vous ne les craignez pas. Car, n'être pas entièrement déclaré pour Jésus-Christ, c'est être ouvertement déclaré contre Jésus-Christ, et n'être chrétien qu'à demi, ce n'est l'être que pour la damnation éternelle.

Terrible vérité, mais vérité constante, que je vais vous développer dans ce discours, où vous verrez : 1° combien l'esprit du monde est opposé à l'Evangile; 2° combien il est dangereux pour le salut. Esprit criminel, qui est l'ennemi de Jésus-Christ. Esprit funeste, qui fait la perte d'un nombre infini de chrétiens. Esprit, qui se glisse dans tous les états, peut-être même dans les états les plus saints, mais qui règne principalement dans les cours (2). Serai-je donc assez heureux pour le combattre avec succès? Ah! Seigneur, c'est vous seul qui pouvez changer l'esprit des hommes, en leur donnant par votre grâce un esprit nouveau; c'est aussi ce que je vous demande humblement par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

## SERMON X.

### SUR L'AMOUR DE DIEU.

Bene prophetavit de vobis Isaïas dicens : populus hic labiis me honorat, cor autem eorum longe est a me. (*Matth.*, XV.)

*Isaïe a bien prophétisé de vous, quand il a dit : ce peuple m'honore des lèvres, mais leur cœur est loin de moi.*

Ce n'était que trop justement que le pharisiens s'étaient attiré ce reproche de la part de Jésus-Christ. En vain honoraient-ils le Seigneur du bout des lèvres, leur culte n'était qu'hypocrisie, parce que, sous l'apparence d'une fausse piété, ils anéantissaient la véritable, observant avec scrupule les traditions des hommes, et méprisant sans honte les points les plus essentiels de la loi d'un Dieu. Car, violer la loi et se flatter qu'on aime le Seigneur, c'est, dit l'Apôtre, l'illusion et la contradiction la plus grossière

Mais, hélas! A combien de chrétiens ne pourrait-on pas faire le même reproche! Vous savez, mes frères, que ce n'est que par la religion du cœur, que l'on rend au Seigneur tout l'honneur qui lui est dû, et que l'amour sacré est la vie de l'homme, la force du juste, et le plus noble trait du chrétien. Dieu, de son côté, en fait le grand commandement de sa loi, l'accomplissement, et la perfection de sa loi; il ne vous demande pas plus, mais il ne vous demande pas moins, car, à l'égard de votre Dieu, de votre Sauveur, il n'est pas de milieu entre l'amour et la haine; l'indifférence seule est un crime, et comme vous ne sauriez être pécheurs en l'aimant, vous ne sauriez être justes en ne l'aimant pas. De notre côté, l'amour de Dieu est notre obligation la plus naturelle, la plus pressante, la plus douce, la plus avantageuse : c'est un sentiment que la raison nous suggère, et que le cœur ne saurait contredire. La religion et la nature conspirent ensemble à nous faire remplir ce grand devoir; l'une nous le représente comme juste, l'autre nous le fait trouver aimable, et le pécheur même, qui n'aime point son Dieu, n'oserait dire qu'il ne doit point et qu'il ne veut point l'aimer.

Mais pourrez-vous bien, mes frères, vous rendre à vous-mêmes ce témoignage, que vous aimez vraiment votre Dieu, comme il veut être aimé, et comme en effet il mérite de l'être? Ah! chrétiens, je le souhaite. Car nous pouvons dire avec l'Apôtre, que nous n'aurions pas de joie plus douce que celle de vous voir tous marcher dans les sentiers de la justice et de la vérité. Mais hélas! Si nous jetons les yeux sur la face du monde, que nous trouverons peu de chrétiens dont la conduite nous marque cet amour sacré qui est le fonds de la sainteté, et qui donne un prix éternel à toutes nos vertus! On peut même dire qu'il n'est point de devoir sur lequel ils s'instruisent moins, ils s'examinent moins, ils s'éprouvent moins; et qu'ainsi, ils n'ont pour Dieu qu'une véritable indifférence ou qu'un faux amour.

Sondez-vous donc ici vous-mêmes, vous dirai-je avec l'Apôtre, jugez-vous vous-mêmes : *Ipsi vos probate.* (II *Cor.*, XIII.) Je viens vous rappeler à votre propre cœur, et comme il s'agit, non-seulement de vous

(2) Ce sermon fut prêché à la cour le quatrième dimanche de l'Avent de l'année 1728.

représenter ce qu'il doit être, mais encore de vous découvrir ce qu'il est réellement envers le Seigneur, je vous exposerai d'abord les motifs qui nous obligent à aimer Dieu, et ensuite les raisons qui nous portent à croire que vous ne l'aimez pas. Vous verrez donc : 1° combien l'accomplissement du précepte de l'amour de Dieu est indispensable ; 2° combien la transgression en est ordinaire. De tous les préceptes, l'amour de Dieu est celui qu'on doit le plus observer, et pourtant celui qu'on observe le moins. Deux réflexions qui feront le partage de ce discours. Demandons les lumières de cet Esprit-Saint qui est lui-même la source de cette divine charité qu'il répand dans nos cœurs, et, pour les obtenir, adressons-nous à Marie qui fut pleine de grâce et de charité, au moment qu'un ange lui eut dit : *Ave, Maria*, etc.

### PREMIER POINT.

Ce qui nous engage principalement à aimer Dieu, c'est Dieu même, dit saint Bernard. En lui, nous trouvons tous les attraits qui peuvent exciter notre amour, tous les titres qui nous obligent de lui donner la préférence, non-seulement sur tout ce qui est hors de nous, mais encore sur nous-mêmes : *Causa diligendi Deum, Deus est.* Mais, ajoute ce Père, notre propre intérêt ne nous y engage pas moins, et nous pouvons l'aimer, par la raison que ce serait pour nous le comble du malheur que de ne l'aimer pas. Ce n'est pas que notre amour pour Dieu doive se borner à notre seul avantage, mais notre avantage particulier peut nous conduire à cet amour. En aimant Dieu pour lui-même, nous lui rendons justice, et nous faisons notre bonheur ; en ne l'aimant pas, nous sommes injustes et malheureux tout à la fois. Nous devons donc aimer Dieu, continue saint Bernard, pour deux grandes raisons : 1° parce qu'il n'est rien de plus juste ; 2° parce qu'il n'est rien de plus avantageux. La dignité d'un Dieu doit être l'objet de notre amour ; notre propre utilité en doit être l'appui ; l'une doit l'exciter, l'autre doit l'affermir : *quia nihil justius, nil diligi fructuosius potest.* Deux motifs qui méritent toute votre attention.

Je dis, 1° qu'il n'est rien de plus juste, *nihil justius ;* et vous en conviendrez sans peine, si vous considérez en Dieu quelle est la perfection de son être, la souveraineté de son empire et l'étendue de sa miséricorde ; titres augustes et sacrés qui le rendent aimable par-dessus toutes choses.

En effet, quel objet plus digne de notre cœur qu'un être qui rassemble en lui toutes les perfections que nous pouvons imaginer, et qui les possède dans un degré d'excellence, qui est au-dessus de tout ce que nous pouvons imaginer ? Ah ! mes frères, je n'entreprendrai point ici de vous représenter sa grandeur et sa beauté ; ce serait le dégrader que de penser que nous pussions nous former une idée digne de lui. Si la théologie entreprend d'expliquer ses attributs, toute sublime qu'elle est, elle ne trouve pas de termes plus propres, que ceux qui marquent l'exclusion des défauts qui sont attachés à la nature des choses créées, ne pouvant mieux nous dire ce qu'il est, qu'en nous disant ce qu'il n'est pas. Je dis plus, le langage même de l'Ecriture, tout divin qu'il est, ne saurait nous faire mesurer l'excellence de cet Etre suprême. Il est vrai, nous y reconnaissons sensiblement la parole d'un Dieu ; car, nul autre que lui n'eût pu nous décrire avec tant de pompe, avec tant de magnificence, sa grandeur, sa puissance, sa justice, sa sainteté. Mais Dieu ne prétend point par là nous élever jusqu'à lui, il cherche seulement à s'abaisser jusqu'à nous ; et ses expressions, toutes grandes qu'elles sont pour nous, ne laissent pas d'être infiniment au-dessous de lui.

Que faites-vous donc, mon cher auditeur, lorsque votre cœur se détourne de votre Dieu ? Ah ! vous déshonorez en vous l'homme tout entier, vous faites de vous-même, un monstre d'erreur, d'injustice, de corruption ; d'erreur, parce que vous vous trompez dans votre choix malgré les lumières d'une raison qui ne peut ignorer la grandeur d'un Dieu ; d'injustice, parce que vous lui donnez le dernier rang, malgré ce fonds de droiture naturelle qui lui adjuge le premier ; de corruption, parce que, malgré ces inclinations nobles qui vous portent vers lui, vous avez la faiblesse de suivre des penchants grossiers qui vous entraînent vers des créatures qui ne sont que néant et que misère.

Ah ! injuste chrétien, ne vous piquez donc pas comme vous faites du caractère d'honnête homme : vous souffrez lorsqu'on attaque votre probité ; mais pouvons-nous vous en laisser la gloire, tandis que vous en violez si indignement les règles ? Car, votre injustice sera-t-elle plus excusable, parce qu'elle est infinie ? Quoi ! vous rougiriez de témoigner de l'aversion et du mépris pour une personne qui s'attirerait l'estime et l'affection du public par ses belles qualités ; vous craindriez et même avec raison, qu'un sentiment si injuste ne vous déshonorât dans le monde ; vous vous le reprocheriez à vous-même, et cependant vous ne craignez pas de conserver, de nourrir, de marquer une si honteuse disposition à l'égard d'un Dieu dont la beauté, la grandeur, la perfection surpasse infiniment celle de toutes les créatures ensemble ? Ah ! aimez donc ce Dieu si digne d'être aimé, ou renoncez au nom d'homme équitable.

Et vous, esprits curieux et superbes, philosophes subtils, sages prétendus, vous qui, éblouis de vos fausses lumières, rangez les autres esprits dans un ordre inférieur au vôtre, vous qui prétendez être les seuls à soutenir l'excellence de l'homme, mais qui ne connaissez point celle d'un Dieu, et qui poussez peut-être votre orgueil jusqu'à mépriser une religion qui seule nous l'a fait véritablement connaître. Ah ! cessez d'être si fiers de l'étendue de votre génie, et de nous vanter la multiplicité de vos connaissances. Pour vous confondre, pour vous

humilier, je n'ai qu'à vous opposer le chrétien le plus simple et même le plus rustique. Plus éclairé que vous, il saisit par le sentiment seul un objet infini qui échappe à votre pénétration, parce qu'il la surpasse; plus sage que vous, il remplit sans effort l'obligation d'aimer son Dieu, ce grand devoir que vous ne faites point entrer dans votre prétendue philosophie, parce qu'il la détruit; enfin, plus juste que vous, il voit, il juge d'un coup d'œil, que nous devons tout notre amour à un Etre suprême que nous ne saurions trop aimer.

Mais combien plus ne sentirons-nous pas l'obligation de consacrer notre cœur à Dieu, si à l'excellence de son Etre nous joignons la souveraineté de son empire? souveraineté fondée sur sa puissance qui nous a créés, sur sa providence qui nous gouverne, sur sa bonté qui nous soutient; souveraineté qui fait que la main qui porte le sceptre ne dépend pas moins de lui que celle qui tient la houlette. Car, je vous le demande, est-il juste que nous violions à son égard cette fidélité qui est d'une obligation si étroite à l'égard des rois de la terre?

Ah! le zèle et la fidélité à l'égard des souverains furent toujours des noms sacrés parmi les peuples polis. L'auguste caractère de pères de la patrie, qui est attaché à la personne des princes, fit toujours regarder comme des monstres ces sujets dénaturés qui se rendirent perfides et rebelles. La religion même a serré d'une manière encore plus forte les nœuds qui attachent les peuples à leurs rois. Elle fait du grand devoir de la soumission le fondement de la société civile. Les premiers chrétiens respectèrent toujours, dans la personne même de leurs persécuteurs, la dignité de leurs souverains; on ne les vit point prendre part à ces révolutions qui changèrent la face de l'Etat, qui renversèrent les trônes, qui armèrent les citoyens contre les citoyens mêmes; soumis indifféremment à tous les maîtres que la variété des événements établissait sur leurs têtes, ils demeuraient paisibles au milieu des troubles qui agitaient l'empire des césars, respectant dans les désordres de ce monde l'ordre caché de la Providence. Tout redoutables qu'ils semblaient être par leur grand nombre, ils l'étaient néanmoins fort peu par leur modération; ils portaient même les armes pour la défense d'un Etat qui ne cherchait qu'à les rejeter de son sein; ils étaient fidèles à leurs princes, par la raison même qu'ils voulaient l'être à Dieu. Il n'y avait ni oppression, ni cruauté, qui pût altérer leurs sentiments et affaiblir leur fidélité; la religion seule bornait leur obéissance, et s'ils résistaient sur leur foi, ils résistaient au moins avec modestie. Enfin la raison, la nature, la religion, toutes les lois concourent à assurer aux souverains le cœur de leurs sujets; je ne crains pas même de dire que c'est la gloire particulière de cette illustre nation de s'être toujours distinguée par son zèle, par son attachement, je dirais presque par sa tendresse pour ses rois; il semble aussi qu'elle ait mérité par là que Dieu lui ait donné un si grand nombre de rois, aussi respectables par leur religion et par leurs vertus, que par leur rang et par leur autorité.

Mais quoi! l'idée d'un si légitime devoir s'évanouira-t-elle, lorsqu'il s'agira de s'en acquitter envers un Dieu? Ah! indigne chrétien, qui refusez votre cœur à ce Roi éternel qui règne dans les cieux; homme vain et insensé, qui n'offrez votre encens qu'aux divinités de la terre, l'attachement pour un souverain est le mérite dont vous semblez être le plus jaloux. L'attention, ou pour mieux dire, l'intérêt que vous avez à vous ménager la bienveillance du prince, ne vous permettrait pas de souffrir tranquillement le moindre soupçon sur les sentiments de votre cœur; peut-être même que, pour leur inspirer plus de confiance en votre fidélité, vous tâcherez adroitement de lui inspirer de la défiance sur celle des autres. Mais pourquoi ne marquez-vous pas pour votre Dieu le même zèle que vous affectez envers le prince? Si ce n'est pas la politique, l'ambition, la cupidité qui vous règlent; si c'est au contraire la droiture qui vous rend si ferme sur ce grand devoir, ne doit-elle pas, cette même droiture, vous inspirer pour l'un des sentiments au moins aussi purs, aussi nobles que ceux que vous avez pour l'autre? Ah! peut-être n'avez-vous jamais bien compris que votre indifférence pour Dieu vous déshonore véritablement au jugement d'une saine raison. Je ne veux point ici mettre en doute votre zèle pour le souverain, mais j'ose vous dire que nous n'en serons jamais mieux convaincus que lorsque vous aurez aussi du zèle pour votre Dieu: car les meilleurs chrétiens furent toujours les meilleurs sujets. Et en effet, rendez ici justice à votre Dieu : n'est-il pas en droit d'exiger tout votre cœur? et pouvez-vous le lui refuser sans pécher contre le grand devoir de la fidélité? Ah! si vous avez encore un reste de lumière, ramassez ici les noms les plus détestables, pour en composer le vôtre. Oui, vous êtes un rebelle, un perfide, un traître, un dénaturé; vous êtes encore infiniment plus affreux que tout cela, car il n'est pas de couleur assez noire qui puisse vous dépeindre au naturel ce que vous êtes à l'égard d'un Dieu à qui vous fermez votre cœur; et tous ces traits, qui sont si odieux à l'égard des majestés de la terre, ne sont que l'ombre de votre attentat contre la majesté suprême qui règne dans les cieux.

Je pourrais ajouter à cela, que notre perfidie à l'égard de Dieu est mêlée d'un excès d'ingratitude; car, à nous considérer seulement comme l'ouvrage de ses mains, ne devons-nous pas nous attacher à lui par reconnaissance aussi bien que par justice? Un roi mortel peut bien combler un sujet de biens, de faveurs, de dignités; mais il ne lui a point donné l'être et la vie : ce n'est qu'à Dieu que nous devons le don de nous-mêmes; c'est lui qui nous a tirés du néant; c'est lui qui nous a animés de son

souffle, et par là jugez s'il est raisonnable que nous lui dérobions ce cœur même qu'il nous a donné, si nous pouvons avec honneur nous servir de ses propres dons contre lui-même, et si nous serons moins sujets perfides, parce que nous serons encore créatures ingrates.

Mais, quelque précieux que soient les dons de la nature, je ne saurais néanmoins m'arrêter à les faire valoir à des chrétiens qui doivent sentir encore plus vivement les dons de la grâce. Oui, ô mon Dieu! ce cœur qui désire, cette âme qui pense, cette lumière qui nous éclaire, cette terre qui nous nourrit, tout ce que nous avons reçu de vous, nous rappelle à vous, et les sages mêmes du paganisme furent inexcusables, parce qu'ayant compris votre magnificence dans vos ouvrages, ils ne voulurent point sentir leurs obligations dans vos bienfaits. Mais je suis encore plus touché du don que vous nous avez fait de votre propre Fils; et comme votre miséricorde est au-dessus de toutes vos œuvres, l'ingratitude des chrétiens est aussi au-dessus de toutes nos idées.

En effet, combien la tendresse, la reconnaissance des chrétiens ne doit-elle pas se ranimer envers un Dieu : s'ils se rappellent les grâces qu'il leur a distribuées, et à tous en général, et à chacun en particulier? quel bonheur pour eux d'avoir été appelés à la foi et élevés dans le sein de l'Eglise! combien de faveurs n'ont-ils pas reçues en particulier! mouvements, inspirations, occasions salutaires, moyens aisés, lectures, exhortations, afflictions, dégoûts, crainte, confiance, réconciliations, persévérance. Ah! mes frères, encore un coup, qui pourrait compter les bienfaits d'un Dieu, auteur de notre salut! Il n'y a pas jusqu'à nos péchés, si souvent pardonnés ou si longtemps soufferts, qui ne relèvent sa miséricorde infinie; et si nous considérons encore quelle est la source de tant de grâces, nous nous sentirons comme accablés sous le poids de la bonté d'un Dieu. Car c'est des plaies sacrées de Jésus-Christ qu'elles coulent sur nous, et comprenez par là, si vous le pouvez, quelle serait notre ingratitude de refuser notre cœur à un Dieu qui nous a aimés plus que lui-même, nous qui étions ses ennemis déclarés, nous qui n'eussions mérité que les vengeances éternelles.

Ah! c'est ici que je ne puis m'empêcher de m'écrier avec saint Augustin : donnez-moi un cœur qui aime, et il sentira ce que je dis; donnez-moi un cœur doux, qu'on puisse toucher par la tendresse; un cœur juste, qu'on puisse gagner par les bienfaits; un cœur noble, qu'on puisse porter à la générosité, et il sera tout entier à un Dieu qui nous a marqué un si grand amour, à un Dieu qui nous a comblés de ses dons, à un Dieu qui pour tout retour ne demande que notre tendresse : *Da amantem, et sentit quod dico.* O mon Dieu! serait-il possible qu'il y eût parmi nous des cœurs assez durs, assez mauvais pour tenir contre les attraits de votre amour et de votre miséricorde? C'est à vous, mes frères, de vous sonder en présence de ce Dieu dont les lumières percent jusqu'au fond de vos âmes; mais si vous n'avez pas pour lui un cœur tendre, jugez vous-mêmes du rang honteux où nous devons vous mettre. Je n'ose presque le dire, mais nous ne pouvons vous regarder que comme des cœurs féroces que rien ne peut adoucir; que comme des monstres, les plus affreux de tous les monstres, qui ne semblent avoir reçu d'un Dieu et d'un Sauveur des bienfaits incompréhensibles, que pour se rendre coupables envers lui de la plus odieuse ingratitude et du plus noir de tous les attentats.

Mais, si vous n'avez pas une âme assez noble pour rougir de votre injustice, de votre perfidie, de votre ingratitude envers Dieu, considérez du moins qu'il n'est rien de plus avantageux, rien de plus important, rien de plus nécessaire que de l'aimer : *Nihil fructuosius.* Second motif qui est encore bien digne de votre attention. Car, mes frères, sans l'amour divin, toutes vos bonnes œuvres ne seraient d'aucun prix pour le salut; sans l'amour divin vous perdez le droit d'obtenir les grâces du Seigneur; sans l'amour divin, vous ne sauriez avoir de la ferveur dans la pratique de la vertu. Développons en peu de mots toutes ces réflexions.

Quand je dis, mes frères, que sans l'amour divin toutes vos bonnes œuvres ne seraient d'aucun prix pour le salut, je ne prétends pas pour cela les mettre au rang des crimes; ce serait une erreur grossière et une erreur dangereuse par ses conséquences. Il est vrai qu'elles ne vous sanctifient pas, lorsque vous les faites dans le triste état du péché; mais je soutiens que vous augmenteriez le nombre de vos péchés si vous manquiez à ces bonnes œuvres lorsqu'elles sont d'obligation. Je dis même qu'en remplissant ces œuvres d'obligation vous nous donnez quelque espérance pour votre salut, parce que par là vous ôtez bien des obstacles à votre conversion; et en cela je vous louerai, je vous exhorterai même à la persévérance dans la pratique de ces bonnes œuvres. Mais aussi je soutiens que, sans ce fonds de charité, qui est le principe de la vie spirituelle, vous ne faites que des œuvres mortes qui ne vous donnent aucun droit à la vie éternelle. Car c'est l'amour divin qui fait toute la noblesse d'une âme chrétienne, l'excellence de nos vertus et notre titre pour l'éternité; c'est cet amour sacré qui a fait pour les justes, et la mesure de leur mérite sur la terre et celle de leur gloire dans le ciel. Ce n'est pas proprement par leurs brillantes vertus, ni par leurs importants ministères, qu'il faut juger de leur grandeur; c'est principalement cette charité invisible qui brûle dans le cœur, qui fait tout leur éclat aux yeux de Dieu, et qui règle leurs rangs dans la maison du Père céleste; et, par conséquent, si vous êtes aussi sans justice, vous avez beau ramasser de bonnes œuvres, vous vous présenterez toujours les

mains vides devant un Dieu qui vous demande principalement votre cœur, et qui ne saurait accepter les dons d'un ennemi ; vous n'avez tout au plus que le faux brillant d'une justice apparente, et en cela je ne saurais vous louer, vous dirai-je avec l'Apôtre : *Non laudo vos* (I *Cor.* XI); je vous plains au contraire, et je vous blâme d'autant plus que vous faites à pure perte presque tous les frais de votre salut, et qu'il ne vous en coûterait pas beaucoup plus d'ennoblir vos vertus et de sanctifier toutes vos œuvres par cet amour précieux qui est le fond de la justice intérieure.

Or, il vous est aisé d'entrevoir par là que vous perdez encore le droit d'obtenir les grâces du Seigneur. Car, il est constant que c'est l'amour divin qui fait les justes, que ce ne sont que les justes qui possèdent la grâce, et qu'il n'y a que la grâce qui nous donne un droit sur la grâce même. Le pécheur peut bien solliciter la clémence d'un Dieu irrité, mais il n'y a que le juste qui soit fondé à réclamer son équité : ***Justum adjutorium meum a Domino*** (*Psal.* VII), dit le Prophète-Roi. Lorsque Dieu, dit saint Augustin, en répliquant ces divines paroles, lorsque Dieu tend sa main à l'un pour le relever, c'est un secours de miséricorde, parce qu'il ne trouve aucun mérite dans le pécheur : ***Ibi misericors auxilium est, quia nullum habet meritum peccator.*** Mais lorsqu'il prête son bras à l'autre pour le soutenir, c'est un secours de justice, parce qu'il n'a aucun grief contre le juste : *Hic autem justum auxilium est, quia jam justo tribuitur.* Voilà le grand avantage que vous avez en aimant le Seigneur, et que vous perdez en ne l'aimant pas; avantage inestimable et dont vous ne sauriez trop vous représenter l'importance; car, hélas ! combien le secours de la grâce ne nous est-il pas nécessaire dans la triste condition où le péché nous a réduits?

A Dieu ne plaise pourtant que je veuille vous abattre le courage, si vous avez eu le malheur d'éteindre dans votre cœur le feu de l'amour divin : non, pécheurs, je ne veux point affaiblir votre confiance en la bonté de Dieu ; c'est un devoir pour vous de prier, de gémir, de pleurer, pour le porter à la compassion ; car, ce n'est pas en vain que, malgré votre indignité, il vous accorde la grâce de la prière, et d'ailleurs tout pécheurs que nous sommes, nous avons la ressource de pouvoir emprunter la justice de Jésus-Christ pour fléchir, par la voix de son sang, un Dieu qui serait en droit de nous rejeter. Mais je veux que vous sentiez ici la différence qu'il y a entre les prières d'un pécheur que le défaut de charité rend ennemi de Dieu ; et les prières d'un juste que sa tendresse sainte unit si étroitement à ce même Dieu ; je veux que vous compreniez par là qu'il est de votre propre intérêt de vous attacher à lui par les liens de l'amour sacré qui rendra vos prières incomparablement plus efficaces. Vous en conviendrez sans doute avec moi, car la confiance même que vous avez aux prières des gens de bien, et l'intérêt que vous prenez, pour ainsi dire, à vous mettre sous leur protection, nous marque assez l'idée que vous avez du crédit que la piété donne auprès d'un Dieu. Et plût au ciel que l'estime que vous avez pour leur vertu et la louable envie que vous portez à leur bonheur, pût vous inspirer aujourd'hui le généreux dessein de les imiter et de vous mettre en état d'obtenir par vous-mêmes les grâces que vous n'osez presque demander que par la médiation des autres.

Enfin, mes frères, sans l'amour de Dieu vous ne sauriez avoir de la ferveur dans la pratique de la vertu, car c'est cet amour saint qui nous fait trouver notre consolation, notre repos dans notre fidélité à nos devoirs ; ses chastes délices nous dégoûtent de toutes les autres, elles corrigent toute l'amertume de l'austérité évangélique, et par une espèce de paradoxe, elles font que l'homme se mortifie avec plaisir et qu'il souffre avec joie. Ah ! vous vous plaignez souvent que vous ne sentez aucun attrait pour la piété ; elle semble ne s'offrir à vos yeux que sous un triste appareil ; votre délicatesse frémit au seul nom de pénitence et de mortification, et frappés des difficultés imaginaires que votre esprit se forme, vous laissez tomber votre courage avant que d'avoir éprouvé vos forces. Mais que vous auriez des idées bien différentes de la piété, si le feu du divin amour embrasait votre cœur ! car il vous adoucirait tout : croix, mortification, austérité, tout vous paraîtrait aimable, et vous auriez non-seulement le mérite d'être fidèles, mais encore la satisfaction de vous sentir heureux.

Aimez donc, mon cher auditeur, aimez votre Dieu, puisqu'il n'est rien de plus juste, puisqu'il n'est rien de plus avantageux ; aimez, puisque c'est le vrai moyen d'accomplir la loi et d'assurer votre bonheur; aimez, parce que le Seigneur n'aura plus rien à exiger de vous; aimez, parce que vous serez en droit de tout exiger du Seigneur ; aimez, c'est la seule parole qu'un grand apôtre put dire autrefois à ses disciples, et c'est la seule que je voudrais vous dire aujourd'hui, parce que l'amour divin fait véritablement le devoir et la paix d'un cœur chrétien. Heureux, mes frères, si vous êtes dans une si sainte disposition ! Quel avantage pour vous ! quelle consolation pour moi ! Mais que je crains, vous dirai-je avec l'Apôtre, de ne pas vous trouver tels que je souhaiterais de vous voir ! Car, si nous venons à vous approfondir, peut-être verrons-nous que le précepte de l'amour de Dieu est celui dont la transgression est la plus ordinaire parmi vous, et c'est ce que l'intérêt que je prends à votre salut m'oblige de vous représenter dans la dernière partie de ce discours.

## SECOND POINT.

Il est bien surprenant et bien triste tout à la fois, que le plus important de tous les préceptes soit le précepte le plus mal ob-

servé, et que l'on puisse appliquer à la plupart des chrétiens l'horrible portrait que je viens de faire d'un cœur qui s'est détaché de son Dieu. Mais, quoique ce reproche soit aussi affligeant pour nous que mortifiant pour eux, il ne nous paraît néanmoins que trop juste, et pour vous en convaincre, je n'ai qu'à vous faire remarquer quelle est l'étendue de ce grand précepte, car voici les propres termes dont Dieu se sert pour nous le prescrire : Vous aimerez, dit-il, le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de tout votre esprit, de toute votre âme et de toutes vos forces : de tout votre cœur, dit saint Augustin, pour lui consacrer toutes vos affections ; de tout votre esprit, pour lui soumettre toutes vos pensées ; de toute votre âme, pour lui rapporter toutes vos actions ; or l'aimer dans cette étendue, c'est l'aimer de toutes nos forces, parce qu'il n'y a rien en nous que nous ne ramenions ou au moins qui ne puisse être ramené à Dieu, suivant l'expression de saint Thomas : *Referibilis.* Il faut donc que Dieu soit le maître de notre cœur, la règle de notre esprit et la fin de toutes nos œuvres et de tout nous-mêmes. Ainsi c'est un précepte universel que celui de l'amour de Dieu, universel, par rapport à la loi dont il renferme toutes les parties, universel, par rapport à l'homme dont il s'assujettit toutes les puissances, universel, par rapport à la vie dont il embrasse tous les temps. Mais, pour réduire la vaste étendue de ce précepte, sous une idée plus courte, je n'ai qu'à vous dire que le saint amour doit remplir le dedans et régler le dehors de nous-mêmes, et de là je conclus qu'il n'est point de précepte dont l'infraction soit plus fréquente et plus générale parmi vous. Pourquoi ? C'est que généralement parlant, il n'y a qu'infidélité dans votre conduite et qu'illusion dans vos sentiments : deux réflexions qui vous conduiront à la connaissance de vous-mêmes.

Il n'y a qu'infidélité dans votre conduite, première preuve de la transgression de ce grand précepte. Je sais que les théologiens, après saint Thomas, après saint Bernard et saint Augustin, distinguent trois degrés dans l'amour de Dieu ; c'est-à-dire, un amour continuel dans l'exercice, et c'est celui des bienheureux dans le ciel ; un amour élevé par sa perfection, et c'est celui des grands saints sur la terre, enfin un amour dominant par sa supériorité, et c'est précisément celui qui forme l'homme juste, et qui est indispensable à tout chrétien. Le premier n'est point possible dans la condition de cette vie mortelle, et le second, quoique très-possible, ne laisse pas d'être rare. Vous devez à la vérité y tendre par votre profession de chrétien ; il est même de la nature de l'amour, quelque faible qu'il soit, de nous porter à un amour plus fervent et plus élevé. Mais, hélas ! La ferveur des chrétiens n'est point si grande aujourd'hui, que nous puissions, pour ainsi dire, les piquer d'honneur, et leur inspirer une certaine noblesse de sentiments pour le Seigneur notre Dieu. Il faut donc qu'à l'exemple du Prophète, nous nous raccourcissions en quelque sorte pour nous réduire à la mesure des enfants ; il faut, dis-je, que nous nous accommodions à votre faiblesse, en nous resserrant dans les bornes les plus étroites ; et quoi qu'à vous entendre, il semble que nous parlions en orateurs, et que nous exagérions par bienséance, il faut vous faire voir que, sans nous relâcher, nous savons quelquefois nous rabaisser et nous courber jusqu'à vous. Je ne parle donc précisément que de cet amour sacré qui n'exclut pas les autres affections, mais qui les règle ou au moins qui les surmonte, de cet amour qui nous attache à Dieu, qui nous fait mettre notre principale attention à plaire à Dieu, et qui ne nous permet pas de rien souffrir en nous, qui puisse nous séparer de Dieu. Je pousse même la précision plus loin ; je distingue les fautes légères qui ne font qu'affaiblir, ou retarder cet amour, d'avec les grandes infidélités, qui éteignent entièrement cet amour, qui sont incompatibles avec cet amour ; et vous faisant grâce sur les unes, je ne veux parler que des autres. Etes-vous contents, mes chers auditeurs, de tous ces adoucissements ? Eh bien, malgré toute notre indulgence, il ne sera pas moins vrai que toute votre conduite n'est presque qu'infidélité, par rapport à ce grand précepte.

Infidélité, par rapport à la loi que vous violez presque tous dans quelqu'une de ses parties, et dont l'accomplissement entier est absolument nécessaire pour l'amour divin. Ah ! mes frères, quel objet s'offre ici à moi ! Je vois en général cette multitude de péchés qui couvrent la face de la terre, et à cette idée, je voudrais, comme le Prophète, répandre un torrent de larmes. Mais, sans entrer dans un si long et si triste détail, il me suffit, par rapport à mon sujet, de vous faire remarquer, avec saint Basile (*Lib. de inst. monach.*, cap. 2), que chaque transgression de la loi en renferme une contre le précepte de l'amour de Dieu ; car, qu'importe que ce soit par l'orgueil ou par la volupté, par l'ambition ou l'intempérance, par la médisance ou l'injustice, par la complaisance ou l'inimitié, que vous violiez la loi, il n'en est pas moins vrai que vous rompez avec votre Dieu, puisque vous préférez la satisfaction de l'offenser à celle de lui obéir. Je ne dis pas que vous soyez capables de tous ces crimes à la fois, il y a même des vices qui font qu'on en surmonte d'autres : l'avare sera chaste et tempérant par économie ; l'orgueilleux sera libéral et officieux par vaine gloire ; mais il suffit que vous ayez un péché familier, une passion dominante, pour ravir à Dieu la possession de votre cœur : l'amour divin ne se trouve pas plus dans le vindicatif que dans le voluptueux, et par conséquent on peut regarder la haine et le mépris de Dieu comme un péché universel, qu'on doit reprocher à chaque espèce particulière de pécheurs,

Infidélité, par rapport à la pratique même

de la loi. Pourquoi? C'est que vous ne l'observez presque que par contrainte, car c'est le caractère de l'amour saint, de nous rendre les commandements doux et légers : *Mandata ejus gravia non sunt*, dit l'Apôtre. Mais en vous, on ne reconnaît ni assiduité à la prière, ni ferveur dans la piété, ni goût pour les choses spirituelles. Vous ne portez qu'avec murmure le joug du Seigneur. Il faut vous traîner, comme malgré vous, dans les voies de la vertu; votre cœur est tout languissant, tout resserré, lorsqu'il faut qu'il se tourne du côté de Dieu; il ne s'ouvre et ne se ranime tout entier que pour ce qui flatte les sens et les passions; et si je n'ose prononcer que ce soit là une infidélité bien manifeste, j'ose dire au moins que vous nous donnez un violent soupçon sur l'état de votre cœur, et qu'il est fort à craindre que ce ne soit l'amour dominant de la créature, qui vous donne ce fond de tiédeur et de lâcheté pour le Créateur.

Je sais ce que vous pouvez dire : que ce zèle, cette ferveur, qui nous fait courir avec joie dans la voie des commandements, n'est point absolument essentielle à la vraie dévotion; que Dieu répand ses douceurs ineffables dans les âmes les plus faibles, pour leur marquer l'amour qu'il a pour elles, et qu'il fait boire son calice aux plus fortes pour purifier l'amour qu'elles ont pour lui; que le bon Pasteur porte sur ses épaules les brebis fatiguées, et qu'il laisse marcher les plus robustes; que le Père céleste prépare au retour de l'enfant prodigue une fête qu'il n'a point célébrée en faveur de l'aîné, qui lui a toujours été fidèle; que Dieu fait goûter aux commençants le lait de la terre promise, pour leur faire perdre le goût des oignons de l'Egypte, c'est-à-dire, des délices du monde; enfin, qu'il y eut de grands saints que Dieu voulut éprouver par ses rigueurs, et qui le servirent avec d'autant plus de mérite qu'ils semblèrent le servir avec plus de langueur. Je le sais, mes frères, et c'est là une des grandes maximes de la vie spirituelle; mais, jugez vous-mêmes si vos commencements furent assez fervents, si vos progrès ont été ensuite assez sensibles, et si à présent même votre vie est assez pure, pour mériter que nous donnions à votre froideur les noms magnifiques de sécheresse, d'épreuve et de perfection.

Enfin, je dis infidélité par rapport à la persévérance dans la pratique de la loi, car, pour n'être point infidèle au précepte de l'amour de Dieu, il ne suffit pas d'avoir été une fois fidèle à toute la loi, il faut l'être en tout temps. Mais votre conduite n'est que variation, que légèreté; bientôt vous changez par caprice, ou vous tombez par faiblesse; et comme votre dévotion est sans ferveur, vos résolutions sont aussi sans constance; en un mot, on ne trouve point en vous, ni assez de fidélité pour observer toute la loi, ni assez de zèle pour l'observer avec plaisir, ni assez de fermeté pour l'observer toujours; et parce qu'on ne peut violer aucun précepte, sans violer en même temps celui de l'amour de Dieu, j'ai eu raison de dire qu'il n'en est point dont la transgression soit plus ordinaire, et que toute votre conduite n'est presque qu'infidélité à l'égard d'une obligation si importante et si légitime.

Quelle illusion ne doit-il donc pas y avoir dans vos sentiments, seconde preuve de transgression? Ici, mes frères, il faut d'abord observer qu'il nous est bien plus aisé de nous tromper sur la disposition de notre cœur que sur l'arrangement de notre conduite. On s'aperçoit facilement des infractions que l'on fait aux lois qui règlent le dehors; il nous est d'autant plus facile de les connaître, que souvent nous ne pouvons pas même les cacher aux autres; il n'en est pas de même des atteintes que l'on donne aux préceptes qui règlent l'intérieur, nous nous y trompons facilement, parce que nous aimons à nous tromper. Ainsi, il ne vous faut pas un discernement fort délicat pour juger si vous êtes ou si vous n'êtes pas meurtriers, voluptueux, usuriers; des crimes grossiers ne sauraient échapper à vos lumières. Mais quelle précision ne vous faut-il pas pour démêler au juste vos vrais sentiments, pour connaître si dans le fond du cœur vous êtes vraiment animés des désirs célestes, vraiment détachés des objets sensibles, vraiment charitables pour votre prochain, vraiment chrétiens pour vos ennemis?

Or, c'est principalement sur l'amour de Dieu que nous devons appliquer cette règle; car cet amour est un sentiment qui demeure comme enveloppé dans le fond de l'âme, et l'illusion est ici d'autant plus à craindre pour le commun des chrétiens, que nous ne voyons pas que cet amour sacré produise en eux des efforts assez généreux, pour leur inspirer une confiance raisonnable. Je ne prétends pas même attaquer ici que ceux qui semblent mériter notre estime par une certaine régularité, et peut-être reconnaîtront-ils eux-mêmes que jusqu'à présent ils ont été dans l'erreur.

Il est vrai, mon cher auditeur, vous nous donnez dans vos paroles, dans votre conduite, des marques de christianisme; vous parlez de nos mystères avec respect, et de la piété avec plaisir; vous avez des journées, des heures marquées pour entendre la parole de Dieu, pour assister à la célébration de nos saints mystères, pour pratiquer quelques exercices de dévotion. Mais; est-ce la racine de la charité, qui produit ces fruits apparents de justice? Est-ce pour Dieu que vous pratiquez toutes ces bonnes œuvres? N'est-ce pas plutôt pour vous en faire honneur devant les hommes? Voit-on que vous ayez la même ardeur pour les vertus qui n'ont pas un grand éclat dans le monde, et une véritable horreur pour des péchés qui n'y ont pas un caractère d'infamie? Ne voit-on pas au contraire que vous recevez l'encens de la louange, pour ne pas dire de la flatterie, avec un plaisir

qui se manifeste sur votre front, et que vous avez la plus fière délicatesse sur les traits que la médisance lance quelquefois sur vous? Ah! qu'il est donc à craindre que l'amour propre n'empoisonne vos vertus superficielles, et que dans le fond du cœur vous ne vous préfériez vous-même à votre Dieu. Car, si vous étiez vraiment animé de cet amour saint qui, au moins en général, rapporte tout à Dieu, et qui fait que nous nous aimons nous-mêmes pour Dieu, vous ne seriez, ni si entêté de la bonne opinion que vous avez de vous-mêmes ni si jaloux de l'estime des hommes. Vertus éclatantes ou obscures, vertus aisées ou pénibles, tout serait égal à un cœur dont les sentiments seraient droits, dont l'amour serait sincère. Péchés connus ou secrets, péchés énormes ou moins grossiers, tout affligerait sensiblement un cœur qui, uni à Dieu, ne craindrait rien, si ce n'est de ne pas craindre Dieu.

Mais, pénétrons plus avant dans votre cœur, ce cœur qui est si impénétrable, et dont vous ne voulez point développer les replis infinis. Il est vrai encore, vous sentez quelque tendresse pour Dieu, vous répandez facilement votre âme en sa présence, vous goûtez quelque consolation à vous entretenir avec lui, vous versez quelquefois, au souvenir ou au récit de ses souffrances, des larmes qui semblent couler de votre cœur. Cependant, quel jugement devons-nous porter sur vous? Je n'ai garde de condamner la dévotion sensible qui aide fort à la vertu, ni de vouloir vous troubler par de vains scrupules qui ne serviraient qu'à l'affaiblir. Heureux, Seigneur, heureux sont ceux que vous prévenez de vos bénédictions de douceur. Mais, prenez-y garde, mes frères, la preuve la plus sûre d'un amour sincère, c'est l'observation de la loi, l'accomplissement des devoirs d'état, la pratique des vertus. Sans cela, les tendres affections, qui font la dévotion sensible, ne sont que des sentiments naturels, souvent même que des fruits de l'amour-propre. Car, s'il en est qui sacrifient le plaisir à la dévotion, il en est aussi qui veulent que la dévotion même fasse leur plaisir, parce qu'ils ne trouveraient point leurs plaisirs dans des joies mondaines, qu'une humeur sombre ou un esprit moins ouvert leur ferait trouver, trop vives et trop tumultueuses.

Mais, me direz-vous, pouvez-vous bien assurer, sur une simple conjecture, qu'il n'y ait qu'illusion dans nos sentiments? Non, mes frères, je n'aurais garde de l'assurer de tous, mais je ne crains pas de l'assurer de la plupart; car, il n'en est que trop qui, malgré leur prétendue dévotion, n'en ont pas moins d'orgueil, moins de cupidité, moins d'ambition, moins de sensualité, moins de malignité, moins de médisance, moins d'artifice dans leur politique, moins de sentiments de haine, de vengeance. Il n'en est que trop qui négligent, sans scrupule, des devoirs qui sont essentiels à leur état, pour s'amuser à des dévotions plus conformes à leur goût. Il n'en est que trop qui se font un grand mérite de soutenir, avec toute la terre, qu'il faut aimer Dieu, mais sans examiner s'ils ont lieu de présumer qu'ils l'aiment; que dis-je, hélas! sans s'apercevoir qu'ils n'ont que trop de sujet de présumer qu'ils ne l'aiment pas. Enfin, il n'en est que trop qui croient avoir de grands sentiments pour Dieu, mais qui ne laissent pas de nourrir dans leur cœur des sentiments tout opposés à Dieu même, c'est-à-dire, qui se règlent et se conduisent par l'esprit du monde, et suivant les maximes du monde, qui combattent ouvertement les maximes de Jésus-Christ. Etrange aveuglement! car, s'agit-il de savoir si on est obligé d'aimer Dieu? Qui en doute? Mais il s'agit de savoir, si réellement on l'aime; et qui est-ce dans le monde, et surtout dans un certain monde, qui n'ait pas lieu d'en douter pour soi? Qui est-ce qui nous donnera les spectacles, les assemblées de plaisir, les folles dépenses, l'indécence et la superfluité des parures, une vie molle, oisive, sensuelle, dissipée; qui est-ce qui nous donnera tout cela pour de grandes preuves d'amour de Dieu?

Ah! mes frères, rien n'est plus aisé que l'amour de Dieu, puisqu'il ne dépend que de la tournure du cœur: mais en même temps rien n'est plus difficile, ni plus suspect, parce que cet amour veut être entièrement maître de notre cœur. Il ne se contente pas que nous évitions ce que Dieu nous défend, il veut encore que nous pratiquions tout ce que Dieu nous ordonne. Il ne suffit pas même de vouloir toujours le bien, il faut quelquefois sacrifier le bien que nous voulons à celui que Dieu nous demande, parce que nous devons servir Dieu pour sa gloire, et non pour notre propre satisfaction. Vous ne l'aimez point d'un amour de préférence, si vous ne l'aimez sans réserve, et pour accomplir à la lettre un si grand précepte, il faut que vous puissiez dire avec saint Paul: Qui nous séparera de la charité de Jésus-Christ? *Quis nos separabit a charitate Christi?* (*Rom.*, VIII.) Ce défi marquait, sans doute, dans ce grand apôtre l'amour le plus ardent et le plus élevé, mais ce défi, tout généreux qu'il est, ne laisse pas de nous marquer la disposition où tout chrétien doit être. Car, pour aimer Dieu selon la mesure précise du devoir, il faut que nous soyons prêts à tout sacrifier pour sa gloire, il faut que rien ne rompe les nœuds qui nous attachent à lui; il faut que nous ne soyons ni abattus par la rigueur des maux, ni gagnés par la douceur du crime, ni séduits par une apparence de vertu.

Je ne prétends pas néanmoins alarmer ici les âmes fidèles qui, à cette généreuse protestation de saint Paul, pourraient sentir la révolte et la faiblesse d'une nature infirme. Je sais que ce fonds corrompu, qui nous est héréditaire, ne fait pas la véritable disposition d'une âme chrétienne, qui en désavoue les mouvements déréglés. Mais, je soutiens qu'il est très-peu de chrétiens qui appro-

chent de la disposition de l'apôtre, et que ses sentiments, tout indispensables qu'ils sont, au moins dans un certain degré, ne laissent pas d'être fort rares; parce qu'en quelque degré qu'ils soient, ils ne laissent pas d'être fort héroïques.

Mais, si l'amour divin est si rare parmi vous, comment donc ne craignons-nous pas de vous consterner, de vous abattre, de vous plonger dans un excès d'affliction? Car, n'est-ce pas vous dire que vous êtes les ennemis de Dieu, les objets de sa fureur, les esclaves du démon, l'opprobre de l'humanité, la grande plaie du christianisme, les victimes de l'enfer? Mes frères, j'avoue que vous avez raison de trembler, j'avoue bien plus, j'ai tremblé le premier, peut-être même plus que vous et avec plus de fondement que vous; car hélas! qui peut savoir s'il est digne d'amour ou de haine? Mais ce que nous craignons de votre part, ce n'est point une affliction démesurée, c'est plutôt une fausse paix, une aveugle insensibilité. Et plût à Dieu que ce discours eût déjà excité en vous un trouble si bien fondé! Avec une seule parole, je voudrais vous calmer, vous rassurer. Je n'aurais qu'à vous dire que l'amour même serait la source de cette crainte, ou que du moins cette crainte serait une grande disposition à l'amour. Après tout, quoique vous n'aimiez pas le Seigneur, le Seigneur ne laisse pas de vous aimer. Sa miséricorde vous recherche, vous poursuit encore. Et qui sait si ce n'est point par l'organe de l'indigne ministre qui vous parle, qu'il a voulu vous ébranler, vous remuer, pour vous faire rentrer dans votre cœur, pour vous en découvrir le dangereux état, et pour vous obliger de le purifier de ces affections déréglées, qui ont étouffé la flamme de l'amour sacré. Ah! recourez à lui avec confiance, retournez à lui, comme des enfants égarés vous trouverez toujours en lui un père plein de tendresse, prêt à vous recevoir dans le sein de sa charité: et après qu'il vous aura fait goûter la douceur de son amour en ce monde, il vous en donnera la récompense éternelle dans l'autre: je vous la souhaite, *et au nom du Père*, etc.

## SERMON XI.

### SUR LA GRACE.

Si scires donum Dei. (*Joan.*, IV.)

*Si vous connaissiez le don de Dieu.*

C'est ce que Jésus-Chirst dit à la femme de Samarie, et c'est ce que nous pouvons dire à la plupart des chrétiens de nos jours. Rien ne leur est plus connu, mais en même temps, rien ne leur est plus inconnu que la grâce. Eclairés par la foi, ils reconnaissent tous que sans ce don céleste, nous n'aurions ni mérite devant Dieu, ni titre pour l'éternité; que sans ce secours salutaire, nous ne pourrions ni nous relever de nos chutes, ni nous soutenir dans la justice: en deux mots, que sans la grâce, ce qu'il y a de bon en nous deviendrait inutile, et que ce qu'il y a de mauvais serait tout à fait irréparable.

Mais s'ils la connaissent tous par la foi, il en est peu qui la connaissent par les effets. Se rendre fidèle à ses inspirations, c'est la grande science du chrétien, puisque c'est celle du salut. Mais aujourd'hui la plupart des hommes font consister la leur dans une vaine curiosité que l'esprit d'orgueil rend souvent criminelle, et tandis qu'ils reconnaissent, qu'ils publient même l'excellence, la nécessité, la puissance de la grâce, ils lui ravissent par leurs œuvres toute la gloire qu'ils semblent lui donner par leurs paroles. Ainsi plus téméraires que la femme de notre évangile, ils veulent approfondir par présomption un mystère qu'elle ne rejetait que par ignorance; et plus coupables qu'elle, pour vouloir raisonner sur la grâce, ils ne craignent pas de s'exposer à perdre la grâce même. Ainsi, dis-je, trop appliqués à pénétrer les secrets de la grâce, ils prétendent savoir ce qu'ils ne peuvent qu'ignorer, et trop infidèles pour suivre les impressions de la grâce, ils ignorent précisément ce qu'il leur importe le plus de savoir.

Ah, mes frères, si vous connaissiez bien le don de Dieu, si vous vous représentiez tout le prix de cette grâce inestimable, vous occuperiez-vous d'autre chose que du regret de l'avoir perdue et du désir de la recouvrer? Ne sentiriez-vous pas quel est notre bonheur de lui obéir? Ne seriez-vous pas pénétrés de la crainte d'en abuser? Et ne vous diriez-vous pas à vous-mêmes, que votre grande application doit être d'en observer les mouvements et d'en remplir les desseins: *Si scires donum Dei.*

C'est aussi ce que Jésus-Christ veut nous apprendre dans notre évangile. Il ne vient pas nous dévoiler des secrets qu'il s'est réservés; mais s'il nous cache les mystères de la grâce pour nous humilier, il nous en découvre la conduite pour nous instruire. D'un côté il nous représente, dans les démarches qu'il fait en faveur de la Samaritaine, les attaques que notre cœur reçoit de la part de la grâce; de l'autre, il nous marque dans les difficultés que la Samaritaine lui oppose, la résistance que la grâce trouve dans notre cœur. Et voilà l'instruction la plus nécessaire pour nous. Car, tout notre malheur consiste à avoir, et un esprit trop dissipé pour être attentifs aux sollicitations de la grâce, et un cœur trop dur pour y être dociles: dissipation qui fait que nous les rejetons sans les connaître, dureté qui fait que nous y résistons après que nous les avons connues: dissipation, dureté qui font ensemble que nous avons quelquefois l'injustice de tourner contre la grâce les plaintes que la grâce est en droit de porter contre nous.

Appliquez-vous donc, chrétiens, aux circonstances de notre évangile. L'exemple de la Samaritaine est tout fait pour nous instruire. Vous y verrez: 1° les démarches que la grâce fait pour le pécheur; 2° les obstacles que le pécheur oppose à la grâce. Démarches qui rendent aimable la conduite de la grâce, obstacles qui rendent inexcusable l'infidélité du pécheur: démarches qu'il vous sera aisé de reconnaître, obstacles qu'il ne

tiendra qu'à vous de lever. Mais comment parler dignement et utilement de la grâce, sans la grâce même? Je la demande donc humblement à l'Esprit divin par la médiation de Marie qui fut pleine de grâce au moment qu'un ange lui eut dit : *Ave Maria*, etc.

PREMIER POINT.

La foi, qui doit être la seule règle de nos sentiments sur la grâce, nous apprend que Dieu ne nous la doit point par justice; mais elle nous apprend aussi qu'il nous la donne par miséricorde. Par sa justice, hélas! pécheurs comme nous sommes, il ne nous doit que des châtiments: mais par sa miséricorde, il ne veut que notre salut. Ces deux vérités sont également importantes. L'une établit l'empire qu'il a sur nous, l'autre forme la confiance que nous devons avoir en lui. Car, si la grâce nous était due, nous serions pleins d'orgueil, parce que nous serions sans reconnaissance; et si elle nous était absolument refusée, nous tomberions dans le désespoir, parce que nous serions sans ressource. Mais comme la grâce est un pur don de la clémence d'un Dieu envers les pécheurs et que les pécheurs peuvent se confier en cette clémence, qui est la source d'un don si précieux, nous devons toujours nous humilier et en même temps toujours espérer : nous humilier, parce que nous dépendons de lui; et espérer, parce que c'est notre bonheur de dépendre de lui; nous humilier, pour reconnaître en nous un fonds corrompu qui ne nous permet pas de présumer de nos mérites, ni de compter sur nos forces; et espérer, pour honorer en lui une miséricorde qui ne lui permet pas de nous traiter selon notre indignité, ni de nous abandonner à notre faiblesse : nous humilier, afin que la confiance ne dégénère point en présomption, et espérer, afin que l'humilité ne dégénère point en abattement.

Il s'agit donc, mes frères, d'observer les mouvements de cette grâce, afin que nous puissions remplir les desseins d'un Dieu de miséricorde, qui veut nous sanctifier pour sa gloire: Or c'est ce qui nous est admirablement représenté dans notre évangile. Nous y voyons, dans les démarches du Sauveur envers la femme de Samarie, une image sensible de la conduite de la grâce à l'égard des hommes; et pour vous faire reconnaître ce qui se passe au dedans de vous-mêmes, pécheurs qui m'écoutez, je n'ai qu'à vous rappeler les principales circonstances de l'histoire sacrée.

1° Jésus-Christ cherche la Samaritaine et la prévient par sa miséricorde. Car, nous ne pouvons faire un pas pour nous rapprocher de Dieu par la conversion, si Dieu auparavant ne se rapproche de nous par sa grâce : *Venit Jesus in civitatem quæ dicitur Sichar.* Mais quelle personne cherche-t-il? Et comment la cherche-t-il? Il cherche une femme étrangère, parce qu'il veut répandre sa miséricorde et sa grâce sur tous les peuples; il cherche une femme obscure, qu'une vile condition réduit à aller elle-même chercher l'eau dont elle a besoin pour apaiser sa soif : *Venit mulier de Samaria haurire aquam.* Car, en lui nulle acception de personne. Le pauvre ne lui est pas moins cher que le riche; dans l'ordre de sa grâce, il ne met point entre les états la même différence qu'il a établie par l'ordre de sa providence. Devant lui, c'est la vertu seule qui fait la grandeur, c'est le péché seul qui fait l'humiliation; et comme il laisse aux petits la consolation de pouvoir participer à une grâce qui leur est commune avec les grands, il apprend aux grands que leur vrai bonheur et leur véritable élévation est de participer à une grâce qui leur est commune avec les petits. Mais ce qui nous marque encore mieux l'excès de son amour et de sa miséricorde, c'est qu'il cherche une âme toute criminelle, car, enveloppée des ténèbres de l'erreur et du schisme, abîmée dans le bourbier de la sale volupté; cette femme infortunée n'offrait aux yeux d'un Dieu de sainteté qu'un objet d'horreur et de malédiction. Cependant d'une âme si souillée, ce tendre Sauveur ne s'en fait qu'un objet de compassion, et quelque méprisable que paraisse la condition de cette femme, quelqu'affreuse que soit la multitude de ses crimes, il ne laisse pas de la chercher pour la retirer du fond de l'abîme et pour en faire un prodige de sa grâce. Et comment la cherche-t-il? Hélas, avec l'empressement le plus vif, sans mesurer la longueur du chemin et sans craindre l'ardeur du midi : *Hora sexta.* En un mot, il la cherche jusqu'à la lassitude et par un spectacle bien consolant et bien nouveau, au lieu qu'on ne vit autrefois qu'un Dieu armé d'indignation et de colère pour écraser les pécheurs, nous voyons un Dieu qui se fatigue pour les faire rentrer dans les voies du salut. *Jesus ergo fatigatus ex itinere.*

Ainsi la grâce vous cherche-t-elle en mille manières, en mille occasions, sans que peut-être vous y fassiez la moindre attention, pécheurs qui m'écoutez? Plus heureux que la Samaritaine, vous aviez été mis par le baptême au rang des Saints, et dès votre plus tendre enfance, éclairés des lumières de la foi, vous avez été formés à la piété et aux bonnes mœurs par une éducation chrétienne. Mais plus coupables que cette femme infidèle que la naissance et le préjugé avaient engagée dans le schisme de sa nation, vous avez profané en vous le don de Dieu, vous êtes comme sortis de la terre sacrée, et suivant l'expression du prophète, vous avez suivi la voie de votre cœur pour vous perdre dans une région couverte des ombres de la mort, je veux dire dans les routes d'un monde criminel : *Abiit vagus in via cordis sui.* (*Isa.*, LVII.) Cependant malgré votre infidélité Jésus-Christ ne laisse pas de vous poursuivre dans vos égarements. Il sort de la Judée pour vous aller chercher dans le pays des Samaritains, je veux dire dans la terre des pécheurs, et si vous n'êtes pas tout à fait aveugles, tout à fait insensibles; si vous voulez revenir de cette folle dissipation qui vous enlève à vous-mêmes; si, dis-

je, vous observez ce qui se passe dans votre cœur, vous y reconaîtrez sans doute les sollicitations de la grâce, qui veut vous rappeler, par la conversion, à cet état de sainteté d'où vous êtes déchus. Car, elle vous cherche par les mouvements qu'elle vous fait sentir, par les réflexions qu'elle vous inspire, par la parole sainte qu'elle vous fait entendre, par les bons exemples qu'elle vous propose, par les coups dont elle vous frappe, par les inquiétudes dont elle vous remplit, par les salutaires conseils qu'elle vous fait donner, par les reproches intérieurs qu'elle vous oblige de vous faire à vous-mêmes. J'avoue qu'elle ne vous cherchera pas dans ces spectacles enchanteurs, dans ces compagnies suspectes, dans ces assemblées profanes, dans toutes ces occasions funestes où vous vous engagez malgré elle, parce que tout y est fait pour émouvoir les passions, et pour faire oublier et offenser un Dieu. Mais elle vous cherche avant que vous vous y engagiez, parce qu'elle vous en fait entrevoir le péril; elle vous cherche après que vous en êtes sortis, parce qu'elle vous en a fait sentir l'illusion; elle vous cherche avant par les alarmes qui s'élèvent dans votre conscience, et après, par les remords qui déchirent votre cœur; avant, par les obstacles qu'elle fait naître pour vous retenir, et après, par les dégoûts, par les chagrins qu'elle fait suivre pour vous désabuser. Mais surtout la grâce vous cherche comme elle chercha la Samaritaine dans un champ près de l'héritage de Jacob : *Juxta prædium quod dedit Jacob*. (*Joan.*, IV.) Je veux dire, dans certains intervalles où l'interruption du tumulte et des embarras du siècle vous met dans une espèce de solitude; intervalles rapides à la vérité, mais peut-être fréquents; moments ménagés par la grâce, moments salutaires, où, goûtant toute l'amertume de vos plaisirs criminels, et retrouvant au dedans de vous-mêmes l'agitation qui semble cesser au dehors, vous entendez dans votre cœur une voix secrète qui vous exhorte à chercher le repos dans le sein d'un Dieu plein de miséricorde.

Ne vous rendrez-vous donc pas au tendre empressement d'un Dieu qui vous cherche en tant de manières, et qui sacrifie son repos, pour assurer le vôtre? *Fatigatus ex itinere :* ne rougirez-vous pas de vous éloigner de lui, tandis qu'il se rapproche de vous? Ne craindrez-vous pas du moins que le mépris de sa clémence n'attire sur vous tous les traits de sa justice? Car, si vous êtes insensibles, et à l'indulgence qu'il a de vouloir vous pardonner et à la grâce qu'il vous fait de vous prévenir, que pouvez-vous attendre si ce n'est qu'il usera du droit qu'il a de vous perdre?

Mais que dis-je? hélas! Qui suis-je pour oser prescrire des bornes à sa miséricorde? Ah! je l'avoue, notre infidélité à l'avoir abandonné, lorsque nous étions à lui, et notre ingratitude a nous refuser à lui, lorsqu'il revient à nous, ne seraient que de trop justes titres pour sa colère, et si nous mesurions sa clémence sur celle des hommes, nous aurions lieu de la croire lassée et épuisée pour nous. Mais s'il nous marque sa miséricorde par son empressement à nous chercher, il ne nous la marque pas moins en second lieu par sa patience à nous attendre, et c'est ce que nous voyons encore dans notre évangile.

En effet, ce n'est pas sans raison que le Sauveur nous y est représenté assis sur le bord d'un puits où la femme de Samarie devait venir puiser de l'eau : *Sedebat sic supra fontem.* Tout est divin dans un Dieu, tout est salutaire dans un Sauveur: son repos est aussi tendre et aussi aimable que sa lassitude. Tout est mystérieux en lui, et s'il attend avec patience une femme née dans le sein de l'idolâtrie et plongée depuis longtemps dans le désordre, c'est pour vous faire sentir, pécheurs, qu'il vous attend de même: et que ce n'est que depuis trop longtemps que la grâce combat contre vous, et que vous combattez contre la grâce. Tantôt elle vous a frappés par l'exemple d'une mort tragique, pour vous faire craindre le même sort, mais bientôt emportés par la dissipation du siècle, vous n'avez plus pensé à prévenir un sort si redoutable. Tantôt elle vous a rendus sensibles aux attraits de la vertu pour vous faire trouver le vice affreux, mais ensuite, gagnés par la douceur du vice, vous avez trouvé la vertu trop austère. Tantôt elle vous a abattus dans une infirmité dangereuse pour vous inspirer les plus saintes résolutions à l'aspect d'une mort prochaine, et d'une mort éternelle; mais vous ne vous êtes pas plutôt relevés par la convalescence, que vous avez oublié toutes vos promesses, dans l'espérance d'une longue vie et d'une vie agréable. Tantôt elle vous a humiliés par une disgrâce qui vous a fait ouvrir les yeux sur la vanité du siècle, mais après ces premières réflexions, l'ambition et la cupidité ont repris le dessus dans votre cœur, et vous ne vous êtes plus occupés du chagrin d'être déchus, et des moyens de vous rétablir. Ah! vous n'avez porté que trop loin l'abus et le mépris de la tendresse d'un Dieu dans ces différents combats où, paraissant d'abord vaincus, vous n'avez pourtant jamais été vaincus qu'à demi, désirant votre conversion par un saint mouvement, mais, la différant par une lâcheté criminelle; faisant quelque effort pour sortir du péché, mais n'en faisant point ensuite pour éviter la rechute : toujours rebelles à la grâce, et toujours opposés à vous-mêmes, vous ne servez, dis-je, que trop à nous prouver que la la patience de Dieu est vraiment infinie, et si nous avons lieu de nous étonner de votre ingratitude à vous obstiner dans le crime malgré l'excès de sa miséricorde, nous ne devons pas moins admirer sa miséricorde qui vous attend depuis si longtemps, malgré l'excès de votre ingratitude.

Mais craignez qu'après avoir été la triste preuve de sa patience, vous ne deveniez enfin la victime éternelle de son courroux. Je n'ai garde de vouloir décider si l'abus de la grâce est puni par la soustraction de la

grâce, car je ne saurais penser que Dieu vous regarde avec un si funeste mépris ; j'ai au contraire cette douce confiance que si vous venez entendre parler de la grâce, c'est par un effet de la grâce même.

Mais je sais que le délai de votre conversion ne servira qu'à multiplier vos crimes, et que la multitude de vos crimes sera un nouvel obstacle à votre conversion ; je sais enfin que c'est le comble de l'ingratitude de se prévaloir de la miséricorde de Dieu contre Dieu même ; que s'il est des pécheurs qu'il attend, parce qu'il est bon, il en est aussi qu'il n'attend pas, parce qu'il est juste, et que de s'endormir dans le péché pendant la vie, c'est certainement risquer d'être surpris dans l'impénitence par la mort. Craignez donc, et puisque vous entendez la voix de la grâce et au dehors par ma bouche et au dedans par ses reproches, suivez en ce moment ses inspirations pour réparer votre ingratitude à les avoir si longtemps négligées.

Et pourquoi, mon cher auditeur, différez-vous de vous rendre à la grâce ? est-ce donc contre un ennemi que vous avez à vous défendre ? Ah ! c'est ici principalement qu'il faut vous dire : *Si scires donum Dei*, si vous connaissiez le don de Dieu, si, dis-je, vous cédiez aux impressions de la grâce, vous l'éprouveriez bientôt qu'elle ne cherche qu'à faire votre consolation et votre bonheur. Car, en troisième lieu, elle nous attire avec douceur, et pour vous en convaincre nous n'avons qu'à suivre les circonstances de notre Evangile.

Le Sauveur demande à boire à la Samaritaine : *Mulier, da mihi bibere* ; c'est la première parole qu'il lui dit, et dans cette seule parole, quel trait de douceur ! j'y vois un Dieu qui souffre la soif, c'est-à-dire qui désire notre salut et qui a voulu nous marquer l'ardeur de ce désir par celle de la soif. Or, est-il rien de plus doux, de plus consolant pour les pécheurs que de voir qu'un Dieu a pour eux les sentiments qu'ils devraient avoir eux-mêmes ? est-il rien de plus propre à bannir cette défiance également injuste et cruelle, qui étouffe tant de conversions dans leur naissance ? Est-il rien de plus propre à remplir de courage et de zèle ? Avec quelle ardeur, avec quel amour, avec quelle confiance ne doivent-ils donc pas offrir à un Sauveur les larmes de la pénitence, pour apaiser en lui une soif toute divine qui n'est autre chose qu'un extrême désir de leur propre salut ! Et de quels sentiments ne doivent-ils pas être pénétrés, lorsqu'ils voient que ne pouvant être à ses yeux par leur néant que l'objet de son mépris, et par leurs péchés que l'objet de son horreur, ils ne sont néanmoins par sa tendresse que l'objet de ses désirs ?

Mais devons-nous être moins touchés de la condescendance qu'il a de demander de l'eau à la Samaritaine, et de lui laisser la liberté du refus ? Car, un Dieu n'a-t-il pas le droit de commander et le pouvoir de se faire obéir ? Oui, sans doute. Mais comme il veut nous représenter les opérations de sa grâce, au lieu de commander avec empire, dit saint Jérôme, il se contente de demander avec douceur pour nous apprendre qu'encore que sa grâce soit assez forte pour nous réduire, elle est néanmoins trop douce pour vouloir nous contraindre, et qu'ainsi elle se contente de nous inviter avec amour, afin qu'ayant la liberté de lui résister nous ayons du mérite à lui obéir : *Ut libera hominis reservetur voluntas.* Telle est la douceur de la grâce, et vous l'éprouvez bien vous-même, pécheur qui m'écoutez, puisqu'au lieu de vous servir de votre liberté pour lui obéir, vous vous en servez si souvent et si malheureusement pour la repousser.

Mais ce qui marque encore mieux la douceur de la grâce, c'est principalement cette onction intérieure qui, en ramollissant la dureté du cœur, en fait aussi la plus douce consolation ; onction toute céleste que Jésus-Christ nous a représentée bien clairement dans notre évangile. *Ah!* dit-il à la Samaritaine, *si vous connaissiez le don de Dieu, et qui est celui qui vous dit : donnez-moi à boire, vous lui en auriez peut-être demandé vous-même, et il vous aurait donné de l'eau vive. Vous ne connaissez*, ajoute-t-il, *que l'eau du puits de Jacob, cette eau matérielle qui n'apaise la soif que pour un peu de temps. Mais l'eau que je donnerai éteindra pour toujours la soif de celui qui en boira, et elle deviendra en lui une fontaine d'eau qui rejaillira jusque dans la vie éternelle.* Et voilà, pécheurs, ce qu'on peut dire de vous. O si vous ouvriez votre cœur aux influences célestes, vous ne seriez pas longtemps à sentir qu'il y a une différence infinie entre les eaux bourbeuses du siècle, et les eaux toutes pures de la grâce. Dans le siècle, rien ne peut vous fixer ni vous calmer. Accablés par vos dégoûts, ou agités par vos désirs, vous ne savez ni vous contenter de ce que vous avez ni vous passer de ce que vous n'avez pas. L'illusion de vos espérances, la fragilité de vos biens, les obstacles qui vous arrêtent au dehors, les inquiétudes qui vous affligent au dedans ; les travaux que coûte le succès, le remords qui suit le crime, un objet qui succède à un autre objet, souvent même une passion qui combat contre une autre passion, tout empoisonne vos fausses douceurs, tout ne fait qu'irriter l'ardente soif dont vous brûlez. Mais la grâce qui, par son eau salutaire, amortit le feu de la cupidité, serait pour vous une source de paix et de joie, parce qu'elle vous ferait trouver le repos dans la pureté de la conscience, la consolation dans la ferveur de la prière, la gloire dans la pratique de la vertu, et le vrai bonheur dans l'amour et la possession d'un Dieu.

Voilà, encore un coup, quelle est la douceur de la grâce. Je suis même persuadé que vous en avez déjà eu un avant-goût ; et il faut encore ici vous rappeler à vous-même. Car, hélas ! combien de fois éclairés, sollicités, attirés par la grâce, n'ayant que votre cœur pour témoin et votre conscience pour juge, n'avez-vous pas senti l'horreur

du vice et l'attrait de la vertu ? Combien de fois, gémissant sous le poids de vos crimes, honteux de l'infamie de vos désordres, effrayés du trouble de votre cœur, indignés contre vous-mêmes, n'avez-vous pas reconnu et envié le bonheur des gens de bien qui goûtent paisiblement tous les fruits de l'innocence, n'ayant ni vice qui les déshonore, ni passion qui les agite, ni remords qui les inquiète, pleins de consolation en ce monde, et d'espérance pour l'autre ? Vous ne faisiez alors que goûter du bout des lèvres l'eau de la grâce. Cependant, sa douceur vous était assez sensible pour vous paraître désirable. Comprenez donc, par là, l'ineffable consolation dont elle vous remplirait, si vous lui ouvriez votre cœur, afin qu'elle pût s'y répandre avec abondance. Ah ! par la raison même que ses délices sont toutes pures, elles sont si vives, si pleines, si élevées audessus des sens que le Prophète ne craint pas de nous les représenter comme un torrent de volupté : *Torrente voluptatis tuæ potabis eos* (*Psal.*, XXXV) ; et ce qui nous fait encore mieux sentir combien le Seigneur est doux, c'est qu'il l'est encore plus envers les pécheurs qui reviennent, qu'envers les justes qui persévèrent, parce que sa bonté l'oblige toujours à aider la faiblesse des uns, au lieu que sa sagesse le porte quelquefois à exercer la vertu des autres.

Cependant, mes frères, quelque douce que soit la grâce, quelque intérêt que nous ayons nous-mêmes à céder à ses attraits, je remarque néanmoins dans notre évangile qu'en quatrième et dernier lieu, elle nous ménage avec sagesse. Pourquoi cela ? C'est que la conversion n'a pas moins ses difficultés que ses douceurs, et que le pécheur sent d'abord plus vivement les difficultés qui naissent de son propre fonds, qu'il ne sent les douceurs qui coulent de la grâce seule. La conversion ne paraît douce que lorsqu'elle est commencée ; il faut faire le premier pas, et c'est ce premier pas qui coûte.

C'est aussi pour aplanir ces difficultés que la grâce garde envers nous les différents ménagements qui nous sont marqués dans notre évangile. Si Jésus-Christ veut convertir la Samaritaine, il ne lui demande qu'un peu d'eau ; il demande si peu qu'il ne peut pas moins demander. Ainsi, pécheurs, la grâce ne veut pas d'abord exiger de vous de grands efforts de vertu qui étonneraient votre faiblesse. Elle se contente que vous prêtiez l'oreille à sa voix et que vous rentriez dans votre cœur pour converser avec vous-mêmes ; je veux dire, pour vous représenter l'illusion d'une fausse gloire, le néant des biens passagers, le danger d'une vie mondaine, la corruption des plaisirs sensuels, l'importance du salut, la nécessité de la pénitence et le prix infini de cette vie éternelle, dont la grâce est la source et le principe : *Fons aquæ salientis in vitam æternam*. Voilà ce que la grâce demande d'abord de vous. C'est sans doute bien peu, mais si vous lui accordez ce peu, elle vous donnera ensuite beaucoup. Car, ces salutaires réflexions vous conduiront au mépris du monde et au goût des biens célestes, et par un merveilleux effet de cette grâce, vous ne serez pas longtemps à désirer, et demander cette grâce même, comme fit la Samaritaine : *Domine, da mihi hanc aquam*.

Si Jésus-Christ veut convertir la Samaritaine, il la ménage avec prudence et avec charité, sur l'infamie de ses désordres ; il n'a garde de l'humilier par des reproches ; il sait quelle est la délicatesse d'un sexe qui est quelquefois plus jaloux de la réputation que de l'innocence ; il sait qu'une passion sensuelle, qui est assez hardie pour mépriser le jugement d'un Dieu, ne laisse pas néamoins d'être une passion honteuse, qui est assez timide pour craindre la censure des hommes ; et que souvent l'aveu du crime coûte plus à la pudeur que le crime même. Ainsi, pour engager adroitement la Samaritaine à déclarer elle-même son iniquité, il lui dit qu'elle fasse venir son mari : *Voca virum tuum*, et lorsqu'elle répond qu'elle n'a point de mari, au lieu de la blâmer de sa faiblesse à vouloir déguiser son crime, il semble plutôt la louer de sa sincérité à le laisser entrevoir : *Bene dixisti quia non habeo virum*. Or, est-il rien de plus admirable que ce tempérament de sagesse et de charité ? Et faut-il s'étonner que la Samaritaine en soit assez touchée pour regarder le Sauveur, comme un Prophète qui est non-seulement assez éclairé pour découvrir le cœur, mais encore assez puissant pour le remuer ; *dicit ei mulier* : *Domine, ut video, propheta es tu*.

Mais vous, pécheurs, vous surtout qui avez le malheur d'être couverts de la même ignominie, ne reconnaîtrez-vous pas ici la manière dont la grâce ménage votre propre faiblesse ? Oui, après avoir déshonoré un Dieu vous mériterez d'être à votre tour déshonorés devant les hommes. Cependant la grâce vous permet de vous cacher aux autres, pourvu que vous vous condamniez vous-mêmes, et si elle vous met sous les yeux l'horreur de votre corruption, ce n'est pas pour vous en faire porter la confusion au dehors, c'est seulement pour vous la faire sentir au dedans ; ce n'est pas pour vous exposer au mépris du public par vos crimes, c'est plutôt pour vous attirer son estime par votre changement. Puissiez-vous donc sentir vivement, comme la Samaritaine, la tendresse et la discrétion d'un Sauveur qui aime mieux vous toucher que de vous confondre, et qui, loin de vouloir révéler votre opprobre, ne cherche qu'à le couvrir devant les hommes, et à l'effacer entièrement devant Dieu.

Enfin, si Jésus-Christ veut convertir la Samaritaine, il la suit dans ses détours, il profite de ses défauts pour la guérir de ses plaies, et par ce dernier ménagement, il achève de nous représenter la sage économie de la grâce.

Cette femme, à la vérité, ne se soumet pas d'abord. Accusée par sa propre conscience, comme elle ne peut pas se défendre sur ses mœurs, elle emploie toute l'adresse, et la subtilité de son sexe à écarter l'idée de sa corruption, et le souvenir de ses crimes. Elle se jette adroitement sur un point de doctrine pour avoir tout à la fois, et une occasion pour étaler son savoir, et un prétexte pour éloigner sa conversion. Elle entreprend de justifier le schisme de ses pères, et tandis que sa religion même est un crime, elle croit pouvoir couvrir tous ses autres crimes par sa religion. Subtilité, illusion, duplicité bien criminelle, et qui serait bien surprenante, si elle n'était si commune dans le siècle où nous vivons. Car, hélas! au lieu de se faire une loi de bien vivre, on met tout son mérite à bien ou mal raisonner; au lieu d'adorer les jugements de Dieu qui sont toujours justes, comme dit saint Augustin, on veut les sonder quoiqu'ils soient impénétrables. On s'amuse à arranger la prédestination générale par ses systèmes, et on néglige d'assurer, comme dit l'apôtre, sa propre prédestination par ses œuvres. On ne ne cesse point de disputer sur la grâce en public, et on ne craint point de combattre et d'éluder la grâce en secret. On se pique bien plus d'être savant que d'être vertueux; et comme à la faveur des sentiments et de la doctrine, on passe tout aux autres, on se pardonne aussi tout à soi-même.

Ne vous étonnez-donc pas de l'artifice et de la vanité de la Samaritaine; admirez plutôt la sagesse et la bonté d'un Sauveur, qui s'en sert pour la conversion de cette femme pécheresse. Car, en vain cherche-t-elle à se débarrasser, Jésus-Christ la ramène toujours au point d'où elle veut s'éloigner, profitant de la question même qu'elle lui propose pour l'instruire sur l'erreur des Samaritains, sur la grandeur de Dieu, sur le culte légitime, sur l'adoration spirituelle, en un mot, sur l'unité, les dogmes et les devoirs de la véritable religion. Heureuse encore cette femme si subtile de n'avoir pas porté une vaine affectation de savoir jusqu'à l'étrange présomption de vouloir décider! Heureuse d'avoir eu assez de prudence pour réserver au Messie le droit et la fonction d'enseigner la vérité: *Cum venerit ille, nobis annuntiabit omnia;* heureuse, dis-je, d'avoir été assez docile pour se soumettre à cette même vérité, lorsque le Messie la lui annonça de sa bouche sacrée. Car, ce fut par là qu'elle mérita d'avoir la consolation de reconnaître ce même Messie, et d'entendre dire à Jésus-Christ, c'est moi-même qui vous parle: *Ego sum qui loquor tecum.* Parole puissante, qui fut assez efficace pour la tirer de son erreur, pour la délivrer de son péché, et pour accomplir le grand ouvrage de sa conversion.

Or, ce que Jésus-Christ fait pour la Samaritaine, c'est ce que la grâce fait pour vous, pécheurs qui m'écoutez; elle vous suit si bien dans vos détours, que vous la retrouvez lors même que vous croyez la fuir. Si vous alléguez des prétextes, elle vous en découvre la fausseté; si vous vous appuyez sur des maximes mondaines, elle vous en représente le danger; si vous avez assez de duplicité pour vouloir vous tromper vous-mêmes, elle vous juge par votre conscience. Elle s'entretient intérieurement et familièrement avec vous; elle vous presse d'un côté et vous instruit de l'autre, parce qu'elle est ardeur et lumière tout à la fois; ardeur pour toucher votre cœur, et lumière pour éclairer votre esprit; ardeur pour combattre vos vices, et lumière pour confondre vos faux préjugés. Que dirai-je encore, hélas! Comme Jésus-Christ mit à profit l'artifice et la vanité de la Samaritaine, la grâce profitera aussi de vos défauts et de vos faiblesses mêmes, je veux dire de votre profane tendresse, pour la convertir en amour sacré; de votre vanité, pour vous faire sentir la honte de vos désordres; de votre ambition, pour la porter jusqu'au royaume céleste; de votre indolence, pour vous dégoûter des joies du siècle; de votre vivacité pour l'employer à l'exercice de la charité; en un mot de vos passions mêmes elle fera en quelque sorte les instruments de ses desseins, parce qu'elle leur fera comme changer de nature, en leur faisant changer d'objet; et pour finir ce détail par le sujet même que je traite, peut-être que si c'est par une maligne ou vaine curiosité que vous venez entendre parler de grâce, la grâce profitera de cette curiosité-là même, toute coupable qu'elle est, pour fléchir votre insensibilité, et pour vous remettre dans les voies de la pénitence et de la piété.

Mais si la grâce nous est si présente, si elle nous sollicite si souvent, depuis si longtemps, et en tant de manières; si elle prend pour nous toutes les formes que l'apôtre lui attribue, d'où vient donc qu'elle ne trouve parmi nous qu'un cœur rebelle, et que tous ses efforts sont inutiles? Ah! c'est qu'elle rencontre en nous des obstacles qui nous rendent sourds à sa voix, et nous endurcissent à ses coups; obstacles qui nous font bien voir que tout le bien que nous faisons vient de sa part, et que tout le mal que nous faisions vient de la nôtre: obstacles qui naissent de notre propre fonds; obstacles que nous formons nous-mêmes. Et parce que nous les formons nous-mêmes, je veux vous les représenter pour vous apprendre à les lever. C'est le sujet de ma dernière partie.

### SECOND POINT.

Ici, mes frères, il faut d'abord reconnaître que les voies de la grâce sont cachées et ses opérations toutes merveilleuses; qu'elle est vraiment un mystère qu'on ne pénètre jamais moins que lorsqu'on croit pouvoir le pénétrer, et que le plus sage de tous les systèmes, c'est pour ainsi dire de ne s'en faire aucun. Heureux et mille fois heureux ceux qui, sans se laisser séduire à une vaine curiosité, sans vouloir s'embarrasser dans des questions épineuses, ni s'engager dans

ces disputes toujours peu édifiantes, se contentent de regarder la grâce comme un mystère qui surpasse notre intelligence, et que nous devons respecter par la foi comme un secours qui est absolument nécessaire à notre fragilité, et que nous devons nous attirer par la prière, comme un don qui fait toute notre noblesse et que nous devons conserver par notre vigilance.

Mais s'il est vrai que ce mystère surpasse notre raison, il est vrai aussi qu'il s'accomplit dans notre cœur; que quelque grand que soit le pouvoir de la grâce, nous n'en avons pas moins l'usage de notre liberté ; que si elle fait ses premières impressions sans nous, elle n'a pas néanmoins son succès sans nous ; que comme notre bonne volonté ne suffirait pas sans son secours, son secours aussi serait inutile sans la coopération de notre volonté, et qu'en croyant humblement et selon la vérité, que notre salut dépend de Dieu, nous ne devons pas laisser de faire tous nos efforts comme s'il ne dépendait que de nous-mêmes. Prétendre que l'homme pût quelque chose sans la grâce, ce serait ravir à la grâce toute sa gloire; mais prétendre qu'elle dût faire tout sans l'homme, ce serait ravir à l'homme tout son mérite. Si la grâce ne faisait rien, dit saint Chrysostome, nous donnerions dans la présomption, et si elle devait tout faire, nous tomberions dans la paresse. Si elle ne faisait rien, dit saint Augustin, la prière ne nous paraîtrait pas nécessaire, et si elle devait tout faire, le péché nous paraîtrait inévitable. Mais comme nous ne pouvons rien sans la grâce, nous devons toujours être humbles dans le bien, et comme la grâce ne fait rien sans nous, nous sommes toujours inexcusables dans le mal. Ces deux vérités semblent être opposées en apparence, mais elles sont certaines par la foi, j'ose même dire qu'elles font tout le mystère de la grâce. Car ce que la raison ne peut pas comprendre et ce que la foi néanmoins ne nous permet pas de contester, c'est que tout l'honneur doit être renvoyé à la grâce, lorsqu'elle a son effet, et toute la faute imputée à l'homme lorsqu'elle ne l'a pas; c'est que le juste qui tombe ne puisse pas se défendre devant Dieu, et que le juste qui persévère ne puisse pas se glorifier en lui-même.

Ce n'est donc pas assez de confesser que la grâce nous est nécessaire, il faut encore reconnaître que notre correspondance est indispensable. Or, ce principe supposé, il ne faut pas s'étonner que la grâce soit si souvent infructueuse. Car au lieu de la seconder par une fidèle correspondance, la plupart des hommes lui opposent, au contraire, les différents obstacles qui nous sont marqués dans notre évangile, et dont je vais faire l'objet de vos attentions.

Je remarque, 1° que la Samaritaine refuse de l'eau à Jésus-Christ, sous prétexte qu'elle est d'un peuple qui n'a point de commerce avec les Juifs : *Non coutuntur Judæi Samaritanis.* Or, cette ancienne inimitié qu'il y avait entre les Samaritains et les Juifs nous figure fort bien l'opposition qu'il y a entre le monde et Jésus-Christ, et nous marque en même temps que l'amour de ce monde profane est un des grands obstacles aux opérations de la grâce? Car, mes frères, qu'est-ce que la grâce? La grâce est un secours surnaturel qui nous est donné pour combattre nos passions; c'est une lumière intérieure qui nous découvre le néant de tout ce qui brille aux yeux de la chair; c'est un esprit de componction, qui nous plonge dans la tristesse de la pénitence; c'est un saint mouvement, qui nous porte à l'amour et à la pratique de toutes les vertus; enfin, c'est un don céleste, qui veut rendre les hommes vraiment célestes, les détachant des choses de la terre pour tourner leur ambition vers cette vie immortelle où elle veut nous conduire : *Fons aquæ salientis in vitam æternam.* Or, il est aisé de comprendre qu'un cœur mondain qui n'aime que l'élévation, l'opulence, les délices, ne s'accommodera point des conseils de la grâce; que ne pouvant concilier les sentiments qu'elle lui inspire avec les faux biens qu'il a pris pour son partage, il trouvera trop importune cette voix secrète qui l'inquiète dans son faux repos, et que loin de suivre avec fidélité l'inspiration divine, il prendra bientôt le parti ou de la rejeter fièrement par le mépris qu'il en fera au dedans de lui-même, ou de s'en débarrasser adroitement par la dissipation qu'il recherchera au dehors.

Aussi, que la grâce vienne à remontrer intérieurement à la plupart des gens du siècle, que le détachement, la mortification, l'humilité, doivent être les vertus des grands aussi bien que celles des petits; que la piété, qui ne peut se nourrir que dans la lecture, la méditation, la prière, ne peut que s'éteindre dans des plaisirs continuels et dans des spectacles profanes; que la pudeur est une vertu délicate que la seule apparence du vice peut blesser, et que la sévérité de ses règles et de ses précautions ne permet pas d'inspirer aux autres une passion qu'on ne saurait trop craindre pour soi-même. Si, dis-je, la grâce vient à leur donner ces avis salutaires, ils les regarderont presque comme des tentations, et ils répondront comme la Samaritaine, que des lois si sévères ne sont pas pour eux ; qu'ils sont obligés de figurer dans la société selon leur âge et leur condition, et que, comme les usages du monde ne conviennent point à ceux qui se sont consacrés à la retraite, l'austérité de la retraite ne convient pas non plus à ceux qui sont engagés dans le monde: *Non coutuntur Judæi Samaritanis.* Telle est l'idée, telle est la disposition de la plupart des gens du siècle. Erreur grossière, disposition funeste, qui fait que l'amour du monde leur paraît innocent; qu'ils se flattent de pouvoir l'allier avec la sainteté du christianisme, et qu'ainsi la grâce trouve un grand obstacle dans ceux mêmes qui croient n'en former aucun.

J'avoue, mes frères, que la grâce ne veut point entraîner tous les gens du monde dans les solitudes, et qu'elle ne se fait point un obstacle, ni des bienséances des rangs et des conditions, ni des devoirs d'Etat, ni de l'union de la société. Nous voyons, au contraire, dans notre évangile même, que lorsque Jésus-Christ veut convertir la Samaritaine il choisit le temps et le lieu où elle vient s'acquitter d'un travail attaché à son état, et chercher un soulagement nécessaire à la vie : *Venit mulier de Samaria haurire aquam.* Circonstance remarquable, qui nous apprend que la grâce du Rédempteur ne veut point renverser l'ordre du Créateur. Elle se plaît, pour ainsi dire à s'accommoder à toutes les conditions qui sont établies par la Providence, et aux occupations auxquelles nous sommes assujettis par notre état. Elle se mesure même sur les dispositions que nous avons reçues de la nature, et souvent, pour redresser en nous ce qu'il y a de mauvais, elle ne fait que mettre en œuvre ce qu'il y a de bon.

Mais, si la grâce ne veut pas troubler l'ordre du monde, elle veut néanmoins vaincre en vous cet attachement criminel, qui fait que vous ne goûtez que le monde, que vous ne vous occupez que du monde, et que vous ne vivez que pour le monde. C'est là le premier obstacle qu'elle rencontre en vous, et par conséquent, si vous voulez qu'elle produise son fruit, il faut que vous vous dépouilliez de ces affections mondaines qui étouffent sa voix ; il faut, dis-je, que vous vous appliquiez à réformer votre cœur, et pour tourner contre vous-mêmes la parole que vous empruntez de la Samaritaine, pour vous défendre contre la grâce, je dis qu'au lieu de prétendre que vous ne puissiez pas vivre en chrétiens, sous prétexte que vous êtes engagés dans le monde, il faut, au contraire, que vous reconnaissiez qu'il ne vous est pas permis d'aimer le monde, parce que vous êtes obligés de vivre en chrétiens : *Non coutuntur Judæi Samaritanis.*

Je remarque en second lieu, que lorsque Jésus-Christ promet son eau à la Samaritaine, elle se figure tant de difficultés dans cette promesse, qu'elle en regarde l'exécution comme impossible. Le puits est profond, lui dit-elle, et vous n'avez pas le moyen de puiser de l'eau : *Puteus altus est.* Or, c'est ce qui nous marque le second obstacle que les pécheurs opposent à la grâce, je veux dire ce défaut de courage, ce fonds de lâcheté que l'on trouve en eux, lorsqu'il s'agit de les déterminer à la conversion.

Ici, mes frères, je ne dissimulerai point que la conversion est un grand ouvrage, qui demande une grande violence. Si elle n'exigeait qu'un peu moins d'ardeur pour le monde, qu'un peu plus de réforme et de régularité au dehors, elle ne serait ni si difficile, ni si rare. On en voit tous les jours que l'âge ou les disgrâces forcent d'abandonner un monde ingrat qui les rebute ; on en voit qui, désabusés des vanités du siècle, dégoûtés de ses plaisirs ou lassés de ses agitations, s'évanouissent aux yeux du grand monde pour s'assujettir à la régularité d'une vie retirée. Mais, ce n'est là qu'un changement apparent et par conséquent qu'une fausse conversion ; car ils ne cherchent qu'à satisfaire en eux, d'une manière différente, un amour-propre qui se fait des objets différents. Leur vie, à la vérité, est moins brillante, mais elle n'est peut-être pas moins sensuelle ; ils ne vont plus chercher les compagnies toutes profanes, mais ils se font des sociétés plus choisies, qui ne sont pas plus chrétiennes ; ils ont des plaisirs moins criminels, mais ils ont certains plaisirs qui ne sont point innocents ; ils ont quelques vertus, mais ce sont des vertus qui ne forment que d'honnêtes païens. En un mot, s'ils semblent chercher Dieu, c'est qu'ils se cherchent eux-mêmes, et s'ils paraissent plus chrétiens, c'est seulement parce qu'ils sont plus philosophes.

La conversion, mes frères, ne se fait pas à si peu de frais. Il faut renouveler le cœur et lui faire prendre des inclinations toutes opposées à celles qui le rendirent coupable ; il ne suffit pas d'interrompre l'habitude du crime, il faut encore se former à celle de la vertu : sans relever ici la satisfaction que nous devons à Dieu en qualité de pécheurs, je dis que pour être vrai pénitent, il faut au moins être vrai chrétien.

Aussi voyons-nous dans notre évangile que Jésus-Christ ne se contente pas de faire sentir à la Samaritaine l'horreur de ses désordres, mais qu'il lui représente encore l'excellence et les devoirs de la religion dans la pureté du culte qu'elle exige. *Les vrais adorateurs,* lui dit-il, *adoreront le Père en esprit et en vérité.* Parole sublime, parole importante, qui nous apprend que le vrai adorateur, et par conséquent le vrai pénitent, le vrai chrétien, n'est pas celui qui confesse ses péchés du bout des lèvres, sans les détester dans le cœur ; qui est à Dieu par la foi, et au monde par ses affections et par ses œuvres ; qui donne quelques moments perdus à la piété, et le reste du temps au plaisir et à la mollesse ; qui accomplit une partie de la loi sans craindre de négliger l'autre ; dont le dehors n'est qu'hypocrisie, et le dedans que duplicité ou illusion. Parole, dis-je, qui nous apprend que pour rendre à Dieu tout l'honneur qui lui est dû, il faut l'adorer en esprit et en vérité ; en esprit, par la pureté de nos sentiments, et en vérité, par les fruits de notre zèle ; en esprit, par une piété intérieure, et en vérité, par des mœurs édifiantes ; en esprit, afin qu'il n'y ait point de superstition dans notre culte ; et en vérité, afin qu'il n'y ait point de partage dans notre amour ; en esprit, par une humble foi, et en vérité, par une fidèle obéissance ; enfin, en esprit et en vérité tout ensemble, afin que les

œuvres servent à l'exercice de la foi, et que la foi fasse le mérite des œuvres.

Or, ceci étonne le courage des pécheurs qui sentent d'abord la violence qu'ils seront obligés de se faire à eux-mêmes, et pour cesser d'être ce qu'ils sont, et pour devenir ce qu'ils ne sont pas. Ils se représentent tout à la fois les difficultés d'un changement total, et parce qu'ils désespèrent de pouvoir accomplir leur conversion, ils ne daignent pas seulement la commencer. En vain Jésus-Christ leur offre-t-il son eau céleste, je veux dire le secours de sa grâce, ils ne trouvent jamais cette grâce assez puissante pour eux, et tandis qu'il n'ont que trop de force pour la repousser, ils ne croient pas en avoir assez pour la suivre.

Mais c'est ici, pécheurs, que je vous dirai avec Jésus-Christ, si vous connaissiez celui qui vous demande à boire, c'est-à-dire, qui vous demande votre cœur, ah ! que vous seriez éloignés d'écouter vos sentiments de défiance et de lâcheté ! *Si scires quis est qui dicit tibi, da mihi bibere.* Vous sentez, dites-vous, votre faiblesse, vous vous défiez de votre cœur ; je le veux, je louerai même un sentiment si humble et si juste tout à la fois. Mais, vous est-il permis de vous défier aussi de la puissance et de la tendresse d'un Sauveur qui vous appelle ? Ne vous dit-il pas dans notre Evangile que sa nourriture est d'accomplir l'œuvre de votre conversion qui est l'œuvre de son Père ? Et ne savez-vous pas que ce que nous ne pouvons nullement par nous-mêmes, nous le pouvons bien réellement par sa grâce ?

Après tout, de quoi s'agit-il ? Ce n'est que par illusion que vous mesurez d'un coup d'œil les difficultés d'une conversion, les austérités de la pénitence et l'élévation de la piété. La grâce ne nous y conduit ordinairement que par degrés et il ne s'agit que de commencer. Le pécheur, dit saint Ambroise, est un malade qu'il faut auparavant guérir de ses infirmités, afin qu'il ait la force de marcher dans les pénibles sentiers de la vertu. Vous n'avez donc qu'à faire le premier pas dans la voie du ciel et vous avancerez insensiblement jusqu'au terme de votre carrière ; vous n'avez, dis-je, qu'à faire ce que la grâce exige d'abord de vous, et vous éprouverez bientôt que vous pouvez tout par elle. Car, notre fidélité à une petite grâce nous en attire une plus grande, et ce qui nous paraît impossible dans le commencement, nous devient facile et aimable dans la suite. La Samaritaine dissimule d'abord ses désordres, mais ensuite elle a la force de les publier dans toute une ville, pour la gloire de son libérateur. Elle a de la peine à quitter son erreur et son péché, mais elle n'est pas plutôt convertie, qu'elle a assez de reconnaissance et de zèle pour vouloir convertir tout son peuple : *Venite et videte hominem qui dixit mihi omnia quæcunque feci.*

Mais un troisième obstacle plus grand encore que ceux que nous avons vus, c'est la corruption des mœurs ; obstacle qui nous est marqué dans les désordres de la Samaritaine. *Quinque enim viros habuisti, et nunc, quem habes, non est tuus vir.* Obstacle terrible, encore un coup ! Car, hélas ! comment la grâce s'y prendra-t-elle pour dégager un voluptueux ? Répandra-t-elle sa lumière ? Mais l'esprit est aveuglé ; emploiera-t-elle ses saints mouvements ? Mais le cœur est endurci ; fera-t-elle couler sa douceur céleste ? Mais tous les sens sont infectés ; cherchera-t-elle le moment favorable ? Mais le péché est sans interruption, l'âme et le corps, tout est corrompu, tout est abruti, tout est enchaîné ; un penchant fortifié par l'habitude, une passion intarissable dans ses désirs, un objet présent dans son absence même, tout ferme le cœur à la grâce, tout sert à lier le pécheur et à l'enfoncer toujours plus dans l'abîme de la perdition. Ah ! mes frères, tirons le voile sur un vice infâme dont le monde même rougit de voir la peinture, quoiqu'il ne rougisse pas d'en porter l'ignominie. Il me suffira ici de vous en proposer les remèdes qui nous sont marqués dans notre évangile, afin que si dans un auditoire si chrétien, il se trouve malheureusement un pécheur de ce caractère, il apprenne à vaincre un si grand obstacle à la grâce.

Vous donc, qui avez eu le malheur de donner dans les égarements de la Samaritaine, observez ici les moyens qui servirent à sa conversion, pour y voir ceux qui pourront opérer la vôtre. La Samaritaine est dans un champ : *Juxta prædium quod dedit Jacob filio suo.* Et voilà une excellente figure de la fuite et de la retraite qui vous est absolument nécessaire, pour vous arracher aux compagnies contagieuses et pour vous séparer de l'indigne objet de votre cœur. Car, n'attendez pas que la grâce fasse un prodige pour vous arrêter, vous enlever dans l'occasion ; c'est bien assez qu'elle vous donne le conseil et le secours dont vous avez besoin pour vous en éloigner ; et si vous méprisez assez le danger pour le chercher, ce n'est pas la grâce qui vous laisse périr, mais c'est vous qui voulez périr malgré la grâce. La Samaritaine trouve Jésus-Christ dans ce lieu écarté ; elle a le bonheur d'y converser avec lui, et le fruit de ce saint entretien, c'est qu'elle reconnaît la grandeur de son mal et qu'elle reçoit le bienfait de sa guérison. Ainsi trouverez-vous Jésus-Christ, ainsi vous reconnaîtrez-vous vous-mêmes dans cette solitude intérieure que vous pourrez vous faire au milieu du monde. C'est là que, donnant un libre cours à vos réflexions, vous pourrez sonder la profondeur de vos ulcères, sentir l'infamie de vos dissolutions et considérer d'un œil fixe l'abîme éternel que vous vous êtes préparé. C'est là que Jésus-Christ vous parlera par sa grâce et que vous parlerez librement à Jésus-Christ par vos prières ; enfin, c'est là que lui marquant un regret sincère sur le passé, qu'implorant son secours pour l'avenir, et que vous appliquant

à purger votre cœur et à mortifier vos sens, vous aurez non-seulement la consolation d'effacer vos crimes, mais encore le grand avantage de vous précautionner et de vous affermir contre la rechute.

Ne négligez donc pas, ne différez pas de seconder la grâce par des moyens si efficaces contre une passion qui vous a malheureusement asservis. Il est bien important pour vous de secouer promptement un joug si honteux; car si vous venez à croupir plus longtemps dans votre infamie, il est fort à craindre que l'orgueil d'une fausse raison ne vienne se joindre au penchant d'un cœur corrompu et qu'un libertinage de mœurs ne vous conduise enfin à un libertinage de créance. Quatrième et dernier obstacle qui nous est encore marqué dans notre évangile. Obstacle qui met le comble à l'iniquité, et qui n'est pourtant que trop commun dans le déplorable siècle où nous vivons.

La Samaritaine, voulant se flatter dans ses déréglements, cherche à contester sur la religion; mais, combien de pécheurs ne portent-ils pas aujourd'hui l'orgueil et la témérité plus loin? Combien qui subtilisent comme elle, non pas tant pour soutenir une fausse religion, que pour n'en avoir aucune? Et pourquoi cela? C'est qu'ils cherchent à se faire un système convenable à leurs vices et une divinité aveugle sur leurs désordres; c'est que, voulant vivre sans pudeur et sans probité, ils veulent vivre sans principe et sans conscience.

Ah! mes frères, voilà le plus grand de tous les obstacles. Quand un pécheur conserve sa religion, il a une grande ressource. On peut espérer que sa foi, qui crie toujours au fond de son cœur, l'arrêtera tôt ou tard dans la voie de son iniquité; mais quand il vient à combler son iniquité par l'irréligion, ah! mes frères, à ce prodige d'infidélité, il faut un prodige de la grâce. Ce n'est pas que l'entêtement des incrédules ne soit aisé à vaincre; nous en voyons même quelques-uns qui reviennent pour la confusion de ceux qui ne reviennent pas. Ils n'auraient qu'à fixer sur Jésus-Christ des yeux désintéressés, et bientôt, comme la Samaritaine convertie, ils n'auraient pas de peine à le reconnaître pour l'auteur de la vérité et de la sainteté, et à trouver dans le fond de sa religion un caractère de divinité qui la distingue de toutes les autres : *Domine, ut video, propheta es tu.* Ils n'auraient, dis-je, qu'à rentrer en eux-mêmes, et ils sentiraient d'abord que c'est le cœur seul, et un cœur corrompu, qui leur dicte leurs fausses subtilités : qu'il n'y a pas moins de mauvaise foi dans les raisonnements qu'ils font, que de dangers dans le parti qu'ils prennent; que ce sont uniquement les passions qui les déterminent, et que s'ils refusent de croire les choses telles qu'elles sont, c'est seulement parce qu'ils voudraient, pour leur impunité, qu'elles fussent telles qu'elles ne sont pas. Mais hélas! la même corruption, la même duplicité qui leur fit abandonner la religion sans l'avoir examinée, ne leur permet pas de l'examiner pour y revenir, et au lieu d'ouvrir les yeux à la lumière, qui s'offre à eux de toutes parts, ils s'aveuglent volontairement, dit le Saint-Esprit, pour se révolter contre elle, aimant mieux ne rien voir, que de voir ce qui les condamne : *Ipsi fuerunt rebelles lumini.*

Faut-il donc s'étonner, mes frères, que cette grâce qui est assez miséricordieuse pour nous chercher jusque dans le crime, assez patiente pour nêtre pas rebutée de nos délais, assez douce pour vouloir faire notre consolation, assez industrieuse pour s'accommoder aux dispositions de notre cœur, assez lumineuse pour pouvoir dissiper toutes nos ténèbres, assez forte pour pouvoir vaincre tous nos penchants, assez générale pour n'excepter aucune condition, assez commune pour s'offrir sans cesse à chacun de nous, assez sensible pour nous toucher par ses inspirations, je dis même assez pressante pour nous ébranler par ses mouvements, et peut-être assez importune pour nous inquiéter par ses reproches; faut-il, dis-je, s'étonner que cette grâce néanmoins ait si peu de succès parmi nous, puisqu'il est si peu de chrétiens qui ne lui opposent quelqu'un des différents obstacles que nous avons vus, et qu'il n'en est que trop qui lui opposent tous ces obstacles à la fois.

Cette réflexion, mes frères, fait le précis de ce discours, elle en fera la conclusion. Puissiez-vous la méditer avec toute l'attention qu'elle mérite, afin que, reconnaissant de bonne foi l'obligation où vous êtes de vous prêter de votre côté aux inspirations et aux mouvements de la grâce, vous vous serviez de son secours pour vaincre en vous les obstacles qui rendent inutiles, et les efforts qu'elle fait pour vous soumettre, et l'adresse dont elle se sert pour vous gagner. Vous voudriez, sans doute, une grâce qui vous enlevât comme endormi, pour vous épargner la fatigue de marcher dans les voies de la pénitence et de la sainteté; mais quelle illusion de prétendre que, parce que vous ne pouvez pas commencer votre conversion sans elle, elle doive l'accomplir sans vous? Vous affecterez même de relever la prévention, la nécessité, la toute-puissance, la gratuité de la grâce, mais pourquoi faites-vous tant valoir des vérités que personne ne contredit? N'est-ce point par un artifice de votre amour-propre? n'est-ce pas que vous voudriez pouvoir rejeter sur elle le mal que vous faites et vous reposer entièrement sur elle pour le bien que vous devez faire? Pourquoi, encore un coup, dites-vous si haut, que la grâce peut tout? N'est-ce pas pour vous dire en secret, que si la grâce ne fait rien en vous, c'est qu'elle n'y veut rien faire? N'est-ce pas pour vous plaindre injustement que c'est la grâce qui vous manque, tandis que c'est vous qui manquez à la grâce, suivant la parole de l'apôtre?

Ah! mes frères, en vain reconnaissez-vous selon la foi, que la grâce peut tout,

tandis que vous lui résistez comme si elle ne pouvait rien; la regarder comme toute-puissante, et la rendre en même temps inutile, c'est prononcer sa propre condamnation; car, si elle est inutile, c'est seulement parce que nous lui sommes infidèles. La vraie manière de glorifier la grâce, ce n'est pas tant d'exalter son pouvoir par des paroles que de le prouver par des œuvres. Et, en effet, si notre évangile nous fait voir le triomphe de la grâce, n'est-ce pas dans la conversion de la Samaritaine? Hélas! il est vrai, cette femme était pleine de l'amour du monde et d'elle-même. Mais, touchée de l'attrait de la grâce, elle abandonne tout, elle laisse jusqu'à sa cruche, portant la perfection de son détachement jusqu'à l'oubli de la soif corporelle : *Reliquit ergo hydriam suam mulier.* Elle s'était déshonorée par une brutale volupté; mais, renouvelée par l'onction de la grâce, elle a tant d'horreur pour ses infâmes délices, qu'elle ne craint pas de les déclarer hautement, pour en porter la confusion en public : *Venite et videte hominem qui dixit mihi omnia quæcunque feci.* Enfin, elle avait eu le malheur d'être engagée dans l'erreur et le schisme de sa nation; mais, éclairée des rayons de la grâce, non-seulement elle reconnaît Jésus-Christ avec soumission, mais elle l'annonce avec zèle, et sa conversion fait celle de tout son peuple : *Nunquid ipse est Christus.* Voilà ce qui prouve invinciblement l'empire de la grâce. Un changement si prompt et si parfait paraît si divin aux yeux mêmes des Samaritains, qu'ils ne peuvent s'empêcher de s'écrier que Jésus-Christ est vraiment le maître des cœurs et le Sauveur du monde. *Ipsi enim audivimus et scimus quia ipse est Salvator mundi.*

Or, ce que l'on vit alors, nous le voyons encore à peu près aujourd'hui. Une véritable conversion porte si visiblement l'empreinte du doigt de Dieu, que le monde même se sent obligé d'en renvoyer tout l'honneur à la grâce. Elle sert d'exemple aux autres pécheurs, elle remplit de consolation les âmes saintes. Elle fait même l'étonnement et quelquefois la jalousie des justes imparfaits, qui ne sont pas moins surpris de la manière toute merveilleuse dont Dieu se communique à une âme pénitente, que les disciples le sont dans notre évangile, de la condescendance de Jésus-Christ à converser avec une femme étrangère : *Et mirabantur quia cum muliere loquebatur.*

Vous en conviendrez sans doute avec moi, mais encore un coup que sert à la grâce que vous lui donniez une puissance souveraine dans votre idée, si vous ne la lui donnez pas dans votre cœur? Que vous sert à vous-même d'admirer son triomphe dans la conversion de la Samaritaine, si vous ne le faites voir dans la vôtre?

Ah? mes frères, que vos propres sentiments servent ici à vous faire comprendre que ce n'est proprement que par notre fidélité à la grâce, que nous pouvons servir au triomphe de la grâce. Oui, si sa puissance brille, ce n'est que dans la persévérance des justes et dans la conversion des pécheurs. Dans les justes, parce qu'elle les soutient malgré la fragilité de la nature; et dans les pécheurs, parce qu'elle les change, malgré la corruption de leur cœur. Dans les justes, par le don qu'elle leur conserve; et dans les pécheurs, par les crimes dont elle les lave; dans les justes, parce qu'elle forme leur mérite; et dans les pécheurs, parce qu'elle répare leur indignité. Vous donc qui m'écoutez, justes et pécheurs, représentez-vous bien l'obligation où vous êtes de glorifier la grâce par vos œuvres. Justes, conservez avec soin la grâce qui vous sanctifie; pécheurs, suivez avec docilité la grâce qui vous rappelle; justes, prenez garde à ne pas négliger la grâce en la rendant oisive; pécheurs, prenez garde à ne pas rebuter la grâce en la rendant infructueuse; justes, apprenez que votre fidélité à la grâce consiste à faire sans cesse de nouveaux progrès dans la vertu; et vous pécheurs, que votre correspondance à la grâce consiste à entrer sans retardement dans les voies de la pénitence. Enfin, justes et pécheurs, soyez tous fidèles à la grâce, selon la mesure de vos forces, afin qu'après que vous aurez fait sa gloire en ce monde, elle fasse votre bonheur en l'autre. C'est ce que je vous souhaite. *Au nom du Père,* etc.

## SERMON XII.

### *Pour le quatrième Dimanche de Carême.*

#### SUR L'AUMONE.

Unde ememus panes ut manducent hi? (*Joan.*, VI.)

*D'où achèterons-nous des pains pour donner à manger à tout ce monde?*

De tous les miracles de Jésus-Christ, il n'en est point qui puisse mieux nous servir de règle, que celui de la multiplication des pains. S'il éclaire les aveugles, s'il ressuscite les morts, c'est pour prouver par des œuvres l'autorité de sa mission et la divinité de son origine. Mais, s'il multiplie cinq pains pour nourrir dans un désert une troupe fidèle de cinq mille personnes, c'est pour marquer une charité tendre et généreuse, qui est pour nous un grand exemple à imiter.

Ce n'est pas que tout ne soit admirable dans ce prodige; Jésus-Christ y paraît véritablement Dieu par son pouvoir, et s'il paraît homme, ce n'est que par sa tendresse. Mais il est vrai aussi que s'il se montre si libéral et si miséricordieux envers une troupe indigente, c'est pour vous apprendre, riches du siècle, qu'il vous a établis les ministres de sa Providence envers les misérables; qu'il faut que vous usiez des biens qu'il vous a donnés par la nature, comme il usa de ceux qu'il créa par un miracle; que la charité peut vous faire imiter sa toute-puissance, et que c'est en quelque sorte faire naître l'abondance dans la stérilité d'un désert, que de répandre vos bienfaits dans la triste cabane du pauvre.

N'aurons-nous donc jamais pour vous que des paroles dures, que des anathèmes effrayants? Ah! non, car voici le jour où nous allons nous concilier avec vous, en vous rapprochant de Jésus-Christ. Hélas! il est vrai, il semble que partout ailleurs il ait réprouvé votre condition par son exemple et par ses oracles. Repassez son Evangile, et vous verrez qu'il est né dans la pauvreté, qu'il a vécu dans la souffrance, et qu'il est mort sur une croix; vous verrez qu'il maudit les joies du monde, qu'il abandonne aux pécheurs la prospérité du siècle présent, et qu'il ne promet qu'aux pauvres et aux humbles la félicité du siècle à venir. Mais aujourd'hui il sort, pour ainsi dire, de son caractère de pauvre, pour se rapprocher de la condition des riches; il étale les trésors de sa providence, pour vous marquer le trait de conformité que vous pouvez avoir avec lui, et cette circonstance de sa vie est d'autant plus digne de votre attention, que vous y trouvez non-seulement une instruction qui renferme le grand devoir de votre état, mais encore un exemple qui en doit faire la consolation.

Je ne viens donc pas vous dire d'abandonner tout, comme ces peuples étrangers, pour suivre Jésus-Christ dans le désert; mais je viens vous proposer la générosité de Jésus-Christ même, qui nourrit ces peuples dans leur besoin, afin qu'à son exemple, vous ayez pour les pauvres et un cœur chrétien et une main libérale.

Or, je remarque que vous péchez en deux manières contre le précepte de l'aumône : l'une que vous vous en dispensez par de fausses raisons, l'autre que vous la faites sans un vrai mérite; c'est-à-dire que vous avez ou une dureté tout à fait inexcusable, ou une charité toute profane. C'est ce qui m'engage : 1° A établir l'obligation de l'aumône contre vos prétextes. 2° A marquer les conditions de l'aumône contre vos abus. Faites l'aumône, vous dirai-je, pour n'être pas coupables d'un crime, mais faites-la chrétiennement pour en faire une vertu. En deux mots, vous devez soulager les pauvres, et les soulager pour votre salut. Deux réflexions toutes simples qui serviront au moins à vous instruire sur ce grand devoir. Fasse le ciel qu'elles vous portent en même temps à le remplir! C'est la grâce que je demande à l'Esprit-Saint, par l'entremise de la Vierge. *Ave Maria*, etc.

PREMIER POINT

Il n'est pas de devoir qui soit marqué plus précisément dans la loi de Dieu, plus juste au jugement d'une saine raison, plus conforme aux sentiments de la nature, que celui de l'aumône; mais il est très-peu de chrétiens qui en comprennent bien l'importance, ou qui en mesurent toute l'étendue. Le domaine que l'on a sur ses richesses; une vaine générosité que l'on s'attribue en faisant l'aumône; la liberté où l'on est de ne la faire pas, ou de ne la faire qu'autant que l'on veut; la reconnaissance même du pauvre, qui ne la reçoit qu'avec actions de grâces; l'esprit du monde, qui multiplie les nécessités des conditions; la cupidité, qui a toujours des raisons à opposer aux maximes de l'Evangile, tout cela fait qu'on s'appuie sur de faux principes, ou qu'on se couvre de faux prétextes, et qu'ainsi les uns se croient tout à fait dispensés d'être charitables, et les autres se réduisent à n'être pas tout à fait inhumains.

Or, pour combattre vos faux raisonnements, je vais tirer des circonstances de notre évangile les principaux motifs qui vous engagent indispensablement à faire l'aumône. Je remarque d'abord que Jésus-Christ, ayant levé les yeux, et voyant que le grand peuple qui l'avait suivi était pressé de la faim, il se sentit obligé de pourvoir à leur nourriture : *Cum sublevasset oculos Jesus et vidisset.* (*Joan.*, VI.) Première circonstance qui nous marque cette providence, qui jette les yeux sur la face de l'univers, et qui veille sans cesse aux besoins de ses créatures.

Je dis donc, 1° que l'ordre de la Providence oblige les riches à soulager les pauvres. Car, mes frères, où serait la bonté, la sagesse et la justice du Créateur, si, dans l'arrangement de ce monde, il n'avait eu d'autre dessein que celui de faire un choix bizarre entre les enfants d'un même Adam, pour plonger les uns dans les délices, et pour livrer les autres au désespoir? Ah! nous ne saurions lui attribuer une si indigne prédilection; et pour concilier l'ordre de sa providence avec la différence des états, il faut nécessairement reconnaître qu'en répandant sur vous ses bénédictions temporelles, il n'a pas prétendu entièrement déshériter les pauvres, mais qu'il a seulement voulu les tenir dans la dépendance en les confiant à votre tendresse, et en vous établissant les économes de leur patrimoine.

Voilà, mes frères, le bel ordre que Dieu a établi dans le monde : ordre tout aimable, digne de la bonté de Dieu, parce qu'il fait trouver dans l'abondance du riche la subsistance du pauvre; ordre tout équitable, digne de la justice de Dieu, parce qu'en adjugeant aux uns la propriété des biens, il en règle l'usage pour les autres; parce qu'il établit parmi les hommes une espèce d'égalité, comme dit l'Apôtre, en conservant à tous leur nécessaire selon la proportion de leurs états : *Ut fiat æqualitas.* (II *Cor.*, VIII.) Ordre tout admirable, digne de la sagesse de Dieu, parce qu'il entretient un commerce de charité entre les enfants d'un même Père, en obligeant le riche à soutenir le pauvre, par la protection et par la libéralité, et le pauvre à s'attacher au riche, par la soumission et par la reconnaissance.

Il ne s'agit donc pas, mes frères, d'examiner ici par quel titre vous possédez vos biens. Je veux qu'un travail innocent, une succession légitime, une naissance illustre, ait accumulé sur vos têtes ces richesses immenses qui font la splendeur de vos famil-

les. Mais je vous dis, avec saint Chrysostome, qu'il suffit que vous soyez riches pour être obligés à être charitables; qu'il y a une portion de vos biens que Dieu a mise comme en dépôt entre vos mains, pour la ressource des pauvres, et que vous ne pouvez l'employer en de vains usages, sans pécher contre les règles de la bonne foi, comme des économes infidèles.

Je n'ignore pas, mes frères, les prétextes que vous opposez à cet ordre de la Providence. Nous sommes dans un lieu désert, nous dites-vous, comme les disciples disent à Jésus-Christ : *desertus est locus* (*Joan.*, VI); les temps sont malheureux, et aux calamités ordinaires se joignent des fléaux jusqu'à présent inconnus. Ah! riches du siècle, est-ce ainsi que vous voulez qu'on impute votre dureté à la Providence même qui la condamne, et qu'étant comblés de ses biens, vous osez murmurer pour des maux que vous ne souffrez pas? Les temps sont malheureux, dites-vous? Mais le sont-ils pour vous? Vous en doit-on croire sur votre parole? Ou plutôt en doit-on juger par le prix de vos parures, par la pompe de vos équipages, par la somptuosité de vos festins, par la magnificence de vos campagnes, par votre fureur pour le jeu, par votre assiduité aux spectacles? les temps sont malheureux? Oui, ils le sont pour le laboureur infortuné qui a perdu le fruit de ses sueurs, pour l'industrieux artisan qui languit dans une oisiveté forcée, pour la triste veuve qui voit comme expirer dans son sein une innocente famille que la faim dévore. Mais que faut-il conclure de là? Qu'il vous soit permis de ne vous occuper que de vous-mêmes, et d'abandonner l'indigent à son rigoureux sort? Quoi! la charité doit-elle être plus resserrée parce que les nécessités des pauvres sont plus criantes? et votre dureté sera-t-elle plus excusable, parce qu'elle sera plus cruelle? Étrange conséquence! Ah! dites plutôt que c'est précisément parce que les temps sont malheureux, que vous devez avoir plus de sollicitude et de générosité pour les pauvres. Car, pour ne pas nous en tenir à une déclamation vague, et pour vous donner une instruction précise, il faut observer que la mesure de vos aumônes doit être réglée. 1° Sur la proportion de vos richesses. 2° Sur les besoins des pauvres. Voilà la règle la plus claire, et la plus générale qu'on puisse vous prescrire ici. Or, ce principe supposé, je dis que plus vous êtes riches, plus vos aumônes doivent être abondantes, et que plus le pauvre souffre, plus vous êtes obligés de le secourir. Je veux que dans des temps ordinaires, vous vous contentiez de répandre votre superflu pour soulager les misères communes. Mais dans le cas d'un besoin extrême, ou d'une nécessité pressante, c'est pour vous un devoir indispensable d'assister votre prochain, même aux dépens de la bienséance de votre état. Pourquoi? C'est que l'ordre de la charité ne vous permet point de préférer la bienséance de votre état à la vie ou à l'honneur de votre frère. Alors, dis-je, il faut que vous retranchiez des dépenses qui pourraient vous convenir en d'autres temps; que les sentiments de l'humanité guérissent les scrupules que vous pourriez avoir sur les besoins de votre condition, et que vous mettiez votre plaisir, votre magnificence à nourrir, et à consoler les misérables.

Ce n'est pas, grands du monde, qu'on veuille vous obliger, dans des temps malheureux, à réformer le nombre de serviteurs qui convient à la dignité de votre rang. Ce serait une charité mal entendue, que de faire de nouveaux misérables pour en soulager d'autres, et de refuser votre compassion à ceux qui vous touchent de plus près. Les patriarches n'abandonnaient point leurs domestiques dans des temps de famine; ils les regardaient au contraire, comme une portion de leur famille, ***habuit familia plurimum*** (*Gen.*, XXVI), et il serait à souhaiter qu'une expression si propre à inspirer de la tendresse aux maîtres, et de la fidélité aux serviteurs, fût en usage parmi nous, comme elle l'est parmi quelques nations étrangères.

Mais, ce que l'on exige de vous, c'est que vous régliez leur nécessaire aussi bien que le vôtre, que vous établissiez un ordre dans votre maison, et que vous ne souffriez point chez vous une prodigalité et une dissipation insensée qui absorbent la portion des pauvres, pour ne pas dire jusqu'aux fonds de vos créanciers. C'est ainsi que faisant l'aumône de vos soins et de votre vigilance, vous allierez parfaitement les lois de la charité avec les priviléges de votre rang.

Peut-être qu'une pareille charité ne vous paraîtra point assez noble, et que vous craindrez qu'une attention à un certain détail, ne vous rabaisse jusqu'à une condition inférieure à la vôtre. Car, ignorer l'état de ses biens, de sa dépense, et de ses dettes; vivre dans une indolence affectée et comme au hasard, à l'exemple de cet officier qui tenait le premier rang dans la cour de Pharaon (*Gen.*, XXXIX); ne se mettre en peine, comme lui, que de s'asseoir à une table sensuelle; se dépouiller pour ainsi dire de toutes choses, se réserver tout au plus une épouse, et se livrer sur tout le reste à la discrétion d'un intendant, qui n'a pas toujours la prudence et la fidélité d'un Joseph, c'est à présent un air de grandeur, et un devoir de bienséance.

Mais Salomon fut, pour le moins, aussi élevé par son rang, et aussi illustre par sa renommée que vous pouvez l'être, et cependant il donnait son attention à régler son train, aussi bien qu'à gouverner et à juger son peuple, et une grande reine n'admira pas moins le bel ordre que la magnificence de sa maison. La femme forte s'appliqua à considérer les sentiers de sa maison; elle étendit ses bras vers les pauvres, et ce ne fut point en faisant l'héroïne, en se donnant pour femme savante, pour femme délicate, sensuelle, enjouée, qu'elle rendit son nom célèbre, et qu'elle couvrit de gloire un époux

qui avait sa place parmi les princes et les sénateurs de la terre. Ainsi vous n'en serez pas moins officiers distingués, magistrats illustres, pairs du royaume, femmes d'esprit et de naissance, lorsque vous vous ménagerez des ressources pour les pauvres: votre économie sera toute noble, dès qu'elle sera charitable ; en un mot, vous n'en serez pas moins grands, mais vous le serez comme vous devez l'être, selon l'ordre de la Providence.

Je remarque, en second lieu, que Jésus-Christ, avant que de faire la distribution des pains, leva les yeux vers le Ciel : *respexit in cœlum.* (*Joan.*, VI.) Seconde circonstance, qui nous apprend que si nous tournons nous-mêmes vers le ciel les yeux de la foi, nous comprendrons aisément que les lois de la religion ne nous obligent pas moins que celles de la Providence, à soulager l'indigence de nos frères.

En effet, le Seigneur s'est expliqué si ouvertement en faveur des pauvres, qu'il est étonnant qu'on ose subtiliser sur les devoirs de l'aumône ; il emploie menaces, commandement, promesses, récompenses, et c'est à ces traits que les théologiens ont toujours distingué les préceptes d'avec les conseils; il s'est même abaissé, dans l'ancienne loi, jusqu'à entrer dans un détail qui marque de justes bornes à l'avidité des riches, pour assurer des ressources aux pauvres, et s'il n'a pas pris les mêmes précautions contre la cupidité, à l'égard des chrétiens, c'est qu'il a voulu que cette charité parfaite, qui fait le caractère du christianisme, réglât aussi l'usage de vos biens. Que dis-je? La loi de Jésus-Christ est encore plus précise que celle de Moïse. Il est vrai qu'il ne fait pas, comme autrefois, le partage de vos revenus, et qu'il semble laisser les pauvres à votre discrétion ; mais il les élève jusqu'à les revêtir de sa dignité, voulant qu'on respecte sa propre personne dans la leur ; et il vous déclare que c'est lui-même qui souffre en eux, et qu'il mettra sur son compte tout ce que vous aurez fait ou refusé de faire pour leur soulagement. Il vous disait autrefois, qu'il écouterait l'imprécation des pauvres, mais il vous annonce aujourd'hui qu'il les établira vos arbitres au jour terrible du jugement, et que leurs plaintes ou leurs actions de grâce régleront sa sentence, et décideront de votre éternité.

Mais, si d'un côté la loi est précise, de l'autre vous ne manquez pas de prétexte pour vous en dispenser. Car, quelles subtilités n'inventez-vous pas lorsqu'il s'agit de fixer sur vos biens la matière du précepte? Quand Jésus-Christ commanda aux disciples de nourrir la multitude qui l'avait suivi dans le désert, ils lui représentèrent qu'ils n'avaient que cinq pains : *non habemus nisi quinque panes.* (*Ibid.*) Tel est à peu près le langage des gens du monde. On convient avec nous que les pauvres ont un droit sur le superflu des riches, mais personne ne se trouve assez riche, pour avoir du superflu. On n'ose pas contester à Dieu le droit d'établir un impôt de charité, mais on se retranche sur les besoins de sa condition, sur les usages du monde; il faut, dit-on, vivre noblement, pousser sa famille, et soutenir son rang. On oppose même les lois de la religion, qui ne veut pas renverser l'ordre de la société civile; et tous ces prétextes semblent être ici d'autant plus difficiles à combattre, que nous ne pouvons point vous juger chacun en particulier, comme l'on peut et comme l'on doit faire au tribunal de la pénitence.

Cependant, mes frères, il est constant qu'il y a un précepte de l'aumône, et que la sagesse de Dieu ne saurait commander en vain. Ces principes sont incontestables, et de là je conclus qu'il faut qu'il y ait de l'erreur ou de la mauvaise foi dans vos prétextes.

Et en effet, qu'entendez-vous lorsque vous dites que vous voulez vivre noblement? Est-ce fréquenter un dangereux spectacle? Est-ce de ne rien refuser à vos sens? D'avoir une maison toujours ouverte aux plaisirs, et d'étaler un luxe assez superbe pour signaler votre vanité et pour irriter celle des autres? Mais est-ce là vivre chrétiennement? Est-ce là suivre un Evangile qui ne recommande rien tant que le détachement, la mortification et l'humilité? Où trouverez-vous que la charité n'oblige que ceux qui n'aimeront pas le plaisir, le faste, la sensualité? Et quelle est donc votre illusion de prétendre que vous puissiez trouver la dispense légitime d'une loi de l'Evangile, dans la transgression manifeste de toutes les autres?

Mais me direz-vous, ne nous est-il pas permis de nous pousser, nous et nos familles? Oui, mes frères, il vous est permis d'aspirer à des emplois, à des honneurs qui vous élèvent, pourvu que ce soit à ces trois conditions : la première, que vous parveniez par des voies innocentes ; la deuxième, que vous vous proposiez une fin chrétienne; la troisième, que vous ayez les qualités requises. Mais est-il juste qu'une ambition insatiable consume tous vos revenus et que vous laissiez périr votre frère, sous prétexte que vous avez la tête remplie des projets d'une élévation monstrueuse? Vous sera-t-il permis d'abandonner les pauvres, parce que vous aurez assez d'orgueil pour désirer et assez d'argent pour acquérir des dignités qui sont au-dessus de votre portée; parce que peut-être, après être nés dans les plus épaisses ténèbres, après avoir passé par les commerces les plus suspects et par les emplois les plus odieux, vous voudrez, selon l'expression du prophète, vous métamorphoser, pour ainsi dire, sous un dehors éclatant pour effacer dans l'esprit du public l'idée de votre bassesse naturelle, pour vous mettre comme au niveau des princes et vous rendre les personnes les plus brillantes de la terre : *Facti sunt inclyti terræ.* (*Isa.*, XXIII.)

Ah! n'est-ce pas, au contraire, la plus grande ingratitude que vous soyez plus cruels envers les pauvres, parce que Dieu a été plus libéral envers vous? Que le saint patriarche

Jacob fut éloigné d'une pensée si criminelle! Il se représentait à lui-même qu'il n'avait passé le Jourdain n'ayant qu'un bâton : *in baculo meo transivi Jordanem istum* (*Gen.*, XXXII) : et que cependant, il s'en retournait chargé de richesses : *et nunc cum duabus turmis regredior.* (*Ibid.*) Mais, quels sentiments cette innocente prospérité lui inspire-t-elle, si ce n'est une vive et humble reconnaissance envers le Seigneur? Je suis indigne de toutes vos miséricordes, lui dit-il : *et nunc minor sum cunctis miserationibus tuis.* (*Ibid.*) O vous, qu'une prompte et aveugle fortune a tirés de la poussière, voilà une image bien naturelle de ce que vous fûtes, mais voilà en même temps un exemple bien sensible de ce que vous devez être. Loin qu'il vous soit permis de sacrifier à l'ambition des richesses amassées, peut-être trop à la hâte, pour grimper à force d'argent jusqu'à des places sublimes, où vous ne serez peut-être en spectacle au public, que comme l'objet de sa haine et de son mépris; il faut, au contraire, que vous payez à Dieu, en la personne des pauvres, le tribut de votre gratitude, et que vous vous attiriez par votre modestie et par votre charité, une estime et une considération, que l'on refuserait sans doute à votre fausse grandeur.

Enfin le prétexte le plus spécieux qu'on oppose au précepte de l'aumône, c'est celui du rang. On a, dit-on, bien de la peine à soutenir une naissance illustre, une haute dignité, et surtout dans un temps où personne ne veut rentrer dans ses bornes, et où l'on ne brille que par la dépense que l'on fait.

Ici, riches et puissants du siècle, je ne puis d'abord m'empêcher de vous témoigner combien je suis surpris de l'erreur où vous êtes, de croire que vous puissiez vous dégrader par les profusions de la charité. Rien au contraire n'est plus propre à vous assurer une véritable gloire; car, on louera, on bénira la bonté et la générosité de votre cœur, au lieu que le riche qui se sera formé des entrailles cruelles, sera détesté comme un monstre dépouillé de tout sentiment de religion et d'humanité. Il y a de la consolation à être le tuteur et le père des malheureux; il y a même de la grandeur à exercer dans une ville, dans une paroisse les fonctions de cet ange que Dieu envoya autrefois pour consoler Agar, et pour secourir Ismaël, et si vous étiez aussi nobles par vos sentiments, que vous l'êtes par votre naissance, ce seul motif ne devrait-il pas vous rendre généreux envers les pauvres?

Mais peut-être serez-vous peu sensibles à la gloire d'un cœur charitable, et il faut vous combattre par des raisons plus pressantes. Or, je vous demande, la Providence ne vous aura-t-elle distingués par des honneurs fugitifs, que pour réduire tous vos devoirs à briller par le faste? Eh! ne serait-ce pas pour vous le comble du malheur que vous n'eussiez pas dans votre état une vocation plus noble et plus heureuse? Si donc vous avez un reste de foi, vous devez comprendre que ce n'est pas pour vous seuls que vous êtes grands, mais que si la Providence vous a appelés à un rang plus élevé, ce n'a été que pour assurer, et aux malheureux un appui dans votre protection, et à l'indigent une ressource dans vos libéralités.

Vous me direz sans doute que la religion ne peut pas vous rejeter dans la foule d'où la Providence vous a tirés, et que loin de vouloir dépouiller les grands d'une magnificence qui doit les distinguer des petits, elle condamne au contraire dans les petits une vanité qui les fait marcher de pair avec les grands. Je le sais, j'ose même dire que l'un des grands désordres de notre siècle, c'est que presque toutes les conditions soient confondues par le luxe. Mais je sais aussi que l'on prend souvent pour bienséance un luxe excessif, un jeu immodéré, des passions ruineuses; je sais que ce qui ôte à la plupart des personnes qualifiées par leurs titres, le moyen d'assister les misérables, ce n'est pas tant la nécessité de se distinguer de leurs inférieurs, que la vanité de vouloir effacer leurs égaux; ce n'est pas tant un certain dehors qu'ils doivent à leur condition que le penchant qu'ils ont pour les plaisirs et pour des plaisirs criminels. J'en appelle à l'expérience même, car, il est certain que parmi les grands du monde il en est qui, n'ayant pas la même opulence que leurs semblables, ne laissent pas de soutenir le même rang, et qui le soutiennent avec d'autant plus de dignité qu'ils ne donnent pas dans des excès indignes de la sainteté de notre religion. Ce n'est donc pas le rang qui vous dispense des lois de la charité, c'est l'orgueil, c'est la mollesse, c'est la sensualité, peut-être même une honteuse volupté qui vous les fait violer. Retranchez toutes vos folles dépenses, toutes vos coupables profusions et vous trouverez bientôt le superflu de votre état, et la matière du précepte de l'aumône.

Je remarque en dernier lieu que les pains que Jésus-Christ fait distribuer au peuple, se multiplient entre les mains des disciples, et qu'après la nourriture d'une troupe de cinq mille personnes, il leur en reste encore plus qu'ils n'en avaient avant la distribution : *impleverunt duodecim cophinos fragmentorum.* (*Joan.*, VI.) Troisième circonstance qui nous marque les avantages de l'aumône, pour vous apprendre, en troisième et dernier lieu, que votre propre intérêt vous oblige à la faire.

Je pourrais vous dire que Dieu se plaît à établir la maison de l'homme charitable, et que, suivant la remarque du Sage, l'expérience même nous apprend que l'opulence est le fruit de la charité, et la stérilité au contraire, celui de l'injustice. Cette réflexion suffirait au moins pour confondre une trop timide prudence qui se fait des périls imaginaires.

Mais vous avez un intérêt plus délicat à ménager, qui est celui de votre salut. Or, l'aumône est un moyen de salut, parce qu'elle expie le péché, et c'est un moyen dont vous avez grand besoin par la raison même que

vous êtes dans un état d'opulence. Car, les richesses, dit saint Ambroise, sont les instruments de tous les vices; elles font le succès de vos passions; vous trouvez dans vos trésors le fond de tous vos plaisirs, souvent même dans votre rang l'impunité de vos désordres. Il n'en est pas de même des pauvres qui n'ont d'autre partage que la souffrance, d'autre occupation que le travail, d'autre ambition que celle de subsister. Aussi, écoutez parler le prophète sur les riches et les pauvres, sur les grands et les petits de Jérusalem. Pour moi, je disais, il n'y a peut-être que les pauvres qui sont sans sagesse, qui ignorent la voie du Seigneur...... J'irai donc trouver les princes du peuple.... Car, ce sont ceux-là qui en seront mieux instruits, parce qu'ils ont plus d'éducation et de lumières : *Ibo igitur ad optimates.* (*Jerem.*, V.) Mais j'ai trouvé, ajoute-t-il, que ceux-là mêmes ont conspiré ensemble avec encore plus de hardiesse à briser le joug du Seigneur : *et ecce magis hi simul confregerunt jugum.* (*Ibid.*) Tel est le reproche que l'on peut faire encore aujourd'hui en général à ceux qui composent ce qu'on appelle le grand monde, car on sait bien que ce n'est point parmi eux que l'on trouve en foule les exemples des vertus chrétiennes. Que dis-je? hélas! il en est même qui ne semblent être exposés sur un plus grand théâtre que pour y jouer la honteuse scène du scandale, et pour faire passer jusque dans les provinces les plus reculées l'éclat de leurs désordres avec celui de leur rang ou de leur naissance.

Ce ne sont donc pas seulement vos dignités et vos richesses qui vous distinguent des pauvres; vos péchés mettent encore une bien grande, mais bien malheureuse différence entre leur état et le vôtre, et dans cette triste situation, vous n'avez pas de ressource plus assurée, ni d'obligation plus précise que celle de faire l'aumône; je dis même que la qualité de pécheurs ne vous permet pas de vous renfermer dans les bornes du précepte. Car, mes frères, il faut remarquer que l'aumône peut être considérée comme un devoir de charité et comme une œuvre de pénitence. Or, je conviendrai avec vous que comme un devoir de charité, elle n'exige ordinairement que le superflu de votre état, mais il faut que vous lui donniez plus d'étendue pour en faire la matière d'une sincère pénitence; il faut qu'il vous en coûte le sacrifice de bien des choses agréables, afin que vous fassiez une juste compensation de vos crimes, et pour régler la mesure de vos aumônes, c'est-à-dire celle de votre pénitence, il n'est pas nécessaire que vous alliez consulter les docteurs de la loi; vous n'avez qu'à interroger le fond de votre conscience, et à vous représenter le nombre et la qualité de vos crimes.

Ne nous opposez donc pas e grand nombre des pauvres, comme les disciples opposèrent à Jésus-Christ la multitude du peuple qui l'avait suivi dans le désert : *Sed quid hæc inter tantos.* (*Joan.*, VI.) Je serais en droit de vous dire que la multitude des pauvres sert plutôt à prouver qu'à justifier votre dureté, et que c'est la honte de cette capitale, que la misère y soit si commune, tandis que l'on y voit régner l'abondance et les richesses; car, mes frères, d'où vient que la mendicité est presque inconnue dans quelques villes de province, incomparablement moins opulentes? En voici la raison : c'est que leurs pieux citoyens y concourent tous à la subsistance des pauvres, les uns par leurs soins, et les autres par leur libéralité. Si donc le même ordre n'est pas établi parmi vous, ah! c'est que l'on trouve votre portrait fait au naturel dans celui que le prophète nous a laissé des hommes opulents de Sion. Ecoutez-le. Vous vous produisez avec pompe, dit-il, dans les assemblées d'Israël, vous vous endormez dans le sommeil de la mollesse, vous employez les huiles et les parfums à relever l'éclat d'une beauté fragile, vous aimez à boire à pleine coupe les vins les plus délicieux et uniquement appliqués à flatter vos sens, vous vous endurcissez sur les pauvres qui sont vos frères : *Et nihil patiebantur super contritione Joseph.* (*Amos*, VI.)

Mais, je le veux, que la négligence que l'on a pour les pauvres soit la faute du public et non la vôtre en particulier, est-ce que vous devez vous plaindre d'avoir trop de moyens, trop d'occasions pour expier vos péchés? Trop d'amis, trop d'intercesseurs auprès d un Dieu irrité? Hélas! dit saint Chrysostome, quelles plaintes amères n'eussiez-vous pas faites si cette ressource vous eût manqué? Plût à Dieu! eussiez-vous dit avec gémissements et avec larmes, plût à Dieu que Jésus-Christ eût voulu recevoir notre argent pour le prix de notre délivrance éternelle: *Quot dixissent : utinam posset fieri ut pecuniæ darentur et futuris malis absolverentur!* Mais, parce que Jésus-Christ vous a donné un moyen si aisé, vous vous endormez dans une fatale indolence sans être touchés ni de la grandeur des maux qui vous menacent, ni de la facilité que vous avez à les prévenir : *Sed quoniam hoc possibile factum est, rursum redditi sunt supini.*

Faites donc l'aumône; mais avec une mesure abondante. C'est là le conseil qu'un prophète donna autrefois à un roi pécheur; c'est là le remède que Jésus-Christ marqua aux pharisiens endurcis; c'est là l'exemple que tous les saints de votre état vous ont laissé, et c'est là le moyen de salut que je vous propose aujourd'hui : moyen d'autant plus efficace, que le Seigneur a promis de faire miséricorde à celui qui aura fait miséricorde; moyen d'autant plus aisé, comme dit saint Chrysostome, que vous ne sauriez nous opposer la faiblesse de votre tempérament, et qu'il ne s'agit que d'écouter les sentiments que l'humanité même vous inspire pour les misérables.

Mais il ne suffit pas de faire l'aumône, il faut encore la faire d'une manière chrétienne pour en faire une vertu, et c'est ce qui m'o-

blige de vous donner dans ma dernière partie quelques règles contre vos abus.

SECOND POINT.

Il ne suffit pas, mes frères, de faire le bien, mais il faut le bien faire. Une justice imparfaite n'est bien souvent qu'une fausse justice, comme celle des pharisiens, et quoique toutes les vertus soient distinguées par leur nature, et partagées dans leurs fonctions, il est pourtant vrai qu'elles coulent toutes d'une même source, qu'elles s'entr'aident mutuellement, et qu'elles sont si bien liées ensemble, qu'on ne peut manquer d'une seule vertu sans perdre au moins le mérite de toutes les autres : *Virtutes si separatæ fuerint dilabuntur*, dit saint Pierre Chrysologue. Ainsi, mes frères, il faut que l'aumône soit revêtue de toutes les conditions qui sont nécessaires pour lui donner un véritable prix, et comme j'ai tiré du fond de notre Evangile les motifs qui vous obligent indispensablement à faire l'aumône, j'en tirerai aussi les règles que vous devez suivre pour la faire d'une manière chrétienne.

1° Jésus-Christ demande à ses disciples d'où ils achèteront du pain : *Unde ememus panes?* (*Joan.*, VI.) Il pourrait, lui qui est le maître des biens de la terre, lui qui donna autrefois les dépouilles de l'Egypte aux enfants d'Israël, il pourrait commander aux habitants des villes voisines de fournir la subsistance à une multitude affamée. Mais comme il veut vous servir de modèle, il propose d'abord d'acheter du pain, quoiqu'il n'ignore point quelle est la pauvreté de ses disciples, et au lieu d'exiger des peuples voisins un tribut forcé, et d'emprunter un secours étranger, il tire de son propre fonds, c'est-à-dire des trésors de sa providence, la nourriture du peuple qui l'avait suivi, pour vous apprendre que l'aumône doit être faite de votre propre substance, selon le conseil que le pieux Tobie donnait à son fils, et qu'en un mot, elle doit être faite avec justice : première règle.

Il est vrai, mes frères, on en trouve parmi vous dont le cœur s'attendrit aisément sur les malheurs d'autrui. On n'a pas besoin pour solliciter leur charité d'épier le moment de les surprendre ; leur maison est toujours ouverte aux personnes zélées qui ont le pénible soin de recueillir les aumônes des fidèles ; ils n'instruisent point un domestique à la fiction et au mensonge, pour lui faire annoncer une absence ou une occupation supposée, et au lieu de marquer qu'ils aient du regret à donner, ils donnent avec joie souvent même au delà de ce qu'on leur demande.

Mais peut-être que si les uns venaient à débrouiller les comptes de leur commerce, ils se trouveraient chargés d'un profit injuste qu'ils ne doivent qu'à la fraude et à l'usure. Peut-être que les autres, engraissés des larmes et du sang des peuples qu'ils ont gouvernés, ou taxés sous le nom du prince, ne soulagent quelques pauvres dans cette capitale qu'après en avoir fait un nombre infini dans les provinces. Peut-être enfin que de tant de mains qui sont ouvertes pour les pauvres on en trouverait peu qui fussent pures de toute injustice. Pourquoi cela? C'est qu'on s'imagine qu'il y a plus de mérite à exercer la libéralité qu'à s'acquitter d'une restitution, et comme l'on se fait une fausse gloire de paraître charitable, on est peu touché de la vraie gloire qu'il y a à être juste.

Cependant, dit saint Grégoire, pape, ce n'est pas une aumône que de revêtir les pauvres des dépouilles d'autrui. Autre chose est de faire l'aumône pour réparer ses péchés, autre chose de commettre des péchés pour faire l'aumône. Si vous voulez être vraiment généreux, il faut que vous le soyez à vos propres dépens. Job est l'asile des misérables, mais en même temps il rend justice à ses serviteurs. Zachée distribue d'une main la moitié de ses biens aux pauvres, et de l'autre, il fait des restitutions qui surpassent le dommage. Abraham refuse généreusement les présents du roi de Sodome, mais il n'a garde de céder le droit de ses alliés qui ont partagé avec lui le péril du combat et l'honneur de la victoire.

Telle doit être, mes frères, votre attention aux règles de l'équité. Je sais qu'il est des cas où l'on peut restituer en la personne des pauvres, et même en celle des ministres du sanctuaire, ainsi que Dieu l'avait prescrit autrefois ; mais en ces cas là l'aumône est dans l'ordre de la justice, et non dans celui de la charité. On s'acquitte plutôt de l'obligation de rendre un bien mal acquis, que de celle de partager avec les pauvres un bien légitime, et il est toujours vrai que ce serait prendre grossièrement le change que de s'imaginer que la charité pût servir de voile à l'injustice. Dieu même ne voulut point être honoré par des offrandes injustes ; il défendit autrefois qu'on lui consacrât pour toujours un champ dont la propriété n'aurait point appartenu à celui qui aurait voulu l'offrir, et par là, il nous a appris qu'on ne saurait sanctifier des richesses d'iniquité en les mettant, pour ainsi dire, sur l'autel. Instruction importante pour le siècle où nous vivons; car, on se plaît à faire des fondations célèbres pour montrer sa magnificence ; on prodigue ses bienfaits aux hôpitaux et aux monastères pour faire graver son nom sur l'airain ; on comble de présents les ministres du Seigneur pour les récompenser de leur travail, ou pour les payer de leur indulgence ; on charge un testament de legs considérables pour des maisons de charité, on jette l'argent à pleines mains dans le trésor du temple comme les pharisiens, et souvent tout cela se fait tandis que l'on soutient un procès injuste, tandis que l'on jouit tranquillement du fruit de l'usurpation, tandis que l'on fait crier après soi le public et les particuliers par des malversations et par des usures? comme si Dieu pouvait accepter des dons qui crient

vengeance contre l'injustice dont ils sont les malheureux fruits.

Ce n'est pas que je veuille refroidir votre zèle pour les asiles publics de la misère et de l'infirmité. Plût à Dieu que vous eussiez assez de générosité pour contribuer, non-seulement à les soutenir, mais à les multiplier jusqu'à ce qu'ils pussent suffire à chaque espèce d'indigence ! Vos libéralités seraient d'autant mieux employées que je suppose qu'elles seraient administrées par des mains fidèles, ne doutant point que les supérieurs ne donnent bien leur attention à ne pas confier des revenus sacrés à des économes avides et injustes, qui ne servent les pauvres que pour se rendre eux-mêmes riches. Je ne dois pas même oublier que j'ai l'honneur de parler dans une sainte maison (3) qui doit intéresser d'autant plus vivement votre charité, qu'elle est consacrée au soulagement de la misère la plus touchante, qui est celle de l'infirmité, et que les saints religieux qui sont chargés, par leur état, d'une œuvre si salutaire, s'en acquittent avec un zèle, avec une piété qui fait également et la consolation des infirmes et l'édification du public. Mais, quoique je ne puisse trop vous recommander les asiles publics de la misère, je ne saurais néanmoins, mon cher auditeur, vous donner le titre d'homme miséricordieux, si vous méritez celui d'homme injuste. L'une des principales règles de la charité, c'est qu'elle ne vous fasse point violer celles de la justice. Il faut même que vous gardiez une espèce d'équité dans la distribution de vos aumônes; car, encore que la charité doive renfermer tous les pauvres dans votre cœur, il est pourtant vrai qu'il est certaines misères que vous devez soulager préférablement aux autres, et que vos proches, vos domestiques, vos vassaux, les pauvres de votre paroisse, doivent être les premiers objets de votre compassion et de votre sollicitude.

Je ne prétends pas non plus vous inspirer du mépris pour les lévites sacrés, ni pour les pauvres évangéliques. Dieu même, en vous les recommandant expressément, les a rendus les dignes objets de votre charité. Nous voyons dans l'ancienne Ecriture un officier distingué dans la maison du roi de Samarie, nous voyons, dis-je, le pieux Abdias, qui prenait un soin particulier de nourrir les prophètes du Seigneur, et il serait honteux qu'on eût moins de religion et de charité sous l'empire de Jésus-Christ; mais je veux que votre piété soit éclairée et votre reconnaissance discrète, et que, si un directeur n'a pas le désintéressement de Daniel pour refuser vos présents, il ait au moins plus d'équité que les pharisiens, afin qu'il n'accepte pas un tribut et une oblation injustes.

Enfin, je ne condamne point la précaution que vous prenez de porter votre charité au delà du tombeau. Il est juste que vous donniez dans vos testaments une marque de christianisme, que vous laissiez votre mémoire en bénédiction. Mais quelle illusion de ne commencer à être charitable que lorsqu'on est à demi mort, et quel aveuglement de hasarder une éternité tout entière sur un mérite aussi équivoque que celui d'une libéralité posthume ! Ah ! mes frères, je le veux, que les pauvres soient comptés parmi vos héritiers après votre mort, mais je veux aussi que vous les comptiez parmi vos enfants pendant votre vie; je veux que vous ne fassiez pas dépendre toutes vos bonnes œuvres de la discrétion de vos successeurs qui orneront, à la vérité, votre sépulture pour satisfaire leur propre vanité, mais qui auront assez d'ingratitude pour négliger votre repos éternel, et peut-être assez de mauvaise foi pour chicaner sur les lois de vos testaments et pour frauder votre charité. En un mot, pour revenir à notre première règle, je veux que vous ayez vous-mêmes le mérite de la distribution, que vous fassiez l'aumône de votre propre bien, c'est-à-dire du bien que vous possédez, et que vous ne différiez point jusqu'à l'heure de votre mort, où l'on peut dire que votre propre bien n'est plus à vous, puisqu'alors il vous échappe des mains et que la mort vous force de l'abandonner à d'autres possesseurs.

2° Jésus-Christ est touché de compassion pour un peuple accablé de fatigue et dévoré par la faim : *Misereor super turbam.* (*Joan.*, VI.) Et par là il vous apprend que l'aumône doit être accompagnée de douceur et de tendresse. Seconde règle. Non, mes frères, ce n'est point avec un orgueil rebutant ni avec une humeur chagrine que vous devez regarder le pauvre; cette dureté ôte le prix à vos bienfaits (*Eccli.*, XVIII) ; elle est même d'autant plus inexcusable qu'en exerçant la miséricorde par les mains il ne vous en coûterait pas davantage de la mettre sur les lèvres.

Ah ! dit saint Jérôme, il ne faut qu'un simple retour sur nous-mêmes pour nous attendrir sur les autres. Oui, le pauvre est homme comme nous, et peut-être sommes-nous plus coupables que lui. Tout ce qu'il souffre nous pouvons le souffrir comme lui, et si nous le regardions comme un autre nous-mêmes, nous aurions sans doute bien plus d'inquiétude que de rebut pour ses maux

Je sais, à la vérité, qu'une répugnance naturelle ne vous permet pas quelquefois de soutenir la vue de certains objets trop dégoûtants, et le même saint Jérôme ne veut pas vous en faire un crime : Mais vous pouvez, dit ce saint docteur, accorder au moins à ces infortunés la triste consolation de vous faire représenter leurs maux sans vous plaindre ni vous offenser de leur importunité, et si vous n'avez pas le courage de jeter un œil fixe sur leur misère, il faut que vous ayez la générosité d'emprunter une main étrangère pour leur distribuer vos aumônes; car autrement ce ne serait point par bonté

(3) L'hôpital de la Charité, faubourg Saint-Germain, où l'auteur prêchait le Carême en 1738.

que vous vous montreriez trop touchés de leurs maux, votre amour-propre ferait seul toute votre peine, vous ne chercheriez qu'à vous épargner à vous-mêmes le chagrin de souffrir à la vue d'un objet qui blesserait votre délicatesse, et votre prétendue compassion serait d'autant plus cruelle que vous les laisseriez gémir en faisant semblant de les plaindre.

Oh! si vous étiez vraiment animés de cet esprit de douceur et de compassion qui est le fruit de l'esprit divin et dont Jésus-Christ nous a donné un si grand exemple, quel prix ne donneriez-vous pas à vos bienfaits, et combien de formes différentes ne donneriez-vous pas à votre charité? Avec cet esprit de douceur vous prendriez garde de ne pas trop appesantir l'empire que vous avez sur les pauvres dans l'étendue de vos domaines, vous vous sentiriez même obligés de compatir par tendresse au rigoureux sort où ils sont réduits par les calamités du temps, de tempérer par l'affabilité cet air de domination et de grandeur qui leur fait trop sentir leur humiliation, de modérer par générosité le tribut de leur dépendance, ou au moins de leur épargner la douleur de se voir tyranniser, sous votre nom, par une espèce de partisans peut-être aussi inhumains que ceux qui abusent du nom du prince.

Avec cet esprit de douceur, si vous ne pouviez pas répandre des richesses dans le sein des pauvres, vous leur rendriez au moins les offices d'une tendresse chrétienne, en sollicitant pour eux les secours que vous ne seriez point en état de leur donner. Pierre n'a ni or, ni argent à donner au pauvre boiteux qui est assis à la porte du temple : *Argentum et aurum non est mihi* (*Act.*, III); mais il lui donne la guérison, qui est un bien incomparablement plus estimable. Ainsi, mes frères, si, dans l'impuissance où vous êtes de suppléer aux besoins des pauvres par vos libéralités, vous vous donniez au moins pour eux les mouvements d'une sollicitude fraternelle, vous pourriez leur dire, comme saint Pierre, que vous leur donnez ce que vous avez : *Quod autem habeo hoc tibi do.* (*Ibid.*) Que dis-je, votre charité serait d'autant plus agréable aux pauvres mêmes, qu'en leur donnant votre cœur vous leur donneriez ce que vous avez de plus précieux.

Enfin, avec cet esprit de douceur, quel zèle n'auriez-vous pas à pratiquer envers les malheureux les œuvres d'une miséricorde spirituelle. Car, mes frères, il est plus d'une manière de faire l'aumône. Exercer un ministère d'exhortation et de consolation envers les malades, les captifs et les affligés, c'est une miséricorde d'autant plus utile qu'elle s'applique aux nécessités de l'âme. Employer son crédit, sa vigilance, son autorité pour l'innocence opprimée, pour une chasteté chancelante, pour un mérite infortuné, pour une noblesse obscurcie, pour une valeur malheureuse, c'est exercer la charité la plus noble. Et voilà ce qui est digne de vous, ce qui convient principalement à vous, grands du monde, puissants du siècle. Une charité si généreuse, si brillante, vous donnera un vrai caractère de grandeur ; elle sanctifiera, elle ennoblira l'usage de votre crédit, et par là vous mériterez à juste titre le nom de patron, ce nom magnifique dont vous seriez sans doute indignes, si, aimant mieux rendre votre protection vénale que de la faire servir gratuitement à la charité, vous vous rabaissiez jusqu'au rang des solliciteurs mercenaires.

3° Jésus-Christ s'enfuit sur la montagne pour se dérober aux acclamations d'un peuple plein de reconnaissance. Troisième circonstance, qui vous marque cette importante règle, que l'aumône doit être faite dans un esprit d'humilité ; car, mes frères, si vous n'êtes charitables que pour le spectacle et pour la renommée, vous paraîtrez bien avoir quelque mérite devant les hommes, mais vous n'en aurez point devant Dieu. Il faut que vous répandiez sur vos bonnes œuvres les ombres de l'humilité et que vous enveloppiez votre charité d'une manière qu'elle vous soit, pour ainsi dire, aussi inconnue à vous-mêmes qu'aux autres.

Ah! si votre intention était bien épurée, vous auriez sans doute beaucoup plus de sollicitude pour tant de malheureux qui gémissent sous des toits inconnus; une sainte curiosité vous ferait découvrir leur misère, à travers les ténèbres qui la dérobent à vos yeux, vous chercheriez à faire couler vos aumônes jusqu'à eux, par des canaux souterrains ; vous ne passeriez pas sans réflexion devant les troncs de nos temples, ce serait au contraire une vraie satisfaction pour vous d'y jeter votre or et votre argent, par une main comme invisible, de confier le secret de votre charité à des dépositaires muets qui ne sauraient vous trahir, et de n'avoir d'autre témoin qu'un Dieu qui saurait bien démêler la part que vous auriez dans les libéralités publiques.

Mais quoi? faut-il donc que vous ne fassiez que des aumônes secrètes? Non, mes frères, je veux aussi que vous en fassiez de publiques pour exciter la charité de vos frères par l'exemple de la vôtre. Je dis même que vous pourriez être un sujet de scandale pour eux, si, par une charité trop obscure, vous les laissiez entrer en soupçon sur l'usage de vos grandes richesses, et surtout si vous le devez à l'Eglise, qui vous les confie comme le patrimoine des pauvres. On vit autrefois des rois et des reines s'épuiser à nourrir les pauvres, et s'abaisser jusqu'à servir les infirmes, et rien ne serait plus consolant pour l'Eglise que de voir renouveler cet esprit de religion et de charité parmi les grands du siècle. Mais il faut que vous repoussiez loin de vous cette vaine et subtile complaisance qui se glisse quelquefois dans les œuvres les plus saintes, n'ayant d'autre vue que celle de porter les hommes à glorifier le Père céleste. Par cette sage précaution, vous ferez avec humilité les actions les plus éclatantes, comme sans cette

précaution vous feriez avec orgueil même les plus cachées.

Enfin, mes frères, Jésus-Christ lève les yeux vers le ciel et il rend grâces : *et cum gratias egisset.* (*Joan.*, VI.) Dernière circonstance, qui vous apprend que le vrai moyen de faire de l'aumône une œuvre chrétienne qui soit digne des récompenses éternelles, c'est de la faire dans un esprit de foi et de piété : quatrième et dernière règle. Si donc vous êtes justes, faites-la par un sentiment de religion, pour obtenir le don de la persévérance, et si vous êtes pécheurs, faites-la par un motif de pénitence, pour obtenir la grâce de votre conversion. J'ose dire que les bonnes œuvres ne sont presque jamais sans fruit dans un pécheur, et qu'elles peuvent même porter à la clémence un Dieu qui, à la rigueur, serait en droit de les rejeter. Mais l'aumône a cela de particulier, que, en vous donnant un plein droit sur les les vœux des pauvres, elle peut vous mériter par leur intercession la miséricorde dont vous pourriez être indignes par vous-mêmes. Pierre ressuscite Thabite à la sollicitation des veuves affligées qui lui montrent les habits dont cette sainte femme les avait revêtues. Ainsi les pauvres que vous forcerez à la reconnaissance vous obtiendront-ils par leurs prières et par leurs larmes, la grâce de votre résurrection spirituelle ; et pour les secours temporels que vous leur donnerez, vous recevrez de leur part les bénédictions éternelles, qui sont infiniment plus précieuses.

Mais, quelque utile, quelque efficace que soit l'aumône, souvenez-vous néanmoins que, afin que l'amour du prochain soit d'un véritable prix pour l'Eternité, il faut qu'il soit annobli et sanctifié par l'amour de Dieu ; et si vous avez eu le malheur de perdre la grâce, faites tous vos efforts pour la recouvrer. Car, hélas! quel serait votre aveuglement si, en donnant vos biens à Dieu, vous donniez votre âme au démon, et si, étant pleins de compassion et de générosité pour la misère de vos frères, vous étiez assez cruels envers vous-mêmes pour vouloir demeurer dans l'état du péché qui est la souveraine misère. Puissiez-vous donc vous rendre riches en œuvres de charité, comme le centenier des *Actes des apôtres;* mais puissiez-vous être en même temps, comme lui, pleins de religion, pénétrés de la crainte du Seigneur, appliqués sans cesse à la prière, et fidèles à tous les devoirs de la piété. Alors votre justice sera pleine et entière, vos aumônes monteront, comme les siennes, jusqu'au trône de Dieu, et elles vous obtiendront la grâce dans le temps présent, et la gloire dans l'Eternité. Je vous le souhaite, au nom du Père, etc.

## SERMON XIII.

### SUR LA CERTITUDE D'UNE AUTRE VIE.

Adolescens, tibi dico, surge; et resedit qui erat mortuus. (*Luc.*, VII.)

*Jeune homme, levez-vous, je vous le commande ; et en même temps le mort se leva.*

La résurrection des morts est, sans doute, la plus grande preuve de la divinité de Jésus-Christ ; mais ses autres prodiges avaient si bien marqué sa puissance, qu'il n'aurait pas eu besoin d'employer celui-ci, s'il n'avait voulu affermir notre foi. Une œuvre si éclatante, dit saint Augustin, ne pouvait rien ajouter à sa grandeur, mais elle devait servir à son instruction : *Non ipsum auxit, sed nobis profuit.* Il fallait nous apprendre qu'il y avait pour nous et une autre vie à espérer, et une autre mort à craindre, afin que nous pussions travailler à mériter l'une, qui est la véritable vie, et à nous préserver de l'autre, qui est la véritable mort : *Quo facto crederent homines in Christum : et vitarent veram mortem.* Car l'espérance d'une autre vie est le grand appui de la religion et de la piété : et, au contraire, l'incrédulité n'a d'autre fondement que les fausses idées qu'elle se fait sur un avenir. Toute la consolation des gens de bien, c'est d'être justement persuadés que notre âme est immortelle, et toute la ressource des impies, c'est de se flatter qu'elle ne le soit pas. C'est pour cela que Jésus-Christ a ressuscité trois morts, et qu'il a donné principalement à la résurrection du fils de la veuve de Naïm un éclat qui n'a pas permis à ses ennemis mêmes de la contester, l'ayant ressuscité par la seule force de sa parole et à la vue d'une foule d'assistants : *Adolescens, tibi dico, surge.* Prodige vraiment divin, qui, nous faisant voir que ce souverain Maître a le pouvoir de rappeler nos âmes en ce monde, ne nous permet pas de douter qu'elles ne doivent subsister éternellement en l'autre : *et resedit qui erat mortuus*

Instruction bien importante, et qui n'est que trop nécessaire dans ce malheureux siècle, où l'on voit partout des pécheurs insignes qui, voulant se tranquilliser dans leurs désordres, regardent surtout l'existence d'une autre vie comme le grand scandale de leur superbe raison. Ce n'est pas que tous nos sentiments ne nous rendent cette vérité bien certaine. La seule lumière naturelle suffit pour nous faire comprendre, qu'il est juste que les bons aient leur temps à l'avenir, comme les méchants l'ont à présent. Mais, parce qu'on ne peut croire cette vie future, sans entrevoir qu'il y aura une punition pour les méchants, aussi bien qu'une récompense pour les bons, ah! ces hommes d'iniquité font tous leurs efforts, pour s'étourdir sur une vérité si effrayante pour eux, comme si la témérité qu'ils ont d'en douter pouvait en affaiblir la certitude ou en adoucir la rigueur!

Encore si l'incrédulité demeurait comme autrefois tout à fait cachée dans le fond du cœur de l'incrédule, nous n'en craindrions pas les suites ; mais hélas ! elle ne profère que trop ouvertement ses blasphèmes, elle n'est que trop hardie, elle n'est que trop commune, et nous ne saurions trop nous attacher à la combattre pour la confondre dans les uns, et pour la prévenir dans les autres.

A Dieu ne plaise pourtant, mes frères,

que je mette en doute la sincérité de votre foi. Je suis persuadé que vous vivez dans l'attente d'une autre vie, je sais même que vous vous plaignez quelquefois de l'audace et des progrès de l'impiété; mais c'est aussi ce qui me fait présumer que vous aurez un saint plaisir à voir prendre la défense d'une vérité que vous respectez. Sur les autres sujets, notre charité nous oblige de vous parler avec dureté, mais sur celui-ci, notre zèle ne nous fera parler que pour votre consolation ; car, attaquer les incrédules c'est venger tous les vrais fidèles; et si malheureusement il en est quelqu'un parmi vous, il faut avoir la satisfaction de le ramener, ou au moins l'avantage de le confondre.

Vous verrez donc que de croire qu'après cette vie il y en aura une autre où nous serons jugés, c'est : 1° le sentiment le plus raisonnable; 2° le parti le plus sage. Et vous verrez en même temps que le système de l'incrédule est entièrement opposé et aux lumières de la raison, et aux règles de la prudence. D'un côté, toute la vraisemblance et toute la sûreté; de l'autre, toutes les absurdités et tout le risque. En un mot, je comparerai les deux sentiments, ce sera à vous de choisir.

O mon Dieu! Il s'agit ici de votre propre cause; ne souffrez donc pas qu'elle perde rien dans ma bouche, mais conduisez vous-même mes paroles, et portez la conviction dans l'esprit pour toucher les cœurs, afin que vous trouviez votre gloire dans l'édification de tous ceux qui m'écoutent. C'est la grâce que je vous demande par l'entremise de Marie. *Ave, Maria*, etc.

## PREMIER POINT.

Je ne m'arrêterai point ici, mes frères, à relever l'autorité de nos Ecritures sacrées, où le jugement de Dieu nous est marqué par les oracles les plus exprès, et par les peintures les plus vives. Je pourrais dire qu'elles portent visiblement un caractère de divinité, quelles sont d'autant plus respectables pour nous que, étant très-claires, selon les païens, elles ne sont pas moins certaines, selon les juifs; que par conséquent Dieu n'a pu vouloir tromper les hommes, ni se laisser tromper lui-même; que, nous ayant annoncé son jugement, il est intéressé à justifier sa parole, et que l'accomplissement des autres prédictions des prophètes ne nous permet pas de douter de l'infaillibilité de celle-ci. Ce sont là les excellentes réflexions de saint Augustin; mais l'incrédule se fait presque un scandale de notre docilité, qu'il traite de faiblesse, et, vain philosophe, il veut raisonner, et non se soumettre. Raisonnons donc, mes frères; ne craignons rien, nous avons ici ce grand avantage, que les lumières de la raison s'accordent avec celles de la foi.

Or, pour raisonner avec précision et avec solidité sur une matière si importante, il faut d'abord supposer deux grands principes, dont les incrédules conviennent eux-mêmes avec nous. L'un, qu'il y a un Etre souverain, qui a produit tous les autres. Car, l'ordre de l'univers raconte la gloire de son auteur, la nature et la composition de l'homme, ses lumières et ses sentiments; tout en nous est une preuve de la Divinité, la suite même des générations nous oblige de nous arrêter à un Créateur, pour éviter une gradation infinie, que nous ne pouvons concevoir que comme impossible; en un mot, il n'est rien qui ne nous prêche l'existence d'un Dieu; et l'athéisme révolte si fort le bon sens, que les incrédules de nos jours se sont réduits à un déisme qui paraît d'abord moins affreux, mais qui n'est guère moins insensé. L'autre principe, c'est que ce Dieu qui existe par lui-même doit posséder toutes les perfections, et les posséder dans un degré infini, car n'ayant rien reçu, rien n'a pu le borner; et lui contester une seule perfection, ce serait lui ravir toutes les autres. Or, puisqu'il est certain qu'il y a un Dieu, et un Dieu infiniment parfait, je dis sur ce fondement qu'il était, 1° de la sagesse, 2° de la justice, 3° de la grandeur de cet Etre suprême, de rendre nos âmes immortelles, pour leur donner dans une autre vie les châtiments ou les récompenses qu'elles auraient mérités dans celle-ci. Trois réflexions qui nous feront comprendre que l'idée d'un jugement est nécessairement liée avec celle d'un Dieu.

Je dis, premièrement, sa sagesse. Car, l'homme étant composé de bonnes et de mauvaises inclinations, il fallait que le désir de la récompense l'animât dans le bien, et que la crainte du supplice le détournât du mal; il fallait que la vertu lui parût utile, afin qu'elle lui fût aimable malgré ses peines, et que le vice lui parût funeste, afin qu'il fût amer malgré ses douceurs; et, par conséquent, il fallait qu'il pût subsister sur les débris de lui-même, et qu'il fût justement persuadé qu'il y aurait un temps où Dieu mettrait tout en règle, où les œuvres d'un chacun seraient pesées à un juste poids, et où le vice et la vertu, qui sont si distingués par leur nature, le seraient aussi par leurs fruits.

Et certes, mes frères, nous n'avons qu'à rentrer en nous-mêmes pour reconnaître dans notre propre fonds cet ordre de la sagesse de Dieu, et pour sentir que nous sommes faits pour l'immortalité. Car, pourquoi le Créateur a-t-il gravé dans le fond de notre cœur des principes de droiture que nous ne saurions désavouer? Pourquoi nous a-t-il formé une conscience, dont nous ne saurions étouffer la voix? Ne faut-il pas que, pour en faire la règle de nos mœurs, nous en puissions faire le fondement de nos espérances; ou que, pour en faire la source de nos remords, nous en puissions faire le sujet de nos craintes? Pourquoi, dans notre cœur, cette avidité si naturelle qui dévore tout et ne se contente de rien? Ne faut-il pas qu'à l'avenir il y ait un objet infini qui en puisse remplir la vaste capacité?

Pourquoi ce désir invincible de la félicité, si, ne pouvant pas la trouver en ce monde, nous ne devons pas la chercher en l'autre? Faudra-t-il que l'homme abandonne la vertu pour goûter le bonheur; ou qu'il renonce au bonheur pour pratiquer la vertu? Ne sera-t-il bon que pour être misérable? Ne sera-t-il heureux qu'en se rendant tout méchant, et par conséquent tout à fait monstrueux? Hélas! où serait la sagesse du Créateur, si tous les sentiments qui nous portent à croire notre immortalité ne servaient qu'à nous tromper et à nous mettre inutilement en contradiction avec nous-mêmes!

Mais quoi! dira l'impie, n'est-ce pas dégrader cet Être sublime que de prétendre que nous soyons des objets dignes de sa vigilance, et qu'il doive s'abaisser jusqu'à ramasser le détail de nos actions? Mais vous, qui nous faites d'un air sérieux un raisonnement si frivole, n'avilissez-vous pas vous-même cet Être infini, lorsque vous prétendez que le soin qu'il prend des hommes puisse le fatiguer ou le distraire? Ne donnez-vous pas des bornes à son intelligence, qui n'en doit point avoir, lorsque vous vous imaginez que nous puissions échapper à ses regards? Quoi! n'est-il pas de sa grandeur même, de pouvoir d'un coup d'œil porter sa vue sur tous les temps, sur tous les hommes, sur toutes les créatures? S'il ne fut pas indigne de lui de nous produire, sera-t-il indigne de lui de nous observer? Faut-il donc qu'il n'ait formé les hommes que pour les livrer à l'emportement de leurs passions, à l'extravagance de leurs caprices? Ne leur aurait-il donné une raison qu'afin qu'ils fussent mauvais avec plus de connaissance, et pécheurs avec plus de malice? Créa-t-il ce vaste univers sans dessein, sans conseil, sans réflexion, et s'il faut ainsi dire, par abstraction et par inadvertence? Ferma-t-il les yeux en nous tirant du néant, pour ne pas prévoir le déréglement de nos mœurs, et s'il ne put s'empêcher de le prévoir, ne dut-il pas se réserver un jour pour le réparer? Enfin, n'y aura-t-il que le plus noble des êtres visibles, à qui il n'ait pas donné une destination raisonnable? et pour ne pas blesser sa grandeur, faudra-t-il le dépouiller de sa sagesse?

Telles sont les étranges conséquences, qu'il faut tirer de votre faux principe. Car enfin, vous n'oseriez pousser le blasphème, jusqu'à soutenir qu'il ait voulu qu'il fût indifférent aux hommes d'être vertueux ou criminels. Et comment donc mettrez-vous sa sagesse à couvert, s'il n'y a d'autre vie que celle ci, où le vice leur paraît incomparablement plus doux que la vertu? Direz-vous que la créance d'un chimérique avenir peut contenir les hommes dans les bornes du devoir, que les fausses espérances et les fausses alarmes font en nous la même impression que les véritables, et qu'il suffit pour la sagesse de Dieu qu'il ait laissé répandre dans le vulgaire la terreur de ses jugements? Mais, je vous demande : aurez-vous donc le privilége d'être corrompus et de satisfaire toutes vos passions, vous qui ne voulez point croire cet avenir? Était-il de la sagesse de Dieu que l'erreur fût la source de toutes les vertus, et la vérité celle de tous les crimes? n'avait-il d'autre moyen pour régler les hommes que celui de les tromper? et pour en faire un Dieu sage, en faudra-t-il faire un séducteur, et anéantir sa divinité après avoir été obligé de la reconnaître? Pardonnez, ô mon Dieu, si nous osons mettre sur nos lèvres des blasphèmes que notre cœur rejette avec tant d'horreur; mais nous ne pouvons mieux confondre l'impie qu'en exposant toute son impiété.

Mais si la gloire de Dieu demande qu'il y ait un temps où il puisse justifier sa sagesse, elle ne demande pas moins qu'il y en ait un où il puisse exercer sa justice : deuxième réflexion. Car, dites-nous, incrédules, où est ici-bas la punition de tant de crimes heureux, et la récompense de tant de vertus maltraitées? que répondrez-vous, si l'on vous demande pourquoi ce Dieu juste que vous reconnaissez comme nous, n'arrête-t-il pas le cours de tant de désordres? Pour nous, nous ne serons point dans l'embarras : nous répondrons qu'il les souffre en ce monde pour signaler sa patience, en attendant qu'il les punisse en l'autre pour marquer son courroux; que les méchants serviront à glorifier sa justice, comme les bons à glorifier sa miséricorde; que le crime ne peut être imputé qu'à l'homme, que Dieu a laissé libre dans son choix, afin qu'il puisse être juste avec mérite, ou pécheur sans excuse; que la prospérité des scélérats n'est que passagère, aussi bien que l'affliction des gens de bien, et que par conséquent, cette vie n'est qu'un temps d'épreuve qui doit décider de notre sort pour l'éternité.

Non, ô mon Dieu! nous ne serons point tentés de vous demander pourquoi vous laissez l'impie dans la prospérité et le juste dans l'affliction. L'un ne sera point l'objet de notre envie, ni l'autre le sujet de nos murmures. Malheur à nous, si nous désirions le jour de l'homme pécheur! Nous savons que vous êtes juste et à cette idée nous touchons par la foi à ce temps où vous confondrez le vain triomphe de l'impie, et où vous rendrez à l'homme juste les couronnes immortelles de son innocence et de sa douceur.

Mais vous, qui ôtez cet avenir à l'exercice de sa justice, dites-nous comment il punit les méchants, sur lesquels il fait lever son soleil aussi bien que sur les justes! Ferez-vous consister leur punition dans l'anéantissement total de leur être? Mais comment en pouvez-vous faire leur châtiment, vous qui en faites vous-même votre ressource? Quelle rigueur trouveraient-ils dans leur entière destruction, eux qui ne craignent rien tant que leur immortalité? Ah! la mort, il est vrai, la cruelle mort finirait bien leur bonheur; mais elle ne commencerait point leur supplice. On n'est ni heureux ni malheureux, quand on n'est plus; et, s'il n'y avait rien à craindre ni à espérer après cette

vie, loin qu'ils fussent punis de leurs crimes, ils jouiraient par leurs crimes mêmes de toute la félicité qui convient à l'homme corrompu.

En quoi donc ferez-vous consister leur punition? Sera-ce dans les reproches de la conscience? J'avoue que le remords est une suite du crime, et par là une preuve de notre immortalité; car, en vain la conscience accuserait-elle le pécheur, s'il n'y avait pas un juge qui dût un jour prononcer. Je suis même persuadé que vous ne sauriez être tout à fait tranquilles sur vos désordres, parce que vous ne sauriez l'être tout à fait sur un avenir. Car toutes vos subtilités ne suffisent point pour vous convaincre pleinement que l'âme soit mortelle; elles ne servent tout au plus qu'à vous étourdir sur les suites de son immortalité.

Mais quelle absurdité n'est-ce pas de prétendre que le seul remords fasse toute la punition du crime? Quoi! les méchants s'estimeraient-ils bien malheureux, s'ils n'avaient à souffrir que leurs propres reproches, dont il ne tiendrait qu'à eux de se délivrer? Hélas! combien y en a-t-il que le remords n'empêche pas de se précipiter d'abîme en abîme? Disons mieux, combien n'y en a-t-il pas qui, loin de se faire de leurs crimes un sujet de confusion, s'en font au contraire une gloire et un triomphe? Ah! quiconque méprise le jugement de Dieu méprisera sans doute encore plus celui de sa propre conscience. Car, ne croyant pas qu'il doive être puni pour s'être abandonné au vice, il ne croira pas non plus qu'il doive l'être pour avoir étouffé ses remords. Et vous-mêmes, si, étant incrédules, vous pouviez être sincères, n'avoueriez-vous pas que vous ne faites tant valoir les reproches de la conscience que parce qu'il vous paraît bien doux de vous persuader qu'il n'y aura pas d'autre punition de vos désordres? Que dis-je? n'avoueriez-vous pas que vous avez même prétendu vous délivrer entièrement de cette punition, lorsque vous avez pris le parti de l'incrédulité, pour vous affermir contre la terreur d'un jugement qui portait le trouble dans votre intérieur, et que vous regardiez avec justice comme le grand fondement de vos remords?

Mais, me direz-vous enfin, est-il aisé de comprendre que Dieu ait attaché aux moindres crimes des supplices éternels? Ah! c'est ici votre grande objection, mais aussi c'est à cette fameuse objection que les réponses les plus solides se présentent en foule. Ecoutez-les donc.

Je réponds: 1° qu'il est bien plus digne de Dieu qu'il punisse toujours nos péchés, comme nous le croyons, que non pas qu'il ne les punisse jamais, comme vous le prétendez. Car, dans notre idée, il paraît infiniment saint, parce qu'il paraît infiniment opposé au péché; mais dans la vôtre, comme il paraît trop favorable au péché, il ne saurait paraître saint. Selon nous, il est à la vérité souverainement redoutable, mais, selon vous, il est souverainement injuste; selon nous, les crimes les plus légers seront moins rigoureusement châtiés, mais, selon vous, les plus énormes seront également impunis.

Je réponds: 2° que non-seulement il ne convenait point à un Dieu juste de mettre nos passions en liberté par un excès d'indulgence, mais qu'au contraire l'excès de notre malignité demandait qu'il nous tînt en bride par un si terrible châtiment. Car, si les hommes ont tant de peine à se contenir, quoiqu'ils soient persuadés d'une éternité de supplices, que ne feraient-ils pas, s'ils n'avaient point à la craindre? C'est l'excellente réflexion de Tertullien (lib. II *Contra Marc.*): ***Horremus terribiles minas Creatoris et vix a malo avellimur: quid si nihil minaretur?***

Je réponds: 3° que la rigueur du supplice doit être mesurée sur la grandeur de l'offense, et la grandeur de l'offense sur la dignité de la personne offensée; que, par conséquent, le péché qui attaque une majesté infinie est d'une malice infinie, et que, n'ayant point de bornes dans sa malice, il ne doit point trouver de mesure dans son châtiment.

Je réponds: 4° que la mort, devant nous fixer dans le bien ou dans le mal, il est aisé de comprendre que nous serons ou éternellement récompensés, parce que nous serons pour toujours attachés à la justice, ou éternellement punis, parce que nous serons pour toujours obstinés dans le péché.

Je réponds: 5° que rien n'est plus sage qu'une religion comme la nôtre, qui met tout dans l'égalité, nous proposant et une éternité de gloire pour le bien, et une éternité de supplices pour le mal; et, par conséquent, il ne paraît point injuste que Dieu règle notre sort par son jugement, comme nous l'aurons réglé nous-mêmes par notre choix.

Enfin, je réponds: 6° qu'un Dieu doit récompenser en Dieu et punir en Dieu; que sa grandeur même le rend infini et dans sa colère et dans sa tendresse; qu'il faut qu'une justice infinie ait un objet infini dans sa durée, parce que le pécheur mort dans l'impénitence ne peut point lui en fournir un qui soit infini par sa nature, et qu'en un mot, c'est la faiblesse des hommes qui fait qu'ils s'imaginent qu'un Dieu infini peut et doit se lasser, s'amollir, s'épuiser dans sa vengeance, comme ferait un homme.

Vous voulez donc anéantir sa justice, et, par conséquent, l'anéantir lui-même, lorsque vous voulez bannir de notre esprit l'idée d'un jugement et d'une éternité. Aussi ne le rendez-vous pas moins cruel envers les gens de bien qu'indulgent envers les pécheurs. Car, encore un coup, où sera la récompense de la vertu, si elle doit borner toutes ses espérances au temps de cette vie? Quoi donc? n'aura-t-elle pour apanage que l'opprobre, la douleur et les larmes? Et, tandis que seule elle a le droit de prétendre au bonheur, sera-t-elle la seule à n'en pas jouir? Pensez-vous que le seul repos de la

conscience puisse lui ôter le sentiment des maux qu'elle souffre? Pensez-vous que l'homme de bien persévérât longtemps dans son innocence, s'il ne pouvait regarder sa fidélité que comme un cruel devoir qui ne produirait que l'affliction, et qui ne serait couronné que par le néant? Enfin, trouveriez-vous beaucoup d'équité en Dieu, si, n'ayant dans ses trésors que les biens et les maux de ce monde, il réservait à la vertu toutes les rigueurs qui seraient dues au vice, et au vice toutes les faveurs qui seraient dues à la vertu?

Je sais que les gens de bien participent quelquefois aux prospérités du siècle. Mais je sais qu'ils n'en jouissent pas toujours, et par conséquent vous voilà encore dans l'embarras. Je sais que s'ils en jouissent, ce n'est pas précisément par leur vertu; qu'on ne peut point regarder comme leur récompense ce qui leur est commun avec les méchants, et qu'ainsi l'homme en eux peut être heureux, sans que l'homme vertueux soit récompensé.

Quelle sera, par exemple, la récompense d'un prince qui se regardera comme le père de ses peuples, qui réglera son pouvoir par sa bonté, et son autorité par sa justice? Sera-ce son élévation? mais il y eut des trônes pour les méchants princes aussi bien que pour les bons. Sera-ce son empire? mais il le tient de sa naissance et ne le doit point à sa vertu. Ah! il lui faut d'autres diadèmes que ceux qui ornèrent le front des tyrans, d'autres couronnes qu'il puisse mériter, et qui lui soient propres. Autrement, vous ne le rendriez pas plus heureux qu'un prince qui serait par sa dureté, par sa mollesse, par sa volupté, le scandale et le fléau de ses peuples; et comme vous laisseriez ses vices impunis, parce qu'on ne peut point lui ravir son autorité, vous laisseriez aussi ses vertus sans récompense, parce qu'on ne peut rien ajouter à son rang.

Cessez donc de subtiliser, petits génies, qui n'êtes grands que par votre orgueil et par votre impudence. Notre sainte religion nous apprend à penser d'une manière digne de Dieu. Selon nous, il est plein de sagesse, de justice et de bonté, et tout est infini en lui; mais, selon vous, il faut le dépouiller de toutes ses perfections, puisque, pour vous étourdir sur ses menaces, vous voulez qu'il regarde d'un œil indifférent le vice et la vertu. Il faut même, selon vous, qu'il aime moins la vertu que le vice.

Mais en vain vous flattez-vous d'être à l'abri de ses coups; c'est par là même que vous vous rendez les plus grands objets de sa vengeance, et vos blasphèmes me fournissent une nouvelle raison qui suffirait seule pour me persuader la nécessité d'un jugement. Car enfin, s'il doit la justice aux gens de bien, il se la doit encore plus à lui-même. Ici, vous violez ses lois, vous insultez à sa grandeur, vous méprisez sa justice, vous abandonnez son culte, vous persécutez ses serviteurs, il ne tient pas même à vous que vous ne renversiez sa religion; car, tel est le fruit de votre incrédulité. Or, je vous demande, le Seigneur sera-t-il insensible à tant d'outrages? Non, sans doute; mais le jour viendra où, reprenant ses droits, il vous accablera sous le poids de son bras vengeur. Et ne dites pas que vous n'êtes à son égard que des vers de terre, qui ne valez pas la peine qu'il vous écrase. Car, quelle absurdité n'est-ce pas de prétendre que vous puissiez trouver dans le fond de votre bassesse un titre pour violer sans crainte les lois sacrées de l'amour et du respect qui lui sont dus. Ah! il est vrai, viles créatures, vous n'êtes pas dignes de ses regards, mais, détestables pécheurs, vous êtes dignes de toute sa colère; il est vrai, vous n'êtes, par votre nature, qu'un néant qu'il est en droit de mépriser, mais vous êtes, par votre orgueil et par vos excès, des monstres d'iniquité qu'il est de sa gloire de terrasser. Loin que votre bassesse puisse faire l'impunité de vos attentats, elle en fait au contraire l'énormité. La voix de vos crimes monte jusqu'à son trône où ils vont l'attaquer, et il ne faut pas douter que pour vous sa justice ne soit éternellement implacable, puisque, par vous, sa majesté est si ouvertement et si indignement offensée.

Après cela, mes frères, vous dirai-je, qu'il est de la grandeur de Dieu d'appeler toutes les nations à son tribunal, pour rendre son jugement plus solennel, pour justifier l'innocence avec plus d'éclat, pour couvrir les pécheurs d'une plus grande confusion, et pour faire voir aux hommes que tous ensemble ils ne sont devant lui que poussière et que néant? C'est ce que la foi, c'est ce que la raison même nous dit; et cette manifestation de sa gloire paraît encore plus nécessaire pour la personne de notre Sauveur. Car il est juste qu'il paraisse un jour à la face de l'univers dans toute sa grandeur, pour se dédommager de l'abaissement où il fut pendant sa vie mortelle. Aussi viendra-t-il précédé de sa croix, pour faire voir aux hommes que ce qui lui servit d'instrument pour les racheter tous, lui servira de titre pour les juger tous. Par cette croix, il exerça sa miséricorde, par cette même croix, il exercera aussi sa justice.

Mais ne nous arrêtons point à une vérité qui ne fait pas l'état de la contestation que nous avons avec l'incrédule; car sa grande peine n'est pas qu'il y ait un jugement universel, c'est qu'il y ait un jugement. Peu lui importerait d'être jugé en public ou en particulier, par la raison que, de quelque manière qu'il dût être jugé, il sent bien qu'il ne saurait être jugé sans être puni; et comme il ne veut point avoir de punition à craindre, il ne veut point avoir de compte à rendre.

Voilà tout le fondement de son incrédulité; voilà le dénoûment de son système. Dénoûment honteux, qui tire à nos yeux tous les voiles dont il s'efforce de couvrir les ulcères de sa conscience. Système monstrueux, qui offense non-seulement la foi du

chrétien, mais encore la raison du philosophe.

En effet, comment l'incrédule nous persuadera-t-il que notre esprit, cet esprit qui se rappelle le passé, qui perce dans l'avenir, qui renferme les espaces immenses de l'univers, qui pèse toutes choses, qui réfléchit sur lui-même, qui, à force d'être excellent, se rend incompréhensible; que cet esprit, dis-je, qui est si élevé au-dessus de la matière, ne soit pourtant que le fruit de la matière même? Car, pour rendre notre âme mortelle, il faut lui donner, comme à la boue, une composition dont on puisse rompre l'enchaînement pour la réduire en poudre. Comment, dis-je, veut-il rendre les hommes tout matériels comme les bêtes, lui qui avec fondement ne veut admettre dans les bêtes que les ressorts d'une machine, parce qu'elles ne peuvent point penser comme les hommes? Ah! notre raison, notre âme tout entière ne se révolte-t-elle pas contre des idées qui la dégradent si honteusement de sa noblesse, et qui choquent si grossièrement toutes ses lumières?

Que l'impie s'épuise donc, tant qu'il voudra, en doutes, en conjectures, en raffinements, j'ose m'assurer, mes frères, que, comparant ses idées avec les nôtres, vous comprendrez sans peine que les petites subtilités qu'il nous oppose ne sauraient contre-balancer les grandes, les solides raisons qui nous persuadent la certitude d'un jugement réservé après cette vie. L'absurdité du système de l'incrédule nous paraîtra encore plus sensible, si nous faisons en peu de mots ces deux réflexions, l'une que la religion ne tend qu'à réprimer les passions, et l'incrédulité, au contraire, qu'à les flatter. Or, jugez vous-mêmes si un cœur droit et une raison saine peuvent balancer entre deux systèmes, dont l'un n'est propre qu'à nous inspirer l'amour de la vertu, et l'autre qu'à nous inspirer l'amour du vice. L'autre réflexion, c'est qu'il y a en même temps dans la religion et des choses claires et des choses obscures, que ce qu'il y a de clair nous fait croire et respecter ce qu'il y a d'obscur, mais qu'au contraire ce qu'il y a d'obscur porte l'incrédule à rejeter ce qu'il y a de clair. Je m'explique. Qu'il y ait un Dieu créateur de tous les êtres, que nous devions l'honorer comme notre souverain maître et comme notre grand bienfaiteur; que la religion consiste à lui rendre l'amour, le culte, l'obéissance qu'il est en droit d'exiger, ce sont là des principes constants; que notre sainte religion ait des caractères de vérité, de sainteté et de divinité, qui la distinguent de toutes les autres, c'est encore un principe si clair, que les incrédules sont obligés de reconnaître eux-mêmes; que la morale de Jésus-Christ est toute divine; enfin, que la véritable religion, qui est principalement établie pour éclairer et diriger les hommes, ne puisse pas nous induire en erreur, c'est encore un principe que la raison ne peut désavouer. D'un autre côté, qu'il y ait un seul Dieu en trois personnes, que l'une de ces trois personnes se soit incarnée pour sauver le genre humain; que ce Sauveur divin se soit enveloppé sous des espèces sensibles, pour se communiquer tous les jours aux hommes, ce sont là véritablement des mystères incompréhensibles. Il est vrai que, s'ils sont au-dessus de la raison, ils ne sont pas néanmoins contre la raison, comme on peut le voir dans ce nombre infini d'excellents ouvrages où l'on découvre dans ces mystères un fonds de grandeur et des motifs de consolation qui servent également et à charmer l'esprit et à toucher le cœur; mais quoique ces mystères paraissent admirables à tout vrai fidèle, il est pourtant vrai que l'esprit humain ne saurait les pénétrer, et que si, d'un côté, il y a dans ces mystères des beautés qui nous frappent, de l'autre, il y a une obscurité qui nous humilie. Or, encore une fois, jugez vous-mêmes s'il n'est pas plus raisonnable de penser, comme nous, que l'évidence des principes qui sont si clairs doive nous persuader la certitude des mystères qui sont obscurs, et leur servir de preuve que non pas que l'obscurité des mystères puisse nous faire résister à l'évidence des principes les plus clairs, comme le pense l'incrédule. Hélas! quelle absurdité n'est-ce pas de prétendre que nous ne devions croire que ce que nous pouvons comprendre! Car il est certain que Dieu est un être infini, qui surpasse infiniment une intelligence aussi bornée que la nôtre, et cependant les incrédules sont obligés, comme nous, d'en reconnaître l'existence, quoiqu'ils n'en puissent pas comprendre la nature. Pesez bien, mes frères, ces deux réflexions, et vous reconnaîtrez sans peine que l'obstination de l'incrédule ne prend sa source que dans la corruption de son cœur, qu'il n'y a pas moins de mauvaise foi que d'illusion dans ses raisonnements, et que si sa faible et superbe raison se révolte contre les mystères de notre religion, c'est seulement parce que ses passions se révoltent contre la sainteté de la morale de cette même religion.

Mais je ne me contente pas de vous avoir montré que nous avons la gloire d'avoir embrassé le sentiment le plus raisonnable, je veux encore vous faire voir que nous n'avons pas moins la consolation d'avoir pris le parti le plus sage. Grand avantage, qui vous affermira toujours plus dans la foi et qui fera le sujet de la dernière partie de ce discours

SECOND POINT

De toutes les vérités chrétiennes, il n'en est point, mes frères, qui nous intéresse davantage, et qu'il soit plus important d'approfondir, que celle de l'immortalité de l'âme et du jugement de Dieu. Il y a du danger non-seulement à donner dans l'erreur, mais à demeurer dans l'incertitude: car c'est ce qui fait le dénoûment de toutes les scènes de ce monde; c'est ce qui nous développe, en quelque sorte, les mystères

de la Providence; c'est ce qui doit régler la conduite des hommes dans le temps et leur sort dans l'éternité.

Il s'agit donc de prendre un parti, mais le parti le plus sage. Vous avez déjà vu que toutes les lumières de la raison nous portent à croire qu'il y aura un jugement décisif, et il n'en faudrait pas davantage pour fixer un esprit sincère qui chercherait plutôt à s'instruire qu'à contester. Mais il faut suivre l'incrédule jusqu'au bout, et, pour le mettre hors d'état de reculer, prêtons-nous à sa folie, selon la parole de l'Ecriture, en lui passant, pour un moment, que nous puissions douter de l'existence d'une autre vie. Car, remarquez-le bien, c'est là toute la complaisance qu'il peut exiger de nous; ses raisonnements ne sauraient aller jusqu'à la démonstration; il se borne lui-même à pouvoir douter, et telle est l'absurdité de son sentiment, qu'en lui accordant même tout ce qu'il peut prétendre nous n'en aurons pas moins l'avantage sur lui.

Puis donc que les incrédules le veulent, faisons-nous violence à nous-mêmes, pour penser, malgré nous, qu'il se pourrait faire que notre esprit, cet esprit si admirable, ne fût qu'un limon un peu moins épais. Résistons, si nous pouvons, à toutes les raisons qui prouvent l'immortalité de notre âme, vous verrez qu'il n'y aura point encore à balancer. Car, que s'ensuivra-t-il de là? c'est que, dans le doute même, notre parti sera le plus sage et celui des incrédules le plus insensé. Notre parti est le plus sage : 1° parce qu'il fut toujours le plus général par le passé; 2° parce qu'il est le plus convenable à l'honnête homme pour le présent; 3° parce qu'il est le plus sûr pour l'avenir. Celui des incrédules est, au contraire, le plus singulier, le plus détestable, le plus dangereux. Développons en peu de mots ces trois réflexions.

Rien n'est, sans doute, plus étrange que la témérité de l'impie qui ose se révolter contre la doctrine de tous les siècles. Car, mes frères, portez-vous jusque dans l'antiquité la plus reculée, jusque dans la barbarie la plus épaisse, et vous entendrez tous les hommes, généralement, qui ne formeront qu'une voix pour rendre témoignage à la vérité que nous prêchons. C'est un sentiment dont vous ne sauriez marquer l'origine et dont vous ne voyez point l'interruption. Embrassé par les plus savants, il ne fut point oublié par les plus stupides. Tous les peuples s'en firent un préjugé commun et une tradition perpétuelle, et s'il y eut quelques esprits singuliers qui osèrent abandonner un sentiment si général, leur nombre est si petit et si méprisable que leur autorité ne peut servir qu'à mortifier la vanité des incrédules de nos jours, puisqu'elle leur ôte la gloire d'avoir fait une nouvelle découverte, puisqu'ils ne font que répéter ce que d'autres ont dit avant eux, et qu'ainsi ils ne peuvent point se donner pour des génies bien sublimes et bien rares.

J'avoue qu'il y eut des opinions bizarres sur le sort des âmes après cette vie. Mais il en est de l'immortalité de notre esprit comme de l'existence d'une Divinité. La corruption et l'ignorance purent bien altérer parmi les hommes la connaissance du vrai Dieu, mais elles ne purent jamais effacer de leur esprit l'idée d'un Dieu. Ainsi, les hommes ont pu se partager, s'égarer sur l'état des hommes après leur mort, mais ils ont tous reconnu l'immortalité de l'âme; et, à travers le chaos même de tant de fausses opinions, je découvre le fond de la véritable.

Or, mes frères, si saint Augustin a dit que les usages, généralement établis dans toute l'Eglise, doivent être regardés comme des pratiques instituées par les apôtres et transmises par les premiers chrétiens, ne devons-nous pas dire, par la même raison, que la foi d'une immortalité, ayant été généralement reçue parmi tous les hommes, elle doit être née avec tous les hommes. Car, comme un ancien l'a judicieusement remarqué, un homme peut bien tromper un autre homme, mais jamais personne ne parvient à tromper le monde entier, ni jamais le monde ne conspira tout entier à tromper personne.

Loin d'ici les faux raisonnements de l'impie, qui prétend que nous ne croyons que parce qu'on a toujours cru, et que, prévenus en faveur des anciens préjugés, nous sommes d'ailleurs ou trop dissipés pour pouvoir les examiner, ou trop paresseux pour vouloir les approfondir. Car, si ce n'est pas une raison de croire, parce qu'on a toujours cru, ce n'est pas aussi une raison pour ne croire pas. Il s'agit donc seulement d'examiner s'il y a plus ou moins de raison à suivre les anciens préjugés qu'à s'en écarter. Or, jusqu'ici, nous avons assez longtemps raisonné pour faire voir que la créance universelle de l'immortalité de l'âme s'accorde fort bien avec les lumières de la raison; que nous ne croyons point en aveugles, et que la docilité de notre foi n'ôte point à notre esprit la liberté de réfléchir sur une matière si importante; mais, pour lui faire mieux sentir quelle est son injustice à nous accuser d'une aveugle prévention, nous n'avons qu'à lui demander à notre tour si son sentiment doit être le meilleur, parce qu'il est tout singulier; si, parce qu'il peut y avoir quelquefois de la prévention à suivre la foule, il ne peut pas se faire qu'il y ait de sa part de la vanité à vouloir s'en écarter, et s'il a lui seul le don de la sagesse en propriété pour mériter que son autorité seule l'emporte sur celle de tous les siècles. Ah! quel avantage, au contraire, ne nous donne pas sur l'incrédule cette antiquité si sage et si éclairée, antiquité qu'on ne saurait mépriser sans se faire encore plus mépriser soi-même. Car jugez, mes frères, si, dans le doute même, nous pouvons flotter entre deux sentiments, dont l'un est appuyé du suffrage de tout l'univers, et dont l'autre n'est fondé que sur l'idée de quelques es-

prits bizarres. Si l'on risquait également de se tromper, l'homme sage n'aimerait-il pas mieux courir ce risque avec ce qu'il y eut de plus célèbre et de plus respecté dans le monde qu'avec ce qu'il y a de plus obscur et de plus méprisable? Car, remarquez bien ici que notre sentiment l'emporte, non-seulement par le nombre, mais encore par le caractère de ses partisans. De notre côté, nous avons les plus grands esprits, qui furent convaincus de notre immortalité; les âmes les plus pures, qui se préparèrent à un jugement; les cœurs les plus nobles, qui souffrirent tout pour le bonheur de l'autre vie. Mais, au rang des incrédules, vous n'y verrez que des hommes abrutis par une corruption invétérée, qui s'obstinent par désespoir, ou qui ne contestent que par vanité. Pourquoi cela? Ah! c'est que la foi des incrédules ne commença à s'ébranler que lorsque leur cœur commença à se corrompre; c'est que l'impiété n'a d'autre source que le libertinage ou la cupidité; enfin, c'est que notre parti est le plus convenable à l'honnête homme pour le présent; et c'est ici ma seconde réflexion.

En effet, une âme qui est vraiment persuadée que ses pensées et ses œuvres seront écrites dans le livre de l'éternité avec des caractères ineffaçables, ne manque point de purifier ses sentiments et de régler ses démarches; la crainte des supplices éternels réprime toutes ses passions, l'espérance des biens célestes soutient sa patience et son courage; elle n'oublie point qu'elle a un Dieu pour témoin, parce qu'elle sait qu'un jour elle aura un Dieu pour juge. Loin d'étouffer la voix de sa conscience, elle en développe jusqu'au moindre repli; elle se préserve du péché, ou, si elle a eu le malheur de le commettre, elle l'expie; elle est sincère, équitable, fidèle, charitable envers le prochain; et, pour être en état de compter à l'avenir avec un Dieu, elle compte dès à présent avec elle-même.

Mais que pouvez-vous attendre d'un cœur impie? si ce n'est un mauvais cœur, qui ne sera hardi que pour le crime, fidèle que pour l'intérêt, tendre que pour la brutale volupté; un cœur qui ne gardera la justice que lorsqu'il s'agira d'éviter la confusion, qui méprisera toutes les lois dès qu'elles contraindront ses passions et qu'elles s'opposeront à ses projets. Car, s'imaginant que son âme retombera dans le néant, il mettra tout en œuvge pour se faire, pendant cette vie, un bonheur qu'il ne peut point attendre pour l'autre; et comme le vice la conduit à l'irréligion, l'irréligion à son tour, par un juste jugement de Dieu, l'aveugle et l'affermit dans le vice.

Voilà, impies, quel est le malheureux fruit de votre folle ou prétendue persuasion. En vain direz-vous que l'enfer et le paradis ne sont que des fantômes qu'une politique trompeuse a imprimés dans l'imagination des hommes simples. Honteuse défaite, qui nous fait bien connaître que vous êtes assez corrompus pour ne regarder le vice et la vertu que comme des erreurs subtilement introduites dans l'esprit des uns par la ruse des autres. Pitoyable conjecture, qu'on ne peut tourner que contre vous-mêmes, puisque vous reconnaissez par là que pour obliger les hommes d'observer les lois de la probité, de l'innocence et de la piété, il a fallu leur persuader notre sentiment et leur cacher le vôtre. Maxime détestable, qui ne tend qu'à détruire toutes les idées, tous les principes que nous tenons de l'auteur de la nature; maxime cruelle, qui romprait toute liaison entre les hommes, et qui les rendrait plus indomptables que les bêtes mêmes, au rang desquelles vous voulez les rabaisser.

Ici, je n'ose presque faire entrevoir les suites affreuses de votre système. Mais si les peuples pouvaient raisonnablement se persuader qu'on ne les menace d'une éternité que pour les subjuguer par la crainte, pensez-vous qu'ils voulussent être longtemps les victimes de leur crédulité? Ah! bientôt il n'y aurait pour eux rien de sacré, bientôt ils ne trouveraient qu'usurpation dans les rangs les plus sublimes, que tyrannie dans les lois les plus sages; bientôt la vertu ne leur paraîtrait qu'une illusion propre à éblouir, et vous verriez le monde tout troublé par leurs emportements et tout inondé de leurs crimes. Car, quel frein mettriez-vous à leurs passions? Serait-ce l'amour de la vie! Mais, assurés qu'elle finirait bientôt, se mettraient-ils fort en peine qu'elle fût un peu plus courte, pourvu qu'elle fût beaucoup plus heureuse? Serait-ce la crainte des supplices? mais, en se rendant tous coupables, ne seraient-ils pas tous impunis? Serait-ce le respect humain? mais ne vit-on pas des scélérats qui cherchèrent à se faire un grand nom par des grands crimes, méprisant également et la haine du public et le jugement de la postérité? Serait-ce la probité? mais ce beau nom subsisterait-il longtemps parmi eux s'il n'avait rien que de triste pour eux?

Ah! allez, sortez du milieu de nous, hommes pleins d'iniquités, vous qui voudriez remplir la terre d'injustices, d'adultères, de parjures, de révoltes, de trahisons et d'homicides. Puissiez-vous être à jamais bannis de la société, vous qui voudriez abolir le nom de pudeur, de charité, de candeur, de probité, d'innocence et de fidélité; ou plutôt, s'il est permis de former un tel souhait, allez habiter un monde inconnu, allez vous rassembler dans une terre déserte pour y former une république d'incrédules, et vous verrez si vous jouirez, entre vous seuls, de cette tranquillité dont vous êtes redevables à une religion sainte que vous osez mépriser, ou si, au contraire, suivant la parole du Sage, vous ne trouverez pas dans la confusion qui régnera parmi vous la juste punition de votre audace à nous vanter votre impiété, comme la véritable sagesse : *In gente incredibili exardescet ira.* (*Eccli.*, XVI.) Mais non, notre dessein n'est pas de vous rendre malheureux, et quoique votre plaisir fût de

nous voir corrompus comme vous, le nôtre, néanmoins, serait de vous voir fidèles et heureux comme nous. Demeurez donc parmi nous, mais pensez comme nous ; et, découvrant ici toute l'infamie de votre sentiment, ne rougissez point de le condamner, rougissez plutôt de l'avoir suivi.

Pour vous, âmes fidèles, qui faites notre consolation par la pureté de vos mœurs, aussi bien que par celle de votre foi, ah ! je m'assure que dans l'incertitude même votre bon cœur ramasserait toute son indignation contre une opinion détestable, qui ferait de l'homme le monstre le plus affreux de la nature. Mais combien plus ne serez-vous pas affermis dans votre foi, si vous considérez, en troisième et dernier lieu, que le choix qu'elle vous inspire est encore le plus sûr pour l'avenir.

Rien n'est plus pressant que cette sage et dernière réflexion que nous devons à un philosophe chrétien, qui vivait sur la fin du IIIe siècle (4). Mais je me contente de vous la suggérer, soit parce qu'elle vous a été souvent développée, soit parce qu'elle est si sensible qu'il ne faut qu'un coup d'œil pour en mesurer toute l'étendue, et pour comprendre que vous ne risquez rien en croyant un jugement, mais qu'au contraire l'incrédule risque tout en ne le croyant pas. Car vous ne pouvez perdre tout au plus que des biens et des plaisirs, qui, fort méprisables par leur nature, le sont encore plus par leur fragilité. Mais l'impie s'expose à des tourments, qui, tout effroyables qu'ils sont par leur rigueur, le sont encore plus par leur durée.

O vous qui ne pouvez souffrir une vérité, qui trouble vos plaisirs sensuels, et qui vous efforcez de la déraciner de votre cœur pour y établir un faux calme, ne pensez donc pas que vous puissiez triompher en nous demandant s'il est revenu quelqu'un de l'autre monde pour nous dire ce qui s'y passe. Demande insensée ; car quelle preuve avez-vous vous-même pour croire qu'il ne s'y passe rien ? Et faut-il que sur un simple doute vous hasardiez une éternité, dont la seule idée fait frémir ? Mais nous le voyons bien que ce n'est là qu'un détour, car vous en tiendriez-vous à la parole d'un homme ressuscité, tandis que vous ne voulez pas vous en tenir à l'autorité de la foi, aux lumières de la raison, au témoignage de tous les siècles ? Vous nous demandez un témoin pour croire qu'il y ait un avenir ? Eh ! ne serions-nous pas plus en droit de vous en demander des milliers pour croire qu'il n'y ait point un avenir ? Car, après les preuves que je viens de vous déduire, après l'accord unanime de tous les âges, après les raisons d'intérêt qui nous déterminent, combien de personnes moins suspectes, et plus dignes de foi que vous ne l'êtes, ne nous faudrait-il pas pour nous engager à nous tourner de votre côté ? Mais non, nous ne vous demandons aucun témoin ; notre foi est inébranlable, notre choix est fait, et nous vous dirons ici avec l'Apôtre que quand même vous feriez descendre un ange du ciel pour attester en votre faveur, la prudence néanmoins ne nous permettrait pas de courir le risque éternel de votre incrédulité.

Ne dites pas non plus que nous ne croyons en une autre vie que parce que notre intérêt nous séduit. Car, ici, tout est pour le moins égal des deux côtés. Si c'est l'intérêt qui nous la fait croire, c'est aussi l'intérêt qui vous la fait rejeter. Mais remarquez bien ce qu'il y a de différent. Pour vous c'est l'intérêt seul qui vous gagne ; mais nous, c'est la raison et l'intérêt tout ensemble qui nous déterminent. De notre côté, nous, n'avons d'autre intérêt que celui de l'honnête homme ; mais vous, au contraire, vous n'en avez d'autre que celui de l'homme vicieux et corrompu. Si vous demeurez incrédules, c'est pour vous plonger dans les ordures de la volupté, pour vous donner le barbare plaisir de la vengeance, pour sacrifier la droiture et la probité à l'ambition, et peut-être encore plus pour jouir tranquillement du fruit de vos injustices. Car, pour moi, je tiens que l'injustice fait beaucoup plus d'incrédules que n'en fait le libertinage. Pourquoi ? c'est qu'il est plus aisé de pleurer les excès de la débauche que de restituer des richesses d'iniquité. Pour ramener un homme injuste, il faudrait peut-être le faire rentrer dans la même poussière d'où il s'est tiré par ses fraudes, par ses concussions, par ses usures, et il est aisé de comprendre qu'à ce prix-là il trouverait qu'il lui en coûterait trop cher pour avoir de la religion.

Or, que conclure de là ? C'est que nous suivons la lumière éternelle qui ne trompe jamais, tandis que vous ne suivez que la cupidité qui aveugle toujours ; c'est que nous avons bien moins de sujet de nous défier des préjugés de la conscience que vous n'en avez de vous défier des préjugés de vos passions ; c'est que notre intérêt a pour objet une éternité tout entière, au lieu que le vôtre est tout borné au temps présent, qui ne mérite pas même le nom d'instant à l'égard de la suite infinie des siècles ; et, par conséquent, il faut encore conclure que, quand même nous n'agirions pas avec plus de conviction, nous agirions au moins avec plus de prudence et avec plus de sûreté.

Qu'il y a donc, mes frères, de la raison et de la sagesse à croire un jugement décisif et une vie immortelle ! Il est vrai que si cette grande vérité a un côté flatteur pour nous par l'espérance qu'elle nous inspire, elle a aussi une face terrible par le danger auquel elle nous expose. Mais si nous avons sujet de craindre un jugement, nous avons aussi, en croyant, la ressource de pouvoir le prévenir. Je dis plus ; la crainte même sera pour nous un sujet de confiance ; car le vrai moyen de se préparer à un jugement, c'est de le craindre, et respecter la justice de Dieu, c'est l'apaiser ou au moins l'adoucir. L'impie, au contraire, qui s'en

(4) Arnobe.

dort, qui s'étourdit sur une vérité si redoutable, ne peut que se la rendre plus funeste; car la colère de Dieu sera d'autant plus vivement enflammée contre lui, qu'il l'aura ouvertement méprisée.

Hélas! comment se peut-il faire que l'impiété naisse dans le sein même du christianisme? Comment l'incrédule s'aveugle-t-il au milieu de la lumière? Comment s'endurcit-il contre ses propres intérêts? Comment cherche-t-il le repos dans la plus cruelle incertitude? Comment croit-il pouvoir rendre ses crimes plus doux en les rendant plus funestes, en y ajoutant une impiété tout insensée, qui lui ôte la seule consolation qui reste au pécheur! je veux dire celle de demander le pardon et de pouvoir l'espérer.

Mais qu'il s'égare tant qu'il voudra, pour nous, ô mon Dieu! nous craindrons et nous aimerons tout à la fois une vérité que vous nous avez révélée, une vérité qui fait votre gloire, une vérité qui nous sert de règle. Non, nous ne souffrirons pas que l'impie veuille faire de vous le Dieu des méchants, vous ne serez pour nous que le Dieu des bons, ou plutôt vous serez et son Dieu et le nôtre; le sien, malgré lui, par votre éternelle vengeance, et le nôtre, selon nos désirs, par votre miséricorde infinie. Tout terrible que vous êtes, vous nous paraissez aimable, parce que vous nous paraissez juste. Nous entrons ici dans vos intérêts contre tous ceux qui osent les blesser. Nous reconnaissons que votre sagesse, votre justice, votre grandeur, votre divinité tout entière est intéressée à faire un juste discernement entre le pécheur et l'homme de bien, à punir le vice et à récompenser la vertu. Nous voulons donc vous glorifier par la terreur même de vos jugements, et notre ressource ne sera pas de vous contester par aveuglement le droit de nous juger, mais de vous ôter par la pénitence celui de nous perdre. Si la foi nous apprend à ne craindre que vous, elle nous apprend aussi que ce serait vous offenser vivement que de ne point espérer en vous. Nous savons même que l'un des grands effets de votre miséricorde c'est de nous remplir de la crainte de votre justice; et animés d'une sage et vive confiance, nous travaillerons avec ferveur à nous séparer des impies par nos œuvres aussi bien que par nos sentiments, pour mériter d'être associés à vos élus dans votre gloire éternelle.

---

EXORDE POUR LE PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT.

Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube cum potestate magna et majestate. (*Luc.*, XXI.)

*Alors ils verront le Fils de l'homme, qui viendra sur une nuée avec une grande puissance et avec une grande majesté.*

Quel sera ce jour où le Fils de Dieu paraîtra dans toute sa majesté, et l'homme dans toute sa faiblesse? Maintenant, ce Dieu plein de miséricorde se cache en quelque sorte à nous par sa patience, et nous semblons nous dérober à lui par notre dissipation; mais alors, dégagés de tous les vains objets qui nous amusent, nous n'aurons devant les yeux que ce Dieu plein de puissance, qui nous mesurera sur sa sainteté pour nous juger selon sa justice : *Tunc videbunt Filium hominis*, etc

Ah! voilà ce qui rendra ce jour bien redoutable pour nous. Je ne m'arrêterai point à vous dépeindre toute la nature déconcertée; car quel intérêt prendrons-nous alors à la chute de l'univers? Non, dit saint Augustin, ce n'est pas une chose étrange pour nous que la terre périsse, puisque nous devons périr nous-mêmes : *Non magnum est si cadunt ligna et lapides, et moriuntur mortales.* Ce monde que nous chérissons finira pour nous lorsque nous finirons pour lui. Grandeur, gloire, magnificence, plaisir du siècle, tout est anéanti pour ceux qui descendent dans les ombres souterraines; et loin que le fracas d'un monde ébranlé puisse faire au jour du jugement la frayeur des hommes, il semble, au contraire, qu'il fera toute la ressource des impies, puisqu'ils souhaiteront que les montagnes tombent sur eux pour les dérober à la fureur de l'Agneau : *Montes, cadite super nos.* (*Luc.*, XXIII.) Ce qui rendra donc ce jour si amer pour les pécheurs, ce sera la terrible majesté de Jésus-Christ que nous verrons tel qu'il est et qui nous verra tels que nous aurons été : *Tunc videbunt Filium hominis*, etc.

Cependant, mes frères, c'est précisément parce que cette vérité est si terrible, qu'un libertinage effréné ose la traiter d'illusion et de chimère, pour se faire une fausse sécurité, comme si la témérité que l'on a de douter d'un jugement pouvait en affaiblir la certitude ou en adoucir la rigueur. Plût à Dieu que l'incrédulité ne fût elle-même qu'un monstre chimérique! Mais, hélas! elle n'est que trop réelle, elle n'est que trop commune, et nous ne saurions trop nous attacher à la combattre pour la confondre dans les uns et pour la prévenir dans les autres.

A Dieu ne plaise pourtant, mes frères, etc. (Le reste comme au premier *Exorde*, col. 851.)

---

L'auteur eut l'honneur de prêcher ce sermon devant le roi, le premier dimanche de l'Avent, en 1728, et, à la fin du discours, il fit à Sa Majesté un compliment qu'on a cru pouvoir mettre ici, et dont voici l'occasion et le sujet.

Le sermon de la Toussaint fait à la Cour, de même que dans toutes les églises de Paris, l'ouverture de l'Avent, et l'usage est de faire un compliment au roi à la fin de ce premier sermon, comme on en fait un à la fin du sermon de la fête de Noël, qui est le dernier. Mais le roi ayant été attaqué de la petite vérole, sur la fin du mois d'octobre, Sa Majesté ne put point assister au sermon de la Toussaint, et ce ne fut qu'au premier dimanche de l'Avent qu'elle entendit, pour la première fois, son prédicateur. C'est ce qui donna lieu à l'auteur de la complimenter en ces termes :

Sire,

Le zèle que vos sujets ont marqué sur le rétablissement de votre santé est si digne de la religion, qu'il est juste de le faire éclater dans nos chaires.

J'ose dire à Votre Majesté qu'un événement si heureux nous inspire la joie la plus vive et l'espérance la plus douce. Nous avons toujours regardé votre personne sacrée comme le grand objet de nos vœux. Un prince, qui a dans sa jeunesse même, assez de maturité pour donner son éclat à la piété, sa protection à la foi, sa médiation à la paix, sa tendresse à son peuple, sa confiance à la sagesse, à la religion, à la probité; un prince à qui l'Eglise doit son triomphe, la France sa prospérité, toute l'Europe son repos, un si grand prince a toujours été pour nous un don du Seigneur. Mais nous avons à présent cette nouvelle consolation de pouvoir présumer que le Seigneur veut nous assurer un don si précieux et qu'il nous épargnera la douleur de survivre à Votre Majesté. Car, s'il a changé en votre faveur la nature d'un mal qui est si dangereux pour tous les hommes, mais plus encore pour les grands, c'est sans doute pour nous marquer qu'il veut vous préserver pour notre bonheur des périls de la vie humaine, comme il vous a préservé pour votre sanctification des dangers de la jeunesse et de la royauté.

Notre zèle, Sire, et si Votre Majesté veut bien souffrir que je le dise, notre tendresse ne nous a pas permis d'imiter l'exemple de votre fermeté dans l'incertitude même du succès. La gloire de Votre Majesté est d'avoir été tout à fait intrépide; la nôtre, au contraire, est d'avoir été vivement alarmés. Mais nous avons bien imité et nous imiterons encore l'exemple de cette reconnaissance vive et empressée que votre piété vous a inspirée pour un Dieu plein de clémence et de bonté, à qui nous devons uniquement le bienfait de votre guérison. Nous continuerons nos actions de grâces avec amour, et nous lui offrirons en même temps nos prières avec ferveur, afin qu'il donne à votre règne tout l'éclat que nous souhaitons pour votre gloire et toute la durée qui est nécessaire pour notre bonheur; qu'il fasse revivre Votre Majesté jusqu'à la fin des siècles dans une glorieuse postérité, et qu'après l'avoir élevée au comble de la prospérité et affermie dans les voies de la justice en ce monde, il la fasse régner éternellement dans le ciel où nous conduise tous le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

## SERMON XIV.

### SUR LE PÉCHEUR D'HABITUDE.

Voce magna clamavit : Lazare, veni foras. (*Joan.*, XI.)

*Jésus cria à haute voix : Lazare, sortez du tombeau.*

Ce Lazare enfoncé dans les horreurs du tombeau, c'est vous-même, pécheur qui m'écoutez, vous surtout qui croupissez dans l'habitude du péché. L'image est si ressemblante, vous êtes si bien représenté par un mort enseveli depuis quatre jours, que Jésus-Christ ne vient ressusciter un cadavre par sa voix que pour vous figurer ce qu'il veut faire en vous par sa grâce. Que dis-je? hélas! Si vous vous représentez bien la triste différence qu'il y a entre la mort du corps et celle de l'âme, vous sentirez même que Lazare n'est qu'une légère figure de ce que vous êtes; que son état, tout affreux qu'il est, l'est encore moins que le vôtre, et que c'est proprement vous seul qui faites couler les larmes de Jésus-Christ : *et lacrymatus est Jesus*. Car la mort de Lazare n'est qu'un sommeil, dit Jésus-Christ lui-même : *Lazarus amicus noster dormit*. Il l'a même ordonnée par sa sagesse pour la faire servir de preuve à sa puissance et à sa divinité. Mais votre mort, ô pécheur, ah! elle n'est que trop digne de ses larmes, puisqu'il n'y trouve que votre crime qui attaque sa majesté, que votre perte qui afflige sa tendresse : *et lacrymatus est Jesus.*

Il est vrai que c'est ici un juste, un grand saint, un tendre ami de Jésus-Christ, bien différent de vous qui n'êtes pour ce divin Sauveur qu'un ancien ennemi et un ennemi des plus cruels : *Amicus noster*. Mais si vous n'êtes plus son ami, vous le fûtes autrefois. Cette parole sert au moins à marquer cet amour sacré qui vous unissait à lui avant votre péché, et plût à Dieu qu'elle pût servir à vous inspirer un regret bien vif sur le bonheur que vous eûtes de posséder son cœur et sur l'injustice que vous lui avez faite en lui dérobant le vôtre. Je dis plus, quoique vous ne soyez plus son ami, il ne laisse pas d'être le vôtre, et vous pouvez en ce moment même redevenir le sien. Sa justice, à la vérité, lui fait détester votre corruption, mais sa clémence lui fait souhaiter votre changement. J'ose même dire que c'est pour vous retirer du sein de la mort qu'il daigne emprunter un organe aussi faible et aussi indigne que le mien. Il ne cherche qu'à vous réconcilier avec lui; et pour vérifier en vous-même cette tendre et consolante parole : *amicus noster*, vous n'avez qu'à vous rendre docile, comme Lazare, à cette voix puissante qu'il fait retentir à l'oreille de votre cœur pour vous rappeler à la vie : *Voce magna clamavit : Lazare, veni foras.*

Or, pour tâcher de produire en vous un effet si salutaire et pour donner en même temps une instruction utile à tous mes auditeurs, je n'aurai qu'à suivre simplement notre Evangile. Vous y verrez : 1° l'état d'un pécheur d'habitude dans Lazare mort; 2° la conversion d'un pécheur d'habitude dans Lazare ressuscité.

Je dis son état, pour vous en faire sentir l'horreur. Je dis sa conversion, pour vous en marquer les moyens : son état, pour vous représenter sa misère; sa con-

version, pour vous découvrir sa ressource. Chrétiens qui m'écoutez, fasse le ciel que ce discours vous inspire le désir de sortir de l'habitude du péché, si vous y êtes, où la crainte d'y tomber si vous n'y êtes pas! C'est la grâce que je demande à l'Esprit de sainteté par l'entremise de la Vierge. *Ave. Maria.*

PREMIER POINT.

Le grand malheur du pécheur, c'est de ne pas connaître combien il est malheureux. S'il venait à réfléchir sur son état, il serait sans doute frappé de l'opprobre dont il s'est couvert et du péril où il s'est engagé. Mais séduit par d'indignes plaisirs, ébloui par un faux éclat, dissipé par de vains amusements, il ne voit point, il craindrait même de voir sa misère. L'ennemi de notre salut, dit saint Grégoire, pape, asservit les hommes de la même manière que le roi des enfants d'Ammon voulut assujettir les Israélites ; il leur crève l'œil droit qui leur ferait voir leur vrai bonheur, pour ne leur laisser que l'œil gauche qui ne leur fait voir qu'un bonheur apparent; et par ce cruel artifice, il les rend d'autant plus aveugles qu'ils croient ne l'être pas.

Il s'agit donc, pécheur d'habitude, de vous exposer votre difformité, afin qu'une confusion également juste et salutaire vous porte à effacer en vous les traits honteux qui vous déshonorent, et puisque l'état de Lazare est le vrai tableau du vôtre, souffrez que je vous le présente tout entier.

1° Lazare est mort : *mortuus est.* Et voilà l'état ou vous fûtes d'abord réduit par le premier péché qui vous donna le coup mortel. Oui, vous êtes mort, pécheur infortuné, mort par la privation de la grâce sanctifiante, qui est la vie de l'âme, par l'anéantissement de la charité, qui donne le mouvement au cœur, l'inaction d'une espérance qui ne tourne plus vos désirs vers le ciel, par la stérilité d'une foi morte qui ne produit aucun fruit digne de l'éternité : mort, parce que vous êtes sans sentiments, je veux dire, sans goût pour les choses spirituelles, parce que vos yeux ne veulent plus voir ce que la religion a de consolant ou de redoutable, parce que vos oreilles sont fermées aux instructions salutaires et aux inspirations divines, parce que vous n'avez plus de pieds pour marcher dans les voies de la piété, plus de mains pour les bonnes œuvres, plus de bouche pour recevoir le corps sacré de Jésus-Christ, qui est le pain de vie; mort enfin aux yeux d'un Dieu dont vous ne méritez que les anathèmes, aux yeux d'un Sauveur dont vous avez profané le sang, aux yeux des anges dont vous avez méprisé la société, aux yeux des justes qui pleurent votre perte, aux yeux de toute l'Eglise dont vous faites la douleur et l'opprobre. Comment donc n'êtes-vous pas touché d'horreur et de compassion pour vous-même? Comment ne faites-vous pas couler sur votre propre mort ces larmes qu'un cœur tendre vous fait verser avec tant d'abondance sur le trépas de vos proches? Comment, dis-je, êtes-vous si tranquille, si endormi? Oh! il faut bien que vous soyez plus que mort, puisque vous êtes si insensible à votre mort même.

Aussi voyons-nous que vous n'êtes pas simplement mort par le péché, mais que vous êtes encore enfoncé dans l'habidude du péché; habitude qui est comme le tombeau où vous êtes enseveli comme Lazare : *Invenit eum quatuor dies jam in monumento habentem.* Second trait qui vous distingue des autres pécheurs et qui rend votre mort encore plus affreuse et votre état plus lamentable.

Plût à Dieu qu'on n'eût à vous reprocher qu'une première infidélité, et que vous fussiez encore en ce triste moment où vous eûtes le malheur d'expirer! Il ne serait pas si difficile de vous ranimer. Une âme qui vient d'être entraînée par surprise ou par fragilité, a une grande ressource dans les remords, dans les inquiétudes qui suivent immédiatement le premier crime, disons mieux, dans les mouvements de la grâce qui rappelle d'abord un pécheur qui ne fait que de tomber; Elle ne peut refuser ses regrets à une innocence qui la rendait si noble et si heureuse; elle a encore un reste de sentiment pour un mal qui change si cruellement son sort, et pour revenir à son premier état, elle n'aurait qu'à profiter des réflexions qui la déchirent et des combats intérieurs qu'elle est obligée de se livrer à elle-même.

Mais vous, pécheur d'habitude : ah! au lieu d'écouter une conscience agitée qui vous pressait vivement de faire tous vos efforts pour lui rendre le calme, vous fermâtes l'oreille à une voix qui vous parut trop importune; et de là vient que vous vous êtes toujours plus enfoncé dans les ombres de la mort, toujours plus éloigné de la vie. Car, en persévérant dans le péché, vous vous êtes formé un cœur plus ardent pour le vice; et comme votre cœur est devenu par là plus dur pour la conversion, vous avez eu ensuite beaucoup moins de force pour éviter la rechute que vous n'en aviez eu d'abord pour vous délivrer du péché! L'habitude a entièrement dissipé ce reste de chaleur que vous conserviez encore après le moment de votre mort, et qu'on pouvait regarder comme une étincelle de vie; vous êtes devenu tout froid dans votre iniquité, suivant l'expression du prophète : *Frigidam fecit malitiam suam.* (*Jerem.*, VI.) Le souvenir de votre ancien bonheur s'est effacé de votre esprit, vous ne tremblez plus à la vue des jugements de Dieu, vous ne jetez plus qu'un œil triste sur ce royaume céleste dont vous vous êtes fermé l'entrée; vous ne mesurez plus la profondeur des abîmes infernaux qui sont le partage des pécheurs impénitents; vous vous êtes endurci à tous les coups de la grâce, et il n'est plus maintenant ni d'objet consolant qui puisse vous toucher, ni de terreur qui puisse vous retenir. La vertu ne vous paraît avoir que des obs-

tacles et des difficultés qui vous rebutent : le péché a perdu à vos yeux toute son horreur, et vous ne rougissez plus de le renouveler ; vous n'êtes sensible qu'aux appas du vice, et plus votre état est affreux, plus il vous paraît aimable.

Ainsi n'avez-vous que trop vérifié en vous-même cette grande et terrible parole de saint Grégoire pape, qu'un péché qu'on n'efface pas promptement par la pénitence nous entraîne infailliblement par son poids dans un autre péché : *Peccatum quod per pœnitentiam mox non deletur suo pondere in aliud trahit.* Car, non-seulement vous avez renouvelé votre premier crime, mais après avoir violé un point de la loi, vous avez méprisé tous les autres ; vous n'avez compté pour rien d'être un peu plus ou un peu moins prévaricateur, parce que vous n'en pouviez être qu'un peu plus ou moins digne de la réprobation, et vous êtes peut-être un pécheur qui valez vous seul un nombre infini d'autres pécheurs.

Ah ! le péché est une source malheureuse qui ne tarit point si on ne la ferme aussitôt ; c'est une racine empoisonnée qui se reproduit en mille manières si on ne l'arrache entièrement. La première infidélité, dit encore ce saint docteur, est la cause de la seconde : *præcedens culpa causa est subsequentis*, et la seconde est la punition de la première : *et subsequens pœna est præcedentis.* C'est ainsi que, par une juste vengeance de Dieu, il se fait un enchaînement de crimes qui naissent les uns des autres, et que l'accroissement des péchés devient le supplice du pécheur : *Supplicia fiunt peccantium, ipsa incrementa vitiorum.* O vengeance terrible ! O supplice effroyable ! O mon Dieu ! Peut-être ne l'avons-nous jamais bien compris, mais faites du moins que nous le comprenions aujourd'hui, que le péché est vraiment le plus funeste et le plus redoutable de tous vos coups. Ah ! Seigneur, arrêtez, arrêtez votre bras vengeur : plutôt la mort la plus cruelle qu'une offense réitérée. Ajoutez, si vous voulez, tourments sur tourments, mais ne permettez pas que nous ajoutions péché sur péché ; ne punissez pas les outrages que nous vous avons faits par ceux que nous pourrions encore vous faire, réparez-les plutôt par la plus rigoureuse pénitence que vous puissiez nous imposer. Cette punition, il est vrai, serait juste de votre part, mais elle serait trop funeste pour nous, et nous nous y opposons avec d'autant plus de force et de confiance que nous savons que vous aimez mieux exercer votre justice par une sincère pénitence qui signale en même temps votre miséricorde.

Ces sentiments, pécheurs, doivent être ceux de tout chrétien : puissent-ils devenir les vôtres ! Hélas ! loin de regarder le péché comme le plus grand fléau de la colère céleste, vous vous l'êtes rendu familier comme ce qu'il y avait de plus cher à votre cœur. Mais apprenez ici que vous ne pouviez être plus rigoureusement punis de votre péché que par le péché même, et afin que vous n'en puissiez douter, souffrez que je continue l'horrible peinture de votre état.

En effet, vous n'êtes pas seulement engloutis dans les abîmes de la mort et précipités dans le fond d'un sépulcre, mais en troisième lieu, vous avez les pieds et les mains liés, comme Lazare : *ligatus pedes et manus institis.* Car vous êtes liés en mille manières et vous l'êtes par les chaînes les plus fortes ; liés par votre habitude qui est devenue comme invincible, liés par vos passions qui sont toujours plus vives, liés par la douceur du vice, qui vous est toujours plus présente, liés par une multitude de crimes, qui est comme un poids qui vous accable, liés dans votre esprit par les objets criminels qui l'occupent, liés dans votre cœur par les affections charnelles dont il est rempli, liés dans vos sens par une sensualité qui les infecte, liés dans tout le corps par le penchant que vous avez pour le mal, liés jusque dans l'âme par le rebut que vous avez pour le bien : *ligatus pedes et manus institis.* Troisième trait que vous reconnaîtrez facilement en vous-mêmes.

Oh ! combien cet état n'est-il pas déplorable ? Combien n'est-il pas difficile de rompre des liens qui sont si durs et si pesants, mais qui paraissent en même temps si doux ? Ah ! si vous le dissimulez pour nous, vous ne sauriez néanmoins vous le cacher à vous-mêmes ; car si votre foi, toute morte qu'elle est pour agir, ne laisse pas d'être encore assez vivante pour vous inquiéter en certains moments ; votre espérance qui est comme endormie se réveille de temps en temps pour vous arracher des soupirs, et peut-être qu'à présent même les justes reproches que je vous fais sur votre habitude, vous font sentir tout à la fois, et quel fut votre malheur de vous y être plongé, et quelle est à présent pour vous la difficulté d'en sortir.

Oui, vous le sentez bien quelquefois que le vice a un caractère d'infamie qui vous avilit, un terme fatal qui vous alarme, une amertume qui vous dégoûte, des agitations qui vous lassent ; et, voyant qu'il a ses horreurs aussi bien que ses appas, vous voudriez bien y renoncer. Mais la rébellion d'un cœur tout déclaré pour le vice, le frémissement d'une chair infirme et sensuelle, la force d'une passion qui vous a subjugués, la douceur d'un penchant qui vous entraîne ; ah ! ce sont là les liens qui vous retiennent. Vous sentez, comme Augustin pécheur, que vous êtes vous-même votre plus grand ennemi, c'est-à-dire, le captif de votre volonté, qui a toute la force et la dureté du fer : *Ligatus eram non ferro alieno, sed mea ferrea voluntate*, dit cet illustre pénitent, et plus frappé des obstacles de votre changement que de l'opprobre et du danger de votre état, vous vous imaginez qu'il vous est impossible de vous relever, parce qu'en effet vous ne le pouvez que par de grands efforts.

Ce qu'il y a de plus triste pour vous, c'est

que vous n'avez pas moins à combattre contre des ennemis étrangers que contre des ennemis domestiques. Les liens qui touchent Lazare et le serrent de près marquent fort bien l'opposition que vous sentez au dedans de vous-mêmes : *Ligatus pedes et manus institis ;* mais la pierre qui est mise sur son tombeau ne marque pas moins les obstacles que vous trouvez au dehors : *Lapis superpositus erat ei :* quatrième circonstance qui rend la figure encore plus ressemblante et plus triste.

Ah ! dans quels fâcheux engagements ne vous êtes-vous pas mis par votre habitude dans le péché ? Insensibles aux douceurs de la piété, vous avez méprisé la société des gens de bien, leur manière de vivre vous a paru trop triste et votre cœur s'est tourné vers un monde riant et flatteur, qui vous offrait tous ses agréments, tout son éclat ; vous avez été charmés de vous y produire, et il l'a été de vous posséder ; vous avez aimé à y jouer le personnage qu'il a assigné à votre âge, à votre condition, vous avez pris part à tous ses plaisirs profanes ; d'abord vous vous y êtes fait des sociétés brillantes et agréables, ensuite des liaisons suspectes et dangereuses, et enfin des intrigues criminelles. Il s'agit donc maintenant, pour vous convertir, de revenir sur vos pas et d'abandonner ce monde séducteur. Mais comment vous en détacher ? comment le mépriser, le haïr, le quitter ? Ne serez-vous pas sensibles à ses regrets ou déconcertés par ses raisonnements ? Vous démêlerez-vous des intrigues et de tous les embarras où il vous aura engagés ? Résisterez-vous aux reproches d'un objet que vous aurez séduit ? Ah ! nouveaux obstacles à vaincre, nouveaux monstres à terrasser. Ce monde, aussi redoutable par sa malignité que dangereux par ses caresses, sera vraiment la pierre qui fermera votre tombeau pour vous empêcher d'en sortir. Car, faibles comme vous êtes, que dis-je, morts et ensevelis dans le péché, liés, combattus, entraînés, abrutis par votre penchant, comment ne céderiez-vous pas aux attaques du monde ? Comment n'aimeriez-vous pas mieux goûter ses agréments que d'éprouver ses rigueurs : *Lapis superpositus erat ei.*

Faut-il donc s'étonner qu'ayant été si longtemps plongés dans le sommeil de la mort, vous en soyez enfin devenus tout corrompus comme Lazare, et et que vous répandiez partout l'infection qui s'exhale de votre sépulcre : *Jam fœtet.* Cinquième et dernière circonstance, qui va achever votre portrait.

Ah ! mes frères, à quelle extrémité ne se porte-t-on pas, quand l'habitude a formé comme une nécessité de pécher ? Au commencement, un reste de pudeur assujettit aux lois de la bienséance. On tâche de cacher aux autres ce que l'on est, on voudrait presque se le cacher à soi-même. Mais, lorsque, dans la suite, on s'est accoutumé au crime, ah ! on franchit toutes les bornes, on oublie tout, on néglige, on méprise tout, on ne rougit plus de rien, on en vient jusqu'à regarder son égarement comme sagesse, et son infamie comme une gloire. Aussi voyons-nous que vous n'êtes qu'un sujet de scandale. Pécheur d'habitude, vous, surtout pécheur infâme, qui vous êtes plongé dans le bourbier de la volupté ; car, c'est le vice qui cause le plus la corruption et l'infection dans l'homme ; scandale, par votre éloignement pour tout ce qui est devoir de religion et pratique de piété ; vous ne donnez nulle marque de christianisme ; il n'y a pour vous ni prière, ni jeûne, ni aumône, ni sacrements ; vous ne fréquentez que les compagnies où vous trouvez l'objet dont vous faites votre idole ; vous n'êtes assidu qu'à un spectacle qui embellit votre passion pour la flatter ; et, si vous vous rendez quelquefois dans nos temples, c'est pour tromper le public par un dehors de religion ou plutôt pour le scandaliser par vos irrévérences. Scandale, par vos parures indécentes, par vos immodesties, par l'obscénité de votre langue ; car, la corruption que vous portez au dedans se répand bientôt au dehors. Scandale, par l'éclat de vos dissolutions que vous n'avez pas toujours pu dérober aux yeux d'autrui, et qu'enfin vous n'avez pas eu honte de publier vous-même. Scandale, par le tort que vous faites à vos dignités, à vos emplois, dont vous ne semblez être décoré que pour exciter les plaintes et le murmure du public, parce que la brutale passion, qui absorbe votre temps, vous en fait négliger les devoirs, et peut-être, parce qu'une lâche et honteuse complaisance pour l'impérieux objet qui règne sur votre cœur, vous les fait trahir. Scandale, par la mauvaise odeur d'un vice dont l'image seule offense tous ceux qui ont conservé un reste de pudeur et d'honnêteté. Car, en vain affectez-vous de triompher dans votre infâmie, par votre audace à vous en vanter : s'il y a un monde assez corrompu pour applaudir à vos désordres, il y en a un autre assez malin, et peut-être assez hypocrite, pour vous déchirer inpitoyablement par ses censures et par ses railleries. Votre vice fait toujours, ou l'horreur des uns ou le divertissement des autres. On le regarde comme une lèpre honteuse qu'on ne peut souffrir dans le champ d'Israël, comme un penchant brutal qui vous met au rang des animaux immondes ; il est si odieux qu'il blesse souvent la délicatesse de ceux-mêmes qui ne rougissent point d'en porter l'ignominie. Que dis-je ? vous nous imposez vous-même des lois si sévères sur ce vice, que nous n'osons presque vous le reprocher ; et, quelque injuste que vous soyez d'être si impudent dans votre crime, et d'exiger en même temps que nous soyons si discrets dans nos paroles, nous n'aurions garde néanmoins de nous plaindre de votre injustice, si du moins vous sentiez tout l'opprobre dont vous vous couvrez par une plaie honteuse, dont le nom seul semble, en effet, déshonorer nos lèvres sacrées. Encore une fois, vous n'êtes que scandale dans la

société. Scandale, parce que votre exemple sert à ébranler les forts, à faire tomber les faibles, à flatter et à endurcir les pécheurs; parce que votre corruption forme ou entretient celle des autres; scandale, pour votre famille, dont vous faites la règle par vos mœurs, pour vos domestiques que vous rendez les témoins, pour ne pas dire les complices, de vos iniquités; peut-être même pour toute une ville, pour tout un royaume, dont vous êtes le spectacle : en deux mots, scandale, pour ceux que vous connaissez, et pour ceux que vous ne connaissez pas.

Que dirai-je enfin? hélas! Je ne sais même si vous n'êtes pas déjà devenu, ou si vous ne deviendrez pas bientôt un scandale dans la religion, par vos maximes impies. Car, d'où vient qu'on voit tant de ces pécheurs déclarés qui, ayant trahi la religion après l'avoir reçue, n'ont pas honte de s'ériger en maîtres de corruption et d'impiété? Il est sans doute bien surprenant qu'ils se vantent d'avoir trouvé la vérité, tandis qu'on les voit toujours flotter dans l'incertitude. Il est bien surprenant que dans le temps qu'ils affectent de craindre qu'il n'y ait de la faiblesse à croire, ils ne s'aperçoivent pas qu'il y en a encore plus à ne croire rien. Il est bien surprenant qu'en se faisant une gloire de s'élever au-dessus des préjugés des autres, ils ne rougissent pas de se laisser préoccuper eux-mêmes par leurs propres passions. Il est bien surprenant qu'ils soient en même temps, et assez présomptueux pour mépriser la sagesse et la sûreté qu'il y a dans notre soumission, et assez aveugles pour se cacher à eux-mêmes ce qu'il y a de dangereux et d'insensé dans leur entêtement. Enfin, il est bien surprenant qu'ils osent regarder la religion comme une chimère, et qu'ils ne reconnaissent pas que leur impiété est un monstre. Tout cela, dis-je, est fort surprenant; mais voilà pourtant où aboutit ordinairement une grande corruption, un libertinage invétéré. Car, pour étouffer tout remords au dedans, et pour repousser tout reproche au dehors, le pécheur d'habitude prend enfin le parti de s'étourdir sur les menaces de la religion; et non-seulement il cherche à s'aveugler lui-même, mais il tâche de séduire les autres : trouvant sa consolation, et une consolation bien cruelle et bien honteuse, à les voir noircis des mêmes crimes, et exposés au même danger, comme s'il pouvait être moins infâme et moins malheureux, parce que d'autres le seront avec lui.

O mon Dieu! mon Sauveur! Je ne m'étonne donc pas que vous frémissiez d'horreur à la vue d'un tel pécheur et que vous répandiez sur lui les larmes les plus amères. Ah! je m'étonne plutôt que vous ne pleuriez pas sur vous-même, pécheur qui m'écoutez. Mais, ouvrez les yeux sur votre misère, et vous verrez que vous êtes infiniment plus horrible que Lazare; car s'il est tout corrompu, tout infect pour avoir été seulement quatre jours dans le tombeau : *Jam fœtet*, combien plus ne devez-vous pas l'être, vous qui croupissez dans votre habitude, depuis combien de temps? depuis combien d'années? Hélas! vous le savez, et Dieu le sait aussi.

Et vous, âmes chrétiennes, vous qui frémissez comme Jésus-Christ, à la vue d'un spectacle si horrible, vous qui, à l'exemple des sœurs de Lazare, gémissez de voir votre frère dans un état si déplorable. Ah! louez, bénissez de tout votre cœur la miséricorde qui vous en a préservées; mais craignez en même temps que vous n'y tombiez vous-mêmes. Lazare ne fut pas précipité tout à coup dans le tombeau; il y descendit peu à peu, par un état de langueur : *Erat languens*, par une lente maladie, *infirmabatur :* et par une maladie qui ne semblait pas devoir conduire à la mort : *Infirmitas hæc non ducit ad mortem.* Prenez donc garde que ce ne soit là votre état et que vous n'ayez le même sort. Je sais bien que le crime alarmerait d'abord votre conscience, et révolterait votre pudeur. Une âme juste ne se porte pas tout à coup aux grandes extrémités. Mais une langueur, un affaiblissement que vous négligerez, et qui néanmoins vous refroidira pour la piété; votre facilité à accumuler certaines infidélités légères qui n'éteignent pas la charité, mais qui ne manquent pas de l'affaiblir; le goût que vous avez pour de vains amusements que vous croyez fort innocents, mais qui serviront à vous dissiper; l'empressement que vous marquez pour des compagnies qui vous paraissent fort honnêtes, mais qui ne laissent pas d'être dangereuses; tout cela vous disposera à une chute et vous conduira bien près du tombeau. Il ne faudra plus qu'un pas, et, si vous venez à faire ce pas, que deviendrez vous? Hélas! jugez-en par tant d'exemples qui ont fait trembler les plus saints et dont peut-être vous avez été frappées vous-mêmes. Car, on a vu tomber les cèdres du Liban, je veux dire les personnes les plus distinguées par leur piété, et leur chute n'a eu d'autre cause qu'un affaiblissement insensible qui a ruiné en elles tout l'ouvrage de la grâce. On a même vu qu'elles se sont portées aux excès les plus affreux, et que, plus la grâce et l'éducation avaient pris soin de former en elles un caractère de pudeur et de modestie, plus elles ont affecté de mépriser les lois de la bienséance; comme si leur impudence dans le crime avait pu effacer le souvenir de leur ancienne vertu et diminuer la honte de leur instabilité. Tristes exemples qui doivent bien vous faire sentir l'importance de l'avis que nous vous donnons si souvent après le Sage, que, quand on méprise les petites choses, on tombe insensiblement dans les plus grandes : *Qui spernit modica, paulatim decidet.* (*Eccli.*, XIX.)

Enfin, craignez, mes chers auditeurs, craignez tous le sort de Lazare, vous surtout qui ne le craignez pas. J'ose présumer qu'il en est peu parmi vous qui soient dans ce degré de corruption et d'infection, où vous venez de voir le pécheur d'habitude; mais peut-être n'en est-il que trop qui, ne se croyant que

languissants et infirmes, ne laissent pas d'être vraiment morts, et de prendre leur mort pour un doux sommeil; suivant la parole de notre évangile : *Dormit*. C'est ce que l'on peut dire de bien des femmes du siècle, qui sont, à la vérité, irréprochables dans leurs mœurs, mais trop mondaines dans leurs parures et dans leurs manières; qui peut-être n'ont point, à la vérité, le dessein formé de rendre leur beauté funeste, mais qui ne laissent pas de la relever par un faux brillant pour la rendre plus aimable; qui ne souffriraient point qu'on osât attenter à leur pudeur, mais qui ne sont pas fâchées qu'on flatte leur vanité; qui rougiraient de la faiblesse et de l'opprobre qu'il y aurait pour elles à aimer, mais qui n'ont garde de se reprocher le plaisir secret qu'elles ont à être aimées : qui sont aussi fières de leurs appas que de leur réputation et de leur régularité; et qui affectant mille agréments, dont elles n'ignorent pas le triste succès, donnent la mort aux autres et se la donnent par conséquent à elles-mêmes. Or, si on voulait alarmer ces âmes mondaines sur leur état, elles seraient presque scandalisées de voir qu'on osât douter de leur prétendue innocence; elles s'appliqueraient grossièrement, et à la lettre, la parole que Jésus-Christ dit de Lazare dans un sens figuré : *Dormit*. Elles répondraient avec beaucoup de confiance, qu'elles ne sont que dans le sommeil ordinaire, c'est-à-dire dans la tiédeur, dans l'indolence, dans la langueur : *Putaverunt quia de dormitione somni diceret*. Elles avoueraient tout au plus, qu'elles ne se piquent pas de perfection, et, ne se croyant pas obligées d'être parfaites, elles soutiendraient fièrement, qu'au moins elles ne sont pas coupables.

Il faut donc leur dire ouvertement avec Jésus-Christ, qu'elles sont vraiment mortes, vraiment criminelles devant Dieu, et par l'amour déréglé qu'elles ont pour elles-mêmes, et par les sentiments coupables qu'elles inspirent aux autres : *Tunc dixit eis manifeste Lazarus mortuus est*. J'ose même dire à tous ces pécheurs, qui ne paraissent point l'être aux yeux du monde, qu'ils sont d'autant plus à plaindre, qu'étant réellement coupables, ils ont le malheur de se croire innocents; et que leur illusion est peut être plus dangereuse que la corruption même des pécheurs scandaleux. Ils sont à la vérité moins criminels, mais endormis dans une fausse paix, et aveuglés par la fausse opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, comme ils ne croient pas avoir besoin de se convertir, il est fort à craindre qu'ils ne se convertissent jamais. C'est ce qui a fait dire à saint Augustin cette grande parole, que Dieu permet quelquefois qu'ils tombent dans quelque grand crime, afin que leur chute dissipe l'illusion de leur orgueil, et leur découvre la fausseté de leur justice : *Unde sibi displiceant qui jam sibi placendo ceciderunt*. Le pécheur énorme, au contraire, le pécheur odieux au public ne peut point se dissimuler la grandeur de ses crimes : il est des moments où il ne peut pas supporter lui-même la puanteur, l'infection qui s'exhale du fond de sa corruption; il sent qu'il traîne toujours un cadavre avec soi, puisque ce cadavre n'est autre chose que lui-même, et frappé d'horreur, il sent beaucoup mieux la nécessité où il est de se rendre aux sollicitations de la grâce qui veut le tirer de cet état déplorable. Car enfin, il peut se convertir, et il doit toujours espérer. Le bras de Dieu n'est pas raccourci, la grâce se plaît à faire des prodiges; c'est même pour relever le courage de ces sortes de pécheurs et pour leur fournir un grand modèle, que Jésus-Christ a voulu nous donner dans la résurrection de Lazare, une figure de leur conversion, et c est aussi ce qui fera le sujet de ma dernière partie

SECOND POINT.

Ici, mes frères, va s'offrir à nos yeux un spectacle plus consolant pour nous. Si notre évangile ne nous proposait que la mort de Lazare, et qu'on n'y pût voir que celle du pécheur, hélas! quelle serait notre douleur d'avoir non-seulement à déplorer sa chute, mais encore à désespérer de son retour. J'ose dire que nous sommes déjà assez affligés de voir que les pécheurs résistent à la tendresse de nos reproches; et que, malgré les menaces toutes charitables que nous faisons à un monde criminel, le vice n'y soit pas moins commun, ni la piété moins rare. Les réflexions que nous faisons quelquefois sur le peu de succès de notre ministère sont d'autant plus tristes que si nous tremblons pour eux, nous ne craignons pas moins pour nous-mêmes, ne sachant point si Dieu nous en cache les fruits, pour nous humilier, ou s'il n'en permet pas plutôt l'inutilité, pour nous punir. Il n'y a donc que l'espérance de leur changement qui puisse nous donner une véritable consolation, et c'est cette consolation que nous trouvons dans notre évangile, où Jésus-Christ, dit saint Augustin, a voulu nous marquer par la puissance qu'il a sur les corps, celle qu'il a sur les âmes. Objet bien aimable, encore un coup, puisque nous voyons qu'il n'est point de pécheur à qui ce Dieu de miséricorde ne puisse redonner la vie de la grâce. Grand exemple qui nous apprend qu'il peut même se servir des plus faibles instruments pour opérer les plus grandes merveilles, puisqu'il peut les opérer par sa seule voix, et que sa voix peut passer par une bouche comme la mienne. Peut-être que, parmi tant d'âmes mondaines qui nous écouteront, il n'y en aura que trop qui mépriseront nos salutaires avertissements, mais peut-être y en aura-t-il que le Seigneur touchera par sa grâce; et n'y en eût-il qu'une seule, elle mérite bien toute notre application et tout notre zèle, puisqu'elle vaut tout le sang d'un Dieu.

Or, c'est dans la douce espérance que vous renouvellerez en vous-mêmes la résurrection de Lazare, pécheurs qui m'écoutez, que je viens vous rappeler les circonstances de

ce grand prodige. Il est vrai que vous n'avez pas le pouvoir de vous tirer du tombeau du péché, comme vous avez eu celui de vous y précipiter; qu'étant morts comme Lazare, vous ne pouvez non plus que lui agir par vous-mêmes; que vous êtes même plus éloignés de l'être et de la vie, dans l'ordre de la grâce, que le néant et la mort ne le sont dans l'ordre de la nature. Car, la mort et le néant n'ont rien qui puisse résister à la voix d'un Dieu tout-puissant, mais le péché nous laisse un fond de rébellion qui s'oppose aux opérations d'un Dieu miséricordieux : et c'est ce qui a fait dire à saint Augustin, que la conversion d'un pécheur est un plus grand miracle, que la résurrection d'un mort et la création de l'univers. Mais, il est vrai aussi que ce fond de rébellion qui s'oppose à la grâce n'éteint point en nous ce fond de liberté qui nous fait coopérer à la grâce, et que, si vous ne pouvez pas commencer votre conversion par vous-mêmes, vous le pourrez néanmoins, par la vertu de Jésus-Christ qui vous donnera réellement l'action dont un mort est incapable par lui-même. C'est pour cela que nous voyons dans notre évangile que, par les mouvements que Jésus-Christ a exprimés en sa propre personne, il a voulu vous marquer les sentiments qu'il veut exciter dans votre cœur; et pour apprendre ce que vous pouvez par lui, vous n'avez qu'à vous rendre attentifs à ce que vous lui allez voir faire pour vous.

1° Jésus-Christ frémit en son esprit, et se trouble en lui-même: *infremuit spiritu et turbavit seipsum.* Or, comme ce serait une grande erreur d'attribuer des mouvements involontaires à un homme-Dieu, il ne faut pas douter, dit saint Augustin, que ce frémissement et ce trouble ne soit en lui un effet de son infinie sagesse, et qu'il n'ait voulu nous marquer le trouble salutaire, où la foi met un pécheur qui commence à se déplaire à lui-même et à se dégoûter du vice: *fides hominis sibi merito displicentis fremere quodam modo debet.* Premier moyen, premier degré de conversion.

Ranimez donc votre foi, pécheurs qui m'écoutez, rentrez en vous-mêmes, tirez le voile fatal qui vous cache le fond de votre corruption, afin qu'un objet si affreux vous ébranle jusque dans le fond de l'âme; et qu'une juste frayeur vous tire de cet assoupissement léthargique, qui est vraiment pour vous le plus profond sommeil de la mort. Je comprends bien que votre intérieur vous présente de si grandes horreurs que vous craignez de les voir, et que, pour vous épargner un trouble inévitable, vous vous fuyez aussitôt vous-mêmes. Cependant, c'est ce trouble même qui doit ébaucher l'ouvrage de votre conversion; et, loin que l'on puisse excuser la peine que vous avez à l'entrevoir, je m'étonne plutôt que vous soyez assez aveugles pour vouloir l'interrompre. Car, hélas! vos plaies seront-elles moins profondes, moins incurables, parce qu'elles seront négligées? Serez-vous moins malheureux, parce que vous ne voudrez point sentir combien vous l'êtes? Votre tête sera-t-elle moins criminelle, moins exposée aux foudres du ciel, parce que vous ajouterez toujours crimes sur crimes, parce que vous comblerez votre iniquité par l'endurcissement et par l'impénitence? Quel raisonnement! Quelle idée! Ah! reconnaissez plutôt, que ce trouble est en vous le fruit de la charité d'un sauveur qui veut vous réveiller, vous ressusciter; et, que loin qu'il y ait de la sagesse à le dissiper, vous avez au contraire un grand intérêt à le ménager avec soin, comme un commencement de vie. Car, encore un coup, il faut que vous descendiez jusqu'au fond de votre abîme, et que vous frémissiez plus d'une fois, comme Jésus-Christ, afin que le sentiment de vos maux vous inspire l'impatience de vous en délivrer: *rursum fremens in semetipso.*

Je n'ignore pas que la plupart des pécheurs se découragent si fort eux-mêmes, en considérant ce qu'ils sont, qu'ils n'osent entreprendre de travailler à se rendre tels qu'ils doivent être, et que, semblables à ces cœurs endurcis dont parle le prophète, ils répondent en gens désespérés qu'il leur est impossible de changer de conduite, et qu'ils s'abandonneront comme auparavant, à la vanité de leurs pensées et à la dépravation de leur cœur: *Desperavimus et unusquisque pravitatem cordis sui mali faciemus.* (*Jerem.*, XVI.) Cette réponse est sans doute la vôtre, pécheur qui m'écoutez. Mais quel est votre aveuglement de désespérer de votre conversion, tandis que c'est Dieu même qui veut l'opérer? Ah! ne voyez-vous pas que ce n'est là que le langage de votre mollesse et de vos passions, puisque vous pouvez toujours recourir à un sauveur, et que vous avez une ressource assurée dans sa puissance et dans sa miséricorde?

C'est aussi ce qu'il veut vous faire entendre dans notre évangile. Car, pourquoi demande-t-il où on a mis Lazare? *Ubi posuistis eum?* Ce n'est pas qu'il l'ignore, lui à qui rien n'est caché, dit saint Chrysostome; mais c'est qu'il veut engager Marie sœur de Lazare et les assistants, à lui adresser ces paroles admirables pleines de confiance: Venez, Seigneur et voyez: *Domine, veni et vide.* Seconde circonstance qui vous marque, en second lieu, qu'il veut que vous lui adressiez les mêmes paroles avec la même confiance; et qu'après vous être troublé vous-même par la considération de vos maux, vous cherchiez votre consolation et votre remède en lui, par le gémissement de la prière. Second moyen, second degré de conversion.

Empruntez donc ces tendres et humbles paroles, et dites à Jésus-Christ: Venez, Seigneur, et voyez: *Domine, veni et vide.* Venez par le secours de votre grâce, qui seule est mon espérance et ma ressource. Oui, ô mon Sauveur! la grandeur de mes crimes, le poids de mes chaînes, la violence de mes passions, la force de mon habitude, les ténèbres de mon esprit, la corruption

de mon cœur, la faiblesse de ma chair, le déréglement de mes sens, le penchant qui m'entraîne au dedans, les obstacles qui m'arrêtent au dehors, tout me met dans l'impuissance de me relever; j'ai été submergé par la tempête, je me suis enfoncé dans la boue la plus profonde : *infixus sum in limo profundi* (*Psal.* LXVIII) : je me suis précipité dans un abîme sans fond : *et non est substantia* (*Ibid.*). Mais votre bras peut m'en tirer; et plus ma délivrance est difficile, plus mon libérateur paraîtra admirable. Venez donc, Seigneur, venez promptement par le secours de votre grâce; *veni:* et voyez en même temps des yeux de votre miséricorde : *et vide.* Hélas! il est encore vrai qu'en venant à moi, vous ne pouvez trouver qu'un objet propre à enflammer votre colère ; mes attentats sont énormes, et mes infidélités sans nombre, je ne suis qu'abomination aux yeux du ciel et de la terre, je suis tout corruption au dedans, et tout infection au dehors. Je suis d'autant plus coupable que j'ai fait un nombre infini de coupables. Votre justice ne saurait être trop sévère, parce que mon iniquité ne saurait être trop punie. Mais plus mes maux sont grands, plus ils méritent votre compassion ; plus je suis indigne du pardon, plus vous aurez de gloire à me l'accorder. Il n'est point de crime que votre sang ne puisse laver, et il coule sur ma tête criminelle, pour réclamer votre clémence. Si vous trouvez en moi les raisons qui vous obligeraient de me perdre, je trouve en vous-même les titres qui vous obligent de me sauver; mes péchés méritent à la vérité toute la rigueur de votre justice, mais ma conversion marquera toute l'étendue de votre miséricorde, et je l'implore avec confiance, parce que ce serait le comble de l'injustice de croire que mes crimes puissent la surpasser. Venez donc, Seigneur, pour me prêter votre secours, et voyez en même temps, pour être touché de ma misère et de mes gémissements : venez et voyez tout à la fois pour purifier mon cœur et redresser mes pas, afin qu'étant renouvelé, et au dedans et au dehors, je puisse vous regagner par l'exemple de mon changement toutes les âmes que je vous ai ravies par l'éclat de mes désordres : *Domine, veni et vide.*

Voilà le langage, voilà la prière que la considération de votre misère vous obligera d'adresser à un Sauveur qui seul peut vous arracher d'entre les bras de la mort : langage, prière que vous pourrez lui adresser, avec d'autant plus de confiance, que vous n'aurez point à craindre qu'il rejette des sentiments qu'il aura formés lui-même dans votre cœur.

Ainsi la confiance que vous aurez eu la bonté d'un sauveur vous conduira-t-elle bientôt à la douleur sincère que vous devez sentir à la vue des outrages que vous lui avez faits. Car, pourriez-vous bien vous jeter entre les bras de sa miséricorde, sans être touché, et de l'excès de sa charité, et de celui de votre ingratitude? Il y a une si grande liaison entre les degrés de conversion, que l'un conduit à l'autre. C'est aussi pour vous inspirer cette amoureuse douleur et pour vous en marquer la justice, l'obligation et l'importance que Jésus-Christ pleure sur Lazare. *Et lacrymatus est Jesus.* Il pleure sur vous, pour vous faire pleurer sur vous-même, mais ses larmes coulent du fond de son cœur tendre : *ecce quomodo amabat eum ;* et comme il pleure par l'amour compatissant qu'il a pour vous, il faut aussi que vous pleuriez par l'amoureuse douleur que vous devez avoir pour lui, troisième moyen, troisième degré de conversion.

Je le veux donc, pécheur, que vous gémissiez sous l'insupportable fardeau de votre habitude, et que vous déploriez votre malheur. Je veux que vous trembliez à la vue d'un enfer éternel, qui est ouvert pour vous engloutir, et que vous poussiez vos cris douloureux par le désir d'être délivré des ténèbres du sépulcre où vous êtes enfermé. Ces sentiments sont légitimes, ils sont innocents, parce qu'ils sont fondés sur l'amour réglé de nous-mêmes. Ils sont même les fruits de l'esprit divin, qui pour commencer notre conversion, nous prend ordinairement par notre propre intérêt.

Mais, s'il est juste de vous affliger, par rapport à vous-même, il est juste aussi, et encore plus juste, de vous affliger par rapport à un Dieu, à un sauveur que vous avez déshonoré par vos offenses. La conversion, pour être sincère, doit être une conversion de tout le cœur, suivant la parole du prophète : *In toto corde et* non *in mendacio.* (*Jerem.*, III.) Et, par conséquent, si vous n'avez pas pour votre Dieu, au moins un commencement d'amour, s'il n'a pas la moindre part à vos regrets, la moindre partie de votre cœur, votre conversion ne sera que fiction et mensonge, comme dit le même prophète: *In mendacio.* Aussi saint Augustin fait cette excellente réflexion, que la victime pour le péché n'était point offerte sans l'holocauste; ce qui nous marque que le pécheur qui veut se convertir doit offrir le sacrifice d'un cœur contrit et humilié, comme un sacrifice d'holocauste. Le péché renferme l'éloignement de Dieu et l'attachement aux créatures; la conversion au contraire nous détache des créatures, et nous ramène à Dieu. La victime pour le péché marque l'un, et l'holocauste marque l'autre. Que votre sacrifice soit donc accompagné d'amour, dit saint Augustin : *Quidquid profert accende charitate.* Il faut que Dieu soit le principal objet de notre douleur. Car, si nous nous représentons bien ce qu'il est, et ce que nous lui devons; ce qu'il a fait pour nous, et ce que nous avons fait contre lui, nous ne pourrons être que sensiblement affligés, d'avoir osé attaquer un Dieu qui, étant si grand et si aimable en lui-même, est encore si libéral et si miséricordieux envers nous.

Or, comme j'ai déjà dit, que, dans le retour d'un pécheur, un pas conduit infailliblement à l'autre, je dis encore que, si vous êtes vraiment effrayés de votre danger,

vraiment appliqués à demander la grâce de sortir de votre état, vraiment touchés d'avoir offensé votre Dieu, vous retrancherez, vous fuirez bientôt les occasions de renouveler votre péché. Quatrième moyen, quatrième condition, que Jésus-Christ vous marque en termes clairs, lorsqu'il commande qu'on ôte la pierre qui ferme le tombeau de Lazare : *tollite lapidem*.

Oui, chrétiens justes et pécheurs, écoutez tous; oui, la fuite des occasions est un des plus puissants moyens de conversion, la précaution la plus nécessaire au commencement d'une conversion, la preuve la moins équivoque d'une véritable conversion. Moyen puissant et efficace, parce que vous ôtez à vos passions leurs objets, à votre habitude ses progrès, à vos sens leurs amorces, à votre faiblesse ses périls, à l'esprit tentateur ses plus fortes armes. Je dis encore précaution indispensable, et d'autant plus indispensable pour les pécheurs qu'elle l'est même pour les justes. Et, en effet, demeurer volontairement dans l'occasion du péché, c'est vouloir renouveler le péché, c'est le péché même : car, c'est commettre témérairement sa faiblesse, ou présumer aveuglement de ses forces; c'est s'exposer imprudemment à un danger qu'on ne peut ignorer; c'est mépriser follement une chute qu'on a lieu de craindre; c'est tenter visiblement le Seigneur; c'est vouloir exiger de lui un miracle qu'il ne veut pas faire, et qu'il ne lui convient pas de faire, parce qu'il est de sa sagesse de nous obliger à faire ce que nous pouvons, tandis que sa bonté l'engage à nous donner ce que nous ne pouvons pas. Aussi a-t-on vu souvent que, pour avoir négligé une si sage précaution, les justes mêmes sont tombés; et si le juste tombe, comment le pécheur se relèvera-t-il, lui à qui l'expérience du passé ne laisse à attendre que de nouvelles chutes pour l'avenir, lui qui est l'esclave du péché par son habitude, lui qui est tout péché par sa corruption, lui qui a perdu ses forces par le péché, lui qui semble presque n'avoir des forces que pour le péché? Enfin, je dis, preuve assurée d'une véritable conversion. Car, notre cœur est d'une nature qu'il n'aime point les objets dont il s'éloigne, et qu'il ne s'éloigne point des objets qu'il aime. Ainsi, fuir les occasions du péché, c'est marquer qu'on s'est détaché du péché qu'on déteste, qu'on craint le péché; et au contraire en chercher l'occasion, c'est une preuve infaillible qu'on n'en sent point l'amertume, qu'on en aime encore la douceur, et que, loin de craindre d'y retomber, on craindrait plutôt de n'y pas retomber.

Fuyez donc, pécheur, fuyez l'occasion du péché : fuyez les fêtes des filles de Moab, si vous ne voulez pas tomber dans la prévarication des enfants d'Israël. Sortez de Babylone, sortez du milieu d'un monde corrompu, dit le prophète, éloignez-vous en au moins d'esprit et de cœur, si vous ne voulez pas être souillé de ses crimes et enveloppé dans sa ruine. Fuyez tout ce qui peut être pour vous un précipice ouvert, ou une pierre d'achoppement : *Tollite lapidem*. Abraham ne veut point que son fils soit ramené dans le pays de ses parents, parce qu'il pourrait s'y engager dans l'idolâtrie de ses ancêtres : *Cave nequando reducas filium meum illuc*. (*Gen*. XXIV.) Dieu défendit à son peuple de retourner en Egypte, parce qu'il y aurait pris les mœurs d'un peuple corrompu. Excellentes figures qui nous apprennent qu'une disposition des plus importantes à une résurrection spirituelle, c'est de s'éloigner de tout ce qui peut nous retenir dans la mort du péché

Otez donc la pierre : *Tollite lapidem;* ôtez tout ce qui peut être un obstacle à la grâce, et prenez au contraire tous les moyens qui peuvent lui faciliter votre conversion. Dépouillez-vous de ce luxe immodeste que vous avez étalé pour frapper les yeux sensuels, et prenez le voile de la modestie pour réparer les crimes que vous avez fait commettre. Brûlez, à l'exemple de ces sages Ephésiens, dont il est parlé dans les *Actes des apôtres*, brûlez ces livres détestables qui ne servent qu'à donner du goût pour le libertinage, ou pour l'irréligion; et donnez votre application à des lectures, qui puissent vous diriger dans les voies de la pénitence et du salut. Evitez cet objet meurtrier qui ne ferait que rouvrir vos plaies; dérobez-vous à ces compagnies perverses qui vous ont entraîné dans la perdition; abandonnez pour toujours ces spectacles si opposés à la tristesse de la pénitence, et retranchant au dehors, tout ce qui peut renouveler le péché, appliquez-vous au dedans de vous-même, à ce qui peut réparer vos désordres et purifier votre cœur. Car, ne vous y trompez pas, la conversion n'est pas non-seulement pour vous l'affaire la plus importante, elle est aussi l'ouvrage le plus difficile : ce n'est que par des remèdes violents, que l'on peut guérir en vous une corruption semblable à celle de Lazare; et comme vos passions forment le plus grand obstacle à la grâce, il faut que pour ôter cet obstacle, vous exerciez toute votre rigueur contre cette dangereuse moitié de vous-même : *Tollite lapidem;* autrement je penserai que vous ne cherchez qu'à nous en imposer, ou au moins qu'à vous tromper vous-même, et je le penserai avec d'autant plus de raison, qu'il ne vous suffit pas de renoncer à tout ce qui flatte vos passions, mais qu'il faut encore que vous preniez les moyens de les mortifier et de les assujettir. Heureux, si vous ajoutez ce quatrième moyen aux trois autres, parce que vous arriverez infailliblement à ce cinquième et dernier degré, qui sera celui où vous aurez le bonheur d'être véritablement converti et ressuscité.

Ce n'est pas que votre résurrection ne soit un vrai miracle; on peut dire, que la conversion d'un pécheur d'habitude est un prodige de la grâce; mais l'Auteur de la grâce peut tout. Ce n'est même que pour

opérer en vous ce grand prodige, qu'il vous a marqué dans notre évangile, les différents degrés qui peuvent vous y préparer, et s'il faut enfin un coup extraordinaire de sa puissance; s'il faut, dis-je, un grand cri de sa part, il le poussera pour ranimer votre âme, comme il le poussa pour ranimer le corps de Lazare : *Voce magna clamavit : Lazare, veni foras.*

Consolez-vous donc, pécheur infortuné, puisque votre mort, comme celle de Lazare, peut servir à la gloire du Fils de Dieu : *Ut glorificetur Filius Dei per eam.* Hélas! il faut l'avouer, semblable à un prophète qui est, à la vérité, une excellente figure de Jésus-Christ, mais de Jésus-Christ comme chargé de nos péchés qui l'ont réduit à la mort et à la sépulture, semblable, dis-je, à ce prophète désobéissant et fugitif, au lieu de recourir d'abord à un Dieu miséricordieux, vous n'avez cherché qu'à vous dérober à un Dieu irrité, et devenu par là plus digne de son courroux, vous avez été précipité dans la mer la plus profonde et la plus orageuse; vous vous êtes vu tout à fait exclu de la terre des justes, tous les flots de la colère de ce Dieu terrible ont fondu sur votre tête; vous avez été enseveli dans les entrailles d'un monstre, qui est la figure du serpent infernal, dont vous avez été la proie. Mais, à l'exemple du même prophète, criez au Seigneur du milieu de l'abîme, criez du fond de votre tombeau, criez, par le sentiment de votre misère, criez, par l'espérance en sa miséricorde, criez, par l'effort d'une tendre douleur : *Clamavi de tribulatione mea ad Dominum... de ventre inferi clamavi.* (*Jonas*, II.) Poussez, dis-je, le grand cri d'un repentir sincère, et le Seigneur, à son tour, vous fera entendre le grand cri de sa clémence qui ne veut que votre salut, le grand cri de sa grâce qui peut tout pour votre conversion : *Voce magna clamavit : Lazare, veni foras.* Oh! que ce cri sera salutaire pour vous et consolant pour nous! Alors on vous verra sortir du tombeau du péché par l'horreur que vous en aurez dans le cœur et par l'humble confession que vous en ferez au pied du sacré tribunal : *Et statim prodiit qui fuerat mortuus.* Alors Jésus-Christ commandera à ses ministres de rompre vos liens par une sentence d'absolution qui effacera toutes vos taches et vous rétablira dans la justice chrétienne : *Solvite eum.* Alors, dis-je, il commandera de vous mettre en liberté comme un homme plein de vie et de force qu'on pourra abandonner à sa ferveur : *Et sinite illum abire.* Car ce ne sont que les fausses conversions qui sont lâches et indolentes. Un pécheur qui, au contraire, est véritablement purifié, renouvelé, ressuscité par la grâce, ah! changé au dedans, il change bientôt au dehors. La douleur dont il est pénétré à la vue de ses crimes et l'obligation de réparer ses scandales, le souvenir de sa misère et la crainte d'y retomber, la consolation qu'il sent à se voir déchargé du poids de ses iniquités et l'intérêt qu'il prend à maintenir le calme et la pureté dans sa conscience, la comparaison qu'il fait de son état passé avec son état présent et les justes sentiments qu'il a pour son libérateur, tout l'engage à expier ses infidélités et à se précautionner contre la rechute, tout le remplit de force et de courage pour les exercices de la pénitence et pour la pratique des bonnes œuvres; et, s'il y a quelque chose à craindre de sa part, c'est plutôt cette sainte et admirable indiscrétion où le porte quelquefois la vivacité de sa douleur et de son zèle; car, au lieu qu'on a une peine infinie à ranimer la langueur des faux pénitents, on est, au contraire, souvent obligé de modérer la ferveur des véritables.

Puisse donc, pécheur, l'idée d'une si douce consolation et d'un changement si heureux faire une impression assez vive dans votre cœur pour vous déterminer en ce moment à prendre efficacement les moyens de parvenir à une sincère et parfaite conversion. Nous vous en conjurons par cette tendre charité qui nous fait compatir à votre état, et par l'extrême douleur que nous aurions à vous voir périr pour toujours. Nous vous en conjurons aussi par les larmes de l'Eglise sainte que votre mort a plongée dans le deuil et qui demande votre résurrection à Jésus-Christ avec la même ardeur que Marthe et Marie lui demandèrent celle de Lazare, leur frère, qu'elles aimaient avec tendresse. Nous vous en conjurons encore par les entrailles d'un Sauveur qui a versé tout son sang pour votre conversion, et par l'ordre d'un Dieu même qui vous ouvre le sein de sa miséricorde. Enfin, nous vous en conjurons par l'intérêt que vous devez prendre vous-même à vous tirer de la mort du péché, et par la joie inexprimable que vous aurez à vous voir revenir à la vie de la grâce et de l'innocence, et à pouvoir prétendre à la vie immortelle dans la gloire que je vous souhaite. *Au nom du Père,* etc

## SERMON XV.

### SUR LA MÉDISANCE.

*Pour le cinquième dimanche de carême.*

Nonne bene dicimus nos : quia Samaritanus es tu, et dæmonium habes? (*Joan.*, VIII.)

*N'avons-nous pas raison de dire que vous êtes un Samaritain, et que vous êtes possédé du démon.*

N'est-il pas bien surprenant, mes frères, que les Juifs aient eu et assez d'injustice pour avoir voulu déshonorer par de si horribles blasphèmes un Homme-Dieu qui leur avait donné de si grands exemples, et assez d'ingratitude pour avoir attaqué avec tant de malice un Sauveur qui ne cherchait que leur salut? Mais devons-nous être moins surpris que l'exemple de leur malignité ait un si grand nombre d'imitateurs dans le siècle où nous vivons, et que la médisance fasse porter aux chrétiens la ressemblance des Juifs.

J'avoue, mes frères, que vous n'oseriez lancer vos traits contre la personne d'un Dieu fait homme que la foi vous fait respecter. Mais vous savez que ce divin Sauveur

regarde tous les chrétiens comme ses enfants ; vous savez qu'il vous commande de les aimer comme vos frères, et que chacun d'eux est comme un autre lui-même; vous savez que la charité est le fond du christianisme, que la médisance, par sa nature, est toute opposée à une si noble vertu, et que, loin qu'il nous soit permis de découvrir les plaies des autres, nous devons mettre notre plaisir à les cacher et notre application à les guérir. Cependant, tout instruits que vous êtes de ces grandes vérités, vous déchirez sans scrupule une réputation qui vous doit être aussi chère que la vôtre, et dont il est lui-même jaloux ; vous portez sur la personne de vos frères des coups qui retombent, en quelque sorte, sur la sienne; et, si vous êtes moins coupables que les juifs parce que vous péchez avec moins d'impiété, on peut dire aussi qu'ils étaient, en quelque sorte, plus excusables que vous, parce qu'ils péchaient avec moins de connaissance, car s'ils avaient connu le Roi de gloire, dit l'Apôtre, ils ne l'auraient jamais crucifié, ils ne l'auraient jamais noirci par leurs calomnies : *Si enim cognovissent, nunquam Dominum gloriæ crucifixissent.* (I *Cor.*, II.)

Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que ce vice, tout affreux qu'il est, ne laisse pas d'être le plus commun parmi les chrétiens. Heureux l'homme, dit le Sage, qui n'a point péché par la langue! Mais où le trouverons-nous? interrogez-vous vous-mêmes, mes frères, est-il quelqu'un parmi vous, qui ait conduit sa langue avec assez de circonspection, pour n'avoir jamais attenté à la réputation du prochain? Hélas! la médisance est, pour ainsi dire, un péché universel. Elle amuse les sociétés du monde, et souvent elle trouble celles des cloîtres ; nulle vie si innocente qui n'y soit exposée, nulle vertu si parfaite à qui elle n'échappe; et je ne sais si dans ces chaires mêmes, où nous montons pour la condamner, elle ne coule point de nos lèvres; et si nous ne flattons pas quelquefois la malignité de nos auditeurs par des peintures trop étudiées, par des censures trop agréables, par des traits trop marqués, par un zèle trop satirique.

Il est donc bien important, mes frères, de vous inspirer de l'horreur pour un vice qui vous est si familier. Or, pour y réussir, je prétends vous faire considérer la médisance dans ses causes et dans ses effets ; dans ses causes, pour vous en exposer la difformité ; dans ses effets, pour vous en faire craindre les suites. Je dis donc : 1° Que la médisance est tout à fait inexcusable, parce qu'elle a des causes fort honteuses; 2° qu'elle est très-redoutable, parce que les effets en sont toujours funestes. C'est ce que je tirerai des circonstances mêmes de notre évangile, après que nous aurons imploré le secours de l'Esprit divin, par l'intercession de la Vierge. *Ave, Maria.*

### PREMIER POINT.

Ce qui rend le monde dangereux, dit un Père, c'est qu'il ne se règle que par le mensonge, et que le bien et le mal y prennent l'apparence l'un de l'autre. Il n'est sans doute aucun vice qui ne dégrade une âme chrétienne, dont il souille la pureté. Mais tel est l'aveuglement des enfants des hommes, qu'ils donnent des noms spécieux aux plus honteuses faiblesses. Et comme l'illusion leur déguise tout, ils se rendent pécheurs incorrigibles, parce que le péché leur paraît presque honorable.

C'est ce que l'on peut dire particulièrement de la médisance, car, quelle indulgence n'a-t-on pas dans le monde, pour un vice si odieux par lui-même, et avec quel art ne tâche-t-on pas de l'embellir! Tâchons donc de vous en découvrir toute l'horreur, en remontant jusqu'à la source. Mettons la cognée à la racine pour extirper, s'il se peut, un si grand mal ; et sans nous écarter de notre évangile, cherchons, mes chers auditeurs, dans le caractère des juifs, quels sont les indignes motifs qui vous portent à médire de vos frères.

La première réflexion qui s'offre à nous dans notre évangile, c'est que Jésus-Christ défie les Juifs de le convaincre d'aucun péché : *Quis ex vobis arguet me de peccato?* Et en effet, quel homme fut-il jamais aussi irréprochable que l'Homme-Dieu ? Mais comme il parle à des hommes corrompus, sa sainteté même les choque; et, loin qu'ils lui rendent en public un témoignage que la vérité leur arrache en secret, ils l'accablent de calomnies pour satisfaire la honteuse jalousie qui les dévore. Première cause de la médisance.

Oui, mes frères, c'est l'envie qui répand souvent sur vos lèvres le poison de la médisance; c'est la jalousie qui vous fait regarder les vertus des autres dans un faux jour, ou qui vous donne une maligne attention sur leurs défauts; doublement affligés, et de ce qu'ils sont dans un poste honorable, et de ce que vous n'y êtes pas, vous regardez leur élévation, comme votre propre abaissement, et vous croyez en les rabaissant par la médisance, vous élever vous-mêmes.

Aussi remarque-t-on que votre médisance est bien moins piquante et moins opiniâtre, lorsqu'il s'agit de ceux qui sont à votre égard, ou d'une condition inférieure ou d'une profession différente. Vous laissez les uns tranquilles dans leur obscurité, parce que vous ne craignez pas qu'ils mesurent leur ambition sur la vôtre. Vous laissez les autres poursuivre leur chemin, parce que vous ne courez pas dans la même voie. Vous vous acharnez principalement sur la réputation de ceux qui vous font ombrage, et qu'une même naissance, un même rang, et peut-être un mérite supérieur, met à portée de parvenir à des honneurs que votre vanité vous fait usurper dans vos désirs, ou auxquels votre peu de crédit ne vous permet pas de prétendre. Daniel est-il confondu parmi les jeunes hommes qu'on élève pour le service du prince? Il trouve grâce devant les grands de la cour, et il a la liberté d'observer les saints usages de sa religion. Je

dis plus, reconnaît-on en lui plus de lumière et de sagesse qu'en aucun autre, pour l'interprétation des mystères et des songes; ces hommes superbes lui abandonnent sans peine la gloire d'une science, dont ils n'ont garde de se piquer, et ils ne sont point alarmés de le voir établi le chef des devins et des mages. Mais le même Daniel est-il revêtu d'une charge brillante; est-il en passe de devenir le principal officier du royaume: Ah! c'est alors que la jalousie des grands se réveille, ils ont recours aux plus noirs artifices pour le renverser, ils tâchent de répandre des soupçons sur l'exercice de son ministère; enfin, ils font naître de son attachement à la loi de Dieu, un sujet d'accusation qu'ils n'ont pu trouver dans le reste de sa conduite; et cette même piété qui lui avait attiré leur bienveillance dans un temps d'humiliation devient pour lui, dans un temps de faveur, un crime dont ils se rendent les dénonciateurs pour en demander hautement la punition. Tant il est vrai que la médisance prend souvent sa source dans une basse jalousie; que la plupart des hommes ne sont assez injustes pour être médisants, que parce qu'ils sont assez lâches pour être envieux, et que l'on diminuerait de beaucoup leur penchant à déchirer la réputation du prochain, si l'on pouvait corriger leur malignité à s'affliger de ses succès.

Mais, si c'est l'envie qui vous donne le malheureux penchant que vous avez à médire, que faut-il conclure de là? si ce n'est que ce penchant est également criminel et honteux. Je dis criminel, parce qu'il vient d'un fond de malice qui ne saurait subsister avec la charité; parce que vous avez le plaisir, ou au moins, la volonté de nuire; parce que votre langue sert d'instrument à une cruelle passion qui vous fait un supplice de la vertu, ou de la prospérité de votre prochain.

J'ajoute à tout cela que l'envie assaisonne vos médisances d'un venin qui les rend tout à fait inexcusables. Car, mes frères, direz-vous que c'est seulement par indiscrétion que vous glosez sur la conduite de vos concurrents? Mais votre conscience vous contredira en secret, et vous fera sentir que c'est un mouvement de jalousie qui vous fait employer les traits de la satire. Direz-vous que vous ne faites qu'effleurer leur réputation, et que vous ne relevez tout au plus que certaines imperfections qui ne sauraient les ruiner dans l'esprit du public? Mais je soutiens que, si vous ne découvrez en eux que de légères taches, c'est que vous ne leur connaissez pas d'autres défauts plus essentiels. Vous ne leur feriez pas plus de grâce sur des vices criants : ce n'est donc pas la malignité, c'est la matière qui manque à votre médisance. Vous leur souhaitez même dans le fond de votre cœur les crimes que votre langue n'ose leur imputer. Or, vouloir que les autres soient mauvais, c'est sans doute l'être soi-même.

Je ne vous en impose point, mon cher auditeur, répondez-moi ici dans toute la sincérité que vous devez à un Dieu qui voit le fond de votre cœur et qui vous parle par ma bouche. Avez-vous bien pesé vos médisances, avant que de les débiter? Est-ce précisément le peu de tort que certains défauts peuvent faire à vos concurrents, qui vous a déterminé à les soumettre à votre critique? Ah! n'est-ce pas plutôt pour affaiblir l'estime qu'on a pour eux, que vous cherchez tous les endroits faibles par où on peut les attaquer? Donc votre intention n'en est pas moins mauvaise, peut-être aussi que vous n'en avez pas un moins funeste succès; car, souvent les petits défauts que vous prenez soin de faire remarquer en eux en font soupçonner de plus grands; et il n'en faudra peut-être pas d'avantage pour leur ravir l'appui d'un protecteur, pour les éloigner de la confiance du prince, et pour les préparer à une chute, qui relève vos espérances abattues, ou qui au moins réjouisse vos yeux jaloux et barbares.

Je dis encore que la médisance porte un caractère d'infamie, lorsqu'elle part du fond d'un cœur envieux. Car, mes frères, l'envie est si lâche et si honteuse que personne n'en veut être soupçonné, en sorte que l'envieux condamnera l'envieux même. On ne craindra pas d'être sincère sur d'autres vices; on avouera sans peine qu'on est porté à l'ambition, à la vengeance, au plaisir; et la corruption de notre siècle est montée jusqu'à un tel point, qu'on ne rougit pas même, d'une volupté brutale. Mais pour ce qui est de l'envie, on aurait honte de la reconnaître pour son faible. Que dis-je? Souvent même pour la mieux couvrir, on affectera une plus apparente politesse, à mesure qu'on sera animé d'une plus vive jalousie; et comme le perfide Joab, on fera un salut gracieux, un tendre baiser à un Amasa dont on veut répandre le sang, je veux dire à un concurrent, à un homme en place, dont aussitôt après on déchirera la réputation pour le supplanter ou pour l'abattre. Il est donc vrai qu'il y a de la bassesse, à attaquer par envie la réputation du prochain; et cette malignité est d'autant plus humiliante pour vous, que vous ne sauriez la dérober ni à vos propres reproches, ni à ceux des autres : à vos propres reproches; parce qu'elle se fait sentir au fond de votre cœur; à ceux des autres : parce que vous la leur manifestez par votre médisance. Le même Joab n'a pas plutôt frappé Amasa, que les enfants d'Israël prononcent hautement que c'est la fureur de la jalousie qui l'a porté à cet excès de cruauté. Voilà, disent-ils, celui qui voulait être général de David au lieu de Joab : *Ecce qui esse voluit pro Joab comes David.* (II *Reg.*, XX.)

Mais l'envie n'est pas la seule cause de la médisance; la haine et la vengeance n'y ont pas moins de part, et c'est ce que nous remarquons en la personne des Juifs de notre évangile. Ils ne peuvent souffrir que Jésus-Christ leur déclare qu'ils ne sont point de Dieu, puisqu'ils ne veulent point enten-

dre la parole de Dieu; et offensés de ses justes reproches, ils se vengent par la calomnie : *Propterea vos non auditis quia ex Deo non estis.*

Tel est encore aujourd'hui l'esprit de la plupart des détracteurs. Le fiel qu'on a dans le cœur passe bientôt sur les lèvres. On veut se venger par la langue quand on ne peut pas se venger par le fer; et c'est pour cela qu'on se répand en invectives contre les objets de sa haine, et qu'on trouble quelquefois jusqu'au repos des morts, pour chercher dans les ténèbres d'une antique généalogie un trait d'infamie qui fasse porter aux enfants la honte de l'iniquité de leurs pères. Que dis-je? La médisance, qui est suggérée par la haine, est d'autant plus envenimée, qu'on se la représente comme juste. Car, on s'adjuge le droit de diffamer son prochain pour justifier une rupture; on déclame sans ménagement, sous prétexte qu'on a été piqué au vif, et, comme on se croit dispensé d'aimer, on se croit aussi autorisé à médire.

Cependant, mes frères, combien cette espèce de médisance n'est-elle pas opposée à l'esprit du christianisme, combien n'est-elle pas lâche et injuste, combien n'est-elle pas inexcusable et honteuse? Car, êtes-vous vrais chrétiens, vous qui faites un si cruel usage d'une langue que vous n'avez reçue que pour bénir le Seigneur et pour édifier vos frères. Ah! vous n'avez pas seulement cette générosité naturelle dont on se pique tant dans le monde. Car il y a autant de lâcheté que de malice à attaquer un ennemi absent qui ne peut point repousser vos coups; et si vous aviez une âme noble, vous rougiriez sans doute d'une si honteuse vengeance. Je dis plus, vous n'avez pas même ces principes de droiture qui font le caractère de l'honnête homme. Pourquoi? C'est qu'ordinairement la haine qui est la règle de vos jugements vous fait médire contre toute sorte de raison et d'équité.

Et en effet, mon cher auditeur, en combien de manières ne violez-vous pas les règles de la charité, quelquefois même celles de la justice et de la vérité? Corrompu dans votre cœur et par là ennemi déclaré de la piété, vous persécutez les gens de bien par la langue, parce que leurs mœurs condamnent les vôtres, et peut-être parce que vos scandales vous ont fait éprouver leur vigilance et leur zèle. La vertu en eux n'a rien de respectable pour vous, parce qu'elle vous choque; ni la calomnie rien d'injuste à leur égard, parce qu'elle vous venge, et, selon vous, s'éloigner du crime, c'est politique, c'est orgueil, c'est hypocrisie; le poursuivre, le punir, c'est témérité, c'est injustice, c'est fureur. Autrefois, ami de cet honnête homme, vous reconnaissiez en lui les plus aimables qualités : maintenant ennemi, vous ne lui en donnez que de mauvaises, et ce qui a changé votre disposition a aussi changé votre langage. Censeur, aussi injuste qu'impitoyable, vous percez indifféremment et les personnes qui vous ont offensé et celles que vous avez vous-même offensées. Vous ne mesurez jamais s'il y a une proportion entre le prétendu tort que les autres vous ont fait et celui que vous faites aux autres par vos médisances; et souvent il ne faut que le refus d'une grâce, une affaire d'intérêt, une dispute de préséance, un défaut d'attention, pour vous obliger de perdre d'honneur et de réputation un homme plein de probité, une femme recommandable par sa pudeur et par sa modestie. Enfin, vous poussez votre aveugle malignité jusqu'à envelopper l'innocent avec le coupable; et des griefs que vous avez contre une seule personne, vous en faites des crimes à tous ceux qui sont de son sang, de son caractère, de sa patrie, de sa profession. Ainsi, la sœur de Moïse osa-t-elle parler contre son propre frère, parce qu'il était l'époux d'une femme qui n'avait pas les rares talents de plaire à une belle-sœur : *propter uxorem ejus.* (*Num.*, XII.) Ainsi, le superbe Aman étendit-il sa haine et ses calomnies sur tous les Juifs, parce que l'un d'entre eux avait eu assez de fermeté pour n'avoir pas voulu fléchir le genou devant lui. Il n'a été offensé que par le seul Mardochée, cependant il regarde dès lors tous les Israélites comme coupables, et il ne craint point de les représenter au prince comme un peuple suspect par ses cérémonies et dangereux par son audace; comme des sujets rebelles aux ordonnances du roi et attachés à des lois étrangères qui sont opposées aux usages du royaume. Voici donc votre vrai portrait, vous qui aimez tant à faire celui des autres. Vous violez indignement non-seulement les lois de la religion et de la charité, mais encore celles de la justice et de la probité. La haine, la vengeance, l'injustice, la médisance, se réunissent et se confondent en vous pour enfanter un crime plus énorme. Vous êtes doublement coupables, et parce que vous conservez l'inimitié dans le cœur, et parce que vous la déclarez par la bouche. Vous vous êtes entièrement dépouillés de l'esprit du chrétien et des sentiments de l'honnête homme; et à ces traits jugez vous-même si, suivant la parole de l'Apôtre, nous ne devons pas vous mettre au rang de ceux qui seront exclus du royaume des cieux : *Neque maledici regnum Dei possidebunt.* (I *Cor.*, VI.)

Je remarque enfin dans notre évangile que la fureur d'un faux zèle se mêle aux sentiments d'envie et de haine dont les Juifs sont animés contre Jésus-Christ. Ce doux Sauveur, sans se rebuter par leur obstination, ne cesse point de leur annoncer ses vérités saintes; et ces hommes ingrats, sans être touchés de sa patience, ne se lassent point de le déshonorer par leurs blasphèmes. Leur promet-il la vie éternelle pour les engager à garder sa parole : ils lui répondent qu'Abraham et les prophètes sont morts et que c'est par orgueil qu'il veut s'élever au-dessus d'eux : *Quem teipsum facis?* Leur apprend-il que son jour a fait la joie d'Abraham : un si sublime mystère leur paraît in-

jurieux à l'ancien patriarche; et blasphémateurs eux-mêmes, ils veulent punir Jésus-Christ comme un blasphémateur. Circonstance remarquable qui nous découvre une troisième source bien féconde en médisances et en impostures, c'est la fausse piété.

Ah! combien la médisance n'est-elle pas cruelle, quand on a trouvé l'art de mêler les intérêts de Dieu avec ses propres intérêts, quand, pour ainsi dire, on médit par dévotion! De là viennent tant d'invectives sacriléges contre les oints du Seigneur dont on flétrit l'honneur sans scrupule, sous prétexte de venger celui de leur sacré caractère, comme si on devait les traiter avec moins de charité, parce qu'on doit les regarder avec plus de respect. De là vient aussi que le fiel découle si aisément de la plume dans les disputes de doctrine; car on croit pouvoir consacrer sa haine par un prétendu motif de religion, et sous prétexte qu'on se fait un devoir de combattre les sentiments, on s'attribue le droit d'attaquer les personnes. De là vient enfin que, sous une apparence de zèle, on se justifie à soi-même un excès de rigueur et d'indiscrétion, qu'on se fait un mérite de manquer d'indulgence pour les défauts d'autrui, et qu'on pousse l'art de médire jusqu'au plus subtil raffinement. Car une médisance grossière choquerait peut-être dans la bouche d'une personne qui s'est donné un caractère de piété; mais on la déguise, comme remarque saint Bernard, on la pare d'un air de charité par un ton dévot, par des gémissements affectés, et l'on déchire inhumainement son prochain en faisant semblant de le plaindre: *Flens dico: revera ita est.* Hélas! il n'est que trop vrai ce que dit saint Paulin, que la médisance est la dernière ressource du démon, qu'il en fait, pour ainsi dire, son coup de maître; et qu'après avoir inutilement attaqué les âmes pieuses par les autres vices, il ne réussit que trop par celui-ci: *Extremus diaboli laqueus.*

Cependant, mes frères, osez-vous bien vous flatter d'être justes devant Dieu, vous dont la langue est également teinte et du sang de Jésus-Christ que vous semblez recevoir par religion, et du sang de vos frères que vous déchirez sans pitié? Hélas! il n'y a que la charité qui rende la piété bien sincère, bien solide; et cette charité, dit l'Apôtre, est pleine de douceur et de patience: elle jette un voile officieux sur les faiblesses du prochain, et, au lieu d'insulter à la misère du pécheur, elle tâche de lui ménager un reste d'honneur et de réputation devant les hommes, et de lui faire trouver grâce devant Dieu. Mais vous, au contraire, vous l'accablez du poids de votre censure, et vous érigeant de votre propre autorité en réformateurs et en critiques, vous le jugez non-seulement sur des égarements connus, mais sur des faiblesses cachées, non-seulement sur des crimes certains, mais sur les plus légères apparences.

Encore, si, comme Joseph, vous n'accusiez vos frères qu'auprès d'un père plein de prudence et de tendresse, je veux dire auprès d'une personne qui aurait ou assez d'autorité sur eux pour les corriger, ou assez d'ascendant sur leur esprit pour les ramener, je n'aurais garde de vous donner le nom de médisants; j'applaudirais au contraire à l'intérêt que votre zèle vous ferait prendre à l'honneur et au salut de votre prochain, car il ne faut pas confondre les avis que l'on donne ou que l'on reçoit par charité avec les médisances que l'on débite ou que l'on écoute par malice. Si vous étiez établis pour arrêter le cours des scandales du siècle, ou si vous étiez envoyés comme Jean-Baptiste à Hérode; si vous aviez comme Pierre à confondre l'iniquité d'un Simon, ou, comme Paul, à découvrir les artifices d'un enchanteur, je regarderais votre juste censure comme le devoir sacré de votre rang ou de votre ministère, car s'élever contre des scélérats dangereux c'est une charité publique; et tout ce que j'exigerais de vous, ce serait que la prudence vous tînt en garde contre la précipitation et la crédulité, et que la charité vous inspirât autant de compassion pour le coupable que de zèle et d'indignation contre le crime.

Mais que, sans autorité, sans obligation, sans utilité, vous preniez plaisir à déclamer hautement contre vos frères; que, pour soutenir cet austère et bizarre caractère que vous affectez, vous cherchiez les termes les plus forts pour rendre leurs personnes plus détestables; que vous donniez hardiment vos soupçons et vos conjectures pour la règle du jugement que l'on doit porter sur les mœurs d'autrui, ah! je ne crains pas de le dire, c'est là une vertu féroce qui ne mérite que le nom d'illusion et d'hypocrisie, et votre prétendue piété n'est autre chose qu'un cruel abus de la piété même.

Quel est donc le motif qui rend votre censure si impitoyable? Le voici, c'est un orgueil secret, c'est une vanité raffinée qui fait que vous cherchez à embellir votre portrait par les sombres couleurs que vous donnez à celui des autres. Mais que vous vous trompez dans votre idée! Cet esprit de critique marque en vous un fond d'amertume, ou tout au moins un défaut de charité qui vous rabaisse par le jugement de ceux qui vous écoutent; et tout ce que vous gagnez par là, c'est que votre propre médisance servira de matière à celle des autres. Ainsi vous couvrez-vous vous-mêmes d'opprobre; et ce qu'il y a de plus triste, c'est que votre fausse piété fait tort à la véritable. Car le monde toujours injuste dans ses jugements ne craint pas de regarder la dévotion comme une espèce de fantôme, parce qu'il se représente tous les dévots sous un caractère de malignité.

Ah! que ne vous rendez-vous vous-mêmes l'objet de ce zèle amer que vous avez contre les autres. Je ne dis pas que vous soyez coupables des mêmes crimes que vous reprenez avec une si fière sévérité. Peut-être que toute votre vertu ne consiste que dans l'art de farder vos vices, et que vous ne

jouissez d'une réputation bien nette que parce qu'on a pour vous une charité que vous n'avez pour personne. Mais je veux que vous ayez été jusqu'à présent fermés de tous les côtés, et que la médisance vous trouve imprenables; est-ce que vous n'avez pas des penchants à réprimer et à craindre? Pouvez-vous bien vous regarder comme inébranlables? Et que savez-vous si, tout affermis que vous semblez être dans la vertu, vous ne tomberez point par le poids de votre propre fragilité; si au contraire ce pécheur que vous condamnez sans miséricorde ne se relèvera point par la grâce, et si à l'avenir vous n'aurez pas besoin qu'il ait pour vous la même charité que vous lui refusez aujourd'hui?

Tournez donc votre censure contre vous-mêmes, dit saint Bernard. Rien n'est plus propre à nous inspirer une indulgence chrétienne pour les autres qu'une vigilance continuelle sur nous-mêmes. La vue de nos propres faiblesses produit l'humilité qui est le fondement de la piété; l'attention au contraire que nous avons sur des défauts étrangers produit l'orgueil qui est la source de tout péché. En un mot, il y a de la gloire à épargner le prochain, il y a au contraire de la bassesse à en médire, puisque la médisance est la honteuse fille ou de l'envie, ou de la haine, ou de la fausse piété.

Vous me direz, sans doute, mes frères, qu'il vous est difficile de mesurer toutes vos paroles dans les compagnies du monde, qu'une trop scrupuleuse retenue ferait tomber la conversation, et que la médisance vous échappe plutôt par un défaut de réflexion que vous ne la débitez par un esprit de malice.

J'avoue qu'une indiscrète facilité à parler et à juger de tout fait un grand nombre de médisants, et c'est ici une quatrième et dernière cause dont nous avons encore l'exemple en la personne de nos Juifs. Car ils n'avaient pas tous le cœur gâté par l'envie, par la haine, par l'hypocrisie. Il y en avait qui parlaient indifféremment de Jésus-Christ comme d'un homme célèbre dans la Judée: applaudi par les uns et décrié par les autres, sa réputation leur paraissait équivoque, et partagés dans leurs sentiments, les uns disaient: c'est un homme de bien, les autres, au contraire, non, mais il séduit le peuple: *non, sed seducit turbas*. (*Joan.*, VII.)

Mais quoi, mes frères, l'indiscrétion de la langue serait-elle un titre légitime pour vous autoriser à médire et pour vous absoudre de tout péché? N'est-ce pas, au contraire, cette indiscrétion même qui a fait dire à l'Apôtre que la langue est un monde d'iniquité, et au Sage que les longs discours ne seront pas exempts de crime? Jésus-Christ fera-t-il plus de grâce à vos médisances indiscrètes qu'il n'en fera à vos paroles oiseuses dont il vous demandera un compte si exact? les Juifs vous paraissent-ils fort innocents en traitant Jésus-Christ de séducteur, parce qu'ils ne lui donnent ce nom que par indiscrétion et par erreur? ah! dites plutôt qu'il est également honteux et à l'homme et au chrétien de ne savoir pas conduire sa langue selon les règles de la sagesse et de la charité. Ainsi l'a prononcé le Saint-Esprit, et cela est si vrai, que vous condamnez souvent vous-mêmes ces bouches indiscrètes et téméraires qui ne savent point se fermer à propos.

Ce n'est pas, dites-vous, un esprit de malice qui remue nos lèvres? Mais, ô trop fatale excuse, qui ne sert qu'à rendre la médisance plus commune, et par conséquent plus redoutable. Ah! craignons, mes frères, craignons tous, et mettons une garde de sévère circonspection sur nos lèvres, puisque l'indiscrétion de notre langue peut nous rendre pécheurs lors même que nous ne prétendons pas pécher, puisque nous avons à tout moment la malheureuse occasion de nous répandre hors de nous-mêmes, puisqu'il ne faut qu'un moment de dissipation pour nous rendre coupables envers nos frères, et par conséquent envers Dieu. Tremblons, dis-je, vous et moi, car la médisance a non-seulement des sources qui la rendent tout à fait honteuse et inexcusable, mais elle a encore des suites qui la rendent très-funeste et très-redoutable, comme vous l'allez voir dans ma dernière partie.

SECOND POINT.

Si la médisance n'était funeste qu'à celui qui la débite, elle perdrait beaucoup de sa difformité. Le seul médisant serait à plaindre, parce qu'il serait le seul à souffrir. Il serait même moins malheureux, parce qu'il serait moins coupable. Mais, ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que les autres trouvent leur mal dans son crime, et que le préjudice qu'il porte à son prochain est la mesure du tort qu'il se fait à lui-même.

Quels sont donc les funestes effets de la médisance. Je les trouve marqués dans le caractère des Juifs de notre évangile. 1° Ils passent du blasphème à la violence, ils veulent lapider Jésus-Christ: *Tulerunt lapides, ut jacerent in eum.* 2° Loin de rétracter la calomnie, ils s'obstinent à la soutenir. *Nunc cognovimus quia dæmonium habes.* Or, c'est ce qui nous découvre toutes les suites de la médisance. Car, 1° La fureur des Juifs nous marque, combien la médisance est cruelle, et, 2° Leur obstination, combien la médisance est difficile à réparer. Deux réflexions qui vous feront sentir, combien vous en devez craindre les suites.

Et premièrement qui pourrait vous faire comprendre combien la médisance est cruelle et funeste? Qui pourrait raconter tous les maux dont elle est la source? Hélas! Quels troubles cause-t-elle dans la société civile, par les discordes qu'elle allume et par les vengeances qu'elle inspire? Avec quelle prudence imprime-t-elle des taches sur l'innocence la plus pure et sur la réputation la plus délicate! Quels scandales répand-elle dans le monde, lorsqu'elle produit au grand jour les hontes cachées du siècle, comme parle l'Apôtre: *Occulta dedecoris*. (II *Cor.*, IV.) Quel

est enfin son attentat, lorsqu'elle ose attaquer ce qu'il y a de plus grand, de plus respectable, de plus sacré!

Voilà, en général, quels sont les cruels effets de la médisance, voilà les maux dont vous êtes les auteurs; voilà les crimes dont vous vous chargez, non-seulement vous, qui révélez l'opprobre du prochain, mais vous encore qui le recevez, comme parle le prophète; je veux dire, vous qui écoutez la médisance ou avec plaisir, ou avec trop de crédulité, vous qui la souffrez tranquillement, lorsque vous avez l'autorité de la réprimer, ou le moyen de la détruire.

Car, mes frères, l'oreille n'est pas moins médisante que la langue. Ah! dit saint Jérôme, qu'il y aurait peut de médisants, s'il y avait peu de crédules. Il ne tiendrait qu'à vous, mon cher auditeur, si vous n'étiez pas ennemi secret, ou ami trop timide, il ne tiendrait qu'à vous, de parer le coup mortel que vous voyez porter à l'honneur de votre frère. Il faut peu de chose pour particip r à la médisance, un petit mouvement de tête, un coup d'œil affecté, un sourire gracieux, le silence même peut nous en rendre complices; mais aussi, il faut peu de chose pour la relancer : *Ventus aquilo dissipat pluvias, et facies tristis linguam detrahentem.* (*Prov.*, XXV.) Un visage morne, un sévère regard, une marque de mépris suffirait pour arrêter une langue satirique, suivant la parole du Sage, parce que bientôt, comme dit saint Jérôme, l'imposteur confus ne trouverait plus de plaisir à débiter ce qu'on n'aurait pas de plaisir à entendre : *Discet ille non libenter dicere, quod didicerit non libenter audiri.* Mais, parce que le sel de la médisance pique votre goût, parce que vous aimez à voir faire de la vie de votre prochain une fable qui vous amuse, parce que vous voulez faire voir que vous avez assez d'esprit, pour sentir toute la délicatesse d'une ingénieuse malice, ah! vous applaudissez à la satire, et c'est par votre applaudissement, que vous en faites le cruel succès, que vous vous la rendez commune avec le détracteur, et que son crime devient plus grand par le vôtre.

Telle est, dit saint Bernard, la cruauté de la médisance, que, d'un seul trait, elle perce non-seulement celui qu'elle attaque, nonseulement celui qui la débite, mais encore celui qui l'écoute; et, suivant cette règle, jugez quel est votre aveuglement de vous familiariser avec un vice si cruel, vous qui cherchez à plaire par une maligne politesse. Vous, femme mondaine, qui, avec une langue plus douce et plus déliée, semblez donner à la médisance tous les agréments de votre sexe; je sais que vous ne la regardez que comme un jeu, comme un amusement. Mais quoi donc, est-ce un divertissement pour vous, de mettre votre frère tout en sang, et de faire expirer son honneur au milieu d'une compagnie? Ah! barbares, vous ressemblez à ces Ammonites dénaturés, qui immolaient leurs enfants au son d'une agréable symphonie : perfides, vous donnez la mort en riant, et de sang-froid, comme parle l'Ecriture, et une mort peut-être plus amère que celle qui abrége nos jours; injustes, vous ravissez à votre frère un trésor, qui est comme son tout en ce monde, vous le réduisez à la nudité la plus ignominieuse, et par là vous violez sans honte les lois de cette probité, dont vous affectez de vous parer, et dont vous êtes peut-être jaloux jusqu'à la vanité stoïcienne. Car, quelle espèce de probité de n'oser dépouiller le prochain de ses biens, et de ne pas rougir de lui enlever sa réputation, de vous faire un scrupule de le trahir, et de n'en point avoir à le diffamer, de ne jamais donner des paroles trompeuses, et d'en débiter si souvent de meurtrières?

Ici, mes frères, peut-être vous révoltez-vous contre mon indignation par la vôtre, ou au moins me répondez-vous en secret que vos médisances ne sont point assez grossières, assez atroces pour flétrir l'honneur de votre prochain, que le tort que vous lui faites ne va pas jusqu'à l'opprobre, et que vous parlez des autres à peu près comme les autres parlent de vous. Eh bien, je veux vous accorder que les ombres que vous répandez sur une réputation bien établie ne soient pas si épaisses qu'elles en puissent effacer l'éclat. J'avoue même que ce n'est pas toujours l'intention des médisants d'attaquer directement l'honneur du prochain, et que le vice de la médisance, comme tous les autres vices, a ses différents degrés de malice et d'énormité.

Mais, je vous demande, êtes-vous bien assurés que vos frivoles discours ne laissent jamais une véritable flétrissure? Ne vous en prenez-vous pas quelquefois à une réputation fort délicate que la plus légère tache peut obscurcir? Car, vous savez qu'il est des personnes d'une profession, d'un sexe, d'un rang, d'un caractère, dans lesquelles le public ne veut rien voir de faible, soit parce qu'il est moins porté à leur faire grâce, soit parce qu'il regarde comme méchants ceux qu'il n'a pas lieu de croire parfaits. Je dis plus, que ne risquez-vous pas, en donnant une pleine liberté à votre langue dans des conversations si fréquentes et si peu mesurées? N'est-ce pas principalement sur ce vice que vous devez craindre cette parole du Sage : *Que celui qui méprise les petites fautes tombera dans les plus grandes?* (*Eccli.*, XIX.) Car, oserez-vous bien vous rendre à vous-mêmes ce témoignage que vos médisances aient toujours été si bien choisies, que vous n'y en ayez point mêlé quelqu'une des plus atroces? Hélas! un bon mot n'échappe-t-il pas aisément à des lèvres peu circonspectes? Une maligne raillerie n'entre-t-elle pas d'abord bien avant dans une oreille mal gardée? Et quelle source de remords ne trouveriez-vous pas dans vos profanes entretiens si vous en faisiez une revue bien sérieuse.

D'ailleurs, qui peut vous répondre que vous ne donnerez point par là une ouverture à la médisance la plus vive et peut-

être à la calomnie la plus noire? Que savez-vous, si le plaisir que vous prenez à entamer votre frère sur de petits défauts que vous lui connaissez, n'inspirera point à une langue ennemie ou indiscrète, la hardiesse d'achever son portrait par de honteuses faiblesses qu'on ne connaissait pas? Or, s'il est vrai, comme nous n'en devons pas douter, que nous soyons obligés de nous tenir en garde contre tout ce qui peut nous engager au péché, avec quelle attention ne devez-vous pas vous observer vous-mêmes, pour corriger l'habitude de ces légères médisances, puisqu'elles sont une occasion de péché, et pour les autres, et pour vous-mêmes?

Après tout, quelque pardonnables que vous paraissent vos petites médisances, quels tristes effets ne produiront-elles pas si elles parviennent jusqu'aux oreilles de celui qui en est le sujet! jugez-en par vous-mêmes: aimeriez-vous qu'on vous fît paraître sur la scène, seulement pour vous faire servir de divertissement à une assemblée? Ah! qu'il est peu de chrétiens dont la vertu soit assez ferme pour tenir contre une simple parole de raillerie! Il ne faut quelquefois qu'une indiscrète légèreté pour former des haines héréditaires, qu'un petit mépris pour causer les événements les plus tragiques; que la moindre étincelle pour allumer un feu vengeur qu'on ne peut éteindre dans la suite que par des torrents de sang et de larmes.

Non, mes frères, il n'est point de bagatelle dans le genre de la médisance; la moindre parole peut avoir des suites infinies; et si ce vice, tout cruel qu'il est, ne vous fait point encore assez d'horreur, tremblez du moins, parce qu'en second lieu la médisance est presque irréparable; car ce qui la rend encore plus terrible et plus affreuse, c'est qu'on est souvent embarrassé entre l'obligation et la difficulté d'en réparer les effets.

Je dis d'abord l'obligation, parce que la médisance viole les règles de la justice. Pire que le larcin, dit saint Thomas, elle enlève un bien plus précieux, et par conséquent la restitution en est plus indispensable. Car, qu'importe à votre frère que ce soit par indiscrétion ou par malignité, par la médisance ou par la calomnie que vous l'ayez blessé, il suffit que vous l'ayez blessé, afin que vous soyez obligé de mettre l'appareil à sa plaie. L'indiscrétion, à la vérité, diminue votre crime, mais elle augmente peut-être son mal, parce qu'étant moins soupçonné de malice, vous êtes aussi écouté avec plus de crédulité, l'imposture serait plus noire de votre part; mais la vérité, qui fait proprement la médisance, est plus funeste pour lui: car, n'étant pas permis de la désavouer par le mensonge, vous ne pouvez tout au plus que l'envelopper avec une certaine adresse qui en laisse toujours quelque trace et quelque soupçon dans l'esprit de ceux qui l'ont apprise de votre bouche.

Je dis encore la difficulté de réparer la médisance. Pourquoi? c'est que le plus souvent on ne peut point, ou qu'on ne veut point en faire la réparation. Car, dites-moi, je vous prie, comment rétablir une réputation que vous aurez délabrée? comment rappeler à soi une parole répandue dans toute une ville par des bouches indiscrètes, et peut-être dans tout un royaume par des plumes médisantes? comment effacer l'impression qu'elle aura faite sur tant d'esprits également précipités à croire et difficiles à détromper? comment relever une fortune qu'on aura détruite? comment compenser un établissement qu'on aura traversé? Ah! médisants, si vous n'avez pas envisagé toutes ces difficultés, quelle est votre imprudence! et si vous les avez envisagées, quelle est votre malice!

Ce n'est pas que vous ne puissiez quelquefois guérir la plaie que vous aurez faite; mais la voudriez-vous fermer? aurez-vous le courage de vous avouer imposteurs, pour déclarer votre ennemi innocent? et n'aimerez-vous pas mieux sacrifier sa réputation que de hasarder la vôtre? Vous pouvez encore recourir à sa clémence et lui marquer votre repentir; mais cette démarche ne coûtera-t-elle rien à votre vanité, et une fausse honte ne l'emportera-t-elle pas sur le devoir? Ah! que de combats n'aurez-vous pas à livrer contre vous-mêmes, lorsqu'il faudra vous résoudre à une juste satisfaction? tantôt pressés par vos remords, et tantôt retardés par le point d'honneur, vous voudrez et vous ne voudrez pas; vous consulterez un confesseur intègre, et vous contesterez en pénitent indocile; vous le conjurerez de vous tirer d'embarras, et vous l'embarrasserez lui-même; enfin, toujours inquiets, toujours irrésolus, vous passerez le temps en délibération, et vous persévérerez dans votre injustice.

Que vous êtes donc plus heureux, vous qui, réglés dans vos paroles, aimez mieux être la victime de la médisance que d'en être l'organe! car votre cœur, comme disait à David une femme prudente, votre cœur n'aura pas ce remords que vous ayez répandu le sang; je veux dire que vous ayez donné un coup sanglant et décisif à l'honneur qui est comme la vie de votre frère: *Non erit tibi hoc in singultum, et in scrupulum cordis, quod effuderis sanguinem.* (I *Reg.*, XXV.) Qu'on ne prétende pas, dit saint Chrysostome, qu'il soit doux de médire; il est au contraire bien doux de ne médire pas. Car quels troubles, quels scrupules ne vous épargnez-vous pas par une sage discrétion? Ne pensez donc pas que ce soit proprement un mal qu'on médise de vous; mais plutôt que c'en serait un bien grand si vous médisiez des autres. Le médisant trouve son supplice dans sa médisance même: malheureux, s'il a la conscience agitée; plus malheureux encore, s'il l'a tranquille. Mais vous, qui êtes en butte à la contradiction, vous sentez fort bien que la discrétion de la langue ne traîne point après elle ni le repentir, ni l'embarras, ni la perplexité; vous trouvez au contraire la tranquillité dans votre justice, ou tout au

moins votre avantage dans la souffrance; vous trouvez même une consolation ineffable dans l'exemple de Jésus-Christ qui a voulu souffrir avant vous la persécution des langues médisantes, afin que vous eussiez le bonheur de ne la souffrir qu'après lui.

Jetez donc les yeux sur un modèle si noble et si aimable, et pratiquez les règles qu'il vous prescrit dans notre évangile. 1° Jésus-Christ se contente d'abord d'exposer simplement son innocence, pour se justifier sur la calomnie: *Ego dæmonium non habeo.* Ainsi, mes frères, marquez d'abord votre douceur à ceux-mêmes dont vous éprouvez la malignité. Ne prenez point alors une langue vengeresse, ne repoussez point la médisance, mais dissipez avec sagesse une imposture hasardée, ou souffrez avec patience une vérité fâcheuse.

2° Jésus-Christ est indifférent à sa propre gloire, et il souffre avec humilité les blasphèmes des Juifs : *Ego gloriam meam non quæro.* Grand exemple qui doit vous porter à n'être point trop jaloux de l'estime des hommes, à mépriser quelquefois l'iniquité de leurs jugements, à regarder la médisance comme un contre-poids qui abat votre orgueil, et à reconnaître dans le mal qu'on vous impute sans fondement la punition de celui qu'on pourrait vous reprocher avec justice. Il est même bon de vous faire observer que la médisance peut avoir son utilité; car la malice qui relève vos défauts vous est sans doute plus salutaire que la flatterie qui vous les cache. L'attention que les autres ont sur vous fait que vous en avez vous-même; et peut-être seriez-vous tombés dans le précipice, si la censure ne vous eût arrêté et ne vous eût fait revenir sur vos pas, je veux dire, si elle ne vous eût déterminé à rompre des engagements qui commençaient déjà à être trop tendres, et à vous arracher à des compagnies, à des occasions, qui tôt ou tard vous eussent été funestes.

3° Enfin, Jésus-Christ se dérobe à la fureur des Juifs : *Jesus autem abscondit se, et exivit de templo.* Et par là il vous donne cette importante instruction, qu'il faut que vous vous dérobiez à la fureur de la médisance, c'est-à-dire que vous lui ôtiez toute occasion, tout prétexte, tout sujet de s'exercer sur votre compte, et que vous régliez vos démarches d'une manière que tous les traits d'une langue maligne portent à faux; car se rendre tout à fait irréprochable, c'est désarmer entièrement la médisance. Mes frères, si vous êtes fidèles à suivre ces règles, ne vous affligez point de la médisance; elle n'est cruelle que pour le seul médisant qui en est l'auteur : mais pour vous qui en êtes l'objet; ah! soufferte avec Jésus-Christ, elle est consolante; soufferte comme Jésus-Christ, elle est salutaire; soufferte pour Jésus-Christ, elle est glorieuse.

Non, ô mon aimable Sauveur! nous ne saurions nous plaindre, après que la médisance n'a point respecté votre personne sacrée. Trop malheureux, celui qui se rend médisant avec les Juifs! trop heureux, au contraire, celui qui est humilié avec vous, et qui peut se purifier de ce péché, par une épreuve que vous n'avez point voulu épargner à votre innocence! Plutôt perdre notre réputation que de flétrir celle de nos frères! Notre consolation sera de la recouvrer devant vous; notre avantage, de vous sacrifier nos intérêts; notre gloire, de nous parer de votre douceur; notre triompne, de vaincre nos ennemis par la charité; et notre dédommagement, de mériter, en souffrant pour vous, la grâce de régner éternellement avec vous. C'est, mes frères, ce que je vous souhaite. *Au nom du Père,* etc.

## SERMON XVI.

### SUR LE SAINT SACRIFICE DE LA MESSE.

Facta sunt Encænia in Jerosolymis. (*Joan.*, X.)

*On faisait à Jérulalem la fête de la Dédicace.*

C'est avec raison que les Juifs célébraient avec solennité la consécration de ce temple que Dieu avait choisi pour être le lieu de sa demeure et le centre de sa religion, et où ils avaient la consolation de lui rendre leurs hommages et de lui offrir leurs sacrifices. Jésus-Christ lui-même a voulu honorer cette solennité par sa présence, pour lui donner une nouvelle dignité; et quoiqu'il dût offrir ce grand sacrifice qui devait abolir tous les anciens sacrifices, il a voulu néanmoins faire voir par son propre exemple qu'on ne pouvait trop respecter la majesté d'un lieu destiné à honorer le Dieu de toute sainteté : *et ambulabat Jesus in templo in porticu Salomonis,* ajoute notre évangéliste.

Or, mes frères, si les Juifs eurent tant de zèle pour un temple figuratif qui n'avait que des ombres et des figures, et où l'on n'offrait que des victimes grossières, combien plus n'en devons-nous pas avoir pour nos églises saintes, ou nous offrons, non plus le sang des animaux, mais le sang de Jésus-Christ même, cette victime infinie dont nous renouvelons chaque jour le redoutable sacrifice?

Ah! voilà, chrétiens, ce qui doit vous donner une haute idée de ces lieux sacrés. Ils méritent sans doute votre vénération par beaucoup d'autres titres. Car, c'est là que vous avez été régénérés par le baptême, réconciliés par la pénitence, nourris par la communion. C'est là que Dieu a établi sa demeure parmi vous, que vous lui offrez vos hommages, que vous chantez ses louanges, que vous entendez sa parole, que vous lui adressez vos vœux, et que vous recevez ses grâces. Mais ce qui les rend encore plus dignes de notre respect, c'est cet auguste sacrifice par lequel un Dieu rédempteur s'y rend réellement présent comme la victime de nos péchés. On peut même dire que c'est le sacrifice qui fait la consécration et la destination particulière de nos temples, car les autres actes de religion, vous pouvez les exercer en tous lieux comme en tous temps. Mais pour ce qui est du sacrifice, suivant l'ordre de Dieu, nous ne pouvons l'offrir que sur ses autels: *Cave ne offeras holocausta tua in omni loco.* (*Deut.*, X:1.)

C'est aussi de cet auguste sacrifice que je veux vous parler aujourd'hui. Matière d'autant plus importante qu'il n'est pas d'exercice de piété qui soit plus fréquent et plus ordinaire parmi nous. Et pour vous inspirer des sentiments dignes d'un si grand mystère, je vous représenterai d'abord combien le sacrifice de Jésus-Christ est respectable, et, ensuite, combien votre propre sacrifice est nécessaire. Car, dit saint Grégoire pape, ces redoutables mystères que nous solennisons sur nos autels, nous devons les exprimer dans notre propre cœur : *Debemus imitari quod agimus*, et, afin que Jésus-Christ soit une hostie pour nous, il faut que nous ne fassions qu'une même hostie avec lui : *tunc ergo vere proprie pro nobis hostia erit Deo, cum nosmetipsos hostiam fecerimus.* Il faut, dis-je, que le fidèle chrétien unisse son sacrifice à celui de Jésus-Christ. Car, notre sacrifice, sans celui de Jésus-Christ, ne serait d'aucun prix devant Dieu, et le sacrifice de Jésus-Christ sans le nôtre, ne produirait aucun fruit pour nous.

Ne séparons donc pas ces deux sacrifices, ils feront tout le partage de ce discours. Je vous ferai voir : 1° l'excellence du sacrifice extérieur que l'Eglise offre pour vous ; 2° les conditions du sacrifice intérieur que vous devez offrir vous-mêmes. Deux instructions importantes que j'opposerai aux erreurs et aux profanations des gens du siècle, après que nous aurons imploré le secours de l'Esprit-Saint par l'intercession de la Vierge : *Ave Maria*, etc.

PREMIER POINT.

Le sacrifice est si essentiel à la religion, qu'il n'y eut jamais de religion sans sacrifice ; et il est dû si particulièrement à Dieu, que l'homme, dit saint Augustin, ne sacrifia jamais qu'à l'objet qu'il sut ou qu'il crut être Dieu. Si l'homme était tout matériel, comme les êtres inanimés, il ne pourrait offrir aucun sacrifice; et s'il était tout spirituel comme les anges, il lui suffirait d'offrir un sacrifice intérieur; mais, comme il est composé d'esprit et de chair, il lui faut un sacrifice parce qu'il est capable de religion ; et un sacrifice sensible, parce que sa religion doit être connue.

Cette vérité fut si profondément gravée dans le cœur de l'homme, qu'elle subsista non-seulement parmi les adorateurs du vrai Dieu, sous la loi de nature et sous celle de Moïse, mais encore parmi les ténèbres de l'ignorance et de la superstition. Il est vrai, nous ne pouvons considérer sans horreur les monstrueuses idées d'un paganisme également bizarre, et dans l'exercice de son culte et dans le choix de ses divinités. Mais à travers le chaos de tant de fausses religions, je démêle les principes de la véritable. C'est la corruption du cœur qui altère la connaissance du vrai Dieu, mais c'est un reste de lumière qui conserve parmi les hommes l'idée d'une divinité ; c'est l'ignorance qui leur fait offrir des sacrifices à un idole, mais c'est la nature même qui leur dicte l'obligation d'offrir des sacrifices.

Que nos frères errants sont donc aveugles et malheureux, de rejeter la victime qui est immolée sur nos autels, sous prétexte qu'ils se rappellent l'idée de celle qui fut immolée sur le calvaire, puisque, par là, ils se font un culte sans fonction et une religion sans sacrifice. Car, le sacrifice sanglant de la croix, qui fut commun à tous les temps, à tous les hommes, à toutes les lois, ne saurait être approprié à la seule loi évangélique ; et se borner à faire simplement une cérémonie en mémoire de cet ancien sacrifice, c'est se réduire à l'état des juifs, qui n'avaient que de simples figures pour représenter ce même sacrifice de la croix. Non, non, la perfection de la nouvelle alliance ne consiste point à n'avoir aucun sacrifice, mais à n'avoir pas de faibles ombres comme l'ancienne. Disons mieux, elle consiste à avoir un sacrifice qui soit réel et véritable, pour être l'accomplissement des figures, et assez auguste pour surpasser infiniment le prix des anciens sacrifices.

Tel est, mes frères, le saint sacrifice de la messe, qui n'est, à proprement parler, qu'une nouvelle et différente oblation du sacrifice de la croix. Mais, pour vous donner quelque idée de son excellence, je vous prie de remarquer avec moi que la religion étant un commerce sacré, par lequel l'homme glorifie Dieu, et Dieu se rend propice à l'homme, il faut que le sacrifice, qui est la fonction la plus noble et la plus indispensable de la religion, se rapporte à ces deux fins. Dieu en est l'objet, et l'homme en reçoit le fruit. C'est aussi ce que nous remarquons dans les trois sortes de sacrifices sanglants de l'ancienne loi. L'holocauste était uniquement destiné à rendre hommage à la majesté de l'Etre souverain ; la victime pour le péché était particulièrement immolée pour la purification de l'homme coupable, et l'hostie pacifique servait également, et à la gloire de l'un et à l'avantage de l'autre; parce qu'on l'offrait, et pour obtenir à l'homme les grâces du Seigneur, et pour marquer au Seigneur la reconnaissance de l'homme. Telle est en général la nature du sacrifice ; et j'ajoute seulement qu'il lie si bien les intérêts de Dieu avec ceux de l'homme, que l'homme trouve son bonheur à honorer Dieu, et Dieu, sa gloire à sanctifier l'homme. Pour vous donner donc au moins une faible idée de l'excellence infinie du saint sacrifice de la messe, je vous représenterai : 1° combien il est glorieux à Dieu ; et 2° combien il est salutaire à l'homme. Suivez-moi, je vous prie.

Et d'abord quelle gloire ne rendons-nous pas à Dieu dans la célébration de nos saints mystères? Vous savez que le sacrifice lui est dû par toute sorte de titres, mais j'en remarque trois principalement qui exigent nos hommages : je veux dire sa grandeur, sa justice, sa bonté; sa grandeur, parce que nous devons reconnaître sa souveraineté ; sa justice, parce que nous lui devons une réparation pour nos offenses ; sa bonté,

parce que nous devons nous montrer sensibles à ses bienfaits.

Or, mes frères, que pouvons-nous lui offrir qui soit digne de sa majesté? chrétiens, vous êtes peu frappés de ce qu'il est, parce que peut-être rien n'est moins votre Dieu, que Dieu même. Mais fermez ici les yeux à la vanité, pour les ouvrir sur la magnificence de votre Créateur; et, si vous le pouvez, mesurez toute la grandeur d'un être infini par son essence, et tout-puissant par sa volonté; qui soutient tout par sa providence, qui gouverne tout par sa sagesse, qui remplit tout par son immensité; qui vous voit, qui vous juge, qui est au dedans et au dehors de vous, devant qui toutes les puissances du ciel et de la terre, ne sont que poussière et que cendre. Ah! que je sens ici le néant des créatures! Car, mes frères, ramassez-les, si vous voulez, toutes ensemble pour n'en composer qu'une seule victime en l'honneur du Dieu qui les a créées, elles seront devant lui comme si elles n'étaient pas. Ce n'est donc qu'en Jésus-Christ que nous trouvons un holocauste digne de la grandeur de Dieu. Pourquoi? c'est que d'un côté son humanité fournit la matière du sacrifice, et que de l'autre sa divinité rend le sacrifice d'un prix infini.

Or, mes frères, il faut encore conclure de là que ce n'est que par le sacrifice de Jésus-Christ, que la justice de Dieu peut recevoir une juste satisfaction pour nos offenses. Car, quelle autre victime pourrait compenser cette énorme attentat, par lequel nous attaquons la majesté, la puissance et la sainteté d'un Dieu? Le sang des bêtes serait sans doute trop vil, le sang de l'homme criminel, lui serait encore trop odieux. Et comment donc recouvrera-t-il la gloire que nous lui ravissons au dehors de lui-même par nos crimes, si ce n'est par l'effusion mystique du sang adorable de cet Agneau sans tache que nous immolons sur nos autels?

Il ne faut donc pas s'étonner que Dieu se soit enfin dégoûté des anciens holocaustes; il ne faut pas s'étonner qu'il ait rejeté le sang des boucs et des taureaux et changé l'alliance du premier sacerdoce. Comment se serait-il contenté de ces sacrifices grossiers? Comment aurait-il accepté pour nos propres attentats des victimes étrangères qui, par le fond de leur nature, étaient moins nobles que nous-mêmes? Non, non, ce n'était point dans le fatigant appareil de tant de cérémonies que Dieu pouvait trouver l'entier rétablissement de sa gloire. Les anciennes hosties servaient bien à représenter la condition des pécheurs, mais elles ne pouvaient point par elles-mêmes expier les péchés, et Dieu ne les acceptait que parce qu'elles étaient des figures de Jésus-Christ. Il n'y a que Jésus-Christ qui soit une victime digne de Dieu; parce qu'il est Dieu lui-même, parce qu'il peut lui seul par sa dignité ce que toutes les autres victimes ensemble ne pouvaient point par leur multitude.

Que l'hérétique ne vienne pas nous dire que le sacrifice de la croix ayant été plein et parfait, celui de nos autels paraît être inutile. Je pourrais vous dire, et il est important de le remarquer, que l'église ne prétend point offrir à la sainte messe un sacrifice différent de celui que Jésus-Christ offrit sur le Calvaire; que la pluralité des oblations ne fait point parmi nous celle des sacrifices, qu'au contraire l'unité du sacrifice dépend de celle de la victime; que nous immolons toujours le même Jésus-Christ, quoique nous l'immolions en différents jours et d'une manière différente; et que, par conséquent, rejeter le sacrifice de nos autels c'est rejeter le sacrifice de la croix. Mais, pour vous faire encore moins sentir la nécessité de la nouvelle oblation que nous faisons de cet ancien sacrifice, je dis, que Jésus-Christ ayant offert lui seul son sacrifice sur la croix, il fallait qu'il nous donnât le pouvoir de le renouveler sur nos autels, afin que nous pussions l'offrir nous-mêmes; que sur le Calvaire, il en a fait l'offrande pour tous les hommes, mais qu'à la sainte messe il en applique le mérite en particulier à ceux qui l'offrent; en un mot, qu'il était de sa sagesse de perpétuer son sacrifice sur la terre par notre ministère comme il le continue lui-même dans le ciel, selon l'Apôtre. Aussi les anciennes Ecritures ne nous ont pas moins représenté le sacrifice de nos autels que celui de la croix. Je vois Jésus Christ immolé sur le Calvaire dans le sacrifice d'Isaac et immolé sur nos autels dans celui de Melchisedech. Je vois les deux différentes oblations de cette seule et unique victime dans les deux différentes espèces d'hosties sanglantes et non sanglantes. Je vois qu'il est dans nos tabernacles le pain toujours exposé devant le Seigneur, comme il est à la table sacrée la manne qui nourrit les Israélites, et c'est ainsi que nous avons la consolation de voir dans la doctrine de l'église catholique l'accomplissement de toutes les figures.

Enfin, mes frères, comment le Seigneur recevrait-il de notre part une reconnaissance proportionnée à la grandeur de ses bienfaits si Jésus-Christ n'offrait pour nous son sacrifice en actions de grâces? Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens qu'il m'a faits? s'écriait autrefois le saint roi David : *Quid retribuam Domino, pro omnibus quæ retribuit mihi?* (*Psal.* CXV.) Et, en effet, comment payerons-nous les grâces dont Dieu nous a comblés? Formés par sa toute-puissance et rachetés par le sang de son Fils, que ne devons-nous pas lui rendre? Mais, viles créatures et indignes pécheurs, que pouvons-nous lui donner? Nous n'avons rien qui ne soit à lui et infiniment au-dessous de lui; la gratitude même que nous lui marquons est une grâce que nous ne devons pas moins reconnaître que toutes les autres grâces.; et, par conséquent, nous sommes tout à la fois, et dans l'obligation de lui rendre des actions de grâces, et l'impuissance de lui en rendre qui aient une juste proportion avec ses bienfaits.

Que rendrons-nous donc au Seigneur? *Quid retribuam Domino?* Ah! nous prendrons

avec le même prophète le calice du Sauveur: *Calicem salutaris accipiam.* (*Psal.* CXV.) Nous offrirons à Dieu le sang de son propre Fils et nous lui dirons : Voilà, Seigneur, un don qui a toute la valeur de vos grâces. Tout méprisables que nous sommes, nous avons le droit de l'offrir: tout grand que vous êtes, vous n'avez pas celui de le rejeter; et, comme il est de votre part le plus grand de vos bienfaits, il vous rend aussi pour nous la reconnaissance la plus étendue. Voilà ce qu'il n'est permis de lui dire qu'avec l'humilité la plus profonde, mais voilà ce que nous pouvons lui dire avec la confiance la plus juste. Car, Jésus-Christ immolé entre nos mains devient notre propre bien, et s'il est à la sainte table le don que Dieu fait aux hommes, il n'est pas moins au saint autel le don que les hommes font à Dieu.

Avez-vous maintenant, mes frères, l'idée que vous devez vous former du sacrifice extérieur de l'Eglise? Comprenez-vous bien ce que c'est que d'assister à la sainte messe? Comprenez-vous que vous y offrez solennellement à Dieu le sacrifice d'un Dieu même ? Mais hélas ! combien parmi vous dont la foi nous paraîtra suspecte, si nous en jugeons par leur dehors ? Quelle crainte, quel respect ne devons-nous pas marquer pour un Dieu que nous voyons d'un côté assis sur le trône de sa gloire et de l'autre immolé sur l'autel de sa croix? Cependant, oh! opprobre de notre siècle ! s'écrie Salvien, on commet sans honte, à la vue du Dieu vivant, des immodesties que l'on ne se permettrait pas dans la maison du moindre des grands de la terre ; et non-seulement la piété est bannie du commerce du monde, mais on porte les désordres du monde jusque dans les fonctions les plus sacrées de la piété. Par combien de profanations, téméraire jeunesse, ne déshonorez-vous pas ces augustes mystères qui furent toujours redoutables ? *Tremenda mysteria.* Vous vous y traînez par coutume comme si vous n'y alliez que par pure cérémonie; votre front n'y perd rien de son impudence, ni votre corps rien de son immodestie. Vous suivez avec un air évaporé la pompe funèbre d'un Dieu souffrant et mourant pour vos péchés. Vous y parlez, vous y riez comme si c'était pour vous un spectacle profane ou une fête païenne. Il semble même que vous insultiez également et à sa grandeur, et à son humiliation par des postures dignes d'un théâtre; en un mot, vous y assistez avec tant d'indécence, que l'on dirait que vous venez plutôt pour renouveler la passion de Jésus-Christ avec les Juifs, que pour offrir son sacrifice avec le prêtre.

Pourrions-nous donc regarder d'un œil indifférent une si grande apparence d'irréligion ? Ah ! ministres sacrés, tirez le voile du sanctuaire, afin que vous n'ignoriez plus les irrévérences qui se commettent dans le temple. Armez-vous du zèle de Jésus-Christ pour l'honneur de Jésus-Christ même; et à l'exemple d'Abraham, chassez ces oiseaux importuns qui troublent votre sacrifice, je veux dire, ces enfants d'orgueil, ces chrétiens de nom qui donnent un témoignage public d'impiété dans le temps et dans le lieu même où ils devraient donner les plus vives marques de religion. Ici, profanateurs sacriléges, peut-être vous révoltez-vous en secret, car je sais quels sont vos mumures lorsqu'un fidèle ministre veut arrêter vos scandales; je sais que les paroles les plus mesurées offensent votre injuste délicatesse et que vous ne craignez point de donner à son zèle les noms d'indiscrétion et de témérité. Mais comment, ô homme de boue et de péché ! osez-vous exiger pour vous un respect si sévère, tandis que vous n'en avez pas le moindre pour notre Dieu? Ah ! si vous voulez que nous vous conservions vos droits, respectez les droits d'un Dieu en lui rendant les hommages que vous devez à sa souveraineté, comme créatures; à sa justice, comme pécheurs ; à sa bonté, comme chrétiens.

Eh ! faudrait-il d'autres motifs pour vous contenir dans le silence et dans le recueillement ? Mais si vous êtes peu touchés de la grandeur de votre maître, soyez du moins sensibles à vos propres intérêts; car, cet auguste sacrifice n'est pas seulement glorieux à Dieu, mais il est encore bien salutaire aux hommes ; et c'est ici le second trait qui achèvera de vous en marquer l'excellence.

Pour vous en convaincre, je vous prie de remarquer avec moi, que nous avons besoin d'un côté, que Dieu nous pardonne nos crimes, et de l'autre, qu'il soutienne notre faiblesse ; sans sa miséricorde qui nous pardonne, nous serions toujours pécheurs : et sans sa grâce qui nous soutient, nous ne serions pas longtemps justes. Voilà les grands avantages qu'il ne tient qu'à vous de tirer de l'auguste sacrifice que l'Eglise offre pour vous et que vous devez offrir avec l'Eglise.

Vous avez déjà vu que c'est un sacrifice de réparation à l'égard de Dieu, dont le péché offense la majesté ; mais il n'est pas moins un sacrifice de propitiation pour les hommes, que le péché rend dignes de châtiment. Car, lorsque nous immolons Jésus-Christ sur nos autels, nous prenons le calice de ses humiliations et de ses souffrances, nous faisons crier tout son sang en notre faveur. En un mot, nous renouvelons le grand sacrifice de la croix, qui fut le prix de notre réconciliation avec Dieu. Or, mes frères, quel moyen plus efficace pour fléchir la colère du Seigneur? Peut-il refuser sa miséricorde à son propre Fils, qui est sa victime et la nôtre, qui est Dieu, pour satisfaire pleinement à Dieu, et qui est homme, pour être substitué aux hommes ? Je sais que le remède de nos péchés est proprement dans le sacrement de pénitence, mais je sais aussi que nos sacrements tirent leurs vertus du sacrifice de la croix, et que ce sacrifice renouvelé sur nos autels, nous obtient les dispositions nécessaires, pour approcher dignement du sacrement de pénitence.

Je dis plus, mes frères, au milieu des crimes qui couvrent la face de la terre, quel

intérêt n'avons-nous pas à opposer à la colère du Seigneur le sacrifice de son Fils ? Ah! pourrions-nous bien nous représenter sans horreur, cette corruption générale qui se forme des vices des particuliers ? Peut-être, mon cher auditeur, seriez-vous effrayé de vos seuls péchés, si vous les ramassiez dans votre imagination pour les voir tous d'un coup d'œil; car, quelle malheureuse fécondité l'homme corrompu n'a-t-il pas pour le crime ! Mais, que serait-ce, si le Seigneur nous transportait en esprit, comme le Prophète, dans tous les endroits de Jérusalem, je veux dire, dans la cour et dans la ville, parmi les grands et parmi les petits, aux spectacles et aux assemblées, dans les places publiques et dans les sombres retraites? Que verrions-nous? Hélas! dispensez-moi de le dire. Comment donc, le Dieu de toute sainteté ne serait-il pas ému au bruit de tant de crimes, dont la voix s'élève contre nous, jusqu'au trône de sa justice; comment ne ferait-il pas éclater sa colère, si Jésus-Christ ne faisait en même temps monter jusqu'à lui la bonne odeur de son sacrifice; si, dis-je, cette victime sacrée, infiniment plus sainte qu'Abraham, ne se mettait entre ce Dieu juste et des villes criminelles pour suspendre sa vengeance ?

Ce n'est pas qu'il n'y ait des âmes pures, qui lèvent leurs mains innocentes vers le ciel pour toucher la clémence du Seigneur. Mais, quelle proportion y aurait-il entre le petit nombre des gens de bien et cette foule de prévaricateurs, qui composent le monde ennemi de Dieu ? Et que pourraient-elles, ces âmes justes, si, à ce sacrifice de contrition et d'humilité qu'elles offrent pour les pécheurs, elles ne joignaient l'oblation du sacrifice de Jésus-Christ ? Ah! le Seigneur ne nous dirait-il pas comme autrefois par son Prophète, que quand même il y aurait des fidèles aussi élevés en sainteté que Noé, Daniel et Job, il ne saurait néanmoins retenir sa fureur si justement allumée contre le reste des habitants de la terre ? Car, encore un coup, les vertus et les satisfactions de l'homme, bornées comme elles sont dans leur mérite, et aussi imparfaites qu'elles le sont par leur nature, pourraient-elles compenser des crimes qui sont infinis dans leur énormité et presque infinis par leur multitude? Il faut donc que l'aspersion du sang de Jésus-Christ que nous répandons sur nos autels, lave, pour ainsi dire, cette terre impure; et je ne crains pas de le dire, sans l'intercession de cette divine hostie, monde corrompu, tu serais déjà écrasé sous le poids de la vengeance céleste. Il est vrai que Dieu laisse tomber de temps en temps quelques gouttes de sa colère, et peut-être ne le sentez-vous qu'avec trop de vivacité dans les calamités du temps, puisqu'au lieu d'en chercher la véritable origine dans vos péchés, vous vous en prenez à des causes étrangères, cherchant une fausse consolation dans des murmures, qui sont souvent injustes, ou au moins toujours inutiles. Mais, ces disgrâces, qui n'arrêtent point le cours de vos désordres, en peuvent-elles faire la juste punition! Ah! regardez-les plutôt comme des avertissements salutaires de sa miséricorde, et comparant les maux que vous souffrez avec ceux que vous eussiez mérités, reconnaissez combien le Seigneur vous traite plus favorablement que ces anciens pécheurs qu'il réduisit en cendres; reconnaissez, dis-je, que si les prêtres de Jésus-Christ ne prenaient, comme Aaron, le feu de l'autel, et ne faisaient fumer l'encens du saint sacrifice, Dieu, dans sa colère, achèverait sans doute pour vous perdre ces châtiments qu'il ne pousse pas plus loin, parce que tout apaisé à la voix de son Fils, il se contente de vous faire sentir la pesanteur de son bras, pour vous rappeler à lui.

Ames justes, pieux fidèles, vous qui gémissez en secret sur la dépravation des hommes, et qui jugez par votre propre indignation quelle doit être celle de votre Dieu, vous vous étonnez souvent qu'il ne lance plus ses foudres et ses carreaux sur des têtes infâmes qui, à l'horreur de leurs abominations ajoutent l'impudence de leur orgueil. Mais, pour moi, je vous l'avoue, je n'en suis pas surpris, lorsque je vois Jésus-Christ couché sur l'autel de son sacrifice; car, la voix de son sang est incomparablement plus forte que celle de tous les crimes ensemble. Ce fut autrefois un temps de rigueur, parce qu'on n'opposait à Dieu, que des victimes trop impuissantes pour l'apaiser; mais, c'est à présent un temps de clémence, parce que nous lui offrons une hostie toute divine, contre laquelle sa colère ne saurait tenir; et c'est ce qui nous fait reconnaître d'une manière très-sensible, combien la vérité est au-dessus des figures. Mais vous, pécheurs, faut-il que vous vous endormiez dans le crime, sous prétexte que Jésus-Christ immolé vous sert à parer ici-bas les coups dont Dieu serait en droit de vous frapper? Ah! vous ne craignez que lorsqu'il vous fait sentir sa justice, mais pour moi, je crains encore plus pour vous sa miséricorde; car, il ne faut pas douter que ce sacrifice ne soit vraiment pour vous le sacrifice redoutable, puisque l'abus que vous faites d'un sang de propitiation, ne peut que vous amasser un plus grand trésor de colère au grand jour de l'éternité.

Cessez donc de charger de vos iniquités cet innocent Agneau, que sa douceur rend votre victime d'expiation. Car, que gagnez-vous, pour ainsi dire, à user son crédit, pour détourner seulement en ce monde les fléaux qui pendent sur votre tête? Ah! faites plutôt servir son intercession à vous attirer les grâces qui vous sont nécessaires pour travailler avec succès à l'ouvrage de votre salut. En effet, c'est ici le vrai sacrifice d'impétration dont les anciens sacrifices ne furent que de légères ombres. Car, mes frères, n'achetons-nous pas les bienfaits du Seigneur à juste prix, en les payant de tout le sang de son Fils? Avec quelle force Jésus-Christ ne doit-il pas solliciter pour nous dans le ciel,

comme notre chef, tandis qu'il s'offre pour nous sur la terre, comme notre victime? Que dis je ? Ne l'offrons-nous pas lui-même à lui-même ? et s'il est ce seul homme qui est en droit de tout demander, n'est-il pas aussi ce Dieu qui peut tout accorder?

Avec quelle confiance ne devez-vous donc pas, mes frères, assister à ce saint sacrifice, si vous en pesez toute la valeur? Mais avec quelle ardeur, avec quel empressement ne devez-vous pas y accourir, si vous considérez encore vos besoins et votre faiblesse? Hélas ! que le sort de l'homme est déplorable en ce monde ! Sa vie, dit le saint homme Job, est une guerre continuelle, et, pour comble de maux, obligé de combattre au dehors, il est encore divisé au dedans de lui-même. Mais au milieu de tant de périls, rassurez-vous, mon cher auditeur, accourez au saint autel pour y offrir avec nous l'hostie pacifique de la nouvelle loi, et par elle vous obtiendrez ces grâces d'onction et de force dont vous avez besoin pour dévorer tous les obstacles qui vous fatiguent dans la voie du salut. Ce sont là les grâces dont vous ne sauriez être trop avides, et si vous les désirez avec ferveur, vous pouvez sans présomption vous flatter du succès de vos prières. Car, Jésus-Christ est encore plus touché de vos maux que vous ne l'êtes vous-même, et comme il a un trésor infini de mérites, il a aussi un fond inépuisable de miséricorde. Je sais bien qu'il est quelquefois permis de demander des grâces temporelles, l'Eglise elle-même offre ce sacrifice de louange pour l'espérance de notre conservation : *Pro spe .. incolumitatis suæ;* pour obtenir la tranquillité publique : *da propitius pacem;* pour nous mettre à couvert de toute sorte de danger : *Ab omni perturbatione securi.* Mais ne vous y trompez pas, mes frères, ce n'est que dans la vue du salut éternel que l'Eglise demande ces faveurs passagères, et il faut que de notre côté nous les regardions, non pas comme la fin principale de nos désirs, mais comme des moyens de sanctification et de salut; car, si c'était la voix de la cupidité qui formât ces prières, elles seraient sans doute rejetées, comme indignes de la victime pure et sans tache, que nous voudrions intéresser pour nous.

Mais si telle est l'excellence et l'utilité de cette hostie salutaire, que nous puissions tout obtenir par sa médiation, que dirons-nous donc, gens du monde, de l'indifférence que vous marquez la plupart pour son sacrifice, lorsque vous vous y rendez à peine aux jours ordonnés par l'Eglise, et toujours à l'heure la plus commode pour votre paresse? Car, je vous demande, auriez-vous la même indolence à l'égard des rois de la terre, si vous aviez auprès d'eux le même accès pour être reçus, et la même espérance d'être écoutés ! Hélas, l'assiduité, la gêne, la patience, rien ne vous coûte alors, parce qu'il s'agit de saisir le moment heureux : mais vous négligez Jésus-Christ parce que l'excès de sa charité vous le livre à tous les instants.

Encore, si vous pensiez sérieusement à vos vrais intérêts, pendant le peu de temps et dans les rares occasions où vous vous présentez au pied de ses autels! Mais avec quelle dissipation n'y assistez-vous pas ? Et quelle est votre impatience de vous en retirer ? En vain le Sauveur remplit-il son saint temple de la majesté de son corps adorable, en vain vous retrace-t-on le sanglant spectacle de sa Passion, en vain le prêtre vous ordonne-t-il d'élever vos cœurs en haut : toutes ces grandes idées ne sauraient fixer votre imagination volage qui court après mille fantômes, et qui conduit vos yeux sur tous les objets qui se présentent. Vous voulez à l'autel des ministres commodes aussi bien qu'au tribunal de la pénitence ; vous murmurez sans honte contre ces saints prêtres qui, pénétrés de la grandeur de nos mystères, ne peuvent les traiter qu'avec une religieuse terreur, qui leur donnent une lente gravité, et il vous en faut qui immolent à la hâte cette adorable victime pour se mesurer à votre indévotion. Que penser de ces chrétiens à qui la présence de leur Dieu est à charge, qui ont l'injustice de se plaindre qu'on traite trop sérieusement l'affaire de leur sanctification et de leur salut, qui n'ont que du dégoût pour un sang précieux qu'on répand pour l'expiation de leurs crimes, et qui, au lieu de s'estimer trop heureux d'avoir la liberté de parler à Jésus-Christ pour leur propre intérêt, se plaignent indignement qu'il en parle lui-même trop longtemps à son Père.

Ah ! que vous devez craindre que Dieu ne transporte son arche sacrée parmi des nations plus dignes de la posséder, et qui connaîtront mieux le prix de cette oblation toute pure, que votre peu de religion rend si inutile pour vous ! Car, n'est-ce pas pousser jusqu'au dernier point le mépris de la tendresse d'un Sauveur, que de refuser de puiser dans le trésor de ses grâces, tandis qu'il vous ouvre ses plaies sacrées qui en sont la source ; tandis qu'il ne vous coûterait rien pour vous approprier le mérite infini de son sang? Autrefois, parmi les Juifs, la dévotion pouvait être ruineuse; obligés d'immoler au Seigneur ce qu'il y avait de plus choisi dans leurs troupeaux, ils ne faisaient qu'à grands frais les cérémonies de leurs sacrifices ; mais qu'est-ce que l'Eglise exige de vous pour vous rendre participants du sacrifice de Jésus-Christ? Hélas ! seulement que vous ayez l'empressement de vous y rendre et assez de dévotion pour vous y recueillir. Elle ouvre tous les jours ses temples sacrés, et pour ranimer votre foi, elle multiplie les offrandes de ce grand sacrifice: offrandes qui furent si rares autrefois, et qui le sont encore aujourd'hui dans l'Eglise orientale. Cependant vous n'êtes point touchés ni de la grandeur du bienfait ni de la facilité à l'obtenir. Il semble que Jésus-Christ ait beaucoup perdu à se rendre si familier avec vous, et ce qui devrait exciter votre amour et votre reconnaissance, est précisément ce qui affaiblit en vous, et le goût de ses grâces, et la vénération que vous devez avoir pour son sacrifice.

Mais je le vois bien, si pour en recueillir les fruits il ne fallait que pour un peu de temps gêner votre esprit, composer votre extérieur et vous mettre en posture de suppliant, nous n'aurions peut-être pas beaucoup de peine à rallumer votre dévotion. Car, refuseriez-vous pour votre salut de fléchir devant votre Dieu, votre Sauveur, des genoux qui plient si aisément devant les grands de la terre? mais ce qui vous jette dans la langueur et dans le dégoût, c'est qu'il faut que vous preniez en mains le glaive du sacrifice, et que vous vous immoliez vous-même avec la victime sainte pour mettre son sang à profit. Or, pour ne pas vous laisser là-dessus dans l'ignorance ou dans l'insensibilité, je vais vous marquer en peu de mots les conditions du sacrifice intérieur que vous devez offrir de votre côté pour vous rendre salutaire celui de Jésus-Christ. C'est le sujet de ma dernière partie.

SECOND POINT.

C'est en vain que les novateurs, pour attaquer le sacrifice extérieur de l'Eglise, nous opposent cette adoration en esprit et en vérité, qui fait, selon la parole de Jésus-Christ, le caractère des vrais adorateurs et la perfection de la loi évangélique. L'Eglise la reconnaît encore mieux qu'eux, la nécessité de cette adoration spirituelle, puisqu'elle veut que son sacrifice visible soit accompagné de notre sacrifice intérieur. Mais elle sait que Jésus-Christ a voulu seulement apprendre à la femme de Samarie, que dorénavant le culte du Seigneur ne serait plus fixé à un seul lieu, ni attaché à des victimes charnelles. Qu'ils cessent donc de nous vanter avec malignité le culte en esprit et en vérité, qui est plutôt le nôtre que le leur. Faux adorateurs eux-mêmes, ils n'ont ni la vérité du sacrifice extérieur, puisqu'ils l'anéantissent tout entier, ni l'esprit du sacrifice intérieur, puisque ne voulant juger que par leurs fausses raisons, ils s'ôtent tout le mérite de la foi. Dans l'Eglise, au contraire, tout est esprit et vérité : vérité dans le sacrifice extérieur, puisqu'elle y offre une victime réelle ; esprit dans le sacrifice intérieur, puisqu'elle le fait principalement consister dans la soumission de la raison et dans les dispositions du cœur. Ainsi, elle regarde également comme deux erreurs, ou de rejeter l'oblation du sacrifice sensible, ou de ne pas reconnaître la nécessité du sacrifice spirituel. La première est constamment celle des hérétiques, mais peut-être, mes frères, la seconde est-elle la vôtre. Cependant rien n'est plus nécessaire que le sacrifice de nous-mêmes. Car, d'un côté, Dieu est en droit de l'exiger, et de l'autre, c'est non-seulement notre obligation, mais encore notre gloire et notre bonheur de le lui rendre.

Mais comme notre propre immolation doit être, selon saint Grégoire pape, une expression de celle de Jésus-Christ : *Debemus imitari quod agimus;* voyons dans le caractère de son sacrifice quelles doivent être les conditions du nôtre. Vous avez déjà vu ce qu'il est par rapport à Dieu et par rapport aux hommes ; or, c'est encore sous cette double idée que nous pouvons le considérer ici. Par rapport à Dieu il est dans un état d'anéantissement, comme un holocauste qui est détruit en apparence, pour reconnaître le domaine souverain de son Père : par rapport à nous, il est dans un état de mort, comme une victime qui est égorgée d'une manière mystique, pour l'expiation de nos péchés : et par rapport à Dieu et aux hommes tout à la fois, il est dans un état de vie comme une hostie non sanglante qui glorifie le Seigneur et qui intercède pour nous. Voulez-vous donc, mes frères, vous unir à Jésus-Christ pour ne composer avec lui qu'un même sacrifice? Imitez son état d'anéantissement, en vous soumettant à Dieu par une profonde humilité, son état de mort, en réparant vos péchés par une sincère douleur, et son état de vie, en vous consacrant à sa gloire par une amoureuse reconnaissance : trois conditions qui vous feront assister dignement et avec fruit, au saint sacrifice de la messe.

Il faut se soumettre à Dieu par une profonde humilité, première condition. Je ne parle pas de cette soumission qui doit captiver la raison sous le joug de la foi. Je suppose que vous êtes persuadés de la vérité de ce grand mystère. Car, pourquoi assisteriez-vous à la sainte messe si vous y apportiez l'incrédulité de l'impie ? Que gagneriez-vous à garder une trompeuse apparence de religion ? si ce n'est que vous auriez lieu de vous reprocher à vous-mêmes, ou votre faiblesse à n'oser paraître tels que vous seriez, ou votre mauvaise foi à vouloir paraître tels que vous ne seriez pas.

Lors donc que je dis, qu'une profonde humilité doit faire une partie de votre sacrifice, je prétends que vous vous abaissiez sincèrement devant un Dieu, dont vous venez reconnaître le pouvoir absolu, et que vous descendiez jusque dans l'abîme de votre bassesse ; car, dans quelque rang que vous soyez établis, de quelque éclat que vous soyez environnés, vous n'êtes tout au plus devant lui qu'un magnifique néant. Je prétends que vous sentiez votre dépendance, et que vous vous soumettiez à ses volontés. Prenez-y bien garde, mes frères: être soumis à la loi de Dieu et aux ordres de sa providence, c'est une disposition que nous devons porter dans le fond de notre cœur pendant tout le cours de notre vie ; sans cela, point de justice, point de sainteté, la piété n'est qu'illusion, que chimère. Mais, c'est principalement au saint sacrifice de la messe, que vous devez mettre en exercice cet esprit de résignation et d'humilité, qui ne doit jamais vous abandonner. C'est alors que vous devez vous affermir dans une disposition si importante ; alors, dis-je, il faut que vous en fassiez à Dieu vos protestations sincères et que vous vous unissiez à Jésus-Christ, comme un holocauste prêt à être consumé, s'il le faut, pour la gloire de votre divin Maître. Enfin, je prétends que vous immoliez cet orgueil qui prend en vous tant de formes

différentes, et que vous portez jusque dans nos temples, sous le voile même de la modestie. Or, si vous avez un peu de foi, votre orgueil pourra-t-il tenir, et contre un Dieu infiniment grand, et contre un Dieu infiniment anéanti? Ah! faibles et injustes mortels, roulez tant qu'il vous plaira dans votre esprit des pensées d'orgueil et des projets d'élévation; pour moi, je ne m'occuperai que des abaissements de Jésus-Christ. Oui, ô mon Sauveur! La foi me rappellera pendant la célébration de votre sacrifice tous les opprobres de votre passion, et à cette idée, je me regarderai moi-même comme une vile créature digne de tous les outrages que vous avez si injustement souffert pour moi, je comprendrai partout ce que vous faites pour honorer un Dieu dont vous êtes le propre Fils, ce quoi je dois faire de mon côté pour un Dieu dont je ne suis que l'esclave; je ferai de mon orgueil même, le sujet de ma confusion, et autant qu'il dépendra de moi, je vous rendrai par mon humiliation, l'honneur que vous semblez perdre par la vôtre.

Telles sont les idées que nous devons prendre au saint sacrifice de la Messe. Jésus-Christ lui-même, nous a ordonné de le célébrer en mémoire de sa passion : *Hoc facite in meam commemorationem.* (*Luc.*, XXII.) Mais que les gens du monde sont éloignés d'y prendre des sentiments d'humilité! Donnez-moi dans toute cette foule d'assistants un chrétien qui s'en retire moins superbe, moins ambitieux, moins entêté de lui-même, moins sensible aux offenses? Hélas! je vois, au contraire, cet homme puissant qui prétend y soutenir son rang par une contenance fière comme s'il pouvait y avoir pour des chrétiens une immodestie de bienséance. Je vois cette femme mondaine qui ne craint pas d'y porter toute la vanité du siècle dans ses parures, et d'y marquer toute la légèreté de sa jeunesse par sa dissipation, tout l'orgueil de sa condition par son train, toute la mollesse de son sexe par sa situation; on en voit même qui veulent faire servir Jésus-Christ à leur vanité; car, il en est qui ne daignent point assister en public à son auguste sacrifice; Jésus-Christ, pour ainsi dire, leur paraît alors trop populaire. Il leur semble que quand on est d'un certain rang ou d'une certaine opulence, on a droit de se croire dispensé d'aller à lui, et malgré les lois des saints conciles, et surtout d'un concile de Paris, on le fait descendre dans une chapelle particulière, souvent sans autre raison que celle de se donner un air de grandeur ou de paresse. Que dirai-je encore? Hélas! Dieu veuille au moins qu'on ne puisse jamais soupçonner les ministres mêmes de l'Eglise, d'avoir du mépris pour un ministère si sacré!

Mais si nous devons nous humilier pendant le saint sacrifice de la messe, par la raison que nous ne sommes devant Dieu que de viles créatures combien plus l'humilité ne vous paraîtra-t-elle pas juste et nécessaire, si vous considérez encore qu'il faut que nous portions la confusion de nos péchés et que nous mourions en quelque sorte avec Jésus-Christ par la douleur de la pénitence : deuxième condition de notre sacrifice.

Ici, chrétiens, nous pourrions vous dire que les choses saintes sont pour les saints : *sancta sanctis*. C'est la parole que le Diacre, au commencement de la messe, adressait autrefois au commun des fidèles, pour leur apprendre qu'il fallait être pur pour participer à un mystère de pureté. Tout pécheur, sans distinction de rang, qui n'avait pas accompli le temps de sa pénitence, était exclu de la célébration d'un si auguste sacrifice. Car, mes frères, comme les fidèles qui assistent à la sainte messe y offrent le sacrifice de Jésus-Christ, l'Eglise ne voulait point qu'une hostie si sainte fut présentée par une main profane.

Mais hélas! il est vrai, et nous ne pouvons l'avouer qu'à votre honte et qu'avec la plus vive douleur, cette Eglise sainte toujours sage dans ses règles, toujours tendre pour ses enfants, s'est enfin relâchée de son ancienne sévérité, parce que les chrétiens sont déchus de leur première ferveur; et sans changer d'esprit, elle a été obligée de changer de discipline. Autrefois elle n'admettait que les saints, parce qu'il y avait très-peu de pécheurs, maintenant elle n'ose rejeter les pécheurs, parce qu'il y a très-peu de saints. Autrefois elle regardait Jésus-Christ comme une hostie qui ne devait être offerte que par les justes, aujourd'hui elle le regarde comme une victime qui est immolée pour des coupables. Autrefois elle voulait contenir les uns par sa rigueur, maintenant elle veut gagner les autres par son indulgence. Ainsi, pécheurs, l'Eglise souffre que vous assistiez à la sainte messe; que dis-je? Elle vous y invite, elle vous ordonne même d'y assister: assistez-y donc; car, dit saint Chrysostome, c'est précisément parce que vous êtes pécheurs que vous avez besoin d'y assister pour obtenir les grâces qui vous feront recouvrer la justice.

Mais l'Eglise prétend-elle que vous y portiez la tête superbe d'un pharisien, le cœur endurci d'un Saül, les ajustements profanes d'une Jézabel? Non, sans doute, elle veut au contraire que vous vous frappiez la poitrine avec l'humble douleur du publicain, que vous répandiez vos larmes aux pieds du Sauveur à l'exemple de la femme pécheresse, qu'un regret sincère sur le passé vous inspire de saintes résolutions pour l'avenir, et qu'en un mot, vous vous immoliez avec Jésus-Christ par le glaive de la douleur et de la pénitence; et en effet, pouvez-vous demeurer obstinés dans le crime à la vue de Jésus-Christ qui s'immole pour vous en obtenir la rémission? Quoi! il est là comme un pécheur, en figure, pour vous représenter; et comme votre victime, pour vous réconcilier avec son Père; et vous, vrai pécheur, vous ne serez qu'un faux pénitent? et vous serez ni affligé de vos désordres, ni touché de les lui voir expier? Quelle injustice!

Que dirai-je donc de vous, trop indignes chrétiens, vous qui non contents d'être déjà pécheurs, ne craignez pas de venir commettre de nouveaux péchés pendant la célébration d'un sacrifice que vous devriez faire servir à expier vos anciens péchés ? vous, implacable vindicatif, qui, avec un cœur plein de fiel, formez des désirs de vengeance dans le temps même qu'un Dieu de charité exerce envers vous une si grande miséricorde; vous, libertin sans pudeur qui affectez de vous rendre à certaines messes dont le public n'interprète que trop le choix; vous, qui à la vue du Dieu de pureté, ne craignez point d'offrir votre encens à une idole de chair et de boue qui règne dans votre cœur; que dirai-je de vous? si ce n'est que vous y venez pécheurs, et que vous en sortez sacriléges, et d'autant plus sacriléges, que vous attaquez Jésus-Christ jusque sur son autel, et que vous faites de son sacrifice une espèce de déicide. Et vous, filles mondaines, vous, qui au lieu de répandre vos parfums sur la tête du Sauveur pour honorer sa sépulture, à l'exemple de la femme de Béthanie, venez vous présenter à son sacrifice, parées comme pour un spectacle profane, que dirai-je de vous? Je n'ai garde de penser que vous prétendiez détourner sur vous-mêmes les adorations qui lui sont dues, à Dieu ne plaise que je suppose dans des vierges chrétiennes une intention si affreuse! mais tout ce que je puis vous dire, c'est que la pudeur et la modestie doivent faire toujours et principalement dans nos saints temples votre plus brillante parure; que si vous êtes le sexe dévot, vous êtes peut-être encore plus le sexe dangereux; que s'il ne vous est pas permis de chercher à plaire aux enfants du siècle, il vous convient encore moins de venir jusque dans nos temples vous faire craindre aux enfants de Dieu ; en un mot, que l'Eglise souffre extrêmement de voir les personnes de votre sexe porter l'artifice de leurs faux charmes, jusque sous les yeux d'un Dieu né d'une Vierge, comme si elles avaient à se présenter à un Hérode, comme si l'immodestie pouvait leur donner le droit de prétendre à la moitié de son royaume.

Ah! chrétiens, qui que vous soyez, prenez à la sainte messe des sentiments dignes d'un Dieu qui s'immole comme la victime de vos péchés. Et pour revenir à vous, pécheur, vous qui n'êtes pas assez criminel pour être banni de la célébration de nos saints mystères, mais qui l'êtes peut-être trop pour en approcher avec fruit, voici quel doit être l'exercice de votre foi. Offrez à votre tour le sacrifice d'un esprit affligé, mêlez avec le sang de Jésus-Christ les larmes de la pénitence, qui sont comme le sang d'un cœur chrétien, et méritez au moins par votre contrition et par votre humilité de participer à un sacrifice dont l'excellence et la sainteté infinies demanderaient, à la rigueur, de notre part, toute la pureté des anges.

Vous me direz peut-être, que vous voudriez bien avoir cet esprit de pénitence, mais que votre cœur est trop dur et trop aride, pour produire ces tendres sentiments que nous exigeons de vous. Et bien, mes frères, nous voulons encore compatir à votre triste état. Mais affligez-vous du moins de votre dureté même, faites-en le juste sujet de votre humiliation et demandez à l'Esprit-Saint, par les mérites de Jésus-Christ, ces gémissements ineffables qui changent le cœur. Ce sera par là que vous seconderez les intentions de l'Eglise, qui ne vous présente Jésus-Christ dans un état de victime, que pour vous attendrir à la vue d'un Dieu mis à mort pour vos péchés.

Est-ce donc trop, que d'exiger pour votre sacrifice au moins quelques soupirs sur votre endurcissement, quelques prières pour votre conversion, quelque essai de pénitence? Ah! mes frères, si vous vous rappelez tout ce que je viens de dire sur l'excellence, l'utilité et la sainteté de cet auguste sacrifice, j'ose présumer que vous ne vous en tiendrez point à un si faible commencement, mais qu'au contraire tout pénétrés, et de la bonté d'un Dieu qui l'offre, et de la grandeur d'un Dieu qui le reçoit, vous rendrez votre propre sacrifice complet, en vous consacrant tout entiers à sa gloire, par cette amoureuse reconnaissance, qui fait la troisième et dernière condition.

Oh! si nous nous représentons que Jésus-Christ vient renouveler pour nous les douleurs et les opprobres de sa vie mortelle, qu'il lave nos péchés dans son sang, qu'il vient en quelque sorte mourir à nos yeux pour nous réconcilier avec son Père, qu'il se consume, comme notre victime, par le feu sacré de son amour, et que cette victime qui expie nos offenses, est le Dieu même que nous avons offensé; si, dis-je, nous nous rappelons toutes ces idées si propres à nous toucher, ne rougirons-nous pas de notre ingratitude? Ne sentirons-nous pas, combien il serait injuste, qu'il fût chargé lui seul de la réparation de nos péchés? Et s'il nous reste encore quelque sentiment de probité, ne nous écrierons-nous pas avec le saint roi David, qu'il n'est pas juste que nous n'offrions à Dieu qu'un holocauste emprunté, qui ne nous coûte rien? *Non offeram Domino holocausta gratuita.* (II *Reg.*, XXIV.)

Non, ô mon aimable Sauveur, il n'est pas juste, que vous soyez le seul sacrifié, tandis que nous sommes les seuls coupables; il n'est pas juste, que vous rendiez pour nous des hommages infinis à votre Père et que nous vous refusions les nôtres; il n'est pas juste, que vous demandiez sans cesse des grâces pour nous et que nous les recevions sans reconnaissance. Nous voulons donc nous unir à vous, pour être immolés avec vous; nous vous rendrons à notre tour sacrifice pour sacrifice; nous serons votre victime, comme vous êtes la nôtre; nous mourrons au péché et nous ne vivrons que pour votre gloire; nous crucifierons notre chair avec ses passions, nous porterons au pied de vos autels les dépouilles du vieil homme, que nous immolerons par une sainte haine de nous-mêmes; nous emploierons

nos biens à soulager les pauvres et notre temps à pratiquer les bonnes œuvres; nous réparerons le passé par nos larmes et nous passerons l'avenir dans l'innocence; enfin, nous vous offrirons nos prières, nos gémissements, nos jeûnes, nos mortifications, la fuite des plaisirs du siècle, les exercices de la pénitence et de la piété, les transports de notre amour et toute l'ardeur de notre zèle, pour acheter au moins à si peu de frais les mérites infinis de votre sacrifice : *Non offeram Domino holocausta gratuita.*

Trop heureux encore, mes frères, trop heureux sommes-nous, qu'il daigne accepter l'offrande de tout ce que nous sommes et de tout ce que nous pouvons faire! Mais la même miséricorde qui l'oblige d'offrir son sacrifice pour nous, ne lui permettra pas de refuser le nôtre; et pour finir ce discours, par les mêmes paroles de saint Grégoire, qui en ont fait tout le dessein, j'ose vous assurer, que si vous vous rendez la victime de Jésus-Christ, il sera vraiment la vôtre auprès de Dieu; et qu'après avoir imité son sacrifice pendant le temps vous participerez à sa gloire pendant l'éternité. C'est ce que je vous souhaite. *Au nom du Père*, etc.

—

Le saint sacrifice de la messe étant un sujet qu'il convient de traiter dans l'octave de la fête du Saint-Sacrement, on a cru devoir mettre ici l'exorde suivant, qui a été fait pour ladite octave.

Ab ortu solis usque ad occasum, magnum est nomen meum in gentibus; et in omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda. (*Malach*, I.)

*Depuis le lever du soleil jusqu'au couchant, mon nom est grand parmi les nations; l'on me sacrifie en tout lieu, et l'on offre à mon nom une oblation toute pure.*

Quelle consolation pour nous, mes frères, de voir dans les Ecritures le grand sacrifice de nos autels si anciennement prédit et si clairement exprimé! *Ab ortu solis*, etc. A ces seules paroles, le juif endurci, l'hérétique obstiné, tout homme impie doit être confondu. Car, quelle est cette oblation que Dieu nous annonce par son prophète? Est-ce le sacrifice de la Synagogue? Mais il rejette les offrandes des juifs: *Non est voluntas mea in vobis.* Et il nous déclare que c'est ici le sacrifice des nations : *In gentibus;* sacrifice qui doit être offert, non plus dans le seul temple que Jérusalem renferme, mais dans tous les lieux que le soleil éclaire : *Ab ortu solis usque ad occasum.* Est-ce le sacrifice de la croix, ce sacrifice sanglant qui fut offert en un seul jour et en un seul lieu? Mais il faut qu'il y ait au moins quelque différence, puisque c'est ici une oblation, qui doit être offerte sans effusion de sang, dans toute la suite des siècles et dans toute l'étendue de la terre : *In omni loco.* Est-ce enfin le sacrifice de notre cœur? Mais il s'agit d'une offrande toute nouvelle et toute pure : *Oblatio munda*, et notre sacrifice intérieur n'est ni nouveau, parce qu'il nous est commun avec les anciens justes, ni tout pur, parce qu'il est tiré du fond de l'homme pécheur.

Quelle est donc, encore un coup, cette oblation dont parle le prophète? C'est, disent généralement tous les Pères, l'auguste sacrifice où Jésus-Christ s'immole sur nos autels : sacrfice infiniment pur, parce que c'est un Dieu qui en est la victime : sacrifice universel, parce qu'il est offert en tout temps et en tout lieu : sacrifice propre aux nations, parce que c'était à l'Eglise chrétienne qu'il était réservé : sacrifice enfin toujours ancien, parce qu'à proprement parler, il n'est autre chose que le sacrifice même de la croix, mais toujours nouveau, parce que le sacrifice de la croix y est offert et renouvelé d'une manière non sanglante.

Mais quoi? Viens-je seulement pour affermir dans l'esprit de ceux qui m'écoutent, une foi que je ne suppose pas chancelante? Non, mes frères, je ne prétends pas moins ranimer votre piété. Le Seigneur lui-même vous apprend dans les paroles de mon texte, qu'en le voyant glorifié au dehors par un si auguste sacrifice, vous devez l'honorer à votre tour par de saintes dispositions. Mon nom est grandes parmi les nations, nous dit-il, *magnum est nomen meum in gentibus.* Mais, comment son nom sera-t-il grand parmi vous, qui êtes ces heureuses nations, si vous souillez son sacrifice par vos profanations, ou si vous vous le rendez comme étranger par votre indifférence?

Accomplissez donc la prédiction du prophète par votre propre sacrifice, comme Jésus-Christ l'accomplit par le sien. Car, dit saint Grégoire pape, ces redoutables mystères que nous solennisons sur nos autels, nous devons les exprimer dans notre propre cœur : *Debemus imitari quod agimus.* Et afin que Jésus-Christ soit vraiment une hostie pour nous, etc. (*La suite comme dans le premier Exorde*, col. 905.)

—

## SERMON XVII.

### SUR LA CONVERSION DE LA FEMME PÉCHERESSE.

Vides hanc mulierem? (*Luc.*, VII.)

*Voyez-vous cette femme?*

Il n'est pas, mes frères, d'exemple plus propre à vous instruire et à vous toucher tout à la fois, que celui d'une illustre pénitente, qui, après s'être égarée dans les voies du siècle, s'est rendue encore plus célèbre dans l'Eglise par sa conversion, qu'elle ne le fut dans le monde par ses désordres. Engagés comme vous êtes, dans un monde pervers, si l'innocence n'est pas votre titre, la pénitence n'est-elle pas votre unique ressource? Oui, sans doute. Mais, hélas! s'il en est peu parmi vous qui aient fidèlement conservé l'une, il en est encore moins, dit saint Ambroise, qui aient dignement pratiqué l'autre. Car, ou trop présomptueux ou trop timides, vous êtes la plupart assez malheureux, ou pour vous flatter jusqu'à la mollesse, ou pour vous troubler jusqu'à la défiance; et tandis que vous reconnaissez la nécessité de vous convertir, vous êtes presque tous partagés entre ceux qui se convertissent mal, parce qu'ils veulent rendre la conversion trop aisée, et ceux qui ne se convertissent

point, parce qu'elle leur paraît trop difficile, les uns se cachant à eux-mêmes ce que la justice de Dieu exige d'un pécheur, et les autres ignorant peut-être ce qu'un pénitent peut attendre de la miséricorde d'un Dieu. Mais pour combattre des erreurs si pernicieuses, et en même temps si opposées, je n'ai qu'à vous faire jeter les yeux sur la femme de notre évangile ; son changement servira également, et à détromper ceux qui veulent que la conversion soit sans rigueur, et à ranimer ceux qui se figurent qu'elle est sans consolations.

La voyez-vous donc cette femme qui méritera d'abord le nom de pécheresse, mais qui mérite aujourd'hui les éloges de l'Auteur même de toute sainteté? *Vides hanc mulierem.* Ah ! considérez bien ce qu'elle fait pour Jésus-Christ, et vous verrez qu'elle est l'obligation d'un pécheur; mais considérez en même temps ce que Jésus-Christ fait pour elle, e tvous sentirez quel est le bonheur d'un pécheur converti. Ne la séparez point d'avec elle-même. Il n'est rien dans son exemple qui ne soit fait pour votre instruction; et ne pas le prendre tout entier, ce serait le rendre inutile; car sa pénitence seule ne servirait qu'à vous abattre, et sa réconciliation seule qu'à vous endormir.

Voilà l'objet que vous devez vous proposer. Loin d'ici une curiosité profane, qui voudrait entrevoir, sous le voile de la pénitence, le portrait d'une beauté mondaine, portrait si dangereux pour vous et si indigne de nous. Si je viens fixer votre attention sur la femme de notre évangile, ce n'est que pour vous faire trouver dans sa conversion des règles et des attraits pour la vôtre. Vous verrez donc : 1° les marques d'une véritable conversion, dans la manière dont elle répare ses péchés ; 2° les douceurs d'une véritable conversion, dans la manière dont Jésus-Christ lui pardonne ses péchés. Ce que la conversion a de rigoureux dans ses commencements, et ce qu'elle a de consolant dans ses suites; la sévérité de ses règles et les fruits de sa sévérité même, c'est toute l'idée de ce discours.

C'est vous, ô mon Dieu! qui nous avez préparé un si grand modèle pour nous faire sentir qu'il y a pour les pécheurs une grâce qui les recherche, une pénitence qui les purifie, une miséricorde qui les console. Vous faites servir les exemples de conversion à relever nos espérances, comme vous faites servir les exemples d'innocence à confondre nos infidélités. Hélas! peut-être ne retrouvez vous que trop la femme pécheresse dans nos égarements; faites donc que vous la retrouviez toute entière dans notre retour, afin qu'un même changement vous rende la même gloire. C'est ce que nous vous demandons humblement par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

### PREMIER POINT.

C'est sans doute un grand malheur d'avoir péché; mais c'en est un encore plus grand, dit saint Cyprien, de ne vouloir pas réparer son péché. Car, c est ajouter à l'offense qu'on a faite à Dieu, le mépris de l'offense même; c'est vouloir consommer par l'impénitence, une réprobation que l'on n'a que trop risquée par le crime : *Ecce majora delicta : peccare, nec satisfacere, deliquisse, nec delicta deflere.*

Tel est pourtant le caractère de la plupart des chrétiens. En vain leur représentons-nous l'énormité du péché, et surtout du péché commis après le baptême, suivant la doctrine des Pères. Ils s'imaginent qu'ils auront à le réparer la même facilité qu'ils eurent à le commettre, et peu différents d'eux-mêmes après leur conversion s'ils cessent d'être pécheurs, ce n'est que pour devenir faux pénitents.

Tâchons donc de dissiper leur illusion par l'exemple de notre illustre pénitente. Il ne s'agit point ici, de dissimuler son péché qui nous est marqué positivement dans l'Evangile, ni de nous amuser à des recherches trop curieuses sur son péché, qui n'y est marqué qu'en général : *Ecce mulier quæ erat in civitate peccatrix.* Peut-être vous représentez-vous autour d'elle les ombres épaisses d'un vice grossier. Mais la plupart des Pères n'ont fait consister son crime, que dans le déréglement d'un cœur, dont la folle passion s'était emparée; et sans vouloir augmenter son opprobre, il nous suffira, pécheurs qui m'écoutez, de vous proposer son changement, comme un modèle qui est fait pour vous. Appliquez-vous donc aux circonstances de sa conversion, vous y découvrirez la fausseté de la vôtre, puissiez-vous apprendre en même temps à en réparer les défauts.

Et premièrement, quelle est la promptitude de sa conversion ! quelle est son impatience d'aller à Jésus-Christ, au premier rayon de la grâce qui le lui fait connaître! *Ut cognovit.* Première marque de la sincérité de sa conversion. Hélas ! jusqu'alors elle avait vécu dans cette folle dissipation, qui dérobe aux âmes mondaines la connaissance d'un Dieu et d'elles-mêmes; uniquement occupée du désir de plaire, partageant son temps entre le soin de se parer et le plaisir de se produire; assez vaine pour aimer à séduire le cœur des autres, assez imprudente, assez faible pour n'avoir pas su, pour n'avoir pas même voulu garder le sien. Or, dans un état si éloigné du salut, quels prétextes n'avait-elle pas, pour se flatter dans son égarement et pour différer sa conversion? Le monde lui offrait mille agréments, et à son tour elle faisait elle-même le plus doux agrément du monde. Les plaisirs semblaient être faits pour son âge, et ses charmes pour la société. Son plus doux penchant était d'aimer, et sa grande gloire d'être aimée. Tout conspirait à la retenir dans un monde flatteur, où l'on regarde l'amour profane, comme la bienséance de la jeunesse, et où l'on pardonne aisément aux autres ce que l'on reconnaît en soi-même. Cependant, malgré les prétendus priviléges de son âge, malgré les agréments de sa personne, la réputation de sa beauté, la violence de ses penchants, le succès de ses inclinations, la force de ses habitudes et les exem-

ples de son sexe; en deux mots, malgré tant de prétextes, malgré tant d'obstacles, elle dit un éternel adieu à ce monde séducteur, qui s'efforce de la rappeler par les regrets les plus tendres. Loin de craindre de changer trop tôt, elle se reproche à elle-même d'avoir commencé si tard, et au moment qu'elle connaît Jésus-Christ, elle court à ce divin Sauveur, pour lui marquer son repentir et pour demander sa guérison : *Ut cognovit.*

Profitez donc de cet exemple, vous qui craignez tant de revenir tout à fait à Dieu dans les brillants jours de votre jeunesse; vous qui comptez pour beaucoup quelques sentiments de pénitence qui vous échappent, renvoyant à l'avenir un changement plus réel; vous qui combattez, tantôt contre vos penchants, qui vous portent à la dissipation, et tantôt contre la grâce, qui vous avertit de votre danger; vous qui semblez avoir, et un cœur pour Jésus-Christ, et un cœur pour le monde. Apprenez ici, que la première marque d'une véritable conversion, c'est de suivre avec une entière fidélité le premier mouvement de la grâce. Ah! ne différez pas de jour en jour, vous dit le Sage. Imitez au contraire l'empressement de notre pénitente. Cherchez le Sauveur par vos désirs, par vos prières; que dis-je, rendez-vous à lui en ce moment, où il vous recherche lui-même, et au dehors par l'organe de son ministre, et au dedans par les inspirations de sa grâce. Encore un coup, ne différez pas ; car, une conversion trop lente et trop tardive est au moins toujours suspecte; et s'il vous paraît trop triste d'embrasser la pénitence dans un âge trop florissant où elle serait vraiment une vertu en vous, parce qu'elle serait toute libre, considérez qu'il est encore plus dangereux de la remettre à un âge avancé où elle ne sera peut-être qu'hypocrisie, parce qu'elle sera comme forcée.

Mais, si la femme pécheressse me paraît si admirable, par son empressement à chercher Jésus-Christ malgré les douceurs qu'elle trouvait dans le siècle : *Ut cognovit;* elle me le paraît encore plus, par son courage à chercher ce divin Sauveur dans la maison d'un pharisien, malgré les discours malins qu'elle doit attendre de la part du monde, *quod accubuisset in domo Pharisœi :* seconde marque d'une véritable conversion.

Il faut l'avouer, mes frères, et une ancienne expérience nous l'apprend, qu'on ne peut se détacher du monde, sans l'alarmer, sans l'offenser, sans l'irriter. Les Gabaonites ne prennent pas plutôt le parti de se joindre au peuple de Dieu, que les nations infidèles s'assemblent pour les perdre. Mais, ce qu'il y a de plus triste, c'est que la crainte de ses raisonnements bizarres et injustes, est un des plus grands obstacles à la conversion et au salut. Si le roi Sédécias refuse de se soumettre à la volonté du Seigneur, c'est qu'il craint encore plus les railleries des Juifs que le joug des Chaldéens : *Ne forte illudant mihi.* (I *Paral.*, X.)

Obstacle terrible ! mais plus terrible encore pour la femme de notre évangile ; car elle prévoyait bien qu'elle s'attirerait, par sa retraite, toute la haine d'un monde profane, dont elle faisait le plus bel ornement par sa jeunesse, par sa condition, par ses charmes ; elle sentait bien qu'on ne serait plus porté à lui faire grâce sur le passé, et que dès sa première démarche, elle devait se préparer à être, comme le saint prophète Jérémie, l'objet de la censure la plus envenimée et la fable de toute la ville de Jérusalem : *Factus sum in derisum omni populo meo.* (*Jerem.*, XX.) Elle vivait même dans un temps, où l'on ne pouvait se mettre à la suite de Jésus-Christ sans s'exposer à la fureur du peuple, au mépris des grands, à l'indignation des prêtres, aux anathèmes de la Synagogue. Cependant, rien ne peut la déconcerter, rien ne peut retarder ce mouvement d'impatience qui l'entraîne vers Jésus-Christ. Et où va-t-elle le trouver? Dans la salle d'un festin, où elle sera en spectacle à tous les conviés, qui se moqueront de sa démarche, ou qui s'offenseront de sa hardiesse : *Quod accubuisset;* où encore? Dans la maison d'un pharisien, c'est-à-dire, d'un homme dur et superbe, qui regarde les pécheurs comme indignes d'approcher des justes et des prophètes : *In domo Pharisœi.*

Hélas! mes frères, peut-être êtes-vous surpris vous-mêmes qu'elle n'ait pas choisi une occasion plus favorable, un lieu plus commode? Mais une âme vraiment changée, comme la sienne, a-t-elle quelque ménagement à garder? Ah! elle se déplaît trop à elle-même pour craindre de déplaire au monde; et, sans se mettre en peine, ni des reproches d'un pharisien, ni des regards d'une assemblée, ni de la critique d'une ville tout entière, elle entre d'un pas ferme dans la maison de Simon, pour donner à sa conversion le même éclat qu'elle avait eu le malheur de donner à sa vie mondaine : *In domo Pharisœi.*

Sainte hardiesse! courage héroïque de cette intrépide pénitente, que vous êtes propre à confondre tant d'âmes mondaines, que le respect humain arrête dans la voie du salut! Ah! que répondrez-vous ici, pécheurs, vous tous que le monde intimide si facilement! Vous surtout, femmes mondaines, vous qui êtes si vivement combattues entre une juste honte d'avoir été coupables et une fausse honte de devenir pénitentes; vous qui, après avoir méprisé les yeux et la langue du public lorsqu'il s'agissait de suivre votre penchant, les craignez si fort, lorsqu'il s'agit de réformer vos mœurs? Car, je vous demande, d'où vient que votre cœur est si différent de lui-même? D'où vient qu'il eut autrefois tant de hardiesse pour le crime, et qu'il en a maintenant si peu pour la vertu? Quoi? vous saviez que si le monde était assez complaisant pour pardonner vos faiblesses, il était néanmoins assez perfide pour relever vos crimes ; vous saviez que, malgré votre habileté à feindre et à déguiser, vous ne pouviez point vous dérober, ni à sa pénétration, ni à sa médisance; vous saviez qu'une conduite suspecte et irrégu-

lière trahissait malgré vous le mystère de votre iniquité, et qu'une passion grossière couvrait d'opprobre votre naissance, votre personne, votre sexe? Cependant, les raisonnements du monde ne purent point vous retenir, et à l'excès de sa malice, vous opposâtes celui de votre impudence. Pourquoi donc ce même monde, qui serait maintenant plus injuste, ne vous paraît-il pas encore plus méprisable? Pourquoi craindre pour votre réputation dans une démarche qui doit rétablir votre réputation même? Pourquoi trembler au bruit que ferait votre conversion, après avoir si bien su vous affermir contre le bruit que faisaient vos désordres? D'où vient, encore un coup, une si étrange contradiction? Ah! c'est que l'amour de la vertu n'a point dans votre cœur la même force qu'eut autrefois l'amour du vice. Quand on veut sincèrement aller à Dieu, on ferme bientôt les oreilles aux clameurs d'un public insensé. Craindre le monde, c'est trop peu craindre Dieu. La marque la plus sensible, et peut-être la plus assurée d'une véritable conversion, c'est d'avoir, comme notre pénitente, autant de courage pour l'édification qu'on en eut pour le scandale; c'est de chercher Jésus-Christ au milieu du monde, et même du plus grand monde, s'il le faut, sans craindre les traits de la critique: *In domo Pharisæi.*

Ne pensez pas néanmoins, mes frères, que ce soit ici une âme fière et hautaine, qui brave par orgueil la contradiction du monde. Ah! si elle paraît ferme et si courageuse au milieu d'une assemblée, c'est, dit saint Grégoire Pape, que la confusion qu'elle sent au dedans d'elle-même ne lui permet pas d'être attentive à celle qu'elle souffre au dehors. Car, hélas! honteuse, non pas de reconnaître et de réparer ses crimes, mais de les avoir commis, elle n'ose se présenter à Jésus-Christ; elle se tient non-seulement à ses pieds, mais derrière lui; elle oublie les droits de son sexe, qui fut toujours reçu avec tant de politesse et traité avec tant d'honneur; et par cette abjection extérieure, elle nous marque bien cette humilité de cœur, qui est une des grandes conditions de la pénitence: *Stans retro secus pedes ejus*, troisième marque d'une véritable conversion.

Ah! considérez-la bien dans cette posture humiliante, vous qui soutenez jusqu'au pied du sacré tribunal cet orgueil et cette fierté qu'inspire le rang ou la naissance. Quoi? dégradé, avili comme vous êtes par le péché, vous devriez avoir le visage couvert de confusion, aussi bien que le cœur plein d'amertume. Cependant, comme le roi Sédécias, si vous vous adressez à un prophète, ce n'est pas pour vous humilier devant lui, c'est plutôt afin qu'il s'humilie devant vous. Car, vous voulez qu'il porte le respect pour votre personne jusqu'à une molle indulgence pour vos faiblesses, et peut-être trouvez-vous rarement un vrai Jérémie qui ait assez de fermeté pour résister à votre rang, et pour s'exposer à votre courroux.

Mais, qu'un cœur superbe a une mauvaise grâce à demander miséricorde. Non, non, il n'y a que l'humilité, qui puisse désarmer un Dieu vengeur, devant qui vous n'êtes que poussière et que cendre! Cette vertu, dit saint Jérôme, est si indispensable que, sans elle, les vertus d'un pharisien sont réprouvées; mais aussi, elle est si puissante, que par elle les péchés même d'un Achab peuvent être pardonnés. C'est pour cela que notre sainte pénitente se réduit à la plus profonde humiliation. Si elle aime son Sauveur, elle redoute aussi son juge. Si la confiance l'oblige de s'approcher de Jésus-Christ, la confusion la retient derrière lui; elle se croit indigne de se mettre sous ses yeux, elle n'ose pas même ouvrir la bouche pour lui demander grâce, s'estimant encore trop heureuse de pouvoir se prosterner à ses pieds: *Stans retro secus pedes ejus.*

N'en soyons pas surpris, mes frères, une humilité si profonde vient de cette vive douleur qui lui fait répandre une infinité de larmes aux pieds du Sauveur: *Lacrymis cœpit rigare pedes ejus*, quatrième marque d'une véritable conversion.

Oh! que ce repentir doit être vif, qui produit des larmes si abondantes et si amères! Car, ce n'est point ici une Sunamite, qui se prosterne aux pieds d'un Elisée pour recouvrer un fils, doux objet de sa tendresse. C'est une humble pénitente qui ne peut se consoler sur l'injustice de son péché. Hélas! il est vrai, un cœur tendre faisait son caractère, et avait fait son crime. Si ce cœur mondain devait haïr ce qu'il aimait, peut-être aussi n'aimait-il que parce qu'il n'était pas fait pour haïr. Attentif à plaire, prompt à s'ouvrir, facile à s'engager, ingénieux à se trahir, vif dans ses expressions, délicat dans ses sentiments, ardent dans sa passion, ferme dans ses desseins, constant dans ses attaches, sensible au retour, flatté du succès également propre à toucher et à être touché, ce cœur aveugle était en elle le vrai coupable. Mais heureusement elle trouva sa ressource dans ce même fond de tendresse qui avait fait sa perte. Comme elle ne s'était avilie, que parce qu'elle s'était trompée dans le choix de ses objets, elle n'eût qu'à changer d'objet, pour faire dans la vertu le même progrès qu'elle avait fait dans le vice. Car, la grâce ne détruit point nos dispositions naturelles; elle ne fait que les régler, les purifier, les ennoblir, les sanctifier, les perfectionner; et souvent, comme dit saint Chrysostome, des mêmes inclinations et des mêmes qualités qui firent les plus grands pécheurs, la grâce s'en est servie pour faire les plus grands saints. Ainsi, cette ardeur qui ne fut dans Saul, persécuteur, qu'une fureur meurtrière, devint-elle dans Paul, apôtre, le zèle le plus héroïque. Ainsi, dis-je, notre illustre pénitente a-t-elle le cœur le plus contrit, par la raison même qu'elle eut toujours le cœur le plus tendre. A peine a-t-elle tourné vers Jésus-Christ ces mêmes yeux qu'elle avait malheureusement fixés sur les créatures, à peine a-t-elle reconnu son erreur, qu'elle s'afflige sans mesure, et

de son attentat contre un Dieu si aimable, et de son ingratitude envers un Sauveur si miséricordieux. Elle n'a garde de vouloir déguiser ses faiblesses, elle ne peut pas même en soutenir l'horreur; et portant d'abord l'amertume de sa pénitence jusqu'au plus haut degré, elle ne s'accuse que par son silence, et ne prie que par ses pleurs. Une douleur médiocre aurait facilement l'usage de la parole, mais la sienne est trop profonde pour n'être pas muette. Il n'y a que les soupirs, que les gémissements, que des larmes intarissables, qui puissent être les justes interprètes d'un cœur aussi vivement touché que le sien; et, par un langage si éloquent, elle nous marque bien, suivant la parole de notre évangile, que son amour est encore plus ardent pour Jésus-Christ, qu'il ne l'avait été pour le monde : *Dilexit multum.*

C'est ainsi qu'elle lave tous ses crimes dans ces larmes précieuses, qui coulent du fond de son cœur amoureux ; et plût au ciel que vous fussiez assez heureux pour laver de même tous les vôtres, pécheurs qui m'écoutez ! Mais, s'il ne vous est pas donné de commencer d'une manière si parfaite, apprenez du moins, par l'exemple d'une si vive douleur, quel doit être le degré et le motif de la vôtre : instruction bien nécessaire pour vous. Car, comment et pourquoi détestez-vous vos péchés? Hélas ! ce n'est souvent qu'un regret superficiel, qui ne consiste qu'en paroles ; qu'une tristesse passagère, qui s'évanouit dans le moment; ce n'est qu'un dégoût qui vous abat, ou tout au plus, qu'une terreur qui vous inquiète ; c'est rarement une douleur sincère, une résolution constante, un repentir amoureux; et, parce que vous demandez l'absolution de vos péchés sans amour, vous la demandez aussi sans succès.

Ce n'est pas que je veuille mépriser ni affaiblir en vous cette crainte surnaturelle, qui est si sainte par sa nature et si salutaire par ses fruits; cette crainte que Jésus-Christ lui-même nous a recommandée, et dont le Saint-Esprit se sert pour ébranler les pécheurs et pour commencer les conversions ordinaires. A Dieu ne plaise que je veuille qu'une crainte, qui est divine dans son principe, n'arrête que la main, qu'elle ne puisse pas changer au moins la disposition actuelle du cœur, et qu'elle ne produise d'autre effet, que celui de renouveler le péché, d'animer le désespoir et d'abrutir l'homme! Ce serait confondre grossièrement une crainte précieuse, qui a sa source dans le ciel, avec cette indigne crainte qui n'est que le fruit de l'amour-propre.

Mais, mes frères, quelque sainte, quelque utile que soit la crainte surnaturelle, elle n'est pourtant que le commencement de la sagesse, suivant la parole de l'Ecriture. Elle n'est, dit saint Bernard, que le prélude de la conversion : *Timore vocamur*, et l'amour seul en fait l'accomplissement et la maturité : *Amore justificamur*. Il n'y a, dit saint Augustin, que la haine du péché et l'amour de Dieu qui rendent la pénitence bien sûre et bien solide : *Pœnitentiam certam non facit nisi odium peccati et amor Dei*. Car, le Saint-Esprit lui-même, selon ce saint docteur, ne remue le cœur par la crainte que pour le conduire à l'amour ; et n'en pas venir à l'amour, ce serait se rendre infidèle à un mouvement divin. Un vrai pénitent s'approchera-t-il du Sacrement de pénitence sans amour? Comment s'y présentera-t-il, sans avoir le moindre sentiment d'amour pour un Dieu, dont il a offensé la dignité et dont il vient implorer la clémence? Comment sera-t-il dans la résolution d'accomplir toute la loi, sans vouloir accomplir le premier et le plus grand commandement de la loi? Comment peut-il vouloir aimer, et désirer d'aimer, sans commencer dès lors à aimer? Comment, ô mon Dieu ! aura-t-il une si grande indifférence pour vous, tandis que vous avez une si grande indulgence pour lui? Comment voudrait-il se réconcilier avec vous, sans s'affliger de ce qu'il s'est révolté contre vous? Comment oserait-il demander un si grand bienfait, en demeurant ingrat envers le bienfaiteur même? Ah ! mes frères, un cœur serait-il assez touché, s'il ne joignait pas l'amour à la crainte; et si le vôtre, mon cher auditeur, ne l'est point assez pour aimer beaucoup, comme celui de notre pénitente : *Dilexit multum*, il faut au moins qu'il le soit assez pour commencer à aimer : *Dilexit*.

Or, si vous aimez véritablement, vous le témoignerez bientôt par la réparation de vos péchés ; car l'amour ne saurait être infructueux ; et à vos tendres sentiments pour votre Dieu, vous ajouterez d'abord le sacrifice de tout ce qui a servi à l'offenser : sacrifice, dont la pénitente de notre évangile, nous donne le plus grand exemple, par le saint usage qu'elle fait de ses cheveux et de ses lèvres, en essuyant et en baisant les pieds sacrés de Jésus-Christ : *et capillis capitis sui tergebat et osculabatur pedes ejus*, cinquième marque d'une véritable conversion.

Oui, mes frères, consacrer au Seigneur ce que l'on a sacrifié au monde, et de ce qui a fait le succès des passions en faire la matière de la pénitence, c'est, suivant l'Apôtre, le grand devoir d'un pécheur converti, et c'est aussi ce qui fait le caractère de notre sainte pénitente.

Vous avez vu en sa personne une femme toute mondaine, qui n'avait un cœur que pour une folle tendresse ; des yeux, que pour un feu criminel ; des parures, que pour une immodestie pernicieuse; des lèvres, que pour des libertés sensuelles. Ses aveugles adorateurs flattaient sa passion, par l'attachement qu'ils avaient pour elle, et à son tour, elle flattait la leur, par la complaisance qu'elle avait pour eux ; les agréments de l'esprit, les grâces de la nature, les secrets de l'art, les ornements du luxe, tout servait à ses pernicieux desseins. Ses pensées, ses désirs, ses regards, ses entretiens, ses ma-

nières, tout en elle était animé par la passion; et sans vouloir la déclarer plus coupable que bien des personnes de son sexe, qui se donnent aujourd'hui pour irrépréhensibles, on peut dire au moins que son grand crime était de faire celui des autres.

Mais, voyez comment elle fait servir à la pénitence, ce qu'elle fit servir à sa passion criminelle. Déjà elle a rendu son cœur à Jésus-Christ par les transports de son amour sacré; déjà elle s'est exposée à la censure et à la risée du monde, pour expier le sacrifice qu'elle fit de sa pudeur et de sa réputation; déjà de ces mêmes yeux, qui furent une source prodigieuse de péchés, elle en a fait une source inépuisable de larmes. Mais, ce n'est point encore assez, il faut que tout ce qui fut l'instrument du péché serve à la réparation du péché. Ainsi, emploie-t-elle à essuyer les pieds du Sauveur, ces cheveux qu'elle arrangeait avec tant d'artifice pour relever ses charmes et pour contenter sa vanité : elle n'en fera plus d'autre usage, que celui de couvrir une face criminelle, pour dérober aux yeux des mortels un objet qui fut un piége pour la vertu, et une amorce pour la volupté; et dès à présent elle sacrifie pour toujours à la pénitence et à la modestie, ces parures mondaines qui, faisant la perte de ceux qui aiment à les voir, font aussi le crime de celles qui aiment à les porter : *Et capillis capitis sui tergebat*. Ainsi, dis-je, applique-t-elle sur les pieds d'un Sauveur, qui est la source de toute pureté, ces lèvres qu'elle avait si sensuellement et si honteusement employées à marquer son indigne affection, et à s'attirer celle des autres; également admirable par le respect, par l'humilité, par la douleur, par la tendresse dont elle accompagne des baisers si sacrés, qui achèvent de purifier en sa personne tout ce qu'elle avait profané pour le monde : *Et osculabatur pedes ejus*.

Et voilà l'exemple que je voudrais proposer à tous ces pénitents sensuels et délicats, qui prennent peut-être le simple dégoût du crime pour une vraie douleur de conversion; qui font consister la compensation du péché et toute la rigueur de la pénitence dans une faible marque de regret; qui prétendent que pour être saint il suffit de cesser d'être coupable, et qui croient pouvoir changer au dedans sans rien changer au dehors. Tout pécheur en général peut apprendre ici qu'il y a pour chaque péché une manière de le réparer. Mais ce modèle semble être fait principalement pour vous, femmes du siècle, et il mérite toute votre attention, parce qu'il n'en est pas de plus propre, et à vous découvrir votre péché, et à régler votre pénitence. Car, vous ne comptez pour rien d'inspirer aux autres une passion dont vous rougiriez d'être soupçonnées vous-mêmes; vous vous flattez de pouvoir allier la vanité d'être dangereuses avec la gloire d'être pures et irréprochables; vous suivez sans scrupule des modes que le monde n'inventa que pour vous rendre le digne objet d'un œil coupable; vous employez tout votre art, toute votre étude à vous donner mille agréments qui blessent les cœurs; vous êtes sans modestie, sans retenue dans des assemblées toutes profanes, où les deux sexes s'amusent par des adulations et des complaisances réciproques; vous croyez ne pouvoir mieux figurer dans votre jeunesse, dans votre condition, dans votre sexe, que par ces familiarités suspectes qui servent à corrompre le cœur, et qui marquent même que le cœur est déjà corrompu. Vous êtes même si éloignées de reconnaître votre crime, que vous aimez jusqu'aux reproches que l'on vous fait sur le honteux et abominable succès de vos appas; ou si enfin pressées par les justes frayeurs de votre conscience, vous réformez l'indécence de votre luxe, vous n'en venez point jusqu'à prendre le voile de la modestie, il semble seulement que vous cherchiez une nouvelle manière de plaire, en substituant à l'éclat des parures les grâces de la simplicité.

Mais, après avoir vu dans l'égarement de la femme pécheresse le portrait de ce que vous êtes, voyez dans sa conversion l'exemple de ce que vous devez être. Oui, il faut qu'à son imitation vous mettiez aux pieds du Sauveur ces ornements immodestes qui servent à exciter la passion des uns et à surprendre l'innocence des autres. Il faut que vous réformiez en vous ces couleurs empruntées, ces nudités scandaleuses, ces airs libres et enjoués qui sont si indignes d'une femme honorée du nom de chrétienne; ce n'est pas tout, il faut encore que vous marquiez une pudeur et une circonspection qui puisse effacer les traces de vos mondanités, et inspirer l'amour de cette même pureté que vous avez si souvent blessée dans les autres, et peut-être trop affaiblie en vous-mêmes.

Enfin, remarquons en peu de mots, que notre illustre pénitente répand avec profusion sur les pieds du Sauveur des parfums précieux qui nous marquent la sainte odeur que les vrais pénitents répandent dans l'Eglise et dans le monde par leurs bons exemples et par leurs bonnes œuvres : *et unguento ungebat*, sixième et dernière marque d'un vrai changement de cœur.

En effet, comme le cœur leur fit aimer le plaisir, il leur fait aussi aimer la mortification; comme le cœur les rendit prodigues pour leurs passions, il les rend aussi généreux envers les pauvres; en un mot, comme ce fut un cœur profane qui leur donna autrefois tant de goût pour les spectacles, les compagnies, les amusements, les avantages du siècle, ce même cœur, purifié et renouvelé, fait à présent qu'ils ne trouvent leur repos que dans la retraite, qu'ils ne cherchent leur consolation que dans la prière, et qu'ils ne donnent leur application qu'à la piété. Aussi voyons-nous que les véritables conversions sont presque toutes célèbres; elles changent si fort la face des pécheurs, qu'on ne peut s'empêcher de les admirer comme des hommes nouveaux; elles font

l'étonnement du monde, la consolation de l'Eglise, la joie même des anges. Les fausses conversions, au contraire, sont peu remarquées, parce qu'elles ne sont pas sensibles, souvent même peu estimées, parce qu'elles ne sont pas durables.

Ramassez à présent, pécheurs, toutes les circonstances de la conversion de notre pénitente, pour en faire les règles de la vôtre. J'ose présumer que son exemple aura fait quelque impression sur votre cœur, et que vous vous serez dit à vous-mêmes qu'après l'avoir imitée dans son égarement, il faut que vous l'imitiez dans sa pénitence. Mais prenez garde à ne pas vous convertir à demi. Il faut que votre conversion soit prompte, de peur que vous ne laissiez échapper le moment de la grâce, et que vous ne différiez jusqu'à un âge où le péché vous quittera, plutôt que vous ne quitterez le péché. Il faut qu'elle soit ferme, afin que vous n'ayez pas la fausse politique de vouloir vous ménager tout à la fois, et avec un Dieu à qui vous devez tout, et avec un monde profane à qui vous ne devez rien. Il faut qu'elle soit humble, parce que vous ne pouvez fléchir que par votre humiliation un Dieu que vous n'avez que trop irrité par vos attentats. Il faut qu'elle soit accompagnée d'une amoureuse douleur, car, si vous devez craindre le péché comme un mal pour vous, vous ne devez pas moins le détester comme une offense contre votre Dieu. Il faut qu'elle soit exacte, pour faire de la mesure du crime celle de la pénitence; enfin, qu'elle soit fertile en œuvres saintes, car, négliger les devoirs du christianisme et les exercices de la piété, ce ne serait pas expier vos anciens péchés, ce serait y en ajouter de nouveaux.

Ce sont là les règles que vous devez suivre, pour rendre votre conversion sincère. En vain prétendez-vous pouvoir la mitiger, c'est la rendre inutile que de la rendre trop aisée. Elle est toujours équivoque, quand, pour retourner à Dieu, on attend qu'on soit rejeté ou dégoûté du monde. Il faut faire maintenant par vertu et avec mérite ce qu'à l'avenir on ne fera peut-être que par bienséance ou par nécessité. Elle est toujours fausse, quand on veut se partager entre Dieu et le monde; il faut être tout à l'un par la conversion, comme on a été tout à l'autre par le péché. Elle n'est véritable, suivant la doctrine des Pères, que lorsque l'amertume et l'humilité du cœur, la mortification, les gémissements, la prière, l'édification, la pratique des vertus en forment le caractère. Renouveler le cœur, expier le péché, c'est un trop grand ouvrage pour être fait à peu de frais. Il faut qu'il en coûte des efforts et des sacrifices, pour rentrer en grâce auprès d'un Dieu qu'on a eu l'audace d'attaquer. La vie même d'un chrétien qui n'est pas déchu de ses priviléges doit être une pénitence continuelle; et si la pénitence est nécessaire au juste, hélas! combien ne doit-elle pas être austère pour le pécheur?

Voilà, encore un coup, des règles sacrées, que le relâchement du siècle ne saurait anéantir. Elles sont sévères, j'en conviens, mais elles ne sont point impraticables; elles sont sévères, mais elles sont justes; elles sont sévères, mais elles ne le sont que pour les faux pénitents; elles sont, au contraire, bien douces, bien consolantes, bien aimables pour une âme véritablement convertie, comme vous l'allez voir dans l'exemple de la femme de notre évangile, par la manière dont Jésus-Christ lui pardonne ses péchés. C'est le sujet de ma dernière partie.

### SECOND POINT.

Dans l'obligation où nous sommes de porter les pécheurs à une véritable conversion, si nous n'en devons pas diminuer la sévérité, nous n'en devons pas non plus cacher les douceurs. Loin ces esprits extrêmes, qui veulent la rendre trop commode, par un excès d'indulgence, ou trop affreuse, par un excès de rigueur. Les uns ne donnent qu'une fausse paix, qui flatte la corruption d'un pécheur, et ils sont lâches; les autres n'inspirent qu'une fausse terreur, qui étouffe les saintes dispositions d'un pénitent, et ils sont cruels. Les uns, comme dit un saint docteur, veulent sauver celui que Dieu condamne : *Salvant damnandum* (S. Bonavent.); les autres, au contraire, condamnent celui que Dieu veut sauver : *Damnant salvandum*. (Id.) Notre grand devoir, c'est de garder un sage tempérament, qui intimide sans abattre et qui anime sans flatter; c'est de représenter tout à la fois, et les droits de la justice de Dieu, qui veut punir le péché, et l'étendue de sa miséricorde, qui veut gagner le pécheur.

C'est aussi ce qui n'est point séparé dans notre évangile. Nous y voyons d'abord quelle est la réparation qu'un pécheur doit à un Dieu; mais nous y voyons aussitôt quelle est la générosité d'un Sauveur à l'égard d'un pénitent. Car, 1° Jésus-Christ loue hautement la femme pécheresse, pour la remplir de confiance : *Hæc autem lacrymis rigavit pedes meos*. 2° Il lui remet ses péchés, pour la rétablir dans l'innocence : *Remittuntur ei peccata multa*. 3° Il la renvoie en paix, pour lui inspirer une sainte joie: *Vade in pace*. Ne vous effrayez donc pas, mes frères, des rigueurs d'une véritable conversion; vous verrez qu'elle produit ces trois grands avantages : une juste confiance, une pleine justification, une profonde paix; vous verrez, dis-je, que sa sévérité même en fait les douceurs, et que, si vous n'en goûtez pas les douceurs, c'est que vous en voulez trop affaiblir la sévérité.

Et premièrement, quelle confiance notre Sauveur n'inspire-t-il pas à notre pénitente, par la manière dont il la défend contre les reproches de Simon? Cet austère pharisien la méprise dans son cœur, comme une femme déshonorée par sa vie mondaine: *Hic si esset propheta sciret utique... quia peccatrix est*. Mais que le saint roi David, ce roi si pénitent, avait raison de dire qu'il valait mieux tomber entre les mains du Seigneur que

dans celles des hommes : *Melius est ut incidam in manus Domini.... quam in manus hominum.* (I *Paral.*, XXI.) Car, dit-il, le Seigneur a un fonds de miséricorde qui l'attendrit bientôt sur les pécheurs qui reviennent humblement à lui : *Multæ enim misericordiæ ejus.* (*Ibid.*) Les hommes, au contraire, et surtout les faux justes, comme remarque saint Augustin, se font un mérite de se dépouiller de tout sentiment de charité : il semble, selon eux, que la compassion ne soit que faiblesse; ils se scandalisent presque de la patience et de la bonté d'un Dieu ; ils voudraient lui inspirer leur propre dureté; et peut-être cherchent-ils à satisfaire leur vanité, sous un prétexte de zèle. Car souvent, si l'on affecte une si grande rigueur, ce n'est pas seulement par une humeur chagrine envers les autres, c'est encore par les superbes sentiments qu'on a pour soi-même. Aussi voyons-nous que Jésus-Christ parle pour une pécheresse humiliée, qui souffre en silence l'injuste mépris d'un pharisien. Il propose d'abord à Simon la parabole de deux débiteurs, pour lui faire comprendre, par sa propre réponse, que si le pécheur est redevable à la miséricorde qui lui pardonne, le juste l'est aussi à la grâce qui le soutient, et que l'un a quelquefois plus de reconnaissance pour les péchés qui lui ont été remis, que l'autre n'en a pour l'innocence qui lui a été conservée. Mais, pour le mieux confondre, il rappelle tous les saints offices qu'il a reçus de la part de cette femme, et il fait voir que le mérite d'une telle pénitente est bien au-dessus de la justice d'un pharisien : Voyez-vous cette femme? dit-il au même Simon : je suis entré dans votre maison, vous n'avez point versé d'eau sur mes pieds, et elle, au contraire, a arrosé mes pieds de ses larmes et les a essuyés avec ses cheveux : *Hæc autem lacrymis rigavit pedes meos et capillis suis tersit.*

Quelle doit donc être la confiance et la consolation de cette heureuse pénitente, après un si grand excès de douceur et de charité de la part du Sauveur ? Ah ! mes frères, un sentiment si vif est au-dessus de nos expressions et de nos idées. Je me contente donc de vous faire remarquer, dans cet exemple, que la douceur de la confiance est le premier fruit d'une véritable conversion. Car, la grâce d'un Dieu n'a point perdu sa force, ni le cœur d'un Sauveur sa clémence; et, quoiqu'il ne frappe plus les oreilles du son de sa voix, il ne laisse pas de parler au cœur des vrais pénitents, qui se jettent amoureusement entre les bras de sa miséricorde.

J'avoue que le pécheur commence par de grands combats, par de rigoureuses épreuves. La multitude ou l'énormité de ses crimes le portent d'abord à se défier de Dieu; les difficultés d'un changement et l'incertitude de la persévérance le portent encore plus à se défier de lui-même. Mais prend-il enfin la généreuse résolution de se convertir tout à fait à Dieu, il sent bientôt que Dieu se convertit à lui, suivant la parole du Prophète. Toute idée sombre se dissipe dans son esprit, l'espérance commence à renaître dans son cœur, sa foi lui fait entrevoir une miséricorde infinie, dont le sein est assez vaste pour absorber tous les crimes de l'univers. Il se sent même obligé de croire fermement qu'un Dieu plein de clémence ne méprise point un cœur contrit et humilié, qu'il ne peut pas rejeter des sentiments de pénitence qu'il a formés lui-même, et qu'il ne saurait être insensible à des larmes que l'on mêle avec son sang. Or, assuré de ces vérités consolantes, il s'humilie, mais il sent que son humiliation le relève; il pleure ses péchés, mais ses larmes lui sont douces; il exerce son indignation contre lui-même, mais il sait qu'il apaise celle de Dieu : il est, dis-je, comme un mystère incompréhensible, car il s'afflige de ses péchés, et son affliction même sert de fondement à son espérance ; il espère en la miséricorde de son Dieu, et cette même miséricorde est un nouvel objet, qui ranime son amoureuse affliction ; ses sentiments se fortifient les uns par les autres, et de ce mélange de douleur et de confiance se forme une consolation ineffable, qui lui fait trouver incomparablement plus de douceur à réparer ses crimes qu'il n'en eut à les commettre.

Vous ne la sentez pas, cette vive consolation, pénitents tièdes et hypocrites, vils esclaves, qui n'êtes traînés que par une crainte charnelle, serviteurs suspects, toujours préparés à une nouvelle perfidie : vous qui voudriez allier le mérite de la pénitence avec les douceurs de la mollesse, avec les plaisirs du monde, avec l'amour même du péché; vous entendez, au contraire, au fond de vous-mêmes une voix sombre et importune, qui combat votre confiance. Mais faut-il s'en étonner? Et comment vous reposeseriez-vous tranquillement sur la clémence du Seigneur, tandis que vous n'avez ni regret sincère sur le passé, ni ferme résolution pour l'avenir ! Comment aurait-il des torrents de consolations pour vous, tandis que vous n'avez pas seulement des sentiments de droiture et d'équité pour lui? Ah ! s'il est le Dieu miséricordieux, qui pardonne les péchés, il est aussi le Dieu saint qui ne permet pas de les aimer, le Dieu juste, qui ne dispense point de les réparer ; et, comme il est vrai qu'il verse son onction céleste dans ces âmes sincères qui embrassent la pénitence dans toute son étendue, il est vrai aussi qu'il la refuse à ces âmes trompeuses dont la conversion n'est que langueur, qu'instabilité, qu'hypocrisie.

Voulez-vous donc bannir de votre cœur cette défiance, qui est si juste et si cruelle tout à la fois? pratiquez la pénitence dans toute son austérité ! entrez dans les saintes dispositions de notre pénitente, et vous goûterez la douceur d'une juste confiance ; vous aurez même bientôt la consolation d'entendre, comme elle, cette parole salutaire : *Vos péchés vous sont pardonnés;* je veux dire que vous aurez la grande satisfaction de pouvoir présumer avec fonde-

ment, que vos péchés vous auront été remis : *Remittuntur tibi peccata.*

C'est ici le second avantage d'une véritable conversion qui rétablit le pécheur dans la justice chrétienne, avantage inestimable, avantage infini. Car, mes frères, qu'est-ce qu'un pécheur? Hélas! c'est un perfide, qui n'a que des foudres à attendre du côté de son Dieu et de son Sauveur; c'est un aveugle qui marche à grands pas vers les précipices éternels, c'est un vil esclave, qui traîne le cruel joug de la cupidité et qui est soumis au pouvoir de Satan; en un mot, c'est un cœur assez mauvais, et pour haïr un Dieu infiniment aimable, et pour être haï d'un Dieu infiniment bon. Que la conversion est donc consolante et avantageuse, qui le tire d'un état si déplorable? Oui, c'est elle qui le retire du sein de la mort, qui retrace sur son front l'image de Dieu, et qui, par un changement tout merveilleux, le transforme en enfant du ciel.

Telle est la vertu d'une véritable conversion, et nous le voyons bien dans l'exemple de la femme de notre évangile; car il ne faut pas douter qu'elle n'eût beaucoup péché, Jésus-Christ le dit lui-même : *Peccata multa.* L'amour profane, dont elle fut possédée, n'est à la vérité qu'une seule passion, mais cette passion seule est pour ainsi dire un péché infini. Péché dans le cœur, dont elle forme les désirs; péché dans l'esprit, dont elle dirige les pensées; péché dans les yeux, dont elle conduit les regards; péché sur la langue, qu'elle fait servir à l'obscénité; péché dans l'oreille, qu'elle ouvre à la séduction; péché dans la mémoire, par les idées qu'elle rappelle; péché dans l'imagination, par les images qu'elle y imprime; péché dans le jour, par les objets qu'elle recherche; péché dans le sommeil même, par les fantômes qu'elle produit; péché que l'on commet soi-même en mille manières; péché que l'on fait commettre aux autres en mille occasions, péché souvent sacrilége, qui souille jusqu'à la sainteté du temple, et qui aujourd'hui ne respecte pas même les yeux d'un Dieu de pureté immolé sur ses autels; péché infatigable, péché monstrueux, qui fait que tout l'homme, peu s'en faut que je ne dise, que toute la vie n'est que péché; l'Apôtre dit tout en un mot, péché qui ne cesse jamais : *Incessabilis delicti.* (II *Petr.*, II.) Tel fut le péché de notre pénitente : *Peccata multa.* Mais, parce qu'elle proportionna son humilité, sa douleur, son sacrifice, son amour à la grandeur et à la multitude de ses offenses, elle eut la consolation d'entendre prononcer de la bouche de Jésus-Christ même la sentence de son absolution : *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum.*

Faut-il donc s'étonner que tant de saints pénitents aient marqué une si grande ferveur, et pratiqué de si grandes austérités! Faut-il s'étonner qu'un roi même ait baigné son lit de ses larmes, et qu'il ne se soit nourri que d'un pain de douleur! Hélas! un bienfait, aussi grand que celui de la justification, pourrait-il être acheté trop cher? Ah! je m'étonne plutôt de la tiédeur et de la mollesse de la plupart de ceux qui prétendent aujourd'hui s'être convertis, car leur dissipation est presque la même, ou, s'ils se retirent, ce n'est que pour se délasser dans le repos : le monde vit encore en eux, quoiqu'ils ne semblent plus vivre pour lui; leurs passions ne sont guère moins vives, ou si elles sont ralenties, c'est qu'elles ont été plutôt affaiblies par les années que subjuguées par la violence; leurs péchés ne sont guère moins fréquents, ou, s'ils sont interrompus, ils ne sont point expiés. Enfin, si la plupart de nos chrétiens cessent d'être pécheurs, ce n'est pas pour vivre en vrais pénitents dans la douleur, dans l'humilité, dans la mortification; ils ne sont pas même vrais chrétiens, appliqués aux bonnes œuvres et à la piété. Mais aussi trop cruels envers eux-mêmes, par la raison qu'ils veulent être trop indulgents, ils se privent de la plus douce consolation, qui est celle de pouvoir présumer avec justice que leur innocence est rétablie. Car si le Sage ne nous permet pas d'être tout à fait sans crainte sur les péchés mêmes qui nous ont été remis, hélas! comment peut-on se rassurer sur des péchés qu'on sait certainement qu'on n'a point réparés? *De propitiato peccato noli esse sine metu.* (*Eccli.*, V.)

Or il est aisé de comprendre par là qu'ils se privent encore de cette paix extérieure, de cette joie sainte, qui nous est marquée dans notre évangile par ces paroles : *Vade in pace*, et qui est le troisième et dernier fruit d'une véritable conversion. En effet, il n'est point de paix pour les pécheurs, et la femme de notre évangile l'avait bien éprouvé, car célèbre pécheresse comme elle fut dans Jérusalem, au moins par l'indécence de sa conduite : *In civitate peccatrix*, quels combats n'eut-elle pas à soutenir avant que de suivre son penchant, et quels remords après l'avoir suivi? Quelles tristes réflexions sur la perte de sa réputation, sur les gémissements et l'humiliation de sa famille, sur l'indignation de tout son sexe? Quels soins, quelles inquiétudes pour conduire avec succès ses liaisons criminelles, pour s'acquérir de nouveaux esclaves sans perdre les anciens; pour prévenir les infidélités que les autres pouvaient lui faire, et pour cacher celles qu'elle voulait faire aux autres; pour se concerter d'une manière qu'elle pût faire le choix qu'il fallait à son inclination, et pour avoir en même temps le nombre qu'il fallait à sa vanité? Ah! il n'est peut-être pas de passion qui cause des agitations plus vives. L'esprit immonde a beau chercher le repos, il ne le trouve jamais, et quand une fois il s'est emparé d'un cœur, il faut que ce cœur infortuné soit perpétuellement dans le trouble : *Quærens requiem et non inveniens.* (*Luc.*, XI.)

Mais, sans nous arrêter à cette seule passion, il est constant que tout péché traîne après lui son supplice : reproches sur le passé, et appréhension pour l'avenir; combats au dedans et obstacles au dehors; inquiétude dans l'esprit, et dégoût dans le cœur : c'est le partage des pécheurs, et vous le permettez ainsi, ô mon Dieu ! soit afin que l'homme ne trouve pas son bonheur dans son péché, soit afin qu'il le cherche dans votre service. Or, mes frères, ce calme que le péché a troublé, la fausse conversion ne peut point le rétablir. Pourquoi ? parce qu'on parle soi-même contre soi-même; parce qu'il y a toujours et une conscience qui accuse et une vérité qui condamne; parce que le péché subsiste toujours et qu'on le renouvelle plutôt qu'on ne l'expie; parce qu'on ne peut trouver sa tranquillité ni dans son péché dont on craint le châtiment, ni dans sa conversion dont on sent la fausseté. Tel est votre état, vous qui ne vous convertissez qu'à demi, et si vous n'étiez pas aussi faux devant les hommes que vous l'êtes devant Dieu, vous nous avoueriez, sans doute, qu'il semble que nous lisons dans votre cœur.

Concluons donc que pour bannir les agitations, la tristesse, l'amertume, toutes les peines qui vous déchirent, il n'est pas d'autre moyen que celui d'en venir à une conversion complète. Alors vous entendrez dans le secret de votre âme cette parole qui fut prononcée tout haut en faveur de notre sainte pénitente : *Allez en paix*, *vade in pace*. Parole douce, qui remplit de consolation et qui fait que le vrai pénitent a autant de peine à sortir de son propre cœur qu'il en eut auparavant à y revenir : parole puissante qui remplit de force et qui donne encore plus de ferveur pour la vertu qu'on n'eut autrefois d'ardeur pour le vice. Alors, dis-je, comme cette sainte femme, vous ne sentirez plus de perplexité sur des péchés que vous aurez longtemps et amèrement pleurés ; vous ne souffrirez plus de si rudes attaques de la part de vos passions que vous aurez asservies; vous ne rencontrerez plus tant d'obstacles dans une voie étroite, que votre zèle vous rendra aisée. Je dis plus, vous serez même remplis de la joie de l'Esprit-Saint qui fera couler dans votre âme son onction céleste pour vous adoucir la mortification, les austérités, les afflictions mêmes, et comme un saint roi, vous marcherez à pas de géant dans la voie des préceptes, parce que vous sentirez vos pieds affermis par la grâce et votre cœur dilaté par la charité : *Viam mandatorum tuorum cucurri cum dilatasti cor meum*. (*Psal.* CXVIII).

Oh ! si je pouvais vous l'exprimer assez vivement cette paix divine, cette joie pure pour vous en donner seulement un avant-goût, quelle serait votre ardeur à la désirer! Quels efforts ne feriez-vous pas pour l'acquérir ! Mais, ô mon Dieu, ce n'est point à nous de la faire comprendre, c'est plutôt à vous de nous la faire goûter, et c'est à vous que nous avons recours pour l'obtenir. Nous savons, Seigneur, qu'il ne convient point à votre justice de l'accorder à la fausse conversion, ni à votre miséricorde de la refuser à la véritable. Nous vous supplions donc de nous préparer à vos douceurs par la pénitence, et de nous affermir dans la pénitence par vos douceurs, afin que le mérite d'un vrai changement fasse notre consolation en ce monde et notre bonheur éternel en l'autre. C'est, mes frères, ce que je vous souhaite. *Au nom du Père*, etc.

## SERMON XVIII.

### *Pour le dimanche des Rameaux.*

#### SUR LA COMMUNION PASCALE.

Turbæ quæ præcedebant et quæ sequebantur clamabant, dicentes : Hosanna Filio David. (*Matth.*, XXI.)

*Ceux qui le précédaient et qui le suivaient en grand nombre, criaient tous ensemble : Salut et gloire au Fils de David.*

Telles sont les acclamations des peuples de la Judée à l'entrée de Jésus-Christ dans la ville de Jérusalem. Pleins de zèle pour ce divin Sauveur qui a opéré parmi eux tant de prodiges, ils le conduisent en triomphe, et faisant tout retentir de leurs cris de joie et de leurs cantiques d'allégresse, ils le reçoivent comme ce libérateur qui fut si souvent promis et si longtemps attendu : *Turbæ quæ præcedebant*, etc.

Quel jour plus glorieux pour Jésus-Christ! Quel spectacle plus consolant pour lui ? Cependant, mes frères, d'où vient que suivant la remarque d'un autre Evangéliste, il se met à pleurer sur cette même Jérusalem, où il est reçu avec tant de solennité ? Est-ce qu'il déplore la prochaine destruction d'une ville si superbe ? Non, dit saint Jérôme, des édifices matériels ne sont pas dignes des larmes d'un Dieu. Un plus grand et plus triste objet occupe, sans doute, une âme si sublime. Il regarde cette ville ingrate comme la meurtrière des justes et des prophètes ; il prévoit que ces mêmes peuples, qui chantent aujourd'hui sa gloire, demanderont bientôt tout son sang, et que pour consommer leur malheur avec leur perfidie, ils se rendront les auteurs de sa mort, sans recueillir les fruits de son sacrifice. Et voilà ce qui lui cause la plus juste et la plus vive douleur : *Et videns civitatem flevit super illam.* Mais, hélas ! n'est-ce point là une figure de ce qui se passe en ce saint temps parmi les chrétiens, lorsqu'ils semblent retracer à nos yeux le triomphe de Jésus-Christ par la communion pascale? Je l'avoue, mes frères, les rues de Sion interrompent aujourd'hui les plaintes qu'elles font le reste de l'année, sur le peu de monde qui vient à nos solennités : vous nous donnez en ce saint temps des marques apparentes de zèle et de dévotion pour Jésus-Christ; vous accourez à ses ministres pour vous réconcilier avec lui, et vous offrant à son divin banquet, vous formez dans nos églises un concours à peu près semblable à celui dont

il fut environné à son entrée dans Jérusalem : *Turbæ quæ præcedebant*, etc.

Mais ne désavouerez-vous point dans le fond du cœur ces démonstrations de piété? Combien parmi vous, qui aussi perfides que les peuples de la Judée, conspireront à sa perte, après avoir contribué à sa gloire! Combien qui se rendront coupables de son sang, par les criminelles dispositions qu'ils apporteront à son redoutable mystère? Or, à cette triste idée ne devons-nous pas, nous qui avons l'honneur d'être ses ministres, ne devons-nous pas lui prêter nos yeux pour lui faire verser encore aujourd'hui des larmes amères sur le malheur de tant d'hypocrites qui renouvellent ses douleurs lors même qu'ils semblent orner son triomphe? *Et videns civitatem flevit super illam.*

En effet, la plupart des chrétiens passent tranquillement toute l'année dans les plaisirs ou dans les agitations du siècle, ils ne se rappellent leur christianisme que lorsqu'il s'agit de manger l'Agneau pascal, et alors pressés par la loi de l'Eglise, sans prendre le moindre intervalle pour s'exercer à la pénitence et à la piété, ils viennent en foule participer au corps de Jésus-Christ pour s'acquitter d'un devoir de bienséance, je dirais presque pour se conformer à la mode du temps. Or voilà ce qui nous plonge dans une extrême affliction. Car, que pouvons-nous penser de ces chrétiens indévots et téméraires qui demeurent si longtemps éloignés de Jésus-Christ, si ce n'est qu'il est fort à craindre qu'ils ne s'en rapprochent aujourd'hui pour le sacrilége.

Mais, tâchons de les tirer d'un aveuglement si déplorable, et pour y réussir, je vous prie, mes frères, de remarquer avec moi que notre préparation à la divine Eucharistie consiste principalement dans une conscience pure et dans une dévotion actuelle. Je dis une conscience pure, parce que le péché nous rendrait indignes d'approcher d'un Dieu infiniment saint, qui vient nous honorer de sa présence : je dis une dévotion actuelle, parce que l'indifférence nous rendrait indignes de nous unir à un Dieu infiniment tendre qui veut nous combler de ses bienfaits. Pourquoi donc la plupart des chrétiens profanent-ils nos saints mystères au temps de Pâques? En voici deux raisons que je tire de ces deux conditions : 1° parce qu'ils n'ont pas cette pureté de conscience qui ôte tout obstacle à la présence d'un Dieu saint; 2° parce qu'ils n'ont pas cet esprit de dévotion qui nous donne des sentiments dignes de la charité d'un Dieu bienfaisant. Deux reproches bien terribles que je n'adresserai qu'à ces âmes mondaines dont la coutume est de ne communier qu'au temps de Pâques, mais reproches qui ne sont que trop justes; fasse le ciel qu'au moins ils leur soient utiles pour l'avenir! c'est la grâce que je demande à l'Esprit-Saint par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Si tous ceux qui célèbrent la Pâque chrétienne étaient partagés entre ces pécheurs détestables qui reçoivent Jésus-Christ avec un cœur ouvertement perfide, et ces âmes justes qui le reçoivent avec un cœur vraiment pur, nous ne viendrions pas, mes frères, vous parler de la communion indigne. Car, comment pourrions-nous toucher les premiers, dont la conscience est assez affermie dans l'iniquité pour n'être pas effrayée d'un si horrible sacrilége? Et pourquoi voudrions-nous inspirer aux seconds une crainte qui ne servirait qu'à diminuer leur ferveur et leur confiance? Nous n'aurions que des larmes pour les uns et que des paroles de consolation pour les autres.

Mais il en est qui tiennent un funeste milieu entre ces deux sortes de chrétiens, moins téméraires que les premiers, mais moins prudents que les seconds; approchant du mystère de Jésus-Christ avec une conscience trop timide pour vouloir en abuser par impiété, mais avec une conscience trop souillée pour le recevoir avec mérite. Personnages ambigus, composés de la voix de Jacob et des mains d'Esaü, qui ne paraissent ni tout à fait mauvais, ni tout à fait bons; chrétiens par leurs sentiments et par leur langage, mais tout mondains par leurs penchants et par leurs œuvres; qui ont assez de foi pour craindre la communion indigne, mais sans prendre assez de précaution pour l'éviter; qui semblent approcher de la disposition des justes par l'horreur qu'ils ont pour le crime des profanateurs, mais qui participent au crime des profanateurs, parce qu'ils n'ont pas la pureté des justes.

Tel est votre caractère, tel est votre malheur, vous qui n'approchez de la table sacrée qu'au saint temps de Pâques. Car, en vain vous flattez-vous, parce que vous avez assez de christianisme pour reconnaître qu'il faut une préparation à un si auguste sacrement, j'ose dire que vous n'avez pas cette conscience pure qui est la disposition la plus nécessaire.

En effet, comment l'aurez-vous cette pureté de conscience? Ce ne sera pas sans doute par le privilége de l'innocence. Car hélas! combien n'est-elle pas rare dans ces temps de relâchement! je suis persuadé que vous ne la regarderez pas comme votre titre, vous n'aurez pas de peine à avouer que vous êtes pécheurs, vous le déclarerez sans confusion, peut-être même sans regret. Ce ne sera donc que par l'absolution, que vous recevrez de la main du ministre de Jésus-Christ, que vous purifierez une conscience souillée, c'est là toute votre ressource. Mais examinons si vous accomplissez toutes les conditions du sacrement de notre réconciliation.

La première, c'est un esprit de pénitence qui nous fait détester et quitter le péché : condition si essentielle que rien ne peut la remplacer. Mais voilà précisément celle que vous accomplissez le moins. Car en quoi cette vertu de pénitence consiste-t-elle? La première idée qu'elle nous présente, c'est

une juste douleur sur le passé, c'est une sainte haine contre le péché, par la raison que le péché attaque la majesté de Dieu et qu'il fait le vrai malheur de l'homme. Touché de ces réflexions, le vrai pénitent repasse ses années dans l'amertume de son âme comme le Prophète; il se met à l'écart comme Pierre, pour donner un libre cours à ses larmes; il gémit sur sa misère, il soupire après sa délivrance, il prend les intérêts de Dieu contre lui-même, tantôt se condamnant à la mortification pour le venger, et tantôt lui offrant son humble prière pour le fléchir; et au lieu que le faux pénitent ne cherche qu'à se flatter, lorsque Dieu le condamne, le vrai pénitent, au contraire, se condamne lui-même avec sévérité, tandis que Dieu ne cherche qu'à lui faire grâce.

Telle est la douleur d'une âme sincère qui ne se déguise point à elle-même l'idée du péché, et cette douleur devrait être d'autant plus vive en vous que d'un côté il n'est pas d'action qui demande plus de pureté de votre part que celle de participer au corps de Jésus-Christ, et que d'un autre côté il n'est guère de conscience plus souillée ou au moins plus négligée que la vôtre. Car, dites-moi, qu'apportez-vous au temps de Pâques? Hélas! les malheureux restes d'une vie mondaine, les iniquités d'une année tout entière que vous avez passée, sinon dans des désordres scandaleux, au moins dans une dissipation, une oisiveté, une indévotion perpétuelle. Cependant, quel temps, quelles mesures prenez-vous pour rétablir l'ordre dans votre conscience? Hélas! à peine y donnez-vous quelques moments de réflexion; à peine avez-vous la patience de jeter les yeux sur un livre de piété pour y emprunter un langage que vous ne pouvez pas tirer de votre propre fond. Vous cherchez, pour ainsi dire, à vous exciter à la contrition par artifice, et vous croyez avoir tout fait comme si vous adoptiez véritablement, dans votre cœur, des sentiments étrangers que vous faites seulement passer par votre bouche.

Comment donc serez-vous animés d'un véritable esprit de pénitence, vous qui croyez pouvoir réparer si commodément le désordre de votre conscience, vous qui croyez pouvoir ramener si facilement un cœur qui fut toujours si dégoûté de la vertu, si ouvert pour le plaisir, si accoutumé au crime; vous qui comptez pour rien ce grand nombre d'outrages que vous avez faits à Dieu, et pour beaucoup cette courte et légère satisfaction que la bienséance vous oblige de lui donner. Ah! j'ose dire au contraire que vous ne connaissez ni l'horreur du péché, ni la nature de la pénitence, et que, loin que vous soyez assez saints pour pouvoir jouir du plus grand privilége des chrétiens, vous n'êtes pas même assez chrétiens pour suivre les principes les plus communs de votre foi.

Mais pour vous faire encore mieux sentir la duplicité de votre cœur, j'ajoute que la vertu de pénitence ne fait pas seulement couler nos larmes sur le passé, mais qu'elle nous inspire de généreuses résolutions pour l'avenir.

Or, je vous demande, avez-vous porté votre vue jusque dans cet avenir? Avez-vous bien médité votre projet pour réformer votre cœur, pour dompter vos passions, pour éviter le péril, pour tracer une route nouvelle? Etes-vous dans le dessein de renoncer aux vanités du siècle, d'étouffer tout sentiment de vengeance, de rompre des engagements dangereux, de fermer les yeux aux objets séduisants, la bouche aux paroles malignes, les oreilles à un langage corrupteur? Car voilà en général ce qui doit préparer votre cœur pour l'entrée de Jésus-Christ, voilà les palmes qui servent au triomphe de ce roi pacifique; l'Eucharistie est un pain mystique que vous ne pouvez manger, comme Abraham, qu'après avoir mis vos ennemis en fuite; c'est une manne spirituelle qui nous est figurée par celle de l'Ancien Testament, et cette manne mystérieuse doit être précédée d'une douce rosée, c'est-à-dire des larmes de la pénitence qui lavent le cœur où elle doit être reçue; elle ne tombe que dans un désert, c'est-à-dire dans la retraite intérieure et dans le recueillement des sens; elle ne tombe que le matin et on ne peut pas la cueillir plus tard, parce qu'une céleste nourriture n'est pas pour les négligents, les tièdes, les paresseux; enfin elle ne descend qu'autour d'un camp et pour la subsistance d'une armée, parce qu'elle n'est destinée qu'à des hommes infatigables et courageux, qui ne se lassent point de combattre et ne cessent point de vaincre. Mais loin que vous soyez armés de force contre vos penchants, loin que vous ayez pris aucun arrangement pour une vie plus chrétienne, vous vous offenseriez même, si l'on vous proposait un nouveau plan. Vous voulez que l'on se contente d'une promesse vague, qui ne s'applique à rien, et vous réduisez toute votre pénitence à déclarer froidement que vous avez été pécheur, sans vouloir sérieusement cesser de l'être.

Or, les mêmes raisons qui me persuadent que vous n'avez point cet esprit de pénitence qui est la première condition du sacrement, me font déjà entrevoir que vous ne remplissez guère mieux la seconde qui consiste à déclarer vos infidélités sans en déguiser la nature, sans en excuser l'injustice, sans en diminuer le nombre. Car comment dans le court espace que vous employez à la revue de votre conscience, en pouvez-vous débrouiller le chaos? Comment pouvez-vous d'un coup d'œil ramasser le détail immense de tant de crimes, si différents dans leur espèce et si multipliés par l'habitude? Comment aurez-vous une vue distincte de vos péchés, tandis que vous vivez dans l'ignorance de vos devoirs?

Mais je veux que vous ayez pris toutes les précautions de la prudence, et que vous fassiez une fidèle accusation de votre vie; malgré cela, vous ne connaîtrez point

encore et vous ne ferez point connaître au ministre de Jésus-Christ l'état de votre conscience; car pour en découvrir toutes les plaies, pour en développer tous les replis, il ne suffit pas de compter ses actions qui sont des œuvres de péché, il faut encore approfondir votre cœur pour y changer une disposition intérieure qui fait un état de péché.

Or ici une nouvelle illusion, nouvelle erreur, nouvelle preuve de profanation. Car avez-vous jamais ouvert les abîmes de votre cœur, pour en observer les détours, pour en sonder les profondeurs? Ah! vous vous rappelez bien vos chutes, vos prévarications grossières, mais vous n'allez jamais à la source qui est ce fond de corruption et d'iniquité que vous portez tranquillement dans le sein de votre âme. Vous ouvrez bien les yeux sur le dehors de vous-mêmes pour rendre compte d'une conduite irrégulière, mais vous ne portez jamais la lumière au dedans pour y changer une disposition criminelle. Car, si vous veniez à creuser dans votre intérieur, vous y verriez un cœur profane qui est possédé du désir de plaire, et qui fume peut-être encore du feu de la volupté; un cœur sensuel qui a le goût le plus vif pour tout ce qui flatte la chair et les sens, un cœur superbe livré à l'ambition et inflexible sur les injures; un cœur cruel, toujours fécond en médisances et resserré pour l'aumône; un cœur sec qui n'a ni désir pour le ciel, ni sentiment pour un Dieu, ni usage de la prière, ni penchant pour la vertu, ni pratique de dévotion; un cœur dur qui est tout mort pour les choses spirituelles, et qui comme l'arbre infructueux ne produira aucun fruit de piété. Voilà quel est votre fond, vous qui n'approchez de nos sacrements qu'au temps de Pâques. Le temps qui a multiplié vos crimes a aussi fortifié toutes vos passions. Le péché est tout votre cœur, toute votre âme, il est presque devenu votre nature, et peu s'en faut que je ne dise que vous êtes ce corps de péché qui est tous les péchés ensemble.

Ce n'est pas qu'un ministre prudent qui s'appliquera, comme il doit, à connaître, à éprouver un pénitent, ne puisse juger par vos œuvres quel doit être le fond qui les a produites. Vous présentez d'abord une face si hideuse qu'il ne faut pas une vue bien perçante pour pénétrer jusqu'à votre intérieur.

Mais hélas! votre iniquité ne fait ici que croître à nos yeux. Jusqu'à présent nous aurions pu croire que l'erreur, l'ignorance vous avaient mis le bandeau devant les yeux, mais ici je m'aperçois que votre aveuglement est volontaire, et que vous ne craignez rien tant que la lumière qui pourrait dissiper votre illusion. Car, à quel ministre vous adressez-vous? Est-ce à un homme éclairé qui ait assez de discernement pour connaître la nature de votre lèpre; à un juge intègre qui ait la balance assez juste pour peser vos péchés au poids du sanctuaire; à un sage conducteur qui ne se contente pas de vous tirer du sein de la mort, mais qui vous conduise dans les voies de la pénitence et du salut? Ah! si vous étiez animés d'un vrai désir de conversion, vous le chercheriez sans doute, ce ministre fidèle qui, par une salutaire cruauté, vous conduirait à une parfaite guérison. Mais parce que vous aimez vos ténèbres, parce que vous craignez de voir appliquer le fer et le feu sur un mal invétéré, ah! vous courez de bien loin à ces lâches ministres qui se sont fait un nom dans le monde par leur funeste facilité, afin qu'ils vous épargnent les douleurs d'une véritable conversion, et qu'ils vous établissent dans une fausse paix. On vous l'a bien conseillé, comme à l'impie Achab, de consulter un vrai prophète qui puisse vous rendre les oracles du Seigneur, mais un tel homme n'est que l'objet de votre aversion, parce qu'il ne vous prophétise rien de bon, c'est-à-dire, rien qui puisse flatter vos passions, rien qui puisse colorer vos infidélités, rien qui puisse vous rassurer dans votre impénitence, et vous vous tournez vers les prophètes complaisants qui se contentent de mettre un voile sur vos ulcères pour les couvrir, et qui, au lieu de vous tirer du fond de l'abîme, s'y précipitent avec vous.

Comment donc vous flattez-vous d'avoir ce cœur pur qui seul est digne de recevoir un Dieu? Hélas! Vous trembliez, saint prophète, en vous représentant la sainteté du Seigneur, vous reconnaissiez avec une humble foi que l'innocence la plus parfaite ne pourrait point soutenir la sévérité de son jugement. Et les chrétiens de nos jours, malgré la multitude de leurs crimes, malgré l'excès de leur indévotion, ne laissent pas d'assurer avec confiance qu'il ne leur faut que quelques moments pour se rendre dignes de s'unir à sa chair, à sa divinité même! Vous vous plaigniez, grand Apôtre, qu'il y avait beaucoup de profanateurs du sang de Jésus-Christ, dans la naissance même du christianisme, ce temps d'innocence et de ferveur, et nos chrétiens ne craignent point pour eux un si horrible sacrilége dans un siècle dont ils font un temps de relâchement et de scandale!

Ah! mondains qui m'écoutez, n'ouvrirez-vous pas ici les yeux? Quoi! Si pour user du saint artifice de Nathan, nous venions vous représenter l'horreur d'une communion sacrilége, si nous vous disions qu'il est parmi vous un pécheur qui s'est rendu coupable d'une profanation si monstrueuse, vous répondriez comme David d'un ton d'indignation et de colère, que cet homme est digne de mort: *Filius mortis est.* Cependant l'oserai-je dire? il n'en est que trop parmi vous, à qui nous pourrions répondre tout net ce que le prophète répondit au même David: Vous êtes cet homme: *Tu es ille vir.* (II *Reg.* XII.) Car, hélas! combien parmi vous qui se font une méthode fixe et invariable de ne purger leur conscience que lorsqu'il faut manger l'Agneau pascal, et qui

par conséquent doivent se reconnaître à tous les traits qui font les faux pénitents.

Ah! nous n'aurions garde d'appliquer un si sanglant reproche à ces âmes chrétiennes qui prennent soin de se laver souvent dans la piscine de la pénitence, et de se nourrir du pain de l'Eucharistie. Ce ne sont point ces sages chrétiens, qui peuvent être soupçonnés de la profanation de nos saints mystères; je soutiens au contraire que le vrai moyen de communier dignement, c'est de communier souvent, et que si la profanation est si ordinaire parmi vous, c'est principalement parce que la communion est trop rare. Pourquoi? La raison en est claire: c'est que la fréquentation nous oblige de nous observer par la vigilance, et de nous soutenir par la ferveur, au lieu que l'éloignement nous jette dans la négligence et dans l'insensibilité: c'est que la fréquentation nous remplit de consolation et de force, et qu'au contraire, l'éloignement nous laisse sans vigueur, sans appui au milieu des périls et des tentations de cette vie. Ce n'est pas qu'il ne faille de grandes dispositions pour communier souvent, mais votre propre expérience doit vous apprendre qu'en communiant rarement, on a encore moins les dispositions nécessaires pour communier dignement.

Vérité bien triste, encore un coup, mais vérité bien sensible et qui le sera encore plus, si nous examinons la manière dont vous accomplissez la troisième et dernière condition du sacrement de pénitence, je veux dire cette juste satisfaction que vous devez à Dieu pour ces crimes. Car à quoi la réduisez-vous cette satisfaction? L'Eglise veut que les peines qu'on vous impose, aient au moins quelque proportion avec le nombre et l'énormité des offenses que vous avez commises. Mais pour vous, la pénitence la moins sévère vous paraît encore trop pesante, et quelque grande que soit à présent l'indulgence de l'Eglise, vous la prenez pour un excès de rigueur. Vous ne voulez pas qu'il en coûte à votre amour-propre et à votre paresse, et c'est encore pour cela que vous allez à ces ministres indulgents qui élargissent la voie du ciel, afin qu'ils vous en quittent à peu de frais, c'est-à-dire pour quelques prières récitées sans réflexion, pour quelques pratiques qui n'incommodent point votre mollesse, et qui n'interrompent pas même vos plaisirs.

Cependant, où est votre équité de prétendre qu'après les dettes immenses que vous avez contractées dans le cours d'une année tout entière, vous puissiez être quittes envers Dieu par la plus légère peine, et pour ainsi dire, par une pure cérémonie? Est-ce ainsi que vous mesurez la grandeur d'un Dieu, les droits de sa justice, l'énormité du péché? Est-ce ainsi que vous gémissez et que vous pliez sous le poids des moindres austérités, tandis que vous ne sentez pas la masse énorme de vos crimes? Est-ce ainsi que vous croyez être au bout de la carrière de la pénitence, avant que d'y avoir fait le premier pas? Ah! je ne crains pas de le dire, c'est-là un excès d'injustice envers Dieu, un mépris manifeste des lois et de l'esprit de l'Eglise, et par conséquent c'est-là une marque des plus sensibles du funeste état de votre conscience.

Mais allons plus avant. Croyez-vous que ce soit seulement pour donner quelque satisfaction à Dieu, que l'on doive vous imposer des pénitences? Non, pécheur, ne le pensez pas. Le saint concile de Trente veut encore qu'elles servent de remèdes à vos maux; il veut qu'elles soient mesurées non-seulement sur le nombre et l'énormité de vos crimes, mais encore sur le genre de votre maladie, c'est-à-dire sur la disposition de votre cœur, sur les engagements de votre état, sur les penchants qui vous dominent, sur la situation où vous vous trouvez. Car ne vouloir pas prendre les moyens de se préserver du péché, c'est ne l'avoir point quitté.

Croyez-vous encore que cet esprit de pénitence qui dispose à recevoir l'absolution, doive s'évanouir aussitôt après qu'on l'a reçue? mais qu'un cœur est peu touché, qui ne l'est que pour si peu de temps! Ah! un regret qui est bien sincère est aussi plus durable. Le vrai pénitent ne manque pas de se remettre devant les yeux l'image de ses péchés, pour en faire tantôt le sujet de ses larmes, et tantôt le motif de sa gratitude envers Dieu qui les lui a pardonnés; et comme l'esprit de pénitence l'a préparé à la grâce du sacrement, la grâce du sacrment à son tour l'affermit dans l'esprit de pénitence.

Croyez-vous enfin que le devoir d'un pécheur réconcilié consiste seulement à se donner pour quelques moments un air de tristesse? que la grâce de sa justification soit une dispense des bonnes œuvres? qu'elle lui donne le droit de retourner aux spectacles, de reprendre les parures immodestes, de se replonger dans la vie molle et sensuelle? Croyez-vous que l'aumône, la vigilance, la mortification, la prière, la méditation lui soient moins nécessaires? Quoi! serait-ce trop gêner un pécheur que de lui interdire le péché même, trop charger un pénitent que de l'obliger de vivre en chrétien? Sera-t-il moins redevable à Dieu par son baptême, parce qu'il l'est encore par ses crimes; moins obligé à donner un bon exemple, parce qu'il en a donné un mauvais? Pensez-vous que ce serait trop aggraver sa pénitence que de la faire consister au moins à remplir les devoirs de l'innocence même? Ah! si telle est votre idée, je n'ai plus rien à vous dire, et à l'exemple de Jésus-Christ, je ne vous parlerai plus que par mes larmes: *Et videns civitatem flevit super illam.* Car en vain me direz-vous que l'accomplissement de la pénitence qu'on vous prescrit, suffit pour l'intégrité du sacrement; pour moi, peruadé que ce sont les saintes dispositions du pénitent qui rendent salutaire l'usage du sacrement, je jugerai que votre esprit d'impénitence convertira le sacre-

ment en sacrilége : je penserai, dis-je, que votre conversion ne sera que feinte, bienséance, politique, et qu'ainsi, vous n'ouvrirez votre bouche au sacré corps de Jésus-Christ, que pour les faire entrer dans votre âme, comme dans une ville ennemie, où vous le crucifierez sans pitié, par le ministère des passions que vous nourrirez dans votre cœur.

Mais que dis-je ? hélas ! Pourquoi m'affliger si cruellement moi-même par un si funeste présage ? ah ! mes frères, j'aime mieux présumer que vous êtes déjà frappés des grandes vérités que je viens de vous exposer; il me semble même que j'entrevois l'embarras, le trouble de votre conscience encore trop impure, et parce que ce trouble peut être salutaire, je ne veux point l'interrompre, je veux au contraire l'augmenter, afin qu'il produise tout son effet, je veux dire afin qu'il vous tire d'un calme dangereux. Souffrez donc que je vous représente encore, dans ma dernière partie, que vous n'avez point cet esprit de dévotion qui vous est nécessaire pour vous unir à un Dieu bienfaisant, afin qu'après avoir vu toutes les marques d'une indigne communion, vous preniez de justes mesures pour vous en préserver.

### SECOND POINT.

S'il n'est pas de sacrement plus auguste que celui de l'Eucharistie, il n'en est pas aussi de plus aimable, et si la dignité d'un Dieu doit nous retenir dans le respect et dans la crainte, son amour ne doit pas moins nous remplir de confiance et de ferveur. En effet, mes frères, quelle consolation pour nous de voir un Dieu qui se livre à notre discrétion et à nos usages, un Dieu, qui non-seulement s'abaisse jusqu'à l'homme, mais qui s'unit à l'homme pécheur, et qui s'unit à lui pour le combler de ses grâces, pour être sa nourriture, pour lui approprier tous les mérites de son sang, pour l'élever à la participation de sa divinité ! Oui, ô mon Dieu, lorsque je me représente ce que vous êtes en vous-même, je crains d'approcher de vous ! Mais, ô mon Sauveur, lorsque je considère ce que vous voulez être à mon égard, je crains encore plus de n'en approcher pas. Je sais qu'en vous recevant je puis me donner la mort, mais je suis assuré qu'en ne vous recevant pas, je n'aurai point la vie. Je sens qu'un grand pécheur est infiniment éloigné de vous, mais je ne sens pas moins que vous êtes infiniment tendre pour ce pécheur, et l'excès de votre tendresse me donne cette douce confiance que, lorsque nous craignons vivement le crime qu'il y aurait à être indifférent pour vous, vous nous pardonnez sans peine tous les autres crimes qui nous ont rendus indignes de vous.

C'est ici, mes frères, que je voudrais mesurer toute l'étendue de sa charité, pour vous faire comprendre quelle doit être la ferveur de notre dévotion. Mais que ferais-je ? Hélas ! je n'en parlerais point assez dignement pour les âmes justes, dont les sentiments seraient bien au-dessus de mes paroles, et peut-être en parlerais-je inutilement pour les pécheurs qui conviendraient de nos règles, sans s'apercevoir de leur infidélité.

Non, pécheur qui m'écoutez, il ne s'agit pas proprement de vous prouver qu'un cœur froid est indigne d'un Dieu brûlant d'amour pour nous, c'est ce que votre religion ne vous permettrait pas de contester, mais il s'agit de vous faire reconnaître qu'un cœur si indigne est véritablement le vôtre, et puisqu'il s'agit de tirer le voile épais qui vous dérobe la connaissance de vous-même, je vais vous faire voir que vous n'avez point : 1° une intention pure, lorsque vous venez recevoir Jésus-Christ ; 2° un désir sincère de vous unir à lui, lorsque vous le recevez ; 3° une reconnaissance effective, lorsque vous l'avez reçu, et, par conséquent, que vous n'avez nul trait, nulle marque de cette dévotion actuelle qui achève de préparer notre cœur à Jésus-Christ.

Et 1° quelle est votre intention, votre vue, lorsqu'enfin vous vous déterminez à remplir le devoir pascal ? Est-ce d'offrir à Dieu un holocauste digne de sa grandeur, une victime digne de sa justice, une hostie digne de ses bienfaits ? C'est ce que vous pouvez faire par la sainte communion, où les mérites de Jésus-Christ deviennent les vôtres. Mais comment serez-vous touchés de la gloire de Dieu, vous qui vous faites une si grande gêne de vous appliquer seulement un jour à penser à lui, vous qui croyez avoir acquis par là le droit de le négliger, de l'oublier même pendant le reste de l'année ? Ah ! si vous aviez encore quelque sentiment pour un Dieu, vous seriez sans doute plus assidus à son culte, plus zélés pour ses intérêts, plus avides de la communion même, qui le glorifie d'une manière non-seulement si digne de lui, mais si consolante et si aisée pour nous.

Est-ce du moins d'obtenir la rémission de vos péchés, l'extirpation de vos vices et la grâce de votre persévérance ? Est-ce de trouver dans ce pain céleste un remède à vos faiblesses, un secours contre les tentations, une nourriture pour votre âme ? Mais votre conscience pourra-t-elle bien nous rendre ce témoignage que vous allez sérieusement à Jésus-Christ, afin qu'il renouvelle votre cœur ? Jugez-vous ici vous-mêmes en sa présence et répondez sincèrement. Lui demandez-vous avec instance qu'il vous rende humbles, patients, charitables, mortifiés ; qu'il change votre goût afin que vous ne soyez plus éblouis de la vanité, séduits par le plaisir, dominés par la cupidité ; qu'il vous inspire des désirs célestes et des projets tout chrétiens ; qu'il vous fasse consacrer à la prière, à la lecture, aux bonnes œuvres, un temps que vous avez consumé dans une molle oisiveté ou dans des occupations toutes profanes ? Car voilà en général ce que vous lui demandez, e[n] lui demandant véritablement votre sanctification. Or, est-ce là c[e] que vous vous cro-

posez pour objet? Ah! il est vrai, vous semblez demander à Jésus-Christ qu'il vous sanctifie, mais qu'est-ce que ce langage signifie dans votre bouche? Le voici. C'est-à-dire sanctifiez-moi, Seigneur, mais en me laissant ma froideur pour vous, ma négligence sur mon salut, mon attachement pour le monde : sanctifiez-moi, Seigneur, mais sans m'obliger à craindre vos jugements, à désirer vos récompenses, à me rappeler vos bienfaits, à honorer votre saint nom, à travailler pour votre service, à fréquenter votre saint temple; sans m'obliger à vous donner un moment de réflexion dans tout le cours de l'année; sanctifiez-moi, Seigneur, mais sans m'interdire une scène impure qui me charme, sans mettre sur ma face le voile de la pudeur et de la modestie, sans y effacer ces meurtrières couleurs qui fixent sur moi des yeux sensuels, sans m'arracher à ces compagnies, à ces assemblées où l'on se permet tout ce qu'il y a de plus approchant du crime; sanctifiez-moi, Seigneur, mais sans limiter un temps à ce jeu qui remplit toute ma journée; sans modérer ce luxe, cette bonne chère, qui me laissent sans ressource pour les pauvres; sans m'arrêter dans ces desseins ambitieux qui ne me permettent pas d'écouter le scrupule sur les moyens de parvenir; sans mettre un frein à ma langue, que je veux prêter à la médisance, à l'obscénité, à la flatterie, pour la faire servir à mon plaisir ou à mes intérêts; enfin, sanctifiez-moi, Seigneur, mais en m'accordant le privilége d'être en même temps tout vain, tout sensuel, tout mondain, tout profane. Ah! voilà quel est, à la lettre, le langage que vous tenez à Jésus-Christ, car voilà ce que vous fûtes toujours après votre communion pascale et ce que peut-être, hélas! vous serez encore. Contraste affreux et presque incompréhensible, mais contraste qui n'est que trop réel pour vous, puisqu'il se forme nécessairement de votre conduite et de votre prière. Car, pour accorder votre disposition avec vos paroles, il faut allier dans vos idées Jésus-Christ avec Bélial, le monde avec l'Evangile, la sainteté du christianisme avec toute la corruption de l'homme, et tel est votre caractère, que, pour vous trouver saints, il faut corrompre notre sainte religion, ou que pour sauver l'honneur de notre religion, il faut vous déclarer sacriléges.

Quelle est donc votre véritable intention? La voici : c'est de sauver les apparences pour empêcher l'Eglise de vous frapper et le monde de murmurer. D'un côté, attentifs à conserver un reste de christianisme, vous aimez mieux vous exposer aux anathèmes invisibles que Dieu lance sur ceux qui communient indignement que d'entendre gronder sur votre tête les foudres dont l'Eglise menace ceux qui ne communieront pas. De l'autre côté, esclaves du respect humain, vous voulez éluder la censure du monde, qui aime bien à vous voir corrompus, mais qui ne veut pas que vous vous montriez impies. Dans le reste de l'année, il vous ferait un crime si vous vous approchiez de nos sacrements; mais en ces saints jours, il vous en ferait un si vous vous en éloigniez. Pourquoi cela? C'est que, dans les autres temps, il veut que vous puissiez participer à sa corruption, et dans celui-ci, que vous puissiez sauver son honneur; car il ne veut pas qu'on puisse lui reprocher qu'il ne soit composé que de gens sans christianisme, et pour se donner une apparence de religion, il vous presse maintenant de vous en donner une de piété. Ainsi ce cruel tyran règne-t-il souverainement dans votre cœur pour vous rendre tantôt indévots, tantôt profanateurs; ainsi n'apportez-vous à un mystère d'amour et de pureté qu'une crainte purement humaine; ainsi, dis-je, votre véritable intention n'est-elle qu'une véritable hypocrisie. Car n'est-ce pas une hypocrisie et une hypocrisie sacrilége de n'approcher de la sainte table que parce qu'on y est forcé par la terreur des anathèmes de l'Eglise et par la crainte des jugements du monde?

Vous aurez donc encore moins un désir sincère de vous unir d'esprit et de cœur à Jésus-Christ, second trait de la dévotion actuelle. Rien n'est plus juste, rien n'est plus nécessaire que ce saint désir, et vous en conviendrez sans doute avec moi. Car il est aisé de comprendre que ce n'est pas l'intention de l'Eglise que vous approchiez d'un Dieu de charité avec un cœur glacé par l'indifférence; que vous ne sauriez avoir une véritable pureté de conscience sans l'amour divin; que cet amour sacré qui est un feu céleste ne saurait être assez oisif pour ne pas produire la moindre étincelle dans la fonction même qui est la plus propre à l'exciter, et que vous en particulier, vous êtes d'autant plus obligé de lui marquer de l'amour en ce saint temps, que vous lui en marquez moins le reste de l'année. Hélas! si nous considérions avec attention que ce pain vivifiant a la vertu de nous ranimer pour la piété et de nous fortifier contre nos penchants; si, dis-je, nous comprenions bien quel est le bonheur d'une âme qui possède un Dieu et que Dieu possède, aurions-nous de plus vive impatience que celle de nous en rassasier? Et notre plus sensible douleur ne serait-elle pas d'en être privés, comme dit saint Chrysostome? Vous le sentez bien, âmes justes, vous qui ne trouvez votre consolation et votre paix qu'en Jésus-Christ, vous le sentez bien, quels sont les mouvements de votre cœur lorsque le respect vous oblige quelquefois de vous éloigner de lui, et lorsque l'amour vous oblige encore plus souvent de vous en rapprocher.

Il faut donc au moins un certain degré de ferveur qui nous fasse aller au-devant de Jésus-Christ comme les peuples de notre évangile : ***Processerunt obviam ei.*** Mais comment aurez-vous un désir sincère de vous unir à Jésus-Christ, vous qui ne destinez à la sainte communion qu'un jour unique dans

l'année? comment un cœur comme le vôtre, assujetti à tant de vices et embarrassé par tant d'affections criminelles, aura-t-il la liberté de s'élancer vers un objet si pur et si élevé? comment nous ferez-vous entendre que vous ayez la moindre avidité pour ce pain sacré, tandis que nous voyons que votre faim tarde si longtemps à se réveiller, et qu'elle est sitôt apaisée? Non, sans doute, nous ne saurions vous en croire sur votre parole, nous ne sommes au contraire que trop persuadé que vous apportez à ce festin délicieux le même dégoût qui vous en éloigne le reste de l'année. Car le plus doux fruit d'une communion sainte désirée, c'est d'augmenter le désir même de la communion; et, par l'indifférence dont votre communion pascale fut toujours suivie, on peut juger de la langueur dont elle fut toujours précédée.

Ah! pour se porter amoureusement à Jésus-Christ, il faut que la foi soit assez vive pour nous faire connaître ce qu'il vaut, l'espérance assez ferme pour nous faire désirer ce qu'il nous promet, et la charité assez sincère pour nous mettre dans la disposition d'accomplir tout ce qu'il nous ordonne. Mais vous, qui ne mettez jamais en exercice ces grandes vertus, dont à peine vous connaissez les noms; vous, dont le cœur est plein des désirs du siècle, ah! vous ne pouvez vous offrir à sa table qu'avec froideur, qu'avec dégoût, je dis même, qu'avec violence, qu'avec frayeur, parce que vous sentez alors le trouble de vos passions qui s'alarmênt à une action si sainte, et peut-être le trouble même de votre foi, qui vous fait craindre avec justice une action si redoutable.

Encore si, selon l'intention de l'Eglise, vous vous y étiez pris dès le commencement du carême, pour laver votre conscience et pour refondre votre cœur, nous pourrions nous flatter que vous auriez acquis assez de ferveur pour recevoir Jésus-Christ avec amour. Mais, comme vous craignez toujours d'y penser trop tôt, vous vous y préparez toujours trop tard; et il ne faut pas s'étonner que vous entriez brusquement dans la salle du festin, sans vous être donné le temps de vous revêtir de la robe nuptiale, puisqu'en effet vous n'y entrez que pour y figurer avec les conviés, et pour céder à une invitation fâcheuse, c'est-à-dire pour remplir aux yeux des hommes un devoir incommode. Aussi, loin de faire entendre vos *cris de joie* et vos *cantiques d'allégresse*, à l'exemple des peuples de la Judée, vous portez la tristesse peinte sur le front, vous ne craignez pas de témoigner votre peine et votre embarras, vous vous en faites même un sujet de raillerie; et à toutes ces marques d'indévotion, il est aisé de juger que, loin d'embrasser Jésus-Christ avec un cœur amoureux, vous cherchez plutôt à vous débarrasser de lui par une communion précipitée, qui n'est, à proprement parler, qu'un sacrilége hasardé.

Après cela, mes frères, il ne faut pas vous demander si vous aurez pour Jésus-Christ, après l'avoir reçu, cette reconnaissance effective, qui est le troisième et dernier trait de la dévotion actuelle. Et comment l'auriez-vous, dans la funeste disposition où nous venons de vous voir? Je sais bien que s'il ne fallait qu'un discours arrangé pour la lui témoigner, les belles paroles ne vous coûteraient pas beaucoup. La familiarité d'un Dieu avec une créature qui n'est que néant, la clémence d'un Sauveur pour un pécheur qui n'est qu'impureté; l'honneur qu'il vous fait, les grâces qu'il vous offre, les espérances qu'il vous assure, tout cela vous inspirerait les expressions les plus vives et les sentiments les plus tendres. Mais il ne se paye point d'un doux langage, s'il est faux; il vous demande bien moins le témoignage de vos lèvres que celui de votre cœur et de vos œuvres; et loin que nous puissions présumer que votre gratitude sera assez forte pour vous engager à lui être plus fidèles, nous craignons, au contraire, que le sacré baiser que vous lui donnerez ne vous rende plus perfides. Car les dispositions de votre cœur nous font prévoir toute la suite de votre vie, nous jugeons de l'avenir par le passé, et, sans vouloir nous ériger en prophète, nous pouvons assurer hardiment que la face du monde ne sera point changée après la quinzaine de Pâques; que vous ne serez pas plus affamés du pain des anges; que vous fixerez toujours votre communion à ce jour solennel, pour vous mettre au large le reste de l'année; et que la même indévotion qui vous a déshonorés jusqu'à présent, nous aurons lieu de vous la reprocher à l'avenir.

Qu'il y a donc d'illusions dans les signes de piété que l'on remarque en ce saint temps dans le commun des fidèles! Car, ramassons ici tout ce que nous avons dit, afin qu'un si terrible objet fasse sur vous une impression salutaire. Hélas! il est vrai, on apporte un air de tristesse et de componction à nos lugubres cérémonies; on ne court plus aux spectacles qui sont interdits; on se rassemble dans nos saints temples, où il est de la bienséance de se montrer; on examine la superficie de sa conscience pour en apaiser les remords; on va se jeter aux pieds d'un confesseur, qu'on choisit toujours parmi les plus commodes; enfin, on se présente à la sainte table pour se faire voir à un pasteur vigilant: et voilà qu'on est tranquille, parce qu'on se dit à soi-même, parce qu'on peut dire aux autres qu'on a fait la pâque.

Vous avez fait la pâque, mon cher auditeur! mais l'avez-vous faite selon les bonnes règles? avez-vous pris pour votre nourriture ces laitues sauvages qui marquent l'amertume de la pénitence, et ces pains sans levain qui marquent la pureté du cœur? Vous avez fait la pâque! mais osez-vous bien tenir ce langage, tandis que vous ne changez rien dans votre plan de vie? Ah! vous ne l'avez pas faite comme un vrai Israélite, et parce que vous ne sauriez être marqué du sang de l'Agneau pascal, vous n'échapperez point au glaive de l'ange exterminateur. Parlons sans figure. Il est certain que l'E-

glise ne nous ordonne d'approcher des sacrements, qu'afin qu'ils répandent ou qu'ils augmentent la grâce dans nos âmes. Mais si les sacrements ne produisent aucun fruit en vous, si vous ne changez qu'en apparence et pour quelques jours; ah! je ne crains pas de le dire, vous n'avez pas célébré, mais vous avez profané la pâque de la nouvelle alliance; vous n'avez fait que tromper les hommes par un masque de piété qui ne vous déguise point, mais qui ne sert qu'à vous défigurer davantage aux yeux d'un Dieu qui sonde les cœurs.

Mais, que faut-il conclure de tout ce que nous avons dit? ah! mes frères, c'est de bien craindre la communion indigne et de prendre tous les moyens d'en faire une sainte; c'est de ne rien hasarder par précipitation, mais de vous donner tout le temps et toute l'application qu'il faut, soit pour recouvrer la pureté de la conscience, soit pour acquérir la ferveur de la dévotion; enfin, c'est de former tout de bon le projet d'une conduite plus chrétienne, et surtout de recourir plus souvent à cet auguste sacrement, dont la participation est la source de toutes les grâces, et dont l'éloignement a été la cause de tous vos désordres.

Car, à Dieu ne plaise que je veuille vous jeter dans un cruel et funeste abattement! Hélas! si nous osons vous soupçonner d'avoir été sacriléges, c'est afin que vous ne le soyez plus; si nous venons vous prédire que vous ne cesserez point d'être infidèles, ce n'est qu'en souhaitant que vous rendiez notre prédiction entièrement fausse. Et plût à Dieu que vous pussiez entrer dans notre cœur! vous verriez quelle est sa tendre agitation sur votre sujet; vous verriez que c'est la charité seule qui nous dicte des reproches si amers; vous verriez que nous ne sommes pas moins affligés qu'indignés de vos profanations, et que rien ne peut adoucir notre douleur, que l'espérance que nous avons que ce Dieu qui veut s'unir à vous, donnera sa bénédiction à notre ministère, pour vous toucher, et la perfection à votre changement, pour nous consoler.

Ah! Seigneur, cessez de nous affliger, cessez de nous confondre. Dieu saint! Dieu juste! vous seriez en droit de vous venger des profanateurs, et votre plus terrible vengeance, ce serait la profanation même. Mais, ô Dieu plein de patience et de miséricorde! réparez plutôt un si grand crime, par la gloire que vous tirerez d'une sainte communion. C'est la grâce que je vous demande à la face de vos saints autels, par le sang que vous versez sur nous, et par l'amour même qui vous oblige de vous donner à nous, afin que votre corps sacré soit véritablement pour eux, et le principe de la vie spirituelle en ce monde, et le gage de la vie éternelle en l'autre: c'est mes frères, ce que je vous souhaite. *Au nom du Père*, etc.

—

## SERMON XIX.

### *Pour le vendredi saint*

#### SUR LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST.

Vos.. .. auctorem vitæ interfecistis....., Deus autem quæ prænuntiavit per os omnium prophetarum pati Christum suum sic implevit. Pœnitemini igitur et convertimini ut deleantur peccata vestra. (*Act.*, III.)

*Vous avez fait mourir l'Auteur de la vie. Mais, c'est ainsi que Dieu a accompli ce qu'il avait prédit par la bouche de tous ses prophètes des souffrances de son Christ. Faites donc pénitence, et convertissez-vous afin que vos péchés soient effacés.*

C'est le juste reproche que l'apôtre saint Pierre faisait aux Juifs dans la ville même où ils s'étaient rendus coupables du sang de Jésus-Christ. Mais hélas! mes frères, prenons pour nous-mêmes un si terrible reproche; et en ce jour de deuil où l'Eglise nous retrace le spectacle de Jésus crucifié, reconnaissons dans la malice des Juifs, qu'elle est véritablement la nôtre. Car c'est pour nos péchés, dit le Prophète, que ce divin Sauveur a été percé de plaies. Ce sacrilége, qui a fait tant d'horreur à un cœur chrétien, nous l'avons tous commis, vous et moi, et peut-être plus moi-même que vous. Nous sommes les vrais meurtriers du Fils de Dieu; et il n'est aucun de nous qui ne doive se dire à soi-même, c'est moi qui ai fait mourir l'Auteur de la vie: *Vos auctorem vitæ interfecistis.*

Cependant, mes frères, quelque profonde que dût être notre tristesse, je remarque néanmoins que l'Apôtre cherche lui-même à la modérer, et que pour adoucir l'amertume de ses reproches, il nous déclare que c'est par la malice des hommes, que Dieu a accompli ce qu'il avait prédit des souffrances de son Christ. Grand motif de consolation pour nous, car ici le secret de Dieu nous est révélé. Je vois dans la mort de Jésus-Christ les oracles vérifiés, les figures accomplies, toute l'ancienne loi développée. J'y vois le péché réparé et le démon vaincu, un Dieu pleinement satisfait et l'homme sauvé. Toutes ces grandes idées s'offrent à mon esprit; et déplorant l'aveuglement de l'incrédule, qui blasphème ce qu'il ignore, je ne puis trop admirer la sagesse d'un Dieu, qui, du plus grand des maux, a su en tirer et une si grande gloire pour lui, et un si grand avantage pour nous: *Deus autem quæ prænuntiavit.... sic implevit.*

Que ferai-je donc, à la vue d'un spectacle si lugubre, mais en même temps si salutaire? Me livrerai-je à l'affliction, parce que mon Dieu est mis à mort par mon crime, ou à la joie, parce que mon Rédempteur est immolé pour mon salut? M'occuperai-je de l'excès de ses douleurs ou de la gloire de son triomphe? Mais non, la piété ne doit point combattre ici contre la piété même. Ces sentiments de joie et de tristesse, si opposés en apparence, l'Apôtre nous apprend à les concilier par la pénitence sainte, qui nous fera trouver notre consolation dans nos larmes. Faites pénitence, nous dit-il; car, mes frères, en vain pleureriez-vous sur Jésus-Christ souffrant pour vos péchés si vous

renouveliez ces péchés mêmes qui le font souffrir; en vain applaudiriez-vous à la victoire qu'il remporte sur l'ennemi de notre salut, si vous faisiez régner ce même ennemi dans votre cœur. Avoir ici une âme tendre et impénitente tout à la fois, c'est contradiction, c'est hypocrisie. Convertissez-vous donc, pour vous accorder avec vous-mêmes : *Pœnitemini igitur et convertimini.*

Mais aussi, à un sincère repentir doit succéder une douce espérance; car Jésus-Christ ne souffre pas moins, par l'excès de sa charité que par celui de notre ingratitude. Son sang est un bien qui nous appartient; c'est le don précieux qu'il nous a fait, et si nous l'avons répandu par nos crimes, c'est qu'il a bien voulu le répandre lui-même pour les effacer : *Ut deleantur peccata vestra.*

Ne séparons donc pas le souvenir de nos péchés d'avec le récit de la passion de Jésus-Christ, l'Apôtre lui-même a voulu lier ces deux idées ensemble; et pour recueillir sous un juste dessein les différentes réflexions que nous avons à faire sur les souffrances de notre Sauveur, je n'ai qu'à vous dire que l'énormité de nos péchés en a été la cause, que la multitude de nos péchés en a fait la rigueur, et que la rémission de nos péchés en a été le fruit. C'est ce que je trouve dans les principales circonstances de la passion de mon Sauveur et dans les paroles mêmes de mon texte. Vous verrez que c'est ici : 1° Un mystère de la part de Dieu, qui condamne Jésus-Christ pour réparer l'énormité de nos péchés : *Deus autem quæ prænuntiavit.... sic implevit.* 2° Un attentat de la part des hommes, qui font souffrir Jésus-Christ, pour lui faire expier la multitude de nos péchés : *Pœnitemini igitur et convertimini.* 3° Un sacrifice de la part de ce divin Rédempteur, qui s'immole lui-même pour la rémission de nos péchés : *Ut deleantur peccata vestra.*

Mystère digne de toute notre soumission; attentat digne de toutes nos larmes; sacrifice digne de toute notre confiance. Trois réflexions qui serviront à confondre l'impie, qui refuse de croire; à toucher le pécheur, qui croit sans s'affliger, et à instruire le juste même, qui peut-être s'afflige sans fruit.

Ici, mes frères, c'est le cœur qui doit parler, c'est le cœur qui doit écouter. Mais, qui nous donnera des sentiments dignes d'un Dieu souffrant sur une croix et mourant pour notre bonheur? Ce sera vous-même, ô croix adorable, bois sacré, qui le portez expirant entre vos bras; ce sera vous qui nous apprendrez à le connaître, à l'aimer, à l'imiter. C'est vous, qui de notre Dieu faites aujourd'hui notre victime, notre Sauveur, notre modèle. Vous êtes l'instrument de notre rédemption, parce que vous êtes celui de son supplice. C'est de vous que ses grâces coulent sur nous avec son sang. Vous êtes donc en ce jour l'appui, l'espérance, l'asile, le tout des chrétiens. Par vous il nous a tout mérité, par vous aussi nous espérons tout obtenir, et, pleins d'une humble confiance, nous vous disons avec l'Eglise : *O crux, ave, spes unica.*

## PREMIER POINT.

Un Dieu revêtu de la forme de pécheur, chargé de la punition du péché, sacrifié à ses créatures, à ses ennemis mêmes et par son propre Père, c'est un grand spectacle, dit saint Augustin : *Grande spectaculum fratres mei.* Et si l'impiété le regarde, c'est une grande folie : *si spectet impietas, grande ludibrium;* mais, si la piété le contemple, c'est un grand mystère : *Si pietas, grande mysterium.*

Entrons, mes frères, avec Jésus-Christ dans le jardin des Oliviers, et dès le prélude de sa Passion nous y verrons développer ce grand mystère. Car, nous y découvrirons : 1° toute la rigueur de la justice d'un Dieu; 2° toute l'étendue de sa miséricorde; sa justice, dans la punition qu'il exige pour nos péchés; sa miséricorde, dans la punition qu'il accepte pour notre salut. Grand mystère, encore un coup, et d'autant plus admirable que cette justice et cette miséricorde se manifestent l'une par l'autre : *Grande mysterium.*

Et 1° combien la justice de Dieu ne paraît-elle pas rigoureuse? Je n'ai qu'à vous dire qu'il se rend inflexible, sans avoir égard, ni à la dignité infinie, ni à l'humble prière, ni à l'extrême affliction de son Fils, qui s'est chargé de nos péchés. Circonstances que je vous prie de bien remarquer.

Jésus-Christ se présente à lui, saisi d'une tristesse mortelle : *Tristis est anima mea usque ad mortem* (*Marc.*, XVI); il s'humilie jusqu'à se prosterner le visage contre terre : *procidit in faciem suam* (*Matth.*, XXVI); et du fond d'un cœur pénétré de douleur pour tous nos crimes, il lui adresse ces tendres et humbles paroles qu'il avait déjà dites par un prophète : O mon Dieu, vous avez rejeté les anciens holocaustes comme incapables de vous apaiser, mais vous m'avez formé un corps capable de souffrir; me voici donc pour réparer tous les outrages que vous avez reçus, frappez en moi la victime que vous avez préparée à votre courroux, je me soumets sans réserve à votre volonté qui me condamne, et j'accepte sans murmure une mort qui doit vous venger : *tunc dixi : Ecce venio.* (*Psal.* XXXIX.)

Comment donc la colère de Dieu pourra-t-elle tenir contre la voix d'un Fils si obéissant, d'un Fils qui est, comme lui, infini par son être, indépendant par sa puissance, saint par sa nature? Ne retiendra-t-il pas son bras pour épargner Jésus-Christ, comme il arrêta celui d'Abraham pour sauver Isaac? Ah! c'est ce que voudrait d'abord la sagesse humaine; mais c'est une sagesse aveugle, qui ne connaît ni l'énormité du péché qui déshonore une majesté infinie, ni la bassesse du pécheur qui ne saurait satisfaire à une justice infinie. Non, non, Dieu ne se laisse point toucher à la soumission de son Fils, parce qu'il est trop lésé par la révolte de

l'homme. Je dis plus, c'est l'innocence, c'est la grandeur même de cet auguste Fils qui le rend la victime de nos péchés. Pourquoi cela? C'est que les créatures ne peuvent point réparer le tort que nous avons fait à notre Dieu. Car, ou elles ne sont pas dignes de ses regards par leur néant, ou elles ne sont dignes que de sa colère par leurs crimes. Il nous faut donc une victime comme Jésus-Christ, je veux dire une victime qui soit sembblable à nous, afin qu'elle puisse être immolée pour nous, mais qui soit en même temps égale à Dieu, pour être vraiment digne de Dieu.

Telle est, mes frères, la sagesse qui est cachée dans la rigueur que Jésus éprouve de la part de son Père. Puissiez-vous donc y reconnaître celle que vous avez méritée vous-mêmes? Puissiez-vous bien peser l'énormité du péché, ce monstre affreux, pour lequel vous avez, et un si doux penchant, et de si vaines excuses! Ah! quand on attaque votre honneur, votre rang, votre autorité, une fière jalousie vous grossit d'abord les objets; le moindre mépris mérite dans un égal le nom d'affront, et dans un inférieur celui d'attentat. Cependant, qui êtes-vous dans votre élévation même? Hélas? cendre, poussière, néant. Pourquoi donc ne mesurez-vous pas la dignité d'un Dieu, pour les péchés que vous avez commis contre lui, puisque vous savez si bien mesurer la vôtre pour les offenses que l'on commet contre vous? Mais, si jusqu'à présent vous n'avez pas fait une réflexion que la foi, que la raison même aurait dû vous inspirer, faites-la du moins en ce triste jour, où nous voyons Jésus-Christ condamné pour l'homme coupable. On comprend aisément, combien le péché blesse la dignité d'un Dieu, quand on voit qu'il faut qu'un Dieu même le répare.

Aussi voyons-nous que le Père céleste n'a pas plus d'égard à l'humble prière, qu'à la dignité infinie de son Fils. La foi nous apprend que Jésus-Christ a souffert la mort, autant par le choix de son amour, que par le jugement de son Père : *Oblatus est, quia ipse voluit.* (*Isa.*, LIII.)

Cependant, mes frères, quoique sa mort ait toujours été le grand objet de ses désirs, elle ne laisse pas d'être ici pour lui un sujet de crainte, parce que ce divin Sauveur s'étant revêtu de notre nature, veut s'humilier jusqu'à sentir notre faiblesse. Chargé de la colère de Dieu, il oublie en quelle sorte qu'il est Dieu lui-même. Il laisse gémir son humanité sainte sous le poids d'une justice infinie; il lui refuse volontairement cette force divine, qui ne l'abandonne jamais; et pour agir véritablement en homme, il prie son Père de faire passer loin de lui le calice de sa Passion. Il l'appelle d'abord du nom de Père, afin qu'un nom si doux l'attendrisse sur la misère d'un Fils : *Pater mi* (*Matth.*, XXVI); et après avoir sollicité la bonté d'un Père, il semble vouloir intéresser la toute-puissance d'un Dieu, s'il est possible, dit-il, et pourquoi ne le serait-il pas? N'y a-t-il pas assez d'innocence dans le Fils, et assez de justice dans le Père? N'ont-ils pas assez d'amour l'un pour l'autre? *Si possibile est, transeat a me calix iste.* (*Ibid.*) Mais pour donner à sa prière tout le mérite de la soumission, il proteste en même temps que la volonté de son Père lui est plus chère que la sienne propre, et qu'il est prêt à souffrir par obéissance, cette mort qu'il semble craindre par faiblesse : *verumtamen non mea voluntas sed tua fiat.* (*Ibid.*)

Quelle prière plus tendre, plus humble, plus soumise, et par conséquent plus digne d'être exaucée! Je me trompe, mes frères, Jésus-Christ prie par trois fois : *oravit tertio eumdem sermonem* (*Ibid.*); et par trois fois il est rejeté. Je n'avais d'abord considéré en lui que ce qu'il est; mais Dieu n'y voit en ce moment, que ce que nous sommes vous et moi, c'est-à-dire un homme revêtu de notre ressemblance, et sous une telle face, mon Sauveur ne peut être aux yeux de son Père que l'objet de son horreur et de sa malédiction.

Jugez donc, pécheurs, combien le péché en vous doit être affreux aux yeux de Dieu, puisque la seule figure du péché lui est si odieuse, même dans la personne de son propre Fils. Ah! que votre sort est triste, âmes criminelles! Autrefois parées de votre innocence, vous fûtes dignes de toute sa tendresse; maintenant vous ne l'êtes que de ses anathèmes. Dépouillées de sa grâce, vous avez perdu le droit d'obtenir, et vous lui avez donné celui de vous écraser. Il ne vous doit plus qu'une indignation sans mesure, que des châtiments sans fin. En vous, rien n'est incapable de l'apaiser; tout au contraire, ou presque tout le provoque à la vengeance, et peut-être qu'à un si grand malheur, vous ajoutez celui de vous croire heureuses. Mais ne frémissez-vous pas ici, en voyant que Dieu se rend sourd à la voix de son propre Fils, par la seule raison que son Fils tient votre place? Car, *si le bois vert est ainsi traité*, vous dit Jésus-Christ lui-même, *que sera-ce du bois sec?* (*Luc.*, XXXIII.) Si l'innocent est rejeté, que sera-ce du coupable?

Mais, quelque rigoureuse que nous ait paru jusqu'à présent une justice qui n'a ni respecté la dignité infinie de Jésus-Christ, ni écouté son humble prière, elle me paraît néanmoins encore plus étonnante, lorsque je vois qu'elle n'est pas même touchée de son extrême affliction.

Ce divin Sauveur se représente à lui-même tel qu'il est à l'égard de Dieu, c'est-à-dire comme l'objet et la victime de la colère de son Père; comme l'objet, par les iniquités dont il est chargé; comme la victime, par les tourments qu'il doit souffrir. Il jette les yeux sur tous les temps, sur toutes les conditions, sur tous les sexes : en un mot, sur tous les hommes qui furent, et qui doivent être; il voit la malheureuse postérité d'Adam toute rassemblée en sa personne, il sent toutes ses infidélités accu-

mulées sur sa tête, et à ce coup d'œil, malgré son excellence et sa pureté infinie, il ne peut se regarder, que comme un homme qui est en quelque sorte lui seul tous les pécheurs de la terre. Ah! que cette vue est affligeante pour lui! Car hélas! un Dieu, qui est la sainteté même, être, pour ainsi dire, tout péché ; un Fils, le plus tendre, le plus aimable de tous les Fils, être regardé comme l'ennemi d'un Père, dont il fait les délices de toute éternité, et pour la gloire duquel il vient se sacrifier dans le temps ; un homme seul être coupable pour tous les autres, et en quelque sorte autant que tous les autres ensemble, quel sort plus humiliant et plus douloureux! Hélas! mes frères, nos seuls crimes, que dis-je? Les seuls péchés de chacun de nous en particulier, seraient pour lui un insupportable fardeau, et afin qu'il fût tout souillé, tout avili, tout accablé, il suffirait qu'il fût en figure l'un de nous-mêmes.

Mais ce n'est pas tout ; au détail de nos crimes, il joint celui de ses souffrances ; car en voyant combien il est coupable en nous, il prévoit en même temps combien il sera puni pour nous. Son cœur souffre ici sa passion tout entière; elle se présente à son esprit; de tant de supplices si différents et si cruels, il ne s'en forme qu'un seul, et ce seul supplice est d'autant plus rigoureux, qu'il réunit la rigueur de tous les autres.

Comment donc ne se sentirait-il pas écrasé sous le poids de nos crimes, et sous la pesanteur du bras d'un Dieu vengeur? Aussi quel spectacle s'offre ici à nos yeux? Hélas! un effort de douleur rompt ses veines sacrées ; une sueur de sang coule avec abondance le long de son corps abattu, et il tombe enfin dans une agonie si cruelle, que l'excès même de son abattement nous marque en lui toute la force d'un Dieu. Car, s'il faut être homme pour sentir une telle agonie, il ne faut pas moins être Dieu, pour pouvoir la supporter.

Souffrez donc, Seigneur, que nous vous conjurions, avec votre Prophète, de jeter les yeux sur la face de votre Christ : ***Respice in faciem Christi tui.*** (***Psal.*** LXXXIII.) Si vous demandez le sang de la victime, le voilà répandu par le plus douloureux sacrifice. Ne suffira-t-il pas pour laver la terre impure qu'il arrose? Si votre justice est sans bornes, l'affliction de votre cher Fils n'est-elle pas aussi sans mesure? Et pour vous venger dans toute la rigueur, n'est-ce pas assez qu'il souffre jusqu'au prodige?

Mais qui suis-je pour oser mesurer la vengeance d'un Dieu? Ah! c'est ici qu'elle me paraît vraiment infinie. J'avoue que mon cœur a d'abord été si frappé de l'agonie de mon Sauveur, que mon esprit ne s'est occupé que de sa délivrance. Mais que les pensées d'un Dieu sont élevées au-dessus des nôtres! Non, il ne s'irrite et ne s'apaise point comme un homme. Jaloux de ses droits, il demeure implacable; et quelque cruelle que soit l'affliction de Jésus mon Sauveur, elle ne changera point l'arrêt divin qui le condamne à la mort de la croix.

Nous voyons à la vérité que le Père céleste envoie un ange, pour secourir ce Fils affligé : ***Apparuit illi angelus de cœlo confortans eum.*** (***Luc.***, XXII.) Mais, l'oserai-je dire? que cette compassion me paraît sévère! Car, si un ange accourt à mon divin Jésus, pour adoucir la profonde douleur qui l'accable, c'est qu'il veut le fortifier pour les nouvelles douleurs qui lui sont préparées; il lui prolonge la vie, mais il ne la lui prolonge, qu'afin qu'il la finisse dans les tourments et dans les opprobres : ***Confortans eum.***

D'où vient donc une si grande rigueur du côté de Dieu? Ah! je le vois bien, c'est nous-mêmes qui en sommes la cause, et c'est ici un mystère de sa sagesse, aussi bien qu'un mystère de sa justice. Hélas! pécheurs, vous comptez pour beaucoup de pousser quelques gémissements sur des crimes multipliés sans nombre, vous vous imaginez que le simple témoignage de votre repentir vaut tout le prix de votre réconciliation ; quelque faible que soit votre regret vous prétendez que Dieu n'ait plus rien à exiger. Quelque suspect que soit votre changement, vous trouvez mauvais qu'un sage ministre s'en défie. Selon vous, satisfaire à Dieu par des œuvres de pénitence, ce serait lui faire grâce; confesser vos péchés du bout des lèvres, c'est les réparer à la rigueur. Or, pour confondre l'illusion où vous êtes, de croire un Dieu suffisamment dédommagé de vos offenses par quelques-unes de vos larmes, ce Dieu si indignement offensé ne veut pas même se contenter ici du sang de son Fils. Oui, mon divin Jésus est vraiment un grand pénitent, il l'est pour tous les hommes, et plus que tous les hommes ensemble ne sauraient l'être; jamais cœur ne fut aussi contrit que le sien, la douleur qu'il ressent à la vue de nos péchés, est au-dessus de nos forces, au-dessus de notre imagination même, et une seule goutte de ce sang tout divin, qu'il perd avec tant de profusion, suffirait sans doute, pour laver tous les pécheurs. Mais la justice de son Père ne se contente point d'un sacrifice secret, ni d'une souffrance presque tout intérieure. Nos offenses nous paraîtraient trop légères, si elles étaient sitôt pardonnées. Il faut que l'expérience de Jésus-Christ même, qui s'est chargé de les expier, nous apprenne combien nous sommes redevables à la justice de Dieu en qualité de pécheurs : il faut que cette justice se consomme par une punition proportionnée à la grandeur de nos crimes et à l'éclat de nos scandales : il faut, dis-je, que ce Dieu si grièvement et si ouvertement offensé pousse sa vengeance jusqu'au bout, et mon Sauveur est condamné sans ressource à souffrir les tourments les plus cruels, et à les souffrir à la face de tout l'univers, pour donner à son Père, non-seulement la satisfaction la plus rigoureuse, mais encore la réparation la plus éclatante.

Mais, si telle est la sévérité de Dieu, qu'il veuille épuiser sa vengeance sur son Fils, où sont donc les effets de sa miséricorde? Ah! mes frères, c'est dans cette rigueur même que je découvre ces effets admirables. Car ce Dieu qui exige une punition si rigoureuse pour nos péchés, c'est le Dieu même qui l'accepte pour notre salut; et vous allez voir que les mêmes traits qui nous ont fait sentir sa colère, ne nous feront pas moins sentir sa clémence. Seconde réflexion qui achèvera de développer, aux yeux de notre foi, ce grand mystère qui fait la consolation de la piété : *Si pietas, grande mysterium.* Mystère qu'il n'était pas permis à l'esprit de l'homme d'imaginer, mais qu'il était digne de la sagesse de Dieu d'accomplir. Voyons donc comment la justice et la miséricorde se donnent ici le sacré baiser, selon la parole du Prophète.

En effet, qu'un Dieu se venge pleinement sur son propre Fils, sans en ménager la dignité infinie, quelle rigueur! Mais que ce Fils, cet auguste Fils, malgré sa dignité infinie, ne laisse pas de se livrer pour nous qui sommes ses ennemis, qu'un Dieu qui est en droit de nous perdre pour se venger, se punisse lui-même pour nous sauver, n'est-ce pas une miséricorde incompréhensible? Ah! mes frères, vouloir la faire comprendre, ce serait la diminuer. Il n'y a pas jusqu'à notre corruption, qui ne rende sa charité sans mesure. Je suis d'autant plus surpris de me voir si tendrement aimé, que je me sens plus indigne de l'être; et tout ce que je puis dire, c'est que Dieu, pour nous aimer véritablement en Dieu, a voulu nous aimer d'un amour infini, et qu'afin que son amour fût infini, il fallait qu'on n'y pût rien ajouter.

Poursuivons néanmoins et considérons tous les traits de sa miséricorde, afin que, si nous ne pouvons la comprendre, nous puissions au moins la sentir. Qu'un Dieu soit tout à fait inexorable à l'humble prière de son Fils, quelle rigueur! Mais que ce divin Fils s'abaisse pour nous, jusqu'à prier comme un pécheur, quelle miséricorde!

Je pourrais vous dire qu'il nous donne ici des instructions bien salutaires et un exemple bien consolant. Car, s'il prie son Père d'éloigner de lui le calice de sa passion, c'est qu'il emprunte notre faiblesse, pour nous servir de modèle. Il voit, pécheurs qui m'écoutez, que l'amour-propre met souvent sur vos lèvres des prières peu dignes de la sainteté d'un Dieu, et pour corriger vos vœux imprudents, il demande une grâce dont il prévoit le refus; voulant vous apprendre par là que Dieu ne saurait écouter en vous la voix d'une nature corrompue, et que le vrai moyen de donner le succès à vos prières, c'est de n'en faire que de conformes à sa volonté et d'utiles pour votre salut. Et vous, âmes fidèles qu'il chérit, écoutez : il voit en vous ce penchant pour le mal qui ne vous permet pas de vous croire justes, et cet amour pour le bien, qui vous permet encore moins de vous rendre criminelles; il voit, dis-je, ce schisme fâcheux qui vous met aux prises avec vous-mêmes, et touché de votre peine, il cherche à l'adoucir par la sienne. Il vous ouvre son cœur combattu entre la crainte et le désir de souffrir, pour vous apprendre, par son exemple, que vos combats intérieurs doivent bien moins alarmer votre vertu que ranimer votre courage, et que plus vous déplorez votre malheur, moins vous êtes malheureuses.

Mais, quelque aimable que soit la condescendance qu'il a de se rendre faible et infirme pour nous instruire, je suis néanmoins encore plus touché de sa soumission à la volonté de son Père, qui le condamne pour nous. Car, à quoi se soumet-il! Hélas! à être rejeté dans sa prière comme un pécheur indigne d'être écouté, à porter sur lui seul, comme une victime infortunée, toute la malédiction qui devait tomber sur nos têtes, à boire jusqu'au fond d'un calice, dont l'amertume est composée de tout ce qu'il y a de plus humiliant et de plus douloureux, en un mot, à éprouver toute la malice des hommes pour l'expiation de leur malice même. Or, je vous demande si le cœur du Père est infiniment irrité contre nous, le cœur du Fils n'est-il pas infiniment tendre pour nous? Si la crainte qui oblige mon Sauveur de prier nous marque l'excès de ses douleurs, la soumission avec laquelle il prie ne nous marque-t-elle pas l'excès de son amour, et pourrons-nous bien comprendre toute la miséricorde qui est renfermée dans cette seule parole? *Non mea voluntas sed tua fiat.* (*Matth.* XXVI.)

Enfin, qu'un Dieu se rende insensible à l'état douloureux d'un Fils qui est sur le point d'expirer dans l'excès de son affliction, quelle rigueur! Mais aussi que ce cher Fils se plonge volontairement dans une si prodigieuse affliction, par la tendresse qu'il a pour nous, quelle miséricorde! Car, pourquoi pleure-t-il nos crimes jusqu'au sang, si ce n'est parce qu'il les regarde plutôt comme nos maux que comme les siens propres? Pourquoi se représente-t-il si vivement tous les supplices qui lui sont adjugés? N'était-ce pas assez qu'il s'y fût préparé par la soumission, sans les anticiper par les sentiments? N'était-ce pas assez qu'il en souffrît dans la suite tout le détail, sans en ramasser ici toute la rigueur? Ah! il est vrai, c'eût été assez pour notre salut, mais ce n'eût pas été assez pour son amour. Pressé par son cœur tendre, il trouve trop reculé le moment où il doit souffrir pour nous, et il faut qu'il souffre encore plus ici, par l'excès de sa charité, qu'il ne souffrira dans la suite par l'excès de notre malice.

Que pouvons-nous donc penser ici, si ce n'est qu'il n'appartient qu'à un Dieu d'aimer si vivement, car les hommes prendraient-ils dans leur propre cœur l'idée d'un si grand amour? Non, sans doute. Hélas! s'il est quelquefois parmi eux une amitié assez pure pour n'être pas mêlée d'intérêt, il n'en est point d'assez héroïque pour être ferme jusqu'à une certaine épreuve. On veut bien

rendre un ami heureux, mais on ne voudrait point se rendre malheureux pour un ami. Souvent même ces sentiments que l'on croit si tendres et si nobles, c'est l'amour-propre qui les produit. Car on aime pour avoir la gloire d'aimer, ou le plaisir d'être aimé, et à proprement parler, en aimant les autres, on s'aime soi-même. Quelle est donc la générosité de mon Sauveur, qui, pour nous marquer une tendresse sans bornes, ne craint pas de se jeter lui-même dans une agonie sans exemple? Ah! mes frères, je ne m'étonne pas que nous ne soyons pas assez tendres, pour pouvoir la mesurer, mais je m'étonnerais bien si vous étiez assez durs et assez ingrats pour ne pas la sentir.

Adorez donc, chrétiens, la sagesse d'un Dieu qui sauve le pécheur par la vengeance même qu'il exerce sur le péché. Que l'impie cesse de nous opposer ses faux raisonnements. Non, je ne souffrirai pas qu'il veuille m'enlever un Dieu si tendre, si aimable, si généreux; je le défendrai de toutes mes forces, ce Dieu qui est mon refuge, ma consolation et tout mon bonheur. Le mystère de sa condamnation ne m'offre rien qui ne soit glorieux pour lui et consolant pour moi. Sans ce mystère, il faudrait que Dieu sacrifiât ou sa justice à sa miséricorde, ou sa miséricorde à sa justice; mais, par ce mystère il se venge et nous pardonne tout à la fois, et tout s'y fait d'une manière digne de lui, c'est-à-dire d'une manière infinie.

Aussi voyons-nous que Dieu a fait de ce grand mystère, le fond de ses Ecritures et la fin de l'ancienne loi. Il l'a annoncé par ses prophètes, il l'a représenté par des figures, il l'a exprimé par des sacrifices, jusqu'à ce qu'enfin il l'ait accompli dans son Fils. Cet événement sacré fut toujours le grand objet de son attention, et afin que la vérité nous en fût plus sensible, il a voulu que nous pussions la reconnaître dans le rapport merveilleux qu'il y a entre les deux alliances: *Deus autem quæ prænuntiavit... sic implevit.*

Vous donc, incrédules, vous qui vous laissant conduire par une superbe raison, mais plus encore par un cœur corrompu, semblez être choqués, et de la rigueur du Père et de l'humiliation du Fils, ne comprendrez-vous pas ici que Dieu ne pouvait exiger pour nos péchés, ni une victime trop noble, ni une punition trop sévère? Et n'admirerez-vous pas avec nous la sagesse et les profondeurs d'une religion qui seule nous représente véritablement, combien ce Dieu est élevé au-dessus de l'homme par sa grandeur; combien opposé au péché par sa sainteté; combien redoutable au pécheur par sa vengeance; combien aimable au juste par sa bonté! Un Dieu, dites-vous, nous paraît dégradé dans l'humiliation et dans la souffrance. Mais ne voyez-vous pas que, par la satisfaction infinie qu'il reçoit, il recouvre toute la gloire qu'il semble perdre, par la satisfaction passagère qu'il donne? Ah! si vous êtes vraiment sensibles à sa gloire, que ne craignez-vous plutôt de le déshonorer réellement comme vous faites par vos crimes? Mais je le vois bien, si vous vous révoltez contre un Dieu inexorable envers son Fils, c'est que vous n'aimez point un Dieu si sévère envers le péché; et parce que vous voudriez pouvoir impunément l'offenser, vous prenez l'affreux parti de ne vouloir pas le reconnaître. En vain donc affectez-vous de paraître jaloux de son honneur, j'ose vous dire qu'il serait vraiment honteux pour lui de vous prendre pour les défenseurs de sa gloire, et que sa religion me deviendrait suspecte, si elle ne vous l'était pas. Oui, un Dieu condamné pour mes péchés me paraît d'autant plus respectable, qu'il vous paraît l'être moins; car c'est notre consolation qu'on ne puisse être l'ennemi de notre foi, sans être l'ennemi de la vertu; disons mieux, c'est la gloire de mon Sauveur que ceux qui ne rougissent pas des plus honteux désordres, soient les seuls à prétendre que nous devions rougir de ses humiliations et de ses souffrances.

Pour nous, mes frères, loin d'être choqués des maux qu'il souffre, soyons au contraire vivement touchés de la tendresse qu'il nous marque. Sensibles à notre intérêt, pleurons nos propres déréglements comme il les pleure lui-même, et sensible à sa gloire, tâchons de répondre à la douleur infinie qu'il sent pour nous, par toute la douleur que nous pouvons sentir pour lui. Jamais l'affliction ne fut plus juste, jamais la pénitence ne fut plus nécessaire. Car vous allez voir que la malice des hommes va lui faire expier, par la rigueur et la variété de ses souffrances, le grand nombre et les différentes espèces de nos péchés, et qu'ainsi ce sera de notre part un attentat digne de toutes nos larmes. *Pœnitemini igitur et convertimini.* C'est le sujet de ma seconde partie, qui sera aussi la dernière, parce que j'y renfermerai la troisième.

## SECOND POINT.

Si la satisfaction que Jésus-Christ a donnée à son Père a été parfaite par l'excellence de son sacrifice, elle l'a été aussi par la rigueur de ses souffrances; et s'il a souffert comme une victime infinie, qui seule était digne de Dieu, il n'a pas moins souffert comme une victime universelle, qui seule devait être punie pour tous les hommes.

En effet, combien de pécheurs, combien de crimes, combien de tourments ne concourent-ils pas à son supplice? Combien de pécheurs: le grand et le petit, le prêtre et le peuple, le magistrat et l'homme de guerre, le juif et le gentil, les ennemis et les amis mêmes! Combien de crimes: avarice, trahison, envie, hypocrisie, imposture, injustice, fausse politique, fureur et inhumanité! Combien de tourments: hélas! peut-on les compter? et comment les comprendre? Vous en allez voir à peu près le détail; mais je dois vous dire d'abord en général, qu'il semble n'avoir voulu souffrir, par tant de pécheurs, que parce qu'il voulait racheter tous les pécheurs; par tant de crimes, que parce

qu'il devait expier tous les crimes : par tant de tourments, que parce que nous avions mérité nous-mêmes toutes sortes de tourments.

Pour vous rendre maintenant plus sensible la triste proportion qu'il y a entre son supplice et la multitude de nos péchés, je vous prie de remarquer, avec saint Ambroise, que c'est par trois funestes passions, que les hommes se rendent coupables, c'est-à-dire par le désir de la puissance temporelle : *aviditas potentiæ;* par l'amour de la vaine gloire : *species gloriæ;* par le goût des plaisirs sensuels : *carnis delectatio.* Vous verrez donc que Jésus-Christ a expié ce désir de la puissance, par un abandon général; cet amour de la gloire, par l'humiliation la plus profonde; ce goût pour les plaisirs, par les plaies les plus douloureuses. L'infidélité de ses disciples, le triomphe de ses ennemis, et la cruauté de ses bourreaux, c'est ce qui renfermera tout le détail de sa Passion.

Et 1° combien n'est-il pas affligé de l'infidélité de ses disciples? Représentez-vous le perfide Judas qui vient, à la tête d'une troupe de furieux pour livrer son Maître. Hélas! quel objet pour mon Sauveur! S'il voyait cette odieuse entreprise conduite par l'un de ces orgueilleux pharisiens, ou de ces faux docteurs, ou de ces indignes prêtres qui furent toujours si jaloux de son innocence, de sa réputation, de ses miracles, il en serait moins frappé. On n'est pas surpris des coups qui partent de la main d'un ennemi. On est tout préparé à ses desseins, parce qu'on se défie toujours de sa malice; et, si on a le malheur d'être persécuté, on n'a pas tout à la fois la douleur de se voir trahi. Mais qu'un homme, que notre divin Jésus a préféré à tant d'autres, pour le comprendre dans le nombre choisi de ses douze disciples, et pour l'élever à la dignité de l'apostolat; qu'un homme qu'il a honoré d'une affection si tendre et d'une confiance si parfaite; qu'un homme qu'il a instruit par tant de discours, édifié par tant de vertus et confirmé par tant de miracles, qu'un tel homme soit le premier à exécuter le projet de sa perte. Ah! quelle douleur pour le Maître! quelle perfidie dans le disciple!

Mais, quoique le crime de Judas paraisse incompréhensible, souffrez pourtant que j'en pèse les circonstances, afin que nous puissions au moins nous former une légère idée de son ingratitude. Quel est donc le motif qui l'engage à une trahison si détestable? Est-ce que Jésus-Christ a changé à son égard? Non, sans doute, car son cœur ne change point pour les hommes, et plût à Dieu que le cœur des hommes ne changeât point pour lui. Il venait de nourrir de son corps sacré ce malheureux disciple, et, pour le porter au repentir, il lui avait même reproché amoureusement son barbare dessein pendant la sainte Cène. Mais Judas a ouvert son cœur à l'avarice, et, pour satisfaire une si honteuse passion, il ne rougit pas de vendre le sang d'un Maître si plein de douceur et de majesté. Ne vous en étonnez pas, mes frères, un cœur qui nourrit une inclination criminelle prend aisément toutes les autres. Quand on ne craint pas d'être à demi corrompu, on le devient bientôt jusqu'à l'excès. Prenez-y garde, il ne faut souvent qu'une passion chérie pour conduire à une communion sacrilége, et après une communion sacrilége, les autres crimes semblent perdre tout ce qu'ils ont d'affreux. Encore un coup, ne soyez pas surpris de voir dans Judas une si cruelle avarice. Jésus-Christ veut être puni de nos crimes par nos crimes mêmes. Les hommes ont une ardeur insatiable et une folle estime pour les richesses; ils en font le principal ressort de leurs desseins, le grand appui de leur puissance, la fin de tous leurs travaux, et le comble de leur félicité. Or, tout est ici dans l'ordre d'un Dieu Sauveur, qui veut mesurer ses souffrances sur nos péchés. C'est l'avidité des hommes qu'il veut expier, c'est aussi par l'avidité d'un traître qu'il est vendu.

Mais, à quel prix Judas met-il une tête si auguste? Hélas! s'il s'agissait d'une brillante fortune, peut-être son crime serait-il moins surprenant; car on sait quel est l'appât d'une grande récompense, quelle est la force de ce métal corrupteur, qui séduit la pudeur du sexe, qui éblouit quelquefois les ministres de la justice, et qui dévoile jusqu'aux mystères du conseil des rois. Mais qu'une modique somme porte Judas à un crime monstrueux, qui déshonore, pour ainsi dire, l'humanité tout entière, ah! ne mérite-t-il pas toute l'horreur qui est attachée à son nom, et n'était-il pas juste qu'une si lâche trahison fût marquée dans les prédictions des prophètes, comme l'une des plus vives souffrances de mon Sauveur? Mais, vous chrétiens, qui frémissez à la seule idée d'une telle perfidie, n'en êtes-vous point coupables vous-mêmes, car ne violez-vous point les lois de Jésus-Christ pour des biens périssables, et violer ses lois pour des biens si méprisables, n'est-ce pas le trahir et le livrer lui-même pour rien?

Mais encore, comment Judas trahit-il son maître? Hélas! il n'attend pas qu'on attaque sa fidélité, il va s'offrir de son propre mouvement aux ennemis de Jésus-Christ : il leur propose, il leur fournit le moyen d'exécuter leur funeste projet, enfin il le trahit sous une apparence de respect et par le signe le plus sacré de l'amitié, le saluant comme son Maître, osant même le baiser comme son ami. En vain mon Sauveur renverse-t-il par sa parole les compagnons de cet apostat, pour lui marquer toute la grandeur du Maître qu'il veut livrer; en vain lui reproche-t-il l'artifice de son infâme baiser, pour lui faire sentir toute l'horreur de sa perfidie; tous les traits de sa douceur s'émoussent contre la dureté de ce cœur dénaturé. Une juste confusion, un tendre regret suffirait pour réparer son crime et pour consoler son Maître. Mais, livré à Satan, il faut que Judas consomme sa trahison contre son bienfaiteur et son attentat contre son Dieu. Ah!

est-il encore un crime au-dessus d'un si grand crime! Oui, mes frères, et quel crime? Hélas, c'est le désespoir de ce même Judas; car, tel est le caractère de mon doux Jésus, que ce traître est encore plus cruel envers lui lorsqu'il se défie de sa bonté, que lorsqu'il attente sur sa personne. O douceur! ô clémence! ô tendresse de mon Sauveur qu'aucun crime ne saurait surmonter? Qui me donnera des paroles pour vous exprimer et un cœur pour vous comprendre? Quelle confiance n'inspirez-vous pas au pécheur, s'il veut se convertir? mais aussi de quelle confusion ne le couvrez-vous pas, s'il ne craint point de s'obstiner? Quoi! pécheurs, tournerez-vous sa patience contre lui-même? Est-il possible que vous ne sentiez point toute l'horreur d'un mépris si détestable en vous, et si affligeant pour lui? Ah! mes frères, abuser de sa bonté, c'est le comble de l'ingratitude, c'est la perfidie la plus énorme.

Mais cet adorable maître n'aura-t-il pas quelque disciple fidèle qui ait, si non la force de le délivrer, au moins le courage de le défendre? Ah! que dis-je, mes frères? Il n'en a que trop en ce moment. Et plût à Dieu que Pierre, qui est le seul à marquer du zèle pour son maître, eût pris la fuite, comme tous les autres disciples! Il en eût d'abord paru plus lâche, mais il en eût été dans la suite moins infidèle. Oui, Pierre, qui paraît si ardent et si ferme, Pierre, que Jésus-Christ a choisi pour être le chef de ses apôtres et le fondement de son Eglise, en un mot, ce disciple si chéri, si distingué, va bientôt devenir et pour mon Sauveur, le sujet de la plus vive affliction, et pour nous un exemple éternel de la faiblesse et de l'inconstance humaine. Si vous l'écoutez, vous lui entendrez faire les protestations les plus solennelles d'un attachement inviolable. Je vois même que d'une main intrépide il tire le glaive pour frapper les ennemis de son cher maître. Mais qu'il y a peu à compter sur un cœur qui compte trop sur lui-même! Ce zèle meurtrier, cette téméraire confiance ne saurait être le fruit de l'esprit de Jésus-Christ, qui est un esprit de douceur et d'humilité. Pierre se laisse emporter à une ardeur naturelle, et ce n'est pas là ce qui fait une solide vertu; il se laisse aveugler à sa présomption, et il en sera puni par l'expérience de sa faiblesse. Son fier courage s'éteint peu à peu, déjà il ne suit Jésus-Christ que de loin, et il ne prend pas garde que c'est son cœur qui s'éloigne, que c'est son amour qui se refroidit. Il le suit pourtant, mais, ô légèreté du cœur humain! A la seule parole d'une femme obscure, qui lui dit qu'il est le disciple de Jesus, il désavoue son maître, il jure même qu'il ne connaît point cet homme divin, qu'il avait reconnu pour le Fils du Dieu vivant; et comme si ce n'était pas assez pour lui d'être infidèle, il se rend encore parjure.

Je n'entreprendrai point, mes frères, de vous représenter quelle doit être ici la douleur de mon Sauveur; elle est trop profonde pour être dignement exprimée; mais si vous me demandez le sujet d'une telle souffrance, je vous dirai que c'est principalement pour vous, grands, riches, puissants du siècle, qu'il veut éprouver l'infidélité de ses disciples. Oui, c'est par cet abandon général qu'il expie en sa propre personne cet amour de la domination, cette confiance dans un bras de chair, cet abus du crédit, en un mot, cette passion dangereuse, qui, pour vous faire rechercher la puissance du siècle, vous fait souvent mépriser celle de Dieu. C'est par là, dis-je, qu'il veut vous faire sentir la fausseté des amitiés humaines, la faiblesse de tous vos appuis, le néant de votre grandeur, la fragilité de votre puissance et la vanité de tous vos avantages. Représentez-vous donc ce divin Sauveur réduit à lui seul, ne recevant de la part de ses disciples que des marques d'ingratitude, vendu par l'un, renié par l'autre, abandonné de tous; et comme dans ce triste état, c'est de lui seul qu'il tire sa force, apprenez que ce n'est aussi qu'en lui seul que vous devez mettre la vôtre.

Cependant, mes frères, ne laissons pas d'admirer la bonté du Sauveur à l'égard de Pierre, et, d'un si grand exemple, tirons-en notre instruction. Hélas! il est vrai, le disciple a renié le Maître, mais le Maître n'a point abandonné le disciple; car, mon doux Jésus jette sur lui un œil de compassion et de miséricorde, et à un seul de ses regards, le cœur de Pierre percé de douleur répand un torrent de larmes, qui efface toute la honte de son crime.

Ah! considérez bien cet exemple, justes et pécheurs qui m'écoutez! Tremblez justes, en voyant une chute si déplorable. Ne vous étonnez pas de la faiblesse de Pierre, mais craignez pour la vôtre. Il commença par une langueur, par un affaiblissement; il ne suivait Jésus-Christ que de loin: *Sequebatur eum a longe.* (*Matth.*, XXVI.) Hélas! peut-être ne le suivez-vous pas de plus près; peut-être que les lumières de votre foi s'affaiblissent, que vous commencez à perdre le goût de la piété, que vous ne continuez vos saints exercices que par coutume, que vous ne faites que ramper dans les voies de la vertu, et qui sait si, de languissants que vous êtes, vous ne deviendrez pas ouvertement infidèles. Tremblez donc encore un coup, tremblez justes, puisqu'il n'est point de vertu qui soit inébranlable. Mais réveillez-vous aussi, ranimez-vous, pécheurs, puisqu'il n'est point de crime qui soit irrémissible. Peut-être avez-vous été plus infidèles que Pierre, soyez du moins aussi contrits; que votre pénitence soit prompte comme la sienne. S'il avait croupi dans son péché, peut-être en serait-il venu jusqu'à l'endurcissement. Ne différez donc pas, profitez de ce moment où vous conservez encore quelque reste de pudeur, quelque penchant pour la vertu, quelque regret sur la perte de votre innocence, et où votre piété éteinte semble néanmoins encore fumer, pour vous marquer qu'elle est prête à se rallumer. Ne vous dérobez pas aux yeux de ce tendre Sauveur, qui jette sur vous, comme sur l'apôtre parjure, un regard per-

çant pour vous rappeler à lui. Ouvrez votre cœur aux inspirations de sa grâce qui vous presse, que vos larmes coulent sur vos infidélités, imitez Pierre pénitent, comme vous avez imité Pierre pécheur; il ne vous dit pas moins, par son exemple, que par les paroles de mon texte, faites pénitence et convertissez-vous: *Pœnitemini igitur et convertimini.*

Mais si Jésus est affligé au dernier point par l'infidélité de ses disciples, il n'est pas moins humilié par le triomphe de ses ennemis, et c'est ici que vous lui allez voir expier cet orgueil, qui prend en nous tant de faces différentes, et qui est, pour ainsi dire, l'homme tout entier : deuxième réflexion.

Et d'abord, voyez quel est son abaissement dans la maison du grand prêtre. J'y vois sa souveraine dignité infiniment avilie. Le Créateur de l'univers est soumis au jugement de ses créatures, l'Auteur de toute sainteté est réduit à rendre compte de ses œuvres à des hommes corrompus, le Dieu de vérité est interrogé sur sa doctrine par des docteurs artificieux. Et pourquoi souffre-t-il cette dégradation? N'est-ce pas principalement pour expier votre orgueil, vous qui êtes si enflés de votre élévation, si jaloux de votre autorité, si sévères à exiger des déférences, si ardents à rechercher des distinctions, si délicats sur le respect que vous croyez vous être dû? Humiliez-vous donc à la vue de votre Sauveur. Je ne dis pas, que vous descendiez d'un rang où Dieu même vous a placés; mais pourrez-vous soutenir ici cette fierté qui vous rend inaccessibles? et sera-ce trop que pour imiter un Dieu anéanti, vous vous rendiez au moins affables par la douceur et aimables par la modestie?

Encore si les docteurs, les prêtres, les pontifes ne prenaient l'autorité en main que pour la faire servir à la justice! Mais, ce sont des ennemis qui jugent, c'est leur haine, c'est leur envie qui décide; et nous allons voir encore que l'innocence d'un Homme-Dieu sera indignement flétrie. Ce n'est pas que l'insuffisance des faux témoignages que l'on porte contre lui, ne soit une preuve bien éclatante de la pureté de sa doctrine et de la sainteté de ses œuvres. Mais, ô excès d'aveuglement et d'iniquité dans des juges et des juges de ce caractère! Tandis que la calomnie ne dit rien d'assez fort pour le faire juger coupable, ils font de la vérité même, et de la vérité la plus sacrée, le fondement d'un arrêt de mort. Le grand prêtre ordonne à Jésus de dire s'il est le Christ, Fils du Dieu vivant; et Jésus lui répond tout simplement, *Vous l'avez dit.* (*Matth.*, XXVI.) Or, à cette seule parole qui marque toute la candeur et la sûreté de l'innocence, l'indigne pontife déchire ses vêtements, comme s'il avait entendu un blasphème, et tous les prêtres assemblés prononcent avec lui que Jésus est digne de mort : *Reus est mortis.* (*Ibid.*) Ah! mes frères, ce n'est qu'avec des lèvres tremblantes que j'ose répéter des paroles si impies; car hélas! quel blasphème que de traiter un Dieu même de blasphémateur. Quoi donc! est-ce ainsi que la religion sert de voile au plus énorme de tous les crimes? Est-ce ainsi qu'une sacrilége fureur prend une apparence de zèle? Ah! Je le vois bien, Jésus veut être condamné par l'hypocrisie, pour expier l'hypocrisie même; il se laisse charger de toute l'horreur des hommes, parce que nous recherchons trop leur estime; il paraît ce qu'il n'est pas, parce que nous ne voulons jamais paraître ce que nous sommes. Il n'y a souvent qu'artifice dans notre conduite, que fausseté dans nos vertus; la vanité nous rend trop sensibles aux traits de la médisance, trop jaloux de l'honneur et de la réputation; et pour nous apprendre à nous contenter d'être justes devant Dieu, mon Sauveur veut être regardé devant les hommes, comme le plus horrible de tous les pécheurs.

Enfin, je vois sa personne adorable entièrement déshonorée dans la maison du grand prêtre, par les outrages qu'on lui fait. On le livre à l'insolence des hommes les plus vils, on le frappe à la joue, on lui crache au visage, on le raille avec le dernier mépris, en un mot, on l'accable d'ignominie. Ah! Quel spectacle pour nous, qu'un Dieu chargé de tant d'opprobres; et que pouvons-nous reconnaître en lui, si ce n'est l'image des pécheurs et la punition du péché? Le voyez-vous, femmes mondaines! C'est par là qu'il porte la confusion que vous devriez avoir vous-mêmes, pour la honteuse vanité que vous osez tirer de l'artifice et du succès de vos charmes; ces infâmes crachats qui souillent sa face auguste ne sont, pour ainsi dire autre chose que ce faux et indigne brillant que vous empruntez pour embellir la vôtre. Et vous, implacable vindicatif, voyez-vous avec quelle patience il souffre les affronts les plus sanglants! Ah! Oserez-vous encore opposer les lois du monde à l'exemple d'un Dieu, et ne sentirez-vous pas qu'il est ici la victime de votre délicatesse sur le point d'honneur, cette délicatesse cruelle qui vous fait mettre la gloire à tirer une barbare vengeance, et l'infamie, à pardonner généreusement une injure.

Ainsi, la malice des Juifs est-elle déjà victorieuse de l'innocence de mon Sauveur. Mais elle va consommer son malheureux triomphe au tribunal de Pilate, où ils font traîner Jésus avec la dernière ignominie, après l'avoir livré pendant le reste de la nuit, aux horreurs d'une prison. Car, ici toutes les lois sont violées, tous les juges sont corrompus, et parce que nous ne gardons aucune mesure dans notre orgueil, mon Sauveur n'en veut point mettre à son humiliation.

Vous avez vu dans les prêtres juifs ce que peut l'envie et l'hypocrisie; vous allez voir dans le magistrat romain ce que peut l'ambition et la fausse politique. En vain Pilate reconnaît-il l'innocence de mon Sauveur et l'animosité des Juifs, en vain cherche-t-il des tempéraments pour sauver l'un et pour apaiser les autres, en vain veut-il se laver de la plus énorme de toutes les in-

justices; les efforts même qu'il fait pour délivrer l'innocent ne servent qu'à le rendre lui-même plus coupable. Car quelle iniquité n'y a-t-il pas dans les ménagements qu'il prend, pour concilier la satisfaction d'un peuple qu'il a la faiblesse de craindre, avec les droits de l'innocence qu'il semble encore respecter?

Il renvoie d'abord Jésus à Hérode; mais quel est le succès de ce tour d'adresse et de subtilité? Hélas! c'est de faire traîner Jésus, encore une fois dans les rues de Jérusalem comme un homme chargé de la haine publique, c'est de le rendre un sujet de mépris aux yeux d'un roi superbe, c'est de lui faire expier par une si grande humiliation l'orgueil d'une cour voluptueuse. Aussi Jésus se tait, et un silence si mystérieux nous marque bien le peu de disposition que l'on trouve ordinairement dans les grands du siècle à honorer la vertu et à prêter l'oreille à la vérité. Ce n'est pas qu'Hérode ne le reçoive avec joie, mais bientôt le traitant d'insensé, il le renvoie revêtu d'une robe ignominieuse. Et c'est ainsi que Jésus fait quelquefois plaisir aux grands, et qu'ensuite il devient l'objet de leur mépris. Sa religion a un côté agréable pour eux. Ils aiment à entendre que c'est Dieu qui marque les rangs, et qui donne les sceptres. Mais cette religion leur dit-elle qu'il y a un Tout-Puissant qui soumettra les puissances, et un juge qui jugera les justices? Ah! elle ne leur paraît plus que faiblesse, ils la traitent de folie, voulant bien jouir des prérogatives qu'elle leur assure, mais non pas se soumettre aux lois qu'elle leur impose. Or, c'est pour la punition de cet injuste orgueil que Jésus est méprisé à la cour d'Hérode, et par là il apprend bien à des fidèles disciples, et surtout à ses ministres sacrés, qu'ils ne doivent point prétendre à l'estime et à la faveur du monde.

Hérode donc renvoie Jésus, et voici Pilate encore dans l'embarras. Que fera-t-il de Jésus? *Quid faciam de Jesu?* (*Ibid.*) Le condamnera-t-il? Il sent les remords de sa conscience. L'absoudra-t-il? Il prévoit le ressentiment du peuple. Mais voici un nouvel artifice de sa politique. Car les ruses et les détours ne manquent point aux prudents et aux ambitieux du siècle. L'honnête homme, selon l'Evangile, ne connaît d'autre sagesse que celle d'être inébranlable sur la droiture. Mais l'habile homme, selon le monde, met sa grande adresse à s'élever au-dessus de la probité. Selon lui, écouter la conscience, c'est faiblesse d'esprit; être intrépide sur le crime, c'est grandeur d'âme; peut-être ne paraîtra-t-il le plus profond, le plus subtil, le plus heureux de tous les génies, que parce qu'il sera le plus fourbe, le plus perfide, le plus mauvais de tous les cœurs. Mais qu'importe, de quelque manière qu'il réussisse, c'est assez pour lui de réussir. Aussi Pilate compte-t-il une affreuse injustice parmi ses ressources, pour se tirer d'embarras. Comme les Juifs ont le droit de délivrer un criminel, il s'avise de leur proposer la délivrance du divin Jésus, ou celle de l'infâme Barrabas; et quoiqu'il sente toute l'iniquité d'une comparaison si odieuse, il la fait néanmoins, se flattant que le peuple se déclarera pour le plus juste de tous les hommes, par la haine qu'il doit avoir contre un fameux scélérat. Mais, ô espérance trompeuse! un peuple, ému sans raison, connaît encore moins les règles de la justice; et par des clameurs insensées, les Juifs demandent qu'on délivre Barrabas et qu'on fasse mourir Jésus.

Ah! peuple ingrat, est-ce ainsi que tu changes à l'égard d'un Sauveur qui te combla de bienfaits, qui te frappa d'admiration par ses prodiges, que tu reçus comme l'envoyé de Dieu, que tu voulus même orner du diadème! O mon Dieu! quelle confusion pour votre auguste Fils, d'être ainsi donné en spectacle au public! Jésus comparé à Barrabas, quel parallèle! Barrabas préféré à Jésus, quel échange! Et après cela nous serons sensibles aux applaudissements et aux louanges! et nous chercherons à effacer les autres par nos talents et par notre réputation! et nous brûlerons du désir de briller et de nous élever! et nous regarderons avec chagrin un concurrent qu'on nous préfère, et une élévation où nous ne pouvons point prétendre! Ah! trop malheureuse ambition! toi qui sacrifies si souvent la conscience à la politique, la probité à la fortune, la vérité à la flatterie, c'est toi principalement qui préfères Barrabas à Jésus-Christ. Oui, mes frères, Jésus-Christ est mis au-dessous du dernier des hommes, parce que nous voudrions en quelque sorte, que tous les hommes fussent au-dessous de nous; c'est notre amour pour la fausse gloire qui le couvre d'opprobre; ne nous en prenons pas, ni aux Juifs qui le persécutent, ni au juge lâche qui l'abandonne, mais prenons-nous-en à nous-mêmes, qui l'avons mis dans la nécessité de nous donner l'exemple d'une si profonde humiliation, et réparons au moins l'attentat de notre orgueil par la confusion salutaire de la pénitence : *Pœnitemini igitur et convertimini.*

Mais la barbare politique de Pilate va bientôt nous fournir un sujet plus digne de nos larmes; car il faut que Jésus-Christ expie encore nos plaisirs criminels par la cruauté de ses bourreaux : troisième et dernière réflexion.

Ici, je ne devrais point oublier ses souffrances intérieures, qui peuvent faire comparer l'amertume de son âme à une mer d'affliction. Car, hélas! combien n'est-il pas pénétré de voir son père céleste déshonoré par tant d'offenses? Combien n'est-il pas sensible à la douleur de sa très-sainte mère, dont l'affliction est d'autant plus vive que ce cruel spectacle ranime, et toute sa tendresse pour son Fils, et tout son zèle pour son Dieu! Combien de gémissements pousse-t-il sur l'aveuglement de ses propres ennemis qui répandent le sang de leur Dieu, sans vouloir profiter du sang de leur Rédempteur! Que dis-je? combien de tristes regards jette-t-il sur

nous-mêmes, nous qui sommes peut-être les spectateurs de sa Passion par curiosité, sans en vouloir recueillir les fruits par la pénitence, moins furieux que les Juifs, mais plus coupables que les infidèles! Mais les douleurs intérieures de mon Sauveur sont si incompréhensibles, qu'elles doivent être plutôt l'objet de nos méditations que la matière de nos discours. S'agit-il d'entrer dans son cœur affligé? C'est ce que l'on fait plus aisément par les lumières du cœur même que par celles de l'esprit.

Ainsi, pour nous borner à des souffrances dont nos yeux puissent juger, je reviens à Pilate. Cet injuste magistrat, voyant les Juifs inflexibles, cherche encore à adoucir leur férocité. Et comment s'y prend-il? Hélas! devait-on s'attendre à voir mon Sauveur déchiré à coups de fouet, comme un vil esclave, exposé tout nu aux yeux de tout un peuple, abandonné à la licence d'une troupe de soldats, accablé de coups, chargé de soufflets, couvert de crachats, et ensuite couronné d'épines, revêtu d'un vieux manteau de pourpre, armé d'un roseau, comme d'un sceptre comique, et salué par dérision, comme un roi de théâtre? Tel est pourtant le fruit de la politique de Pilate. Il se flatte de pouvoir calmer les Juifs par un objet si digne de compassion, et, dans cette vaine confiance, il présente Jésus à tout le peuple, en lui disant: Voilà l'homme: *Ecce homo*. (*Joan.*, XIX.)

Ah! baissez-vous, détournez-vous, mes yeux, et fondez en larmes. Car, pourriez-vous voir dans un si cruel état celui qui est mon roi, mon Dieu, mon Sauveur, l'époux et le consolateur de mon âme? O anges, qui étendiez vos ailes sur le propitiatoire, que ne les employez-vous à couvrir le corps de Jésus tout ensanglanté? Pourquoi souffrez-vous qu'il paraisse si cruellement défiguré et si honteusement avili? Juge pervers, est-ce ainsi que tu nous marques ton amour pour la justice? Quelle contradiction entre ta conduite et tes paroles? Pourquoi traites-tu mon Sauveur avec tant de cruauté, si tu le reconnais innocent? Ou comment oses-tu le déclarer innocent, tandis que tu le traites avec tant de cruauté?

Mais où en suis-je, mes frères, où m'emporte ma douleur? Ah! il est vrai, nos plaintes ne sont que trop justes, et je ne voudrais m'exprimer que par mes larmes. Mais souvenons-nous que notre Sauveur ne demande que les larmes de la pénitence, et à cette réflexion, faisons un effort sur notre douleur, pour fixer un moment notre vue sur lui. Pilate ne fait, pour ainsi dire, que servir d'organe à la voix de Dieu même, qui veut nous donner son Fils en spectacle, pour nous faire sentir l'horreur de nos crimes; et c'est plutôt à nous qu'aux Juifs que le Père céleste présente Jésus, et qu'il adresse cette triste parole: Voilà l'homme: *Ecce homo*.

Mondains voluptueux, vous craindrez de voir dans les plaies de mon Sauveur un objet qui vous reproche vos infâmes délices. Femmes immodestes, vous n'aimerez point à voir dans son vieux vêtement de pourpre la condamnation de la vanité et de la superfluité de vos parures. Grands, nobles, riches, puissants du siècle, vous n'affecterez pas de vous mettre sous les yeux d'un roi couronné d'épines; ce ne sera point à un tel souverain que vous chercherez à faire votre cour. Mais écoutez la voix impérieuse d'un Dieu irrité qui vous dit: Voilà l'homme de douleurs que j'ai sacrifié à mon courroux pour expier vos désirs criminels, vos familiarités suspectes, vos regards impurs, vos entretiens obscènes, vos lectures profanes, vos nudités scandaleuses, vos dissolutions brutales: *Ecce homo*. Ah! ne serez-vous pas consternés d'avoir mis votre Dieu tout en sang par vos crimes? Autrefois, dit l'Ecriture, un roi, pressé par ses ennemis, immola à leurs yeux son fils aîné: ***Obtulit holocaustum super murum*** (IV ***Reg.***, III); et alors touchés d'horreur et de compassion, ils cessèrent de le poursuivre: ***et recesserunt ab eo***. (*Ibid.*) Mais ici ce n'est pas un roi mortel, c'est Dieu même qui sacrifie son Fils unique à vos crimes, à votre salut; c'est un Dieu, qui, pour vaincre votre dureté, vous offre un objet si touchant, et cependant je ne vois en vous, pécheurs, nulle confusion, nul regret, nul changement, nul sentiment de pénitence, je dirais presque nul reste d'humanité, puisque vous ne cessez point de poursuivre ce Dieu par ces mêmes crimes qui l'obligent de livrer son Fils.

Quoi donc! vous faut-il une scène encore plus lugubre, pour ramollir votre cœur et pour faire couler vos larmes? Faudra-t-il enfin vous faire voir cet auguste Fils mis à mort par votre propre fureur, je veux dire par votre impénitence? Ah! l'envie des Juifs, la lâcheté de Pilate, la cruauté des bourreaux, disons mieux, la charité de mon Sauveur va bientôt vous le donner cet étonnant spectacle.

J'entends les Juifs qui crient à Pilate: Si vous ne faites mourir Jésus, vous n'êtes point ami de César: *Non es amicus Cæsaris*. (*Joan.*, XIX.) Et voilà le gouverneur de la Judée pris par son endroit faible. Car, se concilier la bienveillance du prince, c'est pour un courtisan l'intérêt le plus délicat; la conserver à quelque prix que ce soit, c'est pour un politique la maxime la plus sacrée. Aussi Pilate se dépouille-t-il en ce moment de tout sentiment de justice et d'humanité; et, après avoir si solennellement reconnu l'innocence de notre divin Jésus, il l'abandonne à la discrétion de ses persécuteurs qui brûlent d'impatience, jusqu'à ce qu'ils aient le barbare plaisir de le voir expirer sur une croix.

Déjà je vois ce nouvel Isaac chargé du bois de son sacrifice; et ici je ne puis m'empêcher d'envier à Simon le Cyrénéen le bonheur qu'il a de partager avec mon Sauveur le lourd fardeau de sa croix, pour soulager son sacré corps épuisé par tant de tourments. Je voudrais au moins mêler mes larmes avec celles des femmes de Jérusa-

lem. Mais, sans nous arrêter à ces réflexions, hâtons-nous de le suivre au Calvaire où les Juifs le traînent avec fureur; et ici, chrétiens, jetez les yeux sur cette montagne si sainte et si célèbre, pour voir vous-mêmes ce qui s'y passe sans que je le dise.

Ah! pécheurs, que ce grand objet vous parle pour moi; il vous dira avec bien plus de force que la voix la plus éloquente: Faites pénitence et convertissez-vous: *Pœnitemini igitur et convertimini.* Voyez ces bourreaux qui clouent notre charitable Sauveur sur un bois infâme, voyez-le suspendu entre deux scélérats et confondu avec eux; voyez son corps sacré dans la situation la plus violente et la plus douloureuse; voyez ses plaies, par lesquelles il répand son sang avec tant d'abondance; sentez, s'il se peut, les douleurs qu'il souffre pour punir, dans sa chair, les soins sensuels que vous vous donnez pour la vôtre; goûtez cette boisson amère qu'on lui présente pour lui faire expier les excès de votre intempérance, et vos transgressions du jeûne; voyez ces soldats qui s'adjugent ses vêtements à la décision du sort, afin qu'il n'y ait pas jusqu'à votre fureur pour le jeu, qui n'ait part à la Passion de mon Sauveur: voyez, en un mot, dans le spectacle de Jésus crucifié, le fruit de tous vos crimes. Ah! votre cœur n'en sera-t-il pas percé de douleur? Verrez-vous couler son sang sans en être attendris? pourrez-vous bien résister ou à son amour ou à ses reproches? Ne sentirez-vous pas ce qu'il fait pour vous, et ce que vous faites contre lui? Est-ce donc par devoir qu'il meurt si cruellement pour vos péchés, et sera-ce par grâce que vous vous affligerez sur ses souffrances? Quoi? Le soleil s'éclipse, la terre tremble, les rochers se fendent, toute la nature marque son deuil à la mort d'un Dieu, et nous, qui l'avons fait mourir, ne mêlerons-nous pas nos larmes avec un sang que nous avons répandu, et ne nous reprocherons-nous pas encore une fois notre ingratitude, à avoir crucifié de nos propres mains celui qui est l'Auteur de la vie? *Vos auctorem vitæ interfecistis.* (*Act.*, III.)

Ah! si nous n'avions ici d'autre objet que la grandeur de notre attentat, nous devrions, sans doute, refuser toute consolation à notre cœur. Mais laissons, laissons le désespoir aux infidèles et aux impies. S'affliger sans mesure, ce serait trahir les plus doux sentiments de mon Sauveur, à qui rien n'est plus cher que notre sanctification et notre salut; car c'est par un effet de sa tendresse, c'est pour la rémission de nos crimes qu'il s'immole lui-même, et si nous voulons lui adoucir les souffrances qu'il endure sur la croix, nous n'avons qu'à recourir à lui avec une douleur mêlée d'amour et de confiance, pour recueillir les fruits de son sacrifice: *Ut deleantur peccata vestra.* (*Ibid.*)

TROISIÈME POINT.

Oh! que n'ai-je le temps et la force de vous marquer ici tous les motifs de confiance, de consolation, de reconnaissance qui sont renfermés dans le sacrifice de notre divin Rédempteur; sacrifice, qui est l'accomplissement de l'ancienne loi et l'origine de la nouvelle; sacrifice qui est la ressource des pécheurs et la force des justes; sacrifice qui est offert pour tous les hommes, et que nous avons tous le droit de nous approprier, comme s'il n'était offert que pour chacun de nous en particulier. Mais il faut que je laisse à vos méditations, ce que je ne puis renfermer dans les bornes d'un discours, et quoique Jésus immolé pour notre salut soit tout le fondement de nos espérances et la source de notre consolation, je me contente néanmoins de vous le proposer en trois mots sous une autre face bien aimable, c'est-à-dire comme une victime d'amour, comme une source de grâce et comme un modèle de sainteté.

Comme une victime d'amour; car c'est son amour qui l'a mis et qui le soutient dans un état si douloureux. Jusqu'à présent la malice des Juifs a contribué à sa souffrance, mais ici sa charité seule la lui fait continuer; le crime de ses ennemis est passé, et maintenant c'est lui-même qui consomme son sacrifice.

Vous demandez, Juifs blasphémateurs et barbares, pourquoi, après en avoir sauvé tant d'autres, il ne se sauve pas lui-même. Ah! que vous êtes aveugles de reconnaître sa puissance et d'en douter tout à la fois. Mais je vous réponds que s'il ne se sauve pas lui-même, c'est précisément parce qu'il veut sauver les autres. Oui, mes frères, c'est la charité seule qui lie son pouvoir, et, s'il a cédé à la cruauté de ses bourreaux, ce n'a pas été par la puissance que ses ennemis avaient sur lui, mais par la tendresse qu'il avait lui-même pour ses ennemis. C'est, en un mot, sa charité seule qui le conduit à la mort, parce qu'il faut que la mort de cette grande victime consomme l'ouvrage de notre rédemption et de notre salut; et, quelque cruelles que soient ces douleurs, elles ne laissent pas de lui être bien douces, parce qu'elles nous sont salutaires.

En effet, par son sacrifice, il est encore pour nous la source de toutes les grâces, et déjà du haut de la croix il annonce la paix au monde. C'est là que, suspendu entre le ciel et la terre, il sert de médiateur entre Dieu et les hommes. C'est là qu'il affermit les justes, et qu'il change les pécheurs. C'est là qu'il console sa mère affligée et son disciple bien-aimé. C'est là qu'il prie pour ses ennemis, qu'il convertit à son côté un scélérat, compagnon de son supplice, et qu'il touche les témoins de sa mort qui se frappent la poitrine. C'est là qu'il nous recommande à Dieu en sa propre personne, et qu'il veut être comme abandonné de son Père, pour mériter que nous n'en soyons point abandonnés nous-mêmes. C'est là qu'il marque l'ardente soif qu'il a de notre salut, et qu'il nous appelle tous à lui par le grand cri qu'il pousse du fond de son infinie charité; enfin c'est là qu'il consomme tout par sa mort, que son tendre cœur est percé,

afin qu'il nous soit ouvert, et que son sacré côté répand une eau mêlée de sang, cette eau mystérieuse qui nous marque la vertu de nos sacrements, et qui nous lave de nos crimes.

Ah! chrétiens, ranimez donc ici votre confiance. Ramassez avec soin le sang de cette hostie de propitiation, n'en laissez pas perdre une goutte; quelque coupables que vous soyez, il sera votre guérison; quelque justes que vous puissiez être, il doit être votre trésor. Contemplez à loisir Jésus attaché à sa croix, comme l'auteur de votre salut; vivant, il lève les yeux vers son Père pour implorer sa clémence en votre faveur; mourant, il baisse la tête vers vous, pour vous marquer que c'est pour vous qu'il s'est sacrifié. Si donc il est juste de nous affliger, parce que les hommes ont consommé leur malice sur lui, il est juste aussi de nous consoler, parce qu'il consomme sa miséricorde envers les hommes. La douleur nous acquitte des sentiments que nous devons avoir pour lui, et la confiance nous fait entrer dans les sentiments qu'il a pour nous.

Mais, en le regardant comme une source de grâce, n'oubliez point qu'il est aussi pour vous un modèle de sainteté. Il faut que l'amour la reconnaissance et le zèle nous rendent conformes à Jésus-Christ crucifié; et, sans cette conformité, la douleur ne serait que faiblesse, et la confiance que présomption. Car, comme c'est par la croix qu'il nous a marqué sa générosité, c'est aussi par la croix que nous lui devons marquer la nôtre.

Ainsi, mes frères, instruisez-vous tous à la vue d'un Sauveur, mais d'un Sauveur attaché à la croix. Pécheurs, qui avez formé la résolution de vous convertir, voilà la règle de votre pénitence; justes, qui avez eu le bonheur de persévérer, voilà la mesure de votre fidélité. Pécheurs, sans Jésus-Christ, la croix ne serait point votre remède; justes, sans la croix, Jésus-Christ ne saurait être votre partage; pécheurs, sans Jésus-Christ, la souffrance ne serait pour vous qu'un supplice; justes, sans la croix, la piété ne serait en vous qu'un fantôme. Il n'est point de croix sans Jésus-Christ, ni de Jésus-Christ sans croix; il faut joindre l'un avec l'autre, il faut, dis je, que nous portions notre croix avec Jésus-Christ, afin que nous puissions nous approprier les mérites de la sienne.

Que les impies disent donc tant qu'ils voudront avec les perfides Juifs : que Jésus descende de la croix et nous croirons en lui : *Descendat de cruce et credemus ei.* (*Matth.*, XXVII; *Marc*. XV.) Et faut-il s'étonner qu'un Dieu crucifié soit pour eux un sujet de scandale, puisqu'il condamne leurs œuvres, puisqu'il alarme toutes leurs passions, puisqu'il n'y a pas jusqu'à son amour, qui ne rende leurs crimes plus monstrueux. Mais pour nous, ô mon divin rédempteur, nous croyons en vous, par la raison même que vous êtes attaché à cette croix; vous nous paraissez d'autant plus respectable dans vos humiliations, que vous vous rendez plus aimable par vos souffrances; nous le sentons bien, qu'après que vous êtes mort pour nous, il est juste que nous vivions pour vous; nous vous aimerons donc avec la plus vive tendresse, puisque vous nous avez aimés avec une si grande générosité; nous voulons même être crucifiés avec vous, pour n'être jamais séparés de vous; nous prenons votre croix pour notre héritage, elle sera imprimée dans le fond de nos cœurs, comme elle l'est sur le front des rois; nous serons votre victime, comme vous êtes la nôtre; et puisque vous nous avez choisis pour vos disciples, nous vous prendrons pour notre modèle; nous abandonnons à vos ennemis toutes les douceurs du vice, les avantages de ce monde, la prospérité du siècle; et nous nous réservons uniquement la gloire de participer à vos opprobres, la consolation de sentir vos douleurs, le bonheur de recueillir vos grâces, le mérite d'imiter vos exemples, et l'espérance de vous voir, de vous posséder, de vous louer éternellement dans votre royaume. Ainsi soit-il.

## SERMON XX.

### SUR LA RESURRECTION DE JÉSUS-CHRIST.

Hæc est dies quam fecit Dominus, exsultemus et lætemur in ea. (*Psal.* CXVII.)

*C'est ici le jour qu'a fait le Seigneur; réjouissons-nous donc en ce jour, et soyons pleins d'allégresse.*

Ainsi l'Eglise nous parle-t-elle, pour nous réjouir de la triomphante résurrection de Jésus-Christ. Le même temps, qui termine les souffrances de l'Epoux divin, finit aussi le deuil de l'Epouse sacrée. Elle ne regarde plus la croix de son Rédempteur que comme un opprobre aussi glorieusement réparé qu'injustement souffert. Et si les anges semblent la rappeler au tombeau où il a été, ce n'est que pour lui montrer qu'il n'y est plus : *Surrexit, non est hic.* (*Marc.*, XVI.)

Et comment cette sainte Epouse ne seraitelle pas transportée de joie, en voyant son auguste chef vengé de ses ennemis, victorieux de la mort, couvert des dépouilles de l'enfer? Comment ne serait-elle pas vivement touchée du bonheur de ses enfants, en voyant notre rédemption consommée, par un mystère qui accomplit tous les autres; notre foi consolée par une victoire qui nous est commune avec le vainqueur, et notre espérance affermie par une résurrection qui est le gage de la nôtre.

Sans la résurrection du Sauveur, l'impiété païenne pourrait, ce semble, parer nos coups. Car mépriserions-nous ses divinités remplies de crimes? Elle n'aurait pas plus de respect pour un Dieu revêtu de nos infirmités. Sans cette résurrection la Synagogue pourrait colorer son attentat, on douterait si elle aurait puni un imposteur, ou rejeté le Messie, parce qu'on ne saurait point si Jésus-Christ aurait souffert la mort par faiblesse ou par amour. Mais au grand jour de la résurrection il n'y a plus de ténèbres : l'imposture des Juifs est découverte, l'incrédulité des païens confondue, la foi des chrétiens justifiée, parce que la gloire de Jésus-Christ est réta-

blie. L'éclat de sa résurrection efface toute l'ignominie de son supplice; le miracle de sa résurrection est la preuve de sa toute-puissance; les circonstances mêmes de sa resurrection nous marquent l'infaillibilité de sa parole. Réjouissons-nous donc en ce jour, car ce n'est plus l'heure de la puissance des ténèbres, c'est le jour de la gloire du Seigneur : *Hæc est dies quam fecit Dominus*, etc.

Mais, pour participer au plaisir tout saint que sa résurrection nous inspire, il faut, mes frères, que de votre côté vous remplissiez les conditions qu'elle exige, et que vous souteniez la gloire de ce divin Maître, principalement en ce jour où il assure votre bonheur.

Remarquez donc avec moi que c'est ici et un jour glorieux pour le Seigneur : *Hæc dies quam fecit Dominus*, et un jour salutaire pour nous : *Exsultemus et lætemur in ea.* Pourquoi cela? c'est que nous avons avec Jésus-Christ un intérêt commun; il se glorifie lui-même en nous rendant heureux, et nous ne sommes heureux qu'autant que nous travaillons à le glorifier. Si Jésus-Christ n'était point ressuscité, notre résurrection serait impossible, et si nous ne ressuscitons nous-mêmes, la sienne nous devient inutile. C'est ce qui m'engage à vous dire : 1° que Jésus Christ est vraiment ressuscité pour notre consolation; 2° que nous devons ressusciter spirituellement pour sa gloire. Deux vérités qui feront le partage de ce discours, après que nous aurons félicité la divine Marie sur le triomphe de son Fils. *Regina cœli*, etc.

PREMIER POINT.

Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, dit saint Paul, notre foi est vaine : *Vana est fides vestra* (I *Cor.*, XV); nos péchés sont irrémissibles : *Adhuc... estis in peccatis vestris* (*Ibid.*); et notre condition est tout à fait misérable : *Miserabiliores sumus omnibus hominibus.* (*Ibid.*) Mais si Jésus-Christ est ressuscité, tout change de face : notre foi a sa certitude, notre péché son remède, et notre condition ses espérances. Trois grands motifs de consolation que l'Apôtre nous découvre dans le mystère de ce jour.

Si Jésus-Christ n'était pas ressuscité, notre foi ne serait qu'une brillante chimère : *Vana est fides vestra.* C'est pour cela que la sagesse de Dieu a voulu qu'un événement si important fût revêtu de toutes les circonstances qui pouvaient en rendre la vérité incontestable. Rien n'était plus nécessaire, et surtout par un temps comme le nôtre où il y a un libertinage d'esprit aussi bien qu'un libertinage de cœur, où certains petits génies, qui ont la vanité de vouloir passer pour grands, prennent le parti de l'irréligion, pour ne pas penser comme le commun des hommes, et où l'impiété, qui autrefois demeurait cachée au fond du cœur de l'impie, ose proférer ouvertement ses blasphèmes contre le ciel.

Or, mes frères, la résurrection de Jésus-Christ est appuyée sur des fondements si solides, qu'on ne saurait renoncer à la foi sans renoncer à la raison. Je pourrais vous dire que ses ennemis mêmes nous ont rassurés, par leur maligne prudence, contre les conjectures de l'impiété. Car, 1° la crainte qu'ils ont que les disciples n'enlèvent le corps de leur Maître, nous atteste qu'il avait prédit qu'il ressusciterait; 2° la précaution qu'ils prennent de faire garder le sépulcre nous fait comprendre qu'il faut qu'il se soit ressuscité lui-même; 3° la nécessité où ils sont de séduire les gardes à force d'argent, pour leur faire dire que le corps a été enlevé pendant qu'ils étaient endormis, ne nous permet pas de douter que Jésus-Christ ne soit réellement ressuscité.

Mais les circonstances de l'histoire paraîtront fabuleuses à l'incrédule, parce que la fidélité des historiens lui paraîtra suspecte; et c'est ici son dernier retranchement où je prétends le forcer. Telle est, en effet, votre ressource, vous qui semblez n'avoir une raison que pour en abuser, prétendus esprits forts, vous à qui la religion n'est suspecte que parce qu'elle est religion. Vous vous défiez du témoignage des apôtres. Mais sur quel fondement appuyez-vous vos frivoles soupçons? leur imputerez-vous une grossière crédulité? Mais je vois qu'ils ne s'en rapportent point aux yeux d'autrui; que dis je? ils n'osent pas même s'en tenir au témoignage de leurs propres yeux; il faut que leurs mains sondent les plaies de Jésus-Christ, et que tous les sens leur attestent la réalité de son corps; en un mot, les uns demeurent d'abord dans l'incertitude, et les autres passent jusqu'à l'incrédulité. Et comment donc les accusera-t-on d'une stupide simplicité ou d'une illusion grossière!

Ah! ne vous vantez pas d'avoir fait des découvertes surprenantes contre notre foi : votre doute n'est pas nouveau, et il n'y a du vôtre que la mauvaise foi qui vous le fait adopter malgré toutes vos lumières. Les disciples ont douté avant vous; mais ils ont douté, parce qu'ils ne devaient pas se laisser tromper, et vous, au contraire, vous ne doutez que parce que vous voulez vous tromper vous-mêmes; ils ont douté jusqu'à être incrédules, mais leur doute même dissipe les miens, et il n'y a pas jusqu'à leur incrédulité qui ne confonde la vôtre.

Que direz-vous encore? les soupçonnerez-vous de mauvaise foi? les accuserez-vous d'avoir concerté entre eux le projet d'une fable? Mais comment des disciples grossiers auraient-ils pu concevoir une si étrange fiction? comment auraient-ils pu se flatter de la faire recevoir par tout l'univers, et surtout dans un siècle qui fut des plus éclairés? Comment auraient-ils pu penser que, pour établir une religion qui ne tend qu'à nous rendre sincères, ils dussent eux-mêmes se rendre fourbes? comment des disciples timides auraient-ils trouvé leur avantage à être les martyrs d'un séducteur et les victimes de leur propre imposture? comment se peut-il faire que ces disciples, tout dis-

persés qu'ils sont dans toutes les parties du monde, soient néanmoins si uniformes dans leur déposition, et que, parmi un si grand nombre de prétendus faux témoins, il n'y en ait pas un seul qui soit ou assez sage pour penser à sa sûreté, où assez faible pour céder aux tourments ?

Certes, mes frères, l'aveuglement de l'incrédule me paraît si prodigieux que je ne saurais le croire sincère. Je suis persuadé qu'il se trahit lui-même en trahissant la vérité, et si je vous ai exposé l'absurdité de ses raisonnements, ce n'a été que pour vous consoler par la certitude de notre créance. Qu'il s'en tienne donc tant qu'il voudra, avec les Juifs, à des témoins corrompus, qui gardent le silence sur ce qu'ils ont vu ; à des témoins qui se disent endormis et qui, par conséquent, ne sauraient rendre témoignage sur ce qu'ils n'auraient pu voir. Pour nous, mes frères, nous nous en tiendrons à ces témoins fidèles, qui marquent autant de courage après la résurrection de leur Maître qu'ils ont marqué de lâcheté à sa mort; à ces témoins sincères, qui sont aussi exacts à raconter ses opprobres qu'à publier ses prodiges ; à ces témoins irréprochables, qui nous ont donné les leçons et les exemples des vertus les plus parfaites; à ces témoins incorruptibles, qui ont signé de leur sang un Evangile qu'ils ont annoncé à tout l'univers ; et nous aurons la consolation de voir que Dieu nous ait appelés à une foi que ses disciples ont établie, malgré les efforts de la tyrannie et de la superstition, et qui subsistera, malgré les subtilités du libertinage et de l'impiété.

Je dis, en second lieu, après saint Paul, que si Jésus-Christ n'était pas ressuscité, l'homme serait encore coupable : *Adhuc estis in peccatis vestris* (I *Cor.*, XV.) Mais que sa résurrection, faisant l'accomplissement de ses autres mystères, elle met le sceau à notre justification : second motif de consolation.

Pour vous rendre cette vérité bien sensible mon cher auditeur, je n'ai qu'à vous rappeler à vous-même ; car, dites-moi, comment avez-vous rétabli le calme dans votre cœur, lorsque vous avez pensé à le purifier pour célébrer la Pâque chrétienne? Alors vous avez porté la lumière dans les replis d'une conscience depuis trop longtemps négligée; vous avez repassé dans l'amertume de votre âme ces jours qui ont coulé dans la solitude ou dans les plaisirs du siècle. Vous avez ramassé sous vos yeux ce nombre prodigieux de crimes qui formaient en vous comme un corps de péché; vous avez senti tout le poids d'un tas d'iniquités que la force de vos habitudes et le délai de votre conversion avaient fait croître jusqu'à la hauteur d'une montagne, comme cette pierre dont il est parlé dans l'Ecriture; et, vous voyant si souillé, si défiguré, vous avez eu horreur de vous-même.

Or, je vous demande quelle a été votre ressource dans une si triste situation? Vous avez d'abord tourné vos regards sur un Dieu mourant pour votre salut ; vous vous êtes prosterné au pied de sa croix pour faire couler sur votre tête ce sang précieux qui efface les péchés du monde ; vous avez trouvé dans les mérites d'un Dieu crucifié la source de votre confiance, comme vous avez trouvé dans son amour les motifs de vos regrets ; vous vous êtes représenté vos péchés comme punis et pardonnés en lui ; et, à ces douces réflexions, vivement consolé sur le passé, vous avez formé de généreuses résolutions pour l'avenir.

Mais si Jésus-Christ n'était pas ressuscité, quel nom faudrait-il donner à cette juste confiance, si ce n'est celui de pieuse erreur et de fausse consolation? Car, dit saint Chrysostome, comment Jésus-Christ aurait-il vaincu le péché, s'il n'avait pas pu vaincre la mort qui est la peine du péché? Que nous servirait-il d'emprunter ses mérites, s'ils avaient été ensevelis avec lui dans le tombeau? Le Saint-Esprit ne nous dit-il pas que la poussière du sépulcre ne racontera point les miséricordes du Seigneur? et n'apprenons-nous pas de Jésus-Christ lui-même que son Père n'est pas le Dieu des morts, mais le Dieu des vivants?

Ah! je le répète donc après saint Paul : si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, notre péché est sans remède et notre fragilité sans appui ; nous sommes encore pécheurs et nous ne cesserons jamais de l'être; nous serons impénitents à notre mort, parce que nous avons été corrompus à notre naissance ; et c'est dès à présent que doit commencer le désespoir universel : *Adhuc enim estis in peccatis vestris.*

Mais, au moment que je vois Jésus-Christ ressuscité, toutes ces sombres idées se dissipent. Il me suffit, comme à Job, de croire avec certitude que mon Rédempteur est plein de vie. Alors mon innocence ne me paraît plus irréparable, ni la justice de Dieu inflexible. Alors je reconnais qu'il n'y a de repentir inutile que celui qui n'est pas sincère, ni de fausse confiance que celle qui est présomptueuse. Alors, dis je, je reconnais que nous avons sur la terre une victime d'une valeur infinie, et dans le ciel un Pontife, dont la médiation est toute-puissante ; et ma confiance est d'autant plus ferme, qu'il a voulu porter jusque dans le sein de sa gloire des cicatrices qui sont, dit saint Ambroise, les signes sacrés de notre rédemption, et qui intercèdent efficacement pour nous auprès d'un Dieu irrité.

Mais que notre consolation serait imparfaite, si elle n'était que passagère! et qu'il nous serait difficile de nous soutenir dans la pratique de la vertu, si nous ne pouvions pas porter nos espérances au delà du tombeau ! Ce n'est donc pas assez que la résurrection de Jésus-Christ nous procure une nouvelle vie par la grâce, ajoutons qu'elle nous assure encore une vie immortelle dans la gloire ; et c'est ici le troisième et le plus grand motif de consolation.

Ah ! dit saint Paul, si nous n'espérions en Jésus-Christ que pour le temps présent,

nous serions les plus misérables de tous les hommes : *Miserabiliores sumus omnibus hominibus.* (I *Cor.*, XV, 19.) Jésus-Christ ne nous promet ici-bas que la douleur et les larmes; le chrétien est comme un mystère incompréhensible, il déteste ce qui flatte la nature, et il aime ce qui la crucifie; il s'afflige dans la prospérité, et se réjouit dans l'affliction; il regarde la vie comme un bannissement, et la mort comme sa délivrance; il n'a d'autre partage que la croix, et il est si peu fait pour le bonheur de ce monde, qu'il fait profession d'y renoncer.

Comment donc ne se lasserait-il pas dans une voie si étroite, si elle ne le conduisait qu'au néant? Ah! bientôt il se regarderait comme la misérable dupe de sa probité; bientôt il se mettrait d'accord avec ses passions pour n'être pas lui-même son persécuteur; bientôt il trouverait le bonheur dans le vice, et la sagesse dans l'impiété, parce que la douleur et le désespoir ne seraient que pour les gens de bien. Car, enfin, l'homme veut être heureux; et s'il ne pouvait pas l'être par l'innocence, il chercherait à se le rendre par le crime, parce qu'il aimerait mieux l'être une fois que de ne l'être jamais.

Mais comme il voit dans la résurrection de Jésus-Christ le prélude de la sienne propre, ses pieds ne chancellent plus dans les voies de la vertu, parce qu'il touche par la foi aux biens que l'espérance ne lui montre qu'en éloignement; et au lieu de s'étonner de la patience et du courage des saints, qui préfèrent l'éternité au temps, il déplore au contraire l'aveuglement de l'impie, qui préfère le temps à l'éternité, réduit à mettre son bonheur dans le néant, et sa sagesse dans le risque le plus affreux.

Aussi, quelle fut la constance des premiers chrétiens au milieu des plus cruelles tribulations! La calomnie inventait des crimes pour les noircir, et l'inhumanité de nouveaux supplices pour les tourmenter. Ils vivaient comme dans une mort continuelle, dépouillés de leurs biens, et proscrits par les lois; livrés à une extrême misère s'ils fuyaient, ou à une mort tragique s'ils ne fuyaient pas. Notre sainte religion les rendait non-seulement odieux à tout le monde, mais encore cruels envers eux-mêmes; et sans la résurrection de Jésus-Christ, qui était pour eux le gage d'une heureuse immortalité, il aurait fallu les regarder comme une secte d'insensés qui se seraient sacrifiés à une erreur meurtrière et qui auraient voulu éteindre, dans le cœur de l'homme, le désir invincible de la félicité. Mais la résurrection de leur divin Maître leur faisait abandonner sans peine un corps grossier et animal, dans l'espérance d'en recouvrer un tout glorieux et immortel; et cette consolation était si vive, qu'elle les obligeait de professer hautement une religion qui faisait tout leur crime, pour parvenir à un supplice qui faisait toute leur ambition. Que dis-je? n'y a-t-il eu que les heureux témoins de la résurrection de mon Sauveur, qui aient eu un avant-goût de l'immortalité? Ah! les saints mêmes de l'ancienne loi, qui n'aperçurent ce glorieux mystère que sous l'enveloppe des ombres et des figures, et à travers le voile d'un sombre avenir, n'y puisèrent pas moins de force et de consolation, par la certitude d'une meilleure vie. Eléazar, dans une vieillesse infirme, et les Machabées, dans l'âge le plus tendre, marquèrent une persuasion et un courage, qui furent dignes des premiers héros chrétiens. Et je ne suis pas surpris de voir des exemples si illustres, dans un temps qui était comme celui de la défaillance de la Synagogue. Ils approchaient du temps de Jésus-Christ, et il fallait par conséquent que la foi parût moins obscure et l'espérance plus vive.

La sentez-vous à présent, mes frères, cette grande consolation? Interrogez ici votre cœur, et répondez vous-mêmes à vous-mêmes. Mais hélas! peut-être que, semblables à des Israélites rebelles et incrédules, vous vous représentez la région éternelle des vivants plutôt comme un pays inconnu et fertile en monstres, que comme une terre promise abondante en miel et en lait.

Je sais, à la vérité, que la résurrection de mon Sauveur ne peut faire le plaisir que des âmes innocentes, parce qu'il y a une punition, aussi bien qu'une récompense éternelle. Et saint Augustin fait cette admirable réflexion, que Jésus-Christ crucifié s'est montré à tous les hommes, parce qu'il est mort pour tous les hommes, mais que Jésus-Christ ressuscité ne s'est montré qu'aux fidèles, parce qu'il ne peut consoler que les vrais fidèles : *Crucifixus apparuit omnibus, resurgens fidelibus.*

Mais, si vous vous alarmez, mon cher auditeur, à la seule idée d'une immortalité; si Jésus-Christ, sortant du sépulcre, vous jette dans la frayeur, comme il y jeta les soldats qui étaient commis pour le garder, ah! prononcez donc contre vous-même, puisque votre trouble ne peut naître que du fonds de vos crimes. Reconnaissez quelle est votre injustice de vous plaindre de ce que nous trouvons dans la résurrection de Jésus-Christ, et une assurance pour une éternité de gloire, et un avertissement sur une éternité de supplices. Reconnaissez, dis-je, que si ce grand mystère est sans consolation pour vous, c'est que vous ne voulez pas travailler à mériter le bonheur qu'il vous annonce, ni à éviter le malheur qu'il vous fait prévoir.

Ah! l'indifférence et la tristesse marquent aujourd'hui les dispositions d'un cœur coupable. Il n'y a que les ennemis de Jésus-Christ qui soient consternés à sa résurrection, elle fait au contraire toute la joie de ses disciples; et quoique vous soyez assez injuste envers vous-même, pour vous ravir la consolation que l'Eglise y trouve, il est pourtant vrai que, sans cette consolation, nous serions tout à fait misérables : *Miserabiliores sumus omnibus hominibus.* Car, encore un coup, où serait le bonheur de

l'homme, si ses espérances mouraient avec lui? Composé d'esprit et de chair, combattu entre une raison qui lui conseille le bien, et un penchant qui le porte au mal, il ne saurait qu'abandonner ou que choisir. La conscience lui reprocherait la douceur du crime, les passions troubleraient en lui le repos de la vertu, et il faudrait toujours qu'il sacrifiât une moitié de lui-même à la satisfaction de l'autre.

Après tout, quand même vous trouveriez l'art d'ajuster si bien ensemble ces deux parties opposées, qu'il n'y eût dans votre cœur, ni remords pour la conscience, ni gêne pour les passions, pourriez-vous bien regarder la félicité d'un instant comme une félicité complète? Hélas! le sage, l'illustre Berzellaï peut occuper le premier rang dans la confiance du roi David, et c'est une faveur qu'il n'a point acquise, ni au prix de la servitude, ni aux dépens de la sincérité. C'est un homme plein de sagesse et de probité, cher et respectable à toute sa nation, c'est le plus fidèle et le plus généreux des sujets, qui n'est devenu courtisan que lorsque le souverain est devenu malheureux. Il n'a pas à craindre ni pour sa droiture, ni pour sa religion. La piété du roi fait la sûreté de la sienne propre; car, auprès de David, être serviteur de Dieu c'est être l'ami du prince. Cependant, cette fortune toute brillante, toute innocente qu'elle est, ne le touche point. Pourquoi? C'est qu'il ne la voit pas plus durable que lui-même; car, dit-il, combien d'années me reste-t-il encore à vivre, afin que j'aille avec le roi à Jérusalem? *Quot sunt dies annorum vitæ meæ, ut ascendam cum rege in Jerusalem?* (II *Reg.*, XIX.) C'est un vieillard qui parle, j'en conviens; mais c'est ce que tous les hommes peuvent dire à tout âge et dans toute situation. Car l'incertitude de la mort, l'inconstance même de la fortune rendent bien fragile la félicité de ce monde, et à cette seule réflexion il est aisé d'en sentir toute la vanité.

Concluons donc avec l'Apôtre que toutes les consolations de la terre ne méritent pas même le nom de consolation, et qu'il n'y a que celle que nous puisons dans le mystère de la résurrection de Jésus-Christ qui puisse nous mettre dans une assiette tranquille. Seule, elle est pure, parce que seule elle coule de l'innocence, comme de sa source; seule elle est sans borne, parce que seule elle a l'éternité pour mesure; seule elle est entière, parce que seule elle a le renouvellement de tout l'homme pour objet; seule elle est solide, parce que seule elle a la parole et l'exemple même d'un Dieu pour fondement. Mais, comme Jésus-Christ est ressuscité pour notre consolation, il faut aussi que nous ressuscitions spirituellement pour sa gloire : c'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Notre sainte religion a cela de remarquable, que si elle annonce de grands biens, elle prescrit aussi de grands devoirs. Elle veut rendre l'homme heureux, mais aussi elle veut le rendre saint. Si elle nous offrait le bonheur sans la vertu, nous serions sans mérite, et si elle nous proposait la vertu sans le bonheur, nous serions sans récompense. Si elle n'exigeait rien du côté de l'homme, elle serait injuste envers Dieu, et si elle ne faisait rien espérer du côté de Dieu, elle serait trop dure pour l'homme. Mais, comme elle a la justice et la vérité pour caractère, elle concilie avec tant de sagesse les intérêts de Dieu avec ceux de l'homme, qu'ils sont presque confondus ensemble.

Ainsi, mes frères, il ne faut pas se fixer seulement à ce que la résurrection de Jésus-Christ a de consolant pour notre foi, nous ne devons pas être moins attentifs à ce qu'elle renferme d'important pour nos mœurs. Il triomphe pour nous, mais aussi il est juste qu'il triomphe en nous, soit parce que nous devons contribuer à sa gloire comme il contribue à notre bonheur, soit parce que nous ne pouvons recueillir les fruits de sa résurrection qu'en l'imitant par la nôtre.

Remarquez donc bien les traits qui brillent en lui pour les exprimer en vous-mêmes. 1° Il a vaincu la mort; 2° il a recouvré une vie glorieuse; 3° il a passé à un état immortel. Or, pour donner les mêmes caractères à votre résurrection spirituelle, il faut, 1° que vous détruisiez en vous la mort du péché, par une conversion sincère; 2° que vous marchiez dans la vie nouvelle de la grâce, par un changement édifiant; 3° que vous aspiriez à l'heureuse immortalité par vos saints désirs. C'est ce qui rendra votre résurrection bien glorieuse pour Jésus-Christ.

Il faut que vous détruisiez le péché par une conversion sincère : premier caractère d'une véritable résurrection. Car, mes frères, où sera la victoire de Jésus-Christ, si le péché règne encore dans votre cœur; si vos passions sont encore les ressorts qui vous font agir; si, comme les eaux du Jourdain, vous reprenez le cours de vos habitudes criminelles aussitôt après le passage de l'arche : ou bien si vous ne faites que substituer à un vice un autre vice; s'il n'y a que bienséance dans votre retraite, que politique dans votre réforme; si, au lieu de sortir de la voie de l'iniquité, vous ne faites que vous y reposer? Ah! si cela est, vous ravissez au Sauveur le succès de ses combats; et comme l'Apôtre nous dit que si Jésus Christ n'était pas ressuscité, nous serions encore dans nos péchés, nous pouvons dire aussi que si vous êtes encore dans vos péchés, Jésus-Christ n'est point ressuscité en vous : *Adhuc enim estis in peccatis vestris.* (I *Cor.*, XV.) Je dis plus, et je le dis après le même saint Paul, non-seulement vous déshonorez le triomphe de sa résurrection, mais vous renouvelez les douleurs de sa croix : *Rursum crucifigentes sibimetipsis Filium Dei.* (*Hebr.* VI.)

Ah ! mes frères, l'avez-vous jamais bien compris ? quel est le tort que vous faites à Jésus-Christ par votre rechute dans le péché après votre communion pascale. Il n'est point de temps où le péché ne viole les droits sacrés de la majesté d'un Dieu, mais en celui-ci il semble particulièrement l'attaquer au milieu de son triomphe, et vouloir tenir ferme contre sa puissance; puisqu'il dispute, puisqu'il emporte votre cœur, tandis que Jésus-Christ est encore comme tout vivant en vous-mêmes. Par là vous donnez la victoire au démon qui est son ennemi et le vôtre. Par là vous fournissez des armes aux langues impies, je veux dire, des prétextes aux incrédules, ces hommes d'iniquité qui osent regarder la loi comme une tyrannie, et qui, tout confondus qu'ils sont par le petit nombre de ceux qui l'observent, ne laissent pas de se faire un faux triomphe du grand nombre de ceux qui ne l'observent pas.

Oh ! si vous aviez une âme tendre, un cœur juste, ne vous diriez-vous pas à vous-mêmes : non, je ne souffrirai point que le péché rentre dans une âme qu'un Dieu de pureté a consacrée par sa présence. L'opprobre de mon infidélité retomberait en quelque sorte sur lui. On attribuerait à la faiblesse de son pouvoir ce que moi-même je ne pourrais imputer qu'à la corruption de mon cœur; oui, pour l'honneur de sa résurrection, je détruirai le péché en moi, puisqu'il a voulu l'expier lui-même pour moi.

Ranimez donc votre ardeur pour recevoir dignement Jésus-Christ, ou excitez votre reconnaissance après l'avoir reçu. Ne reprenez plus la dépouille du vieil homme que vous avez déposée au pied du sacré tribunal, qui est comme le tombeau où nos péchés sont ensevelis dans l'oubli. Donnez-vous, au contraire, des sentiments dignes d'un Dieu qui en a de si grands pour vous; et afin qu'on puisse dire que ce divin Sauveur a triomphé en vous, donnez le coup mortel au péché, ce cruel tyran qui lui a enlevé votre âme qu'il avait acquise au prix de son sang. Ah ! ce sera alors que votre mort même, comme celle de Lazare, glorifiera le Fils de Dieu : *Ut glorificetur Filius Dei per eam.* (*Joan.*, XI.) Ce sera alors que les impies seront touchés, ou au moins confondus par les merveilles de sa grâce. Ce sera alors que les justes, consolés par les effets de sa miséricorde, s'écrieront sur votre retour, comme les anciens fidèles sur la vocation des gentils : il est donc vrai que Dieu a rappelé à lui par la pénitence ces pécheurs qui étaient si éloignés du salut : *Ergo et gentibus pœnitentiam dedit Deus ad vitam.* (*Act.*, XI.) Enfin ce sera alors que l'on reconnaîtra que Jésus-Christ est vraiment ressuscité en vous, et comme vous recueillerez tous les fruits de sa victoire, il aura aussi toute la gloire de la vôtre.

Mais, se contenter de détruire la mort du péché, ce serait ne ressusciter qu'à demi. J'ajoute donc qu'il faut que vous montriez en vous un changement édifiant, afin qu'on puisse dire que Jésus-Christ vous a fait passer à la vie nouvelle de la grâce : *Ita et nos in novitate vitæ ambulemus* (*Rom.*, VI), dit encore le même Apôtre : second caractère d'une véritable résurrection.

Vous donc, qui êtes sortis du tombeau avec Jésus-Christ, comme des hommes purifiés par sa grâce, paraissez maintenant, comme des hommes renouvelés pour sa gloire. Ce n'est pas assez que vous renonciez au vice, il faut encore que vous vous exerciez à la piété. Ce n'est pas assez que vous ayez pleuré vos crimes, il faut que vous les compensiez par des œuvres saintes, et que vous donniez à vos bons exemples un éclat qui efface celui de vos scandales. Tout doit être nouveau dans le chrétien ressuscité : nouvelles maximes, nouveaux projets, nouvelles occupations, nouveaux plaisirs, autrement votre résurrection est imaginaire; Jésus-Christ ressuscité n'est en vous qu'un fantôme; vous n'avez que l'ombre de Samuel, et une ombre formée par les prestiges d'un démon séducteur, qui vous fait prendre l'apparence de la vertu pour la vertu même, et qui veut vous endormir dans le sommeil de la mort, en vous persuadant faussement que vous êtes au nombre des vivants.

Que vous vous trompez donc, gens du monde, lorsque vous regardez le saint jour de Pâques comme un temps qui rappelle vos plaisirs profanes. Erreur grossière, s'il en fut jamais. L'Eglise, à la vérité, adoucit la rigueur de sa discipline, mais elle n'en conserve pas moins son esprit de sainteté; et loin de vouloir mettre vos passions en liberté, elle suppose au contraire en vous cette nouvelle naissance, cette vie nouvelle qui doit être le fruit et l'image glorieuse de Jésus-Christ ressuscité. Elle veut, dis-je, faire comprendre au monde, que Jésus-Christ a détruit le péché de notre premier père, et qu'il nous a comme rendu la pureté de notre ancienne origine. C'est pour cela qu'elle vous décharge des pratiques de la pénitence. Car, mes frères, si l'homme n'eût pas eu le malheur de déchoir de sa première condition, il n'eût pas été réduit à la nécessité de fléchir, par la mortification et par les larmes, une justice qu'il n'eût point irritée; il n'eût pas eu besoin de ces grâces de combat qui lui sont maintenant nécessaires, pour soumettre des passions dont la révolte n'est que le triste fruit du péché; au contraire, un doux penchant, une grâce pacifique l'eussent heureusement fixé dans le bien, et Dieu n'eût exigé de lui d'autre sacrifice que celui de son amour et de ses louanges.

Or c'est cet heureux état que l'Eglise prétend représenter en quelque sorte, au temps pascal. Elle se flatte d'avoir enfanté à Jésus-Christ un nouveau peuple de saints; ainsi, dit saint Bernard, elle n'exige pas que vous honoriez ce divin Sauveur par la tristesse et par les larmes, elle aime mieux que vous le serviez avec amour et avec allégresse. Elle vous arrache, pour ainsi dire,

le sac de la pénitence pour vous revêtir de cette robe blanche, qu'elle faisait porter autrefois aux nouveaux baptisés comme le symbole de l'innocence; et supposant que les pénibles exercices du Carême ont accompli en vous la punition de l'homme pécheur, elle veut que la solennité du glorieux mystère de ce jour vous fasse goûter la paix de l'homme innocent. Il faut donc pour vous conformer à cet esprit de sagesse et de sainteté qu'une ferveur naissante, une vie plus pure, un changement édifiant retracent en vous, au moins une faible image de l'homme sortant des mains du Créateur; il faut, dis-je, selon l'Apôtre, que vous célébriez la fête de l'Agneau pascal, non avec le vieux levain de la malice et de la corruption, mais avec les pains nouveaux de la sincérité et de la vérité, afin que Jésus-Christ ressuscité ait la gloire de vous avoir rapprochés de la perfection, de la justice originelle, et de l'innocence de l'âge le plus tendre : *Sicut modo geniti infantes.* (I *Petr.*, II.)

C'est cette image ravissante de l'homme innocent, qui parut avec éclat parmi les premiers fidèles, aussitôt après la résurrection de Jésus-Christ, humbles, chastes, recueillis, sincères, désintéressés, charitables, mortifiés, ils étaient comme une seule famille, liée par la charité : ils ne formaient qu'un corps, animé du même esprit; l'historien sacré dit tout en un mot, ils n'avaient qu'un cœur et qu'une âme.

Tels devraient être encore aujourd'hui les fruits de cette résurrection, que la foi devrait nous rendre aussi présente qu'elle le fut alors. Mais, ô mon Dieu, que cette ancienne image est étrangère parmi nous. Hélas! A peine voyons-nous quelques vestiges, je ne dis pas de la police des premiers chrétiens qui fut si admirable, mais de cette aimable simplicité que les livres saints nous représentent dans un ancien temps, qui devait être moins parfait que celui de l'Evangile. L'esprit de mensonge et de malice semble être répandu tout entier parmi les enfants des hommes; et à regarder la face du monde, on voit peu de Tobies qui prêtent sans usure, qui souffrent sans impatience, qui s'alarment sur l'injustice, qui étendent leur charité jusqu'aux morts, qui fassent consister leur noblesse à être les enfants des saints, qui prennent une épouse de la main d'un ange, et qui sanctifient la célébration du mariage par la prière. On voit peu de princes comme Abiméiech, qui comptent pour un crime de ne pas regarder d'un œil simple l'épouse d'autrui; peu d'épouses comme la fidèle Ruth, qui portent la tendresse pour un époux jusqu'à l'attachement pour une belle-mère ; peu de veuves comme la sage Judith, qui regardent le reste de leurs jours comme un temps de deuil et de retraite : peu de filles mondaines comme la jeune Sara, qui passent les matinées à persévérer dans la prière, qui ne marchent point avec légèreté, qui craignent d'être mêlées dans les divertissements profanes et qui tournent leurs regards vers le Seigneur, au lieu de vouloir attirer sur elles ceux des hommes. On voit peu de Jobs qui ne soient grands, que pour être l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, la ressource du pauvre et de l'opprimé, et qui prennent pour un grand éloge la crainte de Dieu et la simplicité du cœur. On voit peu de Josephs, qui n'exercent les emplois de l'Etat que pour faire le bonheur des peuples; peu de Lots, qui exercent l'hospitalité; peu de Jacobs, qui ne demandent à Dieu qu'une nourriture frugale et un vêtement modeste; peu d'Isaacs, qui poussent l'obéissance jusqu'à accepter un douloureux sacrifice; peu d'Abrahams assez fermes dans leur foi, pour se soutenir dans la tentation, assez détachés dans leur opulence pour ne vouloir faire d'un champ qu'un sépulcre. Que dirai-je encore? hélas! peut-être même que, parmi les prêtres du Très-Haut, on en trouverait peu d'aussi parfaits qu'un Melchisédech, sans père et sans mère, connu seulement par les oblations qu'il présentait à Dieu et par les bénédictions qu'il donnait au peuple.

Ah! il faut l'avouer à notre confusion, il y a longtemps qu'on ne reconnaît plus parmi nous cette sage, cette heureuse, cette vénérable simplicité que nous admirons dans l'enfance du monde. (Au lieu de l'exprimer dans les mœurs, à peine la conserve-t-on dans la foi.) Il semble que la malice se soit accrue, à mesure que le monde a vieilli; et peut-être que le vieillard, qui prend plaisir à nous vanter ses vertus antiques, ne fait que nous répéter, dans notre temps, les mêmes reproches qu'il entendit dans le sien. Que dis-je? il semble que le cœur se soit corrompu à mesure que l'esprit s'est formé, et cette politesse, qui fait la gloire de notre nation, est peut-être elle-même la source de la plupart de nos désordres.

Car, mes frères, quels sont les usages que cette politesse a établis dans le monde? On étale des parures, dont la magnificence est souvent le fruit de l'injustice, et dont l'immodestie est toujours l'amorce de la volupté. On s'amuse dans les compagnies, on s'égaye dans les conversations par des obscénités enveloppées, par des familiarités équivoques, qui sont quelquefois le prélude du crime; on se rassemble dans des festins somptueux, pour goûter tous les raffinements de la sensualité et pour passer les bornes de la tempérance; on s'instruit à former sa voix pour une chanson profane, à régler ses pas pour un bal immodeste; on cultive son esprit par la lecture d'une satire délicate, ou d'une histoire fabuleuse et impure. E voilà ce qu'on appelle les manières du beau monde et l'éducation des honnêtes gens. Pour ce qui est de la vigilance, de la pudeur, de la tempérance, de la modestie, de l'humilité, de la méditation, de la prière, de la crainte de Dieu, de la discrétion de la langue et de la mortification des sens, ah! ce sont des vertus que l'on relègue dans les cloîtres. On

regarde même comme barbares des mœurs étrangères qui ne s'accordent point avec les nôtres, mais qui paraissent plus innocentes. Avoir de la candeur et de la franchise, c'est dans notre idée la marque d'une âme épaisse; être sobre, être réglé dans sa dépense, c'est l'industrie de l'avarice; interdire à une épouse des sociétés qui peuvent être dangereuses, c'est une tyrannie pour le sexe, c'est une précaution pour la jalousie. Ainsi, cette politesse renverse-t-elle toutes les idées de la raison et de l'Evangile. Ainsi, nous rapproche-t-elle du crime, en nous éloignant de l'ancienne simplicité. Elle ne fait tout au plus que parer la difformité du vice, pour le rendre moins odieux; car, elle donne ses agréments à la médisance et à l'impureté, elle prête son voile à l'envie, à la dissimulation, à la duplicité même, et il n'y a pas jusqu'à l'homicide, qu'elle ne justifie sous le nom de point d'honneur et de bravoure.

Cependant, mes frères, est-ce là ce renouvellement intérieur, cette enfance spirituelle, ce changement édifiant, qui doit nous rendre conformes à Jésus-Christ ressuscité? Est-ce là cette innocence primitive que l'Eglise prétend représenter en ce saint temps? Hélas! Seigneur, sont-ce là les traits de votre image, les fruits de votre victoire et les ornements de votre triomphe? Est-ce là la sainteté de votre peuple et la perfection de votre nouvelle alliance? Ah! chrétiens, l'oseriez-vous penser vous-mêmes? Mais, si vous avez honte de vous former une telle idée, renoncez donc aux maximes d'un monde plein de corruption et de malice, et prenez un esprit nouveau, je veux dire l'esprit de cette charité qui seule peut vous donner une véritable politesse, parce que seule elle bannit l'envie, la dissimulation, la discorde, la dissolution et tous les dérèglements qui troublent l'ordre parmi les hommes. Faites éclater en vous la justice de Jésus-Christ revêtu d'une vie glorieuse; et au lieu de regarder la discipline de l'Eglise comme un titre de relâchement, reconnaissez au contraire que vous êtes obligés d'être plus saints, par la raison même qu'elle est plus indulgente.

Or, mes frères, si vous revenez à cet état de pureté, qui doit représenter en vous la glorieuse vie de Jésus-Christ, j'ose m'assurer que vous tendrez par vos désirs à cette heureuse immortalité, qu'il nous annonce par la sienne; car, notre grande peine n'est pas de désirer d'être heureux, c'est de vivre en saints, troisième et dernier caractère d'une véritable résurrection spirituelle.

C'est aussi ce saint désir que l'Eglise veut vous inspirer en ce saint temps, par les usages de sa discipline, qui renferme toujours une sagesse admirable. Si elle vous invite à vous réjouir, c'est pour vous faire anticiper ici-bas cette joie éternelle, dont la résurrection du Sauveur est le gage; c'est afin que vous représentiez, en quelque sorte, l'état des saints, aussi bien que l'état de l'homme innocent. Si elle termine la mission de ses ministres, c'est qu'elle suppose que vous êtes assez instruits, et que l'Agneau est lui-même la lumière qui vous éclaire : *Et lucerna ejus est Agnus.* (*Apoc.*, XXI.) Si elle reprend sa magnificence, c'est pour vous représenter celle du Roi de gloire. Si elle abrége ses prières publiques, c'est pour vous faire comprendre que vous devez vous répandre en actions de grâces, comme si vous étiez dans le ciel, où tous les désirs seront accomplis. Enfin, si elle répète des chants d'allégresse, c'est pour faire retentir ici-bas ce cantique solennel, cette louange éternelle, que les saints vieillards ne peuvent se lasser de prononcer dans le sanctuaire du ciel : *Et iterum dixerunt alleluia.* (*Apoc.*, XIX.)

Or, mes frères, jugez à présent vous-mêmes, si les chansons d'un théâtre, les scènes d'une comédie, toutes les joies profanes du siècle peuvent entrer dans les idées du ciel, et si c'est faire beaucoup d'honneur à Jésus-Christ, que de célébrer sa résurrection par un relâchement général, et pour ainsi dire, par des désordres solennels. Ah! si nous n'avons pas d'autre démonstration de joie à attendre de la part des chrétiens, s'il faut qu'ils ne soient sensibles qu'aux plaisirs des sens, ministres sacrés, interrompez vos doux cantiques, reprenez votre deuil, et prosternés entre le vestibule et l'autel, réparez par vos larmes l'impiété d'une si indigne allégresse. Mais non, mes frères, je ne veux pas, vous dirai-je avec le pieux Néhémie, je ne veux pas que nous soyons, ni les uns ni les autres, dans la tristesse et dans les larmes, en ce jour saint, qui est un jour glorieux et consacré au Seigneur : *Dies sanctificatus est Domino, nolite lugere.* (II *Esdr.*, VIII.) Cette piété qui vous rassemble ici me fait présumer avec l'Apôtre que vous n'êtes pas dans une disposition si éloignée du salut, mais qu'au contraire il suffira de vous proposer simplement vos devoirs pour vous porter à les remplir.

Souvenez-vous donc, vous dirai-je avec l'Apôtre, que Jésus-Christ ne fut plus soumis à l'empire de la mort après qu'il l'eut vaincue, et qu'ainsi vous ne devez plus vous remettre sous le joug du péché après en avoir été affranchis: *Jam non moritur, mors illi ultra non dominabitur.* (*Rom.*, VI.) Effacez en vous les traits du premier Adam qui est tout terrestre, mais ce n'est pas tout, dit le même apôtre, appliquez-vous encore à retracer sur votre front l'image du second Adam, qui est tout céleste, et si vous êtes vraiment ressuscités avec Jésus-Christ, n'ayez du goût que pour les choses du ciel, et du rebut que pour les choses de la terre : *Si consurrexistis cum Christo, quæ sursum sunt sapite, non quæ super terram.* (*Coloss.*, III.) Il faut, pour ainsi dire, que vous changiez de nature. L'homme pécheur doit mourir en vous, et de ses cendres doit renaître un homme nouveau, qui soit marqué au caractère de Jésus-Christ ressuscité, qui rentre comme en possession des priviléges de l'innocence, et qui goûte par avance les délices de sa vie im-

mortelle. Il est vrai que le bienfait de la justification, qui nous rapproche de la justice de l'homme innocent, nous laisse encore les infirmités de l'homme pécheur; mais si nous ne pouvons pas atteindre à la perfection de l'un, nous pouvons au moins nous préserver de la corruption de l'autre. Il est vrai encore que la grâce qui nous retire du sein de la mort, ne nous établit pas dans un état permanent et invariable, que nous ne passons pas dans l'instant à cette vie immortelle qui est sans vicissitude, et que nous vivons ici-bas dans les soupirs et dans l'attente; mais il est vrai aussi que dans cet exil même et dans ce temps de pèlerinage, nous ne laissons pas d'être les domestiques de Dieu et les citoyens des saints; que nous pouvons, comme dit le prophète, poser un pied à l'entrée de la mystique Jérusalem, en y portant nos désirs et nos espérances, et que si nous faisons régner Jésus-Christ en nous en vivant de sa vie nouvelle, il nous fera régner un jour avec lui dans sa vie éternelle que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

## SERMON XXI.

### *Pour le lundi de pâques.*

#### SUR LE BON EXEMPLE.

Nonne cor nostrum ardens erat in nobis, dum loqueretur in via? (*Luc.*, XXIV.)

*Notre cœur n'était-il pas brûlant dans nous, lorsqu'il nous parlait dans le chemin?*

Telle fut la sainte ardeur que la présence de Jésus-Christ fit naître dans le cœur des deux disciples dont il est parlé dans notre évangile, et telle serait aussi celle que les chrétiens s'inspireraient aujourd'hui les uns aux autres, si, fidèles à se représenter mutuellement les exemples de Jésus-Christ, ils le faisaient revivre en leur personne, et le rendaient comme présent parmi eux.

Il semble, à la vérité, que ce devrait être là le fruit de leur communion pascale; il semble, dis-je, qu'ils ne puissent réformer leur cœur sans réformer leur conduite, et, qu'ayant le bonheur de posséder Jésus-Christ au dedans d'eux-mêmes, ils devraient se faire, non-seulement un devoir, mais encore une gloire, de le représenter au dehors. Mais, hélas! ce ne sont plus les exemples de ce divin Maître qui servent de règle. Le monde, pour ainsi dire, veut avoir sa mode pour la sanctification et pour le salut. Selon lui ne pas faire le mal, c'est tout l'Evangile. Représenter Jésus-Christ, porter son image, ce serait, ou une réforme trop affectée, ou une vertu trop sévère. Le même relâchement qui a éteint le fond de la piété au dedans, en a presque effacé les traces au dehors; et tandis qu'on se fait une gloire de reconnaître et de confesser Jésus-Christ, on rougit presque de l'imiter.

Ainsi fait-on consister le bon exemple à n'en pas donner un tout à fait mauvais. L'excès de la corruption des uns fait prendre pour sainteté la tiédeur et la négligence des autres; et pourvu qu'on n'ait point à se reprocher les scandales des grands pécheurs, on croit pouvoir s'attribuer toute la perfection de l'Evangile.

O mon Dieu! jusqu'à quand les enfants des hommes aviliront-ils dans leur esprit une religion aussi sainte et aussi sublime que la vôtre! Quoi, mes frères, Jésus-Christ n'aurait-il prétendu exclure de son royaume que les impies, les ravisseurs, les adultères, ces pécheurs détestables, dont le monde même se sent obligé de souscrire la condamnation? Eût-il été bien nécessaire qu'il fût venu nous apprendre que des crimes qui sont proscrits par les lois humaines, le sont aussi par les lois divines? Aurait-il borné la perfection du chrétien à n'être pas l'horreur de la société civile? Ah! si telle est votre idée, il faut vous détromper aujourd'hui, en vous faisant voir que la sainteté, et par conséquent la communion pascale, renouvelle l'homme, non-seulement au dedans, mais encore au dehors, que celui-là seul est le vrai disciple de Jésus-Christ, qui est fidèle à retracer les exemples aussi bien qu'à suivre les maximes de Jésus-Christ, et qu'en un mot il ne suffit pas d'épargner au public un exemple odieux, mais qu'il faut encore l'édifier par un exemple tout chrétien. Devoir essentiel que vous avez toujours négligé; vérité importante, que je ne pus hier qu'entamer, mais que je viens vous représenter aujourd'hui dans toute son étendue, pour tâcher de rétablir en vous le chrétien tout entier. Vous verrez donc: 1° que le bon exemple est nécessaire à tout chrétien, pour sa propre sanctification; 2° qu'il est encore plus nécessaire aux gens du monde, pour l'édification des autres. L'obligation en est fondée, et sur la sainteté du christianisme, et sur les engagements particuliers de votre état: deux réflexions importantes, qui feront le partage de ce discours, après que nous aurons imploré le secours de la Vierge: *Ave, Maria*, etc.

#### PREMIER POINT.

Être et paraître chrétien, ce sont deux devoirs si liés ensemble, que l'un sert de fondement à l'autre. Notre sainte religion ne sépare point la régularité que nous devons montrer au dehors, d'avec la piété que nous devons conserver au dedans, et quoiqu'on puisse affecter les apparences de la vertu, sans en avoir le fonds, il est vrai néanmoins qu'on ne saurait avoir le fond de la véritable vertu, sans en garder les apparences. Pour vous en convaincre, mes frères, je n'ai qu'à vous dire que, sans le bon exemple, vous ne pouvez, ni professer dignement votre religion, ni honorer dignement le Seigneur, ni éviter de scandaliser le prochain. Trois raisons qui suffiront pour vous convaincre que, sans le bon exemple, vous ne sauriez vous sanctifier vous-mêmes.

Et, 1° serait-ce professer dignement la religion, ne serait-ce pas plutôt la trahir, que de ne vouloir pas marquer au dehors, par le bon exemple, la foi que l'on a dans le cœur? Oui, sans doute, ce serait la désavouer,

sinon dans les mystères qu'elle nous propose, au moins dans les obligations qu'elle nous prescrit. Car, qu'est-ce que le bon exemple? Le voici en général : c'est l'Evangile réduit en pratique. Donner bon exemple, c'est vivre selon les maximes de Jésus-Christ, c'est marquer de l'horreur pour le vice et du goût pour la piété; c'est pratiquer les bonnes œuvres, c'est remplir les devoirs de son état, c'est se rendre, dans la société civile, le modèle d'une vie chrétienne, pour engager les autres à vivre chrétiennement; en deux mots, le bon exemple se forme de l'assemblage de toutes les vertus, et cette obligation est d'autant plus essentielle, qu'on ne s'en acquitte bien qu'en remplissant toutes les autres.

Si donc, mon cher auditeur, on ne vous reconnaît point à ces traits, si, trop content de vous préserver des crimes énormes, vous vivez d'ailleurs endormi dans la mollesse, dissipé dans les plaisirs, éloigné des sacrements, passant votre temps dans des occupations profanes, ou dans une oisiveté perpétuelle, sans retenue dans vos conversations, sans modestie dans nos temples, sans habitude de prière, sans pratique de dévotion, sans attention à vos devoirs; si, dis-je, vous ne montrez que la face d'un honnête païen, comment vous prendra-t-on pour un disciple de Jésus-Christ? Comment pourra-t-on se persuader que la religion soit bien gravée dans votre cœur, et que vous respectiez sincèrement un Evangile dont vous violez perpétuellement les règles? Ah! c'est en vain que vous vous glorifiez de la pureté et de la docilité de votre foi, si votre exemple n'en rend témoignage. La preuve la plus assurée d'une religion sincère, c'est une vie édifiante; et si vos œuvres combattent votre langage on ne saura à qui des deux s'en tenir, ou de vous, qui marquerez du christianisme dans vos sentimenrs, ou de vous, qui n'en marquerez point dans votre conduite. Car c'est par les œuvres que l'on témoigne sa foi, dit saint Chrysostome; ce n'est point en disant que l'on croit, c'est par des preuves effectives, c'est par la ferveur dans la piété, par son zèle pour Dieu, par l'ardeur d'un esprit embrasé de son amour.

Mais que dis-je? chrétien, dans vos sentiments? Hélas! peut-être vous fais-je encore trop de grâce, peut-être que votre foi n'est pas pure et entière, et pour justifier ce fâcheux soupçon par un principe incontestable, je vous prie de remarquer d'un côté qu'il y a des dogmes qui sont liés avec les mœurs, et de l'autre, que la foi doit s'étendre à toutes les vérités de la religion; car, en rejeter une seule par opiniâtreté, ce serait perdre, sinon la croyance, au moins, la vraie foi, à l'égard de toutes les autres. Or, je conviens que si nous nous en tenons à votre langage, nous serons persuadés que vous croyez, par exemple, cette vérité, qu'un Dieu est mort sur une croix pour notre salut; mais, si nous en jugeons par votre pratique nous aurons lieu de douter si vous croyez cette autre vérité, que pour opérer effectivement notre salut, il faut que nous participions à sa croix; ou du moins, si vous la croyez, il faut que vous conveniez avec nous que cette foi est bien affaiblie dans votre cœur, bien démentie par votre exemple.

Ah! si le nom de chrétien n'eût imposé aucun devoir, si la foi n'eût exigé que le témoignage des lèvres, en eût-il coûté à nos pères tant de sang et de larmes pour l'établir ou pour la défendre? Non, sans doute, car le monde n'eût pas eu de peine à rejeter ses monstrueuses divinités, si, en embrassant notre religion, il eût pu conserver ses mœurs corrompues; il eût même trouvé le christianisme admirable dans ses mystères, s'il ne l'eût trouvé trop sévère dans sa morale. Mais, parce que ce monde idolâtre voyait dans l'exemple des chrétiens une religion ennemie de toutes les passions et incompatible avec le vice, une religion dont le grand caractère était d'assujettir l'homme à la pratique de toutes les vertus; ce monde, également criminel et injuste, s'arma d'abord pour l'étouffer dans sa naissance, ou pour l'arrêter dans ses progrès, et comme les premiers fidèles furent fermes dans leur foi, ils ne se crurent pas moins obligés de l'exprimer par leurs mœurs que par leurs paroles. Etre chrétien, et paraître saint, ce ne fut pour eux qu'un même devoir, et malgré les menaces des tyrans, ils ne craignirent point de donner un exemple de sainteté qui, étant une preuve de christianisme, était aussi un titre de condamnation. Si, dis-je, la foi n'exerçait son empire que sur la raison, si elle ne portait pas ses droits sur le cœur et sur la conduite de l'homme, verrait-on dans nos jours ce nombre effrayant d'incrédules, qui font consister leur force d'esprit dans le mépris de la religion? Non, sans doute, car la peine qu'ils ont à en reconnaître la vérité ne vient que de la peine qu'ils auraient à en pratiquer les règles, et comme ils ne refusent de croire que pour conformer leur créance à leur conduite, il semble qu'il n'y ait pas jusqu'à leur impiété qui ne doive vous faire sentir que pour agir conséquemment et pour être vrais fidèles, il faut que vous régliez votre conduite sur votre créance. Autrement, je le répète, on ne verra en vous qu'une honteuse contradiction qui nous laissera toujours douter si vous croyez la religion sans la pratiquer ou si vous la professez sans la croire.

Mais, pour vous faire encore mieux sentir que sans le bon exemple vous désavouez au moins les règles et les maximes de votre religion, je ne veux plus qu'une réflexion toute simple et toute naturelle, c'est qu'en pratiquant les maximes et les devoirs de la religion on donne nécessairement un bon exemple. Car, mes frères, pratiquez la mortification, éloignez-vous des plaisirs profanes, consacrez votre superflu au soulagement des pauvres; employez votre temps à la prière, à la lecture, à la conduite de votre famille, aux offices de la charité; por-

tez la pudeur sur le front et la discrétion sur les lèvres; montrez-vous détachés des choses de la terre, animés des désirs de l'espérance sainte, recueillis dans nos églises, modestes dans vos assemblées, humbles dans vos sentiments; enfin, marquez en tout un esprit de foi et de piété, vous serez sans doute un objet d'édification, vous ferez même admirer en vous notre sainte religion, qui seule peut former une vertu si régulière et si soutenue. Donc, si vous ne donnez pas bon exemple, c'est une preuve certaine que vous ne remplissez point les devoirs du christianisme, que vous désavouez par votre conduite les maximes de la religion, que vous respectez fort peu l'autorité de la foi, dans les obligations qu'elle vous impose, qu'on ne peut point reconnaître en vous les vertus qui forment le caractère des disciples de l'Evangile, et que vous êtes dans l'erreur de croire que vous puissiez être saints sans vivre en chrétien.

Or, si sans le bon exemple, vous désavouez votre religion, comment sans le bon exemple pourrez-vous honorer le Seigneur? deuxième raison qui en établira encore mieux la nécessité. La gloire de Dieu est, sans doute, la fin de l'homme, mais encore plus celle du chrétien : *Universa propter semetipsum operatus est Dominus* (*Prov.*, XVI), dit le Sage. En vain l'amour-propre voudrait-il renverser cet ordre, la foi, la raison même nous apprend que Dieu n'a pu se proposer que des vues dignes de lui, et que par conséquent ce n'est que pour sa gloire, qu'il nous a donné l'être par sa toute-puissance, et redonné la justice par sa miséricorde. Que dis-je, hélas! Seigneur, n'est-ce pas même un excès de bonté de votre part, et le comble du bonheur pour nous, que vous nous regardiez comme dignes de vous? Et loin que nous puissions nous plaindre de l'obligation où nous sommes de contribuer à votre gloire, ne devrions-nous pas plutôt nous affliger si nous étions dans l'impuissance de le faire?

Je vous demande donc, mes frères, comment glorifierez-vous le Seigneur? Ce ne sera pas, sans doute, par votre courage à annoncer l'Evangile aux nations infidèles; par votre ardeur à travailler au salut des âmes; le ministère ne convient point à votre état, et peut-être que le zèle conviendrait encore moins à votre cœur. Ce ne sera donc que par votre attachement aux devoirs de la religion, par l'exemple que vous donnerez de toutes les vertus, en un mot, par une piété assez sincère au dedans pour être édifiante au dehors. Voilà pour vous, gens du monde, la vraie manière d'honorer le Seigneur. C'est pour cela que Jésus-Christ vous dit de faire briller votre lumière devant les hommes, afin que, voyant vos bonnes œuvres, ils glorifient votre Père qui est dans le ciel. Paroles qui renferment un commandement exprès, et par conséquent, une obligation étroite. En vain direz-vous qu'un dehors si composé approcherait de l'hypocrisie qui contrefait toutes les vertus, et qu'il y aurait, non-seulement trop de gêne, mais trop d'affectation à mesurer toutes vos paroles, à régler tous vos regards, à compasser toutes vos démarches. Car, remarquez bien ceci, le crime de l'hypocrite n'est pas d'avoir les dehors de la vertu, c'est de n'avoir que ces dehors; c'est de s'en servir comme d'une espèce de fard pour se déguiser; c'est de démentir en secret le christianisme qu'il semble marquer en public; c'est d'abuser de la religion même qu'il affecte, ou qu'il trahit, selon ses intérêts; c'est de vouloir tromper les hommes, et de ne pas voir qu'il ne saurait tromper un Dieu. Pour se mettre à l'abri de tout reproche, il n'aurait qu'à être dans le fond tel qu'il veut paraître au dehors, et quoiqu'il n'y ait que duplicité dans sa conduite, vous n'en êtes pas pourtant moins obligés d'être avec sincérité, ce qu'il n'est que par dissimulation, et de vous donner les apparences, aussi bien que le fond de la piété, afin que le Seigneur soit également glorifié et au dedans et au dehors de vous-mêmes : *Ut glorificent patrem vestrum qui in cœlis est.* (*Matth.*, V.)

Et certes, mes frères, comment le Seigneur serait-il honoré parmi vous? Serait-ce par ces familiarités équivoques qui sont la politesse du temps? Serait-ce par ces obscénités ingénieuses, qui font le sel et l'agrément des conversations? Serait-ce par ces parures immodestes, qui ne marquent que trop une affection corrompue? Serait-ce par ces lectures empoisonnées, qui ne proposent que des exemples pernicieux? Serait-ce par ces spectacles séduisants, qui ne sont faits que pour orner le vice et pour faire triompher les passions? Car voilà les usages qui sont établis dans vos sociétés les plus honnêtes parmi ceux qui aujourd'hui se disent chrétiens, qui se révolteraient même si on leur disait qu'ils ne le sont pas. Mais, je vous demande, sont-ce donc là les traits qui doivent retracer sur votre front l'image d'un Dieu né d'une vierge et mort sur une croix? Sont-ce là les preuves que vous lui donnez de votre zèle et de votre tendresse? Sont-ce là des œuvres dignes de son amour et de ses récompenses?

O mon Dieu! Jusqu'à quel excès d'aveuglement et de corruption les chrétiens se sont-ils portés? Autrefois on reconnaissait les disciples de Jésus-Christ à la douceur de leur charité, à la sagesse de leurs entretiens, à la candeur et à l'innocence de leurs mœurs, à la piété de leurs sentiments, à la modestie de leur extérieur, à leur éloignement pour les spectacles, à la régularité de toute leur conduite. On vit même dans un ancien temps où l'on n'avait point devant les yeux un Dieu crucifié pour modèle : on vit la jeune Sara faire de la prière sa plus douce occupation et mettre son plaisir à ne prendre point de part aux plaisirs profanes. Mais aujourd'hui que voit-on dans presque toutes les compagnies du siècle, si ce n'est toutes les marques d'un penchant vicieux et d'un souverain mépris de la pudeur? Oui

ce vice si odieux dont l'Apôtre veut que les chrétiens prennent soin d'écarter jusqu'à l'ombre; dont il ne veut pas même qu'ils fassent passer le nom par leurs lèvres saintes; ce vice, dis-je, fait aujourd'hui le plus vif agrément d'une compagnie, le trait le plus intéressant d'une scène; on s'en rapproche sans honte par des plaisanteries obscènes, par des chansons impures, par des manières indécentes. On le fait même paraître avec honneur sur un théâtre où il est revêtu de tous les ornements qu'il peut emprunter de l'esprit d'un poëte, de la grâce d'un acteur, de la douceur d'un chant: et si une juste indignation nous oblige de prononcer contre des usages si criminels par leur nature et si dangereux par l'impression qu'ils font sur les cœurs, on en prend hardiment la défense, on veut les faire passer pour des amusements innocents, on les donnerait presque pour les bons exemples du siècle.

Ah! mes frères, si vous n'avez pas d'autres exemples à nous donner, si vous n'avez pas d'autres manières de glorifier le Seigneur votre Dieu, que pouvons-nous dire de vous? Si ce n'est que vous déshonorez son saint nom, comme il s'en plaint par son prophète: ***Polluerunt nomen sanctum meum.*** (***Ezech.***, **XXXVI.**) Encore un coup, que pouvons-nous dire de vous? Si ce n'est que vous êtes véritablement chargés des blasphèmes de ces audacieux impies qui prétendent fonder leur mépris pour la religion sur les déréglements et les abus les plus opposés à la religion même, et qui, voulant justifier leur impudence à mépriser la loi de Dieu par votre facilité à la violer, nous disent d'un ton de raillerie, voilà quels sont ceux qui se disent le peuple choisi de Dieu pour être l'héritier de ses promesses. Ne sommes-nous pas plus sages de croire qu'il ne nous commande rien, qu'ils ne le sont de croire qu'il leur commande ce qu'ils ne peuvent point accomplir: ***Cum diceretur de eis: Populus Dei iste est.*** (***Ibid.***) Reproche à la vérité tout faux, tout injuste de leur part, puisque ce n'est point par ces déréglements que vous êtes le peuple de Dieu; puisqu'ils se contredisent eux-mêmes en regardant comme impossible l'accomplissement d'une loi dont ils ne peuvent s'empêcher d'admirer la sagesse; puisque nous pouvons leur opposer des chrétiens non-seulement assez fidèles pour garder les lois de l'Evangile, mais assez généreux pour en pratiquer les conseils. Mais reproche terrible pour vous, puisqu'il semble naître de votre propre fonds. Reproche qui vous apprend qu'il faut que vous marquiez dans votre manière de vivre cette mortification, cette humilité, cette modestie, cette pureté, ce détachement, cette piété, cette charité qui sont le précis de l'Evangile de Jésus-Christ, autrement, vous lui ravissez le tribut de louanges et des bénédictions que vous lui feriez donner en montrant toutes ces vertus; et vous vous rendrez responsables de blasphèmes que vous lui attirerez en ne les montrant pas: *Nomen enim Dei per vos blasphematur inter gentes.*

Enfin, mes frères, je dis que sans le bon exemple on ne peut que scandaliser le prochain, troisième et dernière réflexion qui achèvera de vous convaincre que sans le bon exemple vous ne pouvez point vous sanctifier vous-mêmes.

Je pourrais vous dire avec le Sage que l'homme se trahit lui-même sans réflexion, par un extérieur qui découvre ce qu'il y a de caché dans le cœur, et qu'il ne faut quelquefois qu'un coup d'œil pour l'approfondir et le développer tout entier. Pourquoi? C'est qu'il est des défauts qui, bien que légers en apparence, ne laissent pas de marquer un fonds corrompu. Ce n'est pas, dit saint Bernard, que la religion consiste seulement dans le dehors; non sans doute, car elle ne veut pas nous rendre semblables à de sépulcres blanchis, suivant la parole de l'Evangile, mais quoique la religion ne consiste pas toute dans le dehors, il est pourtant vrai que ce qu'il y a de bon ou de mauvais dans le dehors vient de la pureté ou du déréglement du dedans. Règle importante, principe remarquable, qui peut servir à décider bien des questions sur lesquelles vous croyez nous mettre dans l'embarras. Car on peut dire qu'il n'y aurait pas tant de faste et de superfluité dans vos habits, si la vanité ne s'était emparée de votre cœur; tant de licence dans votre gaieté, si l'indévotion ne faisait votre caractère; tant d'indécence dans vos parures, si vous n'aviez le dessein de plaire; enfin, que vous n'aimeriez pas tant les entretiens libres, les tendres adulations, les scènes impures, si votre cœur n'était tout préparé à la flamme criminelle dont on veut l'embraser. Voilà ce que l'on peut dire après le Sage, et ce que peut-être la vérité vous oblige de vous dire intérieurement à vous-mêmes: ***Amictus corporis et risus dentium, et ingressus hominis enuntiant de illo.*** (***Eccli.***, **XIX.**) Si donc vous ne donnez aucune marque de dévotion, si on n'aperçoit que légèreté, que dissipation dans votre conduite; si on ne voit en vous ni mortification, ni humilité, ni modestie, ni charité, vous ne pouvez être dans l'Eglise qu'une odeur de mort pour les uns et un sujet d'affliction pour les autres; vous ne pouvez être qu'un exemple pernicieux pour le public, puisque vous lui découvrez un cœur plein de l'amour du siècle, un cœur vide de l'amour de la vertu, puisque vous apprenez aux autres à négliger les devoirs de la piété chrétienne. Car en vain vous flattez-vous sous prétexte que vous ne paraissez point mauvais à ceux qui vivent avec vous; j'ose dire que, si vous ne leur paraissez pas mauvais, c'est qu'ils ne sont pas meilleurs que vous, ils sont coupables envers vous comme vous l'êtes envers eux. Vous vous communiquez mutuellement une contagion commune; et loin que leur mauvais exemple puisse vous justifier avec eux, le vôtre sert plutôt à les perdre avec vous.

Je pourrais vous dire encore qu'il n'en est que trop parmi vous qui ont donné dans les égarements d'un âge insensé, où loin de craindre la censure publique, on se fait du vice même une espèce de bienséance, et qui, par conséquent, sont doublement obligés au bon exemple, et parce qu'ils sont chrétiens, et parce qu'ils ont été pécheurs. Car le scandale qu'ils ont donné subsiste toujours, s'ils ne l'effacent par une pénitence bien marquée. Il faut qu'à force de faire le bien ils fassent oublier le mal qu'ils ont fait. Ce n'est qu'un monde corrompu qui peut leur faire grâce sur des désordres où il les a précipités lui-même, et comme ils doivent une juste compensation à Dieu, parce qu'ils ont péché contre lui, ils doivent aussi une réparation éclatante aux fidèles, parce qu'ils ont péché devant eux.

Mais, pour vous montrer sensiblement que quand on ne donne pas un bon exemple, on en donne infailliblement un mauvais, il me suffit de vous faire remarquer que le scandale consiste souvent en des choses qui paraissent très-légères. Car c'est une des grandes erreurs du monde de n'attacher le nom et l'idée de scandale qu'à certains crimes odieux. Tout ce qui sert à inspirer l'amour du vice et la haine ou le mépris de la vertu, est proprement un scandale, parce qu'il tend à la perte du prochain.

Or, c'est ce que nous avons à reprocher à ceux qui ne l'observent point assez, pour donner une pleine édification, telle que l'exige la sainteté du chrétien. Que verrez-vous, par exemple dans cette femme mondaine qui se glorifie à la vérité d'avoir de la religion, mais qui ne se pique point d'une grande piété, qui est assez régulière pour se défendre des excès qui flétriraient sa réputation, mais qui ne l'est pas assez pour prendre le voile de cette modestie dont l'Apôtre veut que les personnes du sexe fassent leur parure? Que verrez-vous en elle? Hélas! Le dirai-je! Et ce détail lui paraîtra-t-il aussi sérieux, aussi triste, aussi digne de ses larmes qu'il l'est en effet! Mais, quoi qu'il en soit, mon ministère m'oblige de le dire: vous verrez en elle des ajustements étudiés, des manières insinuantes, des airs enjoués qui relèveront ses charmes, qui la rendront l'objet d'un cœur sensuel, qui lui attireront les flatteries les plus séduisantes, qui l'exposeront même aux libertés les plus indiscrètes, liberté qu'elle accordera par la manière dont elle les repoussera. Je ne dis pas qu'elle veuille perdre son âme, mais elle voit bien qu'elle perd celle des autres, ou du moins elle s'aveugle volontairement pour ne pas le voir : et sous prétexte qu'elle ne prend pas certains sentiments pour ses lâches et indignes adulateurs, elle ne craint pas de les leur inspirer pour elle-même. Ainsi se rend-elle coupable de mille pensées criminelles, de mille désirs impurs, dont elle se rend le sujet et l'occasion. Tant il est vrai qu'il n'est presque pas de milieu entre édifier et scandaliser le prochain, et qu'une vertu qui paraît irréprochable devant les hommes, n'est souvent qu'abomination devant Dieu.

Et comment, mes frères, pouvez-vous prétendre que dans l'indolence et la dissipation où vous vivez, il n'y ait rien en vous qui puisse offenser la délicatesse d'un œil chrétien? Comment, dis-je, vous donnez-vous pour irrépréhensibles, tandis que de votre côté vous trouvez à exercer votre censure sur les personnes même qui font profession d'une haute piété! Quoi? leur serez-vous moins un sujet de scandale en ne leur montrant aucune vertu, qu'elles ne le seront pour vous en vous laissant entrevoir quelques petits défauts? Vous exigerez d'elles l'édification la plus parfaite, et vous ne vous croirez point obligés de leur en donner la moindre à votre tour? Quelle contradiction! Quelle injustice!

Ah! rappelez-vous ici l'excellence et la sainteté du christianisme, et vous verrez au premier coup d'œil qu'il faut que vous soyez aux yeux de vos frères un objet d'édification par vos vertus; ou que, si vous ne voulez pas les édifier par vos vertus, il faut nécessairement que vous soyez un sujet de scandale. Et à qui serez-vous un sujet de scandale? Vous le serez aux gens de bien que vous ébranlerez dans leur piété, aux pécheurs que vous confirmerez dans le relâchement, à vos pasteurs dont vous affligerez le zèle, à toute l'Eglise dont vous flétrirez la gloire, à Jésus-Christ même dont vous ne serez que des membres indignes.

Mais quoi? me direz-vous : le commerce du monde permet-il cette régularité si exacte et si sévère? Une personne de ce caractère ne serait-elle pas à charge à la société? Faut-il qu'un austère dehors répande la tristesse partout? Faut-il que nous nous réformions aux dépens de tous ceux avec qui nous vivons? Mais quoi? vous dirai-je à mon tour : pensez-vous que la société fût moins douce, si elle était plus chrétienne? Pensez-vous qu'il vous soit permis de vous conformer aux manières d'un monde corrompu, d'un monde si hautement condamné dans l'Evangile? Pensez-vous que la charité, qui est la grande vertu du christianisme, puisse inspirer moins de douceur et de politesse envers le prochain? Ah! paraissez ici, sages et pieux fidèles, vous qui, chrétiens au dedans, ne l'êtes pas moins au dehors; élevez votre voix en faveur de la religion sainte que vous professez, et dites-nous, si l'union que vous formez entre vous est moins douce et moins parfaite, parce qu'il n'y a ni déréglement dans vos mœurs, ni immodestie dans vos assemblées, ni médisance dans vos entretiens; dites-nous si vous n'auriez pas plus de peine à prendre les manières des profanes mondains qu'ils n'en auraient à prendre les vôtres? Ah! dites plutôt, mondains qui m'écoutez, dites que vous ne craignez de donner un bon exemple que parce que vous n'aimez que ceux qui vous en donnent un mauvais : dites que vous ne faites consister la douceur de la vie que dans ce qui blesse la sainteté de la religion·

dites enfin que le respect humain l'emporte en vous sur le devoir, que loin de professer dignement votre foi, vous rougissez de l'Evangile, que c'est proprement la vertu qui est un scandale pour vous, que vous vous scandalisez de Jésus-Christ même, et que par conséquent vous êtes indignes d'être mis au nombre de ses disciples.

Vous ne pouvez pas, dites-vous, soutenir dans le monde un exemple si gênant et si mortifié? Et moi je vous dis, au contraire, que c'est précisément dans le monde que le bon exemple vous est plus nécessaire pour l'édification des autres. Proposition qui vous a peut-être déjà bien surpris, mais que je vais vous rendre bien sensible dans ma dernière partie.

SECOND POINT.

C'est une vérité constante, que l'obligation du bon exemple nous est principalement imposée pour l'utilité du prochain. Si nous n'étions chargés que de notre propre salut, il nous suffirait d'être saints au dedans aux yeux de Dieu, mais comme la loi de la charité nous oblige de contribuer au salut des autres, nous devons encore le paraître aux yeux des hommes. Il n'y a que le perfide Caïn qui puisse dire qu'il n'est pas chargé de la conduite de ses frères: *Nunquid custos fratris mei sum ego?* (*Gen.*, IV.) Le sage chrétien sait au contraire que Dieu, suivant la parole du Sage, a confié à un chacun le soin de son prochain : *Mandavit illis unicuique de proximo suo* (*Eccli.*, XVII) ; Que l'Apôtre a ordonné au commun des fidèles de s'édifier les uns les autres; que ceux même dont le partage est de garder le silence, ont une espèce d'apostolat, qui consiste à instruire par leurs œuvres; et qu'en un mot, nous devons être et des modèles de vertu, pour ranimer le courage de nos frères, et des preuves vivantes de la religion, pour confondre l'orgueil de nos ennemis.

Je sais que, dans votre idée vous renvoyez cette obligation à ceux qui ont embrassé une profession ou plus austère, ou plus relevée que la vôtre, et que vous ne croyez pas que dans le monde on puisse s'assujettir à cette exacte fidélité, qui garde à la lettre les maximes de l'Evangile, ni à cette régularité extérieure qui sert à l'édification du prochain, car vous confondez, mal à propos, l'exemple parfait avec le bon exemple, et parce que vous n'êtes pas obligés à donner l'un, vous vous croyez dispensés de l'autre. Cette erreur est non-seulement commune, mais très-ancienne dans le monde, comme nous le voyons dans un concile de notre France. Mais pour la confondre, je dis, que c'est dans le monde que le bon exemple vous est plus nécessaire, et je vais vous le prouver par des raisons très-sensibles: 1° parce que c'est dans le monde que le bon exemple est plus rare; 2° parce que c'est dans le monde qu'il est plus utile; 3° parce que c'est dans le monde qu'il est plus glorieux. Trois grandes raisons bien dignes de votre attention.

1° Parce que c'est dans le monde que le bon exemple est plus rare. Je sais que Dieu a ses élus partout; il les a dans le monde même et dans le plus grand monde. Mais, hélas! que le nombre en est petit! Qu'il en est peu, parmi les gens du siècle, qui portent leur christianisme marqué sur leur front! Ah! c'est ici que je ne puis m'empêcher de m'écrier avec le prophète: *Circuite vias Jerusalem* (*Jerem.* V); allez, parcourez les rues de Jérusalem, et cherchez si vous trouverez un certain nombre de fidèles qui se conduisent selon la foi et la justice chrétienne: *et quærite an invenietis virum facientem judicium et quærentem fidem.* (*Ibid.*)

L'Apôtre nous en marque plusieurs traits, en instruisant son disciple Timothée, mais les reconnaîtra-t-on en vous, gens du siècle qui m'écoutez? J'avoue qu'il parle à un pasteur, et en la personne de ce pasteur, à tous les ministres sacrés; je le sais et malheur à moi si j'oubliais l'obligation où nous sommes de soutenir par le bon exemple le rang que nous avons par notre caractère. Mais il marque aussi les obligations du commun des chrétiens, à qui il veut que son disciple serve de modèle : *Exemplum esto fidelium* (I *Tim.*, IV) ; car en vain le pasteur serait-il obligé d'être l'exemple du troupeau, si le troupeau n'était obligé de suivre l'exemple du pasteur.

Examinons donc si nous trouverons en vous les traits qu'il marque pour le bon exemple. Il veut que nous fassions l'édification de nos frères par nos entretiens : *in verbo* (*Ibid.*), mais vos entretiens les plus innocents : ce sont ceux qui ne sont que frivoles : par notre manière d'agir envers le prochain : *in conversatione.* (*Ibid.*) Mais rien n'est plus ordinaire dans le monde que la fierté, la flatterie, la dissimulation, la duplicité. Par la charité· *in charitate* (*Ibid.*); mais l'envie, la haine, la vengeance, l'avarice, la médisance, la dureté, ces vices si cruels sont universellement répandus parmi vous; par notre zèle pour la foi : *in fide.* (*Ibid.*) Mais telle est votre indifférence pour la religion, que les railleries de l'impiété vous sont toujours agréables, pourvu qu'elles soient ingénieuses : enfin par la chasteté : *in castitate.* (*Ibid.*) Mais la chasteté, cette vertu si délicate, conserve-t-elle son éclat dans un monde où la pudeur paraît toute sauvage, toute rustique, et où le vice au contraire n'est qu'agrément, que politesse?

Ah! parcourez encore une fois, parcourez les rues de Jérusalem : *circuite vias Jerusalem.* (*Jerem.*, V.) Allez parmi les grands et parmi les petits, et cherchez si vous en trouverez plusieurs qui annoncent la foi et la justice chrétienne par leur exemple. Considérez la face de cette grande et superbe ville, et voyez si elle vous offrira un grand objet d'édification : *et aspicite et considerate.* (*Ibid.*) Voyez si elle brille autant

par la sainteté de ses citoyens que par l'éclat de ses richesses, par la pompe de ses équipages, par la magnificence de ses édifices. Voyez si c'est par la ferveur de son christianisme qu'elle s'est rendue si célèbre parmi les nations : *et aspicite et considerate.*

Ah ! je l'avoue, si vous la regardez du côté de sa grandeur temporelle, vous serez éblouis de sa gloire, car elle est le centre du plus puissant de tous les empires, la maîtresse de la plus illustre de toutes les nations, la capitale de la plus ancienne de toutes les monarchies, le séjour de la noblesse la plus brillante et la plus polie, le siége du plus auguste de tous les rois, l'objet de l'admiration des étrangers, et pour ainsi dire une des merveilles de l'univers, un abrégé du monde. Mais, hélas ! combien cette gloire n'est-elle pas obscurcie par un déréglement général ! Ah ! considérez-la bien : *et aspicite et considerate*, et vous verrez que ce sont principalement ses grandes délices qui font sa grande réputation : vous verrez, dis-je, une ville, qui se distingue de toutes les autres, par le luxe, par la mollesse, par le jeu, par la sensualité, par les spectacles, par tous les plaisirs ensemble : une ville où l'on fait servir les parures à l'immodestie, la politesse à une affection criminelle, souvent même l'esprit à l'irréligion : une ville qui reçoit et qui répand à son tour les vices d'un vaste et florissant royaume, dont elle est le centre ; où les uns, venant chercher dans la variété de ses plaisirs un amusement pour leur oisiveté, laissent partout des vestiges de leurs débauches ; où les autres, venant s'instruire à la mode des ajustements, à la pureté du langage, aux manières du monde, n'y prennent le plus souvent que de fausses maximes, et ne s'y forment que des liaisons dangereuses et des mœurs corrompues, une ville où les étrangers mêmes, attirés des extrémités de la terre, par le bruit de tant de désordres, accourent comme au grand théâtre de toutes les passions, pour s'en retourner enivrés de ses plaisirs autant que frappés de sa splendeur, et pour aller ensuite répandre au loin le récit de ses scandales aussi bien que le détail de ses ornements ; une ville enfin, où la croix qui règne par le souverain est presque anéantie par les sujets ; où les mauvais exemples effacent les bons ; où le grand et le petit, le riche et le pauvre, tout âge, tout sexe, tout état, ont leur déréglements particuliers et une corruption commune ; en un mot, une ville où un peuple innombrable de pécheurs forme le monstrueux assemblage d'un nombre infini de péchés.

Or, mes frères, si vous êtes chrétiens, si vous n'êtes pas tout à fait insensibles à l'honneur de votre religion et de votre Dieu même, ne sentirez-vous pas l'obligation où vous êtes de réparer, par vos bons exemples, le tort qu'on leur fait par une prévarication si générale ? N'est-ce pas précisément dans un siècle si malheureux que vous devez dire avec Josué, que quand même tout votre peuple se ferait des dieux étrangers, vous n'en aurez point d'autre que le Dieu d'Israël ? N'est-ce pas au milieu de tant de coupables que vous devez vous écrier avec le généreux Matathias, que, malgré le grand nombre de ceux qui obéissent au Dieu du siècle, c'est-à-dire au démon de la sensualité, de l'orgueil et de la cupidité, vous ne laisserez pas de vous attacher inviolablement à la loi de vos pères ? Car, pourrez-vous bien vous persuader qu'il vous fut permis de vous laisser entraîner à ce torrent d'iniquité, qui précipite tant d'âmes dans l'abîme de la perdition ? Ah ! n'y eût-il que cette seule raison que, en vivant dans le monde, vous y êtes mêlés avec les impies, ces hommes d'iniquité, qui se font des déréglements du public un de leurs grands prétextes pour l'impiété, vous devriez, sans doute, pour les confondre, leur donner, dans le monde même, un exemple de piété qu'ils n'aperçoivent point, ou qu'ils ne veulent point apercevoir en la personne de ceux qui se sanctifient dans la retraite.

Ne pensez donc pas qu'il vous soit permis d'abandonner la vertu, parce que les autres se plongent dans le crime. Mais entrez dans les sentiments d'un saint roi qui vivait, comme vous, au milieu d'un monde prévaricateur, et dites avec lui : voici, Seigneur, le temps d'agir. *Tempus faciendi, Domine* (*Psal.* CXVIII). Les hommes ont multiplié leurs crimes : *Dissipaverunt legem tuam.* (*Ibid.*) Mais c'est pour cela même que je leur donnerai l'exemple d'une inviolable fidélité à votre loi : *Ideo dilexi mandata tua.* (*Ibid.*) Si vous étiez dans une société toute sainte, vous auriez moins besoin d'animer les autres par votre exemple, parce que les autres vous animeraient plutôt par le leur. Si le commun des fidèles avait conservé l'ancienne ferveur de nos pères, s'ils formaient encore aujourd'hui un monde tout chrétien, vous pourriez en quelque sorte vous reposer sur les autres, pour le soin de soutenir les intérêts de votre Dieu. Mais, dans une défection universelle, qui s'en chargera ?... Si ce n'est vous, mon cher auditeur, oui, vous à qui Dieu, par une grâce singulière, donne aujourd'hui cette sainte pensée, que tout chrétien en est chargé.

Et ne dites pas que vous seriez étouffé par la multitude, et que votre exemple seul ne serait point assez brillant pour couvrir l'opprobre du siècle. Si ce raisonnement paraît avoir quelque chose de vrai pour chacun de vous en particulier, il paraît absolument faux pour vous tous ensemble. Car, ô mon Dieu, quelle gloire pour votre grâce, quelle leçon pour le monde, quelle consolation pour l'Eglise, si votre parole sainte, qui passe par la bouche d'un si indigne ministre, avait néanmoins assez de succès pour engager tous ceux qui l'écoutent ici à se réformer dès à présent, pour retracer aux yeux du public toute la sainteté de l'Evangile ! Il faut donc, mes frères, que

vous donniez, chacun en particulier, un bon exemple pour pouvoir, tous ensemble, en former un assez général, assez puissant, pour confondre les scandales du siècle. Et d'ailleurs, mon cher auditeur, qui que vous soyez, fussiez-vous le seul à vouloir le donner, seriez-vous moins obligé de le donner parce que les autres ne le donneraient pas? Et, en le donnant, en auriez-vous moins de mérite parce que vous n'auriez point de succès? Non, sans doute, car le succès ne dépend pas de vous; et si vous n'aviez pas la consolation de gagner les autres, vous auriez du moins l'avantage de vous sanctifier vous-même.

Mais que dis-je, le bon exemple peut-il être sans succès dans le monde? Ah! c'est au contraire dans le monde qu'il est plus utile: seconde raison qui en augmente l'obligation, et surtout pour vous qui êtes distingués dans le monde par l'opulence ou par la noblesse.

Plus utile en vous, parce qu'en vous il a plus d'éclat. Car il faut que la vertu soit dans un grand jour pour produire une plus grande édification. Dans une sombre retraite, elle est ou tout à fait inconnue, ou bientôt oubliée dans une vile condition, elle est ou trop obscure, ou trop peu respectée. Les ténèbres la dérobent aux yeux du public. Mais, la représentez-vous sur le grand théâtre du monde à la faveur de votre naissance, de vos emplois, de vos dignités, alors elle répand sa lumière partout, elle est comme un parfum précieux, qui remplit de son odeur toute la maison de Dieu, je veux dire toute la société des fidèles. Car un peuple infini a les yeux tournés sur vous pour relever ou vos vertus par ses éloges, ou vos vices par sa médisance; et comme en vous le mauvais exemple devient la fable de tout un royaume, le bon en devient aussi le spectacle. Aussi voyons-nous que lorsque les ministres d'un roi impie voulurent porter les enfants d'Israël à rendre un culte sacrilége aux idoles, ils ne crurent pas pouvoir mieux s'y prendre qu'en s'efforçant d'y engager l'illustre Matathias, persuadés que ce grand homme, si distingué par son rang, n'aurait pas été moins propre à entraîner les peuples par sa chute, qu'il le fût en effet à les soutenir par sa fermeté: *Princeps et clarissimus et magnus es in hac civitate.... ergo accede prior.* (I *Mach.*, II.) Ah! dit saint Jérôme, prêtez l'oreille au bruit qui se répand dans la ville? *Audi clamorem civitatis*, et vous l'entendrez retentir des louanges et des bénédictions que tous les cœurs donnent aux personnes distinguées, dont la piété brille assez pour édifier le public. Vous entendrez aussi les cris d'indignation, qui s'élèvent contre ceux qui se rendent par leurs désordres le scandale des peuples, et par là vous comprendrez que votre exemple fait une vive impression sur l'esprit de vos inférieurs, et que, comme en vous, le mauvais devient plus célèbre et plus contagieux, le bon devient aussi plus brillant et plus utile.

Plus utile encore une fois, parce qu'en vous il a plus de force; car vous savez que c'est l'illusion des gens du monde de s'imaginer que la vertu est trop pesante pour leur faiblesse, ou trop opposée à leurs engagements. Ils se forment des obstacles que leur imagination grossit, et que leur lâcheté n'ose combattre. Leur propose-t-on l'exemple de ces justes cachés, qui n'ont jamais connu le monde, ou qui s'en sont séparés? Ils répondent que les uns n'ont jamais été engagés dans le péril, et que les autres ont bien senti qu'on n'en pouvait échapper que par la fuite; ils envient leur bonheur, sans vouloir se régler sur leur exemple; et au lieu d'accuser leur propre corruption ou leur propre lâcheté, ils croient se justifier par les plaintes qu'ils font contre leur condition, contre leur état. Mais leur oppose-t-on l'expérience de ces âmes héroïques, qui ont la force de vaincre le monde au milieu du monde même, Ah! tous ces prétextes tombent; car on sent bien que, dans le monde même, on est inexcusable dans le péché, quand on voit qu'on y peut vivre dans l'innocence: et l'exemple de ceux qui se sanctifient au milieu des tentations et des embarras du siècle, est d'autant plus utile, qu'il donne un nouveau poids aux exhortations et aux reproches que nous faisons à ceux qui ne s'y sanctifient pas.

Plus utile enfin, parce qu'en vous il a plus d'autorité! Car ordinairement vous faites la règle de vos inférieurs; comme ils cherchent à gagner votre affection par le vice, si vous l'aimez, ils voudront aussi gagner votre estime par la vertu, si vous la pratiquez. Ceux même qui n'aimeront pas votre exemple craindront votre pouvoir, et, si vous ne rendez pas la vertu plus aimable, vous rendrez au moins le vice tremblant et confus. Hélas! gens du siècle, vous vous plaignez quelquefois amèrement de voir dans vos enfants une licence sans bornes qui vous fait gémir; vous craignez même que tôt ou tard elle ne vous fasse rougir. Mais ne vous en prenez qu'à vous-mêmes; ils ne feraient point votre douleur si vous aviez pris soin de les former à la piété par vos exemples comme vous y étiez indispensablement obligés; et, parce que vous les avez rendus mauvais par votre négligence, ils sont maintenant indociles pour votre punition.

Ramassez donc tous ces avantages; représentez-vous bien l'éclat, la force, l'autorité que vous donnerez à la piété, et vous comprendrez sans peine combien le bon exemple est utile dans le monde. Je ne crains pas de le dire: dans une sainte retraite le mauvais exemple serait plus inexcusable, mais, dans un monde corrompu, le bon exemple est plus nécessaire

Ajoutons ici, mes frères, en peu de mots, que si le bon exemple est si rare et si utile dans le monde, il ne doit pas y être moins glorieux. Troisième et dernière raison, qui vous fera voir qu'en servant à l'édification

des autres il se tourne en même temps à votre propre avantage.

Je ne vous dirai pas que le bon exemple vous rend tout l'honneur que vous lui faites; que si vous le relevez par l'éclat que vous lui donnez dans le monde il ne vous relève pas moins par le rang qu'il vous donne dans l'estime du public; qu'il vous fait même d'autant plus d'honneur dans une certaine élévation, qu'on sait bien que vous n'avez pas besoin de recourir à l'artifice de ceux qui, pour se tirer de la poussière, se font de la dévotion ou un art pour parvenir, ou un titre pour se faire honorer. Non, je ne veux point vous rendre sensibles à une vaine gloire, car le bon exemple ne doit point servir à nourrir la vanité.

Mais, si vous ne devez pas trop rechercher l'approbation des hommes, vous ne sauriez trop rechercher celle de Dieu. C'est une gloire à laquelle il ne vous est point permis de renoncer; vous la devez même désirer de tout votre cœur. Or, le bon exemple vous donne sans doute une grande gloire devant Dieu; car, quel mérite n'a-t-on pas devant lui à soutenir sa régularité et sa piété au milieu d'un siècle pervers, et à y faire la consolation de l'Eglise, l'édification du public et la gloire de Dieu même. Etre bon parmi les bons, dit saint Grégoire, pape, au sujet de Job, ce n'est qu'une vertu commune, mais être bon parmi les méchants c'est une vertu héroïque; car, comme il faut être bien mauvais pour l'être parmi les gens de bien, il faut aussi être bien saint pour l'être parmi les pécheurs.

Ne pensez donc pas que nous prétendions vous dépouiller, vous avilir, vous dégrader. Nous finirons, au contraire, en vous disant avec l'Apôtre: Demeurez fermes dans l'état où Dieu vous a appelés, dans le rang où sa providence vous a établis; mais paraissez-y tout chrétiens pour donner au bon exemple toute la gloire dont vous êtes environnés et toute l'autorité dont vous êtes révêtus. Heureux si votre vie paraît assez pure pour exciter l'émulation des gens de bien, pour confondre les pécheurs endurcis, pour ramener ceux qui sont disposés à rentrer dans les voies de la piété, pour décrier les maximes du monde, pour faire sentir l'horreur de ses scandales, pour montrer l'injustice de ses prétextes, enfin pour rendre la vertu plus aimable, le vice plus odieux, la religion plus brillante, et le nom même du Seigneur plus vénérable! Heureux, dis-je; car quelle consolation ne goûterez-vous pas en ce monde, et quelles couronnes ne vous serontelles pas réservées en l'autre? C'est ce que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

—

EXORDE POUR LE SECOND DIMANCHE DE L'AVENT.

Beatus est qui non fuerit scandalizatus in me. (*Matth.*, XI.)

*Heureux celui à qui je ne serai pas un sujet de scandale.*

Ce n'est plus la divinité de Jésus-Christ, ce n'est pas même l'opprobre de sa croix qui fait le scandale du monde. Grâce à sa miséricorde, nous ne sommes plus au temps où un Dieu crucifié fut un scandale pour les uns et une folie pour les autres. Mais si le monde ne se scandalise plus d'un Dieu, auteur de notre rédemption, il ne se scandalise encore que trop d'un Dieu, modèle de toutes les vertus. Car, hélas! ce ne sont plus les exemples de Jésus-Christ qui servent de règle. Le monde, pour ainsi dire, veut avoir sa mode pour la sanctification et pour le salut. Selon lui, ne pas faire le mal c'est tout l'Evangile; représenter Jésus-Christ, porter son image, ce serait ou une réforme trop affectée, ou une vertu trop sévère. Le même relâchement qui a éteint le fond de la piété au dedans en a presque effacé les traces au dehors; et, tandis qu'on se fait une gloire de reconnaître et de confesser Jésus-Christ, on rougit presque de l'imiter.

Ainsi, fait-on consister le bon exemple à n'en pas donner un tout à fait mauvais. L'excès de la corruption des uns fait prendre pour sainteté la tiédeur et la négligence des autres. On s'imagine que la parole de notre évangile ne peut s'appliquer qu'à ces pécheurs célèbres qui se scandalisent de Jésus-Christ par impiété, ou qui scandalisent le public par leurs désordres; et, pourvu qu'on se soit préservé de leurs crimes, on croit avoir assuré son bonheur et pouvoir prendre pour soi cette douce parole: *Beatus.*

O mon Dieu, jusqu'à quand les enfants des hommes aviliront-ils dans leur esprit une religion aussi sainte et aussi sublime que la vôtre. Quoi! mes frères, Jésus-Christ n'aurait-il prétendu prononcer, dans la parole de mon texte, que contre les impies, les ravisseurs, les adultères, ces pécheurs détestables dont le monde même se sent obligé de souscrire la condamnation? Etait-il bien nécessaire qu'il vînt nous apprendre que des crimes qui sont proscrits par les lois humaines le sont aussi par les lois divines? Aurait-il borné la perfection du chrétien à n'être pas l'horreur de la société civile? Ah! si telle est votre idée, il faut vous détromper aujourd'hui, en vous faisant voir que le faux scandale dont il parle consiste principalement à rejeter la pureté de sa morale et la pratique de ses vertus. Car celui-là seul ne se scandalise pas de Jésus-Christ, qui est fidèle à suivre les maximes et les exemples de Jésus-Christ: *Qui non fuerit scandalizatus in me.*

Je ne viens donc pas élever ma voix contre les scandales du siècle. Je suis persuadé que la même foi qui vous conduit à nos discours vous éloigne des grands crimes. Mais, encore un coup, le scandale ne consiste pas seulement à donner un exemple odieux, il consiste encore à ne pas donner un exemple édifiant; et, parce que vous avez négligé et peut-être ignoré jusqu'à présent un devoir si essentiel, je vais vous faire voir: 1° que le bon exemple est nécessaire à tout chrétien pour sa propre sanctification; 2° qu'il est encore plus nécessaire aux gens du monde pour l'édification des autres.

L'obligation en est fondée et sur la sainte-

té du christianisme et sur les engagements particuliers de votre état. Deux réflexions importantes, qui feront le partage de ce discours après que nous aurons imploré le secours de la Vierge. *Ave, Maria.*

## SERMON XXII

### *Pour le dimanche de Quasimodo.*

#### SUR LA PIÉTÉ.

Venit Jesus et stetit in medio et dixit eis : Pax vobis. (*Joan.*, XX.)

*Jésus vint et se tint au milieu des disciples et leur dit : La paix soit avec vous.*

Jésus-Christ ressuscité fait la joie de ses disciples, comme Jésus-Christ crucifié avait fait leur affliction. Attachés à ce divin maître, s'ils l'ont abandonné par faiblesse, ils ne laissent pas de le regretter par amour, et Jésus-Christ, de son côté, moins offensé de leur lâcheté que sensible à leur douleur, vient se montrer au milieu d'eux pour les convaincre de la vérité de sa résurrection et pour les consoler par la douceur de sa présence : *Venit Jesus et stetit in medio.* Il leur pardonne sans peine une infidélité qu'il a lui-même réparée; il compâtit à leur tristesse, quoiqu'il y ait de l'imperfection; il ne les regarde plus que comme des disciples qu'il doit affermir pour toujours par la force de son esprit, et pour leur faire goûter d'abord les fruits de sa résurrection, il porte la paix jusqu'au fond de leur cœur : *Et dixit eis : pax vobis.*

Grand exemple qui renferme une grande instruction pour nous, mes frères, car ce que nous voyons dans les disciples du Sauveur, c'est ce qui se passe encore aujourd'hui et principalement en ce saint temps dans les âmes chrétiennes. En effet, la piété a d'abord une face bien triste, la conversion ne peut s'opérer que par des efforts de douleur; il faut donner la mort au vieil homme et l'immoler sans pitié par le glaive de la pénitence; il faut, dis-je, participer aux souffrances de Jésus-Christ et expirer en quelque sorte sur la croix avec lui pour ressusciter avec lui par la grâce; mais, si les préludes de la résurrection spirituelle paraissent affreux, les suites aussi en sont bien consolantes; on peut compter qu'après avoir été, comme les disciples, dans la tristesse et dans les larmes, on goûtera comme eux la paix et la joie. Car le Seigneur que nous servons n'est pas moins le Dieu de toute consolation que le Dieu de toute sainteté, et comme c'est notre grand devoir de nous attacher à lui, c'est aussi notre grand bonheur de ne nous attacher qu'à lui.

Tel est le fruit de cette piété sincère qui nous unit à Jésus-Christ dans la communion pascale. Ce divin Sauveur se plaît à répandre ses douceurs dans une âme qui vient de le recevoir avec amour, et afin que nous n'en puissions douter, il répète plus d'une fois cette consolante parole : *la paix soit avec vous*, parole qu'il nous adresse à nous-mêmes en la personne de ses disciples : *Et iterum dixit eis : pax vobis.*

C'est dans cette heureuse situation, mes frères, que nous croyons vous avoir mis en ce saint temps. Nous supposons que vous êtes morts avec Jésus-Christ par la pénitence; nous nous flattons que vous êtes ressuscités avec lui par le changement de vos mœurs, et nous présumons qu'entièrement consacrés à ce divin Sauveur vous vous attirerez comme les disciples les douceurs et les consolations d'un si bon Maître. Telle est la fin que nous nous sommes proposée dans notre ministère. Les différentes vérités que nous vous avons annoncées ont été comme autant de degrés dont nous nous sommes servis pour vous conduire à Dieu, et notre grand souhait a toujours été de vous laisser étroitement unis à lui, afin que vous soyez vraiment heureux avec lui. Mais, comme cet esprit de piété qui nous attache à notre Dieu, à notre Sauveur, est le grand point de la morale évangélique, je ne saurais trop vous affermir sur une obligation si essentielle; et tout persuadé que je suis, que vous l'aurez accompli dans la communion pascale où, en recevant Jésus-Christ comme le gage de son amour, vous lui aurez donné à votre tour les justes assurances de votre fidélité, je ne crois pas néanmoins pouvoir mieux terminer ma mission qu'en vous représentant dans toute son étendue une vérité qui est tout le fonds du christianisme, qui sera pour vous une source de paix et de joie, et dont le succès fait toute notre consolation dans nos travaux. Ainsi, vous verrez, 1° ce qu'une véritable piété exige de vous; 2° ce que vous devez attendre d'une piété parfaite; les conditions de l'une et les fruits de l'autre; la manière dont nous devons nous attacher à Dieu et l'avantage qu'il y a à s'attacher parfaitement à Dieu.

Fasse le ciel qu'en recevant ces importantes maximes, comme mes dernières paroles, vous les graviez profondément dans vos cœurs pour n'en jamais perdre le souvenir; c'est la grâce que je demande à l'Esprit-Saint par l'intercession de la Vierge. *Ave, Maria.*

#### PREMIER POINT.

Pour peu qu'on ait de christianisme on ne saurait douter que nous ne soyons obligés de nous attacher à Dieu et de lui consacrer, non-seulement tout ce que nous avons, mais encore tout ce que nous sommes. C'est à cette condition que nous sommes entrés dans son alliance, c'est à ce titre que nous pouvons prétendre à ses bienfaits; en un mot, c'est en nous dévouant entièrement à lui, que nous lui conservons ses droits et que nous lui marquons notre gratitude

Mais il en est de ce devoir comme de tous les autres. On n'aurait garde d'en contester la justice, mais on en diffère l'accomplissement, on n'en craint point la transgression, on en ignore l'étendue. Les uns ne veulent se donner à Dieu que dans un âge plus avancé; les autres ne se donnent à lui que par intervalle, il en est aussi qui ne se donnent à lui qu'avec une certaine réserve; et ce que nous ne pouvons dire sans douleur, ces trois

sortes de chrétiens font presque tout le christianisme de nos jours. Or, pour confondre leur injustice ou pour dissiper leur illusion, je vais leur faire voir que nous devons nous attacher à Dieu sans retardement, sans variation, sans partage. Je dis sans retardement, contre la lâcheté de ceux qui diffèrent de se donner à Dieu; sans variation, contre l'inconstance de ceux qui l'abandonnent; sans partage, contre la duplicité de ceux qui ne veulent pas être entièrement à lui. Suivez-moi, je vous prie.

Je dis d'abord que nous devons nous attacher à Dieu sans retardement. Car c'est le sentiment de Saint-Thomas, que nous devons consacrer au Seigneur les premières affections de notre cœur et le premier usage de notre liberté; que Dieu, qui est le dispensateur souverain de tous les moments de notre vie, a un droit particulier sur les premiers; qu'il ne saurait y avoir d'intervalle entre l'état d'innocence et le commencement de raison, parce qu'au moment que nous sommes maîtres de nos volontés nous ne saurions garder la neutralité entre Dieu et les créatures, ni demeurer en suspens entre le bien et le mal; que les années de la jeunesse sont dans la nouvelle loi comme les prémices qu'il s'était réservées dans l'ancienne; que nous devons lui offrir le commencement et la fin de notre vie, comme le sacrifice du matin et du soir qu'il exigeait autrefois; enfin, que ce serait en quelque sorte désavouer l'alliance de notre baptême que de n'en pas ratifier les promesses, dès que nous avons assez de raison pour les connaître et assez de force pour les accomplir.

Mais, hélas! que ces maximes sont inconnues aux chrétiens de nos jours. Qu'il en est peu qui aient été assez jaloux de l'innocence de leur baptême pour avoir voulu consacrer à Dieu les prémices de leur vie. A peine les nuages de l'enfance se sont-ils dissipés, qu'on ouvre les yeux à la vanité du siècle. On devient pécheur presque aussitôt que raisonnable. On regarde des mœurs graves et austères comme le partage de ces personnes antiques dont l'âge a mûri la raison et amorti les sens; mais, pour ce qui est du temps de la jeunesse, ce temps si court et si rapide, on s'attribue le droit de le consumer en amusements frivoles et même de le déshonorer par des excès scandaleux. On veut goûter et faire à son tour l'agrément du monde; on ne respire que le plaisir, et le plus souvent on ne trouve le plaisir que dans le crime; car il n'est rien qu'on ne pardonne sous le nom de vivacité d'âge, et telle est la corruption du monde, que, non content d'ouvrir à la jeunesse une route fleurie à l'iniquité, il ose encore lui faire une loi de bienséance des passions les plus opposées à la pureté de notre sainte religion. Voilà quelle est la grande maxime du monde, maxime honteuse, erreur cruelle, qui immolent les enfants par la propre main de leurs pères; car donnez-moi des parents qui s'appliquent à inspirer à une tendre et innocente famille l'amour d'un Dieu et l'horreur du crime. Ah! ils sont au contraire eux-mêmes les premiers à leur faire prendre, par leurs leçons et par leurs exemples, les manières d'un monde corrompu, et, plus cruels que Pharaon, ils étouffent presque dans le berceau, non des enfants étrangers, mais leurs propres enfants, que la religion et la nature même devraient leur apprendre à n'aimer que pour l'éternité.

Je vois cet homme noble, qui transmet aux héritiers de son nom ses sentiments d'orgueil, d'ambition et de vengeance. Je vois ce vieillard insensé, qui a pour les dérèglements de ses enfants la même indulgence qu'on eut autrefois pour les siens propres. Je vois cette mère mondaine, qui semble renaître pour le siècle en la personne d'une fille qu'elle mène dans les compagnies, pour en faire l'ornement et la joie, et pour en autoriser les immodesties par sa présence. Je ne dis pas qu'elle ne fait peut-être goûter le monde à sa fille, qu'afin que le monde ne se dégoûte pas d'elle-même; car, comme sa fille s'y produit sous les auspices de la mère, contre la régularité de son sexe, souvent aussi la mère veut-elle y paraître à l'ombre de la fille, contre la bienséance de son âge. Mais au moins il est certain que la grande passion de cette mère aveugle est de rendre sa fille l'idole du siècle; car elle met sa grande application à la parer de tous les ornements qui peuvent relever les grâces de la nature, ne craignant point d'exposer la chasteté d'un jeune cœur, et peut être charmée de voir en elle un objet funeste à l'innocence d'un œil chrétien.

De là vient aussi que nos salutaires conseils font si peu d'impressions sur une jeunesse inconsidérée. Car, emportée par la fougue des passions, et d'ailleurs pleine des idées d'une éducation perverse, elle n'a ni le cœur assez pur pour prendre goût aux vérités célestes, ni l'esprit assez libre pour observer les piéges où elle tombe à chaque pas; et, tandis qu'elle n'a que trop de réflexions, pour sentir les douceurs du siècle, elle en a trop peu, pour en découvrir le venin.

Mais vous, qui, sous le prétexte de l'age, vous livrez au torrent du siècle; brillante, mais aveugle jeunesse, vous tous à qui le monde paraît si aimable, et qui n'êtes peut-être que trop aimable à ce monde perfide, qui vous trahira; vous, dis-je, qui tournez votre jeune cœur vers un vain fantôme de plaisir. Ah! représentez-vous ici combien vous êtes injustes et malheureux de flétrir la fleur de votre âge par la perte de votre innocence, ou au moins par le danger de la perdre et d'abandonner votre Dieu presque au moment que vous êtes en état de le connaître.

En effet, quel tort ne faites-vous pas à ce souverain maître, de ne lui destiner que des jours languissants et un cœur usé par mille affections criminelles? Quoi donc, n'est-il pas votre Dieu à tout âge? Ne vous paraîtra-t-il digne de votre choix que lorsque

le monde vous aura jugé dignes de son mépris ! Par quel titre donnez-vous à son ennemi un plein droit sur la plus précieuse portion du vôtre ? Où trouverez-vous qu'il vous ait assigné un temps pour la dissolution et pour la vanité ? Vous a-t-il donné sa parole qu'il se contentera que vous lui abandonniez vos plus sombres années et qu'il ne s'offensera point d'un si injuste partage ? Prétendez-vous qu'un Dieu saint, qui rebutait autrefois les victimes qui avaient la moindre tache, sera obligé, pour ainsi dire, d'accepter la vôtre malgré lui, lorsqu'elle aura été déshonorée par les déréglements d'une jeunesse insensée ? Ah ! que vous devez craindre, au contraire, qu'après vous être lassés dans la voie de l'iniquité, vous n'ayez plus la force de marcher dans celle du salut ; que vous ne succombiez également, et sous le poids de vos péchés, et sous celui de vos années, qu'un Dieu juste ne vous rejette à son tour, qu'il ne se venge de votre mépris par le sien, et que, pour n'avoir pas voulu commencer par être saints vous ne finissiez par être impénitents.

Ne dites donc pas que la jeunesse soit la saison des plaisirs et le temps de figurer dans le monde ; mais dites plutôt que c'est précisément à cet âge que vous devez être plus sévères envers vos passions, parce qu'elles sont plus vives ; dites que la prudence chrétienne exige de vous, que vous soyez plus attentifs à garder votre cœur et à observer vos démarches, parce que le monde est plein de dangers pour vous, et que vous faites peut-être vous-mêmes le danger du monde. Dites que c'est dans vos belles années que votre sacrifice sera plus agréable à Dieu, parce qu'il sera plus généreux, plus édifiant pour le monde, parce qu'il sera plus éclatant, plus glorieux pour vous-mêmes, parce qu il sera plus libre. Car, mes frères, se tourner du côté de Dieu quand on est rejeté du monde, c'est politique dans les uns, c'est nécessité dans les autres, c'est hypocrisie presque dans tous. Mais se consacrer à Dieu quand on peut faire le plaisir du monde, ah ! c'est avoir vraiment l'honneur de la victoire et le mérite du sacrifice ! Dites enfin qu'étant au commencement de votre course, il est bien important pour vous de ne pas prendre le change sur la voie que vous devez suivre ; que le choix en est d'autant plus délicat qu'il peut être décisif ; que les joies passagères de ce monde vous prépareront peut-être un regret inutile à l'heure de votre mort, ou tout au moins un ennui mortel dans votre vieillesse ; et que vos infidélités, loin d'être plus excusables, sous prétexte qu'on peut les imputer à la vivacité de votre jeunesse, sont au contraire d'autant plus funestes, que, selon la parole du Sage, elles peuvent décider du reste de vos jours : *Adolescens juxta viam, etiam cum senuerit, non recedet ab ea.* (*Prov.*, XXII.)

Si donc vous vous êtes malheureusement laissé surprendre aux prestiges d'un monde corrupteur, si vous avez été emportés par le feu d'un âge imprudent, ah ! retournez dès ce moment à vous-mêmes ; et, pour nous prouver que vous êtes unis bien sincèrement à Jésus-Christ, par la communion pascale, consacrez à Dieu au moins le reste d'une vie dont vous lui avez si injustement dérobé les prémices. Tâchez de recouvrer par votre ferveur ce que vous avez perdu par votre imprudence. Commencez pour toujours, afin de réparer le malheur d'avoir commencé si tard, et après avoir violé la première condition d'une véritable piété, observez au moins la seconde, qui consiste à s'attacher à Dieu sans variation et sans inconstance.

Oui, mes frères, je dis en second lieu qu'il faut que vous vous atachiez à Dieu sans retour, et c'est ici une règle fort importante et fort remarquable ; car on voit peu de chrétiens qui lui fassent d'eux-mêmes un don irrévocable, et qui se fixent dans le bien par une solide piété. On voit au contraire, parmi eux, des révolutions perpétuelles, qui les font passer du vice à la vertu et retourner de la vertu au vice. On ne voit, dis-je, que trop de ces âmes inquiètes, fragiles. ambiguës, qui sont tantôt dégoûtées du monde, et tantôt fatiguées de la piété, qui s'élèvent d'abord par un vol rapide, mais qui tombent aussitôt par une chute précipitée ; qui abandonnent Dieu par lâcheté, après l'avoir cherché avec ferveur ; qui reculent au moment qu'elles sembleraient devoir avancer, ne s'accommodant ni de la retraite, parce qu'elles y trouvent trop peu de plaisir, ni du monde, parce qu'elles y en trouvent trop ; alarmées des dangers d'une vie toute profane et ennuyées de la régularité d'une vie toute chétienne ; conservant dans la solitude quelque regret pour le siècle, et dans le siècle, quelque amour pour la solitude ; touchées au premier attrait de la grâce, mais abattues à la moindre secousse de la tentation, toujours prêtes à pleurer ce qu'elles ont fait, et à faire ce qui les oblige de pleurer ; pénitentes par caprice, irrégulières par humeur ; qui trahissent tour à tour et Dieu et le monde, qui se trahissent elles-mêmes, dont la chute, à la vérité, n'est que faiblesse, mais dont la conversion n'est aussi qu'inconstance ; dignes de compassion, parce qu'elles sont quelquefois justes ; mais dignes de mépris, parce qu'elles sont aussi souvent pécheresses.

Mais apprenez aujourd'hui, mon cher auditeur, que pour vous dévouer véritablement au Seigneur, comme vous l'avez dû faire par votre communion pascale, il faut que vous marchiez d'un pas ferme dans les voies de la piété. Car, que lui servent vos belles protestations, si vous devez les trahir ? Que vous servent à vous-même les grâces dont il vous comble, si vous en devez abuser ? Quel mépris ne lui marquez-vous pas, en ayant pour lui une inconstance que vous ne voudriez pas qu'il eût pour vous-même ? Quoi ? vous vous plaindriez, s'il vous abandonnait le premier, et cependant vous êtes le premier à l'abandonner ? Il répandit sur

vous la lumière de son visage; il versa dans votre âme un torrent de consolations, qui vous firent courir avec joie dans la voie de ses commandements; mais, malgré toutes ces grandes faveurs, malgré une si heureuse expérience, vous n'avez pu fixer votre cœur infidèle; vous avez fait de la mesure de ses bienfaits celle de votre ingratitude, vous vous êtes rendu plus coupable par la raison même que vous avez été plus saint. Ah! lâche et perfide chrétien, je dirais presque qu'en passant ainsi au nombre de ses déserteurs, vous lui faites plus de tort que si vous aviez toujours demeuré parmi ses ennemis. Car, on peut dire d'un pécheur qui n'est jamais sorti de la voie de son iniquité, que, s'il avait goûté les douceurs de la vertu, il trouverait insipides celles du crime. Mais, vous qui aviez goûté combien le Seigneur est doux, ah! dit Tertullien, vous semblez attester par votre conduite qu'on est, ou également heureux, ou également malheureux sous l'empire de Dieu, ou sous l'empire du monde : *Comparationes videtur egisse!* Vous semblez même avoir trouvé le monde préférable à Dieu, puisque vous quittez Dieu pour retourner au monde : *et judicio suo pronuntiasse eum meliorem, cujus se rursus esse maluerit.*

Mais si vos variations sont injurieuses à Dieu, elles ne sont pas moins funestes pour vous-même, funestes par rapport au monde, dont elles vous attirent le mépris; car il se venge de la censure que vous faisiez autrefois de ses désordres par celle qu'il fait maintenant de votre irrégularité; et, voyant que vous retournez à lui par faiblesse, il prononce hardiment que vous ne l'aviez abandonné que par caprice. Encore, si vous n'aviez que ses raisonnements à craindre, votre ressource serait de pouvoir les mépriser. Vous trouveriez même dans sa malignité un nouveau sujet de vous en dégoûter, ou tout au moins un moyen pour vous défendre; car, lorsqu'il vous reprocherait que vous n'avez pas toujours été bon, vous pourriez à votre tour lui reprocher qu'il fut toujours mauvais. Mais ce qui doit encore plus vous affliger, et ce qui afflige toutes les âmes saintes, c'est que, par votre inconstance dans le bien, vous lui donnez lieu de s'applaudir de son obstination dans le mal, et de s'imaginer qu'il n'est point de véritable piété, parce qu'il semble être en droit de prétendre que la vôtre était fausse.

C'est ainsi qu'un opprobre, qui ne devrait tomber que sur une âme inconstante, rejaillit en quelque sorte sur toutes les âmes fidèles. Et, pour vous faire sentir combien vos vicissitudes intéressent votre conscience, il suffirait de vous dire que vous êtes vraiment chargés d'un scandale, dont le monde ne fait que trop, et la matière de ses railleries sur la dévotion, et le prétexte de son endurcissement dans le crime.

Mais, sans m'arrêter à ce qui se passe au dehors, mon cher auditeur, je n'ai qu'à vous faire rentrer en vous-même. Car, répondez-moi dans la sincérité de votre cœur: Sentez-vous beaucoup de confiance dans une ancienne ferveur, qui est sinon entièrement éteinte, au moins si sensiblement ralentie? Pouvez-vous bien vous flatter que vos bonnes œuvres compenseront votre relâchement? Ne craignez-vous pas au contraire que votre relâchement n'anéantisse vos bonnes œuvres? Le Seigneur ne nous a-t-il pas déclaré par son prophète qu'il mettra également en oubli, et les égarements de l'impie, s'il les efface par ses larmes, et la piété du juste, s'il la dément par ses infidélités? Ah! dans quelle cruelle incertitude ne devez-vous donc pas être sur votre état présent? et combien ne devez-vous pas trembler pour le moment décisif, qui fixera pour l'éternité votre humeur inconstante? Car, ne vous y trompez pas, ce n'est pas une ferveur passagère qui fait les saints, comme ce n'est pas toujours un moment de surprise et de fragilité qui fait les réprouvés; une conduite uniforme est sans doute la marque la moins suspecte d'une vraie piété. Il vaut mieux marcher dans la voie du ciel d'un pas égal et soutenu, que par des saillies fatigantes et irrégulières, il vaut mieux mesurer ses forces dans les commencements, que de prendre un essor téméraire qui soit suivi d'une prompte décadence; il faut, dit l'Apôtre, être sobre dans sa sagesse pour se ménager jusqu'au bout; une ferveur trop ambitieuse peut avoir des suites humiliantes, et peut-être que, si vous êtes sitôt éclipsés, c'est que vous avez d'abord voulu trop briller. Je dis plus, mes frères, que sais-je encore, si votre malheureuse facilité à changer ne doit pas vous donner de l'inquiétude pour les jours même les plus innocents de votre vie, et si, en vous voyant si souvent pécheurs, nous n'avons pas lieu de douter que vous ayez jamais été justes. Car, peut-être n'y a-t-il eu que de l'illusion dans ces sentiments de piété, qui vous ont paru bien sincères et bien profonds. Je veux que vous ayez prétendu vous consacrer à Dieu, de bonne foi, et que votre régularité n'ait point été conduite par l'hypocrisie, ni soutenue par la vanité; mais, qui sait si ce ne fut point une légèreté de cœur qui vous inspira le désir de faire un essai de la dévotion, si ces larmes, qui coulèrent sur vos péchés, ne prirent point leur source dans le fonds d'un naturel facile à s'attendrir sur tout objet, si le monde par ses rigueurs ne vous obligea point de prendre le parti de la retraite, pour vous venger de son inconstance par la vôtre. Or, ce n'est ni la bienséance, ni la politique, ni le tempérament, qui produisent la vraie piété, c'est la grâce de Jésus-Christ qui la forme dans nos cœurs; et à en juger par les différents personnages que vous jouez tour à tour, on peut raisonnablement soupçonner que votre fragile vertu fut plutôt l'amusement d'une humeur qui aima toujours la variété, que le fruit de l'esprit divin qui atteint avec force d'une extrémité jusqu'à l'autre pour donner la persévérance. Je ne prétends pas néanmoins que la piété soit

invariable dans la triste condition où se trouve l'homme corrompu et le chrétien voyageur. Je sais que nous pouvons perdre et recouvrer la grâce plusieurs fois, et que, comme le pécheur doit toujours espérer, parce qu'il peut se relever, le juste aussi doit toujours craindre, parce qu'il peut déchoir. Mais il est vrai néanmoins, que rien n'est plus suspect que cette inconstance par laquelle vous êtes alternativement à Dieu et au monde. En effet, exilés sur la terre, nous devons nous regarder comme des voyageurs qui font leur chemin pour arriver à l'éternelle patrie. Rien ne doit nous retarder ni nous amuser ; car, disent les pères, ne point avancer c'est reculer, s'arrêter dans la voie, c'est s'éloigner du terme : *Non progredi est regredi*, dit saint Bernard. Mais vous, âmes trop flexibles, qui n'avez point de consistance, loin de poursuivre votre route, vous vous en détournez, vous la quittez même plus d'une fois, et vous la quittez pour en prendre une autre que vous savez être funeste. Comment donc croirons-nous que vous marchiez véritablement dans la voie étroite, lorsque nous vous voyons si souvent revenir à la voie large? Comment ne nous défierons-nous pas de votre piété passagère? comment ne vous en défierez-vous pas vous-mêmes?

Mais, si votre piété fut alors bien sincère, si vous eûtes véritablement le bonheur de goûter le don de Dieu, ah! combien ne devez-vous donc pas regretter un temps si heureux? Combien ne devez-vous pas vous reprocher à vous-mêmes, selon la parole de l'Évangile, de n'avoir pas mis le comble à cet édifice spirituel, dont vous aviez déjà posé les fondements, et de vous voir obligés de recommencer à nouveaux frais? Quel sujet n'avez-vous pas de dire dans votre état d'infidélité ce que le saint homme Job disait autrefois au milieu de ses tribulations : Qui m'accordera d'être encore comme j'étais dans ces jours heureux, où Dieu me gardait sous les ailes de sa protection, lorsque sa lampe luisait sur ma tête, et que je marchais dans les ténèbres à la faveur de sa lumière? *Quis mihi tribuat ut sim juxta menses pristinos?* (*Job*, XXIX.) Avec quelle confusion ne devez-vous pas ajouter ce que le même saint disait encore de lui-même, quoique dans un sens différent, que vous faites maintenant votre pâture de ce qui autrefois eût le plus révolté votre goût : je veux dire, que vous trouvez vos délices dans de faux plaisirs, dans des amusements dangereux, dans des vanités spécieuses que vous regardiez avec tant d'horreur, et qu'au contraire, vous n'avez que du dégoût pour le jeûne, pour la mortification, pour la prière que vous pratiquiez avec tant de consolation : *Quæ prius nolebat tangere anima mea, nunc præ angustia cibi mei sunt.* (*Job*, VI.)

Ah! puissiez-vous sentir vivement un si juste regret! J'ose m'assurer que, comparant votre ancien état avec votre état présent, vous ferez un généreux effort sur vous-mêmes pour fixer la légèreté de votre cœur. Mais prenez garde à la manière dont vous le ferez. C'est beaucoup de vouloir s'attacher à Dieu sans variation, mais ce n'est rien si vous ne vous donnez à lui sans partage. Car, mes frères, le Seigneur est un Dieu jaloux qui vous demande non-seulement votre cœur, mais tout votre cœur; il ne souffre rien qui puisse lui en disputer la possession, et ne lui en donner qu'une partie, c'est le lui ravir tout entier. Troisième et dernière condition.

Quand je dis, mes frères, que vous devez vous consacrer à Dieu sans partage, je ne prétends pas vous obliger à une perfection trop élevée pour vous. Je sais qu'il y a une mesure de vertu pour la médiocrité de votre état, et qu'il n'appartient qu'à des âmes fortes et sublimes de se dépouiller entièrement de tout et d'elles-mêmes, pour n'avoir en ce monde d'autre possession que Dieu seul. Mais, ce que nous exigeons avec justice, c'est que vous ne fassiez point une alliance monstrueuse de Bélial avec Jésus-Christ, je veux dire, des maximes du monde avec celles de l'Evangile. Car, quel est votre plan de vie, vous qui avez en public, et qui peut-être vous donnez en secret le nom de gens de bien, de gens d'honneur et de probité! le voici : Vous pleurez le matin dans une Eglise, et le soir vous allez prendre votre récréation à un spectacle ; vous fréquentez les sociétés des gens de bien, mais vous composez aussi les assemblées immodestes des pécheurs; vous n'employez pas vos richesses à séduire la pudeur du sexe, mais vous les refusez aux nécessités des pauvres; la volupté n'est pas votre crime, mais la médisance est votre faible. Vous ne mettez pas de fausses couleurs sur votre face, mais vous ne craignez pas d'en mettre sur toutes vos actions, par un déguisement qui vous rend au dehors tout différents de ce que vous êtes au dedans. Vous êtes généreux envers ceux qui vous sont soumis, mais irréconciliables envers ceux qui vous ont offensés. L'injustice révolterait votre cœur, mais l'ambition l'occupe tout entier. Vous remplissez avec zèle certains devoirs brillants et aisés; mais peut-être votre dissipation vous fait-elle négliger tous les autres; vous avez moins de fureur pour le jeu, moins d'ardeur pour les assemblées toutes profanes, mais vous avez pour Dieu la même indolence que vous semblez avoir pour le monde; enfin, vous avez des passions moins vives, moins grossières et des plaisirs plus délicats; mais vous n'avez pas l'humilité, le détachement, la mortification, qui font les vrais disciples de Jésus-Christ.

Ah! c'est en vain que vous vous reposez tranquillement à l'ombre de votre fausse justice. J'ose vous dire qu'une vie demi-chrétienne et demi mondaine est une illusion tout entière; il ne vous est pas permis de partager la victime dans votre sacrifice. Il faut que vous immoliez les vices de l'esprit, aussi bien que ceux du corps. La sévérité de l'Evangile ne se borne pas à retrancher les crimes, elle demande encore toutes les vertus

et de solides vertus ; vouloir conserver dans le cœur des affections déréglées, c'est corrompre les bonnes, ou au moins les rendre inutiles ; et comme c'est inconstance de se donner au monde et à Dieu par intervalle, c'est aussi duplicité de vouloir être à Dieu et au monde tout à la fois. Le monde même ne vous fait point de grâce sur votre fausse politique : sévère dans sa censure, autant que corrompu dans ses mœurs, il ne peut souffrir ce mélange de vices et de vertus. Il trouve mauvais que vous preniez part à ses plaisirs, sans vouloir en prendre à la honte de ses déréglements ; il pardonne sans peine à ceux qui lui ont dit un éternel adieu, il les efface même de son souvenir. Mais, lorsqu'il vous voit reparaître dans ses assemblées, il se récrie contre votre injustice, à vouloir vous parer d'une apparence de piété, sans vous refuser les agréments d'une vie mondaine. Il prononce hardiment, qu'il faut se déclarer ou pour Dieu, ou pour le monde; car, il juge qu'il en est de l'affaire du salut comme des affaires du siècle, où le grand art consiste à abandonner les uns pour mieux réussir auprès des autres. C'est ainsi que, pour vous condamner, il se condamne lui-même; tant il est vrai, que vous ne sauriez vous ajuster d'une manière que vous puissiez concilier dans votre cœur deux maîtres irréconciliables, et que la moindre intelligence avec l'un est une espèce de trahison envers l'autre. Après tout, mon cher auditeur, craignez-vous de faire trop pour votre Dieu? Prétendez-vous que vous puissiez lui faire quelque grâce? Ah! plût au ciel que vous eussiez assez de zèle pour porter votre piété jusqu'à la perfection, ce serait là votre vrai bonheur; je dis même que ce devrait être là toute votre ambition, et, pour vous en convaincre, je vais vous représenter les avantages d'une piété parfaite. C'est ce qui fera le sujet de ma dernière partie.

### SECOND POINT.

C'est une erreur assez commune parmi les gens du siècle de regarder la perfection comme un état sublime où il est difficile d'atteindre et presque impossible de se soutenir. Il semble, selon eux, que les voies les plus parfaites soient aussi les plus épineuses et qu'on cherche de nouveaux obstables quand on se fait de nouveaux devoirs. Car, fatigués comme ils sont de la violence qu'ils sont obligés de se faire pour vaincre leurs passions, ils jugent de la peine qu'on doit avoir à être parfait par celle qu'ils ont eux-mêmes à être chrétiens. Mais je prétends leur faire voir que les fausses idées qu'ils se font de la perfection viennent bien moins de la sublimité de cet état que de la faiblesse de leur courage; que la vertu n'est jamais plus douce que lorsqu'elle paraît plus austère, et qu'il est plus aisé de se soutenir dans une éminente piété que d'en conserver une médiocre.

Je pourrais vous dire, mes frères, que le grand commandement de l'amour de Dieu ne nous permet pas de borner le zèle de sa gloire ni le désir de notre perfection ; que la grâce ne saurait être oisive en nous ; que l'inaction nous rend responsables du bien que nous ne faisons pas; qu'il n'y a que le dernier moment de notre vie qui puisse terminer nos obligations et combler notre mérite, et que chaque jour nous rend ou plus exacts ou plus infidèles à nos devoirs. Mais, quoiqu'il soit ordonné aux saints de se sanctifier encore, quoique tous les principes de la morale chrétienne nous obligent à faire de nouveaux progrès dans la vertu, quoiqu'il ne nous soit pas permis de douter que la perfection ne nous soit nécessaire, j'aime encore mieux vous représenter combien elle est avantageuse pour vous toucher également et par le bonheur qu'il y a à être parfait et par le malheur qu'il y a à ne l'être pas. En effet, se consacrer parfaitement à Dieu c'est, 1° retrancher les occasions du péché; 2° c'est éviter les illusions sur nos devoirs; 3° c'est goûter toutes les douceurs de la piété : trois avantages qui nous découvriront les facilités qu'une justice complète nous donne pour le salut.

Je dis, 1° que quand on se donne parfaitement à Dieu on se préserve plus facilement du péché ; car, d'où vient, mon cher auditeur, que vous avez tant de peine à vous soutenir? En voici la raison : c'est que, trop content de modérer, de gêner un peu vos passions, vous ne travaillez point à les éteindre ou au moins à les assujettir. Or, comme elles ont encore toute leur vivacité, elles se réveillent à la première occasion, elles vous attaquent avec violence, elles vous prennent par surprise, elles vous fatiguent, elles vous lassent, et, tôt ou tard, vous en devenez l'esclave, parce que vous n'avez pas d'abord voulu vous en rendre le maître. Car, mes frères, contre de tels ennemis, un cruel courage qui les poursuit vaut beaucoup mieux qu'une molle prudence qui les ménage.

Mais, que dis-je? hélas ! je vois que non-seulement vous ménagez vos passions, mais que vous cherchez encore à les irriter par la liberté que vous donnez à vos sens et par les liaisons que vous entretenez avec le monde. Or, je vous demande, avez-vous bonne grâce à vous plaindre qu'il est difficile d'être saint, d'être parfait? Ah ! je l'avoue, il est difficile, je dis même qu'il est impossible pour vous, si vous ne changez de méthode. Car, renoncer au monde et vivre au milieu des plaisirs du monde, prétendre dompter ses passions sans vouloir les contraindre, c'est ce que nous ne saurions concilier dans notre idée.

Mais rompez entièrement avec ce monde séducteur ; assujettissez-vous à une exacte régularité, et alors vous vous épargnerez bien de combats importuns, bien d'engagements funestes. Pourquoi ? C'est qu'alors vous ne trouverez plus ni dans vos passions la même violence, ni dans le monde les mêmes occasions, les mêmes attraits. Vous éprouvez maintenant, que pour vouloir ralentir, borner la grâce, vous courez souvent

risque de la perdre : vous éprouverez alors que le moyen le plus sûr et le plus aisé, pour ne pas déchoir de la sainteté, c'est de s'élever jusqu'à la perfection.

Je sais bien que vous n'êtes pas obligés d'embrasser l'état le plus parfait; mais je sais aussi qu'il y a pour votre état une perfection qui est à votre portée ; mais je sais que vous avez parmi vous, quoiqu'en petit nombre, des chrétiens qui sont dans le monde, comme n'y étant pas, qui s'y produisent selon la bienséance que leur état exige, sans prendre part aux plaisirs que leur religion condamne ; humbles dans les honneurs, détachés dans les richesses, mortifiés au dedans, autant que modestes au dehors, irréprochables dans leurs mœurs, religieux dans leurs sentiments, réguliers dans toutes leurs démarches. Or, je le soutiens, si vous vous régliez sur ces modèles, qui semblent n'être faits que pour les personnes de votre état, vous n'auriez pas le cuisant chagrin de faire si souvent l'expérience de votre faiblesse ; car il est constant, et vous en conviendrez avec moi, que quand on passe ses jours dans le jeûne, dans la prière, dans la mortification, dans le recueillement, on est bien moins exposé à la tentation et bien plus affermi contre la fragilité de la nature, qu'on ne l'est, quand on ne craint pas de se familiariser avec le monde et de se mêler dans les profanes joies du siècle.

Mais pour mettre cette vérité dans tout son jour, il faut encore vous dire que ce n'est que par une piété parfaite que nous évitons toute illusion sur nos devoirs, et que, quand on se borne à une vertu médiocre, on n'en a ordinairement qu'une fausse : second avantage qui mérite bien votre attention.

Ici, mes frères, il faut l'avouer, il est dans le monde des circonstances délicates, où le devoir semble s'opposer au devoir, et où l'on ne surmonte le scrupule que par le scrupule. On se trouve souvent dans l'embarras ; on prend même quelquefois le change; on se fait de faux devoirs, et par conséquent une fausse justice. Comme il y a une hypocrisie grossière par laquelle on trompe les autres, il y en a aussi une plus subtile, par laquelle on se trompe soi-même : *Mens ipsa sibi de se mentitur*, dit saint Grégoire, pape. Il est vrai qu'on est hypocrite de bonne foi, mais on ne l'est pas moins; et quoique l'hypocrisie soit le vice que nous devions le moins soupçonner dans les autres, il n'en est pourtant aucun qui soit plus à craindre pour nous-mêmes.

Telle est souvent, mes frères, votre situation, et vous en faites quelquefois vos tristes plaintes. Mais souffrez que je vous dise que votre erreur ou votre perplexité sur vos devoirs ne viennent que de la faiblesse de votre vertu ; car c'est du fond d'un cœur encore plein d'affections déréglées que partent vos illusions et vos faux principes. C'est le cœur qui vous fait chercher le plaisir jusque dans la dévotion, c'est le cœur qui vous engage à préférer à une juste obligation qui vous paraît trop dure, un devoir apparent qui vous paraît plus agréable ; c'est le cœur qui déguise, qui obscurcit, qui altère pour vous les vérités évangéliques, qui couvre d'une apparence de bien un intérêt caché, une ambition secrète ; c'est le cœur qui vous rend si féconds en subtilité, et qui fait que, lorsque la conscience vous rappelle à un légitime devoir, vous cherchez vous-mêmes de faux raisonnements pour le combattre ou tout au moins de vains prétextes pour vous en dispenser. Car, mes frères, dans quelque situation que vous puissiez vous trouver, vous auriez toujours dans l'Evangile des lois générales, expresses, invariables, qui suffiraient pour vous régler; et, afin de vous déterminer sagement sur ce que vous auriez à choisir, vous n'auriez qu'à examiner sincèrement ce qui vous est ordonné ; parce que, suivant la parole du Prophète, nous trouvons dans les ordonnances du Seigneur un conseil infaillible, qui écarte nos illusions et nous fait démêler le vrai d'avec le faux : *Consilium meum justificationes tuæ*. (*Psal.* CXVIII.) Mais, semblables à ces anciens Israélites qui demandèrent à Jérémie s'ils demeureraient dans leur pays, tandis qu'ils avaient bien conclu, bien arrêté, bien résolu de s'enfuir en Egypte, vous cherchez en apparence à faire ce que Dieu vous commande, tandis que vous voulez, à toute force, qu'il ne vous commande que ce que vous souhaitez.

Or, mes frères, quel remède à vos illusions? Le voici : c'est d'avoir, selon le conseil de saint Paul, une noble émulation dans la piété et de travailler à porter les vertus chrétiennes jusqu'à leur perfection; alors vos passions ne seront plus écoutées, parce que vous en démêlerez facilement les détours et les adresses. Vous ne vous détournerez plus ni à droite ni à gauche, suivant l'expression de l'Ecriture, parce que vous n'aurez plus un guide aussi infidèle que votre cœur. Le monde cessera de troubler votre repos, parce qu'il désespérera de vous gagner par ses artifices ou de vous vaincre par ses importunités, vous ne balancerez plus entre le devoir d'une fausse bienséance et les règles de la sagesse chrétienne. Vous ne serez plus surpris par les occasions ni entraînés par une lâche complaisance. Votre attachement pour Dieu ne sera plus combattu par votre tendresse pour une famille. Enfin, vous examinerez sans prévention, sans intérêt, vos véritables devoirs, et dans le doute même vous éviterez l'embarras, parce que vous pencherez toujours vers la sûreté.

J'avoue qu'il en coûte de grands efforts pour monter jusqu'à la perfection et pour s'y maintenir. Mais aussi qu'elles douceurs ne sont-elles pas réservées à cet état sublime? Et ce troisième et dernier avantage ne devrait-il pas suffire pour allumer en vous la sainte ambition d'y parvenir? Quelle abondance de bénédictions ne recevriez-vous pas pour la récompense d'une généreuse piété? Quelles communications n'auriez-vous pas avec un Dieu que vous auriez pris pour votre partage? Ah! il ne faut pas dou-

ter qu'un Dieu, qui est si riche en miséricorde ne verse ses consolations, à mesure que nous les méritons par notre fidélité. Jésus-Christ n'est pas plutôt ressuscité qu'il donne cette paix, qui est le fruit de l'amour qu'il a pour ses disciples, et la récompense de l'amour que ses disciples ont pour lui. Or, ce qui est un don inestimable pour eux, est une promesse assurée pour nous. Et si vous aviez assez de ferveur pour vous élever au-dessus du commun des chrétiens, vous l'éprouveriez, sans doute, qu'il n'est pas de douceur comparable à cette joie pure, à dette paix profonde que l'on trouve dans la tranquillité de la conscience, dans l'habitude de la vertu, dans la méditation des choses divines et dans les progrès de la vie spirituelle : vous l'éprouveriez, dis-je, que le Seigneur n'est jamais plus doux pour nous, que lorsque nous sommes plus sévères envers nous-mêmes.

Mais vous, lâches chrétiens, comment goûteriez-vous les délices célestes dans votre tiédeur et dans vos infidélités journalières? Ah! ce n'est que par une vertu constante et parfaite qu'on peut véritablement jouir de la paix de l'âme, et j'en atteste ici votre propre cœur; car ne m'avouerez-vous pas que dans ce juste milieu que vous gardez entre le vice et la vertu, vous ne sauriez goûter ni les plaisirs de l'un, parce que vous n'avez pas la conscience assez endurcie, ni les délices de l'autre, parce que vous n'avez pas la conscience assez pure. Ainsi ne pouvant pas vous accommoder ni du crime, parce qu'il n'est pas sans remords, ni de la piété, parce qu'elle n'est pas pour vous sans dégoût, vous vivez toujours dans la langueur, toujours dans l'inquiétude, toujours combattus, toujours en contradiction avec vous-mêmes; connaissant la paix chrétienne par la foi et ne la connaissant point par le sentiment; la désirant toujours et ne la trouvant jamais, l'enviant peut-être dans les autres et ne travaillant point à l'établir dans vous-mêmes.

Mais, ramassez aujourd'hui tout votre courage pour vous consacrer parfaitement au Seigneur, et le Seigneur à son tour vous fera goûter toutes les consolations des âmes justes. O quel serait alors votre plaisir à l'aimer, votre zèle à le servir, votre désir de le posséder, votre crainte de le perdre, votre satisfaction à le contempler et votre joie à vous dépouiller de vous-mêmes pour vous livrer entièrement à lui! Jugez-en par les sentiments d'un prophète, mais d'un prophète élevé au comble de la grandeur, car je ne veux point vous proposer ici un saint enfoncé dans la solitude, mais un roi dont l'exemple est d'une force invincible pour vous, puisque ce fut au milieu du monde et du plus grand monde qu'il s'éleva à la plus haute perfection. Ecoutez-le donc : Qui me donnera, dit-il, les ailes de la colombe, et je m'envolerai : *Quis dabit mihi pennas sicut columbæ?* (*Psal.* LIV.) Quoi? est-il une place plus sublime que son trône? Oui, sans doute, il en est une pour une âme qui se sent née pour habiter la suprême région des cieux; pour une âme qui sait qu'elle a un plein droit sur un aussi grand bien que Dieu même. Je prendrai mon essor! dit-il, pour me transporter au lieu de mon vrai repos : *Volabo et requiescam.* (*Ibid.*) Dégoûté des choses de la terre, il ne trouve ici-bas que dégoût, qu'inquiétude, qu'affliction. Son brillant diadème n'a pour ses yeux que des ténèbres qui lui dérobent la véritable lumière; les plaisirs de sa cour n'ont pour son cœur qu'une amertume insupportable qui altère la douceur céleste; sa grandeur est un poids qui l'accable, son ministère une occupation qui le dissipe; son royaume une terre où il est étranger : *Incola ego sum in terra.* (*Psal.* XVIII.) Que lui faut-il donc? Ah! il lui faut un Dieu tout entier, ce Dieu qui remplit tout son cœur et qui seul est digne de le remplir. O mon Dieu! s'écrie-t-il encore, mon cœur et ma chair même tressaillent de joie lorsque je me souviens de vous, mais aussi mon cœur et ma chair tombent en défaillance lorsque je considère que je suis encore séparé de vous; car vous êtes le Dieu de mon cœur, mon héritage, mon tout, ma consolation pour le temps présent et mon partage pour l'éternité : *Pars mea Deus in æternum.* (*Psal.* LXXII.)

Nobles transports, sainte ambition, dispositions héroïques, sentiments divins de ce grand prophète, que ne pouvez-vous passer de son cœur dans le nôtre? Ah! mes frères, les vives et tendres expressions de la piété font quelquefois une douce impression sur vos esprits, pourquoi donc n'en feront-elles pas sur vos cœurs? Vous aimez à les voir couler de notre bouche, vous trouvez même un innocent attrait dans ces heureux ministres sur les lèvres de qui Dieu semble avoir répandu son onction céleste. Mais pourquoi n'adoptez-vous pas des sentiments qui vous paraissent si aimables dans les autres? Faudra-t-il que vous ne leur prêtiez, pour ainsi dire, qu'une oreille sensuelle? faudra-t-il que des sentiments si justes vous soient toujours étrangers, que vous ne les écoutiez avec plaisir que pour les envier sans fruit, que vous les goûtiez et que vous les rejetiez tout à la fois! Pourquoi? Encore un coup, la piété a-t-elle pour vous en même temps et tant de charmes et si peu de succès? Ah! c'est qu'il y a trop de mélange dans votre cœur, c'est que trop contents de vous préserver de la corruption des pécheurs, vous ne voulez point vous donner la ferveur des saints. Mais j'espère qu'à cette seule réflexion vous sentirez toute la cruauté d'une tiédeur et d'une lâcheté qui vous ferment la source des consolations spirituelles, et que touchés de compassion pour vous-mêmes, vous purifierez votre cœur de toutes les affections de la terre, afin que le Seigneur le remplisse de la douceur de son esprit.

Disparaissez donc à nos yeux, trompeuse félicité du monde, grandeur, gloire, richesses, plaisirs du siècle, faux biens trop indignes de nous, vains fantômes qui n'êtes

propres qu'à nous amuser, cruels objets qui ne faites qu'irriter nos désirs sans pouvoir jamais les satisfaire ; non, vous ne séduirez plus un cœur qui est trop noble pour dépendre de vous. Piété sainte, vous êtes la seule qui puissiez rétablir le calme dans nos âmes agitées et infirmes; pénitence, sainteté, innocence, vous êtes les seuls ornements qui puissent briller à nos yeux. Félicité céleste, vous êtes la seule qui puissiez flatter notre ambition. Beauté éternelle, vous êtes le seul objet qui mérite toute notre tendresse. O mon Dieu, nous prenons dès à présent la résolution de mourir au monde et à nous-mêmes. Que ce temps sacré soit éternellement marqué pour nous par un si heureux changement, et puisque nous avons eu le bonheur de recouvrer votre grâce par l absolution de nos crimes, et de vous posséder tout entier par la communion pascale, nous vous prenons pour notre unique partage. Car, nous le sentons bien que nous serions trop injustes et que nous perdrions trop à vous échanger pour les vanités du siècle. Dieu tout-puissant! relevez, soutenez notre faiblesse. Sauveur aimable, ramollissez notre dureté, renouvelez nos cœurs, et donnez par votre grâce sainte la fermeté aux résolutions que nous avons prises et aux promesses que nous avons faites en ce saint temps, afin que nous vous soyons étroitement unis par la piété la plus solide, par l'amour le plus tendre et par la fidélité la plus inviolable.

Enfin, Seigneur, répandez dans nos cœurs cette paix que vous donnâtes à vos apôtres, cette paix inestimable que vous nous avez acquise au prix de votre sang, cette paix profonde qui est une source d'amour, de confiance et de zèle, et qui, étant le fruit de la pureté du cœur, sera aussi en nous le moyen le plus doux et le plus sûr pour la conserver. Puisse votre divine parole produire un fruit si précieux dans des auditeurs si nombreux, si choisis, si chrétiens qui m'ont, sans doute, bien plus édifié par leur assiduité à l'entendre, que je n'ai pu moi-même les édifier par la manière dont je l'ai annoncée. Que n'ai-je toute la sainteté convenable à l'excellence de mon ministère pour donner à mes prières un succès proportionné à l'ardeur et à la tendresse des sentiments qu'ils m'ont inspirés pour eux. Mais, ô mon Dieu, ne regardez pas l'indignité du ministre qui a parlé pour vous. Considérez plutôt la foi et la piété de ceux qui vous ont écouté en moi; et puisque votre vérité sainte, en passant par des lèvres si impures, n'a pas laissé de trouver des cœurs dociles, faites-leur goûter toutes les douceurs de la paix chrétienne en ce monde et de la paix éternelle en l'autre; c'est, mes frères, ce que je vous souhaite au nom du Père, etc.

—

## SERMON XXIII

### SUR LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE.

Postquam impleti sunt dies purgationis ejus secundum legem Moysi, tulerunt illum in Jerusalem ut sisterent eum Domino. (*Luc.*, II.)

*Le temps de la purification de Marie étant accompli selon la loi de Moïse, ils portèrent Jésus à Jérusalem pour le présenter au Seigneur.*

Quel sujet d'étonnement ne trouvons-nous pas, mes frères, dans le mystère de ce jour? D'un côté Jésus Christ se rend l'esclave d'une loi dont il est l'auteur; le Fils unique de l'Eternel vient se présenter à son Père, comme s'il n'était que le premier né d'une simple femme, et le Rédempteur du monde est lui-même racheté. D'un autre côté je vois Marie observer à la lettre une cérémonie grossière qui semble la dégrader. Vierge-mère, elle semble désavouer par sa purification le prodige de sa fécondité; mère d'un Dieu, elle ne semble pas moins obscurcir la gloire de son Fils. En un mot, Jésus-Christ et Marie se soumettent à une loi humiliante qui marque proprement l'infection de notre origine, et, tout innocents qu'ils sont, ils affectent de prendre l'apparence du péché, comme nous, tout pécheurs que nous sommes, nous affectons de prendre celle de l'innocence.

Quel est donc le motif qui les oblige d'accomplir une loi qui n'est pas faite pour eux? Je n'en vois pas de plus apparent que celui de nous apprendre, par leur fidélité à observer une cérémonie de l'ancienne loi, quelle doit être la nôtre à pratiquer les devoirs extérieurs de la religion, à nous rassembler dans les exercices publics de la piété chrétienne, à respcter les saints usages de l'Eglise.

Instruction bien importante pour le siècle où nous vivons. Car, hélas! la piété est refroidie dans tous les états, et partout nous voyons les saintes solennités de Sion ou négligées par les uns ou profanées par les autres. Autrefois l'exercice public de la religion fut fixé à un seul lieu et renfermé dans un seul temple, et les Israélites y accouraient de loin pour avoir la consolation de s'en acquitter. Le Seigneur voulut par là inspirer aux hommes plus de respect pour sa majesté suprême, mais aujourd'hui, pour se rendre plus aimable, il se rend plus familier, il multiplie ses temples et se rend présent partout, afin que son accès soit libre à tous les hommes. Cependant, malgré sa condescendance, il n'a qu'un petit nombre d'adorateurs, et encore dans ce petit nombre en est-il peu qui soient ses vrais adorateurs. Car les uns daignent à peine se rendre à nos églises aux jours les plus solennels, les autres y assistent dans des disposition bien éloignées de la sainteté de nos fonctions. Il n'y a presque plus, parmi les chrétiens, qu'un extérieur de religion, et cet extérieur est encore bien difforme.

C'est, mes frères, ce qui a toujours fait mon étonnement; et, ministre de mon Dieu, touché comme je dois l'être de tout ce qui blesse son honneur, je me suis toujours proposé

de combattre la négligence des chrétiens à l'honorer et à le servir. Or, si jamais on doit traiter cette importante matière, c'est principalement en ce jour où l'Eglise consacre à la solennité du mystère une cérémonie aussi édifiante que celle de la bénédiction des cierges : c'est, dis-je, en ce jour où nous avons l'exemple de Jésus-Christ et de Marie pour modèle, et où toutes les circonstances, tout le fond de notre Evangile se rapportent visiblement aux exercices publics de religion. Car, d'un côté la soumission de Jésus-Christ à une cérémonie légale, nous marque combien ces saints exercices sont indispensables, et de l'autre l'exactitude de Marie à accomplir toutes les conditions de cette ancienne cérémonie, nous apprend comment nous pouvons les rendre salutaires. Ainsi, sans m'écarter de notre évangile je vous ferai voir, 1° dans l'exemple de Jésus-Christ, l'obligation de les pratiquer ; 2° dans l'exemple de Marie, la manière de les pratiquer saintement. Deux réflexions qui serviront à confondre, et cette indifférence qui fait que vous vous en éloignez sans scrupule, et cette illusion, qui fait que vous y assistez sans fruit.

Mais, ce qui m'engage encore plus à vous instruire sur un sujet si important, c'est que la parole de Dieu étant comprise dans les saints exercices de notre divine religion, je vous ferai entrevoir dès l'ouverture de mon ministère (5) combien vous devez être assidus à l'entendre, et fidèles à en profiter. Fasse le ciel que la mission que je viens exercer dans cette église(6) soit dans la suite aussi consolante pour moi par ses succès, qu'elle m'est à présent redoutable par sa dignité. Si jamais je dois espérer un si doux fruit, c'est principalement dans une paroisse conduite par un pasteur plein de sagesse, de zèle, de douceur et de charité ; cultivée par de saints prêtres (7) qui soutiennent si glorieuement la dignité du sacerdoce par la pureté de leur doctrine, par l'éclat de leurs vertus et par leur application à la conduite des âmes ; édifiée par la ferveur de ces nouveaux Samuels (8), je veux dire de ces jeunes lévites, qui doivent être un jour le sel et la lumière du monde ; enfin, animée par l'exemple de ces dignes marguilliers, qui sont pleins de foi et de piété : cette paroisse, dis-je, si heureuse et qui me sera toujours chère, me fait présumer que, malgré l'indignité du ministre, l'Esprit-Saint ne laissera pas de donner à mes auditeurs cette soumission et cette docilité qui font le caractère des vrais fidèles. O Esprit divin ! Esprit de force et de vérité, conduisez la langue d'un ministre qui vient parler en votre nom, afin qu'il ne coule de de mes lèvres que des paroles dignes de vous et utiles pour eux ; c'est la grâce que je vous demande par l'entremise de votre épouse sacrée. *Ave, Maria.*

(5) Le sermon de la *Purification* fait à Paris l'ouverture du Carême.

(6) Ce sermon fut prononcé dans l'église de la paroisse de Saint-Nicolas du Chardonnet, le 2 février 1772.

PREMIER POINT.

Si nous examinons quelles sont les véribles causes de l'indifférence que l'on remarque parmi tant de chrétiens, pour les exercices publics de religion, nous trouverons qu'il y en a deux principales, je veux dire l'orgueil et l'indévotion : les uns n'ont pas assez de foi pour s'en faire une gloire, les autres ont trop peu de ferveur pour s'en faire une consolation ; et de là vient qu'ils n'ont point assez de délicatesse de conscience pour s'en faire un devoir. Or, c'est cet orgueil, c'est cette indévotion que je prétends confondre par l'exemple que Jésus-Christ nous donne dans le mystère de ce jour. Je remarque, 1° qu'il vient se présenter à son Père : *Ut sisterent eum Domino*; 2° qu'il remplit de joie le saint vieillard Siméon : *Accepit eum in ulnas suas, et benedixit Deum.* Deux circonstances qui nous marquent que les exercices publics de religion servent, 1° à rendre hommage à la majesté du Seigneur; 2° à nourrir la piété des fidèles. Je dis donc à ceux qui s'en éloignent par orgueil, qu'ils doivent s'y rendre pour honorer Dieu ; je dis à ceux qui les négligent par indévotion, qu'ils doivent y assister pour ranimer leur ferveur; deux réflexions qui vous en découvriront et l'excellence et l'utilité.

Je dis d'abord qu'il faut qu'à l'exemple de Jésus-Christ nous rendions un culte public au Seigneur: *Ut sisterent eum Domino.* Car, mes frères, par combien de titres le Seigneur n'a-t-il pas droit sur nos adorations et sur nos louanges ? Infiniment grand, il exige toute notre soumission ; infiniment parfait, il est digne de toute notre tendresse ; infiniment libéral, il mérite toute notre gratitude; que dis-je, quel intérêt n'avons-nous pas nous-mêmes à accomplir tous ces devoirs ? Fragiles, nous avons besoin d'implorer sans cesse sa protection. Misérables, nous ne saurions trop solliciter sa bonté. Pécheurs, nous ne saurions trop faire pour apaiser son courroux. C'est pour cela que Jésus-Christ vient nous donner aujourd'hui un si grand exemple de religion. Car, encore que sa divinité le rende égal à son Père, néanmoins comme son humanité le rend semblable à l'homme, il entre dans nos engagements, et il s'en acquitte pour notre instruction. Or, si c'est une obligation d'honorer le Seigneur, c'en est une aussi de l'honorer en public. Pourquoi ? C'est qu'il est le Dieu de tous, c'est que nous recevons de lui des bienfaits généraux, aussi bien que des grâces particulières. Et comme nous participons en commun aux effets de sa bonté, il est juste aussi que nous lui rendions en commun le tribut de notre servitude et de notre reconnaissance.

En effet, quelle honteuse contradiction ne serait-ce pas, que les hommes reconnussent un Dieu, et que cependant ils vécussent comme s'il n'y avait point de Dieu ?

(7) Messieurs les prêtres de la communauté, supérieurs du seminaire.

(8) Messieurs les jeunes ecclésiastiques élevés dans le séminaire.

Quoi! l'adoration qui lui est due serait-elle le seul devoir pour lequel la société des hommes ne fût point obligée de se rassembler? Faudrait-il reléguer la piété dans les mêmes ténèbres qui servent à envelopper le crime? Et ce Créateur, qui se rend si visible dans ses ouvrages et si aimable par ses bienfaits, n'aurait-il que des adorateurs inconnus qui affecteraient de se cacher, ou des serviteurs timides qui n'oseraient se produire? Etrange raisonnement!

En vain donc les déistes insensés méprisent-ils nos saints exercices, comme l'amusement d'un peuple grossier, et comme l'invention d'une politique humaine. Car, je leur demande, ce Dieu saint qui est si digne d'être honoré, le serait-il beaucoup s'il ne l'était que par eux? Est-ce donc par le mépris du culte solennel qu'ils prétendent lui mieux marquer leur vénération? Sont-ils au moins bien fidèles à lui rendre en secret l'honneur qu'ils lui refusent en public? Ah! je soutiens au contraire que c'est dans les ténèbres qu'ils sont plus hardis à le déshonorer par leurs crimes; car l'éclat de leurs scandales ne nous fait que trop aisément comprendre quelles doivent être leurs œuvres cachées. Je soutiens qu'il ne leur en coûterait rien d'être chrétiens par le culte, s'il ne leur en coûtait rien de l'être par les mœurs, et qu'ils seraient des plus fervents et des plus empressés à honorer notre Dieu, s'ils pouvaient lui plaire par les vices dont ils sont remplis. Je soutiens enfin, que s'ils ne veulent pas sentir une obligation aussi juste et aussi naturelle que celle d'honorer solennellement le Seigneur, c'est que cette obligation nous prouve la nécessité d'une religion, et que la nécessité d'une religion nous conduit infailliblement à la religion chrétienne qui, selon eux-mêmes, est la plus parfaite, mais qui, étant trop sainte, leur paraît aussi trop incommode.

Non, non, ce n'est point l'éducation, ce n'est point la politique, qui nous ont prescrit ce grand devoir, c'est la raison qui nous le dicte, c'est la nature, disons mieux, c'est Dieu même qui l'a gravé dans le fond de nos cœurs. La religion ne fut point inventée pour la société, comme ils osent le prétendre, mais c'est la société qui a été faite pour la religion, parce que ce Dieu, dont ils ne sauraient contester l'existence et la sagesse, n'a pu former les hommes que pour une fin digne de lui, c'est-à-dire pour sa propre gloire. Aussi les pratiques de la religion sont-elles incomparablement plus anciennes que les lois de la politique. Elles ont commencé avec le monde, et les hommes ne se sont pas plus tôt multipliés sur la terre que nous voyons, dans la famille même de notre premier père, un sage patriarche qui règle les usages sacrés, et qui commence à invoquer, par un culte solennel, le nom du Seigneur, ce nom sacré que le juste Abel avait déjà honoré par des offrandes particulières: *Iste cœpit invocare nomen Domini*. (*Gen.*, IV.) Tant il est vrai que les hommes n'ont pu se former l'idée d'une divinité, sans reconnaître en même temps la nécessité d'un culte public.

Mais si le culte public est si juste dans son institution, si autorisé par son ancienneté, si noble par son objet, quelle est donc votre injustice, vous qui, fiers d'un certain état dont vous paraissez ornés dans le monde, vous imaginez que les services de paroisse n'ont été ordonnés que pour discipliner une certaine espèce de paroissiens; vous qui rougiriez d'avoir auprès de votre Dieu la même assiduité que vous affectez auprès des grands et des princes du siècle, ne vous rendant à nos églises qu'en des occasions rares, et ne marquant de la religion que pour empêcher qu'on ne dise que vous n'en avez point?

Hélas! saint Paul disait des premiers fidèles qu'il y en avait peu de sages selon la chair, peu de nobles selon le monde; et c'est ce que l'on peut dire des fidèles de notre siècle qui assistent régulièrement aux exercices publics de la piété chrétienne. Car tel est l'orgueil des puissants du monde, qu'ils osent regarder l'assiduité aux offices divins comme le partage et l'occupation du simple peuple. Quand il s'agit des prérogatives de leur rang, ils exigent à la rigueur les déférences qu'on leur doit, souvent même celles qu'on ne leur doit pas; quand il s'agit de s'abaisser devant un roi mortel, l'humiliation ne leur coûte rien, la servitude leur paraît douce, et le devoir honorable. Ce n'est pas seulement en secret et en des moments perdus qu'ils sont courtisans, ils affectent de l'être en tout temps, en tous lieux et de toutes les manières. Mais quand il s'agit de vous, ô mon Dieu! il semble qu'ils n'aient aucun devoir à remplir; ils reprennent à votre égard cette fierté qui les abandonne si facilement en présence des majestés de la terre; votre bienveillance ne leur paraît pas digne d'être recherchée, parce que vous l'accordez bien moins au rang qu'à la vertu; ils ne vous croient pas assez respectable pour eux, parce que vous leur paraissez trop affable aux petits et aux simples; et la même honte qu'on eut autrefois à vous offenser, on l'a maintenant à vous servir.

Mais y pensez-vous bien, vous qui vous faites de votre naissance, de vos biens, de vos dignités, un titre pour vous dispenser de l'hommage solennel que vous devez à la majesté suprême de votre Dieu? Car, dites-moi, serez-vous obligés d'honorer le Seigneur, parce que le Seigneur vous aura plus honoré devant les hommes? Ne sera-t-il pas en droit d'exiger votre respect, tandis que vous exigez avec tant de sévérité celui qui vous est dû par vos inférieurs? Votre exemple sera-t-il moins nécessaire, parce qu'il échappera moins à l'attention du public? N'aurez-vous donc, dans votre condition, d'autre fin que celle de vous livrer à la mollesse? Ah! reconnaissez au contraire que si Dieu vous a mis dans un plus grand jour, c'est afin que vous fassiez l'édification du public; reconnaissez, dis-je, que votre élévation même

vous rend plus redevables et à la Providence qui vous a distingués, et aux peuples dont vous devez être les modèles. Car il est certain, et c'est l'excellente réflexion de saint Bernard, que vos hommages, ayant un plus grand éclat, sont aussi d'un plus grand prix; que rien n'est plus propre à ranimer la piété du commun des fidèles que l'exemple de la vôtre; et que Dieu n'est jamais plus glorifié sur la terre que lorsque l'on voit s'abaisser devant lui ces têtes illustres devant lesquelles toutes les autres s'abaissent.

Ah! mes frères, quelque distingués que vous soyez parmi les hommes, je serais en droit de vous dire que vous avez un fond de néant et de bassesse qui vous oblige de vous humilier devant Dieu. Mais il ne s'agit pas ici de vous rabaisser, et, pour vous toucher, au moins par votre propre intérêt, j'aime mieux vous dire que votre grande gloire, aussi bien que votre grand devoir, consiste à donner des marques authentiques de votre religion; et que vous êtes incomparablement plus grands lorsque vous adorez le Seigneur que lorsque, pour ainsi dire, vous vous faites adorer vous-mêmes. Jetez les yeux sur Jésus-Christ qui, tout grand qu'il est, ne laisse pas de se revêtir de la forme d'esclave, pour donner à son Père un témoignage public de sa vénération et de son obéissance; et à la vue d'un tel modèle, vous comprendrez aisément qu'il n'est rien de plus glorieux pour vous que de vous soumettre à Dieu, et surtout à l'imitation d'un homme Dieu.

Aussi ce fut par là que tant de grands hommes s'acquirent une gloire immortelle. Il n'est sans doute personne qui puisse se vanter d'être, ou plus qualifié par ses titres que le roi David, ou plus élevé par sa sagesse que Salomon, ou plus illustre par ses actions que le vaillant Machabée. Cependant, ce qui fait le comble de leur gloire, c'est l'ardeur qu'ils eurent à solenniser ou à rétablir le culte divin, même dans cet ancien temps où ils n'avaient pas, comme vous, Jésus-Christ pour modèle. Si David se rendit un objet de mépris par les transports de son zèle, ce ne fut qu'aux yeux de la superbe fille de Sion, dont l'orgueil fut aussitôt puni par le Seigneur; et si Salomon eût soutenu cette piété qui lui avait fait consacrer ses grandes richesses à la structure du plus magnifique de tous les temples, sa mémoire serait encore en bénédiction, et nous ne serions pas sur son salut dans l'affreuse incertitude où il nous a mis par ses dérèglements.

Eh! mes frères, si vous pouvez vous avilir, ce n'est pas sans doute par un zèle de religion, c'est plutôt par ces passions criminelles dont vous vous déguisez l'horreur. Car, en vain la flatterie vous prête-t-elle ses fausses couleurs, le public trop éclairé et, si l'on veut, trop téméraire, ne manque pas de vous mettre dans son jugement, souvent même, par sa médisance, au rang honteux où vous descendez vous-mêmes par vos faiblesses. La piété, au contraire, vous attire non-seulement le respect, mais l'amour du peuple, parce qu'il la trouve plus admirable et plus aimable en vous. Le public vous rend au centuple la grandeur dont vous semblez vous dépouiller par religion; il ajoute à la soumission qu'il doit à votre rang la vénération qu'il a pour votre vertu; et c'est une consolation particulière pour l'Eglise de vous voir rassemblés dans son sein, parce que votre élévation étant plus remarquée, votre exemple est aussi plus édifiant.

Mais ce n'est pas seulement la vanité qui fait qu'on a de l'indifférence pour les offices publics de la religion, l'indévotion n'y a pas moins de part. Car un cœur mondain ne saurait goûter les saints exercices qui sont l'occupation des fidèles assemblés dans nos temples. De là vient que tant de chrétiens ne mettent point le culte divin au nombre de leurs devoirs; qu'ils n'ont jamais assez de temps, les uns pour leurs affaires et les autres pour leurs plaisirs; qu'ils observent plutôt les jours qui sont marqués pour un spectacle que ceux qui sont consacrés par une solennité; et qu'il n'y a pas jusqu'à l'artisan qui ne fasse de nos saintes fêtes des jours de dissolution et de scandale, regardant la piété comme une nouvelle fatigue, et cherchant un malheureux délassement dans ces maisons d'intempérance où il n'entre presque jamais sans perdre la grâce, parce qu'il n'en sort ordinairement qu'après avoir perdu la raison.

Or, c'est à vous, chrétien lâche et indévot, qui êtes dégoûté des choses spirituelles; c'est à vous que je propose les offices publics de religion comme un moyen pour vous tirer de cet état de langueur et d'insensibilité. Car ils sont établis, non-seulement pour honorer la majesté de notre Dieu, mais encore pour rallumer la dévotion des fidèles; seconde raison qui nous est marquée dans notre évangile, où nous voyons que la vieillesse de Siméon se ranime à la vue de Jésus-Christ qui se présente au Seigneur : *Accepit eum in ulnas suas, et benedixit Deum.* Ce saint vieillard, que l'âge a mûri dans la piété, ne peut contenir sa joie; il s'abandonne aux transports de son zèle, et se répand en bénédictions et en louanges : *C'est un homme juste et craignant Dieu*, qui a longtemps attendu *la consolation d'Israël*, et enfin, c'est dans le temple qu'il la reçoit.

C'est aussi pour inspirer à ses enfants une tendre dévotion que l'Eglise les appelle à ses fonctions sacrées. Car, remarquez bien ceci, mes frères, nos saints exercices se réduisent à la louange, à l'instruction, à la prière, au sacrifice.

Or, quoi de plus édifiant et de plus propre à produire dans vos cœurs un doux sentiment de piété, que le chant des louanges sacrées, ces louanges qui sont formées par le concert de tout un peuple fidèle, soutenues par la modestie des ministres sacrés, accompagnées de la pompe de nos cérémonies, offertes à Dieu à la vue de Dieu même?

Quoi de plus propre à vous éclairer sur vos devoirs que les fréquentes instructions

que vous donnent vos pasteurs, qui sont établis comme des prophètes, pour vous annoncer les volontés du Seigneur et pour vous marquer les voies du salut; instructions où vos obligations vous sont marquées plus en détail, vos infidélités représentées plus au naturel, et les articles de votre créance développés avec plus d'étendue; instructions d'autant plus utiles qu'elles sont plus familières; d'autant plus importantes qu'elles sont faites pour vous apprendre plus à fond et des principes de religion, dont l'ignorance est tout à fait honteuse, et des règles de morale, dont la transgression est tout à fait inexcusable; instructions où la parole de Dieu, loin de perdre sa dignité sous le nom de prône, semble au contraire être annoncée avec plus de pureté, parce qu'elle l'est avec moins d'art, et où les auditeurs ont tout le mérite de la soumission, parce qu'ils ne s'y proposent point le plaisir de la curiosité?

Quoi de plus propre à vous attirer les grâces de l'Esprit-Saint que nos prières publiques? Oui, ces prières sont d'autant plus efficaces que vous les offrez avec tous les fidèles. Car, mon cher auditeur, celles que vous offrez en particulier, hélas! peut-être les rendez-vous méprisables, parce que vous êtes pécheur, ou au moins trop défectueuses, parce que vous n'êtes pas assez saint? Mais vous unissez-vous à l'Eglise, ah! c'est alors que vos prières sont toujours raisonnables, parce que cette Eglise sainte les règle par sa sagesse; puissantes, parce qu'elle les appuie de tout son crédit, je dis même, dignes d'être exaucées, parce qu'elle vous prête tous ses mérites.

Quoi de plus propre à attendrir votre cœur qu'un sacrifice solennel, sacrifice où Jésus-Christ, immolé publiquement se montre véritablement comme une hostie de propitiation pour tous les péchés du monde, et où il répand ses grâces avec d'autant plus d'abondance sur les particuliers, qu'il reçoit une plus grande gloire par les louanges et par les adorations qu'ils lui offrent tous ensemble.

Enfin, quoi de plus propre à réveiller votre foi que toutes nos fonctions, ces fonctions édifiantes où les enfants de l'Eglise, rassemblés dans son sein, rendent si sensible l'unité de ce corps mystique qui a Jésus-Christ pour chef; ces fonctions salutaires où le juste donne de l'émulation au pécheur, et où le pécheur peut se mettre sous la protection du juste; ces fonctions consolantes où les vrais fidèles lient entre eux un commerce de religion et de charité qui rend les mérites communs et les obligations réciproques?

Ainsi, chrétiens, sentiriez-vous renaître dans votre cœur une tendre dévotion, si vous étiez assidus à nos saints exercices, et si vous y apportiez une disposition chrétienne. Ah! bientôt un doux sentiment de piété vous obligerait de vous écrier avec le Prophète: Oui, nous avons vu dans la cité de notre Dieu, nous y avons éprouvé les merveilles qu'on nous a racontées, et c'est au milieu de votre temple, ô mon Dieu! que nous avons goûté la douceur et l'abondance de vos miséricordes. (*Psal.* XLVII.) Et en effet, si un prophète, et un prophète élevé sur le trône, se sentit comblé de consolation à la vue d'une arche matérielle, s'il ne trouva rien de plus aimable qu'un tabernacle où il n'y avait pourtant que des ombres et des figures; si son cœur et sa chair même tressaillirent de joie, au seul souvenir d'un autel où l'on n'immolait que de grossières victimes; comment les chrétiens ne recevraient-ils pas au moins quelques gouttes du torrent des consolations de Dieu, en la présence de Dieu même? Comment, dis-je, regarderions-nous d'un œil indifférent un temple où il verse ses grâces avec tant d'abondance, un sanctuaire où il est exposé à nos adorations, une table sacrée où il se donne pour notre nourriture, un autel où il s'immole comme la victime de nos péchés?

Si donc, mon cher auditeur, vous n'avez pas fait une si heureuse expérience, si, au contraire, vous avez tant de dégoût pour les solennités de l'Eglise, c'est que vous n'êtes point touché de la gloire de Dieu, c'est que vous ne voulez point vous intéresser au salut des autres, ni que les autres s'intéressent à votre salut; c'est que vous affectez de vivre dans l'ignorance de vos devoirs; c'est que vous n'êtes point animé, ni de l'esprit de la foi, ni des désirs de l'espérance, ni des sentiments de la charité qui soutiennent la ferveur des vrais fidèles dans les exercices publics de la piété chrétienne.

Or, voilà précisément ce qui vous oblige d'y assister. Car il ne vous est pas permis de demeurer dans cet état de froideur, je dirais presque de stupidité, à l'égard du service de Dieu et de l'affaire du salut; et comme pour vous tirer d'un état si dangereux, il n'est pas de moyen plus sûr ni plus aisé que l'assistance aux offices divins, il ne faut pas douter qu'elle ne soit pour vous un devoir indispensable.

Ici, mes frères, peut-être me demandez-vous en secret s'il y a un commandement exprès qui vous oblige, à la rigueur, de pratiquer si scrupuleusement les exercices publics de religion. Mais je vous demande, à mon tour, où est donc le zèle de la gloire de Dieu, le devoir du bon exemple, l'amour de l'Eglise et le désir du salut? Quoi! vous faut-il une nouvelle loi pour vous forcer à honorer le Seigneur, et à professer hautement le christianisme? Jésus-Christ ne vous a-t-il pas déclaré qu'il ne confessera devant son Père que ceux qui l'auront confessé devant les hommes? Ah! dit saint Jérôme, c'est la honte des chrétiens, qu'il leur faille des préceptes sur les choses les plus saintes et les plus salutaires. Vous ne demandez pas s'il y a une loi, lorsqu'il s'agit de vous sacrifier à l'ambition ou de vous livrer au plaisir; et vous demandez s'il y en a une,

lorsqu'il s'agit de marquer votre soumission à Dieu, et de donner au public un exemple de religion et de piété? Quelle absurdité! quel aveuglement!

Mais que vous seriez étonnés si l'on vous rappelait les anciennes ordonnances de l'Eglise, qui punissait avec sévérité ces lâches chrétiens qui manquaient aux offices divins par négligence! Elle jugeait, avec raison, que c'était en quelque sorte se retrancher soi-même du corps des fidèles que de fuir leurs assemblées. Il est vrai que la corruption des mœurs et la multitude des coupables ne lui permettent pas de maintenir la vigueur de ses anciennes lois; mais il ne vous est pas permis de douter que son esprit ne soit toujours le même, qu'elle ne gémisse sur un désordre qu'elle ne peut point corriger, qu'elle ne souhaite de voir renaître parmi nous la ferveur de ses premiers enfants; que, en ordonnant à ses ministres de continuer les exercices publics de religion, elle n'impose à tous les fidèles l'obligation d'y assister; et, enfin, que ce ne soit là un devoir des plus sacrés, puisqu'il n'est pas d'autre usage sur lequel elle se soit moins relâchée de son ancienne discipline.

Mais, après vous avoir montré dans l'exemple de Jésus-Christ l'obligation de pratiquer les exercices publics de religion, il faut encore vous découvrir l'esprit dans lequel vous devez vous en acquitter, et c'est ce que vous allez voir dans l'exemple de Marie. C'est ce qui fera le sujet de ma dernière partie.

SECOND POINT.

Si c'est une erreur grossière de rejeter le culte visible, c'est aussi une illusion dangereuse de s'y attacher d'une manière qu'on néglige le culte spirituel. Comme la vertu de religion, selon saint Thomas, est la plus excellente des vertus morales, elle ne saurait consister dans une dévotion superficielle. Elle exige au contraire que nous soyons, au dedans de nous-mêmes par la piété, tels que nous paraissons au dehors par le culte. Négliger de donner des marques de religion, c'est scandaliser ses frères; se contenter d'un vain dehors, c'est vouloir les tromper. Refuser à Dieu un culte extérieur, c'est impiété; séparer le culte extérieur d'avec le culte spirituel, c'est hypocrisie. Il faut donc pratiquer les devoirs publics de religion, parce que nous avons les hommes pour témoins; mais il faut les sanctifier par une piété sincère, parce que nous avons Dieu même pour juge.

Or, c'est dans l'exemple de Marie que je trouve la manière de les sanctifier. Jésus-Christ nous apprend seulement l'obligation de les pratiquer. Car, enveloppé des langes de l'enfance, tout ce qu'il fait, c'est de se laisser porter au temple pour être présenté au Seigneur par des mains étrangères; mais Marie nous donne, dans la cérémonie de sa purification, l'exemple d'une exactitude et d'une fidélité qui doit être la règle de la nôtre.

1° Elle vient se purifier par un motif de religion et de piété, c'est-à-dire pour observer ce qui est prescrit par la loi du Seigneur: *Sicut scriptum est in lege Domini.* Si elle est la plus élevée des créatures, elle est en même temps la plus soumise. Mère et Servante de Dieu tout à la fois elle met sa gloire à obéir à une loi dont elle devait, ce semble, s'affranchir pour sa propre gloire. Tout lui paraît grand lorsqu'il s'agit d'honorer le Seigneur, et cette cérémonie même, qui semble l'avilir, devient en effet honorable pour elle, par l'esprit de piété dans lequel elle s'en acquitte.

Mais que cette disposition de Marie est rare parmi les chrétiens de nos jours! Qu'il en est peu qui soient animés de cet esprit de foi et de piété qui rend notre culte raisonnable, comme parle l'Apôtre: *Rationabile obsequium!* (*Rom.*, XII.) Car, mes frères, quelles sont vos dispositions, vos vues, lorsque vous assistez aux offices divins? Les voici: vous y venez pour suivre une vieille coutume, pour y garder une certaine apparence, pour y passer un temps que la bienséance ne vous permet pas de donner à vos affaires ou à vos plaisirs. Vous y venez pour y jouir d'une place dont vous avez la propriété, pour faire voir aux autres que vous y êtes, ou, si vous voulez, pour pouvoir vous dire à vous-mêmes que vous y avez été. Vous y demeurez sans recueillement, sans attention, avec un cœur sec, avec un air inquiet, avec des yeux errants, assez oisifs pour ne penser à rien, ou assez dissipés pour penser à autre chose qu'à Dieu. Vous y venez pour y faire de nos fonctions augustes un spectacle pour votre curiosité, un amusement pour vos sens, un théâtre pour votre vanité. Car ce n'est point un vrai désir d'honorer le Seigneur, d'édifier vos frères et de vous sanctifier vous-mêmes, qui vous conduit à nos saintes assemblées; il faut que la bienséance vous y entraîne ou que l'occasion vous y convie. Il vous faut des sermons où l'éloquence d'un orateur puisse flatter la délicatesse, pour ne pas dire la malignité de votre goût. Il vous faut des solennités où un sensuel accord d'instruments et de voix vous fasse retrouver l'harmonie, souvent même les actions d'un théâtre. Il vous faut des messes marquées pour des personnes d'un certain rang, des fonctions où vous puissiez étaler la magnificence et l'immodestie de votre luxe, des cérémonies propres à satisfaire l'envie que vous avez de vous donner en spectacle au public, cérémonies où l'ordre du ministère est quelquefois troublé par des disputes de préséance qui marquent l'orgueil et l'indiscrétion des uns et qui font le scandale ou le divertissement des autres. Enfin, vous ne vous réunissez dans nos temples que parce que vous y formez, en quelque sorte, les assemblées du monde; et si l'on en jugeait par vos motifs et par votre dissipation, on pourrait presque donner aux offices divins le nom de spectacle; car la plus grande différence que vous y mettiez de votre part,

c'est que vous n'auriez point à la représentation d'une scène comique le même dégoût, la même impatience, le même ennui que vous marquez dans l'exercice d'un devoir sacré.

Or, je vous demande, mes frères, est-ce là accomplir fidèlement, comme Marie, ce qui est écrit dans la loi du Seigneur? *Sicut scriptum est in lege Domini.* Quoi! le vrai chrétien aime à rapporter toutes ses actions à la gloire de Dieu, et cependant vous ne cherchez point à honorer ce Maître souverain dans les honneurs mêmes que vous venez lui rendre. Ah! cette seule réflexion ne doit-elle pas vous découvrir toute la fausseté de votre culte et toute la duplicité de votre cœur. Hélas! on vous entend souvent déclamer contre l'hypocrisie, qui n'a que le dehors de la vertu; c'est le vice qui vous offense le plus, parce qu'il est tout opposé à la droiture et à la sincérité chrétienne. Mais qu'êtes-vous vous-mêmes dans nos temples, si ce n'est des hypocrites, qui cherchez à tromper non-seulement les hommes, mais Dieu même, par des démonstrations extérieures que votre cœur désavoue? En vain donc vous flattez-vous de pouvoir lui imposer par des signes équivoques. J'ose vous dire que, si vous n'accompagnez vos hommages d'une sincère piété, vous pouvez les mettre au nombre de vos œuvres perdues. Car le Seigneur vous l'a déclaré, qu'il ne tiendra pour ses vrais adorateurs que ceux qui l'adoreront en esprit et en vérité, c'est-à-dire par des sentiments de pénitence, d'amour, de confiance et d'humilité. Tel est aussi l'esprit de l'Eglise sainte. Si elle vous appelle au sacrifice, à la prière, au chant des cantiques, c'est afin que vous demandiez avec elle ce qu'elle demande pour vous, c'est afin que vous offriez avec un cœur sincère les louanges sacrées qu'elle vous met dans la bouche. Si elle fait monter ses ministres dans la chaire évangélique, ce n'est pas pour vous faire prononcer sur leurs talents, mais afin que vous profitiez de leurs instructions. Enfin, si elle emploie un appareil extérieur, c'est pour faire servir nos sens à la religion, comme dit saint Chysostome; c'est pour vous inspirer plus de ferveur et de modestie par l'ordre et la majesté de ses fonctions; c'est pour fixer votre application à la solennité des offices divins et à la célébration des saints mystères; c'est pour vous représenter la grandeur et la magnificence d'un Dieu invisible; en un mot, c'est pour vous annoncer, comme par un langage muet, ou les bienfaits que nous avons reçus du Seigneur, ou les grâces que nous avons à lui demander, ou la gloire qu'il nous fait attendre.

Aussi voyons-nous que nos saints usages ont pris leur source dans la plus illustre antiquité, et que toutes nos cérémonies renferment des prières choisies, ou au moins des significations mystérieuses, qui marquent bien la sagesse de l'Eglise qui les a instituées. Car, en vain l'hérétique veut-il nous ôter tout appareil, tout signe sensible, en un mot, toute religion extérieure, sous prétexte de relever cette adoration en esprit et en vérité qui est ordonnée dans l'Evangile: Jésus-Christ n'a point prétendu rejeter l'une lorsqu'il a commandé l'autre, et l'Eglise catholique sait fort bien les allier ensemble. Le christianisme, à la vérité, n'est point servilement assujetti aux ombres et aux figures, comme l'ancienne loi; mais il n'est pas non plus sans voile et sans énigme, comme l'Eglise du ciel; et, si nous devons avoir un culte spirituel et plus parfait, parce que nous ne sommes pas dans l'état des Juifs, nous ne laissons pas d'avoir besoin d'un culte extérieur et visible, parce que nous ne sommes pas dans l'état des bienheureux. C'est pour cela que saint Bernard met une grande différence entre les églises destinées à l'usage des solitaires et celles qui sont destinées à rassembler le commun des fidèles. Il veut beaucoup de simplicité dans les unes, parce que des hommes détachés, éloignés du monde, n'ont pas besoin d'une éclatante décoration pour s'élever jusqu'à la contemplation des choses invisibles. Mais il veut, au contraire, que la magnificence brille dans les autres, parce qu'on ne saurait donner aux peuples une trop haute idée de la majesté de Dieu et de la grandeur de nos mystères. Si donc l'hérétique a osé décrier notre pompe sacrée et nos vénérables cérémonies, comme des amusements de la superstition, c'est qu'au lieu de vouloir imiter la pieuse générosité de nos pères qui, à l'exemple de David, consacrèrent leur or et leur argent à l'ornement du tabernacle, il a mieux aimé suivre l'exemple de l'impie Antiochus, et porter une main sacrilége sur le trésor du sanctuaire, pour en faire la proie de son avarice. L'Eglise, au contraire, qui a voulu, selon le précepte de l'Apôtre, que l'office divin fût célébré avec ordre et avec sagesse, n'a pas voulu ôter à notre piété des objets sensibles qui servent à la nourrir et à la ranimer. Mais aussi ne pensez pas qu'elle veuille seulement repaître nos yeux par de vaines images. Sa véritable intention est de nous inspirer des sentiments de religion par des symboles édifiants; et, sans entrer dans le détail de toutes ses cérémonies, nous n'avons, pour découvrir son esprit, qu'à approfondir le mystère qu'elle a renfermé dans cette bénédiction des cierges qui est consacrée à la solennité de ce jour. Quelle est donc l'intention de l'Eglise dans la pratique de cette cérémonie? C'est de nous faire comprendre que Jésus-Christ est la lumière qui éclaire tout homme venant au monde, qu'il a dissipé les ténèbres de l'ignorance et du péché, qu'il est venu pour allumer le feu de la charité sur la terre, et qu'il répandra sur nous la splendeur de sa gloire dans le ciel. C'est pour cela qu'elle répète si souvent l'admirable cantique du saint homme Siméon, qui reconnut ces grandes vérités, au moment qu'il eut vu Jésus-Christ, et qui publia hautement que ce divin enfant était la lumière des nations, la gloire du peuple

d'Israël et le Sauveur de tous les hommes.

Cette seule cérémonie, mes frères, suffit pour vous faire juger de toutes les autres, et pour vous inspirer le saint désir d'en avoir l'intelligence. Mais hélas! dans quel prodigieux aveuglement la plupart des chrétiens ne vivent-ils pas aujourd'hui? Ils sont comme étrangers dans le sein même de l'Eglise. On se fait une loi de s'instruire des usages du monde, des affaires de l'Etat; que dirai-je encore? des scandales mêmes du siècle. On porte sa curiosité jusque dans l'antiquité la plus ténébreuse, jusqu'aux pays les plus reculés, et, comme ces Athéniens oisifs dont il est parlé dans l'Ecriture, on passe le temps à raconter et à entendre ce qu'il y a de nouveau. Cependant, on ne s'intéresse point aux mystérieux usages de la religion; on est indifférent pour tout ce qui se passe dans le royaume de Dieu; on n'est point touché, ni de nos chants sacrés, qui faisaient fondre les Augustin en larmes de consolation, ni de nos augustes cérémonies, qui frappent d'admiration tous ceux qui en développent le sens; et peut-être en vient-on jusqu'à les mépriser, parce qu'on ne s'applique jamais à les approfondir.

Mais, en ce saint jour, apprenez, mes frères, qu'il faut entrer dans l'esprit de l'Eglise et prendre les sentiments de cette religion sainte, dont vous venez faire une profession solennelle dans nos temples. Car, s'attacher, comme les Juifs, à la superficie, à l'écorce, à une lettre qui tue, c'est erreur, c'est fausse piété, c'est superstition. Que dis-je? la Synagogue même ne fut point si attachée à ses ombres, à ses figures, qu'elle ne les regardât comme des devoirs de religion, comme des signes d'une piété intérieure, comme des symboles des vérités qui devaient s'accomplir dans la nouvelle alliance; et ce serait rabaisser les chrétiens au-dessous des Juifs que de borner l'intention de l'Eglise à un culte grossier et à une religion en quelque sorte toute matérielle, qui n'eût rien de spirituel.

Mais voulez-vous avoir véritablement cet esprit de foi et de piété que nous exigeons de vous? Joignez à vos exercices de religion le sacrifice des bonnes œuvres: deuxième condition qui nous est marquée dans l'exemple de Marie. Car sa piété n'est point stérile, et, si elle vient dans un esprit d'humilité et d'obéissance, pour se conformer à la loi, elle accomplit aussi cette loi dans toute son étendue, en offrant le sacrifice qui est ordonné: *Ut darent hostiam*, etc.

Grande instruction pour vous, chrétiens, vous que nous voyons, à la vérité, fervents et assidus aux offices divins, mais qui semblez mettre toute votre piété dans un dehors de religion, négligeant d'ailleurs les devoirs de votre état, l'exercice de la charité et la pratique de toutes les vertus. En effet, vous venez bénir le Seigneur dans nos temples, et, aussitôt après, vous l'allez offenser à un spectacle; vous lui offrez votre encens le matin, et le soir vous ne craignez pas d'offrir ce même encens à un criminel objet que vous adorez; vous vous réunissez avec vos frères dans l'église, et ensuite vous les allez déchirer dans les compagnies mondaines; vous suspendez vos passions pendant l'office divin, mais il n'est pas plus tôt fini que vous leur donnez une pleine liberté; vous faites aujourd'hui un acte de religion, et peut-être que demain vous ferez un injuste projet d'ambition, un commerce usuraire; vous voulez bien être dévots, mais seulement dans le lieu saint, comme s'il vous était permis de vous dépouiller de votre dévotion lorsque vous en sortez, ou qu'il vous fût aisé de la reprendre lorsque vous êtes obligés d'y revenir; vous venez honorer Jésus-Christ dans son sanctuaire, et vous le laissez souffrir en la personne des pauvres; vous vous feriez un scrupule de manquer à certains exercices réglés, mais vous n'avez point de remords sur votre peu de vigilance à l'égard de votre famille et de vos domestiques; vous trouvez votre plaisir à prier longtemps, comme les pharisiens, dans les endroits publics, mais vous vous faites une gêne de vous appliquer aux fonctions de vos emplois; enfin, vous marquez du zèle pour nos saints exercices, vous vous donnez même un air de modestie et de piété dans nos églises, mais vous êtes toujours pleins d'orgueil et d'envie, toujours dominés par la cupidité, toujours portés à la vengeance, toujours prêts à censurer et à médire.

Or, mes frères, comment prétendez-vous honorer le Seigneur par un culte hypocrite qui couvre le vice d'une apparence de piété, par des solennités où vous portez vos injustices, vos désordres et toute l'iniquité que vous renfermez dans votre cœur? Comment le Seigneur approuvera-t-il dans les chrétiens ce qu'il réprouva dans les juifs? Ah! c'est en vain, vous dit-il par son Prophète, que vous multipliez vos oblations et que vous offrez avec des mains impures votre encens et vos sacrifices. *Otez la malice de vos âmes, cessez de faire le mal*, lavez vos crimes dans les larmes de la pénitence, cherchez la justice, pratiquez la charité, et alors je bénirai vos assemblées, j'accepterai vos offrandes et j'exaucerai vos vœux.

Ah! si, pour rendre au Seigneur tout l'honneur qui lui est dû, il n'y avait qu'à figurer quelquefois dans son saint temple, si on en était quitte pour baisser la tête devant lui par estime et par respect, si la vraie dévotion ne consistait qu'en grimaces, qu'en postures, qu'en paroles, son culte vous paraîtrait sans doute fort aisé, et nous ne serions pas réduits à faire nos vives plaintes sur le petit nombre de ceux qui sont fidèles à lui rendre leurs hommages. Car, refuseriez-vous de lui donner un rang éminent dans votre esprit, de tirer de la surface de votre cœur quelques sentiments froids et infructueux, qui ne coûteraient rien à votre amour-propre, et de lui abandonner une partie de votre temps, pour pouvoir vous attribuer le mérite de l'honorer et de le servir?

Mais trop injustes et trop malheureux

sont ceux qui bornent leur piété à un culte de spéculation et d'idée. Non, non, vous dit Jésus-Christ lui-même : *Tous ceux qui me crieront : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas dans le royaume des cieux; celui-là seul y entrera qui fera la volonté de mon Père.* (*Matth.*, VII.) Car, mes frères, reconnaître la souveraineté d'un Dieu et mépriser ses lois, c'est se contredire, c'est se condamner soi-même, c'est vouloir confondre une religion aussi pure et aussi divine que la nôtre avec cet affreux mahométisme qui allie la dévotion avec le vice, donnant à Dieu de vains hommages et laissant à l'homme corrompu une pleine liberté pour toutes ses passions; digne production de l'esprit des ténèbres, cet esprit séducteur, qui pour gagner plus sûrement les hommes par l'attrait du plaisir, chercha encore à les amuser, à les éblouir, à les aveugler par une fausse et stérile apparence de piété. Non, encore un coup, Dieu ne sépara jamais le culte des œuvres d'avec celui des sentiments, il semble même avoir préféré l'un à l'autre; car, si la piété intérieure fait le prix de nos actions, les actions aussi sont la preuve la moins équivoque de la piété intérieure. En un mot, les œuvres sans les sentiments ne seraient point assez saintes, les sentiments sans les œuvres ne seraient point assez sincères; les œuvres sans les sentiments ne feraient qu'un dehors hypocrite, les sentiments sans les œuvres ne feraient qu'une foi morte. Mais, témoigner à Dieu la vénération qui est due à sa grandeur et avoir en même temps la fidélité qui est due à sa loi, c'est le vrai moyen de rendre notre dévotion solide et notre culte parfait.

Ne séparez donc pas, mes frères, ces deux conditions si essentielles à la vraie piété, conditions que le Seigneur vous prescrit lui-même. Sanctifiez-vous par l'accomplissement de tous vos devoirs, pour être plus dignes d'assister aux exercices publics de religion ; et en y assistant dignement, vous deviendrez plus saints. Honorez le Seigneur au dedans aussi bien qu'au dehors de vous-mêmes, par vos œuvres aussi bien que par vos sentiments, c'est la religion tout entière. Et pour être adorateurs sincères et parfaits, imitez en tout l'exemple que Marie vous donne dans la cérémonie de sa purification. Je remarque qu'elle offre selon la loi l'hostie qui devait être immolée pour le péché et l'holocauste qui était destiné à honorer la majesté du Seigneur. Ainsi, mes frères, offrez à Dieu les larmes de votre componction, les austérités de votre pénitence, la mortification de vos sens, et ce sera là une hostie de propitiation pour vos péchés; offrez-lui encore l'innocence de vos mœurs, la soumission de votre foi, la tendresse de votre cœur, le pardon des injures, le soulagement des pauvres, la pratique de toutes les œuvres saintes, et ce sera là un holocauste de bonne odeur, digne d'être offert à une majesté infinie. Par là votre assiduité à nos saints exercices sera et plus édifiante pour le prochain, et plus utile pour vous-mêmes. Car ces deux sacrifices rendront votre religion vraiment pure et parfaite devant Dieu et devant les hommes, et comme vous en aurez le mérite pendant cette vie, vous en recevrez la récompense dans l'éternité C'est ce que je vous souhaite. Au nom du Père, etc.

## SERMON XXIV.

### SUR L'ANNONCIATION DE LA SAINTE VIERGE.

Ait angelus ei... Ecce concipies in utero et paries filium, et vocabis nomen ejus Jesum. (*Luc.*, I.)

*L'ange dit à Marie, vous concevrez dans votre sein, et vous enfanterez un fils à qui vous donnerez le nom de Jésus.*

Enfin, chrétiens auditeurs, les oracles de l'Ecriture et les vœux de tous les siècles sont accomplis. Le Verbe éternel vient se revêtir de notre humanité, et en ce moment même la vérité succède aux figures, et une nouvelle alliance est substituée à l'ancienne.

Autrefois les hommes étaient partagés en deux peuples différents, gentils ou Israélites, ils vivaient ou esclaves du péché, ou esclaves de la loi ; ils étaient trop éloignés de Dieu par leurs vices, ou Dieu était trop éloigné d'eux par son élévation. Mais aujourd'hui, ce Dieu, qui fut presque inconnu aux uns et si redoutable pour les autres, s'abaisse jusqu'à eux pour les réunir tous en lui, et il y a maintenant un Dieu pour les nations, un Messie pour les Juifs, et un Sauveur pour tous les hommes.

C'est donc en ce jour que s'accomplit ce grand mystère qui est la source de tant d'autres mystères, qui est le principe de notre salut et le fondement de nos espérances. Mais comment vous parlerai-je dignement d'un mystère où tout est incompréhensible? Que de grandeurs, que de merveilles ne s'offrent-elles pas ici tout à la fois? L'Etre souverain devenu comme inférieur aux anges par une nature étrangère qu'il emprunte, et une femme obscure élevée jusqu'à la divinité par une alliance toute singulière qu'elle contracte : le Fils unique de Dieu qui prend la ressemblance du péché, et une fille d'Adam qui produit l'auteur de la justice ; le Père éternel qui regarde son Verbe comme l'objet de sa colère, et une créature qui porte son Créateur comme le fruit de ses entrailles; un homme qui forme sa propre humanité par sa vertu toute-puissante, et une mère qui ne doit sa fécondité qu'à sa qualité de vierge; un roi immortel qui ne monte sur le trône de David que par les degrés de la plus profonde humiliation, et une reine auguste qui fait au comble de la grandeur un humble aveu de sa bassesse. Que dirai-je encore? les hommes qui trouvent en l'Homme-Dieu la personne de leur Rédempteur et en la Mère de Dieu l'instrument de leur rédemption, ce sont-là les objets qui s'offrent à nous, objets que notre faiblesse devrait, ce semble, nous faire séparer, mais que le mystère nous oblige de réunir.

Tâchons donc, mes frères, de renfermer dans ce discours les principales réflexions que nous avons à faire en ce jour sur l'abaissement et l'amour du Verbe, sur la grandeur et la puissance de Marie, sur le bonheur et les obligations des chrétiens. Et pour les recueillir sous une juste idée, je dis qu'il y a dans le mystère du Verbe fait chair deux choses à considérer, qui sont renfermées dans les paroles de mon texte, je veux dire le motif de l'Incarnation et le prodige de l'Incarnation. Pourquoi le Fils de Dieu s'incarne-t-il? c'est pour sauver les hommes : *Vocabis nomen ejus Jesum.* Voilà le motif qui nous apprend ce que Dieu a fait pour nous et ce que nous devons faire pour lui. Comment le Fils de Dieu s'incarne-t-il? c'est dans le sein d'une vierge : *Ecce concipies in utero et paries filium.* Voilà le prodige qui nous apprend ce que Dieu est pour Marie et ce que Marie peut être pour nous. Voici donc mon dessein. D'un côté, l'abaissement d'un Dieu qui se fait homme pour nous sauver nous oblige d'y répondre avec fidélité par l'imitation des vertus de sa mère ; de l'autre côté, la dignité de Marie, qui devient la Mère de notre Sauveur nous engage à recourir à elle avec confiance pour obtenir les grâces de son Fils. En deux mots vous verrez : 1° ce que Dieu exige de nous par son abaissement ; 2° ce que Marie peut faire pour nous dans son élévation. C'est toute l'idée de ce discours. Vierge sainte, si jamais nous devons espérer en votre protection, c'est principalement en ce jour où nous célébrons votre gloire. J'implore donc humblement votre secours, en vous saluant par les mêmes paroles que l'Ange vous adressa en ce jour. *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

Le mystère de l'Incarnation est le plus grand ouvrage que Dieu ait fait pour sa gloire et le plus précieux don qu'il ait fait aux hommes. Mais quelque admirable que soit la production du Verbe fait chair, il semble néanmoins qu'à considérer l'excellence d'un Dieu et la bassesse de l'homme, il n'y ait pas moins d'humiliation pour l'un que de gloire pour l'autre. En effet, nous pouvons nous représenter notre Dieu sous deux caractères que je trouve marqués dans notre évangile, et qui semblent renfermer toute l'idée que notre faible raison peut se former de la Divinité. Le premier, c'est sa grandeur infinie : *Hic erit magnus.* Le second, c'est sa sainteté infinie : *quod nascetur ex te sanctum.* Voilà ce qui le distingue des créatures, qui toutes ont été tirées du néant et dont plusieurs ont été souillées par le péché. Or, il est aisé de comprendre par là quel est l'abaissement du Verbe divin dans le mystère de l'Incarnation. 1° Je vois un être d'une grandeur infinie qui entre dans la condition de l'homme pécheur ; 2° je vois un Etre d'une sainteté infinie, qui prend la ressemblance de l'homme pécheur. Double abaissement qui doit nous faire connaître l'excès de son amour et le prix de ses bienfaits.

Je dis d'abord que c'est un abaissement pour une grandeur infinie que de se revêtir de la nature humaine ; et cet abaissement est si profond, que saint Paul n'a pas cru pouvoir mieux l'exprimer que par le terme d'anéantissement : *Exinanivit semetipsum.* (*Philip.*, II.) Ah ! qui pourrait mesurer la distance qu'il y a entre ce qu'un Dieu est de toute éternité et ce qu'il devient dans le temps ? Quelle opposition plus grande en apparence que celle qu'il paraît y avoir entre un Dieu éternel et immense et un Dieu renfermé dans le sein d'une vierge, enveloppé d'un corps sensible, assujetti aux lois de la nature, aux imperfections de l'âge, au tribut de la mort ? Il est vrai qu'il est homme parfait dès le premier instant de son être, parce qu'il possède la plénitude de la sagesse en possédant celle de la divinité ; mais en est-il moins réduit à la mesure d'un enfant ? Que dis-je ? comme si ce n'était pas une grande humiliation pour lui que de se mettre au rang des créatures, il se couvre encore des ténèbres d'une vile condition ; et ce Verbe adorable, qui est perpétuellement engendré dans le sein de son Père céleste, parmi les splendeurs éternelles, ce même Verbe descend dans le silence de son trône royal, pour devenir dans le temps le Fils unique d'une mère pauvre, qui n'est pas moins obscure parmi les hommes par sa naissance qu'éclatante aux yeux des anges par sa pureté.

Mais à quoi m'arrêté-je ? Si le Fils de Dieu se fût contenté de se réduire à notre innocente bassesse, je ne regarderais pas tant son incarnation comme l'anéantissement de sa nature que comme l'anoblissement de la nôtre. Disons mieux, nous pourrions la regarder comme un effort de sa toute-puissance qui eût voulu créer un être infini. Mais voici une seconde circonstance qui marque encore mieux jusqu'à quel degré d'humiliation il est descendu en s'unissant à notre chair, c'est que malgré sa sainteté infinie, il a pris la ressemblance d'une chair criminelle : *In similitudinem carnis peccati* (*Rom.*, VIII), dit encore le même saint Paul.

Or, mes frères, quel éloignement n'y a-t-il pas entre la pureté infinie d'un Dieu et la ressemblance du péché ? Quoi donc, est-ce ici ce Dieu que les séraphins dans leur cantique nomment trois fois saint ? Ce Dieu qui poussa autrefois sa haine contre le crime jusqu'à se repentir d'avoir fait le coupable ? ce Dieu qui fut si jaloux de son autorité, rigide sur notre obéissance, si terrible dans ses menaces, si inflexible dans sa colère, si prompt dans ses châtiments ? Oui, sans doute, c'est ce même Dieu, et, quoique la sainteté de sa nature soit incompatible avec un déréglement qui fait la tache du péché, il se rabaisse néanmoins jusqu'aux infirmités qui font la punition du pécheur : *In similitudinem carnis peccati.*

Que pouvons-nous donc penser à la vue d'un

Dieu revêtu de la forme du pécheur, si ce n'est qu'il fallait que son humiliation fût sans mesure, aussi bien que sa grandeur; et son amour sans bornes, aussi bien que notre malice? Car, à Dieu ne plaise que nous regardions comme un sujet de scandale ce qui est pour nous le motif d'une plus vive gratitude! Le Verbe divin, dit saint Grégoire pape, est d'autant plus digne d'être honoré des hommes que c'est pour les hommes mêmes qu'il semble se déshonorer. Il ne cesse pas d'être ce qu'il était, mais il sort comme hors de lui-même, pour venir chercher l'homme qui s'était égaré; et, loin que nous puissions être choqués de ses abaissements, il faut au contraire que nous adorions ici la clémence d'un Dieu qui pardonne le péché, la justice d'un Dieu qui vient se punir lui-même pour le péché, et la sainteté d'un Dieu qui nous sanctifie sous l'apparence même du péché.

Avec quelle fidélité ne devons-nous donc pas répondre à cet amoureux abaissement du Verbe! Quel retour n'exige-t-il pas de nous pour une réconciliation si parfaite, pour un commerce si sacré, pour une alliance si étroite! Si un Dieu se dépouille de sa gloire pour s'accommoder à notre portée, parce que nous sommes trop faibles, n'est-il pas juste que nous nous dépouillions de tous nos vices, pour nous approcher de sa perfection puisqu'il est infiniment saint? Hélas! l'avons-nous jamais bien compris que nous sommes chargés de soutenir la dignité de l'incarnation du Verbe et de représenter en notre personne la sainteté d'un Dieu revêtu de notre ressemblance? Tel doit être cependant le caractère des chrétiens. Le paganisme avait tout renversé, en voulant former la Divinité à l'image de l'homme. Mais le christianisme rétablit tout, en formant l'homme à l'image de la Divinité. La Synagogue n'avait que des exemples imparfaits, parce que l'homme ne pouvait pas s'élever jusqu'à Dieu. Mais l'Eglise chrétienne a un modèle accompli, parce que Dieu s'est abaissé jusqu'à l'homme.

Mais, si la perfection d'un Homme-Dieu vous paraît trop élevée, vous n'avez qu'à jeter les yeux sur Marie, pour voir dans son exemple quelle est la mesure de vos forces et l'étendue de vos obligations. Fille d'Adam avec nous, mais innocente avec Jésus-Christ, tirant sa nature de l'un et portant le caractère de l'autre, elle nous fournit en sa personne un modèle qui approche assez de Dieu pour demander tous nos efforts, mais qui approche assez de nous pour être proportionné à notre faiblesse. Nous n'avons, en effet qu'à repasser les circonstances de notre évangile, et nous trouverons en elle les deux vertus qui répondent au double abaissement du Verbe et qui doivent être principalement en ce jour l'objet de notre imitation.

La première, c'est sa pureté virginale : *Quoniam virum non cognosco;* car il était de la dignité du Verbe de Dieu, qu'une chair qu'il devait s'approprier ne fût produite que par la vertu du Tout-puissant : *Virtus Altissimi obumbrabit tibi.* Or, mes frères, comme Marie devait être parfaitement pure, parce que le Verbe devait être son Fils, il faut aussi que nous soyons purs à proportion, parce qu'il est devenu notre frère. Je ne vous dirai point ici qu'il n'est pas de la dignité de notre âme de trouver ses délices dans les sens, et que l'homme ne peut que se déshonorer par une passion qui n'a pas de nom plus honorable que celui de faiblesse. Je ne prétends point représenter ici l'infamie des passions brutales. J'épargnerai à vos yeux l'horreur de ces monstres d'iniquité, qui se forment avec tant de mystère dans les petits et avec tant de scandale dans les grands. Ce ne serait même qu'avec une peine extrême que je pourrais me résoudre à attaquer des pécheurs de ce caractère. Car, hélas! nous le savons, que la censure de leurs désordres nous expose aux traits de leur critique, à la malignité même de leurs soupçons. Nous craignons également, ou de les offenser par un détail trop odieux, ou de leur plaire par des peintures trop agréables; et nos lèvres timides, aussi bien que nos yeux affligés, voudraient pouvoir se fermer pour toujours sur l'horreur d'un vice qui est pourtant trop impudent, trop affreux, trop commun pour ne pas mériter toute notre indignation. Non, je ne veux pas borner la vertu du chrétien à se préserver seulement d'un vice grossier, ni le porter à être chaste par la seule honte qu'il y a à ne l'être pas. Le mystère de ce jour me fournit des principes plus consolants et plus élevés, et me fait dire que les chrétiens doivent aimer la pureté par la raison qu'un Dieu s'est fait homme. Voilà ce qui doit nous rendre jaloux de la sainteté de notre chair; voilà ce qui doit nous la faire respecter, comme une chair qui est consacrée par la ressemblance qn'elle a avec la chair d'un Dieu; voilà ce qui doit nous faire comprendre que l'abomination est incomparablement plus criminelle dans les chrétiens qu'elle ne le fut dans les gentils, et que leur chasteté doit être beaucoup plus parfaite que celle des Israélites.

Que les païens se soient livrés à des passions d'ignominie, je n'en suis pas surpris; c'était pour eux une espèce de religion de prendre les mœurs de leurs divinités. Mais que les chrétiens osent souiller une chair qui est de la même nature que celle qui est unie à Jésus-Christ en la personne du Verbe divin, je ne crains pas de le dire, c'est vouloir couvrir Dieu même d'opprobre. Pourquoi? c'est que comme l'honneur de la chair de Jésus-Christ rejaillit sur la nôtre, la turpitude de notre chair retombe en quelque sorte sur celle de Jésus-Christ; c'est qu'au lieu de nous faire un honneur de nous rendre semblables à lui, nous voulons, pour ainsi dire, le faire rougir de ce qu'il s'est rendu semblable à nous.

Que les Israélites aient borné leur chasteté à s'interdire des alliances étrangères,

qu'ils aient fait consister leur liberté à multiplier les légitimes, que Moïse même ait eu de l'indulgence pour la dureté de leur cœur, je n'en suis pas non plus surpris : ils ne voyaient qu'en éloignement l'incarnation du Verbe, et la chair n'avait dans leur temps que des purifications légales. Mais la religion chrétienne, qui expose à nos yeux un Dieu revêtu de notre humanité, a des idées bien plus nobles et des règles bien plus sévères. Elle veut que la modestie soit dans les yeux, la pudeur sur le front, la retenue sur les lèvres, et la mortification dans tous les sens ; elle regarde la chasteté comme le plus riche ornement du sanctuaire, elle donne le premier rang à cet état de virginité qui ne fut jamais proposé aux Israélites grossiers, non pas même comme un simple conseil. Je dis plus, elle veut que la chair même participe à la pureté de l'esprit, par la grâce d'un auguste sacrement ; et tandis qu'elle représente dans les uns la vie des anges par les engagements du célibat, elle veut représenter dans les autres, par la sainteté du mariage, l'union du Verbe avec notre chair, et de Jésus-Christ avec son Eglise, afin que l'homme soit chaste jusque dans son origine, et en quelque sorte vénérable jusque dans sa fécondité.

Ah ! chrétiens, qu'on ne méprise donc pas toujours nos fragiles corps, comme de petits composés de terre et de boue qui n'auront un jour que les tristes noms de poussière et de cendre. Oui, notre chair n'est qu'une matière corruptible qui sera, dans le sépulcre, la pâture des vers, et je consens qu'on s'en représente tout le néant lorsqu'il s'agit d'en réprimer les désirs et d'en mortifier la sensualité. Mais ici, je découvre dans cette chair périssable une noblesse qui me frappe ; je ne puis que l'honorer comme un vêtement dont Dieu même a voulu faire sa parure; je la chéris comme une portion de nous-mêmes qui nous fait appartenir au Verbe incarné. Si, d'un côté, elle nous abaisse au-dessous des anges, de l'autre, elle nous allie avec la Divinité, et, si je prévois l'humiliation où elle sera dans le tombeau, je me représente aussitôt la gloire dont elle jouira avec celle de Jésus-Christ dans le ciel. Mais aussi, après cela, qu'on ne vienne pas nous justifier ni ce penchant brutal, dont on se déguise l'horreur sous le nom de fragilité, ni cette politesse trop libre entre les deux sexes, qui n'est autre chose que l'artifice dont une passion honteuse se sert pour se glisser dans les cœurs. Ah ! ce qui rend notre chair digne d'être respectée rend aussi tous ces déréglements inexcusables. Car comment, vous qui vous dites chrétiens, osez-vous donner dans les excès, ou prendre les apparences d'une passion qui est si opposée à la pureté de Jésus-Christ. Ah ! allez, allez vous ranger parmi les adorateurs de ces monstrueuses divinités dans lesquelles un paganisme corrompu transporta le vice pour en faire un objet d'adoration; où plutôt, si vous ne voulez pas renoncer à la qualité de chrétiens, sentez ici toute l'horreur d'une volupté qui souille des corps qui sont en quelque sorte les membres du corps de Jésus-Christ, suivant l'expression de l'Apôtre: *Concorporales in Christo Jesu*. (*Ephes.*, III.)

Mais il ne suffit pas que la chair soit consacrée par la pureté, il faut encore que l'esprit soit sanctifié par l'humilité. Car le Verbe s'est incarné pour renouveler l'homme tout entier, et c'est ici la seconde vertu dont Marie nous donne l'exemple, vertu qui répond parfaitement à l'abaissement du Fils de Dieu sous la forme de pécheur, parce qu'il n'y a rien de plus humiliant pour l'homme que le péché,

Quelle est donc la disposition de la Vierge dans l'accomplissement de ce mystère ? L'ange lui annonce qu'elle sera la mère de Dieu, mais elle s'en déclare la servante : *Ecce ancilla Domini.* Elle s'anéantit avec un Dieu anéanti, et, au lieu de se laisser prendre à l'éclat d'une si haute dignité, elle ne l'accepte que par un esprit de soumission : ***Fiat mihi secundum verbum tuum.*** Il est même important de remarquer avec saint Bernard qu'elle n'est devenue la mère de Dieu que dans l'exercice de l'humilité, car ce n'est qu'après son humble consentement qu'elle a conçu le Verbe divin dans ses chastes entrailles : ***Virginitate placuit, humilitate concepit.***

Or, mes frères, je soutiens que, comme Marie n'a pu concevoir un Dieu que par l'humilité, nous ne pouvons non plus appartenir à ce même Dieu que par l'humilité. Car il faut, dit saint Bernard, que nous nous élevions vers lui par la même voie qu'il a choisie pour descendre vers nous. L'humilité fait, aussi bien que la pureté, le caractère des vrais chrétiens. Cette vertu, dit saint Augustin, fut si inconnue aux païens, qu'elle n'eut point de nom parmi eux. Les Juifs, au contraire, ne la connurent la plupart que d'une manière imparfaite, parce qu'ils la firent consister dans une crainte servile, qui les obligeait de trembler devant un Dieu redoutable. Mais les chrétiens doivent l'estimer par religion et l'embrasser avec amour, parce que l'exemple d'un Dieu humilié est pour eux une loi indispensable.

Ah! c'eût été autrefois un égarement monstrueux, de vouloir pour ainsi dire aller de pair avec un Dieu, et c'est une vérité qu'une juste humiliation arracha de la bouche d'un roi impie : ***Justum est mortalem... non paria Deo sentire.*** (II *Mach.*, IX.) Mais, depuis que Dieu s'est rendu semblable à nous, nous pouvons, nous devons même, mettre notre grande ambition à nous rendre semblables à lui, et c'est l'humilité qui nous donne ce grand privilége. Oui, c'est cette humilité qui nous élève au-dessus de nous-mêmes, c'est elle qui fait le devoir du chrétien et la gloire de l'homme; c'est elle qui sanctifie tous les états et qui soutient toutes les vertus, dont elle est le fondement. Sans elle, les hommes en géné-

ral n'auraient qu'une fausse idée d'eux-mêmes; sans elle, la grandeur serait criminelle et funeste; sans elle, la piété même serait fausse et injuste.

Je dis d'abord, en général, que sans l'humilité, l'homme n'aurait qu'une vaine estime de lui-même. Car, mes frères, l'orgueil est de tous les états. Tout difformes que nous sommes par notre nature, nous avons un fonds d'orgueil qui grossit à nos yeux nos belles qualités, ou qui nous déguise nos imperfections. L'homme est tout orgueil, et par conséquent tout injustice. A-t-il des défauts ? il en suppose de plus grands aux autres. Remarque-t-il de bonnes qualités ou quelques vertus dans les autres? il en diminue la valeur pour les mettre au-dessous des siennes. Je n'ai pas, dira-t-il, le brillant de cet homme d'esprit, mais j'ai plus de jugement et de sagesse; je n'ai pas les titres de cet homme noble, mais il n'a pas mes richesses; je n'ai pas la politesse de ce courtisan, mais j'ai plus de sincérité; je ne suis pas comme cette femme l'idole du monde, mais ma conduite est plus régulière, et ma réputation moins équivoque; je n'ai pas l'éloquence de ce fameux prédicateur, mais j'ai une manière plus apostolique; les autres doivent leur élévation à leurs ancêtres, mais moi, je ne dois la mienne qu'à moi-même. *Ego feci memetipsum.* Voilà le langage de la vanité, voilà l'artifice de l'amour-propre, toujours plein d'injustice, toujours ingénieux à nous tromper; au lieu de nous faire sentir notre faiblesse et de nous dépeindre à nos propres yeux tels que nous sommes, il a l'adresse de nous représenter tels que nous ne sommes pas. Combien, au contraire, l'humilité n'est-elle pas aimable ! Elle nous rend sincères sur nos défauts, et modestes sur nos bonnes qualités. Elle fait que nous nous regardons nous-mêmes, sans prévention, et que nous voyons les autres sans jalousie; elle nous rend doux, charitables, généreux, et nous donne d'autant plus de gloire et de mérite qu'elle nous persuade que nous n'en avons point. Car, il est si vrai, dit saint Bernard, qu'il y a de la gloire à s'humilier, que l'orgueil même, le plus hypocrite de tous les vices, emprunte souvent le voile de l'humilité pour éviter la honte du mépris : *Gloriosa res humilitas, qua ipsa quoque superbia palliare se appetit, ne vilescat.*

Je dis encore que sans l'humilité la grandeur serait criminelle et funeste. Car en vain chercherait-on dans la distinction du rang ou de la naissance, un titre pour être dispensé des lois de l'humilité. Je soutiens, au contraire, grands du monde, que plus vous êtes élevés, plus vous êtes obligés à être humbles. Pourquoi ? parce que c'est par votre élévation que vous êtes plus exposés aux tentations de l'orgueil et aux surprises de la flatterie; parce que plus vous êtes éloignés de la ressemblance d'un Dieu humilié par la splendeur de votre état, plus vous êtes obligés de vous la donner par les dispositions de votre cœur; parce que si vous ne pouviez pas vous humilier, il faudrait regarder les conditions sublimes comme ces montagnes de Gelboe qui furent indignes des rosées du ciel, comme ces monts orgueilleux qui sont plus exposés à être frappés par la foudre; je veux dire comme un état de réprobation où l'on ne pourrait pas se donner avec Jésus-Christ cette conformité qui seule, suivant l'Apôtre, est le titre de l'élection éternelle.

Ne vous plaignez donc pas que nous soyons injustes à votre égard, lorsque nous vous imposons les lois de l'humilité; mais reconnaissez ici que vous êtes injustes envers vous-mêmes, lorsque vous refusez de vous y soumettre. Loin que vous puissiez vous plaindre de ce que l'obligation vous en est indispensable, vous devriez plutôt vous affliger, si la pratique vous en était impossible. Car nous faisons l'apologie de votre état, lorsque nous prétendons qu'on peut l'allier avec les sentiments de l'humilité chrétienne. Mais vous, au contraire, vous prononcez votre propre condamnation, lorsque vous regardez cette vertu comme le partage des petits, lorsque vous prétendez qu'il n'appartient qu'au vulgaire de se glorifier du titre de disciple de Jésus-Christ, lorsque vous vous imaginez que l'imitation d'un Dieu pourrait blesser la bienséance de votre rang et avilir votre personne.

Après tout, quels scrupules pouvez-vous avoir sur votre rang? Que pouvez-vous perdre en vous regardant vous-mêmes d'un œil humble? L'humilité, encore un coup, ne saurait déroger à vos droits; elle vous assure, au contraire une gloire toute pure, non-seulement devant Dieu, mais encore devant les hommes; et si vous pouvez tomber dans le mépris, ce n'est, sans doute, que par la faiblesse de l'orgueil. Car, dit saint Chrysostome, c'est précisément parce que les hommes sont vains qu'ils ne peuvent souffrir la vanité des autres; et comme ils n'en veulent qu'à ceux qui les méprisent ou qui cherchent à les effacer, ils élèvent par leurs louanges ceux qui s'abaissent eux-mêmes par leur modestie. Détrompez-vous donc, vous qui êtes si jaloux de vos prérogatives, si éblouis de votre éclat, si enflés de votre grandeur; l'arrogance, la présomption, la fierté ne firent jamais un vrai mérite, et si vous êtes sincères, vous avouerez que jamais la flatterie ne s'avisa de vous louer par un tel endroit. Le vrai moyen de soutenir votre rang, c'est de le sanctifier par l'humilité. Cette vertu rehausse plutôt votre éclat qu'elle ne l'obscurcit; car, comme rien n'est plus méprisable qu'un ridicule orgueil dans les petits, rien aussi n'est plus admirable qu'une douce et humble modestie dans les grands.

Enfin, je dis que sans l'humilité, la piété même serait fausse et injuste : fausse, parce que sans cette vertu elle n'aurait point de fondement; injuste, parce qu'elle ravirait à Dieu la gloire de nos bonnes œuvres, parce qu'elle nous inspirerait une vaine complaisance pour nous-mêmes, et un injurieux mépris pour les autres. Aussi voyons-nous

souvent qu'on manque de charité, quoiqu'on se pique de dévotion. Le monde est si corrompu qu'on y brille à peu de frais, et pour peu qu'on s'écarte des routes communes, on est tenté de faire des comparaisons pharisaïques, et de se dire à soi-même : *Je ne suis pas comme le reste des hommes* (*Luc.*, XVIII.) La bonne opinion qu'on a de soi-même fait que l'on juge avec indiscrétion, et que l'on condamne sans miséricorde, quelquefois même avec injustice. On veut, pour ainsi dire, se faire un honneur et un mérite des crimes d'autrui. On ne se glorifie pas moins des mauvaises qualités que l'on n'a pas que des bonnes que l'on croit avoir; et comme le libertin prend plaisir à noircir le dévot par une accusation d'hypocrisie, le dévot à son tour trouve sa satisfaction à déclamer contre le libertin sous un prétexte de zèle.

Mais apprenez, âmes chrétiennes, que la présomption est un vice que Dieu punit quelquefois par la plus grande de toutes les humiliations, qui est celle du péché; apprenez que l'humilité est la base de l'édifice spirituel, comme elle en est le comble et la perfection; que l'on n'est véritablement saint qu'à mesure qu'on est humble; que le vrai humble qui se méprise lui-même ne craint point d'être méprisé des autres; en un mot, que l'humilité est une vertu si essentielle, comme dit saint Chrysostome, que par elle le pécheur devient juste, et que sans elle le juste devient pécheur.

Enfin, mes frères, apprenons tous aujourd'hui, à la vue d'un Dieu qui prend la ressemblance des pécheurs, combien nous devons nous humilier, nous qui sommes ces pécheurs dont il a pris la ressemblance; nous qui ne pouvons nous attribuer que le péché; nous qui avons toujours à craindre pour notre faiblesse; nous qui devons à notre Sauveur une humble reconnaissance, et pour le bien que nous faisons, et pour le mal que nous ne faisons pas. Comprenons, dis-je, par l'exemple de Marie, combien l'humilité est nécessaire pour honorer dignement le mystère du Verbe fait chair; et au lieu de nous égarer dans nos pensées, et de nous livrer ou à un orgueil grossier, ou à une vanité subtile, mettons toute notre gloire à nous abaisser avec un Dieu qui s'abaisse jusqu'à nous. Mais après avoir vu dans l'exemple de Marie ce qu'un Dieu exige de nous par son abaissement, voyons ce que Marie elle-même peut faire pour nous dans son élévation. C'est le sujet de ma dernière partie.

SECOND POINT.

Ce n'est proprement qu'en ce jour que Marie est parvenue au plus haut degré de son élévation. Elle eut toujours un rang éminent au-dessus de toutes les créatures, mais les dons éclatants dont elle fut enrichie auparavant ne servirent qu'à la préparer à la dignité où elle est établie aujourd'hui.

Je ne vous parlerai donc pas, mes frères, de cette plénitude de grâce que l'ange lui attribue : *Gratia plena*, ni de cette présence de Dieu qui habita toujours en elle : *Dominus tecum*. J'avoue que je suis d'abord tout ébloui de l'éclat des priviléges dont elle fut ornée dès le premier instant de son être. Car elle fut fille du ciel aussitôt que fille d'Adam; elle passa du néant à la grâce, et à l'ordre le plus élevé de la grâce; son origine fut sans tache, et sa vie sans péché; son commencement fut parfait, et sa perfection toute singulière. Mais, quoiqu'une sainteté si distinguée soit fort glorieuse pour Marie, je dis néanmoins que les grandes merveilles que Dieu opère en elle pour l'incarnation du Verbe ne nous permettent pas de nous arrêter à ces bénédictions choisies, dont elle n'avait été comblée que pour l'accomplissement d'un si grand mystère.

Repassons donc les circonstances de notre évangile, pour y découvrir quelle est en ce jour la grandeur de Marie. Je remarque : 1° qu'un Dieu opère en elle : *Virtus Altissimi obumbrabit tibi ;* 2° qu'un Dieu est produit en elle, *vocabitur Filius Dei ;* 3° qu'un Dieu vient régner par elle ; *regnabit in domo Jacob in æternum*. Or c'est ce qui lui donne trois augustes prérogatives. L'opération du Saint-Esprit rend sa virginité féconde, la production du Verbe fait chair l'élève à la maternité divine, et le règne du Sauveur lui donne sur nous une autorité souveraine; en trois mots, elle est Vierge-Mère, Mère de Dieu et Mère des chrétiens. Augustes prérogatives, encore un coup, qui nous feront sentir combien son rang l'élève au-dessus de nous, mais en même temps combien son pouvoir est salutaire pour nous.

La première prérogative, c'est l'alliance de la virginité avec la fécondité; et cette prérogative est d'autant plus admirable qu'elle est sans exemple. C'était sans doute une grande gloire à Marie de s'être élevée au-dessus de la faiblesse des sens, pour se lier par les chaînes de la virginité dans un temps où l'imperfection de la loi des figures et les préjugés d'un peuple charnel ne laissaient entrevoir dans une chasteté perpétuelle que l'opprobre d'une stérilité maudite. Mais ce qui fait son caractère particulier, ce n'est pas seulement la pureté qui la rend vierge, mais encore le prodige qui la rend en même temps féconde. Prodige qui fait que la virginité donne une parfaite pureté à la fécondité, et la fécondité un nouvel éclat à la virginité. Et voilà ce qui donne à Marie une prééminence bien glorieuse entre les femmes par sa virginité, et entre les vierges par sa fécondité. Voilà ce qui nous fait dire que, si Dieu devait naître, il devait naître de Marie, et que, si Marie devait enfanter, elle devait enfanter un Dieu. Voilà ce qui nous donne cette haute idée que l'Eglise a toujours eue de la pureté de la Vierge, et ce qui nous oblige de reconnaître que l'excellence de toutes les créatures ensemble ne saurait atteindre à la perfection de ses vertus.

Or, mes frères, cette première prérogative de Vierge-Mère nous rappelle d'abord le

seconde, qui est celle de Mère de Dieu, puisque la fécondité de Marie consiste dans la production du Verbe fait chair : privilége singulier, dignité suprême qui fait le comble de sa grandeur ! Oui, cette auguste Vierge est vraiment Mère de Dieu, et c'est un titre qui lui est assuré par le témoignage des Ecritures et par les oracles des conciles. La foi nous apprend qu'elle a fourni au Saint-Esprit la plus pure portion de son sang innocent pour former l'humanité du Verbe, et les Pères en donnent deux grandes raisons : la première, c'est que, Jésus-Christ n'ayant qu'un Père dans le ciel, il ne serait point Fils de l'homme, s'il n'était le Fils de Marie ; la seconde, c'est qu'il était également nécessaire pour notre salut que Jésus-Christ fût et consubstantiel à sa Mère par la nature humaine, et consubstantiel à son Père par la nature divine. Car, comme il fallait qu'il fût Dieu pour donner un prix infini à son sacrifice, il fallait aussi qu'il fût vrai homme pour offrir une victime qui ne nous fût point étrangère.

Quel rang ne doit-elle donc pas tenir auprès d'un Homme-Dieu qu'elle a formé de sa chair, et qu'elle contient dans ses chastes entrailles ! Quelle alliance n'a-t-elle pas avec la Divinité, par sa qualité d'Epouse et de Mère de Dieu ? Quels rapports n'a-t-elle pas avec l'adorable Trinité par le privilége qu'elle a de communiquer sa substance à l'une des trois personnes divines et d'engendrer dans le temps le même Fils que Dieu engendre de toute éternité ? Quelle autorité n'acquiert-elle pas par une dignité qui lui soumet un Dieu comme son Fils ? O alliance sacrée ! ô rapport divin ! ô puissance et autorité suprême ! ô maternité de Marie ! Nous ne pouvons mieux vous louer que par notre silence, parce que nous ne pouvons mieux vous faire comprendre qu'en reconnaissant humblement que vous êtes ineffable et incompréhensible.

Faut-il donc s'étonner que l'Eglise consacre tant de solennités à la gloire de la Vierge, et que le seul nom de Marie soit si vénérable aux vrais fidèles ? Faut-il s'étonner que les simples l'honorent avec tant de tendresse, et les grands avec tant de respect ? Faut-il s'étonner que les orateurs évangéliques ne parlent que sous ses auspices ; que tant de troupes sacrées se soient rangées sous ses étendards ; que les plus grands royaumes la reconnaissent pour leur souveraine ; que les rois les plus puissants, les plus augustes et les plus chrétiens, se soient mis au nombre de ses sujets, et qu'enfin toutes les bouches chrétiennes ne forment qu'une voix qui implore sa protection, ou qui publie ses louanges ? Il était juste qu'elle eût dans notre culte la même distinction qu'elle a au-dessus des autres saints par sa divine maternité. Cette préférence est fondée sur celle que Dieu même lui a donnée dans ses décrets éternels, en la choisissant pour être la Mère de son Verbe ; et la vénération singulière que nous avons pour elle est un tribut que nous devons non-seulement à l'excellence de la Mère, mais encore à celle du Fils.

Loin donc d'ici les novateurs des derniers siècles, ces esprits présomptueux qui voudraient diminuer le respect que nous avons pour Marie, sous prétexte d'augmenter celui que nous devons à Jésus-Christ ; loin leur faux zèle qui ne tend qu'à affaiblir le véritable ; loin leurs scrupules affectés sur les hommages que l'on rend à cette reine des saints ; loin leurs artificieuses précautions qui sont inutiles pour les fidèles, dont aucun ne saurait ignorer la différence infinie qu'il y a entre le Fils, qui est vraiment Dieu et la Mère, qui n'est que la plus excellente des créatures. Qu'ils apprennent, au contraire, que l'indifférence, pour ne pas dire le mépris qu'ils marquent pour la Vierge, fait beaucoup plus de tort à Jésus-Christ que ne lui en pourrait faire le prétendu excès qu'ils supposent dans la dévotion des peuples. Pour nous, mes frères, ranimons notre ferveur au lieu de la laisser ralentir ; honorons la Vierge, et particulièrement en ce jour, où elle est élevée à la maternité divine, et comme les Israélites renversèrent les ennemis de Dieu, en criant : Que la victoire soit au Seigneur et à Gédéon, *Domino et Gedeoni* (*Judic.*, VII), nous aussi, pour confondre les ennemis de la Mère de Dieu, nous n'avons qu'à nous écrier hautement : Gloire soit à Jésus-Christ et à Marie

Ah ! loin que le zèle universel des fidèles puisse paraître indiscret, il est au contraire d'autant plus juste que Marie, par la qualité de Mère de Dieu, a encore celle de Mère des chrétiens, troisième et dernière prérogative, qui lui donne sur nous une autorité souveraine. Il ne faut pas douter, mes frères, que Marie ne partage en quelque sorte avec Jésus-Christ l'honneur de notre rédemption. Il est parlé d'elle depuis le commencement du monde et du péché ; elle est comprise dans la première prédiction qui a été faite, et, quoique selon la foi, Jésus-Christ soit notre vrai et unique Rédempteur, il est pourtant vrai, et Dieu même l'a déclaré, que Marie a écrase la tête du serpent infernal : *Ipsa conteret caput tuum.* (*Gen.*, III.) Elle est, disent les Pères, elle est la Mère des vivants à bien plus juste titre que ne le fut cette ancienne femme qui nous donna la mort : *Mater viventium.* (*Ibid.*) ; et c'est d'elle qu'on peut dire, encore mieux que de la célèbre Judith, qu'une seule femme du peuple hébreu a jeté le trouble dans la maison de Nabuchodonosor, je veux dire dans l'empire du démon : *Una mulier Hebrœa fecit confusionem, in domo Nabuchodonosor.* (*Judith*, XIV.)

Mais pour ne pas nous écarter de notre évangile, il me suffira de vous dire que Marie partage avec notre Sauveur l'empire qu'il s'est acquis sur la maison de David, qui est son Eglise, et que la grâce de notre adoption, qui nous rend enfants de Jésus-Christ, nous fait entrer dans l'alliance de Marie, puisque nous ne saurions appartenir au Fils sans appartenir à la Mère. Aussi voyons-nous que Jésus-Christ nous substitue, pour

ainsi dire, à lui-même, en la personne du disciple bien-aimé, et que du haut de sa croix, il donne à sa Mère la postérité qu'il engendre de son sang: *Deinde dicit discipulo : Ecce Mater tua.* (*Joan.*, XX.)

Mais cette reine du ciel et de la terre ne sera-t-elle si élevée au-dessus de nous que pour être plus éloignée de nous? Et sa grandeur ne nous servira-t-elle qu'à nous faire mesurer notre bassesse, et à nous tenir en quelque sorte dans la servitude? Ah! non, mes frères, ne le craignez pas. Qui sait, disait autrefois le sage Mardochée à la pieuse Esther, qui sait si ce n'est pas pour le salut de votre peuple que vous avez été élevée à la dignité de reine. (*Esther*, IV.) Mais nous vous parlerons d'un ton plus ferme sur la divine Marie; nous pouvons, dis-je, vous assurer que son élévation est une de nos grandes ressources; que le pouvoir de nous secourir est un de ses plus beaux priviléges; que nous voyons dans ce que Dieu a fait pour elle ce qu'elle peut faire pour nous, et que les mêmes prérogatives qui distinguent son rang établissent aussi notre confiance.

Pour vous convaincre, je dis d'abord que, comme il n'est pas de créature aussi parfaite que Marie, il n'est pas non plus d'intercession qui soit aussi agréable à Dieu que la sienne. Premier motif de confiance, fondé sur la première prérogative. En effet, combien ne doit-elle pas être en faveur auprès d'un Dieu qui la regarde comme l'image la plus approchante de sa pureté infinie, et qui a un œil de complaisance pour elle, comme il a un œil de compassion pour nous? Si cette femme pleine de sagesse dont il est parlé dans l'Ecriture fut assez agréable à David pour adoucir le cœur de ce roi en faveur du perfide Absalon, combien les paroles de Marie ne seront-elles pas efficaces auprès du Roi des rois pour nous faire rentrer en grâce auprès de lui, quoique nous ayons été des enfants rebelles?

Mais que dis-je? La seconde prérogative, qui est celle de Mère de Dieu, nous fournit un second motif de confiance bien plus grand que le premier, puisqu'elle nous oblige de reconnaître qu'il n'est pas de protection aussi puissante que celle de Marie auprès de son Fils. Car, mes frères, comment n'aurait-elle pas par son crédit la même supériorité qu'elle a sur tous les saints par sa dignité? Quel droit ne doit-elle pas avoir sur les bontés d'un Sauveur qu'elle a conçu dans son sein, et qu'elle a vu soumis à son autorité? Ah! il ne faut pas douter que ce divin Fils ne la rende la dépositaire de ses trésors. Il aime à répandre ses bénédictions sur nous par les mains d'une si digne Mère; nos prières ne lui sont jamais plus agréables que lorsqu'elles sont accompagnées de celles de Marie, parce qu'il ne trouve pas moins sa gloire à glorifier Marie, qui est sa Mère, qu'à sanctifier les hommes, qui sont ses frères; et c'est avec raison, avec justice, et même selon la véritable piété, que généralement tous les fidèles la distinguent des autres saints par une confiance plus vive et par une invocation plus fréquente.

Qu'y a-t-il donc, mes frères, qui puisse nous faire chanceler dans notre confiance? Si nous ne pouvons pas douter de son pouvoir, douterons-nous de sa tendresse? Ah! je soutiens au contraire que parmi les saints il n'en est aucun qui s'intéresse plus vivement que Marie à nous obtenir les grâces dont nous avons besoin pour opérer notre salut, et qu'il n'est pas pour nous de médiation plus sûre que la sienne. Pourquoi? c'est qu'elle est particulièrement la mère des chrétiens, troisième motif de confiance fondé sur la troisième prérogative.

Non, non, ne vous figurez pas ici une grandeur fière et inaccessible. Parmi les hommes, il n'en est que trop qui ont la faiblesse de vouloir mesurer la bassesse de leurs inférieurs: ils ne se croiraient pas grands, s'ils ne regardaient les autres comme petits; l'élévation qu'ils doivent à la fortune les enfle beaucoup, et celle qu'ils tiennent de la naissance les flatte encore plus; ils sont pleins d'orgueil, les uns parce qu'ils furent ambitieux, et les autres parce qu'ils furent toujours distingués; ils se livrent à la vanité, sous prétexte de soutenir leur rang; et comme ils ont une aveugle complaisance pour eux-mêmes, ils n'ont aussi qu'un œil superbe et dédaigneux pour les autres.

Mais il n'en est pas de même de Marie, qui conserve dans sa grandeur la même humilité qui la disposa à son élévation. Elle joint la qualité de mère à celle de reine, sa compassion l'abaisse à mesure que sa dignité l'élève. L'étendue de son pouvoir fait la règle de sa tendresse; et loin qu'elle puisse insulter à notre misère et à notre bassesse, elle y trouve au contraire un titre qui nous donne un plein droit sur sa clémence et sur sa protection. Car c'est à notre malheur et à notre disgrâce qu'elle doit le haut rang qu'elle a au-dessus de nous. Elle n'eût jamais été si sainte, si nous n'eussions été pécheurs; elle n'eût pas été la Mère de Dieu, si nous n'eussions été les ennemis de Dieu; et comme nous pouvons dire avec l'Eglise: O *l'heureuse faute qui nous a mérité un tel Rédempteur!* Marie peut dire aussi: O l'heureuse faute, qui m'a rendu la Mère d'un tel Fils!

Mais que faut-il conclure de là? que Marie nous sauvera à quelque prix que ce soit, et qu'il nous sera permis de nous endormir de notre côté, et de nous reposer entièrement sur elle pour l'affaire de notre salut? Non, sans doute. Ah! mes frères, anathème, anathème à cette confiance superstitieuse, qui voudrait que Marie même se rendît complice de nos crimes, et qu'elle fût, pour ainsi dire, d'intelligence avec nous pour fomenter notre révolte contre son Fils. Je parle d'une confiance chrétienne, qui tend à dompter et non à flatter nos passions, qui est fondée sur une douleur sincère d'avoir offensé Dieu par nos péchés, et sur la ferme résolution de les réparer. Car, mes frères, si Marie a de

la tendresse pour nous, elle n'a pas moins de zèle pour son Dieu ; si elle prend intérêt à notre salut, elle n'en prend pas moins à la gloire de son Fils ; et si elle intercède pour nous auprès de son Fils, c'est principalement afin que ce divin Fils règne sur nous. Si donc vous prétendez que Marie vous protége auprès de Dieu contre Dieu même ; si vous vous flattez de trouver dans son intercession l'impunité de vos désordres; si vous fondez votre espérance sur ces histoires également fabuleuses et scandaleuses, qui vous représentent des pécheurs énormes et impénitents, sauvés par le seul mérite de leur confiance en la Vierge, et arrachés presque du fond des enfers par un miracle de sa protection; ah ! je soutiens que vous rendez l'autorité de Marie plutôt injuste que puissante; que vous assurez bien moins votre salut que votre condamnation, et que vous comblez l'injure que vous faites au Fils par celle que vous faites encore à la Mère.

Mais être touché de l'horreur du vice, soupirer après une prompte délivrance, prendre sincèrement le parti de retourner à Dieu, arrêter le cours d'une habitude criminelle, surmonter la force d'un penchant vicieux, s'appliquer à la prière, à la mortification, aux bonnes œuvres, et alors réclamer humblement la protection de Marie, ah ! c'est le vrai moyen de rendre notre confiance juste et son intercession salutaire.

Puissiez-vous donc, mes frères, vous mettre dans ces heureuses dispositions, pour être dignes de vous ranger sous les auspices de Marie. Puissiez-vous en ce jour à la vue d'un Dieu incarné sentir vivement l'obligation où vous êtes de purifier vos sens pour honorer sa pureté, et de vous humilier par la pénitence pour honorer ses abaissements. Ce sera alors que l'auguste Marie recueillera vos gémissements et vos larmes, et qu'elle vous appuiera de tout son crédit auprès de son Fils, pour vous obtenir les grâces dont vous aurez besoin pour perfectionner votre conversion, et pour arriver un jour à la gloire éternelle, que je vous souhaite. Au nom du Père, etc.

## SERMON XXV.

### SUR LES GRANDEURS DE JÉSUS-CHRIST.

Hic est Filius meus dilectus in quo mihi bene complacui : ipsum audite. (*Matth.*, XVII.)

*Celui-ci est mon fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis toute mon affection: écoutez-le.*

Ce sont les paroles que le Père éternel fit entendre en ce jour sur le Thabor, du milieu d'une nuée lumineuse, pour nous manifester ce divin Rédempteur, qui ne fut aperçu dans l'ancienne loi que sous le voile des figures, et qui ne s'était rendu visible dans l'accomplissement des temps que sous les ombres de l'humiliation et de la pauvreté.

Admirable conseil de la justice de Dieu sur son Fils ! Car, mes frères, si le Fils s'était abaissé pour la gloire du Père, n'était-il pas juste que le Père répandît un rayon de sa gloire sur le Fils, pour le relever de cet abaissement ?

Mais, en même temps, admirable condescendance de la bonté de Dieu, qui glorifie Jésus-Christ pour notre instruction, comme il l'avait humilié pour notre salut. Car, s'il fallait que Jésus-Christ s'humiliât jusqu'à nous, afin qu'il pût opérer le mystère de notre rédemption, il fallait aussi qu'il se découvrît à nous, afin que nous pussions connaître l'excellence de notre Rédempteur.

Ce n'est proprement que sur le Thabor qu'il se montre à nous dans un point de vue proportionné et à sa grandeur et à notre faiblesse. S'il eût paru avec toute la majesté d'un Dieu, il nous aurait éblouis, et s'il se fût toujours renfermé dans la bassesse de l'homme, nous ne l'aurions jamais reconnu. Mais, lorsque nous voyons le sacré corps de Jésus-Christ environné d'une splendeur miraculeuse, lorsque nous voyons son humanité glorifiée, et sa divinité reconnue, lors, dis-je, que nous entendons la voix du Seigneur, qui reconnaît hautement pour son Fils celui qui a un Abraham pour père, alors, tout faibles mortels que nous sommes, nous découvrons le mystère du Verbe fait chair, nous reconnaissons la dignité de notre Sauveur et le prix de notre salut; en un mot, nous trouvons un précis de notre foi et un abrégé de nos devoirs dans ces divines paroles qui font tout l'Evangile du Père éternel aux hommes : *Hic est Filius meus dilectus in quo mihi bene complacui : ipsum audite.*

C'est donc en ce jour que nous devons nous appliquer à bien connaître Jésus-Christ, et pour suivre l'idée que le Père éternel nous en donne lui-même, je vous prie de remarquer qu'il nous le propose d'abord comme son Fils unique qu'il nous a envoyé : *Hic Filius meus dilectus*, et ensuite, comme le Maître souverain que nous devons écouter : *ipsum audite.* Ainsi, je vous représenterai : 1° l'excellence de la personne de Jésus-Christ ; 2° les obligations de ses disciples. Ce que nous devons croire de lui fait la religion de l'esprit, ce qu'il exige de nous fait la religion du cœur, et voilà ce qui fait le caractère du vrai chrétien, qui doit se soumettre à la foi et se sanctifier par les œuvres.

Ne vous plaignez donc pas, mes frères, que je vous propose un objet infiniment élevé au-dessus de notre intelligence ; car il n'en est point qui soit plus nécessaire pour le salut, et que les apôtres aient plus souvent proposé au commun des fidèles. Contentons-nous de ce que la foi nous découvre de l'excellence de Jésus-Christ pour nous instruire, sans vouloir pénétrer ce qu'elle nous en dérobe pour nous humilier. Et, si je ne puis vous parler dignement de ce qu'il est, j'espère du moins vous faire comprendre ce que vous lui devez. C'est la grâce que je demande à l'Esprit-Saint par l'intercession de la Vierge qui eut le pri-

vilége d'être la Mère de Jésus-Christ même, au moment qu'un ange lui eut dit : *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT

Saint Paul instruisant les Philippiens, et voulant leur donner une idée de Jésus-Christ, leur dit que, étant égal à Dieu, il n'avait pas dédaigné de se rendre semblable aux hommes; et que Dieu l'avait élevé au comble de la gloire, parce qu'il s'était abaissé jusqu'à la mort de la croix. Excellentes paroles, qui nous apprennent que la grandeur infinie de Jésus-Christ fait la mesure de ses abaissements, et que ses abaissements font celle de son élévation.

C'est aussi sous cette double idée de grandeur et de bassesse que le prophète Isaïe nous l'a dépeint avant l'Evangile; idée que la Synagoge incrédule ne saurait concilier avec ses opinions charnelles, avec ses espérances terrestres, mais, idée que l'Eglise chrétienne reconnaît parfaitement en Jésus-Christ, qui est en même temps Fils de Dieu et fils de David; victime du péché et auteur de toute justice; passible et immortel; plein de gloire et couvert d'humiliations; bienheureux et souffrant; Verbe éternel, et Verbe fait chair.

C'est en effet l'alliance qu'il y a entre la nature de Dieu et celle de l'homme, ce mélange prodigieux de grandeur et de bassesse, qui renferme Jésus-Christ tout entier. Tout est égal en lui, élévation infinie, abaissements infinis. Vous verrez 1° les rapports qu'il a avec le Père éternel, par lequel il est perpétuellement engendré pendant toute l'éternité ; 2° les rapports qu'il a avec les hommes, qu'il a sauvés dans le temps; ce qu'il est comme Fils de Dieu, et ce qu'il est comme fils de l'homme : mais vous verrez aussi que sa gloire ne souffre aucune éclipse dans ses abaissements, et que ses abaissements, au contraire, lui ont acquis une nouvelle gloire.

Loin d'ici, mes frères, la fausse sagesse de ces païens qui voulaient interdire tout commerce entre Dieu et les hommes, selon le témoignage du prophète : *Quorum non est cum hominibus conversatio.* (*Dan.*, II.) Loin de nous cette idée d'une Divinité aveugle ou dédaigneuse, qui ne connaît point, ou qui méprise ses plus nobles créatures. La religion chrétienne a des pensées bien différentes du vrai Dieu qu'elle adore. C'est un Etre suprême qui a non-seulement une connaissance assez vaste pour veiller à nos besoins, mais encore un amour assez tendre pour avoir voulu s'unir à notre nature.

Nous l'avons vu, ce Dieu caché, ce Dieu terrible, converser, non-seulement parmi les hommes, selon la promesse du prophète, mais habiter corporellement dans un homme, selon l'expression de l'Apôtre. Oui, Dieu habite en Jésus-Christ, non en figure comme dans l'arche, mais en vérité comme dans son Fils unique; non par des signes de sa gloire comme dans le temple de Salomon, mais dans toute l'immensité de son être comme dans lui-même ; non par la seule effusion de ses dons, comme dans les saints, mais par l'unité d'une personne commune entre sa nature et celle de l'homme.

Or, mes frères, comprenez par là, si vous le pouvez, quelle est la grandeur de Jésus-Christ, puisqu'il n'est pas moins Fils de Dieu que fils de l'homme. L'unité de personne ne confond point en lui les deux natures, ni la pluralité des natures ne divise point la personne. Mais, qui est ce qui pourra comprendre, et encore moins raconter quelle est la gloire du Fils unique de Dieu ? *Generationem ejus quis enarrabit* (*Isa.*, LIII), s'écrie le même Isaïe. *Il est*, dit l'Apôtre, *l'image de Dieu* et sa ressemblance *invisible*, (*Coloss.* I) mais image vive et consubstantielle, mais ressemblance qui consiste dans une parfaite égalité. Il est l'unique production de l'entendement divin, mais production co-éternelle à son principe, et qui concourt à une autre production infinie, qui est celle du Saint-Esprit. Le Fils sort du sein du Père, mais le Père ne fut jamais avant la naissance du Fils. Il est réellement distingué du Père par sa personne, mais il n'est qu'une même chose avec lui par son essence. Tout est égal, tout est commum entre eux, même nature, même perfection, mêmes attributs. En un mot, il est Fils de Dieu, et un même Dieu avec son Père et avec le Saint-Esprit.

Qui est-ce donc qui osera sonder les profondeurs de la divinité ? Qui nous dépeindra cette intelligence suprême qui ne saurait être représentée par l'imagination, parce qu'elle est toute spirituelle; ni comprise par l'esprit, parce qu'elle est infinie ; ni vue tout entière, parce qu'elle est immense, ni développée en partie, parce qu'elle est simple; ni considérée dans ses commencements, parce qu'elle est éternelle; cet Etre incompréhensible, qui n'a ni principe ni fin, mais qui est le principe et la fin de tous les êtres, qui était avant tous les temps et qui sera après tous les siècles, qui est présent partout, et ne demeure nulle part, qui est tout entier en toutes choses, et que nulle chose ne saurait contenir, qui est immobile dans l'action, inépuisable dans ses récompenses, infatigable dans ses châtiments, infaillible dans sa prévoyance, et immuable dans ses desseins; cette substance souveraine qui n'a d'autre puissance que sa volonté, d'autre loi que sa justice, d'autre lumière que sa vérité, d'autre conseil que sa sagesse, d'autres bornes, d'autre lieu, d'autre repos, d'autre félicité qu'elle-même ; cette essence unique que l'on connaît et que l'on ne connaît pas, dit un ancien Père, que sa grandeur nous découvre, parce qu'elle ne nous permet pas d'ignorer qu'elle est; et que cette même grandeur nous cache, parce qu'elle ne nous permet pas de concevoir ce qu'elle est ? *Quemvis magnitudinis et notum hominibus objicit et ignotum.* (TERTULL., *Apolog.*, c. 17.) Ah ! mes frères, une grandeur infinie demande plus de foi que de

raisonnement, plus d'amour que de pénétration, plus d'humilité que d'éloquence. Quand nous aurions les lumières des bienheureux, quand nous parlerions le langage des anges, qu'en verrions-nous? Qu'en dirions nous? Le Verbe de Dieu, qui est Dieu lui-même, en serait-il moins infini? Et en serions-nous moins de faibles créatures?

O Divinité ineffable, source de gloire et de perfection, beauté incomparable, qui êtes infiniment au-dessus de toutes les beautés que vous avez faites, non, je ne veux point de paroles pour vous décrire, je ne veux qu'un esprit amoureux pour vous contempler, et un cœur éclairé pour vous aimer? Ah? dissipez-vous à mes yeux, grandeur, gloire, magnificence, rangs, titres, dignités du siècle, petits fantômes, sombres figures, vrais néants qui ne pouvez éblouir que des âmes vulgaires, non ce ne sera point votre éclat que j'emprunterai ici pour aider mon imagination. Loin que vous me donniez une idée de la splendeur de mon Dieu, un Dieu si lumineux me fait sentir, au contraire, que vous n'êtes que vanité. Fuyez encore, vous, astres si brillants, cieux si étendus, océan si profond, terre si vaste, vous, univers tout entier, si agréable par votre variété, si admirable par votre arrangement, fuyez devant mon esprit: vous servez bien à me prouver la toute-puissance de mon Dieu, mais, ce serait l'affaiblir que de la mesurer sur vous seuls: vous nous donnez bien quelque idée de sa sagesse, mais, matériels comme vous êtes, vous ne sauriez nous en donner la moindre, de l'excellence de sa nature. Où irai-je donc, ô mon Dieu, pour vous bien connaître, si ce n'est à vous-même? Il est vrai que vous m'êtes incompréhensible, mais je ne vous comprends jamais mieux, qu'en reconnaissant que vous ne sauriez être compris. Votre grandeur est un poids qui m'accable, et mon plaisir est d'en être accablé; c'est un abîme où mon esprit se perd, et d'où il ne voudrait jamais revenir. Je ne veux donc à votre égard, ni raisonnements subtils, ni recherches curieuses, je ne veux qu'un amour fidèle, que des désirs véhéments! Ah! quand sera-ce que, dégagé d'un corps si pesant, d'une chair si infirme, et de tant de soins humiliants, j'aurai le bonheur de vous voir sans énigme, de vous aimer sans interruption, et de vous posséder sans partage. Mais, si cet heureux moment est différé par votre sagesse, et si je dois l'attendre avec soumission, faites du moins que, dans ce lieu d'exil, je ne goûte que vous, je ne soupire qu'après vous, je ne travaille que pour vous. Trop heureux encore sommes-nous que vous nous ayez faits pour vous; trop malheureux, au contraire, ceux qui ne veulent point être à vous, car, ô mon Dieu, il est si juste que nous soyons à vous, que je ne résisterais point à ma douleur, si je pouvais douter un moment que je fusse fait pour vous.

Mais, cette divinité si parfaite ne perdra t-elle rien de son prix dans le sein de Marie? Ah! non, mes frères, ne craignons point de voir ce Dieu revêtu de nos misères; et ne nous éloignons point de Jésus-Christ, en parlant de Jésus-Christ. Loin que le Verbe divin ait avili, par cet abaissement, la grandeur qu'il possède au dedans de lui-même, vous allez voir, au contraire, qu'en second lieu il en tire une gloire infinie au dehors, par les rapports que son humanité sacrée lui donne avec les hommes. Car, en qualité de Fils de Marie, il est cette victime infinie, qui expie la multitude de nos péchés, ce juste universel, qui est le chef et le sanctificateur de tous les élus; et cet adorateur parfait qui rend à la divinité des adorations infinies.

Expliquons toutes ces vérités, chrétiens auditeurs, et apprenez ici votre sainte religion. Vous savez que l'homme s'était séparé de Dieu par son péché, et que Dieu était irrité contre l'homme, par sa justice. Et comment pouvaient ils se réconcilier l'un avec l'autre? l'homme était trop borné dans ses satisfactions, pour réparer son péché, et Dieu était trop juste envers lui-même, pour laisser le péché impuni. Ainsi, il fallait, ou que l'homme fût éternellement puni, afin que Dieu fût justement vengé, ou que Dieu ne tirât point une juste vengeance, afin que l'homme fût sauvé. Il n'y avait donc que Jésus-Christ qui pût concilier des intérêts si opposés. Car, pour expier nos péchés, sans blesser les droits de la justice divine, il fallait une victime qui fût de même nature que le coupable, mais pourtant une victime innocente, qui n'eût pas besoin de demander pour elle-même la miséricorde qu'elle devait obtenir pour les autres; mais une victime infinie, dont le sacrifice fût proportionné à une majesté et à une justice infinie. Et où aurait-on trouvé parmi nous cette victime innocente, infinie, universelle? L'homme à la vérité peut souffrir, mais il n'y a que Dieu qui soit infini. Il fallait donc, dit saint Augustin, que cette grande victime fût, pour ainsi dire, un composé de Dieu et de l'homme, afin que l'infirmité de l'un le rendît capable de souffrir, et que l'excellence de l'autre donnât un prix infini à ses souffrances. Si Jésus-Christ eût été Dieu, sans être homme, il n'aurait pas pu souffrir; et s'il eût été homme, sans être Dieu, il aurait souffert inutilement.

Voilà, mes frères, la fin pour laquelle le Verbe éternel s'est revêtu de notre chair passible; voilà quel a été le fruit de ses souffrances et de sa mort; voilà ce grand mystère qui fait notre espérance et notre consolation. Mystère d'un amour infini par lequel notre punition nous devient commune avec le Dieu même qui devait nous punir. Mystère d'une sagesse incompréhensible par lequel Dieu trouve une victime égale à lui, et nous en présentons une semblable à nous. Mystère de justice et de miséricorde tout à la fois, par lequel Dieu se trouve en Jésus-Christ pour y punir pleinement les péchés des hommes, et par lequel les hommes se trouvent en Jésus-Christ pour y être parfaitement réconciliés avec Dieu.

Soyez donc confondus, ariens, juifs, sociniens, vous tous qui prétendez mesurer les réparations d'une petite créature avec les droits d'un attribut infini. Apprenez à penser dignement avec nous de la justice de Dieu et de l'énormité de nos offenses. Si Jésus-Christ n'est pas Dieu, ou le péché est sans punition, ou le pécheur est sans ressource.

Que ne puis-je à présent, mes frères, vous faire comprendre les obligations infinies que vous avez à cette précieuse victime? Oh! si vous aviez une horreur sincère pour le péché, ce monstre affreux que vous voyez régner tranquillement dans le monde et peut-être au dedans de vous-mêmes; si vous poussiez au moins quelques gémissements sur les faiblesses que vous vous pardonnez avec tant d'indulgence; si vous combattiez contre ces penchants qui vous entraînent avec tant de facilité; si vous étiez alarmés sur tous les dangers où vous vous engagez sans précaution; si vous pleuriez ces infidélités, qui, à force d'être fréquentes, vous deviennent imperceptibles; si vous aviez une foi assez vive pour vous représenter au naturel l'état d'une âme dépouillée des ornements de la justice, séparée de son Dieu et subjuguée par le démon; si vous aviez une piété assez tendre, un cœur assez noble, des sentiments assez délicats pour préférer à tout la bienveillance d'un Dieu que vous ne sauriez trop aimer, ah! la lumière de l'amour divin, la pureté du cœur vous feraient sans doute comprendre combien vous êtes redevables à Jésus-Christ. Mais, pour tout renfermer en peu de mots, je n'ai qu'à vous dire que c'est à lui que nous devons l'expiation de nos crimes, la guérison de nos infirmités, l'appui de notre faiblesse, le rétablissement de notre innocence, notre réconciliation avec Dieu, notre sanctification pour le temps présent et notre bonheur pour l'éternité. Voilà ce que nous lui devons et ce que nous ne devons qu'à lui seul. Car, après avoir perdu la grâce du Créateur, nous ne pouvions plus être rétablis dans nos droits que par la grâce d'un tel rédempteur. Sans lui, nous aurions été les victimes éternelles d'un Dieu trop justement irrité, qui nous aurait laissés souffrir éternellement pour fournir à une justice infinie un objet qui eût été du moins infini dans sa durée, parce que nous n'aurions pas pu lui en fournir un qui eût été infini par sa nature. Oui, ô mon Dieu, c'eût été fait de nous, si votre cher Fils n'eût porté tout le poids de votre vengeance. Tout bon que vous êtes, vous nous eussiez éternellement châtiés; et tout aimable que vous êtes, nous vous eussions éternellement haï. Mais depuis que Jésus-Christ s'est chargé de nos crimes, ah! consolez-vous, faibles et malheureux enfants d'Adam, la colère du Tout-Puissant est apaisée; Dieu est plus glorifié par le sacrifice de son Fils, qu'il ne fut déshonoré par la révolte de sa créature; la grâce a surabondé au péché; la valeur du sang de Jésus-Christ suffit pour expier, non-seulement tous les péchés du monde qui est, mais encore les péchés de tous les mondes qui pourraient être.

Or, mes frères, comme Jésus-Christ est le libérateur de tous les hommes, il est aussi le chef de tous les élus, de tous les justes, de tous les fidèles; et, par sa qualité de chef, combien d'autres titres n'a-t-il pas? Comme notre chef, il est le centre de l'ancienne et de la nouvelle loi, il est le lien qui unit la terre avec le ciel, il est l'âme de ce corps mystique dont nous sommes les membres, et l'union qu'il a avec les membres est d'autant plus parfaite qu'elle est spirituelle et surnaturelle.

Comme notre chef, il est ce docteur céleste, qui nous instruit au dedans de nous-mêmes par les rayons de sa vérité et au dehors par les maximes de son Evangile. Sans lui, la religion des hommes aurait encore ses superstitions, notre raison ses faux préjugés, notre orgueil ses illusions, nos passions leur empire et nos vertus leur fausseté. Les lois de la sagesse humaine ne portaient point à la vertu, ou n'y portaient que par de faibles motifs. Il n'y a que notre divin Législateur qui ait touché au fond de notre corruption et qui ait trouvé l'art de redresser nos voies et de nous ramener à notre véritable fin.

Comme notre chef, il est aussi notre modèle pour nous former. Et c'est ce qui met encore une différence bien remarquable entre notre divin Maître et les sages païens qui prescrivaient des règles, mais qui ne montraient aucun exemple qui ne fut défectueux. Car, s'ils avaient leur bel endroit, ils avaient aussi leurs défauts. Ils étaient imitables en quelques traits, à quelques personnes, dans quelques circonstances, mais à cela près, leur exemple était inutile parce que leur vertu était hors de place. Il semblait que l'homme ne pût être parfait qu'en idée, ou, pour mieux dire, sa vertu consistait à n'être vicieux qu'à demi. Mais en Jésus-Christ nous avons un modèle parfait qui nous fournit l'exemple de toutes les vertus et qui convient à toute sorte de personnes. Un modèle, dis-je, qui ne nous propose pas les vertus de l'homme seul, parce qu'elles seraient trop imparfaites, ni la perfection de Dieu seul, parce qu'elle serait inimitable, mais l'exemple d'un homme-Dieu, exemple qui nous fait voir que nous pouvons prétendre à l'imitation d'un Dieu après qu'un Dieu s'est revêtu des infirmités de l'homme.

C'est dans ce grand modèle qui est, pour ainsi dire, l'original de toutes les vertus que tous les saints ont pris les traits qui leur sont propres. Modèle qui était réservé pour nous, qui avons été plus heureux que les nations qui ne l'ont jamais connu, et qui devons être plus parfaits que les Israélites, qui ne l'ont jamais vu. Mais, que dis-je? ravirai-je à Jésus-Christ la gloire d'avoir formé les saints mêmes qui l'ont précédé? Ignoré-je que Dieu ne prédestine pour ses enfants adoptifs, que ceux qu'il rend conformes à son Fils éternel? à Dieu ne plaise,

mes frères, que nous fassions cette injustice à Jésus-Christ et aux saints de l'antiquité. Ils le connurent par la foi, comme ce médiateur futur, qui devait racheter le monde; et s'ils ne purent pas être, comme nous, les témoins et les imitateurs de ses actions, ils furent néanmoins, comme nous, remplis de son esprit, enrichis de ses vertus, et sanctifiés par sa grâce; il y en eut même, qui eurent le bonheur d'être des symboles de ses mystères et des présages de sa grandeur. La gloire des justes de la nouvelle alliance, c'est d'être les images de Jésus-Christ qui est venu, et le privilége des justes de l'ancienne, c'est d'avoir été les figures de Jésus-Christ qui devait venir.

Mais en vain Jésus-Christ nous annoncerait-il la vérité, en vain nous proposerait-il la vertu, s'il n'y avait une liaison intime entre ce divin chef et ses membres; s'il n'était en nous par esprit, comme nous sommes en lui par la foi, et s'il n'agissait en nous et avec nous, pour nous faire pratiquer par sa grâce ce qu'il nous enseigne par sa parole et par son exemple. Car, hélas! Qu'est-ce que c'est que l'homme, depuis que le péché l'a dépouillé de sa justice primitive et originelle? Le divorce que nous sentons entre les deux parties de nous-mêmes et la triste expérience que nous faisons de notre fragilité, ne nous convainc que trop, que nous ne nous suffisons point à nous-mêmes, et que nous ne saurions tirer d'un fonds corrompu, ni le pouvoir de faire le bien, ni la gloire de l'avoir fait.

Ce n'est pas que l'homme n'ait conservé quelques débris de son ancienne grandeur, et qu'il n'y ait en lui un reste de lumière, de droiture et de liberté; saint Augustin a trouvé, parmi les païens mêmes, des actions qu'il a jugées, non-seulement exemptes de crimes, mais dignes de son suffrage. Mais sans Jésus-Christ toutes ces vertus ne peuvent être que rares, passagères et toujours inutiles pour le salut

Oui, mes chers auditeurs, sans Jésus-Christ toutes ces belles qualités qui vous ont acquis une estime générale, ne serviraient qu'à vous parer dans le monde. Sans Jésus-Christ vous auriez beau être sincères à l'égard de vos amis, fidèles à vos époux ou à vos épouses, attentifs à l'éducation de vos familles, intègres dans vos jugements, réglés dans votre conduite, zélés pour la patrie, pleins de générosité pour vos ennemis, de compassion pour les pauvres, de respect pour vos maîtres, de charité pour vos inférieurs, de probité pour le public : tous ces nobles traits ne vous donneraient point le fond de la véritable piété, vous n'en auriez tout au plus que l'écorce; vos principes d'honneur, vos sentiments édifiants pourraient bien vous mettre au rang des héros ou des héroïnes du paganisme, mais ils ne vous mettraient point au rang des saints; ils feraient votre gloire dans le temps présent, mais ils ne feraient point votre titre pour l'éternité. Car, c'est Jésus-Christ seul qui donne un prix éternel à nos œuvres, seul il répare tous les déréglements de la nature humaine, seul il peut nous élever à un ordre surnaturel par cette grâce céleste qui relève nos forces abattues et qui sanctifie nos âmes criminelles. Il agit en nous et avec nous, parce que nous sommes ses membres, et nous méritons par lui parce qu'il est notre chef.

C'est lui qui est le sanctificateur de tous les saints qui l'ont précédé en ce monde, et de tous ceux qui l'ont suivi ou qui le suivront jusqu'à la fin des siècles. C'est lui qui a distingué sa divine mère par cette grâce éminente qui l'élève au-dessus de tous les autres saints. C'est lui qui a formé la foi des patriarches, l'espérance des prophètes, le zèle des apôtres, le courage des martyrs, la charité des pasteurs, la perfection des prêtres, la pureté des vierges, la conversion des pécheurs et l'innocence des enfants; et toute la sainteté de cette multitude innombrable de saints n'est qu'un petit écoulement de la plénitude infinie de la sienne. Les anges mêmes, qui n'ont pas eu besoin d'être délivrés du péché, en ont été préservés par lui, et mettent leur gloire à dépendre de ce chef tout divin et à lui devoir le bonheur de leur sanctification. En un mot, comme il a racheté tous les hommes par son sang, il les jugera tous par sa justice, et comme il a justifié tous les saints par sa grâce, il les couronnera tous par sa gloire, lorsque le corps des élus étant rassemblé sous ce chef adorable, ils seront éternellement unis à lui pour jouir en lui d'une félicité à laquelle ils ne seront parvenus que par lui.

Que n'aurais-je point encore à dire de l'honneur infini qu'il rend à la Divinité par ses adorations? mais, il vous suffit, mes frères, de savoir que Dieu ne pouvait être dignement honoré que par un tel adorateur comme il ne pouvait être justement satisfait que par une telle victime. Car, quelle proportion y aurait-il entre les hommages des créatures et la majesté infinie d'un Dieu? Ah! mes frères, toutes les nations sont devant lui comme si elles n'étaient pas, dit le prophète : *Omnes gentes quasi non sint.* (*Isa.*, XL.) Mais en Jésus-Christ la Divinité trouve un adorateur qui lui rend au dehors, et qui lui rendra dans tous les siècles une gloire égale à celle qu'elle possède au dedans d'elle-même, c'est-à-dire une gloire infinie, parce que Jésus-Christ qui adore est égal à Dieu qui est adoré.

Admirez donc ici, chrétiens auditeurs, la sagesse d'un Dieu, qui d'un si prodigieux abaissement, a su tirer une si grande gloire. Quelle grandeur, quelles merveilles ne découvrons-nous pas dans le mystère du Verbe fait chair? Ou plutôt combien n'y a-t-il pas encore de merveilles qui nous sont cachées? Car, Jésus-Christ n'est pas moins incompréhensible dans son anéantissement que dans son élévation : tout est infini en lui. C'est votre gloire, ô Verbe incarné, de nous faire sentir notre faiblesse en nous laissant entrevoir votre grandeur, et je ne m'en

plains pas, parce que vous seriez moins grand si vous pouviez être compris. Je me réjouis de votre élévation, je vous adore dans vos abaissements, et je mets toute ma consolation et ma gloire à dépendre de vous et à m'anéantir devant vous.

Je n'oserais donc, mes frères, pénétrer plus avant dans cet abîme infini ; je me sens déjà accablé sous le poids d'une grandeur immense. Contentons-nous de respecter ce que nous ne pouvons pas comprendre, et, après nous être formé au moins une faible idée de l'excellence de la personne de Jésus-Christ, passons aux obligations de ses disciples, c'est ce qui fera le sujet de la dernière partie de ce discours.

SECOND POINT.

Tout est à Jésus-Christ, chrétiens auditeurs; les créatures inanimées sont à lui, parce qu'il est cette puissance souveraine qui est le principe de leur être et de leurs perfections; les créatures intelligentes sont à lui, parce qu'il est cette sagesse éternelle qui est la source de la lumière et de la vie; mais les chrétiens sont encore plus particulièrement à lui, parce qu'il est cette sainteté infinie à laquelle ils doivent tout ce qu'il sont dans l'ordre de la grâce, et tout ce qu'ils seront dans l'ordre de la gloire.

Mais, hélas ! quoique les chrétiens ne puissent ignorer ce que Jésus-Christ est pour eux, nous voyons néanmoins, avec douleur, qu'il a dans le monde beaucoup plus d'ennemis déclarés que de fidèles disciples. Ce n'est pas que la foi soit éteinte dans Israël. Je sais qu'une éducation demi-bonne et demi-mauvaise accoutume les oreilles des fidèles au saint nom de Jésus-Christ, mais tout le fruit qu'on en retire c'est de l'avoir plutôt dans la mémoire que dans le cœur. Nous en voyons même parmi ceux qui se piquent d'être plus religieux, qui altèrent presque leur foi par une crédulité grossière, qui manquent d'instruction, ou qui partagent trop leur culte par une dévotion mal dirigée ou mal entendue, qui manquent de discernement; ainsi il est peu de chrétiens qui aient une piété assez éclairée pour estimer Jésus-Christ autant qu'il vaut, et un zèle assez ardent pour l'honorer autant qu'ils doivent.

C'est cette ignorance ou cette insensibilité où l'on est à l'égard de Jésus-Christ, qui m'oblige de vous marquer vos devoirs. Je dis donc que nous lui devons une humble soumission parce qu'il est Homme-Dieu, une pleine confiance, parce qu'il est notre Sauveur, une parfaite conformité parce qu'il est notre chef, et une amoureuse reconnaissance, de quelque manière que nous le considérions, ou comme notre Dieu, ou comme notre Sauveur, ou comme notre Chef.

1° Nous lui devons une humble soumissions parce qu'il est Homme-Dieu, et cette soumission doit être dans l'esprit et dans le cœur. L'esprit doit être soumis, car la foi en Jésus-Christ, dit l'Apôtre, est le fondement de la religion et le principe du salut. Si vous rejetez l'Homme-Dieu, vous ravissez au Père céleste son Fils, au monde son Libérateur, à nos misères leur remède, aux pécheurs leur refuge, aux pénitents leur consolation, aux justes leur modèle, aux saints leur félicité; la vérité de ce grand mystère est incontestable, autant que la profondeur en est incompréhensible. S'il y a une obscurité qui humilie notre orgueil, il y a aussi une lumière qui éclaire notre esprit. L'une fait le mérite de notre soumission, et l'autre donne la certitude à notre créance. L'élévation d'un Dieu, jointe à un si profond abaissement, étonne, à la vérité, et éblouit ma faible raison; mais je découvre une bonté infinie dans cette grandeur qui s'abaisse, et je reconnais dans son abaissement tous les traits de la grandeur d'un Dieu.

Oui, mes frères, lorsque je repasse les circonstances de la vie de Jésus-Christ, je découvre toujours sa puissance et sa sainteté à travers ses faiblesses apparentes. Il naît dans une crêche, mais il est annoncé par les anges, adoré par les pasteurs et recherché par les mages. Il est exposé à la rigueur des saisons, mais il commande aux flots et aux tempêtes. Il souffre la faim et la soif, mais il rassasie une troupe fidèle de cinq mille personnes. Il est regardé comme le fils d'un vil artisan, mais on veut le faire roi. Il est souvent contredit, mais ses adversaires sont toujours confondus. Il mange à la table des pécheurs, mais il les retire de leurs désordres. Il est déchiré par la calomnie des docteurs envieux, mais il est vengé par la reconnaissance des infirmes qu'il a guéris. On ne voit pas qu'il fasse des miracles pour punir ses ennemis, mais il en fait pour les convaincre. Il frémit à la vue d'un cadavre, mais il lui rend la vie. Il appréhende lui-même de mourir, mais il va au devant de sa mort, il en marque l'heure, il en choisit le lieu, il en prévoit les circonstances, il en prédit les suites. Il est livré entre les mains de ses ennemis, mais il les renverse par la force de sa parole. Il est traîné comme un criminel par un peuple furieux et ingrat, mais il est déclaré innocent par le juge même qui a la faiblesse et l'injustice de le condamner. Il souffre les affronts les plus humiliants, mais il étonne par une douceur plus qu'héroïque. Il est attaché à une croix, mais les ministres et les témoins de son supplice sont les premiers à se frapper la poitrine et à rendre témoignage à son innocence. Il se trouble aux approches de la mort, mais il ébranle la machine de l'univers : la terre tremble, le soleil s'éclipse contre les lois ordinaires, les rochers se fendent, et toute la nature marque, par le désordre où elle est, la part qu'elle prend à la mort de son Auteur. Il meurt, enfin, mais il meurt en Dieu, mais il se ressuscite lui-même. Il monte au ciel, il envoie son Esprit-Saint, mais il est glorifié par tout l'univers après sa mort même, et une mort si infâme en apparence. Il est reconnu par la

Synagogue qui avait rejeté sa mission. Il est loué parmi les nations qui avaient été choquées de ses opprobres. Il confond l'orgueilleuse sagesse des philosophes par la simplicité de ses disciples ; il triomphe de la puissance des plus cruels empereurs, par la constance de ses martyrs; il renouvelle le monde, il renverse les idoles, il abolit la superstition, il rétablit le culte du vrai Dieu; il réforme les mœurs et les préjugés des hommes, il inspire l'horreur du vice, et l'amour de la vertu ; il est prêché par les savants, connu des simples et redouté des grands; il est servi dans le monde et dans les solitudes ; il règne sur les rois mêmes. Enfin, tout m'annonce la gloire de Jésus-Christ, tout me persuade le mystère de l'Homme-Dieu, je découvre sa grandeur dans les merveilles qu'il a opérées, j'admire sa condescendance dans les humiliations qu'il a choisies, partout je reconnais cette sagesse infinie qui l'a obligé de s'abaisser jusqu'à nous, parce que nous ne pouvions pas nous élever jusqu'à lui ; que dis-je ? Je reconnais même en lui ce que nous sommes et ce que nons pouvons être. D'un côté, la gloire et la dignité d'un si auguste Sauveur me fait sentir quelle est notre faiblesse et quelles doivent être nos espérances ; de l'autre, je vois dans les souffrances, dans les humiliations et dans la pauvreté d'un si parfait modèle, quelle est notre corruption et quels en sont les remèdes; et ne pouvant trop admirer l'art par lequel il a concilié pour notre bonheur des traits si opposés, je demeure convaincu avec saint Bernard, que ce qu'il y a d'infirme en Jésus-Christ ne nous était pas moins nécessaire que ce qu'il y a de grand : *Christi infirmitas non minus nobis profuit quam majestas.*

Mais en vain le reconnaîtrions-nous par une foi stérile, si nous n'avions pour lui un cœur fidèle. J'ajoute donc, qu'il faut en même temps que nous l'adorions comme il veut et comme il mérite d'être adoré. C'est-à-dire, en esprit et en vérité ; en esprit, par les sentiments que nous devons avoir de sa grandeur ; et en vérité, par le zèle que nous devons avoir pour son service. Ainsi, mes frères, aimer ses solennités, contempler ses mystères, l'adorer présent sur nos autels, se nourrir souvent de sa chair sacrée, assister régulièrement à son sacrifice, le suivre dans la maison des infirmes, le visiter dans le sombre séjour des captifs, le respecter, le soulager dans la personne des pauvres, l'avoir souvent présent à votre esprit, désirer sa gloire, travailler pour ses intérêts : ah ! voilà la vraie manière de lui marquer la soumission de votre cœur. Heureux, si ces saints exercices sont le caractère de votre dévotion ! Ne craignez pas de faire trop pour lui : il ne saurait y avoir de l'excès dans les honneurs que vous pouvez lui rendre, non plus que dans la suprême idée que vous devez en avoir. Prenez garde plutôt à ne pas transporter à la créature la gloire qui est essentielle à Jésus-Christ. Car, s'il est juste que nous honorions les saints, il est juste aussi que nous honorions encore plus Jésus-Christ, qui est le sanctificateur et le Dieu de tous les saints, et à qui seul appartient la vraie adoration. Moïse et Elie paraissent sur le Thabor auprès de Jésus-Christ, et nous pouvons les honorer en sa présence, à l'exemple des trois disciples, témoins du glorieux spectacle de sa transfiguration. Mais ils disparaissent aussitôt, et Jésus-Christ paraît seul, pour nous apprendre que c'est principalement sur Jésus-Christ que nous devons fixer les yeux de notre cœur ; et que si nous devons aller aux saints, ce n'est qu'afin qu'ils nous mènent à Jésus-Christ : *Et neminem viderunt nisi solum Jesum.* (*Matth.*, XVII.)

Je dis, en second lieu, que nous devons avoir une pleine confiance en Jésus-Christ comme notre Sauveur, soit parce que le prix infini de ses satisfactions nous oblige de recourir à lui, soit parce que l'étendue de sa tendresse ne nous permet pas de nous défier de lui.

Appliquez ici, chrétiens, la même règle que vous devez observer dans votre culte. La foi nous apprend que ce n'est qu'en Jésus-Christ que notre espérance est fondée, parce que ce n'était qu'en lui que notre rédemption pouvait s'accomplir. C'est une excellente pratique de s'adresser aux saints, parce qu'ils ont un puissant crédit auprès de Dieu, et que la charité les lie avec nous. Je dis même, que nous sommes au moins obligés de nous unir à l'Eglise, lorsqu'elle les invoque pour employer leur protection en notre faveur, et pour marquer la correspondance qu'elle a avec la cour céleste. Mais à Dieu ne plaise que nous ayons plus de confiance en la médiation de nos intercesseurs, qu'en celle de notre Rédempteur ! Nous savons qu'il n'y a qu'un Jésus-Christ qui ait déchiré l'arrêt de notre condamnation, et qui distribue les trésors de sa miséricorde. Car, en vain les hérétiques, pour attaquer la médiation que nous reconnaissons dans les saints qui ne sont que nos protecteurs, nous accusent-ils calomnieusement d'affaiblir la médiation de Jésus-Christ, qui seul est notre Rédempteur. C'est leur injustice ordinaire de défigurer nos dogmes pour pouvoir les combattre; comme ils ne peuvent les renverser tels qu'ils sont, ils ont l'adresse de les représenter tels qu'ils ne sont pas, et l'artifice des uns fait malheureusement la prévention des autres. Mais, quoiqu'ils en disent, nous reconnaissons et nous le croyons comme de foi, que ce n'est qu'en Jésus-Christ que notre espérance est fondée. Les saints mêmes, qui s'intéressent pour nous, s'adressent à lui, ils ne prient qu'avec lui et n'obtiennent que par lui. Si Dieu a égard à leurs mérites et à leurs sollicitations, ce n'est que pour faire valoir en eux les dons de Jésus-Christ; c'est Jésus-Christ qui présente directement nos larmes, nos oraisons, nos souffrances, nos œuvres au pied du trône de Dieu ; c'est son sang qui nous donne droit à ses grâces; enfin, c'est lui qui mérite toujours pour nous, et,

par conséquent, c'est en lui que nous devons mettre notre grande confiance et notre grande ressource.

Il est vrai que nous sommes indignes d'approcher de lui; mais aussi, quelle tendresse n'a-t-il pas pour nous? Pourquoi a-t-il soupiré toute sa vie? Pourquoi s'est-il livré à la mort? Si ce n'est pour nous faire sentir que la perte des hommes a fait sa plus vive douleur, et leur salut sa plus douce consolation. Une seule de ses larmes aurait suffi pour racheter des mondes infinis; mais ce qui aurait suffi à notre salut, n'a point suffi à votre amour, ô mon aimable Jésus! Vous avez voulu nous faire comprendre, par la rigueur de vos souffrances, que l'étendue de votre clémence surpasse la mesure de nos péchés; que vous êtes plus touché de nos maux que jaloux de vos droits; que vous avez plus d'empressement à nous donner vos grâces, que nous n'en avons à vous les demander, et que vous recouvrez par le pardon que vous nous accordez, toute la gloire que nous avons pu vous ravir par les offenses que nous avons commises.

En effet, chrétiens auditeurs, si nous nous représentons l'excès de son amour et de sa générosité, quelle source de confiance n'y trouverons-nous pas? Tous les traits de sa vie sont des traits d'une charité sans bornes. S'il est né dans la pauvreté, c'est pour ne posséder d'autre bien que nous-mêmes; s'il s'est enseveli dans la retraite, c'est pour ne s'occuper que de notre salut; s'il s'est produit au milieu du monde, c'est pour nous enseigner la voie du ciel; s'il a souffert les tourments les plus cruels et la mort la plus ignominieuse, c'est pour nous acheter au prix de tout son sang: c'est qu'il n'a voulu être notre Sauveur qu'en se rendant notre victime. Pourrions-nous donc donner dans notre cœur la moindre ouverture à la défiance. Ah! il ne faut pas douter qu'étant tout à la fois et infiniment tendre et infiniment puissant, il ne veuille opérer notre salut, puisqu'il le peut. Nous ne saurions même nous aimer avec autant d'ardeur, avec autant d'étendue qu'il nous aime, parce qu'il nous aime d'un amour infini. Et plût à Dieu que nous eussions nous-mêmes assez de charité envers nous-mêmes pour vouloir sincèrement et efficacement notre propre salut! Nous le trouverions toujours prêt à nous pardonner, toujours prompt à nous secourir, puisque, de notre bonheur, il en fait sa propre gloire. Mais hélas! trop aveugles, trop injustes, trop ingrats, nous aimons mieux abuser de sa clémence que d'en profiter; nous aimons mieux le mettre dans la nécessité de nous perdre que de lui donner la consolation et la gloire de nous sauver; et comme nous sommes ses ennemis malgré lui, il semble qu'il soit notre Sauveur malgré nous.

Ranimez donc votre confiance, mais pour la rendre raisonnable, appliquez-vous en même temps à imiter ce divin modèle. Car, à Dieu ne plaise que la juste confiance que vous devez avoir en Jésus-Christ, vous inspire une fausse présomption! Ne vous y trompez pas, vous ne devez point compter sur sa tendresse, si vous refusez de porter son image par une fidèle imitation: troisième devoir. Il faut que vous ayez avec cet auguste chef une conformité d'esprit et de conduite: conformité qui vous fasse estimer ce qu'il a estimé, condamner ce qu'il a condamné et pratiquer ce qu'il a pratiqué. Terrible vérité pour vous, mondains qui m'écoutez. Car, oserai-je ici vous mesurer sur un tel modèle? A quel trait le reconnaîtrons-nous en vous? Sera-ce par l'humilité? Mais, enflés de votre naissance ou mortifiés de votre bassesse, dévorés par l'envie ou possédés par l'ambition vous êtes tout orgueil. Sera-ce par la mortification? Mais votre vie n'est qu'une dissipation perpétuelle, vous n'avez de l'ardeur que pour le plaisir, des soins que pour la mollesse, des parures que pour l'immodestie, et peut-être de l'esprit que pour l'obscénité. Sera-ce par le détachement? Mais votre sollicitude est sans relâche, et votre cupidité sans bornes, vous n'êtes économes que pour l'avarice, ou prodigues que pour vos passions, vous n'êtes ignorants que sur les règles de l'équité et peut-être industrieux que pour l'injustice. Sera-ce par la charité? Mais vous n'avez une langue que pour la médisance, des prétextes que pour vous dispenser de l'aumône, du ressentiment que pour les injures, et souvent même de l'insensibilité que pour les bienfaits. Sera-ce par la piété? Mais, vous n'avez du dégoût que pour la parole de Dieu, de l'assiduité qu'aux spectacles, de l'indifférence que pour les sacrements, du mépris que pour la vertu, des railleries que sur la dévotion. Ah! mes frères, confrontez-vous avec ce divin modèle, et jugez vous-mêmes s'il nous est permis de vous prendre pour son vrai portrait. Quoi! pour vous trouver semblables à lui, faudra-t-il nous le représenter semblable à vous? faudra-t-il le défigurer, le dépouiller de ses vertus, lui prêter vos mœurs? faudra-t-il faire revivre cet ancien temps, ce malheureux temps de superstition et d'idolâtrie où les pécheurs, pour s'autoriser de l'exemple de leurs dieux, ne rougissaient point d'attribuer à l'homme corrompu la gloire de la Divinité, et de transporter à la Divinité les vices de l'homme corrompu? Mais, non; nous ne souffrirons point que vous preniez des idées si affreuses. Jaloux de son honneur, indignés de votre injustice, chargés de ses intérêts, nous parlerons hardiment pour ce Dieu de pureté et de sainteté, qui ne s'est fait homme que pour rendre l'homme saint et parfait comme lui; et nous réparerons ici l'injure que vous lui faites, par cette alliance monstrueuse qu'il y a en vous d'un nom chrétien avec des mœurs toutes païennes. Ecoutez donc faux disciples de Jésus-Christ je vous le déclare de sa part, qu'il n'y a qu'une véritable ressemblance avec lui qui puisse vous donner le caractère de vrais enfants de Dieu, je vous le déclare, que vous ne sauriez parfaitement

assortir des membres avares, ambitieux, vindicatifs, voluptueux, avec un chef pauvre, humilié, patient et crucifié. C'est là une règle inincontestable de sa morale; c'est là une vérité capitale de notre foi. Je dis plus, il ne vous suffit pas de fuir les vices dont il a fait la censure, il faut encore que vous pratiquiez les vertus dont il vous a donné l'exemple. Car, est-il juste que la pénitence qu'il a embrassée pour nous sauver, nous dispense de celle que nous devons faire pour le fléchir? et oserions-nous prétendre que nous puissions arriver à la gloire céleste par d'autres voies que celles qu'il a choisies pour y entrer lui-même?

Ah! mes frères, si vous êtes pénétrés d'amour et de reconnaissance pour notre divin Jésus, refuserez-vous de faire pour lui au moins une partie de ce qu'il a fait pour vous. L'amour qui est le quatrième et le dernier, mais le plus essentiel de vos devoirs ne vous fera-t-il pas remplir avec joie tous les autres? Quel Maître plus digne d'être aimé, servi, honoré? Comment le regarderez-vous? Comme notre Dieu? quel objet plus noble, plus aimable que lui! Comme notre Rédempteur? Quelle tendresse égale à la sienne! Comme notre chef? Quelle gloire pour nous d'être des portions de son corps sacré! Serez-vous donc insensibles aux charmes de sa beauté, aux bienfaits de sa providence, à la douceur de son amour, aux attraits de son sang? Mépriserez-vous la gloire d'être marqués à son caractère et d'être, pour ainsi dire, un autre lui-même? Renoncerez-vous au bonheur de régner éternellement avec lui? Ah! mon divin Sauveur, c'est ici que je voudrais m'arracher à moi-même, pour me donner, pour m'abandonner entièrement à vous, et pour ne pouvoir plus être qu'à vous.

Puissiez-vous donc, chrétiens, rallumer dans votre cœur l'amour de Jésus-Christ et remplir le principal devoir de la piété par une tendre et fervente dévotion envers lui. O que vous serez heureux si vous quittez tout, comme les mages, pour l'adorer; si vous le prenez entre vos bras, comme Siméon; si vous répandez vos larmes à ses pieds, comme la femme pécheresse; si vous le priez avec persévérance, comme la Chananéenne; si vous sentez vivement sa miséricorde, comme la Samaritaine; si vous publiez ses bienfaits, comme l'aveugle de Jéricho; si vous recueillez ses paroles de vie, comme ses disciples; si vous le recevez dans votre maison, comme Marthe; si vous contemplez ses grandeurs et ses mystères, comme Marie; si vous lui offrez les parfums de votre cœur avec la femme de Béthanie; enfin, si vous participez courageusement à ses souffrances, comme sa divine mère, ce sera alors, que goûtant la douceur de son esprit, vous éprouverez qu'il est pour nous le Dieu de toute consolation en ce monde, comme il sera le consommateur de notre félicité en l'autre. C'est ce que je vous souhaite. Au nom du Père, etc.

## SERMON XXVI.

### POUR LE JOUR DE LA TOUSSAINT.

***Prononcé à Fontainebleau devant la Reine* (9) *dans la chapelle du château le* 1er *novembre* 1728.**

Aperiens os suum docebat eos dicens : Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum. (*Matth.*, V.)

*Jésus ouvrant la bouche donna cette instruction à ses disciples : Bienheureux sont les pauvres d'esprit, parce que le Royaume des cieux est à eux.*

Madame,

Quelle sagesse, quelle grandeur ne découvrons-nous pas dans ces paroles, dont Jésus-Christ fait le commencement de son Evangile, et l'ouverture de son ministère? C'est vraiment le langage d'un Dieu, qui veut nous instruire, non plus par l'organe de ses prophètes, mais par la bouche de son propre Fils; *Aperiens os suum.* Car d'un côté, il nous propose une perfection bien digne de sa sainteté : *Beati pauperes spiritu;* et de l'autre, il nous fait des promesses bien dignes de sa magnificence : *Quoniam ipsorum est regnum cœlorum.*

Il commence, dit saint Chrysostome, par nous annoncer qu'il veut nous rendre heureux, parce qu'il connaît notre penchant pour la félicité: *Beati.* Mais il veut en même temps nous rendre saints, parce qu'il n'a de récompenses que pour la vertu : *Beati pauperes spiritu.* D'un côté, il veut nous faire mériter la gloire par le titre de la sainteté, et de l'autre, il veut nous soutenir dans la pratique de la sainteté, par l'espérance d'une gloire accomplie, d'un royaume éternel : *Quoniam ipsorum est regnum cœlorum.* Non, ce n'est point à ceux qui s'attachent à la gloire, aux plaisirs, à la prospérité du siècle qu'il adresse cette consolante parole : *Beati*: c'est au contraire à ceux qui aiment la pauvreté, l'humilité, la souffrance : *Beati pauperes*, *Beati mites*, etc. Que cette morale est sublime! Il n'y a, dit saint Grégoire pape, qu'un Dieu qui puisse nous la prescrire, parce qu'il n'y a qu'un Dieu qui puisse nous la faire pratiquer. Mais, s'il est extrêmement élevé dans ses maximes, il n'est pas moins généreux dans ses bienfaits; car à une sainteté si austère et si parfaite répond un bonheur accompli, un royaume éternel : *Quoniam ipsorum est regnum cœlorum.*

Or, Messieurs, c'est pour nous porter à cette perfection et à cette félicité que l'Eglise nous propose en ce jour l'exemple et la gloire des saints. Rien n'est plus propre à élever notre courage, car nous voyons dans leur exemple que la sainteté est un devoir indispensable, et, dans leur gloire, que le

(9) Le sermon de la Toussaint est, à la Cour, comme dans toutes les paroisses de Paris, le premier sermon de l'Avent, et, en 1728, le roi, ayant été attaqué de la petite vérole, ne put point y assister, mais, Sa Majesté s'étant heureusement trouvée ce jour-là hors de danger, la reine voulut entendre le sermon, et ce fut en sa présence que l'auteur eut l'honneur de le prononcer.

bonheur céleste est une recompense assurée.

Ouvrez donc ici les yeux de votre foi. Représentez-vous, avec le grand apôtre, cette multitude de toute nation, de tout âge, de tout sexe, de toute condition, et apprenez que vous pouvez devenir ce qu'ils sont, comme ils furent ce que vous êtes. Comme eux, vous êtes tous appelés à être saints en ce monde et heureux en l'autre. Et voilà ce qui fait le fond de notre sainte religion. Car, la sainteté comprend tout ce que l'homme doit à Dieu, et la félicité céleste tout ce que Dieu a promis à l'homme.

Cependant, il n'est que trop de chrétiens dans le monde, et surtout dans le grand monde, qui n'ont ni assez de courage pour vouloir s'élever jusqu'à cette sainteté, dont les saints ont été les modèles sur la terre, ni assez de foi pour aspirer à cette éternelle félicité qu'ils nous font espérer dans le ciel. C'est pour cela, Messieurs, que je vous proposerai : 1° L'exemple des saints, pour relever votre courage; 2° leur gloire, pour ranimer votre foi. O Esprit divin, conduisez-vous-même, suivant votre promesse, la langue d'un ministre qui vient parler en votre nom aux grands de la terre, afin qu'il ne coule de mes lèvres que des paroles dignes de vous et utiles pour eux : c'est la grâce que je vous demande, par l'entremise de votre épouse sacrée, que vous avez établie la reine des saints, et que nous saluons avec l'ange : *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

Madame,

La sainteté fait également et la vocation du chrétien et le bonheur de l'homme. Selon la foi, Jésus-Christ nous a commandé la sainteté dans son Evangile, il nous l'a méritée par son sang, il nous en a tracé le modèle par son exemple, il nous en prépare la récompense dans sa gloire. Selon la raison même, un Dieu plein de sagesse nous a faits pour la vertu, puisqu'il nous a donné la connaissance et l'amour de la vertu; toute autre fin eût été moins digne de lui, toute autre destination eût été moins digne de nous. La sainteté fait notre grande gloire, parce qu'elle nous rend purs, elle fait même notre plus douce consolation, parce qu'elle nous rend tranquilles.

Mais cette sainteté qui est si noble, si heureuse, si nécessaire pour nous, ne laisse pas d'être fort rare ; parce qu'en effet, suivant la parole de l'Evangile, il faut s'efforcer de marcher dans la voie étroite, et faire violence à une nature corrompue pour emporter le royaume des cieux ; et j'avoue que c'est principalement dans le grand monde que la sainteté trouve de grands obstacles. Cependant, Messieurs, j'ose assurer qu'elle n'a rien de trop difficile pour vous, et il me sera d'autant plus aisé de vous en convaincre, en ce jour, que l'Eglise expose tous les saints aux yeux de votre foi. Quand nous vous faisons leur éloge en particulier dans le cours de l'année, vous voudriez presque changer de condition avec tous ceux que vous entendez louer. Est-ce un saint enfoncé dans la solitude? Si j'étais, dites-vous, séparé du monde, je serais moins exposé à la tentation; si je n'étais pas surchargé d'emplois, je serais plus occupé de mon salut. Est-ce un saint revêtu de puissance et d'éclat? Si j'avais plus d'empire sur les autres, je ne serais pas traversé dans le bien; si j'étais dans l'opulence, je me répandrais en bonnes œuvres. Mais en vain formeriez-vous une telle plainte en ce jour, où parmi cette multitude de saints, nous pouvons vous fournir des modèles pour tous les états. Car, si nous en voyons qui furent pauvres et humiliés, cachés et obscurs dans le siècle, nous en voyons aussi qui furent assis sur le trône, couverts des lauriers de la guerre, chargés du gouvernement des empires; que dis-je? Nous y voyons même les plus élevés des prophètes qui furent ornés du diadème ou tirés du sang des rois. Mais pour vous convaincre autant par le raisonnement que par les exemples, et pour vous faire mieux sentir qu'il ne tient qu'à vous de vous sanctifier, nous n'avons qu'à examiner quels sont les vrais caractères de la sainteté.

En quoi donc consiste-t-elle? 1° A avoir un cœur tout chrétien, c'est-à-dire à avoir un fonds de piété qui nous attache à Dieu, comme au principal objet de notre amour, suivant la parole du prophète : *Omnis gloria ejus filiæ Regis ab intus*. (*Psal.* XLIV.) Sans ce cœur chrétien les saints n'auraient pas trouvé leur sûreté dans les austérités des cloîtres, dans les ténèbres de la retraite; mais avec ce cœur chrétien, ils ont trouvé leur salut dans les périls et les embarras du siècle. Et voilà ce qui me fait reconnaître et adorer dans notre sainte religion la sagesse d'un Dieu, qui ayant appelé toutes les conditions à la sainteté, leur a donné en même temps un moyen commun et un moyen aisé pour s'élever toutes à la sainteté. Pourquoi donc ne pourriez-vous pas prendre ce fonds de piété, que tant de saints conservèrent, non-seulement dans les mêmes engagements où vous êtes, mais encore dans des circonstances plus délicates que celles où vous vous trouvez? Quelle situation, par exemple, plus dangereuse pour le salut que celle d'un Daniel, qui, étant Israélite par sa naissance et par sa religion, se trouve néanmoins officier d'un prince idolâtre, distingué dans une cour toute profane, et mêlé parmi des courtisans jaloux, artificieux et corrompus? Cependant avec qu'elle fidélité ne remplit-il pas, et l'exercice de son ministère pour le prince et les devoirs de la religion pour son Dieu? Combien, au contraire, n'êtes-vous pas plus heureux d'être soumis à des souverains, qui loin de gêner la vertu par leur autorité, l'inspirent si bien par leur exemple? Et quelle facilité n'avez-vous pas pour votre sanctification dans une cour, où c'est être vrai courtisan que d'être vrai chrétien?

En quoi la sainteté consiste-t-elle encore? 2° Elle consiste à réprimer les passions et à

se purifier de tout vice. C'est ce que les saints ont fait, et par conséquent, c'est ce que vous pouvez faire vous-mêmes ; car les saints ont été dans l'élévation, mais ils y ont été sans jalousie envers leurs égaux, sans fierté à l'egard de leurs inférieurs, sans vaine complaisance pour eux-mêmes, et comme ils y ont été sans orgueil, ils s'y sont rendus saints, sans cesser d'être grands ; ils ont même été d'autant plus grands qu'ils ont été saints parce qu'ils ont été non-seulement au dessus du commun des hommes par leur rang, mais au dessus de la faiblesse humaine par leur vertu. Les saints ont exercé les plus vastes et les plus importants ministères de l'Etat, mais ils les ont exercés sans dureté, sans ambition, sans cupidité; et parce qu'ils se sont dépouillés de tout intérêt, ils ont été fidèles à rendre à Dieu, ce qui était à Dieu, au prince, ce qui était au prince, et aux peuples, ce qui était aux peuples ; ils ont même travaillé avec d'autant plus de mérite pour leur salut, qu'ils ont travaillé avec plus de succès pour l'avantage des autres. Les saints ont été dans les cours où ils se trouvaient engagés par leur naissance ou par leur dignité, mais ils y ont été sans envie, sans médisance, sans malignité, sans flatterie, sans duplicité, sans artifice, et, parce qu'il n'y a rien eu de faux dans leur caractère, ils se sont attiré l'estime et la faveur du prince, sans perdre la grâce de Dieu; ils ont même été d'autant plus saints, qu'ils l'ont été dans l'état où il me semble qu'il soit plus le difficile de l'être. Enfin, les saints ont vécu au milieu du monde, comme vous y vivez, mais ils y ont vécu sans avidité pour ses faux biens, sans attachement pour ses vanités, sans goût pour ses plaisirs sensuels, sans entêtement pour ses maximes perverses, et parce qu'ils se sont dégagés de toute affection criminelle, ils ont eu la force de vaincre le monde, au milieu du monde même.

Or, je vous le demande, Messieurs, serez-vous dispensés de suivre leur exemple et d'aspirer à leur sainteté, parce que vous ne voudrez pas vous faire la moindre violence, pour arrêter vos penchants, et pour réformer votre cœur ! Quelle injustice ! Les saints, dit saint Ambroise, ne furent point affranchis des infirmités de la nature, mais ils résistèrent aux penchants d'une nature corrompue. Et que pouvez-vous donc répondre, lorsque vous voyez que de ce même fonds de faiblesse et de corruption, dont vous faites le prétexte de vos déréglements, ils en ont fait au contraire la matière de leurs victoires? Quoi ! serait-il au-dessus de l'homme de surmonter par le secours de la grâce, et par un motif de religion, des passions qu'une profane politique sait si bien contraindre et que le seul respect humain a si souvent la force d'arrêter? Serait-il au-dessus de l'homme, de n'être point avare, injuste, voluptueux, détracteur, envieux, trompeur, artificieux et perfide; en un mot, de ne pas se déshonorer par des traits que vous rougiriez vous-mêmes de reconnaître pour vos mœurs?

O mon Dieu ! qui ne s'étonnera pas ici de voir l'iniquité se contredire si grossièrement elle-même? Quand nous venons proposer la sainteté au monde, et surtout au grand monde, nous dirions presque avec le prophète : qui croira à notre parole? *Quis credidit auditui nostro? (Isa.,* LIII.) Car la mollesse voudrait renvoyer la sainteté aux cloîtres, et peut-être, l'orgueil croit-il devoir l'abandonner au vulgaire; selon les lâches, elle semble être au-dessus de l'homme, et selon les superbes elle semble être au-dessous des grands. Cependant, de quoi s'agit-il? hélas! de les porter à extirper des vices qui sont la plupart si odieux par leur nature, qu'ils se font un art de les déguiser en eux-mêmes, et un plaisir de les reprendre dans les autres.

Ce n'est pas que ce soit là toute la sainteté. Dompter les passions, déraciner les vices, c'est véritablement faire un grand pas dans la voie du ciel. Mais notre sainte religion ne se borne point à retrancher ce qu'il y a de mal, elle veut encore que nous pratiquions le bien : *Declina a malo et fac bonum* (*Psal.* XXXVI), dit le Prophète. La sainteté consiste encore, en troisième et dernier lieu, à pratiquer les vertus et à remplir les devoirs d'état ; et j'avoue par là, qu'elle est d'une grande étendue, mais je dis aussi que, malgré son étendue, elle n'est point au-dessus de vos forces, comme nous le voyons bien en la personne des saints. Car, Messieurs, est-il une vertu dont les saints ne vous aient donné l'exemple? s'agit-il de la piété? Ils ne l'ont ni oubliée dans la prospérité, ni démentie dans les disgrâces, ni trahie par intérêt, ni affectée par hypocrisie; ils en ont marqué tous les sentiments, et pratiqué les exercices; et, loin que les fonctions de leur ministère aient été, en eux, des distractions pour la méditation et pour la prière, la méditation et la prière ont été, au contraire, pour eux, un délassement, après les fonctions de leur ministère. S'agit-il encore de l'humilité? Humbles au dedans d'eux-mêmes autant qu'honorés au dehors, ils ont méprisé l'éclat des dignités passagères, ils ont reconnu qu'ils ne pouvaient être vraiment grands que par la vertu; ils ont même craint la gloire de la vertu, contents du seul témoignage de leur conscience, et cherchant plutôt à cacher les vertus qu'ils avaient, qu'à se faire attribuer celles qu'ils ne croyaient pas avoir. De la charité? Affables aux petits, compatissants envers les faibles, discrets pour les absents, doux envers leurs ennemis mêmes, et généreux pour les pauvres, ils ont fait de leurs richesses la ressource de la misère, de leur autorité, celle de l'innocence, de leur crédit, celle du mérite et de la vertu ; leur pouvoir a été la mesure de leur charité, et par là, ils se sont donnés, non-seulement le mérite de la sainteté, mais encore un vrai caractère de grandeur. De la mortification? Ils ont été

fidèles observateurs du jeûne; ils n'ont eu, ni des yeux pour la vanité, ni un cœur pour le plaisir, ni une chair pour la sensualité; ils ont porté l'austérité jusque dans les cours, jusque sous la pourpre royale. De la pénitence? Ils ont pleuré leurs crimes, ils les ont compensés par des œuvres saintes, et s'ils avaient beaucoup offensé le public par leurs scandales, ils ne l'ont pas moins édifié par leur conversion. De la droiture et de la probité? Ils ont été sincères dans leurs paroles, constants dans leurs amitiés, désintéressés dans leur zèle, inébranlables dans leur fidélité, ennemis déclarés de la flatterie, de l'injustice et de la duplicité. En un mot, il n'est point de vertu qui ne brille dans l'exemple des saints, parce qu'en effet, ils n'ont été saints que par la pratique de toutes les vertus.

Ah! Messieurs, que l'exemple des saints serve donc ici à relever votre courage et à vous inspirer le désir de les imiter. Ces grands modèles vous font bien voir que vous pouvez pratiquer les vertus, sinon dans toute la perfection où ils les ont portées, au moins selon la mesure qui fait l'obligation du chrétien. Non, ne vous imaginez pas que les vertus sont trop au-dessus de la portée des gens du monde, et, pour vous rendre cette vérité bien sensible, je n'ai besoin que de vous-mêmes. Car, pourriez-vous regarder comme impraticables des vertus qui sont la plupart si essentielles à l'honnête homme, que vous aimez à en faire votre gloire dans le monde, que vous prenez plaisir à vous les faire entendre attribuer par la flatterie, et que vous souffririez beaucoup, si le public vous les refusait dans son estime? Pouvez-vous prétendre qu'il soit trop difficile de consacrer à Dieu des vertus que vous savez si bien affecter pour le monde, et de faire, par religion et par piété, ce que vous ne ferez peut-être que par politique ou par vaine gloire? Non, encore un coup, les vertus chrétiennes n'ont rien de trop sublime pour l'homme, j'ose même dire qu'elles n'ont rien de trop difficile, puisque, pour les élever jusqu'à la noblesse de la sainteté, nous n'avons qu'à les pratiquer dans l'esprit des saints; et ce que nous disons de la pratique des vertus chrétiennes, nous pouvons le dire aussi des devoirs d'état; car les saints ont rempli ces devoirs, et ce serait une illusion grossière de s'imaginer qu'on puisse être saint sans les remplir.

Mais si les saints ont rempli les devoirs d'état, ils les ont remplis dans des vues toutes saintes. Ils se sont appliqués à former leurs enfants selon leur naissance, mais toujours par rapport au christianisme, qu'ils ont regardé comme leur grande noblesse. Ils ont soutenu la dignité de leurs rangs, mais par un esprit de soumission à l'ordre de la Providence, qui n'a fait des grands que pour l'avantage des petits. Ils se sont consacrés au service de l'Etat, mais par un esprit de charité pour le public. Ils se sont inviolablement attachés à la personne du prince, mais leur zèle n'a été animé que par la religion. Ils ont bravé les périls dans les combats, mais ils ne les ont bravés que pour le salut de la patrie; ils y ont même été d'autant plus fermes par leur courage qu'ils y ont été plus tranquilles par leur piété. Enfin, sans entrer dans un plus grand détail, ils ont fait tout ce que doivent faire les grands, les ministres, les courtisans, les héros, les sages pères de famille, les bons citoyens, les fidèles sujets, mais ils l'ont fait en chrétiens, et parce qu'ils l'ont fait en chrétiens, ils l'ont fait et avec mérite devant Dieu et avec gloire devant les hommes.

Concluons donc que la sainteté n'a rien de trop sublime pour l'homme. On peut dire en un sens que les saints se sont sanctifiés en faisant ce que vous faites; et si, au contraire, vous vous perdez en faisant ce qu'ils ont fait, c'est seulement parce que vous agissez par un esprit différent; car, comme il est vrai qu'on ne peut être saint sans remplir les devoirs de son état, il est vrai aussi que l'esprit du monde, qui empoisonne tout, fait qu'on remplit les devoirs de son état sans être saint.

J'avoue pourtant que les devoirs des grands sont beaucoup plus vastes et plus délicats que ceux des petits; car aimer, respecter ceux qui ont l'autorité et leur obéir avec simplicité, c'est pour les inférieurs une obligation douce et aisée; mais gouverner avec prudence, régler toute chose avec justice, être l'arbitre de la fortune des particuliers et du sort du public, quelle obligation plus étendue, quelle fonction plus délicate, et par conséquent, quelle vigilance ne faut-il pas pour remplir toute la mesure d'une si haute vocation!

Mais si les grands ont de grands devoirs, ils ont une grande ressource dans la bonté du Père des lumières, qui donne libéralement la sagesse à ceux qui la demandent avec ferveur et avec humilité, dit l'Apôtre; et pour obtenir le succès de Salomon, ils n'ont qu'à le mériter, comme lui, par l'assiduité à la prière et par leur application au travail.

J'avoue encore qu'une nature fragile et infectée ne peut point, par elle-même, s'élever jusqu'à la sainteté ni s'y soutenir, et qu'elle le peut encore moins dans un monde plein de malice et d'iniquité, où l'on a à craindre et ses propres passions et celles des autres. La sainteté est un vrai prodige, dont la philosophie même la plus sublime et la plus pompeuse n'a pu nous tracer l'idée; et à Dieu ne plaise que je veuille diminuer, et la gloire de la grâce, qui seul en est le principe, et celle de notre religion, qui seule en a donné les exemples.

Mais aussi, pouvez-vous craindre que Dieu vous refuse cette grâce qui est si nécessaire? Ne nous a-t-il pas promis son secours au milieu des périls et des tentations de cette vie? Et plût à Dieu que nous fussions aussi fidèles à sa grâce qu'il l'est à ses promesses! Mais, telle est l'injustice des

hommes, que dans le temps même qu'ils s'efforcent de combattre et de repousser la grâce, ils osent se plaindre que la grâce les abandonne. Ah! Messieurs, votre défiance serait ici d'autant plus injuste, que nous voyons dans la persévérance des saints, ce que nous pouvons attendre nous-mêmes de la protection et de la bonté d'un Dieu tout-puissant. Ce fut par l'espérance que tout fidèle doit avoir en la protection divine, que Caleb et Josué s'efforcèrent de relever le courage du peuple d'Israël, lorsque, effrayé à la vue de ses ennemis, il refusa de combattre pour la terre promise, qui est la figure de la patrie céleste : Ne craignez rien lui dirent-ils, le Seigneur est avec nous. Et voilà ce que les saints semblent nous dire du haut des cieux. Comme nous, ils furent engagés dans les périls inséparables de la condition humaine ; et, comme eux, nous pouvons en être délivrés par la main du même Dieu qui les a couronnés. Son bras n'est point raccourci, il sera avec nous, comme il fut avec eux, et ce qu'il fit pour leur salut, il peut le faire pour le nôtre : *Dominus nobiscum est, nolite metuere.* (*Num.*, XIV.) Ainsi, Messieurs, ne vous intimidez point vous-mêmes. Votre confiance, au contraire, doit être d'autant plus vive, que vous avez, non-seulement dans le triomphe des saints un gage de votre félicité, mais encore dans leur protection et dans leur crédit, un grand appui pour votre faiblesse. Car, citoyens du ciel, la charité les lie avec nous qui voyageons sur la terre, et assurés de leur immortalité, dit saint Cyprien, ils s'intéressent vivement à la nôtre.

Mais d'où vient que vous semblez manquer de courage, lorsqu'il s'agit de vous élever à cette sainteté, dont ils vous ont donné l'exemple? D'où vient que vous semblez désespérer de parvenir au bonheur dont ils jouissent? Ah! c'est que vous êtes peu frappés de cette gloire immortelle, qui fait leur récompense, et que vous n'êtes touchés que d'un éclat passager qui vous éblouit. Or, c'est pour dissiper votre illusion et pour ranimer votre foi, que je vais vous représenter, en peu de mots, la gloire et le bonheur des élus. C'est le sujet de ma dernière partie.

### SECOND POINT.

Les hommes désirent tous le bonheur, mais il en est peu qui cherchent le vrai bonheur. Dieu seul est digne de nous, dit saint Augustin, parce qu'il nous a faits pour lui. Mais telle est l'erreur de la plupart des hommes, qu'ils ne s'amusent qu'à des objets trompeurs qui servent à flatter les sens et à nourrir la vanité : erreur funeste qui fait qu'on oublie, peu s'en faut que je ne dise qu'on méprise la véritable félicité; mais erreur qui est encore plus commune et plus dangereuse dans une cour où le monde réunit tous ses agréments pour le plaisir et tout son éclat pour l'ambition, où la piété est presque étouffée par la sollicitude, où la foi même n'est souvent qu'en apparence.

Souffrez donc, Messieurs, que pour vous tirer de la malheureuse indifférence où vous êtes pour le bonheur des saints, qui seul est le vrai bonheur, je vous représente qu'il ne laisse ni aucun bien à désirer, ni aucune peine à souffrir, ni aucune vicissitude à craindre. Trois réflexions bien propres à vous ranimer pour le salut et à vous faire sentir l'illusion où vous êtes, de vous attacher au bonheur de la terre qui ne saurait remplir vos désirs, ni vous épargner toute souffrance, ni vous être assuré pour toujours.

Je dis : 1° Que la félicité des saints ne leur laisse aucun bien à désirer; n'attendez pas néanmoins que je vienne ici vous faire une description de l'éclat dont ils jouissent dans le ciel, ni que j'emprunte les pompeuses et magnifiques images dont l'Ecriture ne se sert que pour s'accommoder à notre portée et pour aider notre faiblesse. La splendeur dont ils sont environnés dans le ciel, est si fort au-dessus de notre imagination que je ne trouverais point de paroles pour l'exprimer dignement; c'est pour cela que l'Apôtre nous dit, que l'esprit humain ne ne saurait comprendre et encore moins raconter ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment, et comme la gloire des saints est une participation de celle de Dieu même, elle doit être plutôt le sujet de nos méditations que la matière de nos discours. Mais pour vous faire comprendre que les saints n'ont aucun bien à désirer, je n'ai qu'à vous dire que leur félicité consiste dans la possession d'un Dieu et dans l'union la plus intime avec un Dieu; car l'esprit ne peut que trouver une pleine satisfaction à contempler les perfections d'un Etre infini, et le cœur à posséder un bien infini. Et, en effet, Messieurs, si vous voulez rappeler ici votre foi, ne sentirez-vous pas qu'il n'est point de bonheur égal à celui d'être l'objet de la complaisance d'un Dieu et à avoir en partage ce même Dieu tout entier? Ah! ramassez ici tout ce qu'il y a de plus brillant, de plus pompeux, de plus magnifique sur la terre, et j'ose m'assurer qu'en comparant la terre tout entière avec un Dieu immense, Créateur et Maître souverain de tout ce qui nous éblouit, vous ne pourrez vous empêcher de vous écrier, avec saint Augustin, que celui qui a fait toutes les beautés est infiniment plus beau que toutes les beautés qu'il a faites : *Qui pulchra fecit pulchrior est omnibus quæ fecit.*

Mais pour vous faire mieux sentir qu'il n'y a qu'un Dieu qui puisse suffire à notre cœur, je n'ai qu'à vous faire observer ce qui se passe dans le monde et surtout dans un certain monde, ou plutôt ce qui se passe au-dedans de vous-mêmes. Car, dites-moi comment passez vous la vie? Hélas! comme dans une mer orageuse, agitée par mille désirs, qui se succèdent les uns aux autres, et par des passions qui combattent d'autres passions, rien ne peut vous fixer ni vous assouvir, et malgré l'envie que vous avez de vous rendre heureux, loin de parvenir à un vrai bonheur, vous ne trouvez jamais

que trouble, qu'inquiétude au dedans de vous-mêmes. Etes-vous parvenus à un certain rang? Vous aspirez toujours à un rang plus élevé. Avez-vous trouvé le moyen de vous donner une opulence que vous n'osiez presque espérer? Vous vous sentez encore aussi avides que vous l'étiez, et vous travaillez sans cesse pour devenir encore plus opulents. Parmi vous, les uns ont-ils réussi à se faire grands? Ils souhaitent les richesses dont ils ont besoin pour soutenir leur rang, ou plutôt pour satisfaire leur vanité; les autres ont-ils ramassé des grandes richesses? Ils souhaitent de monter à des dignités dont l'éclat puisse couvrir l'obscurité où ils sont nés, et si enfin les uns et les autres sont parvenus à la plus haute élévation et à la plus grande prospérité, ils trouvent dans les embarras qui sont inséparables de leur état, une sollicitude qui trouble leur repos, et qui leur fait quelquefois regretter les douceurs de la vie privée, où ils pouvaient suivre plus facilement le penchant qu'ils ont pour le plaisir. Enfin, tel est l'aveuglement de la plupart des hommes, comme l'a remarqué un sage païen, qu'ils ne sont jamais contents de leur sort, et qu'ils envient toujours celui des autres. Tant il est vrai que les lumières même de la raison, s'accordent avec celle de la foi, qui nous apprend que rien ici-bas ne saurait calmer les mouvements de notre cœur, et que ce n'est qu'en Dieu, qui est le bien souverain que nous pouvons trouver l'accomplissement de tous nos désirs. Nous n'avons donc qu'à rentrer dans nous-mêmes pour reconnaître qu'il n'y a de vrai sage que le vrai chrétien, qui s'élève au-dessus de tout ce qu'il y a de passager pour porter ses désirs et ses espérances jusque dans le ciel, et qui sent, comme saint Augustin, que nous sommes vraiment faits pour un Dieu, et que notre cœur ne peut être que dans l'affliction et dans l'inquiétude jusqu'à ce qu'il soit parvenu à posséder un Dieu : *Fecisti nos Domine ad te et irrequietum est cor nostrum donec perveniat ad te.* Aussi voyons-nous qu'un saint roi, qui était certainement au comble de la grandeur et de la puissance, ne pouvait trouver sa consolation que dans la ferme espérance de jouir un jour de la gloire du Seigneur : *Satiabor cum apparuerit gloria tua* (*Psal.* XVI), et qu'un autre roi que Dieu même avait comblé de sagesse et de prospérité, après avoir goûté toutes les douceurs de ce monde, fut enfin obligé de s'écrier que tout ce qu'il y a sous le soleil n'est que vanité : *Vanitas vanitatum et omnia vanitas.* (*Eccle.*, I.)

Il semble, à la vérité, suivant saint Bernard, que les saints, pour la consommation de leur félicité aient encore à désirer la réunion de leurs âmes avec leur corps, et de voir leur chair ornée des glorieuses qualités qui lui sont préparées dans le ciel. Mais s'ils désirent cette réunion, ils la désirent avec une paisible soumission à la volonté de Dieu et avec la plus ferme espérance en ses promesses; ils adorent la sagesse de ce même Dieu, qui a marqué le jour de cette réunion et ils l'adorent avec d'autant plus d'amour, que ce jour, tout différé qu'il est, ne laisse pas d'être un jour assuré.

Or, Messieurs, si les saints n'ont aucun bien à désirer, il en faut encore conclure, en second lieu, qu'ils ne doivent avoir aucune peine à souffrir, puisqu'on ne saurait allier l'accomplissement de tout désir et un bonheur parfait avec la moindre souffrance dont ils auraient à souhaiter d'être délivrés. Ainsi, pour vous faire bien comprendre que rien ne peut altérer cette paix ineffable, qu'ils goûtent dans le sein de Dieu, je n'ai qu'à vous faire observer que, s'ils jouissent de la plus grande gloire, ils y sont parvenus par les voies les plus pures, et qu'ils la possèdent par le titre le plus légitime. Il arrive quelquefois dans le monde, qu'on ne s'élève que par les moyens les plus honteux et les plus criminels, que toute l'ambition doit tous ses succès à des bassesses, à de lâches complaisances, à la fourberie, à l'imposture, à la perfidie et à mille autres ressorts également détestables, et devant Dieu et devant les hommes; et qu'enfin on ne parvient à se faire honorer des autres, qu'après s'être tout à fait déshonoré soi-même. Et voilà ce qui empoisonne toute la douceur qu'on peut goûter dans une élévation acquise par des voies si odieuses. Car, pour moi, je n'estime pas d'homme plus malheureux que celui qui ne peut pas s'estimer lui-même, qui se sent confondu et humilié au dedans, tandis qu'il est encensé au dehors, et qui, dans tout l'éclat dont il est environné, ne saurait étouffer la voix intérieure qui lui dit sans cesse que par les traits dont il est noirci, il mériterait plutôt d'être l'objet de l'horreur que des adorations du public. Mais, pour ce qui est des saints, loin d'avoir le moindre reproche à se faire sur leur élévation, ils ont, au contraire, la consolation de n'avoir remporté les couronnes du ciel que par les titres les plus nobles et les plus sacrés, je veux dire, par les vertus les plus sublimes.

En effet, qui sont ceux à qui Jésus-Christ promet une récompense si magnifique? Ce ne sont pas ceux qui, étant pauvres par nécessité, le sont avec murmure, qui, enviant les richesses dans les autres et les désirant pour eux-mêmes, souffrent toutes les incommodités de la misère, sans en avoir le mérite. Ce sont encore moins ceux qui se sont fait des richesses immenses par les concussions, par les rapines, par les usures, ou qui ont fait servir ces richesses à la vanité, à la mollesse, à la volupté et à toutes leurs passions brutales; ce sont, au contraire, ceux qui, après avoir reçu les richesses, selon la justice, les possèdent sans attachement; et qui en usent avec tant de modération pour eux-mêmes et avec tant de charité pour les autres, qu'elles sont moins leur propre bien que celui du public : *Beati pauperes spiritu.*

Qui sont ceux qui posséderont le royaume des cieux, suivant la parole de Jésus-Christ? Ce ne sont pas ceux qu'un fonds d'orgueil

et d'amertume et une humeur presque féroce rend fiers, inaccessibles et intraitables, et qui, n'ayant pour le prochain qu'un air de mépris, que des paroles dures, marquent bien au dehors le fiel qui les ronge au dedans. Ce sont, au contraire, ceux qui, pleins de cet esprit de douceur, qui coule d'un fonds d'humilité, n'ont que des sentiments de modestie pour eux-mêmes et de bonté pour les autres, respectueux envers les grands, affables aux petits, compatissants pour les faibles, qui surmontent le mal par le bien, qui supportent avec patience les défauts d'autrui, qui sont attentifs à corriger en eux-mêmes les défauts dont les autres pourraient souffrir, qui goûtent avec amour la consolation que l'on trouve dans une amitié chrétienne et dans une confiance réciproque, et qui, ne se faisant d'autre règle que celle de la charité, se rendent tout conformes à Jésus-Christ qui a fait, de la douceur et de l'humilité, son propre caractère : *Beati mites.*

Qui sont ceux à qui Jésus-Christ promet les consolations éternelles? Ce ne sont pas ceux qui se mettent au rang des animaux immondes par des passions dont l'infamie dégrade également et l'homme et le chrétien, qui ne peuvent goûter que les plaisirs sensuels ; qui cherchent à soulager leur ennui et leur oisiveté, tantôt par des spectacles où on s'étudie à orner le vice et à le rendre aimable, tantôt par les amusements de ces assemblées toutes profanes dont une licence toujours suspecte et dangereuse fait tout l'agrément : tantôt par ces jeux immodérés, qui font la ruine des familles et qui sont toujours criminels par la fureur de la cupidité; ce sont, au contraire, ceux qui gémissent ici-bas, comme dans un lieu d'exil, qui portent toujours dans leur cœur la tristesse de la pénitence, qui pleurent leurs propres péchés et ceux des autres, qui craignent sans cesse les périls où leur innocence se trouve engagée, et qui, n'ayant que du dégoût pour les folles joies du monde, ne trouvent leur consolation que dans l'espérance de participer un jour à la joie toute pure des bienheureux : *Beati qui lugent.*

Qui sont ceux à qui le Sauveur promet cette nourriture céleste et ce breuvage tout divin qui apaisera pour toujours leur faim et leur soif? Ce ne sont pas ceux qui, réservant leur prudence et toute leur vivacité pour les affaires du siècle, n'ont que de l'indolence pour leur sanctification et pour leur salut, qui sont froids et languissants pour Dieu, tandis qu'ils sont pleins d'ardeur pour le monde, et qui, loin de s'appliquer à faire de nouveaux progrès dans la vertu, ne craignent pas de se replonger dans le vice et de renouveler et multiplier leurs péchés. Ce ne sont pas non plus, ceux qui, pleins d'indulgence pour leur propre faiblesse, n'ont qu'un zèle amer contre celle du prochain, et qui, condamnant avec une fière sévérité les plus petites fautes dans les autres, se pardonnent à eux-mêmes les plus grandes. Le Sauveur ne promet, au contraire, de rassasier que ceux qui ont pour la justice chrétienne, qui renferme toutes les vertus, une ardeur qu'il compare à celle de la faim et de la soif, c'est-à-dire, qui font de leur sanctification le principal objet de leurs désirs, qui, n'ignorant pas qu'il est ordonné aux saints de se sanctifier toujours plus, mesurent bien moins le chemin qu'ils ont fait dans les voies de la vertu, que celui qui leur reste encore à faire, qui loin de craindre d'être trop justes, craignent toujours de ne l'être pas assez, et qui, souhaitant par une charité sincère de voir rétablir la piété dans les autres, travaillent de toute leur force à la conserver et à l'augmenter en eux-mêmes : *Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam.*

Qui sont ceux à qui Jésus-Christ promet une miséricorde éternelle ? Ce ne sont pas ceux dont le cœur est dévoré par l'envie, enflammé par la vengeance, resserré par l'avarice, et qui, tous possédés de l'amour d'eux-mêmes, n'ont que de la dureté pour les autres; ce sont, au contraire, ceux qui pardonnent avec amour, comme ils veulent que Dieu leur pardonne par grâce, qui ne s'affligent des offenses qu'ils ont reçues que parce qu'elles sont en même temps et des offenses contre Dieu et des titres de réprobation pour leurs ennemis ; qui regardent les maux de leurs frères comme les leurs propres ; dont le cœur est assez tendre pour embrasser tous les malheureux, qui s'appliquent selon leur pouvoir à soulager dans le prochain les souffrances du corps par leurs libéralités, et à procurer à l'âme par leurs bons offices les secours spirituels dont elle peut avoir besoin, et qui, par leur fidélité à remplir tous les devoirs de la charité se font, selon la parole de l'Evangile, un trésor immense dans le ciel : *Beati misericordes.*

Qui sont ceux à qui Jésus-Christ promet le bonheur de contempler dans le ciel la beauté d'un Dieu? Ce ne sont point ces cœurs ambigus qui ont des sentiments chrétiens, mais en même temps des affections déréglées et des intentions perverses ; qui sont attentifs à conserver la pureté du corps, mais qui négligent celle de l'âme; qui ne résistent au vice que par la crainte de l'opprobre ; qui aiment plus l'éclat de la vertu que la vertu même, et qui, dirigés en tout par l'amour-propre, trompent les autres par une fausse apparence, ou se trompent eux-mêmes par une véritable illusion. Non, ce n'est point à ces indignes cœurs, composés d'un mélange de bien et de mal, que le Sauveur promet la douceur ineffable de voir un Dieu qui est la pureté même. C'est, au contraire, à ces âmes simples, à ces âmes droites et sincères qui ont effacé leurs péchés par leurs larmes, qui se conservent dans l'innocence par la piété, qui s'efforcent d'obtenir leur persévérance par la ferveur de leurs prières, qui se sentiraient déshonorées non-seulement par les excès grossiers, mais encore par les vices les plus subtils; qui pratiquent la vertu et la pratiquent par les motifs les plus purs, et qui, ayant fait d'un Dieu le principal objet de leurs désirs sur la

terre, mériteront de le voir face à face dans le ciel : *Beati mundo corde.*

Qui sont ceux que Jésus-Christ promet d'élever à la dignité d'enfants de Dieu ? Ce ne sont pas ces esprits dangereux qui sont également ennemis et de leur propre repos et de celui de la société, et qui, se livrant à l'impétuosité de leurs passions, se font un cruel plaisir de répandre dans les autres le même trouble qui les agite au dedans d'eux-mêmes. Ce sont, au contraire, ces hommes pacifiques qui, après avoir établi la paix dans leur propre cœur par la pureté de leur conscience, s'efforcent de la rétablir dans les autres par l'ardeur de leur zèle ; qui ont assez de sagesse pour réprimer tout mouvement déréglé, assez de force pour résister à toutes leurs passions, assez de charité pour aimer leurs frères, assez de douceur pour s'en faire aimer, assez de détachement pour mépriser les choses périssables, assez de foi pour ne goûter que les biens éternels, et qui, portant leur soumission et leur amour pour un Dieu jusqu'à n'avoir d'autre volonté que la sienne, se rendent les dignes enfants de ce Père céleste qui n'aime que la paix : *Beati pacifici.*

Enfin qui sont ceux que le Seigneur couronnera dans le royaume éternel ? Ce ne sont pas ceux qui, n'ayant embrassé la vertu que par politique, la trahissent par intérêt, ou l'abandonnent par lâcheté, ce ne sont pas non plus ceux pour qui la souffrance est plutôt un juste supplice qu'un vrai mérite. Car, dit saint Augustin, les hérétiques et les schismatiques qui se révoltent contre l'autorité de l'Eglise, ou qui en déchirent le corps sacré ne peuvent point s'attribuer la gloire de souffrir pour la justice, parce qu'il ne peut point y avoir de vraie justice en ceux qui n'ont ni vraie foi, ni vraie charité, et que leur souffrance n'est que le fruit de leur obstination et de leur désobéissance ; il n'y a donc que ceux qui souffrent vraiment pour la justice, qui est l'accomplissement de tout légitime devoir, qui puissent prétendre à la béatitude éternelle, c'est-à-dire, ceux qui, au milieu d'un monde corrompu, toujours ennemi de la piété, demeurent inébranlables dans l'amour et la pratique de la vertu, malgré les obstacles qu'on leur oppose, malgré les traverses qu'on leur suscite, malgré la malignité avec laquelle on les flétrit ; ceux encore qui, animés de la force et du courage des martyrs, ne craignent ni l'humiliation des disgrâces, ni la privation de leurs biens, ni une affluence de maux, pour demeurer inviolablement attachés à la loi immuable d'un Dieu, et humblement soumis aux oracles infaillibles de son Eglise, et qui, contents du seul témoignage de leur conscience, s'estiment trop heureux de pouvoir acheter par des tribulations passagères la paix et la gloire immortelle qui leur est préparée dans le ciel : *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam.*

Ramassez donc, Messieurs, tous ces traits, et vous verrez que la grâce a formé dans les saints le caractère le plus noble et le plus parfait, et que, par conséquent, il n'y a ni reproche intérieur, ni mouvement déréglé, qui puisse altérer la douceur ineffable qu'ils goûtent dans le céleste séjour. Ceux qui occupent en ce monde les rangs distingués ou les emplois importants, sont souvent exposés à la malignité, ou de ceux qui, par ambition, voudraient être à leur place, ou de ceux qui, par un intérêt secret, voudraient les voir remplir par d'autres. Mais dans le ciel, l'un n'est point grand au préjudice de l'autre. Les saints trouvent tous la consommation de leur gloire et de leur bonheur dans un Dieu qu'ils contemplent face à face, qui les regarde de son côté comme les objets de ses complaisances, et qu'ils possèdent en commun comme un bien qui suffit pleinement à tous, parce qu'il est infini. L'amour sacré qui les unit à Dieu, met entr'eux une liaison si douce et si étroite, que les uns regardent la gloire des autres comme une partie de leur propre félicité, parce qu'ils y trouvent la gloire de Dieu même. Que dis-je ? Ils ont même une si tendre charité pour nous, qu'ils s'intéressent vivement à nous voir un jour citoyens du ciel, et qu'ils offrent auprès du trône du Seigneur les parfums de leurs prières, pour l'engager à glorifier sa miséricorde en nous comme il l'a glorifiée en eux-mêmes.

Mais enfin ce qui met le comble à la félicité des saints, c'est qu'ils n'ont aucune vicissitude à craindre, c'est que leur sainteté est invariable et leur gloire immortelle : troisième et dernière réflexion. Ah ! c'est ici, Messieurs, que je voudrais pouvoir vous représenter au long, quelle est la misère de cette vie, où une funeste liberté, je veux dire l'inconstance et la fragilité de la nature nous expose perpétuellement au malheur d'offenser un Dieu et de nous donner la mort à nous-mêmes par le péché ; vous sentiriez sans doute quel est, au contraire, le bonheur des saints d'être fixés dans la justice, de n'avoir pas même à craindre le moindre affaiblissement dans l'exercice de cet amour sacré dont ils ont le cœur embrasé, et d'être assurés qu'ils seront les objets éternels de la complaisance d'un Dieu tendre, qui ne cessera jamais de se glorifier en eux par cette grâce toute divine dont ils seront ornés pendant toute une éternité. Peut-être que dans le monde et surtout dans une cour, où la plupart ne sont sensibles qu'à une faveur qui les élève, ou qu'à une disgrâce qui les abat, on trouvera peu de cœurs assez chrétiens pour être touchés d'un avantage aussi précieux que celui d'aimer éternellement un Dieu, et d'en être éternellement aimés. Mais j'ose espérer, Messieurs, que la foi, que la raison même vous inspirera toutes les réflexions que je n'ai pas le temps de vous développer ici, et qu'il ne vous faudra qu'un coup d'œil pour entrevoir qu'on ne peut renoncer à être éternellement saint sans renoncer à être éternellement heureux ; que ce serait un aveuglement bien déplorable que de se bor-

ner à des biens et des honneurs fugitifs qui sont sujets à l'inconstance de la fortune, et qui tôt ou tard s'évanouiront dans les ombres du tombeau ; et qu'il n'y a que la gloire immortelle des saints qui soit digne de notre ambition, parce qu'il n'y a que cette gloire qui puisse faire notre félicité dans toute l'immensité des siècles à venir. C'est aussi, Madame, à Votre Majesté que je propose ce bonheur suprême, mais avec cette douce confiance qu'elle y aspire par sa foi, et qu'elle s'y élèvera par ses vertus.

Je n'ai pas besoin de représenter à Votre Majesté qu'elle ne doit point se borner à être en ce monde la plus auguste de toutes les reines. Cette éminente piété qu'elle rend si édifiante par l'exemple, et si utile par les bonnes œuvres, nous marque bien le caractère d'une reine toute chrétienne qui veut se rendre assez sainte pour ne pas céder dans le ciel le rang qu'elle a sur la terre.

Aussi, Madame, il semble que Dieu se plaise à récompenser en ce monde même par les effets les plus sensibles de sa protection, la foi et la piété de Votre Majesté. Nous venons de voir notre auguste monarque attaqué d'un mal, qui, par sa malignité ordinaire aurait dû être au moins une épreuve bien rigoureuse pour votre cœur ; mais le Seigneur, par un succès merveilleux en a fait un événement tout conforme à vos désirs ; et, de notre côté, pleins de zèle et de fidélité comme nous sommes et pour sa personne sacrée, et pour celle de Votre Majesté, nous reconnaissons avec amour et avec joie que c'est uniquement à la bonté du Tout-Puissant que nous devons et la conservation du plus aimable de tous les souverains, et la consolation de la meilleure de toutes les reines.

Oui, ô mon Dieu, c'est vous qui tenez dans vos mains et le cœur de nos souverains pour leur sanctification, et leur vie pour notre bonheur. Nous avons donc lieu d'espérer que vous ne cesserez point de verser vos bénédictions sur leurs personnes sacrées ; que vous leur accorderez les grâces qui seront nécessaires pour eux, et la prospérité qui est nécessaire pour nous ; que vous daignerez pour la gloire et la consolation de la France perpétuer dans leurs postérités la succession de leurs vertus avec celle de leur empire ; et qu'après que vous les aurez fait régner longtemps et glorieusement pour nous dans un royaume temporel, vous les ferez régner encore plus glorieusement pour eux-mêmes avec les saints, dans votre royaume éternel où nous conduise tous le Père, etc.

## SERMON XXVII.

### POUR LE JOUR DES MORTS.

Sancta et salubris est cogitatio pro defunctis exorare ut a peccatis solvantur. (II *Mach.*, XII.)

*C'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés.*

Quelle consolation pour nous, mes frères, de voir que la foi des chrétiens sur le purgatoire soit la même que celle des Israélites, et que l'ancienne Ecriture, qui ne renferme les plus grandes vérités du christianisme que sous des énigmes et des symboles, n'ait pourtant aucun voile pour celle-ci. Comme il n'est point de dogme que les hérétiques aient attaqué avec plus de malignité, il n'en est point aussi que Dieu ait plus clairement exprimé et plus solidement établi. Car, les témoignages des Pères, la pratique constante de l'Eglise, les lois des conciles, la parole même de l'Ecriture, tout nous engage à offrir nos vœux, nos sacrifices, nos bonnes œuvres, pour le soulagement des morts, tout nous en marque l'utilité, tout nous en prescrit l'obligation. La raison même nous fait aisément comprendre qu'il n'y a qu'une pureté parfaite qui puisse ouvrir l'entrée du royaume des cieux : qu'il est de l'équité d'un Dieu de mettre une différence entre les âmes, dont la fidélité fut entière, ou dont les péchés furent tout à fait effacés, et celles dont l'innocence fut moins pure, ou la pénitence moins exacte ; que s'il y a des crimes qui méritent une réprobation éternelle, il y en a aussi qui ne méritent qu'une expiation passagère ; et que comme il faut reconnaître en Dieu une miséricorde qui pardonne jusqu'aux plus grandes fautes, il faut aussi reconnaître en lui une justice qui punit jusqu'aux plus petites.

Il ne s'agit donc pas, mes frères, de vous prouver une vérité que la foi et la raison même vous rendent certaine ; mais il s'agit de vous porter à remplir un devoir que vous négligez sans scrupule, et dont peut-être vous vous dispensez par erreur. Car, vous vous imaginez que l'indifférence que vous avez pour les morts toute cruelle qu'elle est pour eux, ne peut pas être funeste pour vous-mêmes. Dans votre idée, prier pour les âmes du purgatoire, c'est bien un mérite. mais ne prier pas, ce n'est point un crime. Selon vous, il semble que la charité n'ait point voulu les renfermer dans son sein. Vous bornez votre compassion aux objets qui sont sous vos yeux. Vous croyez qu'il n'y a ni obligation à secourir les défunts, ni fruit à les délivrer, et cette absurde prévention fait que vous ne travaillez ni pour eux, ni pour vous-mêmes.

Or, c'est ce qui m'engage à vous rappeler aujourd'hui les grands motifs qui vous obligent de vous intéresser pour les morts. Je trouve ces motifs renfermés dans les paroles de mon texte, où il est dit que c'est une sainte et salutaire pensée : *sancta et salubris cogitatio*. Cette pensée est sainte, parce qu'elle fait exercer la charité ; elle est salutaire, parce qu'elle conduit au salut. Et pour tout dire en deux mots, s'intéresser et contribuer au soulagement des morts, c'est : 1° un devoir de charité à leur égard; 2° une œuvre de salut pour nous-mêmes. Deux réflexions qui feront le partage de ce discours, après que nous aurons salué la Vierge. *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

Que la charité soit la grande vertu du christianisme et le grand devoir du chrétien, c'est, mes frères, une vérité que votre éducation ne vous a pas laissé ignorer, et que votre religion ne vous permettrait pas de contredire. Mais il ne suffit pas de reconnaître, en général, l'excellence et l'obligation de la charité, il faut encore s'appliquer à en mesurer l'étendue pour en remplir tous les devoirs.

En effet, rien n'est plus spécieux, rien n'est plus admirable, que le sein de la charité. Elle ne se porte pas seulement à Dieu, qui est son objet principal, elle se tourne encore vers le prochain, que Dieu nous commande d'aimer. Elle s'étend sur toute la société civile; elle établit des devoirs réciproques entre les riches et les pauvres, entre les grands et les petits; elle lie les justes avec les pécheurs; elle nous rapproche des absents, elle nous rend chers aux plus inconnus; elle nous réconcilie avec nos ennemis mêmes; en un mot, elle embrasse tout le genre humain, car, dit saint Augustin, tout homme est le prochain de l'homme : *Omnis homo hominis proximus.* Que dis-je? Elle n'est pas même resserrée dans les limites de la terre, elle porte encore ses droits jusques dans le Ciel; elle ne nous unit pas seulement avec les vivants, elle ne nous permet pas même de rompre avec les morts, nous faisant entrer en société, et avec les saints que Dieu couronne dans le sein de sa gloire, et avec les âmes justes qu'il purifie dans le purgatoire, par le feu de sa justice.

Telle est, mes frères, l'étendue de la charité, et par conséquent, il faut que vous portiez la vôtre jusqu'à ces âmes souffrantes. C'est cette vérité que je me propose de vous prouver aujourd'hui, et pour y réussir, je vais vous rappeler les titres, qui leur donnent droit sur votre charité. Je dis donc que vous devez les soulager : 1° parce que ce sont vos frères qui souffrent : 2° parce qu'ils souffrent les peines les plus rigoureuses : 3° parce qu'ils souffrent dans l'attente de la gloire; l'excellence de leur mérite, la rigueur de leurs souffrances, et la grandeur de leur destinée, c'est ce qui servira à ranimer votre charité, ou à confondre votre indifférence.

Et 1° pour vous attendrir sur leur misère, ne suffit-il pas qu'ils soient sortis comme vous, du sang qu'un Dieu versa sur une croix; qu'ils soient les enfants de cette même Eglise que vous reconnaissez pour votre mère; qu'ils participent à cette adoption divine, qui fait notre grande noblesse, et que la charité sainte les rende ces membres éternels du corps mystique de Jésus-Christ : ce corps sacré dont, hélas! vous n'êtes peut-être que des membres pourris, ou tout au moins que des membres bien fragiles! Quoi! le doux nom de frère ne réveillera-t-il pas votre tendresse? et pourrez-vous bien conserver tout votre sang-froid, en voyant souffrir des âmes qui vous doivent être chères, comme une portion de vous-mêmes?

Ah! quelle tendresse, quelle sollicitude, le seul nom de frère n'inspirait-il pas aux premiers fidèles? on les vit participer aux tribulations de leurs frères comme si elles eussent été les leurs propres. Les tragiques scènes de la persécution, quelque éloignées qu'elles fussent, ne laissaient pas d'être présentes aux yeux de leur charité. Ils offraient leurs prières ardentes pour la constance des uns, et ils épuisaient leurs trésors pour le soulagement des autres; un seul membre ne pouvait point être affligé que tout le reste du corps ne fût dans la douleur; et tandis que par un effet de la foi, ils souffraient eux-mêmes avec joie, par un effet de la charité, ils ne voyaient souffrir les autres qu'avec la plus vive affliction.

Mais hélas! où trouverons-nous aujourd'hui, dans un monde profane, une étincelle de cette charité, qui forma autrefois une union si étroite entre les chrétiens? Ah! mes frères, peut-être ne vous a-t-on jamais fait remonter jusq'au principe de votre insensibilité pour les âmes du purgatoire; mais ouvrez aujourd'hui les yeux, rentrez en vous-mêmes et jugez si elle ne vient pas de l'affaiblissement de la foi, et de l'anéantissement de la charité? Car, si c'est la foi qui vous conduit, ne doit-elle pas de temps en temps vous rapprocher d'objets si touchants! ne doit-elle pas vous faire au naturel la peinture du triste état de vos frères? Si c'est la charité qui vous anime, ne doit-elle pas vous inspirer, non-seulement assez de tendresse ponr compatir à leurs maux, mais encore assez de générosité pour les soulager; et surtout quand on le peut si facilement par le jeûne, par l'aumône, par la prière, par la communion, par le saint sacrifice de la messe, qui ne sont pas moins de pratiques aisées, que des moyens efficaces? Si donc vous ne vous occupez point de leurs peines, si vous les éloignez de votre esprit, comme un triste souvenir, que pouvons-nous penser de vous? Si ce n'est que votre foi est trop languissante pour aimer les exercices de piété qui serviraient à remettre les péchés, ou à diminuer les peines de ces âmes saintes. Si dis-je, vous n'avez aucun sentiment pour elles, si vos oreilles sont fermées à leurs cris, que pouvons-nous penser, si ce n'est que la charité est tout à fait éteinte dans votre cœur, et que par conséquent votre état est encore plus déplorable que le leur?

Mais encore quels frères s'agit-il d'assister? Hélas! ce ne sont pas simplement des chrétiens que la seule foi devrait vous rendre chers, mais ce sont des âmes vraiment justes qui n'ont que de légères taches à effacer ou qu'un reste de pénitence à accomplir; des âmes en qui le Saint-Esprit habite par sa grâce; des âmes dont la sainteté est affermie et la prédestination assurée. Comment donc osez-vous mépriser des âmes d'une si grande noblesse? Comment n'êtes-vous pas touchés de voir l'innocence même punie?

Comment pouvez-vous refuser les offices de votre charité à ces illustres captives qui en sont de si dignes objets? Quoi! tout pécheur que vous êtes, vous prétendez et avec raison, avoir un droit sur la charité des bienheureux. Quelque distance qu'il y ait entre leur état et le vôtre, vous ne craignez point qu'ils rejettent vos vœux; et si votre zèle vous obligea hier de célébrer solennellement leur gloire, votre propre intérêt ne vous porta pas moins à réclamer hautement leur protection. Comment donc refusez-vous la moindre compassion à des saints qui sont affligés dans le purgatoire, tandis que vous en exigez une si grande de la part des saints qui sont couronnés dans le ciel? Est-il possible que vous soyez si injustes? A Dieu ne plaise pourtant que je veuille prescrire des bornes à la charité des saints, ni ébranler votre confiance en leur intercession. Je sais que les saints sont toujours prêts à solliciter pour nous la clémence d'un Dieu. Mais je sais aussi, et je le vois dans l'Ecriture, que les saints sollicitent quelquefois sans succès; mais je sais que la tendresse même que les saints ont pour vous, qui êtes pécheurs, rend encore plus inexcusable la dureté que vous avez pour des âmes souffrantes qui sont saintes; mais je sais enfin que Jésus-Christ a déclaré qu'il se servira envers nous de la même mesure dont nous nous serons servis envers les autres; et je m'étonne que vous ne craigniez point qu'il ne se resserre pour vous, comme vous vous resserrez pour vos frères; qu'il ne rende inutile pour vos propres péchés la communion que vous avez avec les bienheureux, comme vous rendez inutile pour les péchés des âmes du purgatoire la communion qu'elles ont avec vous; qu'il ne refuse d'exercer en votre faveur, à la sollicitation des saints, une miséricorde que vous ne vous mettez point en peine de lui faire exercer en faveur des âmes du purgatoire; et que votre inhumanité à voir tranquillement souffrir vos frères pour des fautes légères, ne l'oblige de punir bien sévèrement en vous les grandes infidélités.

Que si vous considérez encore que parmi ces saints affligés, il en est qui sont vos proches, selon la chair, aussi bien que vos frères selon la loi, combien ne rougirez-vous pas de votre dureté à les abandonner? Je ne prétends pas que vous soyez infidèles aux dernières intentions des morts, et que tranquilles possesseurs de leurs biens, vous ayez assez de mauvaise foi pour leur ravir par des chicanes injustes, ou pour leur différer par des lenteurs affectées, un secours qu'ils ont eu la sage précaution de s'assurer par leurs testaments. Ce serait blesser mortellement les lois de la justice, et je ne parle ici que de celles de la charité. Je suppose donc qu'on ne peut point vous accuser d'une prévarication si criante et si grossière. Mais, je vous demande, pouvez-vous bien trahir tous les sentiments de la nature et de la reconnaissance envers les morts? La voix du sang ne sera-t-elle pas assez forte pour vous émouvoir? La tendresse de vos bienfaiteurs n'aura-t-elle aucun droit sur la vôtre? Les noms de père et de mère, d'époux et d'épouse, ces noms qui furent toujours si doux et si sacrés, ne feront-ils aucune impression sur votre cœur? Avez-vous si facilement oublié que vous leur devez votre naissance et les soins de votre éducation? N'aurez-vous recueilli leur opulente succession que pour vous donner le caractère d'une noire ingratitude? La charité ne vous prescrira-t-elle aucun devoir à l'égard de ces âmes infortunées, qui ne sont peut-être dans la douleur et dans la captivité, que parce qu'elles eurent trop d'attachement pour votre personne, trop d'indulgence pour vos faiblesses, trop de passions pour votre agrandissement. Que dis-je? La nature elle-même ne réclame-t-elle pas hautement ses droits? Ne vous reproche-t-elle pas l'insensibilité que vous avez pour leurs souffrances, tandis que vous jouissez avec tant de douceur du bien qu'elles vous ont amassé, tandis que vous vous parez avec tant d'orgueil de la noblesse qu'elles vous ont transmise? Et ne sentirez-vous pas enfin que, pour n'avoir pas pour elles un cœur chrétien, vous avez un cœur tout à fait monstrueux?

Ah! nous le voyons bien ici que la religion seule forme les bons cœurs, et qu'il n'y a que la charité sainte qui rende l'amitié pure, effective et durable. Car, dites-moi, mon cher auditeur, d'où vient qu'après avoir paru si tendre pour vos proches, pour vos bienfaiteurs pendant leur vie, vous êtes si froid et si indifférent après leur mort? Il est vrai, on vous vit attaché à leur personne, zélé pour leurs intérêts, empressé pour leur service, rien n'était plus vif que vos expressions de tendresse, vous étiez attentif à les prévenir surtout, vous deviniez presque leurs souhaits. Comment donc leur mort a-t-elle si facilement rompu des liens qui paraissaient si doux et si forts! Quoi! cette tendresse si vive en apparence, ne fut-elle que pure politique? N'étiez-vous auprès d'eux que le vil esclave de l'intérêt? Ah! Je voudrais bien vous épargner un reproche si mortifiant dont je rougis presque pour vous, mais nous ne saurions vous attribuer le mérite d'un bon cœur, tandis que nous ne voyons en vous que l'oubli et la dureté d'un cœur ingrat.

Aussi, mes frères, vit-on que pendant ces infirmités décisives qui devaient conduire vos proches, vos bienfaiteurs au tombeau, vous n'eûtes la plupart d'autre inquiétude que celle de la cupidité, et que, plus avides de leur succession, qu'alarmés sur leur salut, vous mîtes votre attention et votre adresse plutôt à leur faire dicter d'une voix tremblante un testament favorable, qu'à leur faire employer des moments si précieux à rétablir l'ordre dans leur conscience. Tant il est vrai que vous n'eûtes jamais pour eux une affection bien sincère et bien chrétienne.

Il est vrai encore que leur mort vous plongea dans la tristesse, qu'elle fit couler vos

larmes, que vous fîtes briller votre magnificence, en célébrant leurs obsèques avec beaucoup de cérémonie. Mais que leur servent des larmes stériles qui ne leur ont produit aucun secours? N'avons-nous pas lieu de les regarder comme des larmes hypocrites que vous ne répandîtes peut-être que par bienséance, suivant la parole du Sage : *Propter delaturam.* (*Eccli.*, XXXVIII.) c'est-à-dire, pour n'avoir pas la honte de paraître dur, ou pour avoir la réputation d'être tendre. Que leur sert encore cette triste pompe qui fit la solemnité de leurs obsèques, cette lugubre décoration qui fait l'ornement de leur sépulture, si vous bornez votre zèle à les avoir ensevelis avec un peu plus de fracas, et à les retracer aux yeux du public, si, dis-je, trop contents de les perpétuer dans la mémoire des autres, vous les effacez de votre propre souvenir? Je n'ai garde de blâmer les honneurs que l'on rend aux défunts, lorsqu'ils ont la piété pour principe. L'Ecriture même exhorte les vivants à honorer les morts, et ce devoir est si conforme aux sentiments de la nature, qu'il fut religieusement observé, même parmi les nations les plus barbares. Mais, si votre respect, votre zèle, votre piété n'aboutit qu'à un appareil funèbre, si, au lieu de les soulager où ils sont, vous vous amusez à les distinguer où ils ne sont pas, ah ! je dis que vous ne cherchez qu'un spectacle pour votre propre vanité, et que ces monuments superbes que vous dressez à leur gloire, vous reprochent plutôt votre dureté, qu'ils ne publient votre reconnaissance. Car enfin, la meilleure manière de les honorer et de les respecter, c'est de travailler à leur soulagement, à leur délivrance; et négliger les devoirs qui seraient utiles pour eux, tandis que vous affectez de remplir ceux qui sont honorables pour vous-mêmes, c'est une contraction grossière, c'est une infidélité tout à fait inexcusable. Ces saintes âmes ont donc, par la qualité de frères et par l'excellence de leur mérite, un titre sacré qui vous oblige indispensablement à les secourir. Mais ce motif deviendra bien plus pressant, si vous y ajoutez la rigueur de leurs souffrances, Deuxième réflexion.

Ici, mes frères, n'attendez pas que, suivant la coutume, je vienne vous faire une peinture étudiée de cette fournaise ardente, où, suivant le sentiment général, elles sont comme englouties dans les flammes. Je ne prétends point frapper votre imagination par des images usées pour y faire des impressions qui pourraient être d'abord fort vives, mais qui seraient peut-être bientôt effacées. J'aime mieux employer des raisonnements que leur importance pourra fixer dans votre souvenir, et qui, servant à votre propre instruction, produiront un effet plus salutaire pour elles.

Souvenez-vous donc que ce sont ici des âmes justes que la charité unit intérieurement à Dieu, tandis que les péchés qu'elles ont à expier les privent de la vue de ce même Dieu; dignes de son amour, par la grâce qui les sanctifie, mais redevables à sa justice par les tâches qui rendent leur innocence moins parfaite. Or, quel doit être leur peine, d'un côté à se sentir souillées de la tache du péché, dont elles connaissent si bien la difformité, et de l'autre à se voir privées de la possession d'un Dieu qu'elles aiment et qu'elles désirent avec tant d'ardeur? Ah! chrétiens, votre dissipation ne vous permet guère de vous représenter à vous-mêmes quelle est l'horreur du péché, et peut-être que votre corruption vous permet encore moins de la sentir. Agités par les affaires que vous embrassez, séduits par les frivoles objets qui vous amusent, abrutis par les vices qui vous déshonorent, loin de regarder le péché d'un œil fixe, pour en considérer l'effroyable difformité, vous êtes, au contraire, assez aveugles pour en chercher l'occasion, pour en aimer la douceur, pour n'en pas craindre les suites; et peut être que la réflexion que je viens de vous inspirer, vous paraîtra peu propre à vous faire mesurer les souffrances des âmes du purgatoire. Mais, apprenez aujourd'hui que le péché est le monstre le plus affreux qu'il y ait dans l'univers; apprenez que le péché est le souverain mal, et à proprement parler, le seul mal véritable. Oui, ô mon Dieu ! rien ne nous doit être plus odieux que ce qui blesse notre honneur, et les tourments, même les plus cruels, ne sauraient justifier la moindre infidélité, parce qu'elle est opposée, et à la soumission que nous devons à votre grandeur suprême, et à l'amour que nous devons à vos perfections infinies.

Or, il ne faut pas douter que les âmes du purgatoire n'aient une vue distincte de leurs péchés. Dans ce ténébreux séjour, elles n'ont pas comme vous d'autres objets pour détourner leur attention et pour charmer leur douleur. Elles peuvent dire avec le Prophète, qu elles ont sans cesse devant les yeux la face horrible du péché ; *Peccatum meum contra me est semper.* (*Psal.* L.) J'avoue qu'elles ne sont coupables que de ces infidélités légères que nous négligeons sans scrupule, sous prétexte qu'elles nous seront un jour pardonnées. Mais, mes frères, des âmes dégagées d'un corps terrestre, des âmes affermies dans l'amour saint, ont des pensées bien différentes de celles que nous avons et des sentiments bien plus vifs que les nôtres. Oui, ces fautes vénielles que nous ne croyons pas dignes de nos larmes, leur paraissent infiniment affreuses et leur causent le regret le plus amer. Car hélas ! combien la délicatesse de leur amour ne doit-elle pas souffrir, lorsqu'elles se voient défigurées aux yeux d'un Dieu qui ne peut rien souffrir d'impur? Combien ne doivent-elles pas se reprocher à elles-mêmes de s'être précipitées dans les flammes de leur captivité par leur négligence à réparer les grands péchés et par leur imprudente facilité à commettre les petits? Combien de soupirs ne poussent-elles pas sur un temps qu'elles auraient pu employer à s'épargner un exil si douloureux ? Combien de larmes ne vou-

draient-elles pas avoir répandues pour laver toutes leurs taches? Oh! que cette vue est affligeante pour de purs esprits qui ont la liberté de pouvoir juger du péché avec justesse! Et d'un autre côté, quelle doit être la douleur de ces esprits sanctifiés, de se voir séparés d'un Dieu qu'ils aiment sans partage, d'un Dieu qu'ils désirent de toutes leurs forces et qu'ils doivent même posséder dans toute l'éternité.

Ah! que pouvons-nous penser ici, si ce n'est, comme disent les saints, que les peines de ces âmes disgraciées sont au-dessus de tous les tourments que nous pourrions souffrir en ce monde, au-dessus même de tous ceux que nous pourrions nous figurer par l'imagination? Hélas! mes frères, vous avez cru faire beaucoup de vous représenter comme ensevelis dans un feu dévorant, et de mesurer l'impression que le feu doit faire sur les âmes par celle qu'il fait sur les corps. Mais loin d'ici un parallèle si imparfait qui ne sert qu'à affaiblir dans notre idée la rigueur de leurs souffrances. J'ose dire qu'il n'est point en ce monde de douleur approchant de celle qu'elles ont de voir reculé le moment où, purifiées de toute souillure, elles auront le bonheur de se réunir à un Dieu qui est l'unique objet de leur amour. En effet, qui pourrait comprendre l'impression que la colère de Dieu fait sur elles? Qui pourrait décrire la violence qu'elles souffrent dans les liens qui les tiennent captives sous la main vengeresse de ce même Dieu qu'elles aiment et dont elles sont aimées? Qui pourrait mesurer la véhémence de leurs désirs à l'égard d'un Dieu qui doit être leur partage pendant toute l'éternité? Hélas! le courtisan disgracié sèche d'ennui et de douleur, il ne traîne que des jours languissants et ne goûte aucun repos jusqu'à ce qu'il ait apaisé le courroux du prince; je dis plus, le perfide Absalon a même obtenu sa grâce, et il a la liberté de demeurer dans le royaume de son père; mais parce qu'il ne peut point jouir de sa présence, il se trouve aussi malheureux que s'il était encore destiné au supplice et réduit à errer dans une terre étrangère. Jugez donc quelle doit être la douleur de ces âmes captives, de se voir tout à la fois et les épouses d'un Dieu de sainteté et les victimes d'un Dieu de justice; d'être sanctifiées par sa grâce et en même temps rejetées loin de sa présence. Ah! mes frères, avouez ici que leur souffrance est inconcevable, ou avouez à votre honte que vous ne savez ce que c'est que d'aimer et de désirer un Dieu. Car, si vous avez un cœur animé de l'espérance et de la charité chrétienne, vous reconnaîtrez sans peine qu'il n'y a que le désespoir de l'enfer qui soit au-dessus de la rigueur de cette espèce d'excommunication qui relègue nos âmes saintes dans les horreurs du purgatoire.

Mais, si vous ne pouvez pas vous dissimuler l'excès de leurs peines, quelle excuse apporterez-vous pour justifier celui de votre dureté? Car, je vous le demande, la charité qui est si tendre, si compatissante, si généreuse par sa nature, vous permettra-t-elle de vous endurcir pour des frères qui sont dans la situation la plus cruelle? Et sera-ce leur faire trop de grâce que d'offrir quelques prières pour l'entière rémission de leurs péchés, et quelques bonnes œuvres pour l'accomplissement de leur pénitence? Non, non, un cœur chrétien ne saurait être froid à un si lugubre récit; et si vous avez un reste de charité, vous vous empresserez, sans doute, pour leur délivrance, ou si vous ne vous intéressez point à leur délivrance, je ne crains pas de le dire, il faut que vous ayez un cœur tout à fait barbare.

Pour achever de vous en convaincre, je n'ai qu'à vous faire remarquer qu'il ne s'agit pas seulement de les tirer d'un profond abîme de tribulation, mais encore, de leur ouvrir la porte des cieux et d'avancer le temps de leur béatitude éternelle. Troisième et dernière réflexion. Joignez donc ici la grandeur de leur destinée à l'excès de leurs souffrances, et comprenez que vous êtes doublement cruels, soit parce que vous les laissez languir dans l'état le plus déplorable, soit parce que vous négligez de les faire passer à l'état le plus heureux. Car, avez-vous la moindre charité, vous qui ne vous mettez point en peine de changer leur sort? Ah! combien ne devez-vous pas vous reprocher à vous-mêmes votre cruauté à retarder un moment qu'elles attendent avec tant d'impatience, et que vous pourriez leur avancer avec tant de facilité? Que dis-je, ne devez-vous pas vous reprocher votre indifférence pour la gloire de Dieu même? Car, pouvez-vous douter qu'il ne désire de s'unir à ces âmes encore plus ardemment que ces âmes ne désirent de s'unir à lui? Pouvez-vous douter que Jésus-Christ qui est le chef de ces âmes saintes ne souhaite de se réunir avec de tels membres? Pouvez-vous douter qu'il ne veuille accomplir en elles l'ouvrage de leur rédemption, par cette couronne immortelle qu'il leur a acquise au prix de tant de sang et de larmes? Et pourquoi aurait-il laissé à l'Eglise le pouvoir de leur appliquer ses mérites infinis, s'il ne voulait leur en faire recueillir les fruits? Mais il est bien vrai que, quand on manque de charité à l'égard du prochain, on en manque aussi à l'égard de Dieu. La charité ne sépare point l'un d'avec l'autre, et parce que vous n'avez aucun sentiment de compassion pour les souffrances de vos frères, vous n'avez aussi aucun sentiment de zèle pour la gloire de Dieu.

L'auriez-vous donc cru, mes frères, que votre insensibilité pour les âmes du purgatoire fût si monstrueuse aux yeux de la foi et de la raison même? L'auriez-vous cru, qu'elle marquât en vous un fonds si criminel et qu'elle fût un juste sujet à vous faire les plus sanglants reproches? Vous avez, sans doute, regardé la prière pour les morts comme une pratique indifférente; peut-être même avez-vous pris nos exhortations pour

des peintures artificieuses que nous vous faisions pour vous arracher dans un mouvement de compassion, ce que nous n'osions vous imposer comme un vrai devoir. Mais remontez au principe, et vous apprendrez que l'obligation de prier pour les morts est fondée sur la charité, cette grande vertu qui vous distingue des peuples infidèles. Remontez au principe et vous verrez que l'oubli de leurs souffrances ne vient que de l'oubli de la religion. Remontez au principe et vous comprendrez que ce serait en vain que la charité d'un Dieu nous aurait donné les moyens de les secourir, si notre propre charité n'employait ces mêmes moyens pour les secourir effectivement. Remontez au principe et vous sentirez qu'on ne manque de charité pour eux que parce qu'on en manque pour soi-même. Rentrez, dis-je, en vous-mêmes, et peut-être reconnaîtrez-vous que, si vous avez la dureté de laisser brûler vos frères dans des flammes passagères, c'est qu'il y a en vous quelque crime qui vous rend dignes des flammes éternelles. Car enfin, nous voyons que ceux qui ont vraiment de la piété se font une consolation aussi bien qu'un devoir de soulager les âmes du purgatoire, et qu'il n'y a au contraire, que ceux qui sont engagés dans le crime, qui aient la dureté de les abandonner.

Si donc, vous ne voulez point avoir une si triste présomption contre votre propre cœur, si vous ne voulez point être un monstre dans la religion, si vous êtes jaloux de cette précieuse charité qui fait les véritables enfants de Dieu, ah! prenez des entrailles de miséricorde pour vos frères affligés, entrez en esprit dans cette prison enflammée où ils sont détenus, prêtez l'oreille à leur voix plaintive qui vous exprimera bien mieux que la mienne, la rigueur de leur supplice, regardez les uns, comme des amis, des alliés dignes de votre tendresse, regardez les autres comme des bienfaiteurs dignes de toute votre reconnaissance, regardez les tous comme des chrétiens dignes de votre sollicitude, regardez-les même avec respect comme des saints destinés à régner éternellement dans le ciel, et touchés de l'excès de leur misère, donnez-leur, par vos prières, par vos bonnes œuvres, les marques d'une charité véritablement chrétienne, charité qui sera non-seulement fort utile pour eux, mais encore fort consolante pour vous-mêmes, puisqu'elle servira à votre propre salut, comme vous l'allez voir dans ma dernière partie.

SECOND POINT.

C'est l'illusion de la plupart des chrétiens, de s'imaginer qu'il y ait à perdre pour eux à remplir les obligations du christianisme. Mais c'est principalement sur les devoirs de la charité qu'ils ont cette fausse idée. Il semble que nous ne puissions rien exiger qu'à leur préjudice, que nous prenions parti contre eux, et que nous blessions leurs droits pour faire valoir ceux des autres. Erreur grossière qui marque qu'ils connaissent bien peu notre sainte religion. Car, selon cette religion, la charité ne met-elle pas à profit pour nous-mêmes la générosité qu'elle nous inspire pour les autres? Est-il rien de perdu aux yeux d'un Dieu qui ne dédaigne pas de mettre sur son compte tout le bien que nous faisons à notre prochain? Et acheter les récompenses de l'éternité par des œuvres passagères, n'est-ce pas l'usure d'un chrétien, et une usure bien noble et bien utile tout à la fois?

Peut-être, mes frères, avez-vous été dans cette erreur, au sujet des bonnes œuvres que nous exigeons de vous pour le soulagement des âmes du purgatoire. Mais j'ose vous dire que si nous vous sollicitons vivement pour leur avantage, nous ne cherchons pas moins le vôtre. Et puisqu'il faut vous engager par votre propre intérêt, je vais vous faire voir: 1° que les œuvres saintes que vous pratiquerez pour leur soulagement serviront à la réparation de vos péchés; 2° que l'application que vous aurez à leurs souffrances servira à vous faire éviter la rechute dans vos péchés; en troisième lieu, que leur délivrance sera une ressource pour la rémission de vos péchés; trois avantages qui seront pour vous de grands moyens de salut.

Je dis d'abord que vos bonnes œuvres ne serviront pas moins à réparer vos propres péchés qu'à effacer les taches de ces âmes saintes, premier avantage. Pour vous en convaincre, entrons dans le détail. Pratiquerez-vous le jeûne et la mortification, pour accomplir la satisfaction qu'elles doivent à la justice de Dieu, vous punirez en vous-mêmes une chair criminelle, vous réprimerez des passions dangereuses, et, faisant votre pénitence aussi bien que la leur, vous rétablirez tout à la fois et leur innocence et la vôtre.

Et, en effet, vos passions en seront-elles moins domptées, parce que vous les aurez mortifiées par un effort de générosité? Dieu en sera-t-il moins porté à exercer sa miséricorde envers vous, parce que vous tâcherez de fléchir sa justice à l'égard des autres? Ah! quelle erreur ne serait-ce pas de penser que la charité pût vous ravir le fruit de vos austérités, ou diminuer le prix de votre pénitence! Elle relève, au contraire, par son propre mérite, celui des autres vertus; ainsi, elle vous donnera la gloire d'être pénitents et miséricordieux tout à la fois; votre sévérité envers vous-mêmes sera d'autant plus digne de récompense qu'elle aura pour principe votre compassion pour vos frères, et un Dieu, qui est lui-même tout charité, sera d'autant plus porté à vous faire grâce que vous désarmerez sa justice envers des âmes saintes qu'il chérit, et dont il veut faire ses délices pendant toute l'éternité.

Mais continuons. Répandrez-vous vos richesses dans le sein des pauvres, vous accomplirez d'autant plus parfaitement le grand précepte de l'aumône, que vous donnerez

du soulagement, et à des frères qui souffrent en ce monde, et à d'autres frères qui souffrent dans le purgatoire. Vous aurez une double charité qui sera pour vous un double titre auprès de Dieu; vous marquerez toute la bonté de votre cœur et toute la sincérité de votre foi, parce que vous paraîtrez touchés, non-seulement de la misère que vous voyez, mais encore de celle que vous ne voyez pas. Votre or et votre argent seront d'autant plus sagement employés qu'ils serviront à donner du secours à des âmes affligées, qui ne peuvent pas s'en donner à elles-mêmes. Votre aumône, selon le langage de l'Ecriture, sera comme une eau vive, qui éteindra leur feu et lavera en même temps vos péchés; et Jésus-Christ, qui se sentira également soulagé et dans ses membres vivants sur la terre, et dans ses membres souffrants dans le purgatoire, ne manquera pas de vous adresser les consolantes paroles qu'il prononcera, au grand jour du jugement, en faveur de ceux qui auront été pleins de miséricorde.

Que dirai-je encore? Offrirez-vous vos prières pour apaiser un Dieu irrité contre ces âmes justes, qu'il ne trouve point assez pures: ah! que le Seigneur aime les vœux qui sont inspirés par la charité! Non, non, ne craignez pas qu'en intercédant pour vos frères, vous puissiez affaiblir votre crédit auprès d'un Dieu: c'est, au contraire, le vrai moyen de tout obtenir pour vous-mêmes. La prudente Abigaïl n'a pas seulement le bonheur de calmer par ses prières la colère de David qui a résolu de perdre Nabal, mais elle a encore la consolation de s'attirer la bienveillance de ce prince, et de mériter l'honneur d'être associée à son trône en qualité d'épouse, parce que David, qui a un grand fonds de douceur, se sent fort redevable à une femme pleine de sagesse, qui lui a épargné la douleur qu'il aurait eue, s'il eût répandu le sang d'un ami infidèle. Ainsi, un Dieu plein de clémence trouvera-t-il bien douces les prières que vous opposerez à sa justice, en faveur de ces âmes saintes qu'il semble ne punir qu'à regret, et, loin qu'une médiation si charitable puisse déroger à vos espérances, j'ose assurer, au contraire, que, plus vous obtiendrez de grâces pour elles, plus vous en attirerez sur vous-mêmes. Mes frères, les hommes peuvent bien vous trouver trop indiscrets à leur demander des grâces pour les autres et à en prétendre tout à la fois pour vous-mêmes. Ils peuvent prendre vos sollicitations pour importunité; ils peuvent même quelquefois se sentir offensés par vos prières, car, bornés dans leur pouvoir, ils le sont aussi dans leurs bienfaits. Souvent même, sujets au caprice, ils sont peu disposés à la générosité. Mais, pour ce qui est d'un Dieu infini dans sa puissance, il se répand sans s'épuiser, il donne sans rien perdre; infini dans sa bonté, il n'est ni fatigué de nos demandes, ni effrayé de nos prétentions. Il est toujours prêt à nous ouvrir ses trésors, parce qu'il se glorifie lui-même dans ses dons; les grâces que nous lui demandons pour les autres ne diminuent point celles qu'il nous destine; et, loin que nos prières puissent lui être importunes, leur grand défaut est, au contraire, de n'être point assez vives ni assez fréquentes; loin que nous puissions lui demander trop, notre crime est plutôt de lui demander trop peu.

Enfin, mes frères, si vous offrez à Dieu, pour le soulagement des morts, la sainte communion, le saint sacrifice de la messe, pensez-vous que votre charité puisse lui déplaire, ou que la sienne puisse s'épuiser? Pensez-vous que le mérite infini de la victime toute divine que nous immolons sur nos autels, et de l'hostie toute sainte que nous recevons à la sainte table, ne puisse pas servir tout à la fois et à la consommation de leur justice, et à l'ouvrage de votre propre sanctification? Ah! qu'un tel sentiment serait indigne d'un Dieu et d'un Sauveur! Mais je suis persuadé que vous connaissez trop bien le fonds de notre sainte religion, pour ne pas savoir que le sang de Jésus-Christ est d'un prix infini, et que son auguste sacrifice en particulier a ce grand avantage, que sa valeur est indépendante des bonnes ou mauvaises qualités de ceux qui l'offrent. Souvenez-vous donc que la charité fera toujours votre plus digne préparation au mystère de Jésus-Christ; qu'il vous rendra avec usure le mérite que vous prêterez aux âmes du purgatoire; qu'il n'aime rien tant que de nous voir imiter, par notre charité pour nos frères, celle qu'il a eue pour nous-mêmes; qu'il se rendra d'autant plus efficacement votre médiateur auprès de son Père, que vous vous rendrez les médiateurs de ces âmes saintes auprès de lui, et que l'indulgence que vous lui demanderez pour leurs péchés l'obligera d'en avoir une plus grande pour les vôtres.

Mais, comme il ne suffit pas de réparer le péché, et qu'il faut encore éviter la rechute, j'ajoute qu'en vous appliquant au soulagement des âmes du purgatoire, vous trouverez, dans le souvenir de leurs souffrances, un puissant préservatif contre le péché. Second avantage qui vous doit être infiniment précieux.

Et d'abord, mes frères, est-il rien de plus propre à vous inspirer de la crainte sur votre malheureuse facilité à multiplier jusqu'à l'infini ces petites infidélités qui ne sont pas punies du feu éternel? On vous l'a bien dit, et on vous l'a souvent représenté, que, suivant la parole du Sage, les petites chutes nous préparent aux plus grandes; que l'on passe insensiblement de la négligence dans la vertu au dégoût de la piété, et du dégoût de la piété à l'amour du vice; que la délicatesse d'un Dieu jaloux ne nous permet pas de mépriser ce qui l'offense; que c'est le caractère de l'amour saint, de nous faire craindre tout ce qui peut l'affaiblir; que toutes les maximes de l'Evangile tendent à nous porter à la perfection; qu'une noble ambition pour les choses spirituelles est la marque la moins suspecte d'une vraie piété,

et qu'on ne peut guère se flatter d'être juste, quand on demeure volontairement imparfait et qu'on ne craint pas même d'être en quelque sorte infidèle. Cependant, malgré ces principes qui sont incontestables, vous n'avez compté pour rien d'être pécheurs, pourvu que vous ne le fussiez que jusqu'à un certain degré; le péché véniel, tout détestable, tout dangereux qu'il est par sa nature, n'a pas laissé de vous paraître léger, parce que vous l'avez regardé comme pardonnable, et loin d'en faire le sujet de vos regrets, vous l'avez commis sans réflexion, vous vous y êtes même livrés de tout votre cœur.

Or, encore un coup, quel moyen plus sûr pour vous en faire reconnaître l'injustice et pour vous en faire apercevoir le danger, que de vous remettre quelquefois devant les yeux ces flammes vengeresses qui servent à l'expier dans le purgatoire? Ah! vous écrierez-vous alors vous-mêmes, que ce péché doit être énorme, qui est puni par des tourments si rigoureux! Que la jalousie d'un Dieu méprisé est redoutable, puisqu'elle est si sévère! Qu'il y a donc de la sagesse à rappeler son attention, pour se faire une conduite plus régulière et une conscience plus pure! et qu'il y a, au contraire, de la folie à s'exposer, par une négligence affectée ou pour une légère satisfaction, à des supplices dont nos plus vives douleurs ne peuvent être que l'ombre et l'image!

Mais s'il faut encore quelque chose de plus fort pour vous frapper davantage, je vous dirai que l'idée d'un si cruel sort contribuera beaucoup à vous préserver même des grands crimes, et à vous faire embrasser une sérieuse pénitence. Vous le savez, mes frères, l'innocence n'est que trop rare dans le monde; les plus justes parmi vous, ce sont ceux qui ont le bonheur de pleurer leurs crimes, et encore parmi ceux qui les pleurent, il en est peu qui aient assez de prudence pour se précautionner contre la rechute, et assez de ferveur pour se condamner à une juste compensation. La facilité du pardon semble diminuer dans votre idée, et l'horreur du péché et l'étendue de la pénitence. Vous n'êtes point effrayés de votre inconstance dans la piété, parce qu'elle a son remède dans nos sacrements. Vous ne craignez tout au plus que l'endurcissement dans le crime, parce qu'il n'a d'autre terme que la damnation. En un mot, vous détestez bien quelquefois le péché, mais vous ne le détestez point assez pour vouloir le punir dignement, et pourvu que vous en receviez l'absolution, vous comptez gagner beaucoup d'en renvoyer l'entière expiation au purgatoire.

Mais que vous changeriez facilement de sentiment, de langage et de conduite, si vous vous représentiez ce feu dévorant qui accomplit la pénitence de nos âmes saintes! Alors, effrayés à la vue du gouffre étonnant où elles sont précipitées, vous craindriez d'y être précipités vous-mêmes. Alors vous comprendriez sans peine, que, suivant la parole du Sage, on ne saurait éviter le péché mortel avec trop de soin, et qu'il ne faut pas même s'endormir sur un crime pardonné, puisqu'il est encore si rigoureusement puni dans le siècle futur. Alors, dis-je, vous seriez les premiers à voir d'un coup d'œil que c'est être bien imprudent et bien cruel envers soi-même, de craindre des peines aussi légères et aussi courtes que celles de la pénitence, et de ne craindre pas des souffrances aussi vives et aussi longues que celles du purgatoire. Ces réflexions salutaires s'offriraient d'abord à votre esprit. Ainsi, penseriez-vous sérieusement à votre sanctification et à votre salut, et loin d'écouter votre lâcheté, loin d'aller chercher ces confesseurs indulgents qui flattent votre mollesse, vous ajouteriez par ferveur aux satisfactions qu'on vous imposerait, toutes les austérités qu'une âme vraiment pénitente ne manque pas de se prescrire à elle-même, et pleins de prudence et de zèle, vous prendriez sérieusement la résolution de réparer le passé et de vous précautionner pour l'avenir, afin d'éviter dans le temps présent, par une sévère pénitence et par une fidélité parfaite, des supplices horribles, dont après votre mort vous ne pourriez point vous délivrer, même par les regrets les plus vifs.

C'est ainsi que votre application à leur soulagement servira à votre propre sanctification. Mais pour achever de vous en convaincre, je dis enfin, que vous trouverez dans leur délivrance une grande ressource pour la rémission de vos péchés, troisième et dernier avantage. Car avec quelle confiance ne pourrez-vous pas vous adresser à elles, après que vous aurez rompu leurs chaînes? et avec quelle force ne s'intéresseront-elles pas pour vous auprès d'un Dieu dont vous leur aurez hâté la possession? Ah! il ne faut pas douter qu'elles ne vous prêtent dans le ciel le même crédit que vous leur aurez prêté sur la terre, et que par conséquent vous ne gagniez beaucoup à abréger leurs souffrances, et à leur avancer l'entrée dans la gloire. Je sais que tous les saints s'intéressent pour nous par charité; mais ces âmes justes s'intéresseront encore plus particulièrement pour vous par gratitude. Car vous ne devez pas craindre de leur part cette infidélité que l'on voit souvent parmi les hommes qui semblent changer de cœur aussitôt qu'ils changent de condition, oubliant dans l'élévation des amis qu'ils recherchaient lorsqu'ils étaient dans l'obscurité, les éloignant même de leur présence comme des objets importuns qui leur rappellent un ancien état dont le souvenir afflige leur vanité. Et comment des âmes consommées dans la charité seraient-elles susceptibles d'un sentiment si odieux, d'un sentiment si éloigné d'un bon cœur, d'un sentiment qu'un païen même se reprocha comme un grand crime? Oui, si le grand échanson du roi Pharaon a perdu de vue le sage Joseph qui lui avait prédit son rétablissement, il s'en rappelle néanmoins le souvenir à la première occasion. Il s'accuse même devant le roi, se déclarant coupable d'avoir porté l'oubli si loin : *confiteor pec-*

*catum meum.* (*Gen.*, XLI.) Et comment donc, encore un coup, ces âmes saintes manqueront-elles de gratitude pour leurs libérateurs, dans un état où elles ne manqueront pas même de charité pour tous les frères qu'elles auront sur la terre?

Or, mes frères, ce seul motif n'est-il pas assez fort pour vous obliger de mettre tout en œuvre pour leur délivrance? Car, enfoncés comme vous êtes dans la sollicitude du siècle, situés au milieu d'un monde plein d'artifice, environnés de tous les objets qui peuvent toucher et éblouir, élevés dans une ville où la politesse même inspire un goût si vif et si délicat pour le plaisir, dérobés à vous-mêmes par une dissipation continuelle, enfin, tentés au dedans et au dehors, et en tant de manières, combien n'avez-vous pas à craindre pour votre salut? et par conséquent quel intérêt n'avez-vous pas à vous faire des protecteurs puissants qui sollicitent les grâces dont vous avez besoin, et pour la rémission de vos crimes, et pour votre persévérance dans la piété? Hélas! vous passerez la vie à gagner la bienveillance d'un patron qui sera quelquefois, ou peu touché de vos services, ou peu propre à votre fortune, et qui ne pourra vous procurer tout au plus que des biens fragiles, que de vains honneurs; vous vous engagerez même jusqu'à la servitude, dans la seule espérance de les obtenir, espérance qui est toujours incertaine, et qui sera peut-être trompeuse. Et pourquoi donc négligerez-vous de vous faire dans le ciel, par les moyens les plus aisés, des patrons dont la protection sera si sûre et si efficace, et de vous les faire pour des biens qui sont les seuls véritables, parce qu'ils sont les seuls éternels?

Je pourrais ajouter ici, que vous trouverez encore la récompense de votre charité pour les autres, dans celle que les autres auront pour vous; je veux dire, que l'exemple de votre compassion sera une loi pour vos enfants, pour vos héritiers, pour vos successeurs, qui apprendront par tout ce que vous aurez fait pour le soulagement des âmes du purgatoire, ce qu'ils devront faire eux-mêmes pour vous donner après votre mort le soulagement dont vous pourrez avoir besoin à votre tour.

Mais non, je ne crois pas qu'il soit besoin de vous presser davantage, j'ose présumer, au contraire, que votre propre cœur vous sollicite puissamment pour des frères si dignes de compassion; j'ose présumer que vous mesurerez l'étendue de votre charité sur la rigueur de leur supplice, et que non-seulement vous vous ferez un devoir de les secourir, mais que vous trouverez encore une consolation bien douce à les soulager. J'ose présumer que vous aurez vous-mêmes une vive impatience de procurer à des saints le bonheur qu'ils attendent; j'ose présumer que vous serez touchés de la gloire que vous donnerez à Jésus-Christ, en les rendant dignes de ses couronnes, je dirais presque, de la gloire qu'il y aura pour vous à faire des bienheureux. Enfin j'ose présumer que votre propre intérêt vous fera trouver du goût à pratiquer les pieux exercices qui serviront à leur soulagement, que le désir de votre propre sanctification ranimera votre zèle pour leur délivrance, que vous vous rendrez leurs intercesseurs sur la terre, pour mériter qu'ils soient les vôtres dans le ciel, et qu'ainsi après avoir compati à leur souffrance et contribué à la félicité, vous leur serez un jour associés dans la même gloire; c'est ce que je vous souhaite. Au nom du Père, etc.

## SERMON XXVIII.

### SUR LA CONCEPTION DE LA SAINTE VIERGE.

Quæ es ista quæ progreditur quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol? (*Cant.*, VI.)

*Quelle est celle-ci qui s'avance comme l'aurore lorsqu'elle se lève, qui est belle comme la lune, et éclatante comme le soleil?*

Sire,

A qui ces paroles peuvent-elles être appliquées avec plus de justice, qu'à l'incomparable Marie? Quelle autre créature parut-elle en l'aurore de sa vie, je veux dire dans ses plus faibles commencements, revêtue de la beauté de la lune et de l'éclat du soleil, exempte de toute tache, et consommée dans la sainteté.

C'est le triste sort de tous les enfants des hommes, d'être mis au rang des coupables au moment qu'ils sont mis au nombre des vivants. Il y eut, à la vérité, des saints qui furent délivrés du péché avant leur naissance, par une sanctification anticipée, mais ces mêmes saints avaient d'abord été enveloppés dans la masse des pécheurs, par la condition d'une nature corrompue; et comme ils furent souillés dans leur origine, on peut dire qu'ils furent très-bornés dans leur perfection.

Mais lorsque nous parlons de la divine Marie, loin de nous toute ombre de péché, toute idée d'imperfection. En ce premier instant où les autres hommes sont réduits à l'état de pécheurs, elle est élevée à un degré de sainteté qui la rend la plus pure et la plus auguste de toutes les créatures. Les patriarches et les prophètes qui la précédèrent n'eurent dans leur plus grand jour que la faible lueur de l'aurore, en comparaison de l'éclat que Marie reçoit au premier instant de son être. Comme elle tire sa grandeur de la dignité d'un Fils qui est vraiment Dieu, et non de celle de ses ancêtres qui ne furent que des hommes, elle efface leur gloire, lors même qu'elle la relève. L'auguste qualité de Mère de Jésus-Christ la rend supérieure, non-seulement aux justes de l'ancienne alliance, qui n'avaient été que les figures de ce divin Rédempteur; non-seulement aux saints de la nouvelle, qui n'en peuvent être que les images, mais aux anges mêmes qui n'en sont que les ministres; et lorsque je me représente tout à la fois les éminentes prérogatives qui la distinguent de nous, au moment même que la nature la rend semblable à nous, frappé d'admiration, je ne

puis que m'écrier : quelle est celle-ci, qui se levant comme l'aurore, brille d'abord comme une lune sans défaut, et comme un soleil dans toute sa splendeur? *Quæ est ista quæ progreditur*, etc.

Mais, pour nous former une idée précise de son état, je vous prie, Messieurs, de remarquer avec moi que Dieu la tire de l'ordre commun des créatures par deux priviléges qui lui sont propres. Le premier, qu'il ne la confond point parmi les pécheurs; le second, qu'il l'élève au-dessus de tous les saints. Tout nous est commun avec Marie dans l'ordre de la nature, parce qu'elle est fille d'Adam; mais tout est singulier dans l'ordre de la grâce, parce qu'elle est destinée à être la mère de Jésus-Christ. D'un côté, une exemption de tout péché lui donne une heureuse distinction entre les hommes; de l'autre, une plénitude de grâce lui donne un rang éminent au-dessus de tous les élus.

Mais comment ferons-nous servir à l'instruction du commun des chrétiens ce qui fait la gloire particulière de Marie? Quelles règles pouvons-nous prendre dans un si grand prodige de grâce, nous qui avons le malheur de naître pécheurs et qui avons tant de peine à vivre en saints? N'en ferez-vous pas plutôt le sujet de vos plaintes, vous, libertins déclarés, qui, suivant aveuglément les désirs de votre cœur, cherchez dans la corruption de la nature un prétexte à vos désordres? vous encore, chrétiens indolents, qui, manquant bien moins de secours que de courage, prétendez trouver dans la médiocrité de votre grâce une excuse à votre lâcheté? Telle est, en effet, votre manière de penser. Mais en vain vous flattez-vous : l'excellence de Marie ne saurait servir de fondement à vos murmures, et, pour vous en convaincre, je dis : 1° que sa pureté originelle ne vous rend pas moins inexcusables que vos déréglements; 2° que son éminente sainteté ne doit pas vous rendre moins fervents dans la vertu. Deux réflexions qui suffiront pour vous faire sentir que vos plaintes sont pleines d'injustice, si vous êtes pécheurs, et d'illusion, si vous êtes justes. Mais, pour obtenir de l'Esprit-Saint la grâce de parler dignement de Marie, adressons-nous à Marie elle-même qui est l'Epouse de cet Esprit divin, et que nous saluerons avec l'ange : *Ave, Maria*, etc.

### PREMIER POINT.

Sire,

Pour vous faire comprendre, Messieurs, quelle est la pureté de la Vierge, au premier moment qu'elle reçoit l'être et la vie, et quelle est l'injustice des pécheurs qui se plaignent du malheur de leur naissance, permettez-moi de vous exposer la chute du genre humain par le péché d'Adam et son rétablissement par la grâce de Jésus-Christ. Car, de ces deux principes, nous en tirerons : 1° les raisons qui établissent le grand privilége de Marie; 2° les réflexions qui servent à confondre les plaintes et les excuses des pécheurs.

Or, que la nature humaine ait été corrompue en Adam et réparée par Jésus-Christ, ce sont deux vérités si solidement établies dans les divines Ecritures et si importantes par leurs conséquences, que saint Augustin ne fait pas difficulté de les regarder comme le précis de la foi chrétienne.

Oui, chrétiens auditeurs, notre première qualité est celle de pécheurs; nous perdons les dons de la grâce aussitôt que nous recevons ceux de la nature. Il ne dépend pas de nous de passer dans l'innocence ce faible prélude de notre vie, où nous n'avons point l'usage de notre raison, non pas même celui de nos sens. L'âme n'anime pas plutôt le corps que le corps souille l'âme. Nous commençons, pour ainsi dire, à vivre et à mourir tout à la fois. Nous portons la peine du péché de notre premier père, et cette peine est le péché même. Nous naissons dans le crime, parce que c'est un crime d'être homme, et il n'est aucun de nous qui ne puisse s'écrier avec Job : Qu'il périsse ce jour où je suis né, ce jour où Dieu fut mon ennemi par sa justice, parce que j'étais l'ennemi de Dieu par mon péché : *Pereat dies in qua natus sum.* (*Job*, III.)

Voilà, Messieurs, ce que la foi nous enseigne sur l'état présent de la nature humaine. En vain l'incrédule nous oppose-t-il ses fausses subtilités pour purger le genre humain d'un péché qui, faisant notre bassesse, mortifie notre orgueil. Je pourrais vous dire que la justice originelle est un bien que nous n'avons pas pu recueillir dans la succession d'un père qui en fut justement dépouillé; que c'est une grâce que Dieu a pu nous refuser sans injustice et qu'il ne nous a rendue que par miséricorde; que notre péché consiste proprement à n'avoir pas pu naître justes; enfin, que Dieu a pu attacher notre malheur ou notre bonheur à la désobéissance ou à la fidélité d'Adam, et qu'il ne paraît point injuste que notre premier père ait fait notre crime, en violant la loi du Seigneur, puisqu'il aurait fait notre mérite, s'il l'eût observée.

Mais, pour sentir le vice de notre nature, nous n'avons, dit saint Augustin, qu'à sonder les abîmes de notre misère. Car pourquoi naissons-nous misérables, si ce n'est parce que nous naissons pécheurs? Ne traînons-nous pas notre supplice pendant toute la vie, comme des criminels, puisque nous la commençons par les larmes, puisque nous la passons dans le travail et que nous la finissons par la mort?

Encore si l'homme n'était sujet qu'à ces faiblesses qui le rendent infirme, souffrant et mortel, on pourrait dire que ce serait là la condition de la créature qui ne fut pas maîtresse de son sort. Mais combien d'autres faiblesses plus humiliantes n'a-t-il pas qui le rendent corrompu et qui marquent en lui le caractère du pécheur et la punition du péché? Hélas qu'est-ce que c'est

l'homme? Déréglé dans sa jeunesse, il ne connaît presque pas le bien lorsqu'il le peut faire, et, infirme dans vieillesse, il ne peut pas le faire lorsqu'il l'a bien connu. Ennemi de lui-même par sa cupidité, ennemi des autres par sa malice, il est agité par ses propres passions et inquiété par celles d'autrui. Composé de chair et d'esprit, il sent une guerre irréconciliable entre l'esprit qui veut assujettir la chair et la chair qui veut subjuguer l'esprit; il ne saurait s'accorder avec lui-même, se trouvant réduit à la nécessité et d'approuver le bien qu'il ne fait pas et de faire le mal qu'il condamne. Enfin, il n'y a pas jusqu'aux puissances de l'âme qui ne se trouvent infectées, et cette raison même, qui lui donne une si grande noblesse, ne laisse pas d'être fort affaiblie. Car, ou enflée d'orgueil, ou bornée par l'ignorance, elle est toujours sujette à l'erreur.

De là vient qu'il est amolli par les plaisirs, tenté par les objets, trompé par les sens, entraîné par les exemples; de là vient qu'il est superbe dans la prospérité, abattu dans l'affliction, rongé par l'envie, enflammé par la colère, troublé par la crainte, exposé à la violence, fatigué du travail, ennuyé du repos, inconstant par son humeur, insatiable dans ses désirs, dissipé par la sollicitude et esclave de ses propres besoins. De là viennent ces passions qui troublent l'ordre de la société, qui changent même quelquefois la face des Etats; ces passions qui méprisent les lois de la justice, qui font l'oppression des petits et la prospérité des méchants, qui attentent à la réputation du prochain et à la pureté du sexe; qui laissent dans les familles des successions de vengeance ou des richesses d'iniquité, qui éclatent par le scandale et se perpétuent par les exemples; qui font verser des torrents de sang et de larmes et qui rendent souvent l'homme même indigne du nom et de la qualité d'homme.

De là vient aussi ce poison secret, qui rend quelquefois l'homme mauvais jusque dans ce qu'il semble avoir de bon; poison subtil, qui fait que l'on n'embrasse la piété que pour l'honneur qu'on y trouve, ou pour les avantages qu'elle procure; qu'on satisfait son ressentiment sous une apparence de zèle, qu'on cache sa vanité sous le voile de la modestie, qu'on est libéral par intérêt et charitable par politique, qu'on ne reprend les autres que parce qu'on se croit irrépréhensible et qu'on ne censure le crime que pour décrier les pesonnes. De là vient enfin cette duplicité de cœur, qui fait que l'homme se rend, presque sans y penser, sa propre fin en toutes choses; qu'il se trompe ou se trahit lui-même, qu'il ne se montre et ne se cache aux autres qu'à demi, qu'il ne surmonte un vice que par un autre vice et qu'il ne pratique que rarement la vertu pour la vertu même.

Quelle peut donc être la cause d'un si grand déréglement, si ce n'est cet ancien péché, qui est la source de tous les autres péchés? D'où vient que les hommes furent si dépravés dans tous les temps et dans tous les lieux, si ce n'est parce qu'ils ont recueilli cette funeste succession, qui leur rend le crime héréditaire et la mort inévitable? Ah! qu'on refuse tant qu'on voudra de reconnaître le péché de notre origine, j'ose dire que notre corruption est beaucoup plus imcompréhensible sans ce péché, que ce péché ne l'est après une si grande corruption. Aussi, voyons-nous que les philosophes mêmes, qui n'eurent pour guide que la lumière naturelle, furent obligés de chercher dans le péché la cause de notre extrême misère; car, dans l'ignorance où ils furent à l'égard de la foi, ils imaginèrent que nos âmes expiaient, dans les corps qu'elles ont aujourd'hui, les péchés qu'elles avaient commis dans les corps qu'ils supposaient qu'elles avaient eus autrefois. Tant il est vrai, que sur le péché originel la raison même nous rapproche de la foi chrétienne.

Mais quelle sera notre ressource dans une si affreuse misère? Malheureux homme que je suis, s'écrie l'Apôtre, *qui me délivrera de ce corps de mort* (*Rom.*, VII) et de cet état de péché? Ah! voilà, dit encore saint Augustin, ce qui a fait l'embarras des philosophes, qui ayant ignoré le principe de notre corruption, n'en ont pas pu marquer le remède. Les uns ont voulu trop élever l'homme et les autres l'ont trop rabaissé. Les uns, touchés de son excellence, ont voulu le porter à une perfection qui est au-dessus de ses forces, et les autres, étonnés de ses défauts ont voulu le plonger dans des excès qui sont au-dessus de sa noblesse. Les uns ont donné dans la présomption et les autres dans le désespoir.

Mais la foi, qui nous apprend que nous naissons enfants de colère, nous enseigne en même temps que nous trouvons notre justification et notre salut en Jésus-Christ, qui est la source de la grâce et de la vérité. Comme c'est par le péché d'un seul, dit saint Paul, que les autres hommes sont devenus pécheurs, c'est aussi par la justice d'un seul qu'ils deviennent justes; et selon le même apôtre, il est également vrai que les hommes ont tous péché en Adam, parce que Jésus-Christ est mort pour tous, et que Jésus-Christ est mort pour tous, parce qu'ils ont tous péché en Adam. Ces deux grands principes sont inséparables l'un de l'autre. Car, sans le péché d'Adam, la mort de Jésus-Christ ne nous eût point été nécessaire; et sans la mort de Jésus-Christ, le péché d'Adam eût été irréparable. Si Adam n'eût point péché, l'homme eût toujours été bon, mais après le péché d'Adam, si Jésus-Christ ne fût point mort, l'homme eût toujours été mauvais.

Remarquez donc bien, Messieurs, ces deux principes; l'un que le péché originel a causé tous nos désordres, l'autre que Jésus-Christ seul les a réparés. Il s'agit maintenant d'en faire l'application pour la gloire de Marie et pour la confusion des pécheurs endurcis; c'est le dessein que je me suis proposé, et dans cette vue je dis d'abord que la dépravation et le rétablissement de notre nature nous

portent à croire pieusement que Marie a été distinguée du commun des hommes par une pureté originelle. Pourquoi ? Pour deux raisons que je tire de ces principes, l'une que nous ne voyons en elle aucune suite du péché, l'autre qu'elle appartient d'une manière particulière au Réparateur du péché; développons en peu de mots ces deux réflexions.

Je vous l'ai déjà dit, après saint Augustin, et il faut ici vous le répéter, le péché originel ne se rend que trop sensible en nous par sa malheureuse fécondité, et comme nous vivons pécheurs, il est aisé de comprendre que nous ne naissons point innocents. Or, par une raison tout opposée, nous pouvons juger que Marie a été créée dans l'innocence, puisqu'elle a toujours vécu sans péché. Car, il est incontestable parmi les catholiques que sa pureté fut inaltérable. Il n'est point de juste qui n'éprouve, sinon la corruption de la nature, au moins la faiblesse humaine, parce qu'il n'en est point à qui il n'échappe quelques-unes de ces fautes légères, qui ne méritent point, à la vérité, la disgrâce du Seigneur, mais qui sont néanmoins un titre d'humiliation et un sujet de repentir. Mais Marie fut toujours d'une beauté parfaite. Il n'y eut jamais en elle aucune tache qui pût effacer ou affaiblir son éclat. Elle ne connut, ni l'imprudence du premier âge, ni la défaillance du dernier. Il n'y eut point de ténèbres pour son esprit, point d'appétits déréglés pour son cœur, point de surprise pour ses sens, point d'interruption dans sa vigilance, point de refroidissement dans sa ferveur. Sa vertu fut si régulière et son innocence si affermie qu'il n'y eut de changement dans ses dispositions que par les progrès inconcevables qu'elle fit dans la sainteté.

Je sais qu'il y eut des saints qui eurent, non-seulement le privilége d'être confirmés dans la grâce du Seigneur, mais encore celui d'éviter certains péchés légers qui eussent été incompatibles, ou avec les dignités auxquelles ils furent élevés, ou avec les fonctions qu'ils eurent à remplir. Saint Joseph, par exemple, fut d'une chasteté incorruptible, parce qu'il était l'époux de la divine Marie. Saint Jean-Baptiste et les apôtres ne purent point prêter leur langue au mensonge, parce que l'un était le précurseur de Jésus-Christ, et que les autres étaient par excellence les prédicateurs de la foi, et en un sens les fondateurs du christianisme. Mais il n'y a que Marie qui ait évité toute sorte de péchés; et comme elle fut impeccable dans tout le cours de sa vie, il est à présumer qu'elle ne fut point pécheresse au premier instant de son être

Je dis encore que Marie a été préservée du péché d'origine, par la raison qu'elle appartient d'une manière particulière à Jésus-Christ, qui a été le réparateur du péché ; car la foi nous apprend que le Fils de Dieu n'a pu se rendre le rédempteur des hommes que par la qualité de Fils de Marie, parce que ce n'est que par la qualité de Fils de Marie qu'il a pu se rendre la victime de la mort. Or, je vous le demande, un rapport si noble ne suppose-t-il pas une rédemption plus excellente? Pouvons-nous douter que le Fils de Dieu, ayant choisi Marie pour être sa Mère, il n'ait voulu la sanctifier d'une manière particulière, pour la distinguer du commun des hommes qui ne sont que ses frères? Que dis-je? pouvons-nous penser qu'il ait voulu souffrir dans une créature dont il devait emprunter la chair, une tache qui paraît si incompatible avec sa propre sainteté? Que le péché coule successivement dans les veines du reste des hommes, je n'en suis pas surpris; mais que cette contagion se soit mêlée dans un sang dont le sang même de Jésus-Christ a été formé, ah! c'est ce qu'on ne me persuadera jamais. Les eaux du Jourdain s'écoulent continuellement depuis le commencement du monde, mais il faut que leur cours soit interrompu au passage de l'arche.

En effet, comment Jésus-Christ aurait-il laissé sa mère un seul instant sous l'empire du démon? comment ne lui aurait-il pas épargné la douleur d'avoir été dans la disgrâce de son Dieu? comment lui aurait-il refusé une pureté originelle que le premier homme avait reçue, et que les anges fidèles ont toujours conservée? Si les Machabées jugèrent avec raison qu'il eût été indigne de la majesté de Dieu de lui offrir en sacrifice le sang des animaux sur un autel souillé par les abominations des gentils, comment pourrons-nous croire qu'il eût été digne du Verbe divin de prendre, pour former sa propre chair, un sang qui eût été infecté par le crime?

Qu'on ne me dise point ici que le péché de Marie n'aurait pas plus fait de tort à Jésus-Christ que celui de ses ancêtres; que Marie n'ayant pas une origine différente de la nôtre, il est difficile de se persuader qu'elle n'ait pas contracté la tache qui nous est commune; et que, loin que la justice originelle de la Mère honore le Fils, elle ravit plutôt au Fils la gloire d'avoir racheté la Mère : car on comprend sans peine qu'il suffit, pour l'honneur de Jésus-Christ, que le cours du péché ait été interrompu en la personne de sa Mère; que Dieu a pu donner à Marie la nature et la grâce tout à la fois, comme il fit à l'égard des anges et du premier homme : *Largiens naturam et infundens gratiam*, dit saint Augustin, et que le Fils n'a pas moins été le libérateur et le rédempteur de la Mère, en la préservant du péché, qu'il l'aurait été s'il l'avait seulement délivrée du péché ; mais qu'au contraire, la Mère ayant reçu un plus grand don, elle doit au Fils une plus grande reconnaissance.

Mais si ce privilége est si glorieux pour Marie, ne semble-t-il pas qu'il soit bien affligeant pour le reste des hommes, qui ont le malheur de naître dans le péché et avec l'inclination au péché? car, dira-t-on, pourquoi Jésus-Christ n'a-t-il pas aussi purifié notre origine et changé nos penchants? c'est sans doute la demande que vous me faites ici, pécheurs qui m'écoutez ; vous qui

faites valoir la corruption de la nature pour justifier celle de vos mœurs ; vous qui ne gardez aucune modération dans vos désordres, sous prétexte qu'ils prennent leur source dans votre origine ; vous qui, affectant un faux désespoir, voudriez vous persuader à vous-mêmes que vos passions sont insurmontables, parce qu'elles vous sont naturelles ; vous qui semblez vous porter compassion à vous-mêmes, comme si vous étiez plus malheureux que coupables, comme si vous étiez pécheurs par nécessité, parce que vous l'êtes par votre naissance.

Or, après avoir établi le grand privilége de Marie, comme mon premier objet, il faut confondre vos plaintes injustes et vos fausses excuses, qui sont le second et le dernier objet que je me suis proposé ici ; et, pour les combattre par les deux principes que j'ai d'abord posés, je veux dire la corruption de notre nature par le péché d'Adam, et son rétablissement par la grâce de Jésus-Christ, j'en tirerai contre vous deux réflexions très-simples et très-naturelles, mais pourtant tout à fait invincibles : l'une, qu'il n'y a que des libertins déclarés qui osent se plaindre du péché d'origine ; l'autre, qu'il n'y a que les chrétiens qui puissent s'en plaindre, c'est-à-dire, qu'il n'y a précisément que ceux qui sont la preuve de ce péché même, par leurs propres déréglements, et ceux qui en ont reçu la rémission par Jésus-Christ.

Je remarque d'abord qu'il n'y a que les libertins de profession, qui osent murmurer sur le péché d'origine : car, pour ce qui est des vrais fidèles, ils portent avec humilité le poids de notre misère ; ils ne cherchent point à justifier leurs péchés, mais à les expier ou à s'en préserver ; ils se reconnaissent véritablement inexcusables devant Dieu, et loin de se plaindre à lui du malheur qu'ils ont eu de naître pécheurs, ils sont au contraire vivement pénétrés de la grâce qu'il leur a faite de leur fournir les moyens de se rendre justes.

Or, voilà, pécheurs qui m'écoutez, voilà ce qui doit vous faire sentir que vos murmures sont pleins d'injustice et d'impiété : car, dites-moi, sur quel fondement osez-vous former des plaintes ? Si l'on vous voyait pratiquer toutes les vertus chrétiennes ; si vous aviez pris le parti de la retraite, pour vous séparer de la compagnie des méchants et pour vivre à la manière des gens de bien ; si vous fermiez les yeux sur tout objet qui peut être fatal à l'innocence ; si vous répandiez dans le sein des pauvres ces richesses que vous consumez dans la débauche ; si vous immoliez par la mortification une chair que vous abrutissez par l'intempérance ; si vous étiez aussi instruits des devoirs de la religion que des règles de la politesse ; si vous saviez employer à la méditation des vérités éternelles le vide de vos journées, que vous ne remplissez que par la lecture d'un fade roman ; si vous passiez au pied de nos autels ces matinées que vous perdez à croupir dans la mollesse ou à étudier votre parure ; si la nuit n'avait des ténèbres que pour le recueillement de votre prière, et qu'elle n'en eût jamais eu pour la conduite de vos liaisons criminelles ; en un mot, si vous aviez dans le public, par vos bons exemples, la même réputation que vous vous y êtes faite par vos scandales, peut-être n'auriez-vous pas tout à fait mauvaise grâce à gémir sur le sort de l'humanité ; il paraîtrait beaucoup plus triste pour vous d'avoir contracté à votre naissance un péché que vous désavoueriez pendant toute votre vie ; et, quoique Dieu soit aussi juste que terrible dans ses jugements, vous pourriez néanmoins paraître dignes de compassion, parce que vous auriez été coupables, plutôt par une disgrâce de la nature que par le choix de votre propre volonté.

Mais que vous, qui affectez de vous livrer aux affections de votre cœur, malgré la résistance de votre raison, et qui, loin de prendre les moyens de dompter vos passions, poursuivez toutes les occasions de les satisfaire, que vous prétendiez donner une couleur à vos déréglements, sous prétexte que vous ne faites que suivre le penchant de la nature ? Ah ! n'est-ce pas vouloir vous aveugler vous-mêmes, malgré les sentiments et les lumières de votre conscience ? car cette conscience si sincère ne vous contredit-elle pas en secret ? ne vous reproche-t-elle pas également et le mal que vous faites, et le bien que vous ne faites pas ? et ne l'entendez-vous pas qui vous dit que, si vous êtes maintenant accablés sous un monstrueux amas d'iniquité, vous ne devez point imputer votre malheur au vice de la nature, mais seulement au peu de violence que vous vous êtes fait dans les commencements, et à la malheureuse facilité que vous avez eue dans la suite à fortifier vos inclinations vicieuses par des habitudes criminelles ?

En effet, pourquoi n'avez-vous pas embrassé la vertu, comme l'ont fait tant de chrétiens qui vous donnent à vous-mêmes l'exemple d'une piété fertile en bonnes œuvres, qui coulent leurs jours dans l'innocence, qui tâchent même d'expier vos crimes par leurs larmes et de vous obtenir du ciel une conversion que vous semblez craindre ? Est-ce qu'ils ne sont pas nés pécheurs comme vous ? est-ce que vous n'êtes pas chrétiens comme eux ? pourquoi, encore un coup, ne pouvez-vous pas surmonter, par le désir de votre salut, ces passions que vous savez si bien contraindre par des vues humaines, je veux dire, lorsqu'il s'agit de ménager un parent dont vous attendez la succession, un père, un époux, dont vous voulez tromper la vigilance, un patron dont vous avez besoin de vous conserver l'estime, un monde malin dont vous craignez la censure ?

En vain donc vous plaignez-vous du malheur de votre naissance. Si vous êtes pécheurs, ce n'est que parce que vous avez bien voulu le devenir ; et loin que la dépravation de la nature puisse servir de prétexte à vos déréglements, vous êtes au contraire vous-mêmes, par vos déréglements, la plus

forte preuve de la dépravation de la nature. Ah ! vous ne ratifiez que trop le péché de notre premier père, et c'est à juste titre qu'il vous fut imputé. Vous l'eussiez commis pour lui comme il le commit pour vous. Notre sort n'eût pas été plus heureux s'il eût été entre vos mains. Vous eussiez même été plus indignes de la qualité de chef du genre humain, puisque vous comblez par votre endurcissement un péché que ce saint patriarche répara par la plus longue et la plus sévère pénitence ; et c'est le comble de l'injustice, je dis même une espèce d'impiété, que, pour vos propres crimes, vous osiez porter l'accusation contre un père à qui vous devez la vie.

Mais, pour achever de vous confondre, il faut encore remarquer qu'il n'y a que les chrétiens qui puissent se récrier sur le péché d'origine. Pourquoi? c'est qu'il n'y a que la religion chrétienne qui nous le fasse connaître et qui nous le fasse croire. Or, comment osez-vous déclamer sur la dépravation de la nature, pour la faire servir d'excuse à vos désordres, vous qui avez appris en même temps que le genre humain, qui fut mortellement blessé par le premier Adam, a été heureusement guéri par le second; vous qui savez que Jésus-Christ nous a fait rentrer dans nos anciens droits par sa médiation ; vous qui avez eu, non-seulement le bonheur d'être instruits de la valeur de son sang, mais encore celui d'en avoir reçu les fruits dans le baptême ; vous qui ne sauriez ignorer que la même grâce qui vous fut donnée pour vous rétablir dans l'innocence fut un gage assuré de celles qui vous étaient nécessaires pour la conserver? Ah ! reconnaissez, au contraire, que votre crime est d'autant plus grand que vous avez profané cette première grâce et abusé de toutes les autres ; reconnaissez, dis-je, qu'au lieu que nous puissions regarder comme la seule cause de votre perte un péché dont Dieu a fait la matière de ses premières miséricordes, nous trouvons, au contraire, dans la rémission de ce même péché une raison invincible pour confondre vos prétextes, ou, ce que nous aimons beaucoup mieux, un puissant motif pour relever votre courage.

Lors donc, mon cher auditeur, que vous entendez parler de cette pureté d'origine qui distingue si glorieusement la Vierge, vous n'en devez pas prendre occasion de vous flatter dans vos déréglements, comme s'il vous était permis d'être pécheurs parce que Marie est innocente. Mais voici la conséquence que vous en devez tirer, voici ce que vous devez vous dire à vous-même : si la sainteté infinie du Seigneur n'a pu souffrir en la personne de son auguste Mère ce péché universel que nous contractons par notre nature, eh ! comment souffrira-t-il dans mon cœur les péchés particuliers que je commets par ma seule malice? Hélas ! jusqu'à présent je n'ai point compris combien Dieu et le péché sont incompatibles. Mais le mystère de ce jour me découvre toute l'opposition qu'il y a entre l'un et l'autre. Je le sens bien aujourd'hui, que Dieu ne saurait habiter dans une âme souillée, car la pureté qu'il a voulu trouver dans une créature qu'il avait choisie pour être sa mère, me fait mesurer toute la sainteté qu'il exige d'un chrétien qu'il daigne adopter pour son fils. Je n'aurai donc plus d'injustice d'excuser et de continuer mes crimes sous prétexte que Dieu jusqu'à présent a été assez indulgent pour les tolérer ; mais assuré qu'il est assez miséricordieux pour vouloir les pardonner, je les confesserai avec humilité, je les laverai dans mes larmes, je les compenserai par des œuvres saintes, je les préviendrai par une vigilance exacte, et si j'ai eu le malheur de m'éloigner de la pureté de Marie par mes déréglements, je m'en rapprocherai de toutes mes forces par la pénitence.

Voilà pour vous, pécheurs, la vraie manière d'honorer le mystère de ce jour. Heureux, si loin de chercher dans la pureté originelle de Marie de vaines excuses qu'elle ne vous fournit point, vous sentez, au contraire, bien vivement le juste regret qu'elle doit vous inspirer. Et vous, âmes justes, prenez garde à ne pas chercher de votre côté des prétextes à votre négligence, car vous allez voir que l'éminente sainteté de Marie ne doit pas vous rendre moins ferventes dans la vertu. C'est le sujet de ma dernière partie.

SECOND POINT.

Comme Dieu est le principe de la sainteté de ses créatures, il est aussi la mesure de leur perfection. Il aime à se représenter dans ses saints. Les vertus qu'il forme en eux ne sont, pour ainsi dire, que des copies de ses attributs ; la grâce même par laquelle il les sanctifie n'est pas moins qu'une participation de sa nature, et ce qui décide de leur rang, c'est la noblesse du rapport et la perfection de la ressemblance qu'ils ont avec lui.

Jugez donc par là, Messieurs, quelle a dû être toujours la pureté et la sainteté d'une créature à qui le Père éternel a voulu devoir la naissance temporelle de son Fils, le Fils son humanité sacrée et le Saint-Esprit une fécondité toute divine. Ah ! il ne faut pas douter que, pour être digne d'un si haut rang, elle n'ait reçu au premier instant de son être, cette plénitude de grâce et cette perfection singulière à laquelle tous les autres élus ensemble ne sauraient atteindre. Oui, il y a une grâce particulière pour Marie et c'est une prérogative qu'elle ne partage avec aucune créature. La grâce des autres élus ne sert qu'à faire des saints, mais celle de Marie tend à produire le Saint des saints, et parce que Dieu agit toujours avec sagesse, il ne pouvait former cette Vierge auguste sans se préparer d'abord en elle, et une Mère digne de son Fils et un temple digne de sa divinité.

Aussi, Messieurs, tout fut-il admirable en la création de Marie, car elle fut, non-

seulement au-dessus des règles ordinaires de la grâce, mais encore au-dessus des lois de la nature. Cette fille du ciel n'entra que par miracle dans un monde qu'elle devait combler de bénédictions. Ses illustres parents ne dûrent pas moins ce fruit précieux aux rosées du ciel qu'à la fécondité de leur mariage; cette petite mais auguste créature ne rendit point cette grâce oisive, lors même qu'elle fut renfermée dans les bornes étroites du sein de sa mère. Son âme fut ornée aussitôt des dons les plus sublimes, elle fut dès-lors capable de connaître et d'aimer son Dieu de la manière la plus parfaite, et comme elle eut la beauté de la lune par l'exemption de tous nos défauts, elle eut aussi tout l'éclat du soleil par l'exercice de ses vertus : *Quæ est ista quæ progreditur*, etc.

Heureuse donc, et mille fois heureuse la condition de la Vierge qui converse dans le ciel quoiqu'elle n'ait pas encore paru dans le monde, qui est placée au-dessus des anges avant que d'être comptée parmi les filles d'Israël, qui a une âme si éclairée dans un corps si imparfait et qui est capable des plus nobles opérations de la grâce dans un âge où elle n'a pas encore l'usage des dons de la nature!

Mais hélas! dira-t-on, que notre condition est différente de la sienne! Que nous sommes donc à plaindre, nous qui n'avons pas reçu cette surabondance de grâces; nous qui ne sentons point ces puissants attraits qui rendent la vertu si aimable et si aisée, nous qui sommes sujets à des passions violentes, à des tentations importunes, à des occasions dangereuses, à des dégoûts accablants, à tant d'obstacles imprévus qui nous arrêtent dans les voies de la perfection; nous qui, dans cette triste situation ne recevons, au contraire, que des grâces communes, qui nous laissent continuellement dans la nécessité de combattre et dans la crainte de succomber.

Ainsi parle souvent le chrétien lâche et indolent qui, à la vérité, n'est pas assez corrompu pour s'abandonner aux excès du libertinage, mais qui n'a pas assez de ferveur pour aspirer à la perfection de la vertu. Ainsi, dis-je, pour justifier son peu de courage et de fermeté, a-t-il l'injustice de se plaindre que Dieu a, pour ainsi dire, des favoris qu'il accable de caresses aux dépens du reste des hommes, répandant un torrent de bénédictions sur un Jacob, tandis qu'il n'en réserve que quelques gouttes pour un Esaü. S'il ne fait pas le bien que les autres font, et si les autres ne font pas le mal qu'il fait, ce n'est pas, dira-t-il, que les autres soient meilleurs que lui, mais c'est que Dieu est plus libéral pour eux; il ne compte pour rien les grâces qu'il reçoit, il envie toujours les grâces qu'il ne reçoit pas, et parce qu'il n'a pas assez de zèle pour pratiquer ce que les saints ont fait pour Dieu, il se croit en droit de murmurer de ce que Dieu a fait pour les saints.

Pour vous confondre, chrétiens injustes, il suffirait de vous dire que Dieu veut vous sanctifier, et que par là il s'est engagé à vous fournir tous les moyens nécessaires pour votre sanctification. Car encore que sa grâce soit un pur don de sa miséricorde envers les pécheurs et que nous ne soyons dignes que de châtiments, il est pourtant vrai qu'après nous avoir cherchés lorsque nous étions pécheurs, il veut encore nous soutenir lorsque nous sommes justes, soit parce que la justice qu'il se doit à lui-même ne lui permet pas de manquer à la fidélité de ses promesses, soit parce que la bonté qu'il a pour nous ne lui permet pas de nous rendre impossible l'accomplissement de ses volontés. Or, après une vérité si constante, où est le fondement de vos plaintes? Ne suffit-il pas que vous puissiez être saints sans vouloir ravir à Dieu la liberté d'en faire de plus saints que vous? N'est-il pas le maître de ses dons? Et pourquoi murmurez-vous pour les grâces que vous ne recevez pas, puisque vous étiez indignes des grâces mêmes que vous avez reçues?

Mais pour vous mieux découvrir l'illusion de vos murmures, permettez-moi de faire ici quelques réflexions. Je dis donc que vos plaintes renferment: 1° une inquiétude trompeuse; 2° une paresse inexcusable; 3° une ingratitude criminelle.

Je dis, 1° une inquiétude trompeuse. Car souvent vous cherchez à vous déplacer par ambition, par amour-propre. Vous aspirez à une perfection qui est au-dessus de la portée de votre vertu, vous trouvez plus de goût à des pratiques de piété que vous ne sauriez concilier avec les engagements de votre état, et de là vient que vous n'êtes jamais contents de la mesure du don que vous avez reçu de Jésus-Christ, comme parle l'Apôtre. C'est ainsi que cet homme qui a un fonds de piété, mais qui à cause de sa faiblesse devrait opérer son salut dans l'asile de la retraite, s'engagera témérairement dans des fonctions où il se nuira à lui-même sans être utile à personne; et qu'au contraire, celui qui sera appelé à servir le public par ses talents, aimera mieux jouir de lui-même dans une pieuse oisiveté. Faut-il donc s'étonner, mon cher auditeur, qu'ayant quitté l'état où vous étiez fixé par votre vocation, vous n'ayez pas les grâces de celui que vous avez embrassé par votre propre choix? Et au lieu de vous plaindre que Dieu manque de bonté pour vous, ne devez-vous pas plutôt vous reprocher à vous-même que vous avez manqué de soumission et de prudence.

Ah! Messieurs, en vain vous plaignez-vous de votre sort et de votre partage, en vain enviez-vous celui des autres. Illusion grossière, funeste inquiétude. Vous ne vous sanctifiez pas dans l'état où vous êtes, vous ne feriez pas mieux dans l'état où vous n'êtes pas. Vous ne vous accommodez pas des vertus communes, vous goûteriez encore moins les vertus parfaites. Votre ambition vous trompe, votre orgueil vous aveugle; car vous porteriez partout votre faiblesse, votre inconstance, votre dégoût.

Et qu'importe que vous soyez dans la prospérité, ou dans l'affliction, dans l'élévation ou dans l'abaissement? qu'importe que vous soyez dans le monde ou dans la solitude, dans les voies d'une profession parfaite ou dans les engagements d'une vie commune? qu'importe que nous ne marchions pas tous dans la même voie, pourvu que nous arrivions tous au même terme. La vertu la plus solide n'est pas celle qui contente le plus notre goût, c'est celle qui convient le mieux à notre situation, à notre disposition particulière; et le chemin le plus droit, c'est celui que la main de Dieu nous a tracé. Marie même, qui fut élevée à la plus haute dignité, ne laissa pas de demeurer tranquille dans cet état de pauvreté, d'humiliation et d'obscurité où elle semblait être ensevelie avec son Fils, et avec un Fils qui était Dieu. Elle ne chercha point ni à satisfaire son zèle, ni à briller par ses exemples, et en elle la sainteté la plus sublime fut en même temps la plus cachée. Ainsi, la vraie sagesse, la vraie perfection, c'est de se tenir dans l'ordre de Dieu. On est toujours assez saint, quand on l'est de la manière qu'il veut, et autant qu'il veut. Pour se sanctifier, le chrétien n'a pas besoin de changer de place, non plus que d'attendre le temps. Chaque condition lui est propre, comme chaque moment lui est favorable. Dans quelque situation que vous vous trouviez, vous pouvez avoir votre mérite et votre succès, et loin que vous puissiez vous plaindre de ce que Dieu a élevé Marie à une perfection inimitable, vous devez plutôt admirer qu'il ait rendu pour vous la sainteté si générale et si aisée.

Mais, je le veux, que vous n'ayez point passé les limites qui vous furent marquées par l'ordre de la Providence. Malgré cela, je dis encore que vos plaintes n'en sont pas plus raisonnables. Pourquoi? C'est qu'elles ne sont qu'un prétexte pour couvrir votre paresse et votre lâcheté. Seconde réflexion. Car il faut du courage et du travail pour conduire l'ouvrage de la perfection et du salut. Marie même ne se reposa point sur la plénitude de sa grâce, ni sur la sûreté de son innocence. Elle travailla, au contraire, sans relâche, à augmenter ce riche fonds de sainteté qu'elle avait reçu au moment de sa création, et saint Ambroise ne peut trop admirer la rigueur de sa mortification, la ferveur de ses prières, la circonspection de sa pudeur, son assiduité au travail, son amour pour le silence et pour la retraite. Mais, de votre côté, vous trouvez qu'il vous en coûterait trop d'être attentifs sur chaque pas, de n'avoir de l'indulgence pour aucun penchant; de demeurer faibles dans la tentation, de vous accoutumer à la prière; et parce que vous ne voulez pas vous donner le mérite de la violence, vous vous en prenez à la médiocrité de votre grâce. Marie eut toute la vigilance qu'elle aurait dû avoir si elle eût été fragile comme vous, et vous, au contraire, vous avez toute la tranquillité que vous pourriez avoir si vous étiez impeccables comme elle.

Or, je vous demande, l'abus d'une moindre grâce sera-t-il un titre pour prétendre à en avoir une plus grande? Etes-vous bien fondés à vous plaindre de ce qu'un Dieu ne daigne pas vous faire courir à pas de géant dans les voies de la vertu, tandis que vous ne voulez pas vous remuer vous-mêmes, tandis que vous vous laissez entraîner au poids de votre indolence? Ah! n'accusez que votre seule paresse. Ouvrez ici les yeux, et peut-être reconnaîtrez-vous dans vos excuses l'illusion d'un cœur à demi gâté, qui commence à se sentir trop gêné par les devoirs de la religion.

Mais, me direz-vous, quelle gêne ne serait-ce pas pour nous, s'il fallait nous roidir sans cesse contre notre faiblesse, et nous corriger de nos moindres imperfections? Vains détours, excuse frivole. Car pourquoi rejetez-vous sur la grâce ce que vous ne devez imputer qu'à votre lâcheté? Et que n'avouez-vous de bonne foi que, si vous êtes éloignés de la perfection, c'est seulement parce que vous n'avez pas, ou assez de courage pour y aspirer, ou assez de fermeté pour vous y soutenir? Mais telle est votre injustice, que vous voudriez avoir le mérite d'une haute sainteté en vous donnant toute l'aisance de la plus faible vertu. Vous vous attachez, non à corriger, mais à justifier vos faiblesses; et semblables à une séditieuse tribu qui refusait toujours d'aller au combat, et se plaignait ensuite qu'on lui avait ravi l'honneur de la victoire, vous ne voulez pas vous donner la peine de devenir aussi saints que les autres, et vous ne voudriez pas que les autres eussent la gloire d'être plus saints que vous.

Enfin, pour dissiper entièrement votre illusion, je dis en troisième et dernier lieu, que les plaintes que vous faites sur l'inégalité de votre partage renferment une ingratitude criminelle envers Dieu, non-seulement parce qu'il nous appelle tous à la sainteté, comme je l'ai déjà dit, mais parce que, par notre fidélité à répondre à ses grâces, vous pouvez parvenir à une grande perfection. Car ordinairement, Messieurs, l'homme s'avance à peu près dans la sainteté de la même manière qu'il s'enfonce dans le vice. On tombe dans les plus grands crimes, dit le Saint-Esprit, par la négligence que l'on a à éviter les petites fautes : *Qui spernit modica, paulatim decidet* (*Eccli.*, XIX), on s'élèvera de même à une haute vertu par l'attention que l'on aura à remplir les plus petits devoirs. Pourquoi cela? C'est que l'homme n'est ni tout à fait bon, ni tout à fait mauvais. S'il était tout à fait bon, il se porterait avec facilité au bien le plus parfait, et s'il était tout à fait mauvais, il se jetterait avec précipitation dans l'extrémité la plus affreuse. Mais comme il y a en lui un reste de droiture que le péché n'a pu effacer, ce pécheur, par exemple, qui fait à présent le scandale des fidèles, n'est tombé que par degrés dans un abîme d'iniquités, parce qu'il a fallu qu'il ait combattu contre les conseils de la raison, avant que de franchir les bor-

nes de la pudeur. Et au contraire, comme nous avons des passions que la grâce n'a pas dû éteindre, nous ne pouvons pas voler tout d'un coup au comble de la perfection, parce qu'il nous faut du temps pour assujettir nos appétits déréglés, et pour nous former de saintes habitudes.

Vous ne devez donc pas compter, mon cher auditeur, que Dieu vous aplanisse d'abord les voies du salut, ou qu'il vous enlève, pour ainsi dire, avec rapidité jusqu'au troisième ciel, comme un autre saint Paul. Les Israélites ne passèrent pas dans l'instant de l'Egypte à la terre promise, ils furent obligés d'errer longtemps dans un désert aride, et de combattre contre des ennemis infatigables. Or voilà une excellente figure de ce que vous êtes, et de ce que vous devez faire dans le chemin qui vous conduit à l'héritage céleste. Il faut que vous ayez le mérite du courage et de la persévérance, que vous commenciez par le fondement avant de bâtir un grand édifice, que vous accumuliez des trésors de bénédictions, en ne laissant perdre aucun fruit de la grâce, que vous vous affermissiez contre les péchés énormes, par votre exactitude à éviter les plus légers, et que vous vous prépariez à la perfection de la sainteté, par la ferveur de vos commencements.

Oh! si vous aviez mis à profit toutes les lumières que vous avez acquises, toutes les inspirations dont vous avez été touché, toutes les exhortations qui vous ont été faites, tous les exemples qu'on vous a donnés, tous les sacrements que vous avez reçus, toutes les occasions salutaires que vous avez laissé échapper, quels progrès n'auriez-vous pas faits? et en quel degré de sainteté ne seriez-vous pas établi, en ce moment même où vous osez vous plaindre de la médiocrité de votre grâce?

J'avoue que la perfection de Marie est au-dessus de nos espérances, et je n'aurais garde de vouloir vous inspirer une folle ambition, une téméraire piété. Mais ce que je prétends avec justice, c'est que vous fassiez à proportion dans votre état, le même progrès qu'elle fit dans le sien. Car, Messieurs, pensez-vous qu'elle se soit bornée à l'éminente sainteté où elle fut d'abord élevée? Quelle fut, au contraire, sa reconnaissance pour son Dieu, sa fidélité à sa vocation, son ardeur pour son avancement! Ah! tout fut admirable, tout fut extraordinaire en elle. Ses progrès furent mesurés sur ses commencements, sa régularité fut aussi parfaite que son état, sa fidélité aussi constante que sa grâce.

Cessez donc, chrétiens lâches et imparfaits, cessez d'appuyer vos plaintes sur la juste prédilection que le Seigneur eut pour son auguste Mère. Je ne puis mieux confondre vos murmures que par cet exemple même qui semble les faire naître. Car pourquoi vous proposez-vous une grâce éminente à laquelle vous ne devez point prétendre, et non une correspondance que vous êtes obligés d'imiter? Il ne s'agit pas d'aspirer à une perfection qui est au-dessus de notre portée, mais d'avoir une ferveur qui remplisse l'étendue de nos obligations. N'enviez donc point à Marie une grandeur qui fait son privilége, mais contentez-vous d'une sainteté qui fera votre vrai bonheur, et tâchez seulement d'être fidèles à la grâce qui vous est donnée pour vous rendre saints, comme elle fut fidèle à la grâce qui lui avait été donnée pour être la reine des saints.

Mais que dis-je? loin que la supériorité qu'elle a au-dessus de nous, par la dignité de son rang et par la perfection de sa sainteté, doive nous abattre le courage, c'est au contraire, ce qui doit nous inspirer la plus juste et la plus douce confiance. Car c'est son élévation même qui lui donne auprès d'un Dieu, qui est son fils, un crédit tout-puissant, que la tendre charité qu'elle a pour nous l'oblige d'employer en notre faveur; et c'est principalement en ce jour, que nous devons recourir à la protection de cette auguste Mère de Jésus-Christ, pour obtenir les grâces dont nous avons besoin, pour effacer les péchés qui nous éloignent de la pureté de son origine, et pour acquérir les vertus qui doivent nous rapprocher de la perfection de sa sainteté.

Oui, Vierge sainte, c'est avec la plus vive confiance que nous réclamons votre secours, en ce jour où nous vous offrons nos hommages. Nous n'avons garde de nous affliger de votre élévation, nous en faisons, au contraire, le fondement de nos espérances, aussi bien que l'objet de notre vénération, parce que nous sommes persuadés que vous serez d'autant plus sensible à nos maux, que vous en fûtes préservée. Mère de grâce, Mère de miséricorde, jetez un tendre regard sur des pécheurs qui gémissent dans cette vallée de larmes. Si nous nous rangeons sous vos auspices, ce n'est pas pour pouvoir impunément continuer nos désordres ou demeurer dans la langueur, ce ne serait pas reconnaître votre pouvoir, ce serait plutôt offenser votre tendresse que de vous adresser des vœux si funestes pour nous et si odieux pour vous-même. Nous vous supplions, au contraire, de vouloir bien employer votre médiation toute-puissante auprès d'un Dieu qui est en même temps et votre Fils et notre Rédempteur, afin qu'il nous accorde la grâce de changer par la conversion, de nous purifier par la pénitence, de persévérer dans la ferveur, et d'être un jour couronnés dans la gloire éternelle; c'est, Messieurs, ce que je vous souhaite. Au nom du Père, etc.

## SERMON XXIX.

### SUR LA NATIVITÉ DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Invenietis infantem pannis involutum, et positum in præsepio. (*Luc.*, II.)

*Vous trouverez un enfant emmailloté et couché dans une crèche.*

Sire,

Voilà, chrétiens, ce que vous trouverez

dans la fameuse grotte de Bethléem, où l'Eglise vous invite aujourd'hui avec tant de solennité. Vous y accourez, sans doute, pour honorer celui qui est la joie des patriarches, l'espérance des prophètes, la gloire d'Israël, l'attente des nations, le Chef des anges, le Sauveur des hommes, le Maître souverain du ciel et de la terre, l'Auteur de la nature et de la grâce. Cependant, ce que vous y verrez ce sera un enfant enveloppé des ombres de la pauvreté : *Invenietis infantem*, etc.

Ne serons-nous donc pas surpris de voir tant de grandeur et tant d'humiliation tout à la fois? Si Dieu fut autrefois un Dieu caché par trop d'éclat, ne le sera-t-il pas maintenant par trop d'obscurité? Non, Messieurs, la foi nous développe tout, elle concilie tout; elle nous apprend qu'en notre Sauveur tout doit servir à notre salut, jusqu'à son élévation, tout doit contribuer à sa gloire, jusqu'à son abaissement. Car, s'il est Dieu, c'est pour sanctifier l'humanité, et s'il est homme, c'est pour glorifier la divinité. Tout semble ici le rabaisser, mais en même temps tout le relève. S'il est le Fils d'une femme pauvre, il est aussi le Fils d'une mère vierge; si sa naissance est obscure parmi les hommes, elle est célèbre parmi les anges qui l'annoncent; s'il est compté parmi les sujets d'un superbe empereur, il reçoit à son tour les hommages des rois; et s'il est dépouillé de toute la magnificence royale, c'est qu'il est assez grand par lui-même, pour pouvoir se passer d'une pompe extérieure.

L'embarras ne sera pas ici pour les impies, qui affectant d'être scandalisés de sa faiblesse, ne peuvent être que confondus par son éclat. Car, s'ils osent ouvrir leur bouche sacrilége, pour nous demander comment un Dieu a pu se réduire à la mesure d'un enfant, nous la leur fermons aussitôt, en leur demandant à notre tour, comment un enfant si faible, si pauvre, si obscur en apparence, eût-il pu se faire reconnaître pour un Dieu, s'il n'eût été en effet le Dieu véritable. Mais nous, qui jugeons par une foi infiniment élevée au-dessus des sens, nous adorons dans la personne de cet enfant, le mystère d'un Dieu qui s'abaisse pour nous relever, qui se cache pour nous instruire, qui vient dissiper nos ténèbres, réformer nos mœurs, guérir nos maux, dont l'humiliation est toute volontaire, la naissance toute miraculeuse, la grandeur toute spirituelle.

Tâchons donc d'entrer, à la faveur de la lumière de la foi, dans les profondeurs du mystère de Jésus-Christ naissant. Et pour nous renfermer dans ce qu'il y a de propre, je vous prie d'observer que c'est ici un Dieu enfant, qui vient de naître, et de naître dans une grotte pour nous : *Parvulus natus est nobis* (*Isa.*, IX), dit Isaïe. Or, c'est ce qui nous découvre et son amour et sa sagesse. Son amour, parce que par là il se montre infiniment généreux envers nous; sa sagesse, parce qu'il ne pouvait rien faire de plus utile pour nous; son amour dans les démarches qu'il fait pour nous chercher; sa sagesse, dans les moyens dont il se sert pour nous sanctifier. Je dis donc que sa naissance renferme : 1° Un mystère plein d'amour, par la manière dont il se rapproche de nous. 2° Un mystère plein de sagesse, par les mesures qu'il prend pour nous rapprocher de lui. Mystère aimable, qui nous donne un Dieu pour Sauveur; mystère admirable, qui nous donne un Dieu pour modèle; mystère aimable, qui mérite toute notre reconnaissance; mystère admirable, qui demande toute notre soumission. C'est tout ce que j'ai à vous dire, pour consoler votre foi et pour ranimer votre ferveur. Mais, pour parler dignement de la naissance d'un Dieu enfant, adressons-nous à son auguste Mère que nous saluerons avec l'ange : *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

Sire,

Toute la sainteté de la religion est fondée sur l'amour que Dieu a eu pour les hommes, et sur l'amour que les hommes ont eu pour Dieu. L'un a été notre ressource, et l'autre fait notre mérite. Car, si Dieu ne nous eût point aimés, nous n'eussions jamais eu le bonheur de recouvrer la justice, et si nous n'aimions point notre Dieu, nous aurions le malheur de la perdre.

Aussi voyons-nous dans le mystère de ce jour, que, dès le moment que le Fils de Dieu se produit sur la terre pour se manifester aux hommes, il se réduit à l'état qui peut le mieux servir : 1° A nous découvrir son amour; 2° à s'attirer le nôtre. Deux réflexions qui nous feront bientôt sentir que c'est ici vraiment un mystère d'amour.

Et 1° quel excès d'amour ne nous marque-t-il pas dans cette humiliation, dans cette pauvreté, dans cette souffrance, qui font toutes ensemble l'état de Jésus naissant, et que le mystère ne nous permet pas de séparer dans notre idée? S'il faut qu'il entre dans une famille pour être Fils de l'Homme, il choisit la plus obscure dans Israël pour être regardé comme le fils d'un vil artisan. Il semble même prendre à dessein l'heure la plus sombre de la nuit, pour se produire avec moins de bruit sur une terre qu'il doit combler de gloire par son avénement; et tandis qu'il fait la joie des bienheureux par la splendeur de sa divinité, il est le rebut du monde par les ténèbres de sa naissance.

Il est vrai que, selon la chair, il descend de ces rois antiques qui furent couronnés par la main de Dieu même, et qu'il a l'origine la plus illustre, aussi bien que la généalogie la moins suspecte. Mais que lui sert une gloire qui est oubliée parmi les hommes? Une noblesse obscurcie n'est ordinairement qu'un éclat importun, qui fait qu'on sent plus vivement son humiliation présente, parce qu'on la mesure sur sa gloire passée. Aussi, il ne se trouve aucune place pour cet enfant, non-seulement tout royal, mais tout divin, et il faut qu'une grotte soit

sa retraite, et une crèche son berceau : *Non erat eis locus in diversorio.*

De là vient qu'il est réduit à une extrême misère. On se console quelquefois dans l'obscurité de sa profession par le plaisir du profit, dans la bassesse de son extraction, par l'affluence des richesses; et si le roturier envie les titres de l'homme noble, peut-être le noble n'envie-t-il pas moins l'opulence du roturier. Mais ici il n'y a que la pauvreté même, et une extrême pauvreté qui puisse faire une si grande humiliation. Naître dans un étable, être couché sur la paille, n'avoir aucun secours, c'est l'état où se trouve un Dieu en entrant dans le monde : Créateur de l'univers, maître des trésors de la nature, distributeur des bienfaits de sa providence, ce qu'il donne si libéralement aux autres, je dirai presque qu'il se le refuse injustement à lui-même.

Or, il vous est aisé de vous figurer par là quel est l'excès de sa souffrance, et quelle doit être la rigueur de son sort. Vous le savez, la mollesse fait le caractère du riche, et la souffrance le partage du pauvre. Mais ici, combien de circonstances qui concourent à rendre encore plus austère la pauvreté de mon divin Sauveur! Il veut naître, non-seulement dans la saison la plus rigoureuse, mais dans le lieu le plus misérable; et, réduit à un abandon général, il souffre d'autant plus vivement les impressions du froid, qu'il y est et plus exposé par l'incommodité de sa situation, et plus sensible par la faiblesse de son âge.

O vous, qui êtes si fiers dans votre rang, ou si démesurés dans votre ambition; si enflés de votre opulence, ou si chagrins dans votre pauvreté; si sensuels dans vos plaisirs, ou si impatients dans vos souffrances; si ardents pour la gloire, ou si abattus dans l'humiliation; si avides de louanges, ou si sensibles aux injures, accourez tous à Bethléem pour y voir un Dieu pauvre, souffrant et anéanti. Voyez à quel prix il veut être votre Sauveur, et jugez de l'amour qu'il a pour vous, par un état que votre orgueil, votre cupidité, votre mollesse vous feraient craindre si fort pour vous-mêmes.

Mais, que dis-je, pourrons-nous bien nous former une juste idée d'un abaissement si prodigieux? Ah! Messieurs, il est si profond, que sa profondeur même fait qu'il est digne de Dieu, en sorte que la Divinité ennoblit un état si méprisable en apparence, sans se dégrader elle-même. Il est vrai, il y a un éloignement infini, entre le créateur et la créature; mais, comme la Créature ne saurait s'élever jusqu'au Créateur, parce qu'elle est trop imparfaite, le Créateur aussi serait lui-même imparfait, s'il ne pouvait point franchir cette distance pour s'approcher de la créature. Il est vrai encore, c'est une humiliation inconcevable pour un Homme-Dieu, qu'il soit réduit à la condition la plus souffrante et la plus obscure. Mais c'est une humiliation infinie, qui marque un amour infini, et rien ne convient mieux à un Etre infini, que l'infini même.

Mais ce n'est pas tout, son amour ne fait ici que croître à nos yeux. Ajoutez à toutes ces réflexions, qu'il s'abaisse pour des pécheurs, que c'est pour ses propres ennemis qu'il s'est réduit à un si triste état, puisque ce sont nos crimes qui l'ont fait descendre du ciel. Le péché de l'homme fut tout orgueil, dit saint Augustin; créatures ingrates, nous avions voulu usurper les droits de celui qui nous avait donné l'être. Jaloux de sa grandeur, impatients dans notre dépendance, nous avions fièrement bravé ses menaces et violé ses lois; nous étions les ennemis de la divinité, nous aurions voulu être des dieux nous-mêmes. Cependant, voyez-le ce Dieu si sensiblement outragé; non content de se rendre semblable à nous par une conformité de nature, il se met en quelque sorte au-dessous de nous par la misère de sa naissance. Et pourquoi? Hélas! c'est afin que l'excès de son humiliation répare par une juste proportion celui de notre orgueil. Et ce qu'il y a de plus admirable et de plus aimable, c'est qu'il veut nous remplir de ses bienfaits, nous enrichir des trésors immenses de sa miséricorde, et nous unir à lui par une charité qui nous rende participants de sa nature même. Car, s'il est notre Sauveur, ce n'est pas seulement pour abolir nos crimes, ce n'est pas seulement pour nous tirer de la tyrannie du Démon, c'est encore pour nous remplir des dons ineffables de sa grâce; en un mot, c'est pour nous élever à la dignité d'enfants de Dieu, et pour nous donner un plein droit à sa gloire et à sa félicité éternelle : *Divinæ consortes naturæ.* (II *Petr.*, I.)

Faut-il donc s'étonner que le Prophète s'écrie que la miséricorde de notre Dieu est au-dessus de tous ses ouvrages? Je le reconnais bien dans un mystère où je le vois tout anéanti; et quoique partout ailleurs il paraisse Dieu, il me le paraît encore plus dans la grotte de Bethléem. Ah! je l'avoue, dans la création de l'univers il montre sa puissance; dans le gouvernement des créatures, il manifeste sa sagesse; au jour du jugement il fera éclater sa vengeance. Mais, dans l'humiliation de sa crèche, il nous marque un amour sans bornes, et plus il est avili par son état, plus il me paraît divin par sa générosité. Mais je le vois bien; s'il se porte à cet excès d'amour et de générosité, c'est qu'il veut en même temps engager notre cœur; par ce qu'il y a de plus propre à le toucher; c'est qu'il veut faire de son avénement un temps de miséricorde, de son Evangile une loi de grâce, de son empire un règne de charité; en un mot, c'est qu'en nous marquant si vivement tout son amour, il veut s'attirer tout le nôtre. Deuxième réflexion.

Ici, Messieurs, est renfermé tout l'esprit de la nouvelle alliance! Autrefois Dieu voulut soumettre les hommes par la terreur; il donna parmi les signes les plus terribles de sa puissance une loi de crainte, qui devait

faire respecter la majesté de son nom. Mais aujourd'hui il s'enveloppe d'un doux nuage pour ménager nos faibles yeux, qui ne pourraient point soutenir son grand éclat. Son amour ingénieux lui fait emprunter les faiblesses de l'enfance, afin qu'il ait toutes les grâces qui la rendent aimable. Il met son adresse à se rendre en quelque sorte un objet de compassion, pour faire naître dans nos cœurs les sentiments les plus doux, les plus nobles, les plus tendres; et, loin de nous traîner par force, il veut que nous nous rendions nous-mêmes.

Ce n'est pas qu'autrefois la crainte fut sans amour, ni que l'amour à présent soit sans crainte. Nous voyons, au contraire, l'amour commandé dans l'ancienne loi, et la crainte recommandée dans la nouvelle. Mais il est pourtant vrai que la crainte et l'amour distinguent les deux alliances : *Brevis differentia timor et amor*, dit saint Augustin. Car, aujourd'hui, l'amour est mieux marqué de la part de Dieu et il est plus commun parmi les hommes.

Du côté de Dieu, c'est l'amour qui le fait descendre, c'est l'amour qui le dépouille, c'est l'amour qui lui fait prendre la forme d'esclave et le nom de Sauveur, et ce n'est plus ici ce Dieu qui ne faisait entendre sa voix que parmi les effrayants tonnerres, qui faisait marcher la mort devant sa face, qui consumait les pécheurs de la terre, comme un feu dévorant. Mais que dis-je, n'est-ce pas toujours le même Dieu? Oui, sans doute, mais il ne paraît plus le même à notre égard? Tout immuable qu'il est par sa nature, il semble changer de méthode par son amour. Je vois qu'il fait succéder la tendresse aux menaces, la clémence à la colère, la condescendance à la majesté, les bienfaits à la vengeance, la familiarité à l'élévation; et, rapprochant tous ces traits opposés pour les mesurer les uns par les autres, plus je l'aperçois terrible dans l'ancien temps, plus je le sens aimable dans le nouveau.

Mais aussi, du côté des hommes, l'amour sacré est incomparablement plus commun qu'il ne le fut autrefois. Déjà cet amoureux Sauveur attire les cœurs les plus rustiques; je vois des bergers qui sentent vivement les traits de sa charité, qui s'élèvent au-dessus de la grossièreté de leurs sens, et qui reconnaissent pour leur Dieu un enfant dont la pauvreté surpasse la leur. Déjà les cœurs les plus fiers se sentent domptés par ses charmes, je vois des têtes augustes qui renoncent à leurs superbes idées, pour se prosterner devant un souverain, dont le dehors est si éloigné de leur magnificence. Enfin, les grands et les petits, les savants et les simples, tous les hommes généralement se laissent entraîner à son amour, et au lieu que le culte d'un Dieu majestueux et terrible fut autrefois presque tout renfermé dans les bornes étroites de la Judée, l'empire d'un Dieu pauvre et humilié, qui ne veut régner que par l'amour, n'a d'autres bornes que celles de l'univers.

C'est ainsi, Messieurs, qu'il a fait la conquête des cœurs : conquête qui marque vraiment la puissance d'un Dieu. Car le cœur, dit saint Bernard, n'est point soumis à l'empire des hommes, il ne respecte pas même l'autorité des rois : *Affectui, nec leges imperant, nec reges dominantur.* On peut bien gêner ses inclinations, mais on ne peut point les lui arracher, si on ne l'oblige de les changer lui-même : libre dans ses sentiments il se roidit contre la violence, plein de détours il sait se déguiser par le mensonge. Il faut le gagner pour l'assujettir, et vouloir le forcer, ce serait vouloir l'impossible. C'est pour cela que notre divin Sauveur nous découvre tout son amour, pour engager le nôtre. Il s'accommode à la portée de notre cœur, et, quoiqu'il ait le droit de le soumettre, il l'attire néanmoins avec douceur, afin que l'aimant avec choix nous l'aimions avec plus de mérite.

Qu'on ne me vante donc plus ces héros fameux, ces rapides conquérants qui ne furent grands que par leurs passions, heureux que par leurs cruautés, puissants que pour l'oppression, couronnés que par la vanité; dont les lauriers furent teints du sang de tant de malheureux, qu'ils rendirent les victimes de leur monstrueuse ambition. Ici leur faux éclat s'évanouit; car, parmi tant de conquêtes, ils ne purent jamais compter celle des cœurs; et, loin de s'être acquis l'amour des peuples qu'ils eurent l'injustice de soumettre, peut-être perdirent ils l'amour des peuples mêmes, auxquels ils avaient toujours eu le droit de commander. Mais pour ce qui est de notre divin conquérant, il étend son empire sur les âmes, et tout pauvre, tout humilié qu'il est, il apprend aux rois mêmes le grand art de régner, qui consiste à enlever les cœurs. Sa bonté fait sa puissance, et son amour toute sa politique. Mais aussi il rend par là son empire d'autant plus ferme, que ses sujets trouvent leur délivrance dans ses victoires, leur bonheur sous son règne, leur liberté même dans leur servitude. La chute précipitée de ces vastes monarchies, qui ne furent accrues que par la terreur des armes, fait bien voir qu'un empire est mal assuré quand il ne l'est que par la crainte, mais le règne de notre divin Sauveur fait voir, au contraire, qu'un empire est inébranlable, s'il est fondé sur l'amour : *et regni ejus non erit finis.* (*Luc.*, I.)

Il ne faut donc pas douter, Messieurs, que le grand dessein de notre Sauveur n'ait été de régner sur nos cœurs. Si le mystère de sa naissance est un mystère d'amour du côté de Dieu, il ne doit pas moins l'être du côté des hommes, et pour mesurer quelle doit être l'étendue de notre reconnaissance, nous n'avons qu'à nous rappeler les traits de sa générosité. Car, quel retour ne devons-nous pas à un Dieu qui se ménage si peu pour nos intérêts?

C'est un Dieu qui nous aime, mais un Dieu éclairé qui sonde les cœurs. Donc il faut de notre part un amour sincère, car vous ne sauriez lui imposer par des paroles

trompeuses. Une amitié feinte peut plaire aux hommes, qui ne jugent que par le dehors, ils prennent souvent une fausse protestation pour un véritable zèle, une lâche flatterie pour une juste estime, trouvant entre eux, et leur avantage à être trompeurs, et leur plaisir à être trompés. Mais, pour ce qui est d'un Dieu, vous ne sauriez lui dérober le secret de votre cœur. Comme votre disposition intérieure lui est parfaitement connue, votre duplicité lui serait aussi extrêmement odieuse, et ne l'aimer que faussement, ce serait ajouter au mépris de son amour celui de sa sagesse.

C'est un Dieu charitable qui s'abaisse par compassion, un Dieu qui est assez notre ami pour vouloir être notre Sauveur aux dépens de sa propre gloire : donc il faut de notre part un amour effectif qui nous fasse méditer ses mystères sans ennui et converser avec lui sans dégoût; un amour fidèle qui produise une obéissance prompte, un amour généreux qui nous rende son joug agréable et ses intérêts précieux. Car se flatter qu'on l'aime et n'avoir pour lui ni ferveur, ni attention, ni sentiment, c'est se tromper grossièrement soi-même, c'est se mettre au rang des serviteurs paresseux et inutiles qui méritent d'être éternellement rejetés.

C'est un Dieu dépouillé de tout; nous ne voyons en lui que lui-même : donc il faut de notre part un amour pur qui s'attache à ce Dieu seul, et qui ne se prenne point à des objets qui lui soient étrangers. Ici, gens du monde, vous aimeriez sans doute beaucoup mieux voir un Dieu plein de magnificence et d'éclat, prêt à répandre les richesses et à distribuer les honneurs et les emplois du siècle. Mais loin de nous ces profanes désirs. C'est un vil intérêt qui règle, le plus souvent, l'affection que les hommes ont pour les hommes. Peu aimables par eux-mêmes, ils ne sont ordinairement aimés que pour leurs bienfaits. Les uns n'engagent leur attachement que par politique, les autres n'accordent leur bienveillance qu'à la servitude : parmi eux le zèle est presque toujours mercenaire, la libéralité même est quelquefois intéressée. Mais un Dieu qui nous donne tout son amour et qui mérite tout le nôtre demande aussi plus de générosité. Jaloux de notre cœur, loin de nous permettre de chercher en lui des biens fragiles, il veut qu'à son exemple nous méprisions ces faux biens pour ne nous attacher qu'à lui. Et, en effet, n'est-il pas lui-même notre souverain bien, et n'est-ce pas tout posséder que de le posséder lui seul?

Loin donc d'ici ceux qui cherchent toute autre chose que Jésus-Christ, lors même qu'ils semblent s'attacher particulièrement à Jésus-Christ; qui n'entrent dans le sanctuaire que par ambition, qui ne travaillent dans l'Eglise que par cupidité, qui n'exercent leurs talents que pour la réputation, qui ne pratiquent la vertu que pour la vaine gloire. Loin toute vue grossière, tout intérêt caché, toute intention déréglée, toute vanité subtile. Jésus-Christ veut un cœur dégagé de tout; il ne cherche que notre salut, et, de notre côté, nous ne devons chercher que sa gloire. Il ne nous donne pas moins que tout son cœur, et il ne demande pas moins que tout le nôtre. Il ne nous offre pas d'autre objet que lui-même, et telle est la délicatesse de son amour, qu'il ne nous est pas permis de diviser notre choix. Car ne pas se contenter d'un Dieu tout entier, ce serait mépriser indignement la valeur d'un don si précieux et chercher en lui ce qui est hors de lui; ce ne serait pas sacrifier nos passions à Jésus-Christ, ce serait vouloir faire servir Jésus-Christ même à nos passions.

Ah! Messieurs, quelle ingratitude ne serait-ce pas de lui refuser notre amour? Voyez l'état où il est réduit et considérez-le avec attention. Son humiliation, sa pauvreté, sa souffrance, sa faiblesse, tout en lui est le langage d'un amour infini, et cet auguste enfant, tout muet qu'il est, parle à votre cœur avec une force qui surpasse toute l'éloquence humaine. Ecoutez les gémissements qu'il pousse sur votre aveuglement, voyez couler les larmes qu'il répand pour vos péchés, observez les regards amoureux qu'il jette sur chacun de vous; tout en lui ne vous exprime-t-il pas sa tendresse, et tout ne doit-il pas exciter la vôtre? N'est-il pas juste que nous lui rendions cœur pour cœur? Pouvons-nous perdre à cet échange? Pouvons-nous être heureux sans lui, et malheureux avec lui?

Accourez donc à sa crèche avec les transports les plus vifs. Il vous invite tous, grands et petits, riches et pauvres; vous avez tous assez de talents pour lui plaire, parce que vous avez tous un cœur pour pouvoir l'aimer. Il est dans un lieu tout ouvert, afin que vous ayez tous un libre accès auprès de sa personne, et s'est raccourci jusqu'à la forme d'un enfant pour s'accommoder à notre faiblesse; il est sans retraite, afin que vous la lui donniez dans votre cœur. Oui, c'est un bien que chacun de vous peut s'approprier tout entier, et ne craignez pas qu'il partage son cœur, craignez seulement que vous ne partagiez le vôtre. Heureux, Messieurs, si vous le faites renaître en quelque sorte dans vos cœurs; car il fait la joie de ceux qui l'aiment et la gloire de ceux qui le servent. Mais, si vous avez pour votre Sauveur un amour sincère, un amour tendre, un amour pur, un amour généreux, prenez-le en même temps pour votre modèle, et justifiez par votre conduite le mystère de sagesse qui est renfermé dans les mesures qu'il a prises pour nous rapprocher de lui. C'est ce qui fera le sujet de ma seconde partie.

## SECOND POINT.

Lorsque le Fils de Dieu s'est incarné, dit saint Bernard, il n'a pas borné son projet à expier nos crimes : il s'est encore proposé de régler nos mœurs. Le péché avait causé un si grand déréglement dans l'homme, que nous n'avions pas moins besoin de modèle que de rédempteur. Comme nous naissons pé-

cheurs par notre nature, nous vivons pécheurs par nos inclinations. Il fallait par conséquent nous fournir des armes contre nos passions, dissiper les ténèbres de notre ignorance, corriger les plis d'une éducation perverse et effacer l'impression de tant d'exemples pernicieux. C'est pour cela que le Fils de Dieu ne s'est pas contenté d'être le réparateur du péché, mais qu'il a voulu être encore le modèle de toutes les vertus. Pourquoi, dit saint Bernard, a-t-il conversé si longtemps parmi les hommes, si ce n'est pour instruire, par ses exemples, ceux qu'il voulait renouveler par sa grâce? Une seule de ses actions eût suffi pour nous délivrer du péché, mais elles nous étaient toutes nécessaires pour nous former à la justice.

Or, Messieurs, c'est ce qu'il fait dès le premier moment de sa naissance: il ne se rend pas plutôt visible, qu'il se rend imitable; et vous allez voir que sa sagesse lui a fait prendre les mesures les plus convenables pour réformer le cœur de l'homme. Quelque triste que paraisse son état, il n'en sera pas moins respectable; je passerai sans peine qu'il n'avait pas besoin d'en faire tant pour être notre Sauveur; mais vous conviendrez avec moi qu'il n'en devait pas moins faire pour être notre modèle, car, pour nous rapprocher de Dieu il fallait remédier à la pente que nous avons pour le péché, ranimer la langueur que nous avons dans la vertu, et prescrire des règles pour toutes les conditions. Or, c'est ce que Jésus-Christ a fait en naissant dans l'étable de Bethléem. Comment cela? C'est que, par là, il s'est rendu un modèle irréprochable contre les pécheurs, un modèle accompli pour les justes, et un modèle universel pour tous les hommes. Trois réflexions bien propres à nous faire adorer sa sagesse dans le mystère de ce jour.

Il s'est rendu un modèle irréprochable contre les pécheurs pour les guérir de leurs vices: premier trait de sa sagesse. Il semble d'abord, aux yeux des hommes charnels et surtout aux yeux des incrédules, que la majesté de Dieu soit trop avilie dans un lieu qui n'est propre qu'à servir de retraite aux animaux; ils s'étonnent que tout l'objet de l'ancienne loi soit renfermé dans l'étable de Bethléem, et, au lieu qu'ils devraient honorer le Sauveur comme un Dieu tendre qui a voulu nous marquer l'amour qu'il a pour nous, ils le regardent presque comme un Dieu déshonoré, qui semble avoir voulu affaiblir le respect que nous devons avoir pour lui, se plaignant d'autant plus librement de son humiliation, qu'ils semblent s'intéresser à sa gloire.

Je pourrais vous dire que ce faux scandale ne vient que de la faiblesse même des hommes, car, mesurant, pour ainsi dire, la grandeur de Dieu sur leurs petites idées, ils s'imaginent qu'elle doit dépendre d'un éclat emprunté, comme celle des grands du siècle, et, parce qu'ils ne comprennent pas qu'il est naturellement assez élevé pour être au-dessus de l'humiliation et de la pauvreté, ils le dégradent lors même qu'ils semblent vouloir le relever.

Mais je dis plus: ce sont ces plaintes mêmes qui nous font comprendre qu'il était de la sagesse de Dieu de naître dans la misère et dans l'obscurité. Car, pourquoi, hommes vains et injustes, êtes-vous choqués de ces tristes apparences? Ah! c'est qu'accoutumés à juger par les sens et dominés par l'orgueil et par la cupidité, vous ne goûtez que les biens sensibles, vous n'estimez que ce qui frappe vos yeux charnels, vous ne cherchez que ce qui nourrit vos passions grossières. Selon vous, il n'est rien de brillant que le faste, rien de solide que les richesses, rien d'agréable que le plaisir. De ces faux avantages vous en faites toute la fin de vos projets, tout le fonds de votre grandeur et toute la félicité de la vie. Vous vous sentez malheureux si vous ne pouvez point parvenir, vous vous croyez anéantis si vous venez à déchoir; une naissance illustre vous rend pleins d'orgueil; une dignité éclatante, pleins de fierté; la prospérité comble vos souhaits, l'opulence fournit à tous vos désirs, le luxe flatte votre vanité, la volupté charme tous vos sens. En un mot, l'homme corrompu fait tout ce que vous êtes, et c'est pour cela que vous avez tant de peine à vous persuader qu'un Dieu puisse être grand et heureux dans un état où vous ne voyez rien que d'affreux pour vous-mêmes.

Or, voilà précisément ce qui me fait reconnaître combien notre Dieu est sage de naître dans un appareil tout opposé à vos inclinations et à vos idées. Car, fallait-il qu'il naquît dans l'éclat, dans l'opulence, dans la mollesse pour donner par son exemple de nouvelles forces à ces passions dont l'empire est si étendu et la violence si funeste? Fallait-il que vous eussiez en lui un modèle d'orgueil, d'avarice, d'ambition et de sensualité? Fallait-il qu'il déifiât le vice en sa personne pour se faire respecter des hommes vicieux? Ah! non sans doute, et tout injustes que vous êtes, j'ose m'assurer que vous n'oseriez le prétendre.

Il fallait donc, au contraire, qu'il naquît dans l'humiliation, dans la pauvreté, dans la souffrance pour dissiper vos illusions, pour réprimer vos appétits déréglés, pour arrêter le torrent des mauvais exemples, et en un mot, pour vous rapprocher de Dieu par des voies tout opposées à celles qui vous en ont éloignés. Mais, me direz-vous, était-il d'une nécessité absolue qu'un Dieu vînt chercher l'opprobre et la misère? N'eût-il pas suffi qu'il eût commandé, qu'il eût défendu? Ah! je l'avoue, le domaine souverain qu'il a sur vous aurait suffi pour donner la force à ses lois et pour attacher le crime à votre désobéissance. Mais comment vous seriez-vous rendus à sa seule autorité, vous qui ne voulez pas même vous rendre à son exemple? Ah! convenez donc qu'il fallait qu'il marchât devant vous afin que vous n'eussiez aucun prétexte pour reculer. Oui, il était de sa sagesse que vous ne pussiez point lui reprocher comme aux pharisiens, qu'il eût

ou trop de dureté pour vous et trop d'indulgence pour lui-même ; il était de sa sagesse de se distinguer par son exemple de ces faux sages qui ne l'étaient qu'en paroles, dont les livres étaient semés de magnifiques sentences, mais dont les mœurs étaient très-opposées à leurs maximes. Enfin, il était de sa sagesse de vous donner un exemple afin que vous ne pussiez pas alléguer l'impossibilité dans la pratique, et un exemple irréprochable afin que vous ne pussiez pas trouver de l'imperfection dans le législateur et dans le modèle. Car, un législateur, qui est semblable à vous, ne vous rend-il pas ses commandements aisés? Et un modèle, qui est infiniment plus noble que vous, ne vous rend-il pas son imitation glorieuse? Pouvez-vous regarder comme impossible pour vous ce qui ne l'est point pour le Fils de Marie, ou comme trop indigne de vous ce qui ne l'est point du Fils de Dieu?

Et certes, il est, au contraire, bien honteux pour vous qu'après qu'un Dieu si grand n'a pas dédaigné la pauvreté, l'humiliation, la souffrance pour vous rendre le détachement, l'humilité, la mortification plus aimable, il est, dis-je, bien étonnant qu'après que ce Sauveur aimable a fait un si généreux effort pour guérir vos erreurs et pour retenir vos penchants, vous soyez néanmoins si entêtés de la grandeur, si éblouis de l'éclat, si avides des richesses, si portés à la volupté. Car, dussiez-vous rougir d'entendre ce que vous ne rougissez point d'être, je ne craindrai pas néanmoins de le dire, c'est la honte du christianisme que vous soyez presque païens dans votre esprit, dans votre cœur, dans vos paroles, dans vos usages, dans vos mœurs. Vous êtes par votre baptême, par votre créance, par votre profession, à la suite d'un Dieu humilié, pauvre, souffrant et anéanti; mais, par vos sentiments et par votre conduite, vous semblez encore adorer ces divinités scandaleuses dont on ne pouvait porter la ressemblance que par le crime. Car, dites-moi, si nous étions encore dans cet ancien temps, qui fut un temps d'ignorance, de superstition, d'idolâtrie, auriez-vous plus d'ardeur que vous n'en avez pour tout ce qui flatte la chair et le sang?

En vain donc affectez-vous de vous intéresser à l'honneur de votre Dieu. Vous êtes de vrais hypocrites, qui cachez l'intérêt secret de vos passions; car, si vous êtes choqués de son avilissement extérieur, ce n'est pas qu'il soit dans un état indigne de lui, mais c'est qu'il est dans un état trop mortifiant pour vous. Votre corruption même, qui fait son abaissement, blesse nos yeux, ne nous fait que trop sentir combien son abaissement était nécessaire pour guérir en vous une si grande corruption; et telle est l'absurdité de votre erreur que vos propres plaintes se tournent contre vous-mêmes. En un mot, ce Dieu ne se déshonore point en se renfermant dans l'étable de Bethléem, mais c'est vous qui vous déshonorez vous-mêmes, en méprisant, en craignant un modèle qui ne condamne que le vice et n'enseigne que la vertu. Vous nous découvrez par là le fond d'un intérieur plein de pourriture; car si vous étiez vrais chrétiens, plein de foi et de piété, non-seulement vous respecteriez en lui un modèle irréprochable contre les pécheurs, mais vous aimeriez encore de tout votre cœur un modèle accompli pour les justes. Second trait de sa sagesse.

En effet, les justes trouvent en lui un modèle qui fait leur règle, leur consolation, leur confiance. Je dis leur règle, car en naissant dans les ténèbres, dans l'indigence, dans les larmes, comme il coupe tous les vices dans leurs racines, il montre aussi toutes les vertus dans leur perfection. C'est dans sa crèche qu'il nous enseigne l'humilité, la douceur, le détachement, la mortification, la patience, l'abnégation, en un mot, tout ce qui fait l'ornement et la pureté d'une ame chrétienne. Il se rapproche de nous par une bassesse apparente, pour nous rapprocher de lui par une sainteté intérieure. La morale de l'Evangile est réduite en abrégé dans son exemple et d'un coup d'œil nous la voyons tout entière. Ce divin enfant nous représente dans sa personne cette haute perfection qu'il doit prescrire par sa parole; dans l'âge même le plus tendre, il est pour nous un modèle achevé, et non-seulement il prêche la pratique de la vertu, mais il en inspire l'amour, parce qu'il la pratique lui-même, et qu'il la pratique pour nous. Je dis encore qu'il fait la consolation des justes. Car, est-il rien de plus propre à adoucir les rigueurs, les austérités, les difficultés de la vertu, que le bonheur d'entrer en société de souffrances avec un Dieu qui se traite avec tant de dureté dès sa naissance, et à qui l'impatience d'être notre modèle et notre consolateur, ne permet pas d'être un moment dans le monde sans souffrir? Est-il rien de plus noble qu'une humiliation qui nous égale en quelque sorte à lui, rien de plus riche qu'une pauvreté qui nous fait tout posséder avec lui, rien de plus doux qu'une souffrance qui nous unit à lui? Qui pourrait donc exprimer la consolation que les âmes justes puisent dans son exemple? Ah! Messieurs, si vous la sentez, cette consolation, suppléez à la faiblesse de mes paroles, et, si vous ne la sentez pas, reprochez-vous la faiblesse de votre foi.

Je dis enfin, qu'il fait la confiance des justes. Car, ce n'est point ici un portrait inanimé, une représentation morte, c'est un modèle vivant qui est le principe de la vertu dont il est l'image. Il ne lui suffit pas de nous encourager par la force de son exemple, il nous soutient encore par celle de son esprit. S'il est dépouillé des biens périssables, c'est pour nous faire voir qu'il tient entre ses mains les richesses spirituelles; déjà il se fait annoncer par les Anges comme le Sauveur des hommes, et notre confiance doit être d'autant plus vive, que dans l'amour qu'il nous témoigne nous y

voyons, et les grâces qu'il nous offre, et les biens qu'il nous assure.

Hélas! qui ne s'étonnera pas ici de l'injustice des hommes à l'égard de notre doux Sauveur! Tantôt ils se plaignent qu'il fait trop pour eux, et tantôt qu'il ne fait pas assez. Leur propose-t-on son exemple? Il leur paraît trop parfait. Leur reproche-t-on l'abus de ses grâces? Ils ne les trouvent pas assez fortes. Selon eux, Dieu ne veut pas les conduire à leur manière, et ils ne peuvent pas se conduire à la sienne. Messieurs, quelque opposées que soient ces plaintes, elles coulent pourtant d'une même source, c'est-à-dire, du fond d'un cœur corrompu. Les uns voudraient suivre leur penchants sans remords, les autres pratiquer la vertu sans travail, et de là vient qu'ils n'aiment point un exemple qui les laisse sans excuse, et qu'ils n'estiment point une grâce qui ne leur épargne point la peine.

Mais loin d'ici ces plaintes frivoles. L'exemple d'un Dieu naissant ne paraît point trop élevé, parce qu'il est accompagné d'une grâce qui nous fortifie au dedans, et sa grâce ne paraît point trop faible, parce qu'elle est accompagnée d'un exemple qui nous anime au dehors. L'exemple sans la grâce ne serait point imitable, la grâce sans l'exemple serait moins sensible; mais ils se fortifient et se manifestent l'un par l'autre. Nous pouvons juger de ce que le Sauveur fait au dedans de nous-mêmes par ce qu'il fait au dehors, et notre défiance serait d'autant plus injuste, que, d'un côté, nous savons que son exemple est fait pour notre instruction et pour notre salut, et que, de l'autre, nous ne devons pas douter que sa grâce ne soit mesurée par son amour et par sa sagesse.

Enfin, le troisième et dernier trait de sa sagesse, c'est qu'il ait choisi un état où il pût être un modèle universel pour toutes les conditions et pour tous les hommes. Car, dites-moi, vous qui n'aimez point un modèle si austère, comment, s'il se fût ajusté sur vous seuls, aurait-il pu convenir à tous les autres? Comment l'auriez-vous fait naître? Dans l'éclat? Mais, comment se serait-il mis à la portée des petits? Dans l'opulence? Mais, comment aurait-il été le partage des pauvres? Dans la joie? Mais, comment aurait-il pu faire la consolation des affligés?

Mais, me direz-vous à votre tour, comment dans une affreuse misère peut-il servir de modèle aux grands, aux riches, aux heureux du siècle? Ah! Messieurs, c'est ici que vous allez découvrir le grand secret de sa sagesse. Le voici. C'est qu'en se dépouillant de tout, il condamne et leur attachement pour ce qu'ils possèdent, et leur avidité pour ce qu'ils ne possèdent pas. C'est qu'en leur découvrant par là son esprit, qui est un esprit de détachement, de mortification et d'humilité, il leur apprend qu'ils doivent au moins se donner avec lui au dedans d'eux-mêmes, par leurs dispositions, une conformité qu'ils n'ont point au dehors par leur éclat.

Si donc vous me demandez comment les grands, les puissants du siècle peuvent imiter Jésus-Christ naissant, la réponse est prête et le moyen facile. Je dis qu'ils le peuvent en se formant un cœur humble dans l'élévation, un cœur détaché dans les richesses, un cœur pur, un cœur contrit et mortifié au milieu du monde. Et voilà ce qui me fait admirer le grand art de la sagesse d'un Dieu, qui s'est entièrement appliqué à réformer le cœur de l'homme, qui a pris la forme la plus propre à nous découvrir les sentiments de son cœur, et qui a principalement attaché notre ressemblance avec lui dans la conformité de notre cœur avec le sien. Car, encore un coup, si ce divin Sauveur fût né dans la splendeur, comment eût-il pu nous marquer le mépris qu'il fait des biens passagers et nous inspirer le mépris que nous en devons faire nous-mêmes? N'eût-il pas plutôt animé le désespoir des pauvres et la cupidité des riches? Voilà, dis-je, ce qui me fait admirer en lui un exemple qui règle ou qui condamne toutes les conditions sans les renverser ni les confondre. Car, d'un côté il donne aux pauvres la consolation de voir qu'il ait préféré leur état, et il laisse aux riches la ressource de pouvoir prendre son esprit; il s'associe à ceux qui sont dans l'affliction avec patience, et il se rapproche de ceux qui sont dans la prospérité avec modération. Il se reconnaît lui-même dans les petits qui sont dans l'obscurité sans envie et il s'accommode aux grands qui sont dans l'élévation sans orgueil. Mais aussi, d'un autre côté, il confond les pauvres, si après son exemple, ils désirent trop les richesses temporelles, et il réprouve les riches, si malgré son exemple ils n'estiment et ne se donnent point intérieurement la pauvreté et le détachement évangélique. Il se sépare des affligés, qui souffrent avec murmure, et il rejette les heureux, qui jouissent avec cupidité. Il désavoue les petits qui veulent se relever par l'ambition, et il méprise les grands qui ne veulent point s'abaisser eux-mêmes par l'humilité.

Puis donc que Jésus naissant a pris une forme convenable à tous les hommes, prenez-le tous, Messieurs, pour votre modèle. Etes-vous dans la bassesse, dans la misère, dans la tribulation, aimez un état qu'il a embrassé. Etes-vous dans la gloire, dans l'abondance, dans la prospérité, n'aimez pas, mais craignez plutôt un état qu'il n'a point choisi. Je dis aux uns, c'est votre bonheur de ressembler à sa personne; je dis aux autres, c'est votre obligation de vous conformer à son esprit, et je dis à tous, que, s'ils veulent recueillir ses bienfaits, il faut qu'ils se règlent sur ses exemples. Et en effet, n'est-ce pas pour nous la vraie sagesse de nous rendre conformes à ce divin Sauveur? Car, faut-il que, si vous êtes dans la souffrance, vous y soyez sans mérite, par votre impatience, ou que, si vous êtes

dans la prospérité, vous n'y soyez que pour votre perte, par votre attachement? Faut-il que vous ne soyez chrétiens que pour rendre plus criminel le mépris que vous faites de l'exemple d'un maître dont vous vous dites les disciples? Faut-il que, mettant votre gloire à confesser son nom, vous rougissiez de vous donner sa ressemblance? Heureux bergers, vous fûtes l'adorer avant que de le bien connaître. Et nous, qui le connaissons si bien par la foi, nous ne voulons pas le respecter. Esprits célestes, vous annonçâtes sa grandeur au milieu des ombres mêmes de son humiliation, parce qu'il était votre Dieu; et nous, qui le voyons dans tout l'éclat de sa religion, nous craignons de porter son image, quoiqu'il soit encore notre Sauveur.

Ah! Messieurs, ne devons-nous pas plutôt rougir de nous être fait de l'exemple d'un Dieu, d'un Sauveur, un objet de rebut, et presque un sujet de scandale? Désavouez donc aujourd'hui un sentiment si injuste, et cette ambition que vous avez portée partout ailleurs, rappelez-la en ce jour pour la consacrer tout entière à vous donner la gloire de porter imprimé sur votre front le caractère de Jésus naissant pour votre salut. L'état même où vous le voyez, loin de vous rebuter, ne doit-il pas, au contraire, ranimer votre ferveur, puisqu'il doit ranimer votre gratitude? Comme son exemple rend son amour plus vif, son amour doit aussi vous rendre son exemple plus aimable. Sans doute que, s'il vous eût moins aimé, il eût moins fait pour vous. Si donc vous êtes sensibles à son amour, soyez aussi fidèles à ses exemples, afin qu'en imitant ses exemples vous vous rendiez les dignes objets de son amour. Mais à qui puis-je, Sire, proposer ce grand devoir avec plus de confiance qu'à Votre Majesté, qui le remplit et avec tant de gloire pour elle-même, et avec tant de succès pour nous? Elle nous fait bien voir que les rois ne sont pas dispensés d'imiter un Sauveur, mais qu'ils doivent l'imiter en roi, comme dit saint Augustin; car si elle est au-dessus de tout ce qu'il y a dans le siècle par la dignité de son sang, par les priviléges de sa couronne, par les forces de son empire, ce n'est que pour nous représenter, et par les hommages de sa piété, les abaissements d'un Dieu naissant, et par l'usage de sa puissance, la bonté d'un Dieu naissant pour notre salut. Assez éclairée par sa foi, assez élevée dans ses sentiments, pour mettre sa véritable grandeur à servir le Seigneur avec humilité, à protéger la religion avec zèle, à faire non-seulement les délices de son propre peuple, mais encore le bonheur de tous les autres par sa modération, par sa justice, par son amour pour la paix, Votre Majesté a la gloire de se rendre l'image la plus noble d'un Sauveur que l'Eglise nous représente comme un roi pacifique : *Rex pacificus magnificatus est.* Ainsi nous donne-t-elle la consolation de pouvoir présumer que ce Sauveur tout-puissant bénira selon nos désirs un souverain qu'il a formé selon son cœur. Puisse-t-il répandre ses plus grandes bénédictions sur votre personne sacrée, et sur celle de votre auguste épouse, qui est si digne de votre trône par ses qualités royales et de votre cœur par ses vertus chrétiennes. Ce sont là, Sire, les desseins de tous vos sujets, qui ne peuvent être que remplis de zèle pour le plus respectable et le plus aimable de tous les souverains. Ce sont là aussi les vœux de toute l'Eglise, qui voit avec édification que vous soutenez par vos vertus le titre de roi très-chrétien, ce titre auguste et sacré dont vous avez hérité par votre naissance, et qui, également pénétré et de gratitude pour son protecteur et de tendresse pour son fils aîné, ne cessera point d'adresser au Seigneur ses plus ardentes prières pour la durée et la prospérité du règne de Vos Majestés en ce monde, et pour la consommation de leur gloire dans le ciel, où nous conduise tous, le Père, etc.

---

# AVIS SUR LE SERMON DE LA PENTECOTE.

Le roi était si jeune en 1725, que l'auteur ne pouvait pas donner à ce sermon la même étendue qu'aux autres. Un plus long discours aurait d'autant plus fatigué Sa Majesté, que sa piété lui faisait donner toute son attention à la parole de Dieu. C'est aussi la grande jeunesse de ce prince qui engageait alors les prédicateurs à lui donner des instructions dont il n'aurait pas eu besoin dans un âge plus avancé, comme on pourra le remarquer dans les différents traits qui sont répandus dans ce sermon.

---

## SERMON XXX.

### SUR LA FÊTE DE LA PENTECÔTE.

*Prononcé devant le roi, dans la chapelle du château de Versailles en 1725.*

Ego rogabo Patrem, et alium Paraclitum dabit vobis, ut maneat vobiscum in æternum, Spirirum veritatis, quem mundus non potest accipere. (*Joan.*, XIV.)

*Je prierai mon Père, et il vous donnera un autre Consolateur, afin qu'il demeure éternellement avec vous. C'est l'Esprit de vérité que le monde ne peut recevoir.*

Sire,

Si Jésus-Christ s'est éloigné des hommes par son Ascension, ce n'est que pour s'en rapprocher de plus près par son Esprit-Saint. Plein de tendresse pour eux, il leur obtient par ses prières ce Consolateur céleste qu'il leur a mérité par son sang et qui remplace dignement un Homme-Dieu, parce qu'il est Dieu lui-même : *Ego rogabo Patrem, et alium Paraclitum dabit vobis.*

Heureux les disciples qui en ce jour virent descendre sur eux cet Esprit divin parmi les signes les plus éclatants? Mais, heureux aussi les chrétiens qui le reçoivent par la foi d'une manière tout invisible:

Car, ce don précieux que l'Eglise reçut à sa naissance, elle doit le posséder dans toute sa durée : *Ut maneat vobiscum in æternum.*

Quel est donc cet Esprit si élevé au-dessus de nous et pourtant destiné pour nous? C'est, dit Jésus-Christ, l'Esprit de vérité : Esprit qui doit dissiper les erreurs des nations, les ombres de la Synagogue, l'ignorance de tous les hommes : *Spiritum veritatis.*

Mais pourquoi ajoute-t-il que le monde ne peut recevoir cet Esprit? Hélas! c'est que cet Esprit de vérité, qui est la lumière du christianisme, n'est pas moins un Esprit de sainteté qu'on ne peut allier avec la corruption du monde : *Quem mundus non potest accipere.*

Que cette parole est terrible! et qu'il est triste pour nous d'être obligés de l'annoncer au monde, et au monde le plus brillant! Mais je sais que le grand roi devant qui j'ai l'honneur de parler, n'est pas moins le plus chrétien que le plus auguste de tous les rois ; que sa cour ne serait pas digne de lui, si elle n'était la plus chrétienne aussi bien que la plus magnifique de toutes les cours; que la piété de nos rois a voulu mettre les hommes les plus illustres, selon le siècle, sous la protection du Saint-Esprit, afin que le glorieux titre qui distingue leur valeur et leur noblesse, fût pour eux un nom sacré qui les engageât à se distinguer en même temps par la religion et par la vertu; que par conséquent je puis présumer que je ne trouverai point ici ce monde infortuné à qui le Saint-Esprit se refuse, parce qu'il est le premier à se refuser au Saint-Esprit.

Je ne craindrai donc pas de développer dans ce discours toute l'idée que Jésus-Christ nous donne de son Esprit-Saint dans les paroles de mon texte. La piété des grands ne nous permet plus de redouter leur puissance; le seul danger qu'il y ait pour nous, c'est que nous ne recherchions trop leur faveur, et si nous avons besoin de la grâce de cet Esprit divin, c'est bien moins pour soutenir notre courage que pour purifier votre zèle.

Ainsi, Messieurs, je vous représenterai le Saint-Esprit : 1° comme un Esprit de vérité, qui a produit dans les apôtres des fruits merveilleux pour l'établissement de son Eglise : *Spiritum veritatis;* 2° comme un Esprit de sainteté, qui rencontre dans les gens du monde de grands obstacles aux opérations de sa grâce : *Quem mundus non potest accipere.* Esprit de vérité, qui a établi la foi, Esprit de sainteté qui veut régler nos mœurs. C'est ce qui fera en peu de mots le sujet de ce discours. O Esprit divin! répandez vous-même en ce jour votre parole sainte sur mes lèvres et votre feu sacré dans nos cœurs, afin que vous renouveliez en nous les fruits salutaires que vous produisîtes en la personne de vos apôtres. C'est la grâce que je vous demande par l'entremise de Marie, qui devint votre Epouse au moment que l'ange lui eut dit : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Sire,

La puissance de Jésus-Christ ne passe pas comme celle des hommes. Les majestés de la terre, qui sont si respectables sur le trône, semblent être anéanties dans le sépulcre. Mais un Homme-Dieu, s'il meurt, c'est pour vaincre la mort même. La victoire qui lui coûte tout son sang lui vaut aussi tout son royaume, et un royaume éternel qui est son Eglise. La vertu invisible de son Esprit lui soumet toutes les nations et le fait régner sur les rois mêmes. Il n'est jamais plus grand, plus puissant que lorsqu'il semble n'être plus.

Mais c'est principalement en ce jour et dans l'origine même de l'Eglise qu'il a montré, par le changement de ses apôtres, quelle est la force de son Esprit. Car, Messieurs, quels étaient les disciples de Jésus-Christ avant la descente de l'Esprit divin? C'étaient des hommes simples et timides, également méprisables par leur ignorance et par leur faiblesse. Cependant le Saint-Esprit ne s'est pas plutôt reposé sur eux, qu'ils sont remplis de la plus haute science et animés du plus grand courage : *Ardentes pariter et loquentes facit,* dit saint Grégoire, pape. Deux effets admirables qui nous feront sentir toute la force de l'esprit de vérité : *Spiritum veritatis.*

Et, 1° combien n'admirerons-nous pas la science céleste dont les disciples de Jésus-Christ furent d'abord remplis? L'esprit humain ne perce qu'avec peine les ténèbres dont il est enveloppé : sa science n'est que le fruit tardif du travail. Mais pour ce qui est des apôtres, la divine lumière qui les éclaire leur aplanit les difficultés et leur abrége le temps. Elle leur enseigne non-seulement la vérité, mais toute vérité : *Omnem veritatem.* (*Joan.*, XVI.) Le voile de l'Ecriture est levé pour eux. Instruits par l'Esprit qui l'a dictée, ils exposent l'accord de deux alliances, ils fixent le sens des prédictions, et par le prodige de leur science ils sont eux-mêmes la preuve des oracles sacrés. Destinés à être les docteurs de l'univers, ils parlent le langage de toutes les nations; pour eux, il n'est nulle terre étrangère, nulle langue barbare; ils semblent être nés dans le sein de chaque peuple, et la multiplicité des langues qui servit autrefois à punir et à diviser les enfants d'orgueil, devient dans la bouche des apôtres un moyen de salut pour réunir tous les hommes dans l'enceinte de l'Eglise. Car, aussitôt que Pierre a annoncé le mystère de Jésus-Christ au milieu de Jérusalem, on voit des peuples entiers se mettre au nombre des disciples d'un Dieu crucifié; et dès le premier jour, Jésus-Christ nous fait voir la vertu de son Esprit, les fruits de son sang, la fidélité de ses promesses, l'accomplissement de ses desseins, en un mot, l'établissement de cette Eglise sainte qui devait

commencer par l'obéissance des Juifs, et qui doit se consommer par la conversion de tous les peuples.

Or, Messieurs, à la vue d'un si grand événement ne nous écrierons-nous pas avec les peuples de Jérusalem : Quel prodige est celui-ci? *Quidnam vult hoc esse?* (*Act.*, II.) Sont-ce donc ici ces hommes d'une naissance si obscure et d'une condition si rustique, ces hommes dont Jésus-Christ même eut tant de peine à corriger les imperfections et à supporter la grossièreté? Oui, sans doute, et c'est leur faiblesse même qui nous fait mieux sentir la force de l'Esprit divin. Car il n'y a que vous, ô Esprit de vérité! qui puissiez mettre sur des lèvres si grossières une éloquence assez forte pour vaincre si facilement dans les Juifs, et la haine des uns et le préjugé des autres. Tout ici marque votre puissance, parce que tout y surpasse celle de l'homme, et la seule réflexion que nous puissions faire, c'est qu'il fallait qu'il n'y eût rien que de divin dans l'établissement d'une religion toute divine.

Que j'aimerais ici, Messieurs, à considérer ce qui se passe dans Jérusalem! Le Saint-Esprit nous y trace d'abord le plan de son Eglise! Pierre parle à la tête de onze apôtres : *Stans Petrus cum undecim.* (*Ibid.*) Il parle à leur tête, dit saint Chrysostome, pour marquer la primauté du chef, mais il parle avec eux pour marquer l'union du chef avec les membres. Nous voyons dans le ministère des apôtres le modèle de celui des évêques, et c'est une grande consolation pour nous de reconnaître sensiblement que le Saint-Esprit conduit encore aujourd'hui son Eglise de la même manière qu'il commença à la former.

Mais pour ramasser en peu de mots les fruits de la descente du Saint-Esprit sur les apôtres, il faut que je me hâte de vous représenter quel fut encore leur courage à soutenir la vérité : *Ardentes pariter et loquentes.* (*Ibid.*) Second effet aussi admirable que le premier.

Ici, prince auguste, souffrez que je le dise, je vais vous proposer un grand objet qui demande une attention particulière de la part de Votre Majesté. Car, vous verrez dans le caractère des apôtres quel doit être celui de leurs successeurs. C'est votre main sacrée qui désigne maintenant les oints du Seigneur, et nous respectons l'ordre de la Providence qui a voulu confier à la sagesse du souverain un choix qu'elle faisait dans l'ancien temps par la voix du public. Mais à Dieu ne plaise qu'un prince chrétien regarde d'un œil profane un choix si délicat, comme si c'était un moyen que la politique lui eût fourni pour étendre sa puissance, ou comme si c'était un droit dont il pût user sans discernement, pour marquer seulement sa prédilection. J'ose dire que la distribution des dignités du sacerdoce est bien moins pour un souverain la plus noble prérogative de sa couronne que la fonction la plus redoutable de son ministère. Car, si l'Eglise doit recevoir ses pontifes de la main du prince, il est juste aussi que le prince les choisisse selon les lois et l'esprit de l'Eglise, afin qu'elle n'ait pour ses premiers pasteurs que des hommes que les peuples puissent suivre comme leurs guides et que le Saint-Esprit puisse reconnaître pour ses apôtres.

Or, Messieurs, pour finir le portrait des apôtres, je n'ai plus qu'à vous les dépeindre comme des hommes intrépides que l'Esprit de vérité anime de toute sa force. Oubliez ici ces disciples lâches et infidèles qu'une seule parole pouvait abattre. Vous allez voir des héros qui le seront plus que ceux du siècle. Car, avec quelle intrépidité ne paraissent-ils pas devant une synagogue pleine d'envie et de rage? Pierre, qui fut autrefois si chancelant, est aujourd'hui le plus ferme de tous les disciples, et à son exemple les autres apôtres apprennent à mépriser les menaces et à aimer les tourments. Faire connaître Jésus-Christ et souffrir pour lui, c'est pour eux un double sujet de joie, et par une grandeur d'âme inconnue à ces héros profanes qui furent si vantés dans le siècle, ils se mettent non-seulement au-dessus de la crainte du péril, mais encore au-dessus de l'amour de la gloire, cherchant l'humiliation pour l'humiliation même, s'exposant avec d'autant plus de courage, qu'ils ne sont ni poussés par l'ambition, ni soutenus par la vanité, s'estimant trop heureux d'être couverts d'ignominie pour le nom de Jésus-Christ : *Quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati.* (*Act.*, V.)

Aussi les voit-on dans la suite se répandre dans l'univers et annoncer partout le nom de Jésus-Christ, sans craindre ni la fureur des peuples, ni l'autorité des puissances. S'ils paraissent dans les cours des rois, ce n'est pas pour y devenir courtisans, flatteurs ou rusés politiques. Ils n'ont garde d'affaiblir l'austérité de l'Evangile et de s'accommoder aux mœurs du siècle pour avancer le progrès de la religion aux dépens de la religion même. Non, non, la vérité ne saurait être captive dans la bouche des apôtres de Jésus-Christ : *Revêtus de la force d'en haut* (*Luc.*, XXIV), ils mettent tout leur art à parler sans déguisement, toute leur politique à résister avec douceur, toute leur ressource à souffrir avec fermeté, toute leur ambition à trouver pour eux-mêmes cette croix qu'ils prêchent aux autres. Si vous en jugez par leurs dehors, vous les croirez sans éloquence contre les philosophes, sans appui contre les tyrans. Mais, ô gloire du christianisme! ô merveille de la religion! ô force de l'Esprit divin! dans ces mêmes hommes si faibles et si grossiers en apparence, nous y voyons les vainqueurs de la puissance et de la sagesse du siècle, nous y voyons les conquérants de toute la terre; car ils persuadent par leur simplicité, ils triomphent par leurs souffrances, ils se perpétuent par leur mort, et malgré l'opposition de tout l'univers, ils

forment enfin l'Eglise de Jésus-Christ, cette Eglise qui est maintenant si vaste dans son étendue et si respectable par son ancienneté.

Voilà, Messieurs, les fruits de l'effusion du Saint-Esprit sur les apôtres. Quelle consolation pour nous de découvrir dans le mystère de ce jour la divinité de notre religion! Combien notre foi ne doit-elle pas se ranimer à la vue des merveilles qui brillent à la naissance de l'Eglise? Si vous remontez à la source des fausses religions, vous les verrez toutes, ou enfantées dans l'ignorance, ou établies par la force; vous n'y reconnaîtrez que l'ouvrage des hommes. Mais dans l'origine du christianisme, tout y est fait de la main d'un Dieu. Contradiction de l'univers, faiblesse des apôtres, tout nous oblige de renvoyer à l'Esprit-Saint l'honneur du succès. Car, comment l'homme aurait-il part au projet d'une religion qui s'établit malgré l'homme même? Comment le monde aurait-il reçu par crainte ou embrassé par crédulité une foi qu'il a d'abord combattu avec tant d'obstination et de fureur.

Ce sont là, Messieurs, les réflexions qui naissent naturellement du mystère de ce jour : réflexions solides et consolantes, que j'ai cru devoir vous inspirer, soit parce qu'elles nous rendent notre religion aimable, soit parce que j'ai l'honneur de parler devant un monarque chrétien, qui a des raisons particulières pour l'aimer.

Rien n'est plus glorieux pour les princes, dit saint Ambroise (*Concione de basilicis non trad. hæret.*), que d'être les enfants de l'Eglise. Mais quel honneur notre sainte religion ne fait-elle pas en particulier aux monarques de notre France? C'est par elle qu'ils sont les rois très-chrétiens, les fils aînés de l'Eglise, les protecteurs, les bienfaiteurs du Saint-Siége. Ces titres sacrés leur donne dans l'Eglise le même rang, que la dignité de leur couronne leur donne dans le monde; et si la majesté royale les élève au-dessus du commun des hommes, la foi chrétienne les met au-dessus des rois mêmes.

Faites donc, ô mon Dieu! que le grand prince qui m'écoute soutienne une gloire si pure, qui est son plus précieux héritage; qu'il aime, qu'il respecte notre sainte religion, comme le fruit de votre esprit de vérité, et que mesurant son zèle sur ce qu'elle a fait pour lui, et sur ce qu'il peut faire pour elle, il lui rende tout l'éclat qu'il en a reçu.

Et vous, Messieurs, vous à qui la foi de vos pères donne un rang si distingué parmi les catholiques, souvenez-vous que le vrai moyen de participer à la gloire du trône, et de soutenir celle de la nation, c'est de vous rendre dociles à l'Esprit de vérité, et d'être les plus fidèles enfants de l'Eglise.

Mais vous surtout, hommes illustres, qui êtes si distingués, sous le nom du Saint-Esprit, apprenez ici, par l'exemple des apôtres, et par le titre même qui vous fait briller, que c'est la vertu de cet esprit divin, qui fait les vrais héros; que la valeur et la noblesse ne peuvent être dignement couronnées que par les mains de la religion; que la marque d'honneur qui vous approche du trône d'un grand roi, est proprement une marque de christianisme, qui vous approche de la personne d'un roi très-chrétien; et que pour être dignes de la bienveillance du prince, il faut que vous soyez dignes de sa foi.

Mais, il ne suffit pas, Messieurs, de nous affermir dans la foi. Cet esprit de vérité, qui nous éclaire de ses lumières, n'est pas moins un Esprit de sainteté, qui veut nous communiquer sa pureté. Prenons donc garde qu'il ne trouve dans nos cœurs les obstacles que les gens du monde opposent aux opérations de sa grâce. C'est ma seconde réflexion.

SECOND POINT.

C'est le grand prodige du Saint-Esprit d'avoir élevé les hommes à une pureté céleste. S'il se fût borné à nous enseigner la vérité, son triomphe eût été trop imparfait, et notre sort trop malheureux. En vain eût-il soumis notre raison, s'il n'eût osé attaquer notre cœur; en vain eussions-nous été plus éclairés, si nous n'avions pas dû être moins coupables.

Mais hélas! Messieurs, combien, suivant la parole du Sage, cet esprit de sainteté ne doit-il pas être opposé à un monde profane, qui n'est que déréglement dans ses affections, que feinte dans ses vertus, qu'erreur dans ses maximes!

Je remarque d'abord ce fond d'affections déréglées, qui fait tout le cœur des gens du siècle, qui prend sa source dans une chair infectée par le péché, et qui est incompatible avec l'Esprit divin, suivant la parole du Sage: *Non habitabit in corpore subdito peccatis.* (*Sap.*, I.) Car, si le Saint-Esprit veut se répandre en nous, c'est pour nous purifier de ce que nous avons de grossier, pour ralentir notre amour pour les faux biens, pour tourner nos désirs vers le ciel, pour nous enrichir de ses dons inestimables, et pour nous remplir de ses consolations et de ses délices toutes pures.

Mais produira-t-il ces effets salutaires, dans un monde, et surtout dans une cour, où l'on trouve ce qu'il y a de plus propre à séduire le cœur, où l'on se laisse prendre si facilement à l'appât du plaisir et à l'éclat de la vanité? Comment ceux qui forment un tel monde se prêteront-ils aux douces impressions de cet Esprit de paix et de pureté, qui ne se plaît que dans des âmes paisibles, dans des cœurs dégagés? Ah! qu'il est à craindre, au contraire, que la figure du monde ne les enchante; que leur cœur ne s'ouvre tout entier aux faux charmes, qui les frappent de tous côtés; et que l'orgueil et la sensualité ne les obligent d'abandonner au vulgaire les douceurs de la piété et les espérances de la foi?

Mais surtout qu'il est à craindre pour un prince, et un jeune prince, placé dans la

plus haute élévation, accoutumé à l'indépendance, environné d'adulateurs, à qui le monde offre tous ses charmes et toutes ses douceurs pour hommage, et qui est lui-même le plus doux objet, et le plus grand ornement du monde, qui voit le reste des hommes s'abaisser devant lui, plier sous ses volontés, applaudir à toutes ses actions, conspirer à tous ses plaisirs, qu'il est, dis-je, à craindre pour ce prince, qu'il ne se laisse éblouir à l'éclat qui le suit, que les délices de sa cour n'empoisonnent son jeune cœur, ou que du moins il ne se dérobe à l'Esprit consolateur par de vains amusements, qui le dérobent à lui-même. Car enfin, l'Esprit-Saint nous l'a déclaré par la bouche du Sage, qu'il n'habitera point dans des cœurs qui ne se conduisent que par les sens, parce que tôt ou tard, ils ne manquent pas de faire la malheureuse expérience de notre fragilité, qui nous expose aux plus grandes chutes, si nous n'avons une attention sévère sur nous-mêmes : *Non habitabit in corpore subdito peccatis.*

Mais, ce ne sont pas seulement les affections grossières qui éloignent de nous le Saint-Esprit, les fausses vertus, ajoute le Sage, nous rendent encore bien indignes de lui : *effugiet fictum.* (*Ibid.*), second obstacle que le Saint-Esprit trouve dans les gens du monde, et principalement parmi ceux qui habitent la cour des rois. O! qu'il est peu de chrétiens qui se proposent sincèrement leur sanctification pour objet, leur salut pour récompense, la gloire de Dieu pour fin! Ils ne cherchent la plupart qu'à accommoder la religion à leurs intérêts, l'amour-propre est presque le seul ressort qui les fait agir; lors même qu'ils semblent servir Dieu, ils ne servent véritablement que le monde; et parce qu'ils n'ont que des vues toutes profanes, ils ne peuvent que blesser la délicatesse de l'Esprit divin, qui connaît parfaitement la duplicité du cœur, et qui n'a point de couronnes pour des œuvres consacrées au monde et à la vanité. Combien encore de demi-chrétiens qui se font une dévotion sans contrainte et des devoirs selon leur goût, et qui par une fausse piété ne comptent pour rien d'être infidèles à la meilleure partie de la loi, pourvu qu'ils ne le soient point à l'autre. Cependant ce n'est-là qu'un vrai déguisement, et s'ils ne sont pas assez doubles pour vouloir tromper les autres, ils sont au moins assez aveugles pour se tromper eux-mêmes. Le Saint-Esprit demande une fidélité entière : il veut principalement qu'on remplisse les devoirs d'état, et prétendre l'attirer à soi par une piété molle et oisive, c'est vouloir le faire habiter dans un sépulcre blanchi.

Ainsi, il ne suffit pas qu'un souverain ait conservé avec soin ces sentiments religieux qui lui furent inspirés par l'éducation; il ne suffit pas qu'il console ses peuples par son respect pour la parole divine et par sa modestie dans nos temples sacrés. Il est vrai, on ne saurait trop louer en lui une piété si édifiante et si aimable. On peut même dire, qu'en reconnaissant qu'un Dieu est infiniment élevé au-dessus des rois, il s'élève lui-même au-dessus de la royauté. Mais cette royauté est de tous les ministères le plus vaste dans ses fonctions et le plus délicat pour la conscience. Il faut donc qu'il mette son attention à s'en acquitter dignement; il faut, dis-je, qu'à son humble foi, il ajoute cette vigilance royale qu'il doit aux besoins d'un peuple infini, et qu'il comprenne bien que pour lui le vrai moyen de se rendre saint, c'est de travailler à rendre ses sujets heureux. Autrement il n'aurait point un cœur assez sincère aux yeux du Saint-Esprit, qui prend pour dissimulation ou au moins pour illusion cette piété superficielle, qui a les apparences et non le fonds de la sainteté, remplissant avec zèle les devoirs aisés, et négligeant sans scrupule les plus essentiels, parce qu'ils sont les moins agréables : *Effugiet fictum.*

Mais, combien plus les gens du monde et plus encore ceux du grand monde ne s'opposent-ils pas au Saint-Esprit par l'erreur de leurs sentiments et par la fausseté de leurs maximes? troisième et dernier obstacle qui nous est encore marqué par le Sage : *Auferet se a cogitationibus quæ sunt sine intellectu.* (*Ibid.*)

Selon eux les grandes passions font les grands hommes, le crime même est glorieux pourvu qu'il soit utile. Selon eux, la piété n'est que faiblesse, peut-être même la religion que préjugé populaire. Selon eux, tout est permis aux grands, parce qu'en eux tout est impuni. Comment donc leur persuader qu'ils se dégradent eux-mêmes, s'ils se bornent à une grandeur périssable; qu'il n'y a de vrais grands que ceux qui travaillent à se faire dans le ciel un rang pour l'éternité, et que l'élévation, l'autorité, la puissance, qui ne pourront point les soustraire à l'empire de la mort, ne serviront qu'à les rendre plus redevables à la justice de Dieu, s'ils abusent de leurs prérogatives? Car, suivant l'ordre de l'Esprit-Saint, qui arrange tout avec sagesse, les grands trahissent leur vocation, s'ils ne font servir les dignités, le crédit, l'opulence, à ennoblir la piété, à réprimer le vice, à défendre l'innocence, à protéger le mérite, à soulager la misère. La puissance même du trône n'est établie que pour le bien de la religion et de l'Etat. Les rois ne brillent dans leur rang suprême que pour donner leur autorité à la justice, leur faveur à la vertu, leur éclat au bon exemple; leur affection, leur sollicitude, leur protection à leurs peuples : et si leur diadème est un ornement qui sert à relever la majesté dont ils sont revêtus comme les images de la divinité, il n'est pas moins un poids qui leur marque les grands devoirs dont ils sont chargés comme les pères de la patrie. Ce sont là les règles sacrées que le Saint-Esprit a prescrites aux puissances du siècle, c'est là le bel ordre qu'il a établi pour le bonheur de la société. Mais que l'esprit du monde, et surtout du grand monde est opposé à l'Esprit de Dieu! Et pouvons-nous douter qu'en

général les gens du siècle, assujettis comme ils sont à l'esprit de mensonge, ne forcent eux-mêmes l'Esprit de sainteté à se retirer d'eux, aussi incapables d'en suivre les mouvements, qu'indignes d'en goûter les douceurs et les consolations : *Auferet se a cogitionibus quæ sunt sine intellectu.*

Mais, si le monde est presque irréconciliable avec le Saint-Esprit, qu'il est donc triste d'être d'un tel monde ! Car, que peut-il avoir en partage, si ce n'est le trouble, la corruption, l'impénitence dans le temps présent, et le désespoir dans les siècles à venir ? Ah ! Messieurs, craignons que nous ne soyons nous-mêmes ce monde criminel; et pour ne l'être pas, ouvrons notre cœur à l'Esprit-Saint, afin qu'il le purifie par son feu sacré et qu'il le remplisse de ses dons célestes. C'est le seul moyen de n'être pas de ce monde réprouvé. Ce n'est que par le cœur qu'on lui appartient; on peut n'en être pas dans les conditions les plus brillantes, et quelquefois on n'en est que trop dans les professions mêmes les plus saintes et les plus sacrées.

Puisse donc cet Esprit-Saint accomplir son mystère en nous, comme il l'accomplit dans les premiers fidèles ! Puisse-t-il se répandre invisiblement sur tous ceux qui sont assemblés ici, comme il se répandit avec éclat sur tous ceux qui furent assemblés avec les apôtres ! *Repleti sunt omnes Spiritu sancto.* Mais surtout puisse-t-il remplir l'esprit et le cœur de l'auguste monarque qui m'écoute, afin qu'étant le roi le plus chrétien par sa naissance, il le soit aussi par ses vertus.

O Esprit divin ! Esprit de lumière et de sainteté, Esprit tout-puissant, c'est par vous que règnent les rois; mais en vain ce jeune monarque régnerait-il sur les hommes par votre ordre, s'il ne régnait sur lui-même par votre grâce. Vous l'avez formé pour vous par les mains d'un digne pontife (10) qui lui a fait comprendre l'obligation de vous servir, et vous le formez encore pour nous par le ministère d'un grand prince (11) qui lui apprend l'art de nous commander. *Achevez* donc en lui *ce que vous avez* si heureusement *commencé.* (*Psal.* XCVII), et versez dans son âme royale ces dons précieux dont vous êtes la source, et qui sont si nécessaires aux rois Accordez-lui le don de sagesse, pour le fixer à l'étude de ses devoirs et à l'exercice de son ministère, le don d'intelligence pour l'éclairer dans le discernement qu'il doit faire entre le bien et le mal, afin qu'il ne soit point séduit par ses propres passions, ni surpris par celles des autres; le don de conseil, afin qu'il se règle par la prudence et par la justice, dans la dispensation des emplois, dans l'usage de son autorité, dans les desseins de sa politique; le don force pour l'affermir contre les tentations de l'orgueil, contre les attraits de la volupté, contre les attaques de la flatterie; le don de science qui sera en lui, et la science du gouvernement pour le bien de ses sujets, et celle du salut pour son propre bonheur; le don de piété, afin qu'il ait un cœur plein de zèle pour vos intérêts, de ferveur pour votre service, de douceur, de clémence, de tendresse pour son peuple; le don de crainte, afin qu'il vous craigne et se craigne lui-même, d'autant plus qu'il n'a rien à craindre de la part des hommes. Enfin, Seigneur, formez en sa personne sacrée un roi *selon votre cœur*, qui soit pour les meilleurs de tous les sujets le meilleur de tous les souverains, qui justifie dans la suite les espérances qu'il donne aujourd'hui à ses peuples par ses pieuses dispositions ; qui comble leur bonheur par la gloire de son gouvernement, par la prospérité de son règne, par la durée de ses jours, et qui, après avoir dignement porté la couronne que vous lui avez donnée sur la terre, puisse recevoir celle que vous lui avez préparée dans le ciel, où nous conduise tous le Père, etc.

(10) M. le cardinal de Fleury.

(11) M. le duc de Bourbon.

# AVERTISSEMENT

## SUR LES QUATRE SERMONS SUIVANTS.

Le sermon de la Cène devant la reine, étant attaché à la charge de prédicateur ordinaire de Sa Majesté, M. l'abbé de Ciceri, qui avait l'honneur d'être revêtu de cette charge, s'est appliqué à composer quatre sermons, pour épargner à la cour de la reine le dégoût de n'entendre, chaque année, que le même discours. Il n'a pas cru devoir suivre la méthode de la plupart des prédicateurs qui, après avoir dit un mot de la cérémonie dans l'exorde, font rouler tout le discours sur l'humilité en général, comme on peut le voir dans quelques sermons imprimés qui ont servi de modèle. Il lui a paru que l'humilité était une vertu chrétienne, qu'on pouvait fort bien prêcher en d'autres jours de l'année ; que, si cette vertu était en partie l'esprit de la cérémonie, elle n'en faisait pas néanmoins tout le fond ; et qu'il fallait plutôt s'appliquer, comme il a tâché de faire, à approfondir la cérémonie du lavement des pieds, pour ne pas s'écarter du sujet depuis le commencement jusqu'à la fin du discours.

On ne doit pas s'étonner que ces sermons de la Cène soient plus courts que les sermons ordinaires. Il n'avait pas la liberté de les faire plus longs pour mieux développer la matière. Le roi fait la Cène le matin, mais la reine ne la fait que l'après-midi ; et, l'office divin finit si tard, que le prédicateur de la Cène n'a, tout au plus, qu'une petite demi-heure pour remplir son ministère, dans l'intervalle qu'il y a entre le dîner de la reine et l'office des Ténèbres qui commence à trois heures précises, et auquel Leurs Majestés assistent avec toute leur Cour. On ne doit pas non plus être surpris si, pour le dernier sermon, il n'a pas pris le texte ordinaire, comme il a fait pour les trois premiers. Il est vrai que, si un prédicateur n'avait à prêcher la Cène qu'une seule fois, il ne lui conviendrait point de prendre d'autre

texte que celui que l'on prend ordinairement dans l'évangile du lavement des pieds, mais, comme M. l'abbé de Ciceri avait à prêcher ce sujet tous les ans, on jugera sans peine que la nécessité de varier ses discours l'a obligé de prendre ailleurs, pour le dernier sermon, un texte convenable à son idée.

---

## SERMON XXXI.

### PREMIER SERMON DE LA CÈNE.

Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci vobis, ita et vos faciatis. (*Joan.*, XIII.)

*Je vous ai donné l'exemple, afin qu'ayant vu ce que je vous ai fait, vous fassiez de même*

Madame,

Quelle gloire pour la religion, quelle consolation pour notre ministère ne trouvons-nous pas dans la cérémonie de ce jour! Que Jésus-Christ nous paraît grand, lorsque pour l'honorer, les têtes même les plus augustes se mettent aux pieds des pauvres! Qu'il est doux pour nous de proposer aux grands du monde l'exemple de ce divin Rédempteur, quand ils mettent leur gloire, non-seulement à l'imiter, mais à l'imiter dans la plus humble action de sa vie.

Dans les autres occasions nous sommes obligés de chercher des tempéraments, pour concilier les lois de la religion avec les priviléges de leur rang. L'imitation de Jésus-Christ, quoique nécessaire à tout chrétien ne laisse pas de nous paraître difficile pour les grands. Il semble qu'ils n'aient aucun trait à choisir dans une vie pleine de douleur, et d'humiliation, et que ce ne soit qu'avec peine que nous puissions les rapprocher d'un modèle qui a commencé par une crèche, et fini par une croix. Mais aujourd'hui, humiliés avec Jésus-Christ, ils nous retracent Jésus-Christ même, et nous pouvons sans ménagement leur adresser cette grande parole, qui renferme le plus important de leurs devoirs : *Exemplum dedi vobis*, etc.

Ainsi, l'humble fonction que les souverains se préparent à remplir est proprement un triomphe pour la foi; c'est un hommage solennel qu'ils rendent à Jésus-Christ, c'est un spectacle tout chrétien, où ils donnent à la religion tout l'éclat et toute la dignité de leur rang. En suivant l'exemple d'un humble Sauveur, ils deviennent eux-mêmes un grand exemple pour toute leur cour. Ils apprennent à ce monde brillant qui les environne, qu'il ne doit pas réserver tous ses hommages pour le trône où ils sont assis, mais qu'il les doit principalement à un Dieu qu'ils viennent imiter. Et nous, ministres de Jésus-Christ, pour inspirer à des auditeurs si illustres des sentiments dignes de la grandeur de notre divin Maître, nous n'avons qu'à tourner leurs regards sur la personne sacrée de nos souverains, qui mettent leur gloire à s'abaisser avec lui, prenant pour eux-mêmes une parole qu'il ne dit qu'à des disciples pauvres et humiliés comme lui. *Exemplum dedi vobis*, etc.

Mais si les souverains s'humilient en ce jour, pour nous montrer la religion dans tout son empire et l'exemple de Jésus-Christ dans toute sa noblesse, on peut dire aussi que cette humiliation leur est bien adoucie par les consolations que la foi leur donne, et qu'à proprement parler, la religion leur est bien moins redevable qu'ils ne le sont eux-mêmes à la religion; car, par un accord merveilleux, comme la grandeur sert ici à rendre la religion plus vénérable, la religion à son tour sert à rendre la grandeur plus heureuse. C'est ce qui m'engage à leur représenter, 1° combien la cérémonie de ce jour est honorable pour la religion; 2° combien elle est consolante pour les grands. Deux réflexions qui feront en peu de mots le partage de ce discours, après que nous aurons imploré le secours de l'Esprit divin par l'entremise de Marie. *Ave Maria*, etc.

#### PREMIER POINT.

Madame,

L'une des grandes merveilles de la religion, c'est qu'elle ait soumis les puissances du siècle. On reconnaît sans peine qu'elle est l'ouvrage d'un Dieu, quand on voit que les princes, qui firent autrefois tant d'efforts pour la combattre, se font aujourd'hui un devoir de la protéger; et que la croix, qui fut d'abord le scandale du monde, fait à présent le plus riche ornement de leur diadème. Ce changement est si divin, que les prophètes en ont fait le sujet de leurs oracles les plus magnifiques.

Mais nous ne sentons jamais mieux la force de ce prodige que dans la cérémonie de ce jour; car nous voyons que pour honorer Jésus-Christ, les grands et principalement les souverains viennent pratiquer : 1° l'humiliation la plus profonde; 2° l'humiliation la plus solennelle. Deux circonstances, Messieurs, qui vous feront sentir combien la religion est respectée des souverains, et combien elle doit l'être des sujets.

Et, 1° quelle doit être la force et l'autorité d'une religion qui inspire aux princes l'amour de l'humiliation? Rien ne paraît être plus incompatible avec leurs dignités; rien, ce semble, n'est plus éloigné de cet esprit de prince, comme parle l'Ecriture, cet esprit qui se forme des idées qu'ils ont de leur grandeur et de leur puissance; et c'est peut-être ce qui a donné lieu à Tertullien de s'imaginer, faussement, que les empereurs ne pouvaient pas être chrétiens, et que les chrétiens ne pouvaient pas être empereurs. Car, Messieurs, placés sur le trône, établis pour commander, nés dans le plus grand éclat, ne semble-t-il pas que les souverains doivent aimer à paraître toujours grands, puisqu'ils l'ont toujours été? Ne semble-t-il pas que l'orgueil, ce vice si subtil, doive leur inspirer facilement une

vaine complaisance pour le rang où ils sont, puisqu'il inspire au commun des hommes une vive ambition pour les rangs où ils ne sont pas? Souvent même la flatterie ne leur fait-elle pas entendre que la fierté fait la majesté d'un front auguste, et qu'ils se mettraient au-dessous d'eux-mêmes, s'ils ne se tenaient toujours au-dessus des autres !

Cependant, Messieurs, combien notre sainte religion ne change-t-elle pas le goût des princes? Quelque grande que soit la majesté, la prééminence, l'autorité qu'ils ont reçue de Dieu même, ils ne laissent pas de s'abaisser en ce jour pour se conformer à un Sauveur humilié, et jusqu'à quel point s'abaissent-ils? Si dans d'autres occasions ils sont obligés de se rapprocher de leurs sujets, ils ne se rapprochent que de quelques sujets distingués; ils se tiennent même dans une certaine distance pour ne pas s'en rapprocher trop; ils se courbent plutôt qu'ils ne descendent, et quoiqu'ils se rendent plus accessibles, ils n'en paraissent pas moins grands. Mais, dans la cérémonie de ce jour, ils s'abaissent jusqu'aux pauvres, et jusqu'à laver les pieds des pauvres. Rien ne leur paraît plus digne de leurs mains royales qu'une fonction humiliante, que le Sauveur a jugée digne de ses mains divines. Tout accoutumés qu'ils sont à recevoir les hommages de ce qu'il y a de plus grand, ils ne craignent pas de rendre les leurs à ce qu'il y a de plus vil; et loin que la misère et la bassesse soient pour eux des objets de rebut ou de mépris, ils marquent non-seulement de la tendresse pour les pauvres, mais du respect pour la pauvreté, se faisant un devoir de sacrifier toute leur grandeur à Jésus-Christ, trouvant doublement leur gloire à s'abaisser et dans une fonction qui leur fait imiter son exemple, et devant des misérables qui leurs représentent sa personne.

Telle est, Messieurs, la sagesse et l'autorité de notre religion toute sainte. Elle rapproche les conditions les plus viles des rangs les plus élevés, mais sans les renverser, sans les confondre : elle conserve la subordination des états, mais elle fait céder tous les titres à celui de chrétien; elle inspire la patience et la soumission aux pauvres, mais elle donne de la noblesse à la pauvreté; elle assure les prérogatives des grands, mais en même temps elle leur inspire l'humilité dans la grandeur. Les autres religions bornèrent le mérite des princes à être doux et affables, mais la nôtre les rend humbles; que dis-je? non-seulement elle les rend humbles, mais elle les assujettit en ce jour à la pratique de l'humiliation, et c'est principalement en ce jour que nous voyons que Jésus-Christ est vraiment le maître du cœur des rois, qu'il n'est point de grandeur qui ne serve à la sienne; et que loin que les princes aient eu le pouvoir d'anéantir la foi, la foi, au contraire, a eu la gloire de les soumettre.

Mais quelque profonde que soit l'humiliation où les souverains se réduisent en ce jour, ce qui la rend néanmoins plus honorable pour la religion, c'est qu'elle est toute solennelle : seconde circonstance bien digne d'être remarquée; car, Messieurs, l'humiliation coûte moins dans le secret : on se la cache presque à soi-même quand on peut la cacher aux autres, mais s'humilier en public, c'est s'humilier doublement. Encore s'il ne s'agissait que de s'anéantir devant Dieu, on le ferait sans peine aux yeux du public. Le saint roi David, pour honorer l'arche, ne craignit pas de se rendre un objet de mépris par les transports de son zèle. Les princes, même les plus superbes, qui voulurent être comme des dieux à l'égard des hommes, ne laissèrent pas de se regarder comme des hommes à l'égard de Dieu : car l'orgueil ne s'oppose point au respect que l'on doit à Dieu, pourvu qu'il se dédommage par la fierté envers les hommes.

Mais ici, Messieurs, il s'agit de se mettre comme au-dessous de la mendicité, qui est l'état le plus méprisable au jugement d'un monde orgueilleux. Cependant, les monarques mêmes viennent honorer cette mendicité par une humiliation publique; humiliation dont il se font un devoir des plus indispensables, une cérémonie d'éclat, un spectacle pour tous leurs sujets, une fonction attachée à leur rang, une prévogative pour la souveraineté même. Et pourquoi cela? Ah! c'est pour faire voir au monde et au plus grand monde, qu'ils se font un devoir d'immoler à Jésus-Christ cette majesté royale qui est si respectée, et qui est en effet si digne de l'être; qu'ils regardent comme le plus beau de leurs droits celui de pouvoir par préférence retracer à nos yeux un Sauveur humilié aux pieds de ses disciples, et qu'ils préfèrent à tout l'éclat de leur gloire l'exercice solennel de l'humilité chrétienne.

Or, Messieurs, quel spectacle plus glorieux à la religion, et plus propre à ranimer et à consoler notre foi? Oui, malgré la durée de tant de siècles, malgré la décadence des mœurs, malgré l'impiété du monde, et surtout du grand monde, je vois notre sainte religion subsister dans toute sa force, et renaître sans cesse avec un nouvel éclat. Hélas! Il est vrai nous ne pouvons trop regretter la ferveur des premiers fidèles, nous ne pouvons nous rappeler qu'avec douleur ce premier âge du christianisme, où la rage même des tyrans fit paraître l'Église dans toute sa gloire, parce qu'elle la fit paraître dans toute sa fermeté et dans toute sa pureté. Mais si les princes servirent alors au triomphe de la foi, parce qu'elle surmonta leur puissance, ils n'y servent pas moins aujourd'hui en se soumettant eux-mêmes à la sienne; Jésus-Christ eut autrefois la gloire de vaincre en eux ses puissants ennemis, mais il a en ce jour celle de les rendre ses plus humbles imitateurs. Les peuples soutinrent alors l'honneur de l'Eglise contre les efforts des souverains, les souverains à leur tour se soutiennent aujourd'hui contre le relâchement

des peuples. Il est vrai encore, et il n'est que trop vrai, qu'il y a peu de religion dans les cours, cependant, c'est dans ces mêmes cours que l'on sent tout l'empire de la religion; par l'exemple des princes. Car, est-il rien de plus propre à nous marquer la puissance et la majesté de la religion, que de voir les rois et les reines porter l'ambition d'imiter Jésus-Christ jusqu'à humilier publiquement aux pieds des pauvres une tête parée de l'éclat d'une couronne, jusqu'à leur distribuer la nourriture avec des mains formées pour le sceptre, et oublier presque qu'ils sont souverains, pour avoir la gloire de paraître tout chrétiens?

Vous donc, qui êtes les heureux témoins de cette auguste cérémonie, gardez-vous bien d'y chercher un spectacle pour votre curiosité ; ah ! regardez-la plutôt, comme un grand objet pour votre foi. Assistez-y avec le même esprit, dans lequel vos souverains s'en acquittent ; et, attentifs aux exemples de leur religion, puissiez-vous en être assez touchés pour ranimer la vôtre. Considérez ici que les plus anciens et les plus fameux oracles s'accomplissent à la lettre, par l'humble sacrifice que vos maîtres font à Jésus-Christ : *Adorabunt eum omnes reges terræ* (*Psal.* LXXI) ; et goûtant la consolation que nous avons d'y trouver une preuve si sensible de la vérité de notre sainte foi, comprenez combien vous êtes heureux d'avoir été appelés à la connaître, et combien vous devez être fidèles à la suivre.

Je sais, à la vérité, Messieurs, qu'il en est quelquefois parmi les grands, qui ne s'humilient en ce jour que parce qu'il faut être grand pour s'humilier ; qui pensent bien moins à honorer Jésus-Christ qu'à figurer auprès du prince ; qui ne se montrent religieux que pour être courtisans : se prêtant par bienséance et par politique à une cérémonie que les autres remplissent par religion et par humilité; superbes et impies par leurs sentiments, tandis qu'ils paraissent chrétiens par leurs fonctions. Mais quoi ? La religion en est-elle moins puissante, moins respectable? Non, sans doute. Je dis, au contraire, qu'ils servent de preuve contre eux-mêmes par l'hommage extérieur qu'ils sont forcés de rendre à Jésus-Christ : car ils nous font voir par là que, quelque fier que soit leur orgueil, il faut néanmoins qu'il plie malgré lui sous la même foi qu'il ose mépriser. Nous voyons, dis-je, que pour ne vouloir pas se donner par une humiliation chrétienne le mérite de la piété, ils se donnent par une humiliation hypocrite toute la honte de la duplicité ; et que s'ils ravissent à la religion la gloire de les soumettre comme ses vrais disciples, ils lui donnent au moins celle de les subjuguer comme des ennemis qu'elle tient dans ses fers, et comme des captifs qu'elle traîne dans son triomphe.

Mais, que dis-je ! Loin d'ici l'idée d'un orgueil si monstrueux. Je sais que j'ai l'honneur de parler à une cour également auguste et chrétienne, presque toute composée de personnes d'un sexe respectable auquel l'Église elle-même donne la dévotion pour caractère. C'est ce qui me donne dans mon ministère la consolation d'être persuadé que ces personnes illustres viennent honorer la religion par un respect sincère, et comme elles méritent par leur piété de goûter les consolations que la religion leur prépare à son tour. Je vais les leur faire entrevoir en deux mots dans ma dernière partie.

SECOND POINT.

Non, Messieurs, ne pensez pas qu'il y ait à perdre pour les grands à honorer une religion, qui ne veut rendre l'homme saint que pour le rendre heureux. Je pourrais vous dire en général que leurs bons exemples les rendent des objets bien doux aux yeux d'un peuple infini qui les observe, et que le public leur rend au centuple dans son estime, la grandeur dont ils semblent se dépouiller par religion. Mais pour me renfermer dans mon sujet, je dis, que les mêmes traits qui rendent cette cérémonie fort honorable pour la religion, ne la rendent pas moins consolante pour les grands qui la pratiquent dans un esprit de foi et de piété. Vous venez de voir que, pour honorer Jésus-Christ, ils se réduisent, et à l'humiliation la plus profonde, et à l'humiliation la plus solennelle; or, vous verrez, 1° que, par cette humiliation profonde, ils se donnent avec Jésus-Christ la ressemblance la plus parfaite; 2° que, par cette humiliation solennelle, ils nous donnent de Jésus-Christ l'image la plus sensible ; c'est-à-dire, qu'ils ont la gloire de l'imiter pour leur propre bonheur et celle de le représenter pour notre édification : deux grands motifs de consolation pour eux.

Et, 1° remarquez bien que ce n'est proprement qu'en ce jour que les grands et surtout les souverains se rendent entièrement conformes à Jésus-Christ. Pourquoi ? parce que ce n'est qu'en ce jour qu'ils se donnent l'extérieur de Jésus-Christ. Car, vous le savez, Messieurs, la magnificence est l'apanage des grands, mais un dehors pauvre et humilié a fait l'état de notre Sauveur. La pompe, qui est nécessaire à leur dignité les éloigne au moins des apparences de ce divin modèle. Il est vrai que pour se rendre conformes à Jésus-Christ, ils ont la ressource de pouvoir prendre son esprit, mais ils n'ont pas cette douceur, qu'il ait choisi leur état. Ils peuvent lui ressembler au dedans d'eux-mêmes par leurs sentiments, mais ils ne lui ressemblent point au dehors dans leur éclat. Quelle consolation ne doivent-ils donc pas trouver aujourd'hui à s'abaisser jusqu'aux pieds des pauvres, puisque par cet abaissement ils se donnent pour lui le même extérieur que son amour lui fit prendre pour eux ?

Ah ! l'éminente piété des souverains, que le Seigneur nous a donnés dans sa miséricorde, me fait heureusement présumer, et m'oblige même d'assurer qu'ils ne trouvent rien de plus doux que de pouvoir rendre à

Jésus-Christ cœur pour cœur, humiliation pour humiliation. Qu'ils ont le plus vif empressement de descendre du trône où il les a placés, pour se réduire à l'état qu'il a choisi ; qu'ils regardent comme le plus glorieux de leur jour, celui où, humiliés aux pieds des pauvres, ils n'ont plus à envier à ces mêmes pauvres l'humble extérieur de Jésus-Christ, et qu'une cérémonie d'humiliation où ils font voir que ce tendre Sauveur règne sur eux, leur paraît préférable aux cérémonies d'éclat, où l'on voit que ce Dieu tout-puissant les fait régner sur les autres.

Mais si dans la cérémonie du lavement des pieds ils ont la gloire de se donner avec Jésus-Christ la ressemblance la plus parfaite, ils n'ont pas moins celle de nous en offrir l'image la plus sensible. Second motif de consolation.

Oui, Messieurs, c'est en ce jour que pour notre édification, ils ont la gloire toute singulière de le représenter en entier, aussi parfaitement qu'il peut être représenté par des hommes ; et ce n'est proprement qu'en ce jour qu'ils ont cette grande gloire. Je n'oublie point la distance infinie qu'il y a entre un Dieu et des rois mortels ; mais je ne crains pas de dire que rien ne peut mieux nous représenter l'anéantissement de la majesté divine que l'anéantissement de la majesté royale. La grandeur des souverains est, sans doute, sur la terre ce qui approche le plus de la grandeur d'un Dieu, et par conséquent leur humiliation est aussi ce qui approche le plus de l'humiliation d'un Homme-Dieu. Voilà le glorieux privilége qui est attaché à leur rang, parce que les petits dans leur obscurité ne peuvent point nous représenter la grandeur d'un Sauveur qui est Dieu ; mais voilà en même temps le privilége dont les souverains ne jouissent, qu'en se mettant aux pieds des pauvres, parce que dans leur éclat ils ne nous représentent point l'humiliation d'un Dieu qui s'est rendu notre Sauveur. Ce n'est proprement que par l heureuse alliance qu'ils font en ce jour de la plus haute élévation avec le plus profond abaissement, qu'ils nous retracent ce mélange prodigieux de grandeur et d'humiliation qui fit le caractère et l'état de Jésus-Christ pendant sa vie mortelle.

Qu'il est donc consolant pour les souverains, de rendre en ce jour la personne de Jésus-Christ si visible, son exemple si brillant et sa religion si respectable ?

C'est, sans doute, ce que la grande reine, devant qui j'ai l'honneur de parler, sentira beaucoup mieux que je ne saurais l'exprimer, et je n'aurais garde de vouloir me rendre ici l'interprète de cette sublime piété, qui est en elle la source de tant d'autres vertus, et qui la rend si agréable aux yeux du Seigneur, si chère à l'illustre nation qui lui est soumise, et si digne de la plus brillante couronne de l'univers. Ce n'est que de vous, ô mon Dieu ! Que son grand cœur peut être parfaitement connu, parce que c'est vous seul qui l'avez formé ; et nous n'avons ici qu'à vous rendre les plus humbles actions de grâces du don précieux que vous nous avez fait en sa personne sacrée, et à vous adresser les vœux, que le zèle nous inspire pour une reine, qui fait notre édification, aussi bien que pour un roi, qui fait notre félicité, et pour leur auguste famille, qui fait nos délices et nos espérances, afin qu'après les avoir tous comblés de gloire et de consolation en ce monde, pendant la plus longue vie, vous leur donniez un rang encore plus élevé dans le ciel, où nous conduise tous le Père, etc.

## SERMON XXXII.

### SECOND SERMON DE LA CÈNE.

Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci vobis, ita et vos faciatis. (*Joan.*, XIII.)

*Je vous ai donné l'exemple, afin qu'ayant vu ce que je vous ai fait, vous fassiez de même*

Madame,

Se rendre conforme à Jésus-Christ, c'est le devoir de tout chrétien. Si les paroles de ce divin Sauveur sont des règles à suivre, ses actions ne sont pas moins des traits à imiter. Comme notre maître, il nous commande la vertu, et comme notre modèle il nous en montre la pratique. Toute sa vie n'est qu'une instruction pour nous, dit saint Augustin. Il y a même un si juste rapport entre sa doctrine et ses œuvres, qu'on ne peut être fidèle à ses lois sans l'être à ses exemples.

C'est donc en vain que l'orgueil humain voudrait renvoyer au vulgaire l'imitation d'un Sauveur, et surtout d'un Sauveur humilié. Il est hautement confondu dans la cérémonie de ce jour, où l'on voit les rois et les reines s'abaisser aux pieds des pauvres pour se conformer au Fils de Dieu. On reconnaît bien alors que les souverains même ne croient pas pouvoir mieux se rendre dignes de leur rang qu'en se rendant dignes de Jésus-Christ, que s'ils sont l'image de sa divinité par leur puissance, ils ne veulent pas moins l'être de sa sainteté par leurs vertus ; et que par conséquent, c'est non-seulement le devoir, mais la gloire des grands, de prendre pour eux cette divine parole : *Exemplum dedi vobis.*

Ainsi, pour leur faire sentir l'importance de ce grand devoir, nous n'avons qu'à approfondir la cérémonie de ce jour, j'y trouverai les principales raisons qui obligent les grands à imiter l'exemple de Jésus-Christ et surtout l'exemple de son humiliation. Je leur ai représenté dans mon premier discours combien la cérémonie du lavement des pieds est honorable pour la religion, et dans celui-ci, je leur ferai voir combien elle leur est utile pour leur propre salut; j'ai d'abord tâché de ranimer leur foi par la gloire qu'ils rendent à Jésus-Christ ; puissent-ils aujourd'hui régler leurs sentiments par les instructions qu'ils y trouveront pour eux-mêmes.

Je dis donc que cette cérémonie leur sert : 1° à se préserver de l'excès de l'orgueil ; 2° à se donner le mérite de l'humilité ; deux avantages, qui feront en peu de mots le

partage de ce discours. Je sens ici toute l'importance et toute la dignité de mon ministère, et pour parler d'une manière digne d'une cour si auguste, et en même temps si chrétienne, j'implore le secours de la Reine des cieux, en la saluant avec l'ange : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Madame,

L'orgueil est le plus commun de tous les vices : plus découvert dans les grands, et plus caché dans les petits ; plus grossier dans les pécheurs, et plus subtil dans les gens de bien, il se glisse dans tous les états, il vit toujours en nous, et ne s'éteint entièrement qu'avec nous-mêmes.

Mais, c'est principalement pour les grands que ce vice est dangereux. Dans l'obscurité, tout le gêne, tout le mortifie, et s'il ne meurt pas au dedans, il n'ose au moins se produire au dehors. Mais dans l'élévation ? Ah ! qu'il est difficile de n'avoir pas une vaine complaisance pour soi-même, tandis qu'on est presque un objet d'adoration pour les autres.

C'est ce qui me fait dire que la cérémonie de ce jour est bien nécessaire aux grands. Et pour vous en convaincre, Messieurs, je vous prie de remarquer avec moi que les grands, surtout les souverains, ont dans leur état deux grands avantages, qui servent à flatter l'orgueil, et dont l'orgueil peut abuser, je veux dire, l'éclat et l'autorité. Placés dans un rang suprême, l'orgueil les porte souvent à mépriser tout ; revêtus d'un pouvoir absolu, l'orgueil leur persuade quelquefois qu'ils peuvent tout. Mais en imitant Jésus-Christ dans la cérémonie du lavement des pieds, ils apprennent, 1° par la pratique de l'humiliation, à ne pas se laisser éblouir à l'éclat de leur rang; 2° par l'exercice de la charité, à régler l'usage de leur pouvoir. Deux réflexions que je renfermerai dans de justes bornes.

Et, 1° combien les grands n'ont-ils pas besoin de s'humilier, pour ne pas se laisser prendre au faux éclat d'une élévation passagère ? C'est dans un état si brillant et si relevé qu'ils sont exposés à tous les traits de la vanité. Car, hélas ! qu'il est à craindre que la splendeur de leur naissance ne leur fasse trop mesurer la bassesse des autres, qu'une fière délicatesse ne les rende inaccessibles, et qu'ils ne s'élèvent au dedans d'eux-mêmes, en voyant qu'ils humilient tout au dehors. Qu'il est à craindre que l'adulation n'emploie ses fausses couleurs pour grossir leurs bonnes qualités ou pour déguiser leurs défauts; et que, comme les autres se font à leur égard une politique d'être flatteurs, ils ne trouvent eux-mêmes leur plaisir à être flattés ! Qu'il est à craindre qu'ils ne mettent leur confiance dans leurs grandes richesses ; que ces faux biens ne leur fassent mépriser les véritables; que leurs propres yeux ne soient trop frappés d'une pompe et d'une magnificence qui frappe si vivement les yeux des autres ! Que dirai-je encore ! Hélas ! il semble qu'il n'y ait pas jusqu'aux lois de la religion que l'orgueil ne puisse en eux tourner à son avantage; car, on sait combien elle est précise sur le respect et sur la soumission que l'on doit aux grands, et principalement aux souverains, et il est à craindre qu'ils ne soient d'autant plus sensibles à la gloire d'être grands, qu'ils le sont par l'ordre de Dieu même. Il est vrai que la religion, qui ordonne aux petits d'être humbles et soumis à l'égard des grands, ne permet point aux grands d'être superbes à l'égard des petits. Mais l'orgueil sait bien quelquefois fixer l'attention des grands, aux priviléges dont ils sont ornés, afin qu'ils ne la donnent point aux obligations qu'ils ont à remplir.

Comment donc repousser les tentations de l'orgueil dans un état où tout conspire à le flatter ! Et quelle vertu ne faut-il pas pour pouvoir dire à Dieu avec le saint roi David : Seigneur, il y a de l'élévation dans mon rang, mais il n'y a point de vanité dans mon cœur : *Domine, non est exaltatum cor meum.* (*Psal.* CXXX.) Hélas ! nous voyons dans l'Ecriture que ce même David et un autre roi, qui fut saint comme lui, ne laissèrent pas d'ouvrir leur cœur à un sentiment de vanité, l'un sur la multitude de son peuple et l'autre sur la richesse de ses trésors ; et il ne faut pas s'étonner si l'on regarde quelquefois avec trop de complaisance les avantages de la grandeur quand on les a, puisqu'on les désire si souvent avec ardeur quand on ne les a pas.

Mais la cérémonie de ce jour doit bien éloigner de l'esprit des grands les fausses idées de l'orgueil. Car, quelles peuvent être leurs réflexions en voyant la royauté même si humiliée et la mendicité si ennoblie ? Si ce n'est que les hommes, qui sont tous frères selon la chair, comme étant sortis de la même origine, le sont encore plus selon l'esprit, comme étant sanctifiés par la même grâce, et destinés à la même fin ; que si la Providence veut qu'il y en ait qui soient assez élevés pour être honorés des autres, la religion veut en même temps qu'ils soient assez humbles pour se mépriser eux-mêmes ; et que si Dieu les a établis pour présider et dominer dans le monde, ce n'est qu'afin qu'ils soient dans leur élévation, et comme des astres brillants pour donner plus d'éclat à la vertu par des exemples édifiants, et comme des astres bienfaisants pour contribuer à la félicité de leurs inférieurs, par des influences salutaires.

Non, non, en ce jour où nous voyons la majesté même des souverains se prosterner aux pieds des pauvres à l'exemple d'un Dieu qui fut pauvre lui-même, nous n'avons pas besoin de dire que la foi rapproche les conditions les plus séparées par la distance du rang; qu'en conservant la subordination des états, elle réduit tous les titres à la qualité de disciple de Jésus-Christ, et qu'il n'y a proprement que la vertu qui fasse une véritable grandeur, parce qu'il n'y a que la vertu qui nous rapproche d'un Dieu devant

qui tout l'univers n'est qu'un néant. Ce sont là des vérités qui naissent naturellement de la cérémonie de ce jour. Car, si Jésus-Christ a donné aux grands l'exemple d'une profonde humilité, c'est pour leur marquer le mépris qu'il fait de la gloire mondaine, c'est pour leur inspirer, non-seulement de l'amour pour les pauvres, mais encore de l'estime pour la pauvreté; et si, à son imitation, ils viennent pratiquer eux-mêmes une si grande humiliation, c'est qu'ils reconnaissent bien que ce n'est que par l'humilité chrétienne qu'ils sont véritablement grands, puisque c'est par elles qu'ils se donnent une parfaite conformité avec un Sauveur qui est vraiment Dieu. Ainsi ont-ils le bonheur de se préserver de cet orgueil, qui fait, sinon leur grand crime, au moins leur grand danger: ainsi, dis-je, les grands, et surtout les souverains, se donnent-ils en ce jour la gloire la plus pure, parce qu'ils ne peuvent mieux s'élever au-dessus d'eux-mêmes qu'en se mettant en quelque sorte au-dessous des pauvres.

Mais, si l'orgueil se nourrit dans leur éclat, il n'abuse pas moins de leur autorité, second excès d'autant plus funeste pour eux-mêmes, qu'il l'est encore pour ceux qui leur sont assujettis, mais excès dont la cérémonie de ce jour leur apprend encore à se préserver.

Ah! que ne peut point, et que ne fait point un grand orgueil quand il est joint à une grande puissance! Jaloux de la prérogative du rang, et assez aveugle pour se faire de la mollesse un faux privilége, il est incapable de faire le bien; assez dur pour se servir rigoureusement des droits qu'il a, et assez injuste pour s'attribuer ceux qu'il n'a pas, il ne peut que faire le mal, il croit même être en droit de le faire sur la parole de ceux qui ont intérêt à le flatter, ou qui craignent au moins de lui déplaire; il méprise ses inférieurs comme des esclaves qui ne sont faits que pour servir à son élévation, il les regarde comme des victimes qu'il peut sacrifier à ses intérêts, il fait de la grandeur un poids qui écrase tout, et parce que, selon la religion, il n'y a aucun prétexte pour la révolte, il s'imagine que par elle il a un plein droit pour la tyrannie.

Aussi écoutez le langage que l'orgueil tient dans l'Ecriture à un roi d'Israël. Votre autorité est grande, lui dit-il : *Grandis auctoritatis es* (III *Reg.*, XXI): ne vous affligez donc pas de la résistance du pauvre et du juste : *Æquo animo esto.* (*Ibid.*) Vous serez bientôt en possession du champ qui est l'objet de vos désirs, car il faut que tout plie sous votre volonté, que tout cède à votre puissance : *Surge et posside vineam Naboth.* (*Ibid.*) Mais loin d'ici les cruels préjugés de l'orgueil. La cérémonie de ce jour inspire aux grands des sentiments bien plus tendres et bien plus nobles. Une fonction où l'on voit les rois et les reines employer à honorer et à soulager les pauvres, des mains sacrées qui sont faites pour commander au reste des hommes, une fonction, dis-je, si humble et si charitable tout à la fois, nous fait bien voir que les monarques mêmes regardent comme le grand devoir de l'élévation, cette charité qui fait la grande perfection du christianisme; que s'ils sont souverains par leur autorité, ils ne sont pas moins pères par leur tendresse; et que ceux mêmes d'entre leurs sujets qui paraissent être les plus méprisables aux yeux du monde, leur sont chers comme une portion de leur famille.

Ainsi apprennent-ils que, selon les desseins de la Providence, ils ne sont dans les rangs sublimes que pour donner plus de noblesse et plus d'empire à la piété, et pour maintenir l'ordre dans la société civile; que la bonté et la charité, qui font l'élévation de leurs sentiments, font aussi le comble de leur gloire; et, qu'en un mot, ils ne sont vraiment grands en eux-mêmes qu'autant qu'ils sont tendres, généreux pour les autres. Car, Messieurs, si les rois et les reines trouvent leur consolation à soulager les moindres de leurs sujets, comment mettraient-ils leurs plaisirs à faire souffrir tous les autres? et si les souverains se font un devoir de faire un usage si salutaire de leur puissance, comment les grands pourraient-ils croire qu'ils pussent abuser de la leur?

J'avoue, Messieurs, et je l'avoue avec la plus douce consolation, que nous n'avons point à craindre les excès de l'orgueil; que c'est la gloire et le bonheur de la France qu'on y ait vu les meilleurs souverains, aussi bien que les meilleurs sujets; que la bonté, la clémence ne sont pas moins héréditaires dans la maison de nos rois, qu'elles le furent dans la maison des rois d'Israël : *Audivimus, quod reges Israel clementes sint* (III *Reg.*, XX); et que nous voyons heureusement les mêmes vertus sur le même trône en la personne sacrée de l'auguste monarque qui nous gouverne, et en celle de la grande reine devant qui j'ai l'honneur de parler. J'avoue encore que cette aimable politesse qui distingue notre nation, et surtout la cour de nos rois, donne à nos grands un caractère de douceur et d'affabilité qui marque la bonté de leur cœur; et que nous voyons même dans notre temps un nouveau Joseph (12), qui n'est le ministre de Pharaon que pour être le sauveur de l'Egypte.

Mais, quelque affermis que nos grands puissent être contre l'orgueil, c'est pourtant l'une des grandes règles de la morale chrétienne, que le vrai moyen de vaincre nos vices, c'est de les réprimer par la pratique des vertus opposées. Cette règle n'est peut-être pas fort connue dans une cour où l'on se fait bien d'autres maximes, et où l'on tourne son attention vers des objets bien différents. Mais elle est très-importante, car nos passions se raniment bientôt, elles se donnent même un libre essor, si nous ne prenons soin de les mortifier et de les abat-

(12) Feu M. le cardinal de Fleury.

tre. Et comme la cérémonie du lavement des pieds est la seule occasion où les grands s'exercent en public à l'humiliation et à la charité, j'ose dire qu'elle leur est nécessaire pour apprendre à se préserver des excès de l'orgueil, c'est-à-dire de la fierté de l'élévation et de l'abus de l'autorité.

Aussi voyons-nous dans l'histoire de l'Eglise que le grand pape Nicolas II s'était fait une sainte habitude de renouveler tous les jours cet exercice d'humilité et de charité. Successeur de saint Pierre, chef visible de l'Eglise, prince des apôtres, je veux dire des pontifes sacrés, souverain vicaire de Jésus-Christ, pasteur de tous les peuples, père des rois même, orné de tant de titres, élevé à un si haut rang, il craignait l'illusion de la vanité, et il ne croyait pas mieux pouvoir s'en défendre, qu'en lavant chaque jour les pieds à douze pauvres.

Ce ne serait pourtant pas beaucoup, Messieurs, si, dans la cérémonie de ce jour, les grands apprenaient seulement à ne pas donner dans les égarements de l'orgueil ; j'ajoute donc qu'ils se donnent encore le mérite de l'humilité ; et c'est ce qui va faire en très-peu de mots le sujet de ma dernière partie.

### SECOND POINT.

C'est l'erreur du monde, et surtout du grand monde, de s'imaginer que la sainteté ne consiste qu'à se dépouiller des vices grossiers. Mais pour remplir toute l'étendue de nos obligations, il faut encore que nous nous donnions le mérite de la vertu, et que nous aspirions même à la perfection de la vertu, afin que nous accomplissions toute justice, selon la parole de l'Evangile. Car, Messieurs, si celui qui fait le mal est le serviteur infidèle, celui qui ne fait pas le bien est le serviteur inutile, et comme l'un est rejeté, parce qu'il est digne de châtiment, l'autre l'est aussi, parce qu'il n'est pas digne de récompense. Or, Messieurs, c'est dans la cérémonie de ce jour que les grands se donnent véritablement tout le mérite de l'humilité. Comment cela ? 1° par la grandeur de leur sacrifice ; 2° par le motif de leur humiliation. Les bornes qui me sont prescrites ne me permettent pas de donner à ce second avantage toute l'étendue qu'il demanderait ; mais le peu que j'en dirai vous fera aisément entrevoir tout ce que j'en pourrais dire.

Oui, Messieurs, tout est grand dans les grands. Grands biens ou grands maux. En eux, le crime est un grand scandale et la vertu un grand exemple ; la piété règne avec un grand empire, et l'irréligion se produit avec une grande liberté. Mais ce que l'on peut dire de tous les traits de leur vie en général, nous pouvons l'appliquer en particulier à la cérémonie de ce jour, dans laquelle c'est précisément la grandeur de leur rang qui fait la grandeur de leur sacrifice, car ils immolent tout à Jésus-Christ, ils déposent tout aux pieds des pauvres. Gloire, titres, dignités, trônes, sceptres, couronnes, pompe, magnificence, richesses, voilà la matière, voilà le prix de leur sacrifice. Considérez donc d'un côté l'élévation d'où ils descendent, et de l'autre l'anéantissement où ils se réduisent, et vous verrez qu'à mesure qu'ils sont plus élevés, ils sont aussi plus humiliés ; que le sacrifice des rois est au-dessus de celui des grands, et que le sacrifice des grands est au-dessus de celui que les petits peuvent faire. S'humilier dans l'humiliation même, c'est souvent nécessité, dit saint Bernard, mais s'humilier dans la grandeur et dans la gloire, dans l'éclat même de la royauté, ah ! c'est le plus grand effort de l'humilité chrétienne, c'est un sacrifice qui efface tous les autres.

Cependant, Messieurs, quoique les avantages de leur rang fassent la mesure de leur sacrifice, je dis néanmoins que c'est proprement le motif de leur humiliation qui leur donne le mérite de l'humilité. Seconde réflexion. Car, c'est encore l'une des grandes règles de la morale chrétienne que le principe qui nous fait agir, fait la valeur de nos œuvres. On peut faire les grandes choses, sans aucun mérite, et on peut avoir un grand mérite dans les petites. Pourquoi ? c'est que Dieu nous demande principalement notre cœur, et qu'il juge plutôt par le dedans que par le dehors de nous-mêmes. Aussi, saint Bernard remarque fort bien que Jésus-Christ n'a pas dit que ceux qui seront élevés seront abaissés, ni que tous ceux qui seront abaissés seront élevés, mais qu'il n'a parlé que de ceux qui s'élèveront, ou s'abaisseront eux-mêmes par les sentiments de leur cœur ; car, on peut être dans l'élévation avec humilité, et dans l'humiliation avec orgueil : *Qui se exaltaverit... Qui se humiliaverit.* (*Matth.*, XVIII.) C'est le cœur qui décide de tout. Plein de corruption, il empoisonne souvent ce qu'il y a de plus saint ; plein de piété, il ennoblit, il sanctifie ce qu'il y a de plus indifférent.

Si donc les grands, dans la cérémonie de ce jour, n'avaient d'autre vue que celle de continuer un ancien usage, de remplir un devoir de bienséance, de se donner en spectacle au public, de se mettre à la suite de leur Souverain, de prendre un extérieur de religion, qui pourrait être contrefait par l'irréligion même. Hélas ! quelque grand que leur sacrifice parût aux yeux des hommes, il serait néanmoins tout faux devant Dieu.

Mais, ce qui relève véritablement le mérite de leur humiliation, ah ! c'est cet esprit de foi qui leur représente toute la dignité d'un Sauveur, cet esprit de piété qui leur fait imiter avec amour l'exemple de son abaissement, cet esprit de charité, qui les remplit de tendresse et de générosité pour les pauvres qui sont ses membres, enfin, cet esprit d'humilité qui les anéantit devant lui, et qui les oblige de sacrifier toute leur grandeur à la sienne. Car, voilà l'esprit qu'ils ont et qu'ils doivent apporter à cette sainte cérémonie.

Heureux s'ils vont se jeter aux pieds des pauvres dans des sentiments si humbles et

si élevés tout à la fois! Ce sera par là qu'ils seront comme transformés en Jésus-Christ, suivant l'expression de l'Apôtre. Car, comme Jésus-Christ descendit du trône, où il règne dans les cieux, ils descendront de même du trône, ou du rang qu'ils occupent sur la terre, et comme il s'abaissa par l'amour qu'il eut pour eux, ils s'abaisseront aussi par l'amour qu'ils auront pour lui. Heureux, dis-je, parce qu'ils auront la gloire, non-seulement de représenter l'humiliation de Jésus-Christ, mais encore d'être les parfaits imitateurs de son humilité, et d'accomplir en leur propre personne cette divine parole : *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci vobis ita et vos faciatis.* (*Joan.*, XIII.)

Telle est la gloire de la grande reine qui m'écoute, et il est d'autant plus consolant pour moi de proposer ces vérités en sa présence, que pour les rendre aimables à ces illustres auditeurs, je n'ai qu'à tourner leurs regards sur sa personne sacrée. Rien n'est plus propre à les instruire que l'exemple d'une auguste souveraine qui joint en ce jour l'humilité la plus sincère à l'humiliation la plus profonde; qui donne son cœur à ceux dont elle soulage la misère; qui ne fait servir son élévation qu'à nous marquer la plus humble soumission envers Dieu, la plus tendre charité pour les pauvres, la plus aimable douceur pour tous ses sujets; qui nous fait voir que ce qu'il y a de plus grand en elle, c'est elle-même.

C'est vous, ô mon Dieu! qui avez formé ce grand cœur qui est tout à la fois et assez élevé pour soutenir toute la dignité de la plus brillante couronne, et assez chrétien pour en mépriser l'éclat. Répandez donc vos plus grandes bénédictions sur une reine que vous avez faite si grande par les dons de la nature, et si religieuse par les dons de votre grâce. Ecoutez les vœux que le zèle nous inspire pour une souveraine à qui ses sujets sont si chers, et qui n'est pas moins chère à ses sujets. Sa piété même nous fait espérer qu'après avoir rempli nos désirs, par la durée et la prospérité de ses jours, vous consommerez sa gloire par cette couronne immortelle que vous lui avez préparée dans le ciel où nous conduise tous le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

## SERMON XXXIII.

### TROISIÈME SERMON DE LA CÈNE.

Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci vobis ita et vos faciatis. (*Joan.*, XIII.)

*Je vous ai donné l'exemple, afin qu'ayant vu ce que je vous ai fait, vous fassiez de même.*

Madame,

Heureux les disciples qui eurent la consolation de voir leur divin Maître pratiquer en leur faveur la fonction la plus propre à leur marquer l'amour qu'il avait pour eux, et à leur inspirer celui qu'ils devaient avoir pour lui! Si Jésus-Christ s'humilie jusqu'à laver les pieds à des hommes, et à des hommes si méprisables en apparence, ce n'est pas qu'il oublie sa grandeur divine, ou qu'il ignore son pouvoir suprême, c'est au contraire en ce même moment qu'il se rappelle, et l'égalité qu'il a de toute éternité avec son Père par son origine, et le rang qu'il aura bientôt dans le ciel par son humanité : *Sciens... Quia a Deo exivit et ad Deum vadit.* Mais en lui un amour infini l'emporte sur une grandeur infinie, et quelque profonde que soit l'humiliation où il se réduit à l'égard de ses disciples, elle ne laisse pas d'être douce pour lui, parce qu'elle est honorable et consolante pour eux : *Cum dilexisset suos... In finem dilexit eos.*

Aussi quels sentiments ne leur inspire-t-il pas? Pierre seul nous découvre la disposition des autres; s'il est le plus élevé par sa dignité, il paraît aussi le plus humble et le plus zélé par sa religion. Il résiste par amour à une humiliation que Jésus-Christ n'embrasse que par amour : *Non lavabis mihi pedes in æternum.* La foi du disciple combat d'abord contre l'humilité du maître; et si Pierre se rend enfin, ce n'est que par la crainte d'être séparé de Jésus-Christ : *Si non lavero te, non habebis partem mecum*; nous marquant par là que l'amour qui avait été le motif de son refus l'est aussi de son obéissance : *Domine, non tantum pedes meos, sed manus et caput.*

Telle est à peu près la consolation que les souverains donnent à leurs sujets, tel est le zèle qu'ils leurs inspirent dans la cérémonie de ce jour. Fidèles à imiter l'exemple de Jésus-Christ, ils participent aussi à sa gloire. Car ils marquent au dehors qu'ils ont véritablement au dedans les sentiments qui font l'éclat de leur règne et la félicité de leurs peuples, et comme Jésus-Christ découvrit son amour, non-seulement aux disciples qu'il avait alors, mais encore à tous ceux qu'il devait avoir à l'avenir, les souverains de leur côté semblent ouvrir leur cœur, non-seulement aux pauvres qui sont les objets de leur charité, et aux grands qui sont les témoins de leur humiliation, mais encore à tous leurs sujets à qui ils se donnent en spectacle par leur religion et par leur bonté.

Si donc la cérémonie dont ils s'acquittent en ce jour est honorable pour la religion, par la gloire qu'ils y rendent à Jésus-Christ comme je l'ai fait voir dans mon premier discours, et utile pour eux-mêmes par les instructions qu'ils y trouvent pour leur état comme je l'ai représenté dans le second; elle est aussi fort consolante pour leurs sujets, par les sentiments qu'ils leur découvrent comme je vais le montrer aujourd'hui. Vérité qu'on ne peut mieux exposer que dans cette cour auguste, où le grand caractère de nos souverains est de mettre leur consolation à faire la nôtre. Mais comment les souverains remplissent-ils aujourd'hui leurs sujets de consolation et de zèle? Le voici : 1° par l'édification qu'ils leurs donnent; 2° par la confiance qu'ils leur inspirent. Deux réflexions qui feront le partage de ce discours, après que nous aurons im-

ploré le secours de l'esprit divin par l'entremise de la Vierge : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Madame,

C'est le grand devoir des souverains d'édifier leurs peuples ; ils y sont d'autant plus obligés qu'ils sont plus redevables et à un Dieu qui les a revêtus de son autorité, et à des sujets dont ils sont le spectacle par leur rang, et dont ils font ordinairement la règle par leur exemple.

C'est aussi la grande consolation des peuples de voir la piété dans leurs souverains. La religion, dit saint Bernard, semble avoir quelque chose de plus grand dans les grands : *Forte plus placet, quia plus claret.* Elle paraît plus noble, parce qu'elle a tout l'éclat de leur élévation; plus sincère, parce qu'elle est moins soupçonnée d'intérêt et de politique, et peut-être plus admirable, parce qu'elle est plus rare. Mais elle a des charmes bien plus vifs et une autorité bien plus grande dans les souverains. On ne mesure jamais mieux la grandeur et la puissance infinie d'un Dieu, que lorsqu'on voit les puissances de la terre mettre leur gloire à s'anéantir en sa présence et à se soumettre à ses lois; le respect et la fidélité que les plus grands rois marquent pour cet Etre suprême, qu'ils reconnaissent pour leur maître, saisit d'abord le cœur d'un peuple infini qui les observe; et, quoique les vices qui peuvent quelquefois se trouver en eux, ne puissent jamais servir de prétexte pour se dispenser de l'obéissance qui est due à leur autorité, il est pourtant vrai que la pureté de leur foi et de leurs mœurs inspire plus de zèle pour leur personne. Quelque mauvais qu'ils puissent être, on doit toujours leur obéir par religion; mais, lorsqu'ils sont bons, on leur obéit encore avec amour.

Je sais, à la vérité, Messieurs, et vous le voyez vous-mêmes tous les jours, que ce n'est pas ici la seule occasion où les souverains édifient leurs peuples, mais j'ose dire que c'est celle où ils les édifient le plus. Pourquoi? c'est que la cérémonie du lavement des pieds réunit aux yeux du public tout ce qui rend l'édification pleine et entière, je veux dire : 1° les sentiments de la piété; 2° la pratique des bonnes œuvres. Deux traits qui font tout l'esprit de la cérémonie, qui renferment tous les devoirs du christianisme, et qui donnent aux souverains la gloire du plus grand exemple, et aux peuples les motifs de la plus douce consolation.

Et, d'abord quelle piété ne marquent-ils pas dans une cérémonie où ils imitent le Sauveur par une fonction humiliante, qui paraît si éloignée de la majesté royale? Hélas! combien en est-il dans le monde, et surtout dans le grand monde, qui, fiers de leur naissance, de leurs emplois, de leurs dignités, semblent abandonner au vulgaire les pratiques de religion, et qui croiraient se dégrader s'ils s'exerçaient à la piété et s'ils s'y exerçaient en public? Mais, en ce jour, ils ne peuvent se cacher à eux-mêmes que la piété est un devoir indispensable pour toute condition, et que s'il y a de la justice à le reconnaître, il y a aussi pour eux de la gloire à s'en acquitter. Car, que peut-on penser à la vue des souverains qui croient honorer leur diadème en imitant le plus grand exemple d'humilité que Jésus-Christ leur ait donné? Si ce n'est qu'il n'est point de rang où l'on ne doive se soumettre à Dieu, ni de sacrifice qu'on puisse refuser à un Sauveur, et que les vertus chrétiennes relèvent plutôt qu'elles n'affaiblissent l'éclat des plus hauts rangs.

Cet exemple, Messieurs, a encore plus de force, lorsque des mœurs pures et régulières nous marquent dans les souverains une foi sincère et une piété constante et uniforme. Car on est persuadé que ce n'est point par coutume et par bienséance, mais avec un cœur vraiment humble qu'ils s'acquittent d'une cérémonie d'humilité; qu'ils déposent avec amour, aux pieds de Jésus-Christ, les couronnes qu'ils tiennent de sa main, et qu'ils mettent plutôt leur grandeur à être les fidèles disciples d'un Sauveur qu'à être les arbitres du monde.

En effet, quel objet plus doux et plus édifiant pour les peuples? Alors ils ont la consolation de voir que la piété réunit toutes les conditions; car, dit l'Apôtre, Dieu n'a point d'égard à la condition des personnes; toute différence de rang disparaît à ses yeux; il n'y a devant lui ni Grec, ni barbare, ni libre, ni esclave, ni riche, ni pauvre, ni grand, ni petit, ni roi, ni sujet, parce qu'il est également le maître, la récompense et la fin des uns et des autres; il ne regarde en nous que le cœur, il ne reconnaît sur notre front que l'image de son Fils, il faut que Jésus-Christ soit tout en tous : *Omnia in omnibus Christus* (*Coloss.*, III); et cette importante vérité n'est jamais plus sensible qu'un jour où, malgré la majesté du trône, malgré les prérogatives sacrées de la royauté, les souverains ne craignent pas de se jeter aux pieds des pauvres pour se rendre conformes à ce divin modèle.

De là naissent encore les réflexions les plus douces et les plus chrétiennes. Pour peu qu'on fasse usage de sa foi, on prend bientôt les sentiments de l'humilité et du détachement évangélique contre les tentations du monde. En vain l'esprit séducteur voudrait-il frapper les yeux par l'éclat de la puissance, de la grandeur et de la magnificence du siècle. Les petits ne peuvent point regarder comme l'objet de leur envie un avantage passager, dont les grands font la matière de leur sacrifice. On reconnaît, au contraire, que la grandeur fait bien moins le bonheur que le danger des grands; qu'il importe peu d'être dans l'humiliation, pourvu qu'on s'y sanctifie, et que ce serait en vain qu'on serait dans l'élévation, si on ne s'y sanctifiait pas; qu'on est même plus heureux dans la dépendance, parce que l'amour,

l'obéissance, le respect sont des devoirs aimables, incomparablement moins délicats que ceux du rang et de l'autorité; enfin, que, selon la règle de la foi, les sujets doivent être encore plus contents d'être soumis au trône, que les monarques ne peuvent l'être de s'y voir placés. Ce sont là les maximes qui s'offrent à nous dans la cérémonie du lavement des pieds. Maximes que les souverains eux-mêmes reconnaissent avec foi et avec humilité, puisqu'ils se font un devoir de descendre de leur rang, et de se dépouiller de leur gloire pour paraître tout chrétiens. Heureux encore de les reconnaître ces saintes maximes, car ils ne peuvent mieux s'élever au-dessus d'eux-mêmes, que par des sentiments humbles qui les élèvent jusqu'à Dieu.

C'est ainsi que les sujets s'affermissent en ce jour, par l'exemple de leurs souverains, dans les sentiments de cette piété solide qui nous attache à Dieu, qui nous inspire un sage mépris pour les vanités du monde, qui tourne notre ambition et nos espérances vers le ciel, et qui fait que chacun regarde son état comme la voie que la prudence lui a marquée pour son salut. Mais, comme la véritable piété ne consiste point dans de stériles réflexions, ni dans une vaine philosophie, il faut observer en même temps que les souverains nous montrent encore l'exemple des bonnes œuvres; second trait qui met dans toute sa perfection l'édification qu'ils donnent à leurs sujets.

En effet, Messieurs, toutes les bonnes œuvres nous paraissent comprises dans la cérémonie de ce jour. S'agit-il de nous marquer le sacrifice que nous devons faire au dedans de nous-mêmes, de ce qu'il y a de plus cher à notre cœur? Les souverains nous en donnent un grand exemple, en se mettant en quelque sorte au-dessous des pauvres pour la gloire de Jésus-Christ. Quels prétextes n'auraient-ils pas, pour se dispenser d'une si profonde humiliation, si la piété n'étouffait en eux les sentiments de l'amour-propre? Etablis pour commander au reste des hommes placés sur le trône par la main de Dieu, obligés de soutenir la dignité de leur couronne et de faire respecter l'autorité de leur sceptre, ils pourraient affecter un scrupule sur la majesté d'un caractère aussi auguste que le leur; la crainte de s'avilir aux yeux du public aurait, au jugement des sages du siècle et surtout, selon le langage des flatteurs, une apparence de justice et de sagesse, et ils cacheraient d'autant plus sûrement l'intérêt secret de la vanité, qu'ils sembleraient n'avoir qu'une juste délicatesse sur leur rang. Mais, persuadés que l'humilité n'est point sincère au dedans, quand on craint tant l'humiliation au-dehors, ils se font également et un honneur et un devoir de s'anéantir avec Jésus-Christ anéanti, ils ne trouvent pas moins de gloire à être les images d'un Sauveur, par leur abaissement, qu'à être les images d'un Dieu, par leur majesté, et, quelque flatteuses que soient la prééminence et l'autorité qui les fait régner sur les hommes, ils ont encore plus de satisfaction à s'en dépouiller en ce jour, pour marquer leur soumission et leur gratitude à un Dieu qui règne sur eux.

Comment donc les sujets ne sentiront-ils pas ici l'obligation où ils sont de combattre et de mortifier l'amour-propre, de préférer à tout ce qui se passe les biens spirituels qui ne passent point, et surtout de réprimer ce désir de l'élévation et de la gloire, qui est si naturel à l'homme? Car, sans décider si ce désir est la plus vive et la plus dangereuse passion de l'homme, il est au moins la passion dominante d'une cour où l'ambition paraît toute noble, parce qu'elle est le vice des grands, et où l'humilité, au contraire, paraît toute méprisable, comme si elle ne pouvait être que la vertu des petits.

S'agit-il enfin, Messieurs, d'apprendre que pour rendre notre justice complète, il faut que nous ajoutions au détachement que nous devons nous donner au dedans de nous-mêmes les œuvres de charité que nous devons pratiquer au dehors en faveur du prochain? C'est encore ce que les souverains nous marquent ici d'une manière bien édifiante par leur exemple. Le lavement des pieds ne fut anciennement qu'un office de charité, dans des climats brûlants où ce soulagement était nécessaire à la fatigue des voyageurs, et, quoique l'exemple de Jésus-Christ en ait fait principalement une fonction d'humilité et une cérémonie de religion, les souverains, animés de l'esprit de ce doux Sauveur, en font encore une œuvre de charité, soit par les services humiliants dont ils s'acquittent pour honorer l'état des pauvres, soit par les bienfaits qu'ils répandent pour en soulager la misère. La pauvreté est un état noble et saint par lui-même, puisqu'il représente celui de Jésus-Christ; il n'en est pas même de plus heureux, quand on en sait bien peser tous les avantages par la foi et s'en donner tout le mérite par la patience. Mais un monde sensuel et superbe méprise également la pauvreté, et comme un état de souffrance, et comme un état d'obscurité. C'est aussi pour réparer l'opprobre dont la pauvreté semble être couverte dans le monde, que les souverains viennent aujourd'hui en relever la bassesse par leurs hommages, et en adoucir les maux par leur libéralité. Humbles et généreux tout à la fois, ils arrêtent les larmes des pauvres en les honorant dans leur humiliation et en les assistant dans leur indigence, et par la charité qu'ils exercent envers ceux qui paraissent être les moindres de leurs sujets, ils donnent une grande édification et une grande instruction à tous les autres.

Non, non, après un tel exemple, les grands ne peuvent point penser que la grandeur donne le droit d'oublier, de mépriser le prochain et de ne s'occuper que de soi-même; ils apprennent, au contraire, que la mesure de leur puissance doit faire

celle de leur charité. Après un tel exemple, les riches ne peuvent point penser qu'il leur soit permis de faire de leurs richesses l'objet de leur attachement ou le fond de leurs plaisirs sensuels; ils apprennent, au contraire, à les faire servir à la charité pour s'acquitter, et d'un devoir de justice envers les pauvres, et d'un devoir de gratitude envers Dieu. Après un tel exemple, un chrétien, de quelque rang et de quelque condition qu'il soit, ne peut point s'imaginer qu'une vie molle, sensuelle, dissipée, inutile, soit une vie chrétienne. Il apprend, au contraire, que ce serait en vain que la foi ferait de lui un chrétien, si les œuvres ne formaient en lui l'homme juste. En deux mots, on trouve dans le lavement des pieds un précis de l'Evangile; et, telle est l'excellence de cette cérémonie, qu'on y est également instruit et édifié, quand au lieu d'y apporter un esprit de curiosité, on la considère attentivement avec les yeux de la foi.

Mais si la cérémonie de ce jour donne au public une pleine édification, elle ne lui inspire pas moins une consolation parfaite. Car, Messieurs, est-il rien de plus consolant pour les peuples, qui n'ont pas d'intérêt plus cher que celui de leur religion, que de voir que le Dieu qu'ils servent est honoré par ceux mêmes qui leur commandent? Est-il rien de plus glorieux, pour les petits, que de voir qu'ils ont pour l'autre vie les mêmes espérances que les grands, et que les grands en celle-ci suivent le même évangile que les petits? Enfin est-il rien de plus doux pour les sujets qui ont des devoirs de soumission et de respect à l'égard de leurs souverains, que de voir que les souverains à leur tour se font des devoirs de christianisme à l'égard de leurs sujets. Ah! Messieurs, cette consolation est d'autant plus vive pour notre illustre nation qu'elle a la gloire d'avoir toujours aimé ses souverains avec le zèle le plus tendre, et qu'elle ne les a jamais aimés avec plus de justice qu'aujourd'hui.

Cette consolation, Messieurs, vous serait encore plus sensible, si je vous représentais au long le second motif qui consiste dans la confiance que les souverains inspirent à leurs sujets; c'est cette confiance qui est le sujet de ma seconde partie. Mais pour me renfermer dans les bornes qui me sont prescrites, je me contenterai de la faire entrevoir en deux mots, d'autant mieux, que j'ai ici ce grand avantage, que vous trouverez dans votre propre cœur tout ce que j'en pourrais dire, et que vos sentiments seront fort au-dessus de mes paroles.

### SECOND POINT.

Vous le savez, Messieurs, que c'est le grand caractère de notre sainte religion, de concilier avec tant de justice les intérêts des rois avec celui des peuples, qu'en assurant la grandeur des uns, elle fait en même temps le bonheur des autres. Elle forme pour les souverains des sujets pleins de respect, de zèle, de fidélité, et pour les sujets, elle forme des souverains pleins de douceur, de justice, de charité. Elle ne permet point de secouer le joug d'une puissance qui vient de Dieu, mais elle règle l'usage d'une puissance qui ne doit être exercée que selon l'ordre de Dieu. Elle impose des lois à tous, parce qu'elle fait la sainteté de tous; et par un admirable tempérament elle rend l'autorité salutaire et la dépendance aimable, parce qu'elle remplit de sagesse ceux qui commandent, et de confiance ceux qui obéissent.

Or, Messieurs, c'est dans la cérémonie de ce jour que les souverains nous marquent les sentiments les plus propres à nous inspirer la plus douce confiance, et à faire notre consolation et notre bonheur. Comment cela? C'est que, malgré la bassesse et la misère qui font que les pauvres semblent être les moindres de leurs sujets, ils ne laissent pas de marquer à l'égard de ces mêmes pauvres, 1° un caractère de douceur et d'affabilité; 2° un fonds de tendresse et de générosité. Deux traits aussi consolants pour les sujets, que glorieux pour les souverains.

Nous voyons, Messieurs, dans l'ancienne Ecriture des rois que la fierté rendaient inaccessibles, qu'on n'approchait qu'en tremblant, qui se cachaient pour s'envelopper de leur grandeur, ou qui ne se montraient que pour faire redouter leur puissance, n'ayant de commerce avec leurs sujets que pour recevoir leur encens, ou pour prononcer sur leur destinée. Nous voyons même dans la nouvelle Ecriture un roi plein d'orgueil, qui prenait plaisir à voir ses peuples porter le respect jusqu'à l'idolâtrie, et la flatterie jusqu'au blasphème, qui fut frappé par le juste jugement d'un Dieu dont il avait voulu usurper la gloire, et qui, après s'être rendu l'idole des hommes, fut humilié jusqu'à être la proie des vers.

Mais loin d'ici l'idée de ces princes; la cérémonie de ce jour nous fait voir les souverains aussi affables par leur douceur qu'élevés par leur dignité. Plus augustes que ces anciens rois, ils ont moins à craindre d'être mesurés; plus religieux, ils ne craignent pas même de s'abaisser et de s'abaisser jusqu'aux pauvres, et par là ils sont d'autant plus grands qu'ils le sont sans affectation, d'autant plus respectables qu'ils le sont encore par leurs vertus. Ce ne sont ordinairement que les faux grands qui se parent d'un air de fierté. Ils affectent de vains scrupules sur les priviléges du rang, et une prodigieuse délicatesse sur les marques de respect, parce qu'ayant un fonds de bassesse qu'ils ne sauraient se déguiser à eux-mêmes, ils craignent toujours que ce qui mortifie leur vanité ne les expose au mépris et qu'on ne les regarde plutôt par l'endroit qui les humilie que par celui qui les relève. Mais pour ce qui est des souverains qui sont assez grands pour l'être même à l'égard des grands, sûrs de leur

grandeur, ils ne cherchent qu'à marquer leur bonté; ils n'ont pas besoin d'exiger par force un respect qui leur est dû par religion, ils veulent seulement qu'on le leur rende avec amour; ils prennent plaisir à tempérer l'éclat de leur majesté par les charmes de la douceur, et pour montrer leur affabilité à tous leurs sujets, ils l'étendent aujourd'hui jusqu'aux pauvres.

Ne vous figurez pourtant pas une douceur superficielle et artificieuse qui cherche à surprendre les cours par un faux attrait. On vit des princes qui flattaient leurs peuples d'une main, tandis qu'ils les écrasaient de l'autre; populaires par politique pour mieux cacher la dureté de leur cœur, et pour faire aimer, s'ils avaient pu, jusqu'au poids de leur tyrannie. Mais, en second lieu, les souverains, dans la cérémonie de ce jour, marquent à l'égard des pauvres une générosité qui nous découvre celle qu'ils ont dans le cœur pour tous leurs sujets. Car ils ne prennent pas simplement par bienséance un air de douceur qui ne leur coûterait rien et qui ne serait peut-être que passager mais ils ont pour les pauvres une tendresse vraiment effective, qui nous fait bien juger qu'ils mettent leur plus douce consolation à soulager la misère; qu'ils regardent comme le plus grand avantage de leur rang, celui de pouvoir répandre de plus grands bienfaits, et qu'ils font consister leur véritable félicité à faire celle de leur peuple. Disposition vraiment digne de leur grandeur suprême, disons mieux, vraiment conforme à celle d'un Sauveur tout divin, qui a mis sa gloire à se sacrifier pour notre salut.

Or, Messieurs, est-il rien de plus propre à enlever l'amour et la confiance des sujets, que la bonté et la générosité des souverains? Nous voyons dans l'Evangile que Jésus-Christ n'a pas plutôt rassasié les peuples qui l'ont suivi dans le désert, que ces peuples, pleins de gratitude et de zèle, veulent l'enlever pour le faire roi, persuadés qu'ils vivraient heureux sous sa domination. Tant il est vrai que les souverains s'attirent infailliblement la confiance des sujets par leurs bienfaits, comme les sujets à leur tour méritent toute la tendresse des souverains par leur zèle. Mais, ce que l'ont peut dire des souverains en général, avec quelle justice, et en même temps avec quelle consolation ne le dirons-nous pas d'une grande reine qui ne se contente pas de venir un jour assister les pauvres par cérémonie, mais qui s'intéresse à leur soulagement dans tout le cours de son règne, montrant à toute sa cour qu'elle ne cherche qu'à rendre son élévation aimable par la douceur, et son pouvoir utile par la charité? Quel zèle, quelle consolation, ne doit-elle donc pas inspirer à tous ses sujets? Et comment ne posséderait-elle pas leur confiance, puisqu'ils sont si assurés et si pénétrés de sa bonté et de sa générosité vraiment royales? Ah! Messieurs, je n'entreprendrai pas de vous développer vos propres sentiments, puisque je ne pourrais pas même exprimer dignement les miens. Mais vous les connaissez, ô mon Dieu! Vous qui sondez le fond des cœurs, et l'auguste et pieuse reine qui m'écoute, aime mieux que nous vous adressions des vœux pour lui attirer vos plus grandes bénédictions, que si nous lui adressions les louanges qui seraient dues à ses éminentes vertus. Nous vous supplions donc avec le cœur le plus humble envers vous, et le plus ardent pour elle, d'exaucer les vœux que nous formons tout d'une voix pour une souveraine que vous avez faite si digne de vous, et si bienfaisante pour nous, afin qu'après avoir longtemps et glorieusement porté la couronne que vous lui avez donnée sur la terre, elle reçoive un jour pour sa récompense celle que vous lui avez préparée dans le ciel, où nous conduise tous le Père, etc.

## SERMON XXXIV.

### QUATRIÈME SERMON DE LA CÈNE.

In animo contrito, et spiritu humilitatis suscipiamur... et... Sic fiat sacrificium nostrum in conspectu tuo hodie ut placeat tibi. (*Dan.*, III.)

*Recevez-nous, Seigneur, dans un cœur contrit, et dans un esprit humilié; et que notre sacrifice s'accomplisse aujourd'hui devant vous d'une manière qui vous soit agréable.*

Madame,

Le sacrifice d'un cœur contrit et humilié est notre grande ressource. Nous le devons à un Dieu plein de justice, et nous devons l'offrir avec confiance à un Dieu plein de miséricorde. Notre espérance doit être d'autant plus ferme, que Dieu et l'homme concourent ensemble à ce sacrifice. L'homme fournit le cœur, qui en est la victime, Dieu forme les sentiments, qui en font tout le prix. Aussi voyons-nous dans les paroles de mon texte, qu'un ancien juste qui ne craignait pas de se confondre par humilité dans la foule des coupables Israélites, ne crut pas pouvoir mieux fléchir le courroux de son Dieu, que par les gémissements d'un cœur tendre, humble et affligé: *In animo contrito spiritu humilitatis suscipiamur.*

C'est aussi dans cet esprit de componction et d'humilité que les souverains doivent s'acquitter de la cérémonie de ce jour. Je leur ai déjà représenté dans mon premier discours la gloire qu'ils y rendent à Jésus-Christ, dans le second les règles qu'ils y trouvent pour le rang, et dans le troisième, la consolation qu'ils y donnent à leurs sujets. Mais, pour voir la cérémonie du lavement des pieds dans toutes ses faces, il faut encore considérer, en quatrième et dernier lieu, la liaison qu'elle a avec celle de l'absolution générale et solennelle qui la précède, afin qu'ils puissent prendre les sentiments de pénitence que l'Eglise veut leur inspirer.

Telle est, en effet, l'intention de l'Eglise. Cette absolution est, à la vérité, un reste de son ancienne discipline; reste précieux, qui nous apprend que son esprit de sainteté ne saurait s'affaiblir, et qu'elle souhaiterait de pouvoir soutenir encore aujourd'hui cette sage sévérité, qui ne lui permettait de rétablir les pécheurs en ce saint temps par la

réconciliation, qu'après les avoir conduits par tous les anciens degrés de la pénitence. Mais le principal objet que cette Eglise sainte se propose ici, c'est d'apprendre aux grands que, pour avoir devant Dieu tout le mérite du sacrifice qu'ils font de leur grandeur par l'humiliation, de leurs richesses par la charité, et de tout leur extérieur, par le bon exemple, il faut qu'ils y joignent le sacrifice d'un cœur pénitent : *et sic fiat sacrificium nostrum in conspectu tuo hodie ut placeat tibi*. Je leur ferai donc voir, 1° que le lavement des pieds sert à inspirer l'esprit de pénitence; 2° que l'esprit de pénitence sert à sanctifier le lavement des pieds. Demandons les lumières de l'Esprit divin par l'entremise de Marie. *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

Madame,

L'obligation de la pénitence, dit saint Bernard, est une vérité bien amère pour les gens du monde. Cette vertu est trop humble pour leur orgueil, trop mortifiée pour leur sensualité, trop recueillie pour leur dissipation, trop pénible pour leur mollesse, trop détachée pour leur cupidité, trop douloureuse pour leur amour-propre : *Respondent homines sæculares cum eis suademus agere pœnitentiam : durus est hic sermo*. Vérité, encore un coup, si triste pour le monde et surtout pour le grand monde, qu'un prophète, chargé de l'aller annoncer à la cour du roi de Ninive, en fut alarmé jusqu'à prendre la fuite et à se refuser à l'ordre de Dieu même.

Mais je sais que j'ai l'honneur de parler à une cour également auguste et chrétienne, presque toute formée d'un sexe à qui l'Eglise même attribue la dévotion pour caractère ; et, tout éloigné que je suis de la sainteté d'un prophète, je suis persuadé que je trouverai dans des âmes si religieuses la docilité de cet ancien roi, et que, sans être chargées de ses crimes, elles n'en seront pas moins disposées à imiter sa pénitence. Car, si la pénitence paraît trop dure, ce n'est précisément qu'à ceux à qui leurs péchés la rendent plus nécessaire; les justes, au contraire, dit saint Chrysostome, par la raison même qu'ils sont justes, ont moins de peine à se confesser pécheurs et à devenir pénitents : *Operantur ut justi, loquuntur ut peccatores*.

Or, Messieurs, pour vous faire voir que la cérémonie de ce jour sert à inspirer aux grands un vrai esprit de pénitence, je vous prie de remarquer, avec saint Bernard, que cette vertu doit être et au dedans et au dehors de nous-mêmes ; c'est-à-dire, que nous devons en avoir les sentiments et en pratiquer les œuvres : *Pœnitentiam habere, et pœnitentiam agere*. Nous n'avons donc qu'à examiner ce qui se passe au lavement des pieds, et nous verrons qu'il nous marque également et les sentiments et les œuvres qui sont la pénitence tout entière.

Je commence d'abord par les sentiments, et je dis que l'abaissement où ils se mettent aux pieds des pauvres leur représente bien vivement quelle doit être l'humilité d'un pécheur. Vous le savez, Messieurs, l'orgueil, suivant l'Ecriture, est le principe du péché et l'origine de notre perte. Tout pécheur est un cœur superbe qui ne veut point dépendre de Dieu, et qui veut en quelque sorte s'égaler à Dieu : *Eritis sicut dii*. (*Gen.*, III.) Mais, c'est précisément parce qu'il s'élève sans mesure, qu'il se dégrade aussi sans mesure. Oh ! qui pourrait se représenter au naturel quelle est l'indignité du pécheur ! Ah ! Messieurs, son caractère est si affreux que les docteurs de la vie spirituelle ne craignent pas d'assurer que nous n'aurions pas assez de force pour en soutenir toute l'horreur, et que si Dieu en découvre quelquefois une partie aux âmes justes pour les instruire, il leur en cache l'autre pour les ménager.

Mais, quoiqu'on ne puise pas se figurer au juste l'abjection et la misère de l'homme déshonoré par le péché, les grands, néanmoins, en ont une image bien vive dans cette apparence d'avilissement où ils se mettent dans la cérémonie de ce jour. Ils le savent bien que rien n'est plus méprisé dans le monde que l'état de la pauvreté, et peut-être ne sont-ils pas eux-mêmes ceux qui l'estiment le plus. Cependant, tout pécheur est si vil, qu'il mérite de se mettre au-dessous de ce qu'il y a de plus vil aux yeux du public, et à ses propres yeux. Car, hélas ! Devant un Dieu si magnifique en sainteté, tout éclat disparaît, tous les titres sont effacés, toutes les dignités sont anéanties. Grandeur, gloire, magnificence, renommée, sceptre, diadème, tout n'est que vanité, et les grands qui sont pécheurs ne sont grands devant lui que par leurs péchés, parce que tel est le malheur de leur condition, qu'ils ne peuvent presque être pécheurs sans être grands pécheurs. En un mot, il n'y a que le vice ou la vertu qui règle les rangs auprès d'un Dieu, et le pauvre même, qui est innocent, est incomparablement plus grand devant lui, que ne l'est le monarque qui est coupable.

Qu'on ne pense pas néanmoins que le péché puisse affaiblir la dignité des souverains, ni les dépouiller de leurs droits. Ce serait tomber dans l'erreur de la quinzième proposition de l'hérétique Wiclef. Quels qu'ils puissent être devant Dieu, leur personne n'en est pas moins sacrée pour nous, ni leur rang moins auguste, ni leur autorité moins respectable, ni leur couronne moins indépendante. Le prophète ordonna autrefois aux enfants d'Israël de prier pour une ville ennemie, où ils gémissaient sous la tyrannie du souverain ; et Jésus-Christ lui-même a voulu conserver les droits d'un prince plongé dans les ténèbres de l'idolâtrie. Malheur au prince qui ne gardera pas la fidélité qu'il doit à Dieu ! mais, malheur aux sujets, si, sous quelque prétexte que ce fût, ils osaient se dispenser de la fidélité que Dieu même les oblige d'avoir pour le

prince. Car, malgré le péché qui vient de l'homme, la puissance vient toujours de Dieu, qui donne les méchants rois dans sa colère, comme les bons dans sa miséricorde.

Disons donc que les prérogatives des souverains sont inviolables; que ceux qui sont pécheurs ont toujours le droit de les conserver; que c'est même leur devoir de les soutenir. Mais aussi loin qu'ils puissent s'en faire un sujet de vanité, ils y trouvent, au contraire, un grand motif de confusion et de douleur. Car, hléas! Combien ne doivent-ils pas se reprocher à eux-mêmes d'être tout à la fois et si ressemblants à un Dieu de majesté, et si indignes d'un Dieu de sainteté, d'avoir effacé au dedans d'eux-mêmes l'image d'un Rédempteur, tandis qu'ils représentent au dehors l'éclat et la souveraineté d'un Créateur; de lui devoir toute leur autorité, et d'avoir méprisé la sienne; de s'être élevés contre un Maître suprême qui les a préférés au reste des mortels pour les faire régner; d'avoir voulu être moins sujets à l'égard d'un Dieu, que les hommes ne le sont à l'égard des hommes mêmes, et de s'être rendus plus coupables devant lui, par la raison même qu'il les a faits plus grands?

Je laisse, Messieurs, les autres motifs de confusion et de douleur qui leur sont communs avec nous, et qu'ils doivent sentir comme nous. Je ne parle que des sentiments que les pécheurs qui sont souverains doivent avoir comme souverains, et je dis qu'il n'est pas de cérémonie plus propre à leur inspirer ces sentiments, que le lavement des pieds. Car c'est là que leur majesté paraît dégradée et leur éclat obscurci, puisqu'ils se dépouillent de tout l'appareil de leur grandeur et de leur autorité, pour se réduire à la plus profonde humiliation, et par conséquent c'est là qu'ils peuvent bien comprendre que, malgré l'élévation de leur trône, ils ne laissent pas d'être dans le néant du péché; que, quelque sacré que soit le privilége qu'ils ont d'être maîtres absolus à l'égard des hommes, ils ne sont néanmoins, par leur énorme ingratitude, que des sujets perfides à l'égard du Maître qu'ils ont dans le ciel, et qu'ainsi, en s'humiliant au dehors, ils doivent encore plus s'humilier au dedans, sous la main toute-puissante d'un Dieu qui brise les cèdres comme les roseaux, qui a le pouvoir et l'autorité de frapper également les grands et les petits, et qui n'a, en effet, que des anathèmes pour tous les pécheurs.

On me dira, sans doute, que tous les grands ne méritent pas d'être mis au rang des prévaricateurs, et que les souverains mêmes, à qui nous avons le bonheur et la gloire d'être soumis, nous donnent la consolation de voir, et une religion sincère sur le trône, et des mœurs innocentes dans la jeunesse. Je le sais, Messieurs, et cette réflexion est trop douce pour qu'elle ait pu m'échapper; mais, quoiqu'on ne puisse trop estimer en eux une piété et une régularité si édifiante, elle ne les dispense pas néanmoins de la pénitence du cœur. Je pourrais dire qu'il n'est point d'homme qui ne pèche: *Non enim est homo qui non peccet* (II *Paral.*, VI); que cette triste vérité est sortie de la bouche d'un roi même, et d'un roi qui mérita le nom de Sage.

Mais j'aime mieux me servir ici d'un autre principe bien important, et vous dire, Messieurs, que les sentiments de componction et d'humilité ne servent pas moins à conserver l'innocence qu'à la réparer; que, s'il y a une pénitence de justice pour expier le péché, il y a aussi une pénitence de précaution pour le prévenir, et que cette précaution leur est d'autant plus nécessaire, que leur état est plus dangereux.

En effet, que n'ont-ils pas à craindre pour leur salut dans un état où ils sont environnés, et d'un éclat qui flatte si fort la vanité, et de tant d'objets si propres à piquer un goût criminel? Ah! Nous avons d'autant plus à craindre pour eux, que souvent ils ne craignent pas eux-mêmes. Car, en un mot, c'est dans les cours que l'on trouve les plus grands écueils pour la vertu, parce que c'est là que l'on trouve les plus grands attraits pour le vice. Le trône de Salomon nous est représenté dans l'Ecriture comme entouré de lions; et ces lions, tout matériels qu'ils sont, marquent bien aux rois qu'ils ont toujours autour d'eux, et leurs propres passions qui peuvent les entraîner, et les passions d'autrui, qui ne cherchent qu'à les surprendre. C'est pour cela qu'un roi et un saint roi, pénétré de componction et d'humilité, priait instamment le Seigneur de lui pardonner, non-seulement les péchés où il était tombé par sa propre faiblesse: *Ab occultis meis munda me* (*Psal.* XVIII), mais encore, ceux où il avait été engagé par la corruption et la malice des autres: *Et ab alienis parce servo tuo.* (*Ibid.*) Grand exemple, qui apprend aux souverains qu'ils ont toujours, et à se craindre eux-mêmes, et à craindre ceux qui les obsèdent, et que, par conséquent, quelque parfaite que soit la pureté de leur cœur, l'esprit de pénitence leur est néanmoins toujours nécessaire, soit pour réparer les péchés qu'ils ont commis, soit pour s'affermir contre ceux qu'ils peuvent commettre, soit enfin pour rendre au Seigneur la gloire qui lui est due, et pour les fautes qu'il leur a remises, et pour celles dont il les a préservés.

Qu'ils se lèvent donc de leur trône, comme le roi de Ninive, pour s'humilier par la pénitence; qu'ils viennent se prosterner aux pieds des pauvres; mais que l'humiliation où ils se mettront au dehors leur inspire en même temps les sentiments qu'ils doivent toujours conserver au dedans, afin que les sentiments qu'ils auront au dedans, les rendent dignes de l'absolution solennelle qu'on va prononcer sur eux. Car enfin, sans les sentiments d'un cœur contrit et humilié, le pécheur devient endurci, et le juste se rend superbe; l'un mérite que Dieu l'abandonne, et l'autre que Dieu cesse de le soutenir. Il est vrai que ce n'est pas un Jonas

qui les exhorte par sa parole, mais c'est un Dieu infiniment plus grand que Jonas, c'est Jésus-Christ même qui les invite par son exemple : *Et ecce plus quam Jonas hic* (*Luc.*, XI) ; et, en imitant l'exemple de Jésus-Christ, il faut qu'ils comprennent, par l'abaissement où il s'est réduit pour les péchés du monde, combien ils doivent s'abaisser eux-mêmes, au moins intérieurement, pour leurs propres péchés.

Mais les sentiments, qui font les commencements de la vertu de pénitence, ne suffisent pas sans les œuvres qui en font l'accomplissement : *Pœnitentiam agere*. Seconde condition de la pénitence. Il semble, à la vérité, que rien ne doive tant coûter au cœur des grands que l'amour de l'humiliation. Elle paraît tout opposée, non-seulement à la fierté que le rang inspire quelquefois, mais à dignité qu'il donne toujours. Se mépriser, s'humilier soi-même dans un état où l'on a le droit, où l'on est même dans l'obligation de se faire honorer des autres, c'est ce que la pénitence demande, mais c'est ce que l'amour-propre refuse, et nous le voyons bien dans l'exemple du roi Saül. Ce prince prévaricateur souffre avec patience les reproches que Samuel lui fait en particulier ; mais, si la vanité est mortifiée en secret, elle cherche aussitôt à se soutenir en public. J'ai péché, dit-il au prophète : *Peccavi* (I *Reg.*, XV), mais au moins honorez-moi devant le peuple : *Sed nunc honora me coram Israel.* (*Ibid.*) Peu lui importe d'être et de se reconnaître coupable devant Dieu, pourvu qu'il n'en paraisse pas moins grand devant les hommes.

Nous voyons pourtant, Messieurs, par un autre exemple fort célèbre, que les sentiments de pénitence coûtent quelquefois moins aux grands que les œuvres. C'est celui du roi Pharaon. Ce prince superbe est enfin obligé de plier sous les coups redoublés dont la main du Tout-Puissant vient de le frapper. Il confesse son péché : *Peccavi etiam nunc.* (*Exod.*, IX.) Il reconnaît la justice d'un Dieu vengeur : *Dominus justus* (*Ibid.*) ; il s'humilie même, jusqu'à se donner un caractère aussi noir que celui de l'impiété : *Ego et populus meus impii* (*Ibid.*) ; et à cet humble langage vous le prendriez pour un vrai pénitent. Cependant, Messieurs, ce n'est là qu'un pécheur endurci. Et pourquoi ? Ah ! c'est qu'il n'en veut point venir aux œuvres ; c'est qu'il lui en coûte moins de s'humilier devant Dieu, que d'obéir à Dieu, qui lui commande de mettre en liberté le peuple innocent qu'il opprime. Cet exemple est peut-être unique. On n'en trouverait point aujourd'hui parmi les grands, dont le cœur fût aussi dur que celui d'un Pharaon, et par conséquent on n'en trouverait point dont le cœur ne fût disposé à prendre quelques sentiments d'humanité. Ils savent d'ailleurs, par une éducation noble, digne de leur rang, que l'orgueil et la dureté les rendraient odieux, et qu'il y a du mérite pour eux, non-seulement à être humbles devant Dieu, mais à être doux, affables, modestes à l'égard des hommes. Mais peut-être y en aura-t-il qui s'en tiendront là, et qui seront populaires sans être bienfaisants, gracieux sans être utiles, humains sans être charitables ; employant toutes leurs richesses à leur magnificence, réservant tout leur crédit pour leur ambition et ne faisant rien servir à la charité.

Il faut donc qu'ils joignent les œuvres aux sentiments, pour remplir toute la mesure de la pénitence, et c'est ce qu'ils apprennent dans la cérémonie de ce jour, où l'on voit la faim rassasiée, la nudité revêtue, l'affliction consolée et la pauvreté ennoblie. Le soulagement des pauvres est, sans doute, l'un des principaux exercices de la pénitence, mais ici, cet exercice est pratiqué dans toute son étendue et porté jusqu'à sa perfection ; car les têtes les plus augustes se font, non-seulement une consolation d'assister les pauvres, mais une gloire de les honorer, ne craignant pas de les faire asseoir à leur table et de les servir de leurs propres mains. Oui, les pauvres sont élevés aujourd'hui à un degré d'honneur, qui est sans exemple. Leur état prend une si grande noblesse, qu'il les rend les objets de la tendresse, de la sollicitude, de la vénération même de leurs souverains ; et, ce qui est encore plus propre à adoucir la rigueur et la bassesse de leur pauvreté, c'est que leur pauvreté même leur donne un privilége si glorieux et si singulier.

Or, Messieurs, une œuvre de charité si pleine et si parfaite apprend aux grands la manière dont ils doivent faire la compensation de leurs péchés. Une pénitence infructueuse, selon saint Jérôme, n'est qu'une fausse pénitence : *Frustra jactatis pœnitentiam, cujus opera non facitis.* Les œuvres que l'on pratique au dehors sont la preuve la moins équivoque de la pénitence qu'on a dans le cœur, et le soulagement des malheureux est une des œuvres que l'Ecriture recommande le plus aux pécheurs, et surtout aux pécheurs qui sont grands. Rachetez vos péchés par l'aumône, disait le prophète à un roi pécheur : *Peccata tua eleemosynis redime.* (*Dan.*, IV.) Et c'est ce que nous dirons ici aux grands. Il en coûtera à leur amour-propre de retrancher à leur faste et à leurs plaisirs ce qu'ils consacreront à la charité. Mais il faut que la pénitence coûte, il faut qu'ils se punissent eux-mêmes, et s'ils refusent de donner à Dieu dans le temps présent une satisfaction si aisée, ils doivent bien craindre qu'ils ne soient obligés de lui en donner une bien plus rigoureuse pendant l'éternité.

Après tout, qu'y a-t-il en cela de trop sévère ? Si le soulagement des malheureux est un des exercices de la pénitence, n'est-il pas aussi un des devoirs du christianisme ? Hélas ! il est vrai, le relâchement de notre siècle est monté jusqu'à un tel point, qu'on effraye un pénitent, et surtout un pénitent qui est grand, quand on veut seulement l'obliger de vivre en chrétien, et c'est ici que nous avons bien lieu d'un côté d'admirer la bonté de Dieu, qui veut bien accepter pour

la réparation de nos péchés les obligations qu'il nous impose, et d'un autre côté de nous étonner de l'injustice des hommes, qui refusent de remplir ces obligations, quoiqu'elles leur servent encore à réparer leurs péchés. Mais, malgré les fausses idées du monde, l'exercice de la charité n'acquitte pas seulement les dettes du pécheur, il fait encore le devoir du chrétien, le mérite du juste, et surtout la vertu des grands en qualité de grands. Job, le saint homme Job, fut toujours un grand exemple de piété, et, si son innocence fut parfaite, son état ne fut pas moins brillant. Il était comme un grand prince, comme un roi : *Cum sederem quasi rex* (*Job.*, XXIX), Maître absolu des uns par l'autorité qu'il avait sur eux, et des autres par la confiance qu'ils avaient en lui. Mais, dans toute son élévation, dans toute sa prospérité, dans toute sa gloire, il ne laissait pas d'être l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, le protecteur de l'opprimé, la ressource de tous les malheureux. Loin donc que le rang dispense les grands des lois de la charité, c'est au contraire dans les grands que la charité doit être plus vaste et plus généreuse, parce qu'elle a, et plus de moyens par leurs richesses, et plus de pouvoir par leur autorité. Distribuer certaines aumônes aux pauvres, c'est le mérite du commun des fidèles, mais soulager toutes les espèces de misères, faire les grandes œuvres de miséricorde, c'est la gloire, c'est le privilége des grands, et surtout des souverains, qui ont encore cet avantage singulier, que leur charité ranime celle des autres, parce que leur exemple fait la règle des grands dont ils sont environnés.

Qu'ils apprennent donc ici que c'est par les sentiments de l'humilité et par les œuvres de la charité qu'ils doivent, s'ils sont pécheurs, compenser leurs péchés, et s'ils sont justes, accomplir toute justice. La cérémonie de ce jour renferme toutes les règles de la pénitence; et, pour ne pas oublier notre ministère, on peut ajouter, que la parole de Dieu qu'ils entendent, leur apprend que la méditation des vérités chrétiennes doit réparer et arrêter la dissipation mondaine; et que les spectacles et autres amusements condamnés sont d'autant plus interdits à ceux qui ont besoin de réparer leur innocence, qu'ils ne sont pas permis à ceux mêmes qui l'ont conservée. Ce sera par ces heureuses dispositions qu'ils se rendront dignes de l'indulgence qu'un pieux pontife va demander à Dieu pour eux. Cette absolution générale n'a pas, à la vérité, la vertu du sacrement pour effacer les crimes, mais l'application qu'elle fait des prières de l'Eglise attire les bénédictions célestes sur des cœurs bien préparés.

### SECOND POINT.

J'aurais encore à vous faire voir, Messieurs, que l'esprit de pénitence sert à sanctifier la cérémonie du lavement des pieds; mais, obligé de me renfermer dans les bornes qui me sont prescrites, je réduis tout en deux mots pour vous faire seulement entrevoir les réflexions que l'on pourrait faire. Je dis donc que l'esprit de pénitence sert ici : 1° à faire le mérite des pécheurs; 2° à relever, à augmenter celui des justes.

Il fait le mérite des pécheurs, puisque ce n'est que par des sentiments de componction et d'humilité, qu'ils peuvent rentrer en grâce auprès d'un Dieu offensé, et lui faire accepter l'humiliation et la charité qu'ils pratiquent dans la cérémonie de ce jour. Le roi Antiochus pousse vers le ciel les cris les plus douloureux, il ajoute même les promesses les plus magnifiques; mais, parce qu'il crie avec un cœur double, il n'est proposé dans l'Ecriture que comme un grand exemple d'impénitence. Le roi Manassès, au contraire, adresse-t-il au Seigneur les sincères gémissements d'un cœur contrit? Le Dieu de clémence se laisse fléchir, il tire ce prince du fond de l'humiliation et le rétablit sur son trône. Tant il est vrai qu'il ne saurait ni accepter les prières et les hommages des faux pénitents, ni résister à la contrition et à l'humilité des véritables. Et pourquoi? Ah! c'est qu'il nous demande principalement notre cœur, et que, quand nous le rejetons lui-même de notre cœur, il rejette à son tour tout ce qui vient de notre part.

Ainsi, sans l'esprit de pénitence, les pécheurs auraient beau se conformer extérieurement à Jésus-Christ en imitant son humiliation; ils auraient beau distribuer leurs bienfaits aux pauvres, et leur rendre tous les offices de l'humilité et de la charité; ils auraient beau s'unir au pontife pour implorer la clémence du Seigneur, leur culte ne serait qu'hypocrisie, leur prière que duplicité, et leurs œuvres mêmes, qui seraient sans péché, seraient au moins sans mérite.

Mais s'ils prennent véritablement un esprit de componction et d'humilité, le Seigneur s'attendrira aussitôt pour eux. S'il ne leur accorde pas d'abord la pleine rémission de leurs péchés, dont l'abolition est réservée au sacrement, il acceptera du moins le sacrifice de leur grandeur et de leurs richesses, comme une satisfaction anticipée qui est tout ce qu'ils peuvent faire dans leur état présent; et leurs œuvres édifiantes seront vraiment ces dignes fruits de pénitence que l'Eglise, dans une de ses oraisons, va demander pour eux.

Mais si, au contraire, ce sont des mains innocentes qui lavent les pieds des pauvres et en soulagent la misère, comme j'ai la consolation de le pouvoir présumer dans une cour si édifiante; ah! jugez vous-mêmes, Messieurs, en second lieu, jugez quel doit être aux yeux du Seigneur l'éclat de ces âmes justes, puisque le sacrifice de leur grandeur et de leurs richesses est encore relevé par la pureté de l'innocence, et le mérite de l'innocence comblé par celui de la componction et de l'humilité. Si un Dieu plein de clémence ne peut pas mépriser le cœur d'un pécheur, lorsqu'il est contrit et

humilié, avec quelle complaisance ne doit-il pas regarder le cœur d'un juste qui joint la contrition et l'humilité à la fidélité qu'il a eue pour son Dieu! Il est vrai que leur pureté ne peut point être si parfaites, qu'elle n'ait des fautes à pleurer. Mais, quel spectacle pour un Dieu, de voir qu'elles pleurent avec tant d'amertume, quoiqu'elles n'aient que des fautes légères, tandis que de grands pécheurs ne lui marquent pas le moindre regret, pour les crimes mêmes les plus énormes? Ah! Messieurs, j'ose dire qu'il n'est pas d'objet plus touchant pour un cœur, que celui d'un cœur qui s'afflige par la pénitence. Et pourquoi? C'est que la mesure de l'humilité est celle de la grandeur des saints, et que les saints ne peuvent pas s'humilier plus profondément qu'en se regardant comme pécheurs, puisqu'en effet il n'est rien de plus humiliant pour l'homme que le péché.

Aussi, quel succès d'humiliation une Esther n'eut-elle pas auprès du Seigneur? Touchée de l'extrême péril de toute sa nation, cette grande reine, si distinguée par l'innocence de ses mœurs et par la fermeté de sa foi, ne trouve pas d'autre ressource que celle de se prosterner devant un Dieu, en qui seul elle a toujours mis sa confiance. Elle se charge devant lui de tous les crimes de ses Pères! *Peccavimus in conspectu tuo* (*Esth.*, XIV); et sa douleur, son humiliation, ses larmes ont la force de faire retomber, sur la tête de ses ennemis mêmes, le coup terrible qu'ils avaient projeté contre son peuple. Tant il est vrai, encore une fois, qu'il n'est pas de sacrifice plus agréable à Dieu, ni plus salutaire à l'homme, que celui d'un cœur contrit et d'un esprit humilié: *In animo contrito*, etc. (*Ibid.*)

Ici, Messieurs, vous me prévenez, sans doute, puisque vous voyez briller la même piété dans le même rang, et déjà vous pensez comme moi, que si la cérémonie de ce jour doit être remplie dans le plus pur esprit de la pénitence, c'est véritablement par la grande reine qui m'écoute. Elle est d'autant plus digne de nos louanges, qu'elle n'en veut recevoir aucune. Mais, si sa modestie oblige notre zèle d'être respectueux et discret envers elle, sa piété même ne voudra pas, ô mon Dieu! que nous soyons ingrats envers vous, et, sans qu'elle puisse se rien attribuer à elle-même, nous reconnaissons que vous êtes l'auteur de tout bien, et que c'est vous qui lui avez donné, et ces éminentes vertus, qui font notre édification et notre bonheur, et cette auguste famille, qui fait nos délices et nos espérances. Nous reconnaissons que c'est pour récompenser la foi et la piété de nos souverains, que vous les avez comblés des bénédictions les plus consolantes pour eux, et les plus désirables pour nous; et, pénétrés d'une vive gratitude envers eux, et plus encore envers vous, nous vous offrirons nos vœux les plus ardents, afin que vous ne cessiez point de répandre vos plus grandes grâces sur leurs personnes sacrées, et que, après les avoir fait longtemps et glorieusement régner sur la terre, vous les récompensiez éternellement dans le ciel, où nous conduisent tous le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

## SERMON XXXV.

### SUR LA CONVERSION DE SAINT PAUL.

Et ille: Ego sum Jesus quem tu persequeris... Et tremens ac stupens dixit: Domine, quid me vis facere? (*Act.*, IX.)

*Le Seigneur lui dit: Je suis Jésus que vous persécutez. Alors tout tremblant et tout effrayé, il répondit: Seigneur, que voulez-vous que je fasse?*

Quel spectacle la conversion du grand saint Paul offre-t-elle aux yeux de notre foi! D'un côté je vois un Dieu qui semble descendre du trône de sa gloire, pour chercher un pécheur qui le persécute; de l'autre je vois ce même pécheur qui change dans le plus grand excès de sa fureur, et qui reconnaît humblement son Dieu. Excès de bonté de la part de Jésus-Christ qui, au lieu de se venger du persécuteur, vient se plaindre si amoureusement de la persécution: *Ego sum Jesus quem tu persequeris.* Prodige de soumission de la part de Saul, qui ramasse toutes ses forces pour confesser, dans le trouble même de sa frayeur, un nom sacré qu'il détestait dans le transport d'un faux zèle: *Domine, quid me vis facere?*

Mais, quelque admirable que paraisse, et la condescendance du Sauveur si indignement offensé, et le changement de Saul si cruellement endurci, je ne laisse pas d'y trouver un fond d'instruction aussi bien qu'une apparence de mystère.

Non, mes frères, je ne suis pas surpris que Jésus-Christ vienne se présenter à Saul dans tout l'éclat de sa gloire pour changer ce loup ravissant. Ce qu'il semble faire pour la conversion d'un homme seul, il le fait pour le salut de tout l'univers, pour l'intérêt de la foi même. Car, s'il vient arrêter le persécuteur des chrétiens, c'est pour en faire l'Apôtre des gentils; et cette réflexion me fait comprendre qu'il a voulu appeler saint Paul à la foi d'une manière qu'il pût lui-même servir de preuve aux vérités qu'il devait annoncer, et à tant de peuples étrangers, et à tant de siècles à venir. Vous pouviez, Seigneur, l'attirer à vous sans vous abaisser jusqu'à lui; mais il était de votre sagesse de nous donner, dans le miracle de sa vocation, une marque infaillible, et de la vérité de sa parole, et de l'autorité de son ministère.

Je ne suis pas non plus surpris qu'un pécheur si obstiné soit changé dans l'instant en humble disciple. C'est un changement tout miraculeux, il est vrai, mais un changement aisé à la grâce et aussi propre à retirer les pécheurs de leurs égarements qu'à affermir les fidèles dans leur croyance. Car je trouve dans la conduite d'un pénitent un parfait modèle de conversion. Et si ce grand saint fut autrefois, par sa parole, l'Apôtre des gentils pour les convertir à la foi, il ne me paraît pas moins en ce jour, par son exemple,

l'apôtre des chrétiens pour les porter à la pénitence.

Réunissons, mes frères, ces différentes réflexions sous une idée plus précise. Elles se réduisent toutes aux desseins que Jésus-Christ a sur saint Paul et aux leçons que saint Paul fait aux chrétiens. Qu'est-ce que Jésus-Christ se propose? c'est d'établir son Evangile par un changement si merveilleux. Qu'est-ce que saint Paul apprend aux chrétiens? c'est qu'ils doivent régler leur pénitence sur un changement si parfait. Je vous représenterai donc la conversion de ce grand saint : 1° comme un prodige qui établit la vérité de la religion chrétienne; 2° comme un exemple qui nous fournit les règles d'une véritable pénitence.

Ce qu'il y a d'admirable doit affermir notre foi; ce qu'il y a d'imitable doit servir à réformer nos mœurs. Deux vérités que je tirerai des circonstances de l'histoire sacrée.

C'est la gloire de ce grand saint que sa conversion ait été écrite de la main de Dieu même et qu'on puisse la mettre au rang de nos mystères. Et c'est ici que mon zèle pour un saint, qui tient un si haut rang, et que je dois particulièrement honorer comme mon protecteur, me ferait souhaiter d'avoir toute la sublimité de ses pensées pour parler d'une manière digne de lui. Mais cette humilité si admirable, qui lui fit mépriser les paroles persuasives de la sagesse humaine pour se borner à l'utilité des fidèles, m'apprend bien que, pour entrer dans son esprit, je dois moins m'attacher à relever sa grandeur qu'à édifier votre piété; et, afin que je puisse au moins vous toucher par son exemple, je demande humblement, par l'entremise de Marie, les lumières de cet Esprit-Saint qui fut lui-même la source sacrée de l'éloquence toute divine de ce grand apôtre. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Rien n'est plus propre à nous persuader la divinité de Jésus-Christ et la vérité de sa religion que le dessein qu'il s'est proposé de sanctifier le monde et le pouvoir qu'il a eu de changer les cœurs. Les païens mêmes, frappés de l'équité de ses commandements et de l'élévation de ses conseils, furent obligés de reconnaître que cet incomparable législateur connut bien l'homme pour lui prescrire des règles si sages; et nous pouvons ajouter qu'il fallait bien qu'il pût disposer de l'homme pour en attendre une vertu si parfaite. En vain s'efforcèrent-ils de se donner à eux-mêmes une apparence de perfection par la grandeur de leurs sentiments. Aveuglés par un orgueil insensé, comme ils crurent pouvoir tirer des seules forces de la nature ce qui était un don de Dieu, ils démentirent bientôt par une honteuse expérience cette vanité prodigieuse qui leur avait fait imaginer des préceptes trop élevés pour un cœur aussi faible que celui de l'homme. Ils furent, si l'on veut, philosophes par l'esprit, mais ils ne le furent point par le cœur, n'ayant tiré de leur affectation de sagesse que le triste fruit d'avoir rendu et leurs déréglements plus criminels par la connaissance qu'ils eurent du bien, et leurs connaissances plus vaines par la faiblesse qu'ils eurent de s'assujettir au mal.

Il n'appartient qu'à Jésus-Christ de changer par sa grâce des hommes abrutis par les passions et aveuglés par l'erreur. Ce renouvellement entier, qui soumet notre esprit à Dieu par la foi, qui réprime notre orgueil par l'humilité, qui règle nos sens par la mortification, qui purifie notre cœur par la charité, qui nous fait haïr ce que nous aimions et aimer ce que nous haïssions, c'est ce qui porte visiblement l'empreinte du doigt de Dieu. Car il n'y a que vous, ô mon Dieu! qui puissiez nous donner cette lumière qui dissipe nos ténèbres, cette force qui arrête nos penchants et cette onction qui adoucit toutes nos peines.

Mais, si jamais Jésus-Christ a montré le plein pouvoir qu'il a sur les cœurs, c'est principalement dans la conversion du grand saint Paul. Pour y reconnaître sensiblement l'opération d'un Dieu tout-puissant, nous n'avons qu'à peser les deux principales circonstances que je remarque dans l'histoire sacrée. La première, c'est que Jésus-Christ a converti un cruel persécuteur : *Spirans minarum et cædis.* La deuxième, c'est qu'il l'a changé en apôtre zélé : *Prædicabat Jesum.* Remarquez donc, 1° les obstacles de sa conversion; 2° la perfection de son changement. Deux réflexions que je ferai servir à la gloire de notre sainte religion.

1° Il s'agissait de changer un des plus cruels persécuteurs, et, par conséquent, un des plus énorme pécheurs, comme dit saint Augustin (serm. 9 *De verbis Apost.*) : *Nemo acrior Paulo inter persecutores, nemo ergo prior inter peccatores.* Ici donc combien de difficultés ne s'offrent-elles pas tout à la fois? il fallait d'abord guérir un esprit prévenu en faveur de son ancienne religion. Or, quelle peine n'a-t-on pas à désabuser un homme sur les préjugés de son éducation et sur la tradition de ses pères? Sa raison se révolte, sa conscience même s'alarme dès qu'on touche à un intérêt si délicat. Il prend le changement pour inconstance et l'obstination pour fidélité. Il a d'autant plus d'éloignement pour le bon parti qu'il le regarde comme mauvais. Il se défie, il s'offense presque de la charité qu'on a de vouloir le ramener; et comme c'est par l'amour même de la vérité qu'il s'attache à l'erreur, c'est aussi par scrupule qu'il demeure dans son péché.

Grand obstacle à une conversion, mais plus grand encore en la personne de saint Paul, dont l'obstination semblait avoir la vérité même pour fondement : *Juxta veritatem paternæ traditionis*, nous dit-il lui-même. Car, mes frères, nous pouvons bien dire aux hérétiques que nous professons une foi que nos pères nous ont transmise, et qu'ils se sont séparés d'une Eglise que leurs premiers chefs avaient reconnue. Mais

beaucoup moins pouvait-on reprocher la nouveauté à Saul qui semblait avoir l'antiquité pour lui. Israélite de nation, enfant des patriarches, il était d'un peuple qui semblait être non-seulement plus chéri de Dieu que les gentils, qui avaient été jusqu'alors comme abandonnés, mais encore plus ancien que les chrétiens, qui ne faisaient que de naître ; s'il combattait contre un Dieu auteur de l'Evangile, c'est qu'il croyait combattre pour un Dieu auteur de la loi de Moïse. Comment donc détromper un homme qui semble avoir pris ses préjugés dans les Ecritures mêmes? Comment, dis-je, lui persuader que ce Moïse, qu'il respecte et qu'il doit en effet respecter, ne fut que le disciple de ce Jésus qu'il persécute? Hélas! ne voyons-nous pas qu'aujourd'hui même les Juifs, après la cessation de leur culte, après une dispersion de dix-sept siècles, après le merveilleux progrès du christianisme, ne laissent pas d'avoir sur leur cœur un voile fatal qui les rend aveugles sur leur triste état et rebelles à la divine lumière? Mais, que dis-je? Encore, s'il ne s'agissait que d'un homme vulgaire qui, trop content de croire comme ses pères auraient cru, se bornerait au mérite d'une fidélité ordinaire, il ne serait pas si difficile de le ramener. Mais il s'agit d'un homme qui est rempli de la science de la loi, qui a surpassé tous ceux de son âge par les progrès de ses études, et qui, par son zèle pour la Synagogue, tient le premier rang parmi les pharisiens, comme les pharisiens le tiennent parmi ceux de sa nation : *Proficiebam in judaismo supra coætaneos meos in genere meo* (*Galat.*, I), nous dit-il encore lui-même.

Or, mes frères, si la prévention est dangereuse, parce qu'elle fait qu'on s'aveugle de bonne foi, la vanité l'est encore plus, parce qu'elle fait qu'on s'obstine par intérêt. Car on se plaît à jouer un grand rôle dans le monde ; on aime mieux être distingué dans le mauvais parti que d'être confondu dans le bon. L'esprit, qui a son orgueil, n'est pas moins inflexible que le cœur qui a ses passions. Rien n'est plus flatteur que le plaisir d'être regardé comme l'oracle, le chef, l'appui, le héros d'une secte, et de là vient qu'on ferme les yeux à la lumière, qu'on rejette tout principe, qu'on méprise toute autorité, qu'on soutient une mauvaise cause pour soutenir une grande réputation ; qu'on se défend par l'invective quand on peut se défendre par le raisonnement; qu'on ne sent la vérité que pour en être irrité, et qu'en un mot, on se fait un point d'honneur de tenir ferme dans le combat, sinon pour avoir la gloire de vaincre, au moins pour s'épargner la honte de paraître vaincu.

Telle fut la disposition de Saul. Aussi voyons-nous que la vanité de la science le jette dans un excès de fureur. Oserai-je vous remettre devant les yeux une scène si tragique? Faisons-le pourtant, puisque saint Luc ne craint pas de nous la représenter pour nous découvrir, dans les égarements d'un juif endurci, la grandeur de la miséricorde de Jésus-Christ. Voici donc un homme qui veut se faire un nom par sa cruauté et un mérite de ses meurtres. Déjà il avait lapidé le premier de nos martyrs par les mains de ceux dont il avait gardé les vêtements. Mais le généreux Etienne n'avait pu le fléchir par sa charité ni le rassasier par sa mort. Le barbare Saul, comme un autre Pharaon, en veut à tous les Israélites naissants. Toute son attention est à les rechercher, tout son plaisir est de les perdre, et, après les avoir obligés de se disperser par une fuite secrète, il va de Jérusalem à Damas pour les forcer à une défection honteuse, ou pour les exterminer par une vengeance éclatante : *Ut si quos invenisset hujus viæ viros ac mulieres vinctos perduceret in Jerusalem.* (*Act.*, IX.) C'est ainsi qu'en parle saint Luc.

Mais ce n'est pas tout ; quoiqu'il soit bien difficile de vaincre en lui la prévention, la vanité, la fureur, ce qui semble néanmoins rendre son obstination encore plus insurmontable, c'est que ses emportements mêmes sont autorisés. Car ne pensez pas qu'il se livre sans réflexion à l'impétuosité d'un zèle aveugle ou à l'ardeur d'un tempérament féroce. Remarquez, dit saint Chrysostome, comment il agit avec ordre et avec mesure. S'il exerce un ministère si odieux contre les chrétiens, c'est qu'il a, de son côté, l'autorité la plus sacrée parmi les Juifs, s'étant adressé au prince des prêtres pour exercer sa cruauté sous le nom des chefs de la Synagogue : *Accessit ad principem sacerdotum, et petiit ab eo epistolas in Damascum*, etc. (*Ibid.*), nous dit encore saint Luc. Il est vrai que cette Synagogue était déjà infidèle, et qu'elle avait perdu son autorité, parce que Dieu ne lui avait point accordé la même stabilité que Jésus-Christ a promise à son Eglise chrétienne. Mais, tout infidèle, toute déchue qu'elle était, cette Synagogue ne laissait pas d'être encore en honneur, et, quoique le sanctuaire des Juifs eût été rejeté, leur temple néanmoins n'était pas détruit, ni leur culte tout à fait aboli.

Comment donc, mes frères, ne reconnaîtrions-nous pas le doigt de Dieu dans le retour de cet ennemi juré du christianisme? S'il s'agissait d'un pécheur qui se fût déshonoré et diffamé par la noirceur de quelque vice infâme, on pourrait soupçonner qu'il aurait trouvé dans l'horreur même de ses crimes un motif de repentir. Mais lorsque je me représente qu'il s'agit d'un pécheur qui n'est tel que parce qu'il se pique de science, de religion et de probité ; d'un pécheur qui se justifie tout à lui-même par sa bonne intention, qui est universellement applaudi sur ses funestes succès ; qui prend sa fureur pour zèle, et ses violences pour justice; lors, dis-je, que je considère qu'il s'agit de le calmer, de le convertir dans le temps même qu'il ne respire que le sang et le carnage : *Adhuc spirans minarum et cædis*, ah ! je ne crains pas de le dire, qu'une

telle obstination est invincible par sa nature; que, par conséquent, une telle conversion n'est possible que par la grâce et par un coup extraordinaire de la grâce, et que cette grâce extraordinaire, par laquelle Saul fut vaincu, est une preuve incontestable de l'Evangile que Paul nous a prêché.

Que direz-vous donc ici, vous qui faites un point d'honneur d'être sans foi, sans principe, sans conscience; vous qui, après avoir déshonoré le christianisme par vos désordres, ne craignez point de l'attaquer par vos blasphèmes? Peut-être oserez-vous mettre cette conversion au rang des histoires fabuleuses; mais, dites-moi, comment après dix-sept siècles pouvez-vous nous contester un événement que nos ennemis mêmes ne nous contestèrent point dans son temps? Car les Juifs aussi bien que les chrétiens virent Saul lorsqu'il cherchait à détruire le christianisme; ils le virent aussi lorsqu'il l'eut embrassé, son changement ne fut pas moins scandaleux pour les uns que consolant pour les autres; cependant parut-il jamais douteux à personne? les païens mêmes, qui furent indifférents à la querelle, ou qui n'y prirent part que pour être à leur tour les persécuteurs de notre sainte religion; les païens, dis-je, qui ne furent pas moins nos ennemis que les Juifs, purent-ils jamais crier à l'imposture contre un historien sacré qui citait et l'occasion dont on pouvait s'informer et des témoins que l'on pouvait interroger? Ne voit-on pas au contraire, ici comme partout ailleurs, que nos écrivains sacrés ne nous ont point dissimulé ce que les apôtres avaient été avant leur conversion, et qu'un caractère de sincérité les a obligés de nous dire tout ce qu'il paraît y avoir de triste aussi bien que tout ce qu'il y a de glorieux pour notre sainte religion? Que dis-je? Saint Paul lui-même nous permet-il de douter qu'il ait persécuté l'Eglise, lui qui confesse ce crime à la face de l'univers, ne craignant pas de faire un aveu si humiliant pour lui-même, un aveu qui semble donner à ses plus cruels ennemis l'avantage de pouvoir l'accuser d'inconstance et de perfidie : *Supra modum persequebar Ecclesiam Dei.* (*Galat.*, I.)

Or, si le changement de Saul est incontestable, le miracle qui a produit ce changement ne doit pas être moins sûr, et, malgré votre présomption et votre témérité à nous traiter d'esprits simples, je ne doute pas que Jésus-Christ n'ait apparu à Saul. Pourquoi? C'est qu'une conversion si difficile serait plus incroyable sans un grand miracle, que le plus grand miracle ne l'est après une conversion si difficile. Car à quoi attribuerez-vous le changement de saint Paul? A l'intérêt? à l'amour de la gloire? mais pouvait-il trouver ces faux avantages en cessant d'être le persécuteur, pour souffrir avec les persécutés? A l'inconstance? mais peut-on former un tel soupçon sur un homme qui fut depuis toujours si ferme dans le christianisme? A la séduction? mais était-il aisé de gagner par le raisonnement un homme né dans des préjugés si opposés, animé d'un zèle si furieux, qui ne voulait disputer que le fer à la main, et qui se préparait à donner le signal d'une horrible persécution contre l'Eglise? Ah! c'est ici que votre propre obstination va se tourner en preuve contre vous-mêmes. Car, dites-moi, vous qui avez renoncé votre foi, malgré les principes de votre éducation, malgré l'exemple de tout l'univers, malgré toute la gloire de notre religion, comment pouvez-vous prétendre que saint Paul ait embrassé si facilement le christianisme malgré tous ses préjugés, tandis que vous l'abandonnez vous-mêmes malgré tous les vôtres? mais en vain cherchez-vous à vous débarrasser, nous jugeons aisément de la peine qu'il devait y avoir à conduire Saul à la foi, par celle qu'il y a à vous y faire revenir vous-mêmes, et, loin de douter du miracle qui éclaira ce grand saint, je m'étonne au contraire de l'infidélité qui vous aveugle; car, dit saint Augustin, celui qui refuse de croire après que tout le monde a cru, est lui-même un prodige plus étonnant que tous les prodiges qu'il refuse de croire. Oui, si le grand saint Paul est un prodige par sa conversion, vous êtes aussi un prodige par votre impiété, mais un prodige monstrueux formé par l'orgueil, par le libertinage, par l'injustice, peut-être même par tous ces vices ensemble, et telle est l'horreur de votre caractère, qu'elle me met en droit de dire que si la vérité, la pureté de notre sainte religion brille par la sainteté de ceux qui nous l'ont prêchée, elle ne nous est guère moins sensible dans la corruption de tous ceux qui, comme vous, n'ont pas honte de l'abandonner.

Pour vous, mes chers auditeurs, vous, dont l'esprit et le cœur sont également chrétiens, ah! je ne doute pas que vous n'ayez reconnu dans la conversion de Saul la puissance de la grâce de Jésus-Christ. Mais, pour donner à votre foi une consolation parfaite, permettez-moi de vous faire remarquer que ce cruel persécuteur fut aussitôt changé en apôtre zélé : *Prædicabat Jesum :* deuxième circonstance qui nous marque la perfection de son changement et qui nous fournira plusieurs autres réflexions. Car, observez d'abord qu'il n'y a point d'intervalle entre son état de fureur et sa conversion à la foi. Va-t-il à Damas? c'est pour perdre les chrétiens. Est-il arrivé à Damas? il est chrétien lui-même, mais chrétien plein de zèle et de courage, publiant hautement la divinité d'un Chef dont il avait voulu déchirer si impitoyablement les membres : *Et continuo*, dit l'historien sacré, *in synagogis prædicabat Jesum, quoniam hic est Filius Dei.* Observez encore qu'il n'a pas moins de fermeté dans sa conversion, qu'il avait eu d'obstination dans son aveuglement. Il arrive quelquefois dans ces sortes d'abjurations que la foi n'est pas d'abord affermie, et que la persévérance paraît douteuse. Une perplexité naturelle à l'homme fait naître des regrets sur le parti que l'on a quitté et des difficultés sur celui que l'on a

pris. On est fâché d'être odieux à ses anciens frères, et par là, on se rend suspect aux nouveaux. On est également combattu et par la honte d'avoir changé et par la crainte d'avoir fait un mauvais change, et comme un nouveau converti entrevoyait les rayons de la vérité, lorsqu'il était dans l'erreur, il éprouve aussi les tentations de l'esprit d'erreur après avoir reconnu la vérité.

Mais il n'en est pas de même de notre prosélyte qui se fortifie de plus en plus. Il excite d'abord un grand trouble parmi ceux de sa nation. Il leur inspire contre sa propre personne la même fureur dont il fut lui-même animé contre les chrétiens; il n'a plus parmi eux que le nom d'apostat, il prévoit même les projets de leur désespoir et le danger de sa vie, mais le vent de la persécution ne fait qu'enflammer davantage le feu de son zèle, et il devient tout à coup non-seulement chrétien parfait, mais apôtre consommé : *Saulus autem multo magis convalescebat.*

Mais, pour mieux comprendre ce qu'il y a de divin dans un changement aussi prompt et aussi ferme que le sien, il faut remonter jusqu'à son temps et se bien représenter quelle était alors la disposition des Juifs à l'égard de Jésus-Christ. Dans un siècle comme le nôtre, la grande gloire de la croix aurait pu être un attrait pour la conversion d'un pécheur de ce caractère. Mais au temps de Saul, cette croix n'avait point l'éclat qu'elle a aujourd'hui. Hélas! elle n'avait au contraire dans l idée du public que l'ignominie d'un supplice; elle était un grand scandale pour les Juifs, et une grande folie pour les gentils : *Judæis quidem scandalum, gentibus autem stultitiam* (I *Cor.*, I), nous dit saint Paul lui-même. Ainsi, il fallait persuader à Saul que ce n'était point une absurdité au petit nombre des chrétiens de reconnaître pour leur Dieu un homme qui venait d'être puni tout récemment comme un imposteur, mais qu'au contraire c'était le grand crime des Juifs et le sien propre, d'avoir puni comme un imposteur un homme qui était vraiment Dieu. Joignez donc ces deux extrémités : mettez-vous pour ainsi dire, dans sa disposition, et jugez s'il n'était pas extrêmement difficile de le faire passer dans l'instant d'une si grande opposition à Jésus-Christ, à un si grand zèle pour Jésus-Christ; cependant le voilà tout à coup séparé du corps des Juifs et transformé en disciple de Jésus Christ, en apôtre de Jésus-Christ. *Et continuo prædicabat Jesum.*

Est-ce donc-là ce cruel pharisien qui poursuivait avec tant d'ardeur ceux qui osaient invoquer le saint nom de Jésus? Oui sans doute, et vous nous l'attestez vous-mêmes, Juifs perfides, vous qui en êtes surpris sans en être touchés, et qui ne demeurez incrédules après une conversion si admirable que pour rendre à cette même conversion un témoignage invincible par votre propre incrédulité : *Stupebant autem omnes, et dicebant: nonne hic est,* etc.

Après cela, il ne faut pas s'étonner que l'historien sacré ajoute que ce nouveau docteur confondait les Juifs : *Confundebat Judæos.* Car, mes frères, quelle preuve contre la Synagogue que le témoignage d'un homme qui avait été le plus ardent de ses sectateurs? Qui peut raisonnablement douter que Saul n'ait été éclairé d'une lumière céleste? Qui peut douter que son zèle naissant ne soit tout surnaturel, puisqu'il est si ardent et si courageux? Hélas! mondains qui m'écoutez, jugez-en vous-mêmes par votre opposition aux maximes de l'Evangile, par votre indifférence pour les intérêts de Jésus-Christ, je n'ose presque le dire; mais si l'obstination des incrédules sert à nous faire sentir ce qu'il y a de divin dans la promptitude de la conversion de saint Paul, comme je viens de vous le faire voir, la lâcheté des chrétiens ne sert pas moins à nous faire sentir ce qu'il y a d'admirable dans la ferveur de ses commencements.

En effet, tout élevés que vous fûtes dans l'école de Jésus-Christ, vous n'avez pourtant que des idées toutes profanes, et quoique vous reconnaissiez sa divinité, vous ne craignez pas de vous révolter contre ses lois. Il semble qu'il n'ait aucun droit sur vos mœurs. Parmi vous ses maximes sacrées sont oubliées, inconnues ou méprisées; vous les faites céder sans scrupule aux usages d'un monde corrompu ; à peine ose-t-on prononcer devant vous les noms de pénitence, de détachement, de mortification, d'humilité. Vous en prescrit-on la pratique au tribunal de la pénitence? C'est indiscrétion. Vous en montrons-nous l'obligation dans la chaire de vérité? c'est hyperbole. Vous nous écoutez sans vous soumettre, comme si nous ne parlions que pour vous tromper. Ambition, plaisir, cupidité, tout ce que les oracles de l'Evangile proscrivent avec anathème, c'est ce qui a pris entièrement le dessus dans votre esprit et dans votre cœur. Vous n'êtes dociles tout au plus que pour les dogmes qu'il ne vous coûte rien de croire, et selon vous, n'être pas tout à fait incrédule, c'est être tout à fait saint.

De là vient aussi que vous ne vous intéressez point à sa gloire. Vous le reconnaissez pour votre maître et vous êtes sans fidélité pour votre père, et vous êtes sans amour pour votre Sauveur, et vous êtes sans reconnaissance. Sa cause vous paraît tout étrangère; vous l'abandonnez sans honte, ou du moins vous la trahissez sans remords. On dirait qu'il n'appartient maintenant qu'aux simples de frémir à l'idée du crime. Il n'y a presque plus que la piété qui soit le scandale du monde. Car, on ne pardonne rien à ceux qui font profession de servir Dieu; tandis que l'on excuse tout dans ceux qui se font un honneur de l'offenser. Le zèle serait regardé parmi vous comme impolitesse, parce que le libertinage s'est tourné en bienséance; on raille même avec applaudissement sur la religion, pourvu que l'on raille avec esprit, et c'est ainsi que l'iniquité triomphe par l'impudence scandaleuse des

uns et par l'indigne complaisance des autres.

Si donc vous mesurez l'ardeur et le courage de mon saint sur votre relâchement et sur votre lâcheté, combien son changement ne vous paraîtra-t-il pas tout divin? ah! je l'avoue, cette preuve est bien humiliante pour vous; mais elle est bien sensible, bien naturelle, bien forte. Car, si vous avez tant de froideur pour une foi qui aurait dû jeter en vous de si profondes racines depuis votre naissance, comment un nouveau converti eût-il été si ardent et si courageux pour une religion qu'il connaissait à peine et qu'il venait même de poursuivre avec tant de fureur, si la grâce la plus puissante n'eût opéré en lui un si grand prodige de zèle pour le donner en spectacle à tout l'univers comme une preuve vivante de la vérité de notre sainte religion?

Que serait-ce si, après avoir vu tout ce que Saul fut dans son péché, nous nous rappelions tout ce que Paul fut ensuite par la grâce? Quelle preuve ne trouverions-nous pas dans la gloire de son apostolat? vous le verriez, ce grand apôtre des gentils, ce héros sacré, vous le verriez intrépide dans sa foi, annoncer le nom de Jésus-Christ dans les académies des philosophes et dans les cours des rois; vous le verriez, infatigable dans son zèle, parcourir presque toute l'étendue de l'empire romain pour y établir, sur des fondements inébranlables, cette Eglise naissante qu'il avait d'abord voulu étouffer dans son berceau; vous le verriez, insatiable de souffrances et d'opprobres, exposé à tous les périls de la terre et de la mer, endurant la faim et la soif, réduit au travail et à la nudité, persécuté par la jalousie des Juifs, trahi par l'artifice des faux frères, proscrit par la malignité des fausses dévotes, livré aux emportements d'un vulgaire insensé, conservant dans les chaînes une liberté tout héroïque pour prêcher l'Evangile et pour enfanter des chrétiens, méprisant la mort pour former de nouvelles Eglises, et sacrifiant son repos pour gouverner les anciennes; travaillant sans relâche pour gagner les âmes des autres, et se mortifiant sans pitié pour ne pas perdre la sienne; toujours plus magnanime pour la religion, toujours plus humble pour lui-même; vous le verriez établi dans l'Eglise, comme le plus célèbre de ses docteurs, pour instruire tous les siècles par ses *Epîtres* sacrées; épîtres vraiment célestes, qui nous représentent nos plus grands mystères dans toute leur profondeur, la morale chrétienne dans toute son étendue, je dis même la véritable éloquence dans toute sa perfection; épîtres inimitables où l'on ne peut s'empêcher d'admirer un mélange prodigieux de grandeur et de simplicité, de douceur et de force, de science et de charité! épîtres immortelles qui nous découvrent encore aujourd'hui toute la beauté de son génie, toute la noblesse de son âme, toute la bonté de son cœur, toute l'ardeur de son zèle. Epîtres toutes divines, qui seront à jamais la gloire de l'auteur qui les a écrites, disons mieux, qui sont même celle de l'Esprit de Dieu qui les a dictées. Enfin cet homme, qui fut autrefois le plus redoutable de nos persécuteurs et qui lapida le premier de nos martyrs, vous le verriez lapidé à son tour, flagellé, calomnié, couronnant ses travaux par un glorieux martyre, et ennoblissant par l'effusion de son propre sang la capitale du monde chrétien, après avoir souillé par l'effusion du sang des premiers fidèles la capitale de la Judée.

Ah! le Seigneur le lui avait bien annoncé qu'il aurait extrêmement à souffrir pour la gloire de son saint nom : *Ostendam illi quanta oporteat eum pro nomine meo pati.* Mais ce serait là la matière d'un autre discours, et la solennité de ce jour m'oblige de me renfermer dans les bornes de sa conversion. Je me contente donc de faire là-dessus une réflexion par laquelle je finis cette première partie. C'est que Saul, défenseur de la Synagogue, se rétracte, mais que Paul, apôtre de Jésus-Christ, ne se rétracte point. Je dis plus, Saul change dans le temps qu'il a la puissance et l'autorité en main; mais Paul ne change point au milieu des affronts, des tourments, des afflictions, dans les horreurs même de la mort. Or, de là je conclus que, n'ayant été ni retenu d'un côté par de si grands avantages, ni rebuté de l'autre par de si grandes souffrances, il a dû être bien convaincu qu'il avait abandonné l'erreur en abandonnant ses traditions judaïques, et qu'au contraire il soutenait la vérité en publiant l'Evangile de Jésus-Christ. Enfin, je conclus que la gloire du ministère qu'il a exercé est une preuve bien éclatante de la religion qu'il a prêchée, et que c'est une grande consolation pour nous de voir que cette religion est la nôtre.

Mais, mes frères, pour goûter cette consolation, il faut être digne de la foi chrétienne qui nous la donne; et si vous avez eu le malheur de perdre, par vos péchés, la pureté que demande cette sainte religion, tâchez au moins de la recouvrer par une véritable pénitence dont l'exemple de saint Paul nous fournit les règles. C'est le sujet de la dernière partie de ce discours

SECOND POINT.

Il est de la sagesse de Dieu, dit saint Augustin, de permettre le mal pour en tirer le bien. Il fit servir autrefois la malice des enfants de Jacob à l'élévation de Joseph, et l'endurcissement de Pharaon à l'exercice de sa propre puissance. Mais, sans nous arrêter à tant d'événements qu'il sut tourner à sa gloire, nous pouvons dire que rien ne nous rend plus sensible cet ordre de sa sagesse, que la chute des justes et la conversion des pécheurs. Car, dit saint Ambroise, si nous ne trouvions parmi les saints que l'exemple de l'innocence, nous les regarderions plutôt comme des prodiges que nous devrions admirer, que comme des modèles que nous pussions imiter. Mais comme il y en eut qui nous donnèrent un exemple de fragilité, leur chute sert à retenir les justes

dans la crainte, et leur conversion à éloigner les pécheurs du désespoir. C'est ainsi que Dieu ne tire pas moins sa gloire et notre avantage de la faiblesse des justes qui tombent, que de la fidélité des justes qui persévèrent. Il glorifie dans les uns sa clémence qui leur pardonne, comme il glorifie dans les autres sa grâce qui les soutient; et si d'un côté les saints qu'il préserva du péché nous apprennent que le péché n'est pas inévitable et que nous sommes par conséquent sans excuse lorsque nous péchons, de l'autre côté les saints qu'il retire du péché nous apprennent aussi que le péché n'est pas irrémissible, et que nous ne sommes pas sans ressource lorsque nous sommes pécheurs.

Telle est l'instruction que nous tirons de la conversion de saint Paul. Il n'est pas d'exemple plus propre à relever notre confiance. Car, nous pouvons mesurer sur la grandeur de son crime toute la miséricorde d'un Dieu, et ce qu'il y a de plus consolant pour nous, c'est qu'après avoir humblement confessé son égarement, ce grand saint nous apprend lui-même qu'il ne fut livré à son incrédulité que pour l'instruction de ceux qui devaient croire en Jésus-Christ: *Ad informationem eorum qui credituri sunt illi.* (I *Tim.*, I.)

Mais aussi il n'est pas d'exemple plus propre à confondre notre lâcheté. Car, à Dieu ne plaise que je veuille vous endormir dans une fausse paix. Malheur à vous si, présumant trop de la bonté d'un Dieu, vous preniez ici le pécheur plutôt que le pénitent pour modèle. Si nous trouvons dans l'excès de Saul, persécuteur, un motif de consolation, nous ne trouvons pas moins dans la conduite de Paul converti, une leçon de pénitence; et en vain seriez-vous touché du bonheur qu'il eut d'être prévenu par la miséricorde divine, si vous n'imitiez sa fidélité à y répondre.

Nous n'avons donc qu'à repasser les autres circonstances de cette conversion, et nous y trouverons les règles d'une véritable pénitence. Je remarque d'abord que cet illustre pénitent se tint trois jours enfermé et recueilli dans la maison d'un disciple: *Et erat ibi tribus diebus.* Première circonstance qui nous marque que la première démarche d'un pécheur doit être de se retirer en lui-même, de se séparer d'un monde dangereux, à l'exemple de saint Paul, qui rompt tout commerce avec les Juifs infidèles. Car, mes frères, si je vous vois toujours liés avec ces hommes d'iniquité qui ne peuvent compatir avec les gens de bien, toujours empressés pour ces assemblées profanes où il n'y a nulle sûreté pour la pudeur, toujours assidus à ces spectacles où par des passions feintes on en inspire de véritables; si je remarque toujours en vous un attachement pour les vanités du siècle, une application à des lectures sensuelles, un désir de voir et d'être vu, une dissipation perpétuelle dans toutes vos journées, un dégoût pour la méditation, une grande froideur dans la prière, une négligence pour votre intérieur; ah! je ne prononcerai jamais en votre faveur. Pourquoi? C'est que je ne saurais me persuader que ce soient là des preuves de repentir et une disposition à la sainteté. Je jugerai au contraire par là que vous êtes toujours pleins de l'amour du monde et de vous-mêmes, que vous ne cherchez qu'à vous cacher votre propre misère, que vous affectez de vous étourdir sur le péril qui vous menace, que, loin de craindre ce qui flatte vos passions, vous ne craignez que ce qui les mortifie; ou que si vous sentez quelque regret sur vos péchés, ce n'est pas pour apaiser Dieu par une vraie pénitence, mais pour vous tromper vous-mêmes par une illusion volontaire.

Il faut donc, pécheurs qui m'écoutez, il faut que vous reveniez à votre cœur, selon le conseil du prophète, que vous fermiez vos sens aux images terrestres, et que loin des agitations du monde vous vous appliquiez à la connaissance de vous-mêmes. Je ne veux pas pour cela vous arracher à la société civile pour vous jeter dans les ténèbres d'un désert. Vous pouvez vous retirer du monde sans le fuir. Car, ce ne sont pas vos emplois qui vous ôtent le temps de réfléchir, il vous suffit de rentrer dans votre intérieur pour y trouver la commodité de la retraite et pour y converser librement avec votre âme. Ainsi comptez quelquefois avec vous-mêmes, représentez-vous le nombre et l'énormité de vos crimes, observez les dispositions de votre cœur, considérez avec attention la vanité de ce qu'il y a d'agréable et de brillant dans le siècle, jetez de temps en temps un coup d'œil sur le penchant de cet abîme éternel où vous eussiez mérité si souvent d'être précipités: alors, saisis de frayeur comme Saul à la voix de Jésus-Christ, et commençant à opérer votre salut dans la crainte et dans le tremblement, vous prendrez enfin la résolution de réparer les désordres de votre vie passée par les exercices d'une sérieuse pénitence.

Je remarque ensuite que saint Paul fut trois jours dans sa retraite sans prendre aucune nourriture: *Et non manducavit neque bibit.* Deuxième circonstance qui nous apprend que rien n'est plus essentiel à la pénitence que la mortification des sens; je dis même que le premier fruit d'un repentir sincère, c'est de nous animer d'une sainte haine contre nous-même. Car, un pécheur qui est vraiment converti, comprend aisément que ce n'est point à la lâcheté, à la sensualité que Dieu a attaché sa miséricorde. Non, non, on ne déteste point sincèrement le péché, quand on flatte trop celui qui l'a commis. Un vrai pénitent ne manque point de venger sur lui-même dans le temps présent les attentats qu'il veut que Dieu lui pardonne dans l'éternité. Il faut qu'il y ait au moins quelque proportion entre les satisfactions que nous donnons à Dieu et les offenses que nous avons commises contre lui. Il est juste, dit saint Grégoire, pape, que nous nous refusions jusqu'aux plaisirs innocents, lorsque nous avons osé en prendre de criminels, et

ne vouloir mettre du côté de l'austérité aucune différence entre le juste et le pécheur, c'est confondre l'innocence avec le crime, c'est vouloir ôter à l'une tous ses priviléges, et à l'autre toute son horreur.

Une troisième circonstance qui est fort remarquable, et qui renferme une instruction des plus importantes, c'est que saint Paul s'applique à prier : *Ecce enim orat.*

Telle doit être aussi l'occupation d'un pécheur qui veut se réconcilier avec son Dieu. L'assiduité à la prière est une des principales conditions de la pénitence. Comme c'est uniquement de la bonté du Seigneur que nous devons attendre le pardon de nos crimes, c'est à lui qu'il faut le demander dans l'oraison, mais le demander avec humilité, avec ferveur, avec persévérance, puisque ce n'est que par grâce qu'il l'accorde.

Implorez donc, pécheurs, implorez avec toute l'humiliation d'un cœur contrit la clémence d'un Dieu offensé. Jugez-vous vous-mêmes devant lui dans toute votre sincérité, afin qu'il ne vous juge point dans toute sa rigueur. Prosternez-vous, tantôt couverts de confusion aux pieds de votre Juge, qui est en droit de vous punir; et tantôt pleins de confiance aux pieds de votre Rédempteur qui veut vous sauver. Heureux, mon cher frère, si vous ne pouviez lui parler que par vos gémissements et par vos larmes. Car, il ne peut point résister à une voix si éloquente, et telle est la tendresse de ce divin Père de famille pour les enfants prodigues qui reviennent humblement à lui, qu'il n'a pas moins de joie à les recevoir dans son sein paternel, qu'ils n'ont eux-mêmes de consolation à y rentrer.

En quatrième lieu je remarque que Jésus-Christ se sert du pieux Ananie pour achever l'ouvrage de la conversion de notre saint pénitent. Et lorsque je me représente qu'il a voulu assujettir un apôtre, comme celui des nations, au ministère d'un homme, mais pourtant d'un saint homme, je ne doute pas qu'il n'ait voulu vous donner, par l'exemple de saint Paul, ces importantes leçons qu'il vous avait déjà données par la bouche du Sage, qu'un pécheur ne doit point s'appuyer sur sa propre prudence, parce qu'une âme présomptueuse qui se conduit par son propre esprit court risque d'être livrée aux illusions de l'amour-propre. Mais aussi qu'il n'est rien de plus délicat que le choix d'un conducteur, parce que c'est courir à sa perte que de suivre des guides aveugles qui conduisent au précipice.

Ecoutez donc, vous qui, semblables au roi Saül, ne vous adressez à un prophète que dans la vue de le charger de vos péchés, et de vous faire honorer devant le peuple: vous qui, selon le langage de l'Ecriture, vous reposez tranquillement sur les oreillers que vous présentent ces lâches ministres, qui ne vous flattent peut-être que parce qu'ils sont ou intimidés par votre rang, ou récompensés de leur complaisance. Apprenez, dit le Sage, à ne pas vous soumettre à toute sorte de personne pour lui découvrir votre péché. Ne confiez point votre âme à ces hommes trompeurs qui annoncent la paix lorsqu'il n'y a point de paix. Adressez-vous au contraire à un guide éclairé, charitable, désintéressé, qui soit assez ferme, assez prudent pour trouver ce sage tempérament de douceur et de sévérité qui fait qu'on guérit le péché sans flatter ni rebuter le pécheur. Mais, pour ne pas vous tromper dans votre choix, demandez-le au Seigneur ce ministre fidèle, et il vous enverra un autre Ananie qui aura la main assez habile pour vous arracher comme à saint Paul les écailles que l'endurcissement du cœur forme ordinairement sur les yeux des pécheurs : *Ceciderunt ab oculis ejus tanquam squamæ.*

Enfin remarquons encore une fois en passant que saint Paul expie son péché par cette même ardeur qui l'avait rendu coupable, ayant pour Jésus-Christ le même zèle qu'il avait eu contre Jésus-Christ. *Saulus autem multo magis convalescebat.* Cinquième et dernière circonstance qui nous marque le parfait changement du cœur : circonstance qui vous apprend, pécheurs qui m'écoutez, que vous devez substituer à vos vices les vertus qui leur sont opposées; compenser vos péchés par vos bonnes œuvres, réparer vos scandales par vos bons exemples; faire servir à la justice ce que vous avez fait servir à l'iniquité; en un mot, que vous devez faire de la mesure de vos péchés, celle de votre ferveur et de votre zèle.

Voilà, chrétiens, les excellentes règles que nous trouvons dans la conversion de saint Paul. Jugez-vous à présent vous-mêmes sur ces règles, vous pénitents hypocrites, qui voulez accommoder l'Evangile à vos passions : vous pénitents sensuels, qui quittez le péché sans le pleurer, parce que vous ne l'expiez pas : vous pénitents inconstants, qui pleurez le péché sans le quitter, parce que vous y retombez aussitôt; vous pénitents aveugles qui, sans être touchés de l'horreur de vos crimes, comptez d'en obtenir l'absolution devant Dieu, pourvu que vous la fassiez prononcer à un homme : vous pénitents injustes qui, ayant tout fait pour le monde, craignez toujours de faire trop pour Dieu. Ah ! vous voilà tous confondus par l'exemple de votre illustre pénitent. Car, en vain vous flattez-vous de pouvoir recouvrer la bienveillance de votre Dieu, si vous n'apportez à la grâce de justification des dispositions au moins semblables à celles que saint Paul apporta à la grâce du baptême, si, dis-je, vous ne portez à peu près, et les mêmes marques de conversion, et les mêmes fruits de pénitence.

Mais peut-être me direz-vous. Il était bien aisé à saint Paul d'être plein de ferveur après avoir été terrassé par la parole d'un Dieu, qui était descendu pour lui livrer le combat: nous en ferions bien de même si Jésus-Christ faisait quelque coup d'éclat pour vaincre la dureté de notre cœur. Vains prétextes, excuses frivoles, murmures bien injustes et bien insensés. Car, dites-moi, vous qui osez penser de la sorte, Dieu sera-

t-il obligé de faire pour tous les prévaricateurs de la terre, ce qu'il fit pour un saint Paul? votre conversion est-elle ou aussi difficile que celle d'un homme qui n'était pécheur que parce qu'il croyait avoir du zèle pour son Dieu, ou aussi importante que celle d'un homme que Jésus-Christ s'était choisi pour instruire et pour sanctifier toutes les nations? Exigeons-nous que vous soyez aussi saint que ce grand Apôtre? Ne doit-il pas vous suffire que vous puissiez l'être autant qu'il le faut pour un chrétien? N'est-ce pas assez que Dieu vous donne les grâces dont vous avez besoin pour opérer votre salut? Sera-t-il obligé de vous prodiguer des grâces extraordinaires pour récompenser l'abus que vous faites des grâces communes? Est-il bien nécessaire que Jésus-Christ fasse briller à vos yeux la splendeur de sa majesté, tandis que vous voyez si clair dans la religion par les lumières de la foi? Que dis-je? Jésus apparaissant à Saul ne doit-il pas vous être comme présent par cette même foi? Ah! ce n'est pas sans doute la lumière qui vous manque, on peut dire au contraire que vous êtes éblouis et presque aveuglés par trop de lumière, et que, semblables à Saul terrassé, vous avez les yeux ouverts sans y voir : *Apertisque oculis nihil videbat;* ou plutôt que, semblables aux compagnons du même Saul, vous ne vous faites des merveilles du christianisme que le sujet d'une vaine surprise, ou d'une stérile admiration : *Stabant stupefacti.*

Mais s'il faut encore que Jésus-Christ fasse retentir à vos oreilles cette voix terrible qui renversa un persécuteur, Seigneur, fortifiez ma voix afin qu'elle soit assez puissante pour représenter la vôtre, purifiez mes lèvres, parlez par ma bouche, parlez au cœur de mes auditeurs, afin qu'ils vous écoutent et vous respectent en la personne de l'indigne ministre qui vous sert d'organe. Ecoutez donc vous tous, pécheurs endurcis, c'est le Seigneur votre Dieu qui vous le dit lui-même. Pourquoi me persécutez-vous, ô vindicatif implacable qui vous en prenez à moi-même par la fureur dont vous êtes animé contre votre frère, qui est un de mes membres? Pourquoi me persécutez-vous, ô homme voluptueux, qui ne cherchez qu'à séduire la pudeur d'un sexe à qui j'ai voulu devoir ma naissance selon la chair? Pourquoi me persécutez-vous, ô femme mondaine, qui m'enlevez par vos artifices, des âmes que j'ai achetées au prix de tout mon sang? Pourquoi me persécutez-vous, ô homme barbare et injuste, qui dévorez la substance du pauvre, qui est ma propre personne? Pourquoi me persécutez-vous, ô homme sacrilége, qui attaquez avec tant de malignité mes ministres sacrés lorsqu'ils usent de mon autorité pour réprimer vos excès scandaleux: ou pour rompre vos sourdes pratiques? *Quid me persequeris?*

Résisterez-vous donc, pécheurs, à la voix d'un Dieu de miséricorde et de majesté qui tonne sur vos têtes; résisterez-vous à une voix qui brise les cèdres et qui fend les rochers? Ah! puisque vous entendez aujourd'hui la voix du Seigneur, n'endurcissez point vos cœurs, vous dit le prophète, mais cédez aux douces et pressantes sollicitations de la grâce, et dites avec toute la soumission et la ferveur de saint Paul : Seigneur, que voulez-vous que je fasse, me voici prêt à tout : *Domine, quid me vis facere?* Oui, c'en est fait, je renonce pour toujours au monde et à ses convoitises pour ne m'attacher qu'à vous seul; je fuirai ces sociétés qui furent si fatales à mon innocence; je repasserai mes années criminelles dans l'amertume d'un vif repentir; je laverai mes impuretés dans mes larmes; je consacrerai à la prière ces nuits que je consumais dans le jeu et dans le libertinage; je marcherai dans la voie de vos commandements; je ferai de dignes fruits de pénitence, et ma réforme sera si parfaite, que l'on louera dans l'exemple de mon changement, et la puissance de votre grâce, et l'étendue de votre miséricorde. L'avez-vous bien entendue, mes frères, cette protestation que je viens de faire en votre nom : ah! ne la désavouez pas. C'est votre grand devoir de la ratifier, ce sera votre grand bonheur de l'accomplir. Car, si vous êtes aujourd'hui assez généreux pour entrer dans les dispositions du grand saint Paul, et assez fidèles pour imiter sa persévérance, vous serez un jour assez heureux pour participer à sa gloire que je vous souhaite. *Au nom du Père*, etc.

---

# PANÉGYRIQUES.

## PANÉGYRIQUE Ier

### SAINT JOSEPH.

Venerunt mihi omnia bona pariter cum illa. (*Sap.*, VII.)

*Tous les biens me sont venus avec elle.*

C'est le témoignage que le plus grand des rois d'Israël rendit autrefois à cette haute sagesse, qui fut pour lui la source de tous les biens, et qui fit l'accomplissement de tous ses désirs. Ce prince pacifique qui se faisait admirer de toute la terre par l'éclat de sa magnificence et par les oracles de sa justice, ce prince religieux qui avait consacré ses grandes richesses à la structure de ce temple fameux, où Israël offrait tous ses sacrifices et où Dieu avait renfermé son arche et fixé sa demeure, ce prince, dis-je, étonné de sa propre gloire, s'écriait par une vive et humble reconnaissance, qu'il devait

toute sa prospérité à la sagesse, ce don précieux qu'il préférait à tous ses trésors, à sa couronne même : *Venerunt mihi omnia bona pariter cum illa.*

A ces paroles, mes frères, ne prévenez-vous pas l'application que j'en dois faire? Ne mettez-vous pas dans votre esprit à la place de cette sagesse que Salomon avait pour guide, la Vierge sacrée que Joseph eut pour épouse? et ne reconnaissez-vous pas dans la gratitude d'un prince qui dut toute sa gloire à l'une, les sentimens d'un saint qui dut toute sa grandeur à l'autre? Salomon lui-même regarda cette sublime sagesse comme son épouse; et je suis d'autant plus en droit d'emprunter les paroles du roi d'Israël que je fais l'éloge de l'un de ses descendants, et que la gloire éclatante du père semble avoir quelque rapport avec la grandeur invisible du fils.

En effet, mes frères, c'est par la qualité d'époux de Marie que Joseph, le premier patriarche de la nouvelle loi, a été rempli comme Salomon de l'esprit d'intelligence pour être le sage confident et le fidèle dispensateur du plus grand projet de la miséricorde de Dieu. C'est par elle qu'il a le droit de regarder comme son propre fonds, un temple mystique que Dieu a rempli non-seulement de l'éclat de sa gloire, mais encore de la plénitude de sa divinité. C'est par elle qu'il tient en dépôt l'arche de la nouvelle alliance, et qu'il conduit la véritable victime à l'autel, c'est-à-dire, Jésus-Christ médiateur de la réconciliation des hommes avec Dieu, hostie pure et vivante dont il doit avoir soin jusqu'au temps du sacrifice. C'est par elle qu'il est établi le chef et le protecteur d'une famille composée d'une Vierge mère, et d'un Dieu fait homme; famille auguste qui est l'origine de l'Eglise, et qu'on peut regarder comme le centre de ce royaume spirituel, qui renferme tous les vrais enfants d'Abraham. Enfin, c'est par elle qu'il a reçu le don d'une parfaite justice, parce qu'ayant été associé à Marie pour être l'appui et la consolation d'une Vierge si pure, et pour être le tuteur, et le père d'un Dieu, il devait être assez parfait pour ressembler à l'une, et pour être digne de commander à l'autre. Ne craignons donc pas de lui faire rompre aujourd'hui ce profond et respectable silence, qui semble faire son caractère particulier. Nous ne saurions lui faire violence en lui faisant déclarer hautement qu'il doit tout à Marie. *Venerunt mihi omnia bona pariter cum illa.*

Mais pour donner un ordre à ce discours, je choisirai deux traits qui renferment tous les autres; je veux dire sa ressemblance avec Marie, et son autorité sur Jésus-Christ. C'est ce qui nous fera voir que Dieu, selon la parole de mon texte, a réuni dans l'époux de Marie tous les biens spirituels, j'entends les différentes grâces qui font le mérite et la gloire des saints. Pour vous en convaincre, je vous prie de remarquer avec moi que Dieu rapporte toutes les grâces qu'il fait à ses élus, ou à leur propre sanctification, ou à l'utilité de l'Eglise. Il leur donne les unes pour leur marquer l'amour qu'il a pour eux, et les autres pour tirer d'eux la gloire qu'ils lui peuvent rendre. Or ce sont ces deux sortes de grâces que saint Joseph a possédées dans le degré le plus éminent par son union sainte avec Marie. Car il a été : 1° le fidèle imitateur des vertus de son épouse pour la perfection de sa propre sainteté; 2° le sage ministre de la sagesse de Dieu pour le salut des hommes.

L'excellence de ses vertus et l'importance de son ministère, c'est ce qui fera le partage de son éloge et le sujet de votre attention.

Vierge sainte, comme c'est de vous que Joseph tire toute sa gloire, c'est sous vos auspices que j'entreprends son éloge. Obtenez-moi de dignes louanges pour un saint que vous rendîtes le plus heureux de tous les époux, parce que vous fûtes la plus auguste de toutes les mères au moment qu'un ange vous eût dit: *Ave, Maria,* etc.

## PREMIER POINT.

Ne nous plaignons pas, mes frères, du silence que les historiens sacrés semblent avoir affecté de garder sur les actions et les vertus du grand saint que nous louons. Ils en disent peu selon notre zèle, mais ils en disent assez pour sa gloire. Car, en nous apprenant seulement qu'il fut l'époux de Marie, ils nous laissent à juger par là que le Saint-Esprit, qui fut lui-même l'époux de cette incomparable Vierge, ne dut partager cette qualité qu'avec un homme qui pût la soutenir, et que Marie fut trop agréable aux yeux de Dieu pour ne pas mériter qu'une partie d'elle-même ne demeurât point imparfaite.

En effet, mes frères, si le Seigneur voulut donner au premier homme une épouse qui lui fut semblable, s'il eut cette attention pour un mariage, qui fut à la vérité l'origine du genre humain, mais qui devint ensuite par la faute de l'homme la source de tout péché, combien plus n'était-il pas juste qu'il donnât un digne époux à une Vierge qui devait donner au monde le Sauveur du genre humain et le réparateur du péché? S'il fallait donc que Marie regardât notre saint comme son chef, il fallait aussi que de son côté il la prît pour son modèle, afin qu'il ne fût pas indigne de sa société; il fallait que la fidélité de l'époux répondît aux exemples de l'épouse, et qu'il y eût un parfait rapport de sentiments et de mœurs entre deux personnes, qui ne devaient avoir qu'un même cœur, et que la providence destinait à un même ministère.

Or, mes frères, pour vous exposer la ressemblance qu'il y a entre l'un et l'autre, je n'ai qu'à choisir les principales vertus de Marie, c'est-à-dire, celles qui servirent de fondement à sa grandeur, qui la préparèrent au mystère de l'Incarnation, et qui après l'avoir élevée jusqu'à Dieu, obligèrent en quelque sorte ce même Dieu de s'abaisser

jusqu'à elle. Quelles sont donc ces deux vertus? La première, dit saint Bernard, c'est sa pureté virginale; la seconde, c'est sa profonde humilité. Il fallait qu'elle fût vierge pour devenir la mère de Dieu, et humble pour se ressouvenir qu'elle en était la servante; vierge pour ne pas faire tort à la pureté de son Créateur, et humble pour participer aux humiliations de son Fils. Ainsi Dieu lui inspira et le vœu d'une inviolable virginité, et les sentiments de la plus profonde humilité, afin qu'elle fût digne de porter celui qui devait être tout à la fois, et l'auteur de la justice, et la victime du péché: ***Dedit virgini partum qui et virginitatis inspiraverat votum, et humilitatis prærogaverat meritum.***

Ce sont aussi ces nobles traits qui brillent principalement dans saint Joseph. Et d'abord pour vous donner une haute idée de sa pureté, je n'ai qu'à vous dire que Dieu ne le fit entrer dans l'alliance de Marie que pour le rendre le protecteur de la virginité de cette épouse; qu'il l'avait commis comme un ange pour protéger à l'ombre de ses ailes cette arche mystique qui devait contenir l'agneau sans tache; enfin qu'il n'avait formé la société de ces deux vierges, qu'afin que l'exemple de leur chasteté fût le modèle, et pour ainsi dire, le présage de toute la perfection évangélique.

Jugez donc, chrétiens, combien dut être pur celui qui fut appelé non-seulement à faire fleurir le lis de la pureté en sa propre personne, mais encore à le conserver dans la plus pure des vierges par sa protection, et à le reproduire dans tous les siècles à venir par son exemple. Jugez combien dut être pur, celui qui ne fut élevé à la qualité d'époux visible de Marie, que pour conserver les droits sacrés de son Epoux céleste.

Vous le savez, mes frères, quoique la virginité soit le plus riche ornement du sanctuaire, elle ne laisse pas d'en être le vase le plus fragile. Elle est la vertu la plus noble; mais elle est aussi la moins courageuse. Elle ne peut se voir exposée au péril sans s'alarmer, parce qu'elle ne saurait presque s'y engager sans y périr. Son salut consiste dans la fuite, et sa victoire à n'être pas vaincue. Elle craint, selon le langage de l'Ecriture, elle craint non-seulement la rage du dragon, mais encore le regard du basilic et le sifflement du serpent. Elle est cette belle fleur des champs, qui sèche au moindre souffle, et qui ne peut croître sur les rivages des fleuves de Babylone, elle est enfin ce lis précieux qui ne conserve sa blancheur, que lorsqu'il est entouré des épines de la mortification, ou caché dans les sombres vallées de la retraite. Aussi voyons-nous, dit saint Ambroise, que Marie même est saisie d'un saint trouble lorsqu'elle entend le salut de l'ange. Elle paraît être la vierge la plus timide, par la raison même qu'elle est la plus pure, et la crainte qu'elle a pour son innocence devrait bien inspirer à toutes les personnes de son sexe l'attention qu'elles n'ont pas pour la leur.

Cependant, mes frères, cette vertu toute délicate qu'elle est par sa fragilité naturelle, et toute inviolable qu'elle devait être en la personne de Marie, ne laisse pas d'être confiée à la fidélité de Joseph. Oui, cet homme qui doit être assidu auprès de Marie pour l'aider dans ses travaux, pour la secourir dans ses besoins, pour la consoler dans ses peines, pour la conduire dans ses voyages, cet homme est pourtant le plus parfait imitateur et le protecteur le plus assuré de la pureté de cette épouse. Engagé dans les liens du mariage, plein de l'affection la plus tendre, il ne se montre à nous qu'à travers l'éclat d'une chasteté virginale qui ne souffre d'autres ombres que celles de l'humilité. En aimant son épouse, il aime la pureté même, et s'il est exact et empressé à la servir dans l'étroite enceinte de leur pauvre domicile, ce n'est que pour honorer la sublime sainteté de Marie, et pour rendre toujours plus sacré l'amour qui unit leurs cœurs innocents. Cet homme, enveloppé des ténèbres de la condition la plus obscure, réunit en sa personne ce qu'il y a de plus glorieux dans les deux alliances qui ont leur centre dans la famille dont il est le chef. Digne époux d'une vierge qui ne pouvait avoir qu'un Dieu pour Fils, il possède par privilége cette virginité qui marque l'excellence de la loi nouvelle. Digne père d'un Dieu qui ne pouvait avoir qu'une vierge pour mère, il a par un mariage tout virginal la fécondité qui faisait la principale bénédiction de l'ancienne loi. Enfin, cet homme né parmi un peuple charnel et sous une loi qui accorde beaucoup à la faiblesse des sens, ne laisse pas de s'élever jusqu'à la pureté des esprits célestes, de nous représenter en sa personne toute la perfection de l'Evangile avant l'Evangile même, et de se rendre un modèle accompli de chasteté pour son sexe comme Marie l'est pour le sien.

N'en soyons pas surpris, mes frères, car quelle circonspection ne devait-il pas avoir pour la beauté toute céleste de Marie? Quel respect pour la présence de Jésus-Christ? Que dis-je? Quelle abondance de grâce ne devait-il pas s'attirer par le commerce familier qu'il avait avec un Dieu et plus encore par l'autorité paternelle qu'il avait sur un Dieu? ***Heureux, Seigneur***, disait votre Prophète, ***heureux sont ceux qui habitent dans votre maison!*** (***Psal.*** XXIII.) Mais plus heureux encore Joseph dans la maison duquel vous habitez, parce qu'en vous possédant, il possède tous les trésors de la sainteté; parce que vous ne sauriez souffrir, ni qu'un pécheur eût la témérité de vous approcher de si près, ni qu'un juste imparfait eût le droit de vous assujettir.

Que ne puis-je, mondains qui m'écoutez, toucher vos cœurs par un si grand exemple, pour vous inspirer l'amour de la pureté! Mais hélas! offrirons-nous cette perle inestimable à des animaux immondes qui la fouleront aux pieds! Oserons-nous proposer une si sublime mais si fragile vertu, à

un monde corrompu où l'impudence d'un sexe se joue de la faiblesse de l'autre, où les uns vantent leurs crimes comme le succès de leur mérite, et les autres se pardonnent leurs chutes comme une faiblesse de la nature; à un monde injuste où l'on a trouvé l'art de donner de la politesse au libertinage pour en orner l'infamie, et de répandre un ridicule sur la pudeur pour en faire secouer le joug: à un monde réprouvé où il y a tant de mystères d'iniquité, qui sont tantôt ménagés avec artifice, tantôt dévoilés sans honte, et toujours entretenus sans remords? Comprendrez-vous le prix de la chasteté, vous libertin déclaré, qui regardez une licence effrénée comme la bienséance et le privilége de votre âge: vous, dont la bouche exhale comme un sépulcre ouvert l'infection dont votre cœur est rempli, et qui ne craignez pas de souiller les oreilles des fidèles par le récit de vos débauches? Vous, femme mondaine, qui regardez la pudeur comme la servitude de votre sexe, et peut-être le mariage comme le voile de vos déréglements: vous encore, filles peu chrétiennes, vous qui, employant tout votre temps et tout votre art à vous donner un faux éclat, nous marquez si visiblement que vous méprisez les lois de la modestie, et que vous nourrissez au moins dans votre cœur la même affection criminelle dont vous aimez à vous rendre l'objet? Hélas! comment des âmes pour ainsi dire toutes charnelles, goûteront-elles les délices des âmes pures! Mais sans m'arrêter à combattre une passion infâme dont nous pourrions à peine soutenir l'horreur, il me suffira de vous suggérer ici une réflexion que mon sujet me présente naturellement, c'est que l'impudicité est si opposée à la sainteté de Jésus-Christ, que pour écarter loin de lui jusqu'à l'ombre d'un vice si odieux, il a voulu orner des plus nobles caractères de la chasteté tout ce qui devait approcher de sa personne sacrée. S'il s'est fait homme, il a voulu naître d'une vierge; s'il a donné un époux à sa mère, il lui a choisi un homme qui est demeuré vierge comme elle; et s'il a distingué un de ses disciples par sa tendresse, ce n'est que parce que ce disciple s'était rendu plus aimable par sa virginité. Jugez après cela, chrétiens, si, étant disciples de Jésus-Christ, il vous sied bien d'embellir, d'excuser un vice qui est particulièrement incompatible avec son infinie pureté. Ah! puissiez-vous au contraire, pécheurs qui m'écoutez, puissiez-vous tirer du fond de vos désordres les motifs d'une confusion salutaire, puissiez-vous courir comme le cerf altéré à la source d'eau vive, pour éteindre les flammes d'une indigne volupté, et vous rendre au moins, selon la pensée de saint Bernard, les imitateurs de l'humilité de saint Joseph par la douleur de ne l'avoir pas été de sa chasteté: *Si non potes virginitatem humilis, imitare humilitatem virginis.*

C'est ici, mes frères, le second trait qui nous montrera dans toute sa perfection la conformité qu'il y a entre saint Joseph et son auguste épouse. D'un côté je vois que toute la gloire de Marie est renfermée au dedans d'elle-même, comme celle de la fille du roi, selon la parole du Prophète: *Omnis gloria filiæ regis ab intus.* (*Psal.* XLIV.) Elevée au-dessus de toutes les créatures, mais confondue parmi les femmes d'Israël, elle s'assujettit à la loi humiliante de la purification; elle vient tous les ans, comme la moindre des Israélites, adorer dans le temple un Dieu qu'elle avait renfermé dans son sein; et loin qu'elle participe aux applaudissements que l'on donne à son Fils, elle n'entend seulement pas que son Fils l'appelle du nom de Mère. Nous voyons, au contraire, que son empressement à le chercher dans Jérusalem lui attire une espèce de reproche, que la demande qu'elle lui fait dans un festin l'expose à un refus, et que bien qu'elle ait paru ferme aux pieds de la croix de Jésus-Christ mourant, il n'est pas néanmoins parlé de la joie qu'elle eut, selon saint Jérôme, de voir la première Jésus-Christ ressuscité.

Mais si Marie ne s'offre à nous que sous le voile de la plus profonde humilité, Joseph, de son côté, ne nous paraît pas moins impénétrable par l'obscurité de sa vie cachée. Car, renfermé dans les bornes d'une vile condition, enveloppé des ténèbres d'un inviolable silence, il ne se fait connaître à nous, pour ainsi dire, que par son attention à se cacher.

Non, mes frères, quelque brillante que soit son origine, quelque nombreuse que soit la suite de ces rois qu'il compte parmi ses ancêtres, dans une généalogie qu'il n'a point empruntée de la fiction et de la vanité, il ne craint point d'ensevelir la gloire de son nom dans la poussière d'une boutique. Les royaumes de la terre ne lui paraissent pas dignes de son ambition; il regarde sans envie un trône qu'il devrait occuper par justice; il voit avec indifférence dans les mains d'un étranger un sceptre que Dieu même avait mis dans les mains de ses pères; et, reconnaissant le doigt de Dieu dans la décadence de sa famille, il ne regrette pas la perte d'une grandeur antique, mais il se représente tout le néant d'une grandeur périssable. On ne le voit point traîner avec murmure une noblesse indigente et avilie; on ne remarque point en lui les traits de cette vanité jalouse, impuissante et chagrine qui fait qu'un illustre malheureux remonte sans cesse ou à sa propre source pour se consoler du présent, ou à celle des autres pour leur reprocher le passé. Il s'élève au contraire au-dessus des honneurs de la terre par l'humble patience avec laquelle il souffre d'en être déchu. Fidèle imitateur d'un Dieu qu'il voit dans sa propre cabane cacher la splendeur de sa divinité, il se cache à lui-même tout l'éclat d'une race royale; il ne s'afflige pas de voir que les grandeurs humaines soient sorties de sa famille, mais il se réjouit d'y voir entrer le Sauveur d'Israël, et loin de se plaindre de ce qu'il

est pauvre avec Jésus-Christ, il se croit trop riche avec Jésus-Christ seul.

Grand exemple, mes frères, pour le siècle où nous vivons: siècle ambitieux où la vanité, répandue dans tous les états, ne permet plus aux grands d'être modestes dans leur élévation, ni aux petits d'être contents dans leur médiocrité; où les uns, enflés de leur naissance, ne pensent point qu'ils rentreront bientôt dans la poussière, et les autres, fiers de leurs richesses, oublient qu'ils ne font que d'en sortir. Rien n'est marqué plus expressément dans l'Evangile, que le mépris que l'on doit faire de tout ce qui brille aux yeux de la chair et du sang. Cependant combien ne s'est-on pas éloigné de la modestie et de la simplicité de nos pères! jusqu'à quel point ne pousse-t-on pas l'ambition et l'orgueil? avec quelle affectation ne fait-on pas valoir ce que l'on est, souvent même ce que l'on n'est pas? Que dirai-je de l'ambition de ceux qui cherchent à illustrer leur obscurité par des terres dont ils empruntent le nom, par des dignités dont ils ignorent les devoirs, par des alliances dont ils ne mesurent point l'inégalité? Ambition monstrueuse qui fait que l'arbrisseau sauvage veut être enté sur le cèdre du Liban; qu'on achète à prix d'argent l'adoption d'une famille illustre, pour faire couler dans ses veines un sang étranger, et qu'on se donne de faux aïeuls pour ne plus reconnaître les véritables. Que dirai-je encore de l'entêtement de ceux qui se parent de la gloire de leurs ancêtres, dont ils sont peut-être l'indigne postérité; qui se croient pétris d'une boue différente de celle du reste des hommes et qui, non contents d'une noblesse reconnue, vont encore chercher des titres suspects dans une antiquité ténébreuse? Entêtement insupportable qui fait qu'on se repaît sans cesse d'une chimère de grandeur, qu'on devient à charge à la société civile par une incommode fierté, et qu'on s'attire à soi-même par la faiblesse de son orgueil, le même mépris qu'on marque pour la bassesse des autres.

Ah! que vous êtes aveugles, vous tous qui n'avez des yeux que pour la vanité? Car qui êtes-vous de votre propre fond, vous qui, après avoir été poussés par une capricieuse ou criminelle fortune, prétendez vous donner par vos richesses un relief que vous n'avez pas par votre naissance? Vous êtes des hommes vains qui étalez contre l'intérêt même de votre vanité une magnificence qui vous ravit la gloire de la modestie, qui fait le scandale du monde, qui rappelle sans cesse au public l'obscurité de votre origine. Vous êtes des météores qui surprennent par leur nouveauté, qu'on regarde peut-être comme les causes des calamités publiques et qu'on attend avec impatience de voir disparaître. Qui êtes-vous encore, vous que la distinction du rang ou de la naissance remplit de tant d'orgueil et de fierté? Vous n'êtes que les stériles branches d'un tronc maudit; vous sortez comme le reste des hommes, d'une source infectée par le crime, et si vous pouvez tirer quelque avantage de vos prérogatives, ce n'est pas, dit saint Jérôme, par l'éclat étranger qu'elles vous donnent, mais par le mépris que vous en devez faire. *Enfants des hommes*, dit le Prophète, *jusqu'à quand aimerez-vous la vanité et rechercherez-vous le mensonge?* (*Psal.* IV.) Ah! reconnaissez au contraire, vous dirai-je avec saint Léon, quelle est votre véritable grandeur et quelle doit être votre véritable ambition : *Agnosce, o christiane, dignitatem tuam.* Oui, vous êtes vraiment nés pour la gloire, puisque vous êtes appelés à une gloire immortelle : vous êtes vraiment d'une grande naissance, puisque vous sortez du sang qu'un Dieu versa pour vous sur une croix. Mais aussi, apprenez par là que le plus glorieux de tous vos titres, c'est celui d'appartenir à Jésus-Christ, et que vous ne sauriez appartenir à Jésus-Christ qu'en vous rendant, comme notre saint, les imitateurs de son humilité.

Mais si Joseph nous a paru si humble par sa paisible soumission aux ordres de la Providence, dans les humiliations de son état, il ne le paraîtra pas moins par le profond silence dans lequel il s'enveloppa tout entier; et ce trait est d'autant plus glorieux pour lui, qu'il ne lui est point commun avec les autres saints. Jamais homme ne se rendit plus parfaitement muet ; il semble même que les historiens sacrés aient été de concert avec lui, et que pour nous cacher la simplicité de son cœur, ils aient affecté de ne nous rapporter aucune de ses paroles. On le voit bien agir, mais on ne l'entend point parler, non pas même pour faire comme Marie, un humble aveu de sa bassesse, et pour marquer sa soumission à la volonté de Dieu. Reçoit-il des ordres du ciel, il obéit et se tait. L'ange lui annonce que c'est le Saint-Esprit, qui a formé dans le sein de Marie le corps du Verbe incarné. Quelle gloire, quel bonheur pour notre saint, d'avoir un Dieu même pour fils! Cependant voit-on que son cœur lui échappe ou par les transports d'une joie indiscrète, ou par l'affectation d'une vanité impatiente? l'entend-on publier ses priviléges, et faire valoir ses services, sous prétexte de glorifier son Dieu, ou de consoler son peuple? Mais ô admirable discrétion de ce grand saint, qui se retient dans un modeste silence, lors même qu'il se voit le plus auguste de tous les pères! Qu'il est rare que l'on travaille à l'œuvre de Dieu, sans vouloir faire paraître la main qui la conduit, et que l'on veuille embrasser la piété pour la piété seule! Combien en est-il, qui ne comptent pour rien les ministres qui sont sans éclat, les devoirs qui n'ont point une apparence de faste, les bonnes œuvres qui ne conduisent point à la fortune, les vertus qui sont inconnues aux hommes, et les péchés qui ne sont connus que de Dieu seul! Combien en est-il, qui n'ont du zèle à cultiver la vigne du Seigneur que parce qu'ils ont le plaisir de se voir à la tête des ouvriers! Combien qui n'appellent les pauvres qu'au son de la trompette! Combien

qui ne blâment le vice, que pour donner à entendre qu'ils ne sont pas vicieux; et qui ne louent la sainteté, que pour faire soupçonner qu'ils sont saints! Ah! qu'il est peu de justes cachés, comme Joseph, qui oublient le monde, et qui veulent que le monde les oublie et que l'exemple d'un saint qui demeure tranquillement inconnu, avec un Dieu caché, renferme d'importantes instructions, pour ceux même qui tendent à la perfection par leurs désirs, ou qui doivent s'y élever par leur profession et par leur état!

De là vient que l'humilité de ce grand saint le soutient en toute occasion. L'ange lui apparaît une seconde fois, pour lui annoncer un temps de persécution, et lui commande de fuir en Egypte. Quel sujet d'affliction et de surprise pour lui! Que ne pourrait-il pas dire sur la faiblesse apparente d'un Dieu enfant, sur l'embarras d'une fuite précipitée, sur les incommodités d'un long voyage, et sur le peu de ressources qu'il a dans son extrême pauvreté? Cependant son humble docilité lui ferme la bouche, et il ne répond que par la promptitude de son obéissance.

Mais rien ne nous marque mieux, et son amour pour le silence, et la profondeur de son humilité que la garde de circonspection qu'il mit sur sa bouche, lorsque Marie enceinte du Verbe, s'offrit à lui sous les sombres couleurs d'un crime dont les apparences la faisaient juger coupable. Que n'eût-il pas dit, que n'eût-il pas fait alors, s'il se fût livré à la fureur de cette passion défiante et bien souvent que d'un injuste soupçon? Dans quelle agitation ne voit-on pas un époux alarmé par la conduite équivoque d'une épouse? Hélas! sur les plus légères apparences, il voudra soumettre une femme à toute la rigueur de la loi, quoiqu'il ne soit peut-être pas lui-même assez innocent, pour avoir le droit de jeter contre elle la première pierre. Aveuglé par sa défiance, il aimera mieux risquer d'avoir l'injustice de condamner une innocente, que d'avoir la facilité de pardonner à une coupable; et ne craignant point de noircir une réputation qui est liée à la sienne propre, il se fera, pour ainsi dire, un point d'honneur de se déshonorer lui-même

Joseph, au contraire, est le plus discret de tous les époux, parce qu'il est aussi le plus humble de tous les hommes. Loin d'exiger une réparation publique d'un crime si apparent, il ne veut avoir ni la curiosité de s'en éclaircir, ni la consolation de s'en plaindre. Il suspend son jugement, il bannit toute défiance, il croit que Marie pourrait être innocente, quoiqu'elle lui paraisse coupable; il n'ose pas même lui découvrir son inquiétude, de peur de la convaincre d'un crime ou de lui donner le chagrin de voir qu'il a douté de sa vertu; et flottant entre l'envie qu'il aurait de la justifier et la crainte qu'il a d'être obligé de la condamner, il maligne, qui trouble tant de mariages par une cruelle discorde, quoiqu'elle ne naisse renonce au droit qu'il a de l'accuser en public, et il forme la résolution de l'abandonner en secret; également prudent, également humble, dans le sage parti qu'il prend, pour n'avoir ni trop de dureté pour une épouse, ni trop d'indulgence pour une infidélité.

Enfin, Messieurs, je ne saurais mieux vous le représenter, qu'en vous disant que c'était un homme juste, qui s'était perdu dans le secret de la face du Seigneur; qu'il s'était enseveli par avance avec Jésus-Christ; qu'il vivait dans l'oubli des hommes et de lui-même; qu'il s'était condamné à un perpétuel silence sur la terre, pour n'avoir sa conversation que dans le ciel, et que Dieu semble avoir voulu le proposer dans ses écritures, comme le modèle le plus parfait de la vie cachée.

Je n'entreprendrai donc pas de vous découvrir un cœur, qui ne fut connu et rempli que de Dieu seul. Heureux, si à la vue d'un tel modèle, je pouvais seulement vous rappeler à vous-même, gens du monde qui m'écoutez, et vous inspirer une juste crainte sur les désirs terrestres qui vous agitent et les frivoles amusements qui vous dissipent: si, dis-je, je pouvais vous faire sentir, combien il est nécessaire pour vous de fermer les yeux à la figure du monde, et de vous recueillir de temps en temps dans une solitude spiritnelle, où, dans le silence des passions, et dans la paix de l'esprit et du cœur, vous apprendriez à goûter le Seigneur et à vous connaître vous-mêmes. Ce sont là les réflexions qui naissent naturellement du silence et de la vie cachée de saint Joseph. Mais je n'ai pas le temps de les développer, et je vous les laisse à méditer, parce qu'il faut que je vous représente encore ce grand saint, comme le fidèle ministre de la sagesse de Dieu, pour le salut des hommes; c'est le sujet de ma seconde partie où vous verrez l'importance de son ministère.

SECOND POINT.

Rien n'est plus propre, mes frères, à ranimer la foi du chrétien et à confondre l'orgueil de l'impie, que l'origine et l'établissement de l'Eglise. Lorsque Dieu voulut autrefois se former un peuple qui fut l'héritier de ses promesses, il fit ce choix particulier parmi les signes les plus éclatants, et je ne suis pas surpris qu'Israël ait adoré de tout son cœur un Dieu qui lui avait témoigné tant d'amour, ni qu'il ait reconnu pour son Créateur, celui qu'il avait vu se faire obéir de toute créature. Je m'étonnerais plutôt de l'infidélité de ce peuple, après avoir reçu tant de bienfaits, et de l'aveuglement des nations, après avoir vu tant de prodiges. Mais que Dieu, pour établir une religion aussi austère dans ses maximes qu'incompréhensible dans ses mystères, que pour former une monarchie spirituelle, qui doit renfermer dans son enceinte la plénitude des nations, avec le reste d'Israël; que Dieu, dis-je, pour l'accomplissement d'un si grand dessein, choisisse pour son premier

ministre un homme aussi faible qu'inconnu, et qui, subsistant à peine par le travail de ses mains, traîne une vie pauvre dans un emploi bas et mécanique, c'est, mes frères, ce que je ne saurais comprendre, mais c'est aussi ce que nous ne saurions trop admirer. Je reconnais par là, ô mon Dieu, que vous n'empruntez pas le ministère des hommes par faiblesse, mais que leur faiblesse même sert à manifester votre toute-puissance. J'adore votre sagesse, dans la manière dont vous trompez la nôtre, et je ne puis que m'écrier avec votre prophète, que la production du monde nouveau est vraiment l'ouvrage de vos mains; *Domine, opus tuum.*(*Habac.*, III.)

Dieu donc voulut choisir Joseph pour commencer l'ouvrage du salut des hommes, se servit de lui et comme d'un voile pour cacher ce grand projet, et comme d'un instrument pour l'accomplir. Comment cela? C'est qu'en élevant Joseph à la qualité d'époux de Marie, il lui donna sur Jésus-Christ, et la dignité de père et le pouvoir de tuteur : 1° la dignité de père, pour couvrir le mystère d'un Dieu fait homme; 2° le pouvoir de tuteur pour coopérer aux desseins d'un Dieu rédempteur des hommes. Augustes prérogatives, fonctions sacrées, qui nous feront connaître, et la fidélité du ministre, et l'importance de son ministère.

Je dis d'abord que Joseph fut honoré de la dignité de père de Jésus-Christ, pour couvrir le mystère d'un Dieu fait homme. Car, mes frères, s'il était de la sainteté de Jésus-Christ de ne devoir sa naissance qu'aux rosées du ciel, il était aussi de son honneur de la couvrir du voile du mariage. Comme la fécondité d'une vierge, était au-dessus des lois de la nature, elle aurait été exposée aux traits de la calomnie et aux peines de la loi; et comme elle aurait couvert de l'ombre du crime, la réputation de la mère, elle aurait détruit l'idée que l'on devait avoir de la sainteté du Fils. En vain Jésus-Christ aurait-il défié les Juifs de le convaincre d'aucun péché, si on avait pu le soupçonner d'avoir dû sa naissance au péché même. En vain, aurait-il dit, qu'il devait mourir pour accomplir la loi, si l'on avait pu penser qu'il eût en quelque sorte commencé de vivre par l'infraction de la loi même; en vain aurait-il établi sa doctrine par des miracles, son ministère aurait été sans autorité, parce que sa naissance n'aurait point paru sans reproche.

Mais s'il fallait un époux visible à Marie pour dérober aux hommes la connaissance d'un si grand mystère, il lui fallait aussi un époux comme Joseph, qui eût assez de prudence et de discrétion, pour n'en jamais trahir le secret. Avec quelle fidélité ne répondit-il pas à une si noble vocation? Rappelez-vous ici cette conjoncture délicate, où il eut la modération de ménager l'honneur de son épouse, lors même qu'il semblait être de son propre honneur de la diffamer. Dieu voulut lui cacher pour un peu de temps le prodige qu'il avait opéré dans le sein de Marie, non-seulement pour éprouver l'humilité de ce grand saint, comme j'ai déjà dit, mais encore pour nous affermir sur la vérité du mystère, et il est important de vous découvrir la sagesse qui était cachée dans cet événement singulier, dont les bouches profanes osent faire le sujet de leurs fades et honteuses railleries. Car, il faut l'avouer, à la honte de notre siècle, on ne trouve que trop de ces prétendus esprits forts, qui blasphèment ce qu'ils ignorent, qui se révoltent contre ce que la religion a de plus vénérable, parce qu'ils se sentent trop gênés par ce qu'elle a de sévère; qui croient avoir plus d'esprit que les autres, parce qu'ils ont moins de pudeur, et qui, méprisant notre sage docilité à nous soumettre avec amour à une foi qui nous conduit à toutes les vertus, ne rougissent pas de leur honteuse faiblesse à se laisser aveugler par des passions brutales, qui les précipitent dans le désordre et les couvrent d'infamie.

Je dis donc, après saint Bernard, que Dieu permit le trouble innocent de cet époux, sur la maternité de l'épouse, pour en rendre la pureté incontestable, comme il permit le doute de saint Thomas, sur la résurrection du Sauveur, pour en rendre la vérité plus sensible. Car, si la foi des autres apôtres rendit inexcusable l'incrédulité de saint Thomas, il est vrai aussi que l'incrédulité de saint Thomas servit à faire voir qu'il n'y avait ni erreur, ni prévention dans la foi des autres apôtres. Ainsi, Joseph se rend-il par sa sage défiance un témoin irréprochable de la fidélité de Marie et de la sainteté de son fruit. Car, la résolution qu'il prend d'abord d'abandonner Marie, comme une épouse infidèle, ne nous permet pas de douter, que dans la suite il ne l'ait reconnue innocente; et comme ses soupçons nous prouvent qu'il n'a point eu de part en la production du Sauveur, le calme de son inquiétude nous prouve aussi qu'on ne peut attribuer cette production qu'à Dieu même.

Mais s'il fallait pour l'affermissement de notre foi que Joseph demeurât quelque temps dans l'incertitude sur l'innocence de Marie, il fallait aussi, pour le secret du mystère, qu'il eut la prudence de retenir les plaintes qu'il semblait pouvoir former contre son épouse. Aussi, quel fut le ménagement de sa charité et de son humilité! Nous avons vu qu'il fut assez discret, non-seulement pour surmonter son ressentiment, mais encore pour dissimuler sa peine, et comme il n'obligea point son épouse d'exposer la vérité, pour repousser une calomnie, il cacha par son silence un miracle tout nouveau, dont la connaissance était réservée à un autre temps.

Mais, que dis-je? Remarquez bien encore que ses actions mêmes ne sont pas moins mystérieuses que son silence. Car, attentif à s'accommoder aux desseins de la sagesse éternelle, il garde au dehors toutes les apparences de père pour cacher la véritable origine de son Fils; il se charge de la nour-

riture et de l'éducation de ce divin enfant, qu'il tient renfermé avec lui sous un toit rustique; il soumet sa tête précieuse à l'autorité d'un superbe empereur, en le faisant compter parmi les enfants d'Israël; il s'afflige de son absence, et s'empresse de le chercher Comme s'il pouvait craindre pour un Fils, qui est tout-puissant; il conduit en public un Dieu qu'il adore en particulier; je dis plus, il commande à un Dieu, pour obéir à ce Dieu même; et c'est ici ce semble, un nouveau mystère pour nous. Car que devons-nous admirer le plus, ou l'abaissement d'un Dieu, qui obéit à un homme, mais à quel homme, à un simple artisan, ou l'élévation de cet homme qui commande à un Dieu? mais pendant combien de temps? pendant trente années entières!

Je dis, en second lieu, qu'il avait l'autorité de tuteur de Jésus-Christ pour coopérer aux desseins d'un Dieu sauveur des hommes. Car, mes frères, c'est sous les auspices de Joseph, que Jésus-Christ s'est tenu caché jusqu'au temps marqué par son Père céleste, et qu'il a fait, pour ainsi dire, en différentes occasions, l'essai de la rédemption des hommes.

Combien de fois ce fidèle tuteur ne lui a-t-il pas prêté son ministère? Combien de services ne lui a-t-il pas rendus? C'est Joseph qui porte les faiblesses de ce Dieu enfant, qui doit nous rendre des hommes parfaits. C'est lui qui recueille les premières larmes que son divin Fils répand sur nos péchés. C'est lui qui offre les prémices du sang adorable de notre Sauveur, et qui immole en quelque sorte par le glaive de la circoncision, cette précieuse victime qui doit apaiser la colère de Dieu. C'est lui qui vient, comme un second Abraham, racheter dans le temple le rédempteur du monde, et y faire accepter le sacrifice du véritable Isaac. Enfin c'est lui qui prend Jésus-Christ sous les ailes de sa protection, et qui le dérobe à la fureur d Hérode.

En vain, barbare et orgueilleux tyran, pour calmer ta jalousie, te flatte-tu de pouvoir envelopper notre royal enfant dans un massacre inouï; en vain feras-tu crier contre toi le sang et le lait, par la mort des tendres enfants de Rachel, pour assurer ton trône contre un roi qui peut bien l'abattre, mais qui ne cherche point à l'occuper. Il ne faut qu'un homme aussi pauvre, aussi faible que Joseph pour confondre ta politique et pour borner ton pouvoir.

Ici, mes frères, nous allons découvrir toute la fermeté de sa foi et toute l'utilité de son zèle. Car sa foi est si inébranlable qu'il croit à une simple révélation, à la seule parole d'un ange, qui lui apparaît en songe, pour l'avertir du dessein d'Hérode. Loin d'être scandalisé de la faiblesse apparente d'un Dieu qui est réduit à fuir, il admire au contraire la bonté d'un Dieu qui ne cherche point à se venger. Il ne s'étonne pas que ce Dieu ait un tyran pour ennemi, mais plutôt qu'il ait un homme pauvre comme lui, pour son protecteur. Persuadé qu'un Dieu ne saurait être fugitif, parce qu'il ne saurait s'éloigner de lui-même, attaché à son auguste Fils par l'amour le plus fort et le plus tendre, il trouve moins dur d'être longtemps avec lui dans une région barbare, que de demeurer trois jours seulement séparé de lui dans Jérusalem; il s'estime plus heureux de fuir avec Jésus-Christ, que s'il régnait comme Hérode.

Mais si sa foi est ferme, son zèle n'est pas moins utile; car, mes frères, n'est-ce pas à ce grand saint, que nous avons l'obligation que Jésus-Christ ait vécu plus longtemps, pour nous donner de plus grands exemples, et qu'il soit mort, pour ainsi dire, plus solennellement pour nous marquer un plus tendre amour? Oui, il faut que Jésus-Christ prenne maintenant la fuite, et qu'il diffère sa mort, pour accomplir sa mission, et pour remporter un plus glorieux triomphe. Il veut bien mourir pour vaincre, mais il ne veut pas périr dans un combat, je veux dire, dans un massacre, où la victoire serait trop obscure pour lui, parce qu'elle lui serait commune avec beaucoup d'autres jeunes vainqueurs. Il cède plutôt au temps qu'au persécuteur; et s'il se fait emmener en Egypte, c'est bien moins pour son propre salut, que pour notre propre consolation.

Combien donc ne sommes-nous pas redevables à Joseph, d'avoir si fidèlement concouru aux desseins de notre Sauveur, par le zèle qu'il eut pour la conservation de son Fils? Il me semble, mes frères, de voir ce saint homme traverser, avec une paisible précipitation, les immenses déserts qui séparent l'Egypte d'avec la Judée, portant dans le sein de sa charité le Dieu d'Israël et l'Eglise naissante, recueillie dans cette pauvre et fugitive famille; marchant dans les ténèbres de la nuit, à la faveur de celui qui est la lumière du monde, et cherchant plutôt une douce solitude, pour jouir sans trouble de la présence de Jésus-Christ, qu'une retraite cachée, pour se mettre à couvert de la persécution d'Hérode. C'est dans cette Egypte, dit S. Léon, qu'incomparablement plus grand que le premier Joseph, il est le dépositaire d'un froment céleste, qui doit délivrer l'univers d'une famine spirituelle. C'est là que repassant dans sa mémoire, les anciens jours des Hébreux; il se réjouit de pouvoir offrir le second agneau, dans la même terre, où l'on avait immolé le premier. Enfin, c'est là que Jésus-Christ, tout caché qu'il est sous les auspices de Joseph, ne laisse pas, selon le témoignages des anciens, d'annoncer sa venue par la chute des idoles qui tombent à son arrivée, et que, guidé par son fidèle tuteur, il trace le chemin du désert à cette foule d'illustres solitaires, qui doivent y courir dans la suite, pour mettre en sûreté ou leur foi contre la rage des tyrans, ou leur innocence, contre les dangers du monde.

Tirons à présent, mes frères, tirons de ce discours les instructions que l'exemple de notre saint renferme pour nous. Quelque impénétrable que paraisse son caractère, quelque sublime que soit son ministère,

nous y trouvons néanmoins le modèle des plus importantes vertus. Et vous-mêmes, mes frères, vous qui n'êtes point élevés aux fonctions sacrées, et qui composez, au contraire, la foule des chrétiens renfermés dans les devoirs communs du christianisme, vous trouverez dans le détail de ses actions les règles de votre conduite.

Souffrez donc que je resserre ici un si grand sujet, afin que, le voyant tout entier d'un coup d'œil, vous y choisissiez, chacun en particulier, les traits qui vous conviennent le plus. Souffrez, dis-je, que je vous propose ses principales vertus : sa pureté, pour vous dégoûter des plaisirs sensuels, ces détestables plaisirs, dont les apparences sont si trompeuses et les fruits si pernicieux; son humilité, pour vous apprendre à être dans l'élévation sans orgueil, ou dans l'humiliation sans chagrin; à regarder les richesses avec mépris, ou à souffrir la pauvreté avec patience; sa discrétion, pour vous inspirer cette charité douce et prudente, qui juge sans passion et souffre sans ressentiment; son silence, pour vous porter à le garder vous-mêmes, si vous ne pouvez l'imposer aux autres, dans ces sociétés mondaines, où le mensonge sert de règle, et la médisance de divertissement; où l'innocence est noircie sans fondement et condamnée sans miséricorde; où l'on sème la discorde parmi les uns par de faux rapports, et où l'on pousse les autres à la vengeance par une officieuse malice; sa fidélité aux desseins de Dieu, afin que, selon le conseil du Sage, vous vous appliquiez à connaître votre voie, à suivre votre vocation et à ne pas prendre le change sur vos devoirs; sa foi, pour soutenir la vôtre contre les illusions du libertinage et les vaines subtilités de l'irréligion, et pour vous inspirer cette soumission et cette simplicité qui font le caractère des âmes humbles et fidèles; sa prudence à éviter le péril, pour vous apprendre à le craindre vous-mêmes, à fuir les occasions qui pourraient être fatales à votre innocence, et à marcher avec précaution au milieu d'un monde plein d'écueils pour la vertu; enfin, son zèle et son attachement pour Jésus-Christ, pour détacher votre cœur de tout ce qui n'est pas Dieu, et pour tourner toutes vos affections vers lui, afin que vous ayez un amour vraiment filial pour un Dieu qui est votre Père, comme Joseph eut toute la tendresse paternelle pour un Dieu qui était son fils.

Voilà, mes frères, les vertus que je vous exhorte à prendre aujourd'hui pour objet : vertus sublimes, mais importantes, et d'autant plus propres à ranimer votre ferveur, que vous devez avoir en même temps une pleine confiance en l'intercession du grand saint que vous prendrez pour modèle. La qualité de tuteur du Christ l'engage à être le protecteur de tous ceux que le Christ a sauvés, selon l'expression du Prophète : *Protector salvationum Christi sui.* (*Psal.* XXVII.) Il nous adopte pour ses enfants, parce que nous sommes ceux d'un Dieu qui l'a reconnu pour son père, et, comme nous ne devons pas douter qu'il n'ait un puissant crédit auprès de son Fils, nous ne devons pas craindre non plus qu'il manque de tendresse pour nous. Recourez donc à lui pour obtenir la grâce d'imiter ses vertus, afin que vous participiez un jour à sa gloire : c'est ce que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

## PANÉGYRIQUE II

### SAINT LAURENT, MARTYR,

### *Patron de Messieurs les clercs de la paroisse Saint-Jacques du Haut-Pas.*

Æstimati sumus sicut oves occisionis, sed in his omnibus superamus propter eum qui dilexit nos. (*Rom.*, VIII.)

*On nous regarde comme des brebis, que l'on destine à être égorgées, mais parmi tous ces maux, nous demeurons victorieux par celui qui nous a aimés.*

Voilà, mes frères, quel fut l'état de l'Eglise naissante et le sort des premiers fidèles. Si les disciples de Jésus-Christ eussent flatté les passions humaines, leur ministère eût été pacifique, parce que leur doctrine eût été commode. Le monde corrompu prend aisément pour sagesse ce qui justifie ses déréglements, et on est sûr de lui plaire quand on veut lui ressembler. Mais, parce que les chrétiens se déclaraient ennemis de l'erreur et du vice, parce que le monde se voyait condamné dans leurs maximes et confondu par leurs exemples, ils ne pouvaient annoncer ou suivre l'Evangile sans s'exposer à la persécution. Leur innocence même les rendait odieux aux peuples et suspects aux puissances; c'était, à leur égard, un devoir d'être injuste, et une volupté d'être inhumain; leur nom seul était un titre de condamnation, et on les punissait par la raison même qu'ils ne voulaient pas se rendre coupables : *Æstimati sumus sicut oves occisionis.*

Etat bien triste, selon les apparences, puisque nous y voyons la vérité proscrite et l'innocence opprimée. Mais apparences bien trompeuses, puisque c'est du milieu de tant d'horreurs et de tribulations que s'élève le triomphe de la foi. Car, mes frères, quel spectacle s'offre ici à mes yeux! je vois un nombre infini de généreux athlètes, que la grâce de Jésus-Christ rend victorieux de la corruption des peuples, de la fausse sagesse des philosophes et de la cruelle prudence des tyrans. Je vois les Israélites naissants se multiplier malgré l'oppression des Egyptiens jaloux; le sang des martyrs devenir une source féconde de chrétiens, et l'Eglise s'établir par les mêmes moyens qui semblaient devoir être la cause de sa ruine. Je vois la politique humaine déconcertée, l'impiété confondue et le monde vaincu et sanctifié tout à la fois. Et, au lieu de m'étonner de l'excès de la malice des hommes, que le démon anime pour surmonter la fidélité des martyrs, j'admire, au contraire, la fidélité des martyrs, que Dieu soutient pour confondre la malice des hommes : *Sed in his omnibus superamus propter eum qui dilexit nos.*

Ainsi, mes frères, tous les martyrs en gé-

néral ont-ils rendu témoignage et à la sainteté et à la vérité de la religion chrétienne: à sa sainteté, par la pureté de leurs mœurs, qui leur attirait la haine des hommes: *Æstimati sumus sicut oves occisionis;* à sa vérité, par la rigueur de leurs souffrances, qui faisaient la matière de leurs triomphes: *Sed in his omnibus superamus.* Victimes et défenseurs de la foi, témoins de Dieu sur la terre, ils faisaient voir, par la sévérité de leurs maximes, combien Jésus-Christ était saint, et, par le succès de leurs combats, combien il était puissant.

Mais de tous les héros sacrés qui eurent à combattre contre la fureur du paganisme, j'ose dire qu'il n'en est point dont le témoignage ait été plus éclatant que celui que donna dans l'ancienne Rome le grand saint Laurent, ce glorieux archidiacre, dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire. Ce fut dans cette superbe ville, autrefois ennemie des prophètes et enivrée du sang des martyrs, que notre saint lévite montra en sa personne, et toute la perfection du christianisme, et toute la force de la vérité. Irréprochable dans ses mœurs, fidèle et zélé dans le sacré ministère, détaché de tous les biens périssables, tendre et généreux pour les pauvres, plein de charité pour les autres et de mépris pour lui-même, il se rendit le modèle des chrétiens, et par là est devenu comme l'ennemi des infidèles; il fut regardé comme une brebis destinée à la mort, comme une victime parée pour le sacrifice: *Æstimati sumus sicut oves occisionis.* Animé du désir du martyre, intrépide par la grandeur de son courage, tranquille au milieu des plus cruels tourments, il s'acquit, par le genre de son supplice, par les fruits mêmes de sa mort, la gloire d'avoir été l'un des plus illustres vainqueurs de l'impiété: *Sed in his omnibus superamus propter eum qui dilexit nos.* Voici donc l'idée que nous pouvons nous former d'un si grand saint, sur les paroles mêmes de mon texte: 1° Il a représenté toute la sainteté de la religion par l'exemple de ses vertus, qui l'ont exposé à la persécution; 2° il a servi de preuve à la vérité de la religion, par la fermeté de sa foi, qui l'a rendu victorieux de ses persécuteurs: c'est tout le sujet de ce discours.

Jeunes et pieux lévites, vous qui, élevés comme Samuel dans l'enceinte du temple, sous les yeux d'un digne pasteur, empruntez aujourd'hui ma faible voix pour rendre le juste tribut de louanges que vous devez à un saint que vous honorez comme votre patron, et que vous prenez pour votre modèle, joignez-vous à moi pour demander à l'Esprit-Saint les lumières qui me sont nécessaires, pour vous proposer les exemples de Laurent d'une manière qui puisse édifier votre piété et ranimer la foi de ce grand peuple, dont vous faites la consolation et les espérances. Et, pour obtenir cette grâce, adressons-nous à la Reine des martyrs, en lui disant avec l'ange: *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

C'est le caractère de la religion chrétienne de conduire l'homme à la perfection de la sainteté. C'est ce qui la distingue de toutes les autres religions, qui étaient ou impures, comme celle des païens, ou imparfaites, comme celle des Juifs. Les païens, qui n'avaient pour guide qu'une raison souvent aveugle, n'avaient aussi presque tous que des vices grossiers ou que de fausses vertus. Les Juifs, au contraire, qui avaient pour règle une loi sainte, ne se proposaient la plupart qu'une vertu commune ou que de faibles motifs. Mais le christianisme est si pur, qu'il retranche non-seulement le mal, mais la pensée, le désir, l'occasion, l'ombre même du mal, et si élevé, qu'il porte non-seulement au bien, mais encore au bien le plus excellent.

Pour vous en convaincre, mes frères, je vous prie de remarquer avec moi que nous avons en nous, selon l'Apôtre, trois sources malheureuses, d'où naissent tous nos crimes, je veux dire, la sensualité, la cupidité et l'orgueil. Or, à ces trois vices, notre sainte religion oppose trois vertus, qui renferment toutes les autres: à la sensualité, une pureté qui mortifie nos sens; à la cupidité, une charité qui règle nos affections; à l'orgueil, une humilité qui nous abaisse à nos propres yeux. Ce sont ces trois vertus qui font toute la sainteté du chrétien; elles renouvellent l'homme tout entier, et la perfection qui doit distinguer le ministre sacré ne consiste proprement qu'à posséder ces mêmes vertus dans un degré plus éminent, et à les conserver avec plus de fidélité.

Ce sont aussi ces trois vertus qui font le caractère du saint lévite que je loue. Et d'abord quelle fut l'intégrité de ses mœurs? Pour vous faire comprendre que son cœur fut uniquement consacré à Dieu et parfaitement détaché des créatures, je n'aurai qu'à vous dire qu'on le vit toujours croître en sagesse, renoncer aux espérances qu'il pouvait se former dans le monde, mépriser les vains et dangereux amusements de la jeunesse et marquer par l'innocence de son premier âge que la grâce l'avait élevé au-dessus de toutes les affections du siècle. Je dis plus, fidèle comme Abraham, à la voix du ciel qui lui commanda de quitter l'Espagne, sa patrie, pour aller à Rome, où Dieu voulait le donner en spectacle à tout l'univers, il eut même la force de résister à la tendresse toute sainte qu'il avait pour ses parents et que ses parents avaient pour lui: il eut, dis-je, le courage de s'arracher d'entre les bras d'un père et d'une mère, qui méritèrent un rang parmi les bienheureux, qui ne le regardaient comme l'objet de leur complaisance, que parce qu'ils l'avaient rendu l'imitateur de leurs vertus et qui loin de lui être redoutables par leur autorité, pouvaient lui être utiles par leurs exemples, parce que leur maison était comme un sanctuaire, où Dieu était adoré et servi en esprit et en vérité, par une famille paisible et chrétienne.

Hélas! pourquoi, Laurent, vous séparez-vous d'avec de si dignes parents? Grand

saint, ce sont des saints que vous quittez? Il est vrai, Messieurs, ce sont des saints, mais ce sont des hommes, et l'on doit quitter les hommes pour Dieu. Cette séparation est douloureuse, mais elle est nécessaire; elle est extraordinaire, aussi est-elle parfaite, et si parfaite, que je ne saurais assez relever, et la fidélité de notre saint et la soumission de ses parents. Car, est-il de circonstance plus délicate que celle, où il faut se défier des inclinations de la nature, lors même qu'elles semblent être liées et avec les droits de la piété et avec l'affection pour la vertu.

Mais ce qui nous prouve encore mieux la pureté de ses mœurs et sa scrupuleuse attention à la conserver, c'est l'empressement qu'on eut à Rome, de le faire entrer dans le premier et le plus illustre clergé du monde. Car, mes frères, quelle pureté l'Eglise ne demandait-elle pas autrefois dans ses ministres sacrés? Elle n'ouvrait la porte du sanctuaire qu'à ceux qui, par leur innocence, étaient comme revêtus de la robe blanche de leur baptême. La pénitence même renfermait une espèce d'irrégularité, parce qu'elle supposait toujours le péché, et en voici la raison, c'est que comme ceux qui avaient part à la grâce du christianisme étaient presque tous saints, il fallait que ceux qui participaient au sacerdoce royal de Jésus-Christ fussent parfaits et exempts de toute tache, afin qu'ils ne fussent pas moins distingués par leur vertu, que par leur caractère. Aussi voyons-nous, dit saint Ambroise, que Dieu voulut dès le commencement, que ses ministres fissent un corps à part, pour leur apprendre qu'ils ne doivent rien souffrir de vulgaire en leur personne; qu'une vie commune profanerait, en quelque sorte, leur consécration; que comme il y a une séparation d'usage, pour les vases du sanctuaire, il doit y avoir aussi une séparation de mœurs pour les ministres de l'autel; et qu'ils seraient plus mauvais que le reste des fidèles, s'ils n'étaient meilleurs, parce qu'ils seraient coupables, et d'une plus grande témérité, en approchant de si près de la majesté du Seigneur, et d'une plus grande ingratitude, en ne répondant pas à l'excellence de leur vocation. Non, non, dans cet ancien temps, cet heureux temps, l'Eglise n'eut jamais la douleur de voir les pierres du sanctuaire dispersées dans les places publiques, les ministres du Très-Haut dissipés dans les plaisirs et confondus parmi les pécheurs, les anges de lumière transformés en esprits immondes, le vin des vierges versé, pour ainsi dire, dans la coupe de Babylone, le froment des élus distribué par une main criminelle et l'agneau sans tache livré à la discrétion d'un Asmodée et crucifié, pour ainsi dire, dans le sein même de la volupté. Elle eut au contraire la consolation de voir tous ses ministres répandre dans le public, la bonne odeur du lis de la pureté, car comme selon les lois ce n'était que par l'innocence qu'on pouvait entrer dans le sanctuaire, par ses jugements, aussi ce n'était que par l'innocence, qu'on pouvait s'y maintenir.

C'est pour vous, Messieurs, que la grâce appelle au saint ministère et qui avez consacré au service des autels des mains à peine formées, c'est pour vous que je rappelle les anciennes règles de l'Eglise. Heureux, si vous ne les perdez jamais de vue et si, conservant l'innocence de votre âge, vous renouvelez de nos jours la ferveur et la pureté des premiers siècles!

Mais s'il n'y avait qu'une innocence reconnue qui pût donner un rang dans l'Eglise, quelle pureté de mœurs, quelle éminente vertu ne fallait-il pas pour y avoir celui d'archidiacre? Qu'un tel ministère est vaste dans ses devoirs et délicat pour la conscience! c'est l'archidiacre qui montre, comme Samuel, les oints du Seigneur, qui préside au choix redoutable de ceux qui doivent avoir part au saint ministère, et qui est chargé de découvrir les taches qu'il pourrait y avoir dans les anges. Il est l'œil de l'évêque, pour veiller sur les lévites, et afin qu'il puisse mériter la confiance de l'un et soutenir son autorité sur les autres, il doit avoir des qualités qui se trouvent rarement rassemblées dans un même homme. Il faut qu'il soit consommé par sa sagesse, infatigable par sa vigilance, juste dans son discernement, discret dans son zèle, prudent dans ses conseils, fidèle dans son témoignage et aussi attentif à régler sa propre conduite, qu'à observer celle des autres. Il faut qu'il ait assez d'exactitude et de fermeté, pour arrêter la licence de ceux qui sont commis à ses soins, et assez de douceur et de modération, pour ne pas blesser leur délicatesse, ou pour ne pas faire tort à leur dignité; en un mot, il est établi pour aider, par son ministère, le pontife qui est chargé de tout, par le sien, et pour être le censeur et le modèle de ceux qui doivent l'être de tous les simples fidèles. Qu'il est donc difficile de remplir toute la mesure d'un ministère où l'on est obligé d'être parfait entre les parfaits, et de contenir dans la discipline, ceux même dont on doit découvrir les défauts et honorer le caractère. Si on les tolère par complaisance on les perd, et si on les punit par justice on les irrite; si on les épargne par respect on fait mépriser son autorité, et si on les corrige par zèle, on semble manquer de ménagement pour l'honneur de leur profession; si on veut les redresser par l'exemple, on se fait soupçonner d'hypocrisie et de singularité, et si on ne veut pas paraître meilleur, on tombe presque toujours dans le relâchement.

Vous pouvez comprendre par là, mes frères, quelle dût être la sainteté de Laurent. Mais enfin, ce qui nous donne la plus haute idée de l'intégrité de ses mœurs, ce fut la fidélité avec laquelle il s'acquitta de l'obligation où il était encore par son ministère de garder les trésors de l'Eglise et de pourvoir à la subsistance des pauvres et particulièrement à celle des vierges et des veuves.

En effet, à quels périls un jeune lévite n'est-

il pas exposé, quand il est engagé par son office à converser avec un sexe dont la vertu même a quelquefois des charmes suspects? Qu'il est à craindre qu'une assiduité indispensable ne rende la vigilance moins exacte et la modestie moins sévère; qu'il n'y ait parmi tant de personnes quelque objet trop agréable pour les sens et parmi tant d'occasions, quelque moment de surprise pour la vertu! Qu'il est à craindre que dans une circonstance si délicate, la pudeur ne devienne moins timide et la charité même trop tendre; qu'on ne passe insensiblement d'une sainte sollicitude à des empressements trop vifs; que dans ce commerce de charité, il n'y ait ou trop de complaisance de la part de celui qui donne, ou trop de reconnaissance de la part de celles qui reçoivent; et qu'ainsi la libéralité ne soit un moyen pour attenter à la chasteté, et la pauvreté un motif pour la trahir.

Ne craignons pas néanmoins, mes frères, pour notre saint lévite. Une charité prudente qui régle ses visites, une sage circonspection qui conduit sa langue, une mortification continuelle qui réprime ses sens, une modestie angélique qui marque sa retenue, c'est ce qui fermera les issues de son cœur au souffle de l'esprit immonde. Il paraît au milieu des épouses de Jésus-Christ et des veuves d'Israël, comme un ange de lumière qui dissipe toute fumée. Il est archidiacre officieux et lévite incorruptible, il soutient et son innocence et sa réputation; il éloigne de lui tout soupçon de crime, parce qu'il s'en interdit les plus légères apparences; et comme il épargne une forte tentation à celles dont il soulage la misère, il assure plutôt la chasteté des autres qu'il n'expose la sienne.

C'est ainsi qu'une rigoureuse attention sur lui-même et une maturité au-dessus de son âge, lui fit exercer un emploi si délicat sans donner la moindre atteinte, ni à l'intégrité de sa personne, ni à la bienséance de son sacré caractère. Car, il le savait bien, que la charité doit être réglée et le zèle discret; qu'il y a une prudence aussi bien qu'une simplicité évangélique; qu'on ne saurait être trop en garde contre son propre cœur, et que de toutes les vertus, il n'en est point qui exige des soins plus scrupuleux que la chasteté, parce qu'il n'en est point qui soit plus exposée et à la malignité des jugements des autres et à l'expérience de notre propre faiblesse.

Mais la charité de Laurent n'est-elle plus gênée par les lois de la bienséance? S'agit-il de soulager les autres indigents qui ne sont pas moins du ressort de son ministère? Ah! c'est alors que n'ayant plus de ménagement à garder, il nous marque bien que la charité, cette grande vertu qui est le second trait de la perfection du christianisme, est aussi le second trait de son propre caractère.

La charité, mes frères, a véritablement pour principal objet le même Dieu qui en est le principe; j'ose même dire que notre amour pour le prochain est la preuve la plus assurée de notre amour pour Dieu. Car, la charité ne saurait être sans action, elle nous porte nécessairement à pratiquer selon notre pouvoir les bonnes œuvres envers nos frères; et sans la pratique des bonnes œuvres, il n'y aurait que duplicité ou illusion dans les sentiments que nous croirions avoir pour Dieu. Ce n'est donc pas seulement par le genre de sa mort que Laurent nous a montré la force de son amour pour Dieu, il nous l'a aussi marquée dans tout le cours de sa vie, par sa tendresse et sa générosité pour les pauvres, parce qu'il n'y a eu que la plus étroite union avec un Dieu, qui ait pu le rendre si tendre pour les pauvres et si détaché des biens périssables.

Que j'aime à me représenter notre saint diacre comme un autre Tobie parmi les Assyriens, consacrant son temps à la sollicitude de sa charité et ses biens au soulagement de ses frères; cherchant les Israélites indigents sous ces toits inconnus qui leur servent ou de voile pour cacher leur misère, ou d'asile pour se dérober à la persécution; profitant du silence de la nuit pour répandre sur ses bonnes œuvres les ombres de l'humilité; faisant couler ses assistances, ou avec adresse sur des familles obscures, ou avec profusion sur des troupes rassemblées; joignant le ministère d'apôtre à celui de lévite, par le soin qu'il prend de rassurer la foi de ceux dont il adoucit les maux; dissipant saintement les trésors de l'Eglise pour essuyer les larmes des affligés; rendant sa dispensation d'autant plus fidèle qu'il rend sa charité inépuisable. Je dis plus, s'exposant à la fureur des tyrans par les fonctions de son ministère, ne craignant point d'être recherché comme le dépositaire de l'Eglise; méprisant ainsi non-seulement des richesses temporelles, mais une vie aussi utile que la sienne; prêt à se dépouiller de tout ce qu'il a et à se livrer encore lui-même, comme l'Apôtre, pour le soulagement et le salut de ses frères! *Ego autem libentissime impendam, et superimpendar ipse pro animabus vestris.* (II *Cor.*, XII.)

Non, Messieurs, ce n'est point ici un économe infidèle qui regarde le champ de l'Eglise comme une terre abondante en miel et en lait, qui dévore la substance du pauvre pour la convertir en une graisse d'iniquité, ou qui, infecté de la lèpre de Giezi, prétende faire de son administration l'emploi d'un mercenaire, et de son travail un prétexte à sa cupidité. C'est, au contraire, un dispensateur fidèle et prudent que la charité la plus parfaite unit étroitement à Dieu, et que l'amour le plus pur rend insensible à tout autre intérêt qu'à celui de Jésus-Christ, c'est un ministre qui ne veut d'autre récompense de son travail que son travail même; qui sait que le temple n'est point fait pour un sordide trafic ou pour une avide misère; qui ne veut thésauriser que pour le ciel; qui est entré dans le sanctuaire, non pour y vivre de l'héri-

tage Dieu, mais pour y posséder Dieu comme son unique héritage; et qui, regardant l'état ecclésiastique comme un engagement à la perfection, a non-seulement assez de charité pour aimer les pauvres, mais encore assez de désintéressement pour aimer la pauvreté.

Arrêtez ici, gens du monde qui m'écoutez, vous qui, à la vue d'un lévite si charitable, malgré la défense qui vous est faite de toucher aux oints du Seigneur, osez peut-être les soumettre à vos injustes jugements et renvoyer à eux seuls l'accomplissement du précepte de la charité, sous prétexte que la modestie de leur état, la sainteté de leur profession et la nature de leurs biens les oblige plus particulièrement à regarder les pauvres comme leurs frères. Je pourrais vous dire, et je le dirais avec justice, que souvent il y a bien plus de malignité que de fondement dans vos invectives, et que c'est un de vos artifices de vouloir justifier vos propres déréglements par ceux que vous remarquez ou que vous supposez dans les ministres sacrés. Mais j'aime mieux vous annoncer avec saint Chrysostome cette importante vérité, que vous-mêmes, gens du monde, vous devez être les sages économes de vos biens, comme les ecclésiastiques doivent l'être des trésors de l'Eglise. Votre superflu n'est pas moins que le leur le patrimoine de l'indigent; leur obligation ne diminue point la vôtre, et quoiqu'ils soient plus coupables s'ils ne font un légitime usage des richesses du sanctuaire, vous ne devez pourtant pas vous flatter d'être innocents dans le mauvais emploi que vous faites des bienfaits de la Providence. Apprenez donc, à la vue de saint Laurent, combien votre dureté pour les pauvres est opposée aux lois du christianisme et à l'esprit de la charité. Apprenez que c'est non-seulement votre propre chair mais la personne de Jésus-Christ que vous méprisez en la personne de vos frères, et que s'il y a de la justice à les secourir, il y a aussi de la gloire à les honorer.

Car, mes frères, si Laurent fut assez charitable pour se dépouiller de tout en faveur des pauvres, il fut aussi assez humble pour les respecter comme les membres de son divin Sauveur, et c'est ici que je commence à découvrir cet esprit d'humilité qui est le troisième et le dernier trait de la perfection évangélique. Sa foi lui retraça en eux Jésus-Christ pauvre et humilié, et leur état ne fut pas moins l'objet de son envie que de sa compassion. Tout fut commun entre l'archidiacre et les pauvres de Rome, il souffrit leurs maux et ils participèrent également à ses biens, il les rendit riches comme lui, disons mieux, il se rendit pauvre comme eux et leur donna dans son cœur une préférence d'estime et d'inclination qui l'obligea de s'abaisser en leur présence et de rendre à leur humiliation des hommages qu'ils eussent voulu rendre à son caractère et à sa vertu. O que les fidèles de son temps furent édifiés de voir notre saint diacre, cet homme si célèbre dans le monde par la réputation de sa sainteté, si distingué dans l'Eglise par l'importance de son ministère, si respectable aux pauvres mêmes par les profusions de sa charité, de voir, dis-je, un homme si illustre prosterné devant ces mêmes pauvres, employant ses mains pures à laver leurs pieds, et ses lèvres sacrées à les baiser avec amour et avec respect comme les pieds du Sauveur! Que ce spectacle est touchant et qu'il est propre à ranimer votre foi et à nous représenter la sainteté de notre religion, qui condamne le faste de l'orgueil et qui veut que nous mettions notre gloire à être les imitateurs de l'humilité de Jésus-Christ!

Après cela, Messieurs, faut-il s'étonner que Laurent n'ait point aspiré à un ordre plus élevé que celui de diacre? Comment n'aurait-il pas renoncé à toute élévation, lui qui recherchait les plus profonds abaissements? Comment aurait-il souhaité d'être mis au rang des prêtres, lui qui se mettait aux pieds des pauvres? C'est l'erreur de notre siècle de s'imaginer qu'il n'y a ni témérité, ni ambition à vouloir être prêtre, parce que la dignité du sacerdoce semble être devenue moins vénérable à mesure qu'elle est devenue plus commune. Mais notre saint diacre, qui en jugeait par les lumières de la religion et par les sentiments de son humilité, sut en mesurer toute la grandeur. Ce fut, à son jugement, une fonction trop noble pour lui que d'offrir à Dieu le sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ. Il craignait même que ses mains ne fussent pas assez pures pour s'acquitter de l'obligation où il était de le distribuer aux fidèles, et, loin d'être infecté du vice de Coré, il se crut trop honoré d'être au nombre des lévites.

Voilà, Messieurs, quelle fut l'éminente sainteté de votre glorieux protecteur. C'est à vous, à présent, d'en faire aussi votre modèle. Vous avez, dans l'intégrité de ses mœurs, dans l'étendue de sa charité, dans la profondeur de son humilité, les leçons les plus puissantes pour vous instruire et pour vous animer. C'est par là qu'il a fait la gloire de l'ordre lévitique; et pour acquérir la perfection de votre état vous n'avez qu'à vous rapprocher de la sienne et à marcher sur ses traces, comme vous vivez sous ses auspices. C'est ce qu'attendent de vous les peuples qui vous ont souhaités, les pasteurs qui vous ont choisis, les prêtres qui vous conduisent, et le saint même que vous honorez, puisque vous ne sauriez célébrer plus dignement sa mémoire qu'en faisant revivre ses exemples.

Mais si saint Laurent est, pour les ecclésiastiques, le modèle de toutes les vertus, il n'est pas moins pour vous, chrétiens, le censeur de vos vices. Vous ne l'avez sans doute regardé que comme un lévite engagé à être chaste et mortifié, charitable et désintéressé, modeste et anéanti, et qui nous rappelle l'ancienne gloire du sanctuaire. Mais pourquoi ne vous le représentez-vous pas aussi comme un chrétien insensible aux plaisirs

des sens, à l'appât des richesses et aux mouvements de l'orgueil, et qui vous retrace toute la sainteté de votre religion? Voilà ce que vous devez être pour porter dignement le nom de chrétien. Cependant, quelle opposition n'y a-t-il pas entre vos mœurs et un si grand exemple? Vous abandonnez, ce semble, la sainteté aux ecclésiastiques; selon vous, il n'est pas pour eux de vertu trop sévère ni de faute excusable; du moindre défaut, vous leur en faites un véritable crime; mais en vous les vices prennent d'autres noms : le libertinage, celui de politesse; l'avarice, celui de prudence; l'ambition, celui de grandeur d'âme. Ainsi, trop impitoyables sur les faiblesses de quelques-uns d'entre eux et peu touchés des vertus de tant d'autres, osez-vous quelquefois regretter avec malignité ce premier âge de la religion, où l'on ne voyait dans le sanctuaire que des vases d'or. Ainsi osez-vous vanter les anciens ministres de l'Eglise pour en faire des comparaisons odieuses et injustes avec ceux de nos jours. Mais que ne jetez-vous quelques-uns de vos soupirs sur le relâchement de vos mœurs, véritable cause de l'affaiblissement de la discipline. Eh! plût à Dieu que nous pussions rappeler cet heureux temps où l'Eglise ne souffrait ni indignes ministres, ni mauvais chrétiens. Nous aurions moins de peine à nous rendre parfaits parmi des peuples saints, que nous n'en avons à demeurer saints parmi des peuples corrompus. Tournez donc, mes frères, votre censure contre vous-mêmes; exercez votre zèle sur vos propres faiblesses; étudiez dans l'exemple de Laurent les devoirs d'un vrai chrétien; et, confus d'avoir été jusqu'à présent si éloignés de la sainteté de notre religion, redoublez vos efforts pour vous en rapprocher. Mais, pour ranimer encore plus vivement votre ferveur, je n'ai qu'à achever l'éloge de notre saint et à vous faire voir qu'il a servi de preuve à la vérité de la religion par la fermeté de sa foi qui le rendit victorieux de ses persécuteurs. C'est le sujet de ma dernière partie.

SECOND POINT.

Pour reconnaître un caractère de vérité dans la religion chrétienne, il suffit sans doute de se représenter les règles qu'elle prescrit pour les mœurs, et les idées qu'elle se forme de la Divinité. Seule elle nous apprend à vivre d'une manière digne de l'homme et à penser d'une manière digne de Dieu, et, par conséquent, seule elle nous conduit à la vraie sagesse et au vrai bonheur.

Mais, quelque respectable qu'elle soit par la perfection de sa morale et par la grandeur de ses mystères, j'ose dire néanmoins que rien n'est plus propre à rassurer notre foi que la constance et la multitude des martyrs, et que, pour confondre l'incrédulité, il n'est pas de voix plus éloquente que celle de leur sang. Arrêtons-nous un moment sur une si grande preuve; notre sujet semble nous y conduire, et peut-être que la corruption de notre siècle ne la rend que trop nécessaire.

Or, je demande, à quoi pourrait-on attribuer la résistance de tant de chrétiens au milieu des plus cruels tourments? Serait-ce aux préjugés de l'éducation? Mais, nourris et élevés la plupart dans le sein du paganisme, c'était contre les préjugés de l'éducation même qu'ils abandonnaient une superstition florissante qui était la religion du temps pour embrasser une nouvelle doctrine qui faisait le scandale du monde. Serait-ce à la puissance et à l'autorité de leurs chefs? mais ils n'avaient pour objet de leur adoration qu'un Dieu crucifié, et pour prédicateurs de leur foi que des hommes méprisables dans le monde par une bassesse apparente. Serait-ce à un désir de vaine gloire? mais ne savons-nous pas qu'ils vivaient inconnus dans le monde, ou qu'ils n'y étaient connus que par les plus noires calomnies, obligés de chercher leur sûreté dans les ténèbres ou de perdre leur honneur sur des échafauds? Serait-ce à l'intérêt de la chair et du sang? mais quel attrait la nature aurait-elle pu trouver dans une vie pauvre et mortifiée, et dans une mort cruelle et ignominieuse? Serait-ce à une stupide ignorance et à une grossière crédulité? mais peut-on leur disputer le mérite de la sagesse tandis qu'on les voit rétablir dans le monde la connaissance du vrai Dieu et les principes de la loi naturelle? Serait-ce à un entêtement et à une fureur aveugles? mais des hommes auraient-ils pu naturellement s'attacher, aux dépens de leur sang, à une imposture ennemie de toutes les passions, et, quand même il serait vrai qu'un renversement de raison aurait pu produire dans quelques-uns ce prodige de folie, pourrait-on soupçonner d'un pareil égarement un nombre presque infini de personnes de tout âge, de tout sexe et de toute condition, qui ont souffert dans tous les temps et dans tous les lieux? Serait-ce enfin à l'artifice du démon? mais, comment le démon aurait-il cru pouvoir attirer les hommes par les souffrances, lui qui connaît tous leurs penchants et qui avait si bien réussi à les perdre par les plaisirs?

A quoi donc, encore un coup, peut-on attribuer les miracles de patience, de courage, de sainteté que nous admirons dans les martyrs? Ah! Seigneur, ce n'est qu'à la puissance de votre grâce, qui les rendit inflexibles contre l'erreur, invincibles dans leurs épreuves. Car il n'appartient qu'à vous, ô mon Dieu! de gagner le cœur des hommes par la souffrance, de les remplir de joie dans l'affliction même, et de leur faire trouver leur plaisir dans la mortification, leurs richesses dans le dépouillement, leur gloire dans l'humiliation, leur liberté dans les fers, leur consolation dans les supplices et leur salut dans la mort même.

Ne vous étonnez donc pas, mes frères, si je dis que Laurent a servi de preuve à la vérité de la religion. On peut approprier à cet illustre martyr une gloire qui lui est commune avec tous les autres, car il n'en est point qui ait triomphé avec plus d'éclat. Pour sentir toute la force du témoignage

qu'il a rendu en faveur du christianisme, nous n'avons qu'à nous représenter, 1° son ardeur à désirer la mort, 2° à souffrir la mort la plus cruelle. Suivez-moi, je vous prie.

Ce que nous remarquons d'abord en lui c'est l'ardeur extrême avec laquelle il désira de souffrir. Mais ne vous figurez pas ici le zèle indiscret de ces chrétiens peu éclairés qui, cherchant la persécution pour eux-mêmes, l'attiraient malheureusement sur tous leurs frères, et qui succombaient par faiblesse dans un danger où ils s'étaient engagés par témérité. L'ancienne discipline ne permettait point ces excès, qui étaient quelquefois louables, mais le plus souvent funestes. L'Eglise, toujours sage dans ses règles, ne voulait point qu'on eût la présomption de s'offrir de soi-même aux persécuteurs, elle se contentait qu'on eût la force de leur résister; elle refusait même les honneurs du martyre à ceux qui l'avaient, pour ainsi dire, brigué avec trop d'ambition : *Placuit eum in numerum non recipi martyrum.* (*Conc. Illiberitanum*, can. 60.) Et si elle a mis au nombre des saints quelques-uns de ceux qui s'offrirent d'eux-mêmes, elle n'a pas prétendu faire de leur exemple une nouvelle règle, mais seulement nous apprendre que, comme elle avait voulu arrêter dans les uns une impétuosité humaine, elle a su respecter dans les autres les mouvements extraordinaires de l'Esprit divin.

Lors donc que je parle de Laurent, représentez-vous un saint dont l'ardeur fut également généreuse et réglée. Il n'eut pas la témérité de vouloir forcer les tyrans à répandre son sang; mais aussi il n'eut pas la faiblesse de prendre des précautions pour se dérober à leur fureur. Je le vois au contraire fidèle jusqu'au dernier moment au saint pape Sixte II, suivre jusqu'au lieu du supplice ce pontife souffrant, se donnant le nom de diacre dans un spectacle où l'on ne pouvait, sans s'exposer, se donner seulement celui de chrétien. Je l'entends, dis-je, publier hautement la distribution qu'il a faite aux pauvres, et, jaloux des souffrances de son évêque, se plaindre amoureusement à lui de ce qu'il n'est pas associé à son martyre. Pourquoi, s'écrie-t-il, abandonnez-vous un fils qui vous honora toujours comme son père? Pourquoi offrez-vous tout seul votre propre sacrifice, vous qui n'offriez point sans moi le sacrifice de Jésus-Christ? Pouvez-vous craindre de ma part un exemple de lâcheté, tandis que vous me donnez celui d'une si grande constance? Eprouvez-vous plutôt si le ministre que vous choisîtes pour dispenser le sang de Jésus-Christ n'aura pas assez de fermeté pour répandre le sien. Déjà, pour avoir la liberté de participer à la couronne qui vous est préparée, j'ai distribué aux pauvres les trésors que vous m'aviez confiés. Ne souffrez donc pas que la mort sépare un pontife et un lévite qui furent si étroitement unis par leur ministère, et ne vous ravissez point à vous-même la gloire de vaincre une seconde fois en la personne de votre disciple.

Or, mes frères, de quelle source ces sentiments si généreux peuvent-ils couler, si ce n'est d'un zèle ardent pour la gloire de Jésus-Christ, et d'une vive persuasion de la vérité de son Evangile? Je sais qu'il y a une ferveur indiscrète qui s'exhale en vains désirs, et qui ne nous sert qu'à nous faire présumer de nos forces et à nous cacher notre faiblesse. Car il arrive souvent que malgré la défense de l'Apôtre, nous voulons passer la mesure de notre vertu, et les bornes de notre vocation; que l'esprit séducteur nous inspire quelquefois une trompeuse émulation, pour ce qui est au-dessus de notre portée; que nous envions aux saints leurs actions d'éclat; que nous nous plaignons secrètement que ce sont leurs occasions et non leurs vertus qui nous manquent, et qu'ainsi nous voudrions nous mettre à leur place et les mettre à la nôtre. Cette illusion n'est peut-être que trop ordinaire dans la piété; et de là vient qu'on se repaît de projets chimériques et de désirs imprudents qui n'aboutissent à rien; que l'on mesure, non pas les forces qu'on a, mais celles qu'on croit avoir; qu'on manque d'attention pour les petites choses, parce qu'on se sent plein d'ambition pour les plus grandes; et que, pour avoir la témérité d'aspirer au don que l'on désire, on a le malheur de perdre celui qu'on a reçu.

Mais que l'extrême passion que Laurent témoigne avoir pour le martyre est éloignée de cette illusion! Le désir qui le transporte part d'une charité plus forte que la mort. Aussi rien ne peut le consoler dans son ardeur impatiente que l'espérance que saint Sixte lui donne d'une mort prochaine. « Ne vous affligez pas, mon fils, lui dit ce saint pape, je ne vous abandonne point, mais je souffre sans vous, pour vous laisser la gloire de triompher sans moi. Votre cœur n'a pas besoin de chercher dans mon exemple un secours pour s'animer dans l'épreuve. Et si la mort est un peu plus tardive pour vous, ce n'est que parce qu'elle doit être plus cruelle, et qu'il est réservé à la force de votre âge de soutenir un combat que le Seigneur a voulu épargner à la faiblesse du mien. »

La prédiction du saint pontife va s'accomplir, mes frères, et ce témoignage si sincère que Laurent vient de porter en faveur de la religion par son ardeur à désirer la mort, il le rendra en second lieu bien plus éclatant et plus parfait par sa constance à souffrir la mort la plus cruelle. En effet, il a prononcé contre lui-même en publiant à haute voix l'usage qu'il a fait des trésors de l'Eglise. A ce seul mot un avide tyran lui commande de livrer les richesses qu'on a confiées à son ministère; le saint lévite obéit, il rassemble les pauvres même qui ont reçu son or et son argent, et les offre au superbe Valérien comme les véritables trésors de l'Eglise. Mais le cruel empereur, trompé dans ses injustes espérances, veut alors obliger notre saint à sacrifier aux idoles, et se fait apporter tous ses instruments

de supplice, pour réunir toute sa cruauté contre la seule personne de Laurent.

Vous représenterai-je, Messieurs, le chaste corps de notre saint, battu avec des fouets plombés, déchiré avec des pointes de scorpions, brûlé par les flancs, fracassé sur un chevalet? Mais ce n'est là que le prélude d'un spectacle où l'on vit d'un côté toute l'inhumanité que le démon peut inspirer à un tyran, et de l'autre toute la force que la grâce peut donner à un chrétien. Ce n'est pas assez pour l'invincible Laurent d'endurer lui seul ce que tant d'autres ensemble ont enduré; il lui faut un martyre choisi et des peines inouïes, pour satisfaire son goût pour la souffrance et pour donner plus d'éclat à sa victoire.

Représentez-vous donc cet illustre martyr, étendu sur un gril, comme sur un lit de douleur, où il est brûlé à petit feu, comme une brebis destinée à servir de pâture à un persécuteur et de victime à Jésus-Christ. Mais que dirons-nous, que penserons-nous à la vue d'un si grand objet? jetez les yeux sur cet homme livré à l'ardeur d'un feu dévorant, vous chrétiens délicats, qui n'avez pas la force d'aimer la souffrance, non pas même assez de religion pour l'estimer. Jetez les yeux sur cette chair noire et rôtie, vous, femmes mondaines, qui appliquez tous vos soins à relever l'éclat et à flatter la mollesse d'un corps pétri de boue et peut-être souillé de crimes; ô vous tous qui m'écoutez, jetez les yeux sur ce grand saint, et si vous le pouvez, mesurez sur l'excès de votre délicatesse, toute la rigueur de sa souffrance. Que dis-je? Jetons les yeux nous-mêmes, ministres du sanctuaire, nous qui sommes honorés de la qualité de sacrificateurs, jetons les yeux sur un lévite, qui est couché sur l'autel de sa religion et de sa charité, où il est lui-même l'hostie de son sacrifice: et comprenons, si nous le pouvons, combien la force de son amour l'élève au-dessus de nous, qui sommes si élevés au-dessus de lui, par l'excellence de notre caractère; et avec combien moins de mérite nous immolons Jésus-Christ, comme notre holocauste, que Laurent ne s'immole lui-même, comme l'holocauste de Jésus-Christ.

Mais quelle proportion nos faibles pensées peuvent-elles avoir avec la nature de son supplice, et avec le prodige de sa constance? Qui comprendra, qu'elle est l'impression d'un feu, qui pénètre une chair, que le fer avait déjà mise en lambeaux; d'un feu qu'on allume avec fureur, afin que la douleur soit extrême, mais qu'on ne ménage pas avec moins d'inhumanité, afin que le supplice soit plus durable? Hélas, dans les autres souffrances, on a cette consolation, ou qu'elles sont plus courtes, ou qu'elles sont moins cruelles. Mais, ô trop ingénieuse cruauté, qui trouve l'art de donner au martyre de Laurent, et un degré de violence, qui n'en abrége point la durée, et une durée, qui n'en diminue point la violence! Artificieux tyran, pourquoi ne le laisses-tu ni vivre ni mourir? N'est-ce pas assez pour toi de t'être enivré de son sang, sans vouloir te rassasier de sa chair, ou si tu veux encore goûter cet affreux plaisir, faut-il que cette chair innocente soit rôtie toute vive pour être plus délicieuse à ta cruauté! Anges du ciel, témoins d'une scène si tragique, vous qui sous une forme étrangère portiez une main officieuse sur ces premières plaies, que n'amortissez-vous maintenant l'ardeur d'un feu impitoyable? Et vous, Seigneur, rendez-vous sensible à l'orgueil de vos ennemis et à l'affliction de vos serviteurs. Pourquoi souffrez-vous que l'on rende gloire à des divinités inanimées, comme si elles avaient le pouvoir de perdre vos martyrs, et que l'on blasphème votre saint nom, comme si vous n'aviez pas le pouvoir de les délivrer?

Mais que dis-je? hélas! Où m'emporte ma compassion? viens-je donc ici pour me répandre en plaintes et en murmures? Ah! mes frères, adorons plutôt la sagesse d'un Dieu saint, qui veut être glorifié par la douleur, parce qu'il ne convient qu'au démon d'être glorifié par la volupté. Reconnaissons la puissance d'un Dieu fort, qui aime mieux confondre les puissances du siècle, que de s'en servir et faire surmonter la mort à ses disciples, que de la leur épargner. Admirons, dis-je, la fermeté d'un martyr que Dieu protége, et si nous mesurons la violence de ses tourments, que ce ne soit que pour découvrir la grandeur de son courage, et pour nous instruire par l'exemple de sa fidélité.

Elevons donc nos sentiments pour ne pas trahir ceux de notre héros. Car voici un saint qui ne se lasse pas de souffrir, tandis qu'on se lasse de le tourmenter; et qui conservant toute la liberté de son esprit, a assez de tranquillité pour se jouer d'un tyran qui l'éprouve, pour louer la miséricorde d'un Dieu qui le soutient, et pour se réjouir d'une souffrance qui le couronne; ah! quel objet plus consolant pour nous que la foi invincible d'un chrétien, qui soutient l'ardeur du feu, sans perdre la douceur de son innocence, qui voyant son corps rôti d'un côté demande qu'on le retourne de l'autre; qui invite de sang-froid son juge inhumain à manger de sa chair, lui reprochant bien moins son injustice que sa faiblesse, et trouvant cet excès de cruauté mille fois plus doux que n'aurait été le sentiment de la plus tendre compassion? Oui c'est dans cette cruelle situation que Laurent trouve la consolation de sa foi et le repos de son amour. Son cœur dans une si longue épreuve ne bat que du mouvement de la charité; son esprit n'est occupé que de l'espérance de son bonheur; il offre à Jésus-Christ ses douleurs, et à Dieu sa reconnaissance. Enfin, il souffre avec paix et avec joie, parce qu'il souffre au delà de ce que l'homme a jamais souffert, au delà même de ce que l'homme semble pouvoir souffrir.

Après un si grand triomphe, mes frères, je ne m'étonne pas que le sang de cet illustre martyr ait passé dans d'autres veines.

qu'il se soit reproduit en la personne d'un Romain, d'un Hippolyte, et de tant d'autres; et que le glorieux supplice de ce héros ait été regardé comme le plus grand effort des puissances de l'enfer, et comme un présage assuré de la décadence de leur empire. Car, ô mon Dieu, comment les infidèles n'auraient-ils pas trouvé dans un si grand exemple une preuve sensible de notre foi et un puissant motif de conversion? Comment n'auraient-ils pas reconnu à la vue d'un tel spectacle, qu'il n'y a que le démon qui puisse inspirer une si monstrueuse cruauté, et qu'il n'y a au contraire que vous seul, comme vrai Dieu, qui puissiez donner une si prodigieuse constance: *Sed in his omnibus superamus propter eum qui dilexit nos.* (*Rom.*, VIII.)

Non, encore un coup, je ne m'étonne pas que le feu, qui a brûlé le corps de Laurent, ait éclairé le cœur des infidèles. Ah! je m'étonne plutôt que ce feu soit éteint pour nous, qu'il y ait tant de tiédeur et de corruption parmi les chrétiens et que nous soyons moins fidèles à Dieu parce qu'il nous en coûte moins de le servir. Car je vous l'avoue, c'est ici ma pensée, mais une pensée que je soumets à votre jugement; il me semble que le monde a maintenant pour la piété la même opposition qu'il avait anciennement pour la foi; il me semble que le vice a pris l'empire de l'erreur et que les pécheurs tiennent la place des païens; il me semble que Jésus-Christ n'avait pas moins de serviteurs autrefois, parce qu'il y avait très-peu de chrétiens qui ne fussent saints et que le démon n'a pas moins de sectateurs aujourd'hui, parce qu'il y a très-peu de saints parmi un si grand nombre de chrétiens. Oui, je ne sais si la paix est plus salutaire à l'Eglise que la persécution, si elle doit se réjouir de sa tranquillité présente qui semble endormir les chrétiens dans un funeste repos, ou regretter ses afflictions passées qui leur procuraient des couronnes éclatantes. Je ne sais si elle était moins heureuse dans ces anciens jours, où exposée à la violence de ses persécuteurs, elle brillait par la sainteté de ses enfants; ou s'il n'est pas plus triste pour elle, dans le siècle présent, d'être déshonorée par les déréglements de ses enfants, tandis que sa foi règne par la protection des princes. Que dirai-je donc? Hélas! ô temps de tribulation, pourquoi auriez-vous toujours duré? Mais, ô temps d'innocence, pourquoi ne durez-vous plus?

C'est donc principalement à vous, Messieurs, que la grâce appelle au saint ministère, c'est à nous tous, qui avons pris le Seigneur pour notre partage, de soutenir l'honneur de la religion par notre fidélité à en remplir les devoirs. Comme les Israélites à la vue du second temple ne purent s'empêcher de regretter la gloire du premier, nous ne saurions non plus nous rappeler les anciennes mœurs des chrétiens sans verser des larmes sur le relâchement de nos jours. Mais c'est ce relâchement même qui doit ranimer votre ferveur et exciter votre zèle. C'est ce qu'exgige de vous la sainteté de votre profession. Engagés plus particulièrement dans la milice de Jésus-Christ pour travailler à sa gloire, élevés dans le sein de l'Eglise pour en être un jour les dignes ministres, séparés des peuples de cette grande paroisse pour en faire l'édification, vous êtes plus obligés de représenter la sainteté du christianisme que vous devez aspirer à la protection du sacerdoce. Faites donc revivre aux yeux des fidèles les vertus de votre glorieux patron, pour leur retracer, dans votre exemple, l'idée qu'ils doivent avoir du nom chrétien; rendez-vous, comme lui, les preuves vivantes de la religion par votre innocence et par votre ferveur, et animés de cet esprit de force dont il fut rempli, imitez en quelque sorte sa fermeté à défendre la foi, au moins par votre zèle pour la gloire du sanctuaire et par votre courage à résister aux contradictions d'un monde plein de malice qui est toujours ennemi de la piété.

Et vous, chrétiens, ne rougirez-vous point de déshonorer le nom que vous portez? Ne sentirez-vous pas à votre tour l'obligation où vous êtes d'en soutenir la dignité par la sainteté de vos mœurs? Ah! l'honneur de la religion est un dépôt que Dieu a mis entre les mains de tous ceux qui la professent et dont il leur demandera compte. C'est une obligation générale à tous les chrétiens de s'animer les uns les autres par une édification mutuelle, et de rendre parmi eux le scandale aussi rare et le bon exemple aussi commun qu'il le fut parmi les premiers fidèles. Comme il y a dans l'Eglise une tradition de sainte doctrine, il doit y avoir aussi une succession de mœurs saintes, les lois de l'Evangile, pour être plus anciennes, n'en sont pas moins indispensables, et, loin qu'il vous soit permis de vous régler sur les maximes du siècle, vous êtes, au contraire, d'autant plus obligés de les combattre par votre régularité, qu'elles semblent être autorisées par un relâchement général. Il est vrai que vous n'êtes pas appelés comme Laurent à la perfection de l'état ecclésiastique, ni à donner à la foi le témoignage de votre sang. Grâce au Seigneur, nous ne sommes plus au temps où l'on souffrait injustement la persécution pour conserver la foi, vous la souffririez plutôt criminellement si vous ne vouliez pas vous y soumettre. Mais vous êtes, dit l'apôtre (I *Petr.*, II), la race choisie, la nation sainte, un peuple acquis par le sang de Jésus-Christ, et ces glorieux titres doivent vous faire comprendre que vous êtes appelés à être saints en ce monde pour être éternellement heureux en l'autre. C'est ce que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

## PANEGYRIQUE III.

### SAINT BERNARD.

*Prononcé à Paris dans l'église du collége des Bernardins, le* 20 *août* 1720.

Tu quis es? (*Joan.*, I.)

*Qui êtes-vous?*

C'est la demande que les Juifs font dans l'Evangile, au saint précurseur de Jésus-Christ. Etonnés de voir en lui un homme extraordinaire, qui après avoir paru consacré à la pénitence et à la retraite, est devenu tout à coup prédicateur par son zèle et *plus que prophète* par son autorité, ils s'adressent à lui-même pour savoir s'il n'est point, ou l'ancien Elie, ou un nouveau prophète, ou le Messie même qui est attendu : *Tu quis es?*

Mais ne dois-je pas être ici dans le même embarras? Le grand saint, dont j'entreprends l'éloge, ne nous paraît-il pas aussi incompréhensible que le divin précurseur le parut aux Juifs? Et la même demande qu'il ne firent peut-être à l'incomparable Jean-Baptiste que par une secrète jalousie, ne puis-je pas la faire à l'illustre Bernard par une juste admiration : *Tu quis es?*

Car, mes frères, comment vous le représenterai-je? Sera-ce comme l'oracle et le soutient de l'Eglise? Mais c'est un religieux enfoncé dans le désert, condamné au silence, épuisé par ses austérités, absorbé en Dieu par sa contemplation. Sera-ce comme le chef et le modèle des plus parfaits solitaires? Mais c'est un homme *puissant en œuvres et en paroles*, qui est le maître des pasteurs, l'arbitre des royaumes, le censeur des rois même; à qui l'Eglise doit la sûreté de son chef contre le schisme, la victoire de sa foi sur l'erreur, la défense de ses libertés contre les puissances. Comment donc vous ferai-je comprendre ce qu'il est? Non, non, suivant la pensée du pieux historien de sa vie, il n'y a que ceux qui sont animés de son esprit, qui puissent bien développer son caractère : *Neminem enarrare posse puto, qui non vivat de spiritu quo ille vixit.* (Lib. I, cap. 4.) Grand saint, vous êtes vraiment un mystère pour nous, dites-nous donc vous-même qui vous êtes? *Tu quis es?*

Mais oserons-nous bien nous fier à lui? Il veut à la vérité que sur son sujet on s'en rapporte plutôt à son propre jugement qu'à celui des autres : *volo vos mihi credere de me, magis quem alteri.* (Epist. 11.) Mais, tout semblable à Jean-Baptiste par ses qualités sublimes, il ne l'est pas moins par sa profonde humilité; et si je l'ose dire, l'humilité qui ne dit que trop vrai dans les pécheurs, est au contraire, dans les saints, une vertu trompeuse qui les défigure à leurs propres yeux, une vertu injuste qui ne cherche qu'à les dégrader aux yeux d'autrui. Jean-Baptiste ne pense qu'à élever la gloire de son divin Maître aux dépens de la sienne propre, et à peine ose-t-il déclarer qu'il est la voix de celui qui crie dans le désert : *Ego vox clamantis in deserto.* Ainsi, mes frères, interrogeons Bernard, *Tu quis es?* Qui êtes-vous? Hélas! nous répondra-t-il, je ne suis ni séculier par mon habit, ni religieux par mes occupations; mais composé de tous les deux ensemble, je ne suis qu'un tout bizarre et monstrueux : *Ego quædam chimæra mei sæculi.* (Epist. 250.)

Mais en vain tâche-t-il de se rendre difforme, il se trahit lui-même par une si sainte injustice; et de ce faux portrait, nous allons malgré lui en tirer un bien véritable. Car il nous découvre par là son vrai caractère, qui se forme de deux caractères presque incompatibles; je veux dire d'un mélange tout prodigieux d'action et de retraite, de lumière et de ténèbres.

Servons-nous donc de la noble idée qu'il nous fournit lui-même; ou plutôt en lui demandant ici ce qu'il est : *Tu quis es?* Prêtons-lui l'humble réponse de Jean-Baptiste et lui faisons dire qu'il est cette voix puissante qui crie, mais qui crie *dans le désert : Ego vos clamantis in deserto.* S'il n'eût fait qu'élever sa *voix*, il n aurait rien que de commun avec ces saints illustres qui brillèrent dans la maison de Dieu, et s'il se fût tout à fait caché *dans le désert*, il serait confondu parmi ces justes impénétrables qui se perfectionnèrent dans le fond des solitudes. Mais comme il joignit le zèle et la doctrine des uns à l'état et à la perfection des autres, on peut dire qu'il ne ressemble ni aux uns, ni aux autres, parce qu'il ressemble à tous. Je ne m'explique pas encore assez; car ce n'est point ici un saint, qui tantôt public et tantôt caché, se soit montré tour à tour sous des faces différentes. Ce qui le distingue encore mieux, c'est que l'on voit toujours en lui le même homme; j'entends un saint religieux qui paraît dans tout le cours de sa vie, et utile par ses talents, et enveloppé dans sa profession. *Il crie* toujours et toujours il est *dans le désert*. C'est ce qui m'engage à vous représenter Bernard :

1° Comme un parfait solitaire qui rendit à l'Eglise les services les plus importants par sa retraite. 2° Comme un ministre apostolique qui conserva le plus pur esprit de la solitude dans ses travaux. L'autorité qu'il s'acquit par ses vertus et la sainteté qu'il marqua dans ses fonctions. C'est toute l'idée de ce discours.

Je confondrai souvent le pénitent et le contemplatif, avec le docteur et l'apôtre; mais pardonnez une confusion qui ne naîtra pas moins de la grandeur d'un sujet qui nous accable, que de la faiblesse de l'indigne ministre qui le loue. Diviser saint Bernard, ce serait en quelque sorte le changer, et pour vous le dépeindre au naturel dans chaque partie de son éloge, il faut qu'en vous le représentant tout différent, je vous le représente en même temps tout entier.

Vierge sainte, vous êtes vous-même intéressée dans l'éloge d'un saint qui se distingua par son zèle pour votre gloire, par son éloquence sur vos vertus, par sa confiance en votre protection. J'implore donc humblement votre secours en vous saluant avec l'ange. *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

Je ne suis pas surpris que les saints docteurs aient donné les plus grands éloges à la vie des solitaires. Le désert est vraiment pour eux l'asile de l'innocence, le chemin de la perfection et le séjour de la paix. Mais s'ils sont si élevés au-dessus du commun des hommes par leur profession, il semble qu'ils leur soient moins utiles par leur retraite. On dirait qu'ils n'ont d'autre mérite que celui d'une vertu timide, qui se sauve par la fuite, d'une piété stérile qui ne se remue point par le zèle (epist. 89, n. 2), d'une sainteté obscure qui ne brille point par l'exemple. (Epist. 323, n. 1, serm. 64, *in Cant.*, n. 3.) Le saint même, dont je fais l'éloge, nous dit plus d'une fois après saint Jérôme, qu'un solitaire est bien moins fait pour enseigner les autres que pour pleurer sur lui-même ; que sa sûreté consiste à se cacher aux hommes, et sa perfection à les oublier ; que sa grande affaire, selon la parole d'un ancien, est toute dans le fond de son âme, et que son principal soin doit être de n'en avoir aucun : *In me unicum negotium mihi est, aliud non curo quam ne curem.* (TERTULL., *De pallio*, cap. 5.) Ainsi parlait autrefois Tertullien.

En effet, que pouvait-on attendre de Bernard, et que cherchait-il lui-même, lorsqu'il embrassa la règle de Cîteaux ? A en juger sur les apparences, c'était un jeune homme qui, jaloux de l'intégrité de ses mœurs, s'évanouissait aux yeux du public pour aller vivre comme dans le fond d'un tombeau. Car, voici le vrai caractère des religieux de cette sainte maison. C'étaient des hommes qui n'étaient connus du monde que comme des hommes que le monde n'était pas digne de connaître ; qui habitaient le ciel, par leur contemplation, et ne se rabaissaient vers la terre que par le travail ; inaccessibles aux autres par leur clôture, et séparés entre eux-mêmes, par leur sicence ; pauvres jusqu'à manquer de tout, et mortifiés jusqu'à ne désirer rien ; appliqués sans relâche, et austères jusqu'au prodige ; pénitents dans l'innocence, et fervents dans la perfection ; célèbres dans l'Eglise par leur sainteté, mais toujours renfermés au dedans d'eux-mêmes, par leur recueillement, et encore plus solitaires par leur esprit que par leur retraite.

Cependant, mes frères, si l'esprit de Dieu conduisit Bernard au désert comme Jésus-Christ, ce ne fut que pour le donner en spectacle au monde chrétien. Ce grand saint éprouva lui-même ce qu'il nous a enseigné que lorsque Dieu se communique aux âmes saintes il leur donne, et une force invincible, afin qu'ils puissent se soutenir dans l'action, et une sagesse consommée, afin qu'ils puissent répandre la lumière : *Duo confert eis virtutem operationi et sapientiam intellectui.* (Serm. 5 *in Assumpt. B. M. V.*, n. 5.) Car ce fut dans la profonde paix d'une vie toute intérieure que Dieu le remplit de zèle et de science ; de zèle, pour rétablir l'ordre dans l'Eglise ; de science, pour y conserver la pureté de la doctrine. Deux traits, qui dans un vrai solitaire vous feront voir un vrai apôtre.

Déjà, mes frères, on avait admiré en lui un prodigieux essai de zèle et de courage, lorsqu'il avait rassemblé une troupe choisie d'amis, pour vivre avec eux comme hors du monde, au milieu du monde même. Mais sa retraite dans le désert, malgré les grandes espérances qu'il avait dans le siècle, annonça encore mieux la grandeur de sa destinée. Car ne pensons rien ici de commun. Tout est grand, tout est apostolique dans notre saint, jusqu'au prélude de sa vocation et à son entrée dans le cloître. Quand on médite le projet d'embrasser l'état religieux on se dit ordinairement à soi-même, comme le prophète, *mon secret est pour moi.* (*Isa*, XXIV.) On s'éprouve en particulier sur sa vocation, pour avoir la consolation de s'en assurer ; on dissimule en public pour avoir la liberté de la suivre. Mais ce n'est pas là la politique de Bernard. Le monde est un ennemi qu'il méprise trop pour le craindre, il ne cherche point à s'échapper à la faveur des ténèbres, mais il prend en plein jour le chemin du désert, et les gens du siècle se flattent bien moins de pouvoir le ravir au cloître qu'ils ne craignent eux-mêmes, qu'il ne les arrache au monde et à leur patrie. Car il entraîne avec lui ses amis, ses parents, sa famille même tout entière ; ceux qui sont ses frères par le lien du sang, le deviennent doublement par les nœuds de la religion, et il n'y a pas jusqu'à son père selon la chair qui ne devienne enfin son fils selon l'esprit.

Mais à quoi m'arrêtai-je ? Ce fut à la vérité une grande gloire à Bernard d'avoir été comme un Isaac pour les saints religieux de Cîteaux, qui craignaient avec justice, comme Abraham, de manquer d'héritiers de leur nom, je veux dire d'imitateurs de leur pénitence. Il rendit même un grand service à l'Eglise, en continuant une illustre congrégation qui fait tant d'honneur à la France, et qui brille avec tant d'éclat dans le monde chrétien. Mais, pour bien mesurer toute la force de son zèle, et toute l'utilité de sa profession, il faut le voir agir dans les plus grandes affaires de l'Eglise.

Or, rappelez-vous ici, ce temps sombre et funeste, où l'Eglise de Rome, cette belle fille de Sion, mère et maîtresse des autres Eglises, ne se montrait que sous la figure d'un monstre à deux têtes. On voyait tout à la fois deux pontifes sur le siége de Pierre, Innocent II, distingué par ses vertus y monta d'abord par l'ordre de Dieu, mais Anaclet poussé par son ambition l'envahit bientôt par le crédit de sa cabale. D'un côté était la justice, et de l'autre était la violence. Mais, le vrai pasteur était devenu suspect par ses disgrâces, et le faux semblait être autorisé par ses succès. De là s'éleva dans Israël un mur de division qui sépara les peuples d'avec les peuples, les princes d'avec les princes, les évêques d'avec les évêques. Les uns prenaient le mauvais parti par l'intérêt

qu'ils avaient à le soutenir, les autres n'osaient prendre le bon dans la crainte de s'y tromper, et l'Eglise réunie à la vérité, dans sa foi, mais partagée sur son chef, se voyait réduite à combattre contre elle-même. Vous l'avez dit, Seigneur, que les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle, et fidèle dans vos promesses vous nous rendez fermes dans notre confiance.

Mais où trouvera-t-on un homme capable d'apaiser la tempête, qui agite la barque de Pierre ; un homme assez éclairé pour démêler l'imposture, assez ferme pour soutenir la justice, assez éloquent pour persuader la vérité, assez agissant pour remuer toute la terre, assez puissant pour entraîner les suffrages des évêques, pour ramener l'esprit des peuples, pour gagner le cœur des rois, en un mot, assez heureux pour relever le légitime pontife et pour abattre l'usurpateur ?

Gens du monde, vous le chercheriez sans doute parmi ces prudents du siècle qui ont le talent de manier les esprits, qui possèdent tout l'art de la politique, raffinés par l'expérience autant que rusés par leur naturel, habiles à approfondir les autres et à se cacher eux-mêmes, qui savent employer le mensonge lorsqu'il est utile et prendre les voies injustes lorsqu'elles sont les plus sûres; hardis à promettre sans fidélité, adroits à trahir, sans scrupule ; toujours mesurés, dans leurs paroles, compassés dans leurs démarches, artificieux dans leurs manières. Mais loin d'ici la prudence des enfants de ténèbres. Quand il s'agit de la cause de Dieu, il faut un homme animé de l'esprit de Dieu.

Mais, encore un coup, où le trouvera-t-on ? ce sera dans la solitude de Clairvaux, en la personne de Bernard. Le voyez-vous ce vénérable solitaire, ce saint abbé, à la tête d'un petit nombre de saints, qu'il précède bien moins par son rang que par ses vertus ? Le voyez-vous dans un cloître qui n'est qu'un amas de cellules toutes rustiques, où il est tantôt à Dieu par l'oraison, tantôt à ses frères par la charité, et toujours à lui-même par la vigilance ; portant à la lettre la pénitence de notre premier père, subsistant à peine par le travail de ses mains, ajoutant aux austérités de la règle le poids d'un rude cilice, consumé par le jeûne, accablé d'infirmités, n'interrompant le silence que par des chants sacrés, ou par des instructions salutaires, élevé au-dessus des sens, jusqu'à manger sans goût, et à voir sans réflexion, plein d'indifférence pour toutes les choses de la terre, et se méprisant encore plus lui-même ? Voilà l'homme qui doit étouffer le schisme et calmer tout l'univers.

Représentez-vous donc les prélats de notre France, assemblés avec le roi, et avec les princes, au concile d'Etampes pour délibérer sur une double élection qui partage l'Eglise. Quelle affaire plus embrouillée ! quelle décision plus délicate ! quel jugement plus nécessaire. Si on prononce, on court risque de s'attacher aux faux pasteurs, et si on ne prononce pas, on abandonne le véritable. Mais quel parti prendra-t-on dans une conjoncture si délicate, dans une assemblée si illustre ? Le voici. C'est de rendre Bernard l'arbitre suprême de ce grand différend. En vain tremble-t-il par sa défiance sur ses propres lumières, en vain oppose-t-il l'obscurité de sa profession, il faut qu'il prononce par obéissance et que son choix devienne celui de toute l'Eglise.

Parlez donc, grand saint, avec cette justice et cette sagesse qui vous fut donnée d'en haut; parlez pour l'honneur de votre profession, pour la gloire de la France, pour le repos de tout le peuple fidèle ; parlez, et que tous les siècles à venir apprennent ce qu'on ne vit et ce peut-être qu'on ne verra jamais, je veux dire qu'un simple religieux se sera donné, par sa vertu, tout le poids des dignités, par sa parole, toute l'autorité des conciles, par son zèle, toute la force de l'esprit divin. Car, vous serez vous seul l'organe de l'Eglise, le défenseur du vrai pape, l'appui du Saint-Siége et le pacificateur du monde catholique.

Il parle, Messieurs, il prononce en faveur d'Innocent, et il prononce pour toute l'Eglise. Car, aussitôt il détermine la France que sa sagesse avait tenue jusqu'alors en suspens, et ensuite il attire l'Angleterre que les mauvais conseils rendaient suspecte; il raffermit l'Allemagne que son intérêt faisait regarder comme chancelante; il soumet l'Aquitaine que l'ambition d'un prélat avait portée à la révolte; il ébranle même la Sicile, que sa politique seule retient dans le schisme. Il va, il retourne, il écrit, il dispute, il exhorte, il menace, il confond les plus éloquents, il ramène les plus opiniâtres, il force les uns par son zèle, il touche les autres par ses vertus, et, par les fruits de ses immenses travaux, il a enfin la gloire de briser les forces d'Anaclet et de rétablir Innocent sur son trône.

Ainsi, c'est au seul Bernard que le légitime successeur de saint Pierre doit la possession de son siége, et la soumission même du dernier de ses concurrents; c'est au seul Bernard que le monde chrétien, en général, doit le bonheur d'avoir reconnu la justice et recouvré la paix ; c'est, dis-je, au seul Bernard, que la France, en particulier, doit la gloire de s'être distinguée dans cette occasion, comme dans toutes les autres, par son éloignement pour le schisme, par sa fidélité au Saint-Siége, par son zèle pour les souverains pontifes ; car elle fut la première à reconnaître le vrai pape, la plus empressée à le recevoir, la plus généreuse, la plus puissante à le protéger.

Tel fut, mes frères, en la personne de ce grand saint le pouvoir de la sainteté. Jamais on ne vit mieux qu'en lui s'accomplir à la lettre la grande promesse que Jésus-Christ fit à ses disciples, lorsqu'il leur dit : *Je vous donnerai, en la présence des rois, une bouche et une sagesse à laquelle vos ennemis ne pourront résister* : car, remarquez-le

bien, avec quelle autorité Bernard ne traite-t-il pas l'affaire du pape, auprès des plus grands princes? S'agit-il de fixer le roi d'Angleterre? il le rend catholique en le faisant trembler comme pécheur; s'agit-il de vaincre le redoutable duc d'Aquitaine? il vient, avec la vertu de l'homme de Dieu, menacer cet autre Jéroboam ; il le renverse par terre, en lui présentant le sacré corps de Jésus-Christ; et plus heureux que l'ancien prophète, il oblige ce prince schismatique de déposer sa fureur et de se réunir à l'Eglise. S'agit-il de défendre l'élection d'Innocent contre l'éloquence de Pierre de Pise, en présence du roi de Sicile? il parle avec tant de force qu'il a la gloire de ramener le prélat à l'obéissance du pape, et de laisser le prince sans excuse, dans son attachement au faux pasteur. Que dirai-je encore? S'agit-il d'éluder l'artifice d'un empereur, qui semble n'avoir attiré dans ses Etats un pape fugitif, que pour le forcer à des conditions injustes? quelque profonde que soit la sagesse des Romains, quelque vantée que soit leur prudence, quelque fine que soit leur politique, elle ne leur fournit néanmoins aucun conseil. Réduits à accorder contre la justice, ou à refuser contre leur intérêt; ne pouvant, ni suspendre par la lenteur, ni s'échapper par des détours, ils ne répondent que par leur trouble; mais l'intrépide Bernard les tire bientôt du péril. Il représente hardiment au prince l'injustice de sa proposition; il lui fait même sentir la malignité de sa politique, et, par le succès de ses remontrances, il fait voir aux Allemands et aux Italiens que les subtilités et les finesses des courtisans ne valent pas la droiture et la simplicité d'un solitaire.

Ne pensez pourtant pas que son zèle se soit borné à terminer la grande affaire du schisme. Il arrive souvent qu'après s'être soutenu par honneur dans des occasions brillantes, l'homme se relâche par faiblesse dans une obscurité paisible; lassé du travail ou rassasié de gloire, il retombe dans l'inaction par le poids de son indolence : mais la sollicitude de Bernard est infatigable, et l'oblige de s'intéresser dans toutes les affaires de l'Eglise. C'est lui qui protége l'innocence, qui poursuit l'injustice, et qui s'élève contre les scandales; c'est lui qui s'oppose, avec le courage de Jean-Baptiste, aux entreprises d'un souverain qui abuse de sa puissance pour troubler le ministère des pasteurs, et pour dissiper les biens de l'Eglise. C'est lui qui fait refleurir la beauté du désert par les soins qu'il prend de la conserver dans son ordre et de la rétablir dans tous les autres; c'est lui qui marque aux princes de l'Eglise les vastes devoirs de l'épiscopat, leur représentant qu'on ne doit point entrer dans le sanctuaire par l'avidité de s'enrichir, ni par l'espérance de s'élever; que leur gloire consiste à avoir une conduite aussi bien qu'une dignité apostolique; que Jésus-Christ a abandonné aux grands du siècle le luxe, la mollesse, la fierté; mais que, pour les successeurs des apôtres, le vrai moyen de contenir les peuples dans l'obéissance, c'est de s'attirer leur amour par la charité, et leur estime par toutes les vertus; c'est lui, enfin, qui ose porter ses remontrances jusqu'au trône de Pierre : car avec quelle sage hardiesse ne fait-il pas des leçons à un saint pape, sur le poids de ses obligations, sur la supériorité de son rang, sur la multiplicité de ses devoirs, sur la variété de ses occupations, sur le choix de ses ministres et sur l'usage de son autorité?

Ici, mes frères, n'êtes-vous pas tentés de lui demander, encore une fois, qui il est? *Tu quis es?* Car n'est-il pas surprenant de le voir si respecté dans le monde, si autorisé dans l'Eglise ! Mais telle fut l'excellence de sa profession et de ses vertus, qu'on ne doute point de la pureté de ses motifs, ni de l'autorité de sa mission. On regardait les solitaires de Clairvaux comme tout autant de prodiges de sainteté; mais Bernard, comme le plus parfait entre les parfaits, paraissait encore plus vénérable aux yeux du monde. On voyait la vertu de ses disciples comme réunie en lui. Il sortait de sa retraite, environné de lumière comme Moïse, par le commerce qu'il avait eu avec Dieu; et à la vue d'un homme si manifestement envoyé du ciel, on était persuadé qu'en lui c'était la justice qui réglait les jugements, le zèle qui faisait des remontrances, la sagesse qui donnait des conseils, la vérité qui prononçait des oracles et la piété qui conduisait toutes choses. Voilà ce qui lui donna un empire souverain sur les esprits; voilà ce qui le rendit le médiateur de la paix entre les rois, les empereurs et les républiques; le prédicateur de la croisade contre les infidèles; l'apôtre de la France, de l'Italie et de l'Allemagne; si je l'ose dire, le dieu de toute la terre, comme Moïse le fut de Pharaon.

O heureux, et mille fois heureux ce temps où la vertu fut reçue avec tant de respect et écoutée avec tant de soumission jusque dans les palais des grands; ce temps où un simple religieux eut l'autorité de faire tout ce qu'il voulut, en ne voulant rien que de juste ! Hélas ! le croira-t-on dans un siècle comme le nôtre, où la corruption des hommes rend la piété si rare, où la médisance la défigure avec tant d'injustice, où l'orgueil la regarde avec tant de mépris? chrétiens, je vous le demande, si vous en jugez par vous-mêmes, vous persuaderez-vous que le monde ait jamais fait entrer la piété dans ses conseils, dans ses assemblées, dans ses projets? c'est ce que l'on vit au temps de Bernard; mais aujourd'hui la piété oserait-elle élever sa voix? oserait-elle seulement se produire dans un monde où il n'y a ni règle contre la cupidité, ni frein contre le libertinage; où l'impiété passe pour force d'esprit, et la dévotion pour faiblesse; où loin de faire fleurir la sainteté du christianisme, on n'a pas même conservé les mœurs des sages païens; et où, selon la pensée d'un ancien Père, ce serait presque

un crime que de se montrer innocent parmi tant de coupables? (S. Cyp., epist. 1.) Non, non, la vertu n'y saurait être en crédit, parce que le vice y est trop en honneur; et, par une espèce d'hypocrisie toute nouvelle, si les gens de bien veulent y être moins odieux, il faut qu'ils y paraissent moins saints.

Peut-être, me dites-vous ici en secret: donnez-nous un Bernard, et nous lui donnerons toute notre vénération. Mais Bernard lui-même serait-il écouté dans le tumulte, dans la sollicitude, dans le désordre où vous vivez? Ah! ne lui répondriez-vous pas plutôt ce qui fut dit à un ancien prophète: allez, fuyez, transportez-vous dans un autre pays où votre présence sera moins importune: *Gradere, fuge in terra Juda* (*Amos*, VII): allez dans des solitudes, où vous vivrez avec plus de tranquillité: *et comede ibi panem* (*Ibid.*); dans des campagnes, où vous pourrez vous faire craindre à des âmes plus viles: *et prophetabis ibi.* (*Ibid.*) Mais qu'il ne vous arrive plus de prophétiser parmi des grands, qui ne croient pas devoir du respect à la piété, parce qu'on en doit à leur rang; dans un monde qui est trop poli pour prendre des mœurs trop austères; dans une ville dont le luxe entretient la splendeur, et dont le plaisir fait tout l'agrément: *Et in Bethel non adjicies ultra ut prophetes.* (*Ibid.*) Donnez-nous un Bernard! Ah! je l'avoue, vous nous faites trembler lorsque vous nous opposez un si grand saint. J'avoue que la parole de Dieu n'est pas moins redoutable pour ceux qui l'annoncent sans piété que pour ceux qui l'écoutent sans fruit; que nous ne savons souvent si nous devons parler ou nous taire, et que j'ai à craindre ici, plus que personne, le poids de mon ministère et les tours de votre malignité. Mais si nous nous rappelons cette confiance universelle que Bernard s'attira par sa sainteté, cette foule de conversions qu'il opéra par ses discours, ce nombre prodigieux d'âmes qu'il porta à la perfection par ses conseils, et les soixante-douze monastères qu'il peupla en si peu de temps; si, dis-je, nous nous rappelons tous les fruits de son zèle, ne serons-nous pas en droit de vous dire à notre tour: donnez-nous des chrétiens qui aient la docile foi de nos anciens? et la vertu ne sera point sans gloire, ni notre ministère sans succès. Ah! il est vrai, et je ne crains pas de le dire, nous n'avons pas la sainteté, la force, l'autorité de Bernard; car qui est-ce qui pourrait se flatter de l'avoir? Mais vous n'avez pas non plus la droiture, la soumission, la piété de vos pères, et c'est ce qui rend nos plaintes incomparablement plus justes que les vôtres.

Mais après avoir vu l'autorité que cet illustre solitaire s'acquit par son zèle, voyons, en second lieu, l'éclat qu'il se donna par sa science; car il ne fut pas moins destiné à confondre l'erreur qu'à combattre l'iniquité, ni moins propre à éclairer l'Eglise qu'à la calmer. Il semble même que le Seigneur ne permit que l'hérésie fût en ce temps-là plus subtile, et l'ignorance plus commune, que pour rendre les victoires de Bernard plus éclatantes et sa science plus admirable.

Alors parut un homme qui fit l'étonnement de son siècle, et par ses bonnes et par ses mauvaises qualités; sublime par son esprit, mais déréglé dans ses mœurs; célèbre par ses faiblesses et par ses disgrâces, aussi bien que par son érudition et par ses talents; excellent philosophe, autant que faux théologien; savant, jusqu'à raisonner de tout, et aveugle jusqu'à ne se pas connaître lui-même; un homme tout équivoque (epist. 193), comme notre saint l'a défini, qui, après s'être fait religieux par bienséance, devint hérétique par orgueil; et qui eût entièrement déshonoré sa mémoire par ses excès, s'il n'eût fini ses jours dans la pénitence: disons tout en un mot, alors parut le fameux Pierre Abailard.

Qu'un tel homme était à craindre! Sa subtilité le portait jusqu'à vouloir tout comprendre et tout confondre dans nos mystères; sa témérité, jusqu'à vouloir soumettre la foi à notre raison; sa présomption, jusqu'à se préférer lui seul à tous les docteurs de l'Eglise. Il éblouissait les simples par l'ostentation de son savoir; il savait surprendre les gens de bien, sous une apparence de piété; il intimidait même les plus savants par la force de son génie.

Cependant, quelle supériorité l'humble Bernard ne se donna-t-il pas sur un tel homme, au concile de Sens? C'est là que le fier Abailard, qui se vantait de ne rien ignorer, fut réduit à ne pouvoir rien dire. C'est là, dis-je, que l'on vit la foi victorieuse, par la parole d'un simple solitaire qui ne s'était appliqué qu'à la science des saints, et l'erreur muette, dans la bouche d'un philosophe subtil qui était l'homme de son siècle le plus versé dans l'art de la dispute. Victoire éclatante, victoire célèbre, qui nous apprend bien qu'il n'appartient point à la vaine subtilité des hommes, encore moins à l'ignorance présomptueuse des femmes, de juger des dogmes de la foi; que c'est un des plus grands égarements, que de croire, que l'érudition humaine ne puisse point s'égarer; que la vraie sagesse consiste bien moins à disputer, à résister par entêtement, qu'à se soumettre avec simplicité; et que, dans les matières de religion, on voit bien moins clair, par une science acquise par le travail, que par une science inspirée de Dieu, comme celle de Bernard. Aussi le vit-on dans la suite, convertir les Gilbert de la Porée, confondre les Arnaud de Bresse, les Henri de Toulouse, et détruire toutes les profanes nouveautés qui attaquèrent la pureté et la simplicité de la foi.

Mon Dieu! que votre science est admirable dans vos saints! Qui l'eût cru, mes frères, qu'un solitaire qui n'avait, pour ainsi dire, d'autre étude, que l'oraison, d'autre école, que les champs, d'autres maîtres, d'autres docteurs, que les hêtres et les chênes, qu'un tel homme dût être la lumière de l'Eglise et la ressource de la religion? Que la mé-

thode de Bernard fut différente de celle de bien de savants de nos jours! Selon eux, la prière les détourne, et le plaisir les délasse; la méditation des choses spirituelles ne mérite point le nom d'étude, ni le soin des affaires temporelles, celui de distraction; le jeûne affaiblit l'esprit, et la bonne chère le réveille; lire des œuvres de piété, c'est un amusement pour les simples, mais s'appliquer aux spéculations les plus sèches et les plus profanes, c'est l'occupation des grands génies; enfin, il semble, selon eux, qu'il n'y ait pas de science moins noble, que celle du salut, et qu'on ait tout appris, pourvu qu'on n'ignore que ses devoirs. Mais qu'ils apprennent, par l'exemple de notre solitaire, que Dieu est un maître qui sait bien épargner le travail à ceux qui lui consacrent leur temps, et que nous ne devenons véritablement savants que par les moyens qui peuvent nous rendre saints. Telle fut la gloire toute particulière de Bernard. Ce fut dans le pieux silence d'une cellule, dans la sainte horreur des bois, dans les sublimes entretiens de l'oraison, qu'il puisa cette doctrine toute céleste, qui ne nous marque pas moins l'excellence de son esprit que la pureté de son cœur. La Sagesse éternelle prit plaisir à l'instruire par elle-même, elle tira devant lui les voiles qui enveloppent les sens les plus élevés de l'Ecriture; elle le dirigea dans l'étude de la sainte antiquité, elle le fit entrer dans la profondeur de nos mystères; elle lui dicta les vérités de la religion; enfin elle lui donna cet esprit d'intelligence, et cette profondeur d'érudition, qui l'a mis au rang des anciens docteurs de l'Eglise, comme le dernier à la vérité dans l'ordre des temps, mais comme l'un des plus illustres, par l'excellence de sa doctrine, et comme celui qui a recueillit l'esprit de tous les autres.

Voilà quelle fut la science de cet incomparable solitaire. Science toute divine, qui fut assez puissante, pour terrasser tous les hérétiques de son temps; assez étendue, pour pouvoir décider sur toutes sortes de questions; assez pure, pour ne souffrir aucun mélange d'erreur; assez sublime, pour atteindre jusqu'à la plus haute élévation de la vie spirituelle; assez sainte, pour nous faire sentir dans ses ouvrages toute l'onction de l'esprit divin; science enfin, d'autant plus prodigieuse, que, dans un temps où les mœurs étaient encore grossières, et les esprits peu ornés, on vit dans les écrits de Bernard une douce et noble éloquence, qui eut été digne des siècles les plus polis et les plus éclairés.

Peut-on donc trop admirer cet illustre solitaire, qui se remplit de tant de zèle et de sagesse, qui s'acquit une si grande autorité par ses vertus, et qui rendit de si grands services à l'Eglise par sa retraite. Mais peut-être n'admirerez-vous pas moins la sainteté qu'il marqua dans ses fonctions. Car vous allez voir en lui un ministre apostolique, qui conserva le plus pur esprit de la solitude dans ses travaux. C'est le sujet de ma dernière partie.

SECOND POINT.

L'une des plus grandes louanges, dont Jésus-Christ ait honoré Jean-Baptiste, c'est que ce grand prophète fut une lampe ardente et luisante. *Ille erat lucerna ardens et lucens.* (*Joan.*, V.) Car, comme notre saint le dit lui-même, en expliquant ces divines paroles, luire sans brûler, c'est une vanité grossière, *est enim tantum lucere vanum* (*Serm. in nat. S. Joan. Bap.*), brûler sans luire, ce n'est qu'une vertu commune, *tantum ardere parum;* mais luire et brûler tout à la fois, c'est la perfection la plus consommée, *ardere et lucere perfectum.* Se contenter de brûler, ce n'est point éclairer les autres; se contenter de luire, c'est s'aveugler soi-même; mais joindre l'ardeur à la lumière, c'est avoir d'autant plus de mérite, qu'on s'en fait un de celui des autres; c'est donner à la piété, tout l'éclat de la science, et à la science, tout le prix de la piété; c'est être vraiment grand devant Dieu et devant les hommes.

C'est aussi la louange la plus juste qu'on puisse donner à Bernard. Il a une ressemblance si naturelle, avec Jean-Baptiste, qu'on peut aisément les reconnaître tous les deux, aux mêmes traits. S'il fut tout lumière au dehors, il ne fut pas moins tout ardeur au dedans de lui-même. Il sut allier les ministères les plus brillants avec toute la perfection religieuse: et comme vous avez vu dans un solitaire, toute l'autorité d'un apôtre, vous verrez aussi dans un apôtre tout l'esprit d'un solitaire.

Trois choses, selon ce grand saint, renferment les devoirs, et font toute la gloire des solitaires, c'est-à-dire, la fatigue du travail, l'obscurité de la retraite, l'amour de la pauvreté. Ils trouvent dans le travail, l'austérité qui assujettit le corps, dans la retraite, le recueillement qui élève l'esprit, et dans la pauvreté volontaire, le détachement qui purifie le cœur : *Labor et latebræ, et voluntaria paupertas hæc sunt monachorum insignia, hæc vitam solent nobilitare monasticam.* (*Tract. de moribus et officio episcop.*, cap. 9, n. 39.) Suivons donc saint Bernard dans ses différents ministères, et nous verrons que sa vie ne fut pas moins austère dans ses travaux, ni son esprit moins recueilli dans ses occupations, ni son cœur moins détaché dans ses succès; nous verrons, dis-je, qu'il ne fut pas moins solitaire que s'il ne fût jamais sorti de sa solitude.

Je dis d'abord, que sa vie ne fut pas moins austère, et peu s'en faut que je ne dise qu'elle fut plus austère. Car, mes frères, représentez-vous un homme épuisé par les saints excès de sa pénitence, et accoutumé au calme de la solitude, qui traîne dans de longs et fréquents voyages, par les rochers les plus affreux (epist. 144, n. 3, 4), un estomac affaibli, une santé ruinée, un corps presque desséché; représentez-vous ce même homme chargé du poids des affaires publiques et particulières; obligé de se prêter à des peuples infinis, qui s'empressent d'entendre sa parole, à toutes sortes d'infirmes qui

recourent à lui pour leur guérison, aux présents, qui le sollicitent de près, aux absents, qui le consultent de loin, aux prélats, aux cardinaux, au pape même, qui ne peuvent se passer de ses conseils. Quel travail! quelle sollicitude!

Cependant le voit-on appesantir le joug du Seigneur sur les autres, et l'adoucir pour lui-même; faire consister sa pénitence et son mérite, à s'inquiéter, ou à se plaindre de ses fatigues; s'épargner, jusqu'à la sensualité, se délasser, jusqu'à la dissipation, réparer ses forces par le sommeil, et par la bonne chère? Ah! qu'il fut éloigné d'embrasser les emplois, comme des occasions, pour recouvrer la liberté, ou comme des prétextes, pour interrompre l'abstinence! Il arrive bien quelquefois que l'on se trouve trop à l'étroit dans les limites d'un cloître, qu'on se dégoûte de la manne du désert, comme d'une nourriture trop légère; qu'on trouve plus de douceur à suer dans l'abondance, qu'à jeûner dans le repos, et qu'on aime mieux se fatiguer par le zèle, pour être plus libre, que de vivre dans la gêne, pour être plus parfait. Mais Bernard, accablé de fatigues et d'infirmités, ne cherche dans son ministère, que l'avantage de souffrir; s'il court d'église en église, ce n'est que par nécessité; s'il travaille, ce n'est que par zèle; s'il se délasse, ce n'est que par l'oraison: s'il souffre, c'est sans soulagement; s'il subsiste, c'est presque par miracle. Qu'il avait donc raison de nous dire qu'il ne voulait ni vivre, ni mourir pour lui-même! *Nec mihi vivere volo nec mori.* (Epist. 144, n. 2, in fine; epist. 88, n. 2.) Il est aisé de juger qu'il n'y avait que l'obéissance qui le tirât de son cloître, et que le zèle seul l'engageait dans le ministère. Hélas! il gardait dans le monde toute l'austérité de la retraite, et il n'en goûtait pas le repos.

Mais ce que j'admire encore plus en lui, c'est, en second lieu, ce recueillement intérieur, qui ne fut jamais interrompu dans les négociations les plus délicates, non pas même, par les plus fortes occupations. Car, vous le savez, mes frères, combien il est difficile de posséder son âme, lorsqu'on est obligé de s'appliquer aux objets extérieurs. Je ne parle pas à vous, mondains qui m'écoutez! L'Apôtre l'a dit, que l'homme terrestre et sensuel ne comprend point les choses de Dieu. Vous êtes trop occupés de vos plaisirs, trop ardents dans la poursuite des faux biens, ou trop plongés dans la tristesse du siècle; vous aimez trop la dissipation même, pour la regarder comme un grand mal. Vous n'êtes, ni en état de vous en affliger, ni en droit de vous en plaindre. Mais je parle à des âmes plus chrétiennes, qui sont obligées de partager leur temps et leur application entre une sollicitude innocente et le soin de leur salut. Or, on ne l'éprouve que trop souvent, qu'il est dangereux de se répandre au dehors, sans revenir aussitôt à soi-même. L'esprit du Seigneur est un souffle léger et délicat que le grand bruit écarte loin de nous: *Non in commotione Dominus.* (III *Reg.*, XIX.) Pour peu qu'on se dissipe, on ne trouve plus la paix intérieure. Veut-on fixer l'esprit? il se sent dans la gêne; fermer les sens? l'imagination rapproche mille objets importuns; ranimer son cœur? on le trouve agité, refroidi, dégoûté. Ames pieuses prenez-y garde, rien n'est à négliger dans la vie spirituelle. Notre saint nous apprend (epist. 254, n. 3, 4) qu'on recule quand on n'avance pas; et le Saint-Esprit l'a prononcé, que celui qui méprise les petites fautes tombera insensiblement dans les plus grandes. Ce que vous avez à faire dans cet état, c'est de remonter à la source de votre dissipation et de vous dérober aux entretiens, aux inutilités, à tout ce qui vous dérobe à vous-mêmes; c'est de supporter votre peine à vous recueillir, ou avec humilité, comme la punition de votre négligence, ou avec patience, comme une faiblesse attachée à la nature. Car, s'inquiéter alors, se tourmenter, se troubler, ce serait perdre le recueillement par les efforts même que l'on ferait pour le recouvrer; peut-être aussi que vous en viendrez jusqu'à vous relâcher par dégoût, pour ne pas dire jusqu'à tout abandonner par une espèce de désespoir.

Mais il est des saints que la grâce met au dessus des règles. Le grand apôtre porte sa conversion jusque dans le ciel, quoique engagé dans un ministère sans borne, et Bernard, qui exerce des fonctions vraiment apostoliques, se fait une solitude de cœur qui le rend solitaire au milieu du monde, et du plus grand monde. Rien ne change au dedans de lui. Ses sens n'en sont pas moins morts aux vains objets, ni ses désirs moins tournés vers le ciel. Chargé des plus vastes ministères, il est toujours libre pour la plus haute contemplation. Comme l'ange de l'*Apocalypse*, il met un pied sur la mer pour pacifier un monde agité, et il tient l'autre sur la terre pour n'être pas lui-même agité avec le monde, se livrant aux autres par sa condescendance et se possédant lui-même par son recueillement.

Quel saint est donc celui-ci? *Tu quis es?* Dans la solitude, il écrit, il travaille pour l'Eglise; dans le monde, il se ferme, il médite, comme dans un cloître. Aussi l'obéissance l'oblige-t-elle de sortir de sa retraite? Son impatience le presse aussitôt d'y rentrer. Quelle peine n'a-t-on pas ordinairement à se remettre sous le joug quand une fois on a goûté un peu de liberté? on revient alors tout dissipé et ensuite on converse avec les absents, on voit tous les objets passés, on court en esprit, on se fuit soi-même. (*Voy.* epist., 14, 3, 144.) Mais Bernard retourne à son désert comme à son centre. L'absence ne fait qu'affliger sa tendresse pour ses frères; l'interruption ne fait que rallumer sa ferveur pour ses exercices; la solitude a toujours pour lui de nouveaux charmes; il semble même avoir acquis de nouvelles forces pour la vie intérieure, et j'admire que son excellent et fameux ouvrage sur le *Cantique des cantiques*, ouvrage qui renferme la spiritualité la

plus sublime et qui aurait demandé le loisir le plus tranquille, le travail le plus assidu, la méditation la plus profonde, que cet ouvrage, dis-je, ait été interrompu par tant de courses, et néanmoins toujours repris avec la même facilité.

Faut-il donc s'étonner qu'un saint si affermi, si élevé dans la vie spirituelle, ait paru, en troisième et dernier lieu, si détaché de lui-même dans ses succès ! Cet amour sacré, dont il sentit si vivement les ardeurs, cette humilité, dont il mesura si bien tous les degrés, c'est ce qui lui ôta entièrement le goût pour tout ce qui peut flatter l'orgueil, ou la cupidité.

Est-il honoré dans le monde, dans l'Eglise comme un ange de paix, et de salut ? Il repousse avec adresse les louanges les plus justes ; il se fait même de son zèle, une matière de scrupule, et de ses succès, un sujet de confusion. Il n'a garde de penser que la sainteté de sa profession l'ait rendu utile à l'Eglise; il craint, au contraire, que les services qu'il a rendus à l'Eglise ne lui aient fait perdre la sainteté de sa profession. Il s'afflige, il s'accuse devant Dieu et devant les hommes; il croit perdre son âme, lors même qu'il en sauve tant d'autres, persuadé que c'est un malheur à un solitaire, de parler, comme c'en est un aux pasteurs, de se taire.

Est-il obligé de combattre Abailard? Il l'exhorte d'abord avec charité; il le ménage avec prudence, aimant mieux avoir la consolation de le ramener en secret, que la gloire de le confondre en public. Faut-il marquer les erreurs de Gilbert de la Porée? Il ne le fait qu'en relevant le mérite de sa soumission; et, à l'entendre parler, ce n'est pas Bernard qui a vaincu le prélat, c'est le prélat qui a su se vaincre lui-même. Prend-il la liberté de donner des avis au saint pape Eugène ? Il n'a garde de s'élever avec orgueil contre l'oint du Seigneur, encore moins de se déchaîner par malignité contre le prince du peuple chrétien. Serviteur fidèle, il ne porte pas sa vénération jusqu'à la flatterie; mais, humble religieux, il ne pousse pas son zèle jusqu'à la témérité; s'il fait sentir à Eugène les dangers de sa dignité, il n'en relève pas moins la prééminence, lui donnant tous les titres sacrés, qui assujettissent au souverain pontife et les ouailles et les pasteurs du troupeau de Jésus-Christ ; s'il se souvient que le pape fut son fils et son disciple, comme religieux, il n'oublie pas que ce même religieux est devenu son père et son maître, comme pape, et marquant, dans les éloges qu'il lui donne, tout le respect d'un fils pour son père, il ne laisse entrevoir, dans les remontrances qu'il lui fait, que la tendresse d'un père pour son fils.

Annonce-t-il la parole de Dieu? Ce n'est pas le plaisir d'être applaudi, ni le moyen de s'avancer, qu'il recherche, c'est l'instruction, et la conversion de ses auditeurs qu'il se propose; ce n'est pas son esprit, qui travaille, ni sa mémoire, qui répète, c'est son cœur qui se répand, c'est l'esprit de Dieu qui parle par sa bouche. S'il avait voulu briller par ses discours, il y aurait sans doute réussi par ses talents. La délicatesse, qui est répandue dans ses écrits, nous fait bien juger qu'il n'aurait pas eu besoin de tirer d'un fonds étranger ces tours ingénieux qui piquent le goût d'un auditeur curieux et malin, qui sont plus propres à embellir le vice, qu'à inspirer la vertu, et qui, représentant les hommes tels qu'ils sont, sans les rendre tels qu'ils doivent être, donnent à la parole de Dieu, un air de médisance. Mais, éloigné de toute affectation, ennemi de toute louange, il annonça toujours avec une simplicité mêlée d'onction et de force, les vérités, dont il s'était rempli dans la solitude; et, comme Paul, il eût déchiré ses vêtements, s'il eût trouvé des Lycaoniens, qui eussent voulu lui offrir un encens profane, comme au dieu de la parole.

S'il n'eût fait l'apôtre, par ses fonctions, que pour le devenir un jour, par les dignités, s'il n'eût regardé la chaire de Moïse, que comme un degré, pour monter plus haut, il aurait pu choisir sur plusieurs évêchés, qui lui furent offerts ; et un siége aussi élevé que celui de Milan, ou par son éloquence, aussi bien que par sa liberté à reprendre les rois, il eût paru le digne successeur du grand Ambroise; un siége, dis-je, si distingué aurait pu fixer son ambition. Mais, comme le prophète, il la mit tout entière à demeurer abject dans la maison du Seigneur; et jaloux de l'obéissance, et de l'humilité religieuse, il craignit autant l'épiscopat, pour lui-même, qu'il le respecta dans les autres.

Mais peut-être qu'il aura pour les intérêts de son monastère un attachement qu'il n'a pas pour les siens propres. Car il y a une cupidité subtile, qui prend le nom de prévoyance, qui veut même avoir le mérite du détachement, sous le prétexte du bien des autres, et qui fait qu'on est riche en commun, tandis qu'on fait profession d'être pauvre en particulier. Non, mes frères, Bernard n'a pas de ces subtilités. Quels bienfaits n'auraient-ils pas pu attendre, et de la reconnaissance du pape Innocent, qu'il avait si glorieusement affermi sur son siége, et de l'affection du pape Eugène qui avait été de son ordre? Quel moment plus favorable pour solliciter des grâces que celui où ces deux pontifes honorèrent son monastère de leur présence? Mais l'on jugea bien alors que les disciples de Bernard, loin de vouloir se rendre odieux par de trop grandes richesses, n'étaient pas même inquiets dans la plus grande pauvreté. Car, persuadés que la modestie, la simplicité, le recueillement, la frugalité, sont les vrais trésors des religieux, ils en firent aussi, dans ces deux célèbres occasions, tout l'ornement de leur cloître, toute la démonstration de leur joie, et toute la pompe de la cérémonie. Ainsi vit-on les religieux avoir toujours leurs yeux fermés sur la magnificence du siècle, tandis que les gens du siècle ne pouvaient trop

ouvrir les leurs sur la vertu des religieux. Que dis-je, on vit les courtisans envier le sort des solitaires, et le pape Eugène lui-même, par un grand exemple d'humilité, reprendre son rang parmi ses frères, et pratiquer l'austérité de son ancien état sous le brillant dehors de sa nouvelle dignité.

Eh! mes frères, qu'il eût été à plaindre, s'il se fût appuyé sur un bras de chair, s'il se fût attaché aux papes, ou par vanité, pour se faire honneur de leur bienveillance, ou par politique, pour s'attirer des bienfaits. Car, hélas! je n'ose presque le dire, mais un pieux et savant cardinal (Baron. ad. an. 104, 3), j'entends le célèbre Baronius, l'a remarqué avant moi dans ses annales, que le pape Innocent II, qui devait sa tiare aux travaux, peu s'en faut que je ne dise, à la protection de notre saint, ne laissa pas de se refroidir envers un si grand bienfaiteur. Bernard ne craignit point la fatigue des plus rudes voyages, pour le service d'Innocent; mais Innocent se sent fatigué des fréquentes lettres de Bernard, en laisse apercevoir du dégoût. Tant il est vrai, s'écrie le même cardinal, après un Roi-Prophète, que rien n'est plus fragile que l'espérance que l'on met dans les princes et les puissants du siècle! Mais comme le zèle de saint Bernard fut toujours désintéressé; comme il ne voulut jamais avoir de crédit que pour la religion, pour l'innocence, pour la justice; il souffre cette disgrâce avec toute la douceur et la modestie religieuse, persuadé qu'il ne perd rien, en ne perdant que la bienveillance d'un homme mortel.

Il aurait pu dire que, quand on se lie avec les grands, on se charge d'un grand poids; qu'ils épuisent les forces de ceux qui leur sont utiles, pour les abandonner, lorsqu'ils ne leur sont plus nécessaires; qu'on leur devient ou importun par l'assiduité, ou indifférent par l'éloignement. Mais admirez un solitaire, que sa sublime vertu met au-dessus des bons et des mauvais succès. Loin de se répandre en murmures et en invectives, loin de se plaindre que le pape n'est pas assez juste, il aime mieux se condamner lui-même, comme s'il avait été trop indiscret.

Après cela, mes frères, faudra-t-il relever ces miracles si nombreux, si éclatants, si autentiques, dont le Seigneur honora le ministère de notre saint. Mais le plus grand miracle de Bernard, c'est Bernard lui-même. Ce grand saint me paraît toujours plus incompréhensible, et je vous avoue, qu'après l'avoir bien regardé de tous les côtés, j'en suis presque réduit à recommencer, ou pour mieux dire à finir, en lui demandant encore ce qu'il est : *Tu quis es?* Il semble à la vérité se dépeindre lui-même, lorsqu'il nous dit, que le vrai parfait est celui qui est toujours agréable à Dieu, utile au prochain, attentif sur lui-même : *Placens Deo, cautus sibi, utilis suis* (serm. 57 *In Cant. cant.*, n. 12); il a encore mieux marqué son caractère en disant, qu'on ne peut rien ajouter à la grandeur d'une âme, qui est invariable, dans quelque situation qu'on la mette, dans quelque fonction qu'on l'engage : *Hæc mens optima quæ nunquam mutabitur quocunque vocaveris eam.* (*Serm. in Assump. B. M. V.* n. 3.) Mais comment put-il agir en apôtre jusque dans le fond de sa solitude, et vivre en solitaire jusque dans les plus accablantes fonctions du ministère? Par quel art fut-il toujours et si opposé et si conforme à lui-même? C'est ce qu'il nous reste encore à deviner; c'est ce qui m'oblige de lui appliquer ici ce qu'il dit lui-même de ces illustres chrétiens, je veux dire, de ces anciens chevaliers, qui joignirent alors, bien mieux qu'on ne le fait aujourd'hui, la discipline militaire à la profession religieuse; c'est, dis-je, ce qui m'oblige de m'écrier après lui, que l'alliance des qualités les plus opposées en apparence, est d'autant plus admirable en lui, qu'elle est plus rare : *Quis hoc non estimet omni admiratione dignissimum, quod adeo liquet esse insolitum.* (*Exhort. ad milites Templi*, cap. 1.)

Vous en conviendrez, sans doute, avec moi, mondains qui m'écoutez. Mais pourquoi en conviendrez-vous? Ah!, c'est que vous aimerez à vous représenter ce grand saint, comme incompréhensible, pour vous persuader qu'il est inimitable. Car, hélas! les chrétiens de nos jours ne sont pas fort ambitieux de vertu et de sainteté. Les grands exemples les touchent peu, parce qu'ils leur paraissent au-dessus de leur devoir et de leur portée : et comme c'est sans émulation qu'on les voit briller à ses yeux, c'est aussi sans réflexion qu'on les entend louer.

Mais quelle est votre erreur! combien d'exemples n'avez-vous pas dans Bernard, à pouvoir prendre pour la règle de votre conduite? Quelles leçons de vigilance et de précaution ne vous fait-il pas, lorsque dans l'âge le plus florissant, cet âge où l'on a tant de goût pour le plaisir, il se jette dans un étang glacé, pour y éteindre une flamme impure qu'il sent naître dans son cœur, au souvenir d'un objet trop agréable? Ne devez-vous pas vous apercevoir du danger où vous êtes vous-mêmes dans ces assemblées toutes profanes, où un sexe marque d'abord son penchant, et l'autre ne soutient pas longtemps sa fierté? Avec quelle force ne décrie-t-il pas les vanités du siècle lorsqu'il s'enfuit au désert? Ne vous dit-il pas, que le monde n'a rien qui soit digne d'une âme chrétienne, qui sent toute sa noblesse, que ses charmes font votre vrai malheur, que, pour le mépriser, il suffit de le bien connaître, et que si votre vocation n'est pas de le fuir, votre devoir est au moins de vous en détacher? Quels reproches ne fait-il pas à votre mollesse, par la rigueur des austérités qu'il pratique dans l'innocence même? Ne vous fait-il pas sentir combien vous êtes injustes de vous révolter contre la pénitence, vous qui êtes chargés de crimes? Avec quelle justice ne pouvons-nous pas opposer son recueillement à votre dissipation? En faut-il davantage pour vous faire comprendre que l'oubli de Dieu et de votre salut éteint en vous sinon la foi, au moins toute la piété chrétienne?

Chrétiens, qui m'écoutez, vous tremblez sans doute à la vue d'un tel modèle; votre délicatesse frémit, votre lâcheté recule, et j'avoue que vous n'êtes pas obligés d'atteindre à une si haute perfection; mais si vous ne voulez pas vous élever, dans la spiritualité, soyez du moins fidèles à remplir vos devoirs; mais prenez garde que pour ne vouloir pas devenir parfaits vous ne demeuriez pécheurs. On n'est point saint quand on craint de l'être trop. Car, telle est, et la faiblesse de l'homme, et l'obligation du chrétien, que nous ne saurions ni trop veiller sur notre conduite, pour prévenir nos chutes, ni trop ranimer notre ferveur, pour mériter la récompense éternelle, que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

## PANÉGYRIQUE IV.

### SAINT LOUIS, ROI DE FRANCE.

*Prononcé dans la chapelle du Louvre, en présence de Messieurs de l'Académie française, le 25 août* 1721.

Procede et regna propter veritatem et mansuetudinem et justitiam, et deducet te mirabiliter dextera tua. (*Psal.* XLIV.)

*Avancez-vous et régnez à cause de la vérité, de la douceur et de la justice, et vous ferez des progrès admirables.*

Jésus-Christ n'est pas moins le modèle, que le maître des rois. Il peut placer ses disciples sur un trône, comme il a pu conserver sa dignité royale sur une croix; et quoiqu'il nous ait déclaré lui-même que son *Royaume n'était pas de ce monde* (*Joan.*, XVIII), il est pourtant vrai que son image ne doit pas moins briller sur le front des souverains par l'éclat de leurs vertus, que par celui de leur majesté.

Aussi, un prophète, qui fut roi lui-même, nous dépeint ce divin Sauveur sous la figure d'un roi; il nous annonce que la vérité, la douceur, la justice, qui sont les plus nobles traits de la sainteté, feront toute la gloire de son règne, et par le caractère d'un si auguste souverain, il nous marque quel doit être celui de tous les autres: *Propter veritatem et mansuetudinem et justitiam.*

Ce sont là les qualités qui rendent les rois vraiment illustres devant Dieu et devant les hommes. L'esprit humain ne reconnaît pour grands princes, que ceux qui ont de grandes passions; il couronne des hommes vains et injustes, il applaudit à des crimes heureux, et en inspirant aux souverains le désir d'une fausse gloire, il leur fait perdre la véritable. Mais l'esprit divin leur apprend qu'il y a un honneur attaché à la vertu, et un succès assuré dans l'accomplissement de leurs devoirs: *Et deducet te mirabiliter dextera tua.*

Cette grande vérité, Messieurs, ne parut jamais avec plus d'éclat, que dans le saint roi dont l'Eglise célèbre aujourd'hui la mémoire. On aperçoit en lui un caractère surprenant qui renferme, et les plus nobles talents de la nature, et les plus précieux dons de la grâce. C'est un monarque, qui se rendit supérieur à son rang par l'humilité chrétienne, et à son ministère par la sagesse évangélique, qui fut répandu sans dissipation, et politique sans duplicité; qui se fit un devoir de soutenir l'éclat de son trône; qui sut se mortifier au milieu de sa cour, dont la sainteté fut toute royale, et l'autorité toute salutaire; un monarque, qui eut la sagesse de se faire aimer par sa bonté, et de se faire craindre par sa justice; qui eut autant de fermeté à soutenir ses droits, que de facilité à pardonner à ses ennemis, belliqueux et pacifique tout à la fois. Un monarque enfin, qui fut conquérant sans ambition, vaillant par piété, victorieux sans ostentation, et malheureux avec dignité; qui fut tout chrétien jusque dans la gloire; qui fut tout roi jusque dans les fers. Mais comment Louis put-il allier les qualités qui font les grands rois, avec les vertus qui font les grands saints? Ce fut en se rendant tout conforme à Jésus-Christ, le grand modèle des rois, par son zèle pour la religion, par son esprit de douceur, par son amour pour la justice.

*Propter veritatem et mansuetudinem et justitiam.* Trois grands caractères, qui feront le partage de son éloge.

[*A Messieurs de l'Académie française.*]

Ici, Messieurs, il semble qu'il soit d'autant plus difficile de louer dignement un saint si distingué, qu'il faut le louer devant vous. Mais je sais que vous n'avez pas moins de respect pour la parole de Dieu que d'autorité sur celle des hommes. Vous formez une célèbre compagnie, où les belles-lettres sont cultivées par des mains, que les dignités du sacerdoce rendent sacrées, aussi bien que par des mains que les dignités de l'Etat rendent illustres. Si l'on y voit, parce qu'il y a de de grand dans le siècle, combien vos études sont nobles, on n'y voit pas moins, par ce qu'il y a de grand dans l'Eglise, combien elles peuvent être saintes. L'érudition, la politesse, la piété se rassemblent parmi vous, pour être communes à tous. Et parce que vous joignez à l'art de bien parler celui de bien vivre, je suis persuadé que nos discours vous paraissent éloquents, par la seule raison qu'ils sont chrétiens, et que dans la chaire évangélique, le vrai moyen de vous plaire, c'est de vous édifier. Telle doit être aussi la fin de notre ministère, et pour obtenir un si grand succès, j'implore le secours de la Vierge. *Ave, Maria*, etc.

### PREMIER POINT.

C'est par l'ordre de Dieu, que les princes règnent, mais c'est aussi pour sa gloire qu'ils doivent régner, soit parce qu'il est de leur reconnaissance de lui rapporter une grandeur, dont il est le principe, soit parce qu'il est de la sagesse de Dieu même de régler l'usage d'une puissance dont il les a rendus les dépositaires. Jésus-Christ lui-même n'a cherché que la gloire de son Père, et par là il a marqué aux rois la fin de leur vocation et le grand devoir de leur état.

Saint Louis, comprit si bien cette impor-

tante vérité, qu'il employa, et toute sa puissance à soutenir les intérêts de la foi contre les ennemis de l'Eglise, et toute son autorité à rétablir la sainteté du christianisme parmi ses propres sujets.

Vous dirai-je, Messieurs, que, dès le commencement de son règne, on vit les albigeois, domptés par la force, ou ramenés par la douceur? Vous représenterai-je le comte de Toulouse, leur protecteur, tantôt humilié aux pieds de Louis, pour implorer la clémence de son vainqueur, et pour reconnaître l'autorité de son roi; tantôt prosterné à la face des autels, pour faire l'abjuration de son erreur, et la pénitence de son apostasie? Il suffirait sans doute, pour la gloire de notre saint monarque, que son règne fût marqué dans l'Eglise, par l'extirpation d'une secte si dangereuse; mais ce zèle ardent, qui l'oblige d'aller porter la guerre aux infidèles, ne me permet point de m'arrêter au succès avec lequel il vient de la faire aux hérétiques.

Loin d'ici la prudence du siècle, cette fausse prudence, qui voudrait qu'un jeune et puissant monarque, comme le nôtre, jetât les yeux de son ambition sur les Etats de ses voisins, parce qu'il pourrait les envahir avec moins de peine, et les posséder avec plus de sûreté. Loin cette prétendue sagesse, trop injurieuse aux rois, qui voudrait les rendre conquérants sans justice, politiques sans probité, et en quelque sorte, chrétiens sans religion. Le prince que je loue semble être né pour apprendre au monde, que les grands ne le sont véritablement que par la vertu. Persuadé que Dieu est encore plus souverain à l'égard des rois, que les rois ne le sont à l'égard des hommes, il ne trouve rien de plus juste, rien de plus noble, que d'avoir pour son maître toute la fidélité d'un sujet, et pour lui rendre un service qui ne peut lui être rendu que par un roi, et par un grand roi, il entreprend de recouvrer, pour l'honneur de Jésus-Christ, une terre que Jésus-Christ consacra par sa naissance et par sa mort. Il n'a garde de faire consister le grand génie et le grand cœur à manquer d'attachement pour sa religion, et d'équité envers ses alliés, mais vaillant contre les infidèles, et pacifique envers les chrétiens, il ne trouvera pas moins sa gloire dans une guerre toute sainte et son intérêt dans une paix toute juste. Déjà je le vois marcher sous les auspices de la croix à la tête d'une grande armée, accompagné des princes de son sang et de la noblesse de son royaume, et le ciel, qui semble d'abord vouloir flatter les espérances de la religion, conduit heureusement les forts d'Israël jusqu'aux bords de l'Egypte.

Voici donc le moment où Louis va faire briller, par les prodiges de sa valeur, ce zèle qui lui a déjà fait consacrer sa puissance et ses richesses, aux intérêts de la religion. Car, Messieurs, combien ne se montre-t-il pas héros, par son ardeur à se lancer le premier dans les flots, pour servir d'exemple à tous les croisés; par sa hardiesse à attaquer les infidèles, rangés au bord de la mer, par sa vigueur à les dissiper, malgré l'avantage de leur situation, par la rapidité avec laquelle il emporte des places, et surtout une place, comme celle de Damiette, qui avait autrefois résisté des années entières, par sa présence d'esprit à se défendre lui seul contre une troupe de barbares; enfin, par son intrépidité à percer les rangs des ennemis pour leur enlever le comte d'Anjou son frère?

Qu'on ne prétende donc pas que la religion amollisse le courage. Je soutiens au contraire, qu'un héros tout chrétien ne peut que se distinguer dans l'occasion par sa valeur, parce qu'il est tranquille par son innocence, parce qu'il est persuadé qu'il n'y a pas moins pour lui de bonheur à périr que de gloire à vaincre. Je ne prétends pas néanmoins diminuer ici la gloire de ces illustres guerriers, à qui nous devons le salut de la patrie, la sûreté même de nos autels. C'est avec justice qu'on admire en eux cette fermeté d'âme qui cherche le péril, et qui méprise la mort. Mais, à la vue de saint Louis, je ne puis m'empêcher de leur dire, que rien n'élève tant le courage que la piété, et que notre reconnaissance même nous fait souhaiter de voir en eux la sainteté d'un roi, dont ils ont la valeur, afin qu'ils ne versent pas inutilement pour eux-mêmes ce sang généreux qu'ils prodiguent avec tant d'honneur et avec tant de succès pour nous.

N'attendez pourtant pas, Messieurs, que la valeur de notre saint ait tout le succès qu'elle semble promettre. Préparez-vous plutôt à voir le changement le plus triste, je veux dire, une armée victorieuse, ravagée par une cruelle maladie, les vaillants d'Israël, livrés à la discrétion des infidèles, les vainqueurs soumis au pouvoir des vaincus, et Louis lui-même le plus grand des rois, réduit à la condition des esclaves. Mais aussi ne craignez pas que l'humiliation le dégrade; c'est au contraire sa grande gloire, que la plus rigoureuse fortune n'ait pu abattre son grand cœur, et que son zèle pour la foi lui ait coûté non-seulement tous les efforts de sa puissance et de son courage, mais encore le sacrifice de tout lui-même.

Si nous avions des gémissements à pousser, ce ne serait pas sur le sort de Louis, ce serait sur les malheurs de la religion. Mais, faibles mortels comme nous sommes, respectons les ordres d'un Dieu toujours impénétrable, et pourtant toujours juste dans ses conseils. La prospérité des méchants et l'affliction des gens de bien, c'est ce qui confond souvent notre raison; mais, c'est ce qui doit affermir notre foi; car rien n'est plus propre à nous persuader la nécessité d'une autre vie que la confusion et la vanité de celle-ci.

Ce que nous avons donc à faire, c'est d'admirer la constance de notre saint roi, et de nous en édifier. Oh! que je suis touché de voir dans un monarque captif la paisible soumission d'un saint qui, dépouillé de

tout, ne demande que son livre de prières, pour chercher sa consolation dans l'oraison; qui trouve plus de gloire à souffrir pour son Dieu, qu'à régner et à vaincre pour lui, qui apprend même sans émotion le naufrage du vaisseau qui portait le prix de sa liberté, prévoyant la longueur de sa prison, sans mettre des bornes à sa patience!

Sages du siècle, vous qui prenez le malheur pour faute, et la prospérité pour sagesse, peut-être que sa résignation vous paraîtra peu héroïque, parce qu'elle est toute sainte; peut-être que vous aurez l'injustice de le mépriser, ou la faiblesse de le plaindre; mais apprenez que dans cet état même si triste aux yeux de votre orgueil, Louis sera encore plus héros, je dirais presque encore plus monarque que dans les plus brillants jours de sa prospérité. Apprenez que la piété donne aux princes encore plus de noblesse que les princes n'en donnent à la piété. Une injuste ambition leur fait, pour ainsi dire, perdre la gloire dans la gloire même; mais un zèle de religion la leur fait trouver jusque dans le fond de l'humiliation. La grandeur des saints est indépendante du succès de leurs entreprises; ils la doivent à la foi, à la grâce qui fait ce qu'ils sont, et non point à l'éclat, à la fortune qui fait ce qu'ils ne sont pas. On vit des rois qni ne brillèrent que par leur dehors; grande dignité, grande puissance, tout fut grand en eux, hors eux-mêmes. Mais un roi aussi saint que Louis, comme il n'emprunte rien de la prospérité, il ne perd rien dans les disgrâces, et dans quelque situation qu'il se trouve, il est toujours le même, c'est-à-dire, toujours grand, toujours religieux, l'un et l'autre tout ensemble.

Est-il couvert des lauriers de la victoire? Il donne le plus grand exemple d'humilité. L'orgueilleux Saül se dresse de ses propres mains un arc de triomphe. (I *Reg.* XV.) Mais le pieux, le magnanime Louis regarde sans vanité ce qu'il a fait par religion; et, après la prise de Damiette, on le voit suivre nu-pieds l'étendard de la croix, faisant de l'appareil de la pénitence toute la pompe de son triomphe.

Mais est-il dans l'adversité? Ah! il se relève par cette même religion, qui le rendit modeste dans la victoire. Car, avec quel courage, avec quelle noblesse ne soutient-il pas l'honneur de son diadème! veut-on s'assurer de l'accomplissement de ses promesses? Il ne veut pas qu'un roi, tout captif qu'il est, donne d'autre sûreté de sa parole que sa parole même: fermeté si admirable que le Sultan, qui le tient dans les fers, est obligé de dire *qu'il n'a jamais ouï parler d'un chrétien aussi fier que Louis;* fermeté vraiment royale, qui le fait paraître si grand aux yeux des infidèles, qu'ils délibèrent de le mettre sur le trône d'Egypte. Se voit-il pressé par un barbare, qui lui demande le fer à la main une marque d'honneur? Il lui répond avec intrépidité: *Fais-toi chrétien et je te ferai chevalier.* Réponse pleine de sagesse, qui nous fait voir qu'en lui, selon la parole du prophète, *le prince pense vraiment en prince.* (*Isa.* XXXII.) Car remarquez-le bien, comme roi, il ne saurait accorder une grâce à l'attentat d'un furieux, mais comme roi chrétien, il ne saurait la refuser à la conversion d'un infidèle.

Certes, Messieurs, rien ne me paraît plus digne de notre admiration qu'un roi captif, qui, abandonné de tout, se suffit à lui-même par sa grandeur d'âme, et qui prenant dans l'adversité toute la fierté dont il se dépouilla dans la victoire, se donne assez d'autorité pour faire la loi aux plus superbes vainqueurs, et pour inspirer l'amour et le respect aux nations les plus barbares. Non, non: la vertu ne décide pas des événements, mais elle ne change point avec la fortune, et si le monarque chrétien peut être malheureux, il ne saurait néanmoins être faible. Louis se soutient et par sa patience et par son courage; il ne manque ni à sa religion ni à sa dignité. On voit en lui une humilité, qui semble ne point convenir aux héros, et une fierté qui semble encore moins convenir aux saints, et cependant il est toujours héros et toujours saint. Pourquoi cela? C'est qu'il n'y a ni orgueil dans les sentiments qu'il a comme prince, ni faiblesse dans ceux qu'il a comme chrétien c'est que réunissant dans son âme les différentes qualités qui font et les héros et les saints, il porte un caractère particulier, qui le distingue de tous.

Ne vous étonnez donc pas, Messieurs, si sa dernière entreprise contre les infidèles n'est pas plus heureuse que la première, et si après avoir perdu la liberté en Egypte, il perd encore la vie dans le royaume de Tunis. Que la sagesse humaine raisonne tant qu'elle voudra sur un projet, où la religion fait toute la politique de notre saint, et l'adversité sa plus grande gloire; comme si les rois, les héros l'étaient moins, lorsqu'ils le sont pour un Dieu. Pour moi, loin de penser que saint Louis ait servi la religion avec trop d'ardeur, je suis plutôt surpris que nous la regardions avec tant d'indifférence. Je dis plus, lorsque je considère qu'il ne sortit de son royaume qu'après avoir établi le bon ordre au dedans et assuré la paix au dehors; qu'il ne tira les fonds d'une guerre si juste, que des revenus de son domaine et des contributions volontaires de ses sujets; qu'il prit toutes les précautions possibles pour la subsistance de ses troupes, et pour l'exécution de ses desseins; lors, dis-je, que je pèse toutes ces circonstances, je n'admire pas moins les mesures de sa sagesse, que la pureté de ses motifs. Et tout ce que je puis dire sur la croisade, ce n'est pas que notre saint roi ait eu trop de zèle, mais que les autres princes en eurent trop peu; ce n'est pas qu'on s'y soit engagé dans son siècle, faute de prudence, mais qu'on ne peut la blâmer dans le nôtre, que faute de religion et de justice.

Que ne dut-il donc pas faire, pour rétablir la sainteté du christianisme parmi ses sujets? Je n'ai qu'à vous dire que le règne de Louis fut vraiment le règne de Dieu. Alors,

on vit le blasphème puni avec rigueur, l'impiété reléguée dans les ténèbres, le libertinage proscrit avec honte, les spectacles bannis du royaume, et l'usure interdite dans le commerce. Alors, furent élevés ou rétablis avec magnificence des édifices sacrés, où il fit refleurir la majesté du culte divin, et les exercices de la piété chrétienne. Alors, furent recueillis avec soin et honorés avec solennité, les précieux instruments de la Passion de notre Rédempteur. Alors, furent comblés de bienfaits, des ordres naissants que la Providence suscita pour combattre l'erreur et le vice. Alors, furent protégés avec force et reçus avec respect, les souverains pontifes, dont la France fut toujours l'appui le plus ferme, et l'asile le plus assuré. Alors, dis-je, la justice, la pudeur, la bonne foi, la piété firent parmi les Français le caractère des chrétiens; et l'on vit cette illustre nation se donner dans l'Eglise, par la régularité de ses mœurs, le même rang qu'elle y tient par la pureté et l'ancienneté de sa foi.

Mais si le saint roi établit dans ses Etats une police toute chrétienne, ce fut encore plus par ses vertus que par ses édits. Car, il faut l'avouer, le goût du prince fait ordinairement les mœurs de tout son peuple. Son exemple est une loi souveraine pour des sujets, qui se font un honneur de lui ressembler, ou qui craignent au moins de lui déplaire. On ne rougit point d'être pieux ou déréglé, quand on l'est avec lui. Il fait par sa manière de vivre la mode de sa cour, et la mode de sa cour devient ensuite celle de tout son royaume. Lors donc que vous voyez fleurir la sainteté du christianisme, sous le règne de saint Louis, n'en soyez pas surpris, Messieurs, car, quel empire ne dut pas avoir sur l'esprit des peuples, l'exemple d'un roi, qui, dans le tumulte d'une cour et parmi les occupations de son ministère, ne laissa pas de réduire ses sens en servitude par la mortification, de s'entretenir régulièrement avec Dieu par la prière, de porter toutes les vertus chrétiennes jusqu'à la perfection, et de conserver la pureté de son baptême, jusqu'à la fin de ses jours?

Que ceux donc que les emplois, la naissance, les dignités distinguent dans le siècle, ne se plaignent pas de leur état, sous prétexte qu'il est dangereux pour le salut, mais qu'ils reconnaissent plutôt que leur état, pour ainsi dire, aurait lieu de se plaindre d'eux, s'ils le rendaient inutile à la religion. Car, que ne peut point la piété placée dans l'élévation, et soutenue de l'autorité? Dans une personne obscure, elle est souvent gênée, contredite, méprisée, elle est trop inconnue, parce qu'elle manque d'éclat, ou trop timide, parce qu'elle manque d'appui. Mais dans les grands, et surtout dans les souverains, elle a toute l'autorité de leur rang. Car, on plie sous leurs volontés, on s'ajuste sur leurs exemples, on cherche également à leur plaire par le vice, ou par la vertu, et souvent pour faire le bien, ils n'ont qu'à le vouloir.

Ainsi, saint Louis eut-il la gloire de réformer ses sujets, parce qu'il leur fit la loi, par l'exemple, autant que par l'autorité. Il le savait bien que les souverains ont ce grand avantage, que leur naissance même fixe leur vocation; qu'étant nés sur le Trône, ils ne sont pas faits pour s'éclipser dans les ténèbres; et que leur vrai mérite, c'est d'être au public, et non pas à eux-mêmes. Mais il savait aussi, qu'il n'avait été appelé à un si haut rang, que pour donner plus de noblesse au bon exemple, et plus d'empire à la piété. Il soutint donc, sans scrupule, tout l'éclat de la royauté, mais il se fit aussi un devoir d'y joindre celui de la vertu. Et comme d'un côté, son autorité rendit le vice malheureux, de l'autre son exemple rendit la vertu aimable, parce qu'il le fut lui-même, par son esprit de douceur.

### SECOND POINT.

Rien n'est plus digne de l'homme que l'esprit de douceur. C'est le premier fruit de la grâce dans un cœur dont l'Esprit-Saint amollit la dureté; c'est la perfection de la sainteté, dans une âme dont la charité fait toute la noblesse. Cette vertu donne des charmes à toutes les autres. Elle fait d'autant plus d'honneur à ceux qui l'ont, qu'elle est agréable à ceux mêmes qui ne l'ont pas. Par elle on se fait aimer des autres, parce que par elle, on se possède soi-même. Par elle, non-seulement on est bienfaisant, mais on l'est avec plus de mérite, parce qu'on l'est avec plus de bonté.

Mais cette vertu est encore plus noble dans les souverains; car dans un état où l'on a la liberté de tout faire, qu'il est beau de ne trouver son plaisir qu'à faire du bien! Aussi nous voyons que Jésus-Christ se propose à eux comme un *roi plein de douceur* (*Matth.*, XXI), et que saint Louis plein de l'esprit de ce divin Maître, fit entrer cette aimable vertu dans son caractère, comme il sera aisé d'en juger, par la générosité de sa clémence et par les profusions de sa charité.

Il découvrit la bonté de son cœur, dès les premières années de son règne, où l'esprit de révolte ne lui fournit pas moins l'occasion de signaler sa clémence que celle d'exercer sa valeur. Car, Messieurs, la France ne fut point alors sous un roi mineur, aussi tranquille qu'elle l'est aujourd'hui. Il est vrai, nous regrettons un roi, digne fils, digne successeur de saint Louis, un roi, qui toujours grand, le fut dans l'Eglise par son zèle; parmi ses peuples, par sa bonté; dans sa cour, par sa majesté; dans les armées, par sa valeur; dans la victoire, par sa modération; dans la paix, par sa sagesse, dans les afflictions, par sa constance; dans les ombres mêmes de la mort par sa piété; je dirai tout en un mot, Messieurs, un roi qui fut au-dessus de tous vos éloges. Nous le regrettons tous, ce monarque, qui fut l'ornement de son siècle, et vous regrettez, en particulier, un protecteur, qui combla par l'honneur de son estime, la gloire que vous vous acquîtes par le prix

de vos travaux. Mais la Providence, pour nous adoucir la perte d'un si grand roi, nous a épargné l'horreur de ces dissensions civiles, qui déchirèrent le sein de la France pendant la minorité de saint Louis.

Ainsi goûtons-nous le plaisir de voir lever sans nuage, comme un soleil naissant, ce jeune souverain, cet auguste monarque, qui fait nos délices par la noblesse de son naturel et par le succès de son éducation; qui n'a de l'enfance que ce qui la rend pure, et de la royauté que ce qui la rend aimable; plein de sagesse et de majesté, malgré la faiblesse de son âge, plein de douceur et de grâces dans tout l'éclat de son rang, qui règne encore plus sur nos cœurs par ses vertus, que sur nos personnes par son autorité ; prince accompli, le grand objet de nos vœux, dont la santé ne semble avoir été si dangereusement attaquée et si promptement rétablie, que pour nous découvrir à nous-mêmes tout le fonds de notre tendresse, et afin que la vivacité de nos alarmes et les transports de notre joie rendissent plus sensibles, et le zèle que nous avons pour sa personne, et les espérances que nous fondons sur son empire (13).

Ne jugez donc pas, Messieurs, de l'état où la France se trouva au commencement du règne de saint Louis, par le calme dont elle jouit aujourd'hui. On vit, au contraire, le royaume cruellement divisé par l'ambition des princes, qui cherchèrent à se tirer de la dépendance, et par la jalousie des grands, qui voulurent partager l'autorité.

Louis, à la vérité, fit bientôt voir aux factieux qu'ils ne devaient pas mesurer sa valeur et sa sagesse sur la faiblesse de son âge. On le vit à la tête du pont de Taillebourg, soutenir presque seul, par un effort de courage, tout le poids d'une armée de rebelles, et remporter ensuite une victoire complète sur le roi d'Angleterre. Mais, s'il sut employer les armes contre leur attentat, il sut aussi accorder le pardon à leur repentir. Et comment pardonna-t-il? Ecoutez, vous qui faites consister le pardon d'une injure à feindre une réconciliation, pour renvoyer à propos votre vengeance, et à cesser d'être ennemi déclaré, pour devenir ami plus dangereux. Que saint Louis fut éloigné d'une si lâche dissimulation! Il regarda les coupables comme innocents dès qu'ils furent soumis, plus touché de leur malheur, qu'irrité de leur perfidie.

En vain une trop lâche prudence lui dit-elle que la clémence fut quelquefois une vertu funeste, et qu'il était plus sûr de châtier le crime des uns, pour intimider la mauvaise volonté des autres. Il répondit comme David (II *Reg.*, XIX), qu'un jour de victoire et de salut ne devait point être déshonoré par le sang des malheureux. Il poussa même sa générosité jusqu'à vouloir gagner par ses bienfaits ceux qu'il aurait dû écarter par défiance; et cette politique toute chrétienne eut tant de succès, que les rebelles réparèrent eux-mêmes, par reconnaissance, un attentat qu'il n'avait pas voulu leur faire expier par sa justice.

Mais, n'y a-t-il point une vaine affectation de grandeur d'âme dans l'amnistie qu'il accorde aux rebelles? J'avoue que comme il y a de l'orgueil à ne vouloir pas souffrir une offense, il y en a aussi quelquefois à la pardonner. Car, on veut bien faire grâce à un ennemi, quand on le voit abattu, et qu'on a la liberté de l'écraser, On affecte alors une fausse charité, par laquelle on lui marque, non le bien qu'on lui veut, mais le mal qu'on lui peut faire; et après avoir poursuivi une injure pour avoir le plaisir de la vengeance, on fait semblant de l'oublier pour avoir la gloire de la générosité. Mais, il n'y a rien de faux dans un cœur aussi noble, aussi chrétien que celui de notre saint. S'il pardonne, c'est par religion et non par vanité, c'est en aimant sincèrement ses ennemis, et non en méprisant leur faiblesse; et s'il y a de l'éclat dans sa clémence envers les rebelles, ce n'est que parce qu'il y en a eu dans leur rébellion.

Voulez-vous, Messieurs, découvrir le fonds de sa droiture, l'étendue de sa clémence et même la solidité de sa dévotion? Remarquez qu'il ne sait pas moins souffrir en secret les offenses qui ne font aucun bruit; car, apprend-il que des courtisans orgueilleux et téméraires attribuent ses exercices de piété à une médiocrité de génie, il fait semblant d'ignorer la calomnie, pour la souffrir sans se faire honneur de sa patience.

Il le sait bien, qu'il n'est pas permis de toucher à l'oint du Seigneur, et qu'il pourrait exercer sa vengeance sous le nom de punition. Mais par une sagesse, par une générosité bien élevée au-dessus de celle du commun des hommes, il distingue les injures qui offensent le roi, de celles qui n'offensent que le chrétien. Doux et humble de cœur, comme Jésus-Christ, il regarde la calomnie comme le contrepoids de son élévation, et non comme un attentat contre sa dignité. Il est persuadé que c'est dans ces sortes d'occasions qu'un prince peut et doit pratiquer dans le silence, la douceur et la charité chrétienne, son rang ne lui laissant d'autre persécution à souffrir que celle des langues médisantes; et, pourvu qu'on ne manque pas de soumission pour son autorité, il se met peu en peine de ce qu'on manque d'estime pour sa vertu, attaché à la piété, non pour l'honneur qu'elle peut faire devant les hommes, mais pour le mérite qu'elle donne devant Dieu.

Il n'ignore pas non plus qu'il y aurait pour lui une manière de se venger, qui

(13) Au commencement du mois d'août de l'an 1721, le roi fut attaqué d'une maladie très-dangereuse, qui fit craindre pour ses jours; mais, Sa Majesté en ayant été bientôt délivrée, le public en eut une si grande joie que, pendant trois semaines, on en fit dans Paris de grandes réjouissances, qui duraient encore lorsque l'auteur prononça ce panégyrique.

n'aurait point un air de vengeance, et que, sans faire éclater sa colère, il n'aurait qu'à marquer un dégoût pour accabler des courtisans ambitieux, qui mettent tout leur art à surprendre l'estime du prince pour en usurper la faveur. Mais encore un coup, loin de lui toute duplicité, toute vengeance. Plein de charité pour ceux-mêmes, qui manquent de justice pour lui, il garde une sainte dissimulation sur l'injure pour leur épargner jusqu'à la crainte d'une disgrâce. Il les croit moins coupables, parce qu'il se croit lui-même pécheur; et le même esprit d'humilité, qui lui fait trouver plus de gloire dans le nom de Louis de Poissy, qui est le lieu de son baptême, que dans le titre de roi de France, lui fait aussi trouver plus de bonheur à participer aux opprobres de son divin Maître, qu'à en représenter la grandeur.

Ah! loin d'ici l'idée de ces princes qui ne présidèrent dans le monde que comme des divinités malignes, toujours prêtes à faire gémir les hommes sous un funeste pouvoir. Comme notre sainte religion forme pour les rois des sujets zélés et incorruptibles, elle forme aussi pour les sujets des rois tendres et bienfaisants. Et si un monarque tout chrétien comme le nôtre aima à faire sentir sa puissance, ce ne fut que par sa charité. Mais quelle charité! Charité humble, qui lui fit respecter la personne de Jésus-Christ dans celle des pauvres, qu'il logea dans son palais et qu'il se fit un honneur de servir de ses royales mains; charité généreuse qui l'obligea de demeurer sans secours dans un pays barbare pour faire la consolation des prisonniers français, qu'il ne voulut point abandonner dans leur misère; charité universelle, qui s'étendit sur les provinces aussi bien que sur la ville capitale, sur les étrangers aussi bien que sur les citoyens, sur les pèlerins aussi bien que sur les captifs, sur les femmes pécheresses aussi bien que sur les vierges indigentes.

Voilà, chrétiens, l'usage que l'esprit de douceur lui fait faire de sa puissance. Heureux, si je puis vous inspirer l'amour d'une si noble vertu! Hélas! peut-être que jusqu'à présent vous avez fait de la fierté l'apanage de votre rang, de votre pouvoir, la mesure de votre vengeance, de votre dureté, le crime de vos richesses. Mais, je vous dis aujourd'hui que la modération, la clémence, la compassion, la libéralité, dignes fruits de l'esprit de douceur, font vraiment le bonheur de l'homme et la gloire du chrétien.

L'homme dur et superbe, qui goûte lui seul les douceurs de sa prospérité est aussi le seul à s'en réjouir. Les peuples le regardent comme leur fléau. Son élévation est pour eux un scandale qui les offense et sa puissance un poids qui les accable. Ils le rabaissent dans leurs estime et le dégradent dans leur désirs; on déteste son nom jusque dans sa postérité, il s'assure la haine de tous les siècles, il offense en quelque sorte l'humanité tout entière; et pour ne vouloir pas faire des heureux, il est souverainement malheureux lui-même.

Mais l'homme affable, miséricordieux, pacifique, charitable, trouve dans l'affection du public sa grandeur, sa gloire, son repos. Il commande toujours avec autorité, parce qu'on lui obéit avec amour. Rien ne lui résiste, parce que les cœurs mêmes ne lui résistent pas. Toutes les bouches s'ouvrent en sa faveur. On loue, on bénit en lui une élévation qui le rend l'appui du mérite et de l'innocence, un ministère qu'il exerce pour le soulagement des peuples, une opulence dont il fait la ressource des misérables. Il vit heureux, parce que les autres le sont par lui; il est pour le public comme un trésor que chacun prend intérêt à conserver, et, chéri des hommes dont il possède la confiance, il est encore agréable à Dieu, dont il remplit les desseins, et dont il représente la bonté.

Aussi saint Louis eut-il la gloire de gagner le cœur de ses peuples et même de changer celui de ses ennemis. Jamais prince ne fut plus absolu, parce que jamais prince ne fut plus aimé; car les souverains ne peuvent mieux l'être que par les vertus qui les font régner sur les cœurs. Il fut aimé aussitôt que connu, par la raison que l'on fut d'abord persuadé qu'on n'aurait point à craindre de sa part, ni l'orgueil de l'élévation, ni l'abus de l'autorité. Enfin, il mérita tout le zèle de ses sujets, parce que son esprit de douceur le rendit pour eux le meilleur de tous les Pères, et toute leur confiance, parce que son amour pour la justice le rendit le plus sage de tous les rois

TROISIÈME POINT.

L'amour de la justice est proprement la vertu des souverains. C'est par elle qu'ils mettent un frein aux passions des autres, et des bornes à leurs propres désirs. Les sujets ne sont justes que par probité, mais les souverains le sont encore avec empire. La justice des particuliers se borne à de petits intérêts, mais celle des rois embrasse les plus grands objets. Juger souverainement, c'est dans les rois un droit sacré, une fonction toute divine qui les rend les nobles images de Jésus-Christ, qui *juge les justices mêmes.* (*Psal.* LXXIV.) Mais, juger équitablement, c'est leur obligation la plus indispensable, parce qu'ils ne doivent exercer l'autorité de Jésus-Christ, que selon l'ordre de Jésus-Christ, c'est le plus vaste de leurs devoirs, car arbitres du monde, ils doivent rendre la justice à leurs sujets, la garder envers leurs égaux, et se la faire à eux-mêmes.

C'est ici la gloire de mon sujet. Jamais prince ne remplit mieux tous les devoirs de la justice, que celui dont j'achève l'éloge.

Avec quelle ardeur, avec quel succès ne s'appliqua-t-il pas d'abord à juger ses peuples et à régler ses Etats? Ne le vit-on pas, comme les anciens juges d'Israël, assis sous un arbre, faire de la campagne le lieu de son tribunal, et de ses heures de récréa-

tion un temps d'audience pour écouter les plaintes de ses sujets, trouvant son plaisir à s'abaisser jusqu'aux pauvres, s'accommodant à la portée des plus grossiers, n'osant pas même se plaindre de l'indiscrétion des importuns; aussi admirable par la facilité de son succès que par l'équité de ses jugements?

On aurait sans doute vu pendant son règne, cet heureux temps où les peuples n'eurent pour juges que leurs souverains, si l'étendue de son empire et la multiplicité de ses devoirs ne l'avait obligé, comme Moïse, à partager le poids d'un si grand travail avec les anciens d'Israël. Mais s'il leur confia le dépôt de son autorité, quelles précautions ne prit-il pas pour en prévenir l'abus? On voit bien par la sagesse de ses ordonnances et par l'attention qu'il eut à les faire observer, que jamais prince ne posséda mieux que lui la science du gouvernement, et ne poussa plus loin la vigilance royale et le zèle du bon ordre.

Ce fut ce même zèle qui le rendit également sévère à punir les méchants et libéral à récompenser les grands hommes qui se distinguèrent par leur érudition et par leur piété. Selon lui, avoir trop d'indulgence pour le crime, c'était une vraie cruauté envers les gens de bien; laisser la vertu malheureuse, c'était la rendre méprisable; ne point aimer, ne point honorer le mérite des autres, c'était n'en avoir point soi-même.

Mais serons-nous moins touchés des sentiments d'équité qu'il eut toujours pour son peuple? La cupidité voudrait inspirer aux souverains le désir de tout avoir, parce qu'ils ont le pouvoir de tout usurper. Mais Louis ne consulte que la justice, et, assis sur son tribunal, à la tête de son conseil, opinant le premier contre ses propres intérêts, pour assurer la liberté des suffrages, il prononce contre ses prétentions pour peu que l'injustice en soit apparente. Une cruelle politique leur fait entendre quelquefois comme à l'imprudent Roboam (III *Reg.*, XII), que pour affermir leur autorité, il faut qu'ils appesantissent leur joug, et que, sans raison, sans nécessité, ils livrent leurs peuples à la discrétion d'un Adura (*Ibid.*), je veux dire à l'avidité d'un partisan assez cruel pour se nourrir de sang et de larmes. Mais un saint monarque comme le nôtre sait fort bien que, comme il n'y a nul prétexte pour la révolte, il n'y a aussi nul droit pour la tyrannie, et s'il rend ses sujets fidèles, ce n'est qu'en les rendant heureux. Loin de les sacrifier à un excès d'ambition, il ne veut pas même les incommoder sous un prétexte de zèle. Car, lorsqu'il marche vers la terre sainte, ne pouvant empêcher que les lieux qui sont sur sa route ne souffrent du passage de son armée, il laisse après lui des hommes intègres qui satisferont le public et les particuliers avec une exactitude qui prévient les plaintes, et par une compensation qui surpasse le dommage.

Peut-être, Messieurs, êtes-vous surpris qu'il ait pu soutenir les plus grandes dépenses, sans charger son peuple. Mais, soit qu'il y ait une secrète bénédiction de Dieu sur les princes qui ont de la religion, ou qu'il y ait plus de conduite de leur part, il est certain, et l'expérience nous l'apprend, que leur piété est toujours utile, et qu'il n'y a que leurs passions qui soient onéreuses. Salomon pieux et sage prodigue des trésors immenses à la structure du temple le plus magnifique qui fut jamais; et cependant les enfants d'Israël vivent dans l'abondance de toutes choses, *et l'or et l'argent sont aussi communs que les pierres dans Jérusalem.* (II *Paralip.*, I.) Mais le même Salomon se livre-t-il à la dissolution, à l'impiété? Il les accable par des tributs excessifs; et ses peuples, qui ont été malheureux sous son règne, se rendent enfin coupables sous celui de son fils (I *Reg.*, XII), en secouant le joug de l'obéissance par le grand crime de sa rébellion.

Si saint Louis fut équitable envers son peuple, il ne le fut pas moins envers les étrangers. Vous dirai-je que jamais prince ne fut plus religieux que lui à observer les traités et à garder sa parole? Selon la prudence du siècle, il faudrait qu'un souverain abandonnât la probité au vulgaire; il tromperait toujours avec honneur pourvu qu'il le fît avec succès. Mais Louis n'eut garde de vouloir renoncer à la gloire de cette intégrité, qui fait les gens d'honneur dans la société civile. Il en fut au contraire si jaloux, que, malgré la dureté avec laquelle les Sarrasins l'avaient traité dans le temps de sa captivité, il leur fit rendre avec empressement une somme qu'on leur avait retenue dans le payement de sa rançon. Aussi leur donna-t-il une si grande idée de sa droiture, qu'il eut parmi eux le glorieux surnom de *Véritable*. On peut même dire que sa probité fit celle de tous les autres princes; car, équitable envers eux, il les obligea à l'être envers lui.

Vous dirai-je encore qu'il mit son plaisir, non à répandre, mais à épargner le sang des chrétiens, non à exciter, mais à calmer la jalousie des puissances étrangères? Il avait sans doute toutes les qualités nécessaires pour les plus grandes entreprises, comme on en peut juger par ce qu'il fit contre les rebelles, les hérétiques, les infidèles; mais sa religion et sa justice lui firent mettre l'ambition d'un prince au rang de ces passions violentes qu'il est souvent dangereux de suivre, et qu'il est toujours glorieux de réprimer.

Mais, ce qui nous marque encore mieux quel fut son amour pour la justice, c'est qu'il aima mieux terminer les différends de ses voisins que de chercher à profiter de leurs divisions. Quelle tentation plus délicate pour un souverain? Il semblait qu'il n'y avait là-dessus ni scrupule à former, ni remords à craindre; car il ne s'agissait pas de se rendre l'auteur des troubles, il n'avait qu'à laisser brûler le feu de la dis-

corde. Telle était aussi la morale des politiques du siècle, qui lui conseillaient d'assurer la tranquillité de son royaume par l'affaiblissement de ses voisins. Mais une maligne prudence ne fut point celle de notre saint roi, parce qu'elle n'était point celle de l'Evangile. Il crut, au contraire, que les rois devaient avoir de la charité entre eux; qu'il y aurait eu une espèce d'injustice, ou tout au moins une inimitié secrète, à se donner le lâche plaisir de voir détruire ses voisins, et que le vrai moyen de leur ôter l'envie de rompre la paix avec lui, c'était de la rétablir parmi eux. Avec quel empressement ne leur offrit-il pas sa médiation? Avec quelle générosité n'employa-t-il pas ses soins, son argent même à les réconcilier? Mais aussi quelle conduite plus glorieuse pour lui, et plus salutaire à la France? On vit venir à Paris les princes et les rois mêmes, pour le rendre l'arbitre suprême de leurs différends; on les vit, dis-je, rendre une espèce d'hommage à son trône par celui qu'ils rendirent à sa droiture.

Voilà, Messieurs, quel fut le succès de son amour pour la justice. Sacrifier la religion à l'intérêt, et l'honnête homme à l'homme d'Etat, n'avoir ni délicatesse dans les sentiments, ni goût pour la vertu, ni scrupule sur le crime, c'est souvent tout l'art tout le mérite des politiques du siècle : mais assurer le bonheur de ses sujets en faisant celui des autres peuples, allier le mérite de la probité la plus parfaite, avec le succès de la plus fine politique c'est un secret réservé à un prince, comme celui que je loue, qui ne connaît d'autre prudence que celle de l'Evangile : c'est une habileté, qui vérifie à la lettre cette parole du prophète, que *le trompeur ne mérite pas le titre de grand.* (*Isa.*, XXXII.) Gouverner des sujets avec empire, c'est ce qui fait la grandeur du commun des rois; mais régner en quelque sorte sur les rois mêmes, par une supériorité de vertu, c'est l'autorité d'un saint roi comme Louis, et une autorité qui n'eut peut-être point d'exemple. Tant il est vrai, comme dit le Sage, que *celui qui suit la justice, trouvera non-seulement la justice, mais encore la gloire.* (*Prov.*, XXI.)

Ne craignez pourtant pas, Messieurs, que la délicatesse de sa conscience l'ait rendu injuste envers lui-même. Ce fut, au contraire, l'amour même de la justice, qui le rendit peut-être le prince du monde le plus jaloux de la gloire de son trône, de l'autorité de son sceptre, de l'indépendance de sa couronne. Car, sa religion lui fit regarder la dignité royale, comme un dépôt sacré que Dieu lui avait confié, et il la soutint avec d'autant plus de fermeté, qu'il n'aurait pu la laisser avilir sans scrupule. Il savait, qu'en lui le chrétien était soumis à l'Eglise, mais il savait aussi, que le roi n'était soumis qu'à Dieu. Il ne voulut point être le tyran de son royaume, mais il en voulut être le seul maître. Il régna sans artifice, sans orgueil, mais il régna par lui-même, et avec tant d'autorité, qu'il obligea des princes, malgré leur puissance, et même des têtes couronnées, malgré leur fierté, de reconnaître l'empire qu'il avait sur leurs personnes, ou le droit qu'il avait sur leurs domaines. Non, non, son équité ne fut point aveugle ni timide. S'il eut un cœur droit, il eut aussi, comme Salomon, un génie élevé et une prudence consommée qui lui fit faire un juste *discernement entre le bien et le mal.* (III *Reg.*, III.) On ne put pas même le tromper sous un prétexte de charité. Car, en vain les évêques de son royaume lui proposèrent-ils de confisquer les biens des excommuniés, pour les employer au soulagement des pauvres. Il rejeta ce projet, comme contraire à l'esprit de l'Eglise, qui frappe les pécheurs, pour les porter à la pénitence, et non pour les jeter dans le désespoir. Il sentit d'abord l'injustice qu'il y aurait eu à punir leur péché avec une rigueur, qui eût ôté le moyen de faire grâce à leur repentir : et quelque profond que fût son respect pour le sacerdoce de Jésus-Christ, il n'eut garde néanmoins de donner aux prélats de l'Eglise sur une affaire d'intérêt, la même autorité qui leur est réservée sur les matières de religion; ni de leur laisser prendre sur son esprit le même ascendant, que des personnes pieuses, mais moins éclairées, donnent quelquefois à un simple directeur, qu'elles ont la faiblesse de rendre aussi absolu sur la disposition de leurs biens, que sur la conduite de leur conscience.

Finissons, Messieurs, cet éloge par une réflexion, qui semble naître naturellement du récit tout simple que je viens de vous faire. C'est que ce grand saint a poussé toutes les vertus jusqu'à un tel point, qu'on dirait qu'il n'en est aucune qui ne soit sa vertu dominante. Si vous considérez son détachement, ses austérités, son recueillement, son humilité, vous le prendrez à ce premier coup d'œil pour un solitaire, qui n'aime que l'humiliation, la retraite, l'oraison, les pratiques de piété. Si vous mesurez son zèle et sa constance, si vous vous rappelez le désir qu'il eut de la conversion des infidèles, et le soin qu'il prit d'envoyer des ouvriers évangéliques jusqu'au fond de l'empire des Tartares, il vous paraîtra plein de l'esprit des apôtres et des martyrs. Si vous ramassez dans votre idée tout ce qu'il a fait pour soulager la misère, pour extirper le vice, l'hérésie, l'impiété, vous le regarderez comme un parfait modèle pour les ecclésiastiques, qui sont particulièrement par leur profession, les pères des pauvres, les pasteurs des âmes, et les hommes de Dieu. Enfin, si vous vous représentez sa sagesse, sa valeur, sa fermeté, sa libéralité, sa modération, sa justice, sa magnificence, sa grandeur d'âme, sa générosité, vous ne trouverez point de prince plus digne de porter le sceptre, point de monarque qui ait régné avec plus de gloire. De quelque côté que vous le regardiez, il vous paraît également grand, également saint. Chaque vertu semble faire son caractère particulier,

et cependant elles ne le font que toutes ensemble.

Mais, comment pratiqua-t-il tant de vertus différentes, sans les rendre contraires? Ah! chrétiens, c'est qu'il se conduisit en tout par un esprit de piété, qui lui fit regarder l'ordre de la Providence comme sa règle, les devoirs de son état, comme sa perfection; la gloire de Dieu, comme sa fin; le ciel, comme son véritable royaume. Car, c'est le caractère admirable et tout divin de notre sainte religion, de sanctifier tous les états, et de conduire les hommes chacun selon sa vocation. Jésus-Christ est pauvre pour les pauvres, il est roi pour les rois; et comme il n'est point de condition qui ne puisse prétendre à sa gloire, il n'en est point aussi qui ne puisse, et par conséquent qui ne doive suivre ses maximes, et imiter ses exemples. Ainsi, la grande sagesse du chrétien, *c'est de connaître sa voie* (*Prov.*, XIV), c'est de suivre ses devoirs, et de se sanctifier où il se trouve.

C'est par cet esprit de sagesse, que saint Louis se sanctifia pour la gloire des Français, et c'est par ce même esprit, que tous les bons Français doivent à leur tour se sanctifier pour la gloire de saint Louis. Nous ne pouvons rien faire de plus digne de lui, que de porter notre vénération, jusqu'à le prendre pour notre modèle. Obéir à la loi qu'il nous fait par son exemple, c'est le faire régner sur nos cœurs, c'est lui conserver ses droits sur un peuple qu'il protége de tout son crédit, et qu'il gouverne encore aujourd'hui dans sa postérité. L'amour même que nous avons pour le Fils qui règne sur la terre, doit ranimer notre zèle pour le père qui règne dans les cieux, comme la vénération que nous avons pour le père, qui est notre patron, doit augmenter s'il se peut, l'attachement que nous avons pour le Fils qui est notre souverain. Heureux, si nous pouvions rendre à ce grand saint, par la pureté de nos mœurs, tout l'honneur qu'il nous fait par l'éclat de sa sainteté! Mais, s'il ne nous est pas permis d'atteindre à la perfection de ses vertus, soyons au moins assez saints, pour lui former un peuple digne de la grandeur de son nom, et afin que nous méritions qu'il daigne protéger son royaume, et nous conserver son successeur.

Grand saint! je vous présente les vœux d'un peuple plein de zèle pour votre gloire, de fidélité pour votre sang, de confiance en votre protection. Regardez-le comme votre héritage, puisqu'il appartient à votre postérité, et répandez vos bénédictions sur son roi, puisqu'il vous les demande pour votre propre Fils. Faites que cet auguste Fils, que vous voyez assis sur votre trône, y brille par vos vertus, qu'il conserve toute la pureté de votre sang par celle de ses mœurs; qu'il se donne dans tout le cours de sa vie, la même ressemblance qu'il a avec vous par sa minorité; que son règne ait tout l'éclat que nous lui souhaitons pour sa gloire, et toute la durée qui est nécessaire pour notre bonheur. Mais, en bénissant le roi, selon les désirs des sujets, bénissez aussi les sujets pour la consolation du roi. Régnez en lui, régnez sur nous par votre esprit, afin qu'un jour nous régnions tous avec vous dans la même gloire, où nous conduisent, le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

## PANÉGYRIQUE V.

### SAINT AUGUSTIN,

*Prononcé à Paris dans l'église des Grands-Augustins, le 28 août 1721.*

Invenit eum in terra deserta, in loco horroris, et vastæ solitudinis; circumduxit eum, et docuit, et custodivit ut pupillam oculi sui. (*Deut.*, XXXII.)

*Il l'a trouvé dans une terre déserte, dans un lieu affreux, dans une vaste solitude; il l'a conduit par divers chemins, il l'a instruit, et il l'a conservé comme la prunelle de son œil.*

C'est l'idée que Moïse nous donne de la protection de Dieu sur les enfants d'Israël; mais ce n'est là qu'une figure. Le grand saint, dont je viens faire l'éloge, nous apprend que Dieu a voulu nous marquer dans la conduite de sa providence sur son peuple, les desseins de sa miséricorde sur ses élus; et selon ce grand principe, mes frères, ne reconnaissez-vous pas dans les paroles de mon texte, l'état où Augustin lui-même fut d'abord réduit par son aveuglement, et celui où il fut ensuite élevé par la grâce?

Vous le savez, qu'il eut le malheur de s'égarer *dans une terre déserte, dans un lieu affreux*, c'est-à-dire, dans les voies du péché, ces voies funestes que la mort couvre de ses ombres, et où l'homme éloigné de Dieu, abandonné à lui-même, errant au gré de ses désirs se trouve d'autant plus misérable, qu'il aime son propre égarement et sa propre misère. Quel désert plus affreux! Il y faut périr, ô mon Dieu! si le bras de votre miséricorde ne nous en retire pour nous remettre dans les voies de la justice et de la vérité.

Telle fut d'abord la situation du grand saint que nous louons. Mais le Seigneur, qui se plaît quelquefois à choisir les plus insignes pécheurs pour faire éclater en eux la puissance de sa grâce, le Seigneur, dis-je, le tira du plus profond abîme de l'iniquité, pour en faire l'ornement et le soutien de son Eglise.

C'est là le changement que la droite du Très-Haut (*Psal.* LXXVI) opéra en faveur d'Augustin: changement si admirable qu'il n'y en eut point, où l'empreinte du doigt de Dieu fût plus visible, qui eût des suites plus éclatantes et dont la mémoire soit plus célèbre. J'en atteste, tout indigne ministre que je suis, j'en atteste comme Moïse le ciel et la terre, je veux dire, les anges qu'Augustin réjouit par sa conversion, les pénitents qu'il toucha par son exemple, les justes qu'il anima de son esprit, l'Eglise qu'il fit triompher par son zèle, les hérétiques qu'il confondit dans ses disputes, les schismatiques qu'il ramena par ses soins, les savants qu'il forma par ses écrits, les étrangers de la foi qu'il édifia par ses vertus,

et les pécheurs mêmes qui s'empressent d'entendre son éloge : *Audite cœli quæ loquor: audiat terra verba oris mei.* (*Deut.*, XXXII.)

Mais quelle juste idée peut-on se former d'un si vaste sujet? La voici dans les paroles de mon texte. 1° Dieu le ramena dans les voies du salut par une sincère conversion : *Circumduxit eum.* 2° Il le remplit des dons de sa science et de sa sagesse : *et docuit.* 3° Il l'embrasa du feu de sa charité, pour le rendre l'objet de ses complaisances : *Et custodivit ut pupillam oculi sui.* Voilà, ce me semble, Augustin tout entier. Vous verrez donc, 1° l'étendue de sa pénitence ; 2° l'excellence de sa doctrine ; enfin la perfection de son amour, les grâces dont il a été prévenu, les lumières qu'il a répandues, et la sainteté où il s'est élevé. C'est ce que vous verrez dans les deux parties de ce discours.

Je sais que c'est la gloire de notre saint, d'être au-dessus de l'éloquence humaine; aussi je n'ai pensé qu'à le traiter avec simplicité, et parce que je ne puis relever sa grandeur, je me borne à vous instruire par ses exemples. C'est la grâce que je demande à l'Esprit-Saint, par l'intercession de Marie, que nous saluerons avec l'ange. *Ave Maria*, etc.

PREMIER POINT.

Heureux, disait le prophète, ceux qui ne se sont jamais détournés des voies de la piété, et qui, marchant dans la loi de Dieu, le cherchent dans toute la sincérité de leur cœur : *Beati immaculati in via.* (*Psal.* CXVIII.) Car, mes frères, il faut l'avouer, c'est dans une fidélité constante et parfaite que l'homme doit faire consister sa gloire et sa consolation ; sa gloire, parce que rien ne l'élève tant que la sainteté ; sa consolation, parce que rien ne le rassure tant que l'innocence ; sa gloire, parce qu'il n'est point déshonoré par le péché ; sa consolation, parce qu'il n'est point déchiré par le repentir.

Mais quoiqu'il n'y aît pas un plus précieux avantage pour l'homme, qu'une pureté sans tache, j'ose dire néanmoins, que le pécheur peut se donner par sa ferveur un plus grand éclat que celui que le juste conserve ordinairement par sa fidélité ; et que quelque grands que soient nos crimes, nous ne devons point disputer à la grâce le pouvoir de nous rendre notre innocence, ni nous ravir à nous-mêmes l'espérance de la recouvrer.

C'est ce que nous reconnaissons, mes frères, dans le changement d'Augustin. Il semble que ses déréglements n'aient été plus affreux, que pour rendre sa conversion plus touchante et plus célèbre, et il faut vous les rappeler pour la gloire de la grâce qui le purifia. Mais n'attendez pas, que je vous fasse une de ces molles et dangereuses peintures, qui semblent faire du vice un objet brillant et aimable, comme si je devais borner la gloire de mon Saint, à montrer qu'il fut pécheur. La fin de notre ministère est, au contraire, de porter les pécheurs à devenir saints ; et malheur à moi, si dans la crainte où je suis de ne pouvoir vous tracer une image assez vive de la douleur d'Augustin, je m'attirais le reproche de vous en avoir fait une trop agréable de ses désordres. Comme je ne dois vous les représenter, que pour vous inspirer la même horreur qu'il en eut, je tâcherai de n'employer d'autres couleurs que les siennes, afin qu'il ne m'échappe aucun trait qu'il ne pût lui-même reconnaître, et dont vous ne deviez être édifiés.

Augustin donc livré aux passions d'ignominie, fasciné par les illusions du mensonge, courait à pas de géant dans cette région vaste et lugubre, qui aboutit à l'éternelle perdition : *In loco horroris et vastæ solitudinis.* Et comment s'engagea-t-il dans un état si déplorable? Hélas! mes frères, par des commencements, dont votre imprudente vertu ne se défie point, et qui vous paraissent même fort innocents. Vivacité de jeunesse, oisiveté molle, sociétés perverses, compagnies mondaines, lectures fabuleuses, spectacles profanes, sentiments tendres, empressements de se produire, désir de plaire, voilà quels furent les préludes de ses honteux désordres (*Confes.*, l. III, c. 1, in fine) ; et dans ces différents traits que je n'ai recueillis qu'en votre faveur, âmes mondaines qui m'écoutez, craignez, craignez, que vous n'y trouviez la source d'un pareil égarement.

Cependant la grâce, qui en voulait faire sa conquête, ne cessait point de le poursuivre. Tantôt elle répandait des amertumes salutaires sur ses coupables délices pour l'en dégoûter, tantôt elle perçait jusqu'au fond de son âme, par des rayons de lumière qui lui faisaient entrevoir dans l'Evangile de Jésus-Christ, et dans les mœurs des catholiques, cette vérité et cette sagesse qu'il prétendait puiser dans les écrits des philosophes et dans les dogmes des hérétiques. (*Confess.*, l. II, cap. 2.)

Ainsi Augustin était-il continuellement agité ; ignorant la vérité, et se défiant de l'erreur, soupirant pour Dieu, lors même qu'il s'éloignait de Dieu, estimant la vertu, sans oser l'embrasser, condamnant le vice, sans pouvoir le haïr, ou, pour mieux dire, aimant le vice et la vertu tout à la fois. Rien n'était plus opposé à lui que lui-même. Indigné de se voir tel qu'il était, parce qu'il connaissait ce qu'il devait être, il voulait et ne voulait pas ; sage dans ses réflexions, et pourtant corrompu dans ses désirs ; cherchant à excuser ses désordres, et obligé de se les reprocher, ne pouvant ni souffrir ses plaisirs, ni s'en priver ; lié par une chaîne si pesante qu'il ne faisait que la traîner, mais si douce, qu'il ne craignait rien tant que de la voir rompre (*Confess.*, l. VI, cap. 12) ; demandant à Dieu le don de la chasteté, et ne voulant pas sitôt l'obtenir ; assez docile pour recevoir les impressions de la grâce, mais trop infidèle pour les suivre.

O mon Dieu! combien est-il encore de pécheurs qui, troublés comme Augustin, ne

peuvent s'accorder avec eux-mêmes, et qui peut-être, plus aveugles que lui, combattent contre vous, sans reconnaître que c'est vous qui combattez contre eux! Ah! pécheurs! puissiez-vous vous rendre comme lui, après vous être malheureusement défendus comme lui. Car la grâce, après l'avoir pour ainsi dire longtemps ménagé, résolut enfin de le vaincre; et le moment arriva, où remué par un trouble salutaire, plein d'indignation contre sa propre lâcheté, prêt à répandre sa douleur, il entendit une voix céleste, qui lui commanda de prendre et de lire les *Epîtres* de saint Paul, ce volume divin, où il trouva, au premier coup d'œil, la censure de ses désordres et l'abrégé de tous ses devoirs : *Tolle lege*.

Ah! ce fut là véritablement pour lui la voix du Seigneur, cette voix puissante et magnifique, qui brise l'orgueil des cèdres et la dureté des pierres. Car, figurez-vous ici un homme tout nouveau, vous allez voir que ce qui a servi à l'iniquité, Augustin le fera servir à la justice, et qu'en lui, à chaque espèce d'égarement, répondra un genre de conversion. Ce cœur, qui fut corrompu par des affections criminelles, il le purifiera par la plus vive douleur; cet esprit, qui fut plein d'orgueil, il l'abaissera par la plus profonde humilité; ce corps, qui fut profané par une infâme volupté, il l'immolera par une rigoureuse mortification. Voilà les trois caractères de son changement; tout fut péché en lui, tout sera aussi pénitence.

Et d'abord quel regret plus vif que celui dont il est pénétré à la vue de ses péchés? Il trouve également dans la grandeur et dans la bonté de Dieu un juste motif de s'affliger. La miséricorde même, qui lui a pardonné ses crimes, ne fait qu'aigrir sa douleur, et s'il se rappelle ses iniquités, c'est principalement par la raison que Dieu a voulu les oublier. (*Conf.*, l. II, cap. 1.) Rien ne peut le consoler de son injustice à avoir offensé un Dieu si aimable, et dont il est si tendrement aimé. Il forme contre lui-même les plaintes les plus amères, il trouve dans son cœur tendre une source intarissable de larmes, et, confus de son ingratitude passée, il ne peut exprimer toute la profondeur de son affliction, qu'en s'abandonnant à la véhémence de ses transports. O beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, s'écriet-il, que j'ai commencé tard à vous aimer! (*Conf.*, lib. X, cap. 27.) Malheur à ce temps que j'ai consumé dans l'amour des créatures! Malheureuse l'âme qui s'éloigne de vous, dans l'espérance de trouver hors de vous un plus grand bien que vous-même! (*Conf.*, lib. VI, cap. 16.)

Que n'êtes-vous touchés de ces généreux sentiments, pécheurs qui m'écoutez, vous surtout pécheurs du genre d'Augustin? Hélas! peut-être l'exemple de ses désordres vous a-t-il inspiré une digne complaisance pour les vôtres; mais n'en découvrez-vous pas toute l'horreur dans sa pénitence? Que dis-je? Son égarement même ne doit-il pas plutôt servir à vous confondre qu'à vous justifier? Si je vous proposais un saint qui ne se fût jamais abandonné à vos excès, vous m'opposeriez que vous ne sauriez revenir à son innocence, peut-être même oseriez-vous dire, qu'il ne saurait juger de vos plaisirs. Mais voici un illustre pénitent, qui ne les pleure si amèrement que parce qu'il ne les a que trop connus. Comme vous, il eut le malheur d'offenser son Dieu; ressemblez-lui donc en tout et, comme lui, trouvez le regret plus doux que le péché même; comme lui, reconnaissez que vous vous êtes vraiment rendus malheureux, parce que vous vous êtes rendus coupables. (*Conf.*, lib. I, cap. 12.) Vous trouvez, dites-vous, de la douceur dans le crime? Mais, hélas! le crime n'est-il pas lui-même le plus affreux de tous les maux et le plus terrible effet de la colère de Dieu sur le pécheur? Ah! Seigneur! il est vrai, le péché ne saurait être trop puni; mais si vous nous punissiez des péchés que nous avons commis par ceux que nous pourrions commettre, grand Dieu! je dirais presque que vous seriez trop vengé. Mêlez donc, pécheurs, mêlez vos larmes avec celles d'Augustin, et comprenez, par la vivacité de sa douleur et de ses transports, ce que c'est que de haïr un Dieu et ce que c'est que de l'aimer.

Mais, comme en lui l'esprit ne fut pas moins coupable que le cœur, je dis, en second lieu, qu'il répara les égarements de son orgueil par la plus profonde humilité, car il fallait que la mesure de sa pénitence fût proportionnée à celle de ses crimes. Jamais homme ne poussa peut-être plus loin que lui le raffinement du libertinage. Comme le crime lui paraissait en même temps, et trop doux pour vouloir y renoncer, et trop infâme pour oser le reconnaître comme son propre ouvrage, il s'avisa de le rejeter sur un certain principe, qu'il regardait comme étranger en lui, quoiqu'il sentît bien qu'il était en lui. Dans son idée, il n'agissait point par le choix de sa liberté, mais plutôt par la violence d'une invincible destinée, qui l'entraînait au mal malgré lui, dans le temps qu'il aimait le bien malgré elle; il était innocent dans son péché, parce qu'il ne croyait être pécheur que par nécessité; en un mot, il ne faisait pas lui-même le mal qu'il faisait, parce qu'il ne pouvait pas se persuader qu'il fût ce qu'il ne voulait pas être. Encore était-ce par un reste de pudeur, qu'il avait recours à ces étranges subtilités. Mais, bientôt emporté au delà de toutes les bornes, il poussa son aveuglement jusqu'à envier les crimes des autres, et à se vanter des siens.

Ah! mes frères, à quel excès ne se porte-t-on pas, quand une fois on s'est livré au penchant d'un cœur corrompu! Un vice grossier semble d'abord garder certain ménagement, parce qu'il est quelque temps retenu par le frein de l'éducation et par les règles de la bienséance; mais il cesse d'être timide, à mesure qu'il devient plus familier. Car si,

après être tombé par faiblesse, on ne craint pas de s'enfoncer encore par l'habitude, hélas! on s'obstine ensuite par endurcissement, on se justifie par amour-propre, on s'étourdit par désespoir ; et, pour se cacher à soi-même l'horreur de ses désordres, on se fait une gloire de la découvrir aux autres. Egarement bien déplorable, et qui serait à la vérité bien surprenant, s'il n'était si commun dans le siècle où nous vivons : siècle de scandale où l'on ne voit que trop les exemples des désordres d'Augustin, et que trop rarement les exemples de sa pénitence; où l'esprit impur, qui était anciennement réduit à habiter les sépulcres ou à errer dans les déserts (*Matth.*, XII), est devenu le démon du midi (*Psal.* XC) qui se produit au grand jour, et où l'innocence est obligée de chercher sa paix dans les mêmes ténèbres dont le crime, selon la parole de mon Sauveur, s'enveloppait autrefois pour cacher son trouble.

Mais si Augustin chercha une honteuse gloire dans le crime, avec quel éclat ne répara-t-il pas l'excès de son orgueil par la profondeur de son humilité? Je ne regarde ici cette vertu que comme une partie de sa pénitence. Car je sais que l'humilité est le fondement de la sainteté, et d'ailleurs c'est la gloire de notre saint, d'avoir allié un humble mépris de lui-même, avec un génie des plus sublimes, avec l'érudition la plus profonde, avec la réputation la plus éclatante. Mais comme il y a une humilité de piété qui est commune à tous les saints, il y a aussi une humilité de pénitence qui est particulière aux pécheurs et qui consiste à s'humilier à la vue de leurs faiblesses, et à porter la confusion de leurs crimes.

Or, mes frères, ne vous rappelez-vous pas ici la confession publique qu'Augustin fit de ses désordres, et ne conviendrez-vous pas avec moi que jamais pénitent ne s'humilia plus profondément que lui? Rien n'est plus ordinaire aux pécheurs convertis, que de vouloir dérober au public la connaissance de leurs crimes. Trop contents de s'ouvrir à un prêtre, de s'anéantir devant Dieu, ils se ménagent encore l'estime des hommes, et souvent sans souffrir la honte du péché, ils ont tout l'honneur de la pénitence. Ne blâmons point un tel ménagement : s'il peut y avoir de la faiblesse à le garder, il pourrait y avoir aussi de l'imprudence à ne le garder pas. Je le veux, que le timide pénitent ait pour lui-même cette charité officieuse qui l'oblige de jeter un voile sur les péchés des autres. Mais aussi je ne saurais trop louer l'humilité d'un saint, et d'un grand saint qui ouvre aux yeux de l'univers les abîmes de ses iniquités passées, pour relever la miséricorde de son libérateur (*Confes.*, lib. VIII, cap. 1); d'un saint, dis-je, qui s'accusa lui-même, non-seulement devant les hommes qui sont, mais encore devant tous les hommes qui doivent être, qui confie ses crimes à un papier que la délicatesse de sa plume doit rendre plus durable que le marbre, et qui semble n'avoir voulu rendre le récit de ses désordres plus éloquent, que pour en rendre la honte éternelle. Pénitence inconnue à tous les siècles, et d'autant plus rigoureuse pour notre saint, qu'il ne craint point d'exposer à toute la terre le tableau de ses dissolutions, dans le temps même qu'il est élevé au plus haut degré de gloire. Car, si c'était un homme sans nom, sans autorité, sans réputation, on pourrait direqe son honneur serait à couvert à la faveur des ténèbres dont sa personne serait enveloppée. Mais c'est un évêque qui sert de modèle à tous ses collègues, et de spectacle à tout le monde chrétien; mais c'est un docteur qui est la colonne de l'Eglise, l'oracle de la vérité, l'âme des conciles, la terreur des ennemis de Jésus-Christ, cependant ce même homme, tout grand qu'il est, vient de nous publier son opprobre sans craindre ni les reproches des hérétiques qu'il combat, ni les plaintes des catholiques mêmes qu'il défend et qu'il édifie.

Que direz-vous ici, vous qui moins attentifs à régler vos affections qu'à les cacher, ne comptez pour rien d'être coupables devant Dieu, pourvu que vous paraissiez irréprochables devant les hommes? Vous qui semblez avoir la langue liée par le démon muet, ne pouvant vous résoudre à déclarer sincèrement vos crimes à un prêtre qui n'en écoute le détail que pour l'oublier, et qui peut-être en vous pardonnant vos faiblesses, condamne les siennes! Vous, femmes mondaines qui, vous présentant au sacré tribunal avec une modestie passagère, et avec des habits hypocrites, semblez vous travestir comme la femme de Jéroboam, pour tromper les prophètes du Seigneur, comme si vous pouviez aussi tromper le Seigneur des prophètes! Vous artificieux pénitents, qui, comme un faux Jacob, ne demandez la bénédiction qu'à un Isaac aveugle, afin qu'il ne connaisse point votre personne, ou qu'il n'ose pas trop sonder votre cœur?

Ah! qu'Augustin est éloigné de votre sacrilége pudeur! Il condamne hautement sa malice afin que le Seigneur soit justifié dans ses jugements. Il ne lui suffit pas de pleurer ses crimes : il veut que toute la postérité les pleure avec lui, et quoiqu'il répande dans l'Eglise la bonne odeur de Jésus-Christ, quoique ses plaies aient été si glorieusement fermées, il ne laisse pas de les rouvrir en quelque sorte à la face de l'univers, afin que l'éclat importun de sa gloire soit effacé ou au moins tempéré par les ombres humiliantes, que le péché avait répandues sur le temps de sa jeunesse. Mais le Seigneur l'a dit, que celui qui recherchera l'humiliation trouvera la gloire; car les livres de la confession d'Augustin, ces précieux monuments de son humilité, ces dignes productions de son esprit et de son cœur, qu'il a voulu rendre les témoins immortels de ses anciennes faiblesses, ces livres, dis-je, font aujourd'hui l'édification des justes qui sont touchés de la tendresse de sa piété, la consolation des pénitents qu'il remplit des sentiments de sa componction, et le plaisir innocent de tous

les lecteurs qui ne peuvent s'empêcher d'y admirer l'éloquence de sa douleur, la beauté de son esprit, et la profondeur de ses réflexions.

Enfin s'il avait déshonoré son corps par une volupté criminelle, avec quelle rigueur ne le traita-t-il pas le reste de ses jours? troisième et dernier trait de sa pénitence. Que dirais-je de cette austère retraite qu'il fit aussitôt après son baptême? Comme le Sauveur, il ne fut pas plutôt sorti des eaux du mystique Jourdain, qu'il prit la route du désert, et ce fut là que pendant trois ans il se consacra aux larmes, aux jeûnes, à la méditation, à la prière, pour réparer les excès d'une malheureuse jeunesse. Il le savait bien qu'il avait pris une nouvelle naissance dans sa génération spirituelle, et que tous ses péchés y avaient été si bien lavés dans le sang de Jésus-Christ, qu'ils n'étaient point soumis aux lois de la pénitence. Mais comme son cœur fut véritablement changé, il se condamna par ferveur et par reconnaissance à une rigoureuse satisfaction, dont Dieu le dispensait par miséricorde. Et dans cet état de pureté, il crut que la pénitence lui était nécessaire, sinon parce qu'il avait été pécheur, au moins pour être toujours juste.

Qu'eut-il donc fait, s'il eût souillé la robe de son innocence, violé les promesses de son baptême, abusé du don de Dieu? Qu'eut-il pensé des lâches chrétiens de nos jours, de ces pécheurs injustes qui, après des habitudes invétérées, sentent bien moins le poids de leurs crimes que celui de la pénitence; qui ne veulent point comprendre combien l'absolution du prêtre qui nous délie, nous laisse encore redevables à la justice d'un Dieu qui doit être satisfait, et qui prétendent être traités comme innocents dès qu'ils se sont avoués coupables, ne voulant pas s'assujettir ni aux peines qui expient le péché ni aux remèdes qui servent à le prévenir, et regardent comme un excès de rigueur ce qui autrefois eût été un excès d'indulgence.

Ah! combien n'eût-il pas été indigné contre la délicatesse de ces indociles pénitents? Leurs maximes, qui furent inconnues dans son siècle, eussent encore moins convenu à sa ferveur; et sans nous arrêter plus longtemps aux commencements de sa vie nouvelle, nous n'avons qu'à juger de son amour pour la mortification, par l'austérité de sa vie épiscopale. Car, mes frères, cet homme continuellement appliqué à instruire ses peuples, à terminer leurs différends, à secourir les pauvres, à protéger les veuves et les orphelins; cet homme consulté de toutes les parties du monde chrétien, obligé de combattre toutes les hérésies qui s'élèvent, et de répondre à toutes les questions qu'on lui propose, employant le jour à la conduite de son Eglise particulière, et les nuits aux besoins de l'Eglise universelle, cet homme cependant est réduit à une extrême pauvreté; content de la nourriture la plus austère, attentif à mortifier tous ses sens, se refusant à lui-même les secours qu'il sollicite pour les autres, consacrant à la méditation des vérités saintes le temps qu'il dérobe à son sommeil, soutenant toute la dignité de l'épiscopat par le seul éclat de ses vertus, et tout le poids de ses occupations, par le seul effort de son zèle et de sa charité; telle fut la rigueur de sa mortification, telle fut l'étendue de sa pénitence. Voyons maintenant quelle fut l'excellence de sa doctrine. C'est le sujet de ma dernière partie.

### SECOND POINT.

Il n'appartient pas moins à la grâce d'éclairer l'esprit que de régler le cœur. Jésus-Christ est un soleil de justice, qui est tout à la fois et ardeur pour purifier nos affections, et lumière pour dissiper nos ténèbres. Car il y a une liaison si nécessaire entre la justice et la vérité, entre l'erreur et le péché, qu'on ne peut être juste sans marcher dans la lumière, ni être pécheur sans être dans l'aveuglement. Il semble même que l'esprit et le cœur soient toujours d'intelligence pour se redresser ou pour se séduire l'un l'autre. Dans le pécheur, c'est un cœur déréglé par les passsions qui le préparent à l'erreur; dans le juste, c'est un cœur purifié par les influences célestes qui le conduisent à la vérité. Dans l'un, c'est une raison obscurcie qui lui fournit des prétextes pour le vice; dans l'autre, c'est une foi éclairée qui lui découvre des attraits dans la vertu.

Mais c'est principalement en la personne d'Augustin que Jésus-Christ nous a fait voir combien sa grâce était lumineuse. La science de ce grand docteur, son zèle pour la vérité, le succès de ses combats, tout en lui paraît d'autant plus divin, que son esprit n'eut pas moins besoin de conversion que son cœur, et qu'il fallut que Dieu tirât la lumière du sein même des ténèbres.

Car, mes frères, Augustin l'avait bien éprouvé lui-même ce qu'il nous enseigne dans le livre de sa pénitence, que Dieu répand des ténèbres vengeresses sur les voluptés défendues, que l'homme qui se laisse emporter par ses passions, est bientôt aveuglé par son orgueil, et que le même penchant qui rend le cœur corrompu, rend aussi la raison rebelle : *Spargens pœnales cæcitates super illicitas cupiditates.* Triste vérité que nous ne reconnaissons que trop en ce malheureux temps, où l'on voit je ne sais combien de pécheurs endurcis, que le libertinage a conduits à l'irréligion; qui ne ferment les yeux aux lumières de la foi que par le chagrin qu'ils auraient à la connaître, et par l'intérêt qu'ils prennent à la combattre; qui ne sont devenus impies que parce qu'ils ont voulu demeurer impénitents, et qui, étant peut-être les plus abrutis de tous les hommes, prétendent encore être les plus sages.

Ce n'est pas qu'Augustin eût poussé son égarement jusqu'à l'impiété. Il avait l'esprit trop juste pour ne pas sentir que quand on était sans religion, on était aussi sans principe. Mais le désir d'une fausse sagesse lui inspira d'abord du mépris pour la noble simplicité de l'Ecriture, et un aveugle respect

pour la pompeuse morale des philosophes. Tout humilié qu'il était sous le joug des plus honteuses passions, il ne laissait pas d'être plein de présomption et d'orgueil, et tandis que d'un côté, plongé dans la mollesse des épicuriens, il vivait comme une chair sans esprit; de l'autre, touché de la chimérique perfection des stoïciens, il aurait voulu vivre comme un esprit sans chair. Que dis-je? l'amour même de la vérité fut pour lui une source d'illusion. Dieu lui avait donné un esprit avide de tout savoir, et capable de tout comprendre; un esprit droit et élevé qui cherchait la religion et qui était véritablement fait pour la connaître. Il paraissait avoir une âme naturellement chrétienne, comme parle Tertullien, et semblable au plus brillant de tous les astres, dans le temps même qu'il était éclipsé par les nuages de l'erreur, il faisait bien voir qu'il était fait pour éclairer le monde. Mais comme il ne se confiait qu'en ses propres lumières, il s'égara d'abord dans ses recherches, et s'il évita l'impiété des païens, ce ne fut que pour s'engager dans celle des hérétiques. Les platoniciens même, qui pensaient dignement de la divinité, lui parurent suspects, par la seule raison qu'ils n'avaient pas connu Jésus-Christ. Mais hélas! les manichéens le surprirent sous le nom de Jésus-Christ, quoique d'ailleurs ils n'eussent que des idées monstrueuses de la divinité. Tel était, ô mon Dieu! l'ordre de votre justice, de punir cet esprit présomptueux par une juste expérience de sa faiblesse, pour nous apprendre par le triste exemple d'un si grand génie, que sans le secours de vos lumières, la raison humaine ne peut que flotter dans l'incertitude, ou se fixer dans l'erreur. Disons plutôt, mes frères, et pour la gloire de ce grand saint, et pour notre propre consolation, qu'il était de l'ordre de la sagesse et de la miséricorde de Dieu, de permettre qu'Augustin alarmât d'abord l'Eglise par ses erreurs, afin qu'il la défendît avec plus d'éclat par sa science, comme Dieu avait permis qu'il la scandalisât par ses désordres, afin qu'il lui donnât une plus douce édification par sa pénitence.

Rassurez-vous donc, Israélites tremblants à la vue de ce géant orgueilleux qui menace votre patrie, et vous Sion, sortez de la poussière et reprenez vos cantiques de joie et les vêtements de votre triomphe, car le Dieu que vous servez, pour relever votre espérance contre votre espérance même, se prépare à vous sauver par le même bras qui semblait être fait pour vous perdre; et ce même Augustin, qui, jusqu'à présent, a blasphémé sans connaissance le saint d'Israël, va devenir l'invincible défenseur de la sainteté de son peuple, de la vérité de sa religion, de la divinité de ses Ecritures, de la pureté de sa morale, de l'indivisibilité de son essence, de la Trinité de ses personnes, de l'autorité de son sacerdoce, de l'unité de son Eglise, et de la nécessité de la grâce.

Mais pour vous faire mieux comprendre, mes frères, que c'est le Seigneur lui-même qui a instruit Augustin, suivant la parole de mon texte : *Et docuit*, et pour vous donner une idée plus précise de l'excellence de sa doctrine, je n'ai qu'à vous dire en trois mots, qu'il n'en est pas ni de plus étendue, ni de plus solide, ni de plus sainte. Trois grands caractères qui sont admirablement réunis en la personne de cet illustre docteur, pour le distinguer de tous les autres.

Je dis d'abord qu'il n'en est pas de plus étendue. Car, qui ne serait étonné des différentes matières qu'il a traitées, et des immenses volumes qu'il a produits? C'est l'occupation de toute la vie que d'en faire la lecture, et une science que d'en savoir seulement le nombre. Il n'échappe aucune erreur à sa censure, il ne manque aucune vérité à ses écrits; il est, pour ainsi dire, le trésor et la ressource de l'Eglise, puisque l'on trouve en lui tout ce qu'il faut, et pour l'édification des fidèles, et pour la défense de la foi.

Et en effet, s'agit-il d'instruire toute sorte de personnes, évêques et prêtres, grands et petits, magistrats et officiers de guerre, hommes et femmes, vierges et veuves, mondains et religieux? C'est Augustin qui donne les règles les plus sages pour la discipline, les maximes les plus sûres pour la morale, les conseils les plus élevés pour la perfection, et c'est à la sagesse de ses maximes et de sa discipline que nous devons l'établissement de ce grand ordre, également ancien et illustre, qui a toujours fait tant d'honneur à l'Eglise par les grands hommes qui l'ont, ou éclairée par leur doctrine, ou édifiée par leur sainteté. S'agit-il de repousser les calomnies des gentils? C'est Augustin qui fait l'apologie des chrétiens. S'agit-il de confondre l'orgueil des incrédules? C'est Augustin qui fournit les plus fortes preuves de la vérité de la religion. S'agit-il de développer les sens cachés de l'Ecriture sainte? C'est Augustin qui la digère, pour ainsi dire, tout entière, qui en pénètre l'esprit à travers l'écorce de la lettre et qui en défend la vérité contre l'ennemi de la loi et des prophètes, l'autorité contre les impies, et la sainteté contre les manichéens. Enfin, s'agit-il d'abattre et d'écraser tous les monstres de doctrine qui osent s'élever contre la science de Dieu? C'est Augustin qui renverse toutes les hérésies qui ont paru, et qui nous fournit des armes contre toutes celles qui doivent naître.

Avec quel succès ne combat-il pas d'abord les manichéens, soit par ses écrits, où il expose au grand jour le faible de leur doctrine et les mystères de leur iniquité; soit dans des conférences publiques, où il presse si fort deux de leurs chefs qu'il a la gloire d'imposer silence à l'un et d'arracher une abjuration à l'autre? Avec quelle force ne frappe-t-il pas l'impiété arienne, cette hérésie opiniâtre, qui ne peut être terrassée, ni par l'Evangile de Jean, ni par le glaive de Pierre, ni par les anathèmes des conciles. On peut dire qu'il a confondu les principales hérésies qui ont paru avant lui et dont

il nous a marqué le détail. Mais ce qui contribua le plus à sa gloire, ce fut le schisme des donatistes et l'hérésie de Pélage.

Oh! quel service ne rendit-il pas à l'Eglise en la délivrant d'un schisme qui, par la division qu'il mettait dans toute l'Afrique, était un si grand sujet de douleur et de scandale pour le reste du monde chrétien? Car, quel autre qu'Augustin eût pu ramener à l'unité de l'Eglise le parti des donatistes, ce parti si accrédité par son ancienneté, si étendu par ses progrès, si invincible par son opiniâtreté et même si dangereux par sa fureur? En vain voulait-on convaincre les donatistes par le raisonnement, ils avaient l'art de se dérober à la dispuste ou de se défendre par des subtilités. En vain leur reprochait-on le crime de leur séparation, ils prétendaient former la véritable Eglise par la multitude de leurs sectateurs, et pour mieux repousser l'accusation de schisme, ils avaient furtivement établi des évêques à Rome comme s'ils avaient pu, sous le nom de ces faux pontifes, s'approprier la succession et la communion du siége apostolique. En vain voulait-on les gagner par la douceur ou les contraindre par la force, ils étaient assez furieux pour attenter à la vie des autres et assez désespérés pour mépriser leur propre vie.

Cependant, mes frères, quelque puissant, quelque artificieux que soit un tel parti, il ne faut que le seul Augustin pour le détruire; malgré la fureur de ses ennemis qui déchirent sa réputation pour affaiblir ses censures, qui projettent même sa mort pour se venger de son zèle, il parle, il agit, il écrit, il dispute contre eux pour les ramener ou pour les confondre. Déjà sa plume éloquente leur fait sentir quelle est leur injustice de déchirer la robe sacrée de Jésus-Christ, de vouloir renfermer dans un coin de l'Afrique une Eglise qui doit être répandue dans le reste de l'univers, et se prétendre catholiques tandis qu'ils sont rejetés par les catholiques mêmes. Enfin, il donne le coup mortel au schisme dans la célèbre conférence de Carthage où, au milieu des évêques catholiques assemblés avec les évêques donatistes, il a la gloire d'être lui seul l'interprète des uns et le vainqueur de tous les autres.

Une victoire si éclatante aurait sans doute suffi pour assurer l'immortalité à son nom; mais bientôt une nouvelle hérésie l'engagea dans de nouveaux combats et lui fournit de nouveaux triomphes. Je parle de l'hérésie de Pélage, cet homme présomptueux qui, sous prétexte de relever l'excellence de notre nature et de donner plus d'étendue à notre liberté, eut la témérité de vouloir purger le genre humain du péché d'origine, de rejeter la grâce de Jésus-Christ et d'attribuer à nos seules forces et à notre seul choix le mérite de nos œuvres et la décision de notre éternité. Il soutenait avec les faux sages du paganisme que nous devions être contents de nous-mêmes, et non pas nous plaindre de notre premier père; que les puissances de l'âme n'ayant pu être affaiblies par une faute étrangère, elles n'avaient pas besoin d'être rétablies par un secours emprunté; que la mort faisait le sort de la créature et non la punition du pécheur; que comme notre cœur pouvait être déréglé par la violence de nos penchants, nos penchants pouvaient aussi être domptés par l'empire de notre raison; que nous étions également les propriétaires de nos bonnes et de nos mauvaises actions; qu'à la vérité nous devions à Dieu le don de la vie, mais que nous nous devions à nous-mêmes le mérite de bien vivre, et qu'il nous était aussi aisé de connaître et de pratiquer le bien, qu'il nous était naturel de le désirer.

Mais quelque affreuse que fût une hérésie qui voulait rendre l'homme indépendant de Dieu même, elle était néanmoins fort à craindre par l'artifice de celui qui l'avait enfantée. Représentez-vous un homme qui a l'adresse de contrefaire le saint avant que de faire le docteur; qui en impose aux gens de bien par sa profession religieuse, qui sait se concilier les puissants par ses adulations, qui embarrasse les savants par ses équivoques; qui trompe ses juges par sa duplicité; qui trahit même son erreur pour éluder sa condamnation: voilà le vrai caractère de Pélage. Aussi voyons-nous qu'au concile de Palestine, il ne craignit pas de prononcer anathème contre ses sentiments pour empêcher qu'on ne le prononçât contre sa personne, et qu'au jugement du saint pape Zozime il parut innocent, parce qu'il eut assez de mauvaise foi pour parler en catholique. Grand exemple, mes frères, qui a appris à tous les siècles, que l'on trouve dans les hérétiques toutes les profondeurs de Satan, qu'ils ne se transforment en anges de lumière que pour mieux éblouir et surprendre les simples; qu'on ne saurait être trop en garde contre les lèvres trompeuses, et que si l'Eglise peut manquer à leur égard, c'est bien moins par un excès de rigueur, que par un excès de charité.

Mais en vain cet homme d'un esprit et d'un cœur double se dément-il lui-même pour se cacher aux autres, il ne saurait tromper la vigilance d'Augustin que Dieu a établi, comme une sentinelle dans la maison d'Israël, pour découvrir les piéges d'un si dangereux ennemi. Ici vont se montrer dans tout leur éclat la pénétration, le zèle, l'érudition de cet illustre docteur. Bientôt par ses soins l'artificieux Pélage va être condamné en Afrique, démasqué à Rome, proscrit dans toute l'Eglise. Déjà pour étouffer ce monstre dans sa naissance, les évêques africains s'assemblent, l'autorité du Saint-Siége concourt avec celle des conciles, et le même pape Zozime prononce contre les pélagiens un décret, qui, signé de la main de l'univers, rend leur mauvaise foi sans succès et leur hérésie sans ressource. Mais, parce que c'est le caractère de l'hérésie d'être opiniâtre et rebelle, l'invincible Augustin, de son côté, ne quitte point les armes

jusqu'à ce qu'il ait assuré à l'Eglise et le dépôt de sa foi et l'autorité de ses décisions. Toujours prêt à sacrifier son repos au salut du peuple fidèle, il attaque, il repousse les rebelles pélagiens, il les accable par la force et la multitude de ses écrits; partout il dévoile les mystères de leur duplicité; partout il découvre le venin de leur doctrine, partout il confond l'injustice de leur désobéissance; et sa victoire devient enfin si complète, que le pélagianisme ne pouvant se relever de ses ruines, ne subsiste, pour ainsi dire, que dans les ouvrages mêmes de ce grand saint, où l'on voit cette hérésie parfaitement développée et hautement confondue.

C'est dans ses divins ouvrages que cet illustre docteur établit avec force ces importantes vérités : que notre premier père n'ayant pu nous transmettre une innocence qu'il avait perdue, il nous avait rendus pécheurs, parce qu'il n'avait pas pu nous faire naître justes; que les hommes n'éprouvent que trop par les dérèglements de leur vie, l'infection de leur naissance; et que de nier le péché d'origine, ce n'est pas apporter un remède à notre corruption, mais en ignorer la source; ce n'est pas rendre notre nature moins malheureuse, mais la rendre plus incompréhensible.

C'est dans ses divins ouvrages qu'il démontre avec évidence que si nous avions dans le fond de notre nature la source et le titre de notre justice, nous n'aurions ni reconnaissance pour Dieu, parce que nous ne tiendrions rien de sa miséricorde, ni soumission pour lui, parce que nous ne dépendrions pas de sa protection; ni solide confiance, parce que nous ne compterions que sur une volonté aussi fragile que la nôtre; ni humilité sincère, parce que nous aurions toute la gloire de nos œuvres; ni obligation de prier, parce que nous nous suffirions à nous-mêmes.

Enfin, c'est dans ses divins ouvrages qu'il prouve invinciblement qu'étant enfants de colère par notre nature, nous ne pouvons être justifiés que par le sang de Jésus-Christ, qui nous purifie, et par la miséricorde d'un Dieu qui nous adopte; que comme la grâce sans l'acquiescement de l'homme serait inutile, l'homme aussi sans le secours de la grâce ne saurait être juste; que cette grâce est douce, puisqu'elle gagne des ennemis, mais qu'elle est forte, puisqu'elle dompte des rebelles; que non-seulement elle nous prévient pour commencer la bonne œuvre en nous, mais qu'elle nous soutient afin que nous l'achevions avec elle; qu'à la vérité nous sommes inexcusables dans le mal, parce que nous rejetons la grâce, mais que nous devons être humbles dans le bien, parce que c'est la grâce qui nous change; et que de prétendre que les hommes puissent agir sans elle, ce n'est pas leur relever le courage, mais les abandonner à leur faiblesse, parce que la grâce nous est donnée, non pas pour violer notre liberté, mais pour suppléer à notre impuissance.

Et voilà, mes frères, les vérités qui vous doivent suffire. Quant aux autres questions plus profondes et plus difficiles, disait très-sagement un des plus grands papes, s'il n'est pas permis de les mépriser, il n'est pas non plus nécessaire de les établir. Les savants, dit fort bien un pieux auteur, s'amusent à raisonner sur la nature, sur les opérations de la grâce, mais les saints s'appliquent à demander, à mériter l'accroissement de la grâce. Les uns pour vouloir l'approfondir s'exposent au malheur de la perdre, les autres, au contraire, ont le bonheur de la conserver, parce qu'ils mettent leur grande science à lui obéir. Et plût à Dieu que ce fût là toute notre application, toute notre science. Car, ce que la grâce exige de nous, ce n'est pas que nous développions ses mystères, ce qui est impossible, mais que nous suivions ses mouvements, ce qui est indispensable. Ce ne sont pas nos paroles, ce sont nos bonnes œuvres qui marquent sa force et son triomphe. Ses vrais ennemis, ce sont ceux qui lui ravissent la conquête de leur propre cœur. Ne pensons donc pas que nous puissions nous acquitter envers elle par des raisonnements subtils, mais tâchons de la glorifier par une correspondance continuelle. Car, en vain vante-t-on son pouvoir, quand on se refuse à ses inspirations et à son secours. Aimons l'humilité qu'il y a à la croire victorieuse, mais craignons en même temps l'humilité qu'il y a à la rendre inutile. Reconnaissons qu'elle est toute-puissante, mais avouons aussi que nous lui sommes souvent rebelles. Rendons-lui gloire lorsqu'elle a son effet, mais reprochons-nous notre faute lorsqu'elle ne l'a pas. Rejetons avec horreur tout ce qui peut inspirer de l'orgueil au juste, mais ne détestons pas moins ce qui pourrait fournir des excuses au pécheur. Croyons fermement, que lorsque les justes ont le bonheur de se soutenir, ce n'est qu'à la puissance de la grâce qu'ils doivent attribuer leur persévérance; mais croyons aussi que lorsqu'ils ont le malheur de tomber, ce n'est qu'à leur infidélité à la grâce, qu'ils doivent imputer leur chute. En deux mots, reconnaissons que nous ne pouvons rien sans elle, parce que nous sommes faibles et corrompus, mais aussi qu'elle ne veut rien faire sans nous, parce qu'elle nous laisse libres; et au lieu de contester sur sa manière d'agir, qui nous sera toujours inconnue, contentons-nous d'implorer humblement son secours, qui nous sera toujours nécessaire. Le grand saint Augustin lui-même nous marque les bornes que nous devons mettre à notre curiosité, lorsqu'il respecte avec l'Apôtre, les profondeurs de la sagesse de Dieu; et si nous devons prendre sa doctrine pour règle, nous ne devons pas moins prendre sa soumission et son humilité pour modèle. Non, il n'a garde de vouloir sonder des abîmes que notre faiblesse nous rend impénétrables, il se borne à établir les vérités que la foi rend certaines; mais quoiqu'il se borne à établir ces vérités, il le fait néanmoins

avec tant de solidité, que sa doctrine contre les pélagiens est devenue celle de l'Eglise.

C'est aussi cette solidité et cette pureté qui fait le second caractère de sa doctrine : caractère si bien reconnu, que l'Eglise en général, et l'Eglise romaine en particulier, en a toujours fait la règle de ses jugements. Qu'on repasse ses ouvrages, et on y admirera un esprit de système qui rapporte tout à ses principes dans les dogmes, un esprit de discrétion qui évite tout excès dans la morale, un esprit de religion qui se règle sur l'autorité de la tradition et de l'Ecriture dans ses décisions. C'est ce qui lui a attiré les éloges les plus magnifiques; éloges que je ne vous répète point ici, parce qu'ils feraient la matière de plusieurs discours. Je me contente de vous dire qu'il est encore et qu'il sera toujours l'arbitre des écoles, le juge des controverses, le maître des orateurs sacrés, et le docteur de la piété, aussi bien que l'oracle de la foi. Pourquoi cela? Ah! c'est que l'on trouve en lui non-seulement tout le fonds de la religion pour le dogme, mais encore toute la sainteté de l'Evangile pour les mœurs.

Car, mes frères, si sa doctrine fut vaste et solide, elle ne fut pas moins sainte; troisième et dernier caractère qui en marque toute l'excellence. Non, ce n'est point ici un docteur enflé de sa science, emporté dans la dispute, terrestre dans ses désirs, inconstant dans sa foi, qui triomphe avec orgueil, qui juge par passion, qui résiste par entêtement ou qui change selon ses intérêts. C'est un docteur encore plus admirable par sa sainteté que par son érudition. Quel esprit de modestie ne remarque-t-on pas en lui? Il aime mieux apprendre que d'enseigner; et quelque vaste que soit l'étendue de son génie, il découvre lui-même les bornes de son intelligence sur les vérités qu'il ignore et sur les doutes qui l'arrêtent. Quel esprit d'humilité? S'il est dans l'Eglise le docteur le plus éclairé, il est en même temps le fidèle le plus soumis. S'il monte dans la chaire évangélique, ce n'est pas pour flatter les oreilles de ses auditeurs par une pompeuse éloquence, qui sert bien moins à toucher qu'à éblouir; ce n'est pas non plus pour réjouir leur malignité, ou par des satires ingénieuses, qui découvrent le mal sans le guérir, ou par de téméraires invectives, qui sont plus propres à irriter qu'à persuader; c'est seulement pour les instruire par une simple exposition de la vérité, et pour les toucher par une tendre effusion de son cœur. Quel esprit de charité! Il ne combat les hérésies que pour gagner les hérétiques, toujours attentif à ménager la personne de ceux qui n'épargnent pas la sienne, et si détaché de tout intérêt, qu'il offre aux Donatistes de leur céder son évêché s'il est vaincu, et de le partager s'il est vainqueur. Quel esprit de sincérité! Quoiqu'il ait fait triompher la vérité, il ne s'en croit pas moins sujet à l'erreur, et au lieu de se prévaloir de sa réputation et de son autorité pour tromper les autres, il ne craint pas de dire publiquement qu'il s'est trompé lui-même. Rien n'est plus ordinaire parmi les savants, qu'un attachement opiniâtre à leurs sentiments et une aveugle tendresse pour leurs ouvrages. Captivés par leurs préventions et par leurs préjugés, au lieu d'examiner de bonne foi si c'est la vérité qu'ils soutiennent, ils veulent à toute force que ce qu'ils soutiennent soit la vérité; souvent même séduits par l'amour-propre, ils se font une gloire de contester, parce qu'ils s'imaginent qu'il y aurait de l'humiliation à se rendre. De là viennent ces querelles immortelles qui font que les disputes de doctrines dégénèrent souvent en satires scandaleuses, qu'on blesse dévotement la charité, sous prétexte de défendre l'Evangile, que la plume est quelquefois aussi cruelle que l'épée, et que des inimitiés de l'esprit, l'on passe presque toujours à celles du cœur. Combien donc la sincérité d'Augustin n'est-elle pas aimable! Quel homme eut-il jamais en même temps et plus d'érudition et moins d'entêtement? Censeur de ses propres sentiments, il exerce contre lui-même la critique la plus sévère, et par un exemple bien édifiant, il compose un ouvrage exprès pour réformer tous les autres, rétractant avec humilité les erreurs qui lui ont échappé par négligence. Exemple bien rare encore un coup, sincérité bien héroïque, qui rend Augustin le plus grand homme de son siècle, puisqu'elle le rend plus grand que lui-même. Enfin, quel esprit de piété, quelle onction ne sent-on pas dans ses écrits? S'il répand la lumière de la vérité dans l'esprit, il ne porte pas moins le feu de la charité dans le cœur; également admirable, et par les sentiments les plus tendres de la dévotion, et par les raisonnements les plus solides de la théologie. N'en soyons pas surpris, mes frères, si ce grand docteur fut fort distingué par l'excellence de sa doctrine, il ne le fut pas moins par l'ardeur de son amour; et comme c'est l'amour divin qui fait la perfection des saints, vous pourrez juger par là quelle dut être la sienne.

En effet, quel amour plus tendre que celui d'Augustin? Dégoûté de tout ce qui n'est pas Dieu, il ne trouve aucun repos hors de lui (*Confess.*, l. I, c. 1), il ne peut vivre qu'en lui, il ne goûte d'autre plaisir que celui de l'aimer, il ne reconnaît d'autre mal que celui de ne l'aimer pas, et, n'y ayant que Dieu qui suffise à son amour, il ne craint rien, si ce n'est que son amour ne suffise pas à Dieu. O amour, qui brûlez toujours et qui n'êtes jamais consumé, s'écriait-il, enflammez mon cœur, afin que je n'aime que mon Dieu! Que vous suis-je, Seigneur, afin que vous me menaciez des plus grands maux, si je ne vous aime pas? Serait-ce donc un petit mal pour moi de ne vous point aimer? (*Ibid.*, c. 5.)

Quel amour plus pur et plus élevé que celui d'Augustin? C'est ici un amant vraiment parfait, tout transporté à la vue de

l'éternelle beauté; un amant tout céleste qui recueille toutes ses affections pour les porter vers cet objet infini; un amant généreux, qui n'aime et ne désire en Dieu que Dieu même. Tantôt regardant ce vaste univers comme un tableau sensible des perfections du Créateur, il s'écrie: Que celui qui a fait toutes les beautés est incomparablement plus beau que toutes les beautés qu'il a faites. Tantôt soumis sans réserve aux volontés de ce Maître suprême: Seigneur, donnez-moi ce que vous me commandez, et me commandez ce que vous voulez. Enfin, pénétré de reconnaissance pour les bienfaits d'un Rédempteur: Que je vous aime, Seigneur, plus que moi-même, s'écrie-t-il, puisque vous m'avez aimé plus que vous-même!

Aussi avec quelle force ne relève-t-il pas l'excellence de l'amour divin? s'il est le docteur de la grâce, il n'est pas moins celui de la charité. Partout il fait sentir le feu sacré qui brûle son cœur, partout il établit ces grands principes, que la charité fait la principale obligation des chrétiens et la sublime perfection du christianisme; que, sans elle, nos récompenses seraient bornées par le temps et nos vertus inutiles pour l'éternité, et que cette sage crainte, qui est inspirée par l'Esprit-Saint pour ébranler le cœur du pécheur et pour commencer à le détacher du crime, n'est une préparation à la justice que parce qu'elle est une disposition à l'amour.

Voilà, mes frères, quels furent les sentiments de ce grand saint. Puissent-ils devenir les nôtres! Car nous représenterions-nous son amour sans en être touchés nous-mêmes? Notre cœur, comme le sien, ne saurait être froid et oisif; vous êtes faits pour aimer, nous dit-il lui-même, et nous ne prétendons pas que vous n'aimiez rien; vous seriez indignes de vivre, si vous étiez incapables d'amour. Aimez donc, mais prenez garde à ce que vous aimez; car vous n'êtes justes ou pécheurs que par le choix de vos objets et par l'usage que vous faites de votre cœur: *Amate, sed videte quid ametis.*

Aimons donc, mes frères; mais pourquoi prostituer aux créatures une tendresse qui devient si noble et si douce lorsqu'elle se tourne vers le Créateur? *Enfants des hommes,* s'écrie le Prophète, *jusqu'à quand aimerez-vous la vanité et rechercherez-vous le mensonge?* (*Psal.* IV.) A qui devons-nous donner notre cœur, si ce n'est à un Dieu qui nous a donné ce cœur même? Quel objet plus digne de notre amour qu'un Dieu que nous ne saurions trop aimer? Quel bien plus digne de nos désirs que celui qui seul est le bien souverain et le bien éternel? Ah! Seigneur, je ne sais si je dois être plus surpris ou de votre bonté à vouloir que nous vous aimions ou de notre ingratitude à ne vous aimer pas. Trop malheureux celui qui ne veut pas vous rendre amour pour amour! Trop heureux, au contraire, celui qui vous aimera sincèrement en ce monde, parce qu'il vous possédera en l'autre! C'est, mes frères, ce que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

## PANÉGYRIQUE VI.

### SAINT FRANÇOIS D'ASSISE,

*Prononcé dans l'église des RR. PP. Capucins de la rue Saint-Honoré, le 4 octobre* 1726.

Non judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum. (I *Cor.*, II.)

*Je n'ai point prétendu savoir autre chose parmi vous, que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié.*

Lorsque l'homme, aveuglé par l'orgueil, ou séduit par la curiosité, ne se confie qu'en ses propres lumières et ne cherche la vérité que par les efforts d'une faible raison, hélas! il n'en est pas plus éclairé, mais il n'en est que plus malheureux. Instruit de bien des choses inutiles, il ignore le seul nécessaire, il fait consister sa sagesse plutôt à bien raisonner qu'à bien vivre, et s'éloigne de la vérité lors même qu'il semble la chercher. Les ombres du péché forment toujours en lui les véritables ténèbres, et tout le fruit qu'il retire de la science, c'est d'oublier le devoir du chrétien pour contenter la vanité de l'homme, et de se rendre, par conséquent, plus coupable, parce qu'il veut être moins ignorant.

Mais l'homme se renferme-t-il dans la simplicité de son cœur pour n'aspirer qu'à la sagesse de l'Evangile? Eclairé d'en haut, il parvient sans peine jusqu'à cette science sublime qui est infiniment au-dessus de la portée de l'esprit humain. Dieu, ce semble, se plaît à faire voir qu'on ne perd rien par la simplicité chrétienne. Il ne se contente pas de donner à ses saints les fruits de la justice, il ouvre encore en leur faveur les trésors de sa science et de sa sagesse, et les élève au-dessus d'eux-mêmes en leur faisant parfaitement connaître Jésus-Christ, qui est également *plein de grâce et de vérité.* (*Joan.*, I.)

Voilà, mes frères, quelle est la science des saints. Connaître Jésus-Christ, mais Jésus-Christ crucifié, c'est le partage du sage chrétien; c'était toute la philosophie de saint Paul. Je ne prétends point, disait ce grand Apôtre, savoir autre chose que Jésus-Christ crucifié. Et, en effet, n'est-ce pas tout savoir? C'est cette haute science qui perfectionne notre raison en la délivrant des ténèbres de nos passions, et qui nous rend véritablement savants, parce qu'elle nous remplit de l'esprit de Dieu; sages, parce qu'elle nous instruit de nos devoirs; fidèles, parce qu'elle nous apprend à les remplir. C'est elle qui touche le pécheur pour le former à la justice, parce qu'elle lui fait connaître un Rédempteur; qui anime le juste pour l'élever à la perfection, parce qu'elle lui propose un Dieu pour exemple, et qui consomme le parfait pour le transmettre à la gloire, parce que la *vie éternelle consiste à connaître Dieu et Jésus-Christ qu'il a envoyé.* (*Joan.*, XVII.)

Telle fut la science du grand saint François d'Assise, dont nous célébrons aujour-

d'hui la mémoire. Cet homme, que Dieu suscita pour confondre la sagesse du siècle, pour répandre parmi les chrétiens un esprit de pénitence, et pour être dans l'Eglise le modèle et comme le docteur de la perfection de l'Evangile; cet homme, qui fut si vénérable aux peuples fidèles, si chéri des souverains pontifes, si respecté des rois mêmes les plus barbares; ce grand homme, cependant, *ne voulut savoir autre chose que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié.*

Ce fut en étudiant ce divin modèle qu'il apprit à se conserver dans la simplicité des enfants, à renoncer aux maximes du monde, à s'attacher uniquement à la foi de l'Eglise romaine, à ne travailler que pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes, à ne mettre son ambition qu'à rechercher l'humiliation, à ne trouver sa consolation que dans la souffrance, à n'avoir d'autre partage sur la terre que celui de n'y en avoir point. Mais ce fut aussi par là qu'il s'éleva au plus haut degré de gloire; car il ressembla si parfaitement à Jésus-Christ qu'il fut regardé, en quelque sorte, comme Jésus-Christ même.

Ne cherchons donc pas d'autre idée que celle qui se présente dans les paroles de mon texte. Rien n'est plus glorieux à cet illustre patriarche que d'avoir été rempli de la science du grand Apôtre et de s'être donné le caractère de notre divin Sauveur. Je vous ferai voir tout simplement qu'il imita Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié; je veux dire Jésus-Christ conversant parmi les hommes, et Jésus-Christ mourant sur une croix. En deux mots, vous verrez qu'il se rendit tout conforme : 1° à Jésus-Christ, par le choix qu'il fit de la pauvreté; 2° à Jésus-Christ crucifié, par l'amour qu'il eut pour la souffrance. Deux réflexions qui feront le partage de son éloge, après que nous aurons imploré le secours de l'Esprit divin par l'entremise de la Vierge : *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

Tous ceux qui connaissent Jésus-Christ ne possèdent pas la science des saints. Le docteur superbe le connaît, mais par une vaine spéculation qui ne sert qu'à la dispute. Le chrétien coupable le connaît, mais par une foi morte qui ne le délivre point du péché. L'un n'étudie Jésus-Christ que pour satisfaire sa propre vanité, et l'autre ne croit peut-être en Jésus-Christ que pour augmenter sa condamnation. Celui qui possède la science des saints, c'est le sage chrétien, qui ne cherche en Jésus-Christ que l'objet de son amour et la règle de sa conduite.

Tel fut le grand saint que nous louons. Vous dirai-je que, par une espèce de prodige, il naquit dans une étable comme Jésus-Christ, et que l'heureux rapport qu'il eut avec un Dieu né dans la pauvreté le remplit d'abord de tendresse et de générosité pour les pauvres? Riches du monde, la libéralité envers les pauvres est une vertu que nous louons en vous et que nous louons avec justice. Les richesses sont vraiment d'un grand prix entre les mains de l'homme charitable, et vous pouvez vous rendre saints, par la raison même que vous êtes riches. Mais il ne m'est point permis de m'arrêter ici à ce qui fait le devoir du commun des chrétiens. Je parle d'un saint qui courut rapidement à la plus haute perfection et qui, par une vertu tout extraordinaire, se fit un caractère tout singulier. Ce qui le distingue entre les saints, ce n'est pas tant le bon usage que le mépris des biens de ce monde; ce n'est pas tant la compassion pour les pauvres que le choix de la pauvreté; et si sa charité me paraît admirable, c'est seulement lorsque, dépouillé de tout, il trouve l'art de soulager l'indigence des autres de son indigence même.

Je me hâte donc de vous le représenter dans son vrai caractère, qui est celui d'une pauvreté de choix et d'affection, et je dis qu'il quitta tout : 1° parce qu'il voulut vivre comme Jésus-Christ; 2° parce qu'il ne voulut vivre que pour Jésus-Christ. Vous verrez d'abord combien il fut détaché des choses de la terre, et ensuite combien il fut encore détaché de lui-même. Deux traits qui vous feront voir en lui toute la perfection du détachement évangélique.

1° Il quitta tout pour vivre comme Jésus-Christ. Mais quel fut le prix de son sacrifice? Vous en allez juger. Représentez-vous ce jeune saint, conduit devant l'évêque d'Assise par la main d'un père riche et avare, qui lui fait un crime de ses aumônes, et qui, craignant d'avoir dans un fils si charitable un successeur trop prodigue, veut l'obliger de renoncer solennellement à l'héritage paternel. Ah ! c'est alors que s'élevant au-dessus de la chair et du sang, et que plus sensible à la liberté que son père lui donne d'abandonner ses biens, qu'à la dureté qu'il a de l'en dépouiller, il lui rend jusqu'au vêtement qu'il tient de lui pour se jeter dans les bras de la Providence. Jusqu'ici, lui dit-il, je vous ai appelé mon père sur la terre, désormais je dirai plus hardiment : *Notre Père qui êtes aux cieux.*

Le voilà donc abandonné d'un père, étranger à sa famille, exilé de sa patrie, errant de ville en ville et condamné à la misère, comme s'il n'était misérable que par punition. Hélas ! combien ne doit-il pas être frappé d'une chute si profonde et si précipitée. La pauvreté n'est jamais plus dure que lorsqu'on l'a moins accoutumée. *Le comble du malheur*, dit un sage, *c'est d'avoir été heureux* (BOETIUS); car le souvenir du passé n'afflige pas moins que l'expérience du présent; et les maux que l'on souffre semblent augmenter quand on les compare avec les douceurs qu'on a goûtées. Job même, le pieux Job, se voyant dans le plus profond abîme de l'humiliation, ne peut s'empêcher de se rappeler l'éclat de son ancienne prospérité, et il sent d'autant plus vivement ce qu'il est, qu'il a lieu de re-

gretter ce qu'il n'est plus. (*Job*, XVI.)

Mais que dis-je? Loin d'ici les sentiments d'une pauvreté forcée. Je parle d'un saint qui fut pauvre par choix et non par nécessité; qui ne fut jamais plus content que dans une misère parfaite, et qui n'eut, ce semble, d'autre regret que celui de n'avoir pas toujours été misérable. Non, non, la patience n'est point une vertu pour lui, car il s'estime trop heureux d'être, pour ainsi dire, un autre Jésus-Christ, de pouvoir dire, comme son Sauveur, qu'il ne trouve où reposer sa tête, et de lui marquer tout son amour en ne voulant d'autre trésor que sa grâce, d'autre ressource que sa providence, d'autre parure que sa pauvreté, d'autre noblesse que celle de porter son image et son caractère.

Or, je vous demande, combien une telle pauvreté n'est-elle pas héroïque? Jugez-en par vous-mêmes, gens du monde qui m'écoutez. Car, dites-moi, vous qui êtes insatiables dans vos désirs et infatigables dans votre sollicitude, ne vous croyant jamais, ni assez magnifiques pour votre naissance, ni assez sensuels pour votre mollesse, ni assez puissants pour vos projets; vous, dis-je, riches du monde, auriez-vous le courage, je ne dis pas de vous dépouiller de tout comme François pour vous jeter dans la foule des pauvres, mais seulement de réformer votre luxe et de retrancher vos délices, pour vous réduire à une vie plus modeste, plus frugale et par conséquent plus chrétienne? Ah! peut-être cette seule idée vous fait-elle frémir, mais il n'y a pas jusqu'à votre criminel attachement pour le monde et pour vous-mêmes, qui ne puisse vous servir à mesurer la perfection de mon saint. Car, s'il vous paraît si dur de faire à Dieu le moindre sacrifice, quelle a donc dû être la générosité de François à lui en faire un si grand?

Ce n'est pourtant pas tout, mes frères, quoiqu'on ne puisse trop admirer le courage qu'il eut de renoncer à l'opulente succession d'un père, pour pratiquer à la lettre le sublime conseil de l'Evangile, qui est de n'avoir ni or, ni argent, ni réserve, ni retraite, il y a néanmoins une autre circonstance qui relève encore plus le mérite de son détachement. C'est que par une pauvreté si rigoureuse il se précipita dans la plus profonde humiliation. En effet, nous voyons bien de nos jours des pauvres évangéliques, qui se dépouillent non-seulement de leurs richesses, mais encore de leur liberté, pour n'avoir que le Seigneur en partage; et à Dieu ne plaise que je veuille diminuer la vénération que l'on a pour leur état et l'estime que l'on doit à leur vertu. Mais l'on peut dire que l'honneur qu'ils se font par leur sacrifice en adoucit beaucoup la rigueur. Car on reconnaît leur générosité, on respecte même leur profession, et si leur pauvreté est dure, au moins est-elle honorable. François, au contraire, ne trouve pas d'abord cette douceur dans son état d'indigence, parce qu'il se réduit à la bassesse du commun des pauvres, ne subsistant que par des aumônes qu'il demande avec soumission et qu'on lui accorde par pitié. Car vous le savez, mes frères, la nature semble être ingrate pour tous les pauvres en général, soit parce qu'elle les fait vivre dans la misère, soit parce qu'elle les laisse dans l'obscurité; mais les mendiants sans nom et sans caractère sont encore plus particulièrement exposés au rebut du monde, et si l'on marque de l'indifférence pour leurs disgrâces, c'est ordinairement par le mépris que l'on a pour leur profession. Comme on peut douter si en eux c'est véritablement l'indigence qui demande du soulagement, ou si ce n'est pas plutôt l'oisiveté qui cherche à éviter le travail, on est plutôt porté à les condamner comme vagabonds qu'à les plaindre comme pauvres; on est ou fatigué de leur importunité, ou peu touché de leur modestie, et au lieu de se faire un crime de la dureté qu'on a pour eux, on se fait presque à leur égard un scrupule d'être charitable, parce que, par une erreur grossière, on aime mieux risquer de laisser souffrir une véritable misère que d'en entretenir une fausse.

Or, voilà précisément quelle fut d'abord la situation de François, il eut à souffrir non-seulement l'oubli de ses parents, l'infidélité de ses amis et les outrages de ses compatriotes, mais encore le mépris de tout le monde. Regardé comme un insensé par ceux qui le connaissent, et comme un homme vil par ceux qui ne le connaissent pas, il est odieux à tous. Les uns, comme l'injuste Nabal, le prennent pour un serviteur révolté contre son maître, je veux dire pour un fils désobéissant à son père; les autres, semblables au riche impitoyable de l'Evangile, ne veulent pas même lui abandonner les miettes qui tombent de leur table sensuelle. (*Luc.*, XVI.)

Ainsi se rendit-il pauvre avec d'autant plus de mérite, qu'il le fut avec moins de gloire. Que dis-je? mes frères, je me trompe. Ah! c'est au contraire le comble de sa gloire de s'être ainsi anéanti devant les hommes. Car ce fut par là que, dès le premier pas qu'il fit dans les voies de l'Evangile, il s'éleva au comble de la perfection, en portant jusqu'au plus haut degré cet esprit de mortification, qui est d'autant plus admirable qu'il est opposé à tous les préjugés et à toutes les inclinations de l'homme, qu'il force l'amour-propre jusque dans ses derniers retranchements, qu'il combat la folle sagesse du monde par la sage folie de la croix, qu'il accomplit notre ressemblance avec Jésus-Christ par une participation volontaire à ses opprobres, et qu'il est comme le mystère de la perfection et le chef-d'œuvre des saints. C'est ce même esprit de mortification, cette mortification intérieure, qui ne retranche pas seulement tous les vices, mais qui cache toutes les vertus; qui n'étouffe pas seulement la vanité, mais qui sait encore rechercher l'humiliation; qui est la parfaite consommation et la preuve la plus infaillible de toutes les autres

vertus, et qui n'est la vertu la moins connue que parce qu'elle est la plus rare.

Car il est bien vrai, mes frères, qu'il est peu d'âmes chrétiennes d'un goût assez épuré pour craindre la gloire de la piété et pour se plaire dans l'abjection de Jésus-Christ. Comme le monde ne juge de la vertu que par l'éclat qui l'accompagne, on ne la pratique souvent que pour l'honneur qu'elle fait. Si on soutient sa régularité, c'est quelquefois pour soutenir sa réputation. L'orgueil ne se fait point sentir lorsqu'il ne souffre pas; il ne résiste pas à l'humilité qu'on a devant Dieu, pourvu qu'on lui laisse en partage l'approbation des hommes. On n'a pas, je le veux, on n'a pas l'intention d'en imposer à son prochain, mais la complaisance que l'on sent à l'édifier et à lui plaire dédommage de la peine que l'on prend à se gêner. On ne veut pas surprendre son estime, mais on ne voudrait pas s'attirer sa censure: on ne s'enfle pas quand on se voit honoré, mais on ne se réjouit pas quand on souffre quelque confusion. On mesure ses pas, on compose ses gestes, on pèse ses paroles, est-ce par modestie? est-ce par affectation? Je n'en sais rien; mais nous ne voyons que trop souvent qu'une raillerie un peu vive déconcerte cette prudence humaine, et qu'un léger mépris dévoile cette vanité secrète qui fait que, sous prétexte de rendre les autres bons, on veut leur paraître meilleur que l'on n'est. Tant il est vrai que l'on trouve rarement une vertu assez parfaite pour n'être pas mêlée de quelque imperfection! Tant il est difficile de discerner et d'étouffer les mouvements de l'amour-propre, ce malheureux reste du vieil homme que nous porterons jusqu'au tombeau, dit saint Bernard, et dont nous ne serons entièrement purifiés que dans le ciel.

C'est cependant cet amour-propre que François a surmonté et en quelque sorte écrasé, en prenant le parti d'abandonner tout pour se consacrer entièrement à Dieu. C'est beaucoup, pour la plupart des gens de bien, de s'avancer dans la vertu par des progrès insensibles, mais pour lui, il commence par la sublime perfection. Car, en se couvrant du sac de la mendicité, il s'est couvert, pour ainsi dire, de la robe d'ignominie dont Jésus-Christ fut revêtu par Hérode. C'est par là qu'il a souffert les opprobres aussi bien que la pauvreté de Jésus-Christ; c'est par là qu'il se donne tous les traits d'une parfaite ressemblance avec ce grand modèle, et qu'il a fait voir jusqu'à quel degré de perfection il a d'abord possédé la science de l'Evangile.

O sagesse évangélique! ô amour divin! jusqu'à quel excès ne portez-vous pas les saints? Enfants du siècle qui m'écoutez, vous qui ne reconnaissez d'autre gloire que celle de briller dans le monde par l'éclat de l'opulence, des titres, des dignités, comprendrez-vous bien toute la grandeur d'âme qu'il y a à porter le mépris de toutes choses jusqu'à l'amour de l'abjection? Hélas! peut-être oserez-vous blâmer François d'avoir poussé si loin l'ambition de vouloir ressembler à Jésus-Christ. Mais que votre illusion est grossière! et que je vous trouve malheureux lorsque je vous compare avec un pauvre comme lui! François ne désire rien comme s'il possédait tout, parce qu'en effet il possède tout en possédant son Dieu. Et vous, au contraire, vous désirez tout comme si vous ne possédiez rien, parce qu'en effet vous ne possédez rien en ne possédant que les biens de ce monde. François est dépouillé de tout, et cependant il trouve le secret de vous vaincre en générosité et d'être libéral dans sa misère, tandis que vous êtes resserrés dans votre abondance. François n'est couvert que du sac de la mendicité, je l'avoue; mais je le dis en vérité, que ni vous, fastueux mondains, par la pompe de vos équipages, ni vous, femmes superbes, par les ruineuses superfluités de votre luxe, ni vous, Salomon, dans tout l'éclat de votre gloire (*Matth.* VI), vous n'avez jamais égalé sa magnificence, parce qu'il est tout revêtu de Jésus-Christ.

Mais quoi! faut-il donc que vous abandonniez tout, comme François, pour vous précipiter dans l'abîme de la misère et de l'humiliation? Ah! non, ce n'est pas là ce que nous prétendons. Une vertu si héroïque ne saurait être commune. Mais ce que nous exigeons de vous, c'est qu'à la vue d'un si grand exemple, vous preniez au moins un esprit de détachement, afin que vous soyez assez chrétiens pour acquérir les richesses sans injustice, pour les recevoir avec crainte, pour les posséder avec indifférence, pour les dispenser avec règle, pour les distribuer avec charité, pour les regarder sans envie, et pour les perdre sans regret. Il est vrai qu'il est difficile de se donner et de conserver cet esprit de détachement au milieu de l'abondance et de la prospérité; mais ce n'est pas là ce qui fait l'innocence des riches, c'est, au contraire, ce qui fait le danger des richesses; et le détachement évangélique, tout sévère et tout difficile qu'il est, ne laisse pas d'être indispensable.

Mais pourquoi François voulut-il vivre comme Jésus-Christ? C'est qu'en second lieu, il ne voulut vivre que pour Jésus-Christ; c'est-à-dire qu'il ne désira que la gloire de ce divin Sauveur, et qu'il ne se déchargea du poids des richesses que pour avoir la liberté d'employer tout son temps et toutes ses forces à faire régner Jésus-Christ dans le cœur des hommes. Préparez-vous donc à voir revivre, en la personne de François, Jésus-Christ conversant parmi les hommes pour le salut des hommes mêmes. Le Seigneur lui avait fait entendre sa voix comme à Samuel, non dans le repos du sommeil, mais dans le silence de l'oraison; le Seigneur, dis-je, lui avait commandé de réparer les ruines de sa maison, et aussitôt on vit François, plein d'ardeur, consacrer ses soins et ses fatigues à rétablir dans sa splendeur un temple sacré, qui rendait également témoignage et à la piété des premiers fidèles

par son antiquité, et au relâchement de leurs successeurs par ses ruines. Mais quelque gloire qu'il y eût pour lui à avoir accompli, malgré son extrême pauvreté, un ouvrage dont la seule entreprise eut étonné et le riche mondain, et le lévite même le plus opulent, il ne se borna pas néanmoins à une si grande preuve de son zèle. Il se proposa dès lors des projets plus vastes et plus nobles, et pour réparer véritablement la maison du Seigneur, il prit la résolution de se produire dans le monde comme Jésus-Christ, pour ranimer parmi les chrétiens l'esprit de la religion, et pour extirper les vices qui défiguraient la face de l'Eglise.

Ainsi ne vous figurez plus ce saint pauvre comme un homme enseveli dans la poussière, comme une lumière cachée sous le boisseau. Vous l'allez voir briller sur le chandelier par l'éclat et le succès de ses fonctions. Semblable à ce fleuve fameux, qui n'a pas moins un cours prodigieux qu'une source inconnue, il sort des ombres de l'humiliation et de la pauvreté pour aller répandre avec abondance, sur les terres arides de l'Egypte, ces eaux célestes qui rejaillissent jusqu'à la vie éternelle. Déjà je le vois courir de province en province, annoncer partout l'Evangile de la pénitence et renouveler le christianisme par la foule des conversions. Armé du glaive de la parole, il détruit d'une main et il édifie de l'autre. Rien ne peut résister à l'ardeur et à la fermeté de son zèle. Car, en vain le monde se révolte-t-il contre l'austérité de la morale évangélique, en vain méprise-t-il la bassesse apparente du ministre, il faut enfin qu'il reconnaisse malgré lui l'autorité et la sainteté du ministère; il faut, dis-je, qu'il cède à la parole du nouvel Apôtre, qui se rend d'autant plus admirable par ses succès, qu'il avait paru fort méprisable par sa pauvreté.

C'est ainsi qu'il se mit d'abord à parcourir la Judée, je veux dire les villes chrétiennes, pour chercher premièrement les brebis égarées de la maison d'Israël. Mais comment un zèle si ardent pourrait-il se renfermer dans des bornes si étroites? Ah! la charité de Jésus-Christ qui le presse l'oblige de se partager entre le Grec et le barbare, je veux dire, entre les chrétiens et les infidèles. Touché de voir tant de nations ensevelies dans les ombres de la mort, tantôt il part pour aller parcourir les vastes et brûlants climats de l'Afrique, et tantôt il va jusqu'au fond de l'infidèle Syrie, où il annonce le nom de Jésus-Christ aux rois même les plus barbares. Enfin, comme Jésus-Christ, il forme des disciples qu'il remplit de son esprit, pour les associer à ses travaux; et, à la tête de cette milice sacrée, il attaque hardiment le vice et l'impiété, trouvant presque partout le même concours de peuples à ses discours et la même vénération pour sa personne.

Mais ne se recherchera-t-il point lui-même dans un si éclatant ministère? Ne sera-t-il point sensible aux honneurs qu'on lui rend et à la réputation que ses succès lui ont acquise? Non! mes frères, je parle d'un saint ministre qui ne vit que pour Jésus-Christ, je parle d'un prédicateur tout apostolique, qui ne veut avoir un grand nom que dans le ciel, et qui ne fait pas consister la force de sa prédication dans les paroles persuasives de la sagesse humaine, mais dans la vertu et dans la puissance de Jésus-Christ, aimant mieux s'accommoder à la portée des simples que de s'attirer l'admiration des savants, demandant à ses auditeurs, non de vains applaudissements qui ne sont qu'un bruit qui passe, mais le changement de vie qui est quelque chose de solide, comme dit saint Chrysostome, et qui ne fait pas moins d'honneur au ministre évangélique que de bien à ceux qui l'écoutent.

Hélas! dans ces chaires où nous vous prêchons si souvent l'humilité, la vanité nous y fait quelquefois monter, et je ne sais si nous n'oublions point notre propre sanctification en travaillant à la vôtre. O mon Dieu! rien peut-être ne nous rendra plus indignes d'approcher de vous que d'avoir parlé aux hommes pour vous. Car hélas! combien en est-il qui prophétisent en votre nom, mais dont vous désavouerez la mission; et, qui cherchant à être loués par les pécheurs qu'ils condamnent, seront condamnés eux-mêmes par les saints qu'ils auront loués? Mais François le comprend bien, que quand on ne se propose qu'une fausse gloire, on travaille en vain, et pour soi-même et pour les autres; il le comprend bien, que les auditeurs n'ont garde de donner des larmes qu'on ne leur demande pas; qu'ils écoutent plutôt en juges qu'en disciples un prédicateur qui s'attend à être applaudi, pour ne pas dire à être flatté; et que, quand on cherche moins à les toucher qu'à leur plaire, ils rejettent le pain de la parole comme une nourriture empoisonnée par la vanité.

Aussi, ce fut toujours la grande maxime de notre saint, qu'on se rendait plus aisément au bon exemple qu'aux belles paroles; maxime qu'il ne se lassa point de répéter à ses disciples. Maxime que nous ne saurions trop nous rappeler à nous-mêmes, nous qui avons l'honneur d'être les ministres de la parole de mon Dieu. Car, hélas! comment serons-nous la lumière du monde, si nous ne faisons que des œuvres de ténèbres? Comment porterons-nous nos auditeurs à changer de mœurs, si nous leur faisons entrevoir en nous ce que nous condamnons en eux? Comment, dis-je, les rendrons-nous dociles, lorsque, par l'opposition de nos paroles à nos œuvres, nous leur laissons douter si nous enseignons les saintes vérités sans les croire, ou si nous les croyons sans les pratiquer? Nos paroles passent, mais notre exemple demeure. C'est un livre ouvert à tous les yeux, et dont les caractères sont ineffaçables. Le monde pervers vient lire dans notre conduite la manière dont il doit régler la sienne; et, pour se persuader que ce que nous enseignons est possible, il veut que nous en fassions l'expérience nous-

mêmes. Heureux donc les ministres, comme François, qui sont aussi vénérables par leur exemple qu'ardents par leur zèle. Car ils forcent les pécheurs à se rendre; ou, s'ils n'ont pas la consolation de ramollir leur dureté, ils ont au moins la gloire de la confondre.

A Dieu ne plaise pourtant que je veuille flatter ici la malignité des gens du monde, qui viennent chercher dans nos défauts des prétextes à leur indocilité! Apprenez ici, chrétiens, que la parole de Dieu ne perd ni sa force par la simplicité des uns, ni sa pureté par l'éloquence des autres; mais qu'elle ne devient inutile pour vous, que parce que vous n'écoutez les uns qu'avec mépris, et les autres que par curiosité. Apprenez qu'il y a souvent plus de malignité que de justice à condamner un orateur chrétien qui emploie les traits de l'éloquence, comme les dépouilles de l'Egypte à l'ornement du tabernacle, et qui s'applique à donner des grâces innocentes à la parole divine, afin qu'on ne se dégoûte pas de cette manne céleste. Car, comme son intention peut être droite, son travail aussi peut être saint; et, loin qu'on puisse blâmer ses heureux talents, j'ose dire, au contraire, suivant le langage de l'Ecriture, que c'est Dieu même qui répand ses grâces sur les lèvres de ses ministres célèbres qui annoncent la sagesse avec magnificence. Apprenez enfin que les faiblesses que vous pouvez remarquer en nous, ne justifient point les vôtres; que ce n'est point l'exemple, mais le caractère qui fait l'autorité de ceux qui sont assis dans la chaire de Moïse; et que, par conséquent, on ne peut point imputer le peu de fruit de la parole de Dieu aux qualités de ceux qui l'annoncent, mais seulement à la mauvaise disposition de ceux qui l'écoutent. Je n'aurais donc garde de vouloir juger ceux qui exercent un si saint et si sublime ministère; mais aussi je ne saurais trop louer un ministre apostolique comme François, qui ne demande pour tout éloge que la conversion de ses auditeurs, ne cherchant que les intérêts de Jésus-Christ; toujours utile aux autres, et toujours détaché de lui-même.

Et comment, mes frères, eût-il cherché sa propre gloire, lui qui repoussa toujours comme injustes les louanges qu'on se sentit obligé de lui donner; lui qui ne souhaita rien tant que d'être rassasié d'opprobres; lui qui poussa le mépris de sa réputation jusqu'à une déclaration publique de ses fautes, j'ai pensé dire jusqu'à un excès d'indiscrétion? Comment eût-il aimé l'éclat, lui qui rechercha toujours le dernier rang avec d'autant d'adresse que les ambitieux briguent le premier; qui ne prit qu'avec crainte l'autorité sur ses frères, et qui s'en démit avec empressement pour obéir à ses disciples, à l'exemple de Jésus-Christ qui s'était soumis à ses créatures? Comment, dis-je, se fût-il conduit par un esprit d'ambition et d'orgueil, lui qui ne voulut jamais être élevé au sacerdoce? Qui mérita jamais mieux d'être le père des peuples, qu'un saint qui fut le père de tant d'autres saints? Qui fut plus propre à servir d'appui et d'ornement au sanctuaire, que cet illustre patriarche qu'un grand pape regarda comme la colonne de l'Eglise? A qui pouvait-on confier plus sûrement le patrimoine des pauvres, qu'à un homme qui avait abandonné le sien pour Jésus-Christ? Quel plus digne dispensateur du froment des élus que ce chaste Joseph? Qui est-ce, enfin, qui devait moins craindre d'offrir le sacrifice terrible, qu'un lévite qui avait sacrifié à Dieu ses biens, son repos, sa vie même? Cependant, mes frères, à son jugement jamais personne n'en fut plus indigne que lui, et en vain le maître du festin le pressa-t-il de monter à la place de prêtre, à peine consent-il d'occuper celle de diacre.

Tel fut, mes frères, l'esprit de François. Sa vie ne fut qu'une action continuelle. Il conversa parmi les hommes, comme Jésus-Christ, toujours dévoré par la faim et la soif de la justice, toujours occupé à porter les pécheurs à la pénitence, ou les âmes justes à la perfection, n'ayant d'autre objet que le rétablissement de la piété ou la propagation de la foi. Mais jamais zèle ne fut plus pur que le sien. Au milieu de tant de travaux, au milieu de tant de succès, il ne vit que pour Jésus-Christ. S'il prêche avec fruit, il a la joie de voir Jésus-Christ glorifié dans les autres; et s'il est rejeté avec mépris, il a la consolation de le glorifier en lui-même.

Qu'un zèle si désintéressé, qu'une intention si droite et si épurée est rare aujourd'hui parmi les chrétiens! Qu'il en est peu qui cherchent Jésus-Christ pour Jésus-Christ même! Comme dit saint Augustin, *Vix quæritur Jesus propter Jesum.* Je ne parle pas de ceux qui ne prennent le parti de la piété que pour se faire un rang ou une réputation dans le monde; qui se composent bien moins par un esprit de dévotion que par un goût pour la singularité; qui ne se réforment eux-mêmes que pour s'arroger le droit d'exercer la malignité de leur critique sur les autres; qui cherchent la gloire en faisant semblant de la fuir, et qui, semblables à ces sépulcres blanchis, couvrent de véritables vices sous de fausses vertus. C'est là un artifice trop grossier, et une duplicité trop criminelle. Mais il y a une illusion moins sensible, et qui, toute dangereuse qu'elle est, ne laisse pas d'être fort commune. Car, hélas! combien en est-il qui se laissent éblouir à une fausse apparence de vertu; qui, trop contents d'examiner la surface de leurs actions, ne creusent jamais dans le cœur; et qui, ne suivant que les mouvements de l'amour-propre, ne laissent pas de se donner pour irréprochables, parce qu'ils ne sentent pas qu'ils aient rien à se reprocher. Rien n'est plus subtil que cet amour-propre; il a mille détours imperceptibles qui nous échappent, si nous ne les observons de près; et souvent, lors même qu'on pense être dévot de bonne foi, on ne laisse pas de pratiquer la vertu pour faire

des retours flatteurs sur soi-même, et de corrompre au dedans, par une intention déréglée, les œuvres qui paraissent les plus belles au dehors. Telle est la disposition intérieure de la plupart de ceux qui brillent dans le monde, et peut-être dans l'Eglise, par un caractère de régularité, de zèle et de piété. Tant il est difficile d'être vraiment saint, quand on n'a pas, comme François. l'ambition de se rendre parfait. C'est l'instruction que nous devons tirer de l'exemple de ce grand saint. Exemple, à la vérité, trop parfait pour nous, mais exemple que nous pouvons au moins faire servir à confondre notre orgueil, à mortifier notre amour-propre, à nous retenir dans la crainte, à soutenir notre vigilance, à découvrir nos illusions et à ranimer notre lâcheté.

Mais, pour mieux comprendre quelle dut être la perfection de François, voyons encore quel fut son amour pour la souffrance. C'est le sujet de la dernière partie de son éloge,

SECOND POINT.

Ce n'est proprement que la connaissance de Jésus-Christ crucifié qui fait la science des saints : *et hunc crucifixum.* La croix qui couronna la vie du maître consomme la vertu des disciples, et comme Jésus-Christ l'embrassa pour nous, il faut que nous la portions après lui, pour nous donner avec lui cette noble conformité qui est le fondement de notre prédestination à la gloire. Nouvelle philosophie, qui paraîtra tout absurde aux yeux de la chair et du sang, puisqu'elle consiste, dit saint Cyprien, à mépriser la vie, à aimer les souffrances, à désirer la mort. Mais philosophie bien sublime aux yeux du vrai fidèle, puisqu'elle élève l'homme au-dessus de l'homme, en l'associant à un Dieu abaissé jusqu'à l'homme.

Or, mes frères, qui posséda jamais mieux cette haute philosophie que le grand saint que je loue? Pour vous faire comprendre quel fut son amour pour la souffrance, je n'ai qu'à vous dire qu'il poussa la mortification jusqu'au prodige, et qu'il reçut la croix même de Jésus-Christ pour privilége. Ces deux traits finiront en lui l'image de Jésus-Christ, qui est appelé par excellence l'homme de douleurs.

Et, 1° quelle fut la rigueur de sa mortification? Ce ne fut pas assez pour lui de souffrir toutes les incommodités de la misère, il se crut obligé d'y ajouter toutes les austérités de la pénitence, pour accomplir en sa propre personne la passion de Jésus-Christ, suivant la parole de l'Apôtre. Jeûner six carêmes, ou, pour mieux dire, jeûner toute l'année, ce fut une loi qu'il s'imposa pour toujours, et dont il ne se dispensa jamais. Mais comment jeûnait-il? Etait-ce seulement pour changer de volupté en changeant de nourriture? Etait-ce en réparant par le sommeil ce qu'il perdait par l'abstinence? En réunissant dans un repas l'intempérance de plusieurs autres? Ah! l'oserai-je dire dans un temps où l'on a trouvé l'art d'être sensuel jusque dans le jeûne; où les uns regardent les lois de l'Eglise sans respect, et les autres ne les observent qu'avec murmure? Mais pourquoi craindrais-je de confondre la lâcheté des chrétiens de nos jours par l'exemple de mon saint? Ecoutez donc, vous qui voulez être saints à peu de frais, et rougissez de votre délicatesse, à la vue d'un saint qui joint toutes les saintes cruautés de la pénitence à une parfaite intégrité de mœurs; et qui, loin de s'accommoder à la faiblesse des sens, se refuse même les secours les plus nécessaires à la nature. Saint Jérôme l'avait dit, que le pain et l'eau faisaient le jeûne le plus sévère : *panis et aqua fortissimum jejunium est.* Mais François y ajoute un nouveau degré de rigueur, car il ne prend qu'avec mesure le pain qu'il se doit par nécessité; il se fait de la terre un lit de douleur où il fait souffrir son corps, lors même qu'il semble le soulager par le sommeil. Il déchire sa chair sans pitié, comme si elle lui était étrangère, ou qu'il dût la punir comme coupable. Enfin, tout accablé qu'il est par ses travaux, tout épuisé qu'il est par ses austérités, il trouve encore dans sa ferveur assez de force pour employer à l'oraison le silence de la nuit qui favorise son recueillement; pratiquant le jeûne le plus rigoureux pour avoir la liberté de s'élever à Dieu par la prière, et goûtant dans la prière des consolations qui lui adoucissent toute la rigueur du jeûne.

Quel exemple pour vous, femme mondaine, vous qui n'êtes pas moins ingénieuse à chercher des commodités pour la mollesse qu'à inventer des modes indécentes pour l'immodestie; qui ne vous appliquez à flatter un corps sensuel que pour mieux frapper un œil coupable, et qui, au lieu de consacrer à la mortification les restes d'une vie toute profane, portez le désir de plaire jusqu'à un âge où la bienséance même demanderait que vous n'eussiez des yeux que pour pleurer vos vanités passées! Quel exemple pour vous, chrétien voluptueux, vous qui n'êtes pas moins attentif à raffiner pour la sensualité qu'à briller par le luxe; vous qui ne cherchez qu'à irriter les appétits des sens par les délices de votre table, par la magnificence de vos maisons, par les agréments de vos campagnes. Encore un coup, quel exemple pour vous tous, qui ne connaissez point, qui ne voulez pas même connaître la mortification chrétienne, et qui vous révoltez sans scrupule contre les lois sacrées de la discipline, qui vous obligent de mettre au moins quelque proportion entre la rigueur de votre pénitence et l'énormité de vos crimes.

J'avoue pourtant que l'exemple de François est au-dessus des règles communes, et que sa mortification ne peut qu'alarmer votre faiblesse; puisque ce grand saint fut lui-même si touché des saints excès de sa cruauté, qu'il se sentit obligé d'en demander pardon à son corps. Mais, lorsque je considère que ce qui

mortifie la chair sauve l'esprit, je ne m'étonne pas que François ait traité son corps avec tant de dureté ; je m'étonne plutôt qu'au lieu de châtier le vôtre, comme coupable, vous le ménagiez comme innocent, et que, pour flatter un méprisable limon dont la dissolution est peut-être fort prochaine, vous négligiez le soin d'une âme dont la perte, hélas ! sera tout à fait irréparable.

Pouvait-il donc craindre quelque révolte de la part d'une chair ruinée par l'abstinence, et plus propre à servir d'instrument que d'obstacle à sa vertu? Mais, ô déplorable condition de l'homme! Qui est-ce qui peut se reposer sur sa vertu, et s'assurer de sa persévérance? Hélas! malgré la rigueur de l'hiver, le vent brûlant souffle autour de lui, et du fond de son corps languissant et tombant presque en défaillance s'élève une fumée impure qui veut se glisser dans son cœur. Ne vous alarmez pourtant pas, mes frères, l'esprit immonde peut bien l'attaquer, mais il ne saurait l'abattre. François a une ressource assurée dans la haine qu'il a pour sa chair. Il ramasse aussitôt toutes ses forces contre une tentation si délicate, et se jetant dans la neige pour y amortir cette flamme naissante, il trouve également, dans l'impression du froid, et la satisfaction de souffrir, et la gloire de vaincre. Vivez après cet exemple, mes frères, vivez sans crainte parmi les aspics et les basilics ; marchez sans circonspection entre les lions et les serpents! Trompeuse sécurité, confiance funeste, qui marque bien plutôt qu'on est esclave de la passion, que non pas qu'on s'en soit rendu le maître.

Vous parlerai-je maintenant de sa fermeté dans les maladies les plus violentes? maladies où il souffrait, je ne dis pas avec patience, mais avec paix, avec joie, avec la consolation la plus douce. Je me contente de vous dire que je regarde cette fermeté comme la preuve la plus sûre de l'amour de la souffrance. Car, il faut le dire, parmi ceux même qui se piquent d'une haute vertu, il en est peu qui veuillent mériter par des afflictions communes. Je ne sais si c'est illusion ou orgueil, mais on veut être héros jusque dans la dévotion, et l'on s'imagine qu'on l'est moins dans des maux vulgaires. On veut bien souffrir, mais on veut souffrir à son gré: et tandis que l'on prend avec empressement les croix que l'on a choisies soi-même par goût ou par caprice, on refuse de toucher du bout du doigt celles qui viennent de la part de Dieu.

Mais François est trop savant, trop élevé dans la perfection évangélique, pour ne pas savoir que les afflictions qui partent de la main du Seigneur nous donnent d'autant plus de mérite qu'il s'y mêle moins d'amour-propre. Aussi remarquez bien que sa résignation et sa constance se soutiennent en toute occasion ; car avec quelle tranquillité ne souffre-t-il pas les contradictions des hommes dans l'établissement de son ordre? La gloire de Dieu et le bien de la famille de Jésus-Christ demandaient que ce grand saint laissât des héritiers de son esprit, pour perpétuer dans l'Eglise et le zèle des apôtres, et la pratique des conseils les plus parfaits de l'Evangile. C'est pour cela que le Seigneur lui traça le plan d'un institut où l'on peut joindre la contemplation de Marie avec l'office de Marthe; s'élever à Dieu sans se refuser au prochain ; travailler à la sanctification des autres sans négliger sa propre perfection, et donner de grands exemples au monde, aussi bien que de puissants secours à l'Eglise ; d'un institut qui eut l'humilité pour fondement, la charité pour esprit, la pauvreté pour partage, la mortification pour pratique, l'Evangile pour étude, et la plus haute perfection pour règle.

Cependant le monde ne manque pas de traverser l'œuvre de Dieu. L'esprit de séduction répand dans le public des sentiments de défiance qui arment la piété contre la piété même, et déjà un si saint institut est regardé comme le projet d'une ambition masquée, ou tout au moins comme l'idée d'un zèle indiscret. Mais quelle est alors la situation de François? Il se tient humblement dans le silence, il souffre toutes les calomnies sans émotion, et parvient à ses fins sans intrigue. Car le Seigneur accomplit lui-même par sa providence un dessein qu'il avait inspiré par sa sagesse ; et bientôt il répand sur le nouveau patriarche les bénédictions dont il avait comblé les anciens. Ainsi François voit-il sa famille augmenter tous les jours, et former enfin ce corps nombreux et illustre qui a donné à l'Eglise de la terre et à celle du ciel des astres de la première grandeur, je veux dire de parfaits religieux, des docteurs célèbres, des hommes apostoliques, qui ont brillé dans toute la suite des temps par la profondeur de leur érudition, par l'ardeur de leur zèle, par l'éclat de leur sainteté; et à qui on ne peut refuser cette gloire, qu'ils ont été particulièrement suscités de Dieu pour soutenir l'honneur de la Mère de Dieu même. Ainsi, dis-je, cet homme, si méprisable en apparence, a-t-il été si souvent revêtu en la personne de ses enfants des plus augustes dignités du sacerdoce, et même assis sur le premier trône de l'Eglise, qu'on voit bien que la Providence a voulu faire, de l'humiliation où il fut pendant sa vie, la mesure de sa gloire après sa mort.

Ne prenez pas néanmoins, mes frères, la vertu de François pour une vertu timide, qui se renferme au dedans d'elle-même, et qui se contente d'attendre paisiblement les croix que Dieu lui destine, sans avoir le courage d'aller plus loin. Ici je me rappelle son désir du martyre, cette passion extrême qu'il eût de gagner au prix de son sang des âmes que notre divin Sauveur avait rachetées par le sien. Car avec quelle ardeur ne se transporte-t-il pas en Syrie, dans l'espérance d'y trouver des persécuteurs ; et quelle est au contraire son affliction, lorsque, voyant que les barbares mêmes ne peuvent s'empêcher d'admirer son zèle et d'honorer sa vertu, il craint qu'une mission si paisible

ne soit ni agréable à Dieu, ni redoutable au démon !

Mais enfin ses vœux seront bientôt accomplis. Jésus-Christ, sensible à un amour si ardent et si héroïque, lui fournira lui-même la couronne qu'il a si vivement désirée, et toujours inutilement poursuivie. Oui, ce divin Sauveur lui réserve un autre martyre, mais quel martyre? Ah! il faut que ce grand saint, qui n'a voulu savoir que Jésus-Christ crucifié, soit enfin crucifié avec Jésus-Christ, et qu'il devienne la victime de l'amour divin, comme il fut celle de la pénitence. Jésus-Christ veut finir lui-même son image en la personne de François, et François souffrira sur la croix avec lui, parce qu'il a toujours vécu comme lui. Seconde et dernière espèce de souffrance, qui est le fruit et la récompense de son amour pour la souffrance même.

Représentez-vous donc notre saint sur le mont Alverne, comme sur un autre Calvaire où le Seigneur l'a conduit, non pour l'épargner, comme Isaac, mais pour l'immoler, comme Jésus-Christ. Représentez-vous Jésus-Christ même porté sur les ailes d'un séraphin, et attaché à la croix pour imprimer les marques de sa passion sur le corps de notre saint. O nouvelle espèce de martyre! François et Jésus-Christ sont liés à la même croix, et il me semble voir leurs cœurs percés par le même fer, leurs mains trouées par les mêmes clous, et leur sang mêlé ensemble. Dans les autres martyres l'homme souffre pour Dieu, mais ici il souffre avec Dieu. Pour les autres victimes, Dieu se contente d'accepter le sacrifice, mais pour celle-ci, il veut être comme sacrifié avec elle. Jésus-Christ, tout glorieux qu'il est, semble souffrir avec François, et François, tout épuisé qu'il est, a le courage de souffrir comme Jésus-Christ. Que dis-je, ils ne sont plus qu'une seule victime. L'un est transformé en l'autre. François ne vit plus qu'en Jésus-Christ, et Jésus-Christ semble mourir en la personne de François.

Que dirai-je donc à la vue d'un spectacle si merveilleux, spectacle qui jusqu'alors fut tout à fait inouï? A quelles réflexions m'abandonnerai-je? Admirerai-je l'amour? compatirai-je à la douleur? L'un et l'autre m'y paraissent extrêmes. Y eut-il jamais un amour plus tendre et plus élevé? C'est l'amour qui abaisse Dieu jusqu'à l'homme, et qui élève l'homme jusqu'à Dieu. Oui, François, le séraphique François monte sur la croix par l'amour qu'il a pour Jésus-Christ, et Jésus-Christ y descend par l'amour qu'il a pour François. Excès de tendresse du côté de Jésus-Christ, qui semble se revêtir une seconde fois d'une chair passible pour s'unir à François. Excès d'ardeur de la part de François qui, élevé au-dessus des forces humaines, ne craint point les douleurs de la croix, pour se perdre dans le sein de Jésus-Christ? Qui pourra donc nous raconter des communications si rares et des transports si élevés? communications, transports qui semblent faire changer de nature à Dieu et à l'homme, pour les unir et les confondre ensemble.

Mais aussi y eut-il un amour qui coûtât plus cher? Y eut-il jamais une douleur plus vive? Quel doit être le martyre d'un homme qui souffre celui d'un Dieu? Il est vrai, Jésus-Christ était venu pour nous donner un exemple parfait; mais, hélas! n'était-il pas trop parfait? Il était venu pour nous apprendre à souffrir; mais personne n'avait vu une douleur semblable à la sienne. Il nous avait bien commandé de prendre notre croix: *Tollat crucem suam* (*Matth.*, XVI), mais il ne nous dit jamais de porter la sienne; *Tollat crucem meam*. François, cependant, est au-dessus des lois ordinaires lorsqu'il s'agit de souffrir. Il souffre non-seulement pour Jésus-Christ, mais avec Jésus-Christ: même croix, mêmes blessures, mêmes douleurs. Que dirai-je donc d'un homme qui ne souffre plus en homme, mais qui souffre comme un Dieu?

Mais à quoi m'arrêté-je? Pourquoi séparé-je, dans mes faibles idées, ce qui est si étroitement uni dans le cœur de François. L'amour et la douleur concourent également en ce martyre, pour le rendre tout à la fois doux et violent. La souffrance éprouve l'amour, et l'amour adoucit la souffrance. La douleur fait la victime, et l'amour donne le prix au sacrifice. François souffre à la vérité le martyre le plus douloureux, mais il souffre avec amour, parce que c'est par un tel martyre qu'il connaît parfaitement celui qu'il aime. Il souffre, parce qu'il est uni à Jésus-Christ crucifié; mais il aime parce qu'il est uni à Jésus-Christ de la manière la plus étroite. Il souffre, parce qu'il a le côté, les mains et les pieds percés; mais il aime, parce que ce sont là des blessures toutes divines, qui sont le fruit de la charité la plus tendre, la plus forte, la plus sublime; charité, dit saint Ambroise, qui n'est jamais plus douce que lorsqu'elle paraît être plus cruelle.

Après cela, mes frères, qui est-ce qui pénétrera plus avant dans la science des saints que l'illustre François? Qui est-ce qui connaîtra mieux Jésus-Christ crucifié, que celui qui en a senti les douleurs. Ah! voilà ce qui fait la grande gloire de mon saint. Voilà ce qui surpasse la science et la sagesse des philosophes, et voilà en même temps ce qui doit nous apprendre que la grande science du chrétien consiste à connaître Jésus-Christ crucifié, par l'amour et la participation de sa croix. O connaissance de Jésus-Christ crucifié, combien n'êtes-vous pas importante, mais combien n'êtes-vous pas négligée! Car, mes frères, quelle est aujourd'hui l'occupation des hommes? Hélas! ils épuisent leur subtilité à découvrir les secrets de la nature, ils s'appliquent à s'instruire des usages du siècle, ils portent leur curiosité jusqu'à lire ce qu'on ne peut pas même lire sans crime. Mais s'attacher à étudier Jésus-Christ, pour prendre son esprit et pour se conformer à ses exemples, ah! ce n'est pas là le goût de notre siècle, et je ne sais même

si ceux qui s'appliquent le plus à parler, à raisonner, à disputer sur la nature, sur les mystères de Jésus-Christ, sont les plus fidèles à observer sa loi et à imiter ses vertus.

Que vous êtes donc plus heureux, vous qui vous renfermez dans les bornes de la simplicité chrétienne, qui n'aspirez point à vous asseoir parmi les maîtres d'Israël, parmi les grands esprits du siècle, mais qui regardez Jésus-Christ comme vo're livre, pour prendre dans ses maximes et dans son exemple les règles de vos sent'ments et de votre conduite! Car vous pouvez dire avec un saint roi, que vous avez plus de pénétration et de sagesse que ceux qui vous instruisent avec faste, et qui cherchant plutôt à captiver votre estime qu'à édifier votre piété, veulent souvent vous faire admirer ce qu'ils ne vous font pas comprendre, et vous prescrivent des règles qu'ils n'observent point eux-mêmes : *Super omnes docentes me, intellexi.* (*Psal.* XVIII.) Appliquez-vous toujours, comme le grand saint François d'Assise, à connaître parfaitement Jésus-Christ crucifié, et vous serez les vrais savants; car c'est cette science qui éclaire le cœur et le purifie, qui découvre la vérité et la fait aimer, qui enseigne la vertu et la fait pratiquer. Science si relevée qu'elle est cachée aux sages du siècle ; mais si simple qu'elle est donnée aux plus petits; si relevée qu'elle descend du Père des lumières ; mais si simple qu'on ne peut l'acquérir que par la soumission d'un cœur docile; science enfin si nécessaire que ce n'est que par elle que nous pouvons être heureux, parce que Jésus-Christ est non-seulement la voie que nous devons suivre et la vérité que nous devons croire, mais encore la vie éternelle que nous devons espérer, et que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

## PANÉGYRIQUE VII.

### SAINT DENIS, APÔTRE DE LA FRANCE, PREMIER ÉVÊQUE DE PARIS.

*Prononcé à Paris dans l'église du prieuré de Saint-Denis de la Chartre, le* 9 *octobre* 1720.

Egredimini, et videte, filiæ Sion, regem Salomonem in diademate, quo coronavit eum mater sua in die desponsationis illius, et in die lætitiæ cordis ejus. (*Cant.*, III.)

*Sortez, filles de Sion, et venez voir votre roi Salomon avec le diadème dont sa mère l'a couronné au jour de son alliance, au jour où son cœur a été comblé de joie.*

C'est ainsi que l'Epouse des *Cantiques* nous propose Jésus-Christ sous la figure du magnifique Salomon, et qu'elle invite les âmes fidèles à venir contempler, des yeux de la foi, un Dieu qui doit naître d'une vierge, et s'allier avec les hommes.

Mais s'il est vrai, comme nous n'en devons pas douter, que l'épouse des *Cantiques* soit la figure de l'Eglise, et que les saints évêques soient les images de Jésus-Christ, n'est-ce pas avec raison, mes frères, que j'emprunte les paroles de l'épouse sacrée, pour vous faire entendre la voix de cette Eglise, votre tendre mère, qui vous représente aujourd'hui la gloire du grand saint Denis, le premier de ses époux, pour vous inviter à honorer la mémoire du plus ancien de vos pasteurs? C'est ce saint évêque qui monta, comme Salomon, sur la montagne de Sion, pour annoncer les préceptes du Seigneur, qui fut le chef de ce royaume spirituel qu'il conquit par son zèle, et qui jeta les fondements de ce temple mystique dont vous êtes les pierres vivantes. C'est cet auguste pontife, qui fut une parfaite image de Jésus-Christ, non-seulement par l'onction royale du sacerdoce, mais encore par la sainteté de son ministère et par la gloire de sa mort; c'est cet homme apostolique qui fit lever sur votre patrie la lumière de la foi ; c'est cet invincible martyr qui vous engendra de son propre sang. Enfin c'est à un si illustre Père que vous devez la conversion de vos ancêtres, votre propre salut, la grâce et la vérité de l'Evangile, tout l'éclat et toute la félicité de votre Jérusalem. Sortez donc, filles de Sion, illustres fidèles, citoyens de cette grande et superbe ville, venez voir votre Salomon couvert du diadème dont l'Eglise, la mère des saints, le couronne par le rang qu'elle lui donne dans le ciel, et par les honneurs qu'elle lui rend sur la terre : *Egredimini et videte, filiæ Sion,* etc.

Pour les autres solennités, disait saint Léon dans une pareille rencontre, vous les célébrez en commun avec le reste des fidèles, parce que les autres fidèles y participent également avec vous ; mais celle-ci demande de votre part une dévotion singulière, parce qu'elle est le motif d'une joie qui vous est propre, et que le culte de votre piété doit être en même temps le tribut de votre reconnaissance. Car, mes frères, n'est-il pas juste que saint Denis reçoive des honneurs singuliers, dans une ville qu'il retira des ténèbres de l'idolâtrie, dans une Eglise qu'il forma par ses travaux, dans une terre qu'il arrosa de son sang, parmi un peuple qu'il protége de tout son crédit, dans un temple qui est distingué par son nom, et surtout dans ce lieu célèbre qu'il consacra pour toujours par ses souffrances?

Mais comme l'épouse des *Cantiques* ne proposa point aux filles de Sion la gloire du mystique Salomon, afin qu'elles en fissent l'objet d'une admiration profane, l'Eglise ne veut pas non plus que vous borniez votre zèle et votre gratitude envers saint Denis à une piété tout extérieure. Comme vous êtes vous-mêmes, suivant l'expression du grand saint Paul, la joie et la couronne d'un apôtre qui vous enfanta à l'Eglise et à Jésus-Christ, vous ne devez point séparer sa gloire d'avec vous-mêmes. Mais pour faire connaître tout la grandeur du père en la personne de ses enfants, il faut que vous vous montriez les dignes fruits de son zèle, et que vous lui rendiez, par la pureté de vos mœurs et de votre culte, au moins une partie de l'éclat que vous recevez de lui. C'est pour cela que je vous représenterai : 1° Ce que saint Denis a fait pour votre sanctifica-

tion ; 2° ce que vous devez faire pour sa gloire. Je vous proposerai d'abord ses vertus, et ensuite j'exciterai votre reconnaissance. Et comme je consolerai votre piété en vous exposant la sainteté de votre pasteur, j'entrerai aussi dans l'esprit d'un si saint pasteur, en ranimant votre piété. Mais pour y réussir j'ai besoin des lumières de l'Esprit divin, et je les demande humblement par l'entremise de la Vierge : *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

La puissance et la miséricorde de Dieu ont également éclaté dans la conversion des gentils à la foi : sa puissance, parce qu'il a vaincu la résistance de l'homme superbe ; sa miséricorde, parce qu'il a changé les mœurs de l'homme corrompu ; sa puissance, parce qu'il a accompli ses desseins par les plus faibles instruments ; sa miséricorde, parce qu'il a répandu ses grâces sur les sujets les plus indignes.

Cette grâce, mes frères, vous paraît peut-être moins précieuse, parce qu'elle est devenue plus ancienne. Elle vous frappe moins, parce que vous y êtes plus accoutumés. Chrétiens dès votre naissance, vous l'êtes presque sans réflexion. De cette foi qui est vraiment le don de Dieu, vous en faites comme une portion de l'héritage de vos pères. Nés sous l'empire de Jésus-Christ, réservés pour un temps de lumière, élevés dans le sein de l'Eglise, nourris dans votre enfance du lait des vérités de l'Evangile, vous vous imaginez, pour ainsi dire, que vous n'êtes fidèles que parce que vos ancêtres l'ont été, vous croyez moins devoir à Dieu, par la raison même que Dieu a plus fait pour vous ; vous êtes moins reconnaissants, parce qu'il vous a rendus plus heureux.

Mais pour connaître la valeur d'un si grand bienfait, remontez aujourd'hui à l'origine de votre foi, je veux dire, au ministère de saint Denis. *Vos pères vous l'ont annoncé, afin que vous l'annonciez vous-même à votre postérité*, que ce grand apôtre établit le christianisme dans les Gaules ; et en vous rappelant ce qu'il fit pour eux, vous comprendrez, sans doute, ce qu'il fit pour vous, puisque vous êtes les héritiers de leur foi et de leur piété, et que c'est par leurs mains qu'il vous a transmis les fruits de son zèle.

Or, pour vous faire sentir combien vous lui êtes redevables pour votre vocation à la foi, il faut vous représenter sa mission, ses succès, ses souffrances. Nous verrons : 1° Dans sa mission, quelle fut la pureté de son zèle ; 2° dans ses succès, quelle en fut l'ardeur ; 3° dans ses souffrances, quelle en fut la fermeté ; et dans tous ces traits, nous reconnaîtrons en lui le vrai caractère d'un apôtre.

Et 1° combien sa mission ne fut-elle pas sainte ! Je n'ai qu'à vous dire que Dieu le choisit par la main d'un saint pape, qui l'envoya pour prêcher la foi dans les Gaules ; que le Saint-Siége qui est le centre de la communion des fidèles, fut la source du salut de vos pères ; que l'Eglise de Rome, qui est la mère de toutes les autres Eglises, semble l'être encore plus particulièrement de celle de Paris ; en un mot, que saint Denis fut établi votre évêque par l'autorité la plus respectable et par la vocation la mieux marquée.

Telle fut la voie qui le conduisit à l'épiscopat. Il fut appelé de Dieu comme Aaron, et Dieu prit plaisir à le former par sa grâce, pour accomplir les desseins salutaires qu'il avait sur vous. Tout fut pur dans l'origine de son apostolat ; il n'y mêla rien d'humain, rien de charnel. Si sa vocation fut divine, ses motifs n'en furent pas moins nobles. Apôtre par le choix de Jésus-Christ, il ne le fut aussi que pour la conversion de vos pères ; et comme il n'entra dans le ministère que par obéissance, il ne l'exerça que par zèle.

Ne vous figurez donc point un ministre qui, n'ayant eu d'autre principe de sa vocation que le choix de ses parents, ni d'autre mérite que leur crédit, ou ses propres intrigues, ait voulu à toute force se faire installer dans la première place du sanctuaire, pour être fier envers les uns dans l'élévation de son rang, pour se rendre redoutable aux autres par l'abus de son autorité, pour briller aux yeux du public par l'éclat du luxe, pour rassembler les plaisirs autour de lui dans une superbe mollesse.

Hélas ! il n'est que trop vrai, et saint Jérôme en a fait ses justes plaintes, il semble que l'Eglise soit devenue moins sainte, à mesure qu'elle est devenue plus puissante, et que la liberté qu'elle a recouvrée par la protection des princes chrétiens ait amolli cette vertu qui la soutint contre les efforts des magistrats et des princes idolâtres. L'autorité que Dieu lui a donnée pour le salut des âmes, les richesses qu'elle a reçues de la libéralité des fidèles pour le soulagement des pauvres, la vénération qui est due à l'épiscopat comme à la plénitude du sacerdoce, tous ces avantages que la religion doit sanctifier, l'orgueil et la cupidité les rendent quelquefois funestes. Car peut-être n'arrive-t-il que trop souvent qu'on prend le chemin du sanctuaire dans la vue d'y avoir un jour le rang, l'opulence, l'empire du prince de l'Eglise, et alors que fait-on ? Loin d'attendre qu'on soit appelé de Dieu comme Aaron, on ne cherche qu'à hâter le moment de parvenir ; on s'applique à découvrir le moyen de s'ouvrir les voies de la fortune, on examine les conjonctures du temps pour savoir comment il faut s'y prendre pour réussir ; on sait se faire des protecteurs par des complaisances affectées. On change, on se fixe sur la doctrine suivant la mode et la faveur, et on est uniquement occupé du désir d'être en place, sans mesurer les devoirs du sacré ministère.

Mais que saint Denis fut éloigné d'une prévarication si grossière et si sacrilége ! Que dis-je ? Quelque louable que soit une entrée légitime dans le saint ministère, il ne m'est pas permis de m'arrêter ici à un

devoir commun à tous les ministres sacrés, ni au mérite d'une mission ordinaire. Pourquoi? C'est qu'au premier âge de l'Eglise, l'épiscopat n'avait rien qui pût flatter la cupidité, et loin que l'ambition en pût faire son choix, il n'y avait au contraire que le zèle le plus héroïque qui en pût faire son objet.

C'était un rang sublime, mais un rang dangereux dont la grandeur était tout invisible, et où l'on devenait d'autant plus odieux aux infidèles, qu'on était plus distingué parmi les chrétiens : c'était une autorité puissante donnée de Dieu pour soumettre les esprits et pour changer les cœurs, pour réprimer les coupables et pour conduire les justes; mais autorité douce et humble qui ne traînait point après elle ni le faste, ni la fierté, ni la terreur; autorité qu'il fallait établir par la patience, exercer avec charité et soutenir par le bon exemple : c'était un ministère utile pour l'éternité, mais tout à fait ingrat pour le temps présent; où l'on ne recueillait que des biens spirituels; où l'on avait des loups à combattre et non des brebis à dépouiller; où il fallait livrer son âme pour sauver celle des autres; ministère dont la pauvreté faisait tout l'apanage; le désintéressement, la principale condition; le travail, la souffrance, toute la gloire.

Telle fut en général la condition des évêques à la naissance du christianisme. C'était principalement sur leur tête sacrée que l'on faisait tomber le poids de la persécution, soit parce que l'on voulait arrêter le progrès de leur ministère, soit parce que l'on se flattait de dissiper plus facilement les troupeaux après avoir frappé les pasteurs. Mais j'ose dire que la mission de saint Denis avait encore quelque chose de plus triste, selon les idées des hommes, et que pour s'en charger, il ne fallait pas moins que tout le courage d'un apôtre. Car, mes frères, ne jugez pas des anciens peuples des Gaules par ceux de nos jours, je veux dire, de vos pères par vous-mêmes. On ne voyait point parmi eux ce fonds de douceur, cette délicatesse d'esprit, ce caractère de politesse qui distingue notre nation de toutes les autres. Enveloppés, comme les autres peuples, dans une idolâtrie presque universelle, ils avaient même corruption dans les mœurs, même attachement à la superstition; mais enfoncés dans une épaisse barbarie, ils avaient plus d'opposition à la foi chrétienne et à la discipline évangélique. Cette courageuse férocité qui les rendait si intrépides dans les combats, semblait les rendre invincibles sur leur religion. Il fallait faire goûter à des cœurs corrompus des mœurs austères, et à des esprits tout sauvages des vérités incompréhensibles; il fallait humilier sous le joug de Jésus-Christ un peuple fier qui avait résisté à toute la valeur des césars et à toute la puissance des Romains; il fallait, dis-je, les attaquer et les vaincre par les seules armes de la foi, et il était d'autant plus difficile de les convertir, que c'était en quelque sorte les soumettre.

Qu'il fallait donc être détaché de tout pour accepter un emploi où il n'y avait d'autre avantage à espérer que celui d'établir la foi, ni d'autre gloire à prétendre que celle d'être humilié pour Jésus-Christ! Ah! je découvre ici toute la grandeur d'âme de saint Denis; et, dès le commencement de sa carrière, je me le représente comme un homme vraiment apostolique qui ne cherche que la conversion de vos pères, et par conséquent votre propre salut; qui fait consister sa science à annoncer Jésus-Christ, et sa sagesse à se confier en Dieu; et qui a un esprit et un cœur à toute épreuve, plein de courage pour s'exposer à la fureur d'un peuple féroce, plein de douceur pour s'accommoder à la portée d'un peuple grossier, surmontant les fatigues par son zèle, les obstacles par sa patience, les tribulations par sa fermeté, trouvant sa joie dans la persécution, cherchant sa récompense dans le martyre, prêt à vivre pour le salut des autres, prêt à mourir pour son propre bonheur.

Aussi avec quel courage n'entre-t-il pas dans Paris? Avec quelle ardeur ne ranime-t-il pas son ambition apostolique, à la vue d'un peuple plongé dans les horreurs de l'idolâtrie? Comme Paul, il voit bien les chaînes et les afflictions qui lui sont préparées dans une ville ennemie des prophètes, mais accoutumé à souffrir pour la foi, il trouve dans ses tribulations passées un motif de confiance pour l'avenir. Armé d'une foi intrépide, il se présente comme un conquérant qui veut à toute force établir l'empire de Jésus-Christ, il déclare ouvertement la guerre aux idoles, et malgré la férocité des peuples de cette contrée, il ne craint pas de troubler leur funeste repos, plus touché de l'état déplorable où il les voit réduits que du péril où il s'engage lui-même.

Quel succès ne devons-nous donc pas attendre d'une mission inspirée de Dieu et soutenue d'un si grand courage? Second trait, qui nous marquera quelles durent être l'ardeur de son zèle et la continuité de ses travaux.

Ah! c'est ici que je ne puis m'empêcher de regretter la fatale rapidité du temps qui entraîne tout dans l'oubli et dans le néant. Oh! si nous pouvions percer les ténèbres de tant de siècles passés, combien d'actions généreuses, combien de glorieux travaux, combien de conversions éclatantes n'aurions-nous pas à raconter! Pourquoi faut-il qu'une trop obscure antiquité nous ait dérobé la connaissance de ce qu'il fit pour confondre les païens endurcis, et pour former et conduire de nouveaux chrétiens? Mais que dis-je? Ne nous plaignons point de l'éloignement des temps. Une ancienne tradition nous en apprend assez pour nous donner l'idée du zèle le plus ardent et du succès le plus glorieux. Il est des sujets où il faut que le détail des actions supplée au défaut de l'éclat. Mais il en est aussi où un seul trait en vaut plusieurs autres, et où ce que nous avons à admirer fait aisément juger de ce que l'on ignore.

En effet, pour vous donner une haute idée

du zèle et du ministère de saint Denis, ne suffit-il pas de vous dire en général qu'il adoucit d'abord et désarma une nation fière, inhumaine, corrompue; qu'accompagné du prêtre Rustique et du saint diacre Eleuthère, il ne fut pas longtemps à dissiper les ténèbres de l'erreur et du vice, que bientôt par ses exhortations, par sa sollicitude, on vit un nouveau christianisme formé, un clergé établi, un temple élevé; que par la conversion de vos pères il prépara celle de tous leurs voisins, et qu'ainsi c'est à juste titre qu'il porte le nom d'Apôtre de la France?

Mais quoi, mes frères, pour vous représenter ses succès, avons-nous besoin de remonter jusqu'à un temps si reculé? N'êtes-vous pas vous-mêmes les témoins vivants et les preuves incontestables du zèle de votre ancien apôtre? N'est-ce pas pour vous qu'il travailla dans votre patrie? N'est-ce pas de lui que vous tirez votre origine, et n'est-ce pas à lui que vous devez rapporter toute votre gloire? Si vous êtes le peuple de Dieu, les enfants des promesses, les héritiers de Jésus-Christ, n'est-ce pas à saint Denis que vous le devez? Si ce grand royaume, dont vous êtes la plus noble portion, tient dans la religion par sa foi le même rang qu'il tient dans le monde par sa dignité, n'est-ce pas à saint Denis que vous le devez? Si nos augustes monarques ont mérité les glorieux titres de rois très-chrétiens et de fils aînés de l'Eglise, s'ils se sont si distingués par leur respect filial et par leur générosité vraiment royale envers les souverains pontifes, n'est-ce pas à saint Denis que vous le devez? Si l'Eglise de France s'est rendue si illustre par l'étendue de ses lumières, par la régularité de sa discipline, par la pureté de sa foi, par son attachement pour le Saint-Siége, n'est-ce pas à saint Denis que vous le devez? Je tirerai donc son éloge de ceux mêmes qui l'entendent. Je n'ai qu'à vous représenter vous-mêmes à vous-mêmes, chrétiens qui m'écoutez, et à vous faire considérer ce que vous êtes, pour vous faire comprendre ce qu'il a été. Vous êtes ce grand ouvrage qu'il forma de ses mains, qu'il conserve par sa protection, et qui subsistera toujours pour sa gloire. Vous êtes une nation sainte et illustre, un peuple choisi, acquis par les travaux de saint Denis votre apôtre, votre pasteur, votre père; et en admirant l'éclat de votre gloire, j'y vois sensiblement toute la sienne.

Mais s'il est glorieux à saint Denis d'avoir été le fondateur d'une Eglise si célèbre, et le premier apôtre d'une nation si illustre et si chrétienne, on peut dire aussi qu'il acheta bien cher ces titres magnifiques, puisqu'il ne les acquit que par les plus cruelles souffrances, et qu'il lui en coûta même tout son sang. Troisième et dernier trait qui nous marquera la fermeté de son zèle, et qui achèvera de vous faire sentir combien vous lui êtes redevables.

Jésus-Christ, mes frères, l'avait prédit à ses disciples, qu'ils seraient chargés de toute la haine du monde. Ce divin législateur n'avait garde de faire entrer la politique humaine dans le plan de l'établissement de sa religion. Il était de sa grandeur de s'y prendre d'une manière que la conversion de l'univers ne pût être regardée que comme l'ouvrage de sa toute-puissance. Les hommes cherchent à gagner les hommes par des moyens humains, je veux dire, par les attraits des honneurs, des plaisirs, des richesses; mais pour lui, il ne veut employer que des moyens divins, et il ne promet que la pauvreté, l'humiliation, la souffrance. Preuve bien convaincante de la vérité de son Evangile, car malgré les subtilités des impies qui cherchent à s'aveugler eux-mêmes, on voit bien qu'il n'y a qu'un Dieu qui puisse se faire des partisans à des conditions si dures. Il prévoyait d'ailleurs que les passions humaines ne manqueraient pas de se révolter contre la sévérité de sa morale, et il était de sa sagesse de montrer, par la fureur des persécuteurs, quelle serait la force de sa grâce dans les persécutés; il était, dis-je, de sa gloire de changer les cœurs les plus rebelles, de sanctifier les hommes les plus ingrats, et de les laisser résister malgré lui, pour les sauver en quelque sorte malgré eux-mêmes.

Ainsi ses disciples devaient-ils s'attendre à des afflictions sans mesure, soit parce qu'ils en étaient assurés par la parole de leur maître, soit parce qu'elles leur étaient préparées dans la malice du monde. S'ils avaient autorisé la cupidité, la vengeance, les spectacles, l'ambition, la volupté, ils auraient sans doute entraîné après eux et la foule des petits, et le nombre choisi des grands. S'ils avaient excellé en ruses, en détours, en artifices, ils auraient eu part à la faveur des princes et au gouvernement des empires. Mais parce qu'ils n'avaient que des anathèmes pour les maximes du siècle, parce qu'ils ne donnaient aux hommes que des leçons de détachement, de mortification, d'humilité, parce qu'ils ne proposaient que l'exemple d'un Dieu crucifié, ils ne pouvaient trouver pour eux-mêmes que cette croix qu'ils annonçaient aux autres.

Ne pensez donc pas, mes frères, que saint Denis se soit épargné, par la rapidité de ses succès, les tribulations qui devaient être le partage des prédicateurs de la foi. Ce fut au contraire ce qui enflamma les infidèles et contre ce grand apôtre, et contre le saint prêtre et le saint lévite qu'il avait pour coopérateurs dans ses fonctions apostoliques. Car la division qui fut prédite dans l'Evangile éclata bientôt dans l'ancien Paris. La conversion des uns fit le frémissement et le désespoir des autres, et comme le saint évêque ne fut pas moins ferme à défendre la foi qu'ardent à la prêcher, on peut dire qu'il fut égal aux grands apôtres, sinon par la dignité de son élection, au moins par la gloire de ses travaux, de ses souffrances et de sa mort.

Et en effet, combien de tourments ne fit-on pas souffrir à saint Denis et à ses deux disciples? Et avec quelle paix, avec quelle

tranquilité ne les souffrirent-ils pas? Représentez-vous, mes frères, ces trois saints livrés à la discrétion d'un peuple ingrat et barbare, couverts d'ignominie, déchirés à coup de fouet, liés par les chaînes les plus dures, et enfermés dans une prison publique, où, confondus avec les scélérats, ils participent également et aux opprobres et aux douleurs de Jésus-Christ. Mais représentez-vous en même temps ces trois héros, pleins de joie de se voir enchaînés pour l'espérance d'Israël, rendant leurs communes actions de grâces à Jésus-Christ, qui leur a préparé un sort si honorable et si heureux tout à la fois, trouvant leur mutuelle consolation, le saint pontife dans ses disciples qui l'ont si fidèlement imité, et les disciples dans le saint pontife qui les a si glorieusement affermis: Denis plein de tendresse pour Rustique et pour Eleuthère, qui sont ses élèves et ses enfants; Rustique et Eleuthère pleins de vénération et de gratitude pour Denis, qui est leur chef et leur père.

Or, quel apostolat plus conforme à celui des grands apôtres? Et comment pourrais-je relever ici l'intrépidité de nos saints à mépriser tant de supplices, et leur constance à les souffrir? Ah! pour vous faire mesurer toute la grandeur de saint Denis, il faut plutôt vous faire entrer en esprit dans cette prison même, qui est renfermée dans cette enceinte sacrée, j'entends cette chartre vénérable et fameuse, qu'il consacra par sa captivité, et qui subsiste encore aujourd'hui par sa gloire. C'est là que vous le verrez environné d'un éclat que le temps n'a pu affaiblir, et qu'en découvrant toute la magnanimité d'un invincible martyr, vous pourrez en même temps étudier l'exemple toujours vivant de votre premier évêque. Oui, cette grotte antique, dépositaire des instruments du supplice de Denis, lui rend à nos yeux un témoignage qui est infiniment au-dessus de toutes nos paroles; ce monument, dis-je, si respectable, tout muet qu'il est, parle hautement à la gloire de mon saint; et par son silence, il m'apprend que je devrais le garder moi-même, plutôt que d'affaiblir par mes pensées l'idée qu'il vous donne de la constance d'un si grand apôtre.

Mais combien plus n'admirerez-vous pas la fermeté de saint Denis, si nous nous retraçons l'image de sa mort? Vous représenterai-je ce martyr de votre salut, immolé par un glaive fatal, qui emporte sa tête sacrée? Oserai-je rappeler aux enfants le crime de leurs pères? O France! notre chère France! France aujourd'hui si chrétienne, faudra-t-il qu'au milieu des honneurs que tu rends à ton premier évêque, je te reproche le sacrilége attentat que tu commis contre ton apôtre? Mais non, ne craignons pas de voir couler un sang généreux, qui fut en quelque sorte, comme celui de Jésus-Christ, un sang de propitiation et de salut. Autrefois le sang des justes cria vengeance jusqu'au ciel, parce que ce fut un temps de rigueur, mais c'est à présent un temps de clémence; et le sang des martyrs évangéliques crie miséricorde jusqu'au trône de Dieu, parce qu'ils imitent Jésus-Christ en mourant, comme ils l'ont imité pendant leur vie. Oui! ô terre des Gaules, tu fus, il est vrai et nous ne saurions le dissimuler, tu fus le théâtre sanglant où l'on vit Denis, Rustique et Eleuthère sacrifiés avec tant d'injustice à l'inhumanité des païens, et où un même supplice ne fit de ces trois illustres têtes qu'un seul sacrifice; mais je ne saurais en ce jour te regarder comme une terre souillée de leur sang innocent, j'admire plutôt combien tu as été heureuse dans ton malheur, je dirais presque par ton crime; car ce même sang dont tu es couverte te lave des abominations du vice et de l'idolâtrie, et les fruits salutaires de ta cruauté en effacent toute la honte.

Oublions donc, mes frères, l'injustice, l'inhumanité, l'ingratitude de vos pères, pour ne nous occuper que du triomphe de votre apôtre. Cette mort qui nous avait d'abord paru si tragique, c'est ce qu'il désira toujours avec l'ardeur la plus vive, c'est ce qui consomma sa gloire. Car il était juste qu'un saint qui avait toujours vécu pour Jésus-Christ eût l'honneur de mourir pour Jésus-Christ; aussi avec quel empressement, avec quelle fermeté n'offre-t-il pas sa tête au coup décisif qui lui assure la brillante couronne du martyre? Ah! c'est alors qu'il sent une consolation ineffable de pouvoir rendre, par l'effusion de tout son sang, un témoignage invincible à la foi qu'il a prêchée; c'est alors qu'il ranime sa charité pour ses propres persécuteurs, et que portant sa sollicitude apostolique jusqu'au delà du tombeau, il s'offre comme une hostie sainte, pour solliciter en leur faveur la clémence d'un Dieu crucifié pour leur salut, craignant leur punition, par la raison même qu'ils ne la craignent pas, leur pardonnant non-seulement avec générosité, mais presque par reconnaissance, s'affligeant amoureusement de voir qu'un crime qui est si salutaire pour lui pourra devenir éternellement funeste pour eux. Mais consolez-vous, grand saint! La mort, qui n'a pu éteindre votre charité, n'interrompra point le cours de votre ministère. Ceux qui ont résisté à la force de vos exhortations seront obligés de se rendre à l'exemple de votre constance. Déjà votre tête inanimée, votre langue immobile parlent au cœur de ceux mêmes qui lui ont ravi l'usage de la parole; elle leur annonce, elle leur prouve la puissance et la divinité de celui qui vous a soutenu dans la rigueur de vos tourments; et votre sang généreux sera assez fécond pour produire une nombreuse et illustre postérité, qui fera passer jusqu'à la fin des siècles et la gloire de votre nom, et les fruits de votre ministère.

Voilà, mes frères, ce que fit saint Denis pour votre sanctification et pour votre salut. Pouvait-il pousser plus loin son zèle et sa tendresse pour vous? Pouvait-il vous

rendre un service plus essentiel que celui de vous éclairer des lumières de la foi, et de vous ouvrir le chemin de la justice? Comment donc ne reconnaîtrez-vous pas quelle fut la miséricorde du Seigneur envers vous, de vous avoir donné pour votre premier évêque et un si grand apôtre, et un si généreux martyr. Rien ne marque plus visiblement la protection de Dieu sur un peuple, dit le savant Origène (*In Judic.*, hom. 4) que la sainteté du pasteur, et les fruits de son ministère. Les héritiers du suprême sacerdoce de Jésus-Christ sont tous à la vérité les dépositaires de ses grâces, mais les uns les retiennent, et les autres les distribuent, selon que Dieu, pour exercer ses vengeances ou pour accomplir ses miséricordes, permet la prévarication des pasteurs pour punir les déréglements des peuples, ou veut répandre ses bénédictions sur les peuples par le ministère des saints pasteurs. Je susciterai, dit-il à Israël dans sa colère, je susciterai un pasteur qui ne visitera point ce qui sera abandonné, qui dévorera la graisse des troupeaux, sans prendre soin de leur nourriture, qui sera comme une idole pour retenir la vérité dans un funeste et honteux silence, ou qui ne rompra le silence que pour annoncer le mensonge. Mais lorsqu'il médite des pensées de paix, et qu'il veut relever l'espérance de son peuple: Je vous prépare, dit-il, un pasteur selon mon cœur, qui vous nourrira de sa doctrine, qui vous édifiera par sa piété, qui affermira mon alliance, et qui offrira des sacrifices qui seront salutaires pour vous, parce que les victimes que je recevrai de sa main me seront agréables. Mais combien plus un évêque, un apôtre, un martyr qui se rendit lui-même la victime de votre salut, ne fut-il pas pour vous le don de Dieu? Et avec quelle raison ne devez-vous pas le regarder comme votre grand bienfaiteur? Puissiez-vous donc sentir vivement combien vous lui êtes redevables! et à la vue de ce qu'il souffrit pour vous transmettre la foi, puissiez-vous comprendre ce que vous devez faire vous-mêmes pour la conserver! Que ne puis-je moi-même recueillir pour votre sanctification, et pour la mienne propre, les restes de cet esprit apostolique qui sanctifia vos pères! Hélas! je prêche aujourd'hui dans la même région, et en quelque sorte au milieu du même peuple où il prêcha autrefois, mais que ne puis-je le faire et avec le même mérite pour moi, et avec le même succès pour vous! Ah! je l'avoue qu'en montant en cette chaire pour instruire ses ouailles, j'ai senti combien je devais craindre d'exercer son ministère. Mais ne faites pas réflexion que c'est un indigne ministre qui ose vous parler, considérez plutôt que c'est de lui, que c'est pour lui, que c'est en son nom, et par son autorité que je vous parle. Rappelez, dis-je, votre religion, et prêtez l'oreille à la voix de son sang, qui est incomparablement plus forte et plus éloquente que la mienne, et qui vous dit encore, après la mort de cet ancien martyr, que si vous n'êtes pas appelés comme lui à souffrir pour la foi, il faut au moins que vous soyez assez fidèles pour vivre selon la foi: *Et defunctus adhuc loquitur.* (*Hebr.*, XI.) Ce qui vous y engage particulièrement, mes frères, c'est que vous devez contribuer à la gloire de ce grand saint, comme il a contribué à votre bonheur. C'est là l'obligation que la gratitude vous impose envers lui, et pour vous porter à la remplir, j'en vais faire le sujet de ma dernière partie.

### SECOND POINT

Ne semble-t-il pas d'abord, mes frères, que le bonheur des saints soit entièrement renfermé au dedans d'eux-mêmes; que, s'étant contentés sur la terre du seul témoignage de leur conscience, ils doivent encore moins souhaiter dans le ciel celui des hommes, et que Dieu les ayant élevés à un degré de gloire proportionnée à l'excellence de leurs vertus, nous ne puissions rien ajouter à leur couronne, comme nous ne pouvons rien ajouter à leur mérite? Mais, quoique les saints trouvent leur récompense en Dieu seul, et que leur gloire soit indépendante de nous, il est vrai néanmoins que la vénération que nous leur rendons est un honneur que Dieu leur a adjugé; que la même communion qui les engage à nous appuyer de leur protection nous oblige aussi à leur offrir nos hommages; que nous pouvons servir à leur grandeur, comme ils servent eux-mêmes à celle de Dieu, et que l'homme peut tirer sa gloire de l'homme même, puisque le Créateur veut bien tirer de ses créatures une partie de la sienne.

Or, mes frères, si c'est une obligation commune à tous les fidèles de glorifier les saints, il faut conclure de là que vous êtes encore plus obligés d'honorer un saint pasteur qui se consacra tout entier au salut de votre patrie; et, si vous me demandez comment vous pourrez contribuer à sa gloire, je vous dirai que ce sera: 1° par la sanctification de vos âmes; 2° par votre confiance en sa protection. C'est ce que la gratitude, c'est ce que votre propre intérêt exigent de vous.

Je dis: 1° par la sanctification de vos âmes, pourquoi? C'est que, comme Jésus-Christ trouve sa gloire dans la sanctification de ses élus, les saints évêques qui tiennent sa place trouvent aussi la leur dans le salut de leurs ouailles. En effet, qu'est-ce que ce brillant diadème dont ce divin Sauveur est couvert, suivant le langage de l'épouse sacrée, dans les paroles de mon texte? C'est, dit saint Grégoire de Nysse, une couronne de pierres vivantes qui environnent ce chef adorable et qui servent à son ornement par leur éclat; c'est l'assemblée des saints qu'il a adoptés par sa grâce et soumis à sa royauté. Oui, filles de Sion, âmes fidèles, invitées à admirer la pompe de ce roi pacifique, vous êtes vous-mêmes l'ornement de sa tête, la joie de son cœur, les ouvrages de sa puissance souveraine et la récompense de ses souffrances passées. Ainsi, mes frères, les saints pasteurs qui coopèrent à ses desseins

participent aussi à sa gloire; car ils sont les chefs particuliers des âmes qu'ils acquièrent à Jésus-Christ, comme Jésus-Christ est le chef universel qui rassemble et réunit tous les élus, pour les présenter à son Père. De là vient que l'apôtre saint Paul regardait comme sa joie et sa couronne les fidèles d'une Eglise naissante qu'il avait formée. Il trouvait dans leur soumission à sa parole et dans la ferveur de leur conversion le fruit de ses travaux et le repos de sa conscience; et, persuadé que Dieu répandait des bénédictions plus abondantes sur sa personne, à mesure qu'il lui rendait des services plus importants par son ministère, il faisait consister le salut de son âme à sauver celle des autres.

N'en doutez donc pas, mes frères, que la gloire de saint Denis ne soit inséparable d'avec vous-mêmes. Vous êtes ces arbres qu'il planta de ses mains et qu'il arrosa de ses sueurs et de son sang. Il est le canal par lequel Dieu fit couler ses grâces jusqu'à vous. Votre piété est un fonds qui lui appartient et dont il cueille les fruits, parce qu'il en jeta la semence. Je reconnais ses vertus dans les vôtres, parce qu'il n'en est point dont il ne vous ait donné l'exemple, et je juge de la gloire de son âme par le grand nombre de celles qu'il a gagnées à Jésus-Christ. Combien d'objets, dans la vaste étendue de cette ville royale, ne s'offrent-ils pas à moi, pour m'annoncer la grandeur de votre ancien évêque? Lorsque j'y vois tant de temples consacrés à la gloire du vrai Dieu, tant de jardins fermés pour les épouses de Jésus-Christ, tant de milices sacrées pour la garde du troupeau, tant de retraites pour les différentes misères du public, tant de refuges pour la pénitence, tant d'établissements pour la jeunesse, tant d'asiles pour l'innocence, tant de secours pour la piété, j'en rends gloire au Seigneur, mais j'en bénis aussi la mémoire de saint Denis, parce que les ouvrages de la piété de vos pères sont les productions du zèle de ce saint pasteur.

Que serait-ce, s'il vous voyait tous, animés d'un même esprit, marcher, à la faveur de sa lumière, dans les sentiers qu'il vous a marqués; s'il pouvait dire, comme Jésus-Christ, qu'il a sauvé tous ceux que le Père céleste a fait entrer dans son bercail; s'il reconnaissait en vous la ferveur de ses premiers enfants et l'image de son ancienne Eglise? C'est ce qu'il attend de votre reconnaissance, c'est ce qu'il vous demande par mon ministère. Rien de plus juste que d'honorer un pasteur et un si saint pasteur, mais de l'honorer par une gratitude toute chrétienne. Que ne devez-vous pas faire pour un saint qui a tant fait pour vous? Ne peut-il pas vous dire, avec saint Paul: Vous avez plusieurs maîtres, mais vous n'avez pas plusieurs pères; et si je ne suis pas l'Apôtre des autres, je suis au moins le vôtre? C'est lui qui vous a apporté la lumière de l'Evangile, qui vous a distribué les richesses de la grâce; c'est lui qui a travaillé le premier, qui a même travaillé plus qu'aucun autre pour votre sanctification, puisque le désir de votre salut le dévora jusqu'à la langueur de la mort, et lui fit enfin acheter vos âmes au prix de tout son sang. Ce saint pontife vous regarda comme l'objet de ses vœux et comme le partage de son zèle; il vous aima avant que vous fussiez; il vous comprit dans ses prières et dans son sacrifice; il étendit sa prévoyance jusqu'à vous dans ses travaux, et il vous marque encore aujourd'hui toute sa tendresse par sa protection. Enfants de ce grand apôtre et de ce généreux martyr, serez-vous donc insensibles à de si grands bienfaits? Votre bon cœur ne vous reprocherait-il pas une si criminelle ingratitude?

Je vois, à la vérité, qu'il vit encore dans votre esprit; et que, suivant le commandement de l'Apôtre, vous vous rappelez le souvenir de ce sage conducteur, puisque vous lui offrez votre culte et que vous êtes assemblés à son éloge. Mais est-ce reconnaître dignement un bienfait, que de se borner à ne pas l'oublier? Vous doit-il suffire de réduire toute votre gratitude à lui donner un rang honorable dans votre idée, à lui rendre une vénération superficielle, et à me prêter une attention froide ou curieuse? Non, sans doute. Souvenez-vous de vos pasteurs, dit l'Apôtre: *Mementote præpositorum vestrorum.* (*Hebr.*, XIII.) Mais ce n'est pas tout: considérez encore les exemples de leur vie, pour vous rendre les imitateurs de leur foi: *Quorum intuentes exitum conversationis imitamini fidem.* (*Ibid.*) C'est-à-dire qu'il faut que vous le fassiez comme revivre en vous, par votre conformité à sa vertu, parce que l'amour filial vous oblige de vous sanctifier pour lui, comme l'amour paternel l'obligea de se sacrifier pour vous.

Or, je vous demande, êtes-vous tous bien fidèles à remplir un si légitime devoir? Mais hélas! s'il y a dans cette ville célèbre une abondance de grâces, j'ose dire aussi qu'il y a une surabondance d'iniquité; et que, si nous comparons l'ancien temps avec le nouveau, nous ne pourrons que nous affliger de la voir si différente d'elle-même. Ah! interrogez vos anciens, vous dirai-je avec le Prophète: *Interroga majores tuos* (*Deut.* XXXII), et ils vous répondront, suivant la parole de Jésus-Christ, qu'au commencement de votre christianisme, les mœurs furent bien plus pures que celles de votre siècle: *Ab initio non fuit sic.* (*Matth.*, XIX.)

Autrefois, il est vrai, on voyait moins d'agrément dans l'esprit, moins de politesse dans les manières, moins de pureté dans le langage; mais la pudeur, la droiture, la probité, l'innocence, la candeur, la charité faisaient le bonheur et la gloire de vos pères; et on ne voyait pas, comme aujourd'hui, la cupidité sans bornes, le plaisir sans interruption, le luxe sans règle, l'ambition sans mesure, le vice sans circonspection, le crime sans voile, toutes les passions sans frein et l'impiété même sans retenue.

Autrefois, l'enceinte de cette ville antique fut beaucoup plus resserrée, et son peuple

beaucoup moins nombreux ; mais la dissolution ne pouvait ni se cacher dans la multitude, ni éclater par le scandale, ni se perpétuer par l'impunité, et, quoiqu'il y eût beaucoup moins de chrétiens, il y avait néanmoins beaucoup plus d'âmes justes.

Autrefois elle n'était point si brillante par l'abondance de l'or et de l'argent, ni par la magnificence des édifices. Mais, si ses pieux citoyens n'avaient pas de grandes richesses, ils employaient au moins une partie des richesses qu'ils avaient à l'ornement du tabernacle ; et animés des sentiments du saint roi David, s'ils avaient pu se faire des maisons de cèdre, s'ils avaient surpassé les autres peuples par l'opulence et la noblesse de leur patrie, ils n'auraient pas souffert que les autres peuples l'eussent emporté sur eux par la splendeur de leurs temples sacrés. Ils faisaient de la mesure de leurs forces celle de leur zèle ; et ce temple même où j'ai l'honneur de parler, ce temple qui n'a rien de remarquable que son antiquité, ce temple, dis-je, tout simple qu'il est, ne laisse pas d'être un monument bien glorieux pour eux ; car il nous fait voir, suivant la parole du même David, que malgré leur pauvreté, ils eurent beaucoup plus de gratitude et de générosité pour saint Denis que n'en ont eu leurs descendants qui n'ont rien ajouté à cet ancien édifice, quoiqu'ils soient comme des Salomon par leurs richesses : ***Ecce ego in paupertate mea præparavi impensas domus Domini.*** (I *Paral.*, XXII.) Encore une fois, on ne voyait point dans leur temps ces superbes décorations qui font le grand éclat de cette ville, tout était dans la grande simplicité, mais leur simplicité était toute chrétienne ; au lieu qu'aujourd'hui la magnificence est presque toute profane, puisque c'est dans les églises qu'elle brille le moins et qu'on la fait principalement consister en spectacles dangereux, en parures superflues, en palais superbes, en équipages pompeux, en chère délicate, en campagnes délicieuses.

Enfin vos pères autrefois n'avaient pas pu faire de leur patrie le grand spectacle des nations, mais l'on peut dire que c'est leur piété qui a fait de la France un royaume des plus chrétiens. Ils n'avaient pas porté les arts et les sciences au plus haut degré de perfection, mais pleins de vénération et de gratitude pour saint Denis, animés de son esprit et marchant dans les voies qu'il leur avait tracées, ils faisaient la gloire de ce grand apôtre, au lieu qu'aujourd'hui on en voit peu qui aient la dévotion de lui rendre leurs vœux et leurs hommages, et encore moins qui se fassent un honneur de représenter le succès de son apostolat par l'imitation de ses vertus.

Or, je vous demande encore une fois, est-ce ainsi que vous prétendez vous acquitter envers un saint qui versa tout son sang pour votre sanctification, et à qui vous devez le grand bonheur et la grande gloire de votre patrie ? Est-ce ainsi que vous abandonnez votre Moïse, parce que Dieu l'a fait disparaître à nos yeux en le retirant dans le secret de sa face ? Ah ! Ne vous vantez donc pas d'avoir cet Abraham pour père, car je vous le déclare ; qu'en dégénérant de sa vertu, vous vous êtes dégradés vous-mêmes d'une si haute noblesse ; qu'il ne peut que désavouer des descendants qui ne lui ressemblent pas ; que la sainteté d'un si illustre patriarche ne fera que votre condamnation, et que Dieu est assez puissant pour faire naître de ces pierres mêmes une postérité plus digne de lui.

Mais que dis-je ? hélas ! où m'emporte mon zèle ? Ah ! je le veux, au contraire, je le veux, que vous vous fassiez une gloire de ce que vous avez saint Denis pour père. Mais si vous êtes la race d'Abraham, vous dirai-je avec Jésus-Christ, faites donc les œuvres d'Abraham ; rendez-vous les portraits vivants de ses vertus, soutenez par là le glorieux caractère d'enfants d'un homme apostolique, et alors votre exemple sera comme une langue sainte qui ne cessera jamais de publier ses merveilles.

Non, Messieurs, je ne me réserve point la gloire d'avoir fait son éloge, je vous la laisse toute entière. Mes paroles passeront, mais vos œuvres subsisteront à jamais. Faites, j'y consens, je le souhaite, je vous le demande et je vous le demande très-vivement, que l'idée que je vous en ai donnée par mon discours soit de beaucoup inférieure à celle que vous en donnerez vous-mêmes par vos vertus. Faites que l'étranger reconnaisse, comme la reine du Midi, dans l'état présent de votre Jérusalem, la sagesse et la sainteté de votre ancien Salomon. Faites enfin que vous transmettiez à vos enfants la même gloire que vous avez reçue de vos pères, et que vos neveux apprennent par tout ce que vous aurez fait pour vous rendre dignes de saint Denis, ce qu'ils devront faire eux-mêmes pour être dignes de vous. C'est proprement à vous de fournir les pierres précieuses qui doivent enrichir la couronne d'un si magnifique Salomon, et c'est à vous de perpétuer la gloire de son règne. Je vous y exhorte du fond de mon cœur, car en louant la tendresse et la charité qu'il eut pour son peuple, pourrais-je ne pas la sentir moi-même et surtout pour un peuple si illustre qui se rend si aimable à toutes les nations par les charmes de sa politesse, et si célèbre dans tout l'univers par l'excellence de ses talents, et à qui on n'a rien à souhaiter si ce n'est qu'il se rende aussi agréable à Dieu par toutes les vertus chrétiennes ? Je vous y exhorte non-seulement par l'intérêt que je dois prendre à la gloire de ce grand saint, mais encore par le désir de votre bonheur ; car, si c'est la gloire du pasteur de sanctifier le troupeau, c'est aussi le salut du troupeau de suivre un saint pasteur. Je vous y exhorte encore un coup, avec d'autant plus de confiance que vous devez être encore fort ani-

més ici par l'exemple de ces saints et illustres religieux qui soutiennent si dignement par leurs vertus toute la gloire d'un ordre également distingué dans l'Eglise par sa sainteté, par son érudition et par son antiquité, et qui emploient tout leur zèle à honorer votre saint patron, pour vous inspirer celui que vous devez avoir vous-mêmes. Rendez-vous donc à la voix de ce tendre pasteur qui du haut des cieux rappelle à lui toutes ses brebis égarées, et qui semble vous dire en ce jour, comme saint Paul, qu'il souffre les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce qu'il ait formé Jésus-Christ dans vos cœurs. Et comme ce généreux martyr conserve pour vous dans le ciel la même charité qu'il eut pour vous sur la terre, recourez à lui avec confiance, afin qu'il vous aide par son intercession à consommer l'ouvrage de votre salut qu'il commença par son ministère?

C'est ici, mes frères, le second devoir que je vous ai prescrit: devoir glorieux à ce grand saint, parce que vous lui marquerez votre confiance, et utile pour vous, parce que ce grand saint vous fera sentir son pouvoir: devoir d'autant plus juste que ce grand saint par le droit qu'il a sur votre cœur, comme apôtre, et par l'intérêt qu'il prend à votre salut, comme votre protecteur, mérite que vous le distinguiez également et par votre invocation et par votre culte. Mais avons-nous besoin de vous exhorter à remplir un devoir qui est tout à la fois et si juste et si salutaire? N'y êtes-vous pas puissamment engagés par votre propre intérêt? Peut-être vous reconnaissez-vous ici trop indignes de sa protection, et je n'oserais blâmer votre crainte. Mais à Dieu ne plaise qu'elle dégénère en défiance! Ce grand apôtre n'aima-t-il pas vos pères, ne chercha-t-il pas leur salut, lors même qu'ils étaient abrutis par le vice et aveuglés par la superstition? Ainsi vous aimera-t-il, ainsi emploiera-t-il pour vous son crédit, malgré vos infidélités passées, pourvu que vous vous adressiez à lui dans un sincère repentir. S'il peut se refroidir à votre égard, ce n'est nullement par vos crimes, c'est seulement par votre impénitence. Sa tendresse ne lui permettra point de refuser sa compassion à vos larmes; et si aujourd'hui pour célébrer dignement sa fête, vous prenez la résolution de réparer votre innocence, si pour imiter le martyre qu'il endura pour vous rendre chrétiens, vous voulez à votre tour immoler vos passions pour vous rendre vrais chrétiens, j'ose vous assurer que vous le trouverez prêt à vous tendre la main pour vous relever, pour vous conduire, pour vous affermir dans les voies du salut.

Oui, grand saint, c'est avec la plus ferme confiance que je sollicite votre tendresse en faveur de votre peuple, après lui avoir inspiré le désir de sa sanctification, par le zèle de votre gloire et selon l'esprit de votre charité. Si c'est son bonheur de vous avoir eu pour pasteur, il est aussi de votre intérêt de vous conserver votre troupeau. Ecoutez donc la voix de votre sang qui implore le secours de votre protection en la personne de vos enfants. Montrez leur votre cœur de père, en les conduisant tous à celui qui vous glorifia pour eux. Rendez-vous visible parmi eux, en les rendant semblables à vous, et régnez toujours sur eux par votre esprit, afin qu'après avoir été sur la terre les nobles conquêtes de votre apostolat, ils composent tous dans le ciel la couronne immortelle de votre triomphe. C'est, mes frères, ce que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

## PANÉGYRIQUE VIII.

### SAINTE THÉRÈSE.

Omnia detrimentum feci, ut Christum lucrifaciam... ad cognoscendum illum..... et societatem passionum illius. (*Philip.*, III.)

*J'ai renoncé à toutes choses pour posséder Jésus-Christ, et pour le connaître avec la participation de ses souffrances.*

Voilà, mes frères, ce qui fait le bonheur du chrétien et la perfection du christianisme. Comme Jésus-Christ est le principe de toute sainteté, il est aussi le partage de tous les saints. Leur devoir consiste dans l'amour qu'ils ont pour lui, leur sagesse dans l'application, qu'ils ont à lui, et leur gloire dans la ressemblance qu'ils ont avec lui. C'est pour Jésus-Christ qu'ils vivent, parce que c'est pour nous que Jésus-Christ est mort; c'est Jésus-Christ qui remplit leurs désirs par ses dons, parce qu'il se donne lui-même. Faut-il donc s'étonner que l'Apôtre qui connaissait si bien le prix de Jésus-Christ et le fond de notre religion, ait fait consister toutes ses richesses à le posséder par l'amour, toute sa science à le connaître par la foi toute son ambition à l'imiter par la souffrance: *Omnia detrimentum feci*, etc.

Je sais bien, mes frères, que des dispositions aussi parfaites que celles du grand Apôtre, ne sont pas pour tous les chrétiens. Mais je fais l'éloge d'une vierge dont l'amour fut si pur, la sagesse si sublime et le courage si héroïque, que je ne saurais lui prêter des sentiments trop élevés, ni employer, pour vous marquer son caractère, des traits plus naturels que ceux dont l'Apôtre, inspiré de l'esprit divin, s'est servi pour se dépeindre lui-même.

Ces accroissements de charité qui ne laissèrent dans son cœur aucun vide pour les choses de ce monde, ces transports sacrés qui l'unirent à Jésus-Christ, cette sublimité de contemplation où elle vit à découvert la beauté de son Epoux céleste, cette profonde doctrine qui prescrit les règles les plus sûres de la perfection évangélique et qui ouvre les voies les plus cachées de la vie spirituelle, cette patience qui lui adoucit les plus cruelles infirmités, cette fidélité qui fut inébranlable dans les épreuves intérieures, cette fermeté qui la soutint dans les plus grandes disgrâces, ce glorieux privilége qu'elle eut d'être exercée par des dou-

leurs miraculeuses, enfin ce désir de souffrir qui est si opposé à la nature de l'homme, mais qui est si ardent dans le cœur de Thérèse, tous ces traits rassemblés dans la personne de cette illustre vierge réunissent en elle les différents caractères de la sainteté, et, si je l'ose dire, toute la gloire des deux sexes.

Dieu, ce semble, s'était réservé de la produire dans un siècle de scandale et d'erreur, pour en faire la consolation de l'Église; il semblait même qu'il l'avait préparée pour servir de lumière dans la suite des temps, où une fausse spiritualité ne craindrait pas de négliger Jésus-Christ, et où l'on aurait besoin de réformer, pour ainsi dire, la piété même. Mais il ne l'avait pas moins formée, pour servir d'exemple dans ces jours de relâchement et d'indévotion, où la plupart des chrétiens semblent avoir mis en oubli l'obligation où ils sont de s'attacher à Jésus-Christ, de s'instruire de ses vérités et de se rendre conformes à son image.

C'est pour cela, mes frères, que je me propose de vous faire voir sur les paroles de mon texte, que toute la grandeur de Thérèse consiste : 1° Dans l'amour qu'elle a eu pour Jésus-Christ. *Omnia detrimentum feci, ut Christum lucrifaciam.* 2° Dans les connaissances qu'elle a reçues de Jésus-Christ. *Ad cognoscendum illum.* 3° Dans les souffrances qu'elle a endurées pour Jésus-Christ. *Et societatem passionum illius.* Heureux, mes frères, si à son exemple nous apprenons, vous et moi, à prendre Jésus-Christ pour notre partage, à nous conduire par son esprit et à aimer sa croix. C'est la grâce que nous devons demander à l'Esprit-Saint, par l'intercession de la Vierge : *Ave, Maria,* etc.

PREMIER POINT.

Quoique nous soyons obligés d'aimer Dieu, comme le principe de tous les êtres et la source de toute perfection, il n'y a pourtant rien en lui, dit saint Bernard, qui engage notre amour avec plus de douceur, et qui l'exige avec plus de justice que la qualité de réparateur de notre salut; soit parce que l'incarnation étant le plus grand de tous ses dons, elle mérite une plus grande reconnaissance, soit parce que le Rédempteur étant inséparable du Créateur, nous ne pouvons aimer l'un sans l'autre, soit enfin parce qu'après notre péché, Dieu n'ayant pu nous aimer qu'en Jésus-Christ, ce n'est aussi qu'en Jésus-Christ et par Jésus-Christ que nous pouvons aimer Dieu.

Thérèse le connut d'abord, que Jésus-Christ devait être le grand objet de son amour. A peine ses lumières naissantes eurent-elles percé les nuages de l'enfance, à peine son cœur fut-il formé, que sa charité fut plus forte que la mort. A la simple lecture qu'elle fait à l'âge de sept ans des supplices que les martyrs soutinrent pour la cause de Jésus-Christ, elle est bien moins étonnée de leurs souffrances que jalouse de leur gloire; et déjà élevée au-dessus de la faiblesee de son âge par les impressions de la grâce, arrachée de la maison de son père par l'impatience de son ardeur, soutenue dans la fatigue d'un long et pénible chemin par les efforts de son jeune courage, elle court au pays des Maures, se flattant que ces barbares, qui ne sont pas moins les ennemis de sa nation que les persécuteurs de sa foi, auront autant d'inhumanité pour immoler une si tendre et si innocente victime, qu'elle a elle-même de générosité pour vouloir l'offrir.

Elle l'avait bien compris, qu'il n'y avait rien de précipité dans la mort des justes, que ce n'était que la vie des pécheurs qu'il fallait mesurer par le nombre des années, et que quand on ne voulait vivre que pour Jésus-Christ, il fallait, pour ainsi dire, commencer par mourir pour lui. Oh qu'elle eût été heureuse, si elle eût pu consommer son sacrifice en cet âge où le mensonge n'avait point encore surpris son âme. Car hélas! disons, sans déguisement, ce qu'elle pleura avec tant d'amertume. Le commerce du monde ralentit bientôt en elle un sang qui avait brûlé de l'ardeur des martyrs. L'exemple d'une mère qui alliait la lecture des romans avec la pratique de la piété, lui fit chercher dans ces dangereuses fictions un délassement pour le travail ou une occupation pour l'oisiveté. La confidence d'une de ses parentes, qui se faisait un divertissement de lui raconter en particulier le succès de ses inclinations, lui donna à connaître les affections du sexe et lui inspira quelque goût pour les vanités du siècle. De là cette curiosité de voir, ce plaisir d'être vue, cette étude des parures, cette complaisance pour elle-même, enfin certaines légèretés indiscrètes qui n'étaient point, à la vérité, les indices d'un cœur corrompu, mais qui ne laissaient pas d'être les amusements de l'amour propre.

Ne vous applaudissez pas ici, filles mondaines, de voir dans la personne d'une sainte, quelques traits de votre conduite. Ah! il s'en faut bien que ce soit ici une autre vous-même. Qu'elle fut éloignée d'emprunter de l'artifice un indigne brillant pour relever les grâces de la nature, ou pour en réparer les défauts, de parer une tête immodeste pour faire des yeux criminels et de vouloir s'exposer au danger de se laisser séduire elle-même pour avoir l'affreuse gloire de séduire les autres!

Les faiblesses que nous avons à déplorer en elle, ne sont tout au plus que les ignorances d'un âge sans expérience, je dis même sans malice, ce ne sont que de légères infidélités qui ne lui firent point perdre la crainte, ni la grâce de Jésus-Christ son Epoux. Aussi dès qu'elle eût vu de loin le précipice où elle pouvait descendre par une pente douce et insensible, elle en fut tout alarmée, et, pour se dérober entièrement aux piéges du monde, elle résolut d'embrasser la profession religieuse.

Voici donc le moment où elle peut dire avec l'Apôtre, qu'elle a renoncé à toutes choses pour posséder Jésus-Christ. *Omnia de-*

*trimentum feci.* Car vous verrez premièrement, combien son cœur fut détaché des créatures, et secondement, combien il fut attaché à Jésus-Christ. Deux traits qui vous feront comprendre quelle fut la pureté et l'ardeur de son amour pour l'Epoux céleste.

Déjà, mes frères, vous avez pu juger du mérite de son détachement, en lui voyant prendre le parti de la retraite. Car ne pensez pas que, pour abandonner le monde, elle ait attendu que le monde l'ait rejetée ; que semblable à la fille de Jephté qui fut la victime de son père, elle n'ait offert son sacrifice, qu'en répandant des larmes, ou que comme une vierge insensée, elle soit entrée dans l'alliance de Jésus-Christ sans mesurer l'étendue de ses devoirs et la durée de son engagement. Il fallut au contraire qu'elle surmontât la tendre violence d'un père qui voulait la retenir auprès de lui pour sa consolation, et qu'elle se rendît sourde aux promesses d'un monde flatteur qui lui faisait tout espérer des qualités de son esprit, de l'éclat de sa beauté et des avantages de sa naissance.

Mais, je dis plus, la délicatesse de son amour pour Jésus-Christ monta jusqu'à un tel point, qu'elle lui fit regarder comme une espèce d'infidélité le moindre attachement à la créature. Si elle se prête quelquefois à ses parents, ce n'est pas pour ouvrir son cœur aux consolations humaines, ce n'est pas pour respirer l'air du monde, pour emporter avec elle des distractions qui puissent lui servir d'entretien dans le silence de la solitude : elle n'a d'autre commerce, avec eux, que celui que la piété permet et que la charité même ordonne. Si elle renonce aux biens de ce monde, c'est jusqu'à l'amour de la pauvreté et d'une pauvreté sans réserve. Si elle établit des monastères, ce n'est que sur les fonds de la Providence ; elle ouvre les yeux sur les bonnes qualités et non sur les grandes richesses des filles qui se présentent, sachant bien qu'on ne doit pas emporter les idoles de Laban, quand on entre dans la maison du vrai Jacob, que l'Epoux divin ne met point à l'enchère l'honneur de son alliance, et que la sainteté seule fait le vrai apanage de ses épouses. Si elle confie le dépôt de sa conscience à de sages directeurs, elle se préserve de l'attachement qu'elle pourrait avoir pour eux. Je ne parle pas de cette vanité toute singulière, que l'on a de se voir compris dans le troupeau choisi d'un ministre de grande réputation, ni de ces familiarités équivoques, qui rendent la piété douteuse ; ni de ces empressements officieux, qui font qu'une pénitente s'occupe plus des besoins d'un père spirituel, que le père spirituel ne s'occupe du salut de sa pénitente. Je parle d'un attachement plus délicat, qui consiste à s'attacher non à la personne d'un directeur, mais aux vertus qui le rendent utile. Thérèse crut qu'elle devait honorer ses conducteurs comme ses pères et non les chérir comme des amis, obéir à leurs conseils et non s'entêter de leur habileté. Comme ils ne la dirigeaient que pour la conduire à Jésus-Christ, elle alla à Jésus-Christ sans s'arrêter à eux, elle les perdit même sans inquiétude, persuadée que Jésus-Christ étant le directeur des directeurs mêmes, il ne manque jamais de tendre la main à ceux qui le cherchent dans la simplicité du cœur.

Avec quelle ardeur ne dut-elle donc pas s'attacher à Jésus-Christ, puisqu'elle fut si détachée de toutes choses ? Seconde réflexion. Jugez-en d'abord, mes frères, par la générosité qu'elle eut de s'engager solennellement à faire, pendant toute sa vie, ce qui serait le plus agréable à son divin Epoux engagement qui eût étonné tout autre courage que le sien. Car vous le savez, chrétiens, quelle est notre lâcheté pour le service de Dieu, et c'est ici véritablement l'occasion où nous ne pouvons éviter de la sentir, ni nous dispenser de nous la reprocher. Hélas ! sommes-nous pécheurs, la pénitence nous paraît trop austère. Sommes-nous justes, la perfection nous paraît trop sublime. S'agit-il des conseils : nous n'avons pas assez d'ambition. S'agit-il des commandements : nous n'avons que trop d'excuses. Faut-il changer de vie : on veut délibérer ; avancer dans la vertu, on veut se ménager, nous voulons une conversion sans douleur, une régularité sans violence et presque un christianisme sans sainteté. Erreur grossière, funeste illusion, au lieu de craindre de faire trop peu pour Dieu, nous craignons toujours de faire trop ; et, pour ne vouloir pas être assez fervents, nous demeurons toujours infidèles. Comprenez-donc par là quelle est la générosité de Thérèse, qui s'engage non-seulement à ce qu'il y a de parfait, mais à ce qu'il y a de plus parfait, et à le faire d'une manière la plus parfaite.

Mais un vœu si héroïque n'est-il point le fruit d'un courage qui, n'ayant pas eu d'abord la prudence de se mesurer, n'aura pas dans la suite la force de se soutenir ? Ah ! je l'avoue, c'est ce que nous pourrions, c'est ce que nous devrions même penser, si nous jugions de la ferveur de Thérèse par la nôtre. Car, hélas ! reprochons-nous ici notre inconstance, aussi bien que notre lâcheté : elle n'est que trop commune parmi nous, cette légèreté d'esprit et de cœur, qui nous fait jouer tant de personnages différents. Tantôt à Dieu, par zèle, et tantôt au monde, par caprice, nous semblons d'abord voler jusqu'au plus haut degré de la perfection, et nous retombons ensuite dans l'indolence de la tiédeur, souvent même dans l'excès du relâchement et de la dissipation. Ainsi, partageons-nous notre temps entre le bien et le mal, sans que l'expérience que nous avons faite de notre fragilité nous rende plus attentifs à éviter de nouvelles chutes, lorsque nous avons eu le bonheur de recouvrer la justice ; sans que les douceurs que nous avons goûtées dans la pratique de la vertu, nous rendent plus impatients de revenir à un état si heureux, lorsque nous avons eu le malheur de retomber dans le

péché. Mais, si Thérèse est si généreuse dans ses promesses, elle n'est pas moins fidèle à les accomplir, et loin qu'une instabilité naturelle à l'homme l'ait confondue avec les pécheurs, j'ose dire que sa fermeté, aussi bien que son courage, l'a distinguée entre les saints.

De là vint cet ardent désir qu'elle eut de contribuer à la gloire de Jésus-Christ. Quelles plaintes vives et amères ne lui faisait-elle pas, comme son père Elie, de ce qu'il y avait si peu de chrétiens qui n'eussent pas fléchi le genou devant les idoles du siècle, et tant d'hérétiques, au contraire, qui trempaient leurs mains dans le sang des prophètes? Avec quelle ferveur ne le priait-elle pas de susciter des ouvriers capables de soutenir son Eglise et d'étendre son royaume? et que n'eût-elle pas fait elle-même, si la régularité de son sexe et de sa profession ne se fut opposée à l'ardeur de son zèle?

Mais comment un zèle si ardent pourrait-il demeurer oisif? Ah! il faut enfin que Thérèse apaise son désir apostolique. Si elle ne peut pas disputer contre les hérétiques, crier contre les pécheurs, éclairer les infidèles, elle mènera après elle les âmes innocentes dans les voies de la perfection, pour les consacrer au Roi des vierges, comme des épouses sans tache. Elle rétablira la beauté du Carmel[1], je veux dire, la première pureté de son ordre, et se rendra la mère de la postérité d'Elie.

Formez-vous donc, mes frères, l'idée d'une profession, où l'on se rend invisible à tous les yeux mortels, pour ne pas dérober le moindre regard à Jésus-Christ, où l'esprit est tout appliqué à l'oraison, le cœur consacré par la pureté, le corps abattu par la mortification; d'une profession, où l'union des cœurs est formée par la charité, le calme de la solitude entretenu par le silence, le travail sanctifié par le recueillement, le rang réglé par l'humilité, la volonté dirigée par l'obéissance, la cupidité bannie par le détachement et le relâchement prévenu par la ferveur; enfin, d'une profession, où l'on fait consister le devoir dans la pratique des conseils les plus élevés et le crime dans la médiocrité de vertu. Voilà quel est l'institut de Thérèse, voilà le grand ouvrage qu'elle a heureusement accompli pour la gloire de Jésus-Christ. Elle devait à son ordre l'avantage de s'être formée à la sainteté, son ordre à son tour lui doit la gloire d'avoir été porté jusqu'à la plus haute perfection: perfection, qu'il est aisé de reconnaître dans ces vierges sacrées, qui répandent la bonne odeur de Jésus-Christ à travers l'enceinte qui les renferme, qui se découvrent à nous par le soin même qu'elles prennent à se cacher, et dont la fidélité à conserver l'esprit de leur mère, nous représente toute la gloire qu'elle rendit à Jésus-Christ dans le rétablissement de son ordre.

J'avoue pourtant, mes frères, que si Thérèse eut un cœur si passionné pour l'Epoux de son âme, Jésus-Christ, de son côté, ne manquait pas de nourrir, par les grâces les plus distinguées, l'amour de cette amante sacrée. Car que dirai-je de ces ravissements, où il conversa si familièrement avec elle, où il lui découvrit la beauté de sa face, où il la déclara son épouse, où elle entendit sortir de sa bouche divine cette consolante parole: *Vous êtes toute à moi et je suis tout à vous?* Comment pourrai-je vous décrire des communications si pures et si sublimes? Ah! il n'est point de langage digne d'une familiarité si sacrée; et si nous pouvons nous former quelque idée des fruits que l'amour divin produit dans le cœur de Thérèse, ce n'est que par les effets surprenants qu'il opère au-dehors; je veux dire, par ces transports admirables où suspendue en l'air par les ailes de la charité, elle ne peut ni atteindre au ciel, parce qu'elle est dans une condition mortelle, ni demeurer sur la terre, parce qu'elle en est arrachée par les saints emportements de son amour.

Mais aussi vous conviendrez bien avec moi que, d'un côté, il fallait que l'amour de Thérèse fût bien pur pour mériter de si grandes faveurs, et que, de l'autre, des faveurs si extraordinaires dûrent bien augmenter l'ardeur de son amour. En effet, ne pensez pas qu'elle borne sa tendresse à vouloir jouir ici-bas des consolations divines et que, mesurant la grandeur de Jésus-Christ à la faiblesse de ses yeux, elle dise dans ses ravissements, comme un apôtre encore charnel disait dans le sien: *Nous sommes bien ici.* (*Matth.*, XVII.) Ah! non, filles de Jérusalem, elle vous conjure, au contraire, comme l'épouse des *Cantiques*, d'annoncer à son bien-aimé qu'elle languit d'amour: *Adjuro vos... ut nuntietis ei quia amore langueo.* (*Cant.*, II.) Car ce qu'elle découvre de la gloire de son époux ne sert qu'à lui faire désirer avec plus d'impatience de voir ce qu'elle n'en découvre pas. Elle oublie, pour ainsi dire, le bonheur qu'elle a de jouir si souvent de sa présence, pour se plaindre de ce qu'elle n'en jouit pas toujours. La mort lui paraît trop cruelle parce qu'elle n'est pas assez prompte. Déjà son âme, captive dans un corps qu'elle méprise, s'efforce de rompre ce mur de division qui la sépare de l'objet de son amour, et il ne lui reste plus, comme à Job, que des lèvres mourantes autour de ses dents pour prononcer cette tendre parole: *Je meurs de ce que je ne meurs pas.*

Tel fut l'amour de Thérèse pour Jésus-Christ; tel fut son désir d'être éternellement avec lui. Sentiments bien opposés à l'indifférence de ces faux mystiques qui osèrent mépriser Jésus-Christ comme si le Verbe fait chair eût été un objet indigne d'occuper l'esprit et le cœur de l'homme; comme si c'eût été aimer Dieu que de renoncer à Dieu même. Ah! mes frères, quelle injustice envers un Dieu! quelle ingratitude envers un Rédempteur! Pour nous, loin de rougir de désirer d'être avec Jésus-Christ, rougissons plutôt de ce que nous ne le désirons pas avec assez d'ardeur. Faisons-en, à l'exemple de Thérèse, l'objet de notre tendresse, le sujet de nos méditations, notre partage sur la

terre, notre espérance pour le ciel. Reconnaissons que nous ne saurions être ni heureux sans Jésus-Christ, ni malheureux avec lui; et, si nous ne pouvons pas l'aimer autant qu'il nous a aimés, aimons-le au moins de toutes nos forces. Par là, nous nous affermirons dans la vertu, nous perfectionnerons même notre foi. Car le vrai moyen de bien connaître Jésus-Christ c'est de l'aimer, comme je vais vous le prouver par les connaissances que Thérèse reçut de lui et qui feront le sujet de ma seconde partie.

SECOND POINT.

Ce n'est qu'en Jésus-Christ qu'il faut chercher la science des saints, parce que ce n'est qu'en Jésus-Christ que nous pouvons connaître Dieu d'une manière digne de lui. Hors de Jésus-Christ, Dieu aurait ou trop d'éclat, ou trop d'obscurité pour nous; sa beauté serait ou invisible en elle-même, ou trop peu sensible dans ses créatures; mais, en Jésus-Christ, il jette un voile sur sa divinité pour s'accommoder à notre portée, il s'enveloppe sans se cacher, il se découvre sans nous éblouir, et nous pouvons en quelque sorte le voir tel qu'il est, sans cesser d'être ce que nous sommes.

Ce fut aussi dans ce livre divin que Thérèse puisa ces sublimes connaissances qui la distinguent non-seulement entre les personnes de son sexe, mais encore parmi les voyants d'Israël. Car Jésus-Christ lui découvrit 1° la grandeur de ses mystères; 2° les voies de la perfection. Deux traits qui vous feront voir en elle et toute la gloire de la contemplation et toute l'élévation de la sainteté.

Je dis que Jésus-Christ tira lui-même en faveur de Thérèse le voile qui le dérobe à des yeux aussi faibles que les nôtres. Car ne pensez pas qu'elle se soit ingérée elle-même par ambition et par artifice dans les secrets du ciel. Les faux mystiques veulent nous donner la contemplation pour un art facile qui soit à la portée de tous les hommes. Mais Thérèse nous enseigne qu'il ne dépend pas de nous de nous élever par notre industrie à un état où Dieu agit en nous sans nous et où il est l'âme de notre âme, comme elle le dit en propres termes; que les âmes, pour ainsi dire, ne sont pas toutes d'un même tempérament, et que la contemplation est un don que l'esprit de Dieu, qui souffle où il veut, peut refuser sans injustice, parce qu'il n'est pas absolument nécessaire, et qu'il n'accorde que par privilége à quelques âmes choisies, parce qu'il est trop élevé.

Jésus-Christ la conduisit à cet état, sans elle, par des extases dont elle ne pouvait régler ni le lieu ni le temps; je dirais presque malgré elle, puisqu'elle craignait si fort toute faveur extraordinaire, qu'il fallut que Dieu même calmât une si humble inquiétude. Elle s'y disposa seulement en purifiant son cœur de toute affection terrestre, en fermant les yeux à tous les vains objets, en appliquant son esprit à l'étude de l'oraison; mais ce fut le Seigneur qui l'enleva comme Elie, pour la cacher dans le secret de sa face.

Que vous dirai-je à présent, mes frères, de la contemplation de Thérèse? Sera-t-il donné à un pécheur de vous développer les mystères de la plus sublime piété, et de vous décrire ce qui est non-seulement au-dessus de nos paroles, mais au-dessus de notre intelligence? Non, sans doute. Thérèse elle-même ne peut nous raconter des communications si merveilleuses, et *tout ce qu'elle y comprend, c'est*, dit-elle, *qu'on n'y peut rien comprendre.* (*Chât. de l'âme*, 5e dem., chap. 1er.) Je me contente donc de vous dire que c'est là qu'elle suit Jésus-Christ pas à pas, selon l'ordre de ses mystères, pour se transformer en lui dans tous les états de sa vie; que, fixant un regard amoureux sur le Verbe fait chair, elle voit à découvert ce que Dieu a fait pour l'homme, et ce que l'homme est en Dieu; qu'elle approfondit les dispositions de sa sagesse; qu'elle démêle les opérations de sa grâce, et qu'elle sent le poids de sa grandeur et de sa gloire et les plus douces effusions de sa bonté.

Jugez par là combien elle fut éloignée de l'ambition de ces prétendus parfaits qui voulurent prendre leur vol au-dessus de Jésus-Christ pour ne se fixer qu'à l'essence divine. Persuadée, au contraire, que Jésus-Christ était le fondement de l'édifice spirituel, elle le regarda, avec tous les saints, comme l'objet essentiel de la piété; et, si elle crut d'abord qu'il ne fallait point penser à lui dans un certain degré de contemplation, elle s'en détrompa bientôt, elle lui en témoigna même son regret par ces tendres paroles: *Quelle était, mon Sauveur, quelle était mon erreur de m'éloigner de ce qu'il y a de meilleur, par le désir d'être meilleure!*

Ce n'est pas que Thérèse n'ait eu le bonheur de contempler jusqu'à l'essence divine. Elle nous apprend, sur sa propre expérience, que l'âme contemplative peut être portée jusqu'au sein de la Divinité, et qu'alors elle n'est point divisée par ses propres réflexions, soit parce que Dieu, qui la conduit, la fixe à ce point de vue, soit parce qu'elle n'a pas assez de capacité pour embrasser tout à la fois d'autres objets. Combien de fois cet Etre infini ne laissa-t-il pas échapper aux yeux de Thérèse des rayons de sa splendeur éternelle? Combien de fois ne s'abîma-t-elle pas dans les profondeurs de son essence? Combien de fois ne fut-elle pas élevée jusqu'aux personnes de l'adorable Trinité. Mais prétendit-elle jamais qu'on pût se faire d'une si sublime contemplation, un état invariable? Prétendit-elle qu'il pût y avoir dans cette vie fragile une suspension perpétuelle des puissances de l'âme et de l'usage des sens? Ah! loin d'ici les principes des quiétistes, dont la prétendue sublimité de sagesse ne consiste qu'à vouloir se faire d'un état passager un état permanent! Loin leurs principes, si insensés et si dangereux tout à la fois! Remarquez, au contraire, la sagesse et la discrétion de Thérèse; car à combien de temps limite-t-elle ces communications toutes

célestes? elle les borne à une demi-heure, ou tout au plus à une heure entière; elle reconnaît même que les forces humaines ne pourraient pas soutenir une plus longue épreuve; et, par la courte durée qu'elle donne à ces opérations extraordinaires, elle trouve assez de temps non-seulement pour se souvenir amoureusement de Jésus-Christ, mais encore pour pratiquer tout ce qu'il ordonne.

En effet, mes frères, comme ce fut vraiment l'esprit de Dieu qui conduisit Thérèse à la plus haute contemplation, sa contemplation n'eut aussi d'autre fruit que la perfection de sa sainteté; et, loin que l'on puisse reconnaître dans sa conduite les dangereuses conséquences de la fausse spiritualité, on y trouve au contraire toutes les marques de la véritable. Deuxième réflexion. Second trait bien propre à instruire les âmes, même les plus pieuses.

C'est ici que vous allez voir combien Jésus-Christ la rendit savante dans l'art de la perfection chrétienne. Elle l'eut bientôt compris, que cette perfection consistait bien mieux dans la spéculation que dans la pratique, et que si l'on pouvait arriver au comble de la sainteté, ce n'était point par des dons éclatants, qui peuvent nourrir l'orgueil, mais par les vertus chrétiennes qui servent à mortifier l'amour-propre.

Aussi descend-elle de cet état sublime d'oraison : elle n'en a pas moins de fidélité aux lois de Dieu, moins de soumission aux volontés de ses supérieurs, moins d'application aux exercices d'une piété commune, moins de goût pour la prière vocale, moins d'empressement pour les emplois les plus humiliants, moins de sévérité pour son corps, moins d'attention sur ses sens, moins de défiance sur sa faiblesse. Mais ce que j'admire le plus en elle, c'est cette douce simplicité et cette profonde humilité qu'elle sait allier avec des connaissances si rares et avec une sainteté si sublime. Car, Messieurs, la voit-on, éblouie de ses lumières, entêtée de sa spiritualité, fière de ses progrès, pleine de la présomption des faux mystiques, s'attribuer à elle seule la sagesse céleste, regarder avec dédain les âmes d'un ordre inférieur, mépriser, pour ainsi dire, les bonnes œuvres, comme des occupations vulgaires, capables de déroger à la noblesse d'une âme contemplative? Hélas! elle se défie, au contraire, des faveurs dont Dieu l'honore; les consolations les plus pures lui paraissent suspectes; elle craint que l'illusion ne s'y mêle, ou que l'amour-propre ne s'y attache; et ne perdant jamais de vue les obligations générales qu'elle a comme chrétienne, et les devoirs particuliers qu'elle a comme religieuse, elle reconnaît que la solide piété consiste à servir le Seigneur avec courage et à pratiquer les vertus avec fidélité. La voit-on, touchée d'une vaine complaisance pour elle-même, mettre son attention à s'attirer l'estime des autres; recevoir les louanges avec un plaisir délicat, ou les rejeter par une fausse modestie? Ah! loin de chercher à briller par la dévotion, loin d'aimer à voir courir dans le monde la réputation de sa haute piété, elle ne souhaite rien tant que d'inspirer aux autres les sentiments de mépris qu'elle a pour elle-même; et si on l'oblige de publier les grâces singulières qu'elle reçoit, elle ne le fait qu'en découvrant des défauts qu'elle pourrait cacher, défauts qu'elle exagère sans scrupule, parce qu'elle ne les regarde que des yeux de l'humilité. Enfin, la voit-on prescrire des règles à ceux qui ont le droit de lui en imposer; contester avec ses confesseurs pour les ramener à son sens; les surprendre par adresse, ou les fatiguer par importunité; les choisir selon son goût, ou les abandonner par caprice; leur faire valoir ses dons extraordinaires pour rejeter leurs conseils, ou leur offrir par accommodement de vaines promesses pour se jouer de leur complaisance? Non, Messieurs, on ne vit jamais un cœur plus humble, ni un esprit plus docile. Elle n'a pas le moindre attachement pour ce qui est le plus conforme à son propre sens et à ses inclinations. Il ne faut qu'une parole de son directeur pour l'obliger de jeter au feu l'explication qu'elle avait faite du *Cantique des cantiques*. Elle porte même la soumission jusqu'à résister aux attraits du Seigneur, jusqu'à fermer les yeux à la lumière du ciel, pour obéir à un confesseur qui, ayant moins de discernement que de piété, s'imagine de voir dans les opérations de l'Esprit-Saint l'artifice du démon.

C'était donc à notre illustre vierge qu'il appartenait d'apprendre la prudence aux vieillards et la sagesse aux parfaits, puisque ses voies furent si droites et ses lumières si pures. Je sais, Messieurs, que, généralement parlant, les vierges chrétiennes ne sont faites que pour la retraite; que leur bonheur consiste à se renfermer au dedans d'elles-mêmes, et leur devoir à ne se point produire au dehors; que le silence et la modestie font la gloire des personnes du sexe, et qu'elles ne doivent parler dans l'Eglise que par leurs bons exemples. Mais il est vrai aussi que l'esprit de Dieu n'est assujetti à aucune règle; qu'il ne fait point acception de sexe ni de condition, et que, comme il peut, selon la parole de l'Ecriture, faire couler l'éloquence de la bouche des enfants, il peut aussi répandre la sagesse et la vérité sur les lèvres des femmes prudentes. Ainsi se plaisait-il autrefois à déclarer ses volontés par l'organe de la pieuse Holda, dont le saint roi Josias consultait la sagesse et respectait les oracles. Ainsi, dis-je, a-t-il voulu, dans ces derniers temps, que l'illustre Thérèse ait eu la gloire de tracer le chemin de la perfection et de développer les mystères de la vie spirituelle. C'est ce qu'elle a fait dans ces ouvrages admirables que l'Eglise regarde comme un don du ciel, et comme la nourriture de la piété; ouvrages où l'on remarque une parfaite opposition à l'erreur, et où l'on sent le vrai caractère d'une science qui part plutôt du cœur que

de l'esprit, et qui conduit à Jésus-Christ, parce qu'elle a été inspirée par Jésus-Christ même.

Voilà, mes frères, quels furent les trésors de science et de sagesse qu'elle puisa comme le disciple bien-aimé dans le sein du Sauveur. Heureux donc ceux qui s'appliquent à l'étude de l'oraison pour parvenir à la connaissance de Jésus-Christ, pour exercer leur foi sur la profondeur de ses mystères, pour nourrir leur piété par l'onction de son esprit, et pour ranimer leur ferveur par la considération de ses bienfaits : *Ad cognoscendum illum !* Telle devrait être notre application et notre sagesse. Car, ne vous y trompez pas, chrétiens auditeurs, ce n'est que dans la solitude du cœur, dans le silence de l'oraison, que ce divin Maître daigne parler à une âme chrétienne, pour l'instruire de ses devoirs et pour la conduire dans les voies du ciel.

Prenez donc garde que, pour ne pas aspirer aux dons les plus sublimes de la piété, vous n'en négligiez les pratiques les plus nécessaires; prenez garde que, sous prétexte que vous craignez la fausse spiritualité, vous ne méprisiez la véritable. Il est de la sagesse, aussi bien que du bonheur du chrétien, de s'élever au-dessus des sens et de se faire une retraite intérieure, pour goûter le don de Dieu et pour voir Jésus-Christ dans la lumière des vivants. S'il y a une oraison trop élevée pour être l'objet de vos désirs, il y en a une aussi qui est assez simple pour être à la portée du commun des chrétiens. Et ne m'opposez pas que l'esprit du mensonge trompe quelquefois les âmes qui marchent dans les voies de la perfection; car, selon l'excellente réflexion de sainte Thérèse, il trompe encore plus celles qui n'y marchent pas.

Ce sont deux extrémités qu'il faut également éviter, ou de croire à tout esprit, ou de rejeter tout esprit. Nous ne devons pas donner dans les idées d'une spiritualité chimérique, d'une dévotion mal entendue; mais aussi nous ne devons pas ravir à l'Eglise la gloire qu'elle a, de l'aveu même des hérétiques, d'être la seule qui connaisse les routes de la vie spirituelle. Le faux mystique veut nous donner ses fausses visions pour les véritables mystères de la piété; l'homme animal, au contraire, méprise les véritables mystères de la piété, sous prétexte qu'il s'y mêle souvent de fausses visions; mais le sage chrétien démêle avec prudence les prestiges de l'esprit de mensonge, qui ne cherche qu'à éblouir, d'avec la douce sagesse éternelle qui se plaît dans la conversation des âmes pures; et, fidèle à suivre la véritable lumière, il marche d'un pas ferme dans la voie droite. Mais, pour vous faire encore mieux connaître la vraie spiritualité, par l'exemple de notre illustre vierge, achevons son éloge, et voyons les souffrances qu'elle endura pour Jésus-Christ. C'est le sujet de ma dernière partie.

TROISIÈME POINT.

La souffrance ne fait pas seulement la pénitence du pécheur, elle fait encore la couronne du parfait. Avant Jésus-Christ, la loi qui condamne l'homme à la douleur, fut l'arrêt d'une justice vengeresse qui voulut punir un coupable; mais depuis que le supplice de la croix a été ennobli par le sang d'un Dieu, rien n'est plus glorieux pour nous qu'une punition qui nous est commune avec le Dieu même qui a le droit de nous punir.

Je sais que cette gloire n'est pas du goût de ces prétendus spirituels, qui croiraient ramper, s'ils se tenaient au pied de la croix de Jésus-Christ : choqués de la vue d'un Dieu crucifié, parce qu'ils ne sentent aucun attrait pour un modèle de souffrance. Mais les saints ont toujours fait de la souffrance l'objet de leur ambition : car, comme la gloire de l'homme, selon la nature, consiste à être créé à l'image de son Créateur; la gloire de l'homme, selon la grâce, consiste aussi à être formé à la ressemblance de son Rédempteur.

Ne regardez donc pas, mes frères, comme vous avez peut-être toujours fait, les consolations, les ravissements, les révélations, comme la preuve la plus sensible de l'amour de Jésus-Christ pour Thérèse. J'ose dire que la croix est le don le plus précieux qu'elle ait reçu de ce divin Epoux. Je parle hardiment avec saint Chrysostome, souffrir pour Jésus-Christ, c'est un honneur qui efface tous les autres, et comme ce saint docteur a cru Paul, chargé de fers, plus heureux que Paul ravi au troisième ciel; Thérèse, environnée de lumière, me paraît aussi moins admirable que Thérèse accablée de souffrances. J'aime à la voir sur le Thabor, où elle brille de la gloire de son Epoux; mais je suis encore plus touché de la voir sur le calvaire, où elle est crucifiée avec lui.

Cette grande sainte le reconnut bien elle-même, que *la voie de la souffrance était la plus assurée.* Elle regarda la croix comme une grâce qu'elle n'eût point changée pour toute autre faveur; elle craignit même que les consolations ne fussent pour elle plutôt le lait des infirmes que le pain des forts; et, après avoir compris qu'il n'y avait rien que de salutaire dans la dureté apparente que Jésus-Christ avait pour elle : *Il me paraît,* lui dit-elle, *que vous ne traitez avec rigueur ceux qui vous aiment que pour leur faire comprendre, dans l'excès de leurs souffrances, quel est l'excès de votre amour.*

Or, mes frères, si la souffrance est une marque de la prédilection du Seigneur, quelle part notre illustre vierge n'a-t-elle pas eue à sa tendresse? Vous en allez juger vous-mêmes, soit par ses douleurs extérieures, soit par ses peines intérieures.

Par ses douleurs extérieures : car, dès sa plus florissante jeunesse son corps fut crucifié par des maladies si lentes et si aiguës, que toute sa vie ne fut qu'une mort continuelle. La violence de ses maux n'en abrégea pas le cours, et le cours de quarante ans n'en ralentit pas la violence.

Cependant quelles furent alors les dispo-

sitions de son cœur! Ne devait-elle pas pousser des soupirs sur les plaisirs dont elle était privée, aussi bien que sur les douleurs dont elle était attaquée? ne devait-elle pas se porter compassion à elle-même, en voyant effacer, par la pâleur de la mort, de jeunes traits qui auraient pu longtemps faire le charme du monde? ne devait-elle pas au moins mettre sa consolation à se plaindre de ses maux et à se flatter de sa guérison?

Ah! qu'elle aurait cru indignes d'elle ces gémissements qui partent d'une affection impure, ou qui échappent à une patience lassée! Son seul regret, c'est d'avoir un corps trop infirme pour servir Jésus-Christ; et, ne pouvant le glorifier que par la souffrance, elle ajoute à tous ses maux le jeûne, le cilice, les macérations, portant l'austérité si loin, qu'il est également surprenant qu'elle ait eu le courage de s'y condamner, et la force de s'y soutenir.

Mais si vous êtes étonnés des souffrances de son corps, combien ne le serez-vous pas, en second lieu, des peines de son esprit? Hélas! Jésus-Christ n'est pas moins pour Thérèse un Epoux de sang, qu'un Dieu de consolation. Ne vous la figurez plus, comme une vierge privilégiée qui suit partout l'Agneau sans tache, mais donnez lui ici toute votre compassion, comme à une épouse délaissée qui pleure l'absence de son divin époux. Jésus-Christ semble la fuir, et à peine peut-elle se remuer pour chercher Jésus-Christ. Au lieu de ce doux attrait, qui lui rendit la vertu si aimable, elle est livrée aux répugnances de la nature, elle aime son Dieu, mais elle ne sent point cet amour. Elle fait le bien, mais en se raidissant sans cesse contre une langueur importune Affligée par le souvenir d'un bonheur dont elle ne jouit plus, effrayée à la vue de ses péchés que son humilité lui grossit, elle ne repasse plus ses années que dans l'amertume de son âme. Elle tombe, pour ainsi dire, tout d'un coup, de la splendeur du paradis, jusqu'aux portes de l'enfer. Du fond de son âme s'élève une triste voix qui combat la confiance, et qui lui dit qu'elle ne verra point le Seigneur dans la terre des vivants. (*Isa.*, XXXVIII.) Cependant, ô cruelle incertitude! est-ce elle qui a abandonné son Dieu? Est-ce son Dieu qui l'éprouve? C'est ce qu'elle ne peut point discerner.

Ne rencontrera-t-elle pas du moins, comme Tobie, un ange de lumière, qui la conduise dans des voies si sombres, et qui guérisse ses yeux obscurcis, en lui découvrant la vertu d'un fiel divin? Mais, hélas! elle ne trouve d'abord, comme Job, que des amis durs et fâcheux, que des directeurs imprudents, que de pieux ignorants qui la troublent par leurs scrupules, et l'accablent même par leurs reproches. Si elle leur expose ses peines, ils les attribuent à son infidélité; si elle leur découvre ses lumières, ils la soupçonnent d'orgueil; et au lieu de juger des unes par les autres, ils prononcent que sa faiblesse la livre aux remords de sa conscience, et aux fantômes de l'illusion. Etre éloignée de Dieu, condamnée des hommes, et insupportable à soi-même, quelle souffrance! A qui donc pourrai-je vous comparer, vierge fille de Sion, épouse désolée! Si ce n'est à votre Epoux même collé à la croix, et délaissé de son père?

Encore, si Dieu ne lui eût fait sentir toute l'amertume des sécheresses spirituelles, que pour lui en épargner la durée! Mais qu'il ait pris plaisir à la laisser près de vingt ans dans cette cruelle désolation. Ah! mes frères, aimons-nous assez notre Dieu, pour pouvoir mesurer toute l'étendue d'une si grande rigueur? Mais que Thérèse pourtant ne se soit jamais relâchée de sa fidélité! Hélas! notre faiblesse ne doit-elle pas nous faire comprendre tout le mérite d'une si grande constance?

Il faut l'avouer, mes frères, les peines intérieures sont, sans doute, les plus affligeantes, soit parce qu'elles sont autant au dessus des douleurs corporelles, que l'esprit est au dessus des sens, soit parce que Dieu suspend alors les onctions qu'il répand sur les autres croix; car en vain une âme crierait-elle miséricorde : comment Dieu lui répondrait-il par des consolations, puisque c'est lui-même qui l'a fait souffrir : *Quid respondebit mihi, cum ipse fecerit? (Ibid.)* Mais elles sont aussi d'un plus grand mérite, et d'un plus grand profit, et l'exemple de notre grande sainte en est une grande preuve. Oui, c'est dans cet état si cruel en apparence, qu'elle s'affermit contre l'orgueil, en sentant sa faiblesse; qu'elle se purifie de l'amour-propre, en aimant son Dieu, indépendamment de toute faveur; qu'elle ranime sa ferveur par la raison même qu'elle croit en avoir moins. Enfin, c'est dans cet état que sa soumission est plus parfaite, parce que sa situation est plus douloureuse, et que son espérance même se montre dans toute sa force, parce qu'elle surmonte une plus grande crainte,

Car, encore un coup, loin d'ici la cruelle indifférence de ces faux spirituels, qui veulent que dans cet état, une âme sainte renonce tranquillement à son salut, qu'elle fasse un sacrifice absolu de la béatitude éternelle, qu'elle descende, pour ainsi dire, d'un pas ferme, jusqu'au fond des enfers, et qu'elle y demeure de sang froid. Non, non, les épreuves de Thérèse n'ont rien du désespoir des quiétistes; c'est alors qu'elle s'écrie avec toute la confiance de Job : Quand même le Seigneur se résoudrait à me faire mourir, je ne laisserais pas d'espérer en lui. Elles n'ont rien non plus de leur fausse tranquillité. C'est alors que par une tendre et vive impatience, elle adresse cette humble plainte à Jésus-Christ : *O mon Sauveur, pourquoi vous éloignez-vous de moi! Souffririez-vous que je m'éloignasse ainsi de vous?* Alors, dis-je, comme un vrai Israël, elle prévaut enfin contre le Tout-Puissant par sa constance, puisque le Tout-Puissant ne peut point la lasser par ses rigueurs.

Après une telle épreuve, je ne sais si nous

devons l'admirer dans ses autres souffrances, car combien d'autres souffrances n'a-t-elle pas endurées? Il est vrai, je m'étonne de sa fermeté; je la plains même dans son humiliation, lorsque le dessein de réparer les brèches de son ordre, l'expose à la contradiction de toute l'Espagne. Vous le savez, Messieurs, rien n'offense plus le monde que ce qui a un air de réforme. On n'aime point à voir dans les autres ce qu'on n'a pas le courage d'imiter. On regarde les bons exemples comme la censure des mauvais; on voudrait que la vertu ne fût jamais pratiquée, pour pouvoir se persuader qu'elle est impraticable; on tâche de la rendre suspecte, parce qu'elle est odieuse; on se donne indiscrètement la liberté de raisonner et de juger de tout, on ne veut pas que les gens de bien soient tels qu'ils paraissent, parce qu'on voudrait qu'ils fussent tels qu'on est soi-même; et pour affaiblir la réputation et l'autorité des vertus qu'ils ont, on leur attribue à son gré des intentions et des vices qu'ils n'ont pas. Si donc vous écoutez la voix de toute l'Espagne, la piété de notre sainte est une apparence trompeuse, son zèle, un orgueil ambitieux, son projet, le renversement de la discipline de son ordre, peut-être même un attentat contre le souverain, ou tout au moins l'illusion d'une dévote. Enfin, la voilà exposée à la persécution des peuples, à l'indignation des puissances, aux réprimandes même de ses supérieurs. Grand Dieu, quelle tribulation! Vous étiez alors, Seigneur, vous étiez le seul à la consoler; mais, seul, ne suffisiez-vous pas pour sa consolation?

Je souffre encore de voir un séraphin, qui vient armé d'un dard, pour lui percer le cœur; et je serais presque tenté de dire que Jésus-Christ est trop rigoureux de faire un miracle pour lui causer une si vive douleur. Mais aussi n'est-il pas bien glorieux pour elle de souffrir par un miracle si singulier? Que dis-je? Thérèse trouve elle-même cette douleur si aimable, qu'elle s'afflige de ce qu'elle en est soulagée. Comme Jésus-Christ, elle sent relever sa faiblesse, par le même ange qui lui présente le calice, et un torrent de délices se mêle dans son cœur avec le sang de la plus vive blessure. Ah! Je me repens presque de lui avoir porté compassion; laissons-la donc souffrir, puisqu'elle ne trouve rien de plus doux que cette souffrance.

Mais éprouve-t-elle les aridités spirituelles, la désolation intérieure, ah! c'est alors qu'elle boit l'absinthe tout pur; c'est alors qu'elle participe à la plus vile souffrance de Jésus-Christ; c'est alors qu'elle crie avec lui : *Mon Dieu! mon Dieu! Pourquoi m'avez-vous abandonnée?* (*Matth.* XXVII; *Marc.*, XV.) Enfin, c'est alors qu'elle peut dire comme lui, que sa passion est consommée, *consummatum est.* (*Joan.*, XIX.) Mais, que dis-je? sa passion est-elle consommée? Ah! c'est une parole qu'elle ne peut prononcer comme Jésus-Christ, qu'au dernier instant de sa vie. La plainte qu'elle semble adresser avec Jésus-Christ au Père céleste, n'est point un sentiment de faiblesse, qui marque une avidité de consolation; ce n'est tout au plus que la voix de la nature, qui exprime un excès de douleur. Oui, c'est dans cet état douloureux, qu'à l'exemple de son Sauveur, elle-même remet son esprit entre les mains de son Dieu, pour ne prescrire, ni aucune mesure, ni aucune borne à ses souffrances. Je l'entends encore crier de toutes ses forces avec le même Jésus-Christ : *Sitio* (*Ibid.*), j'ai soif. Et quelle est cette soif? Une soif qu'elle ne peut éteindre que par le fiel et le vinaigre qu'elle voit offrir à son divin Epoux : *Ou souffrir, ou mourir*, s'écrie-t-elle. *Sitio* : j'ai soif. O force, ô courage, ô cœur de Thérèse! Point de soulagement à sa souffrance, que la souffrance même. Il faut qu'elle expire comme son bien-aimé, dans les douleurs de la croix. Ce n'est que là que son amour est pleinement satisfait, et sa passion tout à fait consommée : *consummatum est.* Qu'elle souffre tout ce que l'on peut souffrir! elle ne croit point participer dignement aux souffrances de Jésus-Christ, si elle ne souffre encore d'avantage, si elle n'est, comme lui, insatiable de souffrances : *et societatem passionum illius.*

Que vous dirai-je à présent, chrétiens auditeurs? Je n'ose vous proposer un exemple si élevé. Mais l'ardente passion que Thérèse eut de souffrir ne vous fera-t-elle pas sentir quelle est votre injustice de n'avoir pas assez de soumission pour vouloir porter la croix, non pas même assez de religion pour l'estimer. Ne vous fera-t-elle pas rougir du rebut que vous avez pour la souffrance? Car, ô mon Dieu, est-il possible que vous soyez le seul pour qui nous n'ayons pas la moindre générosité? Quelle espèce de chrétiens sommes-nous? Les hommes se piquent d'avoir des sentiments pour les hommes, mais à votre égard, ils se piquent de n'en avoir pas. Ah! mes frères, si la charité sainte régnait dans vos cœurs, si le monde ne vous avait pas gâté le goût, trouveriez-vous rien de plus doux qu'une croix qui nous unit à Jésus-Christ, ni rien de plus amer que ces plaisirs, qui nous en séparent? Mais si vous n'avez pas assez de perfection pour ne trouver rien de plus aimable que la souffrance, ayez du moins assez de christianisme pour reconnaître qu'il n'est rien de plus nécessaire, et ne perdez pas le fruit des croix que Dieu vous envoie, si vous n'avez pas assez d'ambition et de courage, pour désirer celles qu'il ne vous envoie pas. Car enfin, mes chers frères, ce ne sera que par la croix que vous expierez vos péchés, puisque ce n'est que par la croix que Jésus-Christ même les a expiés; ce ne sera que par la souffrance que vous entrerez dans la gloire, puisque ce n'est que par la souffrance que Jésus-Christ y est entré. Souffrons donc, chrétiens, puisqu'il faut souffrir, mais souffrons avec amour, puisqu'il faut souffrir pour un Dieu, qui a infiniment plus souffert pour nous que nous ne saurions souffrir

pour lui. Enfin, souffrons pour notre bonheur, puisque si nous nous rendons conformes à l'image de Jésus-Christ crucifié, nous participerons un jour à la gloire de sa résurrection. Je vous la souhaite, au nom du Père, etc.

## PANÉGYRIQUE IX.

SAINT FRANÇOIS XAVIER, APOTRE DES INDES; *Prononcé à Paris dans l'église du noviciat de la Compagnie de Jésus, le 3 décembre 1715.*

Pro patribus tuis nati sunt tibi filii. (*Psal.* XLIV.)

*Il vous est né des enfants pour succéder à vos pères.*

Ce sont les paroles que Dieu mit autrefois dans la bouche de son prophète, pour soutenir l'espérance de son Eglise. Les apôtres, dit saint Augustin, enfantèrent cette Eglise à Jésus-Christ; mais, comme ils devaient se réunir à Jésus-Christ, Dieu pour la consoler de l'absence de ses pères, lui promet de les faire revivre en la personne de leurs enfants: *Pro patribus tuis nati sunt tibi filii.*

C'est par cette génération spirituelle que l'Eglise de Jésus-Christ subsiste sur la terre. Elle n'est ni passagère comme la Synagogue, ni éternelle comme l'Eglise du ciel; mais elle tient également, et de la caducité de l'une par la fragilité des parties qui la composent, et de la stabilité de l'autre par une perpétuelle fécondité qui la renouvelle.

Aussi nous voyons que le même saint Augustin oppose aux hérétiques de son temps, cette succession de zèle et de sainteté qui est promise à l'Eglise dans les paroles de mon texte. Et sans remonter si haut avec ce saint docteur, nous n'avons qu'à nous rappeler l'état où cette Eglise était réduite dans ces derniers siècles, pour y voir l'accomplissement de la promesse du prophète.

Quel ravage l'hérésie ne fit-elle pas alors dans le troupeau de Jésus-Christ! Combien de chrétiens n'y eut-il pas, qui furent séduits par les charmes de la nouveauté ou entraînés par le torrent des exemples, aveuglés par l'orgueil ou surpris dans leur simplicité, gagnés par l'intérêt ou forcés par la crainte, trompés par l'espérance de devenir meilleurs ou qui se trompèrent eux-mêmes par la liberté d'être plus méchants. Hélas! il me semble d'entendre encore la voix de la triste Rachel qui pleure la perte de ses enfants, les abandonnant avec d'autant plus de douleur, qu'elle les avait élevés avec tendresse, et ne pouvant point lancer d'anathème qui ne lui coûte des larmes, parcequ'il n'en est point qui ne tombe sur son propre sang (*Baruch.*, IV).

Mais, rassurez-vous, épouse de Jésus-Christ, Dieu vous l'a promis, qu'il vous suscitera des enfants pour remplacer vos pères, et le même siècle qui a eu le malheur de vous produire un Luther et un Calvin, aura la gloire de vous donner Ignace et Xavier, ces illustres enfants qui vous rétabliront dans votre premier éclat. L'un brisera les forces de vos ennemis, l'autre étendra les bornes de votre empire; l'un ranimera la piété des peuples qui vous sont soumis, et l'autre dissipera les ténèbres de ceux qui vous sont inconnus, pour vous consoler de l'infidélité de ceux qui vous ont abandonnés: *Pro patribus tuis*, etc.

Telle est, mes frères, l'idée que le grand Xavier, dont nous célébrons la mémoire, offre d'abord à notre esprit. Les traits éclatants, qui sont répandus dans l'histoire de sa vie, nous retracent le caractère des fondateurs du christianisme et nous obligent de le regarder comme un homme extraordinaire que Dieu semble avoir substitué aux premiers princes de l'Eglise pour la consolation des chrétiens et pour le bonheur des infidèles, comme un homme, dis-je, qui a eu la gloire de réparer les pertes de la religion, par les progrès de son zèle et d'en représenter toute la sainteté par l'exemple de ses vertus.

Mais, pour vous rendre encore plus sensible la ressemblance qu'il y a entre notre saint et les premiers prédicateurs de la foi, permettez-moi de me servir d'une réflexion de saint Augustin (*De vera relig.*, lib. I, c. 3), et de vous dire que les apôtres ont été envoyés par Jésus-Christ, comme Jésus-Christ lui-même a été envoyé par son Père, et que leur mission, comme la sienne, a été marquée à ces trois caractères: l'un qu'ils ont rejeté ce qu'il y a de plus doux: *Omnia contemnendo, quæ pravi homines cupiunt.* L'autre qu'ils ont embrassé ce qu'il y a de plus rude; *et omnia perpetiendo quæ horrescunt;* et le dernier qu'ils ont opéré ce qu'il y a de plus admirable: *et omnia faciendo quæ mirantur.* Et voilà ce qui fait le caractère de Xavier. Vous verrez en lui: 1° Un désintéressement qui lui a tout fait mépriser; 2° Un courage qui l'a mis en état de tout souffrir; et 3° Une puissance qui lui a rendu tout possible. La perfection de son détachement, la force de son zèle, l'éclat de ses succès, c'est ce qui fera le partage de son éloge, après que nous aurons demandé les lumières du Saint-Esprit, par l'intercession de la Vierge. *Ave, Maria*, etc.

### PREMIER POINT.

Il n'y a que la vraie Eglise, qui puisse avoir de vrais apôtres. Quiconque, dit saint Jérôme, mange l'Agneau hors de cette maison, doit être mis au rang des profanes, parcequ'il n'est point de véritable zèle sans la piété, ni de véritable piété sans la foi. Aussi, mes frères, quelle différence n'y eut-il pas, entre l'apôtre que Dieu avait choisi pour convertir les idolâtres et les apostats que le démon avait suscités pour pervertir les chrétiens? Dieu voulut que notre saint portât le caractère des apôtres par son exemple, comme il en exerçait les fonctions par son zèle, et tandis que Luther et Calvin s'abandonnaient au penchant de l'homme animal, il éleva Xavier à la perfection de l'homme spirituel, afin qu'il fût, pour ainsi dire, la preuve vivante de la religion, et qu'il fît autant d'honneur à l'Eglise par ses vertus, qu'il lui donnait d'accroissement par ses travaux.

Or, mes frères, pour vous faire comprendre jusqu'à quelle perfection Xavier a imité ce détachement, qui fait le caractère des apôtres, il faut remarquer avec saint Grégoire pape, qu'il consiste: 1° à renoncer à toute propriété ; 2° à anéantir l'amour-propre, car pour être parfait, il faut être détaché de tout, et l'on n'est véritablement détaché de tout, que quand on est détaché de soi-même. Voilà, en peu de mots, ce qui a fait le détachement des apôtres, et voilà ce qui fait la perfection de Xavier.

Il a été détaché de toutes les choses de ce monde, ainsi peut-il dire avec les apôtres, qu'il a tout quitté: *Ecce reliquimus omnia.* L'éclat de sa naissance, l'élévation de son esprit, la réputation de ses talents, tous ces avantages, qui semblent être d'abord de grands obstacles à la sainteté, ne servent qu'à donner plus de prix à son sacrifice. Bientôt il quitte tout, comme les apôtres, pour suivre Jésus-Christ. Disciple et compagnon d'Ignace, il refuse un bénéfice opulent, qui lui aurait donné le moyen de soutenir sa naissance et le plaisir de se rendre utile à sa patrie, il se condamne à errer de ville en ville dans la bassesse de la mendicité, se dépouillant de ses biens, sans pouvoir jouir de la gloire de les avoir méprisés; choisissant des cabanes pour retraite et des hôpitaux pour demeure; se faisant une obligation de servir les pauvres et un honneur de leur ressembler; et, réduit enfin à une telle misère, qu'à peine trouve-t-il dans une violente maladie un lit à partager avec un autre malade, qu'il console bien moins par la conformité de son état, que par le prodige de sa patience.

Mais peut-être se relâchera-t-il de cette rigoureuse pauvreté, lorsqu'il aura le titre d'apôtre, lorsqu'il se verra revêtu de l'autorité du saint siége, et appuyé de la protection d'un grand roi? Peut-être qu'alors il se croira obligé de donner un appareil à sa dignité, ou au moins de prendre des précautions pour sa subsistance, parmi des nations qui n'ont pas les sentiments de l'humanité. Ah! mes frères, Dieu est inconnu aux Indiens, mais partout il est présent à son apôtre, et partout Xavier n'aura d'autre fonds que les trésors de la Providence, ni d'autre pompe qu l'éclat de ses vertus.

Toute l'Europe voit avec horreur des hérétiques sacriléges, qui n'attirent les peuples qu'en les appelant au pillage, n'ayant attaqué la majesté du culte visible, que pour livrer à leurs sectateurs les trésors du sanctuaire. Mais François Xavier donne un spectacle bien différent à toute l'Asie, ou pour mieux dire à tout l'univers. On voit en lui un vrai disciple de Jésus-Christ, qui ne veut jamais se tirer de l'état de la mendicité, qui préfère la maison des pauvres aux palais des grands, qui n'attend sa nourriture que de la libéralité de son Père céleste, qui regarde les vêtements les plus simples et les plus usés, comme les seuls ornements dignes de l'apostolat; qui cherche à convertir et non à dépouiller les infidèles; et qui refusant avec la générosité de Daniel les présents qu'ils lui offrent, leur fait voir par son désintéressement, qu'il n'y a que leur salut qui soit l'objet de son zèle, et qu'il n'y a que Dieu, qui puisse en être la récompense.

C'est ainsi qu'il soutint le rang de nonce apostolique, et qu'il confondit l'orgueil du monde, aussi bien que l'injustice de l'hérésie. On le lui représenta bien, qu'un air de pauvreté et de bassesse le dégraderait dans l'esprit des infidèles, et qu'il était de la prudence de leur imposer par l'éclat de son extérieur, pour leur rendre sa dignité respectable et ses instructions utiles. Car, mes frères, tel était le jugement que les sages du siècle portaient alors sur la bienséance des dignités de l'Eglise ; et telle est encore l'idée qu'on en a aujourd'hui dans un monde corrompu, où les vertus d'un Dieu pauvre et humilié ne paraissent pas assez nobles aux yeux des hommes, où le luxe confond le sacré avec le profane, aussi bien que le noble avec le roturier; où l'on ne révère dans les princes de l'Eglise que le faste des princes du siècle; où l'on vante plutôt l'opulence de leurs bénéfices que l'excellence de leur caractère, et où l'iniquité, se contredisant elle-même, méprise la modestie et la simplicité des uns, tandis qu'elle se plaint de la magnificence des autres.

Mais que notre saint fut éloigné de consulter la prudence humaine sur les règles de la bienséance ecclésiastique! Ah! loin de se persuader qu'un train superbe dût former l'équipage d'un apôtre, qu'il fallût compter la fierté parmi les devoirs de son rang, que la vénération des peuples ne fût attachée qu'à une vaine ostentation, et que la crainte de leur mépris dût être la matière de ses scrupules, il crut au contraire qu'il ne pouvait mieux soutenir l'honneur de sa profession que par une parfaite ressemblance avec Jésus-Christ, et que la sainteté avait par elle-même, et un éclat plus brillant que le luxe d'une fausse bienséance, et une autorité supérieure à toute affectation de grandeur.

Et certes, Messieurs, l'événement ne justifia-t-il pas la sagesse de ses maximes? Rendit-on jamais à une pompe séculière, des honneurs pareils à ceux que l'on rendit à sa pauvreté apostolique? Quelle vénération, quelle autorité ne s'acquit-il pas dans toutes les Indes? Surnommé le saint par les uns, proclamé le père et le libérateur de la patrie par les autres, il fait la consolation ou le regret de tous. Honoré de la confiance des grands, aussi bien que de l'affection des petits, ou il obtient des édits pour avoir la liberté de prêcher la religion, ou il assemble des forces pour la secourir. Ici il est environné d'une foule de barbares, qui, rendant hommage à sa pauvreté, sont eux-mêmes toute la pompe de son ministère. Là, il ne peut se refuser à la piété des Portugais, qui lui prêtent toute leur magnifi-

cence, pour l'honorer devant les peuples idolâtres. Tantôt il préside aux assemblées des philosophes, et tantôt il est assis à la table des rois, toujours égal à lui-même, sachant comme saint Paul, vivre dans l'abondance, ou dans la misère; paraître avec majesté, ou se retenir dans l'humiliation. Tant il est vrai que Dieu prend soin de relever la gloire de ceux qui ne pensent qu'à la sienne, et que si l'on recueille quelquefois peu d honneur ou peu de fruit dans le ministère, ce n'est pas tant par une simplicité qui marque un vrai détachement, que par un éclat qui excite toujours la malignité de l'envie:

Ce qu'il y aurait donc à craindre pour notre saint, ce serait la gloire du ministre, et non l'avilissement du ministère. Car, mes frères, qu'il est difficile de regarder d'un œil indifférent le succès de nos bonnes œuvres, et de se refuser à soi-même sa propre estime, quand on enlève celle du public. On résiste aisément à une vanité grossière, qui n'est fondée que sur de vrais avantages; mais il y a un orgueil plus subtil dont on ne se défie point, parce qu'il semble naître du fond même de la vertu. L'amour-propre est un vice adroit, qui nous ramène toujours à nous-mêmes. Il arrive souvent, que si on aime à être homme de bien, on n'aime pas moins à le paraître; qu'on se soutient également par honneur et par devoir; qu'on sert Dieu autant par intérêt que par zèle, et qu'après avoir fait le bien, une secrète complaisance nous ravit le mérite que nous avons eu à le faire.

Mais loin d'ici toute illusion de l'amour-propre. J'ose dire en second lieu, que Xavier ne fut pas moins détaché de lui-même, que des biens de la terre. C'est le caractère de ce grand saint, d'avoir poussé jusqu'au plus haut point l'indifférence pour ses propres intérêts. Si on l'avait vu comme un Luther et un Calvin déchirer la robe de Jésus-Christ, et secouer le joug de l'obéissance pour s'ériger en docteur, et pour s'établir en patriarche, se faire une foi sur ses décisions, une Eglise à part, de règles à sa mode, et des fidèles à sa dévotion, on aurait pu, on aurait même dû croire que l'esprit d'orgueil aurait eu bien plus de part à un tel apostolat que l'amour de la vérité. Et sans examiner si un particulier a le droit de combattre les anciennes vérités de la tradition, pour débiter les nouvelles visions de son esprit, et de soulever les peuples contre une autorité reconnue dans tous les siècles, pour les assujettir à la sienne propre : qui ne serait persuadé qu'un tel homme n'aurait formé un tel projet que pour arriver au terme de son ambition, ou pour s'assurer de l'impunité de ses désordres dans l'indépendance de l'apostasie? Mais comme c'est la honte des hérétiques d'avoir donné dans les vices les plus monstrueux, c'est la gloire de Xavier de s'être préservé des imperfections les plus communes. Appelé par Jésus-Christ, comme un vrai apôtre, c'est-à-dire par le souverain pontife, il ne s'élève à la dignité de l'apostolat que par le mérite de l'obéissance; et la marque la moins suspecte de son détachement, c'est qu'il accepte le ministère qu'on lui confie.

En effet, Messieurs, s'il avait écouté les inspirations de l'amour-propre, n'aurait il pas mieux aimé jouir de sa réputation en Europe, que de l'aller ensevelir en Asie? Avec quel éclat ne s'était-il pas distingué dans la plus célèbre université du monde par son érudition? Avec quel succès n'avait-il pas annoncé la parole de Dieu dans les plus grandes villes d'Italie? Avec quelle admiration le pape même ne l'avait-il pas entendu parler sur les matières de la religion, et quelle gloire par conséquent n'aurait-il pas dû se promettre de l'usage de ses talents?

Ah! s'il ne se fût ingéré dans dans le ministère que pour se produire au grand jour; s'il eût fait une acception d'auditeurs, et qu'il eût fait attention à leur rang, ou méprisé leur simplicité; s'il se fût attaché à leur rendre la censure du vice plus agréable qu'utile; s'il eût mieux aimé recueillir leurs applaudissements que leurs larmes; s'il n'eût publié la loi comme Moïse, que pour devenir pontife comme Aaron, il aurait pris, sans doute, une mission étrangère pour exil, il aurait regardé, comme une peine perdue, celle qu'il aurait prise à donner à des âmes grossières les instructions les plus communes, il aurait voulu servir Dieu avec plus d'éclat, parmi les nations polies, et répandre la semence évangélique sur des terres moins ingrates pour lui. Mais comme son intention ne fut jamais dirigée par la vanité, ni son zèle conduit par la politique, il ne distingue point le Grec d'avec le Barbare; il ne croit pas que des peuples sauvages soient moins dignes de ses soins que du sang de Jésus Christ. Il n'est touché, ni de l'éclat du ministère qu'il interrompt, ni de l'obscurité de celui qu'on lui propose; la charité seule anime son cœur, l'obéissance seule règle son choix, et il marque si peu de regret à quitter l'Europe, qu'on le voit passer avec indifférence sous les murs de sa patrie, et regarder sans émotion les larmes de ses parents.

Ne craignons donc pas qu'il se livre à une vaine satisfaction, lorsqu'il se verra le père de tant de peuples, ni qu'une plénitude d'autorité dans un éloignement de trois mille lieues, lui donne du goût pour l'indépendance. Le premier pas qu'il fait dans les Indes, nous marque son esprit de soumission et d'humilité. S'il se présente à l'évêque de Goa, c'est avec toute la modestie et toute la simplicité religieuse; tandis que les hérétiques se parent si injustement du beau nom de réformateurs, il ne souffre pas seulement qu'on lui rende les honneurs qui sont dus à sa dignité de légat du Saint-Siége. Enfin, s'il continue ses courses apostoliques, ce n'est que par une humble obéissance. Avec quelle gloire n'a-t-il pas formé une église déjà florissante? Avec quelle sagesse ne conduit-il pas les peuples d'un nouveau monde,

et combien sa présence ne paraît-elle pas nécessaire pour soutenir ce christianisme naissant? Cependant, prosterné en esprit aux pieds du grand Ignace, et portant sa vénération jusqu'à lui écrire à genoux, il est le plus soumis, aussi bien que le plus illustre de ses enfants : prêt, à une seule de ses paroles, d'abandonner un ministère si éclatant et de se commettre une seconde fois aux périls de la plus longue de toutes les navigations pour venir prendre la dernière place dans la plus obscure maison de son ordre : tant il est détaché de lui-même, tant il est éloigné de vouloir faire sa propre volonté et de rechercher sa propre gloire, sous le spécieux prétexte de travailler à celle de Dieu ! Quel zèle ne devons-nous donc pas attendre d'un ministre qui ne cherche que les intérêts de Jésus-Christ et qui est parfaitement mort à lui-même? C'est ce que vous allez voir dans la seconde partie de son éloge.

### SECOND POINT.

Le zèle est une espèce de sainte passion que la charité produit, et qui fait à son tour agir la charité; c'est un fervent désir de la sainteté, désir qui ne peut souffrir le règne du péché; c'est cette faim et cette soif de la justice que Jésus-Christ met au rang des grandes vertus évangéliques; c'est enfin un amour généreux pour Dieu et une vive tendresse pour le prochain qui est le principe de tant d'actions héroïques que les saints ont faites pour la gloire de l'un et pour la sanctification de l'autre. Les âmes justes s'intéressent en l'honneur du Seigneur, soit par un principe d'équité qui leur fait reconnaître l'obligation où nous sommes de le servir, soit par un retour de reconnaissance qui les fait gémir sur notre ingratitude à le déshonorer. Il n'y a que ceux qui ne sont point touchés du tort qu'ils font eux-mêmes à Dieu, qui aient de l'indifférence pour celui que les autres lui font; car, si c'est la consolation de l'homme pieux de ne point participer aux péchés des autres parce qu'il ne les commet pas lui-même, il est néanmoins de son amour de s'en affliger, parce qu'ils sont commis contre son Dieu. Or, comme les saints s'affligent de l'offense de Dieu par une douleur de religion, ils compatissent aussi au malheur du prochain par une douleur de charité; ils pleurent les égarements des autres (S. Aug. *in psal.* XCVIII) comme si c'étaient les leurs propres; ils ne craignent rien tant que la perte des pécheurs et ne se consolent que par leur pénitence; et, pour tout dire en un mot, ils se sentent obligés à travailler à leur conversion, parce que c'est la gloire et la volonté de Dieu de sanctifier l'homme et le bonheur de l'homme de glorifier Dieu.

Mais quoique tous les serviteurs de Dieu soient touchés du désir de sa gloire, il faut pourtant avouer, que le zèle est proprement la vertu des ouvriers évangéliques, parce qu'ils doivent opérer leur sanctification en travaillant à celle des autres. Aussi est-ce par cette vertu apostolique que François Xavier s'est distingué dans ces derniers siècles. Et lorsque je me représente son ardeur insatiable, ses travaux immenses et son courage héroïque, je ne puis m'empêcher de demander avec saint Paul si tous les ministres de l'Evangile ont mérité le nom d'apôtres à si juste titre : *Nunquid omnes apostoli ?* (I *Cor.*, XII.)

Mais que ferais-je, mes frères, pour la gloire de ce grand saint, si je me contentais de vous vanter la vivacité de son zèle? Ah! je ne vous le représenterais qu'à demi, ou, pour mieux dire, je ne vous en donnerais qu'une idée imparfaite, qui laisserait bien des vertus à souhaiter et bien des défauts à craindre. Telle est la condition de l'homme, qu'il peut tomber dans le vice par un excès de vertu et faire mal pour vouloir trop bien faire. Le zèle a ses déréglements particuliers lorsqu'il n'est pas dirigé par l'esprit de Dieu qui conduit tout également et avec force et avec sagesse. L'ardeur peut se tourner en emportement, comme la douceur peut dégénérer en mollesse. Il en est, qui se dissipent dans le travail, comme il en est qui se refroidissent dans la retraite, et l'on n'en voit que trop qui négligent leur propre salut, en s'appliquant à celui du prochain, et qui manquent de zèle et de charité pour eux-mêmes à force d'en avoir pour les autres. Il ne suffit donc pas de vous dire : 1° Que le zèle de Xavier fut des plus ardents, ajoutons en second lieu, qu'il fut des mieux réglés, et qu'il ne fut pas moins aidé de toutes les vertus qu'enflammé par la charité;

Oui, mes frères, son zèle fut des plus ardents, et c'est ce que l'on remarqua d'abord au premier moment de sa vocation et à l'ouverture de son ministère. Quel désir du salut des âmes ne découvrit-on pas en lui lorsqu'on le vit dans toute l'Italie répandre comme un torrent les grâces de nos sacrements et remplir l'apostolat de Pierre par la conversion des Israélites? Avec quelle force n'annonça-t-il pas la parole de Jésus-Christ dans la cour de Portugal? Le vit-on, comme les hérétiques, se faire un art de gagner la bienveillance et la protection des princes, en justifiant l'usurpation et le scandale? Il vint au contraire, avec l'autorité d'Isaïe, ranimer la ferveur d'un roi qui avaient la piété d'Ezéchias. Il vint, dis-je, avec la liberté de Jean-Baptiste reprendre les désordres des courtisans, et conduire, selon la perfection de l'Evangile, ces âmes fières qui ne s'occupaient que des idées de leur grandeur, ou des mesures de leur ambition, ou des ressorts de leur jalousie; qui étaient accoutumées aux douceurs de la mollesse et au langage de la flatterie; qui faisaient consister la politique dans la dissimulation, l'honneur dans la vengeance, la politesse dans l'immodestie et le plaisir dans le libertinage; et qui voulaient que l'on respectât jusqu'à leurs passions, ou qu'au moins on épargnât leur faiblesse.

Mais, à quoi m'arrêté-je? Ce qu'il fait en Europe n'est que l'essai d'une ferveur naissante. Il porte ses vues sur des conquêtes

plus proportionnées à son ambition apostolique; et semblable au plus noble de tous les astres, il répand un éclat éblouissant en son orient, mais il ne fera sentir toute son ardeur qu'en son Midi, et il disparaîtra à nos yeux pour aller mesurer l'autre partie du monde.

Déjà, mes frères, un audacieux pilote avait tracé sur l'Océan une nouvelle route pour aller aux Indes; et la sagesse de Dieu qui voulait dédommager l'Eglise de la séparation des hérétiques, par la conversion des idolâtres, inspira au roi de Portugal le dessein d'y établir la foi, et de demander au souverain pontife quelques-uns des enfants d'Ignace pour l'exécution de ce grand projet. Projet, à la vérité digne d'un prince chrétien, mais combien le triste état des Indes n'en rendait-il pas le succès douteux? Hélas! on n'y voyait des monuments de la religion qu'autant qu'il en fallait pour en faire déplorer la ruine. Il n'y avait presque que les cendres de l'apôtre saint Thomas, qui pussent rappeler la mémoire de son ministère; et le rétablissement de la foi paraissait d'autant plus difficile, que les peuples étaient abrutis par une dissolution générale qui les révoltait contre les maximes de l'Evangile, et par une stupidité qui ne leur permettait pas de les comprendre.

Or, de quel zèle ne faut-il pas être animé, pour se charger d'une si pénible mission? S'il s'agissait de faire valoir ses talents dans un ministère de réputation, on trouverait, sans peine, des ministres qui accepteraient le choix, il y en aurait même qui solliciteraient la préférence. Car, la gloire anime fort le zèle. On aime à s'asseoir sur la chaire de Moïse (*Matth.*, XXIII), pour se faire le nom d'orateur et de maître; on se plaît, comme ce roi superbe, dont il est parlé dans l'Ecriture (*Act.*, XII), à faire entendre sa voix au public, pour faire crier à un peuple flatteur: *Ce n'est pas la voix d'un homme, c'est la voix d'un Dieu*, et pour peu qu'on puisse se distinguer par les talents qu'on a reçus de la nature, on se dit à soi-même ce que des disciples grossiers dirent à Jésus-Christ, manifestez-vous au monde: *Manifesta te ipsum mundo.* (*Joan.*, VII.) S'il s'agissait encore de parcourir des campagnes négligées pour instruire des âmes vulgaires, je ne serais pas surpris qu'il y eût des ouvriers assez charitables pour se charger d'une mission si obscure. Je louerais leur zèle, mais je ne m'étonnerais pas de leur courage. Si ce ministère a ses peines, il a aussi ses douceurs. Ils peuvent toujours compter de trouver dans la docilité du peuple une consolation pour leur piété, et dans son affection un soulagement à leurs fatigues; et souvent on aime mieux chercher par les montagnes, et même porter sur ses épaules une brebis, que sa reconnaissance et sa simplicité obligent de se dépouiller de sa toison, que d'attendre dans une ville même, dans un festin, une femme pénitente, qu'une douleur éclairée ne rend libérale qu'en larmes.

Mais, c'est ici un ministère qui n'a rien que de rebutant pour tout autre cœur que celui d'un vrai apôtre. Car, s'il s'agit de se livrer aux flots et aux tempêtes, et d'aller renaître, pour ainsi dire, dans un pays sauvage et inconnu, où dans l'éloignement de tout secours, il faut se conduire par ses seuls conseils et se soutenir par sa seule patience, travailler au salut de ses persécuteurs et souffrir la persécution pour se sauver soi-même. Il faut, dis-je, vaincre tant d'obstacles et se livrer à tant de dangers que je n'oserais décider s'il est moins glorieux d'avoir le courage d'entreprendre un tel projet que d'avoir le bonheur d'y réussir. Ce sont pourtant ces difficultés mêmes qui raniment le zèle de Xavier. Rien ne peut le retarder aussitôt qu'il a été choisi par Ignace et appelé par le chef de l'Eglise. En vain son imagination lui offre-t-elle, pendant son sommeil, l'image de toutes ses souffrances, en vain lui fait-elle sentir le poids accablant d'un Indien, il prévoit, avec la fermeté de Paul, les tribulations qui lui sont préparées parmi des nations ennemies des prophètes. Il regarde cet Indien, qu'il porte sur ses épaules, comme le même saint Paul regarda ce Macédonien qui lui apparut pour l'inviter à secourir son peuple, et trouvant dans ce songe mystérieux la certitude de sa vocation, il se promet une consolation assurée, qui est, ou de convertir des hommes, ou de souffrir pour son Dieu.

Aussi, mes frères, avec quelle force son zèle ne s'est-il pas soutenu jusqu'à la fin de sa course? Par quelles épreuves n'a-t-il pas passé pour accomplir son ministère? Côtes d'Afrique, provinces des Indes, royaumes du Japon, îles dispersées dans le vaste Océan, si obscures par votre nom, et pourtant si considérables par votre étendue, peuples innombrables, si éloignés par votre situation, si bizarres dans vos mœurs, si différents par votre langage, quel exercice n'avez-vous pas donné au zèle du nouvel apôtre, et quelle matière ne fournissez-vous pas à l'éloquence des orateurs sacrés?

Mais comment pourrai-je renfermer dans les justes limites d'un discours, tous les efforts de sa patience et de son courage? Quel dégoût n'eût-il pas d'abord à surmonter, lorsqu'il fallut étudier les langues de tant de nations, vaincre l'endurcissement de leur cœur ou la grossièreté de leur esprit; bégayer parmi les barbares, suppléer quelquefois par des signes au défaut des paroles; s'exposer, comme un autre Elisée, à la risée des enfants, et se raccourcir en quelque sorte comme lui, jusqu'à leur mesure, pour les retirer du sein de la mort?

Quelle sollicitude égale à celle d'un homme qui était chargé, comme le grand Apôtre des nations, du soin de toutes les Eglises; qui avait à peine avec lui un autre Barnabé pour lui confier ses premières conquêtes, qui passait le jour dans le travail et la nuit sans repos; qui suffisait lui

seul à prêcher au peuple et à disputer contre les docteurs, à catéchiser les simples et à conduire les parfaits, à secourir les pauvres et à servir les infirmes, et qui semble se multiplier lui-même par la diversité de ses fonctions et par la rapidité de ses courses?

Quelles fatigues, quels périls n'a-t-il pas essuyés dans l'étendue de plus de deux mille lieues! combien de fois ne s'est-il pas vu exposé au naufrage par la fureur des tempêtes et par la fragilité des navires? Combien de fois n'a-t-il pas porté le poids du jour et de la chaleur dans des déserts affreux, dans des sables brûlants, où il n'avait d'autre nourriture que celle de faire la volonté de Dieu? Combien de fois ne s'est-il pas ouvert, à travers les neiges et les cailloux, des routes dont il marquait la trace par le sang qui coulait de ses pieds! Combien de fois, conduit par la seule Providence, ou livré à des guides infidèles, n'a-t-il pas découvert, par les recherches de son zèle, des terres qui avaient échappé à l'avarice ou à la curiosité des hommes, et où il pouvait dire, comme saint Paul, qu'il ne bâtissait point sur le fondement d'autrui, mais qu'il portait les lumières de la foi où l'on n'avait point entendu le nom de Jésus-Christ!

Enfin, avec quelle intrépidité ne s'est-il pas offert à la persécution! Trahisons des assassins, désespoir des bonzes, férocité des peuples, tout menace une vie si précieuse. On lui représente même ces climats sauvages comme des terres qui dévorent leurs propres habitants. Cependant, avec quel empressement passe-t-il, je ne dis pas le paisible Jourdain, mais les mers les plus orageuses, pour s'aller livrer comme la victime de la foi et de la charité! et avec quelle grandeur d'âme se voit-il noirci par la calomnie et rassasié d'opprobres, lapidé dans un endroit et percé de flèches dans l'autre! Toujours tranquille au milieu des images de la mort, toujours appliqué à l'œuvre de Dieu, plus touché des maux que ses ennemis se font à eux-mêmes par leur infidélité, que de ceux qu'ils veulent lui faire par leur fureur!

Ramassez donc, mes frères, tous ces traits dans votre imagination, et jugez vous-mêmes si l'on peut ajouter quelque chose à cette foule incroyable d'actions, de périls et de souffrances. Mais, que dis-je, je trahis ici les plus nobles sentiments de Xavier. Ah! ce qui nous étonne ne le satisfait pas. Il ne compte pour rien tout ce qu'il a fait. La conquête de plus de trente royaumes n'étant que l'ouvrage de dix ans, ne saurait remplir les espaces de sa charité. Le feu divin qui l'enflamme, ranime en lui un corps usé par le travail et par les infirmités, et comme on l'avait vu auparavant se traîner tout languissant dans les places publiques, pour inviter les chrétiens à la pénitence, on le voit maintenant ramasser un reste de force pour aller étendre les progrès de l'Evangile parmi les idolâtres. Il dévore dans ses désirs le vaste empire de la Chine, et portant ses vœux au tombeau de saint Thomas, il semble ajouter à son zèle celui de l'ancien apôtre des Indes. C'est là qu'il dit avec Job à de vénérables restes : Vous êtes mon père et mon prédécesseur, et vous serez mon appui, mon modèle et ma consolation. C'est là qu'il passe sur ses lèvres le charbon sacré, qui s'est conservé sous des cendres apostoliques. C'est là, dis-je, que Thomas transmet sa mission à Xavier, et que Xavier brûle du désir de la finir comme Thomas. Aussi dirait-on qu'il est transformé en la personne de cet ancien prédicateur de la foi, et qu'il renaît plutôt qu'il ne sort de cette grotte antique où, dans la dépouille mortelle d'un apôtre, il avait étudié l'exemple toujours vivant d'un martyr. Il médite de nouveaux projets encore plus grands que les premiers, et, altéré de son propre sang, il se flatte que les Chinois, ces peuples si perfectionnés dans les arts et si versés dans les sciences, seront néanmoins assez barbares par leur religion, pour consommer son sacrifice par le martyre.

Ecoutez donc, chrétiens, et rougissons tous ici de notre lâcheté dans le service de Dieu, et de notre indifférence pour sa gloire. Non, ce n'est point après un juste repos que Xavier soupire dans les sueurs et dans les contradictions d'un si grand ministère ; ce n'est point une abondance de douceurs qu'il demande pour la récompense de ses services. Que son âme soit enivrée d'un calice d'amertume, c'est trop peu au gré de son amour. *Encore davantage, Seigneur*, s'écrie-t-il, *encore davantage!* Mais que Dieu se communique à lui par des torrents de consolations : *C'est assez*, dit-il, *c'est assez!* O langage divin de cet homme céleste, que vous paraîtrez barbare au chrétien sensuel! O admirable contradiction d'un cœur vraiment apostolique! Il souffre de sentir d'ineffables consolations, et c'est une véritable consolation pour lui que de souffrir. Souffrir, souffrir c'est ce qu'il désire; et quoi encore? Mourir, et mourir sur la croix. O saint! ô héros d'une générosité incompréhensible! vos vœux seront enfin accomplis ; et nous n'avons plus d'autres couronnes à vous souhaiter, lorsque nous vous voyons étendu sur un rivage désert, à l'entrée de la terre qui semblait vous être promise, privé de tous secours, immolé par un zèle qui précipite votre fin, écrasé sous le poids de vos fatigues, mourant avec la gloire d'être martyr, et avec la douleur de ne l'être pas.

Cependant, mes frères, quelque infatigable, quelque héroïque qu'ait été l'ardeur de Xavier, j'ose dire néanmoins, en second lieu, qu'il n'y eut jamais de zèle mieux réglé que le sien, et que je ne suis pas moins touché de sa douceur envers le prochain, et de sa circonspection pour lui-même. Car, je ne trouve pas qu'il ait moins de force à modérer son zèle à propos, qu'à s'y abandonner par générosité, ni moins de mérite à se ré-

pandre sans dissipation, qu'à travailler sans relâche.

Ne vous figurez donc pas ici un tempérament farouche qui rebute les pécheurs faute de tendresse, ni un naturel austère qui décourage les pénitents faute de discrétion, ni une humeur inquiète, qui fait qu'on ne rentre point en soi-même faute de recueillement. Rien ne fut plus opposé au caractère de Xavier. Les bénédictions de douceur que Dieu avait répandues sur sa face et sur ses lèvres, une tendre condescendance et un zèle officieux firent toute son habileté à remuer les cœurs, et s'il toucha les pécheurs les plus rustiques et les plus endurcis, ce fut par les charmes de sa conversation, quelquefois même par la force de son silence, et pour ainsi dire, par la politesse de sa charité.

Je vois, à la vérité, qu'il frappe d'anathème un superbe gouverneur qui traverse l'œuvre de Dieu, et une ville corrompue qui lui ferme ses portes; je vois qu'il leur fait sentir, par les malheurs dont ils sont enfin accablés, qu'il n'y a rien en lui, jusqu'à la poussière de ses pieds, qui ne soit redoutable, et qu'il n'est point de plus injuste, ni de plus funeste mépris, que celui que l'on fait d'un vrai disciple de Jésus-Christ, qui étant dépouillé de la puissance et des richesses de la terre, tient entre ses mains les vengeances aussi bien que les miséricordes du Ciel. Mais, je vois aussi que s'il s'arme d'indignation et de justice, ce n'est qu'après que leur obstination a usé toute sa patience et toute sa douceur? Et ce qu'il y a de plus admirable, c'est qu'au lieu de porter son ressentiment au tribunal du souverain, il écrit au roi de Portugal sans lui parler de la perfidie de son ministre: nous apprenant par une si charitable dissimulation, qu'il en veut au crime et non à la fortune de son ennemi, et qu'il ignore parfaitement l'art de l'hypocrisie qui sait se venger sous le nom de zèle.

Non, non, la haine qu'il eut pour le péché ne lui inspira point d'amertume contre les pécheurs. Jamais homme n'eut plus de patience à attendre leur changement, ni plus de prudence à ménager leurs dispositions, ni plus d'adresse à prendre les moyens de les ramener. Il voulut les attirer et non les traîner à Jésus-Christ, il leur imposa le joug du Seigneur avec toute l'exactitude de la sagesse et de la justice, mais il ne l'appesantit point par les scrupules de l'ignorance, ni par une affectation de sévérité; et au lieu de les sacrifier à une ardeur indiscrète, il se sacrifia au contraire lui-même à son amour et à sa tendresse pour eux, déchirant sa chair jusqu'au sang, tantôt pour expier les péchés des pénitents dont il voulait ménager la faiblesse, et tantôt pour vaincre des pécheurs dont il ne pouvait ramollir la dureté. Stratagème étonnant, qui nous montre combien sa charité était vive, compatissante, ingénieuse. Exemple singulier, qui confondra à jamais l'inhumanité des prétendus réformateurs, qui ne sortirent de l'arche que comme des corbeaux impurs, pour se repaître des cadavres de nos martyrs; et qui, loin de verser leur propre sang pour le salut de leur prochain, n'écrivirent les nouveautés du mensonge qu'avec le sang de nos pères.

Ah! si Xavier eut de l'indiscrétion et de la dureté, ce ne fut qu'envers lui-même. C'était la honte des hérétiques de flatter leur chair, jusqu'à regarder le célibat comme un relâchement, et leur sacrilége dissolution comme une réforme, et d'attirer les enfants d'Israël au camp des Moabites, ou aux assemblées de Babylone. Mais, voici un vrai apôtre, voici un fidèle imitateur de saint Paul, qui tourne sa sévérité contre son chaste corps, le réduisant en servitude par les jeûnes les plus longs et les plus rigoureux, par toute sorte d'instruments de pénitence, et même par de nouveaux genres de supplices.

Ne pensez donc pas, mes frères, qu'il se soit jamais oublié lui-même, pour trop penser aux autres. Je parle d'un saint dont la mortification fut des plus surprenantes, la modestie des plus scrupuleuses, et la pureté tout à fait inviolable; et qui, loin de s'abandonner aux excès criants de l'hérétique sans pudeur, ou de se permettre les libertés et les discours d'un monde sans modestie, est saisi dans son sommeil d'une si violente horreur pour une illusion impure, qu'il en jette du sang par la bouche pour laver cette légère tache de son imagination. Enfin, je parle d'un ministre évangélique, dont le recueillement fut continuel aussi bien que le travail; qui conversait dans le ciel, lors même qu'il semblait être le plus occupé sur la terre; qui ne se délassait des fatigues et de la sollicitude de sa charité que dans les transports et les extases de la contemplation; et qui ne s'éloignait pas de Dieu en s'abaissant vers les hommes, mais qui servait d'autant plus efficacement les hommes, qu'il s'élevait à Dieu par l'oraison. De là vint que le Seigneur bénit ses travaux par les succès les plus éclatants, comme vous le verrez dans la dernière partie de son éloge.

### TROISIÈME POINT.

Dieu n'a pas moins promis à l'Eglise toute l'étendue de la terre, que la durée des cieux. Cependant, mes frères, quel sujet d'étonnement pour nous de voir que les lumières de la foi aient été si tardives à se répandre parmi tant de peuples idolâtres, et que le soleil de justice, qui s'est montré à nous dans toute sa splendeur, n'ait pas dissipé leurs ténèbres aussi bien que les nôtres! Mais aurions-nous la témérité de soumettre les conseils du Seigneur au jugement de notre faible raison? Ah! c'est un mystère profond et dont la profondeur paraît encore plus incompréhensible, lorsque nous nous représentons en même temps que les hérétiques qui étaient les enfants du royaume, en ont été exclus, tandis que les étrangers y ont été appelés.

Louons donc, mes frères, louons le Seigneur pour la grâce qu'il nous a faite, et ne

nous plaignons pas sur celle qu'il n'a pas faite aux autres. Cette préférence doit ranimer notre reconnaissance, et non pas exciter notre curiosité : et sans douter de la bonté d'un Dieu, qui, en appelant tous les hommes au salut, leur prépare des moyens pour répondre à leur vocation, il faut respecter ses jugements sur les autres, et les redouter pour nous-mêmes. Adorons, dis-je, avec tremblement, ce que nous ignorons par faiblesse, et, au lieu de raisonner sur le malheur de tant de nations qui ont été plongées dans l'infidélité, admirons plutôt la miséricorde de Dieu, qui les en retire par le ministère de Xavier.

Voici, Messieurs, un spectacle bien différent du premier. Nous avons vu jusqu'à présent un apôtre dans les travaux et dans les tribulations, mais j'ai maintenant à vous représenter le même homme comme étant revêtu de la puissance de Dieu : 1° pour changer les cœurs; 2° pour commander à la nature.

En effet, Messieurs, Xavier ne paraît pas plutôt dans les Indes, que tout change de face. S'il arrive à Goa, il voit avec douleur que les Portugais étaient un obstacle plutôt qu'une ressource à son ministère, parce que, déshonorant leur nom, ils faisaient blasphémer celui de Jésus-Christ. Mais il a bientôt la consolation de renouveler les mœurs de tous ces chrétiens corrompus, et de voir que le peuple de cette capitale des Indes, qui était le scandale des idolâtres par ses désordres, leur présente dans l'exemple de son changement, une preuve de notre foi et un attrait pour leur conversion.

Enfin, le temps arrive, ce temps auquel Xavier, pour accomplir les oracles sacrés, va faire entrer les nations dans les familles d'Israël. Déjà des contrées inaccessibles retentissent des cantiques de Sion. Déjà les rois les plus superbes reconnaissent Jésus-Christ pour leur souverain, et des peuples féroces, qui n'avaient presque pas l'usage de la raison, marchent dans les voies de l'Evangile, et comprennent toute la certitude de notre religion. Xavier se porte comme un éclair, de l'Occident à l'Orient; il paraît, et disparaît aussitôt, et cependant il laisse partout des fruits de sa parole, des monuments de sa charité et des règles de sa sagesse. Tantôt ses bras défaillants peuvent à peine verser les eaux du baptême sur toutes les têtes qu'il a soumises au joug de la foi, et tantôt il est obligé de donner des instructions par écrit, pour perfectionner l'intelligence, ou pour nourrir la ferveur des fidèles dont le nombre l'accable, ou dont ses courses l'éloignent : instructions admirables, qui ont le goût de la manne pour toutes sortes de personnes, qui le font prêcher même pendant son absence, et qui lui donnent la gloire de conserver le dépôt de la foi parmi ces nouveaux chrétiens, de la même manière que les anciens apôtres l'ont transmis jusqu'à nous. Dans cette île, il convainc les uns par la force de sa parole, et touche les autres par celle de ses exemples. Dans ce royaume il ouvre les yeux au peuple en fermant la bouche aux docteurs; et trois mille bonzes assemblés contre lui pour combattre la foi par leurs subtilités, la prouvent avec évidence par leur confusion, et la font triompher avec éclat par leur multitude. Ici, il donne le lait aux infirmes, et il élève des chrétiens; là, il donne le pain aux forts, et il forme des martyrs, et partout il renverse les idoles, il plante la croix, il bâtit des temples, il bannit la superstition et réforme les mœurs.

Oh! qu'ils sont beaux les pieds de cet évangéliste qui annonce partout la paix, et *qui dit à Sion : Votre Dieu règne!* (*Isa.*, LII.) Monde catholique frappé d'étonnement et forcé au silence, abandonnez-vous maintenant aux transports de joie, voici un conquérant qui ajoute à votre étendue plus de cent îles ou royaumes idolâtres, pour réparer l'injuste partage que l'hérésie a fait de quelques royaumes chrétiens. Sion, dépouillez-vous de votre deuil et reprenez votre magnificence: votre douleur était juste à la vue de vos autels ou renversés par impiété, ou souillés par l'abomination; mais, consolez-vous, l'arche sainte n'est pas captive parmi les nations qui la déshonorent, mais elle a été transportée dans des climats plus dignes de la posséder. Jérusalem, ne dites plus que vous êtes déserte, dilatez votre enceinte et ouvrez vos portes à des familles de saints, à un peuple de martyrs, à une troupe nouvelle de plus de sept cent mille âmes, qu'un seul de vos enfants vous amène de loin, et vous a acquis pour toujours. Et vous, illustre Thomas, glorieux apôtre, ancien patriarche d'une infidèle postérité, que vos ossements ne gémissent plus de leur humiliation, et que votre sang ne se plaigne plus de sa stérilité, votre successeur rétablit votre nom en honneur, et vous rend toute votre gloire en la partageant avec vous.

Tels ont été, mes frères, les succès de la prédication de Xavier, succès rapides qui nous rappellent ces conversions nombreuses qui étonnèrent le monde à la naissance de l'Eglise, succès d'autant plus admirables que la mort, l'enlevant dans la force de son âge, l'interrompt au milieu de sa course. Hélas! que n'a-t-il eu le temps de recueillir de nouvelles moissons! Que n'eût-il pas encore fait, ô mon Dieu! si vous lui eussiez donné la même mesure de jours que vous accordez à tant de justes qui vous glorifient moins, et même à tant de pécheurs qui vous offensent? Mais, que dis-je? Si Dieu l'appelle à lui pour le couronner, il le fait en même temps revivre dans l'Eglise pour la consoler. Cet Elie est enlevé au monde, mais il y a des Elisées qui ont recueilli son double esprit, esprit de sévérité pour soi-même et de charité pour les autres. Sa compagnie est une race d'hommes apostoliques entièrement dévoués à la gloire de Jésus-Christ et au salut des âmes. Ses successeurs sont animés de son zèle pour étendre la foi; il y en a même qui semblent avoir été plus heureux que lui, parce qu'ils ont eu la cou-

solation de répandre leur sang; et si vous pleurez, Eglises d'Orient, Eglises naissantes, si vous pleurez la perte de Xavier, je vous annonce, avec notre prophète, que Dieu ne vous a ravi cet illustre Père que pour le reproduire en la personne de ses généreux frères : *Pro patribus tuis nati sunt tibi filii.* (*Psal.* XLIV.)

Que nous reste-t-il maintenant à souhaiter en lui, afin qu'il soit en tout semblable aux apôtres, si ce n'est que son ministère ait été comme le leur accompagné du don des miracles? C'est aussi, Messieurs, ce qui fait le comble de sa gloire. Il a eu le privilége d'hériter de leur puissance, aussi bien que de leur ministère; et l'on peut dire qu'il ne leur cède point, soit par la grandeur, soit par le nombre des prodiges. Mais, comme le détail n'en serait pas moins long que glorieux, et qu'ils sont trop célèbres pour vous être inconnus, je me contente de vous faire voir qu'ils sont incontestables. Saint Thomas dit (*Cont. gent.*, lib. 1, c. 9) sur les progrès des apôtres, que s'ils n'avaient point fait de miracles en convertissant le monde, la conversion du monde serait elle-même le plus grand de tous les miracles. Or, Messieurs, nous pouvons faire le même raisonnement sur le succès de Xavier. Que l'hérésie se dilate en charmant les hommes par les attraits de la volupté, ou en les subjuguant par la force des armes, qui s'en étonnera! Mais qu'un homme pauvre et humilié, souffrant et persécuté, ait soumis tant de peuples également stupides et féroces à la créance des vérités les plus obscures, et à la pratique des vertus les plus difficiles, qui ne s'en étonnera pas? et qui n'aura pas recours aux miracles, plutôt que de se retenir dans une vaine surprise ou dans une veugle incrédulité?

Quelles seront donc, mes frères, vos réflexions à la vue des triomphes de notre apôtre? Ne participerez-vous point à la joie de l'Eglise, vous qui êtes les premiers-nés de cette tendre mère? Et ne reconnaîtrez-vous pas ici que la qualité d'enfants du Père céleste vous oblige de lui demander tous les jours, non du bout des lèvres, mais du fond du cœur, la sanctification de son nom et l'accroissement de son peuple? Ah! si le nom de mère peut encore réveiller votre tendresse, si l'auguste caractère d'enfants de Dieu et de frères de Jésus-Christ peut élever vos sentiments, réjouissez-vous de la naissance de tant de fidèles; jouissez du moins, en chrétiens, des fruits que Xavier vient de cueillir en apôtre, et n'oubliez jamais que vous ne devez pas moins votre reconnaissance que votre admiration à un saint qui a travaillé pour la gloire de votre nom en augmentant le nombre de vos frères.

Mais, à Dieu ne plaise que nous nous contentions de nous abandonner à des transports qui ne coûteraient rien à nos passions. Il est juste, à la vérité, que nous ranimions notre foi à la vue des grandes merveilles que Dieu opère par le ministère de Xavier, mais nous ne devons pas moins ranimer notre ferveur à la vue de ces grands exemples. Car, en vain serions-nous dans le sein de l'Eglise de la terre par la profession d'une même foi et par la participation des mêmes sacrements, comme dit saint Augustin, si nous ne méritions d'être un jour admis dans l'Eglise du ciel par le privilége de l'innocence, ou par les fruits d'une sincère conversion; en vain admirerions-nous le zèle d'un apôtre qui a sacrifié son repos et sa vie même, pour gagner tant d'étrangers à Jésus-Christ, si nous avions le malheur de pervertir, par nos mauvais exemples, les chrétiens mêmes qui sont nos frères; en vain aurions-nous publié ou entendu les louanges d'un saint qui a poussé les vertus chrétiennes jusqu'à la plus haute perfection, si nous n'apprenions de lui à les pratiquer au moins jusqu'au devoir.

Puisse donc le grand Xavier devenir votre apôtre par son exemple, comme il fut celui des Indiens par sa prédication. Puissiez-vous imiter toutes ses vertus, selon les règles de votre état et la mesure de vos forces; sa pauvreté, en vous détachant de vos biens et en modérant votre luxe; son humilité, en étouffant les sentiments de l'orgueil et les désirs déréglés de l'ambition; son zèle, par les œuvres de la charité; son courage, par votre patience à souffrir; sa douceur, par votre générosité à pardonner; ses austérités, par l'exercice de la pénitence; sa pureté, par la mortification des sens; et la ferveur de son oraison, par votre assiduité à la prière. Enfin, puissiez-vous être fidèles à votre vocation au christianisme, comme il fut fidèle à sa vocation à l'apostolat, afin qu'un jour vous participiez avec lui à la gloire éternelle que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

## PANÉGYRIQUE X.

### SAINT NICOLAS, ÉVÊQUE DE MYRE.

*Prononcé à Paris, dans l'église de la paroisse de Saint-Nicolas des Champs, le 6 décembre 1725.*

In ascensu altaris sancti gloriam dedit sanctitatis amictum..... Et circa illum corona fratrum quasi plantatio cedri in monte Libano. (*Eccli.*, L.)

*En montant au saint autel, il a honoré ses vêtements saints, et il a été environné de ses frères comme d'une couronne. Ils se sont tenus autour de lui comme des cèdres plantés sur le mont Liban.*

C'est la louange que le Saint-Esprit donne dans ses Ecritures à un pontife qui rendit son nom célèbre dans Israël, par l'éclat de sa sainteté et par les fruits de son ministère. Mais ne puis-je pas, mes frères, la donner aussi au grand évêque, dont l'Eglise célèbre aujourd'hui la mémoire, et à qui vous rendez des honneurs singuliers, comme à votre illustre patron?

J'avoue que le sacerdoce de Jésus-Christ est aussi élevé au-dessus du sacerdoce d'Aaron, que la vérité l'est au-dessus des ombres et des figures, et que les hommes, loin de pouvoir se flatter d'en relever la dignité, en doivent plutôt craindre les devoirs. Mais quelque auguste que soit le caractère des pontifes de la nouvelle alliance,

quelque redoutables que soient leurs fonctions, il est pourtant vrai, suivant la parole de l'Apôtre, que les saints évêques relèvent la noblesse de leur état par le mérite de leur sainteté : *Ministerium meum honorificabo.* (*Rom.*, XI.) Car, si le Seigneur, comme parle le Prophète (*Psal.* CXXXVIII), *les a extrêmement honorés* dans l'Eglise par un sacerdoce qui les rend par excellence les héritiers du ministère de Jésus-Christ, les successeurs des apôtres, les chefs et les docteurs des peuples, ils glorifient aussi le Seigneur par des vertus qui sont les fruits de sa grâce, et la gloire qu'ils rendent à Dieu est d'autant plus digne de Dieu qu'elle vient de Dieu même.

Ne craignons donc pas d'appliquer au grand saint Nicolas l'éloge que le Saint-Esprit donnait à l'illustre Simon, l'éclat que ce saint évêque se donna par ses vertus, la vénération que les fidèles eurent pour lui dans tous les temps, les honneurs même qu'on lui rend dans un empire schismatique (14) qui l'a pris pour son protecteur. C'est ce qui nous marque la haute idée qu'on eut toujours de sa sainteté dans l'Eglise ; c'est ce qui nous oblige de dire que si le sacerdoce l'honora, il honora aussi le sacerdoce : *In ascensu altaris sancti gloriam dedit sanctitatis amictum.* Les peuples qu'il sanctifia par ses soins et par ses exemples, que dis-je, les fidèles mêmes de cette grande et illustre paroisse, qui honorent si solennellement sa mémoire, qui réclament sa protection, et qu'il anime de son esprit, c'est ce qui nous le fait paraître encore aujourd'hui, comme un autre Simon, environné de ses frères, qui forment autour de lui comme une brillante couronne : *Et circa illum corona fratrum quasi plantatio cedri in monte Libano.*

Mais, pour nous former une juste idée d'un si grand sujet sur les paroles mêmes de mon texte, je vous prie de remarquer avec moi que, d'un côté, il n'est rien de plus sublime dans l'Eglise que la dignité de l'épiscopat, et, de l'autre, qu'il n'est rien de plus important que le ministère de l'épiscopat. Or, vous verrez : 1° que saint Nicolas a soutenu toute la grandeur de l'épiscopat par les vertus les plus convenables à une si haute dignité : *In ascensu altaris sancti gloriam sanctitatis amictum ;* 2° qu'il a rempli toutes les fonctions de l'épiscopat par un zèle proportionné à un si important ministère : *Et circa illum corona fratrum quasi plantatio cedri in monte Libano.* L'épiscopat a conservé en lui tout ce qu'il a de vénérable aux fidèles ; les fidèles ont éprouvé pour lui tout ce que l'épiscopat a de salutaire. C'est ce qui fera le partage de son éloge, après que nous aurons imploré la protection de Marie. *Ave, Maria,* etc.

PREMIER POINT.

C'est avec raison que l'Eglise a toujours exigé de ses ministres sacrés une sainteté proportionnée à l'excellence de leur caractère, afin que, par leurs vertus, ils eussent au-dessus du peuple fidèle le même rang qu'ils ont par leur dignité toute céleste. Mais, si la sainteté est nécessaire à tous les lévites, parce qu'ils ont part au ministère sacré, elle l'est encore plus à un évêque, parce qu'il est au plus haut degré du sacerdoce. Car, Messieurs, participer à l'onction de Jésus-Christ et recevoir la plénitude de son Esprit-Saint, pour être l'instrument de sa miséricorde, le dépositaire de sa justice, le dispensateur de ses mystères, le ministre de son culte, l'interprète de ses volontés, l'organe de sa parole et la plus noble image de sa personne ; être le père des peuples pour les enfanter à Jésus-Christ, leur médiateur pour les réconcilier avec Dieu, leur intercesseur pour leur obtenir des secours, leur maître pour les instruire de la vérité, leur modèle pour les former à la vertu, leur guide pour leur tracer la voie du ciel, leur juge pour les ramener à leur devoir, leur pasteur pour veiller à leur garde et leur chef pour les rassembler en un même corps ; enfin, être l'époux de l'Eglise pour présider dans son sanctuaire, pour créer ses ministres, pour défendre ses intérêts, pour faire observer ses lois, pour être revêtu de son autorité et pour représenter sa grandeur et sa gloire. Quelle dignité ! quelle puissance ! et, par conséquent, quelle sainteté faut-il pour soutenir l'une et pour exercer l'autre?

Je ne puis donc, mes frères, vous donner d'abord une plus haute idée de votre saint patron qu'en vous disant qu'il fut assez élevé par ses vertus pour honorer un état aussi sublime que celui de l'épiscopat : *In ascensu altaris sancti gloriam dedit sanctitatis amictum.* Et, pour rendre cette idée plus complète, il faut ajouter une autre réflexion, c'est qu'il fut assez saint pour honorer l'épiscopat dans un temps où la sainteté faisait généralement le caractère de tous les simples fidèles. Car ne jugez pas des mœurs des premiers chrétiens par celles de notre siècle. Le christianisme est aujourd'hui si défiguré que, pour être regardé comme saint, il suffit presque de n'être pas ouvertement pécheur ; mais autrefois, il n'y avait que le vice qui distinguât du commun des fidèles, parce que la piété fut aussi universelle parmi eux qu'elle est rare parmi nous. Ainsi, mes frères, remontez en esprit jusqu'à cet heureux temps où l'Eglise avait la consolation de voir presque tous ses enfants marcher dans les voies de la sainteté, et par là vous comprendrez sans peine combien il fallait être parfait pour briller parmi des saints.

Pour entrer maintenant dans le détail, je dis que deux choses font principalement la grandeur des princes de l'Eglise : le rang qu'ils ont auprès de Dieu, et la supériorité qu'ils ont sur les hommes. L'épiscopat est un état de perfection qui les consacre entièrement à Jésus-Christ, dont ils sont les principaux ministres ; c'est un titre d'auto-

(14) La grande Russie.

rité qui les établit sur les peuples, dont ils sont les conducteurs et les maîtres. Quelles sont donc les vertus qui leur sont les plus nécessaires pour soutenir une si grande élévation ? Les voici : La première, c'est une parfaite pureté de mœurs qui les rend dignes de la prééminence d'un état si sacré ; la seconde, c'est un véritable esprit d'humilité qui règle l'usage d'une autorité si puissante. Or, voilà le véritable caractère de saint Nicolas. Vous verrez en lui, premièrement, l'innocence la plus pure; en second lieu, l'humilité la plus profonde, et, par conséquent, les vertus les plus convenables à la noblesse du suprême sacerdoce.

Je dis, 1° l'innocence la plus pure; car il faut, dit l'Apôtre, qu'un pasteur ait un bon témoignage du public pour soutenir l'honneur de l'Eglise aux yeux mêmes des ennemis de la foi; qu'il ait vécu sans reproche pour instruire avec fruit et pour reprendre avec liberté; que la force de son exemple oblige les inférieurs d'avoir plus de vénération pour sa dignité et plus de confiance en son ministère, et qu'en un mot, il puisse se proposer à ses fidèles tel qu'il est pour les rendre tels qu'ils doivent être. C'est pour cela que la Providence le fit naître dans le sein d'une famille toute chrétienne, où il puisa, dès ses plus tendres années, ces principes de religion qui le préservèrent de tous les déréglements de la jeunesse. Si ses parents furent distingués dans le monde par leur noblesse, ils ne le furent pas moins dans l'Eglise par leur piété, et, parce qu'ils furent pleins de l'esprit de l'Evangile, ils l'inspirèrent aussi à un fils qui marqua d'abord les dispositions les plus heureuses. Ils n'eurent garde de penser que l'éclat de la naissance fût un titre pour l'orgueil, et que la Providence eût établi la diversité des conditions pour flatter dans les grands un vice qu'elle proscrit avec la dernière sévérité. Persuadés, au contraire, que Dieu ne les avait placés dans l'élévation que pour rendre la vertu plus respectable par leur exemple, ils s'appliquèrent à former Nicolas d'une manière qu'en servant de spectacle au public par son rang, il en pût faire aussi l'édification par son innocence et par sa régularité ; ainsi, loin de tourner ses yeux vers la vanité, et de faire naître dans son tendre cœur les sentimens de l'ambition, ils lui firent d'abord sentir que la véritable grandeur consiste à servir Dieu et à ne s'attacher qu'à un Dieu. Il est vrai que, par le privilége de leur rang, ils auraient pu prétendre aux honneurs et aux dignités de l'Etat; mais, comme ils n'auraient pu s'attirer la faveur du prince que par une profession publique de l'idolâtrie, ils renoncèrent sans peine à toutes les espérances du siècle, pour conserver une foi qui les obligeait de se renfermer dans l'obscurité.

Car, mes frères, au temps de Nicolas, le nom de chrétien était si odieux aux puissances du siècle, qu'elles en faisaient le grand objet de leur fureur. Ce n'est pas que les disciples de Jésus-Christ n'eussent toujours été les plus fidèles serviteurs du prince, comme on l'avait vu par l'exemple de cette légion toute chrétienne qui mérita le nom de *Fulminante*. Mais l'aveugle attachement que les païens avaient pour leurs fausses divinités leur donnait une si grande opposition pour la véritable, qu'on ne pouvait être fidèle au vrai Dieu sans être suspect au prince; et, parce qu'on ne pouvait se déclarer ennemi de la superstition sans être regardé comme l'ennemi de l'Etat, il fallut que Nicolas fît consister toute sa politique à demeurer inconnu aux souverains de la terre, et toute son ambition à conserver pendant toute sa vie le rang qu'une solide piété lui donnait auprès du Maître suprême qui règne dans le ciel.

Ce fut aussi cet esprit de foi qui l'obligea à renoncer à tous les vains et dangereux amusements du siècle. On connaissait alors les chrétiens par leur éloignement pour les spectacles et pour les compagnies toutes profanes, aussi bien que par un caractère de pudeur et de modestie qui marquait au dehors toute la pureté qu'ils conservaient au dedans ; ils ne formaient point, comme les fidèles de nos jours, ces assemblées mondaines où il n'y a ni pudeur sur le front, ni modestie dans les yeux, ni retenue dans les paroles, ni décence dans les manières, et où l'on ne voit, au contraire, que ce qui peut inspirer une passion également criminelle et honteuse. Mais, si les premiers chrétiens se rassemblaient entre eux, ce n'était que pour s'animer les uns les autres à la patience et à la piété, pour se consoler de l'oppression qu'ils souffraient et pour se représenter mutuellement, au milieu de leurs maux, le bonheur qu'ils avaient de conserver leur foi et de se rendre d'autant plus agréables à Dieu par leur fidélité, qu'elle les rendait plus odieux aux hommes. Hélas ! dans la plus grande lumière du christianisme, le monde nous représente aujourd'hui la corruption des païens ; mais, dans le temps même des païens, Nicolas nous représenta en sa personne toute la sainteté du christianisme par une innocence si parfaite, qu'il n'eut point à craindre la malignité des persécuteurs de la foi, et que, dans sa jeunesse même, il parut séparé des pécheurs, comme dit l'Apôtre, pour soutenir un jour toute la grandeur de l'épiscopat : *Segregatus a peccatoribus*. (*Hebr.* VII.)

Mais aussi, quelles furent ses précautions et sa vigilance ! Il y a dans le monde tant d'écueils pour la vertu et tant d'occasions de chute, la corruption de la nature est si grande et sa fragilité si commune, les lois du monde sont si perverses et si tyranniques, que nous ne pouvons y soutenir une véritable piété sans une vigilance continuelle sur toutes nos démarches et sans faire violence à tous nos penchants. Car, il faut le dire ici, malgré l'hypocrisie de ceux qu'on regarde dans le monde comme honnêtes gens, et qui, se permettant sans scrupule toutes les apparences du crime,

osent néanmoins se parer de toute la gloire de la vertu, sous prétexte qu'ils ne se plongent point dans l'infamie du vice, ce n'est point en irritant, mais en réprimant ses passions qu'on peut les vaincre; ce n'est point par une dissipation perpétuelle, mais par une sage attention sur nous-mêmes que nous pouvons nourrir un esprit de piété au dedans de nous-mêmes. Quoi qu'en dise le monde corrompu, ce n'est que par les précautions de Nicolas que nous pouvons vaincre les attraits des sens et conserver la pureté que nous avons reçue dans le baptême, je veux dire par le jeûne, par la prière et par une sage circonspection, seules armes, suivant l'Evangile, qui puissent nous donner la victoire sur l'ennemi de notre salut.

En effet, avec quelle dureté ne traita-t-il pas son corps innocent? On le vit, dans sa plus tendre enfance, s'élever au-dessus des règles ordinaires de la nature et de la grâce, et se montrer dès lors comme un prodige de pénitence, consacrant au jeûne deux jours de la semaine, pendant lesquels il ne prenait qu'une fois le lait de sa nourrice, marquant par avance cet esprit de mortification, qu'il conserva dans tout le cours de sa vie, et pratiquant, dans l'innocence la plus pure, une austérité que les pécheurs de nos jours trouveraient trop rigoureuse, malgré l'énormité et la multitude de leurs crimes.

Quel fut encore son goût pour la prière! Consacré à Dieu par son caractère, il n'avait pas de plus douce consolation que celle de s'unir à lui dans l'oraison; et malgré son application aux différents devoirs de son ministère, il ne laissa pas de rentrer dans la solitude de son cœur, pour y écouter cette voix intérieure, qui éclaire l'esprit et touche le cœur tout à la fois, se disposant à l'oraison par la rigueur avec laquelle il mortifiait ses sens, et purifiant ses sens par les grâces qu'il recevait dans l'oraison. Comme Moïse, il monta sur la montagne, pour converser familièrement avec le Seigneur, et il en devint d'autant plus vénérable au peuple, qu'il fut obligé en quelque sorte de prendre, pour tempérer l'éclat de sa vertu, le voile dont d'autres ont quelquefois besoin pour cacher la honte de leurs défauts.

Enfin, quelle fut sa circonspection pour se mettre à couvert du danger! On vous a souvent parlé de la charité qu'il eut pour trois vierges nobles, que la misère et le désespoir allaient précipiter dans le crime. Mais peut-être ne vous a-t-on jamais bien fait remarquer la précaution qu'il prit pour sa propre sûreté, dans une occasion où il s'agissait de celle des autres. Car, comment s'y prend-il pour secourir ces vierges chancelantes? Ah! c'est ici que je ne puis m'empêcher d'admirer sa prudence; il sait bien qu'on ne saurait trop se défier de son propre cœur, qu'on peut passer aisément d'un sentiment de charité à une tendresse trop humaine, et qu'il serait également à craindre, ou qu'il ne fût touché de la beauté de ces vierges indigentes, ou que ces vierges ne fussent trop vivement pénétrées de sa générosité. Il profite donc du silence de la nuit, il cache la main généreuse qui répand les plus grands bienfaits; et comme par ce saint artifice il se rend aussi invisible que charitable, il a tout à la fois la consolation, et de soulager la misère dans les autres, et de se préserver lui-même du péril.

Quelles sont à présent, mes frères, vos réflexions, à la vue de ce grand saint? Vous vous le représentez, sans doute, comme un pontife qui relève par ses vertus le caractère auguste dont il est honoré, et qui, par la pureté de ses mœurs, nous rappelle à l'ancienne gloire du sanctuaire; vous goûterez même une douce consolation à voir les plus nobles traits de la sainteté en la personne de votre protecteur, et je n'aurais garde de blâmer un sentiment qui prend sa source dans le respect filial que vous devez à un saint, qui, ayant à votre égard la qualité de patron, a aussi le caractère et l'autorité de père. Mais, je vous condamnerais fort, si ce sentiment demeurait infructueux en vous, et ne vous inspirait point le désir de vous rapprocher d'une pureté que vous admirez en lui.

Telle est la force de la vertu, qu'elle frappe ceux mêmes qui ne l'aiment point et ne la pratiquent point; elle leur arrache malgré eux un sentiment d'estime et de vénération qu'ils ne peuvent lui refuser. On ne peut voir les gens de bien sans être touché de la douceur de leurs manières, de la régularité de leur conduite, de leur application à la piété, et de leur charité à pratiquer les bonnes œuvres. L'exemple qu'ils donnent au dehors découvre la paix dont ils jouissent au dedans. On perce pour ainsi dire jusque dans leur intérieur, et comme on sent leur bonheur, on ne peut s'empêcher de l'envier et de le souhaiter pour soi-même. Cette vertu a encore plus d'autorité dans les saints, parce qu'étant consommés dans la gloire, elle ne peut être ni suspecte d'hypocrisie, ni sujette à l'inconstance et à la fragilité de la nature. Mais quelque aimable, quelque vénérable que soit la vertu, soit dans les saints qui règnent dans le ciel, soit dans les justes qui se sanctifient sur la terre, on s'en tient toujours à une approbation sèche qui ne produit aucun changement; et par une contradiction grossière qu'on a peine à comprendre dans le temps même qu'à la vue de leur exemple on se reproche à soi-même ce que l'on est, on ne travaille point à devenir ce qu'ils sont.

Puisse donc, mes frères, l'exemple de cette pureté inviolable, qui fait la grande gloire de Nicolas, vous toucher bien vivement, afin que, si vous n'avez pas eu le bonheur de conserver la pureté que vous reçûtes dans le baptême, vous puissiez la recouvrer par la pénitence. C'est ce qu'exige de vous cet illustre patron, qui semble vous dire lui-même par ma bouche, cette parole de l'Apôtre : Soyez mes imitateurs comme j'ai été celui de Jésus-Christ : *Imitatores*

*mei estote, sicut et ego Christi.* (I *Cor.*, IV).

Je dis, en second lieu, qu'il faut une humilité bien profonde dans l'épiscopat, pour n'être pas sensible à l'éclat du rang et au plaisir de la domination ; et vous allez voir que, sous cette nouvelle face, Nicolas ne sera pas moins admirable que sous la première.

Et, d'abord, quel mépris de lui-même, quelle défiance de ses propres forces, quelle crainte, quel respect pour le sacré ministère ne marqua-t-il pas, lorsqu'un saint évêque, qui était son oncle, voulut l'élever au sacerdoce !

Arrêtez ici, vous, qui par un projet sacrilége, voulez posséder le sanctuaire du Seigneur, de génération en génération, comme parle le Prophète : Vous, qui par une cruelle tendresse pour vos proches, les nourrissez dans leur enfance du lait de la terre promise, en les destinant, sans attendre la vocation de Dieu, à être les héritiers de vos bénéfices, arrêtez ici, et ne pensez pas que l'on puisse soupçonner nos saints de votre injustice, ou que vous puissiez vous justifier par leur exemple.

Loin de nous l'idée d'un choix inspiré par une affection charnelle, et accepté par une politique profane. Du côté de l'évêque, ce n'est point un oncle qui pense à avancer un neveu, c'est un saint pasteur qui veut s'assurer d'un fidèle ministre. Loin de chercher dans l'Église un établissement à sa famille, il veut consacrer toute sa famille au service de son Église, et, persuadé que la liaison qu'il y a entre l'oncle et le neveu, établira une plus grande confiance entre l'évêque et le lévite, il juge que le penchant même de la nature, réglé par la justice et épuré par l'intention, pourra servir à l'avantage de son peuple, parce que l'union des ministres contribue beaucoup aux progrès du ministère.

Du côté de Nicolas ce n'est point un neveu qui concerte son agrandissement avec un oncle, ce n'est point un lévite ambitieux qui, infecté du vice de Coré, regarde avec envie la mître d'un Aaron, et qui, prenant à la hâte les ordres sacrés sans garder les règles de l'Église, n'appréhende point de marquer par cette précipitation affectée, et une vive inquiétude de se voir dans la seconde place, et une criminelle impatience de monter à la première. C'est, au contraire, un humble lévite qui se croit même indigne de tenir le dernier rang dans la maison de Dieu, et qui ne se rend enfin que parce qu'il voit sa vocation marquée dans le choix de son évêque.

Et certes, quelle vue humaine pourrait-il se proposer? Serait-ce de trouver dans l'opulence d'un bénéfice un supplément à son patrimoine, et un fonds pour le luxe et pour la vanité? Mais, il aurait pu jouir tranquillement de la riche succession qu'il avait recueillie à la mort de ses parents, et la générosité qu'il eut de s'en dépouiller en faveur des pauvres nous fait bien voir qu'il n'était entré dans le sanctuaire que pour y posséder un Dieu comme son partage. Serait-ce d'être plus honoré dans le monde à la faveur d'un vêtement saint et d'un caractère sacré? Mais, issu d'un sang illustre, après avoir méprisé l'élévation où il était dans le monde, il craint que le sacerdoce ne l'élève trop dans l'Eglise. Car, mes frères, le dirai-je? et en louant saint Nicolas, ne me condamnerai-je point moi-même ? Quoiqu'une parfaite innocence ait fait ses dispositions à la prêtrise, il tremble néanmoins, il résiste, il refuse ; et je ne sais, si je dois être moins surpris de la crainte d'un si grand saint, que de la présomption de tant de pécheurs, qui offrent hardiment une tête criminelle à la sacrée imposition des mains.

Mais, non, je ne dois point m'étonner de la sage et humble timidité de Nicolas. Il avait une trop haute et trop juste idée du sacerdoce, pour n'en pas craindre le poids. La plupart des chrétiens de nos jours, ne trouvant rien de grand que ce qui excite l'ambition et flatte la vanité, ne mesurent point toute la dignité d'un caractère, qui donne le pouvoir de produire sur nos autels le corps sacré de Jésus-Christ, et quoique le sacerdoce évangélique soit non-seulement tout royal, mais, en quelque sorte, tout divin, il semble néanmoins être avili aux yeux d'un monde plein d'orgueil, qui ne juge des ministres sacrés que par le rang ou par l'opulence qui les fait briller, et qui regarde ceux qui exercent les fonctions ordinaires du ministère, comme des hommes nés pour la dépendance et pour la fatigue, s'imaginant injustement qu'ils ne s'appliquent à servir l'Église, que parce qu'ils sont, ou assez humiliés par leur condition, pour ne pas rougir de leurs emplois, ou assez dépourvus des biens de la fortune, pour être obligés de se nourrir de leur travail. Mais Nicolas, qui ne juge du sacerdoce que par les lumières de la foi, ne trouve rien de plus noble qu'un caractère qui le lie à Jésus-Christ, ni rien de plus redoutable que des fonctions qui servent à la sanctification des peuples; et la même humilité, qui lui avait fait rejeter les vanités du siècle, lui fait craindre les engagements de son ordination.

Mais combien plus ne trembla-t-il pas sous le poids de l'épiscopat ? Jamais vocation ne fut plus sûre que la sienne, parce que jamais évêque ne parvint par une voie plus légitime. Car, mes frères, dans un temps aussi heureux que celui de Nicolas, on ne vit point cette auguste dignité, ni recherchée par ambition, ni emportée par la brigue, ni accordée par faveur. L'Eglise, au contraire, avait la gloire de compter parmi les saints presque tous ceux qu'elle comptait parmi ses prélats. Un vénérable clergé, un peuple tout chrétien réunissaient leurs suffrages pour fixer leurs choix sur les sujets les plus distingués par la doctrine et par la piété ; et, comme ils ne cherchaient que le mérite, l'évêque aussi ne se proposait que le travail. Heureux temps, encore un coup, où la tendresse du pasteur, qui devait son élévation à l'affection du peuple,

et l'affection du peuple, qui avait réglé son choix sur le mérite du pasteur, formaient une union si douce entre l'un et l'autre, et rendaient l'autorité si salutaire et l'obéissance si agréable !

A Dieu ne plaise pourtant que je veuille attaquer ici la discipline de nos jours et affaiblir le respect que vous devez à l'épiscopat. Si l'Eglise a changé d'usage, c'est que les peuples ont aussi changé de mœurs et qu'il y aurait sans doute du danger à leur abandonner un choix qu'ils ne feraient point avec la sagesse des premiers fidèles. De quelque manière que l'évêque soit établi, nous savons, comme dit saint Cyprien, qu'il est établi par l'ordre de Dieu ; et de là vient que nous avons encore aujourd'hui la consolation de voir de grands évêques qui font la gloire de l'Eglise et le bonheur de leurs peuples. Car, l'esprit de l'Église subsiste toujours, ses règles n'en sont pas moins saintes, et pour concilier l'ancien usage avec le nouveau, les souverains, de leur côté, n'ont qu'à remplir, par l'exactitude de leur choix, les désirs des peuples, dont ils ont recueilli les droits; et les évêques, de leur côté, n'ont qu'à s'attirer, par leurs vertus, la même confiance que le public marquait autrefois par son suffrage ; ils n'ont, dis-je, qu'à se rendre tels, qu'ils fussent choisis par leurs peuples, si leurs peuples avaient la liberté de choisir.

Ce que je prétends donc, c'est de vous faire comprendre quelle fut l'humilité de Nicolas, de se refuser à une élection qui avait non-seulement toute la pureté des règles canoniques, mais aussi la gloire d'une inspiration céleste. Car, désigné par la voix du ciel, il est choisi pour remplir le siége de Myre, et tandis que le clergé et le peuple, tandis que les évêques de la province assemblés, se réjouissent du choix d'un si digne évêque, Nicolas, au contraire, enveloppé dans son humilité et aussi petit à ses propres yeux, qu'il paraît grand aux yeux des autres, ne peut point se rassurer sur la vaste étendue des devoirs de l'épiscopat.

Aussi avec quelle édification ne le vit-on pas imiter dans tout le cours de sa vie, la pauvreté de Jésus-Christ et la simplicité des apôtres, faisant consister toute sa grandeur à s'abaisser jusqu'aux faibles, toute sa gloire à consoler les affligés, toute sa magnificence à s'épuiser en faveur des misérables, et rendant son caractère d'autant plus respectable en sa personne, qu'il le rendait plus utile par son zèle ? Avec quelle consolation ne le vit-on pas se faire tout à tous par la condescendance de sa charité; se montrant père par sa tendresse, autant que pasteur par son autorité; ne reprenant qu'avec sagesse, et ne punissant qu'avec douleur ; plein de cet esprit de douceur, qui rend les reproches salutaires, et la sévérité même agréable ; paraissant d'autant plus droit dans ses intentions, qu'il était plus humble dans ses manières ; commandant avec d'autant plus d'empire, qu'il semblait ne vouloir point commander ; maître absolu des cœurs, parce qu'il ne régnait que par la confiance qu'il avait inspirée par sa bonté, et par la vénération qu'il s'était acquise par toutes ses vertus ?

C'est ainsi qu'il soutint devant Dieu et devant les hommes toute la gloire d'un état aussi parfait et aussi sublime que celui de l'épiscopat, et qu'il la soutint, comme j'ai déjà dit, dans un temps, qui fut pour le commun des fidèles un temps d'innocence et de ferveur, et où il fallait que l'évêque fût aussi supérieur au commun des fidèles, par la perfection de sa sainteté, que le commun des fidèles étaient élevés au-dessus des païens, par la pureté de leurs mœurs : circonstance remarquable, qu'il faut encore observer ici ; circonstance qui ne peut, à la vérité, que nous humilier, nous, qui avons l'honneur de participer au ministère sacré, mais qui ne sert pas moins à vous confondre, vous, qui avez part à la grâce du christianisme. Car, si elle nous rappelle la perfection que nous devrions avoir dans notre état, elle ne vous rappelle pas moins la sainteté que vous devriez avoir dans le vôtre. Hélas ! direz-vous peut-être, qui nous donnera des pasteurs d'une sainteté aussi éminente que celle de Nicolas ? Mais, avec combien plus de raison, vos pasteurs ne pourront-ils pas vous dire, qui nous donnera des ouailles aussi pieuses, aussi dociles, aussi ferventes que celles qui furent soumises au ministère de ce saint évêque ? Nous aurions, sans doute, la consolation de les conduire avec succès dans les voies du salut. Ne nous opposez donc pas la différence qu'il peut y avoir entre les anciens ministres de l'Eglise, et ceux de nos jours ; j'ose dire qu'il y en a une bien plus grande entre les chrétiens de nos jours et ceux des premiers temps. Car, hélas! on voit aujourd'hui si peu de régularité dans les mœurs, si peu de piété dans les sentiments, si peu de goût pour les choses spirituelles, en un mot, si peu de christianisme dans la plupart des gens du monde, que nous pourrions, ô mon Dieu ! Vous dire, avec votre prophète, que nous semblons être revenus à cet ancien temps, où les hommes, plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie, n'ayant pas le bonheur de vous connaître, ne pouvaient point mettre leur attention à vous servir, ni leur gloire à vous honorer : *Facti sumus quasi in principio, cum non dominareris nostri neque invocaretur nomen tuum super nos.* (*Isa.*, LXIII.)

Mais que dis-je ! mes frères, ne cherchons point ici à nous justifier par des reproches mutuels, qui ne pourraient servir qu'à notre condamnation ; humilions-nous plutôt devant Dieu, et les uns et les autres, afin qu'il nous sanctifie par sa miséricorde ; en ranimant notre ferveur à la vue d'un saint, qui nous rappelle nos obligations, ne regardons pas tant son exemple, comme une censure que nous devons tous craindre, que comme un modèle que nous pouvons tous imiter.

Quel succès ne devons-nous donc pas attendre du ministère d'un évêque, qui fut si agréable à Dieu et aux hommes? *Dilectus Deo et hominibus.* (*Eccli.*, XLV.) C'est ce qu'il me reste à vous représenter dans ma dernière partie, où vous verrez qu'il remplit toutes les fonctions de l'épiscopat, par un zèle proportionné à un si important ministère.

SECOND POINT.

Si l'épiscopat est un état de consécration et de sainteté, qui demande, dans ceux qui y sont élevés, une éminente perfection, pour en soutenir l'excellence, il n'est pas moins un ministère d'action et de charité, qui exige d'eux un zèle ardent, pour en remplir les fonctions. Ils doivent être assez saints pour travailler au salut des autres, et en travaillant au salut des autres, ils accomplissent l'ouvrage de leur propre sanctification. Une sainteté sans travail ne conviendrait point à leur mission, comme un travail sans sainteté ne conviendrait point à leur caractère, mais ils doivent joindre l'une à l'autre pour être fidèles à Dieu et utiles au prochain. Aussi voyons-nous que saint Nicolas se sacrifia tout entier : 1° pour la défense de la foi, et en second lieu, pour la sanctification de son peuple, pour la gloire de Jésus-Christ et pour le salut des âmes. Deux traits qui vous donneront une juste idée de son zèle, et qui finiront son éloge.

Et 1° quel fut son courage à prêcher le nom de Jésus-Christ : le Seigneur le fit naître dans un temps d'affliction, où tout chrétien était exposé au supplice, par la seule raison qu'il voulait professer la foi. Mais les évêques étaient recherchés avec encore plus de soin et poursuivis avec plus de rigueur, parce qu'on voulait ôter aux pasteurs le moyen de fortifier leurs ouailles, et intimider les ouailles par les cruautés qu'on exerçait envers les pasteurs. Telle fut la condition du grand évêque que nous louons. Rappelez-vous ici ces jours de tribulation, où la religion fut proscrite par les édits les plus sévères et poursuivie avec la fureur la plus barbare : ces jours, où l'empereur Dioclétien, également plein de rage et de vanité, et s'étant follement imaginé qu'il pourrait marquer son règne par l'anéantissement du nom chrétien, se faisait une satisfaction et une gloire d'inonder l'empire du sang de nos frères. Or, quelle fut alors la fermeté de Nicolas à défendre sa foi et à soutenir celle de son peuple? Il le savait bien, que notre sainte religion n'inspirait que l'amour de la paix, et qu'elle avait toujours compté, parmi ses devoirs les plus indispensables, l'obéissance et la fidélité envers les princes; mais il savait aussi que, selon l'Evangile, cette obéissance avait ses bornes, que la loi de Dieu devait l'emporter sur la loi des hommes, qu'à proprement parler, ce n'était point manquer de respect et de soumission au maître de l'Etat, que de résister au persécuteur de l'Eglise; que si l'on était obligé de rendre à César ce qui était à César, on n'était pas moins obligé de rendre à Dieu ce qui était à Dieu; et que la vérité ne devait point demeurer captive dans la bouche d'un évêque, qui, étant revêtu de la dignité des Apôtres, devait aussi être animé de leur courage. En vain donc, le menace-t-on des plus cruels supplices, le péril même l'oblige de s'appliquer avec plus de soin et avec plus de zèle à instruire les uns et à fortifier les autres, s'estimant trop heureux de pouvoir couronner son épiscopat par une mort qui lui ferait imiter celle d'un Sauveur immolé pour notre salut. En vain l'arrache-t-on à son cher troupeau, pour le transporter dans une terre éloignée et pour l'enfermer dans une affreuse prison; libre dans les fers, fortifié par la persécution même, il paraît toujours plus invincible. Non, non, il n'est point d'exil pour un saint qui trouve son Dieu partout, et qui n'a d'autre patrie que le ciel. Il n'est point de prison pour un évêque, qui n'est pas moins élevé par son courage que par son rang; et s'il est un sujet de douleur pour lui, c'est seulement d'être séparé de son peuple, et de ne pouvoir plus l'animer par ses exhortations, le secourir par sa charité, le consoler par sa présence. Ah! je l'avoue, c'est ici une peine bien cruelle pour Nicolas, et il faudrait avoir toute sa tendresse pour la sentir. Car, hélas! combien ne craint-il pas que la terreur de la persécution et l'absence du pasteur ne rendent ses enfants ou infidèles à la foi, ou tout au moins négligents dans les devoirs de la piété. Mais consolez-vous, grand saint, vous êtes encore présent dans le cœur d'un peuple qui vous honore de ses larmes. Vous leur obtiendrez, par vos prières, ces grâces que vous ne pouvez plus leur distribuer par vos fonctions. Vous les instruisez encore plus efficacement par votre exemple, que vous ne le faisiez par vos paroles; et déjà votre fermeté leur apprend quelle doit être la leur. Jésus-Christ prendra lui-même la place d'un pasteur, qui n'est absent que pour la gloire de son nom, et vous aurez enfin la joie de retrouver vos enfants toujours plus fermes dans la foi, toujours plus fervents dans la piété, toujours plus tendres et plus dociles pour vous-même.

Mais, s'il fallut que Nicolas eût un courage intrépide contre les idolâtres, il n'eut pas moins besoin d'une vigilance infatigable contre les hérétiques. Car, mes frères, l'Eglise fut alors réduite non-seulement à se défendre contre des ennemis étrangers, mais encore à combattre des enfants rebelles, persécutée au dehors, et déchirée au dedans d'elle-même. L'esprit infernal ne cherchait pas moins à l'infecter par la séduction, qu'à l'ébranler par la violence; et l'hérésie faisait d'autant plus hardiment ses progrès, que des princes impies confondaient l'erreur avec la vérité, et se faisaient une maligne politique de protéger les sectes hérétiques, pour fomenter dans le sein de l'Eglise une division, qui semblait devoir la détruire.

Or, ces nouveaux combats fournirent à

Nicolas de nouveaux triomphes. Tout le cours de son épiscopat ne fut qu'une guerre continuelle contre les corrupteurs de la foi. Rempli des dons de science et de sagesse, il découvrit le venin de leurs dogmes et les artifices de leur duplicité. Jaloux des droits de l'Eglise, il réprima ces hommes superbes, qui, après en avoir rompu l'union, en méprisaient encore l'autorité. Alarmé sur le danger de son troupeau, il ferma l'entrée de son bercail à ces loups ravissants, qui ne cherchaient qu'à dévorer; il leur ôta la peau de brebis, dont ils se couvraient pour séduire les simples, et par le succès de son zèle, il eut, non-seulement l'avantage de conserver la foi parmi ses ouailles, mais encore le bonheur d'y maintenir cette sage subordination, qui est le seul moyen d'entretenir le bon ordre et la paix.

Jugez donc par là quel dût être, en second lieu, son zèle pour la sanctification de son peuple. Ah? c'est ici qu'il vous paraîtra toujours plus digne de l'épiscopat. Car, ne le regardez pas comme un homme qui mette son grand devoir à figurer pour le spectacle, qui n'a d'autre sollicitude que celle de choisir avec discernement des ministres inférieurs, qui se chargent de toutes les peines de son ministère, pour lui en laisser toutes les douceurs et toute la gloire.

Que mon saint fut éloigné d'un tel caractère! Jamais pasteur ne fut plus zélé pour son troupeau, ni moins indulgent pour lui-même. Persuadé que le salut de son âme consiste à sauver celle des autres, il n'a garde de s'endormir dans cette molle oisiveté, qui fait qu'on est comme absent pendant la résidence même. Comme il sait que l'ennemi commun veille sans cesse pour perdre ses ouailles, il ne veille pas moins de son côté pour les défendre. Il ne croit pas que le devoir d'un évêque consiste seulement à punir les scandales par son autorité, il le fait encore plus consister à prévenir les crimes par ses soins. Car, le pasteur negligent peut être forcé dans la paresse par les murmures du public, son orgueil même peut se plaire dans l'exercice de l'autorité. Mais veiller, supplier, travailler, instruire, prêcher, reprendre, menacer, employer tout son temps, sacrifier son repos et mettre tout en œuvre pour changer les pécheurs, pour affermir les justes, pour arrêter le cours du mal, pour avancer le progrès du bien, c'est ce qu'on ne peut faire que par la charité seule, et par la charité la plus ardente.

Pour vous faire comprendre quelle fut sa sollicitude pour le salut des âmes, il suffira de vous rappeler sa vive inquiétude, sur le danger de trois filles infortunées, dont la vertu était également combattue et par la rigueur de la pauvreté et par les conseils de leur propre père. Combien son cœur ne fut-il pas touché de la cruauté du père, qui était sur le point de sacrifier à sa misère l'honneur de ses trois filles, et du malheur de ces trois filles, qui allaient être les honteuses victimes du désespoir du père? Avec quel empressement, avec quelle générosité ne répandit-il pas ses richesses dans le sein de cette famille désolée? Hélas! combien d'autres, qui s'applaudiraient fort sur leur charité, s'ils donnaient seulement quelque secours passager à une misère si déplorable. Mais, pour ce qui est de Nicolas, il porte son zèle jusqu'à vouloir éloigner pour toujours de si grands crimes, réitérant ses assistances jusqu'à ce qu'il ait fourni à chacune de ces vierges chrétiennes le moyen de parvenir à un établissement, qui puisse calmer ses alarmes sur leur chasteté, se couvrant même des ténèbres de la nuit, pour leur épargner la honte qu'il y a à recevoir, et pour se dérober à lui-même la gloire d'avoir donné; et trouvant également sa consolation et à soulager leurs maux et à sauver leur innocence.

Non, non, après une preuve si éclatante de sa sollicitude et de sa charité, après une si grande libéralité dans une seule aumône, je ne souhaite plus rien pour me le représenter comme le pasteur le plus parfait; car, je ne vois point ici un serviteur infidèle, qui abandonne par son éloignement, ou qui néglige par indolence, un troupeau, dont on lui demandera un compte si rigoureux; j'admire au contraire, un serviteur fidèle et prudent, qui veille la nuit, aussi bien que le jour, sur les besoins et sur les périls de la famille que Jésus-Christ lui a confiée. Je ne vois point un mercenaire, qui accumule par avarice, ou qui dissipe avec scandale des trésors sacrés, qui sont le patrimoine des pauvres, des trésors qui ne sont formés, pour ainsi dire, que des larmes des pénitents et du sang de Jésus-Christ même. Je ne vois qu'un évêque tout héroïque, qui, animé des sentiments du grand apôtre, se consacre tout entier au salut de ses frères, ne voulant d'autre partage que le Seigneur, ni d'autre pompe que ses vertus, d'autant plus respectable qu'il ne cherche qu'à se faire aimer, d'autant plus grand, qu'il craindrait même de le paraître.

C'est aussi, sans doute, ce que vous voyez en la personne de ce grand saint, chrétiens qui m'écoutez. Mais peut-être n'y voyez-vous qu'un illustre évêque, qui mérite votre admiration, sans y voir un saint patron que vous devez prendre pour votre modèle, et qui vous apprend surtout, par sa sollicitude et sa générosité envers les misérables, qu'elle doit être la vôtre envers les pauvres, dont le nombre est si grand dans la vaste étendue de votre paroisse. Cependant, ignorez-vous que, pour recueillir le fruit des éloges des saints, il faut que vous vous proposiez leurs vertus comme l'objet de votre imitation? Ignorez-vous que c'est dans cette vue que nous vous annonçons leurs louanges, et que si, pour satisfaire votre zèle, nous venons relever ici la grandeur d'un saint évêque, qui vous honore de sa protection, c'est afin que vous vous régliez sur ses exemples? Ah! mes frères, que vous vous tromperiez grossièrement, si vous prétendiez borner votre zèle pour votre saint patron à célébrer solennellement sa gloire! Hélas! telle est

l'idée de la plupart des chrétiens, qu'ils font consister tous leurs devoirs à l'égard des saints, à leur rendre certains hommages distingués, peu instruits des choses de la religion, ils le sont encore moins sur ce point. Ils s'imaginent qu'une paroisse ne porte le nom d'un saint qu'afin qu'elle ne soit point confondue avec les autres, et je ne sais, s'il en est quelqu'un parmi eux, qui ait poussé ses réfléxions plus loin. Mais, voici quel est l'esprit de l'Eglise dans un si pieux usage, c'est de vous fournir un modèle sur la terre et un protecteur dans le ciel : un modèle pour vous former à la vertu; un protecteur pour vous obtenir des secours. Ce que vous devez donc faire, pour vous acquitter envers le grand saint Nicolas, c'est de vous conduire par son esprit, de marcher sur ses pas, de le rendre visible parmi vous par une parfaite ressemblance avec lui, c'est de lui former une famille digne de son nom et de ses auspices, et de lui demander avec ferveur, avec humilité, avec confiance, une protection que sa tendresse ne lui permettra pas de refuser à des dispositions si chrétiennes. Voilà ce qu'il attend de votre zèle, voilà ce qu'il est en droit d'exiger de votre reconnaissance, et ce qui servira et à sa gloire et à votre propre bonheur. Car, quelle gloire pour lui, si, dans une paroisse, qui est distinguée par son nom, les paroissiens sont aussi distingués par ses vertus! et quel bonheur pour vous, si, distingués par ses vertus, vous méritez de participer à sa gloire dans l'éternité. C'est ce que je vous souhaite. Au nom du Père, etc.

## PANÉGYRIQUE XI.

### SAINTE URSULE, VIERGE ET MARTYRE.

Exivit vincens ut vinceret. (*Apoc.*, VI.)

*Elle est sortie victorieuse pour remporter de nouvelles victoires.*

L'homme a tant d'ennemis à combattre qu'il ne peut s'assurer d'avoir fini ses travaux, que quand il a fini ses jours. Il ne saurait faire aucun pas dans cette vallée de misère, qu'il ne remporte une victoire, ou qu'il ne lui en coûte la liberté. Le démon, aussi attentif à notre perte qu'ennemi de notre salut, nous fait une guerre continuelle, ou par les piéges qu'il nous tend, ou par les persécutions qu'il nous suscite. Il nous attaque, tantôt avec l'adresse du serpent pour nous séduire, et tantôt avec la fureur du lion pour nous abattre. Il irrite nos passions par tout ce qui peut les flatter, afin qu'il nous soit d'autant plus difficile de le vaincre, qu'il nous paraît doux d'en être vaincus; et quand il ne peut pas nous endormir par les charmes trompeurs de ce monde, il a recours à la violence pour nous faire céder, ou pour nous opprimer. Ainsi, le vrai Israélite ne peut entrer sans crainte dans la voie étroite qui conduit à la terre promise, et sans se préparer à y soutenir sans cesse de nouveaux combats contre de nouveaux ennemis. Mais, s'il doit y marcher avec tremblement, comme dit l'Apôtre, il doit aussi combattre avec confiance, parce que les assauts qu'on lui livre sont bien moins des écueils pour sa vertu, que des épreuves de sa fidélité; et Dieu, qui le soutient, ne l'expose au combat que pour le conduire au triomphe. C'est sur cette idée, mes frères, que je fonde l'éloge de l'illustre vierge dont l'Eglise célèbre aujourd'hui la mémoire. Elle eut à se défendre contre ce qu'il y a de plus séduisant et de plus terrible. Elevée au comble de la grandeur, elle eut à vaincre le monde, dans les agréments d'une cour, dont elle était l'ornement par sa naissance, et les délices par son mérite; et dans la fleur d'une jeunesse, où ce monde imposteur, lui offrant tous ses charmes pour hommage, lui promettait de lui faire goûter ses plaisirs, sans lui faire sentir ses amertumes. Arrachée tout d'un coup du sein de sa patrie, et transportée dans une terre étrangère, où sa beauté la fit d'abord révérer comme une idole, et où sa pudeur l'exposa à être immolée comme une victime, elle eut à résister à l'insulte et à la violence de deux peuples également voluptueux et cruels; mais, comme elle avait été insensible aux plus doux attraits du monde, elle fut infléxible à ses plus rudes attaques. La nature la fit naître, en Angleterre, fille de roi; mais la grâce la rendit servante de Dieu; une fureur brutale voulut lui ravir, en Allemagne, la couronne de vierge, mais l'amour qu'elle eut pour la pureté lui acquit encore celle de martyre. *Exivit vincens ut vinceret.* Elle sortit de son pays, où elle s'était préservée de la corruption du monde par une sévère vigilance sur elle-même; elle passa dans une région éloignée, où elle défendit sa pureté par l'effusion de son sang. Voilà chrétiens, ce qui doit faire le partage de ce discours. 1° Vous verrez Ursule dans la Cour de son père, où elle a été victorieuse des honneurs et des plaisirs du monde. 2° Vous la verrez dans un champ de bataille, où elle a triomphé de la brutalité et de la rage d'une armée de barbares. Mais avant que de poursuivre l'éloge d'une Vierge si pure, et d'une martyre si glorieuse, demandons les lumières de l'Esprit-Saint par l'intercession de la Reine des vierges et des martyres, en lui disant avec l'ange : *Ave, Maria*

### PREMIER POINT.

Se défendre des piéges du monde dans les engagements d'une cour, c'est mettre la vertu à la dernière épreuve, parce que c'est se préserver du plus grand de tous les dangers. En effet, si nous voyons que l'iniquité abonde dans le siècle, nous pouvons dire qu'elle règne dans une cour; c'est là que se forme le corps du péché, pour parler le langage de saint Paul, c'est là qu'on trouve autant de passions, qu'il y a de personnes qui l'habitent; que chacun se fait une loi d'être esclave de sa cupidité, et une gloire d'être l'instrument de celle d'autrui; que la vanité irrite la vanité, que la vertu est surprise et entrainée par les exemples; que le libertinage se couvre de l'écorce de la politesse, et que la piété y est d'autant plus

inconnue, que le déréglement y paraît inévitable. La corruption ne se répand pas moins sur les princes qui assemblent les cours, que sur les sujets qui les composent. Quoique les souverains soient au-dessus du reste des hommes par leur rang, ils ne sont pas au-dessus des faiblesses humaines par leur nature. Il arrive quelquefois, et souvent même, que l'amour propre les aveugle, que la volupté les amollit, que l'indépendance les jette dans l'impiété, qu'ils oublient d'être soumis à Dieu, parce qu'ils commandent aux hommes, qu'ils s'adorent eux-mêmes, parce qu'ils sont les idoles de leurs sujets, et qu'au lieu de réprimer les passions par leur autorité, ils les autorisent par leur exemple.

Mais ce n'est pas ici l'endroit de déplorer les déréglements des cours ; mon sujet même ne me le permet pas. Ursule éloigne de nos pensées les excès qui s'y commettent, puisque, nous étant proposée par l'Eglise, comme une illustre vierge, elle ne nous permet de voir dans son exemple que les vertus qu'on y peut pratiquer. Ne nous figurons plus la cour comme une voie de perdition, mais découvrons les ressources qu'on y peut trouver pour le salut. Considérons notre princesse dans le plus grand éclat de la fortune, mais voyons comment elle en a évité les écueils ; comment elle y est plus honorée par son mérite que par son rang, et plus brillante par les vertus qui la sanctifient que par la gloire mondaine qui l'environne. Evanouissez-vous, ombres de gloire, fantômes de grandeurs, et cédez à l'humilité de notre princesse.

L'humilité dans les grandeurs! Me voici d'abord, Messieurs, à l'humilité d'Ursule, parce que je ne saurais jeter les yeux sur elle, sans penser à ses grandeurs, ni penser à ses grandeurs, sans être frappé d'une humilité qui les efface. Voici, dis-je, la vertu qui se fait admirer la première dans Ursule, parce qu'elle ne se trouve presque jamais dans les princesses. Car il n'y a rien, ce me semble, de plus opposé que l'humilité chrétienne et la gloire mondaine, surtout dans les souverains. Si vous regardez ce qui les environne, quel appareil de distinction! Si vous considérez ce qu'ils sont en eux-mêmes, quel degré de prééminence! qu'il est difficile de ne pas ouvrir les yeux à la vanité au milieu de tant de pompes, et de n'y avoir pas le cœur sensible dans une si haute élévation. Si la vanité étourdit les hommes si facilement dans une condition privée ; si l'on ne voit que faste dans les uns et qu'arrogance dans les autres ; si ceux-ci sont si insolents dans leur fortune, et ceux-là si entêtés de leurs prérogatives, comment ne pas s'oublier, lorsqu'on se sent élevé au comble de la gloire et affermi dans un état d'indépendance.

Terrible danger, dont Ursule s'est toujours préservée. Incapable de borner ses espérances sur la terre, elle n'aspire qu'au royaume des cieux. Elle emploie ses lumières naissantes à découvrir la vanité mondaine. Elle reconnaît d'abord que le monde n'a qu'une ombre de solidité, que les fortunes les mieux établies sont sujettes aux révolutions des temps, et que l'homme ne peut devenir grand, que par le mépris qu'il doit faire de ses grandeurs. Persuadée qu'une princesse, quoique née pour le monde, n'est pas moins obligée de renoncer au monde, elle abandonne sa gloire avant que d'en être abandonnée.

Ne croyez pourtant pas, Messieurs, qu'Ursule se soit ensevelie dans une solitude, pour fuir l'éclat d'une cour ; ni qu'elle ait avili par une trop grande simplicité l'auguste qualité de princesse. Je fais l'éloge d'une sainte, qui n'a pas rompu avec le monde, mais qui s'en est détachée, qui a su humilier sa personne sans faire tort à sa dignité, et conserver un cœur humilié dans un corps environné de gloire. Je sais, et vous le savez, Messieurs, qu'une princesse comme la nôtre ne doit pas s'abaisser pour éviter de se trop élever, que comme elle ne doit jouir de ses prérogatives qu'avec modération, elle n'est pas obligée d'y renoncer sans nécessité ; que l'élévation de son rang doit être soutenue par la magnificence, comme l'éclat de la magnificence doit être sanctifié par l'humilité ; et que Dieu l'ayant mise dans une cour, comme ces astres du premier ordre qu'il a placés dans le firmament pour présider à la nuit et au jour, elle ne peut pas se dérober au monde, où la Providence l'a fait naître, pour y dissiper les ténèbres, les passions et y faire briller les lumières de la vertu. L'horreur même qu'elle a pour la vaine gloire ne lui permettrait pas de suivre les mouvements de son humilité. Elle pourrait fuir le monde, il est vrai, mais elle ne pourrait pas cacher sa fuite, parce que la retraite d'une princesse serait d'autant plus célébrée dans le monde, que son nom y est connu. Elle pourrait se décharger des ornements de la vanité, mais il pourrait y avoir de la vanité même à le faire, parce que cette simplicité paraîtrait d'autant plus affectée, que son rang est plus distingué.

Loin donc d'ici cette humilité, dirai-je, trop éclatante! La véritable humilité ne consiste pas à avoir un extérieur humilié, mais à avoir un cœur humble. Elle doit s'envelopper de ses propres ombres et se cacher sous les mêmes voiles, dont elle se sert pour couvrir les autres vertus. Il n'est pas moins dangereux de paraître humble, qu'il est nécessaire de l'être. Comme il y a un saint orgueil, suivant l'expression de saint Paulin, qui ne se révolte pas contre Dieu, mais qui s'élève vers lui, il a y aussi une humilité perverse, comme dit saint Jérôme, qui ne fuit pas la gloire, mais qui veut se l'attirer. Car, il y en a qui ne fuient l'éclat, qu'afin que l'éclat les suive, qui ne méprisent les honneurs que pour avoir la réputation de les avoir méprisés, et qui, par un raffinement d'hypocrisie, recherchent les louanges, lors même qu'ils semblent prendre plus de soin de les éviter.

Ursule ne pense pas à se dépouiller de sa gloire, mais à vaincre l'orgueil. Elle sait qu'il ne convient pas à la vertu d'une chrétienne d'avoir une vaine complaisance, ni à la grandeur d'une princesse, de rechercher de profondes humiliations; mais qu'il faut unir la simplicité évangélique avec la majesté royale, pour tempérer l'éclat de celle-ci et relever la sainteté de celle-là. Elle trouve le juste tempérament de s'humilier, sans se déplacer; de vivre dans les honneurs, sans s'y attacher; et de ne porter, comme Esther, les marques de sa grandeur, qu'en faisant violence à son humilité. Elle connaît le pouvoir que Dieu a sur les princes par le pouvoir que les princes ont sur les sujets; elle s'humilie sous la main de Dieu, comme les sujets se soumettent à l'autorité de leurs souverains; elle se forme une idée de la félicité céleste, à la vue de la félicité temporelle, et concevant l'éternité de l'une par l'inconstance de l'autre, elle méprise la gloire de la terre pour s'acquérir celle du ciel.

Tels doivent être, mes frères, les sentiments d'une princesse vierge, qui, ayant choisi Jésus-Christ pour son époux, ne reconnaît d'autre grandeur que celle qu'elle tire d'une si haute alliance. Sentiments bien plus dignes d'une âme que l'orgueil extravagant de la plupart des hommes, qui, se laissant éblouir par ce qu'il y a d'étranger en eux, au lieu de s'humilier de ce qu'il y a de naturel, se glorifient de l'éclat de la naissance, ou des prospérités de la fortune. Car qu'est-ce que c'est que cette gloire que l'on recherche avec tant d'empressement, que l'on possède avec tant d'arrogance, ou que l'on regarde avec tant d'envie; si ce n'est un charme trompeur, qui nous séduit, un éclat emprunté, qui ne change pas l'homme, mais qui ne fait que le déguiser. Qu'y a-t-il sous ce pompeux dehors, qui en impose aux yeux charnels, si ce n'est un mortel qui tire sa vanité d'un sang qui a été infecté par le crime, qui jouit d'une fortune qui est tout au moins aussi fragile que lui. Pourquoi donc, ô homme vain et insensé, veux-tu te glorifier de ce que tu n'es pas, au lieu de t'humilier de ce que tu es. Pourquoi t'élèves-tu, ô homme pétri de boue, qui ne peux être conçu sans péché, ni naître sans douleur, ni vivre sans misère, ni mourir sans corruption; qui dois déplorer le jour qui ta donné la vie, et trembler pour celui qui te la ravira; qui n'es pas plutôt sorti du sein de la terre, que tu vois le tombeau s'ouvrir pour te recevoir. Que ne te souviens-tu, comme dit le Sage, dans le jour brillant de la fortune, de ces temps ténébreux, où la vanité sera confondue et la vérité manifestée.

Heureuse donc notre princesse, qui a su soutenir son rang sans orgueil, et regarder son humiliation avec mépris! Heureuse de n'avoir mis sa gloire qu'en la croix de Jésus-Christ, d'avoir déposé toutes ses grandeurs aux pieds de ce Dieu humilié, et de s'être plus estimée comme servante de Jésus-Christ que comme souveraine des hommes. C'est vous, ô mon Dieu, qui aviez formé ce grand cœur, insensible à tous les charmes du monde, et qui avez conduit cet esprit noble, qui n'était ni trop faible, pour soutenir le poids des grandeurs mondaines, ni trop vain, pour en avoir de la présomption.

Mais, si elle sut vaincre les honneurs du siècle, elle en surmonta aussi la volupté. Rien de si dangereux pour un cœur pur que le séjour de la cour; le luxe et la mollesse en font le caractère. L'homme y est sensuel par habitude, parce qu'on n'y sait remplir les vides de l'oisiveté que par les plaisirs. Les passions y sont excitées par les objets, autorisées par la coutume et fortifiées par les excès. L'on n'y voit qu'assemblées de délices, où l'on s'engage par le devoir et où l'on est retenu par la bienséance. La cour est ce monde décrié par le scandale et frappé d'anathème. C'est une région d'iniquité, ou les fumées impures forment de si épaisses ténèbres qu'elles sont impénétrables aux rayons du soleil de la justice. C'est cette Babylone prostituée qui enchaîne ses aveugles adorateurs par des liens dont la douceur fait la force, et leur ôte non-seulement l'envie mais encore le pouvoir de les rompre. Quelle ne doit pas être la vigilance d'une personne qui veut conserver sa virginité où les autres oublient qu'ils sont chrétiens. Ursule y fut aussi attentive à mortifier ses sens, que les autres sont occupés à les satisfaire. Ennemie irréconciliable de son corps, elle conçut un parfait mépris pour toutes les grâces qui étaient répandues sur sa personne; la nature qui semble épuiser ses dons en faveur de la nation qui a eu le bonheur d'avoir Ursule pour princesse, avait pris plaisir à la former, pour la distinguer autant par sa beauté que par sa naissance. Mais on ne vit jamais en elle une complaisance idolâtre pour un éclat passager et trompeur; ni des soins mystérieux pour le conserver, ni de vaines inquiétudes de le perdre. La grâce, au contraire, s'en servit pour rendre la vertu plus aimable et l'inspirer par ce qui lui est le plus dangereux. Ursule brillait, non pas comme les filles du siècle, pour faire des criminels, mais pour confondre des libertins. La pudeur qui couvrait le visage de cette belle mais incorruptible Sara, répandait un éclat que les yeux de Pharaon n'auraient pu soutenir; et, comme l'on respectait dans la beauté de son corps une image sensible de la beauté de son âme, on n'était pas tant frappé des charmes de la princesse que touché de la pureté d'une vierge.

Que direz-vous ici, filles de Sion, qui marchez la tête levée et les yeux errants, comme dit le prophète; vous qui, ne vous étudiant qu'à trouver l'art de plaire, empruntez des ornements ou des artifices, un criminel secours pour relever l'éclat dont la nature vous a parées, ou pour suppléer aux agréments qu'elle vous a refusés, et qui, charmées d'être les idoles du monde, nourrissez une vaine complaisance en vous-

mêmes, par les infâmes passions que vous allumez dans les autres? Quelle honte pour vous de ne parer une tête coupable que pour faire des cœurs criminels; de ne vous servir des dons de Dieu que pour lui disputer ses droits et lui ravir les adorations qui lui sont dues. Mais quel est votre égarement, dit saint Cyprien, de gâter la nature sous prétexte de l'embellir, d'insulter à la sagesse de Dieu en voulant réformer son ouvrage par vos artifices, et de négliger la beauté immortelle de l'âme pour profaner la beauté passagère du corps.

Si Ursule soumit son esprit à Dieu et lui consacra son cœur, que ne dût-elle pas faire pour la gloire de son nom et le service de son Eglise? Il était juste que comme Dieu l'avait rendue victorieuse du monde, elle fît triompher l'Eglise de l'idolâtrie.

Considérez donc, Messieurs, l'Eglise d'Angleterre dans deux états tout opposés : dans l'affliction avant sainte Ursule, et dans la joie dans le temps que cette princesse vivait. Dans le premier état! hélas, ô malheur! Jésus-Christ y voyait, comme Abraham, sa postérité dans une terre étrangère; l'on y voyait des chrétiens en très-petit nombre, contraints de se cacher pour adorer celui que toutes les créatures louent, et de renfermer dans leur cœur les semences célestes qu'ils n'avaient pas la liberté de répandre.

Je sais bien que l'Angleterre, ce royaume fameux séparé par l'océan du reste du monde, s'était uni, sur la fin du second siècle de l'Eglise, au monde chrétien; que cette île, qu'une vertu féroce avait rendue inaccessible aux Romains, avait cédé à la puissance de Jésus-Christ et s'était soumise au joug de l'Evangile, et qu'on avait vu un roi illustre par sa piété et animé de l'esprit de la reine du Midi, envoyer consulter la sagesse et recevoir les oracles d'un autre Salomon, je veux dire d'un grand pape, aussi zélé pour la propagation que pour la défense de la foi. Mais l'erreur tint encore la multitude dans l'esclavage, la violence prévalut contre la vérité. Cette vigne, plantée par des légats apostoliques, ne put pas jeter de profondes racines. Cette vicissitude ne doit pas vous surprendre, Messieurs, puisque cette terre qu'Ursule même arrosa de ses sueurs, ne put pas fructifier, et que deux cents ans après cette illustre sainte, saint Grégoire le Grand fut obligé d'y envoyer des hommes pleins d'onction, pour y rallumer la foi que l'iniquité y avait éteinte et que le temps avait fait presque oublier.

Mais je ne suis pas ici pour vous développer les secrets impénétrables de la sagesse de Dieu, ni pour vous découvrir les causes de l'apostasie de ces insulaires. Tout ce que je puis vous dire, c'est que nous ne devons pas nous étonner de l'instabilité des Anglais dans la religion, après toutes les révolutions de leur état, ni de leur infidélité à l'égard de Dieu, puisqu'ils ont été si souvent rebelles à leurs souverains. Que dans cette île, la religion ait été renversée avec autant de facilité qu'elle l'a été, c'est une perfidie qui couvrira ce peuple d'une confusion éternelle, mais qui ne diminuera point la gloire de notre princesse.

Revenons maintenant, et, après avoir déploré les malheurs où l'Eglise d'Angleterre était réduite avant sainte Ursule, admirons l'éclat que la protection de cette auguste princesse lui a donné. L'Eglise donc affligée changea tout à coup de face et commença à se fortifier sur les ruines de Babylone. Elle voyait avec joie les rues de Sion remplies d'un nombre infini d'Israélites qui avaient quitté Samarie pour venir assister à la solennité. Les brebis égarées venaient se jeter volontairement dans son bercail et le culte de Baal eût été entièrement aboli, si Ursule n'eût pas été sitôt ravie à l'Angleterre. On la vit, cette généreuse princesse, occupée à réparer les ruines du sanctuaire, à sauver les restes d'Israël, à faire renverser les autels des idoles et à en consacrer à l'honneur du Dieu vivant. Ah! je commence à regretter la fatale rapidité du temps qui entraîne tout dans l'oubli et dans le néant. Que ne durez vous encore, édifices sacrés élevés par ses ordres sur les débris des temples profanes, ou du moins que n'avons-nous de vos précieux restes, pour être les glorieux monuments de son zèle et des triomphes de la religion!

Que me reste-t-il, Messieurs, à vous dire de notre vierge, si ce n'est que Dieu l'avait établie sur la montagne de Sion pour apprendre aux grands du monde que ce n'est point la cour qui entraîne dans le désordre, mais que ce sont eux qui introduisent le désordre dans les cours; que s'il y a beaucoup de danger de se perdre, il y a aussi beaucoup de ressources pour se sauver; et que, si les passions y règnent, c'est parce qu'ils veulent bien les y faire régner.

C'est sainte Ursule, cette princesse du Septentrion, que Dieu joindra à cette reine du Midi dont parle Jésus-Christ, pour confondre leurs raisonnements frivoles, mais plus encore pour confondre votre vie déréglée. Car le monde n'est pas sans doute si redoutable pour vous qu'il le fut pour Ursule, parce qu'il ne saurait jamais avoir tant d'attraits dans une fortune particulière que dans le centre de la grandeur. Apprenez donc, par l'exemple de notre princesse, à reconnaître la vanité du siècle et à vous défier de ses plaisirs, et n'alléguez pas que le commerce du monde est incompatible avec la pratique de la vertu, puisqu'on trouve un David sur le trône, un Daniel dans le palais de Nabuchodonosor, une Esther dans la cour d'Assuérus et une princesse comme Ursule, qui rassemble en elle l'humilité de ce roi, la chasteté de ce prophète et le zèle de cette reine.

Mais, après avoir vu qu'Ursule a su conserver son innocence contre les charmes les plus dangereux, voyons comment elle la défendra contre la violence la plus redoutable; admirons, dis-je, son martyre

qui finira son éloge comme il a couronné sa vie.

SECOND POINT.

Les conseils de la sagesse divine sont si impénétrables, que la prudence humaine ne saurait prévoir les fins que Dieu se propose ni découvrir les moyens qu'il prend pour y arriver. Dieu nous apprend dans ses Ecritures qu'il n'opère que suivant le secret de sa puissance; que, réglant l'avenir qui nous est caché, ses desseins nous sont toujours inconnus; que ses pensées sont différentes des nôtres; que nos voies ne sont pas les siennes, et qu'il ne règle pas sa volonté suivant la disposition des choses, mais qu'il dispose toutes choses suivant les règles de sa volonté.

Cette vérité ne fut jamais mieux connue que dans le sujet que je traite. Le martyre d'Ursule et les circonstances qui l'ont suivi ont si peu de liaison avec leur cause, que jamais les conseils de Dieu ne furent plus admirablement justifiés, ni les raisonnements de l'homme plus hautement confondus. Car, si nous faisons réflexion à l'événement mémorable qui ravit Ursule à l'Angleterre, à l'accident imprévu qui la conduisit en Allemagne, à la rencontre inespérée qui la fit triompher et partager son triomphe avec un grand nombre de vierges; nous connaîtrons facilement les bornes étroites de la prévoyance humaine et la profondeur immense de la sagesse divine. Qui l'eût cru, Messieurs, qui l'eût prévu, qu'Ursule ne sortirait de sa patrie que pour aller remporter la palme du martyre dans une terre étrangère? Qui aurait jamais pensé que le renversement de l'empire du monde dût lui assurer la possession du royaume des cieux? C'était sans doute un enchaînement de circonstances qu'il était impossible à l'homme de prévoir, mais c'était un ordre de la Providence qu'il ne lui était pas permis de changer. C'était, pour ainsi dire, sur les débris de la puissance de Rome, que Dieu voulait dresser des trophées à Ursule; et pour cacher encore mieux ses desseins, il ébranle l'empire romain, ce redoutable empire, lors même qu'il semblait l'avoir affermi pour toujours, lors même qu'il avait élevé un Gratien sur le trône, Gratien, ce grand empereur, aimé de l'Eglise par son zèle et sa piété; adoré de ses sujets par sa bonté et sa vigilance; Gratien, redouté des ennemis de l'état par sa valeur, admiré des savants par son éloquence; prince accompli, le soutien de l'Eglise et les délices de l'univers.

Déjà forme ses projets un homme natif de la Bretagne, ce royaume fertile en rebelles, d'un génie assez vaste pour imaginer de grands desseins, et d'un courage assez fier pour les entreprendre; habile général, mais perfide sujet; attentif à s'attirer la confiance autant que déterminé à la violer; digne de commander à des provinces, mais trop ambitieux pour obéir à un souverain; un tel homme, appelé Clément Maxime, médite la perte de l'empereur et la ruine de l'empire. Déjà, ne pouvant contenir son ambition dans les bornes de la Grande-Bretagne dont il avait le gouvernement, il traverse l'Océan pour assujettir les Gaules, où il veut établir sa tyrannie. L'empire romain, tout étonné du coup qui le menace, d'entendre dire aux uns, nous sommes à Maxime, et aux autres, nous sommes à Gratien, craignait sa perte et la voyait même assurée, parce que vous l'avez dit, ô mon Dieu, que les divisions seraient la ruine des empires. En effet, le tyran fait ressentir sa fureur à tout ce qui s'oppose à son usurpation; et il trempe même, le barbare, il trempe ses mains dans le sang de l'empereur, établissant ainsi sa tyrannie par un attentat. Attentat qui coûta tant de larmes et dont on ne saurait encore s'empêcher de frémir, parricide qui fut suivi de la désolation de tant de provinces et du massacre de tant d'innocents; moment fatal, qui fut comme le prélude des malheurs qui devaient anéantir la grandeur romaine? Mais, que dis-je, ne nous arrêtons point à pleurer des pertes que nous ne ressentons pas, et ne nous plaignons pas des divisions de cet empire, puisque la Providence nous en a si heureusement partagés. Reconnaissons seulement que c'est le doigt de Dieu qui fait mouvoir tous les ressorts de cette guerre civile pour conduire Ursule au triomphe.

Le tyran donc, après avoir porté les armes dans les Gaules, et réduit en cendres la province Armorique, qu'on appelle maintenant petite Bretagne, voulut y établir les complices de sa révolte et leur en partager la possession pour les récompenser de leurs services; et, comme il était de son intérêt qu'ils eussent des héritiers de leur perfidie, il voulut aussi leur donner des épouses, persuadé que les enfants seraient d'autant plus engagés dans le parti de leurs pères par nécessité, qu'ils seraient coupables de leurs attentats par leur naissance. Ainsi il envoie des députés à Dionoce, roi de Cornouaille, pour lui demander le nombre de filles qui lui était nécessaire pour l'établissement de sa nouvelle colonie, le prie même d'accorder sa fille Ursule à celui de ses officiers qu'il avait choisi pour être l'arbitre de ses desseins et le dépositaire de sa confiance. La justice, Messieurs, exigeait de ce prince qu'il rejetât avec horreur une semblable proposition. La paix si cruellement troublée, le droit si injustement lésé, la majesté si indignement violée, tout semblait rendre cette alliance criminelle. Mais le tyran s'était rendu si formidable, qu'il eût été trop dangereux de la lui refuser: et Dionoce, pour ne pas s'exposer à sa fureur, se crut obligé de consentir à sa demande; l'ordre est d'abord expédié pour chercher des filles de tous côtés, et la princesse est promise au général de Maxime. On en assemble enfin un grand nombre, et on en donne la conduite à Ursule, comme à la plus noble de ces victimes, qu'on immolait au salut du public.

Les voici donc assemblées ces vierges,

sous les auspices d'Ursule. Suivons-les, Messieurs, elles marchent du côté de Londres pour s'y embarquer. Mais admirons en passant le zèle de notre sainte. Elle les instruit en les conduisant, elle retire les païennes des ténèbres de l'idolâtrie en leur découvrant les vérités de notre religion, et les ramène toutes à l'unité de la foi, en les rassemblant toutes en un même corps. Elles s'embarquent donc, et Dieu semble avoir étendu son bras sur la mer et commandé à l'aquilon de se taire, pour les conduire heureusement à la terre promise.

Mais c'est ici, chrétiens, qu'il faut s'écrier avec l'Apôtre : *O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu, que ses voies sont impénétrables et ses jugements incompréhensibles!* (*Rom.*, XI.) C'est ici qu'il faut adorer les merveilles de sa main et de ses conseils: conseils de juste vengeance sur Maxime, mais conseils de salut et de gloire pour Ursule. Le croirez-vous, Messieurs, que Dieu, qui ouvrit autrefois l'abîme des eaux pour favoriser la fuite précipitée d'un peuple ingrat et perfide, abandonne maintenant cette troupe innocente à la furie des tempêtes! Oui, mes frères, et c'est ce qui nous découvre sa sagesse et justifie sa providence. Oserai-je, ô mon Dieu, entrer avec mes faibles lumières dans le secret de vos jugements! Si vous promîtes à Jérémie de pardonner à Jérusalem, en faveur d'un seul juste, eh! comment auriez-vous puni la perfidie de Maxime, si Ursule en eût été la sujette, et celle des complices de ce tyran, si ces vierges en eussent été les épouses! Auriez-vous exterminé ces rebelles, mais n'auriez-vous pas appesanti votre bras sur ces innocentes, qui n'auraient fait qu'une même chair avec eux! Auriez-vous pu exercer vos châtiments et répandre vos bénédictions? et n'auriez-vous pas été réduit à la nécessité, ou d'affliger l'innocence, pour punir le crime; ou de laisser le crime impuni, pour ne pas affliger l'innocence.

Non, mes frères, Dieu ne veut pas mêler un sang innocent avec un sang criminel; et comme il s'est servi de la révolte de Maxime pour assembler ces vierges, c'est aussi pour punir cet usurpateur qu'il les écarte de la petite Bretagne; c'est, dis-je pour les conduire au port du salut qu'il les éloigne de la terre de malédiction.

En effet, où croyez-vous que la tempête les jette; est-ce en Angleterre leur patrie? Non, Messieurs, c'est en Allemagne, dans l'embouchure du Rhin, près de Cologne, où le Seigneur leur avait préparé des lauriers. Là elles ne se sont pas plutôt mises à l'abri de l'orage, qu'elles sont découvertes par la la flotte des Pictes et des Huns, que l'empereur Gratien, trop faible pour résister au tyran, avait appelés à son secours.

Ces barbares donc n'aperçoivent pas plutôt les navires qui avaient porté nos vierges, qu'ils s'avancent pour les attaquer. Mais laissez-les avancer ces barbares, et vous verrez bientôt leur surprise; ils accourent d'abord ne respirant que le sang, et transportés du désir d'immortaliser leur nom par la déroute des ennemis, et les voilà tous interdits au premier abord. Quel objet pour eux! Ils voient une troupe incapable de résistance et digne de compassion, au lieu d'y trouver des légions prêtes à combattre et déterminées à périr; mais les voilà changés tout à coup. Leur fureur s'éteint et se convertit en douceur. Touchés d'une erreur si agréable, et ravis d'apaiser leur rage, pour contenter leur brutalité, ils s'approchent de nos vierges, persuadés qu'ils triompheront d'autant plus facilement de leur pureté, que la faiblesse du sexe ne leur permettra pas de la défendre. Figurez-vous, Messieurs, la campagne de Cologne, comme le champ où va se donner un combat entre cette troupe innocente et cette armée de barbares. Représentez-vous Ursule à la tête de nos vierges, et les généraux des deux nations à la tête de leurs soldats. Hélas! des filles contre des soldats! quelle inégalité de forces! Mais, représentez-vous aussi les esprits célestes, qui accourent au secours de nos colombes innocentes. Figurez-vous, dis-je, ce que peut-être on ne vit jamais, je veux dire, des barbares polis, qui, éblouis de la beauté, oublient leur férocité naturelle, et ne songent qu'à vaincre par les charmes et à toucher par les discours. Les généraux interprètes des désirs de leurs soldats s'adressent à Ursule, arbitre du sort de ses athlètes, et mettent en usage tout ce qu'une passion ingénieuse peut leur suggérer pour la séduire.

Que fera donc Ursule, en présence d'une armée si formidable? N'aura-t-elle pas une complaisance que la morale du monde veut faire passer pour excusable, et que le péril où elle se trouve exposée, semble rendre nécessaire? Ah! non, non. Mais réfléchissant, comme Eléazar, sur l'innocence de sa vie. Quoi! dit-elle? Faudra-t-il que, par une condescendance abominable, je déshonore ma personne, ma naissance et tout mon sexe, que mon nom ne soit plus distingué que pour rendre ma mémoire plus odieuse; que je ne sois à la tête de tant d'innocentes par mon rang, que pour en faire des coupables par mon exemple; et que je n'aie gardé une si exacte fidélité à Dieu, que pour la violer plus indignement, et rendre mon infidélité plus éclatante? Non, je ne me rendrai jamais complice d'un penchant que je ne sentis jamais, que la raison condamne, et que la loi défend. Il ne sera pas dit qu'Ursule ait laissé cette tache à son nom, ni qu'elle ait fait cette perfidie à son Dieu; on ne me reprochera point de m'être rendue le chef d'une troupe criminelle, par une faiblesse indigne de la fille d'un roi, et sacrilége à une épouse de Jésus-Christ.

Les barbares, irrités de cette résistance, vont bientôt donner des marques terribles d'un amour changé en haine. La confusion et le dépit les jettent d'abord dans la fureur; et voyant qu'ils ne peuvent pas séduire notre princesse par la douceur, ils recourent

aux menaces pour vaincre sa fermeté, ou pour se venger de son refus.

Mais, c'est ici que nous admirerons encore plus le courage d'Ursule, écoutez, filles du siècle, la réponse généreuse qu'elle fait. *Exécutez-les vos menaces*, leur réplique-t-elle, *notre salut est dans votre désespoir. La mort n'a rien d'affreux pour des personnes qui n'ont rien à craindre que de vivre. Puisque vous nous mettez dans la nécessité, ou de conserver la vie au préjudice de l'honneur, ou de racheter l'honneur au prix de la vie, vous n'aurez pas le plaisir de l'un, nous aurons la gloire de l'autre. La grâce nous met au-dessus des sentiments de la nature. Votre fureur nous alarme moins que la passion qui l'a produite. Vengez-nous, par les supplices les plus cruels, d'un corps qui nous a rendues l'objet de votre brutalité. Immolez au Dieu de pureté autant de victimes que vous avez voulu lui ravir d'épouses; nous ne souhaitons que d'expier, par l'effusion de notre sang, les crimes que vous avez commis, en voulant l'épargner. Frappez donc, épuisez votre rage*; *me voici, commencez le sacrifice par moi-même, afin que j'en donne l'exemple à ces vierges, ou plutôt, commencez le carnage par ces vierges, afin que j'aie la joie de les animer dans le combat, et de les suivre après la victoire.*

Ursule, par cette fière réponse, produit des mouvements bien différents dans les cœurs. Sa parole, semblable à celle d'Elie, est un flambeau qui allume la fureur des barbares, et qui anime le courage des vierges. Son ardeur l'a fait paraître comme la colonne de feu, qui, s'élevant entre la nation infidèle et le peuple de Dieu, couvrait l'une de l'horreur des ténèbres, et réjouissait l'autre par la clarté du jour. Elle se met, comme Moïse, à la tête du camp d'Israël et commence à crier : que celles qui sont au Seigneur se joignent à moi. Ecoutez là, Messieurs, cette intrépide Débora, elle va distribuer le pain de la parole à ses compagnes, pour fortifier leur cœur contre ces inhumains, comme elle avait défendu leur honneur contre ces impudiques. *Rassurez-vous*, leur dit-elle, *vous qu'une sainte frayeur rendait déjà inquiètes sur votre sort, vous n'avez plus rien à craindre pour votre innocence: ce n'est plus que votre sang, qui doit faire les délices de vos ennemis. Ils ne pensent plus à vous ravir l'honneur, mais ils veulent eux-mêmes vous mettre la couronne sur la tête; ne vous alarmez donc pas, par les supplices dont ils vous menacent, mais animez-vous à la vue du triomphe qu'ils vous préparent. Songez que vous vous allez rendre l'admiration du ciel et de la terre par un combat d'autant plus célèbre qu'il est sans exemple; et que cette journée doit décider, non seulement de votre gloire, mais encore de l'honneur de votre sexe; et qu'une victoire si éclatante, par le nombre des victorieuses, va acquérir aux personnes de votre condition la gloire d'avoir triomphé de ceux mêmes qui leur attribuent la faiblesse pour partage. Souvenez-vous, que si c'est une faiblesse honteuse à des filles de céder à la violence, ce serait une perfidie à des chrétiennes de l'appréhender; que Jésus-Christ vous ayant rachetées par son sang, et vous soutenant par sa grâce, vous ne pouvez lui refuser votre vie sans ingratitude, ni violer sa loi sans sacrilége, que Dieu vous a remis le soin de se venger par un généreux sacrifice, des outrages que ces barbares lui ont fait ressentir en vous par leur insolence. Qu'il vous serait honteux, non-seulement de vous refuser au combat, mais de ne pas vous efforcer d'être chacune la première à vous y produire, et qu'une infidélité serait d'autant plus inexcusable, que le grand nombre, en vous donnant plus d'exemples, doit vous inspirer plus de courage. Quelle consolation pour nous de combattre pour Dieu, de triompher pour tout notre sexe, et de périr pour notre bonheur. Allons, courons donc à des supplices si glorieux. C'est en ce jour que vous régnerez avec moi dans le ciel, comme j'ai régné sur vous en ce monde.*

A ces paroles, Messieurs, une ardeur incroyable s'allume aussitôt dans le cœur de ses vierges, l'on ne reconnaît plus en elles les vaines terreurs et la fragilité du sexe. Animées par l'exemple de notre sainte, et fortifiées par la grâce, elles s'écrient d'une voix commune qu'elles ne survivront pas à Ursule, qu'elles lui seront fidèles, comme elle l'est elle-même au Dieu qu'elle sert, qu'elles se rendront les victimes de Jésus-Christ, comme elles en ont été les épouses, qu'elles sont préparées au sacrifice, et qu'elles ne souffrent plus que de l'impatience de le voir commencer. Vous ne l'attendrez pas longtemps, filles invincibles, ce moment heureux, qui doit vous rendre les épouses du Dieu de pureté, l'admiration des anges, la gloire d'Israël, et l'honneur de tout votre sexe. Ils vont bientôt, les barbares, combler vos désirs et assouvir leur cruauté; ils n'ont pas moins d'empressement à commencer le plus horrible de tous les carnages, que vous n'en avez pour consommer le plus glorieux de tous les sacrifices. Je les vois déjà, Messieurs, ces monstres de cruauté, se ruer sur ces brebis innocentes pour les égorger. Pourrons-nous jeter les yeux sur un spectacle si affreux? O excès de rage qui n'eut jamais d'exemple! Ils n'ont ni horreur pour des meurtres si odieux, ni compassion pour la faiblesse du sexe, ni respect pour la majesté d'une princesse. Rien ne peut modérer leur fureur, ni lois divines, ni sentiments humains, ni droit des gens. L'un enfonce le fer avec précipitation dans ce cœur qu'il n'a pas pu blesser par les traits de l'impureté. L'un déchire avec fureur ce visage, dont la beauté l'avait ébloui; celui-ci arrache, par dépit, ces yeux dont il ne peut soutenir les reproches, celui-là verse avec joie un sang qu'il n'a pas pu infecter par le crime; il y en a qui, par un désespoir aveugle, frappent indifféremment tout ce qui s'oppose à eux; là on en voit qui, par un choix brutal, s'attachent à exercer leur rage sur celles qui leur

paraissent les plus dignes de leur compassion; partout enfin on ne voit que les fruits sanglants d'une vengeance impure! Hélas! qui pourrait s'empêcher de mêler ses larmes avec tant de sang répandu?

Mais il ne s'agit pas de vous aigrir contre ces barbares, ni de vous attendrir sur ces vierges. Je dois vous porter à vous réjouir avec des martyres qui se réjouissent, et ne vous faire voir un spectacle si sanglant, que pour vous faire admirer leur constance. A la vérité, mon cœur se soulève, quand je pense aux indignes traitements que ces barbares font à l'innocence; mais lorsque je jette les yeux sur nos vierges, leur intrépidité me remplit de consolation, et toute l'horreur que je commençais à sentir pour un spectacle si tragique se change en l'admiration d'un glorieux triomphe. J'en vois une qui vole à la victoire avec tant d'ardeur, qu'elle s'avance pour recevoir les premières blessures; bientôt j'en aperçois une autre qui va se mettre sous le sabre qui était levé pour frapper sa compagne; celle-ci court au-devant de la flèche qui vient la percer; cette autre, abattue de coups, se lève pour en recevoir de nouveaux; les unes offrent à Dieu leur sang en sacrifice de louange, les autres se plaignent de ce qu'elles n'ont pas été les premières victimes de Jésus-Christ. Celles-ci se réjouissent de ce qu'étant toutes défigurées, elles ne sont plus que l'objet de l'horreur de leurs ennemis; celles-là rendent le dernier soupir en chantant les louanges du Seigneur. Quelle force! Quel courage! Mais quelle gloire pour Ursule, qui est la cause de tous ces triomphes! Je la vois, cette intrépide héroïne, courir, comme un général, de rang en rang pour exhorter celles-ci et pour consoler celles-là; je la vois, à travers une infinité de flèches qui tombent de tous côtés, voler partout comme un éclair pour soutenir les unes dans le combat et pour y conduire les autres, et, leur montrant ses propres plaies, elle les affermit par son exemple dans la généreuse résolution qu'elle leur a inspirée par ses conseils; d'une main elle repousse les Amalécites; de l'autre, elle implore le secours du Ciel; ici elle se réjouit de voir les ruines des cieux réparées en un seul jour par une troupe si nombreuse, là elle offre son sang au Seigneur pour ceux mêmes qui l'ont répandu. Enfin, après avoir fait triompher ses compagnes elle triomphe à son tour. Elle tombe sur ses propres trophées, elle reçoit la mort avec autant de joie qu'elle l'avait bravée avec intrépidité. On lui porte un coup de lance qui lui atteint le cœur. Ce cœur si courageux dans le péril, si ferme dans les tourments, si ardent par son zèle, ne peut enfin résister au fer qui le perce. Mais il ne s'éteint que parce que Ursule n'a plus rien à désirer, si ce n'est d'être couronnée et de s'envoler avec des ailes de colombe dans le séjour de ceux qui ont souffert la persécution pour la justice, pour distribuer elle même aux victimes qu'elle a immolées à son époux les couronnes qu'elle leur a méritées. Quelle gloire pour elle: elle ne gagne pas plutôt des païennes à Jésus-Christ, qu'elle lui consacre des épouses; en même temps qu'elle lui consacre des épouses, elle lui sacrifie des martyres; et ainsi elle couronne ses compagnes aussitôt qu'elle les convertit, elle les rend fidèles et bienheureuses tout à la fois, et ne les fait pas plutôt entrer dans l'Eglise militante qu'elle voit l'Eglise triomphante s'ouvrir pour les recevoir.

Tel a été, chrétiens, le sort de notre sainte princesse. Triomphe glorieux! Mort précieuse devant Dieu et inestimable devant les hommes! Puissions-nous y réfléchir sérieusement pour nous confondre à la vue de nos faiblesses! Paraissez ici, vous qui portez vos crimes marqués sur votre front, suivant l'expression d'un prophète, et qui n'avez d'autre gloire que celle d'avoir perverti des cœurs, ni d'autre ambition que celle d'en séduire. Libertins sans pudeur, qui, non contents de faire éclater vos passions par le scandale, insultez au Dieu de pureté et souillez les oreilles des fidèles par le récit de vos désordres, n'aurez-vous point honte de vous glorifier d'être les ennemis déclarés de la pureté, après que tant de personnes d'un sexe plus faible que le vôtre s'en sont rendues les victimes innocentes? Pourrez-vous soutenir les reproches d'un sang qui crie jusqu'au trône du Très-Haut contre votre impudence? Et ne rougirez-vous point de vous nourrir de la pâture des animaux immondes, vous à qui Dieu a réservé le pain céleste; d'abrutir, par vos abominations, une âme qui tient aux anges par sa nature, et d'élever un trône à l'esprit impur dans un corps que l'Esprit-Saint a choisi pour son temple! Puissiez-vous donc vous humilier par la pénitence autant que vous avez été tranquilles dans le crime, expier votre brutale vanité par une sainte confusion, et sentir, à la vue d'un spectacle si touchant, toute l'horreur d'une passion si indigne de l'homme et si détestable dans un chrétien!

Instruisez-vous ici, filles de Sion, vous qui, étant combattues entre le penchant de la passion et les règles de la bienséance, vous soulevez dans le fond du cœur contre une loi qui vous force de couvrir un intérieur criminel par un dehors austère; qui appréhendant bien moins les jugements de Dieu qui sonde les cœurs, que la censure des hommes qui ne jugent que sur les apparences, vous réservez le droit d'écouter les adulations lorsque les respects humains ne vous permettent pas de vous laisser séduire. Instruisez-vous par de si grands exemples. Apprenez à connaître le prix de la chasteté, après que tant de filles l'ont achetée par l'effusion de leur sang. Apprenez à n'être plus vertueuses par politique, mais à trouver la vertu aimable, à régler vos affections plutôt qu'à les cacher, être plus jalouses de l'innocence que de la réputation, et à être aussi pures devant le Seigneur, que vous voulez paraître irréprochables devant les hommes.

Venez encore ici, vous qui, tenant un

milieu entre l'impudence et la dissimulation, n'avez ni l'audace des uns à publier leurs désordres, ni l'attention des autres à les cacher ; mais qui, par une indulgence cruelle, vous pardonnant à vous-mêmes vos passions comme des faiblesses ou les justifiant par les exemples, n'avez ni assez de courage pour les réprimer, ni assez de pudeur pour en rougir; ouvrez enfin les yeux du cœur pour voir l'énormité de vos excès, ne rejetez plus vos crimes sur votre tempérament, mais apprenez à surmonter vos faiblesses, après que tant de filles ont triomphé de la violence. Souvenez-vous que cette troupe innocente s'élèvera au jour du jugement pour confondre les préjugés du monde, et vous reprocher, avec l'Apôtre, que vous n'avez pas résisté jusqu'à répandre votre sang : *Nondum enim usque ad sanguinem restitistis.* (*Hebr.*, XII.) Puissiez-vous donc vous armer d'une sainte indignation contre vous-mêmes, après vous être trompés par une complaisance si aveugle ; confesser avec douleur des crimes que vous excusez avec tant d'injustice, et effacer par vos larmes des iniquités que vous ne pouvez pas laver dans votre sang.

Puissions-nous mettre toute notre application à la réformation de nos mœurs, comme nos vierges ont répandu tout leur sang pour la défense de leur pureté. Puissiez-vous tous, mes frères, seconder la vigilance de votre illustre prélat, comme les compagnes d'Ursule ont secondé l'ardeur de cette sainte princesse. C'est à vous, Monseigneur, que je dois renvoyer le peuple que la Providence vous a confié. Je n'aurai plus besoin de l'animer par l'exemple de notre sainte, s'il veut se laisser conduire par le zèle de son pasteur. Il ne sera pas à craindre qu'il s'égare, s'il est aussi fidèle à vous suivre que vous avez d'empressement à le ramener. On voit en Votre Grandeur un prélat qui ne domine pas sur son peuple avec fierté, mais qui le conduit avec douceur, qui ne le méprise pas, mais qui veut le servir; qui s'éloigne du monde pour s'appliquer aux fonctions de son ministère, et qui ne s'y produit que pour remplir les devoirs de la charité; qui monte sur la montagne pour représenter à Dieu les besoins du peuple, et qui n'en descend que pour porter au peuple la loi de Dieu; qui a assez de force pour réprimer la licence et assez de sagesse pour rétablir la discipline; qui, joignant la science à l'application, n'a pas moins de lumières pour connaître ses obligations, que d'exactitude à s'en acquitter, et qui, étant pasteur et modèle tout ensemble, peut se proposer à ses fidèles tel qu'il est, pour les rendre tels qu'ils doivent être. Puissiez-vous, Monseigneur, voir vos travaux couronnés, être comblé des bénédictions d'Aaron et jouir en ce monde de la récompense que vous avez méritée avant que de recevoir en l'autre celle à laquelle vous aspirez.

Pour vous, vierges sacrées, qui avec des ailes de colombe vous êtes élevées au-dessus des eaux contagieuses du siècle, pour vous reposer dans l'arche du Seigneur, je ne doute pas que vous ne suiviez votre bien-aimé sur le Calvaire, comme vous l'êtes venues chercher sur le Carmel, et que vous n'eussiez le courage d'Ursule, comme vous en avez la pureté. Mais Jésus-Christ n'est pas toujours un époux de sang : ce Roi de gloire, qui ne prend plus le nom du Dieu des combats, mais qui veut s'appeler le prince de la paix, qui a préféré l'obéissance aux victimes, se contente du sacrifice que vous lui offrez d'un cœur qui, pour être contrit et humilié, ne laisse pas d'être parfaitement innocent.

Ce n'est pas non plus du sang que Dieu exige de vous, chrétiens, c'est un cœur purifié par la pénitence; le lui refuserons-nous après que tant de vierges lui ont sacrifié leur vie ? Ah ! quelle indignité ne serait-ce pas à nous, de lui être rebelles dans la paix, lorsque les autres lui ont été fidèles dans les persécutions; de nous endormir dans la mollesse parce que nous n'avons pas de tourments à soutenir, et de ne pas nous vaincre nous-mêmes, parce que nous n'avons pas de tyrans à combattre ? Tâchons donc de nous désabuser du monde, comme Ursule en a été victorieuse; de nous défendre des ennemis de notre salut, comme cette vierge invincible a triomphé de ceux de sa pureté, et de suppléer aux douleurs du martyre par les rigueurs de la pénitence. Et puisque Dieu ne saurait rejeter une componction vive, offrons-la lui en sacrifice de justice, afin que nous puissions espérer ses miséricordes éternelles, que je vous souhaite. Au nom du Père, etc.

## PANEGYRIQUE XII.

### SAINT THOMAS D'AQUIN.

In carne ambulantes, non secundum carnem militamus. Nam arma militiæ nostræ non carnalia sunt, sed potentia Deo ad destructionem munitionum, consilia destruentes, et omnem altitudinem extollentem se adversus scientiam Dei. (II *Cor.*, X.)

*Quoique nous vivions dans la chair, nous ne combattons pas selon la chair. Les armes de notre milice ne sont point charnelles, mais puissantes en Dieu pour renverser les desseins des hommes, et pour abattre toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu.*

C'est le témoignage que l'Esprit de Dieu rendit à saint Paul par la bouche de saint Paul même, lorsque cet apôtre voulut découvrir le principe de sa conduite pour l'édification d'une Eglise naissante, cet homme qui, préparé au sacrifice comme une brebis destinée au carnage, ne put être retardé dans les travaux de son apostolat, ni par les traverses des ministres envieux, ni par les artifices des faux frères; qui, conversant dans le ciel, quoique étranger sur la terre, ne ressentit les faiblesses de la chair que pour nous apprendre combien nous les devons craindre et comment nous en pouvons triompher; qui, absorbé, pour ainsi dire, dans la splendeur des saints, quoiqu'il gémît encore dans la condition d'un homme mortel, puisa dans le sein même de la Divinité des secrets ineffables qu'il ne lui fut pas permis de publier, parce

qu'il nous aurait été impossible de les comprendre; qui est regardé comme l'évangéliste de la chasteté et de la virginité, par l'exemple qu'il en a proposé en sa personne et par les conseils qu'il en a donnés dans ses écrits, et comme le maître du monde chrétien, par les mystères qu'il nous a révélés, par les erreurs qu'il a prévenues, et par les règles qu'il nous a prescrites; cet homme enfin, qui n'eut de zèle que pour la gloire de Dieu, de répugnance que pour la sienne, surmontant la sainte délicatesse de son humilité par les sentiments d'une charité publique, déclare hautement qu'ayant été appelé à l'apostolat par une vocation divine, il ne s'y conduit pas par une politique charnelle, mais que, n'ayant d'autres armes que la puissance de Dieu, ni d'autres ennemis que les corrupteurs de la vérité, il ne combat que pour confondre les conseils de la chair et du sang, et pour détruire les œuvres du péché et du mensonge.

A ces traits, Messieurs, ne reconnaissez-vous pas le saint dont je dois vous faire l'éloge? Son détachement pour le monde, le choix de son état, les épreuves de sa fidélité, l'intégrité de son corps, l'innocence de son âme, l'humilité de son cœur, les éclaircissements qu'il a donnés aux sciences, les raisonnements solides dont il a appuyé les dogmes de la foi, les maximes qu'il a établies pour la pureté de la morale, l'idée de Dieu qu'il a rendue sensible aux impies, la science du salut qu'il a enseignée aux pécheurs, les lumières qu'il a communiquées aux savants, les oracles qu'il a fournis aux conciles, les traits mortels qu'il a portés aux hérésies, et la haine que les hérétiques lui ont portée, et enfin la pureté et la science angélique, que l'Eglise et les orateurs sacrés lui ont si souvent attribuées, ne doivent-ils pas nous le faire regarder comme un homme qui ne vivait dans la chair que comme n'y vivant pas; qui était revêtu de la puissance divine pour rompre les liaisons du sang et pour s'opposer aux conseils de l'iniquité? Comme un homme, dis-je, que Dieu avait tiré des trésors de sa providence et enrichi des dons de sa sagesse, pour confondre la vanité des raisonnements humains, et pour humilier ces têtes orgueilleuses qui osent ouvrir leurs bouches contre le ciel?

Il semble, en effet, Messieurs, que Dieu ait divisé l'esprit de saint Paul pour en faire part à Thomas, comme il partagea celui de Moïse aux anciens d'Israël; qu'il a voulu reproduire l'exemple et ranimer le zèle de ce grand apôtre, en la personne de notre saint docteur; et que comme il avait changé Paul pour jeter les fondements de l'Eglise, il ait formé Thomas pour en réparer les ruines et en soutenir l'édifice. L'un, pour consommer sa course, éprouva toutes les oppositions du monde et tous les efforts de l'enfer; et l'autre, pour suivre sa vocation, s'est exposé à la persécution de ses proches, et a généreusement résisté aux charmes de leur tendresse et à la violence de leur désespoir. L'un se rendit un modèle de chasteté par sa patience dans les tentations; et l'autre a remporté une si rare victoire dans la tentation, qu'il a mérité d'avoir la chasteté pour privilége. L'un, transporté dans le ciel, apprit des anges ce qu'il devait annoncer aux hommes; et l'autre, détaché de la terre, a été rempli de l'esprit des saints, et s'est acquis, parmi les hommes, le nom et le caractère d'ange. L'un nous a découvert les mystères les plus relevés, afin que la vérité ne nous en fût pas cachée; et l'autre nous les a expliqués, afin que la certitude nous en fût plus claire. L'un ne voulut savoir que Jésus-Christ crucifié, et l'autre n'eut que Jésus-Christ pour maître. L'un fit adorer Jésus-Christ par des peuples qui ignoraient sa divinité; et l'autre l'a vengé des ennemis qui blasphémaient son nom. L'un enfin fut appelé à l'apostolat pour opérer le changement du monde idolâtre; et l'autre a été donné à l'Eglise pour renouveler les mœurs du christianisme relâché.

Réduisons, mes frères, tant d'admirables rapports sous une juste idée, et disons que saint Thomas a fait revivre saint Paul en lui-même, par l'exemple de ses vertus et par l'utilité de sa science; que, surmontant les faiblesses de notre nature par les armes spirituelles de la foi, il a conservé une parfaite innocence contre les attaques du monde et les attraits de la chair; et qu'ayant mérité, par le privilége de son innocence, d'être élevé à la science des saints, il a rendu la foi victorieuse de l'impiété, de l'hérésie et de la corruption du vice. Je vous ferai donc voir: 1° qu'il s'est élevé au-dessus de la condition de l'homme par la perfection de sa sainteté; 2° qu'il s'est rendu l'oracle de l'Eglise par l'excellence de sa doctrine. Vierge sainte, comme je fais l'éloge d'un saint qui conserva dans une parfaite intégrité une vertu qui fit votre nature, et qui reçut une pleine connaissance d'un Dieu dont vous fûtes la mère, je m'adresse à vous pour obtenir les secours qui me sont nécessaires pour annoncer dignement ses louanges. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Vivre dans la chair sans participer à la corruption de la chair, c'est non-seulement une gloire particulière à quelques saints, mais encore une obligation commune à tous les chrétiens; soit parce qu'ayant été ensevelis comme des hommes terrestres dans le baptême, nous avons été régénérés comme des spirituels par la grâce, pour être transformés en immortels dans la gloire; soit parce que Dieu s'étant revêtu de notre nature, non-seulement pour nous racheter de son sang, mais encore pour nous former sur son exemple, nous devons vivre en lui comme il veut vivre en nous, et porter sa ressemblance comme il a voulu prendre la nôtre. Mais quoique les véritables chrétiens soient dégagés des sens et vainqueurs de leurs passions, quoiqu'ils se soient dépouillés du vieil homme pour se revêtir du nouveau, il faut pourtant avouer, mes frères, qu'il n'en

est point qui ne gémisse sous le poids de la mortalité ; parce qu'étant composé de deux parties opposées, dont l'une l'élève jusqu'à Dieu, et dont l'autre le rabaisse au-dessous de lui-même, il peut dire avec l'Apôtre : Tantôt je fais le bien que je veux, et tantôt le mal que je ne veux pas; je suis soumis à la loi de Dieu par l'esprit, et à la loi du péché par la chair ; et si, par l'un, je dois me consoler, parce que je puis avoir la confiance d'être innocent, par l'autre, je ne puis que m'affliger, parce que je dois toujours craindre de me rendre coupable. Oh ! qu'il est rare de trouver des chrétiens assez détachés d'eux-mêmes pour ne vivre que de la foi, et ne croire qu'en la charité ; assez courageux pour mépriser les prospérités et pour se soutenir dans les traverses ; assez heureux pour avoir conservé la blancheur de leurs vêtements et la pureté de leurs âmes, dans les liens d'un corps fragile et dans les engagements d'un siècle corrompu ! Ce sont ceux-là qui peuvent dire véritablement qu'ils sont dans la chair comme n'y étant pas, parce que n'ayant ni l'esprit occupé de la vanité, ni le cœur sensible à aucune faiblesse, ni le corps sujet à la corruption, ils sont d'autant plus élevés au-dessus de la condition de l'homme, que la condition de l'homme est assujettie à ces misères et à ces humiliations. *In carne ambulantes non secundum carnem militamus.* (II *Cor.*, X.)

Tel fut, mes frères, le grand saint dont je vous fais l'éloge ; Dieu le purifia, pour ainsi dire, de tous les restes du vieil Adam, pour le former comme une créature parfaite en Jésus-Christ et le sépara non-seulement de la masse corrompue des pécheurs, mais encore du petit nombre des élus, pour le donner en spectacle à l'Eglise et au monde, aux anges et aux hommes, comme une des plus vives images de sa sainteté et un chef-d'œuvre de sa grâce. Vous ne verrez pas dans la vie de Thomas de révolutions du bien au mal, et du mal au bien ; vicissitudes ordinaires aux enfants des hommes, qui se rendent pécheurs presque aussitôt qu'ils sont raisonnables, et qui ne commencent d'être pénitents qu'après avoir été longtemps pécheurs. Affranchi des misères de notre nature par un privilége particulier de la grâce, il ne montra du changement dans sa vie que par les progrès qu'il fit dans la vertu ; et dans les premiers essais de sa vertu, il fit voir qu'il avait prévenu le temps de la sagesse, et qu'incapable des faiblesses de l'enfance même, il avait acquis tout à coup la force d'un homme parfait.

Soumis à la conduite des religieux de Saint-Benoît, aussi célèbres par la réputation de leur prudence que par la sévérité de leur institut, il prévient d'abord leurs soins par ses heureuses dispositions, et surpasse leurs espérances par ses progrès. Pratiquant les plus hautes vertus dans l'âge le plus imparfait, il étonna par son exemple ceux qui devaient le former par le leur. Ses pieds ne furent pas plutôt affermis, qu'il marcha à pas de géant dans la voie des préceptes. Réglé dans ses discours, attentif dans son silence, exact à tous ses devoirs, il fit voir dès lors une maturité égale à celle des vieillards. En cet âge où les autres ne savent pas s'ils sont hommes, il connut qu'il était chrétien, et que non-seulement il était à Dieu, mais qu'il ne pouvait appartenir qu'à Dieu seul. Déjà il était persuadé de ce grand principe qu'il a si solidement établi, mais qui est si généralement ignoré : que Dieu, qui est le dispensateur souverain de tous les moments de notre vie, a un droit particulier sur les premiers ; que les premières réflexions de notre esprit, les premières affections de notre cœur, et le premier usage de notre liberté lui doivent être consacrés, comme les prémices de nos fruits qu'il s'est réservées dans sa loi et que nous lui devons offrir par préférence, pour lui conserver son rang au-dessus des créatures ; qu'il ne saurait y avoir d'intervalle entre la lumière et les ténèbres, entre l'état d'innocence et le commencement du péché, parce qu'au moment où nous sommes maîtres de nos volontés, nous ne saurions garder la neutralité entre Dieu et le monde, ni demeurer en suspens entre le bien et le mal ; qu'enfin ce serait désavouer l'alliance de notre baptême, que de n'en pas ratifier les promesses, d'abord que nous avons assez de raison pour le connaître, et assez de force pour les accomplir. Convaincu de ces obligations, il tourna ses yeux, comme David, du côté de Dieu dès le point du jour, il offrit le sacrifice du matin de sa vie, en élevant au ciel ses mains tendres et innocentes dans de longues et ferventes oraisons, et aux premières lueurs de sa raison, il n'eut d'autre curiosité que celle de connaître Dieu, d'autre empressement que celui de le servir, d'autre consolation que celle de l'aimer, d'autre crainte que celle de lui déplaire.

Quelles espérances ne devons-nous pas avoir, mes frères, de cette ferveur naissante et de ces heureuses habitudes? S'il est vrai, selon la sentence du Sage, que l'aurore des justes croisse jusqu'au jour parfait de l'immortalité, comme le déclin du jour des pécheurs se termine à la nuit éternelle de la réprobation, il est aisé de juger, par les commencements prodigieux de notre saint, que sa vie doit être plus qu'humaine, et que Dieu, s'étant hâté de le former, l'a nourri du pain des forts dès son enfance spirituelle, pour le préparer d'abord aux épreuves d'une maturité parfaite.

En effet, Messieurs, il n'eut pas plutôt atteint l'âge de quatorze ans qu'il prit la résolution d'embrasser l'état religieux. Mais que dis-je ? Embrasser l'état religieux, est-ce toujours une marque certaine d'une maturité parfaite ? Hélas ! n'est-ce pas souvent l'entrée d'une carrière malheureuse ? Combien n'y en a-t-il pas qui, se liant par des vœux, sans mesurer ni l'étendue de leurs devoirs, ni la durée de leur engagement, ne traînent ensuite le joug de la religion qu'avec murmure, ou le secouent avec scandale? Combien n'y en a-t-il pas qui, ne pouvant

réparer les malheurs de la fortune par le travail, se jettent dans le cloître, plutôt pour y vivre de l'héritage de Dieu que pour y posséder Dieu comme leur héritage? Combien n'y en a-t-il pas qui aiment mieux s'immoler en apparence aux pieds des autels, que d'être renvoyés avec honte dans le désert; qui ne quittant Sodome que par caprice, y retournent d'abord par leur regret; qui en étant séparés par leur demeure, semblent y demeurer par leur fréquentation, et qui, n'étant ni religieux par leur esprit, ni séculiers par leur habit, ne sauraient se souffrir eux-mêmes dans l'état où ils sont, parce qu'ils ne sont pas soufferts par les autres dans l'état où ils voudraient être?

C'est ainsi, Messieurs, que le choix de l'état religieux n'est souvent que trop équivoque dans plusieurs. Mais il ne saurait être qu'héroïque pour Thomas d'Aquin: il trouvait en lui ce que le monde estime de plus illustre, il pouvait s'assurer de ce que la fortune promet de plus brillant, il était en état de goûter ce que la nature a de plus doux. Le rang de sa naissance, le mérite de ses pères, le crédit de sa famille, l'opulence de son patrimoine, l'approbation de ses talents, le penchant de son âge, tout l'invitait à suivre les traces d'une noblesse ambitieuse et d'une jeunesse déréglée. Cependant, Messieurs, il se consacre au service de Dieu dans l'institut de Saint-Dominique, cet institut où l'humilité ne permet aucune distinction, ni l'obéissance aucun choix; où il n'y a point d'interruption dans l'abstinence, ni de réserve dans la pauvreté; où le corps est affligé par la mortification et l'esprit gêné par l'étude; où l'assuidité à l'oraison oblige au recueillement de la retraite, et où le recueillement de la retraite ne dispense pas des travaux de la charité; cet institut où l'on boit l'eau du torrent comme les Israélites, pour combattre les ennemis de Dieu; où l'on fait profession non-seulement de pratiquer toutes les vertus, mais encore d'extirper tous les vices, et où l'on observe l'exacte discipline d'une milice sacrée que Dieu avait formée et qu'il conserve encore en nos jours pour l'édification de son peuple et pour le secours de son Eglise.

A votre avis, Messieurs, y aurait-il de la politique à renoncer à un monde si flatteur pour se soumettre à un régime si austère? Ah! n'en seriez-vous pas plutôt étonnés, si je ne vous avais d'abord dit que Thomas n'était pas dans la chair pour vivre selon la chair, et que c'est le caractère de sa sainteté de s'être élevé au-dessus de la sainteté même? Car, Messieurs, n'estimer rien de plus digne de soi que ce qui est le plus indigne du monde; ensevelir l'éclat d'une illustre naissance dans le tombeau d'un cloître, refuser d'occuper les premiers rangs dans les palais des grands pour se réduire à la dernière place dans la maison de Dieu, croire que l'on possède tout en ne possédant rien, sacrifier sa liberté dans le temps que l'on peut tout sacrifier à sa liberté même, détruire par l'abstinence un corps qui n'est pas encore perfectionné par la nature, se condamner à la mortification sans avoir perdu son innocence et ne chercher un asile à son innocence, que dans l'état même de la perfection; n'est-ce pas une digne épreuve d'une perfection prématurée? Peut-être dira-t-on que la vocation de Thomas est le fruit de son éducation plutôt que le choix de sa piété; qu'elle lui a été adroitement suggérée dans un âge tendre et docile par des parents avides, qui, ne pouvant fournir à leur ambition qu'à ses dépens, l'ont porté à se rendre étranger à sa famille pour être les héritiers de sa succession: car on voit des parents qui, préférant un Jacob à un Esaü, se feraient véritablement un scrupule d'imposer par violence le joug de la religion à celui-ci, mais qui se font un mérite de l'engager par adresse à le prendre lui-même; qui prennent soin de le rendre l'écho de leur volonté, avant qu'il soit maître de la sienne; de lui arracher son consentement lorsqu'il n'est pas encore raisonnable, afin qu'il n'ose le refuser lorsqu'il devrait être libre, et de le tromper en lui cachant les peines d'un état si saint pour le tenter encore plus fortement en lui en exagérant les douceurs; comme si les parents étaient moins barbares parce qu'ils ont su rendre leurs enfants plus timides; comme si la vocation devait être une inspiration humaine et non pas une inspiration divine.

Non, Messieurs, Thomas ne fut que trop à couvert de ce soupçon. Eh! l'oserai-je dire? Plût à Dieu que ses parents eussent été capables d'une si indigne politique, et que plus avides de ses dépouilles qu'attachés à sa personne, ils n'eussent pas eu une tendresse assez cruelle pour s'opposer à sa vocation! Mais ne nous plaignons pas d'une violence qui fait le mérite particulier de Thomas. Dieu permit, Messieurs, que notre saint eût pour ennemis ceux mêmes de sa maison, afin qu'il eût la gloire d'avoir éprouvé les rigueurs d'un monde chéri, comme il avait eu celle d'avoir méprisé les attraits d'un monde séducteur, et pour apprendre aux parents l'usage qu'ils doivent faire de leur autorité, et aux enfants les bornes qu'ils doivent mettre à leur obéissance. Jusqu'à présent le monde a été la victime de Thomas, mais il faut que Thomas soit la victime du monde, afin que sa vocation soit plus glorieuse pour lui et plus utile pour nous. A peine eut-il disparu que ses parents l'arrachèrent de son asile, et qu'une mère affligée et des sœurs ingénieuses employèrent tout l'art de leur sexe pour le séduire. Mais en vain voulut-on émouvoir sa sensibilité pour surprendre son innocence: Thomas, dégagé des affections de la chair et du sang, n'en écouta point les conseils. Il eut la force de mépriser leur tendresse et de résister à la sienne propre, en un âge où l'on n'aurait pas cru qu'il eût la prudence de s'en défier, et surmontant leur opiniâtreté par un refus douloureux et par un respectueux mépris,

il sut les haïr de cette sainte haine qui nous est recommandée dans l'Evangile, en leur rendant ce qu'il leur devait, selon les lois de la nature, sans consentir à ce qu'ils exigeaient de lui contre la loi de Dieu. La mère enfin, pénétrée de douleur de voir, non pas sa tendresse méprisée, mais son fils incorruptible, permit à ses deux autres fils de racheter ses larmes, et de recourir à une violence dénaturée pour obtenir ce qu'elle avait inutilement tenté par de vains appâts. Les frères de Thomas se présentèrent à lui avec tout ce que leur profession militaire pouvait leur donner de farouche pour intimider son jeune cœur, et portèrent enfin leurs mains meurtrières sur son corps délicat pour le punir de sa désobéissance et pour lui faire rétracter son refus. Mais comme il ne fut pas moins incapable de se démentir par faiblesse qu'il l'avait été de céder par complaisance, ils l'enfermèrent dans une affreuse prison, pour lui ôter toute ressource par la perte de sa liberté et pour lasser sa patience par la longueur du supplice.

Quoi donc! Thomas est puni parce qu'il ne veut pas se rendre coupable? Est-ce un crime parmi les hommes et parmi des chrétiens de n'en vouloir pas commettre un contre Dieu? Ah! je ne saurais retenir plus longtemps mon indignation contre ces parents qui, voulant assujettir la sagesse souveraine à une politique sordide, ont assez d'impiété pour ôter à Dieu le droit de disposer de ses créatures, et assez d'inhumanité pour immoler eux-mêmes une portion de leur propre substance, et qui, décidant souverainement du sort de leurs enfants, sur l'état de leur famille et sur les projets de leur ambition, ne craignent point de sacrifier, comme Caïn, en ne donnant à Dieu que ceux que le monde rejette, et en destinant au monde ceux que Dieu s'est réservés. Je m'armerai du glaive de Jésus-Christ, ce glaive de division, et je séparerai les pères d'avec les enfants et les mères d'avec les filles. Pères et mères, il est vrai, et à Dieu ne plaise que j'aie jamais d'autres sentiments, vos enfants vous doivent tout, parce que vous leur avez tout donné. Ils vous doivent le don de la vie, les peines de l'éducation et les semences de la piété. La loi de Dieu les oblige à vous honorer par religion; la nature, à vous aimer par préférence; l'exemple de Jésus-Christ, à vous obéir avec joie; la raison et les lois humaines, à vous servir par reconnaissance, et je ne saurais même les excuser d'ingratitude, s'ils ne vous étaient soumis que par crainte, et attachés que par cupidité. Mais si vous êtes assez injustes pour sacrifier le sort des uns à l'élévation des autres; mais, si vous êtes assez dénaturés pour être les auteurs de leur désespoir et peut-être la cause de leur réprobation; mais si vous êtes assez pervers pour vous opposer à la vocation qu'ils ont, au lieu de les y porter par piété; ou pour les forcer à suivre celle qu'ils n'ont pas, au lieu de les en détourner par tendresse, je vous le dis et je parlerai haut, ils doivent être assez cruels pour vous désobéir, et Dieu est assez juste pour se venger. Enfants, écoutez-moi, ou plutôt écoutez saint Jérôme : vous ne devez plus reconnaître pour parents sur terre ceux qui ne veulent pas que vous reconnaissiez Dieu pour Père dans le ciel. Souvenez-vous que vous appartenez plus à Dieu comme enfants de Jésus-Christ, que vous n'appartenez aux hommes comme enfants d'Adam. L'abus que vos parents font de leur autorité ne saurait vous rendre coupables du crime de désobéissance : si leur violence ne vous dispense pas de les aimer, l'amour que vous leur devez ne doit pas vous rendre la victime de leur violence, et si Dieu vous commande de les honorer, il vous défend de les honorer plus que lui-même. Ne regardez plus comme un bienfait une vie périssable qu'ils ne vous ont donnée que pour vous exposer à la mort éternelle. Vous ne devez pas appréhender de leur être ingrats lorsqu'ils vous sont si cruels, ni les croire bien tendres lorsqu'ils ne veulent pas que vous soyez saints. La seule reconnaissance que vous leur devez, c'est de ne pas rendre par faiblesse ou par complaisance leur cruauté et plus sacrilége pour eux, et plus irréparable pour vous : *Solum pietatis genus est in hac re, esse crudelem.*

Aussi, mes frères, Thomas, qui sait régler les devoirs de la piété envers ses parents par la fidélité qu'il doit à Dieu, aime mieux être la victime de leur haine que de se rendre complice de leur tendresse, et leur fait voir que ses armes sont assez puissantes en Dieu, non-seulement pour rompre les liaisons du sang, mais encore pour s'opposer aux conseils de l'iniquité : *Potentia Deo ad destructionem munitionum.* (II *Cor.*, X.) Persuadé qu'il n'est rien de plus glorieux à un véritable chrétien que d'entrer en société de souffrances avec Jésus-Christ, il ne se plaint pas de ce qu'il est persécuté, mais il s'afflige seulement de voir que ses parents se rendent coupables. Il ne s'estime pas malheureux de ce qu'il souffre pour être fidèle à Dieu, mais il se croit d'autant plus obligé d'être fidèle à Dieu qu'il a le bonheur de souffrir; et, demeurant deux ans en prison sans se relâcher de sa fermeté ni soupirer pour sa délivrance, il s'assure de la justice de son refus par l'inhumanité de ses parents, et de la sainteté de sa vocation par les épreuves de sa patience.

Ne semble-t-il pas, Messieurs, que les frères de notre saint se doivent croire assez vengés de sa résistance et désespérer de son changement, et qu'ils voudront enfin cesser d'être les ennemis de Dieu et les tyrans de leur frère? Mais à quels excès ne se porte-t-on pas quand on se fait un point d'honneur d'étouffer les sentiments de la nature et d'opprimer la vertu pour faire triompher l'injustice? Etonnés de voir qu'il eût une fermeté au-dessus de son âge, ils se flattent criminellement qu'il n'aura pas une chasteté au-dessus de la nature, et ne

se promettant plus de le faire plier sous la violence, ils veulent le faire rendre lui-même à la volupté.

Vous faudra-t-il représenter, chrétiens, les attaques d'un vice qu'on ne combat qu'avec horreur et qu'on ne saurait même vaincre sans honte? Mais pourquoi m'intimider moi-même par une crainte chaste à la vérité, mais injuste à la chasteté même? Pourquoi déshonorerions-nous par un scrupuleux silence et par une fausse délicatesse une victoire qui n'est pas moins édifiante pour nous que particulière à Thomas? Pourquoi les hommes rougiraient-ils d'être les témoins d'un combat dont les anges ont été les admirateurs? Pourquoi vous déroberais-je l'éclat d'une vertu si rare, pour vous épargner les horreurs d'un vice si commun? Non, nous ne devons plus faire paraître la chasteté timide dans nos discours, après que Thomas l'a rendue intrépide dans le combat, ni fermer les yeux à l'image d'un vice qui ne se présente plus à nous que sous le voile de la confusion. Il faut, au contraire, poursuivre un ennemi vaincu qui, nous montrant sa faiblesse, ne peut plus nous faire trembler pour la nôtre; et qui, honteux de sa défaite, ne peut être ni assez impudent pour retenir notre censure, ni assez affreux pour alarmer notre délicatesse. Écoutez-moi donc sans crainte, voici le dernier et le plus infâme stratagème des frères de Thomas: ils gagnent la beauté artificieuse et l'impudicité vénale d'une prostituée, et introduisant cette furie infernale dans la prison, pour livrer notre chaste colombe à ses attaques, ils se flattent de rendre leur frère infidèle à sa vocation en lui faisant perdre sa pureté.

Ne tremblez-vous point, Messieurs, pour le jeune Thomas? Que ne doit-on pas craindre des charmes impudents et d'un sexe qui engage si facilement par ses appas, et qui même ne plaît que trop souvent par sa modestie? Que peut-on attendre d'un jeune homme qui doit être susceptible du feu des passions par l'ardeur de son âge; qui sent une partie de lui-même se déclarer pour son ennemi; et qui doit, ce semble, appréhender de vaincre par le plaisir qu'il y a d'être vaincu? Mais surtout que peut-on se promettre de lui, lorsqu'il est forcé non-seulement de fermer les yeux à un objet fatal à son innocence, mais encore de défendre tous ses sens d'une violence si douce à la nature; lorsqu'avec le penchant à céder il n'a pas la liberté de fuir, lorsque la sombre solitude d'un cachot peut rendre sa passion moins timide et son péché plus secret; lorsque le dessein de ses parents l'assure non-seulement de l'impunité de son crime, mais encore d'un applaudissement à sa faiblesse; lorsqu'enfin il trouve dans l'effronterie d'une femme et dans la nécessité de la combattre un si puissant attrait à la volupté, et une excuse si apparente à ses remords?

Mais aurions-nous la faiblesse de craindre, tandis que Thomas ne l'a pas lui-même? La ressource des autres, c'est de fuir pour n'être pas vaincu; mais celle de notre saint, c'est de vaincre quoiqu'il ne puisse pas fuir. Un péril si inévitable, mais si doux, ne fait qu'allumer en lui une généreuse fureur. Animé d'une chaste indignation, il s'arme d'un tison que le hasard lui présente, et chasse avec honte cette infâme Babylone qui semblait ne devoir plus rougir. Oubliant dans les attaques de la volupté la modération qu'il avait toujours conservée dans ses souffrances, il relève l'éclat de sa pureté par le mérite de sa victoire, et fait changer de nature à son corps en faisant changer de conduite à la chasteté, cette vertu qui, par sa sage timidité ou par sa fragilité naturelle, a toujours fait un nombre presque égal de prudents fugitifs ou de présomptueux coupables.

Quelles peuvent être, Messieurs, nos réflexions à la vue d'un tel spectacle? Qui n'admirera ici le courage de Thomas, d'avoir été inébranlable dans sa vocation, non-seulement par les charmes de la tendresse et par la violence du désespoir, non-seulement dans l'ennui et l'horreur d'une longue et affreuse captivité et dans une espèce de désespoir de sa délivrance, mais encore contre de si rares et si pressantes attaques de l'impureté? Si Dieu donne des couronnes à ceux qui ont prudemment fui pour ne pas se commettre en un combat beaucoup moins dangereux que celui-ci, quelles palmes ne réserve-t-il pas à Thomas qui y a si glorieusement triomphé? Esprits célestes, vierges des cieux, spectateurs du combat de cet ange de la terre, qu'en pensez-vous vous-mêmes? L'oserai-je dire? Ne devez-vous pas être jaloux de sa victoire? Quel objet plus digne de votre jalousie, qu'un homme qui est invincible comme vous, tandis que vous ne pouvez pas être victorieux comme lui. Si vous êtes plus heureux que nous, ne semblez-vous pas l'être moins que Thomas. N'est-il pas plus glorieux d'avoir rendu sa chair incorruptible, que d'avoir reçu une nature vierge; et de s'élever par sa vertu à la pureté des esprits, que d'être, par la condition des esprits, dans l'impuissance de perdre la pureté, puisque par l'un c'est mériter un plus rare bonheur, et que par l'autre ce n'est qu'avoir un bonheur commun et même sans le mériter.

Mais loin d'ici ces pensées humaines: des esprits glorifiés seraient-ils susceptibles de la lâche malignité des hommes corrompus? Bien loin de s'affliger eux-mêmes de cette victoire, ils viennent s'en réjouir avec le vainqueur; et le regardant alors comme semblable à eux, ils se rendent la victoire commune avec lui. Ils descendent du séjour glorieux de leur félicité dans le théâtre ténébreux du combat, pour admettre Thomas en leur société céleste. Ils purifient sa chair pour lui communiquer leur pureté, et l'élevant au-dessus des faiblesses des sens, ils l'établissent dans une chasteté aussi paisible que la leur, et semblent lui faire dire avec eux qu'il n'est plus dans la chair, parce que la

nature charnelle d'Adam a été transformée pour lui en la substance spirituelle des anges : *In carne ambulantes, non secundum carnem militamus.* (II *Cor.*, X.)

C'est à ce spectacle que je vous arrête, vous qui vous faites une gloire de la brutalité ou une gêne de la bienséance ; vous qui, vous livrant vous-mêmes à l'impureté, regardez la chasteté comme suspecte dans les autres ; vous tous qui composez ce monde pervers, où l'impudence effrénée d'un sexe et l'hypocrisie licencieuse de l'autre forment une corruption universelle, je vous arrête tous pour vous confondre à la vue du triomphe de la chasteté. Trouverez-vous à présent des excuses à vos désordres ou des prétextes à votre impénitence ? La chasteté a été trop courageuse dans Thomas pour croire qu'elle ait été trop faible pour vous. Direz-vous que la pureté est un privilége et que sa victoire est sans exemple ? Mais Dieu vous a-t-il jamais mis à de si rudes épreuves, et n'est-il pas lui-même assez juste pour mesurer ses grâces à la violence des tentations et à la fragilité de la nature?

Que si vous ne vous sentez pas le courage d'un Thomas dans le péril, que n'avez-vous du moins sa prudence à l'éviter? Car croyez-vous que pour être confirmé dans la pureté, il en ait moins appréhendé les occasions de la perdre, ni qu'il en ait moins veillé à la garde de ses sens et à la retenue de sa langue? A la vérité, nous devons être surpris de la défiance d'un homme angélique qui n'était plus dans un état où l'on doit se craindre soi-même ; mais combien plus ne serons-nous pas étonnés de la prétendue sécurité des hommes corrompus, qui, bien loin de fuir le péril, s'y exposent sans crainte et s'y perdent avec tranquillité? Pouvez-vous jouer avec les aspics et les basilics, sans être infectés par leur venin? Pouvez-vous approcher les lèvres du lait de la fornication sans être enivrés par sa douceur? Comment conserverez-vous la pureté de votre cœur, vous, jeune homme oisif, qui n'avez d'autre occupation que celle de prostituer votre langue et vos yeux à un objet dont vous faites votre idole; vous, vierges mondaines, qui, par des ajustements étudiés et par des couleurs empruntées, semblez vouloir mettre tout à profit pour éblouir les yeux de ceux qui ne pensent qu'à séduire vos mœurs, et qui les attachez à vous pour vous faire des courtisans dans les assemblées et des adorateurs dans le temple? Sont-ce là les preuves que vous donnez de votre vertu, et les précautions de votre vigilance? Est-ce ainsi que vous comptez sur la grâce ou que vous présumez de vos forces? Je le sais, les uns se plaindront qu'ils sont fragiles ; mais pourquoi donc s'engagent-ils dans le péril? Les autres diront avec un air de confiance qu'ils ne sentent point ce péril, mais comment donc ceux-là s'avouent-ils fragiles? Un sexe se faisant un honneur de ses désordres se rira de notre censure, et l'autre, rougissant de la moindre tache, se révoltera contre nos reproches. D'où vient donc cette contradiction? Est-ce qu'un sexe est moins fort ? Est-ce que l'autre est plus dissimulé? Mais vous l'avez dit, ô mon Dieu, que l'iniquité se contredit elle-même. *Mentita est iniquitas sibi.* (*Psal.* XXVI.) Quoi qu'en dise le monde corrompu, si l'on veut secouer le joug de l'impureté ou en repousser les attaques, il faut fuir comme Joseph, fermer les yeux comme Job, jeûner comme Judith, pleurer comme David, prier comme Suzanne, se châtier comme Paul, et même s'il est nécessaire, s'ensevelir dans le désert comme Elie.

Voilà les armes que saint Thomas se crut obligé d'opposer à l'esprit immonde : tout élevé qu'il était au-dessus de la condition de l'homme par le privilége de sa pureté, tout vainqueur qu'il était sorti d'un si dangereux combat, il ne se reposa jamais sur sa vertu, et se défia toujours de son ennemi. Aussi, mes frères, quelle récompense ne reçut-il pas! Dieu le disposa, par cette grande pureté de corps, aux dons dont il voulait remplir son âme; et voulant couronner sa victoire par d'autres triomphes, il l'affermit comme une colonne du temple, selon la parole de l'*Apocalypse*, et il lui ouvrit les trésors de sa science, afin qu'il se rendît l'oracle de l'Eglise par la pureté de sa doctrine: c'est le sujet de la seconde partie de ce discours.

## SECOND POINT.

Quoique la simplicité de la foi ne souffre ni la pompe de l'éloquence, ni les subtilités de la philosophie ; quoique les voiles de notre ignorance ne nous permettent point de développer la grande énigme de nos mystères, et que le principal hommage que la puissance orgueilleuse de l'esprit doit à son Créateur, soit de se soumettre à des vérités qui surpassent son intelligence; il est pourtant nécessaire, selon la doctrine de saint Augustin, que les principes de notre religion soient soutenus par la force du raisonnement; soit parce qu'ils doivent être évidents pour former la certitude de notre créance, comme ils doivent être obscurs pour faire le mérite de notre soumission; soit parce que la foi n'est pas opposée à la raison, quoique la raison doive être soumise à la foi, et que notre docilité serait soupçonnée de prévention si elle n'était appuyée d'aucun motif; soit enfin parce que ce serait faire tort à la vérité que de lui ôter le droit qu'elle a seule de se servir du raisonnement; qu'elle pourrait être confondue avec l'erreur, si elle ne pouvait pas se faire distinguer de l'erreur même, et que ce n'est pas faire dépendre la religion des lumières de l'esprit, mais que c'est consacrer les lumières de l'esprit à la religion, que de les employer à abattre toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu, et à venger l'Eglise des impies qui ne veulent pas reconnaître la vérité, des hérétiques qui en corrompent la doctrine et des pécheurs qui en déshonorent la sainteté. Il est vrai

que les premiers chrétiens se faisaient mieux connaître par les œuvres que par la langue; qu'ils savaient plutôt mourir pour la foi que disputer contre l'impiété, et qu'ils ne croyaient pas pouvoir confondre les ennemis de leur créance par une voix plus éloquente et plus sincère que celle de leur sang, mais je n'en suis pas surpris. Pouvaient-ils donner d'autres preuves de la vérité que le sacrifice de leur vie, puisque les partisans de l'erreur n'avaient pour arguments que des menaces, et ne voulaient persuader que par le fer? Mais lorsque le démon, voyant que la cruauté des tyrans n'avait fait que des martyrs, que le sang des martyrs avait coulé dans d'autres veines, et que les Israélites naissants s'étaient multipliés malgré l'oppression des Egyptiens jaloux; lors, dis-je, que le démon, voyant la violence inutile, cessa d'attaquer l'Eglise en lion, pour lui dresser des embûches en serpent, et voulut répandre les ténèbres du mensonge et du libertinage pour altérer la foi et pervertir les mœurs des chrétiens; Dieu qui veille à la garde d'Israël et qui a établi sa demeure en Sion, opposa de nouvelles armes à ces nouvelles attaques, et produisit des génies du premier ordre pour défendre les vérités de son Evangile par la profondeur de leur érudition, comme il les avait établies par la constance des martyrs.

Ce fut dans ce dessein qu'il suscita Thomas d'Aquin, en un temps où les ténèbres de l'ignorance avaient jeté les hommes dans un assoupissement universel, où les uns manquaient d'application pour s'instruire de la vérité, et les autres d'intelligence pour la connaître, où une aveugle impiété faisait toute l'habileté des uns, parce qu'une simplicité grossière faisait tout le mérite des autres; où la science n'était plus qu'une pure vision de l'esprit d'orgueil et de vertige, parce qu'elle n'était plus puisée dans les sources sacrées de l'Ecriture et de la tradition, et où la corruption des chrétiens semblait être les mœurs du christianisme, parce que les peuples, entraînés par le torrent de la coutume, n'étaient point redressés par la vigilance de leurs pasteurs. Dans le morne silence et l'affreux chaos de cette nuit épaisse, à la faveur de laquelle les bêtes féroces, selon l'expression du Prophète, c'est-à-dire l'erreur et le vice, parcouraient la terre, Dieu élève la voix de Thomas, comme celle de l'oracle de l'Eglise, et le produit comme le soleil du monde chrétien, pour réveiller les hommes de leur assoupissement et pour les conduire au travail.

Vous dirai-je que ce vaste et sublime génie pénétra tous les secrets de la nature, qu'il raisonna depuis le cèdre jusqu'à l'hysope; qu'il donna les principes de la philosophie et les ouvertures des sciences, et qu'il posséda les idées de Platon et les règles d'Aristote? Je n'ose presque louer en la personne d'un saint des sciences que nous ne sommes que trop obligés de condamner dans le reste des hommes; des sciences que la curiosité rend si vaines en elles-mêmes, que la vanité rend si dangereuses à la piété, et que l'impiété rend si ennemies de la foi.

Il faut pourtant avouer, Messieurs, que toutes les sciences descendent du Père des lumières, comme de leur principe, et peuvent lui être rapportées comme à leur fin; et que si l'on se perd par l'abus qu'on en fait, on peut se sanctifier comme Thomas, par l'utilité qu'on en peut tirer. S'il assujettit le chrétien au philosophe, ce n'est que pour rendre le philosophe chrétien. S'il raisonne selon les principes des savants superbes, ce n'est que pour en appuyer les vérités évangéliques. C'est un or qu'il ravit aux Egyptiens comme à d'injustes possesseurs, et qu'il purifie dans la fournaise, pour le faire passer entre les mains des Israélites. Observant entre les lumières de la raison et celles de la foi la même subordination qu'il y a entre les créatures et le Créateur, il ne se rabaisse jusqu'aux causes inférieures que pour remonter à la cause universelle; et comme le juste reproche que saint Paul fait aux faux sages, c'est d'avoir connu Dieu sans le glorifier, de s'être éloignés de lui par leur orgueil, après l'avoir trouvé par leur raison; notre saint philosophe épure les connaissances naturelles de ce qu'elles ont de profane par le pieux usage qu'il en fait, et leur ôte ce caractère de vanité qu'elles portent en donnant à sa science ce caractère d'humilité qui la distingue.

Car, Messieurs, si Dieu lui avait donné un esprit universel, il lui avait aussi formé un cœur humble. Le vit-on jamais susceptible de la maligne émulation de se faire écouter seul et d'étaler son savoir pour se faire honneur de l'ignorance des autres? Le vit-on rechercher de vaines distinctions ou se repaître de justes louanges? On sait qu'à l'exemple de David, il s'était rendu comme un animal sans entendement devant Dieu et devant les hommes; qu'il s'attira lui-même les railleries de ses condisciples par une modestie silencieuse, quoiqu'il fît l'étonnement de son maître par une pénétration prématurée, et d'un maître comme Albert le Grand; et qu'aimant mieux passer pour un esprit simple que de briller par une science indiscrète, il se laissa regarder comme un vase inutile au monde, quoiqu'il fût destiné à être l'ornement du sanctuaire. Il enveloppa si bien ses admirables talents par les ombres de son humilité, que jamais les ombres de son humilité ne purent être dissipées par l'orgueil de la réputation. Jamais savant ne mérita plus que lui d'être loué, et jamais ignorant ne se crut plus indigne de l'être. Jamais homme n'enseigna avec plus d'érudition et ne parla avec moins de faste, et l'on voit encore par l'humble politesse avec laquelle il établit ses conclusions, qu'il ne hasarde son avis qu'en tremblant et qu'il répond plutôt en disciple qui doute qu'en maître qui décide. Vit-on qu'il dédai-

gnât les fonctions les plus humiliantes de la religion comme indignes de sa personne, ou comme incompatibles avec ses occupations; qu'il eût moins de différence pour ses égaux, et moins de soumission pour ses supérieurs; et qu'il souffrît que ses frères lui rendissent, par des égards de distinction, l'honneur qu'il leur faisait par l'éclat de sa naissance? Il arrive quelquefois que l'on porte le faste du siècle dans l'état humble de la religion, comme l'on n'embrasse souvent l'état honorable de la religion que pour fuir les humiliations du siècle, et que les uns, quittant l'habit séculier pour n'avoir pas la bassesse de faire la cour aux grands du monde, ont ensuite la vanité de se la faire faire à eux-mêmes dans le cloître; comme les autres ne se travestissent en religieux que pour jouir du crédit attaché à leur profession et de l'honneur que l'on rend à leur caractère; et qu'ainsi la division règne parmi les membres d'un même corps, parce que les uns y exigent des prééminences par orgueil, et que les autres les refusent par jalousie. Thomas, au contraire, ne trouvait rien de plus doux que l'abjection. Il se dérobait avec plaisir aux études les plus sublimes, pour vaquer aux offices les plus bas; oubliant la maison de son père, il ne se regardait plus que comme enfant de saint Dominique; il honorait tous ses frères comme ses maîtres, et l'obéissance prompte qu'il rendit au commandement inconsidéré d'un de ses inférieurs, fit bien voir que son humilité n'était pas une humilité spéculative, qui, ne subsistant que dans les idées, se dément dans les actions. Vit-on qu'à la faveur de la lumière qu'il répandait dans l'Eglise, ou de l'éclat qu'il donnait à son corps, il s'ouvrît les voies de l'ambition? Vit-on qu'il s'installât lui-même dans le siége de l'épiscopat pour être l'ornement de sa famille et l'appui de son ordre; ou qu'il se dédommageât, par les charges qu'il pouvait occuper dans son ordre, des dignités qu'il n'avait pas voulu remplir dans l'Eglise? L'humble refus qu'il fit d'un des plus riches archevêchés d'Italie, et l'amour qu'il eut toujours pour la dépendance sont des preuves illustres de la crainte qu'il avait d'être dans l'élévation, et de l'attention qu'il eut à se cacher à lui-même son mérite. Il donna à connaître, par sa science, combien son humilité était profonde; par son humilité, combien sa science était sainte; par sa simplicité, combien il méprisait la gloire du monde, et par la gloire qu'il pouvait tirer du monde, combien était admirable la simplicité avec laquelle il vivait dans la religion.

Ce fut par le secours de cette humilité, qu'il eut toute la précaution de la sagesse chrétienne dans l'étude des sciences profanes; qu'il ennoblit l'art de discourir, en le faisant servir à la défense de notre religion et à l'éclaircissement de nos mystères; et qu'il se rendit défenseur de la foi catholique, par les mêmes armes dont les autres s'étaient servis pour la combattre.

N'est-ce pas par l'évidence des démonstrations, et par les arguments qu'il emprunte des créatures, qu'il ferme la bouche à ces impies qui, disant dans le fond de leur cœur qu'il n'y a point de Dieu, veulent rendre un hasard imaginaire l'auteur des êtres réels et le maître de notre sort? Il leur présente ce vaste univers comme un Evangile naturel, qui leur annonce la gloire du Créateur. Il y prend, comme David, cinq pierres choisies, c'est-à-dire cinq preuves incontestables pour renverser les athées Goliaths, et leur oppose la voix muette de toutes les choses créées, qui nous parlent d'une manière visible de celui qui est le principe de leur être, le dispensateur de leur perfection, le centre de leur mouvement, le terme de leurs révolutions, l'habile ouvrier qui les a arrangées dans leur ordre, et le sage arbitre qui les maintient dans leur discipline. Par là, il leur fait voir que l'âme, naturellement chrétienne, rend en eux-mêmes, malgré eux-mêmes, un témoignage irréprochable à son Créateur; que leur esprit déclare, par les subtilités mêmes qu'il oppose à la Divinité, qu'il a trop de lumières pour en douter; que leur impiété n'est que le langage hypocrite d'un cœur corrompu, qui veut jouir de ses passions sans être inquiété par ses remords; que Dieu les scandalise bien moins par sa patience à souffrir nos crimes qu'il ne les trouble par la crainte qu'ils ont qu'il ne les punisse; et qu'ils sont d'autant plus insensés qu'ils ne veulent pas reconnaître un Dieu qui ne saurait leur être inconnu, d'autant plus ingrats qu'ils sont les ennemis de celui qui les a faits tels qu'ils sont, et d'autant plus misérables qu'ils le provoquent à se venger, en voulant se mettre à couvert de sa vengeance même, et que, ayant tout à craindre d'un Dieu qui est, ils ne peuvent pas recourir à un Dieu qu'ils disent n'être pas.

N'est-ce pas encore par des démonstrations sensibles, qu'il montre aux païens que c'est une impiété également extravagante de dire que Dieu n'est pas, ou de le croire tel qu'il ne peut pas être; que ce serait détruire sa divinité que de la partager; qu'il ne serait pas souverain s'il avait un égal, qu'il serait imparfait s'il n'avait toutes les perfections, et que si nous divisons la Divinité dans nos idées, nous pouvons la multiplier jusqu'à l'infini? Digne imitateur de saint Paul, non-seulement il en recueillit l'esprit, mais il fut, ce semble, associé à l'apostolat de ce Maître des gentils. Car si Paul a ravi aux faux dieux l'honneur qu'on leur rendait injustement par tout l'univers, Thomas a fait voir à tous les siècles le juste mépris qu'on en doit faire; et si ce grand Apôtre a regardé la destruction de l'idolâtrie comme le plus digne objet de son zèle, notre saint docteur en a fait la matière du plus beau de ses ouvrages.

N'est-ce pas enfin par l'économie de l'art de raisonner, qu'il a revêtu la théologie de cette nouvelle forme qui en rend la matière moins embrouillée et les expressions plus

exactes? Ici j'invite tous les savants à le louer par reconnaissance, puisqu'il les a tous formés par les travaux qu'il leur a épargnés, et par les idées qu'il leur a fournies. On sait, Messieurs, qu'au siècle de saint Thomas, la science divine était ensevelie dans la poussière des bibliothèques, que la multitude des livres rebutait les esprits les plus avides et accablait les plus éclairés; qu'elle était aux uns un prétexte de vivre dans la mollesse, et aux autres un sujet de se plaindre de leur pauvreté; qu'il y avait fort peu de personnes qui eussent assez de pénétration pour y dévoiler la vérité, et qu'il n'y avait que trop de demi-savants qui avaient le malheur d'y choisir le mensonge. La théologie était un trésor caché dans la terre, qu'on n'avait pas le temps de découvrir, ou qu'on n'avait pas la patience de chercher. Les Pères avaient parlé avec trop d'étendue pour être tous lus, et les théologiens avec trop d'obscurité pour être compris. Ainsi cette science, qui nous rassure dans notre foi et nous instruit dans nos mystères, était tout à fait inconnue aux uns et négligée par les autres. Ainsi l'Eglise gémissait dans les ténèbres de ses enfants, et semblait ne pouvoir plus se défendre par les seules armes dont elle peut se servir, parce qu'elles lui étaient inutiles pour les uns, qui ne s'en servaient point, et dangereuses par les autres, qui s'en servaient mal.

Grâces en soient donc rendues à notre illustre docteur, qui a resserré et développé cette science, pour abréger le temps aux esprits éclairés, et pour faciliter l'intelligence des médiocres. Semblable à cet industrieux insecte qui recueille ce qu'il y a de plus doux, et qui se nourrit de ce qu'il y a de plus pur dans la nature, il ramassa le suc des plus belles fleurs du champ de l'Eglise pour en composer le miel qui coule dans la terre promise. Dieu lui donna le don de discernement, et lui traça le plan de cet ouvrage immense, qu'on peut regarder comme le corps et le centre de l'esprit universel; ouvrage que l'Eglise a rendu plus durable que le marbre, par les éloges qu'elle lui a donnés et par les secours qu'elle en a tirés. Là, Thomas embrasse toutes les matières sans confusion, et les épuise sans longueur. Là, il propose toutes les questions avec méthode, il les explique avec netteté, et les résoud sans chicane; là, on y voit la foi évidente dans ses principes, et vénérable dans son obscurité; les mystères fondés avec soumission, et défendus sans réplique. Là, on voit la raison soumise à l'Ecriture, l'Ecriture interprétée par les Pères, les Pères réunis dans la doctrine de l'Eglise, et la doctrine de l'Eglise vengée de ses ennemis et renfermée dans toute son étendue. C'est saint Thomas qui nous a appris tout ce que l'on a dit dans les siècles qui l'ont précédé, et qui a dicté tout ce que l'on devait dire dans les siècles qui l'ont suivi. Ecouter ce docteur, c'est écouter tous les autres, c'est écouter la vérité même; un grand pape l'a déclaré, qu'on ne pouvait s'éloigner de sa doctrine sans être soupçonné de mensonge. C'est lui qui, recueillant l'esprit de tous les Pères de l'Eglise, n'ignora aucune vérité, et ne laissa échapper aucune erreur. Semblable à un grand fleuve qui reçoit dans son vaste sein les eaux de plusieurs autres pour les rendre à l'Océan, il réunit en lui les sources de la foi dans toute leur abondance, pour les transmettre à l'Eglise dans toute leur pureté. C'est lui qui est regardé comme l'auteur de la théologie et le maître de la religion, et comme la tour mystérieuse de David, d'où pendent mille boucliers impénétrables aux traits de l'impiété, et ces armes de lumières si fatales aux puissances des ténèbres. C'est lui qui est la règle des sentiments dans l'Eglise, et l'arbitre de la foi dans les conciles. C'est lui qui a prêté les raisonnements dont on a confondu les Calvin et les Luther, et qui a prononcé du haut des cieux les anathèmes dont l'Eglise universelle assemblée à Trente a proscrit ces hérésiarques dangereux et leurs sectes naissantes. C'est lui enfin qui se fait entendre dans tout le monde chrétien, par la bouche de ses fidèles disciples qu'il a rendus les dépositaires de sa science aussi bien que les héritiers de sa piété, et qui, animés par les influences d'un si digne chef, en feront à jamais revivre le zèle contre les ennemis de l'Eglise.

Que l'esprit de mensonge nous débite à présent toutes ses fictions, nous sommes à couvert sous les ailes de cet aigle immortel. Que la fumée la plus épaisse sorte du puits de l'abîme, elle sera d'abord dissipée par les rayons de ce soleil de vérité. Que les hérétiques viennent nous soutenir qu'il y a un Dieu sans personne, un Père sans Fils, un Fils sans Saint-Esprit, un Saint-Esprit sans divinité, une divinité sans Jésus-Christ, une Marie sans maternité, un Sauveur sans humanité, un Origène sans erreurs, une âme sans volonté, des images sans culte, un schisme sans division, une synagogue sans sainteté, des prophètes sans inspiration, des châtiments sans justice, des créatures sans bonté, un baptême sans valeur, un Adam sans péché, des péchés sans rémission, une rémission sans pénitence, un mérite sans grâces, des actions sans liberté, un salut sans Rédempteur, une rédemption sans fruit, des conciles sans foi, une foi sans œuvres, une justification sans sacrements, des sacrements sans ministère, un ministère sans mission, une mission sans Eglise, une Eglise sans unité, une unité sans chef, un chef sans autorité, des prêtres sans autels, des autels sans sacrifice, un sacrifice sans victime et une victime sans transsubstantiation; que toutes les bouches impies viennent nous vomir leurs autres blasphèmes, Thomas seul les a confondus à jamais; il a terrassé tout ce qui pourrait s'élever contre la science de Dieu, et il me semble entendre cet oracle prononcer contre le corps des hérétiques la condamnation dont il frappa, dans un divin transport, ceux qui par l'excès de

leur impiété et par la multitude de leurs erreurs, nous représentent tous les autres. *Conclusum est contra Manichæos.*

Nations ennemies du nom d'Israël, enfants d'Ammon, habitants de Tyr, Assyriens superbes, Amalécites audacieux, Gabaonites trompeurs, peuples ténébreux, jaloux de la splendeur de Jérusalem, rassemblez-vous, dit Dieu par son prophète, vous méditez entre vous la désolation de Sion et la profanation du temple, vos conseils sont confondus (*Isa.*, VIII) et votre défaite est assurée. Hérésiarques conjurés, lions rugissants, loups insatiables, serpents artificieux qui vous êtes efforcés de renverser l'édifice de l'Eglise par des sectes violentes, de déchirer sa robe sacrée par une séparation injuste, de ternir sa beauté par une dissolution scandaleuse, de lui enlever ses enfants par des impostures malignes, et d'établir votre empire sur ses débris; monstres d'impiété, ou vous avez tous été détruits parce que vous avez précédé Thomas, ou vous n'avez pu détruire l'Eglise parce que Thomas vous a précédés; il est établi par le Seigneur sur les murailles de la ville sainte, pour en défendre l'entrée, et il ne se taira jamais. Il fait lui seul votre terreur et notre salut : *Ipse terror vester.* (*Ibid.*) Il ne faut pas un aveu plus sincère de votre faiblesse que le vain souhait que vous avez fait de sa perte, ni une moindre gloire à un si grand saint, que celle d'être le plus digne objet de votre haine, et vous avez vous-mêmes achevé son éloge et confirmé notre foi lorsque, dans une rage impuissante, vous vous êtes écriés : *Tolle Thomam et dissipabo Ecclesiam.*

Ce ne fut pas encore assez, Messieurs, pour notre saint docteur, d'avoir été le bouclier de la foi et l'ange exterminateur de tous les ennemis du peuple de Dieu. Comme l'Eglise n'est pas moins sainte qu'infaillible, Thomas, qui en était l'oracle, voulut rétablir la pureté de ses mœurs comme il avait défendu la vérité de sa créance; il crut que cette mère tendre ressentirait encore plus de joie du salut de ses enfants que de la perte de ses ennemis, que le relâchement de la discipline ne serait pas moins pernicieux que le levain de l'erreur, et que ce serait en vain qu'il donnerait aux chrétiens des préservatifs pour ne pas se laisser corrompre par les hérétiques, s'ils se perdaient eux-mêmes par leur propre corruption. Ainsi, il laissa à l'Eglise des règles de sagesse, pour rétablir la régularité dans la discipline et la justice dans la morale, pour conserver les droits de Dieu sans blesser ceux de César. Il détermina l'étendue des préceptes et donna des bornes à la cupidité, pour ne pas fermer la porte du ciel ou pour ne pas en élargir la voie. Il pesa au poids du sanctuaire les jugements sacrés, pour accorder les intérêts de la miséricorde qui veut sauver le pécheur, avec ceux de la justice qui veut punir le péché, et sans appesantir ni diminuer le joug du Seigneur, il sut l'accommoder aux faiblesses des hommes.

Si vous êtes étonnés, Messieurs, de la science de Thomas, ne souhaiterez-vous pas d'en savoir le principe et ne vous direz-vous pas à vous-mêmes : D'où lui est donc venue une si haute sagesse? Car comment est-ce qu'un faible mortel s'est acquis une science si vaste dans son étendue et si infaillible dans ses décisions? Est-ce par la pénétration de son esprit? Il est vrai que la force de son génie était nécessaire pour les découvertes surprenantes qu'il a faites. Mais qu'est-ce que l'esprit et le plus grand esprit abandonné à lui-même? Hélas! tout pénétrant qu'il soit, il est toujours borné dans ses lumières et aveugle sur nos mystères, exposé à la contradiction et capable même d'égarement. Est-ce par la longueur du temps et par l'assiduité au travail? Il est vrai que ses jours ont été pleins, selon l'expression de l'Ecriture, et que de tous les moments de sa vie, il n'y en eut aucun pour l'oisiveté et pour la dissipation. Mais cinquante ans, qui ont fait le terme de son exil en ce monde, pouvaient-ils suffire à un si grand amas de connaissances et au nombre de ses ouvrages? Est-ce par les soins et par l'habileté de son maître? Mais un maître qui aurait formé un tel disciple ne serait-il pas lui-même un plus grand sujet d'étonnement? A qui pouvait-il donc devoir une si haute science, qu'à Dieu même qui dirigea son étude dans la prière? Cessons donc de nous étonner de la gloire et de l'autorité que Thomas s'est acquises dans Israël. Il n'annonçait au peuple que les oracles qu'il avait reçus sur la montagne. Il n'avait d'autre conversation que dans le ciel, comme Paul son modèle, ni d'autre livre que le sein du Dieu des sciences, et comme son application à l'étude n'était point un obstacle à sa prière, ni son assiduité à la prière une interruption à son étude, il rendait l'étude éclairée par la prière et la prière utile par l'étude. Bienheureux l'homme que vous instruisez vous-même, ô mon Dieu, non par le son des paroles qui passent, mais par l'infusion de vos grâces, qui n'éclairent pas moins qu'elles sanctifient!

Le comprendrons-nous jamais, nous qui sommes chargés du dépôt de la sagesse ou du soin de l'instruction, le comprendrons-nous jamais, que la prière est une voie plus courte que l'étude pour parvenir à une haute science? Nous qui regardons la prière comme un exercice de surérogation, tandis que nous nous assujettissons à des spéculations qui ne sont pas moins une affliction d'esprit que des obstacles à la grâce; nous qui aimons mieux que nos occupations nous dérobent à nous-mêmes, que de nous dérober pour quelque temps à nos occupations pour vaquer à la connaissance de Dieu et au règlement de nos mœurs; nous qui considérons un entretien avec Dieu plutôt comme l'occupation d'une piété oisive que comme un temps retranché à une vaine curiosité, comme si Dieu était un maître trop ignorant pour le consulter, comme s'il y avait une science plus importante que celle

du salut, comme si nous étions dispensés de nous sanctifier nous-mêmes, parce que notre ministère, et peut-être notre vanité, nous porte à instruire les autres. Serons-nous toujours assez ignorants pour croire que nous puissions devenir véritablement savants par d'autres moyens que ceux qui peuvent nous rendre saints? Comprenons-le donc, par l'exemple de Thomas, que pour être éclairés dans la science de Dieu, nous lui devons demander ses lumières et nous défier des nôtres.

Il est vrai que nous ne saurions atteindre à l'élévation de saint Thomas; qu'il y aurait de l'illusion à demander ses sublimes connaissances et de la présomption à les attendre, et que nous devons recevoir avec humilité les lumières que Dieu veut nous donner, et non pas aspirer avec inquiétude à celles que notre amour-propre pourrait nous faire désirer. Mais quand la prière, cet exercice si indispensable à tout le monde, mais pourtant si négligé par nous-mêmes, quand, dis-je, la prière ne nous produirait d'autre avantage que celui de réprimer notre orgueil et de purger nos affections, quand elle laisserait notre esprit dans les ténèbres et qu'elle ne ferait sentir la lumière que dans nos cœurs, pourrions-nous nous plaindre d'être privés des dons dangereux à notre salut, pourvu que nous obtinssions les grâces propres à notre état? Ah! non, dit saint Jérôme, l'oracle de son siècle, j'aime mieux une sainte simplicité qu'une vaine science. Quand nous ne ferions qu'étudier Jésus-Christ pour apprendre à l'aimer comme notre saint docteur, serait-ce peu? N'est-ce pas cet amour qui nous le ferait connaître? N'est-ce pas cette connaissance qui nous conduirait à la vie éternelle? N'est-ce pas cette vie éternelle qui doit nous le faire posséder? Et n'est-ce pas cette possession que Thomas regardait comme le plus cher objet de ses vœux?

C'est le fruit particulier de la prière de découvrir Dieu pour l'aimer; l'étude, séparée de l'oraison, ne produit que des fleurs qui inspirent l'orgueil et des épines qui le punissent, parce que les savants, ne demandant point leurs lumières à Dieu, se les attribuent à eux-mêmes, et qu'étant trop occupés par la difficulté qu'ils sentent à développer un être infini, ils ne passent point aux réflexions qu'ils doivent faire pour l'aimer. La prière, au contraire, unit l'esprit et le cœur, pour conduire à la connaissance par l'amour, et pour perfectionner l'amour par la connaissance; et comme en nous portant à considérer ce que Dieu est, elle nous applique aussi à examiner ce que nous sommes, elle nous découvre l'excellence des perfections de Dieu, pour nous le faire aimer, et les abîmes de notre propre misère, pour nous le faire aimer jusqu'au mépris de nous-mêmes.

Aussi, Messieurs, quelles furent l'ardeur et la pureté de l'amour de saint Thomas! Son cœur fut consumé par le feu qui avait éclairé son esprit. C'est dans l'oraison qu'il s'éleva au-dessus de toutes les choses créées, pour s'attacher à la vérité éternelle. C'est là qu'il lut, dans les plaies d'un Dieu crucifié, les caractères ineffables de l'amour qu'il a eu pour les hommes, et les leçons touchantes de l'amour que les hommes doivent avoir pour lui. C'est là que Jésus-Christ même rendit témoignage à sa doctrine et lui offrit des récompenses pour ses services. Mais c'est là que ce saint docteur ne demanda d'autre récompense que le Dieu même qu'il avait servi; digne choix d'un amant parfait, qui connaît bien le prix d'un Dieu et le néant de tout ce qui n'est pas Dieu. C'est dans l'oraison qu'il puisa cet art divin de donner à sa science toute l'onction de la dévotion, et à sa dévotion tout le sublime de la science, et c'est cet art qui l'a rendu l'interprète de l'Eglise, l'organe éternel de tous les cœurs pieux et tendres, qui empruntent de lui ce sacrifice de louanges qu'ils offrent à un Dieu caché sous les voiles vénérables de l'Eucharistie. Israël a appris de lui à faire des concerts d'instruments et de voix pour la gloire de son Libérateur. Les voûtes de Sion retentissent tous les jours des cantiques sacrés qu'il a composés sur l'arche de la nouvelle alliance. Cantiques fort anciens, mais toujours nouveaux; cantiques où il renferma une si haute intelligence du plus auguste de nos sacrements, et de si vifs transports de sa charité, qu'il nous laisse encore à douter s'ils sont les plus profondes méditations de son esprit ou les plus purs sentiments de son cœur. Mais disons plutôt que c'est l'esprit de sainteté et de vérité qui les lui a dictés, pour le rendre le docteur de la dévotion, comme celui de la foi. Il fallait que celui qui était l'oracle de l'Eglise nourrît la piété de ses enfants, comme il avait confondu l'impiété de ses ennemis, et qu'il rendît les langues les plus simples éloquentes, pour raconter les merveilles d'un Dieu présent et immolé sur nos autels, comme il avait rendu muettes ces bouches superbes et pleines de blasphème qui en ont voulu combattre l'existence et abolir le culte.

Ah! qu'une science puisée dans une oraison régulière est différente d'une science acquise par des lectures stériles et par un travail fatigant! De là vint que notre saint docteur n'eut pas moins de zèle pour la conversion des pécheurs que pour celle des hérétiques. L'amour qu'il avait pour Dieu fut la mesure de la douleur qu'il eut de le voir offensé. Pénétré de la grandeur et de la bonté de l'Etre souverain et infini, il n'était pas moins touché des égarements des autres que s'ils avaient été les siens propres, et il s'affligeait de tous les péchés qu'il ne commettait pas, parce qu'ils étaient commis contre son Dieu. Dévoré par la faim et par la soif de la justice, il eût voulu soumettre tous les hommes à la loi de son maître, et les élever à la perfection de son amour. Il pleure, ce semble, par tous les yeux des pécheurs, pour rendre tous les pécheurs pénitents. Il les exhorte, il les presse par les sentiments de la componction qu'il a pour

eux; il emploie toute l'éloquence de son cœur dans les ouvrages de sa morale, pour leur faire aimer un Dieu si aimable en lui-même et si tendre pour eux, et leur expose les bienfaits d'un Créateur et d'un Dieu rédempteur, pour les faire rougir de leur ingratitude, ou pour leur inspirer sa propre reconnaissance.

Puisse-t-il, mes frères, rallumer son zèle en notre faveur, et nous faire sentir l'amour qu'il eut pour Dieu et le regret qu'il eut pour nous! c'est le seul fruit que nous pouvons et que nous devons tirer de son éloge. Nous ne sommes pas obligés de l'imiter dans son détachement : c'est une vertu trop héroïque pour être commune. Nous ne saurions atteindre la perfection de son innocence, trop heureux si nous avions conservé la nôtre. Nous ne devons pas envier l'étendue de ses lumières, il nous suffit de voir à travers les ténèbres de la foi. Mais ne pouvons-nous pas aimer notre Dieu et sentir le bonheur qu'il y a de lui plaire et notre malheur de lui avoir déplu? Serons-nous insensibles aux outrages dont nous déshonorons une si haute majesté, au mépris que nous faisons d'un être si parfait, et à l'ingratitude avec laquelle nous abusons des dons d'un bienfaiteur si libéral? Serait-il possible que nous voulussions nous rendre malheureux, malgré un Dieu qui veut nous rendre heureux? que nous fussions assez injustes pour lui ravir des âmes qu'il a pétries de ses mains et achetées de tout son sang, et que nous ne fussions point touchés d'avoir commis avec tant de facilité des péchés que Jésus-Christ a pleurés avec tant d'amertune et expiés avec tant de rigueur? Ecoutons donc saint Thomas dans ce temple, comme on l'écoute dans les écoles; écoutons cet oracle qui nous invite à la pénitence, et rendons-nous dociles aux instructions qu'il nous donne pour nous conduire à la gloire qu'il possède, et que je vous souhaite, etc. Au nom du Père, etc.

---

# ORAISONS FUNÈBRES.

## I. ORAISON FUNÈBRE

### DE TRÈS-HAUT, TRÈS-PUISSANT ET TRÈS-EXCELLENT PRINCE LOUIS, DAUPHIN DE FRANCE,

*Prononcée dans l'église cathédrale d'Apt, le 19 août 1711.*

Sedem ejus in terram collisisti; minorasti dies temporis ejus; perfudisti eum confusione. Usquequo, Domine, avertis in finem? (*Psal.* LXXXVIII.)

*Vous avez brisé son trône contre terre; vous avez abrégé ses jours; vous l'avez réduit à un état d'abaissement et de confusion. Jusques à quand, Seigneur, détournerez-vous les yeux de votre miséricorde de dessus nous?*

Monseigneur (15),

C'est ainsi que le roi David, éclairé de l'esprit de Dieu, se représente les humiliations du plus illustre de ses descendants, après l'avoir vu dans tout l'éclat de sa gloire. Ce grand prophète découvre d'abord, dans un sombre avenir, toute la grandeur d'un fils qui doit être l'héritier des patriarches et le sauveur d'Israël. Il le voit victorieux de ses ennemis, affermi sur son trône, souverain dans toutes les tribus de Jacob, maître des nations étrangères et élevé au-dessus des rois de la terre. Mais bientôt ces grandes idées s'évanouissent aux yeux de sa foi. Il ne reconnaît plus ni puissance ni majesté dans cet auguste fils, à qui il était réservé de perpétuer le règne de ses ancêtres. Il le voit, au contraire, déchu de son trône et dépouillé de son éclat: *Sedem ejus in terram collisisti,* etc.

Que pensera-t-il, à la vue d'un tel changement? Ne sentira-t-il point combattre sa foi contre sa foi même? Non, Messieurs, un esprit de pénitence lui fait concilier l'espérance avec l'affliction. Assuré que Dieu ne veut point violer l'alliance qu'il a faite avec le fils de David, il reconnaît que le chef n'est frappé que parce que les peuples sont coupables, et, au lieu de tomber dans la surprise d'un esprit chancelant, il s'écrie pour eux, avec l'humilité d'un cœur contrit: Jusqu'à quand, Seigneur, détournerez-vous les yeux de votre miséricorde de dessus nous? *Usquequo, Domine, avertis in finem?*

Mais hélas! ne trompons pas plus longtemps la violence de notre douleur. Qui pourrait entendre le triste langage du Prophète, sans se remettre d'abord devant les yeux le grand prince que nous n'avons cessé de pleurer depuis que nous l'avons perdu? Quelque grande que soit la différence qu'il y a entre le sujet dont il parle et celui dont je dois vous parler, qui ne reconnaîtrait pas le fils de Louis, à ce caractère d'élévation et de chute que le Saint-Esprit attribue au fils de David? Et qui ne prendrait pas les plaintes du roi d'Israël pour celles de toute la France?

Qu'y avait-il de plus élevé dans le monde que le rang d'un prince qui ne voyait rien dans l'univers qui égalât la splendeur de son origine, et qui tenait de Dieu même le droit de régner un jour sur une monarchie qui surpasse la dignité de toutes les autres, autant par sa puissance que par son ancienneté, et qui a encore, par-dessus celle d'Israël, le privilége de ne souffrir ni schisme dans la religion, ni division dans les tribus, ni partage dans la souveraineté, ni étranger

(15) M. Joseph Ignace de Foresta de Colongue, évêque d'Apt, officiant.

sur le trône? Quelle prospérité pouvait-on comparer à celle d'un prince qui, comblé des bénédictions d'Abraham, voyait sa race multipliée comme les étoiles du ciel; qui avait mis lui-même sur la tête d'un fils une couronne composée de tant d'autres couronnes, et qui avait porté l'empire de sa maison sur tant de mers, de royaumes et de mondes différents? Enfin, que pouvait-on ajouter à la gloire d'un prince qui, ayant été la terreur des ennemis pendant sa jeunesse et les délices des sujets pendant toute sa vie, et, se trouvant en même temps fils et père des deux plus grands monarques du monde, était parvenu à un degré de grandeur qui n'eut point d'exemple dans l'histoire des siècles passés, et qui a fait l'étonnement ou la jalousie de toutes les puissances de nos jours?

Cependant, ô mon Dieu! vous l'avez abattu au pied du trône que vous sembliez lui avoir préparé : ***Sedem ejus in terram collisisti.*** Vous nous l'avez ravi dans le temps que nous comptions bien moins les années qu'il avait vécu que celles qu'il pouvait encore vivre : ***Minorasti dies temporis ejus.*** Vous l'avez précipité dans cette région des ténèbres où règnent un morne silence et une confusion éternelle : ***Perfudisti eum confusione.***

Qu'êtes-vous donc devenu, grand prince, vous qui paraissiez avec tant d'éclat entre deux trônes, si près de celui où vous deviez monter, selon l'ordre de votre naissance, et comme au-dessus de celui que vous aviez cédé par la générosité de votre tendresse? N'était-ce pas assez que votre modération vous eût ravi une couronne qui vous était acquise, sans que la mort vînt encore vous enlever celle qui vous avait toujours été destinée? Et fallait-il que nous vous vissions sitôt anéanti dans le sein d'un sépulcre, et exposé aux yeux de l'univers comme le spectacle le plus touchant de la vanité des grandeurs humaines?

Mais que dis-je, Messieurs? En vain regrettons-nous en lui une gloire qui ne fut point l'objet de son attachement. Pleurons plutôt la perte que nous avons faite d'un prince digne de l'immortalité. Sa mort est bien moins son malheur que le nôtre; car, à travers cette humiliation où il est réduit au fond du tombeau, je découvre une grandeur solide, qui n'est sujette ni à la rapidité du temps, ni à l'inconstance du monde. Il me paraît revêtu d'un caractère *de douceur, de justice et de vérité* (*Psal.* XLIV), qui achève sa ressemblance avec le fils de David; et ses vertus immortelles me font présumer que le chrétien vit en Dieu, et qu'il n'y a que le prince qui soit mort pour nous.

C'est donc sur nous-mêmes que nous devons répandre nos larmes; et, au lieu de nous étonner de sa chute, il faut, ô mon Dieu! que nous reconnaissions notre châtiment. Son sort n'est triste que pour nous; et c'est maintenant à moi, faible interprète de la douleur publique, c'est à moi d'emprunter les plaintes de David, de vous présenter les gémissements et les vœux d'Israël, et de m'écrier pour eux : Jusques à quand, Seigneur, suspendrez-vous le cours de vos miséricordes? ***Usquequo, Domine, avertis in finem?***

Telle a été, en effet, la réflexion de toute la France. Qui est-ce qui ne s'est pas senti frappé par la main du Seigneur en voyant tomber cette tête formée pour le diadème? Vous-mêmes, chrétiens qui m'écoutez, dites-moi si je trahis dans ce saint lieu les sentiments de vos cœurs; dites-moi si vous ne vous ne vous représentez pas tout à la fois la douleur de notre grand monarque, qui survit au plus aimable de tous les fils, à un fils unique qui était l'exemple des sujets; la désolation de la famille royale, qui ne peut se voir séparée d'un chef qui lui marquait bien plus la tendresse que l'autorité de père; le deuil de la cour la plus florissante et la plus polie, qui ne saurait s'accoutumer à l'absence d'un prince qui faisait son ornement et sa joie; le trouble des armées à la mort d'un héros dont elles avaient si souvent admiré la valeur; le malheur de l'Etat à la perte d'un héritier de la couronne, qui nous est enlevé dans la force de son âge et dans la maturité de sa sagesse; la consternation du peuple, qui pleure amèrement un dauphin qui faisait la consolation et l'espérance de la patrie par son caractère de douceur et de bonté; les regrets d'une nation étrangère, qui verse sur le père de Philippe les mêmes larmes que nous versons sur le fils de Louis; enfin, la sainte tristesse de l'Eglise, qui se voit réduite à honorer par ses pompes et par ses cantiques lugubres la mémoire d'un enfant qu'elle regardait par avance comme son protecteur et son premier-né.

Aussi sa mort a-t-elle répandu une affliction universelle. Et, je vous l'avoue, peut-être regarderais-je le peuple d'Israël comme le seul objet de la colère du Seigneur, si je ne me représentais le chef des nations renversé en même temps par le même coup qui nous a enlevé le dauphin de France, si je ne considérais que nos ennemis sont dans le deuil comme nous et que nous ne sommes pas dans le trouble et dans la confusion comme eux. Mais, à ces réflexions, j'entre dans l'esprit de David, qui s'afflige et se rassure; et, si je reconnais que le Seigneur nous a frappés dans sa colère, j'espère en même temps qu'il rappellera *ses anciennes miséricordes;* qu'il sera le protecteur d'un peuple qui a eu pour lui la fidélité d'Israël; et que la race de Clovis, de Charlemagne et de saint Louis sera la race bénie dans la nouvelle alliance, comme celle d'Abraham, d'Isaac et de Jacob le fut dans l'ancienne.

A Dieu ne plaise donc que nous poussions notre tristesse trop loin, comme si la mort de notre prince était sans espérance pour lui et sans ressource pour nous! Modérons enfin notre douleur pour commencer son éloge. Aussi, nous ne devons pas oublier que la foi, qui nous permet de pleurer sur les morts afin que la charité chrétienne ne cède pas à la tendresse des infidèles, nous prescrit en même temps une mesure de larmes

(I *Thess.*, IV), afin que notre affliction n'approche pas de leur désespoir.

Or, Messieurs, pour vous donner une juste idée d'un si grand sujet, je n'ai qu'à recueillir sur les paroles de mon texte les sentiments que vous avez marqués vous-mêmes à la mort de monseigneur le dauphin. Vous vous êtes d'abord représenté une grandeur anéantie : *Sedem ejus in terram collisisti;* vous avez pleuré la perte que vous avez faite à une mort prématurée : *Minorasti dies temporis ejus:* et vous avez appréhendé la colère d'un Dieu offensé : *Usquequo, Domine, avertis in finem?* Permettez-moi donc de me servir de vos propres réflexions, et de fonder son éloge sur les qualités qui lui ont acquis toute la gloire du trône qui lui était destiné, qui lui ont attiré l'amour du peuple à qui il a été ravi, et qui nous font espérer et pour lui et pour nous en la miséricorde du Seigneur qui nous a paru irrité. Je vous représenterai la valeur du héros dans la première partie de ce discours; la bonté du prince dans la seconde; la piété et les récompenses de l'homme juste dans la troisième; et je tâcherai de vous consoler et de vous édifier en rendant ce devoir funèbre à très-haut, très-puissant et très-excellent prince Louis, dauphin de France.

PREMIER POINT.

L'éclat du diadème ne fait pas le mérite des princes. Comme ils doivent leur grandeur au privilége de leur sang, il s'en trouve quelquefois qui n'ont mérité d'être assis sur le trône que parce qu'ils ont eu le bonheur d'y être nés; et l'histoire des siècles passés ne nous fournit que trop d'exemples de ces rois vulgaires, à qui l'élévation du rang ne servit qu'à mettre leurs défauts dans un plus grand jour; l'autorité du sceptre, qu'à donner plus de liberté à leurs passions, et le poids du ministère, qu'à faire l'expérience de leur faiblesse.

Or, Messieurs, comme il y a eu des rois que leur dignité même a abaissés dans l'estime des hommes, il y a eu aussi des princes que leurs grandes qualités ont élevés au-dessus de la dignité royale, et qui se sont fait, par la gloire de leurs actions, un plus grand nom que celui que les autres ont acquis par le temps de leur règne. Le prince Jonathas couronné de ses seules vertus me paraît bien plus grand que le roi Saül paré de sa pourpre; et, si une mort semblable les enveloppa dans un même malheur, elle ne confondit pourtant pas les différentes idées que l'on avait de leurs mérites, elle ne fit, au contraire, qu'abolir la distinction qu'il y avait entre leurs rangs. L'un s'est acquis une gloire immortelle par son grand cœur et par la générosité qu'il eut de céder sans envie un trône qu'il devait, ce semble, occuper par justice. L'autre, au contraire, a déshonoré sa mémoire par cette cruelle jalousie qui l'obligea de persécuter un David innocent, pour traverser par ses artifices un choix que le Dieu d'Israël avait fait pour sa punition, et pour conserver dans sa famille un sceptre qui devait être transféré dans la maison d'un homme plus juste et plus illustre que lui.

Je ne prétends pas, Messieurs, sur cet exemple, diminuer le respect que l'on doit à la majesté des souverains, ni faire des comparaisons odieuses par rapport aux événements de nos jours. Je sais que l'Evangile de Jésus-Christ nous commande de *rendre à César ce qui est à César* (*Matth.*, XXII); et que, sous un prétexte de zèle, il ne nous est pas permis de nous dispenser ni des règles de la bienséance, ni des lois de la charité chrétienne. Mais, sans vouloir ravaler avec malignité un rang que Dieu même a établi par sa providence, sans vouloir soumettre à notre censure des têtes augustes dont il s'est réservé le jugement, je prétends vous faire voir, en la personne de Monseigneur le Dauphin, un prince qui tire sa gloire du fond de lui-même, et à qui la mort a pu ravir une couronne sans lui rien ôter de sa grandeur.

Ce n'est pas que, si le rang décidait de la gloire des princes, il fût inférieur aux plus illustres têtes de l'univers. Il suffirait pour lui d'avoir été comme le chef d'une maison qui est au-dessus de toutes les autres et dans le monde par sa noblesse, et dans la religion par sa foi. C'est la prérogative des fils de France d'être aussi distingués par leur naissance que les rois le sont par leur dignité; et toute la différence que j'y trouve c'est que cette distinction ne leur est pas commune avec des princes d'une maison étrangère.

Je pourrais encore ajouter que Monseigneur avait recueilli par la reine sa mère la succession d'un sang royal, qui se prévalait de l'étendue de son empire et de la possession de deux trônes, pour disputer une prééminence qui était due au sang de nos rois, par la dignité de leur royaume et par l'ancienneté d'une glorieuse origine; que le ciel n'avait, ce semble, rassemblé tant de grandeur et de puissance dans la maison d'Espagne, que pour la réunir en lui à celle de France; et que bien loin que sa chute précipitée doive rendre son nom plus obscur, il semble, au contraire, que ce soit pour lui un titre d'immortalité, de n'être point compté dans la suite des rois. Car n'est-ce pas une circonstance bien remarquable pour les âges suivants, qu'un prince héritier présomptif des deux plus nobles couronnes de l'univers n'en ait porté aucune; et que n'ayant pas voulu régner avant un fils, il n'ait pas même assez vécu pour régner après un père?

Mais j'aime mieux vous dire que le sang de tant de rois, d'empereurs et de héros, qui coulait dans ses veines, n'y perdit rien de sa pureté; que toute la grandeur de sa maison ne fit qu'exciter en lui une émulation de gloire; que pour faire son éloge, on pourrait se taire sur son origine, comme l'on fait en faveur de ceux que l'on ne peut louer que sur leurs actions; et qu'un prince d'un si grand mérite aurait plus fait d'honneur à un trône, qu'un trône n'en aurait fait à un prince d'une si grande naissance.

Quelles espérances ne donna-t-il pas dans ses premières années? Vous savez, Messieurs, quelle est l'attention d'un peuple sur les princes qui sont nés pour commander. Comme ils doivent être un jour les pères de la patrie, le public fait à leur égard les mêmes observations que les particuliers font dans leurs familles. L'intérêt que l'on prend à se former des présages de leur règne, fait que l'on examine la portée de leur naturel et les progrès de leur éducation. On veut d'abord deviner ce qu'ils seront sur le trône. On tire du présent des conjectures pour l'avenir; et à peine sont-ils en état de se connaître eux-mêmes, qu'ils se font désirer ou craindre par les autres.

On reconnut bientôt en la personne de M. le dauphin cette étendue d'esprit et de cœur qui fait le caractère d'un grand prince. Avec quelle ardeur ne s'appliqua-t-il pas d'abord à la lecture de l'histoire, pour se former sur les grands modèles de l'antiquité? L'histoire a cet avantage particulier, qu'elle enseigne par les exemples : c'est là que l'on trouve le portrait naturel des princes. Souvent la flatterie leur prête de fausses couleurs pendant qu'ils règnent; et s'ils ne sont pas grands par les qualités qu'ils ont, ils semblent l'être par celles qu'on leur suppose. Mais l'histoire les représente après leur mort, tels qu'ils ont été pendant leur vie, parce qu'ils sont dépouillés d'une autorité qui retenait la vérité captive dans les bornes du respect ou de la crainte. Ce fut donc dans ce tableau fidèle que notre sage prince voulut étudier ses devoirs. Il s'appliqua à observer la politique des anciens, pour se former au gouvernement; leurs succès, pour se conseiller sur leur prudence; et même leurs malheurs, pour profiter de leurs fautes.

Mais si les histoires étrangères contribuèrent à perfectionner les lumières, les annales de sa maison et ses exemples domestiques ne servirent pas moins à remplir son jeune cœur d'un ardent désir pour la gloire. Combien de fois ne considéra-t-il pas, qu'il *avait été tiré*, comme dit le prophète, *d'une carrière illustre*, qui a fourni non-seulement la plus longue succession de rois, mais encore le plus grand nombre de héros? Combien de fois ne se représenta-t-il pas à lui-même qu'il devait leur rendre par ses vertus tout l'éclat qu'il en avait reçu par sa naissance, et soutenir leur monarchie avec autant de gloire qu'ils l'avaient accrue? Comme il se voyait fils unique, il se sentit chargé lui seul du poids de cette grandeur héréditaire. La valeur, qui est naturelle à son sang, fut en lui une véritable passion; et cette passion fut d'autant plus vive, qu'il eut l'avantage particulier d'avoir devant ses yeux un modèle qui vaut tous les autres; et de pouvoir se faire, par les événements du règne de son auguste père, une expérience de tout ce qu'il y a d'admirable dans l'histoire des siècles passés.

Ainsi, ce jeune prince se formait-il sur l'exemple d'un roi conquérant, que des exploits inouïs avaient déjà élevé au comble de la gloire; et bientôt le temps vint qu'il fallut recueillir les fruits de tant de nobles inclinations que l'on découvrait dans le fond de son âme, et se montrer aux yeux de toute l'Europe, tel qu'il avait paru aux yeux de toute la France.

Ici, Messieurs, remontons jusqu'à ces années qui furent le commencement de tant de maux, jusqu'à ce temps de ténèbres, où l'esprit d'envie et de discorde suscita contre le roi toutes les nations voisines de son royaume. Jusqu'alors les princes les plus jaloux de sa gloire n'avaient mesuré ses forces, que sur leur faiblesse particulière; et ils avaient ignoré que la même équité, qui avait obligé ce héros de se servir de sa valeur pour ne pas leur abandonner ses droits, ne lui avait pas permis d'employer toute sa puissance pour les dépouiller de leurs héritages; ou que s'étant contenté de les punir, il n'avait pas voulu les opprimer. Ainsi trompés par sa modération, autant qu'alarmés par ses justes progrès, ils s'imaginèrent qu'ils prendraient sur lui, lorsqu'ils seraient unis, la même supériorité qu'il avait sur eux, lorsqu'ils étaient séparés.

Sur ces vains sentiments de défiance et de présomption se forma cette ligue fameuse (16) qui de tant de puissances ne fit pour nous qu'un seul ennemi, cette ligue qui arma tout à la fois cette Angleterre, à qui son heureuse situation ne laissait rien à craindre du succès de nos armes; cette Hollande, à qui la reconnaissance ne permettait pas d'oublier les bienfaits de nos rois; cette Autriche, à qui ses victoires pouvaient assurer l'empire des infidèles; cette Allemagne, que ses libertés devaient rendre si attentive à l'ambition de son chef; cette Italie, à qui une ancienne expérience devait avoir appris à ne pas se livrer à la puissance des césars; cette Espagne enfin, à qui la sagesse de sa politique et les droits de nos alliances devaient faire prévoir, qu'elle agirait contre elle-même, en se déclarant contre nous.

Alors on vit, selon la parole de l'Ecriture, les rois des nations conspirer contre l'oint du Seigneur; cent peuples si éloignés par leur situation, si différents par leurs mœurs, et même si opposés par leur religion, se ranger en foule sous le même étendard, pour venir ravager la terre d'Israël. Que dis-je? On vit même les princes d'Israël s'unir avec les Syriens, dans l'espérance de se partager le royaume de Juda, et rétablir l'hérésie sur un trône qu'elle avait rendu à la religion, pour assurer leur frivole et injuste projet contre la France.

Mais le roi prévit bientôt l'orage qui se préparait dans le cabinet des princes. Tant de sourdes pratiques ne purent échapper à sa pénétration, il se réveille aussitôt du

(16) La ligue d'Augsbourg.

sommeil de la paix, et voulant prévenir les desseins de ses ennemis, venger le mépris de la religion et protéger la majesté des rois, il met le glaive de sa justice entre les mains d'un fils dont il connaît la valeur et la capacité.

Rassurez-vous donc, peuples de France, Israélites tremblants à la vue de tant de puissances conjurées, à la vue du géant orgueilleux qui menace votre patrie. Vous verrez bientôt paraître dans Israël un jeune prince, qui renversera, au premier essai de sa valeur, ce corps monstrueux et redoutable, qui est enflammé du feu de la guerre, et composé des plus grands états de l'Europe.

Déjà, Messieurs, le jeune Louis vole sur les bords du Rhin. Déjà il répand la confusion et la terreur dans la terre de Sennaar, cette terre où les enfants d'orgueil ont jeté le fondement de la tour de Babel (*Gen.*, II); je veux dire dans le pays même où tant de princes de diverses langues ont formé et signé leur confédération. Malgré le débordement des eaux et la rigueur d'une saison avancée, il entreprend le siége de Philisbourg; et à la première épreuve de son courage, il fait voir qu'il est au-dessus des règles, et que Dieu même *avait instruit ses doigts*, comme ceux de David, à remuer les appareils *de la guerre, et ses mains à combattre* pour la victoire. (*Psal.* CXLIII.) Là, par son habileté à disposer les attaques, par son activité à se porter partout, animé d'une ardeur que des pluies continuelles ne peuvent ralentir, s'offrant à tous les dangers, et partageant toutes les fatigues, prince, général et soldat tout à la fois, il vaut *lui seul plus de dix mille* (II *Reg.*, XVIII), par sa valeur et par sa présence, aussi bien que par le prix et la dignité de sa personne : et il emporte en moins d'un mois une place que les fortifications de l'art et les obstacles de la nature semblaient rendre imprenable; une place qui, nous ouvrant l'entrée de l'Allemagne, fermait à nos ennemis celle de la France.

Que n'ai-je, Messieurs, l'art de décrire les expéditions de la guerre, pour vous marquer ici les prodiges de sa valeur, l'étendue de sa prudence, et toute sa capacité en cette glorieuse profession? Mais comment pourrais-je renfermer dans les bornes d'un discours, les événements d'une campagne qui en valut tant d'autres par ses succès, et qui fut néanmoins la moindre par sa durée? A peine pourrais-je y placer le nom de toutes les places qu'il soumit par la force des armes (17), ou dont les murailles tombèrent, pour ainsi dire, comme celles de Jéricho, au seul bruit de nos trompettes.

Mais sans entrer dans un si glorieux détail, je n'ai qu'à vous représenter en général le vaste Palatinat conquis en moins de temps qu'il n'en faudrait pour le parcourir; les plus riches provinces d'Allemagne ou ravagées ou tributaires; une nation belliqueuse, si fière des dépouilles des Ottomans, consternée aux approches de notre jeune vainqueur; le vol fugitif de l'aigle qui cherche son asile dans les forêts les plus épaisses et les plus reculées; la ligue déconcertée en voyant arriver sa perte, presqu'aussitôt qu'elle a conclu la nôtre; la France sauvée par un prélude étonnant qui prévient la crainte du danger et qui décide du sort de la guerre; enfin le monde entier rempli du bruit de tant de conquêtes, et également étonné de la sagesse du père qui forme un si grand projet, et de la rapidité du fils qui l'exécute.

Aussi, Messieurs, quelles furent les acclamations de toute la France au retour de son prince victorieux! Quelle fut la consolation du plus sage et du plus vaillant des rois, lorsqu'il vit son fils unique chargé d'une moisson de gloire qu'il lui avait abandonnée par tendresse! Qui pourrait vous représenter la reconnaissance publique, aussi vivement qu'elle fut dépeinte par les transports de tant de peuples?

Mais pourquoi rappelé-je des idées si agréables, à la vue de cette lugubre décoration qui confond nos joies passées et qui ne demande que des soupirs! Hélas! filles de Sion, vous qui chantiez si hautement le triomphe de votre libérateur, l'auriez-vous cru, que vous seriez sitôt réduites à arroser ses cendres de vos larmes, et que vous ne verriez sur la tête de votre Salomon d'autre diadème qu'une couronne de lauriers? Qui l'eût dit alors, que la mort impitoyable qui l'avait respecté au milieu de tant de hasards, dût se hâter de répandre ses ombres sur un auguste front où brillaient, avec l'éclat de la victoire, les traits de la majesté, les agréments de la jeunesse et les charmes de la beauté; peuples innombrables qui lui deviez le repos de vos patries, avec quelle force ne vous seriez-vous pas récriés alors, comme des Israélites reconnaissants : Quoi donc! aurions-nous le malheur de survivre à cet aimable Jonathas qui vient de sauver si glorieusement tout Israël? (I *Reg.*, XIV.) Cependant, ô vaine confiance des mortels qui s'appuyaient sur un faible roseau! Il est tombé, cet homme puissant, qui avait brisé les forces des Philistins, et dont les glorieux commencements répandirent parmi nos troupes, cet esprit de confiance qui leur avait donné l'habitude de vaincre; et parmi nos ennemis, ces impressions de terreur qui les avaient mis dans l'impuissance de nous résister. Il est mort, ce héros, sans que nos vœux aient pu retarder d'un moment l'impétuosité de sa chute, et nous voyons, dans cette magnificence funèbre la représentation de sa sépulture, aussi bien que celle de ses trophées. *Vanité des vanités, et tout est vanité* (*Eccle.*, I.), jusqu'à la gloire des conquérants, puisque le poids de notre fragilité les entraîne au tombeau, avec autant de rapidité, que l'ardeur de leur courage les pousse à la victoire.

Mais, où en suis-je, Messieurs? La mort

(17) Manheim, Frankendal, Heidelberg, etc.

de Monseigneur le Dauphin s'offre à mon esprit malgré moi; et, à cette triste idée, je m'égare sans réflexion. Car, je ne prétendais point irriter, par le souvenir de votre perte, une douleur que je voulais adoucir par le souvenir de ses triomphes ; je ne prétendais point condamner une valeur qu'un prince juste fit servir à la défense de la patrie et à la sûreté de nos autels, ni décrier une gloire innocente qu'un héros chrétien sut rapporter au Dieu des armées, ni interrompre le récit de ses victoires, comme s'il en eût lui-même sitôt interrompu le cours.

Il semble, à la vérité, que les exploits de sa première campagne auraient dû satisfaire son avidité pour la gloire et remplir la mesure d'une longue vie. Mais, plus ennemi de l'oisiveté que des nations qui lui donnent le plaisir d'exercer son courage, tantôt il paraît aux siéges de Mons et de Namur, où il obéit au plus grand des rois avec autant d'honneur, qu'il avait commandé en chef à celui de Philisbourg; et où le partage du péril donna au fils la joie d'avoir en la personne de son père un digne témoin de sa valeur, et au père la gloire d'avoir en la personne de son fils un parfait imitateur de la sienne. Tantôt il repasse en Allemagne, et je pourrais vous dire, qu'il défia, par la hardiesse de son courage, un illustre électeur (18) qui avait triomphé du superbe Ottoman par le sien, et qu'il renversa, par les ménagements de sa prudence, les vastes projets que ce grand capitaine avait fondés sur la multitude de ses troupes.

Mais nous réjouirons-nous d'un succès qui lui coûta à lui-même tant de regrets ; je n'ose presque lui faire honneur d'une campagne, où chaque démarche fut, à la vérité, une victoire sans combat; mais où il eut le déplaisir de combattre, pour ainsi dire, contre son propre sang, parce qu'il eut le malheur d'avoir pour ennemi un grand prince, à qui il était uni par les tendres liens d'un heureux mariage. Je crains, dis-je, de rappeler l'idée d'une division qu'une fatale conjoncture semblait justifier alors, mais qu'un glorieux et inviolable attachement doit nous faire oublier aujourd'hui. Non, nous ne devons plus nous souvenir qu'un illustre et puissant Achior ait été avec un frère (19) d'une égale dignité dans le camp des Assyriens, après les avoir vus l'un et l'autre exposés à leurs persécutions et réfugiés dans l'enceinte de Béthulie, pour avoir eu la générosité de soutenir la justice de nos armes.

S'il faut donc vous le produire de nouveau sur le même théâtre, j'aime mieux vous le représenter portant encore une fois la terreur dans l'empire, malgré la valeur et l'expérience du prince Louis de Bade, ce fameux général, qui venait de dissiper les forces des infidèles et qui possédait toutes les règles de l'art militaire, mais qui ne fit consister son courage si redoutable qu'à employer l'art et la nature pour se dérober à celui de notre héros ; et sa prudence tant vantée, qu'à nous abandonner la Souabe et le Wurtemberg, pour sauver le reste de l'Allemagne. Avec quelle fermeté notre prince, brûlant de l'impatience d'attaquer les Allemands, ne s'exposa-t-il pas au feu de leur canon, pour reconnaître l'état de leurs retranchements inaccessibles? Peu s'en faut, Messieurs, que je ne le blâme d'avoir gardé si peu de ménagement pour une tête aussi précieuse que la sienne. Car, je frémis, à la seule idée d'un danger, dont nos ennemis mêmes furent si alarmés, qu'ils suspendirent les décharges de leur artillerie, pour marquer l'estime et l'affection qu'ils avaient pour sa personne. Mais la valeur a dans les grands princes de nobles excès, qui leur font oublier leur rang et mépriser les plus justes précautions. C'est là l'illustre défaut des vrais héros, et ce glorieux reproche est le seul qu'on puisse faire à celui que je loue.

Après tant d'actions éclatantes, ne semble-t-il pas que l'Allemagne ait été le partage de sa valeur, et que l'on devrait lui donner, à juste titre, le glorieux surnom d'un ancien Romain? (20) Mais la gloire qu'il eut en Flandres de se jouer de toute la puissance des alliés, ne permettra point à la postérité, de limiter sa réputation à la seule qualité de vainqueur des Germains.

Souvenez-vous ici, Messieurs, de cette campagne, où l'Espagne, l'Angleterre et la Hollande avaient redoublé leurs efforts pour réparer les pertes ou du moins la honte des précédentes. Rien de plus délicat pour la réputation de notre prince, que d'avoir à parer la France contre l'union de tant de forces, et à se mesurer lui-même avec un général, à qui une prodigieuse étendue de génie et une longue suite de succès, ou de malheurs, avaient acquis toute l'expérience de la guerre ; avec un prince qui inspirait une vive ardeur à ses troupes par l'éclat d'une couronne ; en un mot, avec le fameux Guillaume, le chef de la ligue, ce rival que ses grandes qualités rendaient si dangereux, et qu'une élévation surprenante semblait même rendre plus illustre.

Mais n'ayons pas pour notre héros une crainte qu'il n'eut jamais lui-même. Avec quelle confiance n'alla-t-il pas d'abord s'établir aux environs de Tongres, malgré la supériorité des alliés? Avec quelle tranquillité n'y campa-t-il pas plus de deux mois sans retranchements, leur donnant avec le chagrin de voir dévorer leur pays, la liberté d'engager le combat; toujours inébranlable, tandis qu'ils serraient nos quartiers, pour gagner par leur opiniâtreté ce qu'ils n'osaient tenter par la force, et les obligeant enfin eux-mêmes à abandonner leur camp, par sa

(18) M. l'électeur de Bavière.

(19) Monseigneur l'archevêque électeur de Cologne.

(20) Drusus, frère de l'empereur Tibère, à qui on donna le surnom de Germanique. (FLOR., *Res. Rom.*, lib. IV c. 12.)

fermeté héroïque à se maintenir dans le sien?

Que si nous admirons cette fierté avec laquelle il attendit la victoire, lorsqu'il ne fallut rien commettre au hasard, que dirons-nous de l'ardeur qu'il eut à la chercher, lorsqu'il fallut prévenir la surprise? Quels éloges, disons mieux, quelle reconnaissance la France ne lui doit-elle pas, pour cette marche fameuse de plus de trente lieues qu'il fit faire en trois jours à notre armée, pour arrêter au bord de la Lys et de l'Escaut, celle des alliés qui allait inonder la Flandre et qui, comptant de s'emparer de nos plus fortes places, avait déjà délibéré sur le choix? Que n'avaient-ils pas à espérer? Grand appareil par mer, grands préparatifs sur terre, tout leur répondait du succès. Le seul moyen de rompre leur projet, c'était de les devancer dans leur course. Mais comment prendre sur eux un avantage qu'ils avaient tout entier par la proximité des lieux et par la précipitation de leur retraite.

Certes, Messieurs, rendons ici à notre illustre dauphin la justice que nos ennemis mêmes ne purent lui refuser. Il n'y avait que la présence de ce héros qui pût rendre notre armée assez diligente pour surpasser la rapidité de celle des alliés, malgré la longueur et les difficultés du chemin. Un autre général aussi éclairé, aussi expérimenté que lui, aurait bien pu prévoir leur dessein par son attention à observer leurs manœuvres. Mais vous seul, grand prince, digne fils de Louis le Grand, qui semble vous avoir transmis son esprit et son cœur en vous confiant son autorité, vous seul pouviez remplir nos troupes de ce noble feu qui soutint le poids de la chaleur et de la lassitude, et qui surmonta l'ardeur de la faim et de la soif.

Autrefois le roi Saül employa menaces, malédictions, serment pour interdire à ses braves Israélites un soulagement qui les aurait retardés dans la poursuite des Philistins; mais au premier ordre, à une seule parole de Monseigneur, on voit une grande armée précipiter sa marche sans retardement, traverser les rivières sans confusion, passer les jours sans rafraîchissements, les nuits même sans repos. L'amour qui les entraîne après la personne du prince, qui vole à leur tête, la confiance qu'ils ont en sa conduite, le désir de combattre pour sa gloire, semblent donner des ailes à cette pesante multitude et les transportent d'abord entre la Lys et l'Escaut, à la vue des ennemis. Alors quelle fut leur impatience de les attaquer, malgré les fatigues qu'ils avaient souffert à les suivre? Quelle fut encore en cette occasion l'intrépidité de notre prince à s'offrir à leurs coups, à les inviter au combat par le feu de l'artillerie? Mais il n'eut pas le plaisir de leur défaite, parce que ce fut toujours son sort d'intimider les plus grands capitaines. Ils furent si étonnés de voir notre armée dans les mêmes camps qu'ils avaient marqués pour la leur, qu'ils n'osèrent se commettre, ni avec l'ardeur impatiente du soldat, ni avec la valeur éclairée du chef. Et le redoutable Guillaume, ne retirant d'autre fruit de sa ruineuse campagne que la confusion d'avoir inutilement tenté de nous chasser de leur pays ou de pénétrer dans le nôtre, laissa à notre invincible dauphin la gloire de s'être montré supérieur au courage et à la sagesse d'un héros, comme il l'était au mérite et au rang d'un prince qui semblait être l'arbitre de toute l'Europe.

C'est ainsi, Messieurs, que la Providence a pris plaisir à mettre ces deux princes en concurrence et en parallèle, pour nous marquer le degré de leur élévation par l'opposition de leur caractère, et pour nous convaincre qu'il y a plus de gloire à mériter une couronne qu'à la porter, et qu'à proprement parler, il n'y a en ce monde ni grandeur pour l'homme, ni disgrâce pour le chrétien. Celui qui est mort sur le trône n'est pas moins dégradé que celui qui n'y a jamais vécu; mais tandis qu'on vantera dans Guillaume la profondeur de son génie et son habileté à remuer les ressorts de la politique, notre aimable dauphin aura au contraire cette gloire toute pure d'être regardé dans tous les siècles à venir comme un fils tendre et respectueux qui ne prenait les armes que contre les ennemis de son roi, qui n'exerçait le commandement qu'avec le mérite du zèle et de l'obéissance, et qui, après avoir conduit les plus nombreuses armées, étonné les plus redoutables ennemis et emporté les plus fortes places, venait déposer humblement au pied du trône de son père, comme le tribut de sa fidélité, les lauriers qu'il avait cueillis, et ne se rendait pas moins admirable à la cour, par l'exemple de sa soumission, qu'il l'avait été à l'armée, par les prodiges de son courage.

Ne nous plaignons donc pas du larcin que la mort lui a fait, en le précipitant au tombeau: il n'en sera pas moins honoré comme un héros, que sa valeur rendit d'autant plus digne d'être élevé sur le trône qui lui était destiné, que sa bonté le fit tendrement aimer du peuple à qui il a été ravi.

### SECOND POINT.

Il n'est pas moins de la gloire des princes de se faire aimer de leurs sujets, que de se faire craindre de leurs ennemis. La valeur semble leur faire un mérite plus éclatant, mais la bonté leur fait un mérite plus solide et plus régulier. Un effort d'intrépidité peut bien faire briller le héros dans l'occasion; mais il n'y a qu'un esprit de modération qui puisse soutenir le prince pendant toute la vie. Le courage sert quelquefois à la sûreté des Etats; mais la bonté fait toujours le bonheur des peuples. La valeur est une passion noble et fière qui marque une grandeur d'âme, mais c'est souvent une vaine générosité qui ne se propose que l'ambition ou la fausse gloire; une hardiesse inconsidérée qui a le bonheur d'être justifiée par le succès; une férocité aveugle qui fait oublier les

sentiments de l'humanité; une passion injuste qui, par les larmes qu'elle fait répandre et par le sang des malheureux qu'elle opprime, déshonore les victoires qu'elle remporte. La bonté, au contraire, est si parfaite dans son caractère, qu'elle semble être louable même dans ses excès : c'est une vertu constante et paisible qui prend sa source dans un fonds de douceur, de tendresse et de générosité; qui règle les désirs, les sentiments, l'extérieur même d'un prince, et qui, le rendant maître de son propre cœur, le fait encore régner sur celui des autres.

Aussi, Messieurs, nous voyons que le saint roi David se regarde comme un prince que le Seigneur *avait tiré*, non du milieu de l'armée, mais *de la garde des troupeaux*, pour conduire *les enfants d'Israël* avec la charité *d'un pasteur;* qu'il ne se fait un mérite auprès de Dieu que par sa douceur; que la justice et la religion, qui sanctifièrent ses guerres, ne diminuèrent point l'horreur des meurtres et des carnages; qu'il ne lui fut pas permis de bâtir, avec des mains sanglantes, cet édifice même où l'on devait répandre le sang des victimes en l'honneur du Dieu des armées (I *Paral.*, XXVIII); et que la valeur et la victoire lui furent communes avec le roi Saül, mais que la cruauté de celui-ci envers ses plus fidèles sujets, et la générosité de l'autre envers ses persécuteurs, semblent avoir marqué la différence qu'il y eut entre le prince *accordé aux désirs du peuple*, et le prince *formé selon le cœur de Dieu.*

Or, Messieurs, je ne crains pas de le dire à la face de nos saints autels, jamais prince ne fut plus distingué par la bonté de son cœur, que celui que nous regrettons. Quelque grand que soit l'éclat qu'il reçoit de sa valeur, il tire néanmoins son caractère particulier de sa bonté; ou, pour mieux dire, ces deux qualités se perfectionnèrent l'une par l'autre pour rendre sa gloire accomplie. Le courage lui donna une véritable grandeur d'âme dans sa modération, et la modération prévint en lui les défauts et les excès du courage.

Représentez-vous donc un prince qui sut allier un cœur pacifique avec un courage invincible, la condescendance de la bonté avec l'élévation du génie, les charmes de la douceur avec la majesté du rang, l'amour de la dépendance avec la grandeur de sa destinée; un prince qui fut au-dessus des plus hautes dignités par sa modération, au-dessus de lui-même par sa tendresse, capable de préférer par son choix l'élévation d'un fils à la sienne propre; un prince qui sut se soutenir sans efforts et s'abaisser avec dignité, qui s'attira la confiance des courtisans par l'égalité de son humeur, qui se livrait à l'empressement des peuples par la facilité de son accès, qui gagna le cœur de tous ceux qui jouirent de sa présence, de ceux même qui ne le connurent que sur sa réputation; un prince dont la libéralité fut sans réserve et la clémence à toute épreuve; sensible à toutes les misères et indulgent pour tous les défauts d'autrui; qui fit consister sa puissance à faire du bien à tout le monde, et sa sûreté à ne faire du chagrin à personne; réglé dans ses désirs, sincère dans ses paroles, constant et affectueux dans sa bienveillance; enfin un prince qu'on approchait avec liberté, mais qu'on respectait par amour, et qui fut d'autant plus estimé qu'il se montrait tel qu'il était; et d'autant plus grand qu'il affecta moins de le paraître.

Tel a été, Messieurs, le prince qui nous a été ravi. Quel attachement n'eut-il pas pour le roi? Y eut-il jamais, parmi les princes, un fils plus élevé par son rang, plus illustre par ses conquêtes, plus avancé par son âge, plus à portée du trône, plus agréable au peuple? Mais y eut-il un fils plus tendre par son naturel et plus tranquille dans sa soumission? Le vit-on se prévaloir de la maturité de ses jours, ou des priviléges de son rang, pour s'affranchir des ménagements d'un humble respect, ou des lois d'une exacte obéissance? Et pendant cinquante ans qu'il demeura dans la seconde place, remarqua-t-on jamais en lui la moindre impatience de monter à la première?

Non, non, Messieurs, tout grand qu'il était, il fut le modèle le plus accompli de la tendresse et de l'obéissance filiale. Plus content d'avoir Louis le Grand pour maître, que s'il avait eu les peuples d'un des plus grands royaumes pour sujets, il ne fut, ce semble, distingué par de si rares qualités et par de si grandes prérogatives, que pour donner plus de prix et plus d'éclat à sa fidélité. Plus noble dans la simplicité de son obéissance, que les plus célèbres Romains ne le furent dans les occupations de leur retraite. Il consacrait aux hommages d'une glorieuse servitude, une tête couverte de lauriers et des mains formées pour le sceptre. S'il commandait les armées, ce n'était que pour soutenir la gloire et la puissance du roi; s'il ne les commandait pas, ce n'était que pour faire la volonté d'un père qui voulait exercer le jeune courage des petits-fils, pour faire voir en leur personne cette succession de valeur, qui n'est pas moins que la grandeur, l'héritage de leur maison. S'il se regarda comme le père de tant d'illustres princes, ce ne fut que pour leur apprendre l'art d'obéir à celui qui leur apprenait à tous l'art de commander. S'il ressembla à Absalon, par les ornements de sa tête, il fut bien opposé à ce prince artificieux par la bonté de son naturel; il enleva plutôt qu'il ne sollicita le cœur des Israélites, et ne fit servir l'empire que l'amour lui avait acquis sur l'esprit des sujets, qu'à leur inspirer sa tendresse pour leur roi, comme il avait leur soumission pour son père. Il ne s'éleva pas non plus de lui-même, comme l'ambitieux Adonias, qui voulut prévenir le choix et la dernière heure de David; il ne dit pas, dans son cœur, *ce sera moi qui régnerai* (III *Reg.*, I); il ne se fit pas une cour à part, ni un cortége suspect pour se donner le faste ou la liberté de souverain; il n'eut pas la témérité de s'essayer sur le

trône pour anticiper, en quelque sorte, le temps d'y monter. Loin de lui une ambition si odieuse. Il craignait même d'avoir trop de part dans le gouvernement, de peur d'être soupçonné de quelque dégoût pour la dépendance; et, bien loin de s'occuper de ses espérances, et de penser qu'il fut en droit de se soustraire à l'autorité de celui dont il devait porter la couronne, il goûtait une douce liberté dans les liens d'amour, d'admiration et de respect, qui l'attachaient à la personne du souverain, et ne trouvait rien de plus digne d'un grand prince et d'un prince très-chrétien que de contribuer, par sa soumission, à la gloire du plus grand des rois, et à la consolation du meilleur de tous les pères.

Et comment la nature se serait-elle démentie dans le cœur d'un fils qui poussa jusqu'au plus haut point la tendresse du père? Comment se serait-il placé dans ses désirs sur un trône qu'il voyait si glorieusement rempli, lui qui se refusa à un trône qu'il pouvait justement occuper?

Ici, Messieurs, nous n'avons pas à craindre de trop pénétrer dans les secrets d'état. Le conseil des rois, qui se tient sous le voile du mystère, comme parle l'Ecriture, n'a plus rien de caché pour nous, sur le désintéressement de notre prince. Vous savez que le roi qui avait un droit incontestable d'établir son fils sur le trône d'Espagne, avait consenti à le partager avec un prince étranger; qu'il s'était contenté dans un traité d'adjuger à son Dauphin la couronne de Naples, et qu'aimant mieux paraître injuste envers sa famille, que de se rendre trop redoutable à ses ennemis, et de réveiller dans leur esprit une jalousie qui aurait pu troubler le repos de ses sujets, il avait donné cette marque de modération dans le temps même de sa plus grande prospérité.

Mais, tandis qu'un roi très-chrétien ne pense qu'à donner un exemple de modération, un roi catholique se sent obligé d'en donner un de justice. Un grand cardinal (21), un pieux archevêque, à qui il appartenait, comme à un autre Joïada (IV *Reg.*, XII), de ménager les intérêts du légitime héritier du trône, un sage et fidèle ministre, un nouveau Samuel s'élève en Espagne, et vient représenter au monarque que l'archiduc d'Autriche n'a point été choisi par le Seigneur, parce qu'il n'a point de droit par la nature: *Hunc non elegit Dominus.* (I *Reg.*, XVI.) Que même le Dauphin de France et le duc de Bourgogne, qui devraient être préférés par la proximité du sang, pouvaient être exclus sur la foi des traités : *Non elegit Dominus ex istis* (*Ibid.*); mais que ces deux princes ne composaient pas toute la famille de la reine sa sœur : *Nunquid completi sunt filii?* (*Ibid.*) Que si l'intérêt des deux nations et les engagements de leurs souverains ne permettaient pas d'avoir égard au droit d'aînesse, pour ne pas réunir les deux couronnes sur une même tête, rien ne pouvait lui ôter la liberté de remettre la sienne au duc d'Anjou; que sa qualité de souverain l'obligeait à déclarer la volonté des rois ses pères, et à marquer les justes bornes de la renonciation qu'ils avaient exigée des Infantes leurs filles; et que comme il avait été de leur sagesse de prendre cette précaution pour prévenir l'union des deux trônes, il était aussi de sa justice d'appeler à sa succession un prince à qui le rang de sa naissance donnait un plein droit sur la monarchie d'Espagne, par la raison même qu'elle le lui ôtait sur celle de France : *Mitte et adduc eum..... ipse est enim* (*Ibid.*) Il n'en fallut pas davantage pour obliger ce grand monarque, à anéantir par un testament équitable un traité, qui avait été conclu sans sa participation, et qui lui paraissait injuste et dans le choix de son successeur et dans le partage de sa monarchie.

C'est donc sur vous, auguste Dauphin, fils unique d'une grande et pieuse reine, et premier neveu d'un grand et juste monarque, qui ne revivent plus qu'en votre personne, c'est sur vous que tout Israël jette maintenant les yeux, afin que vous leur déclariez qui doit être assis sur votre trône. C'est à vous à mettre sur votre tête la couronne de Naples, ou à la remettre à votre digne fils avec celle d'Espagne. Car, la disposition du roi votre oncle, quoique pleine de sagesse, ne saurait déroger à vos droits, et la tendresse du roi votre père vous laisse la liberté de vous en prévaloir : *In te oculi respiciunt totius Israel, ut indices eis, quis sedere debeat in solio tuo.* (III *Reg.*, I.)

Il décide bientôt, Messieurs, car sa générosité ne saurait balancer un moment. A la première assemblée du conseil de Sa Majesté, il déclare, mais avec force, que la juste tendresse qu'il a pour les princes, ses enfants, ne lui permet pas d'avoir d'autre intérêt que leur élévation, et qu'il ne voudrait point avoir à se reprocher qu'il eût ravi à son fils une couronne aussi brillante que celle d'Espagne.

N'était-il donc pas juste que le roi décidât du sort du fils, sur la générosité du père? Oui, sans doute, et il y était d'autant plus obligé qu'il ne pouvait se déclarer ennemi d'une puissante et belliqueuse nation, qui se déclarait sujette; et qu'il y aurait eu de l'injustice à rejeter un choix, qui aurait dû affermir la paix, pour s'en tenir à un partage, qui n'aurait pas moins allumé la guerre; et qu'après tout, il devait, ce semble, calmer la jalousie de ses ennemis puisqu'il ne démembrait point une monarchie étrangère pour en accroître la sienne.

Il sentit pourtant, par sa tendresse, l'injustice que M. le Dauphin se faisait à lui-même par la sienne. Mais en vain lui témoigna-t-il la peine qu'il avait de ne voir pas une couronne sur la tête du père, tandis qu'il en voyait une sur la tête du fils. Notre généreux prince ne saurait se repentir par jalousie, ni du choix qu'il a fait de sa dépendance, ni du refus de son élévation. *Je n'aurai pas*, répondit-il d'abord, *je n'aurai*

(21) Le cardinal Portocarrero, archevêque de Tolède, primat d'Espagne

*pas un plus grand plaisir que celui de dire toute ma vie, le roi mon père et le roi mon fils.* O paroles dignes de l'esprit et du cœur d'un grand prince! Sincères et admirables expressions de tendresse, qui feront sentir à toute la postérité que l'âme de David ne fut pas plus étroitement *collée à celle de Jonathas* (I *Reg*., XVIII), que l'âme de Monseigneur le fut à celle de son auguste père et à celle de ses illustres enfants! Désintéressement héroïque, qui n'eut point d'exemple par le passé, et qui n'en aura peut-être point à l'avenir! David eut la force de se vaincre lui-même dans les occasions qu'il eut d'avancer l'heure de son règne, par la mort d'un roi son persécuteur : *Dixi enim : Non extendam manum meam in Dominum meum, quia Christus Domini est* (I *Reg*., XXIV, 5), mais notre Dauphin vient de faire par un excès de tendresse, le même sacrifice que l'autre ne fit que par son horreur pour un attentat; et, sans vouloir diminuer la gloire de David, j'admire les nobles et pieux sentiments d'un prince, qui, ayant non-seulement l'âge pour porter la couronne et les qualités pour la porter dignement, mais encore la liberté de s'asseoir sur le trône qui lui est offert et le droit d'aspirer à celui pour lequel il est né, a néanmoins la générosité de descendre de l'un, par l'amour qu'il a pour son fils, et même de renoncer à l'autre dans ses désirs, par l'attachement qu'il a pour son père.

Pourquoi donc la mort vient-elle arracher un prince si aimable du sein d'une si auguste famille? Hélas! Cette union, si forte et si douce, ne devait-elle finir que par la séparation la plus cruelle? Il semblait que le ciel, n'ayant voulu laisser au roi que ce seul fils, avait pris plaisir à réunir en lui le mérite de plusieurs autres, pour faire voir qu'un seul Isaac suffirait pour la récompense d'un Abraham. Mais, ô douleur! Il faut que cet Abraham consomme son sacrifice, et que son Isaac expire entre ses bras. Il semblait que le fils unique dût approcher de l'âge des patriarches, comme il avait été comblé de leurs bénédictions. Mais, hélas! il remplit de deuil et de larmes une maison dont il était le soutien et la joie, laissant par sa mort entre l'aïeul et les petits-fils un vide affreux, qui ne saurait être rempli par la continuation successive du titre attaché à sa naissance.

Mais, avons-nous moins perdu nous-mêmes, Messieurs, et pouvons-nous nous occuper d'une autre douleur que de la nôtre? Si nous ne pleurons pas un fils avec le roi, ne pleurons-nous pas un père avec la famille royale? Et quels regrets plus vifs, que ces regrets universels, qui sont les marques les plus sincères de l'estime, de l'affection et de la confiance que les peuples avaient pour un si grand prince, et qui lui donnent si hautement, après sa mort, les louanges que chaque particulier lui donnait dans le secret pendant sa vie?

En effet, Messieurs, y eut-il jamais un prince, qui eut plus de bonté pour ses sujets, et pour qui les sujets eussent plus d'amour et de zèle? Loin d'ici les fausses maximes, que la fierté fait toute la majesté des souverains; qu'il est de leur politique de faire sentir aux autres tout le poids de leur élévation, pour ne point affaiblir celui de leur autorité; qu'ils perdraient de leur grandeur à se montrer de près; qu'ils ne doivent point permettre à leurs inférieurs, de les regarder comme des hommes d'une espèce commune; et que le plus sûr moyen de retenir les sujets sous le joug du respect et de l'obéissance, c'est de se faire craindre comme des divinités terrestres, et de n'avoir de commerce avec eux, que pour recevoir leur encens, ou pour régler leur destinée.

Grâces au Seigneur, qui tient entre ses mains le cœur des princes; la bonté et la clémence ne sont pas moins héréditaires dans la maison de France, qu'elles le furent dans la maison des rois d'Israël : *Audivimus quod reges domus Israel clementes sint.* (III *Reg*., XX); et, bien loin que M. le Dauphin ait dégénéré de ces vertus royales par son naturel, il n'y en a point qu'il ait étudiée avec plus de soin dans l'exemple de son auguste père, ou qu'il ait imitée avec plus de ressemblance.

Il l'eut bientôt compris, qu'il était de la gloire et du bonheur des princes, de se laisser posséder, comme un bien qui appartient au public; qu'étant souverains par leur puissance, ils doivent être pères par leur tendresse; qu'il est plus doux et plus sûr de régner sur les cœurs par l'amour, que par la crainte; et que, quand ils se cachent sous le faste de l'orgueil, ce n'est pas tant par scrupule pour leur rang, que par une précaution pour leur faiblesse.

Comme il n'eut pas besoin de se tenir dans la distance du rang, pour ne paraître que dans un éloignement favorable, il ne craignit point de s'abaisser jusqu'à ceux qui n'auraient osé s'élever jusqu'à lui; et, persuadé que l'on pouvait donner beaucoup de dignité à des manières simples, mais que l'on ne saurait donner des charmes à un air farouche, il se rendit affable aux grands et aux petits, et se fit honorer de tous, parce qu'il se fit aimer de tous. Un éclat naturel annonçait toute sa grandeur, mais un accueil obligeant découvrait toute sa bonté. Avec quelle noble familiarité ne se montrait-il pas aux peuples de la capitale du royaume, se regardant *parmi eux, comme l'un d'entre eux* (*Sap*., V), selon le conseil du Sage, leur marquant par avance, dans la bonté du Dauphin, quel aurait été en lui le caractère du monarque, et, ne trouvant rien de plus doux, que d'être destiné à faire la joie et la consolation des sujets par sa présence, tandis que le roi était chargé de la conduite et de la défense de l'Etat par son ministère?

Ne pensez pas, Messieurs, qu'il se courbât par force dans ces occasions éclatantes : qu'il fut éloigné de cette artificieuse politique, qui tâche de surprendre les cœurs par l'attrait d'une douceur superficielle! Sa bonté ne se démentit jamais. Il fut dans le commerce de la société tel qu'il parut,

lorsqu'il était en spectacle au public. L'art des courtisans fut inutile auprès de lui. On n'eut pas besoin d'étudier l'humeur ou de discerner les moments. Son cœur ne se resserra pour personne; et, s'il donna de justes préférences par estime, il ne refusa jamais sa bienveillance par dégoût ou par mépris; il ne voulut pas que l'on dût l'honneur de son affection, ni à un servile respect, ni à une lâche flatterie, ni à des complaisances affectées, ni à une patience mercenaire. On reconnut toujours en lui une douceur sans déguisement, un tempérament sans irrégularité, une majesté modeste et accessible, et un fonds d'humanité si extraordinaire, qu'on ne vit jamais la sérénité de son front troublée par les orages de la colère. Plus pacifique qu'un grand empereur que saint Ambroise (*De obitu Theodos.*) loue, comme un prince qui ne fut jamais plus porté à la clémence, que lorsqu'il avait été plus ému de colère, il aima mieux conserver sa douceur, que d'être obligé de calmer son indignation, parce qu'il trouvait qu'il y avait plus de gloire à retenir ses passions, qu'à les modérer. Sa grandeur ne fut ni incommode, ni redoutable à personne. Il ne fit sentir sa puissance, qu'en s'épuisant, ou par les profusions d'une munificence royale, ou par les assistances de la charité chrétienne. Il porta sa clémence au-dessus de tout ressentiment; et, lorsqu'il fut l'arbitre de la punition d'un ouvrier qui lui avait volé sa riche boucle de diamants dans son château de Meudon, il ne se prévalut de l'autorité que le roi lui avait donnée, que pour sauver le coupable : *Je ne veux pas*, dit-il, *commencer par ce malheureux à faire du chagrin à personne, ni me ravir la confiance du public, par le châtiment d'un criminel qui ne l'est qu'envers moi seul.*

Enfin, Messieurs, sa bonté parut même dans la noblesse de son érudition, dans la politesse de ses discours, dans l'étendue et la solidité de son génie. Cette vertu, qui n'est dans beaucoup d'autres qu'une qualité de tempérament qui se néglige ou se relâche par la mollesse, fut en lui l'ouvrage de sa raison, aussi bien que le fond de son naturel. Comme l'on vit en lui une bonté de cœur, qui le rendit incapable de vengeance, de jalousie et de duplicité, on connut aussi une bonté d'esprit, qui le mit au-dessus de la vanité, de la présomption, et de la flatterie; et l'on n'admira pas moins la douceur que la supériorité d'un génie, qui avait fait des progrès étonnants dans les belles-lettres, et dans les sciences humaines.

Mais, que dis-je, Messieurs? je ne saurais vous donner une idée de sa bonté, aussi noble, que celle que vous prenez vous-mêmes dans le fond de vos cœurs. L'amour et les regrets des peuples le mettent au dessus de tous nos éloges; et, pour vous le représenter, comme l'un des meilleurs princes, il me suffit de vous dire, qu'il n'y en eut point qui fût plus tendrement aimé. Je n'entreprendrai pourtant pas de vous marquer à vous-mêmes vos propres sentiments, puisque je ne saurais vous exprimer dignement les miens. Rappelez-vous seulement, si vous voulez, les transports des femmes d'Israël pour cet autre David, cette députation solennelle qu'elles firent, il n'y a pas fort longtemps, de quelques-unes d'entre elles, qu'elles envoyèrent à Versailles pour lui marquer, comme les organes de tous les cœurs du royaume, la joie universelle que l'on avait de le voir échappé à la violence d'une maladie qui nous avait d'abord fait trembler pour lui. Vit-on jamais un spectacle plus doux, un témoignage plus sincère de la tendresse publique, que cette ambassade populaire et familière, qui n'eut peut-être point d'exemple, et qui fut d'autant moins suspecte de dissimulation et de contrainte, qu'elle n'était point soumise aux lois du devoir ou de la bienséance?

Hélas! Messieurs! c'est ainsi que les peuples s'abusaient alors dans l'excès d'une joie passagère. Nous comptions que le ciel, sensible à nos vœux, prolongerait une vie si précieuse à l'Etat, et nous prenions nos souhaits pour des espérances certaines. Mais, qu'est-ce que c'est que l'homme? Si ce n'est un petit composé de terre et de boue, qui se réduit en un petit amas de poussière au premier coup qu'il reçoit par la main du Seigneur. O illusion du cœur humain, qui ne s'aperçoit presque jamais de ce fond de vanité et d'humiliations que nous portons tous en nous-mêmes! *Qui est l'homme*, dit le saint roi David, aussitôt après les paroles de mon texte, *qui est l'homme qui se défendra de la puissance de la mort?* Ah! cette cruelle mort ne garde pas plus de ménagement pour les rois de la terre, que pour le commun des hommes; nous vivons tous dans l'incertitude de notre sort, et l'élévation des grands ne rend pas leur destinée plus fixe; elle ne sert, hélas! qu'à rendre leur ruine plus éclatante.

Ainsi, le prince qui faisait nos délices, nous a-t-il échappé dans un temps, où nous nous attendions le moins à le perdre. Ainsi, nos actions de grâces *se sont-elles changées en lamentations*. Ainsi, *la main du Seigneur s'est-elle appesantie*, dirai-je, sur lui? Dirai-je, sur nous? Mais, plutôt sur nous, que sur lui; et c'est maintenant que nous devons porter notre douleur au pied de nos autels, répandre nos larmes en la présence du Seigneur, et nous écrier avec un prophète : Malheur à nous, parce que nous avons péché; *væ nobis quia peccavimus!* (*Thren.*, V.) Mettons pourtant des bornes à notre affliction. Soit que nous pleurions sur lui, soit que nous pleurions sur nous-mêmes, nous trouverons de puissants motifs de consolation dans la piété et les récompenses de l'homme juste.

### TROISIÈME POINT.

Ne craignez pas, Messieurs, que, passant les bornes de mon ministère, je vienne mettre entre les mains d'un héros du monde, les mêmes palmes qui ornent dans le ciel le

triomphe des saints vainqueurs de leurs passions, et placer d'abord un prince, homme fragile et pécheur comme nous, sur un trône de gloire, en présence de l'Agneau sans tache qui s'immole sur nos autels pour l'expiation de ses péchés. Malheur à moi, si, ne craignant pas de diminuer les vérités de l'Evangile, je mêlais l'encens de la flatterie, qui serait inutile à notre illustre mort, avec les parfums des prières de propitiation, que nous offrons pour son salut, et me rendais moi-même coupable, pour vous le faire paraître parfaitement innocent.

Je ne me cache point à moi-même la triste face de mon sujet, et je trahirais mes sentiments, aussi bien que mon ministère, si je méprisais ici les surprises de la mort, si je voulais affaiblir l'impression d'un si grand exemple, si j'annonçais une fausse paix à ceux qui vivent dans les engagements du siècle; et si je prétendais vous mettre au-dessus d'une crainte que nous ne cessons de vous inspirer.

Je sais d'ailleurs que les auditeurs ne peuvent souffrir que dans un éloge funèbre on leur justifie des faiblesses connues, ou qu'on leur impose par des vertus douteuses; qu'ils mettent leur attention à remarquer l'endroit faible du sujet, pour se défendre de l'artifice d'un orateur qui ne leur en montre que le bon côté; et qu'opposant les vérités redoutables que la charité nous oblige d'annoncer pour la conversion des vivants, aux sentiments d'espérance que la même charité nous inspire pour le salut des morts, ils se plaignent de la différence de nos poids et de nos mesures, et nous reprochent qu'il y a de la contradiction dans nos paroles et de l'excès dans nos louanges.

Ce n'est pas, Messieurs, que je ne fusse en droit de tourner contre vous-mêmes les plaintes que vous formeriez contre moi; et de me récrier contre l'injustice que vous avez de prendre un ton sévère pour ceux qui meurent dans le sein de l'Eglise, tandis que vous exigez tant d'indulgence pour vos propres faiblesses, et que vous vivez avec une pleine confiance dans la dissipation et dans les plaisirs du monde. Peut-être aussi que vous n'auriez pas la malignité d'attaquer par les traits de votre censure les cendres d'un prince dont la personne vous fut si chère et la dignité si respectable; et que vous ne me feriez pas un crime de l'avoir épargné dans un malheur que nous devons imputer à nos péchés.

Mais, pour relever votre espérance, je ne suis point réduit à la triste nécessité de violer la sainteté de la chaire évangélique par les détours d'une éloquence profane; et comme le vaillant et pieux Machabée ne craignit point d'offrir les sacrifices de l'ancienne loi pour de braves Israélites qui périrent dans le combat, portant sur eux quelques marques de transgression (II *Machab.*, XII), nous ne devons pas offrir avec moins de confiance le sacrifice de la nouvelle pour un prince chrétien qui a pu emporter avec lui quelques restes de la fragilité humaine.

Quoiqu'il semble d'abord qu'on ait tout à craindre pour un prince qui se trouve, par sa naissance, au comble de la grandeur; quoiqu'il soit très-difficile de ne pas oublier qu'on est soumis au Roi du ciel, quand on se sent né pour être roi sur la terre; ou, du moins, de ne pas ouvrir son cœur à la figure du monde et aux illusions de l'amour-propre, dans un rang où l'on est environné de la magnificence d'une cour, et accoutumé aux hommages de tant de courtisans, nous pouvons néanmoins nous rassurer sur une tentation si dangereuse.

Je parle d'un prince à qui l'éducation forma une âme chrétienne, aussi bien qu'une âme royale; qui fut instruit des principes du christianisme et fidèle aux exercices de la religion; qui fit consister son esprit à approfondir et à reconnaître la vérité, et non pas à la combattre; et qui, méprisant les raffinements d'une impiété affectée, se fit un mérite de la simplicité de sa foi; d'un prince, qui regarda la piété de ses ancêtres et sa qualité d'héritier de leur trône, comme un engagement à soutenir la gloire de la très-chrétienne maison de France et le précieux titre de fils aîné de l'Eglise.

Que dis-je? Messieurs, je parle d'un prince qui fut assez détaché des grandeurs temporelles pour renoncer à l'éclat d'une couronne, et qui, n'ayant pas pris les royaumes de la terre pour son partage, semble avoir par là un droit particulier sur le royaume des cieux; je parle d'un fils, qui poussa la perfection de son obéissance jusqu'à préférer la gloire d'obéir au roi à celle de commander à une nation étrangère; et lorsque je fais réflexion sur la brièveté de ses jours, je me persuade qu'il aura reçu sa récompense en l'autre monde, par cette seule raison qu'il ne l'a pas reçue en celui-ci. Oui, mon Dieu! la précipitation de sa mort n'ébranle point notre foi, elle ranime au contraire notre confiance. Edifiés par l'exemple de sa soumission et fondés sur la vérité de votre parole, nous ne sommes pas surpris qu'un fils si respectueux n'ait pas joui d'une vie passagère, que vous avez promise aux Israélites selon la chair; mais nous osons présumer que vous lui aurez donné la vie éternelle qui est le partage des Israélites selon l'esprit.

J'avoue pourtant, Messieurs, que ma confiance n'est pas sans crainte, et que je ne saurais regarder qu'en tremblant le passage dangereux d'un prince que la mort transporte tout à coup du milieu d'une cour au tribunal du Seigneur, où il est sans pompe, sans appui, réduit à lui seul, comme vous et moi nous le serons un jour. Car, hélas! qu'il est difficile de conserver ou de réparer son innocence dans une région d'iniquité, où une corruption universelle forme *le corps du péché* (I *Cor.*, VI), comme parle l'Apôtre! mais qu'il est encore plus difficile de résister à ses passions dans une élévation qui donne la liberté, et, pour ainsi dire, l'autorité de les satisfaire!

Je n'aurais donc garde de l'absoudre par

flatterie de toute faiblesse humaine. Je crains que, s'il n'a pas bu à longs traits *à la coupe de Babylone*, il n'en ait du moins approché les lèvres pour en goûter le vin empoisonné; et je lui aurais souhaité, autant pour notre consolation que pour sa sûreté, une mort plus lente et une pénitence mieux marquée. Hélas! que n'a-t-il eu le temps de repasser ses années dans l'amertume de son âme, de solliciter la clémence du Père des miséricordes, d'édifier une cour par les sentiments de sa foi, de consommer son sacrifice dans les témoignages de sa résignation, et de se purifier dans l'abondance de ses larmes, avant que de comparaître en la présence d'un juge qui découvre des taches, même dans les anges!

Mais quoi! sont-ce donc quelques gémissements, arrachés par la crainte d'une mort prochaine, qui doivent décider du sort du chrétien; et tout est-il perdu pour lui s'il n'a le temps de gémir? Non, non, Messieurs, une pénitence si tardive peut bien faire la consolation des vivants et servir de matière aux orateurs; mais elle ne nous répond point de la justification d'un pénitent à demi-mort, qui ne cherche le Seigneur que lorsqu'il se sent écrasé sous le poids de ses vengeances; et il ne nous est pas permis de croire qu'il n'y ait plus de péril pour un pécheur qui a le temps de tourner ses regards mourants vers le Seigneur, ni plus de ressource pour un chrétien qui n'a pas la liberté de découvrir les dispositions d'un cœur animé par la charité.

Je sais, à la vérité, que les larmes et les instances d'un pécheur frappé de l'horreur de ses crimes peuvent alors même attirer sur lui un œil de compassion de la part du Seigneur (*Prov.*, I.); mais je sais aussi que le réprouvé peut pousser des gémissements, et que le juste peut être surpris par la mort. (*Sap.*, IV.) C'est une vérité fondée sur les oracles et sur les exemples de l'Ecriture. L'impie Antiochus a un long espace pour crier miséricorde, mais il n'est point exaucé par un Dieu irrité. (II *Machab.*, IX.) Le pieux Josias, au contraire, a le malheur de tomber dans un champ de bataille, mais il meurt dans la paix du Seigneur. (IV *Reg.*, XXII.)

Loin donc de nous les sentiments d'un injuste désespoir. Ah! que ces exemples adoucissent mes regrets! Quand même nous ne saurions pas qu'il ranima, par les efforts d'une vive douleur, une main languissante, pour serrer celle du ministre de Jésus-Christ, qui lui donna l'absolution de ses péchés; sur ce précieux témoignage de repentir, je ne laisserais pas de sentir renaître toute ma confiance: car je ne loue point un prince comme Antiochus, qui ait porté ses mains sur les trésors du sanctuaire (I *Machab.* V), ou qui les ait trempées dans le sang des innocents. Je pleure, au contraire, *le plus doux de tous les hommes* (*Numer.*, XII), je pleure un prince comme Josias, plein de foi et de piété, digne de nos louanges, comme Josias le fut des éloges du Saint-Esprit. (IV *Reg.*, XXII; *Eccli.*, XLIX.) Oui, comme Josias, il eut un humble respect pour la religion et un amour filial pour l'Eglise; comme Josias, il avait célébré la pâque avec le peuple israélite (II *Paral.*, XXXV); et nous avons cette consolation singulière, qu'il n'y a eu que l'intervalle de quelques jours entre sa communion pascale et sa dernière maladie; et qu'il n'avait point attendu d'être menacé par la mort pour sonder sa conscience et pour se réunir au Seigneur.

Ainsi avons-nous lieu d'espérer que ses vêtements auront été purs (*Apoc.*, VII), puisqu'il les avait plongés *dans les sources sacrées du Sauveur* (*Isa.*, XII); que le glaive de l'ange exterminateur aura épargné un Israélite tout couvert du sang de l'Agneau pascal (*Exod.*, XII); et que la mort d'un tel prince aura été un passage à la terre promise, qui est le ciel, puisqu'il avait passé à travers la mer Rouge, qui est la figure du prix immense du sacrifice sanglant de Jésus-Christ.

Mais combien plus ne nous affermirons-nous pas dans cette pieuse présomption, si nous nous le représentons occupé dans les derniers moments de sa vie, ces moments si décisifs, à des œuvres de miséricorde plus puissantes auprès de Dieu, et plus consolantes pour nous que ne l'auraient été des protestations suspectes? Non, ce ne sont point les grandeurs de la terre, ni les joies d'une cour qu'il repasse alors dans son esprit. Il ne pense qu'aux pauvres de Meudon, et ne cesse de les recommander durant le cours de sa maladie. *La compassion qui crût avec lui dès son enfance* (*Job*, XXXI) ne l'abandonne point à la fin de ses jours, et c'est en exerçant la charité qu'il rend son esprit *à Dieu, qui n'est que charité.* (I *Joan.*, IV.)

Que dirai-je donc d'un prince qui est plus attentif au soulagement des nécessiteux, qu'à l'accablement de ses maux, et plus touché de leurs misères que du danger de sa vie? O bonté! ô tendresse! ô miséricorde si rare! je ne dis pas seulement parmi les grands, mais généralement parmi les chrétiens! Combien ne dois-tu pas relever nos cœurs abattus! Car, ô mon Dieu! rejetteriez-vous un chrétien qui expire dans la sollicitude de la charité, et qui porte entre ses mains les trésors de ses bonnes œuvres? Vous qui recevez les aumônes que nous répandons dans le sein des pauvres, et qui les rendez au jour du jugement les arbitres de notre sort, seriez-vous sourd aux cris et aux larmes de reconnaissance qu'ils font retentir jusqu'à votre trône en faveur d'un prince si miséricordieux? Et condamneriez-vous la confiance que nous avons que la charité, qui couvre la multitude des péchés, vous aura fait oublier *les ignorances* de sa vie (*Psal.* XXXIV); que vous aurez exercé envers lui la même miséricorde qu'il exerça envers tout le monde (*Luc.*, VI); et qu'il aura été porté au sein d'Abraham, puisqu'en mourant il s'est jeté entre les bras de Lazare? (*Luc.*, XVI.)

Pour moi, Messieurs, quand je considère

combien il fut modeste dans son élévation et modéré dans sa puissance ; quand je considère qu'il s'était formé des entrailles de compassion qui l'attendrissaient sur les calamités du public, et sur les misères des particuliers ; qu'il compta parmi les devoirs de sa dignité, le soin qu'il prit de soulager les pauvres et de protéger les malheureux; qu'il employait à appuyer les intérêts des peuples tout le crédit qu'il avait auprès du roi par son rang, et tout le poids que sa pénétration et sa sagesse lui donnaient dans le conseil, je ne puis croire que dans un rang où la Providence l'avait placé pour le bonheur du public, il ait eu part aux humiliations dont Jésus-Christ ne menace que ceux qui s'élèvent eux-mêmes par leur orgueil : *Qui se exaltaverit humiliabitur.* (*Matth.*, XXIII.) Ah ! je crains plutôt que ce Josias, *cet homme de miséricorde*, n'ait été retranché au milieu de ses jours pour la punition d'un peuple coupable, comme dit le prophète : *Justus perit... et viri misericordiæ colliguntur, quia non est qui intelligat.* (*Isa.*, LVII.)

Consolons-nous cependant, Messieurs, de la perte que nous avons faite, par les bénédictions dont il a été comblé. L'Ecriture nous apprend que l'éclat des impies périra avec eux, et que l'on verra leur maison détruite (*Prov.*, XIV) et leur race éteinte (*Psal.* XXXVI), mais que *l'homme pacifique laissera après lui de précieux restes* (*Ibid.*), et que la gloire de son nom subsistera dans celle de sa postérité. Il semble, en effet, que l'homme ne puisse être grand sur la terre que par une suite de successeurs. C'était trop peu, disait David parlant à Dieu, de m'avoir élevé sur le trône, vous avez encore voulu établir ma maison. Car, telle est la condition des enfants d'un Adam mortel, que la mesure de leurs jours borne la durée de leur grandeur, si elle ne passe en la personne de leurs descendants : *Hæc est enim lex Adam.* (II *Reg.*, VII.)

C'est ainsi que notre prince a été béni comme le plus pacifique de tous les hommes. Le ciel l'avait uni à une auguste princesse que nous regrettons encore après plus de vingt ans; à une princesse accomplie, qui joignit en elle la fécondité de Lia aux vertus de Rachel ; et, comme un autre Jacob, il a eu la consolation de compter déjà dans sa postérité deux tiges royales, qui assurent l'immortalité à sa mémoire, et les deux plus nobles sceptres de la terre à sa famille, et d'en espérer un troisième, qui ne lui aurait point laissé à craindre pour sa maison la même révolution qui lui a acquis un second trône. Ainsi, a-t-il eu le bonheur de voir renouveler en sa personne les bénédictions des patriarches ; et non-seulement sa race possède l'héritage d'une puissance auparavant ennemie, mais elle fait les délices d'une illustre et fière nation, qui verse maintenant, par une fidélité sans exemple, ce sang généreux qu'elle sacrifiait autrefois à son ambition ou à sa jalousie. Ce nouveau Jacob a même eu *la joie de voir la gloire de Joseph en Egypte ; et il est mort sans regret, parce qu'il n'avait plus rien à souhaiter* (*Gen.*, XLIX), après la victoire (22) décisive de son auguste fils, après cette vicissitude glorieuse et inouïe qui a affermi pour toujours sur la tête du roi légitime, une couronne que son auguste concurrent avait cru pouvoir lui enlever.

Essuyez-donc vos larmes, peuples affligés, puisque ce lis précieux refleurit en la personne des princes ses fils, qui sont les héritiers de sa valeur, de sa sagesse et de ses vertus ; et qu'il se reproduit encore en la personne des princes ses petits-fils, qui croissent à l'ombre de deux trônes, et parmi les vœux de deux nations. Consolons-nous, dis-je, car, non-seulement il survit à lui-même dans ses descendants pour sa gloire, mais il vit encore pour notre bonheur en la personne d'un père, en qui le ciel a réuni toutes les qualités qui font les grands rois et les princes chrétiens, et qui, jouissant des bénédictions d'Aser par le bonheur qu'il a de conserver la vigueur de la jeunesse dans les jours de sa vieillesse, aura encore le temps de former pendant son règne les jeunes princes que le Seigneur lui a donnés pour le consoler de sa perte, et pour réparer la nôtre. Ranimons enfin notre foi et notre espérance, puisque les succès de nos alliés et le deuil de nos ennemis nous font présumer que Dieu n'aura pas abandonné pour toujours la victoire aux nations, ni réservé toute sa colère pour Israël.

Il est vrai qu'il nous frappe depuis quelques années ; mais adorons ses jugements sans désespérer de ses miséricordes. Peut-être ne lui avions-nous pas rapporté la gloire de nos armes et la durée de nos prospérités. Peut-être qu'il a retiré sa protection pour châtier nos infidélités, et qu'il attend pour humilier nos ennemis, que nous soyons nous-mêmes humiliés par la pénitence.

Il est vrai encore qu'il a voulu affliger un roi aussi grand par sa justice et par sa piété que par sa puissance et par son courage; un roi qui a été l'extirpateur de l'hérésie, et qui est encore le plus ferme appui de la religion. Mais le malheur de quelques journées, dont on ne saurait lui imputer la faute, ne diminue point l'éclat de tant d'actions héroïques, ni la gloire de tant d'années qu'il n'a partagée avec personne ; et si Dieu lui a fait éprouver l'inconstance des choses humaines, j'ose dire que c'est pour sa sanctification, et même pour lui donner une nouvelle gloire plus solide que la première. Tout tourne au bien des élus, dit l'Apôtre. (*Rom.*, VIII.) Peut-être que, sans une triste vicissitude, nous aurions ignoré qu'il était aussi héros par sa foi que par sa valeur, et que sa fermeté le mettait au-dessus des mauvais succès, comme sa modération l'avait mis au-dessus des bons. Peut-être, sans l'orgueil de nos ennemis, les siècles à venir auraient-ils douté qu'un si grand roi eût

(22) La victoire remportée près de Villa-Viciosa, en Espagne, par Sa Majesté Catholique, sur l'armée de l'archiduc, le 10 décembre 1710.

été assez tendre pour préférer le repos des sujets à sa propre gloire, et que les sujets eussent été à leur tour assez zélés pour préférer la gloire de leur roi à leur propre repos. Il a fallu qu'il ait accepté des conditions odieuses, pour marquer le désir qu'il avait d'éteindre le feu de la guerre, et que ses ennemis en aient proposé d'impossibles pour découvrir les ressources qu'il avait dans la fidélité et dans l'indignation de son peuple.

Souvenez-vous donc, Seigneur, nous vous en conjurons avec votre serviteur David, *souvenez-vous de l'affliction de votre peuple et de l'orgueil des nations, du reproche de vos ennemis, de ce reproche qu'ils ont fait que vous avez changé à l'égard de votre Christ* (*Psal.* LXXXVIII), à l'égard d'un roi qui n'a point changé envers vous dans la diversité des événements. Nous reconnaissons, ô Dieu d'Israël, *que vous n'avez ôté la force victorieuse à son épée*, (*Ibid.*) que pour nous faire sentir à nous-mêmes la faiblesse d'un bras de chair, et que si votre main a relevé celle de nos ennemis, ce n'a été que pour la punition de nos iniquités. (*Ibid.*) Mais l'interruption de leurs victoires, le renversement de leurs projets et les agitations de leurs conseils dans la crainte d'une division parmi leurs alliés, ou d'une nouvelle guerre entre leurs voisins, nous font espérer que, si vous avez voulu faire éclater *votre colère sur nous, vous ne retirerez pourtant pas votre miséricorde de dessus lui* (*Ibid.*); mais qu'au contraire, vous jetterez la confusion dans l'armée des Assyriens, qui n'ont pas dans leur prospérité la même modération qu'il eut dans la sienne, et que vous protégerez un roi qne vous avez formé si grand par la nature, et si religieux par votre grâce; un roi qui protége les rois; un roi qui ne combat pas moins pour l'honneur de votre sanctuaire que pour la défense de son peuple. Vous avez encore voulu l'affliger par la mort du plus tendre et du plus respectueux de tous les fils, pour nous punir par la perte du plus grand de tous les princes. Mais laissez-vous fléchir par notre soumission dans les malheurs qui vous vengent, et par sa constance dans les tribulations qui l'éprouvent. Et faites, ô mon Dieu, que sa glorieuse *race subsiste dans tous les siècles, et que leurs trônes durent autant que les cieux* (*Ibid.*); faites que la mesure de notre douleur soit celle de notre consolation; que vous ajoutiez à la vie du père les années que vous avez retranchées à celle du fils, et que vous donniez au fils une couronne immortelle dans le ciel, puisque vous lui avez ravi la couronne qu'il devait porter sur la terre! C'est ce que nous vous demandons par les larmes de votre Eglise, affligée des calamités des deux plus nobles royaumes de Jésus-Christ, et par le sang de Jésus-Christ même, la victime de nos péchés et le Médiateur de notre réconciliation.

Illustre et pieux pontife, vous qui, dans ces jours de deuil, vous étant réservé, comme les prêtres de l'ancienne loi, la fonction d'offrir vos prières et de pleurer la mort de notre prince au pied de l'autel, à la tête de vos lévites et de vos ouailles, avez voulu me charger de lui rendre pour vous ce juste tribut de louanges, et m'honorer d'un ministère qui ne pouvait être dignement rempli que par une bouche aussi éloquente que la vôtre, achevez votre sacrifice pour lui obtenir l'entière rémission de ses péchés, et pour attirer les bénédictions du ciel sur les maisons royales et sur les grands royaumes qu'il a affligés par sa mort. Et vous, chrétiens, unissez vos vœux à ceux de votre illustre pasteur; et, prosternés en ce saint lieu dans la ferveur de vos désirs et dans l'humiliation de la pénitence, priez le Dieu tout-puissant pour le repos éternel de notre Dauphin, pour la conservation de la personne sacrée du roi, pour la prospérité de son auguste famille, pour l'affermissement du trône de son petit-fils, pour la gloire de son règne, pour le succès de ses armes et pour la conclusion d'une paix ferme et équitable, afin qu'après avoir été tous affligés comme David, nous puissions chanter en même temps, comme lui, les miséricordes éternelles du Seigneur. Ainsi soit-i

## II. ORAISON FUNÈBRE

### DE TRÈS-HAUT, TRÈS-PUISSANT ET TRÈS-EXCELLENT PRINCE, HENRI DE BOURBON, PRINCE DE CONDÉ, PREMIER PRINCE DU SANG;

*Prononcée à Paris, dans l'église de la maison professe des RR. PP. de la compagnie de Jésus, le 2 septembre 1721.*

Memento mei, Deus, pro hoc, et ne deleas miserationes meas quas feci in domo Dei mei. (II *Esdr.*, XIII.)

*Souvenez-vous de moi, Seigneur, pour ces choses, et n'effacez pas de votre souvenir les bonnes œuvres que j'ai faites dans la maison de mon Dieu.*

C'étaient les vœux du pieux Néhémie, qui avait travaillé avec le zèle le plus ardent à rétablir dans Jérusalem la religion de ses pères. Avec quelle confiance ne devait-il pas adresser à Dieu son humble prière? S'il ne se fût rendu recommandable que par le puissant crédit qu'il eut auprès d'un roi mortel, et par le glorieux emploi qui le distingua dans une cour infidèle, hélas! qu'il eût paru méprisable *aux yeux d'un Dieu, qui regarde comme une abomination, tout ce qui est grand aux yeux des hommes!* (*Luc.*, XVI.) Mais, parce qu'il eut assez de foi pour vivre comme étranger au milieu du monde le plus brillant, et pour faire servir sa grandeur et son courage à la gloire de sa religion et au repos de son peuple, il espérait, avec justice, comme sans présomption, que Dieu ne mettrait point en oubli les bonnes œuvres qu'il avait faites dans la maison de Dieu même: *Memento mei, Deus, pro hoc*, etc.

C'est, Messieurs, avec la même confiance que je mets dans la bouche du prince, dont j'entreprends l'éloge, la prière du prince du peuple d'Israël. La Providence le suscita, comme un autre Néhémie, dans un temps d'erreur et de trouble, pour le bien de la religion. Et sans vouloir mesurer le mérite

de l'un, sur la sainteté de l'autre, je ne puis néanmoins me rappeler les services que l'illustre Henri de Bourbon rendit à l'Eglise, sans demander pour lui, qu'ils demeurent écrits pour l'éternité dans le livre des justes.

Et certes, Messieurs, le Seigneur lui-même ne semble-t-il pas appuyer notre confiance, et même avoir prévenu nos vœux par les honneurs perpétuels qu'il a voulu qu'on rendît dans son saint temple à la mémoire de ce grand prince? Une magnificence funèbre, dont le sombre et triste éclat passe bientôt, un éloge rapide, qui frappe, pour un instant, les oreilles des auditeurs, c'est ordinairement tout ce que l'on fait pour célébrer les grands hommes du siècle; et peut-être, ô mon Dieu, le permettez-vous ainsi par un secret jugement, car souvent il n'y a que vanité dans leurs œuvres, et il n'est pas juste que leur nom ait plus de solennité dans votre Eglise. Mais, comme la gloire du prince que nous louons fut toute chrétienne, le Seigneur a voulu qu'elle fut aussi plus durable. Ainsi, lui donne-t-on dans l'assemblée des saints, des louanges éternelles, qui ont toujours la grâce de la nouveauté, parce qu'on ne se lasse point de les entendre. Les bouches les plus éloquentes se font un devoir de consacrer, tous les ans, sa mémoire immortelle. Et moi-même, faible orateur, indigne ministre, en demandant si longtemps après sa mort, que le Seigneur se souvienne de ses œuvres, ne dois-je pas vous convaincre, par cette prière même que jusqu'à présent le Seigneur ne les a point oubliées, et que nous ne devons pas les oublier nous-mêmes: *Memento mei, Deus, pro hoc*, etc.

Je ne craindrai donc pas ici, Messieurs, les reproches qu'on nous fait que dans les éloges des morts, nous venons flatter la vanité des vivants, prêter au mensonge une langue sacrée, qui appartient uniquement à la vérité, justifier en public d'illustres coupables, que nous sommes peut-être les premiers à condamner en secret, et nous dégrader nous-mêmes, pour relever une fausse grandeur dans les autres. Ces plaintes ne sont que trop ordinaires, et Dieu veuille qu'elles ne soient point trop justes! Mais je serais en droit de les repousser, en faisant l'éloge d'un prince, dont l'Eglise même a daigné perpétuer la mémoire.

Non, je n'ai pas besoin de cet art trompeur, par lequel un orateur sait quelquefois couvrir ou déplorer les faiblesses humaines; de crier ou relever une gloire tout équivoque et mêler adroitement la crainte avec l'espérance. Car, il ne s'agit pas ici de rendre de vains honneurs au prince du sang, mais de donner de justes louanges au défenseur de la religion et de la patrie. Il ne s'agit pas de feindre ou d'essuyer des larmes, comme à une mort toute récente; mais de vous rappeler l'idée d'un autre Josias, dont le souvenir est toujours plus doux dans Israël. Enfin, il ne s'agit pas d'une cérémonie de bienséance, mais d'un devoir de reconnaissance et de piété. Il y a ici moins d'appareil, mais il y aura plus d'édification, et au défaut de cette pompe extérieure qu'on étale aux obsèques des grands, pour en faire le spectacle du public, vous verrez une magnificence toute spirituelle, tirée du fond même du sujet qui vous assemble.

La religion fera tout l'ornement de ce discours, parce qu'elle fait toute la gloire d'un prince, qui ne fut héros que pour elle. C'est un autre Néhémie qui s'est distingué, parmi les personnes de son rang, par les bonnes œuvres qu'il a faites dans la maison de Dieu, c'est par là qu'il a mérité le souvenir de Dieu et des hommes. Et, pour former mon dessein, non-seulement sur les paroles de mon texte, mais encore, selon l'esprit tout particulier de cette cérémonie lugubre, je vous ferai voir, par ce qu'il a fait pour la foi, combien il est juste que son nom soit immortel dans l'Eglise, et par ce que la foi a fait en lui, combien il est utile que ses louanges soient annoncées parmi les chrétiens. Je dis donc: 1° que son zèle à soutenir les intérêts de la religion, nous oblige à honorer sa mémoire; 2° que sa fidélité à remplir les devoirs de la religion, nous engage à vous proposer ses exemples. C'est tout le partage de son éloge. Loin de nous, loin de moi, Messieurs, toute pensée profane. Je tâcherai de traiter chrétiennement un sujet si chrétien, et de parler pour votre instruction, aussi bien que pour la gloire de très-haut, très-puissant et très-excellent prince Henri de Bourbon, deuxième du nom, prince de Condé, premier prince du sang.

### PREMIER POINT.

C'est presque toujours le sort des princes, de faire de grands biens ou de grands maux à la religion. Respectés, parce qu'ils sont élevés, et redoutés, parce qu'ils sont puissants, applaudis dans le bien, et flattés jusque dans le mal, ils n'ont ni ménagement à garder, lorsqu'ils veulent être bons, ni punition à craindre, lorsqu'ils veulent être mauvais, ils entraînent tout par leur exemple, ils soumettent tout par leur autorité, et l'Eglise leur est d'autant plus redevable, quand ils ont assez de zèle pour la servir, qu'ils ont plus de moyens pour l'affliger.

Mais, ce que l'on peut dire généralement de tous les princes, nous devons l'appliquer encore plus particulièrement à celui que je loue. Car, jamais prince ne parut plus redoutable, et ne fut pourtant plus utile que lui à la religion.

Rappelez-vous, Messieurs, pour un moment, ces tristes jours où l'hérésie de Calvin ravagea le troupeau de Jésus-Christ, dans le sein de notre patrie. Combien de catholiques ne furent-ils pas, ou gagnés par l'intérêt, ou forcés par la crainte, ou emportés par la multitude? Ce qu'il y eut de plus triste, c'est que l'hérésie, semblable à ce monstrueux dragon, dont il est parlé dans l'*Apocalypse* (XII), *entraîna les étoiles du ciel,* je veux dire, ce qu'il y a de plus brillant dans le siècle. Car, les princes même

du sang royal, qui avaient un intérêt particulier à maintenir l'ordre dans l'Etat et l'unité dans la religion, se laissèrent surprendre aux artifices des novateurs, et conduits par des guides si infidèles, ils prirent la défense de la mauvaise cause, parce qu'elle eut à leurs yeux l'apparence de la bonne.

Tel fut le malheur de la maison de Condé, et par une suite naturelle, le prince que je loue, né dans le sein de l'hérésie, semblait devoir être le plus dangereux ennemi de la religion. Car, que pouvait-on attendre de lui? Si ce n'est que le venin de l'erreur coulerait dans ses veines avec le sang de ses pères, que les engagements de sa naissance se fortifieraient par les préjugés de l'éducation, et que la grandeur de sa maison, l'autorité de son rang, la gloire de son nom, ne serviraient qu'à le rendre le plus puissant protecteur du schisme.

Ne vous alarmez pourtant pas, Messieurs, le Seigneur ne veut point que le royaume perde une foi, qui fait sa plus grande gloire; ni l'Eglise, un royaume qui est son plus ferme appui. Il veut seulement que la France apprenne par l'expérience de ses propres malheurs, que c'est s'exposer à perdre la foi que de souffrir qu'on l'attaque; qu'on ébranle même les fondements de l'Etat, quand on touche à ceux de la religion, parce que les peuples se réunissent difficilement sous un même souverain, lorsqu'ils sont divisés sur leur créance, parce qu'ils passent aisément de la liberté de tout croire, à la licence de tout faire. Le Seigneur, dis-je, selon la parole de son prophète, *médite des pensées de paix* (*Jerem.*, XXIX) pour l'Eglise, des pensées de salut pour la France, des pensées de miséricorde pour l'illustre Henri de Bourbon. Ce grand prince semble être né pour porter à la religion les plus rudes coups. Faux présage néanmoins. La grâce du Seigneur le fera passer des ténèbres à la lumière. Et vous allez voir que, comme un autre Néhémie, il sera le défenseur et le restaurateur de la véritable religion, soit par son ardeur à repousser les ennemis d'Israël et à réparer les ruines de la cité sainte, soit par son application à rassembler et à instruire son peuple. En un mot, vous verrez que Dieu lui donnera, et un zèle intrépide, pour combattre l'hérésie, et un zèle éclairé, pour ramener les hérétiques; et, vous jugerez vous-mêmes, s'il n'est pas digne des honneurs immortels qu'on lui rend dans l'Eglise.

Déjà, Messieurs, Henri le Grand avait réjoui les hommes et les anges, en abandonnant l'erreur, pour se réunir à l'Eglise. Heureux changement, qui combla la gloire que cet invincible monarque s'était acquise dans le monde par ses grandes qualités, qui le rendit véritablement digne de porter le glorieux titre de roi très-chrétien et de fils aîné de l'Eglise, qui donna aux catholiques la consolation de voir sur le trône de France un prince enfant de l'Eglise, qui ôta aux calvinistes l'espérance d'avoir toute l'autorité du sceptre! Mais, pour donner le coup mortel à l'hérésie, il fallait encore lui arracher le prince de Condé, et le faire élever dans les principes de la foi catholique. Car, telle était la grandeur et la puissance de sa maison, qu'elles suffisaient pour relever, ou pour abattre, le bon ou le mauvais parti. C'est aussi ce que le sage et pieux pontife Clément VIII avait exigé pour l'absolution du roi, et c'est ce que ce grand roi ne manqua pas d'exécuter, pour marquer à tout l'univers la sincérité de sa conversion; assez généreux pour protéger sans ménagement, une religion qu'il avait embrassée sans feinte, et pour aimer mieux se rendre odieux à l'hérésie, que de se rendre suspect à toute l'Eglise.

Or, Messieurs, voilà le coup qui décida du bonheur de la France. Car, alors furent consternés les audacieux calvinistes, qui fondaient leurs projets sur le premier prince du sang; alors furent rassurés les catholiques soupçonneux, qui se défiaient de la conversion du monarque; alors furent déconcertés ces esprits factieux qui, sous le nom de ligue sainte, faisaient servir la religion de voile à leur politique et de prétexte à leur révolte; alors fut levé ce fatal anathème, qui mettait au rang des ennemis de l'Eglise, un roi qui en devait être le fils aîné; alors, dis-je, la France fut restituée au Saint-Siége, notre monarque réconcilié avec le Père commun des fidèles, et le titre de roi très-chrétien assuré au légitime héritier de la couronne.

Aussi, Messieurs, quoique le prince de Condé n'eût pas encore neuf ans, le roi le députe pour recevoir Alexandre de Médicis, légat du pape, à son entrée dans Paris. Car, il était juste que dans une si brillante occasion, ce prince, tout jeune qu'il était, prît part à la gloire d'une alliance dont il avait été le gage, et que le souverain pontife eût dans l'obéissance solennelle du chef de la maison de Condé, une preuve assurée de celle de toute la France.

Quel fut ce jour, Messieurs, et combien fut-il salutaire au royaume, lorsqu'on vit rétablir, entre le sacerdoce et l'empire, cette douce harmonie, si nécessaire pour le bien de l'un et de l'autre! Mais, combien fut-il glorieux à notre prince, lorsque mêlant les agréments de l'enfance à l'éclat de son rang, il s'exprima avec tant de noblesse et de facilité, qu'il fit l'étonnement du ministre du Saint-Siége, par le prodige de sa maturité, comme il en fit la joie par les témoignages de sa religion!

Quel pensez-vous donc que sera cet illustre enfant, qui se fait admirer du public dans un âge où les autres peuvent à peine se connaître eux-mêmes? *Quis putas, puer iste erit?* (*Luc.*, I.) Ah! c'est un autre Moïse que la Providence a tiré du fond des eaux, je veux dire, de l'abîme de l'erreur, et qui n'a été instruit des mœurs des Egyptiens, que pour travailler avec plus de succès, à dompter leur orgueil, et à confondre leur fausse sagesse.

Ne vous souvenez-vous donc plus des maux

que la maison de Condé vient de faire à l'Eglise, pendant un schisme de trente ans! Comme seule elle a pu les causer, seule aussi elle suffira pour les réparer, et par le zèle intrépide de l'illustre Henri de Bourbon, elle se reproduira dans l'Eglise avec une nouvelle gloire qui lui fera recouvrer toute l'ancienne.

Provinces, où règnent la douleur et l'effroi, qui êtes inondées de la multitude de nos ennemis et du sang de nos frères : villes autrefois si florissantes et si chrétiennes, mais qui pleurez maintenant de ne voir dans votre enceinte ni temple, ni solennité, et qui servez, malgré vous, d'exil à vos propres citoyens, de prison aux enfants de Dieu, de refuge aux impies, et de théâtre à l'impiété : peuples infortunés, qui ne pouvez sauver votre foi qu'au péril de vos vies, ou vos vies qu'au péril de votre foi; qui craignez de mourir, et peut-être encore plus de ne pas mourir : Israélites cachés, petit troupeau de Jésus-Christ, restes heureux qui ne vous êtes point laissé séduire aux faux prophètes, mais qui souhaitez un libérateur pour échapper à la fureur de la cruelle hérésie, arrêtez vos soupirs et vos larmes, je vous annonce la paix et la consolation, le temps de votre délivrance approche, et bientôt vous direz : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur!* (*Matth.*, XXI.)

En effet, Messieurs, le prince de Condé voit avec la douleur de Néhémie l'affliction et l'opprobre des fidèles Israélites, qui sont, comme en captivité, dans les provinces (II *Esdr.*, I) ; il porte sa tristesse jusque sous les yeux de son roi (II *Esdr.*, II); et, par une éloquence vraiment digne d'un prince, et d'un prince chrétien, il fait sentir au monarque combien il est important de dompter la rébellion et de finir le schisme.

Vous dirai-je que ce projet tout juste, tout salutaire qu'il était, ne laissa pas d'être rejeté, soit par de faux sages qui, trop effrayés à la vue des nations étrangères (II *Esdr.*, VI), s'imaginaient avoir plus de prudence, parce qu'ils avaient moins de courage; soit par des ennemis secrets, qui avaient une âme assez vénale pour trahir l'Etat et la religion à prix d'argent (*Ibid.*), ou un cœur assez double pour être liés à l'hérésie (*Ibid.*), par un engagement sacrilége; soit enfin par de rusés politiques qui, trop jaloux de la gloire des autres, ou trop attachés à leur propre intérêt, furent affligés de voir un homme, et un si grand homme, chercher la prospérité d'Israël (II *Esdr.*, II), assez injustes pour combattre l'avis le plus sage, parce qu'ils n'avaient pas été les premiers à le donner, ou assez corrompus pour vouloir chercher dans la division de l'Etat, le malheureux avantage de se prévaloir de la faiblesse du gouvernement, de se faire craindre, ou rechercher également du bon et du mauvais parti, et de mettre à haut prix le devoir de la fidélité, ou les intrigues de la perfidie?

Il n'est que trop vrai que les plus lâches passions conduisent quelquefois la langue de ceux qui sont assis dans le conseil des rois. Mais en vain l'esprit de discorde s'efforça-t-il de traverser notre sage prince pour sauver l'hérésie : ce fut pour cela même que ce nouveau Néhémie soutint avec plus de force le conseil qu'il avait donné de la détruire. (II *Esdr.*, VI.) Et parce qu'il était également estimé par sa capacité, par sa valeur, par sa droiture, il n'eut pas de peine à faire comprendre à un roi (23) juste et éclairé, qu'un peuple révolté contre l'Etat, et séparé de l'Eglise *n'avait aucun droit à Jérusalem* (II *Esdr.*, II); qu'il n'était ni de l'honneur d'un souverain d'avoir des sujets indépendants, ni du bien du royaume d'y souffrir des ennemis domestiques; que selon la parole de l'Evangile (*Matth.*, XII), c'était assurer la perte de l'Eglise et de l'Etat que d'en perpétuer la division; qu'on ne pouvait faire avec des rebelles qu'une paix honteuse, et avec des hérétiques qu'une alliance funeste (I *Esdr.*, VI); et que, s'il était difficile de les soumettre, il était incomparablement plus dangereux de les tolérer.

L'événement, Messieurs, justifia bientôt la prudence de ses conseils. Car, s'il eut assez d'étendue de génie pour former de grands desseins, il n'eut pas moins de dextérité à les conduire, et de vigueur à les exécuter. Je pourrais vous le représenter, tantôt aux siéges de Montpellier, de Bergerac, de Clerac et de Sainte-Foi; tantôt au combat de Riez, où ayant le commandement de l'avant garde, il contribua beaucoup à la défaite des rebelles. Mais, c'est une gloire qui lui est commune avec un grand roi, dont il exécutait les ordres, et qu'il suivait dans le péril. J'admire, à la vérité, les premiers essais de sa valeur; mais, je ne les regarde que comme les préludes d'une vie pleine de merveilles, et quelque gloire qu'il ait eue à obéir, il en aura encore plus à commander.

Voyez-le donc, lorsque la qualité de général lui laisse tout l'honneur du succès. C'est alors qu'il se dit à lui-même comme David : *Je poursuivrai mes ennemis, et je ne cesserai point qu'ils ne soient entièrement défaits.* (*Psal.*, XVII.) Je le vois se répandre sur les provinces des rebelles, comme un torrent que rien ne peut arrêter. La Guyenne, le Dauphiné, le Berry, le Languedoc sont aussitôt les fruits de ses victoires que les théâtres de sa valeur. Partout il emporte des villes, qui se confiaient dans leurs fortifications; partout il extermine les hérétiques, qui prévalaient par leur nombre; partout il rend la liberté aux catholiques, qui gémissaient sous l'oppression. Sancerre, Lunel, Pamiers, Castres, Réalmont, Sommières; en un mot, près de trente places tombent rapidement sous les efforts de notre pieux et infatigable guerrier. On dirait que comme l'illustre Machabée, il ne fait que *parcourir les villes de Juda pour en chasser les impies* (I *Machab.*, III); mais pourtant, c'est un combat continuel, ce sont des victoires entassées les unes sur les autres. De tant de

(23) Louis XIII.

places, il n'en est aucune qui ne soit, ou assez forte, ou assez opiniâtre pour résister, mais il n'en est aucune qu'il n'oblige de se rendre, domptant les unes par la force, ébranlant les autres par la crainte, punissant celles-ci par sa justice, sauvant celles-là par sa clémence, prévoyant tout par sa vigilance, réglant tout par sa sagesse, présent à tout par son activité, et comme un autre Néhémie, tenant l'épée d'une main pour mettre ses ennemis en fuite, et se servant de l'autre à réparer les places conquises pour mettre son peuple en sûreté.

Ainsi, devons-nous à ce grand prince le repos de la France, et les prospérités de l'Eglise. Car, Messieurs, si bientôt après, il fut arrêté dans le conseil du roi, que l'on formerait le fameux siége de La Rochelle, pour ôter aux hérétiques une place, où ils opposaient à l'autorité de la puissance légitime, la protection d'une puissance étrangère, demeurant rebelles sans scrupule, parce qu'ils se flattaient de l'être toujours avec impunité; si, dis-je, on leur ôta enfin ce scandaleux asile, rendons-en grâce au prince de Condé, puisque c'est lui qui avait inspiré ce grand dessein par la force de ses discours, et qui en avait préparé l'exécution par les progrès de ses armes. Enfin, si dans la suite des temps, l'Eglise a recouvré ses enfants, le souverain, ses sujets, et le royaume, ses citoyens; si, selon l'expression de Néhémie, le nom de calviniste *a été mis* comme *en oubli* (II *Esdr.*, II) dans l'enceinte de la France, nous en sommes à la vérité redevables au grand roi, dont nous pleurons encore la perte, mais nous en avons aussi l'obligation au grand prince, dont nous honorons la mémoire. Louis le Grand a fini ce saint ouvrage par un coup plus éclatant, mais Henri de Bourbon le commença dans des temps plus difficiles; ils y ont travaillé l'un et l'autre avec le même zèle, et l'on peut dire que, sans se ressembler, ils y ont acquis la même gloire.

Mais, quelque admirable que soit ce zèle intrépide qu'il eut pour la ruine de l'hérésie, je vous l'avoue pourtant, Messieurs, je suis encore plus touché de ce zèle tendre et éclairé qu'il eut pour le salut des hérétiques. Car, c'est ici que nous allons découvrir combien son intention fut toujours droite, et son zèle chrétien. Un guerrier tout profane chercherait plutôt à perdre qu'à gagner les ennemis de la foi; il combattrait l'erreur, sans aimer la vérité; et, en servant sa religion, il ne se proposerait que sa fortune. Mais, si notre héros défend la foi catholique avec tant de courage, ce n'est que parce qu'il l'a embrassée avec plus de conviction; et, s'il se fait un devoir de poursuivre les calvinistes, il ne se fait pas moins un plaisir de les instruire et de les ramener: toujours semblable au chef du peuple d'Israël, soit que, par ses armes, il dompte les partisans de l'hérésie, ou que, par ses soins, il *rassemble* les dispersions d'Israël; soit qu'il médite les vérités de la foi pour sa propre consolation, ou qu'il l'*interprète* avec force et avec sagesse pour la conversion d'un peuple égaré.

Hélas! Messieurs, le croira-t-on dans un siècle comme le nôtre, qu'un prince d'un si haut rang ait assez étudié sa religion pour être en état de la défendre, et qu'il l'ait assez aimée pour travailler à la faire embrasser aux autres? Car trouverait-on beaucoup de grands que l'on pût louer par un si bel endroit? Combien, au contraire, n'en est-il pas qui s'imaginent que la religion est plutôt faite pour eux, qu'ils ne sont faits pour la religion; qui regardent comme un soin inutile de s'appliquer à l'approfondir, et comme une simplicité vulgaire de se croire obligé à la respecter; et qui, trop contents de la grandeur qu'elle leur assure en ce monde, se mettent peu en peine de celle qu'elle leur annonce pour l'autre? Mais notre sage prince le comprit bien, que c'était le plus grand de tous les égarements que de se borner à une grandeur mondaine, qui s'évanouirait comme la fumée que le souffle le plus léger dissipe; qu'il y avait de l'injustice à vouloir jouir d'un rang que la religion assure, sans vouloir se soumettre aux lois qu'elle impose; et qu'on ne pouvait la regarder avec indifférence, parce qu'on n'avait pas l'esprit assez solide pour s'appliquer à la connaître, ou le cœur assez pur pour l'aimer. Il se fit donc un devoir de s'instruire de sa religion, soit pour régler ses mœurs sur sa créance, soit pour pouvoir justifier sa soumission par ses lumières. Il ne trouva rien de plus noble, rien de plus nécessaire qu'une science d'où dépendait l'immortalité; et, comme il avait un cœur droit, un esprit élevé, il reconnut si bien dans la foi catholique le caractère de la véritable religion, qu'il n'eut pas de peine à combattre la fausse.

Il en est quelquefois qui abjurent l'erreur, mais dont la foi devient ensuite chancelante et la persévérance douteuse; soit parce que l'inconstance humaine leur fait aimer le changement, soit parce qu'une perplexité naturelle leur inspire des doutes et les fait flotter dans l'incertitude.

Mais il n'en est pas de même du religieux Henri de Bourbon. Il semble, au contraire, que le malheur qu'il eut d'abord d'être élevé parmi les calvinistes, ne servit qu'à le rendre plus ferme dans la foi et plus redoutable à l'hérésie. Car c'est ce qui l'engagea à entrer dans le fond des contestations; et guidé par l'amour de la vérité, il eut bientôt la consolation de connaître par lui-même quelle était la témérité des hérétiques, de préférer leurs profanes nouveautés à l'ancienne tradition; leur mauvaise foi, à interpréter et à traduire l'Ecriture à leur gré; leur présomption de ne vouloir suivre que leur propre esprit; leur incertitude à n'avoir ni stabilité dans leurs principes, ni règle fixe pour leur créance, ni lien, ni subordination dans leur société; enfin quelles étaient leur corruption et leur injustice de regarder la pureté du célibat omme un scandale; la dissolution la plus

crilége comme une réforme, la mortification comme un relâchement, et le mépris des conseils de l'Evangile comme la perfection de l'Evangile même.

Mais combien plus sa foi ne se ranimait-elle pas, lorsque d'un autre côté, il voyait que dans l'Eglise catholique tout était conforme à la doctrine des apôtres, aux sentiments des Pères, aux usages des premiers siècles, à la morale de Jésus-Christ, que tout y était décidé par l'autorité légitime et tout réuni sous un chef visible? Ah! voilà ce qui lui inspira un tendre respect pour le Saint-Siége, une humble soumission pour l'Eglise et un parfait mépris pour ***ces esprits écartés et singuliers, qui bâtissent sur le sable des doctrines étrangères***, comme il le dit lui-même en propres termes (24).

C'est cette vive persuasion qui le rendit si propre à confondre ou à ramener les calvinistes; car il travaillait avec d'autant plus d'ardeur et de succès à leur conversion, qu'il n'était pas moins touché de leur malheur que convaincu de leur égarement. Combien d'hérétiques n'eut-il pas la gloire de persuader par la force de ses raisonnements, ou de gagner par les attraits de sa douceur, ou d'attirer par sa protection et par ses largesses? Et combien ces paisibles conquêtes ne lui furent-elles pas plus douces que les tristes victoires que sa valeur lui avait fait remporter sur eux? Ah! quand il emploie à punir leur obstination ce glaive vengeur que la justice et la religion du souverain lui ont mis entre les mains, plein de la charité de Jésus-Christ, il verse comme lui des larmes dans son triomphe parce qu'il ne sauve une partie de l'Etat qu'en sacrifiant l'autre, parce qu'il a autant de peine à répandre leur sang que d'intrépidité à prodiguer le sien. Mais se rendent-ils dociles à ses fortes remontrances, à ses charitables sollicitations? C'est alors qu'il goûte tout le plaisir de la victoire, soit parce qu'en qualité de prince, il ne cherche qu'à conserver des citoyens, soit parce qu'en qualité de chrétien, il ne souhaite rien tant que de convertir ses frères.

Aussi, Messieurs, qu'il fût éloigné de se faire une foi inconstante, équivoque, d'accommoder la religion à la politique, de régler ses démarches suivant ses intérêts! On voit ordinairement dans un temps de violence et de séduction, des hommes ***flottants à tout vent de doctrine*** (*Ephes.*, IV), comme parle l'Apôtre, qui sont toujours prêts à se tourner du côté qui flatte leur orgueil ou leur cupidité. On se représente alors, non le devoir qu'on est obligé de suivre, ni le mérite que l'on peut se faire, mais les maux que l'on a à craindre ou les avantages que l'on peut espérer. La foi ne paraît être que simplicité, quand elle ne s'accorde point avec la politique. On abandonne sans scrupule la véritable religion, parce qu'on peut embrasser la fausse avec une apparence de fondement. On change avec hardiesse, parce qu'on change avec la multitude; et l'erreur, qui plaît toujours par sa nouveauté, est presque sûre de ses progrès, quand elle conduit encore à la fortune.

Or, Messieurs, si jamais prince fut exposé à la tentation d'un changement, ce fut, sans doute, celui que je loue. Car, quels spécieux prétextes, quelles raisons d'intérêt n'avait-il pas pour se mettre à la tête du parti calviniste, ce parti si hardi dans ses entreprises, si rapide dans ses progrès, si fier de ses victoires, si heureux dans ses intrigues, si redoutable par sa puissance, ce parti qui ne menaçait pas moins d'usurper l'empire de César, que d'anéantir celui de Jésus-Christ? Qu'aurait-il eu à craindre? De paraître inconstant dans la foi? Mais l'erreur était devenue héréditaire dans sa maison, et en marchant dans les voies de la perdition, il n'eût fait que suivre celle de ses pères. De ruiner les espérances qu'il avait dans le siècle? Mais quel avantage, au contraire, n'aurait-il pas trouvé à se faire regarder par une grande partie du royaume comme le chef d'Israël? Et jusqu'à quel point n'aurait-il pas peut-être porté son ambition, s'il ne l'eût sacrifiée à son amour pour la religion et pour la justice? Il y avait une si grande division dans les tribus d'Israël, qu'il aurait pu se flatter de faire un partage dans le royaume; et s'il eût écouté les conseils de la chair et du sang, peut-être aurait-on vu en France un trône dans Samarie, aussi bien que dans Jérusalem, comme on y a vu un temple sur la montagne de Garizim, aussi bien que sur celle de Sion. Mais sincère dans sa foi et désintéressé par sa probité, avec quelle horreur ne ferma-t-il pas les yeux à ces ambitieux et injustes projets; et avec quel succès, au contraire, n'employa-t-il pas au salut de la religion et de la patrie ce courage héroïque et cette prudence consommée qui le rendirent l'un des plus vaillants guerriers et des plus sages politiques de son siècle?

Quelle reconnaissance, quelles louanges l'Eglise ne doit-elle donc pas à un prince qui eut un zèle si ardent et si effectif pour la religion? Ah! nous ne saurions louer qu'avec réserve, et même qu'avec scrupule, ces superbes mortels qui ne veulent point honorer la religion, mais qui veulent pourtant que la religion les honore, et qui portent quelquefois leur ambition et leur vanité jusqu'au temps même où elle doit être entièrement confondue, faisant graver sur l'airain et sur le bronze, dans l'enceinte de de nos temples, des noms que le Seigneur a peut-être effacés du livre de vie. Car, hélas! nous devrions plutôt leur dire, avec l'indignation du prophète : Qui êtes-vous, ô hommes criminels, vous qui vous vous êtes préparés ici un sépulcre, qui vous vous êtes dressé un monument avec tant d'appareil, qui vous vous êtes taillé dans une pierre

(24) Dans sa lettre de remerciment à M. Habert, qui avait dédié à S. A. S. le livre de *La défense de la foi de l'Eglise.*

sacrée un lieu de repos? Ah! le Seigneur vous enlèvera aussi facilement que le vent emporte la poussière; il vous couronnera d'une couronne de maux, et c'est à quoi se réduira toute la pompe de votre fausse gloire, qui fait la honte de la maison du Seigneur. (*Isa.*, XXII.) Mais, pour vous, grand prince, vous qui avez tout sacrifié aux intérêts de la foi, ah! nous vous dirons sans crainte, comme à un autre Josias : Vous serez en paix dans le lieu saint, votre sépulcre sera couvert de gloire, votre mémoire répandra toujours l'odeur d'un agréable parfum, votre cœur, qui repose ici, revivra sans cesse dans les nôtres; et, comme vous avez marqué votre amour pour la foi catholique, en le confiant à une illustre société que la Providence forma pour confondre la même hérésie que vous avez combattue avec tant de succès, vous recevrez aussi, après votre mort, par le zèle de ces saints religieux, les marques de reconnaissance que vous doit la religion sainte que vous avez protégée pendant toute votre vie.

Eloignez donc de vos esprits, Messieurs, tout soupçon de flatterie. Rien n'est plus juste que d'honorer la sépulture d'un prince qui ne vécut que pour le bien de la religion. Qu'une éternelle obscurité enveloppe la mémoire des impies, que leurs cendres ne soient point mêlées avec celles de leurs ancêtres, que leur malheureuse dépouille ne trouve point de place dans le lieu saint, et que, semblables à ces rois qui renversèrent ou qui troublèrent la religion, ils soient privés comme eux des honneurs mêmes de la sépulture! Mais que l'on élève sur le sépulcre du vaillant et pieux Macchabée un haut édifice qu'on puisse voir de loin; que l'on dresse à son honneur un monument éternel, afin que le souvenir de ses saints et glorieux exploits passe jusqu'à la postérité la plus reculée! Parlons sans figure. Que la religion même, que toute l'Eglise s'intéresse à la gloire du prince de Condé, qui se dévoua tout entier à son service, c'est le devoir le plus juste, et je suis persuadé qu'il ne vous paraîtra pas moins doux. Mais j'ajoute qu'il est encore très-utile; car, si son zèle à soutenir les intérêts de la religion nous oblige à honorer sa mémoire, sa fidélité à remplir les devoirs de la religion ne nous engage pas moins à vous rappeler ses exemples.

SECOND POINT.

Rien n'est plus propre à exciter une émulation de vertu que l'exemple des grands hommes. On se sent naturellement porté à désirer pour soi-même ce qu'on approuve dans les autres; et, soit que la vertu paraisse plus noble quand on la voit applaudie, ou qu'elle paraisse moins difficile quand on la voit pratiquée, on se ranime ordinairement ou parce que le travail n'est pas sans fruit, ou parce que la lâcheté est sans excuse. Les exemples des morts ne sont pas moins utiles que ceux des vivants. Il semble même que vous regardons les vertus antiques avec plus de vénération, par la raison que nous regardons celles de nos jours avec plus d'envie. Les unes nous paraissent sincères, parce qu'elles ont été consommées par la mort, ou parce qu'on croit aisément que la postérité loue sans flatterie ce qu'elle loue sans intérêt. Les autres, au contraire, nous sont suspectes; nous craignons qu'elles ne soient contrefaites par l'hypocrisie ou corrompues par la vanité; souvent même, nous les croyons fausses, parce que nous n'aimons pas à les croire véritables.

C'est pour cela, Messieurs, que la Providence a voulu que la mémoire de l'illustre Henri de Bourbon fût immortelle dans l'Eglise, afin que la bonne odeur de ses vertus ne s'évanouît point avec le temps et que ses exemples fussent toujours comme présents aux yeux des fidèles qui entendent son éloge.

Je ne doute pas que son zèle pour la religion ne vous ait fait sentir combien vous la devez aimer vous-mêmes. Mais c'est peu que d'apprendre à penser en chrétien, si l'on n'apprend en même temps à vivre en chrétien. Je suis même persuadé que si nous nous bornions aux victoires que ce grand prince remporta sur l'hérésie, il y en aurait plusieurs qui seraient plus sensibles à la gloire qu'il eût à combattre, qu'au mérite qu'il eût à combattre pour la foi; car l'homme est assez faux pour l'être jusque dans le bien, pour aimer plus l'éclat de la vertu que la vertu même. Il faut donc vous représenter encore sa fidélité à remplir les devoirs de la religion, pour vous faire recueillir tout le fruit de ses louanges et pour suivre l'esprit de l'Eglise, qui veut que, dans les éloges des morts, la gloire des uns serve à l'instruction des autres.

Or, Messieurs, pour vous donner une juste idée de sa fidélité, je n'ai qu'à vous dire qu'il remplit tout les devoirs de prince. Car notre sainte religion ne tend pas à renverser, mais à sanctifier les Etats établis par l'ordre de la Providence; et il l'avait trop bien étudiée, pour n'avoir pas compris que, pour suivre sa vocation, il fallait qu'il demeurât dans la place que Dieu lui avait assignée dans le monde.

Quelle idée se forma-t-il donc de son rang? La voici. Il le regarda comme un milieu où, approchant du souverain par sa naissance et des sujets par ses emplois, il devait être tout à l'un par sa fidélité, et tout aux autres par sa protection; faire servir sa grandeur à maintenir l'autorité du roi sur le peuple et son crédit à appuyer les intérêts du peuple auprès du roi; mériter l'estime du souverain par son zèle; s'attirer la confiance des sujets par sa bonté, et servir l'Etat en servant le roi et le peuple. Car qu'est-ce que l'Etat? C'est un corps où le chef et les membres sont liés par un intérêt commun et par des devoirs réciproques, où la multitude du peuple fait la dignité du roi, et la puissance du roi la sûreté du peuple. C'est une société dont l'ordre fait le bonheur et où le commandement et l'obéissance

sont le bien de tous. C'est une famille où le souverain est père par sa tendresse, où les sujets sont comme ses enfants par leur zèle; où ils trouvent, l'un sa grandeur dans son autorité, les autres leur salut dans leur fidélité, et tous leur force et leur avantage dans leur union. Mais, pour nous former une idée qui renferme toutes les obligations du rang de notre illustre prince, j'ajoute qu'il le regarda comme une place élevée où il devait non-seulement servir le roi et protéger le peuple, mais encore édifier l'Eglise. Vous le verrez donc remplir tous les devoirs de la religion par le zèle qu'il eut pour le roi, par la bonté qu'il marqua au peuple et par les exemples qu'il donna à l'Eglise. Tel fut autrefois le pieux Néhémie, qui fut toujours fidèle à son souverain, charitable pour son peuple et attaché aux saints usages de la religion.

Vous avez déjà vu, Messieurs, des preuves éclatantes de son zèle pour le roi dans les combats qu'il livra aux calvinistes; car alors il ne servait pas moins l'Etat que l'Eglise, puisqu'il ne domptait pas moins la rébellion que l'hérésie. Mais, en combien d'autres occasions n'a-t-il pas utilement exposé sa personne et signalé sa valeur? La prise de deux importantes places dans le Roussillon (25) fut le fruit de deux de ses campagnes; et, en toute occasion, le roi trouva en lui le courage d'un prince de son sang et la fidélité d'un sujet.

Je ne craindrai pas même de vous dire qu'il fut quelquefois malheureux; car s'il n'eut pas alors l'éclat de la prospérité, il eut au moins le mérite du zèle et de l'obéissance. Et, d'ailleurs, la gloire qu'il s'est acquise par toutes les conquêtes que nous lui avons vu faire monte jusqu'à un tel point, qu'elle ne saurait être affaiblie par quelques mauvais succès qui furent très-rares, et qui servent seulement à nous faire comprendre quelle est, selon la parole de l'Ecriture, l'incertitude du sort des armes. Il n'est pas de ceux en qui il n'y a que des disgrâces à justifier, ni de ceux en qui il n'y a presque qu'un coup de bonheur à louer, mais de ceux qui n'éprouvent, pour ainsi dire, l'inconstance de la fortune que par la raison même qu'ils sont plus exercés aux combats et plus accoutumés à la victoire.

Ne craignons pas non plus, Messieurs, en parlant de son zèle et de sa fidélité pour le roi, de nous rappeler cette triste circonstance de sa vie, qu'il ne repassait lui-même dans son souvenir qu'avec le regret le plus amer, quoiqu'il eût été plus malheureux que coupable.

Vous comprenez sans doute que c'est de la minorité de Louis XIII que je parle. Ce fut alors qu'un homme plein d'orgueil, qui ne put se borner à la dignité de maréchal de France, eut l'adresse de s'emparer de la confiance d'une grande reine et l'injustice d'en abuser. Ce ne fut pas assez pour lui d'être grand, il voulut être presque le seul. Artificieux politique autant qu'ambitieux courtisan, il ne pensa qu'à abaisser par son crédit tout ce qui offensait sa jalousie; il compta pour peu de se rendre odieux, pourvu qu'il devînt absolu, trop aveugle pour prévoir la fin tragique que lui préparait une maxime si dangereuse. Le prince de Condé, qui devait avoir une autorité proportionnée à sa naissance et à ses emplois, éprouva bientôt l'injuste pouvoir d'un tel homme, et nous n'en devons pas être surpris. Car tel est souvent le malheur des princes, dit un roi dont il est parlé dans l'Ecriture, que, *malgré leur clémence et leur droiture, ils se laissent surprendre aux déguisements des méchants;* et, par conséquent, tel est souvent le malheur des sujets les plus fidèles, que leur fidélité même les expose à tous les traits de l'envie. Ainsi, les princes des Philistins représentèrent-ils David comme un serviteur dangereux, et leur roi fut obligé de le renvoyer pour guérir leur défiance et peut-être pour calmer leur jalousie. Je vous jure, lui dit ce roi, que je n'ai trouvé en vous qu'une sincérité et une fidélité parfaite; mais vous n'êtes point agréable aux grands : *Sed satrapis non places.* (I *Reg.*, XXIX.) Ainsi, dis-je, le pieux Néhémie eut-il des ennemis, qui, jaloux de sa gloire et de sa prospérité, l'accusèrent auprès du souverain, comme s'il eût formé un projet de rébellion en rebâtissant les murs de Jérusalem.

Le prince de Condé eut encore ce trait de ressemblance avec le chef du peuple d'Israël, et peut-être n'en eut-il pas toute la douceur et toute la patience. Car le Saint-Esprit l'a dit, que *la calomnie déconcerte le sage.* (*Eccle.*, VII.) Une fidélité indignée se trahit quelquefois elle-même, en prenant l'apparence d'un ressentiment dangereux; elle prend son parti avec moins de réflexion, parce qu'elle la prend avec moins de tranquillité; elle croit trouver le devoir où il n'est pas; et souvent, après avoir été innocent dans le commencement, on semble finir par être coupable. Je ne prétends pas justifier, dans notre prince, une erreur qu'il condamna lui-même; mais j'ose dire qu'en la condamnant lui-même, il la répara parfaitement, et que son vif repentir nous marque assez que ses motifs avaient toujours été purs, et qu'il avait cru suivre le devoir, lors même qu'il s'en était éloigné.

Ce n'est pas là, Messieurs, une de ces conjectures qu'un orateur, habile à déguiser, hasarde quelquefois avec hardiesse, pour couvrir l'endroit faible de son sujet. Pour vous convaincre que le prince de Condé fut toujours sincèrement attaché aux intérêts du roi, vous n'avez qu'à vous représenter que pendant la minorité de Louis le Grand, il ne fit servir qu'à contenir l'ambition des grands et l'inquiétude du peuple la confiance publique qu'il s'était attirée par ses grandes qualités, et l'autorité qu'il avait dans le conseil par sa sagesse.

(25) Du château de Salses, en 1639, et de la ville d'Elne, en 1642.

flatterie de toute faiblesse humaine. Je crains que, s'il n'a pas bu à longs traits *à la coupe de Babylone*, il n'en ait du moins approché les lèvres pour en goûter le vin empoisonné; et je lui aurais souhaité, autant pour notre consolation que pour sa sûreté, une mort plus lente et une pénitence mieux marquée. Hélas! que n'a-t-il eu le temps de repasser ses années dans l'amertume de son âme, de solliciter la clémence du Père des miséricordes, d'édifier une cour par les sentiments de sa foi, de consommer son sacrifice dans les témoignages de sa résignation, et de se purifier dans l'abondance de ses larmes, avant que de comparaître en la présence d'un juge qui découvre des taches, même dans les anges!

Mais quoi! sont-ce donc quelques gémissements, arrachés par la crainte d'une mort prochaine, qui doivent décider du sort du chrétien; et tout est-il perdu pour lui s'il n'a le temps de gémir? Non, non, Messieurs, une pénitence si tardive peut bien faire la consolation des vivants et servir de matière aux orateurs; mais elle ne nous répond point de la justification d'un pénitent à demi-mort, qui ne cherche le Seigneur que lorsqu'il se sent écrasé sous le poids de ses vengeances; et il ne nous est pas permis de croire qu'il n'y ait plus de péril pour un pécheur qui a le temps de tourner ses regards mourants vers le Seigneur, ni plus de ressource pour un chrétien qui n'a pas la liberté de découvrir les dispositions d'un cœur animé par la charité.

Je sais, à la vérité, que les larmes et les instances d'un pécheur frappé de l'horreur de ses crimes peuvent alors même attirer sur lui un œil de compassion de la part du Seigneur (*Prov.*, I.); mais je sais aussi que le réprouvé peut pousser des gémissements, et que le juste peut être surpris par la mort. (*Sap.*, IV.) C'est une vérité fondée sur les oracles et sur les exemples de l'Ecriture. L'impie Antiochus a un long espace pour crier miséricorde, mais il n'est point exaucé par un Dieu irrité. (II *Machab.*, IX.) Le pieux Josias, au contraire, a le malheur de tomber dans un champ de bataille, mais il meurt dans la paix du Seigneur. (IV *Reg.*, XXII.)

Loin donc de nous les sentiments d'un injuste désespoir. Ah! que ces exemples adoucissent mes regrets! Quand même nous ne saurions pas qu'il ranima, par les efforts d'une vive douleur, une main languissante, pour serrer celle du ministre de Jésus-Christ, qui lui donna l'absolution de ses péchés; sur ce précieux témoignage de repentir, je ne laisserais pas de sentir renaître toute ma confiance: car je ne loue point un prince comme Antiochus, qui ait porté ses mains sur les trésors du sanctuaire (I *Machab.* V), ou qui les ait trempées dans le sang des innocents. Je pleure, au contraire, *le plus doux de tous les hommes* (*Numer.*, XII), je pleure un prince comme Josias, plein de foi et de piété, digne de nos louanges, comme Josias le fut des éloges du Saint-Esprit. (IV *Reg.*, XXII; *Eccli.*, XLIX.) Oui, comme Josias, il eut un humble respect pour la religion et un amour filial pour l'Eglise; comme Josias, il avait célébré la pâque avec le peuple israélite (II *Paral.*, XXXV); et nous avons cette consolation singulière, qu'il n'y a eu que l'intervalle de quelques jours entre sa communion pascale et sa dernière maladie; et qu'il n'avait point attendu d'être menacé par la mort pour sonder sa conscience et pour se réunir au Seigneur.

Ainsi avons-nous lieu d'espérer que ses vêtements auront été purs (*Apoc.*, VII), puisqu'il les avait plongés *dans les sources sacrées du Sauveur* (*Isa.*, XII); que le glaive de l'ange exterminateur aura épargné un Israélite tout couvert du sang de l'Agneau pascal (*Exod.*, XII); et que la mort d'un tel prince aura été un passage à la terre promise, qui est le ciel, puisqu'il avait passé à travers la mer Rouge, qui est la figure du prix immense du sacrifice sanglant de Jésus-Christ.

Mais combien plus ne nous affermirons-nous pas dans cette pieuse présomption, si nous nous le représentons occupé dans les derniers moments de sa vie, ces moments si décisifs, à des œuvres de miséricorde plus puissantes auprès de Dieu, et plus consolantes pour nous que ne l'auraient été des protestations suspectes? Non, ce ne sont point les grandeurs de la terre, ni les joies d'une cour qu'il repasse alors dans son esprit. Il ne pense qu'aux pauvres de Meudon, et ne cesse de les recommander durant le cours de sa maladie. *La compassion qui crût avec lui dès son enfance* (*Job*, XXXI) ne l'abandonne point à la fin de ses jours, et c'est en exerçant la charité qu'il rend son esprit *à Dieu, qui n'est que charité.* (I *Joan.*, IV.)

Que dirai-je donc d'un prince qui est plus attentif au soulagement des nécessiteux, qu'à l'accablement de ses maux, et plus touché de leurs misères que du danger de sa vie? O bonté! ô tendresse! ô miséricorde si rare! je ne dis pas seulement parmi les grands, mais généralement parmi les chrétiens! Combien ne dois-tu pas relever nos cœurs abattus! Car, ô mon Dieu! rejetteriez-vous un chrétien qui expire dans la sollicitude de la charité, et qui porte entre ses mains les trésors de ses bonnes œuvres? Vous qui recevez les aumônes que nous répandons dans le sein des pauvres, et qui les rendez au jour du jugement les arbitres de notre sort, seriez-vous sourd aux cris et aux larmes de reconnaissance qu'ils font retentir jusqu'à votre trône en faveur d'un prince si miséricordieux? Et condamneriez-vous la confiance que nous avons que la charité, qui couvre la multitude des péchés, vous aura fait oublier *les ignorances* de sa vie (*Psal.* XXXIV); que vous aurez exercé envers lui la même miséricorde qu'il exerça envers tout le monde (*Luc.*, VI); et qu'il aura été porté au sein d'Abraham, puisqu'en mourant il s'est jeté entre les bras de Lazare? (*Luc.*, XVI.)

Pour moi, Messieurs, quand je considère

combien il fut modeste dans son élévation et modéré dans sa puissance ; quand je considère qu'il s'était formé des entrailles de compassion qui l'attendrissaient sur les calamités du public, et sur les misères des particuliers ; qu'il compta parmi les devoirs de sa dignité, le soin qu'il prit de soulager les pauvres et de protéger les malheureux; qu'il employait à appuyer les intérêts des peuples tout le crédit qu'il avait auprès du roi par son rang, et tout le poids que sa pénétration et sa sagesse lui donnaient dans le conseil, je ne puis croire que dans un rang où la Providence l'avait placé pour le bonheur du public, il ait eu part aux humiliations dont Jésus-Christ ne menace que ceux qui s'élèvent eux-mêmes par leur orgueil : *Qui se exaltaverit humiliabitur.* (*Matth.*, XXIII.) Ah ! je crains plutôt que ce Josias, *cet homme de miséricorde*, n'ait été retranché au milieu de ses jours pour la punition d'un peuple coupable, comme dit le prophète : *Justus perit... et viri misericordiæ colliguntur, quia non est qui intelligat.* (*Isa.*, LVII.)

Consolons-nous cependant, Messieurs, de la perte que nous avons faite, par les bénédictions dont il a été comblé. L'Ecriture nous apprend que l'éclat des impies périra avec eux, et que l'on verra leur maison détruite (*Prov.* , XIV) et leur race éteinte (*Psal.* XXXVI), mais que *l'homme pacifique laissera après lui de précieux restes* (*Ibid.*), et que la gloire de son nom subsistera dans celle de sa postérité. Il semble, en effet, que l'homme ne puisse être grand sur la terre que par une suite de successeurs. C'était trop peu, disait David parlant à Dieu, de m'avoir élevé sur le trône, vous avez encore voulu établir ma maison. Car, telle est la condition des enfants d'un Adam mortel, que la mesure de leurs jours borne la durée de leur grandeur, si elle ne passe en la personne de leurs descendants : *Hæc est enim lex Adam.* (II *Reg.*, VII.)

C'est ainsi que notre prince a été béni comme le plus pacifique de tous les hommes. Le ciel l'avait uni à une auguste princesse que nous regrettons encore après plus de vingt ans; à une princesse accomplie, qui joignit en elle la fécondité de Lia aux vertus de Rachel ; et, comme un autre Jacob, il a eu la consolation de compter déjà dans sa postérité deux tiges royales, qui assurent l'immortalité à sa mémoire, et les deux plus nobles sceptres de la terre à sa famille, et d'en espérer un troisième, qui ne lui aurait point laissé à craindre pour sa maison la même révolution qui lui a acquis un second trône. Ainsi, a-t-il eu le bonheur de voir renouveler en sa personne les bénédictions des patriarches ; et non-seulement sa race possède l'héritage d'une puissance auparavant ennemie, mais elle fait les délices d'une illustre et fière nation, qui verse maintenant, par une fidélité sans exemple, ce sang généreux qu'elle sacrifiait autrefois à son ambition ou à sa jalousie. Ce nouveau Jacob a même eu *la joie de voir la gloire de Joseph en Egypte ; et il est mort sans regret, parce qu'il n'avait plus rien à souhaiter* (*Gen.*, XLIX), après la victoire (22) décisive de son auguste fils, après cette vicissitude glorieuse et inouïe qui a affermi pour toujours sur la tête du roi légitime, une couronne que son auguste concurrent avait cru pouvoir lui enlever.

Essuyez-donc vos larmes, peuples affligés, puisque ce lis précieux refleurit en la personne des princes ses fils, qui sont les héritiers de sa valeur, de sa sagesse et de ses vertus ; et qu'il se reproduit encore en la personne des princes ses petits-fils, qui croissent à l'ombre de deux trônes, et parmi les vœux de deux nations. Consolons-nous, dis-je, car, non-seulement il survit à lui-même dans ses descendants pour sa gloire, mais il vit encore pour notre bonheur en la personne d'un père, en qui le ciel a réuni toutes les qualités qui font les grands rois et les princes chrétiens, et qui, jouissant des bénédictions d'Aser par le bonheur qu'il a de conserver la vigueur de la jeunesse dans les jours de sa vieillesse, aura encore le temps de former pendant son règne les jeunes princes que le Seigneur lui a donnés pour le consoler de sa perte, et pour réparer la nôtre. Ranimons enfin notre foi et notre espérance, puisque les succès de nos alliés et le deuil de nos ennemis nous font présumer que Dieu n'aura pas abandonné pour toujours la victoire aux nations, ni réservé toute sa colère pour Israël.

Il est vrai qu'il nous frappe depuis quelques années ; mais adorons ses jugements sans désespérer de ses miséricordes. Peut-être ne lui avions-nous pas rapporté la gloire de nos armes et la durée de nos prospérités. Peut-être qu'il a retiré sa protection pour châtier nos infidélités, et qu'il attend pour humilier nos ennemis, que nous soyons nous-mêmes humiliés par la pénitence.

Il est vrai encore qu'il a voulu affliger un roi aussi grand par sa justice et par sa piété que par sa puissance et par son courage; un roi qui a été l'extirpateur de l'hérésie, et qui est encore le plus ferme appui de la religion. Mais le malheur de quelques journées, dont on ne saurait lui imputer la faute, ne diminue point l'éclat de tant d'actions héroïques, ni la gloire de tant d'années qu'il n'a partagée avec personne; et si Dieu lui a fait éprouver l'inconstance des choses humaines, j'ose dire que c'est pour sa sanctification, et même pour lui donner une nouvelle gloire plus solide que la première. Tout tourne au bien des élus, dit l'Apôtre. (*Rom.*, VIII.) Peut-être que, sans une triste vicissitude, nous aurions ignoré qu'il était aussi héros par sa foi que par sa valeur, et que sa fermeté le mettait au-dessus des mauvais succès, comme sa modération l'avait mis au-dessus des bons. Peut-être, sans l'orgueil de nos ennemis, les siècles à venir auraient-ils douté qu'un si grand roi eût

(22) La victoire remportée près de Villa-Viciosa, en Espagne, par Sa Majesté Catholique, sur l'armée de l'archiduc, le 10 décembre 1710.

fait oublier qu'il en fut une fois la terreur; qui ne fut pas moins admirable par les qualités qui soutiennent le prince dans la paix, que par celles qui le font briller dans la guerre; dont le génie fut assez vaste pour toutes les sciences, le cœur assez grand pour toutes les vertus, et le mérite assez brillant, assez élevé pour être même au-dessus de nos idées.

Elle subsiste encore dans ces deux grandes princesses (29) qui soutiennent toute la dignité de leur rang, l'une par les sentiments les plus élevés et par la piété la mieux soutenue, l'autre par le mérite de la régularité la plus noble, et par les agréments de l'esprit le plus orné : princesses accomplies, qui font comme revivre pour nous deux époux (30), dont l'un fut plein de jours, selon l'expression de l'Ecriture, mais non pas tant par le nombre de ses années que par celui de ses glorieuses actions et dont l'autre (31) remplit, en peu de temps, la mesure d'une longue vie, par l'exercice de son grand courage.

Elle subsiste encore dans ces trois grands princes, dont l'un (32) digne chef d'une si auguste maison, n'a pas moins un cœur sincère dans la société, qu'un cœur intrépide dans les armées; dont l'autre (33) s'est donné, par son impatience et par son ardeur à combattre contre les ennemis du nom chrétien, un trait particulier de ressemblance avec le héros que nous louons, qui eut un zèle infatigable à poursuivre les ennemis de la foi catholique; et dont le troisième (34) nous fait espérer, même dans ses plus tendres années, qu'il ne fera pas moins d'honneur au royaume, par ses grandes qualités, que par sa haute naissance.

Elle subsiste encore dans ces illustres princesses, dont les unes (35) se sont élevées au-dessus de leur auguste naissance, par le mépris qu'elles ont fait de la grandeur mondaine, pour se consacrer à Jésus-Christ leur divin époux, et les autres (36) font l'ornement de leur sexe, encore plus par leur grande vertu que par leur grande beauté.

Elle subsiste encore dans cette seconde branche, dont notre grand prince est la tige, et qui, sous un nom différent, ne laisse pas de lui faire le même honneur : branche illustre, qui commença par le vaillant, le sage, le religieux Armand, dont les armes victorieuses, les nobles vertus, et l'éminente piété rendirent le nom de Conti également doux à la France et célèbre dans l'Église; branche féconde en grands hommes, qui nous donna le jeune Louis, dont la bravoure se signala bientôt sur les grands théâtres de la Flandre et de la Hongrie, dont la mort prématurée mérita toutes les larmes du royaume, et dont la gloire nous est encore sensible en la personne d'une vertueuse princesse (37) qui sut allier le mérite d'une longue viduité avec l'éclat d'une rare beauté, vraiment digne d'un époux d'un si haut rang et d'une si grande réputation; branche précieuse, qui s'est soutenue avec un nouvel éclat, dans ce prince (38), ce héros fameux que la France regarda comme l'objet de sa tendresse, et une puissante nation comme l'objet de ses vœux, mais qui se fit, par ses vertus chrétiennes, par ses exploits militaires, et par toutes ses qualités héroïques, une couronne incomparablement plus brillante et plus durable que celle qui lui fut offerte; et qui s'est reproduit en la personne de son illustre fille (39), qui nous représente ses charmes aussi bien que ses vertus, et en la personne de son illustre fils, qui est le digne héritier de son nom, parce qu'il l'est de son esprit, de sa valeur, et de son amour pour les peuples; branche heureuse, qui est étroitement unie à la première, non-seulement par les liens d'un même sang, mais encore par deux princesses (40) qui ne font pas moins le bonheur de la maison où elles sont entrées, que la gloire de celle d'où elles sont sorties.

Enfin, Messieurs, la gloire de l'illustre Henri de Bourbon subsiste encore tout entière dans cette nombreuse postérité, qui lui rend tout l'éclat qu'elle en a reçu. Mais elle doit encore subsister dans l'esprit et dans le cœur de tous les bons Français, par le souvenir des services qu'il nous a rendus et des exemples qu'ils nous a laissés. Comme un ancien juste, *il parle par sa foi longtemps même après sa mort* (*Hebr.*, II), et il semble vous dire encore aujourd'hui que la religion seule forme la véritable vertu, et que la vertu seule conduit à la véritable gloire. Prêtez donc l'oreille de votre cœur à la voix puissante qui semble sortir de cette urne qui renferme le sien, et mettez en pratique les instructions muettes que vous donne ce cœur, qui fut si tendre pour vos pères, et qui semble l'être encore pour vous. Heureux, si vous sentez aujourd'hui tout le prix d'une foi qu'il vous conserva par son zèle héroïque à combattre l'hérésie! Plus heureux encore, si ranimant à son imitation cette foi qui paraît être morte, sinon dans votre esprit, au moins dans votre cœur, vous la rendez agissante par vos œuvres, pour en faire votre mérite pendant cette vie, et le fondement de vos espérances pour l'éternité. Ainsi soit-il.

(29) Madame la princesse douairière, madame la duchesse douairière.

(30) Feu Monseigneur le Prince.

(31) Feu Monseigneur le duc.

(32) Monseigneur le duc.

(33) Monseigneur le comte de Charolais.

(34) Monseigneur le comte de Clermont.

(35) Madame de Bourbon, abbesse de Saint-Antoine. Madame de Vermandois, abbesse de Beaumont l s Tours.

(36) Mademoiselle de Charolais, mademoiselle de Clermont, et mademoiselle de Sens.

(37) Madame la princesse de Conti, première douairière.

(38) Feu Monseigneur le prince de Conti, élu roi de Pologne.

(39) Mademoiselle de La Roche-sur-Yon, Monseigneur le prince de Conti.

(40) Madame la princesse seconde douairière; et madame la princesse de Conti.

# NOTICE SUR LE P. PÉRUSSEAU.

Le P. Pérusseau (Sylvain), de la compagnie de Jésus, vivait au commencement du XVIIIe siècle. Ses talents lui valurent l'honneur de prêcher le carême de 1731 devant le roi et le titre de confesseur du dauphin, fils de Louis XV, et ensuite de celui-ci, emploi qu'il conserva jusqu'à sa mort arrivée le 30 avril 1751 (d'autres biographes disent 1753). On a de lui : 1° *Oraison funèbre de Monseigneur le prince royal Léopold-Clément, duc de Lorraine*, prononcé le 28 juillet 1723 à Nancy (1723, in-4°);—2° *Panégyrique de saint Louis*, prononcé en 1737 devant l'Académie française (1737, in-4°); — 3° *Sermons choisis* (2 vol. in-12, 1758, et Besançon, Métoyer, 1780). Il avait, dit l'auteur des *Mémoires de Trévoux* (novembre 1737), « une main habile, accoutumée à manier heureusement les plus grands sujets. » Il n'a ni la force de raisonnement de Bourdaloue, ni les grâces et le ton intéressant de Massillon; mais il montre un esprit net, facile, solide, pénétrant, une imagination vive, de l'ordre et de la justesse dans les desseins, une élocution aisée et variée, mais à laquelle on pourrait reprocher quelque négligence.

# SERMONS COMPLETS
## DU P. SYLVAIN PÉRUSSEAU.

### SERMON PREMIER.

#### DE LA FOI.

Jesus dixit centurioni : vade, et sicut credidisti fiat tibi. (*Matth.*, VIII.)

*Jésus dit au Centenier : allez-vous-en, et qu'il vous soit fait selon que vous avez cru.*

La foi de cet homme de guerre, qui faisait l'admiration de Jésus-Christ, ne fut pas sans récompense : la prompte et parfaite guérison de son serviteur, qu'il demandait avec tant d'empressement, nous en montre assez la merveilleuse fécondité; l'Evangile est plein des miracles qu'elle a opérés, et il est certain qu'il n'y a point de vertu dans l'Ecriture plus souvent ni plus magnifiquement louée et récompensée que la foi.

Saint Paul (*Hebr.*, XXII) en fait partout des éloges sublimes ; c'est par la foi, dit-il, qu'Abraham, Isaac et Jacob ont mérité d'être les amis de Dieu, et les glorieux ancêtres du Messie ; c'est par la foi que Moïse et les prophètes ont vaincu le monde, et triomphé de l'erreur. Enfin, après avoir parcouru tous les héros, tous les saints de l'ancienne loi, l'Apôtre conclut que leur foi a été le principe de leur vertu, le premier germe de leur admirable sainteté.

L'Evangile est un éloge continuel de la foi ; Elisabeth y relève le mystère de la foi de Marie : il semble que ce serait mieux de louer sa pureté sans tache, son humilité sans égale, sa charité sans bornes ; cependant elle ne loue que sa foi ; c'est à sa foi qu'elle attribue tout son bonheur : *Beata quæ credidisti.* (*Luc.*, I.)

Le Sauveur lui-même guérissait des malades sans nombre, et il semble que ce n'est pas lui qui opérait ces guérisons miraculeuses, que c'est la foi de ces mêmes malades : Allez en paix, votre foi vous a guéris, votre foi vous a sauvés ; en un mot, ce n'est, dans tous les quatre évangélistes, que l'histoire fidèle et continuée des miracles opérés par la foi, des promesses faites à la foi, des reproches faits à ceux qui n'ont point de foi, ou qui n'en ont qu'une chancelante; qui croient pour un temps, qui croient selon les conjonctures et les temps, qui succombent à la moindre épreuve, à la plus légère tentation.

Mais je ne vois rien qui approche du témoignage que Jésus-Christ rend à la foi du Centenier : Je vous dis, en vérité que je n'en ai point trouvé une si grande dans tout Israël : *Amen dico vobis non inveni tantam fidem in Israel.* (*Matth.*, VIII.) Quel bonheur pour cet homme ! mais ce bonheur serait le nôtre, Messieurs, si nous croyions comme lui, et c'est ce que je vais tâcher de vous faire comprendre dans la suite de ce discours.

Pour cela, regardons, avec les saints Pères, la foi chrétienne comme un merveilleux composé d'œuvres et de vérités; de vérités qu'il faut croire, d'œuvres qu'il faut pratiquer ; et c'est ce que nous pouvons

appeler, avec saint Paul, toute la substance de la foi. Or, je dis que l'alliance de ces deux choses rend le chrétien véritablement heureux. Heureux le chrétien qui a la foi, c'est par la foi qu'il faut commencer! Heureux le juste qui vit de la foi, c'est par la foi qu'il faut continuer et finir! C'est ici, Messieurs, l'idée du bonheur le plus complet.

Le bonheur d'un chrétien commence par la soumission aux vérités de la foi. Le bonheur d'un chrétien consommé par la pratique et l'exercice de la foi, c'est tout mon dessein. Pour un sujet si important, j'ai besoin de plus de lumières que jamais; ne me refusez pas les vôtres, Esprit-Saint, nous vous en conjurons par l'intercession de la plus fidèle des vierges. *Ave, Maria.*

### PREMIER POINT.

Je ne prétends pas, Messieurs, vous dissimuler la difficulté et la rigueur des obligations de la foi; mais je ne veux pas vous dissimuler non plus ses avantages et ses douceurs; je ne veux pas que le chrétien pousse son ingratitude jusqu'à reprocher à Dieu ses propres bienfaits; je veux qu'il comprenne que la foi n'est pas une servitude accablante, mais une soumission pleine de liberté; qu'elle est un joug doux et léger, et non pas un fardeau onéreux et pesant. Tous les saint Pères disent, à la vérité, que la foi est une espèce de sacrifice, d'holocauste, par lequel on immole à Dieu une orgueilleuse raison, que Tertullien appelle le premier ennemi de Dieu, l'ennemi de son souverain domaine; mais ils nous disent aussi que ce sacrifice, quelque rigoureux qu'il paraisse, est cependant le vrai bonheur de l'homme; et quoiqu'il nous en coûte pour nous soumettre, nous ne sommes heureux que par la soumission.

1° Voyons d'abord les obligations que la foi nous impose.

2° Voyons ensuite ses consolations. J'ose le dire, Messieurs, après avoir balancé ses rigueurs et ses douceurs, nous serons forcés de nous écrier avec notre divin Maître: Heureux ceux qui ont cru sans avoir vu! *Beati qui non viderunt et crediderunt.* (*Joan.*, XX.)

I. Qu'est-ce donc que Dieu demande de nous par le droit de souveraineté qu'il a sur tous les esprits, sur tous les cœurs? Il demande premièrement un sacrifice absolu, une soumission aveugle, que dès qu'il parle l'univers rende hommage à sa parole, que tout genou fléchisse, que toute puissance s'abatte, que tout orgueil s'anéantisse, que toute curiosité se taise, que toute raison s'humilie, que sa parole soit votre oracle, qu'elle vous tienne lieu de lumière, de science, d'éloquence, de raison; que les plus savants comme les plus ignorants se soumettent, que personne n'entreprenne de sonder les trésors de sa sagesse, d'entrer dans les profondeurs de ses conseils; que nous nous renfermions tous avec saint Paul dans l'obscurité de ses mystères. O hauteur, ô profondeur des jugements de Dieu! *O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei!* (*Rom.*, XI.) Je ne vais pas plus loin: J'adore cette clarté inaccessible où Dieu s'est renfermé, je me renferme moi-même dans mon néant. Le Seigneur a parlé, disent les prophètes, plus de recherches, plus d'examen; taisez-vous, faible raison; sens imposteurs, charmes trompeurs, dissipez-vous; la parole de Dieu demande des cœurs dociles et non des scrutateurs; le Seigneur parle, adorons et nous taisons.

Il demande secondement un sacrifice entier, un sacrifice universel. Non, je ne prétends pas qu'il soit libre à des créatures de faire leur choix, leur partage dans les vérités de la religion, de rien ajouter à la parole de Dieu, d'en rien retrancher, de se soumettre en certaines choses, d'hésiter, de suspendre son acquiescement sur d'autres. On veut que nous soyons prêts à croire toutes les vérités qu'il a plu à Dieu de nous révéler; de les croire toutes sans exception, celles qui sont obscures comme celles qui sont lumineuses; celles que nous concevons sans peine, comme celles que nous avons peine à concevoir; celles que nous goûtons comme celles qui sont conformes à notre raison, et celles qui révoltent nos préjugés. Tantôt on veut que nous croyions ce que nous ne voyons point, comme les mystères de la sainte Trinité et de l'Incarnation; tantôt que nous croyoins le contraire de ce que nous voyons, comme dans la divine Eucharistie; que tandis que nos sens nous disent: Voilà du pain, voilà du vin, la foi nous dise, Voilà le corps, voilà le sang de Jésus-Christ. On veut, sous peine de damnation, que nous conservions dans son entier le dépôt de la tradition, et que tout partage dans la foi soit regardé comme l'extinction même de la foi. La foi est une, ou elle n'est point, dit saint Augustin, après saint Cyprien; dès là qu'on ne croit pas une vérité, on ne croit rien; manquer de soumission pour un seul article décidé, c'est en manquer pour tout. Concevez-le bien Messieurs, douter du moindre article de la foi, en douter véritablement, c'est avoir déjà perdu la foi, c'est tomber dans une véritable infidélité. Pourquoi? Parce que la foi est une et indivisible; c'est en matière de foi comme en matière de charité, qu'il faut dire avec un apôtre, que transgresser la loi dans un seul de ses points, c'est la transgresser tout entière; vous ne serez pas moins rejetés de Dieu pour un seul article omis de la foi, que si vous aviez abjuré la foi tout entière.

Ce n'est pas encore assez; Dieu demande quelque chose de plus: il veut une foi généreuse, magnanime, qui se déclare hautement pour lui; il ne prétend pas qu'il soit jamais permis de la trahir, de la dissimuler; il ne prétend pas que nous mettions jamais la lumière sous le boisseau, mais sur le chandelier, sur la montagne, afin qu'on la voie de toutes parts; il veut que nous annoncions sur le toit ce qu'on nous a dit à l'oreille, il ne veut pas que nous retenions

jamais la vérité captive dans l'injustice; c'est à la foi à captiver l'homme, et l'homme ne doit jamais captiver la foi. J'ai cru, doit dire un vrai chrétien avec le Roi-Prophète, c'est pourquoi j'ai parlé : *Credidi, propter quod locutus sum.* (*Psal.* CXV.) Dieu commande le silence à la raison, mais il ne le commande point à la foi. Le silence de la raison est un hommage religieux; le silence de la foi est une prévarication, une perfidie. Les uns trahissent leur foi en parlant trop; il peut arriver que les autres la trahissent aussi en ne parlant pas assez; car il y a un précepte de cette confession publique. On croit de cœur pour être justifié, dit saint Paul, et on confesse de bouche, ajoute l'Apôtre, pour le salut.

Le salut est donc attaché à la confession de foi; on veut donc que nous parlions, quand il le faut, avec liberté, le langage de la foi; mais on veut que nous soyions prêts de rendre, quand il le faut, un témoignage authentique à la foi, dût-il nous en coûter la vie; que nous soyions prêts de prodiguer notre sang pour confesser le nom de Jésus-Christ devant les libertins, comme devant les tyrans, dans les tribunaux comme dans le sanctuaire, devant les césars comme devant les apôtres. Savez-vous, dit Tertullien, ce que c'est que la foi? C'est un engagement au martyre, mais un engagement si solennel, que quiconque n'est pas prêt de mourir pour elle, est déjà mort devant Dieu. Cela va loin, Messieurs; tout croire sans examen, sans discussion, sans exception, sans dissimulation; cela va loin, et si loin qu'il n'y a qu'un Dieu qui ait droit d'exiger de nous un si grand sacrifice; il le demande aussi, il le demande à tous, il le demande avant toutes choses, et au défaut de ce sacrifice, il réprouve tous les autres. La grande vertu du chrétien, c'est la soumission; la soumission est le premier hommage qu'il a toujours attendu de toutes ses créatures : toute la religion est fondée sur la soumission. Or, voilà précisément ce que le saint concile de Trente appelle le précepte de la foi, d'une foi aveugle dans sa soumission, universelle dans son adhésion, publique et solennelle dans sa profession. Voilà les obligations que la foi nous impose.

II. Mais écoutez, Messieurs, voici les consolations que la foi nous donne. Si la rigueur de son joug nous a d'abord effrayés, sa douceur va vous rassurer; et si celle-là vous a déplu, celle-ci doit présentement vous charmer. Ne vous mettez pas en défense contre la foi; ne craignez pas de trop croire; plus vous serez dans la captivité, plus vous aurez de soumission. plus vous serez véritablement heureux au jugement de votre Sauveur.

En effet, que croyons-nous? Pourquoi croyons-nous? Comment et avec qui croyons-nous? Ou si vous voulez que je vous le dise dans le langage de la théologie chrétienne, quel est l'objet de notre foi, le motif de notre foi, la règle et le témoignage de notre foi? En quatre mots, quatre sources abondantes de consolation.

Et d'abord, à regarder la matière de notre créance, l'objet de notre foi, quoi de plus noble de plus sublime, de plus divin pour les dogmes et les mystères! Quoi de plus pur, de plus héroïque pour la morale! Un assemblage de vérités toutes raisonnables, quoiqu'elles soient au-dessus de la raison; toutes lumineuses, quoiqu'elles paraissent environnées de ténèbres; toutes consolantes pour l'homme, quoiqu'elles paraissent humilier son esprit, gêner son cœur. Parmi ces vérités, il y en a d'incompréhensibles, mais dont l'incompréhensibilité même ne fait que donner un nouveau poids à leur autorité. Car si je pouvais avec ma faible intelligence comprendre ce qui est en Dieu, pénétrer jusqu'au fond de l'essence et des mystères de Dieu, Dieu ne serait donc plus incompréhensible : mais dès lors ne cesserait-il pas d'être infini! Et s'il cessait d'être infini, ne cesserait-il pas dès là d'être Dieu? C'est l'admirable raisonnement de saint Augustin, auquel la plus fière incrédulité n'a jamais répondu. D'ailleurs si notre esprit est trop faible pour comprendre les vérités sublimes de notre religion, il n'est pas trop faible pour les croire sans les comprendre; je puis sans être docteur, sans être prophète, être fidèle, et c'est assez; je crois ce que je ne vois point; ma foi serait trop faible si elle était appuyée sur les sens.

Mais ce qui me charme dans ma soumission, c'est que ces vérités incompréhensibles sont en même temps des vérités consolantes. Quelle consolation, quand je dis le Symbole, que et je pénètre bien ce que je dis! Je crois en un seul Dieu. Ici la foi marche la première, la raison la suit volontiers; l'une et l'autre me font voir un Dieu unique, qui reçoit tout mon culte, tous mes hommages, toutes mes affections, toutes mes adorations. Ce Dieu est tout-puissant, non-seulement pour lui, mais pour ses serviteurs; fallût-il des miracles, jamais il n'en manque. Je crois en son Fils Jésus-Christ, notre Seigneur; je crois qu'il est descendu du ciel, mais je crois que c'est pour le salut de tous hommes qu'il est descendu. Je crois qu'il est mort sur la croix, que sur cette croix il est médiateur non-seulement pour mes péchés, mais pour les péchés de tout le monde. Je crois qu'il est ressuscité avec une chair glorieuse, mais je crois que cette résurrection est le gage, le modèle, l'assurance de la nôtre. Je crois qu'il est monté au ciel, comme il le dit lui-même; mais je crois qu'il y est monté pour nous y préparer une place; son Incarnation, sa Passion, son Exaltation ne sont des mystères incompréhensibles que par l'excès de son amour; son amour a été si excessif, qu'il est devenu presque incroyable. Vous voyez que je parle avec l'Apôtre : *Propter nimiam charitatem.* (*Ephes.*, IV.) Parcourez ainsi tous les autres articles du Symbole, comme vous le recommande saint Chrysostome, et vous n'y trouverez partout que des vérités

consolantes, des vérités si douces, si aimables, si charmantes, que quand elles ne seraient point, nous devrions tous souhaiter qu'elles fussent; que quand nous ne les croirions point par respect pour l'autorité de Dieu, nous devrions les croire pour notre propre intérêt, pour notre propre satisfaction; que quand nous ne serions pas chrétiens par foi, par vertu, nous devrions l'être par raison, par prudence, comme par religion.

Mais ces vérités, pourquoi les croyons-nous? Pourquoi! C'est ici le motif de notre foi : Dieu, sa parole, sa vérité, sa fidélité; nous croyons qu'il a dit tout ce qu'il a dit : or il n'y a qu'un Dieu qui ait droit de faire plier l'univers sous l'autorité de sa parole; nous croyons les choses les plus étonnantes sur sa seule parole, sans autre raison que sa parole elle-même, dit Salvien; or, dites-moi, Messieurs, n'est-il pas raisonnable de vous soumettre à une si grande autorité? Quelle gloire pour nous de n'être soumis qu'à un Dieu! C'est un Dieu qui parle; est-ce dégrader notre raison que de lui faire sentir la vérité de sa parole par mille témoignages éclatants, par mille arguments de crédibilité? Est-ce se conduire au hasard que de croire un Dieu qui s'est fait le garant de notre soumission? Est-ce s'exposer au repentir d'avoir cru? Disons mieux : votre soumission ne devient-elle pas très-noble, très-lumineuse, très-consolante, une véritable source de lumières, de consolations? De sorte que sacrifier ainsi sa raison comme son entendement, c'est l'embellir, c'est la perfectionner, c'est la purifier, c'est la diviniser plutôt que de la sacrifier. Après avoir été ainsi sacrifiée, elle n'en est que plus saine, plus vivante, plus animée; c'est un sacrifice à peu près comme celui d'Abraham : Abraham se prépare à immoler son fils sur la montagne, il l'y mène, il l'avait déjà immolé dans son cœur, mais ce sacrifice va être la source de son bonheur; la victime est vivante après l'immolation, et on va la couronner. C'est ainsi que le motif de notre foi adoucit tout ce qu'il y a de plus rigoureux dans la foi même : car si nous ne croyons pas un Dieu qui parle, qui croirons-nous?

Qu'il faille croire un Dieu quand il parle, l'on n'en disconvient pas, me direz-vous peut-être; mais comment savoir à ne point douter si c'est Dieu qui parle, si c'est Dieu qui dit telle et telle chose, qui révèle telle et telle vérité? Comment s'en assurer? Allez à l'Eglise, l'Esprit du Seigneur est avec elle tous les jours, et y sera jusqu'à la consommation des siècles; tout ce que l'Eglise dit, le Seigneur le dit avec elle; tout ce que l'Eglise enseigne, le Seigneur l'enseigne avec elle: tout ce que l'Eglise condamne, le Seigneur le condamne par elle : il a mis dans ses mains le trésor de ses Ecritures, il lui a confié ses divins oracles, il lui a donné son autorité sur nous, il a voulu que nous l'écoutions comme lui-même, que la voix de l'Epouse soit écoutée comme celle de l'Epoux, que nous eussions la même soumission, parce que c'est la même autorité. Ce grand Dieu est le principe de la vérité, il est l'objet de notre foi, il en est l'auteur et le consommateur, mais l'Eglise en est la règle; je dis l'Eglise assemblée, l'Eglise dispersée, l'Eglise dans ses conciles, l'Eglise hors de ses conciles, distinctions toutes nouvelles et inconnues aux premiers chrétiens. Ce n'est pas dans les conciles que l'Eglise a commencé à être Eglise, elle l'était auparavant, elle l'est encore après; l'Eglise est toujours Eglise, par conséquent toujours la règle de notre foi; je dis règle divine, règle infaillible, règle universelle, règle éternelle, et c'est à cette règle substantielle et invariable, qu'on nous a soumis, et pour tous les articles et pour tous les temps. Ne nous en plaignons pas, Messieurs, c'est notre bonheur, Dieu ne peut tromper l'Eglise, l'Eglise ne peut pas se tromper. Pour moi, disait saint Augustin avec une simplicité si aimable, je m'attache religieusement à cette règle vivante, je n'en connais ni n'en crois pas d'autre, c'est de la bouche de l'Eglise que je reçois les divines Ecritures; je ne recevrais pas même l'Evangile du Sauveur, s'il m'était présenté par d'autres mains que par celles de l'Eglise, parce qu'elle seule peut en certifier la vérité, en déterminer la vérité.

Ce que pensait saint Augustin, on peut assurer que les saints Pères l'ont pensé avant et après lui. Que reste-t-il donc à faire après cela à la multitude des fidèles? Ce que firent les fidèles de Jérusalem au sujet des questions décidées par le concile de Jérusalem. La multitude des fidèles y acquiesça dans le silence, on ne crut pas qu'il fût permis à personne de réclamer contre le jugement apostolique; l'acquiescement fut sans bornes, la soumission fut universelle; saint Paul et Silas furent les premiers à en donner l'exemple; nous ne voyons pas une seule parole qu'ils aient dite dans une si importante occasion; ce silence religieux et modéré nous apprend de quelle manière on doit parler de la religion, ou plutôt nous apprend à nous taire : voilà notre partage. Pleurons nos péchés, et ne cherchons point à chicaner sur notre créance : *Tacuit omnis multitudo.* (*Act.*, XV.)

Que si dans une quatrième réflexion, nous faisons attention aux témoignages de notre foi, qui sont ceux que nous croyons, nous trouverons le plus nombreux témoignage, le plus infaillible, le plus complet, et par là le plus consolant qui fut jamais. Nous avons en faveur de la doctrine catholique une multitude innombrable de témoins. Allez, parcourez tous les peuples, entendez la voix de toutes les Eglises de l'Orient, de l'Occident, du Midi, du Septentrion, mille voix réunies vous diront : Nous sommes ce que vous êtes, nous croyons ce que vous croyez. Des nations entières dans l'ancien et le nouveau monde vous diront : Nous lisons le même Evangile que vous, nous chantons le même symbole, nous reconnaissons dans

l'Eglise un tribunal souverain, une souveraine autorité que vous y reconnaissez; partout, dans tous les siècles s'offrent à vos yeux une nuée de témoins qui déposent en faveur de la foi. Quel témoignage! le plus croyable qui fut jamais; des hommes qui ont fait la gloire de l'humanité par leur génie, et le triomphe de la foi par leur piété; les plus saints, les plus savants hommes du monde; remontez depuis notre siècle jusqu'au siècle des apôtres, vous croyez tout ce qu'ils ont cru et prêché, vous croyez tout ce que les Irénée, les Cyrille, les Ambroise, les Grégoire, les Augustin, les Chrysostome, les Jérôme ont si admirablement développé : ces hommes divins marchent devant nous le flambeau de la foi à la main, n'est-il pas glorieux de les suivre?

Libertins demi-savants, rapprochez-vous de ces grands hommes, vous le pouvez sans vous avilir, ces saints personnages vous valent bien; que hasardez-vous en marchant dans une route où ces grands hommes ont marché avant vous? Que risquez-vous en croyant ce qu'ont cru les plus grands génies, les plus fortes têtes du monde? N'ont-ils pas eu assez de sagesse pour eux et pour vous? Si cette vérité n'était point indubitable, n'avaient-ils pas intérêt d'en douter comme vous? Que hasardez-vous de vivre dans une religion dans le sein de laquelle ont vécu tant de rois, tant de pontifes, tant de nations? Que hasardez-vous en vous soumettant à ce qui a soumis tout l'univers? Ou plutôt que ne risquez-vous pas en adorant vos propres lumières, en suivant la route ténébreuse des impies? Vous voulez vous mettre au rang des esprits forts, c'est la tentation du siècle : malheureux relief! Vous voulez vous le donner, sachez que vous vous mettez au rang des esprits faibles, ou plutôt que vous vous mettez au rang des réprouvés. Pour nous qui ne cherchons que la gloire de notre divin Pasteur, nous nous tiendrons au rang de ces brebis fidèles, simples, modestes, dont saint Augustin dit qu'elles savent se soumettre, mais non pas disputer; et dès-là cette soumission commandée tourne tout entière à notre gloire.

Car nous n'y perdons rien : sacrifier nos lumières à la révélation, ce n'est pas assurément sacrifier beaucoup; renoncer à notre raison, ce n'est pas cesser d'être raisonnable: c'est, à bien le prendre, renoncer à une foule d'écarts et d'erreurs; nous n'y perdons rien, mais nous y gagnons beaucoup; car c'est ce qui fait le mérite et la sûreté de notre foi; le mérite croît à proportion de la soumission : si la soumission est plus difficile, elle est plus méritoire; Dieu y aura tous les égards qu'il faut. Pour la sûreté, elle ne peut être plus grande; à la vérité on nous ferme les yeux, mais en nous les fermant, on nous donne ces yeux éclairés du cœur dont parle saint Paul, qui font voir ce que la chair et le sang ne peuvent révéler; on nous conduit, à la vérité, dans une route bien obscure, mais dans cette obscurité nul danger de s'égarer; nous avons un guide, c'est Dieu même qui l'est; c'est ce qui rassurait les Israélites dans un vaste désert où ils marchaient : ils ne savaient où ils allaient, mais ils savaient que Dieu les conduisait : c'en était assez, une colonne lumineuse marchait devant eux, elle dirigeait leurs pas; s'arrêtait-elle, ils s'arrêtaient; s'avançait-elle, ils avançaient.

Heureux le peuple qui a un Dieu pour guide! Ce peuple heureux, c'est nous, chrétiens, c'est le peuple fidèle; cela n'est-il pas consolant? Vous voulez vous conduire vous-mêmes, hommes indépendants, savants orgueilleux, c'est-à-dire que vous voulez vous égarer : où allez-vous d'un pas si audacieux? Je vous en avertis, vous courez au précipice; vous voulez trop voir, vous ne verrez rien; et moi qui ne cherche point à voir, je verrai cependant tout ce qu'il faut que je voie; le soleil en plein midi n'aura point de lumière pour vous, le Prophète vous l'annonce, et la nuit à mon égard aura la clarté du plus grand jour : *Nox sicut dies illuminabitur.* (*Psal.* CXXXVIII.)

Je n'ai point les vastes connaissances d'un Origène, le plus savant homme du monde; il a fait près de deux mille volumes; je n'ai point les pensées profondes d'un Tertullien, ni toute la force de son génie; mais sans tant de lumière, sans tant de connaissance, je me conduis plus sûrement, je suis dans la barque de Pierre, c'est Jésus-Christ qui la gouverne, lui à qui la mer et les vents obéissent, je ne crains point le naufrage; qu'il s'élève donc des orages, des tempêtes; qu'on s'échauffe à disputer, qu'on s'embarrasse à l'infini dans des questions interminables, je demeurerai ferme sur la pierre qui est Jésus-Christ, cette pierre que rien ne peut briser, et contre laquelle se briseront toutes les erreurs; ma confiance n'est-elle pas bien fondée?

Mais il y a tant d'incertitudes, d'agitations, de variations! Il n'y en a point pour moi, je me lie de plus en plus à la colonne de la vérité; attaché à cette colonne immobile, je donne le défi à toute la terre de m'ébranler. Point tant de disputes, de controverses, on reviendra toujours à ce point fixe : la parole de Dieu et l'autorité de l'Eglise, la plus grande autorité des pasteurs unis à leur chef. L'homme le plus simple est capable de se servir de cette règle, et l'homme le plus savant ne sera jamais capable d'y résister. Saint Augustin finissait par là toutes les controverses avec les hérétiques de son temps, il les ramenait tous à la chaire de saint Pierre comme au centre de l'unité : Votre foi, disait-il, est-ce la foi du Siége apostolique? Si cela est, nous sommes d'accord, vous êtes des nôtres? Etes-vous dans la communion du souverain pontife? Où sont vos lettres? Montrez-les : si cela est, tout est fini; si cela n'est pas, rien n'est encore commencé. Oui, ajoute ce Père, c'est la voie abrégée pour terminer toutes les disputes, c'était là l'autorité de l'Eglise; ou il faut céder à la plus grande autorité visible des pasteurs, ou il faut cesser d'être catholique, il n'y a point de milieu. Quand on

supposerait donc, ce qui n'est pas et ce qui ne sera jamais, que les Pasteurs se tromperaient, qu'ils pourraient se tromper, pour moi je ne me tromperai point, la soumission ne trompe personne; Dieu ne m'a pas ordonné de discuter les vérités de la religion, il m'a ordonné de les croire, et je les crois; Dieu ne m'a pas ordonné de revoir, de juger le sentiment des pontifes, il m'a ordonné de m'humilier, de me soumettre; je me soumets, j'obéis, mon obéissance est ma sûreté.

Enfin, pour achever, je vais vous faire sentir le bonheur d'un vrai fidèle par opposition au malheur de l'incrédulité. En effet, rien de plus malheureux qu'un homme sans religion. Représentez-vous deux chrétiens qui meurent en même temps, dont l'un a tout cru sans examiner, dont l'autre a voulu tout examiner, ou n'a presque rien cru: étrange différence qu'il y a entre la douce tranquillité de l'un, et l'effroyable incertitude de l'autre. Eh bien! peut dire alors l'homme fidèle, est-ce moi qui suis présentement l'esprit faible; est-ce vous qui êtes l'esprit fort? Libertin malheureux, demi-chrétien, vous ne savez ce que vous croyez, ni pourquoi vous croyez; vous n'avez ni objet, ni règle, ni principe; pour moi, je le sais bien, j'ai cru en Jésus-Christ, j'ai cru de lui de grandes choses, j'ai cru pour de grands motifs, j'ai cru selon des règles infaillibles, avec des témoins irréprochables; dans l'objet de ma foi je ne vois rien que de consolant à ma mort, au lieu que je ne vois rien que de désolant et de désespérant pour vous.

Mais n'est-ce pas ici le temps de rire et de plaisanter sur les décrets de l'Eglise? Quand Noé bâtissait l'arche, les enfants des hommes se moquaient de sa timide simplicité; c'était un homme qui avait des terreurs paniques, disait-on, qui se laissait effrayer par des fantômes (car chez les hommes pervers, le fantôme a toujours été d'usage); mais quand le déluge fut une fois venu, ces railleurs impies changèrent bien de langage et de contenance, ils ne trouvèrent point d'asile; Noé en trouva un: cette arche, l'objet de leurs dérisions, est la seule chose qui échappe au naufrage, Noé se sauve, et tous les autres périssent. Ah! ce fantôme, alors, n'était pas un fantôme, ce visionnaire n'était plus un visionnaire, lui seul avait raison.

Or, voici où nous en sommes vous et moi: vous vous moquiez autrefois de ma foi populaire, de la popularité de ma foi, il vous plaisait de l'appeler ainsi; et moi je me moque aujourd'hui de votre impie témérité. Cependant il nous faut entrer dans l'abîme de l'éternité, aller au jugement de Dieu ensemble; pour moi, je vous l'avoue, j'y vais avec une pleine confiance, je marche dans la plus auguste compagnie du monde, je marche sous l'étendard de la croix, à la suite du Vicaire de Jésus-Christ, de tous les évêques du monde chrétien, de mon roi, de mon souverain, de tous les princes catholiques; voilà quels sont les témoins et les garants de ma foi.

Vous, à la suite de qui marchez-vous? Où est chez vous l'Eglise, le souverain pontife? Quelle affreuse solitude! Ah! n'en êtes-vous pas effrayés! Mais déjà vous voilà aux pieds du redoutable tribunal, répondez: qui a plus hasardé, de vous ou de moi? Qui sera le plus heureux de nous deux au jugement de Jésus-Christ notre commun Maître? Il va décider, mais que décidera-t-il? De bonne foi, croyez-vous qu'il me condamnera parce que j'ai écouté ceux qu'il m'a ordonné d'écouter? Croyez-vous qu'il vous couronnera parce que vous leur avez audacieusement résisté? Croyez-vous qu'il sera contraire à lui-même, et qu'en votre faveur il effacera ce grand oracle de l'Evangile: Quiconque vous écoute, c'est moi-même qu'il écoute; quiconque vous méprise, me méprise: *Qui vos audit me audit, et qui vos spernit, me spernit.* (*Luc.*, X.) Le croyez-vous? l'espérez-vous? Il va décider, ce jugement souverain: vous mourez et je meurs, mais je meurs après avoir conservé la foi que le baptême m'a donnée, après l'avoir conservée tout entière, après n'en avoir rien perdu; je meurs dans la foi, mais dans la foi de mes pères, cette foi qui a été prêchée par les apôtres, acceptée de toutes les nations, annoncée par des miracles sans nombre, dans cette foi confirmée par dix-huit conciles généraux, défendue par les plus grands génies du monde, signée du sang de plus de douze millions de martyrs; dans cette foi pure, simple, qui a fait tant de saints, qui a converti tant de pécheurs, et qui jamais n'a été combattue que par des déserteurs et des apostats; je meurs enfant de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, de cette Eglise sans tache, sans ride, hors de laquelle on m'a toujours appris dès mon enfance, que quelque vertu qu'on puisse d'ailleurs supposer, il n'y a point de salut, et il n'y en aura jamais. C'est maintenant que je commence à entrevoir mon bonheur, car j'espère qu'à cette foi si obscure va succéder la vision intuitive; j'espère voir à découvert, et face à face, ce que j'ai cru avec soumission.

Mais vous qui rejetez, ou qui ne croyez point à cette Eglise, où en êtes-vous? Ah! qu'espérez-vous? que vous restera-t-il? l'incertitude, le mensonge, l'erreur, les ténèbres, l'abîme affreux de l'éternité; voilà la solde de vos orgueilleuses recherches, le fruit de vos savantes discussions, en voilà la triste récompense. Si vous estimez un tel bonheur, je prie le Dieu des bontés de vous préserver d'un bonheur qui ne peut faire que des païens et des publicains. Pour moi, je me sens investi de trop de lumières, j'ai trop de foi pour penser autrement. Avouons-le, Messieurs, avec une humble reconnaissance: heureux le fidèle qui est soumis aux vérités de la foi, c'est par sa soumission que son bonheur doit commencer; plus heureux le juste qui vit de la foi, c'est par les bonnes œuvres que son bonheur sera complet et consommé, comme parle l'apôtre saint Jacques. *Fides ex operibus consummata.* (*Jac.*, II.) Vous en allez voir la preuve dans la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

Que veut dire saint Paul, quand il dit après le Prophète, que le juste vit de la foi? *Justus ex fide vivit.* (*Rom.*, I.) Deux choses, ce me semble; rendez-vous attentifs, Messieurs, voici une grande instruction. Il veut dire, en premier lieu, que la foi est vivante dans le cœur du juste par la charité habituelle qui le vivifie; il veut dire, en second lieu, qu'elle est vivante encore dans ses œuvres par ce principe actuel qui les anime; que la foi est en lui un principe de vie surnaturelle, un principe intérieur de sanctification, la racine de tout bien, d'où partent ensuite des fruits extérieurs de justice: et c'est ainsi que l'a défini le saint concile de Trente. Le juste vit de la foi, c'est-à-dire, que le juste non-seulement fait les œuvres de la foi, toutes les œuvres de la foi, mais qu'il les fait dans l'esprit de la foi, par la direction et les influences de la foi, avec une plénitude de foi, qui règne non-seulement dans le plan général de la vie, mais dans le détail de ses actions particulières; chaque action est un exercice actuel de la foi, il prie avec foi, il agit, il souffre avec foi, la foi anime tout. C'est ce que j'appelle vivre de la foi, selon l'Apôtre et selon le Prophète. La vie d'un juste et la vie d'un chrétien, c'est la même chose. *Justus ex fide vivit.*

Or je dis présentement qu'un chrétien qui en est là est un homme heureux, le plus heureux de tous les hommes. Pourquoi? Pour trois raisons, pour trois grands avantages.

1° C'est qu'il peut s'assurer qu'il a la foi; 2° c'est qu'il peut espérer qu'il conservera la foi; 3° c'est qu'il peut se promettre qu'il sera récompensé par la foi.

I. Il peut s'assurer qu'il a la foi et même une foi vive. Sur quoi est fondée cette assurance? C'est qu'elle opère en lui les œuvres du salut, et que d'ailleurs les bonnes œuvres sont les preuves sensibles, la démonstration naturelle de la foi. Cette foi a été démontrée dans tous les siècles par des miracles et des prodiges; mais elle ne se prouve pas moins glorieusement par la pureté de la vie, par la sainteté, par la charité. Non, les miracles des saints ne parlent pas plus facilement pour la religion que leurs vertus, leur vie pure et crucifiée. Un chrétien qui aime la souffrance et l'humiliation, qui pardonne généreusement les injures, qui renonce à tous les plaisirs de la terre, ne fait pas moins d'honneur au christianisme que s'il éclairait les aveugles, que s'il ressuscitait les morts. Sa vie du moins est un accroissement de gloire pour l'Evangile; car quoique, selon la manière de Tertullien, il ne faille pas juger de la foi par les personnes, mais plutôt des personnes par la foi, il est certain cependant que la sainteté des personnes donne un grand lustre à la foi, c'est ce que j'appelle le témoignage de la vérité fortifiée par le témoignage de la sainteté; témoignage si fort, que saint Chrysostome, en parlant des tyrans qui voulaient brûler les saints Evangiles pour éteindre dans ce seul livre tout le christianisme, disait avec confiance que ce dessein sacrilége n'avait pas eu de succès, parce que la plupart des chrétiens avaient cet Evangile gravé dans le cœur et qu'ils étaient eux-mêmes des Evangiles vivants réduits en pratique.

Voilà, Messieurs, une grande parole dont il faut tirer avantage, non-seulement pour la gloire du juste mais encore pour la confusion du pécheur. Qu'est-ce donc qu'un chrétien selon la pensée de saint Chrysostome? Un Evangile vivant. Or sur cela seul, quel serait l'embarras de la plupart des chrétiens de notre siècle, si on leur disait avec l'apôtre saint Jacques: Mon cher frère, montrez-moi en vous l'Evangile, montrez-moi votre foi: *Ostende mihi fidem tuam.* (*Jac.*, II.) Je ne vous dis pas de montrer votre foi par des discours, par des raisonnements; l'Eglise n'a pas besoin du faible et téméraire Oza pour soutenir l'arche, l'arche se soutiendra bien par elle-même; l'Eglise a ses oracles, c'est à eux à parler, c'est à vous à les écouter; mais montrez-moi votre foi personnelle dans vos œuvres, car si elle n'est pas là, elle n'est nulle part; montrez-la à l'Eglise, au peuple, à vos familles, faites-leur voir à quel titre vous êtes chrétien. N'est-il pas vrai que la plupart des chrétiens ne seraient pas peu embarrassés de répondre à une telle question?

Mais pour l'homme de bien, il ne sera point dans cet embarras humiliant, il pourra dire avec une certaine confiance que donne la vérité qui n'est pas contraire à l'humilité: Vous me demandez où est ma foi, voici mon plan, ma conduite, mes œuvres, mes lectures, mes confessions, mes communions réglées; voici ma patience, ma douceur, ma soumission, ou plutôt voilà des œuvres qui sont la preuve et la démonstration de ma foi.

Il y a dans la religion un symbole pour les mœurs, comme il y en a un pour les mystères et les dogmes. Selon ce symbole, je crois que bienheureux sont ceux qui souffrent pour la justice: je n'ai donc garde, quand j'ai quelque chose à souffrir, de m'appeler malheureux; ma religion veut que je m'estime heureux. Selon ce symbole, la loi de Dieu veut que je condamne jusqu'au moindre regard libre et criminel: je dois donc être prêt à arracher mon œil s'il me scandalise; il n'y a point à balancer. Selon ce symbole, je crois que la loi de Dieu me défend ce qui peut ressentir l'usure: je n'ai donc garde d'exiger ou de recevoir des intérêts qui ne me sont pas dus; selon ce symbole, je crois que haïr son frère c'est haïr Dieu même dont il est l'image; je n'ai donc garde de haïr personne; je ne crois pas même qu'il soit permis à un chrétien de prononcer cette parole si étrange: J'ai des ennemis, où sont-ils? Cherchez-les aux pieds de la croix, haïssez-les là, s'il est possible. Selon ce symbole, je crois que les pauvres sont les membres de Jésus-Christ, et en quelque sorte Jésus-Christ même qui

est en eux : je n'ai donc garde de les mépriser; je me ferai donc un devoir de religion de les soulager, de les consoler et de les faire glorifier avec moi notre commun Maître. Selon ce symbole, je crois que qui perd son âme la sauve, et que qui veut la sauver d'une certaine manière la perd : je me tiens donc en défense contre l'amour-propre; je lui refuse tout ce que je dois lui refuser; je tâche de porter dans mon corps la mortification de Jésus-Christ, persuadé que se haïr pour le temps, c'est s'aimer pour l'éternité.

C'est ainsi que peut parler l'homme de bien. Voilà son symbole, voilà les conséquences qu'il en tire, voilà la foi, ou plutôt voilà les suites et les effets de la foi. Or cet homme de bien n'est-il pas, au jugement du monde, même du libertinage, un homme heureux, le plus heureux de tous les hommes? Parce qu'il peut s'assurer qu'il a la foi, il peut la montrer : *Ostendam tibi ex operibus fidem meam.* (*Jac.*, II.) Second avantage : il est encore heureux, parce qu'il peut espérer qu'il conservera la foi.

II. Les vrais gens de bien ne perdent point la foi, les chrétiens lâches sont à tous moments en danger de la perdre, les mauvais chrétiens ne peuvent s'assurer de rien; car le don inestimable de la foi, on peut le regarder tantôt entre les mains de Dieu, tantôt entre les mains de l'homme; c'est un don très-fragile, très-délicat, exposé à de grands écueils. Ce n'est pas un nom inamissible, comme disent les protestants, on peut le perdre, eux-mêmes l'ont perdu; c'est une lumière éclatante, mais cette lumière peut s'obscurcir, s'éteindre avec le temps, elle ne s'éteint que trop souvent. C'est un germe de vie, mais qui peut mourir dans le sein de la terre; si on néglige de le faire fructifier, il languit peu à peu, et de la langueur jusqu'à la mort il n'y a pas si loin qu'on le pense; une foi défaillante ne ressemble que trop à une foi mourante; de l'affaiblissement de la foi, si j'ose le dire, on passe bientôt à l'apostasie de la foi, à la mort de la foi : *Fides mortua est.* (*Ibid.*) Entre les mains de Dieu, c'est un don gratuit et tellement gratuit que, comme il pouvait ne la pas donner, il pourrait maintenant l'ôter; mais comme les dons de Dieu sont sans repentir, il ne l'ôtera pas, il nous la conservera si nous sommes fidèles à toutes les conditions de l'alliance sainte que nous avons contractée avec lui dans le baptême; il a pris avec nous de grands engagements, nous en avons pris avec lui; il sera fidèle si nous le sommes; si nous lui sommes infidèles, il sera toujours juste et punira notre infidélité.

Et comment la punira-t-il? Peut-être par l'extinction totale de la foi, peut-être laissera-t-il éteindre ce rayon de lumière qui brille encore, peut-être retirera-t-il des mains du serviteur paresseux ce précieux talent qu'il néglige de faire valoir et d'augmenter; car c'est ainsi qu'il a coutume de venger la foi; sans même qu'on s'en aperçoive, on peut l'avoir perdue sans le savoir, et ce semble même, sans le vouloir. Ah! combien de chrétiens en sont venus là, déjà apostats devant Dieu avant de le paraître aux yeux des hommes!

Oui, Messieurs, croyez-moi, ou plutôt croyez-en l'expérience de tous les temps : il n'est que trop ordinaire de tomber dans l'abîme affreux de l'incrédulité; l'hérésie n'est jamais le premier crime de celui qui le commet, mais toujours la suite et la punition de quelqu'autre crime; un grand fond d'orgueil et de présomption dans l'esprit, un grand fond de corruption et de dépravation dans le cœur. Mettez dans tous les hommes et par tout le monde l'humilité et la pureté, et vous pouvez vous assurer qu'il n'y aura jamais d'erreurs, de combats, de discussions. On peut s'assurer qu'un chrétien véritablement humble et chaste ne sera jamais hérétique; mais parce que dans le monde tout est plein d'orgueil, de volupté et de sensualité, il y aura toujours des erreurs et des hérésies. Saint Paul l'a prédit, le crime conduit à l'erreur, et l'un et l'autre forment l'aveuglement d'une incrédulité consommée, ce que saint Paul appelle encore un athéisme.

Je dis un athéisme de cœur que forme en peu de temps une grande passion; quelle qu'elle soit, il n'en faut qu'une : aussi voyons-nous que c'est toujours sous le règne des passions que se sont formées les erreurs et les fausses religions. Du plus religieux et du plus sage de tous les hommes, la volupté fait de Salomon non-seulement un pécheur, mais un prodige de péché, un idolâtre, un insensé. De la vanité à l'ambition, de l'ambition au dépit, du dépit à l'hérésie, de l'hérésie au fanatisme, le grand Tertullien n'eut qu'un pas à faire. Combien d'autres exemples aussi tristes que mémorables!

Jetez quelques regards douloureux sur l'Eglise grecque, cette pauvre Eglise, qui n'est pas aujourd'hui l'ombre de ce qu'elle était autrefois : elle était autrefois comme le jardin délicieux de l'Epoux, la plus belle et la plus fertile portion de son héritage, le plus beau théâtre de la religion; la science et la vertu, l'éloquence et la piété y ont fleuri dès la naissance du christianisme; et qu'en est-il arrivé? Ce pays tant vanté, la patrie des Basile, des Grégoire, des Chrysostome, d'abord en proie aux vices et aux passions, devient ensuite la proie de l'infidélité; une indigne jalousie révolta les Orientaux contre l'autorité du pontife romain, et les voilà soumis à celle des Turcs qui confirment leurs patriarches, et qui tiennent toute leur religion dans une pitoyable servitude. Remontez à la source de ce malheureux renversement que nous avons tant déploré, et que nous déplorons encore. Les vices les plus honteux ont inondé ces régions délicieuses, les passions déchaînées y ont enfanté mille monstres d'erreurs; l'hérésie à son tour flatta les passions qui l'avaient elle-même flattée, le mal vint à son comble, le ciel irrité acheva d'éteindre le

flambeau, enfin la foi fut bannie de ces heureuses contrées, où elle avait triomphé pendant tant de siècles; et Dieu, par le plus terrible de ses jugements, a laissé régner l'impie Mahomet dans cette capitale, où les chrétiens n'avaient pas voulu laisser régner l'esprit de Dieu et de son Eglise.

Faut-il vous retracer ici nos histoires propres, celles de nos malheureux voisins que personne ne peut ignorer? Quel était l'affreux débordement des peuples quand Luther, Calvin et cent autres faux apôtres, à qui la fureur et l'audace tenaient lieu de tout apostolat, embrasèrent l'Europe d'un feu si fatal au monde chrétien? L'histoire de ces temps n'en parle qu'en gémissant, et vos pères vous l'ont appris: ils vous ont appris qu'en vain l'erreur aurait levé l'étendard de la révolte, si les passions ne s'étaient armées de concert pour donner de l'accès et du progrès à l'hérésie; si l'hérésie n'avait trouvé le secret de réunir sous un même étendard les faux dévots avec les libertins pour accréditer le nouvel Evangile, aux dépens de l'Evangile de Jésus-Christ. Angleterre, tu serais encore aujourd'hui catholique, l'île des saints, la patrie de la vertu, si la honteuse passion de l'un de tes rois n'avait ouvert la porte au schisme et aux crimes qui ont coutume de le suivre; tant il est vrai que la foi meurt bientôt quand elle n'est pas nourrie par la vertu, qu'il est presque impossible que la religion subsiste longtemps avec de grandes passions.

La voilà, cette mort de la foi, elle est morte dans des royaumes entiers. Hélas! qui l'y ressuscitera? Ah! quand on fait attention à la chute de tant de grands hommes, et même de tant de grands Etats, de tant de peuples, de tant d'empires, y a-t-il personne qui ne doive trembler? demande saint Paul. Et vous, dit-il, qui êtes encore debout, prenez garde de tomber aussi; quand des colonnes sont ébranlées, ce n'est pas à de fragiles roseaux à se promettre une éternelle stabilité.

Mais cependant dans cette épouvante générale, dans ces orages de la religion (si quelqu'un peut se promettre avec confiance que rien ne le séparera de la foi et de la charité de Jésus-Christ), tant que je serai fidèle au dépôt qu'on m'a confié, tant que je porterai des fruits de justice, de pénitence, de piété, j'en suis sûr, l'arbre ne sera point coupé; le royaume de Dieu ne me sera point enlevé. Pourquoi? C'est que comme la foi est le principe des bonnes œuvres, les bonnes œuvres sont le soutien, la nourriture, la défense, la sauvegarde de la foi. Or quel bonheur de pouvoir se promettre que l'on conservera la foi jusqu'à la fin, et qu'à la fin on recevra les récompenses de la foi!

III. Oui, consolez-vous, amis de Dieu, votre religion n'est pas trompeuse dans ses promesses; vous qui travaillez pour le ciel, vous l'aurez; vous recevrez votre salaire à la fin de la journée. A votre mort on vous demandera où est votre foi, et vous la montrerez; vos bonnes œuvres parleront pour vous. Ah! Seigneur, vous me demandez où est ma foi, voici votre don, voici l'usage que j'en ai fait.

Mais, vous comprenez sans peine, Messieurs, que ces consolations ne sont que pour le juste qui vit de la foi, dont la foi règle la vie. Rien à attendre pour vous, chrétiens relâchés, hommes oisifs, serviteurs stériles; car qui pensez-vous qui sera récompensé? Ce n'est pas précisement celui qui aura eu la foi, qui l'aura eue toute sa vie jusqu'à la mort; soyez persuadés qu'il y a des chrétiens dans l'enfer qui ont cru tous les articles de la foi: il fallait quelque chose de plus, et il ne l'ont pas eu. Ce ne sont pas précisément ceux qui parlent le langage de la foi; bien des gens auront crié: *Seigneur*, *Seigneur!* à qui le royaume des cieux ne sera jamais ouvert, parce qu'ils n'auront pas fait la volonté du Père céleste. Qui sera récompensé? Ce ne sont pas précisément les bons désirs et les vœux ardents qui ouvrent la porte du ciel, mais les vertus et les bonnes œuvres; ce ne seront pas précisément ceux qui auront souffert pour la foi qui seront récompensés. Du temps de Tertullien il y avait des marcionites qui couraient au martyre; du temps de saint Augustin il y avait des donatistes qui, sans attendre le glaive des tyrans, se donnaient eux-mêmes la mort; ces hommes insensés croyaient qu'ils mouraient pour l'Evangile en désobéissant actuellement à la première loi, qui est l'obéissance à l'Eglise: ils étaient plutôt les martyrs de Satan que de Jésus-Christ. Eh! que sert de souffrir la mort même pour un fantôme de foi, si ce n'est pas pour la foi véritable? Qui sera donc récompensé? Ce ne sera pas encore précisément ceux qui font des choses éclatantes pour la foi; il y en aura au dernier jour qui viendront étaler avec faste ce qu'ils auront fait pour Dieu et pour son Eglise: Seigneur, diront-ils, n'avons-nous pas prêché l'Evangile? N'avons-nous pas conservé avec ardeur la pureté de votre morale? N'avons-nous pas prophétisé en votre nom? N'avons-nous pas même fait quelques miracles, du moins le publiait-on ainsi? Allez, dira le Seigneur rerirez-vous, ouvriers d'iniquité, je ne vous connais pas. Mais quoi, Seigneur, ils ont fait de grandes choses, ils ont tant écrit de volumes, et vous les appelez des ouvriers d'iniquité! Oui, parce qu'ils ont manqué d'humilité, de charité, de soumission, parce qu'ils n'ont pas fait les œuvres de la foi, ou qu'ils n'en ont fait qu'une partie, et que le peu même qu'ils ont fait, ils l'ont fait dans un esprit de parti plutôt que dans un esprit de foi. Ce n'était pas des prodiges, des choses éclatantes que l'on demandait d'eux, mais des bonnes œuvres, des vertus; sans miracles on peut être un grand saint, mais sans soumission, sans humilité, on ne peut pas même être chrétien.

Vous le voyez donc, Messieurs, il n'y a de récompense assurée que pour les œu-

vres de la foi et faites dans l'esprit de la foi. Ecoutez-moi un moment, hommes de peu de foi, de peu de charité, vous dont on pourra faire un jour la triste histoire, comme celle de tant d'autres; voici des hommes qui ont été chrétiens, ils ne l'ont été que deux fois dans leur vie, au commencement et à la fin, le jour de leur baptême et peu de jours avant leur mort, l'entre-deux est païen; écoutez-moi, nous n'avons rien à vous promettre ; tout ce que je puis dire avec certitude, c'est que de la même main dont Dieu couronnera la foi féconde en bonnes œuvres, il frappera de malédiction, et d'une malédiction éternelle, la stérilité de votre foi; c'est que la malédiction sera générale, car, cette foi stérile où ne la trouvera-t-on point ? Notre sainte religion n'est presque plus que dans les lieux saints, et c'est ce qui nous doit faire craindre que nos noms ne soient pas un jour écrits au livre de vie. Mais c'est l'homme juste que j'ai entrepris de consoler dans ce discours; plaise à Dieu que par cet endroit il n'y en ait aucun de vous que je n'aie consolé aujourd'hui, en vous laissant cette douce espérance que vous avez la foi, que vous conserverez la foi, que vous serez un jour couronné par la foi.

Finissons ce discours, et finissons-le par où je l'ai commencé. Quelle serait ma consolation, si, parlant à des saints, je pouvais leur dire aujourd'hui ce qu'Elisabeth disait à Marie : Femme chrétienne, vous êtes heureuse, non parce que vous savez, ou que vous croyez savoir, non parce que vous avez plus de lumière, plus d'intelligence, plus de discernement que les autres personnes de votre sexe, mais parce que vous avez plus d'humilité, plus de simplicité, plus de modestie ! (En matière de religion, les plus grands esprits sont toujours les plus humbles, les esprits superficiels sont toujours les plus audacieux). Voilà votre bonheur, n'en attendez point d'autre : *Beata quæ credidisti* (*Luc.*, I); et pour me servir des paroles du Sauveur : *Beati qui non viderunt et crediderunt.* (*Joan.*, XX.) O hommes ! vous êtes heureux, non parce que vous avez beaucoup de lumières et de science, mais parce que vous faites beaucoup de bonnes œuvres; non parce que vous avez beaucoup lu, mais parce que vous avez beaucoup cru ; non parce que vous raisonnez, vous disputez, vous contestez, mais parce que vous pratiquez, vous obéissez, vous vous soumettez. Vous êtes heureux, non parce que vous êtes un grand magistrat, qui défendez avec honneur les lois de l'Etat et les intérêts du prince, mais parce que vous êtes un véritable enfant de l'Eglise, qui apprenez à tout le peuple de quelle manière il faut obéir à ses lois et à ses préceptes. Vous êtes heureux, non parce que vous êtes un docteur, un maître rempli des plus hautes connaissances, mais parce que vous êtes un simple, un vertueux ecclésiastique qui aimez l'Eglise, qui la défendez avec zèle, qui la consolez par vos travaux, et qui l'honorez par vos vertus. Voilà votre bonheur ; le Fils de Dieu n'en connaît point d'autre ; il ne dit pas : Heureux les grands esprits, heureux es grands génies; mais, heureux les bons cœurs, les cœurs fervents et dociles ; c'est par cet endroit, dit saint Bonaventure, que les hommes rustiques seront peut-être plus heureux que les docteurs et les savants. Ah ! les docteurs et les savants ne sont pas toujours ceux qui ont plus de foi, plus de charité. Enfin l'oracle a parlé, c'est à nous à nous taire.

J'ajoute encore deux mots, et plaise au Seigneur que ce soit votre éloge! Heureux le fidèle qui a la foi, heureux le juste qui vit de la foi ! vie surnaturelle et divine ! Bonheur de l'homme qui commence par la soumission, qui se perfectionne par les œuvres et qui se consomme dans la gloire ! Je n'ai rien de plus précieux à vous souhaiter, et le Dieu que je sers est témoin que je vous le souhaite de tout mon cœur, en vous laissant dans le sein de l'Eglise, dans les entrailles de la divine miséricorde, jusqu'au grand jour, à ce jour heureux où saint Pierre présentera au souverain Pontife ses brebis fidèles, pour recevoir la récompense de leur foi, qui n'est autre qu'une éternité de bonheur. *Amen.*

## SERMON II.

### DE LA FOI EN JÉSUS-CHRIST.

Si tu es Christus, dic nobis palam. (*Joan.*, X.)

*Si vous êtes le Christ, dites-le ouvertement.*

Pouvaient-ils l'ignorer, ces malheureux incrédules, que celui qui leur parlait ne fût le Christ, le Fils du Dieu vivant, le véritable Messie? Ses œuvres, ses paroles, ses mœurs, ses miracles dont toute la Judée retentissait, ne leur prouvaient-ils pas assez sa divine mission ? O Juifs, que votre aveuglement est déplorable ! que votre obstination est affreuse ! A Dieu ne plaise que j'en dise autant de nous, chrétiens mes frères ! Vous professez une religion qui ne permet pas de douter de la divinité de Jésus-Christ : vous en avez été instruits dès la plus tendre enfance, et je puis m'assurer que vous avez en Jésus-Christ toute la foi dont vous êtes capables.

Que j'ai donc de plaisir à voir ici le chrétien instruit et le juif confondu, le catholique transporté de joie et l'arien frémissant de désespoir ! Il suffit, dit saint Bernard, d'entendre nommer le Seigneur Jésus, pour me faire entendre que c'est là mon Maître, mon Rédempteur, le Maître et le Rédempteur du monde. La première pensée qui me vient d'abord, c'est qu'un tel homme est Dieu; c'est sur quoi on peut dire que l'âme raisonnable est naturellement chrétienne. Nous trouvons tous dans nos cœurs un goût intérieur pour Jésus-Christ, des preuves de confiance, une foi de sentiment qui est conforme à la raison, et qui est beaucoup au-dessus de toute raison.

Jésus-Christ est Dieu, ma foi me le dit ; mon cœur me dit aussi qu'il est le Dieu béni dans tous les siècles; regardez-le de près

donnez à sa grandeur infinie toute l'attention de votre esprit; faites-en l'objet de vos méditations, de vos plus sérieuses réflexions; pour moi je ne crains point d'entrer dans cette grande matière : heureux de succomber aujourd'hui sous le poids de la gloire de mon Sauveur! Faisons voir que notre faiblesse n'ôte rien à sa gloire immortelle. Après tout est-il bien juste que nous fassions quelquefois dans l'année ce que faisaient tous les jours, à tout propos, les Pères de l'Église, les Ambroise, les Augustin, les Cyrille, les Léon, qui parlaient sans cesse à leur peuple de la consubstantialité du Verbe éternel, et qui rapportaient la plupart de leurs instructions, de leurs moralités à cet article fondamental de la religion, comme au centre du culte de Dieu; et d'ailleurs, n'a-t-on pas toujours observé que le relâchement des chrétiens ne venait que de la faiblesse de leur foi; qu'une foi vive sur ce mystère était ordinairement suivie d'une foi fervente et féconde pour les mœurs, et qu'en un mot les fidèles aimaient plus Jésus-Christ à proportion qu'ils le connaissaient mieux? C'est pour réveiller toute la vivacité de votre foi, c'est pour donner de nouveaux accroissements à votre amour que je vous présente cet Homme-Dieu.

Esprit divin, gravez dans nos cœurs le portrait de Jésus-Christ, et alors nous féliciterons nos pères comme saint Pierre félicitait les premiers fidèles. Mes frères, vous n'avez pas eu le bonheur de voir Jésus-Christ, mais vous avez le bonheur de croire en lui; vous ne le voyez pas, mais vous l'aimez avec autant d'ardeur; vous croyez en lui avec autant de foi que s'il était présent à vos yeux : c'est sans doute le triomphe de votre amour et de votre foi.

Mais que croyez-vous ici? quel est l'objet essentiel de votre foi? Vous croyez que Jésus-Christ est Dieu, ce n'est pas assez; vous devez croire qu'il est votre Dieu, et considérant par là ce qu'il est en lui-même et ce qu'il est par rapport à vous, vous verrez réuni dans sa personne tout ce que la majesté a de plus adorable, tout ce que la douceur a de plus aimable. Voici le plan de ce discours, que le progrès de l'incrédulité rend peut-être malheureusement nécessaire.

Nous croyons que Jésus-Christ est Dieu; c'est ce que j'appelle la gloire de notre foi.

Nous devons croire que Jésus-Christ est notre Dieu; c'est ce que j'appelle la consolation de notre foi.

Anges du Très-Haut, adorateurs éternels de l'Homme-Dieu notre Chef, prêtez à notre faiblesse vos ardeurs extatiques. Et vous, Vierge bénie, puisque nous allons célébrer la gloire de votre Fils, soyez favorable à ce discours; obtenez-nous la grâce d'en parler d'une manière qui soit digne de lui, nous vous en conjurons par cette courte prière, *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Je commence par vous ouvrir le livre de vie, l'Evangile éternel du Dieu vivant. Par où puis-je mieux fixer votre attention? *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu* (*Joan.*, I); la vie était en lui, lui-même source de vie, il était la véritable lumière qui éclaire tout homme venant au monde; le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a pas connu. Enfin, le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous; on a vu le Fils du Très-Haut plein de grâce et de vérité. O grandes et majestueuses paroles! Où est-ce que saint Jean a puisé une si profonde doctrine? Qui l'a élevé tout à coup jusqu'au trône de la Divinité, jusqu'à cette inaccessible clarté? Quelles nobles idées ne donne-t-il pas d'abord!

Que Corinthe et qu'Ébion soient à jamais confondus! que leur impiété foudroyée fasse horreur à toute la terre! que toute la terre au son de ces grandes paroles s'abaisse devant la majesté du Seigneur Jésus! que tout genou fléchisse, que toute hauteur s'abaisse devant lui! que l'éloquence des prophètes et des saints Pères, que toute la science des docteurs se déploie tout entière! que tous les hommes nous disent là-dessus leurs pensées, et le monde entier aura peine à contenir les livres qui parleront de la gloire du Verbe éternel! qu'on la fasse retentir jusque dans les climats les plus barbares! Et vous, chrétiens, appliquez-vous à connaître votre Rédempteur, votre Seigneur; c'est en cela que consiste la vie éternelle.

D'abord votre foi vous dit que Jésus-Christ est le Verbe de Dieu, le Fils unique de Dieu, non par adoption, mais par nature; non par la dignité de son ministère, mais par une simple ressemblance, par une véritable égalité; non par une simple égalité d'affection, mais par une véritable égalité d'essence et de substance; Dieu de Dieu, lumière de lumière; Dieu et homme tout ensemble; né d'une mère dans le temps, engendré de son Père avant tous les temps : la gloire de notre foi est de croire de si grandes choses et de les croire sur de si solides fondements.

Oui, la gloire de notre foi, remarquez bien ces trois choses, est de croire :

Un Dieu qui s'est fait si souvent et si solennellement annoncer comme Dieu; qui s'est manifesté si glorieusement comme Dieu lorsqu'il est venu; qui s'est fait si universellement adorer comme Dieu lorsqu'il est retourné dans le ciel : *Quod ante promiserat per prophetas, manifestatum est in carne, prædicatum est gentibus.* (*Rom.*, I.) Trois états différents de sa gloire que prêchait sans cesse l'Apôtre; trois grands spectacles où sa divinité se manifeste tout entière, que je dois vous remettre en précis sous les yeux, plutôt comme l'histoire du Verbe incarné que comme une défense contentieuse de notre sainte religion qui n'en a pas besoin.

Ah! qu'il est beau, mes frères, de voir d'abord avec quels traits marqués il a peint lui-même sa propre majesté depuis la création et l'origine du monde jusqu'à la pléni-

tude des temps; depuis la chute d'Adam, à qui le réparateur fut promis, jusqu'à Noé; depuis Noé jusqu'à Abraham; depuis Abraham jusqu'à Moïse, et depuis Moïse jusqu'à Malachie, qui fut le dernier des prophètes! Saint Paul nous dit que tout roulait sur la personne de Jésus-Christ. Tous les oracles, tous les miracles, tous les sacrifices, toutes les figures, toutes les promesses, toutes les cérémonies, toutes les prophéties, tout parlait de lui, tout faisait penser à lui, tout soupirait après lui, tout conduisait à lui comme au centre et au terme des deux lois. Il est le premier, il est le dernier, il est le principe, il est la fin de toutes choses; tout ce qui a été fait a été fait pour lui; tout ce qui a été écrit n'a été écrit que pour lui: il est la clef, le dénouement des divines Ecritures; les Ecritures n'ont que lui pour objet: les Ecritures, dit saint Chrysostome, sont incompréhensibles sans lui: si on ne l'y voit point on n'y voit rien; nous y trouvons partout notre aimable Sauveur.

Qu'il est beau d'entendre parmi les patriarches le petit nombre des saints privilégiés auxquels le Père avait confié le secret de la divinité de son Verbe, car pour les autres hommes ils étaient conduits par la sainte obscurité de la foi! Qu'il est beau d'entendre le patriarche Jacob ranimer sa voix mourante pour annoncer aux chefs des douze tribus que le sceptre ne sortirait point de Juda, que ne vînt aussitôt celui que le Seigneur devait envoyer! Qu'il est beau de voir ce vénérable vieillard consacrer ses derniers soupirs par ce grand oracle qui fit pendant tant de siècles, ô Juifs aveugles! votre joie, votre espérance, votre consolation, et qui depuis a fait par son accomplissement visible votre opprobre et votre condamnation! Qu'il est beau de voir le prophète Aggée promettre solennellement que le temple bâti par Zorobabel subsisterait jusqu'à la venue du Messie, qui l'honorerait de sa présence; que par là le second temple, quoique infiniment moins magnifique, l'emporterait de beaucoup sur celui de Salomon! Qu'il est beau de voir le prophète Daniel annoncer aux Juifs captifs dans Babylone la destruction successive des quatre empires des Assyriens, des Perses, des Mèdes, des Babyloniens, et leur annoncer un roi conquérant de l'univers, dont l'empire devait subsister jusqu'à la fin des siècles!

Oui, consolez-vous malheureux captifs, le Libérateur approche! encore soixante et dix semaines, et le Désiré des nations viendra! mais, je ne vous le dissimule point, au milieu de la soixante-douxième semaine il fut mis à mort, rejeté par son propre peuple; peu après la ville et son temple seront entièrement détruits; enfin, on verra l'abomination de la désolation dans le lieu saint. Or y a-t-il de l'ambiguïté dans ces paroles, de l'obscurité dans l'événement? Y manque-t-il une seule circonstance à accomplir? Ne semble-t-il pas que le prophète ait déjà lu dans les décrets éternels de Dieu, que le livre scellé lui ait été ouvert par l'Agneau, que ce soit l'histoire d'une chose passée, plutôt que la prédiction d'un événement futur? Les impies eux-mêmes n'ont pu le désavouer. Porphyre, au rapport de saint Jérôme, trouva cette prophétie si évidente, que, ne sachant comment y répondre, il osa dire qu'elle avait été faite après l'événement; ce qui le couvrit de confusion, non-seulement parmi les chrétiens, mais même parmi les juifs; de sorte que, en voulant attaquer cet oracle, il ne faisait que mieux en établir la vérité.

Jusque-là cependant, si vous le voulez, ce n'est encore que le Messie annoncé, sans nous dire distinctement s'il est Dieu ou s'il ne l'est pas. Prophètes expliquez donc encore plus clairement quel est ce Messie! Saint roi David, qu'en faut-il penser? Parlez, divin Prophète, élevez votre voix, efforcez-vous d'être entendu de toutes les nations: et vous, peuples de la terre, écoutez...; quel est donc ce Christ dont vous célébrez sans cesse la gloire et les abaissements, les humiliations et les triomphes? Quel est ce Fils engendré devant l'aurore, dont vous voyez la génération toujours présente, toujours éternelle, aujourd'hui et toujours? Quel est ce Seigneur assis à la droite de son Seigneur? Est-ce votre fils? Mais votre fils Salomon n'est pas votre Seigneur et vous êtes le sien: Quel est donc celui qui est avec le Seigneur Dieu des armées en égalité de puissance et de majesté, assis à sa droite, grand, heureux comme lui, regardant du plus haut des cieux tous ses ennemis abattus sous l'escabeau de ses pieds? Quel est celui qui est aussi ancien que son principe, que son père engendre dans tous les temps, dans la splendeur des saints? Tel est le sens littéral, le véritable, le propre sens de cet Oracle magnifique, que le Fils de Dieu s'applique à lui-même en présence des juifs, et qui réduisit aussitôt au silence ses plus mortels ennemis. Vous le voyez, ce saint roi a parlé du Verbe de Dieu et de son Père, comme en a parlé depuis l'apôtre saint Jean. Entendez parler le prophète Isaïe, vous croirez plus de mille ans après entendre saint Paul lui-même; tantôt c'est le Prince de la paix, le Père du siècle futur, le Maître des rois, l'Espérance des nations: il adore sa génération éternelle, et les termes lui manquent pour en développer l'impénétrable mystère: tantôt il salue de loin, comme parle saint Paul, celui qui est un enfant admirable qu'il appelle Emmanuel, *Dieu avec vous;* partout il parle si clairement, avec un récit si bien circonstancié de sa vie, de son ministère, de sa mort, de sa résurrection, qu'on dirait qu'il a déjà assisté à ce grand spectacle, qu'il a vu, qu'il a touché, qu'il a entendu le Verbe de vie aussi bien que les apôtres, en sorte qu'on peut appeler le livre de sa prophétie un cinquième Evangile.

Parlez s'il se peut encore plus clairement, prophètes du Seigneur, apprenez-nous quel est le sujet de votre transport prophétique.

Je triomphe de joie dans l'attente de mon divin Seigneur Jésus ; je le vois qui s'approche, c'est comme s'il était déjà venu. Qu'il est beau, mes frères, pour le triomphe de la foi, de voir cette nuée de témoins, cette multitude de prophètes qui écrivaient tant de siècles auparavant, qui écrivaient en différents temps, sur différentes matières, d'un style si différent, et qui par conséquent ne pouvaient écrire de concert, qui cependant s'accordent tous ensemble à célébrer la gloire de l'oint du Seigneur, par une foule de prophéties lumineuses dont je n'entreprends pas de faire ici l'énumération ! Certainement un discours entier n'y suffirait pas.

Mais voici, mes frères, une nouvelle et plus grande lumière qui commence à éclairer la terre : les prophètes ont cessé en Israël plus de cinq cents ans avant la venue du Messie ; il ne se fait plus annoncer, il vient lui-même en personne, il s'annonce, il se manifeste ; et comment se manifeste-t-il ? Comme un Dieu ; car entendons ses paroles et ses oracles, examinons ses œuvres et son ministère : deux grandes règles qu'il proposa toujours comme une démonstration sensible de sa divinité.

Et premièrement, nous voyons qu'il s'applique à lui-même les paroles des prophètes, les oracles des hommes inspirés qui ont parlé du Dieu souverain, et ont dit en tant d'occasions célèbres qu'il est le Messie, le Fils de Dieu. *Ego sum.* En vain le menace-t-on de la mort ; en vain sur-le-champ veut-on le lapider, il ne laisse pas dans ce temps-là même, avec un air de majesté qui étonne ses ennemis mêmes, d'en revenir à son égalité avec son Père ; il persiste à dire qu'il est le Fils unique de Dieu, ce n'est point métaphore. Les juifs sont persuadés qu'il parle clairement, il les laisse dans leur persuasion et les y confirme ; nul adoucissement nul tempérament, nulle restriction, nulle explication. Toujours tout ce qui est à son Père est à lui ; toujours tout ce que son Père fait, il le fait avec lui ; toujours la vie éternelle consiste à connaître son Père et le Fils qu'il a envoyé : toujours il est avant Jean-Baptiste et même avant Abraham, avant toutes choses : Moi qui vous parle je suis dès le commencement ; toujours il parle comme un homme qui est persuadé qu'il est Dieu et qui veut le persuader à toute la terre ; ses manières, ses maximes, son langage, tout tend évidemment à cela ; d'autres fois, il est vrai, il parle de soi-même avec une modestie infinie ; il s'appelle Fils de l'homme, il dit que son Père est plus grand que lui, et alors il ne parle que de son humanité, selon quelques saints Pères. Il parle de sa divine procession : mon Père est mon principe, et ce n'est qu'en ce sens qu'il est plus grand que moi ; mais pour une parole obscure cent autres évidentes ; mais après les noms humiliants qui conviennent à sa forme de serviteur, ce sont partout des noms de gloire, de grandeur, de puissance, de majesté ; il parle des anges comme de ses ministres, du paradis comme de son héritage, de l'Eglise comme de son royaume, du monde comme de son domaine, de l'Esprit-Saint comme de son propre Esprit. Donnez-moi, Seigneur, la gloire que j'avais en vous avant que le monde fût ; je veux que mes disciples soient là où je suis. N'est-ce pas parler en Maître, en Dieu ? Et le moins que nous puissions faire, dit saint Hilaire, ce grand défenseur de la divine consubstantialité, n'est-ce pas de croire un Dieu qui dit qu'il est, et d'adorer humblement le glorieux témoignage qu'il se rend à lui-même.

Mais allons plus avant. Non-seulement il a dit qu'il était Dieu, il en a donné des preuves. Comment cela ? par des œuvres qui ne peuvent être que les œuvres d'un Dieu, des œuvres divines ; il y en a de deux sortes. Que voyez-vous dans toute la suite de sa vie ? un mélange de grandeur et d'abaissements, de gloire et d'humiliations dont l'assortiment surprenant fait dans l'Ecriture un des caractères les plus marqués du Messie.

Et d'abord, que faut-il penser de ses miracles ? Car c'est là la preuve qu'il a toujours fait valoir, comme nous le voyons encore dans l'évangile de ce jour. Miracles sans nombre, attestés par tout un peuple, par ses ennemis ; attestés par Pilate dans ses lettres à l'empereur Tibère ; ces lettres subsistaient encore dans le sénat de Rome du temps de Tertullien ; attestés par les scribes et les pharisiens qui se croyaient forcés d'en convenir, quelque intérêt qu'ils eussent à n'en pas convenir. Des malades guéris, présents et absents ; des boiteux redressés, des aveugles éclairés ; un peuple innombrable nourri deux fois par un pain miraculeusement multiplié, des tempêtes apaisées, des morts ressuscités, des Lazare à demi-pourris, sortis vivants du tombeau. Qui a jamais parlé comme lui de ce ton de maître qui fait plier la nature au premier son de sa voix ! Quel homme dit jamais à la mer irritée : Calmez-vous, aux vents et aux orages, obéissez, soumettez-vous.

Ce qui attire cependant l'attention, ce n'est pas précisément ses miracles, les saints en ont fait. ***Elie était un homme comme nous*** (*Jac.*, V), dit l'apôtre saint Jacques ; mais c'est la fin, l'intention, le dessein de ses miracles. Qu'est-ce qu'un miracle ? dit saint Augustin. C'est le langage d'un Dieu, mais un langage éloquent par lequel il veut faire entendre quelque chose d'extraordinaire, quelque grande vérité. Or quelle vérité le Seigneur a-t-il voulu faire entendre par les miracles de Jésus-Christ ? qu'il était le Messie, et que ce Messie était un Dieu. Pourquoi, par exemple, un paralytique de trente-huit ans est-il guéri par une parole plus puissante que l'ange de la piscine ? pour faire entendre à toute la terre que le Fils de l'homme a le pouvoir de remettre les péchés ; pouvoir surprenant qui ne peut être que celui d'un Dieu, comme l'a-

vaient dit auparavant les Juifs eux-mêmes. Pourquoi guérir tant d'autres malades au jour du sabbat? Pour nous faire entendre et à toute la Judée qu'il est la voie, la vérité et la vie. Miracles en eux-mêmes, effets sensibles de la puissance d'un Dieu; mais miracles dans leurs fins, dans leurs desseins, dans leurs intentions; démonstration sensible de la Divinité. Des miracles faits exprès pour accréditer un homme qui se dit un Dieu sont évidemment le langage de Dieu même, puisque Dieu ne peut être contraire à sa propre gloire, ni autoriser un usurpateur de la Divinité. Oui, chaque miracle est un oracle, une révélation, une démonstration; chaque miracle nous dit : Voilà le Messie, et ce Messie est Dieu.

Mais cependant, disent les païens et les Juifs, cet homme de miracles, dont vous célébrez tant la gloire, est un homme qui meurt sur une croix. Il y est mort, nous le confessons prêts à mourir nous-mêmes pour lui; il y est mort; mais sachez que sa mort porte encore mieux un caractère de divinité que sa vie miraculeuse, que sa mort bien considérée est le plus grand de ses miracles. Non, jamais il ne parut plus grand qu'à sa mort. Sa croix est son trône, son supplice est son triomphe. Vous le voyez, impies; vous le voyez, blasphémateurs: nous ne cachons point ses humiliations, nous n'en rougissons point. Malheureux Julien, déserteur de la foi, persécuteur de notre bon Maître, exagère tant qu'il plaira à ta bizarre impiété l'opprobre de sa croix, la honte de son supplice : plus tu voudras le rendre petit et misérable, plus tu le rendras aimable. Le Galiléen sera vainqueur lors même qu'il paraîtra vaincu. Mais il a lui-même prédit, annoncé sa mort; sa mort est libre et volontaire : il ne meurt que parce qu'il veut bien mourir; il meurt maître de ses ennemis et vainqueur de la mort même. Il est accusé par le peuple de sédition et par la Synagogue jalouse de sa gloire; mais, en même temps, il est justifié par la conscience de Judas, par la sentence du gouverneur, par la voix et le frémissement de toute la nature qui s'ébranle devant lui. Victorieux lorsqu'on le juge, il triomphe lors même qu'on le condamne; on ne le condamne que parce qu'il a dit et soutenu devant ses juges mêmes qu'il était Fils de Dieu; de sorte qu'on peut dire qu'il a été le premier martyr, la première victime de la divinité. Il meurt sur la croix, il est vrai; mais du haut de cette croix il déchire le voile du temple, il brise les rochers, il ouvre les tombeaux, il éclipse le soleil, il obscurcit les astres, il éteint la lumière du jour, il fait trembler la terre sous le poids humiliant de cette croix. J'en atteste la sacrée montagne du Calvaire, aujourd'hui plus vénérable à la religion que les palais des rois. Il meurt sur une croix; mais, mourant, il force les auteurs de sa mort à confesser sa divinité. Chose admirable! mes frères : on adore mourant celui qu'on avait refusé d'adorer dans le temps qu'il ressuscitait les morts; ses bourreaux deviennent ses disciples, ses meurtriers l'adorent : *Vere Filius Dei erat iste.* (*Matth.*, XXVII.)

De cette croix il est passé dans le tombeau; mais le tombeau, qui ensevelit toute gloire humaine, va devenir le théâtre de la sienne. Oui, c'est sur ce tombeau qu'il érige le trophée de sa victoire; il n'y entre que parce qu'il le veut, et il en sort quand il le veut; il en sort de lui-même, par sa propre vertu; il en sort au jour même qu'il l'a promis, au moment précis qu'il a marqué; il en sort pour n'y rentrer jamais. O peuple déicide! Juifs aveugles! demandez-vous encore des preuves de sa divinité? Les voici toutes rassemblées dans une seule : sa résurrection vous en dit plus que tous ses autres miracles : il est ressuscité, donc il est Dieu; vous n'avez plus rien à demander. Et vous, disciples fidèles, qui l'avez vu pendant quarante jours, qui l'avez touché, qui l'avez entendu; qui l'avez vu ensuite monter au plus haut des cieux, y monter sur une nuée comme sur un char de triomphe, y monter chargé des dépouilles de l'enfer, y monter suivi d'une légion d'anges, de tous les saints héros de l'ancienne loi; allez présentement l'annoncer sur les toits; allez apprendre au monde cette vérité capitale que le monde ne peut plus longtemps ignorer. Voilà le plus grand triomphe, le plus grand événement qui fut jamais; un seul spectacle qui ravit, qui épuise l'admiration de tout l'univers : l'Homme-Dieu conquérant du monde, sa divinité universellement reconnue : *Prædicatum gentibus.* (*I Tim.*, III.)

3° Ne vous semble-t-il pas, mes frères, que le Fils de Dieu, en envoyant ses apôtres sur la terre, leur ait parlé à peu près comme ce conquérant fameux dans l'Ecriture à son général Holopherne : Allez, les armes à la main, détruire tous les dieux de la terre; car je ne prétends pas que dans l'univers on offre de l'encens à d'autres qu'à moi seul : *Præceperat enim illi Nabuchodonosor rex, ut omnes deos terræ exterminaret.* (*Judith*, III.) Allez, mes disciples, faites la conquête du monde. Et comment, Seigneur? Point d'autres armes que ma croix, point d'autres trésors que votre pauvreté, point d'autres talents que votre simplicité, point d'autre éloquence que la vérité de ma parole; allez détruire partout les divinités flatteuses qu'adorent les mortels abusés; faites tomber à vos pieds le Pharaon des Egyptiens, le Baal des Samaritains, le Dagon des Philistins, la Diane des Ephésiens, le Jupiter des Grecs et des Romains, ces dieux que de grands crimes ont placés sur les autels; surtout détruisez les idoles du cœur, car c'est ce qui produit, ce qui multiplie les autres dieux; qu'enfin je sois seul adoré sur la terre comme le Dieu seul puissant et souverain.

Sur la foi d'un tel oracle, que voyez-vous dans le monde? Quel changement subit! que d'autels renversés, que de temples abattus! que de simulacres brisés! que de dieux non-seulement détruits mais oubliés! Qui l'a fait? Douze pauvres pêcheurs, douze

ignorants, le croirait-on? On le croira et on le verra, ils paraissent tout ce qu'ils sont; mais Dieu lui-même en paraît mieux ce qu'il est. Faire adorer par toute la terre un Dieu crucifié, et le faire adorer comme le Dieu de la gloire, un tel ouvrage est l'ouvrage d'un Dieu; une telle manière de vaincre est seule digne de la Divinité. Ce prodige suppose tous les autres et les confirme tous, ou plutôt les surpasse tous; enfin l'Agneau immolé est le dominateur de la terre. Tout est à ses pieds: l'orient, l'occident, le midi, le septentrion; tout est sous le même joug; sa divinité est universellement reconnue, ce grand ouvrage est consommé.

Mais reprenons, et disons-le en moins de paroles: Que faut-il penser d'un homme dont les prophètes annoncent si précisément, si longtemps avant qu'il vienne, le temps de sa venue, sa naissance, sa tribu, sa famille, son précurseur, ses disciples, sa vie, son ministère, sa mort, le genre de sa mort, sa résurrection, son exaltation? Que faut-il penser d'un homme qu'ils élèvent tout à coup au-dessus des autres hommes par la majesté de ses sentiments, la sainteté de ses préceptes, la grandeur de ses miracles? un homme que tant de grands hommes ont annoncé, que tant de grands génies ont célébré, que la pureté de tant de vierges a honoré, que tant de peuples, tant de rois ont adoré, qui a des serviteurs, des adorateurs dans tous les états, dans toutes les conditions; il en a parmi le peuple, parmi les grands; il en a dans le sanctuaire, sur le trône: les Théodose, les Constantin, les Charlemagne. Quels noms! quels hommes! Ces grands hommes ont cependant fait gloire d'être ses esclaves volontaires, ses heureux captifs. Oui, ces maîtres du monde, devant qui nous tremblons tous, font gloire de trembler eux-mêmes devant Jésus-Christ. Ah! que faut-il penser d'un homme pour qui des millions de martyrs se sont immolés; pour qui tant de grandes âmes fidèles s'immolent tous les jours; pour qui vous-mêmes souffrez que je sois devant Dieu l'interprète de votre zèle, de vos sentiments, de votre amour; pour qui vous-mêmes, j'en suis sûr, seriez prêts à vous sacrifier? Que faut-il penser d'un homme à qui les hommes, les anges, les démons, le ciel, la terre, l'enfer, les vents, les tempêtes, la mer, les éléments, les choses visibles et invisibles, les événements naturels et surnaturels, le présent, le passé, l'avenir, l'histoire, la prophétie, les apôtres, les chrétiens; à qui les gentils, les mahométans mêmes; à qui tout cela a rendu et rend encore un témoignage solennel? Trouvez-moi un homme à qui convienne ce merveilleux assemblage de titres glorieux, de qualités éminentes; trouvez cet homme hors de Jésus-Christ, et nous changeons aussitôt de religion; nous deviendrons, sans balancer, les disciples d'Arius et de Socin; mais s'il est impossible d'en trouver un autre que Jésus-Christ, que les disciples d'Arius et de Socin deviennent donc eux-mêmes les disciples de l'Eglise; qu'ils confessent avec tout l'univers que Jésus-Christ est Fils de Dieu, consubstantiel à son Père; qu'ils fassent gloire de se rendre à une vérité si solennellement annoncée avant qu'il vînt, si glorieusement manifestée lorsqu'il est venu, si universellement reconnue lorsqu'il est retourné dans le ciel; qu'enfin, il n'y ait qu'une foi, un baptême sur la terre, comme il n'y a qu'un Dieu et un Jésus.

Voilà, dis-je, Messieurs, ce que j'ai appelé la gloire de notre foi, le triomphe de la Divinité: triomphe solennel, triomphe universel, triomphe perpétuel, et par là triomphe indépendant de nous. Il est vrai, jusqu'ici c'est l'ouvrage de Dieu seul; mais en voici un autre qui dépend de nous, et que certainement il attend de nous, et c'est que nous le glorifiions comme Dieu, que nous lui donnions dans nos cœurs la préférence qui est due à Dieu, que nous le servions d'une manière digne de Dieu, comme le veut saint Paul; c'est-à-dire que nous le fassions avec ferveur, avec dignité, avec splendeur; en un mot, comme Dieu, il prétend, dit saint Ambroise, que notre vie soit une nouvelle preuve de sa divinité, mais une preuve publique, éclatante, perpétuelle, qui confonde à jamais l'impiété, et qui force les impies eux-mêmes à dire: Il est Dieu, cet homme qui a de tels adorateurs, de tels serviteurs.

Oui Messieurs, concevez bien cet engagement mutuel qui est entre Dieu et nous: Dieu veut bien se charger de notre salut, mais en même temps il nous charge de sa gloire. Concevez bien qu'un chrétien est chargé solidairement de la gloire de Jésus-Christ. Malheur donc à moi, Seigneur, si cette gloire venait à dépérir entre mes mains! malheur à moi, si ma vie licencieuse allait décréditer votre religion; si, faisant profession de vous adorer comme un Dieu, je ne vous servais pas même comme homme; si j'avais plus d'égards pour des hommes semblables à moi, et pour vos serviteurs que pour vous! Réflexion humiliante! Divinités mortelles, grandeurs subalternes, rougissez de voir un Dieu plus mal servi, plus mal honoré que vous! Si j'avais plus d'attention à plaire à des patrons, à de misérables créatures de qui je n'attends rien, ou peu de chose, qu'à ce grand Dieu de qui j'attends tout, que je regarde comme le seul maître, le seul arbitre de mon éternelle destinée; si enfin le Dieu de tous les siècles était à peine mon Dieu une demi-heure dans toute une semaine; si votre divinité triomphante par toute la terre n'était pas encore établie dans mon cœur; si je devenais un sujet de confusion pour vous, mon Dieu; si je rougissais de vous, si je vous forçais à rougir de moi.

Non, Seigneur, il n'en sera pas ainsi, on verra désormais à la manière dont je vous servirai que je sers un Dieu; je vous glorifierai, non pas comme les martyrs par l'effusion de mon sang, je le voudrais, mais je ne le mérite pas; non pas comme les saints

docteurs par des écrits dignes de l'immortalité, l'Eglise n'en manquera jamais; mais je vous glorifierai du moins par la noblesse de mes sentiments par la sainteté de mes œuvres, par un courage magnanime à me déclarer pour vous; car, voilà les effets que devrait produire en nous la foi de la divinité de Jésus-Christ; nous devrions être des saints, pour faire honneur à notre Dieu. Oui, être des saints. Si nous ne le sommes pas, il n'en sera pas moins Dieu; mais ce ne sera pas pour nous qu'il le sera. Nous croyons que Jésus-Christ est Dieu; c'est ce que j'ai appelé la gloire de notre foi. Un peu de patience, je parle à des chrétiens de leur Seigneur et de leur Dieu; faut-il après cela solliciter leur attention? Je la sollicite cependant et prie le Dieu de gloire de triompher de nous aujourd'hui, et de triompher de toute la terre.

SECOND POINT.

Ce qui fait la consolation de la foi, c'est que tous les titres de gloire et de grandeur qui sont en Jésus-Christ, sont pour nous autant de titres de grâces et de miséricorde; c'est que Dieu si grand, si indépendant, si heureux sans nous, malgré nous, le Dieu du ciel et de la terre veut être spécialement notre Dieu; c'est que le Père éternel nous a donné toutes choses en lui, comme parle l'Apôtre. Nous trouvons en lui seul tout ce qui nous est utile et nécessaire; il est notre ressource universelle; nous recevons tout de sa plénitude: or, que nous fallait-il? Ecoutez en quatre mots, quatre ressources abondantes de consolation.

Enfants de colère par nature, incapables de satisfaire par nous-mêmes, nous avions besoin d'un Rédempteur qui pût mourir pour nous.

Conçus dans l'ignorance, nourris dans l'erreur, nous avions besoin d'un maître qui nous enseignât la voie de Dieu, et d'un modèle qui nous apprît par lui-même à y marcher.

Toujours enclins au péché, presque toujours pécheurs, nous avions besoin d'une victime qui s'offrît chaque jour en propitiation pour nos iniquités.

Enfin, toujours faibles, toujours lâches, nous avions besoin d'un rémunérateur qui fût tout prêt à adoucir nos maux et à couronner nos travaux.

Or, ces quatre ressources, nous les trouvons en Jésus-Christ, nous ne pouvons les trouver qu'en Jésus-Christ, c'est ce qu'il est aisé de démontrer aux enfants de l'Eglise, ou plutôt c'est ce que, bien pénétrés de leur religion, ils devraient eux-mêmes démontrer à toute la terre.

I. J'ai dit qu'il nous fallait un Rédempteur qui fût Dieu. Pourquoi? Parce que nulle créature ne pouvait nous racheter ni se racheter elle-même, ni un homme, ni un ange; l'homme étant pécheur, il est évident qu'il ne pouvait pas être son propre médiateur, ni une hostie pure devant Dieu; l'ange était saint mais après tout c'était une pure créature, il ne pouvait pas être une hostie proportionnée à la grandeur du Dieu offensé; il fallait donc à Dieu un adorateur infini, et à la terre un médiateur tout-puissant. Or, il n'y avait qu'un Homme-Dieu qui pût soutenir ces titres glorieux, ces qualités éminentes. Pourquoi? parce que lui seul avait les deux natures qui étaient en guerre, et qu'il s'agissait de réconcilier; lui seul pouvait laisser dans l'Eglise un fonds inépuisable de satisfaction non-seulement suffisante, mais surabondante pour servir de remède à l'iniquité de tous les siècles; lui seul le pouvait, et lui seul l'a fait; lui seul a tout pacifié par sa mort; comme Agneau de Dieu, il a effacé les péchés du monde; lui seul a été fait notre justice, notre sagesse, notre rédemption; lui seul a trouvé le secret de rendre notre rédemption éternelle, *æterna redemptione inventa* (*Hebr.*, IX), et d'en faire remonter la vertu jusqu'aux premiers siècles, et de la faire durer jusqu'à la fin des temps; et c'est là le point capital de la profession catholique que les saints Pères ont tant fait valoir au concile d'Ephèse. Article fondamental de la religion chrétienne, sans lequel il n'y a plus même de religion, la satisfaction de Jésus-Christ, la vérité, la dignité, l'utilité, et surtout la nécessité de cette satisfaction.

Je dis nécessité indispensable. Hélas! sans cela nous étions tous plongés dans la mort, tout était perdu. Mais consolez-vous, dit le prophète Isaïe, l'homme ne peut sauver l'homme, un Dieu viendra lui-même le sauver, *Deus veniet* (*Isa.*, XXXV), vérité bien consolante pour un fidèle qui approfondit sa religion: mon âme est donc quelque chose de bien grand, puisqu'il lui a fallu un Dieu pour rédempteur. Après cela, chrétiens, si vous ne vous avilissez pas vous-mêmes, rien n'est au-dessus de vous. La grandeur de Jésus-Christ vous fait sentir votre propre grandeur: âmes chrétiennes, vous ne savez pas tout ce que vous valez; vous valez le sang d'un Dieu; vous êtes quelque chose de si grand qu'il n'y avait qu'un Dieu qui pût vous racheter. Vous valez le sang d'un Dieu, vous vous livrez chaque jour au plus vil prix; n'est-ce pas ignorer ce que vous coûtez? Il vous fallait donc un Dieu pour rédempteur, et nous l'avons en Jésus-Christ.

II. Il fallait en second lieu un maître, mais un maître qui pût commander avec autorité, éclaircir toutes les difficultés, développer toutes les erreurs, fixer toutes les incertitudes, réunir tous les esprits; mais un maître qui fût infaillible dans ses paroles, invariable dans ses sentiments, respectable par sa sainteté, également puissant pour persuader la vérité et pour la faire aimer; mais un maître qui eût tous les trésors de la sagesse et de la science, qui pût tout donner sans s'épuiser, éclairer tous les hommes de tous les siècles sans rien perdre de sa lumière; un maître enfin qui pût donner tout à la fois à ses disciples et de grandes leçons, et de grands exemples et de grandes

grâces : un tel maître ne se trouvait point sur la terre, il fallait qu'il nous vînt du ciel. Les apôtres étaient saints, les prophètes étaient saints; mais après tout c'étaient des hommes; il nous fallait un plus grand maître; il leur en fallait un à eux-mêmes; il nous fallait à tous un Dieu pour maître, dit encore le prophète, et ce maître unique dans le monde, c'est Jésus-Christ, selon Jésus-Christ même. *Magister vester unus est Christus.* (*Matth.*, XXIII.) Ecoutez-le donc, dit le Père éternel sur la sainte montagne : c'est mon fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis toutes mes complaisances. Peuples, nations écoutez-le, vous ne pourrez l'entendre sans l'admirer, vous ne pourrez l'admirer sans l'aimer. *Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui, ipsum audite.* (*Matth.*, XVII.)

Oh! les grandes leçons qu'il fait entendre! Et qu'enseigne-t-il donc? Tout ce que le monde devait savoir, et tout ce que le monde ignorait: le chemin qui conduit à la vie et la route qui mène à la félicité; tout ce qui peut rendre une vie non-seulement sainte et parfaite, mais heureuse et tranquille; tout ce qui peut régler non-seulement les particuliers, mais les villes, les provinces, les républiques, les Etats, les empires, le monde entier; toute l'étendue de nos devoirs : par rapport à Dieu, l'adoration en esprit et en vérité; par rapport au prochain, un amour pour nos frères qui égale pour ainsi dire l'amour que nous avons pour nous-mêmes; et par rapport à nous-mêmes, une haine toute sainte en vertu de laquelle il faut perdre son âme si on veut la sauver. Lisez l'Evangile, mais lisez-le dans des sources pures, et vous y verrez en abrégé tout ce que vous sauriez jamais concevoir de plus noble, de plus surprenant, de plus désintéressé, de plus spirituel, de plus sublime, de plus divin; vous y verrez ces préceptes si raisonnables, ces conseils si héroïques, cette candeur si aimable et si sublime, ce merveilleux qui s'y fait sentir partout; nul mal qu'il ne condamne, nul bien qu'il ne conseille, nul vice qu'il ne foudroie, nulle vertu qu'il ne canonise, nulle passion qu'il ne combatte, nul désir qu'il ne réprime, nul penchant qu'il ne modère, nulle action qu'il n'ennoblisse, nul état qu'il ne relève, nulle profession qu'il ne sanctifie. A chaque page, notre instruction continuelle, ou notre éternelle condamnation. Qui est-ce qui a appris tant et de si grandes choses? Le Fils unique de Dieu, Dieu lui-même comme son Père. *Unigenitus Filius Dei est in sinu Patris, ipse enarravit.* (*Joan.*, I.)

En effet vit-on jamais une doctrine qui portât mieux le caractère de la Divinité? Et si un Dieu voulait jamais parler aux hommes, pourrait-il parler autrement qu'a fait le Sauveur? Oui, Sauveur adorable, il nous fallait un Maître tel que vous pour enseigner des vertus si sublimes; mais il fallait aussi un modèle pour nous les faire aimer; plus nous avançons, plus notre admiration croît avec notre amour; il nous fallait un modèle tel que lui, c'est-à-dire, un modèle aimable et engageant, accessible, lumineux, qui pût tout attirer sans trop éblouir; sensible, que tout le monde pût voir; sublime, que tout le monde pût admirer; à la portée des faibles humains, que tout le monde pût imiter; un modèle sans défauts où il n'y ait rien à corriger, rien à retrancher, rien même à ajouter; un modèle universel pour tous les états, pour toutes les conditions, auquel personne ne fût dispensé de ressembler; un modèle subsistant pour tous les temps, pour tous les siècles, qui pût à jamais par lui-même, par lui seul désarmer toutes les passions, confondre tous les vices. Or, ce modèle que toute la sainte antiquité des patriarches n'avait encore pu donner, le voici, nous dit le Père éternel, vous avez le docteur de justice devant les yeux, qui jamais ne vous sera enlevé. C'est donc à vous à le contempler, à l'étudier, à le suivre, à l'imiter; vous ne serez prédestinés qu'autant que vous aurez avec lui de la conformité; comme il est l'image de ma substance, il faut que vous soyez les images de ma sainteté, vous ne serez prédestinés que par là.

Quelle était la folie des Israélites, quand ce peuple séditieux dit à Moïse : Donnez-nous des dieux visibles qui marchent devant nous dans cet affreux désert? Peuple insensé, vous demandiez des dieux visibles et des dieux moins éclairés que vous, moins puissants, moins respectables que vous; des dieux visibles, des dieux matériels! Non, vous n'en aurez point; vous ne savez point ce que vous demandez; mais le Seigneur votre Dieu, ô Israël, sera lui-même votre guide, votre conducteur; serez-vous contents? Je le vois, dit un prophète, qui marche dans le sentier le plus étroit comme un roi, comme un conquérant à la tête de ses armées; il commande de grandes choses, mais il en fait lui-même encore plus qu'il n'en commande; il marche le premier au combat et au péril; rougirez-vous de le suivre? rougirez-vous de passer par où ce grand Maître passe? *Ascendet pandens iter ante eos.* (*Mich.*, II.) Ah! que nous sommes heureux, chrétiens! c'est pour nous que ces grands oracles et ces grandes promesses ont été accomplis; nous trouvons tous dans ce seul modèle des exemples de toutes les vertus : de modération dans la grandeur, de modestie dans l'éclat, de patience dans les maux, de fuite du monde, ou de triomphe de la vertu dans le commerce du monde même; de simplicité dans les manières, de noblesse dans les sentiments, de fermeté dans les grandes occasions, de fidélité dans les plus petites, d'un zèle ardent pour la gloire de Dieu, d'une indifférence héroïque pour la nôtre, d'un généreux mépris de la vie, d'une constance divine dans les horreurs de la mort.

Grands du monde, peuple de la terre, personnes publiques et privées, brebis et pasteurs, chrétiens de tout âge, de tout sexe, de toute condition, voici un modèle

fait pour vous, et voici une réponse générale à tous vos prétextes : prétextes de rang, de dignité, d'état, de nécessité. Jésus-Christ, dit Tertullien, répond à tout, et rien ne peut répondre à Jésus-Christ. *Solutio totius difficultatis Christus.* Qu'on raisonne donc, qu'on s'agite tant qu'on voudra; qu'aux subtilités anciennes on en ajoute de nouvelles : vains raisonnements, il faut que l'impiété se taise devant Dieu; devant un Dieu il n'y a plus de ressources pour les lâches. Vous avez beau faire, mondains et mondaines, le monde a beau parler pour vous, toujours nous serons en droit de vous dire avec autorité : Jésus-Christ votre Dieu l'a fait avant vous, vous le ferez donc après lui ; Jésus-Christ a souffert pour vous, vous souffrirez donc pour lui. Le monde cherche et trouve des réponses à tout; mais voici à quoi le monde ne répondra jamais, et que répondre à un Dieu? l'exemple d'un Dieu est la règle dominante qui fait tout plier, et qui ne pliera jamais. *Solutio totius difficultatis Christus.* Et afin que vous ne puissiez pas dire que ce modèle est trop au-dessus de vous, il s'abaisse jusqu'à vous, ou plutôt il vous élève jusqu'à lui ; il soutient votre faiblesse en vous communiquant sa force divine : non, ne craignez point, les forces ne vous manqueront pas; vous avez des grâces, et vous en avez, pour ainsi dire, de toutes les formes et de tous les caractères; il en est la source, et cette source est inépuisable, elle coule toujours, elle ne tarira jamais; et voilà ce que les philosophes, avec leurs magnifiques spéculations presque toujours destituées de l'exemple, ni même les prophètes avec les charmes victorieux de l'exemple le plus persuasif, ne peuvent nous donner: je veux dire des grâces pour leur ressembler; ce caractère ne peut appartenir qu'à Dieu, à un Dieu dispensateur de la grâce comme il en est l'auteur; il n'y a jamais eu dans le monde d'autre législateur que lui, qui ait donné la grâce pour accomplir sa loi.

III. Que vous dirai-je encore? toujours enclins au péché et presque toujours pécheurs, que serait-ce de nous, si nous venions encore à tomber? Ah! chrétiens, la charité de votre Dieu a pourvu à tous vos besoins, le remède est aussi présent que le mal, et la victime du sacrifice d'expiation aussi universelle que le péché. Nous avons et une grande victime, et un grand Pontife pour l'offrir : Jésus-Christ est l'un et l'autre. Quel bonheur! Mais quel autre qu'un Dieu pouvait être tout à la fois et prêtre et victime, comme dit saint Ambroise? Quel autre qu'un Dieu pouvait être ce grand prêtre, que saint Paul dépeint avec des traits si magnifiques (car il faut observer que saint Paul prouve, comme nous, la divinité du Sauveur par son sacerdoce) ; ce grand prêtre réunissant dans sa personne tout ce qu'il y a de plus auguste et de plus sacré, le sacerdoce et la royauté? Quel autre qu'un Dieu pouvait être ce Pontife saint, séparé des pécheurs et plus élevé que les cieux? Quel autre qu'un Dieu pouvait être, sous les symboles du pain et du vin, la victime universelle de la religion? Et quelle victime! une victime qui se fait adorer, lors même qu'on la détruit, que l'on détruit en cent endroits différents, et qui subsiste partout après sa destruction ; victime qui est offerte à la majesté de Dieu, de l'orient au couchant, tous les jours, plusieurs fois chaque jour, dans toutes les parties de l'univers, et qui le sera toujours de même, jusqu'à la consommation des siècles. Quel autre qu'un Dieu peut être toujours dans le ciel et toujours sur la terre; toujours divisé et toujours entier; toujours vivant et toujours immolé? Vous le voyez, dans la religion chrétienne, rien de faible, rien de désuni ; tout est lié, tout est suivi, tout se soutient; partout un admirable enchaînement de vérités et de principes. J'ai dit: Quel autre qu'un Dieu ? car vous n'ignorez pas qu'autrefois on prouvait la divinité de Jésus-Christ par la vérité de l'Eucharistie, et qu'aujourd'hui nous prouvons la vérité de l'Eucharistie par la divinité de Jésus-Christ. Vous confessez, disaient les saints Pères aux ariens, que Jésus-Christ est réellement dans la sainte Eucharistie: vous devez donc confesser qu'il est Dieu. Vous confessez, disons-nous aujourd'hui aux calvinistes, que Jésus-Christ est Dieu : vous devez donc conséquemment confesser qu'il est réellement dans la divine Eucharistie. Le sacrement est la démonstration de la Divinité, et la Divinité démontre le sacrement ; l'un se démontre par l'autre; car c'est ainsi que les saints Pères, par un seul et même argument, combattaient d'avance les sociniens et les calvinistes, les ariens et les sacramentaires, toutes les erreurs et toutes les hérésies ensemble.

IV. Enfin, dans une vie orageuse comme la nôtre, dans une vie pleine de souffrances, quel autre qu'un Dieu peut être le spectateur de nos combats et le rémunérateur de nos vertus? Quel autre qu'un Dieu pouvait exiger qu'on crût en lui et qu'on mourût pour lui, le double sacrifice de notre cœur et de notre vie? Or, le Fils de Dieu exige l'un et l'autre ; mais quel autre qu'un Dieu pouvait y attacher une récompense éternelle, qui n'est autre que la possession de Dieu même? O rois! ô empereurs de la terre! disait autrefois un empereur chrétien, l'empereur Honorius, vous pouvez bien récompenser ceux qui vous servent pendant la vie, mais vous ne pouvez pas les récompenser après leur mort; vous ne pouvez pas ressusciter les braves qui sont morts à votre service : il n'y a que Jésus-Christ qui puisse rendre la vie à ceux qui l'ont perdue pour son amour; il n'y a que lui qui puisse donner une couronne immortelle à ses serviteurs et à ses soldats. Quel autre qu'un Dieu peut faire trouver ainsi de la douceur dans la mort, de la gloire dans le martyre, de l'honneur à mourir sur un échafaud, au milieu des feux et des amphithéâtres; de la consolation dans les travaux, des délices dans la pénitence? Mais quel autre qu'un Dieu pouvait récom

penser tout cela? Non, je ne crains pas de le dire, il n'y avait qu'un Dieu qui pouvait être notre béatitude et notre récompense; toute autre récompense n'eût été ni assez digne de lui ni assez digne de nous. Il nous faut un Dieu, nous sommes trop grands pour être heureux autrement. Or, encore une fois, quel autre qu'un Dieu pouvait réunir dans sa personne tous ces glorieux caractères de Rédempteur nécessaire, de maître et de modèle universel, de victime perpétuelle et de rémunérateur éternel?

Répondez-moi présentement, mes frères, dit saint Bernard: que pensez-vous de votre Sauveur, de votre Dieu? Etes-vous contents de lui? Est-il assez grand, assez aimable pour vous? Répondez: qu'est-ce que le Seigneur votre Dieu pense de vous? Est-il content de vous? Etes-vous assez grands, assez saints pour lui? Que pensez-vous de tant de grandeur et de tant d'amour? N'est-ce pas l'étonnement de la raison? Mais n'est-ce pas le charme du cœur? Que de consolations à la fois! Goûtez-les bien, je vous en conjure, et appliquez-vous personnellement tout ce que je vous ai dit jusqu'à présent. J'ai péché, devez-vous dire, et même beaucoup; je suis incapable de satisfaire par moi-même, je le sais, j'en tremble, j'en frémis; mais ma consolation, aussi bien que celle de saint Paul, c'est que j'ai un Dieu pour Rédempteur; il s'est livré pour moi en particulier; dès là, il n'a pas une goutte de sang qui ne soit à moi; dès là, tous ses mérites, toutes ses grâces, tous ses sacrements, tout est à moi; j'y ai droit, et un droit certain. Je lui appartiens, dit saint Bernard; mais il m'appartient aussi. Le dirai-je, et me pardonnez-vous, Seigneur, ce transport de confiance? C'est un Dieu, je suis donc tout à lui; c'est un Sauveur, il est donc tout à moi! Ma consolation est que je sais sur mon salut tout ce que je dois savoir; je trouve tout dans l'Evangile: c'est un oracle éternel qui ne se tait jamais. Un Dieu parle encore par lui-même, par l'Eglise, par ses pasteurs, qui ont reçu de sa plénitude, et qui, pleins de son esprit, ne peuvent nous tromper ni se tromper eux-mêmes; l'esprit du Seigneur est avec nous, il y est tous les jours, il y sera jusqu'à la consommation des siècles; c'est un oracle écrit de la main de Dieu, que l'hérésie n'effacera jamais; on raisonnera, on disputera, on blasphémera même, mais les disputes, les raisonnements, les blasphèmes finiront, et l'infaillibilité de l'Eglise ne finira jamais; ma consolation est que, si j'ai un modèle sublime à imiter, on me donne aussi des grâces abondantes pour lui ressembler; ma consolation est que si, malgré mes serments, je viens encore à tomber, nous avons un médiateur toujours vivant pour intercéder pour nous, un pontife qui est exaucé pour le respect qui lui est dû, un avocat dans le ciel, une victime sur l'autel, victime de propitiation; je l'offrirai tous les jours de ma vie, j'irai au trône de la grâce pour obtenir miséricorde; ma consolation est, qu'après les travaux de cette vie mortelle, je régnerai avec mon Sauveur, heureux de son bonheur, de sa gloire. Il est vivant, dit saint Paul (*Philip.*, I), avec une noble confiance: dès là, je m'assure que nous vivrons avec lui; ce Dieu caché, que j'adore présent sur l'autel, mes yeux le verront un jour sur son trône, dans le ciel, et, en cela, il paraît bien qu'il est notre Dieu, d'élever si haut des serviteurs qu'il a pris si bas, et de ses vils esclaves en faire autant de rois. Nous vivrons avec Jésus-Christ. O précieuse vie! pourrions-nous, après cela craindre la mort?

Mais on ne peut le dissimuler, ce qui console ici les uns doit nécessairement désoler quelques autres. Ce qui doit vous affliger, hommes ingrats, qui foulez aux pieds le sang du Testament, le Fils de Dieu lui-même, ô pécheurs impénitents, arrogants dans le crime! c'est que Jésus-Christ, tout Dieu qu'il est, ne sera pas votre Dieu; le Dieu de toute la terre, et non pas le vôtre; il l'a dit, il n'est pas le Dieu des morts, mais le Dieu des vivants. Ce qui doit vous désoler, c'est que Jésus-Christ, tout Rédempteur qu'il est, ne sera pas votre Rédempteur; un Sauveur universel, mais non pas le vôtre; je veux dire qu'il ne sauvera pas des hommes qui sont les premiers à conspirer contre leur salut, qui travaillent à se perdre, à se damner à grands frais; c'est que ce divin Maître ne parlera plus, ou ne parlera que pour les condamner. Nous-mêmes, quand nous expliquons ses divins oracles, nous n'avons rien de consolant à vous annoncer; nous ouvrons l'Evangile, mais nous ne l'ouvrons que pour y faire voir des arrêts tout écrits. Ce qui doit vous désoler, vous disons-nous, c'est que voici un Dieu non-seulement pauvre, mais absolument dénué de tout; non-seulement humble, humilié, mais anéanti; non-seulement souffrant, mais crucifié; le Dieu des vertus, et non pas des richesses; le Dieu des vierges, et non pas de la volupté; le Dieu des pénitents, et non pas des joueurs; le Dieu de charité, et non de la discorde et de la dissension. Vous dites quelquefois avec complaisance que Jésus est votre Dieu; tremblez, puisqu'il est en même temps votre modèle. Or, je vous apprends que le divin modèle rejettera tout ce qui ne lui est point semblable, à plus forte raison tout ce qui lui est contraire. Ce qui doit vous désoler, c'est que ce Pontife, toujours vivant, ne priera pas pour vous, qui le crucifiez de nouveau; la victime, toute-puissante dans le ciel et sur nos autels, ne pourra rien pour vous, qui la déshonorez, qui en abusez. Ce qui doit vous désoler, pécheurs trop idolâtres, c'est que, dans les trésors de sa bonté, il n'y aura point de récompense pour vous; non, point de récompense pour vous. Et à quel droit? à quel titre? qu'avez-vous fait pour lui? ou plutôt que n'avez-vous pas fait contre lui? Quoi! des récompenses pour un ennemi! Dieu serait votre rémunérateur! Non, il ne le sera point, il ne sera que votre juge, et il le sera encore en qualité d'Homme-Dieu; car, à quel autre qu'à un Dieu, dit

saint Cyrille au concile d'Ephèse, appartient-il de juger les vivants et les morts? Il vous jugera avec la majesté, l'autorité, l'indignation d'un Dieu. Ferez-vous paraître alors ces divinités mortelles qui auront eu votre encens? Où sont-elles donc? Qu'elles viennent à votre secours, qu'elles viennent vous arracher d'entre mes bras! *Surgant et opitulentur vobis.* (*Deut.*, XXXII.) Ah! personne ne paraît: vous voyez donc que je suis, que j'étais la seule Divinité de votre cœur; il n'y avait qu'un Dieu, et vous avez voulu en avoir plusieurs: *Videte quod ego sum solus.* (*Ibid.*) Vous voyez donc que je suis le seul maître, le seul arbitre de votre destinée. Malheureux de le voir si tard, plus malheureux encore de ne le voir que pour votre supplice! Ainsi, mon Dieu, les mêmes vérités qui consolent vos humbles adorateurs doivent désoler les misérables adorateurs du monde et de ses vanités. Ainsi la foi, si consolante pour les uns, devient pour les autres, contre son intention, une source de désespoir; car c'est là le grand, l'affreux, l'éternel désespoir de l'enfer. J'ai eu un Dieu sauveur, et je n'en ai plus, et je n'en aurai jamais: *non erit Salvator.*

Mais, Sauveur adorable, je ne puis oublier que vous êtes mon Dieu; l'état où je vous vois, tantôt sur le trône de votre croix, tantôt sur le trône de votre autel, m'inspire les plus douces réflexions; je confesse avec le premier de vos apôtres, que vous êtes le Christ Fils du Dieu vivant; avec saint Paul, que vous êtes le Dieu béni dans tous les siècles, je veux comme lui vivre et mourir dans cette foi de la Divinité. Ah! la foi en Jésus-Christ est une grande ressource pendant la vie, et à la mort; je pense avec une complaisance infinie que, tandis que tout mourra pour moi dans le monde, que mes biens, mes possessions m'échapperont; que mes amis, mes parents disparaîtront, que tout s'évanouira, que tout finira pour moi, que je finirai moi-même à tout, le Maître que j'aime, que je sers, ne finira point: il est heureux, il ne veut pas l'être seul, il veut que je le sois avec lui; son règne n'aura point de fin, mon bonheur n'en aura point non plus. *Cujus regni non erit finis.*

O les douces, les charmantes paroles! Sainte Thérèse ne pouvait les entendre sans entrer dans le ravissement: qu'elles retentissent, ô mon Dieu! dans les tabernacles des justes; qu'on dise sans cesse aux âmes affligées et souffrantes: Consolez-vous, le règne de votre Sauveur n'aura point de fin, votre bonheur n'en aura point non plus. O pensée délicieuse! vous servez un maître immortel, qui veut partager avec vous sa propre immortalité. Après cela, étalez-moi tout ce qu'il y a dans l'Evangile de plus rigoureux, de plus austère dans une vie chrétienne, mon cœur plein de la Divinité sent élargir la voie des commandements; qu'on ne me parle plus des difficultés, je n'en vois plus, ou je n'en crains plus, dès que je suis bien pénétré de ces deux vérités; retenez-les bien, mes frères, *Jésus-Christ est Dieu:* L'impie est donc le plus malheureux des hommes. *Jésus-Christ est notre Dieu:* l'humble fidèle est donc de tous les hommes le plus heureux. *In fide vivo Filii Dei* (*Gal.*, II). Plaise à Dieu que notre amour pour lui dure autant que son empire! Or, vous le savez, le Christ était hier, il est aujourd'hui, il sera dans tous les siècles: plaise à sa bonté que notre amour pour lui ait autant de durée que l'amour qu'il a pour nous, et qu'après avoir adoré humblement le Dieu de notre salut, nous possédions un jour le Dieu de gloire! Nous devons l'espérer plus fermement que jamais; je le répète, la foi en Jésus-Christ est une grande ressource pour le temps et pour l'éternité, et la voie qui conduit infailliblement à la béatitude que je vous souhaite. Au nom du Père, etc.

## SERMON III.

### DE LA GRANDEUR DE DIEU

Illi homines cum vidissent quod Jesus fecerat signum dicebant, quia hic est vere Propheta. (*Joan.*, VI.)

*Ces hommes voyant le miracle que Jésus venait de faire, disaient entre eux, c'est ici véritablement un prophète.*

C'est ici, vous le savez, Messieurs, ce fameux, cet éclatant miracle de la multiplication des pains: cinq mille personnes dans une faim pressante, dans une extrême nécessité, rassasiées avec cinq pains et deux poissons, douze corbeilles de plus remplies des restes; pourrait-on le croire, si l'Evangile, qui est la vérité même, ne nous l'assurait! Les Juifs qui, jusque-là avaient fermé les yeux à tous les autres prodiges de Jésus-Christ ne purent s'empêcher de les ouvrir sur celui-ci; et dès qu'ils l'eurent vu, ils s'écrièrent tous: Ah! il n'en faut plus douter, c'est ici véritablement un prophète: *Illi homines cum vidissent*, etc.

Ce n'était pas peu pour cette nation incrédule de rendre un tel témoignage de Jésus: mais en devait-elle moins attendre de celui qui se disait le Fils de Dieu, et qui déjà lui en avait donné tant de preuves certaines? Ce miracle, il est vrai, est tout à la fois un prodige de puissance et de miséricorde: la puissance y éclate dans la multiplication qui s'y opère, et la miséricorde s'y manifeste dans la distribution qui s'en fait; mais qu'est-ce que cela pour un Dieu? est-il rien en cela qui ne soit renfermé dans l'idée de sa grandeur?

Souffrez, Messieurs, que je vous en fasse ici, autant qu'un faible mortel en est capable, une légère peinture; et plût à Dieu que cette peinture pût servir à augmenter votre respect, et à enflammer votre amour pour votre Dieu! J'emprunterai pour cela les deux premiers traits que me fournit saint Bernard: vous y trouverez une grandeur souverainement puissante, une grandeur infiniment miséricordieuse; regardez Dieu comme un souverain, regardez Dieu comme un Père: *Cogita Dominum, cogita Patrem.* Il est le plus grand de tous les maîtres, il est le meilleur de tous les pères; mais que s'ensuit-il de là? le voici. Il est le plus grand de

tous les maîtres : animez-vous donc à le servir d'une manière digne de lui. Il est le meilleur de tous les Pères, repentez-vous du moins de l'avoir si mal servi; c'est là tout le fruit que je veux tirer de ce discours.

La souveraine grandeur de Dieu nous fait connaître quelle est notre petitesse, la véritable petitesse de l'homme, voilà mon premier point.

La grandeur bienfaisante de Dieu nous fait connaître quelle est notre grandeur; la véritable grandeur du chrétien, ce sera le second.

Il est si grand, notre Dieu, que nous ne pouvons trop nous humilier devant lui; il est si bienfaisant dans sa grandeur, que nous ne pouvons trop nous glorifier d'être à lui, et par là nous connaîtrons et ce qu'il est, et ce que nous sommes; sur quoi nous devons dire d'abord avec saint Augustin: que je vous connaisse, Seigneur, que je me connaisse moi-même; mais que je vous connaisse pour n'adorer et n'aimer que vous, et que je me connaisse pour ne haïr, ne mépriser que moi. Mais, pour parler de Dieu, il faut un secours particulier de Dieu même; demandons-le tous ensemble par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

La première chose que nous devons faire ici, c'est de rendre grâces au Père par Jésus-Christ, de nous avoir appelés à son royaume admirable, et de nous avoir fait naître dans le sein d'une religion qui seule fait concevoir à l'homme une juste idée de la grandeur de Dieu.

Les païens à la place du vrai Dieu ont substitué une multitude de fausses divinités, plus faibles que les hommes mêmes. De là ces images de la divinité, si basses, si rampantes, si indécentes même; de là ce ridicule outré dans le nombre extravagant de leurs dieux. Un sculpteur faisait son dieu, chacun avait droit de faire le sien; autant de dieux que de peuples, autant de dieux que de familles, autant de dieux que de caprices; encore plus insensés dans les qualités qu'ils attribuaient à ces dieux prétendus. Tertullien reprochait aux païens de son temps ces contradictions monstrueuses : vous multipliez la divinité, disait-il, vous la détruisez, vous reconnaissez plusieurs dieux! Ah! qu'avez-vous donc fait de votre raison? Votre raison toute seule vous dirait que reconnaître plus d'un Dieu, c'est n'en reconnaître aucun; du moins accordez-vous avec vous-mêmes; vous nous faites des dieux, et en même temps vous leur donnez toutes les faiblesses de l'humanité, la haine, la jalousie, le fol amour, la basse ambition, et en même temps vous leur ôtez tous les attributs de la divinité, l'éternité par exemple : car selon vous-mêmes, ils ont eu un commencement; l'immortalité, car on montre encore parmi vous les tombeaux de ces dieux immortels; l'immensité, car chacun a son domaine borné; la toute-puissance, car ils sont limités par un immuable destin la sainteté, car chaque vice a sa divinité, chaque passion a son temple, son autel, son modèle, son protecteur. Vous ne rougissez point d'avoir un dieu pour les ivrognes, un dieu pour les impudiques, un dieu pour les médisants; le plus grand de vos dieux n'est-il pas, de votre aveu, un fils rebelle, un époux adultère? Ne l'invoque-t-on pas publiquement pour réussir dans ses crimes? Non, il ne se fait aucun crime parmi vous dont quelqu'un de vos dieux n'ait donné le conseil ou l'exemple : vous êtes certainement plus honnêtes hommes que vos dieux; vous ne voudriez pas que vos enfants, vos domestiques eussent le malheur de leur ressembler, vous valez donc mieux que vos divinités; car telle a été la ridicule folie des païens : les sages parmi eux rougissaient en secret de ces extravagances consacrées, qui faisaient honte à la raison.

Pour nous, Messieurs, donnons un libre cours à notre reconnaissance. Quel bonheur d'être les membres d'une religion dans laquelle Dieu s'est fait voir comme face à face; d'une religion qui est la seule qui pense de Dieu ce qu'il faut en penser, qui l'adore comme il faut l'adorer, d'une religion qui donne au plus bas peuple des idées de la Divinité plus saines et plus nobles que n'ont eu les philosophes les plus éclairés du paganisme, les plus grands esprits de la gentilité; ces idées que la religion donne de Dieu sont si hautes, si sublimes, que tout est bas et rampant auprès de ces divines notions; de là ce majestueux appareil de la religion, ces cérémonies si augustes, ce culte si magnifique, ces fêtes si solennelles, ces mystères si célèbres, ces églises si superbes, cette multiplicité de temples, cet encens offert à un Dieu trois fois saint, tant d'autres choses qui font sentir aux peuples même les plus grossiers que c'est le vrai Dieu que nous adorons.

Tel est notre bonheur d'être les membres d'une religion qui nous donne de si hautes idées du Maître que nous servons qui par là nous encourage à le bien servir; mais prenez-y garde, la même religion qui nous fait si bien connaître notre Dieu, apprend en même temps qu'il est au-dessus de toute connaissance, et que le premier hommage que nous devons à cette majesté suprême est d'avouer qu'elle est incompréhensible à tout autre qu'à elle-même. Savants orgueilleux, superbes philosophes, vous demandez ce que c'est que Dieu, vous portez vos faibles regards jusqu'à sa hauteur inaccessible. Ce qu'est Dieu? C'est un abîme où l'esprit se perdra toujours et où il se retrouvera toujours. Qu'est-ce que Dieu? Qui nous l'apprendra? A qui le demanderons-nous? Aux prophètes; mais je les vois prosternés au pied de son trône, respectant la lumière ténébreuse qui l'environne; j'ai vu, dit le prophète Isaïe, au plus haut des cieux, les séraphins se couvrant de leurs ailes et tremblants devant sa face, j'en suis dans l'étonnement, dans le silence. Qui suis-je, s'écrie le prophète Jérémie, pour annoncer

votre grandeur? Je ne suis qu'un enfant qui ne sait point parler, qui ne fait que bégayer quand je parle de mon Dieu : *Ecce nescio loqui quia puer ego sum.* (*Jerem.*, I.) A qui le demanderons-nous? Aux saints Pères, aux docteurs de l'Eglise. Parlez donc, sublimes orateurs, bouches sacrées, déployez toute votre éloquence, louez cette beauté toujours ancienne et toujours nouvelle; toujours ancienne, parce qu'elle est sans commencement; toujours nouvelle, parce qu'elle est sans fin; dites qu'il a toutes les perfections, et chaque perfection d'une manière infinie, sans confusion, sans mélange, sans progrès, sans diminution; dites qu'il est toujours simple, toujours un dans la multiplicité infinie de ses attributs et de ses perfections; dites avec saint Denis, qu'il n'a point de nom et qu'il les a tous; il n'a point de nom parce qu'il est ineffable, il les a tous parce qu'il est infini; accordez en Dieu des qualités qui semblent contraires; dites avec saint Augustin qu'il n'est rien de plus connu et qu'il n'est rien de moins connu; qu'il est la lumière, et qu'il est environné de ténèbres; qu'il est très-caché et très-présent en tout lieu et sans lieu; invisible, qui voit tout; agissant toujours et toujours dans le repos; changeant quelquefois ses ouvrages et ne changeant jamais de dessein; allant partout sans mouvement, infini dans sa grandeur, incompréhensible dans sa sagesse, terrible dans ses jugements, très-secret dans ses pensées, très-véritable dans ses paroles, très-saint dans ses œuvres; dites ce que vous voudrez de plus magnifique, comme l'exprime saint Bernard, vous n'ajouterez rien à sa grandeur; ne dites rien, vous ne retranchez rien de sa grandeur.

Après tous ces magnifiques éloges, je demanderai toujours qu'est-ce que Dieu? Et pourquoi? Ah! c'est que les hommes en parlèrent toujours comme des hommes; c'est à vous-même, Seigneur, que j'ose demander, qu'êtes-vous? Nous ne craindrons point d'interroger un Dieu qui s'abaisse jusqu'à répondre à sa créature; écoutez-le donc, il va parler, et j'ose dire avec saint Augustin que ce grand Dieu ne parla jamais mieux en Dieu : Prophète, dit-il à Moïse, d'un ton majestueux qui pénétra ce grand homme d'une religieuse frayeur, je t'envoie au peuple d'Israël; s'il te demande qui est celui qui t'envoie, tu lui diras pour toute réponse que je suis celui qui est; qu'il ne te demande pas autre chose; je mets ces bornes à la curiosité humaine, ce mot seul lui expliquera l'indépendance, la nécessité, l'éternité de mon Etre; tout le reste n'est qu'un être emprunté, limité, tout le reste vient du néant et tend au néant; Dieu seul existe nécessairement et par lui-même : *Ego sum qui sum.* (*Exod.*, III.) O grandes, o majestueuses paroles! quelle divine énergie dans la simplicité d'une seule expression! elle renferme comme en raccourci, les plus nobles caractères de sa grandeur; je ne fais que les parcourir; Seigneur, soutenez ma faiblesse; et vous, Messieurs, à chaque trait de cette grandeur ineffable, ayez soin d'adorer intérieurement la Divinité qui sera présente à votre foi.

1° Soit que vous la considériez en elle-même. 2° Soit que vous la considériez par comparaison à toutes les grandeurs subalternes.

I. Je suis celui qui est : *Ego sum qui sum.* Adorez sa grandeur dans sa puissance. Il a parlé et la lumière a été faite; il a parlé et le monde aussitôt est sorti du néant; il n'aurait qu'à parler, dit l'Ecriture, et le monde aussitôt retomberait dans le néant. Non, rien n'est impossible à Dieu que ce qu'il ne veut point, il n'a pas plus de peine à faire qu'à vouloir, sa volonté et sa puissance étant une même chose; ce monde que je vois ne lui a coûté qu'une seule parole pour le créer. Que lui en coûte-t-il pour le conserver? Un seul acte de sa volonté; en un moment il lui est plus aisé de créer mille mondes qu'à moi de prononcer seulement une parole.

Non-seulement il est tout-puissant lorsqu'il agit par lui-même immédiatement; mais encore lorsqu'il agit par ses serviteurs et quand il lui plaît de leur communiquer sa vertu; avec les plus vils instruments il peut faire les choses les plus admirables, c'est le triomphe de la Divinité. Avec le bras d'une Judith il renverse le redoutable Holopherne; avec les yeux d'une Esther il désarme la fureur d'Assuérus; avec des moucherons, des insectes il confond toute l'arrogance de Pharaon; avec une petite pierre lancée par la main de David il terrasse un géant; avec douze pêcheurs, rebutés du monde, il triomphe du monde même. Si les instruments étaient plus nobles, Seigneur, votre grandeur en paraîtrait moins.

Je suis celui qui est : *Ego sum qui sum.* Adorez sa grandeur dans sa sagesse. Où n'en voit-on pas des traits brillants et magnifiques répandus dans tout l'univers? Ne faudrait-il pas être aveugle pour ne pas voir partout le doigt de Dieu imprimé dans tous ses ouvrages, dans les plus petits aussi bien que dans les plus grands? Nous ne comprenons rien à ses desseins, mais nous serions charmés si nous en connaissions les secrets ressorts, les proportions merveilleuses et les arrangements admirables; il permet le mal, mais du mal même il sait tirer le bien; il permet le péché, le plus grand de tous les maux; mais le péché même fait paraître sa bonté, fait éclater la vertu, donne plus de lustre à l'innocence et plus de mérite à notre pénitence; il permet des désordres étonnants dans le monde, je l'avoue; mais il les sait corriger et c'est bien plus que de les empêcher; ses vues peuvent être impénétrables; mais elles ne peuvent être que très importantes et dignes de lui. Et voilà, en un seul mot, la justification générale de ce qui paraît le plus surprenant dans la conduite de la Providence, de plus mystérieux et de plus obscur dans le gouvernement du monde; tout est marqué au sceau d'une sagesse éternelle; c'est le Seigneur qui l'a

fait, c'en est assez, écoutez, admirez, adorez, taisez-vous, Israël.

Je suis celui qui est : *Ego sum qui sum.* Adorez donc sa grandeur dans son immensité, hommes mortels, ne vous fatiguez point à chercher où est Dieu, il n'est pas loin de vous; il est dans vous, dans votre esprit, dans votre cœur, dans toutes choses et hors de toutes choses, ou plutôt toutes choses sont dans lui ; quelque part que vous soyez, soyez persuadés, dit saint Cyprien, que vous êtes en sa présence, que vous êtes investis de sa grandeur, absorbés, comme engloutis dans son immensité; il voit tout, il entend tout, il est présent à tout. Cette seule pensée, bien pénétrée et gravée par l'esprit de Dieu dans le fond de nos cœurs, que de péchés n'arrêterait-elle pas! que de tentations ne dissiperait-elle pas! que de troubles ne calmerait-elle pas! surtout que de cœurs n'enflammerait-elle pas! Mais cette pensée, si délicieuse pour les gens de bien est presque toujours la dernière que veulent avoir les mondains. Penser à vous, beauté immortelle, est pour eux un contre-temps de la vie le plus fâcheux; un plaisir n'est plus plaisir pour eux dès que vous vous présentez à eux, quoique dans le fond, trouver un Dieu dans son cœur serait le plus doux plaisir.

Je suis celui qui est : *Ego sum qui sum.* Adorez sa grandeur dans sa justice... Que disons-nous et à quoi pensons-nous quand nous prononçons ce mot adorable de Dieu? ce mot si court, si mystérieux, qu'on ne prononçait autrefois, chez les Hébreux, qu'avec tremblement et avec une circonspection infinie; ce nom auguste, sur mes lèvres, ne perdra-t-il point une partie de sa force et de sa majesté? Nous parlons d'un Dieu seul digne de punir le vice et de couronner la vertu, parce qu'il est seul la sainteté même, l'équité; nous parlons d'un Dieu si terrible, que quand il est irrité, il immole à sa colère des nations entières, il abîme sous les eaux un monde prévaricateur, il fait tomber le feu sur des villes criminelles; d'un Dieu si redoutable que quand il veut se faire craindre, nulle créature ne peut soutenir le moindre de ses regards et les méchants sont contraints de s'écrier avec effroi : montagnes tombez sur nous, dérobez-nous aux vengeances de l'Eternel! Lisez l'Ecriture et vous verrez avec quels traits de magnificence il y a peint lui-même sa propre majesté; à chaque page vous y verrez une grandeur jointe à une noble simplicité et tracée d'une manière inimitable aux auteurs les plus admirés; vous y verrez les montagnes fondre comme la cire, en sa présence; au premier souffle de sa voix, les cèdres du Liban plier comme de simples roseaux, les collines s'aplanir, les colonnes des cieux s'ébranler; la mer enchaînée, les flots suspendus, les éléments dans le respect, toute la nature dans l'étonnement et dans le silence. Alors vous entendrez un prophète qui vous criera : Tremblez, vous qui habitez la terre, tremblez à ses approches, la frayeur et la mort marchent devant lui, un feu vengeur s'allume devant sa face; tremblez... il peut d'un regard, d'une parole foudroyer tous les mortels ; que toute bouche s'humilie devant Dieu. Dieu des vertus, Dieu des armées! *qui est-ce qui est semblable à vous?* (*Psal.* XXXIV.)

Telles sont les images, trop faibles encore, que l'Ecriture nous présente de Dieu ; voilà de quoi il faut nourrir notre foi, entretenir notre piété, piété bien superficielle si elle ne médite point les grandeurs de Dieu ; voilà le maître que nous servons, est-ce donc là un maître dont il nous soit permis de rougir? ou plutôt, s'il faut rougir de quelque chose, n'est-ce pas de voir un tel maître avoir de tels serviteurs? En vérité, sommes-nous dignes de Dieu? Faisons-nous assez honneur à la grandeur de Dieu? *Ego sum qui sum.*

II. Mais ce n'est pas assez de contempler la grandeur de Dieu en elle-même, nous pouvons la regarder par comparaison aux grandeurs de la terre; c'est dans cette vue que Dieu lui-même fait dire par un de ses prophètes à son épouse : comparez-moi avec vos dieux, avec vos rois, et voyez après cela, qui d'eux ou de moi doit l'emporter dans votre cœur. Qu'est-ce que la grandeur du monde devant la grandeur de Dieu? Commencez par oublier les noms pompeux de seigneur, de maître, de souverain ; ces noms sublimes n'appartiennent proprement qu'à Dieu; quiconque les a, ne les a que par emprunt. Constantin était le plus grand des empereurs, mais Constantin devait paraître bien plus grand lorsque par le sentiment d'une humilité sincère il s'appelait le serviteur de Dieu que lorsque ses courtisans l'appelaient le maître du monde.

Mais laissons aux hommes ces grands noms, en sont-ils eux-mêmes plus grands? Ne faut-il pas continuer de s'écrier : Seigneur, vous êtes seul grand, véritablement grand? Oui, Messieurs, grand en lui-même et par lui-même. Non, pour être roi, il n'a besoin ni de sceptre, ni de couronne, ni de peuples, ni de sujets; il se suffit à lui-même, il est à soi-même toute sa grandeur; il est par lui-même tout ce qu'il est, au lieu que les hommes ne sont grands que par le ministère et le secours d'autrui, de leurs peuples, de leurs sujets, de leurs vassaux, de leurs domestiques; grandeur bien défectueuse sans doute, puisqu'elle dépend en quelque sorte de ceux qui dépendent d'elle; grandeur empruntée, grandeur, si j'ose le dire, d'assemblage et de pièces rapportées; les petits dépendent des grands, mais les grands à leur tour dépendent très-souvent des petits. Non, les hommes ne peuvent se passer d'autres hommes, leurs besoins sont réciproques; séparez cet homme de ses emplois, vous le verrez sans mérite; ôtez à celui-ci la faveur, c'était un demi-dieu, ce ne sera plus qu'un homme.

Qu'est-ce même que la puissance des rois? Un fantôme de puissance, une trompeuse faiblesse; cet attirail somptueux d'officiers, de soldats, de domestiques ne ser-

vent qu'à faire mieux sentir leur véritable indigence; ils ont besoin de tout cela pour se soutenir; quelquefois avec tout cela ils ne se soutiennent pas; c'est que les hommes ne sont grands qu'au dehors et en apparence; plus on les pénètre, plus on les approfondit et plus on entrevoit leur misère, leur faiblesse, leur petitesse; au contraire, plus on connaît Dieu, (vous l'éprouvez dévots contemplatifs,) et plus on le connaît grand; grand par lui-même, grand en tout; si les hommes ont un bien, ils n'ont pas les autres, tout est partagé; c'est l'humiliation de l'humanité; mélange de biens et de maux, de talents et de défauts; souvent grands en richesses, mais petits en génie; le bon cœur est souvent sans esprit et sans discernement; quelquefois le bel esprit est avec la méchanceté; la sagesse est le plus souvent sans puissance et la puissance sans équité; grand en quelque chose, fort petit en plusieurs autres.

En vous seul, Seigneur, tout est accompli, tout est parfait, tout est divin, la sagesse chez vous est égale à la puissance, le repos est sans langueur, sans ennui; l'action sans travail, la justice sans aigreur, sans âpreté; l'indulgence sans mollesse, la providence sans empressement; grand en tout, grand partout et grand toujours.

La grandeur du monde est inconstante et variable comme le monde même, c'est un grand théâtre où la scène change tous les jours, tous les jours nouvelles décorations, les unes y succèdent perpétuellement aux autres, les places y demeurent, ceux qui les occupaient s'en sont allés et ne reviendront plus; la grandeur du monde est, si vous voulez, une statue d'or semblable à celle dont il est parlé dans le prophète Daniel; mais cette statue colossale est appuyée sur des pieds d'argile, le moindre souffle du Seigneur la met en poudre, à peine peut-on, un moment après, distinguer ses tristes débris. J'ai vu, dit David, les grands s'élever comme des torrents et se précipiter, faire bien du fracas et du bruit, et disparaître à l'instant : *Periit memoria eorum cum sonitu.* (*Psal.* IX.) J'ai vu ces orgueilleuses collines profondément abaissées sous les démarches de l'Eternel, je les ai vues fièrement élevées comme les plus hauts cèdres du Liban, je n'ai fait que passer et déjà elles n'étaient plus; j'ai dit : voici la place, mais où est la personne? Les rois tombent, les trônes se renversent, les couronnes chancellent, les grands noms des familles rentrent peu à peu dans le sein de l'oubli; oui, la grandeur humaine tombe en ruines de tous côtés à nos yeux.

Pour vous, Seigneur, vous êtes toujours le même, vous régnez seul dans les débris de l'univers, vous voyez couler devant votre éternité immobile tous les temps, toutes les créatures; tout passe insensiblement devant vous, et vous ne passerez jamais; le Dieu de l'éternité est le Dieu d'aujourd'hui, et le Dieu d'aujourd'hui est le Dieu de tous les siècles. Enfants des hommes, que ne pensez-vous plus souvent à cette grandeur immortelle, et le monde entier disparaîtrait bientôt à vos yeux! Que le monde est petit à un cœur pénétré de Dieu, tout le reste est indigne de lui! Plein de ces nobles caractères de la Divinité, le prophète Isaïe jetant un jour les yeux sur la vaste étendue de cet univers, sur les nations, sur les royaumes, s'écria avec mépris pour un si charmant spectacle : Tout cela paraît grand, mais dans le fond tout cela n'est rien devant mon Dieu; tous les peuples, toutes les nations sont un grand nom, mais dans ce grand nom il y a un grand vide, le tout ensemble n'est que comme une goutte de rosée, un grain de poussière; ils sont comme s'ils n'étaient pas, tant ils sont peu de chose! Tout s'évanouit, tout disparaît devant les regards de notre Dieu, tout s'éclipse devant lui; ce que nous autres hommes appelons gloire, grandeur, puissance, ne paraît à cette Divinité suprême que misère, que faiblesse. Quel mépris n'a-t-il pas pour les titres augustes, pour les distinctions, pour les rangs, pour les noms, pour les premières places dont les mortels ont des idées si magnifiques? Seul monarque de l'univers, il voit sous l'escabeau de ses pieds les princes aussi petits que les autres qui sont leurs sujets. Assuérus sur un trône, Job sur un fumier, à son égard c'est la même chose; le peuple est peuple devant les grands, les grands sont peuple devant les rois, et les grands et les rois sont peuple devant Dieu. Représentez-vous Salomon dans toute sa gloire, les césars, les rois dans toute leur majesté, ils sont grands sans doute et très-grands à nos yeux; guerriers, politiques, héros, conquérants, tout ce que vous voudrez; mais que sont-ils, que paraissent-ils aux yeux de Dieu? Ils paraissent hommes ou plutôt ils ne paraissent rien. Que toute la terre s'écrie donc : *Seigneur, qui est semblable à vous?* (*Psal.* XXXIX.)

Arrêtons-nous un moment, chrétiens; nous voici devant le trône de Dieu, quel rang tenons-nous ici? dans quelle posture y paraissons-nous? Que ferez-vous, fiers mortels, orgueilleuses créatures, où vous placerez-vous, poussière insolente? Ah! rentrez dans le sein de la terre, d'où vous avez été tirés, couvrez votre bassesse du mieux que vous pourrez, déguisez votre origine, embellissez l'idole, parez-la de tout l'éclat de votre fortune, et venez ensuite vous présenter devant Dieu; là, étalez vos distinctions, vos titres, vos qualités, qu'êtes-vous en sa présence? Que paraissez-vous? Vous n'êtes rien, vous ne paraissez rien : si je ne regarde que vous, vous pouvez m'éblouir, faible mortel comme vous; mais, si je vous regarde devant Dieu, vous n'êtes rien, tout au plus vous êtes hommes, de plus vous êtes pécheurs.

Il y a comme deux personnes différentes dans une même personne, ainsi que parle saint Augustin. En qualité d'hommes qu'êtes-vous? Terre, limon, cendre, poussière : voilà votre première noblesse. Etre fragile,

corruptible, le centre des maladies, des infirmités, la victime de la mort, la proie du tombeau, le triste partage des vers et de la corruption. Ah! que de viles distinctions à la fois! En qualité de pécheurs, vous êtes encore moins que tout cela, vous êtes au-dessous du néant, le péché vous rabaisse au-dessous de tout ce qu'il y a de plus bas dans le monde.

A ce portrait, vous reconnaissez-vous, hommes arrogants? Le monde vous y connaît; si peu estimables aux yeux du monde même, comment ne seriez-vous pas méprisables devant mon Dieu? Quelle ressource peut-il donc rester à votre fierté? Quel peut être le sujet de votre vaine complaisance, de votre secret triomphe? *Quid gloriaris?* (I *Cor.*, IV.) C'est saint Paul qui vous le demande : de quoi vous glorifiez-vous? De quoi pouvez-vous vous glorifier devant Dieu? Hélas! tout doit vous humilier devant lui, ce que vous avez aussi bien que ce que vous n'avez pas; vous ne tenez rien de vous-mêmes; tout doit vous humilier, le bien et le mal qui sont en vous; le bien, parce qu'il vous est étranger et qu'il n'est pas à vous, qu'il vient de Dieu; le mal, parce qu'il vous est personnel, qu'il vient de vous-mêmes, et ne vient que de vous.

O l'humiliante réflexion! les actions les plus sublimes ne nous font pas sortir de notre petitesse; nous sommes si petits que nous ne pouvons rien faire de grand pour Dieu; d'un autre côté, tous petits que nous sommes, dès que nous offensons Dieu, nous ne faisons rien de petit; l'outrage d'un ver de terre devient un outrage infini, notre petitesse augmente la grandeur de notre péché; car tel est le pouvoir fatal de notre faiblesse: je ne puis le glorifier que médiocrement par mes plus grandes actions, et je puis l'outrager à l'excès par le seul déréglement de ma volonté; je puis donc faire plus de mal en instant, que je ne puis faire de bien pendant une éternité tout entière. Déplorable condition de l'homme! Cent fois j'en ai gémi dans mon cœur, et qui n'en gémirait pas?

Mais par là, du moins, la grandeur de Dieu nous fait connaître toute notre petitesse, comme notre petitesse à son tour fait mieux sentir la grandeur de Dieu; ces deux portraits se donnent du jour et de la lumière l'un à l'autre. Oui, ma bassesse fait aujourd'hui l'éloge de la grandeur de Dieu, il est tout et nous ne sommes rien; ne cessons point de le dire, et aimons à nous tenir dans un saint anéantissement; il est tout, et nous ne sommes rien, à lui seul appartient la gloire et à nous la confusion. O Dieu des armées! Dieu terrible! je ne vous ai point respecté. Dieu souverain! je ne vous ai rien sacrifié. Dieu fort! je vous ai mille fois insulté. Dieu trois fois saint! je n'ai point sanctifié votre nom. Fidèle et infidèle tout à la fois, j'ai confessé de bouche que vous êtes Dieu, et je vous ai aussitôt renoncé par mes œuvres, comme si je doutais que vous fussiez mon Dieu : mais après tout que puis-je faire pour vous, Majesté suprême? Aller publier votre gloire chez les nations barbares? C'est la fonction glorieuse de vos apôtres. Je suis un misérable pécheur, inutile au monde, inutile à la religion; aller répandre mon sang pour vous, auguste Trinité? C'est l'heureuse destinée de vos martyrs; je mérite à peine le nom de chrétien, la moindre affliction me décourage.

Mais ce que je ne puis pas faire pour vous, je le ferai pour vos enfants, pour mes frères, pour les pauvres. Ah! Seigneur, je vous honorerai en eux; je les soulagerai de ma substance; si je ne puis pas vous rendre, comme je le dois, le tribut de mes adorations, du moins je leur rendrai selon mon pouvoir un tribut solennel de charité; c'est bien peu pour un Dieu aussi grand que vous, c'est beaucoup pour une créature aussi vile, aussi imparfaite que moi. Au défaut de mes louanges, je vous offre les louanges immortelles que vous donnent les bienheureux dans le ciel, ou plutôt je vous offrirai vous-même, comme étant seul digne de votre majesté infinie : *Confiteantur tibi, Domine, opera tua, et sancti tui benedicant tibi.* (*Psal.* CXLIV.) Il est donc vrai que la souveraine grandeur de Dieu fait connaître toute notre petitesse, la véritable petitesse de l'homme; il n'est pas moins vrai que la souveraine bonté de Dieu fait connaître toute notre grandeur, la véritable grandeur du chrétien. Laissez-vous attendrir, Messieurs, dans le sujet le plus tendre qui fut jamais. Je vous ai parlé jusqu'ici d'un souverain je vais vous parler d'un Père. Ouvrez vos cœurs à un Dieu qui vous ouvre le sien. *Cogita Patrem.* C'est le sujet de mon second point.

### SECOND POINT.

Avouons-le, mes frères, aux dépens de nos préjugés : non-seulement les hommes ne sont pas véritablement grands, ils n'ont pas même pour la plupart l'idée de la véritable grandeur; ils croient que tout consiste à se donner en spectacle, à s'attirer de l'honneur et de la considération, à se faire craindre, honorer, respecter, obéir; ils ne sentent pas assez combien il y a de dignité, de véritable noblesse dans la bonté, il semble même que cette bonté populaire les dégraderait, les avilirait; ils veulent être appelés grands, superbe titre qu'ils préfèrent à ceux de bon, de pieux, de chrétien; ils y réussissent : véritablement ils se font craindre, mais ils ne se font pas également aimer. Oui, Messieurs, la grandeur du monde trouve bien plus facilement des esclaves qu'elle ne trouve des amis. Pourquoi? C'est que la grandeur du monde est pour l'ordinaire une grandeur fière, inaccessible, dédaigneuse, qui veut jouir avec ostentation du spectacle de sa gloire et de la vue de notre bassesse. Or, les hommes sont naturellement révoltés contre une grandeur de ce caractère; le cœur de l'homme, jaloux de sa liberté, a peine à plier sous le joug d'une autorité impérieuse qui se fait trop sentir; c'est par cet endroit

que la grandeur devient quelquefois odieuse à force de vouloir paraître respectable; il est plus aisé d'arracher des respects au public que d'avoir sa tendresse.

Mais Dieu, qui est la mesure de la véritable grandeur, comme il en est la source et le principe, en juge autrement : il la fait consister dans la bonté. Quelle bonté! Oubliez, Messieurs, tous ces petits rayons de bonté humaine, s'il en reste encore sur la terre; tout cela est si rare, si suspect, qu'il faut presque le compter pour rien, excepté ces hommes privilégiés à qui la religion donne un cœur élevé, qui va puiser ses sentiments jusque dans le cœur de Dieu; du reste, si les hommes sont bons, ils ne le sont guère que par intérêt, par honneur, par ostentation, par intervalle, par caprice, par impuissance de signaler toute leur méchanceté; aussi Jésus-Christ délare-t-il qu'il n'y a, à proprement parler, que Dieu qui soit bon, parce qu'il est la source primitive de toute bonté; il n'y a que lui qui ait par essence tous les caractères, tous les degrés de bonté réunis ensemble. *Nemo bonus nisi solus Deus.* (*Marc.*, X.) Bonté souveraine, gravez vous-même dans les cœurs vos traits immortels, faites-vous connaître, et l'on ne pourra vous connaître sans vous aimer, et l'on ne pourra vous aimer sans se dégoûter aussitôt de toutle reste.

*Bonté universelle.* Ce n'est pas la vôtre, hommes mortels! Si vous êtes bons pour quelques-uns, vous êtes cruels, indifférents pour tous les autres; un petit nombre d'amis épuise toute votre sensibilité; la bonté de Dieu n'est bornée ni par le temps, ni par les lieux. Dites-moi, Messieurs, qui est-ce qui en est excepté sur la terre? Quel peuple, quel homme, quelle nation n'y a point part? Occupé au gouvernement du monde, néglige-t-il la plus petite créature? n'étend-il pas sa providence sur l'hysope comme sur le cèdre, sur l'herbe rampante des vallées comme sur les astres du firmament? N'est-il pas le Dieu des petits aussi bien que des grands? Sa providence est tellement générale qu'elle est aussi particulière. Non, il y a personne sur la terre qui ne puisse dire avec consolation, il y a une providence spéciale de Dieu sur moi, il a fait pour moi toutes choses, et cent choses particulières qu'il n'a faites pour aucun autre; il est mon Dieu, il pense à moi comme s'il n'existait que pour moi. Non, Messieurs, on ne comprend pas aujourd'hui ces aimables attentions de la Providence, mais on les comprendra un jour, et on s'écriera avec des transports éternels et toujours nouveaux : En vérité, il n'y a que Dieu qui soit bon!

*Bonté gratuite*, et aussi gratuite que générale; il fait du bien à tout le monde, il prévient ses propres serviteurs, il ne refuse personne, pas même ses plus déclarés ennemis; il fait pleuvoir sur le champ du juste, et il n'en exempte pas pour cela le champ du pécheur; et ne fait-il pas quelquefois plus de grâces à ceux qui l'ont plus outragé? ne fait-il pas surabonder sa miséricorde là où avait plus abondé le péché, en amollissant, par l'efficace toute-puissance de sa grâce, les cœurs les plus endurcis, en changeant leurs volontés rebelles par un pur effet de sa miséricorde.

*Bonté magnifique et libérale*, car, selon la pensée de saint Thomas, c'est le propre de tout vrai bien de chercher à se communiquer, à répandre partout ses faveurs. Grands, riches du monde, plus vous êtes riches et plus vous êtes resserrés; votre cœur se resserre à proportion que vos puissances augmentent! Quand la fortune nous a mis en état de tout pouvoir, j'entends que vous dites froidement et avec sécheresse, que vous ne pouvez rien. Ah! regardez votre Dieu et confondez-vous; il est infiniment libéral, parce qu'il est infiniment riche, aussi riche après ses profusions que s'il n'avait rien donné. Qu'on dise, de bonne foi, ce qu'il pourrait faire pour vous qu'il n'ait pas déjà fait, ou qu'il ne soit prêt à faire si nous le voulons; il a tout donné, ce qu'il avait dans le ciel et sur la terre; il a prodigué tous ses biens, mais ce n'était pas assez pour son amour, il s'est donné lui-même, l'Auteur de tous les dons; après cela il semble qu'il s'est épuisé, et ne s'est rien réservé; il semble, selon la belle pensée d'un Père de l'Eglise, que la charité ait réduit le Tout-Puissant à ne pouvoir plus rien; il a fait tout ce que pouvait faire un Dieu. Eh bien! monde aveugle, ton Dieu n'en a-t-il pas fait assez pour mériter ton amour? Un si bon Maître ne doit-il pas trouver des cœurs tendres, des serviteurs fidèles? Je suis confus quand je pense que si les grands avaient un rayon de cette bonté magnifique, on les aimerait, on les adorerait; un regard compatissant, une parole obligeante enlèveraient tous les cœurs : Seigneur! vous avez plus que tout cela, et toutefois vous n'en avez pas encore assez pour vous faire aimer. Quand j'y pense, j'entre contre moi-même dans une juste indignation. Non, je ne sais ce que je dois le plus admirer ici, ou l'excès de votre bonté, ou l'excès de ma dureté! En vérité l'un et l'autre est incompréhensible.

*Bonté paternelle*, et plus que paternelle. Notre Dieu n'est pas comme la plupart des maîtres du monde, un maître chagrin, inquiet, austère, il ne cherche pas à nous accabler. Rentrez dans votre cœur, écoutez la voix de votre Dieu, âmes affligées, ce Dieu de toute consolation, vous le trouverez dans vos cabanes aussi bien et mieux que dans le palais; vous le trouverez jusque dans les cachots, il y descendra avec vous; et qu'avez-vous à craindre en souffrant sous les yeux d'un Père si puissant et si tendre? O souvenir consolant! si je souffre, les hommes, selon leur barbare coutume, s'éloignent de moi, et Dieu s'en approche; il est avec ceux qui sont dans la tribulation. Les hommes ont horreur de ma pauvreté, ma bassesse les importune, mais ma misère ne rebute pas mon Dieu : au milieu de ma

disgrâce il vient à moi quand tout le reste m'abandonne. Venez donc, malheureux de la terre, entrez tous dans le cœur de Dieu; son cœur est assez grand pour vous renfermer tous, son grand cœur est l'asile général de tous les malheureux. Eh! qui ne l'a pas éprouvé dans la vie et qui de nous ne l'éprouvera pas jusqu'au dernier soupir? Qui de nous ne dira pas avec transport : Non, en vérité, il n'y a que Dieu qui soit bon! *Nemo bonus nisi Deus?* (*Marc.*, X.)

*Bonté douce et patiente.* Nous en sommes pour la plupart de très-illustres témoins; mais patiente, dit Tertullien, jusqu'à faire en quelque manière tort à sa divinité. Dans le temps que nous formons contre lui des projets de révolte, de perfidie, que fait-il? Comment se venge-t-il? Il ne forme sur nous que des pensées de paix, des projets de salut. C'est ainsi que se venge un Dieu; n'en soyons pas surpris, dit Tertullien, c'est que la bonté lui est propre et la justice étrangère : *de suo bonus, de nostro justus.* Semblable au soleil qui, dans l'Ecriture, est sa plus noble image, qui de lui-même ne répand sur la terre que des lumières bienfaisantes, et qui ne rend stériles ses rayons que quand la terre elle-même ingrate en fournit la matière; prompt à récompenser, lent à punir; Dieu fait quelquefois gronder son tonnerre, mais il lance rarement la foudre; il menace quelquefois, mais ce n'est que pour être désarmé; il veut nous tenir dans le devoir bien plus par la crainte des châtiments que par les châtiments mêmes; que s'il est forcé de punir, sa punition vient bien plus de notre fond que du sien : il se plaint dans l'Ecriture de ne trouver personne qui lui arrache la foudre des mains; son cœur souffre quand il est obligé d'en venir à cette punition nécessaire, il soupire. Quelle expression! Il soupire en nous punissant, hélas! je me vengerai donc de mes ennemis, moi qui voulais les sauver, je me vois forcé de les perdre : *Heu! consolabor super hostibus meis et vindicabor de inimicis meis.* (*Isa.*, I.)

Dieu juste et terrible, j'adore votre grandeur, mais pardonnez-le-moi, j'adore encore plus votre patience; il n'y a qu'un Dieu qui puisse supporter si patiemment l'insulte et le mépris, la patience humaine ne va pas si loin. Comment est-ce que les rois punissent les attentats contre leurs personnes, contre leur autorité? Quand l'empereur Théodose, qui était d'ailleurs si bon, vengea dans Thessalonique une de ses statues déshonorées, plus de douze mille personnes furent les victimes de sa colère. C'en serait fait de vous et de moi, si, après certains péchés, certains écarts, nous tombions entre les mains des hommes; notre grand bonheur, qui le croirait? c'est de tomber entre les mains de Dieu; que toute la terre le dise donc encore, que tous les bons cœurs s'écrient donc avec le sage Néhémie : Vous êtes, ô roi, ô Seigneur, le seul qu'à proprement parler on puisse appeler bon, par conséquent le seul digne de régner et sur tous les peuples et sur tous les rois : *Tu es Deus solus omnium regnorum terræ!* (II *Esd.*, IX.)

*Bonté durable et constante.* Les hommes ont tant de peine à se souffrir, à se supporter les uns les autres; avec le temps on se lasse des meilleurs amis. Et que dis-je? Très-souvent nous nous lassons de notre Dieu; indignes créatures, nous nous ennuyons de vivre sous la douceur de son empire, et jamais notre Dieu ne se lasse de nous; depuis le moment de notre naissance jusqu'au dernier soupir de notre vie, sa tendre bonté nous accompagne; il nous a aimés avant tous les temps, et si nous ne mettons point d'obstacle à son amour immortel, il nous aimera au delà de tous les temps et pendant toute l'éternité. Donnez-moi un cœur et il comprendra tout ce que je dis, et il en sentira mille fois plus que je n'en peux dire.

. Que direz-vous présentement de notre Dieu? Un Dieu qui fait le bien lors même qu'il voit qu'on ne l'en remercie point, et même qu'on ne le sait pas; qui déguise, si j'ose le dire, ses bienfaits, qui les laisse ignorer, qui cache si bien sa providence sous des événements tout humains, qu'on dirait qu'elle n'y a point de part : Providence d'autant plus glorieuse et pleine de douceur pour nous, qu'elle paraît quelquefois cacher ses faveurs, comme parle saint Pierre Chrysologue, et dérober aux yeux des hommes les secrets ressorts de sa charité!

Que direz-vous d'un Dieu si miséricordieux, qu'il suffit de s'adresser à lui dans ses misères et de le faire avec confiance, pour cesser aussitôt d'être misérable; qui voit tout ce qu'on fait pour lui, qui ne laisse rien sans récompense, qui récompense au-dessus du mérite, comme il punit ordinairement au-dessous de l'offense; qui récompense non-seulement ce qu'on a fait, mais même ce qu'on a voulu faire, non-seulement les bonnes œuvres, mais jusqu'aux pieux désirs? Or, il est le seul Maître dans le monde qui couronne la bonne volonté, lors même qu'elle n'a pas été suivie de succès.

Que direz-vous d'un Dieu qui vous garde comme la prunelle de ses yeux, et qui s'occupe de vous comme de quelque chose d'important, qui se fait un intérêt des vôtres, qui veille pour vous quand vous dormez, qui pense à vous quand vous ne pensez point à lui; qui écoute la voix de vos larmes, qui se laisse attendrir par vos soupirs, qui se tient honoré de vos faibles hommages? Est-ce donc là ce Dieu terrible dont on ose se plaindre, à qui l'on ose presque reprocher sa trop grande sévérité? Est-ce à ces traits si aimables que vous reconnaissez un Dieu vengeur? Tant de grandeur, avec tant d'amour, n'est-ce pas l'étonnement de la raison ou plutôt n'est-ce pas le charme des cœurs? Que direz-vous de votre Dieu?

Mais que direz-vous présentement de vous-mêmes? Une grandeur si bienfaisante

ne vous fait-elle pas sentir votre grandeur, puisque c'est vous qui êtes l'objet d'une bonté si libérale, si tendre? Que n'avez-vous des pensées dignes de votre céleste adoption! Vous êtes à Dieu, et Dieu lui-même est à vous. Sentez enfin votre noblesse, âme chrétienne; si vous ne vous dégradez pas vous-même, rien n'est au-dessus de vous. Pauvre peuple, ne vous plaignez plus de la bassesse de votre condition, vous servez un maître qui se fait gloire d'être aimé des plus petits, vous êtes les serviteurs de Dieu, les domestiques de sa maison. C'est déjà beaucoup de gloire; mais vous pouvez devenir de plus ses amis. O la pensée ravissante! Malgré la distance infinie qu'il y a entre vous et lui, vous pouvez être les amis du Très-Haut, entretenir avec lui un véritable commerce d'amitié. Vous pouvez par le retour de votre cœur, par la consécration de ce cœur, l'unir avec le sien : *Ecce nunc amicus Dei sum si voluero.* Avec sa grâce nous sommes dignes de lui, et par là même, j'ose le dire avec respect, lui seul est digne de nous. Ne le comprendrons-nous jamais, l'on n'est grand qu'autant que l'on est grand devant Dieu, et l'on n'est grand devant Dieu que par la grâce et par la charité qui nous unissent à lui; sans cela la grandeur du monde n'est qu'une véritable petitesse. Mais, avec cela aussi, le plus pauvre des hommes est plus grand que tous les rois.

Que ne devons-nous pas à un Dieu si bon, à un Dieu qui s'est abaissé jusqu'à nous, et qui ensuite nous a élevés jusqu'à lui; qui nous a communiqué sa propre grandeur, et qui n'a pas eu horreur de notre bassesse; qui nous trouve si petits et qui nous fait si grands? Que ne devons-nous pas à une bonté si ravissante? Ah! peut-on dire ces choses froidement? Peut-on les entendre avec un cœur indifférent? Que je m'estime heureux, Seigneur, de célébrer aujourd'hui devant votre peuple celui de vos attributs dont vous vous glorifiez le plus dans vos Ecritures! votre bonté seule nous tient lieu de force et d'éloquence dès que nous en parlons à des hommes raisonnables, à des hommes qui ont encore de la sensibilité : ***Nemo bonus nisi solus Deus.***

Quel sera un jour votre regret d'avoir eu un Dieu si grand et de l'avoir si mal servi, d'avoir en quelque manière donné des bornes à sa grandeur en donnant des bornes à votre amour, d'avoir été tout de glace pour le Créateur et tout de feu pour d'indignes créatures! Pécheurs ennemis de Dieu, quel sera un jour votre désespoir? L'enfer vous l'apprendra, ou plutôt je souhaite que l'enfer ne nous fasse jamais une si triste et si inutile leçon.

Contentons-nous donc de le dire en finissant : malheur à l'athée qui affecte de dire dans son cœur qu'il n'y a point de Dieu! Malheur au déiste qui ne fait gloire de reconnaître un Dieu que pour se soustraire impunément aux lois de sa religion, qui ne se glorifie d'être honnête homme que pour cesser d'être chrétien! Malheur à l'idolâtre qui, multipliant la Divinité, n'adore point son unité avec sa fécondité! Malheur au socinien qui, dans sa divinité, n'adore point son unité avec sa fécondité! Malheur à l'hérétique qui résiste encore à sa vérité! Malheur au catholique qui déshonore sa sainteté! Malheur au pécheur qui se joue de sa bonté! Malheur à l'aveugle qui ne voit pas une si éclatante lumière! Malheur à l'ingrat qui ne se laisse pas attendrir par une bonté si charmante! ou plutôt, je ferai des vœux plus conformes au penchant de votre adorable miséricorde, ô mon Dieu! ***Manifesta teipsum mundo.*** (*Joan.*, VII.)

Faites-vous connaître, grand Dieu! manifestez-vous au monde aveugle, afin qu'il soit éclairé; à ce monde corrompu, afin qu'il soit purifié, et quand est-ce, ô mon Dieu! que toute la terre vous adorera? Quand est-ce que tous les peuples seront soumis à votre empire? Quand est-ce que vous remplirez tous les esprits, que vous enflammerez tous les cœurs? Quand est-ce surtout que vous serez le Dieu des cœurs? David disait avec tendresse et une confiance si intime : *Deus cordis mei* (*Psal.* LXXII), il est mon Dieu, le Dieu de mon cœur; vous diriez que Dieu n'était que le Dieu de David. Mais qui de nous n'en pourrait pas dire autant? Il semble, Seigneur, que ce n'est pas assez pour vous d'être le Dieu fort, le Dieu admirable, le Dieu des armées, le Dieu du ciel et de la terre, si vous n'êtes pas encore le Dieu de mon cœur. Quel charme! mais quelle confusion! Vous voulez être le Dieu de mon cœur, et mon cœur ne veut pas être le temple et le sanctuaire de son Dieu; c'est un honneur et le comble de la gloire; mais un honneur, une gloire dont on n'est guère jaloux dans le monde, quoique Dieu lui-même soit jaloux d'avoir dans nos cœurs la place que nous ne voulons pas avoir dans le sien. Vous me supportez encore avec cela, divine clémence. Ah! ne faut-il pas que vous soyez infiniment bonne? Abaissez vos regards jusqu'à moi, ô Dieu plein de douceur! écoutez les vœux que je vais porter au pied de vos autels, et qu'il ne me soit pas inutile d'avoir ici un Dieu présent : parlez à mon âme, mais parlez-lui en maître; faites valoir tous les droits de votre souveraineté; faites-vous obéir, étendez ce bras puissant auquel rien ne résiste; rompez mes liens, brisez la dureté de mon cœur par la force de votre grâce; faites-lui sentir combien le Seigneur est doux et le bonheur de se consacrer à son service. Hélas! Dieu nous aime tout grand qu'il est; tout petits que nous sommes, il veut être aimé de nous. Après cela, monde séducteur, n'attends plus rien de ma faiblesse : tout est à lui; je lui consacrerai toutes mes actions, toutes mes pensées, toutes mes affections; tout est à Dieu, tout ce qui m'environne, tout ce qui est en moi, tout ce qui est hors de moi, tout moi-même; point de partage, la terre entière ne lui disputera pas un seul degré de ma tendresse, tout est à lui. Il en est, Sei

gneur, qui ne vous donnent que le commencement ou la fin de leur vie; pour moi, je vous offre ma vie tout entière, c'est encore vous offrir bien peu de chose. Tout est à Dieu, je l'ai dit, et je ne m'en repends pas, je ne m'en repentirai jamais; tout est à Dieu, ne me démentez pas, Messieurs, dites-le aussi dans votre cœur : tout est à Dieu; faites voir que vous le pensez comme moi, donnez-vous tout à lui, et que tout lui soit consacré aujourd'hui, demain, dans tous les temps, et jusque dans l'éternité, où il sera réciproquement tout à vous. Je le souhaite de tout mon cœur.

Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. *Amen.*

## SERMON IV.

### SUR L'OUBLI DE DIEU.

Præceptor, per totam noctem laborantes, nihil cœpimus. (*Luc.*, V.)

*Maître, nous avons travaillé toute la nuit, et nous n'avons rien fait.*

Quelle est cette nuit si stérile où l'on travaille beaucoup sans rien prendre, où l'on se consume, l'on se fatigue sans rien amasser? C'est la vie mondaine, une vie laborieuse, si vous le voulez, mais encore plus infructueuse qu'elle n'est laborieuse. Pourquoi? parce que Jésus n'y est pas présent; parce que le Sauveur n'en est pas la fin et le principe. En effet, qu'est-ce que la vie du monde? Une vie de tourbillon, si j'ose m'exprimer ainsi; une vie d'agitation. On voit le monde entier dans le mouvement depuis le matin jusqu'au soir. Mouvements inquiets, mouvements tumultueux, tous s'agitent, les uns pour les honneurs, les autres pour la fortune; mais au milieu de ce tumulte, parmi ces agitations, que vois-je encore! Des hommes qui ne pensent point à Dieu; j'en vois même qui craignent d'avoir le temps d'y penser. L'oubli de Dieu est donc bien généralement répandu dans le monde, puisqu'on y regarde comme un malheur, ou du moins comme une contrainte fâcheuse, l'obligation de s'en rappeler le souvenir. Ah! mon zèle, dit David, m'a fait sécher lorsque j'ai vu mon Dieu si généralement oublié : *Tabescere me fecit zelus meus, quia obliti sunt verba tua inimici mei.* (*Psal.* CXVIII.)

Mais qu'est-ce donc que cet oubli dont je dois vous parler? C'est une nuit ténébreuse, ou plutôt c'est un état de mort. Nous ne vivons plus pour Dieu, Dieu lui-même ne vit plus dans notre cœur, il y est comme s'il n'y était point : *Oblivioni datus sum tanquam mortuus a corde.* (*Psal.* XXX.) Ne point goûter Dieu, ne point s'occuper de Dieu, négliger le culte de Dieu, être insensible aux choses de Dieu, vous me demandez quel péché c'est? c'est le grand péché du monde, un péché universel, la source fatale de tous les péchés. Ne parlons point des autres dérèglements du siècle; si Dieu n'y était pas oublié, tout le reste serait bientôt corrigé. Oui, bannir du monde l'oubli de Dieu, ce serait en même temps en bannir tous les vices, y introduire toutes les vertus; en un mot, c'est là la plaie générale du christianisme; mais si cela est, où est la religion? Quelle différence entre les chrétiens et les chrétiens? Autrefois, on disait aux fidèles : allez vous sacrifier à la gloire de votre Dieu; allez mourir pour lui, et ils y couraient, ces chrétiens généreux. Maintenant, on se contente de nous dire : Ah! chrétiens, enfants des apôtres, successeurs des martyrs, pensez à Dieu, occupez-vous de lui, à peine sommes-nous écoutés, le serons-nous aujourd'hui?

Quelles sont les sources empoisonnées de l'oubli de Dieu? Quels sont les funestes effets de l'oubli de Dieu? Deux réflexions qui vous feront comprendre quels sont le crime et le malheur de l'oubli de Dieu. En deux mots : D'où vient l'oubli de Dieu? et à quoi conduit l'oubli de Dieu?

Majesté adorable, qui remplissez ce saint lieu, attirez aujourd'hui à vous toute notre attention, et gravez-vous si bien dans tous les cœurs, que vous n'en soyez jamais effacée. Nous vous le demandons par l'intercession de cette Vierge bienheureuse qui fut toujours pleine de vous et de votre grâce. *Ave, Maria.*

### PREMIER POINT.

Ne cherchons point hors du monde les sources fatales de l'oubli de Dieu. Selon saint Paul, c'est le dieu de ce siècle qui y a introduit cette espèce particulière d'aveuglement, c'est l'esprit de ce monde malheureux, esprit toujours opposé à l'esprit de Dieu, esprit, si vous l'avez bien compris, esprit d'ignorance et d'erreur, esprit d'égarement et de dissipation, esprit de malice et de corruption, et de là l'oubli de Dieu comme nécessaire, oubli volontaire, affecté. Sondez votre cœur, Messieurs, heureux si vous n'y trouvez pas l'un de ces trois caractères!

Que l'esprit du monde encore aujourd'hui soit esprit d'ignorance et d'erreur, je le dis, sans vouloir dérober à notre siècle la gloire d'être un siècle éclairé. Jamais peut-être l'on ne vit plus de découvertes, d'érudition, de pénétration; la lumière brille partout, on ne voit que de doctes écrits et de savants traités. On sait sa religion; que ne sait-on pas? Tout le monde parle, tout le monde raisonne des profondeurs de la foi; jamais enfin l'on n'a tant affecté de beaux sentiments avec de belles paroles, et nous pourrions nous vanter de faire revivre les siècles d'or de l'Eglise, si l'on vivait à peu près comme l'on parle; car, il faut rendre justice à notre siècle; mais pour la lui rendre tout entière, il faut convenir que, malgré ces beaux dehors et cette décoration si brillante, il n'y a encore que trop d'ignorance dans le monde; l'on peut dire que la science de Dieu n'est point sur la terre, et que Dieu y est oublié, parce qu'il n'est point connu.

En effet, sans parler d'un certain peuple grossier qui sait à peine ce qu'il croit, et pourquoi il croit; sans parler de ces esprits terrestres, dont la faible raison est tout abî-

mée dans les sens, qui vivent sans foi, presque sans intelligence; sans parler de ces hommes charnels qui font certainement une partie considérable du monde ; combien de chrétiens même, parmi ceux qu'on appelle honnêtes gens, gens d'honneur, qui ne comprennent presque rien aux mystères de Dieu? Assez et trop habiles sur leurs intérêts, mais sur tout le reste d'une ignorance à faire pitié. On sait le monde, ses usages, ses manières, ses maximes; on sait les raffinements, les souplesses, les fourberies du monde, et cent autres choses dont l'ignorance serait fort salutaire : mais que sait-on de vous, ô mon Dieu! presque rien; de sorte, qu'il me semble voir saint Paul faire encore parmi nous ce qu'il fit parmi les superstitieux d'Athènes, dans le cercle de ces hommes profanes, dans les places publiques; à quoi pensez-vous? Que faites-vous? De quoi parlez-vous? J'entends que vous me demandez, n'y a-t-il rien de nouveau? Mais quoi! Y a-t-il rien de plus nouveau, que de voir des hommes sensés oublier Dieu? Or, cet humiliant reproche de saint Paul, on pourrait le faire à un grand nombre de chrétiens, pour qui tout est énigme et problème, qui, à l'âge de quarante, de cinquante, de soixante années de christianisme, ont encore besoin du lait des enfants, d'être instruits des premiers éléments de la religion. On pourrait le faire à de grands génies, qui savent d'autant moins, qu'ils croient tout savoir, qui sont si pleins d'eux-mêmes, si vides de Dieu ; à certains savants qui veulent tout connaître dans le monde, excepté le Maître du monde, dont les méditations toutes profanes font une sorte d'oisiveté entre mille autres. Vous ne connaissez point votre Dieu, vous ne vous appliquez point à le connaître, quoique vous sachiez que c'est en cela que consiste la vie éternelle. Il est partout, vous ne le trouvez nulle part; il est au milieu de vous, vous le croyez fort éloigné de vous, comme s'il ne prenait aucun intérêt à ce qui se passe sous ses yeux. Etes-vous savants, vous qui n'avez point la science de Dieu? A quel titre l'êtes-vous? *Ignoto Deo.* (*Act.*, XVII.)

Mais est-il donc vrai, grand Dieu, que vous vous êtes fait connaître jusque dans le centre de la barbarie, et que vous êtes encore un Dieu inconnu à ceux même qui vous adorent? Est-il donc vrai, souverain dominateur, que votre nom si grand dans Israël et même chez les nations, n'est pas encore bien grand dans nos cœurs? Et que tandis que le ciel et la terre nous parlent de vous, tout est muet en nous, rien ne parle pour vous? Ah! si nous n'en gémissons pas, nous sommes en cela même dignes de gémissements. Père saint! en vérité le monde ne vous connaît pas; car, si vous y étiez connu, vous y seriez autrement servi, vous n'y seriez jamais oublié : *Pater juste, mundus te non cognovit.* (*Joan.*, XVII.)

Esprit du monde, esprit d'ignorance et d'erreur. J'ajoute, esprit d'égarement et de dissipation; car c'est là le beau portrait que le Prophète fait du monde en deux mots : eh! qui connaissait mieux le monde que ce saint roi? Il l'appelle une terre d'oubli. Ne vous semble-t-il pas qu'il l'a bien défini : *Terra oblivionis.* (*Psal.* LXXXVII.) En effet, où ne règne-t-il pas, cet oubli funeste? Dans tous les âges, dans toutes les conditions de la vie. Dans la jeunesse, non-seulement on oublie Dieu, mais on prétend avoir droit de l'oublier; il faut, dit-on, apprendre le monde, c'est-à-dire l'art de se satisfaire et de vivre sans règle, sans joug, c'est-à-dire l'art d'oublier Dieu ; on craint les pensées sombres, on rougit d'une vertu sérieuse; c'est, dit-on, l'âge des amusements, la saison des plaisirs ; la dévotion aura son temps. On ne pense donc point à Dieu dans la jeunesse, on ne pense qu'à se réjouir. Y pense-t-on dans l'âge suivant? C'est la saison des affaires, on ne pense qu'à s'enrichir, qu'à s'agrandir, qu'à parvenir, si on le peut, et à se désespérer, si on ne le peut pas; on pense à faire la cour à celui-ci, à supplanter celui-là, à établir les uns, du moins à les avancer, à détruire les autres, du moins à les reculer, on ne pense point à Dieu : eh! le moyen d'y penser! surchargé de ses propres affaires, on veut se rendre important et prendre part à cent affaires étrangères; on se rend comme le médiateur universel, perpétuellement distrait d'esprit et de cœur; on se consume, on s'épuise pour le monde, on passe et l'on périt avec ce monde; enfin, après une longue vie, il se trouve qu'on n'a pas vécu un jour; dans quarante, dans cinquante années, à peine pouvez-vous trouver vingt-quatre heures pour Dieu, et vous osez, après cela, prétendre à un bonheur éternel! S'il y a un fanatisme dans le monde, certainement c'est celui-là.

La vieillesse sera donc le temps de penser à Dieu : mais combien n'arrivent jamais à ce terme toujours tant désiré, toujours tant redouté? D'ailleurs la vieillesse ne conserve-t-elle pas assez souvent les inclinations et les folies de la jeunesse? Pour être plus près du tombeau, en est-on plus près de Dieu? N'en est-on pas plus occupé à conserver un misérable reste de vie fugitive, qu'à penser à Dieu? mais après l'avoir oublié pendant tant d'années, sera-t-on quitte devant ce grand Dieu pour quelques faibles soupirs échappés à une foi mourante? mais quelques moments effaceront-ils devant Dieu un demi-siècle d'égarements et de stupidité? Mais n'arrive-t-il pas d'ordinaire, dit saint Augustin, qu'après avoir oublié constamment Dieu pendant sa vie, on s'oublie soi-même à la mort, et qu'une vie, qui a été toute léthargique, finisse par une léthargie complète et achevée? On oublie donc Dieu dans tous les âges, dans toutes les conditions de la vie; car il faut toujours en venir à la pensée du Prophète, le monde est une terre d'oubli, *terra oblivionis.*

A quoi pensent les grands? Le Prophète les accuse de penser à leur abondance, à leur prospérité, et presque point à celui qui la leur a donnée : plus occupés d'eux-mê-

mes que de la Divinité, c'est-à dire qu'ils oublient Dieu, précisément parce qu'il s'est trop souvenu d'eux. A quoi pensent les gens d'affaires? A tout, excepté à Dieu; leur esprit veille à tout, rien n'échappe à leur sagacité, à leur attention, rien n'est oublié que Dieu; à peine dans toute une année Dieu a-t-il une de leurs réflexions : ils le disent eux-mêmes, encore je ne sais s'ils le disent en gémissant... A quoi pense cette foule d'hommes avides, que l'intérêt possède? Au dieu aujourd'hui si adoré, à l'or et à l'argent, un dieu en fait oublier un autre; où est leur esprit, là est leur cœur. Faut-il leur demander où est leur trésor? On ne pense plus au vrai Dieu, dès qu'on voit le veau d'or, il faut y courir. A quoi pensent tant de gens oisifs, tant de gens sans affaires, de qui un lâche et superbe repos fait la grande et l'unique affaire? Quel noble usage font-ils de leur esprit, de leur raison dans toute une journée? Sont-ils capables de réflexion? Parler beaucoup, ne rien dire; penser à tout, ne penser à rien; raisonner sur tout, n'être jamais au terme de la raison; après n'avoir rien fait pendant le jour, trouver encore le soir que le moment pour penser à Dieu leur a manqué. De quoi un certain nombre de femmes frivoles, peut-être d'hommes aussi frivoles qu'elles, sont-ils ordinairement occupés? De préséances, d'assemblées, de divertissements, le plus souvent de modes, de parures et de semblables inutilités; tout roule sur ces propos importants, on ne leur entend parler d'autres choses, c'est là ce qui remplit la conversation de ces chrétiens dont la conversation devrait être dans le ciel. N'est-ce pas là une noble occupation pour des hommes qui se disent faits pour l'éternité? Après trois quarts d'heure d'entretiens a-t-on dit ici un mot de Dieu? Mais s'est-on assemblé pour cela? Comment parlerait-on de Dieu? on se trouve dans des lieux, dans des sociétés où il n'est pas permis d'être chrétiens, même avec les chrétiens, où l'on a de l'esprit pour tout le reste, mais où l'on est sans esprit, sans parole, dès qu'il s'agit de Dieu; où l'on n'a de l'esprit que pour oublier Dieu, pour faire oublier Dieu.

Enfin, dans quel bureau, dans quelle société, peut-être dans quel sanctuaire ne s'établit pas insensiblement ce funeste oubli de Dieu? C'est Dieu qui se plaint lui-même à vous, âmes chrétiennes, sous la figure de Jérusalem : Je me suis souvenu de vous avec distinction, âmes infidèles; j'ai eu un soin particulier de votre enfance, vous le savez; je me suis occupé de vous comme de quelque chose d'important, j'ai même protesté que plutôt on verrait la plus tendre mère oublier le fruit le plus cher de ses entrailles, qu'on ne me verrait oublier mon peuple : j'ai pensé à vous pendant l'éternité, j'y pense sans cesse, je me fais une sorte d'intérêt, de plaisir d'y penser; je veille quand vous dormez, j'écarte de vous le lion rugissant, je mets ordre à tout, rien n'échappe à ma tendre attention; et presque personne ne pense à moi; et personne dans les conversations du monde ne s'avise de demander, où est donc le Seigneur notre Dieu? Les filles de Sion, c'est le Seigneur qui vous fait ce reproche par le prophète Jérémie : qu'il est touchant! les filles de Sion n'ont garde d'oublier les ornements de leur tête, aucun de ces agréments, aucun des arrangements qu'elles croient propres à embellir leur personne, à relever leur beauté, ou à y suppléer; il ne faut pas les avertir d'y penser, le désir de plaire ne les en avertit que trop; et il faut les avertir de penser à moi, leur Seigneur et leur maître, et très-souvent on les avertit en vain. ***Nunquid obliviscetur virgo ornamenti sui?*** (***Joan.***, **III.**)

Ce n'est pas encore assez, dit le Seigneur, par le même prophète : Les juges d'Israël m'ont aussi oublié; la passion monte avec eux sur les tribunaux de la justice; du haut de ces tribunaux subalternes, ils ne lèvent jamais les yeux vers le tribunal souverain, où l'on réformera un jour tous les arrêts, où les juges eux-mêmes seront jugés : ***Non dixerunt ubi est Dominus.*** (***Jerem.***, **II.**) Ce n'est pas encore assez, le croirait-on! Les prêtres même ne pensent pas à moi, les dépositaires de la foi m'ont oublié comme le peuple : ***Sacerdotes non dixerunt, ubi est Dominus;*** et déjà on voit dans la plupart des conditions, dans les conditions même les plus sacrées, l'on voit s'établir peu à peu un certain dégoût, une certaine horreur, une certaine indifférence pour les choses saintes, une indifférence pour Dieu qui fait gémir quiconque a de la foi : de là l'oubli de Dieu au milieu du monde, et même au milieu de son saint temple. Car, de bonne foi, n'est-ce pas l'y oublier que d'y entrer sans réflexion, d'y demeurer sans attention, d'en sortir sans dévotion, sans aucun bon sentiment de religion, froids et glacés comme l'on y était entré? Et voilà peut-être ce qu'il y a de plus choquant pour Dieu dans notre conduite : des prières où l'on parle à Dieu, sans presque penser à Dieu; des sermons où l'on entend la parole de Dieu comme une parole humaine, sans aucun acte intérieur de retour vers Dieu; un sacrifice qui est offert à la majesté divine, dont la glorieuse victime est un homme Dieu, où l'on n'a peut-être pas un sentiment digne de Dieu; des cérémonies toutes pleines des onctions de la Divinité, dont on ignore le mystère, dont la longueur fatigue, dont on voit le charmant spectacle avec moins d'application que l'on n'en aurait à un spectacle insipide et profane; un malheureux jeu de hasard attire plus d'attention que la toute-puissante, la souveraine, la terrible majesté de Dieu. Est-ce à des chrétiens que nous parlons?

Mais si c'est oublier Dieu que de le prier mal, n'est-ce pas l'oublier encore plus que de ne le point prier du tout? Si c'est oublier Dieu que de l'honorer du bout des lèvres avec un cœur éloigné de lui, n'est-ce pas l'oublier encore plus que de ne le point honorer du tout? Et ce crime si incroyable n'est-ce pas le crime véritable d'une infinité de gens qui se disent chrétiens, et qui ne

payent pas même à Dieu le tribut de leurs premières pensées? On peut dire avec saint Paul qu'il n'y a plus de loi de Dieu, plus de culte de Dieu, que dis-je, qu'il n'y a plus même de Dieu pour eux; qu'il est à leur égard comme s'il n'était point serviteur de Dieu. Il vous semble que j'en dis trop, et cent impies, s'ils m'entendent, avoueront dans leur cœur que je n'en dis pas assez, que l'impiété a fait bien d'autres progrès que je ne comprends point : quoi qu'il en soit, l'oubli de Dieu est universel dans le monde. Peut-on le nier? peut-on l'excuser?

On n'a point le temps de penser à Dieu, dit-on; voilà la grande réponse, voilà le bouclier de mensonge que l'on oppose à tout : mais n'est-ce pas insulter à Dieu que de parler ainsi? Quoi! depuis trente, quarante ans que vous êtes dans le monde, vous n'avez pas eu le temps de penser à l'arbitre de votre destinée! Qu'avez-vous fait sur la terre? Qu'y faites-vous? Qu'y ferez-vous? On n'a point le temps. Moi, sans déranger rien dans le monde, je vais trouver ce temps précieux. Commencez par retrancher ce que vous donnez, vous à ce sommeil excessif, vous à ces veilles outrées, vous à ces conversations aussi inutiles pour vous qu'onéreuses pour les autres, vous à cette vie languissante et oisive qui vous déshonore, vous à ce jeu qui vous ruine, vous à ces sociétés qui vous corrompent, vous à ces intempérances qui vous abrutissent; retranchez tout cela, vous trouverez alors autant de temps qu'il en faudra, et peut-être beaucoup plus que votre dévotion n'en comportera. En vérité on ne le comprend pas, des hommes n'avoir pas le temps d'être à Dieu! Mais en faut-il beaucoup pour cela, faut-il abandonner vos affaires? Vos affaires iront-elles plus mal quand vous vous réserverez chaque jour une demi-heure pour méditer les vérités éternelles? Vos emplois en iront-ils plus mal, parce que de temps en temps vous lèverez les yeux avec David vers les saintes montagnes? Les sources de la joie tariront-elles pour vous, parce que vous ferez partir secrètement de votre cœur quelques saillies d'amour, quelques soupirs pieux, de tendres élancements dont le monde ne s'apercevra point, mais que Dieu verra, que Dieu entendra, que Dieu récompensera? Faut-il beaucoup de temps pour ce commerce intérieur de l'âme avec Dieu? Non, il ne faut qu'un peu d'amour. Vous ne pouvez comprendre qu'on puisse penser si continuellement à Dieu, commencez à l'aimer, vous ne pourrez comprendre qu'on puisse l'oublier une seule fois, un seul moment; vous changerez de langage, et vous ne direz plus que l'on n'en a point le temps. Ce n'est pas ainsi qu'il faut parler, direz-vous; mais ce temps, on ne veut pas l'avoir, mais ce temps, on serait bien fâché de le trouver; pourquoi? Parce qu'on n'aime point Dieu; Dieu n'est pas présent à l'esprit, parce qu'il est absent du cœur, et que le cœur est possédé d'un autre amour, de l'amour du monde, de l'amour de nous-mêmes, nous en sommes enivrés; les créatures sont au fond du cœur, Dieu n'y peut entrer.

Voilà la grande source de l'oubli de Dieu, la méchanceté du cœur de l'homme, la corruption de son cœur. On oublie Dieu, parce qu'on trouve une sorte d'intérêt à l'oublier; on affecte de l'oublier, parce que les passions défendent d'y penser : voilà le mystère. Une épouse infidèle fuit les yeux de son époux, un serviteur perfide fuit les yeux de son maître, et par la même raison un pécheur obstiné fuit les yeux de Dieu. Jonas ne veut point aller à Ninive, il ne veut point obéir, non il n'y va point; mais le Seigneur le commande, il ne veut pas même penser à son commandement, il veut se dérober à sa présence, il se cache, il fait effort pour se cacher; qu'est-ce que cela? Désobéissance formelle, oubli affecté. Dans ce seul portrait, je fais le portrait des pécheurs fugitifs qui évitent la face du Seigneur; qui fuient les yeux de Dieu, les yeux des hommes, leurs propres yeux; qui s'appréhendent eux-mêmes, qui craignent de rentrer en eux-mêmes, de peur d'y trouver un accusateur, un témoin, un juge; c'est qu'en effet ces deux pensées font de la peine, penser à Dieu, penser à soi-même. La première pensée est terrible; la seconde est humiliante.

On ne peut penser à Dieu sans trembler; on ne peut penser à soi sans rougir. Car enfin soutenir sans cesse les reproches d'un Dieu irrité, les cris perçants d'une conscience alarmée, être poursuivi partout par ce censeur importun, cet incommode surveillant, le trouver partout, ne pouvoir l'éviter nulle part; cruel embarras pour un pécheur qui voudrait se satisfaire, qui cependant voudrait être tranquille! Délivrons-nous donc, disent les pécheurs, de ces censeurs intérieurs; et pour cela que font-ils? Ce que firent ces insensés vieillards qui attentèrent à la pudeur de Susanne; ils veulent fermer les yeux à la lumière, ne plus regarder que la terre, ne point jeter de regards vers le ciel, de peur d'y trouver un Dieu vengeur du crime : *declinaverunt oculos suos ut non viderent cœlum.* (*Dan.*, XIII.) Il ne faut qu'une grande passion, quelle qu'elle soit, mais surtout cette honteuse passion qui met sur les yeux de l'homme un voile d'ignominie, le voile ténébreux d'un oubli affecté, comme parle le Sage; il ne faut, dis-je, qu'une grande passion, qu'un péché d'une certaine énormité, pour arriver en peu de temps à une iniquité consommée; il ne faut qu'un instant pour faire un grand pécheur et même un grand réprouvé, et la malice d'une heure a produit quelquefois un oubli de Dieu qui a duré toute la vie et jusqu'à la mort. Or, si une grande passion est capable d'y faire arriver si rapidement, jugez donc si cet oubli est bien généralement répandu dans le monde; car qu'est-ce que le monde, surtout le grand monde? C'est le théâtre des grandes passions, c'est là son portrait fidèle, il ne veut point s'y

reconnaître; c'est en cela qu'il est fidèle, ce portrait.

Mais, disent ici les apologistes du monde, vous faites le monde plus coupable qu'il n'est; après tout l'on pense à Dieu dans le monde, Dieu n'y est pas tout à fait oublié. Je me suis donc trompé, j'ai calomnié ce monde que vous canonisez, je devais vous dire que c'est une terre de bénédiction, où l'on ne voit que de fervents adorateurs en esprit et en vérité, une sainte cité pleine de prophètes qui pensent à Dieu, qui méditent jour et nuit la loi; je me suis trompé, on pense à Dieu, on parle de Dieu dans le monde; mais n'est-ce pas là le prodige qu'on y pense à Dieu et qu'on s'observe moins en sa présence qu'on ne le ferait en la présence du plus vil domestique? Que les yeux qu'on craint le moins dans vos maisons soient les yeux de Dieu, et qu'on croie y être seuls quand on n'y a d'autres témoins que Dieu?

En effet, que je vous dise : mon frère, que vous est-il arrivé? Vous êtes tombé dans un écart, dans une faiblesse, dans un crime, on vous a vu; dans le moment je vous vois rougir si je vous dis que c'est un homme; mais si j'ajoute, non, ce n'est pas un homme, c'est Dieu qui vous a vu; vous vous rassurez aussitôt, vous cessez de rougir, tant vous vous embarrassez peu de la présence de votre Dieu, tant vous redoutez peu les regards de votre juge : c'est donc à vous à nous expliquer ce prodige, on pense à Dieu dans le monde, le prodige, c'est qu'on pense à Dieu et qu'on ne lui obéit point; qu'on pense à sa loi et qu'on ne la garde point; qu'on pense à sa grandeur et qu'on ne l'adore point, à son formidable jugement et qu'on ne le prévient point; c'est un prodige qu'on pense à Dieu dans le monde, et que partout on s'élève contre Dieu, on l'insulte, on blasphème contre sa majesté. Seigneur, que serait-ce donc si vous y étiez tout à fait oublié? On ne doute point que vous ne soyez présent partout par votre puissance, par votre providence; mais que serait-ce si l'on en doutait? Vivrait-on autrement, parlerait-on autrement? Nous voulons toujours flatter le monde, comme s'il ne se flattait pas assez lui-même; mais la vérité est que bien loin de faire le monde plus coupable qu'il ne l'est, peut-être en bien des choses, le faisons-nous plus innocent qu'il ne l'est réellement; cela est si vrai, que quand on dit à des pécheurs avec amertume de cœur, comme le disaient les prophètes, pourquoi offensez-vous un Dieu si bon, dénaturés pécheurs? Que vous a fait le Seigneur pour l'outrager ainsi? Comment avez-vous pu vous déterminer à telle et à telle action qui est si visiblement contre l'honneur de Dieu, sous les yeux même de Dieu? Quoi! ayant la foi comme vous l'avez, étant chrétiens comme vous l'êtes, comment avez-vous fait, comment avez-vous pu faire? Quoi! votre foi ne s'est pas armée pour Dieu contre vos passions? Vous n'avez pas tremblé au seul aspect de cette majesté présente, vous n'avez pas frémi devant ce juge prêt à vous écraser, vous l'avez offensé, et vous l'avez pu faire. Le comprenez-vous? Hélas! je n'y pensais pas, diront-ils aussitôt, on n'y pense point dans le monde; on ne peut point y penser : n'est-ce pas là leur réponse la plus ordinaire? Mauvaise réponse, il est vrai, puisqu'on n'accuse le monde que pour se justifier soi-même, pour justifier une iniquité que par une autre iniquité; mais du moins j'ai droit d'en conclure que le monde est tel que je l'ai défini, une terre d'oubli, une région de ténèbres, où les créatures font oublier profondément le Créateur : voilà ce qu'est le monde, et ce qu'il sera toujours, ô mon Dieu! si vous ne dissipez notre ignorance et nos erreurs, si vous ne fixez nos égarements et notre dissipation, si vous ne guérissez la corruption de notre cœur, si vous ne faites tomber le charme fatal des passions. Avez-vous compris, Messieurs, quel crime c'est que l'oubli de Dieu? oublier un maître dans son propre domaine et jusque sous ses yeux; oublier un roi dans son propre royaume et jusqu'aux pieds de son trône; oublier son juge jusqu'aux pieds de son tribunal : oublier un père et le meilleur de tous les pères, et l'oublier jusque dans sa propre maison; oublier un bienfaiteur au milieu même de ses bienfaits! quelle injustice et quelle ingratitude! quelle prévarication! quel crime! mais aussi quel malheur! Quelles sont les sources empoisonnées de l'oubli de Dieu? vous venez de le voir; voyons encore quels en sont les funestes effets. D'où vient-il? Mais à quoi conduit-il, *prévaricateurs*, s'écrie un prophète, *retournez à votre cœur* (*Isa.*, XLVI), il est temps d'y rentrer; vous y trouverez encore votre Dieu si vous voulez bien l'y chercher. C'est le sujet de mon second point.

### SECOND POINT.

Pour comprendre les suites funestes de l'oubli de Dieu, nous n'avons qu'à jeter quelques regards sur la face du monde; grand Dieu! qu'y verrons-nous? A peu près ce que vit le prophète Jérémie, peu de bien, beaucoup de mal, quelque peu de vertu échappée du naufrage et de l'inondation de tous les vices, une corruption presque générale, presque plus de bonne foi dans le commerce, presque plus de piété intérieure, de vraie piété, nul vestige de l'ancienne et sévère probité; des détours, des injustices, des relâchements, des semences de discorde; l'honneur, le précieux honneur éteint ou presque éteint dans la noblesse, la sainteté des mariages profanée, des époux sans union, des parents sans tendresse, des familles sans charité, le sang qui dresse des embûches au sang, le frère qui est contre le frère, le citoyen contre le citoyen; partout intempérance, avarice, volupté, partout des péchés et des torrents de péchés qui menacent de tout entraîner. Ames justes et innocentes! cent fois vous en avez gémi devant Dieu, vous ne pouvez com-

prendre qu'il puisse régner tant d'excès et de désordres dans une religion aussi sainte que la nôtre; vous vous demandez à vous-mêmes, peut-on croire ce que l'on croit, et vivre comme l'on vit? Vous comparez la vie des chrétiens avec leur foi, et votre surprise augmente encore. Pour moi, je vous l'avoue, j'en suis affligé, mais je n'en suis pas surpris; comment cela ne se ferait-il pas? Le prophète Jérémie nous apprend le mystère de cette affreuse désolation, la terre entière est couverte de ténèbres et souillée de mille crimes. Pourquoi, saint prophète? *Quia nullus recogitat corde* (*Jerem.*, XII); parce que presque tout le monde oublie Dieu et se fait un grand intérêt de l'oublier, parce qu'on ne se croit heureux qu'à proportion qu'on l'oublie, parce que cet oubli malheureux est aujourd'hui la science du monde. On ne peut rapporter à autre chose les malheurs de la religion; car, dès que nous avons la foi, il n'est pas possible que nous pensions à Dieu sans être du moins un peu ébranlés, frappés, attendris : le grand secret de l'ennemi de notre salut est donc de nous empêcher de penser à Dieu, et de là que s'ensuit-il? L'inondation du péché, le règne du péché, l'endurcissement dans le péché, l'extinction même de la foi, un progrès rapide vers l'incrédulité, du moins l'affaiblissement général de la piété. Plût à Dieu que les preuves manquassent ici et que le monde ne rendît pas lui-même témoignage à une si affligeante vérité! mais vous allez voir sur quoi sont fondées nos trop justes alarmes.

Tertullien faisant autrefois l'apologie des chrétiens de son temps, disait avec une noble fermeté aux païens leurs calomniateurs : vous accusez nos frères d'étranges choses, mais je soutiens qu'il est impossible qu'ils soient coupables des crimes que vous leur imputez; pourquoi? Parce qu'un des grands principes de leur religion est de croire que Dieu est partout, présent à tout, non-seulement à nos mystères et nos sacrifices, mais présent à nos repas, à nos conversations, au détail de toutes nos actions; présent non-seulement à tout ce que nous faisons, mais même à tout ce que nous pensons. Or, est-il possible que des hommes qui croient cela, soient assez imprudents pour offenser Dieu sous ses yeux? Je dis moi que cela n'est pas possible, et que s'ils sont tels que vous le dites, ils ne sont pas chrétiens, le christianisme les désavoue; raisonnement solide, comme vous le voyez, et infiniment honorable à notre sainte religion, puisque c'est supposer qu'une foi vive peut donner au chrétien une espèce de glorieuse impeccabilité. En effet, il est certain que le souvenir de Dieu, animé d'une foi vive, serait capable lui seul d'arrêter tous les péchés; car, si le seul aspect d'un grand du monde, d'un prince, d'un souverain, vous tient dans l'ordre; si vous mesurez tout ce que vous faites, si vous pesez tout ce que vous dites, si alors les plus hardis deviennent discrets, les plus dissipés sérieux; si à la seule vue du trône le plus fier courtisan tremble devant l'éclat de la majesté royale : chrétiens audacieux dans le temple, mais courtisans timides dans le palais, que ne doit pas faire la majesté souveraine du Dieu vivant, présent aux yeux par la foi! aussi les saints n'avaient point d'armes plus efficaces contre les amorces du péché, contre les surprises de leur propre fragilité : c'était là un bouclier toujours impénétrable aux traits de l'ennemi. David dit que pour s'affermir dans la foi, il s'avertissait sans cesse de la présence de Dieu; il y en a, dit-il, qui se font une peine d'y penser pour moi j'avoue que c'est toute la joie de mon cœur, et toute la sûreté de ma vertu : *Memor sui Dei et delectatus sum.* (*Psal.* LXXVI.)

Et certes, il y a dans la vie des conjonctures si périlleuses, des tentations si délicates d'intérêt, de perfidie, d'ambition, de sensualité, qu'il n'y a que la vue d'un Dieu qui puisse nous soutenir et nous arrêter dans cette pente rapide; bienséances humaines, beaux principes d'honneur, vous êtes alors d'un trop faible secours. Le chaste Joseph était perdu s'il n'eût pensé à Dieu; une femme artificieuse dresse des piéges à sa vertu, le mal a des charmes, le penchant peut entraîner, l'autorité peut ébranler, un secret éternel dérobera la connaissance du crime à tous les hommes : s'il y consent, il a tout à espérer d'une femme puissante et passionnée qui sait acheter les crimes; mais s'il n'y consent pas, il a tout à craindre, une femme irritée ne pardonnera point un amour méprisé; que fera-t-il dans ce combat du vice et de la vertu? A quoi se déterminera-t-il? Nul homme mortel ne nous voit, disait Joseph, mais le Dieu immortel a les yeux sur moi, c'en est assez pour cette victime de la pureté; un crime agréable à la passion devient dès lors horrible à la vertu : Dieu est ici présent, sa justice sera témoin de mon iniquité, il vaut mieux être malheureux que de devenir coupable : *Quomodo possum hoc malum facere et peccare in Deum meum?* (*Gen.*, XXXIX.) Dieu me regarde, Dieu a les yeux sur moi. C'est une grande parole, un mot victorieux pour un homme qui a encore cette foi que la charité anime; un homme attaché à Dieu n'est pas capable de mauvais regards; il fait, à l'exemple de Job et de Joseph, un pacte non-seulement avec ses yeux pour ne rien voir qui puisse les souiller, mais encore avec sa langue pour ne rien dire qui puisse blesser la pudeur et la charité, mais encore avec ses oreilles pour ne les point rendre coupables en écoutant les mauvais discours, mais encore avec ses mains pour ne rien faire avec sa gauche que sa droite puisse lui reprocher, mais encore avec son cœur pour n'y rien souffrir que le Dieu saint y puisse condamner; en un mot, à la suite de cette vigilante attention à la présence de Dieu, vous verrez constamment marcher toutes les vertus. Vous donc qui voulez marcher dans la voie intérieure, cherchez tant qu'il vous plaira des secrets de perfection, ils se

réduisent tous à celui-ci; toute la perfection est renfermée dans cette courte parole qui fut dite à Abraham : Marchez en ma présence, et vous serez parfait; marchez constamment en la présence de Dieu, et vous serez des chrétiens, et vous serez des saints.

Mais, au contraire, de quoi n'est-on pas coupable dès qu'on a perdu Dieu de vue? alors tout est en péril, on se relâche, on chancelle, on tombe, rien n'arrête, rien n'est capable d'arrêter la vertu même de David : on tombe, on retombe d'abîme en abîme, d'une faiblesse dans une grande faiblesse, d'un petit écart dans un profond égarement : tel qui m'écoute sait ce qu'il en est. Car n'est-il pas vrai que dans ce funeste moment que vous pleurez encore, vous ne vous oubliâtes vous-mêmes que parce que vous aviez oublié Dieu? N'est-il pas vrai qu'un seul acte de cette foi vive, qui opère par la charité, aurait réprimé ces saillies impétueuses de l'humeur, de la passion? Que vous n'auriez jamais pris, ni permis telle liberté; que vous n'auriez jamais tenu, ni écouté tel discours, si vous aviez pensé que son œil sévère regarde tout, que son oreille jalouse entend tout, que Dieu est présent à tout; mais vous le regardiez comme fort éloigné de vous. Il était au milieu de votre cœur, et là vous n'y étiez point, dit saint Augustin; n'est-il pas vrai que vos mains ne se seraient jamais prêtées à une perfidie, à une simonie, à un contrat usuraire, si vous aviez pensé qu'à ce moment la main de Dieu écrivait contre vous un arrêt de mort; que vous auriez réprimé l'intempérance de votre langue, si, tandis que vous lanciez des traits contre vos frères, vous aviez pensé que le Dieu vengeur de la charité ne lançait que des anathèmes contre vous; que jamais vous ne vous seriez déterminés à franchir certaines bornes de la pudeur, de l'honneur, de l'équité, si vous aviez réfléchi que Dieu était présent à ces confidences si secrètes, à ces projets de malice si sourdement concertés, à ces coups si adroitement portés, à ces mystères d'iniquité que vous formiez seuls sans témoin? Mais votre malheur fut de n'y point penser, de là vous devîntes infidèles à Dieu et à vous-mêmes. David a déploré votre malheur en déplorant le sien : hélas! dit ce roi pénitent, je suis moi-même une triste preuve de ce que je vais dire aux autres : *Non est Deus in conspectu ejus, inquinatæ sunt viæ illius in omni tempore.* (*Psal.* X.) Un homme a-t-il une fois oublié Dieu, de là ses voies sont souillées, et tous ses moments sont marqués par quelque péché nouveau; on ne les compte plus, on n'y prend plus garde; péchés de la langue, péchés de tous les sens, péchés de l'esprit, péchés du cœur, péchés intérieurs, péchés extérieurs, égarements de toutes les sortes; cette masse d'iniquités grossit chaque jour, et à mesure qu'elle grossit, la pointe de la conscience s'amortit peu à peu, le cœur s'endurcit, l'horreur naturelle des grands crimes s'affaiblit bientôt; alors les monstres ne sont que des insectes, et les crimes que des bagatelles. Quand vous voyez une âme dans cet état, ne vous en étonnez pas, le progrès est infini, mais il est naturel; elle a perdu Dieu de vue, vous devez être moins surpris alors des crimes qu'elle commet que de ceux qu'elle ne fait point; pourquoi? C'est que l'oubli de Dieu conduit naturellement à ce qu'il y a de plus extrême dans le mal, comme le souvenir de Dieu conduit à ce qu'il y a de plus sublime dans le bien; pourquoi? C'est que comme un sentiment vif de la présence de Dieu est le principe de toutes les vertus, de même l'oubli de Dieu est le principe de tous les vices, et la source de tout mal. Mais faites-y bien attention, cette pensée, ce sentiment vif de la présence de Dieu, pour opérer des effets si admirables, doit partir d'un cœur enflammé par la charité. Oui, Messieurs, tout le mal a commencé par là. A quoi, par exemple, attribuer la chute des anges superbes? Plein de lumières, rempli des plus hautes connaissances, comment le premier ange a-t-il pu tomber dans une si aveugle prévarication? En effet, la chose est presque incompréhensible, le voici, selon le pape Gélase; trop occupé de sa propre perfection, il perdit de vue sa dépendance, il oublia la grandeur et l'indépendance de Dieu; non, jamais il ne se serait perdu, s'il avait fait une seule réflexion; il ne la fit point, il oublia Dieu jusque dans le ciel, et du ciel aussitôt il tomba dans l'enfer, avec ceux qui l'avaient imité dans sa prévarication. Plus je pense à la chute de nos premiers parents, plus il me paraît encore, avec saint Thomas, que c'est le fatal oubli de Dieu qui en est la cause. Au lieu de s'occuper à remercier Dieu de ses bienfaits, à en attirer de nouveaux, une femme curieuse, légère, s'amuse à converser tantôt avec le serpent, tantôt avec son trop crédule époux : hélas! à quoi pensaient-ils? Où était alors le Seigneur? une seule réflexion les aurait préservés; auraient-ils osé toucher au fruit défendu sous les yeux de leur Créateur, s'ils y avaient pensé? Non sans doute, mais ils n'y pensèrent point; Satan prit ce moment fatal pour les tenter, pour les associer à son malheur, il trouva le secret de les associer à son crime; ce fut donc l'oubli de Dieu qui fut le principe de leur chute.

Mais y a-t-il rien de plus étonnant dans toute l'histoire du monde et de la religion que ce qui arriva aux Israélites dans le désert? Dieu fait sentir sa présence sur la montagne de Sinaï par un tourbillon impétueux, par un bruit, un fracas épouvantable de foudres et de tonnerres; jamais le Seigneur ne se fit voir avec plus de terreur et de majesté. Cependant, c'est au milieu de toutes ces foudres, au milieu du plus terrible appareil que tout ce grand peuple, sans distinction d'âge, de rang, de caractère, grands, petits, prêtres, juges, lévites, guerriers, plusieurs milliers d'hommes à la fois, s'accordent presque tous à adorer un veau d'or; les voilà idolâtres : où? au pied de

Sinaï : quand? presqu'au moment que le Seigneur foudroie sur la montagne. Plus on y pense, plus la chose paraît incroyable. Mais quoi! ne voient-ils pas le feu vengeur? ne voient-ils pas la montagne fumante? n'entendent ils pas le bruit du tonnerre? Ils voient tout cela, ils entendent tout cela, ou plutôt ils ont oublié Dieu; ils n'entendent plus que leurs passions, ils ne voient plus que le veau d'or. Moïse, descendant dans la plaine, les voit occupés : à quoi? à boire, à jouer, à folâtrer, à idolâtrer aussi tranquillement que si Dieu avait été fort éloigné d'eux. Spectacle douloureux pour Moïse! Combien de fois se renouvela-t-il dans la suite chez les Juifs! De l'oubli de Dieu jusqu'à l'idolâtrie la plus grossière il n'y eut qu'un pas à faire; les saints livres nous l'apprennent. Ont-ils une fois oublié Dieu, je les vois aussitôt ramper devant une idole sanguinaire; Moloch, Baal sont encensés, des bois profanes sont plantés, des victimes sans nombre égorgées, leur or, leur argent, leurs enfants même, rien n'est épargné, tout tombe sous le glaive pour ces dieux étrangers. De là vient que les prophètes, après une longue énumération des crimes de cette nation, lui reprochent l'oubli de Dieu, comme la source de tous les désordres. C'est par là, disent-ils, que vous êtes tombés dans l'idolâtrie, et c'est par l'idolâtrie que vous êtes tombés dans cet abîme de malheurs qui se sont succédé les uns aux autres, et qui font de toute la nation sainte, du peuple choisi, un spectacle horrible à tout l'univers : *quia oblitus est mei populus meus* (*Jerem.*, XVIII); comme si le prophète, ainsi que le remarque saint Jérôme, voulait faire entendre par ces paroles qu'il n'est pas possible que la véritable religion subsiste longtemps avec l'oubli de Dieu; que c'est par là, en effet, que s'établit au commencement l'idolâtrie, comme dit expressément le Sage; que c'est par là que le règne de l'erreur a commencé; que c'est par là que dans tous les temps l'impiété a triomphé, l'homme ennemi ayant pris pour semer l'ivraie le temps où il a vu les hommes endormis. Le temps favorable pour Satan est le temps de l'oubli de Dieu; c'est par cet oubli qu'il conduit les hommes jusqu'à l'incrédulité, jusqu'à l'extinction de la foi. Ainsi, quand vous voyez des hommes tels qu'on en voit quelquefois dans le monde, abîmés dans des passions ténébreuses, sans jamais voir la lumière du ciel; au milieu des splendeurs du christianisme, à peu près comme s'ils étaient plongés dans les ténèbres du paganisme; des gens sans religion et, le plus souvent, à les regarder de près, sans honneur, sans probité, sans conscience, dites aussi avec l'apôtre saint Jude, c'est l'oubli de Dieu qui les a conduits jusqu'à cet abîme profond; ils y sont tombés, ils n'en sortiront jamais. A force d'oublier Dieu, ils en sont venus jusqu'à douter de la divinité, ou du moins jusqu'à vouloir en douter. La malédiction de Caïn est tombée sur ces pécheurs fugitifs; ils ne savent plus ce qu'ils font, ni quelle est leur religion, religion fugitive qui n'a plus ni objet, ni règle, ni principe. Sont-ils chrétiens, ne le sont-ils pas? Sont-ils catholiques ou calvinistes? Sont-ils sociniens, déistes, athées? On n'en sait rien; ils ne le savent pas eux-mêmes; ils ont encore un masque de christianisme, la religion du prince, la religion de la patrie, un christianisme de naissance, d'habitude, d'éducation; mais de religion intérieure, il n'y en a plus, la racine en est morte. A nos yeux, c'est encore un chrétien; mais à vos yeux, ô mon Dieu! ce n'est plus qu'un païen. Oui, l'oubli de Dieu peut conduire jusque-là, jusqu'au paganisme intérieur, jusqu'à l'athéisme du cœur, qui peut-être est aujourd'hui la religion de bien des mondains. Il y en a des exemples; plût à Dieu qu'il n'y en eût pas beaucoup!

Mais je veux qu'il n'y ait aucun danger pour vous, Messieurs, d'aller jusque-là. Sans aller jusque-là, on peut aller du moins jusqu'à l'affaiblissement général de la piété, au refroidissement de la vertu, à l'extinction de toute dévotion; et n'est-ce rien? La foi, par exemple, se fortifie par l'exercice actuel de la foi même; et comment l'exerce-t-on? Cependant, sans cette foi actuelle, il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, d'éviter constamment le mal, de se soutenir dans le bien; elle se fortifie par la prière, et on en fait si peu, et le peu qu'on en fait, on le fait si mal; elle se nourrit par de fréquentes réflexions, et il n'est rien qu'on évite avec plus de soin que de faire de sérieux retours sur soi-même; l'espérance se fortifie dans le cœur par des désirs redoublés, et l'on s'accoutume à regarder le ciel sans penser qu'on y doit régner un jour. Quand il n'y aurait dans le commerce du monde que cette dureté de cœur dont il nous fait une si triste leçon, le monde pourrait-il paraître si innocent qu'on veut quelquefois le faire entendre! Et voilà, par occasion, de quoi répandre tout à coup le décri sur le détail de la vie du monde, même dans ce qu'elle a de moins suspect à nos yeux. On nous demande sur cent choses, cela est-il permis, cela est-il défendu? Il ne faut pour cela qu'une règle générale, et même une règle qui ne sera pas trop sévère. On ne vous conteste pas, par exemple, une certaine magnificence dans vos habits, supposé que votre état le demande absolument, et que, d'ailleurs, vos propretés ne soient pas les présents d'une passion prodigue, ou l'usurpation du bien d'autrui; on ne vous conteste pas certains délassements, supposé que tous ces amusements ne soient pas criminels, et que vous ne soyez point de ceux pour qui les plaisirs ne sont point de vrais plaisirs, si Dieu n'y est offensé; on ne vous conteste pas vos liaisons, supposé que vos sociétés ne soient point des conspirations publiques contre la pudeur et la vertu; on ne vous conteste pas même certaines vues d'agrandissement, supposé que vous demeuriez toujours dans les

termes d'une louable modération, que la cupidité ne soit pas le principe de ces vues, que la modestie chrétienne fasse tout chez vous, et que l'ambition ni l'avarice n'y aient aucune part. Mais, en supposant que, dans le détail de la vie mondaine, il n'y ait rien qui soit positivement criminel, il me reste à vous demander encore quelle part le Seigneur a-t-il à une telle vie? peut-elle lui être rapportée? en a-t-il été la fin? Je veux, comme je l'ai déjà dit, que chaque chose en particulier, qui entre dans le détail de la vie mondaine, ne soit pas positivement criminelle; mais, je vous demande à vous-mêmes, le total en est-il innocent? Le total de la vie mondaine, n'est-ce pas cette vie qui conduit tôt ou tard à l'oubli de Dieu? En effet, supposé que ce soir vous vous présentiez devant votre Juge, oseriez-vous mettre toutes vos actions dans sa balance? lui diriez-vous sans rougir, et même sans trembler: Seigneur, je vais vous rendre compte des actions de ma journée? Je l'ai commencée par un sommeil poussé bien avant dans le jour; mes affaires ont eu mes premières pensées, mes premières attentions; j'ai cherché ensuite à m'amuser à l'église comme ailleurs, car, jusqu'à la dévotion, tout est amusement pour moi; le jeu, la bonne chère, les visites, les promenades ont succédé et ont occupé tous mes moments : voilà ce que j'ai fait. Je ne vous ai peut-être pas grièvement offensé, mais je ne vous ai point glorifié; ce que j'ai fait, je le ferai encore demain, car, dans ma vie, un jour ressemble à un autre; ma vie ne sera donc qu'un oubli de Dieu, continué jusqu'à la mort. A la mort, je me souviendrai un peu de vous; je vous le promets, ô mon Dieu! mais il sera toujours vrai que je vous aurai oublié pendant tout le reste de ma vie. Vous n'oseriez faire l'apologie d'une telle vie, et une telle vie, n'est-ce pas visiblement la vôtre? Je ne viens pas vous reprocher les crimes dont l'oubli de Dieu est la source féconde; mais, parmi les péchés, ne faut-il pas compter ceux de la dissipation, ceux de l'égarement, ceux de l'indévotion? Vous m'avouez vous-mêmes que, dans tout le détail de la vie mondaine, il n'y a rien qui conduise à Dieu, que tout, au contraire, en éloigne; elle attiédit la piété, elle fait languir la dévotion, elle fait oublier les devoirs de la religion, elle donne peu à peu de la langueur, de la sécheresse, de l'indifférence pour Dieu; vous n'ignorez pas tout cela. Après cela, ce n'est pas à nous à décider, c'est à vous-mêmes. Voilà la règle dont je vous parlais, je vous la présente; c'est à vous à prendre aujourd'hui votre parti. Mais le seul parti à prendre pour des chrétiens, c'est d'oublier tout ce qui peut les conduire à l'oubli de Dieu. Oui, monde enchanteur, sois à jamais oublié, si tu dois me faire oublier mon Dieu! maudites affaires, si Dieu y était oublié! maudits plaisirs si Dieu y était oublié! bientôt l'honneur, la pudeur, la vertu, tout y serait oublié pareillement.

O vous qui oubliez Dieu, et qui peut-être faites quelquefois des efforts pour l'oublier, vous qui faites tant de réflexions inutiles, faites-en du moins quelques-unes sur tout ce que je viens de vous dire! N'êtes-vous donc chrétiens que pour penser à des riens, à des bagatelles? Car, quoi que ce soit, dès que ce n'est point Dieu et le salut, ce n'est rien : ***Intelligite hæc qui obliviscimini Deum*** (*Psal.* XLIX); pensez-y au milieu de vos plaisirs. Vous êtes fâchés qu'on les trouble par ce souvenir importun; mais j'aime mieux avec Salvien vous affliger, vous déplaire un moment, que de vous voir périr pour l'éternité; pensez-y dès le matin; souvenez-vous, dit saint Chrysostome, que le soleil qui vous éclaire ne sera pas si présent à vos yeux par sa lumière, que Dieu le sera à votre esprit et à votre cœur par sa divine immensité; pensez-y bien pendant le cours de la journée pour ne rien faire qui puisse l'offenser et lui déplaire; pensez-y le soir, et souvenez-vous que, tandis que vous dormirez, le Seigneur veillera, la foudre à la main, prêt à unir peut-être dans votre personne, comme dans celle de Sizara, le sommeil avec la mort éternelle; pensez-y en tout temps, et souvenez-vous que si l'on peut oublier Dieu, l'on ne peut lui échapper, et qu'après l'avoir oublié pendant la vie, on le trouvera infailliblement à la mort. Antiochus n'est pas le seul qui ait dit à la mort : *Nunc reminiscor* (I *Mach.*, VI); enfin, Seigneur, je me souviens présentement de vous, daignez vous souvenir de moi; mais Antiochus n'est pas le seul à qui l'on ait dit : Non, malheureux, le Seigneur ne se souviendra plus de vous, il vous a effacé de son cœur, il n'y a plus de Dieu pour vous. Pensez-y donc pendant qu'il est encore temps; mais non, n'y pensez pas au son de ma faible voix... Parlez vous-même, Seigneur, faites entendre cette voix de puissance et de majesté! que le bruit de votre tonnerre égale cette voix impérieuse qui brise les cèdres du Liban, qui réveille les morts, qui se fait entendre jusqu'au fond des tombeaux! parlez, Dieu des armées; que le pécheur caché sous des feuilles de figuier entende sans cesse les reproches de son Créateur : *Adam, où êtes-vous?* (*Gen.*, III.) Où est ton Dieu, déplorable pécheur? où es-tu toi-même? Que Pharaon voie partout les terribles vestiges de votre colère, et qu'il apprenne aux dépens de ce qu'il a de plus cher, que s'il a oublié le Dieu saint, ce Dieu vengeur ne l'a pas oublié! Qu'Hérode entende jusqu'à l'importunité cet arrêt foudroyant : Prince, que faites-vous? *Cela ne vous est point permis* (*Marc.*, VI); que l'effroi, l'épouvante, le saisissement entrent dans les maisons de ces pécheurs où règne un oubli éternel de la loi du Seigneur; où il n'y a aucune prière réglée pour les maîtres et les domestiques, aucun trait de religion, aucun vestige de la crainte de Dieu! que ces pécheurs fugitifs qui évitent vos regards, Seigneur, qui affectent de les éviter, les rencontrent toujours! ils vous fuient partout, partout offrez-vous à leurs yeux! troublez, ô mon Dieu! par quelque grand coup, ces

âmes enivrées et profondément assoupies; troublez leurs indignes plaisirs, troublez même leur repos et leur sommeil, qu'ils n'entendent jamais gronder le tonnerre sans dire, c'est moi seul que le ciel menace, c'est contre moi qu'il va lancer ses traits. Enfin, forcez-les à penser au Dieu des vengeances, parce qu'ils ne veulent pas penser au Dieu des bontés; forcez-les de trembler devant vous comme des esclaves, puisqu'ils ne veulent pas vivre avec vous comme des enfants soumis. Mais non, Seigneur, je connais la tendresse de votre cœur paternel, et j'ai aujourd'hui à vous faire une prière plus digne de vous, une prière que certainement je n'oserais faire à aucun mortel : et à quel homme, en effet, oserais-je dire avec confiance : Mon cher frère, votre parent, votre ami, votre enfant même vous a oublié, votre propre épouse vous a chassé de son cœur, des personnes qui vous doivent tout et que vous appelez vos créatures, vous ont oublié jusqu'à méconnaître vos bienfaits, jusqu'à rougir du bienfaiteur; ne les oubliez pas : ouvrez-leur encore votre cœur, quoique le leur vous soit fermé, ne laissez pas de penser à eux, quoique déjà ils ne pensent plus à vous. Mais cette même prière, j'ose vous la faire, ô mon Dieu! et vous la faire pour vos ennemis même : ce n'est qu'à un Dieu qu'on ose parler ainsi. Ces pécheurs vous ont abandonné, Seigneur, ne les abandonnez pas; vos propres enfants vous ont oublié, ne les oubliez point; oubliez leurs péchés nouveaux, mais n'oubliez pas vos anciennes miséricordes! Jésus, fils de David, souvenez-vous de votre douceur; Jésus, fils de Dieu, souvenez-vous de vos propres bontés. Faites sentir à tous les cœurs les traits de votre aimable présence; que le souvenir de notre Dieu soit la douce consolation de notre vie, que chacun ait dans la journée des moments marqués pour s'occuper de cette pensée délicieuse : qu'on s'accoutume, selon le précepte de saint Paul, à lui rapporter toutes ses actions, à faire tout pour sa gloire, à le trouver en tout et partout. Malheur à qui dira jamais que cette attention à la présence de Dieu fatigue l'esprit! c'est une espèce de blasphème dont j'aurai toujours horreur. Quoi, ô mon Dieu! votre présence nous fatiguerait? elle fatigue l'impie, elle désespère le réprouvé; mais elle ne fatigue point les bons cœurs, ceux qui vous aiment; elle les délasse au contraire, elle les console, elle les réjouit, elle répand dans leur esprit des rayons de lumière, et dans leur cœur une onction toute divine; elle est pour eux comme les prémices de la vision béatifique. Que nous pensions donc sans cesse à vous, beauté éternelle! que nous nous fassions un plaisir, une douce nécessité d'y penser, et d'y penser sans fin et pendant les années éternelles : Dieu vous en fasse la grâce, je vous la souhaite, au nom du Père etc.

—

## SERMON V.

### DU SALUT.

Vis sanus fieri? (*Joan.*, V.)

*Voulez-vous être guéri?*

Qu'il est consolant pour un malade, Messieurs, d'entendre de la bouche même d'un Dieu, s'il veut être guéri! Jésus-Christ le demandait au paralytique de notre Evangile. Tous les jours, à tous les moments de notre vie, ne nous fait-il pas une pareille question? *Vis sanus fieri?* Nous sommes tous malades; le péché est de toutes les maladies la plus cruelle et la plus détestable; c'est la paralysie de notre âme; nous gémissons tous, non pas seulement depuis trente-huit ans, mais durant toute notre vie, sous le poids de nos iniquités. Qu'avons-nous donc de mieux à faire que de nous transporter aujourd'hui tous en esprit à la piscine de Jérusalem, ou plutôt aux pieds du Sauveur, afin que, touchés de nos misères, et prenant la place du paralytique, nous nous trouvions tous en état d'entendre comme lui ces paroles consolantes : *Vis sanus fieri?* Que voulez-vous de moi? voulez-vous être guéri? voulez-vous le salut de votre âme? mais le voulez-vous bien effectivement, bien sincèrement, bien ardemment?

Mais quoi! Seigneur, si je veux être guéri, si je veux mon salut : hélas! il y a si longtemps que je suis dans un état pitoyable! Mon infirmité, plus affreuse que celle de Lazare, va jusqu'à la mort, je cherche ma santé, je demande ma guérison et vous me demandez si je veux être guéri, si je veux être sauvé! *Vis sanus fieri?* C'est à nous, Messieurs, à nous faire cette même question : voulons-nous le salut éternel? Car c'est de cette grande affaire qu'il s'agit ici; affaire personnelle, affaire universelle; le voulons-nous bien efficacement, le voulons-nous autant que la fortune, que la santé du corps? Le paralytique se plaignait de ce qu'il n'avait pas un homme charitable pour le jeter dans la piscine; il ne trouvait personne et il fut assez heureux pour trouver un Dieu : *Hominem non habeo.* Vous n'avez pas aujourd'hui, Messieurs, ce reproche à nous faire; vous ne manquez point d'hommes pour vous jeter dans la piscine. Les prêtres et les pasteurs sont tout prêts à vous recevoir à pénitence. Vous n'avez qu'à vouloir vous convertir et vous trouverez dans les ministres de Jésus-Christ tous les secours et toute la charité que vous pouvez en attendre. L'Eglise met à votre portée des tribunaux toujours ouverts, il ne tient qu'à vous de venir chercher votre salut dans ces piscines salutaires. C'est là que Jésus-Christ se présente à vous, qu'il vous offre ses grâces pour recouvrer la santé de votre âme : c'est-à-dire que l'Eglise vous offre tout ce qu'il vous faut pour opérer votre salut et que rien ne vous manquera de la part de Dieu. Vous n'avez plus qu'à vous interroger vous-mêmes pour connaître quelles sont vos dispositions à ce sujet. Voulez-

vous sincèrement vous sauver? Si vous le voulez véritablement, il ne tient qu'à vous d'y parvenir, puisque tous les moyens, et du côté de Dieu et du côté des hommes, vous sont offerts dans la religion que vous professez.

Mais, comme en matière de salut il est dangereux de tomber dans l'erreur et plus dangereux encore de tomber dans le relâchement, il faut tâcher aujourd'hui de vous préserver de l'un et de l'autre de ces deux grands malheurs; et c'est ce que je vais faire en deux mots. Je dis, 1° que pour ne pas tomber dans l'erreur au sujet du salut, il faut en penser ce qu'en pense Jésus-Christ.

Je dis, 2° que pour ne pas tomber dans le relâchement à l'égard du salut, il faut y travailler comme le Sauveur a travaillé lui-même pour l'opérer. Quoi de mieux fondé, Messieurs, que ces deux propositions? N'est-il pas vrai que les oracles de Jésus-Christ et son Evangile sont la règle de nos sentiments: première vérité? N'est-il pas vrai que les actions et la vie de Jésus-Christ sont la règle de notre conduite: seconde vérité? Ecoutons donc aujourd'hui notre Maître, suivons donc aujourd'hui notre modèle. La prudence veut que nous pensions du salut, non pas ce qu'en pense le monde, mais ce qu'en pense Jésus-Christ; la prudence veut que nous travaillions à notre salut, non pas comme on y travaille dans le monde, mais comme Jésus-Christ y a travaillé lui-même: voilà tout mon dessein. Avant de commencer, implorons l'assistance de l'Esprit-Saint par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

### PREMIER POINT.

Qu'est-ce donc que le Fils de Dieu a pensé du salut? Pour le comprendre nous n'avons qu'à ouvrir l'Evangile, et dans ce livre divin qu'on peut appeler, selon saint Jean, le livre de vie, selon saint Paul, l'évangile du salut, vous y verrez les oracles les plus clairs, les plus décisifs, les plus infaillibles; un assemblage des maximes saintes, un détail auguste, un enchaînement admirable des vérités les plus simples et les plus sublimes, les plus magnifiques et les plus populaires; un corps de morale qui présente à votre esprit l'idée la plus juste et la plus grande que vous puissiez avoir du salut. Parlez donc, adorable Sauveur, à vos serviteurs assemblés en votre présence, qu'ils entendent votre voix. Faites briller à leurs yeux les pures lumières de l'évangile, afin que voyant, d'un côté, les routes lumineuses qui conduisent à la vie, et de l'autre, les voies ténébreuses qui mènent à la mort, ils prennent enfin leur parti devant le Seigneur et son Christ. Taisez-vous, enfants des hommes, la sagesse éternelle va parler et parler des plus grandes choses qui furent jamais. Mais que va-t-elle vous dire? 1° que le salut est une affaire personnelle; 2° qu'il est une affaire importante; 3° qu'il est une affaire nécessaire. Ecoutez bien ces trois grandes vérités que Jésus-Christ votre Maître va vous expliquer lui-même sur le salut. Première vérité. Le salut est une affaire personnelle, et tellement personnelle, que nul autre ne la peut faire réussir sans vous. Non, comme jamais les crimes des autres ne me damneront, jamais aussi la sainteté d'autrui ne me sauvera. Les saints peuvent nous aider dans l'affaire du salut, mais tous les saints ensemble n'obtiendront pas le salut d'un seul pécheur tant qu'il persévérera, qu'il s'obstinera à demeurer dans la corruption du péché. C'est l'oracle de saint Augustin, ou plutôt, c'est l'oracle de Jésus-Christ même. C'est en vain, dit-il aux Juifs, que vous appelez avec tant de faste Abraham votre père; la loi ne justifiera point votre incrédulité. Ce père saint ne sanctifiera point de criminels enfants; ce n'est point par une sainteté étrangère que l'on peut entrer dans le ciel, c'est par une sainteté personnelle; les vierges sages ne sauveront jamais les vierges folles; la négligence de celles-ci ne sera jamais compensée par la ferveur et l'attention de celles-là; le serviteur fidèle qui, outre les cinq talents qu'il avait reçus, en a gagné cinq autres, ne sauvera jamais le serviteur négligent qui, n'en ayant qu'un, ne l'a point fait valoir; l'arrêt est porté, le serviteur fidèle a gagné pour lui seul, et c'est aussi pour lui seul que le négligent a perdu; à chacun son travail, à chacun sa récompense.

Avez-vous compris, Messieurs, cette maxime de la vérité éternelle, la comprenez-vous? Quand vous accumulez des biens, que faites-vous? Ce n'est pas pour vous, c'est pour d'autres que vous bâtissez; vous en aurez toute la peine, et vos successeurs tout le fruit; mais il n'en est pas ainsi de l'ouvrage du salut, le travail en est personnel, l'intérêt en est personnel, et le succès l'est aussi. Ah! si cela est, laissez donc, Messieurs, aux morts le soin d'ensevelir les morts; pour vous, pensez à votre âme que l'on ne perd qu'une fois, et avec laquelle on perd toutes choses.

Seconde réflexion. Le salut est une grande affaire, une affaire importante; et en effet, mon Dieu, par où juge-t-on de l'importance et de la grandeur d'une affaire? Par deux endroits: par le caractère et le mérite de la personne qui y prend part; par le prix et le mérite de la chose même dont il s'agit, et pour laquelle on se met en mouvement. Or il s'agit premièrement de gagner le royaume des cieux; et sa conquête, c'est là sans doute une affaire d'une grande importance. Qui sont ceux qui y prennent part? C'est Dieu et nous: il faut donc juger de la grandeur du salut par la grandeur de notre âme qu'il faut sauver, par la grandeur de Dieu qui daigne penser à son salut: il est important de bien pénétrer d'abord cette grande vérité, parce que rien ne me persuade plus fortement que je dois travailler à mon salut que quand je vois Dieu lui-même s'en faire une affaire, s'en faire un intérêt, une occupation. C'est sans doute un grand spectacle de voir le souverain Maître gouverner le ciel et la terre, animer tout, donner le mouvement à tout,

arranger toutes choses dans l'univers; j'ose dire, avec saint Augustin, que c'est un spectacle plus grand encore de voir ce même Dieu, tout grand qu'il est, donner son attention au salut du plus petit des hommes. Oui, le salut d'une âme est pour lui quelque chose de si grand, que pour y réussir il compte pour rien l'établissement ou la décadence des empires. Que tout se bouleverse dans le monde, que tout se confonde dans l'univers, n'importe, pourvu qu'il sauve les âmes, pourvu qu'il sauve les élus, rien de grand dans le monde pour lui que cela; tout ce qu'il fait, tout ce qu'il permet, il le fait, il le permet pour cela : *Omnia propter electos*. Ah! la douce pensée : Oui, le salut d'une âme, d'une seule âme, la conversion d'un pécheur, d'un seul pécheur, l'occupent plus que le gouvernement du monde entier, c'est à quoi il donne toute son attention, et bien loin de s'avilir par une telle condescendance, rien au contraire, dit Tertullien, n'est plus digne de lui.

Mais si cette affaire est si digne des soins, de l'attention d'un Dieu, elle est assurément digne de nous; et si Dieu cherche avant toutes choses le bonheur et la sanctification de l'homme, il est bien juste qu'avant toutes choses l'homme cherche à son tour la gloire du royaume de Dieu; c'est pourquoi il suffit de vous ramener aux premiers principes de la raison et de l'équité. *Quœrite primum regnum Dei.* (*Luc.*, XII.)

La belle maxime, et que le monde serait beau si elle y était généralement observée!

Troisième vérité. On ne se contente plus de vous dire que c'est une grande affaire, grande dans son principe, grande dans son objet, grande dans sa fin. Il y a des hommes si indifférents pour leur propre grandeur, que les plus grands intérêts ne peuvent les mettre en mouvement pour les toucher, il faut donc leur parler de nécessité. A ce grand mot de nécessité, et de nécessité indispensable, on comprend alors qu'il faut agir, qu'on n'est plus libre de faire une chose ou de ne la pas faire. Or Jésus-Christ a déclaré que le salut est non-seulement un intérêt considérable, mais un intérêt nécessaire, et même l'unique nécessaire; il l'a dit, et nous aurions sans doute horreur de dire le contraire, de penser autrement que lui. Et dans quelle occasion l'a-t-il dit? Circonstance essentielle et remarquable : il le dit dans le temps que Marthe lui préparait à manger avec autant de ferveur que de modestie : S'il y avait quelque chose de nécessaire dans le monde, c'était certainement de recevoir le Messie, de contribuer à entretenir une vie si précieuse à l'univers. Nourrir le Sauveur des hommes, quoi de plus important! quoi même de plus nécessaire! N'importe, au jugement de Jésus-Christ il y a quelque chose de plus nécessaire encore, c'est la science du salut que Marie apprenait en l'écoutant.

Pénétrons bien ce grand oracle, méditons ces paroles tant de fois répétées, et qui ne le seront jamais assez, paroles si pleines d'élévations et de sagesse; il n'y a qu'une chose nécessaire sur quoi il faut raisonner ainsi; mais si les devoirs extérieurs de la piété, mais si la vertu même de l'hospitalité, dès qu'elle n'entre point dans l'ordre de cet unique nécessaire, est rejetée comme une œuvre inutile et superflue, si les saintes occupations d'une vierge si vive, si ardente pour le Sauveur, ne peuvent la mettre à couvert de sa censure, qu'aurait-il donc pensé, ce Sauveur adorable, si Marthe, occupée, non pour lui, mais pour le monde, s'était empressée comme les filles du monde pour de vaines parures, pour les cercles et les assemblées du monde, pour tout ce qu'on appelle amusement des jeunes gens? Comment aurait-il foudroyé ces profanes amusements, lui qui fait à peine grâce à de pieuses inquiétudes, à une tendre sollicitude qui, après tout, ne regardait que lui?

Ici, Messieurs, s'offre à mon esprit une foule de réflexions toutes très-importantes : Représentez-vous le Fils de Dieu, non plus dans la maison de Marthe et de Marie, mais dans votre propre maison, qui vient vous faire en particulier des leçons de salut. Oui, représentez-vous souvent ce qu'il disait, non plus de l'action de Marthe et de la tranquillité de Marie, mais de vos conversations, de vos discours, de vos démarches, de vos agitations; ce qu'il dirait, ce qu'il penserait de vos affaires les plus importantes, de vos occupations les plus sérieuses, de vos projets les mieux conçus; ce qu'il dirait, ce qu'il penserait de vos plaisirs, et s'il les trouverait aussi innocents que vous le publiez; de vos richesses, et s'il les trouverait aussi justement acquises, aussi bien employées que vous le prétendez; ce qu'il dirait, ce qu'il penserait de cette pieuse critique à laquelle vous consacrez vos plus précieux moments avec une application infatigable; de cette vaine et profane érudition qui fait plus d'orgueilleux que de savants, et peut-être plus de philosophes que de chrétiens; ce qu'il dirait, ce qu'il penserait de ces mouvements inquiets qu'on se donne pour conserver quelque agrément qu'on a ou que l'on croit avoir : de ces empressements puérils pour se disputer les plus frivoles distractions; de ces entêtements de vanité qui font pitié à tout le monde; de ces emportements de la passion qui font la honte et le supplice de votre vie : gens du monde, de cet attachement au gain, au jeu, qui vous permet à peine de vivre pour vous et de penser à vous; de ces folles dissipations qui ruinent les uns sans leur faire honneur; de ces bizarres et odieux ménagements qui rendent les autres méprisables et ridicules sans les rendre plus riches. Enfants des hommes, que penserait Jésus-Christ de tout cela? En parlerait-il comme vous? Dirait-il comme vous : heureux les riches, il n'y a de bonheur que pour eux? De bonne foi, canoniserait-il les richesses? Dirait-il anathème à la pauvreté? Flatterait-

il la volupté? Ménagerait-il la vanité? Couronnerait-il la lâcheté? Quitterait-il la balance du sanctuaire pour prendre la balance des hommes trompeurs? Donnerait-il à vos amusements les noms magnifiques que vous leur donnez? Cette fureur de plaire où vous ne voulez rien voir de condamnable, la pardonnerait-il, l'approuverait-il? Cette ardeur insatiable pour les biens de la fortune, que vous trouviez si excusable, cet amour si excessif de l'honneur, cet enivrement de la gloire, cette ambition délicate que vous érigiez en mérite, l'érigerait-il en vertu? Que penserait-il de tout cela? Qu'en pensait-il autrefois? Que pensait-il de tout ce qu'il y avait alors de plus grand dans la Judée? Il en déplorait la fragilité et le néant. Que pensait-il de ces superbes bâtiments qui faisaient de Jérusalem un grand spectacle pour le monde? Il pleurait sur elle et sur toutes ses magnifiques vanités. Que pensait-il du roi Hérode dont les Juifs avaient une si haute opinion, que plusieurs d'entre eux furent tentés de le regarder comme le Messie (ce qui faisait parmi eux la secte des hérodiens)? Il le regardait comme un insensé politique, dont les finesses et les fausses subtilités faisaient tout le mérite : vous savez les noms qu'il lui donne dans de certaines occasions, c'est là tout l'éloge que mérite du Sauveur ce superbe monarque. Que pensait-il des scribes et des pharisiens, ces gens d'honneur, ces hommes hypocrites, orgueilleux, envieux, jaloux, si passionnés pour les premières places de la magistrature et du sacerdoce? Il met ces faux justes au rang des réprouvés. Que pensait-il de l'empereur Tibère, alors maître du monde? *Hélas*, dit-il, *que sert à l'homme de gagner tout le monde, s'il vient à perdre son âme?* (*Matth.*, XVI.) Un empire périssable, un règne de quelques jours, y a-t-il là de quoi se dédommager de la perte de cette âme immortelle? Que sert d'être un grand empereur pour être ensuite un grand réprouvé, car il y a quelque apparence que Jésus-Christ parlait alors de Tibère, que l'on sait avoir été le plus puissant des césars : voilà ce qu'il en disait autrefois.

Mais n'est-ce pas ce qu'il vous dit encore aujourd'hui, à vous qui vous consumez pour amasser un peu de bien? A quoi vous serviront ces richesses, objets de vos désirs? Ah! peut-être à vous faire regretter un jour de n'avoir pas été le plus pauvre des hommes, et à vous forcer de dire, cela est bon pour ce monde, mais en vérité cela ne vaut rien pour l'autre; à vous qui aspirez aux rangs distingués, à quoi vous serviront ces ambitieuses distinctions de la terre, peut-être à vous faire malheureusement distinguer dans l'enfer, à vous damner avec distinction; à vous que le désir de plaire met à la gêne, que vous servira d'avoir plu à tout le monde, d'avoir été applaudi de toute une ville, d'avoir charmé toute la terre, si vous venez à perdre votre âme? Cette âme immortelle, le monde vous la rendra-t-il? Le monde vous sauvera-t-il après que vous vous serez perdus par complaisance pour lui? Donnez donc la liberté à votre esprit; concevez tout ce qu'il peut concevoir; imaginez-vous tout ce qu'il y a dans le monde de plus grand, de plus riche, de plus éblouissant pour les honneurs, de plus flatteur pour les dignités, de plus satisfaisant pour la santé, de plus attrayant pour le plaisir; quand vous auriez tout cela, quel avantage en retireriez-vous? Celui qu'en retirent aujourd'hui tant de réprouvés dans les enfers. Hélas! que leur sert tout cela, ils ont perdu leur âme; qui la leur rendra, cette âme unique, cette âme follement sacrifiée? Or, voilà ce que vous dit Jésus-Christ, et n'est-ce pas ce que nous vous disons de sa part, ou plutôt, ce qu'il vous dit lui-même encore par notre bouche : *Deo exhortante per nos!* (II *Cor.*, V.)

Il n'y a qu'une chose nécessaire, cette maxime austère désole les mondains; mais est-elle de nous? Ce langage si sublime, si nouveau, est-il donc le langage des faibles mortels? Nous ne retranchons rien à l'Evangile, nous n'y ajoutons rien, nous prêchons simplement ce que Jésus-Christ a prêché; oui, c'est lui-même qui parle à chacun de vous, et il faut bien que ce soit un Dieu qui parle, car tous les hommes ne vous persuaderaient jamais. Comment vous persuader, en effet, qu'il n'y a pour vous dans le monde qu'une chose nécessaire, que tout ce qui paraît de plus important dans la vie humaine doit disparaître à nos yeux, que ce qu'on appelle dans le langage du monde de grandes nécessités, nécessités de fortune, d'établissement, d'emploi, de dignité, de condition, de santé, toutes ces choses, au langage du Sauveur, ne sont que de fausses nécessités.

Mais quoi! amasser du bien, élever une famille, établir des enfants, tout ce que vous voudrez : fausses nécessités. Mais il faut vivre, il faut du bien à quelque prix que ce soit; on ne peut s'en passer; et moi je vous dirai, corrigez vos expressions, vous êtes chrétiens, un chrétien ne parle pas ainsi; on ne peut se passer de Dieu, on peut absolument se passer de tout le reste; mais un rang à conserver, une charge à remplir, une terre à faire valoir, tout ce que vous voudrez; votre Dieu a parlé, excepté le salut, fausse nécessité, véritable inutilité; je ne dis pas assez, véritable folie! *Unum est necessarium.* (*Luc.*, X.)

Il est parlé dans l'Evangile d'un homme riche, opulent, honoré dans le monde, regardé sans doute comme un homme intelligent, et d'un grand sens; car c'est de tous temps que les richesses ont tenu lieu de mérite et de vertu. Or, voulez-vous savoir comment Jésus-Christ appelle cet homme? Un insensé. Mais s'enrichir, se pousser, s'avancer, n'est-ce pas quelque chose de grand? Non, dit Jésus-Christ, s'il n'y a que cela. Mais, Sauveur adorable, on croira, on pensera, on parlera, on agira autrement dans le monde, et la folie est en cela de ne point croire la sagesse éternelle, c'est le comble du sens réprouvé; cependant l'oracle est

immuable, il subsistera toujours ; il faudra toujours, malgré que nous en ayons, revenir à ce point fixe. Ranimons donc notre foi, nous n'avons qu'une affaire dans le monde, un Dieu à glorifier, un paradis à gagner, une âme à sauver, un royaume à posséder, une éternité à mériter. Dans la religion chrétienne, tout se réduit pour nous à l'unité, c'est un Dieu qui l'a dit : Ah ! que toute la terre le dise avec lui.

Mais ce grand principe qu'a établi Jésus-Christ, et qui est comme le précieux abrégé de la vie mortelle, quelle conséquence en a-t-il tirée, et quelle conséquence en devons-nous tirer après lui ? Supposez une fois qu'il n'y a, à proprement parler, qu'une seule chose nécessaire, que faut-il penser des moyens de salut, des obstacles du salut ? Ce qu'il en faut penser ! Qu'il faut embrasser les moyens les plus efficaces, les plus propres à en assurer le succès, la prudence prend toujours autant qu'il se peut les plus sûres précautions, qu'il faut embrasser les plus indispensables, et ne pas négliger les plus petites, pratiquer les plus austères devoirs, et ne pas omettre les plus communs, très-souvent les petites choses assurent le succès des grandes : qu'il faut observer la loi dans toute son étendue, garder tous les commandements, et dans certaines circonstances se faire un commandement du conseil même. Ce n'est pas assez, par exemple, pour ce jeune homme de l'Evangile, qui avait d'abord gagné par une ingénieuse complaisance l'affection du Sauveur, ce n'est pas assez pour lui d'avoir gardé tous les préceptes de la loi, et de les avoir gardés dès sa jeunesse. Mais, Seigneur, avoir gardé votre loi, toute votre loi, ne serait-ce pas un grand éloge pour la plupart des hommes ? Oui, mais ce n'est point assez pour ce jeune homme ; il y a pour lui une autre mesure de perfection, il est appelé à quelque chose de plus grand : ***Allez, vendez, renoncez à tout, suivez-moi.*** (*Matth.*, XIX.) Il résiste, ce jeune imprudent, à cette voix du Sauveur, et dès lors voilà non-seulement sa perfection manquée, mais son salut hasardé. Tant il est vrai que, dans l'ordre du salut et de la prédestination, dans une infinité de rencontres, pour certaines personnes, le conseil se change en précepte, et que ne vouloir précisément se sauver que par la voie commune, c'est se mettre au hasard de se perdre par la voie large. Non, dans une affaire de cette conséquence jamais rien de trop, on a besoin de tout. Pourquoi ? Ne cessez point de le dire, c'est qu'il s'agit de l'unique nécessaire.

Mais, s'il s'agit de l'unique nécessaire, que faut-il présentement penser des obstacles du salut ? Il y en a de généraux et hors de nous, et il faut les fuir sagement ; fuyez-les et vous êtes victorieux. Il y en a de personnels et au dedans de nous, et il faut les combattre généreusement ; résistez, et rien ne vous résistera ; combattez et vous serez couronnés. S'armer contre les passions des autres, se tenir en défense contre les siennes propres, couper sans ménagement la main qui scandalise, arracher sans pitié l'œil qui peut séduire, puisqu'après tout il vaut mieux entrer dans le ciel avec un œil de moins que de tomber dans l'enfer en conservant ses deux yeux. Je parle à des chrétiens qui sont accoutumés au style évangélique, et qui ne peuvent ignorer ce que signifient ces expressions mystérieuses. Pour assurer l'unique nécessaire, il ne faut rien ménager, il faut tout sacrifier ; tout doit céder à l'unique nécessaire, la foi, la religion vous le dit, et le bon sens ne vous le dit-il pas aussi ?

Voilà ce que le Fils de Dieu a dit et pensé du salut en lui-même, des moyens et des obstacles du salut. Or, il faut voir présentement par opposition quelles sont sur tout cela les erreurs du monde ; je ne dis pas seulement les erreurs de spéculation, mais les erreurr de pratique et de conduite, que je puis appeler les hérésies du cœur, et qui donnent naissance à toutes les autres.

Première erreur. Il semble qu'on ait bien de la peine à croire que le salut soit une affaire si personnelle que Jésus-Christ l'a dit ; on s'en repose sur une providence universelle qui pourvoit à tout, et qui ne laisse manquer de rien, encore croit-on lui faire honneur que de la charger de l'ouvrage entier ; on s'en repose sur le zèle des pasteurs, on s'en repose encore sur la tendresse de ses héritiers, comme si après vous être damnés par vous-mêmes, vous espériez sérieusement pouvoir un jour être sauvés par autrui. S'agit-il de s'enrichir, il ne faut, dit-on, s'en fier à personne, chacun y est pour soi, et on a raison de parler ainsi, personne ne le fera mieux que vous ; mais pour le salut, l'Eglise y travaillera, les gens de bien, les proches prieront pour nous, les pasteurs, les parents, les amis en feront une partie, et Dieu fera le reste.

Seconde erreur. Il semble qu'on ait bien de la peine à convenir que ce soit une affaire si importante. Pardonnez-moi, hommes du monde, si je parais ici un peu me défier de votre religion : hélas ! votre conduite n'autorise que trop ma triste défiance, Je sais bien que vous regardez le salut comme la grande affaire de Dieu, je sais que vous le regardez aussi comme la plus petite des vôtres ; la plus petite dans votre esprit, c'est celle à qui vous pensez le moins ; la plus petite dans votre cœur, c'est celle à qui vous vous affectionnez le moins.

Enfin, troisième erreur. Il semble qu'on ignore quelle est la seule nécessaire, l'unique affaire, et la première de toutes ; on n'en reconnaît nulle autre plus nécessaire, plus pressante que celle-là ; cependant je ne vois presque nulle part cette estime de préférence, cette affection déclarée pour le salut qui doit l'emporter sur tout le reste. J'entends parler dans le monde de cent inutilités, j'y entends quelquefois parler du salut, mais dans quel rang le met-on ? Presque toujours au dernier ; des richesses d'abord, c'est toujours par là qu'il faut com-

mencer, et ensuite mon salut, car on ne veut pas tout à fait y renoncer; une succession continuelle de plaisirs, et ensuite un peu de dévotion; aujourd'hui un patron puissant dont je ménage les passions, et qui protége les miennes; et vers la fin de ma vie un médiateur qui couronnera des vertus qu'il m'aura données, des vertus que je n'eus jamais; aujourd'hui la faveur, l'amitié du prince, s'il se peut, et ensuite la faveur, l'amitié de Dieu. Le salut ne vient donc qu'après tout le reste, et c'est pour cela qu'il ne vient presque jamais.

De là tant d'autres erreurs sur les moyens du salut; tantôt, qu'il y en a si peu qu'on manque du nécessaire; tantôt, qu'il y en a tant qu'on peut choisir, en prendre une partie et laisser l'autre, ce précepte et non pas un autre, cette maxime et non pas une autre, cette pratique et non pas celle-ci; on se détermine aux plus douces, aux plus aisées, et on se défend toujours de ce qu'il y a de plus rude, de plus difficile, comme si Jésus-Christ était divisé, et que l'Evangile ne fût plus qu'un corps de lois arbitraires, qu'il fut libre à chacun d'en faire le choix et le partage, d'obéir ou de n'obéir pas, d'être chrétien en tout ou de ne l'être qu'en quelque chose.

De là encore tant d'autres erreurs nouvelles sur les obstacles : tantôt qu'ils sont invincibles à notre faiblesse, et qu'on n'est pas obligé de les vaincre toujours; tantôt qu'ils se détruiront d'eux-mêmes, ou que le ciel les détruira pour nous; qu'enfin ce qu'on appelle obstacle du salut, attachement suspect, sociétés dangereuses ne sont pas même des obstacles, et que le ciel nous sauvera avec cela, et malgré cela, sans couper la main qui scandalise, sans arracher l'œil qui séduit, sans rompre ce commerce qui amollit, sans se séparer de ces occasions qui affaiblissent la vertu, qui flattent les passions, sans attaquer le cœur sur un état certain de la vie molle qui porte le poison sur tout le détail des mœurs, sans réformer ce fond corrompu d'amour-propre, dont la pente porte tantôt à un déréglement, tantôt à un autre.

Enfin, entre Jésus-Christ et le monde, opposition visible, universelle, continuelle. Or, dans ce combat de maximes, quel parti prendre? Il faut aujourd'hui nous déclarer, dussions-nous par là nous condamner. Oui, il faut répondre enfin à cette question de saint Bernard, à laquelle le monde n'a jamais répondu. Certainement quelqu'un se trompe ici : est-ce Jésus-Christ ou le monde? c'est l'un des deux, il n'y a point de milieu, il faut donc se déclarer. Jésus-Christ a ses maximes, le monde a les siennes; le Sauveur montre un chemin, le monde en montre un autre. Quel parti prendre? Dirons-nous que le parti de Jésus-Christ conduit à la mort, et que le parti du monde mène à la vie? Dirons-nous que le Sauveur a eu du salut des idées trop relevées, trop magnifiques, que le monde en a eu de plus justes, de plus raisonnables, de plus proportionnées à notre faiblesse? Voilà notre embarras; il n'y a point de milieu, et cependant nous voulons absolument en trouver un. Si nous osions manifester nos pensées, nous ne démentirions pas tout à fait Jésus-Christ, à Dieu ne plaise! mais nous aurions bien de la peine à condamner le monde. Que le monde se trompe, qu'il soit dans l'erreur, c'est une parole qui coûte beaucoup à prononcer; il nous touche de trop près, nous tâchons de trouver qu'il a raison; dans cet embarras, voici le secret qu'imaginent les chrétiens lâches et mitigés : il leur faut un état mitoyen qui ne soit pas tout à fait la voie large, mais qui ne soit pas aussi tout à fait la voie étroite; n'être pas un grand saint, n'être pas un grand pécheur, il leur faut un assortiment : l'Eglise et les spectacles, des plaisirs et de la dévotion, se réjouir et se sauver, un état enfin qui ne soit ni trop dangereux pour l'autre vie, ni trop pénible pour celle-ci.

C'est à ce prix, Seigneur, qu'on donnera la préférence à votre Evangile! d'une part, les maximes du monde sont trop grossières et visiblement damnables; d'autre part, vos maximes sont trop austères et trop gênantes; il faut donc y apporter quelque tempérament, quelque adoucissement; car voilà, Messieurs, la religion de notre siècle, qui veut tout accorder, Jésus-Christ et le monde, l'erreur et la vérité; mais cette espèce de religion nouvelle, c'est la destruction de toute religion. Vouloir tout concilier, c'est vouloir tout perdre et tout gâter. Oui, Messieurs, les tempéraments en matière de salut ne sont au fond que de misérables artifices pour s'étourdir un peu sur l'avenir, un voile trompeur pour couvrir le danger de la damnation éternelle. On ne dit pas, on aurait horreur de le dire : je veux me damner; mais on dit hardiment : je ne veux pas me sauver par la voie étroite, je ne veux pas me sauver à ce prix. Or, ne vouloir pas se sauver à ce prix, c'est vouloir se sauver autrement que tous les saints, c'est vouloir se perdre.

Ah! laissons le monde dans l'erreur, puisque l'erreur lui plaît tant; attachons-nous plus que jamais à la vérité éternelle; la prudence veut que nous nous en tenions simplement à l'Evangile, et que nous pensions du salut ce que le Fils de Dieu en a pensé; la prudence veut encore que nous travaillions au salut comme le Fils de Dieu y a travaillé. Divin Sauveur! consommez en nous, ou plutôt faites que nous consommions par vous, et avec vous, ce grand ouvrage que vous avez commencé. Votre conduite va nous apprendre celle que nous devons tenir : c'est le sujet du second point

### SECOND POINT.

Prétendre se sauver sans Jésus-Christ, sans la médiation et la grâce nécessaire d'un Rédempteur, ce fut autrefois en partie l'erreur des pélagiens, et c'est encore aujourd'hui l'erreur grossière des sociniens. Prétendre se sauver par Jésus-Christ, mais

par Jésus-Christ seul, et par la seule imputation de sa justice, ce fut, comme tout le monde le sait, l'erreur capitale de Luther. Prétendre se sauver par Jésus-Christ et avec Jésus-Christ, mais autrement et par une autre voie que Jésus-Christ nous a rachetés, c'est l'erreur de pratique d'une infinité de chrétiens; la plupart semblent être persuadés qu'il y a eu une voie pour le Sauveur, et qu'il y en a une autre pour eux; pour Jésus-Christ une voie ensanglantée, et pour eux une voie commode et aisée; cependant c'est un grand principe dans la doctrine de saint Paul, que le Fils de Dieu est non-seulement l'auteur de notre prédestination, mais qu'il en est encore le modèle; que nous ne serons sauvés qu'en travaillant au salut comme il y a travaillé lui-même. Or, comment y a-t-il travaillé? Le voici, retenez-le bien. Il y a travaillé sans intérêt, sans feinte, sans partage, sans ménagement, sans relâche, et c'est à ces cinq réflexions, que je vous appelle dans cette seconde partie. Ah! que sans cesse nous ayons devant les yeux ce grand modèle! que sa vie soit toujours présente à notre esprit et à notre cœur! c'est là sans doute la principale étude d'un chrétien. Quel malheur si c'est la plus négligée! Prenez, s'il vous plaît, les réflexions que vous présentera naturellement mon sujet; et fasse le ciel que le portrait abrégé de la vie de notre divin Maître nous apprenne du moins un peu à régler la nôtre! et à chaque trait, souvenez-vous qu'il vous parlera à peu près comme Gédéon parlait aux braves Israélites qui étaient à sa suite : je marcherai devant vous le premier au péril et au combat; s'il faut porter la croix, je la porterai le premier, et une croix plus pesante que la vôtre; vous n'avez qu'à me suivre; faites de votre côté tout ce que vous me verrez faire; suivez-moi, et sur mes pas la victoire vous est assurée.

Première réflexion. Il est certain que Jésus-Christ a travaillé à notre salut sans intérêt, sans nécessité; or, quoiqu'il y ait travaillé sans nécessité, sans autre intérêt que celui de son amour, il y a cependant travaillé personnellement, il ne s'en est reposé sur aucune de ses créatures, sur aucun de ses serviteurs, ni sur ses anges, ni sur ses prophètes, ni sur ses apôtres; il ne s'en est reposé sur personne, c'est par lui-même qu'il a conduit ce grand ouvrage; et n'est-ce pas ce qui doit charmer et enlever tous les cœurs? N'est-ce pas une chose admirable, dit Théodoret, que mon salut, le salut de l'homme fasse l'occupation d'un Dieu, la joie du Fils de Dieu? Jésus-Christ devient la souveraine félicité de l'homme; est-ce que l'homme à son tour, cet homme misérable pourra être la félicité de Jésus-Christ? *Gaudium Christi hominum salus.* Mais ce qui est bien étrange et bien lamentable, c'est que, tandis que Dieu fait sa gloire, presque son bonheur de notre salut, nous nous fassions un jeu de nous perdre! Mais s'il est Rédempteur, s'il est Sauveur, est-ce pour lui-même qu'il l'est? Mais si nous nous sauvons pour sa gloire, n'est-ce pas pour nous-mêmes que nous nous sauvons? Si nous nous damnons, n'est-ce pas pour nous-mêmes que nous nous damnons? En un mot, y était-il plus obligé que nous? Y avons-nous moins d'intérêt que lui? Heureux sans nous, même malgré nous, avait-il besoin de nous? ne pouvait-il se passer de nous? Si tu es juste, dit Job, qu'en reviendra-t-il à Dieu? Si tu ne l'es pas, qu'y perd-il? en sera-t-il moins heureux? Il a travaillé à notre salut sans intérêt, et toujours il l'a fait personnellement. Je vous conjure, Messieurs, d'approfondir cette réflexion, elle est touchante, je m'en promets beaucoup pour l'édification de votre foi; car, si d'une affaire tout à fait étrangère, il s'en est fait une affaire personnelle, ne rougirons-nous pas, d'une affaire personnelle, de nous en faire une affaire tout à fait étrangère? Car voilà où nous en sommes : nous avons quelquefois du zèle, et un grand zèle pour le salut de nos frères, presque point pour le nôtre; nous voudrions réformer toute la terre, et nous ne pensons pas à nous réformer nous-mêmes : paradoxe aussi vrai qu'il est affligeant. Rien de plus étranger à l'homme que l'homme même; l'homme pense à tout, il s'oublie soi-même; la chose est incroyable, toute visible qu'elle est.

Seconde réflexion. Jésus-Christ a travaillé sans feinte et très-exactement à notre salut. Remarquez ces paroles, dussent-elles vous couvrir d'une salutaire confusion; car, s'est-il contenté de souhaiter notre salut, de le désirer, de dire froidement comme nous : je voudrais vous sauver? s'en est-il tenu là? sa rédemption n'a-t-elle été qu'une rédemption de désir? Cependant, en vertu des mérites de sa personne, il pouvait nous racheter tous abondamment par un seul soupir, par un seul désir; ce qui était assez pour notre salut n'était pas assez pour son amour; avec le désir il fallait du sang, et il l'a répandu jusqu'à la dernière goutte. En est-ce assez pour nous faire comprendre l'illusion de ce langage si commun, si damnable: je voudrais bien me sauver? A-t-on prononcé une fois ces paroles vagues et imposantes : tout est fait, il n'y a plus rien à faire? sans avoir rempli aucun de ses devoirs, on a rempli toute justice; cette artificieuse parole tient lieu de bonnes œuvres. La plupart des chrétiens en sont là : je voudrais, disent-ils, me sauver; c'est presque tout ce qu'ils font pour leur salut; et moi je dis que ne vouloir pas se sauver autrement, c'est vouloir se damner véritablement; je voudrais, dites-vous toujours, je voudrais me sauver; et moi, épouvanté de vos protestations stériles, je m'écrierai toujours que tout est perdu; et pourquoi? Parce qu'il est également impossible de se sauver sans grâces de la part de Dieu, et sans bonnes œuvres de votre part.

J'entends qu'on nous dit quelquefois : il en sera de mon salut comme de tout le reste,

ce qu'il plaira à la divine Providence! Mais savez-vous, Messieurs, qu'il plaît à la divine Providence que vous travailliez, et que si vous ne travaillez point, il plaira à cette adorable Providence que vous vous damniez? Nous vous parlons souvent de damnation et d'enfer; mais pardonnez au zèle qui nous presse en votre faveur. Plût au ciel qu'on vous en parlât plus souvent et plus fortement! peut-être qu'avec la lumière de ce flambeau éternel, nous viendrions à bout de dissiper la fatale illusion dont se nourrit votre lâcheté; peut-être qu'à la fin, votre salut, votre conversion seront le fruit de nos sages importunités; mais les hommes lâches ne veulent ni travailler à leur sanctification, ni entendre parler de leur damnation; c'est une bizarrerie de tous les siècles, comme si ne pas entendre parler d'enfer était un moyen sûr de l'éviter. A quoi nous réduisez-vous aujourd'hui, Messieurs; je parle à des hommes sages, à des hommes très-prudents pour le monde, et très-peu pour le ciel, et je me vois donc réduit à leur disputer leur sagesse, du moins à la réprouver!

Troisième réflexion. Je vous ramène toujours à notre divin modèle. Jésus-Christ a travaillé à notre salut sans partage, je veux dire qu'il a rapporté à ce grand et unique objet tout ce qu'il a dit, tout ce qu'il a fait; j'ose le dire, tout ce qu'il était; il y a rapporté tous les soins de sa providence, toutes les saintes ardeurs de sa charité, tous les préceptes de son Evangile, tous les fruits de ses mystères, de son incarnation, de sa naissance, de sa circoncision, de sa vie cachée à Nazareth, de sa vie laborieuse en Judée, de sa vie publique, de sa vie souffrante; il y a rapporté toutes ses courses, ses voyages, ses miracles même; il ne paraissait occupé que de cela, il ne pensait, il ne parlait que de cela; continuellement appliqué à le prêcher au peuple, à en instruire ses disciples, il en parlait aux hommes, il en parlait pour eux à son Père: Sauveur dans tous les temps, quand il ne nous faisait pas des leçons, il nous donnait des exemples et des secours.

Or, par une conduite si suivie, que nous fait-il entendre? Que nous devons aussi y rapporter tout; que c'est à notre salut que nous devons rapporter, et le plan de notre vie, et le détail particulier de toutes nos actions, de nos actions les plus simples, même les plus indifférentes; en sorte qu'il n'y a pas un moment dans notre vie où, si on nous demandait: que faites-vous? nous ne fussions prêts à répondre avec confiance: je travaille à mon salut, je travaille pour l'éternité; dès le matin je me dis à moi-même, je marcherai aujourd'hui vers l'éternité; le soir je me demande à moi-même quelle démarche, quels progrès ai-je faits vers l'éternité? Chaque jour et à tous les moments du jour, je me prépare aux années éternelles, j'amasse un fonds, un trésor pour l'éternité: voilà ce que je fais. *Annos æternos in mente habui.* (*Psal.* LXXVI.)

Quatrième réflexion. Jésus-Christ a travaillé à notre salut sans ménagement: peuples, nations, rendez grâces à l'immensité de son amour; célébrez à jamais cette charité immense qui passe visiblement toutes les bornes de la charité; il a travaillé aux dépens de son repos, de sa vie, le dirai-je, aux dépens même de sa grandeur et de sa gloire. En quoi s'est-il ménagé? Que n'a-t-il pas fait et sacrifié? Il lui en a coûté des larmes, des douleurs, des abaissements extrêmes; il lui en a coûté tout son sang! Vous en êtes quelquefois troublés et comme scandalisés; vous osez dire, ou du moins le penser, qu'il en a trop fait, qu'il n'a pas assez ménagé la bienséance de sa grandeur. Mais que ce scandale est glorieux pour lui! qu'il est honteux pour nous! Glorieux pour lui, parce qu'il a forcé ses ennemis à confesser qu'il a fait au delà du nécessaire pour sauver les hommes; honteux pour nous, puisque; dès là que nous osons dire qu'il en a trop fait, nous semblons convenir nous-mêmes que nous n'en faisons pas assez.

En effet, qu'est-ce que votre salut vous a coûté jusqu'à présent? quel si grand combat? quelles si grandes violences? quels si nobles efforts? quels si généreux sacrifices? Entrez en compte avec vous-mêmes sous les yeux de Dieu; produisez votre livre de vie: car chacun doit avoir le sien pour le produire au dernier jour, et dans ce livre de vie, ou plutôt ce livre de mort, vous verrez avec étonnement, que depuis trente, quarante années que vous êtes sur la terre, vous n'avez peut-être pas donné huit jours bien sérieusement à votre salut; par conséquent, que depuis ces trente, quarante années, vous n'avez pas vécu huit jours; car il faut retrancher du nombre de vos jours tout ce qui n'a pas été donné à l'affaire de l'éternité; vous verrez que peut-être depuis des années entières vous n'avez pas fait de bonnes œuvres selon votre propre jugement, que peut-être vous en avez plus fait pour vous égarer et vous perdre, qu'il ne vous en fallait pour vous sauver et vous sanctifier.

Proposition étrange qui a cependant quelque chose de solide et de vrai! Les impies l'ont avoué eux-mêmes, il faut les en croire; pour se perdre, ils ont marché dans des voies épineuses et difficiles jusqu'à l'épuisement et à la fatigue; c'est-à-dire qu'ils se sont damnés à grands frais: *Lassati sumus in via iniquitatis* (*Sap.*, V); tandis que pour le salut ils auraient voulu toujours marcher dans des voies commodes et aisées. Cependant il est écrit, et la main de Dieu ne l'effacera pas pour nous, il est écrit partout que le salut doit coûter, que le royaume des cieux souffre violence, que l'on n'entrera jamais dans la terre promise qu'après des voyages, des courses, des combats, des victoires.

Ecoutons encore notre oracle, l'adorable Sauveur, lisons son Evangile, nous verrons

qu'à chaque page il parle du salut, mais jamais il ne parle du salut qu'il ne parle en même temps des difficultés et des contraintes ; nous convenons même tous de ces difficultés, nous nous en plaignons tous, et cependant nous agissons toujours comme si c'était la chose du monde la plus facile, la plus aisée. Comment en parle-t-il? Tantôt c'est un royaume, mais pour y entrer il faut anéantir tout orgueil et avoir la simplicité des enfants; tantôt c'est une couronne, mais une couronne de justice, et qui, par conséquent, suppose le travail et le mérite qui nous engagent à faire de grandes choses et à en souffrir de plus grandes encore. Eh ! les couronnes mêmes du monde, ces couronnes corruptibles, comme les appelle saint Paul, on ne les a qu'à ce prix : il faut combattre, il faut s'épuiser, il faut même verser du sang, et après bien des combats, bien des épuisements, bien du sang répandu, encore ne les obtient-on pas. Vous le savez, braves malheureux, et vous vous en plaignez! nous vous plaindrions aussi si vous ne vous plaigniez pas tant. Tantôt c'est le champ, la vigne du Seigneur; mais le père de famille ne veut point y trouver d'ouvriers oisifs; tantôt c'est un festin délicieux, mais il faut tout quitter pour s'y trouver, les affaires les plus indispensables doivent céder à celle-ci ; tantôt c'est une perle précieuse, capable d'enrichir elle seule pour toujours, mais il faut tout vendre pour l'acheter, il faut tout sacrifier plutôt que de la perdre; tantôt c'est un trône à la droite du Fils de l'Homme, mais il faut boire son calice avant que d'y monter ; tantôt c'est un héritage magnifique, mais on n'a droit de le partager qu'après avoir porté sa croix; tantôt enfin c'est la maison de Dieu, mais dont l'accès est difficile, dont la porte est étroite, il faut se faire violence pour y entrer ; il le faut, c'est une nécessité : tout l'Evangile est plein de pareilles images, de semblables maximes.

Mais la vie de Jésus-Christ, sa conduite en disent encore plus que son Evangile : car il ne faut jamais perdre de vue ce divin modèle. Or, dites-moi présentement, quel parti prendrons-nous, nous reposerons-nous donc toujours, parce qu'il ne s'est jamais reposé? Ne travaillerons-nous point, parce qu'il a toujours travaillé? Ne sacrifierons-nous rien, parce qu'il a tout sacrifié ? Ce divin Rédempteur, en mourant pour nous sur la croix, nous a-t-il dit : Enfants de ma douleur et de ma tendresse, chrétiens rachetés de mon sang, reposez présentement en paix, j'en ai tant fait pour vous, ne faites plus rien après moi; je vous délivre de tous les soins, de tous les embarras de votre salut; reposez-vous, dormez dans une sûreté profonde, je me suis tant fatigué pour vous; demeurez tranquilles et ne faites pas le moindre mouvement pour moi, j'ai répandu tout mon sang pour vous; ne versez par une larme pour moi, je vous ai créés sans vous, je vous ai rachetés sans vous, je vous sauverai encore sans vous, je me charge de tout; mon sang suppléera à tout; je vous réponds de ma grâce, et ma grâce vous répond de tout; ne vous contraignez donc plus, vivez dans le plaisir et dans la joie ; quoique vous fassiez pour vous perdre, assurez-vous que vous ne périrez point.

Si vous trouvez, Messieurs, que Jésus-Christ ait parlé de la sorte dans son Evangile, tenez-vous donc en repos comme vous faites, continuez de vivre comme vous avez vécu, ce n'est pas pour vous qu'il faut trembler. Il n'y a pour vous qu'à espérer; il en a tant fait pour vous qu'il ne vous reste plus rien à faire ; mais son Evangile ne dit rien de semblable; mais la croix me dit tout le contraire. Travaillez donc, et beaucoup, faites donc des efforts et de grands efforts, faites donc tout ce que vous pouvez et gémissez donc encore de ce que vous faites si peu.

Enfin, cinquième et dernière réflexion, Jésus-Christ a travaillé à notre salut constamment et sans relâche, sans aucune interruption, sans jamais se lasser, sans jamais se rebuter; nous n'avons point reconnu dans sa vie commune comme dans la nôtre un temps de plaisir, un temps de contrainte, un temps de travail, un temps de repos; non, il n'y a pas eu pour ce divin Sauveur des moments privilégiés, des heures de délassement; tous les temps ont été pour lui un temps de salut. Considérez-le dans les divers états, et partout vous le verrez occupé du salut des misérables mortels; s'il descend du ciel, c'est pour notre salut qu'il en descend, nous chantons tous les jours dans le symbole cette première démarche de sa bonté; s'il converse sur la terre pendant plus de trente-trois années, c'est pour continuer par l'immensité de ses travaux le salut de l'homme, qu'il a commencé par de si étranges humiliations : s'il retourne dans le ciel, c'est, dit saint Paul (*Hebr.*, VIII), pour faire l'office de médiateur auprès de son Père, c'est, dit-il lui-même, pour nous y préparer une place, *vado parare vobis locum* (*Joan.*, XIV); s'il établit son tabernacle parmi nous, c'est pour veiller de plus près, si j'ose ainsi dire à notre sanctification et nous appliquer dans le détail les fruits de la rédemption, par le renouvellement de son sacrifice ou par l'usage de son adorable sacrement; enfin partout, dans tous les états, vous le voyez continuellement remplir l'aimable mais pénible fonction de Sauveur; notre salut est toujours sa grande et unique affaire ; il y a travaillé sans relâche, et il y a travaillé encore sans interruption; il y a travaillé dans la crèche, sur la croix; il y a travaillé encore sur l'autel; il y travaillera jusqu'au dernier soupir de notre vie.

Or, je vous le demande, Messieurs, que veulent dire des soins si persévérants, un amour si constant? que nous devons aussi y travailler constamment toute la vie, dans tous les temps, dans tous les âges, dans

toutes les circonstances; il n'a rien excepté, n'exceptons rien. Depuis le moment de notre naissance jusqu'au dernier jour, jusqu'au dernier soupir de notre vie, depuis le baptême jusqu'au tombeau, pas un moment de relâche, point d'interruption; ne nous en permettons point : c'est notre première affaire, c'est donc par là qu'il faut commencer; c'est notre dernière affaire, c'est donc par là qu'il faut finir. Car enfin qui est-ce qui sera sauvé? Ce ne sera pas précisément celui qui aura voulu se sauver dans un certain âge de la vie et qui ne l'aura pas voulu dans l'âge suivant; ce ne sera point l'Apôtre qui aura fait des miracles, ni Salomon si sage dans sa jeunesse, ni les Israélites si fervents dans leur première entrée en la terre promise, ce ne sera que celui qui aura persévéré jusqu'à la fin; je ne dis pas persévéré un jour, non pas une année, non pas dix années, mais jusqu'à la fin; le premier moment ne décide point du salut, ce n'est que le dernier, et ce dernier moment, ce moment favorable, Dieu ne l'accorde ordinairement qu'à ceux qui ont travaillé constamment. *Qui perseveraverit usque in finem hic salvus erit* (*Matth.*, XXIV).

Sur quoi nous devons tous, en finissant, raisonner ainsi : Le salut est donc une de ces sortes d'affaires qui demande tout l'homme et toute la vie de l'homme, tous les moments de la vie; une affaire de préférence, une affaire de cœur, il faut que le cœur soit là; une affaire présente qu'on ne commence jamais trop tôt, que l'on commence toujours trop tard quand on la recule d'un seul jour; une affaire toujours renaissante, qui se renouvelle à tout moment, dont nous ne verrons la fin qu'au bout de notre carrière; je n'ai donc pas un seul moment à perdre. Tant de fois abusé par des désirs trompeurs, je disais, le temps du salut arrivera, un temps plus favorable viendra; et il ne venait jamais : enfin le voici venu; je suis convaincu que je ne suis dans le monde que pour Dieu. Je n'ai qu'un intérêt ici-bas, c'est de m'assurer la possession de Dieu; tout le reste m'est étranger, je le déclare; que le monde le sache, que mes amis en soient informés : je commence aujourd'hui pour ne discontinuer jamais; c'est commencer bien tard, je l'avoue, mais c'est pour cela même que je vais redoubler mes efforts, pour regagner, si je puis, le temps que j'ai perdu. Je trouve dans l'Evangile une consolation, je vois que les ouvriers qui n'ont travaillé qu'à la dernière heure ne laissent pas de recevoir la même récompense que ceux qui ont travaillé tout le jour, parce que sans doute, dans ce peu de temps, ils ont travaillé avec plus d'ardeur, avec plus de ferveur que les autres; que cette bonté du père de famille m'inspire du courage et de la confiance. Que le monde n'attende plus rien de moi! non je n'ai plus rien à donner au monde, tout est à Dieu, et rien n'est plus à moi qui ne soit à lui. Depuis le moment présent jusqu'à celui de ma mort, je lui sacrifierai tout; rien que je ne fasse pour lui et que je ne lui rapporte, et à ce dernier moment, il me sera permis de dire à mon Sauveur, ce que mon Sauveur même disait en mourant : *Consummatum est*. (*Joan.*, XIX.)

Enfin, Seigneur, j'ai commencé le grand ouvrage dont vous m'avez chargé; vous avez accompli tout ce qui était écrit de vous dans les Prophètes et dans les livres saints; et moi, par votre grâce, j'ai accompli tout ce qui était écrit de moi dans le saint Evangile; j'ai toujours eu devant les yeux le grand modèle qui m'a été montré sur la montagne; fidèle à toute la loi, dans tous les temps, j'ai travaillé sans dégoût, j'ai combattu sans relâche, j'ai conservé la foi, il ne me reste qu'à attendre de votre miséricorde une couronne de gloire, je l'attends aussi de votre justice; je l'attends et je me présente à vous pour la recevoir, ô Dieu, auteur de tout bien, consommateur de mon salut! voici le moment où je vais recueillir ce que j'ai semé : ô le moment heureux où l'on va payer au centuple les faibles efforts que jai faits pour le royaume de Dieu! heureux d'avoir un peu travaillé pour un Sauveur qui a tant travaillé pour moi! Heureux mille fois le serviteur qui s'est fait violence, qui s'est consumé pour un Maître, qui, après avoir été mon Rédempteur, veut être encore ma béatitude et ma récompense éternelle! C'est, Messieurs, ce que je vous souhaite. Au nom du Père, etc.

## SERMON VI.

### DE LA GRACE SANCTIFIANTE.

Jesus proficiebat sapientia, ætate et gratia apud Deum et apud homines. (*Luc.*, II.)

*Jésus croissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes.*

Que nous serions heureux, Messieurs, si l'on pouvait dire avec vérité de nous ce que l'Evangile dit de Jésus-Christ, que nous croissons en âge, en grâce et en sagesse devant Dieu et devant les hommes! Mais, hélas! une funeste expérience nous fait voir tout le contraire dans la plupart des chrétiens : bien loin de croître en âge, en grâce, ils ne conservent cette grâce qu'autant de temps qu'ils ne peuvent la perdre; et à peine ont-ils atteint l'usage de raison, qu'ils ont le malheur de la perdre en commettant le péché qui donne la mort à leur âme; ce qui est de plus affligeant encore, c'est que peu de chrétiens ont le bonheur de recouvrer la grâce lorsqu'ils ont eu le malheur de la perdre. Combien de pécheurs sont plongés depuis longtemps, et se replongent chaque jour de nouveau dans les ténèbres du péché, dans les ombres de la mort, sans songer à en sortir et à s'en délivrer! Combien de chrétiens se survivent à eux-mêmes après s'être donné la mort par le péché! Combien, dit saint Cyprien, tout morts qu'ils sont, survivent à leurs propres funérailles!

Hélas! si, comme autrefois, du temps de

Moïse et d'Aaron, on séparait les vivants d'avec les morts; si on mettait d'un côté les vases d'honneur et de sanctification, et de l'autre tous les vases de colère et d'ignominie; d'une part, tous ceux qui ont la grâce sanctifiante, et de l'autre tous ceux qui ne l'ont pas, que d'un côté le nombre serait petit, et que de l'autre il serait grand! Parmi tant d'enfants de l'Eglise, qui ne serait étonné de trouver si peu de vrais enfants de Dieu? Déjà cette seule réflexion ne devrait-t-elle pas nous désoler les uns et les autres? Il est des hommes avec qui nous vivons, que nous regardons comme nos amis, et qui sont actuellement les ennemis de Dieu.

Si, pour vous rendre sensibles à vos propres malheurs ou aux malheurs des autres, il ne faut, Messieurs, que vous faire connaître l'excellence de la grâce de la justification, l'esprit de Dieu m'inspire de vous expliquer ce mystère, de vous développer ce secret, afin de vous en faire sentir le prix et la sublimité. Je sais que nous avons ce grand avantage en parlant de la grâce sanctifiante, que quelques idées magnifiques que nous puissions nous en former, c'est toujours un mystère; qu'il est plus aisé de l'avoir et de la sentir, que d'en raisonner et de la définir. Cependant, j'espère que, guidé par les lumières des saints Pères, soutenu de votre foi, aidé des images toutes brillantes de l'Ecriture, je vous rendrai sensible en quelque sorte un don tout surnaturel dans son principe, tout céleste dans sa fin.

Que ceci, Messieurs, demeure donc bien avant gravé dans votre cœur, et ne l'oubliez jamais: La grâce sanctifiante est le plus grand de tous les biens, et par conséquent celui qu'il faut le plus estimer; la grâce sanctifiante, quoique le plus grand, est cependant le plus exposé de tous les biens, eu égard à notre fragilité, et par conséquent celui qu'il faut le plus soigneusement conserver: voilà tout mon dessein. Puissiez-vous recevoir dans ce moment cette grâce vivifiante! puisse-t-elle être en ce jour le principe de votre justification, afin que vous soyez la joie et la consolation de l'Eglise, après avoir été l'objet de sa douleur par vos péchés! C'est ce que nous allons demander au Seigneur par l'intercession de sa sainte Mère qui fut remplie de grâce au moment qu'un ange lui dit: *Ave, Maria.*

### PREMIER POINT.

C'est sans doute, Messieurs, une grande humiliation pour nous que nous ne puissions juger des biens du ciel que par comparaison aux biens de la terre, qu'il faille rabaisser notre foi jusqu'à l'expérience des sens, qu'il faille, pour ainsi dire, mesurer notre grandeur par notre petitesse même. Pardonnez-nous, mon Dieu, ces comparaisons terrestres, nous en sommes redevables à la nécessité de nous instruire, mais que tout l'avantage en soit pour l'honneur de votre gloire!

Quels sont les biens du monde? On les réduit tous aux richesses, aux honneurs, aux plaisirs, c'est là le grand langage du monde; nous n'entendons parler d'autre chose: être riche, être grand, être content, on ne connaît pas d'autre bonheur. *Beatum dixerunt populum cui hæc sunt.* (*Psal.* CXLII.) Et moi réformant avec le prophète le jugement erroné du monde, je m'écrie: faux bonheur! félicité trompeuse! j'y renonce pour toujours. Heureux celui à qui Dieu appartient par la grâce, et qui appartient à Dieu par l'esprit d'adoption! celui-là seul mérite le nom d'heureux, je ne connais point d'autre bonheur. *Beatus populus cujus Dominus Deus ejus.* (*Ibid.*)

Oui, Messieurs, la foi m'apprend que la grâce est un trésor plus estimable que tous les biens de la terre; que la grâce nous donne un titre d'honneur, un degré d'élévation que rien ne peut égaler; que la grâce renferme une plénitude de paix et de sanctification, dont rien ne peut approcher, et que par ces trois endroits elle est pour un chrétien, je dis pour un chrétien véritable, le plus grand de tous les biens, le principe de sa grandeur, la source de sa félicité parfaite: élevez vos esprits, Messieurs, ranimez votre foi, je ne parle point pour les hommes charnels, ils ne m'entendraient pas, ils ne goûteraient pas ce que je pourrais leur dire du don de Dieu; je parle aux enfants de la promesse qui n'ont garde de contester les titres glorieux de leur adoption.

Et d'abord portons nos premiers regards sur les richesses inestimables de la grâce, comme s'exprime saint Paul; tout y est merveilleux, tout y est divin. Vous dire en général que Dieu, tout Dieu qu'il est, ne pouvait rien donner de plus grand à une créature, c'est déjà dans un seul trait vous donner de nobles idées de son excellence, mais ce n'est pas assez développer ce fonds inépuisable; il faut ajouter avec l'Apôtre (*Coloss.*, III) et le concile de Trente, qu'en vertu de la grâce inhérente en vous, vous êtes tout à Jésus-Christ, et Jésus-Christ est tout à vous; tous les mérites de sa rédemption, le prix infini de son sang, les fruits surabondants de sa mort, les trésors de l'Eglise, les travaux immenses des apôtres, les souffrances des martyrs, les oraisons, les austérités des religieux et des gens de bien, tout cela est à vous. Vous avez droit à tout cela tant que vous serez unis à Jésus-Christ et à ses saints par le lien de la grâce, tant que vous aurez un saint commerce de charité avec le chef et les membres, en quoi consiste la communion des saints. Les pécheurs, tant qu'ils seront dans l'abîme du péché n'auront rien de ce trésor des justes, ils sont comme des enfants déshérités ou du moins prêts à l'être. C'est le péché qui les réduit à cette triste indigence; et vous, âmes justes, vous avez part à tout ce qui se fait dans l'Eglise: non, il ne se fait aucune prière, aucune bonne œuvre dans la religion chrétienne, il ne s'offre pas

un seul sacrifice dans le monde entier auquel vous n'ayez part; ce que vous faites vous-mêmes a un prix infini : richesses personnelles, richesses étrangères, ne cessons point d'admirer ce merveilleux pouvoir de la grâce qui fait mériter tout, qui donne le prix à tout, qui élève les actions même les plus communes à un ordre tout surnaturel, tout divin.

Apprenez donc, chrétiens, le grand, le rare secret de devenir riches en peu de temps avec la grâce; si vous vous conduisez par ses salutaires impressions, vous ne ferez pas un pas qui ne soit une démarche vers le ciel, pas une action qui ne soit un fonds sûr pour l'éternité, pas un verre d'eau aux pauvres qui ne vous donne un droit à l'héritage du ciel, pas une bonne parole, pas un mot de douceur, de charité qui ne soit aussitôt écrit au livre de vie, pas une prière qui ne soit portée par les anges jusqu'au trône de Dieu, pas un moment de tribulation qui n'opère un poids immense de gloire; la grâce qui vous unit à Jésus-Christ divinise en quelque sorte vos plus faibles hommages, et tandis que, renfermés dans le secret de vos maisons sous les yeux du Père céleste, il paraîtra au monde que vous ne faites rien que de commun, vous serez réellement riches devant Dieu. C'est ce que nous annoncent les saints Pères, les oracles de la religion, mais c'est ce qui est caché au monde aveugle et profane; car le monde comprend-il ce que dit le Sage, qu'il y a un homme véritablement riche quoiqu'il n'ait rien, un homme véritablement pauvre quoiqu'il ait beaucoup de richesses? Le monde comprend-il ce que dit saint Augustin : Oh! la belle parole! puissiez-vous ne l'oublier jamais! L'homme le plus riche, s'il n'a pas la grâce de Dieu, qu'est-il? L'homme le plus pauvre, s'il a la grâce de Dieu dans son cœur, que n'est-il pas? Que peut-il lui manquer? Le monde comprend-il que tous les biens de la terre, ces biens d'ailleurs qu'on ne peut acquérir sans peine, qu'on ne peut posséder sans inquiétude, ni perdre sans douleur, que tous les biens ensemble réunis au gré de l'avarice ne valent pas le plus petit degré de grâce; qu'être hors de la grâce de Dieu, c'est un malheur digne d'être pleuré toute la vie; qu'enfin la plus haute fortune où la grâce ne se trouve point est une véritable indigence? On ne le comprend pas aisément dans le monde, on craint que nous le fassions comprendre trop clairement; en vérité, c'est une faiblesse de foi dont on ne peut trop gémir devant Dieu. On craint d'être pauvre si l'on n'a que vous, ô mon Dieu! Humiliante réflexion! Bien malheureux celui à qui un Dieu ne suffit pas! Votre grâce, Seigneur, est un trésor caché, et on ne fait pas de grands efforts pour la trouver; et que peut-on trouver qui vaille davantage.

Mais j'ai dit en second lieu que la grâce était la véritable grandeur du chrétien, et sur quoi l'ai-je avancé? C'est que, selon les nobles idées des saints Pères, la grâce sanctifiante est une participation de l'Etre divin, un rayon de la Divinité, une émanation de sa bonté, une douce influence de sa charité, un caractère lumineux de sa sainteté; regardez-la dans le Père qui la donne, voyez quelle est la noblesse de son principe, regardez-la dans le Fils qui la mérite, voyez quel en est le canal auguste, voyez-la dans le Saint-Esprit qui la fait opérer; voyez quelle est sa fécondité merveilleuse : quelle source! quel caractère de grandeur, qui vous fait entrer en participation de la grandeur de Dieu même.

Ce qu'on appelle caractère dans le monde n'est qu'une idée, qu'un fantôme, qu'un nom frivole, une légère apparence qui ne donne rien de réel à celui qui la porte; être revêtu d'un caractère, c'est n'être revêtu de rien; si la place est un peu plus grande, au fond l'homme n'en est pas plus grand. Mais la grâce met en nous un caractère aussi réel qu'il est auguste; elle nous donne une impression réelle de grandeur, de majesté, de sainteté, qui nous constitue les amis, les enfants de Dieu; son nom seul est glorieux. Qu'est-ce donc que la chose même? *Ut filii Dei nominemur et simus.* (I *Joan.*, III.) Avec la grâce je puis dire, selon le stile des Ecritures, que nous sommes des hommes divins, c'est-à-dire, des hommes marqués au sceau de la Divinité : *Divinæ consortes naturæ.* (II *Petr.*, I.) Avec la grâce j'ai droit d'appeler Dieu mon père, et il veut bien, tout Dieu qu'il est, me regarder comme son enfant; élevé au-dessus des choses humaines, placé entre le ciel et la terre, je possède Dieu dans mon cœur. Laissant à part tous les titres fastueux de la terre, je regarde avec respect le titre d'enfant de Dieu, il efface tous les autres. Ces héros, ces monarques qui font taire l'univers devant eux, ces fameux conquérants dont on vante tant et peut-être trop les exploits, elle les fait disparaître comme des ombres; mais une âme juste, élevée à l'adoption des enfants de Dieu, ne fût-ce qu'un enfant baptisé depuis un jour, c'est le chef-d'œuvre de la puissance de Dieu, l'objet de ses plus intimes complaisances; Dieu, tout Dieu qu'il est, ne peut rien faire de plus grand; dans cette noblesse, rien de suspect, rien d'imaginaire, rien de flatté, point de titres douteux, point d'alliance supposée, point de généalogie contrefaite, c'est ce qu'on doit appeler une véritable grandeur, un vrai mérite.

Sagesse humaine, réforme tes jugements, cesse de donner un rang distingué à ces premières places que le monde recherche! Que le siècle donne tant qu'il lui plaira des noms si magnifiques à cet état trompeur, qui, sous tant de majesté, conserve tant de bassesse, qui unit les plus hauts rangs avec le plus petit mérite, le cœur le plus bas avec la plus noble élévation. Non, rien de grand pour moi que ce qui est grand devant Dieu; et sur cela reconnaissons combien il y a de fausseté dans le langage humain. Tous les jours on dit dans le monde : c'est un homme

intelligent, c'est un grand génie, un grand homme; mais après cela je demande, est-il juste, a-t-il la grâce? C'est en cela que consiste tout l'homme, sans cela le plus grand homme n'est rien. Grands politiques, grands guerriers, grands magistrats, tout ce que vous voudrez ; mais encore une fois sont-ils justes? Car voilà la règle du vrai mérite, et s'ils ne sont pas ce qu'ils doivent être devant Dieu, je compte pour rien tout ce qu'ils sont devant les hommes. La grandeur extérieure peut éblouir, mais sans la grandeur intérieure, tout le reste est bien petit aux yeux de la foi.

David était un grand roi; mais sans la grâce, à peine parlerait-on de lui. Cette immortalité glorieuse qu'il a dans la mémoire des hommes, ce n'est pas sa valeur, c'est la grâce qui la lui a donnée. Rien de plus grand avec la grâce que Salomon, rien de plus petit dépouillé de la grâce, selon ses propres réflexions; le sage tant vanté est devenu le plus méprisable des hommes, parce qu'il avait perdu la grâce. César était un grand homme; mais sans la grâce que paraît-il à nos yeux? Un grand réprouvé; il avait tout le reste, mais qu'est-ce que tout le reste sans la grâce? Déjà je cesse de le respecter, et je ne cesse point de le plaindre. Quel homme qu'Alexandre! l'esprit de Dieu a daigné louer ses exploits héroïques; mettez la grâce dans ce cœur il sera le plus grand de tous les cœurs ; sans cela, Alexandre, tout grand qu'il est, n'est qu'un homme, ou plutôt il n'est rien. Socrate a été au sentiment des sages une lumière du monde. Ce fameux philosophe fait honneur à l'humanité, mais on ne trouve point la grâce dans son cœur; je prononce, dit saint Bernard, qu'il ne mérite pas seulement qu'on parle de lui.

Formez à peu près, Messieurs, le même jugement de tout ce qui vous paraît le plus grand, le plus éclatant dans les plus hautes conditions : vous verrez quelque chose de semblable à ce que l'Ecriture dit de Naaman (IV *Reg.*, V), c'était un homme riche, mais il était lépreux. Humiliant contre-poids ! c'était un grand politique, un fameux guerrier, c'était le favori du roi de Syrie, il occupait la première place de son empire, rien ne manquait à sa fortune ; mais, sans la grâce, tout manquait à sa personne. Il ne faut donc que cette lèpre spirituelle pour infecter les dons les plus précieux de la nature et de la fortune. Qu'est-ce que la science humaine parmi les hommes? le mérite de l'érudition est sans doute une sorte de grandeur, de distinction, rien de plus excellent avec la grâce, sans la grâce rien de plus vain, rien de plus dangereux; un seul petit degré de grâce vaut mieux que toute cette fastueuse érudition; et le savant avec toutes ses lumières ne laissera pas d'être rejeté, réprouvé de Dieu, s'il n'a que cela; Lucifer était le premier des anges, et c'est aujourd'hui le premier des démons.

Qu'est-ce que la beauté, cette beauté si rare, si brillante, si enviée, si chérie? c'est encore une autre espèce de grandeur bien flatteuse, une autre sorte de distinction qu'on préfère souvent aux avantages de la naissance, de la fortune, et très-souvent aux avantages de la grâce; cependant, sans la grâce, sans la beauté intérieure de l'âme, la beauté extérieure du corps n'est que vanité; ou plutôt, dit l'Esprit-Saint, n'est que misère, qu'abomination, qu'une affreuse difformité. Pour vous en convaincre, dit saint Augustin, il n'y a qu'à comparer les traits de sa conscience avec les traits d'un beau visage. Grand Dieu ! quelle différence, quelle splendeur d'un côté, quelle noirceur de l'autre ! *Fallax gratia et vana pulchritudo.*

La vertu elle-même, je veux dire cet assemblage de qualités humaines qu'on appelle vertus morales : la modération, la bonne foi, la droiture, la clémence, la vertu des philosophes, la vertu des héros, la vertu des honnêtes gens, tout cela avec la grâce a son prix sans doute; mais tout cela sans la grâce n'est qu'un airain sonnant, une cymbale retentissante, un fantôme pour éblouir.

Enfin, dans le monde rien de plus grand au jugement des mondains mêmes que l'esprit de prophétie, que le don des miracles, mais sans la grâce ce n'est encore rien; car il est certain que les grâces, les prophéties, les dons éclatants peuvent être quelquefois le partage des réprouvés. L'impie Balaam ne fut-il pas prophète et un grand prophète? Judas, le perfide Judas, n'avait-il pas fait des miracles, comme le marquent les saints Pères, aussi bien que les autres apôtres? Le don même des miracles n'est qu'une grandeur suspecte, s'il n'est accompagné de la grâce, qui est le plus précieux de tous les dons. En un mot, tout ce qu'il y a de plus grand sur la terre n'est rien, s'il n'est marqué au sceau de la grâce qui est le sceau de la divinité. Fussiez-vous donc plus grand qu'Alexandre, plus puissant qu'Assuérus, plus savant que Salomon, plus riche que David, plus habile dans l'art de gouverner qu'Athalie ; eussiez-vous la sagesse d'une Débora, le courage intrépide d'une Judith, la modestie, la majesté d'une Esther; eussiez-vous ensuite les vertus de ces saintes héroïnes qui furent en même temps la gloire de leur nation, la consolation des peuples, la terreur de leurs ennemis; je dis plus, fussiez-vous tous apôtres par l'ardeur de votre zèle, par la vivacité de votre foi, tous martyrs par vos souffrances et votre fermeté, tous prophètes par la science de l'avenir, tous des anges par l'éclat, la pureté, la sublimité de vos lumières; fussiez-vous enfin tout ce qui paraît de plus grand dans le monde, sans la grâce, sans la charité, saint Paul le dit, la foi nous l'apprend, vous n'êtes rien; fussiez-vous au contraire les derniers des hommes par la naissance, les plus dénués par l'indigence, aussi malheureux et plus malheureux que Job ne l'était sur son fumier, en proie à toutes les disgrâces, à toutes les infirmités; fussiez-vous ce que sont les malheureux qui vous font horreur, sur lesquels vous n'osez même jeter vos regards; si vous avez la grâce, si Dieu est

dans votre cœur, que vous êtes grand, jusque dans votre humiliation! si vous savez sentir votre grandeur, vous êtes vous seul un grand spectacle pour Dieu; les regards de complaisance, de préférence sont arrêtés sur vous, *oculi Domini super justos*. (*Psal.* XXXIII.) Tu as parcouru la terre, dit le Seigneur à Satan, tu as vu ce qu'il y a de grand, de brillant, de majestueux, mais as-tu bien considéré mon serviteur Job? (*Job*, I.)

Remarquez, dit saint Grégoire, que le Seigneur ne parle que de Job; cependant il y avait alors dans le monde des princes, des souverains, des potentats. Job seul attire la considération du Très-Haut, tout le reste disparaît à ses yeux. Par où paraît-il grand? Par la grâce qui habite en lui. Job, dit l'Ecriture (*Ibid.*), était un homme juste, et par là plus roi devant Dieu que les rois du monde; c'est par là qu'il devient lui seul un grand spectacle pour la divine majesté.

Apprenons enfin à parler le langage de la religion et à nous dégager des préjugés vulgaires. Etre grand, ce n'est pas être riche, puisque avec toutes les richesses on peut être très-petit devant Dieu. Etre grand, c'est être juste, c'est avoir en soi cette grandeur intérieure qui fait que le plus pauvre devant les hommes est quelque chose d'important devant Dieu, selon cet oracle qui doit vous inspirer à tous une fierté sainte, et nous rendre infiniment respectables aux autres hommes et à nous-mêmes! La raison nous dit elle-même; rien de véritablement grand que ce qui est grand devant Dieu. Quel malheur si nous avions d'autres idées!

Mais qu'ai-je voulu dire quand j'ai ajouté que la grâce était dans le cœur du chrétien une plénitude de bonheur, une source de félicité? De quels plaisirs ai-je voulu vous parler? ah! ce n'était pas des plaisirs naturels, sensibles; de cet enivrement de plaisirs qui inondent les sens, qui offusquent la raison; c'étaient des plaisirs surnaturels, des plaisirs intérieurs, de ce goût intérieur de la vertu qui fait sentir par lui-même un certain calme heureux, un doux repos, une suavité délicieuse; je ne sais quelle joie, je dis une joie réfléchie, raisonnée, évangélique, une joie de foi, une joie de conscience, telle que vous l'éprouvez, âmes justes, telle que l'éprouvent les amis de Dieu, beaucoup mieux que je ne puis le concevoir et l'exprimer; en un mot, tout ce qui peut faire le bonheur de l'homme dans cette vie. Pour cela que faut-il? Deux choses. Etre content du présent, espérer bien pour l'avenir; tel est l'état de celui qui possède au dedans de lui-même le royaume de Dieu.

Ne me vantez plus vos plaisirs, ni vos délicieux enchantements, hommes du siècle que le charme de la bagatelle fascine et aveugle; pour nous, instruits à l'école de l'Esprit-Saint, nous ne nous laisserons pas éblouir ainsi par ces fantômes, nous savons ce qu'il en faut penser. Quelle différence en effet entre un mondain, ce qu'on appelle même un mondain heureux, et l'homme juste, l'homme de bien! D'un côté, plus d'éclat intérieur, plus de transport de joie, des plaisirs plus fastueux, un contentement plus sensible; mais de l'autre, une joie plus pure, un repos plus intime, des plaisirs plus pleins, plus de satisfaction, une paix que le monde ne peut ni donner, ni ôter; une paix qui ne se fait sentir qu'au dedans, qui n'est audessus de tout sentiment, que quand on en goûte soi-même la céleste suavité.

Voyez, disait Daniel (*Dan.*, I) à un grand empereur, quelle différence il y a entre nos misérables captifs et vos orgueilleux et délicats Assyriens, entre nous, qui nous refusons tout, et ceux qui ne se refusent rien; d'un côté vous verrez une joie folâtre, une joie d'emportement, de transport, une joie qui ne laisse pas de cacher un cœur dévoré par des chagrins secrets, des remords cuisants : jusque sur leurs visages flattés, il est aisé d'entrevoir une pâleur sombre, une langueur désespérante, des dépits forcés, et jusque sur le nôtre, malgré la sainte pâleur de la pénitence, vous verrez une joie modeste, une sérénité de conscience, une douce et noble tranquillité qui vaut mieux que tous les plaisirs. Nous n'envions rien de vos joies et de vos plaisirs; et, si vous êtes sincères, vous avouerez, à la honte de vos idoles, et à la gloire du Dieu d'Israël, que s'il y a un vrai bonheur sur la terre, il n'est que pour ses serviteurs : il n'y a qu'eux qui puissent dire, je suis heureux. C'est même en vain que nous cherchons à vous consoler, âmes justes, mais affligées; vous avez au dedans de vous-mêmes la source de votre félicité: eussiez-vous tout perdu, on ne peut vous plaindre: la religion ne le permet pas, Dieu est encore à vous. Ah! n'en est-ce pas assez? Croyez-moi, la grâce, l'amitié de Dieu font un heureux dédommagement, c'est la meilleure part pour ce monde et pour l'autre; pour ce monde, une abondance de mérites, pour l'autre, un torrent de voluptés.

Etre content du présent, espérer un heureux avenir, quelle joie! quel charme! quelle onction intérieure! pouvoir se dire à soi-même, j'aime mon Dieu, et je suis sûr que, si je l'aime, j'en suis aimé : j'espère entrer un jour dans son royaume, et non-seulement je l'espère, mais j'en suis comme assuré, j'y ai un droit certain, fondé sur celui de Jésus-Christ même. S'il y a des consolations solides en cette vie, certainement, Messieurs, c'est celle-ci. Je ne dis pas qu'on puisse s'assurer tout à fait durant la vie d'avoir la grâce sanctifiante, et que l'on sache certainement si l'on est un objet d'amour ou de haine. Ah! qui sait, à n'en pouvoir douter, si c'est Dieu qui règne dans son cœur, ou s'il n'y règne point? C'est un secret caché sous le voile du sanctuaire, dit saint Bernard; ce discernement est toujours très-difficile à faire, cette incertitude toujours très-désolante pour un demi-chrétien, pour un chrétien lâche; elle est même humiliante et pénible pour les âmes les plus ferventes; cependant pour un cœur droit, combien de témoignages favorables et non suspects! Combien de réponses de vie! Combien de

consolantes conjectures! Le témoignage de la conscience qui vous dit intérieurement: âme chrétienne, soyez en paix, Dieu est content de vous: *dicite justo quoniam bene.* (*Isa.*, III.) Témoignage de l'esprit de Dieu, qui, selon la pensée de l'Apôtre (*Rom.*, VIII), dit que nous sommes les enfants de Dieu, les héritiers de son royaume, que Dieu habite en nous par sa présence spéciale, et que nous habiterons un jour dans sa gloire: alors rentrant dans mon propre cœur, et y trouvant cet esprit d'adoption, je m'adresse à Dieu comme à mon père, et j'ose lui dire, moi, cendre et poussière: Vous êtes mon créateur, mais un jour vous serez ma récompense; cette récompense, je puis l'espérer, je puis même la mériter: je suis tout à vous, mais un jour vous serez tout à moi; vous me donnez cette félicité suprême, j'en ai en moi un gage infaillible qui est la grâce. Ou plutôt vous devez l'un et l'autre à Jésus-Christ votre fils qui a mérité l'un et l'autre pour moi.

Que de telles réflexions sont consolantes! peut-on ne pas être heureux? Y a-t-il un autre bonheur sur la terre? Non, un ami de Dieu n'est jamais malheureux; la tristesse ne doit jamais entrer dans un cœur où Dieu a établi son règne, son empire, c'est là où est le vrai bonheur; le vrai chrétien n'en trouve point d'autre.

Que notre religion est sublime, Messieurs, mais qu'elle est aimable! laissons-nous pénétrer des doux sentiments qu'elle inspire, laissons un moment agir notre foi, soyons chrétiens, du moins pour quelques moments. La grâce est donc un trésor plus estimable que les richesses de la terre, elle est donc un titre d'honneur, un degré d'élévation que rien ne peut égaler; elle renferme donc une plénitude de satisfaction et de paix dont rien ne peut approcher; par conséquent tous les talents, tous les mérites humains, mérites de valeur, d'esprit, de bon cœur, toutes les perfections humaines ne sont donc rien, si elles ne sont consacrées par la grâce; et par conséquent, nous ne devons estimer nos frères, nous ne devons nous estimer nous-mêmes que par le don de la grâce, puisque Dieu, qui est la règle de nos jugements, n'estime autre chose; et par conséquent la grâce est notre première, notre unique grandeur; rien de grand sans la grâce, avec la grâce tout est grand; rien ne peut vous dédommager de la perte de la grâce, la grâce peut nous dédommager de tout le reste. La grâce est donc le plus grand de tous les biens, par conséquent celui qu'on doit le plus estimer. En sommes-nous à cette estime de préférence qui met toujours la grâce au premier rang? Mais la grâce, quoique le plus grand, est, j'ose le dire, le plus exposé de tous les biens, parce que nous le portons dans un vase fragile, et par conséquent celui qu'on doit le plus soigneusement conserver: seconde proposition qui va faire le second point de ce discours.

SECOND POINT.

Pour justifier pleinement ma seconde proposition, je ne veux que deux simples réflexions, l'une sur la fragilité de la grâce, l'autre sur les moyens de conserver la grâce; rien de plus fragile que la grâce qui peut à tous moments se perdre; rien de plus nécessaire que les moyens de conserver la grâce: commençons.

Chose déplorable! Messieurs, que la grâce soit en même temps un bien si excellent et si fragile, si excellent par rapport à Dieu d'où elle vient, si fragile à raison de notre faiblesse qui la reçoit: un bien qu'il nous importe tant d'avoir, et si facile à perdre; qu'elle soit le plus précieux de tous les dons, et celui qui court le plus de danger! Mon Dieu, que cette réflexion est affligeante pour vos amis! cent fois j'en ai gémi dans mon cœur, qui n'en gémirait pas? Que nous sommes heureux et malheureux tout ensemble! heureux lorsque nous possédons la grâce, malheureux de pouvoir si aisément la perdre; de sorte que la grâce sanctifiante est tout à la fois dans notre cœur, le principe de notre gloire et le sujet de notre humiliation; le principe de notre gloire, parce que sans elle nous ne pouvons être heureux; le sujet de notre humiliation, puisqu'il ne faut presque rien pour devenir les ennemis de cette grâce.

Non, rien de plus affligeant que cette malheureuse facilité de perdre le plus grand de tous les biens, facilité qui vient toute de nous, et qui ne peut venir de Dieu, ni de sa grâce. La grâce n'est pas un de ces biens corruptibles qui nous échappent par leur propre fragilité, c'est un don surnaturel, permanent, qui de lui-même est éternel du côté de Dieu qui le donne; car de sa part c'est une alliance éternelle, une paix inaltérable, le lien d'une éternelle amitié, et il est de foi que Dieu ne rompt jamais cette paix divine, que nous ne l'ayons rompue les premiers; que jamais il ne se retire de nous que nous ne nous soyons volontairement retirés de lui; le mal vient donc uniquement de nous; la grâce n'est donc un bien fragile, que parce qu'elle est entre vos mains.

Mais ce bien est-il fragile autant qu'on nous le dit? Demandez-le au premier des anges, et il sera forcé d'avouer qu'il l'a perdu par une seule pensée d'orgueil et de révolte contre Dieu; demandez-le au premier des hommes, et il vous dira qu'il l'a perdu par une seule complaisance, une seule sensualité; demandez-le à David, et ses soupirs vous diront mieux que moi, que pour le perdre il ne lui a fallu qu'un coup d'œil, un regard inconsidéré; demandez-le à Salomon, et les égarements du plus sage de tous les hommes vous apprendront, qu'il ne lui a fallu qu'un plaisir séduisant pour perdre en un jour quarante années de sagesse et de vertu. Tant d'autres trop célèbres exemples de notre commune fragilité, et leurs chutes lamentables qui ont été l'instruction et l'épouvante de l'univers, nous convaincront de cette humiliante vérité; que pour renverser la statue d'or, il ne faut qu'une petite pierre; que pour arracher les plus

hauts cèdres du Liban, il ne faut qu'un tourbillon impétueux; que pour perdre la grâce, il faut peu de chose, il ne faut souvent qu'un geste, une parole, un regard. Vous savez ce que dit le Fils de Dieu dans l'Evangile: il ne faut qu'une injustice, un mauvais conseil, une adulation, une lâche flatterie, quelquefois une simple médisance, une légère calomnie, une seule omission en matière de précepte, une pensée libre et volontaire contre la pureté, un doute volontaire contre quelque article de foi, un désir, un projet qu'on n'exécute point, une complaisance qui ne demeure dans le cœur qu'un moment, qui ne fait que passer par le cœur, une action que sa rapidité, son peu de durée, ce semble, devraient excuser.

Ce bien est-il si fragile? demandez-le à vous-mêmes. Jetons quelques regards sur certains endroits de votre vie qui vous font gémir intérieurement ; vous verrez combien peu il a fallu pour vous faire déchoir de l'état sublime où vous avait mis la grâce; vous verrez avec surprise que ce n'était rien d'abord, peut-être un simple désir de plaire, une indiscrète curiosité, une imprudente avidité; vous verrez en vous-mêmes le véritable sens de ces grandes paroles de Tertullien, dont ce savant homme fut lui-même la trop funeste preuve, que rien n'est plus délicat que le don du Saint-Esprit; que la grâce est une fleur de beauté ravissante, mais fragile, que le moindre souffle peut flétrir; un germe de vie mais encore tendre, que la première impression du froid peut faire mourir à l'instant; et de tout cela, vous conclurez avec vous-mêmes que, la grâce étant donc en même temps le plus grand et le plus fragile de tous les biens, on ne peut, je ne dis pas pas trop s'affliger, s'alarmer, s'inquiéter, car, il n'est pas ici question d'inquiétudes et d'alarmes ; mais on ne peut trop veiller sur ce trésor, trop soigneusement le conserver; qu'on doit pour cela, à l'exemple d'Abraham, sortir de la maison de son père, si dans cette maison paternelle il y a quelque secret ennemi de la grâce; fuir comme Lot, aller sur la montagne, aller porter dans le désert ce précieux dépôt, de peur qu'il ne coure quelque risque dans le commerce du monde; sortir comme Moïse de la cour de Pharaon, s'exiler, se disgrâcier soi-même, encourir la disgrâce de tous les rois de la terre, plutôt que de s'exposer à encourir celle de Dieu. Les occasions délicates de disgrâce et de chute ne sont pas si rares qu'on le pense. S'exposer à souffrir plutôt tous les maux, plutôt la violence d'un maître, le délaissement d'un patron, les emportements d'un concurrent, les insultes d'un monde corrompu, les railleries des mondains, la censure de certaines gens de bien, qui ne peuvent souffrir qu'on agisse autrement qu'eux; plutôt la ruine entière de votre fortune, que de la soutenir par une usurpation; ah! plutôt la perte de votre réputation, l'anéantissement de votre crédit, que de trahir votre devoir par mollesse ou par lâcheté; ah! plutôt s'écarter des routes ordinaires de la prudence humaine, que de demeurer dans certains endroits suspects à la probité; ah! plutôt s'exposer à une amère confusion, que de mollir dans la cause de Dieu; ah! plutôt enfin perdre la vie, que de perdre la grâce.

L'entendez-vous, Messieurs? Oui vous vous trouverez dans cent conjonctures où il faut nécessairement risquer quelque chose pour ne pas risquer la grâce ; sacrifier quelques-uns de vos intérêts pour ne pas diminuer quelque chose du prix de la grâce; déplaire à un ami, pour ne pas déplaire à Dieu; se mettre au hasard de chagriner des parents, des enfants, une épouse, pour ne pas offenser Dieu; ou bien il faut, comme parle saint Augustin, essuyer dans le monde des tempêtes, des orages, pour arriver au port du salut: c'est qu'un chrétien compte pour rien la perte de tout le reste, pourvu qu'il conserve la grâce qui lui tient lieu de tout; un chrétien n'est chrétien que par-là. L'entendez-vous, Messieurs? Pour en venir là, voici d'excellentes règles de conduite qu'ont données les saints Pères, et es sont des moyens efficaces pour conserver la grâce, ne l'exposer jamais..... l'augmenter toujours.... Renouvelez votre attention.

Qu'est-ce qu'exposer la grâce? C'est la laisser sans précaution, sans vigilance, sans attention; c'est la mettre dans le péril ; péril de l'occasion, péril du mauvais exemple, péril des sociétés suspectes, péril des familiarités dangereuses, péril des spectacles, péril des assemblées ; évitez le simple péril de la tiédeur; c'est la dévotion, c'est la ferveur qui gardent la grâce, et l'indévotion et la tiédeur l'exposent à tous les malheurs; évitez le simple péril de l'oisiveté, le travail est commandé à tous, l'amour du travail est nécessaire à tous ; en ne faisant rien, on apprend à faire le mal ; on perd en même temps la grâce; évitez le péril de la vie molle et sensuelle, qui de tous les périls est le plus général. Ne point éviter tous ces dangers, c'est exposer sa grâce.

Mais si c'est là exposer la grâce, combien qui l'exposent tous les jours, et par une suite nécessaire, combien qui la perdent tous les jours ! A voir leur audace, leur témérité, leur aveugle confiance, à paraître partout, à être de tout, à tout dire, à tout voir, à tout entendre, vous diriez qu'ils ont été confirmés en grâce, qu'ils sont arrivés à cette heureuse stabilité dans la grâce qui approche de l'impeccabilité; vous diriez qu'affranchis des communes faiblesses, ils n'ont plus rien à craindre des ruses de Satan, ni des piéges de la volupté, ni de cent autres périls qui menacent la vertu, qui la réduisent chaque jour à la triste nécessité de vaincre ou d'être vaincue ; vous diriez qu'ils sont persuadés avec Luther, que la grâce est inadmissible, qu'on ne la perd jamais quoi qu'on fasse pour la perdre, que c'est un don inaliénable, permanent, qui se conserve lui seul, sans qu'il nous en coûte rien pour le conserver. Si c'est là ce que vous espérez, âmes mondaines, je vous admire, mais je ne

vous comprends pas ; souffrez que les gens de bien ne vous imitent pas ; on vous l'a dit tant de fois, on peut bien vous le dire encore. Dans tous les siècles du christianisme nous avons vu des hommes forts dans la foi, qui se séparaient de la société des hommes pour aller s'enfoncer dans les déserts, et ils ne croyaient pas trop faire ; encore en fuyant le monde, ils se craignaient eux-mêmes. Pourquoi fuyez-vous, saints héros de la pénitence ? C'est que nous avons la grâce. Mais pourquoi fuir, si vous l'avez ? C'est que le vaisseau dans lequel nous la portons est fragile, qu'il peut se briser à la moindre secousse, la fuite est donc une sagesse nécessaire ; dans le monde nous avons trop d'ennemis à la fois, dans le désert nous n'en avons qu'un à combattre.

Ainsi parlaient ces illustres fugitifs, ainsi agissaient ces fermes colonnes de la maison de Dieu ! nous, fragiles roseaux, qui nous plaignons de notre faiblesse jusqu'à nous faire un honneur, un mérite de nos plaintes mêmes, nous nous exposons à mille dangers, comme si nous étions les forts d'Israël, sans prendre garde à cette parole de l'Ecriture : que courir volontairement au péril, c'est déjà avoir péri (*Eccli.*, III) ; nous n'attendons pas les dangers, nous courons au-devant d'eux ; c'est à qui s'exposera le plus, à qui inspirera plus de passions, à qui en recevra le plus, à qui affrontera de meilleure grâce ou plutôt plus imprudemment les plus évidents dangers, sans autre raison qu'une grande passion, sans autre précaution qu'un entier oubli de toute réflexion. On ne le veut céder à personne. Folle distinction ! on veut se signaler par le crime quand on ne le peut pas autrement ; c'est à cette espèce d'héroïsme qu'on aspire ; il semble que dans le monde on dispute à qui perdra plus promptement la grâce, à qui donnera le premier coup mortel.

Pardonnez-moi, mondains, si je déplore un malheur que vous déplorez si peu ; hommes de peu de foi, si différents de vous-mêmes, quand est-ce qu'on vous verra aussi sensibles à vos véritables intérêts, à votre plus grand intérêt, que vous l'êtes à des intérêts de rien, aussi jaloux de la beauté de votre âme que vous l'êtes de la santé de votre corps ? Dans tout le reste, hélas ! si raisonnables, si sages, si éclairés, si habiles politiques, sages magistrats, orateurs éloquents, vigilantes mères de familles, économes intelligentes ; je loue à regret cette prudence charnelle, si circonspecte, si attentive, si mesurée. Faux sages du monde, que ne suivez-vous vos propres exemples, que ne vous imitez-vous vous-mêmes ! non jamais, ô mon Dieu ! on n'exposerait le trésor de la grâce. On serait saintement avare de ce don précieux, et, bien loin de le prodiguer si témérairement, on ferait de continuels efforts pour l'augmenter au centuple. Augmenter la grâce pour mieux la conserver, second moyen assuré, je ne dis pas assez, moyen absolument nécessaire.

Et sur quoi le dis-je ? sur l'expérience non-seulement de tous les saints, mais de tous les pécheurs ; de tous les saints qui n'ont conservé la grâce que par les efforts continuels qu'ils ont faits pour l'augmenter ; de tous les pécheurs qui, négligeant de l'augmenter, n'ont pu même la conserver; et, si vous m'en demandez la raison, c'est que la grâce est un principe de vie agissant, qui s'éteint faute d'action ; c'est une semence féconde qui, faute de porter sans cesse de nouveaux fruits de vie, périt sur ce principe, dit saint Thomas. Comprenez l'illusion de tant de gens qui croient faire beaucoup pour conserver la grâce, dès qu'ils ne font rien de positif pour la perdre; qui, à la vérité, ne marchent pas rapidement vers l'abîme, mais aussi qui ne font aucun pas vers le ciel ; qui craignent presque autant de monter trop haut que de tomber tout à fait ; qui enfin veulent être toujours ce qu'ils sont, sans être ni bons, ni mauvais, ni meilleurs, ni plus parfaits ; sans avancer du côté de Dieu, ni reculer du côté du monde. Equilibre imaginaire, ménagement chimérique, où il est évident que la vertu ne se soutiendra jamais ! Il y a de l'ambition dans le monde, il y en a partout; mais l'ambition humaine ne reconnaît point dans la fortune le milieu qu'elle veut trouver dans la religion; on n'est jamais content de son état, on aspire à quelque nouveau degré d'élévation, d'opulence ; on veut croître, monter, être des premiers si l'on peut, du moins n'être pas des derniers. Les petits font effort pour sortir de leur bassesse, l'artisan veut égaler le bourgeois, et le bourgeois veut imiter le noble; le noble veut des titres qui l'approchent du trône ; presque point d'hommes médiocres qui ne soient agités de la passion si ordinaire de ne pas se contenter de sa médiocrité, d'aller plus loin ; il n'est pas jusqu'aux négociants qui ne veuillent aller de pair avec les princes, les souverains ; c'est là le grand désordre du siècle; mais le plus contagieux de tous les désordres, vous vous en plaignez vous-mêmes. Pourquoi ? C'est, dites-vous, que par là toutes les conditions sont confondues ; mais nous nous plaignons de ce qu'en matière de vertu l'on est toujours content du peu que l'on a, ou que l'on croit avoir; que l'on craint d'aller au delà du devoir, tandis qu'il est évident qu'on demeure beaucoup au-dessous ; que dans le cœur des grands, dans le cœur de vos amis, vous voulez avoir une place de distinction, la première s'il se peut, tandis que vous cédez volontiers à d'autres la première place dans le cœur de Dieu, trop contents d'avoir la dernière.

Tel est le langage de la lâcheté. C'est assez de ce qu'on fait. Si l'on demande quelque chose au delà, c'en est trop. Ne sait-on pas que se borner ainsi, c'est borner la grâce, et que borner la grâce, c'est s'affaiblir peu à peu, c'est s'anéantir. Ne sait-on pas que les bonnes œuvres en sont comme l'aliment nécessaire; que les bonnes œuvres retranchées, le germe du salut va bientôt être étouffé;

qu'en matière de fidélité à la grâce, craindre d'en faire trop est une disposition très-prochaine d'en faire trop peu ; que ne vouloir sauver que l'essentiel, c'est se mettre au hasard de perdre l'essentiel même ? ne sait-on pas d'ailleurs que quand on conserverait son talent tout entier (voici la plus terrible menace de l'Evangile), on serait rejeté du père de famille pour ne l'avoir pas fait valoir, pour ne l'avoir pas augmenté ?

Mais je dis de plus que, si l'on néglige de l'augmenter, on ne pourra pas même la conserver; car ne sait-on pas qu'on ne peut conserver la grâce de l'innocence que par les œuvres de la pénitence ; conserver l'amitié de Dieu que par une sainte haine de soi-même; et qu'enfin, selon la parole de notre divin Maître, on ne sauve son âme qu'en la perdant ?

J'entends d'ici les cris, les frémissements de l'amour-propre ; elle est donc bien sévère cette grâce, bien crucifiante. Oui, Messieurs, elle l'est beaucoup plus que vous ne le pensez ; mais souvenez-vous qu'il est bien juste que cette grâce vous coûte quelque chose, puisqu'elle a tant coûté à Jésus-Christ notre Rédempteur; car enfin, voici encore une réflexion importante tirée du fond de la religion : ce n'est pas la grâce de l'état d'innocence qu'on pouvait conserver au milieu des plaisirs du paradis terrestre, c'est une grâce de réparation, de rédemption, une grâce de crucifiement qui a été formée sur le Calvaire ; une grâce qui est sortie des plaies du divin Rédempteur, qui a été achetée au prix de tout le sang d'un Dieu souffrant et mourant ; par conséquent une grâce qui, étant née sur la croix, ne s'entretient, ne se conserve autrement que par la croix ; c'est une des vérités capitales de la religion : saint Paul ne prêche pas autre chose. Il y a mille voies pour perdre la grâce, mais il n'y en a qu'une pour la conserver ; une vie pénitente et crucifiée ; il n'y en a point d'autre, et le monde avec tous ses raffinements n'en trouvera jamais d'autre.

Mais que fais-je ici ? Je vous exhorte avec saint Paul à conserver la grâce, à être saintement immobiles dans l'état de la grâce : *State*. (I *Cor.*, XVI.) Je vous exhorte à n'exposer jamais ce trésor et à l'augmenter toujours; peut-être l'avez-vous déjà perdu? peut-être vous êtes-vous fait un plaisir de le perdre? peut-être avez-vous cru gagner beaucoup en le perdant? peut-être actuellement êtes-vous insensibles à une si grande perte? peut-être ne pensez-vous nullement à la réparer ? Je veux donc vous faire à vous-mêmes la peinture de vos propres malheurs ; je veux vous présenter encore le beau portrait d'une âme en qui la grâce habite, afin que cet heureux et mille fois heureux état vous montre l'état déplorable d'une âme dépourvue de la grâce : triste et affreuse peinture ! sentez, s'il est possible, toute sa disgrâce, tout son malheur. Elle était si riche, quel affreux dénûment ! elle était si honorée, quelle honteuse dégradation ! la foi frémit quand elle se représente un homme qui vient de commettre un péché mortel.

Figurez-vous qu'il se passe dans son âme d'étranges choses; il perd la grâce, et en perdant la grâce, que ne perd-il point? Il perd la charité, l'amitié de Dieu; il perd tout le fruit de ses bonnes œuvres et de ses vertus : combien de pertes en une seule! combien de malheurs en un seul ! Or, je vous le demande, pécheurs, y a-t-il là de quoi triompher? y a-t-il là de quoi s'applaudir? N'irez-vous pas encore vous ériger des trophées à vous-mêmes? ou plutôt n'y a-t-il pas là de quoi désoler les uns et les autres ; et les pécheurs déjà tombés, et les justes prêts à tomber? Avoir déjà perdu la grâce, ou être à tous moments en danger de la perdre; être déjà l'ennemi de Dieu, ou pouvoir le devenir à l'instant ! Ayons la foi, et ces deux paroles nous tiendront dans un continuel frémissement.

Mais apprenons du moins à pleurer la perte de la grâce, si nous avons eu le malheur de la perdre; apprenons, dis-je, à pleurer sa perte, et ensuite à la réparer : car, quoique la grâce soit le plus grand et le plus fragile de tous les biens, elle est cependant de tous les biens le plus essentiel, le plus nécessaire, celui dont on peut moins se passer; par conséquent, celui qu'il faut le plus promptement recouvrer. Si c'est le plus grand malheur d'être sorti de cette voie de la justice, c'est le plus pressant de tous les devoirs d'y rentrer promptement : ce serait trop d'être dans la disgrâce de Dieu tout un jour, ce serait trop d'y être un seul instant ; hâtons-nous donc de nous rapprocher de Dieu et d'aller chercher le trésor que nous avons perdu.

Rappelez-vous, Messieurs, je finis par ce trait d'histoire de la sainte Ecriture, quelle fut la désolation du grand prêtre Héli, lorsqu'après l'événement d'un combat fatal, il apprit que l'arche d'alliance avait été enlevée par les Philistins ; car l'arche surtout était l'objet de son zèle et de sa pieuse inquiétude, parce qu'elle était le véritable trésor d'Israël; il craignit tout pour elle, ce pieux pontife. On ne peut lire cet endroit de l'Ecriture sans en être ému, attendri comme lui, et sans comprendre cette grande vérité, qu'on ne peut se consoler de la perte de la grâce. Un jeune homme, échappé du combat, vient lui en faire le triste récit; il ne parle pas d'abord, ou il ne parle que par des sanglots. Eh ! mon enfant, demande le grand prêtre, qui était alors assis dans la maison de Dieu, dites-moi tout ce qui s'est passé, rendez-moi compte de tout : *Quid actum est, fili mi?* (I *Reg.*, IV.) Tout est perdu ! s'écrie l'Israélite; le peuple d'Israël a été taillé en pièces, les Philistins sont victorieux Quelle nouvelle pour un grand prêtre qui était alors le chef et le juge d'Israël ! Il faut comprendre quelles sont les inquiétudes d'une grande place dans ces sortes d'événements qui décident de la fortune d'un Etat... une bataille perdue, un pays ouvert à l'en-

nemi, la religion menacée encore plus que les peuples; que de disgrâces à la fois! Mais qu'y a-t-il donc encore? demande le grand prêtre. Tout est perdu! la défaite a été entière; vos enfants même, je crains de vous le dire, Ophni et Phinéès ont péri dans le combat; tout a été la proie du vainqueur. Quelle nouvelle pour un père! Toute sa postérité périt en un jour. Jusque-là, cependant, ce vénérable vieillard se soutient encore; à cette disgrâce il oppose la fermeté de son âme, il adore avec respect le terrible jugement de Dieu sur le père et sur les enfants; mais il craint qu'il n'y ait quelque chose de plus funeste encore. Ne me cachez rien, dit-il, apprenez moi toute la suite d'un si douloureux événement. Tout est perdu! reprend l'Israélite, en redoublant ses sanglots; l'arche de Dieu... eh bien! l'arche de Dieu? achevez..... l'arche de Dieu a été enlevée, *Arca Dei capta est.* (I *Reg.*, IV.) Quoi! l'arche de Dieu au pouvoir des Philistins! A ces mots, le cœur du pontife est saisi, son esprit se trouble, sa raison s'égare, ses forces l'abandonnent, un froid mortel glace tout son sang; c'en est fait, il succombe, il ne peut survivre à la prise de l'arche: tout Israël est en pleurs, on n'entend de toute part que des cris, des sanglots, des gémissements; et lui-même, tombant de son siége pontifical, va expirer sur le pavé du temple, et augmenter par sa mort le deuil de cette triste et lamentable journée...

Que viens-je de dire, Messieurs, et que venez-vous d'entendre? Quel portrait viens-je de faire? le vôtre peut-être. Hélas! où en êtes-vous et qu'est-il arrivé? Dites-le-moi, je vous prie; apprenez-moi le détail de vos propres malheurs, et ne me célez rien. *Quid actum est, fili mi?* Ah! je vous entends, vous avez perdu une partie de vos biens; je vous plains: mais, après tout, il y a de la ressource, celle du travail, du moins celle de la patience. Vous avez perdu un ami, je vous plains; c'est une grande perte, dans un siècle comme celui-ci, que la perte d'un ami fidèle: mais il y a encore de plus grands malheurs à craindre, cela peut se réparer. Vous avez perdu un fils qui était cher à votre cœur, et sur qui vous fondiez vos espérances; une épouse qui faisait vos délices et votre consolation: mais vous avez encore de plus grands malheurs à pleurer; vous avez perdu... ah! Messieurs, je crains de le dire, parce que je crains de vous jeter dans une espèce de désespoir; vous avez perdu votre Dieu! la grâce de Dieu, l'arche de Dieu vous a été enlevée! *Arca Dei capta est.* Ah! douloureux moment! fatale journée! triste révolution!

Est-ce vous, Messieurs, est-ce bien vous que je peins ici? Dieu vous reconnaît-il? vous reconnaissez-vous vous-mêmes? Vous étiez, il y a quelques jours, l'objet de ses complaisances, son temple et son sanctuaire. Ah! tremblez; quand je vous dis que vous l'étiez, c'est vous dire que vous ne l'êtes plus. Vous étiez dans le ciel, et je vous vois aux portes de l'abîme. Comment? est-ce que toute la gloire de la fille de Sion a péri, que la demeure du Dieu des armées est devenue le séjour des reptiles? Vous avez perdu la grâce, la grâce vous a été enlevée: si ce n'est pas un mal, ne pleurez point; si ce n'est pas le plus grand de tous les maux, ne vous affligez point, continuez de vous réjouir...; mais si c'est le comble des malheurs, ah! pécheurs, éclatez donc en gémissements et en regrets; fille de Sion, quittez vos ornements de gloire avec plus d'amertume qu'une mère qui vient de perdre son fils unique: car, enfin, vous avez perdu le plus grand de tous les biens, l'arche sainte vous a été enlevée. Ah! s'il y a encore de la charité dans le monde, que toute une famille, que toute une ville, que toute la terre, que toute la religion, viennent pleurer avec vous sur un malheur qui ne sera jamais assez pleuré.

Mais quoi, Messieurs, vous apprendrai-je votre disgrâce sans vous apprendre à la réparer? Ame infortunée! qui te rendra donc la grâce que tu as perdue? Israël! qui te rendra l'arche, ce précieux gage de la protection divine? Ce sera le Seigneur, lui seul. Oui, il faut que le Dieu que vous avez offensé soit le premier à vous rechercher; l'arche ne viendra point en Israël si Dieu ne fait un miracle éclatant; mais ce miracle, il peut le faire, il viendra le faire, il le fera, n'en doutez pas.

Après vous avoir affligés, que je m'estimerais heureux de pouvoir vous consoler! Quoi de plus consolant que de penser que ce Dieu si terrible, quand il est irrité, est si facile à désarmer! quoi de plus consolant que de penser que vous pouvez devenir encore les amis de Dieu, par un retour sincère de votre cœur à lui! Ne différez donc pas, il vous attend encore, il vous prévient, le suivrez-vous? Il se présente à vous, reculerez-vous? Non, mon Dieu! ce serait courir à la mort, à une seconde mort, à une mort éternelle.

Rendez-nous, ô mon Dieu! votre grâce; rendez-nous la avant toute chose; rendez-la à vos ennemis, aux pécheurs même; faites-leur plus de bien qu'ils n'oseraient vous en demander, plus de bien qu'ils n'oseraient en souhaiter. Votre grâce, ô mon Dieu! ôtez-nous tout le reste si vous le voulez, ce n'est rien: votre grâce avant toutes choses, tous les biens nous viendront avec elle, ou plutôt, elle nous tiendra lieu de tous les biens pour le temps et pour l'éternité. Je vous la souhaite, Messieurs, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. *Amen*

## SERMON VII.

### DEVOIRS DES PÈRES ET MÈRES

Puer crescebat et confortabatur plenus sapientia. (*Luc.*, II.)

*L'enfant croissait et se fortifiait étant plein de sagesse.*

Un Dieu réduit à la faiblesse d'un enfant! Est-ce là ce Messie prédit par les prophètes, désiré par les justes, figuré par les patriarches? Depuis quatre mille ans, l'univers était

dans les gémissements : le présent que Dieu fait aux hommes répond-il à leur attente? Le Fils de Dieu ne devait-il pas venir au monde, comme Adam parut dans le paradis terrestre, dans un âge parfait? Que ne commençait-il sa mission avec sa vie? Toute la Judée est pleine de possédés qu'il faut délivrer, de pécheurs qu'il faut convertir : pourquoi donc le Verbe incarné demeure-t-il inconnu dans une bourgade de la Judée? et pourquoi paraît-il en quelque sorte inutile à nos yeux? Puisque Dieu veut bien le donner, pourquoi ne lui plaît-il pas de le manifester?

C'est ici qu'il faut que la raison humaine s'anéantisse, et croie ce qu'elle ne peut concevoir. Il est vrai que le Fils de Dieu, en paraissant dans un âge parfait, nous aurait montré sa puissance d'une manière plus conforme à nos idées, mais ne nous aurait pas assez fait sentir son amour. Rien n'a échappé à la providence de notre Dieu qui est non-seulement le plus puissant des êtres, mais le plus sage des législateurs. Le péché avait infecté tous les âges, il fallait donc que la grâce de Jésus-Christ les sanctifiât tous. Jésus-Christ se fait aujourd'hui enfant pour sanctifier nos premières années, il se rabaisse à nos bégaiements pour nous apprendre son langage, et comme il est le modèle de notre vie et le Sauveur de nos âmes, il commence par faire avant que de parler; il n'emploie que trois années pour apprendre à ses apôtres comment il faut prêcher la vérité, et il emploie trente années pour apprendre aux jeunes gens comment il faut acquérir la vertu.

Entrons dans les vues de notre Dieu. Dans sa vie, tout, jusqu'à sa retraite, est un grand mystère. Par son silence de trente années, il nous apprend une grande vérité de la Religion, il nous apprend que l'éducation de la jeunesse est la plus importante, et par conséquent doit être la plus solide de toutes les occupations; que toute la joie des parents doit être d'entendre dire de leurs enfants ce qui est écrit du Verbe fait chair, qu'il croissait et qu'il se fortifiait en sagesse et en âge. *Puer crescebat et confortabatur plenus sapientia.* Vous voyez mon dessein, et déjà il vous intéresse par l'importance du sujet; je n'aurai donc pas besoin de l'orner de couleurs étrangères pour attirer aujourd'hui votre attention. Il s'agit simplement de vous faire voir l'importance de l'éducation de vos enfants, et dans les motifs qui vous y engagent; et dans les règles que vous devez y observer. C'est tout le sujet de ce discours. Implorons l'assistance de l'Esprit-Saint, par *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

L'amour des pères et mères pour leurs enfants est si naturel, qu'il est fort inutile d'en découvrir les motifs : naturellement on s'aime soi-même; et comme les parents se retrouvent dans ceux à qui ils ont donné la vie, ils sont eux-mêmes l'objet de leur amour, en aimant leurs enfants. Ce n'est pas cependant qu'il n'y ait des parents assez dénaturés, qui, contents d'avoir donné la vie à leurs enfants, ne se mettent en peine ni de les cultiver, ni de les polir; semblables à ces oiseaux dont parle le saint homme Job, qui abandonnent leurs petits avec une dureté qui fait rougir la nature, les uns, par une folle ostentation, emploient en superfluité le nécessaire de leur famille; le jeu, la table, le luxe des habits et des meubles consument le fonds destiné par la Providence à l'éducation et à l'établissement de leurs enfants : mais bientôt, trouvant leur châtiment dans leur crime même, cet éclat d'une inutile dépense les plonge dans une honteuse et indigente obscurité; les autres, par une épargne non moins inhumaine, refusant à leurs enfants leurs besoins les plus pressants, prodiguent leurs soins pour ménager leur bien; uniquement occupés de leur fortune, ils négligent leurs mœurs, ils ne leur donnent d'autre maître qu'une vicieuse nécessité, d'autre émulation que l'avidité pour des richesses qu'ils leur cachent; un jour, ils leur laisseront malgré eux ces trésors cachés, et alors ces enfants, faute d'éducation, seront indignes de les posséder, et incapables d'en bien user.

Que dirai-je de ceux qui, engagés dans un second mariage, oublient les obligations du premier; et, par cette indigne préférence, réduisent ceux qui se voient ainsi reculés aux extrémités du dépit et de l'ennui? Mais laissons là tous ces désordres, ils sont peu communs; une si grande inhumanité est rare parmi les parents : ils pèchent plus par excès que par défaut d'amour. Attachons-nous donc à le régler, cet amour paternel, et à le rendre utile aux enfants, c'est à dire, à faire en sorte, pères et mères, que toute la vivacité de votre amour soit employée à leur donner une sainte éducation, et pour vous y engager par les motifs les plus forts, considérez-en, je vous prie, quelques-uns des plus importants; car je ne prétends pas les rapporter tous, je serais infini.

En premier lieu, en élevant saintement vos enfants, vous secondez, dit saint Augustin, les désirs les plus ardents de Jésus-Christ; ce divin Sauveur s'intéresse à l'éducation de la jeunesse par un goût de prédilection qu'il a pour elle, tandis qu'elle conserve encore le trésor précieux de son innocence. Comme les rois de la terre, ajoute ce Père, ont leurs favoris, Jésus-Christ a les siens; ses favoris sont les âmes innocentes. Or qu'y a-t-il de plus innocent que ces enfants qui, régénérés par les eaux du baptême, n'ont plus la tache du péché originel, et qui n'ont pas encore contracté la souillure du péché mortel, quelle est la beauté de leur âme? Elle est la demeure du Tout-Puissant; le ciel qui est le trône de sa gloire, la terre qui est l'escabeau de ses pieds, lui sont indifférents; le lieu de son repos est l'âme des enfants qui sont encore dans l'innocence.

Ainsi en jugea autrefois la Sagesse incarnée. Représentez-vous Jésus-Christ parcou-

rant la Judée, signalant ses pas par ses bienfaits; on vient de tous côtés pour recueillir les miracles qui tombent pour ainsi dire de ses mains ; les aveugles voient, les boiteux sont redressés, les morts ressuscités, les lépreux sont guéris ! Au milieu de cette foule d'admirateurs et de suppliants, des mères s'approchent pour offrir à Jésus-Christ leurs enfants, et le prier de les bénir ; les apôtres s'en aperçurent, et s'en irritèrent; le Messie, disaient-ils, que Dieu a envoyé au monde pour convertir les grands pécheurs, a bien le temps de bénir les petits enfants ; c'est avoir une piété mal entendue, et s'exposer à lui déplaire, que de vouloir ainsi l'honorer. L'esprit qui animait les Apôtres n'était pas sans doute celui de Jésus-Christ. D'un air plein de douceur il envisage ces enfants, il jette sur eux un tendre regard, la beauté de leur âme où le péché n'avait pas encore défiguré l'image de son père, le fait tressaillir de joie. Laissez venir à moi ces petits enfants, le royaume des cieux est à eux. Aussitôt ces enfants s'approchent de Jésus-Christ, il les bénit, il les embrasse. O fortunés enfants, comprenez tout votre bonheur ! Je ne reconnais plus cette majesté de Dieu si respectable aux anges, si redoutable aux démons ; Jésus-Christ semble avoir oublié qu'il est Dieu pour devenir enfant.

Que l'Eglise, dans les transports de sa joie, se récrie sur l'honneur du Disciple bien-aimé, que Jésus-Christ fit reposer sur sa poitrine ! Le privilége de saint Jean l'évangéliste est grand, mais il n'est pas singulier; des enfants l'ont eu comme lui et avant lui. Laissez ces enfants entre les bras de Jésus-Christ, qu'ils y sont bien ! Plût à Dieu, Messieurs, que tous les vôtres y fussent avec eux ! Mais en admirant leur bonheur, étonnez-vous de votre aveuglement, parents mondains et charnels; puisque vous avez tant d'intérêt au bonheur de vos enfants, que n'avez-vous plus d'attention pour gagner le cœur de Jésus-Christ ; entrez-y dans ce cœur, il est ouvert, et vous verrez que vos enfants y tiennent la première place, que leur éducation fait toute sa joie. Ne l'entendez-vous pas qui vous répète aujourd'hui du fond de ce cœur ces paroles tendres qu'il dit autrefois à saint Pierre : *m'aimez-vous ? Paissez mes agneaux.* (*Joan.*, XXI.) Vos enfants sont plus à moi qu'à vous ; je les ai créés par ma puissance, je les conserve par ma bonté; je les ai rachetés par mon sang, je les veux nourrir de ma chair, je leur destine ma gloire; c'est un trésor dont je suis le propriétaire que je dépose entre vos mains ; s'ils sont vos enfants, ils sont mes agneaux, paissez-les donc , si vous m'aimez : *pasce agnos meos.*

Ah! Messieurs, assez et trop longtemps vous avez écouté la voix de la chair et du sang. Combien de fois vous a-t-elle dit : amassez à ces enfants de grands biens, de grandes richesses; destinez-leur des rangs élevés, des places de distinction ; ne leur permettez pas de donner tant dans la dévotion ; faites-leur voir le monde; introduisez-les dans les grandes compagnies, la conversation des gens du siècle forme l'esprit, polit les manières; ils apprendront dans le monde à dire un beau mot avec grâce, à faire une repartie avec feu. A ce langage séducteur, parents chrétiens, fermez vos oreilles, écoutez Jésus-Christ, la parole éternelle, secondez ses désirs : un enfant conservé dans l'innocence par une exacte éducation est à ses yeux un trésor plus précieux qu'un royaume conquis.

Ainsi l'ont compris ces grands hommes si célèbres dans l'histoire sacrée : on allait de toutes les parties du monde dans la solitude de Bethléem pour admirer la pénitence de saint Jérôme et pour profiter de son érudition ; et pendant qu'on le consultait comme l'oracle de son siècle, il ne dédaignait pas de devenir le catéchiste des enfants; il employait à cette humble occupation le reste de ses jours qu'il avait consacrés si utilement pour l'Eglise. Envoyez-moi, écrit-il à une illustre veuve, envoyez-moi vos enfants, je bégaierai avec eux, je serai moins glorieux devant les hommes, mais je serai plus heureux devant Dieu : que le prince des philosophes élève un conquérant qui ravagera la terre, pour moi je formerai des élus qui doivent peupler le ciel.

Saint Grégoire enchérissait sur le zèle de saint Jérôme. Rome, la capitale du monde et le centre de la religion, vit avec étonnement ce grand pape, qui n'avait qu'un reste de santé, trouver dans les jours de sa vie qui étaient déjà si pleins, quelques moments de loisir pour instruire la jeunesse. Après avoir donné aux forts une viande solide, il ne dédaignait pas de donner du lait aux enfants; s'il eût fallu opter entre la dignité de souverain pontife et l'emploi de catéchiste, ce grand, cet humble docteur n'aurait pas balancé; autant la chaire de saint Pierre lui inspirait de crainte, autant cette innocente occupation le remplissait-elle de joie. Pères et mères, auriez-vous honte de marcher dans une route que vous ont tracée les Pères de l'Église, et confierez-vous désormais à des mains étrangères une occupation que ces saints Pères ont ambitionnée? D'où venait à ces saints hommes ce grand zèle? il leur venait d'en haut; ils avaient étudié Jésus-Christ ; ils savaient que l'éducation des enfants l'intéresse non-seulement par l'amour qu'il a pour leur innocence, mais encore plus par le désir qu'il a de faire revivre dans l'Eglise son premier esprit. Second motif que je vous prie de remarquer.

Rien en effet de plus propre à rappeler les beaux jours de l'Eglise naissante, rien de plus capable de lui rendre son premier lustre et sa première pureté, que de travailler à l'éducation de la jeunesse; c'est aller à la source du bien. Jetez un regard sur tous les états de la vie, et vous verrez que, comme du seul Abraham est sorti le peuple de Dieu, ainsi d'un seul enfant bien élevé il peut sortir une nation de saints. Vos enfants

seront peut-être admis dans les charges de la magistrature : s'ils ont reçu une éducation chrétienne, ils rempliront leurs emplois avec équité et avec justice, et ils se regarderont comme les hommes de Dieu et comme les officiers du prince, aussi attentifs à rendre à Dieu ce qui est à Dieu, qu'à rendre à César ce qui est à César (*Luc.*, XX); ils ne prononceront jamais dans le barreau de sentences, que celles que Dieu leur aura dictées dans la prière : à qui l'Eglise en sera-t-elle redevable, sinon à ceux qui les auront élevés chrétiennement?

Peut-être seront-ils admis dans le sanctuaire; la grâce du sacerdoce étant entée sur l'innocence du baptême, ils recevront au jour de leur ordination une plus grande plénitude de l'esprit de Jésus-Christ, qui se répandra ensuite sur toutes les fonctions de leur ministère; dans leurs prières, semblables aux anges qui apparurent à Jacob sur une échelle mystérieuse qui touchait de la terre au ciel, tantôt ils monteront jusqu'au trône de Dieu pour y porter les vœux des hommes, et tantôt ils en descendront pour rapporter les grâces de Dieu. Quels fruits, quels effets merveilleux ne produira pas dans leur bouche la divine parole, soutenue par l'exemple! S'ils administrent les sacrements, s'ils reçoivent le dépôt des consciences, le secret des cœurs, quelle fidélité, quelle exactitude, quel tempérament de fermeté et de douceur! De là, que de désordres suspendus! que de vertus pratiquées! Suivez, s'il se peut, les bénédictions attachées au sacerdoce d'un prêtre dont la jeunesse a été innocente. Mais à qui l'Eglise en sera-t-elle redevable? A ceux qui les auront élevés chrétiennement.

Enfin, les enfants seront peut-être engagés dans le mariage. Ici, pères et mères, donnez à votre imagination une libre carrière, et suppléez, je vous prie, à ce que le temps ne me permet pas de vous dire; représentez-vous les biens infinis que vos soins vont produire : cet enfant qui a reçu de vous une sainte éducation, en donnera un jour une semblable à ses enfants; ses enfants seront un jour établis, et transmettront à leur postérité les maximes qu'ils auront apprises de leurs ancêtres : ainsi une chaîne de piété, selon l'expression de saint Paulin, se perpétuera jusqu'aux générations les plus reculées. Mais sans percer dans l'avenir, ne parlons que des avantages personnels que vous procurerez à vos enfants. Troisième motif non moins touchant que les deux premiers.

Par une sainte éducation vous préviendrez dans vos enfants les mauvaises habitudes, vous les affermirez dans les bonnes. Vous le savez, peut-être en avez-vous longtemps gémi, combien les habitudes de la jeunesse sont difficiles à déraciner; c'est une seconde nature, dit saint Augustin, qui rend la concupiscence si forte qu'on ne peut presque plus la dompter. De là qu'arrive-t-il? Ce que nous ne saurions assez déplorer; ces enfants qui ont commencé à offenser le Seigneur de bonne heure, ne cessent de l'offenser qu'en cessant de vivre. Ne dites pas qu'il vient un âge où la raison prend le dessus, où les passions se calment. Erreurs; j'en atteste votre conscience : ne suivez-vous pas peut-être vous-mêmes cette malheureuse route du péché que vous vous êtes faite dès vos plus tendres années? Oui, dit l'Ecriture (*Prov.*, XXII), l'homme sera dans sa vieillesse tel qu'il aura été dans le printemps de son âge; ses os seront remplis des vices de son adolescence; les mauvaises habitudes domineront dans son cœur, elles descendront avec lui dans le tombeau. En vain apprendrez-vous à faire le bien dans la vieillesse, vous qui dès la jeunesse avez appris à faire le mal; chrétiens, où sont vos entrailles paternelles? Si vos enfants étaient menacés de tomber dans des précipices, vous accourriez, ils sont peut-être prêts de se précipiter dans les enfers, et vous êtes tranquilles; où est la raison? où est le naturel?

Heureux et mille fois heureux les enfants qui portent le joug du Seigneur dès leur jeunesse! Ils n'ont point pendant la vie ces passions impérieuses qui nous tyrannisent, ni pendant l'éternité ce ver rongeur et immortel qui désespère; ils auront sur la terre une vertu reconnue et dans le ciel un rang distingué. C'est ce que Dieu révéla à saint Jean dans cette vision mystérieuse (*Apoc.*, VII), où il aperçut des âmes privilégiées qui avaient des robes blanches et des palmes en leurs mains; elles chantaient un cantique nouveau qu'aucun autre ne pouvait chanter, et elles environnaient le trône de Dieu. Saint Jean étonné demande qui étaient ces âmes favorites qui tenaient la première place dans le royaume du Roi des rois. Ici, pères et mères qui formez de si grands projets pour vos enfants, que votre ambition se réveille! On lui répondit : ce sont des enfants vierges qui ne se sont pas souillés dans leur jeunesse, et qui suivront éternellement l'Agneau partout où il ira.

Mais, dites-vous, ceux qu'on a le mieux élevés se dérangent; j'en conviens et j'en gémis avec vous, mais remarquez que ceux qui n'ont point eu d'éducation ne reviennent presque jamais, et qu'au contraire ceux à qui on a inspiré la piété de bonne heure se reconnaisssent bientôt. Dans ceux-ci, à peine la passion est-elle satisfaite, quel trouble! quelle agitation! Le crime est à peine commis qu'on s'en repent; la conscience, ce juge sévère, ce témoin irréprochable, leur crie par ses remords : qu'as-tu fait? Il y a un Dieu, il y a un jugement, cela est constant, la mort est certaine, l'heure de la mort est incertaine; que répondrais-tu à ton Dieu si, à cette heure, tu étais cité à son tribunal? Dans ce moment le pécheur croit déjà entendre la voix menaçante de Dieu, qui lui dit au fond de son cœur : où sont les beaux jours de cette aimable jeunesse? Tu vivais pour lors dans l'innocence et la paix du Saint-Esprit; reviens à moi, sache que c'est une chose amère d'avoir abandonné le Seigneur. Il prête l'oreille, il

écoute la voix de Dieu, il se rappelle les principes de religion qu'il a appris dès son enfance, et il réjouit autant l'Eglise par sa conversion qu'il l'avait affligée par ses scandales. Education chrétienne, que vous avez conservé d'hommes dans la vertu, et que vous en avez retiré du vice ! Combien y a-t-il actuellement dans le ciel d'âmes qui sont redevables de leur salut à leurs parents, et qui diront à Dieu pendant l'éternité, dans l'effusion de leur reconnaissance : Seigneur, si vous ne nous eussiez donné des parents pour jeter dans nos cœurs des semences de vertu, nous aurions péché comme Sodome, et nous serions perdus comme elle ! Dieu de mon cœur, s'écrie saint Augustin sur cette même réflexion, vous savez ce que j'ai été par mon libertinage, et ce que je suis maintenant par votre grâce ; j'avais perdu l'innocence, et, par une suite nécessaire, je fis naufrage dans la foi ; j'étais déréglé, je devins hérétique ; je traînais de royaume en royaume les chaînes de mes crimes ; mais le nom sacré de Jésus, que ma mère avait gravé dans mon cœur encore tendre, y était empreint ; la douceur de cet aimable nom, qui me suivait partout, m'a enfin ramené à vous pour jamais. Tel est l'effet d'une éducation chrétienne ; je laisse à conclure à votre piété combien grand est l'avantage d'un enfant bien élevé.

Mais combien grande sera la récompense attachée à cette importante obligation ! Ici, qu'un quatrième motif ranime votre zèle et votre attention ; vous avez des péchés à expier, vous avez un paradis à gagner, voilà quelle sera votre récompense. Voulez-vous faire de dignes fruits de pénitence, vous le pouvez ; empêchez vos enfants de commettre les mêmes péchés que vous avez commis : vous savez par quelle malheureuse route l'iniquité est entrée dans votre cœur ; hélas ! peut-être une peinture obscure donna la première atteinte à votre innocence, peut-être la lecture d'une intrigue criminelle alluma les premiers feux de cette passion que vous avez eu tant de peine à éteindre ; peut-être les spectacles, les bals, la compagnie des personnes dissolues achevèrent de vous perdre ; depuis que vous êtes convertis, vous êtes inconsolables. Monde corrompu, ne pourrai-je pas me venger de tout le mal que tu m'as fait ? Oui, disait saint Augustin à des dames chrétiennes qui étaient, comme vous, effrayées des égarements de leur jeunesse, oui, vous le pouvez, Dieu vous a donné des fruits peut-être de vos crimes, ayez soin de leur éducation, leur innocence conservée sera la compensation de celle que vous avez perdue. *Compenset virginitas prolis dispendium virginitatis tuæ.* Seigneur, il paraît bien que vous ne voulez pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive, puisque, le péché se trouvant dans tous les états, vous faites trouver dans tous les états des moyens de faire pénitence.

Pères et mères, embrassez-la, cette pénitence qui vous sera si utile, qui doit vous être si agréable ; qu'il serait à souhaiter que vous eussiez la force de dire au démon, dans une sainte colère, comme elle vous est permise en cette occasion, et même commandée : Séducteur du genre humain, tu as voulu me ravir mon âme, je t'arracherai celle de mes enfants, je tournerai contre toi tes propres armes, je ferai servir les péchés que tu m'as fait commettre à leur salut ; instruit par une trop funeste expérience, j'apprendrai à éviter à mes enfants les fautes dans lesquelles je suis tombé moi-même !

Quelle sera la joie d'une famille réunie dans le ciel par les soins d'un père chrétien, d'une mère vigilante ! Que diront-ils, que penseront-ils, qu'éprouveront-ils ? C'est ce que l'oreille n'a jamais entendu, ce que la langue ne saurait expliquer, mais ce que votre cœur sentira un jour. Parents chrétiens, quelle effusion du cœur du père dans celui des enfants, et du cœur des enfants dans celui des pères, surtout à la vue de ces familles maudites de Dieu, entassées dans les enfers comme des faisceaux, selon l'expression de l'Ecriture ; et les élus seront transportés de joie, ils chanteront éternellement les miséricordes du Seigneur. Mais si les enfants viennent à mourir avant leurs parents, oublieront-ils dans le ciel ceux dont Dieu se sera servi pour les préserver de tomber dans les enfers ? Le fils de Tobie étant de retour, dit à son père : Que donnerons-nous, mon père, au fidèle guide qui m'a conduit et qui m'a ramené ? Il a tué un monstre qui voulait me dévorer, il a enchaîné le démon qui voulait m'étouffer, il m'a donné une épouse, il vous a rendu la vue ; nous lui sommes redevables de tout, ne lui donnerons-nous rien ? Tobie n'était pas moins libéral que son fils, et sur-le-champ ils en vinrent à partager leurs biens avec celui qui leur avait rendu des services si signalés.

Croyez-vous, Messieurs, qu'on soit ingrat dans le ciel, tandis qu'on est si généreux sur la terre ? La céleste Jérusalem n'est-elle pas le centre de la charité ? Une âme prédestinée, après avoir adoré Dieu comme l'auteur de son salut, pense aux hommes qui en ont été les instruments, prie pour leur obtenir le centuple des biens dont elle jouit. Mon Père, mon Dieu, s'écrie un enfant prédestiné, que donnerons-nous aux charitables coopérateurs de mon salut ? J'étais sur le penchant de ma ruine, les ardeurs d'une bouillante jeunesse m'entraînaient ; mais j'ai trouvé une mère attentive et vigilante qui m'a donné deux fois la vie, et a plus versé de larmes pour me ramener dans le chemin de la vertu, qu'elle n'avait poussé de soupirs en me donnant la vie ; elle est doublement ma mère, ô mon Dieu ! qu'elle soit doublement récompensée. Oublierez-vous ce père qui a tant pris soin de ma jeunesse ? Qu'il ait part au bonheur qu'il m'a procuré. Dieu fait toujours la volonté de ceux qui l'ont servi, et il exauce les prières que lui-même il inspire. Tobie voulait donner la moitié de ses biens, et Dieu vous donnera son royaume tout entier : que dis-je ? il sera lui-même votre grande ré-

compense, il l'a promis, il le veut, il le doit; car si un verre d'eau qui éteint la soif du pauvre, donné en son nom, ne doit point perdre sa récompense, des paroles toutes de feu qui auront allumé l'amour de Dieu dans le cœur de vos enfants, ne mériteraient-elles rien? Celui qui reçoit le juste sera récompensé, et celui qui aura formé le juste ne le sera-t-il point? Dieu cesserait donc d'être ce qu'il est? mais Dieu ne change pas. Il vous prépare, pères et mères, une récompense qui répondra à sa grandeur et surpassera tous vos souhaits.

Ouvrez donc ici les yeux, vous tous qui pouvez contribuer à l'éducation de la jeunesse; maîtres et maîtresses, pasteurs, confesseurs, ranimez votre zèle à la vue des malheurs de notre siècle; toute chair, comme dit l'Ecriture, a corrompu sa voie, les jeunes gens s'égarent dès leurs tendres années : faut-il faire le bien, jusqu'à l'âge de vingt années ils ont la stupidité des enfants; faut-il faire le mal, dès l'âge de dix ans ils ont toute la pénétration des personnes âgées. Vous surtout qui leur avez donné la vie, les abandonnerez-vous à leurs passions? Vous êtes chrétiens, j'espère que ce malheur ne vous arrivera point, l'ardeur que je vous vois à entendre parler de vos enfants m'est un garant de votre zèle. Nous sommes résolus, dites-vous, de travailler à l'éducation de nos enfants, nous en voyons l'importance dans les motifs qui nous y engagent; mais quelle est la meilleure manière d'accomplir cette obligation? C'est ce qui me reste à vous faire voir dans mon second point.

SECOND POINT.

Instruire sans relâche, corriger sans aigreur, animer par ses exemples, c'est à ces trois règles que je réduis tous les moyens d'une sainte éducation. Appliquez-vous, ce sujet ne regarde pas si précisément les pères et les mères, que plusieurs autres ne puissent y trouver de quoi s'édifier.

Si l'antiquité autorise les usages, rien n'est mieux fondé que l'obligation où sont tous les parents d'instruire eux-mêmes leurs enfants. Pendant plus de deux mille années, et sous les patriarches qui touchaient à l'origine du monde, il n'y eut point d'autres écoles que les entretiens domestiques; les personnes âgées, dit saint Chrysostome, étaient dans leurs maisons les bibliothèques vivantes des jeunes gens, et ceux-ci pouvaient dire comme le Prophète : Nos pères, mon Dieu, nous ont enseigné vos vérités. *Deus, auribus nostris audivimus, patres nostri annuntiaverunt nobis.* (*Psal.* XLIII.)

Que j'aime, dit saint Chrysostome, à me représenter un Abraham, un Isaac, un Jacob assis au milieu de leurs enfants et des enfants de leurs enfants, instruire cette chère et nombreuse famille des perfections de Dieu, des bienfaits que le monde a reçus de ses mains, des témoignages d'adoration et de reconnaissance qu'il faut lui rendre; de la chute de l'homme, du besoin d'un réparateur, de la promesse de son avénement! Tout cela se présentait à eux dans le récit qu'ils faisaient à leurs enfants de l'histoire de leurs ancêtres. Or, quand Dieu donna la loi à Moïse, il ne supprima point la méthode de cette instruction domestique, au contraire, il en fit un précepte; il voulut que ses commandements fussent non-seulement écrits, mais que les parents les perpétuassent dans leurs familles, en les enseignant de bouche à leurs enfants. Ecoute, Israël, mes paroles seront gravées dans ton cœur, tu les raconteras à tes enfants.

Or, chrétiens, je n'ose presque vous dire que sous la loi de grâce vous êtes encore plus étroitement obligés de ne pas confier à d'autres l'instruction de vos enfants. Mais quelles leçons peut-on faire aux jeunes gens, quand on est soi-même si mal instruit dans la foi, si relâché dans la morale, si peu versé dans la pratique de la piété? Quelle force ont les avis d'un père, les exhortations d'une mère, souvent plus répréhensibles que leurs enfants? Il faut cependant vous dire vos obligations, si vous les négligez, j'aurai toujours déchargé mon âme. L'Ecriture (*Ephes.*, VI) ordonne aux enfants d'écouter leurs pères, donc, par un devoir réciproque, les pères doivent par eux-mêmes les instruire. Mais quand croyez-vous que doit commencer cette instruction? La faire au berceau, ne serait-ce pas trop tôt? Non, Messieurs, ce que je vais dire est une maxime avancée par saint Augustin, mais qui paraîtra un paradoxe; il est un soin qui dispose à l'instruction et qui doit avoir précédé la naissance; comme le Verbe éternel, en prenant notre chair et s'alliant avec l'Eglise, offrit à Dieu son Père tous les enfants qui devaient naître d'une si sainte alliance; ainsi, dit ce Père, des époux chrétiens, dont l'union est l'image de celle de Jésus-Christ avec l'Eglise, doivent lui offrir par avance les fruits de leur mariage. Que de vœux, que de prières ne doit pas faire une mère qui porte un enfant dans son sein! Il faut, qu'à l'exemple de la mère de Samuel, elle le consacre dès lors à Dieu, qu'elle le prie de purifier la nature dans ce fruit corrompu, qu'elle le conjure de lui former un bon cœur, un cœur propre à recevoir la semence de ses instructions.

Mais l'enfant est-il né et régénéré en Jésus-Christ, concevez, pères et mères, les obligations que vous contractez par son baptême; l'Eglise vous remet cet enfant comme un dépôt sacré dont elle vous rend responsables. Quels soins ne devez-vous pas avoir de son innocence! quel respect ne lui devez-vous pas et quelle attention à la conserver! Si vous aviez recueilli, dit saint Bernard, le sang de Jésus-Christ au pied de la croix et que vous fussiez obligés de transporter ce sang précieux dans un vase d'argile d'un lieu à un autre, dans quelle peine, dans quelle frayeur ne seriez-vous pas? Et cet enfant que vous rapportez du baptême, ne contient-il pas dans un vase de terre une âme teinte du sang de Jésus-

Christ? Et vous ne craignez pas de le voir profané; à peine est-il chez vous, que tout ce que vous faites ne tend peut-être qu'à lui ôter la grâce dans la suite, qu'à le rendre à Satan auquel vous l'avez arraché. Au lieu de le nourrir vous-même, comme la nature vous l'inspire, comme les saints canons l'ordonnent, comme les Pères de l'Eglise le recommandent si fort, vous l'abandonnez, non par nécessité, non par infirmité, mais par délicatesse, mais par crainte (parce que c'est aujourd'hui l'usage parmi celles qui ont un rang et du bien), vous l'abandonnez à une mère étrangère dont vous ne connaissez ni les mœurs ni la complexion, et qui fait souvent passer avec le lait, dans cet enfant, les vices de l'un et de l'autre.

Est-il sevré cet enfant, pardonnez-moi, Messieurs, ce détail familier, il ne vous sera pas inutile : est-il sevré et remis entre vos mains, à quoi pensez-vous? A le façonner à la vanité en le chargeant des parures et des pompes du siècle. Si vous le caressez, vous lui inspirez la mollesse par des manières, par des expressions efféminées; que n'usez-vous plutôt de termes religieux qui le portent à aimer, à bénir Dieu. Que ne lui dites-vous ce qu'une grande reine disait sans cesse à son fils dès l'âge le plus tendre : *Plutôt la mort, mon fils, que le péché.* Mais un enfant n'entend point ce langage; n'importe, Dieu vous entend et il bénira vos pieux souhaits; les astres et les éléments n'entendaient pas non plus la voix du prophète, cependant il les exhorte à louer Dieu. Il est un âge où les enfants apprennent sans savoir ce qu'ils apprennent; ils ne s'instruisent point, mais ils se forment, ils se façonnent et ils prennent un pli, une inclination qui les portera à la vertu sans résistance; et quand la raison leur dictera le bien qu'ils doivent faire, l'habitude leur en facilitera l'exécution.

Avez-vous des enfants, dit l'Ecriture (*Psal.* CXXVII; CXLIII.), pliez-les comme de jeunes arbres, comme de tendres plants d'oliviers qui sont autour de votre table; dans la suite vous les briseriez plutôt qu'ils ne changeraient d'habitude, c'est là le véritable temps de leur donner un bon pli; ne leur passez rien, ne leur pardonnez rien; les premières impressions qu'ils reçoivent dès leurs tendres années sont comme des caractères gravés sur l'écorce d'un jeune arbre, loin de s'effacer avec le temps, ils croissent, ils s'affermissent avec lui. Leur raison commence-t-elle à se développer, pères et mères, redoublez vos soins; de la première à la seconde enfance que le passage est périlleux! C'est ici le moment critique de leur innocence, l'ennemi est prêt pour les surprendre, précautionnez donc leur cœur et leur esprit contre le danger; enseignez-leur ce qu'il faut croire et ce qu'il faut pratiquer, il est d'une extrême conséquence de profiter de la docilité du premier âge pour les soumettre au joug de la foi; on n'en voit que trop tous les jours qui, pour n'avoir reçu que quelques légères teintures des vérités et des maximes de l'Evangile, se révoltent contre elles lorsque les années les ont rendus plus présomptueux ou plus indociles; ne vous contentez donc pas de leur faire des récits abrégés de la doctrine, je veux dire de les catéchiser; examinez s'ils la comprennent, amenez-les quelquefois à la prédication, accoutumez-les à y être tranquilles, inspirez-leur l'amour de la vertu qu'on a louée et l'horreur des vices qu'on a condamnés, apprenez-leur surtout à prier. Hélas! ils savent demander leurs besoins avec tant d'empressement, ils expriment leurs aversions et leurs inclinations en tant de manières; dirigez vers Dieu ces mouvements passionnés, faites-leur souvent tourner vers le ciel leurs tendres regards. Dites-leur ce que disait une mère martyre à ses enfants martyrs : mes enfants, regardez le ciel, voilà le lieu où nous serons réunis pour l'éternité. Si vous ne pouvez les empêcher de voir les scandales du monde, apprenez-leur du moins à les détester.

Le monde, direz-vous à ce jeune homme qui commence à y entrer, est un abîme de corruption où l'on amasse quelquefois pendant la vie de grandes richesses dont il ne reste à la mort qu'un grand compte à rendre; à des plaisirs passagers succèdent des regrets éternels. Voyez-vous, mon fils, ces hommes que le monde redoute, la mort ne les respectera point, leur orgueil sera confondu, leur gloire sera réduite en poussière; croyez-moi, mon fils, le fumier de Job est préférable au trône de Salomon, les chaînes de Pierre à la fortune des césars; les larmes de la pénitence valent infiniment mieux que toutes les joies des théâtres : il n'y a sous le soleil que vanité, c'est au-dessus du soleil qu'il faut chercher la vérité.

Ma fille, dira une mère chrétienne à cette jeune personne que la vanité, l'immodestie de celles de son âge et de son sexe peut corrompre, n'enviez pas le bonheur des filles mondaines, la vanité les pare aujourd'hui, demain la mort les dépouillera, tout mourra avec elles, excepté les péchés qu'elles auront commis et fait commettre, et dont elles rendront un compte redoutable; le monde passera rapidement, Dieu seul demeurera éternellement; celui qui le sert, qui l'aime, qui le glorifie, ne sera jamais ébranlé. Heureux les parents qui instruisent ainsi leurs enfants! heureux les enfants qui profitent de ces salutaires instructions!

Il ne faut pas cependant vous attendre qu'une éducation si chrétienne soit approuvée des hommes, le monde vous critiquera. Quelle éducation, dira-t-il, donne-t-on à cet enfant? à force de prêcher ces enfants, veut-on les abrutir? veut-on en faire des religieux? ne sont-ils pas destinés pour le monde? Répondez, qu'ils seront ce que Dieu voudra, que vous ne voulez point en faire des religieux, mais de véritables chrétiens. Si le monde continue de vous censurer,

continuez de le mépriser; peu occupés de ce que dit ce monde insensé, pensez à ce que votre Dieu vous ordonne. Vous êtes les anges tutélaires de vos enfants, ôtez donc de devant leurs yeux tout ce qui peut les tenter, levez de terre toutes les pierres qui pourraient les faire tomber. Etes-vous bien assurés des personnes qui fréquentent vos enfants? Tel qui paraît l'ami du père, est quelquefois le corrupteur des enfants, les parents mêmes sont quelquefois leurs plus grands ennemis; comme on ne s'en défie point, on n'y veille point; cependant une parente mondaine fut presque la cause de la perte de sainte Thérèse; elle voulait lui apprendre ce qu'elle aimait, le monde et ses vanités. Rompez ces malheureuses amitiés que saint Augustin appelle de véritables inimitiés; soyez sûrs de ceux qu'ils fréquentent comme de vous-mêmes. Séparez les Ismaëls des Isaacs. Faites une sérieuse attention sur vos domestiques, prenez des serviteurs sages ou travaillez à les rendre vertueux; après cela, défiez-vous de ces âmes serviles, c'est le conseil du Sage; ne souffrez jamais entre eux et vos enfants de secrètes familiarités, des confidences; pour gagner leur affection ils ne craignent point d'irriter leurs passions; encore une fois, défiez-vous de ces âmes vénales : *a domesticis tuis attende.* (*Eccli.*, XXXII.)

Que dirai-je? Eh! puis-je tout dire sur un sujet si vaste? Si vous aimez vos enfants, instruisez-les sans relâche et ne vous rebutez jamais; ne dites point ici que vous craignez d'affaiblir la santé de cet enfant qui est unique, qui est d'un tempérament faible et délicat. Etrange raison! il est unique : donc il faut l'exposer au danger de se damner éternellement. Il est faible et délicat : donc il faut le laisser devenir vicieux. Je vous dirai, Messieurs, une chose que j'ai observée dans l'Ecriture, soit par la faute des parents, soit par la faute des enfants, je remarque que presque tous les enfants uniques étaient malheureux. Celui que Jésus-Christ delivra du démon en descendant de la montagne du Thabor, celui qu'il ressuscita à la porte de la ville de Naïm, la fille à qui il alla rendre la vie dans la maison du prince de la Synagogue, le jeune homme qui l'abandonna crainte d'abandonner ses richesses, étaient autant d'enfants uniques; sans doute que par ces exemples Dieu voulut faire sentir aux parents les pernicieux effets de leur affection déréglée.

Il n'en est pas ainsi, dites-vous : j'ai plusieurs enfants, je ne néglige rien pour leur donner de salutaires instructions, mais je n'avance rien, je ne gagne rien à les instruire, à les exhorter. Eh bien! alors il en faut venir à la correction, mais à une correction prudente, une correction douce et équitable. Seconde règle d'une sainte éducation.

Je dis une correction prudente. Attendez le moment où vos enfants soient en état de profiter de vos réprimandes, ne les reprenez pas dans leur premier mouvement, ni dans le vôtre; si vous les reprenez dans votre premier mouvement, ils s'apercevront que vous agissez par humeur, par promptitude, et nullement par amour; dès lors vous perdrez sans ressource toute votre autorité. Si vous les reprenez dans leur premier mouvement, ils n'auront pas l'esprit assez libre pour avouer leurs fautes, vaincre leurs passions, sentir l'importance de vos avis; vous les exposerez même à perdre le respect qu'ils vous doivent et à prendre en haine leur devoir. Montrez-leur donc que vous vous possédez. Une correction placée à propos confond et n'irrite point, surtout quand elle est accompagnée d'une douceur insinuante; si vos avis leur deviennent inutiles, c'est que vous ne savez pas vous y prendre comme il faut; vous en ferez tout ce que vous voudrez quand vous saurez les engager par bonté.

Si donc le Sage recommande (*Prov.*, XXIII) aux parents de tenir toujours la verge assidûment levée sur leurs enfants, s'il dit que le père qui rit avec son fils pleurera dans la suite; ce n'est pas qu'il blâme une correction douce et prudente, mais c'est vous seuls qu'il condamne, parents faibles et inconsidérés, qui flattez toutes les passions de vos enfants, qui contentez leurs aveugles désirs, qui vous jouez de ces semences de déréglement que vous remarquez en eux, qui les regardez comme des bagatelles qui cependant peuvent avoir des suites très-fâcheuses. Peut-être que déjà ils deviennent libres dans leurs paroles, immodestes dans leurs regards, sans respect pour l'Eglise, sans ardeur pour la piété, adroits à faire des mensonges, hardis à les soutenir; peut-être s'accoutument-ils par les vols secrets qu'ils font, aux rapines qu'ils feront au public. Ils aiment le jeu avec fureur, les plaisirs de la table avec passion; vous le savez, vous le voyez, et de peur de les contrister, vous fermez les yeux à tous leurs désordres; vous les fomentez par indolence : lâches parents, vous craignez de faire répandre des pleurs à vos enfants; qu'un jour par un juste jugement de Dieu ils vous en feront verser! Vous ne les corrigez pas, ils vous désoleront, ils se révolteront contre vous. David, père infortuné! si vous aviez châtié Absalon, vous ne le verriez pas aujourd'hui les armes à la main contre vous. Vous souffrez par une fatale nécessité l'insolence d'un fils que vous avez soufferte par une criminelle indulgence. Ne dites pas qu'il ne faut jamais employer le châtiment. Au contraire, je soutiens qu'il le faut en certaines rencontres, surtout à l'égard des enfants dont le naturel est plus indocile; mais je dis qu'il faut le faire quand on ne saurait faire autrement, et n'y avoir recours qu'après avoir usé des autres remèdes.

Enfin, correction équitable qui admette la proportion, l'égalité des châtiments pour des fautes égales, qui ne pardonne jamais dans un enfant ce qu'on punit sévèrement dans un autre. Qu'un aîné secoue le joug

de l'obéissance, qu'il coure aux académies de jeu, aux spectacles, aux bals, qu'il fréquente le sexe même le plus suspect, qu'il rentre dans la maison aussi tard qu'il veut; parce qu'il est l'aîné, on garde un lâche silence, ou plutôt on se contente de lui en faire de légères réprimandes, et de lui dire froidement, comme Héli le grand prêtre: songez, mon fils, à n'agir pas de la sorte. (I *Reg.*, IV.) Mais un cadet, dont on veut faire un homme d'Eglise, une fille qu'on veut confiner au fond d'un cloître, sur le moindre manquement, sont repris avec aigreur, châtiés avec emportement, maltraités, rebutés, exilés de la maison paternelle. Injuste inégalité, qui ne vous excuse cependant pas, enfants chrétiens, parce que, de quelque manière qu'en usent vos parents, vous devez toujours les respecter. En usent-ils bien, vous devez les respecter et les aimer. En usent-ils mal, leur autorité est vraiment vénérable, vous devez encore les respecter et les aimer.

La femme de Tobie est dans l'Ecriture marquée comme une femme emportée et même injuste, cependant Tobie dit à son fils: tous les jours de votre vie vous respecterez votre mère. (*Tob.*, IV.) Vos parents, je l'avoue, sont injustes de vouloir vous sacrifier à l'ambition d'un aîné qu'ils aiment uniquement, mais si la grâce s'accorde avec leur choix, tout violent qu'il est, allez avec courage dans les cloîtres où ils vous poussent, consacrez-vous aux autels auxquels ils vous destinent, et ne craignez pas dans la maison du Seigneur les dégoûts et les rebuts qu'ils vous feront souffrir dans la leur. Ils vous disent que vous n'êtes pas propre à leur faire honneur dans le monde, Dieu agréera la victime que le monde rejette, et dites avec confiance: je suis à charge à mon père et à ma mère, ils s'éloignent de moi, mais le Seigneur ne me traite pas avec tant de mépris, il m'ouvre dans son sanctuaire un asile favorable: *Pater meus et mater mea dereliquerunt me, Dominus autem assumpsit me.* (*Psal.* XXVI.)

Mais, quoi qu'il en soit, parents chrétiens, du respect et de l'amour que vos enfants vous doivent dans cette occasion, vous êtes coupables d'avoir pour l'un une prédilection que vous n'avez pas pour l'autre. Vous croyez favoriser cet aîné en réunissant sur lui toutes vos complaisances: qu'arrivera-t-il? Ce qui arriva à Jacob à l'égard de son fils Joseph. (*Gen.*, XXXVI.) Vous réunissez sur lui la haine de tous ses frères. Que de mauvais offices ils lui rendront dans l'occasion! N'ayez donc jamais, ou ne laissez jamais paraître ces inégalités d'affection; mesurez, non sur votre goût, mais sur le mérite, vos caresses et vos châtiments: soyez, dit saint Chrysostome, comme les deux astres du jour et de la nuit sont dans l'univers; soyez de même dans votre domestique, distribuez vos lumières et vos faveurs également, et alors vos instructions, vos corrections profiteront à vos enfants.

Enfin, et je finis. La plus efficace de toutes les règles d'une sainte éducation, c'est le bon exemple, sur quoi je ne dirai qu'un mot. Les paroles touchent, les châtiments effrayent, mais les exemples entraînent. On est toujours plus frappé de ce qu'on voit que de ce qu'on entend. C'est un langage naturel qui persuade sans qu'on y pense, qui pénètre l'âme, qui y répand agréablement la conviction, surtout quand il vient de personnes avec qui l'on a de fréquentes relations. Les enfants qui aiment leurs parents, qui ont toujours les yeux ouverts sur eux, voient tout, ils imitent tout, ils retiennent tout. Si ceux-ci ne sont dans une attention continuelle, quels scandales pour ceux-là! La plus légère indiscrétion fait sur eux d'éternelles impressions.

Quel est donc le malheur de ces enfants qui n'ont jamais devant les yeux que des pères scandaleux et des mères mondaines! Anges de paix, qui êtes commis à la garde des chrétiens, ministres du Seigneur qui êtes obligés de voir à découvert les consciences des pécheurs, combien de fois avez-vous répandu votre âme devant Dieu, et lui avez-vous dit dans l'amertume de votre cœur, ce que les frères de Joseph dirent de lui à son père Jacob: voyez, Seigneur, si c'est la robe de votre fils? Ne les aviez-vous pas, Seigneur, rendus dans le baptême vos enfants? Ne leur aviez-vous pas donné une robe blanche teinte du sang de Jésus Christ? Ne leur aviez-vous pas rendu l'innocence? D'où vient donc ce débordement de crimes, cette insensibilité pour tout bien, cette ardeur qui les passionne pour le mal? D'où vient que, n'étant encore que petits enfants, ils sont déjà si grands pécheurs? Si nous consultons Dieu, il répondra ce que Jacob répondit à ses enfants: Une bête cruelle a dévoré mon fils: *Fera pessima devoravit Joseph.* (*Gen.*, XXXVII.) Quelle est cette bête cruelle, plus redoutable que le lion, qui ne tue pas le corps, mais qui perd l'âme de ces jeunes gens? Ce n'est que trop souvent vous-mêmes, pères et mères; et s'il est permis d'user de ce terme avec saint Bernard, parricides de vos enfants, vous leur frayez le chemin de l'enfer par vos mauvais exemples, vous prenez devant eux des libertés criminelles et licencieuses, vous répandez dans leurs âmes innocentes le poison du péché dont les vôtres sont pleines; ces enfants n'oublieront jamais le mal qu'ils apprennent de vous, ils périront éternellement, mais aussi en répondrez-vous au jugement de Dieu.

Ah! chrétiens, vos cœurs sont-ils, selon l'expression de l'Ecriture, de fer et de diamant? N'aurez-vous jamais pour le salut de vos enfants cette tendresse, cette vivacité que vous avez pour leur fortune? Hélas! il ne faut pas se donner ici beaucoup de mouvement, soyez d'une piété exemplaire, et vos enfants seront saints. Quand vous les voyez autour de votre table avec toutes les bonnes qualités qu'ils ont reçues de l'auteur de la nature, réjouissez-vous dans le Seigneur; mais en tremblant, et dites: par ma

faute, par mes mauvais exemples, ces enfants ne seront-ils pas un jour la proie des flammes de l'enfer et le jouet des démons? Serait-il possible que je fusse la mère d'un réprouvé qui haïra son Dieu, et qui en sera haï éternellement, qui maudira le sein qui l'a porté, le jour où il est né.

Non, non, il n'en sera pas ainsi, Seigneur; vous allez faire fructifier par votre grâce les vérités que je viens d'annoncer en votre nom, et les parents chrétiens remplis des maximes de votre Evangile les répandront désormais dans le cœur de leurs enfants. Ils leur apprendront à mépriser les jugements des hommes et à n'estimer que les vôtres; ils les accoutumeront à n'aimer que les choses éternelles et à faire peu de cas des choses passagères. Ils auront soin de travailler pour leur établissement temporel, car ils le doivent, mais ils seront plus appliqués encore à leur procurer un établissement dans le ciel. Puissent-ils, et les parents par leur bonne éducation, et les enfants par leur docilité, y être réunis dans les siècles des siècles! *Amen.*

## SERMON VIII

### DU BON USAGE DES MALADIES

Omnes qui habebant infirmos variis languoribus, ducebant illos ad eum. (*Luc.*, IV.)

*Tous ceux qui avaient des malades, de quelques infirmités qu'ils fussent attaqués, on les menait à Jésus-Christ.*

Tous les miracles de Jésus-Christ ne se ressemblent pas, Messieurs, mais son amour se ressemble toujours à lui-même. Tantôt il exerce invisiblement sa puissance sur les âmes, et tantôt il l'exerce visiblement sur les corps; mais l'âme, cette plus noble portion de notre être, lui étant plus chère que notre corps, il opère souvent la guérison de l'une sans accorder celle de l'autre; souvent il convertit un pécheur dans un malade qu'il ne guérit point; quelquefois c'est un juste qu'il y éprouve et qu'il y sanctifie, et ce miracle invisible est encore plus digne de sa miséricorde qu'une guérison miraculeuse; car enfin il faut savoir, comme le remarque saint Augustin, que, s'il est Sauveur, ce n'est pas précisément pour guérir les corps, mais pour sauver les âmes.

Oui, Messieurs, le salut des âmes est le grand, le principal objet de sa rédemption; mais il faut avouer que la plupart des malades sont dans des dispositions bien opposées à ce dessein miséricordieux du Sauveur: tous veulent guérir, il est vrai, mais tous ne veulent pas également se sauver, ou s'ils le veulent, l'on peut dire que c'est d'une manière bien différente: hélas! il s'en faut bien qu'ils ne fassent pour leur salut ce qu'ils font pour leur santé. Se présente-t-il un homme qui ait des secrets pour guérir les maladies, il est écouté, consulté, recherché, admiré comme un grand homme. S'agit-il d'un confesseur dépositaire des trésors de l'Eglise, du sang de Jésus-Christ, ou l'on ne veut point l'entendre parler, ou s'il paraît, on le regarde comme un homme incommode, comme un prophète de mort: on ne peut se résoudre à déclarer ses péchés à un prêtre pendant qu'on découvre sans peine les maladies les plus humiliantes à un médecin. Dès qu'il s'agit de la santé, tout est bon; on prend les remèdes les plus amers, et l'on passe par-dessus toutes les répugnances. S'agit-il du salut, tout décourage, tout fait peine; les devoirs les plus communs de la religion chagrinent, désespèrent, alarment: tant est grande la différence entre un homme qui veut guérir et un homme qui veut se sauver! Il semble que ce soit deux hommes différents dans le même homme.

Réflexions déjà bien affligeantes; mais nous aurons occasion d'en faire de plus affligeantes encore dans la suite; je ne sais qu'un moyen d'en adoucir l'amertume, c'est, Messieurs, de nous les rendre salutaires, car tous ceux qui se trouvent dans l'affliction ne doivent-ils pas se féliciter de leur sort, s'ils connaissent tout le prix des souffrances endurées patiemment? S'ils envisagent les maux et les tribulations de cette vie avec un œil chrétien, que de trésors de justice et de sainteté n'y découvriront-ils pas alors! Ils verront sensiblement que l'affliction est dans les justes, et dans ceux que Dieu veut rappeler à la religion, un don, un présent de sa miséricorde, souvent la consommation et le sceau de la divine prédestination, comme dit saint Grégoire, pape, à un de ses amis qu'il voulait consoler. Pensez, mon cher frère, lui disait-il, pensez au milieu des maux qui vous accablent, qu'il y a actuellement dans les enfers un million de réprouvés dont les jours ont coulé assez tranquillement dans le monde, ou qui n'ont presque rien ressenti des infirmités humaines, ou qui n'ont pas fait un bon usage de leurs souffrances; l'affliction soufferte avec patience et dans un esprit de pénitence aurait été leur salut.

Recevons donc, Messieurs, celles que Dieu nous envoie dans cet esprit, et croyons qu'il s'en sert pour purifier notre vie et pour sanctifier notre mort, et que par là il nous apprend tantôt à bien vivre, tantôt à bien mourir. Ecoutez donc, Messieurs, et ne l'oubliez pas: est-on dans la prospérité, dans une pleine santé, on convient de tout; est-on dans l'adversité, dans la douleur, on ne se souvient plus de rien. Voici donc le plan de ce discours.

Dieu se sert de l'affliction pour purifier notre vie, ne la rendons donc pas par là plus criminelle et plus insupportable: première conséquence et mon premier point.

Dieu se sert de l'affliction pour sanctifier notre mort, ne la rendons donc pas par là même plus funeste et plus terrible: seconde conséquence et mon second point.

Il n'est peut-être personne ici que cette matière ne regarde. Portez donc vous-même, grand Dieu! des paroles de consolation et de salut jusqu'au fond du cœur de tous mes auditeurs; nous vous le demandons par

l'entremise de cette Mère de douleur qui fut remplie de grâce quand un ange lui dit : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Dire, Messieurs, que les peines de la vie sont de véritables grâces, des dons de Dieu, c'est une vérité qui ne doit point surprendre les chrétiens qui ont lu l'Evangile; mais l'on est si accoutumé à regarder l'affliction comme un mal, que, quoique ce point de morale soit tout évangélique, on ne l'entend que comme un paradoxe qu'on dément dans son cœur; le cœur se révolte contre une vérité qui attriste l'amour-propre ; quoique la raison s'y soumette en certains moments, la délicatesse en frémit toujours; mais ces vains frémissements ne feront point changer de langage au Sauveur. Bienheureux sont ceux qui pleurent, bienheureux ceux qui souffrent : *Beati qui lugent.* (*Matth.*, V.) Il faudra toujours dire des afflictions de la vie qu'elles viennent de Dieu; mais d'un Dieu plein de bonté qui veut nous sauver. Quiconque pense autrement est inspiré par un sens réprouvé.

Je ne dis pas que Dieu soit la cause directe, positive, immédiate des afflictions; il avait lui-même mis l'homme en possession d'un bonheur parfait, d'un contentement auquel rien ne manquait; mais l'homme, devenu son premier ennemi, introduisit lui-même le péché dans le monde, le péché y a fait entrer les peines, les afflictions. Depuis le crime de notre premier père, les iniquités se multipliant, les misères se multiplièrent; aussitôt après le déluge, la vie des hommes fut raccourcie, les corps affaiblis, les tempéraments altérés, les aliments mêmes devinrent une source de corruption, les maladies inondèrent la face de la terre : il y en eut de toutes les espèces et en si grand nombre que, depuis près de six mille années qu'on en étudie avec soin le détail, on n'est pas encore parvenu à en savoir la nature ni le nombre ; maladies populaires, maladies contagieuses, qui de tout temps ravagent les villes, les provinces, les Etats; maladies de climats, maladies de saison, maladies d'état, de profession, maladies de famille, d'héritage, de succession; maladies d'accident, maladies de tempérament, maladies produites par des excès, par des crimes, et perpétuées par de nouveaux excès, par de nouveaux péchés. Or, quelles que soient toutes ces différentes afflictions, il est certain qu'entre les mains de Dieu elles sont des armes de justice qui les fait toutes sagement servir à sa bonté, selon saint Augustin, tantôt comme des épreuves de la vertu, tantôt comme des expiations du péché et des moyens de sanctification; c'est un excellent moyen dont Dieu se sert pour purifier notre vie, soit en retranchant la matière du vice, soit en donnant un noble exercice à notre vertu. Ecoutez-nous, Messieurs, avec la docilité du cœur. Ah! quel intérêt auriez-vous à combattre une vérité si propre à nous consoler dans les plus mauvais moments de notre vie ? Songeons que cette affliction ne va pas jusqu'à la mort, et qu'elle peut devenir un principe de vie.

En effet, Messieurs, qu'est-ce que fait Dieu par l'affliction? Il travaille à nous purifier du péché, il humilie nos corps; mais pour mieux purifier nos âmes par les maux corporels que nous redoutons tant, il en guérit, il en prévient d'autres que nous ne craignons pas assez, les maux spirituels, les maux invisibles, les plaies du cœur; par exemple, outre cette fièvre sensible qui brûle notre corps, il y en a une autre qui enflamme notre cœur, qui y allume, qui y nourrit un feu dangereux. Quelle agitation n'y cause pas la fièvre de l'ambition, la fièvre de la cupidité, la fièvre de la vanité, la passion de la volupté, qui sont autant de maladies mortelles! Mais Dieu, par sa grâce, se sert des unes pour guérir les autres; c'est ainsi, dit l'Ecriture, qu'il ne mortifie que pour vivifier, qu'il ne blesse que pour sauver; c'est par cette vie semée d'amertume qu'il cherche une brebis égarée, qu'il abaisse notre orgueil, qu'il dompte nos passions, c'est l'effet d'une grande miséricorde de vouloir bien nous rappeler à lui par le moyen des afflictions.

Cependant, chrétiens affligés, vous déplorez votre sort ; il n'est pas si déplorable, croyez-moi, c'est un grand bonheur pour vous quand Dieu prend soin lui-même de vous corriger dès cette vie, quand il daigne se mettre en colère contre ses serviteurs : une telle colère est sans doute une grande miséricorde. Nous retirer de nos péchés, ce ne serait pas assez pour nous ; aussi n'est-ce pas assez pour son amour, il faut encore nous les faire expier. Le péché, nous le savons, n'entrera jamais dans le ciel; s'il n'est détruit sur la terre, il n'y aura pour lui que l'enfer. Or, qui le détruira? La pénitence sans doute; mais cette pénitence qui va, selon saint Paul, jusqu'à l'expiation, jusqu'à la destruction du péché : vous ne la faites pas, gens du monde, et Dieu vous met dans l'heureuse nécessité de la faire. Comment cela? En vous faisant expier une vie déréglée par de longues pénitences; l'abus que vous avez fait de vos forces par une caducité avancée; l'orgueil, le faste de votre vie, par quelque humiliation accablante ; les excès de votre intempérance et de vos débauches, par quelque infirmité habituelle qui vous fera payer bien chèrement les misérables plaisirs, les folles joies du monde; vos raffinements de délicatesse, par des dégoûts affreux, par la langueur d'un accablement ennuyeux ; votre entêtement pour le monde, par l'oubli, le refroidissement, le mépris même que fera de vous le monde ; il emploie pour cela l'intempérie des saisons, l'aigreur des aliments, l'importunité des remèdes, la fuite de vos amis; ce qui est encore plus commun, la négligence de vos domestiques, l'indifférence cruelle d'une famille qui ne vous plaint point lorsque vous êtes plus à plaindre.

Il y a plus: Dieu arme, ce semble, toutes les créatures contre vous; mais toutes ces créatures ne sont que pour servir à son amour; s'il vous punit aujourd'hui, c'est pour n'avoir point à vous punir pendant l'éternité. O ciel! la douce compensation? Pour une éternité de supplices, quelques moments de tribulation et de peine, pouvoir par une acceptation libre et volontaire sanctifier des souffrances même involontaires, des peines nécessaires et inévitables; pouvoir, selon le saint concile de Trente, s'en faire un mérite auprès de Dieu, une source abondante de satisfaction, et comme un payement anticipé pour l'autre vie. Pouvoir tirer de si grands avantages de ses misères même, ce n'est pas être tout à fait misérables; et ne sommes-nous pas heureux d'expier par quelques jours d'humiliations et de souffrances, tant d'années d'égarement et de vanité? ne sommes-nous pas heureux qu'un Dieu si indignement offensé, si justement irrité, veuille se contenter de si peu, nous fasse payer si doucement dans cette vie ce qui nous coûterait si cher dans l'autre? Vous êtes tombés entre les mains du Dieu vivant; mais assurez-vous, dit Tertullien, que c'est là votre bonheur, il vous épargnera toujours plus que ne feraient les hommes vos semblables.

Il est donc vrai que la pénitence nous est nécessaire à tous, s'il est écrit qu'on n'entrera point dans le royaume des cieux sans avoir fait pénitence, et que nous périrons tous, si nous ne faisons pénitence. Voyez quelle obligation vous avez à Dieu de se servir de l'affliction pour vous la faire pratiquer; car voilà votre pénitence où l'amour-propre ne trouvera pas de quoi se satisfaire. Le Seigneur veut bien vous tenir compte, pourvu que vous unissiez vos souffrances à celles de Jésus-Christ son Fils, dont elles tirent toute leur vertu : cela n'est-il pas consolant pour vous? Voilà la voie que Dieu vous ouvre pour vous conduire au salut: vous traînez une vie languissante, vous sentez s'affaiblir, dépérir les restes de votre santé: c'est donc Dieu qui prend soin de retrancher en vous la matière du vice et du péché; c'est qu'il veut par là donner un noble exercice à votre vertu. Second trait de sa bonté paternelle.

Je dis de sa bonté paternelle, et je parle en chrétien; mais c'est à des chrétiens que je parle ainsi. En effet, quelle leçon de modestie, de dépendance vous fait l'affliction, une chute imprévue, une fièvre maligne, un assemblage de douleurs les plus vives, une langueur accablante qui jette un relâchement universel dans toutes les puissances de votre âme et de votre corps, une maladie qui, sans être mortelle, ressemble fort à la mort, une révolution d'état, de fortune qui arrive subitement et qui réduit presqu'à la mendicité toute une famille. Ah! qu'on est alors différent de soi-même; on parle, on pense, on juge tout autrement qu'on ne faisait étant en bonne santé et dans la prospérité; la grâce survenant, on est transformé du tout au tout, on ne se reconnaît plus, le corps gémit sous le poids de la douleur, l'esprit s'abat sous le poids de l'adversité; mais ce qui est plus à remarquer que tout cela, c'est que le cœur gémit lui-même sous le poids de ses péchés, les passions se ralentissent, la cupidité n'est plus si vive ni si animée; on n'a plus de goût pour le plaisir, puisqu'on a perdu le goût même de la vie dont on voit si sensiblement l'inconstance et la vanité. Des dégoûts secrets répandent l'amertume sur la plus flatteuse opulence; privé de la santé on en vient jusqu'à envier la condition des pauvres qui, avec moins de richesses, ont d'ordinaire plus de santé.

C'est alors enfin que vous vous dissipez, flatteuses illusions, charmes imposteurs qui enchantez si doucement les sens; c'est alors que s'amortit cette sensualité païenne qui mettait le salut en danger: mais tandis que les passions languissent, la religion se ranime, la foi endormie se réveille; elle sort comme d'une espèce de captivité, elle reprend sur la personne affligée ses premiers droits. Si l'homme se laisse abattre, le chrétien se relève et se fortifie. Alors sentant le vide des consolations humaines, l'on reconnaît qu'il ne s'en trouve point et qu'il ne faut en chercher qu'auprès de Dieu, qu'avec Dieu; c'est alors, heureux affligés, que vous serez convaincus de l'importante affaire du salut et de l'obligation d'y travailler incessamment pendant que vous avez le temps; vous commencerez alors à raisonner en chrétiens et à vivre de l'esprit de la grâce; vous commencerez à penser sérieusement à une autre vie; vous vous ennuierez peut-être de votre exil et vous soupirerez pour votre céleste patrie qui est l'heureuse région des vivants: en un mot, Dieu fera pour vous de vos douleurs et de vos souffrances l'exercice de toutes les vertus, de la dévotion, de l'humilité, de la douceur. Vous ne ferez peut-être pas de longues prières, mais votre affliction parlera, invoquera pour vous; votre soumission de cœur y suppléera, vous avancerez plus dans un jour que vous n'auriez fait dans une année; et c'est ce que voulait dire le Prophète-Roi, lorsqu'en parlant des Israélites, il s'écrie: Seigneur, vous avez sagement multiplié leurs infirmités, c'est pour cela qu'ils ont marché devant vous et dans vos voies avec plus de ferveur que jamais; ils y ont avancé à pas de géant, la vitesse de leur course a réparé la lenteur de leurs premières démarches: *Multiplicatæ sunt infirmitates eorum, postea acceleraverunt.* (*Psal.* XV.) C'est alors que Job, le plus saint homme de son siècle, fait éclater sa magnifique constance et sa tranquille soumission; rongé des vers, tristement étendu sur le fumier comme un cadavre vivant, délaissé de tout le monde, privé de tous les biens, persécuté par sa propre femme, cet illustre affligé paraît véritablement grand; c'est alors que pa-

raît avec avantage l'invincible patience de Tobie, sa vertu brille dans l'infirmité; pauvre et aveugle tout ensemble, il bénit le ciel avec autant d'épanchement que si on l'eût fait le maître de tous les empires; c'est alors qu'éclatait la foi d'un saint roi, dans l'affliction il faisait monter vers le ciel ses plus tendres soupirs, ses ferventes prières, la douce odeur de ses vertus. C'est dans les souffrances que les amis de Dieu ont été éprouvés comme l'or dans la fournaise; c'est par là qu'ils ont témoigné à Dieu une soumission sans bornes, qu'ils ont édifié l'Eglise par des sentiments héroïques, que Dieu les a sanctifiés par des redoublements sensibles de ferveur et de charité; c'est là que des chrétiens, qui nous avaient toujours paru très-imparfaits, font souvent entrevoir des vertus qu'on n'aurait point connues en eux pendant qu'ils étaient saints et contents dans le monde. De là ces pieuses saillies, ces paroles édifiantes qui leur échappent, qui étonnent les spectateurs par leur nouveauté; tantôt vous entendez les uns s'écrier, comme Salomon dans les langueurs d'une vieillesse défaillante: Enfants des hommes, voyez ce que c'est que le monde, voyez ce qu'il a été pour moi, ce qu'il sera pour vous; vanité des vanités, tout n'est que vanité! Tantôt vous en voyez d'autres entrer dans les grands sentiments de ce patriarche que Dieu propose lui-même à tous les siècles pour un modèle de patience, dire comme lui: J'adore la main qui me frappe, que j'aime la main qui me veut couronner! Tantôt, à l'exemple du grand Augustin, ils vont chercher dans les psaumes de la pénitence une componction salutaire, une solide consolation; tantôt on les voit faire des vœux moins pour leur santé, pour leur prospérité que pour leur conversion et pour leur salut, persuadés que le prix des biens fragiles de la nature et de la fortune n'égalera jamais celui de la grâce et de la persévérance finale.

Or, un homme de ce caractère, je vous le demande, Messieurs, est-il à plaindre? Aussi ne le plaint-on pas, du moins aurait-on tort de le plaindre? Un homme qui honore sa religion par de grands sacrifices, par des actes de foi, d'humilité, de patience, de soumission, qui amasse continuellement des trésors de justice et de sainteté, qui non-seulement baise la main de Dieu qui l'afflige, mais qui aime jusqu'à son affliction; un homme qui se réjouit d'être enfin un membre honorable de Jésus crucifié: plaindre un tel homme qui est un spectacle pour les hommes et les anges même, la foi ne le permet pas, la religion veut que nous l'appelions heureux, heureux, puisqu'il appartient à Dieu, qu'il est marqué du sceau de son alliance, que déjà Dieu met en réserve pour lui la couronne de vie: *Accipiet coronam vitæ*. (*Jac.*, I.)

Je ne dis pas que l'affliction produit toujours infailliblement ces bons effets; on sait qu'il y en a qui abusent des revers et des tribulations, comme ils ont abusé des douceurs de la vie et de la prospérité, et qui font des souffrances, moyen de salut pour les autres, un grand obstacle à leur propre salut; on ne le sait que trop, et on n'ose dire qu'on le sait. Demandez donc au Seigneur la grâce de faire un saint usage de vos peines et de vos afflictions, afin qu'elles produisent en vous des fruits de vie pour votre conversion, pour votre sanctification; alors, au lieu de rendre votre vie plus amère, elles serviront à la rendre plus chrétienne; vous en deviendrez non plus malheureux, mais plus gens de bien; au lieu de vous répandre en plaintes et en murmures, vous adorerez avec une humble soumission la bonté de Dieu qui, en vous affligeant, a moins d'égard à vos inclinations qu'à vos intérêts; une infirmité habituelle vous cache au monde, vous ensevelit dans la retraite, c'est précisément ce qu'il vous fallait. Une maladie humiliante, qui met sur votre front des traits ineffaçables d'ignominie, vous bannira des compagnies et de la société; voilà ce qu'il vous fallait pour mettre votre vertu en sûreté, pour la préserver de l'inévitable contagion du monde, pour lequel vous n'avez que trop de penchant; c'est là certainement une grâce pour laquelle saint Paul voulait que les fidèles remerciassent publiquement le Seigneur: *A Domino corripimur* (I *Cor.*, XI), leur disait-il, à l'occasion de certaines maladies qui régnaient parmi eux: Le Seigneur vous châtie, ou plutôt il vous éprouve comme ses enfants, et pourquoi? De peur que vous ne vous damniez avec ce monde pervers, de peur que les charmes d'une vie trop paisible, la vigueur d'une santé trop constante, la douceur d'une prospérité riante, ne vous fassent tomber avec le temps dans les relâchements les plus dangereux, dans une mollesse criminelle. Ce sont là les intentions de son amour; si vous vous en plaignez, ne serait-ce pas vous plaindre de ce qu'il ne veut pas vous laisser périr avec les infidèles et les impies, de ce qu'il vous donne des moyens de salut qu'il ne leur a pas donnés? *A Domino corripimur, ut non cum hoc mundo damnemur*. (*Ibid.*)

Mais hélas! Messieurs, loin que l'affliction serve à purifier notre vie, nous la rendons plus criminelle par cette même affliction. Voyez quel est en cela notre crime et notre malheur; j'y trouve de l'injustice et de l'ingratitude: être mortel, et ne vouloir éprouver aucune des suites de la mortalité; être toujours pécheur, et ne vouloir jamais porter aucune peine du péché; être toujours coupable, et ne vouloir jamais être puni, quelle prétention! ne se conformer en rien aux volontés de Dieu les plus justes, et vouloir, ce semble, que Dieu se conforme à nos caprices, à nos bizarreries; qu'il se fasse comme l'esclave des désirs de la chair et des appétits criminels de la sensualité; user, comme nous faisons, dans des veilles insensées, dans les brutalités de l'intempérance, dans des honteuses passions, user,

dis-je, ruiner, prodiguer nos biens et notre santé, vouloir encore que Dieu fît des miracles tout exprès pour nous y conserver, comme s'il était engagé, ce grand Dieu, à bénir toutes nos indiscrétions, toutes nos folies; comme si la Providence ne devait avoir d'autres fonctions dans le monde que de veiller sur les pécheurs, d'écarter d'eux toutes les calamités, toutes les peines, toutes les afflictions, et de leur procurer sans cesse des plaisirs nouveaux! en vérité n'est-ce pas une injustice manifeste? Cette injustice est bien commune parmi les chrétiens.

Mais de plus, n'est-ce pas une ingratitude choquante de méconnaître la grâce que vous fait le Seigneur, de la contester, et de ne vouloir pas même convenir que c'est une grâce? N'est-ce pas, dit Tertullien, lui reprocher ses propres bienfaits, et accuser sa colère dans le temps qu'il faudrait bénir sa miséricorde? Oui, Messieurs, c'est une grâce, je le répète, mais on n'entend pas ce langage parmi nous; une éducation profane a tout gâté; les mœurs dépravées du siècle ont tout aboli, et nous ont rendus si plaintifs, qu'on est accoutumé à regarder les moindres maux comme un grand fardeau, et la seule privation du plaisir comme un grand mal. Voyez quel est le malheur de cette indocilité du cœur, de ce défaut de soumission. Est-il rien de plus funeste que de souffrir sans mérite et sans consolation, de craindre le mal avant même qu'il arrive, de se désoler sur les maux présents, de creuser dans l'avenir, et se faire à soi-même des peintures formidables de ce qui n'arrivera peut-être jamais réellement, de souffrir déjà ce qu'on ne souffre pas encore? Est-il rien de plus malheureux que de se roidir contre une providence souveraine, que vos emportements ne feront point changer; que de se consumer soi-même par des agitations inutiles, par des impatiences qui, loin de soulager le mal, ne font que l'aigrir? Est-il rien de plus malheureux que d'être attaché au lit de sa douleur comme à la croix, et d'être encore regardé comme l'ennemi même de la croix de Jésus-Christ; de soupirer pour la vie par goût et par attache, et d'invoquer la mort par dépit et par désespoir? Est-il rien de plus malheureux que d'être consumé par cette tristesse de la chair, comme l'appelle saint Paul, qui n'est propre qu'à donner la mort à notre âme? N'est-ce pas faire déjà sur le théâtre de l'affliction, dans le lit de sa douleur, ce qu'on fera un jour dans les enfers, et ce que font déjà les réprouvés? Etre toujours plus criminel et plus misérable! n'est-ce pas blasphémer et se roidir contre le Dieu du ciel, boire à longs traits le calice inépuisable de sa fureur, faire la plus longue et la plus cruelle pénitence, et être toujours impénitents? N'est-ce pas être accablé de misères, et ne pouvoir jamais espérer de soulagement ni de récompenses? Pour vous, chrétiens, accoutumés au divin langage de Jésus-Christ, ne profanez pas votre croix par vos plaintes; pourriez-vous vous plaindre de votre affliction à la vue d'un Dieu crucifié?... Accoutumons-nous de bonne heure à la patience, elle ne vient pas tout d'un coup; ce n'est pas la vertu d'un jour, c'est le fruit de plusieurs années; accoutumons-nous de bonne heure à nous fortifier par les grands principes de l'espérance chrétienne, par la douce espérance d'une vie immortelle; accoutumons-nous à nous humilier toujours sous la toute-puissante main de Dieu; demandons-lui pour nous, pour nos frères, toujours avec une égale soumission, la cessation de nos maux, ou du moins la patience pour les supporter chrétiennement, ou une mort heureuse, ou une vie innocente; mais de quelque manière que nous soyons exaucés, adorons toujours avec amour les desseins cachés de la divine providence, plus sage sans doute que toutes nos vues et nos lumières; regardons toujours l'affliction entre ses mains et les nôtres, comme un excellent moyen de sanctification dont nous avons tous besoin.

Je dis tous, Messieurs, même les plus gens de bien; ils ont besoin d'être purifiés avant qu'ils sortent de ce monde, pour en faire des vases d'honneur dans le temple de Dieu; c'est dans la fournaise qu'ils reçoivent, pour parler ainsi, leur dernière perfection. Vous le savez, Messieurs, ce sont les expressions de l'Apôtre; or rien de plus propre à cela que les maux de cette vie : *Tempus salutis*. (II *Cor.*, VI.) Pourquoi le temps du salut? Vous venez de le voir; parce que c'est un temps de propitiation où le Seigneur retranche en nous la matière du vice et du péché; c'est encore un temps de sanctification où Dieu se plaît à donner un noble exercice à notre vertu : nous sommes assez persuadés de cela pour tout autre que pour nous; mais tâchons de nous en persuader par nous-mêmes personnellement. Il est donc vrai que Dieu se sert de l'affliction pour purifier notre vie; ne la rendons pas par là même plus criminelle : il n'est pas moins vrai qu'il s'en sert pour sanctifier notre mort, ne la rendons pas par là même plus funeste et plus terrible; et c'est ici que je vous demande un renouvellement d'attention et de foi, dans la seconde partie de ce discours.

### SECOND POINT.

Des hommes mortels devraient toujours être prêts à mourir; la principale occupation de la vie chrétienne est une continuelle préparation à la mort; toute sagesse qui ne va point à s'assurer de ce dernier moment, ce moment décisif qui entraînera après lui tous les siècles, est une véritable folie. Grande et magnifique morale, ah! qui ne la sait pas? Qui de nous n'en convient pas? Qui de nous n'est pas éloquent sur cette nécessité de se préparer à la mort? Qui de nous ne fait pas aux autres sur ce point des leçons pressantes et pathétiques?

Comprenez après cela l'aveuglement des hommes qui abandonnent toutes choses au hasard, qui se jouent d'une courte et misé-

rable vie, sans presque rien faire pour l'éternité, et qui courent à la mort souvent sans penser qu'ils doivent mourir. Grand Dieu ! nous laisserez-vous donc courir au tombeau comme de stupides brebis qui ne savent où elles vont ? Père des miséricordes, ayez compassion de tant de misérables qui ne se font pas compassion à eux-mêmes.

Mais que fera donc le Seigneur? Ce que son tendre amour lui inspirera. De nous-mêmes nous ne nous préparerions point à la mort, il nous préparera, non pas comme nous le voudrions, mais comme il le faudra; ce sera par les tribulations et les maux de cette vie qu'il nous y préparera en deux manières : 1° en nous défendant des surprises de la mort par le temps du salut qu'il nous donnera ; 2° en nous préservant des malheurs de la mort par le secours du salut qu'il nous offrira. Un peu de réflexion, Messieurs, sur cette douce conduite de la Providence, et vous serez forcés de convenir que si elle paraît terrible aux sens, elle est encore plus aimable à notre foi.

Je dis d'abord que l'affliction nous défend contre les surprises de la mort ; et dès lors quelle consolation ! quelle grâce ! Dans la mort, vous le savez, Messieurs, tout est terrible, mais rien de plus terrible que ses surprises. Or Dieu se sert de l'affliction pour nous en garantir, surtout de ces afflictions lentes qui font longtemps languir la victime avant que de la consumer, qui font mourir mille fois avant que la mort vienne, que Tertullien appelle pour cela de longues portions de la mort : Dieu nous en fait tirer de grands avantages, il s'en sert : 1° pour nous annoncer notre dernière fin, pour réveiller les consciences les plus endormies ; il fait entendre alors je ne sais quelle voix secrète qui dit intérieurement : préparez-vous ; il porte par là jusqu'au fond du cœur certains pressentiments auxquels on n'est presque jamais trompé ; on se sent frappé des approches de la mort sans qu'il soit besoin de prophète, de quelque homme privilégié pour annoncer cette mort prochaine ; on se l'annonce soi-même, on est soi-même son propre prophète, et sagement intimidé, on ne perd pas un moment pour se disposer à ce grand événement que l'affliction nous annonce.

Il s'en sert, en second lieu, pour adoucir la mort même, pour faciliter notre résignation, pour fortifier notre soumission ; et en effet, quoi de plus propre à nous adoucir la mort, que la mort même, surtout dans certains maux dont la violence égale la longueur, qui épuisent les forces et la patience? On ne meurt pas, mais il serait moins difficile de mourir une fois, que de vivre de la sorte. Ainsi la nature succombe et attend sa dissolution comme une délivrance et un soulagement ; elle en vient jusqu'à regarder avec indifférence ce malheureux reste de vie qui est en proie aux chagrins et à la douleur ; elle en vient jusqu'à se familiariser avec la mort même, jusqu'à la regarder de près et sans effroi, avec quelque sorte de complaisance. On a trop de peine de vivre dans une tristesse continuelle; on aurait moins de peine à mourir, on mourrait sans regret, parce qu'on vit sans consolation ; on verrait la fin de ses maux, et c'est à ce prix que l'on se contente de la mort, puisque chaque jour on peut dire avec saint Paul, *quotidie morior*. (I *Cor.*, XV.)

Or, adoucir ainsi la mort à des hommes qui la trouvent naturellement si amère, n'est-ce pas leur rendre un important service ? N'est-ce pas leur faire boire par une douce nécessité le calice amer des souffrances, que certainement d'eux-mêmes ils ne boiraient jamais ? Par là Dieu nous garantit non-seulement des surprises de la mort par le temps du salut qu'il nous donne, mais surtout il nous préserve de la mort par les grâces et par les moyens du salut qu'il nous présente.

Ici, Messieurs, quel trésor immense de miséricorde va se développer à vos yeux ! Qui peut dire ce qui se passe entre le Dieu vivant et un chrétien affligé, frappé des douleurs de la mort? Quel redoublement de bonté ! quels nouveaux efforts de charité ! quels nouveaux secours de salut heureusement ménagés ! Pour moi je suis persuadé, et j'ose le dire ici sur la foi des saints docteurs, que Dieu répand alors ses grâces avec plus de libéralité ; il sait quels sont alors vos vrais besoins, il le fait, et c'en est assez pour vous secourir.

Consolez-vous donc, ô vous qui vous sentez pressés par la misère, par les contradictions, par les maladies : si vous êtes abandonnés du monde, Dieu ne vous abandonnera pas comme les hommes, il ne fuit point les malheureux : on vous abandonnera peut-être dans vos peines, et les grands plus que les autres, les exemples n'en sont pas si rares. Ces hommes, si recherchés pendant leurs prospérités, sont souvent les plus délaissés dans leurs disgrâces et leurs adversités; des rois et de très-grands rois s'en sont plaints, et il faut les croire : on vous abandonnera peut-être, mais Dieu ne vous abandonnera pas; il viendra à vous quand tout le reste se sera retiré d'auprès de vous; il est le Dieu de toute consolation, il vous consolera ; il est le Dieu des forts, il vous soutiendra au milieu de vos combats, dans vos plus pressantes afflictions, et vous fera sentir sa présence intérieure ; il vous ouvrira le sein de sa gloire pour vous faire entrevoir votre récompense ; il se montrera à vous la couronne à la main pour animer votre courage; il se présentera à vos yeux baignés de larmes, sur la croix comme sur un trône de grâce ; il vous donnera un asile dans ses plaies ; vous irez jusqu'à son cœur, et à la vue d'un Dieu crucifié, il n'y aura rien, dit saint Augustin, de si amer dans vos tribulations et vos peines, que la mort de Jésus-Christ n'adoucisse. Le crucifix sous les yeux, je méprise les plus grandes souffrances de ce monde, et j'y entre-

vois par avance, si je suis patient, ma bienheureuse immortalité.

Voilà ce que Dieu fait par lui-même pour ses enfants, mais que fait-il encore par l'Eglise? Il y a longtemps que vous appelez l'Eglise catholique votre mère, et vous avez raison : vit-on jamais une mère plus tendre pour ses enfants ? A peine paraissons-nous au monde, qu'elle nous ouvre les entrailles de sa charité ; à peine ouvrons-nous les yeux à la lumière, qu'elle nous ouvre le royaume des cieux ; depuis notre baptême jusqu'à notre mort, depuis le berceau jusqu'au tombeau, rien ne lasse sa constance ; elle vous instruit, elle vous fortifie, elle a des remèdes pour tous nos maux, des ressources pour toutes nos faiblesses, des récompenses pour toutes nos vertus : pendant la vie elle nous reçoit avec bonté quand nous l'allons chercher, à la mort elle nous comble de ses biens, de ses faveurs quand nous avons recours à elle ; dans nos nécessités elle vient au-devant de nous. Non, l'Eglise de Jésus-Christ ne fait pas comme la Synagogue, comme l'hérésie, figurée par Agar ; l'Ecriture dit que cette esclave, toute désolée qu'elle était ou paraissait l'être de la mort prochaine de son fils Ismaël, ne laissa pas de se retirer dans le désert, et d'abandonner ce fils infortuné, disant par une fausse compassion, qu'elle ne pouvait se résoudre à voir de ses yeux un si triste spectacle, à voir souffrir et mourir cet enfant de douleur, et qu'elle l'abandonnait aux soins de la Providence. *Non videbo morientem puerum.* (*Gen.*, XXI.) Fausse tendresse ! vraie lâcheté ! ne devait-elle pas du moins, dans cette extrémité, faire ses derniers efforts pour conserver ce malheureux reste de vie ? Et si ce pauvre enfant ne pouvait survivre, si sa perte était inévitable, n'était-ce pas entre les mains d'une mère qu'il devait mourir ?

Non, l'Eglise de Dieu ne fait pas ainsi, elle dit au contraire avec le prophète Osée : j'aurai pitié de ceux dont personne n'a pitié ; je verrai mourir de douleur, d'affliction, les chrétiens, les catholiques, ces enfants de Dieu. *Videbo morientem puerum.* J'irai moi-même jusqu'au lit de leur douleur, et là je pleurerai avec ceux qui pleurent ; là je consolerai les faibles, j'animerai les lâches, j'embrasserai les forts, j'inspirerai la confiance aux âmes justes, et je ne désespérerai point les plus grands pécheurs ; j'entrerai dans la cabane du pauvre aussi volontiers que dans les palais des rois ; l'horreur des prisons, l'infection des hôpitaux, rien ne rebutera mon zèle. Dans le monde, on ne daigne pas regarder un misérable, un Lazare sur la paille ; on détourne ses regards : les plus misérables sont les plus chers à mon cœur ; dans le monde, on abandonne les pauvres, les malades ; après quelques bienséances, épouses, enfants, parents, amis, chacun fuit, chacun se retire ; c'est là où se termine cette amitié si solennellement jurée : et moi je ne me retire point, j'assiste à leurs plus rudes combats, je les accompagne dans tous leurs malheurs ; ce qu'ils ne peuvent faire par eux-mêmes dans les nécessités pressantes, je le fais pour eux, je combats avec eux jusque dans leur dernière agonie ; les ministres sacrés élèvent pour eux vers le ciel de tendres vœux, des prières pleines de l'esprit de Dieu ; je recueille les derniers soupirs des mourants, je réconcilie leurs âmes pour les présenter à Dieu ; ce n'est pas assez, ma tendresse va plus loin encore : je les suis jusque dans les ombres de la mort ; si des restes de fragilité ont besoin du sacrifice de propitiation, je parle au Seigneur pour eux, je fais parler le sang adorable de Jésus-Christ ; non, je n'ai point de repos que je ne les aie introduits dans le repos éternel des élus.

Ce n'est point ici, Messieurs, une simple figure, c'est véritablement la tendre conduite de l'Eglise : vous voyez tous les jours avec quelles pieuses cérémonies elle fait présenter aux malades le gage précieux de leur félicité. Tantôt elle leur envoie de sages ministres pour les réconcilier au Seigneur par le sacrement de pénitence ; tantôt elle leur fait présenter le pain des forts, pour les conduire heureusement jusqu'à la sainte montagne. Recevez, dit-elle, mon frère, le corps et le sang de Jésus-Christ, afin qu'il garde votre âme pour la vie éternelle ; tantôt elle achève de les purifier par de saintes onctions ; tantôt elle applique le crucifix sur leurs lèvres mourantes ; tantôt elle réclame la mère de Dieu ; elle invoque les patriarches, les prophètes, les apôtres, tous les anges, tous les saints ; elle les conjure d'accompagner cette âme chrétienne jusque dans le sein de Dieu. Or, quoi de plus sage, quoi de plus tendre, de plus propre à redoubler notre affection, notre zèle pour notre sainte religion ?

C'est ainsi que Dieu, par lui-même et par son Eglise, prend soin de nous préparer à la mort par le temps qu'il nous donne, par les grâces dont il accompagne les maladies et les souffrances. Ah ! ne serions-nous donc pas bien malheureux après cela, d'abuser d'un temps si précieux, de rejeter des grâces si nécessaires? Ne serait-ce pas ajouter à la mort, déjà si terrible, de nouvelles frayeurs, et consommer nous-mêmes par nous-mêmes l'affreux mystère de notre réprobation ? Or, ce qui ne devrait pas arriver, c'est ce qui arrive ; je ne dis rien que l'expérience ne confirme. Dieu donne du temps aux affligés, il les avertit de bonne heure par des coups favorables ; quoique durs à la nature, il leur laisse ce temps qu'il a refusé à un million de réprouvés au milieu ou au sortir des débauches et des occasions criminelles ; mais cet heureux affligé, ce malade, ce persécuté, souffre par son imprudence et par son impatience, qu'on lui enlève ce temps qui lui est donné, il se l'enlève à lui-même : et qui est-ce qui le lui enlève? C'est le monde, Messieurs, qui ne pourra jamais lui rendre un seul des moments qu'il a perdus. Qui est-ce qui le lui enlève encore, ce temps ? Ce sont des parents cruels, des amis trom-

peurs, des héritiers avides, qui sont bien plus inquiets de la succession d'un affligé, d'un malade, que de sa conscience. Chacun, avec empressement, vient dire : que laissez-vous? que donnez-vous? Personne ne dit : que vous laissez-vous à vous-même, ou plutôt, que préparez-vous pour l'éternité? que donnez-vous à votre salut? quelles prières? quels sacrifices? quelles aumônes? quelles bonnes œuvres? Chacun vient dire dans le fort d'une maladie : Penserez-vous à moi? et personne ne dit : pensez à vous. Malheureux! pense à toi. Ah! dans peu de jours personne n'y pensera plus. Chacun dit : que deviendra son héritage? Personne ne s'avise de demander : que deviendra son âme? Le testament, Messieurs, c'est ce qui presse d'abord, et c'est par où on l'engage à commencer; les sacrements viendront après, s'il reste du temps; s'il n'en reste point, on laissera mourir le malade sans sacrements. Ah! la chose fait horreur, Messieurs. Vous qui, dans la santé, dans la prospérité, ne prenez aucune précaution, ce malheur vous arrivera plutôt qu'à aucun autre; il vous faudra un confesseur, et on vous empêchera de vous confesser; on craindra de vous trop alarmer, et, pour ne pas vous effrayer à propos, on vous laissera périr, ou par une ridicule délicatesse ou par un sordide intérêt, auquel on sacrifiera votre âme, sans le vouloir et même sans y penser. Il faut, dit-on, sauver la charge, l'office, l'emploi, c'est le soin important. On réussit à sauver l'office, et on perd l'officier; on veut sauver le bénéfice, et on perd le bénéficier : cependant, la mort jette le mourant, l'infirme, l'affligé dans l'abîme effroyable de l'éternité. O Dieu! qui l'en retirera! Quelle main favorable pourra l'arracher à ses maux, à sa misère, à son désespoir? Hélas? qui lui rendra ce temps précieux qu'il avait en sa disposition, dont il pouvait si utilement user et qu'il a si lâchement perdu? *Quis eruet animam suam de manu inferi? (Psal.* LXXVIII.)

Mais l'affligé, le malade, est quelquefois plus cruel à lui-même que ses plus cruels ennemis; il s'enlève à lui-même un temps, des moments qu'il ne trouvera jamais. Je vois un homme du monde malade à la mort. Qu'est-ce que je vois? Un homme dont la foi est encore plus infirme que n'est son corps; un homme tout occupé à déplorer les malheureux restes d'une vie qu'il voit finir peu à peu par ses maux et ses infirmités; un homme qui pense plus au soulagement de son corps qu'au salut de son âme; tout ce qu'il fait de plus, c'est d'invoquer les saints pour écarter la mort, cette mort même que les saints ont attendue comme la consommation de leur bonheur; il veut être flatté dans ses maux, c'est-à-dire qu'il veut être trompé; quelque souffrant qu'il soit, il espère voir toujours le soulagement de ses peines. Après un temps de misère, de disgrâce, de maladie, il en espère un meilleur; car, voilà jusqu'où nous abuse l'amour de la vie; nos espérances sont conformes à nos désirs, et parce que nous désirons de vivre toujours heureux et contents sur la terre, nous espérons toujours aussi.

Mais nous espérons contre toute espérance. De là vient, 1° qu'au lieu de se précautionner contre les surprises de la mort, on ne pense plus qu'à se précautionner contre la mauvaise fortune, contre une mort trop précipitée; on prend des mesures infinies, des attentions puériles, des soins incroyables; mais précautions inutiles, on n'en mourra pas moins et l'affliction n'en sera pas moins longue.

De là il arrive, 2° que, malgré le temps que Dieu nous donne pour nous préparer à la mort, nous ne laissons pas de rendre notre mort imprévue et subite. Les plus longues maladies, ne sont-ce pas celles où l'on est moins surpris? Le flambeau s'éteint au moment qu'on s'y attend le moins et qu'on lui croyait de grandes traces de lumière.

Aveuglement étrange! Messieurs; nous en sommes les tristes témoins, nous pouvons à peine croire à nos propres yeux. On a vu des chrétiens qui savaient tout ce que nous prêchons ici, qui ont attendu à la mort à penser au salut de leur âme, qui, quoique affligés, frappés, menacés depuis longtemps par une disgrâce, par une infortune et par une infirmité mortelle, ont attendu à leur dernière maladie, et qui, dans la dernière maladie, ont peut-être attendu jusqu'au dernier moment, dans un danger évident de trouver, après ce moment, un juge, un enfer. Ah! ceux qui m'entendent aujourd'hui ou ceux à qui l'on rapportera ce que je dis, ou qui en seront convaincus, feront peut-être eux-mêmes dans peu ce qu'ils condamnent aujourd'hui dans les autres.

Incompréhensible sécurité! Quel nom faut-il lui donner? Est-ce folie? Mais ce sont des hommes d'ailleurs si sages. Est-ce impiété? Mais ce sont des hommes qui se glorifient d'avoir de la religion. Il faut donc dire que c'est faiblesse et une étonnante faiblesse de foi qui, chez eux, a presque le même effet que la folie avérée, que l'impiété déclarée. Il faut bien recevoir les sacrements à la mort; il faut bien contenter la famille, donner quelque chose à son pasteur, mourir en honnêtes gens, user de politique et de bienséance jusqu'à la mort, mais toujours le plus tard que l'on peut. Se confesser, pour un mondain, est un coup de foudre; vous diriez que ce sacrement est une cérémonie mortuaire qui va ouvrir le tombeau. Recevoir le saint viatique, cérémonie lugubre, mystère de mauvais augure; tout est perdu, on est mort sans ressource. Il faut recevoir ce pain de vie; vous diriez que Jésus-Christ vient ôter la vie à ses enfants et que ses visites sont meurtrières; on le reçoit à la dernière extrémité. Arrêt de mort inévitable! il n'y a plus de ressource à la vie dès qu'on entend parler de l'onction sainte; vous diriez que ce sacrement, destiné à consoler les âmes, à les fortifier et même à guérir les corps, est une cérémonie cruelle qui va précipiter dans le tombeau, quo-

qu'elle ait la vertu de reculer la mort. Faiblesse de foi, délicatesse païenne, qui désole vos ministres, ô mon Dieu! et toujours injurieuse à l'honneur du sacrement et au salut du mourant.

Il faut que je l'avoue, Messieurs, je suis affligé quand je vois un malade qui se vante d'avoir de la foi, de croire un avenir; un malade à qui Dieu donne le temps de se reconnaître, de prévenir la terreur de ses jugements, de désarmer sa colère, de pourvoir aux intérêts de son éternité, et qui prodigue un temps si précieux, comme s'il en avait beaucoup plus qu'il n'en faut. Mais aussi quel est le succès de cette malheureuse confiance? On veut être trompé, et on le sera. Prince, disaient de lâches flatteurs à un grand roi d'Israël : vous ne mourrez point, vous en reviendrez, vous guérirez infailliblement, *sanaberis*. (IV *Reg.*, VIII.) Et moi, reprend un prophète, je dis que vous en mourrez. Le prophète ne fut point écouté, les flatteurs le furent, et ce pauvre prince mourut avant même de croire qu'il pût mourir. Ah! combien tous les jours de semblables morts! Un mondain, attaqué de maladies, d'infirmités, mais ingénieux à se séduire jusqu'à la fin, veut se persuader que son mal n'est pas sans ressource, qu'il y en a bien d'autres qui sont revenus de plus loin; une voix flatteuse, d'heureux intervalles, un médecin peut-être le flattent, sans le vouloir, ses meilleurs amis l'abusent; vous-même, le dirai-je, Seigneur, vous arrivez à un moment imprévu, le moins attendu; la mort vient comme un voleur, sans bruit, sans avertissement, sans pressentiment; enfin il avait trop de temps, et il n'en a pas assez; la dernière heure frappe, il faut mourir; le chrétien, depuis si longtemps affligé, meurt enfin; il est mort, on ne sait de quoi; mais n'importe, il est mort. Mais est-il mort en chrétien? Douloureuse question! On nous la fait souvent, et nous n'avons rien à répondre. Répondez, Messieurs, parlez, décidez, raisonnez, prononcez....

Mais concluons tout ce discours : c'est que la conduite des hommes est incompréhensible. Supposez leur foi, oui, supposez leur foi, supposez un feu éternel, cette négligence n'est plus une simple imprudence; il faut dire avec Jésus Christ que c'est une véritable folie. Pour vous, chrétiens auditeurs, qui n'êtes pas encore à cette extrémité, mais qui certainement vous y trouverez et peut-être bientôt, dès les premières atteintes d'une maladie, au moment que votre affliction, que votre disgrâce, que vos tribulations semblent devoir cesser, songez à ce qui doit les suivre. Après avoir eu tant de temps, tant d'occasions favorables d'opérer votre salut pendant la vie, ne perdez pas du moins le temps et les moyens qui vous sont donnés pour vous préparer à la mort; marchez tandis que vous avez encore la lumière, de peur que vous ne soyez surpris par les ténèbres de la nuit, cette nuit éternelle, où l'on ne peut plus rien pour Dieu, où l'on ne peut plus rien pour soi. Ne vous reposez sur personne du soin de votre salut; déclarez aux médecins, à tous ceux qui vous approcheront, que vous regarderez comme vos plus fidèles amis ceux qui ne vous ménageront pas aux dépens de votre salut; qu'ils sachent bien que vous voulez être et promptement et sincèrement avertis; mais dès qu'une fois cette réponse de mort se sera fait entendre, ne pensez plus qu'à la grande affaire qui va se décider entre Dieu et vous; souvenez-vous que vous avez une âme à sauver.

Je ne vous dis pas pour cela de négliger vos affaires temporelles; on n'a garde de blâmer la sage et ancienne coutume de faire des testaments; plût à Dieu que tout le monde prît si bien de si sages précautions qu'on ne laissât plus de confusion dans ses affaires, plus aucun lieu aux contestations et aux procès! Plût à Dieu qu'en sortant de ce monde, on n'y laissât pas allumer le flambeau de la discorde! Plût à Dieu qu'en se séparant pour toujours d'une famille, on y laissât du moins la paix, l'union, la tranquillité! ce serait y laisser le plus précieux de tous les héritages; mais je dis seulement qu'il faut commencer par vous, par le soin de votre âme, commencer et finir par la religion : le bon sens et la raison ne le disent-ils pas aussi? Récompensez vos domestiques, cela est juste; mais n'oubliez pas les pauvres; dites un dernier adieu à vos amis éplorés, mais ne frustrez pas vos créanciers; consolez vos parents affligés de votre mort, mais consolez les prêtres, fort incertains de votre éternité; donnez votre bénédiction à vos enfants, ainsi faisaient autrefois les saints patriarches; mais surtout assurez-vous vous-mêmes la bénédiction de Dieu et celle de l'Eglise. Si vous êtes les disciples de Jésus-Christ, ah! paraissez-le du moins alors, et consacrez vos derniers soupirs par ces dernières paroles de Jésus-Christ même : mon Seigneur et mon Dieu! je vous recommande mon âme, cette âme immortelle, elle est à vous, je l'ai entre mes mains pour la remettre entre les vôtres, vous ne m'avez rien donné de plus précieux, Dieu de mon salut! c'est la seule chose que je veux sauver dans ce naufrage universel; les biens de la terre, les biens de la fortune, je les laisse à mes héritiers, à mes créanciers; mes charges, mes emplois, je les laisse à mes enfants; mon corps, je le laisse à la terre et aux soins charitables de votre Eglise; mais mon âme, je la recommande à vos bontés, à votre miséricorde; et à qui pourrais-je plus sûrement la confier qu'à son Créateur, qu'à son Rédempteur?

Heureux de pouvoir vous glorifier par ma destruction! Si je ne vous ai pas glorifié par ma vie et par mes souffrances, du moins, je vous glorifierai par une mort sainte : ce sont les sentiments de votre Apôtre; de tels sentiments ont été ceux de tous les chrétiens. ***Magnificabitur Christus in corpore meo, sive per vitam, sive per mortem.*** (***Philip.***, I.) Je me plains de ma trop courte vie, j'ai tort, je le confesse :

hélas! je n'ai que trop vécu, puisque je n'ai pas vécu en chrétien, puisque je n'ai pas vécu pour celui qui est le principe et l'auteur de ma vie. D'autre part, il semble, ô mon Dieu! que je n'ai pas assez vécu, puisque je n'ai pas consommé ma pénitence. Si je vous demande, comme le saint roi Ezéchias, de prolonger mes jours, les jours d'un pécheur, ce n'est pas, vous le savez, pour commettre de nouveaux péchés, c'est pour pleurer ceux que j'ai eu le malheur de commettre : ce n'est pas pour continuer ou pour recommencer le cours d'une vie mondaine, c'est pour repasser dans l'amertume de mon âme toutes les années de cette malheureuse vie; ce n'est, vous le savez encore, que pour mieux me préparer à la mort.

Puisse-t-elle être pour nous tous, Messieurs, la fin de tous nos maux, le terme de nos fragilités, la couronne de tous nos combats, la consommation de nos vertus, le sceau de notre persévérance, et le commencement de notre bonheur éternel! Je vous le souhaite, au nom du Père, etc. *Amen.*

## SERMON IX.

### LE RESPECT HUMAIN.

Qui non est mecum, contra me est; et qui non colligit mecum, dispergit. (*Luc.*, XI.)

*Celui qui n'est pas avec moi, est contre moi; et qui ne recueille pas avec moi, dissipe.*

Voici certainement, Messieurs, une maxime bien étonnante, et qui doit alarmer, du moins humilier tant de demi-chrétiens, qui croient appartenir à Dieu, parce qu'ils ne sont pas absolument déclarés contre lui, qui s'imaginent tenir un rang distingué parmi les amis de Jésus-Christ, parce qu'ils ne sont pas ouvertement ses ennemis : voyez ce qu'en dit le Fils de Dieu, et le portrait qu'il en fait dans une autre occasion : Ce sont des gens qui croient, dit-il, et qui sont même assez contents eux-mêmes de leur foi; mais ils ne croient que pour un temps et selon le temps : dévots jusqu'à la première occasion, réguliers jusqu'à la première raillerie, fidèles jusqu'au premier contre-temps, ils succombent dans le temps de l'épreuve et de la tentation.

Mais quelle est donc cette tentation si orageuse, qui fait de si grands ravages dans le monde, qui fait plier les cèdres comme les roseaux, qui fait d'un héros un lâche déserteur? C'est la tentation du respect humain, Messieurs, je puis dire dans la vérité, que de tous les écueils qui menacent la vertu, il est le plus dangereux. Fasse le ciel, Messieurs, que vous ne l'éprouviez jamais! Mais qui de vous ne l'a pas déjà éprouvé quelquefois dans sa vie? Les honnêtes gens auraient horreur d'une impiété déclarée; mais que n'ont-ils pas à craindre d'une timide et tremblante piété? Sans cela, sans cette tyrannie du respect humain, on verrait encore de grandes vertus dans le monde; car, il faut l'avouer, il y a encore de grands cœurs, de grandes âmes, d'heureuses inclinations, des penchants à la piété, une pudeur naturelle; un peu plus de courage, on serait des âmes héroïques, des chrétiens dignes du premier christianisme.

Oui, sans cela, on verrait encore des hommes qui, au milieu même des ennemis de Dieu, se déclareraient pour Jésus crucifié; des dames, naturellement vertueuses, qui ne rougiraient pas d'appartenir au Sauveur; on verrait encore des Paules, des Mélanies, dont la noble vertu ferait honneur à la religion; on verrait des Ambroises qui parleraient encore aux empereurs avec l'autorité que donne la religion à un père sur ses enfants.

Mais, avec cela aussi, que voit-on? De faibles roseaux qui tournent à tout vent, des chrétiens, qui tantôt le sont et tantôt ne le sont pas. Sans cela, ils seraient peut-être de grands saints, et, avec cela, ils seront peut-être de grands réprouvés; c'est pourquoi vous devez demander à Dieu de vous rendre victorieux de cette tentation du monde, qui, selon saint Cyprien, est plus redoutable que tout l'enfer, que toutes les suggestions de Satan. Non, vous ne pouvez point faire une prière plus essentielle pour votre salut; et moi, Messieurs, que ne puis-je réveiller en vous cette fermeté dont parle saint Paul, cette fierté qui sied si bien aux enfants d'un Dieu, cette noblesse de sentiments, ce fond de grandeur que la foi et la grâce ont mis en nous? deux grands intérêts auxquels il ne vous est pas permis d'être insensibles, l'honneur de Dieu et votre propre honneur; oui, il s'agit de l'un et de l'autre.

En effet, non-seulement le respect humain nous rend criminels devant Dieu, il nous expose même à devenir méprisables devant les hommes. Si je cherche à plaire aux hommes, dit saint Paul, dès là je ne suis plus serviteur de Jésus-Christ. J'ose ajouter à la pensée de l'Apôtre que, si je me laisse dominer par le respect humain, je suis sûr d'être condamné de mon Dieu sans même être approuvé des hommes; et voici le triomphe du Saint-Esprit : non-seulement il condamne le monde, mais il force le monde à se condamner lui-même. En deux mots :

Le respect humain condamné et réprouvé au tribunal de Dieu; le respect humain condamné et réprouvé au tribunal même du monde. Seigneur, donnez-nous à tous ce courage victorieux qui a fait les saints, et sans lequel on peut dire qu'on n'a pas encore le commencement d'un véritable chrétien; nous vous le demandons par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

### PREMIER POINT.

Le respect humain condamné au tribunal de Dieu : et comment ne le serait-il pas, puisque par là nous sacrifions les intérêts de sa gloire et les intérêts de notre salut, et que c'est au monde que nous le sacrifions? Peut-être n'avez-vous jamais compris jusqu'où va le déréglement du respect humain.

Il va, Messieurs, jusqu'à une préférence pour le monde très-injurieuse à la grandeur de Dieu.

Il va jusqu'à une servitude, jusqu'à une dépendance du monde presque toujours très-funeste au salut.

Comment donc ne serait-il pas condamnable au tribunal d'un Dieu souverain et au tribunal d'un Dieu sauveur?

Je dis que le déréglement du respect humain va jusqu'à une préférence pour le monde très-injurieuse à la grandeur de Dieu. Ce n'est d'abord, si vous le voulez, qu'une simple comparaison des jugements des hommes avec les jugements de Dieu, des maximes du monde avec les maximes de Jésus-Christ, des inspirations de la vanité avec les inspirations du Saint-Esprit, des idées, des folies populaires avec les devoirs essentiels de la religion. On balance, on délibère, on ne sait quel parti prendre; Dieu appelle d'un côté, le monde retient de l'autre. Fuyez du milieu de Babylone, dit le Seigneur, cherchez promptement dans la retraite un asile à votre fragile vertu. Non, dit le monde, ne fuyez point, ne nous quittez point encore, demeurez avec nous; après tout, on peut se sauver aussi bien à Babylone qu'à Jérusalem. Faites une profession publique de piété, nous dit encore le Sauveur, j'attends cela de vous; je veux, en qualité de roi, des serviteurs fervents, des sujets généreux qui se déclarent pour moi, qui se fassent honneur d'être à moi. Gardez-vous-en bien, dit le monde, ayez de la religion, à la bonne heure, mais qu'elle soit au fond du cœur; sachez vous ménager; la dévotion gâte bien des choses; la dévotion écarte la fortune. Tous les jours on se trouve dans l'occasion de faire ces sortes de comparaisons. Laisser une cérémonie de piété pour une cérémonie profane de civilité; s'absenter des divins offices, pour assister aux assemblées et aux spectacles; quitter l'autel pour ne pas désobliger un ami, on ne sait à quoi se déterminer; on ne voudrait peut-être pas désobéir à Dieu, mais on ne voudrait pas choquer le monde; on voudrait et on ne voudrait pas; on souffre un combat de volonté et un déchirement de cœur qui fatiguent; c'est une foule de perplexités sur perplexités, de pensées sur pensées, d'inquiétudes sur inquiétudes, de réflexions sur réflexions; parlera-t-on, ne parlera-t-on pas? se déclarera-t-on, ne se déclarera-t-on point? On ne ne fait pas une action, une démarche; on ne dit pas une parole, qu'on ne se demande à soi-même : fais-je bien, fais-je mal? serai-je approuvé, ne le serai-je pas? Quand il n'y aurait que cette honteuse irrésolution, il n'y en aurait déjà que trop, et ce ne serait rien de fort glorieux pour le Seigneur notre Dieu.

Mais on n'en demeure pas là : de la simple comparaison on va bientôt jusqu'à une préférence marquée, 1° préférence d'estime; je ne dis pas que, dans la spéculation et par un jugement arrêté, on estime le monde plus que Dieu, Bélial plus que Jésus-Christ; ce serait avoir perdu la raison avec la religion; mais je dis que dans la pratique et dans le détail de la vie, on paraît, en effet, estimer le monde plus que Dieu, avoir moins d'égards pour Jésus-Christ, que pour Bélial; et c'est pour cela, dit saint Thomas, qu'on l'appelle le respect humain, parce qu'on respecte les hommes plus que Dieu; on fait gloire d'appartenir au monde, et on rougit d'appartenir à Jésus-Christ: n'est-ce pas là une préférence choquante pour sa grandeur?

Mais ce n'est pas par estime pour le monde, dites-vous, Messieurs, qu'on en agit ainsi; le monde est si méprisable! qui est-ce qui ne le méprise pas dans son cœur? Que j'ai de complaisance à vous entendre parler en philosophe, et en philosophe chrétien! vous méprisez donc le monde? Vous avez raison, vous lui rendez justice; mais n'est-ce pas un prodige que vous méprisiez le monde, que vous disiez que vous vous moquez du monde dans le cœur, et que toutefois vous lui obéissiez si aveuglément, que vous le serviez si fidèlement? N'est-ce pas un prodige que depuis le matin, jusqu'au soir, on étudie son air, ses attitudes, qu'on se mette à la gêne, à la torture, pour plaire à des personnes dont au fond on ne fait aucune estime, et pour qui l'on dit que l'on n'a que du mépris? N'est-ce pas un prodige de folie que Nabuchodonosor veuille se faire adorer comme un dieu, que dans tout son royaume on déteste son extravagance et son impiété, et que, malgré tout cela, tout son empire fléchisse le genou devant ce pécheur abominable, sans que, dans tous ses vastes Etats, il se trouve plus de trois Israélites qui aient le courage de se refuser à cette adoration sacrilége? C'est un prodige que le monde soit si méprisé, et qu'il soit si constamment et si universellement adoré. Ainsi les sages du paganisme se moquaient en secret de leurs idoles, et ne laissaient pas d'adorer en public ces ridicules divinités dont ils s'étaient moqués en secret. Que serait-ce donc, ô mon Dieu! si le monde était estimé, puisqu'on le sert si bien maintenant, qu'on se vante de le mépriser? mais en second lieu, la vérité est qu'il y a au fond du cœur un certain goût de préférence pour le monde, une préférence d'amour que nous voudrions vainement nous dissimuler à nous-mêmes.

En effet, d'où vient que dans la concurrence de la loi de Dieu et du monde, celle-ci l'emporte presque toujours sur celle-là? Si l'on aime si peu le monde, pourquoi suivre si religieusement ses maximes, s'asservir si constamment à ses modes? Pourquoi tant d'inquiétudes sur ce qu'il peut dire de vous? Si vous avez donné à Dieu la préférence, pourquoi la cachez-vous? Que ne faites-vous voir une bonne fois publiquement que c'est Dieu qui règne dans votre cœur? Si c'est Baal qui est votre Dieu, servez-le; mais si c'est le Dieu d'Israël, que ne vous déclarez-vous pour lui? pourquoi vous contrefaire? Vous avez beau dire que vous ne donnez au monde que les dehors,

que les apparences; quand cela serait, ce serait toujours une préférence publique, et dès lors choquante pour un Dieu jaloux, *Deus zelotes*. (*Exod.*, XX, XXXIV.) Mais on ne donne au monde les dehors, que parce qu'il est maître du cœur.

Mais ne peut-on pas donner quelque chose aux usages du monde, se prêter aux bienséances du siècle, et conserver dans son cœur une solide préférence pour Dieu? Non, on ne le peut point, Messieurs, cet accord est trop difficile; je sais que le monde s'accommoderait assez de cette espèce de neutralité, mais Jésus-Christ ne s'en accommodera jamais; il supporte les grands pécheurs, les cœurs corrompus, selon les vues de sa patience adorable, mais ce qu'il ne peut supporter, ce sont les cœurs partagés, sa délicatesse en est blessée; si, malgré cela, vous prétendez lui appartenir, il vous déclare lui-même solennellement que vous ne lui appartenez point. Quiconque ne se déclare pas hautement pour moi dans telles et telles circonstances où il s'agit de mon honneur et de celui de mon Eglise, est réellement contre moi; je ne le couronnerai point avec mes amis, je le confondrai avec mes ennemis : *qui non est mecum, contra me est.*

Mais je veux encore que ce ne soit ni une préférence d'estime, ni même d'amitié; c'est du moins une préférence de crainte, une servile déférence, une aveugle soumission. Ah! Messieurs, je ne vous confonds point avec ces impies dont le Fils de Dieu dit qu'ils ne craignent ni Dieu ni les hommes, avec ces pécheurs audacieux que rien ne peut retenir, ni les respects divins, ni même les respects humains, ni les bienséances de la religion, ni même les bienséances du monde; non, je ne ferai point cet outrage à votre raison ni à votre foi, de soupçonner que vous n'avez point la crainte de Dieu. Je suppose que vous l'avez en effet; mais j'ajoute que vous craignez le monde encore plus que le Maître du monde, toutes les fois que le respect humain vous détermine; que vous craignez de déplaire à un ami, à une femme, à un patron, plus que de déplaire à Dieu; je dis que la colère d'un homme dont vous faites dépendre votre fortune est pour vous un coup de foudre, que vous craignez plus que toutes les foudres du ciel et les éclats de la colère de Dieu : or, il est inutile que vous craigniez le Seigneur si vous craignez les hommes plus que lui, ou même autant que lui. Dira-t-on qu'Adam ne craignait point le Créateur? Il le craignait sans doute, mais dans un certain moment il craignit encore plus de contrister une femme déjà séduite. Malheureuse complaisance qui nous coûte bien cher! vous vous en plaignez tous les jours, dit saint Bernard, et vous faites vous-mêmes ce que vous lui reprochez. Dira-t-on que Samson ne craignait point le Seigneur? Il l'avait craint dès sa plus tendre jeunesse; mais dans un certain moment, il craignit encore plus de déplaire à Dalila, de contrister cette perfide Philistine qui le flattait et qui en le flattant le perdait. Dira-t-on que le grand prêtre Héli ne craignait pas le Seigneur? Il le craignait certainement; vous n'oseriez peut-être vous comparer à ce vénérable vieillard, qui aurait été un grand saint s'il n'avait été père trop indulgent : oui, il craignait le Seigneur mais il craignait encore plus ses enfants, il appréhendait de les chagriner par ses remontrances, par des châtiments paternels. C'est vous-même, Seigneur, qui le lui reprochez par la bouche de Samuel, qu'il avait eu plus d'égards pour ses fils déréglés que pour vous, *Magis honorasti filios tuos quam me*, (I *Reg.*, II) Malheureux père! Ah! Messieurs, n'en connaissons-nous pas encore d'aussi malheureux? Les enfants osent tout aujourd'hui et les parents souffrent tout des enfants : tel peut-être dans sa famille aurait moins de peine à prononcer un blasphème contre Dieu qu'à dire un mot de répréhension à une femme, à des enfants, à des domestiques; cela n'est-il pas vrai? N'est-ce pas une chose lamentable? Il est certain que du temps du Sauveur il y avait grand nombre de Juifs qui craignaient Dieu, qui attendaient son royaume, qui soupiraient pour le règne du Messie et qui étaient d'assez bonne foi pour reconnaître que Jésus-Christ l'était; mais ils craignaient de choquer les pharisiens et les grands. Si le Sauveur avait été du goût de la cour et de la Synagogue, tout le monde se serait déclaré pour lui avec complaisance; mais la vanité liait toutes les langues, resserrait tous les cœurs; on n'osait parler de lui. Il ne laissait pas d'avoir quelques adorateurs; mais c'étaient des adorateurs timides, qui cherchaient les ténèbres et les ombres de la nuit et qui n'osaient se montrer au grand jour; des disciples équivoques dont l'Evangile dit, qu'ils aimaient la gloire qui vient des hommes, plus que celle qui vient de Dieu.

Or, combien encore aujourd'hui de chrétiens de ce caractère! Adorateurs nocturnes, comme les appelle saint Augustin, religieux peut-être en secret, dissipés dans le public, catholiques dans le cœur, la plupart des protestants éclairés en sont là, mais encore hérétiques au dehors par un secret intérêt d'honneur, de fortune, qu'il est aisé d'entrevoir en matière de religion, toujours prêts à se contrefaire; gens courageux, prêts à suivre la vérité quand elle sera suivie de la fortune, prêts à courir au martyre lorsqu'il n'y aura point de persécuteur; tantôt un personnage, tantôt un autre, tantôt d'un parti et tantôt d'un autre, tantôt dévots avec les dévots, tantôt mondains avec les mondains; presque déistes avec les déistes, presque athées avec les athées, presque impies avec les impies; gens équivoques, gens à deux faces; le monde en est plein, parce que la crainte servile du monde l'emporte sur la crainte de Dieu. Ne faudra-t-il pas encore que ce grand Dieu s'en tienne honoré? Quel triomphe pour les sages du monde d'avoir des esclaves, des partisans qui ne rougis-

sent ce rien! Ah! rougissent-ils jamais, ces impies, de leurs intrigues, de leurs excès, de leur impiété! Ils se glorifient, dit le Saint-Esprit, jusqu'à se faire une sorte de mérite et d'honneur de leurs infamies mêmes: l'avarice a ses héros et peut-être ses héroïnes; le crime va par tout tête levée, il se produit sans cesse aux yeux du monde entier, comme s'il n'avait plus qu'à triompher. Ah! n'y aura-t-il donc que l'aimable vertu qui n'osera se montrer, qui marchera les yeux baissés, qui demeurera sous le boisseau tandis qu'elle devrait éclairer sur la montagne! Quelle misère pour des cœurs faits pour Dieu! quelle indigne servitude pour des enfants de Dieu, de se faire ainsi les esclaves volontaires des caprices et des bizarreries du monde, de plier quand il parle, de ramper quand il commande, d'adorer Dieu quand il l'adore, de s'en moquer quand il s'en moque! Le monde change souvent de figure, il faut en changer avec lui; le monde change de modes, de langage, il faut en changer comme lui; si un jour il changeait de religion, eh! il faudrait en changer avec lui; c'est-à-dire, lâches adorateurs, que votre Rédempteur ne sera donc votre maître, votre Dieu, qu'autant qu'il plaira au monde, son ennemi et le vôtre; que vous dites, non plus avec saint Paul, avec les martyrs, avec nos chrétiens fidèles et magnanimes: Seigneur, qui me séparera jamais de vous? sera-ce le glaive des tyrans, la persécution des impies, l'adversité, la maladie, les tribulations, la mort même? *Quis ergo nos separabit a charitate Christi? Tribulatio, an angustia, an persecutio, an gladius?* (*Rom.*, VIII.) mais vous dites avec tous les lâches déserteurs: hélas! mon Sauveur, il n'en faut pas tant, la dérision d'un jeune mondain, un geste, une parole, il n'en faut pas davantage dans les choses mêmes où il s'agit de votre gloire, de mon éternité; je serai ferme dans mon devoir tant que le monde ne dira rien, je serai à vous préférablement à tout autre, tant que le monde le touvera bon; je vous aimerais, Dieu des vertus, si le monde, qui ne vous aime point, voulait bien souffrir que je vous aimasse.

Ce langage vous fait horreur, Messieurs; c'est le langage des lâches, des apostats, et cependant c'est le vôtre; c'est le secret langage de quiconque se laisse dominer par la complaisance pour le monde; l'avez-vous jamais bien compris? Quoi donc! ô vous qui voulez passer pour généreux, pour braves, pour nobles, et qui vous montrez si braves pour le monde, ne serez-vous donc lâches que pour Dieu? Vous verra-t-on courir avec plus d'ardeur au combat, avec plus d'allégresse à l'assaut, que vous n'allez à l'autel adorer le Dieu des armées? N'y aura-t-il plus ni honneur, ni valeur dès qu'il s'agira d'être chrétien? Si vous serviez le prince comme vous servez Dieu, le prince vous ôterait sans doute une épée que vous déshonorez, et je crains bien que Dieu ne vous ôte ce reste de christianisme dont vous rougissez: encore une fois, l'avez-vous jamais compris? Il y a dans le respect humain une préférence pour le monde infiniment injurieuse à la gloire de Dieu.

Mais il y a de plus pour nous une servitude, une dépendance du monde presque toujours bien funeste au salut de notre âme. En effet, que je demande aujourd'hui à tous mes auditeurs: Voulez-vous vous sauver? Le voulez-vous? Eh! qui ne le voudrait pas? Tout le monde le veut: mais que je vous demande ensuite si vous voulez vous sauver, pourquoi donc ne vous sauvez-vous pas? Ce que vous voulez faire, pourquoi ne le faites-vous jamais? Qui vous retient? Qui vous arrête? Je vous entends, je comprends la vérité d'une parole de saint Paul que je puis bien appliquer à mon sujet: dès là que je me suis fait esclave de mes passions ou des passions d'autrui, le bien que je voudrais faire, je ne le fais point, et je fais le mal que naturellement je ne voudrais pas faire; car telle est la cruelle tyrannie du respect humain, ou de nous empêcher de faire le bien, ou de nous entraîner au mal comme malgré nous, et dès là n'est-il pas évidemment un principe de damnation? *Non quod volo bonum hoc ago sed quod odi malum facio.* (*Rom.*, VII.) Première tyrannie du respect humain; il vous empêche de faire le bien, de pratiquer certaines vertus qui sont de votre état; vertus glorieuses en elles-mêmes, mais qu'on appelle des vertus humiliantes, parce qu'il n'est pas encore à la mode et au goût du monde de mener une vie plus sérieuse, plus fervente, plus retirée; de fréquenter plus souvent les sacrements, d'être plus assidu à la parole de Dieu, de s'assujettir à certains devoirs de charité, de religion, que Dieu attend de vous, qui seraient pour vous la source d'une éminente sainteté; la visite des malades, un soin particulier pour les pauvres, un zèle d'état pour instruire vos enfants, vos domestiques, certains autres devoirs dont vous comprenez l'utilité, et même la nécessité; manquer à ces devoirs c'est manquer à la grâce, et manquer à certaines grâces que Dieu destinerait à votre fidélité; étouffer ce germe de salut par une crainte humaine, par une complaisance mondaine, n'est-ce pas arrêter, suspendre visiblement les divines opérations? N'est-ce pas mettre son salut en péril, risquer de se perdre, non pas peut-être par le mal qu'on fait, mais par le bien qu'on ne fait point; non par des crimes positifs, mais des omissions considérables? Et ces omissions considérables, tout le monde le sait, ne damnent pas moins que des crimes positifs; première tyrannie du respect humain: il empêche de faire le bien. Sans cela que de bonnes œuvres se feraient qui ne se font point! que de tendres hommages on vous rendrait, ô mon Dieu! qu'on ne vous rend point: *Non quod volo bonum hoc ago.*

Il nous entraîne au mal comme malgré nous: *Sed quod odi malum illud facio.* Le roi Hérode en est dans l'Evangile un exem-

ple bien frappant, et, j'ose le dire, bien touchant : on ne peut s'empêcher de le plaindre. Il honorait Jean-Baptiste, il l'aimait, il le craignait, il suivait même ses conseils en plusieurs choses ; mais, s'il l'aime, s'il l'honore, que ne le sauve-t-il donc? Oh! Messieurs, le triste embarras de ce prince! il a promis sa tête à l'incestueuse Hérodias; il s'y est engagé par serment. Le moyen de s'en défendre! Jean-Baptiste est donc sacrifié : mais c'est un si grand homme, un si saint homme, on le sait, on en est convaincu, mais que voulez-vous? On a promis sa tête, et on l'a promise à une femme; il sera constant à sa parole, ce prince malheureux: il sera fidèle jusqu'au crime ; pour ne point paraître parjure, peu complaisant, il deviendra sacrilége, meurtrier ; il fait le mal malgré lui, mais il le fait cependant. Ah! partout où il y aura des Hérodias, on le fera comme lui, la volupté sera toujours d'accord avec la cruauté.

Pilate, de même, avait de bonnes intentions pour le Fils de Dieu, il ne voulait pas le condamner, il voulait même le délivrer ; jusque-là ce fut un honnête homme, un véritable Romain; mais s'il veut le sauver, que ne le sauve-t-il donc? Que ne va-t-il à la mort avec lui? Il l'éprouva comme vous, lâches esclaves du monde, vous l'éprouvez comme lui : une lâche complaisance arrache à votre timide volonté tantôt un crime, tantôt un autre; mais ce crime arraché à votre faiblesse n'en est pas moins un crime, et dès là cet honnête homme devient un prévaricateur, cet homme si complaisant pour ses amis ne craint point de devenir l'ennemi de Dieu. Maudite complaisance! qui gâte tout, qui souffre tout, qui corrompt tout; de là tant de péchés que l'on fait, et qu'autrement on ne ferait jamais ; de là ces indécentes familiarités qu'on ne devrait pas souffrir et qu'on souffre cependant contre son honneur, contre sa conscience, contre son inclination ; de là entre l'époux et l'épouse, entre les maîtres et les domestiques, entre de jeunes personnes de différent sexe, tant de criminelles et mutuelles complaisances ; car, il est certain que la complaisance fait encore plus de pécheurs que l'inclination et le penchant. Combien d'âmes faibles, qui sans aucun goût pour le crime, ne laissent pas de le permettre et de le souffrir!

Mais voici des images plus générales. De cette complaisance viennent la licence des blasphèmes, les débauches publiques, la profanation des jours saints, les lieux immondes protégés dans une ville chrétienne, ou du moins tolérés; cent autres désordres plus éclatants qu'un peu plus de fermeté dans les pasteurs, dans les magistrats, rendrait plus rares qu'ils ne le sont; de là, dans le sanctuaire de la justice on voit trahir les lois mêmes, les chefs se font redouter, les subalternes n'ont pas la force de résister; le bon droit a beau réclamer, on tremble, on succombe; la meilleur cause devient mauvaise, la plus mauvaise devient bonne; on garde le silence quand on devrait parler, on n'ose rien pour l'équité, tandis que l'iniquité ose tout ; de là, le triomphe insolent de la chicane et de la duplicité; de là jusque dans le sanctuaire de la religion, dans les églises, les immodesties, les profanations. Quelle en est la source? La hardiesse des uns et la lâcheté des autres. On n'a pas le courage de résister à un discoureur importun, on interrompt sa prière, on trouble celle des autres, on rougit de Jésus-Christ en présence de Jésus-Christ même, on a moins d'égards pour un Dieu présent que pour sa créature ; une créature qui mérite d'être oubliée, qui ne doit jamais être regardée dès qu'elle cherche à fixer sur elle les regards; par là, la piété s'affaiblit, l'indévotion se fortifie. Nous ne cessons point de le dire, ce sont les respects humains qui attaquent toutes les vertus, qui font triompher tous les vices. Oui, chrétiens, tous les vices triomphent à l'abri de cette complaisance malheureuse; c'est par là que la médisance fait tant de mal ; c'est une fausse complaisance qui entretient le fiel, qui encourage la malignité. L'intempérance, la débauche ne règnent que par là dans un certain monde ; c'est une fausse bravoure, une déplorable émulation qui les multiplient ; les inimitiés ne s'éternisent que par là, c'est un faux honneur qui les perpétue; car on ne peut trop le redire, en tout genre, le faux honneur est un grand principe de réprobation. Hélas! peut-être que ce faux honneur perdra plus de chrétiens que tous les autres vices ensemble. En voici une preuve qui mérite toute votre attention, ou plutôt qui mérite tous vos gémissements, toute votre compassion.

Qu'est-ce qui fait vieillir tant de mondains dans la corruption du péché? qu'est-ce qui fait mourir tant d'illustres pécheurs dans le libertinage et dans l'impénitence? Très-souvent c'est le respect humain. On ne peut nier qu'il n'y ait des pécheurs lassés du crime, fatigués d'une vie libertine, ennuyés de leurs insipides plaisirs, poursuivis par la grâce, persécutés par les cris perçants d'une conscience alarmée; ils voudraient dans certains moments faire pénitence ; mais parce qu'ils craignent de se déclarer, mais parce qu'ils appréhendent l'éclat que ferait dans le monde un retour, un changement ; mais parce qu'ils se disent à eux-mêmes : j'ai pris des engagements, si je viens à les rompre, quels reproches n'aurai-je pas à soutenir de telle et telle personne? Si je renonce à cette liaison, à cette société, qu'en dira-t-on dans le monde? Que pensera-t-on de moi? Qu'arrive-t-il? On se laisse effrayer par un fantôme, on se fait peur à soi-même, on redoute un monde qui souvent ne pense point à nous; on veut faire pénitence et on ne la fait point. Ce premier effort qui d'abord avait tant coûté à la grâce, à leur cœur, ah! que faut-il pour le rendre inutile? Le respect humain renverse tout; on voit ces timides pénitents agités, dit saint Jude, comme des nuées légères, tourner au gré

de tout vent, tantôt d'un côté et tantôt d'un autre, tantôt à Dieu et tantôt au monde, sans être ni à l'un ni à l'autre ; ou plutôt, dit un Prophète, on les voit comme de stupides brebis courir au précipice les uns à la suite des autres, et les uns pour l'amour des autres, comme s'il y avait de l'honneur à ne pas se démentir même à la mort ; on traîne cette chaîne de réprobation jusqu'au tombeau, on périt par pure complaisance, on se damne par déférence : Fureur incroyable !

Incroyable tant que vous voudrez, il y en a cependant des exemples et on en sait de bien terribles. Esclaves pendant la vie, encore plus esclaves à la mort ; tout ce qu'on peut dire de ces malheureux, c'est que peut-être ils se seraient sauvés, si leurs complices ne s'étaient pas perdus ; mais parce que parmi eux c'était une espèce d'engagement d'honneur à se damner ensemble, ils n'ont pas eu le courage de se sauver. Tel est l'esclavage du respect humain, il empêche les uns de faire le bien, il gâte dans les autres le bien qu'ils font ; il ébranle la pénitence de ceux-là, il empêche ceux-ci de la faire jamais ; il ôte aux uns une généreuse persévérance dans le bien, et il donne à la plupart des hommes une malheureuse persévérance dans l'erreur et dans le péché ; en un mot, c'est ce qui détruit les vertus naissantes, ce qui tente les forts, ce qui entraîne les faibles, ce qui effraye les gens de bien, ce qui encourage les pécheurs, ce qui accrédite les impies, ce qui damne presque la moitié de la terre.

Or, chrétiens, n'en doutez pas, ce respect humain fera bien des réprouvés ; vous le savez, dans l'étang de soufre et de feu, dont nous parle saint Jean ; il confond les timides et les lâches avec les impies et les scélérats, et leur donne aux uns et aux autres la même place. Pourquoi ? C'est parce que la lâcheté a dans les uns à peu près le même effet que l'impiété dans les autres ; Dieu y est outragé, la religion abandonnée, le salut sacrifié.

Enfin, Messieurs, je n'ai plus qu'une parole à vous dire, ou plutôt ce sera notre divin Sauveur qui vous la dira à vous et à moi : Sachez que si vous ne rougissez point de moi je ne rougirai point de vous : que si vous me confessez devant les hommes, je vous confesserai devant mon Père ; je l'ai dit, je le ferai, je vous rendrai témoignage comme vous me l'avez rendu ; mais n'ignorez pas aussi, que quiconque rougira de moi devant les hommes du siècle, je rougirai de lui devant les anges de Dieu. Serviteurs pusillanimes, vous n'osez parler de moi ! Infortunés pécheurs, dans une assemblée de mondains, à peine osez-vous prononcer le nom de votre Libérateur et de votre Sauveur ! Et moi je ne parlerai point pour vous à mon Père dans l'assembée générale du monde ; personne ne parlera pour vous ; vous avez rougi de ma croix, la voyez-vous maintenant cette croix triomphante ? elle rougit de vous aussi ; vous vous êtes fait un scandale de mes humiliations, vous ne me verrez jamais dans ma gloire ; car c'est ainsi que saint Augustin fait parler le juge des vivants et des morts, selon le sens majestueux de cette parole de l'Evangile : *Qui me erubuerit et meos sermones, hunc Filius hominis erubescet cum venerit in majestate sua.* (*Luc.*, IX.) Oui, je rougirai de lui ; je dirai aux nations assemblées : ce serviteur n'est pas à moi, je le désavoue, je le laisse et le livre au monde ; c'est le monde qu'il a servi, c'est au monde à le récompenser. Ah ! s'il fallait rougir, chrétiens indignes de ce nom, il y avait dans votre vie assez de bassesses, assez de lâchetés, assez et trop de perfidies, assez et trop d'infamies ; et voilà de quoi il fallait rougir ; voilà ce qui vous déshonorait, et voilà cependant de quoi vous ne rougissiez pas ; mais apprenez maintenant qu'il ne vous était point permis de rougir des livrées d'un Sauveur qui n'avait pas rougi de votre infirmité ; apprenez que le Seigneur est un assez grand maître pour ne point faire déshonneur et confusion à ceux qui le servent, que vous n'avez point de si grandes obligations au monde pour chercher à lui plaire aux dépens de ce grand Dieu à qui vous devez tout ; que pour l'amour de ce même monde, vous dussiez courir le risque de vous perdre éternellement ; que cette petite poignée de libertins, que vous craigniez tant, n'était pas une dispense de m'honorer, de me servir ; que ce n'était pas un si grand malheur de déplaire à des gens à qui l'on ne pouvait plaire sans péril, sans infamie ; que la dévotion n'était pas une faiblesse, qu'elle n'était faiblesse que pour les âmes faibles et les petits esprits ; qu'on ne perdit jamais sa réputation en se déclarant pour le maître de l'univers, que la religion a toujours fait honneur à quiconque s'est déclaré pour elle.

Tels seront les jugements de Jésus-Christ ; tels seront les jugements du monde même pour lors. Mais sans prévenir les jugements que le monde portera pour lors avec Jésus-Christ, voyons celui qu'il porte dès à présent : approfondissez le monde pour le connaître ; approfondissez votre propre cœur ; car c'est là où le monde est tout entier ; le portrait de l'un sera le portrait de l'autre. Le respect humain condamné et réprouvé au tribunal de Dieu, je vous en crois tous bien convaincus ; mais j'ajoute, le respect humain condamné et réprouvé au tribunal du monde ; c'est de quoi je vais tâcher de vous convaincre dans l'autre partie de ce discours.

SECOND POINT.

Non, ce n'est plus au tribunal de Dieu que je vais vous citer, chrétiens, enfants de Dieu, vous en voulez un autre ; souvent vous vous autorisez du monde contre votre christianisme même ; c'est donc au tribunal du monde que je vous conduis. Adorateurs du monde pourrez-vous vous refuser à son jugement ? Vous en avez appelé à César, j'y consens, vous irez à César. Or, présents vous et moi à ce tribunal subalterne, je sou

tiens que le monde lui-même n'est pas si favorable aux esclaves du respect humain; que quoiqu'il soit plein de lâches, il ne peut souffrir de lâcheté; que quoiqu'il soit vicieux par principe, il ne peut s'empêcher de rendre des hommages secrets et publics à la vertu et aux vrais amateurs de la vertu : non, croyez-moi, le monde, tout monde qu'il est, ne méprise jamais une dévotion sincère, la candeur, la bonne foi; le monde, tout monde qu'il est, se moque des flatteurs qui le canonisent, déteste la médisance qui le le réjouit, l'infidélité qui le sert, la galanterie qui l'amuse; il réprouve les bassesses des vils esclaves qui s'obstinent à le suivre; il foule aux pieds ses plus constants, ses plus vieux adorateurs; il est le premier à venger Dieu de l'injurieuse préférence que vous lui donnez sur Dieu même; le monde ne veut point de mélange dans les vertus chrétiennes non plus que Dieu, il est quelquefois plus indulgent pour les vices mêmes que pour les demi-vertus; il veut des prêtres zélés, des pasteurs intrépides, des religieux austères, des magistrats intègres, des filles modestes, des hommes réguliers, des personnes modérées, des dévots irrépréhensibles; un reste d'équité lui fait estimer intérieurement cent choses que sa corruption l'empêche de pratiquer : chose admirable, dit saint Jérôme, pour avoir l'approbation du monde, le secret est de ne la pas trop rechercher; il ne peut refuser son estime à ceux qui font profession de le mépriser, et le plus souvent il méprise ceux mêmes qui ont le plus d'attention à lui plaire.

Sur ce principe, tiré du monde même, j'ose dire, âmes faibles et chancelantes, que si, sans vous embarrasser de ses vains discours, vous marchez d'un pas égal dans les voies de la justice, le monde, et le monde le plus censeur, ne vous condamnera pas; que si au contraire vous mollissez dans vos devoirs, le monde, et le monde le plus flatteur, ne vous approuvera point, et que même il vous condamnera; vous devez vous y attendre, et c'est à moi à vous y préparer. Je sais qu'il n'est pas possible de réunir tant de suffrages, ni de plaire à tout le monde; que plaire à l'un est presque toujours une raison de déplaire à l'autre ; je sais ce que dit le Prophète, que le pécheur observe le juste avec des yeux défiants et malins, et qu'il aurait un plaisir délicat à lui trouver des défauts, à lui contester ses vertus; je sais le damnable penchant que les hommes ont à se décrier, à se rabaisser, à se noircir les uns les autres; je sais que quelquefois l'on donne aux choses les plus innocentes la plus horrible face, que dans le monde il y a plus de médisants et de censeurs que d'approbateurs et de panégyristes; mais je ne laisserai pas de dire que le grand nombre ne vous condamnera point sur cette grande régularité dont vous commencez à faire profession, sur cette assiduité dans nos temples, qui fait la douceur et la consolation de la piété. On dira peut-être que c'est un frivole entêtement, un travers d'esprit, une ferveur déplacée; mais, ce ne sont pas les sages, les honnêtes gens qui tiendront ce langage; les sages sont pourtant la plus saine partie du monde. Les libertins le diront peut-être; mais ils ne le penseront pas, ils ne vous condamneront que de bouche, et ils vous loueront dans le cœur; quoique dans leur bouche vous soyez un dévot bizarre, vous serez dans leur cœur un vrai homme d'honneur, un véritable chrétien; car si c'est la mode de parler mal de la dévotion, grâces au ciel! ce n'est pas la mode d'en mal penser; l'iniquité du monde n'a pas encore prévalu jusque-là. A cette chaste rougeur qui, au premier son d'une parole trop libre, couvre votre front, on dira peut-être tout haut que c'est une vertu farouche qui s'alarme sans raison, une simplicité mal entendue; mais on dira tout bas que c'est sagesse, que c'est retenue, que c'est pudeur. Ces habits modestes et négligés dont vous vous revêtez, on vous les reprochera peut-être comme une singularité; mais cette singularité même, le monde fastueux sera forcé de l'admirer, de la respecter, de l'envier peut-être; du moins il n'y aura point d'époux qui ne souhaite à son épouse une pareille modestie; le luxe est trop ruineux pour être constamment applaudi. Vous ne pouvez souffrir qu'on parle mal de la religion en votre présence, vous éclatez à temps et à contre-temps; un libertin en paraît offensé, mais assurez-vous qu'au fond de son cœur il fera même votre éloge, et que, vous comparant à tant d'autres dont il ne connaît que trop la facilité à tout dire, tout entendre, il avouera que vous prenez le bon parti, et que dans le service de Dieu il n'y a rien de plus honteux que ces indignes ménagements, ces ridicules assortiments, ces enjouements de dévotion dont tout le succès est de déplaire à Dieu et au monde tout ensemble; trouvant votre bonheur avec Dieu et avec vous-même, vous ne voulez point marcher dans la voie des pécheurs; ces pécheurs affectent de se moquer de la simplicité de votre justice, mais assurez-vous que si vous craignez la censure de leurs langues empoisonnées, pour eux ils craignent encore plus la censure secrète de votre conduite; que vous leur arrachez malgré eux leurs suffrages, et que leur mépris apparent se tourne en une véritable admiration. Ainsi une épouse infidèle accuse le chaste Joseph, car c'est assez la coutume dans un certain monde d'accuser la vertu qu'on n'a pas pu corrompre; mais je suis persuadé qu'au moment qu'elle calomnia ce vertueux Israélite, elle se disait intérieurement à elle-même : c'est moi qui suis coupable, ce jeune homme me faisait des leçons de pudeur dont je devais profiter, il est la gloire de son sexe, et moi l'opprobre du mien.

C'est ainsi qu'on parle tous les jours pour la gloire de la vertu, car, comme le remarque Tertullien, c'est la gloire de la pudeur de se faire respecter par les ennemis même de la pudeur, et de forcer le vice à révérer

la vertu lors même qu'elle le condamne. A un âge encore agréable au monde, à un âge où l'on prétend avoir droit sur les plaisirs, vous fuyez les grandes assemblées, les cercles de galanterie, que vous appelez avec le Prophete, les assemblées des méchants; sur cela vous demandez ce que dira le monde? Ce qu'il dira! que votre dévotion est bien entendue, que votre vertu est bien sincère. Mais dans ce grand éloignement de tout plaisir, de toute société, on vous blâmera, votre timidité vous le dit; et l'expérience me dit à moi qu'on vous louera, et que tel qui dans la chaleur de la conversation aura déclamé contre votre conduite, retiré dans sa maison, rendu à de secrètes réflexions, dira de vous au contraire, comme Saül le disait de David : il est plus juste que moi, il a plus de raison, plus d'honneur, plus de religion que moi: *justior tu es quam ego* (I *Reg.*, XXIV); il fait son devoir, il faut faire le mien. Encore une fois, si vous faites tant que de résister au torrent du respect humain, en cent occasions que le monde vous présentera, combien, hélas! ne s'en presente-t-il pas chaque jour? j'ose vous répondre que les esclaves du monde même ne vous condamneront point; bien loin de vous condamner, ils se condamneront eux-mêmes en admirant une vertu qu'ils n'ont pas le courage d'imiter: peut-être l'imiteront-ils; car, que ne peut point sur des cœurs même corrompus l'exemple d'une vertu constante et sagement uniforme! Une femme fidèle peut avec le temps sanctifier un époux infidèle; il ne faut qu'un jeune homme régulier pour régler une jeunesse déréglée; un magistrat, ferme dans son devoir, peut ramener tous ses confrères aux termes de l'équité; un centurion religieux pour mettre l'ordre et la piété dans toute une cohorte. Montrez-vous pieux et charitable comme ce sage guerrier et toute sa famille, dont il est parlé dans les saints livres, alors, sans vous flatter, nous louerons votre vertu, comme Paul loua celle des Corinthiens : Réjouissez-vous, votre exemple a eu une heureuse fécondité, votre courage en a inspiré aux autres, votre piété fait le triomphe public de la religion.

Mais ce n'est pas assez : j'ajoute, au contraire, que si une molle complaisance vous rend infidèles à votre devoir, ce monde même que vous voulez tant attirer à vous, dont vous estimez plus le témoignage que celui de la bonne conscience, devenu plus équitable que vous ne voudrez, sera le premier à vous condamner : ainsi le perfide Joab fit mourir le généreux Abner. Et pourquoi? Pour faire sa cour à David ; ce fut par cela même qu'il s'attira son indignation. Eh! que dis-je que vous n'ayez vu? Non, dit saint Ambroise, le monde n'attendra pas que Dieu vous condamne à son terrible jugement, il vous condamne par avance, et sur certains points peut-être plus sévèrement que Dieu même: *Terribilia sunt peccatoribus humana judicia.* Par exemple, ces nudités indécentes, ces agréments trop recherchés pour plaire au monde profane, vous-mêmes qu'en pensez-vous? Rien de fort avantageux pour les personnes qui s'y assujettissent; le monde est choqué du trop d'empressement à lui plaire, et vous l'avez pu dire tant de fois! Que ne fit pas la reine Jézabel pour charmer Jehu? Que d'efforts! que d'artifices! que d'agréments employés pour charmer ce vainqueur, du moins pour le désarmer! Efforts inutiles! et c'est ce vainqueur inexorable, mais équitable ; c'est Jehu lui-même qui fait jeter par les fenêtres cette misérable princesse. Peut-être qu'avec un air plus simple, plus modeste elle l'aurait fléchi. C'est ainsi que le monde couronne ses victimes ; c'est ainsi qu'il paye les peines qu'on a prises pour lui plaire; tant il est vrai que le monde n'est pas si favorable à ces empressements affectés, à ces nudités indécentes ; elles font horreur à la religion, elle font horreur au monde même, puisqu'elles sont l'objet de ses railleries et de ses mépris.

Il faut en dire autant de cent choses qu'on pardonne, ou plutôt qu'on paraît pardonner aujourd'hui, mais qu'on ne pardonnera pas dans la suite. On saura bien dans la suite révéler ces endroits faibles de votre vie ; ceux-là mêmes qui vous encensent chez vous, vont vous déchirer ailleurs ; cet hypocrite adulateur en votre présence adorera jusqu'à vos défauts et vos caprices, et en votre absence il ira rendre suspectes vos meilleures qualités, comme s'il se repentait d'avoir donné de fausses louanges à de fausses vertus; car c'est ainsi qu'on a coutume de payer vos trop fades complaisances. Tout flatteur est médisant; de la même main dont il vous a encensé, deux heures après il vous déchire, il vous juge sur certains points peut-être plus sévèrement que Dieu : ce ne sera devant Dieu qu'une faiblesse pardonnable; mais de cette faiblesse le flatteur en conclura les plus affreux désordres ; votre présence l'empêche de le dire, mais certainement elle ne l'empêche pas de le penser. Un prétendu bel esprit, qui ne sait briller qu'aux dépens de la pudeur, entamera le discours ; on l'écoutera, on y applaudira, on enchérira peut-être même sur ce qu'il en dit. Qu'arrivera-t-il? En voulant faire paraître son esprit, sa vivacité, on décriera la vertu. Selon vous c'est simplicité, c'est honnête liberté, c'est enjouement d'humeur; mais on l'appellera libertinage du cœur, et on conclura, dit saint Bernard, que cette molle complaisance est d'un mauvais augure pour votre vertu ; qu'une personne qui entend si tranquillement des discours honteux, n'est pas si éloignée qu'on pourrait le penser de la licence des mœurs; que si vous êtes fermes dans votre devoir, c'est que jamais on n'a pris la peine de vous en détourner; car vous savez mieux que moi, que compter sur la discrétion de telles gens, c'est compter sur la légèreté, sur l'indiscrétion même.

Vous qui, dans votre timide piété, craignez les discours des hommes, vous serez punis par cet endroit-là même; jamais on ne parlera tant; on se réjouira de votre embarras, de vos perplexités; on se mo-

quera de ce mélange pitoyable de piété et de mondanité; car c'est sur quoi le monde sera impitoyable jusqu'à la fin des siècles. Voulez-vous savoir ce qu'on en dit? Voici des personnes qui sont de toutes les dévotions, il est vrai, mais aussi qui sont de tous les plaisirs : le matin à l'église, le soir aux grandes assemblées, un jour à la table de Jésus-Christ, et le lendemain, le jour même, à la table du jeu, à des spectacles dangereux. C'est une scène qui réjouit les libertins; voilà ce qui les fait triompher à vos dépens, sans doute, et, ce qui m'afflige bien davantage, aux dépens de la dévotion. Vous voulez contenter tout le monde, vous ne contentez personne, et en même temps vous mécontentez Dieu, vous vous mécontentez vous-mêmes. Dites-moi, que pense-t-on dans le monde de ces âmes inégales, de ces personnes ambiguës qui ne veulent rien perdre, profiter de tout, tout allier, tout réunir : les douceurs de la société avec les douceurs de la dévotion; les agréments d'une vie commode avec la réputation d'une vie réformée; une dévotion éclatante avec une éclatante propreté; car il faut que tout s'y trouve; honorer l'arche du Seigneur, mais ne pas briser tout à fait ni sitôt l'idole de Dagon; s'unir avec les vrais Israélites, mais ne pas rompre entièrement avec les Assyriens? On peut, avec le temps, avoir besoin de tout le monde : s'associer avec les impies (à Dieu ne plaise!), mais à Dieu ne plaise aussi qu'on fasse entièrement divorce avec le monde! Vivre dans un déréglement déclaré, on ne le voudrait pas; mais à Dieu ne plaise qu'on se condamne à vivre dans la gêne! On veut se sauver et conquérir le ciel sans effort; être régulier, à la bonne heure! mais non pas être dévot : on s'en défend sérieusement comme d'une injure, on s'en fait honte comme d'une faiblesse. Jusque dans le sanctuaire, un prêtre de Jésus-Christ veut passer pour un honnête homme, mais il craint de passer pour un dévot. On n'est pas chrétien quand on craint de le paraître; or, ces demi-dévots, ces demi-mondains, ces demi-chrétiens, la religion les condamne, Dieu rejette ces cœurs partagés, il rejette ce fade mélange, si j'ose ainsi dire, et le monde le rejette aussi.

Mais pour entrer dans un plus grand détail des mœurs du siècle, que pense-t-on dans le monde de ces hommes nouveaux qui, pour éblouir les yeux du public, s'obstinent à faire des dépenses énormes que le public leur reproche, qui sont obstinés à jouer un jeu ruineux au delà de leurs forces, de leurs revenus? On ne veut point céder ni reculer, on joue le superflu, on joue le nécessaire, on emprunte de tous côtés et on ne paie nulle part; on veut éviter le ridicule, et on tombe dans un plus grand ridicule; on joue par entêtement, on s'appauvrit par ambition, on se ruine par honneur. Que pense-t-on de ces pauvres orgueilleux? La religion les condamne, le monde les condamne aussi. Vous, par estime, par considération pour une personne que vous aimez, juges faibles et timides, vous faites triompher le mauvais droit : qu'arrive-t-il? La sollicitation aura le succès, l'ami recommandé gagnera; mais aussitôt, dans le cœur, il vous condamnera vous-mêmes, il sera plus équitable que vous; à un juge inique, un plaideur heureux ne fait guère plus de grâce qu'un plaideur malheureux. Des complaisances si fatales à la justice, la religion les condamne, le monde les condamne aussi. Vous, par zèle pour votre fortune, par déférence pour un homme d'autorité, pour un patron, vous vous laissez engager dans des choses défendues par la loi de Dieu : mauvaises pratiques, contrats simulés, falsifications, simonies, confidences; quel sera le prix de toutes ces faibles complaisances? C'est qu'on dira : voilà un malhonnête homme qui n'a point de conscience, il faut s'en défier; après avoir trahi Dieu, que ne trahira-t-il point? C'est ainsi qu'un homme injuste se défie de son complice, un fourbe d'un autre fourbe, un impie d'un autre impie; ils se connaissent, ils se rendent justice : qu'en pense-t-on? La religion les condamne, le monde les condamne encore.

Que pense-t-on dans le monde de la fureur des duels et de la folie des combats singuliers, où, pour un fantôme d'honneur imaginaire ou chimérique, on se bat sans aucune envie de se battre; où mille insensés prodiguent leur vie avec le plus grand désir de la conserver, et cela, pour se rendre recommandables auprès de certaine espèce de gens, qui, à la première lueur de bon sens qu'ils auront, seront les premiers à se moquer de cette brutalité meurtrière; que pense-t-on de cette fausse bravoure? Le monde ne lui fait guère plus de grâce que l'Evangile; la religion la condamne hautement, et les rois, les législateurs du monde la condamnent aussi : un enfer ou un échafaud!... voilà toute la récompense de ces faux braves, voilà quelle sera leur triste immortalité.

N'est-ce pas là un triomphe pour la vertu, dit saint Augustin, une espèce de triomphe pour vous-même, Seigneur, de forcer le monde à penser ce que vous pensez, à réprouver ce que l'Evangile réprouve, à condamner ce que vous condamnez, et à estimer d'ordinaire ce que vous estimez? Ainsi, quand il vous plaît, la vertu triomphe dans une bouche accoutumée au mensonge : le prophète Balaam était venu pour maudire le peuple de Dieu, et il est forcé de le combler d'éloges et de bénédictions. Ainsi, dit Isaïe, on verra un jour l'Egyptien combattre contre l'Egyptien, le monde contre le monde, en faveur du peuple de Dieu. C'est en cela que nous bénissons tous votre douce providence, ô mon Dieu! de faire servir le monde même à vos desseins adorables et à notre salut, en nous détachant de lui pour nous attacher à vous, et en nous faisant voir sensiblement qu'il est de notre honneur et de notre intérêt de défendre le vôtre; oui, c'est là un trait aimable de cette providence victorieuse, d'avoir attaché au vice un déshonneur, une

flétrissure qui durera toujours. Théodose, ferme dans la foi durant la persécution arienne, et par là même devenu empereur, sera toujours le grand Théodose, tandis que Julien, déserteur de la foi, infidèle à Dieu et à son baptême, sera toujours, jusqu'à la fin des siècles, Julien l'Apostat. Le monde lui-même prend soin d'immortaliser la vertu, et si quelquefois il immortalise le vice, ce n'est que pour le faire détester d'âge en âge, de génération en génération; c'est sur quoi l'histoire est d'accord avec la religion, et la philosophie avec l'Evangile.

Voyez donc par quel endroit le respect humain pourra désormais vous ébranler. Est-ce du côté de votre réputation ou de votre fortune ? Ne craignez ni pour l'une ni pour l'autre, je soutiens au contraire qu'une sage fermeté assurera ces deux grands intérêts; oui, qu'un homme de bien serve Dieu comme il faut, il n'en sera que plus honoré. Voyez Abraham dans une terre étrangère, indépendant comme un prince, aller pour ainsi dire de pair avec les rois, révéré des peuples et des grands; qu'est-ce qui lui attire une si haute vénération? Sa piété sans fard, sa droiture, sa probité, son courage magnanime qui faisaient honneur à sa religion. Qui était le plus estimé à la cour du roi Nabuchodonosor, ou ces lâches captifs qui avaient plié le genou sous son orgueilleuse grandeur, ou les trois Israélites dont j'ai parlé, qui refusèrent de l'adorer? Voyez, s'écrie saint Chrysostome dans un transport d'admiration, comment ce prince fait leur éloge, il les loue, et de quoi ? De ce qu'ils ne l'ont pas adoré, de ce qu'ils ont eu le courage de lui désobéir; il ne loue qu'eux, il n'estime qu'eux, il méprise tous les autres. Par où Daniel méritera-t-il les premiers honneurs dans une cour idolâtre? Par sa généreuse confiance à dire la vérité et à la dire aux rois, par sa sainte liberté à pratiquer la vertu ouvertement, à la face de l'univers, marchant comme un homme qui n'a rien à craindre, comme si alors sur la terre il n'y avait eu que Dieu et Daniel; c'est ce qui le fait monter à la première place; lui seul est en liberté, honoré du vainqueur, tout le reste est dans la poussière de la captivité. Non, Messieurs, on ne gâta jamais ses affaires en faisant celles de Dieu; tout au contraire, on se perd soi-même par trop de complaisance; en voulant tout sauver, on réussit à tout perdre : ainsi les Juifs, comme l'observe saint Augustin, font mourir le Fils de Dieu, de peur, disaient-ils, que les Romains ne viennent détruire notre temple, notre nation; et c'est pour cela même, Juifs aveugles, que les Romains viendront détruire votre temple et votre ville. Ainsi Pilate crut faire sa cour à Tibère en abandonnant le Sauveur, et c'est cela même qui le perdit auprès de César; esclave d'une maudite politique, il en fut la victime, il fut puni par où il avait péché; le respect humain avait fait son crime, il fit son malheur.

Non, Messieurs, tout ménagement, toute neutralité en matière de religion et de piété, ne valent rien pour l'autre monde ni pour celui-ci; elles attirent presque autant de disgrâces de la part des hommes qu'elles font de prévaricateurs devant Dieu; on ne peut trop vous le dire, il est de votre intérêt en toute manière, je ne dis pas seulement de l'intérêt de votre fortune, mais de l'intérêt de votre salut et de votre conscience, de vous élever au-dessus des craintes et des complaisances du monde; il vous en coûtera d'abord, je ne vous le dissimule point, mais le monde, je vous l'ai fait voir, ne vous condamnera point, ou ne pourra vous condamner qu'en se condamnant lui-même.

Quand même le monde vous condamnerait, car j'avoue que le monde n'est pas toujours bien d'accord avec lui-même, je dis, 1° qu'il faut mépriser cette condamnation; vous êtes chrétiens, c'est assez. On dira peut-être que vous n'êtes pas à la mode, que vous ne savez point le monde; accusation glorieuse, Messieurs. Ah! ne vous défendez pas de la sainte folie de la croix; grand éloge pour un disciple de Jésus-Christ : il ne sait point le monde, salutaire et bienheureuse ignorance. Ah! qu'il a donc de vertus! ah! que de vices lui manquent donc! De quelque nom chagrinant que le monde vous appelle, ah! soyez toujours fidèles à la loi, et la loi vous sera fidèle; défendez la vérité, et la vérité vous delivrera; souvenez-vous qu'il y a des occasions où pour se sauver il faut essuyer des opprobres pour le nom du Sauveur, il faut s'attendre à être plongé dans l'ignominie; on ne sera pas sauvé sans cela.

Je dis en deuxième lieu que vous devez profiter de cette condamnation pour vous affermir dans l'éloignement du monde, pour vous mettre dans l'heureuse nécessité d'être à Jésus-Christ immuablement et sans retour, sans que jamais le monde ait le cruel plaisir de vous voir revenir à lui, engagé par honneur autant que par religion à ne jamais vous démentir.

Je dis enfin que vous devez triompher de cette condamnation et vous en glorifier, car serait-il juste qu'il y eût plus de priviléges pour le disciple que pour le maître? que tandis que le monde a dit tant de mal de Jésus-Christ, il ne dise jamais que du bien de nous? que tandis que dans l'Evangile il appelle notre divin Maître Belzébuth, le ministre du démon, il nous appelât des anges du ciel, des dieux de la terre; que tous les reproches fussent pour lui et les éloges pour nous? Vous ne voudriez pas d'un tel privilége qui vous rendît si dissemblables à votre Sauveur; votre tendre amour en serait blessé. Si le monde vous condamne dans la liberté de ses discours, condamnez-le encore mieux par des vertus inébranlables; s'il prépare contre vous les traits de sa malignité, armez-vous de la foi, et cette foi vous rendra victorieux du monde; et après tout, quand le monde eu-

tier serait contre vous, Dieu seul n'est-il pas un assez grand dédommagement? Pourvu qu'un jour notre divin Sauveur soit content de nous, qu'importe après tout le jugement des hommes? Si Jésus-Christ est un jour pour moi, ah! qui sera contre moi? Mais aussi s'il est contre moi, qui oserait dans tout l'univers prendre ma défense ou parler pour moi?

Voici donc en deux mots notre consolation, la consolation de David, la consolation de tous les grands zélateurs que le monde a autrefois condamnés et qu'aujourd'hui il est forcé de révérer : *Maledicunt illi, et tu benedices.* (*Psal.* CVIII.) Seigneur, on me condamne parce que je prends et soutiens vos intérêts; mais j'en appelle à votre tribunal souverain, vous réformerez un jour à mon égard les jugements du monde insensé; quand je serais seul à soutenir vos intérêts, je les soutiendrai, et s'il le faut je mourrai pour cela; que les peuples, la cour, la ville, insultent à ma simplicité, pour moi je marcherai toujours d'un pas égal, j'annoncerai toujours sans rougir les témoignages du Seigneur; on en parlera, on s'en divertira, et moi cependant je n'écouterai que vous, mon Dieu, je ne regarderai que vous! Oui, quand il s'agit de vous, Seigneur! il faut compter les hommes pour rien. C'est vous qui êtes mon juge, mon maître, le monde ne l'est point; non, je ne ferai jamais cette injure à mon Dieu, de craindre les jugements des hommes plus que les siens; s'il faut être esclave, c'est votre esclave que je veux être, Roi immortel de tous les siècles : je me déclare donc aujourd'hui avec une sainte liberté pour vous, pour votre loi, pour vos maximes contre le monde, contre tous ses usages, contre tous ses préjugés, contre toutes ses passions; je me déclare hautement; à ce prix je me consolerai sans peine des reproches et des malédictions dont il charge vos serviteurs; je les regarderai comme un préjugé consolant des bénédictions immortelles que vous réservez à vos élus; car voilà l'aimable différence qui doit nous distinguer et nous encourager tous: *Maledicunt illi et tu benedices.* Les hommes maudiront et le Seigneur bénira, *et tu benedices.* Les hommes condamneront un jour ce que Dieu aura condamné; et ce que Dieu aura canonisé, tous les hommes le canoniseront; et c'est par ce double suffrage et de Dieu et des hommes que la vertu aura une splendeur ineffaçable et une couronne incorruptible, je vous la souhaite, Messieurs. Au nom du Père, etc. *Amen.*

## SERMON X.

### DE LA CHARITÉ.

Unus est Magister vester, omnes autem vos fratres estis. (*Matth.*, XXIII.)

*Vous n'avez qu'un Maître, et vous êtes tous frères.*

Je me borne dans ce discours, Messieurs, à vous développer ces belles paroles, qui, bien méditées, suffiraient pour rétablir parmi nous et pour y faire fleurir la charité primitive; j'ai dit rétablir la charité, j'ai pensé dire pour la ressusciter; car qu'est-ce aujourd'hui que la charité des chrétiens? On n'ose le dire; on a honte d'y penser; on craint pour la gloire de l'Evangile, que cet aveu ne vous couvre de confusion. Eh! ne peut-on pas dire que le grand défaut de ce siècle est de faire semblant d'aimer tout le monde, et de n'avoir d'amitié pour personne; d'obliger en public, de désobliger en secret; d'entretenir des commerces de perfidie réciproque sous des apparences de bonne foi; de haïr avec politesse; de se perdre, de se ruiner, de se supplanter les uns les autres avec quelque décence extérieure? Langage affecté, paroles gracieuses, affectueux compliments, épanchements simulés, démonstrations extérieures, modération contrefaite : voilà le monde; et dans toutes ces manières diverses, rien de vrai, rien de réel, rien de solide, rien de chrétien.

Tout dans le monde n'est que raffinement et cérémonie. Nous avons perdu la noble franchise, l'aimable simplicité de nos pères; avec leur simplicité nous avons perdu leur charité; il semble qu'elle ne soit plus que dans nos discours. J'entends retentir partout ces belles paroles, la paix, la charité; tout le monde les demande, et cependant elles sont encore à venir cette paix si désirable, cette charité si vantée.

Ne craignons pas ici, Messieurs, de nous confondre nous-mêmes en présence de Dieu. N'est-il pas honteux qu'il faille prêcher la charité, à qui? à des chrétiens. N'est-il pas honteux qu'il faille prêcher la charité, à qui? à des fidèles; pour qui? est-ce pour des prêtres de Baal, pour des ministres infidèles? Non, c'est pour les prêtres du Dieu vivant, pour les pasteurs de leurs âmes, pour les premiers pasteurs de l'Eglise, et pour l'Eglise elle-même; car on a quelquefois plus d'égards pour ceux qui déchirent la robe de Jésus-Christ que pour son Epouse même. N'est-il pas honteux qu'il faille prêcher la charité, à qui? à un époux. Pour qui? est-ce pour un esclave? Non, pour sa propre épouse. Prêcher la charité, à qui encore? à des parents. Pour qui? est-ce pour des étrangers? non, c'est pour des parents, pour des personnes que le sang et la nature font comme une partie d'eux-mêmes.

N'est-ce pas un déshonneur public pour la religion? Morale humiliante certainement, mais morale nécessaire, et à qui de nous ne l'est-elle point? Ecoutez, Messieurs, je vais parler à votre cœur, ou plutôt c'est la charité qui va vous parler elle-même; tout parle en sa faveur : l'autorité du Maître que nous servons, la sainteté de la religion que nous professons, la nécessité du salut où nous aspirons.

Non, Messieurs, Jésus-Christ ne nous a point fait de précepte plus pressant que celui de la charité; la religion qu'il a établie ne subsiste que par la charité, pourriez-vous, chrétiens, ne pas être sensibles à de si puissants motifs?

ésus-Christ nous le commande, nous devons donc nous soumettre à sa loi, premier point.

La religion de Jésus-Christ nous l'inspire, nous devons donc entrer dans l'esprit de la loi, second point.

O Esprit divin ! charité substantielle, car c'est là votre nom, enflammez toutes mes paroles, animez de zèle et d'onction chaque mot qui sortira de ma bouche, donnez-nous à tous cette charité plus précieuse que l'or, plus douce que le miel; je dis cette charité intérieure, cette charité du cœur que le monde ne peut donner, qu'il ne peut pas même contrefaire; nous vous la demandons par cette Vierge bienheureuse qui conçut la charité elle-même dans son sein, lorsqu'un ange lui dit: *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Il fallait, Messieurs, que Jésus-Christ aimât bien tendrement les hommes, puisqu'il nous a si fort recommandé de les aimer, qu'il a fait marcher les devoirs de la charité devant les devoirs de la religion, qu'il s'est approprié tous les honneurs qu'on rend au prochain et toutes les injures qu'on lui fait, et qu'enfin il se déclare presque partout plus ferme vengeur des intérêts de nos frères que des siens propres.

C'est ce que nous lisons en cent endroits de l'Ecriture; ce que nous ne pouvons y lire sans être pénétrés chaque fois d'une tendre reconnaissance, d'une profonde admiration, comme si nous étions plus redevables à nos frères qu'à lui-même; mais pouvait-il nous donner une plus haute idée du précepte de la charité fraternelle, que de nous dire qu'il est son précepte propre et particulier, son précepte par excellence, son précepte favori, si l'on peut parler ainsi ? Et certes, quand il n'y aurait que cela dans le précepte de la charité, savoir qu'il est le précepte particulier de notre divin Maître, son précepte par préférence, le précepte qu'il nous a fait avec plus de complaisance, celui qu'il nous a plus fortement et plus souvent intimé, comme le plus essentiel de nos devoirs, et le précis le plus abrégé de sa divine doctrine; et cela, dans la circonstance du monde la plus touchante, la veille de sa mort, dans la dernière cène, en disant son dernier adieu à ses disciples, sur le point de les quitter, et d'aller consommer son sacrifice et sa vie pour nous. Quand il n'y aurait que ce seul rapport, que ce précepte est comme le testament du Sauveur, la dernière volonté d'un Père, d'un Dieu mourant, en faudrait-il davantage pour attendrir des cœurs capables de quelque tendresse ?

Aussi le disciple bien-aimé, qui avait puisé dans le cœur de Jésus-Christ le plus pur esprit de son Evangile, ne prêchait autre chose aux fidèles; c'était là, au rapport de saint Jérôme, le sujet continuel de ses instructions; il les rapportait toutes à la charité, il en parlait sans cesse, et jusqu'à l'importunité; eh ! pourquoi toujours la charité du prochain, disaient ses disciples, et jamais rien autre chose que la charité ? raison infiniment touchante. Ah ! Messieurs, c'est que c'est le précepte du Seigneur; ne vous lassez pas de nous entendre vous prêcher ce qu'il nous avait toujours prêché lui-même, et vous recommander sans cesse ce qu'il n'a pas cessé de nous recommander lui-même.

Mais d'où vient, demande saint Augustin, que le Fils de Dieu appelle le précepte de la charité un précepte nouveau? N'y avait-il pas déjà un précepte ancien et naturel de s'aimer les uns les autres? La nature n'avait-elle pas déjà uni les hommes par des liens de ressemblance et de société ? N'avait-elle pas déjà gravé au fond des âmes cette grande maxime dont les païens eux-mêmes admiraient la sagesse, qu'un empereur, tout idôlatre qu'il était, avait fait écrire dans les appartements de son palais : ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît, ne le faites point à autrui ? Le Créateur n'avait-il pas gravé au fond des cœurs cette inclination douce qui porte à aimer ses semblables ? N'avait-il pas ajouté à la loi naturelle la loi positive de cette mutuelle charité ? N'en avait-il pas fait aux Israélites un précepte particulier ? N'avait-il pas établi parmi ce peuple charnel une telle union ? Ne voit-on pas dans les divines Ecritures les œuvres de la charité recommandées comme la marque d'une vraie conversion, comme un des plus excellents moyens de sanctification, la compassion pour les pauvres, l'hospitalité, la subordination dans toutes les tribus ? N'y voit-on pas l'usure expressément proscrite, du moins de Juif à Juif, les mépris, les injures, les médisances, les rapports, les calomnies; toute vengeance, toute concussion, toute vexation, tous mauvais traitements sévèrement défendus ? N'y voit-on pas la loi du talion sagement établie pour réprimer la violence et conserver l'égalité ? N'y voit-on pas un ordre exprès pour les créanciers de traiter favorablement leurs débiteurs et de se relâcher en de certains temps de tout intérêt en faveur de la charité ?

De là ces relaxations solennelles du jubilé, de là tant de lois contre les perturbateurs du bon ordre et les oppresseurs de leurs frères; de là tant d'anathèmes lancés contre les mains avares, contre les cœurs doubles et perfides, enfin contre les violateurs de la charité; il est certain qu'avant Jésus-Christ tout cela était sévèrement défendu.

D'où vient donc, Messieurs, que ce précepte déjà si ancien, Jésus-Christ l'appelle un commandement nouveau? Ce n'est pas qu'il ait ajouté au décalogue un précepte qui n'y fût pas déjà, mais c'est qu'il nous a enseigné une nouvelle manière de l'observer, une nouvelle manière de nous aimer, inconnue aux anciens, et seule digne de la loi de grâce, seule digne de lui-même; c'est là ce qui fait un précepte nouveau. Or, pour être tel, cet amour de fraternité, pour être tel, il faut que ce soit un amour universel dans son objet, qui embrasse tous les hom

mes, surnaturel dans son motif, qui ne regarde que Dieu dans tous les hommes, constant et inaltérable dans sa durée, persévérant dans tous les temps. Appliquez-vous, Messieurs, à cette doctrine qui est toute évangélique; souvenez-vous qu'en vous parlant pour tous les hommes, je parle à tous les hommes pour vous; l'intérêt général vous devient personnel.

Nous disons amour universel dans son objet; c'est la nature même de la charité d'être universelle. Non, qu'on ne parle plus, dit saint Paul, de ces distinctions odieuses de Juif et de gentil, de domestique et d'étranger, de peuple de Dieu et de peuple des nations, qu'on n'en parle plus; Jésus-Christ a rompu ce mur de séparation que le péché de discorde avait élevé; de tous les peuples il n'a fait qu'un peuple; tous les hommes ne sont qu'une assemblée, qu'une société, qu'un corps; la charité divine les a tous réunis; vous aimerez votre prochain comme vous-même.

Mais quel est-il ce prochain que vous devez aimer? Le monde fait des distinctions, mais Jésus-Christ n'en fait point; ce n'est point tel homme en particulier, ce n'est point celui-ci, celui-là; c'est tous les hommes sans exception; un seul homme excepté, il n'y a plus de charité, dit saint Augustin; qu'il soit pauvre ou riche, qu'il soit grand ou petit, puissant ou faible; qu'il soit relevé ou abject, qu'il soit dur ou affable, qu'il soit prévenant ou inaccessible, qu'il soit dédaigneux ou facile, qu'il soit fier ou humain, qu'il soit ennemi ou ami, il est toujours votre prochain, votre frère; qu'il ait ou qu'il n'ait pas les qualités personnelles qui gagnent les cœurs, ces manières douces et polies, ce caractère obligeant et aimable; qu'il ait ou qu'il n'ait pas ces richesses qui plaisent, ces grandeurs qui relèvent, ces dignités, ces hauts emplois qui impriment le respect, ces heureux talents qui attirent la domination et l'estime; qu'il ait un bon cœur ou qu'il en ait un mauvais, c'est toujours votre prochain, par conséquent toujours l'objet, sinon de votre tendresse, du moins de votre amour, c'est-à-dire d'un amour intérieur aussi efficace que sincère. Ce serait donc détruire la charité que d'en détruire l'universalité; or, vous le savez, Messieurs, on la détruit en bien des manières: en faisant des préférences injustes; aimer l'un, haïr l'autre; louer toujours ceux-ci, abaisser toujours ceux-là; être tout de feu pour les uns, tout de glace pour les autres; mille égards pour cet homme remarquable par son luxe, pas un regard pour un homme dont la pauvreté fait la distinction: un pauvre, fût-il l'ami de Dieu, est toujours en mépris; un homme opulent, fût-il un grand pécheur, est toujours respectable à vos yeux; faire dans le monde certain choix d'amis utiles et agréables, et laisser là tout le reste du genre humain; borner toute la charité à une certaine société, et ne pas l'étendre au delà: charité de parti, qui n'est, à le bien prendre, qu'une espèce de confédération contre la charité commune, et une union concertée qui suppose de grandes divisions; ce n'est plus là, Messieurs, la charité. La charité ne connaît point les funestes exceptions. On vous permet, à la vérité, d'avoir un ami, et l'Evangile ne détruit pas les véritables amitiés, il les épure seulement, il les sanctifie. Non, la religion n'est point contraire au bon cœur, ou plutôt le bon cœur c'est la religion qui le donne. David avait pour ami Jonathas; saint Cyprien aimait Cécilius; saint Grégoire de Nazianze et saint Basile étaient amis; saint Augustin chérissait Possidius; saint Pierre avait des liaisons particulières avec saint Paul, et le Sauveur lui-même avait de grandes prédilections pour son bien-aimé disciple. Ayons, Messieurs, de ces sortes d'amis; que nos amis soient des saints, nous n'aurons jamais d'amis plus véritables quand ils seront les amis de Dieu; mais qu'une amitié particulière ne nuise jamais à la charité commune.

La religion nous permet d'avoir des amis, mais elle nous ordonne d'aimer tout le monde. Pourquoi? C'est que le cœur n'est pas un bien particulier, c'est un bien universel où chacun doit avoir part, c'est un sanctuaire où les plus imparfaits, les plus malheureux doivent trouver leur place. Oui, mon Dieu! si je suis chrétien, je dois comme vous être tout à tous, et renfermer dans mon cœur tout ce que vous renfermez dans le vôtre; or, tel est le vôtre, Seigneur, que vous y renfermez généralement tous les hommes, le Juif et le gentil, le Grec et le Romain, l'esclave et l'homme libre, tous les hommes, sans exception de personne; tous les hommes, Messieurs, voilà une grande parole... il ne faut jamais l'oublier.

Mais Jésus-Christ a porté la perfection encore plus loin: il a voulu que la charité fût tellement universelle dans le monde, qu'elle établît une espèce de vraie unité; rien de plus tendre, mais rien de plus surprenant que la manière dont il s'en explique dans son Evangile et dans les écrits des apôtres. Il ne se contente pas de dire que nous ne devons tous faire qu'un royaume; mais, parce que dans un royaume il y a quelquefois des troubles, des discordes, tantôt un Absalon séduit le peuple, tantôt un Jéroboam divise les tribus, il veut que nous ne fassions qu'une même ville; mais dans une ville l'on voit souvent des cabales, des partis, des factions qui divisent les citoyens d'avec les citoyens; dans une même cité l'on voit Jérusalem et Babylone tout à la fois. Il veut donc que nous ne fassions qu'une même famille; mais il n'y a guère de familles où l'on ne voie un Esaü et un Jacob, un Isaac et un Ismaël qui ne peuvent se souffrir; très-souvent l'on voit le frère haïr le frère. Il veut donc que nous ne fassions qu'un même corps, *unum corpus* (*Ephes.*, IV); mais hélas! dans un même corps souvent un membre est bien incommode à l'autre: on veut donc que nous ne fassions qu'un même cœur, *cor unum et anima una* (*Ibid.*); mais souvent le cœur est déchiré par ses

propres désirs, divisé par ses propres passions. Portons l'union à sa perfection avec le Fils de Dieu. On veut donc que les fidèles ne soient qu'une même chose, comme Dieu le Père et Dieu le Fils ne sont qu'un; et c'est là cette unité merveilleuse que Jésus-Christ, la veille de sa passion, demanda à son Père pour ses disciples, comme le plus essentiel de ses dons : « Unissez-les par les liens les plus étroits, afin qu'ils ne soient qu'un comme mon Père et moi; nous ne sommes qu'un par nature : qu'ils ne soient qu'un par amour. » Comparaison étonnante, Messieurs. Rien de plus glorieux à la charité que d'être une nouvelle preuve de la divinité de Jésus-Christ, de son unité substantielle avec son Père; c'est par cet endroit que Jésus-Christ a droit de l'appeler son précepte. Amour du prochain, amour de fraternité, amour donc universel dans son objet.

Mais voici ce qui mérite encore plus votre attention : amour surnaturel, amour spirituel et épuré, c'est-à-dire que la grâce de Dieu en doit être le principe, que Dieu en doit être le motif; c'est-à-dire que pour aimer mon prochain chrétiennement, je dois le regarder dans le cœur de Dieu par les rapports qu'il a avec Dieu; en le regardant ainsi, nous nous convaincrons qu'il doit éprouver notre tendresse, fût-il notre ennemi même.

Et en effet, qui pourrions-nous haïr si nous étions persuadés que c'est Dieu même que nous haïssons dans notre frère? Si nous étions persuadés que c'est Dieu même que nous aimons dans notre frère, qui pourrions-nous ne pas aimer? Mais ce n'est pas par cet endroit que nous regardons tous les hommes, nous les regardons tous humainement, avec des yeux charnels, non pas avec les yeux de la foi; on n'a pas le soin de se demander à soi-même sous les yeux de Dieu : qu'est-ce qu'un tel homme? de qui porte-t-il l'image? Est-ce l'image de Dieu? est-ce l'image de César? est-ce le favori du prince, le ministre de ses conseils? Pour lors, quel respect, quelle déférence, quel empressement pour l'aimer, pour s'en faire aimer! Quelquefois un favori s'attire plus de regards, d'honneur qu'on n'en rend au prince lui-même; l'image de César est respectée comme César même : ici c'est l'image de Dieu, de sa grandeur, de sa majesté, l'ouvrage de ses mains, le prix de son sang! c'est à quoi l'on ne fait pas attention.

Saint Augustin s'en plaignait. Si l'on n'aime pas les personnes à cause d'elles-mêmes, on les aime à cause des personnes qu'elles représentent. Or, vous le savez, cet homme appartient à Dieu, il est son enfant, l'héritier de son royaume, le temple de son esprit, le tabernacle du Dieu vivant.

Quel langage donc, ô mon Dieu ! que celui qu'on entend si souvent dans le monde : cet homme ne m'est rien ! quel affreux langage! Quoi! votre frère en Jésus-Christ, et le frère de Jésus-Christ même, car Jésus-Christ, dit saint Paul, n'a pas cru se dégrader en les appellant ses frères; quoi ! un de ses frères, un de ses membres, un de ses serviteurs, un de ses élus, un de ses prédestinés ne vous est rien ! Non content de ne pas faire des œuvres saintes, nous ne parlons pas même un langage saint; notre langage est presque aussi païen que nos mœurs. Quoi donc ! un homme marqué au sceau de la Divinité ne vous est rien! Etes-vous sortis d'un limon plus parfait, d'une plus noble poussière, surtout avez-vous été rachetés par un sang plus pur, plus précieux? Ne vous offensez point, que votre délicatesse ne soit point blessée : cet homme, tout méprisable qu'il paraît à vos préjugés, est autant que vous devant Dieu, et peut-être bien plus grand que vous : il est pauvre, il est esclave, mais il est chrétien; cette seconde qualité doit vous faire oublier la première. Votre frère tout seul ne mérite peut-être pas votre estime; mais votre frère en Jésus-Christ mérite infiniment au delà. Si cela est, qu'il n'arrive donc jamais qu'un chrétien soit un sujet de honte à un autre chrétien, ce serait rougir de Jésus-Christ dans son image, ce serait outrager Jésus-Christ même.

Mais quoi! demande-t-on de nous un amour aveugle, un amour sans discernement? Non, Messieurs. Je vous dis au contraire : ouvrez les yeux, regardez cette image, contemplez bien ses ombres et ses lumières, distinguez bien ses traits augustes; vous verrez que c'est un homme, mais un homme qui vous représente Dieu même, et qui par là est digne, non-seulement de votre amour, mais même de votre respect : ici la simple indifférence serait un crime; la haine serait-elle une vertu? Oui, le plus pauvre, le plus malheureux des hommes a droit de se présenter à vous, et de vous dire dans le langage d'un ancien patriarche : malgré votre élévation et ma bassesse, nous avons des alliances sacrées, nous sommes frères, ne me désavouez point; dès que je suis un homme semblable à vous, ou plutôt semblable à Dieu; dès que je vous montre sur mon front l'image de la grandeur, de la majesté de Dieu, le caractère auguste de notre commun Maître, de notre commun Rédempteur, de l'Homme-Dieu ; de là j'ai droit à votre estime, à vos secours, à votre charité, que vous supportiez mes défauts, que vous ménagiez ma réputation, que vous me soulagiez dans mon indigence, que dans l'occasion vous me prêtiez quelque somme d'argent et même sans intérêt; j'ai ce droit, c'est la charité qui me le donne sur vous, comme elle vous le donne sur moi : J'ai droit d'exiger que vous pleuriez quand je pleure, que vous vous réjouissiez sincèrement quand je me réjouis, que vous ne vous fassiez jamais un trophée de mon adversité, ni un supplice de ma prospérité : J'ai droit d'exiger que vous me rendiez tous les bons offices qu'un frère a droit d'attendre de son frère; si je n'en suis pas digne par moi-même, les liaisons que j'ai avec Dieu m'en rendent digne, vous ne pou-

vez me les refuser sans les refuser à Dieu que j'ai l'honneur de représenter. Le plus pauvre, le plus misérable des hommes a droit de parler ainsi : qu'avez-vous droit de lui répondre?

Or, vous comprenez bien que regarder le prochain en Dieu, ou Dieu dans le prochain, c'est un infaillible secret, tantôt pour étouffer nos haines et faire mourir nos aversions, tantôt pour faire régler les amitiés, sanctifier les attachements; car, prenez garde à ce point important sur quoi l'illusion est générale dans le monde: non-seulement on viole la charité, en ne s'aimant pas; mais nous la violons dans l'amour que nous avons les uns pour les autres; non-seulement il y a des personnes que nous n'aimons point, ou que nous n'aimons pas autant que nous le devons; mais il y en a que nous aimons plus ou autrement que nous ne devrions; nous les aimons d'un amour profane, d'un amour naturel, d'un amour mondain, et non pas d'un amour chrétien. Or, Jésus-Christ, en nous commandant la charité, a rejeté en termes formels, non-seulement tout moyen criminel par lequel nous aimons la créature plus que le créateur, (car c'est là cette amitié du monde, qui est l'inimitié de Dieu, c'est là cette charité maudite qui, sous le nom d'amour, va éteindre toute charité, ) mais encore, et voici ce qu'il y a de plus particulier à la loi évangélique, mais encore tout amour purement naturel, et toute affection purement humaine, tout attachement qui n'a pour principe que la chair et le sang, que le seul penchant, que la conformité des inclinations, que la seule convenance des caractères, que la politique du siècle, que le désir de sa réputation, que la juste reconnaissance, que la politesse et l'intérêt; la charité naturelle n'est pas la charité prescrite par Jésus-Christ. Le monde s'en contente peut-être, mais Jésus-Christ ne s'en contentera jamais. Cette amitié naturelle n'est pas criminelle, je le veux, dit saint Grégoire, mais elle n'est pas méritoire. Pourquoi? Parce qu'elle n'est pas surnaturelle, et de là elle n'est pas parfaite comme notre Père céleste est parfait : *estote perfecti*, etc. (*Matth.*, V.) Et en effet, que faut-il pour avoir cette charité naturelle? il ne faut qu'être un honnête païen; le païen va jusqu'à la grande complaisance pour des amis, grands égards pour des hommes plus puissants que vous, honnêteté apparente pour tout le monde; jusque-là je louerai bien votre discrétion, votre politesse, mais je ne louerai pas votre religion; il faut quelque chose de plus: si donc l'on vous voit honorer ceux dont l'amitié vous fait honneur, servir dans l'occasion ceux qui vous servent, ou dont vous espérez être servis; ménager prudemment ceux dont vous avez besoin, flatter ceux qui vous flattent, saluer ceux qui vous saluent, rendre bien pour bien, louange pour louange, honnêteté pour honnêteté; ne vous applaudissez pas encore, ce n'est pas encore là une vertu chrétienne, c'est tout au plus la vertu du publicain. Oui, un publicain en fera bien autant. Et en effet, quelle vertu faut-il pour ne point s'aigrir quand on n'en a point sujet, pour supporter le prochain quand il n'a point de défaut qui nous choque, pour lui pardonner lorsqu'il ne nous fait rien, pour l'aimer lorsqu'il nous fait du bien? Il ne faut pas pour cela un grand effort de christianisme, la politesse suffit; les barbares, tout barbares qu'ils sont, croyez-vous qu'ils soient sur ce point plus barbares que vous? Du moins les pharisiens en faisaient-ils autant, de sages païens en font autant.

Mais Jésus-Christ a attaché à sa loi une abondance de justice que le païen ne connaît point, que le pharisien n'a point pratiquée; de plus il a voulu donner à la charité chrétienne un grand caractère qui la distingue de la charité mondaine, et ce grand caractère, dit saint Paul, c'est d'aimer en Dieu et pour Dieu ce que nous aimons le plus légitimement, nos parents, nos amis, et d'aimer nos ennemis pour Dieu.

Mais comment aimerez-vous chrétiennement vos ennemis? Vous n'avez pas même une charité chrétienne pour vos amis, car les aimer comme vous faites ce n'est pas aimer Dieu en eux, c'est vous aimer vous-mêmes; les aimer par cupidité, c'est aimer vos passions; les aimer pour leurs belles qualités, c'est aimer vos préjugés, vos inclinations; aimer leur fortune, leur talent, c'est aimer votre sensualité, votre fortune; et si vous ne les aimez pas autrement, vous ne faites rien pour eux, vous ne faites rien pour vous, vous ne faites rien pour Dieu; quelle sera donc votre récompense, conclut l'Apôtre? Celle des païens, ou plutôt, comme eux, nulle récompense à attendre. Ce sont les lois du monde, les bienséances du monde que vous observez, c'est au monde à vous récompenser; mais il n'y a rien là pour Jésus-Christ, il ne vous doit rien et vous n'avez rien à en attendre. *Si enim diligitis eos qui vos diligunt, quam mercedem habebitis nonne ethnici et publicani hoc faciunt?* (*Ibid.*) Enfin, persuadons-nous bien que les amitiés purement naturelles ne sont guères moins contraires à la charité chrétienne que les inimitiés déclarées. La vraie charité ne regarde que Dieu dans tous les hommes, elle est aveugle pour tout le reste, c'est en cela même qu'elle est infiniment éclairée.

Du reste, il n'y a que ce motif qui puisse rendre la charité solide, lui donner cette fermeté immobile, cette stabilité heureuse qui est un de ses plus glorieux caractères, dit saint Paul : *Charitas nunquam excidit.* (*I Cor.*, XIII.) Rien de plus faible que les amitiés humaines, rien de plus aisé à rompre, ne le voit-on pas tous les jours? Si vous aimez cette personne par des vues d'intérêt, quand elle cessera de vous servir vous cesserez de l'aimer; si vous l'aimez par l'attrait du plaisir, quand ses agréments passeront votre tendresse passera, que dis-je? elle se changera en horreur; si vous n'aimez cette personne que par rapport au monde,

à sa place, à sa fortune, vous ne l'aimerez pas longtemps; souvent la fortune fait des amis, mais presque aussi souvent des amis elle en fait des ennemis; les liens de la fortune ne durent pas longtemps, les intérêts qui vous unissent bientôt vous désuniront, le principe de votre liaison sera bientôt le principe de votre désunion ; mais quand on s'aime dans la seule vue de Dieu, on s'aime sans dégoût, sans refroidissement, sans interruption; on s'aime dans tous les états, dans toutes les situations, dans toutes les conjonctures, dans tous les temps, dans l'adversité encore plus noblement que dans la prospérité ; aussi bien David quand il est à la cour, à l'oreille du prince, que quand exilé de la cour il est obligé d'aller chercher un asile dans le désert; aussi bien quand cet homme est en place, que quand il est tombé dans la disgrâce, aussi bien quand il peut vous appuyer, vous protéger de son crédit, que quand vous n'avez rien à en attendre, aussi bien quand son commerce vous est agréable que quand il commence à vous nuire; la vraie charité est indépendante des temps et des fortunes.

Voilà la grande différence entre la charité chrétienne et la charité mondaine. La charité mondaine est variable, inconstante comme le monde même; mais la charité évangélique est fondée sur son motif, elle ne change point, on peut l'éprouver, on peut même la fatiguer, mais on ne peut pas l'épuiser. Son privilége, dit l'Apôtre, est de ne pas s'éteindre, de ne pas finir même à la mort, d'aller même jusqu'au delà, elle ne commence à régner sur la terre que pour continuer dans le ciel, sa durée égalera celle de l'éternité.

Or, c'est à vous, Messieurs, à voir si ce portrait de la charité chrétienne est le portrait de la vôtre, si elle est universelle jusqu'à embrasser tous les hommes, surnaturelle jusqu'à ne regarder que Dieu dans tous les temps. Voilà la loi, serons-nous tentés de nous en plaindre et de la reprocher au souverain Législateur qui l'a faite? Ne l'a-t-il pas faite pour nous, pour nos propres intérêts? Une loi qui nous ramènerait l'équité naturelle! une loi qui ferait le charme de la société, qui mettrait le bon ordre dans toutes les conditions, la paix dans tous les empires et qui ferait enfin la félicité du monde entier si elle était généralement observée, car voilà le prix de l'Evangile! non-seulement l'Evangile cherche à faire des saints, il cherche à faire des heureux. Une loi si nécessaire au monde qu'il devrait bénir Dieu mille fois de l'avoir faite! Une loi si douce, si avantageuse, si aimable, que quand même Dieu ne nous en aurait pas fait une loi, nous aurions dû, pour l'intérêt de notre amour-propre, la faire nous-mêmes. Une loi qui a ses difficultés, il est vrai, mais qui a aussi son adoucissement, qui n'a guère de difficultés que celles que le caprice, que les passions y ajoutent! Une loi plus sévère peut-être pour nous en particulier que pour les autres, mais dont nous avons peut-être, nous en particulier, plus besoin que les autres; par conséquent que nous ne devons pas regarder comme un fardeau accablant, mais comme un joug plein de douceur, comme un véritable bienfait! et pour renfermer dans une seule parole tout ce que l'on peut dire de plus touchant, de plus tendre, c'est la loi du Seigneur, c'est une loi royale, (*Jac.*, II), comme l'appelle saint Jacques, une loi qui a été faite par le Roi des rois et qui est la première loi de son royaume, qu'il a écrite de ses propres mains dans l'Evangile, qu'il a signée du sang de l'alliance, de son propre sang, qu'il adoucit sur la terre par l'onction de sa grâce, qu'il veut couronner dans le ciel; c'est la loi du Seigneur Jésus que vous aimez!

Je n'ai rien de plus touchant à vous proposer, et je présume aussi que je puis vous dire avec autant de confiance que saint Paul le disait à l'illustre Philémon : Je suis sûr que vous ferez ce que je vous dis et que vous ferez même au delà ; quand notre divin Sauveur ne nous en aurait pas fait un précepte, votre amour pour lui vous en ferait un commandement et un devoir; pour un cœur comme le vôtre l'amour est une forte et douce loi. Je vous prie, Messieurs, d'approfondir cette réflexion, elle est touchante, elle peut vous tenir lieu de plusieurs discours, c'est le précepte du Seigneur Jésus que vous aimez; et que pourrait-on vous dire davantage? Tout n'est-il pas dit dans cette seule parole? Le Seigneur Jésus vous commande la charité envers vos frères et il vous la commande avec toute son autorité, il faut donc vous soumettre à sa loi; mais la religion de Jésus-Christ vous l'inspire; il faut donc entrer dans l'esprit de la loi; c'est ce qui me reste à vous montrer dans la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

Plus nous entrerons dans l'esprit de la religion, plus nous l'étudierons, plus nous l'approfondirons, cette religion si aimable et si vénérable tout ensemble, et plus nous nous convaincrons que le Fils de Dieu l'a fondée sur la charité, que la charité chrétienne est comme le génie dominant du christianisme, qu'elle en est tout à la fois la gloire et la sûreté.

Elle en est la gloire par le rang qu'elle lui donne auprès de Dieu.

Elle en est la sûreté parce que le salut éternel en dépend.

A quoi connaîtra-t-on, dit-il à ses apôtres, que vous êtes mes disciples? Ce sera, non à votre éloquence, non à vos talents, ce ne sera pas même à vos miracles, ce sera à la charité. A quoi reconnaîtra-t-on que vous êtes pénétrés de la vérité de la religion que vous prêchez? A la charité. *In hoc cognoscent omnes quia dicipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem.* (*Joan.*, XIII.) Les miracles ne vous manqueront point, vous en ferez au nom du Fils de l'homme, et même de plus grands que lui; vous guérirez les malades, vous éclairerez les aveugles,

vous transporterez les montagnes, vous ressusciterez les morts, les prodiges que vous ferez étonneront le monde et le soumettront; mais la charité mettra le sceau à tout le reste, la charité sera le caractère propre et singulier de la loi de grâce, le caractère propre et distinctif de l'Evangile, et c'est à cette marque si glorieuse qu'on connaîtra et le Maître et les disciples : *In hoc cognoscent omnes*, etc.

En effet, dit le grand Apôtre, c'est là la preuve dominante et éternelle de la vraie religion; toutes les autres preuves manqueraient, qu'il semble que celle-là pourrait suffire; celle-là seule viendrait à manquer, qu'il semble que les autres ne suffiraient pas. Soit donc, ajoute saint Paul, que le don des langues ou le don de prophétie cesse parmi nous (car il faut savoir que tous les siècles ne seront pas, comme les premiers, des siècles miraculeux); au défaut de ces preuves éclatantes, la charité subsistera, et c'en est assez.

Non, ne croyez pas que le Seigneur ait laissé sa religion, qu'il se soit laissé lui-même sans témoignage. Or, ce témoignage perpétuel, si glorieux à la religion chrétienne et à son divin Auteur, c'est la charité qui subsiste dans l'Eglise de Dieu jusqu'à la fin des siècles; cet accord admirable entre les simples fidèles et les pasteurs, entre les pasteurs particuliers et le chef, entre une Eglise et les autres Eglises; rien ne fait plus honneur à Dieu que cette harmonie, que ce concert charmant; c'est par là que le prophète célèbre sa grandeur immortelle; c'est la grandeur du Dieu tout-puissant de gouverner tout l'univers par une même loi de douceur et de charité, de gouverner tous les hommes comme une seule famille renfermée dans l'enceinte d'une même maison, et c'est ce que ne fit jamais et ne pourra jamais faire la politique des hommes, la sagesse des législateurs, la puissance des rois; ce caractère de puissance intérieure n'appartient qu'à Jésus-Christ, il n'appartient qu'à lui de lier tous les hommes entre eux, afin de les conduire tous à lui par la même voie. Le miracle de la charité par lui seul a autorisé, a justifié tous les autres miracles. L'union des fidèles sera toujours une preuve publique et invincible de la vérité de notre foi. Et pourquoi? Parce qu'il n'y a qu'une religion divine qui puisse établir dans le monde entier cette union de fraternité.

Mais, s'il faut remonter jusqu'aux premiers siècles, car c'est dans ses sources si pures qu'il faut chercher le véritable esprit de la religion, n'est-ce pas cette concorde admirable qui pour ainsi dire a formé l'Eglise primitive, qui l'a soutenue, défendue dans ses glorieux combats pour la foi, qui l'a conservée jusqu'à notre temps? Par où est-ce que les fidèles de Jérusalem se faisaient respecter et aimer de tout le monde, et de ceux mêmes qui avaient persécuté Jésus-Christ? Par leur admirable charité : ils n'étaient tous qu'un cœur et une âme; ils étaient tous frères, sans préjudice de la subordination légitime; même désir, même pensée, même sentiment; et, ce qui certainement ne fut jamais suspect, même fortune, mêmes richesses, mêmes biens; différence d'état, de pays, de condition, et uniformité de langage, égalité d'amour, d'affection : voilà qui tient du prodige; en deux mots, multitude et unité.

Par où est-ce que l'Eglise, qui a fait tant de conquêtes, les a multipliées si rapidement? Par le charme victorieux de la charité. De quel œil ne voyait-elle pas dès lors dans le monde, ce qu'on aura de la peine à y remarquer à présent, la multitude sans confusion, l'égalité sans envie, la bonté, la complaisance, l'aimable candeur, la noble ingénuité, les richesses communes, la pauvreté commune, nulle autre distinction que celle de la vertu? On vit des hommes ramassés de toutes parts, s'aimer comme des frères; tous les fidèles du monde s'aimer sans se connaître, se connaître sans s'être jamais vus.

Vous le savez, c'est la justice que leur rendit un consul célèbre, Pline le Jeune, dans une de ses lettres à l'empereur Trajan. Julien, ce grand ennemi de la religion, ou plutôt cet ennemi de toutes les religions, a été forcé de louer la charité inviolable des chrétiens de son temps; il est vrai qu'il l'appelle un transport, un délire, une folie; mais heureuse folie, plus utile à l'univers que toutes les lois des sages et des législateurs.

Julien l'Apostat reconnut aussi avec désespoir que rien n'avait plus contribué au progrès du christianisme que la charité immense que les chrétiens avaient les uns pour les autres, pour leurs amis et pour leurs ennemis mêmes; et, en effet, on voyait des hommes proscrits et exilés, persécutés, non-seulement s'aimer entre eux, mais aimer jusqu'à leurs ennemis, pardonner à leurs persécuteurs avec plus de plaisir que les âmes basses n'en ont à se venger. On voyait dans les horreurs des supplices, des martyrs, couverts de leur sang, courir au-devant des bourreaux, les embrasser tendrement, chérir ceux qui leur allaient ôter la vie, prier avec une ardeur sincère pour les auteurs de leur mort, lever des mains pures vers le ciel, ces mêmes mains qu'ils avaient chargées de chaînes, ces mêmes mains qu'ils avaient percées, déchirées, ensanglantées. On vit ces chrétiens se secourir aussi dans cette peste horrible qui, dans le commencement du III^e^ siècle, fit d'affreux ravages dans l'Orient; cette affreuse désolation fut telle, que, selon saint Denis, ce qui restait de vivants ne suffisait pas pour enterrer les morts. On les voyait, ces victimes de la charité, courir au besoin de tout le monde, et des chrétiens et des païens, et même de ceux qui persécutaient alors l'Eglise. Les tyrans étaient délaissés de leurs propres amis, chacun craignait

pour soi; les païens auraient été absolument sans ressources, s'il n'y avait eu des chrétiens. On voyait les martyrs de la charité, quoique eux-mêmes à demi-morts, se lever encore, se traîner pour assister leurs ennemis, et rendre ainsi glorieusement le mal pour le bien... Ce prodige de charité, nous l'avons vu dans le sein de notre France, nous l'avons admiré dans de zélés pasteurs selon le cœur de Dieu ; nous leur avons applaudi, mais en tremblant. O Dieu favorable à nos vœux ! vous avez abrégé des jours d'affliction, et donné un autre champ au zèle héroïque de vos serviteurs, nous en recueillons présentement les fruits dans un pontife que vous avez réservé, et dont vous avez conservé la vie dans le temps même qu'il craignait si peu de la perdre. Que la mémoire de ces tristes mais glorieuses années soit éternelle dans votre Eglise ! Et vous, écrivains fidèles, ayez soin de transmettre à la pieuse postérité de si grands exemples, afin que le peuple nouveau bénisse le Seigneur qui a donné à des hommes mortels une charité digne des séraphins. *Scribantur hæc in generatione altera, et populus qui creabitur laudabit Dominum.* (*Psal.* CI)

Cependant un spectacle nouveau attire l'attention et l'admiration de tout l'univers; on avoue qu'il n'y a point d'amis plus véritables que les vrais chrétiens, que jamais on n'a vu une si belle société; qu'il n'appartient qu'à la sainte religion que nous professons, d'y former de grands cœurs, de grandes âmes, des âmes véritablement héroïques. Les idolâtres, charmés d'une telle générosité, veulent approfondir ce mystère; ceux qui n'ont pu résister à l'Evangile, ne peuvent résister à une charité si surprenante; la charité persuade ceux que nos divins oracles n'ont pas encore tout à fait convaincus. Avant que les Tertullien, les Origène eussent fait des apologies pour la religion, la charité avait déjà parlé pour elle, la religion établissait partout la charité, et la charité, cimentée du sang de tant de martyrs, multipliait partout les triomphes et les conquêtes de la religion. Et n'est-ce pas ce que dit de lui-même cet ange du désert, ce fameux solitaire qui méritait d'être regardé comme une des fermes colonnes de la maison de Dieu ? Ce qui m'a converti, dit saint Pacôme, et qui du sein du paganisme m'a fait passer dans le sein du christianisme, c'est que, servant dans les armées de l'empereur et me trouvant un jour, au milieu d'une marche précipitée, dans une extrême nécessité, nous arrivâmes dans une ville dont les habitants nous donnèrent tous les secours nécessaires, mais avec une effusion et un épanchement de cœur que nous n'avions jamais remarqués sur la terre. Surpris de cette merveille, nous demandons qui sont ces gens qui ont tant de penchant à faire du bien ? On nous répond que c'étaient des chrétiens, dont la maxime était de secourir tout le monde autant qu'ils le pouvaient, de faire du bien à tout le monde, à leurs ennemis même, ou plutôt d'être amis de tout le monde et de n'avoir point d'ennemis.

Alors je levai les yeux vers le ciel, et, prenant le Dieu immortel à témoin, je détestai les idoles et embrassai le christianisme, persuadé qu'une religion où il y avait tant de charité était la seule religion véritable.

N'est-ce pas là, Messieurs, le triomphe le plus magnifique de la foi, de triompher du monde, non par la hauteur, par la fierté, par la puissance, mais par la patience, par la douceur et par la charité ? Cette manière de conquérir le monde était réservée aux enfants de l'Agneau de Dieu. Que si la charité fait la louange et la gloire de la religion par le rang qu'elle donne auprès de Dieu, elle n'en fait pas moins la sûreté, parce que d'elle dépend le salut éternel, et qu'elle en est la voie infaillible et abrégée.

Et, en effet, par où la religion pourrait-elle courir quelque danger ? Est-ce par les nations infidèles ? est-ce par les hérétiques ? Non, l'Eglise ne les craint point, l'Eglise unie sera comme une armée rangée en bataille, redoutable à ses ennemis. On pourra attaquer sa foi, mais on ne pourra jamais en triompher. On pourra s'élever contre la pierre, mais elle ne sera point brisée, elle brisera ses ennemis. On peut encore faire des martyrs, mais on ne pourra point ôter à ce sang des martyrs sa vertu et sa fécondité. S'il y avait quelque chose à craindre pour l'Eglise et pour la religion, ce serait, dit saint Cyprien, l'affaiblissement de la charité, la présomption dans la doctrine, la singularité dans la discipline, la désunion dans la hiérarchie, des lévites mutinés contre le grand prêtre, des brebis soulevées audacieusement contre leur pasteur, des membres divisés d'avec leur chef; dans le sein d'une même mère, un Esaü et un Jacob qui se combattent, qui se font la guerre, et qui se la feront toujours ; dans le sein d'une même Eglise, les uns qui sont à Apollon, d'autres à Céphas, les autres à Jésus-Christ; et l'un à Jésus-Christ d'une manière, et l'autre de l'autre, comme si le Seigneur était divisé; d'une autre part, des gens qui s'appellent des chrétiens, et qui craignent de se parler, de se voir, qui s'évitent jusque dans la maison de Dieu, à la même table, un homme et une femme mutuellement envenimés ; sur le même tribunal, des gens mutuellement aigris ; au même autel, des prêtres scandaleusement divisés; d'autre part, les sources de la charité publique épuisées, les hôpitaux abandonnés, les pauvres délaissés, les divorces dans le mariage tolérés et autorisés par des arrêts solennels, des dissensions dans tous les états, des divisions éclatantes dans un même troupeau.

Voilà, Messieurs, qui serait capable, je ne dis pas d'ébranler l'Eglise, puisque les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle, mais de la déshonorer, de l'affaiblir, et, à force de l'affaiblir, de la rendre méprisable à ses ennemis. N'est-ce pas ce

que dit saint Paul aux Galates (VI), en termes bien énergiques? Si vous, que nous appelons enfants de la paix, vous êtes les premiers à vous déchirer; si vous, qui vous appelez vous-mêmes les domestiques de la foi, vous êtes les premiers à vous choquer, quel scandale! Apprenez, Messieurs, que la plus petite société s'augmente par la concorde, et que la discorde ruine les plus grandes; avec la charité tout se soutient: sans la charité tout se détruit, tout se dément.

Sachez, Messieurs, que les deux grands remparts du christianisme sont la foi et la charité; la foi qui croit tout, la charité qui réunit tout. Sachez bien que la charité sera à jamais la sûreté, aussi bien que la gloire du christianisme. Allez, parcourez tous les peuples, étudiez toutes les religions, examinez toutes les sociétés, où trouverez-vous une république composée d'hommes semblables à ceux dont parle Tertullien? Qu'on leur fasse du moins la grâce de les connaître, disait-il, en parlant des chrétiens de son temps, et on ne pourra les connaître sans les aimer. Vous voulez tant savoir qui nous sommes, il est aisé de vous satisfaire et de vous l'apprendre! Nous sommes tous un peuple de frères: la raison nous a rendus semblables, la grâce nous a encore plus étroitement unis, nous avons tous un même Père qui est Dieu, un même esprit qui est l'amour même de Dieu, un même prince de la paix, un même souverain, Médiateur auprès de Dieu; nous mangeons tous le même pain et à la même table; le pauvre y est aussi bien reçu que le riche; parmi nous point d'autre intérêt que celui du bien public, point d'autre émulation que celle de la vertu; nous n'avons garde de haïr personne, on nous ordonne d'aimer jusqu'à nos persécuteurs, de ne contrister personne; de ne faire tort à personne: notre maxime constante est d'aimer tout le monde, de tout souffrir de votre part, de ne vous rien faire souffrir de la nôtre; parmi nous les biens sont communs; dans certaines occasions la félicité de l'un devient la félicité de l'autre; ce que je ne trouve pas dans mon propre fonds, je le trouve infailliblement dans celui de mon frère; ou il est pauvre avec moi, ou je suis riche avec lui; parmi nous les nécessités sont soulagées, les défauts cachés, les péchés corrigés; parmi nous personne ne se plaint, personne ne se venge, personne ne dit du mal, et personne n'en fait. Voilà notre doctrine, voilà l'Evangile, voilà ce que nous devons être, et, grâce au ciel, voilà ce que nous sommes.

Revenez, siècles fortunés de la charité primitive, revenez et régnez en tout lieu, tous les biens viendront avec vous. Quelle gloire pour l'Eglise, Messieurs, si nous vivions encore de la sorte! Mais pourquoi ne vivons-nous pas dans cette union? Les siècles ont changé nos mœurs, mais la religion n'a pas changé de maximes; l'Evangile est toujours une religion de paix et d'union, tout y prêche la charité; les mystères que nous célébrons ensemble, le sacrifice, les prières publiques que nous faisons les uns pour les autres, les temples où nous nous rassemblons pour chanter en commun les louanges de notre Père qui est dans les cieux, la table eucharistique où nous participons tous, la communion qui n'est appelée ainsi, dit saint Thomas, que parce qu'elle nous unit les uns aux autres, afin de nous réunir en Jésus-Christ notre Dieu, centre commun de notre union; les tombeaux où nos cendres seront un jour unies et confondues, tout conduit à la religion et se rapporte à la charité. Un chrétien sans charité ne serait donc qu'un fantôme de chrétien; on doit le regarder non ocmme nn enfant de Dieu dont il porte l'image, mais comme un enfant de Bélial qui marche dans les ténèbres de la mort, et qui court visiblement à la réprobation; car j'ai ajouté que le salut dépend absolument de la charité.

Je dis absolument, en établissant un second principe également certain. Point de salut sans les vertus chrétiennes, or; point de vertus chrétiennes qui ne soient tout à fait, et inutiles et suspectes sans la charité. Aussi voyons-nous que saint Pierre et saint Paul disent la même chose aux fidèles auxquels ils écrivent, et presque dans les mêmes termes, tant ils étaient remplis de cette charité divine. Ils leur recommandent certaines vertus; mais, sur toute chose, et avant toute chose, disent-ils, ayez la charité qui est le beau lien de la perfection qui unit toutes les vertus. N'est-ce pas comme s'ils avaient dit, ayez la mortification? Et, en effet, qu'est-ce qu'un chrétien sans mortification? C'est un homme sans crucifiement. Mais surtout ayez la charité; car savez-vous ce que c'est que la mortification chrétienne? C'est une vertu très-sévère pour nous, très-douce et très-indulgente pour les autres. Elle consiste à nous gêner, à nous mortifier et à nous crucifier nous-mêmes, et jamais à humilier, jamais à mortifier, jamais à crucifier les autres; sans cela la plus éclatante austérité est une vaine ostentation. Ayez la tempérance, mais surtout la charité; car, qu'est-ce que la tempérance? C'est une vertu qui retranche d'un côté, et qui donne de l'autre; qui donne aux nécessités des pauvres ce qu'elle retranche aux superfluités des riches. Ayez la probité, elle est nécessaire; mais ayez surtout la charité, car sans elle la probité est fort équivoque; ce qu'on appelle un honnête homme n'est souvent qu'un trompeur déguisé, un fourbe travesti. Ayez l'humilité, mais surtout la charité, ou plutôt vous ne pouvez avoir l'une sans l'autre; aussi voyons-nous que le démon de l'orgueil n'est jamais sans le démon de la discorde; qu'au contraire les âmes les plus humbles sont les plus charitables; l'humilité et la charité ne se quittent point, elles habitent toujours ensemble. Ayez du zèle, il en faut dans une ville, dans une famille. Et que serait-ce, ô mon Dieu! s'il n'y avait plus

dans le monde, au milieu de votre héritage, de zélés serviteurs? Mais surtout ayez la charité; car un zèle amer, plein de dureté, n'est qu'un emportement déguisé. Quelle étrange vertu serait celle qui détruirait la charité, la première de toutes les vertus! Ayez de la dévotion. Qu'est-ce qu'un chrétien sans dévotion? On peut dire que c'est un chrétien sans christianisme; mais surtout ayez la charité; car, si la première loi de la dévotion est de rendre à Dieu ce qui est à Dieu, la seconde loi, qui est aussi grande que la première, est de rendre au prochain ce qui est au prochain; il est évident que de toutes les dévotions la plus fausse est une dévotion sans charité. Ayez toutes les vertus de votre état; mais surtout ayez la charité : quand mille fois vous demanderiez quelle est la voie qui conduit à la vie? mille fois je vous répondrais avec l'Apôtre : ayez la charité, et vous aurez tout; où je ne vois point de charité, je n'y vois rien. Sur ce principe, prenez la balance, pesez vos vertus; si vous n'y trouvez point la charité, dites-vous à vous-mêmes : mes vertus ne sont point des vertus, c'est un fantôme de vertu, ce n'est rien. Autre principe. Point de salut sans l'amour de Dieu : or, selon les divines Ecritures, point de vrai amour de Dieu sans avoir la charité du prochain. Peut-être n'avez-vous jamais compris que ces deux amours n'étaient qu'une même chose, et qu'on ne pouvait aimer Dieu sans aimer son prochain : c'est que ces deux préceptes, dit saint Grégoire Pape, n'en font qu'un dans l'Evangile : Mon Dieu! je vous aime plus que toutes choses, pour l'amour de vous-même; et encore, pour l'amour de vous, j'aime mon prochain comme moi-même : ce n'est là qu'un seul et même commandement; même principe, même motif dans tous les deux; il n'est pas possible d'observer l'un sans l'autre.

De là vient que, plus l'amour de Dieu régnera dans notre cœur, plus aussi l'amour fraternel y régnera; de là vient que les saints qui ont le plus tendrement aimé Dieu sont aussi ceux qui ont le plus tendrement aimé le prochain; que les mondains, au contraire, qui s'aiment tant eux-mêmes, n'aiment presque personne, trop amateurs d'eux-mêmes pour avoir de vrais amis; de là vient que, dans le langage des apôtres, oser dire que l'on aime Dieu lorsqu'il est constant que l'on n'aime point son frère, c'est, selon saint Jacques (c. III), souffler d'une même bouche la bénédiction et la malédiction, et selon saint Jean (I *Joan.*, I), l'apôtre particulier de la charité, c'est non-seulement en imposer aux hommes, mais encore mentir à Dieu.

Voici son raisonnement : celui qui n'aime point son frère, qu'il voit de ses yeux, comment nous fera-t-il croire qu'il aime Dieu, qu'il n'a jamais vu? S'il n'aime point le Créateur dans son image sensible, comment persuadera-t-il qu'il l'aime dans son essence invisible, dans sa clarté inaccessible? Raisonnement qui dissipe tout à coup les illusions; car, qui de nous oserait dire aujourd'hui : Seigneur! je vous aime; mais à condition qu'il n'en coûtera rien à mon humeur, à ma vivacité, à ma délicatesse; je vous l'assure, vous le savez, ô mon Dieu! mon cœur est à vous; mais pourvu que, dans ce cœur qui est à vous, il n'y ait de place ni pour celui-ci, ni pour celui-là; ni pour cette créature, ni pour cette autre : je vous aime, ô Dieu des vertus! mais cependant je ne puis aimer tout ce que vous aimez, ni souffrir tout ce que vous souffrez, supporter tout ce que vous supportez, vivre tranquillement pendant un petit nombre de jours avec des personnes avec qui j'espère de vous posséder pendant l'éternité!... je ne puis les souffrir sur la terre, et je ne sais si je pourrai les souffrir dans le ciel?... Quel affreux langage!...

Qu'est-ce que cet amour de Dieu, Messieurs? un fantôme d'amour, ou plutôt un amour insultant. Enfin, je n'ai jamais ouï dire qu'on entrerait dans le ciel sans l'amour du prochain, non plus que sans l'amour de Dieu : ces deux amours sont la plénitude de la loi, et la plénitude de la loi est évidemment ce qui fait le salut et la prédestination.

Arrêtons-nous donc ici à ces deux points fixes et décidés. Vous le voyez, le ciel n'est ouvert qu'à la charité; Jésus-Christ n'aura de couronnes que pour ceux qui auront accompli pleinement ce grand précepte de la charité; il n'y a de salut que pour la charité : quelque chose que vous fassiez, ne croyez pas avoir rien fait, ni rien fini, jusqu'à ce que vous ayez la charité : avec la charité on peut suppléer à bien des choses; mais rien absolument, rien ne peut suppléer à la charité chrétienne : tout dépend donc de l'avoir et de la pratiquer; je dis de la pratiquer, je le dis à tous, c'est une vertu d'un commerce réciproque et mutuel. Il faut qu'il en coûte aux uns et aux autres, il faut que chacun y mette du sien; mais pour l'avoir et la pratiquer, il faut commencer par combattre les passions qui sont ses grands ennemis; cet amour-propre si doux, si tendre pour nous, si insensible, et peut-être si farouche pour ce qui n'est point nous; cet esprit de hauteur qui veut l'emporter, dominer jusque dans la maison de Dieu; cet orgueil plein d'enflure, qui voudrait écraser tout ce qui ne lui plaît pas, qui voudrait foudroyer quiconque ne l'adore pas; cette prévention pleine d'injustice, qui canonise tout dans les uns, qui condamne tout dans les autres; cet attachement païen aux biens de la terre, qui sacrifie tous les jours les intérêts de la charité à ceux de la cupidité : c'est par là que nous devons commencer à combattre nos passions, et sur leurs débris ensuite élever l'édifice de la charité : mais quelle charité! Il semble qu'il y en a de plus d'une espèce dans le monde : je ne dis pas la charité mondaine, elle ne mérite pas ce nom, mais la charité évangélique, c'est celle-là qui nous presse, qui nous sollicite par tout ce que nous devons de respect à la

loi et à l'autorité de notre divin Maître, par tout ce que nous devons d'affection et de déférence à notre sainte religion, par tout ce que nous devons encore à nous-mêmes et à nos plus essentiels intérêts.

Souffrez donc, Messieurs, que je vous adresse, en finissant, la même prière que fit saint Paul aux Philippiens : Que votre charité prenne chaque jour de nouvelles forces, une nouvelle surabondance; je vous en conjure par le zèle que Dieu m'inspire pour votre salut; votre salut en dépend absolument. (*Philip.*, I.) Qu'elle commence d'abord à s'établir dans vos cœurs, pour en régler et purifier tous les sentiments; que de vos cœurs elle passe sur vos lèvres pour y mettre, comme sur celles de la femme forte, des paroles de douceur et de clémence; qu'elle s'insinue jusque dans vos manières, afin de plaire à tout le monde, pour l'édification et l'honneur de la piété; qu'elle éclate jusque dans vos mains, pour vous inspirer les œuvres de miséricorde; qu'elle se répande sur la terre pour soulager les malheureux; qu'elle descende jusque dans les abîmes pour hâter aux âmes souffrantes l'heureux moment de leur délivrance; qu'elle s'élève ensuite, qu'elle monte noblement vers la sainte Sion pour y entretenir avec les amis de Dieu la communion des saints : c'est là, ô hommes charitables, que le Père céleste a mis pour vous en réserve une couronne de justice; c'est là qu'il n'y aura plus d'ennemis, de rivaux, de compétiteurs, de concurrents; c'est là que la charité sera pure, délicieuse, inaltérable, éternelle; c'est là qu'on s'aimera les uns les autres sans dégoût et sans interruption, sans refroidissement et sans fin.

O bienheureuse charité! tout le monde fait votre éloge; mais c'est peu que vous soyez sur nos lèvres si vous ne régnez dans nos cœurs. Régnez-y donc dès aujourd'hui, afin que nous puissions régner nous-mêmes avec le Dieu de charité dans le ciel pendant l'éternité bienheureuse : c'est ce que je vous souhaite. Au nom du Père, etc. *Amen.*

## SERMON XI.

### DES DERNIERS SACREMENTS.

Dicite filiæ Sion : Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus. (*Matth.*, XXI.)

*Dites à la fille de Sion : Voici votre Roi qui vient à vous, rempli de douceur.*

Que ces paroles sont consolantes pour une âme fidèle qui veut recevoir son Créateur, son Sauveur et son Dieu! elles sont consolantes en tout temps, mais surtout pour une pauvre âme qui, se sentant proche de sa fin, veut se munir des sacrements de l'Eglise, pour passer heureusement du temps à l'éternité. Je me suis persuadé, Messieurs, que traiter cette matière, c'est faire plaisir à des auditeurs catholiques qui sont bien aises d'être instruits sur ce point de religion dont il est trop tard de s'instruire à la mort : car, ne le dissimulons pas, une infinité de chrétiens reçoivent les derniers sacrements sans savoir ce que c'est, et meurent sans l'avoir su; ce qui fait compassion et horreur tout ensemble!

Mais remarquez d'abord les tendres caractères de l'amour de Jésus-Christ, quand il se fait porter jusque dans nos maisons : il faut bien nous aimer pour nous aimer jusque-là. Que David avait raison de s'étonner que Dieu, ce grand Dieu, voulût descendre jusqu'à visiter le fils de l'homme! Vous, mon Dieu! prévenir cet esclave indigne même de vos regards! Voici un malheureux qui va mourir abandonné des hommes; le monde ne daigne plus le regarder : c'est néanmoins sur ce misérable que vous daignez jeter les yeux, vous voulez bien vous abaisser jusqu'à ce vermisseau rampant!

O compassion divine! à des traits si nouveaux, je reconnais un Dieu, je vois le Roi de gloire entrer dans la cabane d'un pauvre où, je ne dis pas les grands, mais ses parents, ses amis ont quelquefois horreur d'entrer. Ce n'est plus Habacuc envoyé vers Daniel jusque dans l'horreur d'une caverne, c'est le Seigneur qui y va lui-même. Quand le centurion pria le Sauveur de guérir son serviteur par une de ses paroles, il le fit; il fit même plus qu'il ne lui avait demandé, il y alla lui-même. Mais, eussiez-vous dit d'abord, Messieurs, entrer dans la maison d'un malade que je ne connais point, visiter un simple domestique, ce serait blesser mon rang, ce serait me dégrader!

Mais le fils de Dieu ne parle pas ainsi; sa bonté lui fait en quelque sorte oublier sa dignité : oui, j'irai en personne, j'irai moi-même, et je le guérirai : *Ego veniam et curabo eum.* (*Matth.*, VIII.) N'êtes-vous pas étonnés, Messieurs, d'une si aimable condescendance, d'une bonté si compatissante, et ne bénissez-vous pas le Seigneur de vous avoir fait naître dans le sein d'une religion qui vous console si doucement pendant la vie et à la mort?

L'hérésie ne fait pas ainsi, elle endurcit son cœur. Comment est-ce que les calvinistes laissent mourir leurs frères? à-peu-près comme les païens et les infidèles, sans crucifix, sans sacrements, sans communion, sans onction, sans aucune consolation. La tendresse de l'Eglise catholique nous accompagne depuis le baptême jusqu'au tombeau, depuis le commencement de notre vie jusqu'à la fin.

Entrez, je vous prie, Messieurs, dans ces douces réflexions, qu'elles vous préparent à tirer quelques avantages de ce que le Seigneur m'inspirera de vous dire dans tout ce discours. Je regarde les sacrements à la mort comme une des plus précieuses marques d'amour que nous puissions recevoir de Jésus-Christ et de l'Eglise; les saints Pères en parlent comme d'un mystère de consommation; et en effet, d'ordinaire c'est la consommation de sa miséricorde : il peut arriver cependant, et c'est ce qui me fait trembler, qu'ils soient pour quelques-uns la consommation de sa justice. En deux mots, et tout simplement :

Les sacrements sont à la mort une des

plus grandes grâces que Dieu puisse nous faire à la fin de notre course : voilà mon premier point ;

Les sacrements sont cependant quelquefois une grâce tout à fait inutile à la mort : ce sera mon second point, et tout mon dessein.

Vierge sainte, mère de notre Juge et de notre Rédempteur, nous n'attendons pas jusque-là à réclamer votre puissante protection, nous commençons dès aujourd'hui pour celui d'entre nous qui mourra le premier, afin que vous veniez à son secours dans un si triste moment où tout le reste nous abandonne; nous vous en conjurons par ces paroles de l'ange : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT

Les sacrements sont toujours une grande grâce par eux-mêmes; par eux-mêmes ils sont toujours la porte et le principe du salut ; mais il faut avouer que cette grâce devient infiniment considérable par la circonstance du temps où elle est conférée, puisque c'est alors une grâce non-seulement extérieure accompagnée de la grâce intérieure, mais une grâce de préférence, de distinction, et souvent la dernière grâce. Oui, Messieurs, comprenez-le bien, les sacrements à la mort sont en même temps, et un consolant présage de prédestination, et un excellent moyen de prédestination, et souvent le dernier sceau de la prédestination : des vérités si intéressantes me promettent toute votre attention.

Les sacrements à la mort sont un consolant présage de prédestination : présage fondé, sur quoi? Sur l'opinion de tant de peuples fidèles qui d'ordinaire espèrent bien du salut des mourants qui les ont reçus, et qui entrent dans une incertitude affligeante sur le sort de ceux qui meurent sans les recevoir. Nous sommes tous si consolés quand une personne qui nous est chère a eu le temps de se fortifier par ces sacrements, et si désolés quand elle ne l'a pas eu ! on a beau vouloir alors nous rassurer sur sa destinée, on ne peut guère nous empêcher de trembler. Mais cette opinion si universelle de tout le peuple fidèle, sur quoi est-elle fondée ? Sur le sentiment et la pratique de l'Eglise. Cette mère tendre a toujours cru que ses enfants ne doivent pas sortir de son sein sans porter avec eux devant le père céleste la marque spéciale de leur adoption; elle a toujours cru qu'il est très-consolant de sortir de ce monde après avoir reçu le salut du monde, d'aller à son Juge après avoir reçu son Sauveur ; l'Eglise l'a toujours cru, et sur cela qu'a-t-elle fait? Dans tous les temps elle a voulu qu'on portât le pain de vie à ses enfants qui étaient en danger de mort ; elle a voulu qu'on le donnât aux martyrs ; elle a cru ne devoir pas laisser ces glorieux athlètes dans le combat public de la foi, sans leur distribuer auparavant le pain des forts, sans leur donner ce casque du salut, ce bouclier impénétrable à tous les traits de l'ennemi, de là vient, comme l'atteste toute l'histoire de l'Eglise, que les premiers fidèles emportaient la sainte Eucharistie avec eux dans leurs maisons ; ils l'emportaient dans leurs voyages, comme nous le fait entendre saint Ambroise, en décrivant la manière miraculeuse dont son frère Satire fut sauvé du naufrage ; les fidèles l'emportaient avec eux pour avoir cette ressource toujours prête dans le temps de la persécution, pour se communier eux-mêmes, avant que de se livrer aux tyrans ; mais aussi, après avoir mangé la chair de l'Agneau, on les voyait aller aux amphithéâtres avec l'ardeur des lions ; de la table sainte courir aux supplices, et de l'autel à l'échafaud, prodiguer leur sang pour celui qui venait de les nourrir du sien.

Cette même Eglise qui donnait aux martyrs la sainte Eucharistie pour les préparer à une mort sanglante, la donne encore aujourd'hui au commun des fidèles, pour les préparer à une mort sainte et chrétienne. C'est de quoi les protestants pourraient aisément se convaincre, par la simple lecture des canons du grand concile de Nicée, qui s'exprimait ainsi : *Il est ordinaire de porter le saint viatique au mourant.* (can. 13) L'Eglise ne refusait cette grâce à personne, pas même aux pénitents : elle leur faisait porter la paix, comme on parlait alors, c'est-à-dire l'absolution et la réconciliation ; cette grâce était sans doute accompagnée de celle de la communion, excepté pour certains pécheurs publics dont il était important, pour l'exemple, de punir l'apostasie, ou quelque autre crime énorme, par cette privation douloureuse ; mais hors ces cas, qu'on peut assurer avoir été rares, l'Eglise n'a jamais refusé aux fidèles la consolation de recevoir la divine Eucharistie dans la circonstance pressante de la mort : cette tendre mère ne s'est jamais démentie; elle le fait encore aujourd'hui d'une manière plus publique et plus solennelle qu'autrefois.

Vous voyez, Messieurs, tous les jours, avec quelles pieuses cérémonies elle porte aux malades le gage de la félicité éternelle. D'abord elle donne la paix en entrant dans la maison : *La paix soit avec vous, et sur tous les assistants*, lui dit-on ; *Sanctifiez cette maison, Seigneur, écartez-en toute malignité, toute pestilence; recevez, mon cher frère, le viatique du corps du Sauveur, afin qu'il conserve votre âme pour la vie éternelle.* Dans la consolation du mourant elle trouve aussi la sienne; elle présume alors qu'il meurt dans la foi, dans la charité; en conséquence elle prie pour lui ; car elle ne prierait point pour lui, s'il mourait hors de son sein et de sa communion ; elle accompagne par ses vœux les derniers soupirs de cet enfant expirant ; elle les présente tous à son divin Epoux : *Voici, Seigneur, voici vos enfants et les miens, je les ai vus assis à votre table et à la mienne, comme de jeunes oliviers que la cognée tranchante n'a pas encore abattus; j'ai été témoin de leurs douleurs, consolée de leur repentir, édifiée de leur docilité; j'ai entendu leur profession de foi : voici les enfants de votre Eglise ; il faut donc aussi espérer que vous*

*les reconnaîtrez pour les vôtres, et qu'ils entreront dans l'héritage du Père céleste, après avoir participé à son festin. Il semble que je les ai engendrés encore une fois, et c'est par cette heureuse renaissance qu'ils vont augmenter la famille sainte qui règne déjà dans le ciel.* N'ai-je donc pas eu raison, sur cette pratique si constante de l'Eglise, de dire que les sacrements sont de consolants présages de prédestination ? plaise à Dieu qu'ils le soient un jour pour chacun de nous!

J'ai ajouté qu'ils sont encore un excellent moyen de prédestination : Pourquoi cela? Parce qu'en nous donnant la grâce et une augmentation de grâces, ils nous préparent à notre félicité éternelle, et qu'ils nous mettent en état de faire avec succès le grand voyage de l'éternité; car c'est pour cela même qu'on appelle l'Eucharistie, le saint viatique : Mais pour ce voyage, que faut-il ? La lumière du jour pour nous éclairer; un guide pour nous conduire et ne pas nous égarer ; des forces pour remplir notre carrière et ne pas succomber : or, nous trouvons tous ces avantages à la fois dans les divers sacremens de l'Eglise.

D'abord nous y trouvons la lumière du jour. Marchez, dit Jésus-Christ, pendant que vous avez la lumière, de peur que le jour venant à manquer, les ténèbres de la nuit ne vous surprennent, et que ne sachant plus où aller, vous ne tombiez dans quelque précipice ouvert sous vos pas : *Ambulate dum lucem habetis.* (*Joan.*, XII.) Quelle lumière ne répand pas le Soleil de justice quand il vient avec tous ses rayons se présenter aux yeux du mourant dans le saint viatique! N'est-il pas ordinaire que les yeux de l'âme commencent à s'ouvrir au moment même que la mort commence à fermer ceux du corps? N'est-il pas ordinaire qu'on ait alors des lumières de foi, de conscience que l'on n'a encore jamais eues; qu'on voie les choses non plus dans un faux jour qui les déguisait, mais dans une espèce de vide qui fasse voir le Seigneur Jésus aussi grand dans le sacrement, qu'il l'est à la droite de son Père ?

Ici, Messieurs, il me semble qu'il arrive au malade quelque chose de semblable à ce qui arriva aux disciples d'Emmaüs : tant qu'ils marchèrent avec le Sauveur, ils ne firent que l'entendre, ils ne comprirent rien à ce qu'il leur disait, le voile était sur leurs yeux; mais dès qu'ils eurent mangé avec lui, dès qu'ils eurent participé à la manducation de son corps, leurs yeux furent pleinement ouverts, le charme se dissipa, tout le mystère se développa, les vérités qui leur paraissaient d'abord si obscures, leur parurent si claires, si lumineuses, qu'ils en étaient eux-mêmes surpris, et ne pouvaient comprendre un changement si subit : Voilà ce qui arrive au malade quand il a eu le bonheur de recevoir les derniers sacrements une soudaine lumière, après avoir éclairé son esprit, enflamme subitement son cœur.

Mais parce que, selon les termes de l'Ecriture, nous marchons dans un chemin ténébreux vers la région des morts, que nous y marchons pour la première et la dernière fois, que les routes en sont difficiles et inconnues, il nous faut un guide. Eh! qui le sera donc ? Non plus Moïse, ce ministre de Dieu, choisi pour conduire le peuple juif dans la terre promise; non plus cet ange de Tobie, envoyé pour le conduire dans une terre étrangère ; ce sera Dieu lui-même, ce sera ce grand Dieu qui fera marcher devant nous une colonne lumineuse dans ce désert; je veux dire qu'il entrera dans notre cœur, qu'il sera pour nous la voie, la vérité et la vie, qu'il dirigera nos pas, qu'il nous conduira, tantôt comme un bon père qui soutient son fils, de peur qu'il ne chancelle et ne vienne à tomber; tantôt comme un bon pasteur qui porte sur ses épaules sa brebis mourante, trop faible pour aller d'elle-même au bercail.

Mais pour nous soutenir dans une si pénible carrière, pour arriver au terme où nous aspirons, nous avons besoin de forces : Et quelles forces ne nous faut-il point? Tantôt contre notre propre faiblesse : elle est si grande en ce dernier moment ! Faiblesse du corps qui appesantit l'âme, faiblesse de l'âme qui s'appesantit elle-même avec le corps. Tantôt contre la violence de la mort pour se séparer du monde et de soi-même, pour faire un divorce éternel avec ce qu'on a le plus aimé, avec ce qu'on a le plus légitimement possédé; pour rompre tant de liens à la fois, prendre soi-même d'une main hardie ce glaive douloureux qui va jusqu'à la division de l'âme; il faut la force d'un Dieu, toute la force de l'homme n'y suffirait pas ; c'est alors que les forts de Moab sont la faiblesse même, les héros sont à peine des enfants, les plus grands, à la mort, sont les plus petits de tous les hommes. *Fortes Moab obtinuit tremor.* (*Exod.*, XV.) Tantôt contre les piéges de Satan cet ennemi toujours vigilant, toujours malin, mais jamais plus terrible qu'à la mort; toujours serpent dangereux, toujours lion rugissant, mais jamais plus dangereux, jamais plus rugissant qu'à la mort; c'est surtout en ce moment qu'il tourne de tous côtés, cherchant une proie à dévorer, et malheureusement il n'en trouve que trop : il flatte les uns, il épouvante les autres ; il donne aux uns une confiance damnable, aux autres une terreur désespérante; il y a des pécheurs qu'il fait mourir en forcenés, il y en a d'autres qu'il fait mourir dans une fatale tranquillité comme s'ils étaient des prédestinés : tantôt il attaque la foi par des doutes fatigans; tantôt il ébranle l'espérance par de cruelles perplexités.

Les saints Pères nous représentent cet ange homicide avec sept autres démons plus méchants que lui, assiégeant le lit du mourant, pour tendre des piéges à sa pureté et

à sa confiance, ou à son humilité, ayant une grande colère, et réunissant ses artifices et sa fureur, parce qu'il a peu de temps pour l'exercer : pour peu qu'il tarde, c'est une proie qui va lui échapper.

Or, cette force victorieuse, où la trouver, Messieurs? Dans les derniers sacrements de l'Eglise ; c'est dans ce pain adorable, que l'Ecriture appelle le pain des forts. Levez-vous dit le Sauveur au malade, comme autrefois le Seigneur au prophète Elie ; levez-vous et mangez ; hâtez-vous, ne perdez pas un instant, peut-être qu'un moment plus tard il ne sera plus temps. Oui, Messieurs, comprenez-le bien, de quelle conséquence il est pour un chrétien, quelque sainte, quelque pure qu'ait été sa vie, de se fortifier dans ces derniers assauts, dans ces derniers périls, où l'on court risque de succomber aux dernières tentations de la mort; tentations terribles, et quelquefois plus terribles qu'on ne peut s'imaginer. Levez-vous donc et mangez ; fortifiés de ce pain, vous marcherez avec une nouvelle allégresse vers la montagne d'Horeb, votre pénitence se ranimera, votre amour s'enflammera ; tout surpris vous-mêmes de la subite transformation qui sera faite en vous, vous vous écrierez avec le saint Apôtre : tout faible que je suis, ah ! je sens que *je peux tout en celui qui me fortifie* (*Philip.*, IX), je peux tout, et même désarmer la mort, du moins me soumettre tranquillement à la mort, prononcer moi-même mon arrêt de mort, unir ma mort avec celle de mon Sauveur, et par cette union sainte, l'adoucir, la prévenir, la consacrer ; je puis tout en celui qui me fortifie, et même désarmer Satan, me rendre redoutable à tout l'enfer ; les sacremens d'un côté et le crucifix de l'autre : eh ! qu'ai-je à craindre? C'est là toute mon espérance, c'est ainsi que je veux vivre et mourir.

Heureux moment ! En voyant la croix de Jésus devant mes yeux, sentant Jésus même dans mon âme, je porte au milieu de mon sein la douce espérance de l'immortalité. Heureux moment ! C'est alors que le chrétien se sent capable de parler le langage extatique des prophètes. Ah ! peut-il dire, avec David au psaume XXII, lisez-le, Messieurs, vous verrez qu'il exprime parfaitement les sentiments d'une âme qui a eu le bonheur de recevoir, dans les derniers sacrements, son Sauveur et son Dieu : *Dominus regit me, et nihil mihi deerit.* C'est un Dieu qui prend soin de moi, rien ne me manquera au besoin. Pourrait-il conduire ses brebis dans un plus excellent pâturage? c'est sa propre chair qui me nourrit : *In loco pascuæ ibi me collocavit.* Il m'a enivré d'un breuvage délicieux ; dès lors il s'est fait en moi un changement surprenant ; ma faiblesse s'est tournée en force, c'est maintenant que je marcherai sans peine dans les voies de la justice pour la gloire de son nom. *Deduxit me super semitas justitiæ propter nomen suum.* Je ne craindrai plus Satan, mon Maître l'a vaincu ; je ne me crains plus moi-même, le Seigneur m'a fortifié ; quand je marcherais dans les ombres de la mort, je ne craindrai aucun mal parce que mon Dieu est avec moi : *Si ambulavero in medio umbræ mortis, non timebo mala, quoniam tu mecum es.* Ici tout me console, jusqu'à la houlette du pasteur ; c'est pour défendre sa timide brebis, pour en écarter le loup ravissant : *Virga tua et baculus tuus ipsa me consolata sunt.* Vous avez préparé devant mes yeux une nourriture exquise pour me soutenir dans ma défaillance, pour me défendre contre tous ceux qui m'attaqueront : *Parasti in conspectu meo mensam adversus eos qui tribulant me.* Vous avez encore par surcroît répandu une liqueur précieuse sur ma tête, sur mes pieds, sur mes mains, sur tous les sens de mon corps, pour les purifier et les fortifier tout ensemble par de saintes onctions. *Impinguasti in oleo caput meum.* Mais surtout j'ai bu le calice de Jésus-Christ. Ah ! qu'il est beau, ce calice du salut, qui renferme le sang de mon Rédempteur ! *Calix meus inebrians quam præclarus est !* Je vais à mon Juge, à mon Dieu ; mais j'y vais arrosé du sang de mon Sauveur. Ma confiance n'est-elle pas bien fondée? Après cela, Seigneur, je me promets tout de votre miséricorde, elle ne m'abandonnera jamais, elle me suivra pas à pas jusqu'au dernier soupir de ma vie : *Et misericordia tua subsequetur me omnibus diebus vitæ meæ.* Porté entre les bras de cette miséricorde paternelle, je quitte la maison de mes pères, mais c'est pour entrer dans la maison de mon Dieu ; ce sera là le terme de mon grand voyage, la céleste patrie, l'heureuse région des vivants : *Et ut inhabitem in domo Domini in longitudinem dierum.* C'est, Messieurs, ce qui m'a fait ajouter que les derniers sacrements sont non-seulement un consolant présage de prédestination, un excellent moyen de prédestination, mais souvent le dernier sceau de la prédestination même ; je veux dire que très-souvent c'est la dernière grâce, la grâce décisive du salut, la grâce de la persévérance, cette union concertée de la grâce avec la mort, comme le définit saint Augustin. Grâce de consommation, qui couronne toutes les autres grâces : or il n'y a personne parmi nous qui n'en sente le prix, personne qui n'y prétende, personne qui ne la souhaite au moins ; les impies eux-mêmes disent avec Balaam, ce faux prophète : quoique je ne puisse m'accommoder de la vie des justes, je voudrais bien mourir comme eux ; leur vie me fait horreur, mais leur mort me fait envie. *Moriatur anima mea morte justorum.* (*Num.*, XXIII.)

Les saints docteurs disent que c est presque toujours aux derniers sacrements que Dieu attache cette grâce tant souhaitée de la persévérance finale ; c'est par eux que le Seigneur nous assure et de sa grâce et de sa gloire ; le saint viatique est le gage de l'un et de l'autre. *Gratiam et gloriam dabit Dominus.* (*Psal.*, LXXXIII.) Or si cela est, comme l'on n'en peut douter, voyez avec

quel empressement nous devons désirer cette grâce des derniers sacrements, avec quelle ardeur nous devons la demander, avec quels soins nous devons nous y préparer : on ne peut trop la désirer. Pourvu que je voie Joseph, disait Jacob, en se consolant des malheurs de sa vieillesse, c'est assez, je mourrai content. Pourvu que je reçoive encore mon Sauveur et mon Dieu, dit un chrétien, c'en est assez, je me console de perdre tout le reste, de quitter tout ce qu'il y a sur la terre : bien à plaindre celui à qui un Dieu ne suffit pas! *Vadam et videbo illum antequam moriar.* (*Gen.*, XLV.) On ne peut trop la désirer, cette grâce, on ne peut trop la demander, ni avec trop d'ardeur; on doit la demander avec le tendre langage du plus saint des prophètes : voici, Messieurs une belle prière que je voudrais graver à l'entrée de nos temples, dans vos maisons, et encore plus avant dans vos cœurs, une prière que vous devriez faire tous les jours de votre vie : *Domine, spes mea a juventute mea.* (*Psal.*, LXX.) Seigneur qui, dès ma plus tendre jeunesse, m'avez donné du goût pour les sacrements, ne souffrez pas que mon ardeur se ralentisse, que ma vieillesse fasse vieillir ma dévotion, qu'à mesure que j'avance en âge, je diminue en ferveur : *Ne projicias me in tempore senectutis.* (*Ibid.*) Seigneur! quand la vieillesse m'approchera du tombeau, ne vous éloignez point de moi ; quand mes forces m'abandonneront, ne m'abandonnez pas : *Cum defecerit virtus mea, ne derelinquas me* (*ibid.*) ; quand les hommes, selon leur coutume, se retireront, vous seul, ô mon Dieu! fidèle à ceux qui vous servent, ne vous retirez pas de moi : *Deus, ne elongeris a me.* (*Ibid.*)

O monde! tu vas tout m'enlever; mais donne-moi du moins le corps de mon Sauveur, prend tout le reste, je te l'abandonne, mais laisse-moi mon Dieu. A ce prix je me consolerai de perdre tout; je ne regrette rien dans la vie que le mauvais usage que j'en ai fait. Il faut la demander, Messieurs, cette grâce des derniers sacrements, avec la confiance de Siméon : Que je ne meure point, disait ce saint vieillard, que je n'aie vu le Christ, l'oint du Seigneur! Il fut exaucé, il eut le bonheur et la consolation de le voir; mais après l'avoir vu, il ne voulut plus rien, ses yeux se fermèrent à tout le reste, il ne pensa plus qu'à mourir : *Quia viderunt oculi salutare tuum.* (*Luc.* II.) On ne peut trop la désirer, cette grâce, on ne peut trop la demander!

J'ajoute qu'on ne peut s'y préparer avec trop de soin : mais comment? Par une vie pure et régulière, par des prières redoublées, par des vœux constants et continuels, par la pratique des vertus, par la fuite du péché, et par mille autres moyens que la charité inspire, que la religion prescrit aux hommes de bonne volonté, mais en particulier et surtout par l'usage fréquent du sacrement même qu'on attend à la mort; car on peut promettre hardiment à un chrétien qui fait ses délices d'être avec Jésus-Christ, que ce même Jésus-Christ fera un jour ses délices de se donner à lui, et que les sacrements à la mort seront la récompense de ces mêmes sacrements tant de fois reçus pendant la vie.

Oui, tendres adorateurs, assurez-vous que si vous êtes fidèles à Jésus-Christ jusqu'à la fin, Jésus Christ vous sera aussi fidèle à ce dernier moment; qu'il viendra à vous quand vous ne pourrez plus aller à lui, et qu'il vous fera goûter lui-même combien il est doux à ceux qui l'ont craint et aimé jusqu'à la fin ; mais alors souvenez-vous que vous allez être un grand spectacle pour le ciel et pour la terre : spectacle de complaisance pour Dieu et pour les anges qui vous verront triompher, dans une chair fragile, de toutes les puissances de l'enfer; votre mort affligera peut-être la terre, mais on en fera une fête dans le ciel : spectacle instructif pour le monde qui verra sensiblement dans votre personne la vanité de ses biens, la fragilité de la vie même, et la sainteté de la religion, la solidité des promesses éternelles : spectacle consolant pour les hommes, pour vos parents, pour vos amis, pour vos enfants qui, vous voyant mourir en chrétien, diront, pour se consoler : nous le perdons, mais il va posséder son Dieu, qui lui tient lieu de tout; rien n'est perdu pour lui; il a reçu le gage de la vie éternelle; il l'emporte avec lui, il entrera dans la joie de son Maître. Ainsi meurent les amis du Seigneur : spectacle édifiant pour tous les assistants, pour les pécheurs même qui ne peuvent voir mourir un homme de bien, sans souhaiter au fond de leur cœur une mort semblable à la sienne.

Je dis encore que votre mort sera un spectacle agréable au ciel, terrible à l'enfer, salutaire au monde, précieux à l'Eglise, précieux à vos propres yeux. Mais à qui s'adressent ces consolantes paroles? Je voudrais bien que ce fût à tout le monde; mais en vérité, quand nous parlons aux vrais chrétiens, nous parlons toujours en tremblant; c'est toujours parler au petit nombre. On s'étonne quelquefois, on demande pourquoi après avoir, dans une partie de nos discours, consolé nos auditeurs, nous les effrayons dans l'autre? Vous y trouvez une espèce de contradiction, cependant il n'y en a point du tout. C'est que dans nos saintes assemblées il y a un triste mélange, un peuple et un peuple, des Egyptiens et des Israélites, des pécheurs et des gens de bien. Il est donc de notre devoir d'épouvanter le crime après avoir consolé la vertu, et d'effrayer la lâcheté après avoir encouragé la ferveur. Eh quoi! voudriez-vous que nous parlassions à tous le même langage? Un langage de paix et de douceur? Voudriez-vous que nous fussions de ces lâches prévaricateurs dont le Seigneur se plaint par Isaïe, qui ne craignent point de dire à l'impie : Vous êtes un homme juste, soyez tranquille, vous irez à la sainte montagne, vous mourrez dans la paix du Seigneur? Non, je ne le veux point, et quand je voudrais, je ne le

dois point. Ecoutez donc une parole peu agréable, mais qui cependant peut être salutaire à tous. Les derniers sacrements sont sans doute une des plus grandes grâces que le Seigneur puisse nous faire à la mort, il peut arriver cependant qu'ils nous soient une grâce tout à fait inutile à la mort; disons-le avec l'Eglise et avec saint Thomas, si les derniers sacrements sont une vie éternelle pour les autres; plaise à Dieu de m'inspirer ce que je dois vous dire dans cette seconde partie de mon discours, où je vous demande un renouvellement d'attention!

SECOND POINT.

Je n'ai, Messieurs, je commence par vous le dire, aucun intérêt de vous effrayer mal à propos; mais j'ai un grand intérêt d'empêcher, si je puis, que vous ne vous rassuriez sans sujet; c'est l'intérêt de votre salut, l'intérêt du sang de Jésus-Christ; c'est sa charité qui me presse aujourd'hui, et vous me pardonnerez bien si je vous alarme un peu dans ce qui me reste à vous dire; c'est afin que le jour de votre mort n'alarme pas vos frères. Or, voici le sujet de ces alarmes; c'est que les sacrements, même les derniers, sont quelquefois une grâce tout à fait inutile, inutile à deux sortes de pécheurs, et à ceux qui ne les reçoivent point, et quelquefois à ceux même qui les reçoivent; nous le voyons bien clairement dans une parabole de l'Evangile. La colère du Père de famille y éclate contre deux sortes de personnes; deux sortes de crimes, deux sortes de punitions: il y a des dédaigneux qui sont exclus du festin; il y a des téméraires qui, n'ayant pas la robe nuptiale, sont chassés et rejetés dans les ténèbres extérieures; c'est-à-dire, que les uns meurent sans sacrements, et que les autres périssent par les sacrements. Les uns sont à plaindre, parce qu'ils vont à leur Juge sans avoir reçu leur Sauveur, et les autres plus à plaindre encore, parce qu'en recevant leur Sauveur, ils mangent et boivent leur jugement, leur condamnation. Écoutez-moi, Messieurs, ce sont là de terribles vérités, des vérités glaçantes, qui devraient nous tenir tous, prédicateurs et auditeurs, dans un continuel frémissement, parce qu'enfin ce sont des vérités.

Et d'abord n'est-ce pas une vérité, et une vérité évidente, que les sacrements sont inutiles à ceux à qui on les offre, et qui ne les reçoivent point? Mais, quoi! mourir sans sacrements, est-ce toujours un préjugé de réprobation? A Dieu ne plaise! Je n'ai garde de le dire, encore moins de le penser. Je sais que la maladie ne le permet pas quelquefois; que Dieu ne fait pas toujours des miracles pour arrêter le cours des infirmités humaines, pour suspendre l'impression des causes naturelles. Il y a des saints qui sont morts subitement; il y a des amis de Dieu qui meurent d'une apoplexie qui survient, sans avoir le temps d'implorer les derniers secours de l'Eglise; nous ne croyons pas que leur mort, toute subite qu'elle est, soit une mort imprévue. Dieu a plus d'une voie pour sauver les élus; l'Ecriture nous dit qu'il les enlève subitement de ce monde, de peur que la malice ne change leurs cœurs; il se hâte de les couronner, de peur que la maladie ne vienne les lasser; que s'il abrége leurs jours, sa bonté éclate encore en cela, c'est qu'il veut leur épargner les frayeurs de la mort, c'est qu'il veut qu'ils ne soient pas exposés à ce que l'Ecriture appelle le tourment de la mort; si Dieu ne leur accorde pas les sacrements à la dernière heure, c'est pour assurer leur persévérance d'une autre manière; que s'il les prive d'une grâce, c'est pour leur en faire une autre. Il peut arriver qu'un juste ne reçoive pas les sacrements à la mort, mais il les a reçus souvent pendant la vie; mais il a conservé jusqu'à la mort la grâce des sacrements, que peut-être depuis peu il avait reçue; de sorte que la mort subite est à son égard un grand coup de la miséricorde, comme l'a observé saint Augustin; c'est par là que le Seigneur le fixe immuablement dans la grâce, qu'il le transporte doucement dans sa gloire; enfin, quelle que soit la mort des saints, elle est toujours précieuse aux yeux de Dieu. Ce n'est pas pour eux que la privation des sacrements à la mort est un préjugé de réprobation, c'est pour les pécheurs, pour les mondains, pour tant de demi-chrétiens qui font trembler à leur mort, après avoir fait trembler pendant leur vie. Je soutiens que mourir sans sacrements est à leur égard, non une privation de miséricorde, mais un acte de justice, une punition toujours bien terrible et bien juste.

En effet, Messieurs, sortir de ce monde sans avoir reçu et adoré le Rédempteur du monde, et sans espérer de le voir dans son voyage; être traîné au tribunal de son Juge sans avoir de quoi le fléchir, avec tout ce qu'il faut pour l'irriter; avoir vécu loin de Jésus-Christ, et mourir encore plus loin de Jésus-Christ: Cela n'est-il pas terrible? Mais cela n'est-il pas juste? N'est-il pas juste que Dieu prenne à la mort des impies les mêmes mesures que les impies ont prises contre le Seigneur? Ils ont eu un Sauveur qui les a aimés jusqu'à la fin, et eux jusqu'à la fin ils se sont moqués de lui et de ses promesses. Quand on leur parlait de son approche, ils ne répondaient à toutes nos exhortations que par des refus et des mépris; ils tournaient les communions des gens de bien en dérision; cela était bon pour des dévots de profession, ils faisaient gloire de ne l'être point: Communier une fois l'année, c'était beaucoup! on avait tort de leur en demander davantage. Or, que leur arrivera-t-il? Ce qui est marqué dans l'Ecriture. C'est que le Seigneur se moquera aussi d'eux à leur mort, il tournera en dérision leurs soupirs, leurs gémissements. *Ego quoque in interitu vestro ridebo et subsannabo vos.* (*Prov.*, I.) Vous, des sacrements à la mort! vous n'y pensez pas! cela est bon pour des dévots de profession; mais vous, hommes importants, il ne faut pas vous dégrader, il ne faut pas augmenter le nombre des esprits faibles, il

va de votre honneur de vous signaler jusqu'à la fin; croyez-moi, il est beau d'être impie et indévot jusqu'à la mort; il est beau de se passer jusqu'à la mort de ces petites cérémonies de la religion; il est beau de mourir comme l'on a vécu: ne craignez rien, cela est digne de vous, votre gloire sera entière. A la vérité Jésus-Christ, votre maître et le nôtre, a dit dans son Evangile: mes disciples, mes amis, mes serviteurs mangeront le pain que je leur ai préparé; ils le mangeront avec joie, avec simplicité; mais vous, vous vous passerez bien du pain des élus, il est trop populaire pour vous; il ne faut pas vous confondre avec le vulgaire: Vous voulez être distingués, et on vous distinguera, on vous laissera mourir dans votre indifférence, disons mieux, dans votre impiété; votre vie l'a commencée et la mort la couronnera; cela n'est-il pas juste?

Je vous le demende à tous, Messieurs, cette conduite n'est-elle pas dans Dieu pleine d'une souveraine équité? Car prétendre qu'il recherche, à la mort, de misérables pécheurs qui l'ont fui tant qu'ils ont pu pendant leur vie; qui ont attendu, comme Joab, à embrasser l'autel jusqu'à ce qu'un arrêt de mort les y ait forcés; prétendre que Dieu accorde, à la mort la grâce signalée des sacrements à des pécheurs qui s'en sont moqués pendant la vie, ne serait-ce pas accorder au crime la récompense de la vertu? Ne serait-ce pas confondre les ennemis avec les amis, les serviteurs rebelles avec les serviteurs fidèles? Je vous le dis, s'écrie le Père de famille: Aucun de ces dédaigneux n'aura part à mon festin; ils ne l'ont pas voulu quand je le voulais: je ne le voudrai plus quand ils le voudront; ils ont fui l'Agneau, et l'Agneau les fuira; ils n'ont pas voulu la bénédiction, et la bénédiction s'éloignera d'eux; ils ont cherché la malédiction, et la malédiction tombera sur eux.

Terrible vérité, Messieurs; mais retour aussi juste qu'épouvantable. Les uns sont frappés du coup de la mort, et ils le sont subitement; la mort viendra à eux comme un voleur, sans bruit, sans avertissement, sans pressentiment, au jour le moins prévu, au moment le moins attendu; une maladie brusque et violente les arrache du milieu des vivants, sans secours, sans sacrements; ou bien, par un autre jugement de Dieu, non moins terrible, avec tout le temps nécessaire pour se garantir des surprises de la mort, leur mort est toujours subite et imprévue. Plus occupés des soins de la vie que du soin de se préparer à bien mourir, ils le renvoient à un autre temps, et ils le veulent toujours, à les entendre, mais toujours de nouveaux délais, toujours de nouveaux retardements; cependant, malheureusement pour eux la dernière heure ne se recule point, la mort se précipite, une révolution soudaine met le malade aux portes de l'éternité; c'est alors qu'on cherche le prêtre, qu'on appelle le pasteur, qu'on court après les sacrements; on court à la ville, à la campagne; *convertentur ad vesperam, et famem patientur ut canes, circuibunt civitatem.* (*Psal.*, LVIII.) Mais c'est précisément alors que s'exécute le terrible jugement de Dieu. Le Seigneur fait disparaître les prophètes, il n'y a point de prêtre à portée de donner les derniers secours; le pasteur ne vient point, les sacrements ne viennent point, et la mort s'avance toujours de plus en plus; le malade meurt consumé par une faim cruelle. Ne l'a-t-il pas bien mérité?

Ce que je vous dis ici, Messieurs, vous est-il inconnu? N'y a-t-il personne qui ait vu de ses yeux quelque exemple semblable? et avant qu'il soit un mois peut-être, n'en verrons-nous point quelque autre aussi lamentable dont on ne profitera pas plus que du premier? Il y a si longtemps que l'on crie contre cette folie des retardements, et cependant elle dure encore! Rien même n'est plus commun; le malheur de l'un ne peut pas guérir l'insensibilité de l'autre, et ce malheur arrive, non pas au milieu d'une campagne délaissée, mais au milieu des villes et des bourgs où il y a plus de secours pour la piété; nous le voyons et nous pouvons à peine en croire nos propres yeux; nous en gémissons, mais nos faibles gémissements n'arrachent point de l'abîme ceux que leur impénitence y a précipités.

Les sacrements sont donc inutiles à la mort à ceux qui ne les reçoivent point, première vérité terrible. Seconde vérité encore plus terrible: Les sacrements sont inutiles à la mort à ceux même qui les reçoivent. Vous voyez bien, Messieurs, que je parle ici des pécheurs qui ont été pécheurs jusqu'à la dernière maladie, qui sont montés pécheurs sur le lit de la mort, qui ne commencent qu'à ce moment à donner quelques marques authentiques de religion; et je dis que, malgré ces belles apparences de religion, malgré les sacrements reçus, tout m'effraye pour eux: ce n'est pas seulement l'avenir; il est cependant bien terrible; j'y entends mille réponses de mort; ce n'est pas seulement le passé, rien ne m'y console, j'y vois beaucoup de péchés, et point de pénitence; mais c'est le présent qui me fait trembler; je frémis, avec les saints Pères, sur leur dernière communion, sur cette grande et dernière action; je ne vois rien dans les circonstances extérieures ni dans les dispositions intérieures qui puisse me rassurer.

Les circonstances extérieures, c'est le temps et le lieu. Or, dans quel temps reçoit-on les sacrements? A la dernière extrémité, à la dernière veille de la nuit, à la dernière heure du jour, au dernier moment de la vie, dans le temps où l'esprit n'est plus capable d'aucune sérieuse attention, où le meilleur ami ne voudrait pas nous confier l'affaire de la plus petite conséquence, où l'âme troublée ne sait plus ce qu'elle doit dire, ce qu'elle doit faire, où le cœur est sans vie et sans mouvement; c'est-à-dire, dans un temps qui n'est plus propre, qui n'est plus un temps de salut. Oui, quand

l'homme est déjà mort de la moitié de lui-même, quand il n'est plus en état de discerner le corps du Sauveur, ni même de discerner ses propres pensées, c'est alors que j'entends enfin parler de sacrements, de viatique, et encore faut-il l'y forcer : *Compelle intrare* (*Luc.*, XIV) ; il faut les surprendre dans quelques bons moments, leur tendre quelques piéges innocents, les tromper en quelque sorte, leur demander cela comme une grâce, comme une grande marque d'amitié, les louer ensuite de ce pénible effort, les en remercier affectueusement, leur applaudir, les canoniser. Si vous leur en parlez un jour plustôt, vous augmentez leur mal, vous les désespérez ; ils semblent dire ce que disaient à Jésus-Christ les esprits ténébreux dont il est parlé dans l'Evangile : *Jésus de Nazareth,* pourquoi venez-vous nous tourmenter avant le temps? *Venisti huc ante tempus torquere nos?* (*Matth.*, VIII.) Déjà les sacrements ! Pourquoi sitôt? Suis-je donc déjà mort?

Oui, vous l'êtes, déplorable pécheur, ou peu s'en faut. Vous craignez, mais que craignez-vous? Craignez-vous que le pain de vie ne vous donne la mort? que la visite du souverain Médecin des âmes ne soit pour vous une visite meurtrière? Craignez-vous que votre Rédempteur ne vous donne la mort? Si c'est là le sujet de votre crainte, voici le sujet de la mienne, c'est que je crains qu'un remède si tardif ne soit un remède tout-à-fait inutile, et que le pain de vie donné si à contre-temps, et reçu si à contre-cœur, ne se change en un poison de mort; car enfin dans quel temps le recevez-vous? hélas ! quand il n'est plus temps. Dans quel lieu le recevez-vous? dans un lieu qui est plutôt, pour le Sauveur, un calvaire nouveau qu'un temple et un sanctuaire; dans une maison souillée de crimes et d'injustices ; dans une demeure ouverte à la fraude, à l'usure, à la rapine, à la médisance, et qui pourrait être appelée une caverne de voleurs, le séjour des reptiles ; dans une maison où je ne vois aucun vestige de christianisme, qui semble plutôt être la maison d'un païen que d'un chrétien. C'est là, pécheurs, que vous prétendez faire entrer le Dieu des vertus ! Ah ! Seigneur, où veut-on vous faire habiter? *Domine, ubi habitas?* Un saint Louis et tant d'autres grands saints ont voulu recevoir les sacrements couchés sur la cendre, et vous ne rougirez pas de recevoir, dans des appartements où brillent le faste et la vanité, le Dieu de l'indigence et de l'humilité ; au milieu des trophées de la gloire mondaine, le Dieu de la modestie et de la simplicité; dans le temple de l'esprit immonde, le Dieu de la pudeur et de la virginité ! Ah! n'est-ce pas vouloir loger Jésus-Christ et Bélial dans la même maison, mettre l'arche sainte sur le même autel que l'idole de Dagon? Faut-il être surpris que cette arche déshonorée devienne meurtrière pour les Philistins? Parmi tant de peintures magnifiques, verrai-je du moins un crucifix? Non, il faut en aller chercher un ailleurs. Parmi tant de meubles inutiles, trouvera-t-on du moins un cierge béni, ce flambeau sacré qui doit éclairer les derniers soupirs du malade? Il faut que le prêtre ou le pasteur se charge d'en faire venir un. Parmi tant de décorations superflues, trouverai-je quelque chose qui puisse servir à l'honneur du Fils de Dieu? On ne trouve rien, il faut tout emprunter.

Mais ne faudra-t-il pas aussi emprunter les dispositions intérieures, essentielles pour recevoir les sacrements? On s'imagine, comme les vierges folles, que l'on pourra emprunter l'huile et la lampe des vierges sages pour aller au-devant de l'Epoux céleste ; qu'on pourra emprunter, quand il faudra, cette robe nuptiale sans laquelle on est chassé de la salle du festin, et jeté dans les ténèbres extérieures ; qu'on pourra emprunter cette robe d'honneur comme une décoration passagère qu'on prend et qu'on quitte quand on veut; emprunter la foi et la plénitude de la foi chrétienne; emprunter la charité et toutes ses divines ardeurs ; emprunter la pénitence et tous les sentiments de douleur et de componction, qui en doivent accompagner la pratique et les œuvres ; emprunter un cœur pur et un esprit nouveau ; emprunter, en un mot, tout cela de son pasteur, d'un prêtre zélé.

Mais, je vous le demande, Messieurs, est-on donc saint par autrui? est-on chrétien par autrui? sommes-nous donc les maîtres de changer les esprits et les cœurs, et de les transformer à notre gré? Ah ! notre puissance ne va pas jusque là. Vous pourrez bien emprunter de nous les paroles de la foi, mais non pas la foi même. Vous pourrez emprunter de nous des paroles et des formules de contrition, et non pas la contrition même ; des paroles et des étincelles d'amour, mais non pas l'amour même. Nous pouvons vous donner, nous vous donnons même les sacrements; mais pour les dispositions aux sacrements, nous ne vous les donnons pas; nous supposons que vous les avez, c'est pour cela que nous les hasardons, ces derniers sacrements, selon la maxime de saint Augustin. Peut-être disons-nous mieux que nous ne pensons; car, c'est bien hasarder que de les donner à une espèce de chrétien. Il faut bien de la charité pour supposer qu'un mondain, mondain toute sa vie, mondain jusqu'à la mort, est tout à coup un parfait chrétien; qu'il reçoit tout à coup comme par infusion les dispositions convenables et requises pour la plus sainte, pour la plus auguste de toutes les actions, pour la reception du Saint des saints ; que dans un cœur nourri de crimes, il n'y a plus de péché, plus de reste de péché, plus d'affection actuelle au péché ; que dans un vase d'ignominie il n'y a plus rien de souillé, rien d'impur; qu'un métal réprouvé devienne en un instant, par la plus surprenante de toutes les transformations, un or épuré; il faut bien de la charité,

et même de la crédulité, pour supposer de telles choses.

Et ne savons-nous pas ce que dit saint Augustin, qu'il y a bien des gens qui confessent leurs péchés, et qui ne laissent pas de les aimer? Le pécheur est mourant, et le péché vit encore au fond de son âme. Ne savons nous pas que, comme pendant la vie il y a des communions sacriléges, il y en a aussi de sacriléges à la mort? Ah! il n'y en a que trop, de chrétiens, qui ne peuvent se déterminer, pas même à la mort, à déclarer certains péchés, certaines circonstances de leurs péchés; vous ne le croyez pas! mais il se passe cent choses à la mort que vous ne sauriez croire, et qui n'en sont pas moins véritables. Ne savons nous pas enfin qu'il y a des Saphires et des Ananies qui mentent aux apôtres, et qui meurent sur le champ? Et c'est alors que se consomme le terrible mystère de la colère et de la justice de Dieu, mystère d'autant plus terrible qu'il est caché sous un voile de miséricorde.

Le pécheur paraît réconcilié avec Dieu, Dieu paraît être content du pécheur, paix apparente, apparente réconciliation; cependant, tout est perdu! *Misereamur impio et non discet justitiam* (*Isa.*, XXVI), dit le Seigneur dans l'Ecriture. Faisons miséricorde à l'impie, mais faisons-la lui selon ses désirs, au gré de son cœur. Ces pécheurs dans ce monde ne voulaient que des apparences, apparence de justice, apparence d'honneur, apparence de probité. Eh bien! il faut leur donner des apparences à la mort, apparence de religion, apparence de dévotion, apparence de conversion; ils voulaient figurer pendant la vie, et ils figureront aussi à la mort; ils paraîtront pénitents, et ils seront réellement pécheurs; Jésus-Christ paraîtra leur Sauveur, et il sera réellement leur Juge.

Ah! rien de plus terrible que ce christianisme apparent, que cette apparence de miséricorde, rien de plus redoutable, et le ciel veuille nous en préserver tous! Ce qu'il y a de plus lamentable encore, c'est que les flatteuses apparences, après avoir trompé les mourants, trompent encore les vivants; de-là ces éloges bizarres, ces pitoyables exclamations. On canonise un Antiochus que le ciel réprouve : chose étrange! Voyez combien on est ingénieux à se séduire soi-même! On observe tous les soupirs d'un mourant, on étudie toutes ses paroles, toutes ses attitudes, et on tire avantage de tout. On prend les convulsions de la maladie pour des transports de dévotion, les sanglots de l'agonie pour des marques de prédestination. Vous voyez ensuite des mondains qui se disent les uns aux autres : *La belle mort!*

Je vous interromps, insensés flatteurs, que dites-vous? que pensez-vous dire! quand vous dites la belle mort! C'est-à-dire, que ce pécheur n'a pas poussé jusqu'au dernier soupir une débauche pleine d'impiété comme Balthazar; mais il l'a faite plus souvent pendant sa vie; c'est-à-dire, que ce pécheur n'a pas volé jusqu'à sa mort, mais il l'a fait tant qu'il a vécu, tant qu'il a pu; c'est-à-dire, qu'il n'a pas joué jusqu'à sa mort, mais il a joué toute sa vie, et sa vie a été un jeu continuel, et sa mort a été une espèce d'autre jeu, mais bien plus terrible encore que celui de sa vie; c'est-à-dire, qu'il n'a point ménagé d'intrigues à la mort, mais il a fait gloire d'en avoir eu plusieurs pendant la vie; il s'est réconcilié avec son ennemi à la mort, mais il ne l'a fait qu'à la mort. S'il avait vécu davantage, la réconciliation serait encore à faire, et je ne sais même, s'il en revenait, si la rancune ne reviendrait point avec la santé; il a ordonné quelques aumônes à la mort, mais a-t-il ordonné des restitutions? s'il en a ordonné quelques-unes, sont-elles proportionnées à ses rapines et à ses injustices? car voilà le point important, il n'y a presque personne qui n'y soit obligé; l'a-t-il fait?

Il a dit de si belles choses à la mort! mais en a-t-il dit de plus belles que le fameux Antiochus? Mais entre-t-on dans le ciel pour avoir dit de belles paroles? N'est-ce point plutôt pour avoir fait de bonnes œuvres? Est-ce aux paroles, Seigneur, que vous promettez la couronne? N'est-ce point à la vertu? Il en a dit peut être assez pour contenter les hommes, mais en a-t-il dit assez pour contenter son Juge, ce Juge inexorable qui ne se laisse pas éblouir comme nous par de belles paroles, fussent-elles tirées des saintes Ecritures?

Mais c'était un si honnête homme! Mais, était-il avec cela l'ami de Dieu? Etait-il un bon chrétien? Pouvez-vous l'assurer? Et s'il ne l'était pas, que voulez-vous que j'en pense? L'enfer n'est-il pas plein de ces sortes d'honnêtes gens? Mais, oui, il avait de la religion, ce n'était pas un déiste, un athée! Mais, du reste qu'était-il? Mais il a reçu avec édification le corps de Jésus-Christ! Vous me faites trembler. Quoi! ils ont reçu, ce mondain, cette mondaine, ils ont reçu le corps du Sauveur! Eh! dans quel temps? dans quel lieu? dans quelles dispositions? dans quel cœur? Ils ont reçu le corps du Sauveur, mais ont-ils reçu son Esprit? C'est ce que je ne sais point, ni vous non plus. Tout ce que je sais, c'est que pour ces sortes de pécheurs, il est plus aisé de sauver les apparences, que de sauver leur âme. Tout ce que je sais, c'est que si leur mort a été, comme vous le dites, une belle mort, leur vie du moins n'a pas été si belle; c'est que, selon l'opinion commune des saints docteurs, Judas avait communié la veille de sa mort; en fut-elle plus belle et plus sainte? Allez cependant, mondains, dire partout, la belle mort! Louez la mort d'Achab frappé d'une flèche partie de la main d'un Dieu irrité, comme nous louerions celle de David! Allez, si vous voulez, mettre le mauvais riche dans le sein d'Abraham, allez dans vos cercles, dans vos assemblées faire son éloge funèbre; allez dire à tous vos semblables, la belle mort!

elle est toute propre à flatter les vivants; nous vivrons comme il a vécu, et nous mourrons aussi bien qu'il est mort. Mais vous, anges de paix, allez pleurer amèrement sur une si belle mort, précédée d'une si belle vie. Et vous, saints prophètes, allez dire partout: La mauvaise mort! la déplorable mort! l'impie est mort, et l'enfer a été son tombeau!

Je sais bien que Dieu est le maître de ses grâces, que ce n'est pas à nous à prescrire des bornes à une charité qui n'en a point; je sais qu'il est quelquefois assez miséricordieux, ce grand Dieu, pour se contenter des restes du monde; qu'il appelle quelquefois des ouvriers à la dernière heure du jour; qu'il donne le baiser de paix à des enfants prodigues dont le retour est sincère; qu'il fait surabonder la grâce où le péché a abondé. Mais le fait-il toujours? Est-il obligé de le faire souvent? Non; s'il fait grâce à quelques pécheurs à la mort, c'est afin que tous ne désespèrent pas de leur salut; mais il ne le fait qu'à quelques-uns, afin que tous ne présument point, et qu'une indulgence trop générale ne soit aussi l'occasion d'une impénitence trop générale. Du reste, ne jugeons de personne en particulier, espérons bien de tout le monde; nous ne savons pas tout ce que le Seigneur fait pour un chrétien mourant; ce ne sera qu'au jour des révélations que nous verrons, dans une pleine évidence, qui sont ceux qui auront été trouvés dignes d'amour ou de haine; ceux qui, en recevant les derniers sacrements, auront reçu le germe de l'immortalité, ou ceux qui auront bu leur jugement et leur condamnation. Mais, en général, espérons et tremblons pour tous, ou plutôt ne tremblons pour personne autant que pour nous. Disons mieux, mettons-nous en état de ne plus trembler; aimons Jésus-Christ jusqu'à la fin de notre vie, comme il nous a aimés jusqu'à la fin de la sienne, *in finem dilexit nos.* (*Joan.*, XIII.) Je vous en conjure, Messieurs, car il faut prier les hommes de se sauver, les prier de consentir à être heureux, et nous les en conjurons. Je vous en conjure donc, par les entrailles de la divine miséricorde, de ne pas refuser un jour à votre âme un secours qui lui sera si nécessaire, et de ne pas vous exposer à mourir un jour impénitents, faute d'avoir embrassé de bonne heure la pénitence. Songez que si de bonne heure vous prenez soin de marquer votre maison du sang de l'Agneau, le Seigneur n'y fera point passer le glaive de l'ange exterminateur; si, dès les premières atteintes de la maladie, vous épanchez votre âme devant le Dieu saint, avec un cœur contrit et humilié, assurez-vous qu'il vous parlera à peu près comme Salomon parlait au grand-prêtre Abiathar: *Equidem vir mortis es.* (III *Reg.*, II.) A la vérité, vous êtes un homme de mort; vous méritez la mort pour vous être déclaré contre moi, contre mon père David; cependant, parce que vous avez porté l'arche du Seigneur devant lui, vous ne mourrez point: *Sed hodie te non interficiam, quod portasti arcam Domini Dei coram David patre meo.* (*Ibid.*) Pécheur, vous méritiez de périr, vous étiez un homme de mort, mais parce que vous avez honoré l'arche du vrai Dieu, parce que vous avez eu un respect particulier pour les saints mystères; parce que vous avez eu la dévotion d'accompagner le sacrement lorsqu'on le portait à d'autres malades (excellente pratique, dévotion solide, que je voudrais bien dans cette occasion établir parmi vous); parce que vous avez eu la dévotion d'accompagner religieusement votre Sauveur; parce que vous-même, dès les premières atteintes de la maladie, vous avez demandé avec confiance, avec empressement, les sacrements de l'Eglise; que vous avez voulu vous munir de bonne heure du pain des forts, que vous l'avez reçu avec foi, avec amour, avec componction, le Seigneur vous fera grâce, vous serez absous, vous ne périrez pas. *Equidem vir mortis es, sed hodie*, etc.

Vous voilà, je crois, Messieurs, suffisamment instruits, et du bonheur qui est attaché à la participation des sacrements à la mort, et du malheur qui peut s'ensuivre. Que me reste-t-il donc à faire, sinon de finir ce discours par où saint Jean finit son *Apocalypse? Veni, Domine Jesu!* (*Apoc.*, XXII.) Venez, Seigneur Jésus! venez, ne tardez pas! ne vous faites point attendre plus longtemps, abrégez notre misère, mettez fin au cours de nos péchés, retirez-nous du milieu de l'iniquité. Eh! que faisons-nous sur la terre? Vous offenser, ô mon Dieu, et vous faire offenser! C'est trop vivre que de vivre sans vous aimer, ou de vous aimer sans vous posséder. *Veni, Domine Jesu!*

Je viens, dit le Sauveur, je suis sur le point de venir; préparez-vous, je ne vous ferai pas attendre longtemps après votre récompense, comme fait le monde; je l'ai à la main, levez les yeux, levez la tête, la voici. *Ecce venio cito, et merces tua mecum est.* (*Ibid.*) O fidèle Rémunérateur! mettez en réserve cette couronne de justice pour tous ceux qui vous aiment, et que par cet endroit il n'y ait aucun de mes auditeurs qui n'ait un jour part à vos bontés éternelles. Augmentez notre foi, ranimez notre charité; que vos sacrements adorables fassent les délices de notre vie! qu'ils soient un jour les délices de nos derniers soupirs, et que nous y trouvions enfin des prémices de ce torrent de volupté qui inonde vos élus dans l'éternité bienheureuse! Je vous la souhaite. Au nom du Père, etc. *Amen.*

## SERMON XII.

### LA MORT.

Cum appropinquaret portæ civitatis, ecce defunctus efferebatur filius unicus matris suæ. (*Luc.*, VII.)

*Lorsque Jésus-Christ était près de la porte de la ville, il arriva que l'on portait en terre un mort qui était le fils unique de sa mère.*

Il est donc vrai que la jeunesse ne donne point de privilége contre la mort; que l'homme est mortel à tout âge, ou plutôt, que de tous les âges, le plus menacé de la

mort, c'est la jeunesse; qu'on voit les tombeaux s'ouvrir plus souvent pour les jeunes personnes que pour toutes les autres; et qu'en effet, le nombre de ceux qui meurent jeunes, est infiniment plus grand que celui de ceux qui meurent après une longue vieillesse; mais enfin, dans quelque saison de la vie que vienne la mort, elle vient toujours plus promptement que nous ne l'attendons. Hélas! nos années, nos tristes années s'écoulent avec une incroyable rapidité, notre vie se dissipe comme une vapeur, les biens s'échappent, les jeux finissent, les plaisirs s'évanouissent, le torrent emporte tout et nous emporte nous-mêmes; nous marchons à grands pas vers un avenir incertain, les jours mauvais se hâtent d'arriver, la mort se précipite, le Dieu vengeur approche; déjà il fait briller son glaive, ce glaive à deux tranchants qui doit nous séparer du monde et de nous-mêmes : et nous cependant, que faisons-nous? Les corps s'affaiblissent, et peut-être les passions se fortifient; les hommes vieillissent, et leurs vices ne vieillissent point. On prend cent précautions pour ne point mourir : en prend-on autant pour bien vivre? Plus la mort est proche, moins on y veut penser; si la pensée en vient par hasard, on tâche de chercher quelque amusement pour écarter cette réflexion meurtrière; on ne veut ni en parler, ni en entendre parler; on porte la faiblesse jusqu'à cacher son âge au public, et jusqu'à s'irriter contre quiconque nous en fait souvenir; mille efforts pour rajeunir la beauté, nul pour réformer la vie; enfin on renvoie la pensée de la mort à la mort même, comme si n'y penser pas était un secret nouveau pour ne pas mourir, du moins pour mourir plus tard. Insensés que nous sommes! nous ne voulons pas penser à la mort, parce que cette pensée nous afflige et nous désespère, et nous ne voyons pas qu'elle n'afflige et ne désespère que ceux qui n'y ont pas pensé. Mais, si nous y pensons, quels fruits de justice produira cette pensée vivifiante? Les voici, chrétiens, mes frères. Elle nous instruira des principaux devoirs de la vie chrétienne, par rapport au monde et par rapport à Dieu; elle nous anéantira, elle nous humiliera devant Dieu; mais en même temps elle nous élèvera au-dessus du monde.

Etre sous la main de Dieu, avoir toujours le monde sous ses pieds : voilà tout le secret de la philosophie chrétienne. Or, je dis que ce sont les deux grandes leçons que nous fait la mort. Elle nous apprend à vivre sous l'empire de Dieu dans la plus grande dépendance; elle nous apprend à vivre toujours dans un grand mépris du monde et dans la plus noble et la plus généreuse indépendance. En un mot, nous ne sommes qne poussière devant Dieu, mais tout le reste est poussière devant nous : voilà sans doute de toutes les matières la plus générale et la plus personnelle. Unissons-nous ensemble pour demander les lumières de l'Esprit-Saint, par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Il est juste qu'une créature soit soumise à Dieu, et qu'un homme mortel ne s'égale pas au Très-Haut. Ainsi parlait autrefois un pécheur fameux, lorsque, frappé tout à coup de la main de Dieu, étendu sur un lit de douleurs, environné des horreurs de la mort et des périls de l'enfer, il vit de si près sa royauté expirante et le commencement d'un règne nouveau, qui allait être celui de Dieu et de sa justice. Il est juste, s'écria Antiochus, je l'avoue enfin, il est juste qu'un homme mortel soit soumis à Dieu! Il me semblait que la mort ne devait jamais venir; elle vient, elle est venue; j'ai trouvé un maître pour juge, il est temps de m'humilier. *Justum est subditum esse Deo, et mortalem non paria Deo sentire.* (II *Mach.* IX.) Mais qui aurait jamais attendu un si beau et si religieux sentiment d'un prince si impie? Mais un tel oracle devrait-il partir d'une bouche accoutumée au blasphème? C'est que les impies ne sont pas toujours impies; c'est qu'il est un temps où l'impiété rebelle est forcée d'adorer la vérité éternelle; que si l'on peut se moquer de Dieu pendant la vie, l'on ne s'en moque pas à la mort; c'est que la mort nous fait bien autrement que la vie des leçons de modestie et de dépendance; c'est que cet arbitre suprême de la vie et de la mort des hommes ne nous fait jamais mieux sentir ce qu'il est, que quand il nous fait sentir ce que nous sommes, ce dernier événement étant la pleine conviction de sa grandeur et de notre misère, de sa puissance et de notre faiblesse, de son indépendance et de notre néant. Or, je dis que c'est là l'importante leçon que nous fait la mort, par sa certitude et son incertitude.

Il est certain que nous mourrons, Dieu nous a tous condamnés à la mort. Vivons donc dans la dépendance.

Il est incertain quand et comment nous mourrons, Dieu s'est réservé le secret de notre mort. Vivons donc dans la dépendance et vivons-y toujours. Dépendance universelle pour tous les hommes, continuelle pour tous les temps.

Rien de plus éloquent que la mort, son affreux silence est mille fois plus persuasif et plus touchant que toutes nos paroles. Les cieux, dit l'Ecriture (*Psal.* XVIII), publient la gloire du Seigneur avec magnificence; le dirai-je? La mort et le tombeau la publient encore plus magnifiquement. Sur les tombeaux est écrit en toute langue, en caractères éclatants ce grand oracle.... *Dieu est le seul grand, il est tout, et nous ne sommes rien.* En effet, que la mort nous donne de hautes idées de Dieu, qu'elle nous fait de beaux portraits de sa grandeur! Il me semble qu'elle le représente dabord tel que se le représente saint Paul, après un prophète, comme le roi de tous les siècles, immortel de sa nature et jouissant sans commencement et sans fin de sa propre immortalité. Les rois tombent, les Etats se renversent,

les couronnes chancellent, les grands noms, les grands titres rentrent dans le sein de l'oubli, le genre humain tombe en ruines de tous côtés, les hommes meurent, et souvent les ouvrages des hommes meurent avant eux; les merveilles, les chefs-d'œuvres de l'art subsistent à peine un demi-siècle : Pitoyable immortalité, qui ne dure pas cent années! Pour vous, Seigneur, vous êtes toujours le même, vous voyez couler devant votre éternité immobile tous les temps, toutes les créatures; vous subsistez dans les débris de l'univers; vous êtes le seul qui ne mourrez et ne pouvez mourir. On compte le règne des rois de la terre par un certain petit nombre d'années, vous mesurerez le vôtre par une éternité, par des années éternelles. *Tu autem idem ipse es, et anni tui non deficient.* (*Hebr.*, I.) Elle nous le représente comme saint Jean se le représentait, comme un Souverain assis sur le trône de sa majesté, qui delà règle avec autorité la destinée éternelle de tous les hommes. Source de la vie et de la mort, il en a les clefs, il ouvre et nul ne peut fermer, il ferme et nul ne peut ouvrir : *Habeo claves mortis et inferni.* (*Apoc.*, I.) Elle nous le représente tel que Moïse nous le représente dans la *Genèse*, prononçant un arrêt de mort contre le premier homme et ses descendants : arrêt solennel, arrêt universel. Adam a entendu cette humiliante parole, tous les autres l'entendront après lui dans tous les temps, dans tous les siècles, dans tous les états, dans toutes les conditions les plus hautes, les plus basses, les plus éminentes, les plus sacrées. Rois, princes, guerriers, pontifes, héros tant vantés, le Seigneur dit à tous : *Vous êtes poussière et vous retournerez en poussière* (*Gen.* III); assez d'hommes encensent votre trône, il fallait un prophète pour vous ouvrir le tombeau. Assez d'autres vous disent que vous êtes les dieux de la terre (*Psal.*, LXXXI); il fallait un roi, surtout un roi-prophète pour vous dire que bientôt vous serez des vers de terre. Voilà votre contre-poids, divinités mortelles! vous en avez besoin, et vos peuples aussi; trop de bonheur d'un côté mettrait le désespoir de l'autre. Nous respectons votre grandeur, mais la mort ne la respectera point. Nous rendons aujourd'hui hommage à votre puissance, mais vous-mêmes un jour, par votre mort, vous rendrez des hommages bien plus solennels à la toute puissance de Dieu. Vous commandez d'autres hommes; mais, comme le plus misérable d'entre eux, vous obéirez à la mort, et alors le plus misérable de vos sujets ne voudra pas vous ressembler. *Dico huic, vade, et vadit : et alii, veni, et venit.* (*Matth.*, VIII.) Ce n'est pas à vous, ce n'est qu'à Dieu qu'il appartient de parler ainsi, *dico*, etc. Vous êtes entrés dans le monde quand je l'ai voulu et vous en sortirez quand je le voudrai, *dico*, etc. Je dis à celui-ci, allez, partez, sortez du monde, il n'y a plus de monde pour vous, et le monde entier ne pourra retarder votre mort d'un seul moment; je dis à celui-là, venez, le temps est fini pour vous, il n'y a plus de temps, il faut entrer dans l'abîme de l'éternité; *veni et venit*, et il vient à l'heure même. Je vous le dis, hommes enivrés de votre fortune : eh! vous avez assez paru sur le théâtre de la vanité; il faut disparaître, il faut mourir; d'autres y paraîtront après vous, et d'autres encore après eux, et tous enfin disparaîtront comme vous; je le dis à tous les hommes, je le dis aux peuples, aux nations, chacun a son heure marquée, chacun obéit à cette voix impérieuse qui l'appelle au tombeau; l'arrêt est général, point d'exception, point de privilége; il est porté contre tous, contre vous qui l'entendez, contre moi qui vous le fais entendre; tout enfin, tout est poussière devant Dieu; il n'y a rien ici d'immortel que le Maître que nous adorons, à lui seul appartient la vie, l'honneur, la gloire dans les siècles des siècles. Que faisons-nous donc aujourd'hui? Du haut de cette chaire, je contemple, mes auditeurs à peu près comme Moïse, du haut de la montagne, contemplait les Israélites. Je vois ici, disait-il, des juges, des prêtres, des lévites, des guerriers, plus de six cent mille combattants; voilà un peuple innombrable; l'Eternel a juré dans sa colère, ils n'entreront pas dans la terre promise, ils mourront tous dans le désert; dans quarante années il n'en restera que deux, Caleb et Josué; vous-même, sage conducteur de ce grand peuple, vous mourrez un des derniers, il est vrai, mais avant qu'il soit vingt années, vous mourrez. Affligeante pensée, désolante réflexion! Voici un grand auditoire, voici une grande assemblée; mais dans un certain nombre d'années tout cela aura disparu de dessus la face de la terre, il n'en restera pas un seul, pas un qui, dans un certain nombre d'années ne soit caché pour jamais dans les horreurs du sépulcre. Dans un certain nombre d'années on ne verra rien de ce que nous voyons ici, il y aura de nouveaux magistrats, un nouveau clergé, un nouveau prédicateur, de nouveaux auditeurs, un peuple nouveau; on continuera de lui dire ce que nous vous disons aujourd'hui : vous êtes poussière et vous retournerez en poussière. C'est ainsi que se perpétuent les triomphes de la mort, ou plutôt le triomphe du Dieu vivant, le triomphe de sa grandeur immortelle. C'est ainsi, grand Dieu, que vous savez humilier vos plus superbes créatures, c'est ainsi que vous les tenez dans l'ordre rigoureux d'une austère dépendance.

Nous nous récrions, Messieurs, contre les victimes rebelles qui ne veulent pas aller à la mort, et qu'il faut traîner; contre ces pécheurs indociles, ces lâches enfants de la terre toujours chagrins, toujours en colère contre la dure nécesssité de la mort, qui ne peuvent sortir du monde de bonne grâce et qu'il en faut arracher comme par force; qui, non-seulement, s'irritent contre le médecin qui ne les guérit point, comme si des hommes mortels devaient avoir des secrets pour les rendre immortels; mais qui s'irritent presque contre votre providence comme

si, ô Dieu saint! vous deviez faire des miracles pour prolonger à vos ennemis une vie dont ils ont si criminellement abusé. Ne nous récrions pas contre la justice vengeresse qui nous a condamnés à la mort. Vous voyez, Seigneur, vos serviteurs qui y acquiescent dans un humble silence; ils adorent par avance, et la main qui les frappera et le glaive qui les immolera; prêts à sacrifier dès aujourd'hui la vie qu'ils tiennent de vous, vous les entendez s'écrier, tantôt avec le roi Antiochus, mais avec un cœur plus droit que le sien : Il est juste, il est très-juste qu'un homme mortel soit soumis à son Dieu! Tantôt avec un autre roi, selon le cœur de Dieu, j'ai toujours mon âme entre les mains pour la remettre quand il faudra entre celles du Souverain maître, n'est-il pas juste qu'il soit le maître de tout : *Nonne Deo subjecta erit anima mea?* (*Psal.* LXI.) Ici je reconnais, ô mon Dieu, votre autorité suprême et votre domaine absolu sur ma vie, je me livre à vos droits souverains; en qualité d'homme mortel, je regarde la mort comme l'apanage de ma condition ; en qualité d'homme pécheur, je la regarde comme une juste punition; quand je ne l'aurais pas méritée par le péché commun de notre premier père, je le confesse, je l'ai méritée cent fois par mes péchés personnels; il est juste que vous écrasiez des vers de terre qui ont eu l'audace de s'élever contre vous; je suis condamné à la mort, ma mort est certaine, je courbe la tête, je fléchis le genou, j'accepte avec respect cet arrêt que vous avez prononcé contre moi; votre justice l'a ordonné, mais j'espère que votre miséricorde me la rendra salutaire; vous êtes mon maître, vous êtes mon père, c'en est assez, je suis entre les mains de Dieu, je ne puis mieux être; point d'autre parti à prendre que de se taire, d'obéir, de se sacrifier et de mourir. Dépendance nécessaire que votre bonté saurait nous rendre méritoire, si nous acceptions la mort en esprit de pénitence; notre soumission nous deviendrait un titre pour l'immortalité, et c'est ainsi que de la mort même vous nous faites un excellent principe de vie; puisque Dieu nous a tous condamnés à la mort, vivons dans la dépendance et vivons-y tous; mais puisque Dieu s'est réservé le secret de notre mort, vivons tous dans la dépendance, et vivons-y toujours, en tout temps.

Dans tous les temps la mort est certaine et si certaine, que, selon saint Augustin, il n'y a pour nous dans le monde de certain que cela. Quand un enfant vient de naître, que peut-on dire de lui et de sa destinée? Sera-t-il riche? sera-t-il puissant? Qui le sait? Sera-t-il l'honneur de la famille, le défenseur de sa patrie? Rien de certain, sinon que voilà un enfant qui mourra : voilà qu'il est condamné à la mort; son arrêt est prononcé et cet arrêt est sans appel : Qui de nous ne le sait point? qui de nous ne le dit point? qui de nous n'est pas éloquent sur cette inévitable nécessité de mourir? Mais cet arrêt, quand l'exécuterez-vous, ô mon Dieu? Dans quel temps? dans quelle année? dans quelle saison de la vie? à quel jour? à quelle heure? Vous le savez, grand Dieu! nous l'ignorons. Non, aveugles mortels, ce n'est pas à nous à connaître les moments que le Père a mis en sa puissance, il nous suffit de savoir que ce qu'il y a d'hommes sur la terre mourront quand il plaira à Dieu; mais pour l'heure de la mort nul ne la sait; nul qui puisse dire, je sais quand je mourrai, de quelle maladie, de quelle manière je mourrai; c'est un mystère de la divine sagesse, nul d'eux ne le découvrira. *Domini nostri exitus mortis.* (*Psal.* LXVII.) Humiliante servitude! Je dis humiliante pour nous, mais infiniment glorieuse pour lui. Que Dieu me paraît grand en cela même! Quand dans cette incertitude mystérieuse, dans ces divines obscurités, Dieu fait éclater admirablement, tantôt sa bonté, tantôt sa justice, toujours son indépendance et toujours sa sagesse. O sagesse éternelle! j'adore l'équité de vos conseils et la douceur de votre conduite. Non, je ne crains point de le dire, en condamnant l'homme criminel à la mort, Dieu n'aurait rien fait pour sa propre gloire, pour le salut de l'homme même, si l'homme avait su certainement le jour, l'heure, la manière, les circonstances de sa mort. Eh! qui alors aurait fait pénitence? qui aurait pensé à la faire? Hélas! aujourd'hui que la mort est si incertaine, nous voyons des mondains à qui un prophète pourrait dire comme à Saül : Prince, vous êtes à la veille de votre mort, *vous mourrez demain* (*I Reg.*, XIX), et qui ne s'y préparent pas plus que lui, qui attendent jusqu'au lendemain à s'y préparer, et peut-être jusqu'à la dernière heure du lendemain. Qu'a donc fait le Seigneur? il nous a caché cette dernière heure, ce dernier moment. Pourquoi l'a-t-il fait? C'est afin, dit le grand Apôtre, que nous observions tous les jours, tous les moments, afin de nous tenir dans une dépendance dans tous les temps, dans tous les lieux, dans toutes les actions. Dans tous les temps, parce que tous les temps peuvent être le temps de la mort; le temps est à Dieu et non pas à nous; il n'y a point de jours, d'heures, de moments qui soient à nous en propre. Dans tous les lieux, parce que tous les lieux peuvent être le théâtre de la mort; partout Dieu est le maître, et nous ne le sommes nulle part. Dans toutes nos actions, parce que chaque action peut être suivie de la mort, parce que chaque action peut être la dernière de notre vie; il en voit la fin et nous ne la voyons pas; et de là il nous apprend lui-même quelle doit être notre dépendance; tantôt celle d'un serviteur qui attend son maître sans savoir le moment précis où il viendra, et qui veille sans discontinuation jusqu'à sa venue; tantôt celle de tout un peuple qui attend son souverain qui vient visiter son royaume et qui se prépare à le recevoir

avec honneur; tantôt celle des vierges destinées à attendre leur époux et à aller au-devant de lui une lampe à la main. Mais, qu'a prétendu le Fils de Dieu par tant de paraboles, par tant d'images différentes de l'incertitude de la mort? Car tout l'Evangile en est plein, et la plus certaine de toutes les vérités de la religion est celle que nous prêchons. Il a prétendu nous faire de grandes leçons, dans l'incertitude où nous vivons, et d'une vigilance continuelle et d'un continuel tremblement; il a prétendu nous remplir de cette grande pensée : Je mourrai.... je suis mortel..... je puis mourir à ce moment... nous faire porter partout cette grande pensée comme un préservatif contre la corruption du péché, pour donner une vigueur toujours nouvelle à notre vertu; il a prétendu réveiller notre foi trop souvent endormie sur cet intérêt capital. Il semble qu'il n'est point de vérité où il soit moins nécessaire d'avoir de la foi, que celle qui regarde la certitude et l'incertitude de notre mort, puisqu'il n'en est point de plus visible et de plus sensible; il semble cependant qu'il n'y en a point où il soit plus nécessaire d'avoir de la foi et une foi vive, puisque le Fils de Dieu a tant insisté sur ce point dans l'Evangile. On vous dit que vous mourrez, que ce ne sera pas sitôt; et moi, dit le Sauveur, je vous dis que ce sera bientôt, qu'il n'y a rien de si certain, et que votre mort est proche. On vous dit que vous mourrez, que vous verrez venir la mort de loin et que vous n'en serez point surpris; et moi je vous dis que vous en serez surpris, que la mort viendra comme un voleur, sans bruit, sans avertissement, sans pressentiment, et qu'il n'y a qu'une seule chose certaine pour vous, c'est que vous serez surpris. Je viendrai à l'heure la moins prévue, au jour le moins attendu; c'est là un des points de votre destinée sur lesquels je prétends captiver votre foi. Veillez, préparez-vous toujours, ne cessez point de vous préparer, ou plutôt, soyez toujours prêt; y manquer un seul moment, c'est dans ce moment si court hasarder une éternité tout entière; l'éternité est attachée à un moment.

Mais à qui parlez-vous, mon Sauveur? Est-ce à quelqu'un de mes auditeurs; est-ce à moi? Vous mourrez. Ce que je dis, je le dis à tous, je le dis aux impies, aux hommes de bien, aux tièdes, aux fervents, à tous enfin. Il a, dis-je, prétendu réveiller notre foi, et par là même régler notre vie; je ne dis pas notre vie en général, mais tout le détail de notre vie, toutes les démarches, toutes les occupations, toutes les actions de notre vie, en sorte que dans toute notre vie il n'y ait pas un seul moment qui ne soit comme une continuelle préparation à la mort, ou plutôt qui ne soit un exercice continuel de la mort, dans le sens que l'entendait et que le pratiquait saint Paul. Ah! disait ce grand Apôtre, *je meurs chaque jour* (I *Cor.*, XV); je fais ce qu'il me faudra faire un jour; je ne me contente pas de penser à la mort, d'approfondir le mystère de la mort, chaque jour je meurs en quelque chose; ma vie est une mort presque continuelle. Or, voilà un modèle fait pour nous. C'est le fond de la vie chrétienne; nous ne vivons que pour mourir; ainsi tout ce que nous ferons désormais, faisons-le en vue de la mort; cette confession, comme si c'était la confession de la mort; cette communion, comme si c'était ma dernière communion. Avec une telle vigilance on ne sera jamais surpris; la mort peut être subite, mais elle ne sera jamais imprévue; elle nous trouvera toujours soumis sous la main de Dieu, faisant toujours la volonté de Dieu. Une telle vigilance sera toujours victorieuse, elle est au-dessus de tous les événements. On n'est pas surpris quand on a le flambeau à la main; mais le Sauveur a prétendu nous faire marcher devant lui, devant sa face, dans la crainte et le tremblement; je dis un tremblement continuel, à peu près comme un homme qui mesure ses pas, de peur de tomber dans un précipice caché sous ses pieds; à peu près comme un criminel, dit Job, qui craint à chaque moment que le glaive suspendu sur sa tête ne vienne à se détacher, que la foudre ne vienne à tomber.

Mais que faut-il craindre à la mort? Est-ce la mort même? Il y a une infinité de gens qui ne craignent autre chose; mais il serait bien honteux à des hommes formés pour le ciel de craindre si fort de quitter la terre; il serait bien honteux à des chrétiens dans l'âge mûr de trembler, de pâlir, de frissonner au seul souvenir de la mort, cette mort qu'on a tant de fois désarmée, dont les martyrs et des enfants même ont tant de fois triomphé! Ce serait, dit Tertullien, une petitesse de cœur, une basesse d'âme qui déshonorerait notre foi. Un païen peut et doit craindre la mort, il n'espère rien au delà; un chrétien doit l'attendre avec fermeté, doit même la souhaiter, la désirer avec ardeur; pourquoi? Parce qu'elle est la fin de nos maux, la fin de nos péchés, le commencement de notre bonheur et le terme de notre bienheureux avenir avec Jésus-Christ. Il s'agit de sortir de ce monde, mais c'est pour entrer dans le sein de Dieu, Qu'y a-t-il donc là de si redoutable? S'il faut craindre, ce n'est donc pas précisément la mort. Hélas! la plupart d'entre les hommes ont bien plus sujet de craindre une trop longue vie! Pourquoi désirer de vivre longtemps si l'on ne doit vivre que pour offenser Dieu? Que faut-il donc craindre à la mort : les accompagnements de la mort, les sacrements, un confesseur, un crucifix, un flambeau sacré; tout le détail de ces augustes cérémonies si propres à consacrer nos derniers soupirs? Mais qu'y a-t-il donc là de si redoutable? Les gages du salut ne seraient-ils bons que pour vous épouvanter? L'image d'un Dieu crucifié ne serait-elle pour les enfants de la croix qu'un sceptre odieux. un objet effrayant? Les sacrements, ces sources de vie, ne seraient-ils pour des chrétiens que

des arrêts de mort? Ce n'est pas là, Messieurs, ce qu'il faut craindre; et je présume au contraire de votre religion, que bien loin de craindre les sacrements, vous ne craindrez rien tant que d'en être privés. Que faut-il donc craindre? Sauveur adorable, vous me l'allez montrer; il faut craindre un Dieu maître absolu de notre destinée, qui a droit de vie et de mort sur tous les hommes, qui nous a tous condamnés à la mort, qui s'est réservé le secret de notre mort et de ce qui doit la suivre; un Dieu qui renverse les cèdres avec autant de facilité que les faibles roseaux; qui peut-être a déjà mis la cognée au pied de l'arbre, de cet arbre fièrement élevé, qui se promet si hardiment une longue vie; un Dieu dont il n'est pas possible de parer les coups, et qui, quand il se venge à la mort, se venge pendant l'éternité; un Dieu qui est le seul maître du monde, qui a pouvoir sur les âmes, et qui, après avoir livré les corps aux vers et à la pourriture du tombeau, peut encore livrer les âmes aux flammes dévorantes de l'enfer; un Dieu qui, après avoir condamné à la première mort, peut encore condamner à la seconde qui est la mort éternelle; un Dieu qui tient actuellement tout suspendu sur le puits de l'abîme; que fera-t-il de nous? S'il retire son bras, nous allons tomber et notre chute va être irréparable; nous n'en relèverons jamais : je vous le dis, pécheurs arrogants, vermisseaux rampants, voilà le Dieu dont vous vous jouez, voilà le maître devant lequel il faut trembler. Craignez-le donc, son bras est déjà levé; craignez-le, la foudre est déjà préparée; craignez sa justice, elle est déjà armée; craignez même sa miséricorde, tout infinie qu'elle est, j'en vois la fin à votre égard, elle va être épuisée; craignez donc et humiliez-vous, craignez et soumettez-vous; craignez et vivez dans la dépendance, vivez-y toujours; craignez tous les moments de votre vie, et vous ne craindrez pas à la mort : c'est pendant la vie qu'il faut trembler, mais c'est à la mort surtout qu'il faut espérer; votre crainte se changera en une sécurité charmante, en une paix douce et tranquille; ainsi l'éprouvent les gens de bien, ainsi l'éprouverez-vous vous-mêmes un jour; ce qui consolait saint Ambroise vous consolera pareillement. Je ne crains point la mort, disait ce saint docteur. Comment est-ce, grand saint, que vous ne craignez point ce que les autres hommes craignent si fort? C'est, dit-il, que nous avons un bon maître qui punit l'iniquité, il est vrai, mais qui couronne la sainteté, qui même fait grâce à la fragilité; quand on aime Jésus-Christ on ne craint point la mort: ou si nous la craignons encore, nous combattons nos craintes et nous les sacrifions généreusement à son amour. Je ne sais ni l'heure ni le jour de ma mort; je ne me plains point, je vous en bénis, ô mon Dieu! c'est le mieux en toute manière : mon ignorance est ma consolation, mon incertitude fait ma sûreté; tout dépend d'un moment, ou d'un moment heureux ou d'un moment de désespoir; je choisirais mal; vous choisirez pour moi, divine sagesse, vous choisirez l'heure et le moment où l'union de la grâce avec la mort fixe pour jamais les élus dans le bien. Mais souffrez, Roi immortel, que je me prévale ici devant vous de l'arrêt que vous avez prononcé contre moi; souvenez-vous que je ne suis que cendre et que poussière, par là bien plus digne de votre miséricorde, mais par là bien moins digne de votre colère. Que gagnerez-vous à me perdre, Dieu de mon salut? Mais, moi que ne perdrai-je pas en vous perdant, vous la source de tout bien? Je le dis donc avec la douce confiance de l'Apôtre : nous sommes au Seigneur; soit que nous mourions, soit que nous vivions, nous sommes à lui; à la vie, à la mort, rien ne nous séparera de lui. Nous nous faisons une douce habitude de dépendre en tout de vous, ô mon Dieu, à peu près comme cet esclave dont parle David, qui est toujours sous la main de son maître, rampant à ses pieds, soumis à toutes ses volontés, prompt à exécuter tous ses ordres, attentif au premier bruit, au premier son de sa voix, prêt à courir quand il parle, prêt à partir quand il le veut; me voilà, je suis prêt, je n'ai de vie que pour vous la sacrifier. *Sicut oculi servorum in manibus dominorum suorum.* (*Psal.* XXII.) Dépendance universelle pour tous les hommes, dépendance continuelle pour tous les temps, première leçon que la mort nous fait par rapport à Dieu; mais la mort nous fait une leçon, par rapport au monde, de la plus noble et la plus généreuse indépendance. C'est le sujet de la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

Il faut l'avouer, mes frères, nous ne connaissons pas assez la noblesse de notre fin, la hauteur de notre destinée; nous croyons être faits pour le monde, et c'est le monde qui est fait pour nous; le Créateur a donné à notre âme une indépendance souveraine et naturelle sur tous les biens de la terre, il les a mis sous nos pieds; autant que nous sommes soumis à Dieu, autant le monde doit-il nous être soumis; mais nous nous ôtons à nous-mêmes ce glorieux privilége : en nous rabaissant vers la terre nous devenons terrestres nous-mêmes. Il y a ici deux objets à considérer, le monde extérieur qui nous environne, le monde intérieur qui est au milieu de nous : deux sortes de monde fort semblables et cependant contraires; deux objets d'une coupable idolâtrie qui dérobent à Dieu notre cœur et qui nous empêchent nous-mêmes de goûter la douce liberté des enfants de Dieu. Or l'Evangile, Messieurs, veut nous détacher de l'un et de l'autre, et j'ose dire que la mort achève ce que l'Evangile a commencé; que la mort, envisagée chrétiennement, a la vertu de faciliter ce dégagement de cœur, cette indifférence évangélique, cette noble indépendance qui doit être une vertu comme naturelle au chrétien. Il s'agit de les bien pénétrer, ces deux objets, dans ce qu'ils

sont et ce qu'ils seront, de nous bien persuader de leur mortalité et de leur immortalité tout ensemble.

En effet, que la mort va nous faire entendre de leçons salutaires ! Tout le reste en impose à nos faibles yeux ; la mort est le seul miroir fidèle qui nous fait voir à découvert dans une pleine évidence la caducité du monde, la fausseté de ses promesses, l'illusion de ses plaisirs, non-seulement la vanité, mais la folie de tout ce qu'il est. Le privilége singulier de la mort est de démasquer le monde et de lui ôter ce voile brillant de séduction qui fascine si généralement les yeux de tous les hommes ; leçon sensible de ce que le monde a été pour tant d'autres, leçon personnelle de ce qu'il sera pour moi, malheureux amateur du monde. Je comprends que cet endroit de mon discours ne plaira point à votre cœur abusé, mais je me consolerai avec saint Paul de vous avoir un peu attristés aujourd'hui, parce que j'espère que cette espèce de tristesse opérera quelque chose en vous, et que Jésus-Christ enfin gagnera ce que le monde y perdra.

Considérez donc d'abord ce que le monde a été pour tant d'autres, et d'abord instruisez-vous par des exemples domestiques : interrogez vos pères et remontez jusqu'à quelle origine vous voudrez, on ne vous en disputera point l'ancienneté. Mais vous, qui étalez avec tant de faste dans vos maisons les portraits et les bustes de vos ancêtres, savez-vous ce que vous faites ? Vous arrangez par ordre les triomphes de la mort sur le monde, vous étalez les trophées de la mort. Les pompeuses généalogies qui composent l'histoire de vos familles sont l'histoire de la mort ; ces inscriptions, ces substitutions, ces testaments, ces titres de noblesse si soigneusement ramassés, si précieusement conservés sont les titres de la mort. Rien de ce qui vous rappelle la mémoire de vos pères, qui ne vous rappelle l'idée de la mort. Dans le temps de leurs fêtes, de leurs plaisirs, à la solennité de leurs mariages, savez-vous ce qu'ils faisaient ? Ils parlaient de la mort, ils dressaient des articles tout exprès en cas de mort ; leurs enfants n'étaient pas nés qu'ils pensaient qu'ils devaient mourir. Non, je ne vois rien dans une maison qui ne parle de la mort, je vois les traits, les caractères de la mort imprimés partout. Votre maison elle-même est une maison de mort ; ceux qui l'ont habitée avant vous ne sont plus, vous l'habitez après eux, bientôt comme eux vous ne serez plus. La mort en a chassé vos ancêtres, vous en avez chassé vos pères, vos propres enfants vous en chasseront et d'autres les en chasseront à leur tour. Enfin pour les uns et pour les autres il n'y aura plus d'autres demeures que ces demeures souterraines dont parle Job ; ils n'auront plus d'autres palais que le tombeau. Les terres et les domaines que vous possédez, savez-vous ce que c'est ? Des terres de mort, les plus beaux droits sont pour la mort. Dans quelles mains étaient-elles il y a cent années ? Voyons en si peu de temps combien de maîtres elles ont eu. Tout est mort, le nom, la noblesse, le seigneur, les vassaux, et peut-être avant cent années, elles passeront en d'autres mains, peut-être dans des mains roturières, peut-être dans des mains ennemies. La mort fait voir chaque jour de pareils changements, elle dépouille les uns pour enrichir les autres : souvent c'est à un domestique qu'elle donne l'héritage de ses maîtres, l'on voit de vils publicains habiter les palais qu'ont occupé les héros. Interrogez vos pères et demandez à vos illustres morts ce que des hommes sensés doivent penser du monde et de tous ses biens, et du fond de leurs sépulcres, vous entendrez ces lugubres et gémissantes voix : Enfants des hommes, jusqu'à quand aimerez-vous la vanité et courrez-vous après le mensonge ? Amateurs du monde, croyez-moi, le monde n'est rien, vanité des vanités, tout n'est que vanité. Interrogez vos pères et ils vous diront : Que sert d'avoir été grand dans le monde, que sert d'y avoir occupé les premières places, d'y avoir brillé par les charges, l'opulence, le mérite, la valeur ? A la fin de la vie tout à été détruit, tout a été la proie de la mort ; ils vous diront que le monde ne vaut pas la moindre des peines qu'on se donne pour lui plaire ; que c'est trop acheter des biens périssables, que de les acheter aux dépens de son repos, beaucoup plus si c'est aux dépens de son éternité ; que c'est une folie à des hommes mortels d'avoir ici-bas des désirs et des attachements immortels ; qu'eux-mêmes ils étaient insensés de s'attacher si fort à ce qui devait passer si vite, puisque de toutes leurs fortunes il ne reste qu'un tombeau, et un tombeau qui n'est plus à eux. Déjà d'autres vont occuper la place que leurs cendres ont laissée. Après tant d'exemples domestiques de la fragilité humaine, vous êtes encore plus imprudents et plus insensés qu'eux de vous attacher au temps.

En sortant de vos maisons, donnez-vous la peine d'entrer dans ces lieux sacrés que la religion destine à la sépulture des fidèles ; parcourez les cimetières et les églises, tout ce que le prophète Jérémie appelle la vallée des cadavres, le séjour des cendres, la région de la mort, *vallem cadaverum* (*Jerem.*, XXXI) ; vous apprendrez à connaître le monde, vous ne le connaissez pas. C'est là que du premier coup d'œil vous le verrez tel qu'il est, tel qu'il a été et tel qu'il sera ; ailleurs c'est une figure qui séduit, ici c'est une réalité qui instruit ; ailleurs c'est un fantôme qui éblouit, ici c'est un objet sérieux qu'il suffit de contempler un moment pour être pleinement détrompé ; car, si vous n'y prenez garde, le monde a comme deux faces différentes, un théâtre de gloire où il séduit, un théâtre d'humiliation où il se développe. Vous ne voulez le voir que sur le théâtre éblouissant ; mais il y a un autre théâtre du monde et je vous y conduis. Voyez ces tombeaux, ces sépulcres,

cette terre, ces cendres, ces ossements entassés. Savez-vous ce que c'est? La figure du monde ici commence à se réaliser, ou plutôt voici plusieurs mondes à la fois : le monde qui était il y a mille années, le monde de deux mille années, le monde de cent années; il y a plusieurs mondes ensevelis sous les ruines de celui que vous habitez : je vous en conjure, arrêtez-vous un moment au milieu de ces tristes débris, ne fuyez point, ne détournez point les yeux, c'est le monde, voici sa véritable représentation. Venez donc et voyez, prenez quelques uns de ces ossements desséchés, qu'ils demeurent seulement un quart d'heure entre vos mains et dites en soupirant : Voilà les ossements d'un mondain qui a figuré comme moi, la figure est passée, voilà ce qui en reste; ses ossements m'instruisent aujourd'hui et mes propres ossements en instruiront d'autres; mes os humiliés diront à toute la terre : Seigneur, qui est semblable à vous? Le monde mérite-t-il d'être préféré? *Domine, quis similis tibi?* (*Psal.* XXXIV.) Mais entrons encore plus avant dans le chaos du monde. Approchez, dit saint Basile, n'écoutez point votre superbe délicatesse que ces objets lugubres font reculer, comme si dans le tombeau des autres elle découvrait déjà son propre tombeau; approchez de plus près, voyez ces cadavres informes, démêlez ceux que la mort a si horriblement confondus; distinguez, s'il se peut, les visages et les divers traits qui les ont distingués, dites-moi ensuite lequel des deux était le maître, lequel était l'esclave, lequel était riche, lequel était pauvre? Quelle égalité humiliante! Y a-t-il des places d'honneur, des préséances, des distinctions? Y a-t-il encore ici des cendres de qualité et des cendres roturières, des cendres royales et des cendres populaires? Y a-t-il donc tant de différence entre un homme et un homme, entre le limon et le limon, entre la poussière et la poussière? O fierté de rang, ô vaines prééminences, à quoi vous réduisez-vous? Mais ne vous lassez pas de creuser cet obscur tombeau; contemplez ces mausolées, ces débris encore majestueux que la vanité des vivants a érigés à la mémoire, peut-être à la vanité des morts; considérez, regardez dans l'intérieur de ce sépulcre, qu'y verrez-vous? Un homme distingué par ses charges, ses emplois, ou, si vous voulez, distingué par ses victoires et ses exploits; hélas! où est-il présentement? où est sa personne? où est sa fortune? où est son opulence? où sont ses équipages? où sont ses domestiques, ses lâches adorateurs? où est tout cela? Apprenez-le moi, je vous en conjure, car je n'en vois plus aucun vestige; je cherche un grand homme et je ne vois que des cendres, je cherche une divinité du monde et je ne trouve que le néant; apprenez-moi donc l'histoire de ce grand homme et le détail d'une si belle vie? Le voici en trois mots. Ce grand homme est malade, il meurt et il est mort. Ces mots font la triste histoire de tous les rois et de tous les grands hommes; ils étaient et ils ne sont plus : heureux s'ils étaient chrétiens! c'est le seul titre qui ne s'effacera jamais. Or, appliquons ceci à tant d'autres que vous voyez briller parmi vous, ils éclataient comme des astres, ils ont disparu comme des hommes; voilà ce que le monde a été pour eux. Grands du monde, politiques, héros du monde qui l'avez si passionnément aimé, qui l'avez presque adoré, pour qui vous avez tout sacrifié, le monde vous a-t-il sauvé de la mort? a-t-il pu du moins la retarder par quelques faveurs? A-t-il donc récompensé vos services, vos complaisances, vos assiduités, vos épreuves? Qu'a-t-il fait enfin pour vous qui avez tant fait pour lui? Ces ossements décharnés semblent se ranimer encore pour prêcher la vanité du monde et son imposture; vanité si grande qu'il ne peut promettre qu'un suaire, ne donner qu'un tombeau. Car telles sont les leçons sensibles que fait la mort aux mondains contre le monde même. Mais ces leçons deviennent bien plus sensibles encore, quand nous nous les rendons personnelles et qu'en faisant nous-mêmes à notre égard la fonction du prophète, nous disons secrètement à notre âme : Voilà ce que le monde a été pour ceux qui nous ont précédés, voilà ce qu'il sera indubitablement pour moi; car c'est de moi qu'il s'agit. C'en est fait, il faut mourir, il faut sortir de ce monde, il n'y aura plus de monde pour moi, je vais voir aujourd'hui peut-être le monde pour la dernière fois, et quand je n'y serai plus, on ne s'apercevra pas que j'y manque, on ne se ressentira pas de mon absence, ou plutôt j'y serai bientôt oublié, bientôt j'y serai mort dans les cœurs, ou si j'y laisse encore quelques traces dans la mémoire des hommes, ce sera plus par mes défauts que par mes vertus; ce sera à la faveur de quelques faiblesses, de quelques travers dans ma conduite, dans mes manières, ce sera par cet endroit humiliant que les hommes se souviendront de moi dans leurs conversations; c'est la triste immortalité que donne le monde, ou plutôt j'y serai bientôt plongé dans un éternel oubli. Au moment que j'expirerai, tout expirera pour moi, tout fondra, tout s'anéantira pour moi. Précieuse leçon, Messieurs, nourrissez-en votre foi, et moi m'élevant sur ces tristes débris, je m'écrierai tantôt comme saint Paul aux Corinthiens : Puisque le monde doit durer si peu, usez-en donc comme si vous n'en étiez point; des biens si peu durables ne méritent pas d'attacher un cœur immortel comme le nôtre. Tantôt avec saint Jean (I *Joan.*, II) : N'aimez point le monde ni ce qu'il y a dans le monde; le monde n'est point digne de vous, il est condamné à la mort aussi bien que vous. C'est donc à vous à prononcer dès aujourd'hui contre ce monde périssable le même arrêt que le Créateur a prononcé contre vous. O monde enchanteur! tu ne me séduiras plus : tu n'es qu'un vil amas de poussière, et c'est tout, et ce tout n'est rien. Superbes ornements,

habits magnifiques, palais enchantés, vous m'éblouissez à la vérité; mais au fond vous n'êtes que poussière. Biens périssables qui faites les délices et le soutien de ceux qui vous possèdent, idoles d'or et d'argent, vous êtes sortis des entrailles de la terre et vous y entrerez; vaine et séduisante beauté, c'est en vain que tu cherches à déguiser ton origine, tu n'es au fond que poussière, poussière brillante tant qu'on voudra, mais toujours poussière. Patrons si chéris, amis si tendrement aimés, vous n'êtes que poussière, et moi qui fait ces réflexions, je ne suis que poussière non plus que vous. Cela étant, le monde ne sera plus rien, Hé! voudrais-je sacrifier à une misérable poussière les prétentions que j'ai sur un royaume éternel! J'ai donc ici deux arrêts à prononcer : arrêt contre le monde extérieur qui m'environne, arrêt de détachement et de séparation; mais contre le monde intérieur qui est au milieu de nous-mêmes, arrêt de pénitence, de mortification et de crucifiement; car voilà encore une des conclusions de la mort.

Il faut l'avouer, il y a des personnes qui ne tiennent pas beaucoup au monde, mais qui tiennent à elles-mêmes, à la santé, à la vie. Ce goût de la vie croît avec la vie; plus on vit, plus on veut vivre : or cette affection mondaine à la vie, qui combat directement l'esprit du christianisme, l'Evangile veut la corriger, la religion veut en détacher, et j'ose dire que la mort le fera : le beau portrait qu'elle nous fait à nous-mêmes dans notre misère de notre mortalité! je le présente à tous ce portrait personnel, non pas un portrait flatté par l'amour-propre, mais tracé par une main fidèle. Considérez sous de naïves couleurs ce portrait de l'homme mortel, de l'homme mourant, de l'homme mort : voilà le miroir qu'il vous faut consulter, il ne vous flattera sûrement point. Considérez-vous, ô hommes mortels! contemplez au milieu de votre route, je ne dis pas ce que vous serez un jour, mais ce que vous êtes dès à présent : une argile animée, il est vrai, mais toujours une argile méprisable; un homme vivant, mais dont toute la vie n'est qu'un progrès successif vers la mort, dont les pas sont autant de pas vers le tombeau; ô hommes abusés! vous croyez vivre, et vous ne faites que mourir; votre vie, à le bien prendre, n'est qu'une mort annoncée, préparée, continuée. Êtes-vous entrés dans le monde, vous croissez avec une triste lenteur, vous vous élevez ensuite avec une certaine rapidité, vous vous arrêtez tout à coup et vous vous affaiblissez peu à peu; enfin vous dépérissez. Avant de mourir en entier, on meurt en détail et par partie; chaque jour la mort ôte quelque chose, aux uns les forces, aux autres la mémoire, à celle-ci la fraîcheur du teint, à celui-là la vigueur de la santé, à d'autres la vivacité de l'esprit; chaque jour on perd quelque chose de son être; chaque jour la mort nous entame par quelqu'endroit; la jeunesse est morte depuis longtemps pour vous; vient la vieillesse, c'est déjà plus de la moitié de la mort; il en est qui ont eu déjà quelqu'un de leurs membres livrés en proie à cette mort cruelle; il en est qu'on voit survivre à leur gloire, à leur réputation; il en est qui survivent à leur beauté, on en voit qui survivent à eux-mêmes, qui ne sont plus que le reste, que l'ombre d'eux-mêmes, qui portent déjà la mort sur leurs visages; jusqu'à leur front, ce front disgrâcié prophétise hautement une dissolution prochaine, et semble dire à tous ceux qui le voient : Vous me voyez aujourd'hui, il est vrai, mais vous ne me verrez pas longtemps. La destruction se fait donc insensiblement; la mort ne paraît pas encore, mais on la cache dans son sein, elle avance peu à peu son ouvrage, il reste peu de chose à faire, elle détruit, elle sèche, elle consume, elle épuise, elle ravage, et tout cela s'appelle vivre. O hommes aveugles! encore une fois voulez-vous savoir ce que c'est que la vie? Consultez un homme qui a vécu longtemps; Job compte presque pour rien cent quarante années, il lui semble qu'il n'a fait que passer légèrement sur la terre, que s'y montrer rapidement; ô fragilité de la vie! il importe tellement d'en bien convaincre l'homme, que le Seigneur ordonna un jour au prophète Isaïe d'aller publier à haute voix, et de faire entendre jusque dans les places publiques, que toute chair n'est que de l'herbe, que sa gloire est semblable à la fleur des champs qui fleurit le matin, qui languit vers le milieu du jour, qui se détruit, qui se dessèche le soir, qui bientôt est foulée aux pieds des passants (*Isa.*, LXVI); voilà où se termine la plus belle, la plus longue, la plus heureuse vie : se divertir, s'enrichir, s'agrandir, et mourir, et pourrir à plus de frais! Une vie si pénible dans son commencement, si traversée dans son progrès, si humiliante dans sa fin, nous ferait-elle perdre de vue la vie éternelle? Hélas! où est notre foi?

Mais cet homme mortel, voyez-le mourant; fixez vos regards sur un mourant; c'est un grand spectacle : on peut apprendre bien des choses en le voyant. Spectacle terrible, mais spectacle instructif et touchant! D'abord peut-on voir sans compassion cette défaillance universelle, cette destruction successive, ces esprits qui s'épuisent, ces ressorts qui se déconcertent, ces membres affaiblis, ces regards tremblants, ces yeux étincelants et languissants, ce triste maintien, cette agitation si fatigante, ces mouvements irréguliers et convulsifs, cette bouche hideusement ouverte qui n'exhale plus que puanteur, ces lèvres livides, ce visage flétri, ce front couvert des ombres de la mort? A la vue d'un si effroyable spectacle, l'orgueil de l'homme vit-il encore? Mais peut-on entendre sans frémir ces tristes sanglots, ces soupirs douloureux arrachés d'une poitrine mourante, ces mots entrecoupés, ces cris, ces gémissements de la mort dont le triste son fait gémir les âmes les moins tendres? Cependant l'agonie ap-

proche, agonie si longue, si douloureuse; les principes de la vie sont éteints; il ne voit plus, il n'entend plus, le sang commence à se glacer dans les veines; enfin après d'inutiles résistances, il faut succomber. Voici la mort armée par la justice de Dieu qui vient frapper le dernier coup, la fin est venue, l'homme n'est plus! Non, cet homme si important, cette femme si fière, ne sont plus qu'un cadavre informe, froid, immobile, sans vie, sans mouvement, source d'infection, objet d'horreur. Parents attendris, amis empressés, que ferez-vous de ce cadavre? Du corps d'un homme qui fut cher à votre cœur, qu'en ferez-vous? Quel dernier effort de tendresse! L'envelopper promptement dans un suaire choisi parmi ce qu'il y a de plus vil dans ses meubles, le chasser promptement de sa propre maison, ne pouvoir le souffrir un jour entier, n'oser le regarder ni l'approcher, et le livrer enfin avec solennité aux vers et à la pourriture, tandis que le triste son des cloches apprendra à toute la terre qu'il y a un homme de moins dans une famille, un pécheur de moins dans le monde et peut-être un réprouvé de plus dans les enfers!

Combien de portraits viens-je de faire dans ce seul portrait! A combien de mes auditeurs viens-je de parler sans le savoir! Oui, dans quelques années ce corps que vous avez tant aimé, que vous avez si scrupuleusement épargné, et peut-être si religieusement adoré, si sacrilégement profané, sera porté dans le saint temple, environné du deuil de la mort et couvert d'un drap mortuaire qui aura déjà servi à tant d'autres; il sera porté à la vue de la croix qu'il n'aura point glorifiée, du sanctuaire qu'il aura profané, des prêtres qu'il aura scandalisés; après quelques larmes données à la bienséance, peut-être essuyées dans le moment, après le chant lugubre et quelques autres cérémonies de piété, charitablement hasardées; après un sacrifice peut-être inutile aux vivants, peut-être encore plus inutile au mort, il sera caché pour jamais dans le sein de la terre, peut-être à la place que vous occupez actuellement..... Terre encore trop sainte pour le corps d'un pécheur! Tout cela arrivera dans un certain nombre d'années; vous n'y pensez qu'avec dégoût, avec amertume; c'est pour cela que vous y pensez le moins que vous pouvez: comme si, parce que vous oubliez la mort, vous pouviez espérer que la mort vous oubliera! Vous y pensez maintenant que je vous en parle, mais vous ferez peut-être dès ce soir tout ce que vous pourrez pour l'oublier; peut-être le faites-vous dès à présent; peut-être que depuis longtemps ce discours commence à vous fatiguer, parce que c'est un discours sur la mort. Mais que voulez-vous donc que nous fassions? Réglez vous-mêmes notre ministère, mettez-nous donc sur les lèvres d'autres vérités plus consolantes. Voulez-vous donc qu'on vous dise: Vous ne mourrez point? Eh bien on vous le dit aujourd'hui: à ces mêmes hommes auxquels je disais tantôt: Vous mourrez, je leur dis présentement: Vous ne mourrez point; vous ne mourrez une fois que pour ne mourir jamais. Au commencement de ce discours je disais à l'homme: Souviens-toi que tu es sorti de la terre et que tu retourneras en terre: grands de la terre! ai-je dit, voilà d'où vous venez, prenez de la cendre et dites: Voilà ce que je deviendrai; mais présentement je vous dis: Souviens-toi, ô homme, que tu es immortel, que la meilleure partie de toi-même n'est pas sujette à la mort; que tout périsse dans le monde, rien ne périra pour toi. Au commencement je vous disais: Dieu nous a tous condamnés à la mort; présentement je vous dis: Dieu vous prépare tous une vie immortelle. Au commencement je vous parlais de vers, d'ossements, présentement je vous parle de couronnes, de royaumes. Au commencement je vous disais: Voilà où vous serez ensevelis; présentement je vous dis: Voilà où vous serez assis, où vous régnerez à jamais. La première pensée seule vous replongerait dans le néant, la seconde vous élève jusqu'au ciel. Pensez donc sans cesse à votre humiliation, mais pensez aussi à votre gloire, ne séparez jamais ces deux objets si propres à vous humilier et vous animer. ..... Votre mortalité! et votre immortalité! Laissez les impies raisonner en impies, les mondains vivre en mondains; et vous, enfants de la promesse, raisonnez mieux et vivez autrement; souvenez-vous que vous n'êtes que poussière devant Dieu, et n'oubliez pas que tout le reste n'est que poussière devant vous; souvenez-vous que vous devez à Dieu la dépendance la plus absolue, et n'oubliez pas que vous vous devez à vous-mêmes la plus noble, la plus généreuse indépendance: par là vous apprendrez à bien vivre, et en apprenant à bien vivre vous apprendrez à bien mourir; vous vous séparerez de tout sans attendre que la mort vous en sépare; vous préviendrez la mort qui triomphe de tout le reste; vous détruirez la victoire de la mort. Le juste marche tranquillement au milieu de ces mêmes flots où périssent les Egyptiens. La mort qui est un tourment, un supplice pour l'impie, ne sera pour vous et pour tous les chrétiens qu'un doux sommeil, un tranquille et délicieux passage à la bienheureuse immortalité.

O Dieu! qui êtes l'auteur et le principe de notre vie, nous serons sans cesse à vos pieds pour solliciter une grâce si précieuse, la plus précieuse sans doute que puisse faire un Sauveur, un Dieu. Nous vous demandons tous une bonne mort; mais je sais maintenant que vous demandez à tous une bonne vie: l'une est la récompense de l'autre; vous nous demandez l'une et vous nous promettez l'autre; chaque mois nous prendrons un jour pour nous occuper de cette pensée salutaire, et désormais nous prierons avec ardeur pour nous et pour celui d'entre nous qui mourra le premier, afin que vous daigniez le préparer vous-même

à ce grand événement qui doit décider de son éternité bienheureuse que je vous souhaite à tous, etc.

## SERMON XIII.

### DU JUGEMENT GÉNÉRAL.

Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube cum potestate magna et majestate. (*Luc.*, XXI.)

*Ils verront alors le Fils de l'homme qui viendra sur les nuées avec une grande puissance et une grande majesté.*

Y a-t-il encore de la foi dans le monde, Messieurs? S'il y a de la foi, que doivent produire ces paroles tant de fois répétées dans l'Evangile? Faire trembler toute la terre, les rois sur leurs trônes, le magistrat sur son tribunal, le solitaire dans son désert, le prêtre à l'autel, au milieu même du sacrifice; et si dans un tremblement si général les pécheurs ne tremblent pas, obliger tous les justes à trembler pour eux!

Mais quel renversement! les amis de l'époux sont aujourd'hui dans la frayeur, les ennemis du juge seront-ils donc tranquilles? N'ai-je pas eu raison de demander s'il y a encore de la foi dans le monde; c'est sur quoi saint Chrysostome entrait dans une sainte indignation contre les habitants d'Antioche en les opposant eux-mêmes à eux-mêmes. Ah! quand l'armée de l'empereur Théodose approchait de vos murs pour punir votre témérité, quelle était alors votre frayeur, votre consternation! On vous disait: Ses troupes avancent, hélas! vous frémissiez; elles sont presque sur vos remparts, à vos portes; vous poussiez des cris lamentables qui retentissaient jusqu'au ciel! vous cherchiez un asile dans le temple, vous embrassiez les saints autels; les jours et les nuits, l'on ne pouvait vous en arracher; il n'était plus question alors de jeux, de festins, de plaisirs; toute cette grande ville semblait être changée en un triste monastère, tant l'ardeur de la dévotion publique était grande, tant la frayeur était générale; et aujourd'hui l'on vous dit: Le roi du ciel et de la terre s'approche, votre juge, votre maître vient armé de toute sa fureur, il est à la tête d'une légion d'anges, il s'avance, il est déjà sur vous, vous êtes perdus, *horrende et cito apparebit vobis* (*Sap.*, VI); et vous ne vous ébranlez pas! vous êtes aussi tranquilles sur ce terrible événement que s'il ne devait jamais arriver. Ah! que cette indifférence est humiliante pour vous; quelle est affligeante pour l'Eglise, pour nous et pour quiconque a un peu de zèle pour votre salut

Nous vous disons aujourd'hui, Messieurs, à peu près la même chose. Hommes de peu de foi; si vous ne croyez pas un jugement dernier, le juge lui-même l'a dit, vous êtes déjà jugés et condamnés; mais si vous le croyez, si vous avez encore de la foi, que faites-vous? A quoi pensez-vous? Quelles mesurez prenez-vous? Apprenez-nous du moins le secret de ne pas trembler; dites-nous les précautions que vous prenez, afin que nous en prenions de semblables. Mais comment se rassurer contre un jugement inévitable, contre un juge inexorable?

Entrez, Messieurs, dans ma pensée, ou plutôt entrez dans vos propres réflexions, et méditez cette vérité terrible, qui est une des vérités capitales de la religion, et par où les apôtres commençaient toujours la prédication de l'Evangile.

Ce jour qui sera le dernier des jours, est appelé dans l'Ecriture le jour du Seigneur, le jour des vengeances. Le Seigneur se vengera donc, oui, Messieurs; mais pour se venger il faut en même temps et la plénitude de la puissance, et la plénitude de l'équité; c'est en ce sens que Dieu dit dans l'Ecriture que la vengeance lui est réservée, qu'il n'y a que lui seul qui puisse être juge dans sa propre cause, parce qu'il est seul et la souveraineté même et la justice même. Or, il aura l'une et l'autre pour le malheur et la confusion du pécheur; il aura le glaive de la puissance, tout pliera devant lui; il aura la plénitude de la justice, ses arrêts seront irrévocables. Voici donc le portrait de notre juge, en même temps le plus redoutable et le plus équitable qui fut jamais.

Un Dieu si puissant à se venger, que tout dans le monde, et le pécheur lui-même, servira sa colère, premier point.

Un Dieu si équitable dans sa vengeance, que tout dans le monde, et le pécheur lui-même, justifiera sa colère, second point

Vous le voyez, Messieurs, parmi les perfections infinies de notre juge, hélas! il n'y est point parlé de sa miséricorde; c'est qu'il n'y en aura plus alors: *Judicium sine misericordia* (*Jac.*, II); il y en a encore aujourd'hui, allons réclamer l'une et l'autre: *Adeamus ergo cum fiducia ad thronum gratiæ ut misericordiam consequamur.* (*Hebr.*, IV.) Pour le faire avec succès, adressons-nous, selon le conseil de saint Jérôme, à la mère de notre juge, en lui disant avec l'ange: *Ave, Maria.*

#### PREMIER POINT.

Un Dieu qui veut se venger enfin, et qui pour se venger en Dieu va déployer la puissance de son bras, qui va armer toutes les créatures pour les associer à sa vengeance; un Dieu qui nous déclare par ses prophètes qu'assez et trop longtemps il a gardé le silence, qu'il va parler dans sa fureur; que sa foudre trop longtemps suspendue va enfin éclater sur la tête des nations coupables; que sa colère, qui ne coulait que goutte à goutte sur le monde, va se répandre comme un torrent qui couvrira toute la face de la la terre; un Dieu qui, comme un roi dominateur, va quitter la verge de clémence, et prendre cette verge de fer dont il parle dans l'Ecriture, pour écraser tous ses sujets rebelles; un Dieu qui, en qualité de Dieu des armées, va prendre l'arc et la flèche pour percer ses ennemis et s'enivrer du sang des pécheurs.

Image déjà bien terrible, Messieurs. Mais si l'image seule fait trembler quiconque a de la foi, que sera-ce, ô mon Dieu!

de la chose même? Ecoutez-en la triste narration, l'effrayant récit tel qu'il nous est tracé dans les livres saints; car aujourd'hui je me ferais un scrupule de ne pas suivre naturellement l'histoire évangélique, de parler autrement de cet effrayant événement qu'en ont parlé tous les prophètes, le Fils de Dieu lui-même dans l'Evangile, et après lui son disciple bien-aimé qui en a laissé partout de grandes images dans son *Apocalypse.* Voici donc une peinture consacrée que nous offrent les livres Saints, 1° du monde entier et de sa décadence; 2° du pécheur seul et de son châtiment : commençons.

Après que la foi aura été prêchée à toutes les nations, après que le fils de l'homme aura ramassé ses dispersions d'Israël, après que les prophéties auront été successivement accomplies, le nombre des élus entièrement rempli: alors paraîtra l'homme de péché, ce fils de perdition, ce persécuteur des saints, cet ennemi de Jésus-Christ, dont il est écrit qu'il portera l'arrogance et l'impiété jusqu'à s'asseoir dans le temple de Dieu comme s'il en était la divinité; il paraîtra, ce monstre suscité par l'enfer; d'abord il mettra en usage la puissance, la terreur, les supplices les plus affreux, les faux miracles, les prestiges trompeurs, une éloquence séduisante; et ce qu'il y aura de plus séduisant encore, il emploiera l'or et l'argent qui seront en son pouvoir, comme l'ont prédit les prophètes; il fera des ravages incroyables dans tout le troupeau de Jésus-Christ; des troupes insensées de pécheurs l'adoreront à l'envi comme s'il était leur Dieu; il les marquera tous de son sceau qui est le signe de la bête; ils porteront tous son image sur le front; il paraîtra, et aussitôt paraîtront des femmes à sa suite, elles seront les premières à boire le poison mortel qu'il présentera à toute la terre; ensuite par les femmes il séduira les hommes, ou plutôt il les trouvera déjà séduits par leurs propres passions.

C'est Jésus-Christ lui-même, Messieurs, qui nous a fait par avance le portrait de ces derniers temps; et sans cela qui pourrait le croire? Il fallait que ce fût un Dieu. Hélas! nous sommes bien mauvais; mais on le sera encore alors bien davantage! Les hommes, plongés dans les plus damnables voluptés, achèveront de lasser la patience de Dieu; l'injustice, la violence, l'impiété, la perfidie devenues dominantes; tous les vices, tous les désordres portés à leur comble, achèveront de faire disparaître le peu de vertu qu'il y a sur la terre; plus de pudeur, plus de religion, presque plus de vraie piété, plus d'équité, la foi mourante, déjà morte dans le plus grand nombre, la charité refroidie et comme anéantie; qu'y verra-t-on, que restera-t-il, sinon l'abomination de la désolation dans le lieu saint? On verra la religion désolée, les sacrements profanés, jusqu'au redoudable sacrifice de nos autels, jusqu'à ce sacrifice perpétuel et divin, interrompu, aboli et dégradé.

Ah! grand Dieu, vous n'avez plus rien à ménager avec ces hommes révoltés, leurs crimes redoublés vous mettent la foudre dans les mains. C'en est donc fait, la fin de toute chair est venue! il est temps de mettre fin à la génération des hommes pervers, et de purger la terre de ces monstres odieux; il est temps d'arrêter le torrent de l'iniquité qui couvre la face de l'univers; sans cela le péché serait immortel dans le monde. Ah! il ne le sera point, s'écrie un ange; sa fin est venue, elle est venue, cette fin des projets, des intrigues, des jeux, des destins! la fin des bâtiments, des établissements! la fin des sociétés, des plaisirs! la fin du temps et la fin des crimes! *Tempus non erit amplius!* (*Apoc.* X.) Enfin le Dieu tout-puissant va frapper le dernier coup. Ah! quel funeste présage, quel horrible renversement, quel soulèvement général de toutes les créatures!

Saint Paul l'avait bien dit qu'elles sortiraient de captivité; elles en sortent avec joie pour venger leur Créateur et servir sa colère...... C'est dans le ciel que paraissent les premiers signes de la désolation. Des anges portant entre leurs mains des vases pleins de l'indignation d'un Dieu, répandront cette liqueur mortelle sur toutes les parties du monde ingrat; l'air épaissi de noires vapeurs devient un principe de mort; les éléments se confondent, le soleil éclipsé ne laisse plus que de sombres lueurs, plus tristes que les ténèbres même; la lune teinte de sang semble rougir de tous les crimes qu'elle éclaire; les étoiles tombent du ciel, paraissent en tomber par les malignes influences qu'elles répandent; tout le ciel en courroux éclate en tonnerres; la foudre fond de toutes parts; à tout instant l'éclair et le coup s'entre-suivent; la mer aussi prompte à s'irriter, quand Dieu parle, que facile à s'apaiser quand il commande; la mer qui avait toujours respecté les bornes que la main du Tout-Puissant lui avait marquées, franchit ses anciennes limites avec le bruit et le fracas des plus formidables tempêtes, avec les plus horribles mugissements; alors la terre accablée, et comme surchargée du poids de l'iniquité de ses coupables habitants, la terre ébranlée et agitée jusque dans ses fondements, ouvre partout de larges et profonds abîmes; les collines s'abaissent, les plus hautes montagnes s'aplanissent, ces masses énormes se déplacent, s'entre-choquent comme de faibles roseaux que le vent agite et qu'il pousse les uns contre les autres. Je ne dis pas un seul mot que je n'aie tiré des prophètes.

Or, dans cette horrible confusion il est aisé de se représenter les nations tremblantes, les peuples consternés, les hommes éperdus, fuyant comme un troupeau de brebis égarées çà et là; on se rencontre sans se dire une seule parole, on ne se voit plus que pour s'entre-communiquer son effroi; le père ne reconnaît plus son fils, la mère désolée ne retrouve plus sa fille, l'époux affligé ne reconnaît plus la tendre voix

de son épouse. On ne se reconnaît plus soi-même; les uns sont écrasés par les débris des maisons, d'autres abîmés sous l'impétuosité des flots, les autres ensevelis sous la chute des arbres; on abandonne les villes pour aller vainement chercher quelque asile dans la pleine campagne, mais la terre, agitée par de nouvelles secousses, se dérobe sous les pieds de ces malheureux fugitifs! Ici on croit éviter un précipice, là on en trouve un autre; partout mille images affreuses de mort et de carnage, plus effroyables encore que tout le reste.

Mon Dieu! abrégez ces jours mauvais en faveur de vos élus; et, puisque le monde doit périr, qu'il périsse enfin, ce monde souillé de tant de crimes! C'en est fait, il périt... déjà un feu plus dévorant que celui qui brûla Sodome ravage les provinces et fait de toute la terre un incendie général; l'enfer vomit des tourbillons de flammes qui enveloppent sous leurs ruines des villes entières! Ces villes superbes, où régnaient le faste, la vanité, la mollesse, l'abondance, ne laissent plus voir pierre sur pierre; il ne reste nul vestige de ce qu'elles ont été; ces arcs de triomphe si magnifiques, ces statues de marbre, de bronze, et tous ces monuments fastueux d'une prétendue immortalité fondent comme la cire dans le feu et ne sont plus qu'un vil amas de cendres et de poussière entassées sur la terre. Ah! ce veau d'or devant qui vous pliez les genoux, ces trésors que vous adorez plus que Dieu même, riches ingrats; ces biens usurpés qui vous ont coûté tant de crimes et à vos frères tant de larmes, consumés en un instant, commencent à venger Dieu de vos injustes préférences... Ces superbes châteaux dont l'injustice a posé les premiers fondements; ces palais enchantés dont la vanité relève les pompeux appartements; ces maisons délicieuses que le sang des pauvres a cimentées; ces fameux tribunaux, tant de fois baignés des pleurs de l'innocence opprimée; ces redoutables bureaux où l'on a mis à l'enchère la substance des peuples; ces peintures lascives, ces livres obscènes qui ont empoisonné tant d'âmes innocentes; ces ameublements précieux, ces habits somptueux, présents suspects d'une main malheureusement trop bienfaisante; ces vaines parures, hélas! trop chèrement achetées; ces ingénieux raffinements de luxe et de vanité; ces damnables instruments de volupté; que dirai-je encore? oui, tout cela va périr, tout sera la proie du feu vengeur, tout sera dévoré, rien ne sera épargné; vous-même, temple auguste, Eglise sainte, tant de fois profanée, si publiquement déshonorée, vous périrez aussi! Et où trouver donc un asile si l'on n'en trouve pas dans le temple du Seigneur? Mais serait-il juste que vous trouvassiez un refuge contre la juste colère de Dieu, dans les sanctuaires où Dieu, si j'ose ainsi parler, n'a pu lui-même trouver un asile contre votre impiété? Oui, ces vases précieux, tant de fois touchés par une main impure et sacrilége, ces autels souillés par tant d'impiétés et d'irrévérences, seront aussi la proie d'un feu dévorant qui les purifiera. Attendez-vous donc, pécheurs, à être épargnés pendant que tout ce qu'il y a de plus saint et de plus respectable dans le monde ne le sera point? Telle sera la dernière destinée des villes, des provinces, des royaumes, des empires, du monde entier, de tous les hommes; le monde enfin retombe dans un nouveau chaos, dans son premier néant.

Eh bien, impies, y a-t-il un Dieu? Eh bien, libertins, y a-t-il une fin dernière? Eh bien, mondains, que vous disent ces tristes débris, ces restes affreux de l'univers; que vous dit le deuil, la consternation générale de toutes les nations? Ah! ce monde entier, expirant pour jamais à vos yeux, valait-il donc la peine de vous perdre et de vous damner pour lui? Mais, ô mon Dieu, que me préparez-vous? un si triste appareil qu'annonce-t-il aux malheureux mortels? Hélas! que je frissonne de douleur! Ce n'est rien encore, Messieurs, ce n'est que le commencement, que le premier essai de la colère de votre Juge: *Hæc autem omnia initia sunt dolorum.* (*Matth.*, XXIV.) Vous avez vu toutes les créatures armées pour venger Dieu du pécheur; mais personne ne le vengera mieux que le pécheur lui-même. Second trait de la colère du souverain Juge, non moins terrible que le premier.

Comment le pécheur lui-même vengera-t-il un Dieu offensé? Retenez-le bien en trois mots: le pécheur a toujours aimé, flatté, épargné son corps; il aurait voulu le rendre immortel aux dépens même de son âme: eh bien, l'immortalité sera donnée à ce corps si tendrement chéri; on la ressuscitera, cette chair de péché, on la ranimera. Le pécheur a toujours fui l'assemblée, la société des justes; la seule présence des gens de bien l'embarrassait, le fatiguait: elle ne l'embarrassera plus, elle ne le fatiguera plus, on l'en séparera. Le pécheur a toujours craint d'approcher de trop près son Sauveur et de s'unir à son Dieu: on l'en éloignera pour toujours; il le verra, mais il le perdra. Le pécheur sera donc puni par lui-même, puni dans son corps par sa propre immortalité, puni dans son esprit par ses propres distinctions, puni dans son cœur par ses propres désirs et ses propres sentiments. Pourrez-vous vous en plaindre, hommes infortunés? vous n'aurez que ce que vous aurez bien voulu avoir. Non, il n'y aura pas une seule disgrâce dans votre malheur qui ne soit de votre choix, qui ne soit votre ouvrage!

Dieu sera vengé, non par la destruction des pécheurs comme ils le voudraient, mais par leur résurection, mais par leur propre immortalité. Vous savez, Messieurs, ce que dit l'Ecriture de la fatale trompette du jugement dernier. Ah! déjà je l'entends retentir au milieu des airs; quel lugubre son! quel signal impérieux se fait entendre jusqu'au fond des tombeaux, jusqu'au creux des enfers! Levez-vous, morts, et venez au jugement. *Surgite, mortui, et venite ad judi-*

*cium!* Venez, impies, venez, grands génies de notre siècle, ah! unissez-vous aux impies de tous les siècles ; aux Juliens, aux Celses, aux Porphyres ; venez, l'on va publiquement couronner votre ingénieuse impiété; paraissez, superbes potentats, vous qui vouliez, ce semble, vous rendre formidables à Dieu même ; venez, mais venez seuls, sans cortége, sans suite et sans autre compagnie que vos œuvres : ô la consolante compagnie! venez et faites aux nations assemblées le glorieux détail de vos fameux exploits! Venez, grands de la terre, princes, peuples, sujets, venez tous confusément, sans ordre : ***Surgite, mortui, et venite.*** Plus de point d'honneur, plus de cérémonie, venez tous, obéissez tous. Tous viennent, Messieurs, tous obéissent en effet au son de cette voix formidable : quel effroi! quelle puissance!

Mais quelle étonnante variété! d'un côté je vois tous les martyrs glorieux, les généreux confesseurs de la foi sortir des catacombes avec des corps autrefois brûlés, déchirés, ensanglantés, aujourd'hui tout resplendissants de gloire et de clarté ; d'autre part, je vois leurs persécuteurs, leurs tyrans, des rois impies sortir de leurs superbes mausolées, avec toutes les marques de la dégradation la plus honteuse, avec des corps défigurés et hideux qui exhalent une odeur capable d'infecter toute la terre. Du même cimetière et de la même Eglise, je vois sortir un chrétien humble et un mondain orgueilleux; l'un usé par les austérités, l'autre amolli par les délices; mais l'un portant sa couronne avec sa croix, et l'autre traînant son enfer avec son péché. De la même terre sortent en foule une épouse fidèle et une Hérodias adultère; une fille scandaleuse et une fille modeste; une vierge sage et une vierge folle. De la même terre et du même tombeau, un juge inique et un juge intègre, un ministre zélé et un prêtre profanateur, un enfant de Dieu et un enfant de Bélial, un saint et un réprouvé. De la même terre et du même tombeau je vois sortir des cadavres brûlants, du père, du fils, de la mère, de la fille, de l'aïeul, d'une longue suite d'ancêtres, toute la race et les générations ensemble, tous damnés par une injustice toujours perpétuée et jamais réparée. De la même terre et du même tombeau je vois sortir le suborneur et le suborné, le tentateur et celle qui s'est attiré la tentation, le détracteur et celui qui a prêté l'oreille à ses détractions, l'homme injuste et les complices de ses usures et de ses fourberies, l'homme voluptueux et les ministres de ses infâmes passions. De la même terre et du même tombeau deux pécheurs criminels tous deux par deux passions différentes, l'un par de honteux attachements, l'autre par d'opiniâtres ressentiments; l'un pour le mal qu'il a fait, l'autre pour le bien qu'il n'a pas voulu faire; l'un d'une manière, l'autre d'une autre, tous pécheurs et tous immortels, mais punis par leur propre immortalité; immortels pour souffrir éternellement.

Vous le voyez, Messieurs, je ne fais que raconter; mais ici certainement la simple histoire est plus éloquente que l'éloquence même; ne retardons pas un événement si rapide. Que feront-ils, ces pécheurs immortels? Les voici transportés dans la vallée de Josaphat près de Jérusalem, car c'est là le lieu marqué par les prophètes pour être le théâtre de la colère du Seigneur, afin que le Fils de l'homme juge les hommes dans le lieu même où les hommes l'ont si indignement jugé; et là qu'arrivera-t-il? Un des événements les plus tragiques et les plus douloureux pour les pécheurs : la séparation des bons et des méchants, le discernement des élus et des réprouvés; séparation nécessaire, Messieurs, il faut qu'on sache enfin la différence qu'il y avait entre le juste et l'impie; le bon ordre le demande, les gens de bien l'attendent, il s'en reposent sur la Providence, la Providence le fera : ce sera là son grand triomphe, tout sera rétabli. Séparation honteuse! Ils se moquaient des gens de bien, ces pécheurs arrogants, on se moquera d'eux; ils affectaient de s'en séparer, on les séparera aussi, on les fera passer à la gauche avec une ignominie éternelle....

Non, ne le craignez point, mondains, vous ne serez pas confondus avec les dévots, ce n'est pas là votre place : vous vouliez tant de distinctions, vous en aurez une qui vous sera propre; séparation touchante! tous les liens de l'amitié, du sang, de la parenté, se rompront pour toujours; on séparera tous ceux qui ont vécu dans la même ville, dans la même famille, dans la même société; on verra l'épouse d'un côté et l'époux de l'autre, un enfant d'une part et la mère de l'autre, des domestiques qui auront eu plus d'honneur et de plus nobles inclinations que leurs maîtres : séparation d'autant plus touchante qu'elle sera éternelle. Ici s'élèveront des bornes fatales, ici commence le chaos insurmontable dont il est parlé dans l'Evangile.... Les voilà donc séparés pour tous les siècles, ils ne se reverront jamais : combien sera-t-elle amère, douloureuse et désespérante, cette séparation éternelle! Ah! cœurs bien faits, tendres et généreux, vous le comprenez aujourd'hui, fasse le ciel que vous ne l'éprouviez pas un jour!

Mais attention, Messieurs, attention à un spectacle dont l'affreuse nouveauté frappe mon imagination et saisit tous mes sens; je vois dans cette triste séparation les rois, les grands du monde confondus dans la foule des pécheurs; je vois ces demi-dieux de la terre plus tremblants et plus rampants que le reste des hommes; ou plutôt je me suis trompé, les rois ne seront plus rois, les grands ne seront plus rien; Dieu seul régnera sur les débris du monde : les trônes seront renversés, les diadêmes brisés, les couronnes foulées aux pieds, tous les titres de noblesse effacés, toutes les con-

ditions réduites à l'égalité, toutes les préséances supprimées, toutes les distinctions anéanties, tous les rangs confondus : je me trompe encore.... chacun y aura son rang, son rang de distinction, son rang de réprobation, le rang que lui auront mérité ses crimes ; c'est la pensée de saint Paul, *unusquisque*, etc.

Oui, chaque pécheur aura son caractère propre, sa marque particulière qui le distinguera de tous les autres pécheurs, qui le fera connaître à toute la terre pour ce qu'il était et pour ce qu'il est. Ah ! dans ce désordre quel ordre admirable, s'écrie saint Augustin ! quel arrangement merveilleux ! les scandaleux, par exemple, paraîtront à la tête de tous ceux qu'ils auront perdus par leurs scandales, et par cet endroit les gens de qualité, les chefs du peuple, les maîtres de la terre, auront le malheureux privilége d'être accompagnés et suivis d'un grand nombre de réprouvés que leurs mauvais exemples auront perdus. D'un côté, dit saint Grégoire (voici un beau spectacle), on verra les apôtres à la tête des nations qu'ils auront converties : Pierre avec l'Italie, Paul avec l'Asie, tant d'autres hommes apostoliques à la tête des peuples et des nations qui auront été les signes glorieux de leur apostolat ; de saints évêques, de zélés pasteurs à la tête d'un troupeau docile ; des saints fondateurs d'ordre à la tête des fervents disciples ; des princes, des monarques, aussi religieux que magnanimes, à la tête des peuples dont il n'auront pas moins été les modèles que les maîtres ; vous, riches miséricordieux, à la tête des pauvres que vous avez soulagés, nourris et consolés ; vous, pères de famille, avec les domestiques que vous aurez pris soin de former à la piété, avec des enfants de bénédiction qui feront votre couronne et votre joie, avec une famille entière à votre suite ; vous, prêtres du Seigneur, avec tant d'âmes que vous avez gardées dans les sentiers de la justice. Non, vous n'irez pas seuls devant Dieu, vous y mènerez avec vous tant de chrétiens qui auront été la conquête de votre zèle. O le grand jour ! ô le beau jour pour vous et pour ceux qui auront aimé Jésus-Christ, qui l'auront fait aimer ! ils triompheront avec lui.

Mais d'une autre part, ajoute saint Grégoire ; quel affreux spectacle ! on verra des guides infidèles, des prophètes de mensonge à la tête d'une synagogue de pécheurs ; tous les hérésiarques à la tête des nations qu'ils auront perverties : Sabellius avec les sabelliens, Arius avec les ariens, Nestorius avec les nestoriens, l'impie Simon avec tous les simoniaques, le malheureux Caïn avec tous les homicides, l'infidèle Achab avec tous les usurpateurs, tous les tyrans des peuples, ces oiseaux de proie acharnés contre la tremblante colombe ; la trop ingénieuse Athalie avec les femmes ambitieuses et cruelles, le trop fameux Antiochus avec les profanateurs, le perfide Judas avec les faux amis, avec les chrétiens sacriléges ; Hérode avec tant d'insensés politiques qui auront sacrifié la religion au libertinage de leurs pensées ; Pilate avec les juges lâches et injustes : une multitude innombrable de pécheurs à la suite de leurs chefs et de leurs modèles, chacun sous l'étendard de séduction qu'il aura choisi.

Ah ! figurez-vous, Messieurs, ce triste arrangement ! la multitude à la gauche et le petit nombre à la droite ; à la droite tous les amis de Dieu, à la gauche tous ses ennemis ; à la droite les vrai enfants de l'Eglise, à la gauche les déserteurs de la foi. Les anges du Seigneur ayant ainsi donné à chacun son rang et sa place de distinction, qu'attendez-vous ? Que le Juge vienne enfin.... Il vient, le ciel s'ouvre.... Ah ! le voici sur un trône de feu tel qu'il parut à Daniel ! le voici.... tremblez tous, vous qui avez habité sur la terre.... le torrent de sa colère se répand partout ; ses mains ne lancent plus que des traits meurtriers ; d'un seul de ses regards il réduit en poudre les colonnes du ciel ; il fait plier les collines du monde sous ses démarches éternelles ; il approche, il marche, il descend, tout tremble, tout pâlit, un affreux silence glace tous les cœurs ; toute la nature frémit ; toutes les nations dans l'épouvante et dans l'effroi le regardent attentivement, tous fléchissent le genou, tous se prosternent, tous l'adorent ; peuples et nations autrefois ligués contre le Seigneur et contre son Christ, le voilà, ce changement dont on vous avait tant de fois ménacés ! Eh ! il n'est plus sur cette paille de la crèche qui vous scandalisait, il n'est plus sur cette croix qui vous faisait horreur. Quelle différence entre ce que vous aviez vu et ce que vous voyez ! entre ce Dieu-Homme autrefois méprisé, déshonoré, crucifié, et ce même Dieu-Homme couronné de gloire, qui tient ses ennemis enchaînés au pied de son trône !

Princes d'Edom, esprits forts de Moab, c'est là qu'on vous attendait : quelle différence entre lui et lui-même ! quelle différence aussi entre vous et vous-mêmes ! Spectateurs d'un jugement si formidable, si authentique, vous verrez quelle sera alors la posture de ces faux braves, de ces pécheurs intrépides qui se divertissent aujourd'hui de ce qui les fera trembler un jour ; vous verrez s'il feront encore alors trophée de leur bizarre impiété. Vous doutez, incrédules, mondains, douterez-vous encore ? Viendra-t-il, disiez-vous : le voici ; mais tel qu'on vous l'avait annoncé, le reconnaissez-vous ? Reconnaissez-vous, dit Tertullien, ce visage meurtri de soufflets, cette tête couronnée d'épines, ce côté ouvert, ces mains percées, ce corps déchiré, ensanglanté ? Est-ce donc bien là votre Sauveur et votre Dieu ? Le reconnaissez-vous ? Ne vous a-t-on point trompé ? On ne vous a point trompés, gens de bien, pauvre peuple, chrétiens, hommes de bonne volonté, on ne vous a pas trompés, s'écrie saint Jérôme ; c'est là votre Sauveur, ce Dieu de votre cœur, qui

a été crucifié pour vous et pour qui vous avez été crucifiés vous-mêmes.

Oui, le voilà! direz-vous alors, oui, c'est lui-même, et le monde qui m'a tout ôté ne m'enlèvera pas mon Sauveur. On ne vous a pas trompés non plus, déplorables pécheurs; c'est vous qui vous étiez trompés vous-mêmes; voilà le Dieu qui a été crucifié pour vous et par vous, que vous-mêmes avez crucifié mille fois par de nouveaux péchés! Regardez-le de plus près, fixez vos regards sur ce tendre Rédempteur..... Mais vous baissez la tête, vous détournez vos yeux, vous cherchez à vous dérober à son aimable présence, et vous voulez rentrer dans les abîmes pour ne le pas voir davantage... Ah! vous n'y pensez pas, c'est votre Sauveur, c'est lui-même; jamais il ne parut si grand et si aimable tout ensemble, jamais on ne vit tant de grâces sur sa face adorable, jamais ne brillèrent mieux sur son front les traits augustes de sa divinité; et vous fermez les yeux à un si charmant spectacle, vous craignez les regards de celui dont le seul aspect sera la joie éternelle des bienheureux; quel mystère est-ce donc ici?

Oui, Messieurs, ils fuiront, dit l'Ecriture, ils fuiront, ces braves, ces héros, devant la face de l'Agneau: *Fugient a facie Agni*: Mais pourquoi fuir, si c'est un Agneau? Un Agneau a-t-il donc rien de si terrible, de si épouvantable, de si désespérant? On leur dit: C'est le lion de Juda, et ils frémissent; on dit: C'est l'Agneau de Dieu, et ils frémissent encore davantage; sa présence est terrible, mais si terrible qu'elle ne le serait pas tant, si ce n'était un Agneau qui a été immolé pour nous; et c'est ce qui nous désespère, leur fait dire saint Augustin. Voir son Sauveur, et ne le voir que pour son supplice! voir ses plaies, et dans ces plaies adorables ne lire que des arrêts! contempler le plus beau, le plus aimable des enfants des hommes, et ne le voir un moment que pour ne le revoir jamais, que pour le perdre éternellement. Ah! montagnes, tombez sur nous! rochers, écrasez-nous! et vous, abîmes, entrouvrez-vous, dérobez-nous à des charmes si ravissants, à des attraits si désespérants! l'enfer, tout enfer qu'il est, est une espèce de ressource contre un spectacle si aimable et si cruel tout ensemble. Ah! je ne l'aurais jamais cru, que ce fût une chose si amère de voir Jésus-Christ, et de le perdre! *Quam amarum est Christum videre et perdere.*

Mais, pécheurs, courage! voici vos anciens amis, vos patrons, toutes les créatures avec qui vous viviez; allez comme autrefois vous consoler avec elles de la perte de votre Dieu... Nous ne le voyons un moment que pour ne jamais le revoir! Non, je n'aurais jamais cru que ce fût une chose si douloureuse de voir le Sauveur Jésus, de le voir un moment pour ne le revoir jamais! *Quam amarum est!* Ah! qu'ils sont donc malheureux, ces pécheurs! puisque leur plus grand tourment aujourd'hui est de voir leur Sauveur, et que dans l'enfer au contraire leur plus grand supplice est de ne point voir leur Dieu, toujours également malheureux, soit qu'ils le voient, soit qu'ils ne le voient point.

Voilà, j'en suis persuadé, ce qu'il y aura de plus amer pour eux dans l'appareil redoutable du jugement dernier. Voilà peut-être le plus affreux moment de l'éternité; que faudra-t-il donc à Dieu pour consommer le malheur du réprouvé? Un glaive à deux tranchants? Non. La foudre à la main? Non, sa seule présence suffit; il n'a pas encore parlé et déjà le pécheur est foudroyé, il n'a fait que se montrer et le voilà déjà vengé. Ah! que cela seul me donne une haute idée de mon Dieu! Ah! que le Dieu que je sers est grand, qu'il est saint! plus il me paraît aimable, plus il me devient terrible! oui, ses plaies me font trembler plus que sa foudre; ces chastes amabilités plus que sa colère; et sa beauté immortelle plus que sa main vengeresse. Ah! il n'y a qu'un Dieu qui puisse se venger de la sorte, Pour nous perdre, pour nous faire souffrir l'excès de tous les maux, il n'a tantôt qu'à nous regarder, et tantôt qu'à ne nous regarder pas. Mais si votre seule présence, Sauveur adorable, fait le désespoir de vos ennemis, si vous vous vengez du pécheur par le pécheur même, par sa propre immortalité, par ses propres distinctions, par son cœur, par ses propres désirs; que sera-ce donc quand vous parlerez et que votre voix foudroyante prononcera son arrêt irrévocable? Ce sera, Messieurs, un Dieu si puissant à se venger, que tout dans le monde, et le pécheur lui-même, servira sa colère: vous venez de le voir, un Dieu si juste dans sa vengeance que tout dans le monde, et le pécheur lui-même, justifiera sa colère. Nouvelle terreur, nouveau tremblement, nouvelle foi, nouvelle attention! c'est la deuxième partie de ce discours.

### SECOND POINT.

Il faut l'avouer, la justice de Dieu est un grand mystère; nous en parlons, nous en raisonnons souvent: cependant la conclusion de tous nos discours, de tous nos raisonnements, c'est que ce sont des ténèbres vénérables, des profondeurs adorables, des obscurités impénétrables; nous croyons, nous adorons, nous tremblons, et nous n'allons pas plus loin. Que si la justice de Dieu est un mystère pour les gens de bien, elle devient un scandale pour les impies, selon la pensée de Tertullien. On se plaint de Dieu, on s'élève contre la rigueur de ses jugements et peut-être l'audace va-t-elle jusqu'à demander sur quoi, pourquoi il condamne, il réprouve tant de malheureux?

Que fera donc le Seigneur au grand jour du jugement? Ce mystère caché, il le manifestera, ce scandale apparent, il le lèvera. Pour cela rien que deux choses à faire: faire connaître les hommes, se faire connaître lui-même; manifester et son propre

cœur, et le cœur des réprouvés; deux grands mystères aujourd'hui, et alors deux grands spectacles qui fixeront tous les yeux de l'univers.

Dans le cœur de Dieu on verra ce qu'il aura fait et ce qu'il aura voulu faire pour sauver les hommes. Dans le cœur de l'homme on verra ce qu'il aura fait contre Dieu ou ce qu'il aura voulu faire. L'un sera clairement développé par l'autre. Pourquoi un jugement, sinon pour cela? Pour faire voir à toute la terre la justice de Dieu contre les réprouvés, et l'équité de leur réprobation par eux-mêmes; et par là, en consolant publiquement la vertu, fermer pour jamais la bouche à l'impiété. Oui, c'est au grand jour du jugement que le Fils de Dieu nous ouvrira son cœur; ce cœur si grand, si noble, si magnifique, si paternel, quelquefois sévère par nécessité, et toujours bienfaisant par inclination; ce cœur si tendre, si doux pour ses serviteurs et ses amis, si bon, si patient pour ses ennemis mêmes; ce cœur si vaste, si immense, où il y avait place pour tous les hommes : place pour vous, nations infidèles, puisqu'il vous envoyait des apôtres et qu'il vous avait offert des dons et des grâces qui pouvaient vous conduire jusqu'à la grâce de la foi; place pour vous, chrétiens réprouvés, puisque après vous avoir donné la grâce de la foi, il vous en avait donné et offert tant d'autres qui pouvaient vous conduire jusqu'à la consommation du salut. Cœur adorable, on vous rendra enfin justice; demandera-t-on encore si vous vouliez sauver les hommes, si vous vouliez sincèrement les sauver tous? Demandera-t-on encore si le remède a été de votre part aussi universel que le mal, et la rédemptiou aussi étendue que le péché? Fera-t-on encore ces étonnnantes questions que je puis appeler des calomnies contre le meilleur père qui fut jamais? On raisonne, on dispute, on s'échauffe; on ne raisonnera plus dès qu'on verra ce cœur percé, ils verront alors : *Tunc videbunt.* Or l'Apôtre dit, après le prophète Isaïe, que les plus impies y verront la place qui leur était destinée, qui les attendait s'ils avaient voulu y entrer; et ce coup d'œil les convaincra mieux que tous les discours et tous les raisonnements.

Et en effet, dans ce grand cœur, que ne verrons-nous pas! Des trésors inépuisables de douceur et de longanimité, des lenteurs adorables, des richesses inestimables, qui prouvent la patience et la douceur de notre Dieu, et que saint Paul a tant célébrées; les sages arrangements de sa providence, les charmantes démarches de sa miséricorde prévenante qu'on aura empêchée d'aller aussi loin qu'elle voulait; mille secrets de sa clémence; mille ressorts de sa charité, mille saints artifices de sa grâce; une grâce immense, universelle, dont il a fait pleuvoir ses célestes rosées partout, sur le champ du juste comme sur celui du pécheur, sur les domestiques de la foi, et même sur les étrangers : *Tunc videbunt.* Ils verront et les grâces qu'ils avaient reçues et celles qu'ils pouvaient recevoir, celles qu'ils auront écartées et celles dont ils auront abusé; ils verront que la volonté de Dieu n'avait point d'autre but que leur sanctification; que s'ils ont été mauvais, ce n'est pas qu'ils n'aient pu être bons, comme dit saint Augustin, mais c'est qu'ils n'ont pas voulu; que leur damnation est donc leur propre ouvrage; que c'est donc eux-mêmes qui ont formé la chaîne de leur réprobation; et que le même Dieu qui fait grâce aux uns, fera une exacte justice à tous; ils le verront : *Tunc videbunt.*

Or, à cette vue, quelle sera, Messieurs, la situation de tous les pécheurs de la terre? O désolation bien affreuse! Souvenez-vous de ce que dit saint Paul aux peuples de Milet, sur le point de les quitter : Vous ne me verrez plus, leur disait-il en leur ouvrant son cœur de la manière du monde la plus touchante; (on ne peut lire cet endroit des *Actes des apôtres* sans en être ému, attendri); vous ne me verrez plus, vous me voyez aujourd'hui pour la dernière fois; mais avant que de vous quitter, je vous prends vous-mêmes à témoin de ce que j'ai fait pour vous; je n'ai point cessé ni jour ni nuit de vous annoncer la parole de vie; je ne me suis point ménagé; je n'ai épargné ni veilles, ni sueurs, ni larmes, ni travaux, ni soins, ni prières : ah! pour votre salut tout m'a paru possible, tout m'a paru même aisé : *Quapropter contestor vos hodierna die, quia mundus sum a sanguine omnium* (*Act.*, XX); je proteste donc que si quelqu'un d'entre vous vient à périr, je ne serai point responsable de sa perte devant Dieu, son sang ne me sera point imputé, c'est la dernière parole que vous entendrez de moi; car je vous déclare que vous ne me reverrez jamais... Et sur cette triste parole de l'Apôtre, Vous ne me reverrez jamais, ce ne furent que larmes et soupirs, que gémissements et sanglots de ce pauvre peuple qui perdait pour toujours son père et son Apôtre : *Magnus fletus factus est omnium.* (*Ibid.*) Image bien touchante, mais trop faible encore de ce qui arrivera un jour aux réprouvés, lorsqu'on leur dira : Regardez votre Sauveur, contemplez-le bien encore, si vous pouvez, mais pour la dernière fois; car vous ne le reverrez jamais : non, jamais. N'y a-t-il donc plus de ressource? Non, il n'y en a plus, vous n'entendrez plus d'autre parole de sa bouche que celle qui va vous condamner : *Amplius non videbitis faciem meam vos omnes.* (*Ibid.*) Ah! la cruelle, ah! la désolante séparation! Ne voir jamais son Sauveur : ah! quels pitoyables cris, quels regrets lamentables! quels effroyables hurlements! L'Ecriture nous dit que toutes les tribus, que toutes les nations se désoleront à la fois, et qu'elles pousseront toutes ensemble le cri du dernier désespoir... *Tunc plangent omnes tribus terræ.* (*Matth.*, XXIV.)

Mais, malheureux, ne vous l'avait-on pas dit cent fois? Rendez justice à votre Dieu :

n'a-t-il pas voulu vous sauver tous? que n'a-t-il pas fait pour cela? qu'a-t-il épargné? que ne lui en a-t il pas coûté? Des sueurs, des larmes, des travaux infinis. N'a-t-il pas donné jusqu'à la dernière goutte de son sang? Sera-t-il après cela, ce tendre Sauveur, responsable de votre perte, et sa grâce sera-t-elle coupable de votre réprobation? Car voilà où vous en étiez autrefois; vous accusiez la grâce de tout le mal que vous faisiez, et de tout le bien que vous ne faisiez pas; c'était, à vous entendre, toujours la grâce qui vous manquait. Mais, dira Jésus-Christ, je prends le ciel et la terre à témoin que je vous ai offert la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction, et en insensés, vous avez choisi la malédiction et la mort : mon arrêt aujourd'hui ne fait que confirmer votre choix. Y en a-t-il un seul parmi vous qui ose dire que je ne suis pas mort pour lui, que je ne sois pas son Rédempteur? Ce n'est que parce que j'ai été son Rédempteur que je suis aujourd'hui son Juge. Je vous prends donc vous-mêmes à témoin, réprouvés de tous les siècles, que vous périssez malgré sa grâce, et que vous périssez parce que vous avez voulu obstinément périr : *Contestor vos hodierna die, quia mundus sum a sanguine omnium.* (*Act.*, XX.) Or, vous comprenez bien que les plus grands ennemis de Dieu seront forcés de rendre témoignage au cœur de Jésus-Christ pour justifier son équité, et même louer sa bonté; car c'est ainsi, dit le Prophète, qu'il sera victorieux quand il jugera la terre, victorieux par la manifestation de son cœur adorable. On y verra le mystère de la prédestination dans une pleine évidence, et bien autrement que l'erreur ne le figurait à nos yeux; mais victorieux encore par la manifestation du cœur des pécheurs; on y verra le mystère de leur réprobation pleinement consommé, et consommé par le cœur du pécheur même.

Si le cœur de Dieu est un mystère incompréhensible par son immense grandeur, on peut dire, ce semble, que le cœur de l'homme n'est guère moins incompréhensible par sa misère et sa petitesse infinie; de là vient que Salomon, qui savait tant de choses, avoue avec franchise qu'il ne savait pas encore bien ce qu'est le cœur de l'homme, quoiqu'il l'eût étudié longtemps. Nous ne saurions comprendre combien il y a de mystères dans le cœur d'un seul pécheur : que de bassesses, de perfidies, de noirs complots, de damnables projets, d'infâmes artifices! que de raffinements de malice! Ah! le cœur d'un seul homme est un abîme impénétrable; mais s'il est impénétrable pour l'homme, il ne l'est pas pour Dieu : Dieu voit jusqu'au fond de cet abîme intérieur; il nous y fera voir clair lui-même à la faveur d'un rayon de sa lumière pénétrante : *Manifestabit consilia cordium.* (I *Cor.*, IV.) Le voyez-vous, nous dira-t-il, ce cœur impénétrable à l'homme même, ce cœur si bas, si terrestre, si charnel, si double, si cruel, si malin, si dur pour ses frères, si glacé pour son Dieu? Ah! le voilà, cet honnête homme qui avait le cœur d'un scélérat, reconnaissez-le, peuples de la terre! voilà son portrait, le portrait de son cœur; en voilà le dedans, en voilà les dehors : un tel homme, fallait-il encore le couronner? A-t-on fait mal de le réprouver?

Ce que je dis aujourd'hui d'un seul pécheur, Messieurs, je le dis de tous, puisque ce qu'on fera pour un seul, on le fera pour tous ceux qui m'entendent. Mondains, si habiles à vous masquer aujourd'hui, à vous envelopper, que ferez-vous donc alors, quel masque prendrez-vous? Vous cachez maintenant vos crimes; mais cachez-les donc si bien que personne n'en puisse rien soupçonner, et que vous-mêmes, pour ainsi dire, veniez à les oublier, à les ignorer. Heureux ceux qui n'auront rien à cacher à ce grand jour! Cachez cet endroit de votre vie qui vous fait rougir, ces anecdotes secrètes de votre histoire que vous tremblez qu'on ne vienne à découvrir; cachez ces pensées folles, ridicules, humiliantes, dont vous nourrissez votre vanité, dont vous n'osez faire confidence au meilleur de vos amis; cachez ces simonies colorées, ces usures palliées, ces rapines déguisées, ces présents recherchés, ces arrêts vendus, achetés, ces grâces extorquées, tant de supercheries dont le public n'a rien vu, que Dieu connaît; tant d'injustices adroitement ménagées sous le voile de la probité; tous ces mystères d'iniquité, ces familiarités criminelles, tant de crimes accumulés pour couvrir d'autres crimes; tant de honteuses faiblesses avant le mariage, tant de dissolution et d'infidélités dans le mariage même; cachez ces enfants de la malédiction, substitués dans l'héritage aux enfants de bénédiction; tant d'autres qui, étouffés avant même la naissance, ont trouvé dans le sein de leur propre mère un sépulcre, un tombeau; cachez tout cela; cachez vos abominations, vos sacriléges, vos sentiments impies; cachez-les au public, à votre famille, à l'Église, à vos pasteurs, à vos confesseurs; enveloppez-les des ténèbres de la nuit, du voile de la dissimulation, des souplesses de l'hypocrisie; cachez-les s'il se peut dans le sein de la terre. Que de mesures en certaines occasions, pour se dérober à des yeux intéressés! Ce n'est jamais fait, vous n'avez pas encore pris assez de précautions; prenez-en de nouvelles, creusez de nouveaux abîmes, de nouvelles profondeurs, cachez-y votre secret; là ensevelissez toute l'horreur de votre vie. Ah! précautions inutiles! quand vous en prendriez encore davantage, nous verrons encore ce secret enseveli; tout le monde le verra, votre mystère ne sera plus un mystère, vos confidences ne seront plus des confidences, toute la terre aura les yeux attachés sur vous, tout l'univers saura ce que vous prétendez aujourd'hui cacher à tout l'univers : et vous-mêmes, où vous cacherez-vous alors, pécheurs hypocrites?

Vous comprenez assez, Messieurs, que ce

sera un spectacle bien amer pour ce misérable pécheur de voir ainsi son cœur développé à la vue de toutes les nations assemblées ; mais ce sera aussi un grand triomphe pour la justice de Dieu, une pleine et entière justification de son équité ; car il me semble que le Seigneur gardera alors à peu près la même conduite qu'il garda autrefois envers son peuple. Un jour le prophète Isaïe assembla tous les chefs de ce peuple, et leur dit de la part du Seigneur : Ecoutez, maison de Jacob, hommes incirconcis, écoutez ; Israël est ma vigne choisie, vous le savez, je l'ai plantée de mes propres mains, je l'ai arrosée ; je l'ai cultivée avec la plus tendre attention, et cependant elle n'a payé mes soins que de la plus affreuse stérilité ; vous le savez encore, habitants de Jérusalem, je consens qu'aujourd'hui vous soyez juges entre moi et cette vigne ingrate : *Judicate inter me et vineam meam.* (*Isa.*, V.) Vous vous êtes plaints de la sévérité de mes jugements ; vous l'avez dit, on vous a entendu : Le maître que nous servons est un maître trop sévère, trop inflexible. Me forcerez-vous donc à me justifier devant vous? Vous m'avez rendu compte de vos œuvres, je veux bien à mon tour vous rendre compte des miennes. Quoique maître absolu de votre destinée, je ne veux écouter que les lois de la plus douce équité ; je veux bien entendre sur cela le jugement de toutes mes créatures, le jugement des coupables mêmes : oui, mais tout parlera pour moi contre vous, pécheurs : oui, les saints vont vous juger, les pécheurs vous jugeront, et vous vous jugerez vous-mêmes ; tout parlera pour moi.

Il est écrit, Messieurs, que les saints jugeront les pécheurs. Que pensez-vous, âmes justes, âmes prédestinées, de mes jugements, dira le Seigneur aux saints ? *Judicate inter me*, etc. Qu'ai-je dû faire pour cette vigne stérile que je n'aie pas fait ? Ah ! vous ne l'avez que trop longtemps supportée, Seigneur, jusque-là qu'une si longue patience semblait faire tort à la gloire de votre justice : si vous aviez été moins bon, le pécheur aurait été moins méchant ; votre bonté a été la mesure de son iniquité : n'est-il pas juste que vous preniez enfin soin de votre gloire, et que la malice du pécheur à son tour soit la mesure de votre colère? Nous le confessons avec joie, et l'enfer lui-même est forcé de le dire avec nous : Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements sont justice et vérité. *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum.* (*Psal.* CXVIII.)

Ce n'est pas assez, monde imposteur ! Qu'en pensez-vous, mondains? Souvent vous avez appelé des jugements de Dieu au jugement du monde : le monde a donc été votre oracle, il faut aussi qu'il soit votre juge? Eh bien ! que pense aujourd'hui le monde lui-même de ses adorateurs et de ses esclaves? *Judicate inter me* (*Isa.*, V), etc. N'entendez-vous pas l'arrêt qu'il prononce, aussi sévère que celui de Dieu même ? N'entendez-vous pas vos anciens flatteurs, tous ces lâches adulateurs, devenus d'impitoyables censeurs, qui disent avec indignation : Les voilà, ces hommes qui, vivant comme les bêtes, voulaient être adorés comme des dieux ! Les voilà, ces patrons de la mollesse, ces grands protecteurs du crime et des passions honteuses ! Ils ne demandaient que des louanges de nous, et nous n'avons maintenant à leur donner que des anathèmes, comme à des objets de l'exécration publique. N'entendez-vous pas le cri général de toutes les créatures qui s'élèvent en témoignage pour Dieu contre vous? C'est à ce tribunal qu'il faut encore répondre : car il est écrit, notre divin maître l'a déclaré, que les pécheurs jugeront aussi les pécheurs, et que la moitié du monde jugerait l'autre

Mais cela n'est-il pas lamentable? vous, chrétiens, nous, enfants de la promesse, qui devrions juger les anges mêmes, comme Jésus-Christ nous l'avait promis, nous serons jugés par les barbares; les Ninivites s'élèveront contre les Juifs, les Juifs contre les chrétiens; vous condamnerez les infidèles, parce qu'ils n'ont pas eu la foi, et les infidèles vous condamneront par la foi même. Oui, Seigneur, les chrétiens, plus favorisés que nous, diront-ils, mais plus ingrats que nous, ont mérité une damnation plus rigoureuse; tels parmi eux avaient plus de grâces qu'il n'en fallait pour convertir des provinces et des nations barbares... toutes ces grâces, enfin, n'ont pu vous mériter leur amour; si distingués par vos bienfaits sur la terre, ils méritent une place distinguée dans les abîmes. Grand Dieu, cette place de distinction, vous la leur devez, et vous la leur donnerez.

Pécheurs, vous voilà donc condamnés à tous les tribunaux de la terre ! Voyons présentement ce que vous avez à dire pour votre justification, vous qui étiez si éloquents quand il fallait faire l'apologie de vos passions. Parlez présentement en votre faveur : *Narra si quid habes ut justificeris* (*Isa.*, XLIII) ; parlez, dis-je, répondez ; je ne dis pas à un Dieu, je sais que l'iniquité est muette devant lui ; je ne dis pas à cette croix, elle a été un scandale pour vous, et vous êtes aujourd'hui un scandale pour elle ; je ne dis pas à l'Evangile : autant de paroles, autant d'arrêts ; je ne dis pas à l'Eglise, cette Eglise triomphante, un enfant révolté n'est pour elle qu'un païen et un publicain ; je ne dis pas aux apôtres, aux martyrs, autrefois vos protecteurs devant Dieu, ils ne sont plus que vos accusateurs ; je ne dis pas à ce prêtre qui vous a baptisés, à ce prédicateur qui vous a instruits et touchés, à ce pasteur qui vous a admis à la participation des sacrements, ils seront les premiers à demander justice pour le sang du Sauveur, pour sa parole, pour ses sacrements. Répondez encore, je ne dis pas à vos enfants, vous les avez perdus; à vos amis, vous les avez trahis; à vos domestiques, vous les avez pervertis; à ces pauvres peuples, vous les avez tyranniquement appauvris; mais répondez à ces infidèles mêmes, moins impies

dans leur religion que vous dans la vôtre; répondez à ces païens, plus honnêtes gens que vous dans le christianisme; répondez à des barbares moins insensibles que vous. Eh! comment répondrez-vous à l'univers assemblé, vous qui ne pouvez pas vous répondre à vous-mêmes?

Un tribunal plus terrible encore s'élèvera contre le pécheur: c'est celui du pécheur même, réduit à être lui-même son témoin, son accusateur, son juge. Oui, Seigneur, j'ai mérité mon malheur, votre Evangile me le dit, votre croix me le dit, le public, l'Eglise me l'ont dit, ma propre conscience, mon propre cœur me disent que j'ai mérité mon malheur, que j'en mérite encore davantage... Ah! pourquoi produire contre moi cette nuée de témoins venus de l'Orient et de l'Occident? Il n'en faut qu'un seul, et ce seul témoin, c'est moi-même. Oui, grand Dieu, je suis aujourd'hui pour vous contre moi, vous trouvez mon arrêt dans ma propre bouche, un arrêt déjà tout prononcé. Ah! il n'y aura pas un seul pécheur qui ne parle ainsi, pas un seul qui n'augmente, par cet aveu forcé, le triomphe de la vérité; pas un seul qui ne soit un spectacle manifeste, et de la colère de Dieu, et de sa victorieuse équité: *Ut vincas cum judicaris.* (*Psal.* L.)

Tout est donc fini, Messieurs: le cœur de Dieu a été manifesté, le cœur du pécheur a été pleinement développé, les saints ont jugé, les pécheurs même ont jugé, toute la terre a jugé... Jugez donc maintenant vous-même, grand Dieu, et prononcez cette décision finale dont l'horrible attente fait frémir tous les peuples de l'univers.... Ici règne tout à coup un silence terrible, un tremblement général, un frémissement universel. Le Juge souverain se lève sur son trône: avec quelle puissance, avec quelle majesté! Le feu dans les yeux, la terreur dans la voix, la foudre à la main, il va parler, et parler pour la dernière fois! Quand il parle aujourd'hui dans sa douceur, à peine est-il écouté; vous l'écouterez du moins, pécheurs, quand il vous parlera dans sa fureur. Mais hélas! que dira-t-il? S'il parle, nous mourrons; et s'il ne parle pas, nous n'en mourrons pas moins.

Ah! Messieurs, j'ai toujours craint d'en venir à cet endroit douloureux, à cet arrêt irrévocable que sa justice dictera, que sa bouche prononcera, et qu'aussitôt tout l'enfer exécutera. Hélas! où en sommes-nous? L'esprit se trouble, la raison s'égare, la foi même s'épouvante au son de ces dernières et lugubres paroles: *Discedite a me, maledicti, in ignem æternum, qui paratus est diabolo et angelis ejus* (*Matth.*, XXV); paroles adorables et lamentables tout à la fois. Ah! c'est vous-même, ô mon Sauveur! nous vous adorons ici.... c'est vous-même qui les prononcerez, c'est vous-mêmes, chers auditeurs, qui les entendrez.... Ah! prêtres du Dieu vivant, prédicateurs de son Evangile, que faites-vous donc? qu'attendez-vous? Animez donc votre voix, enflammez votre zèle, redoublez vos cris, criez sans ménagement: *Clama, ne cesses...* (*Isa.*, LVIII.) Allez de maison en maison; allez dans les palais, dans les bureaux, dans les assemblées, jusque dans les appartements les plus reculés; allez partout répandre la terreur et l'effroi; allez, comme le prophète Joël, faire retentir la fatale trompette; allez, comme Jérémie, jusque dans les places publiques de Jérusalem: là, annoncez à propos et hors de propos ces lugubres et lamentables paroles... La fin du monde est venue... habitants de la terre, la fin est venue... Que celui qui a des oreilles pour entendre entende. Eh quoi? *Discedite a me, maledicti* (*Matth.*, XXV): Allez, retirez-vous de moi, abominables créatures; retirez-vous de moi, hommes bénis du monde, il est vrai, applaudis des autres hommes, mais maudits par mon Père; élus du monde, j'en conviens, mais réprouvés par mon Père, ou plutôt maudits par vous-mêmes, réprouvés par vous-mêmes: *Discedite a me, maledicti.* Et où iront-ils donc, grand Dieu? A la place qu'ils ont choisie. Mais où est cette place? Dans le feu: *in ignem.* (*Ibid.*)

Allez dans les feux, femmes sensuelles et délicates; dans les feux, hommes de plaisir; dans les feux, ouvriers d'iniquité; abominables pécheurs, allez brûler dans tous les siècles, je ne vous dois rien, je vous rejette pour jamais: *in ignem æternum.* (*Ibid.*) Ah! dans ce peu de paroles, quel assemblage de malheurs!... Etre rejeté loin de Jésus-Christ, quelle cruelle séparation! être maudit de Dieu, et d'un Dieu sauveur, quel comble de malédiction! être jeté dans le feu, quel séjour! quelle demeure! et dans un feu qui d'abord n'avait été préparé que pour les démons, quelle affreuse société! dans un feu qui ne s'éteindra jamais, quelle affreuse durée! dans un feu que vous avez vous-mêmes allumé, quel redoublement de rage et de désespoir! *in ignem æternum.* Le comprenez-vous bien, Messieurs? Ah! prophètes, prédicateurs du Dieu vivant, parlez donc encore plus haut, ne ménagez plus rien, vos auditeurs pardonneront tout aux transports de votre douleur, ou plutôt que toute langue mortelle se taise: des paroles humaines ne peuvent qu'affaiblir les paroles d'un Dieu irrité. Ne dites donc plus rien, de peur de n'en pas dire assez. Ne parlez plus que par votre silence, votre épouvante, votre saisissement; faites trembler vos auditeurs et tremblez vous-mêmes avec eux.

Enfin, Dieu est vengé, le péché est foudroyé, la vertu est couronnée; les saints sont entrés dans le ciel à la suite de Jésus-Christ, la palme à la main; les réprouvés sont plongés dans un étang de feu, dans des abîmes brûlants; le ciel est fermé, l'enfer l'est aussi, le sceau de Dieu y est apposé, les portes éternelles ne s'ouvriront jamais. Voici donc le dénouement de cette grande journée, la fin du temps, le commencement d'une affreuse éternité... Ah! prédicateurs, auditeurs, replongez-vous dans votre néant, adorez le Dieu vengeur, frémissez tous en sa présence, ou plutôt courez tous au pied de la croix, cachez-vous dans ses plaies,

insinuez-vous dans son cœur, entrez dans les entrailles de sa miséricorde, et n'en sortez jamais. Hélas! Seigneur, nous n'avons plus que ce rayon d'espérance, ne nous l'ôtez pas. Mon Dieu, mettez-nous un jour à votre droite, et pour cela, mettez-nous-y dès aujourd'hui : puissions-nous tous vous suivre un jour, adorable Sauveur, pour augmenter la gloire de votre triomphe. Nous sommes assemblés en votre présence pour entendre votre sainte parole : ne nous séparez point, Juge souverain des vivants et des morts ! ne nous séparez point ! réunissez-nous au dernier jour au pied de votre trône, pour adorer votre empire éternel; et qu'il n'y ait ici aucun fidèle qui n'entende cette consolante parole que vous adresserez à vos élus avec une bonté, une douceur qui les ravira : ***Venez, les bénis de mon Père, possédez enfin le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde*** (*Matth.*, XXV.), et qui durera jusqu'à la fin des siècles. C'est, Messieurs, ce que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

## SERMON XIV.

### ÉTERNITÉ MALHEUREUSE.

Mortuus est dives, et sepultus est in inferno. (*Luc.*, XVI.)

*Le riche mourut, et il fut enseveli dans l'enfer.*

O l'effrayante vérité ! ô la triste destinée! un riche mort et enseveli dans l'enfer ! Dès qu'on est riche on voudrait ne jamais mourir; on ne songe même guère qu'on est mortel, on ne pense qu'à jouir de son bien, on se repose à l'ombre de son abondance, on cherche à prendre ses commodités et ses aises; tout le soin qu'on a est de se procurer des plaisirs, de s'assurer des jours longs et tranquilles, et pourvu qu'on ne manque de rien dans le temps, on se met peu en peine de ce qui arrivera dans l'éternité. O vous, riches de la terre ! qui, par votre luxe et par la magnificence de vos tables, ressemblez si fort au riche de notre évangile, ouvrez ici les yeux sur sa malheureuse destinée; souvenez-vous, et ne l'oubliez jamais, qu'il mourut et qu'il fut à la mort enseveli dans l'enfer : *Mortuus est*, etc.

Mais, quoi ! toujours parler d'enfer, nous diront avec hauteur certains demi-chrétiens qui ne le croiront jamais que quand il l'éprouveront par eux-mêmes. Toujours parler d'enfer ! vous y trouvez donc à redire, vous qui voudriez qu'il n'y en eût point! mais si vous n'y croyez point, on ne vous en parle pas encore assez. Hé quoi ! des âmes immortelles, le prix du sang d'un Dieu périront sous nos yeux ! Quoi ! nous verrons des troupes insensées de pécheurs courir au précipice, et nous aurons une vaine délicatesse, et nous nous conformerons au goût d'un siècle bizarre qui ne veut entendre que des morales agréables, et qui met toutes les vérités terribles au rang des vérités populaires, comme s'il n'y avait d'enfer que pour le peuple, quoiqu'il y en ait beaucoup moins pour le peuple que pour les autres conditions, nous demeurerons dans le silence !

Non, dit saint Chrysostome, que les cris éloquents, mais lamentables des réprouvés, retentissent de toutes parts. Disons à nos frères, mais disons-le jusqu'à l'importunité qu'il est terrible de tomber dans ce lieu de tourment : ***Ne et ipsi veniant in hunc locum tormentorum;*** que lorsqu'on y est une fois tombé, il est impossible d'en sortir : ***Ut hi qui volunt hinc transire ad vos non possint neque inde huc transmigrare.***

Mais, quoi ! toujours parler d'enfer ! n'a-t-on rien autre chose à nous dire ? Eh! plût à Dieu, dit saint Chrysostome, qu'on en parlât partout, et qu'on en parlât toujours, et dans les cercles et dans les assemblées, et jusque dans les festins ! Plût à Dieu qu'un prophète, avec un charbon ardent de l'autel, allât de maison en maison, et que partout il fît entendre cette voix menaçante aux pécheurs : Vous vous divertissez maintenant sur la terre, mais savez-vous ce qu'on pense de vous dans le ciel ? savez-vous que la foudre est prête à tomber sur votre tête? Vous jouez! mais savez-vous que vous jouez à tout perdre, que vous risquez votre éternité pour un moment de plaisir? Savez-vous qu'il y a un abîme sous vos pieds où les chansons lascives se changent en hurlements épouvantables, les ris et la joie en désespoir, les plaisanteries en grincements de dents ? le savez-vous, y pensez-vous ? Plût à Dieu qu'on jetât du moins chaque jour un regard sérieux sur cet avenir formidable!

Car, c'est là une grande vérité qui devrait consommer la conversion, qui devrait du moins la commencer. Eh ! qui le fera donc? qui peut le faire, si une éternité malheureuse ne le fait point? Vous le voyez, ce n'est point le spectacle de l'enfer que je présente à votre piété étonnée, c'est son éternité que je pourrais appeler l'enfer de l'enfer. Or, dans cette éternité, il y a deux mystères; un mystère de foi qui trouble et que l'on veut approfondir; un mystère de terreur qui pourrait troubler bien davantage et qu'on n'approfondira jamais assez. Je dis, et voici le plan de ce discours.

Dans l'éternité malheureuse, rien qui doive troubler, scandaliser notre foi : sujet du premier point.

Dans l'éternité malheureuse, rien au contraire qui ne doive troubler, alarmer notre conscience : sujet du second point.

Grand Dieu! suspendez votre enfer; tandis que j'épouvanterai le vice, consolez intérieurement la vertu : que ceux qui vous aiment n'entendent jamais parler d'enfer que pour vous aimer encore plus. Et vous, Vierge sainte, soyez aujourd'hui notre espérance, et sauvez ce peuple qui est menacé de la mort éternelle ; nous vous en conjurons par les paroles de l'ange. *Ave, Maria.*

### PREMIER POIN

Dans quel abîme, Messieurs, allons-nous entrer? Qu'est-ce donc que cette éternité

et que faut-il en penser? C'est un grand mystère de notre religion, un mystère dont on parlera toujours, et qu'on ne comprendra jamais. Ce ne sont que quatre syllables, dit saint Augustin, mais elles expriment des malheurs qui n'auront jamais de fin. Tourments continuels sans intervalle, continuels sans diminution, continuels sans interruption, chaos insurmontable, miraculeuse perpétuité de vengeance, nuit éternelle de flammes implacables, horrible uniformité de souffrances, inépuisable variété de supplices, cruelle immortalité, comment vous nommerai-je, Dieu vengeur du crime! donnez-moi des images, des expressions dignes de votre colère, et vous, chrétiens, appliquez ici toute votre foi.

Dans cette éternité, il y a trois grands objets à contempler : sa sévérité, son équité et, si j'ose le dire, sa nécessité. Rien cependant en tout cela qui ne doive affermir notre foi et la fortifier.

Pénétrons d'abord en esprit dans cette fournaise embrasée, considérons un pécheur. Ce pécheur, si vous voulez, qu'on a vu autrefois dans le monde comblé de richesses, d'honneurs, cet homme si admiré, si envié ; examinez les horreurs de sa prison, la pesanteur de ses chaînes, la cruauté de ses bourreaux, l'ardeur, l'activité du feu qui le dévore, sa confusion, ses pleurs, ses plaintes, ses regrets, ses gémissements, sa rage, son désespoir, car voilà en deux mots l'histoire de ses malheurs. Tout cela est extrême et tout cela est éternel ; jamais aucun adoucissement, toujours nouvel accroissement de supplices; tout est terrible dans l'enfer, mais rien n'y est plus terrible que cette immutabilité, que cette affreuse et invariable éternité qui sera toujours annoncée au pécheur réprouvé ; annoncée par les démons, ils le tourmenteront toujours ; par la prison, il y demeurera toujours ; par les flammes, elles le brûleront toujours ; par le ver rongeur, il est immortel, il vivra toujours; par ses complices, ses amis, ils le maudiront, ils le détesteront toujours. Oui, chaque supplice portera toujours à ses yeux l'affreux caractère d'immortalité.

Eternité qui sera toujours présente aux yeux du réprouvé. Le pécheur, autrefois si volage, devient tout à coup un homme furieux, il est tout absorbé dans ses pensées profondes, il se fait une peinture horrible, une cruelle description de ce qu'il doit souffrir jusqu'à la fin des siècles ; ne penser qu'à l'éternité, n'avoir que l'éternité devant les yeux, être submergé dans un abîme de douleurs, être accablé de maux, être privé de tous les biens, être abandonné de Dieu, être chargé de tout le poids de la colère de Dieu, être dans un état où l'on ne peut plus se contenter soi-même, ni recevoir d'ailleurs de consolation, où l'on ne peut plus ni vivre, ni se détruire ; brûler, languir, blasphémer, se déchirer, se désespérer, c'est la vie d'un réprouvé. Encore, s'il pouvait perdre de vue cette éternité toujours renaissante ; encore s'il pouvait l'oublier! mais non, il souffrira pendant une éternité, et à tous les moments de l'éternité il souffrira l'éternité tout entière.

Ah! Messieurs, qui vous plaignez tant pour de légères douleurs, cela n'est-il pas désespérant? Souffrir et ne mourir jamais! Souffrir une éternité! vous m'effrayez : il ne serait pas nécessaire de me parler avec saint Jean (*Apoc.*, XIX, XX, XXI), de feux allumés, d'étangs enflammés ; il n'y aurait qu'à me dire que je serai toujours rempli de la même pensée, occupé de la même réflexion, toujours attaché au même lieu, sans pouvoir jamais changer de place, de situation, d'occupation; la seule pensée suffit pour me désespérer. Quoi! toujours dans un lit malade, toujours dans un cachot, toujours dans une prison, jamais de repos, jamais de liberté!..... Toujours... jamais... Ces courtes paroles font frémir même dès cette vie. Toujours, jamais, expriment des extrémités inconcevables.

N'attendez donc pas, Messieurs, que j'entre plus avant dans cet abîme, que par des comparaisons, toujours défectueuses, j'entreprenne de mesurer cette étendue immense des cieux que rien ne peut épuiser, cette vaste carrière qui commence toujours et qu'on ne remplit jamais. Concevez tout ce qu'on peut concevoir, usez de quelle mesure il vous plaira pour supputer, vous croirez en trouver la fin, vous n'en trouverez que le commencement, dit saint Hilaire. Ne demandez pas, dit saint Augustin, quand Caïn sortira de l'enfer, quand ses feux s'éteindront, quand l'éternité finira ; ne demandez pas même quand elle commencera : dans cette effrayante éternité il n'y a ni passé ni avenir, tout est présent. Ne demandez pas, dit un prophète, quand Dieu cessera de frapper enfin les malheureuses victimes de sa colère ; comme elles seront toujours dans leurs péchés, il les frappera toujours : *Adhuc manus ejus extenta.* (*Isa.*, IX, X.) Ne demandez pas, dit un autre prophète, quand il sera enfin épuisé ce calice de sa fureur? le calice du Tout-Puissant est inépuisable et les pécheurs le boiront jusqu'à la lie : *Fœx ejus non est exinanita.* (*Psal.* LXXIV.)

Figurez-vous, Messieurs, si cependant vos faibles esprits peuvent aller jusque-là ; figurez-vous, qu'après ces millions d'années, ces millions de siècles, le réprouvé se présentera avec son corps déchiré, brûlé, desséché, avec son âme triste, désolée, gémissante ; avec un cœur, ce semble, contrit et humilié, Dieu juste, Dieu vengeur, êtes-vous content? Non, je ne le suis point encore. Des millions de siècles écoulés, tu ne feras que commencer ton éternité. Mais ce feu ne s'éteindra-t-il point? Jamais. Mais nos corps ne seront-ils pas à la fin consumés par un feu si dévorant? Jamais. Ma bonté à fait pour ne vous des miracles inutiles, ma colère fera aussi des miracles incompréhensibles : vos corps, vos âmes, tout brûlera, rien ne périra ; ce feu conservera tout ce qu'il consumera. Mais ne vous lasserez-vous pas,

grand Dieu ! de nous voir souffrir? Et vous abominables pécheurs, vous lassiez-vous de l'offenser? Quand on vous parlait de pénitence, c'était toujours trop tôt : encore un jour, encore une année, encore un plaisir, encore un péché, ce n'était jamais fait; je criais en vain, on ne m'entendait point, si on m'entendait, on ne m'obéissait point. Les choses sont changées; vous criez présentement : *Père Abraham.* Il n'y a plus de père pour vous, vous criez en vain ; on vous répondra toujours selon votre propre sentiment : encore une année, encore des millions d'années et des millions de siècles, et l'éternité ne fera que commencer.

C'est sur cela même, sur cet affreux portrait de l'éternité et de la sévérité inconcevable, qu'on demande où est l'équité? Etes-vous juste, Seigneur? Le pécheur ose le demander.... Ah ! malheureux, vous le verrez un jour vous-même; un jour vous rendrez un hommage bien solennel à son équité victorieuse, et vous comprendrez, avec évidence que dans cette éternité tout justifie Dieu et que rien ne justifie le pécheur. Tout justifie Dieu, soit que nous considérions les démarches de sa justice, soit que nous fassions attention aux démarches de sa bonté. C'est un Père, dit saint Pierre, mais un Père qui ne veut pas qu'aucun de ses enfants périsse ; c'est un Juge, mais un Juge qui ne veut point que les coupables soient perdus s'ils ne s'obstinent à se perdre. Sa justice est terrible, il est vrai; mais, toute terrible qu'elle est, que fait-elle ? est-elle précipitée dans ses punitions? frappe-t-elle sans avertir? écrase-t-elle sans menacer? Elle est si lente à punir, que ses retardements lui font, pour ainsi dire, tort à elle-même; on s'en prévaut toujours. Dites-moi, notre Dieu, est-il un de ces maîtres inquiets, qui cherchent toujours à surprendre? Ne fait-il pas gronder sa foudre longtemps avant que de la lancer? ne fait-il pas briller le glaive afin qu'on se mette en état de l'éviter et de parer le coup? Ah ! il est longtemps à préparer son arc et ses flèches, il fait un grand bruit, afin qu'on l'entende partout, et que tout le monde s'empresse à le désarmer; un bon père, le meilleur des pères, en fait-il davantage? Mais un juge de la terre, un maître en font-ils autant?

Que, si, après vous avoir tant pressé, conjuré, menacé, il frappe enfin, c'est un ennemi obstiné qu'il frappe, un ennemi audacieux, irréconciliable, qui l'a été, qui a voulu l'être, qui le sera toujours ; un ennemi qui ne s'est point repenti et qui ne se repentira jamais; un ennemi qu'il aurait voulu dérober à sa colère : avis, conseils, menaces, inspirations, attraits, remords, que n'a-t-il pas fait? tout a été employé, tout a été méprisé. Cet ennemi rebelle, inflexible dans sa révolte, il le punit enfin, mais il le punit à regret, comme malgré lui ; il est forcé à le punir, il ne peut plus s'en défendre. Cet ennemi lui a arraché la foudre des mains, dit Salvien, et par conséquent tout justifie Dieu, par rapport au pécheur, sa bonté et sa justice l'ont attendu.

Mais rien ne justifie le pécheur par rapport à Dieu. On dit ordinairement qu'un homme est coupable lui-même de son malheur et malheureux par sa faute, quand deux circonstances se trouvent dans sa destinée : 1° quand il a été averti distinctement du malheur qui le menaçait; 2° lorsqu'il a pu non-seulement le prévoir, mais qu'il a eu tous les moyens nécessaires pour le prévenir. Or, c'est ce qui se trouve dans le malheur du réprouvé ; on lui avait dit cent et cent fois qu'après cette courte vie il y a pour le bien et le mal un état fixe, permanent, immuable, éternel ; vous le saviez, mauvais serviteur, que votre Dieu n'était pas un maître dont on peut se jouer impunément, et que quand le feu de sa colère était une fois allumé, c'en était fait, il était allumé pour l'éternité. Vous le saviez, vous ne pouviez l'ignorer, pourquoi donc n'avez-vous pas prévenu sa juste colère? Les moyens vous ont-ils manqué pour cela? Le temps, les grâces, la liberté? Le temps! Eh! vous n'en avez eu que trop, votre Dieu n'en a été que plus offensé; une longue vie a été chez vous une longue iniquité. Est-ce la grâce? Mais y a-t-il un seul réprouvé dans l'enfer qui se plaigne que la grâce lui a manqué? Le mauvais riche s'en plaint-il ; dans la prière qu'il fait à Abraham, l'entendez-vous accuser la grâce? Non, la grâce n'est pas accusée dans l'enfer comme elle l'est sur la terre. Hérétique sur la terre, le dirai-je, le pécheur deviendra sur ce point catholique dans l'enfer : ce sera l'être bien tard. Qui vous a donc manqué? est-ce la liberté? Mais, quoi! y a-t-il dans le monde une puissance fatale qui vous entraîne malgré vous au péché? Mais quelle main meurtrière vous a donc poussé dans le puits de l'abîme? qui vous a obligé de vous y précipiter; qui vous a fait violence ; qui vous a forcé? Que vous êtes malheureux! Mais n'est-ce pas parce que vous l'avez voulu? Qui vous a contraint d'offenser Dieu, de violer sa loi, de fouler aux pieds ces saintes ordonnances, de vous jouer de sa bonté? Ne vous a-t-il pas appelé comme un bon père qui craignait de vous perdre; ne vous a-t-il pas conjuré de ne point courir à la mort? Eh! quoi, il y a déjà dix, vingt années que vous vous creusez à vous-même une place dans l'abîme; et vous osez, enfant dénaturé, dire que c'est votre père ! Il y a dix, vingt, peut-être trente années que vous allumez un feu vengeur, et vous osez dire que c'est son souffle et sa main ! Des furieux tout acharnés à se perdre veulent périr, ils périssent. Sera-t-il responsable, ce grand Dieu, de notre témérité, de notre folie, de notre fureur? Il n'a pas besoin de se justifier devant ces créatures, non sans doute; mais pour justifier sa colère et tout l'excès de sa colère, il ne faut que l'excès de votre ingratitude, il n'en faut pas davantage. Oui, votre malice fait d'avance l'apologie de sa justice, il n'y a rien à répliquer : *Ma-*

*jor est iniquitas mea quam ut veniam merear.* (*Gen.*, IV.)

Mais, dit l'impie, il n'y a point d'équité où il n'y a point de proportion ; or, il semble qu'il n'y en a point entre ce que le pécheur a fait et ce qu'il souffre, entre ses péchés et ses supplices. Proportion de rigueur : souvent ce n'est qu'un péché, un petit péché, qu'un petit nombre de péchés, et pour lesquels il souffre tous les maux à la fois. Proportion de durée : souvent ce n'est qu'un péché passager, un péché d'un instant, et pour un moment une éternité tout entière. Quelle proportion ! Vous le demandez, raisonneur téméraire, et moi je puis à mon tour vous demander : 1° ce que vous pensez des juges de la terre, qui, pour un seul crime passager, pour un vol d'un moment, condamnent un criminel à passer toute sa vie dans les chaînes, dans la servitude et à la mort même, ce qui, de la part de ces juges, est comme une punition éternelle ; car la justice humaine a aussi son espèce d'éternité : y trouvez-vous de la proportion ?

Je demande, 2° quelle proportion trouvez-vous entre un verre d'eau et un torrent de volupté, entre des bonnes œuvres passagères et une récompense éternelle ? Nous ne trouvons jamais d'excès dans la miséricorde de Dieu, et nous en voulons toujours trouver dans sa justice. Vous demandez où est la proportion ? la voici. Vous voulez tant raisonner, raisonnez donc, et sachez que la mesure est égale entre le péché et la peine. Si d'abord on regarde le péché dans son objet, et par rapport au Maître offensé qui est infini en tout, en grandeur, en puissance, en sagesse, en majesté, le péché est donc aussi infini en quelque sorte, en malice et en bassesse. A une malice infinie il faut une peine infinie, la raison le dicte, il faut une juste compensation ; mais une créature bornée ne peut point souffrir une peine infinie, il faut donc que la durée des tourments supplée à la rigueur ; c'est l'ordre de la justice : voilà la proportion.

Mais sachez que la mesure est égale au péché, si on regarde le péché non plus dans son objet, mais dans son principe et dans la volonté qui l'a commis ; cette volonté est comme éternelle : ceci, Messieurs, mérite votre attention. Chaque passion a ses désirs immortels. Un vindicatif, au moment qu'il voudrait se venger, voudrait toujours se venger, éternellement perpétuer sa vengeance, cela n'est-il pas certain ? Un avare voudrait toujours gagner, et qu'à chaque instant les profits doublassent au centuple. Un voluptueux voudrait que ses plaisirs fussent éternels, qu'un divertissement succédât sans cesse à un autre divertissement. Dans l'ardeur de certaines passions un pécheur voudrait être impunément tout ce qu'il est alors, et l'être toujours il le voudrait, cela n'est-il pas certain ? Il ne faut donc pas mesurer le péché seulement par le temps qu'il dure, mais encore par le temps qu'on aurait souhaité qu'il durât.

Que si vous dites que le pécheur ne voulait pas toujours pécher, eh ! que n'a-t-il donc cessé de le faire ? Eh ! pourquoi l'impénitence a-t-elle consommé son péché, couronné son iniquité ? Si Dieu avait laissé cet esclave insolent éternellement sur la terre, ne l'aurait-il pas éternellement offensé ? Si sa révolte n'a pas été éternelle, à qui en est-il redevable ? est-ce à la bonté de son cœur ou à la force de son bras ? N'a-t-il pas montré qu'il pécherait toujours s'il vivait toujours, puisqu'il a péché toute sa vie, et qu'il a persévéré dans le péché jusqu'à son dernier soupir ? N'est-ce pas faire voir bien clairement que ce n'est point le pécheur qui quitte volontairement le péché, mais l'attrait du péché qui se refuse au pécheur, et que le temps peut manquer, mais que le désir ne manque jamais ; et que si le mal est court en lui-même, le désir du mal, l'affection, la complaisance pour le mal sont réellement éternelles ? Or, Dieu juge bien moins par l'action extérieure que par le cœur, que par la volonté qui en sont les principes.

L'action est passagère, il est vrai, mais la volonté est éternelle, et, par conséquent, l'offense est éternelle. Savoir et savoir très-bien que si on vit et si l'on meurt dans le péché, on est damné sans ressource ; le savoir, et cependant y vivre et y mourir, n'est-ce pas comme si on déclarait au ciel et à la terre que l'on consent à tout, qu'on accepte les suites éternelles du péché, qu'on est content de ne voir jamais Dieu et de brûler toujours

En effet, quand vous commettez un péché, âmes infidèles, savez-vous ce que vous faites ? Ames cruelles à vous-mêmes, vous rejetez la grâce et l'amitié de Dieu ; vous renoncez à la possession de Dieu, vous vous faites esclaves de Satan, vous ne rétractez point votre mauvais choix, vous ne réparez point vos iniquités, vous ne les expiez point, vous mourez donc dans cette cruelle affliction, vous la portez jusqu'au tombeau, jusqu'au tribunal de Dieu ; Dieu vous trouve coupables, il vous rejette de devant sa face, il vous condamne, il vous punit. Est-ce lui qui est coupable de vos malheurs ? Et pourquoi portez-vous votre crime jusqu'à lui ? Il est vrai qu'il le punira toujours, mais parce que le péché subsistera toujours qu'il ne sera jamais effacé. Il est vrai que vous serez toujours malheureux, mais parce que vous serez toujours criminels. Il est vrai que jamais Dieu ne changera, mais la mesure de ce grand Dieu n'est-elle pas égale à la vôtre ? N'est-ce pas haine pour haine, infidélité pour infidélité, éternité pour éternité ?

Au reste, Messieurs, ne croyez pas que ce soit ici nos pensées, ce sont celles des prophètes et des Pères de l'Eglise, de Tertullien, de Salvien, de saint Augustin, de saint Jérôme, et généralement de tous les saints docteurs ; et, si nous ne le comprenons pas comme eux, c'est qu'en vérité nous sommes des criminels prévenus contre notre Juge,

qui ne trouvons bon et équitable que ce qui nous flatte, et qui trouvons injuste et excessif tout ce qui nous condamne ; c'est par là que ce mystère de terreur devient si incompréhensible à notre faible raison.

Ici, Messieurs, il semble que je devrais interrompre ce triste discours pour vous laisser méditer à loisir ces vérités terribles, mais il faut aller plus loin. Non-seulement elle est juste, j'ajoute qu'elle était nécessaire, oui nécessaire pour les intérêts de Dieu, pour l'intérêt général du monde, pour l'intérêt particulier de tous les hommes.

Je dis, 1° nécessaire pour les intérêts de Dieu, et sans cela ne se moquerait-on pas ouvertement de lui dans le monde? Si sa vengeance n'était pas éternelle, on le servirait encore plus mal qu'on ne fait, c'est-à-dire qu'on ne le servirait point du tout; le Dieu de toute la terre ne serait presque le Dieu de personne : cela n'est que trop évident.

Nécessaire, 2° pour l'intérêt général du monde. N'est-il pas évident encore que les lois humaines, tout armées qu'elles sont du glaive, n'ont pas la force d'arrêter le crime; que les feux, les roues, les gibets ne peuvent point en venir à bout; nous le voyons assez. Tous les jours on commet tous les crimes, tous les jours on fait de nouveaux péchés, que serait-ce donc s'il n'y avait point d'enfer? Il n'y a déjà que trop de libertinage et de dissolution dans le monde; mais que serait-ce si les peines de cet enfer devaient finir avec le temps? J'entends les grands esprits du siècle qui disent quelquefois : mais quelle providence en Dieu d'avoir établi pour ses créatures un état de souffrance, un état fixe, permanent, immuable, éternel! Quelle providence, dites-vous! Et moi je dis : quelle providence si cela n'était pas! Le péché ne triompherait-il point dans le monde à l'abri de l'impunité? La corruption ne serait-elle pas générale, le débordement universel? Que serait-ce que le monde? Un affreux assemblage d'impies, de scélérats, d'hommes féroces, tyrans les uns des autres. Eh! qui de nous serait en sûreté? L'éternité a donc été une digue nécessaire pour arrêter le torrent de l'iniquité qui allait couvrir toute la face de la terre, nécessaire donc pour l'intérêt général du monde.

Nécessaire enfin pour l'intérêt personnel et particulier de tous les hommes; je dis l'intérêt de leur salut. Et sans cela, qui se sauverait? Entrez avec respect dans le cœur de Dieu, dans le sanctuaire de Dieu, comme l'appelle un prophète. Dieu a creusé un enfer, c'est son bras tout-puissant qui l'a créé. C'est sa justice, me direz-vous d'abord, puisque l'enfer est le monument le plus redoutable de sa colère; mais d'un autre côté il semble que ce soit sa miséricorde; et voici une belle réflexion de saint Chrysostome. Par où Dieu a-t-il commencé? Il a créé le paradis avant que de creuser l'enfer, et cet enfer il ne l'a creusé que pour vous forcer d'entrer dans son paradis; c'est-à-dire qu'il fait servir sa justice même aux aimables desseins de sa miséricorde. Je veux les sauver, a dit le Seigneur, mais je connais leur cœur intéressé, mercenaire, sensible aux biens et aux maux, et encore plus sensible au mal et à la douleur qu'au plaisir et à la félicité; il faut donc les prendre par leurs propres inclinations; il faut intéresser leur amour-propre. Si l'on n'aime pas Dieu par le grand motif d'une charité épurée, du moins on s'aimera soi-même, on ne sera pas ennemi de soi-même jusqu'au point de vouloir être éternellement malheureux; la crainte gagnera ceux que l'amour et les bienfaits n'auront pu gagner; l'enfer touchera les âmes dures qu'une gloire éternelle n'aura pu toucher, je les forcerai donc à s'aimer eux-mêmes.

Tels ont été les desseins de Dieu, dit saint Chrysostome, et je ne crains point d'ajouter et de dire que Dieu en créant l'homme n'aurait rien fait s'il n'avait en même temps préparé un paradis pour animer la vertu : et en créant le paradis, il n'aurait rien fait encore s'il n'avait creusé un enfer pour étonner la lâcheté; et en creusant cet enfer, il n'aurait rien fait enfin, je dis rien de décisif, rien de bien efficace, s'il ne l'avait fait éternel : car, voyons quelle impression fait sur nous la crainte des châtiments temporels. Tout le monde croit le purgatoire et personne ne le craint. On a beau avec les saints Pères vouloir étonner, épouvanter les chrétiens, ah! qui s'en met en peine, qui est-ce qui fait un pas pour l'éviter? Quelle pénitence pour s'en préserver? et parmi les mondains les plus sensuels, les plus délicats, ne dit-on pas tous les jours qu'on s'estimerait heureux d'y aller un jour? Cependant ce sont des feux, dit saint Augustin, et des feux bien terribles; on y brûle, on y languit des années, et peut-être des siècles entiers, on le sait, on en est convaincu, mais ce sont des feux passagers; ce ne sont point des feux éternels, on en sortira un jour, et là-dessus on est tranquille, on s'en console par avance : hélas! s'en fait-il un péché de moins dans le monde? Or certainement il en serait de même du feu de l'enfer si ce n'était pas un feu éternel.

En effet, supposons pour un moment ce qui n'arrivera jamais, que Dieu change ses desseins là-dessus et qu'au lieu d'une éternité ce ne sera plus que mille années de supplice, comme le pensaient quelques millenaires, et avec eux le fameux Origène dont l'Eglise a toujours détesté la fausse et bizarre douceur, la compassion mal entendue pour les malheureux qui ne méritent point de compassion; supposons qu'on annonce partout cette éternité, mille années de souffrances seulement, après quoi tout sera expié, après quoi le paradis ne pourra vous échapper; je vous le demande, chrétiens, quels bons effets produirait cette mitigation? Par là quels péchés arrêterait-on? Pas un seul. Quelle pénitence ferait-on?

On n'en ferait point. Que verrait-on, hélas! nous pouvons en juger par ce que nous voyons maintenant, malgré la créance d'une éternité, la plupart des hommes se damnent; sans une éternité presque tous les hommes se damneraient, les saints eux-mêmes ont commencé par là l'ouvrage de leur sanctification, par une crainte salutaire.

C'est donc l'enfer, me sera-t-il permis de le dire, qui a peuplé le ciel; je veux dire que c'est la crainte du feu éternel qui a allumé en eux, par degrés, le feu de la divine charité; c'est la crainte qui a commencé l'ouvrage, et c'est l'amour qui l'a achevé: sans cela, à peine y aurait-il un seul juste dans Sodome! à peine y aurait-il un juste dans le monde entier! La vie éternelle et la mort éternelle sont les deux grands contrepoids des passions; un enfer éternel est le grand ressort qui règle, qui ordonne, qui arrange bien des choses, qui empêche bien du mal, qui fait pratiquer bien des vertus. C'est en ce sens que saint Chrysostome disait à son peuple une chose qui va vous surprendre: Mes frères, rendez de continuelles actions de grâces à la bonté de Dieu; ne cessez point de le remercier de ce qu'il vous a préparé les délices du ciel, mais encore de ce qu'il a creusé les abîmes de l'enfer. Pourquoi? parce que par là il vous a fait une nécessité de votre bonheur, une nécessité d'être heureux. Je vous remercie, Seigneur, je bénis votre colère avec votre bonté, puisque vous faites servir les rigueurs de l'une à l'aimable douceur de l'autre.

C'est ainsi que l'entendaient les Pères; mais vous, Messieurs, comment l'entendez-vous? quelles sont ici vos pensées? J'entends que vous dites ici avec de profonds soupirs, nous croyons tout ce qu'il faut croire; mais malgré toutes vos raisons et votre conviction, nous avons toujours des peines là-dessus; cette effrayante éternité ne peut calmer notre imagination. Quoi! nous sommes chrétiens, et nous ne pensons pas selon la foi! Quand la foi parle, est-ce à l'imagination à parler? ne faut-il pas la faire plier sous le poids des révélations divines? Mais des flammes éternelles! cela est-il possible? des flammes éternelles à un chrétien qui, malgré ses faiblesses, ne laisse pas, après tout, d'avoir de la religion. Que voulez-vous donc que Dieu fasse? Prescrivez-lui donc de nouvelles règles de justice; venez donc donner des conseils au Tout-Puissant; venez lui apprendre comment il doit concilier ses intérêts avec les vôtres. Qui voulez-vous que Dieu reçoive dans la sainte Sion? des misérables, encore teints du sang des pauvres, noyés dans le vin, abrutis par d'infâmes voluptés? est-ce injustice que le Dieu saint ne place pas le crime dans le ciel, qu'il n'introduise pas l'iniquité dans ses tabernacles éternels, qu'il ne place pas l'orgueil sur le trône de sa gloire, la brutalité parmi les anges, l'impudicité parmi les vierges? est-ce injustice qu'il mette quelque différence entre ses amis et ses ennemis et qu'il ne couronne pas également le juste et l'impie? est-ce injustice qu'il ne fasse pas monter sur son trône des sujets rebelles qui se sont ligués contre leur souverain, contre le meilleur des souverains?

Mais c'étaient des hommes si faibles! dites-vous, Messieurs; ah! vous n'y pensez pas: c'étaient des hommes faibles! d'où vient donc qu'ils étaient si invincibles dans le péché, si opiniâtres dans le mal? C'étaient des hommes fragiles! mais d'où vient donc qu'ils se montraient si forts contre Dieu, si obstinés contre son Evangile, si braves contre sa loi? car c'était là où ils mettaient leur bravoure, où ils en faisaient gloire. Vous me parlez toujours de la longueur et de la rigueur de leur éternité, et vous ne dites rien de l'excès, de la longueur de leur iniquité! Dieu est bien terrible, il est vrai, mais aussi il est bien aimable, et il n'est terrible que pour ceux qui ne l'aiment pas. Dieu a bien de la délicatesse pour sa gloire, mais nous avons encore plus de délicatesse pour la nôtre; nous trouvons étrange que Dieu punisse ses esclaves rebelles à son gré, et nous, vers de terre, nous sommes précipités dans notre colère, extrêmes dans nos ressentiments; nous voudrions, comme Aman, pour un salut refusé perdre un Mardochée; on ne peut nous calmer, nous apaiser. Quoi! avez-vous plus de priviléges que votre Dieu? Vous foudroyez un homme, parce qu'il a outragé un autre homme comme lui, et vous ne dites rien à un misérable pécheur qui se fait un jeu d'outrager son Dieu, son maître, son souverain! Ah! c'est ici qu'il faut demander si la proportion est égale: proportion entre le ver de terre et le Roi du ciel et de la terre; proportion entre les vengeances de celui-ci avec l'attentat de ceux-là; proportion de rigueur, proportion de durée. Mais la vérité, dit Salvien, c'est que nous ne pensons qu'à nous, et non pas à Dieu; c'est que nous sommes très-exacts, très-fermes pour nos propres intérêts, et très-relâchés, très-indifférents pour ceux de Dieu; c'est que naturellement nous sommes très-disposés à nous faire grâce à nous-mêmes, et à prendre le parti de l'homme contre Dieu, sans jamais penser à rendre justice à Dieu.

Oui, Messieurs, c'est là, si nous y prenons garde, le fond de notre mauvais cœur; voilà la grande source des peines, des difficultés, le dirai-je, des scandales que nous nous faisons sur l'éternité: mais enfin croyez-la cette éternité, ou ne la croyez pas; pensez-y, ou n'y pensez pas; doutez-en, n'en doutez pas; vous ne la détruirez pas pour cela, votre imagination révoltée n'y changera rien, cette éternité n'en sera pas moins éternité pour vous; vous ferez tant qu'il vous plaira l'esprit fort, l'intrépide, le brave, votre bravoure n'ira point jusqu'à en retrancher un seul instant; vous raisonnerez, vous argumenterez contre votre foi, vos raisonnements finiront et l'éternité ne finira jamais, elle subsistera toujours: mais sera-ce une éternité malheureuse pour vous? c'est de

quoi il s'agit ici : je le répète, cette vérité générale peut devenir une vérité personnelle; c'est ce qui va alarmer votre conscience. Ah! Seigneur, réveillez ma conscience endormie du sommeil de la mort, troublez-la, agitez-la, et qu'à ce moment un ver salutaire mais passager devienne comme ce ver rongeur qui ne meurt jamais. Plus nous avançons, et plus l'éternité nous offre de nouvelles frayeurs; mais ces frayeurs ne sont point pour les amis de Dieu, il y a une autre éternité pour eux, et ils la doivent espérer, comme il y en a une pour les pécheurs, qui doit les faire trembler. Dans l'éternité bienheureuse, rien qui doive troubler, scandaliser notre foi...; dans l'éternité malheureuse, au contraire, rien qui ne doive troubler, alarmer notre conscience... Doux Rédempteur de nos âmes! faites-nous trembler encore, mais ne nous faites trembler que pour vous faire mieux aimer, et que ce soit là le fruit du second point de ce discours.

SECOND POINT.

Ce qui doit alarmer nos consciences, je dis les consciences criminelles, souillées, impures, ce sont les tristes réflexions tirées de la conduite des mœurs par rapport à l'éternité, qui offre tant de préjugés de réprobation. Ecoutez-moi, Messieurs, les vérités sérieuses que vous allez entendre doivent tenir le prédicateur et l'auditeur dans un continuel frémissement, parce qu'enfin ce sont des vérités. N'est-il pas certain et incontestable qu'il y a pour nous tous un avenir immuable dans la religion chrétienne? Une éternité malheureuse n'est pas moins certaine qu'une éternité bienheureuse; et si l'on doute de l'une, dit le pape saint Grégoire, on doit du moins autant douter de l'autre, puisque les promesses pour l'une ne sont pas plus expresses ni plus solennelles que les menaces pour l'autre; et que, dans le même évangile où nous lisons qu'il y a une vie éternelle pour les uns, nous lisons presque trois fois de suite qu'il y a une mort éternelle pour les autres, *In ignem æternum*. (*Matth.*, XXV.) Il n'y a que des impies qui puissent en douter, mais leurs doutes insensés ne font que mieux en affermir la créance, puisqu'ils n'ont commencé à en douter que quand ils l'ont craint, et qu'ils n'ont commencé à le craindre que lorsqu'ils ont senti qu'ils l'ont mérité : les vrais gens de bien ne doutent point de l'éternité, parce qu'ils n'ont aucun intérêt d'en douter : la différence de leurs sentiments vient de la différence de leurs mœurs, de la différence de leurs craintes et de leurs espérances : il est donc certain qu'il y a pour nous tous un avenir immuable, éternel.

Il est certain que cette éternité est fort proche de la plupart d'entre nous. Qu'est-ce que la vie? Une succession continuelle de rapides moments dont aucun ne dépend de nous, et dont chacun peut être suivi de cette effroyable éternité : l'éternité est bien longue, mais il ne faut qu'un moment pour y être plongé, *in puncto ad inferna descendunt* (*Job*, XXI); il ne faut qu'un péché mortel pour la mériter, cela est de foi; un péché mortel, quel qu'il soit; rien qu'une pensée d'orgueil pour les anges rebelles; rien qu'une détraction, une impureté, selon saint Paul; rien qu'un mauvais regard, selon Jésus-Christ lui-même. Que l'enfer soit terrible, et qu'il soit facile d'y tomber, cent fois j'en ai gémi dans mon cœur; eh! qui n'en gémirait pas? Rien qu'un péché, vous le croyez, Messieurs, et vous n'y pensez pas; vous y pensez, et vous ne frémissez pas; vous en frémissez peut-être, et votre frémissement n'opère rien pour votre conversion, et vous ne vous précautionnez pas. Ah! où est donc votre prudence? peut-il se faire que vous dormiez une seule nuit en repos avec cette foi? Tous les chrétiens croient l'enfer, et l'enfer chaque jour se remplit de chrétiens; l'éternité tout incompréhensible qu'elle est, est-elle beaucoup plus incompréhensible que cette folle sécurité? Ne serons-nous raisonnables que pour ne point faire usage de notre raison? ne serons-nous chrétiens que pour ne faire aucun usage du christianisme?

Troisième vérité : Il est au moins certain que cette éternité, la plupart d'entre nous, nous l'avons méritée. Faites vous-mêmes ce fidèle portrait de votre vie; votre conscience va parler ici bien plus haut que mes paroles; souvenez-vous de telle et de telle circonstance où vous avez laissé entrer dans votre cœur le venin du péché mortel; à qui tenait-il que vous ne tombiez pour lors dans l'abîme infernal? Dieu n'avait qu'à retirer son bras, vous tombiez, et votre perte était irrévocable, elle était éternelle; l'arbre serait infailliblement demeuré où il serait tombé, vous n'en doutez point, et au lieu de bénir avec Daniel la tendre providence qui vous tient comme suspendu sur le puits de l'abîme, vous vous amusez à en vouloir sonder la profondeur; vous vous érigez en scrutateurs de ses arrêts éternels; vous osez lui demander raison de cette affreuse éternité, vous qui ne devriez employer les moments de votre vie qu'à le bénir de ce qu'il ne vous y a pas plongé comme tant d'autres; vous vous amusez à lui disputer ses droits souverains; est-ce bien là l'occupation d'un homme qui a été sauvé miraculeusement d'un naufrage éternel, d'un homme qui devrait se regarder comme une victime qu'on vient d'arracher au glaive de l'ange exterminateur; car il est certain que nous avons mérité l'enfer?

Quatrième vérité : Il est certain que nous l'avons déjà mérité, et très-incertain si nous ne le méritons pas encore. Hélas! qui de nous connaît bien distinctement les profondeurs de son propre cœur? Qui de nous peut dire certainement s'il est un objet digne d'amour ou de haine? Qui de nous pourrait dire aujourd'hui avec certitude : il n'y a point pour moi de place dans l'enfer, j'en suis sûr; il y a pour moi un trône dans le ciel, j'en suis assuré? Qui de nous répon-

drait avec tranquillité à cette question? Si dans ce moment j'étais frappé de mort, que deviendrais-je...? quel serait mon sort? que feriez-vous de moi, Dieu vengeur! Je ne le sais pas; tout ce que je sais c'est que j'ai péché, c'est que mon péché a prononcé un arrêt contre moi; que cet arrêt peut s'exécuter à tout moment, et que ce moment va peut-être finir ma misérable vie.

Oui, Messieurs, ce moment peut être pour vous, pour moi, pour quelque autre, la fin du temps et le commencement de cette affreuse éternité: en est-ce assez pour vous faire sécher d'horreur? Il est donc certain et incertain pour tous, si nous ne mériterons pas encore l'enfer; il est donc certain et incertain pour tous si nous n'y tomberons point; ce n'est pas assez; ce qui est désolant, ce qui est souverainement douloureux, ce qui doit arracher à tous des soupirs et des larmes, c'est qu'il paraît certain pour plusieurs qu'ils y tomberont.

Ah! Messieurs, que de vérités affligeantes à la fois! car d'abord n'est-il pas certain, sur la parole de notre Seigneur, que le grand nombre sera le nombre des réprouvés? Il en parle avec une certaine énergie, avec une sorte de surprise, avec exclamation, comme si lui-même il avait été étonné de cette effroyable multitude *quam multi sunt qui intrant per eam!* (*Matth.*, VII.) Que le nombre en est grand! et sur cela voici deux pensées bien désolantes. Il paraît certain que plus de la moitié des hommes qui vivent actuellement sont en état de mort; tant d'infidèles, tant d'idolâtres, tant d'hérétiques, n'est-ce pas plus de la moitié du monde dans le christianisme même? *Quam multi sunt*, etc. Combien qui marchent dans la voie large? Or, il paraît certain que la plupart de ceux qui vivent dans le péché mortel y meurent aussi; de sorte que je n'entends de toute part que des réponses de mort; je ne vois partout que des préjugés de damnation, que des présages presque certains d'une réprobation assurée.

En effet, rapprochons un moment la terre de l'enfer, comparons l'une avec l'autre; car il y a sur la terre comme dans l'enfer un monde réprouvé; dans l'enfer que trouverez-vous? tout ce que vous trouverez encore aujourd'hui sur la terre: mêmes vices, mêmes principes, mêmes maximes, mêmes raffinements. Dans l'enfer que trouverez-vous encore? Le faste, la mollesse, l'amour de l'indépendance, l'oubli de Dieu, le mépris des choses saintes, la profanation des sacrements, le sacrilége, l'impiété; mais la terre vous en montre aujourd'hui autant. Dans l'enfer que trouverez-vous? l'orgueil, l'impureté, l'avarice; car c'est surtout l'orgueil, l'avarice, l'impureté qui ont peuplé l'enfer; mais ne sont-ce pas là aussi les trois vices dominants du monde, les trois tyrans de la terre? Le portrait de l'un n'est-il pas aussi le portrait de l'autre? Oui, tous les vices qui sont dans l'enfer je les trouve encore aujourd'hui dans le monde; de ce côté-là le monde où nous vivons est presque en tout semblable à l'enfer que nous craignons.

Voici une réflexion que peut-être vous n'avez jamais faite. On se figure quelquefois que les réprouvés n'étaient point des hommes comme nous, qu'ils étaient des hommes faits autrement que nous; mais si on pouvait ouvrir à vos yeux le puits de l'abîme, à combien de chrétiens ne montrerait-on pas leurs semblables, de même âge, de même caractère, de même condition, et surtout de même inclination! Voici des réprouvés qui brûlent; voici leur place, peut-être voilà la vôtre... Hélas, vous frémissez! mais répondez, entre ce réprouvé et vous quelle différence y a-t-il? Presque aucune; tout réprouvé qu'il est, il n'est point plus odieux ni plus cruel que vous; dès que vous êtes pécheur, la seule différence qu'il y a, c'est que son péché est déjà puni et que le vôtre ne l'est pas encore; c'était un homme fait comme vous, présomptueux comme vous, indifférent pour Dieu comme vous, pécheur enfin comme vous; vous êtes ce qu'il était, et je crains que vous ne soyez un jour ce qu'il est, vous qui portez déjà l'éternité dans votre sein, sur votre front; je le crains pour vous, je suis sûr que dans certains moments vous le craignez autant que moi.

Femmes, filles du monde, voyez Jézabel dans les brasiers ardents; c'était une femme faite comme vous, tantôt pompeusement habillée, tantôt dans un négligé scandaleux comme vous, possédée du désir de plaire comme vous; vous ne prétendez peut-être pas vous damner non plus qu'elle, mais combien de réprouvés dans l'enfer qui n'ont pas voulu positivement se damner non plus que vous?

Grands politiques, guerriers fameux, les Aman, les Balthazar, les Antiochus, ces grands hommes étaient faits comme vous: ils agissaient par les mêmes principes, ils avaient les mêmes vues, les mêmes attitudes que vous. Riches de la terre, ce mauvais riche qui brûle aujourd'hui dans l'enfer vous ressemblait; il était en tout votre portrait: il vivait comme vous vivez; il se comportait comme vous vous comportez; car si vous vous imaginez que dans l'enfer il n'y a que des parricides, des scélérats, des adultères, des voleurs, il faut donc en arracher promptement ce riche si fameux dont l'Evangile nous présente la redoutable histoire; car il n'était rien de tout cela: c'était un homme d'honneur, pour me servir de votre langage; grand repas, somptueux équipages, habits superbes, noble dépense; quel mal y a-t-il dans cette conduite? Il se faisait honneur de son bien, ce n'était aux dépens de personne; mais il vivait dans l'oubli de son Dieu, dans l'indifférence pour son prochain qui allait jusqu'à l'insensibilité; ne ressemblez-vous pas pour la plupart à cet honnête homme pendant sa vie? O que j'ai lieu de craindre que vous ne lui ressembliez donc à la mort et pendant l'éternité, et qu'on ne lise un jour dans votre

histoire comme on lit dans la sienne : il mourut et l'enfer fut sa sépulture, *mortuus est*, etc. Funestes pressentiments,! puissent-ils ne s'accomplir jamais! puissai-je être de ces prophètes à fausse vision dont l'Ecriture dit que leurs prédications ne furent jamais suivies de l'événemeut! Oui, Seigneur, je vous en bénirais, et mon erreur serait aujourd'hui ma consolation. Mais ce n'est pas moi qui vous en menace, Messieurs, c'est votre juge, votre juge et le mien : c'est Jésus-Christ, c'est l'Evangile, c'est la croix; l'arrêt y est écrit en caractères ineffaçables.

Non, dit saint Bernard, de toutes les preuves de l'éternité je n'en vois point de plus frappantes que la croix de mon Sauveur : car dès que je pense que le péché a fait mourir un Dieu, je n'ai plus de peine à comprendre que dans un misérable pécheur il mérite une peine éternelle : ce n'est donc pas moi qui vous menace, c'est Jésus-Christ, ce sont les prophètes, ce sont les apôtres; ce n'est pas moi qui vous menace, c'est votre foi, c'est votre religion, c'est votre conscience; que dis-je! ce n'est pas moi qui vous menace, c'est le monde; oui, c'est le monde qui vous crie en cent manières différentes que vous êtes des hommes de mort, et que si vous ne changez vous serez infailliblement réprouvés : ***David dixit ad Nathan, vivit Dominus, quoniam filius mortis est vir qui fecit hoc.*** (II *Reg.*, XII.) Car, je vous prie de le remarquer, c'est David pécheur qui parle ainsi au prophète, et c'est ainsi que le monde, par un reste d'équité, réprouve d'ordinaire les mondains; il les place d'ordinaire où il faut les placer, comme si l'on était convaincu parmi les hommes, qu'une parti du monde réprouverait l'autre; en sorte que quand Dieu viendra consommer ses vengeances, il ne fera que confirmer les arrêts que les hommes auront déjà prononcés. Nous sommes perdus, si Dieu réprouve parmi nous ce que les hommes ont déjà réprouvé; car les hommes se damnent ordinairement les uns les autres.

Quoi de plus ordinaire en effet que de voir l'hypocrite, par exemple (c'est par les hypocrites que le Prophète commence l'affreux dénombrement des réprouvés), damner le mondain, et le mondain damner l'hypocrite; l'usurier, l'avare, damner le voluptueux, le prodigue, et le voluptueux à son tour, damner tous les usuriers et les avares; le détracteur damner le joueur, et le joueur damner à son tour le détracteur. Oui, Messieurs, vous en conviendrez, les enfants de Bélial damnent de leur propre autorité les lévites infidèles; le monde trouve une place dans l'enfer pour les mauvais prêtres, les mauvais religieux, et ceux-ci, à leur tour, en trouvent pour les coupables amateurs du monde; un créancier frustré damne un débiteur de mauvaise foi; le débiteur opprimé damne encore plus justement le créancier impitoyable qui exige des intérêts sans titre et sans raison; un vindicatif damne un autre vindicatif; un rival damne son rival; un impie damne un autre impie : car voilà ce qu'il y a de terrible, c'est que les mondains ont raison. Les uns et les autres seront damnés, seront mesurés également. Vous me faites lire ma condamnation dans l'Evangile, et je vous y fais aussi lire la vôtre; c'est avec Jésus-Christ que vous réprouvez le monde, et c'est avec Jésus-Christ que le monde vous réprouve à son tour; et voilà ce qui devrait nous alarmer, nous épouvanter: que la réprobation de plusieurs chrétiens paraisse déjà si certaine, que les hommes mêmes en prononcent l'arrêt. Si les hommes eux-mêmes, malgré l'inclination qu'ils ont de se flatter les uns les autres; si, malgré le penchant que l'on a à faire grâce aux faiblesses des autres en faveur des siennes; si ce monde trop favorable à l'iniquité est cependant si terrible, si redoutable dans ses jugements, que sera-ce de vous, Seigneur, vous qui voyez dans les cœurs bien d'autres traces d'iniquité que le monde n'y voit point et n'y peut point voir! Or, Dieu est juste et terrible, et si cela est, qui sera donc sauvé?

Trois choses m'épouvantent, Messieurs, dans notre sainte religion. 1° Il y a un paradis, mais rien de souillé n'y peut entrer, le péché n'y entrera jamais. 2° Il y a un enfer éternel, mais il ne faut qu'un péché pour le mériter; il y a un infinité de réprouvés qui y sont tombés avant moi et qui le méritaient moins que moi. 3° Il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus; d'ailleurs, point d'élus que parmi les chrétiens, point de vrais chrétiens que parmi les catholiques, point de vrai catholique que celui qui est véritablement disciple du Sauveur, point de vrai disciple du Sauveur que celui qui croit tout, qui fait tout, qui souffre tout, que celui qui pense et qui vit selon l'Evangile, que celui qui conserve son innocence ou qui fait une rigoureuse pénitence; tout le reste sera la triste proie des flammes éternelles. Méditez ce triste enchaînement des vérités terribles, et dispensez-vous après cela de trembler.

O enfants des hommes, insensés pécheurs, misérables mortels, je ne vous comprends pas! on vous menace de l'enfer, et vous vous promettez hardiment le ciel, comme si vous touchiez déjà à la couronne de justice, et que Dieu n'eût point droit lui-même de vous la refuser. Tout vous menace de l'enfer; l'Evangile que je viens de vous annoncer, le monde lui-même au milieu duquel vous vivez; tout vous en menace, et vous vous rassurez; mais sur quoi encore? Sur le grand nombre qui vit comme vous, et qui se rassure comme vous; comme s'il n'était pas écrit que le grand nombre sera le nombre des réprouvés; vous vous rassurez, sur quoi? Sur la miséricorde, sur la grande miséricorde de Dieu; comme si sa miséricorde avait absorbé toute sa justice, et que le même prophète qui l'appelle un Père doux et patient, ne l'avait pas nommé auparavant un juge fort et puissant : Dites donc tant que vous voudrez que Dieu est bon,

la bonté même, et moi je dirai toujours qu'il est juste, et la justice même; dites tant que vous voudrez que Dieu ne vous a pas créés pour vous damner, et moi je vous dirai toujours qu'il ne vous a pas faits pour l'offenser, et j'ajouterai qu'il a plus d'une perfection à glorifier, et que si vous ne faites triompher sa miséricorde en vous sauvant, vous ferez infailliblement triompher sa colère, sa justice redoutable par votre réprobation. O Dieu, quelle manière de vous glorifier!

Voilà, dis-je, ce qui doit alarmer nos consciences, en réveiller les remords, en troubler la fausse paix, ou plutôt voilà ce qui doit les régler, les réformer, les purifier, les sanctifier; du reste, n'allons pas trop curieusement sonder les abîmes de l'éternité, les approfondir, cela n'est pas possible; mais sans vouloir y creuser, retenons bien ses paroles : nous devons tout craindre, nous pouvons tout éviter; ne vous demandez pas, dit saint Augustin, pourquoi, quand, comment s'exécutera cet arrêt irrévocable; vaine question : le point important n'est pas de comprendre ce que c'est que l'éternité malheureuse, c'est de la prévenir; contentez-vous de savoir qu'il y a un enfer, et que, si vous le voulez, cet enfer ne sera jamais pour vous; contentez-vous de savoir qu'il y a une éternité terrible dans sa sévérité, incompréhensible dans son équité, et cependant évidente dans sa nécessité; mais que cette éternité est, pour ainsi dire, entre vos mains, que par vos larmes et vos soupirs vous pouvez infailliblement la racheter, que votre vie est trop courte pour faire une grande fortune, un établissement avantageux; mais assez longue pour faire une fortune éternelle, pour mériter un bonheur éternel.

Tout ce que vous devez donc conclure, et voici en trois mots tout le fruit de ce discours; tout ce que vous devez conclure, c'est que, selon les principes de notre sainte religion, rien de criminel ne saurait demeurer impuni; c'est qu'il y a dans le péché quelque chose de bien affreux, un mystère de malice qui ne se comprend point, puisqu'un péché, un seul péché mortel peut forcer le Dieu de toute bonté à condamner son propre ouvrage, et à le rejeter pour jamais de sa face; que le Dieu que nous servons est donc un maître bien redoutable, puisqu'il peut et menace de se venger pendant une éternité; il faut s'humilier sous sa main puissante à nous punir, il faut donc se hâter de fléchir sa colère et d'arrêter le torrent de sa fureur qui se prépare à inonder la face de la terre; ce qu'il faut conclure, c'est que nous devons le bénir dès ce temps présent, et ne pas prodiguer un seul moment, parce que l'éternité roule peut-être sur ce moment, et que ce moment favorable vous ne l'aurez plus pendant toute l'éternité; ce qu'il faut conclure, c'est que nous devons prendre la balance du sanctuaire pour peser ces rapides moments de plaisirs, et se dire à soi-même, qu'est-ce que cela, comparé à une éternité? Y peser les peines et les afflictions de la vie, et se dire à soi-même, qu'est-ce que cela comparé à une éternité? Y peser les saintes rigueurs, les austérités de la vie chrétienne, et se dire encore à soi-même, qu'est-ce que cela comparé à une éternité? Ah! que cette vie paraît douce, dit saint Bernard, à un homme qui croit et qui craint une éternité, à un homme qui sait que cent fois dans sa vie il l'a méritée, et, qu'à tous les moments de sa vie, il peut y tomber; ce qu'il faut enfin conclure, c'est que nous devons prendre tous une résolution semblable à celle de ces Israélites dont il est parlé au livre des *Nombres*, lorsqu'ils virent que le feu du ciel allait tomber sur les profanes sacrificateurs, lorsqu'ils virent en même temps la terre qui entr'ouvrait ses abîmes pour les engloutir; que firent-ils alors? Se livrèrent-ils aux plaintes? Murmurèrent-ils contre la main de Dieu qui allait écraser ces hommes rebelles! Que firent-ils? Ah! fuyons, se dirent-ils les uns aux autres, fuyons promptement, de peur qu'un semblable malheur ne nous arrive, et que nous n'augmentions le nombre déjà trop grand des criminels et des réprouvés : *Omnis Israel qui stabat per gyrum fugit ad clamorem pereuntium dicens ne forte et nos terra deglutiat.* (*Num.*, XVI.)

Ah! chrétiens, fuyons promptement, nous sommes menacés du plus grand des malheurs; déjà le feu du ciel va tomber, déjà la terre entr'ouvre ses abîmes, déjà l'abîme est ouvert sous nos pieds; déjà, s'écrie le prophète Isaïe, l'enfer a dilaté ses portes (*Isa.*, V); déjà, dit saint Jean, (*Apoc.*, IX), la fumée de la fournaise s'élève jusqu'à nous, les flammes vengeresses commencent à nous envelopper de toutes parts; fuyons-donc, mais où fuirons-nous, grand Dieu? Vers vos autels, à l'ombre du tabernacle, près de Moïse et d'Aaron; où fuirons-nous? Au pied de votre croix, Sauveur adorable, jusque dans vos plaies, dans votre cœur, c'est là notre asile; vous-même vous l'avez ouvert, et vous-même, on peut s'en assurer, ne le fermez jamais; c'est là que nous vous prions de vous cacher jusqu'à ce que votre colère soit apaisée; c'est là que, prosternés devant le Rédempteur de nos âmes, nous réclamerons ses entrailles paternelles, où il y a une place pour tous les pécheurs de la terre; c'est là que, par nos soupirs et nos larmes, nous tâcherons d'éteindre le feu dévorant que vous avez allumé pour les enfants d'iniquité; s'il faut brûler, c'est du feu sacré de votre amour que nous brûlerons; l'amour de Jésus-Christ n'entrera jamais dans l'enfer (on n'ira point dans l'enfer dès qu'on aura été fidèles amateurs de Jésus-Christ); c'est là enfin que, dégagés de tout ce qu'il y a de passager et de périssable, nous nous occuperons de tout ce qu'il y a de permanent et d'éternel. Ah! quand on nous parlera désormais de l'éternité, nous aurons plus sujet de nous réjouir, que de nous affliger; pourquoi? Parce que nous espérons qu'on nous parlera d'une éternité bienheureuse;

de cette éternité où le Lazare repose dans le sein d'Abraham, dans le sein de Dieu même. C'est cette éternité, Messieurs, que je vous souhaite de tout mon cœur, au nom du Père, etc.

## SERMON XV.

### PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR JESUS-CHRIST.

Tradidit semetipsum pro nobis oblationem et hostiam Deo in odorem suavitatis. (*Ephes.*, V.)

*Il s'est livré lui-même pour nous comme une oblation et une victime d'agréable odeur devant Dieu.*

Quel sacrifice, s'écrie saint Léon, expliquant ces paroles de l'Apôtre ; quel sacrifice plus saint et plus parfait que celui où Jésus-Christ, prêtre et victime, homme et Dieu tout ensemble, s'immole sur l'autel de la croix pour la rédemption et le salut du monde!

La mort des justes, ajoute ce grand pape, est précieuse aux yeux du Seigneur, mais la mort seule du Fils de Dieu désarme la colère du Père éternel, et expie les iniquités de tous les siècles. La patience des martyrs a été couronnée dans le ciel, et leur sang est devenu la semence des chrétiens ; mais c'est le sang de Jésus-Christ qui les a soutenus et fortifiés. Les saints de l'Ancien et du Nouveau Testament nous ont laissé de grands exemples de courage et de fidélité ; mais ce sont les mérites de la mort du Sauveur qui sont le principe de cette fidélité, et qui nous procurent les grâces nécessaires pour en profiter.

Nous sommes donc crucifiés, morts, ensevelis en Jésus-Christ, conclut saint Léon ; élevé sur l'arbre de la croix, il y attire les cœurs de tous les hommes, et les réconcilie avec un Dieu irrité de leurs prévarications et de leurs crimes ; n'est-ce pas là, Messieurs, porter l'amour jusqu'à un excès qui ne saurait se concevoir, et pourrions-nous ne pas en avoir la plus sensible reconnaissance

C'est de ce sacrifice sanglant, prédit par les prophètes, figuré dans les patriarches, consommé dans la plénitude des temps, renouvelé tous les jours dans nos Eglises, dont je viens aujourd'hui vous retracer la mémoire.

Tu l'as vu s'accomplir, ingrate et barbare Judée ! sous tes yeux est expirée cette innocente victime, et ton infidélité dure encore pour ton malheur. Ah ! loin de nous l'insensibilité de ton cœur ; nous nous sentons attendris au récit d'une histoire si tragique ; et, en apprenant que Jésus est mort pour nous, nous ne pouvons plus nous empêcher de mêler nos larmes avec son sang. Tant de sujets, hélas ! méritent ici nos gémissements, notre affliction, nos péchés d'un côté, la charité sans borne de Jésus-Christ mourant, de l'autre, et l'ingratitude obstinée des hommes toujours pécheurs, la patience infinie de la victime innocente qu'on immole, et la cruauté monstrueuse de ceux qui trempent leurs mains sacriléges dans son sang ; comment regarder des objets si lamentables d'un œil sec et d'un esprit tranquille ? Ce qui aggrave encore notre douleur, c'est que, de quelque côté que nous nous tournions, il faut que nous retombions toujours sur nous-mêmes.

Oui, Messieurs, soit que nous pensions à l'amour de Jésus-Christ, soit que nous nous représentions son supplice, nous devons toujours penser à nous, puisque nous sommes les objets de l'un et la cause de l'autre. O vous, qui venez ici pleurer la mort de votre Sauveur, et qui ne la pleurerez jamais assez, enfants tendres et reconnaissants, levez les yeux sur l'innocent Jésus, et vous y reconnaîtrez votre Père qu'on va crucifier ; mais, enfants insensibles et coupables, regardez-vous vous-mêmes, et vous concevrez de l'horreur de voir que vous êtes les parricides de ce Père mourant.

Dans ces saintes dispositions, partagées entre l'amour et la crainte, nous allons entrer dans les circonstances de la Passion du Sauveur, dont l'Eglise tout en deuil n'a pas la force de célébrer à haute voix la douloureuse pompe funèbre ; nous y verrons un Dieu mourant qui souffre sans se plaindre, de peur d'interrompre son sacrifice par ses soupirs et ses gémissements ; et nous n'approcherons de sa croix qu'avec une vive douleur et des larmes abondantes, persuadés que la victime que le Père éternel agrée pour nos péchés doit être arrosée de nos pleurs ; suivons-la donc cette adorable victime, suivons-la dans tous les différents tribunaux où elle est conduite, et faisons trois réflexions salutaires sur les maux que le Sauveur endure. La première, c'est que le péché seul pouvait être la cause des souffrances de Jésus-Christ. La seconde, que le péché seul pouvait être la cause de la mort de Jésus-Christ. La troisième, que la mort seule du Sauveur pouvait expier le péché.

Voulez-vous que je m'explique plus clairement encore ? Le Sauveur souffrant, chargé des crimes de tous les hommes, éprouve, dans le jardin des Oliviers, toute la rigueur de la justice divine ; voilà mon premier point. Jésus, condamné par la justice divine, éprouve, dans la ville de Jérusalem, toute la cruauté des hommes ; ce sera le second. Le Fils de Dieu enfin, satisfaisant pour les péchés de tous les hommes, déploie sur le Calvaire tous les trésors de ses miséricordes ; voilà le troisième. C'est-à-dire que, 1° Jésus-Christ mourant va paraître à vos yeux comme une victime offerte pour le péché ; 2° comme une victime immolée par le péché ; 3° comme une victime acceptée en expiation du péché. Trois propositions qui justifient les paroles de mon texte, *tradidit*, etc.

Voilà tout mon dessein, pour lequel je n'ai pas besoin de vous demander une attention favorable ; puissent plutôt vos soupirs et vos larmes interrompre mon discours ! l'abattement et la douleur ne furent jamais plus convenables. O vous, bois sacré, croix précieuse, qui portez dans vos bras notre salut et notre ressource, recevez nos

hommages avec nos gémissements! source intarissable de grâces sur qui le Maître du monde, l'Auteur de la vie, se présente aujourd'hui à notre culte et à nos adorations, excitez nos regrets et notre reconnaissance! adorable instrument des miséricordes de notre Dieu, vous qui fûtes teint de son sang innocent, et qui ne pouvez jamais être assez baigné de nos larmes; vous qui, paraissant un jour sur la nue avec le Juge souverain des vivants et des morts, déciderez avec lui du sort de tous les hommes : c'est à vous que nous nous adressons avec cette douleur et cette consternation nécessaires aux pécheurs! Obtenez-moi les secours dont j'ai besoin pour soutenir un sujet si accablant, et pour exprimer, d'une manière vive et touchante, ce que mes forces ne peuvent pas d'elles-mêmes, et ce que cependant je suis obligé, par mon ministère, d'annoncer dans ce triste jour; nous vous en conjurons par ce cantique sacré : *O crux, ave*, etc.

PREMIER POINT.

Trois circonstances tirées de l'histoire même de la passion de mon Sauveur suffiront pour vous prouver les tristes préludes de la sanglante tragédie qui commença dans le jardin des Oliviers : La tristesse qui s'empara de l'âme de Jésus-Christ. *Tristis est anima mea usque ad mortem.* (*Matth.*, XXVI; *Marc.*, XIV.) La crainte qui trouble son esprit : *cœpit pavere.* (*Marc.*, XIV.) L'ennui qui se saisit de son cœur : *et tædere.* (*Ibid.*) N'en est-ce pas assez pour faire de l'innocent même une victime agréable au Seigneur pour les péchés de tous les hommes? *Tradidit semetipsum pro nobis oblationem* (*Ephes.*, V), etc.

1° Il sortait, cet aimable Sauveur, de cette cène tant désirée, où, après avoir aboli l'ancienne pâque et établi la nouvelle, après avoir institué ce sacrement adorable qui fut comme le prélude de sa passion, et qui en est l'image, il tint à ses apôtres ce discours touchant, dans lequel il fit voir, pour la première fois, ce que jamais on ne vit depuis, qu'une personne pleine de vie raconte par avance les événements tragiques de sa mort, sans en omettre la moindre circonstance. Enfin, l'heure approche, leur dit-il, et me voici déjà sur cette montagne des Oliviers, où tous les prophètes ont prédit que le Juste serait livré à d'étranges combats; jusqu'ici je vous ai été un sujet d'admiration par tous les miracles que j'ai opérés à vos yeux, mais je vais bientôt vous être un sujet de scandale; un d'entre vous me trahira, un autre me reniera, presque tous m'abandonneront, et vous allez voir la vérité de ces paroles : *Je frapperai le pasteur, et les brebis seront dispersées* (*Matth.*, XXVI); mais lorsque vous me verrez exposé à la fureur de mes ennemis, souvenez-vous que mon amour vous avait par avance reproché votre infidélité; que c'est ce même amour qui, vous ayant tous assemblés ici pour manger la pâque avec moi, va me séparer de vous pour me mettre entre les mains de la justice de mon Père. Déjà je me sens abattu, là une tristesse s'empare de mon âme, une main puisante s'appesantit sur moi; je succombe et je suis triste jusqu'à la mort : *Tristis est anima mea usque ad mortem.*

Mais, mon adorable Sauveur, d'où peut vous venir un si grand accablement, et la tristesse qui vient du ciel est-elle donc comme la tristesse du siècle qui donne la mort? Oui, dit saint Augustin, puisque le bras qui le frappe est le bras d'un Dieu infiniment juste; c'est pour cette raison que les Pères de l'Eglise nous apprennent que le cœur de Jésus-Christ fut crucifié dans le jardin des Oliviers avant que son corps fût crucifié sur la montage du Calvaire, et que la croix du jardin fut plus rigoureuse pour lui que celle de la montagne. Aussi, Messieurs, est-il écrit dans l'Evangile de ce jour que le combat fut si grand, la tristesse de Jésus si profonde, les révoltes de la partie inférieure si violentes, qu'elles ne finirent qu'après une effusion de sang qui coula de tous ses membres, et qui arrosa la terre, et le réduisit aux douloureux symptômes d'une agonie mortelle : *Factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram.* (*Luc.*, XXII.)

Faut-il s'en étonner, Messieurs; le Seigneur, selon un prophète, l'avait chargé du poids de toutes nos iniquités : *Posuit Dominus in eo iniquitatem omnium nostrum* (*Isa.* LIII); c'est pourquoi il lui faisait sentir toute la rigueur de sa justice : n'était-ce pas un assez grand sujet de tristesse pour son âme? Pouvait-il se sentir couvert de tant de crimes, sans se regarder comme l'anathème et la malédiction pour les hommes? *Factus pro nobis maledictum* (*Galat.*, III). Pouvait-il penser qu'il était la caution de tous les pécheurs, qu'il s'était chargé d'acquitter leurs dettes sans en même temps entrer dans une tristesse et une douleur proportionnée à la multitude et à l'excès des crimes dont il se croyait accablé? Comme il n'y avait qu'un Dieu qui pût satisfaire pour tant de péchés, ne fallait-il pas que la justice du Père éternel poursuivît son Fils qui s'était rendu l'objet de sa colère par les iniquités des hommes? Aussi, Messieurs, la contrition de ce divin Sauveur est-elle aussi grande que la mer; et il me semble l'entendre du fond de cet abîme affreux s'écrier avec un prophète : *Infixus sum in limo profundi, veni in altitudinem maris, et tempestas demersit me* (*Psal.* XLVIII), je me trouve au milieu d'une mer d'iniquités, une tempête épouvantable m'a tellement précipité, qu'il me semble être enfoncé dans le bourbier et dans la fange; c'est pourquoi, ô mon Dieu, venez à mon secours, délivrez-moi de ces abîmes qui m'environnent et qui engloutissent mon âme! *Salvum me fac Deus, quoniam intraverunt aquæ usque ad animam meam.* (*Ibid.*)

Ce qui augmente sa tristesse, c'est de voir qu'il souffre pour expier des péchés qu'on ne rougira pas de commettre, malgré toute l'horreur qu'il en a et qu'il tâche d'en

inspirer à tous les hommes. Quoi de plus affligeant pour ce tendre Sauveur, que de voir qu'il souffre pour expier le crime du perfide Caïn qui trempa les mains dans le sang de son frère ! et que des chrétiens qui doivent être unis par les liens de la même charité, tous membres d'un nouveau chef, nourris dans la même religion, élevés dans le sein de l'Eglise catholique, seront encore divisés par le feu de la discorde, de la haine, de la vengeance, de la dissension ; qu'ils se déchireront encore par de noires calomnies, par d'atroces médisances ; qu'ils chercheront à se nuire, à se supplanter, à se ruiner par des outrages sanglants, par des affronts insignes, par des procès et des chicanes éternelles ; de voir qu'il souffre pour expier l'adultère et le meurtre de David, et que des chrétiens lavés et purifiés dans les eaux du baptême, par la vertu de son sang précieux, se livrent encore à l'impureté, aux débauches, à la mollesse, à la sensualité, et souillent impunément leurs chairs dans les désordres les plus criants et les plus odieux : de voir qu'il souffre pour expier l'impiété d'Antiochus qui, pour satisfaire son avarice et mettre le comble à ses débauches, pilla le temple de Jérusalem, en profana les vases sacrés ; et que des chrétiens oseront encore commettre mille irrévérences dans nos églises, n'y garder pas plus de respect pour le Saint des saints que s'ils étaient dans les places publiques, et insulter jusque dans son temple à la suprême majesté ! de voir qu'il s'attriste pour expier le crime d'un Hérode qui sacrifie tout pour monter et se maintenir sur le trône de la Judée, et que des chrétiens ne tendront qu'à s'élever, qu'à se distinguer dans le monde, qu'à se pousser à des postes et à des dignités éminentes ; qu'ils sacrifieront tout pour contenter leur folle ambition, et fonderont leur gloire et leur élévation sur l'innocence opprimée et sur l'usurpation la plus injuste ! de voir qu'il souffre pour expier la trahison de Judas qui livre le sang du juste pour un peu d'argent, et que des chrétiens, avec une connaissance plus parfaite de la divinité de Jésus-Christ, oseront encore le sacrifier tous les jours à leur insatiable cupidité et renouvelleront cet horrible attentat qui fut le prix de l'avarice, et dont les flammes dévorantes seront à jamais le juste châtiment ! Quels objets ! Messieurs, quel triste spectacle aux yeux d'un Dieu qui ne s'assujettit aux souffrances que pour expier tant de péchés ! Il voyait, ce Sauveur aimable, qu'une infinité d'âmes rachetées par son sang, distinguées par son amour, instruites de ses peines et de ses travaux, destinées par leur vocation à posséder le céleste héritage, comblées de ses bienfaits, prévenues de ses grâces, seraient cependant toujours insensibles, toujours ingrates, toujours livrées au monde et au péché, ses ennemis déclarés ; et à ce triste spectacle ses forces l'abandonnent, son esprit se trouble, ses membres frissonnent, son imagination se remplit d'idées effrayantes, le passé le désole, le présent le tourmente, l'avenir l'afflige ; il prévoit que sa passion sera non-seulement inutile, mais un sujet de scandale même à la plupart des hommes pour lesquels il s'immole ! *Tristis est anima mea usque ad mortem !* (*Marc.*, XVI.)

Mais ce n'est là que le premier pas de ses douleurs dans le jardin des Oliviers ; son esprit y est saisi de crainte, et la frayeur se joint à la tristesse : *et cœpit pavere.* (*Ibid.*) Seconde circonstance, qui rend son sacrifice agréable au Père éternel : *Tradidit semetipsum pro nobis.* (*Ephes.*, V.)

2° La crainte, Messieurs, ne fait pas dans une âme une moindre impression de douleur que la tristesse ; c'est par la crainte qu'on s'abaisse, qu'on se prosterne, qu'on s'humilie, et l'on en a vu plus d'une fois qui sont morts de frayeur. Je sais que c'est une faiblesse dans l'homme, et si je considère le Fils de Dieu dans le jardin des Oliviers, prosterné la face contre terre, dans la posture d'un suppliant, demandant grâce à son Père, comme un criminel ; je ne pourrais le croire, si la foi ne m'en assurait, que c'est le même Verbe qui, dans le ciel, est assis à la droite du Très-Haut, qui lui est égal en puissance, qui est le suprême dispensateur des bienfaits et des miséricordes ; que c'est le même objet qui remplit les démons de frayeur, les hommes de consolation, les bienheureux de joie ; que c'est lui qui doit venir sur une nuée avec majesté, puissance et terreur, pour juger souverainement les vivants et les morts. Cependant c'est lui-même qui pâlit et qui tremble, qui sent révolter la chair contre l'esprit, et qui, effrayé de l'amertume d'un breuvage composé du fiel de tant d'iniquités, s'écrie : Ah ! mon Père, s'il est possible, éloignez de moi ce calice ! *Pater, si possibile est, transeat a me calix iste !* (*Matth.*, XXVI.)

Quoi donc ! mon aimable Sauveur, avez-vous donc oublié que vous n'êtes descendu sur la terre que pour opérer aux dépens de votre vie le grand ouvrage de notre rédemption ? L'amertume de ce calice serait-elle capable de vous faire rétracter la parole que vous donnâtes à votre père en entrant dans le monde, de lui servir d'hostie et de victime ? *Ingrediens mundum dixit : hostiam et oblationem noluisti, corpus autem aptasti mihi.* (*Hebr.*, X.)

Ne craignons rien, Messieurs : s'il se fait une espèce de combat entre la partie supérieure et inférieure de Jésus-Christ à la vue du calice, c'est qu'il est Dieu et homme tout ensemble. Comme homme, il voudrait s'exempter de souffrir ; mais, comme Dieu, il est la force même, il ne désire rien tant que d'achever le grand ouvrage qu'il est venu commencer : aussi, reprend Jésus-Christ, ce n'est pas ma volonté, que je veux suivre, mais celle de mon Père : *Non sicut ego volo, sed sicut tu.* (*Matth.*, XXVI.) Et par cette soumission parfaite, quel admirable exemple ne nous donne-t-il pas de renoncement à notre propre volonté, et de résignation entière à celle du Seigneur ! Le Père éternel

ne lui répond point, il paraît sourd à ses prières, il oublie, pour ainsi dire, qu'il est son Fils, pour donner plus de lieu à sa justice inflexible de le traiter en coupable; mais ce cher Fils ne s'en offense pas, et quelque justes que soient ses désirs, quelque saintes que soient ses vues, dès que son Père lui a représenté que sa justice ne peut être satisfaite que par ses souffrances, il accomplit aussitôt ses desseins, il répond à ses vues; et si d'un côté l'image anticipée de sa passion douloureuse produisit en lui toutes ces mortelles agitations, de l'autre le décret de sauver les hommes par ses souffrances, de remplir le ciel, de dépouiller l'enfer, de glorifier même son humanité par la croix, et d'accomplir dans toutes leurs circonstances les oracles des prophètes, le soutient contre ses mortelles frayeurs, le fortifie contre sa douleur, et le détermine à boire sans répugnance le calice pour lequel il avait par trois fois témoigné tant d'horreur, et le fit enfin acquiescer à ce que la justice de son Père exigeait de lui : *Non sicut ego volo, sed sicut tu.*

Telle doit être la disposition de notre esprit dans tout ce que Dieu désire de nous : dût-il nous en coûter des efforts violents à la nature; dussions-nous ne rencontrer que des croix dans la voie que le saint Evangile nous trace; dussions-nous mortifier nos sens et nos passions dans tout ce qui nous flatte davantage, il faut sacrifier notre plaisir à celui de répondre à notre vocation, faire plier notre volonté rebelle sous celle de notre Dieu, combattre tous nos penchants, quelque raisonnables qu'ils nous paraisssent, et dire sans cesse au Seigneur ce que son Fils si soumis lui répète, malgré toute la crainte qui le saisit : *Non sicut ego volo, sed sicut tu.*

Cependant est-ce ainsi que nous en usons? recevons-nous avec plaisir tout ce qui arrive de la part de Dieu? ne nous plaignons-nous point, ne murmurons-nous jamais des peines qui surviennent? et recevons-nous avec soumission le calice et les croix qui nous sont présentés?

Les Pères de l'Eglise expliquant ces paroles : *Transeat a me calix iste*, disent que le Sauveur s'exprimait ainsi, non pour écarter ce calice loin de lui, mais pour le faire passer jusqu'à ses disciples; c'est afin que ceux qui devaient participer à sa gloire, participassent à ses souffrances; afin que ceux qu'il avait associés à ses travaux et à sa mission, partageassent avec lui l'amertume et les douleurs de sa passion; mais enfin il se détermine à le boire tout seul, et malgré les vœux et les prières qu'il pousse vers le ciel qui paraît inexorable pour lui, il se soumet volontairement à tout ce qui peut le mortifier davantage.

Cette humiliation que Jésus-Christ reçoit du ciel vous surprendra, peut-être même qu'elle vous scandalisera; car, comment pouvoir comprendre que les vœux des prophètes aient tant de fois fléchi la colère du ciel, et que les larmes du Fils de Dieu ne soient pas capables d'apaiser la justice de son Père? C'est un mystère qui seul pourrait ruiner les fondements de notre foi, si nous ne considérions que l'innocence de Jésus-Christ; mais comme il est devenu la victime de nos péchés pour nous racheter, il est par conséquent devenu l'objet des vengeances divines; et c'est par lui que doit se manifester aux hommes la justice de Dieu pour les fautes qui avaient été commises contre lui : *Ad ostensionem justitiæ suæ propter remissionem præcedentium delictorum.* (*Rom.*, III.) C'est un exemple de sévérité dans le Père éternel à l'égard de l'innocent Jésus, qui doit faire trembler tous les hommes sur les péchés qui en sont cause. Jésus-Christ est innocent, mais Adam était prévaricateur; il a rendu coupable de sa désobéissance toute sa postérité; Jésus-Christ est innocent, mais Nabuchodonosor, enflé d'orgueil, a porté l'insolence à son comble et méconnu son Créateur; Jésus-Christ est innocent, mais les enfants d'Eli ont fléchi le genou devant les idoles, et ont souillé la pureté du sacerdoce de leur père; Jésus-Christ est innocent, mais Pierre, intimidé et tremblant à la voix d'une servante, a renoncé son Maître; Jésus-Christ est innocent, mais Saul, ne respirant que le sang et le carnage, a persécuté l'Eglise naissante; enfin Jésus-Christ est innocent, mais il est chargé des crimes de tous les hommes, et c'est en cet état que le Père éternel n'exauce pas ses vœux. Jésus-Christ le sent bien lui-même, Messieurs, et c'est ce qui redouble ses frayeurs; mais à la crainte de son esprit se joint encore l'ennui de son cœur : *et tædere.* (*Marc.*, XVI.) Troisième circonstance qui prépare une victime agréable au Seigneur : *Tradidit semetipsum pro nobis*, etc. (*Ephes.*, V.)

3° Il n'est pas malaisé de comprendre comment un homme plongé dans la plus sensible tristesse, frappé de la plus vive crainte, tombe dans un ennui mortel. Notre cœur est trop faible pour soutenir contre des attaques si violentes; et le Sauveur, tout immuable qu'il est, quoique toujours le même et au-dessus des vicissitudes humaines par sa divinité, ne laisse pas de tomber dans l'ennui et dans la défaillance en tant qu'homme, *et tædere;* mais défaillance et ennui qui sont bien moins une marque de faiblesse qu'un effort de charité dans Jésus-Christ. On peut dire que s'il paraît se laisser abattre et vaincre à la douleur, c'est bien moins des maux intérieurs qu'il souffre, que de la sainte impatience où il est de répandre un sang qui lui pèse dans les veines, et dont il s'ennuie de ne recevoir pas assez tôt le douloureux baptême, comme il le dit lui-même : *Baptismo habeo baptizari, et quomodo coarctor usque dum perficiatur?* (*Luc.*, XII.)

Oui, mon aimable Sauveur, c'est le zèle ardent que vous avez pour le salut des âmes, c'est le désir insatiable de vous rassasier d'opprobres, c'est l'empressement miséricordieux de satisfaire à la justice de votre Père, qui vous ôtent le repos et la tranquillité,

qui vous plongent dans la consternation et dans l'ennui, et qui, comme autant de traits de votre amour infini, vous percent le cœur de tous côtés, et font de toutes les parties de votre corps, dit saint Bernard, autant d'yeux qui pleurent cet amas de crimes que vous voulez expier : *Non solis oculis flevisse videtur, sed omnibus membris.*

Charité immense de mon Dieu, que vous avez peu d'imitateurs parmi les chrétiens à qui vous êtes venu donner de si touchants exemples ! Qu'il est rare de voir des pécheurs impatients de souffrir pour l'expiation de leurs péchés ! et s'il n'en est que trop qui s'ennuient des plus courtes et des plus légères peines, en trouve-t-on un seul qui aille au-devant des souffrances et qui tombe dans la langueur dès qu'il n'a point assez de tribulations ? J'en atteste ici vos consciences, ô vous qui êtes accablés sous la multitude et sous l'énormité de vos crimes, sans jamais vous lasser de les commettre ! entrez-vous dans les peines intérieures de Jésus-Christ souffrant ? En est-il beaucoup parmi vous qui conçoivent du péché toute l'horreur, toute l'aversion que le Sauveur témoigne en avoir par ses ennuis mortels ? *Cœpit tædere et pavere.* Lassés et ennuyés de le commettre, le détestez-vous autant qu'il est détestable ? en perdez-vous le repos et la tranquillité de votre âme ? est-ce le péché qui vous désole, qui vous inquiète, qui vous alarme ? vous fait-il désirer avec une sainte impatience ce baptême de sang, ou du moins ce torrent de larmes sans lequel il ne peut être effacé ?

Quoi, Messieurs ! sera-t-il dit qu'un Dieu, qui n'est revêtu que de l'apparence, et qui n'est que la caution du péché, en porte l'humiliation et toute la peine, et que l'homme qui en est effectivement coupable, qui s'en voit réellement l'auteur et le consommateur, bien loin de s'ennuyer et de se troubler dans un état si déplorable, y demeure tranquille, s'y fasse une fausse paix, et s'abandonne sans scrupule aux folles joies du siècle, aux douceurs de la vie, et à tous les frivoles agréments de la nature et de la société ? Ah ! si le Sauveur s'ennuie en attendant la mort, c'est pour nous apprendre à nous détacher de la vie, et à désirer ardemment, comme saint Paul, de mourir pour être réunis à lui : de là ce zèle empressé de tant de confesseurs, cette intrépidité héroïque de tant de martyrs, ce courage invincible de tant de vierges, qui, tous animés et fortifiés de l'exemple de Jésus-Christ, vont à la mort comme au triomphe, désirent les tourments comme le commencement de leur félicité et chantent au milieu des tortures et sur les échafauds des cantiques de louange et de bénédiction au Seigneur. Siècles heureux qui avez vu marcher tant de disciples généreux sur les traces de leur divin Maître ! qu'êtes-vous devenus ? Hélas ! vous le savez, Messieurs, que reste-t-il aux membres d'un Dieu souffrant, du courage et de la patience de leur chef ? en trouve-t-on aucun qui se rende conforme à son image ? et si la tristesse, la crainte, l'ennui furent les premiers traits qui formèrent l'Homme de douleur que je vous représente aujourd'hui comme votre modèle, en est-il beaucoup parmi vous qui puissent se vanter de lui ressembler ?

Mais pendant que je m'arrête dans le jardin des Oliviers où se passent dans son âme les tristes préludes de la Passion de mon Sauveur, je le vois passer dans la ville de Jérusalem où commence la tragédie sanglante qui doit s'exécuter sur son corps. Ne le perdons point de vue, Messieurs ; suivons-le sur tous les différents théâtres où sa charité pour nous le conduit ; et après l'avoir vu comme victime de la justice divine, immolé pour le péché, considérons-le comme victime de la cruauté des hommes, immolé par le péché : *Tradidit semetipsum pro nobis oblationem et hostiam Deo in odorem suavitatis.* C'est ma seconde partie.

SECOND POINT

L'auriez-vous jamais cru, Messieurs, que la mesure de la charité de Jésus-Christ envers les hommes eût dû être la mesure de la cruauté des hommes envers Jésus-Christ ? Dans le jardin des Oliviers commence le grand ouvrage de la Rédemption des hommes et c'est dans Jérusalem que se fait de la part des hommes le triste appareil de la mort du Sauveur. Là le Fils de Dieu triomphe du péché des hommes par la satisfaction qu'il donne à la justice de son père. Ici les hommes triomphent du Fils de Dieu par la malice de leurs péchés... Péché de Judas qui va le trahir, péché de Pierre qui va le renier, péché d'Hérode qui va faire passer pour insensé la sagesse même et abandonner un Dieu aux insultes et aux railleries des méchants ; péché des prêtres et des pharisiens qui abusent de leur autorité pour exécuter le cruel attentat que leur barbarie leur a fait concerter ; péché de Pilate et des juges iniques à qui la politique, l'intérêt et la passion font rendre un faux jugement, et qui, malgré les reproches de leur conscience, condamnent impitoyablement l'innocent ; enfin péché du peuple qui demande avec fureur et opiniâtreté la mort de son Roi, de son Sauveur et de son Maître.

Parcourons, Messieurs, toutes ces circonstances ; et dans un sujet qui met tout en confusion et en désordre, ne vous attendez pas que je m'attache à la justesse et à l'ordre d'un discours étudié ; j'en veux bien plus à vos cœurs qu'à vos esprits ; l'histoire lamentable de la Passion de mon Sauveur est assez touchante d'elle-même pour ne pas y employer les recherches de l'art. Suivez-moi seulement dans le simple récit que je vais vous en faire, c'en sera assez pour vous faire dire à vous-mêmes : Juifs cruels ! nous sommes, hélas ! encore plus cruels que vous, nous sommes plus coupables, puisque nous persécutons avec une pleine connaissance celui que vous faites mourir sans le connaître

1° J'ai dit que le péché de Judas est le premier qui immole Jésus-Christ dans la

ville de Jérusalem. Alors, dit l'Evangile, un des douze disciples qui s'appelait Judas Iscariote, alla trouver les princes des prêtres, et leur dit : que voulez-vous me donner, et je vous livrerai ce Jésus que vous cherchez? *Quid vultis mihi dare, et ego vobis eum tradam?* (*Matth.*, XXVI.) Ah ! malheureux, que proposes-tu là? penses-tu bien ce que tu veux faire, et faut-il que pour trente deniers tu te rendes l'exécration du ciel, l'abomination de la terre, et le modèle odieux de la plus noire perfidie? Pourrions-nous y penser sans horreur? Quoi! cet homme choisi et associé au nombre des disciples de Jésus-Christ, se sert de cette première faveur pour le trahir! Cet ingrat, que son divin Maître avait comblé de tant de bienfaits, convaincu de sa mission, honoré de sa confiance, rendu témoin de ses miracles, dépositaire de ses secrets, participant à ses mystères; ce perfide, instruit des plus pures maximes de la morale de Jésus-Christ, élevé sous ses yeux et à sa compagnie, tant de fois averti du néant des biens temporels, du malheur de ceux qui s'y attachent; persuadé du plus parfait désintéressement, de l'affection la plus tendre, de la charité la plus libérale de son divin Maître; cet indigne disciple, possédé d'une passion meurtrière qui rompt les liens de l'amitié la plus forte, qui corrompt les inclinations les plus innocentes, qui ruine la bonne foi, qui viole les promesses, qui étouffe la charité, abandonnant son cœur à l'avarice, vend le Juste à prix d'argent; et après avoir étouffé dans son âme tout sentiment de religion et d'humanité, de reconnaissance et de fidélité, se fait l'ennemi de son Dieu, l'homicide de son Rédempteur; il se charge de la réussite du détestable projet que ses ennemis et lui ont concerté ensemble!

Insatiable convoitise! passion funeste de Judas, tu ne fus pas éteinte dans le sang de Jésus-Christ, tu infectes encore la plupart des hommes! et plût à Dieu que tu n'eusses pas passé jusque dans le sanctuaire! Vous ne l'ignorez pas, Messieurs, que le vil intérêt est encore l'idole de tous les chrétiens; que pour un peu d'argent on sacrifie sa religion et son Dieu, on trahit son sang et son meilleur ami, on se livre à des indignités et à des bassesses, à des injustices et à des violences, à des concussions et à des usures dont nos pères n'avaient jamais entendu parler.

Le voyez-vous ce traître qui s'avance à grand pas, qui s'approche de Jésus, qui le salue, qui l'embrasse, et qui avec des lèvres encore toutes teintes du sang précieux que son Rédempteur venait de lui donner à boire dans la cène, se sert d'un baiser qui est le signe d'amitié et de paix, pour le désigner à ses ennemis et le livrer entre les mains de ses bourreaux : *Quemcunque osculatus fuero, ipse est, tenete eum.* (*Ibid.*)

Une si noire trahison vous irriterait, Messieurs, contre celui qui aurait l'âme assez basse pour s'en servir contre vous; vous l'effaceriez aussitôt du nombre de vos amis; vous le regarderiez comme indigne d'en porter le nom; cependant le Sauveur aime et chérit encore ce perfide disciple, et quoiqu'il connût parfaitement son exécrable dessein, il le traite d'ami : *Amice, ad quid venisti?* (*Ibid.*) Que voulez-vous de moi, mon ami, et que veut dire ce baiser si doux que vous venez de me donner? Il l'honore encore de ce titre glorieux, dit l'ange de nos écoles, pour lui faire connaître qu'il était encore temps de se repentir de son crime et de se rejeter entre les bras de la miséricorde; c'était pour le faire souvenir de l'excellence de sa vocation, de la bienveillance dont l'honorait son divin Maître, de la manière avec laquelle il l'avait averti confidemment de sa cruelle perfidie, et du malheur de sa réprobation, s'il persistait dans son iniquité : *Amice, ad quid venisti?*

O vous! qui oserez peut-être approcher encore du Saint des saints avec des habitudes criminelles, avec un cœur tout fumant de passions qu'on ne veut point quitter, et qui vous proposez de recevoir Jésus-Christ dans une âme toute mondaine, tout impénitente, sans autre changement que quelques dehors hypocrites, sans autre préparation qu'un extérieur plus composé, qu'une confession peu sincère et purement superficielle, avec une bouche toute pleine encore de médisances et de mensonges, de jurements et de blasphèmes; n'êtes-vous pas une image trop fidèle du traître qui s'approche pour livrer Jésus entre les mains de ses ennemis? ne méritez-vous pas qu'il vous demande ce qu'il demandait à ce perfide disciple : *Amice, ad quid venisti?* Pourquoi vous approchez-vous de ma sainte table? qu'y venez-vous faire avec des dispositions si peu convenables? Ne craignez-vous pas que par un attentat aussi énorme qu'est celui de me recevoir dans une indigne communion, vous ne mettiez le dernier sceau à votre réprobation éternelle? que peut-être, pressé par les remords d'une conscience justement alarmée, vous ne déploriez mille fois le jour qui vous a vu naître, et ne vous abandonniez, comme Judas, à un affreux désespoir? *Amice, ad quid venisti?*

Mais laissons ce malheureux qui n'a que trop d'imitateurs, et dont le nom seul est en abomination dans le commerce des hommes. L'infidélité de Pierre n'est pas un coup moins sensible à Jésus-Christ, et c'est le second trait qui immole la victime innocente qui s'offre à son Père pour notre réconciliation : *Tradidit semetipsum pro nobis oblationem*, etc. (*Ephes.*, V.)

2° Nest-il pas étonnant, Messieurs, qu'un apôtre qui venait de faire paraître tant de zèle pour les intérêts de son Maître, le renonce à la première occasion! que celui même qui frappe de son glaive l'insolent Malchus, pour venger le soufflet que la main sacrilége vient de donner à Jésus-Christ, se trouble et s'épouvante à la voix d'une simple servante! c'est cependant ce qui arrive : A peine une femme reproche à Pierre qu'il est de la compagnie de Jésus de Galilée.

qu'il lui en donne publiquement le démenti ; *at ille negavit coram omnibus* (*Matth.* XXVI); se voyant pressé par des témoins qui le reconnaissaient, il assure avec serment qu'il ne connaît point Jésus de Nazareth, *negavit cum juramento, quia non novit hominem.* (*Ibid.*) Quoi ! grand apôtre, vous ne connaissez point dans la maison de Caïphe celui qui vous avait si fort charmé sur le Thabor! lâche disciple, vous renoncez pour votre Maître celui que le Père éternel avait reconnu en votre présence pour son Fils bien-aimé, et l'objet de ses plus chères complaisances ! Quoi ! vous jurez que vous ne connaissez point celui qui vous sauva des flots, qui vous honora tant de fois de sa confiance, qui vous communiqua sa puissance, qui vous remplit de ses lumières ! N'en doutons point, Messieurs, la langue de cet apôtre infidèle porta dans l'âme du Sauveur une plaie plus profonde que n'avait fait son épée sur l'oreille de l'insolent esclave du pontife; et si les voies de fait, si peu permises aux disciples d'un Dieu doux et patient, peuvent être regardées comme un effet du zèle, quoique indiscret, de saint Pierre, sa lâche désertion confirmée par un triple serment, ne peut être justifiée sous quelque prétexte que ce soit; *tunc cœpit detestari et jurare quia non novisset hominem.* (*Ibid.*) Quel outrage plus sensible pour vous, mon aimable Jésus? mais quel plus grand malheur pour le premier de vos apôtres ? Permettrez-vous que, comme Judas, il s'abandonne à un funeste désespoir, et après l'avoir félicité de ce qu'il vous a reconnu pour Fils du Dieu vivant, le laisserez-vous périr dans sa malheureuse infidélité ? Non, Messieurs, le péché de Pierre est suivi de près d'une amère pénitence ; le chant du coq est le signal de sa conversion, il n'en faut pas davantage pour faire revenir cet apôtre de son égarement ; il se souvient de ce que Jésus lui avait dit, et sort tout à coup de la maison du grand prêtre pour aller noyer une faute si détestable dans un torrent de larmes ; *et egressus foras flevit amare.* (*Ibid.*)

Que n'ai-je le temps, Messieurs, de vous confondre par cet exemple, et de considérer avec saint Augustin que Pierre qui n'a péché qu'une fois, a pleuré toute sa vie; que nous péchons toujours et que nous ne pleurons jamais ; que, sourds à la voix de la grâce qui nous rappelle de nos égarements, nous demeurons les yeux secs dans l'abîme de nos iniquités; que les années s'écoulent dans le crime, et que la contrition et le repentir ne passent point jusque dans notre cœur; que les crimes s'accumulent et que la pénitence ne commence jamais ? *semel negavit et semper flevit, nos semper negamus, et nunquam flemus.* Mais avançons.

3° Pour immoler la victime, le cruel Hérode abuse de son autorité, et le péché de ce prince barbare se joint à ceux des deux disciples infidèles. De quel excès n'est pas capable un souverain qui a l'ambition pour règle, et l'impiété pour maxime? quel plus grand malheur pour un état ? quel plus funeste écueil pour la religion ? A quel mépris injurieux, à quelles étranges persécutions l'innocence et la vertu ne sont-elles pas exposées sous le règne d'un roi qui n'écoute que l'adulation, qui ne consulte que le libertinage, qui ne suit que ses passions, qui n'occupe son esprit que de profanes et de chimériques idées, qui n'attache son cœur qu'à de vaines et trompeuses idoles, qui ne remplit son imagination que de fantômes éblouissants de puissance et de grandeur, de richesses et de plaisirs ? Ne peut-on pas dire avec Job, que c'est dans la cour d'un tel prince que la simplicité du juste est tournée en ridicule ? *Deridetur simplicitas justi.* (*Job*, XII.)

C'est cependant dans cette cour licencieuse et devant ce roi sanguinaire que Jésus-Christ est obligé de paraître. Après avoir essuyé les railleries piquantes d'une foule de courtisans qui suivent d'ordinaire les inclinations de leur prince, il arrive enfin devant Hérode, qui ne le reçoit d'abord avec quelques démonstrations de respect et de joie, que pour mieux contenter sa folle curiosité, désirant bien plus de lui voir faire quelques miracles éclatants, que de se former sur ses exemples édifiants, et cherchant bien plus à le surprendre par des questions malignement concertées qu'à s'instruire des vérités éternelles qui sortaient de sa bouche adorable. Mais, ô prudence des hommes ! vous êtes condamnée par vos propres efforts : un profond et inviolable silence de la part de Jésus cache aux yeux de la chair et du sang des mystères respectables qu'il n'est pas encore temps de révéler; et la téméraire curiosité d'Hérode ne verra point d'autre miracle en Jésus-Christ que son humble modestie, sa tranquille constance, sa patience héroïque : *Interrogabat eum multis sermonibus, et ipse nihil respondebat.* (*Luc.*, XXIII.) En fallait-il davantage, Messieurs, pour convaincre ce prince de la divinité de celui qui paraissait si constant devant lui? Un des plus grands prodiges, n'est-ce pas d'être modéré au milieu de la plus haute réputation, de se montrer insensible aux calomnies les plus atroces, aux outrages les plus sanglants; de demeurer ferme et inébranlable dans les persécutions les plus cruelles, dans les affronts les plus signalés? Et si Hérode eût été moins aveuglé, n'aurait-il pas fait un mérite au Sauveur de ce qu'il ne répondait rien à tant de discours si pleins d'artifice et de malignité ? Mais hélas ! que ne peut point la passion sur le cœur des grands? Il tourne en mépris ce qui devrait lui rendre Jésus plus respectable ; il est le premier à en faire des railleries piquantes; il traite de folie la sagesse même ; et non content de se jouer, d'insulter à la personne du Sauveur, il l'expose à la risée de toute sa garde, à l'insolence de sa cour, et le fait revêtir d'une robe blanche pour le renvoyer à Pilate avec l'habit d'un insensé : *indutum veste alba.* (*Ibid.*)

Que n'ai-je ici, Messieurs, des libertins à confondre, de ces hommes passionnés, de ces prétendus esprits forts qui plaisantent de tout, qui tournent tout en raillerie et en ridicule, qui ne croient rien s'ils ne voient des miracles, qui ferment les yeux aux prodiges que la grâce opère tous les jours dans les justes, qui taxent de simplicité, de faiblesse d'esprit, de lâcheté, les sentiments et les actions les plus admirables de l'humilité, de la charité, de la patience, et qui tâchent de donner un travers et un mauvais sens à ce qu'il y a de plus saint et de plus solide dans la religion chrétienne? Mais, grâces au Seigneur, je n'en connais point d'un si odieux caractère; laissons ces impies entre les bras de la justice redoutable du Seigneur; songeons seulement, pour nous donner horreur de leur pernicieuse licence, qu'ils éprouveront un jour un terrible retour; que ce Dieu qu'ils font servir à leurs divertissements profanes, saura bien au moment de leur mort leur rendre insulte pour insulte, et les couvrir, au jour de ses vengeances, de confusion et de honte aux yeux de l'univers. Ne nous arrêtons pas davantage dans cette cour voluptueuse.. . Voyons l'innocent conduit devant les prêtres et les pharisiens. Quatrième circonstance.

4° Représentez-vous des hommes plus respectables encore par leur caractère que par leur autorité, des hommes à qui l'extérieur hypocrite de la plus régulière vertu et de la plus grande dévotion donnait un empire presque absolu sur les esprits du peuple, des hommes orgueilleux et intéressés, qui n'observaient les cérémonies et les lois que pour se faire voir et gagner l'estime des autres; toujours en garde contre ceux qui ne leur rendaient pas les honneurs qu'ils exigeaient; toujours prêts à perdre ceux qui voulaient démasquer les fausses vertus dont ils se paraient, et lever les voiles de leur séduisante hypocrisie : tels étaient les pharisiens, les pontifes et les docteurs de la loi judaïque; jaloux du nom et de la réputation que Jésus-Christ se faisait parmi le peuple, alarmés du pouvoir souverain qu'il exerçait sur les esprits et sur les corps, chagrins et inquiets de voir le progrès merveilleux de ses prédications et de sa doctrine, prévoyant dans la pureté de ses maximes la fin et la censure de leurs pernicieuses séductions, de leurs injustices, de leurs détestables mensonges, faut-il s'étonner s'il s'efforcent de le décrier et de le perdre, si ces maîtres de la Synagogue se liguent ensemble dans une conspiration commune pour opprimer et couvrir d'opprobres cet homme de prodiges qu'ils regardent comme un rival importun, comme le destructeur infaillible de leurs traditions et de leurs lois. Eh! vous le savez, Messieurs, combien encore le vrai mérite est en butte au faux zèle, à l'artifice, à la calomnie de tant de personnes qui ne sauraient rien souffrir au-dessus d'elles, et à qui tout fait ombrage. Ce fut cependant devant des juges ainsi préoccupés de leurs passions, ainsi déterminés à ne rien épargner pour les satisfaire, que l'on conduit le Sauveur; Anne et Caïphe étaient deux pontifes liés par le sang, mais plus encore par leur animosité contre Jésus-Christ; à eux s'étaient unis les scribes et les pharisiens qui, divisés d'ailleurs d'intérêts et d'opinions, se trouvèrent de concert dans le dessein d'opprimer Jésus, dont la charité et le pouvoir n'avaient point de bornes; ce fut au pied de cet indigne tribunal que la calomnie la plus noire et la plus mal concertée ne craignit point de lever le masque, qu'elle osa répandre le venin de sa malignité sacrilége sur le plus digne et le plus irréprochable des hommes, qu'elle traita sa doctrine de fausse, de séduisante et de contraire aux saintes Ecritures, sa conduite de criminelle, de scandaleuse et de formellement opposée au culte de Dieu et à l'obéissance que l'on doit aux souverains, qu'il fut enfin regardé comme un imposteur et un blasphémateur, et renvoyé devant Pilate pour être condamné à mort : *Tunc princeps sacerdotum scidit vestimenta sua, dicens: blasphemavit, quid adhuc egemus testibus?* (*Matth.*, XXVI.) Vous voulûtes bien succomber sous l'extravagante colère de ces indignes ministres, ô mon aimable Sauveur! et vous apprîtes à vos disciples calomniés et en butte aux traits pharisaïques qui règnent encore à l'ombre de la plus apparente piété, à ne chercher de protection et de défense que dans la gloire et la consolation de vous imiter de plus près, et de souffrir patiemment à l'exemple de leur Maître.

5° Mais le voici, ce divin patient, qui paraît devant Pilate; voyons s'il y sera mieux traité que chez Caïphe. Cinquième circonstance. Il n'est pas extraordinaire, Messieurs, que la vérité se fasse entendre à l'esprit; mais il arrive trop souvent que le mensonge l'emporte sur les plus pures connaissances. Pour peu qu'on ait d'honneur et de conscience, on aime à s'acquitter des devoirs de son état et de sa charge; mais on cesse souvent de le faire quand on les croit contraires à sa fortune et à ses intérêts. Le crime fait naturellement horreur, mais la cupidité semble lui ôter toute sa honte; on sent un penchant assez ordinaire pour la vertu, mais le respect humain n'empêche que trop souvent de le suivre. Si l'expérience journalière ne suffisait pas pour vous convaincre de cette vérité, la conduite de Pilate ne vous permettrait pas d'en douter; c'était un juge assez éclairé pour démêler l'innocence du crime, mais trop aveuglé de la fortune, et trop vendu aux puissances de la terre pour ne pas leur sacrifier ses lumières : sa conscience et son honneur ne peuvent tenir contre ses intérêts et contre sa politique; et semblable à tant de prétendus honnêtes gens de nos jours, qui voudraient associer les sentiments de droiture avec les mouvements de cupidité, accorder les préceptes de la religion avec les maximes du monde, se prêter à quelques sentiments d'équité, mais se livrer entièrement aux impressions d'iniquité,

il se partage entre le dérèglement des passions et l'intégrité apparente de la justice.

Divin Jésus! vous fûtes la victime de ce lâche politique ; et s'il parut pendant quelques moments rendre justice à votre innocence, bientôt la crainte de déplaire à César l'engagea à vous condamner comme coupable : *Si hunc dimittis, non es amicus Cæsaris* (*Joan.*, XIX) ; si vous renvoyez cet homme absous, s'écrie la populace, vous perdrez l'amitié de l'empereur. C'en est assez pour lui faire tomber la balance des mains, pour faire plier toute la fermeté qu'il avait fait paraître, pour faire échouer toute sa droiture ; et ce président romain, qui en apparence avait cherché les moyens de délivrer Jésus-Christ, qui plus d'une fois avait protesté qu'il ne trouvait point de crime en lui, qui en lavant ses mains publiquement, déclara devant le peuple qu'il ne voulait point les tremper dans le sang de l'innocent et du juste, dément tout ce qu'il avait dit et tout ce qu'il avait fait, en préférant Barabbas à Jésus-Christ, en faisant la comparaison d'un insigne brigand à la sainteté même, et en laissant aux Juifs, par son exécrable arrêt de mort qui sera l'abomination de tous les siècles, une pleine liberté d'exercer toute leur fureur sur la personne de Jésus : *tradidit Jesum voluntati eorum.* (*Ibid.*) Y penses-tu, détestable Pilate? Ne crains-tu point les remords cuisants d'une conscience qui te reprochera à jamais une si criante injustice? Est-ce ainsi que tu abandonnes la vertu? Et crois-tu qu'à force d'écouter les sollicitations et les clameurs d'une populace mutinée, tu viendras à bout d'étouffer les cris légitimes de cette lumière naturelle dont tu méprises les leçons? Hélas! on ne cherche que trop à se flatter soi-même ; afin de s'épargner les retours amers de l'injustice qu'on commet, on saisit avec joie les moindres prétextes qui semblent excuser son crime, et on s'abuse assez pour s'imaginer qu'on n'a plus rien à se reprocher devant Dieu, quand on a paru faire quelque résistance devant les hommes. Peut-être que le juge inique qui condamne Jésus-Christ était dans cette erreur ; mais ce malheureux n'en est pas moins coupable, et à son péché se joint celui du peuple qui achève par mille outrages sanglants que je n'ai pas la force de raconter, d'immoler l'innocente victime : *Tradidit semetipsum pro nobis* (*Ephes.*, IV), etc. Dernière circonstance.

Ici, Messieurs, vous vous représentez sans doute avec horreur les empressements et les cris de ces Juifs furieux qui n'attendaient que le prononcé de Pilate pour exercer toute leur barbarie contre l'innocent Jésus, qu'ils avaient osé mettre en parallèle avec l'infâme Barabbas, *tolle*, *tolle*, *crucifige.* (*Joan.* XIX.) Qu'on l'emmène et qu'on le crucifie!... Insensés que vous êtes! quel changement dans votre conduite! qu'il y a d'extravagance dans votre procédé! Aujourd'hui vous demandez le supplice de celui dont vous célébriez il y a quatre jours le triomphe ; vous sollicitez la mort de celui que vous venez de choisir et de forcer en quelque manière à être votre roi ; vos rues sont encore jonchées des branches d'arbres et des habits que vous jetiez sous ses pas ; mille heureuses acclamations, mille cris de joie et de bénédiction étaient pour lors portés jusqu'au ciel. *Hosanna Filio David!* (*Matth.*, XXI.) Et maintenant on n'entend que les imprécations et les blasphèmes de ceux qui le frappent et qui insultent à sa douleur, *tolle*, *tolle*, *crucifige....* (*Joan.*, XIX.) Ah! Juifs barbares, vos détestables vœux vont être exaucés, le juge inique souscrit à votre exécrable requête ; le scélérat est absous, et l'innocent condamné! Vous voilà en possession de la victime, et les mugissements de votre rage l'ont emporté sur toute la justice des lois et de l'humanité.

Déjà que vois-je, Messieurs? une troupe de soldats, plus cruels que les bêtes féroces, se saisissent du patient Jésus ; ce corps adorable que les anges auraient dû couvrir de leurs ailes est dépouillé de tous ses vêtements, attaché à un infâme poteau ; ici, je vous l'avoue, je me sens saisi de frayeur, et m'aperçois que j'en perds la voix : je laisse à votre imagination, plus forte que mes paroles, à vous représenter toute l'horreur de cette sanglante flagellation ; c'est à vous à soutenir, si vous le pouvez, le spectacle effrayant de ces bourreaux acharnés, qui, par mille coups de fouets redoublés, font voler par morceaux la chair de mon Sauveur, qui déchirent son corps à force de le frapper, qui défigurent le visage du plus beau des hommes par les crachats, les soufflets et les insultes, et qui ne cessent point de le flageller que la terre ne soit couverte de son sang qui ruisselle de toutes parts!

En est-ce assez, Juifs rebelles, nation ingrate, pour assouvir votre fureur? mais savez-vous qu'en même temps vous confirmez votre iniquité? Hélas! que vous êtes à plaindre d'avoir les yeux ouverts et de ne point voir la vérité! d'être les témoins de tant d'augustes mystères, et de ne point les croire! de prendre sur vous et sur vos enfants le sang du juste!

*Sanguis ejus super nos, et super filios nostros.* (*Matth.*, XXVII.) Ah! il y tombera, mais à votre malheur, sur vous et sur vos enfants, ce sang adorable qui crie vengeance ; et vos villes saccagées, vos campagnes désertes, vos synagogues renversées, votre nation errante et fugitive dans toutes les parties du monde, vos peuples haïs, persécutés, condamnés à traîner partout des jours malheureux, et à porter en tous lieux le caractère de leur réprobation éternelle, vous feront subir les justes effets de ce sang que vous répandez avec tant d'inhumanité! *Sanguis ejus*, etc.

Mais vous, chrétiens, qui vous rendez coupables du même crime que les Juifs, n'appréhendez-vous point le même châtiment? Si, vous montrant le Sauveur si défiguré par vos péchés, je vous disais comme Pilate disait aux Juifs, *ecce homo* (*Joan.*,

XIX), voilà l'homme, quel trouble et quelle consternation ces paroles ne devraient-elles pas jeter dans vos esprits? Voilà l'homme; n'est-ce pas dire, voilà le comble de ton iniquité, et c'est toi qui l'as réduit dans l'état affreux où il est? *Ecce homo*, voilà l'homme! n'est-ce pas comme si je te disais, ouvre les yeux, pécheur qui m'écoutes, et reconnais ton ouvrage? ce chef adorable dans lequel les Juifs ont enfoncé une couronne d'épines, qu'ils ont outragé par de sanglantes blessures, accuse ton orgueil, ta fierté, tes insupportables hauteurs, et les superbes projets de ton ambition démesurée... *Ecce homo*, voilà l'homme! ces épaules couvertes d'un manteau d'écarlate, et cette main armée d'un fragile roseau pour faire de Jésus par dérision un roi de théâtre, n'accusent-elles pas tes parures immodestes, ton luxe immodéré, tes nudités scandaleuses, tes usurpations criantes, tes injustices onéreuses, ton faste éblouissant? *Ecce homo*, voilà l'homme! ce corps tout couvert de plaies, tout déchiré de coups, tout empourpré de son sang, accuse les excès de ta sensualité et de ta mollesse; les soins idolâtres que tu prends de ta chair, ton empressement pour les douceurs de la vie, et toutes tes infâmes voluptés. *Ecce homo*, voilà l'homme, c'est-à-dire, voilà le modèle de ta pénitence, de tes souffrances, de ta patience; malédiction et anathème sur toi, si le Père éternel ne te trouve pas conforme à l'image de son Fils ainsi défiguré.

Ah! quelle source de frayeur et de crainte pour le pécheur! Cependant, Messieurs, quel rapport entre ce Jésus que Pilate fait voir, et ce chrétien que le monde présente! quelle conformité entre cet homme de douleurs et cet homme de plaisirs, entre ce chef couronné d'épines et ces membres plongés dans les délices, entre ces ruisseaux de sang et cette stérilité de larmes, entre cet excès de souffrances et cet éloignement des mortifications?

Sang adorable de mon Sauveur, vous jetez la crainte dans mon esprit, en même temps que vous excitez la confiance dans mon cœur. Je sais que c'est par vous que mon salut s'opère, que je puis trouver grâce auprès de mon Dieu, et que par vos mérites je rentre dans tous les droits dont le péché d'Adam m'avait malheureusement fait déchoir; c'est ce qui m'encourage et ce qui me console; mais quand je pense que ce sont mes péchés qui renouvellent tous les jours les plaies et les outrages, les mépris et les insultes, les douleurs et les souffrances que mon Sauveur ne reçut qu'une fois de ses bourreaux; quand je me représente que ce sont bien plus mes perfidies et mes infidélités, mes impiétés et mon irréligion mes passions et mes inhumanités, que toutes celles de Judas et de Pierre, d'Hérode et de Caïphe, de Pilate et des Juifs, qui ont ainsi défiguré Jésus-Christ, et qui en ont fait plutôt un spectre qu'un homme! Ah! quel sujet de frayeur pour moi! et comment puis-je espérer de trouver un asile contre la juste colère de mon Dieu? Serait-ce dans le ciel? Ah! le Père éternel qui n'épargne pas son propre Fils revêtu de la seule apparence du péché, m'épargnera-t-il, moi qui avale l'iniquité comme l'eau, et qui suis le péché même? Serait-ce sur la terre? Ah! le sang précieux dont elle est toute baignée par mes crimes, et dont la voix plaintive se fait sans cesse entendre aux oreilles de mon Juge, n'est-il pas contre moi un accusateur insoutenable? Cependant, ô mon Dieu! vous ne voulez pas, tout pécheur que je suis, que je m'abandonne au désespoir, ce n'est pas ma mort que vous cherchez, mais ma conversion; dans un jour où votre miséricorde se déploie tout entière pour le salut du genre humain, je veux y mettre toute ma confiance en cette infinie miséricorde; si d'un côté je suis effrayé de voir dans Jérusalem une victime, mon Sauveur immolé par le péché, je me rassure de l'autre en le considérant sur le Calvaire comme une victime acceptée pour le péché. Je ne vous demande plus qu'un moment d'attention pour finir ce discours.

TROISIÈME POINT.

Jusqu'ici, Messieurs, vous n'avez vu que des offrandes, que des immolations; c'est le Père éternel qui sacrifie son Fils, ce sont les Juifs qui immolent leur roi; mais quel mérite aurait cette victime offerte et immolée si elle n'était acceptée et reçue en odeur de suavité par celui même à qui elle est présentée, *in odorem suavitatis*? (*Ezech.*, XVI.) Il s'agit donc de vous la montrer, cette acceptation; c'est ce que je vais faire en peu de mots par trois courtes réflexions: le péché expié, le monde réconcilié, Jésus-Christ glorifié.

Le péché expié par une satisfaction abondante. Le monde réconcilié par une nouvelle alliance formée du sang de Jésus-Christ. Le Seigneur glorifié par ses humiliations et ses souffrances: ne sont-ce pas là trois admirables effets de la passion de mon Sauveur, tous trois dignes de votre reconnaissance?

1° Je dis donc que par les souffrances de Jésus-Christ le péché est expié. Oui, Messieurs, tout est consommé, c'est le Sauveur mourant qui nous le dit lui-même, la malice des hommes et l'amour du Sauveur, l'aveuglement des Juifs et la justice du Père éternel; le Créateur irrité contre l'homme ne demande plus de victime, et la miséricorde ne trouve plus d'obstacles à ses profusions; *consummatum est* (*Joan.*, XIX), tout est accompli dans ce douloureux mystère; la juste colère du ciel est apaisée, le Seigneur a pardonné à ses rebelles créatures, et le péché, lavé dans le sang de la victime immolée, ne paraît plus devant Dieu comme un objet qui sollicite sa vengeance: *Consummatum est*. Oui, mon Dieu, tout est consommé, et depuis que votre Fils s'est chargé de mes péchés, je suis sûr que vous ne me les imputerez plus. Il est vrai que mes crimes vous déplaisent toujours; mais n'avez-vous pas agréé Jésus-Christ en victime

d'expiation pour moi ? Je n'ignore pas que mes offenses ne soient infinies, et que mes iniquités ne soient plus nombreuses que les cheveux de ma tête ; mais frapperez-vous sur le sang de ce Sauveur aimable dont je suis couvert ? Je suis encore par mes péchés le vil esclave du démon, mais j'appartiens à Jesus-Christ par conquête ; si par mes infidélités je deviens un enfant de colère, par ma rédemption ne suis-je pas l'héritier destiné à posséder votre gloire ? Quel sujet de consolation et d'espérance pour moi !

Mais à quel prix, grand Dieu ! avez-vous accepté cette victime en expiation de mes péchés, et quelle satisfaction n'avez-vous pas exigée de votre cher Fils ! Qui pourrait en achever l'effrayante peinture ? Tout révolte ici les sens et fait horreur à la nature. Quel spectacle plus digne de vos larmes que Jésus chargé de sa croix, tout meurtri de blessures et de coups, tout empourpré de son sang et presque défaillant sous le pesant fardeau qui l'accable, traîné avec ignominie hors de la ville, tombant à tous moments sous l'infâme poteau que ses épaules déchirées ne peuvent supporter, et ne se relevant des faux pas que son épuisement lui faisait faire, que par mille efforts redoublés qui lui ôtent la respiration et les forces ? Qui pourrait sans frémissement et sans compassion suivre jusqu'au sommet de la montagne ce généreux et patient Isaac, qui ne s'efforce de porter avec tant de courage le bois de son sacrifice que pour y être véritablement attaché en qualité de victime ? Epargnons-nous, Messieurs, une représentation si tragique ; renfermons dans le silence des objets accablants que les ténèbres prennent soin de cacher à nos yeux. Si les évangélistes même n'ont osé descendre jusqu'au détail du crucifiement de mon Sauveur, n'y aurait-il pas en nous de la témérité de vouloir vous représenter des tourments ineffables ? Quelle bouche mortelle pourrait exprimer au naturel toute la férocité qu'exercent envers le Sauveur ces impitoyables bourreaux ? Avec quelle fureur ils lui arrachent une robe imbue dans son sang et collée sur sa chair douloureuse, afin de rouvrir par ce dépouillement barbare toutes les plaies meurtrières de sa cruelle flagellation ! Avec quelle inhumanité ils l'étendent tout nu sur la croix qu'ils lui ont fait apporter ! Je ne puis soutenir tant d'horreurs... Je laisse à d'autres plus maîtres de leurs esprits et de leur cœur que moi, à vous peindre la cruelle violence avec laquelle on est obligé de tirer, d'allonger les pieds de mon Sauveur pour les clouer dans les extrémités de la croix qui était beaucoup plus étendue que son corps.

Je ne me sens pas assez de force pour vous faire entendre le bruit et le fracas des marteaux qui enfoncent les clous dans les quatre membres de ce divin crucifié, pour vous montrer la rupture de ses veines, le déplacement de ses nerfs, le déboîtement de ses os ; il n'est point d'imagination assez vive pour se retracer les horribles secousses, les contre-coups violents qui, en élevant et rabaissant cette adorable victime, renouvellent toutes ses douleurs et le font souffrir depuis le sommet de la tête jusqu'à la plante des pieds.

La voilà donc cette victime de l'univers suspendue entre le ciel et la terre sans recevoir de consolation ni de l'un ni de l'autre ; le voilà ce Jésus de Nazareth roi des Juifs, qui touche au dernier moment de sa vie ! Nous y voici donc enfin arrivés au dénouement de cette affreuse tragédie dont le Calvaire est le théâtre, les bourreaux les acteurs et l'aimable Jésus la victime ! mais il manque encore quelque chose à ce grand sacrifice ; pour l'expiation du péché il faut que la victime meure. J'ai soif, dit Jésus ; *Sitio.* (*Joan.*, XIX.) Vous avez soif, ô mon divin Sauveur ! faut-il s'en étonner dans l'épuisement et l'agitation où vous êtes ? N'avez-vous pas besoin de rafraîchissement ? Mais c'est bien plus le salut des hommes que vos tourments, quelque brûlants qu'ils soient, qui vous altèrent : *Sitio.* Vous brûlez du désir de consommer ce grand ouvrage que vous êtes venu opérer sur la terre ; votre sainte impatience touche enfin à son terme ; pour étancher votre soif on vous présente dans une éponge meurtrière le fiel et le vinaigre ; à peine avez-vous goûté de ce breuvage empoisonné que vos yeux s'éteignent, votre corps est saisi d'une sueur mortelle, vos sens se glacent, votre adorable tête se penche, la pâleur se répand sur votre sacrée face, la mort vient s'emparer de vos lèvres, votre bouche avant de se fermer n'a le temps que de demander grâce à votre Père pour vos bourreaux, de lui recommander votre âme, de remettre votre esprit entre ses mains et de prononcer, en expirant, ces dernières paroles : tout est consommé, *consummatum est.* (*Ibid.*)

Je n'ose m'arrêter plus longtemps sur ces dernières circonstances, je vois couler vos larmes, et ne vous croyant pas plus insensibles que le soleil qui s'obscurcit, que la lune qui s'éclipse, que la terre qui tremble, que les tombeaux qui s'ouvrent, que le voile du temple qui se déchire, que les éléments qui se confondent, que les rochers qui se fendent, que toute la nature qui se consterne, que les bourreaux mêmes qui s'attendrissent ; je me dis à moi-même qu'il est impossible que vos cœurs ne se brisent, que vos sens ne se troublent, que les consciences les plus dures ne s'ébranlent, et que le seul souvenir de Jésus mort en croix pour expier le péché, ne vous soit un motif pressant d'expier les vôtres par l'amour de ses souffrances et la pratique d'une pénitence rigoureuse.

2° J'aurais encore à vous montrer que par cette mort du Sauveur, le pécheur est pleinement réconcilié avec son Dieu ; que le monde, devenu l'ennemi de son Créateur par la désobéissance de notre premier père, est réconcilié avec lui par les mérites du sang précieux de Jésus-Christ, qui forme

entre lui et nous une nouvelle alliance qui nous rétablit dans nos premiers droits ; que l'arrêt d'une mort éternelle prononcé contre tous les hommes, est changé en un jugement de grâce et de miséricorde par la passion du Fils de Dieu; qu'à peine cette cité céleste, qui ne recevait point les mortels dans son sein, et dont un ange armé d'un glaive de feu défendait l'entrée, ouvrit ses portes, dès que le sang de Jésus-Christ fut répandu ; que dès lors on vit paraître dans le ciel, comme les prémices de notre rédemption, ces âmes justes, qui depuis tant de temps gémissaient sous le joug de la captivité, et que cette Sion est devenue notre héritage dans tous les siècles des siècles. Mais je sens que le temps me presse et que mes forces s'affaiblissent; tout ce que je puis faire est de vous porter à profiter de cette précieuse réconciliation ; car en vain Jésus-Christ nous aura-t-il réconciliés par son sang, si nous laissons encore régner le péché dans nos corps, si nous ne travaillons avec soin à nous ménager cette divine alliance, si par nos œuvres et notre sainteté nous ne nous rendons dignes de cet héritage qui nous est réservé ; car, ne nous y trompons pas, Messieurs, la paix du ciel ne s'accorde point avec les iniquités de la terre, *non est pax impiis.* (*Isa.*, LVII.) Quelque efficaces que soient les mérites de Jésus-Christ, ils ne nous sauveront pas sans notre pénitence ; ce n'est pas assez que le ciel soit ouvert aux hommes, il faut s'y élever sur les ailes des vertus ; il ne suffit pas que le Sauveur soit mort pour nous, il faut que le fruit de sa passion nous soit appliqué ; pour régner avec Jésus-Christ dans sa gloire, il faut compatir à ses souffrances par nos mortifications. A Dieu ne plaise que je vous prêche une autre morale, et que vous ayez jamais vous-mêmes d'autres sentiments de notre rédemption !

Mais non-seulement le péché est expié, non-seulement le monde est réconcilié par la mort du Sauveur, Jésus-Christ y est lui-même glorifié. Troisième et dernière circonstance, qui met le dernier sceau à l'acceptation de la victime, *tradidit in odorem suavitatis.* Il ne m'est pas possible de vous exprimer ici le triomphe de ce divin Crucifié. A peine a-t-il expiré au milieu de deux insignes voleurs, que le ciel et la terre deviennent les théâtres de sa gloire, que tout retentit dans le ciel des cantiques d'allégresse des esprits bienheureux qui retrouvent leur Roi qui les avait quittés pour un temps, des acclamations de joie et de reconnaissance des patriarches dans son royaume; que l'enfer tremblant se voit privé de ses dépouilles, et les démons eux-mêmes forcés, du milieu de leurs flammes, d'élever un trophée à Jésus-Christ, en avouant que c'est par leur faute qu'ils se sont mis hors d'état de profiter des mérites de son sang. Gardons-nous bien d'avoir cet horrible reproche à nous faire; mettons-nous en état d'applaudir avec toute la cour céleste aux victoires que le Sauveur remporte par sa mort; faisons l'objet de nos respects et de nos adorations de ce bois précieux que toute la terre révère ; fléchissons avec toutes les nations le genou devant cet admirable instrument de notre salut, et, en voyant ce signe placé sur le haut des diadèmes, arboré comme l'étendard de la religion de Jésus-Christ dans toutes les contrées de l'univers, tâchons de nous conformer à celui de qui il a reçu tout son honneur et tout son mérite; nourris et élevés dans une école sainte qui nous apprend que c'est pour nos péchés que le Sauveur est mort, que c'est par la main du péché même qu'il expire sur une honteuse croix, profitons de ces lumières que les Juifs aveugles n'avaient pas ; humiliés et repentants à la vue de ces plaies toutes sanglantes dont nous sommes la cause, faisons aussi de ces corps mortels autant d'hosties vivantes dignes d'être offertes au Père éternel pour apaiser sa justice. A la vue de ces trois clous meurtriers qui percent les pieds et les mains du Sauveur, perçons de douleur notre âme, et nous attachons à nos devoirs par les trois vertus fondamentales, la foi, l'espérance, la charité, qui seules peuvent nous fixer dans les voies du salut. En considérant ces yeux éteints par le massacre des bourreaux, tenons les nôtres à jamais fermés sur tous les objets séduisants que le monde enchanteur nous présente ; en regardant ce chef couronné d'épines qui penche vers la terre, tenons nos têtes humiliées devant Dieu, et songeons qu'un peu de boue fut notre première origine; en recueillant ces dernières paroles d'un Dieu mourant qui recommande son esprit à son Père, qui sollicite auprès de lui le pardon de ses bourreaux, et promet une place dans son paradis à ce bon larron qui se tourne vers lui et implore sa miséricorde, recommandons sans cesse notre pauvre âme à Dieu ; adressons-lui toutes les pensées de notre esprit, tous les désirs de notre cœur, et pleins d'une parfaite confiance, remettons-nous entièrement entre ses mains; sacrifions-lui tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons; ouvrons nos entrailles à la miséricorde et à la charité; prenons la résolution, mais une résolution ferme et sincère d'étouffer en nous tout sentiment de vengeance, de haine et d'animosité; d'aimer, de servir, d'embrasser nos plus grands ennemis, de leur pardonner tous les affronts, toutes les injures, et tous les mauvais traitements qu'ils auraient pu nous faire; de prier pour eux et pour leur conversion, de leur vouloir du bien, et de ne réserver aucun ressentiment, aucune froideur contre eux ; de les excuser même, et de les justifier dans le fond de notre âme; et contre ceux qui voudraient grossir ou relever les injures que nous en avons reçues, d'imputer à leur inadvertance plutôt qu'à leur malice, à faiblesse plutôt qu'à dessein prémédité les mouvements qui les portent à nous nuire, à nous décrier et à nous perdre, *non enim*

*sciunt quid faciunt* (*Luc.*, XXIII); car telles sont les dernières leçons que nous donne du haut de sa croix notre aimable Sauveur; ne perdons jamais de vue ce divin modèle qui nous est proposé sur la sainte montagne; n'oublions jamais les instructions que ce grand Maître nous donne sur la chaire du Calvaire; suivons cette adorable victime par tous les tribunaux où elle est sacrifiée, pour nous y sacrifier de plus près avec elle; offrons-nous chaque jour à notre Père céleste, pour apaiser sa colère et prévenir les terribles effets de sa justice; immolons-nous par le glaive de la pénitence pour nous rendre dignes d'être les membres d'un chef crucifié; purifions tellement nos vertus et nos œuvres, que nous puissions devenir comme Jésus-Christ des hosties agréables en expiation de nos péchés, *tradidit*, etc.

Mais, à vous seul, divin Jésus, auteur et consommateur de notre foi, il appartient de nous rendre conformes à votre image. Ah! ne permettez pas que tant de souffrances et d'outrages nous deviennent inutiles. Nous prenons part à toutes les ignominies de votre mort, nous nous en affligeons avec vous, et nos larmes répondent assez de l'abattement et de la tristesse de nos cœurs. De grâce, ô mon Dieu! appliquez-nous-en les mérites; tant de sang, hélas! serait-il versé en vain? Sang de mon Rédempteur! coulez sur moi pour me laver de toutes mes iniquités, pénétrez jusque dans le fond de mon âme pour me marquer du caractère ineffaçable des élus et des prédestinés; servez-moi de préservatif contre les suggestions empoisonnées du monde et du démon; guérissez toutes mes blessures, fermez toutes mes plaies, ouvrez et rendez docile mon esprit aux inspirations de la grâce, amollissez mon cœur, fortifiez ma faiblesse, retenez mes penchants et ne me laissez le maître que de ma douleur et de mes gémissements. O vous, croix de mon Sauveur! précieux instrument de mon salut, ne m'abandonnez pas; tendez-moi les bras jusqu'au dernier soupir, et que les miens qui se joignent aujourd'hui à ceux de mon Sauveur me fassent trouver en vous toute la consolation et tous les puissants secours que j'en attends; c'est en vous que je mets ma confiance, c'est en vous embrassant, en m'attachant à vous, en vous portant toute ma vie, que j'espère vous avoir pour ressource à la mort. Bois sacré, qui servez de trône et de tribunal à mon Seigneur et à mon Juge, comme c'est par vous que je dois m'élever jusqu'à lui, daignez me le rendre favorable! au défaut des créatures sur lesquelles il faut si peu compter, servez-moi de protecteur et d'appui auprès de celui qui fait toute votre gloire, et qui m'assure par vous de toutes ses miséricordes, et pour le temps et pour l'éternité. C'est ce que je vous souhaite. Au nom du Père, etc.

## SERMON XVI.

### L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE

Cum sedisset rex in domo sua, et Dominus dedisset ei requiem undique ab universis inimicis suis, introduxerunt Arcam Domini, et imposuerunt eam in loco suo in medio tabernaculi. (II *Reg.*, VI.)

*Le roi se voyant tranquille dans son palais, et n'ayant plus rien à craindre de ses ennemis, pensa à l'Arche sainte, et la fit placer dans un lieu plus digne d'elle au milieu du tabernacle.*

C'est ainsi que l'Ecriture nous dépeint avec une naïveté si touchante le zèle magnifique d'un roi que sa piété avait élevé au-dessus des héros. Comblé des bénédictions de Dieu, devenu paisible possesseur de tout le royaume d'Israël et de Juda, depuis le Jourdain jusqu'à l'Egypte, et depuis l'Egypte jusqu'aux bords de l'Euphrate; vainqueur des Amalécites, des Ammonites et des Philistins; redouté de tous ses ennemis, respecté de tous ses voisins, aimé et presque adoré de ses sujets, jouissant des doux fruits de la paix dans l'abondance et dans un glorieux repos; David, plus occupé du culte de Dieu que du soin de ses nouvelles conquêtes, porte aussitôt ses premières pensées sur l'arche d'alliance, cette arche sainte négligée depuis si longtemps et presque oubliée dans l'obscurité de quelque maison particulière. Eh quoi! dit ce religieux prince, je me reposerai dans un superbe palais, je serai tranquille sur mon trône, tandis que l'arche du Seigneur, ce précieux gage de sa protection, cet instrument de tant de merveilles, ce monument si vénérable à nos pères et à tous les vrais Israélites, demeurera enseveli dans les ténèbres et honteusement couvert de poussière! Pourrais-je le souffrir plus longtemps? Non, Seigneur! Sur cela son zèle s'enflamme; le prince, le peuple, les lévites et tous les prêtres, animés du même esprit, vont ensemble enlever de la maison d'Obededon cette arche mystérieuse avec la plus religieuse pompe qu'on puisse s'imaginer; ils vont la placer dans un lieu plus digne d'elle, c'est-à-dire sur la sainte Sion, au milieu du tabernacle: *Introduxerunt arcam Domini, et imposuerunt eam in loco suo in medio tabernaculi.*

Pouvais-je emprunter de l'Ecriture une figure qui convînt mieux à la solennité de ce grand jour? Ce que fit David pour une arche matérielle, ne vous semble-t-il pas que l'héritier éternel de son sceptre le fait aujourd'hui pour une arche incorruptible? Jésus le fait pour Marie. Vainqueur de tous ses ennemis, assis à la droite de Dieu son Père, dans la splendeur des saints; du milieu de son repos éternel il jette un regard de complaisance sur sa sainte Mère, il ne peut souffrir qu'elle demeure plus longtemps sur la terre, il abrége son exil, il la tire enfin de l'obscurité, et il la fait monter à la place de distinction que son amour lui avait destinée. Depuis l'Ascension de Jésus-Christ, la très-sainte Vierge avait passé le reste de ses jours dans la solitude et la retraite; comptant le monde pour rien depuis que

son Fils n'y était plus, elle supportait la vie avec patience, elle soupirait pour la mort avec ardeur; enfin, après une longue vieillesse, moins cependant chargée d'années que de vertus, elle quitte la terre, trop tôt à la vérité pour le monde où elle vivait, mais trop tard pour elle, puisqu'elle y languissait depuis si longtemps dans l'attente de son bien-aimé; elle a enfin trouvé le bien-aimé de son cœur, et jamais rien ne pourra le lui enlever.

Ici se vérifie plus que jamais ce grand oracle de l'Ecriture: *Dilectus meus mihi, et ego illi.* (*Cant.* II.) Oui, c'est aujourd'hui le triomphe de la divine charité sur le cœur de Jésus et de Marie, c'est dans ce double mystère de sa mort et de son assomption qu'éclate ce commerce mutuel d'amour dont je viens de parler. Vous allez donc voir l'amour de Marie pour Jésus qui la fait triompher de la mort; vous verrez ensuite l'amour de Jésus pour Marie qui la fait triompher dans le ciel; car c'est l'amour qui préside à ce grand mystère, c'est l'amour qui fait ici tout ce que vous voyez; en deux mots, et je les emprunte de saint Bernard:

La Mère de Dieu quitte la terre d'une manière digne d'elle, c'est l'amour qui l'en détache.

La Mère de Dieu entre dans le ciel d'une manière digne de lui, c'est l'amour qui la couronne.

Et de là que de sujets de confiance! Dès le commencement de ce discours, je parle de la Mère de Dieu et du plus glorieux de ses mystères; j'en parle dans un jour que la piété de nos rois a rendu solennel; j'en parle dans une ville qui n'a pas été plus tôt chrétienne qu'elle a commencé à honorer Marie; j'en parle devant des chrétiens qui ont été élevés dès leur enfance dans une tendre vénération pour la Mère de leur Rédempteur; j'en parle dans un lieu tout plein de son nom, de son esprit, de sa gloire et de ses vertus; mais surtout j'en parle sous vos yeux, Sauveur adorable, vrai Fils de Dieu et vrai Fils de l'homme: apprenez-moi à honorer chrétiennement celle que vous avez honorée vous-même, mettez sur mes lèvres des louanges que vos saintes épouses ne puissent désavouer, et dans mon cœur des sentiments qui ne désavouent point mes paroles. *Ave, Maria.*

### PREMIER POINT.

Quand nous disons que la sainte Vierge a triomphé de la mort, n'allez pas croire qu'elle ne soit pas effectivement morte, que doucement enlevée dans le ciel, comme Elie sur un char de gloire, elle n'ait pas éprouvé la séparation de son âme et de son corps, et qu'affranchie des peines du péché, comme du péché même, cette Vierge immaculée n'ait point payé le tribut à la mortalité. J'avoue que saint Epiphane adopta autrefois ce sentiment par respect pour la Mère de Dieu, ne pouvant presque se persuader que le temple où avait reposé l'Auteur de la vie eût jamais été la proie de la mort.

Mais nous, sans déroger à un respect si légitime, nous croyons avec la sainte antiquité, que ce fut par une mort naturelle qu'elle quitta la terre; elle ne fut point exceptée de la loi générale; ce n'est point que sa qualité de Mère de Dieu ne lui eût pu mériter celle de ne point mourir; mais le Fils de Dieu, auteur de la vie, s'étant lui-même soumis à cette humiliante loi, il n'est plus honteux, il est même glorieux, dit saint Bernard, de mourir; ainsi, mourir par un excès d'amour, ce n'est point mourir, c'est triompher de la mort et désarmer la mort, cette cruelle mort qui désarme tout le reste, qui soumet à son empire ceux qui n'en reconnaissent point sur la terre; vaincre cette mort, et la vaincre même en mourant, n'est-ce pas un privilége plus précieux que l'immortalité même? n'est-ce point ressembler au Sauveur? Etre grand où tous les autres hommes sont si petits, se couvrir de gloire dans le centre de l'humiliation, mourir et ne ressentir ni les craintes désolantes, ni les douleurs amères qui accompagnent la mort de la plupart des hommes, qui la rendent si terrible, si douloureuse; n'est-ce pas ce qui doit s'appeler, dans le langage de saint Paul, détruire la victoire de la mort, émousser son aiguillon?

Or tels sont les priviléges de Marie: 1° Elle ne craint rien; 2° elle ne regrette rien, la charité chasse la crainte et la douleur, et met à leur place la confiance et la joie. Développons ces deux traits de sa charité victorieuse: 1° victorieuse des frayeurs de la mort.

En vain soixante braves choisis parmi les forts d'Israël environnent le trône et le lit de Salomon, ils n'empêcheront point la crainte de pénétrer jusqu'à lui, Salomon tremble aux seules approches de la mort; la crainte pénètre jusqu'aux trônes des rois, elle n'approche point de Marie; qu'aurait-elle à craindre, cette illustre mourante? Une longue vie? mais plus elle a été longue, plus elle a été sainte; une vie pure et immaculée dès le premier moment de son origine, fervente dès les premiers commencements, sublime dans ses progrès, consommée dans sa fin; une vie passée en partie dans le temple, près de l'autel, en partie à Nazareth avec Jésus-Christ, dans une même maison avec lui, sanctifiée par sa présence, animée par ses exemples, soutenue par ses grâces les plus choisies; une vie dont non-seulement tous les jours furent pleins, mais toutes les heures, mais tous les moments; car elle ne se démentit jamais, elle fut toujours semblable à elle-même, ou plutôt elle fut toujours différente d'elle-même; c'est-à-dire qu'il se faisait sans cesse dans cette grande âme de nouveaux accroissements de grâce et de sainteté, et chaque jour ajoutait au jour précédent quelque nouveau degré de mérite et de ferveur; or une telle vie, quels sujets de frayeurs peut-elle donner à la mort?

Qu'avait-elle à craindre? cette abondante effusion de grâces dont elle avait été préve-

nue. Il est vrai que les dons de Dieu font un poids redoutable à quiconque en abuse, et que pour nous, serviteurs infidèles, nous avons moins à craindre des péchés que nous avons commis, que des grâces que nous avons négligées, moins de la justice de Dieu que du mépris que nous avons fait de sa miséricorde; mais Marie, comblée de ses dons, quel usage en faisait-elle? il suffit de dire qu'ayant reçu la plénitude de la grâce, même avant l'Incarnation du Verbe, elle augmenta, elle embellit toujours ce riche dépôt. Ce n'est point à une langue mortelle à l'exprimer; vous le savez, Seigneur, et nous l'ignorons, ou plutôt nous ne pouvons ignorer que si le Tout-Puissant a fait de grandes choses pour elle, elle, par un retour de fidélité que la grâce opérait avec elle, n'a fait que de grandes choses pour le Tout-Puissant. Or, des grâces si bien reçues, si fidèlement employées, si sagement ménagées, multipliées presque à l'infini, étaient sans doute bien moins des sujets de frayeur que des sources de confiance.

Qu'avait-elle à craindre? de grands emplois, un grand caractère, un sublime ministère? Vous le saurez un jour à la mort, grands de la terre, combien sont redoutables les grands emplois, combien il est terrible d'avoir occupé de grandes places sans s'être occupé de ses devoirs, et d'avoir eu les premiers honneurs sans avoir eu les plus grandes vertus. Rien de plus grand qu'une Mère de Dieu; c'est la première dignité du monde. Rien de plus grand que sa vertu, sa vertu fut toujours égale à sa dignité; par conséquent sa grandeur même et l'usage qu'elle en fit lui préparaient, lui promettaient une grandeur nouvelle: autant de titres augustes, autant de titres de confiance.

Qu'avait-elle à craindre encore? les reproches intérieurs, les alarmes secrètes, les accusations importunes d'une conscience d'autant plus agitée à la mort qu'elle a été plus tranquille pendant la vie? Demi-chrétiens, vous faites les braves, les intrépides, à présent votre conscience fait votre calme; je vous l'annonce, elle fera un jour votre supplice; mais que peut lui reprocher une conscience pure, exempte non-seulement de tout péché, mais des plus légères imperfections? Si, comme Job, elle s'interroge elle-même, que de réponses de vie! que de témoignages favorables et non suspects! Le témoignage de son cœur qui l'assure que Dieu y règne et y a toujours régné; le témoignage de l'esprit de Dieu qui lui dit intérieurement qu'elle tient le premier rang parmi les élus de Dieu; tant de saintes pensées, de désirs héroïques, de grandes actions que son humilité a dérobés aux yeux des hommes et à ses propres yeux; tant de vertus si sublimes dans leur principe, si épurées dans leur motif, si constantes dans leur durée. En tout cela quel sujet de crainte! ou plutôt quel juste fondement d'espérance!

Mais ce Juge souverain, si exact à juger les justices mêmes et dont l'approche intimide les plus grands saints, ce grand Dieu, devant qui les astres les plus purs ne le sont pas assez, ne répand-il pas ici quelques traits de cette crainte religieuse qui rend la mort terrible aux plus gens de bien? Me préserve le ciel d'une telle pensée! Quoi! Jésus, qu'elle a porté dans son sein, qu'elle a nourri, élevé, qu'elle n'abandonna jamais, qu'elle a suivi jusqu'à la mort, l'unique objet de son amour pendant sa vie, deviendrait pour elle un sujet de frayeur à la mort? Que ce serait mal connaître le Fils et la Mère! A la vérité, son Fils même est un Dieu; mais qu'a-t-elle à craindre? Sa qualité de Juge souverain? c'est précisément ce qui fait aujourd'hui le fondement de son espérance.

Oui, si cette grande âme est si tranquille à la mort, c'est, j'ose le dire, parce qu'elle va paraître devant son Juge: un juge équitable, éclairé, tel que nous le redoutons, nous autres pécheurs, mais tel qu'elle l'espère, parce qu'elle n'en attend que des récompenses et qu'il ne peut que signaler à son égard sa justice en la couronnant; de sorte que si le Fils de Dieu, comme dit l'Evangile, vient avec sa croix, la croix parlera sans doute pour un cœur où elle a fait de si profondes plaies; s'il vient avec la balance de son jugement, toutes ses œuvres y seront trouvées pleines au poids du sanctuaire; s'il vient avec un flambeau pour visiter Jérusalem, il n'y découvrira que des vertus, et quelles vertus! Il n'appartient qu'à lui seul de connaître des mérites qui sont ses dons, comme c'est à lui seul de les récompenser. En un mot, elle ne craint rien du tout de ce que nous craignons; ce qui nous fait trembler la fait même espérer; son espérance est pleine d'immortalité: *Spes illorum immortalitate plena est* (*Sap.*, III); la mort ne fait que la mettre en possession de ce qu'elle espère; la mort ferme ses yeux à la terre qu'elle n'aima jamais, et les ouvre pour le ciel qu'elle désira toujours.

Mais que dis-je? la mort n'a point d'empire en ce lieu; elle ne doit même paraître dans ce discours que comme un trophée érigé à la gloire de Marie, qui l'a vaincue par son amour, et qui, libre de ses craintes, l'est également de ses douleurs.

2° Vous le savez, Messieurs, et ça été sans doute pour vous, dit saint Bernard, un juste sujet d'étonnement, que la souffrance et l'humiliation, les gémissements et les larmes fussent toujours ici-bas le partage de la Mère d'un Dieu. Oui, la plus sainte des créatures fut toujours la plus affligée. Tandis qu'Hérode, fier de la prospérité, enivré d'un faux bonheur, triomphait sur un trône usurpé, Marie, loin de ce trône qui lui appartenait par droit de naissance, cachée dans une sombre retraite, éloignée du monde, oubliée des hommes, méconnue de ses proches, réduite par la pauvreté au dernier rang, persécutée avec son Fils, nourrie avec lui d'un pain de tribulation, sans cesse alarmée à son sujet, toujours en esprit attachée à sa croix, dans tous les temps victime de l'amour et de la douleur, toute sa vie ne fut qu'un tissu

de moments amers, d'épreuves et de tribulations; n'en exceptons pas même le temps de la gloire du Sauveur; car, sans parler des persécutions suscitées de toutes parts contre l'Eglise naissante qui affligèrent son zèle sans l'abattre, l'absence d'un tel Fils, le souvenir de ses plaies, la vue du Calvaire et des lieux où les Juifs avaient signalé leur cruauté, renouvelaient sans cesse sa douleur; le sacrifice sanglant qui n'avait été offert qu'une fois, elle le ressentait tous les jours plusieurs fois : c'était le sacrifice du matin, du soir, de tous les temps.

Sage Providence, combien durera donc cette épreuve de douleur? Et vous, Sauveur adorable, quand viendrez-vous essuyer des larmes que vous-même avez fait couler, et tirer le trait dont vous avez blessé son cœur? Au jour de sa mort, à la fin de sa pénible carrière, les amertumes de sa vie vont se changer en consolations. C'est au jour de sa mort, dit l'Ecriture, que la femme forte aura sujet de se réjouir : *Et ridebit in die novissimo* (*Prov.*, XXXI). Mais quelle expression, quel surprenant langage! Eh quoi! la mort être le temps de la joie! n'est-ce pas le temps de la douleur? Oui, pour vous, filles mondaines, femmes sensuelles, c'est le temps de la douleur, le temps du regret, le temps de la désolation, et trop souvent le temps du désespoir, Dieu prenant plaisir à se venger à votre mort des folles joies de votre vie. Mais pour cette Vierge gémissante c'est le temps de la douceur, le temps de la tranquillité, le temps de la paix, d'une paix qui est également au-dessus et de tout sentiment et de toute expression : *Ridebit in die novissimo.*

Et véritablement je n'ai point de peine à comprendre que cette fille chérie du ciel quitte sans regret une habitation terrestre pour entrer dans la terre des vivants; son royaume n'était pas de ce monde non plus que celui de son Fils; son trésor était dans le ciel; c'est vous dire que son cœur y était aussi. Dieu seul étant son partage beaucoup mieux que celui du Prophète, tout le reste lui était indifférent; elle n'avait ni terres, ni possessions à abandonner, ni grands biens, ni grands honneurs à quitter; la mort ne trouvait rien à faire en elle : ni tendres amitiés à rompre, ni précieux liens à briser; et, au lieu que les enfants de la terre qui ont mis leur confiance dans les biens de la terre trouvent infiniment amère la mort qui les en sépare et qui les arrache à ce qu'ils ont aimé, Marie trouve dans la sienne même la source de sa félicité : quand on vit dans le monde sans attache, on en sort sans peine.

Justes mourants, vous l'éprouvez! mais, quand dans le monde on n'aime que Dieu, le plaisir de quitter la terre est le plus doux de tous les plaisirs. Peut-on rien regretter dans une séparation qui donne Dieu même pour récompense? peut-on s'affliger d'être arraché du sein des créatures lorsqu'on va entrer pour jamais dans le sein de la Divinité? Car voilà le sens de ces magnifiques paroles qui, prises dans toute leur étendue, ne peuvent convenir qu'à Marie.

D'ailleurs, elle voyait en mourant que les souffrances de son Fils, qui lui avaient rendu la vie si amère, avaient répandu leur onction par toute la terre; que ce sang généreux sorti par mille plaies fructifiait partout au centuple; que la croix, par une fécondité merveilleuse, portait déjà des fruits dans toutes les parties du monde à la faveur de son nom révéré dans l'Orient et dans l'Occident; elle voyait le règne de Dieu établi dans Israël et même chez les gentils; sa doctrine reçue et pratiquée; l'Eglise qui commençait à s'élever sur les ruines de la Synagogue et de l'idolâtrie; des nations entières déjà soumises au joug de l'Evangile; cet Evangile annoncé à Jérusalem, à Ephèse, à Antioche, à Alexandrie, à Rome, dans les plus grandes villes de l'univers, jusque sur les toits, et déjà défendu par le sang de plusieurs martyrs; elle voyait ce que les prophètes, les patriarches ses aïeux avaient tant désiré de voir, le règne du Messie, la majesté de son empire, la grandeur de sa religion; après cela, ses yeux défaillants pouvaient se fermer à tout le reste; après un si grand spectacle elle n'avait plus rien de mortel à voir sur la terre; Dieu y est adoré en esprit et en vérité, le prince de ce monde est chassé, le Sauveur Jésus est glorifié. Qui vous retient encore, sainte Vierge? partez, rompez vos liens, chaste colombe, élevez-vous, prenez l'essor, allez enfin dans le lieu de votre repos; c'est un Père, c'est un Fils, c'est un Epoux qui vous appelle : *Veni, sponsa mea* (*Cant.*, IV), venez, mon Epouse, venez partager ma gloire, vous qui partageâtes toujours si généreusement mes souffrances; venez, ne tardez point, mon amour impatient se hâte de vous couronner : *Veni, coronaberis.* (*Ibid.*)

A cette douce et forte invitation, cette âme déjà céleste s'élève au-dessus d'elle-même, et se prépare à rompre les liens qui l'attachent encore à son corps, ce corps si soumis aux saints transports de son âme, que même à la mort il se trouve capable des mêmes mouvements. Non, son corps n'est point un obstacle à ses désirs; par un accord tout nouveau, dans le monde, le corps et l'âme, l'esprit et la chair conspirent de concert pour leur mutuelle séparation, et soupirent de concert pour le Dieu vivant : *Cor meum et caro mea exsultaverunt in Deum vivum* (*Psal.* LXXXIII); et ce prodige, qui l'a fait? C'est l'amour. Une si belle vie ne devait finir que comme elle avait commencé; la charité avait animé ses premiers désirs, il fallait que son dernier soupir fût encore un soupir de charité.

Oui, il était de votre gloire, Seigneur, que cette Fille céleste ne mourût point comme les enfants de la terre, que sa mort ne fût l'effet, ni des infirmités de la vieillesse, ni de la caducité de l'âge, ni des défaillances de la nature, ni des autres suites de la mortalité; la mort était trop faible pour immoler une si grande victime, la victoire était réservée à la charité; il fallait que la mère de

la parfaite dilection fût la première conquête de l'amour sacré.

Je dis la première conquête; car, je vous prie de le remarquer, jusque-là l'amour divin n'avait pas encore eu parmi les créatures une victime digne de lui : on avait vu des martyrs mourir pour l'amour de Jésus-Christ; mais en avait-on vu mourir par les mains, par les impressions, par les traits d'un pur amour? Dieu va faire voir présentement jusqu'à quel point il est aimable, puisque, quand on l'aime d'une certaine manière, on ne peut plus vivre sans le posséder, et que, pour mourir, on n'a besoin d'autre glaive que de celui de l'amour, d'autre langueur que de celle de la charité. Oui, c'est aujourd'hui pour la première fois que l'amour est non-seulement aussi fort, mais beaucoup plus fort que la mort même.

Représentez-vous donc ce charmant spectacle qui ravit en admiration le ciel et la terre. Les fidèles de la Palestine y accourent de toutes parts; une sainte curiosité les rassemble dans cette maison si pauvre, et toutefois si auguste; on y voit même, s'il faut en croire saint Jean Damascène, on y voit les héros de la foi, les docteurs des nations, que le prophète avait appelés les princes des peuples, que saint Paul appelle les colonnes de la vérité; on y voit, dis-je, les apôtres qu'un Fils dont la puissance égale la bonté, a réunis miraculeusement dans ce même lieu pour honorer le triomphe de sa Mère et inspirer un nouveau courage aux forts d'Israël à la vue d'un invincible Debbora.

Or, c'est en présence d'une si vénérable assemblée que cette sainte victime est doucement consumée par l'amour Ne vous attendez-donc pas de voir à cette mort ce qui fera horreur à la nôtre, cette paleur mortelle, cette défaillance universelle, ces effrayants symptômes qui sont comme les derniers efforts de la nature mourante, toutes ces convulsions de l'agonie, qui sont déjà plus de la moitié de la mort. Ici tout est tranquille, ici tout est auguste; son visage plus éclatant que jamais annonce la paix à tous les spectateurs; on y voit briller plus que jamais des grâces modestes, une aimable pudeur, une douce majesté; ses yeux attachés au ciel en ont déjà toute la sérénité, son esprit abîmé en Dieu semble déjà le voir face à face, son cœur pressé d'une charité également douce et forte, semble déjà enivré du torrent des délices éternelles, son corps succombe percé de cette flèche qui est partie de la main du céleste Epoux, elle trouve dans ce trait qui la blesse un charme délicieux.

De là cette soif si insatiable, ces désirs si empressés, ces saillies si impétueuses de son cœur qui semble sortir hors de lui-même pour se réunir à son principe; de là ces ravissements non interrompus, ces continuelles extases, ces tendres élancements, ce vol rapide de son âme, qui, ramassant toute la force de sa foi et toute la véhémence de son amour, le détache enfin de la terre; et, portée par les anges, ne disons plus dans le sein d'Abraham, mais dans le sein de Dieu même, va se perdre et se retrouver dans le sein de l'éternité. C'est ainsi que s'endort dans le baiser du Seigneur cette Amante sacrée; c'est ainsi que disparaît cet astre lumineux qui a éclairé le monde pendant soixante-douze ans; c'est ainsi que triomphe de la mort celle qui a enfanté l'Auteur de la vie. Sainte charité, voilà la plus illustre de vos victoires, vous ne pouviez rien faire de plus, mais aussi vous ne pouviez rien faire de moins. Si la Mère d'un Dieu devait jamais mourir, elle devait mourir aussi dans les transports du pur amour : *Fortis ut mors dilectio.* (*Cant.*, VIII.)

C'est ici que j'appelle présentement tous les chrétiens qui ont encore quelque sentiment de leur immortalité : venez, enfants de la promesse, apprenez de la Mère d'un Dieu à mourir en enfants de Dieu, à mourir en chrétiens. Une vie pénible et souffrante vous fait tout craindre de votre faiblesse, je le sais, mais je sais en même temps qu'une mort douce et tranquille dans le Seigneur est l'objet de vos souhaits les plus ardents ; en voici le modèle. Ce n'est cependant pas à la rareté de ce privilége unique que j'attache vos attentions, ni à ce grand exemple. Mourir par les mains, par l'impression du pur amour, c'est un privilége réservé à la Mère d'un Dieu ; et peut-on espérer, beauté éternelle, que les hommes mourront par un excès d'amour pour vous? ils vous aiment trop faiblement pour mourir de la sorte ; mais mourir dans l'amour du Seigneur, c'est, dit saint Augustin, avec tous les Pères, une obligation rigoureuse pour tout chrétien.

Or, si cela est, comme cela est, sans doute, voyez quel sujet de trembler pour la plupart des mondains mourants ! Ils ont vécu sans aimer Dieu, ils ont aimé tout ce que Dieu leur commandait de haïr ; Dieu seul n'a pu trouver place dans un cœur qui n'était fait que pour lui; ils ont vécu sans l'aimer, peuvent-ils espérer qu'ils l'aimeront à la mort? Et sur quoi l'espérer ? La mort fait-elle des changements si miraculeux ? La mort rallumera-t-elle tout d'un coup un feu qui est éteint depuis plusieurs années? Etablira-t-elle dans les cœurs un amour qui n'y aura jamais habité? Croyez-moi, quand on n'a pas su l'art de bien vivre, on n'apprend point à bien mourir.

Vous voudrez qu'on vous apprenne cet art. Apprenez-moi, direz-vous un jour à un prêtre zélé, apprenez-moi à aimer mon Dieu ; du moins à la mort, apprenez-moi à faire un bon acte d'amour de Dieu. Eh quoi ! l'amour de Dieu vient-il tout à coup dans les cœurs ? Est-on tout d'un coup parfait chrétien? Vous demandez qu'on vous apprenne à aimer Dieu comme les saints l'ont aimé ! Demandez donc qu'on fasse pour vous des miracles, et même des miracles éclatants ; qu'à l'exemple de Moïse nous frappions le rocher et que nous en tirions les eaux salutaires de la grâce; qu'à l'exemple du vertueux Néhémias, vous tiriez le feu sacré d'une eau bour-

beuse, d'une eau ensevelie dans le sein de la terre, que nous arrachions un cœur de pierre pour créer en vous un cœur de chair, un cœur nouveau; demandez donc qu'on vous donne pour votre Dieu un goût, un attrait que vous n'avez jamais eus; qu'on vous donne en même temps pour toutes les créatures un dégoût, une insensibilité que vous avez toujours craint d'avoir trop tôt, comme l'affadissement et le malheur de votre vie; demandez de mourir comme une sainte Epouse dans les chastes langueurs de l'amour sacré, après avoir vécu comme une Jézabel dans tous les raffinements de l'amour profane : demandez de mourir comme Marie, peut-être après avoir vécu comme une fille de Bélial. Mais demander de telles choses, c'est demander que le divin Sauveur, si justement irrité, fasse des miracles pour ses ennemis, et qu'il déploie sa toute-puissance pour couronner vos attentats.

Mais vous dites dans ce moment, pour vous consoler vous-mêmes, que vous lui offrirez un jour un cœur contrit et humilié. Je sais bien que vous le dites, mais je ne sais pas si vous le ferez; je ne sais pas d'ailleurs si ce Dieu jaloux sera fort disposé à accepter un cœur que vous avez tant tardé à lui offrir; non, je ne sais si sa délicatesse infinie pourra s'accommoder des restes misérables d'une tendresse usée au service du monde, et que peut-être vous ne lui offrirez encore que parce que vous ne saurez plus à qui l'offrir. Repentir inutile, trompeuse espérance, désirs trop tardifs.

Mourez victimes du monde comme vous avez vécu, ne trahissez pas vos premiers serments, ne démentez pas vos premières affections, soyez encore fidèles au monde tout infidèle qu'il vous a été; il est beau de porter la gloire de la constance jusqu'à la mort, il est beau d'aimer encore à la mort ce qu'on a aimé pendant la vie, cela est digne de vous! Vous avez tant dit dans vos folles protestations, que jamais rien ne vous séparerait de vos criminels amis; on ne vous en séparera pas non plus, vous aurez le même sort, vous vous suivrez; le même supplice unira ceux que les plaisirs ont unis autrefois; vous vous êtes bien passé de Dieu pendant votre vie, Dieu se passera de vous pendant toute l'éternité. Je le répète encore, croyez-moi, quand on a vécu sans aimer Dieu il n'est que trop ordinaire de mourir sans l'aimer. Mais mourir sans aimer l'auteur et le principe éternel de notre vie, ô Dieu, quelle vie! quelle mort! Il vaudrait mieux n'avoir jamais vécu, n'avoir jamais paru sur la terre!

Pardonnez-le-moi, si j'ai peut-être donné trop d'étendue à ce point de morale, la chose paraît importante. Plus vous penserez vous-mêmes à cette obligation précise de mourir dans l'amour de Dieu, et plus vous m'avouerez qu'il y a sujet de trembler pour la plupart des mondains mourants, et que s'il est vrai qu'on n'entre point dans le ciel sans amour de Dieu, il est vrai qu'il y a bien de l'apparence que la plupart n'y entreront point.

Voulez-vous donc mourir sans crainte, vivez sans péché. Voulez-vous mourir sans douleur, vivez sans attache, ou plutôt parce que le cœur ne peut vivre sans aimer quelque chose, aimez un objet digne de vous. Vous avez assez et trop longtemps vécu pour le monde, commencez à vivre enfin pour Dieu, consacrez le reste de vos jours au délicieux exercice de l'amour divin, et vous retrouverez à la mort cet amour tout vivant dans votre cœur, amour qui fera votre sûreté et votre consolation; alors si vous ne triomphez pas de la mort, du moins la mort ne triomphera pas de vous; si vous n'êtes pas victorieux de la mort, du moins vous n'en serez pas les tristes victimes.

Mais je m'aperçois enfin que j'ai parlé trop longtemps de la mort dans un jour où tout est plein d'immortalité. La Mère de Dieu quitte la terre d'une manière digne d'elle; c'est l'amour qui l'en détache, vous venez de le voir. La Mère de Dieu entre dans le ciel d'une manière digne de lui, c'est l'amour qui la couronne, c'est le sujet de mon second point. Dans Marie amour ardent qui la consomme, dans Jésus-Christ amour triomphant qui la couronne.

SECOND POINT.

C'est un grand principe dans la doctrine des Pères, que pour connaître la grandeur de Marie, il faudrait auparavant connaître la grandeur de son Fils adorable, je dis la grandeur de son amour, son amour ne lui ayant pas permis de rien faire de médiocre pour une Mère en qui tout était grand; et voici les glorieuses proportions que la piété nous porte à croire que son amour également tendre et tout-puissant y a établies; car, je vous le demande, que pouvait faire Jésus-Christ de plus glorieux pour sa Mère que de la rendre en tout, autant qu'il se pouvait, semblable à lui-même et donner à son triomphe les plus éclatants caractères du sien?

Or, vous le savez, ce divin Sauveur avait demeuré incorruptible dans le tombeau, il en était sorti glorieux et triomphant; enfin, il était monté dans le ciel pour s'asseoir à la droite de Dieu son Père, pour y faire la fonction de souverain Médiateur, et ce sont ces priviléges si ressemblants que les fidèles croient que Dieu a donnés à Marie, je veux dire:

La gloire de son incorruptibilité dans le tombeau, c'est ce que j'appelle le triomphe de sa pureté.

La gloire de son exaltation dans le ciel, c'est ce que j'appelle le triomphe de son humilité.

La gloire et l'autorité de sa médiation auprès de Dieu, c'est ce que j'appelle le triomphe de sa charité. Vous tous qui aimez Marie, rendez-vous, je vous prie, attentifs au récit de sa gloire.

1° Suivons, Messieurs, en esprit Marie dans le tombeau, et, au moment qu'on y

dépose son corps virginal, je demande quel sera son sort, sa destinée? je demande s'il reste encore à la mort quelqu'empire sur une chair si sacrée? Où est donc cette horreur des sépulcres? où sont ces vers, cette pourriture que Job regarde comme le partage de tous les mortels? Ce n'est pas ici, dans le tombeau de la Mère de Dieu, qu'il faut chercher une triste victime de la corruption.

Eh quoi! une chair divinisée, une chair si étroitement unie avec celle du Fils de Dieu qui, selon saint Augustin, n'est plus qu'une même chair avec lui; quoi! ces entrailles où a reposé pendant neuf mois l'Auteur de la vie, le sanctuaire le plus auguste de la divinité, être en proie à la corruption commune! la piété en est alarmée, dit saint Jean Damascène, et d'ailleurs peut-on croire que ce grand Dieu, qui a conservé et qui conserve encore aujourd'hui dans l'intégrité les corps de tant de saints, qui leur a donné jusque dans le sein de la terre une portion de vie et d'immortalité, n'eût rien fait pour la Reine des saints? Peut-on croire que celui qui conserva au milieu de la fournaise les trois jeunes Hébreux, et non-seulement leurs corps, mais jusqu'à leurs habits, n'eût point fait pour sa Mère ce qu'il fit pour la robe d'autrui? C'est le raisonnement de saint Augustin, ou, sous son nom, d'un Père très-ancien.

Ne craignez donc pas, fidèles serviteurs de Marie, de donner à son tombeau les mêmes éloges que l'Ecriture donne au tombeau de Jésus-Christ; saint Bernard sera ici votre guide, votre garant. Oui, son tombeau sera glorieux; magnifique éloge sans doute, éloge singulier qui la distingue de tout ce qu'il y eut jamais de plus grand dans le monde; car l'a-t-on jamais dit des plus grands rois, de ces héros tant vantés, de ces fiers conquérants dont le monde fait son idole et sa divinité? On a bien pu dire d'eux que leurs palais, leurs trônes étaient environnés de gloire, que la gloire avait signalé tous les jours de leur vie; vous savez comment la vanité a coutume de flatter la vanité; mais s'est-on avisé de dire qu'ils fussent glorieusement entrés dans le tombeau? N'a-t-on pas avoué que toute leur gloire avait échoué au tombeau?

A ce terme fatal je vois toute splendeur effacée, toute puissance abattue, tout faste anéanti; tout est obscurci, tout est confondu, tout est détruit; ils ont pourri à grands frais, mais ils ont pourri comme les autres dans ces superbes mausolées, ces dieux de la terre dont la gloire semblait vouloir le disputer à la gloire de Dieu même; ils sont entrés dans le tombeau, ils y sont encore, ou plutôt il n'y a plus rien d'eux que quelques cendres méprisables que nous foulons aux pieds comme les restes malheureux d'une grandeur évanouie; ce n'est plus qu'un nom, et ce nom encore ce n'est rien.

La piété nous porte à croire qu'il n'en fut pas ainsi de vous, ô la plus pure des vierges! Que j'ai de plaisir de le penser, de le publier dans une assemblée si nombreuse! En vous tout est glorieux, votre origine, votre naissance, votre vie, jusqu'à votre mort et votre tombeau. Oui, ce tombeau est plus glorieux que le trône des rois, de Salomon même! glorieux à Dieu qui y signale sa puissance et sa bonté; glorieux à vous-même qui y restez peu et qui y restez incorruptible, qui en sortez bientôt et en sortez triomphante : singularité de gloire que rien ne peut égaler; mais ce triomphe n'était-il pas dû à votre incomparable pureté? Pour qui seront ces glorieux privilèges, s'ils ne sont pas pour la Reine des vierges?

En fera-t-on autant pour vous, femmes sensuelles, mondaines, voluptueuses, vous qui n'avez, ce semble, d'art que pour servir honteusement votre corps? le temple de l'esprit immonde sera-t-il préservé de la corruption comme le sanctuaire du Seigneur l'a été? l'espérez-vous? Que fera-t-on un jour de ce corps si aimé, si flatté, si sacrilégement profané? que fera-t-on de ce corps si respecté par l'amour-propre? les vers respecteront-ils ce cadavre infect, l'horreur de la nature? Un jour vous entrerez dans le tombeau et vous en sortirez un jour, mais pourquoi? pour quel événement? pour quelle destinée? je n'ose y penser. Les corps des justes ressusciteront pour vivre éternellement; mais c'est pour mourir éternellement que ressusciteront les impies.

Vous serez surpris de la morale que j'ai à vous faire aujourd'hui, je ne vous dirai plus simplement avec le Saint-Esprit, mes chers frères, ayez pitié de votre âme, de cette âme immortelle qui est à Dieu et qui est à vous, ne la perdez point, sauvez votre âme et vous sauverez tout avec elle; on ne s'embarrasse guère de cette pauvre âme : il faut donc porter ailleurs votre attention. Eh bien! c'est votre corps qu'on recommande à votre compassion; ayez pitié de votre corps, ce corps périssable que vous aimez tant, aimez-le, à la bonne heure, mais aimez-le pour le ciel; aimez-le pour la résurrection glorieuse; aimez-le pour l'éternité, tâchez de lui assurer une portion de vie dans le règne même de la mort, tâchez d'en faire un ornement pour le ciel et non pas une victime. Pour moi je vous déclare, dit saint Paul aux Corinthiens, que vous ne moissonnerez que ce que vous aurez semé, et si vous ne semez que dans la chair, vous ne moissonnerez que dans la corruption. (*I Cor.*, XV.) Que ne puis-je imprimer dans vos cœurs cette divine maxime! la graver dans les cœurs des chrétiens, ce serait y faire naître de grandes vertus.

2° Mais l'exaltation de Marie rappelle toute mon attention; qu'attendez-vous? Pour moi, je vous l'avoue, j'ai toujours craint d'en venir à ce point de mon discours, sentant bien que là les expressions, les images, que tout, excepté le zèle, manquerait à

ma faiblesse, pour vous donner une idée de son entrée dans le ciel. Comment ne le craindrais-je point, puisque saint Bernard, cet homme tout divin qui parlait le langage des anges, ce docteur si sublime, si éclairé, cet illustre dévot, ce grand zélateur de sa gloire, n'osait parler de sa triomphante assomption. Je souhaiterais, dit-il à ses disciples, je souhaiterais en dire quelque chose, car qui de nous peut se taire dans un jour comme celui-ci? mais je crains d'en dire trop peu. Non, Seigneur, à moins que vous ne déliiez ma langue, ce que je m'efforcerai de dire ne suffira ni à la tendresse de mon zèle, ni à la gloire de celle que je loue. C'est ainsi que ce grand homme se défiait de sa tendre éloquence, qu'il croyait ne pouvoir mieux honorer l'exaltation de Marie que par un respectueux et modeste silence qui est l'effet ordinaire d'un grand étonnement et d'une profonde admiration.

En effet, les plus nobles images sont ici tout à fait défectueuses. Il est beau de voir dans l'Ecriture l'entrée pompeuse d'Esther dans le palais d'Assuérus; mais il y a ici quelque chose de plus auguste, de plus grand. Il est beau de voir dans Béthulie la chaste, la modeste Judith victorieuse d'Holopherne et de tous les Assyriens; il est beau de voir voler tous les cœurs à son passage, le peuple, la noblesse, les Lévites, les prêtres, le grand prêtre lui-même accourir de Jérusalem à Béthulie, aller au-devant de cette modeste héroïne, l'appeler à l'envi la gloire de son sexe, élever jusqu'au ciel ses actions magnifiques, et rendre tous un hommage solennel à sa pudeur, à sa vertu. Mais il y a ici quelque chose de plus auguste, de plus grand; les plus beaux spectacles de la terre ne sont pas assez beaux pour représenter dignement les spectacles du ciel.

Tout ce qu'on peut dire, c'est que Marie monte dans le ciel comme il convenait à la Mère de Dieu d'y monter; que semblable à l'aigle qui a renouvelé sa jeunesse, elle s'élève d'un vol rapide vers le soleil de justice, et que, dans son Assomption elle suit la route lumineuse que lui a tracée Jésus-Christ dans sa triomphante Ascension: c'est par là qu'il a marché, ce glorieux vainqueur de la mort, c'est par là que Marie marche après lui, à l'odeur de ses parfums. Ouvrez-vous portes éternelles, pour cette femme forte par qui nous furent fermées les portes de l'abîme! sein d'Abraham ouvrez-vous! recevez enfin dans la joie de son Maître cette servante fidèle qui a reçu tant de talents, qui les a tous fait valoir au centuple.

O Dieu, le charmant spectacle! jamais le ciel ne vit une créature si noble, jamais on n'a vu tant de perfections réunies ensemble. Quelle beauté ravissante! quel éclat nouveau! quelle douce majesté! quelle est cette fille chérie du ciel, qui vient du désert et s'élève du Liban accompagnée de ses vertus et doucement appuyée sur son bien-aimé? quelle est cette Vierge qui porte dans un corps mortel un esprit plus épuré que les intelligences, et un cœur plus grand que l'univers? quelle est cette mère privilégiée qui du plus haut degré de la grâce s'élève tout à coup au plus haut degré de la gloire? *Quæ est ista quæ progreditur?* (*Cant.*, VI.) Elle s'avance brillante d'une splendeur immortelle; l'aurore répand moins de rayons; tout le ciel s'ouvre à son approche: les principautés, les puissances s'empressent d'honorer son triomphe; les prophètes et les patriarches ses aïeux se réjouissent enfin de voir l'héritière de leur foi, de la voir autant élevée au-dessus d'eux, que la grâce l'élève au-dessus des autres hommes; tous les bienheureux citoyens de la céleste Jérusalem réunissent leurs voix pour l'appeler mille fois bienheureuse; le salut des peuples, la gloire d'Israël, l'ornement de la sainte cité, toute la sainte Sion retentit de ses louanges pour dire plus que tout cela dans un seul mot, c'est l'amour magnifique d'un Dieu qui triomphe, c'est le Sauveur adorable qui lui-même va mettre sur sa tête la couronne de justice qu'il lui a préparée.

Qui peut comprendre quelle fut alors la douceur ineffable d'une réunion si longtemps désirée? Une mère revoir son fils, un fils unique, uniquement aimé, un fils brillant de gloire et de majesté, tenant dans ses mains le sceptre éternel de sa justice, un fils l'admiration des anges, le bonheur des saints, un fils qu'il suffit de voir un moment pour être heureux une éternité; revoir ce fils adorable et le voir toujours, ce sont là des secrets que l'œil n'a point vus, que l'oreille n'a point entendus, que l'esprit humain ne peut comprendre! Séraphins, abaissez-vous, suprêmes intelligences, humiliez-vous, élevez pour Marie un trône au-dessus des trônes les plus élevés; c'est à sa droite que ce Dieu de gloire que vous adorez veut faire asseoir cette Reine des vertus: *Astitit Regina a dextris tuis.* (*Psal.* XLIV.)

Qu'il est doux de la contempler dans une situation si glorieuse! Inférieure à Dieu seul, supérieure à tout le reste, et au-dessus des anges par la prééminence de sa dignité, au-dessus des plus grands saints par le mérite de ses vertus; Dieu veut qu'elle reçoive à jamais les hommages des nations, que les puissantes républiques, les plus florissants royaumes regardent sa protection comme leur invincible défense; que les plus grands rois se croient plus honorés d'être ses serviteurs que d'être les maîtres du monde; que l'Eglise, fidèle au sacré dépôt qu'il lui a confié, répande dans tout l'univers le culte de sa mère; que le Siége apostolique veille partout aux intérêts de sa gloire; que le nom de Marie soit invoqué partout où celui de son Fils est adoré.

Précieuse humilité! victorieuse humilité! c'est vous qui l'avez portée jusque-là! Non, ce n'est ni l'éclat de sa beauté, ni la splen-

deur de sa naissance, ni la gloire de ses ancêtres, ni sa gloire personnelle qui l'a fait monter à ce haut point de grandeur; c'est l'humilité qui l'a sanctifiée, et c'est aujourd'hui l'humilité qui la couronne; mais le Sauveur pouvait-il mieux signaler et son amour et sa magnificence? Pouvait-il, ce juste Salomon, donner un plus haut rang de distinction à sa mère qu'en la plaçant sur le premier trône du ciel, pour régner avec lui dans les siècles des siècles? Heureuse de son bonheur, glorieuse de sa gloire, toujours servante, mais toujours mère, elle rend à Dieu de grands hommages, elle en reçoit de grands honneurs; également grande et par ce que Dieu a fait pour elle, et par ce que Dieu a fait en elle.

Heureux ceux qui la verront un jour assise à la droite de son Fils, et son Fils adorable assis à la droite de Dieu son Père! Réservons-nous pour ce grand spectacle qui fera sans doute une grande partie de notre félicité; et nous cependant, enfants infortunés, qui gémissons encore éloignés de notre patrie, portons de temps en temps nos regards vers la sainte Sion, réjouissons-nous de voir notre Reine et notre Mère dans une si haute élévation.

Je dis notre Mère, et je ne l'ai pas dit au hasard; avant de le dire j'ai consulté votre cœur, Vierge bénie, j'ai consulté votre tendresse; et je l'ai dit dans le triomphe de ma joie; voilà un trône de gloire, mais voici un trône de grâce; on peut nous enlever tout le reste, mais voici ce qu'on ne nous enlèvera jamais, une si douce protection. Quels honneurs n'a-t-elle pas droit d'attendre de nous? mais aussi quels secours n'avons-nous pas droit d'attendre d'elle? C'est ce que j'ai appelé la gloire de sa médiation et de son crédit auprès de Dieu, le triomphe perpétuel de sa charité.

3° C'est de là, en effet, qu'elle est le canal des divines miséricordes, la dispensatrice des grâces, l'avocate des pécheurs, le soutien de l'Eglise, la ressource assurée des villes et des empires, la consolation de tous les peuples, l'espérance du monde chrétien; c'est de là qu'elle répand sur la terre les richesses immenses qu'elle va puiser dans le sein de la Divinité; c'est là, dit saint Bernard, que comme mère de notre Juge, mais une mère de miséricorde, elle ménage l'affaire de notre salut, cette grande affaire que nous-mêmes nous ménageons si mal; c'est de là, dit un saint évêque de Chartres, qu'elle montre à son Fils le sein où il a reposé, tandis que le Fils montre à son Père les plaies qu'il a reçues pour notre amour et qu'il a conservées. Ils triomphent l'un et l'autre, le Fils par le droit de sa souveraineté, la Mère par le charme d'une humble supplication; c'est là qu'avec autant de zèle que d'efficace elle s'intéresse pour nous.

Je dis pour nous en particulier, car vous ne l'ignorez pas, nous lui appartenons. O doux souvenir! elle a sur nous des droits bien anciens, des droits que vous ne voudriez pas apparemment lui contester; nous lui appartenons en qualité de chrétiens, en qualité de catholiques, et en qualité de Français. En qualité de chrétiens, Mère du Chef, n'a-t-elle pas des droits sur tous les membres; elle nous a tous engendrés avec Jésus-Christ; elle nous a tous adoptés avec saint Jean au pied de la croix; c'est sur le Calvaire que nous sommes devenus ses enfants adoptifs. En qualité de catholiques, elle est la Mère de tous ceux que l'Eglise reconnaît pour ses enfants, et l'Eglise elle-même publie avec reconnaissance que c'est Marie qui l'a rendue victorieuse de toutes les hérésies. Un si grand nombre d'hérésies foudroyées depuis la naissance du christianisme, sont autant de monuments de son triomphe. En qualité de Français nous lui avons été offerts comme un peuple saint, un peuple de conquête et de bénédiction, elle a comme fixé parmi nous son tabernacle, elle se plaît au milieu de nous et c'est par elle que nos lys ont chaque jour une odeur nouvelle, une nouvelle splendeur, une nouvelle fécondité; c'est de là quelle veille avec un soin si maternel sur un roi qui lui a été dévoué dès le berceau; que nous voyons, Seigneur, de nos yeux ce jeune roi, presque le seul débri du trône de Judas, le seul rejeton de la tige royale que votre bras a épargné; que nous voyons ce précieux gage de votre providence croître chaque jour en âge et en sagesse; que nous le voyons accomplir nos vœux, même les surpasser; recueillir avec soin les exemples des saints rois et même les égaler; apprendre de son auguste bisaïeul la route où marchent les héros; apprendre de son aïeul la route où marchent les pères du peuple; apprendre de son auguste père, d'un père que nous ne nommons jamais que les larmes aux yeux, d'un père que nous compterons toujours au rang de nos plus grands rois, quoiqu'il n'ait jamais régné; qu'il apprenne d'un tel père la route où marchent les saints; qu'il apprenne de ses pieux ancêtres à vous servir, à vous aimer, à régner pour vous, ô mon Dieu! et à faire régner avec lui l'équité, la religion, la vertu; alors nous dirons tous à l'honneur de votre miséricorde : Béni soit le Dieu de nos pères qui nous frappe dans un temps, et qui nous console dans un autre, qui abat les plus hauts cèdres quand il veut et qui les relève quand il faut, et qui gouvernant le monde selon l'adorable penchant de son aimable charité, tantôt fait craindre sa colère, tantôt fait adorer sa bonté, et toujours fait louer son éternelle équité.

Que sous vos auspices, Vierge sacrée, nous puissions revoir encore aujourd'hui cet heureux temps d'union où la paix régnait dans toute l'Eglise, où il n'y avait qu'un sentiment, une créance, un langage, comme il n'y a qu'une foi, un baptême, un Dieu, un Jésus, et alors, nous l'espérons, vous ferez à Jésus-Christ pour nous la même prière que Jésus-Christ fit à son Père pour ses disciples : *Ubi ego sum, et illi sint mecum.* (*Joan.*, XVII.) Faites, Seigneur, que les enfants que vous

m'avez confiés soient un jour avec moi dans la gloire, et qu'en qualité de vos serviteurs ils entrent dans cet héritage que vous leur avez mérité au prix de tout votre sang, afin qu'ils puissent avec moi vous glorifier pendant toute l'éternité que je vous souhaite. Au nom du Père, etc.

# PANÉGYRIQUE DE SAINT LOUIS

*Prononcé dans la chapelle du Louvre, le 25 août 1737, en présence de messieurs de l'Académie française.*

Confitemini Domino... qui facit mirabilia magna solus. (*Psal.* CXXXV.)

*Louez le Seigneur, parce qu'il est le seul qui fasse des choses admirables*

Les hommes sont toujours épris du merveilleux, ils le cherchent partout, et souvent où il n'est pas, ce n'est pas dans le fonds de l'humanité qu'on le trouvera, c'est un fonds trop stérile, ce n'est que dans les trésors de la Divinité. Dieu seul est admirable en lui-même, et lui seul, il peut présenter aux hommes des merveilles dignes de leur admiration : *Qui facit mirabilia magna solus.* Parmi les hommes un saint est lui seul un grand spectacle pour les autres hommes, mais un roi parmi les saints est un spectacle pour les anges même, la sainteté a un certain éclat, une certaine majesté sur le trône, qu'elle n'a point ailleurs. La vertu d'un prince est une lumière qui brille sur la montagne, qui éclate au loin, qui attire l'attention des peuples, les regards de l'univers; c'est une instruction générale pour toutes les conditions; tout Israël a les yeux sur un modèle couronné.

Or, ce spectacle, que sa rareté rend encore plus merveilleux, l'Eglise et la France vous l'offrent aujourd'hui, la France, dans un de ses plus grands rois, et l'Eglise, dans un de ses plus grands saints, un saint vénérable à tant d'autres saints; le vengeur des autels, le protecteur de la piété, la terreur des infidèles, les délices de son peuple, l'amour des gens de biens, la consolation de tout un monde. Achevez vous-mêmes son portrait, Messieurs, avec cette éloquence qui vous est propre et pour dire de saint Louis tout ce que l'on en peut dire de plus grand, dites qu'il a régné en chrétien et qu'il s'est sanctifié en roi.

Pour moi, je n'ai qu'un héros à vous représenter; mais en lui se représenteront toutes les vertus, l'innocence d'Abel, la foi d'Abraham, la prudence de Moïse, la valeur de Josué, la clémence de David, la piété de Josias et la patience de Job, tous les caractères de sainteté glorieusement réunis; enfin, ce sublime, ce merveilleux dans les actions, dans les sentiments, qui étonne les hommes et que Dieu seul peut inspirer. Heureux sujet, où peut-être pour la première fois on pourra louer un roi sans le flatter : Non, rien ici à colorer, rien à déguiser, rien à retrancher; ou, s'il faut retrancher quelque chose, ce sont ses vertus; le détail en serait trop immense, et il faut chercher des bornes dans un éloge qui n'en a point.

Je me contenterai de vous dire, Messieurs, que Dieu a justifié en lui et par lui sa providence sur deux points où elle paraît quelquefois presque incompréhensible : il semble que Dieu n'en fait pas assez pour sauver les grands, il semble qu'il en fait trop pour éprouver les saints; on se plaint d'un côté qu'il est comme impossible de se sanctifier dans la grandeur, on se plaint d'autre part que la vertu est maltraitée, et que les plus gens de biens sont les moins heureux. La grandeur réprouvée, la sainteté affligée; deux scandales apparents que l'on ose reprocher à la Providence : or, je dis que cette Providence victorieuse s'est servie de saint Louis pour détromper le monde sur ces deux articles importants : Comment cela ? En le sanctifiant par ce que le monde croit être le plus contraire à la sainteté, en le glorifiant par ce que le monde croit être le plus opposé à la gloire. En deux mots :

1° Il l'a sanctifié, et même sur le trône;

2° Il l'a glorifié, et même dans les fers.

Fixez vos regards sur cette double merveille, où Dieu seul paraît admirable : *Qui facit mirabilia magna solus.*

En louant un roi saint, je pourrais, sans doute, Messieurs, louer un roi savant, car il le fut dans un siècle où il y avait du mérite à l'être; il me semble même que je retrouverais ici, dans ce palais auguste, tout ce que le saint roi aimait le plus dans les conversations qu'il avait avec les doctes de son temps : la science de la religion, qui doit toujours marcher à la tête de toutes nos autres connaissances; une piété aussi judicieuse, aussi éclairée que simple et fervente; la noblesse des sentiments avec la noblesse du sang, la décence des mœurs avec les grâces du discours; mille talents divers avec une parfaite uniformité, une union formée par le désintéressement, cimentée par le goût, entretenue par les liens de l'honneur et de la probité; un commerce brillant de lumière, dont il n'y a que l'ignorance qui puisse s'alarmer; un

amour pour le vrai qui se fait admirer, un zèle épuré pour le bien public qui n'a besoin que d'être imité, et à la suite de tous ces avantages, cette immortalité d'honneur que vous vous assurez à vous-mêmes, tandis que vous la dispensez à d'autres; car je ne crains pas de vous dire encore aujourd'hui, ce que l'on vous a dit tant de fois, que votre gloire durera autant que les lettres, autant que la France elle-même; c'est-à-dire qu'elle durera autant que le monde. Mais le monde lui-même combien durera-t-il ? La religion vous offre aujourd'hui une autre sorte d'immortalité plus digne de vous, c'est celle que donne la sainteté, la seule qui puisse contenter des esprits solides; tout le reste est au-dessous d'eux. On peut être saint sans être savant; mais sans la religion qui fait les saints, les savants, loin d'être les ornements de leur siècle, en sont quelquefois le déshonneur et même la calamité. Vous connaître, ô mon Dieu, s'écriait le plus sage des rois et le plus savant des hommes, vous connaître, Seigneur, et connaître avec vous la justice et la vertu, c'est ce qui s'appelle, ou doit s'appeler la source et la racine de l'immortalité. Il n'y a que la sainteté qui rende immortels et les savants et les rois.... *Nosse te, scire justitiam et virtutem, radix est immortalitatis.* (*Sap.*, XV.)

Mais avant de commencer l'éloge d'un saint roi, invoquons la reine des saints qu'il invoquait lui-même et si souvent, et si tendrement.... *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Si le Fils de Dieu n'avait appelé à son royaume que des Galiléens, des pêcheurs, ce qu'il y a de plus faible et de plus infirme dans le siècle, comme parle saint Paul; si dans la céleste Jérusalem il n'y avait de trônes que pour les pauvres, que pour les solitaires, que pour ceux à qui la dureté de leur condition, ou la sainteté de leur état a fait comme une nécessité de la vertu; n'est-il pas vrai, Messieurs, que le désespoir régnerait dans le monde, et surtout dans le grand monde ? Ne reprocherait-on pas à la Providence cette étonnante acception de personnes, où en faisant un si petit nombre de gens heureux on en ferait un si grand nombre de malheureux? Au lieu de dire avec les infidèles, dont il est parlé dans l'Ecriture : le Dieu d'Israël est le Dieu des montagnes et non pas le Dieu des vallées : *Deus montium est Dominus, et non est Deus vallium* (III *Reg.*, XX.) ne dirait-on pas, au contraire, qu'il ne règne que dans les vallées, et qu'il ne veut pas régner sur les montagnes, qu'il ne canonise que la pauvreté, et que toute grandeur est réprouvée; ce qui, en consolant la plus basse partie du monde, désolerait nécessairement la plus haute; mais heureusement, et c'est le Seigneur qui l'a dit: dans la maison du Père céleste il y a différentes demeures; il y en a pour les solitaires et pour les héros, pour Lazare et pour Abraham, pour les pauvres et pour les rois; parmi cette multitude incroyable de prédestinés, que vit saint Jean devant le trône de l'Eternel : il y avait des âmes royales qui jetaient des couronnes aux pieds de l'Agneau, et qui, après avoir eu des trônes sur la terre, ont mérité d'y avoir des autels, pour vous faire entendre, hommes du siècle, que si vous venez à vous perdre, vous n'aurez jamais droit d'imputer le malheur de votre destinée au malheur de votre condition, puisque l'on peut être saint partout : à la cour comme dans le désert, et au milieu d'une nation perverse comme au milieu d'une nation juste. Miséricorde universelle d'un Dieu qui nous a tous faits pour le grand, qui nous appelle tous à la sainteté ! Jamais peut-être on n'en vit une preuve plus glorieuse que dans la personne de saint Louis ; car jamais saint roi, peut-être, ne s'est mieux préservé des écueils de la grandeur; jamais saint roi, peut-être, ne s'est mieux servi des avantages de la grandeur, et par là non-seulement, Dieu l'a sanctifié sur le trône; mais il a fait servir le trône à le sanctifier avec distinction, et si l'ose dire, dans des termes consacrés avec splendeur et magnificence: quand on est saint sur le trône, on est toujours un grand saint.

N'exagérons pas les dangers de la grandeur; les grands ne les exagèrent que trop eux-mêmes, comme si, parce qu'il y en a beaucoup, ils étaient dispensés d'en combattre aucun. Il faut l'avouer, le monde est toujours fort dangereux pour ceux qui y vivent, il l'est même quelquefois pour ceux qui n'y vivent pas, et qui ne le voient que de loin. Qu'est-il donc pour les grands ? Mais hélas ! Qu'est-il donc pour les rois ? Ordinairement pour se perdre, il faut que les autres hommes cherchent les dangers, mais les dangers cherchent les princes, tous les obstacles du salut se réunissent contre eux; pour un que nous avons, ils en ont mille, mille à la gauche et dix mille à la droite; piéges au dehors, piéges au dedans, mauvais usages, mauvais conseils, mauvais exemples. Quelle merveille, si une vertu naissante se soutient contre ce torrent de séduction, et si dans une mer orageuse où l'on trouve de la gloire à s'engager, et une sorte d'intérêt à périr, on sait constamment se garantir du naufrage; c'est un prodige qui se fait admirer des peuples et qui est au-dessus même de l'admiration !

De là vient (vous ne l'ignorez pas), que Tertullien disait si généralement, que la puissance souveraine ne pouvait s'accorder avec l'Evangile, et que l'on ne pouvait pas espérer que les césars pussent jamais devenir chrétiens, la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie étant, selon lui, des obstacles invincibles à la mortification, à l'humilité et à la pureté du christianisme. Mais Tertullien lui-même aurait compris la fausseté d'une maxime si outrée, il aurait pensé, il aurait parlé autrement, s'il avait vu ce que l'on vit au siè-

cle de saint Louis; un prince qui de ces trois écueils de la grandeur s'en fit autant de matières de victoires; un prince qui fut saint dès sa plus tendre jeunesse et le fut dans tous les temps; dans tous les temps si fidèle à la grâce de son adoption, qu'il n'eut jamais besoin de la ressusciter, parce qu'il ne la perdit jamais; un prince qui, avec toute la beauté d'Absalon, eut encore toute la sagesse de Salomon, qui l'estima, qui la goûta comme lui, qui, comme lui, la préféra à tout l'éclat des couronnes, mais qui sut la conserver mieux que lui; un prince détaché de l'opulence de sa condition; je ne dis pas seulement jusqu'à révérer la pauvreté évangélique, mais jusqu'à la pratiquer lui-même en quelque sorte au milieu de la plus délicieuse abondance; la simplicité de ses habits, la frugalité de sa table, la noble modestie de toute sa personne dans un roi de France, n'est-ce pas le triomphe de l'Evangile. Heureux temps de modestie, où l'excès du luxe n'était pas encore devenu une espèce de nécessité, où une nation guerrière ne faisait pas consister sa gloire dans le faste et les festins, mais dans des mœurs austères et dans les travaux militaires; et où enfin ce n'était pas au théâtre que l'on allait apprendre l'art de remporter des victoires et de sauver les Etats!

Mais ne perdons point de vue un prince sur le premier trône du monde, humble pourtant; je ne dis pas seulement jusqu'à ne point succomber sous le poids de sa propre gloire, et pour cela seul quelle vertu ne fallait-il pas? mais humble jusqu'à être importuné du spectacle de sa grandeur, jusqu'à se plaindre à Dieu de la dure nécessité de porter sur sa tête une couronne de gloire et d'honneur, tandis qu'il ne voyait sur la tête de son Sauveur qu'une couronne de douleur et d'ignominie; mais humble jusqu'à partager son palais avec les pauvres, jusqu'à leur faire servir des mets de sa table royale, jusqu'à les servir lui-même avec respect, jusqu'à leur laver les pieds avec des mains victorieuses, ces mêmes mains qui avaient cueilli tant de lauriers; mais humble jusqu'à marcher nu-pieds dans des processions et d'autres cérémonies publiques de piété; pieux excès d'humilité, saints transports de ferveur, dont il jugeait autrement que les sages du monde et les indévots de la cour, faisant même gloire comme David de déplaire dans ces occasions aux Méchols de son temps. Oh! la grande et rare vertu qu'une humilité honorée, s'écrierait encore ici saint Bernard! Mais, grand saint, qu'est-ce donc qu'une humilité couronnée? Ne faut-il pas dire que c'est une vertu triomphante parmi les vertus?

Je crains pourtant que ce ne soit ici une espèce de scandale pour vous, hommes vains qui faites de la fierté et de la hauteur la vertu privilégiée des grands. Il vous semble que l'humilité d'un chrétien dégrade un souverain, et qu'un roi humble n'est plus un roi; mais sachez, dit un Père de l'Eglise, qu'il n'appartient qu'aux grandes âmes de s'humilier ainsi, et que dans cette petitesse évangélique tout est en effet plein de grandeur et d'élévation; il n'y a que de petits esprits qui puissent trouver du petit à cela: *Magnorum est ista pusillitas.* Jamais roi peut-être ne fut plus jaloux de la majesté de son sceptre et des prérogatives de sa couronne que saint Louis. Les historiens de sa vie l'ont remarqué; mais cette gloire il l'entendait autrement que nous, il savait que si la grandeur de Dieu, c'est de ne dépendre de personne, la grandeur des rois, c'est de ne dépendre que de Dieu, mais aussi d'en dépendre plus que les autres hommes. Rien de rampant dans son humilité, c'était l'humilité d'un chrétien, mais l'humilité d'un roi; humilité noble et majestueuse, simple dans ses manières, sublime dans ses motifs, magnanime dans ses sentiments, pleine d'une vraie élévation jusque dans ses abaissements; car c'est là le beau portrait que faisait saint Paulin d'un grand humilié, en faisant lui-même sans y penser son propre portrait: *Dejecta sublimiter nobilis humilitas.* Or une telle humilité ne dégrada jamais les héros. Saint Louis fut le héros de son siècle en toutes manières, invincible à ses ennemis, invincible à sa propre gloire, au-dessus de tous les princes de son temps par la grandeur de ses exploits, au-dessus de lui-même par la modestie de ses sentiments.

Or, à cette vue, qu'aurait pensé Tertullien? Mais que pense le monde profane? Que pense-t-il lorsqu'on le fait souvenir qu'il y a eu un prince dans notre France, au XIIIe siècle, qui dans le règne de la mollesse fit régner la pureté évangélique, qui dans le centre des plaisirs ne connut point d'autres plaisirs que ses devoirs; qui enfin avec l'innocence des plus grands saints allia toujours l'austérité des plus fameux pénitents? Que pense le monde? Mais c'est à quoi il voudrait bien ne pas penser; on voudrait qu'on passât légèrement sur ce morceau de sa vie qui étonne la lâcheté et la déconcerte; on entendrait bien plus volontiers l'éloge de ses vertus politiques et militaires et le récit de ses exploits; ce détail agréable n'alarmerait point l'amour-propre et satisferait même la vanité; mais nous ne louons pas les saints pour flatter les mondains. Vous l'entendrez, siècle licencieux, vous l'entendrez et vous en rougirez; je loue sa pénitence, parce qu'elle a honoré tout le christianisme, et que, selon la belle pensée de saint Augustin, la mortification est une vertu royale, que c'est par elle que l'homme est le maître et le roi de son cœur.

Ce n'est pourtant pas dans un désert que je veux vous conduire, c'est à la cour; non, pour vous faire voir des saints, il n'est plus nécessaire de vous mener, comme le voulait saint Chrysostome, dans de fameuses solitudes; les solitaires eux-mêmes peuvent quitter leurs déserts et leurs cellules pour venir prendre des leçons de mortification dans la maison des rois; on ne

vous dit donc plus : Qu'avez-vous vu dans le désert? *Quid existis in desertum videre?* (*Matth.*, XI.) Mais qu'a-t-on vu à Poissy, Poissy le lieu de son baptême et le lieu de ses délices? Un lis d'une blancheur éclatante, qui brillait au milieu des épines; un roi courbé sous la haire et le cilice; un héros pénitent, toujours armé contre ses penchants les plus innocents, toujours à la suite de l'Agneau crucifié, toujours crucifié lui-même. Oh Dieu, que de secrets nouveaux pour affliger une chair innocente! que d'inventions ingénieuses pour faire souffrir un corps, qui certainement n'était pas un corps de péché? Quels raffinements d'austérité, dont on n'ose seulement prononcer le nom devant les mondains délicats, et dont la seule image révolte leur timide cœur! Que d'instruments de pénitence que l'on voit encore aujourd'hui arrosés de son sang! Son manteau royal ne s'est pas conservé jusqu'à nos jours, et son cilice s'est conservé; circonstance singulière, je ne devais pas l'oublier.

Mais de quels crimes faisait-il pénitence ce grand roi? De quels excès? De quels scandales? Pleurait-il comme David un adultère et un homicide? Avait-il à expier comme Manassès des sacriléges et des attentats? Répondez, sensuels mondains, hommes demi-chrétiens, répondez, cherchez, imaginez des prétextes pour vous dispenser des lois les plus communes de la pénitence; traitez les jeûnes et les abstinences de l'Eglise de pratiques surannées, et dites hautement que votre religion vous maltraite trop en obligeant un homme qui cent fois a mérité la faim et la soif du mauvais riche dans l'enfer, à jeûner quelquefois; soutenez même par de bonnes raisons, que votre santé, la santé d'un pécheur, est plus nécessaire à l'Etat et à l'Eglise, que la santé délicate d'un grand roi; et quand vous entendrez dire que saint Louis avec l'innocence baptismale heureusement conservée, ne cessait point de s'humilier, de jeûner et d'ajouter aux austérités commandées par l'Eglise mille autres rigueurs volontaires, moquez-vous de ces pieux excès, insultez à la simplicité du juste et promettez-vous hardiment que l'on fera exprès pour vous une voie plus radoucie, et que par la route aisée des plaisirs de la terre on vous conduira infailliblement à des plaisirs éternels.

Hélas! sommes-nous chrétiens et croyons-nous bien ce que l'on nous prêche? Ah! que répondrons-nous un jour vous et moi; je ne dis pas à un Dieu crucifié, mais à un roi pénitent? Que répondrons-nous? Mais abrégeons cet endroit de son éloge. Ici tout me fait trembler, je l'avoue; les saints emportent le ciel par une continuelle violence, et nous l'emporterons-nous par la mollesse et par une continuité de plaisirs? Quelle folie, si nous l'espérons! mais quel malheur si elle est presque générale cette folie!

Or, encore une fois à cette vue, qu'aurait pensé Tertullien, cet ardent prédicateur de la pénitence? Il aurait enfin compris ce qu'il avait tant de peine à comprendre, qu'un césar pouvait être chrétien et le prodige du christianisme. Il serait venu, n'en doutons pas, désavouer son erreur, en voyant un prince triompher de ces trois tyrans du cœur qui triomphent de presque toute la terre; un roi, dis-je, toujours victorieux des dangers de la grandeur, et de plus toujours attentif à se servir utilement des avantages de la grandeur : seconde circonstance et second sujet, dirai-je, de notre admiration ou de notre confusion.

En effet, si la grandeur a ses périls, elle a aussi ses avantages; si les grands peuvent faire beaucoup de mal, ils peuvent faire aussi de grands biens; presque jamais rien de médiocre, ni dans leurs vices, ni dans leurs vertus; presque toujours de grands pécheurs ou de grands saints. Pouvoir en même temps honorer Dieu, défendre son Eglise et soulager les peuples, ce sont sans doute les plus nobles priviléges de leur condition, et par là ils ont l'avantage (ne le comprendront-ils jamais) d'être tout à la fois et les premiers serviteurs de Dieu, et les premiers enfants de l'Eglise, et les premiers ministres de la Providence pour le gouvernement du monde : *Ministri regni illius.* (*Sap.*, VI.) Telle est la gloire de tous les saints rois; mais, entre tous les rois et tous les saints, telle fut la gloire de saint Louis. Il eut pour Dieu le cœur d'un serviteur fidèle, il eut pour l'Eglise le cœur d'un fils, et pour les peuples enfin le cœur d'un père. Pouvais-je en moins de paroles vous développer le fond de cette grande âme, de cette âme d'autant plus royale qu'elle fut plus chrétienne?

Je dis qu'il eut pour Dieu le cœur d'un serviteur fidèle, je parle comme il parlait lui-même; il s'appelait avec complaisance le serviteur ou le sergent de Jésus-Christ : respectons ces expressions; en ce temps-là on ne parlait pas si bien que nous, mais en vérité, on vivait mieux que nous. Quel était son respect en sa présence? Celui d'un esclave toujours plus rampant devant Dieu que le dernier de ses sujets. Comment était-il devant les saints autels? Comme un de ces séraphins tremblants devant le trône du Dieu vivant, faisant voir sensiblement à tous les peuples qu'il n'y a de solide grandeur que celle qui nous abat devant une si haute majesté. Quand il communiait, et sa dévotion, c'était de communier souvent, au moins tous les huit jours, remarquez-le; c'était un roi, et la dévotion de saint Louis valait bien la nôtre; quand il communiait, il se traînait humblement sur ses genoux, depuis sa place jusqu'à l'autel; mais avec quelles dispositions de cœur communiait-il? Avec une plénitude de foi qui pouvait se passer des miracles, vous le savez, une foi lumineuse qui lui rendait comme visible la divinité même, ainsi que l'Ecriture l'a dit de Moïse; comme si, dans l'adorable sacrement, il avait vu de ses yeux le Dieu invi-

sible et caché : *Invisibilem tanquam videns sustinuit.* (*Hebr.*, II.)

Ce qu'il était à l'église, il l'était partout ailleurs, toujours pénétré de la majesté de Dieu. Tous les lieux lui étaient indifférents pour cela : à la cour, à la tête des armées ou dans les sanctuaires, pour sa piété, c'était la même chose. Partout il trouvait, il goûtait le Dieu de son cœur.

On est étonné, quand on lit dans l'histoire de sa vie, qu'il donnait chaque jour plusieurs heures à la prière, que chaque jour il lisait les saintes Écritures avec les interprétations des saints Pères; que chaque jour, il assistait au redoutable sacrifice et à toute la longueur des divins offices : on est étonné de voir un roi partagé entre mille soins différents, occupé du gouvernement de son royaume et de la pacification des royaumes voisins, attentif aux besoins de l'Europe, et portant ses vues jusque dans l'Afrique et l'Asie, toujours dans de grandes affaires, et presque toujours en prières. Tels étaient les nobles délassements du héros. L'Ecriture l'a dit d'un autre guerrier: *Deprecans Deum semper.* (*Act.*, X.) Mais où trouvait-il du temps pour tout cela? Eh! où en trouvait David pour chanter sept fois chaque jour les louanges de son Dieu? Vous ne pouvez le comprendre, hommes frivoles, qui ne savez ni parler à Dieu ni l'écouter, qui craignez même d'avoir le temps de réfléchir et de penser; où trouvait-il le temps? Je vais vous l'apprendre. Pour lui, point de temps pour les spectacles, point de temps pour des fêtes inutiles, pour des amusements ruineux, fort peu pour le sommeil, point du tout pour une oisiveté voluptueuse, et par là beaucoup de temps pour la prière. Ah! quand Dieu même règne une fois dans un cœur, un grand roi occupé du gouvernement d'un grand Etat, peut trouver du temps pour être roi et du loisir pour être chrétien. Le comprenez-vous à présent, et ne reconnaissez-vous pas celui que louait autrefois saint Jérôme, un fameux capitaine (Exupérance), qui, sous le casque d'un guerrier faisait les actions d'un saint et d'un prophète : *Sub paludamento et habitu militari agit opera prophetarum.* Voilà ce qu'il fut pour Dieu ; mais que fut-il pour son Eglise ? Il eut pour elle le cœur d'un fils, le bras d'un défenseur, la magnificence d'un roi; j'ai pensé ajouter le zèle d'un apôtre. Le cœur d'un fils, ah! Messieurs, qu'il se croyait honoré du titre si ancien, mais si glorieux de fils aîné de l'Eglise! De toutes les prérogatives de sa couronne, ce fut celle dont il fut le plus jaloux ; fils aîné de l'Eglise, aux yeux de sa foi, c'était le plus beau titre de sa royauté; il le regardait comme un engagement solennel non-seulement à être saint, comme tout chrétien doit l'être, mais à devenir un grand saint, comme doit l'être un roi très-chétien.

Le cœur d'un fils, la magnificence d'un roi : chacun a ses goûts et ses penchants privilégiés; les siens, c'étaient ceux de David; il aimait les tabernacles du Seigneur : modeste pour lui-même, magnifique pour Dieu, il s'embarrassait peu d'avoir des maisons de cèdre, de beaux palais, des palais enchantés, pourvu que Jésus-Christ qu'il appelait son roi, et les pauvres qu'il appelait ses frères, fussent bien logés. Toute la France est pleine de ses pieuses fondations : nous sommes environnés des monuments de sa royale magnificence; nous le louons presque au milieu de ses bienfaits. Près d'ici s'élève un asile et un sanctuaire (les Quinze-Vingts) que la charité a préparés de ses propres mains, et qui publiera à jamais la gloire de ce prince riche en miséricorde. Multiplier les monastères, décorer les autels, bâtir des églises, y travailler de ses propres mains, porter lui-même des pierres pour l'édifice sacré. O ciel, que disons-nous! Pardonnez, grands de notre siècle, pardonnez-lui ses pieux transports. Il faut aujourd'hui demander grâce pour les saints; hélas! peut-être bientôt il faudra demander grâce pour l'Evangile. Oh! que cinq cents ans ont mis de différence dans la foi et dans les mœurs! Que pensons-nous des saints? Mais qu'est-ce que les saints pensent de nous?

Je reprends : la magnificence d'un roi, le bras d'un défenseur, et puisque j'ai osé le dire une fois, le zèle d'un apôtre. Non, il n'en fut pas de saint Louis comme de ces rois de Juda, à qui il est reproché dans l'Ecriture, qu'ils ont régné, mais qu'ils n'ont pas régné pour Dieu; qu'ils ont régné, mais que la religion ne s'en est pas aperçue : *Ipsi regnaverunt, et non ex me.* (*Ose.* VIII.) Saint Louis ne régna que pour celui qui le faisait régner. Il eut presque toute sa vie le glaive à la main; ce ne fut pas en vain qu'il le porta; mais il ne le porta que pour l'honneur de Dieu et la défense de son Eglise. O sainte charité, vous prenez toutes les formes, vous suffisez à tout! Tantôt le personnage d'un roi, tantôt celui d'un apôtre, aucun personnage n'est étranger à la charité... Nous demandions, il n'y a qu'un moment, quels étaient ses plaisirs? Les voici : des plaisirs religieux, des plaisirs dignes d'être loués devant l'Agneau et en présence de la croix; bannir les vices de son Etat ou les contraindre du moins à se cacher; réprimer par des lois sévères et la fureur des duels et l'horreur du blasphème, et les entreprises de l'impiété et les détours infinis de l'injustice; proscrire sans miséricorde ce monstre toujours renaissant, et rétablir la vigueur des anciennes lois pour faire refleurir l'antique probité de la nation; envoyer partout des hommes apostoliques, de zélés prédicateurs pour annoncer la foi; en envoyer dans l'Afrique, dans l'Asie, jusque dans le fond de la Tartarie. Illustres enfants de Dominique et de François, à ce prix, vous partageâtes sa tendresse et vous la méritâtes par vos vertus. S'appliquer lui-même à faire goûter la piété à ses officiers, à ses domestiques, veiller par lui-même à leur salut, dont il croyait être chargé comme du sien propre, comme David devenu le premier prédica-

teur et de son peuple et de sa famille : *Ego constitutus sum rex prædicans præceptum ejus* (*Psal.* II); car il y a une espèce d'apostolat propre aux grands et aux rois; réduire ses courtisans à l'heureuse nécessité d'être chrétiens, ou du moins de le paraître; réconcilier les hérétiques, les ramener au centre de l'unité, les attirer à l'Eglise par ses instructions, et les y attacher par ses bienfaits; prêcher lui-même l'Evangile à ceux d'entre les infidèles que leur bonheur avait fait ses prisonniers; plus consolé quand il avait enlevé une âme à l'empire de Satan, quand il voyait un sarrasin demander le baptême, que quand il avait défait de nombreuses armées : c'étaient là, direz-vous, les plaisirs des apôtres, et ce sont les délices d'un roi. Hélas! Messieurs, les apôtres jugeront les rois et les nations; mais il y a des rois qui jugeront les faux apôtres; saint Louis jugera ses sujets.

Enfin qu'eut-il pour son peuple? Le cœur d'un père. Le cœur d'un père! Eloge glorieux à jamais; ce devrait être l'éloge de tous les princes. Jamais prince ne le mérita mieux que lui; selon lui, le plus doux privilége de la grandeur, c'était de soulager des malheureux, de n'avoir de l'autorité et de la puissance, que pour les faire servir à la bonté, et de n'être le maître de tous que pour se rendre utile à tous, *sic præsis ut prosis ;* grande et royale maxime qu'il avait apprise de saint Bernard, qui vivait peu de temps avant lui, que Dieu n'a fait des grands dans le monde, que pour le bonheur des petits, et que pour en faire les canaux de sa miséricorde et de sa magnificence. Il avait des ministres d'Etat, et des ministres que l'on aurait pu comparer à des Josephs, choisis parmi les plus gens de bien de son royaume; mais il ne se reposait pas comme le roi d'Egypte sur ses ministres seuls des intérêts de la charité, il ne s'en reposait sur personne, c'était la douce fonction de la royauté qu'il voulait faire par lui-même. La Normandie, le Poitou, le Berry, provinces malheureuses et heureuses tout ensemble, oublierez-vous jamais ce qu'il fit pour vous dans des temps de misère et de désolation? La famine y ravageait tout, sa prudence et sa charité y réparèrent tout, et le rendirent comme le conservateur de ses sujets, le sauveur de son peuple, doublement père et doublement roi.

Qu'on nous dise quelle espèce de malheur échappa à l'ingénieuse attention de sa bonté, quelle province ne se ressentit pas de l'immensité de ses bienfaits? *Quis infirmatur et ego non infirmor* (II *Cor.*, XI), disait-il, avec saint Paul, c'est le langage des apôtres; ce n'est pas moins celui des bons rois: chez eux comme dans l'Ecriture, le nom de roi n'est jamais séparé de celui de pasteur; auprès d'eux les peuples sont des brebis et les esclaves des enfants. On le voyait soupirer, s'attendrir sur les calamités de ses sujets, partager leurs peines avec eux, et répandre ses trésors sur eux. Heureux! heureux les Etats qui ont de tels maîtres! ils n'ont rien à craindre que de les perdre trop tôt.

Après cela, demanderez-vous s'il était aimé des peuples? Les peuples aiment toujours un roi qui les aime; partout où il paraissait, on le regardait comme cet astre bienfaisant, qui ne parcourt l'univers que pour y répandre ses bienfaits; partout on voyait voler tous les cœurs sur son passage, partout on criait à l'envi : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur!* (*Math.*, XXI.) Ah! Messieurs, que ce concert était touchant pour une grande âme! il la préférait, cette conquête des cœurs, à celle d'un empire.

O l'heureuse mère, à qui le ciel a donné un tel fils, et qui, par ses sages instructions a donné elle-même aux peuples un si bon père, à l'Eglise un si généreux défenseur, à Jésus-Christ un si fidèle serviteur! Heureuse mère! car il est remarquable et on l'a remarqué cent fois que sa sainteté tout admirable qu'elle nous paraît, fut le fruit d'une éducation sainte. La bonne ou la mauvaise éducation, c'est ce qui fait constamment les élus et les réprouvés; l'éloge du saint devient donc l'éloge de sa mère. Prenez garde, pères et mères, que le déréglement de vos enfants ne soit un jour la réprobation des parents.

Voilà donc, Messieurs, la grandeur consacrée, la royauté sanctifiée, la Providence justifiée; un roi sur le trône avec tous les genres de vertus, tous les caractères de sainteté, est quelque chose de plus qu'un roi; c'est une vive et brillante image de la Divinité, qui fait rejaillir sa lumière sur toutes les conditions; un seul homme instruit aujourd'hui tous les hommes, un roi si chrétien est lui seul l'apologie de tout l'Evangile. On ne dira donc plus que la grandeur est un obstacle à la sainteté. Saint Louis a fait voir à tous les grands que le ciel est ouvert aux princes aussi bien qu'aux solitaires. On ne dira donc plus que l'illustre embarras des affaires publiques expose à des dissipations incompatibles avec les pieux devoirs de la religion. On ne peut nier que saint Louis n'ait eu des affaires et de grandes affaires. En fut-il moins attentif à l'affaire du salut, qui est la grande affaire des rois, comme celle des autres hommes?

On ne dira donc plus que les assujettissements du mariage sont encore un obstacle aux exercices d'une tendre et fervente dévotion. Saint Louis et la reine Marguerite son épouse ont fait voir que, dans un mariage bien assorti, on pouvait, par l'union des cœurs et l'union des vertus, représenter l'union sainte de Jésus-Christ avec son Eglise. On ne dira donc plus que, si l'on veut se sauver, il faut tout à fait se bannir du monde. C'est par le désert, il est vrai, que Moïse et les Israélites vont à la terre promise; mais c'est dans l'Egypte même que Joseph, que saint Louis, que tant d'autres ont su se sanctifier.

Or, à un si grand exemple, que répondra le monde, tout monde qu'il est? Et vous, Messieurs, par où pourrez-vous vous dé-

fendre des devoirs de la sainteté dans votre état, et selon votre état? Je ne vous déshonorerai pas sans doute en vous comparant à un si grand roi; l'exemple est assez glorieux pour n'en pas rougir. Si un roi a été humble sur le trône, ne peut-on pas l'être dans la poussière? Si un roi a trouvé le secret de pratiquer la pauvreté au milieu de son opulence, ne peut-on pas la pratiquer, la goûter, la supposer au moins dans le sein de la pauvreté même? Si un roi a été mortifié dans le centre des plaisirs, ne peut-on pas l'être dans des conditions inférieures, où certainement il y a moins de plaisirs à choisir que de croix à porter? Vous ne pouvez pas faire régner la piété à la cour; je le sais, d'autres le font et le feront; mais qui vous empêche de la faire régner dans vos familles? Vous ne pouvez pas donner une couronne à Jésus-Christ; mais qui vous empêche de lui donner votre cœur? Vous ne pouvez pas comme lui faire de grandes choses pour votre religion; mais qui vous empêche d'éviter les désordres qu'elle condamne? Si votre état a ses périls, il a aussi ses avantages... Hélas! tout pouvait être pour vous un moyen de salut, tout devient un obstacle; mais au moins la Providence sera justifiée, et justifiée par vous-mêmes; un roi a été saint sur le trône, vous pouvez donc l'être aussi: la conclusion est invincible, rien ne vous empêchait d'être chrétiens, vous ne l'avez pas été; que serez-vous? Eh! faut-il, grand Dieu, que les éloges de vos saints se tournent en condamnation contre nous, et que nous ne puissions contempler un roi prédestiné sur le trône, que comme sur un tribunal d'où il jugera les grands et les peuples! Pour moi je suis persuadé que saint Louis est un de ces saints que Dieu, selon saint Paul, réserve pour les associer un jour à son jugement, afin de condamner le monde par le monde même: Voilà ce qu'il a été et voilà ce que vous pouviez être. *Nescitis quoniam sancti de hoc mundo judicabunt?* (I *Cor.*, VI.) Mais je vous ramène à des réflexions moins effrayantes. Dieu l'a sanctifié par ce que le monde croit être le plus contraire à la sainteté. Dieu l'a glorifié par ce que le monde croit être le plus contraire à la gloire. Il a été saint jusque sur le trône, et roi jusque dans les fers: seconde merveille, où Dieu seul paraît admirable, et qui, si vous daignez me supporter encore, va faire la matière touchante de la seconde partie.

SECOND POINT.

Le sage ne trouvait point de mystère plus incompréhensible dans le monde, que cette espèce de renversement et de confusion que l'on y voit si souvent: le vice publiquement applaudi, le crime malheureusement trop heureux, la vertu gémissante, l'innocence opprimée, les justes rigoureusement éprouvés et les plus gens de bien quelquefois les plus affligés. Un roi, par exemple, toujours armé pour la cause de Dieu, et qui voit Dieu, ce semble, plus d'une fois armé contre lui; ne chercher que les intérêts de la religion et ne trouver que des contradictions; n'avoir que de bons desseins et n'avoir presque que de mauvais succès. Oui, c'est là le grand mystère de la Providence, qui devient même une espèce de scandale pour les âmes faibles qui n'entrent pas assez dans les vues sublimes de la religion, ou qui veulent trop entrer dans les profondeurs de la Divinité. Mais ce mystère si obscur pour les hommes charnels se développe dans son temps; la Providence prend soin de se justifier elle-même au moment marqué; dans l'affliction du juste, Dieu y trouve sa gloire, la gloire du juste même. Saint Louis en est lui-même une preuve universelle. Je ne sais s'il y a rien de plus surprenant dans toute l'histoire de l'Eglise; non, je ne sais si l'on vit jamais un roi plus saint et plus affligé, mais plus grand jusque dans l'affliction; il fut sans doute un des plus ardents zélateurs de la croix, ne la trouvant point dans son royaume, il alla la chercher jusqu'aux extrémités de l'Orient; mais la croix même fut la source de sa gloire: aussi n'en voulait-il point d'autre, non plus que saint Paul: *Mihi absit gloriari nisi in cruce* (*Galat.*, VI); et par une seconde faveur le ciel lui donna, comme par surcroît, celle qu'il ne cherchait pas: cette double gloire dont les rois sont si jaloux, la gloire de la sagesse et la gloire de la valeur, tout ce qui fait le mérite et des grands capitaines et des grands politiques. Non, en genre de gloire héroïque, rien ne lui a manqué, et les esprits les plus profonds seront forcés de convenir qu'indépendamment de sa sainteté, ce serait toujours un grand homme et un très-grand roi.

1° Toute la gloire de la sagesse. Que voit-on dans toute sa vie? Un esprit de conseil propre à diriger l'esprit de toute une nation, à apaiser les troubles, réduire les peuples indociles, fixer les esprits inquiets, prévenir les desseins pernicieux. On voit partout dans sa conduite un grand sens lumineux, une intelligence supérieure et dominante, une droiture d'esprit et de cœur, qui donnait de l'admiration aux plus grands génies. Ce n'était pas, au reste, une politique mondaine et charnelle; non, ce n'était pas la prudence du siècle, ni des princes de ce siècle, comme parlait l'Apôtre; mais une sagesse évangélique, une candeur d'âme pleine de raison et de dignité, une noble simplicité réglée par la religion, et pour cela même toujours dans les règles. Car, malgré les préjugés de tant de sages qui n'en méritent guère le nom, il fit voir que la sagesse de l'Evangile fut toujours la meilleure politique des souverains, et qu'il n'y eut jamais de royaumes mieux gouvernés que ceux qui l'ont été selon les grands principes de la religion.

C'est ce qui le fit appeler le Salomon des chrétiens; utile à tous sans affecter de se rendre nécessaire; une réputation justement méritée, et l'on sait que la réputation est la moitié de la royauté. Sa haute réputa-

tion le rendit l'arbitre de toutes les grandes affaires de son temps; les Papes, les empereurs, les rois de Navarre, les rois d'Angleterre, les grands et les peuples, la plupart des princes qui ne pouvaient s'accorder entre eux, s'accordèrent en ce point, de remettre tous leurs intérêts à sa décision, à sa droiture, à son équité. Bien d'autres à sa place auraient su se prévaloir de ces divisions; bien d'autres auraient cherché à entretenir ce feu plutôt qu'à l'éteindre: ressort trop ordinaire d'une damnable politique, qui se nourrit de la dissension et qui croit trouver son bien dans le mal d'autrui: indignes artifices ; il n'en eut jamais besoin, il ne les connut que pour les détester. Médiateur universel, il ne cherchait qu'à faire passer dans tous les cœurs la paix qu'il possédait dans son propre cœur, et croyait rendre un grand service à son royaume en pacifiant tous les autres. Sagesse épurée, désintéressement héroïque! Quel en fut le succès? L'opinion de sa probité faisait plus que n'auraient pu faire de nombreuses armées. Une éloquence simple et naturelle désarmait les peuples et les rois, ses paroles pacifiques étaient écoutées comme des oracles, ses jugements étaient regardés comme les jugements de Dieu même, les plus grands princes faisaient hommage de leur génie devant le sien: *Lingua ejus inter principes loquebatur sapientiam.* (I *Cor.*, II.)

Il n'est pas jusqu'aux rois infidèles, jusqu'aux tyrans les plus inhumains, qui ne rendissent une sorte de respect à l'éminence de sa vertu. Ce tyran si redoutable et si justement redouté, cet homme si décrié dans nos histoires, qui se vantait d'avoir en sa main la vie et la mort des rois, le respecta, lui qui ne respectait personne; il voulut même, ce meurtrier des princes, veiller à la sûreté de Louis, et conserver une vie qu'il croyait être utile au repos de l'univers. Tels sont, Messieurs, les charmes victorieux de la vertu, elle triomphe de la férocité, elle désarme la cruauté, elle inspire aux plus barbares assassins de la douceur et de l'humanité. Or, n'était-ce pas là une gloire touchante pour un roi vraiment chrétien?

Il eut donc toute la gloire de la sagesse, il eut encore toute la gloire de la valeur, c'est-à-dire qu'il fut tout ensemble et le Moïse et le Josué du peuple de Dieu; car ne croyez pas que, pour être un saint, il en fut moins brave; préjugé aussi injuste qu'il est impie. Eh! depuis quand la piété fait-elle éclipser la valeur? Pensons-nous que les Josué, les David, les Machabées, ne valaient pas bien les Alexandre et les César: la légion des Thébains était-ce à votre avis une légion de lâches? Non, rien de plus magnanime qu'un homme de bien. L'impiété voudrait nous le contester; mais nous savons que l'impiété elle-même est pleine de témérité et de lâcheté; le sage nous l'apprend; les impies, quelque contenance qu'ils affectent, ne sont au fond que de faux braves; en certains moments hardis jusqu'à la témérité, en d'autres moments tremblants jusqu'à l'infamie. Un peu de faux honneur, et c'est tout, et ce tout n'est rien: *Timida est nequitia* (*Sap.*, XVII.) Le seigneur de Joinville, qui écrivait dans un temps où l'hyperbole et la flatterie n'étaient pas encore connues en France, et où la vérité louait la vérité avec franchise et candeur, nous représente saint Louis comme le plus vaillant homme et le meilleur homme d'armes de son temps; et c'est dire beaucoup, Messieurs, car il me semble qu'alors le nom de brave, le nom de héros ne se donnait pas à si bon compte qu'aujourd'hui.

Dès sa plus tendre jeunesse il fut à la tête des armées; guerrier et victorieux dès l'enfance, il triompha de plus d'un Goliath, avant même que d'avoir atteint l'âge de David. Sa minorité moins tranquille et moins pacifique, que celle que nous avons vue, fut troublée par les factions des grands; des dissensions d'abord secrètes, ensuite éclatantes, des partis formés dans le cœur de l'Etat, les étrangers appelés au secours des rebelles, la guerre civile allumée dans plusieurs provinces à la fois; le péril était grand, mais les grands périls ne font qu'animer les grands courages; il part, il entreprend, il exécute; il dissipe l'orage, il calme la tempête, et par la terreur de ses armes et par la seule terreur de son nom. Chez un peuple naturellement attaché à ses rois le nom du roi seul vaut une armée. Tantôt c'est un comte de Champagne qu'il prévient par sa célérité, qu'il désarme par sa bonté, ne tirant d'autre vengeance de lui, que de le faire repentir à force de bienfaits. Tantôt, c'est un comte de la Marche qu'il range au devoir et qu'il force à goûter un repos que cet esprit inquiet refusait à sa propre patrie. Tantôt c'est un duc de Bretagne à qui il fait sentir combien il est périlleux à des vassaux d'irriter leur souverain. Tantôt on lui voit forcer les saisons, et prendre au plus fort de l'hiver des villes (Bellesme), jusqu'alors imprenables. Tantôt on le voit, à Taillebourg, faire un de ces prodiges de valeur que l'ancienne Rome a tant vantés dans ses fabuleux commencements, défendre presque lui seul un pont attaqué par toute une armée; attaquer à son tour, et par des victoires redoublées, renvoyer au delà des mers une nation depuis si redoutable à quelques-uns de ses successeurs. Tantôt enfin, on le vit consacrer la valeur par des guerres de zèle et de religion, finir dans une seule campagne une guerre longue et cruelle, que tant de princes, que tant de héros n'avaient pu encore terminer, et ne triompha des Albigeois que pour faire triompher l'Eglise du schisme et de l'hérésie. Combien d'autres exploits, qui auraient suffi pour illustrer plusieurs princes à la fois, et qui se font à peine remarquer dans une vie où tout est grand jusqu'au prodige?

Jusque-là, n'est-il pas vrai, vous recon-

naissons sans peine la Providence, cette Providence victorieuse, qui fait régner les rois et qui les fait triompher : *Per me reges regnant* (*Prov.*, IX); mais nous craignons d'aller plus loin et d'entamer le récit de ses disgrâces, comme si les disgrâces dégradaient les héros. Nous sommes tellement accoutumés à l'éclat, que nous ne trouvons de gloire pour les rois, pour les saints même que dans le succès et la prospérité. Or de cette erreur, consacrée par notre vanité, Dieu va nous désabuser dans la personne de saint Louis; nous n'avons pas l'idée de la véritable gloire. Oh! Dieu l'entend autrement que nous, nous ne voudrions qu'un roi conquérant, et Dieu veut nous faire voir un roi humble et patient. Grand exemple! notre orgueil en avait besoin. Ce n'est donc plus par des triomphes que Dieu veut le glorifier, c'est par des humiliations inouïes : or il n'appartient qu'à un Dieu de conduire ainsi à la gloire par les routes humiliantes de l'adversité : c'est là certainement le triomphe de la Divinité, c'est en cela que Dieu paraît Dieu; tous les hommes ensemble ne peuvent rien de semblable; purifions donc nos idées, et ne voyons que Dieu où il n'y a que Dieu : *Deus, Deus et non homo.*

Rappeler, Messieurs, ce jour fameux si célèbre dans l'histoire de la nation, dans l'histoire même de l'Eglise, où le saint roi, transporté d'une ardeur magnanime, s'arracha aux douceurs du trône pour courir à la délivrance de la terre sainte. En vain les sages du siècle lui font craindre les inconvénients d'une conquête si difficile et si incertaine; en vain la reine-mère et la reine son épouse opposent leur tendresse à sa pieuse ardeur, sa piété lui fit manquer de complaisance, et ce fut la seule fois dans sa vie; en vain les peuples alarmés, qui craignaient de tout perdre en perdant leur père et leur roi, lui disent, par leurs soupirs, ce que l'on disait autrefois à David : Ah! prince, nous ne souffrirons pas que vous alliez davantage au combat, de peur que nous ne voyions s'éteindre en vous la lumière et le flambeau d'Israël; en vain quelques évêques même font valoir des intérêts de religion plus pressants en Europe qu'en Asie. La religion ne se contredit point, leur disait-il, Jésus-Christ nous appelle, c'est assez; quiconque a du zèle, qu'il vienne en Orient sur mes pas : *Qui habet zelum exeat post me.* (I *Mach.*, II, 2.) Mais, grand roi, que faire en Orient? Planter la croix ou mourir pour elle; purifier les saints lieux ou les arroser de notre sang; venger Jésus-Christ de ses ennemis ou nous immoler pour lui. A ce cri persuasif du généreux monarque, répond aussitôt un cri général de la noblesse chrétienne : allons et nous aussi sur ses pas, et s'il le faut mourons avec lui : *Eamus et nos, et moriamur cum eo.* (*Joan.*, XI.) La promptitude assure le succès des grandes entreprises. Déjà je le vois sous l'étendard de la croix, prendre possession de la terre sainte au nom de son divin Maître. Déjà vous le voyez devant Damiette, le rempart de l'Egypte, s'élancer par une impatience guerrière de son vaisseau dans la mer, le cimeterre à la main, le bouclier sur le bras, s'avancer malgré une grêle de flèches, en invoquant le Dieu des armées, forcer une armée formidable rangée sur le rivage, dissiper en un instant cette effroyable multitude de barbares, faire ensuite tomber cette infidèle Jéricho presqu'au seul bruit des trompettes, et par la prise de Damiette, s'ouvrir un chemin à la conquête de toute l'Egypte.

Arrêtons-nous ici, Messieurs, suspendons la rapidité de nos désirs. Chacun dit dans son cœur : Ah! voici le héros, le voici. Non, non, attendez; Dieu a de plus grands desseins, il va rompre l'arc et la flèche. L'éclat et la joie de la victoire se tournent en deuil et en amertume. Tout change de face, les chrétiens s'affaiblissent, les barbares se fortifient; à une trop grande abondance succède la famine, la disette toute seule triomphe d'une armée invincible; des maladies inconnues répandent dans le camp une contagion mortelle; on ne voit partout que des mourants et des morts, l'ennemi au dehors, la plus affreuse désolation au dedans; le carnage d'un côté, la peste de l'autre : oui, la peste achève de moissonner ce que le fer a épargné; le saint roi voit mourir les plus grands seigneurs à ses yeux, son propre frère entre ses bras; il voit périr toute la fleur de la noblesse, il le voit avec douleur mais avec constance, partagé entre mille soins différents; il console, il exhorte, il soulage les malades; malade lui-même, il expose sa propre vie pour conserver celle de ses serviteurs; la frayeur redouble, la contagion augmente, ceux qui restent suffisent à peine pour ensevelir ceux qui ne sont plus; l'infection des cadavres rebute les plus zélés, on refuse à ses propres parents l'honneur de la sépulture; en portant ses amis dans le tombeau, on craint d'y trouver un tombeau pour soi-même; délicatesse pardonnable sans doute. Dans une si grande extrémité, que fera le saint roi? Tout ce que lui inspirera sa foi magnanime : à l'exemple de Tobie, il se charge lui-même d'un soin si humiliant et si dangereux. On le vit, pour donner l'exemple, porter sur ses épaules un de ces cadavres infects, un de ces Lazares à demi pourris : « Allons, disait-il à un petit nombre des courtisans, allons enterrer les martyrs de Jésus-Christ. » Son courage en inspire à tout le monde, on a honte de ne pas imiter son roi; mais hélas! bientôt après il fallait porter dans la terre ceux qui y avaient porté leurs frères. Abrégeons ce récit douloureux, nous n'avons pas le courage de l'entendre, et le saint roi eut le courage de tout souffrir.

Que tardons-nous davantage : enfin l'arche du Seigneur est au pouvoir des Philistins, Louis est entre les mains des Sarrasins; le voilà donc prisonnier, ne le pleurez pas : prisonnier pour Jésus-Christ; c'est là, selon lui, sa qualité la plus glorieuse, il

l'écrivait de Damiette : *Vinctus pro Christo.* (*Eph.*, III.) Ah ! c'est à présent qu'il faut le dire : Voilà le héros, le héros de la croix ; ailleurs c'était Louis qui triomphait, ici c'est Dieu même qui triomphe. Une révolution si étrange va apprendre à toute la terre que Dieu seul est grand, qu'il se plaît à conduire les grandes âmes par des routes inconnues à la sagesse humaine ; et comme l'a remarqué saint Augustin, qu'il compte pour rien la défaite d'une armée, le renversement même d'un empire, pourvu qu'il sauve ses élus, et que par cet endroit il y a plus de gloire pour lui à former un saint, qu'à couronner cent rois. Il semble que cet endroit de sa vie a épuisé toute l'éloquence de nos plus fameux orateurs ; mais je crois qu'un si grand événement peut fournir, d'année en année, une nouvelle matière à l'admiration et à l'édification publique.

Non, jamais le saint monarque ne parut plus grand, plus grand devant Dieu, plus grand devant le monde même ; un saint Paul libre dans les liens, aussi tranquille au milieu des satellites que s'il avait été au milieu de ses chers disciples ; un homme mortel, qui triomphe de joie au milieu de ses souffrances, qui conserve sa liberté au milieu même de la captivité, et qui paraît plutôt le maître de ses persécuteurs que leur prisonnier ; cet homme miraculeux, je l'admire, je le loue ; c'est le triomphe de la foi, rien ne fait plus d'honneur à la religion ; mais, après avoir admiré un apôtre vainqueur, lors même qu'il succombe, ne nous restera-t-il point quelque sentiment d'admiration pour un roi qui perd sa liberté et qui croit ne rien perdre ? Un roi qui, au moment qu'il est captif, demande tranquillement un livre de prières et s'occupe à bénir la main sévère qui l'afflige, avec autant d'épanchement que si elle l'avait fait le maître d'un empire ; un roi à qui il ne reste plus rien dans le monde que Dieu, et à qui Dieu seul suffit et qui trouve tout en Dieu. Il voit Damiette enlevée, une grande armée défaite, une flotte délabrée, tant de belles espérances ruinées, nul espoir, nulle ressource ; quel abîme de malheurs ! N'y avait-il pas de quoi abattre un courage moindre que le sien ? Dans ces grands coups, les héros du monde sont à peine des hommes, ou tout au plus des héros de contenance : l'héroïsme s'évanouit, et la faiblesse paraît tout entière. Saint Louis n'en paraît que plus grand ; dans ce changement de fortune, il ne fait que changer de vertus ; la victoire l'abandonne, sa foi ne l'abandonne pas ; toujours semblable à lui-même, toujours saint, toujours grand, et toujours plus qu'un roi. N'est-ce pas un miracle de la force chrétienne ?

En voici un autre : dans sa captivité il ne fut pas, comme Samson, le jouet des Philistins ; mais, comme Daniel, il se fait respecter du barbare vainqueur : dans sa prison, tel que dans son palais, il y conserve la même fermeté de visage, le même ton de voix, le même air d'empire et de commandement, comme s'il avait été dans Paris, assis sur son trône au plus beau jour de ses triomphes, environné de ses fidèles sujets, tenant les rebelles sous l'escabeau de ses pieds. On veut l'obliger à certains serments qu'il croit être contre son honneur et sa conscience, il rejette avec horreur ces propositions sacriléges ; on le menace de la mort, le poignard à la main, il résiste avec une fermeté qui étonne et désarme ces impies. Quand il traite avec eux de sa liberté, il agit et il parle en roi victorieux. On lui demande une rançon : Sachez, leur dit-il, qu'un roi de France n'est pas une chose qu'on mette à prix d'argent. On lui demande au moins des otages : Des otages ? Non, vous n'en aurez point ; ma parole vous suffit, la parole d'un roi, la parole d'un chrétien ; et ils éprouvèrent dans la suite qu'un chrétien est fidèle à son Dieu, fidèle à ses alliés, fidèle à ses ennemis même. Qu'attendez-vous ? le triomphe complet de la vertu ? Jamais elle ne triompha plus noblement ; les barbares eux-mêmes admiraient avec extase sa constance plus qu'héroïque, qui était le seul bien que ses malheurs ne lui eussent pas enlevé ; jusque-là que les émirs vinrent lui offrir la couronne de leur sultan ; de leur prisonnier ils en voulaient faire leur souverain ; mais le saint roi fit voir, par un modeste refus, qu'à l'exemple de Moïse, il estimait plus les opprobres du Seigneur que tous les trésors de l'Egypte, plus que toutes les couronnes de la terre.

Or, Messieurs, n'est-ce pas ce que saint Cyprien appellerait encore être libre dans les liens, régner jusque dans la prison, être roi dans les fers, *captivo corpore, corde regnante ;* n'est-ce pas faire honneur à Dieu, que de le servir de la sorte ? On ne sert point ainsi les maîtres du monde, et ils auraient tort de le prétendre. Les bénit-on quand ils nous affligent ? Baise-t-on la main qui écrase ? Chante-t-on leurs louanges au moment qu'on éprouve leurs rigueurs ? Ah ! c'est une sorte de gloire qui n'appartient qu'à vous, ô mon Dieu ! il n'y a qu'un Dieu qui ait droit d'exiger des hommages si épurés, et de voir les plus hauts cèdres aussi souples sous sa main que les simples roseaux ; que j'ai de complaisance à le publier dans une aussi auguste assemblée ; c'est un prophète, mais un prophète-roi qui l'a dit à tous les rois : tout rois qu'ils sont, ils ne sont que les premiers serviteurs du Très-Haut.... *Et reges ut serviant Domino* (*Psal.*, CI.) Ne nous lassons point d'admirer et d'adorer..... Nouveau mystère de providence. A peine la France éplorée a retrouvé son père et son roi, qu'un nouvel oracle se fait entendre : Allez, allez, sortez encore de votre patrie, la gloire de la croix vous redemande encore : *Egredere de terra tua.* (*Gen.* XII.) O Dieu d'Abraham, vous retrouverez ici toute sa foi ! La Providence le conduit donc encore ; mais, ô ciel ! où le conduit-elle ? A la mort, et par une mort humiliante au comble de la gloire. Une nouvelle croisade le fait voler en Afrique, et déjà Carthage

tombe sous les premiers efforts du vainqueur; Tunis même est prête à tomber. Arrêtez, roi magnanime, voici le terme de vos combats, et déjà la couronne de justice brille sur votre tête, c'est la seule qui soit digne de vous. Nouvelle peste, nouveaux ravages, nouvelle désolation; le roi lui-même, frappé du coup mortel, languit au milieu d'une armée consternée.

Grand Dieu! quel crime voulez-vous punir? Est-ce l'ardeur de son zèle? Mais c'est vous-même qui le lui avez inspiré. Est-ce une trop grande confiance dans la valeur de ses troupes, et dans tout ce qui s'appelle le bras de chair? Mais n'a-t-il pas dit cent fois que toute sa confiance était dans le Dieu des armées. Est-ce l'enflure de la victoire? Mais vit-on jamais un vainqueur plus modeste, plus détaché de sa propre gloire et plus passionné pour la vôtre? Un Achab humilié vous touchait, Seigneur, et vous désarmait; regarderez-vous dans votre colère un roi, qui jamais n'enleva la vigne de Naboth, qui jamais ne souilla ses mains du sang de vos prophètes, qui fut toujours le vengeur de vos autels et le défenseur de votre héritage. Ah! sauvez celui qui voulait sauver Israël; ô glaive du Seigneur, glaive respectable à ceux même que vous frappez, reposez-vous enfin et ne confondez pas l'innocent avec les coupables: *O mucro Domini, usquequo non quiesces?* (*Jer.*, XLVII.) Mais que dis-je! pardonnez-nous, Seigneur, nos aveugles raisonnements, nos vœux indiscrets, le saint roi les désavoue; impénétrable Providence, nous vous adorons avec lui; nous le plaignons et il ne se plaint pas, nous voudrions qu'il vécût plus longtemps et il ne cherche qu'à mourir; la mort est pour lui, comme pour saint Paul, un gain, un triomphe: *Mihi mori lucrum.* (*Philip.*, I.) La seule chose, écoutez âmes lâches, écoutez et rougissez, la seule chose dont il ose se plaindre, c'est de ce qu'il ne meurt pas martyr de Jésus-Christ. Ah! consolez-vous, grand prince, la charité a ses martyrs aussi bien que la foi; l'Apôtre l'a dit avant nous: Si la victime n'est pas immolée par le glaive, elle sera consumée par le feu, rien ne manquera à l'holocauste, et l'amour achèvera ce que l'amour a commencé: *Propter opus Domini usque ad mortem accessit.* (*Philip.*, II.)

Venez donc, chrétiens ses sujets, apprendre à bien vivre pour apprendre à bien mourir. Contemplez avec respect cette grande victime doucement consumée par l'ardeur de sa charité, languissant sous le poids de la douleur, mais plus fort que jamais; abattu, mais toujours invincible. Voyez quelle douceur sur ce visage mourant! Quel noble feu dans ses yeux! Quelle onction dans ses paroles! Quelle sérénité sur son front! Quels traits de grandeur et de majesté! Quelle source de larmes! Quels élancements de cœur vers la sainte Cité de Jérusalem! Quels tendres regards sur Jésus crucifié; si grand pendant la vie, ne vous paraît-il pas encore plus grand à la mort? Ses derniers soupirs ne sont-ils pas les soupirs d'un héros? Et à cette vue, ne direz-vous pas avec moi: Ailleurs la mort c'est la dégradation des grands; ici, la mort est le triomphe des saints?... Mourir, et mourir les armes à la main contre les infidèles, n'est-ce pas mourir comme le saint roi Josias, en combattant actuellement contre les ennemis du peuple de Dieu? Mourir et même en mourant répandre la terreur parmi les barbares, n'est-ce pas mourir comme Judas Machabée, et s'ensevelir dans son propre triomphe, ainsi que parle saint Ambroise? Mourir et consoler lui-même ceux qui le pleurent, et faire jusqu'à la fin des leçons de justice et de piété à ses enfants rassemblés autour de lui, n'est-ce pas mourir comme les anciens patriarches? Mourir et pour mourir en chrétien, se faire revêtir du cilice, et vouloir expirer sur la cendre, n'est-ce pas mourir comme les solitaires et les anges du désert? Mourir et jusqu'à la mort prêcher la foi, et ordonner qu'on la fasse prêcher aux nations barbares, n'est-ce pas mourir comme les apôtres? Mourir et employer un reste de vie à faire des vœux pour le salut du monde, et à prier pour ses ennemis, n'est-ce pas, si je l'ose dire, mourir comme Jésus-Christ même? Une si belle mort précédée d'une si belle vie, n'est-ce pas, Messieurs, le plus beau de ses triomphes? Je suppose que je parle à des chrétiens.

Quel tort lui a donc fait la Providence? Il voulait faire la conquête de la terre sainte, et il devient lui-même la conquête de Jésus-Christ; cela est encore plus heureux? Il voulait prêcher la foi et il souffre pour elle, cela est encore plus glorieux? Il voulait arborer la croix sur des rivages étrangers et il la porte lui-même jusqu'à la mort, cela est encore plus généreux? Mais voyez, Messieurs, si on perd rien à s'humilier sous la main puissante de Dieu, et si ce Dieu toujours fidèle à ses serviteurs, ne leur rend pas avec usure la gloire qu'ils lui ont sacrifiée. Il meurt, et les rois et les peuples, et les justes et les pécheurs, tous le pleurent, et en le pleurant chacun croit devoir pleurer l'Eglise, la France, l'Europe entière. Il meurt, et vainqueur même après la mort, il soumet la fierté ottomane, le roi de Tunis devient tributaire de sa couronne; on le respectait quand il vivait, on le craint lors même qu'il n'est plus. Il meurt, et la gloire de son trône passe jusqu'à son tombeau, et ses précieux ossements, transportés comme ceux de Joseph dans la terre de ses pères, prophétisent dans la capitale de son royaume; il y règne encore dans une auguste et aimable postérité, par la sagesse de ses lois et par l'odeur immortelle de ses vertus. Les peuples, après l'avoir aimé comme leur père, le réclament comme leur protecteur. Oh! qu'il est rare que les peuples invoquent leurs souverains après leur mort; c'est beaucoup qu'ils n'outragent pas leur mémoire. La France a le bonheur de trouver dans un de

ses plus grands rois, un modèle, un patron, un ange tutélaire ; encore aujourd'hui maître des cœurs, et même aujourd'hui plus que jamais, il triomphe avec la religion, qu'il avait fait si glorieusement triompher.

Or, dites-moi, Messieurs, souffrez que je vous le demande en empruntant une parole de saint Chrysostome : pour lequel de nos plus grands rois la Providence en fit-elle jamais autant? N'est-ce pas un exemple unique dans notre histoire? *Cui regum talis honor exhibetur.* Elle l'a conduit par la route de l'humiliation; mais ne l'a-t-elle pas conduit à la gloire? Le prophète admirait que Dieu eût si fort honoré ses saints et ses amis, *nimis honorati sunt* (*Psal.* CXXXVIII); ne devons-nous pas, ce me semble, admirer encore plus qu'il les ait honorés par des routes si nouvelles et par des moyens si contraires? Monde superbe, tu le comprendras donc aujourd'hui, que la religion chrétienne est la religion des grandes âmes, des âmes fortes, l'école des héros. Tu le comprendras, que dans une religion qui ne couronne que les humbles, la voie de l'humilité chrétienne est au fond le chemin de l'honneur et la vraie route de l'immortalité.

Il serait naturel de finir ce discours, par où le saint roi finit sa vie. Son testament est sans doute le plus beau de ses éloges, parce que c'est le plus beau portrait de son cœur. Peuples français, gravez sur l'airain et sur le bronze les derniers soupirs de sa piété, ou plutôt, gravez-les dans vos cœurs. Et vous, Messieurs, qui êtes nés pour célébrer les grands hommes, vous que je regarde avec respect comme les dépositaires de la gloire de nos rois, transmettez à la postérité chrétienne et savante, dans le testament de saint Louis, le plus précieux abrégé de morale et de probité chrétienne qu'une bouche royale ait jamais dictée, et que tous les siècles apprennent par vous, ce que c'est que parler en père, parler en chrétien et parler en roi. Après des paroles si vénérables, c'est à nous à nous taire.

Allons seulement adorer ce roi immortel de tous les siècles, qui en a fait la merveille du monde, qui l'a sanctifié, et même sur le trône, qui l'a glorifié, et même dans les fers : *Qui facit mirabilia magna solus.* Allons célébrer ses miséricordes anciennes et nouvelles sur ce grand royaume, et détourner par notre pénitence les calamités que méritent peut-être nos péchés anciens et nouveaux. Allons ensuite former des vœux pour la gloire de l'auguste maître qui sacrifie ses victoires même à notre félicité, et prions le ciel de nous conserver longtemps un des plus beaux dons qu'il ait jamais fait à la France. Allons enfin conjurer celui dont le règne n'aura point de fin, d'établir dans nos cœurs le règne de sa grâce et l'empire de son amour, afin qu'après avoir régné en nous et sur nous, nous puissions espérer de régner avec lui et par lui dans l'éternité. — *Amen.*

---

# ORAISON FUNÈBRE

## DE TRÈS-HAUT, TRÈS-PUISSANT, TRÈS-EXCELLENT PRINCE,

## MONSEIGNEUR LE PRINCE ROYAL LEOPOLD-CLÉMENT, DUC DE LORRAINE,

*Prononcée le 28 juillet 1723, dans l'église des RR. PP. Cordeliers de Nancy*

Placita erat Dei anima illius : propter hoc properavit educere illum de medio iniquitatum. (*Sap.*, IV.)

*Son âme était agréable à Dieu ; c'est pour cela que le Seigneur s'est hâté de le retirer du milieu des iniquités.*

Il faut l'avouer, nos douleurs sont telles que nous avons besoin que l'Esprit-Saint vienne les adoucir par toutes les consolations des divines Ecritures. O Dieu juste ! quelle épreuve nouvelle prépariez-vous à notre foi ! Des larmes coulaient encore, des larmes données à une princesse à qui toute la France, à qui la terre entière en a donné; et vous, Seigneur, tandis que nous nous préparions des consolations dans son auguste postérité, vous nous y prépariez de nouveaux regrets. Nos temples ont à peine le temps de changer de décorations, un enchaînement de tristesse remplit les années. A des larmes à peine essuyées succèdent donc encore de nouvelles larmes. Vous les avez vu couler, Seigneur. La piété s'est unie à la tendresse pour les consacrer; et si elles coulent encore au pied de vos autels, c'est pour leur donner du mérite, en les mêlant avec le sang de l'alliance : *Recordare, Domine, quod acciderit nobis.* Voyez, grand Dieu, combien de malheurs nous avons à pleurer dans une seule mort. Un astre naissant qui s'éclipse presqu'au moment que sa lumière commençait à réjouir la terre ; un prince qui faisait déjà les délices d'un peuple accoutumé à n'avoir que des maîtres dignes de faire les délices du genre humain, si rapidement enlevé à nos espérances. Oh ! que d'espérances frustrées ! Oh ! que de beaux jours trop promptement évanouis ! Lui-même il avait entendu, dans ce lieu saint, l'éloge d'une aïeule, dont quelques mois auparavant il avait fait la joie et l'admiration. Hélas ! quand on déplorait si éloquemment et si chrétiennement une mort si héroïque et si chrétienne, qui de nous aurait craint qu'un prince à qui la santé, la jeunesse, promettaient la plus

longue vie, dût renouveler dans peu ces cérémonies lugubres qui portent le deuil jusque dans la maison du Dieu vivant? et que, dans une si grande inégalité d'années, la mort dût si fort se hâter de leur donner une triste égalité dans le tombeau? C'est vous qui l'avez fait, Seigneur; vos voies sont justice et vérité; nous courbons la tête, et nous fléchissons les genoux.

Mais permettrez-vous à l'homme qui n'est que cendre et poussière, qu'aveuglement et que ténèbres, d'entrer dans les profondeurs de vos conseils? Vous le défendez à la curiosité téméraire, mais vous le permettez à l'humble foi. J'entrerai donc, avec David, dans ce sanctuaire de Dieu, guidé par le respect et la confiance, et je considérerai attentivement l'œuvre du Seigneur, non pour sonder, mais pour adorer et pour admirer. Le Sage portera devant nous le flambeau de la vérité. Il commence par rectifier nos jugements sur la brièveté de la vie, et nous déclare qu'il n'en faut pas mesurer la longueur par les années, mais par les vertus. Il nous découvre ensuite des vues de miséricorde dans la vie abrégée des justes, et sur cela il nous dit deux choses surprenantes, et sur quoi il semble demander l'attention de l'univers. Peuples et nations écoutez : J'ai une grande merveille à vous annoncer. Voici un juste dont la vie a été abrégée, et qui, toutefois, a vécu longtemps. Sa vie a été resserrée dans des bornes très-étroites, et le ciel a donné à sa vertu un espace immense. Une vie très-courte et une vie très-remplie, c'est là le prodige où Dieu fait éclater sa magnificence. Vivre peu, et dans ce peu vivre beaucoup, c'est une singularité qui se fait admirer et qui est au-dessus même de l'admiration : ***Explevit tempora multa.*** (*Sap.*, IV.)

Mais le Sage ajoute une seconde merveille encore plus surprenante que la première. Ce juste, il a trouvé grâce devant Dieu, l'a aimé avec distinction. Mais que lui a donc inspiré son amour? O pensées humaines, que vous êtes éloignées des pensées de l'Eternel! Ce qu'il a fait, le voici : Il a, si j'ose parler ainsi, précipité ses bienfaits avec profusion, il s'est hâté... Ne semble-t-il pas qu'il allait dire : Il s'est hâté de lui prodiguer les richesses, de le faire monter sur le trône, de le couronner de gloire et d'honneur? Non, non, ce n'est pas ainsi que Dieu aime ses élus, ***properavit.*** Il s'est hâté de le retirer du milieu des iniquités, de le rappeler dans son sein, et de mettre en sûreté sa vertu dans le séjour de l'impeccabilité et de l'immuable sainteté. C'est à cela que s'est bornée sa divine prédilection. ***Placita erat Deo anima illius; propter hoc properavit educere illum.***

C'est à nous, Messieurs, à entrer dans ces grandes pensées et à y chercher la consolation de notre foi : c'est la seule qu'une si grande perte nous ait laissée. Le prince que nous pleurons a trop peu vécu, disons-nous. Disons mieux, il a trop peu vécu pour nous, il a assez vécu pour lui-même et pour Dieu. Le temps a été court, mais la grâce a été rapide dans ses opérations, mais la vertu a été fervente dans ses progrès. Cette petite source est devenue tout à coup un grand fleuve; son cours n'a pas été long, mais il a été rapide et majestueux; il s'est hâté de rendre à la mer les eaux tributaires qu'il en avait reçues : ***Fons parvus crevit in fluvium maximum.*** (*Esther*, II.) Disons-le en moins de paroles : Le Seigneur l'a aimé, et parce qu'il l'a aimé, il l'a montré dans toute sa splendeur; mais il s'est hâté de nous l'enlever. (Hélas! c'est bien se hâter! dix-sept ans n'étaient pas encore accomplis.) Mais dans cette conduite de Dieu, je trouve une double prédilection, dont nous devons adorer les aimables profondeurs et qui vont faire les deux parties de cet éloge funèbre.

Dieu l'a montré au monde pour faire éclater en lui la magnificence de ses dons.

Dieu n'a fait que le montrer; il l'a retiré de ce monde pour signaler en lui toute la douceur de ses miséricordes.

C'est par ces deux réflexions que je dois fixer vos derniers regards sur très-haut, très-puissant, très-excellent prince monseigneur le prince royal Léopold-Clément.

Ici tout un peuple prévient mon ardeur, une voix universelle achève un éloge que je n'ai pas encore commencé. Je le commence avec la douleur amère de ne paraître pour la première fois devant une si auguste assemblée, que pour y remplir un si triste devoir, mais aussi avec la consolation de n'avoir point à rougir devant les autels de l'usage que je fais aujourd'hui du saint ministère, car, grâce au Dieu de vérité, je n'ai que des jours pleins à louer, que des vertus pures à célébrer; et, d'ailleurs, quand je vous avouerais qu'il a échappé à un jeune prince quelques légèretés; que le feu des passions a trahi quelquefois sa vigilance, ne serais-je pas en droit de vous demander grâce pour un âge à qui tout le monde l'a fait? Et ne pardonneriez-vous pas des faiblesses à une jeunesse ardente, à qui le monde et vos propres maximes veulent pardonner bien d'autres choses que la sévérité de la religion ne pardonne pas ainsi. Mais non, je n'ai rien à cacher à la malignité du siècle, rien à dérober à votre pénétration, rien à offrir à votre indulgence : vous n'avez rien à craindre pour la vérité, ou plutôt je dois tout craindre pour elle. Je crains de ne la pas dire avec assez de majesté, mais au moins je louerai la magnificence de Dieu, qui tire de ses trésors des choses anciennes et nouvelles; mais au moins je louerai sa douce miséricorde, qui ne se hâte d'abréger la vie des justes que pour se hâter de les couronner : ***Placens Deo, factus est dilectus, et vivens inter peccatores, translatus est.*** (*Sap.*, IV.)

### PREMIÈRE PARTIE.

Il est certain que Dieu prend plaisir à donner quelquefois de grands spectacles à l'univers, et à étonner le monde par des singularités glorieuses. Quoiqu'il soit saint

et magnifique dans toutes ses œuvres, il y a des ouvrages privilégiés où sa prédilection s'attache, et où il aime à faire éclater non-seulement sa puissance, mais sa magnificence. Ainsi fait-il briller dans le ciel des astres lumineux dont la magnifique splendeur instruit les hommes en les charmant. Ainsi forme-t-il sur la terre des hommes rares pour les donner en spectacle aux autres hommes. Il se plaît à rassembler en eux tous ses dons, à y réunir tous les traits qui peuvent embellir un grand ouvrage, à y mettre des beautés et des variétés infinies, et à les montrer ensuite à tous les peuples, afin qu'à la vue d'un ouvrage si parfait, ils louent la magnificence de l'ouvrier, qu'ils admirent les inépuisables richesses de sa puissance, qu'ils bénissent la main libérale qui leur fait de tels présents, et qu'ils s'écrient dans les transports de leur reconnaissance : Seigneur, qui est semblable à vous? Vous êtes saint et magnifique dans vos œuvres; il n'y a que vous qui fassiez des choses admirables : *Quis similis tui... magnificus in sanctitate... faciens mirabilia.* (*Exod.*, XV.)

Or, ce spectacle, nous l'avons vu, Messieurs, il a disparu, il est vrai ; mais oublions, s'il est possible, nos malheurs pour un moment, et avant de nous plaindre de la main sévère qui nous l'a ôté, bénissons la main magnifique qui nous l'avait donné. Un bienfait si rare mérite toute notre reconnaissance, lors même qu'il n'est plus. C'est un bienfait immortel; ce n'est pas par le temps qu'il faut mesurer un présent si auguste, c'est par le prix et la valeur du présent même. Votre cœur sent déjà tout ce que je dois vous en dire. Ce ne sera pas vous donner une trop haute idée du prince royal que de l'appeler un prince parfait, puisque c'est l'idée que vous en aviez vous-mêmes. On était accoutumé parmi vous à ce langage : *Prince parfait*, c'était son nom ; et c'est en cela même que je dis, que Dieu a fait éclater en lui sa magnificence, en lui donnant cette plénitude de mérites et de qualités qui font le souverain, et cette plénitude de vertus qui font le chrétien. Il a pour lui changé l'ordre des choses; il n'a point travaillé par degrés; l'ouvrage a eu sa perfection en sortant des mains du céleste ouvrier. Je l'ai dit, il n'appartient qu'à Dieu de faire des chefs-d'œuvre en peu de temps. Je me représente un peintre habile qui trace un tableau avec une incroyable diligence, et dont le génie indépendant du temps jette rapidement des traits inimitables, dont l'assemblage fait le beau et le merveilleux. Production rapide de la divine sagesse, qui forme un prince parfait avant l'âge de la perfection ; de sorte que s'il fut, par ses qualités de prince un spectacle pour les hommes, il fut par sa piété et les vertus du chrétien, un spectacle pour les anges. Mais suivons l'ordre des choses et des temps, et ne confondons rien dans une vie où la Providence elle-même a tout si divinement arrangé.

Déjà s'offre à mon admiration un mérite préparé avec magnificence, annoncé par des présages infaillibles; présages fondés sur quoi ? sur le sang. Le sang de Lorraine ne trompa jamais. A ce nom seul, toutes les vertus se présentent, pour caractériser ceux qui l'ont porté. On n'en peut nommer aucune qui n'ait eu son héros, dans une famille qui a rassemblé tous les degrés du mérite et tous les genres d'héroïsme; et c'est par là que je devais commencer, pour rendre croyable tout ce que j'ai à dire de plus surprenant.

Quand David, encore jeune berger, et pourtant déjà vainqueur des ours et des lions, eut mis le comble à sa gloire par la défaite de Goliath, Saül, étonné de ce prodige, pouvait à peine croire à ses propres yeux. Comment ce jeune enfant a-t-il pu terrasser un géant si formidable? D'où lui vient cette vertu ? Où a-t-il puisé une telle audace? Pour éclaircir ce mystère, il se contenta de lui demander quelle était sa naissance. De quelle famille êtes-vous, généreux enfant? *De qua progenie es, o adolescens?* (I *Reg.*, XVII.) Je suis le fils d'Isaïe, répond David : *Filius Isai ego sum.* (*Ibid.*) Saül n'en demande pas davantage; comme s'il lui eût suffi de connaître le nom du père et des ancêtres, pour n'être plus surpris de tout ce qu'il avait déjà fait de grand, et de tout ce qu'on en devait attendre dans la suite. En effet, il y a des races choisies de Dieu, où les prodiges se perpétuent, si j'ose le dire, par héritage et par succession : succession de mérite, de tradition d'honneur, qui passe des uns aux autres, et qui animent les uns à recueillir et à augmenter ce dépôt de gloire héréditaire, que les autres leur ont laissé.

Quand vous verrez donc, dans la vie du jeune prince, des prodiges de sagesse et de vertu, si peu ordinaires à cet âge, souvenez-vous de son nom, et votre surprise cessera. Et si vous lui demandez encore : Dans quelle auguste race avez-vous pris naissance, prince incomparable? *De quo genere es tu?* Si sa modestie empêche de vous le dire, ses actions vous le diront pour lui : Finissez vos recherches; je suis le fils d'un prince qui m'apprend à penser et à faire de grandes choses, comme il l'a appris lui-même d'un père illustre à jamais, qui fut à plus d'un titre le libérateur de l'empire et le père de la patrie : *Ne sollicitum te reddam, ego sum Azarias, Ananiæ magni filius.* (*Tob.*, V.)

La sagesse lui disait à lui-même par un de ses organes fidèles : *Interroga majores tuos, et dicent tibi.* (*Deut.*, XXXII.) Ecoutez, prince, voyez, contemplez ; ce sont ici vos ancêtres et vos modèles ! toute la terre est pleine de leur gloire; leurs actions font une des plus belles parties de l'histoire du monde, mais des actions telles, qu'elles ont mérité d'être louées devant les autels, gravées dans les fastes de la religion, et même perpétuées par des fêtes solennelles. Portez vos regards en Allemagne, en France, en

Italie, dans la Hongrie, jusque dans l'Asie, sur le Rhin, sur le Danube, et jusqu'aux extrémités des fleuves, partout vous verrez des traces immortelles de leur piété magnanime et de leur zèle victorieux. Vous verrez une multitude de héros qui ont été tantôt l'épée et tantôt le bouclier d'Israël; tantôt les Moïse et tantôt les Josué du peuple de Dieu. L'un a été l'ornement de l'Eglise, l'autre en a été le défenseur; celui-ci a soutenu des trônes ébranlés, et celui-là a refusé d'y monter. Mais surtout contemplez avec les yeux d'un aigle généreux le grand Charles, votre aïeul, la terreur des Ottomans, et, malgré lui, la terreur d'une puissance chrétienne, dont il fut en même temps l'admiration. Prince encore plus héros par sa piété que par sa valeur, et dont toute la terre a fait ce bel éloge, que faisait saint Jérôme d'un fameux Romain (Exupérance), que sous le casque et l'habit d'un guerrier il faisait les actions d'un saint et d'un prophète : *Sub paludamento et habitu militari, agit opera prophetarum.* Interrogez donc vos pères, et ils vous diront par quelle route ils ont marché à l'immortalité. Leurs vertus sont un fonds qui vous appartient, il ne vous faut point de modèles étrangers : vous trouvez tout dans une succession domestique; le chemin de la gloire est tracé, vous n'avez qu'à le suivre. Il s'y sentait animé, Messieurs. La splendenr de son origine, sans enfler son cœur, enflammait ses désirs, et l'on peut dire que, si dans les vues de Dieu de grands exemples sont une grande grâce, cette grâce d'émulation n'aurait pas été vide ni stérile en lui.

Mais ce mérite, si magnifiquement annoncé, comment fut-il cultivé ? par l'éducation; une éducation telle que je ne crains pas de l'appeler un des dons où Dieu a le plus signalé sa magnificence à son égard. Si nous le regardons sous les yeux du prince son père, ce fut une éducation royale. La sagesse semblait l'instruire elle-même et lui dicter ces graves sentences, ces grandes maximes de conduite, qui font le prince et l'honnête homme, le grand homme et l'homme de bien, le politique et le héros. Formé par de grandes leçons; mieux instruit encore par de grands exemples, pour apprendre tout ce que doit savoir un souverain, il n'eut qu'à étudier son auguste père : science abrégée, science infinie. Si nous le regardons entre les bras de la princesse sa mère, ce fut une éducation royale et chétienne. Une mère, et quelle mère ! qui aime ses enfants pour le ciel, et qui demande pour eux avant toutes choses le royaume de Dieu et sa justice. Digne fille de saint Louis, elle répétait au jeune prince les leçons qui avaient sanctifié ce grand roi, et qui devaient sanctifier sa postérité. Si nous le regardons entre les mains de ses gouverneurs et de ses maîtres (ici je pourrais nommer de sages Eliézer auprès d'Isaac, dans la maison d'Abraham; de vertueux Joïada auprès du jeune Joas, et des Arsène auprès des enfants de Théodose), ce fut une éducation vertueuse, douce et austère tout à la fois. Car ne vous figurez pas ni cette éducation dure et farouche, dont le succès ordinaire est de révolter la raison, d'aigrir les passions, de rendre odieuse la vertu même, à force de vouloir la faire aimer; ni cette éducation molle qui s'établit chez les grands et dont tout le fruit est de faire des voluptueux et non des guerriers, j'ai pensé dire des épicuriens plutôt que des chrétiens.

Le prince royal fut plus heureux, parce qu'il fut moins ménagé. On l'accoutuma de bonne heure à la rigueur des saisons et aux exercices laborieux; on l'élevait à l'héroïsme : il fallait l'élever aux vertus austères. Education romaine, disons mieux, éducation chrétienne ; ce n'est pas au théâtre, ni dans les cercles, ni dans les délices que se forment les chrétiens, ni les héros non plus. Education savante et polie; on s'applique à remplir son esprit de toutes les connaissances qui peuvent orner la souveraineté. Le travail ne fut pas long, et il fut heureux. Il apprit sans peine la langue des maîtres du monde, cette langue immortelle qui survit depuis si longtemps à la destruction de leur empire; mais il n'apprit à parler le langage des Romains que pour se mettre en état de s'approprier leur haute sagesse et de mieux imiter leurs grandes actions.

La plupart des sciences furent moins pour lui un travail pénible qu'un glorieux amusement. Avec un esprit pénétrant, une mémoire heureuse, un jugement sain, un coup d'œil qui saisissait tout, une compréhension vive, une facilité de génie qui ne laissait presque rien à faire à ses maîtres. Ils l'ont avoué; ils étaient plus occupés à le suivre, qu'à le guider. De là ce goût délicieux qu'ils avaient à s'entretenir avec lui, voyant d'un moment à l'autre des progrès de raison qui les étonnaient, et les charmaient tout ensemble. Chaque jour annonçait au jour suivant quelques nouvelles splendeurs, quelques agréments nouveaux.

On ne le blâmera pas sans doute d'avoir méprisé ces livres fabuleux, dont les bizarres aventures ne sont guère moins propres à gâter l'esprit qu'à corrompre le cœur, et où, en faisant des héros passionnés, on a trouvé le secret de rabaisser les plus grandes âmes au-dessous des âmes les plus vulgaires; mais on le louera d'avoir eu du goût pour l'histoire, c'est-à-dire d'en avoir eu pour la vérité : car ce n'est guère que dans l'histoire que la vérité ose se montrer aux princes. Là elle parle avec un empire égal aux grands et aux peuples; elle instruit sans déguisement, elle reprend sans amertume ; elle loue sans flatter ce qui est louable; elle blâme sans aigreur ce qui est blâmable, et se rend, par sa candeur et sa sincérité, aussi utile qu'agréable ; faisant servir à l'instruction les bons et les mauvais événements, les défauts aussi bien que les vertus. Telle fut l'éducation qui acheva d'embellir une âme déjà si belle, et qui ajouta de nouveaux

degrés de grandeur, à ce qui par soi-même était déjà si grand.

Peindrai-je ensuite à vos yeux un mérite orné des plus beaux dehors de la grandeur; et ce caractère naturel de souveraineté, qu'il portait sur son front? Ah! que la mort, qui a couvert de son ombre ce visage auguste, ne nous empêche pas d'en contempler encore les traits magnifiques. L'Ecriture m'autorise à fixer vos yeux sur cette peinture. Avant de louer les grandes actions de David, elle commence par louer sa beauté. Avant de nous vanter la sagesse de Salomon, elle prend soin de nous décrire tous les agréments qui préparèrent dans le corps de ce jeune prince un sanctuaire à la sagesse. L'Esprit-Saint n'a pas dédaigné de faire entrer ces dehors de splendeur humaine dans l'éloge de ces grands hommes; sans doute parce que dans ces grâces de la nature, il nous y fait mieux entrevoir les richesses de sa grâce, et qu'il a prétendu que cette splendeur fût comme la parure naturelle de la vertu, l'ornement et la décoration du mérite même. Si je vous fais donc souvenir que le Créateur, en le formant pour sa gloire, semblait avoir épuisé la nature, pour l'embellir de tous ses dons; que sa divine sagesse avait mis en lui ce brillant assemblage de qualités extérieures, qui portent partout des impressions de respect et de tendresse; ces grâces de l'enfance qui gagnent les cœurs après avoir charmé les yeux, cet éclat et cette fleur de beauté qui n'a rien de mou et d'efféminé, et dont une majesté sérieuse corrige le danger; cette taille de héros, cette bonne mine, qui annonce d'abord un prince né pour les grandes choses; cette physionomie agréable, ces yeux pleins de ce beau feu, à qui la vertu semble prêter ses vives étincelles; avec cela je ne sais quelle dignité de manières nobles et aisées tout à la fois, je ne sais quel heureux assortiment de fierté douce, de grandeur affable, de gravité accessible et insinuante, d'airs grands et gracieux, un enjouement plein de sagesse et de discrétion, une grâce infinie dans tous les exercices qui convenaient à son âge et à son rang; ce n'est que pour vous faire souvenir que ces qualités brillantes, dont Dieu l'avait orné, étaient beaucoup au-dessous des qualités de son âme; et que s'il a eu les plus magnifiques ornements de la grandeur, il a eu le fond de la grandeur même.

Et cette grandeur, je dis celle qui fait les souverains, c'est dans l'esprit, c'est dans le cœur qu'il faut la chercher : grandeur intérieure, qui résulte de mille qualités, dont une seule ne peut leur manquer, sans faire tort à toutes les autres, et sans qu'il manque quelque chose et à leur gloire et au bonheur de leurs Etats; qualités renfermées, ce me semble, dans cet éloge du plus sage des rois : *Prudentiam multam nimis, et latitudinem cordis* (III *Reg.*, IV) : ce fond de prudence et de sagesse, que j'appelle le mérite de l'esprit; ce fond d'honneur et de probité, que j'appelle le mérite du cœur, les grands ne sont grands que par là. Or, avouez-le, Messieurs, pour l'honneur de la vérité : le prince que je loue n'eut-il pas, comme en raccourci, toute la plénitude de ce double mérite, qui prépare à la souveraineté? N'eut-il pas, comme Salomon, et à peu près au même âge que lui, ces dons d'intelligence et de conseil, à qui pour se déployer il ne manque que le temps et les occasions? Oui, dès ses plus jeunes ans, il invoqua la sagesse, et la sagesse se fit voir à lui; il fut épris de ses charmes divins; il l'aima, il l'estima comme lui, comme lui il la préféra à tout les dons de la nature, aux places les plus éminentes, à l'éclat même des diadèmes. Auprès d'elle, il regarda comme de la boue ces fastueux amas d'or et d'argent, où la fausse grandeur met son appui. Déjà brillait en lui une maturité de réflexion, qui étonnait les anciens et faisait honte aux prudents du siècle; une mesure de discrétion, qui ne devait rien, ni à l'expérience, ni aux années; une fidélité pour le secret souvent éprouvée et jamais trahie; une circonspection exacte à ne rien dire, à ne rien faire, qui ne fût avoué par la sagesse et dicté par les règles de la bienséance; car si la grandeur a ses bienséances, l'âge a aussi les siennes; un grand sens, un jugement lumineux, qui commençait à aller jusqu'au fond des choses, qui entrait dans les affaires sans contrainte, et en sortait sans embarras. Vous allez m'acuser d'exagération, ô hommes trop accoutumés aux règles ordinaires; mais attendez, je vais me rendre croyable. Je puis dire en un seul mot plus que je n'ai dit encore. Non, tout ce qui vous paraît ici de plus surprenant, ne vous surprendra plus dès que vous rappellerez ce jour mémorable à jamais, où à l'exemple de David, qui de son vivant même fit monter Salomon sur son trône, par la haute opinion qu'il avait de sa sagesse, le prince qui nous gouverne si glorieusement associa le prince royal à ses conseils, et lui confia même pendant un temps les rênes du gouvernement, cette portion de la puissance souveraine, où la sagesse préside aux conseils. On vit donc encore une fois Joseph à la seconde place de l'empire, faire comme l'essai de la souveraineté, réunir la gloire d'obéir avec celle de commander : *Uno tantum regni solio te præcedam.* (*Gen.*, XLI.) On vit donc encore une fois le jeune Daniel au milieu des juges et à la tête de tout un peuple, prononcer des jugements avec une capacité presque égale à son zèle, protéger l'innocence, punir l'imposture et la violence; tantôt prêter une main tremblante à des arrêts rigoureux, et tantôt signer des grâces avec une joie et un épanchement de cœur qu'il ne pouvait cacher. On vit donc encore une fois une grande jeunesse se faire honorer des vieillards, de ces hommes consommés que tout le monde honore. On entendit donc encore une fois les peuples s'écrier par un concert unanime comme du temps de Gédéon : Grands princes, notre amour et notre admiration, régnez éternellement sur nous, la

fils avec le père : *Dominare nostri tu, et filius tuus.* (*Judic.*, VIII.)

Demandez-vous encore dans un souverain ce fond d'honneur et de probité, que j'ai appelé le mérite du cœur, et par lequel les princes commencent à régner sur eux-mêmes avant que de régner sur les peuples? Cet amour de la justice que l'Ecriture recommande si souvent, et en des termes si forts et si énergiques, à tous ceux qui gouvernent les Etats, ou qui sont destinés à les gouverner? Cette bonté surtout, qui fait aimer l'autorité, et qui les rend plus que tout le reste les images du Très-Haut, et les glorieux instruments de sa bonté souveraine? En vous exposant ce qu'il devait être, je vous ai déjà fait voir ce qu'il a été. Ah! que ne puis-je peindre à vos yeux le fond de son cœur, de ce grand cœur que l'on va placer près des autels et dont nous conserverons les précieux restes avec cette tendre vénération que l'on doit à un sanctuaire intérieur, où se sont formées tant de vertus! Vous y verriez que la probité, je dis une probité délicate, en a été comme le sentiment universel, qui réglait, qui animait tous les autres sentiments, que l'amour de la justice avait déjà gravés au fond de son âme ; ces grandes règles, qui assujettissent les souverains aussi bien que les peuples, et qui maintiennent les engagements réciproques d'empire et d'obéissance, d'équité et de fidélité; un goût pour la vérité, qui fut, si j'ose le dire, sa passion dominante; un amour du vrai, qui le rendit toute sa vie incapable de déguisement, ennemi de toute fiction, de toute dissimulation, de ces ingénieux détours, de ces artificieuses souplesses, de ces odieuses duplicités, qui ont inondé notre siècle, et que l'on veut par honneur ériger en politique et en habileté. Ami de la franchise et de la noble candeur, il ne connut le mensonge que pour l'abhorrer, et par le même principe, il ne connut la flatterie que pour la détester ou la mépriser. Toujours en garde contre les assiduités vénales, et les complaisances idolâtres; plus d'une fois il déclara, à la honte de tous les adulateurs et de ceux qui les souffrent, qu'il voulait que l'on sût que jamais on ne lui ferait bien sa cour en le flattant, et qu'il saurait toujours mettre entre un flatteur et un honnête homme autant de différence qu'il y en a entre le vice et la vertu, le fard et la beauté, le mensonge et la vérité. Vous y verriez des principes de modération, qui faisaient plier les passions naissantes sous l'empire de la raison, et qui mettaient l'ordre partout dans ses sentiments aussi bien que dans ses actions; une douceur, je dis une douceur réfléchie, qui gouverna toujours si bien sa vivacité, que la colère n'excita jamais de flots dans cette belle âme, que pour lui donner la gloire de les calmer. Vous y verriez ce zèle ardent pour l'intérêt public, dont il se faisait déjà un intérêt personnel : car s'il sentait les prérogatives de son rang, il en sentait aussi les obligations; plus jaloux d'en remplir les devoirs que d'en soutenir les droits. Vous y verriez enfin tout ce que la bonté a de plus aimable et de plus touchant, tout ce que l'humanité pour les sujets a de plus attrayant, et si je puis parler ainsi, tout ce que la popularité a de plus captivant. Il est vrai que ce n'est pas une louange particulière pour lui, et que c'est le penchant général de la royale maison de Lorraine, où les princes ont toujours trouvé plus de gloire à faire aimer leur grandeur qu'à la faire redouter, persuadés, comme saint Ambroise l'a dit de David, qu'un prince a tous les talents de se faire obéir, quand il a le talent de se faire aimer; mais enfin il est beau de ne pas dégénérer; il est encore plus beau d'accroître cet héritage de gloire, que l'on a reçu de ses pères, et de faire des efforts pour les imiter, jusqu'à les surpasser.

Mais c'est à vos cœurs, Messieurs, à faire l'éloge de son cœur et de sa bonté; la Lorraine entière est chargée de cette partie de mon discours; j'ai de nouvelles vertus à présenter à votre admiration. Je vois bien que par ce détail de qualités si dignes de vos regrets, je travaille sans y penser, a augmenter votre douleur; mais ce sera au moins en justifier les tendres excès. S'il y a de la douceur dans les larmes, c'est de savoir que ceux que nous pleurons méritent d'être pleurés.

Or, il est aisé de juger que Dieu, aussi sage dans ses dons qu'il est magnifique, ne lui avait donné ce mérite humain, que pour en faire un mérite surnaturel, en y apposant le sceau de sa grâce; et qu'il ne formait en lui le souverain que pour y mieux former le chrétien. Il le fut, Messieurs, et par les sentiments du plus épuré christianisme, et par l'accomplissement de tous les devoirs de sa religion : car c'est là ce qui fait le chrétien, les sentiments et les œuvres. Vous le représenterai-je d'abord dans les cérémonies du baptême, ratifiant dès l'âge de cinq ans les solennels engagements qu'il avait déjà contractés dans le baptême même? répondant à tout avec une attention si sérieuse, et, si j'ose le dire, une si tendre profondeur de religion, qu'il semblait déjà pénétrer toute la grandeur de ce premier sacrement. Fixons ici l'époque de sa piété.

Dès ce moment, la grâce prit possession de ce jeune cœur, elle y forma Jésus-Christ, pour l'y faire croître jusqu'à la plénitude de l'âge parfait. Dès ce moment, cet enfant de tant de souverains ne pensa plus qu'à vivre en enfant de Dieu; ce glorieux titre chez lui effaça tous les autres. N'oublions pas dans l'histoire de son adoption une circonstance qu'il n'oublia jamais. Il eut pour père en Jésus-Christ le père de tous les fidèles; son parrain fut un pontife, plus connu par sa clémence que par son nom, et moins célèbre par la durée de son pontificat que par l'excellence et la perpétuité de ses vertus; un pontife dont les oracles ont été révérés de toutes les Eglises, dont la piété a été canonisée par les regrets de tous les peuples; et à la gloire duquel enfin

il n'a manqué que de trouver partout autant de soumission et de docilité, qu'il avait de sagesse et de bonté. Nous dirons tout en disant que Clément XI lui donna son nom. C'est sous de tels auspices qu'il entra dans l'adoption de l'Eglise catholique. Quel plus heureux augure pour sa foi? L'augure ne fut pas vain; la foi du pontife se reproduisit dans le cœur du prince Clément. Foi aussi généreuse dans ses sentiments, qu'elle fut toujours édifiante dans sa soumission.

Je ne puis dérober à votre édification un trait entre mille autres, qui vous fera voir que la foi triomphe à tous les âges, et que, comme l'a dit saint Ambroise, il n'y a point d'enfance pour elle. On lui montre une estampe où sont représentés avec un art ingénieux et une naïveté touchante les différents malheurs des chrétiens qui sont captifs chez les infidèles. Il les regarde, il les contemple, il les plaint et il leur porte envie. On lui fait une peinture horrible de leurs maux; sa foi n'en est point épouvantée. « Oui je souffrirais tout cela sans peine, répond le généreux prince puisque ce ne pourrait être que pour la gloire de la religion, et que la religion console et soutient ceux qui souffrent pour elle. » Ainsi, mon Dieu, tirez-vous la force et la vérité de la bouche des enfants. Il disait quelquefois que la meilleure fortune qu'on pût lui souhaiter, était de mourir combattant pour Jésus-Christ contre les ennemis de son Eglise. O hommes mondains, qui vous dites chrétiens, voyez à quel titre vous l'êtes, écoutez au moins, admirez et rougissez.

Ainsi parlait sa foi. Mais comment parlait son espérance? le langage du siècle futur. Il n'avait point de plaisir plus doux que de s'entretenir de la gloire magnifique que Dieu prépare à ses élus. Il parlait volontiers de la sainte Sion et aimait à en entendre parler. Un jour, charmé de ces douces pensées, il s'écria : « O Dieu, faites-moi la grâce de m'appeler à vous et de me donner part au bonheur de vos saints. Ah! quand est-ce que je serai dans votre saint paradis? » Désir généreux, j'ai pensé dire, transport prophétique; oh! prince, vous serez exaucé; vous aurez ce que vous avez voulu avoir. Il faisait souvent des questions sur l'état des âmes bienheureuses; il goûtait déjà ce qu'il ne voyait pas encore : en un mot il apprenait les routes du ciel, ces routes fortunées par où il devait bientôt marcher. Comment parlait son amour? Le langage de la charité la plus tendre et la plus affectueuse. Il ne voyait dans le monde de malheur à craindre pour lui que le malheur de se séparer de Dieu et de tomber dans sa disgrâce. Mais est-ce d'un prince que je parle, Messieurs? Oui, d'un prince d'autant plus prince, qu'il en avait les sentiments les plus épurés, et qu'il en remplit toujours les plus excellents devoirs.

Quoiqu'ils aient, ces devoirs, une étendue immense, je les trouve tous renfermés dans cette sage maxime de l'Evangile, qui nous marque si précisément tout ce que nous devons à Dieu et au prochain: *Rendez à César ce qui est à César, rendez à Dieu ce qui est à Dieu.* (*Matth.*, XXII; *Marc.*, XII; *Luc.*, XX.) Devoirs de religion, devoirs de charité. Les avoir connus, les avoir goûtés, les avoir remplis, n'est-ce pas avoir été chrétien et parfait chrétien? Il semble que plus j'avance et plus je deviens incroyable, mais enfin je l'ai dit, et il est vrai, Dieu avait signalé sa magnificence, et rien n'est incroyable après cela. On croira donc sans peine qu'il eut dès son enfance la crainte du Seigneur, qui est le commencement de la sagesse, et la charité qui en est la consommation; et parce qu'il craignit le Seigneur, et qu'il l'aima, qu'il aima son culte et sa loi; on croira donc sans peine que sa piété eut tous les caractères de la piété chrétienne; qu'elle fut magnifique sans singularité, exemplaire sans ostentation. Il n'avait nul intérêt à se contrefaire, rien ne le forçait à être vertueux, que la vertu même. Qu'elle fut tendre, jusqu'à lui faire verser plus d'une fois des larmes de dévotion; ces larmes délicieuses qui semblent être un écoulement du torrent de volupté. Qu'elle fut solide et profonde, jusqu'à le rendre capable des vertus sérieuses et même des vertus sévères: solide, parce qu'elle était éclairée, profonde parce qu'elle était appuyée sur de grands principes. Il avait lu l'Evangile, il le lisait chaque jour, il aimait à remplir son âme des paroles de la vie éternelle; c'étaient là les amusements de son âge, disons mieux, c'était là la nourriture d'une âme déjà forte et robuste, qui ne se sentait plus de l'enfance. Qu'elle fut généreuse, jusqu'à se mettre au-dessus de la censure, jusqu'à fouler aux pieds l'idole des respects humains, jusqu'à triompher pour toujours de l'erreur vulgaire, qui semble prescrire des bornes à la piété des grands; comme si être grand était un titre pour être indévot, ou moins dévot que les autres: généreuse, jusqu'à se déclarer hautement pour Dieu dans des cérémonies publiques, que les Michols de la cour traitent de simplicité, ne croyant pas se déshonorer non plus que David, en honorant publiquement l'arche sainte; faisant même gloire de s'assujettir aux pratiques les plus populaires de la religion, si toutefois on peut dire qu'il y ait rien de populaire dans une religion où tout est sublime, angélique et divin. On croira tout cela, dès que l'on se souviendra que Dieu l'avait prévenu de ses dons avec magnificence.

Je vous le représentais, il n'y a qu'un moment, au sacré baptistère; souffrez que je vous le représente maintenant, tantôt dans le saint tribunal, arrosant de ses larmes ce trône de miséricorde où Jésus-Christ nous arrose de son sang, portant aux pieds du prêtre un cœur innocent, avec un cœur contrit et humilié. Eh! que pleurait-il dans une vie si pure? qu'avait-il à pleurer? Vous le demandez, hommes mondains; vous ne le demanderiez pas, si vous saviez que l'innocence a ses larmes de componction aussi

bien que la pénitence; et que, pour pleurer devant le Seigneur, il suffit de l'aimer. Tantôt à la table sainte, mangeant avec une ferveur toujours nouvelle le pain de vie, ce pain substantiel, ce pain des élus, que l'Ecriture appelle le pain et la nourriture des rois. Il y fut conduit pour la première fois, à l'âge de douze ans, par son auguste père, il y fut conduit d'autrefois par sa pieuse mère; car c'est ainsi, dit saint Bernard, que les aigles conduisent les aigles auprès du corps du Sauveur: heureux d'avoir appris de ceux qui lui avaient donné le jour, la voie qui conduit à la vie! Le spectacle était touchant, tous les cœurs furent attendris, il coula des larmes de tous les yeux; ces larmes que la piété rend si agréables et si précieuses: puisse la bienheureuse source n'en tarir jamais!

Mais qui peut dire les impressions de grâces que fit cette première communion dans ce jeune cœur? car un jeune cœur pour Jésus-Christ, c'est l'objet de ses complaisances. Elle fit naître en lui une sainte avidité pour la manne eucharistique; elle lui fit comprendre qu'on ne peut faire trop sérieusement l'action la plus sérieuse de la vie; mais d'autre part qu'on ne peut la renouveler trop souvent: que la jouissance d'un si grand bien ne fait qu'en augmenter le désir; qu'une communion a coutume de disposer à une autre communion, et que dès que la charité a pris possession de nos cœurs, nous devons faire nos délices d'être avec Jésus-Christ, comme Jésus-Christ fait ses délices d'être avec nous. Il y conduisit lui-même le prince François son frère, voulant, ce semble, partager avec lui la gloire d'une action si sainte. Heureuse émulation de piété que je ne louerais pas dans des chrétiens, si l'incroyable relâchement de notre siècle ne lui donnait un nouveau prix, au moins par sa rareté. Ah! quelle joie pour vous, Eglise sainte, de voir si souvent une si auguste famille réunie aux pieds de votre Epoux. Quelle gloire pour vous! mais quelle source de grâces pour eux-mêmes! Le Prophète a chanté cette merveille: « O Eglise mère, vous verrez des princes parmi vos enfants, environner votre table, comme de jeunes rejetons d'olivier, qui par des sucs nourrissants que leur fournit la terre des saints croissent chaque jour en grâce et en bénédiction, pour être l'ornement de l'héritage du Seigneur: *Filii tui sicut novellæ olivarum in circuitu mensæ tuæ.* (*Psal.* CXXVII.)

Vous dirai-je encore, que tous les jours de sa vie, il assista au redoutable sacrifice avec tremblement et avec amour? Que bien loin de chercher des prétextes pour s'en dispenser, plus d'une fois il dissimula des indispositions véritables, dont une piété moins fervente que la sienne aurait pu s'autoriser? Qu'à l'exemple de Tobie, il faisait gloire de s'éloigner de Samarie, pour aller adorer à Jérusalem? Que dans des voyages destinés à le montrer aux peuples, comme un signal d'espérance, il préféra à tous les plaisirs, le plaisir religieux de rendre ses hommages à la Mère de Dieu, tendre objet de sa confiance filiale, dans des lieux que la piété des peuples et les faveurs du ciel ont rendus si célèbres et si vénérables? Que quelque part que le conduisît sa dévotion, il portait au pied des autels un air grave et majestueux, une contenance de foi, des sens recueillis, un esprit attentif, une âme toujours ouverte aux influences de la grâce, semblable, le dirai-je? à ces princes de la cour céleste, qu'un respect amoureux tient en silence devant le trône de Dieu? Mais le dirai-je, sans plaindre la religion sur tant d'irrévérences, qui attirent à l'Eglise les insultes de l'hérésie, et qui, pour l'opprobre des catholiques, font dire quelquefois aux protestants: Eh! où est donc le Seigneur leur Dieu? Il n'est pas ici sans doute; ou s'il y est, ils ne croient pas apparemment qu'il y soit: *Ubi est Deus eorum?* (*Psal.* CXIII.)

Dirai-je encore, qu'il eût toujours une vénération profonde pour les plus menues observances de la religion? Que tout ce qui a du rapport au culte de Dieu lui parut précieux et adorable? Que les jours de fêtes et les solennités du Seigneur étaient ses jours agréables; qu'il aimait mieux ces jours-là (écoutez, vous qui craignez de dérober à vos plaisirs et à une languissante oisiveté, quelques moments pour adorer votre Créateur, et qui ne pouvez vous résoudre à veiller une heure avec Jésus-Christ, tandis que vous veillez avec le monde des nuits entières), qu'il aimait mieux, ces jours-là, abréger le temps de ses plaisirs, que d'abréger celui de la prière? Encore une fois, est-ce d'un prince et d'un jeune prince que j'ai parlé?

Dirai-je enfin, que la religion pure et immaculée de Jésus-Christ le garantit toujours de la corruption du siècle? que la pureté de ses mœurs fut égale à la pureté de sa foi? que sur les pas des Casimir, des Pierre de Luxembourg et des Louis de Gonzague (en nommant des saints je nomme ses modèles et ses proches), il apprit à mépriser les plaisirs ou à les sanctifier? qu'il ne se permit que ceux qui pouvaient délasser la vertu sans la dissiper? que le jeu ne fut jamais pour lui une occupation, beaucoup moins une passion, qu'il s'y prêtait quelquefois par bienséance et par raison, mais que par raison et par religion il ne faisait que s'y prêter? qu'il fut plein d'horreur pour ce libertinage de maximes, ce badinage indécent, où les petits esprits veulent faire briller leur génie aux dépens de la pudeur et de l'honnêteté publique, c'est-à-dire aux dépens de leur propre raison? Qu'il eut toujours l'oreille fermée à ces discours licencieux, à ces paroles hardies qui font trembler la timide innocence, et qui partent d'un cœur qui l'a déjà perdue? Mais pourrai-je le dire, sans couvrir de confusion une jeunesse dissolue, qui ne reconnaît plus dans la religion aucun lien de dépendance, et qui, dans de jeunes gens, nous fait déjà voir de grands

pécheurs et de tristes élèves de l'impiété? Qu'on me pardonne si j'ai si longtemps arrêté mes regards sur sa piété magnanime, c'était-là le bel endroit de sa vie, et je ne devais pas dans un discours chrétien, abréger ce qui fait tant d'honneur au christianisme.

Mais pourquoi suis-je forcé d'abréger ce que j'avais à vous dire de sa fidélité à rendre à César ce qui est à César ? Je ne sais si tout le monde comprend bien quelle étendue de devoirs la charité a renfermée dans cette parole évangélique. Ils sont infinis; mais tout le monde sait qu'il les a remplis fidèlement. Tout le monde sait quel fut son respect pour le prince son père. On peut assurer que jamais on n'a porté plus loin ce premier sentiment de la nature et de la religion. Son respect faisait des différences entre son souverain et son père, son amour n'en faisait point; il l'aimait en sujet, il l'aimait en fils ; mais sous quelque rapport qu'il se présentât à son cœur, il ne savait qu'aimer le souverain dans le père, et le père dans le souverain. De là ce zèle pour sa personne, ces pieux et tendres frémissements, ces vœux redoublés pour sa conservation, dans un temps ou sa tendresse alarmée lui faisait voir plusieurs dangers où, grâces au ciel, il n'y en avait aucun. De là cette déférence infinie pour ses volontés, ces empressements vifs, et si j'ose parler ainsi, cette aimable avidité d'obéissance, qui lui donnait une promptitude louable, louable, dis-je, dans le moindre des sujets. *Veni, et venit, vade, et vadit* (*Matth.*, VIII); venez, et il venait, allez, et il allait. Non, pour obéir à un tel père, il ne fallut jamais forcer sa volonté; elle pliait sous l'empire paternel, du moins autant par goût que par devoir. Que la bénédiction soit à jamais sur vous, ô fils si chéri ! vous méritiez d'avoir un père tel que vous l'avez eu; un si bon père méritait de conserver plus longtemps un fils tel que le ciel le lui avait donné. *Benedictio sit tibi, quia boni et optimi viri filius es.* (*Tob.*, I.)

Tout le monde sait quelle fut sa respectueuse soumission pour la princesse sa mère, je n'ai pas assez dit : quelle fut entre la mère et le fils cette douce société, qui unit deux cœurs dignes l'un de l'autre, et qui établit entre eux un précieux commerce de complaisance, et même de confiance, par lequel on se communique mutuellement tous ses biens; tout devient commun, jusqu'aux secrets les plus intimes : *Omnia mea tua sunt.* (*Luc.*, XV.) Quelle mère ! mais aussi quel fils ! je n'ai prononcé ces deux noms qu'en tremblant ! Tout le monde sait qu'il fut toujours l'enfant de sa joie, et jamais l'enfant de sa douleur, et qu'il ne lui donna jamais d'autre chagrin que celui de sa mort; chagrin inépuisable, regrets immortels, sur lesquels hélas ! le temps ne pourra rien, et que vous seul, ô mon Dieu ! vous pouvez adoucir. Dites-lui donc au fond de son cœur, à cette âme royale, que vous voulez être vous-même sa consolation; qu'elle retrouvera tous ses enfants dans votre sein; que rien n'a péri ni pour eux, ni pour elle : *Numquid non ego melior tibi sum, quam decem filii?* (I *Reg.*, I.)

Tout le monde sait quelle fut sa tendresse pour les princes ses frères, et pour les princesses ses sœurs. Il aimait en eux ce qu'on aimait en lui-même, les plus précieux dons de la nature et de la grâce, les plus nobles penchants pour la piété et la vertu. Aussi jaloux de leurs avantages que des siens propres, il crut n'être élevé au-dessus d'eux par le privilége de la naissance, que pour les surpasser tous en tendresse, en zèle et en fidélité. Non, ces jalousies, ces divisions que l'on ne voit que trop souvent dans les familles des souverains, que l'on vit plus d'une fois dans la famille de David, et dans celles des patriarches mêmes, ne se glissèrent jamais dans celle-ci, parce que l'on n'y connaissait d'autres intérêts que ceux de l'amitié : on n'y vit jamais des Esaüs, des Ismaëls, des Absalons; tous étaient des Abels, des Isaacs et des Josephs.

Tout le monde sait quelle fut sa docilité pour ceux qui veillaient à son éducation. Sa déférence ne connaissait point de bornes. Ils savent eux-mêmes, et ils ne l'oublieront jamais, que l'honneur qu'il leur rendait, les a plus d'une fois couverts de gloire et de confusion tout ensemble.

Tout le monde sait qu'il eut pour ses domestiques mêmes la charité du centurion ; qu'il s'intéressait à leur fortune et à leur santé; qu'il adoucissait leurs maux, qu'il tâchait même de les prévenir par mille soins obligeants ; qu'il parlait pour eux : qu'au moins il pleurait sur eux ; et ce qui marque encore mieux sa grandeur d'âme, qu'il leur donnait à propos, à l'exemple de Tobie, des conseils de salut, avec l'autorité d'un maître, j'ai pensé dire, le zèle d'un ami; qu'il leur donnait à l'égard de lui-même la liberté de lui dire la vérité, les reprenant avec douceur, et avec une douceur plus admirable encore, souffrant d'en être repris; parce qu'il ne faisait pas consister sa gloire, comme la plupart des grands, à être inflexible par honneur, et à se tromper éternellement plutôt que de convenir qu'on s'est une fois trompé.

Tout le monde sait que sa charité fut universelle, comme le doit être celle d'un chrétien ; qu'elle fut délicate et généreuse, comme le doit être celle d'un prince, surtout quand il s'agit de la réputation du prochain : délicate jusqu'au respect, pour ne la point blesser; généreuse jusqu'au zèle, pour la défendre lorsqu'elle était attaquée. En un mot, il était charitable, et il apprenait à l'être.

Tout le monde sait encore, et je dois élever la voix pour l'apprendre à ceux qui pourraient l'ignorer, qu'il eut pour les pauvres une tendresse privilégiée. De la tendresse, j'ai dit trop peu, je devrais ajouter une sorte de respect et de vénération, telle que l'inspire la foi à tous ceux qui en ont. Oui, le Père des miséricordes avait formé en lui des entrailles miséricordieuses, tou-

jours ouvertes à la compassion. Selon lui, il n'y avait rien de si doux dans la grandeur, que de faire des heureux, ou de soulager des malheureux. On sait qu'il prenait sur le fonds de ses plaisirs la matière de ses aumônes; que non content de soulager l'indigence, il tâchait de la prévenir, et lui épargnait la honte de demander; aussi habile à cacher ses dons, qu'il était empressé à donner, et par là faisant louer sa modestie plus encore que sa charité. La mort a trahi votre secret, prince charitable : elle a révélé vos pieux mystères. Mais ne fallait-il pas que vos bonnes œuvres édifiassent les hommes, et leur apprissent à glorifier le Père qui est dans les cieux? *Videant pauperes et lætentur?* (*Psal.* LXVIII.) Que les pauvres prêtent l'oreille à ma voix, et qu'au seul souvenir de ces pieuses largesses, ils bénissent le père des pauvres, de ce qu'il y a encore des âmes dans ce monde, encore des Josephs en Egypte, qui s'attendrissent sur leurs frères; ou plutôt, qu'ils s'affligent, qu'ils se désolent de ce qu'il ne vit plus, ce jeune père du peuple, qui méritait de vivre toujours.

Quel oracle en effet se fait entendre? Quel arrêt sévère, quel douloureux sacrifice! ce prince si parfait va nous être enlevé, le ciel va le reprendre, il est à lui; cet Isaac si chéri, il faut l'immoler. Ce n'est pas pas seulement Abraham, c'est Sara, c'est tout un peuple qui est menacé; tout un peuple a pour lui le cœur d'un père, tout un peuple a besoin de la foi d'Abraham. C'est à nous tous qu'il est dit : *Tolle primogenitum tuum quem diligis.* (*Gen.*, XXII, 2.) Donnons, Messieurs, quelque chose à notre douleur, mais souvenons-nous que notre douleur doit toujours être soumise à notre foi.

Heureux les peuples qui ont de tels princes! (Et de ce sang, on n'en peut trop avoir.) Ils n'en ont rien à craindre que de les perdre trop tôt. Heureux les uns et les autres, si la mort nous avait épargné de tels éloges! Mais que dis-je, la mort? Je me reprends, et j'ajoute que si Dieu l'a montré au monde pour faire éclater en lui la magnificence de ses dons, il l'a retiré du monde pour signaler en lui toute la douceur de ses miséricordes; seconde prédilection, qui sera le sujet de la seconde partie.

### SECONDE PARTIE.

Est-il donc vrai qu'une mort si prématurée puisse être l'ouvrage d'une main paternelle? Eh! comment dans un si terrible coup trouver des traces de miséricorde? Tout ne semble-t-il pas vous parler ici de justice, et de justice sévère? Ne savons-nous pas que Dieu a coutume de punir les Etats, en leur enlevant leurs appuis et leurs espérances? Que si les péchés des princes se répandent sur leurs peuples, et si Jérusalem est punie avec David, les péchés des peuples rejaillissent aussi quelquefois jusque sur le trône de leurs souverains; et que la mort précipitée du saint roi Josias fut une punition terrible pour Juda? Nous le savons; mais je n'ai garde d'imputer la perte que nous avons faite, ni à un peuple si fidèle, ni à une cour si chrétienne. Je ne l'imputerai pas même à votre justice, ô mon Dieu! ce serait ôter en quelque manière à votre divine miséricorde l'honneur de la victoire : car je ne crains pas de nommer ainsi la mort du juste. Les hommes charnels ne comprennent pas ce mystère, et ils ne sont pas dignes de le comprendre. *Videbunt finem sapientis.* (*Sap.*, IV.) Ils verront, dit l'Ecriture sainte, la fin précipitée de l'homme sage, et ils se désoleront parce qu'ils ne pénétreront point les desseins que Dieu avait sur lui : *Et non intelligent quid cogitaverit de illo Deus.* (*Ibid.*) Quelle prédilection! diront-ils; car ils semblent vouloir prescrire à la divine miséricorde un temps qu'elle ne doit pas prévenir; ils la placent à la fin d'une longue vieillesse, et ils ne croient pas que Dieu ait été miséricordieux s'il l'a été avant le terme d'une longue vie. Erreur déplorable! Ce n'est pas la vôtre, Messieurs, vous qui êtes de ces chrétiens spirituels, à qui parlait saint Paul. Votre religion va vous développer le mystère, et vous comprendrez sans peine qu'une longue vie n'est pas toujours une grâce, et qu'une prompte mort, au contraire, est souvent une grande miséricorde. Que si je l'appelle ainsi, c'est que je parle en chrétien, et que je parle à des chrétiens. Oui, Messieurs, je reconnais ici cette miséricorde éternelle, dont parle saint Paul après Isaïe, qui abrége et qui consomme non-seulement avec équité, mais avec bonté. J'y reconnais et une grâce de préservation et une grâce de consommation, ce qui me fait ajouter, que si le Seigneur a abrégé la vie du prince, c'est pour abréger ses périls, c'est pour consommer son bonheur : deux consolations que je commence à faire entrevoir à votre foi : *Abbrevians et consummans.* (*Rom.*, IX.)

Vous raconter les périls dont la sagesse de Dieu l'a délivré, ce sera vous raconter les grâces dont sa miséricorde l'a comblé. Mettons au premier rang les dangers de l'âge où il allait entrer; de cet âge fragile, qui est l'âge des faiblesses et des combats, et si rarement l'âge des victoires; de cet âge de légèretés, où le cœur trahi par lui-même trouve de la gloire à s'engager, et de la douceur à périr; de cet âge d'illusions, que le monde trompe si aisément; si sujet aux vicissitudes, où tout se fait par saillies, et où vicieux et vertueux par intervalles, on commence la vie par quelques vertus, qui finissent bientôt par de grands vices. Aux dangers de l'âme se joignent, par un fatal enchaînement, les dangers du monde; dangers redoutables pour tous, et presque inévitables pour les grands. Il semble qu'on ne reconnaît qu'une sorte de dangers dans le monde, et il y en a mille, mille à la gauche et dix mille à la droite. Partout des précipices ou des piéges, des écueils ou des périls : périls des occasions, périls des engagements, périls des spectacles, périls des

mauvais exemples ou des mauvais conseils; périls semblables, périls contraires, périls de tous les genres; écueils de toutes les espèces: écueils pour l'innocence, écueils encore pour la pénitence, écueils pour la charité et la justice; écueils encore pour la probité et la candeur; écueils pour les vertus chrétiennes, écueils encore pour les vertus morales. Le parfait honnête homme n'y court guère moins de risque que le parfait chrétien. Que si le monde en général est si dangereux pour ceux qui y vivent (hélas! il l'est quelquefois pour ceux mêmes qui n'y vivent pas, et qui ne le voient que de loin), qu'est-il donc pour les grands? Mais hélas! qu'est-il pour les premiers grands, pour les maîtres du monde? La vertu la plus magnanime en doit être effrayée. N'exagérons point les périls de la grandeur souveraine, l'esprit de Dieu, qui nous défend de la flatter, ne nous permet pas non plus de la décrier. Mais il faut l'avouer, si pour se perdre il faut que le commun des hommes aille chercher les dangers, les dangers vont chercher les souverains. Tous les obstacles du salut se réunissent contre eux. Je ne parle pas seulement de ces trois grandes passions tant décriées par saint Jean, de ces trois tyrans de la terre, qui règnent surtout à la cour comme dans leur empire naturel: la convoitise des yeux, c'est-à-dire le goût des grandes richesses, l'enchaînement de l'opulence, l'attrait impérieux des grandes fortunes, racine commune de tous les maux; la convoitise de la chair, c'est-à-dire cet amour du plaisir dont l'impétuosité conduit bien promptement jusqu'à la licence; ce charme de la volupté dont on ne se défend que par un grand fonds de raison et de religion; cet orgueil de la vie dont, même avec beaucoup de religion et de raison, on a encore bien de la peine à se défendre; cette ambitieuse et délicate vanité, cet enivrement de gloire, qui séduit quelquefois les plus belles âmes, et que les grands ont tant de peine à vaincre, après avoir vaincu tout le reste; sans parler, dis-je, de ces trois tentations dominantes dont une seule suffirait pour mettre le salut en péril, il y en a une quatrième plus terrible que toutes les autres, et cette tentation si redoutable et si peu redoutée, c'est celle de l'indépendance et du pouvoir souverain. Ah! qu'il est dangereux à l'homme, au plus grand homme, d'être, comme parle l'Ecriture, en la main de son propre conseil; de faire tout ce que l'on veut, et d'être sûr d'être applaudi dans tout ce que l'on fait! Oui, de toutes les tentations, la plus terrible c'est celle de tout pouvoir. Ce seul danger renferme tous les autres. La hauteur du trône est la mesure du péril, selon la belle expression de saint Augustin. Plus le trône est élevé, et plus le précipice qui l'environne est profond; jamais les grands ne sont si près de leur chute éternelle, que quand ils sont au plus haut point de la grandeur: *Quanto altior, tanto periculosior.*

Or, être délivré de cette multiplicité de dangers qui rendent aux grands la voie de la réprobation si large et celle du salut si étroite, n'est-ce pas une heureuse destinée? Et ne doit-on pas regarder cette délivrance, de quelque manière qu'elle arrive, comme une prédilection signalée du Très-Haut? O prince chéri de Dieu, vous l'en bénissez, maintenant que vous voyez face à face le fonds de ses miséricordes éternelles, et que vous lisez dans le livre de vie ce merveilleux ressort de prédestination, où la faible raison ne voit ici-bas qu'à travers des voiles et par énigmes. Non, non, tous les préjugés de la terre ne nous empêcheront pas de le penser avec vous et de le publier avec le Sage, qu'une mort prématurée est, dans les intentions de son amour, une grâce de distinction, et moins sans doute une punition qu'une récompense. Le Sage, pour nous en convaincre, entre lui-même dans le détail des dangers où je suis déjà entré. Le Seigneur, dit-il, s'est hâté d'arracher le juste du milieu des vivants (qu'aurait-il dit d'un juste sur le trône ou près du trône?). Et pourquoi tant se hâter? Premièrement de peur que la malice ne vînt à corrompre son jugement. Secondement de peur que la fiction et la flatterie n'en fissent le jouet du mensonge et de l'illusion. Troisièmement, de peur que cette foule de passions, que nous appelons du nom général de cupidité, ne fissent varier et chanceler la vertu, jusqu'à l'affaiblir, et à force de l'affaiblir, jusqu'à la faire succomber. Quatrièmement, enfin, de peur qu'au moins la fascination de la bagatelle, l'embarras des grandes affaires, la dissipation des grandes places, les prestiges et les éblouissements de la grandeur ne vinssent à obscurcir le bien, à flétrir la splendeur de sa vertu, et à partager son cœur jusqu'à offenser le Dieu jaloux. Car il faut savoir que Dieu est encore plus jaloux du cœur des princes que de celui des autres hommes. Or que de raisons à la fois, pour se hâter de lui accorder cette grâce de préservation! *Properavit educere illum.*

Mais je vous entends qui me dites: Le prince étant tel que vous l'avez représenté, tel que nous l'avons vu, tel que nous l'avons admiré, naturellement ferme et invariable dans le bien; ne pouvait-il pas demeurer dans le monde et en y demeurant s'y sauver, et s'y sauver avec avantage? Une telle vertu pouvait-elle se relâcher et périr? Ah! chrétiens qui parlez ainsi, vous connaissez bien peu le monde, ou vous le flattez bien. Je veux que la droiture de son cœur, l'élévation de sa vertu, la supériorité de sa raison, l'eussent mis à l'abri de la plupart de ces dangers; et, en effet, on pouvait tout espérer de sa raison, de son cœur et de sa vertu; mais alors même tous les dangers n'étaient pas finis pour lui. Quand je pense qu'après avoir triomphé de tous ces dangers divers, on ne peut pas encore se promettre la palme de la victoire; quand je pense que non-seulement la grandeur a de grands périls à éviter, mais de grands devoirs à

remplir; devoirs immenses dans leur étendue, infiniment rigoureux dans leurs obligations et presque insoutenables par leur continuité; devoirs de dépendance et de religion par rapport à Dieu, ils sont ses premiers adorateurs; devoirs de zèle et de protection par rapport à l'Eglise, ils sont ses protecteurs et ses premiers enfants; devoirs d'application et de vigilance, de charité et de justice par rapport aux peuples, ils sont leurs défenseurs et leurs pères; quand je pense à cette multiplicité de devoirs, je ne vois que dangers nouveaux, je tremble pour la vertu même, et je conclus, toujours avec le Sage, qu'une vie abrégée est moins une disgrâce qu'une faveur de préférence, et que pourvu qu'on obtienne la couronne de justice, on est heureux de n'en avoir jamais porté d'autre.

Mais à cette grâce de délivrance, ajoutons une grâce de persévérance et de consommation, second trait de miséricorde, d'une miséricorde bienfaisante jusqu'à la fin. Tant que la vertu combat sur la terre, dit saint Augustin, il faut toujours craindre pour elle, la victoire peut lui échapper; tant qu'elle est sur la mer orageuse, on ne peut lui promettre une éternelle stabilité; il faut attendre qu'elle soit dans le port, appuyée sur l'ancre immobile de l'espérance consommée. Eh! combien après avoir bravé les tempêtes d'une mer irritée, sont venus faire un triste naufrage à la vue du port même où ils se flattaient d'arriver! Combien de braves Israélites, après avoir détruit les Madianites, triomphé de cent peuples et de cent rois, après les trente, les quarante années de courses, de combats et de victoires, sont morts à la vue de la terre promise, sans avoir eu le bonheur d'y entrer! Combien qui ayant eu dans la jeunesse toute la modération de la vieillesse, ont eu dans la vieillesse tous les emportements de la jeunesse, et ont perdu dans un jour le mérite de tant d'années de sagesse et de vertus! C'étaient des aigles et ils sont devenus des reptiles; triste sort des vertus humaines: au bout d'une longue carrière, une chute lamentable! Les premiers jours du règne de Saül ne furent-ils pas des jours pleins? Ne semblait-il pas, ce premier roi d'Israël, ouvrir à tous ses successeurs le chemin d'une gloire immortelle? Il se lassa de sa vertu; l'Ecriture dit qu'il régna quarante ans; elle ajoute pourtant qu'il n'en régna que deux. C'est que l'Esprit-Saint ne compte dans la vie des hommes que les vertus qui les ont couronnés. Et le roi Joas, qui avait si bien commencé tant qu'il fut guidé par les conseils de Joïada, n'effaça-t-il pas dans la suite, par des égarements incroyables, toute la gloire de ces beaux commencements? Salomon lui-même, (oh! dans un seul exemple que de terreurs à la fois!) Salomon lui-même, après avoir été dans sa jeunesse l'oracle et le miracle du monde, n'en devint-il pas dans la suite la fable ou la terreur, l'épouvante ou la dérision? *Cumque jam esset senex.* (III *Reg.*, II.) N'eut-il pas le malheur de survivre à sa propre gloire? Sa vieillesse ne fut-elle pas le tombeau de sa vertu et de sa réputation? Sa chute, après avoir effrayé son siècle, n'effraye-t-elle pas encore la postérité? L'incertitude de son salut n'est-elle pas encore un des grands mystères de l'histoire sainte? On espère, il est vrai, mais on tremble en espérant, et on conclut, selon ses propres paroles: J'ai fait plus d'état de la condition des morts que de celle des vivants. Oui, une plus courte vie aurait été pour lui une grande miséricorde, et l'on peut dire qu'il aurait été plus heureux s'il avait plutôt cessé de l'être. Or dites-moi, Messieurs, estimerez-vous plus une longue vie, terminée ou par une funeste impénitence, ou par une pénitence incertaine, qu'une vie innocente, couronnée par une mort toute chrétienne? Eh! parlons au moins le saint langage de notre religion: c'est la grâce de la persévérance qui fait la longue vie, cette union concentrée de la grâce avec la mort, comme l'a définie saint Augustin; grâce précieuse, qui met le sceau à toutes les autres grâces. Nous ne vivons que pour l'avoir; et dès qu'on l'a une fois, la vie est finie, la carrière est remplie; avoir persévéré jusqu'à la fin, c'est avoir vécu longtemps, c'est être en droit de vivre toujours. Et voici, Messieurs, la consolation que j'avais promise à votre foi; c'est dans la mort du prince même que je la trouve. Quel comble de prédilection va se développer à vos yeux! Ici tout est consommé, et du côté de Dieu et du côté du prince: consommation de miséricorde et consommation de fidélité. L'histoire de sa mort sera l'histoire de l'une et de l'autre. Permettez-moi de vous retracer des circonstances que vous n'avez pas oubliées, mais qu'il est consolant de nous rappeler encore.

Et d'abord représentez-vous cet arbre de bénédiction dont David a fait une si charmante peinture, qui, planté le long des eaux, et exposé aux plus douces influences du ciel, s'élève noblement vers le ciel même, attire tous les regards par la beauté des feuilles qui le parent, bien plus encore par la suavité des fruits qu'il promet, toujours semblable à lui-même par l'uniformité des principes, toujours différent de lui-même par la diversité des progrès. Tel croissait au milieu des acclamations des peuples, le prince royal; nos espérances croissaient avec lui. Nous lui souhaitions non seulement des années, mais des semaines d'années; nos espérances étaient conformes à nos désirs, et parce que nous souhaitions de lui voir remplir une longue et glorieuse carrière, nous l'espérions aussi. Nous aimions à nous nourrir de cet espoir agréable; nous rapprochions le passé, nous jouissions du présent, nous anticipions l'avenir. Il nous semblait le voir, tantôt à la tête des armées, porter comme ses pères la terreur et l'effroi chez les infidèles; tantôt prince pacifique, goûter dans un repos actif et faire goûter à ses peuples les doux fruits de la paix. Nous lui préparions déjà des triom-

phes, nous lui érigions des trophées dans nos cœurs, nous goûtions par anticipation des moments encore reculés, nous jouissions avec lui d'une gloire qu'il ne possédait pas encore. C'était erreur, c'était illusion, mais illusion agréable, douce erreur, qui était inspirée par la tendresse et justifiée par la raison. Ce n'étaient pas des conjectures hasardées par la préoccupation ou prodiguées par la flatterie, c'étaient des présages fondés sur le mérite même. Non, le fondement de nos espérances n'était pas incertain ; c'était une félicité non-seulement promise et annoncée, mais déjà commencée; il était temps d'apprendre notre bonheur à tous les peuples.

De grands spectacles le demandent tour à tour. Déjà la France assemblée à Rheims pour voir consacrer un jeune Salomon par le prophète Nathan, un successeur du grand Clovis par un successeur de saint Remi, l'avait vu contenter une curiosité louable, et devenir lui-même l'objet de la curiosité publique. Elle l'avait vu briller au milieu même de la lumière, s'attirer l'admiration d'une cour, que Louis le Grand avait accoutumée à n'admirer que des prodiges; trouver dans un oncle un admirateur désintéressé, mériter des éloges du prince qui en a reçu de toute la terre, et qui a l'heureuse habitude de fixer les jugements, et d'attacher à ce qu'il estime les suffrages du public, et de faire penser et parler toute la terre comme lui. J'aurais tout dit, si je n'ajoutais que le jeune monarque, dans le temps même qu'il fixait tous les yeux sur sa personne sacrée, jeta lui-même sur le duc de Lorraine des regards de complaisance, et de ce discernement profond qui voit le grand où il est, parce qu'il a déjà le goût du grand et qu'il est déjà grand lui-même : *In conspectu potentium admirabilis ero, et facies principum mirabuntur me.* (*Sap.*, VIII.) Après avoir charmé la France, il n'avait plus qu'à charmer l'Allemagne : on l'appelle encore à un spectacle digne d'Assuérus, digne de César et de la majesté de son empire. On veut qu'il vienne illustrer par sa présence ces solennités pompeuses où la religion consacre des rois pour le Seigneur, et où la magnificence, toujours de concert avec la piété dans la très-auguste maison d'Autriche, va représenter sur la terre les triomphes de la vertu couronnée dans le ciel.

Il ne nous appartient pas d'entrer dans le sanctuaire des rois, ni de percer ces mystérieuses ténèbres, que l'Ecriture appelle le mystère du royaume, et que la prudence des souverains cache au vulgaire : *Mysterium regni.* (*Matth.*, XIII.) Mais enfin, et c'est ce qu'on ne peut cacher, il y avait pour le prince royal un certain goût universel, qui intéressait tous les peuples à sa destinée, et qui lui assurait tous les suffrages. Toute l'Europe avait les yeux sur lui. Déjà sous les auspices de la sagesse et de la vertu même, il allait partir précédé par une grande réputation, accompagné de mille vœux, et d'une certaine émulation d'affection, qui éclatait dans tous les ordres de l'Etat. Déjà chacun de nous lui disait dans son cœur : Allez, grand prince, allez montrer à l'empire l'aimable postérité de ce héros immortel, qui tant de fois l'a sauvé ; allez montrer à un grand empereur les marques glorieuses de son estime, et la décoration de ses ordres, dont vous augmentez l'éclat en les portant. Allez, livrez-vous à la main qui vous guide, c'est la main du Très-Haut : *Deducet te mirabiliter..... intende, prospere procede et regna.* (*Psal.* XLIV.)

Que voyons-nous ? Tout l'appelle ; une main invisible l'arrête. Grand Dieu ! prenez-vous plaisir à plonger vos enfants dans l'amertume, et à tromper un peuple qui jamais n'invoqua d'autre nom que le vôtre ? Non, non, le Dieu d'Israël n'afflige pas pour affliger; un tel soupçon offenserait votre sagesse, et ne ferait pas d'honneur à votre miséricorde. C'est donc vous, miséricorde adorable, qui voulez triompher ; et pour mieux assurer votre triomphe, vous vous déguisez, si j'ose le dire, sous un événement qui paraît tout humain ; vous vous cachez sous le voile d'une maladie d'abord inconnue dans son principe, ensuite trop sensible dans ses effets.

Quelles subites alarmes ? quel effroi soudain ? La cour, la ville, la campagne, tout fut frappé du même coup ; partout la frayeur et la consternation ; partout des prières et des vœux, partout même zèle et même ardeur de piété. Le peuple court aux temples, les prêtres montent à l'autel, tous réclament la bonté de celui qui se glorifie d'avoir en sa main la vie des princes. Partout mille voix plaintives, mille soupirs qui du fond des cœurs s'élèvent jusqu'au trône du Roi immortel. Ah ! divine clémence, suspendez les coups de la divine colère ; que le glaive de l'ange exterminateur passe chez les Egyptiens, et que ce monarque rebelle au Maître des rois, voie dans une nuit moissonner tous les premiers-nés, avec eux son propre fils, un fils déjà assis sur son trône : c'est un arrêt que votre justice a prononcé, il est plein d'équité ; ainsi punissez-vous les pères dans leurs enfants. Mais ici, mon Dieu, qu'avez-vous à punir ? Du moins vous l'aviez promis, que ce glaive de destruction ne passerait point dans la terre de Gessen ; que l'on ne verrait point entrer la mort dans les maisons des Israélites qui seraient marquées du sang de l'agneau ; et toutefois elle entre dans une maison qui renferme dans son enceinte un temple superbe érigé depuis peu à la gloire de votre nom ; une maison que je ne craindrai pas d'appeler avec votre Apôtre, une église domestique, l'asile de la justice, le séjour des vertus. O glaive, glaive du Seigneur, jusqu'à quand frapperez-vous une race si choisie, déjà échauffé, et comme enivré du sang de tant d'illustres victimes ? Ah ! refroidissez-vous enfin, et reposez-vous ; arrêtez-vous et finissez : *O mucro Domini, usquequo non quiesces?... refrigerare et sile.* (*Jerem.*, XLVII.) Et nous cependant, Dieu juste et terrible, nous serons dociles à la voix qui nous

répond : Finissez-donc aussi de m'offenser, et je cesserai de vous frapper : *Quiescite agere perverse.* (*Isa.*, I.)

Vœux inefficaces, soupirs impuissants : nous sommes écoutés, nous ne sommes point exaucés; je n'accuse pas la tiédeur de vos prières, elles étaient ferventes ; je n'accuse pas même nos péchés, la justice ne fait pas tomber la foudre sur des cœurs contrits et humiliés : mais j'adore une main armée par la miséricorde ; miséricorde pour le prince, plus sage sans doute que toutes nos tendresses. O Providence, encore plus aimable que vous n'êtes impénétrable, pardonnez-donc à nos vœux indiscrets, à nos aveugles raisonnements; le prince de votre dilection les désavoue ; sa grande âme s'en offense ; son silence nous apprend à nous taire, ou à ne parler que pour louer le Seigneur dans toutes ses œuvres. Il le loue lui-même au plus fort de son mal ; ses lèvres demeurent ouvertes jusqu'à la fin pour lui offrir un sacrifice de louanges avec le sacrifice de sa vie. Qu'ai-je dit, Messieurs, le sacrifice de sa vie? d'une vie que tant de grandeurs devaient illustrer: hélas ! nous n'avons pas le courage d'y penser, et il eut le courage de le faire. Oh ! c'est ici qu'on vous appelle, princes d'Edom, esprits forts de Moab, pécheurs si hardis pendant la vie, si tremblants aux seules approches de la mort; venez, mondains éplorés, venez apprendre à mourir; et s'il faut aux grands de grands exemples, en voici un propre à instruire les vieux et les jeunes, les peuples et les rois. O grâce de mon Dieu, je fais votre éloge. Les enfants deviennent des héros et les héros devant eux sont à peine des enfants; et nous savons quelle est à la mort la posture de ces faux braves. On les voit saisis, tremblants, palpitants, comme ce fameux Agag devant Samuel qui allait l'immoler. Mais n'est-il pas étonnant que ce roi d'Amalec eût tant de regret à la vie? Et quelle vie? Après avoir perdu la couronne et la liberté, que lui restait-il à perdre? Pour un roi dégradé, la mort n'était-elle pas un asile plutôt qu'un sacrifice? Il trembla toutefois, cet infortuné vieillard, et mourut en lâche après avoir vécu en impie.

Tournons maintenant nos regards sur un jeune prince étendu sur le lit de sa douleur : spectacle douloureux et grand tout ensemble. Quelle noble assurance! quelle paisible tranquillité! Prêt à se séparer de toute sa grandeur avec moins de violence qu'un particulier n'a à se séparer de sa petite fortune, vous ne l'entendez point exhaler sa douleur en plaintes amères; il ne dit point comme le roi Agag : O mort! cruelle mort ! *Siccine separat amara mors?* (I *Reg.*, XV.) Et cependant pour lui que de séparations douloureuses à la fois! On n'entendra même pas les modestes soupirs de l'aimable Jonathas qui, menacé d'un arrêt de mort, regrettait une vie si courte et déjà si glorieuse. Hélas! disait ce prince victorieux, à peine ai-je goûté du bout des lèvres les premières délices de la vie, et il faut mourir! Quelle destinée ! *Gustans gustavi paululum mellis, et ecce morior!* (I *Reg.*, XIV.) Plaintes trop humaines, vous ne sortirez point d'une bouche que le sang de l'Agneau a consacré, d'un cœur où tant de fois est entré le Dieu des forts. Environné des horreurs d'une mort présente, le prince ne se plaignit point et ne voulut pas même être plaint, il tâcha même de consoler des personnes inconsolables : tout le monde tremblait pour lui, lui seul ne trembla pas; ou s'il craignit quelque chose, ce fut pour vous, famille auguste, l'objet éternel de sa tendresse. Il craignit que la contagion de son mal n'allât jusqu'à vous : trop content de racheter par sa mort la conservation de ce qui lui était plus cher que sa propre vie : *Siccine separat?* Vous ne l'avez donc pas dit, prince magnanime ; c'est à nous à le dire ; c'est pour nous que la séparation a été amère ; elle le sera longtemps, et certainement nos regrets seront plus longs et plus durables que votre vie ne l'a été. Cependant un heureux intervalle relève un peu notre espérance; mais il n'amuse point la sienne. Il contemple la mort et de près et de loin ; il se hâte de se précautionner contre ses surprises et de chercher dans la religion les gages de l'immortalité. Ah! je loue un prince qui souffre qu'on lui annonce la vérité pendant la vie. La vérité fait peur aux grands; mais quand la vérité se montre avec la mort, ah ! c'est ce qui les révolte et les consterne. Je vois entrer dans le palais du roi Ezéchias le prophète Isaïe, qui va, sans détour et avec une noble franchise, jusqu'au trône, faire entendre cet arrêt de mort : Prince, mettez ordre à tout, car vous allez mourir, il n'y a plus de vie pour vous : *Morieris tu et non vives.* (*Isa.*, XXXVIII.) Ezéchias se soumet, il acquiesce à l'arrêt, et c'est tout ce qu'on peut attendre d'un roi; mais il pleura, dit l'Ecriture. Quoiqu'il eût déjà vécu près de quarante ans, il s'écrie qu'il ne fait que commencer à vivre; il déplore avec les termes les plus énergiques une vie si abrégée, une mort si prématurée; il fait des vœux, il demande de nouvelles années, et il les demande avec toute l'ardeur de la piété. Ne dégradons pas des princes que Dieu a canonisés ; il ne nous est pas permis d'accuser de faiblesse un si saint roi; mais ne nous sera-t-il pas permis d'admirer avec quelque sorte de préférence un jeune prince presque au commencement de sa carrière, qui non-seulement entend sans pâlir le prophète qui lui annonce une mort prochaine, mais qui prend soin de se l'annoncer à soi-même; qui est à soi-même son propre prophète; qui ne donne pas une larme à une vie coupée avant même la moitié de la trame; qui fait des vœux pour son salut, et qui ne pense pas à en faire pour sa santé; content ou de mourir ou de vivre, pourvu qu'il soit au Seigneur, et à la vie et à la mort? Certainement, Messieurs, il y aurait quelque sorte d'injustice à ne donner qu'une admiration commune à une fermeté qui l'est si

peu; de tels prodiges sont rares dans tous les temps.

Vous ne demanderez pas, je crois, maintenant de quel œil il regarda les sacrements de l'Eglise. Un prince qui envisage la mort sans frayeur est bien éloigné de trembler devant les sources de la vie. Il n'attend pas, comme tant d'autres, qu'on vienne le prier, le solliciter, lui demander cela comme une grâce, lui tendre des piéges innocents, saisir les moments avec adresse; il n'eut pas besoin de ces trop timides ménagements; il est le premier à demander, à solliciter, à importuner; et quoiqu'il n'y ait encore qu'une légère ombre de danger, sa prudence ne souffre point de délai, sa pieuse sollicitude va au-devant des précautions. C'était la maxime de sa vie, et il ne l'oublia pas à la mort : qu'en toutes choses il faut commencer par les affaires de Dieu; malheur à tant de chrétiens qui ne finissent pas même par là! Il redouble donc ses instances, il craint le plus petit retardement ; nulle impatience dans ses maux; il ne fut impatient que pour voir entrer le salut de Dieu dans sa maison. Vous y entrâtes, Seigneur, et vous trouvâtes le serviteur qui veillait, la lampe à la main, prêt à recevoir son Maître, le recevant avec tous les empressements de la foi, et comblé de joie après l'avoir reçu. Il a vu son Sauveur, c'en est assez, ses yeux vont se fermer à tout le reste. O constance divine, dont nous avons été charmés, hélas! plus que nous ne voulions l'être! O foi magnanime, victorieuse du monde et de la mort même! de quelle confusion ne couvrez-vous pas notre lâche pusillanimité? Mais tandis qu'il redouble les efforts de sa piété, redoublez, Messieurs, votre admiration. Toutes les actions d'un mourant sont grandes quand elles partent d'un grand principe, et que la religion les consacre.

Je ne vous demande point ici des éloges, ni pour une de ces pénitences tardives et forcées, dont les gémissements équivoques sont peut être moins des repentirs que des désespoirs; ni pour certaines pieuses cérémonies, qui trompent à la mort un mondain qui a été trompé toute sa vie; ni pour des sacrements trop charitablement hasardés, dont on ne sait que penser, sinon qu'il est plus aisé de figurer à la mort que de se convertir, plus aisé de finir avec quelque décoration de christianisme, que de commencer alors pour la première fois à être chrétien. Non, grâces à mon Sauveur, je ne suis pas dans le cruel embarras de louer des dehors, de canoniser des apparences, d'exagérer de pénibles efforts ; j'ai même aujourd'hui une consolation que n'avait pas saint Ambroise, quand il priait avec tout son peuple pour le jeune empereur Valentinien. Il vous offrait des désirs, Seigneur, des désirs sincères, il est vrai ; mais après tout ce n'étaient que des désirs. Je vous offre des désirs, et quelque chose de plus, des désirs et des œuvres. Ce n'est pas seulement le baptême demandé, souhaité, recherché, c'est la grâce même du baptême reçue, conservée, augmentée, consommée. J'ai la consolation de porter sur votre autel des larmes de pénitence, que l'innocente dévotion a fait couler dans des confessions redoublées ; j'ai la consolation de présenter au Père céleste la robe de son Fils, l'innocent Joseph, teinte et rougie dans le sang de l'Agneau; j'ai la consolation d'offrir au doux Rédempteur de nos âmes des communions fréquentes, couronnées par une dernière et fervente communion, tant de sacrements reçus pendant la vie. Nous avons recueilli sur ses lèvres mourantes des soupirs d'amour, dignes de monter, Seigneur, jusqu'à votre sanctuaire éternel. Nous avons entendu dans des actes réitérés de foi, d'espérance et de charité, de consolantes réponses de vie, les derniers transports de sa piété. Nous avons vû Jésus crucifié entre ses mains défaillantes, appliqué sur sa bouche pour achever de la purifier, bien mieux que n'aurait pu faire le charbon de l'autel. Nous avons vu..... achèverai-je? Ah! chaque parole nous coûte ici des soupirs; je me trompe, ici chaque parole console la foi, édifie la piété et confond la lâcheté. Nous avons vu l'aigle s'élever vers les saintes montagnes, pour y renouveler sa jeunesse; nous avons vu la colombe prendre son essor et voler rapidement jusqu'au lieu de son repos; nous avons vu son âme, cette âme innocente, rompre ses liens sans effort, se séparer avec douceur d'un corps dont elle n'avait jamais été l'esclave, quitter sans regret cette maison terrestre, pour entrer dans la maison de son éternité, s'élever jusqu'au trône de grâce, se présenter à son Créateur et à son Rédempteur, parée de la robe nuptiale, et aller augmenter le nombre (hélas! peut-être bien petit) de ces âmes royales qui jettent leurs couronnes aux pieds de l'Agneau vainqueur; c'est-à-dire, que nous avons vu mourir un prince à la cour, comme on voit mourir les solitaires et les anges du désert. C'en est fait, il se jette dans le sein de la miséricorde; il lui était ouvert, il y est entré, il n'en sortira jamais.

Or, dites-moi maintenant, mes chers auditeurs, quel tort lui a donc fait la Providence? Je le demande à votre foi en finissant. Elle a abrégé ses jours, mais n'est-ce pas pour abréger ses périls? Elle a précipité, avancé sa mort; mais n'est-ce pas pour avancer et consommer son bonheur? Mesure-t-il donc comme nous, ce grand Dieu, la félicité par des années fugitives? N'est-ce pas par des années éternelles, lui, devant qui les siècles sont moins que des moments? Avons-nous donc oublié que nous sommes mortels à tous les âges, et à tous les âges faits pour l'immortalité? Et depuis quand est-il établi que Dieu ne sera notre Dieu que quand il nous aimera selon nos idées perverses et nos goûts infectés? Ce qui vous afflige, c'est que vous comptez les années; ce qui me console, moi avec le Sage, c'est que je compte les vertus. Ce qui vous afflige, c'est que vous le regardez toujours

dans le sein de la mort; ce qui me console, moi, c'est que je le regarde déjà dans la plénitude de la vie, dans le sein même de la Divinité. Et d'ailleurs, dans des jours si abrégés, Dieu ne lui a-t-il pas donné et le mérite et la gloire de la plus longue vie? Ce qu'il lui a refusé en années, ne le lui a-t-il pas donné au centuple en grâces et en vertus? Ne lui a-t-il pas accordé, comme nous le présumons de sa bonté, la grâce de la persévérance, cette grâce si incertaine à la fin d'une longue vie? Et, s'il faut compter pour quelque chose l'estime publique, qui est une des récompenses de la vertu après la vie, n'a-t-il pas eu des larmes universelles, et ces regrets unanimes qui sont le plus beau des éloges et le plus vrai? Sur ce point nulle différence entre un peuple et tous les peuples. La vénération était commune, la douleur l'a été. Et, ce qui met le comble à sa gloire et à la vôtre, prince aimable, qui succédez à ses espérances et à ses destinées, c'est que vous lui avez donné des larmes sincères, des larmes amères, dont la vue d'une couronne n'a pu faire tarir la source. C'est à vous à réparer une perte qui sans vous serait irréparable. Vous imitez déjà ses vertus, puissiez-vous un jour les surpasser!

Grand Dieu! Dieu de toute consolation, achevez de couronner tous les désirs de son cœur; veillez sur les tendres objets de son zèle qu'il a laissés sur la terre; conservez à l'ombre de vos ailes ce précieux reste de votre élection. C'est par là que vous consommerez vos miséricordes et sur le prince et sur nous.

*A M. le grand aumônier.*

Allez donc, prêtre du Dieu vivant, allez, remontez à l'autel avec une nouvelle confiance. Allez prier pour les vivants, pour les morts: allez parler au Dieu des miséricordes avec tout le zèle, toute l'onction, et, si j'ose le dire, toute l'autorité que vous donnera l'hostie sainte que vous aurez entre les mains, ce Médiateur tout-puissant, qui est exaucé pour le respect qui lui est dû. Allez ensuite renouveler ces cérémonies apostoliques dont l'Eglise honore le corps des fidèles; allez redoubler vos bénédictions, vos encensements sur un corps à qui le corps du Seigneur et l'onction du Saint-Esprit, à qui l'innocence et la pénitence ont donné plus d'un droit à la résurrection glorieuse. Allez enfin placer ce précieux dépôt au milieu de tant de princes, qui lui ont frayé le chemin et à la mort et à l'immortalité, afin que ces cendres innocentes, mêlées avec tant de cendres héroïques, reposent dans la paix du Seigneur, et qu'associé à leur gloire il aille un jour avec eux se ranger sous l'étendard de la croix de Jésus-Christ, de cette croix triomphante, dont ils ont accru la gloire et les triomphes, et bénir éternellement le Roi immortel de tous les siècles, qui tant de fois a signalé pour eux et sa magnificence et sa miséricorde. Ainsi soit-il

FIN DU TOME CINQUANTE ET UNIÈME DES ORATEURS SACRÉS.

# TABLE

## DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

## SERMONS COMPLETS DU P. SYLVAIN PÉRUSSEAU.



FIN DE LA TABLE.

Imprimerie MIGNE, au Petit-Montrouge.

